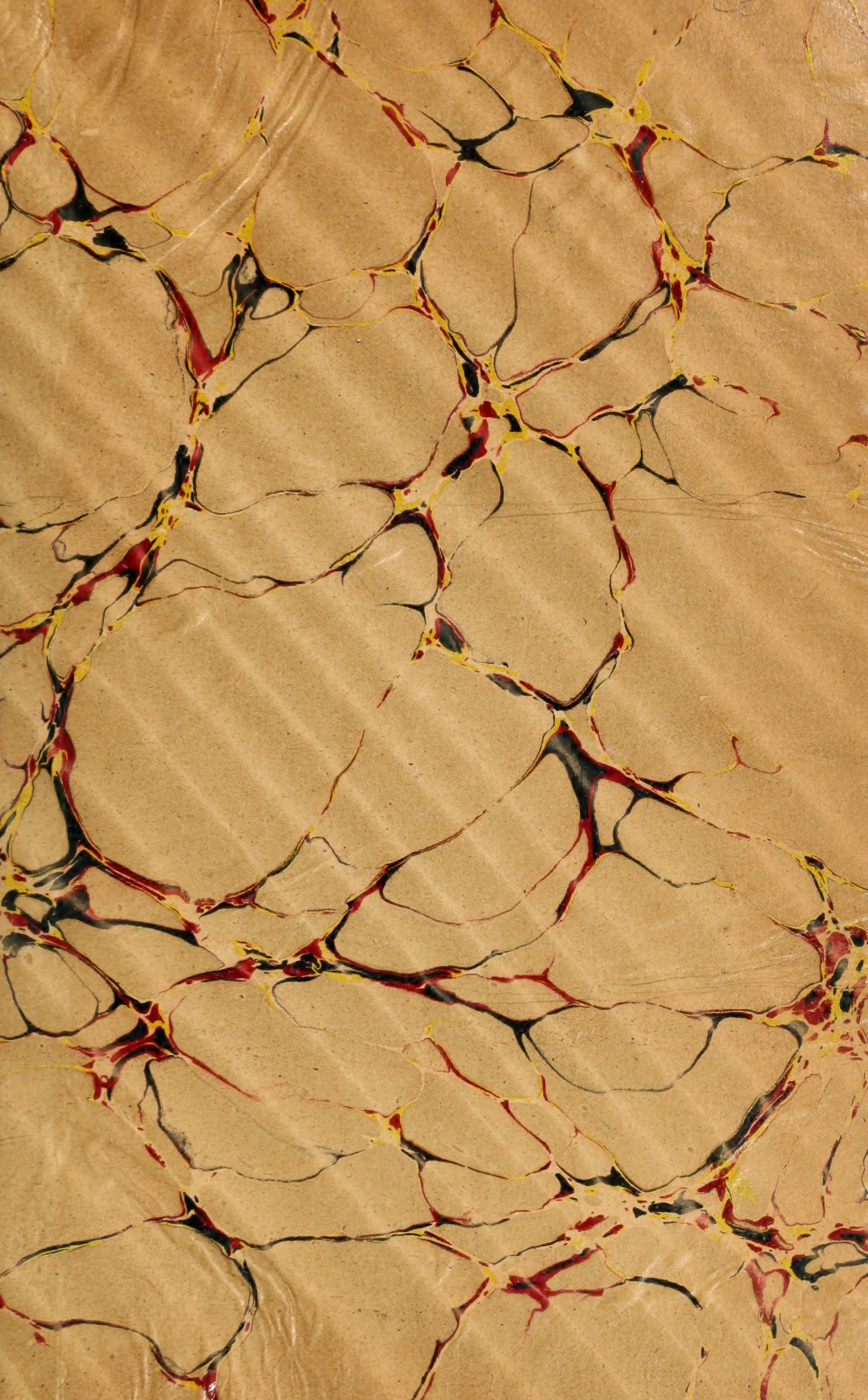


COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON * ;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI*, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

67 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-CINQUIÈME,

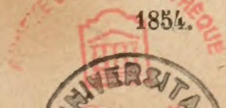
CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE FELLER, LES ŒUVRES COMPLÈTES DE FOSSARD, LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE L'ABBÉ DE BOISMONT, ET LES ŒUVRES COMPLÈTES DE CAMBACÉRÈS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,

BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.





SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE SOIXANTE-CINQUIÈME VOLUME.

FELLER.

FOSSARD.

DE BOISMONT.

CAMBACÉRÈS.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR FELLER.

François-Xavier de Feller naquit à Bruxelles le 18 août 1735. Il passa ses premières années dans le Luxembourg, chez les PP. Jésuites de cette ville. Envoyé à Reims, il y fit avec succès un cours de philosophie. Il entra au noviciat de la Société vers la fin de septembre 1754; c'est là qu'il ajouta à son prénom celui de Xavier. La faiblesse de sa vue faillit empêcher son admission dans l'ordre, mais guéri d'une manière providentielle, il fut employé à l'enseignement après sa réception définitive. Le professorat lui valut de brillants triomphes; sa science de l'antiquité, qui lui permettait d'expliquer de mémoire Virgile, Horace, etc., ne nuisit point cependant à ses études religieuses. Il revint à Luxembourg étudier la théologie, et prêcha le carême en latin, devant un auditoire nombreux. Il n'avait pas fini son cours de théologie, en 1763, lorsque les Jésuites furent supprimés en France. Ceux-ci émigrèrent en grand nombre dans les Pays-Bas, et Feller fut envoyé à Tirnau, en Hongrie, pour y continuer ses études théologiques. Puis il voyagea en Hongrie, en Autriche, en Bohême, en Pologne, en Italie, observant les mœurs des pays qu'il traversait, visitant les bibliothèques, les archives des monastères, les manufactures, les mines, recueillant de nombreuses notes pleines de faits et d'anecdotes, qui ont été publiées en 1820. Il revint dans les Pays-Bas en 1770. Le 15 août 1771, il s'engagea par les quatre vœux, enseigna encore à Nivelle, mais fut désigné par les supérieurs pour la prédication. C'est au milieu des travaux du saint ministère, qu'il remplissait dans le collége des Jésuites de Liége, qu'il eut la douleur de voir abolir son institut. Il prit l'habit séculier et se livra entièrement aux lettres. Il publia plusieurs écrits jusqu'en 1787, époque où éclata la révolution brabançonne. En 1794, l'approche de l'armée française l'obligea de quitter Liége et de se retirer en Westphalie; de là il se rendit à Barteinstein et, en 1797 à Ratisbonne. L'accueil que lui fit le prince-évêque de cette ville l'y retint, malgré les avantages que lui offraient l'Italie et l'Angleterre; il espérait retourner dans sa patrie, et attendait cet heureux moment, lorsqu'il fut saisi, au mois d'août 1801, d'une fièvre lente qui mina ses forces, et il mourut le 21 ou 23 mai 1802, dans les plus grands sentiments de piété.

Nous renvoyons à l'excellente notice publiée par M. Pérennès, dans le *Dictionnaire de biographie chrétienne et antichrétienne* (3 vol. in-4°, *Encyclopédie Migne*, t. II, col. 172 à 177) pour les détails biographiques qui concernent cet éminent écrivain. Mais nous ne pouvons passer sous silence les nombreux travaux dus à son érudition. Il a été jugé tant de fois par les camps les plus opposés qu'il nous siérait mal d'ajouter nos appréciations personnelles à celles des hommes éminents qui se sont occupés du savant Jésuite; les incontestables services qu'il a rendus à la religion ne peuvent le laver complétement de l'accusation de partialité souvent dirigée contre son *Dictionnaire historique*. « Animé des intentions les plus droites, dit M. Pérennès, mais dominé par une vive imagination, on peut quelquefois lui souhaiter plus de mesure, jamais plus de zèle. » Le temps a déjà passé sur ce livre, et les récriminations passionnées, les éloges complaisants ne sont plus déjà que de l'histoire ancienne. Le côté sous lequel on l'a moins souvent envisagé, la prédication, méritait plus d'attention qu'on ne lui en a accordé. Nos lecteurs jugeront de l'importance réelle de ses *Sermons*, que nous reproduisons intégralement. Voici la liste des ouvrages de Feller : 1° *Cathéchisme philosophique;* Liége, 1777, 3 vol. in-12, souvent réimprimé et modifié par plusieurs écrivains, entre autres par madame de Genlis. — 2° *Coup d'œil sur le congrès d'Ems ;* 1778, in-12. — 3° *Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse;* Paris, 1824, Coste, 5 vol. in-8°. — 4° Défenses des *Réflexions sur les 73 articles du P. M.* (*Pro memoria* de Salzbury); Ratisbonne, 1789, in-8°. — 5° *Dictionnaire historique* ou *Histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par le génie, les talents, les vertus, les erreurs, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours;* Liége, 1781, réimprimé et augmenté de telle façon que le premier travail qui comportait huit volumes, en forme aujourd'hui dix-sept. — 6° *Dictionnaire géographique ;* Liége, 1788, 1792, 2 vol in-8°. — 7° *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, publiés sous le pseudonyme de Flexier de Reval ; Luxembourg, 1777; Paris, Berton, 1778, 2 vol. in-12. — 8° *Dissertatio de Deo unico, seu an Dei unitas rite demonstrari possit;* Luxemburgo, 1780, in-8°. — 9° *Entretiens entre Voltaire et un docteur de Sorbonne, sur la nécessité de la foi catholique au salut;* Liége, 1771, in-8°.—10° *Examen impartial des* Epoques de la nature *de M. de Buffon;* Luxembourg, 1780, in-12, souvent réimprimé et corrigé sur les erreurs de physique et d'astronomie, par l'abbé Rossignol. — 11. *Itinéraire*, ou *Voyages de M. l'abbé Feller en diverses parties de l'Europe*, etc.; Liége, Lemarié, 1820-1823, 2 vol.

in-8°. — 12° *Journal historique et littéraire*, Luxembourg, 1774-88, puis Liége (Maëstricht), 1789-94; 60 vol. in-8°. — 13° *Jugement d'un écrivain protestant touchant le livre de Febronius intitulé :* De statu Ecclesiæ et de legitima potestate romani pontificis; Leipsick (Luxembourg), 1770, ou Liége, 1771, in-12. — 14° *Lettres critiques sur* l'Histoire naturelle *de Buffon;* Luxembourg, 1773, in-8°. — 15° *Lettre de M. l'abbé F. D. X., touchant la soumission exigée des ministres du culte, adressée à un religieux du diocèse de Liége,* 15 juin 1797, in-8°. — 16° *Mélanges de politique, de morale et de littérature, extraits des journaux rédigés par l'abbé Feller;* Louvain, 1822-23, 4 vol. in-8°. — 17° *Musæ Leodienses*; Louvain, 1771-62, 2 vol. in-8°. — 18° *Observations sur le système de Newton, Copernic*, etc.; Liége, 1771-78, in-12. — 19° *Observations sur la juridiction attribuée aux hérétiques, la communion* in sanctis, *et autres articles de ce genre;* Dusseldorf (Liége), 1794, in-12. — 20° *Observations sur les rapports physiques de l'huile avec les flots de la mer;* Paris, 1778, in-8°. — 21° *Opuscules théologico-philosophiques;* Malines, 1714, in-12. — 22° *Recueil des représentations, protestations et réclamations faites à S. M. I. par les représentants des Etats des dix-sept provinces des Pays-Bas autrichiens;* 1787-90, 16 vol. in-8°. — 23° *Réflexions sur les* 73 *articles du premier mémoire présenté à la diète de l'Empire, touchant les nonciatures de la part de l'archevêque-électeur de Cologne;* Ratisbonne, 1788, in-8°. — 24° *Réflexions sur l'instruction de monseigneur de Boulogne* (Asselin), *touchant la déclaration exigée des ministres du culte catholique;* Liége, 1800, in-8°. — Feller a aussi édité, annoté et augmenté différents ouvrages, entre autres un *Traité de la mendicité.*

ŒUVRES ORATOIRES

COMPLÈTES

DE FELLER.

—

SERMONS.

—

AVERTISSEMENT.

On a trouvé, sur les feuilles qui enveloppent chaque sermon, quelques inscriptions tirées des anciens poëtes. A l'imitation de saint Paul et de saint Jérôme, et conformément au conseil de saint Augustin, l'auteur faisait tout servir à la défense ou à l'ornement de la religion. C'est une espèce de tribut qu'il force la vanité de rendre à la vérité. La plupart de ces épigraphes expriment parfaitement le sujet et quelquefois même le partage du dicours, nous avons cru pouvoir ne pas les négliger.

—

SERMON Ier.

SUR LA CONNAISSANCE DE DIEU.

Fortunatus et ille, Deum qui novit.
(Virg., II, *Georg.*)

—

Non noverunt Patrem neque me. (*Joan.*, XV.)
Ils ne connaissent ni mon Père ni moi.

La connaissance de Dieu, voilà la première leçon qu'on fait aux enfants des chrétiens, voilà le dogme et l'institution du genre humain, voilà où se rapportent et se terminent toutes les leçons et toutes les connaissances. Connaissance de Dieu, connaissance la plus sublime, et néanmoins la plus aisée à acquérir; connaissance la plus négligée et néanmoins la plus avantageuse, la plus importante; connaissance la plus évidente, la plus solidement établie, et néanmoins la plus exposée à s'altérer et à se perdre. Appliquez-vous et concevez le partage de ce discours. Vous qui vous excusez de ne pouvoir acquérir une connaissance si élevée et si excellente, apprenez combien il est facile d'en faire l'acquisition. Vous qui ne vous intéressez pas à la posséder, ni à la fortifier et à l'étendre, apprenez quelle

est la grandeur du bien auquel vous renoncez. Vous qui ne craignez pas de la perdre, et qui vous flattez de la posséder à l'abri de tout danger, apprenez combien vous risquez d'en être dépouillé.

Connaissance de Dieu facile dans ses moyens, première partie. Abondante dans ses fruits, deuxième partie. Délicate dans sa conversation, troisième partie. Connaissance de Dieu multipliée dans ses leçons, riche dans ses effets, critique dans ses dangers. Enfants des hommes, connaissez votre Dieu, vous le pouvez. Connaissez votre Dieu vous serez heureux. Connaissez votre Dieu, vous aurez échappé au châtiment le plus redoutable dont il menace ses ennemis.

Et vous, ô mon Dieu, source de toute lumière, fondement de toute béatitude, garant de toutes nos possessions, faites-vous connaître à ceux qui vous cherchent, rendez heureux ceux qui vous connaissent, attachez-vous à ceux qui craignent de vous perdre. Pour cela donnez à mon discours une force et une onction émanées de vous-même. Je vous les demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Chrysostome écrivant sur ces paroles du psaume CIII : *Non sunt loquelæ neque sermones, quorum non audiantur voces eorum*, observe que le langage qui nous instruit de l'existence et des grandeurs de Dieu, est le seul qui soit intelligible à toutes les nations, qui soit reçu dans tous les climats, dans toutes les régions de la terre. Le chrétien et l'infidèle, l'homme éclairé et l'homme stupide, le Tartare vagabond, le sauvage fugitif, le barbare sanguinaire le comprennent également, dès qu'ils y prêtent une oreille attentive. Les sciences humaines ont des rapports bien différents avec l'intelligence humaine. Elles sont inaccessibles à un grand nombre d'esprits; et pour ceux mêmes qui les cultivent, combien d'exceptions n'y a-t-il pas? Quel est le génie qui réussisse parfaitement dans toutes; qui ne manque de disposition pour les unes, tandis qu'il en a les plus grandes pour les autres; qui n'avance rapidement dans celles-ci, tandis qu'il succombe aux difficultés de celles-là? Mais la science de Dieu ne renferme aucun obstacle pour quelque esprit que ce soit. Le livre qui l'enseigne est dans nos yeux, dans nos mains, dans notre cœur. Sa leçon est très-étendue dans ses preuves, mais elle est très-courte en elle-même, claire, précise, intelligible. C'est suivant la belle pensée de Tertullien, une grande inscription mise sur le frontispice du monde; tous ceux qui y entrent, la voient, la lisent et la comprennent facilement: *Totus mundus inscriptus est, et ab omni creatura legitur.* Les caractères qui la composent, ne sont point le fruit des inventions humaines, ni les marques figuratives de quelque idiome étranger et inconnu; c'est le langage de la nature, se sont les êtres sortis de la main de Dieu, mis l'un à côté de l'autre, et rangés dans une disposition qui forme le sens le plus complet, le plus énergique, le plus sublime. C'est Dieu qui en est l'ordonnateur, c'est sa main qui a fait l'écrit. Hommes, ministres du Seigneur, vous ne prêtez que bien défectueusement la gloire de votre Maître; votre voix ne retentit que dans un petit espace de la terre; vos expressions les plus fortes sont convaincues de faiblesse par l'excellence de la chose qu'elles annoncent. Supprimez vos discours éphémères, laissez parler l'univers. *Totus mundus inscriptus est, et ab omni creatura legitur.* Ce soleil qui éclaire la terre, cet océan qui la borne, ces fleuves qui l'arrosent, ce ciel qui la couvre, ces plantes qui en font la beauté, ces fruits qui en font les richesses; voilà les prédicateurs qu'il faut écouter, et que personne ne s'excusera de ne comprendre pas. Quoi ! dit admirablement l'auteur du livre de la *Sagesse*, on pourra connaître le monde sans connaître l'Auteur du monde; on pourra jouir des créatures, admirer leur multiplicité, leur utilité, leur beauté, et ignorer au même temps, le Maître qui les a produites, qui les conserve, et qui peut quand il lui plaît, les renvoyer dans le néant! *Si enim tantum potuerunt scire ut possent æstimare sæculum, quomodo hujus Dominum non facilius invenerunt?* (*Sap.*, XIII.) Ne me parlez ni d'ignorance, ni de stupidité, ni de barbarie; tout cela a ses bornes aussi bien que les lumières de l'homme; et quel que soit l'abrutissement de l'âme, le raisonnement du Sage subsiste dans toute sa force et dans toute son étendue. Vous voyez les plus petites créatures, vous les employez, vous vous en servez, et vous n'apercevriez pas cette vaste mer, comme parle l'Apôtre, dans laquelle nous vivons et respirons tous, ce flambeau qui éclaire tout, ce feu qui anime tout, cet œil qui voit tout et qui porte la lumière à tous les yeux, cet abîme qui produit tout et qui reçoit tout? *In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus.* (*Act.*, XXVIII.) Mais enfin, fermez vos yeux, si vous le voulez et si vous le pouvez, sur le spectacle du monde; les pourrez-vous fermer sur vous-mêmes? Est-il homme au monde qui ne se soit jamais dit à lui-même? *D'où viens-tu? Où vas-tu? Pourquoi vis-tu?* Ah, mes frères, quelque instructive que soit l'école de l'univers dans la connaissance des grandeurs de Dieu, l'école de notre âme est sans doute plus excellente et plus convaincante encore. Sorti des mains pures de son invisible Créateur, cet être spirituel et immortel, peut-il s'ignorer lui-même? L'empreinte de sa céleste origine peut-elle s'effacer jamais entièrement? Peut-il n'entendre pas la voix pénétrante qui parle au fond des cœurs d'une manière si intime? Peut-il se dissimuler tant de sentiments profonds, tant d'affections sublimes, tant de réflexions touchantes qui tant de fois l'ont porté vers son auteur? Oui, mon Dieu, s'écriait le Prophète royal, ce que vous avez fait dans le secret de mon âme, est aussi digne de mes hommages et de mes

cantiques, que ce que vous avez fait à la face de l'univers; toute gloire vous en est due, et je vous la rendrai : *Non est occultatum os meum a te quod fecisti in occulto.* (*Psal.* XXXVIII.) Je vous ai entendu autrefois, et je vous entends encore tous les jours parler dans mon âme et l'instruire au-dedans d'elle-même, lui montrer la caducité des choses de la terre, la nécessité de placer dans vous ses désirs, sa supériorité à la servitude des sens, ses droits incontestables sur l'immortalité. De telles leçons, Seigneur, ne peuvent venir que de vous; la lumière, la paix, l'onction qui les accompagnent, m'en sont garants. Tout cela ne paraît pas au dehors, les hommes ne l'observent pas, mais ma conscience le sent, et mon âme qui en est la dépositaire, vous en rend témoignage : *Non est occultatum os meum a te quod fecisti in occulto*..... Quelle excuse, mes frères, y aurait-il pour nous, si après tout cela, et malgré tout cela, nous ne connaissions pas notre Dieu ? Par quelle voix faudrait-il nous l'annoncer, par quel genre de preuve faudrait-il nous le démontrer, pour le faire connaître mieux, pour en donner une connaissance plus vraie, plus certaine, plus intime? Concluons plutôt avec l'Apôtre des nations, que quiconque reste dans l'ignorance de Dieu, est absolument sans prétexte et sans aucune excuse : *Ita ut sint inexcusabiles.* (*Rom.*, I.) Toute autre ignorance, quelque grave qu'elle fût, pourrait peut-être dans certaines circonstances, par certaines considérations, être tolérée en quelque sorte, et recevoir une espèce de justification; mais l'ignorance de Dieu ne mérite que d'être amèrement déplorée et sévèrement condamnée, non-seulement à cause de la multitude des moyens qui devraient la dissiper, mais encore par l'importance du bien dont elle nous dépouille. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le célèbre Zénon de Vérone en traitant de la connaissance de Dieu, observait que sans elle il ne pouvait y avoir aucun genre de béatitude sur la terre : *Absque notitia Dei quæ potest esse felicitas?* Mais renversant aujourd'hui cette proposition, je dis qu'avec la connaissance de mon Dieu mon bonheur est assuré, et cela dès le moment que je la possède et que j'applique les réflexions de mon esprit aux conséquences d'une si grande vérité. Car dès que je connais Dieu, je sais indubitablement et par la notion même de son essence et de son être, que c'est lui qui est le Créateur, le conservateur de toutes choses, qu'il est la source de toute justice, de toute bienfaisance, de toute miséricorde; qu'il est l'ami, le protecteur, le père de ceux qui le craignent, qui l'aiment, qui l'invoquent; qu'il n'ignore ni leurs besoins, ni leurs calamités, et qu'il ne veut ni ne peut leur fermer son cœur. S'il y a un Dieu, je suis immortel et fait pour lui seul, mon innocence a son prix, les crimes de mes ennemis ont leur vengeur, mes souffrances ont leur fin et leur récompense, mes bonnes œuvres les plus secrètes ont un témoin; toutes les plaintes, tous les désirs de mon âme ont un dépositaire fidèle. Oui, mes frères, cette seule et simple pensée, *il y a un Dieu*; c'est cette pensée qui fait le bonheur des hommes en général et en particulier, de l'homme solitaire et de l'homme placé en société, de l'homme regardé par rapport à lui-même, et de l'homme regardé par rapport aux autres hommes. C'est cette pensée qui donne la sécurité aux Etats, l'autorité aux princes, la justice aux magistrats, la soumission aux peuples, la concorde et la droiture aux citoyens. Sans elle la société serait sans lien, la vertu sans attrait, le vice sans adversaire, l'univers sans intérêt. Sans elle le juste noyé dans ses larmes, ne verrait d'autre issue de son oppression que le désespoir et la mort : mais avec elle il défie tous ses ennemis; il défie tous les maux de la terre; et plus fort qu'ils ne sont tous, il ne craint rien, il ne s'inquiète de rien. Accablé de toutes parts, il lèvera avec le Prophète les yeux vers les montagnes éternelles et demandera où il peut espérer de la compassion et de l'assistance; aussitôt il apprendra par la réponse la plus consolante et la plus infaillible promesse, que son secours est assuré, que Dieu l'a disposé et qu'il ne tardera pas à paraître; que la même main qui a produit le ciel et la terre va s'armer pour sa défense, et que quand elle renverrait ses coups au delà de ce petit nombre de jours qui composent notre vie, ce moment d'attente sera suivi d'une victoire dont les fruits sont éternels. *Auxilium meum a Domino qui fecit cœlum et terram.* (*Psal.* CXX.) Simple mais admirable expression; argument démonstratif et invincible! Ce Dieu qui change le néant en un monde, suffira sans doute pour soutenir un atome, et quand il se lèvera pour le faire, qui osera lui résister, à lui qui a fait la terre et les cieux? *Qui fecit cœlum et terram.* Armez contre moi les puissances de la terre et les puissances de l'enfer, la force des uns, la malignité des autres, les hauteurs de l'orgueil, les fureurs de la vengeance, les dépits de l'envie, les noirceurs de la haine; que les travaux, l'indigence, les maladies achèvent le tableau de mon infortune : le Dieu que je connais et que je sers, est bien au-dessus de tout cela et bien plus puissant que tout cela. Un souffle de sa bouche, un regard de ses yeux suffisent pour anéantir une conjuration si vive et si composée; et s'il n'en arrête pas les dégâts, c'est pour me faire renaître plus heureusement dans mes ruines.... Voilà comme raisonne le juste sur la connaissance qu'il a de son Dieu; et qui entreprendra, je vous prie, de réfuter ce raisonnement? Il n'y a point de genre de tribulation que je n'aie éprouvé, écrivait l'apôtre saint Paul à ses chers disciples de Corinthe, tandis que les hommes s'acharnaient à ma perte, et qu'il fallait combattre toutes leurs fureurs à la fois, l'intérieur de mon âme était également affligé; la crainte et la douleur s'en étaient emparées et ne lais-

saient plus de jour à la consolation et à l'espérance : *Omnem tribulationem passi sumus, foris pugnæ, intus timores.* (II *Cor.*, VII.) Dieu seul s'est présenté à moi, et toujours ami des humbles, ce Dieu bienfaisant m'a consolé : *Qui consolatur humiles, consolatus est nos Deus.* (*Ibid.*) Mais nous, mes chers auditeurs, bien autrement disposés que ces grands hommes, et malheureusement aveuglés sur nos propres intérêts, nous ne regardons la connaissance de Dieu que comme une vérité de spéculation, comme un dogme qu'il faut croire et qu'il faut professer; mais dans le besoin le souvenir nous en échappe, et l'impression s'en trouve presque entièrement effacée. De là nous manquons de soulagement dans nos douleurs, de force dans nos faiblesses, d'espérance dans nos craintes, de secours dans notre indigence. Placés comme Ismaël dans un vaste désert, nous mourons de soif à côté d'une fontaine d'eau vive que nous n'apercevons pas; il faut que Dieu touché de notre aveuglement nous réveille par la voix de ses ministres, par quelque mouvement particulier, par quelque sainte inspiration, pour nous la faire voir et pour nous y faire puiser. Il faut que nos larmes mêmes nous dessillent les yeux, et nous découvrent, comme à David, le Dieu de toute consolation et de toute félicité. Mon corps et mon âme, disait ce saint roi, n'avaient depuis longtemps d'autre nourriture que mes gémissements et mes pleurs; parce que j'entendais dire de tout côté qu'il n'y avait point de Dieu pour moi, et que je paraissais abandonné sans retour à moi-même : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI.) Mais enfin j'ai considéré la vanité de tous ces discours, en repliant mon âme sur elle-même, j'ai trouvé mon Dieu au milieu d'elle. La paix et la joie ont suivi cette découverte. Pénétré de gratitude, je suis allé l'adorer et le remercier dans son temple, au bruit de mes prières et de mes cantiques : *Hæc recordatus sum, et effudi in me animam meam quoniam transibo in locum tabernaculi admirabilis usque ad domum Dei, in voce exsultationis et confessionis.* (*Psal.* XLI.) Mais, mes chers auditeurs, ce Dieu qui est dans toutes les parties de l'univers pour s'annoncer à nous, ce Dieu qui est dans notre âme pour l'éclairer, pour la consoler, pour la rendre heureuse, ne se cache-t-il pas à nous dans les moments de sa colère, et ne peut-il pas arriver que nous cessions enfin de le connaître? C'est par l'examen de cette proposition que j'ai promis de finir et je vais le faire.

TROISIÈME PARTIE.

Vous qui, frappés des preuves invincibles de l'existence de Dieu, pénétrés de ses grandeurs, nourris de ses espérances, croyez qu'il est absolument impossible de le méconnaître jamais, de fermer entièrement les yeux à une si grande lumière, de fermer entièrement son cœur à un si puissant attrait; vous ignorez les trésors de la colère divine, vous ignorez l'épaisseur des ténèbres qu'il envoie à ses ennemis. Nos lâchetés, nos indifférences, nos résistances à sa grâce, nos attachements aux choses défendues par sa loi, sont comme autant d'attaques livrées à la foi de son existence, auxquelles à la vérité elle ne peut guère succomber d'abord, mais par lesquelles elle peut s'affaiblir tellement et s'ébranler, qu'elle ne semble plus tenir à rien et ne plus être soutenue par rien. Car n'arrive-t-il pas parmi les chrétiens mêmes, que sans contester la croyance d'un Dieu, cette croyance est néanmoins si altérée, si inconséquente, si contradictoire, et si arbitrairement expliquée, qu'il vaudrait presqu'autant qu'elle ne fût plus du tout? On croit un Dieu, mais l'on se fait des idées de sa loi, de sa justice, de sa sainteté, de sa providence, telles que le désordre de notre vie les suggère et que l'intérêt de nos passions les demande. Or, l'assemblage de ces idées, peut-on dire que c'est la connaissance du vrai Dieu? Le moyen après cela de l'adorer avec un esprit chrétien, d'espérer en lui, et de se consoler en lui, de se complaire et de se réjouir en lui? Je n'ose presque pas le dire, disait le Maître des nations, écrivant aux fidèles de Corinthe, il y en a parmi vous qui se disent chrétiens et qui font profession d'une même foi avec vous, et qui néanmoins sont coupables de l'ignorance de Dieu : *Ignorantiam enim Dei quidam habent.* (I *Cor.*, XV.) Ce malheur vient à la suite des autres. Après avoir perdu la grâce de Dieu, abusé de ses bienfaits, dissipé ses dons, rejeté ses lumières, on finit enfin ou par l'ignorer entièrement ou par défigurer toutes les notions de sa nature. Ils ont commencé, dit le Prophète-Roi, ils ont commencé par se souiller du sang de la veuve et du pupille, ils ont dévoré la substance du pauvre, immolé à leur fureur l'ami et l'étranger; après cela ils ont raisonné sur Dieu comme s'il n'y en avait pas, ils en ont fait un Dieu aveugle, un Dieu injuste, un Dieu étranger au monde, un Dieu qui ignore les crimes des hommes et qui ne s'empresse pas de les punir : *Viduam et advenam interfecerunt, et pupillos occiderunt. Et dixerunt : Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob.* (*Psal.* XCIII.) Mais lorsqu'une fois on en est là, est-on fort éloigné d'une ignorance totale de la Divinité, et y a-t-il encore beaucoup de chemin à faire pour méconnaître absolument son existence (1)? N'est-ce pas là l'époque de cette malédiction terrible que Dieu a prononcée par la bouche du prophète Ezéchiel contre les crimes accumulés des nations? Je m'en vais, dit-il, punir enfin leurs iniquités, et payer le prix de leurs désordres.... Et comment?.... Déjà le voile est placé entre eux et moi; ils ne me verront

(1) Cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt..... obscuratum est insipiens cor eorum. Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei. (*Rom.*, I.)

plus, et je serai pour eux comme si je n'étais pas : *Juxta immunditiam eorum et scelus feci eis, et abscondi faciem meam ab illis.* (*Ezech.*, XXXIX.) Or, si Dieu entreprend de se cacher lui-même, si Dieu lui-même applique sur nos yeux le bandeau de la nuit, s'il ne veut plus ni être vu ni être connu, qui prescrira contre son arrêt, qui mettra des bornes à l'aveuglement qu'il a décerné, qui enfin empêchera la vérification de cette terrible sentence : *Et abscondi faciem meam ab eis?* L'on est surpris de voir des hommes, et quelquefois des hommes fameux dans les sciences humaines, être au-dessous des enfants dans la science de Dieu; on ne peut concilier une si prodigieuse ignorance, ou si l'on veut, une stupidité si effrayante, avec leurs lumières, leurs talents, leur célébrité; mais nous, chrétiens, instruits par les oracles de nos Ecritures, bien loin d'être étonnés ou scandalisés d'un si redoutable aveuglement, nous serions étonnés au contraire et scandalisés, si malgré les menaces multipliées que fait Dieu à ses ennemis, de se cacher devant eux et de leur ôter la faculté de le voir, il ne se cachait néanmoins pas, et qu'il fût absolument impossible de ne le voir pas. *Et abscondi faciem meam ab eis.* Et en raisonnant de la sorte sur le malheur des hommes pervers et égarés, nous trouvons dans nos réflexions de quoi nous précautionner nous-mêmes, de quoi nous sauver nous-mêmes. Tandis que nous aimerons Dieu, que nous le servirons avec fidélité et avec zèle; tandis qu'il ne sera pas contre notre intérêt qu'il y ait un Dieu juste, sage, saint et redoutable aux méchants; sa connaissance subsistera chez nous dans toute son étendue, dans toutes ses preuves, dans toutes ses conséquences; elle se fortifiera et s'élèvera plus haut par de nouvelles lumières, de nouvelles espérances, de nouvelles douceurs qu'elle répandra dans nos âmes. Car la connaissance de Dieu semble dès cette vie croître dans les élus, comme suivant la remarque de l'Apôtre, elle s'accroît dans les saints glorifiés. Elle ne se fixe dans aucun degré. Ceux qui l'aiment et qui la cultivent, passent d'une clarté à une autre clarté, jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu les délivrant des entraves d'une vie corruptible, et de toutes les ténèbres de la mortalité, les transforme en d'autres hommes, et les pénètre entièrement de cette lumière ineffable qui n'est autre chose que Dieu même. *Gloriam Domini speculantes in eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem, tanquam a Spiritu Domini.* (II *Cor.*, III.)

SERMON II.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Nec viget quidquam simile aut secundum.
(Hor., *Od.*, XII, l. I.)

—

Reddite quæ sunt Dei, Deo. (*Matth.*, XXII.)
Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu.

En cinq mots que de choses, mes chers auditeurs! Que de force et d'étendue dans ce peu de paroles! Donner à Dieu ce qui appartient à Dieu c'est lui donner tout, c'est lui sacrifier tout, parce que tout lui appartient, et que dans l'universalité des choses comprises dans le ciel et sur la terre rien n'est exclu de son souverain domaine. Donner à Dieu ce qui appartient à Dieu c'est, comme s'explique le Sauveur du monde dans un autre endroit de l'Evangile et comme la loi des Hébreux s'était exprimée dans le Deutéronome, c'est aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua.* (*Deut.*, VI.) Voilà ce qui appartient à Dieu, et voilà ce que nous lui devons par préférence à tout le reste, ou plutôt comme le principe qui renferme et qui entraîne tout le reste : voilà ce que Jésus-Christ appelle le premier et le plus grand de tous les commandements, *maximum et primum mandatum* (*Matth.*, XXII), et que nous pouvons appeler le sommaire et le résultat de tous les commandements, puisqu'il suppose essentiellement et indivisiblement la pratique de tous les autres. Mais plus ce commandement est important et indispensable, plus les motifs de son exécution doivent avoir de grandeur et de force, plus l'exécution en doit être exacte et parfaite. Appliquez-vous à cette conséquence et comprenez l'idée de mon discours. Objet de notre amour, qualités de notre amour. Motifs d'aimer Dieu, et manière d'aimer Dieu. C'est à quoi je me borne dans une matière qui se présente avec une étendue et avec une abondance de réflexions qu'il est impossible de resserrer dans l'espace du temps que je me suis prescrit. C'est le plus excellent de tous les êtres que nous devons aimer, et nous devons l'aimer d'une manière digne du plus excellent de tous les êtres. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu : *Diliges Dominum Deum tuum*, première partie. Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces : *Ex toto corde tuo, ex tota anima mea, et ex tota fortitudine tua*, seconde partie. Pour que j'inspire votre amour à mes auditeurs, inspirez-le, Seigneur, à moi-même; allumez dans mon cœur le feu que je dois répandre dans le leur. C'est la grâce que je vous demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Les motifs d'aimer Dieu c'est Dieu lui-même; pour connaître parfaitement tous les motifs d'aimer Dieu il faut être Dieu lui-même. Enfants des hommes, humiliez vos intelligences! sans les nuages placés devant le trône de l'Eternel, vous n'en soutiendriez pas l'éclat; sans les rayons échappés par ces nuages vous seriez dans un aveuglement éternel. Nous ne connaissons que faiblement l'auteur du monde, mais nous le connaissons assez pour l'aimer, parce que nous le connaissons souverainement aimable en lui-même, parce que nous le connaissons souverainement aimable dans ses

ouvrages, parce que nous le connaissons souverainement aimable en sa conduite. Aimable dans sa nature, ses opérations, sa providence. Aimable dans ce qu'il est, dans ce qu'il fait, dans le gouvernement des êtres qu'il a faits.

Aimable dans ce qu'il est. Je parle de cet amour d'appréciation et d'estime qui place Dieu au-dessus de toutes choses, qui le préfère à toutes choses, qui découvre entre Dieu et les créatures un espace immense, une disproportion infinie.

Placé avec Moïse devant le buisson merveilleux qui brûle sans se consumer, je vous demande, Seigneur, ce que vous êtes et quel nom je pourrais donner à votre suprême grandeur; et comme lui je ne reçois aucune réponse sinon que vous êtes celui qui est : *Ego sum qui sum.* (*Exod.*, III.) Proposition d'une force et d'une vérité admirables! Orateurs sacrés et profanes, théologiens consommés dans l'étude de la religion, philosophes sages et profonds, expliquez l'énergie et le sens infini de ces remarquables paroles! Ici votre éloquence et tout votre savoir sont convaincus de faiblesse. Je suis celui qui est, dit le Seigneur : *Ego sum qui sum.* Moi seul je suis l'Etre nécessaire, l'Etre essentiel, l'Etre souverain. Moi seul je suis le principe, la fin, la consommation de tous les êtres. Tout ce qui est, n'est que par moi; tout ce qui vit, qui respire, qui raisonne, ne vit, ne respire, ne raisonne que par moi et que pour moi : *Ego sum qui sum.*

Eternel, le passé ne fuit pas pour moi et l'avenir ne viendra pas : les siècles entassés, disparaissent dans ma durée; un jour est comme mille ans, mille ans ne sont qu'un seul jour

Immense, je remplis le ciel et la terre, l'espace réel et l'espace possible; dans tout, mais sans être renfermé; hors de tout, mais sans être exclu. Tout ce qui se meut et se fait dans l'univers se meut et se fait dans ce vaste océan ; son étendue est sans mesure, ses bornes c'est moi-même.

Immuable, je varie tout l'univers; toutes les révolutions du globe et de ses habitants sortent de ma main et ne l'agitent pas. Les royaumes disparaissent les uns après les autres; leur éclat brille un moment aux yeux des mortels imprudents, et s'éteignant tout à coup, rend avant que d'entrer dans le néant hommage à mon invariable empire.

Tout-puissant, je transporte les montagnes dans ma colère, j'ouvre l'abîme, et trouble les étoiles dans leur marche rapide. Des millions de mondes n'attendent qu'une parole pour sortir du néant, et pour y rentrer ensuite.

Sagesse des hommes, vues profondes et lumineuses, ouvrages de l'art et du génie, vous n'êtes qu'une émission bien petite et bien faible de ma souveraine sagesse.

Justice, équité, bonté, bienfaisance, assemblage de toutes les vertus, de toutes les qualités aimables, c'est dans mon sein que vous avez pris naissance. C'est moi qui vous ai donné le jour. C'est moi qui suis le possesseur, le propriétaire unique et exclusif de tout cela; je le donne à qui je veux, et j'en dépouille qui je veux. Mais ce que je donne ne peut être l'ombre, ne peut tracer l'image la plus faible du trésor dont il est tiré : *Ego sum qui sum.*

Voilà, mes frères, ce que c'est que notre Dieu, et ce que notre Dieu nous apprend lui-même de son impénétrable nature. Mais quittons sa sublime demeure. Laissons là cet abîme où l'œil se perd, où l'esprit se confond; cette lumière qui ravit, qui béatifie les âmes pures, les esprits humbles, qui éblouit, qui aveugle les superbes; ce feu qui nourrit et qui dévore; cette mer sans île et sans rivage; descendons sur la terre et contemplons ses ouvrages. Là, dit saint Paul, ce qui est invisible en Dieu se découvre à nos yeux; ce qui est caché dans les adorables ténèbres de son trône éternel, se montre au grand jour, et le mystère se dévoile. Sa puissance, sa sagesse, tous ses attributs, sa divinité, pour ainsi dire, tout entière y sont peints comme dans un tableau : *Invisibilia enim Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas.* (*Rom.*, I.) C'est là le livre que Dieu a mis entre les mains de tous les mortels pour leur apprendre à le connaître, à l'adorer, à l'aimer. C'est là qu'il enseigne à tous les êtres raisonnables, sans distinction, sans exception aucune, cette première et indispensable science. Le riche et le pauvre, l'ignorant et le savant, les petits et les grands sont appelés à la même école et reçoivent la même leçon. Leçon obscure et inintelligible pour l'homme insensé, dit le Prophète-Roi, mais bien claire et bien touchante pour l'homme docile et attentif. Spectacle du ciel et de la terre, que m'apprenez-vous, que m'annoncez-vous? Ah! disait saint Jean Chrysostome, de quelque côté que je tourne les yeux, que j'applique les oreilles, je ne découvre qu'une multitude d'orateurs immortels qui me prêchent sans fin et sans relâche l'excellence de leur Maître : *Prædicatione perpetua sui loquuntur majestatem Auctoris.* Je vois la sagesse de mon Dieu dans le cours régulier et inexplicable des planètes qui m'éclairent, du soleil qui m'échauffe, des étoiles qui me ravissent; sa bonté et sa bienfaisance dans la fertilité de la terre, dans les animaux qui l'habitent pour mon service, dans les plantes qui la couvrent pour ma nourriture ou pour mon plaisir; sa colère justement irritée dans les explosions du tonnerre, dans les agitations de la terre, dans les flots redoutables de l'Océan courroucé; sa puissance, dans la multitude et la grandeur des globes célestes, dans la variété inépuisable des espèces, dans l'éclat de la lumière, dans l'activité du feu, dans la composition et le résultat de tous les éléments. Eloquence de la nature, que vous avez de force et de douceur! Vous éclairez mon esprit, vous touchez mon cœur, vous enivrez tous mes sens. Ce sont ces prédicateurs qu'il faut consulter, qu'il

faut écouter sur les grandeurs de Dieu; des bouches de lumière et de feu qui prêchent sans se taire jamais, qui parlent à toutes les intelligences à la fois, dont les discours retentissent d'un bout du monde à l'autre. Nous autres nous ne sommes que des voix faibles et languissantes fixées dans un coin de la terre, ne parlant que dans la durée du moment qui fuit, rassemblant avec peine quelques froides paroles dans un sujet enflammé, dans la matière d'une prédication invariable et éternelle; paroles écoutées avec indifférence et suivies d'un prompt oubli. *Prædicatione perpetua sui loquuntur majestatem Auctoris.*

Cependant, mes frères, comme si tout cela ne suffisait pas pour nous faire aimer le Maître du monde, il a mis dans sa conduite envers les hommes le germe de l'amour le plus juste comme le plus vif. L'ouvrage de la providence égale l'ouvrage de la création, et ce sont comme deux miroirs d'où rejaillissent sur nous ses perfections infinies. Craignant en quelque sorte que son amour ne fût partagé, et que le cœur de l'homme ne cessât de lui appartenir tout entier, il se chargea lui-même de réparer les ruines du plus beau de ses ouvrages dévasté par le péché. C'est l'excellente remarque de Richard de Saint-Victor : *Ne amorem divideret, idem factus est Creator et Redemptor.* Trois grands objets ont paru sur la terre : la crèche, la croix et l'autel des chrétiens. Et c'est Dieu lui-même qui a paru dans ces trois objets. Il se fait homme pour l'amour des hommes, et veut naître dans la pauvreté de la crèche. Il se fait victime du péché des hommes, et meurt pour eux sur la croix. Il veut vivre parmi les hommes, être le sacrifice et le pontife des hommes, il se fixe sur nos autels, et sous la trompeuse apparence d'une nourriture terrestre, il est là nourriture vivante de ses élus. Après cela, dites-moi où placer votre amour, à qui le donner qui l'ait plus recherché, plus mérité : *Ne amorem divideret, idem factus est Creator et Redemptor.* Providence de mon Dieu, pour le bonheur des hommes, vous avez épuisé toutes vos ressources et tous vos trésors; vous vous êtes ôté à vous-même les moyens d'aller plus loin et de renchérir sur ce que vous avez fait. Quand du haut du ciel vous abaissez la vue sur la terre, la poussière n'échappe pas à vos regards bienfaisants. Un atome pensant devient l'objet de votre attention et de votre magnificence : *Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat, et humilia respicit?* (*Psal.* CXII.) Les grands du monde, les puissants et les orgueilleux du siècle, ne partageront pas vos faveurs; mais un homme pauvre, humilié, méprisé, fixera votre libéralité; vous répandrez dans son esprit les lumières les plus sûres et les plus pures; dans son cœur la paix la plus profonde, la plus inaltérable; dans son âme toutes les consolations du ciel, toutes les douceurs de la religion. Que de dangers écartés sans qu'il s'en aperçoive lui même, que de grâces tirées du sein d'une providence particulière et spéciale ! Tout grand, tout redoutable qu'il est, ce Dieu de l'univers, nous sommes ses ouailles; comme un bon pasteur, il nous conduit à des pâturages choisis : il aime ces expressions et cette figure qu'il s'applique lui-même avec complaisance, s'appelant un berger bienfaisant, et nous considérant, selon le langage de l'Ecriture, comme des brebis qui paissent dans ses campagnes : *Ipse est Dominus Deus noster, nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus.* (*Psal.* XCXIV.) Seigneur, s'écriait le Prophète royal, je vous aimais autrefois parce que vous étiez mon Dieu et le créateur admirable de toutes choses; mais aujourd'hui je vous aime encore sous d'autres titres et sous des appellations que vous ne dédaignerez pas : c'est que vous êtes toute ma force, toute ma ressource, tout mon appui; que vous êtes mon libérateur et mon Sauveur : *Diligam te, Domine, fortitudo mea, Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus.* (*Psal.* XVII.) Ainsi parlait ce grand, ce saint roi. Ainsi parlent tous les chrétiens dans l'ardeur de leur piété, dans la méditation des vérités de leur foi. Mais ce langage des chrétiens est-il sincère comme celui de David, est-il vrai comme celui de David? C'est, mes chers auditeurs, ce que nous allons voir dans la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Un saint Père (saint Bernard), parlant de la pratique et de la méthode d'aimer Dieu, disait que dans ce puissant amour il n'y avait ni règles ni manière à prescrire, parce que l'homme transporté une fois de cette ardeur sainte et forte pour son créateur et son Dieu, se laisse entraîner à des impulsions véhémentes, mais toujours essentiellement sages, qui ne connaissent point de résistance, qui ne se bornent à rien, qui ne s'arrêtent à rien : *Optimus modus diligendi Deum, Deum diligere sine modo.* Mais puisque Dieu lui-même nous a marqué la manière dont il veut être aimé, tenons-nous en à sa leçon, et persuadons-nous qu'il faut l'aimer de tout notre cœur, qu'il faut l'aimer de toute notre ame, qu'il faut l'aimer de toutes nos forces : *Ex toto corde tuo, ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua.* (*Deut.*, VI.) Tâchons de bien comprendre tout cela, et de le pratiquer encore mieux.

L'amour du cœur, dit saint Bernard en traitant cette importante matière, emporte toutes les prétentions et toutes les attaches de l'homme dont il s'empare, et semble le rendre insensible à tout ce qui est étranger à l'objet de ses désirs : *Mihi videtur amor cordis ad zelum pertinere affectionis.* C'est, ajoute ce Père, comme si Dieu nous avait dit : Vous aimerez votre Seigneur et votre Dieu par une pleine et entière affection de votre cœur : *Quasi dicat : Diliges Dominum Deum tuum toto et pleno cordis affectu.* Or,

comme remarque saint Augustin, par là Dieu exclut toute division, tout partage de son amour; point de collègue, point d'associé dans l'amour de Dieu. C'est un héritage sur lequel il a des droits exclusifs et qu'il veut posséder tout entier. C'est une terre qu'il a cultivée, et dont il veut recueillir tous les fruits. C'est un fleuve dont il a dirigé le cours vers sa demeure éternelle, et qui doit s'y décharger avec toutes ses eaux : en détourner un seul ruisseau, pour arroser une terre étrangère, ajoute ce saint docteur, ce serait un sacrilége, une rapine abominable commise dans les biens et les possessions de Dieu : *Nullum rivulum extra se duci patitur, cujus derivatione minuatur.*

Vous avez un œil, selon l'expression et dans le sens de l'Evangile, qui vous scandalise et qui vous entraîne au péché, vous l'aimez cependant, vous n'aimez pas Dieu de tout votre cœur. Vous avez une main qui déplaît à Dieu, et qui néanmoins vous plaît; vous n'aimez pas Dieu de tout votre cœur. Vous avez des pieds disposés à courir au mal et qui y courent effectivement; vous les ménagez et en conservez l'usage avec soin; vous n'aimez pas Dieu de tout votre cœur. Arrachez tout cela, défaites-vous de tout cela, détestez-le et jetez-le loin de vous, dès lors vous aimerez Dieu de tout votre cœur.

Aimer Dieu de toute son âme, c'est, dit encore saint Bernard, lui consacrer la première et la plus essentielle qualité d'une âme spirituelle, qui est la raison : *Animæ vero amor pertinet ad judicium rationis.* Et c'est en ce sens que nous pouvons dire que l'amour de l'âme est la mère de l'amour du cœur, puisque le jugement pleinement éclairé et la persuasion devenue inébranlable sur l'excellence et l'amabilité d'une chose, ne peuvent laisser le cœur dans l'indifférence. Or, aimer Dieu de toute l'étendue de sa raison, c'est lui donner toutes ses pensées, s'occuper fortement de ses adorables attributs, en faire le sujet de ses plus chères réflexions; c'est voir Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu. C'est condamner vivement la dissipation insensée des enfants du siècle qui courbés vers la terre, n'élèvent jamais les yeux au ciel; qui occupés de toutes les frivolités possibles, ne donnent pas un moment à la pensée de Dieu; qui s'étourdissent pour ne pas le voir, pour ne pas l'entendre, pendant que toutes les créatures le montrent sans cesse à nos yeux, le font retentir à nos oreilles, l'impriment sur tous nos sens. C'est lui donner une préférence de comparaison et d'estime sur toutes les choses créées, préférence proportionnée à la distance infinie qui l'en sépare : voir le néant partout et l'être dans Dieu seul. J'ai demandé à toutes les créatures, disait saint Augustin, où était mon Dieu, et où je devais porter mes regards pour le trouver et pour le voir. J'ai demandé à la mer parée de toute sa majesté et de toutes ses richesses, si elle était mon Dieu; j'ai demandé à la terre couverte de tous ses fruits et de toutes ses beautés, si elle était mon Dieu; j'ai demandé au ciel éclairé de ses brillantes lumières, revêtu de son doux et paisible azur, s'il était mon Dieu. Tous m'ont répondu : Nous ne le sommes pas; votre Dieu est le nôtre, il nous a faits comme il vous a fait vous-même. De nous jusqu'à lui il y a un désert immense, un espace sans terme, un océan sans bord, un abîme sans fond.

Quel rapport, s'écriait David, entre les plus excellentes, les plus parfaites créatures, et l'excellent Auteur de toutes les créatures! Je me suis appliqué à connaître ce rapport, et le sentiment de mon âme a passé à mon corps, son impression a ébranlé tous mes ossements : tous se sont écriés dans un transport d'admiration et de joie, que rien n'était semblable à vous, ô mon Dieu, et que rien n'approchait de votre sublime et incomparable majesté : *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* (*Psal.* XXXIV.)

Enfin, poursuit toujours saint Bernard en continuant l'explication de la loi d'amour, aimer Dieu de toutes ses forces, c'est aimer Dieu avec un courage et une fermeté inébranlable. Dans l'amour il y a des guerres à soutenir, des combats à livrer, des assauts à essuyer, des dangers à braver, des malheurs à supporter. Pour cela il faut de la vigueur et de la force, et cette force est dans l'amour de Dieu. C'est comme si Dieu disait : Que mon amour vous empêche de rien craindre, et que la mort pour moi n'ait point de terreur pour vous : *Ut nec mori pro ejus amore pertimescas.* La mort est redoutable sans doute, ajoute ce Père en rapportant un passage de Salomon, les puissances de l'enfer sont terribles, leurs attaques vives et opiniâtres, mais l'amour se joue de tout cela, l'amour renverse et dissipe tout cela : *Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio.* (*Cantic.*, VIII.)

Vous me dites, âme fidèle, que vous aimez Dieu de toutes vos forces, et la moindre difficulté vous retarde ou vous rebute dans le chemin de ses commandements : vous vous faites illusion à vous-même, et vous ne connaissez pas la force de l'amour. Vous me dites que vous aimez Dieu de toutes vos forces; et vous vous plaignez en même temps d'une maladie qu'il vous envoie, d'un accident qu'il vous a ménagé, d'une injustice dont il vous laisse la victime, pour vous purifier et pour vous trouver digne de lui : vous vous faites illusion, et vous ne connaissez pas la force de l'amour. Vous dites que vous aimez Dieu de toutes vos forces, et cependant un respect humain vous fait rougir, une menace légère vous effraye, un exemple spécieux vous entraîne, une ancienne habitude vous ramène tous les jours sous le joug du péché : ah! vous vous trompez, chrétien inconséquent et aveugle, vous ne connaissez pas la force de l'amour.

Qui est-ce qui aime Dieu de toutes ses

forces? C'est Abraham, à qui Dieu commande d'immoler son fils unique et qui obéit sans délai. C'est Joseph qui, à la vue d'une offense de Dieu, embrasse l'ignominie et la rigueur d'une longue captivité. C'est Moïse qui, aux honneurs et aux plaisirs de la cour de Pharaon, préfère les fatigues et la nudité du désert. C'est Susanne à qui une mort cruelle paraît moins terrible qu'un péché contre l'intégrité des mœurs. C'est le grand Paul, qui marque toutes les plages de la terre par quelque combat et par quelque victoire. Jamais danger n'effraya ce généreux apôtre, jamais difficulté ne l'arrêta, jamais résistance ne le fit aller en arrière. Et pourquoi cela? C'est qu'il connaissait parfaitement toutes les ressources de l'amour; sa longue expérience lui avait fait connaître de quoi l'amour était capable, lorsqu'il voulait s'armer de toutes ses défenses et déployer toutes ses forces. Aussi défiait-il la terre et la mer, l'enfer et le ciel de produire quelque ennemi supérieur à son courage, et assez fort pour le séparer de l'amour de son Dieu: *Quis ergo nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, VIII.) Serait-ce, disait-il, la tribulation, les angoisses, la faim, la nudité, les périls, la persécution, le glaive? Ah! ce ne sont là que de faibles ennemis, dont aucun ne saurait supporter les regards de l'amour, moins encore s'opposer à sa marche victorieuse et conquérante: *Certus sum, quia neque mors, neque vita, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei.* (*Ibid.*)

Tel est, mes frères, le langage de l'amour, tels sont ses effets. Un amour faible est un amour monstrueux; indigne de Dieu il déshonore son service par des défaites honteuses et par des trahisons secrètes. Quel amour, hélas! que l'amour de la plupart des chrétiens, un amour qui se répand sur tout, et qui prétend laisser à Dieu ce qu'il n'a pu donner aux adversaires de Dieu! Un amour qui s'occupe de tout ce qui n'est pas Dieu, et qui ne s'occupe presque jamais de Dieu; qui admire, qui exalte tout ce qui nourrit les affections frivoles de l'homme du siècle, et qui n'admire, qui n'exalte pas Dieu; un amour puissant et efficace dans la poursuite des biens imparfaits et fugitifs, mol et languissant dans la conquête du plus excellent de tous les biens! — Quelles sont ces lampes, mon Dieu, qui brûlent devant le trône de votre inaccessible grandeur, qui ravissaient autrefois une épouse enivrée d'amour, et qui fixaient tous ses regards; lampes d'un feu et d'un éclat tout à fait rare et tout à fait pénétrant? *Lampades ejus lampades ignis atque flammarum.* (*Cantic.*, VIII.) Ah! ce sont des images naturelles, des symboles parlants et bien expressifs des flammes délicieuses et ineffables dont brûlent les cœurs de vos vrais serviteurs, de vos amis fidèles, immolés comme des holocaustes sur l'autel de votre amour. Qu'elles embrasent donc nos cœurs de leurs ardeurs, qu'elles envoient leur lumière dans nos esprits, que la rapidité de leurs feux dévore les difficultés de votre amour, consume tous les ennemis de votre amour, ravage toutes les plages où ne domine pas votre amour. *Lampades ejus lampades ignis flammarum.* Que ces flambeaux mystérieux et brillants donnent à toutes les vertus un nouvel éclat, à toutes les bouches de nouveaux cantiques, à tous les prédicateurs un nouveau zèle, à tous les chrétiens de nouveaux désirs, à tous les enfants de l'amour, l'objet et le prix de leur amour dans l'éternité des siècles.

COMPLIMENT AU ROI (2).

La puissance et la grandeur des princes de ce monde, leur justice, leur sagesse, leur zèle pour la religion et la vertu, leurs travaux éclairés pour le bien de l'Etat, leur amour pour les peuples; l'amour des peuples pour leurs princes, leur obéissance, leur attachement leur zèle; tout cela prend sa source et sa force dans ce profond abîme de tout bien; et après avoir paru quelque temps sur la terre, rentre ensuite dans l'océan immense qui produit tout, et qui engloutit tout: *Ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia.* (*Rom.*, II.) C'est lui qui nous donne nos rois et nos maîtres; qui nous donne nos pères, tant ceux dont l'existence est liée avec la nôtre, que ceux dont la tendresse et la bienfaisance ont vérifié sur le trône ce nom si doux, si grand, si plein de sentiment et de choses: *A quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur.* (*Ephes.*, III.)

SERMON III.

SUR LE JUGEMENT DE DIEU.

Castigatque auditque dolos, subigitque fateri.
Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem.
(*Æneid.*, VI.)

Videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate. (*Matth.*, XXIV.)

Ils verront le Fils de l'homme venir sur les nues, avec une grande force et une grande majesté.

Prévenons les temps, précipitons les siècles; rapprochons de nos réflexions la fin du monde; plaçons l'univers dans son tombeau; devenons témoins du plus grand spectacle que le ciel puisse donner à la terre, et la terre au ciel. Un juge inflexible, tout-puissant, éternel, placé dans l'empire du tonnerre, qui abaisse ses regards sur des mortels justes ou coupables, qui les absout ou les condamne sans appel et sans retour. Une terre qui restitue tous les corps qu'elle a dévorés, qui les voit renaître de leur cendre, et les envoie au tribunal de la justice même. Faibles mortels, apprenez à adorer la souveraine puissance de votre Dieu et à la craindre. Mortels imprudents, apprenez à

(2) L'auteur ayant prêché quelque temps dans un pays dont le souverain ne dédaignait pas de se mêler avec son peuple pour assister à la parole de Dieu, avait eu la précaution de préparer toujours un compliment pour lui adresser.

adorer la souveraine sagesse de votre Dieu et à la craindre. Deux tableaux frappants qui se présentent à vos yeux, doivent vous instruire et vous toucher. La nature et l'espèce du jugement universel de Dieu. La nécessité et la convenance du jugement universel de Dieu. La puissance de Dieu dans l'un et sa sagesse dans l'autre. Admirable dans tous les deux, redoutable dans tous les deux, il exige un double hommage d'amour et d'adoration, de confiance et de crainte, Toute la nature lui obéit dans ce jugement, parce qu'il est un juge tout-puissant. Tout est remis en ordre dans ce jugement, tout reprend sa place, parce qu'il est un juge sage, et que la confusion ne soutient pas ses regards, Vous comprenez mon dessein. Un Dieu puissant, un Dieu sage jugera les enfants des hommes. Son jugement sera plein de majesté et de grandeur, mais il sera aussi plein de raison et de sagesse. Comment se fera ce jugement? Pourquoi se fera-t-il? Il se fera d'une manière digne de la puissance de Dieu. Il se fera pour des raisons dignes de la sagesse de Dieu. Commençons. Que le dernier soleil qui éclairera les habitants de la terre laisse échapper quelques rayons de sa lumière expirante, et traçant à nos yeux la mort et la naissance du genre humain, produise dans nos âmes un sentiment proportionné à de si grandes choses. Marie, mère de notre Sauveur et de notre Juge, dans ce jour redoutable vous vous intéresserez pour les mortels : anticipez votre bienfaisance en nous mettant en état de ne pas le craindre. Nous vous disons : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Fils de l'homme paraît dans la région des nues pour juger les hommes. La puissance et la majesté devancent ses pas : *Videbunt Filium hominis venientem in nube cum virtute multa, et majestate.* Mais en quoi consiste cette majestueuse puissance, et comment se déploiera-t-elle dans ce jour mémorable qui finira tous les jours? Elle éclatera dans le sujet du jugement, dans la matière du jugement, dans l'exécution du jugement.

Dans le sujet du jugement, qui est l'homme ressuscité. Dans la matière du jugement qui sont toutes les actions de l'homme. Dans l'exécution du jugement, qui est la destinée éternelle de l'homme.

Que le son de cette trompette mystérieuse tant annoncée dans l'Ecriture, a de la puissance et de la force! s'écrie saint Grégoire pape. Tous les éléments écouteront sa voix et lui obéiront sans délai. Elle fendra les rochers, elle découvrira les abîmes, elle rompra les portes d'airain, elle ouvrira les prisons de la mort et brisera les chaînes de ses captifs. Les juges de la terre jugent des hommes que Dieu leur soumet, que les suppôts de la justice leur amènent, ou qui se présentent eux-mêmes. Le juge éternel cherche dans la nuit du tombeau ceux que sa justice appelle, il les arrache à la mort pour les citer à son tribunal. Quel spectacle, âmes chrétiennes! Quand toutes les générations qui se sont absorbées les unes dans les autres, et dont la collection reposera enfin tout entière dans le sein de la terre, reparaîtront tout à coup, et rendront par leur résurrection comme par leur mort un hommage solennel à l'auteur immuable de la mort et de la vie, du temps et de l'éternité! Il arrivera ce spectacle, n'en doutez pas; Jésus-Christ nous en avertit. Tout ce que le divin Sauveur a dit, s'est accompli à la lettre. Tout ce que les prophètes ont dit de lui s'est accompli à la lettre. Il reste la résurrection des morts. Est-ce là, demande saint Augustin, où s'arrêtera la véracité infinie de sa parole? Et peut-on croire que son infaillibilité, dont nous avons tant de gages, trouvera enfin une exception : *An fieri potest, ut qui in tantis verax apparuit, in die judicii mendax sit?* Vous avez beau raisonner sur les difficultés de cette merveilleuse reproduction de nos corps. Y a-t-il des difficultés pour celui qui agit sur le néant comme sur l'être, qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est? Entassez les objections les unes sur les autres, multipliez les obstacles, faites telle ou telle supposition qu'il vous plaira. C'est Dieu qui répondra à tout, et qui vérifiera le tout par les ressources de son inépuisable puissance. Et c'est là ce que nous marque le Fils de Dieu quand il avertit ses disciples admirateurs de ses grandes œuvres, de réserver leur admiration et leur étonnement pour un événement plus grand encore et plus frappant que tout ce qu'ils avaient vu, qui était la résurrection des morts, et la docilité avec laquelle les morts écouteraient sa voix dans le fond des tombeaux : *Nolite mirari hoc, quia venit hora in qua omnes qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei.* (*Joan.*, V.) Nos corps, Seigneur, seront dispersés dans l'univers, votre main immense en rassemblera les débris. Ils seront enfoncés dans la terre, vous leur porterez la lumière. Ils seront mêlés, confondus avec la poussière des champs, avec des corps étrangers, avec les ruines de tous les êtres : vous diviserez, vous remettrez en ordre le chaos de la mort. Membres épars, rassemblez-vous. Ossements séparés, enchaînez-vous. Cendre muette animez-vous : le Dieu de la vie vous l'ordonne; il vous appelle, paraissez devant lui; il vous interroge, répondez-lui. *Qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei.*

Mais sur quoi le Juge universel interrogera-t-il les mortels, et quel sera l'examen de ce jugement décisif? Annales du monde, qui serez ouvertes et consultées dans ce grand jour, vous occupez bien des siècles, vos récits sont immenses, vos détails infinis; les actions humaines sont sans nombre, l'imagination se refuse à une représentation si chargée. Un moment rassemble sous les yeux de l'univers, la matière d'un jugement si composé. Pour réduire à un point une si grande étendue de choses, et ne parler que de moi seul et de la petite portion de jours qui aura constitué ma vie; voilà devant moi toutes mes heures, tous mes moments;

l'emploi que j'ai fait de toutes mes heures et de tous mes moments. Voilà sans y rien ajouter et sans y rien omettre, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai fait. Voilà cette passion qui m'a dominé, et toutes les suites qu'elle a entraînées ; voilà cet intérêt qui m'a corrompu, toutes les usures, toutes les injustices qu'il m'a inspirées et que j'ai exécutées. Voilà cette envie, ce ressentiment qui me dévorait, et que j'ai satisfait aux dépens de la foi, de l'équité, de la charité, de toute compassion naturelle. Péchés commis avec connaissance de cause, et péchés inconnus à moi-même; péchés effacés par la pénitence, et péchés abandonnés à la justice de Dieu ; péchés publics et péchés secrets ; péchés véniels et péchés mortels : tous ne font qu'un seul tableau ; un instant les amasse, un rayon de la clarté céleste les découvre. Quel est le juge qui réduise le coupable à une telle confession de ses fautes, qui donne à sa procédure une telle rapidité, une telle évidence ? C'est là ce glaive aigu dont parlait saint Paul, et dont il admirait si profondément l'activité et l'efficace ; glaive, disait-il, à double tranchant qui semble diviser l'âme et fouiller dans son sein, qui se faisant jour jusque dans le secret des pensées, produit en public tous les désirs du cœur : *Sermo Dei penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus ; discretor cogitationum et intentionum cordis.* (*Hebr.*, IV.) Cherchez après cela, continue le grand Apôtre, quelque créature assez puissante pour se cacher devant ce grand Juge qui éclaire la nuit comme le jour, qui lit dans l'âme comme sur le visage des hommes, qui d'un trait de lumière dévoile les mystères de tous les siècles : *Et non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus : omnia autem nuda et aperta sunt oculis ejus.* (*Ibid.*) Cependant comme si l'œil du Juge ne suffisait pas, la terre de concert avec le ciel accuse ou justifie ses habitants. La poussière ranimée des hommes représentera l'état de leur cœur, leur corps ressuscité portera l'empreinte de toute leur vie. Tous les degrés de vertu et de vice seront imprimés sur leur front. La sainteté y brillera dans tout son éclat : l'iniquité y peindra tous ses monstres. Mortels avares et inexorables à vos frères, pleurez votre ignominieuse indigence. Impudiques, cachez-vous dans les cavernes des montagnes. Superbes, abaissez-vous jusqu'au sein de l'abîme.

Suivant la comparaison employée par l'Evangile, le berger faisant la revue de son bétail, sépare sans peine et sans résistance la douce et paisible brebis du reste de son troupeau : dans la foule de toutes les générations rassemblées, Dieu séparera en un clin d'œil les justes d'avec les méchants, les réprouvés d'avec les élus : *Sicut pastor segregat oves ab hædis.* (*Matth.*, XXV.) Un mot a formé le monde, un mot fixera le jugement du monde, et l'exécutera sans délai. Une pluie du ciel consume en un moment cinq villes criminelles. Un ébranlement de la terre dévore trente mille Israélites rebelles. Une nuit détruit soixante et dix mille Assyriens aux portes de Jérusalem. Mais ici la puissance de Dieu se déploie tout autrement ; sa main s'étend sur l'univers entier, et agit à la fois sur tous les hommes. *Venite. Discedite.* (*Ibid.*) Approchez. Retirez-vous. Voilà le genre humain partagé en deux, et le sceau mis sur son immuable destinée. Hommes fidèles à ma loi, assidus à la prière, adonnés aux bonnes œuvres, patients dans les maux, charitables envers les pauvres, humbles, zélés, détachés ; approchez : *Venite.* Hommes, amis du crime, héros du vice, esclaves des passions insensées, ennemis de Dieu, tyrans de vos frères ; retirez-vous : *Discedite.* Ciel, ouvrez vos portes éternelles, allumez vos flambeaux brillants, répandez vos trésors, faites couler des fleuves de délices ; recevez les héritiers de ma gloire : *Venite.* Abîme, dilatez vos gouffres, épaississez vos ténèbres, étalez vos supplices, attisez vos feux dévorants ; engloutissez les victimes de ma colère : *Discedite.*

Grandeur redoutable de mon Dieu et de mon Juge, où sont les bornes de votre empire et les obstacles à vos irrévocables arrêts ? Qui vous résistera, Seigneur, quand vous l'enverrez dans le séjour du malheur, et que toute la nature se fera l'exécutrice de vos ordres ? Mais cette invincible puissance est néanmoins aujourd'hui dans mes mains; et c'est moi qui suis l'arbitre de l'effet qu'elle doit avoir sur moi. Le pouvoir du Juge suprême, dit saint Augustin, est en quelque sorte subordonné au pouvoir de ceux sur lesquels il doit s'exercer ; car c'est à nous à déterminer, tandis que nous vivons encore et que nous usons de ce monde, de quelle manière ce pouvoir agira sur nous ; c'est à nous à choisir ou bien dans les trésors de la colère de Dieu, ou bien dans les trésors de sa bienfaisance : *In potestate nostra posuit Deus qualiter in die judicii judicemur.* Approchez, retirez-vous, *venite, discedite ;* voilà l'objet de ce choix important ; voilà sur quoi, âmes chrétiennes, vous devez vous décider. Y a-t-il de quoi délibérer un instant ? Fallût-il tout perdre sur la terre, tout souffrir et tout entreprendre, je ne me refuse à rien ; je ne m'épouvante de rien : pauvreté, injures, désolation, souffrances, terreurs et appareil de la mort, vous n'avez rien qui m'effraye ; je veux à tout prix m'attacher à mon Dieu, et entendre de sa bouche cette désirable parole : *Venite.* Honneurs, plaisirs, richesses, gloire et félicité fugitives du pécheur, je vous renie, je vous abandonne à jamais ; vous me sépareriez de mon Dieu, et me feriez entendre de sa bouche cette formidable parole : *Discedite.* Qu'il me reproduise dans ma cendre, et associe un corps détruit par la mort à la vie de mon âme, qu'il me retrace dans un tableau merveilleux toutes les œuvres de ma vie ; en cela je ne puis qu'admirer et adorer sa puissance incom-

préhensible : mais qu'il me renvoie ensuite loin de lui avec ses ennemis et les adversaires de sa gloire, c'est à quoi je ne puis me résoudre, et ce que je veux prévenir de la manière la plus efficace et la plus assurée. Que je veuille ou que je ne veuille pas, je ressusciterai ; mais je veux ressusciter comme les justes et passer des ombres de la mort à la lumière d'une vie céleste ; et c'est ce que je puis. Que je veuille ou que je ne veuille pas, je serai jugé sur toutes mes pensées, sur toutes mes paroles, sur toutes mes actions ; mais je veux que toutes mes actions, mes paroles, mes pensées, soient des gages d'un jugement favorable ; et c'est ce que je puis. Je puis donc tout ce qu'il m'intéresse de pouvoir dans ce grand événement du jugement de Dieu, et c'est en le faisant que j'obtiendrai tout ce que je suis intéressé d'y recevoir. Mais avançons, mes chers auditeurs, et voyons si la souveraine sagesse de Dieu dans le jugement universel des hommes, est égale à sa souveraine puissance. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le dernier moment de la vie, est le premier moment de l'éternité. Un homme meurt, il est jugé ; son sort est arrêté pour un malheur ou pour un bonheur sans fin. Pourquoi un second jugement sur des hommes une fois irrévocablement absous ou condamnés ? Pourquoi après le jugement particulier et secret à la fin de la vie, un jugement universel et public à la fin des siècles? Interrogeons la sagesse et la justice éclairée de notre Dieu. Il y a des vertus inconnues méprisées, persécutées parmi les hommes. Dieu veut réformer le jugement des hommes. Il y a des crimes déguisés, honorés, glorifiés parmi les hommes. Dieu veut réformer le jugement des hommes. Il y a des événements qui font méconnaître, accuser, condamner la providence de Dieu parmi les hommes. Dieu veut réformer le jugement des hommes. Pour cela il honore la vertu, il démasque le vice, il explique sa providence devant l'univers assemblé.

C'est la doctrine de l'apôtre saint Paul, que les justes ressuscités paraîtront dans l'éclat des étoiles, et que la gloire de leur vertu rejaillira sur eux dans le degré où elle aura été cultivée sur la terre. *Stella enim a stella differt in claritate, sic et resurrectio mortuorum.* (I *Cor.*, XV.) La récompense des élus et la substance de leur félicité est très-indépendante de ce triomphe public appuyé de toute l'autorité et paré de toute la magnificence d'un Dieu. Placés dans la société, et assurés de la possession éternelle de Dieu, les justes pouvaient se passer de ces honneurs et ne les eussent pas désirés. Mais un Juge souverainement ami de la vertu et jaloux de tous ses droits, a pensé qu'il y avait une importante réparation à lui faire. Elle se fait. Cet homme que j'ai considéré comme un homme ordinaire et auquel je ne connaissais aucun mérite particulier, paraît dans le premier rang des citoyens célestes. Les intentions que j'ai critiquées malignement dans celui-ci, sont justifiées ; les vues que j'ai prêtées à celui-là, sont démenties ; les impostures dont j'ai noirci la réputation de cet autre, sont confondues ; la violence avec laquelle j'ai opprimé mon frère, avec laquelle j'ai poursuivi son innocence, sa probité, sa religion, sous des prétextes spécieux qui ont abusé le public, cette violence, dis-je, se tourne contre moi et devient dans sa main une arme terrible contre son oppresseur : *Stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt.* (*Sap.*, V.) Vous avez été méprisés par les hommes, dira Dieu à ses amis dans ce jour de gloire et de confusion, et moi je vous élève sur leurs têtes. Vous avez été accusés, injuriés, calomniés par les hommes, et moi je fais retentir votre justification et votre éloge d'un bout du monde à l'autre. Vous avez été soumis à leur puissance et à toute l'iniquité de leur abominable politique, et moi je vous constitue leurs juges et leurs maîtres, comme vous êtes leurs accusateurs et leurs témoins: *Stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt.* Vous avez été jugés, jugez ceux qui vous ont jugés. Vous avez été condamnés, condamnez ceux qui vous ont condamnés. Vous avez gémi, souffert, passé par les supplices et la mort, envoyez la mort éternelle à ceux qui vous ont donné la mort d'un moment. Que vois-je ? s'écrie saint Augustin, et quelle étonnante révolution est présentée à mes yeux dans le spectacle du jugement général ! Le faible est placé au-dessus du fort ; la victime des jugements humains est assise sur le tribunal ; l'innocent réputé coupable, condamne des coupables réels : *Sedebit judex qui stetit sub judice, damnabit veros reos qui factus est falsus reus.* Apprenez, mortels, que la vertu ne peut se cacher toujours, et que la mesure des ténèbres qui l'auront couverte durant la vie, est la mesure de la gloire qui la couvrira dans le dernier et le plus grand jour du monde.

Le triomphe de l'impie n'a qu'un moment ; sa gloire s'évanouit comme l'ombre ; en eût-il joui durant un siècle de vie, et porté son éclat jusqu'au tombeau, le jour de la confusion approche, ses honneurs feront place à une ignominie éternelle. La majesté du grand Juge attend sur les nues cet usurpateur de la gloire, et voit ce faux triomphe se briser contre le sien. Ennemi implacable du mensonge, il produit au grand jour toutes nos dissimulations et toutes nos hypocrisies. Hypocrisie, monstre hideux et abominable, toi qui sous l'austérité des paroles caches les actions les plus basses et les plus honteuses, et qui sous le masque d'une fausse régularité, insultes à la véritable et solide piété; le succès de ton imposture va s'anéantir et tomber avec toi dans l'âbime. Hypocrisie, qui, par un raffinement d'orgueil déguisé sous le nom de zèle, condamnes tout le genre humain, fais de la mé-

disance une vertu, et n'as de charité pour personne; c'est là, c'est à ce tribunal que tu paraîtras et que Dieu révélera toute ta honte. Oui, dit le Seigneur, je découvrirai à toute la terre ton opprobre. Tu as joui de l'erreur et de la crédulité des hommes; ton visage leur en a imposé; tu passais pour ce que tu n'étais pas, et tu t'applaudissais de ne pas paraître ce que tu étais en effet. Mais je vais détromper ceux que tu as séduits, et dont tu as ravi l'admiration et l'éloge. Je leur ferai voir tes artifices, tes fraudes, tes cabales, tes abominations, d'autant plus ignominieuses pour toi qu'elles ont été plus secrètes pour le monde : *Ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam.* (*Nahum*, **III.**) L'enfer fait ton partage, mais sans cette révélation, il te resterait encore quelque fruit de ta méchanceté; je l'anéantirai.

Peuples assemblés de toutes les parties de la terre, mais vous surtout qui avez été les dupes de l'apparence, qui avez prodigué au vice déguisé les honneurs de la vertu, connaissez l'état réel des choses, et formez des jugements vrais. Venez contempler la confusion de ceux qui portant au fond de leur cœur de quoi les diffamer, ont levé néanmoins la tête avec plus de confiance et plus d'orgueil. Ecoutez la manifestation la plus claire et la plus authentique de tout ce qu'ils ont fait de plus lâche, de plus indigne, de plus malin, de plus sale et de plus corrompu. Découvrez la marche tortueuse de leurs sentiments, de leurs déguisements, de leurs menées et de leurs fourberies, de leurs plaisirs et de leurs brutales voluptés. Lumière infaillible, invariable, éternelle, dissipez les ombres qui enveloppaient tout cela; mettez sous les yeux du monde des scélérats inconnus, faites-en les objets du mépris le plus général, de l'indignation la plus juste, de la haine la plus sainte : *Ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam.*

Dieu, non content de paraître juste dans ce jugement solennel, voudra paraître l'avoir été toujours; et le jugement des hommes sera en quelque sorte le jugement des jugements de Dieu. Nos plaintes contre sa providence seront réfutées, nos raisonnemens convaincus d'extravagance, sa conduite dans le gouvernement du monde, justifiée avec une force et une évidence dignes de l'auteur de toute sainteté et de toute justice

Oui, mes frères. point de spectacle plus digne de Dieu et plus glorieux à Dieu que le grand spectacle du jugement dernier, tel que la foi nous l'annonce. Dieu se manifestant à l'univers dans tout l'éclat de son ineffable lumière; nous montrant toute la dépendance et tout le néant des objets créés, nous dévoilant tout le système de la création, les voies ineffables de sa providence, les trésors de sa bonté, les décrets de sa justice, la chaine immense de tous les êtres, l'ordre et la fin de tous les événements, plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier et le monde entier vis-à-vis de chaque homme en particulier; éclairant tous les esprits, dissipant toutes les illusions, confondant tous les prétextes, mettant à découvert tous les cœurs, rendant à chacun de nous la gloire ou l'opprobre que nous aurons mérités, discernant de la manière la plus solennelle, le juste et l'injuste, le vice et la vertu. Quelles sublimes idées pour qui sait les méditer? Faut-il s'étonnner qu'un roi bulgare se soit fait chrétien pour avoir vu et s'être fait expliquer un tableau du jugement dernier?

L'homme de bien aux prises avec l'adversité, les douleurs, la mort; l'innocence obscurcie et opprimée; l'impie dominant sur la terre, semblaient nous persuader que Dieu négligeait les choses de ce monde, et qu'il ne se mettait point en peine de conserver l'ordre; que devant lui, la vertu était sans prix et le vice sans horreur. Pourquoi, disions-nous en mesurant sur l'étendue de nos faibles lumières les lumières de l'Eternel, pourquoi permettre ceci, ne point autoriser cela, souffrir telle injustice, ne point venger un tel attentat? Dieu écoutait tranquillement, attendait le moment de parler et d'instruire les mortels imprudents. Sa vérité se lève enfin, selon la belle expression de Tertullien, et rompt les chaînes de la patience qui la tenait captive : *Exsurge, veritas, et quasi de patientia erumpe.* Quand j'éprouvais le juste, que je le purifiais, que je le détachais de la terre pour l'attacher à moi; quand je lui préparais le centuple de ce qu'il perdait, de ce qu'il souffrait pour moi : vous m'accusiez d'oubli et d'indifférence. Apprenez enfin les motifs équitables et sages de ma conduite; voyez le cas que je fais de ses souffrances : la couronne qui récompense ses travaux : *Exsurge, veritas, et quasi de patientia erumpe.* Quand je faisais prospérer le méchant pour servir de fléau à ma colère, quand je l'élevais pour le précipiter de plus haut, quand je destinais des peines éternelles au succès d'un moment, vous osiez me croire ami du crime, ou du moins capable de le voir sans indignation et sans haine. Apprenez l'horreur que j'en ai, et la grandeur du supplice où je l'envoie : *Exsurge, veritas, et quasi de patientia erumpe.* Vous avez vu le désordre et la confusion sur la terre, la vérité confondue avec le mensonge, le mensonge avec la vérité; la justice dans les fers, et l'iniquité sur le tribunal : où est, disiez-vous, ce Dieu scrutateur des cœurs, le Roi des juges de la terre? Apprenez qu'il est, que rien n'a échappé à ses regards, qu'il sait, dès qu'il est temps, remettre toutes choses en leur place. J'ai enveloppé ma providence, je l'ai cachée sous la marche ordinaire des choses humaines, sous l'influence des causes secondes, sous l'ordre naturel des événements. Vous l'avez méconnue, ouvrez les yeux, adorez-la : *Exsurge, veritas, et quasi de patientia erumpe.*

Mais non, mon Dieu, je n'attends pas cette justification de votre part. Je sais dès maintenant adorer vos jugements profonds,

et vous en abandonner les motifs comme l'exécution. Que les hommes téméraires et superbes qui portent sur les ténèbres de vos conseils des regards audacieux, attendent ce jour mémorable pour s'instruire et pour se confondre ; pour moi, à tous les événements et à toutes les difficultés que me présente la conduite ineffable de votre providence, je ne ferai d'autre réponse et n'opposerai d'autre raisonnement que celui du Prophète-Roi : Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements sont pleins d'équité : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (*Psal.* CXVIII.) Je n'en connais pas les raisons, je n'en discute point le résultat; mais je sais qu'ils sont essentiellement incapables d'injustice, et qu'ils portent leur justification dans eux-mêmes : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* (*Ibid.*) Je sais que la gloire attend la vertu humiliée, que la confusion est destinée au vice glorifié, qu'une lumière éclatante se répandra sur tous vos conseils et sur tous vos arrêts; et je vous rends dès aujourd'hui l'hommage humble et profond que je devrai vous rendre dans le grand jour qui mettra l'univers à vos pieds. Jour de puissance et de sagesse, d'assurance et de terreur, de trouble et de paix! Que les yeux des mortels vous découvrent de loin, et aperçoivent dans le sein de leurs plaisirs fugitifs l'aurore du soleil qui vous amène; que la trompette qui doit vous annoncer, retentisse déjà à leurs oreilles et trouble la jouissance trop paisible du crime : que le juste l'entende dans ses chaînes, et que ses yeux s'ouvrent à l'espérance; que l'impie l'entende dans son triomphe, et qu'il pâlisse d'effroi ; que les chrétiens soient dociles à ses avis salutaires, et que, se repliant sur leur conscience, la jugeant eux-mêmes, la condamnant eux-mêmes, ils se fassent des armes contre le jugement sévère, contre la condamnation irrévocable de Dieu ! Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR L'EXISTENCE ET LES PEINES DE L ENFER.

Seraque fata
Quæ manent culpas etiam sub orco
(Horat.)

—

Omnis arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur. (*Matth.*, VII.)

L'arbre qui ne porte point de bon fruit, sera coupé et jeté au feu.

Voilà, mes frères, la destinée du crime et le séjour marqué par le Fils de Dieu aux ennemis de son nom et aux prévaricateurs de sa loi. C'est le gouffre horrible de l'enfer, c'est l'empire de la colère et de la vengeance éternelle d'un Dieu irrité. Je parle à des chrétiens, et peut-être ces chrétiens mêmes ne sont-ils pas convaincus de ce point essentiel de leur foi. Je parle à des chrétiens, et peut-être ces chrétiens n'ont-ils pas la crainte salutaire que leur foi doit leur inspirer de cette déplorable destinée. Je parle à des chrétiens, et peut-être ces chrétiens en professant l'existence de l'enfer et en craignant d'y être envoyés, ont de la peine à se persuader son éternité et son immuable durée. C'est pour cela, mes chers auditeurs, que je vais m'appliquer dans ce discours à montrer la certitude, l'horreur et l'éternité de l'enfer. L'enfer est certain; nous devons donc le croire. Première partie. L'enfer est horrible; nous devons donc le craindre. Seconde partie. L'enfer est éternel ; nous devons donc le considérer comme un mal sans remède et sans ressource. Troisième partie.

Descendons aujourd'hui en esprit dans cette redoutable demeure, afin que nous n'y descendions jamais en réalité. Descendons-y, comme dit excellemment un saint Père, tandis que nous sommes en vie pour ne pas y descendre après notre mort : *Descendant in infernum viventes, ne videlicet descendant morientes.* (Saint Bernard.) Esprit-Saint, amateur de nos âmes, opérateur de notre salut, conduisez mon discours et les réflexions de mes auditeurs. J'implore votre assistance par l'entremise de la Mère de grâce et de miséricorde, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique les vérités éternelles soient également établies sur les fondements les plus inébranlables et liées ensemble par la chaîne la plus forte, la plus indivisible; les lumières de notre raison et même de notre religion n'en découvrent pas également tous les appuis. Tandis que les unes paraissent revêtues de tout l'éclat de leurs preuves, les autres se présentent avec quelque obscurité et avec des difficultés qui chagrinent la sagesse humaine. Mais la foi d'un enfer a toujours paru la croyance la plus incontestable et la plus nécesaire.

Êtes-vous chrétien? vous ne pouvez douter de la réalité de l'enfer.

Êtes-vous hérétique, infidèle, idolâtre? votre religion, quelle qu'elle soit, vous enseigne la réalité de l'enfer.

Êtes-vous sans religion, incrédule, impie ? dès que vous reconnaissez encore l'existence d'un Dieu, et que votre impiété ennemie de tout culte, de tout dogme, ne s'est point encore déclarée contre cette première vérité, vous reconnaissez la réalité de l'enfer. Ne perdez rien, je vous prie, de ces trois réflexions.

Chrétien, si vous connaissez votre religion, dites-moi quel en est le caractère, dites-moi sur quoi elle est établie. Jésus son fondateur et son auteur, que vous a-t-il prêché? qu'a-t-il mis pour fondement, pour base de sa loi admirable? Les récompenses et les peines futures ont été crues dans la loi ancienne, sans doute, les juifs les ont professées comme les chrétiens, elles soutenaient l'espérance, elles nourrissaient une crainte salutaire; mais après tout, elles n'ont pas caractérisé la loi des Hébreux, elles ne leur ont point été annoncées sans quelque obscurité; les biens et les maux temporels

semblent avoir été l'aiguillon de leur vertu, comme ils étaient les préludes et les faibles images des opérations d'une justice qui devait suivre la mort.

Mais la vue du chrétien s'étend essentiellement plus loin que le tombeau; perçant l'épais nuage de la mort, elle découvre au delà de ses ombres la lumière d'une vie nouvelle, et la nuit d'une nouvelle mort plus redoutable encore que la première. Ouvrez, mes frères, vos Evangiles, lisez les écrits de vos apôtres, de vos maîtres, de vos Pères. Ici, le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres, là, le mauvais riche est relégué dans le sein des flammes : tantôt je vois les réprouvés condamnés par sentence du Juge souverain aux supplices des démons, tantôt j'apprends que le faux prophète dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, est plongé dans un étang de feu. Le ciel et l'enfer, voilà ce que vous verrez à chaque page, à chaque ligne des livres divins de la nouvelle loi. C'est là où le Sauveur vous renvoie, c'est là ce que ses disciples vous annoncent, c'est là où la justice de votre Dieu vous attend.

Comment après cela vous croyez-vous chrétien, et concevez-vous en même temps des doutes sur la certitude d'un avenir qui porte la colère et les châtiments d'un Dieu juste? Comment professez-vous l'Evangile, et paraissez-vous en même temps indécis sur la doctrine la plus expresse, la plus répétée, la plus essentielle de l'Evangile? Otez de votre foi la croyance de l'enfer, et vous en ébranlez tous les ressorts; bornez vos craintes comme vos espérances à la destinée fugitive de quelques jours de vie, et votre religion, selon l'expression de l'Apôtre, ne sera que vanité, son langage ne sera qu'imposture, et ses ministres seront les partisans et les artisans du mensonge : *Inanis est enim prædicatio nostra, inanis est et fides vestra, invenimur autem et falsi testes Dei*. (I *Cor.*, XV.)

Mais enfin la vraie foi fût-elle éteinte chez vous; le schisme, l'hérésie, l'infidélité, le paganisme eussent-ils égaré votre âme dans le labyrinthe de leurs ténèbres et de leurs erreurs; les autres articles de la croyance catholique auraient disparu, mais la foi d'un enfer subsisterait encore; non pas sans doute dans l'habitude et le don d'une foi divine, mais dans la persuasion d'une foi humaine scellée de l'autorité d'une religion quelconque; et comme ces corps ennemis de l'eau, qui surnagent dans un déluge universel et qui regardent encore le ciel après que le gouffre de l'Océan a tout dévoré, ainsi la croyance de l'enfer survivrait au naufrage général de toutes les persuasions qui composaient la totalité de votre foi. Et cela pourquoi et comment? C'est que la croyance d'un enfer est inséparablement attachée à toutes les religions du monde. L'hérétique comme le catholique, l'infidèle comme le chrétien, l'idolâtre comme l'adorateur d'un Dieu, sont d'accord sur la nécessité et sur la vérité incontestable de ce dogme si terrible aux méchants. Paraissez, peuples d'Asie, séduits par un prophète sanguinaire et imposteur; Indiens courbés aux pieds de vos idoles hideuses; Chinois entêtés des maximes d'une philosophie orgueilleuse et fanatique; Japonais tyrannisés par vos bonzes cruels, et encore tout couverts du sang de vos frères chrétiens. Rendez-nous compte de votre foi; l'enfer est-il placé dans l'énumération de vos dogmes? Ne fait-il pas la partie la plus importante de ce que vous ont enseigné vos pères? La nuit des erreurs a couvert à vos yeux des vérités sans nombre, et la superstition si féconde en monstres a défiguré vos esprits et vos cœurs; mais la foi d'un enfer vous est restée. Ce dogme du genre humain, si je puis parler de la sorte, se trouve chez vous comme chez les chrétiens. Ce rayon de la tradition primitive a percé les ténèbres de la séduction, et, jetant sa lumière au delà des siècles entassés, il vous tient réunis dans la persuasion générale d'un avenir redoutable au crime.

Or, mes frères, ce consentement de toutes les sectes, de tous les cultes, même les plus ennemis, les plus opposés sur un point qui ne révolte que les chrétiens indociles, que prouve-t-il? sinon que l'homme ne peut se refuser à la croyance de l'enfer, et que si par impossible, notre divine religion n'était pas la véritable, et que ce fût quelque autre religion dans le monde, la foi d'un enfer n'en serait pas ébranlée.

Il y a plus, et c'est à quoi je veux que vous vous appliquiez d'une manière toute particulière. L'égarement de votre esprit fût-il parvenu à son comble, et le prince des ténèbres eût-il répandu sur vous toute la nuit du mensonge; toute idée de religion vous fût-elle odieuse, et l'incrédulité la plus pleine, la plus générale, la plus absolue, vous eût-elle soumis à son désolant empire; dès que la croyance d'un Dieu s'est conservée chez vous, et que la nature n'a cessé de vous prêcher son auteur, vous ne pouvez, sans l'inconséquence la plus marquée, concevoir le moindre doute sur la certitude de l'enfer. Oui, mes frères, et cette proposition qui vous étonnera peut-être, est néanmoins d'une vérité et d'une évidence incontestable. Nier l'enfer, c'est nier Dieu lui-même; croire un enfer, c'est croire une chose aussi démontrée que Dieu lui-même; car si le maître du monde n'est pas saint, s'il n'est pas juste, s'il n'est pas l'ami de la vertu et l'ennemi du crime, il n'est pas; la foi de son existence n'est qu'une illusion, et les mortels timides se prosternent devant un fantôme. Or, dites-moi, où est la justice de Dieu, que devient la suprême sainteté de Dieu, s'il place le bien et le mal dans la même classe, et si le scélérat dort à coté de l'homme de bien dans la nuit paisible du même tombeau? Heureux dans son iniquité, il a fini en paix ses jours abominables, il a tranché la vie de son père, bu le sang de ses frères, ravagé la terre par le feu, épuisé tous les crimes :

l'innocence a tremblé à ses pieds, et la vertu a péri sous l'oppression. Dieu s'est tu, et a renvoyé sa vengeance au delà du terme de la mortalité. Mais, si cette vengeance n'arrive jamais, et que l'impunité embrasse l'étendue des années éternelles; la confusion est visible dans le gouvernement du monde, et l'ordre le plus essentiel, le plus indispensable y est renversé par Dieu même.

Détournons les yeux d'un tableau si monstrueux, fermons nos oreilles au blasphème, et écoutons l'admirable raisonnement que le Fils de Dieu met dans la bouche d'Abraham dans la fameuse histoire ou parabole du mauvais riche : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus vero similiter mala.* (*Luc.*, XVI.) Vos crimes ont joui du bonheur dans le monde, et la vertu de Lazare a gémi dans l'affliction. Le scélérat heureux jusqu'à la mort, le juste constamment poursuivi par l'infortune et noyé dans ses larmes : voilà, mes frères, la démonstration d'un avenir où la justice de Dieu rétablira l'ordre, et parlera contre le coupable en faveur de l'innocent : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* (*Ibid.*) Démonstration fondée sur la nature même de Dieu; démonstration, qui prend sa force et son essor dans la démonstration invincible de l'existence de Dieu, d'où elle résulte de la manière la plus victorieuse et la plus visible. Oui, Seigneur, tandis que vos ouvrages m'annonceront votre souveraine puissance, votre souveraine sagesse, votre souveraine bonté; ils m'annonceront aussi votre souveraine justice, et tandis qu'ils m'annonceront cette souveraine justice, ils m'annonceront un enfer. Le soleil et les astres perdront leur brillante clarté, la terre la fécondité bienfaisante de son sein, l'océan la majesté de son redoutable courroux, tous les êtres cesseront de m'enseigner leur auteur et leur maître avant qu'ils cessent de m'enseigner un enfer. L'impie me racontera ses triomphes et le juste ses malheurs, je leur dirai avec le Sage : Ce n'est pas encore le temps de fixer les choses humaines, le dénouement s'en fera plus tard; Dieu jugera enfin, et mettra tout en sa place : *Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit.* (*Eccle.*, III.)

Mais poursuivons, et faisons voir que l'enfer est aussi redoutable que certain, aussi digne de notre crainte que de notre foi. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Tracer aux yeux des chrétiens une image détaillée de l'enfer; faire l'énumération de tout ce qu'on y souffre et de tout ce qui s'y fait; prononcer sur l'emplacement de cette lugubre demeure, sur la nature du feu qui y exerce son activité contre les coupables; c'est entrer dans les secrets de l'Eternel, et jeter des regards téméraires sur le mystère de ses conseils. Les trésors de sa colère sont cachés comme ceux de sa puissance et de son impénétrable sagesse : *Nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis?* (*Deut.*, XXXII.) L'enfer est-il situé dans le sein ténébreux de la terre que nous habitons, comme l'a pensé saint Grégoire pape; ou bien est-il fort éloigné du séjour des mortels et reculé au delà des bornes du monde, comme le dit saint Jean Chrysostome? C'est sur quoi je n'ai garde de prononcer. Le feu de l'enfer est-il matériel et physique, comme saint Augustin l'a cru durant quelque temps, ou bien est-ce un feu métaphorique et spirituel, comme l'a enseigné dans un autre endroit de ses ouvrages le même saint Docteur, et comme l'enseignent saint Cyprien, saint Ambroise, Origène, Théophilacte, saint Jean de Damas? Incertitude sur laquelle le chrétien sage ne s'empressera pas de décider. Les souffrances d'un réprouvé sont-elles toujours dans un même degré de violence, comme on le dit communément, ou bien ne le sont-elles pas, comme l'ont cru Prudence, Jean de Damas, Chrysostome, Augustin? Autre question où sur l'avis du plus grand théologien de ces derniers temps (PETAV., *De theol. dog.*, opif. 6, l. III, c. 8), nous resterons dans le silence. Les démons sont-ils les ministres de la justice de Dieu dans l'enfer, ou bien n'ont-ils sur les damnés aucun pouvoir, aucun ministère à exercer : c'est encore sur quoi notre foi ne nous apprend rien, et sur quoi nous devons respecter le secret de l'avenir que Dieu a mis dans sa puissance. Voici ce que je sais, et dont il ne m'est pas permis de douter. C'est Dieu qui punit dans l'enfer, et ce sont ses ennemis qu'il punit. Deux pensées qui achèvent aux yeux de ma foi le tableau effrayant des supplices de l'enfer.

Dieu punit, et dès que Dieu punit, j'ai raison d'appréhender l'assemblage le plus terrible et le plus parfait de toutes les souffrances possibles. Sa volonté est le terme unique où s'arrêtent les opérations de sa vengeance. La puissance de votre colère est sans mesure, dit le Prophète royal, et quel homme pourra en découvrir l'étendue? Qui pourra en compter les exploits et concevoir la multitude des instruments qui l'exécutent? Toutes les créatures se présentent à vous comme autant de ministres de vos arrêts, comme autant d'armes toujours prêtes à prendre l'essor, à porter la désolation et la mort au premier ordre de leur souverain Maître : *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare?* (*Psal.* LXXXIX.) Peintres ingénieux et féconds en images frappantes et terribles, orateurs enfants de l'imagination et amis du merveilleux, vous croyez nous apprendre beaucoup et tirer une partie du rideau qui couvre les mystères de l'avenir; mais ce seul mot de David m'instruit plus que tous vos tableaux et que toutes vos déclamations : *Quis novit potestatem iræ tuæ?* Entassez les horreurs les unes sur les autres, variez les supplices à l'infini, peignez la douleur sous toutes ses formes et dans tous ses degrés : j'irai encore au delà, ou du moins je suis en droit de craindre encore quelque chose au delà.

Et pourquoi? *Quis novit potestatem iræ tuæ?* Parce que je ne connais pas la mesure de la colère de mon Dieu, et parce que je sais qu'elle est sans mesure, au moins dans ses ressources et dans sa puissance, et que, dès lors, je ne puis assez prévoir ni assez craindre les châtiments qu'il me destine. Dites-moi tout ce qu'il vous plaira, annoncez-moi ceci, décidez sur cela, parlez comme si les portes de la mort, selon l'expression de Job, étaient déjà ouvertes pour vous; et comme si l'enfer vous avait découvert son sein : *Nunquid apertæ tibi sunt portæ mortis, et ostia tenebrosa vidisti?* (*Job*, XXXVIII.) Je n'ai pas autre chose à vous répondre, sinon que c'est un abîme de malheurs, un abîme des vengeances divines, où je ne vois rien, où je ne découvre rien; que c'est un océan sans îles et sans bornes, où ma vue se perd et où mon esprit s'anéantit : *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare?*

C'est Dieu qui punit, et qui punit ses ennemis. Dieu punit aussi ses amis, Dieu punit des pécheurs, dont il veut encore le salut, dont il espère la résipiscence. Il les punit avec sévérité, avec rigueur, quoique sa clémence tempère son courroux, et que la qualité de père arrête le bras suspendu du Juge. Mais que sera-ce quand il frappera des ennemis irréconciliables, qui, exclus de tous les asiles de sa miséricorde, entreront tout entiers dans le domaine de sa colère? Quand, suivant la belle expression de Tertullien, la main droite de l'Eternel se déploiera dans toute sa grandeur, et se précipitera dans toute sa force pour accabler le pécheur? *Tota divinitatis dextera percutiuntur.* Un homme faible et sans appui soulevé contre son Dieu, un homme faible et sans appui ennemi de son Dieu, un homme faible et sans appui livré sans retour à la justice irritée de son Dieu : quelle destinée, mes frères, et quelle horreur! Déjà je crois voir cette main immense, cette main qui s'étend depuis les étoiles jusqu'au gouffre de la mer, depuis le premier des êtres jusque dans le sein du néant; cette main qui ébranle le ciel, qui secoue la terre, qui transporte les montagnes, descendre sur un atome, sur une poussière, qu'elle déteste et qu'elle veut perdre. Et que porte-t-elle, cette main puissante, cette main ennemie devenue implacable? Regrets, afflictions, désespoir, souffrances de l'esprit et souffrances des sens, tous les maux réunis dans un seul foyer de douleurs, vous accompagnez sa marche et formez l'empreinte de sa redoutable impression : *Tota divinitatis dextera percutiuntur.*

En voulez-vous un rayon, une légère esquisse? Les voici, et cela dès ce monde. Homme, enfant de la religion et de la vertu, vous goûtiez autrefois dans le sein de votre foi, dans la paisible lumière de votre conscience, toutes les voluptés célestes. Vos jours étaient les préludes des jours éternels, et votre cœur anticipait déjà sur la joie future. Tout à coup vous êtes déchu de vos prétentions et de vos espérances. Le crime est entré dans votre âme, une chute a entraîné une autre chute. Vous voilà au fond de l'iniquité. L'horreur, la désolation, le remords, un Dieu qui tonne sur votre tête, un enfer ouvert sous vos pieds, peut-être le monde de concert avec le ciel contre vous, les maux du corps unis aux maux de l'âme, la perte des biens périssables jointe à la perte des biens éternels : voilà ce qui compose le tableau de vos malheurs, voilà l'état de beaucoup de pécheurs en ce monde. Vraie mais faible image de l'enfer. Ce n'est qu'une partie de la main de Dieu qui a touché le coupable; plus tard elle frappera dans toute sa force et dans toute son étendue : *Tota divinitatis dextera percutiuntur.*

Mais enfin la vengeance de Dieu sur les damnés est-elle aussi redoutable par sa durée que terrible dans son exécution? La destinée de ces malheureuses victimes est-elle sans ressource et sans remède? C'est de quoi je dois vous entretenir dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Chrétien égaré dans votre foi, qui croyez un enfer, mais qui ne croyez pas qu'il soit éternel; vous ignorez la nature de vos péchés, vous ignorez la nature de la volonté qui vous fait pécher, vous ignorez la nature de la justice de Dieu, qui punit vos péchés. Ecoutez-moi, et instruisez-vous sur ces trois importantes matières.

La grandeur du crime est la mesure de la grandeur du châtiment, et la durée du crime est la mesure de la durée du châtiment. Un Dieu sage, juste, qui balance les récompenses ou les peines sur la nature du mérite ou du délit, pénètre d'un coup d'œil tous les rapports des uns et des autres, et remplit l'égalité de la plus exacte proportion. Un péché contre Dieu est d'une malice infinie relativement à l'objet qu'il offense : il mérite donc une peine infinie; et, puisque cette peine ne peut consister dans la grandeur des souffrances, qui est nécessairement finie, il est raisonnable qu'elle consiste dans une durée infinie. Si le péché des damnés ne finit pas, la peine du péché ne doit pas finir. Or dans le séjour du désespoir, du blasphème, de l'impénitence la plus consommée et la plus immuable, dites-moi, mes frères, qui effacera nos crimes, qui réformera nos cœurs, qui rendra la pureté à nos âmes? Premières victimes du redoutable enfer, cinq mille ans sont déjà employés à la punition de vos excès; et ces excès subsistent toujours dans toute leur malice, dans toute leur énormité. Le Dieu d'amour est toujours pour vous un Dieu étranger, que vous ne connaissez pas, ou que vous ne connaissez que pour le haïr, pour maudire son nom adorable. L'arbre une fois coupé, dit le Saint-Esprit, se fixe après sa chute, et reste ce qu'il est, sans prendre d'accroissement, et sans souffrir aucune nouvelle révolution. L'âme de l'hom-

me placée une fois au delà du point qui sépare l'éternité du temps, échue au ciel ou bien à l'enfer, devient immuable dans la sainteté ou bien dans l'injustice, dans l'amour ou bien dans la haine pour son Dieu : *In quocunque loco cecideril, ibi erit.* (*Eccle.*, XI.)

Volonté qui produit le péché et qui jusqu'à la mort persite dans le péché, volonté éternelle dans son essor, dans sa disposition dans ses désirs. Le pécheur décidé contre son Dieu en faveur du péché, voudrait pécher toujours, toujours jouir de son péché, perpétuer son prétendu bonheur dans son péché. La mort arrive, il quitte le monde il quitte son corps même, il quitte tous les instruments du péché, mais il ne quitte pas l'attache au péché. C'est un enfant qui joue à la lumière d'une chandelle : la chandelle s'éteint, il pleure le moment qui finit son jeu. C'est un navigateur qui côtoie un rivage séduisant, et qui veut s'y fixer ; le courant de l'eau l'emporte malgré lui dans le vaste océan, où la terre de ses délices disparaît à ses yeux, en ne lui laissant que des désirs et des regrets. Le plaisir du péché, dit saint Bernard, est fugitif, mais la volonté du péché demeure ferme et obstinée dans sa malice : *Quod breve fuit tempore vel opere, longum esse constat in pertinaci voluntate.* Si le pécheur impénitent, continue ce Père, ne mourait pas, il ne cesserait de pécher; s'il souhaite de vivre encore c'est qu'il souhaite de pécher encore : *Imo semper vivere vellet, ut semper peccare posset.* Or, selon une réflexion très-juste de saint Grégoire pape, celui qui veut ne vivre jamais sans péché, pourquoi ne mériterait-il pas de ne vivre jamais sans souffrance? *Nunquam careat supplicio, qui nunquam voluit carere peccato.*

Mais, me direz-vous, la justice de Dieu n'est-elle pas satisfaite par de grands et de longs supplices, quand ces supplices ne seraient pas éternels? Pourquoi après une longue suite d'années, Dieu ne mettrait-il point de fin à sa vengeance, et ne se contenterait-il pas d'avoir confondu son ennemi sans le poursuivre plus loin dans son malheur! Ah ! mes frères, si vous raisonnez de la sorte, vous n'avez qu'une faible idée des attributs adorables de votre Dieu. Sans rien reprendre de ce que je vous ai dit, que j'aurais de réponses à vous faire là-dessus ! Voulez-vous que Dieu, par un miracle contraire à la sagesse de ses voies, détruise une âme immortelle, pour exercer sa justice sur le désert et le néant ? Voulez-vous qu'il retire des souffrances une âme qui n'est pas devenue meilleure ? Voulez-vous qu'après un certain espace de temps, il mette de niveau la sainteté et le péché, la vertu et le crime? Car c'est là, dit admirablement saint Jérôme, ce qu'entraînent nécessairement vos raisonnements contre l'éternité des peines de l'enfer. Donnez à ces peines telle étendue qu'il vous plaira, multipliez les années, entassez les siècles : *Finge quotlibet annos, et tempora duplica, et infinitas ætates congere cruciatibus.* Dès que l'éternité n'y est pas, les damnés seront enfin rétablis dans la voie du salut, dans l'amitié de Dieu, dans leurs droits sur l'immortalité heureuse, et pourront être mis à côté des saints. Car sans cela ils seraient toujours damnés et le plus grand de leur supplice subsisterait toujours; quelque supposition que vous puissiez faire d'ailleurs. La pureté des mœurs, poursuit ce Père, ne sera plus alors distinguée de l'incontinence, la cruauté de la bienfaisance, la charité de la haine. *Quæ differentia erit inter virginem et victimam libidinum publicarum?* Or penser un tel paradoxe, conclut le saint docteur, ou le dire, n'est-ce pas un blasphème contre la sainteté de Dieu ? *Quod dictu quoque scelus est.*

Je ne vous dirai pas que la justice des hommes punit les grands crimes par la mort, peine en quelque sorte éternelle, relativement à ce monde et au pouvoir de la législation humaine : sans que nous songions pour cela à l'accuser de trop de sévérité. Je ne vous dirai pas que les récompenses des saints étant éternelles, les peines des méchants doivent l'être aussi; la justice de Dieu étant égale dans le prix de la vertu et dans le châtiment du vice. Je ne vous dirai pas qu'une religion qui m'annonce un Dieu infini en tout, infini dans sa sagesse, infini dans son amour, infini dans ses grâces, doit l'annoncer également infini dans sa sévérité et dans ses vengeances. Je ne vous dirai pas que la crainte des supplices éternels n'arrêtant qu'avec peine les hommes dans la poursuite de leurs désirs, des supplices passagers seraient absolument insuffisants, et dès lors indignes de la sagesse du souverain législateur. Je ne vous dirai pas que les païens mêmes ont professé l'éternité de l'enfer, qu'ils en ont reconnu l'équité, et célébré sa pleine victoire sur le crime :

Sedet æternumque sedebit
Infelix Theseus.
(*Æneid.*, VI.)

Ces réflexions, et tant d'autres que je pourrais faire sur cette matière, me conduiraient trop loin, et égaleraient dans leur étendue des discours entiers. Mais si moi, malgré la faiblesse de mes lumières et les bornes étroites de mon intelligence, je trouve tant de raisons et tant de motifs de m'attacher à la croyance d'un enfer éternel, puis-je douter que cette éternité ne soit fondée sur beaucoup d'autres raisons bien plus satisfaisantes encore et bien plus invincibles, cachées dans la sagesse de Dieu, dans la justice de Dieu, dans la sainteté de Dieu; puisque ma foi m'assure qu'elles y sont, et que je suis absolument incapable de connaître par les efforts de mon esprit toutes les richesses de ce profond abîme? Oui, mes frères, un an, un jour finira votre vie ici-bas; un rayon de l'éternité vous éclairera plus en un moment que toute la suite de mes raisonnements Mais malheur à nous si nous attendons ce moment pour nous instruire et pour nous convaincre!

— Jésus-Chrit ne cesse de nous annoncer un enfer; toutes les nations, toutes les religions du monde en professent la réalité; La raison en démontre la certitude. La colère d'un Dieu en attise les feux dévorans. Les siècles disparaissent dans sa durée. Nous marchons tranquillement sur le bord de ce gouffre, une trompeuse sécurité nous en cache la profondeur, nos yeux fascinés s'attachent à des collines riantes qui échappent à la rapidité de notre course, nos mains s'occupent à cueillir des fleurs fanées dès leur naissance. Enfin, le moment fatal arrive, le dernier pas se fait dans ce sentier perfide, l'abîme s'ouvre, se referme, et l'homme disparaît. Puissions-nous, ô mon Dieu, nous réveiller enfin, marcher dans la crainte, éviter cette chute rapide et terrible, par les précautions d'une défiance éclairée, par les regards d'une sainte vigilance.

SERMON V.

SUR LES TEMPLES DES CHRÉTIENS.

Templa Dei saxo venerabar structa vetusto.
(*Æneid.*, III.)

Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis. Et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus. (*Apoc.*, XXI.)

Voici la maison de Dieu, placée au milieu des hommes; car il demeurera avec eux; ils seront son peuple, et il sera leur Dieu.

Un Dieu qui demeure avec les hommes, des hommes qui demeurent avec leur Dieu : la maison de Dieu confondue avec la maison des hommes : un seul et même édifice partagé entre les mortels et l'Eternel. Voilà, mes chers auditeurs, le mystère de ce jour et la gloire des temples des chrétiens. Nos églises sont les maisons de Dieu, et elles sont en même temps les nôtres. Dieu y fait son séjour, mais nous pouvons et devons y faire aussi le nôtre. C'est sous ce point de vue que j'envisage ces lieux respectables que nous avons consacrés au Seigneur. Je les considère d'abord comme les maisons de Dieu : *Ecce tabernaculum Dei.* Je les considère ensuite comme les maisons des chrétiens : *Et habitabit cum eis.* Ce sont les maisons de Dieu, parce que Dieu y demeure véritablement, et que c'est là qu'il veut être particulièrement adoré. Ce sont les maisons des chrétiens, parce que les chrétiens doivent y faire pour ainsi dire, un séjour habituel, parce qu'ils doivent y chercher tous les secours, tous les sentiments, toutes les lumières de la religion; parce qu'ils doivent y apprendre à vivre pour le ciel, à croître dans la grâce, à s'affermir dans la foi. *Et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus.* Vous comprenez mon dessein et le partage de mon discours. Dans l'une et dans l'autre partie soit que nous considérions les églises comme la demeure de Dieu, soit que nous les considérions comme la demeure de l'homme chrétien, nous reconnaîtrons que nous devons le respect, l'amour, l'attachement le plus vrai, le plus entier à cette maison auguste. Avant que de commencer, prosternons-nous devant celui qui reçoit en ce lieu nos hommages et nos vœux, par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le séjour et la demeure de Dieu, est-ce pour les hommes un lieu de terreur, ou bien un lieu de confiance? Ce lieu est terrible, disait le patriarche Jacob tout effrayé de la présence de Dieu, rendue sensible par un prodige au milieu d'un désert : *Terribilis est locus iste.* (*Gen.*, XXVIII.) Les églises des chrétiens sont les palais de Dieu, d'un Dieu terrible, qui détruit les nations dans sa colère, qui ébranle les fondements de la terre et promène son tonnerre sur la tête des rois : *Terribilis est locus iste.* Mais ce n'est point cet attribut de notre Dieu qui éclate particulièrement dans sa demeure parmi nous, et ce n'est point sous l'appareil de la terreur que je prétends vous représenter le grand monarque qui habite nos temples. Dieu ne demeure parmi nous que pour nous prouver qu'il est notre Dieu, que nous sommes son peuple et son peuple chéri, les dépositaires et les héritiers de ses grâces : *Et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus.* Ailleurs il est juge, vengeur, exterminateur : ici c'est un Roi tout-puissant, un Roi bienfaisant, un Roi populaire. Appliquons nous à bien concevoir ces trois qualités, et à mesurer notre confiance sur la grandeur des motifs qui la provoquent.

L'apôtre saint Paul en parlant des grandeurs de Dieu devant les juges assemblés de l'Aréopage, disait à ces fameux magistrats de la Grèce, que ce Dieu immense portant le monde dans sa main, ne pouvait habiter dans un édifice que les mains des hommes auraient élevé à sa gloire; que le ciel était son trône, la terre l'escabeau de ses pieds, l'univers son temple : *Hic cœli et terræ cum sit Dominus, non in manufactis templis habitat.* (*Act.*, XVII.) Mais voici, mes chers auditeurs, que, sans manquer de respect à ce grand apôtre, qui disait très-vrai contre l'opinion des païens, que l'immensité de Dieu ne pouvait se renfermer en aucun lieu; voici, dis-je, que nous pouvons renverser en quelque sorte cette proposition, et dire que le monarque du monde habite véritablement dans la maison que nous lui avons élevée, et que nous avons consacrée à sa demeure : *In manufactis templis habitat.* Et c'est ce que ces saints prêtres, qui imploraient dans le temple de Jérusalem la bénédiction du ciel sur l'armée de Judas Machabée, ne pouvaient concevoir, et ce qui leur paraissait un mystère inaccessible aux lumières de l'homme : que ce grand Dieu n'ayant besoin de personne, ne pouvant rien recevoir de personne, n'ajoutant rien à sa béatitude par nos adorations et nos hommages, ne dédaignât néanmoins pas d'accepter un temple parmi nous, de le désirer même, de le commander, et d'en prendre possession comme de son apanage et de sa résidence : *Tu, Domine universorum, qui nullius indiges,*

voluisti templum fieri in nobis. (II *Mach.*, XIV.) Mais si c'est là un mystère, je demande s'il y eut jamais un mystère plus consolant? Posséder dans la région des morts le distributeur de l'immortalité, dans la terre de son exil le Roi de la terre des vivants; dans un pays d'indigence et de misère, le propriétaire du monde; dans un lieu où nous ne pouvons rien, celui qui peut tout et qui fait tout.

Mais pourquoi Dieu accepte-t-il une demeure parmi les hommes? Pour faire de son temple le séjour de la bienfaisance et de la bonté. Il s'en explique lui-même, ce Dieu de toute miséricorde, et il serait téméraire d'ajouter quelque chose à son explication. J'ai, dit-il, choisi ce lieu, je prétends l'honorer et le sanctifier par ma présence : *Elegi et sanctificavi locum istum* (II *Par.*, VII); et cela afin d'y ouvrir mes yeux et mon cœur aux nécessités de mon peuple, pour en faire le dépôt de mes grâces et pour y étaler mes trésors, à chaque jour et à chaque moment qu'on viendra les y réclamer : *Ut permaneant oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus.* (II *Par.*, VII.) Votre maison, disait David, est devenue pour nous une source intarissable de toutes sortes de bienfaits; quelque pauvres que nous soyons en y entrant, à peine y avons-nous exposé notre indigence, que votre libéralité, venant à se déployer sur nos besoins, nous renvoie chargés et comblés des dons les plus précieux : *Replebimur in bonis domus tuæ.* (*Psal.* LXIV.) Les grâces de Dieu ne sont sans doute attachées à aucun lieu, l'empire de sa bonté égale l'empire de sa puissance; mais l'église est marquée par préférence pour la distribution de ses faveurs. Quand Jésus-Christ descend du ciel pour y demeurer corporellement, comme parle l'Apôtre, il nous dit la même chose qu'il dit autrefois en entrant dans la maison de Zachée : La bénédiction et le salut entre aujourd'hui avec moi dans cette demeure; en y faisant éclater tous les fruits de la rédemption, je prouverai que je suis venu effectivement sur la terre pour chercher et pour sauver les pécheurs : *Hodie salus domui huic facta est, venit enim Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat.* (*Luc.*, XIX.)

Enfin, comment ce Dieu de puissance et de bonté se montre-t-il dans nos temples pour y écouter nos prières! Nos yeux y sont-ils éblouis par l'éclat de son trône? Y a-t-il des gardes redoutables ou des ministres impérieux qui nous en défendent l'approche? Non, c'est ce Roi débonnaire et populaire, dont parlent le prophète et l'évangéliste, qui paraît sans faste au milieu de son peuple, qu'on approche sans crainte et sans obstacle, qui n'a d'autre cortége que l'affabilité et la douceur : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* (*Matth.*, XXI; *Zach.*, IX.) Y a-t-il au monde quelque nation qui ait un Dieu qui veuille bien demeurer au milieu d'elle, demandait autrefois Moïse au peuple d'Israël dans le désert : *Nec est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi.* (*Deut.*, IV.) Et moi je demande, mes frères, s'il y a une nation au monde qui ait non pas un Dieu, mais un prince, un souverain temporel d'un accès plus facile, et dont le trône soit plus dépouillé de cette pompe majestueuse qui peut en écarter la timide indigence. Voyons, chrétiens, ce même Dieu que nous adorons ici, dans l'ancienne loi : avec quelle crainte n'approchait-on pas des symboles mystérieux qui marquaient sa présence? Moïse ne peut s'avancer que pieds nus vers le buisson ardent où Dieu lui parlait; l'animal qui aurait touché la montagne fumante de Sinaï devait expirer sous un tas de pierres; Osa est puni de mort pour avoir touché l'arche d'alliance; le grand prêtre n'entrait qu'une fois par an dans le saint des saints : mais quelle différence pour les chrétiens! et c'est bien ici que paraît la vérité de cette réflexion de saint Paul, que nous ne sommes plus des étrangers et des peuples esclaves qui approchent en tremblant du trône de Dieu, mais que nous sommes les citoyens du ciel et que nous partageons la félicité des saints en partageant avec eux la société de Dieu. C'est en effet jusqu'où va l'extrême popularité de ce Roi de gloire : non-seulement sa maison est toujours ouverte pour nous, et sa présence accessible en tous temps et dans toutes les circonstances; mais sa demeure devient encore la nôtre, il nous la présente et veut que nous en jouissions comme lui-même. Nous n'y ferons jamais de séjour assez long pour outrepasser ses intentions et pour abuser de son indulgence. C'est ce que je me propose de vous montrer dans la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Les peuples les plus aimés de leur prince n'approchent que rarement de son palais; l'audience d'un moment, accordée à un citoyen ordinaire, est une faveur. Dans la maison de Dieu les hommes peuvent passer des heures, des jours, des années : des saints y ont passés la vie. Leurs vœux se réunissaient à s'y fixer pour toujours, autant que leurs autres devoirs et les affaires le leur permettaient. Un des grands effets de la miséricorde de mon Dieu, disait David, est de m'avoir rapproché de son temple et de m'avoir donné le moyen de l'y adorer tous les jours de ma vie : *Et misericordia ejus subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ, ut inhabitem in domo Domini.* (*Psal.* XXII.) La maison de Dieu est donc la maison du chrétien; et c'est dans nos églises, mes frères, que nous devons autant qu'il est possible sans préjudicier à d'autres obligations, perpétuer notre demeure. Et cela pourquoi? Ecoutez ces trois importantes et consolantes vérités. C'est que nos églises renferment pour nous tous les secours de la religion; c'est que nos églises entretiennent dans nous tous les sentiments de religion; C'est que nos églises fortifient la croyance

de toutes les vérités de la religion. Essayons de bien développer cette matière.

Saint Jean Chrysostome, en parlant des avantages attachés à la vue et à la jouissance d'une église du vrai Dieu, disait que c'était là que le chrétien devait chercher les armes pour combattre ses ennemis invisibles, qu'il devait se fortifier contre le crime, et se retrancher, pour ainsi dire, contre toutes les attaques de l'enfer. Avez-vous, disait-il, parmi vous une église, dès lors vous avez dans cette église le sacrifice éternel qui y est offert pour vous; dès lors vous avez des ministres de Dieu qui par leurs prières l'intéressent pour vous; dès lors vous avez un lieu sanctifié où l'Esprit divin descend sur vous, dès lors vous avez les monuments et les reliques des martyrs qui ont combattu et triomphé avant vous; dès lors vous avez un grand peuple convoqué et assemblé pour y adorer le même Dieu que vous. Or, poursuit ce Père, tout cela et cent autres choses que je trouve dans la maison de Dieu, n'est-ce pas un moyen des plus puissants et des plus efficaces pour m'attacher à la justice, et pour faire un divorce constant avec le péché? *Habes ecclesiam, habes sacrificium quod perficitur, Patrum orationes, Spiritus sancti donum, martyrum memorias, sanctorum congregationem, multaque alia quæ possunt te a peccatis ad justitiam revocare.* C'est là que j'ai été engendré à la grâce dans les eaux sanctifiantes du baptême; là que, prosterné aux pieds des juges établis de Dieu, j'ai tant de fois pleuré et aboli mes péchés; là que, placé à la table du Roi des rois, j'ai participé au pain des anges et renouvelé ma vie comme celle des aigles; là qu'instruit et touché par la voix des ministres de l'Eglise, j'ai rétracté mes erreurs, condamné mes égarements, conçu de pieux désirs, formé des résolutions saintes; là que, gémissant aux pieds des autels, j'ai trouvé des consolations et des ressources que les hommes me refusaient et que les hommes ne pouvaient me présenter; c'est là enfin que la dépouille de mon existence corporelle sera déposée un jour pour y attendre dans le silence du tombeau une vivification glorieuse; là que l'Eglise catholique, la plus fidèle, la plus tendre des mères, éternisant ma mémoire dans les fastes lugubres de ses enfants morts, reproduira tous les jours mon souvenir devant Dieu dans la partie la plus sainte de son sacrifice: excusera mes faiblesses, exaltera ma foi, demandera pour mon âme un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix: *locum refrigerii, lucis et pacis.* Oui, mon Dieu, voilà ce que j'ai trouvé dans votre église, et voilà de quoi je m'occupe quand je me rends compte à moi-même des secours qu'elle renferme pour moi. C'est pour moi une demeure de richesse et de grâce; c'est une forteresse imprenable à toutes les forces de mes ennemis; je m'y retirerai comme dans un asile assuré; je me couvrirai de ses murs comme d'un bouclier d'airain; être à côté de ces autels, c'est être à l'ombre de votre trône: *Inhabitabo in tabernaculo tuo in sæcula, protegar in velamento alarum tuarum.* (*Psal.* LX.)

Mais, outre les secours que je puis et que je dois chercher dans le sanctuaire de Dieu, de quels sentiments mon cœur n'est-il point pénétré, dès qu'avec un esprit de piété j'assiste aux saints exercices de la religion; quand je saisis l'esprit de ces cérémonies magnifiques qui expriment avec tant de noblesse et de force l'adoration de l'Etre suprême, la sublimité de son sacrifice, la splendeur de sa cour, la dignité des hommages qui lui sont dus; quand dans tous les usages et les rites de l'Eglise catholique je ne découvre pas seulement la décence et la sagesse, mais que je ressens encore le respect qu'imprime leur haute antiquité, et que, m'élançant au delà d'une foule de siècles, je vois cette vénérable mère des fidèles sortir des cavernes de la terre où la fureur des tyrans la tenait cachée, paraître à découvert aux yeux des mortels, aussitôt parée de toute la majesté d'une pompe auguste, pompe toujours subsistante, toujours conservée avec soin, toujours éclairée par les rayons réfléchis de la gloire céleste; quand j'entends le langage plein d'onction et de feu de cette épouse embrasée d'amour, s'entretenant avec l'Epoux divin, et mêlant l'harmonie de son chant avec les cantiques de la Jérusalem triomphante. C'était alors, disait saint Augustin, que je ne vous parlais, Seigneur, que par mes larmes et que chaque parole que j'entendais était comme un dard aigu qui perçait mon cœur et ébranlait toutes les parties de mon être: *Quantum flevi in hymnis et canticis tuis, suave sonantis Ecclesiæ tuæ vocibus commotus acriter!* Spectacles du monde qui attirez à vous des hommes prodigues du temps et poursuivis par l'ennui, que vous êtes faibles en comparaison de celui-ci! l'impression que vous laissez dans une âme y entretient l'inquiétude de dangereux ou d'inutiles désirs. Le spectacle que me présentent les temples de l'Eternel, en fixant les yeux de ma piété, nourrit mon âme de toutes les douceurs du ciel; les désirs qu'il produit, sont ceux de l'immortalité; et l'essor qu'il me donne, m'élève au-dessus de toutes les prétentions d'une vie périssable. Au lieu de ces vaines peintures qui flattent le vice et perpétuent le souvenir du crime, je lis dans des tableaux instructifs le triomphe de la foi et toute la beauté des vertus chrétiennes. Au lieu de me dissiper par le tumulte d'un plaisir fougueux et bruyant, je me replie sur mon âme dans un sage et religieux silence. Au lieu des appas d'une frivole et mortelle sensualité, je contemple le douloureux mais salutaire instrument de mon salut.

Mais, si dans un temple catholique mon cœur est affecté de tous les charmes de la piété, mon esprit est éclairé de toutes les lumières de la religion. Tout ce que j'y vois, tout ce que j'y entends, me démontre l'antiquité de ma croyance contre toutes les

prétentions des novateurs. C'est là l'école où je m'instruis de la vérité de ma foi; et où j'apprends que c'est incontestablement celle que les apôtres ont prêchée, et que Dieu a révélée aux premiers sectateurs du christianisme : *Sicut locutus est ad patres nostros.* (*Luc.*, I.) Car voyez, mes frères, ces anciennes cathédrales, ces temples que la vétusté a consacrés par l'autorité de l'âge comme le pontife par l'onction sainte. Il n'y a pas une pierre qui n'ait quatre fois l'âge des erreurs modernes, et qui n'ait été placée dans les siècles que les hérétiques même appellent en témoignage de la vérité. Ces temples servent encore de modèle et de prototype à tous les autres; ce que vous voyez dans les anciens, vous le voyez dans les nouveaux. Et qu'y voyez-vous? des tableaux ou des figures pour entretenir la piété des fidèles, ou pour célébrer la mémoire des saints : des croix qui nous rappellent le grand événement de notre réparation et de notre régénération à la grâce; des tribunaux de la pénitence où le péché s'anéantit dans le sein du repentir et à la voix des prêtres ; des autels, où le sacrifice du Calvaire se reproduit, et où nous partageons avec le ciel la gloire de posséder Jésus-Christ ; un tabernacle et des vases précieux, où est placé le sacrement ineffable qui nourrit et qui fortifie les âmes ; des tombeaux sur lesquels nous prions pour les âmes de nos frères, dégagées des liens de la mortalité. Voilà ce que je vois dans nos églises comme dans les églises des siècles les plus reculés. Partout et en tout temps, les mêmes usages, les mêmes prières, les mêmes liturgies. Que de témoins, que de dépositions contre les artifices des séducteurs ! N'est-ce pas bien ici le cas de dire avec le Sauveur du monde, que si les hommes cessaient de prêcher la foi, les pierres mêmes et les monuments insensibles de nos temples élèveraient la voix et s'opposeraient à l'illusion des doctrines étrangères ? *Si hi tacuerint, lapides clamabunt.* (*Luc.*, XIX.) Aussi quand l'erreur, encouragée par la révolte et la violence des armes, a entrepris d'abolir la religion catholique, avant que de se promettre quelque succès, elle s'est vue obligée d'abattre les temples, de renverser les autels, de mutiler les images, de détruire les vases sacrés, de supprimer les liturgies, de proscrire tous les usages reçus, pour établir son empire sur les ruines de l'ancienne foi. Et ce qu'on a vu dans ces derniers siècles, on l'a vu dans tous les siècles : c'est presque toujours par l'attaque de nos églises que l'hérésie a commencé ses dégâts. Tant les sectaires de tous les temps ont été persuadés que la simple vue d'une église catholique, et surtout de ces églises respectables par une sombre vétusté, était une confession de foi muette, mais intelligible à tous, qui réfutait l'erreur avec plus de force que tous les raisonnements des hommes, en montrant par des preuves de fait quelle avait été la foi de nos pères. *Sicut locutus est ad patres nostros.* Inscription qu'on pourrait mettre sur tous les monuments, sur tous les anciens livres ecclésiastiques, sur toutes les figures ou tableaux endommagés par les ans, sur tous les frontispices des vielles églises : *Sicut locutus est ad patres nostros.* C'est ainsi, mes frères, que nos temples, anciens et nouveaux, assimilés les uns aux autres dans l'appareil du culte, avertissent les chrétiens de l'apostolicité de notre foi, et par conséquent de sa sainteté, de sa vérité, de sa divinité. On a beau contester, raisonner, subtiliser : pourquoi m'épuiser en réflexions, quand mes yeux suffisent pour me convaincre? Les murailles de nos temples m'en disent plus que toute l'érudition des hérétiques : *Sicut locutus est ad patres nostros.* C'est l'argument auquel il n'ont jamais répondu, et auquel ils ne répondront jamais. Que le Dieu de toute vérité, en instruisant par l'aspect de sa sainte demeure les peuples fidèles, instruisent par la même voie les peuples séduits ! Qu'à la vue de nos églises ils reconnaissent cette pierre, dont parle Isaïe, de laquelle ils ont été si malheureusement détachés : *Attendite ad petram, unde excisi estis* (*Isa.*, LI); qu'ils reconnaissent avec nous le même Chef et les mêmes pasteurs, et qu'ils se reposent avec nous dans le sein de la même Mère qui nous a tous engendrés et nourris dans la connaissance et la foi de Jésus-Christ : *Attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos.* (*Ibid.*) Mais, surtout, ô mon Dieu, que vos temples sur la terre, où nous trouvons tant de secours, tant de sentiments religieux, tant de lumières divines, soient pour nous des gages assurés d'une demeure bienheureuse, dans ce temple magnifique, incorruptible, éternel, ou vous vivez et régnez avec vos élus dans toute la succession des siècles.

SERMON VI

SUR LA VIE INUTILE DES HOMMES DU SIÈCLE.

Multa agendo nihil agunt.
(PHÆD.)

Et respondens Simon, dixit illi : Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus : in verbo autem tuo laxabo rete. Et cum hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam. (*Luc.*, V.)

Pierre dit à Jésus-Christ : Maître, voilà que nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais sur votre parole je vais derechef jeter le filet. Alors ils prirent une grande multitude de poissons.

Saint Grégoire pape en parlant des différents traits de l'histoire évangélique, nous avertit que la réalité des faits n'est pas sans quelque image symbolique, et sans quelque conséquence morale destinée à régler notre cœur et à y former des vertus. Suivant la doctrine de ce grand pontife, vous me permettrez, mes chers auditeurs, de quitter aujourd'hui la lettre de l'Evangile et de me renfermer dans l'instruction que nous présente le sens figuré. J'y vois exprimée d'une manière bien exacte et bien sensible la vie de l'homme du monde, et la vie de l'homme chrétien : j'y découvre incontestablement l'une et l'autre dans son intention, dans son exécution et dans ses fruits. Et c'est de tout

cela que je prétends vous entretenir. Je prétends considérer la vie du siècle et la vie de la foi, et faire de ces deux objets le partage de mon discours. Je me les représente l'une et l'autre sous le même point de vue, et dans le rapport de leurs propriétés tout opposées. La vie de l'homme du monde c'est Pierre, qui travaille durant tout une nuit, se fatigue beaucoup, et ne prend rien : *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.* La vie du chrétien c'est Pierre, qui recommence sa pêche au nom du Seigneur, et qui, sans de grandes recherches, ni de grands efforts, s'empare d'une multitude prodigieuse de poissons : *In verbo autem tuo laxabo rete. Et concluserunt piscium multitudinem copiosam.* Vous comprenez mon dessein, mes chers auditeurs, et sans doute qu'il vous paraît simple et naturel. Avant de l'exécuter demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Voulez-vous comprendre parfaitement le rapport de la vie d'un homme du monde avec la pêche infructueuse du saint apôtre, et reconnaître dans le travail inutile de celui-ci le malheur irréparable de celui-là ; appliquez-vous aux trois articles auxquels je vais m'attacher en faisant le tableau de la vie du siècle. Considérez-la dans son intention, considérez-la dans son exécution, considérez-la dans ses suites; et par tout cela, mes frères, instruisez-vous, et détrompez-vous.

Travailler durant la nuit, se fatiguer dans la société et dans l'illusion des ténèbres, c'est, suivant le style de l'Ecriture et l'expression même du Sauveur du monde, se départir de cette intention importante et inséparablement attachée au chrétien fidèle, qui le porte vers Dieu, vers les ordres et les desseins de Dieu; qui, lui faisant comprendre la rapidité d'un moment de vie, le persuade de la nécessité de porter ses vues au delà, et de placer plus loin ses désirs. Sans cette inetntion, dit le Fils de Dieu, non-seulement vous travaillez dans les ténèbres, mais vous êtes vous-même un assemblage de toutes sortes de ténèbres. Et pourquoi cela ? C'est que la seule lumière qui vous est donnée pour éclairer le succès de votre travail et la position de vos pas, est l'intention de votre cœur vers Dieu et pour Dieu; et, dès le moment que cette lumière vous manque, vous entrez nécessairement dans les ombres de la nuit : *Si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit.* (*Matth.*, VI.) Toute autre intention, poursuit le Sauveur du monde, n'est propre qu'à vous aveugler, et si ce que vous choisissez comme un moyen de vous conduire est lui-même une source de ténèbres, je vous laisse à juger de l'épaisseur de la nuit où vous vous enveloppez : *Si ergo lumen, quod in te est, tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ sunt* (*Ibid.*) ! Voilà ce que nous marque dans un sens figuré et de pure application le long travail de saint Pierre durant une nuit opaque et trompeuse, où sacrifiant au hasard ses forces et ses peines, cet homme actif et laborieux combattait l'indigence de son état par toute l'industrie de son art.

L'homme du siècle, emporté par le tourbillon des affaires, par l'agitation de ses désirs, par la multitude de ses prétentions et de ses besoins, perd de vue la grande affaire pour laquelle il existe, laquelle seule l'intéresse, et à laquelle il doit toute son application et tous ses regards. Placé hors du chemin que Dieu lui avait marqué, il ne voit plus le but auquel il doit adresser ses pas et ses efforts; les ténèbres lui cachent la direction de sa marche, et, après s'être fatigué durant une longue nuit, il se trouve bien loin des desseins de Dieu et de la jouissance du bonheur auquel il aspirait. C'est un habile négociant, un courtisan adroit, un politique profond, un magistrat instruit de tous les détours des lois; mais il travaille dans les ténèbres, parce qu'il a perdu la lumière qui devait éclairer et conduire son travail vers une fin digne d'un être immortel et proportionnée à la grandeur de ses prétentions. C'est un marinier qui navigue sous un ciel couvert où il ne découvre ni soleil ni étoile; un voyageur placé sans guide dans un désert immense; un guerrier qui ne connaît point la forteresse qu'il doit emporter ; un athlète à la course qui n'aperçoit pas le terme qu'il doit atteindre.

Cependant, sans cesse il s'empresse et s'agite; et si, comme Pierre, il travaille durant la nuit, il ne travaille pas moins que lui : *Per totam noctem laborantes.* Oui, mes frères, la vie d'un homme du siècle est pleine de travaux et de fatigues, pleine d'embarras et d'inquiétudes, pleine de désirs et de recherches, pleine de rebut et de découragement. Dites-moi, je vous prie, à quoi un ambitieux ne se porte point pour satisfaire son orgueil, un avare pour rassasier son insatiable cupidité, un vindicatif pour remplir les projets de sa colère, un voluptueux pour contenter ses abominables désirs ; y a-t-il chose si pénible, si difficile; y a-t-il un travail si soutenu et si dur, qui puisse servir de digue contre l'essor de toutes ces passions dès le moment que c'est un moyen de les assouvir? Et, sans parler de l'activité infatigable du crime, que de soins et de peines n'emportent pas l'entretien d'une famille, l'éducation des enfants, l'administration de grands biens, la gestion d'une magistrature ou de quelque autre emploi important, la correspondance d'un négoce étendu et compliqué! Voyez, mes frères, s'écrie saint Augustin, voyez quelle espèce de chaînes vous attachent à ce monde; voyez s'il y en a ailleurs de plus fâcheuses et de plus pesantes. Ce sont en vérité les plus redoutables de toutes les chaînes. Malgré qu'elles vous lient et vous attachent, elles vous forcent encore au travail ; et à quel travail ? à un travail assaisonné de douleur, assaisonné de misère, assaisonné de tous les genres d'amertumes : *Vincula hujus mundi asperitatem habent veram, certum dolorem, durum labo-*

rem. Dans la vie du chrétien ces chaînes sont moins multipliées, la charge est légère, et la vue qui les fait supporter en fait oublier la gène; mais sur l'homme du monde elles exercent toute leur rigueur, et déployant une pesanteur énorme, elles l'obligent à se plaindre amèrement des peines attachées à une vie bornée aux espérances et aux prétentions de quelques jours : *Ambulavimus vias difficiles, lassati sumus.* (*Sap.*, V.)

Enfin le travail de Pierre, sans succès et sans fruit, nous montre admirablement le travail des gens du monde. J'ai travaillé durant toute la nuit, disait cet apôtre, les compagnons de ma pêche ont travaillé avec moi, et, malgré des peines si longues, nous n'avons pas fait la moindre capture : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* Ah! mes chers auditeurs, vous me prévenez et vous sentez toute la justesse de cette application. Que reste-t-il dans les mains d'un homme du monde lorsqu'après le pénible travail d'une longue carrière il aperçoit à ses côtés l'abîme du tombeau ? Que lui reste-t-il, lorsqu'après tant d'efforts, un instant va livrer ses possessions à des enfants prodigues ? Avant même que ce moment d'un dépouillement général arrive, peut-il se glorifier d'avoir jamais goûté quelque chose, et d'avoir jamais joui de quelque chose ? Lors même que la fortune lui a mis en main l'objet de ses plus ardents désirs, qu'y a-t-il trouvé autre chose que la vanité et le néant; qu'une nouvelle source d'inquiétude, de crainte, d'un travail plus compliqué et plus rebutant? Donnez-moi le partisan le plus infatigable, le plus zélé des joies et des satisfactions mondaines, et montrez-moi le moment où il puisse se dire véritablement heureux. Lassés du tumulte de la journée, ces hommes, tout abîmés dans la jouissance de leurs vains désirs, reviennent chez eux, suivant l'expression du Prophète-Roi, moins satisfaits que jamais; ils cherchent de nouveaux moyens de bonheur dans les spectacles et les courses de la nuit; mais le vide qu'ils trouvent partout, ne fait que redoubler leurs plaintes et leurs dégoûts (4). Quel charme, disait autrefois saint Grégoire le Grand, fascine les yeux des mortels imprudents! L'ardeur qui nous porte vers le monde nous empêche de voir ce que c'est que le monde; nous courons après des fruits qu'il n'a pas, et, tandis qu'il est tout flétri et desséché en lui-même, ce monde séducteur fleurit et s'étale dans nos cœurs : *Ecce jam in se ipso mundus aruit, et adhuc in cordibus nostris floret.* Il s'obstine à nous tromper, et nous ne cessons de croire à ses promesses; il fuit devant nous, et nous nous faisons un devoir de le poursuivre; il tombe en ruine sous nos yeux, nous voulons tomber avec lui, et nous ensevelir avec lui : *Fugientem sequimur, labenti inhæremus.* C'est une fumée de quelques moments qui se dissipe avec le feu qui la produit, c'est l'écume de la mer qui s'évanouit avec le bruit des flots, une fleur qui naît le matin et n'attend pas le soir, une rosée que l'arrivée du soleil dessèche, un fleuve rapide qui porte sans retard ses eaux dans les gouffres de l'océan. Allez donc, levez-vous, et partez d'ici, disait le prophète Michée aux enfants d'Israël; persuadez-vous enfin que dans la vie du monde il n'y a point de vrai bien ni de vrai repos pour vous : *Surgite et ite, quia non habebitis hic requiem.* (*Mich.*, II). Employez ailleurs vos soins et vos travaux, car il y a dans votre sort un changement à espérer, et ce changement dépend de vous, et ne dépend que de vous. Le Fils de Dieu paraît sur le rivage de cette mer où vous travaillez si inutilement; affligé de votre peu de succès il vous dit comme à Pierre d'aller plus avant, de porter vos regards plus loin, et que vos efforts ne seront pas sans récompense : *Duc in altum, et laxate retia vestra in capturam.* (*Luc.*, V.) C'est la réponse de Pierre, et son obéissance à la parole du Sauveur, qui me semble exprimer la vie du chrétien fidèle à Dieu et ami d'une félicité solide. J'en fais, comme je vous l'ai dit, la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Quelque découragé que fût Pierre par l'inutilité d'un long et fatigant travail, animé par la présence et par la voix du Sauveur, il oublie sa disgrâce passée pour ouvrir son cœur à l'espérance. Seigneur, dit-il, quelque infructueux qu'ait été mon travail, je vais le recommencer, et c'est en votre nom et sous vos auspices : *In verbo autem tuo ;* là vous découvrez son intention. Je lâcherai, dit-il, le filet; il ne le lâcha qu'une fois, l'événement le dispensa d'en faire davantage : *Laxabo rete. Et cum hoc fecissent;* vous voyez la légèreté et le peu de durée de son travail. Il prit une multitude énorme de poissons que le filet ne pouvait ni contenir ni conduire à terre sans se rompre : *Concluserunt piscium multitudinem copiosam;* vous voyez le succès et les fruits du travail. Ames fidèles, c'est là votre histoire; appliquez-vous à la bien comprendre. Je trouve ici la droiture et la sainteté de votre intention; j'y découvre la facilité de votre travail, j'en admire les fruits et le succès.

Si vos désirs, dit le Sauveur du monde, sont dirigés par une intention pure; si, au lieu de ramper sur la terre, ils s'élèvent vers le ciel, et cherchent l'objet de leur jouissance dans les régions éternelles; dès lors vous ne travaillez plus dans les ténèbres, le jour le plus brillant préside à vos opérations, et vos œuvres sont nécessairement des œuvres de lumière : *Lucerna corporis tui est oculus tuus; si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit.* (*Matth.*, VI.) Pour le chrétien docile à la voix de son maître il n'y a point de nuit. Le flambeau qui doit le conduire ne le

(3) *Convertentur ad vesperam, ... et circuibunt civitatem, ... si vero non fuerint saturati, et murmurabunt.* (*Psal.* LVIII.)

quitte jamais. L'éclat du soleil, dit l'apôtre saint Jean, pour lui est inutile, il reçoit sa lumière de Dieu même : *Non eget sole neque luna, claritas Dei illuminavit eam.* (*Apoc.*, XXI.) Oui, disait le Docteur des nations, quelque longue et quelque rapide que soit ma course, je suis sûr de ne point m'égarer d'un moment, de ne pas faire de démarche vers des biens imaginaires, de ne point rencontrer de fantôme qui m'effraie et qui m'arrête : *Sic curro non quasi in incertum, sic pugno non quasi aerem verberans.* (I *Cor.*, VI.) D'un pas sûr et éclairé je vais sans détour au but que je me propose, et ne doute pas d'atteindre la couronne que Dieu élève sur la tête de ses soldats : *Ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei.* (*Philip.*, III.) Tel est l'essor que prend le chrétien en embrassant son travail. Il place dans sa bouche et dans son cœur le nom du Seigneur : *In verbo autem tuo;* il fixe ses regards sur l'immortalité et fait servir à cette grande prétention tout ce qu'il fait, tout ce qu'il souffre en ce monde. Et qu'arrive-t-il ? A peine cette généreuse résolution est-elle prise, que le sentiment même du travail se perd. On fait quelques efforts pour Dieu, et Dieu, répandant sur ces avances les bénédictions les plus choisies, fait de son joug un joug plein de douceur, et de la charge de ses commandements une charge légère et facile; c'est l'expression même et la promesse du Fils de Dieu. Parole infaillible de mon Sauveur, vous avez autant de témoins de votre accomplissement qu'il y a de serviteurs de Dieu sur la terre. Rebuté par la dureté du travail, attaché au service du monde, on s'imaginait qu'il en était de même dans le service de Dieu; mais, à peine en a-t-on fait l'épreuve qu'on apprend qu'il n'en coûte pas plus pour y être attaché, qu'il en a coûté à Pierre de jeter une fois le filet au nom du Seigneur, rebuté de l'avoir jeté tant de fois inutilement avant son arrivée. Après les premières résistances une fois surmontées, après quelques salutaires violences faites à des habitudes chéries, après quelques remèdes employés avec force et avec constance, les difficultés s'aplanissent, et il ne reste plus à l'âme fidèle qu'un chemin uni et aisé. Ah ! Seigneur, s'écriait autrefois un grand saint, vous m'avez heureusement trompé. En m'enrôlant dans votre milice, je m'attendais, selon les principes de votre Evangile, à des assauts, à des guerres cruelles, à des difficultés presqu'insurmontables, mais je vois que ces difficultés sont bien plus grandes dans le monde, et que sous votre empire elles sont bien moindres que le monde ne le croit. C'est ainsi que saint Bernard explique les paroles du psaume XCIII : *Qui fingis laborem in præcepto.* Vous faites en quelque sorte semblant, Seigneur, d'attacher des peines à votre service et à l'observation exacte de votre loi, mais ceux qui en ont l'expérience n'y trouvent qu'une charge fort légère, qu'un joug aimable, au lieu de la croix pesante qu'ils attendaient : *An non fictus in præcepto labor, onus leve, suave jugum, crux inuncta?*

Enfin, saint Pierre par un seul jet de filet fait la pêche la plus riche, et ne peut l'amener tout entière jusqu'à terre, parce que le filet se déchire par le poids qu'il entraîne. Telle est la conduite de Dieu envers ceux qui travaillent en son nom et pour son nom. Le plus léger effort est payé par le bienfait le plus grand, et une seule avance est suivie par des grâces sans nombre. Libéralité de mon Dieu, qui pourrait vous reprocher d'être restée jamais en deçà de ce qu'il a fait pour vous plaire et pour mériter vos regards ? Qui pourrait se plaindre de vous, sinon celui qui n'a jamais cherché à vous attirer? J'ai travaillé fort peu, disait le sage auteur de l'*Ecclésiastique*, et mon travail ne vaut pas la peine qu'on en tienne compte : *Modicum laboravi* (*Eccli.*, LI); mais le contentement et la paix que j'ai retirés de mon travail, est un don inestimable et dont toutes mes œuvres ne peuvent égaler le prix : *Et inveni mihi multam requiem.* (*Ibid.*) Non disait le Prophète royal, je ne puis trouver de proportion entre ce que vos amis, Seigneur, ont fait pour vous, et ce que vous avez fait pour eux : vous les avez rendus heureux, vous les avez beatifiés sur la terre même, et vous avez devancé pour eux les plaisirs et les honneurs du ciel : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus.* (*Psal.* CXXXVIII.) Et comment cela? C'est, répond saint Paul, que les fruits de l'Esprit de Dieu, mûrissent dès cette vie et se multiplient dans les âmes qui lui sont soumises. Et quels sont ces fruits précieux, que la terre ne produit pas, et qui méconnaissent tout autre cultivateur que le Créateur des âmes ? C'est, poursuit ce grand Apôtre, la charité, la paix, la vraie joie de l'âme, la patience, la bonté, la douceur, toutes les qualités qui n'ont rien à craindre de la sévérité de la loi : *Fructus autem spiritus est charitas, pax, gaudium, patientia, bonitas, mansuetudo, adversus hujusmodi non est lex.* (*Gal.*, V.) Voilà ce qu'on ne trouve que dans le service de Dieu, et ce qu'on chercherait en vain dans toutes les promesses et dans toutes les gratifications du monde. Souvent une âme reconnaissante ne soutient qu'avec peine le poids de tant de grâces, auxquelles elle ne peut dignement correspondre : *Rumpebatur autem rete.* (*Luc.*, V.) On a vu des saints se plaindre de ce qu'elles avaient trop de force et trop d'activité. Les uns disaient que c'en était assez, et que leurs mérites restaient trop au-dessous de la magnificence d'un maître si libéral; les autres se croyaient incapables de soutenir de si fortes impressions de la présence de Dieu, et, comme Pierre, prosternés à ses pieds, ils le priaient de se retirer d'eux, c'est-à-dire de diminuer ses consolations, pour les laisser pleurer leurs péchés : *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine.* (*Luc.*, V.)

Vous me direz peut-être que cela est bien loin de votre expérience et que je vous

tiens là un langage fort inconnu ; mais commencez, mes frères, par travailler, comme Pierre, au nom et par la volonté de Dieu : *In verbo autem tuo ;* commencez, comme Pierre, à faire les avances et à vous montrer dignes de ses grâces : *In verbo autem tuo laxabo rete.* Et, comme lui, vous ressentirez les effets d'une puissance et d'une bonté sans bornes, vous recueillerez sur la terre des bienfaits que vous ne pourrez ni mériter ni estimer assez ; mais, quelque grands qu'ils puissent être, ils ne sont qu'un faible prélude et qu'une image bien imparfaite de ce que Dieu nous prépare dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite.

SERMON VII.

SUR LE JEUNE.

Expers undæque cibique
Rore mero lacrymisque suis jejunia pavit.
(Ovid.)

—

Convertimini ad me in toto corde vestro in jejunio (*Joel.*, II.)

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur par le jeûne.

Ce sont les paroles que l'Eglise nous adressera demain dans l'épître de la messe; souffrez que je la prévienne de quelques heures et que je vous les adresse actuellement. Voici le temps qu'elle a consacré dès sa naissance à ce saint exercice de la mortification chrétienne; c'est par où elle dispose ses enfants à célébrer la mémoire de la mort et de la résurrection de leur Sauveur; c'est par où elle prétend exciter, nourrir, fortifier dans leurs cœurs les sentiments de pénitence qui doivent les accompagner à la table de l'Agneau pascal; dans cette intention elle nous avertit avec le prophète de nous convertir à Dieu par le jeûne : *Convertimini ad me in toto corde vestro in jejunio.* Deux sortes d'ennemis s'élèvent contre cette voix salutaire de notre mère. Des hérétiques qui effacent le jeûne du nombre des saintes œuvres, et des chrétiens lâches qui n'ont pas le courage de le pratiquer. Les premiers regardent le jeûne comme inutile à l'âme, et les seconds le regardent comme nuisible au corps. Les premiers enseignent qu'il ne faut pas le pratiquer, et les seconds, sans adopter cette erreur, ne le pratiquent effectivement pas. Prenons la défense de l'Ecriture et de l'Eglise contre les uns et les autres ; faisons voir que le jeûne est très-avantageux à l'âme : première partie de ce discours ; faisons voir, que le jeûne n'est pas préjudiciable au corps : seconde partie de ce discours. L'une établira les motifs d'observer le jeûne, l'autre détruira les prétextes de ne l'observer pas. Commençons par implorer le secours de la sainte Vierge, en disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'Eglise, dans une prière solennelle qu'elle fait réciter à ses ministres au sacrifice de la messe, durant le saint temps du carême, bénit et glorifie l'Etre suprême pour les avantages que sa bienfaisance infinie, qui ne se laisse jamais vaincre par la piété généreuse de ses serviteurs, a attachés à la pratique du jeûne. Qu'il est juste, dit-elle, de vous rendre en tout lieu et en tout temps de très-ferventes actions de grâces, Maître souverain de toute sainteté, Père tout-puissant, Dieu éternel ; à vous, qui, par le jeûne et la mortification de nos corps, réprimez nos péchés, élevez nos âmes vers le ciel, faites descendre sur nous des vertus et des récompenses : *Qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et præmia;* et voilà, mes chers auditeurs, en peu de mots, les fruits du jeûne et ses admirables effets sur nos âmes. Remarquez-les bien, et suivez-moi dans l'explication que j'en vais faire.

Le jeûne réprime nos péchés, c'est-à-dire, efface nos péchés, et de plus les empêche de renaître : *Vitia comprimis.*

Le jeûne dégage notre âme de la terre, et la rapproche de Dieu : *Mentem elevas.*

Le jeûne nous enrichit de toutes sortes de vertus, et de toutes sortes de grâces : *Virtutem largiris et præmia.*

De quelque côté que je regarde la pénitence du chrétien ; soit que je l'envisage comme le moyen de satisfaire à la justice divine pour les péchés passés, ou comme un remède contre les rechutes dans le péché, elle n'a point d'exercices plus efficaces, et plus propres à ces deux effets que le jeûne et l'abstinence. Avez-vous péché, mon frère, dit saint Chrysostome, dans un de ses excellents sermons qu'il a composés sur le jeûne, avez-vous péché ? ayez votre recours au jeûne ; voulez-vous ne pécher plus ? ayez encore votre recours au jeûne : *Jejuna quia peccasti, jejuna ne pecces.*

Et en effet, le jeûne étant une œuvre pénible qui mortifie le cœur et qui abat le corps, il n'est rien de plus propre à apaiser la colère de Dieu et à toucher sa miséricorde. Car comment ce Dieu de bonté pourrait-il jeter les yeux sur un homme sincèrement converti, affligé, exténué par le jeûne, dans le désir de lui plaire, sans qu'il en fût attendri ? Sa justice même, qui est violée et irritée par le péché, ne saurait s'opposer au pardon de celui qui se macère le corps dans le dessein de lui satisfaire. C'est la réflexion que Guillaume de Paris emploie plusieurs fois dans ses ouvrages pour persuader la puissance du jeûne dans la destruction du péché. Que peut prétendre, dit-il, autre chose la justice de Dieu que de punir le péché ? Et n'est-ce pas ce que fait le jeûne en punissant et mortifiant ce corps de péché ? Le jeûne prend donc le parti de la justice de Dieu, en remplit les fonctions et prévient l'exécution de son terrible ministère.

Aussi l'Ecriture est-elle remplie de témoignages authentiques, qui attribuent au jeûne la merveilleuse efficacité d'expier pleinement nos offenses. Tantôt je vois dans

le premier livre des *Rois*, la colère de Dieu irritée par l'infidélité des Israélites, aussitôt apaisée par le jeûne; tantôt je vois le roi Achab, un des princes les plus méchants qui aient paru sur la terre, désarmer la justice de Dieu par le cilice et le jeûne; ici le Prophète-Roi, là les Ninivites; en un mot, tous les exemples de la réconciliation des pécheurs avec Dieu attestent la nécessité et en même temps l'infaillibilité de ce grand remède contre les plaies de nos péchés.

Si le jeûne détruit les péchés passés, il réprime encore les péchés que nous pourrions craindre dans la suite, par la force victorieuse qu'il nous donne pour surmonter toutes sortes de tentations, et pour échapper à toutes sortes de dangers; car si, suivant l'oracle du Sauveur des hommes, il y a une espèce de tentation et une espèce d'esprits tentateurs, qu'on ne peut vaincre que par le jeûne, et qui résistent impunément à toute autre arme : *Non ejicitur nisi per orationem et jejunium* (*Matth.*, XVII); nous ne lisons pas qu'il y en ait qui puissent se soutenir contre une si puissante attaque. De là vient que les martyrs, lorsqu'ils ne pouvaient se fortifier dans le champ des souffrances et de la mort par la communication du corps et du sang de Jésus-Christ, ne voyaient point d'autres armes ni d'autre moyen de vaincre que le jeûne; à la nourriture du corps ils substituaient les aliments de l'âme, ils priaient, ils jeûnaient, et de là ils entraient en lice, assurés de la victoire. Le Fils de Dieu lui-même, remarque saint Ambroise, en avait usé de la sorte, et avait donné à ses disciples le modèle de cette industrie militaire dans les combats de la foi. Car, comme l'a fort bien observé ce Père, avant que d'aller combattre contre la malice des démons et contre la cruauté des hommes animés par le démon, il se retira dans le désert et se fortifia par un jeûne très-sévère et très-long: *Pugnaturus, longo se armavit jejunio*. Le jeûne, poursuit ce saint docteur, fut pour ainsi dire la forteresse où il se défendit, le rempart de sa vertu, le trophée de sa sainteté: *Jejunium scimus esse Dei arcem, Christi castra, sanctitatis trophæum*. Le Fils de Dieu avait-il besoin de ses armes pour terrasser le père du mensonge? Non, sans doute. Mais nous avions besoin de son exemple, pour apprendre par un argument et une conséquence sans réplique la nécessité et l'utilité du jeûne dans la défense de nos âmes contre le péché. Que de puissants adversaires ne faut-il pas mettre à nos pieds pour survivre au combat et jouir des fruits de la victoire? Le monde nous attaque au dehors, la chair est un ennemi domestique qui nous trahit au dedans : le démon est un lion furieux qui rugit de colère, selon l'expression de saint Pierre, et qui ne respire que l'occasion de nous dévorer. Placés loin de notre patrie, nous combattons pour y entrer; et, battus par la tempête, nous essayons de gagner le port; mille obstacles nous repoussent, de puissants ennemis nous en défendent l'entrée et nous renvoient dans les gouffres de l'Océan. Quel remède, demande saint Basile, ce grand ami, cet illustre défenseur du jeûne, qu'il recommandait si bien et qu'il pratiquait encore mieux, quel remède contre des obstacles si multipliés? Le moyen de résister à tout cela et de surmonter tout cela? Ah! mes frères, répond ce Père, le jeûne fournit aux guerriers les armes les plus invincibles, c'est lui qui exerce et qui fortifie les athlètes, qui donne la force de vaincre et qui assure les succès de la guerre sainte : *Jejunium fortibus viris munimentum et arma certantibus exercitatio, in bellis fortitudinem affert*. Oui, c'est la doctrine des Pères, c'est la pratique des saints; nos jeûnes sont nos remparts et nos retranchements, nos pénitences sont nos défenses, nos abstinences un mur inpénétrable à nos ennemis invisibles.

Mais comment le jeûne élève-t-il l'âme vers le ciel? car c'est là une autre qualité que j'ai marquée, et dont je dois vous rendre compte, *Mentem elevas*. C'est, mes chers auditeurs, par une raison toute contraire à celle que nous apporte le Fils de Dieu pour nous détourner de la crapule et des débauches de la table; car, si l'âme, comme nous en avertit cet Homme-Dieu, et comme l'expérience ne nous l'apprend que trop, s'appesantit et se courbe vers la terre par ces damnables excès : *Attendite ne graventur corda vestra in crapula* (*Luc.*, XXI); il s'ensuit évidemment que le jeûne nous garantit et même nous guérit de cet appesantissement fatal; or, il ne peut nous en guérir, sans nous relever et sans rendre à notre âme sa première agilité, qui la porte si naturellement et si invinciblement vers son auteur, dès qu'elle ne s'enchaîne pas elle-même par des attachements indignes de sa sublime origine. Aussi est-ce par le jeûne que les saints se sont approchés de Dieu, que leur esprit s'est ouvert aux mystères de la puissance et de la profonde sagesse de Dieu. Après quarante jours de jeûne, Moïse est fait dépositaire de la loi de Dieu. Il s'approche de cet Etre inaccessible; et Dieu, tout invisible qu'il est aux yeux des mortels, semble, selon l'expression de saint Paul, être devenu visible pour lui: *Invisibilem tanquam videns sustinuit*. (*Hebr.*, XI.) Après quarante jours de jeûne, Elie est instruit des desseins de Dieu et de la marche de son adorable providence. Daniel apprend le temps de l'Incarnation du Fils de Dieu, en suppute les semaines et les années parce que par un jeûne sévère et durable il a mérité le don de l'intelligence et des visions célestes: *Posuisti cor tuum ad intelligendum, ut te affligeres in conspectu Dei tui exaudita sunt verba tua*. (*Dan.*, X.)

Il y a plus encore. Car le jeûne engendre et nourrit un grand nombre de vertus, *Virtutem largiris*. Et quelles sont-elles ces vertus, enfants et fruits heureux de ce saint exercice? D'abord; la mortification, qui en est évidemment inséparable, et qui en devient le fruit comme elle en a été le principe,

car l'esprit de mortification enfante le jeûne, et le jeûne entretient et fortifie l'esprit de mortification. Un homme détaché de son propre corps par le jeûne, se détachera plus aisément des autres choses de la terre : voilà l'esprit d'abnégation, l'esprit de détachement, l'esprit de pauvreté. Un homme qui s'afflige soi-même, pour peu qu'il soit raisonnable et conséquent, ne refusera pas les afflictions que Dieu lui envoie : voilà l'esprit de résignation, de soumission, de conformité à la volonté de Dieu. Un homme qui se fait souffrir lui-même, ne peut sans contradiction et sans un caprice blâmable, refuser de souffrir quelque chose de la part des autres : voilà l'esprit de patience. Un homme qui, en se privant d'une juste nourriture, se fait en quelque sorte injure à lui-même, ne s'irritera pas aisément et ne prendra pas feu pour venger quelques légères injures qu'il reçoit de ses frères; voilà l'esprit d'union et de paix. Un homme qui efface ses péchés par le jeûne, et qui par le jeûne se préserve du péché, s'unit à son Dieu et son Dieu s'unit à lui; voilà l'esprit de charité, et, par conséquent la plénitude de la loi et de toutes les vertus du chrétien.

Mais la mère de tant de vertus est aussi la mère de toutes sortes de grâces : *Virtutem largiris et præmia.* C'est dans son sein fertile et bienfaisant, que le peuple de Dieu a cherché tant de victoires; c'est dans son sein qu'ont germé tant de lauriers qui ont ceint le front des héros chrétiens ; c'est dans son sein que les apôtres ont cherché le succès de leurs travaux, la bénédiction du ciel, la conversion de tous les peuples de l'univers. Là, comme à un terme sacré et inviolable, se sont arrêtés les ravages de la peste, les dégâts de la famine, les fureurs de la guerre, les maux les plus rapides dans leur course, les plus opiniâtres dans leur cause, les plus funestes dans leurs effets. Et c'est par cette raison, c'est-à-dire en considération de cette universalité de dons et de grâce attachée à la pratique du jeûne, que j'aurais pu vous annoncer ce saint exercice de la pénitence chrétienne comme aussi avantageux à la conservation de nos vies et de nos corps, qu'à la sanctification et au salut de nos âmes. Vous voyez tout cela, reprend saint Athanase en faisant une longue énumération de toutes sortes de biens et d'avantages, et en voyant tout cela que voyez-vous, sinon les effets admirables du jeûne : *Vide quid faciat jejunium.* Eprouvez-le par vous-même et dans vous-même ; demandez à Dieu tout ce qu'il vous plaira d'utile et de raisonnable : le bien de l'âme et le bien du corps ; la délivrance d'un mal, la concession de quelque bienfait ; demandez-le par le jeûne pratiqué avec un esprit chrétien, c'est-à-dire, pratiqué avec ferveur, avec piété, avec une sainte confiance, et vous verrez quels sont les fruits et les récompenses du jeûne : *Vide quid faciat jejunium.*

Vous croyez, vous reconnaissez cette vérité, mes chers auditeurs, et vous ne sauriez la méconnaître sans vous élever contre les livres saints, les témoignages des Pères, l'histoire de tous les siècles. Vous voyez les fruits du jeûne, et vous êtes bien tentés de les cueillir; mais il en coûte, dites-vous : et à quoi ne faut-il pas se réduire pour en jouir? Les ronces et les épines en défendent l'approche, et en rendent la recherche bien pénible et bien odieuse ; il faut que le corps se sacrifie pour l'esprit : l'homme acquiert à la vérité la rémission de ses péchés, la force contre le péché, l'élévation et la sublimité de son âme, une riche collection de vertus et de grâces; mais il acquiert tout cela par la destruction de son corps, c'est-à-dire par la destruction de la moitié de soi-même; car le jeûne affaiblira le corps, le dérangera et le fera périr : et, s'il obtient quelquefois pour lui quelque grâce passagère, il n'en est pas moins un principe certain de sa ruine. Fausse persuasion, autant ennemie de la vérité qu'elle est ennemie du jeûne. Je vous en découvrirai l'illusion dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Saint Grégoire de Nysse en traitant de la nature et des effets du jeûne, remarque qu'aucun prétexte, quel qu'il puisse être, ne peut légitimement en dispenser les chrétiens; parce que, dit ce Père, quelque pénible que soit le jeûne, quelque effet qu'il ait sur le corps et sur la constitution de l'homme, il est toujours vrai, qu'il ne porte pas la sévérité jusqu'à nous crucifier avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, ce qui devrait néanmoins être une chose désirable aux disciples et aux enfants de Jésus-Christ. *Labor quidem est in jejunando, sed nondum pro Jesu crucifixi sumus.* Mais, pour adoucir un peu cette morale, qui malgré votre piété et votre foi, pourrait vous paraître un peu trop austère, je veux bien épargner l'attachement que vous avez à votre corps et le laisser subsister. Et pourquoi cela? C'est que sans cesser d'aimer votre corps d'un amour honnête et raisonnable, vous pouvez néanmoins aimer le jeûne; et pour vous en convaincre, j'établis trois propositions, que je vous prie de bien remarquer.

Le jeûne (j'entends un jeûne sage et raisonnable, tel que l'Eglise le prescrit et tel qu'il est en usage chez les fidèles), le jeûne, dis-je, n'ôte point au corps les forces nécessaires à ses opérations et à sa correspondance aux volontés de l'âme.

Le jeûne ne dérange pas la santé.

Le jeûne n'altère pas le tempérament. Je sais qu'en tout cela il peut y avoir des exceptions, et qu'il y en a : mais les exceptions supposent des vérités générales, et nous allons voir que celles-ci le sont.

Le jeûne n'ôte point au corps les forces nécessaires à ses opérations; puisqu'il n'empêche pas l'exécution des devoirs les plus laborieux, les plus pénibles. Si vous en doutez, jetez les yeux sur ces campagnes ensanglantées où tant de héros juifs et chrétiens combattent les ennemis du Seigneur;

vous verrez que pour s'être disposés à la victoire par le jeûne le plus rigoureux, ils ne combattaient ni avec moins de valeur ni avec moins de succès. Jetez les yeux sur toutes les plages de la terre; voyez le monde converti à Jésus-Christ: les idoles renversées, les temples abattus, la superstition confondue, la puissance humaine anéantie, l'âme et le cœur des hommes changés en une autre âme et en un autre cœur : tout cela ne s'est pas fait sans de grands travaux et sans de grandes fatigues ; et cependant comment vivaient-ils et comment se nourrissaient-ils ces hommes chargés d'un si grand ouvrage? Demandez-le à saint Paul; il vous l'apprendra : la faim et la soif leur servaient de nourriture, comme la nudité et le froid leur servaient de vêtement : *In fame et siti, in frigore et nuditate.* (II *Cor.*, XI.) Jetez les yeux sur ces religieux d'une vie si pénitente et si sévère, qu'on a osé l'accuser d'indiscrétion et de cruauté ; et vous verrez que la petite quantité d'herbes et de légumes, dont ils se nourrissent, leur donne assez de force pour chanter nuit et jour les grandeurs de l'Eternel; pour passer de l'oraison au travail des mains, pour supporter les plus grandes et les plus effrayantes austérités. Jetez les yeux sur tant de pauvres ouvriers, sur tant de laboureurs nécessiteux, qui ont à peine du pain, et dont la plus abondante réfection est encore plus frugale que votre jeûne: vous verrez que pour manger peu ils n'en travaillent pas moins, et que leurs forces sont bien supérieures à celles de ces homme opulents, qui dans de longs festins boivent l'oubli de l'indigence et de la misère : et de tout cela vous concluerez que, si le jeûne affaiblit les passions, s'il attaque le germe des vices, s'il ébranle le règne de la concupiscence, il respecte les forces nécessaires au corps, et le conserve en état de servir les volontés de l'esprit.

Le jeûne ne dérange pas la santé, puisqu'il ne cause pas de maladie. Je sais que quelques saints ont porté le jeûne à des excès que leur sainteté même ne justifie pas : mais il est inouï, ou du moins extrêmement rare, que l'observation du jeûne de l'Eglise ait causé quelque dommage à cette santé que nous ménageons tant quand il s'agit de servir Dieu, et que nous ménageons si peu quand il s'agit de servir le monde, de servir nos appétits, nos convoitises, nos sensualités. Or, reprend saint Léon, ce sont ces ménagements même, ces ménagements si ennemis de l'abstinence et du jeûne, qui nous empoisonnent, qui nous attirent une foule d'incommodités et de maladies. Il n'en est que trop de preuves, ajoute ce Père ; et plût à Dieu que l'expérience n'en fût pas journalière. Combien de jeunes libertins l'attachement immodéré aux aliments n'a-t-il pas énervés au printemps de leurs plaisirs, et quelles impressions funestes cet attachement ne fait-il pas dans tous les âges sur la santé des hommes! *Quotidiano experimento probatur, quod delectatio edendi etiam corporum contraria sit saluti.*

Les pages du roi Nabuchodonosor étaient traités avec toute l'opulence et toute la délicatesse qui régnaient à la cour d'un si grand prince. Daniel et ses trois compagnons ne buvaient que de l'eau et ne mangeaient que des légumes. Cependant leur santé était tout autrement affermie et tout autrement marquée sur leurs visages et sur tout l'extérieur, que celles de ces enfants de délices et de bonne chère : *Apparuerunt vultus eorum meliores et corpulentiores præ omnibus pueris qui vescebantur cibo regio* (*Dan.*, I.) On croirait que ce fut un miracle si ce phénomène ne se reproduisait encore aujourd'hui par différents exemples, et si dans le jeûne et dans la plus grande frugalité il n'y avait encore aujourd'hui plus de santé que dans l'abondance et la satiété. Sur quoi saint Athanase a remarqué que le jeûne guérissait les maladies et rendait la santé au corps affaibli et accablé sous le poids des aliments, en tarissant les humeurs nuisibles et trop abondantes, pour donner aux esprits vitaux plus d'activité et plus d'ordre : *Vides quid faciat jejunium? morbos sanat, distillationes corporis exsiccat*; et saint Jérôme en parlant d'un ancien solitaire a cru pouvoir dire que l'abstinence lui paraissait une nourriture réelle, et le jeûne un véritable aliment : *Inediam habuit pro refectione.*

Chose étonnante ! nous ne lisons pas, que je sache, dans toute l'histoire des anciens solitaires, de ces prodiges de jeûne et d'abstinence, qu'aucun d'eux ait été malade. Ils étaient sans médecin, sans pharmacie, sans hôpital, sans lit; mais ils étaient sobres, et leur sobriété leur tenait lieu de tout cela, ou plutôt elle les affranchissait et les délivrait de tout cela. Semblables aux Israélites dans le désert, il ne se trouvait point d'infirme dans ces admirables légions de pénitents : *Et non erat in tribubus eorum infirmus.* (*Psal.* CIV.) Mais, me direz-vous, et c'est le prétexte le plus ordinaire et le plus plausible qu'on fasse valoir contre l'usage du jeûne, le jeûne n'attaque pas à la vérité la santé de front et à force ouverte comme les excès et la débauche ; mais c'est un ennemi caché, qui altère le tempérament, épuise peu à peu les ressources de la nature, et empêche l'homme d'arriver à une heureuse vieillesse.

Erreur, mes frères, encore une fois erreur très-sensible et manifestement opposée à l'expérience. Paraissez pour la réfuter, Augustin, Jérôme, Athanase, Grégoire de Nysse et tant d'autres, dont les ouvrages et la vie n'ont respiré que la pratique et l'amour du jeûne. A quel âge avez-vous quitté le séjour de la mortalité pour changer la terre contre le ciel? Quand la nature épuisée a souhaité elle-même le moment de sa dissolution. Et vous, Macaire, Paphnuce, Hilarion, Zosime, Antoine et tant d'autres, souffrez que nous allions encore un moment nous instruire dans vos vastes déserts, dans vos sombres forêts, dans vos profondes cavernes. Quel spectacle, que cette troupe de respectables vieillards, qui attendent en paix sur le bord

de leur fosse la fin d'un siècle de vie, et de quelle vie! Je vois entre autres un Paul, qui à l'âge de cent treize ans mesure encore le cours du soleil par ses austérités et par ses oraisons. Grands du monde, vous mourez tous les jours dans l'aurore de vos années, vous réservez un corps soigné et chéri avec excès pour un âge qu'il ne verra jamais. Voici un homme, dit saint Jérôme, auquel un palmier a fourni par ses feuilles et ses fruits le vêtement et la nourriture : *Cibum et vestimentum ei palma præbebat.* Il ne buvait que de l'eau claire et n'avait d'autre vase que le creux de sa main, tandis qu'on vous sert dans des vases précieux les liqueurs les plus rares, les plus exquises : *Vos gemma bibitis, ille naturæ concavis manibus satisfecit.* Mais comparez ses forces avec les vôtres, sa santé avec la vôtre, la longueur de sa vie avec celle de la vôtre : et vous verrez que le jeûne est un bien que l'abondance et l'excès ne renferment pas; vous vous convaincrez sans peine que dans le rocher creux qu'habitait ce célèbre solitaire, il y avait des aliments en quantité très-suffisante, et un approvisionnement plus heureusement assorti que celui que vous chercheriez dans ces palais somptueux dont les murs disparaissent sous l'or et le marbre : *Libet interrogare eos, qui domos marmoribus vestiunt, huic seni quid unquam defuit?*

Or, mes frères, si un jeûne aussi rigide et aussi extraordinaire que celui de ces grands serviteurs de Dieu, ne leur a point ôté les forces nécessaires à leurs fonctions et à leurs saintes œuvres, s'il n'a pas dérangé leur santé, s'il n'a pas altéré leur tempérament; que sera-ce d'un jeûne aussi modéré et aussi doux que celui que l'Eglise d'aujourd'hui exige de ses enfants? Ce n'est pas que ce jeûne même ne puisse avoir encore ses modifications et ses exceptions à l'égard de certaines personnes, dont la santé, la situation, le travail, demandent un traitement particulier; mais c'est à nous, mes frères, à ne pas nous flatter là-dessus, et à ne pas permettre qu'on nous flatte. Je ne sais comment faire, ni comment m'y prendre, disait à ce sujet un grand maître de la vie chrétienne et toujours sagement éloigné des extrêmes, je ne puis me refuser tout aliment, parce qu'il faut me soutenir et vivre : *Abjicere omnia non licet, quia natura sustentanda est* (*Imit. Christi*, l. III, c. 26), et d'un autre côté je crains de m'accorder quelque chose de trop et de violer la loi de mon Dieu : *Requirere autem superflua lex sancta prohibet.* Que faire donc, poursuit-il, et à qui recourir pour lever mes doutes et pour guérir mes perplexités? Aux ministres de l'Eglise, aux pères de mon âme, à des hommes sages, pieux, éclairés; mais surtout à vous, ô mon Dieu, qui connaissez ma faiblesse et ma force, ce dont j'ai besoin et ce dont je puis me passer; c'est à vous à m'instruire et à me conduire par la main pour m'empêcher d'excéder d'un côté ou de l'autre : *Inter hæc manus tua me doceat et regat, ne quid nimium fiat.*

SERMON VIII.

SUR L'AUMONE.

Quique sui memores alios fecere merendo :
Omnibus his nivea cinguntur tempora vitta.
(*Æneid.*, VI.)

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula. (*Luc.*, XVI.)

Employez les biens de ce monde à vous faire des amis qui puissent vous recevoir dans les tabernacles éternels, lorsque vous aurez cessé de vivre sur la terre.

Y a-t-il dans l'Evangile une parabole plus intelligible, plus simple dans son application et dans sa morale, que celle par laquelle le Fils de Dieu nous apprend à partager nos biens avec nos frères indigents, à nous faire des amis par la dispensation de cette substance terrestre que nous faisons servir si souvent au péché, et qui par l'attachement excessif que nous y avons, devient pour nous une espèce d'idole sacrilége? *mammona iniquitatis.* C'est ce dieu de l'intérêt, et en même temps ce dieu d'iniquité, qui doit être sacrifié à une amitié dont l'acquisition est si importante pour nous, puisqu'elle doit préparer nos siéges dans les tabernacles des saints, quand la terre échappera à nos usages et à nos yeux. Quelque grands, quelque puissants que nous soyons en ce monde, nous ne pouvons être recueillis dans cette sublime demeure que par l'entremise de quelques protecteurs accrédités auprès de Dieu et constitués dispensateurs de ses bienfaits. Ces protecteurs, mes frères, ce sont les pauvres; ces pauvres prosternés aujourd'hui à nos pieds, et peut-être bientôt placés sur nos têtes. Ce sont là les amis qu'il s'agit de captiver par des biens enlevés à la vanité et au crime : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* Vous comprenez que c'est de l'aumône que je vais vous entretenir. Voyons d'abord combien il est indispensable de la faire; considérons ensuite combien il est consolant de la faire; concluons enfin par examiner combien il est avantageux de la faire. L'obligation de faire l'aumône, le doux sentiment qui accompagne l'aumône, la récompense qui paye et qui couronne le saint et charitable exercice de l'aumône : voilà ce que je me propose de démontrer dans les trois parties de ce discours. Que le Dieu de toute charité et de toute bienfaisance bénisse aujourd'hui mon ministère en faveur des pauvres; et qu'à la pompe de l'éloquence humaine il substitue des paroles pleines de sentiment et de fruit. Je demande ses lumières par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Augustin, écrivant sur le chapitre XVI de saint Luc, remarque que la destinée redoutable du mauvais riche dont il est parlé en cet endroit de l'Evangile, ne doit absolument être attribuée qu'à son insensibilité et à son indifférence envers les nécessités et les souffrances des indigents. Car est-il dit, demande ce Père, que cet homme opulent s'était enrichi par des biens

illégitimement acquis? Est-il dit qu'il s'était fait l'oppresseur de l'innocence, et que ses grands biens étaient le fruit de ses concussions? Est-il dit qu'il fût un libertin de profession qui eût déclaré la guerre aux choses saintes, ou enfin un voluptueux qui eût sacrifié à d'infâmes désirs? Non, il n'était rien de tout cela, ou du moins l'Écriture ne nous rapporte rien de tout cela. Mais c'était un homme puissamment riche, qui vivait dans l'opulence et dans la satiété, tandis que d'autres hommes périssaient à sa porte, et que ses yeux refusaient de s'ouvrir sur les malheurs de l'indigence, dont les victimes gémissaient sous les fenêtres de sa maison. Voilà, conclut saint Augustin, quel fut le crime du mauvais riche, et le titre de sa condamnation aux supplices de l'enfer : *Non ideo damnatus est quod aliena tulerit, sed quod egenti pauperi sua non tribuerit.* Et, en effet, mes chers auditeurs, ne pas nourrir ceux que Dieu nous a chargés de nourrir, employer à d'autres usages ce que Dieu a destiné pour être la subsistance des pauvres, c'est la violation d'un dépôt précieux; c'est, suivant l'expression de saint Ambroise, une espèce d'homicide qui élèvera la voix jusqu'au ciel, et que Dien écoutera comme il a écouté la voix du sang d'Abel : *Si non pavisti, occidisti.*

Mais est-il bien vrai que Dieu nous a chargés de la sustentation de nos frères, et que la même Providence qui nous a distingués d'eux par une portion plus ample de possessions et de jouissances, leur a donné un droit incontestable sur ces mêmes possessions, droit que rien ne peut aliéner, droit qu'on ne peut contester, droit que rien ne peut compenser? Ah! mes frères, si ce droit n'existait pas, que deviendrait la bonté de Dieu, qui aurait laissé sans secours et sans subsistance un si grand nombre d'individus parmi ses plus excellentes créatures; si, comme dit l'*Ecclésiastique*, il n'avait confié à tous les hommes le soin de leur prochain? *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* (*Eccli.*, XVII.) Que deviendrait la sage conduite de Dieu dans la distribution de ses dons, si en accordant aux uns de quoi étaler la prodigalité et la profusion, il avait prétendu que les autres manquassent du nécessaire? Que deviendrait la sainteté de Dieu, si, excluant les pauvres de l'assistance des riches, il autorisait par là le luxe de ceux-ci et le désespoir de ceux-là? Que deviendrait enfin la première et la plus essentielle des lois du christianisme, cette loi de charité et d'union entre les enfants d'un même Dieu, si le chrétien pouvait, sans être criminel, fermer son cœur aux besoins de ses frères, et retirer son bras tandis qu'il n'a qu'à vouloir l'étendre pour les délivrer, pour les conserver? Concluons donc, reprend admirablement saint Chrysostome, concluons que tout ce qui n'est pas nécessaire aux riches appartient nécessairement aux pauvres; que tout ce qui nous devient superflu, cesse dès lors d'être à nous, non pas sans doute par un défaut de propriété qui pût donner à l'indigent le droit de s'en emparer, mais par le devoir que Dieu nous fait de le donner nous-mêmes, de nous en dépouiller nous-mêmes: *Tibi superflua sunt, sed pauperes clamant : Nostrum est quod effunditur.* Voilà, mes frères, ce que nous crient ces pauvres, dont les voix plaintives retentissent à nos oreilles, non pas peut-être toujours sans quelque impatience de notre part et sans quelque soulèvement secret contre leur importunité; appliquons-nous à bien concevoir le sens de leur plainte, et, au lieu de nous attacher aux différentes lamentations, que la nécessité, toujours éloquente, leur suggère pour nous toucher, persuadons-nous qu'ils ne font que réclamer ce qui leur appartient, et ce que la Providence a arrêté pour leur être distribué par nos mains : *Tibi superflua sunt, sed pauperes clamant : Nostrum est quod effunditur.* Mais quel est ce superflu dont nous sommes redevables aux pauvres, et de l'administration duquel nous rendrons à Dieu un compte sévère? C'est sur quoi il y aurait un discours bien étendu à vous faire. On convient aisément qu'il faut donner le superflu aux pauvres : mais où est-il ce superflu, et qui est l'homme qui convienne d'en avoir beaucoup? A nous entendre tout est nécessité pour nous; et bien loin d'avoir de quoi donner aux autres, à peine avons-nous de quoi suffire à nous-mêmes : mais quittons pour un moment le préjugé de l'erreur, et considérons les choses sous la conduite d'une raison calme et saine. Que de superflu ne trouverons-nous pas, et dès lors que de richesses pour les pauvres! Que de superflu dans ces trésors qu'entasse non-seulement l'homme avare et stupidement asservi à de viles possessions, mais encore l'homme excessivement inquiet et toujours occupé de l'avenir, qui pourvoit à tout et ne jouit de rien! Que de superflu dans ces commodités étudiées, ces délicatesses raffinées qui sont bien plutôt les fruits de la mollesse, que des aisances raisonnables! Que de superflu dans ces plaisirs entassés sans mesure, et qui à force de se remplacer n'ont plus de quoi se faire goûter! Que de superflu dans l'éclat où paraît un homme qui s'exagère ou sa dignité ou sa naissance, et qui, pour se montrer tel qu'il se croit, immole à son ambition tout ce qu'il possède : delà que de pain enlevé aux pauvres dans ces brillants et pompeux équipages, dans ces appartements meublés avec une magnificence déplacée, dans ce grand nombre de domestiques dont les habillements annoncent la vanité du maître! Hommes nécessiteux et indigents, mortels courbés sous l'infortune et la misère, que de prétentions, que de titres n'avez-vous pas sur tout cela; titres et prétentions signés de toute l'autorité d'un Dieu! Que de plaintes n'êtes-vous pas fondés à faire contre la prodigalité de vos frères; que de raisons n'avez-vous pas à faire valoir contre leur indifférence et leur stérile abondance! *Tibi superflua sunt, sed pauperes clamant : Nostrum est quod effunditur.* Mais, en attendant que

votre Dieu et le leur revendique en votre nom, et réclame les biens qu'il leur a distribués avec tant de libéralité, ils sont déjà punis en ce monde de l'insensibilité qu'ils témoignent à vos besoins ; car en jouissant de leurs possessions dans toute leur étendue, ils n'en jouissent pas ; en vous privant de leur assistance, ils se privent eux-mêmes du sentiment le plus doux et de la satisfaction la plus pure que l'homme, et surtout l'homme chrétien, puisse retirer de l'usage de ses richesses. C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le prix essentiel et inséparable de la vertu, c'est la vertu elle-même. Le trésor des Indes vaut-il le sentiment d'une bonne action? Ce que l'homme goûte et éprouve en lui-même, lorsque sa conscience lui présente le souvenir d'une œuvre honnête, peut-il se payer, peut-il se compenser? Mais de toutes les vertus qui laissent sur leur passage ces vestiges heureux dans les cœurs, il n'y en a pas qui produise une sensibilité aussi vive, un contentement aussi raisonnable et aussi noble que la bienfaisance. Les actions les plus parfaites et les plus précieuses de l'homme chrétien ne se conservent que dans le souvenir de Dieu; renfermées dans la conscience de celui qui les fait, elles attendent, pour recevoir la couronne, le jour de l'immortalité. L'homme charitable, outre ses droits sur le bonheur de l'avenir, goûte dès à présent le fruit de sa sainte libéralité : le plaisir d'avoir essuyé une larme, recueilli un soupir, fait cesser une nécessité extrême, prévenu un désespoir; ce plaisir dilate son cœur autant que celui de l'avare se rétrécit par le sentiment de l'intérêt; la jouissance des plus amples possessions n'égale pas dans son estime celle d'un acte de bienfaisance. L'effet de cette aimable vertu, suivant la réflexion de saint Grégoire de Nazianze, est d'élever l'homme vers la divinité, et de le rapprocher, tout débile et tout mortel qu'il est, de l'excellence et de la sublimité du souverain maître du monde. Embrasser ses semblables par les soins d'une charité active et étendue, envoyer des secours dans le sein de l'indigence, réparer les fautes de la fortune ou de la nature, voilà, dit ce saint docteur, ce qui semble égaler, pour ainsi dire, l'homme à son créateur; et c'est là une espèce de satisfaction, une espèce de gloire qu'il partage avec lui, et qu'il ne partage qu'avec lui : *Nihil tam divinum habet homo quam de aliis posse bene mereri.* Car n'est-ce pas ce grand Dieu qui, suivant l'expression du Prophète, remplit de sa bénédiction tous les êtres qui vivent? N'est-ce pas lui qui nourrit le pauvre dans sa cabane et le roi sur son trône? N'est-ce pas lui qui se déclare le père de l'orphelin et le protecteur de la veuve? Or c'est là précisément le modèle d'un homme bienfaisant, devenu en quelque sorte, comme dit encore le même saint Grégoire, devenu le Dieu du pauvre, puisqu'il devient à son égard la main de Dieu, l'instrument de Dieu, le ministre de la bienfaisance de Dieu : *Fac calamitoso sis Deus, Dei misericordiam imitando.* De là vient que le Prophète royal nous peint avec tant de force le bonheur de l'homme charitable, surtout de celui qui, à l'activité de son zèle, joint encore le discernement et l'intelligence pour distinguer les vrais besoins de ceux qui en ont l'apparence, pour ne pas oublier une pauvreté timide et modeste en faveur d'une mendicité déclarée; qui sait remplir des mains qui n'osent pas s'étendre pour recevoir, et prévenir des demandes plus accablantes que la nécessité même : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (*Psal.* XIV); qui, dans un état de prospérité et de santé, évalue les malheurs de l'indigence, surtout lorsque, alliée avec les infirmités et les souffrances, elle s'empare dans toute sa rigueur des victimes que la Providence lui abandonne; qui se plaît à s'attendrir à la vue de ces spectacles, où les disgrâces de la nature et de la fortune sont entassées les unes sur les autres, où parmi des troupes de nécessiteux condamnés à une pauvreté commune à tous, l'un est attaché à un lit de douleur, l'autre privé de la puissance de transporter un corps dégradé; celui-ci sans main, celui-là sans parole, un troisième qui, par la perte de la vue, anticipe sur les ténèbres du tombeau. Un homme vivement touché d'un tableau si composé de malheurs, sait estimer la charité, il sait la goûter et sentir en lui-même toute l'excellence de ses charmes : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* On voit des âmes éprises des plaisirs du siècle se répandre tout entières dans les spectacles bruyants d'une joie folâtre, s'épanouir dans la salle dispendieuse d'un opéra, et n'y trouver rien de trop précieux : décorations, acteurs, musique, il faut que rien ne soit épargné pour rendre le coup d'œil magnifique. Conduisez ces mêmes hommes, si pourtant vous pouvez les y engager, conduisez ces hommes dans des hôpitaux excessivement peuplés de misérables, où l'on voit des moribonds plus pressés qu'ils ne doivent l'être dans les sépulcres, confondre leur haleine et précipiter la mort des tristes compagnons de leur calamité; conduisez-les dans les cabanes, où des malades infectés de quelque contagion, et quelquefois des familles entières, attendent sur la terre ou la paille le trépas qui doit finir leur misère ; vous trouverez ces hommes, d'ailleurs si sensuels et si vifs, insensibles à tout cela, être surpris même qu'on puisse en être touché, et au sortir de là ne conserver aucune impression d'une vue si attendrissante. Des âmes de ce caractère peuvent-elles éprouver quelque sensibilité honnête, et y a-t-il quelque affection digne d'un être raisonnable qui puisse germer dans un cœur de cette trempe? Lavia dans une fatigue et une altération extrêmes, ne put se résoudre à boire un verre d'eau, parce que son peuple en manquait, et que ses soldats souffraient la même soif que lui :

il la répandit et en fit une espèce de sacrifice à la calamité publique. Une âme bien faite ne sait pas jouir tandis qu'elle voit l'indigence à ses côtés, et ne peut concentrer son bonheur en elle-même; elle croirait dérober à la possession du prochain tout ce qu'elle déroberait à la charité : elle ne se voit élevée au-dessus des autres que pour découvrir les indigents de plus loin, et ne compte ses propres avantages que sur le nombre des malheureux qu'elle soulage, ou des heureux qu'elle fait : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* Mais quelque exquis que soit ce sentiment par lui-même, il s'exalte encore par la vue de l'immortalité; car c'est là que Jésus-Christ renvoie les espérances de l'homme charitable : *Ut recipiant vos in æterna tabernacula.* (*Luc.*, XVI.) Je ne mettrai qu'un moment à prouver cette troisième proposition de mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une belle expression de saint Ambroise, écrivant sur l'excellence et les fruits de l'aumône, que le bien distribué aux pauvres est le seul qui accompagne l'homme au sortir de ce monde, le seul bien qui lui reste et qui lui demeure irrévocablement attaché, lorsque tous les autres lui sont enlevés et que ses plus vastes possessions se resserrent dans la mesure étroite du tombeau : *Sola misericordia comes est defunctorum.* Aussi toutes les fois que le Sauveur du monde nous parle des titres qui peuvent se transmettre au delà du trépas, et servir en quelque sorte de prescription contre les prétentions de la mort, c'est toujours la miséricorde et la bienfaisance qu'il désigne; car pour vous rappeler ici les différentes manières dont il s'est exprimé sur ce sujet : tantôt c'est le bien fait à notre prochain qui doit être la règle du bien qu'il veut nous faire lui-même; tantôt c'est la miséricorde exercée envers nos frères qui devient le gage de celle qui sera exercée envers nous; tantôt c'est un simple verre d'eau qui attend et qui reçoit un payement digne d'un Dieu; tantôt c'est lui-même qui paraît tout à coup revêtu des bienfaits que nous aurons repandus sur les hommes, qui se dit chargé de la reconnaissance et qui publie à la face de l'univers assemblé, que c'est lui dans la personne des pauvres que nous avons nourri dans la faim, abreuvé dans la soif, vêtu dans la nudité. Voilà, mes chers auditeurs, comme se perpétuent les fruits de la miséricorde, et comme ils échappent au naufrage général et inévitable de toutes les possessions terrestres : vertu fidèle, dont les espérances ne se démentent pas, et qui donne aux choses les plus viles et les plus corruptibles un prix que le temps n'altère pas, que la mort n'enlève pas : *Sola misericordia comes est defunctorum.* Quand l'avarice armée par l'impiété exigea de saint Laurent les trésors de l'Eglise de Rome, qui avaient été entièrement employés au soulagement des pauvres, le saint martyr ne fit pas difficulté de dire au tyran que ces trésors n'avaient pas été aliénés, et que malgré la distribution qui en avait été faite, ils subsistaient dans toute leur valeur et dans toute leur étendue. Il assembla ensuite une multitude prodigieuse de pauvres, et le persécuteur avide attendant avec impatience le moment de s'emparer d'une grande somme d'argent, le saint ne lui fit d'autre réponse en lui montrant cette armée de pauvres, sinon que c'étaient là les dépositaires des trésors de l'Eglise, que de leurs mains ces trésors passaient dans le royaume des cieux, qu'ils y étaient mêlés et confondus avec les trésors de Dieu même : *Pecuniam quam quæris in cœlestes thesauros manus pauperum deportaverunt.* C'est ainsi que, paraissant un jour devant Dieu, nous pourrons, au lieu de ces biens volages qui périssent avec l'usage de ce monde, nous pourrons, dis-je, assembler devant son trône nos œuvres de miséricorde et faire un consolant étalage des pauvres que nous aurons nourris, des malheureux que nous aurons assistés, des malades que nous aurons soulagés, des orphelins que nous aurons protégés, des veuves que nous aurons défendues. Car quelque usage que fassent les pauvres des aumônes que nous leur accordons, quelle que soit ensuite la destinée de ces pauvres relativement à la vie future, le dépôt de nos aumônes subsiste dans la maison de Dieu; c'est lui qui s'en est chargé, il s'en est rendu responsable, rien ne périt entre ses mains. Il est lui-même cet ami si important et si nécessaire qui doit nous placer dans les tabernacles éternels; aucun de ceux auxquels nous aurons fait du bien ne s'y trouvât-il pour nous recevoir, nous y trouverons infailliblement celui qui se met à la place de tous les pauvres, et qui, possédant lui seul toutes les richesses de l'univers, réclame au prix d'une éternité bienheureuse le bienfait le plus léger en faveur de l'indigent.

SERMON IX.

SUR LA NATURE ET LES EFFETS DE L'HUMILITÉ ET DE L'ORGUEIL.

Parcere subjectis, et debellare superbos.
(*Æn.*, VI.)

—

Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur; et videbit omnis caro salutare Dei. (*Luc.*, III.)

Les vallées s'élèveront, les montagnes et les collines seront abaissées; et tous les hommes verront le Sauveur que Dieu leur envoie.

Voilà tous les préparatifs que le Précurseur du Messie étale pour la réception de son maître, voilà toute la pompe qui devance l'arrivée de Dieu sur la terre; et c'est par où l'Eglise nous prépare à célébrer la naissance de Jésus-Christ. Les montagnes abaissées, les vallées exhaussées; à cette marque on voit, on reconnaît le Sauveur des hommes : *Et videbit omnis caro salutare Dei.* C'est sous ce langage figuré que saint Jean-Baptiste nous annonce l'opposition essentielle qui doit subsister entre l'esprit de l'Evangile de Jésus-Christ et entre l'esprit d'orgueil; et en même temps l'alliance étroite que doivent former l'esprit de l'Evangile de Jésus-Christ et l'esprit d'humilité. Dieu, toujours ennemi

des superbes, et toujours ami des humbles, a fait éclater dans tous les temps, mais surtout depuis la naissance de la loi nouvelle, la sagesse de sa conduite à l'égard des uns et des autres. Je ne sais s'il y a dans l'Ecriture une chose répétée plus souvent, exprimée avec plus de force et d'énergie que l'abaissement de l'orgueil, et l'élévation de l'humilité, et on dirait que c'est en quoi Dieu s'est toujours complu d'une façon particulière, et en quoi il a fait, pour ainsi dire, consister le secret de sa politique dans le gouvernement du monde. Ici il attache les yeux sur les humbles, et les détourne des superbes : *Humilia respicit, et alta a longe cognoscit* (*Psal.* CXXXVII); là il renverse le trône de l'orgueil, et met l'humilité en sa place : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.* (*Luc.*, I.) Tantôt il résiste aux superbes comme un ennemi puissant, et répand à pleines mains ses dons sur les humbles : *Superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (*Jac.* IV); tantôt il assure la conservation des humbles, et place la confusion sur le visage des orgueilleux : *Populum humilem salvum facies, et oculos superborum humiliabis.* (*Psal.* XVII.) Et pour m'arrêter aux paroles de l'Evangile de ce jour, le sommet des montagnes sera abaissé, la profondeur des vallons sera comblée et élevée : *Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur.* Voilà, mes chers auditeurs, de quoi j'ai à vous entretenir aujourd'hui; et l'instruction la plus importante que je puisse vous faire pour vous disposer à recevoir le Dieu humble et pauvre qui va paraître parmi nous. Voyons d'abord la conduite de Dieu à l'égard des hommes orgueilleux : *Omnis mons et collis humiliabitur.* Ce sera ma première partie. Considérons ensuite la conduite de Dieu à l'égard des hommes humbles : *Omnis vallis implebitur.* Ce sera ma seconde partie; après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'entremise de la plus humble des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La passion qui a le plus généralement subjugué l'homme, c'est l'orgueil. Soit que la concupiscence, qui est entrée dans son âme par le péché, ait jeté ses racines plus avant dans le sein de l'orgueil que des autres vices; soit que ce soit une espèce d'héritage laissé à des enfants malheureux par des pères insensés qui prétendaient être semblables à Dieu; soit que l'homme instruit par un sentiment naturel, mais mal conduit, de son origine céleste et des grandes choses où il doit aspirer, prenne en quelque sorte le change, et cherche la grandeur où elle n'est pas, et où il lui est défendu de la chercher; soit que l'assemblage de toutes ces causes ait fortifié et étendu l'empire de l'orgueil; on peut dire que c'est la passion la plus répandue, la passion la plus universelle, la passion la plus obéie, la mieux servie. Et moi j'ajoute : la passion la plus odieuse à Dieu; et comme cette proposition serait trop étendue dans ses preuves, et qu'elle m'engagerait à un détail infini, je me resserre dans les paroles de mon texte, et je dis que l'orgueil est la passion la plus odieuse à Dieu, parce que Dieu s'est toujours appliqué à la contredire et à l'abattre : *Omnis mons et collis humiliabitur.* Il y a un orgueil du cœur; il y a un orgueil de l'esprit. Dieu n'a pas plus épargné l'un que l'autre, parce que tout orgueil lui est odieux, et que tout orgueil doit être confondu : *Omnis mons et collis humiliabitur.* Orgueil du cœur, orgueil qui prend sa source dans l'opinion excessive qu'on a de soi-même, de son propre mérite, de sa propre excellence : qui se complaît dans cette opinion chimérique, qui s'en repaît, qui s'en nourrit; qui prétend en étendre l'influence sur les autres hommes, et s'en faire des admirateurs. Orgueil du cœur, que je puis regarder comme une espèce d'apostasie, qui nous met en quelque sorte à la place de Dieu; qui nous fait une idole de nous-mêmes, et qui renverse ainsi tout le fondement sur lequel la religion est appuyée. Mais comment Dieu punit-il ce vice détestable, et comment confond-il les superbes? Par la nature même de l'orgueil, par les effets de l'orgueil, par les humiliations attachées à l'orgueil. Ne perdez rien de tout cela.

Dieu confond les superbes par la nature même de l'orgueil. Car dites-moi, mes chers auditeurs, s'il y a dans le monde un vice plus méprisable, et dont vous ayez une opinion plus désavatangeuse et plus humiliante, que de l'orgueil; dites-moi s'il y a un vice qui ait de soi-même une opinion plus humiliante que l'orgueil, s'il y a un vice qui prenne plus d'attention et plus de soin à se cacher soi-même, à se déguiser soi-même, à se masquer sous toutes les formes et toutes les apparences possibles, à prendre avec art et avec toutes les illusions du mensonge, la figure, le langage, le ton de la qualité qui lui est contradictoirement opposée; Toutes les autres passions de l'homme semblent s'avouer elles-mêmes, et se donner pour ce qu'elles sont; la colère, la gourmandise, le libertinage paraissent à découvert : on voit même des personnes avouer ingénument leur faiblesse et leur désordre dans ces genres de passions; mais y eut-il jamais homme qui s'avouât coupable d'orgueil et qui le fût en effet, et cet aveu ne serait-il pas regardé comme l'effet le plus sublime d'une humilité héroïque? Mais si malgré les artifices des superbes vous pénétrez l'imposture, et que vous découvriez les prétentions de l'orgueil sous le voile de l'humilité, quel mépris n'en concevez-vous pas, quelle pitié, ou pour mieux dire, quelle sainte haine pour ce malheureux suppôt de l'orgueil? Peut-être lui eussiez-vous pardonné tout autre défaut, peut-être d'excellentes qualités vous auraient paru compenser en quelque sorte et couvrir tout autre défaut : mais l'orgueil vous a paru renfermer tous les défauts, et anéantir toutes les bonnes qualités; vous avez dit, comme David : Non c'en est fait, je ne l'estimerai plus, je ne l'aimerai

plus, cet homme superbe, dont le cœur est livré aux désirs insatiables de l'orgueil : *Superbo oculo, et insatiabili corde cum hoc non edebam.* (*Psal.* C.)

Dieu confond les superbes par les effets de l'orgueil. L'orgueil est une passion agissante, fertile en desseins et en entreprises. Toujours attentif aux occasions de gloire et aux moyens d'en acquérir, l'orgueilleux emploie tous ses talents, tous ses efforts, toutes ses ressources à s'honorer soi-même et à se rendre des hommages. Mais, soit que cette passion soit naturellement aveugle, soit que vous, ô mon Dieu! dans les moments de votre colère, vous éteigniez dans les superbes le flambeau de la raison qui doit les conduire, on les voit se livrer aux desseins les plus insensés, et tracer aux yeux du monde le tableau de toutes les folies humaines. Ils se sont livrés à l'orgueil, dit saint Paul, et se sont en quelque sorte évanouis dans l'idée magnifique qu'ils avaient d'eux-mêmes : *Evanuerunt in cogitationibus suis* (*Rom.*, I); et Dieu, pour les humilier et pour les confondre, les a abandonnés à toute l'extravagance de leurs projets : *Tradidit illos Deus in reprobum sensum, ut faciant ea quæ non conveniunt.* (*Ibid.*) Je passe sur les détails, et vous renvoie à l'expérience : Suivez la vie d'un homme orgueilleux, voyez d'un œil attentif la marche de ses actions, de ses vues, de ses prétentions : vous croirez voir un homme privé de sens, qu'une main invisible précipite dans tout ce qui tient de l'inconséquence et du ridicule : *ut faciant ea quæ non conveniunt;* un homme souple et rampant avec ses maîtres, quand il ne peut leur résister; hautain avec ses égaux; dur et féroce avec ses inférieurs, qu'il regarde à peine comme des hommes; un homme qui ne suit plus d'autres maximes que celles de sa ridicule vanité; qui ne respecte ni justice, ni reconnaissance, ni amitié, ni bienséance, ni rien qui puisse le faire estimer et honorer avec raison; qui par une contradiction étonnante renonce même aux règles de l'honneur, pour arriver à un honneur imaginaire où sa passion l'entraîne : *ut faciant ea quæ non conveniunt.*

Dieu confond les superbes par les humiliations attachées à l'orgueil. Il précipite les superbes du faîte des grandeurs humaines où ils sont montés, et les empêche de monter où leur ambition les porte; sème leur carrière de confusion et de honte, et leur ménage les affronts les plus sensibles au moment même où ils semblent jouer le plus brillant rôle sur le théâtre de la gloire. C'est là ce que nous prêche cette parabole si intelligible et toujours si exactement vérifiée, des places que le maître de famille distribue à ses convives dans un repas solennel. Prenez garde, dit le Sauveur du monde, de rechercher la première de ces places, et encore plus de l'occuper en effet, de peur que vous n'ayez la honte d'être renvoyé à la dernière : *Et tunc incipias cum rubore novissimum locum tenere.* (*Luc.*, XIV.) Vous voulez vous tirer de la foule, briller entre les hommes, paraître meilleur que vos frères, et déjà vous vous croyez beaucoup au-dessus d'eux : Eh bien, dit Dieu, je vous ferai voir que vous êtes le dernier de tous, et que quand il n'y aurait que votre orgueil, vous méritez d'être placé le dernier de tous : *Et tunc incipias cum rubore novissimum locum tenere.* Tel projet d'ambition tournera à votre déshonneur, telle prétention vous rendra la risée du peuple, telle affaire vous fera la fable de toute une ville; ici un mépris, là une injure; tantôt une disgrâce, quelquefois des reproches amers; peut-être le dépouillement total de tout honneur, de toute distinction, seront les bourreaux et les tourments de votre orgueil : *Et tunc incipias cum rubore novissimum locum tenere.* L'orgueil vous eût-il, comme parle l'Ecriture, élevé jusqu'à l'empire de l'aquilon, et conduit les astres à vos pieds, je vous en ferai descendre, dit le Seigneur; et je marquerai votre place dans la nuit de la confusion et de l'oubli : *Ad infernum detraheris, in profundum laci.* (*Isa.*, XIV.)

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il pas des orgueilleux qui prospèrent, qui montent au faîte des honneurs, et qui s'y maintiennent? Leur orgueil est heureux, et le fléau de l'humiliation n'en approche point. Ah! mes chers auditeurs, que vous seriez surpris de lire dans leur cœur, et d'y voir les troubles de l'orgueil! Malgré tout cela, et au milieu de tout cela, et qui plus est par le moyen même de tout cela, Dieu poursuit l'âme du superbe, et vérifie les paroles du Précurseur : *Omnis mons et collis humiliabitur.* Que de dépits secrets, que de mortifications dissimulées par la politique, ou déclarées avec la rage de la vengeance; que de cuisants affronts, que de confusions sanglantes, que d'aventures peut-être assez indifférentes en elles-mêmes, mais regardées dans le monde comme de grandes humiliations; combien de peines de l'orgueil dans les états les plus élevés, les plus glorieux? Et n'est-ce pas là qu'elles se trouvent, pour ainsi dire, exclusivement, ou au moins plus que partout ailleurs? N'est-ce pas là qu'elles font les plus vives impressions, et qu'elles causent les plus tristes révolutions? Un Hérode entre en fureur parce qu'il est joué par des mages; une Jézabel, pour être offensée par un prophète; un Antiochus, parce qu'il est méprisé par des enfants; un Aman se désespère parce qu'on lui refuse un vain hommage. Tout le reste n'est compté pour rien, on oublie les honneurs dont on a joui et dont on jouit encore; on ne sent que l'affront présent, et on succombe sous le poids : *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias.* (*Esth.*, V.)

Voilà comme Dieu punit l'orgueil du cœur. Mais comment punit-il l'orgueil de l'esprit? Ah! mes frères, que n'ai-je le temps de vous le faire bien comprendre, et de tracer le portrait désolant de tant d'esprits superbes que le Seigneur a réprouvés, et qu'il a

couverts d'opprobres! Vous verriez des hommes, et vous en verriez un très-grand nombre, dépouillés par la privation la plus étonnante et la plus triste de toutes les lumières de la religion, de toutes les lumières de la raison; vous verriez des hommes pleins de confiance en leur esprit, en leurs connaissances, en leur jugement, s'élever audacieusement contre Dieu même, contre ses oracles, contre ses lois, contre ses mystères, contre sa providence; vous verriez des hommes remplis de science et distingués par une érudition immense, se livrer à des erreurs dont la fausseté saute aux yeux des plus simples; arranger et soutenir des systèmes où l'impiété et l'extravagance combattent ensemble à qui aura le dessus; refuser leur croyance à Dieu, et la donner à tous les délires de leur imagination; des hommes qui s'étaient élevés comme des montagnes dans la carrière des lettres et de toutes les études humaines, abaissés tout à coup et ravalés au-dessous de l'ignorance et de la stupidité la plus grossière : *Omnis mons et collis humiliabitur.* Vous verriez tout cela, et en voyant tout cela, vous vous rappelleriez sans doute ces terribles paroles du Saint-Esprit : Je détruirai la science de ceux qui se croient savants; je réprouverai la prudence de ceux qui se confient en leur prudence : *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.* (*Isa.*, XXIX; I *Cor.*, I.) Vous concluriez de là que les plus grands esprits ne sont pas à l'abri de l'humiliation la plus frappante, lorsque, oubliant leur faiblesse et leurs ténèbres, ils se laissent aller à la suffisance, à la présomption et à l'orgueil. Je frapperai les grands comme les petits, disait autrefois le Seigneur, et personne n'échappera à l'aveuglement que je vais répandre sur mes ennemis; c'est ce qui arriva en effet, et c'est ce qui arrive encore tous les jours : *Percusserunt eos cæcitate a minimo usque ad maximum.* (*Gen.*, XIX.) Je ne serai donc plus surpris de l'égarement prodigieux de tant de personnages célèbres par leur esprit et par le rang qu'ils ont tenu ou qu'ils tiennent encore parmi les savants. Au contraire, je le serais beaucoup et avec raison, si malgré leur orgueil ils étaient plus sages et moins aveugles que des hommes moins instruits : *a minimo usque ad maximum.* Non, personne n'est excepté, personne n'est affranchi de la malédiction générale prononcée contre les superbes : l'homme sans lettres et l'homme de lettres, le demi-savant et le philosophe profond, tous, dès le moment que la science les enfle, et qu'une modestie, aussi nécessaire qu'elle est raisonnable, cesse d'accompagner les travaux de leur esprit, seront humiliés, confondus, aveuglés : *a minimo usque ad maximum.* Mais, ô mon Dieu! dans les regards de votre courroux vous épargnerez les humbles, et vous leur donnerez la dépouille des superbes : *Omnis vallis implebitur.* C'est ma seconde partie.

—

SECONDE PARTIE.

La mesure de l'abomination du vice est celle de l'excellence de la vertu contraire; l'une s'élève aussi haut vers le ciel que l'autre s'approche des régions de l'abîme; le Juge souverain de ces deux objets si opposés, si ennemis, balance ses récompenses et ses châtiments, et sans altérer les règles invariables de sa justice éternelle, en ajuste en quelque sorte la nature à la nature du délit et à la nature du mérite. Il y a une humilité du cœur et une humilité de l'esprit, comme il y a un orgueil du cœur et un orgueil de l'esprit. Dieu élève l'humilité du cœur et l'humilité de l'esprit, comme il abaisse l'orgueil du cœur et l'orgueil de l'esprit : *Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur.*

Dieu confond l'orgueil du cœur par la nature même de l'orgueil, par les effets de l'orgueil, par les humiliations attachées à l'orgueil; et Dieu glorifie l'humilité par la nature même de l'humilité, par les effets de l'humilité, par les honneurs attachés à l'humilité. Appliquez-vous; je serai court à mon ordinaire, mais je ne laisserai rien à désirer.

Il n'y a peut-être point de vertu parmi les hommes dont on se fasse plus de fausses idées que de l'humilité. Tantôt on la confond avec les apparences de l'humilité, qui ne sont souvent que le manteau de l'orgueil, tantôt on la confond avec la bassesse, la flatterie, l'avilissement de soi-même. On la place dans le langage, dans le maintien du corps, dans le ton de la voix, dans des manières affectées, gênées, puériles. On croit la voir où elle n'est pas, souvent elle est où on ne la voit pas, et c'est là qu'elle est dans tout son éclat et dans toute sa grandeur. L'humilité est le sentiment qui résulte de la connaissance de nos faiblesses, de nos misères, de notre néant; des dons que l'on a reçus de Dieu et de la grandeur du Dieu qui empêche qu'on ne se prévale de rien et qu'on ne se glorifie de rien. C'est-à-dire, qu'elle naît de la vérité et de la justice. L'humilité suppose un grand discernement, puisqu'elle pénètre le néant de toutes les grandeurs humaines, et qu'elle ne s'enfle pas de leur possession. L'humilité suppose de grands sentiments de religion, puisqu'elle rapporte tout à Dieu dont elle a tout reçu, et qu'elle se dépouille de sa gloire pour en revêtir le souverain Maître du monde. L'humilité suppose une extrême grandeur d'âme, puisqu'elle méprise ce que tous les hommes recherchent avec fureur, puisqu'elle n'apprécie les plus grandes choses que sur le poids des biens éternels, et qu'elle ne les mesure que sur l'immensité de Dieu, où elles ne sont que des grains de sable. Voilà ce qui suffit sans doute pour rendre l'humilité respectable en elle-même; mais Dieu a voulu que nous connussions la nature de l'humilité par le jugement qu'en porte son plus cruel ennemi. C'est par l'hommage que l'orgueil rend à l'humilité, dit saint Bernard,

que nous devons peser le prix et la gloire de cette excellente vertu : *Gloriosa res humilitas, qua ipsa quoque superbia palliare se appetit.*

L'orgueil, comme je vous l'ai dit, n'ose s'avouer lui-même; pour se faire respecter, il prend les dehors de l'humilité, et ce n'est qu'à la faveur de cette supercherie qu'il se fait valoir, et qu'il s'insinue dans l'estime des hommes. Or l'orgueil est le plus grand adversaire de l'humilité, son témoignage ne peut donc être ni suspect, ni intéressé. L'orgueil doit être bon juge en fait de gloire, dont il fait son idole, à laquelle il pense sans cesse, qu'il recherche sans relâche, dont il épie la marche, dont il étudie le séjour; après toutes ses peines il voit qu'il ne peut l'acquérir, que l'humilité la possède exclusivement, et que pour y avoir part il faut cesser de paraître ce qu'il est, et paraître ce qu'il n'est pas; son témoignage est donc éclairé, assis sur l'expérience, et rendu avec connaissance de cause : *Gloriosa res humilitas, qua ipsa quoque superbia palliare se appetit.*

Une vertu glorieuse en elle-même, respectée et honorée des hommes par sa nature même et la substance de son être, ne peut qu'être glorieuse dans ses effets, et produire des fleurs et des fruits d'honneur, comme parle l'Ecriture : *Flores mei fructus honoris et honestatis.* (*Eccli.*, XXIV.) En effet, il semble que l'humilité renferme en quelque sorte toutes les vertus, et surtout les vertus de société, les vertus qui rendent le commerce d'un homme sûr, aimable, intéressant, et qui dès lors lui attirent les égards et les hommages de ses semblables. Car un homme véritablement humble, réprouvant cet air guindé et ces façons étudiées qui engourdissent les vertus et qui les défigurent, aura des manières franches, sincères, unies, telles que doit avoir celui qui ne craint pas le mépris et qui ne désire pas l'honneur. Il joindra l'éclat de la plus haute naissance à la plus grande popularité, le plus grand esprit à la plus grande simplicité, la plus vaste érudition à la plus rare modestie. Il se fera gloire de rendre service, et aura honte d'être servi par les autres. Il préviendra tout le monde, et ne voudra être prévenu de personne. Il prônera le mérite partout où il se trouve, et ne parlera jamais du sien. Il approuvera les éloges qu'on fait des autres, et n'aimera point qu'on fasse le sien. Il n'affecte aucune préséance, il ne désire aucune distinction; il ne se venge d'aucun affront, il ne se souvient d'aucune injure. Il s'abaisse sans s'avilir, il cède sans manquer de courage, il se tait sans cesser d'avoir raison, il se soumet sans perdre la supériorité de son âme. N'est-ce pas là le tableau d'un homme chéri de Dieu et des hommes, comme le Saint-Esprit l'a dit de Moïse, d'un homme honoré et admiré par tous ceux qui le fréquentent, qui jouissent de sa présence, de son entretien, de sa société? Et dites-moi, mes chers auditeurs, pourriez vous lui refuser vos hommages et ne pas le reconnaître digne de votre estime et de vos respects? Ah! dites-vous, ces hommes sont rares, et que Dieu n'en a-t-il peuplé le monde? Ils sont rares à la vérité, mais il y en a, et quand il n'y en aurait pas, il suffit qu'il y en eût si l'humilité les formait, pour juger des effets de cette précieuse vertu. Il y en a, et dès qu'on les voit et qu'on les connaît à fond, on manque d'expressions pour les louer, pour les glorifier : *Quis est hic? et laudabimus eum.* (*Eccli.*, XXXI.) On les considère comme des trésors venus des pays étrangers; comme des présents que le ciel fait à la terre, et dont la terre ne peut rendre le prix : ***Procul et de ultimis finibus pretium ejus.*** (*Prov.*, XXXI.)

De là vient que l'humilité ne reste presque jamais sans les honneurs que les superbes recherchent sans pouvoir les acquérir; ils courent après, sans pouvoir les atteindre, comme un homme qui poursuivrait son ombre; et au contraire l'humilité qui les fuit, en est poursuivie, et en est atteinte tôt ou tard. Abraham se croit et se dit un amas de terre et de cendre, et Dieu lui donne les bénédictions de toutes les nations, et en fait le père de son peuple choisi. Joseph conduit son innocence et la sainteté de sa vie dans l'obscurité de la prison, et il en sort pour prendre le gouvernement de l'Egypte. David cache dans les troupeaux qu'il garde les grandes qualités de son âme royale, et du bercail il passe sur le trône d'Israël. Isaïe se croit et se dit un enfant qui ne sait point parler, il devient l'oracle du ciel et le prédicateur des rois. Marie se croit la plus petite des servantes du Seigneur, et Dieu la fait Mère de son Fils éternel. Et l'on peut dire que les hommes agissent ici de concert avec Dieu, et qu'ils poursuivent l'humilité par toute la gloire qu'ils peuvent lui donner. L'humilité a beau faire, le vrai mérite n'est pas une chose aisée à dissimuler : on rendrait plutôt la lumière du soleil invisible. La gloire va chercher les anachorètes au fond des plus affreuses solitudes : la seule odeur d'une vertu cachée y attire les rois et les empereurs, et rend le désert égal aux villes les plus peuplées. Dieu prend plaisir à rendre inutiles les précautions et tous les artifices de l'humilité, et à mettre dans le plus grand jour les qualités et les œuvres qu'elle veut dérober à la connaissance des hommes. C'est ainsi qu'il en a usé envers tant de saints, qu'il a découverts au monde, tantôt par la voix d'un ange, tantôt par la voix d'un enfant, et quelquefois par la bouche des morts mêmes. Et c'est ainsi que sous le voile des événements humains, la Providence arrange encore tous les jours les choses déplacées, et les remet en ordre; faisant rendre justice au mérite des humbles, corrigeant les jugements des hommes, éclairant l'usage de leur vénération et de leur estime; employant le naturel et le surnaturel, le suffrage des créatures et celui de sa souveraine sagesse, afin que rien ne manque à la véri-

fication des paroles de mon texte : *Omnis vallis implebitur*.

Voilà comme la gloire de l'humilité du cœur est réglée en quelque sorte sur la confusion de l'orgueil du cœur. Et voici, mais en peu de mots, comme la gloire de l'humilité de l'esprit est réglée encore sur la confusion de l'orgueil de l'esprit. Car si l'aveuglement fait le partage des esprits superbes, les plus grandes lumières et la plus haute sagesse sont la récompense des esprits humbles. Non, ne croyez pas, mes chers auditeurs, que la vraie science en matière de religion, ou en matière de morale, soit le fruit de longues études et de beaucoup de raisonnements. Il y a sans doute beaucoup d'excellents chrétiens aussi distingués par leurs connaissances que par leur piété, qui font servir les sciences à la religion, et présider la religion aux sciences ; mais ce n'est point précisément l'étude qui en a fait des hommes si sages, si éclairés dans les voies de Dieu. Le prétendre, ce serait contredire les paroles de la Vérité éternelle, qui nous assure que le royaume de Dieu, c'est-à-dire, dans le style ordinaire de l'Ecriture, la possession de la vraie religion et de la saine morale, appartient aux âmes humbles, que la science n'enfle pas, et dont les connaissances n'altèrent point la simplicité : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum*. (*Matth.*, V.) De là vient, dit saint Augustin, que tant de personnes sans lettres et sans érudition sont néanmoins si pénétrées de la vérité et de la sainteté de la foi, qu'elles s'y attachent comme à un trésor inestimable que le ciel leur a envoyé, tandis que les premiers esprits du monde flottent sur la mer des doutes, et périssent enfin dans le gouffre profond de l'erreur : *Veniant indocti, et rapiant regnum Dei, et nos cum nostris scientiis demergimur in profundum*. Et ne voyons-nous pas tous les jours, nous particulièrement que Dieu a faits les dépositaires du secret des âmes et des merveilles qu'il y opère, ne voyons-nous pas des hommes simples et ignorants selon le monde, avoir plus de lumières et de sagesse en fait de religion, que nous-mêmes avec toute notre suffisance et nos beaux discours? Je suis surpris en écoutant cette âme docile et humble dans le compte qu'elle me rend de son état intérieur et de ses sentiments. Quel feu anime ses paroles, quelle onction les accompagne ! Elle s'énonce en des termes qui, sans être étudiés ni affectés, me font concevoir les plus hautes idées de l'Etre divin, des grandeurs de Dieu, de ses miséricordes, de ses jugements, des voies de sa providence, de sa conduite à l'égard des élus, de ses communications intérieures. J'admire tout cela, et je l'admire d'autant plus que la personne qui me tient ce langage si élevé et si sublime, n'est quelquefois qu'une simple fille, qu'une domestique, qu'une villageoise. A quelle école s'est elle fait instruire ? Quels livres a-t-elle consultés? Quels livres a-t-elle lus? Ce sont les réflexions que faisait autrefois un homme consommé dans la connaissance et la conduite des consciences ; et quel est le prêtre du Seigneur à qui un long usage du saint ministère et une expérience réfléchie n'aient plus d'une fois découvert ce même prodige de la grâce et de la lumière de Dieu ? C'est ainsi, Seigneur, que vous vous livrez aux humbles et aux pauvres d'esprit, et que vous leur révélez ce que vous cachez aux plus grands génies : *Abscondisti hæc sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis*. (*Luc.*, X.) C'est ainsi que vous avez établi jusque dans le centre de notre âme et de nos plus intimes pensées, cette terrible différence qui réprouve les superbes et qui adopte les humbles ; abaissant les uns, élevant les autres ; aveuglant les uns, éclairant les autres ; et que vous faites servir le cœur de tous les hommes et l'esprit de tous les hommes, comme autant de témoins de la vérité incontestable que j'ai prêchée à mes auditeurs : *Omnis vallis implebitur*, *omnis mons et collis humiliabitur* ; que les nôtres, ô mon Dieu ! soient une preuve des bénédictions que vous répandez sur les humbles, et qu'ils ignorent à jamais le sort des superbes. Ainsi soit-il.

SERMON X.

SUR LA DÉVOTION ENVERS LE SAINT SACREMENT.

Decipimur specie.
(Horat., *Ars poet.*)

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis. (*Matth.*, II.)

Venez à moi, vous tous qui êtes dans le travail et dans l'affliction.

Voilà les paroles qui vous rassemblent aujourd'hui dans ce temple, qui expriment l'objet et le fruit de l'adoration du plus auguste de nos mystères, auquel nous consacrons ces trois jours de prières. Le Sauveur du monde, parcourant la Judée pour instruire les peuples, pour guérir les malades, pour ressusciter les morts ; répandant partout ses grâces et ses bienfaits, et craignant encore de ne pas les répandre assez, appelle lui-même les affligés et les malheureux, et les invite à venir chercher du soulagement dans le sein de sa bonté : et c'est cette même invitation qu'il nous adresse dans l'admirable sacrement par lequel il demeure au milieu de nous ; sacrement devenu pour nous une source aussi assurée de bénédictions que l'était pour les juifs sa présence visible. Venez, dit-il, venez à moi, ne vous arrêtez pas à chercher vos remèdes où ils ne sont pas : et quand même vous les trouveriez ailleurs, vous les trouveriez encore plus sûrement, plus abondamment auprès de moi : *Venite ad me, omnes qui laboratis*. Oui, mes chers auditeurs, c'est là notre grand asile contre toutes sortes de malheurs, notre refuge dans toutes sortes de nécessités ; c'est l'adorable mystère de nos autels, l'Agneau sans tache immolé une fois, et immolé encore tous les jours pour nos péchés ; mystère profond où se perdent toutes les recherches et toutes

les lumières de l'intelligence humaine; mystère incontestable, le plus fortement exprimé dans l'Ecriture, le plus amplement traité dans les écrits des Pères, le plus soigneusement conservé dans la tradition de l'Eglise catholique; mystère auguste, le plus auguste de tous les mystères, puisqu'il renferme l'auteur et le révélateur de tous les mystères; mystère aimable et bien consolant, puisqu'il place au milieu de nous la source intarissable de toutes les grâces et de tous les bienfaits.

Je sais qu'il y a dans le christianisme un grand nombre de dévotions et de pratiques de piété propres à rendre Dieu propice aux hommes, à les enrichir de mérites, à les sanctifier; mais je sais aussi que la première de toutes les dévotions, et la plus excellente de toutes les dévotions, et la plus indispensable de toutes les dévotions, c'est la dévotion envers le Sauveur du monde, caché sous le voile admirable de l'Eucharistie. Vous le savez comme moi, mes chers auditeurs, et je n'ignore pas combien vos ancêtres et vous-mêmes vous vous êtes toujours distingués par votre zèle en cette matière. Aussi, sans prétendre vous instruire d'une vérité nouvelle, nous considérerons une vérité aussi incontestable qu'elle est généralement reçue, et nous conclurons qu'il n'y a pas de dévotion plus solide que la dévotion envers Jésus-Christ dans l'Eucharistie : ce sera la première partie de mon discours; et pour nous attacher encore davantage à une dévotion si solide, nous ajouterons qu'il n'y a pas de dévotion plus universelle et d'un usage plus étendu que la dévotion envers Jésus-Christ dans l'Eucharistie : ce sera la seconde partie de mon discours. Dans l'une et dans l'autre, soit que je considère cette dévotion comme solide, soit que je la considère comme universelle, je vous la représenterai dans son objet; je vous la représenterai dans ses motifs; je vous la représenterai dans son exécution. Voilà le sujet qui demande de vous une favorable attention, et de moi des lumières que je n'ai pas, et que je vais demander au Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La solidité de la dévotion doit être jugée sur sa conformité avec l'esprit et les dogmes de la religion chrétienne; et la conformité de la dévotion avec l'esprit de la religion chrétienne dépend de trois choses, que je vous prie de bien considérer. Elle dépend de l'objet de la dévotion, elle dépend des motifs de la dévotion, elle dépend de la pratique ou de l'exécution de la dévotion. Suivez l'explication de ces trois articles.

Si les amis et les serviteurs de Dieu peuvent faire la matière du culte et de la religion des chrétiens, si c'est une vérité de l'Eglise catholique, que les personnes, la mémoire, les actions, les reliques des saints sont pour nous un objet légitime de vénération, de piété, de confiance; le Saint des saints, le créateur et le maître souverain des saints n'en sera-t-il pas un? Car souffrez, mes chers auditeurs, que je vous prouve la solidité du culte eucharistique par la grandeur de son objet, et que, vous ramenant, pour ainsi dire, au berceau de votre foi, je vous dise que, sous la figure d'un pain qui n'est plus, vous avez au milieu de vous le maître de l'univers, et malgré la profession que vous faites de croire cet article essentiel de notre religion, vous n'avez peut-être jamais suffisamment réfléchi sur toute l'étendue d'une si grande vérité; de sorte que je peux vous reprocher avec saint Jean de ne connaître pas assez celui qui demeure avec vous : *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis.* (*Joan.*, I.) Car avez-vous jamais sérieusement considéré toutes les conséquences que le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ entraîne nécessairement? Si Jésus-Christ est présent dans cet auguste sacrement, comme vous n'en doutez pas et comme vous n'en pouvez douter sans rejeter les preuves les plus graves et les plus incontestables, vous avez sur vos autels, vous recevez dans vos cœurs, vous portez dans vos processions l'auteur de votre rédemption et de votre salut éternel, le même Jésus qui est né de la Vierge, qui a souffert, qui est mort pour l'expiation de nos péchés, qui est ressuscité des morts, qui est assis à la droite de son Père éternel, qui est désigné Juge souverain et universel des rois et des bergers, et qui paraîtra avec l'appareil le plus terrible pour exécuter ce redoutable ministère. Nous le portons dans nos mains, et de ses mains il porte la masse de l'univers; nous le plaçons dans nos corps, et le ciel et la terre ne peuvent contenir son étendue; il se cache sous les frêles espèces du pain, et depuis les étoiles jusqu'à l'enfer tous les êtres prêchent sa grandeur et sa gloire. Ah! mon frère, s'écrie saint Jean Chrysostome, je ne doute pas que vous ne vous crussiez heureux si vous pouviez ne voir que le vêtement de gloire de ce grand monarque du monde : *Et tu quidem vestimenta cupis videre.* Et voici, continue ce Père, non pas son vêtement, mais lui-même : c'est lui, c'est sa propre substance et sa propre personne que vous voyez, que vous touchez, que vous mangez : *Ecce eum vides, ipsum tangis, ipsum manducas!* Ce que vous croyez voir, vous ne le voyez pas; ce que vous ne croyez pas voir, vous le voyez. Ainsi dans les choses naturelles (souffrez que la nature serve d'ombre à ce mystère et en exprime, quoique faiblement, la merveille), ainsi le soleil paraît dans le miroir où il n'est pas, la rose optique paraît dans le foyer de ses rayons, où elle n'est pas; le ciel et la terre paraissent dans mon œil, où ils ne sont pas; un métal se change en un autre métal, sa figure subsiste et le métal n'y est pas. Le pain dans l'Eucharistie paraît à vos yeux, et le pain n'y est pas : c'est Jésus-Christ que vous voyez, que vous touchez, que vous mangez : *Ecce eum vides, ipsum tangis, ipsum manducas!* Une vérité, pour être reconnue, doit-elle cesser de tou-

cher ? Un prodige doit-il cesser de ravir, parce qu'il est avoué?

Cependant, mes chers auditeurs, peu pénétrés d'un mystère si grand et si consolant, nous quittons souvent le Créateur pour la créature, le Maître pour les serviteurs, la réalité pour les images : car pour ne rien dissimuler, avouons que la stupidité et l'inconséquence s'emparent quelquefois de la dévotion des chrétiens au point de les arrêter à quelque image placée dans nos temples, et de leur faire oublier leur Créateur et leur Dieu placé dans le tabernacle : ils y donneront toute leur confiance, ils raconteront avec zèle des prodiges faux ou vrais, car il y en a des uns et des autres, arrivés en présence et en considération de cette image; tandis qu'ils seront insensibles à la présence de Dieu, qui a fait le Saint dont ils honorent l'image, qui a fait la matière et l'ouvrier de cette image, et qui a fait les prodiges qu'on dit être arrivés en vue de cette image : *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis.* A Dieu ne plaise que je condamne la piété envers les saints, piété si autorisée dans l'Eglise, et si avantageuse aux fidèles, affermie par les décisions les plus solennelles contre les sectaires des derniers temps ! Mais je distingue le culte de l'Etre éternel d'avec le culte de ses serviteurs et de leurs images : et c'est là le point le plus essentiel de ma foi, et le point le plus essentiel à l'instruction du peuple chrétien : ne permettez pas, ô mon Dieu! que je le passe jamais sous silence, tandis que votre providence me chargera du ministère de sa parole.

Motifs de la dévotion envers Jésus-Christ dans l'Eucharistie, motifs de la dévotion la plus solide, parce que ce sont des motifs déterminés par Jésus-Christ lui-même, suggérés par la religion la plus pure, la plus sainte. Le Fils de Dieu voit approcher l'heure de son sacrifice, le temps assigné à sa demeure sur la terre va expirer, il fait son testament, et le voici : *Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur* (I *Cor.*, XI); voici mon corps qui va être immolé pour vous. Je vous le laisse pour dernier gage de mon amour, et je prétends vous le laisser jusqu'à la fin des siècles. Mais pourquoi, ô mon Sauveur, pousser si loin les effets de votre bonté et de votre affection pour des hommes pécheurs? Ne suffisait-il pas de souffrir et de mourir pour eux sur la croix ? N'est-ce point assez de leur avoir tracé le chemin de la vie et de leur avoir donné le moyen d'y marcher? Non, je veux leur laisser un souvenir, de ma passion et de ma mort, et ce souvenir c'est moi-même; c'est de moi qu'ils se souviendront toutes les fois qu'ils renouvelleront le sacrifice dont je leur assure la victime pour toujours; et ce souvenir produira des sentiments d'amour, de reconnaissance, d'un attachement inviolable à ma loi et à ma personne : *Hoc facite in meam commemorationem.* (I *Cor.*, XI.)

Voilà, mes chers auditeurs, le motif que Jésus-Christ lui-même a mis pour fondement de la dévotion envers l'Eucharistie; c'est le souvenir de sa mort, que la répétition du sacrifice précieux de la croix doit naturellement retracer à nos esprits; et à ce premier motif il en ajoute encore un autre, qui est la sanctification de nos âmes, la transformation de notre vie en la sienne, et de la sienne en la nôtre, de sorte que nous ne fassions qu'une vie et qu'une âme avec le Sauveur : de son côté par l'infusion de sa grâce, de ses lumières, par sa présence intime dans notre cœur, et de notre côté par la foi, l'espérance, la charité, toutes les vertus, tous les actes de l'homme chrétien : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in eo.* (*Joan.*, VI.)

Hélas ! mes frères, que ces motifs sont grands et élevés au-dessus des autres dévotions dont néanmoins grand nombre de chrétiens font plus de cas que de la dévotion envers le saint sacrement de nos autels! La curiosité, dit le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, l'amour de la nouveauté et d'autres motifs frivoles et peu dignes de la sainteté de la religion y ont souvent plus de part que toute autre considération : *Sæpe in talibus videndis curiositas est hominum, et novitas invisorum* (*De imit. Christ.*, IV, 1); et de là vient, ajoute ce grand maître de la véritable dévotion, de là vient qu'on n'en rapporte guère de fruit pour la correction de ses mœurs et pour la sanctification de sa vie : *Et modicus reportatur emendationis fructus.* On court de tous côtés visiter les reliques des saints, leurs tombeaux, leurs images : on s'extasie au récit de leur histoire, on est étonné de la beauté et de la magnificence des temples qu'on a bâtis à l'honneur de leur mémoire, on baise avec respect leurs ossements sacrés, et on admire l'or et les étoffes précieuses où ils sont enveloppés : *Mirantur auditis gestis eorum, ampla ædificia templorum inspiciunt, et osculantur sericis et auro involuta sacra ossa ipsorum.* (*Ibid.*) Tout cela est louable et au-dessus de tout blâme, sans doute, mais ce qui ne l'est pas également, c'est que le nombre des vrais adorateurs de Jésus-Christ est bien petit en comparaison des amateurs de ces dévotions bruyantes; et pourquoi est-il si petit? (souvenez-vous bien que ce n'est pas moi qui parle ici) parce que les attraits de la nouveauté et la légèreté de l'esprit humain n'ont aucune part dans une dévotion si solide : une foi inébranlable, une pieuse espérance, une charité sincère en sont les seuls motifs, et ces motifs ne se trouvent que chez peu de chrétiens : *Ad istud vero non trahit levitas aliqua, nec curiositas, aut sensualitas : sed firma fides, devota spes, et sincera charitas.* (*De imit. Chr.*, IV, 1.)

Pour vous faire concevoir combien la dévotion envers Jésus-Christ dans l'Eucharistie est solide dans l'exécution et dans la pratique, je ne m'arrêterai pas à faire le détail des usages superstitieux, des vaines observances, des persuasions ridicules et fanatiques, qui ont corrompu un très-grand nombre de pratiques d'ailleurs louables, ou du moins tolérables en elles-mêmes. Je vous prie précisément de remarquer la dissipation, l'irrévérence, le tumulte qui règnent ordinaire-

ment dans les pèlerinages, les processions et autres dévotions dont l'Eucharistie ne fait pas le principal objet ; tandis que la modestie, le respect, la piété qu'inspire nécessairement aux chrétiens la présence de leur Dieu, ont toujours, ou presque toujours, garanti le culte eucharistique de ces déplorables abus, et ont toujours fait de ce culte la vraie gloire de l'Eglise catholique. Voyez l'éclat d'une procession où il n'y ait pas d'autre spectacle que celui de l'Eucharistie; voyez la face d'une église où on adore actuellement l'Eucharistie; voyez la conduite d'un homme dont la grande dévotion soit l'Eucharistie, dont le soin soit de la visiter souvent, de la recevoir souvent; et comparez tout cela avec ces scènes scandaleuses et ces anecdotes criminelles qui décréditent si souvent les autres dévotions; et indépendamment de ces excès grossiers, ne semble-t-il pas qu'on ait fait de quelques-unes de ces dévotions des espèces de foires, des marchés publics, des représentations théâtrales, des assemblées profanes et païennes; en un mot, une espèce de triomphe contre la vraie piété et contre le Seigneur lui-même ? *Et gloriati sunt qui oderunt te, in medio solemnitatis tuæ.* (*Psal.* LXXIII.) Qu'est-ce que l'intempérance et l'avarice de l'homme n'ont pas corrompu? Oui, ce sont des jours consacrés au Seigneur; on prétend les célébrer avec éclat, on prétend glorifier les saints et glorifier Dieu dans les saints; et ces jours destinés au triomphe du Seigneur deviennent des jours de triomphe pour ses ennemis : Dieu est offensé, les saints sont déshonorés, la piété chrétienne est décréditée : *Et gloriati sunt qui oderunt te, in medio solemnitatis tuæ.* Je sais que ces excès ne doivent pas être attribués à la dévotion elle-même; le dire ou le penser ce serait blasphémer, ce serait méconnaître la vraie dévotion et insulter la pureté d'une religion toute céleste. Mais on a mal choisi l'objet de ces dévotions, ou bien on s'est laissé entraîner par des motifs indignes de la dévotion; ou bien on s'est conduit irréligieusement dans l'exécution de la dévotion : et si quelqu'un de ces défauts se trouve dans quelque usage que ce soit, quelque ancien, quelque autorisé qu'il soit, quelque attrait qu'il ait pour les peuples par l'appareil du spectacle ou par les espérances qu'on a attachées à ses effets et à ses suites; ne serait-ce point une œuvre excellente de changer cet usage pour l'adoration de Jésus-Christ dans le saint sacrement pour une dévotion si solide dans son objet, si solide dans ses motifs, si solide dans son exécution? Mais souffrez que je dise ici quelque chose de bien honorable et de bien intéressant pour ceux qui m'écoutent. Non, ce n'est point dans cette église, devant cet auditoire, ni dans aucun temple de cette grande ville que je dois proposer une pareille substitution. La dévotion envers le saint sacrement fait ici la grande dévotion, la dévotion principale, la plus cultivée et la mieux soutenue par un peuple bien instruit et bien dirigé dans les objets de son culte. C'est là comme un caractère particulier et un des fruits les plus précieux de la religion dans ce pays vraiment catholique. Ah! que ne puis-je bien développer en ce moment une réflexion qui m'a souvent occupé et que j'ai toujours crue véritable! Oui, mes frères, je l'ai pensé souvent, et j'en suis intimement convaincu : si l'incrédulité n'a pas fait dans cette ville les mêmes dégâts qu'elle a faits dans les autres et dont elle est si fière; si la foi antique, la probité de nos pères, la respectable intégrité des mœurs n'ont pas fait parmi nous comme ailleurs un naufrage général, c'est à cette fervente et solennelle piété envers le saint sacrement que je crois devoir attribuer ces restes précieux de si grands biens, affaiblis à la vérité et diminués, mais non pas absolument ravagés. Piété envers Jésus-Christ, envers Dieu, envers l'auteur et le consommateur de notre foi; piété dépouillée de tout ce qui peut altérer la pureté et la sainteté d'un culte; piété pleine de lumière et de force, qui éclaire encore nos citoyens parmi d'épaisses ténèbres, et qui les fortifie encore malgré le triomphe de toutes les faiblesses. Mais avançons et voyons comment ce culte si solide est en même temps un culte si universel. C'est la matière de ma seconde partie

SECONDE PARTIE.

Dans ce grand nombre de saintes observances qui soutiennent et qui raniment dans l'âme des fidèles l'esprit de piété, qui fortifient leur confiance, qui leur préparent des sources de salut, il y en a qui ne se présentent que rarement et qui ne sont attachées qu'à un seul lien, qu'à une seule espèce de nécessité, qu'à une seule manière de les pratiquer. D'autres, d'un ressort et d'un usage plus général et plus varié, ont encore leurs bornes et ne peuvent remplir la mesure d'une universalité entière. Mais la dévotion envers Jésus-Christ dans le saint sacrement de l'autel est une dévotion vraiment universelle; et comment est-elle universelle? Le voici, mes chers auditeurs, et je vous l'ai déjà dit. Elle est universelle dans son objet; elle est universelle dans ses motifs; elle est universelle dans la pratique et dans l'exécution. Elle est universelle dans son objet, parce que son objet ne lui manquant moralement jamais, elle peut se pratiquer et qu'elle pratique effectivement en tout lieu. Elle est universelle dans ses motifs, parce qu'elle se pratique en toutes sortes d'occasions et contre toutes sortes de nécessités. Elle est universelle dans l'exécution, parce qu'elle se pratique en toutes sortes de manières.

Le Maître et le Rémunérateur magnifique des saints a rendu ses serviteurs respectables à toute la terre, et leur gloire doit être chère à tous les chrétiens en général, de quelque nation, de quelque province qu'ils soient; mais selon la dispensation de gloire pour les saints et de grâce pour nous, arrêtée dès le commencement du monde, Dieu

fait honorer particulièrement un saint dans un lieu et un autre saint dans un autre lieu; soit que leurs dépouilles mortelles y soient déposées, soit qu'il y ait une de leurs images célèbres par les grâces que le ciel y a attachées, soit que quelque autre raison y ait autorisé leur culte d'une manière spéciale; et de là vient encore que les saints dont le culte est le plus répandu, et même la glorieuse Vierge Mère de Dieu, sont distingués par la dévotion des fidèles dans cette province plus que dans celle-là, dans cette église plus que dans celle-là, dans cette image plus que dans celle-là, et que les peuples de différentes contrées accourent avec piété et avec zèle participer à la bénédiction de ces lieux privilégiés. Mais la piété envers le mystère des autels est et doit être la même dans tous les endroits du monde. Ce n'est pas la mémoire de Jésus-Christ, ce n'est pas son image, ce n'est pas sa personne divine comme assise à la droite du Père qu'on adore, c'est cette même divine personne placée et fixée au milieu de nous dans tous les coins de la terre où le christianisme a pénétré. Pour jouir de sa présence, pour lui rendre mes hommages, pour recevoir ses bienfaits, je ne dois point entreprendre de voyage, ni faire quelque pèlerinage laborieux dans des provinces éloignées, ni surmonter quelque obstacle que ce soit; j'entre dans le temple des chrétiens, je trouve, je vois et j'adore le pain des anges, suivant l'expression de l'Eglise, la nourriture des élus sur la terre, le vrai aliment des enfants de Dieu : *Panis angelorum, factus cibus viatorum, vere panis filiorum.* Je porte avec le prophète mes yeux vers l'occident, et je les porte vers l'orient, je regarde le septentrion et le midi : partout le nom de Dieu est également glorieux et son impression également sensible sur le bonheur des nations : *Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus.* (*Malach.*, I.) Et pourquoi cela? C'est que l'Agneau immolé au commencement du monde est encore immolé tous les jours dans toutes les plages de la terre; reproduit partout et partout le même, il est sacrifié partout, adoré partout, une source assurée de salut et de bénédiction partout : *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* (*Ibid.*)

Ah ! s'écrie le pieux Thomas Akempis (et cette réflexion est bien vraie et bien intelligible), si cet admirable sacrement ne se trouvait que dans un endroit de la terre, et que sur la terre il n'y eût qu'un seul prêtre pour opérer cette incompréhensible transsubstantiation, quelle ne serait pas notre ardeur à nous rendre dans la contrée heureuse qui jouirait d'une si grande merveille! et cependant, conclut-il, n'est-il pas raisonnable que notre attachement à cet auguste mystère croisse à proportion que la grâce et la charité de Dieu croissent à notre égard ? et la grandeur de la grâce et de la charité de Dieu ne doit-elle pas être mesurée sur l'universalité et sur l'étendue qu'il a données au don précieux de l'Eucharistie? *Tanto major apparet gratia et dilectio Dei ad hominem, quanto latius est sacra communio diffusa per orbem.* (*Imit. Chr.* l. IV, c. 1.)

Dévotion envers la sainte Eucharistie, universelle dans ses motifs, parce qu'elle se pratique en toutes sortes d'occasions, et contre toutes sortes de nécessités. Car outre les excellents motifs toujours essentiellement attachés à l'Eucharistie et dans l'intention de Jésus-Christ et dans l'intention de ses véritables enfants, il y en a d'autres qui embrassent toutes les occurrences et tous les événements de la vie. La plupart des autres dévotions sont relatives à certains besoins, à certaines grâces, qu'on prétend obtenir. L'intercession d'un tel saint est réclamée contre un mal, et l'intercession d'un autre saint est réclamée contre un autre mal : et quoique le peuple pousse quelquefois un peu loin ces sortes de distinctions et qu'il les appuie souvent sur des raisons très-frivoles, ces distinctions sont fondées sur la conduite de Dieu, qui, dans la primitive Eglise, accordait à l'un le pouvoir de guérir les malades, à l'autre de faire des miracles, à un troisième quelque autre privilége; et saint Augustin remarque que, dans les siècles postérieurs, ces distinctions ont toujours subsisté. Mais la source des grâces qui coulent de l'Eucharistie se répand sur toutes les choses qui peuvent intéresser votre salut, votre santé, votre état; ce sont des grâces générales, tirées, comme parle saint Jean, de la plénitude de toutes les grâces et renfermant toutes les grâces : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus et gratiam pro gratia.* (*Joan.*, I.) Quel est le mal que le corps adorable de mon Sauveur ne guérirait pas ? Lorsqu'il était visiblement sur la terre, le bord de sa robe rendait la santé aux malades les plus désespérés, l'attouchement de ses mains était un remède universel à tous les maux; que ne sera-ce pas si je le reçois dans mon corps, si je le loge dans mon cœur? ou si au défaut de cela je me loge moi-même dans sa maison, si je me fixe au pied de son tabernacle, si je me tiens avec respect, avec foi, avec charité en sa présence?

Enfin, dévotion envers Jésus-Christ dans l'Eucharistie, dévotion universelle dans l'exécution et dans la pratique; parce qu'elle s'exécute et qu'elle se pratique en toutes sortes de manières. Car dites-moi, mes chers auditeurs, quelle est la dévotion qui soit susceptible d'autant de formes, et qui soit variée par des usages aussi respectables, aussi autorisés et aussi chers à tous les vrais chrétiens, que la dévotion eucharistique? Tantôt j'assiste à ce redoutable sacrifice, où celui de la croix est reproduit aux yeux de ma foi, où la victime toujours renaissante de nos péchés descend sur nos autels, et y est derechef immolée. Tantôt ce pain céleste multiplié et toujours le même, divisé et toujours sans partage, mangé et jamais consumé, distribué et jamais épuisé, sert de nourriture à mon âme, et unit cette âme pécheresse à l'âme de son Sauveur. Tantôt ne

pouvant participer réellement à cette sainte table, j'y participe dans le vœu de mon âme, je substitue le désir au fait; et si je ne reçois pas toute la collection des grâces, j'en reçois du moins une partie. Tantôt je visite l'ami de mon cœur dans la solitude de nos temples, où il est abandonné de la plupart des chrétiens comme s'il n'y était pas : et dans ce devoir de religion je découvre encore un devoir d'honnêteté et de bienséance. Tantôt je l'accompagne aux malades, et suivant ce médecin admirable des âmes dans la visite qu'il rend à un de mes frères, près de quitter la terre et s'acheminant vers l'éternité, je partage en quelque sorte avec lui cette œuvre d'une excellente charité. Tantôt j'assiste au triomphe de ses processions, et en le suivant de reposoir en reposoir je m'efforce de lui rendre autant d'honneur et de gloire, qu'il reçut d'opprobre et d'ignominie dans les différents tribunaux où il fut conduit le jour de sa passion. Au lieu du bruit et du tumulte qu'excitaient les différentes passions des juifs (et voyez ici combien de pieuses pratiques sont renfermées dans une seule), je marche dans le silence et dans un parfait recueillement. Au lieu qu'ils s'agenouillaient devant lui par dérision en l'appelant le roi des juifs, je me prosterne avec respect, et je le reconnais pour le roi du ciel et de la terre. On lui avait mis en la main un roseau pour se jouer de sa royauté, j'ai en la mienne un flambeau pour reconnaître sa divinité. On avait enfoncé dans sa tête une couronne d'épines, je fais parsemer de fleurs les endroits par où il doit passer. Au lieu des anathèmes et des malédictions qu'on lui donnait de toutes parts, je fais retentir les airs de cantiques de louanges et de bénédictions. Au lieu que Pilate en le montrant aux juifs, leur dit: *Voilà l'homme* (*Joan.*, XIX), je dis avec foi : Voici véritablement un Dieu caché, le Dieu d'Israël, le Sauveur de tous les hommes : *Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel, Salvator.* (*Isa.*, XLV.) Dieu vraiment caché, dépouillé de tous les traits de sa grandeur, de toutes les marques de son incompréhensible majesté, Dieu caché pour les chrétiens qui ne le voient que dans l'obscurité de la foi, Dieu caché pour les infidèles, auxquels cet admirable mystère n'a jamais été révélé, mais Dieu plus caché encore pour ces hommes téméraires et superbes dans lesquels la science de la terre a éteint celle du ciel, qui voient l'impossibilité et la contradiction dans les plus grands chefs-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu : *Vere tu es Deus absconditus.*

Mais ce Dieu caché paraîtra un jour à nos yeux, mes chers auditeurs, avec tout l'éclat d'un Juge souverain pour juger notre foi et pour faire l'examen de nos dévotions; semblable à un cultivateur des biens de la terre, ce grand cultivateur des âmes séparera le bon grain de la paille; placera le grain dans son grenier et jettera les paillettes au feu : c'est le Saint-Esprit lui-même qui parle de la sorte. Il saura distinguer les dévotions opposées à la vraie piété, et les dévotions conformes à l'esprit de notre sainte religion; les dévotions corrompues par de grands abus, par des persuasions extravagantes et absurdes, et les dévotions sages et raisonnables; les dévotions autorisées par l'Eglise et les dévotions inventées par des hommes peu solides et peu éclairés; la dévotion envers les saints, leurs images, leurs reliques, conduite et dirigée par la foi et l'usage de l'Eglise, et cette même dévotion poussée à l'excès, poussée jusqu'à une fausse confiance qui croit pouvoir négliger ce que l'homme doit à son Dieu, ce que le chrétien doit à son Sauveur caché dans le mystère de nos autels. Tout cela sera pesé, estimé selon sa juste valeur. Heureux ceux qui auront aimé, adoré, servi sur la terre ce Dieu caché : ils le verront dévoilé dans le ciel et jouiront éternellement de sa présence et de ses faveurs. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

SUR LA BONNE ET MAUVAISE COMMUNION.

Hac animas ille evocat Orco
Pallentes, alias in tristia tartara mittit.
(*Æn.*, IV.)

Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel. (*Luc.*, II.)

Il sera un principe de destruction et de résurrection pour un grand nombre d'Israélites.

Qui le croirait, mes chers auditeurs? c'est du Sauveur et du Réparateur de tous les hommes que le saint vieillard Siméon parlait de la sorte; c'est de lui que cet homme inspiré de Dieu annonçait au milieu du temple de Jérusalem qu'il serait pour les uns un principe de vie, et pour les autres un principe de mort. Ne cherchons pas aujourd'hui l'accomplissement de cette mémorable prophétie dans la vocation des gentils et la réprobation des juifs, dans l'adoption de quelques Israélites choisis et dans l'aveuglement des autres. Elle s'accomplit d'une manière également littérale et également incontestable dans le sacrement aimable et en même temps redoutable de nos autels. Là, par une division fatale, dans un même festin, à une même table, dans une même assemblée de convives, le pain des anges devient pour les uns un pain de vie, et pour les autres un pain de mort ; pour les uns un gage du salut éternel et d'une résurrection glorieuse : *in resurrectionem;* et pour les autres un gage de réprobation et de la ruine la plus entière, la plus irréparable : *in ruinam.* Plaçons sous les yeux de notre foi ces deux vérités. Vous entendez que c'est de la mauvaise et de la bonne communion que je vais vous parler, et que cette matière qui se partage d'elle-même va former les deux points de mon discours. Commençons par nous pénétrer d'une crainte salutaire, et finissons par des réflexions consolantes. Voyons d'abord comment il peut arriver que la communion devienne pour nous la source d'un malheur éternel : *in ruinam.* Exami-

nons ensuite comment la communion devient la source de notre sainteté et de notre salut: *in resurrectionem*. Divin Sauveur, l'ineffable sacrement dont je vais expliquer les effets n'est autre chose que vous-même; à qui m'adresserai-je pour en parler d'une manière proportionnée à la grandeur du sujet sinon à vous, source de toute vérité, qui placez l'onction et la force dans la bouche de vos ministres? Je vous adore sous les auspices et la présentation de celle qui vous a porté dans son sein. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Chrétien imprudent et malheureux, qui avez osé vous asseoir avec les conviés du Seigneur à la table de ses enfants, sans avoir ni la robe de noces, ni l'invitation de l'Epoux, vous voulez sonder l'abîme où cette faute vous a fait tomber, vous voulez connaître toute l'étendue de la calamité que vous vous êtes attirée? Voici trois choses qui vous l'apprendront d'une manière précise et fort intelligible. Considérez la disposition d'une âme qui entreprend une communion sacrilége; considérez cette communion même dont elle se charge; considérez le souvenir qui lui en reste, et jugez s'il y a au monde un état qu'on puisse appeler avec plus de raison un état de ruine et de mort : *Positus est in ruinam.*

Je vois le plus perfide de tous les hommes, le traître et en même temps le disciple du Sauveur, se mettre en devoir de livrer ce bon maître entre les mains de ses plus cruels ennemis. La résolution en est prise; déjà le démon, suivant l'expression de l'Ecriture, est entré dans son cœur; le voilà au milieu de l'assemblée des scribes et des pharisiens, il s'offre, il marchande : *Quid vultis mihi dare?* (*Matth.*, XXVI.) Il promet, il assure de le livrer sans faute : *Et ego vobis eum tradam.* (*Ibid.*) Vous avez horreur d'une si étrange résolution, chrétiens auditeurs, et vous ne trouvez point de couleurs assez noires pour vous tracer le portrait de cette âme lâche et sans foi : eh bien! comprenez ceci. La disposition de Judas est la disposition de tout homme qui dans un état de péché s'approche de ce même Sauveur caché dans le mystère de l'Eucharistie. Comme lui, ce chrétien perfide et ingrat convient avec ses convoitises, avec ses passions, avec ses habitudes criminelles, pour leur livrer son Dieu : *Quid vultis mihi dare?* Oui, dit-il, pour la satisfaction que je retire de la jouissance de mes désirs, pour m'affranchir de l'obligation de renoncer à mes engagements suspects, pour m'assurer une liberté sans réserve dans toutes les prétentions d'une volonté désordonnée, pour m'épargner la honte salutaire de dévoiler aux ministres du Seigneur les plaies de mon âme, pour satisfaire à la bienséance et au dehors de religion, qui exigent de moi une démarche incompatible avec la corruption de mon cœur; pour tout cela je n'ai point de peine de livrer mon Dieu, et c'est à cela même que je veux le sacrifier : *Quid vultis mihi dare? et ego vobis eum tradam.* Quelle abomination et quelle désolation!

Cependant le projet s'exécute, et la disposition, se déployant au dehors, produit le crime qu'elle a conçu et qu'elle a goûté. L'apôtre de Jésus, remarquez toujours bien ce parallèle, l'apôtre de Jésus, devenu l'émissaire de ses ennemis, se présente à ce divin maître sans rougir de rien, sans se reprocher rien, sans se déconcerter de rien, sans être touché ni de la présence du plus aimable des hommes, ni de l'accueil paternel qu'il en reçoit, ni de ce reproche si tendre : *Amice* (*Matth.*, XXVI), mon ami, quoi! vous me trahissez, et c'est par un baiser? *Osculo Filium hominis tradis?* (*Luc.*, XXII.) Il le baise, le livre entre les mains des satellites, et se retire. Ah! mes frères, en quoi le crime d'une communion sacrilége est-il inférieur au crime de Judas? Est-ce parce que Judas était disciple de Jésus? Mais ne le sommes-nous pas, nous autres? ne sommes-nous pas formés à la même école que lui, éclairés des mêmes leçons que lui, invités à la même table que lui, comblés des mêmes grâces et des mêmes bienfaits que lui? Est-ce parce que Judas l'a livré à ses ennemis? Mais où sont les vrais ennemis du Sauveur? et la conscience d'un pécheur aveuglé et endurci n'a-t-elle pas une opposition plus marquée avec la sainteté de l'Homme-Dieu, que la vue des souffrances et de la mort? Est-ce enfin parce que Judas l'a trahi par un baiser? Et n'est-ce pas là exactement et littéralement le crime d'un chrétien profanateur? N'y a-t-il pas même dans le crime de ce dernier quelque chose de plus énorme et de plus révoltant? puisqu'après le baiser perfide il sacrifie lui-même cet Agneau sans tache et l'immole à l'abomination de ses désirs. Et qu'arrive-t-il dans ce moment de ténèbres? N'exagérons rien, et tenons-nous à la vérité toute simple. Qu'arrive-t-il au moment même que le sacrilége s'accomplit? Dans ce moment fatal, dit l'Apôtre des nations, écrivant aux chrétiens de Corinthe, le pécheur reçoit son arrêt; et semblable à ces criminels condamnés au dernier supplice, auxquels on faisait autrefois manger et avaler la sentence qui les privait de la vie, ce pécheur abandonné mange lui-même son jugement et sa mort : *Judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, XI.) C'est la manne du désert qui se change en vers et en corruption; c'est l'arche d'alliance qui, placée chez les Philistins, y porte la dévastation et la mort; c'est le miel dont a mangé Jonathas, et pour lequel il est condamné à périr; c'est le fruit du paradis terrestre qui donne la mort au premier homme, dans le moment même qu'il en goûte.

Mais avançons, et ne perdons point de vue le disciple apostat. A peine Judas a-t-il vendu son Maître et reçu le prix de son infâme trahison, qu'il rentre en lui-même, et reçoit du souvenir et de la pensée de son crime une nouvelle secousse qui le précipite plus avant encore dans l'abîme où il

descend. Tout à coup il découvre l'énormité de son forfait, il en conçoit toute la malice : il voit ou plutôt croit voir que son péché est sans retour et sans remède : *Peccavi tradens sanguinem justum.* (*Matth.*, XXVII.) Hélas ! quel effet ne fait pas sur l'âme du chrétien le souvenir d'une communion sacrilége! Le souvenir des autres iniquités porte naturellement à la pénitence et au retour vers Dieu; mais le souvenir d'une communion sacrilége porte presque toujours vers l'impénitence et le désespoir. Et pourquoi cela? En voici la raison toute naturelle et toute propre à être comprise de tout le monde : *Peccavi tradens sanguinem justum.* L'espoir de mon pardon, la grâce de ma résipiscence, le gage de ma réconciliation, tout cela était placé dans le corps et le sang de mon Libérateur ; c'était là que je devais avoir mon recours, et que mon âme après le naufrage de toutes ses possessions, devait se réfugier comme dans un port assuré. Mais c'est cet asile même que j'ai violé ; et si j'ai trouvé ma ruine dans ce que Dieu avait destiné pour être ma réparation et mon salut, où pourrai-je m'adresser désormais pour ne pas périr, ou pour vivre encore après avoir péri? *Peccavi tradens sanguinem justum.* Ce désespoir est-il raisonnable? Non, sans doute, mes chers auditeurs, et à Dieu ne plaise que je veuille vous l'inspirer! le Sauveur du monde contredirait mon enseignement en termes exprès, et vous assurerait lui-même qu'il n'y a point de péché contre sa personne, ni même d'excès commis sur sa personne, qui soit au-dessus de sa miséricorde et de son indulgence : *Quicunque dixerit verbum contra Filium hominis, remittetur ei.* (*Matth.*, XII.) Mais enfin ce désespoir, tout déraisonnable qu'il est, n'en est pas moins une suite ordinaire de la communion indigne. Avant la communion indigne, on ne pèche qu'en tremblant, on étouffe avec peine les remords de la conscience, on ne s'abandonne au mal qu'en se combattant soi-même et en se contredisant soi-même. Mais lorsqu'une fois on s'est approché de sang-froid de cette sainte table avec des dispositions profanes, dès lors l'abîme de l'iniquité est sans barrière et sans fond, les lumières de la religion s'éteignent; cette voix secrète et néanmoins éclatante de la conscience demeure dans un silence profond; je ne sais quelle paix et quelle tranquillité de mort se forme alors dans le cœur du pécheur, paix plus funeste à son âme que le sacrilége même. Alors les habitudes vicieuses acquièrent de nouvelles forces, les passions s'élèvent et commandent avec un empire plus absolu, les chaînes se resserrent et s'appesantissent; on désespère de se délivrer et de recouvrer la liberté des enfants de Dieu, qu'on a trafiquée et vendue en vendant Dieu lui-même : *Peccavi tradens sanguinem justum.* Voilà, mes frères, où conduit une communion sacrilége, et je demande s'il est possible d'ajouter quelque chose à ce malheur qui lui donne plus de poids et plus d'étendue? Mais n'arrêtons pas plus longtemps nos yeux sur un tableau désolant, et voyons plutôt comment le Sauveur du monde, dans le sacrement de nos autels, est un principe de vie et de résurrection pour les chrétiens fidèles : *Positus est in resurrectionem multorum.* (*Luc.*, II.) C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est en envisageant les vérités contraires sous un seul et même point de vue, sous les mêmes rapports et les mêmes convenances, qu'on en sent toute la force, et qu'on insiste sur les vestiges de leur impression. Je considère la communion de l'âme fidèle comme j'ai considéré la communion du pécheur endurci. J'en apprécie la disposition; j'en exalte l'excellence, je pèse les effets du souvenir qui en reste. Tout cela ne vous prendra qu'un moment d'attention.

Lorsqu'un grand monarque entreprend la visite de ses vastes Etats, toutes les provinces se ressentent des avantages de son approche ; les chemins sont aplanis, les hôtelleries réparées, les fortifications des villes rétablies. Tout annonce l'arrivée du maître, et les cœurs des peuples sentent je ne sais quelle révolution dans l'attente de celui qui peut tout sur leurs biens et sur leurs personnes : quand le Roi du ciel et de la terre annonce son arrivée prochaine dans l'âme d'un vrai chrétien, tout se réforme, tout se rétablit dans cette âme docile. Pour recevoir ce puissant Monarque, il n'y a rien qu'on ne fasse, rien qu'on ne retranche, rien qu'on n'emploie pour parer le séjour qu'il promet d'habiter. Avant qu'il arrive, on a préparé tout ce qui doit lui servir, on a fait la recherche de tout ce qui pouvait lui plaire : rien n'a paru trop cher, trop précieux, trop difficile. Eût-ce été la moitié de ses possessions, on l'eût donnée de grand cœur ; eût-il fallu restituer le quadruple du tort qu'on avait fait à ses frères, l'on n'eût point hésité à en faire le sacrifice; l'on eût dit comme le publicain Zachée : *Dimidium bonorum meorum do pauperibus, et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.* (*Luc.*, XIX.) Telle est la disposition des âmes fidèles appelées au banquet de l'Epoux céleste. Disposition sainte, si par la grâce de mon Dieu vous vous trouvez dans mon cœur, que ce même Dieu vous y fixe, et que le temps ne vous enveloppe pas dans les dégâts de la caducité et de l'inconstance!

Après ces heureux préparatifs qui sont déjà par eux-mêmes une excellente sanctification, le Roi des rois paraît et prend possession de l'âme qui se soumet à lui. C'est le Prince de la paix, comme parle le Saint-Esprit, qui entre dans les terres de sa domination, et qui répand partout la paix dont il est le possesseur et le distributeur exclusif : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* (*Matth.*, XXI.) Fille de Sion, ne craignez rien : c'est à la vérité un grand Roi, un Roi formidable, qui entre dans vos murs; mais c'est en même temps un Roi pacifique et débonnaire. Sa

puissance, ses victoires, la splendeur de son trône royal, la sévérité de son extrême justice sont dans ce moment comme si elles n'étaient pas. Il n'entre chez vous que comme le Roi de la douceur; la miséricorde, la consolation, la lumière, la bienfaisance marchent sur ses pas : *Noli timere, filia Sion, ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Son séjour chez vous est un séjour d'opulence et de bonheur. C'est l'arche qui enrichit la maison d'Obédédom, c'est la manne qui rassasie un peuple affamé, c'est la rosée du ciel qui pénètre une terre desséchée, c'est l'astre du jour qui écarte les nuages et les tempêtes, qui donne la vie et l'activité à toute la nature ; et pour parler sans figure, c'est Jésus-Christ qui entre dans la maison d'un pécheur, qui d'une maison de péché fait une maison de sainteté et de salut, qui d'un pécheur fait un enfant de la foi et des vertus du patriarche Abraham : *Hodie salus domui huic facta est, eo quod et ipse filius sit Abrahæ.* (*Luc.*, XIX.)

Quand le lion plein de force et de feu se montre à ses fiers ennemis, ses regards sont des victoires, et le dégât sert de monument à sa marche. C'est ainsi, dit saint Jean Chrysostome, que le chrétien se montre à ses ennemis au sortir de la sainte table; la seule pensée qu'il a reçu son Dieu, que son Dieu est avec lui, qu'il restera avec lui jusqu'à ce que le péché le déplace ; cette seule pensée est un glaive qui renverse tout, une flamme qui dévore tout. L'enfer armé de toutes ses furies tremble à son approche, la terreur qu'il répandait dans les âmes timides retombe sur lui-même : *Tanquam leones ignem spirantes ab hac mensa recedamus, diabolo facti terribiles.* Aussi saint Paul, en prémunissant les premiers fidèles contre les attaques de l'infidélité et du péché, croyait-il mettre dans leur main une arme victorieuse et universelle en leur rappelant la participation de la sainte table, à laquelle ils avaient assisté. Par là, disait cet Apôtre, vous êtes devenus, non-seulement les serviteurs et les enfants de Jésus-Christ, mais encore des membres réels de son corps sacré, de sorte que lui et vous, vous ne faites plus maintenant qu'un même corps et une même substance : *Vos enim estis corpus Christi, et membra de membro.* (I *Cor.*, XII.) Or, reprenait ce grand homme, quelle contradiction et quel monstrueux contraste n'y aurait-il pas à profaner des membres consacrés par une alliance divine, et à les prostituer à l'exercice du péché : *Accipiens ergo membra Christi, faciam membra meretricis?* (I *Cor.*, VI.) Lorsque les prophètes de l'ancienne loi voulaient entretenir et fortifier les Israélites dans le culte et dans l'obéissance de Dieu, ils ne manquaient jamais de leur rappeler que la manne les avait nourris dans le désert, et que ce pain préparé par le ministère des anges était devenu l'aliment des hommes. Ce seul bienfait semblait aux Israélites l'abrégé et l'expression de tous les autres, et le souvenir qui en restait était l'aiguillon de leur reconnaissance. Combien de fois, chrétiens, en sortant du banquet céleste où Dieu vous avait appelés, pénétrés de gratitude, et ne pouvant concentrer dans votre cœur le souvenir d'un si grand bienfait, vous êtes-vous écriés, comme David : Que rendrai-je à mon Dieu pour toutes les grâces que j'en ai reçues : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* (*Psal.* CXV.) Le voici, mes frères : ne cherchez point d'autres marques de votre reconnaissance, Dieu n'en demande pas d'autres. Que le souvenir d'avoir joui de votre Dieu, de l'avoir logé en vous-mêmes, d'avoir été les dépositaires intimes de ses sentiments pour vous, et de lui avoir réciproquement exprimé les vôtres; que ce souvenir assure et perpétue les effets d'une si grande faveur, en renvoyant loin de vous tout ce qui pourrait en altérer la douce influence. Alors vous aurez pleinement répondu à toutes les avances de votre Dieu ; alors votre gratitude remplira l'étendue que Dieu lui a marquée; et par un second retour bien grand et bien sûr de la part de Dieu, votre félicité sera montée au point où peut monter la félicité d'un chrétien. Que présenterai-je, que donnerai-je à mon Dieu pour cette foule de bienfaits innombrables dont il m'a enrichi, et surtout pour ce comble, cet excès de tous les bienfaits, je veux dire lui-même descendu du ciel, caché pour moi, immolé pour moi dans cet étonnant mystère de nos autels ? *Quid retribuam?* Que lui donnerai-je, sinon lui-même, qui soit digne de lui? Je lui présenterai comme un tribut de ma reconnaissance, comme une preuve de mon hommage, comme un fruit de ma foi, comme un gage de mon espérance, ce pain divin, ce calice de bénédiction et de salut : *Calicem salutaris accipiam* (*Ibid.*); je les présenterai aussi souvent que je le pourrai, aussi saintement, aussi ardemment que je le pourrai. Je mêlerai le nom de mon Dieu à cette offrande auguste, je l'invoquerai, je l'exalterai : *Et nomen Domini invocabo* (*Ibid.*); je me fixerai, je persisterai dans ses louanges, de l'une je passerai à l'autre et ne me reposerai après aucune : *Laudans invocabo Dominum.* (*Psal.* XVII.) Et qu'arrive-t-il de là? Ah! mes frères, qu'arrive-t-il lorsqu'on est en possession de Dieu même, lorsqu'on agit et qu'on combat avec Dieu? N'est-ce pas alors que nos ennemis sont mis à nos pieds, que leurs armes sont brisées, que sur leurs dépouilles accumulées nous dirigeons nos pas vers le temple de la victoire des chrétiens, qui n'est autre chose que la demeure éternelle de Dieu? *Et ab inimicis meis salvus ero. Ibid.* C'est le bonheur que je vous souhaite, etc.

—

SERMON XII.

SUR LA PERTE DE LA FOI.

Intereun' segetes, subit aspera silva.
(I *Georg.*)

—

Multi pseudoprophetæ surgent, et seducent multos. (*Matth.*, XXIV.)

Il s'élèvera un grand nombre de faux prophètes qui séduiront beaucoup de fidèles.

Le Sauveur du monde, attendri sur le sort des hommes, leur fait le détail le plus touchant des malheurs qui les attendent : soit qu'il parle de la ruine de Jérusalem et de la dispersion de la nation juive, soit qu'il prédise la destinée de toute la terre, le tableau est également horrible et désolant. Ce sont des guerres, des séditions, des tremblements de terre, des calamités générales et sans ressource. Mais de tous ces maux le plus grand aux yeux du chrétien, c'est la perte de la foi qui, selon la parole de Jésus-Christ, mettra le comble aux châtiments dont Dieu frappera les nations : ***Multi pseudoprophetæ surgent, et seducent multos.*** Mais si c'est là le plus grand des malheurs, quele Sauveur annonce dans l'Evangile de ce jour, c'est peut-être aussi le seul que les hommes aient le pouvoir d'éviter, et l'apôtre saint Pierre nous apprend le moyen le plus sûr et le plus efficace de nous en garantir : Assurez, dit-il, mes frères, par de saintes œuvres, la grâce de votre élection et de votre vocation à la foi : ***Per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.*** (II *Petr.*, I.) Par une conséquence toute contraire, c'est par le mépris des œuvres de la foi qu'on arrive presque toujours à la perte de la foi ; et c'est en travaillant à la perte de la foi qu'on arrive à des malheurs ultérieurs, sans remède et sans terme. Fixez vos attentions, mes chers auditeurs, et comprenez ici le dessein de mon discours. Une conduite peu chrétienne mène à la perte de la foi chrétienne : c'est la première partie. La foi chrétienne mène à sa perte le partisan d'une conduite peu chrétienne : c'est la seconde partie. Je vous découvre la grandeur du danger, afin que vous puissiez l'éviter ; je vous découvre la grandeur du mal où il vous précipite, pour que vous n'hésitiez pas à l'éviter. Je vous fait voir comment on devient incrédule, et vous ne serez plus surpris de voir aujourd'hui un grand nombre d'incrédules ; je vous fais voir le malheur des incrédules, et vous gémirez sur le sort de ce grand nombre d'incrédules. En un mot, le mauvais chrétien perd la foi, et la foi perd le mauvais chrétien. Implorons par l'intercession de Marie les lumières de celui qui a planté la foi dans nos cœurs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La foi subsiste, ou peut subsister après la perte de la charité, de la grâce, de l'innocence des mœurs ; la foi peut subsister malgré une vie vendue aux ennemis de la foi. Prétendre le contraire, c'est une erreur condamnée par l'Eglise, et que je condamne avec l'Eglise. Mais une vie dépouillée de l'esprit et des œuvres de la foi rend la foi stérile, inutile, morte, selon l'expression de saint Jacques : ***Fides sine operibus mortua est*** (*Jac.*, II), et si je vais plus avant, et que j'excepte certaines circonstances, où le défaut d'occasion, de sociétés infidèles, de livres antichrétiens, empêche le naufrage entier de la foi, je dis qu'il arrive ordinairement, et que, sans le concours de certains obstacles, il arriverait toujours que le chrétien infidèle à ses devoirs perdît la foi : pour autoriser cette proposition, j'en appelle à la raison, j'en appelle à la parole de Dieu, j'en appelle à l'expérience. Suivez-moi, je vous prie, dans ces trois sortes de preuves.

Saint Augustin, faisant l'éloge de la force et de l'efficace de la foi, concluait qu'un homme qui en professait la vérité, et qui la conservait avec soin, ne pouvait que très-difficilement mener une vie criminelle : ***Difficile est ut male vivat qui bene credit.*** Et moi par un raisonnement contraire en apparence, mais réellement appuyé sur le même principe, je conclus qu'il est très-difficile de mener une vie criminelle et de ne pas perdre le trésor précieux de la foi. Car si le péché s'allie difficilement avec l'intégrité de la foi, il est évident que l'intégrité de la foi s'allie difficilement avec le péché. Penser selon l'esprit et agir selon la chair : professer les maximes de Jésus-Christ, et suivre les maximes du monde : espérer des biens éternels, et les changer contre des biens périssables : croire une éternité de peines destinées aux prévaricateurs de la loi de Dieu, et donner sans cesse à cette loi les plus mortelles atteintes ; c'est nourrir dans l'esprit et dans le cœur du chrétien, un état de contradiction, un état de guerre et de combat, et dès lors un état violent, qui semble ne pouvoir durer que jusqu'à ce que le pécheur trouve le moyen de concilier sa croyance avec sa conduite, par l'anéantissement de la foi. Or ce moyen peut-il lui manquer longtemps, quand de faux prophètes et de faux docteurs travaillent de tous côtés à le tranquilliser sur les reproches de sa conscience ; quand il est de son intérêt et de son grand intérêt, qu'il n'y ait pas de foi, que les vérités de la foi soient des illusions ; quand des discours impies, des arguments spécieux, des réflexions séduisantes, de grands exemples viennent à l'appui des désirs de son cœur ? La foi subsistera-t-elle au milieu de tant d'ennemis, et ne serait-ce pas une espèce de prodige, si ce chrétien, qui l'a si témérairement exposée, n'était point du nombre de ceux que les apôtres de l'incrédulité rangeront de leur parti ? ***Multi pseudoprophetæ surgent, et seducent multos.*** Voilà ce que m'apprend ma raison. Mais il y a plus, et les lumières de mon esprit, toujours incertaines et sujettes à l'erreur, sont ici conformes aux oracles les plus précis et les plus absolus des saintes Ecritures : quand la

foi d'un chrétien lâche et criminel, se défendrait heureusement de tant d'adversaires, et qu'elle sortirait sans atteinte de tant de dangers, comment se défendrait-elle contre la justice et la vengeance formidable de Dieu, qui promet de punir le mauvais usage de la foi par un aveuglement prodigieux, par la soustraction des grâces, auxquelles notre foi était attachée, par l'extinction des lumières qui nous en persuadaient la sainteté et la divinité? En vérité je ne sais s'il y a dans l'Evangile une chose plus souvent répétée que cette menace terrible de Jésus-Christ, et il faut que les enfants des hommes soient livrés à un sens bien réprouvé, quand ils oublient de si grandes et de si terribles vérités! Car n'est-ce pas là ce que nous annonce le divin Sauveur, quand il nous dit que le royaume de Dieu nous sera enlevé, pour être donné à ceux qui porteront des fruits de justice : *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (*Matth.*, XXI.) N'est-ce pas là ce que saint Jean dans l'*Apocalypse* annonce d'une manière bien expressive et bien intelligible à cet évêque d'Ephèse qui, quoiqu'attaché aux dogmes sacrés de la foi, en négligeait néanmoins les exercices et les effets : J'ai, dit-il, de la part de Dieu des reproches bien essentiels à vous faire. L'âme est le soutien de votre foi, votre charité s'est affaiblie; elle ne produit plus les mêmes œuvres et ne porte plus les mêmes fruits. Si vous ne travaillez à lui rendre sa première ardeur et sa première fécondité, le moment de ma colère arrivera, et fera disparaître ce chandelier qui vous éclaire et dont la lumière vous devient inutile. Chandelier mystérieux, mes frères, qui suivant la réflexion de saint Grégoire pape, ne peut signifier autre chose, dans le sens même de la lettre, que la grâce de la foi, qui éclaire autant qu'on s'empresse de marcher à la lueur de son flambeau, et qui s'éteint dès qu'on néglige de suivre la route qu'elle désigne : *Memor esto itaque unde excideris, et prima opera fac; sin autem, venio tibi, et movebo candelabrum tuum de loco suo.* (*Apoc.*, II.) N'est-ce pas encore là ce que nous marque cette parabole si connue et dont l'application est si facile, où le propriétaire d'un grand négoce assemble ses officiers et leur fait rendre un compte exact de leur administration? La somme qui leur a été confiée, et dont ils doivent déclarer l'usage à leur maître, est, suivant la réflexion de saint Augustin, le don inestimable de la foi, qui produit dans notre âme toutes les œuvres de salut, qui se développe, s'agrandit par un bon usage, multiplie ses fruits au centuple et accumule dans le sein du chrétien des richesses immenses. Or, que fait ce négociant à l'égard des administrateurs de ses trésors? Il récompense libéralement ceux qui les ont bien employés; mais à l'égard de celui qui par pusillanimité et par lâcheté a enfoui son talent au lieu de le mettre en négoce et de le multiplier par une industrieuse activité, il agit avec une sévérité extrême; il le dépouille de ce seul bien qui lui avait été confié, et qui, comme nous avons dit, désigne le don de la foi; après quoi ce serviteur infidèle est relégué dans les ténèbres, c'est-à-dire réduit à un état où la religion ne l'éclaire plus, où abandonné à des maîtres profanes, il ne marche plus que dans la nuit épaisse d'une désolante incrédulité : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* (*Matth.*, XXV.)

Mais si Dieu s'est attaché à prédire par ses oracles l'extinction de la foi dans l'âme des pécheurs, il ne s'est pas moins appliqué à faire de l'accomplissement de ses menaces un spectacle aussi effrayant qu'il est universellement reconnu et exposé aux yeux de tous les siècles et de toutes les nations de la terre. Car le dépérissement de la vertu et de la piété n'a-t-il pas toujours été l'avant-coureur de la ruine de la foi, et de ces substitutions fatales dont Dieu punit les infidélités des peuples? Substitutions qui font passer la foi aux nations étrangères, et qui, selon l'expression de saint Paul, les enrichissent de la perte des chrétiens : *Diminutio eorum, divitiæ gentium.* (*Rom.*, II.) Ouvrez les annales de l'Eglise, consultez l'histoire des révolutions qui ont affligé la tendresse de cette mère commune des fidèles et déchiré son sein, vous verrez le crime allié à l'ignorance détruire insensiblement les ressorts et les ressources de la foi, le mépris des œuvres de la foi préparer l'indifférence à l'égard des dogmes, la dégradation successive des mœurs porter ses dégâts dans toutes les conditions, sans respecter la plus sainte et la plus attachée à la religion, celle des ministres de la foi. C'est alors, je veux dire lorsque les choses sont parvenues à cette malheureuse époque, que la foi s'ébranle dans tout un état, dans tout un royaume; que les ténèbres remplacent cette lumière précieuse si longtemps négligée et si fortement combattue. C'est alors que Dieu insulté dans ses dons et dans ses bienfaits, dépouille des peuples ingrats pour enrichir des peuples étrangers, renvoie loin de lui des peuples chrétiens pour appeler des peuples infidèles. Aveuglement des uns, et conversion des autres, accomplis dans tous les temps du christianisme, et consommés visiblement dans ces derniers siècles, où nous avons vu de nouvelles chrétientés, et comme deux mondes de fidèles; les uns venus de l'Orient et les autres de l'Occident, par la propagation qui s'est faite de l'Evangile; en même temps que l'hérésie a détaché de l'Eglise des peuples entiers, afin qu'il ne manquât rien à cette prophétie : *Multi ab Oriente et Occidente venient; filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* (*Matth.*, VIII.)

Mais sans parler de ces étonnantes révolutions où le flambeau de la foi s'éteint dans de grandes plages de la terre, pour en éclairer d'autres, ne voyons-nous pas jusque dans le sein du christianisme, ne voyons-nous pas tous les jours au milieu de nous des génies sublimes, des esprits forts, pénétrants, éclairés selon le monde, tomber dans

des égarements qui font horreur, ne reconnaissant plus ni foi, ni religion; qui bien loin de rougir de leur aveuglement, s'en font gloire, s'appliquent à faire des prosélytes de leurs monstrueuses opinions, et en font en effet? *Multi pseudoprophetæ surgent, et seducent multos.* Oui, mes chers auditeurs, nous voyons ces jours dont a parlé tant de fois le Sauveur des hommes, particulièrement dans l'Evangile que nous lisons ce dimanche, et nous étions destinés dès lors à être les spectateurs de l'incrédulité la plus audacieuse et devenue presque générale. Or, quel est le principe d'un mal si affreux et si étendu? Je vous l'ai dit, et je le répète encore volontiers; c'est le mépris des œuvres de la foi, c'est le triomphe du libertinage, de toutes les passions, de tous les excès condamnés par la foi. Leur foi, dit saint Paul en parlant des premiers apostats de la religion chrétienne, a fait naufrage dans les agitations de leur mauvaise conscience: *Bonam conscientiam repellentes, naufragaverunt circa fidem.* (I *Tim.*, I.) Et je demande s'il y a quelque chose de plus juste que cette expression de l'Apôtre. Quand est-ce qu'arrivent les naufrages? c'est parmi les orages et les tempêtes. Et quand est-ce que se forment les orages et les tempêtes dans l'âme du chrétien, sinon lorsqu'il est abandonné à l'impulsion de ses désirs et qu'il devient le jouet des passions criminelles? Alors il perd de vue la lumière du soleil et des astres qui doivent éclairer sa navigation; et ne sachant plus quelle route tenir, il se laisse aller à tout vent, c'est-à-dire, à toutes les variations des doctrines humaines: *Omni vento doctrinæ.* (*Ephes.*, IV.) Ils ne se sont point embarrassés, dit encore saint Paul, d'avoir Dieu devant les yeux, et d'agir selon sa loi; et Dieu pour les punir, les a abandonnés à l'erreur, et les a soumis aux illusions du mensonge: *Ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio.* (II *Thess.*, II.) Et c'est vraiment là qu'a commencé la perte de leur foi. Ils ont beau nous protester que leur changement n'est que le fruit de leurs réflexions et des lumières qu'ils ont acquises; je leur demanderai s'ils ont fait ces réflexions, s'ils ont acquis ces lumières dans le temps qu'ils étaient attachés aux devoirs du chrétien; qu'ils étaient dociles à la voix de l'Evangile, et qu'ils en pratiquaient les maximes avec exactitude, avec ferveur, avec goût; je veux bien que la foi soit jugée sur leurs réponses, et qu'ils décident eux-mêmes sur la vérité de la doctrine que j'établis. Ils me répondront, pourvu que la sincérité préside à leur langage, que longtemps avant d'abjurer la croyance des chrétiens, ils en avaient abjuré les mœurs; et, qu'importunés sans cesse par les images que retraçait à leurs esprits cette religion sainte, rebutés de sa morale, dégoûtés de ses espérances, effrayés par ses menaces, ils se sont laissé entraîner au doute et ensuite à l'erreur; que par une chute rapide ils sont tombés d'une erreur dans une autre erreur, jusque dans l'abîme de l'irréligion la plus absolue et la plus entière; et ce qu'on a horreur de dire et de penser, jusqu'à devenir des ennemis formels de l'existence du souverain Maître du monde, jusqu'à devenir de véritables athées. Je dis des athées, et en vain prétendra-t-on qu'il n'y en a pas et qu'il ne peut y en avoir en exerçant une espèce d'incrédulité contre l'incrédulité même. Car il n'y en a que trop, et de toutes les manières; athées de volonté, qui voudraient qu'il n'y eût point de Dieu, et athées de croyance, qui ne reconnaissent point de Dieu, et qui croient qu'effectivement il n'y en a point. Athées dans les cours des princes, athées dans la profession des armes, athées dans les palais de la justice, athées dans les académies des savants, athées dans tous les lieux et dans tous les états où règne la dissolution du vice: *Ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio.* Oui, ajoute saint Augustin, c'est vous, ô mon Dieu qui, du sein même de votre lumière éternelle, faites descendre sur les mortels ces redoutables ténèbres, pour punir leurs débauches et leurs excès; châtiment d'autant plus redoutable que celui même qui en est frappé, n'en voit pas les suites et n'en découvre pas l'étendue. Et pour dire ici quelque chose plus généralement utile et plus assorti à nous-mêmes, pourquoi nous autres, malgré notre attachement sincère au christianisme, malgré notre zèle pour la religion, et des vues peut-être droites et saines, avons-nous souvent moins de foi, je veux dire une foi moins active, moins paisible et moins affermie que des âmes simples qui, sans avoir les connaissances et les avantages dont nous nous piquons, s'emploient de toutes leurs forces à la pratique des œuvres chrétiennes? Notre orgueil nous flatte peut-être en ce point comme en bien d'autres, et nous nous persuadons que cette différence même est une marque de leur simplicité et de notre esprit; au lieu d'en conclure, suivant la doctrine de l'Evangile, que Dieu se retire de nous à mesure que, par notre présomption et notre lâcheté, nous nous éloignons de Dieu, tandis qu'en récompense de leur ferveur il se communique aux âmes simples et humbles: *Et revelasti ea parvulis.* (*Matth.*, XI.) Mais avançons, et après nous être convaincus que le mauvais chrétien perd sa foi, convainquons-nous également que la foi perd le mauvais chrétien. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La foi persécutée par le pécheur dans l'âme même du pécheur où Dieu l'avait établie; la foi devenue stérile, inutile, chancelante; la foi anéantie enfin et remplacée par les horreurs de l'irréligion, se réveillera tout à coup; elle commencera à revivre, elle ressuscitera, elle se produira devant Dieu pour la conviction et pour la perte de son oppresseur, et voici comment.

Le pécheur aura condamné la foi par ses œuvres, et la foi condamnera ses œuvres. Le pécheur aura déshonoré la foi par ses œuvres, et la foi sera glorifiée par la réprobation de ses œuvres. Le pécheur par ses œuvres aura donné la mort à la foi, et la foi sera vengée par la mort du pécheur. Attention, s'il vous plaît, à ces trois importants articles.

Le pécheur aura condamné la foi par ses œuvres, parce que par la conduite la plus odieuse et la plus injuste, il a méprisé la doctrine de la foi dans l'institution et dans la règle de sa vie, et, par un choix insensé, lui a préféré la morale et les maximes du siècle : mais la foi paraissant tout à coup revêtue de toute sa dignité et de sa justice, fera voir combien ses principes étaient équitables, conformes aux lumières de la raison, au bien général de l'humanité, au bonheur de la société, aux décrets éternels de Dieu, dont elle montrera le sceau et l'empreinte la plus incontestable. En passant plus avant elle fera voir que vous-même vous en jugiez ainsi dans des moments passagers de religion et de sagesse. Elle fera voir que sans aucun motif plausible vous avez renoncé aux engagements les plus saints, les plus inviolables, que vous aviez pris de ne pratiquer que les œuvres de la foi, et de détester à jamais les œuvres ennemies de la foi. Car, dites-moi, mes frères, qu'est-ce que c'est que d'être chrétien ? Que signifie ce non si grand, si consolant, et en même temps si redoutable? Un chrétien qu'est-ce autre chose qu'un soldat de Jésus-Christ, qui, par un engagement solennel contracté à la face des autels au jour de sa régénération dans les eaux du baptême, s'est enrôlé dans la milice sainte; qui, à l'imitation de ces anciens athlètes, s'est interdit tout ce qui pouvait énerver ses forces ou amollir son courage ; qui, pour s'aguerrir et s'endurcir aux travaux d'une guerre longue et pénible, a juré devant Dieu de renoncer au démon et à toutes ses œuvres, de renoncer au monde et à toutes ses pompes, de renoncer à la chair et à tous ses désirs sensuels? Oui, c'est ce que tout chrétien promet d'abjurer, ou plutôt c'est ce qu'il abjure en effet expressément et formellement lorsqu'il commence à appartenir à Jésus-Christ et fait profession de sa foi. Nous l'avons fait tous ce serment sacré, et si d'abord d'autres l'ont fait pour nous, nous l'avons ratifié ensuite et confirmé aussi longtemps que notre foi a subsisté. Or, notre fidélité à un engagement si essentiel et scellé par toutes les grâces d'un Dieu, sera jugée sur le rapport de notre vie avec les règles et les leçons de notre foi; c'est-à-dire que la foi à laquelle nous nous sommes soumis d'abord et que nous avons professée devant Dieu, deviendra ensuite la règle du jugement que Dieu prononcera sur nous. Dieu nous représentera d'un côté cette foi avec toute l'équité et la sainteté de ses lois, avec son opposition absolue et invincible, avec toutes les œuvres de ténèbres, avec toutes les pompes du siècle, avec tous les dérèglements de la chair; et de l'autre côté notre attachement pour tout cela, nos recherches, nos efforts pour jouir et pour être en possession de tout cela. Voilà sur quoi nous serons jugés, et voilà comment la foi condamnera nos œuvres.

Le pécheur aura déshonoré la foi par ses œuvres; parce que, quelque sentiment qu'il ait eu sur la divinité de sa foi, il a fait profession extérieure de la suivre, et avant que de la perdre il en a fait une profession sincère quoique toujours combattue par ses œuvres. Or, d'avoir allié une vie scandaleuse avec la foi ou avec les apparences de la foi, c'est là ce que j'appelle le déshonneur de la foi, déshonneur qui, à la vérité, ne siége que dans l'erreur des hommes, mais dont la foi demandera la plus sévère réparation, et dont elle se fera elle-même la réparation la plus glorieuse. Déshonneur attaché à la foi par la plus grande injustice qui prétend rendre la foi responsable des fautes de ses enfants, qui fait blasphémer les ennemis de la foi, qui l'accuse d'être inutile au milieu de nous. Car c'est ce que nous entendons tous les jours : A quoi bon la foi, dit-on, si elle ne nous rend pas meilleurs; si elle n'arrête pas le crime; si elle ne rend pas l'homme juste, charitable, bienfaisant? N'est-ce pas là le reproche à la mode ? et ne faut-il pas quelque chose de plus que de la patience pour l'entendre encore et pour y répondre encore? Ici-bas les ministres de la foi parlent pour elle et font voir l'iniquité de ce reproche ; en demandant si la foi ne nous rend jamais meilleurs, si elle n'arrête jamais le crime, si elle ne rend jamais l'homme juste, charitable, bienfaisant, ils découvrent l'injustice qu'il y a de prétendre qu'elle ait toujours ces admirables effets; ils prouvent que si elle ne les a pas toujours ce n'est pas faute d'efficace, mais de docilité de la part de ses élèves; ils démontrent qu'elle a eu dans tous les temps et dans tous les pays plus d'empire sur les esprits et sur les cœurs que tous les orateurs, tous les philosophes, tous les législateurs de la terre. Voilà ce que disent ses ministres. Mais la foi tient un tout autre langage et une toute autre conduite dans l'affaire de sa justification ; car laissant là tous ces froids raisonneurs, elle s'attachera uniquement à vous qui lui avez attiré ces reproches. Elle vous convaincra que non-seulement elle n'a aucune part aux désordres de votre vie, mais qu'elle a tout fait pour les arrêter; que rien ne vous a manqué pour cela, ni secours, ni lumières. Ni secours, puisque dans le christianisme vous aviez tous les secours de la grâce; tant de sacrements pour vous purifier, pour vous fortifier, pour vous réconcilier, pour vous nourrir et vous faire croître; tant de ministres du Seigneur, dépositaires de la loi de Dieu pour vous l'enseigner, remplis de l'esprit de Dieu pour vous la communiquer, revêtus de la toute-puissance de Dieu pour vous sanctifier ; tant de bons conseils,

d'exhortations pathétiques et véhémentes, de salutaires exemples; enfin tant de moyens dont le détail serait infini. Ni lumières, parce que par le canal de la foi c'était Dieu lui-même qui vous éclairait et qui envoyait dans votre âme toutes les connaissances nécessaires pour y former la sainteté et la vertu. Lumière de la foi, lumière toute différente de celle que vous présentait une philosophie mondaine, aussi inconstante dans ses maximes que faible dans les motifs qu'elle proposait pour leur observation; lumière de la foi qui franchissait l'espace de la mortalité pour porter vos vues et vos prétentions au delà du tombeau; qui aux vains appas d'un moment de gloire ou de volupté, substituait le grand aspect d'une éternité de bonheur; qui sans cesse vous faisait entendre au fond du cœur des vérités incontestables, scellées de toute l'autorité d'un Dieu, tantôt pour vous retenir par la crainte, tantôt pour vous engager par un saint amour, tantôt pour vous attirer par un solide intérêt, toujours pour vous instruire et pour vous toucher. Ah! si un de ces rayons qui vous éclairait en vain avait frappé les yeux des aveugles sectateurs de l'idolâtrie ou de l'hérésie placés dans la nuit de l'erreur, quel usage n'eussent-ils pas fait d'une lumière si précieuse et naturellement si riche en fruits? *Si in Tyro et Sidone factæ fuissent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere sedentes pœniterent.* (*Luc.*, X.) Or d'avoir connu et d'avoir pu, voilà par où le pécheur sera impitoyablement réprouvé, et par où la foi sera le plus glorieusement justifiée.

Enfin si le chrétien dégénéré a porté le malheur à son comble, et qu'il ait donné la mort à sa foi, quel est le genre de mort qui puisse servir de représailles à la mort de la foi? qui puisse remplir toute l'étendue de la vengeance que l'auteur de la foi répétera en faveur de la foi? La mort éternelle du pécheur, c'est-à-dire, dans le langage de l'Ecriture, le supplice de la damnation a sans doute de quoi égaler la mesure de toutes les iniquités possibles. Mais si une mort éternelle est réservée à un seul crime considérable et essentiellement ennemi de la loi de Dieu; si une seule résistance à la grâce de Dieu dans une matière importante et capitale, est punie d'une mort éternelle, que sera-ce d'avoir ouvert la porte à tous les crimes par l'extinction de la foi? Que sera-ce d'avoir non-seulement résisté à la foi dans les points principaux de sa morale, mais d'avoir affaibli, opprimé, détruit enfin tous les secours de la foi, toutes les grâces de la foi, toute la nature et toute l'essence de la foi? Le serviteur de l'Evangile prend le talent que Dieu lui donne; il l'accepte avec gratitude, il le conserve avec soin, il le met à l'abri de tout danger; il attend avec crainte et avec vigilance le moment du retour de son maître; il présente ce talent, et le rend sans dommage, tel qu'il l'a reçu; et avec tout cela il est jeté dans les ténèbres, pour ne l'avoir pas fait fructifier, et pour n'en pas avoir payé les intérêts: *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores;* le regret et les larmes font son partage durant toute l'éternité: *Illic erit fletus et stridor dentium.* (*Matth.*, XXV.) Et qu'eût-ce été s'il avait perdu ce talent fatal, s'il l'avait dissipé, joué, anéanti? Talent refusé à tant de mortels, à tant de nations qui en auraient fait le plus saint usage; talent accordé au chrétien ingrat par la préférence la plus gratuite, la moins méritée. J'abandonne la conséquence à vos réflexions; pour moi j'arrête mes pensées sur cette expression du Prophète: *Quis novit potestatem iræ tuæ?* (*Psal.* LXXXIX.) Qui pourra, ô mon Dieu, mesurer l'étendue et la rigueur des peines que vous réservez aux homicides de leur foi? En voici peut-être une faible image, une espèce d'avant-coureur. Voyez, mes frères, dès ce monde un homme qui a perdu la foi; sondez son cœur, pénétrez son esprit; vous n'y trouverez que trouble, qu'agitation, que désespoir. Plus de consolation dans les malheurs; plus de soutien dans les entreprises dangereuses; plus de ressource contre la malice des hommes, contre le caprice de la fortune, contre la fatalité des événements. Plus rien qui puisse modérer des désirs dévorants, arrêter la fougue d'une passion insensée; plus rien qui puisse appaiser les inquiétudes, fixer les doutes, animer les espérances, attacher des affections raisonnables. Ce n'est plus qu'une mer tumultueuse, qui se joue d'un vaisseau démâté, sans pilote, sans ancre, sans gouvernail; lequel après une longue tempête au milieu des sables et des rochers, disparaît enfin, et s'abîme dans les gouffres de l'Océan.

Mais, me direz-vous, il serait donc plus à souhaiter de n'avoir jamais eu de foi, et de n'avoir jamais été chrétien. Cela est vrai; oui, mes frères, il serait plus avantageux de n'avoir jamais eu de foi, que de l'avoir condamnée, que de l'avoir déshonorée, que de l'avoir détruite par ses œuvres, et de périr ensuite éternellement à la sollicitation et à la poursuite de la foi. Mais cela même ne sera plus en notre pouvoir, et il ne nous sera pas libre de n'avoir pas été chrétiens. Malgré vous il sera éternellement vrai que vous avez été chrétiens, et il faudra éternellement porter la peine de l'avoir été, ou plutôt de ne l'avoir pas été; de ne l'avoir été que de nom et de ne l'avoir point été d'effet. Pour prévenir ce malheur, conservons notre foi puisqu'elle existe encore; écoutons-la, puisqu'elle nous parle encore. Raisonnons peu, et faisons beaucoup. Ce n'est pas qu'on ne puisse étudier sa foi, s'appliquer à rendre raison de ses principes, de ses preuves, de la faiblesse et de l'inconséquence de ses adversaires; c'est peut-être là, suivant l'expression d'un grand évêque et d'un grand martyr, la plus douce satisfaction d'un chrétien éclairé: *Felicitas maxima est fidei nosse naturam.* (*S. Zenon.*) Mais, outre que tous les chrétiens ne sont pas propres à ce travail, il est toujours certain

qu'une sainte vie est plus efficace pour la conservation de la foi, qu'une longue étude : une bonne œuvre vaut dix raisonnements. La foi nous dit des choses qui contredisent les prétentions de nos sens, qui humilient notre raison ; humilions cette raison en la soumettant à la foi, mortifions nos sens en les réglant sur les maximes de la foi : la foi nous montre la nécessité de nous renoncer nous-mêmes, de nous combattre nous-mêmes ; embrassons avec courage cette dure mais salutaire nécessité : la foi nous apprend à être pauvres dans l'abondance, pénitents dans les aises et les commodités mêmes de la vie, humbles dans le sein de la gloire, simples dans le plus haut degré du savoir et des connaissances humaines : entreprenons tout cela et exécutons tout cela. Alors bien loin de perdre la foi, nous la fortifierons, nous l'augmenterons, nous la remplirons de douceurs et de consolations célestes ; alors bien loin de servir à notre perte, la foi sera notre appui durant la vie, elle fera notre justification à la mort, et quand ses ombres se dissiperont à l'approche de la clarté des cieux, elle se transformera en la vue de Dieu, qui fera notre félicité éternelle.

SERMON XIII

SUR LE TEMPS.

Fugit hora ; hoc quod loquor, inde est.
(Horat.)

Dum tempus habemus, operemur bonum. (*Galat.*, VI.)
Faisons le bien, tandis que nous en avons le temps.

Comptez vos ans, vos jours ; je compte les miens. Le nombre des heures dont nous avons joui, marque le nombre des pertes et des ruines irréparables de notre vie mortelle. Voilà encore une de ces années fugitives qui va nous échapper, sa fin se précipite, et nous allons recueillir ses derniers jours. Bientôt elle ne sera plus. Mais son prix et sa valeur nous demeureront, si nous l'avons fait servir à la religion, à la vertu, à notre vrai bonheur. Qu'elle a été précipitée et rapide dans sa course ! A peine a-t-elle paru s'arrêter sur nos têtes, que la voilà prête à rentrer dans le gouffre des temps. Absorbée une fois dans l'éternité, elle ne reviendra, elle ne reparaîtra jamais.

Vérité connue, mais qui ne peut être assez conçue ni assez méditée. C'est pourquoi j'ai résolu de vous entretenir de la nature et des qualités admirables du temps. J'en considère surtout le prix ; je m'étonne de sa rapidité, je suis frappé de l'impossibilité de sa reproduction et de son retour. Et c'est de ces trois choses que je vais former ce discours. Je parlerai du prix, de la rapidité, de la perte irréparable du temps. Le temps est inestimable dans sa valeur, et nous ne savons pas l'estimer. Première partie. Le temps est précipité dans sa course, et nous ne cherchons pas à l'arrêter. Seconde partie. Le temps est irrévocable dans sa fuite, et nous ne songeons pas à le regretter. Troisième partie.

Maître du temps, qui avez posé les bornes où commence son empire, et les bornes où il finit, c'est à la clarté de vos divines lumières que nous voulons le voir et le connaître. Nous les demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est l'usage des orateurs sacrés et profanes de comparer le temps à l'éternité, et de conclure du résultat de cette comparaison que le temps n'est rien, et que l'éternité seule mérite nos regards ; mais saint Jérôme raisonnant d'une manière toute contraire, prétend que le temps dans sa valeur ne le cède en rien à l'éternité, et que le prix du temps ne peut avoir d'autre poids ni d'autre mesure que le prix de l'éternité. Voyez, mes frères, disait-il, le temps, voyez un moment, un instant isolé de cet être volage ; c'est un point qui disparaît et qui s'évanouit dans l'éternité ; mais ce point n'a-t il pas de quoi acquérir l'éternité même ? Au jugement d'un Dieu sage et juste n'a-t-il pas de quoi l'acheter, de quoi la payer avec toutes ses richesses, avec tous ses plaisirs, avec toute sa gloire ? *Exiguum temporis perituri æternitatis est pretium.* Et en effet, mes chers auditeurs, si un moment de temps suffit pour nous perdre, un moment de temps suffit pour nous sauver éternellement ; et plus ce moment est multiplié, plus ce moment est lié à d'autres moments également employés à l'acquisition de l'éternité bienheureuse ; plus aussi nos droits sur l'éternité se multiplient, plus nos trésors s'accroissent par rapport au grand négoce que nous prétendons faire en changeant l'éternité avec le temps.

Mais si le temps en général renferme en soi le germe d'un si grand bonheur, s'il contient tout le prix et toute la valeur de l'éternité ; que vous dirai-je, mes frères, de ces moments privilégiés qui, dans les desseins de Dieu et dans la dispensation de ses grâces, occupent un rang distingué, qui tiennent à l'éternité par des liens plus étroits et presque indissolubles ? Moments importants, où Dieu nous attend, nous appelle d'une manière spéciale, où l'éternité dilate ses portes pour les refermer ou pour les resserrer le moment d'après ! Une heure agréable à Dieu, un jour de salut pour les hommes, voilà pour le chrétien attentif l'aurore de l'immortalité : *Tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvi te.* (II *Cor.*, VI.)

De là cette admirable pensée de saint Bernardin de Sienne, qui d'abord paraît un paradoxe et une exagération blâmable, et qui néanmoins, considérée dans toute la force des termes, se trouve vérifiée par le fait. Voulez-vous, dit ce saint, connaître le prix du temps, et estimer le mérite de cet être tout fugitif qu'il est, dans toute son étendue ? Elevez vos esprits vers l'Etre tout-puissant ; mesurez, si vous le pouvez, sa grandeur, son excellence, sa gloire : le ciel et la terre disparaissent devant lui ; tout ce

qui est, tout ce qui peut être, ne prend que dans lui et par lui son estimation et son prix. Eh bien, continue-t-il, voilà sur quoi vous devez juger la valeur du temps: *Tantum tempus valet, quantum Deus.* Il en rend aussitôt la raison, et la voici. C'est qu'un moment de temps nous met en possession de Dieu; un moment de temps achète toute la possession de Dieu; un moment de temps employé à la détestation de nos fautes, à la résolution d'une vie sainte, à la réconciliation de nos âmes, nous assure la société et la jouissance de Dieu: *Quippe in tempore bene consumpto comparatur Deus.*

Ainsi quand Dieu fatigué par de longues infidélités et par une résistance opiniâtre à sa grâce, ferme l'entrée de sa miséricorde aux coupables pour n'écouter plus que sa justice, que fait-il, ce Dieu irrité et devenu implacable? Quel arrêt prononce-t-il contre le pécheur, et quels sont les fruits amers de sa vengeance? Peste, guerre, famine, ravage des campagnes et naufrages sur la mer, feu du ciel et tremblements de la terre, vous n'êtes pas ses plus grands fléaux, ni les armes choisies de sa colère. C'est le temps qui servira ce grand Maître de l'univers, ce Juge redoutable du crime: c'est le temps qui remplira sa vengeance et qui remettra sa justice dans ses droits. Et comment cela? En se refusant enfin à nos usages, en disparaissant, en cessant de couler pour nous, en nous enlevant avec le moment actuel toute la chaîne de sa succession: *Quia tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X.) Oui, mes frères, et cette vérité est terrible, l'ange de Dieu chargé de nous annoncer le comble de sa colère, le dernier, le plus extrême de tous les désastres et de tous les malheurs, ne nous dit point autre chose sinon que le temps cessera et qu'il n'y en aura plus. Il avait contemplé la terre et la mer, et levé son bras jusqu'au ciel sans y trouver d'instrument propre à servir son fatal ministère: *Vidi stantem super mare et super terram, levavit manum suam ad cœlum.* (*Ibid.*) Enfin il proteste, il jure l'avoir trouvé, et par la vérité infaillible de Dieu il promet de s'en servir contre les coupables: *Et juravit per Viventem in sæcula sæculorum.* (*Ibid.*) Oter le temps à ceux qui en abusent, ou qui n'en usent point, voilà le moyen de les frapper sans remède, sans retour, sans aucun mélange de miséricorde et de douceur; or ce châtiment est celui que Dieu a choisi et qu'il emploiera sans faute: *Quia tempus non erit amplius.* Avec le temps tout périra pour nous; exercice des vertus, pratiques de religion, moyens de résipiscence, possibilité de réconciliation, tout cela est dans le temps, et tout cela périra avec le temps. Demandez-moi pourquoi cet ancien pécheur ne se convertira pas, pourquoi ce juste déchu tout à coup, ne rétablira pas son innocence, pourquoi celui-ci n'échappera pas à l'enfer, pourquoi celui-là n'arrivera pas au ciel? Je réponds qu'il n'en aura pas le temps; il le désirera un jour vivement, et il ne souhaitera que cela, mais il n'en aura pas le temps: *Quia tempus non erit amplius.*

Qui pourrait le croire que ce temps si précieux, ce temps qui renferme tous les biens, et dont la privation entraîne tous les maux, ce temps qui balance l'éternité et qui paye à juste prix la possession de Dieu, soit néanmoins la chose du monde que nous estimons le moins? L'oisiveté et la vanité le demandent, et nous l'accordons comme si ce n'était rien. Les hommes du siècle en sont embarrassés et ne cherchent qu'à s'en défaire. L'amitié le donne, l'avarice le vend, le plaisir le dissipe, le péché le profane, la paresse le prodigue, la sensualité le consume, mais rarement la vertu l'emploie. Nous l'estimerons cependant un jour, mes frères; nous estimerons ce temps que nous estimons si peu; nous voudrons un jour employer ce temps que nous employons si peu. Alors, selon la belle expression de saint Laurent Justinien, toutes les richesses du monde, tous les honneurs, toutes les voluptés du monde, placés à côté d'une heure de temps, balancés contre une heure de temps, ne paraîtront que séduction et que mensonge: alors on croira faire la plus riche acquisition en achetant, avec tout cela et par la perte de tout cela, une heure de temps: *Grato animo erogarent opes, honores, delicias, et quidquid est voluptatis pro una horula.* Pourquoi attendre, mes frères, l'époque fatale d'une estimation juste et équitable, mais inutile? Pourquoi n'estimer pas ce que nous avons, pour nous dispenser d'estimer plus tard ce que nous n'aurons pas? Estimons-le ce temps si précieux, nous l'avons encore; hâtons-nous de l'estimer; bientôt nous ne l'aurons plus, car il est aussi rapide et prompt dans sa course, qu'il est excellent dans sa valeur. C'est la seconde partie

SECONDE PARTIE.

Le temps divisé en des instants sans nombre, se succède et se remplace avec une promptitude qui échappe à notre raison. Le silence de sa marche nous endort et nous dérobe sa fuite, silence traître et plein de ruines, qui engloutit les siècles sans bruit et qui dévore mille ans comme un seul jour. Voyez dit le saint homme Job, voyez ces coursiers immortels qui portent à l'univers les ordres de Dieu; ces esprits rapides franchissent d'un saut autant d'espace qu'un homme assis sur le bord de la mer voit d'espace dans les airs; cependant leur précipitation n'égale pas encore la vitesse de mes jours: *Dies mei velociores fuerunt cursore.* (*Job*, IX.) Des vaisseaux portés sur les ailes des vents chargés de quelques fruits légers, des aigles qui comme des flèches s'élancent sur leur proie, n'en peuvent être que de faibles images: *Quasi naves poma portantes, quasi aquila volans ad escam.* (*Ibid.*) C'est un tourbillon victorieux de tout obstacle, dit saint Augustin, qui emporte sans effort, et dont les dégâts devancent le bruit de sa marche; un vent impétueux

qui renverse tout, qui détruit tout, qui précipite toutes les choses de ce monde dans un fleuve immense qui s'écoule avec la rapidité d'un torrent : *Momentis transvolantibus, cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit.* Ah, mes frères, s'écriait saint Jérôme, dans l'élégante et touchante épitaphe de Népotien, voilà que je vous parle, que j'écris, que je relis, que je corrige ce que j'ai écrit. Comptez les mots, les lettres, les points que renferme ce travail; autant de moments passés, autant de brèches faites à ma vie, autant de pas faits vers la mort: *Quot puncta notarii, tot meorum damna sunt temporum.* J'envoie mes lettres au-delà des mers; le vaisseau qui les porte, mesure la perte de mes jours; chaque flot qu'il traverse, marque une partie de ma vie échappée à mon usage : *Scindente sulcum carina, per fluctus singulos ætatis nostræ momenta minuuntur.* Et avec cela, mes chers auditeurs, nous nous plaignons encore de la longueur et de l'ennui du temps. Nous accusons sa lenteur, nous lui reprochons le moment qu'il s'arrête sur nous. Des ailes de feu ne suffisent pas pour le transporter assez vite : nous travaillons à nous dérober à sa courte présence par toutes les frivolités d'un monde insensé. Comble de folie et de démence, dit le savant Robert de Sorbonne! Tandis que le temps nous fuit avec une vitesse inconcevable, nous tâchons de fuir le temps ; tandis que sans relâche il passe et se perd pour nous, nous nous étudions à le passer et à le perdre. On le combat et on cherche à le détruire par le jeu, les conversations, les spectacles, tout ce qui amuse l'âme de l'homme sans la remplir et sans la rendre heureuse.

Mais, me direz-vous, mes frères, le moyen d'arrêter le temps, si sa nature est de ne s'arrêter pas ? Le moyen de ralentir sa course, si, plus rapide que l'éclair, il est encore plus victorieux dans son essor? Le temps inaccessible à tous nos efforts, supérieur à toutes les puissances, incapable de tout lien, se laisse enchaîner en quelque sorte par la religion, par la vertu, par des occupations saintes et utiles. Toujours fugitif, il ne se retire qu'en marquant sur ceux qui cherchent à le fixer, l'empreinte de sa bienfaisance : il part, mais il leur laisse ses richesses; il disparaît, mais ses fruits sont sensibles; il s'évanouit, mais il subsiste dans ses effets. Ainsi l'opulent automne se perd dans le triste hiver, mais il nous abandonne le produit des fertiles campagnes ; ainsi les vaisseaux repassent l'Océan qu'ils avaient franchi, mais ils déchargent dans nos ports les trésors de l'Orient ; ainsi les nuées s'égarent dans l'immensité des cieux, après avoir versé sur nos champs une pluie désirée.

Et c'est pour cela, mes chers auditeurs, que les saintes Ecritures ne supputent point la longueur de nos vies par le nombre de nos ans, mais par le nombre des moments précieux que nous aurons su captiver de la sorte, et dépouiller de leurs richesses. N'ayez vécu que deux jours sur la terre, ces deux jours ont-ils déposé dans votre sein les trésors qu'ils portaient, vous ne mourrez pas jeunes, et l'enfant du siècle qui voit sa centième année, est moins âgé que vous : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* (*Sap.*, IV.) Dès que votre vie est sainte et votre innocence sans tache ; si vous avez secouru l'indigent, protégé vos frères opprimés, essuyé les pleurs du malheureux ; à quelque âge que vous quittiez la terre, vous avez vécu beaucoup, et atteint le terme de la plus respectable vieillesse : mais avez-vous pour de viles richesses vendu votre liberté, votre cœur a-t-il été amolli par les sens, a-t-il résisté à la compassion, s'est-il fermé à la bienfaisance; eussiez-vous compté des siècles, vous n'avez pas vécu un jour : *Cani autem sunt sensus hominis, et ætas senectutis vita immaculata.* (*Ibid.*) Ainsi, mes frères, peut-on enchaîner le temps ; ainsi peut-on en quelque sorte le prolonger et le perpétuer ; ainsi tout invisible, tout imperceptible qu'il est, peut-il se réduire à certains égards sous notre empire ; ainsi, quelque volage qu'il soit, se laisse-t-il fixer et arrêter assez longtemps pour nous enrichir de ses dépouilles et nous abandonner dans sa fuite un bien permanent. Mais ce temps qui subsiste et qui persévère dans ses effets, se laisse-t-il rappeler après qu'il est une fois échappé ; et la courte existence de cet être inconstant renvoyée une fois sans usage et sans estime, peut-elle se renouveler et se reproduire pour recommencer sa course, et pour mieux servir nos besoins ? Non, mes frères ; et c'est de quoi il me reste à vous entretenir dans la troisième partie de mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

Le temps inestimable dans sa valeur, précipité dans sa marche est encore irrévocable dans sa fuite. Mortels, faites-moi l'histoire de vos malheurs, détaillez-moi vos infortunes, faites l'énumération de tout ce que vous avez souffert, de tout ce que vous avez perdu. Biens, fortune, santé, gloire parmi les hommes, grâce et amitié de Dieu. Voilà de grandes pertes et de grands malheurs, mais ils sont réparables. Princes du monde, souverains de la terre, j'ai perdu mes biens, ma fortune ; vous pouvez me les rendre. J'ai perdu ma santé; arts et remèdes établis par la Providence vous pouvez me la rendre, au moins m'en laissez-vous quelque espérance. J'ai perdu mon honneur; oracles de la justice, vous pouvez confondre mes calomniateurs, et me le rendre : je puis me le rendre moi-même, de quelque façon qu'il soit perdu, par une vie sainte et irréprochable. Mes péchés ont irrité mon Dieu, et éloigné de moi sa grâce; mais mon Dieu est un Dieu de miséricorde et de bonté ; il se laissera fléchir par un repentir sincère, et me rendra sa grâce. Le temps, mes chers auditeurs, le temps est la seule chose qui ne se répare jamais, et qui de sa nature et par son essence même, ne peut se réparer.

De toutes les choses la chose du temps, dit l'abbé Trithème, est la seule qui ne se recouvre pas, et qui étant une fois perdue, restera toujours perdue : *Res temporis semel perdita nunquam recuperatur.*

Et pourquoi cela ? C'est que le temps étant essentiellement une succession de moments, d'heures, de jours, le passé ne peut devenir présent ; et qu'une fois échappé, sans être saisi au passage, il ne revient plus, il ne reparaît plus. Le soleil ramènera le jour, mais ce ne sera pas le jour d'hier ; il n'est plus, il ne sera plus. La lune éclairera encore la nuit, mais ce ne sera pas la nuit d'hier ; elle n'est plus, elle ne sera plus. Les étoiles détermineront encore les saisons et les années ; mais ce seront des saisons et des années nouvelles ; les passées ne sont plus, et ne seront plus : *Res temporis semel perdita nunquam recuperatur.* Tous les moments qui passent sur nos têtes, qui échappent de nos mains, rentrent aussitôt sans retour et sans rappel, dans le gouffre des siècles qui les attend et les absorbe. Fermés une fois sous la clef de l'abîme, ils ne font plus partie du temps ; ce sont quelques gouttes de plus dans l'océan de l'éternité ; perdues, confondues dans la mer qui les a reçues, mer qui dévore tout, et qui ne restitue rien. Mais avant que d'y entrer, ces subtiles particules d'un torrent imperceptible, vont se présenter devant le maître des temps, et déposent pour nous ou contre nous, en attestant le bon ou le mauvais usage que nous en avons fait. Autant de moments perdus, autant d'accusateurs, autant de témoins : multipliez les moments par les heures, les heures par les jours, les jours par les mois, les mois par les ans ; pour peu que votre vie ait duré, quelle foule d'adversaires, quelle multitude de reproches !

C'est cette accusation du temps que le prophète Jérémie craignait plus que toutes les accusations des hommes et des démons mêmes, au tribunal de Dieu : *Vocavit adversum me tempus.* (*Thren.*, I.) Que Dieu suscite contre moi tous les ennemis qu'il lui plaira, les puissances de la terre et les puissances de l'enfer ; la malice des uns, l'injustice des autres ; je pourrais lui répondre peut-être, et former ma justification. Mais que ferai-je s'il appelle contre moi le temps? *Vocavit adversum me tempus.* S'il me fait voir combien le temps est précieux, et que je ne l'ai pas estimé : combien il est précipité, et que je ne me suis pas mis en peine de l'arrêter : combien il est irrévocable, et que je ne l'ai pas regretté. Que dirai-je, que répondrai-je, quand le temps plaidera contre moi, et que Dieu même l'aura appelé pour déposer ses plaintes et pour revendiquer ses droits : *Vocavit adversum me tempus.*

Ah, mes frères, le temps perdu est un ennemi redoutable sans doute. Mais que faire ? Le passé n'est plus à nous, et ne le sera plus. L'avenir n'est pas encore à nous, et peut-être ne le sera-t-il pas? Le présent l'est, mais bientôt le présent sera passé. Tandis qu'il est présent, enchaînez-le, et mettez-le en la place du passé ; obligez-le à vous payer le prix du passé ; à vous dédommager de la perte du passé : *Redimentes tempus.* (*Ephes.*, V.) C'est l'avis du grand Apôtre, qui parlant aux Ephésiens et traitant le même sujet que je traite aujourd'hui devant vous, leur disait que le temps passé, quelque irrévocable, quelque irréparable qu'il fût en lui-même, pouvait en quelque sorte se réparer, en quelque sorte se racheter par le bon usage du temps présent : *Redimentes tempus.* Mais comment réparer ce qui n'est plus, demande saint Grégoire pape, et comment racheter ce qui n'est plus à vendre ? En pleurant, répond ce Père, et en s'affligeant profondément d'une si désolante impuissance ; en déplorant notre indifférence pour un si grand bien, notre lenteur à saisir un bien si rapide, notre insensibilité après la fuite d'un bien si irrévocable ; en mesurant nos larmes sur nos fautes et sur nos pertes ; en remplissant le vide de nos ans par des œuvres saintes ; en transportant par une heureuse résipiscence au temps présent et au temps à venir l'estime refusée au temps passé ; en redoublant nos soins, en rallumant notre zèle ; en éprouvant les inquiétudes d'une sainte avarice, qui fait entasser le temps, le mettre à usure, en recueillir des richesses immenses et en acheter Dieu lui-même : *Tempus redimimus, quando anteactam vitam, quam lasciviendo perdidimus, flendo reparamus.*

Mais, hélas ! bien loin de pleurer et de réparer nos pertes, nous nous croyons bien riches ; bien loin de pleurer et de réparer le temps, nous voulons nous perdre nous-mêmes avec le temps. Embarqués comme des enfants sur un fleuve perfide, nous nous abandonnons sans crainte à la rapidité de son cours ; bientôt emportés avec lui dans les plaines de l'Océan, nous voyons la terre disparaître à nos yeux, et l'éternité ouvrir ses portes pour nous recevoir, et pour nous fermer tout retour comme au temps. Heureux ceux qui ne désireront pas ce retour, et qui dans le sein de leur Dieu trouveront toutes les richesses, goûteront tous les plaisirs du temps et de l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

SUR LA PAIX DE L'AME

Pax optima rerum,
Quas homini novisse datum est.
(Sil. Ital.

—

In terra pax hominibus bonæ voluntatis. (*Luc*,, II.)
Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Voici le jour où le trésor du ciel est ouvert pour les habitants de la terre, où les richesses de la demeure éternelle de Dieu se répandent sur tous les peuples du monde. C'est aujourd'hui, dit l'Eglise dans l'office de cette grande solennité d'un Dieu né parmi les hommes, c'est aujourd'hui que le ciel a fait éclater toute sa libéralité et toute sa

bienfaisance : ***Hodie per totum mundum melliflui facti sunt cœli.*** Mais de tous les dons répandus sur les mortels dans ce jour heureux, le plus précieux, le plus rare, le plus digne de nos vœux, la fin et la consommation de tous les autres, celui que les anges ont annoncé, c'est la paix : ***In terra pax hominibus bonæ voluntatis.*** Que ne puis-je vous en faire concevoir le prix, et vous pénétrer vivement de l'excellence et de la valeur incomparable de ce présent divin. L'Eglise nous en donne une idée, en disant que c'est un bien que toutes les puissances du monde ne peuvent nous procurer : ***Quam mundus dare non potest ;*** et moi j'ajoute que c'est un bien dont toutes les puissances du monde ne peuvent nous dépouiller. Et c'est en quoi je renferme tout ce que j'ai à vous dire dans ce discours. La paix est un bien qui ne se trouve pas dans les trésors du monde, et c'est un bien qui n'a rien a craindre de toutes les attaques du monde. En un mot, un bien que le monde ne donne pas : c'est la première partie ; un bien que le monde ne ravit pas : c'est la seconde partie. Dans l'une et dans l'autre, je ferai voir que ce bien se trouve dans la crèche du Sauveur naissant, et qu'il ne se trouve que là : pour cela, il me faut le secours de celui qui l'a apporté sur la terre ; je le demande par l'intercession de Marie. ***Ave, Maria.***

PREMIÈRE PARTIE.

De quelle nature est cette paix que les esprits célestes nous annoncent, et qui descend sur la terre avec le Fils éternel de Dieu? Serait-ce la cessation du fléau de la guerre, une tranquillité universelle dans les vastes provinces de la domination romaine? Mais cette paix y était établie, y régnait avant la naissance du Sauveur des hommes ; et Dieu en avait fait en quelque sorte le prélude et la figure d'une paix bien plus excellente qui devait lui succéder. De plus, cette paix était commune à tous les habitants de ce grand empire : les bons et les méchants en jouissaient également ; mais la paix du Sauveur n'était que pour les hommes de bonne volonté : ***Hominibus bonæ voluntatis.*** C'est donc une autre paix que les anges ont chantée à la crèche du Fils de Dieu. Et quelle est-elle, cette paix, sinon la paix de nos âmes?

Dans tous les temps et chez toutes les nations de la terre, la paix de l'âme a été le comble des vœux, le but et la fin de tous les travaux des hommes. Un sage de l'antiquité a écrit un livre entier sur l'excellence de la paix (Sen., *De tranq. anim.*) ; un autre auteur profane la nomme la plus précieuse des choses que l'entendement de l'homme puisse connaître : ***Pax optima rerum quas homini novisse datum est.*** (Sil. Ital.) Mais tous les efforts qu'ils ont faits pour acquérir la possession d'un si grand bien ont été malheureux. Imbus des maximes du monde, pleins de l'esprit du monde, trompés par les fausses espérances du monde, ils n'ont pu y arriver. Et cela, pourquoi? parce que la paix se trouve dans ce que le monde ne peut donner ; parce que la paix ne se trouve pas dans ce que le monde peut donner. Voilà de quoi nous allons être convaincus.

Lorsque pénétré de la vérité de ma foi, éclairé des lumières de ma foi, touché par le grand mystère de ce jour que m'explique ma foi, j'entre dans cette étable de Bethléem, dont le Verbe éternel de Dieu a fait son palais sur la terre, j'y vois un enfant chargé de toutes les iniquités du monde, destiné à les effacer et à apaiser la colère de Dieu. Je vois un enfant ennemi de tous les attraits, de tous les charmes du monde. Cet enfant, selon l'expression du prophète, est le Prince de la paix : ***Princeps pacis*** (***Isa.***, IX) ; cet enfant, selon l'expression des anges, donne la paix aux hommes : ***In terra pax hominibus*** (***Luc.***, II) ; de là je conclus avec raison que la paix se trouve dans ce que le monde ne peut pas donner. Oui, mes chers auditeurs, c'est dans la crèche du Sauveur, chargé d'expier les iniquités du monde, ennemi des charmes et des attraits du monde, que nous devons chercher la paix, les principes de la paix, les richesses et tout l'appareil de la paix.

Paix dans la crèche du Sauveur destiné à expier les iniquités du monde ; parce que l'iniquité et la paix ont été dans tous les temps, et cela par leur nature et leur essence invariable, deux choses absolument incompatibles. La paix et le péché jamais ne se sont trouvés dans le même cœur, jamais ne se sont rencontrés dans le même homme. Vérité incontestable et conçue clairement dans les propres termes de l'Ecriture : ***Quia restitit ei, et pacem habuit?*** (***Job*** IX.) Où est l'homme qui ait eu la témérité de se soulever contre Dieu, et en même temps l'avantage de jouir de la paix? C'est le défi que Job faisait aux pécheurs, prétendant qu'il n'y en avait pas d'exemple. Et quand le Saint-Esprit ne nous l'aurait pas dit, la seule raison jointe à l'expérience suffirait pour nous en convaincre. Quand il n'y aurait point d'autre cause de trouble que de n'être plus dans l'ordre établi de Dieu, que de n'avoir plus de part à la protection de Dieu, que d'être exclus du nombre des serviteurs de Dieu ; que de pouvoir faire cette triste réflexion, et de la faire souvent malgré soi : Je suis l'objet de la haine de Dieu, je suis actuellement exposé aux traits de sa colère. Cela seul, vivement conçu, n'est-il pas capable de mettre dans l'âme du pécheur une espèce d'enfer? Or, Jésus-Christ est envoyé au monde pour effacer tous les péchés et toutes les prévarications du monde ; et, dès son berceau, il commence le sacrifice d'expiation, qui doit être consommé sur la croix : c'est la théologie de saint Paul et l'explication qu'il donne de la paix apportée par Jésus-Christ sur la terre. Dieu, dit-il, était dans le Christ et travaillait dans lui à se réconcilier avec les hommes : ***Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*** (II ***Cor.***, XIX.) Dès lors, il commence la ruine du plus grand adversaire de la paix, et en même

temps le grand ouvrage de pacification, comme parle encore saint Paul, qui doit pacifier le ciel et la terre : le ciel en apaisant la colère de Dieu ; la terre en tranquillisant les âmes des pécheurs convertis : *Pacificans sive quæ in terris, sive in cœlis sunt.* (*Coloss.*, I.) Dès lors, il est l'auteur et le distributeur de la paix, dès lors, il la donne effectivement à quiconque a le cœur disposé à la recevoir : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* (*Luc.*, II.)

Mais il y a plus, car non-seulement je trouve dans la crèche du Sauveur la destruction du plus grand ennemi de la paix par la destruction du péché, et le principe le plus essentiel de la paix par la réconciliation de Dieu avec les hommes : mais encore toutes les choses qui peuvent étendre et affermir dans nos âmes l'empire de la paix. Et cela comment? C'est, et je vous l'ai dit, que Jésus naissant n'est point seulement ennemi des péchés du monde, mais encore ennemi de tous les charmes et de toutes les illusions du monde; quoique d'ailleurs peut-être sans péché.

Un des plus grand maîtres de la vie spirituelle, en parlant des sources de la paix, et des moyens d'y parvenir infailliblement, nous fait ces quatre importantes leçons. Tâchez, dit-il, de faire plutôt la volonté des autres que la vôtre : *Stude alterius potius facere voluntatem quam tuam.* (*Imit. Christ.*, l. III.) Ne cherchez jamais à posséder beaucoup, et contentez-vous de peu : *Elige semper minus quam plus habere.* N'affectez jamais que la dernière place, et mettez-vous le dernier de tous : *Quære semper inferiorem locum, et omnibus subesse.* Désirez et priez, que la volonté de Dieu s'accomplisse entièrement en vous : *Opta semper et ora, ut voluntas Dei integre in te fiat.* Alors, ajoute-t-il, n'en doutez pas, la paix sera à vous tout entière, et vous vivrez heureux sous son empire : *Ecce talis homo ingreditur fines pacis et quietis.* Or, cette doctrine si contraire à la sagesse et à la politique du monde, est précisément ce qui s'exécute à la lettre dans la naissance du même Sauveur des hommes, et n'est-ce pas le sommaire et le résultat de tout ce que je vois et de tout ce que j'apprends de la vie privée de cet Homme-Dieu sur la terre? Il est le maître du ciel et de la terre, dans son courroux les astres s'égarent, les abîmes tremblent, les montagnes s'écroulent; et il se soumet aux hommes ; il est porté, conduit, dirigé par les hommes; il va en Egypte, il en revient; il demeure à Bethléem, à Nazareth, comme ses parents le veulent et comme l'état de leur fortune le demande. Il possède tous les royaumes de la terre, et il est couché dans une crèche. Il est le Créateur de tous les hommes, et il se fait le dernier des hommes. Il est égal à son Père, Dieu comme lui; il devient homme, il se destine à la mort pour remplir la volonté de son Père, Voilà la route que notre Rédempteur et notre Dieu nous trace pour trouver la paix ; voilà sa doctrine et son système, si je puis parler de la sorte, sur le grand ouvrage de la paix. Or si moi, disciple docile d'un si excellent maître, j'apprends de lui à plier mes inclinations et mes volontés à celles de mes frères; si j'apprends à me contenter de la médiocrité et de de la pauvreté; si j'apprends à ne me préférer à personne, et à me compter pour le dernier ; si j'apprends à aimer et à désirer en toutes choses la volonté de mon Dieu; dites-moi, je vous prie, comment il serait possible qu'avec cela je ne possédasse pas la paix; et quels seraient les obstacles qu'elle rencontrerait dans mon cœur? Mais, au contraire, qu'il est aisé de nous convaincre, mes chers auditeurs, qu'avec toutes les faveurs et tous les présents du monde, la paix ne se trouve point, qu'elle ne peut se trouver, et que jamais il n'y eut d'alliance moins possible, ni d'assortiment plus monstrueux que celui de la paix et des espérances du monde ; de nous convaincre que le monde ne promet et que le monde ne donne rien, qui ne soit accompagné de quelque passion, qui bannit la paix, qui proscrit le vrai et le seul bonheur; de nous convaincre enfin que quelque étendue et quelque tranquille que paraisse la possession des grâces du monde, que le cœur de l'homme n'en est jamais satisfait, n'en est jamais content; qu'il n'en est que plus actif, plus inquiet, plus embarrassé, et que tous ceux qui écoutent le monde et qui lui donnent leur confiance, sont dans le cas de dire comme le prophète : Dans tout cela nous avons cherché la paix, et dans tout cela nous n'avons trouvé que du trouble ; notre âme au lieu de se reposer sur le bonheur, n'en a été que plus violemment ébranlée : *Exspectavimus pacem, et non est bonum; et tempus curationis, et ecce turbatio.* (*Jer.*, XIV.) Dites-moi, vous qui êtes arrivé enfin à l'acquisition d'un tel bien, d'une telle terre qui semblait manquer à vos possessions; dites-moi, si vous êtes en paix, et si vous n'avez pas encore soif, comme cet homme, dont parle Isaïe, qui durant son sommeil rêve qu'il boit, et qui, à son réveil, se trouve toujours également altéré. Dites-moi, si cette acquisition même n'a pas augmenté vos inquiétudes, et donné une nouvelle secousse à votre âme : *et ecce turbatio.* Dites-moi, vous qui ne visiez qu'à un tel degré d'honneur, et qui l'avez obtenu; si vous êtes maintenant content, si vous avez la paix; et si le nouvel honneur n'est pas aussi un nouvel aliment pour l'ambition, qui vous dévore : *et ecce turbatio.* Vous qui avez assisté à tel spectacle, à telle partie de plaisir, à tel jeu, à telle assemblée, avez-vous le cœur rempli? La paix y est-elle entrée? ou plutôt ses agitations n'en sont-elles pas plus fortes? De nouvelles passions ne se sont-elles pas jointes aux anciennes, et les anciennes n'ont-elles pas acquis plus d'empire? La colère, la jalousie, l'orgueil, l'intérêt, n'ont-ils pas joué leur rôle aussi bien que le plaisir, et ne vous ont-ils point troublé? *et ecce turbatio.* Que dirai-je de tant

de révolutions subites que des événements de toute espèce, souvent même assez indifférents, font naître tous les jours dans une âme livrée au monde, et qui ne lui laissent pas le moment d'une jouissance paisible? En voulez-vous un exemple frappant, bien propre à nous instruire, à nous convaincre, et à nous tracer l'état général des prospérités humaines? Le voici, et je le trouve dans l'histoire de la Nativité du Sauveur du monde : Jésus-Christ naît dans une étable ; la pauvreté, l'humiliation, les souffrances font son partage. Hérode vit sur le trône, l'opulence, les plaisirs, tout le luxe et tout le faste des grandeurs sont pour lui. Dans l'étable tout est tranquille, tout le monde y est content; la joie et le bonheur en ont fait leur demeure. Les anges chantent avec les hommes, et ils chantent la paix. Dans la cour tout est dans l'agitation et dans un embarras extrême. Le roi est frappé de crainte et de tristesse : *Audiens autem Herodes rex, turbatus est.* (*Matth.*, II.) Et pour quelle raison? Pour la raison du monde la plus vaine et la plus éloignée de l'effet qu'il en appréhendait : il craint de perdre son sceptre, et aucun danger ne le menace; et ce n'est pas lui seul que la nouvelle de la naissance d'un Roi des Juifs réduit au désespoir; tout Jérusalem partage sa douleur; c'est-à-dire, tout ce qu'il y avait de voluptueux, de jaloux, d'avares, d'ambitieux dans cette grande ville; tous furent consternés par différents motifs d'intérêt, selon les différentes idées, fausses ou vraies, qu'ils s'étaient faites de l'avénement du Messie : *Et omnis Hierosolyma cum ipso.* (*Matth.*, II.) C'est ainsi que la providence de Dieu, en laissant couler la chaîne des destinées humaines, nous démontre par des événements particuliers, et par des applications générales, que le monde ne peut nous donner la paix; que l'étable où naît son Fils, est le sanctuaire où elle réside, où elle se communique aux hommes de bonne volonté : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Pour vous engager encore plus efficacement à l'acquérir, j'ajoute que le monde ne peut vous en ravir la possession. C'est la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Posséder un grand bien en présence et à la vue d'un ennemi vigilant et puissant, qui a le pouvoir de nous en dépouiller, c'est moins une sorte de bonheur, que le principe d'une alarme et d'une crainte continuelle, et dès lors un principe de malheur. Posséder un grand bien, et le posséder à l'abri de tout danger, de toute entreprise de l'ennemi, c'est une félicité parfaite, un bonheur porté à son comble. Or telle est, mes chers auditeurs, la paix apportée aux hommes par le Sauveur des hommes; paix que le monde malgré son opposition, malgré sa haine capitale contre la paix, ne peut point nous enlever, tandis que nous avons la bonne volonté de la conserver : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Et pourquoi la paix du chrétien est-elle à couvert des efforts du monde? C'est qu'elle est supérieure à tout ce que le monde peut nous donner pour l'ôter; c'est qu'elle est supérieure à tout ce que le monde peut nous faire souffrir pour l'ôter. Elle est supérieure à toutes les faveurs du monde; elle est supérieure à toutes les rigueurs du monde. Tâchons de concevoir ces deux vérités.

Paix supérieure à toutes les faveurs du monde. Car qu'est-ce que tous les enchantements et les plus brillants attraits du monde pour un chrétien qui connaît, non-seulement par sa foi et par les lumières de sa raison, mais plus encore et beaucoup mieux par son expérience, le prix et le goût de la paix, qui a eu occasion de faire en tant de rencontres le parallèle d'un partisan du monde et d'un enfant de la paix, qui séduit pour ainsi dire et captivé par la volupté sainte et pure où nage son âme dans le sein de la paix, est devenu comme insensible et inabordable aux flatteries du monde? Le monde lui présentera tout ce qu'il possède, et lui se contentera de ce qu'il trouve dans l'étable où naît son Sauveur, et le partagera avec lui. Le monde lui promettra de grands honneurs et de grandes distinctions, et lui, jugera de la valeur de tout cela par le cas qu'en a fait son Maître et son Dieu. Le monde étalera devant lui les plaisirs les plus séduisants, les plus choisis, et lui, trouvera plus de satisfaction et plus de plaisir dans la mortification du divin enfant couché sur la paille, exposé au froid, souffrant et pleurant pour les péchés des hommes. Il se trouvera des hommes faussement charitables, qui plaindront son entêtement, et auront pitié d'un état qui leur semble malheureux; mais le possesseur de la paix aura pitié d'eux-mêmes, et plaindra leur sort comme l'ange de l'*Apocalypse* plaignait celui de cet évêque qui se croyait si riche et si heureux, et qui néanmoins devant Dieu était dans la dernière indigence. Hélas, dira-t-il, vous croyez posséder tout et n'avoir plus rien à désirer : *Quia dicis, quod dives sum et locupletatus, et nullius egeo.* (*Apoc.*, III.) Et je vois, au contraire, que vous êtes les plus malheureux des hommes, que vous manquez de tout, et que la mer tumultueuse qui vous agite sans cesse et qui se joue de vos cœurs, ne vous laisse pas un rayon de bonheur, puisqu'elle ne vous laisse pas un rayon de paix : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.* (*Apoc.*, III.) Allez, je vous abandonne volontiers tous vos prétendus avantages, je ne les envie pas. Vous aurez tout le reste, et moi je resterai en possession de la paix, de cette paix, qui, selon le témoignage de saint Paul et l'expérience de tous les serviteurs de Dieu, passe tout sentiment, toute impression des plaisirs du siècle : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum* (*Philip.*, X); paix qui rend le cœur de l'homme toujours tranquille, toujours content, toujours satisfait, toujours plein d'une sainte joie, d'une

sainte esperance ou bien d'une sainte indifférence. C'est une espèce de gouvernail qui tient le vaisseau immobile au milieu des plus grandes tempêtes; c'est une digue où vont se briser les flots les plus violents; c'est un jardin délicieux où règne un printemps éternel, où des eaux plus claires que le cristal ne sont jamais agitées par la fougue des vents et jamais troublées par la vase.

Paix supérieure à toutes les rigueurs du monde. Car, que fera le monde le plus injuste, le plus irrité, pour altérer dans mon âme le dépôt précieux de la paix; tandis que je me tiendrai à la crèche de mon Sauveur, et que je professerai la doctrine que j'y ai apprise? Que pourront effectuer contre moi, les menaces et les violences du monde? Il attaquera mon honneur par les humiliations et le mépris; et moi j'ai appris à l'école de mon Rédempteur et de mon Dieu, à aimer, ou du moins à supporter en paix les humiliations et le mépris. Il attaquera mes biens par des usurpations et des rapines; et moi j'ai appris de mon Rédempteur et de mon Dieu, à jouir de ces biens comme si je n'en jouissais pas, et à en soutenir la privation avec tranquillité et avec paix. Il me réduira à un état pénible, et peut-être à une grande extrémité, où l'indigence me fera souffrir beaucoup; mais j'ai appris de mon Rédempteur et de mon Dieu, à me passer de toutes les aises et de toutes les douceurs de la vie, et de souffrir en paix. J'ai appris tout cela, et si je suis bien persuadé, bien pénétré de tout cela; je dirai avec confiance au sujet de la paix, ce que le grand Paul disait de la charité compagne de la paix : je dirai que rien au monde n'est capable de me l'arracher, ni la mort, ni la vie, ni le présent, ni l'avenir, ni aucune créature sur la terre ni dans le ciel : *Neque mors, neque vita, neque instantia, neque futura, neque creatura alia poterit nos separare.* (*Rom.*, VIII.) Ni la mort, puisque je ne la crains pas; ni la vie, puisqu'aux dépens de ma conscience et de ma paix je ne la désire pas; ni le présent, puisqu'il ne m'attache pas; ni l'avenir, puisqu'il ne m'inquiète pas; ni aucune créature, parce qu'elles sont toutes subordonnées au Roi de ma paix, qui est le Roi de l'univers. Oui, c'est-là le seul bien, mais qui renferme tous les autres biens, c'est, dis-je, le seul bien qui accompagne le juste affligé dans tous les lieux et dans tous les événements, où ses infortunes l'entraînent, qui le console, qui le soutient, qui ne l'abandonne jamais. La paix le suit dans les déserts de son exil, dans les cavernes où il se cache, dans les prisons où il est enfermé. C'est le langage du Saint-Esprit en parlant du patriarche Joseph : *Hæc venditum justum non dereliquit.* (*Sap.*, X.) La sagesse du juste, qui est le vrai principe et pour ainsi dire la substance de la paix, ne l'abandonna pas, dit-il, dans son malheur; elle descendit avec lui dans l'horreur de la prison, et ne rougit point de porter ses chaînes : *Descenditque cum illo in foveam et in vinculis non dereliquit illum.* (*Ibid.*) Au moment que le malheur grondera sur ma tête, peut-être où tous mes amis me délaisseront, que tous mes protecteurs seront en silence, que toutes mes ressources m'échapperont : devenu semblable au Prophète-Roi, je serai un homme sans secours, et le désespoir frappera à ma porte : *Factus sum sicut homo sine adjutorio.* (*Psal.* LXXXVII.) Mais la fidélité de ma paix ne se démentira pas dans cette trahison générale; elle restera avec moi pour affaiblir ma douleur, pour essuyer mes larmes, pour affermir mon cœur, pour me donner les marques de l'attachement le plus vrai, le plus désintéressé : *Hæc venditum justum non dereliquit.* (*Sap.*, X.) C'est par ce grand motif que le Sauveur du monde encourageait ses disciples, en leur faisant le tableau le plus terrible de tout ce qu'ils auraient à souffrir de la part du monde dans l'exécution du grand ouvrage dont il les chargeait. Le monde, disait-il, vous détestera; il vous accablera de mépris, de calomnies, d'injures, des plus sévères et des plus indignes traitements : il vous chassera d'une ville à l'autre, vous traînera devant les tribunaux, et enfin il vous mettra à mort. Mais malgré tout cela, et au milieu de tout cela, vous possédez un trésor que votre ennemi n'a pas, qu'il ne peut avoir, qu'il ne peut donner, qu'il ne peut vous enlever : ce trésor incomparable, c'est la paix de vos âmes, que vous conserverez, dont vous aurez le sentiment le plus vif, le plus consolant, et qui vous tiendra lieu de tout le reste : *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* (*Luc.*, XXI.)

Voilà comme s'est accomplie et comme s'accomplit encore tous les jours cette belle et touchante prophétie que le Prophète-royal avait faite de la naissance du Fils de Dieu : Sous son empire la justice règnera avec la paix; la paix déploiera toute son abondance et toutes ses richesses, et ce règne fortuné ne finira jamais : *Et regnabit in diebus ejus justitia et abundantia pacis, donec auferatur luna.* (*Psal.* LXXI.) Paix abondante, paix éternelle! Paix abondante, paix avec Dieu, paix avec nous-mêmes, paix avec nos semblables, paix avec nos adversaires mêmes, comme dit David, et avec nos plus cruels ennemis : *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus!* (*Psal.* CXIX.) paix dans nos prospérités et dans nos malheurs; paix dans nos plaisirs et dans nos afflictions; paix dans l'opulence et dans la pauvreté : *Abundantia pacis!* (*Psal.* LXXI.) Paix éternelle, paix mesurée sur la durée de la justice de Dieu, sur la durée de son immuable empire! *Donec auferatur luna* (*Psal.* LXXI); paix que les serviteurs de Dieu, et les imitateurs de Jésus-Christ goûtent déjà sur la terre, mais qui malgré les délices qu'elle répand dans leurs âmes, n'est encore qu'un faible rayon de la paix qui les attend dans le ciel. C'est-là qu'est la vraie demeure et la patrie de la paix; d'où elle est venue

sur la terre, et d'où elle doit nécessairement retourner, pour y faire à jamais la félicité des saints, comme elle fait celle de Dieu même. Pour y avoir quelque part sur la terre et dans le ciel, dès maintenant et dans le règne de l'éternité, je me prosterne devant une crèche devenue le trône de Dieu, et je parle à l'auteur de la paix, comme l'Eglise lui parle tous les jours dans la partie la plus sainte de son adorable sacrifice : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.* Agneau de Dieu, revêtu en ce jour de la mortalité de notre chair, chargé en ce jour de toute l'iniquité de notre chair, combattant en ce jour toutes les séductions de notre chair, donnez-nous la paix : *Dona nobis pacem.* Vous l'avez apportée sur la terre cette paix inestimable; avant vous on ne la connaissait pas, ou si on la connaissait, on ne la connaissait que par vous et dans vous : vous l'avez apportée pour nous, et bien ! nous voilà prêts à la recevoir, et ne désirant rien tant que de la recevoir : *dona nobis pacem.* Refusez-nous tout le reste, dépouillez-nous de tout le reste, ôtez-nous même le désir de tout le reste; mais donnez-nous la paix : *dona nobis pacem.* Nous ne demandons point les honneurs, les richesses, les plaisirs de la terre; mais si vous voulez nous les donner, ou que vous vouliez nous en laisser l'usage, que votre providence nous en a donné, faites que nous soyons humbles jusque dans la gloire, pauvres jusque dans l'opulence, pénitents et mortifiés jusque dans les délices et les douceurs de la vie, comme vous l'avez été vous-même dans la possession souveraine et dans la propriété exclusive de tous les biens de l'univers, et comme nous devons l'être à votre suite pour jouir aujourd'hui de la paix que vous avez apportée au monde, et enfin de celle que vous répandez sur les élus dans le sein de la gloire éternelle.

SERMON XV.

Pour le jour de la Circoncision.

SUR L'EXCELLENCE DU NOM DE JÉSUS.

Nil majus generatur ipso
(HOR.)

—

Sit nomen Domini benedictum. (*Psal.* CXII.)

Que le nom du Seigneur soit béni.

De quelque manière que je considère le nom ineffable que le Fils de Dieu reçoit aujourd'hui dans la cérémonie de la circoncision légale, soit que je le considère par rapport à nous, soit que je le considère par rapport au Sauveur lui-même, j'y trouve les motifs les plus puissants, les plus indispensables de le bénir et de l'adorer dans le temps, comme parle le Prophète, et dans toute l'étendue des siècles éternels : *Ex hoc nunc et usque in sæculum.* Par rapport à nous, le nom de *Jésus* qui signifie *Sauveur*, est un nom plein de vérité, et par rapport au Sauveur, c'est un nom plein de gloire. Nom plein de vérité, parce qu'il exprime par des faits toute la signification qu'il renferme, et que Jésus est effectivement notre Sauveur. Nom plein de gloire, parce que Dieu l'a glorifié et élevé au-dessus de tout ce que le ciel et la terre honorent de leurs hommages. Deux qualités du nom de Jésus; dont l'une entraîne notre amour et notre reconnaissance, l'autre, nos adorations et nos respects. Pour les bien comprendre implorons le secours de Jésus lui-même par l'intercession de la Mère de Jésus. *Ave, Maria.*

REMIÈRE PARTIE.

Rien de plus vain, de plus éloigné du vrai, que la plupart des noms pompeux que le monde a attachés aux héros profanes, ou qu'ils se sont attribués eux-mêmes. Les uns se sont dits *grands*, les autres *augustes.* Celui-ci s'est nommé *l'invincible*, celui-là *le conquérant.* Le titre de *bienfaisant*, de *père des peuples* a paru préférable à d'autres. Mais presque tous ces noms comparés avec l'histoire de leur vie, sont des titres démentis par la réalité, dont la plupart ont été ensevelis avec ceux qui les ont portés, et les autres n'ont subsisté que pour convaincre la flatterie d'imposture et contraster avec le jugement de la postérité. Aussi, Cassiodore écrivant à un homme célèbre de son temps, ne crut pouvoir en faire un éloge plus distingué que de dire que le nom qu'il portait, n'était fondé que sur ses mérites : *Sumpsisti nomen ex meritis.* Et c'est là précisément ce que je prétends vous dire du nom adorable de *Jésus.* Ce nom n'est fondé que sur la qualité de Sauveur que le Fils de Dieu a rempli par rapport à nous dans une étendue qui ne laisse rien à désirer pour notre félicité. C'est le nom de Jésus qui nous a délivrés de la captivité du péché. C'est le nom de Jésus qui nous empêche de retomber dans la captivité du péché. C'est le nom de Jésus qui nous retire de la captivité du péché, si nous avons le malheur d'y rentrer. *Vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* (*Matth.*, I.) En un mot, Jésus a été notre Sauveur, il est notre Sauveur, il sera notre Sauveur : attention, s'il vous plaît.

C'est la théologie de saint Paul et le point le plus essentiel de notre foi, que tous les enfants des hommes naissent dans la disgrâce de Dieu, et pour me servir des termes mêmes de ce grand apôtre, qu'ils naissent enfants de la colère de Dieu : *Natura filii iræ.* (*Ephes.*, II.) Dieu, selon les décrets de son impénétrable providence, a attaché notre état à celui du premier Père des hommes; et sa chute ayant entraîné la nôtre, nous a constitués ennemis de Dieu, objets de sa haine, esclaves du péché, jouet malheureux de nos passions. Voilà ce que ma foi m'enseigne, et quand elle m'instruit de la sorte, elle m'apprend à la vérité un mystère, dont les ténèbres mortifient la curiosité de ma raison; mais qui reçu une fois avec docilité, devient pour moi une source de lumière, m'explique l'état actuel

de l'homme, concilie les contradictions que je vois dans toute la nature, et rend raison de cent difficultés qui sans ce mystère seraient inexplicables, et qui ont vainement épuisé les efforts de la philosophie profane.

Or, reprend saint Paul, le seul nom qui pût retirer les hommes d'une calamité si déplorable et si générale, c'est le nom de Jésus. Ce nom salutaire et bienfaisant, placé entre le ciel et la terre, a réconcilié l'un avec l'autre, Dieu avec les créatures, les serviteurs avec le maître, le juge avec les criminels : *Nec enim est aliud nomen sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* (*Act.*, IV.) C'est en vertu de ce nom que Dieu promit dès le commencement du monde, de faire la paix avec les hommes. C'est ce nom qui avait été désigné par tant de figures, annoncé par tant de prophètes, attendu durant une si longue suite de siècles. C'est ce nom choisi du ciel et préféré à tous les noms possibles, que l'ange apprit à Marie par un ordre exprès de Dieu, avant même la conception de cet enfant désiré des nations. Et c'est au jour même que le Fils de Dieu reçut ce nom mystérieux, qu'il en exprima toute la signification; car, commençant dès lors à souffrir et à répandre son sang pour la rédemption des hommes, il confirma tous les jours de sa vie par quelque nouvel événement la qualité de Sauveur, qu'il consomma enfin sur la croix; là il déchira, pour parler encore avec saint Paul, le décret de condamnation porté contre nous par la justice éternelle de Dieu; il attacha avec lui à la croix, ce décret fatal, et le fit, pour ainsi dire, mourir avec lui sur la croix : *Chirographum decreti quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci.* (*Coloss.*, II.)

Il ne s'en tient pas là. Ceux d'entre les hommes qui peuvent se glorifier du titre de libérateur et de sauveur, abandonnent leurs clients après les avoir arrachés au danger, et ne peuvent les prémunir contre les accidents qui les menaceraient dans la suite : le Sauveur Jésus veille à la conservation de son ouvrage et sauve encore aujourd'hui, à chaque instant, ceux qu'il a une fois délivrés de la mort et du péché ! *Unde et salvare in perpetuum potest accedentes per semeptisum ad Deum : semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (*Hebr.*, VII.) Ceux-là disparaissent de dessus la terre, et leur protection finit avec eux : le Sauveur Jésus ne disparaît jamais, et sa protection ne finit point ; toujours prêt, toujours présent, toujours attentif pour me sauver ; ici en me découvrant un danger caché, là en trompant sans que je le sache moi-même, les vues malicieuses de mon ennemi ; tantôt en me fortifiant par de nouvelles grâces, tantôt en m'éclairant par de nouvelles lumières. Vérité que le saint homme Job a exprimée avec tant d'énergie, avec tant de clarté, quand il a dit : Je sais que mon Rédempteur vit : *Scio quod Redemptor meus vivit.* (*Job*, XIX.) Non-seulement il a vécu, non-seulement il a été mon Rédempteur, mais il l'est encore ; il vit, et ce n'est que par lui et dans lui que je vis moi-même. Mon asile est toujours assuré chez lui, la porte de son cœur est toujours ouverte, mes prières n'en sont jamais rejetées, mes besoins n'en sont jamais oubliés. Sa puissance qui porte le ciel et la terre, sa sagesse qui préside au gouvernemeut du monde, sa bonté qui répand la bienfaisance sur tous ses ouvrages, veillent à ma conservation et à ma défense : *Scio quod Redemptor meus vivit.* Et sans parler des autres secours qui me sont préparés dans les trésors de son cœur, la seule invocation de son nom suffit pour me délivrer, pour me sauver. Ah ! mes frères, s'écrie saint Bernard, de quelle efficace n'est pas le nom de Jésus pour nous attacher à sa loi et pour nous défendre contre le péché ? J'en appelle, poursuit-il, à votre expérience et aux effets qu'il doit avoir eu dans vos âmes. L'avez-vous jamais prononcé avec piété et avec foi, y avez-vous songé sans vous sentir encouragés, et remplis d'une force toute céleste ? *An non toties confortaris, quoties recordaris?* Y a-t-il chose au monde qui vous pénètre d'une consolation plus douce, d'une joie plus pure, qui envoie plus de lumière dans votre esprit, plus d'onction dans votre cœur ? *Quid æque mentem cogitantis impinguat?* N'est-ce pas ce nom salutaire qui fait germer les vertus dans nos âmes, qui les y entretient, qui les fortifie, qui leur fait porter les fruits les plus beaux, les plus durables ? *Quid ita virtutes roborat, vegetat mores bonos atque honestos ?* Et voilà ce que nous annonçait le prophète dans cette oraison admirable, où il se réjouit de la protection du Sauveur en le désignant par le nom même de Jésus : *Exsultabo in Deo Jesu meo.* (*Habac.*, III.) C'est lui, dit-il, qui est mon appui et ma force, c'est lui qui me conduit dans le chemin du salut, et qui m'y fait avancer avec la plus grande vitesse. *Ponet pedes meos quasi cervorum ;* c'est lui qui m'assure la défaite de mes ennemis, qui me fait marcher sur leurs dépouilles entassées, et qui met dans ma bouche un cantique de victoire : *Et super excelsa mea deducet me victor in psalmis canentem.*

Mais enfin si nous avons le malheur de retomber par nos crimes dans l'esclavage dont Jésus nous a tirés au prix de son sang, cesse-t-il d'être notre Sauveur, et renonce-t-il à sa qualité de libérateur pour nous abandonner à la destinée que nous avons cherchée nous-mêmes ? A Dieu ne plaise que l'espérance du pardon devienne pour nous un encouragement au péché ! Ce serait tarir par la malice la plus monstrueuse la source des grâces ; par un péché contre le Saint-Esprit, nous fermer les voies de la réconciliation, et préparer l'impénitence finale. Mais si notre faiblesse venait à nous égarer, y aurait-il encore un Sauveur qui réparerait notre ruine ? J'ai deux importants avis à vous donner, disait l'apôtre saint Jean à ses chers disciples : le

premier est de ne pécher jamais, et c'est là le but de tout ce que je dis, de tout ce que j'écris pour votre sanctification : *Filioli mei, hæc scribo vobis ut non peccetis.* (*I Joan*, II.) Le second qui n'est pas moins important que le premier, c'est de n'oublier jamais que vous avez auprès de Dieu un médiateur, un sauveur; et que si vous avez le malheur de pécher, il faut recourir à lui avec la plus grande confiance : *Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum.* (*Ibid.*) Fussiez-vous enseveli, reprend encore saint Bernard, dans le plus profond sommeil du péché, votre crime fût-il énorme, et le désespoir fût-il prêt à s'emparer de votre âme, prononcez seulement le nom de Jésus, mais prononcez-le avec amour, avec regret, et ce nom puissant vous ressuscitera. Le nom de la vie ne peut-être prononcé sans vie, et sans que les ombres de la mort ne se dissipent : *Nonne si invocet nomen vitæ, confestim respirabit ad vitam* ? Eh ! qui pourrait dire combien de péchés le nom de Jésus efface tous les jours ? Péchés innombrables ; pouvons-nous les compter ! que d'espèces de péchés différents ! quelle multitude dans chaque espèce ! que de degrés, que de circonstances dans chacun ! ils pullulent, croissent et s'unissent comme des monceaux de sable ; cet ouvrage de ténèbres s'élève jusqu'aux nuées, semblable à cette tour audacieuse des premiers hommes, laquelle semblait menacer le ciel.... Une seule invocation du nom de Jésus accompagnée d'une larme, d'un soupir, d'un gémissement sincère, renverse tout, efface tout, nous sauve une seconde fois du naufrage, et nous applique derechef tout le bienfait de la Rédemption.

Vous m'êtes vous-même un garant certain de cette vérité si consolante, si incontestable, divin Sauveur; vous l'avez dit, et vos apôtres l'ont dit par vos ordres : Quiconque invoquera votre saint nom, sera sauvé : *Omnis quicunque invocaverit nomen Domini, salvus erit.* (*Rom.*, X.) Vous l'avez dit, et j'en conçois une confiance que rien ne saurait altérer. Mille fois j'ai mérité la mort, et mille fois la justice de Dieu m'y a condamné; mais j'appelle de la sentence rendue contre moi à votre nom miséricordieux ; non pas avec les sentiments d'une pénitence feinte, coutumière, présomptueuse, superficielle, que vous détestez, et qui est, hélas ! si commune aujourd'hui parmi les chrétiens ; mais avec un cœur vivement pénétré de vos bontés et de ses fautes : et dès ce moment je dois me croire justifié, je dois me croire sauvé : *Omnis quicunque invocaverit nomen Domini, salvus erit.*

Tel est, mes chers auditeurs, le nom ineffable de notre bienfaisant Maître. Suivant la réflexion de saint Léon le Grand, ce n'est point un vain titre, mais un nom plein de vérité et une source certaine de salut par rapport à nous : *Non est in eo vani nominis umbra, sed veritas.* J'ajoute que c'est un nom plein de gloire par rapport à lui. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le docteur des nations instruisant les fidèles de Philippes, des prérogatives et des grandeurs du Messie, dit que Dieu l'a exalté et glorifié au-dessus de toutes les créatures, et que l'éclat de son nom efface tous les autres, quelque grands, quelque illustres qu'ils puissent être : *Deus exaltavit illum et donavit illi nomen quod est super omne nomen.* (*Philip.*, II.) Mais quelles sont en particulier les qualités de ce nom glorieux, et comment Dieu l'a-t-il distingué pour en faire le premier nom de l'univers, pour faire fléchir devant lui toutes les puissances de la terre, toutes les puissances du ciel et toutes les puissances de l'enfer? *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum.* (*Ibid.*) Le voici, mes chers auditeurs, donnez-y vos attentions. Dieu a fait du nom de *Jésus*, un nom tout-puissant, un nom victorieux, un nom éternel. Un nom tout-puissant, qui a opéré les plus grands prodiges. Un nom victorieux, qui a triomphé de tous ses ennemis. Un nom éternel, dont le règne ne finira jamais.

Le Fils de Dieu en donnant à ses apôtres ordre de prêcher son nom à tous les peuples de la terre, leur avait annoncé en même temps les œuvres qui accompagneraient leur prédication, et les merveilles qui lui serviraient de preuve et d'appui. Rien ne devait être difficile à quiconque prêcherait le nom de Jésus. Tous les éléments devaient lui obéir, devaient exécuter ses ordres, prendre tel mouvement et telle disposition qu'il voudrait. Et c'est ce que l'évènement a vérifié à la lettre. C'est au nom de Jésus que Pierre accorde l'usage des jambes à un homme auquel la nature l'avait refusé : *In nomine Jesu Christi Nazareni, surge et ambula.* (*Act.*, IX.) C'est au nom de Jésus qu'il guérit en un moment, un paralytique attaché depuis huit ans à son lit : *Ænea, sanat te Dominus Jesus.* (*Act.*, III.) C'est au nom de Jésus que Paul délivre une fille de la possession de l'esprit malin : *Præcipio tibi, in nomine Jesu Christi, exire ab ea.* (*Act.*, XVI.) C'est le nom de Jésus qui a opéré dans les apôtres, auparavant lâches et timides, cette révolution généreuse qui en fit les maîtres des nations, qui les fit paraître avec assurance devant les juges et les rois, qui leur inspira ce grand courage pour les intérêts de leur maître, qui leur faisait trouver la gloire et le bonheur dans le mépris, les injures, les prisons, les coups, les fouets, les plus indignes et les plus cruels traitements : *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (*Act.*, V.) Enfin c'est au nom de Jésus que les apôtres attribuent généralement tout ce qu'ils font de prodigieux. Si la mer écoute leur voix, si l'air et le feu la respectent, si les montagnes se transportent à leurs ordres, si les abîmes se ferment ; tout cela se fait au nom de Jésus, et par le nom de Jésus. C'est là le doigt et le bras de Dieu, qui porte la toute-puissance et qui dessine la destinée de l'u-

nivers. C'est là l'instrument universel dont Dieu se sert pour renverser les lois de la nature, pour enchaîner les puissances de l'enfer, pour étouffer les monstres du crime, pour dissiper les ténèbres de l'erreur, pour guérir les malades, pour ressusciter les morts : *Ad sanitates, et signa, et prodigia per nomen sancti Filii tui Jesu.* (*Act.*, IV.)

La puissance de Dieu donnée, communiquée sans réserve au nom de Jésus, en a fait un nom tout-puissant; j'ajoute un nom victorieux de tous ses ennemis.

Quand il s'est agi de faire adorer sur la terre le nom du Sauveur, combien d'obstacles n'a-t-il pas fallu surmonter, combien de combats n'a-t-il pas fallu soutenir pour réussir dans cette grande entreprise? Combats contre les raisonnements des philosophes, contre l'éloquence des orateurs, contre la puissance des empereurs; combats contre le libertinage des mœurs, contre une morale lâche et criminelle, contre la séduction de toutes les fausses religions qui avaient inondé la terre. Et de quelles armes s'est-on servi pour combattre tant d'ennemis et pour les vaincre? Que vos voies, Seigneur, sont différentes des nôtres, et que vous savez conduire à leur fin par des moyens ineffables, mais infaillibles, la grandeur de vos desseins éternels! Point d'autres armes, mes chers auditeurs, que le nom même qu'on veut faire adorer. Et par qui veut-on le faire adorer? Je viens de vous le dire, par des nations dont les mœurs, les usages, les lois, la religion, la manière de penser et la manière de vivre, la manière d'enseigner et la manière de faire, forment l'opposition la plus essentielle et la plus insurmontable, selon toutes les vues humaines, à l'ouvrage que Dieu prétend établir. Cependant tout plie, tout se rend au nom de Jésus. Les plus fiers ennemis de ce nom conquérant, ne sont, selon l'expression d'Isaïe, et cette expression est pleine de force et de magnificence, ne sont que des grains de poussière, qui au lieu de résister au tranchant de son glaive, s'y attachent et en suivent tous les mouvements : *Dabit quasi pulverem gladio ejus.* (*Isa.*, XLI.) Paul, plein d'un faux zèle, ne respire que la destruction des chrétiens, il part avec autorité et avec force pour les exterminer : il est renversé, vaincu, changé en un moment; et comment, et par quoi? Ah! mes frères, apprenez, et admirez le bras de Dieu. Par trois paroles : Je suis Jésus : *Ego sum Jesus.* (*Act.*, IX.) Agrippa ne peut tenir contre le discours de Paul qui lui annonce le nom de Jésus; il déclare que si l'Apôtre continue de parler, ce sera une espèce de nécessité pour lui de se faire chrétien : *In modico Christianum suades me fieri.* (*Act.*, XXVI.) Jérusalem, Antioche, Rome, entendent prêcher le nom de Jésus, le peuple se convertit, les grands suivent, les autels des idoles tombent par terre, les chrétiens se multiplient dans le sang de leurs frères, le nom de Jésus brille sur le diadème des rois. Il n'a fait que regarder les monarques et leurs peuples, pour me servir encore des paroles d'Isaïe, et il en a fait sa conquête; son glaive est dans sa bouche, ses yeux sont des armes invincibles, ses regards sont des victoires : *Dabit in conspectu ejus gentes, et reges obtinebit.* (*Isa.*, XLI.) Voilà jusqu'où va le triomphe du nom de Jésus; triomphe auquel la vérité de la divine parole était visiblement intéressée, et d'où dépendait l'accomplissement de la plus importante prophétie de l'Ancien-Testament. Car Dieu avait promis dans les termes les plus précis et les plus clairs d'amener par un succès rapide et universel, aux pieds de ce grand nom tous les ennemis de sa gloire; non pas pour les détruire et pour les perdre, fruit désolant de la victoire des héros du siècle, mais pour les obliger à le reconnaître pour leur Sauveur, et à l'adorer comme leur Dieu : *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* (*Psal.* CIX.)

Enfin, nom de Jésus, nom éternel; qualité si nécessairement attachée à ce nom sacré, que c'est la seule que l'Ange déclara à Marie, en lui prédisant la naissance de ce divin enfant : La famille de Jacob montera dans sa personne sur le trône d'Israël, et son règne ne finira pas : *Regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis.* (*Luc*, I.) Qualité, qui met entre le nom de Jésus et les noms de tous les rois de la terre, la différence la plus essentielle et la plus intéressante pour les chrétiens. Si le nom des princes de ce monde subsiste quelque temps après leur mort dans l'esprit des peuples et dans les fastes de l'histoire; c'est un nom inutile et en quelque sorte vide de sens, puisqu'il ne désigne que ce qu'ils ont été, et qu'il retrace l'image d'un homme qui n'est plus ce que son nom annonce. Le nom de Jésus désigne un Roi éternel, un Roi dont le royaume n'est sujet à aucune révolution, à aucun échec; un Roi de tous les siècles, comme l'appelle l'Esprit-Saint : *Rex sæculorum* (*Apoc.*, XV.) Aucun empire de la terre, dit le prophète-royal, ne saurait acquérir un état subsistant; Dieu les change et les réforme comme il lui plaît, et le vêtement des souverains du monde n'est pas plus à leur disposition et à leur volonté, que tous les souverains du monde et toutes les souverainetés du monde ne sont à la disposition et à la volonté de Dieu : *Sicut opertorium mutabis eos, et mutabuntur.* (*Psal.* CI.) Il transporte le sceptre d'un homme à un autre homme, d'une famille à une autre famille, d'une nation à une autre nation : *Regnum de gente in gentem transfertur.* (*Eccli.*, X.) Il resserre les empires et les étend, les élève et les humilie, les anéantit et les ressuscite, selon qu'il le juge et qu'il le veut. Le moment où leur gloire est à son comble, est toujours l'époque de leur abaissement; le plus haut point de leur grandeur, est celui où commence leur décadence. Aujourd'hui dans la splendeur, demain dans l'obscurité; donnant aujourd'hui la loi au plus fort, de-

main le jouet des plus faibles, les empires comme les hommes s'agitent dans le tourbillon des vicissitudes. Ce spectacle nous étonne, mais pour Dieu ce n'est qu'un changement de décoration dans les scènes du théâtre de ce monde : *Sicut opertorium mutabis eos, et mutabuntur.* (*Psal.* CI.) Or cette faiblesse et cette inconsistance de tous les empires de l'univers, c'est ce qui donne un nouvel éclat à l'empire de Jésus-Christ, sert en quelque sorte d'ombre à sa durée éternelle, et déclare que ce n'est pas seulement à raison de sa souveraine puissance, à raison de sa souveraine sagesse, à raison de sa souveraine justice, mais encore à raison de la longueur de son règne et de la perpétuité de ses lois, qu'il est vraiment le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs : *Rex regum, et Dominus dominantium.* (*Apoc.*, XIX.) Princes, enivrés de votre gloire, qui, pendant que la mort vous dominait de toutes parts et que votre ruine pendait sur votre tête, affectiez ou du moins permettiez de mettre dans vos titres l'éternité à côté de la majesté, vous vous êtes donc perdus dans vos vaines idées? Vous vous êtes donc évanouis dans vos pensées? Vous avez passé comme l'ombre, et, par votre courte apparition sur la terre, et par votre chute éternelle vous avez fait hommage à Jésus-Christ, seul Roi éternel. Empires, qui vous flattiez de l'éternité, quand l'Eternel a frappé le grand coup après tant d'autres qui vous avaient ébranlés, vous avez été renversés comme ceux que vous aviez renversés, vous avez été brisés contre terre. On a cherché vos traces, et, s'il est resté quelque chose de vos ruines, c'était pour marquer que vous aviez été mais que vous n'étiez plus ; tandis que l'empire de Jésus-Christ demeure, qu'il est toujours le même sans vieillir et sans qu'on attende la fin de ses années. Il est aujourd'hui tel qu'il était hier, disait le grand Apôtre, et sera dans tous les siècles tel qu'il est aujourd'hui : *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.* (*Hebr.*, XIII.) Eternité du royaume de Jésus-Christ, prérogative bien chère aux vrais adorateurs de son nom et à toutes les âmes saintes qui s'intéressent vivement à sa gloire. C'est cette éternité qui faisait répandre des larmes de piété et de joie à sainte Thérèse, toutes les fois qu'elle entendait chanter à la messe solennelle ces magnifiques paroles du symbole de Nicée : *Cujus regni non erit finis.* Elle voyait alors dans le tableau le plus composé et le plus étendu, dans le tableau le plus terrible pour les grandeurs humaines, et le plus glorieux pour l'arbitre de toutes les grandeurs humaines; elle voyait, dis-je, tous les royaumes du monde disparaître les uns après les autres, s'absorber les uns dans les autres, briller un moment aux yeux et rentrer dans le néant; et en même temps le royaume de Jésus-Christ qui embrassait tous les siècles, et exerçait sa puissance suprême non-seulement dans tous les temps, mais encore sur le temps même et sur la destinée des siècles. *Rex sæculorum.* (*Apoc.*, XV.)

Mais permettez-moi, ô mon Dieu, d'entrer un moment dans le secret de vos conseils éternels, et de rechercher avec docilité et avec respect la raison de tant de glorieux caractères attachés au nom de Jésus. Votre Apôtre m'apprendra que ce sont les humiliations, les souffrances, l'obéissance de Jésus qui ont glorifié son nom et qui l'ont élevé à ce point inaccessible de grandeur : *Humiliavit semetipsum, propterea exaltavit illum Deus.* (*Philip.*, II.) Par une opposition monstrueuse,[1] les adorateurs du nom de Jésus cherchent la gloire de leur nom dans les grandeurs de la terre, dans l'estime des hommes, dans l'éclat des honneurs profanes : et que ne font-ils pas pour y arriver? L'ambition, la jalousie, la cupidité, toutes les passions fournissent des armes à nos vaines prétentions. Et vous, ô mon Dieu, qui ne glorifiez que les humbles et qui précipitez les superbes, vous vous plaisez à nous traverser et à nous confondre, à obscurcir des noms que nous prétendons glorifier sans mérite et sans droit, à les anéantir, à les livrer à l'ignominie et à l'oubli. Je finis. Nom de Jésus, plein de vérité, plein de gloire; digne de tout notre amour et digne de toutes nos adorations. Ayons-le dans la bouche et dans le cœur, ce nom consolant. Bénissons-le dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la tristesse comme dans la joie, dans l'humiliation comme dans la gloire : *Sit nomen Domini benedictum.* (*Psal.* CXII.) Ne lui associons jamais aucun autre nom, quelque grand, quelque respectable qu'il puisse être ; parce que c'est le seul nom qui puisse remplir nos espérances, le seul nom que le ciel ait fait retentir sur la terre pour éclairer les hommes et pour les sauver, c'est l'expression et la doctrine incontestable du prince des apôtres : *Nec enim est aliud nomen sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (*Act.*, IV) ; parce qu'aucun autre nom ne peut lui être égalé ni comparé, mis à côté de lui sans injure et sans confusion de culte : *Nomen quod est super omne nomen.* (*Philip.*, II.)

Invoquez les noms des saints, cultivez l'amitié des saints, cherchez dans les saints des appuis et des protecteurs auprès de Dieu. Mais ne mettez jamais en parallèle, ni dans un même ordre, un même ton d'invocation, le nom de la créature et du Créateur, des serviteurs et du Maître, des hommes justes et de l'Homme-Dieu. Entrer dans le palais d'un grand roi, et saluer les courtisans du même ton et de la même manière et en même temps que lui-même, c'est l'injurier, c'est l'offenser, c'est détourner la grâce que nous lui demandons, et qu'il est peut-être disposé à nous accorder. Les Pères et les conciles se sont servis de la comparaison d'un roi et d'un ministre pour justifier et approuver le culte des saints, et cette même comparaison doit servir à mesurer et à régler ce culte. Les saints sont les amis de Jésus, mais bien

inférieurs à Jésus; ce sont des avocats puissants; mais toute leur puissance leur est donnée par Jésus. Leur nom est glorieux, mais il ne peut servir d'ombre au nom de Jésus. Puissions-nous le prononcer ce nom aimable, ce nom adorable, avec tout l'amour qu'il mérite, avec tout le respect qu'il mérite; maintenant, à tous les moments de notre vie et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Pour le jour de la Purification.

SUR LES EFFETS DU CHRISTIANISME.

Ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo.
(*Egl.*, V, 4.)

—

Parasti ante faciem omnium populorum, lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel. (*Luc.*, II.)

Vous avez fait voir à toutes les nations de la terre une lumière destinée à éclairer les infidèles et à faire la gloire de votre peuple. Paroles tirées de l'Evangile de ce jour.

Voyez, chétiens, si je prends bien l'esprit de cette fête. Le Fils de l'Eternel est offert à son Père dans le temple de Jérusalem; un vieillard inspiré de Dieu prend cet adorable enfant entre ses bras et s'écrie dans l'ardeur de l'esprit prophétique: Que c'est la lumière des nations idolâtres, et la gloire du peuple d'Israël: *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ Israel.* C'est sous ce point de vue que l'Eglise envisage la solennité qui nous rassemble aujourd'hui. Passant sur les autres circonstances d'un événement que l'évangéliste rapporte avec un grand détail, elle s'attache à nous représenter Jésus-Christ comme la lumière des nations, et la gloire du peuple choisi: *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel.* Car que prétend-elle exprimer par les cierges que ses ministres nous distribuent, dont la clarté vient se mêler avec la sainteté de nos sacrifices et de nos prières, et dont la cérémonie est accompagnée du chant solennel des paroles de mon texte? sinon que le divin enfant présenté au temple est devenu réellement ce que Siméon avait prédit, la lumière des gentils, et la gloire des fidèles: *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel.* Or, c'est-là justement ce que je prétends vous expliquer, et, pour le faire avec plus d'ordre, je montrerai d'abord comment et pourquoi Jésus-Christ est la lumière des infidèles: *Lumen ad revelationem gentium.* C'est la première partie. Je dirai ensuite, comment et pourquoi Jésus-Christ est la gloire des chrétiens: *Et gloriam plebis tuæ Israel.* C'est la seconde partie. Vierge incomparable, qui avez porté au temple ce Fils chéri pour le donner à Dieu, montrez-le nous aujourd'hui dans toute la lumière et dans toute la gloire qui l'environnent, et qui envoient leurs rayons jusqu'au séjour des mortels. Nous vous saluons en vous disant avec l'ange: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'Apôtre des nations n'avait rien de plus pressant ni de plus important à leur faire remarquer que l'épaisseur des ténèbres où elles avait été enveloppées avant la naissance du Fils de Dieu, et la clarté du jour qui avait succédé à une nuit horrible et malheureuse: Souvenez-vous, mes frères, disait-il, et ne l'oubliez jamais, souvenez-vous par quelle obscurité vous avez été aveuglés, que non-seulement vous avez été dans les ténèbres, mais que vous avez été en quelque sorte vous-mêmes l'assemblage de toutes sortes de ténèbres; et souvenez-vous en même temps, que des ténèbres vous avez passé à la lumière, et que la lumière vous a réformés, changés, renouvelés: *Eratis enim aliquando tenebræ, nunc autem lux.* (*Ephes.*, V.) Mais comment cette révolution admirable s'est elle opérée dans le monde, et de qui la providence éternelle de Dieu s'est-elle servie dans l'accomplissement d'un si grand dessein? Vous le savez; c'est son Fils unique, le Sauveur et le Précepteur des hommes, qui a fait disparaître la nuit, et qui a amené le jour dans vos âmes: *Nunc autem lux in Domino.* C'est lui qui a détruit les plus monstrueuses erreurs; c'est lui qui a établi la croyance des plus grandes et des plus sublimes vérités; c'est lui qui a fondé la morale la plus pure, la plus sainte. Suivez-moi dans la démonstration de ces trois vérités, et vous conclurez que Jésus-Christ est véritablement la lumière des nations: *Lumen ad revelationem gentium.*

C'est Jésus-Christ qui a détruit les plus monstrueuses erreurs. Elevons notre esprit au-dessus de la marche actuelle des temps, repassons de siècle en siècle, et contemplons l'état du monde avant l'arrivée du Fils de Dieu. Nous verrons, selon le langage du prophète, la nuit répandue sur la terre, et tous les peuples plongés dans l'ignorance, la superstition, le culte le plus extravagant, le plus impie: *Ecce tenebræ operient terram, et caligo populos.* (*Isa.*, LX.) Tout y est invoqué comme Dieu, excepté Dieu même; les hommes adorent des hommes faits comme eux, des animaux faits comme eux, des simulacres fait par eux. Les créatures les plus insensibles, les plus viles, ont pris la place du Maître du monde. On leur dresse des statues, on leur élève des temples, on leur brûle de l'encens, on leur immole des victimes. Le sang des hommes coule avec celui des animaux pour fléchir ces divinités imaginaires; les plus grandes abominations, les excès les plus énormes font partie de ce culte exécrable. Les démons, à juste titre, en partagent les honneurs, et se joignent aux autres usurpateurs du nom de Dieu, et, comme s'exprime Tertullien, aux voleurs de la Divinité: *Furantur Divinitatem.* Telle était la religion de presque toutes les nations de la terre quand Jésus-Christ parut: et, dès le moment qu'il parut, l'empire de l'erreur reçut une secousse qui prépara dès lors, et qui consomma enfin sa destruction. La lumière, qui partit des montagnes éternelles, selon l'expression de David, et qui répandit ses rayons dans les bas endroits de la terre, porta le trouble

dans tous les cœurs insensés : *Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis, turbati sunt omnes insipientes corde.* (*Psal.* LXXV.) Idoles détestables placées dans des temples consacrés à l'enfer, prêtres initiés au culte de ces impuissantes divinités, devins occupés à chercher la vérité dans le sein du mensonge, peuples stupides qui vous laissez séduire et aveugler par tout cela, esprits de ténèbres qui dirigez tout cela, et qui jouissez de tout cela, un enfant a porté la confusion dans vos entreprises sacrilèges, un rayon de la clarté qui l'environne a dévoilé vos horreurs : *Turbati sunt omnes insipientes corde.*

Que dis-je ici, mes chers auditeurs, dont le monde entier ne rende témoignage, dont tous les peuples qui ont ouvert les yeux à la lumière, n'attestent la vérité avec reconnaissance et avec joie. Paraissez habitants de l'Egypte, de l'Asie, de la Grèce, de l'Italie, de l'Espagne, nations placées sur les bords du monde, dans les îles, dans des solitudes ignorées du reste des mortels : que sont devenues vos idoles hideuses, vos temples souillés, vos prêtres imposteurs ? S'il en est encore quelques restes malheureux, c'est un triste monument de vos anciennes erreurs, plutôt qu'une exception à l'éclat d'une lumière générale ; et ne la voyons-nous pas encore tous les jours, cette divine lumière prendre des accroissements nouveaux ? Et n'avons-nous pas vu, dans ces derniers siècles, comme deux mondes de chrétiens sortis du sein des régions où l'idolâtrie, bannie du monde connu, s'était retirée, les uns venus de l'Orient, et les autres de l'Occident; afin de multiplier encore les témoignages, et de reconnaître avec nous Jésus-Christ comme la lumière des nations infidèles : *Lumen ad revelationem gentium.*

C'est Jésus-Christ qui a établi la croyance des plus grandes et des plus sublimes vérités. Car, sans rien vous dire de la première et de la plus essentielle de toutes les vérités, l'unité d'un Etre suprême, d'un Dieu créateur, conservateur, juge de tous les hommes : vérité qui s'était perdue malgré les réclamations de l'évidence et tous les efforts de la raison, vérité que le ciel et la terre avaient prêchée inutilement, durant tant de siècles, d'une voix si claire et si intelligible, et que Jésus-Christ tira de l'oubli pour la faire revivre parmi les nations ; sans vous parler, dis-je, de cette vérité fondamentale, quelle entreprise était-ce, mes chers auditeurs, d'établir dans le monde la croyance de nos ineffables mystères ; de faire fléchir les hommes devant un Dieu crucifié ; de faire adorer, ce Dieu-Homme, par les juifs qui s'en faisaient un objet de scandale, par les païens qui s'en riaient et qui regardaient ce dogme comme une folie ! de faire reconnaître trois personnes divines réunies dans une substance simple ; de faire manger aux hommes avec piété et avec foi un pain transformé en un corps vivant, pain céleste, multiplié et toujours le même, divisé et toujours sans partage, mangé et jamais consumé, distribué et jamais épuisé ! Mystères, et combien d'autres mystères encore, pleins de vérité et de grandeur, mais aussi pleins d'une profondeur impénétrable aux recherches de la raison. Mystères pleins d'obscurité d'une part et pleins de lumière de l'autre : semblables en cela à cette nuée miraculeuse, qui conduisait les Israélites par le désert et qui leur montrait le chemin. Mystères pleins d'obscurité en eux-mêmes, dans leur nature et leur substance ; mystères pleins de lumière dans leurs preuves, dans leurs effets, dans leurs rapports : dans les preuves qui en établissent la vérité, dans les effets que leur créance produit sur nos esprits et sur nos cœurs, dans les rapports qu'ils ont avec les attributs de Dieu et les besoins de l'homme; avec la puissance, la sagesse, la justice, la miséricorde de Dieu; avec l'état criminel, indigent, malheureux, de l'homme. Mystères enfin, dont la foi doit nous découvrir le jour éternel où nous aspirons; mystères dont la lumière a éclipsé toutes les lumières d'une raison orgueilleuse et profane, et mis en captivité, comme parle saint Paul, toutes les intelligences rebelles à son impression. Mystères que les philosophes ont crus sans raisonnement, que les orateurs ont adoptés malgré la simplicité de ceux qui les prêchaient, que les empereurs ont professés malgré les humiliations de Celui qui en était le sujet, que toutes les nations de la terre ont reconnus malgré les ténèbres d'une séduction générale et universelle : *Lumen ad revelationem gentium.*

Ce n'est point assez. La lumière, qui avait apporté la vraie religion sur la terre, y devait produire encore une morale pure et sainte. Morale du paganisme, que ne puis-je jeter un voile sur vos abominations et vos horreurs ! Vos disciples séduits imitaient les dieux qu'ils révéraient, et leur culte même les conduisait au crime ; ils avaient appris dans leurs temples à changer le meurtre en sacrifice, la lubricité en fête, le jeu en cérémonies, le libertinage en religion. Des hommes appliqués à confondre toutes les idées et à défigurer tous les faits, ont prétendu vous justifier ; mais les chrétiens ne peuvent ignorer vos excès : vous avez eu soin de les consacrer par l'art, et de les immortaliser en quelque sorte par les monuments publics des villes que vous aviez subjuguées, et dont nous voyons encore les débris en frémissant. L'ambition, la cruauté, les débauches ont été des vertus chez vos partisans, et ceux d'entre eux qu'on nous représente comme les plus gens de bien, ne le paraissent qu'en comparaison des autres. Combien de sages de l'antiquité, combien de philosophes, corrompus eux-mêmes selon le cœur, ont gémi néanmoins de tout cela selon l'esprit ! Que n'ont-ils pas dit, que n'ont-ils pas écrit pour réformer le monde ! Leur doctrine était sublime, leur éloquence admirable, leurs raisonnements invincibles ; et, avec tout cela, qu'ont-ils effectué? Le monde s'est-il réformé? Que dis-je, un seul homme s'est-il rendu sectateur

fidèle et exact de leurs pompeuses leçons? Quel ouvrage, mes frères, que la République de Platon! s'écrie saint Jean Chrysostome; il est plein d'érudition et d'esprit, il est composé par un philosophe, qui jouissait de sa liberté et de la plus grande réputation, qui n'éprouvait aucune contradiction; mais ce livre ne convertit personne. L'Evangile de Jésus-Christ est un livre simple, le testament d'un homme crucifié, publié par des disciples obscurs, méprisés, persécutés : et tout le monde se rend docile à sa doctrine; les vices et les iniquités des païens s'évanouissent, et, avec lui, toutes les vertus renaissent sur la terre. C'est là que le Romain orgueilleux apprend une humilité sans fard, là que le Grec traître et perfide apprend une sincérité sans déguisement, là que le Persan efféminé et mou apprend une pureté sans tache, là que l'Arabe avide et avare apprend un commerce sans usure; là que le Barbare cruel apprend un pardon sans réserve. Toutes les conditions, tous les âges, tous les pays, tous les climats rendent hommage à la sainteté et à l'efficacité de l'Evangile. C'est un flambeau porté dans un lieu de ténèbres, c'est l'astre du jour qui chasse les ombres de la nuit; c'est un ciel serein qui succède à de noirs nuages, à des tempêtes pleines de ravages et de ruines. Vous avez vu tout cela, vous en êtes convenus, sectateurs opiniâtres de l'erreur; vous avez admiré les mœurs réformées des nations subjuguées par Jésus-Christ, et l'éclat de leurs vertus vous entraînait autant que la divinité de leur foi vers le sein de la même Eglise; si vous n'avez pas été fidèles à son impression, vous avez du moins avoué qu'une nouvelle lumière avait paru sur la terre et qu'elle avait éclairé les peuples : *Lumen ad revelationem gentium.*

Que dire, que conclure de tout cela? Que tout cela démontre la sagesse, la puissance, la divinité du Fils de Dieu, auteur d'une si grande et si heureuse révolution dans le monde; qu'à ce seul titre qu'il est la lumière des nations, nous lui devons tous nos hommages, toutes nos adorations, tout notre amour et toute notre gratitude. Oui, c'est là sans doute la conséquence qu'il en faut tirer, mais ce n'est pas la seule : poursuivons le passage de saint Paul dont je vous ai parlé d'abord, et nous en trouverons encore une autre : *Eratis enim aliquando tenebrœ : nunc autem lux in Domino. Ut filii lucis ambulate.* (*Ephes.*, V.) Nos pères ont été dans les ténèbres de l'erreur; sans Jésus-Christ nous serions comme eux : superstitieux comme eux, ignorant les mystères et les vérités de Dieu comme eux, corrompus dans les mœurs comme eux : *Eratis enim aliquando tenebrœ.* Jésus-Christ nous en a retirés, ou plutôt il nous en a préservés : *Nunc autem lux in Domino.* Devenus lumière en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, agissez, dit l'Apôtre, comme des enfants de lumière : *Ut filii lucis ambulate.* Souvenez-vous qu'il y a encore dans le christianisme des restes des anciennes ténèbres, que les enfants de perdition ont su conserver contre l'éclat de la lumière évangélique. Il y a encore des idoles de l'ambition, des idoles de l'avarice, des idoles de l'impureté : il y a encore de l'indifférence et du mépris pour les vérités éternelles; il y a encore des morales relâchées et païennes; et tout cela ce sont des ouvrages de ténèbres. Enfants de lumière, condamnez-les, réprouvez-les avec zèle, et n'y participez jamais. Songez que ce sont des œuvres sans fruit, ou plutôt que leur fruit est la damnation : *Et nolite communicare operibus infructuosis tenebrarum, magis autem redarguite.* (*Ephes.*, V.) Mais poursuivons, mes chers auditeurs, et, pénétrant plus avant dans les trésors de la sagesse et de la bienfaisance de Dieu, voyons ce même Sauveur, la lumière des infidèles, devenir la gloire des chrétiens : *Et gloriam plebis tuœ Israel.* C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Se glorifier dans autre chose que dans Jésus-Christ, placer la gloire et la véritable grandeur dans autre chose que dans Jésus-Christ, c'est pour le chrétien une espèce d'apostasie et en quelque sorte un renoncement à sa foi. C'est pourquoi l'Apôtre rejetait loin de lui comme un anathème et une malédiction, toute pensée qui lui suggérerait le désir d'une gloire étrangère, d'une gloire différente de la gloire de tous les vrais enfants de Jésus-Christ, qui ne se glorifient que dans leur divin Maître : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (*Galat.*, VI.) C'est encore pourquoi le même apôtre en instruisant les fidèles de Corinthe, leur permet de se glorifier, mais leur recommande en même temps de ne se glorifier que dans Jésus-Christ. *Qui gloriatur, in Domino glorietur.* (I *Cor.*, I.) Mais comment le chrétien peut-il se glorifier en Jésus-Christ? Comment le chrétien trouve-t-il en Jésus-Christ les titres légitimes et authentiques de sa gloire? En un mot, pour quelle raison Jésus-Christ est-il la gloire de son peuple choisi? *Et gloriam plebis tuœ Israel;* attention à ceci, cela vous intéresse tous, aussi bien que moi : c'est que Jésus-Christ est notre rédempteur, c'est que Jésus-Christ est notre législateur, c'est que Jésus-Christ est notre modèle.

Moïse, parlant de l'avantage qu'avait eu le peuple juif de voir quelquefois des anges qui représentaient Dieu et qui lui parlaient en son nom, défie toutes les nations de la terre de pouvoir se glorifier d'une pareille distinction : *Nec est alia natio tam grandis, quœ habeat deos appropinquantes sibi.* (*Deut.*, IV.) Or, si cette gloire de Moïse et des enfants d'Israël était bien fondée, comme elle l'était effectivement, que sera-ce des chrétiens qui ont pour libérateur et pour sauveur, non pas un ange ni quelque symbole mystérieux qui tienne la place de Dieu, mais Dieu lui-même, et Dieu revêtu de leur nature, Dieu devenu homme comme eux et

pour eux. Voilà, s'écrie saint Léon, dans cette admirable homélie qu'il composa sur l'Incarnation du Fils de Dieu, voilà ce qui fait la dignité et la gloire du chrétien, il n'est plus possible de la méconnaître ni de l'offusquer : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam;* vous voilà associés à la nature de Dieu, puisque votre rédempteur et votre chef, tout Dieu qu'il est, s'est associé votre propre nature : *Divinæ consors factus naturæ.* (*II Petr.*, *I.*) Vous voilà en quelque sorte devenus les frères de votre Seigneur et de votre Dieu ; et lui-même, en tant que couvert de votre chair, ne dédaigne pas, selon la remarque du grand Apôtre, de vous reconnaître pour ses frères, et même de vous appeler ses frères : ***Non confunditur fratres eos vocare, dicens : Annuntiabo nomen tuum fratribus meis.*** (*Hebr.*, *II.*) Mais cette gloire n'appartient-elle pas aux hommes en général autant qu'aux chrétiens, et pourquoi ceux-ci y auraient-ils une part distinguée? Le Fils de Dieu n'a-t-il pas pris la nature de tous les hommes ? N'est-il pas le libérateur, le sauveur de tous les hommes ? A cela saint Paul répond, que le libérateur de tous les hommes est particulièrement, et d'une façon toute spéciale, le libérateur des âmes fidèles : ***Qui est Salvator omnium hominum, maxime fidelium*** (*I Tim.*, IV); et, en effet, les hommes, qui ne le connaissent pas, ne partagent pas la grâce de la Rédemption dans son efficacité et dans ses suites, quoiqu'elle leur appartienne toujours quant à la suffisance et dans l'intention de Dieu ; et, comme ils ne connaissent pas leur libérateur, ils ne peuvent pas se glorifier de leur libérateur. Cette gloire est donc précisément la gloire des chrétiens : c'est pour eux surtout que le Fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il s'est uni à la nature de l'homme, et il n'y a qu'eux qui connaissent et qui sachent estimer cet admirable bienfait : ***Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis;*** paroles que nous récitons si souvent, ou que nous entendons si souvent, et dont nous n'avons peut-être jamais bien pénétré le sens. Je suis pauvre et vil aux yeux des hommes, pécheur et criminel aux yeux de Dieu ; mais tout méprisé que je suis, tout pécheur que je suis, voilà mon Dieu qui pour moi et pour mon salut éternel, descend du ciel sur la terre et se fait homme comme moi; et c'est là ce qui malgré mon néant et mes péchés me donne un titre d'honneur, dont je puis me glorifier, et dont je dois me glorifier, puisque telle a été et telle est encore l'intention de mon Dieu : ***Et gloriam plebis tuæ Israel.***

Jésus-Christ est la gloire des chrétiens comme législateur et comme auteur de cette loi incomparable, dont l'observation doit être pour le chrétien la source d'une gloire solide et bien méritée, non-seulement dans l'éternité sainte, ce qui est trop connu et trop clair pour vous être expliqué, mais encore dans le temps et sur la terre, aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. Pour cela mettez-vous devant les yeux le tableau d'un parfait chrétien, d'un observateur zélé et exact de la loi et de toute la loi de Jésus-Christ, et dites-moi vous-même le jugement que vous croirez devoir en porter. Si le portrait que l'Apôtre dans l'*Epître aux Romains*, nous trace de l'homme chrétien, se trouve fidèlement exprimé par un de vos frères, quel hommage ne rendrez-vous pas à sa vertu ? Si c'est un homme charitable qui donne avec plaisir, et qui est libéral sans affectation : *Qui tribuit in simplicitate, qui miseretur in hilaritate* (*Rom.*, XII), qui abhorre l'injustice et qui recherche l'équité en toutes choses : ***Odientes malum, adhærentes bono*** (*ibid.*); qui aime tous les hommes comme ses frères, qui va au devant d'eux pour leur faire plaisir, pour leur faire honneur : ***Charitate fraternitatis invicem diligentes, honore invicem prævenientes*** (*ibid.*) ; qui sert Dieu avec ferveur, avec joie, avec une sainte confiance : ***Spiritu ferventes, spe gaudentes*** (*ibid.*); patient dans les maux, assidu à la prière, charitable envers les affligés et les pauvres : ***In tribulatione patientes, orationi instantes, necessitatibus sanctorum communicantes***, (*ibid.*); qui réunisse enfin toutes les qualités des saints; le croirez-vous inférieur aux héros que le monde trompeur, et trompé lui-même, a tant exaltés, qu'il a honorés de son admiration et de ses éloges ? Les philosophes, les conquérants lui seront-ils comparables ? Je suis chrétien, disait le célèbre Pacien, ce saint et savant Evêque de Tarragone et une des plus grandes lumières de l'Eglise d'Espagne, je suis chrétien, et mon nom c'est *chrétien* : ***Christianus mihi nomen;*** voilà ce que je veux être, voilà ce que je veux paraître, et voilà le nom que j'affecte. On appellera les héros du monde, ***grands***, ***augustes***, ***invincibles***, tant que l'on voudra : pour moi je n'ambitionne que le nom de chrétien : ***Christianus mihi nomen;*** parce que ce nom signifie plus que tous les noms inventés par la flatterie ou par l'ambition des hommes; si ma vie répond à mon nom, si mon nom exprime ma vie, dès lors je rassemble dans ma personne tous les titres de la gloire, tous les droits de l'immortalité. Il n'appartient qu'aux Romains de faire et de souffrir de grandes choses, disait un de ces fiers républicains qui ne voyait la gloire que dans sa nation : ***Et agere et pati fortia, romanum est;*** mais c'est avec bien plus de justice et après une expérience bien plus longue et plus sûre, que nous attachons cette gloire aux chrétiens. Se signaler par de grandes actions et par de grandes souffrances, ç'a toujours été et c'est encore la gloire des vrais chrétiens. Se vaincre soi-même sans relâche, se renoncer soi-même sans restriction; sacrifier ses plaisirs, ses biens, sa vie à la défense du devoir, de la justice, de la religion, de la vertu ; aimer ses ennemis même, embrasser ceux qui nous détestent, rendre le bien pour le mal, et cela non pas dans des moments d'une magnanimité passagère et pleine d'ostentation, mais constamment et persévéramment ; marcher enfin sur le monde entier, mettre les siècles à ses pieds, et ne fixer ses regards que sur

l'éternité : n'est-ce pas là le caractère des chrétiens, n'est-ce pas là la marque distinctive et exclusive des légitimes enfants de Jésus-Christ ? *Et agere et pati fortia, christianum est.* Ah ! mon Dieu, s'écrie le Prophète royal, quand j'aurai exprimé dans moi-même toute la sainteté de votre loi, alors je serai au-dessus de toute humiliation, au-dessus de tout mépris, alors ma gloire sera sans tache et sans insulte : *Tunc non confundar, cum perspexero in omnibus mandatis tuis.* (*Psal.* CXVIII.) Voulez-vous, Seigneur, disait encore le même saint roi, voulez-vous m'accorder la grâce de ne succomber jamais, de n'être jamais confondu ; faites que mon cœur soit sans reproche et sans remords dans tout ce qui regarde la sainteté et la justice de vos commandements : *Fiat cor meum immaculatum in justificationibus tuis, ut non confundar.* Et que n'eût-il pas dit de la loi chrétienne, si supérieure à tous égards à la loi des juifs, qui a succédé à la loi des juifs comme la lumière aux ombres, comme la réalité à la figure, comme une reine puissante et glorieuse à une servante humble et soumise ? Or, mes frères, la gloire qui résulte de notre fidélité aux préceptes de Jésus-Christ, d'où nous vient-elle, sinon de la sagesse infinie de cet admirable législateur, qui a mis dans le sein même de sa loi le germe de la seule gloire raisonnable, que ses disciples pussent espérer ou désirer sur la terre ? *Et gloriam plebis tuæ Israel.*

Enfin, une chose aussi glorieuse qu'elle est consolante pour les chrétiens, c'est que Jésus-Christ est leur modèle, et qu'ils ne sauraient vivre selon l'esprit de leur loi, sans ressembler à Jésus-Christ. C'est cette ressemblance avec Jésus-Christ qui fait l'essence et toute la fin du christianisme. Aussi, comme remarque saint Paul, quand Dieu, selon les décrets impénétrables de sa providence écrit nos noms dans le livre de la vie éternelle, il nous prédestine en même temps à ressembler à son Fils, parce que ces deux choses dans les vues de Dieu sont absolument inséparables, et que de l'une on doit inférer nécessairement l'autre : *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (*Rom.*, II.) Or, reprend saint Jean-Chrysostome, quel honneur n'est-ce pas aux yeux des hommes, si quelqu'un vient à être en quelque chose semblable au fils d'un grand roi ? *Et nunc magnus honor est, si quis filio regis similis est.* Et qu'est-ce donc que d'être semblable au Fils éternel du Roi des rois ?... De là vient que saint Paul, et après saint Paul tous les saints, tous les serviteurs de Dieu, ont regardé la ressemblance avec Jésus-Christ, comme le comble de la véritable gloire. De là vient qu'ils se glorifiaient des souffrances, des persécutions, des injures, de tout ce qui nous paraît douloureux et humiliant : *Gloriamur in tribulationibus* (*Rom.*, V) ; parce que par là ils approchaient de plus en plus de leur divin modèle, qui avait lui-même essuyé tout cela, qui s'était glorifié de tout cela. Non, disait ce grand apôtre, ce n'est plus moi qui vit en moi-même, c'est enfin Jésus-Christ lui-même qui vit en moi ; par la grâce de mon Sauveur, et par tout ce que j'ai fait et que j'ai souffert pour mon Sauveur, j'ai porté enfin la ressemblance jusqu'à l'exprimer fidèlement dans ma personne ; *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Galat.*, II.) Delà vient encore qu'il croyait ne pouvoir rien faire de mieux en faveur de ses chers disciples que de former Jésus-Christ dans leur cœur, c'est-à-dire, de former leur cœur selon le cœur de Jésus-Christ : *Donec formetur Christus in vobis.* (*Galat.*, IV). Jusque-là il n'y avait pas sujet de se glorifier et de se croire véritablement grand, parce que jusque-là on ne pouvait se glorifier en celui qui seul devait faire la gloire de son peuple : *Et gloriam plebis tuæ Israel.* Ah, mes frères, est-ce dans la même source, et selon les mêmes principes, que nous cherchons la gloire ? Est-ce dans la grandeur de notre libérateur, dans la sagesse de ses lois, dans notre ressemblance avec lui ? Et n'est-ce pas peut-être dans des choses qui devraient nous humilier et nous confondre, non-seulement au tribunal de la foi chrétienne, mais encore au tribunal de la raison : de sorte qu'on pourrait nous appliquer ces remarquables paroles de l'Ecriture, qui expriment si fortement la corruption et l'aveuglement des pécheurs : *Et gloria in confusione ipsorum* (*Philip.*, III). Ce qui paraît glorieux aux ennemis de Jésus-Christ, ce qui est grand et sublime aux yeux de l'ambition, aux yeux de la vanité mondaine, aux yeux d'un orgueil insensé, le paraît aussi aux yeux de tant de chrétiens lâches et perfides, qui, oubliant les titres d'une gloire réelle, courent après l'illusion et le mensonge ; et qu'arrive-t-il ? Dieu, dans les mouvements de sa colère, dépouille ces âmes rebelles et ingrates, non-seulement de la gloire des chrétiens, mais encore de la lumière qui en avait fait des chrétiens : humiliés et aveuglés ils seront placés avec les infidèles. Mais vos enfants, ô mon divin Sauveur, c'est-à-dire, tous vos fidèles serviteurs jouiront de votre lumière et de votre gloire sur la terre, pour en jouir ensuite avec plus d'étendue et de sécurité dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

Pour le Vendredi-Saint.

SUR LES SOUFFRANCES ET LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

Tantum infelicem nimium dilexit amicum (*Æn.*, IX.)

—

Recogitate eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem. (*Hebr.*, XII.)

Rappelez en votre esprit le Fils de Dieu, qui a souffert une si violente contradiction de la part des pécheurs, et qui dans sa propre personne a épuisé toute leur malice.

Quand je viens aujourd'hui avec l'Apôtre vous rappeler cet événement tragique, où le Fils de l'Eternel, en proie à toute l'iniquité des hommes, est offert en sacrifice pour les péchés de la terre, il vous semble, mes chers auditeurs, que je vais vous pres-

ser de donner des larmes d'une juste compassion à la mort de votre Sauveur, et que je vais vous dire ce que disait autrefois saint Ambroise au peuple de Milan, parlant de la mort de l'empereur Valentinien : Reconnaissons par le tribut de nos larmes ce que nous devons à la mémoire de ce prince incomparable qui a été immolé pour nous : *Solvamus optimo principi stipendiarias lacrymas, qui pro nobis etiam vitæ stipendium solvit.* Je sais que ce discours serait conforme à la disposition de vos cœurs; et l'Eglise notre mère, plongée dans le deuil le plus profond, dépouillant ses autels, supprimant son chant, interrompant le Sacrifice éternel, semble me le suggérer. Mais je trouve dans le souvenir de la passion de Jésus tant d'avantages pour l'homme chrétien, j'y découvre des principes si assurés d'une félicité souveraine, et cela dès maintenant et dès le moment que mon esprit s'y attache, que je ne puis même en ce jour de douleur m'abandonner aux pleurs et porter vos âmes à la tristesse. Car, lorsque je fais attention que la mort du Fils de Dieu fait toute la consolation, toute la force, toute la science du chrétien, je trouve dans le plus juste sujet de la plus vive affliction une raison victorieuse d'essuyer mes larmes et d'affermir mon cœur. Je conçois dès lors qu'au temps même de sa passion et au moment où il allait consommer son sacrifice, ce divin Sauveur a pu nous dire avec autant de vérité que de charité : Ne pleurez pas, *Nolite flere.* (*Luc.*, XXIII.) Or, mes chers auditeurs, le souvenir de la mort de Jésus-Christ emporte nécessairement les trois avantages que j'ai nommés. Une consolation intime, une paix inaltérable dans tous les événements de la vie : *Pax a Domino nostro Jesu Christo.* (*Rom.*, I.) Un courage héroïque, une force victorieuse dans les travaux les plus pénibles du christianisme : *In his omnibus superamus propter eum, qui dilexit nos.* (*Ibid.*) Une science, une sagesse supérieure à toutes les connaissances des hommes : *Propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini nostri.* (*Phil.*, III.) Appliquez-vous, chrétiens, et suivez-moi dans l'explication des trois points qui vont faire la matière et le partage de ce discours. Souvenir de la passion de Jésus, paix et consolation du chrétien ; première partie. Souvenir de la passion de Jésus, force et soutien du chrétien; seconde partie. Souvenir de la passion de Jésus, science et sagesse du chrétien; troisième partie.

Croix adorable, c'est à votre aspect que naît dans nos âmes la pensée salutaire de la mort de notre Rédempteur. Nous retraçant le souvenir de l'excellente victime qui fut immolée entre vos bras, vous nous consolez, vous nous fortifiez, vous nous instruisez. Portez dans mes paroles, la douceur, la lumière, vous qui portez le maître de l'univers.

C'est à votre école que se forment les grands princes comme les sujets fidèles, que les grandes âmes se sanctifient comme les idiots et les simples. C'est dans le sein de la religion sainte, dont vous êtes le signal et le sceau, que naissent les héros non-seulement pour la gloire de la foi, mais encore pour la gloire de la patrie, pour le bonheur des nations, pour le gouvernement des Etats ; les maximes de la sagesse humaine et les vertus qui en résultent ne s'élèvent et ne se fixent que par l'esprit du christianisme, qui leur donne une consistance solide et un état émané du ciel, éternel comme lui. C'est à ces principes, qui sont ceux du prince devant qui je parle, que le peuple doit sa félicité et le prince l'amour de son peuple.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est la conduite ordinaire de Dieu dans l'exécution de ses plus grands desseins de se servir de moyens que les hommes n'hésiteront point à rejeter et qui paraissent à nos yeux, comme dit l'Apôtre, une espèce de folie. Et c'est cette conduite adorable de la Providence que je remarque d'une manière toute particulière dans le sujet que je traite; car, quand je recherche quel est le principe de cette paix heureuse, de cette douce consolation que le Seigneur a voulu former dans nos cœurs, je suis tout étonné de trouver la pensée la plus propre à réveiller nos afflictions et nos regrets : celle de la passion et de la mort du Fils unique de Dieu C'est cependant cette pensée, si nous en croyons saint Paul, qui doit essuyer nos larmes et soulager nos douleurs. C'est le souvenir de la mort de Jésus qui doit être pour nous la plus abondante consolation. Eh quoi, disait cet apôtre aux premiers sectateurs du christianisme, les tribulations, l'indigence, la perte de vos biens vous font gémir? Vous avez donc oublié la consolation de vos âmes et effacé de votre esprit les souffrances de votre libérateur ? *Recogitate eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem..... obliti estis consolationis, quæ vobis tanquam filiis loquitur.* (*Hebr.*, XII.) Mais encore comment nous consoler par le souvenir de la passion de notre Rédempteur ? Le voici, chrétiens, prêtez-y votre attention. Le souvenir de Jésus souffrant et mourant semble en quelque sorte changer la nature de tous les êtres qui nous affligent. Il nous rappelle un gage toujours subsistant de la bonté de Dieu pour nous. Il nous avertit d'un caractère particulier et excellent imprimé à nos âmes. Expliquons et développons tout cela.

Je dis que tous les maux de cette vie semblent changer de nature à la pensée de la mort de Jésus, parce que Jésus-Christ s'étant soumis lui-même à ces maux, il leur a donné une espèce d'excellence par le pouvoir qu'il leur a accordé sur sa propre personne; il les a sanctifiés, et de maux véritables et absolus qu'ils étaient auparavant, il en a fait des instruments de la rédemption des hommes; il en a fait la matière de ses mérites, il en a fait un sacrifice d'un prix infini, et par là en a réformé en quelque

sorte la nature aux yeux de notre foi. J'aime la souffrance, disait le grand docteur des gentils, j'aime les persécutions, les calomnies, les traitements les plus rigoureux, les plus injustes: tout cela m'est cher : *Placeo mihi in infirmitatibus, in angustiis.* (II *Cor.*, XII.) Je n'y trouve rien qui m'afflige et rien qui m'effraie : car ces tribulations, ces peines sont celles de Jésus. Les souffrant, je porte une croix à la vérité, mais c'est une croix aimable, puisque c'est la croix de Jésus. Les hommes pourront m'injurier, me tourmenter, me crucifier même; mais tout cela n'a plus rien d'accablant pour moi, depuis que l'onction de la croix de mon Sauveur s'est répandue sur la mienne, ou plutôt depuis que je ne saurais être attaché à la croix sans y être attaché avec lui : *Christo confixus sum cruci.* (*Galat.*, II.) Changement précieux opéré par les souffrances et la croix du Sauveur; et cela, comme dit saint Augustin, pour la consolation de ses serviteurs : *Ad solatium servorum suorum.* Changement qui adoucit les rigueurs mêmes de la mort. Cette mort si terrible, si formidable même aux âmes fortes, à tous les sages, à tous les héros du monde : *Tribulabitur ibi fortis* (*Soph.*, I); la mort, dis-je (et appliquez ceci à tous les fléaux de l'humanité), la mort a perdu, pour ainsi parler, son aiguillon à la mort de Jésus : la mort de Jésus a rendu la mort de ses enfants une mort sainte, douce, consolante; ils meurent, mais ils meurent avec Jésus, ils meurent comme Jésus; et, dès lors, n'ont-ils pas droit de s'écrier avec l'Apôtre, quoique dans un sens différent de celui de l'Apôtre : *O mort! où est maintenant ta victoire?* Je ne m'aperçois plus de cette dure servitude où tu avais réduit les enfants des hommes, de ce cruel empire que tu exerçais sur eux; ton aiguillon ne se fait pas sentir aux chrétiens : *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus?* (I *Cor.*, XV.) Je ne m'arrêterai pas davantage à cette réflexion pour passer à une autre, qui peut-être vous paraîtra moins abstraite et plus instructive; c'est que la considération des souffrances du Sauveur nous rappelle le gage le plus précieux et le plus sûr de son affection et de sa bonté pour nous.

Dites-moi, chrétiens, que voyez-vous quand vous regardez votre Rédempteur attaché à la croix? Quand le signe adorable de notre salut se présente à vos yeux? Vous y voyez votre Dieu, votre créateur, votre juge, le témoin et le vengeur de vos crimes : il est vrai; mais je demande quelle qualité de ce maître souverain s'offre particulièrement à vos esprits, et quel attribut de la Divinité éclate, pour ainsi dire, exclusivement dans ce mystère? Ah! mes frères, vous me prévenez : c'est, dites-vous, la bonté, la clémence, la miséricorde; c'est l'amour des hommes, l'amour du salut, de la félicité éternelle des hommes; c'est la recherche et l'estime de nos âmes. Voilà, dites-vous, ce que nous déclare Jésus-Christ attaché à la croix. Amour de Jésus pour les hommes; et pour quels hommes? Pour des hommes ennemis nés de leur Créateur: *Natura filii iræ* (*Ephes.*, II); pour des hommes conçus dans l'iniquité et le péché, pour des hommes dont les prévarications sont sans nombre; pour des hommes dont la perfidie, l'injustice, l'ingratitude sont montées au comble; pour des hommes cultivés, excités, pressés par mille grâces puissantes, choisies dans le sein de la libéralité divine, et toujours rebelles, toujours opposés à ces grâces, toujours déterminés à ne pas répondre aux avances de Dieu, et à rester des arbres stériles. Mais en quoi cet amour a-t-il éclaté; comment s'est-il fait connaître; à quoi s'est-il exposé pour ces hommes pervers? Vous me l'apprenez, Seigneur, par un mot de votre prophète : *Quid debui ultra facere vineæ meæ, et non feci?* (*Isa.*, V.) Qu'ai-je pu faire pour ma vigne que je n'aie fait? Traîné de tribunal en tribunal, en proie à toutes les calomnies, à toutes les insultes, à toute la rage de mes ennemis; à l'iniquité des juges, à la fureur de leurs satellites; meurtri de coups, déchiré de verges, couronné d'épines, cloué à la croix, expirant sur la croix; qu'ai-je pu faire de plus, qu'ai-je pu souffrir que j'aie refusé de souffrir et de faire? *Quid debui ultra facere vineæ meæ, et non feci?* Que de réflexions, chrétiens, me frappent en ce moment! mais je ne m'attache qu'à une seule. C'est que cet amour inconcevable, cet amour sans bornes, et cependant sans raisons, au moins de la part de nos œuvres, est pour moi le sujet d'une consolation inépuisable. Quoi! je pourrai m'attrister d'un revers de fortune, d'une peine passagère, d'une incommodité corporelle, tandis que je possède, et que j'ai devant les yeux le plus grand des biens! L'amour de mon Dieu pour moi, l'estime qu'il fait de mon âme, la place distinguée que je tiens dans son amitié, ici me sont peints dans cette croix, comme dans un tableau. Et tandis que je suis ainsi chéri du maître de l'univers, je me laisserais abattre par les adversités de ce monde, qui ne sont rien en elles-mêmes, et qui, quelque grandes qu'elles puissent être, ou qu'elles puissent nous paraître, n'ont qu'un moment? Non, il n'en sera pas ainsi, je saurai apprécier la valeur des choses, et opposer à mes afflictions le motif d'une consolation supérieure à tous leurs efforts. Je leur opposerai l'amour de mon Dieu pour moi; et quel amour? Un amour, selon l'expression du Sage, fort comme la mort, un amour prouvé, consommé, couronné par la mort : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* (*Galat.*, II.) Je suis pauvre, dénué de tout secours, réduit à une extrémité fâcheuse; mais, au milieu de mon indigence, je possède un trésor infini : c'est que mon Dieu ne m'a point abandonné, et qu'en me dépouillant de tous les biens de ce monde, il me conserve encore son affection, et veut bien devenir la victime de mes péchés : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* Le souverain Maître de l'univers, arbitre absolu de ses dons, ne m'a pas doué de ces qualités brillantes de

l'esprit et du cœur qu'on admire dans beaucoup d'autres ; mon partage à cet égard n'est pas riche ; mais puis-je m'en affliger, tandis que ce bon maître me dédommage de l'absence de ces avantages en me prodiguant son amour et sa vie ? *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* L'envie de mes ennemis a prévalu entièrement sur mon innocence ; l'imposture et l'injustice l'ont fait disparaître, le mépris et la haine des hommes seront dorénavant mon partage ; mais il me reste un défenseur puissant : c'est Jésus ; il ne peut ne point me secourir, ou du moins ne point me tenir compte de mes souffrances, puisque je le vois attaché à la croix, et y expirer pour l'amour de moi : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.*

Je vous épargne un plus grand détail ; car sans doute vous comprenez pleinement ma pensée. Mais voyez, mes frères, notre injustice, ou plutôt notre cruauté à nous tourmenter nous-mêmes. Tandis que nous avons un gage assuré de l'amour de notre Dieu, et de l'amour le plus excessif, tandis que nous possédons le cœur de Jésus, et qu'avec ce cœur, comme parle saint Paul, nous possédons tout ; nous courons après de vaines consolations, après les frivoles joies du siècle, les faibles avantages de cette vie : *Diligitis vanitatem et quæritis mendacium* (*Psal.* IV) ; et quand ils viennent à nous manquer, nous nous en affligeons, nous nous plaignons, nous nous croyons malheureux : oubliant ce que nous possédons de réel et d'excellent, pour rechercher la vanité et le mensonge. Je ne me répandrai pas en reproches, mais avouons de bonne foi notre inconsidération et notre peu d'équité : *Filii hominum, usquequo gravi corde?* (*Ibid.*)

Je finis cette partie de mon discours par une réflexion que me suggère le prophète Ezéchiel ; et je dis que notre Rédempteur, mourant en croix, nous avertit d'un caractère particulier et divin imprimé à nos âmes. Caractère qui leur donne un prix inestimable, qui en fait toute l'excellence et toute la beauté, qui fait le principe de leur bonheur, et dont la pensée doit dès lors faire notre consolation. Vous savez, mes chers auditeurs, ce que les théologiens entendent par le mot de caractère, quand ils parlent des qualités surnaturelles de l'âme. C'est une marque, un signe distinctif, que le Seigneur lui imprime, et qui, la changeant pour ainsi dire, de nature, la lui attache d'une manière particulière. Or le caractère principal d'une âme chrétienne, est celui que la passion et la mort du Rédempteur lui ont imprimé dans le baptême ; c'est le caractère de la croix de Jésus, gravé dans nos cœurs, pour essuyer nos pleurs, pour tarir nos larmes. Allez, dit le Seigneur à un homme mystérieux représenté dans les prophéties d'Ezéchiel, passez par la ville de Jérusalem, vous y verrez des hommes désolés et abîmés dans une douleur profonde ; marquez sur leur front le caractère Thau : *Transi per mediam civitatem in medio Jerusalem, et signa Thau super frontes virorum gementium.* (*Ezech.*, IX.) Mais, demande saint Jérôme, quel est donc ce caractère merveilleux que le Seigneur ordonne d'imprimer sur le front de ces hommes affligés ? C'est un caractère, poursuit ce Père, qui dans sa figure représente la croix du Sauveur : *Thau littera crucis habet similitudinem.* (S. Hier., *in* c. IX *Ezech.*)

C'était la coutume des Romains et de quelques anciens peuples de marquer les esclaves d'un fer brûlant et de leur faire porter ainsi la marque de leur servitude, le sceau et le nom du maître auquel ils étaient échus. Coutume barbare, à la vérité, mais à laquelle les auteurs sacrés ont fait souvent allusion dans les saintes lettres. De là ces expressions si ordinaires dans l'Ecriture, de *nom*, de *caractère*, imprimés sur le front des hommes rachetés par le sang de Jésus : *Habentes nomen ejus..., scriptum in frontibus eorum.* (*Apoc.*, XIV.) Je vis, dit saint Jean dans l'Apocalypse, un grand nombre d'Israélites, choisis dans chaque tribu. Ils étaient tous marqués d'un caractère qui leur était propre, et qui les distinguait du reste des hommes : *Centum quadraginta quatuor millia signati ex omni tribu filiorum Israel.* (*Apoc.*, VII.) Mais encore qu'est-elle cette marque ? Que signifie ce caractère ? pourquoi leur est-il donné ? Que serait-ce, mes chers auditeurs, sinon la croix de Jésus, qui est le prix de leur rachat, et qui témoigne qu'ils sont devenus le domaine et la propriété de Dieu et de l'Agneau sans tâche : *Empti sunt ex hominibus primitiæ Deo et Agno.* (*Apoc.*, XIV.) Enlevés à l'enfer par la victoire de Jésus-Christ, nous devenons sa possession ; nous lui appartenons non-seulement à titre de création, de conservation, de mille bienfaits ; mais encore, et cela spécialement, à titre de la rédemption opérée par sa croix ; et, pour marquer sa conquête, sa dépouille, ses esclaves, il nous imprime sur le front, dans le cœur, dans l'intimité de l'âme, non pas la marque d'une triste servitude, mais l'instrument de son triomphe, le sceau de son empire, cette croix si puissante, si salutaire : *Signa Thau super frontem virorum gementium.* Or, dites-moi, mes chers auditeurs, oserions-nous bien ambitionner un caractère plus excellent, plus glorieux que celui qui nous fait la conquête de Jésus-Christ ? Et y a-t-il chose au monde si affligeante, dont la pensée ne doive s'effacer de notre esprit, ou du moins s'affaiblir par le souvenir de cette marque auguste, que nous portons dans nous-mêmes ? La croix de Jésus, cette croix adorable, ce prix de l'univers racheté, cette marque du peuple chrétien est gravée dans mon âme ; elle distingue mon âme, elle lui donne un droit assuré, pourvu toutefois que je ne m'y oppose pas, à la félicité des saints. Ah ! Seigneur, que cette pensée est d'un grand secours, d'une grande efficacité dans les malheurs de la vie ! C'est un rayon, qui part du sein de votre gloire, qui porte la lumière dans nos cœurs, en chasse les ténèbres de la tristesse, y ramène la consolation et la

paix : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine, dedisti lætitiam in corde meo. Psal.* IV).

Reprenons, chrétiens, et concluons : Souvenir de la passion de Jésus, principe assuré de consolation et de paix, puisqu'il adoucit tous les maux de la vie, puisqu'il nous assure de l'amour de notre Dieu, puisqu'il nous avertit du plus excellent caractère de nos âmes. Principe de consolation d'autant plus estimable, qu'aucune puissance de la terre ne peut jamais nous le ravir. Principe d'une consolation que nous pouvons ressentir en tout temps et en tout lieu. Il faut me séparer et me priver souvent de toutes les consolations humaines : aujourd'hui je les ai, demain je dois les quitter ; mais la consolation que je puise dans la passion de mon Libérateur, peut ne me quitter jamais. Je me reposerai, ainsi que Salomon le disait de la Sagesse éternelle, je me reposerai tranquillement dans son sein, j'y puiserai une paix profonde, une joie inaltérable, sans aucun mélange d'amertume : *Conquiescam cum illa; non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium.* (*Sap.*, VIII.) J'en ferai ma compagne la plus intime, la plus fidèle et la plus inséparable ; au milieu des nations barbares, j'aurai recours à elle; au milieu des mers orageuses, elle fera la douceur de mon espérance; elle ne s'éloignera pas de moi dans les dangers, elle me suivra dans les disgrâces et dans les prisons : *Descenditque cum ipso in foveam, et in vinculis non dereliquit eum* (*ibid.*) ; j'en ferai le sujet de mes pensées et de mes entretiens dans les moments d'abattement et d'affliction : *Erit allocutio cogitationis ac tædii mei.* (*Sap.*, VIII.)

Sang de Jésus répandu pour nos péchés, remplissez-nous, enivrez-nous de l'abondance de cette paix, de ces douceurs, de ces consolations célestes, que le souvenir de votre effusion envoie dans le cœur des fidèles. De plus, encouragez-nous, fortifiez-nous : c'est, mes chers auditeurs, le second effet du souvenir de la passion de Jésus ; comme vous allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Puisque Jésus-Christ a souffert dans une chair semblable à la nôtre, disait saint Pierre aux premiers fidèles, considérez sans cesse ses souffrances, et faites-vous de cette considération un bouclier, une arme invincible : *Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.* (I *Petr.*, 2, IV.) C'est comme si cet apôtre disait : Vous avez souvent entendu, mes frères, que la vie d'un chrétien en ce monde était une guerre continuelle; que le chrétien devait être armé sans cesse pour se défendre contre toutes sortes d'ennemis; contre des ennemis déclarés, et contre des ennemis cachés; contre des ennemis visibles, et contre des ennemis invisibles; contre des ennemis domestiques, et contre des ennemis étrangers; ennemis en tout temps et en tout lieu; et de là toujours et partout des combats à soutenir : *Arma justitiæ a dextris et a sinistris.* (II *Cor.*, VI.) Or, voici des armes admirables que je vous assigne; des armes, avec lesquelles vous vous tiendrez assurés de la victoire : le souvenir de la passion de Jésus : *Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.* (I *Petr.*, IV.) Et en effet, chrétiens, puisque le Sauveur revêtu d'un corps mortel comme le nôtre, faible comme nous, sensible à la douleur comme nous, mais non pas criminel, non pas coupable comme nous, s'est cependant livré lui-même au plus cruel supplice, et cela pour l'amour de nous; que ne devons-nous pas faire nous autres, que ne devons-nous pas souffrir?

Il est vrai, et nous l'avons déjà dit, que les souffrances de Jésus-Christ ayant sanctifié les souffrances et la mort même, il semble qu'il ne doit rien avoir dans tout cela qui puisse nous en donner horreur. Cependant je veux bien supposer le contraire, et envisager les maux de ce monde comme des maux réels, comme des objets d'une crainte légitime, capable de porter l'alarme dans nos âmes. Je dirai avec vous que les difficultés du salut sont grandes, que la loi chrétienne est sublime, et dès lors pénible pour des hommes fragiles, que les attraits du monde sont puissants, que sa haine est redoutable; mais qu'est-ce que tout cela vis-à-vis de la force que nous communique le souvenir de la mort de Jésus-Christ ? Jésus-Christ a souffert au delà de tout ce que nous pouvons souffrir, il a fait au delà de ce que nous pouvons jamais faire de pénible et de difficile. Voilà, s'écrie saint Léon, la réponse à toutes les difficultés que vous m'alléguez : *Solutio totius difficultatis.* Aussi, ne vous dirai-je rien d'exagéré, si j'affirme que c'est cette force, ce courage, que la pensée de Jésus souffrant et mourant inspire à ses serviteurs; que c'est cette fermeté, cette élévation de l'âme, qui a fait naître dans l'univers l'étonnante révolution, qui a planté le christianisme sur les ruines de l'idolâtrie; que c'est elle qui a engagé les apôtres aux pénibles travaux de leur apostolat; que c'est-elle qui a soutenu les martyrs dans les plus affreux supplices, que c'est elle qui a formé tous les vrais chrétiens, tous les imitateurs de Jésus. Je m'explique.

Quand il s'est agi d'établir la religion chrétienne dans le monde, et de combattre tout à la fois et le pouvoir immense des empereurs païens, et la sagesse des philosophes, et l'éloquence des orateurs, et les efforts réunis de tous les peuples et de toutes les nations du monde; de quels hommes la divine sagesse a-t-elle voulu se servir, pour travailler à ce grand ouvrage et pour surmonter tant d'obstacles? Vous le savez, chrétiens, d'hommes faibles, timides, renversés au premier bruit de la persécution. Cependant je vois ces mêmes hommes, après la mort de Jésus, annoncer à toutes les nations la divinité d'un maître, lequel ils n'avaient osé avouer un peu auparavant ;

paraître avec assurance devant les princes et les grands de la terre ; s'exposer à toute la haine, à toute la fureur des juifs et des païens, braver les supplices et la mort, se réjouir de l'ignominie et des plus sanglants affronts. Or, dites-moi, je vous prie, d'où peut venir un changement si subit et si merveilleux ? Ecoutez saint Paul, il vous l'apprendra : ***Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem.*** (*Hebr.*, XII.) Ah ! chrétiens, c'est que ces propagateurs de notre sainte religion avaient sans cesse devant les yeux l'image de Jésus souffrant, portant sa croix, mourant sur cette croix, et y mourant avec un contentement et une joie extrême : ***Proposito sibi gaudio.*** Cette idée les soutenait, les encourageait, les remplissait d'une force, d'une grandeur d'âme que le monde ne pouvait assez admirer, parce qu'il en ignorait le principe Je sais à la vérité, que la certitude de la résurrection de leur Maître, et l'onction de l'Esprit-Saint furent aussi des moyens que le Seigneur employa pour former ses généreux apôtres : mais je sais également que le motif, qui les soutenait dans leur grande entreprise et qui les rendait victorieux du monde, fut la mort de Jésus-Christ, dont la divinité leur fut démontrée par sa résurrection et son Saint-Esprit : ***Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum.*** (*Ibid.*) Et c'est ainsi qne l'entendait notre divin Sauveur, quand il disait qu'il attirerait à lui toute la terre dès le moment qu'il aurait été attaché à la croix : ***Ego autem cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.*** (*Joan* , XII.)

Maintenant je demande d'où vient que l'Eglise chrétienne se glorifie avec justice de ce nombre infini de martyrs, qui sont autant de témoins et autant de preuves des vérités qu'elle enseigne ? Je demande avec Tertullien, pourquoi la doctrine des anciens sages n'a pu produire de pareils héros ? Ces hommes célèbres n'enseignaient peut-être pas la nécessité de se raidir contre les souffrances et la mort ? Ils l'enseignaient, sans doute, répond ce Père : ***Multi tolerantiam doloris et mortis hortantur.*** (Tertul., *Apol.* c. 50.) C'était la doctrine de Cicéron, de Sénèque, de Diogène, de Pyrrhon, de Callinicus : ***Ut Cicero in Tusculanis, ut Seneca in Fortuitis, ut Diogenes, ut Pyrrho, ut Callinicus.*** Mais d'où vient que les leçons de ces grands génies n'eurent point de sectateurs ? A cela, chrétiens auditeurs, je n'ai d'autre réponse que celle que je viens de donner. C'est que les champions de la foi de Jésus-Christ ont puisé au pied de l'arbre de la croix cette magnanimité que la philosophie profane n'a pu engendrer, ni même imiter ; et pourquoi ? parce que, poursuit Tertullien, il lui manquait un exemple, et un exemple aussi puissant que celui d'un Dieu souffrant, d'un Dieu mourant, et mourant pour les hommes, pour la vie, pour le salut des hommes. C'était là tout le raisonnement des chrétiens, qui enseignaient le martyre; ils prouvaient leur raisonnement par un fait, et ce fait était les souffrances du Fils de Dieu, auquel il fallait ressembler, ou bien abjurer sa loi : *Non tantos inveniunt verba discipulos, quantos christiani factis docendo.* (Tertul., *ibid.*)

De là les sublimes sentiments que ces braves soldats faisaient éclater à l'aspect des plus horribles tourments, dès le moment que la mort de Jésus se présentait à leur esprit. Un saint André entre autres, qui s'écriait à la vue de sa croix : Voilà donc enfin cette croix aimable que j'ai si longtemps désirée, que j'ai regardée comme l'excès et le comble de mes vœux, et que j'ai poursuivie comme telle. ***O crux diu desiderata.*** (*Act. Mart.*) Et pourquoi ? parce que mon cher maître a expiré entre vos bras: ***In te pependit magister meus Christus.*** Un Ignace d'Antioche, qui ne soupirait qu'après le poteau, le feu, les bêtes féroces : ***Ignis, crux, bestiæ in me veniant.*** (*Epist. ad Rom.*) Et pourquoi encore ? C'est parce que par là il devenait le vrai disciple de Jésus-Christ crucifié : *Nunc incipio Christi esse discipulus.* Tant d'autres enfin, qui disaient avec le grand saint Paul : Ah ! ce n'est point assez pour moi d'être captif et chargé de chaînes pour le nom de Jésus, c'est à la mort que je me réserve et que je me destine : ***Ego non solum alligari, sed et mori paratus sum propter nomen Domini Jesu.*** (*Act.*, XXI.) Et cela parce qu'il s'est livré lui-même pour moi, et qu'il a embrassé lui-même la mort pour moi : *Tradidit semetipsum pro me.* (*Galat.*, XXI.)

Mais, me direz-vous, ces beaux temps des victoires de la croix de Jésus sont passés. Vivant en paix au milieu du christianisme, la persécution ne me donne plus lieu de ressentir cette force, de former ces résolutions magnanimes, que le souvenir de Jésus mourant a produites à la naissance de l'Eglise ; et dès lors cette pensée si sainte perd beaucoup de son utilité et de son efficacité. A cela saint Paul répond, que dans tous les temps et dans tous les lieux du monde, la persécution ne peut manquer à ceux qui veulent vivre saintement selon la loi de Jésus-Christ : ***Omnes, qui pie vivere volunt in Christo Jesu, persecutionem patientur.*** (II *Tim.*, III.) Faisons bien attention à ceci : ***omnes,*** personne n'est excepté. Pauvres et riches, jeunes et vieux, savants et ignorants, hommes consommés dans la vertu, et hommes enfants dans la pratique du bien ; habitants des pays chrétiens, et chrétiens parmi les infidèles ; tous, dès le moment qu'ils veulent être à Dieu, seront éprouvés par la persécution : *Omnes qui pie vivere volunt :* non pas toujours, à la vérité, par une persécution excitée de la part des ennemis de la foi, non pas par une persécution qui les traînera devant les tribunaux, qui en fera les sujets de la cruauté des hommes ; mais par des persécutions d'autant plus dangereuses, qu'on songe moins à résister à leurs attaques, parce qu'on ne les regarde pas comme des persécutions ; persécutions de la part de l'esprit du monde,

persécutions de la part du mauvais exemple, persécutions de la part d'une ancienne habitude et d'un long usage du péché, persécutions de la part de la concupiscence, de la part de nous-mêmes, de la part de cette loi inique, qui, comme parle saint Paul, réside dans nos membres, et combat sans cesse la loi de l'esprit : *Omnes, qui pie vivere volunt, persecutionem patientur.* (II *Tim.*, III.) Or, dans les combats que vous devez ainsi sans cesse soutenir contre tant d'ennemis moins terribles à la vérité que les anciens tyrans, mais souvent plus artificieux, et de là plus à craindre ; pourquoi le souvenir de la croix du Sauveur ne serait-il pas pour vous d'un secours égal à celui que les premiers défenseurs de la foi y ont trouvé ? Pourquoi cette pensée victorieuse de Jésus mourant, qui dans les martyrs a triomphé des fureurs conjurées du monde et de l'enfer, ne serait-elle pas assez puissante dans vous pour corriger des inclinations vicieuses, et dissiper les charmes d'un monde trompeur? Ah! s'écriait saint Bernard, quelle est la tentation qui puisse résister à cette pensée : Mon bien aimé Maître a été crucifié : *Amor meus crucifixus est.* Ciel! comment pourrai-je m'abandonner aux délices de la terre, tandis que la croix et la mort font le partage de mon Dieu ? *Amor meus crucifixus est; et ego voluptati operam dabo?* Quoi, je perdrai le fruit immense de la mort de Jésus pour un vil intérêt, pour un point d'honneur, pour un acte de vengeance, pour le plaisir d'un moment? *Et ego voluptati operam dabo?* Je refuserai de souffrir avec patience les maux dont la main bienfaisante de Dieu me frappe pour aider ma pénitence? Je rechercherai les délicatesses et les commodités de la vie, voyant mon chef et mon roi couronné d'épines ? *Sub spinoso capite membrum delicatum.* Ah! Seigneur, ne permettez pas que j'en vienne à ces égarements. Je sens la généreuse résolution que la méditation de vos souffrances fait naître dans mon cœur ; elle y forme des armes puissantes pour me défendre de vos ennemis et des miens, pour détruire vos ennemis et les miens. Ne pouvant me livrer pour votre gloire et pour votre amour aux travaux de vos apôtres, ni me présenter devant les persécuteurs pour professer votre nom, je veux au moins combattre dans mon cœur tout ce qui s'y oppose à votre empire. Vous serez mon appui et ma force dans cette guerre, que je soutiendrai jusqu'à la mort ; et la croix, qui est l'instrument de mon combat, est aussi le gage de ma victoire. Le souvenir de la passion de Jésus-Christ console et fortifie nos cœurs; il éclaire aussi nos esprits. Encore un peu d'attention, et je finis.

TROISIÈME PARTIE.

Avant l'arrivée de Jésus-Christ un grand nombre de philosophes avaient entrepris d'instruire le monde, de devenir les maîtres et les précepteurs du genre humain. Rien de plus célèbre dans l'histoire que le Lycée, le Portique, ces écoles de la Grèce qui semblaient éclairer l'univers, et assurer aux hommes une sagesse, une science, qui ferait le bonheur de tous les siècles. Mais, chez ces sages si vantés, combien de fausses maximes de morale, de faux principes de raisonnement, combien d'erreurs monstrueuses, combien de systèmes insensés! *Evanuerunt in cogitationibus suis.* (*Rom.*, I.) Leurs pensées, dit l'Apôtre, les ont trompés, et, bien loin de les éclairer, ont éteint la lumière naturelle dont Dieu les avait doués: *Obscuratum est insipiens cor eorum.* (*Ibid.*) En un mot, leur prétendue sagesse, si pleine d'ostentation et de suffisance, ne méritait dans la réalité que le nom de folie : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (*Ibid.*) Cependant, il fallait un maître au monde, un homme rempli de la vraie science, de la sagesse céleste, qui, en détruisant les erreurs des faux sages, des savants égarés, apportât sur la terre cette lumière que les hommes avaient toujours recherchée sans jamais pouvoir l'atteindre. Or, reprend saint Paul, c'est ce que la grâce de Jésus-Christ a enfin opéré : *Apparuit gratia Salvatoris nostri Dei omnibus hominibus, erudiens nos.* (*Tit.*, II.) La grâce de notre Sauveur et de notre Dieu s'est manifestée à tous les hommes, et nous a tous instruits. Mais où et quand nous a-t-elle instruits? Sur la croix ; quand le grand mystère de la passion a été consommé; puisque, suivant la remarque de saint Augustin, la croix est la chaire que le Sauveur a choisie pour enseigner, dans laquelle il est monté pour répandre sa doctrine. Mais de quoi cette grâce nous a-t-elle instruits? De tout ce que le monde ignorait, ou plutôt de ce qu'il méprisait, de ce qu'il détestait; de tout ce qui était opposé à la sagesse et à la science du monde. Car, quel est, mes frères, le vrai et distinctif caractère de la sagesse du monde? C'est, répond l'apôtre saint Jacques, d'être terrestre, animale, diabolique : *Terrena, animalis, diabolica.* (*Jac.*, III.) Trois caractères opposés à la sagesse de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ crucifié.

Sagesse du monde, sagesse terrestre, *terrena.* Sagesse qui attache la pensée et les désirs de l'homme aux biens périssables, qui lui enseigne mille industries criminelles, mille moyens illicites pour s'enrichir et vivre dans l'opulence; sagesse, qui suggère tant de détours, tant de subtilités dans les procédures de justice; sagesse, qui a dicté cet esprit de propriété et d'avarice qui faisait tant gémir saint Jean-Chrysostome, qui refroidit, qui glace la charité des fidèles : *Meum et tuum, frigidum istud verbum.* (*In orat. de S. Philogonio.*) Sagesse, qui borne la félicité de ses sectateurs à cette vie, et les fait, pour ainsi dire, renoncer à l'immortalité de leur âme; sagesse qui fait rechercher l'estime du monde, la réputation parmi les hommes, les dignités, les honneurs aux dépens de la justice, aux dépens de la conscience, aux dépens du salut : *Non est ista sapientia desursum descendens, sed terrena.* (*Jac.*, III.) Non, ce n'est pas là cette sagesse qui doit nous

venir d'en haut, c'est une sagesse toute terrestre. De plus, c'est une sagesse animale, *animalis*. Sagesse animale, parce qu'elle enfante une vie sensuelle, une vie plongée dans la mollesse, les délices, la volupté; la vie des sens, en un mot, une vie comme la vie de ces prétendus sages de l'antiquité et de ceux de nos jours que l'Apôtre des nations, dans le premier chapitre de l'Epître aux Romains, peint avec des couleurs qui décèlent toute la turpitude de leurs âmes. Enfin, c'est une sagesse diabolique, une sagesse impie, une sagesse sacrilége : *Diabolica*. Sagesse qui a produit tous ces monstrueux principes d'incrédulité, ces systèmes suivis et admirés dans tous les temps, mais surtout dans le nôtre, par des hommes profanes et charnels qui cherchent le repos d'une conscience infectée dans l'anéantissement du christianisme; systèmes, qui vont à détruire toute morale, toute probité, toute idée de religion; systèmes enfantés par des hommes qui voudraient faire rentrer la Divinité dans le néant, dont elle les a fait sortir : voilà ce que j'appelle une *sagesse diabolique;* et comment, dites-moi, l'appelleriez-vous pour la mieux désigner? Or, je dis que la sagesse de Jésus crucifié, est une sagesse toute opposée à cette sagesse du monde, qu'elle condamne cette sagesse du monde, qu'elle la convainc d'extravagance et de folie : *Stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi*. (I *Cor.*, I.) Comment cela? C'est que Jésus-Christ dans sa passion nous enseigne à mépriser la terre, à fuir la volupté, à détester l'impiété : *Apparuit gratia Salvatoris nostri Dei omnibus hominibus, erudiens nos, ut abnegantes impietatem, et sæcularia desideria, sobrie vivamus*. (*Tit.*, II.) La grâce de Notre-Seigneur s'est manifestée à tous les hommes. Elle nous apprend à détester l'impiété, à ne point désirer les biens de ce monde, à mener une vie sobre et chaste. Elle nous apprend à ne point désirer les biens de ce monde, j'entends avec excès et au préjudice de la conscience : *Ut abnegantes sæcularia desideria;* voilà la condamnation de la sagesse terrestre. Elle nous apprend à mener une vie sobre et chaste : *Sobrie vivamus;* voilà la condamnation de la sagesse animale. Elle nous apprend à détester l'impiété, à aimer, à respecter la religion et ses droits : *Abnegantes impietatem;* voilà la condamnation de la sagesse diabolique.

Jésus-Christ dans sa passion enseigne à mépriser les appuis de la terre, les possessions de la terre, les honneurs de la terre; parce que Jésus-Christ dans sa passion est abandonné de ses disciples, de ses apôtres, de tous les secours de la terre; parce que Jésus-Christ, étendu sur la croix, est un parfait modèle d'un dépouillement général et absolu de toutes les possessions de la terre; parce que Jésus-Christ mourant sur la croix est en butte à tout l'opprobre, à toute l'injustice, à tous les faux jugements de la terre.

Jésus-Christ dans sa passion enseigne à fuir la volupté, à mener une vie pure, chaste, mortifiée, parce que Jésus-Christ dans sa passion a livré son corps innocent à des souffrances inouïes; parce qu'il a essuyé dans sa personne tout ce que les fouets, les épines, la croix, la mort ont de douloureux; parce que l'état de Jésus-Christ dans sa passion est un état directement et essentiellement opposé à celui des hommes mous, sensuels, voluptueux.

Enfin, Jésus-Christ dans sa passion enseigne à détester l'impiété, parce que, par la profondeur du mystère de la croix, il détruit tous les raisonnements téméraires des philosophes. Car, s'il est vrai que l'Eternel a un Fils; que ce Fils a pu se revêtir d'une chair passible et mortelle comme la nôtre; que ce Fils infiniment saint a pu se charger de toutes les iniquités des hommes, et devenir, comme parle saint Paul, le péché même; que le Père céleste a pu consentir au sacrifice d'une telle victime; qu'y a-t-il dans tout ce que la religion m'enseigne de mon Dieu qui puisse encore révolter ma raison? Est-il un dogme combattu par l'incrédulité ancienne ou moderne qui soit ou plus obscur ou plus apparemment impossible? Cependant, ce mystère, si peu conforme à nos lumières naturelles, existe; il est tellement prouvé, tellement attesté, que, sans folie et sans une folie insigne, *magna insania*, selon l'expression de Pic de la Mirandole, je ne puis lui refuser l'hommage de ma raison. Le sang d'un million de martyrs, poursuit ce savant et pieux prince, la voix des apôtres, victimes de leur prédication, les miracles les plus multipliés, les plus incontestables, tous les éléments, les démons même le reconnaissent. Et j'ajoute que l'univers, converti et l'adorant, en est encore une preuve plus sensible. Sans d'autres armes que la croix de Jésus, douze hommes faibles et idiots entreprennent de changer et de réformer le monde, de dissiper la superstition, d'énerver les ressorts du vice, de proscrire les crimes les plus autorisés; d'humilier l'orgueil des grands, d'éclairer la simplicité des petits; d'instruire les sages, de convaincre les philosophes, de subjuguer les rois; ils entreprennent tout cela dans le siècle le plus éclairé de l'antiquité, dans le siècle d'Auguste, et ils viennent à bout de tout cela. Si je ne vois pas ici le doigt de Dieu, où le verrai-je? Le simple récit évangélique, dépouillé de tout l'éclat de ses preuves, en est une lui-même, dont l'impression pénètre quiconque a un esprit pour concevoir et un cœur pour sentir; l'invention de cette histoire, dit un homme trop connu par les combats livrés à la religion, serait plus merveilleuse que la réalité même. Or, s'il en est ainsi du mystère de la mort de Jésus, quel fond puis-je faire sur les raisonnements de l'incrédule en ce qui regarde les autres articles de ma croyance? Mais il y a plus encore. A peine ma foi m'a-t-elle éclairé sur ce que je dois penser de la mort du Fils de Dieu, que je vois dans ce point de ma religion la convenance la

plus exacte avec tout ce que je connais d'attributs du souverain maître du monde. Sa puissance et sa sagesse, sa haine pour le péché et son amour pour les hommes, sa miséricorde et sa justice y font une alliance admirable. Là, je veux dire dans le mystère de la croix, une raison toujours inquiète trouve la fin de ses doutes, et apprend des secrets qui lui expliquent des difficultés sans nombre touchant l'état de l'homme et de sa nature en général. Là, une âme, portée invinciblement vers le bonheur, découvre les titres de la plus douce espérance. Là, un cœur fait pour aimer donne l'essor à son activité, et attise ses feux dans ceux de la charité incompréhensible de son Dieu. Et voilà ce que l'homme profane ne saurait se figurer, et ce qui lui paraît une espèce de folie; parce que, par un mystère également obscur et également avéré, également opposé en apparence à notre raison et également conforme aux divins attributs, également impénétrable et également consolant, Dieu a voulu confondre la sagesse du monde, et surtout celle qui se mêle de raisonner sur la religion. Dieu, dans ce dessein, et cette réflexion, qui est de Tertullien, m'a toujours paru solide, Dieu, dans ce dessein, a enveloppé les plus grandes verités du christianisme de certaines ténèbres mystérieuses qui aveuglassent les hommes audacieux qui parlent et décident de tout, qui jugent et condamnent tout ce qui les condamne : ***Stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi.*** (I *Cor.*, I.) Oui, Seigneur, il semble que, tandis que vous vous livrez entièrement aux simples, aux hommes humbles de cœur, vous preniez plaisir à abandonner des hommes distingués par leurs talents, par leurs connaissances, par l'étendue et la force de leur génie, mais téméraires et superbes, mais ennemis du scandale de votre croix ; à abandonner, dis-je, ces sages du siècle aux plus grands excès, aux plus grands égarements, et en matière de philosophie, et en matière de politique, et en matière de conduite, et surtout en matière de religion : ***Stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi.***

Que j'aurais encore de choses a vous dire là-dessus, et peut-être n'aurais-je jamais rien dit qui partît d'un sentiment plus décidé de mon cœur et d'une plus entière conviction de mon esprit. Mais je ménage votre patience, et vous demande seulement si ces réflexions, toutes simples qu'elles sont, ne suffisent pas pour nous engager à dire avec saint Paul : ***Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.*** (I *Cor.*, II.) Quand nous aurions tous les avantages de l'esprit, quand nous posséderions toutes les sciences du monde, et que la réputation de notre savoir passerait d'un pôle à l'autre, la science de Jésus-Christ mourant ne devrait-elle pas uniquement nous occuper? Ne devrait-elle pas, pour parler avec un célèbre docteur de l'Eglise (saint Bonaventure), faire toute notre science et toute notre bibliothèque? *Bibliotheca mea.* Ne devrions-nous pas lui sacrifier toutes les autres, et ne nous glorifier que de la science de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié? ***Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi*** (*Philip.*, III); j'ai tout abandonné, j'ai tout sacrifié, disait encore saint Paul, pour acquérir la science éminente de Jésus-Christ; tous mes désirs se sont dirigés vers elle, et c'est dans elle qu'ils se sont pleinement satisfaits. Remarquez, je vous prie, cette expression : la science éminente de Jésus-Christ, *propter eminentem scientiam.* Science vraiment éminente que la science de Jésus; science infiniment supérieure à toutes les autres sciences; science que nous apprenons, comme dit excellemment un fidèle disciple et en même temps un grand maître de cette science divine, que nous apprenons sans le bruit des paroles, sans diversité d'opinions et de sentiments, sans faste de la part du maître qui enseigne, sans cette chaîne de raisonnements opposés les uns aux autres : ***Sine strepitu verborum, sine confusione opinionum, sine fastu honoris, sine pugnatione argumentorum.*** (*Imit. Chr.*, l. III.)

Je reprends et je finis. Passion de Jésus, consolation et paix du chrétien; force et soutien du chrétien; sagesse et science du chrétien. Ah! Seigneur, que votre Apôtre nous dit vrai, lorsqu'il nous apprend qu'en nous donnant ce cher Fils, et ce Fils crucifié, vous nous avez tout accordé, tout donné! Combien de grâces et combien de remèdes renfermés dans la seule pensée des souffrances du Sauveur des hommes! Grâces pour consoler nos âmes, pour fortifier nos cœurs, pour éclairer nos esprits. Remèdes contre l'affliction, la faiblesse, l'erreur. Fonds immense de richesses dans la croix de Jésus! *O altitudo divitiarum!* (*Rom.*, XI.) Cependant, un regard jeté sur cette croix adorable, une simple considération du mystère dont elle fut l'instrument, nous mettent ce trésor entre les mains et nous en rendent les maîtres. Chrétiens, attachons à cette croix nos regards et nos amours; que Jésus-Christ mourant soit sans cesse devant nos yeux, présent à notre esprit, imprimé sur nos fronts, gravé dans nos cœurs, représenté dans toute notre vie, jusqu'à ce que nous le voyions enfin glorieux, impassible, immortel dans le sein de son Père : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum.* (*Cant.*, VIII.)

SERMON XVIII

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
(*Georg.*, II.)

—

Surrexit Dominus vere. (*Luc.*, XXIV.)

Le Seigneur est vraiment ressuscité.

Voilà, mes frères, le fondement de notre foi, et voilà le fondement de notre espérance. C'est la résurrection de Jésus-Christ qui rend raison de notre docilité à sa divine parole, et qui rend raison de la con-

fiance que nous plaçons dans ses consolantes promesses. Trois mots établissent tout cela, justifient tout cela, démontrent l'équité et la solidité de tout cela : *Surrexit Dominus vere;* le Seigneur est vraiment ressuscité. Appliquez-vous, et concevez les deux conséquences de cette importante vérité, telles que l'apôtre saint Pierre les enseignait aux premiers fidèles : *Suscitavit eum a mortuis, et dedit ei gloriam, ut fides vestra et spes esset in Deo* (I *Petr.*, I), et que je vais les développer dans ce discours. La foi des chrétiens est vraie, parce que Jésus-Christ est vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus vere ;* première partie. L'espérance des chrétiens est solide et bien fondée, parce que Jésus-Christ est vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus vere;* seconde partie. Notre foi et notre espérance établies et justifiées par la résurrection de Jésus-Christ, c'est là de quoi nous réjouir en ce grand jour de la joie des chrétiens, de quoi nous réjouir avec la Reine du ciel, qui dans les régions éternelles jouit de toute la gloire du triomphe de son Fils; c'est pour inviter cette Mère de miséricorde à se réjouir pour nous et avec nous, que nous lui disons : *Regina cœli, lætare, alleluia.*

PREMIÈRE PARTIE

L'apôtre saint Paul, entretenant les premiers fidèles de Corinthe de la résurrection glorieuse de leur Sauveur, ne faisait pas difficulté d'assurer que de ce seul point dépendait la vérité et la divinité de la foi qu'ils professaient. Si Jésus-Christ, disait-il, n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, notre prédication est vaine, notre témoignage n'est qu'une imposture, tout l'édifice du christianisme est sans solidité et sans consistance : *Si autem Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides vestra, invenimur autem et falsi testes Dei.* (I *Cor.*, XV.) Mais, par une conséquence toute contraire et que je vous prie de bien remarquer, si Jésus-Christ est vraiment ressuscité, la vérité de notre foi est démontrée. Or, je dis que Jésus-Christ est vraiment ressuscité, et de là j'infère la certitude et la divinité de ma foi. Comprenez bien toute l'évidence de ce raisonnement.

Si la résurrection de Jésus-Christ est incontestable, la vérité de la religion qu'il a prêchée l'est aussi. La résurrection de Jésus-Christ ne pouvait se faire sans le prodige le plus éclatant, le plus exclusivement réservé à la toute-puissance du Maître souverain du monde. Que le prince des ténèbres ait le pouvoir de faire des prodiges, ou que ces prétendus prodiges ne soient que des secrets naturels, des impostures habiles pour tromper et séduire les enfants de perdition, peu importe; il est toujours certain que la résurrection d'un mort ne peut être que l'ouvrage de celui qui anime tous les êtres, qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, qui étend son bras sur l'espace immense du néant comme sur le séjour de la vie. Il est donc évident que le Dieu de toute vérité et de toute sainteté aurait concouru à la confirmation de la séduction et du mensonge, en ressuscitant un homme qui aurait infatué les peuples d'une doctrine arbitraire, et qui, pour preuve de sa mission, en avait appelé sans cesse à sa résurrection future. Car remarquez, je vous prie, que Jésus-Christ en guérissant les malades, en éclairant les aveugles, en chassant les démons, en ressuscitant les morts, ne prétendait pas donner tout cela pour une dernière preuve sans réplique et sans appel, de la vérité de son Evangile; tout cela en était une preuve sans doute, et une preuve bien propre à persuader et à convaincre, mais ce n'était point celle que ce sublime législateur avait désignée pour mettre le comble et le sceau aux caractères de sa prédication. Cette génération perverse et incrédule, disait-il en parlant des juifs, désire de voir des prodiges pour s'attacher à moi; mais elle n'en verra point d'autre que celui de ma résurrection figurée par la sortie de Jonas du sein de la baleine : *Et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ.* (*Matth.*, XVII.) Voilà donc Dieu lui-même cité et appelé comme témoin et comme coopérateur de Jésus-Christ, voilà toutes les controverses touchant la divinité de sa mission renvoyées au tribunal de la vérité éternelle, qui, par la résurrection de cet homme extraordinaire, ou par son abandon dans le tombeau, devait prononcer sur la nature et sur l'authenticité des choses qu'il avait prêchées et des attributs qu'il s'était donnés. De là, autant qu'il est impossible que Dieu appuie et approuve l'erreur, autant est-il impossible que Dieu ait ressuscité Jésus-Christ, si Jésus-Christ n'est point ce qu'il se dit être, et si sa doctrine n'est pas la doctrine de Dieu même. C'est cette liaison inviolable entre la résurrection de Jésus-Christ et la certitude de notre foi, qui, selon la remarque de saint Augustin, a de tout temps porté les ennemis du christianisme à détruire la croyance de la résurrection de son fondateur, jusqu'à nier pour cela la possibilité de toute résurrection en général : *In nulla re tam vehementer contradicitur fidei christianæ, quam de resurrectione mortuorum;* et c'est encore cette même liaison qui, par un rapport tout contraire et tout opposé, animait si fortement les apôtres à professer la résurrection de leur divin Maître comme le fondement de leur doctrine, et à s'appeler simplement les témoins et les prédicateurs de sa résurrection : *Oportet testem resurrectionis ejus fieri unum ex istis.* (*Act.*, I.)

Mais cette résurrection de Jésus-Christ est-elle aussi certaine, aussi incontestable, qu'elle est essentiellement liée avec la divinité de notre foi ? Par qui est-elle avouée? Quels sont les témoignages, les dépositions qui l'accréditent ? Plus la chose est importante, plus l'on est en droit et en devoir de la vérifier avec exactitude et avec soin. La

résurrection de Jésus-Christ est prouvée par le témoignage de ses amis, par le témoignage de ses ennemis, par le témoignage de l'univers entier. Appliquez-vous, et ne perdez rien de ces courtes mais excellentes réflexions.

Témoignage des apôtres et des disciples de Jésus-Christ, témoignage d'amis, mais témoignage plus décisif que celui de ses ennemis mêmes. C'est le caractère de tous les amis, remarque saint Jean Chrysostome, quelque fidèles, quelque attachés qu'ils nous aient été durant notre vie, de nous oublier peu à peu lorsque nous avons cessé d'être, de chercher ailleurs des objets à leur attachement et à leur fidélité; mais voici une conduite bien différente et bien contradictoire à la marche ordinaire des affections humaines. Des amis qui n'osent pas s'avouer amis, tandis que Jésus vit, tandis qu'il opère des prodiges, tandis qu'il est un maître et un docteur respecté en Israël; des amis qui le fuient, qui le renient au premier aspect de quelque danger; des amis, qui l'ont abandonné sans réserve aux approches de sa mort, lui sont attachés après sa mort jusqu'à vouloir mourir pour lui, jusqu'à ne prétendre que cela, ne désirer que cela, ne travailler et ne se fatiguer qu'en vue et en espérance de cela. Ne cherchez pas les raisons de ce phénomène, poursuit saint Jean Chrysostome, ils l'avaient vu ressuscité, et ils l'avaient vu à n'en pouvoir douter; voilà toute l'explication de cette conduite en apparence si contradictoire des apôtres. Mais comment l'avaient-ils vu à n'en pouvoir douter? Comment l'avaient-ils vu jusqu'à se persuader que l'illusion, la prévention, le prestige n'avaient aucune part à ce qu'ils voyaient ou à ce qu'ils croyaient voir? Ah! répond l'apôtre saint Jean, nous n'avons été que trop circonspects, que trop difficiles à croire notre Maître ressuscité; et notre empressement à nous en convaincre par le témoignage des sens, approche beaucoup d'une incrédulité blâmable : non contents de l'entendre et de le voir, nous l'avons touché et mis nos doigts dans ses plaies; nos mains ont concouru avec nos yeux et nos oreilles à nous faire croire enfin et à faire taire tous nos doutes : *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ.* (I *Joan.*, I.) Ceux mêmes qui étaient déjà convaincus de la sorte n'ont pu convaincre les autres sans l'efficacité des mêmes preuves. Le sépulcre ouvert, le tombeau vide, les gardes mis en fuite, des anges qui apparaissent et qui annoncent cette admirable résurrection, ne leur ont pas suffi. Avec tout cela, ils traitaient encore de folie et de vision une chose dont ce divin Maître leur avait tant de fois prédit l'accomplissement, et à laquelle il les renvoyait comme au plus important de tous ses oracles : *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt.* (*Luc.*, XIV.) Ce n'est point un ni quelques-uns des disciples qui l'ont vu; outre les apôtres, plus de cinq cents fidèles réunis en un lieu l'ont vu tous ensemble : *Visus est plus quam quingentis fratribus.* (I *Cor.*, XV.) Ils ne l'ont pas vu une fois, mais plusieurs fois; point rapidement et par manière d'apparition, mais ils ont conversé et vécu avec lui : *Nobis qui manducavimus et bibimus cum illo, postquam resurrexit a mortuis...* Non, les disciples du Sauveur n'ont pas été trompés, ils n'ont pu l'être. Mais n'ont-ils pas voulu tromper? N'ont-ils pas eu quelque intérêt, quelque raison politique à faire passer pour ressuscité un homme qui ne l'était pas? Paraissez, Pierre, Jean, André, Jacques, avec vos collègues et vos disciples; que vous est-il arrivé pour avoir osé croire et annoncer aux nations la résurrection de Jésus? Rien que vous n'ayez prévu, rien dont vous n'ayez fait plus d'une fois l'épreuve, rien que vous n'eussiez pu éviter en cessant de publier cette résurrection de Jésus. Les insultes, les coups, les chaînes, les prisons, ont payé la constance de votre témoignage : *Ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres.* (*Hebr.*, XI.) Sous des grêles de pierres, sous le tranchant d'un fer homicide, dans les ombres et les horreurs de la mort vous avez persisté dans votre déposition : *Lapidati sunt, secti sunt, in occisione gladii mortui sunt.* (*Ibid.*)

Or, mes frères, un témoignage qui coûte si cher, et qui est mis à de si cruelles épreuves, peut-il paraître intéressé? et, bien loin de croire que les disciples de Jésus aient osé publier une résurrection imaginaire, ne devons-nous pas nous étonner plutôt qu'ils n'aient pas caché une résurrection véritable? Mais passons à la seconde proposition, et voyons ce que répondent les ennemis du Sauveur à la déclaration des apôtres. Chose admirable, juste et évidente confusion des ennemis de Dieu! Toute la fureur des juifs contre le Fils de Dieu, et toute l'incrédulité des païens n'ont pu imaginer de raison plausible pour cacher la vérité de ce mémorable événement; et, par l'impuissance la plus marquée de nier la résurrection du Sauveur des hommes, il lui ont rendu le plus grand témoignage. Qui croirait qu'ils ont été réduits à publier que les disciples avaient enlevé son corps en présence des gardes qui dormaient? Car c'est vraiment à quoi ils ont été réduits, et ce conte, tout absurde qu'il est, est la seule réponse que les juifs pouvaient faire. Aussi n'est-ce pas une chose que l'évangéliste leur prête. Cette réponse subsistait encore du temps de saint Augustin, et vous la trouverez encore aujourd'hui chez les malheureux restes de ce peuple fugitif. L'on ne pouvait contester la mort réelle de Jésus-Christ; le genre de son supplice, son cœur percé d'une lance, les témoins sans nombre qui l'avaient vu expirer, ne laissaient là-dessus aucun doute. Les apôtres prêchaient partout sa résurrection : il était aisé de les réfuter en montrant le corps, qu'on avait eu soin de faire garder par des soldats. Ce corps

avait disparu. Que faire donc, que dire? Combler l'impiété par l'extravagance; insulter la raison de l'homme, après avoir profané les droits de Dieu. Quoi, des disciples qui prenaient lâchement la fuite, il y a quelques heures, qui n'osaient se faire voir chez les ennemis de leur maître, qui tremblaient à la voix d'une femme, iront insulter des gens armés, pour enlever le corps d'un homme qui les aurait indignement joués, s'il ne ressuscitait pas?:.. Si ces gardes ne dormaient pas, comment les apôtres ont-ils enlevé le corps? S'ils dormaient, comment savent-ils ce qui s'est passé durant leur sommeil? Il faut bien, conclut naïvement saint Augustin, que l'inventeur de ce conte insensé ait été endormi lui-même autant et plus que les témoins qu'il produit : *Vere tu ipse obdormisti qui scrutando talia defecisti.*

Résurrection de Jésus-Christ prouvée par le témoignage de l'univers entier. Dès les premières années du christianisme les hommes les plus sages, les plus éclairés, ont professé et adoré la divinité de Jésus-Christ. Dès ses premières années l'Evangile s'est répandu d'un bout de la terre à l'autre. Or, un homme crucifié, un homme livré au plus infâme supplice, chargé de malédictions, poursuivi dans sa mémoire et dans ses disciples par toute la haine et tout le mépris des Juifs et des païens, eût-il été reconnu et invoqué comme Dieu, si sa résurrection n'avait point été une chose évidente et incontestable aux yeux de la plus opiniâtre incrédulité? Sa parole si pure, si sévère, eût-elle prévalu contre la contagion générale des mœurs, contre l'intérêt des passions, contre la force de l'exemple, contre toutes les prétentions du cœur humain? Des dogmes si sublimes, si incroyables eussent-ils été reçus dans le monde malgré les raisonnements des philosophes, malgré l'éloquence des orateurs, malgré la puissance des empereurs, malgré la conjuration réunie de la terre et de l'enfer? et n'est-ce pas ici le lieu de raisonner sur le miracle de la résurrection en particulier, comme saint Augustin raisonnait sur les miracles en général, et de dire que, quiconque ne reconnaît pas ce premier miracle, en doit reconnaître un autre plus étonnant et plus incroyable encore, savoir, la conversion du monde entier à Jésus-Christ : *Mundum sine miraculo fuisse conversum.* Oui, c'est là le seul moyen, je veux dire la certitude de la résurrection de Jésus-Christ, qui puisse expliquer une si étrange révolution.

Mais peut-être ai-je déjà trop insisté sur tout cela, et que votre piété animée par votre foi a déjà prévenu la conséquence que je prétends déduire de ces observations si simples et si naturelles; persuadés avec Thomas et avec moins de résistance que Thomas, peut-être vous êtes-vous écriés comme lui : *Dominus meus et Deus meus.* (*Joan.*, XX.) Mon Seigneur et mon Dieu. Car c'est là où aboutit évidemment tout ce que nous pouvons dire et penser de la glorieuse résurrection de Jésus-Christ : c'est qu'il est notre Sauveur, notre Maître, notre Dieu; que tout ce qu'il nous a prêché est marqué du sceau de la vérité éternelle, et que nous n'en saurions douter un moment sans insulter l'autorité infaillible et la sainteté du souverain Maître du monde. Argumentez tant qu'il vous plaira contre les dogmes de ma religion en général et en particulier, entassez les objections les unes sur les autres, appelez à votre aide tous les incrédules anciens et modernes; je n'ai pas d'autre réponse à vous faire, sinon que le Seigneur est vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus vere* (*Luc.*, XXIV); et de cette réponse je n'ai pas d'autre conclusion à tirer sinon qu'il est mon Seigneur et mon Dieu, et que si vos raisonnements ne sont pas d'accord avec les choses qu'il m'a enseignées, il faut nécessairement que ces raisonnements soient des illusions et des erreurs : *Dominus meus et Deus meus.* (*Joan.*, XX.) Mais si c'est là le grand argument de ma foi, c'est encore le grand argument de mon espérance, et le sujet de la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Quand Dieu nous a changés et réformés par la résurrection de son Fils, non-seulement il nous a régénérés dans la sainteté et l'infaillibilité d'une foi vive, mais encore dans la paix et la sécurité d'une douce espérance; c'est l'expression de saint Pierre dans la première de ses deux *Epîtres* canoniques qu'il a adressées aux fidèles dispersés : *Regeneravit nos in spem vivam per resurrectionem Jesu Christi ex mortuis.* (I *Petr.*, I.) Espérance en Jésus-Christ qui nous rassure pour le passé, qui nous soutient dans le temps présent, qui nous fait aspirer après l'avenir. Attention, s'il vous plaît, pour un moment.

Espérance qui nous rassure pour le passé; car si Jésus-Christ est vraiment ressuscité, il est indubitable qu'il est notre médiateur, notre Sauveur, la victime immolée pour les péchés de tous les hommes. Il est indubitable que Dieu a agréé son sacrifice, qu'il l'a accepté, comme dit le Prophète, en odeur de suavité, et qu'il l'a fait servir effectivement à l'expiation de mes iniquités, pourvu que de mon côté j'en aie sollicité l'expiation, et que je l'aie sollicitée par les larmes d'un repentir sincère et durable. C'était le grand argument que saint Paul employait pour rassurer et pacifier les consciences des fidèles alarmés par la crainte des jugements redoutables de Dieu. Il est vrai, disait ce maître des nations, que vous avez marché dans toutes les voies de l'injustice et du désordre, mais vous avez été lavés, vous avez été justifiés, vous avez été sanctifiés au nom du Seigneur Jésus : *Sed abluti estis, sed justificati estis, in nomine Domini nostri Jesu.* (I *Cor.*, VI.) Et si vous n'êtes pas rentrés en grâce avec votre Dieu, ce n'est point aux mérites de votre Rédemp-

teur, ni à l'efficacité de son sacrifice approuvé et illustré par la résurrection la plus glorieuse, que vous devez vous en prendre, mais bien à vous-mêmes, mais bien à la faiblesse et aux défauts de votre pénitence. Et c'est ce qu'il ne tient encore qu'à vous de réparer, par une confiance nouvelle, et par une coopération plus sérieuse aux avances de Dieu ; il ne tient qu'à vous d'ensevelir encore vos péchés, de les placer dans le tombeau de Jésus-Christ, et de ressusciter ensuite avec lui pour marcher dans la voie d'une vie toute nouvelle : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et vos in novitate vitæ ambuletis.* (*Rom.*, VI.)

Espérance qui nous soutient dans le temps présent ; qui nous représente notre divin Sauveur tout éclatant de la gloire de son triomphe, et exerçant sur nos ennemis le même empire qu'il a exercé sur les siens. Et c'est là ce que prétendait le saint homme Job, lorsque dans le sein de la plus profonde douleur et de l'abandon le plus général, le plus sensible, il s'écriait : *Scio quod Redemptor meus vivit.* (*Job*, XIX.) Je sens toute la grandeur des maux qui m'accablent, je vois que sur la terre il n'y a point de ressource pour moi, mais je sais aussi que mon Rédempteur vit, et qu'il ne peut vivre que pour le bien, pour le salut, pour la consolation de ses enfants; tandis qu'il vivra, je ne serai pas sans appui, sans asile, sans espérance : *Scio quod Redemptor meus vivit.* Or je demande s'il y a un langage qui convienne mieux à un chrétien pénétré de la résurrection de son Sauveur, et s'il y a un discours plus propre à exprimer les sentiments que ce mystère admirable doit produire dans nos âmes dans des moments de désolation et de malheur ? Mon Rédempteur a été attaché pour moi à la croix, il y est mort, mais la mort n'a eu sur lui que l'empire d'un moment; il est ressuscité, il vit; il vit non-seulement pour sa propre félicité et pour sa gloire, mais encore pour ma défense et pour mon bonheur : *Scio quod Redemptor meus vivit.* Les créatures qui me persécutent, qui m'affligent, ne se dérobent pas à ses regards, et ne se mettront pas à couvert de son bras puissant, quand il l'étendra pour me délivrer, pour me venger : *Non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus.* (*Hebr.*, IV.) C'est lui, disait saint Bernard, qui a l'œil sur moi dans les attaques que je soutiens pour lui; c'est lui qui, chargé des dépouilles de la mort et de l'enfer, me communique la force redoutable qui l'a fait triompher lui-même de ses fiers ennemis ; c'est lui qui est le chef et le général de tous les soldats de la foi, qui dirige leurs efforts, qui ranime leur courage, qui montre les couronnes, qui distribue les palmes : *Certantes in bello spectat, deficientes sublevat, vincentes coronat.*

Espérance qui nous fait aspirer après l'avenir, et sans laquelle l'avenir serait pour nous une nuit d'horreur, de néant, de désespoir. Que me sert-il, disait saint Paul, d'avoir fait et souffert tant de choses pour la cause de la foi et le salut de mes frères? Que me sert-il d'avoir combattu à Ephèse contre les hommes et les bêtes ? Que me sert-il de me crucifier sans cesse, de vivre au milieu des dangers les plus évidents, de mourir, pour ainsi dire, à chaque heure et à chaque moment, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, et si dès lors je ne puis espérer de ressusciter moi-même? *Quid mihi prodest, si mortui non resurgunt?* (*I Cor.*, XV.) Et remarquez, je vous prie, que ce grand Apôtre fait dépendre absolument notre résurection et la félicité qui doit en résulter, de la résurrection de Jésus-Christ. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit-il, les morts ne ressusciteront pas; mais si Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons tous : *Si autem Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis quoniam resurrectio mortuorum non est?* (*Ibid.*) En effet, mes chers auditeurs, l'espérance de notre résurrection est fondée d'abord sur la parole et la promesse de Jésus-Christ, dont l'infaillibilité et la divinité nous sont démontrées par sa résurrection ; et ensuite cette espérance s'appuie sur sa résurrection même qui doit être le principe et le modèle de la nôtre; d'où il s'ensuit que si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre espérance est sans titre et sans droit; et qu'au contraire notre résurrection est assurée dès le moment que nous sommes assurés de la résurrection de Jésus-Christ. Et voilà pourquoi le même Apôtre, dans le discours le plus solide et le plus touchant sur la reproduction de nos corps, conclut toutes ses réflexions par cette consolante proposition : *Nunc autem Christus resurrexit* (*Ibid.*); mais enfin, dit-il, Jésus-Christ est ressuscité; et par là notre espérance est affermie ; par là toutes les difficultés, tous les raisonnements contre cette merveilleuse vivification de nos corps, sont renversés par le fondement. Car la même puissance qui a ressuscité Jésus-Christ ne manquera ni de ressources, ni de moyens pour nous ressusciter nous-mêmes, dans quelque lieu et dans quelque état que puissent se trouver les débris de notre dépouille mortelle, lorsque l'œil et la main de l'Eternel iront dans l'abîme de la mer, et dans les entrailles de la terre, dans les endroits du monde les plus cachés, les plus ignorés, pour porter la lumière et la vie aux cendres des hommes. Ne me demandez pas comment cela se fera, comment cela pourra se faire dans telle ou telle circonstance, dans telle ou telle supposition : *Quomodo resurgunt mortui? qualive corpore venient.* (*Ibid.*) A tout cela, et à cent autres questions que vous pourriez me faire sur cette matière, je n'ai rien à répondre, sinon que Jésus-Christ est véritablement ressuscité : *Surrexit Dominus vere* (*Luc.*, XXIV); et de cette réponse je conclus que la main de Dieu qui l'a ressuscité, pourra me ressusciter moi-même ; et puisque Jésus-Christ m'a assuré qu'elle le fera, je professe sans hésiter qu'elle le fera en effet; que mon tombeau découvert recevra la clarté du jour,

que la lumière de la vie dissipera la nuit de la mort, que l'activité de mon existence se renouvellera dans le repos du néant; que ce corps destiné à être la proie de la destruction, renaîtra dans le sein de la poussière, qu'il verra le jour; et que pourvu qu'il ait été l'instrument des desseins de Dieu, il partagera avec l'âme qui l'habite les bienfaits et la magnificence de son Créateur, dans toute l'étendue des siècles.

SERMON XIX.

Pour le jour de l'Ascension,

SUR LA PENSÉE DU CIEL.

Quod missum est ex ætheris oris,
Hoc rursum cœli fulgentia templa receptant.
(LUCR.)

—

Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum ! (*Act.*, I.)

Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous ici, en fixant vos regards sur le ciel ?

Le Sauveur du monde quitte la terre en présence et à la vue de ses apôtres. Ses disciples, affligés de la perte d'un si bon Maître, le suivent de leurs regards et de leurs regrets. Des anges de paix leur apparaissent et leur demandent : Pourquoi attachez-vous vos yeux au ciel ? *Quid statis aspicientes in cœlum?* Ah ! chrétiens ! si, lorsque dans les différents événements de cette vie, votre religion et votre piété élèvent les affections de votre âme, et même vos yeux corporels vers le ciel, je vous demandais avec ces anges qui interrogèrent les apôtres, sur quels motifs sont fondés ces regards, que diriez-vous, que me répondriez-vous ? Je l'ignore ; mais voici la réponse que vous devriez me faire, et dont il vous serait aisé de démontrer la solidité et la justesse. C'est que ce regard et la pensée qu'il fait naître, doivent faire la seule béatitude de l'homme sur la terre (1). Que le ciel soit une pleine et parfaite félicité pour les élus de Dieu dégagés des liens d'une vie passagère et corruptible, c'est ce que vous avez cent fois entendu, et c'est ce que je vous ai déjà montré moi-même; mais que la seule pensée du ciel doive faire notre plus grand avantage et notre bien le plus solide, et cela dès maintenant et durant le cours même de notre vie mortelle, c'est sur quoi je ne me suis pas encore expliqué, et c'est de quoi je vais vous instuire. Deux propositions vous convaincront, j'espère, de cette importante vérité. Avec la pensée du ciel, il n'y a pas de vrai malheur : première proposition et première partie de ce sermon. Sans la pensée du ciel, il n'y a pas de vrai bonheur : seconde proposition et seconde partie de ce sermon. Commençons par implorer l'assistance de la Reine du ciel, en lui disant : *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Une femme élevée par son courage au-dessus de la faiblesse de son sexe, une mère victorieuse de tous les sentiments de la nature, contemple un fils chéri en proie à toute la fureur d'un tyran impie, et essuyant dans un corps tendre et délicat toutes les douleurs du plus cruel supplice. Mon fils, dit-elle, détournez vos yeux de tout ce que vous voyez, détachez vos pensées de tout ce que vous endurez. Le ciel, la vue et la pensée du ciel, voilà ce qui doit vous occuper, vous attacher, vous soutenir : *Peto, nate, ut adspicias ad cœlum.* (II *Mach.*, VII.) Ames affligées, voilà le sermon que je vous adresse. Au milieu de vos souffrances et de vos désolations, fixez vos yeux sur le ciel, attachez-y vos pensées : et dès lors ces maux qui vous accablent vous paraîtront passagers et de nulle durée; ils vous paraîtront légers et sans aucune pesanteur ; ils vous paraîtront désirables et de la plus grande utilité. Suivez-moi dans l'explication de ces trois articles.

Le Prophète royal, tantôt éprouvé par des adversités suscitées pour la perfection de sa vertu par une miséricordieuse Providence, tantôt puni de ses péchés par des calamités envoyées de la part d'un Dieu vengeur, trouvait dans la pensée du ciel le premier et le plus puissant motif de consolation. Il s'ouvrait la carrière de l'éternité bienheureuse ; et, mesurant sur sa durée le peu de jours qui étaient accordés à ses malheurs, le temps de ses souffrances ne lui paraissait qu'un instant rapide, que le tourbillon des siècles enveloppait dans sa naissance et transportait dans le sein du néant. J'ai apprécié, dit-il, les années qui s'écoulent et qui sont déjà écoulées pour moi ; j'ai comparé ces années fugitives avec les années éternelles : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui* (*Psal.* LXXVI.) C'est un point que je n'aperçois plus dans l'immensité des temps; c'est un jour dont des millions ne font pas un jour de la vie

(1) Il s'est trouvé un autre exorde pour le 5e dimanche après Pâques.

Exivi a Patre, et veni in mundum. Iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem.

Je suis sorti du sein de mon Père, et suis venu en ce monde. Je quitte ce monde pour retourner vers mon Père. (*Joan.*, VI.)

Le Fils de Dieu annonce à ses chers disciples son prochain retour dans la gloire dont il est sorti ; et par là les avertit du terme où ils doivent aspirer eux-mêmes, et de la félicité sur laquelle ils doivent anticiper par de saints désirs, par les douceurs d'une ferme espérance. Car ce monde, que le Fils de Dieu se dit sur le point d'abandonner, nous l'abandonnerons tous ; et le sein du Père éternel qui a reçu ce vainqueur glorieux du péché et de la mort, s'ouvre et se dilate pour nous recevoir tous, et nous placer avec notre Sauveur et notre chef dans toute la durée des siècles éternels. Point de chrétien dans le monde qui ne puisse dire avec Jésus-Christ, quoique dans un sens moins sublime et moins divin que Jésus Christ : Je suis sorti des mains de mon Créateur et de mon Dieu pour le servir sur la terre ; bientôt je quitterai cette terre pour retourner vers l'origine et le principe de mon être : *Exivi a Patre, et veni in mundum. Iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem.* Or, c'est dans ce discours et dans cette pensée que je prétends vous faire trouver la seule béatitude de l'homme sur la terre, etc.

du Dieu qui doit faire ma félicité. Cette vue, cette pensée, non-seulement m'a consolé, mais encore m'a comblé de joie : *Memor fui Dei, et delectatus sum.* (*Psal.* LXXVI.) Oui, quand même les afflictions rempliraient tous les jours de ma vie, et que ma vie arrivât au terme de la plus extrême vieillesse, que serait-ce autre chose dans les fastes de l'éternité, que la journée d'hier qui n'est plus, qu'un instant qu'on n'estime pas et qu'on ne remarque pas même? *Tanquam dies hesterna quæ præteriit, et custodia in nocte, quæ pro nihilo habentur.* (*Psal.* LXXXIX.) Aussi l'Apôtre ne fait-il point difficulté d'appeler un moment la longue suite d'années qu'il avait employées à la propagation de l'Evangile de Jésus-Christ. Tous mes voyages, disait-il, mes prédications, mes dangers, tout cela n'est qu'un moment de peine et de tribulation : *Momentaneum tribulationis nostræ.* (II *Cor.*, IV.) Et comment cela? Non pas en soi-même sans doute, car c'est une longue chaîne, une longue succession de toutes les afflictions et de toutes les vertus; mais par comparaison à la durée de la gloire qui nous attend; durée éternelle, durée égale à celle de Dieu même.... Eternité de bonheur, qui pourra vous concevoir! Pour vous connaître, il faudrait avoir toujours été et être toujours, avoir égalé son existence à la vôtre, n'avoir ni commencement ni fin; avoir tiré les années de votre sein, fixé les bornes qui vous séparent du temps, pénétré la nature de cet être volage, comme celle qui constitue votre immuable durée. Mais quelque élevée que vous soyez au-dessus de nos recherches, quelque faible idée que nous ayons de votre longueur, cette idée suffit pour voir absorber comme un point insensible le plus grand espace des années humaines, pour voir des siècles de malheurs s'évanouir dans votre empire comme une goutte d'eau dans le vaste Océan.

Par la pensée du ciel, les maux de la terre perdent leur rigueur et leur poids; parce que, comparés à la gloire que le ciel nous destine, ils sont d'une légèreté extrême. C'est encore la réflexion de saint Paul qui, comparant la peine à la récompense, les souffrances aux douceurs qui doivent les accueillir, concluait que l'assemblage le plus composé de tout ce qu'il avait fait pour Dieu, de tout ce qu'il avait souffert, n'était qu'une bagatelle, un grain d'amertume aussi petit dans sa substance que dans sa durée : *Momentaneum et leve.* (II *Cor.*, IV.) Ne me demandez pas, disait ce grand homme, en quoi consiste particulièrement ce poids de gloire; je sais qu'il consiste dans la jouissance de Dieu; mais de vous dire précisément ce que c'est que cette jouissance, quels effets elle doit avoir sur nos âmes, quelle sera la force et l'activité de plaisirs qu'elle renferme, c'est ce que je ne puis. OEil de l'homme, n'aspirez pas à cette découverte, tandis que le voile de sa mortalité sera entre vous et votre Dieu. Esprit renfermé dans un corps de chair, vos regards ne peuvent s'élever jusque-là. Mais j'en sais assez pour mettre à mes pieds tous les accidents de la vie; et les ténèbres mêmes qui enveloppent la lumière de la gloire des saints, sont pour moi une preuve nouvelle de sa clarté inexplicable. C'est, mes frères, la remarque de saint Jean Chrysostome. L'impuissance, dit ce Père, où nous sommes de nous faire une idée des délices éternelles, est justement ce qui nous en démontre la grandeur; et nous pouvons raisonner au sujet de la béatitude des saints, comme saint Augustin raisonnait à l'égard de Dieu, source et objet de la béatitude des saints, lorsqu'il disait que l'on ne connaissait Dieu que par l'impuissance de le connaître : *Tum demum aliquid de Deo cognoscimus, cum Deum comprehendere non possumus.* Mais, enfin, voici ce qui est indubitable, et c'est tout ce qu'il m'importe de savoir, pour oublier les maux présents et pour les effacer par la pensée des biens à venir. Ici ce sont quelques larmes qui adoucissent et soulagent les maux qui les produisent; là c'est un océan de douceurs et de consolations célestes. Ici ce sont de faibles créatures occupées à m'affliger; là c'est le maître de toutes les créatures, occupé à me rendre heureux, à faire lui-même ma possession et mon bonheur. Ici ce sont des maux incapables de troubler la paix de mon âme si je ne leur en accorde l'empire; là c'est une félicité qui pénétrera tout mon être..... Ames chrétiennes, vos prétentions vont jusque-là, vos espérances embrassent tout cela; mais la sphère de vos malheurs se tient bien en deçà; couverte d'un nuage terrestre et folâtre, elle ne soutient pas le regard d'un esprit immortel. Dans la nuit de mes afflictions, dit le Prophète, je méditerai sur le séjour de la lumière divine, et du sein de ma méditation sortira un feu dévorant qui consumera le germe de mes pleurs : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis.* (*Psal.* XXXVIII.)

Malheurs de la terre fugitifs et légers. Ce n'est point assez. Malheurs de la terre précieux et désirables. Eternité de gloire qui marchez sur les débris des siècles, poids de gloire qui portez tous les trésors d'un Dieu; où naissez-vous? où sont les fondements de votre état et de votre étendue? Dans ces maux mêmes dont vous démontrez l'inconsistance et la faiblesse; là, dans une terre odieuse aux mortels, mais féconde et fertile, croissent les plus beaux fruits de la bienfaisance du Créateur : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II *Cor.*, IV.) Un moment de souffrance, moment qui produit une éternité de gloire; une faible portion de souffrance, portion qui produit un poids de gloire! Voilà le paradoxe de la bonté de notre Dieu; et voilà ce qui doit guérir à jamais de l'horreur des souffrances; voilà ce qui doit nous les rendre précieuses, les faire désirer, les faire rechercher. Vie molle, commode, délicieuse; éclat des honneurs mondains, affluence des richesses périssables; le désespoir et la mort dévorent vos triomphes : l'espérance du chrétien fleurit

au contraire et s'élève sous les épines et les glaives; ses sueurs et son sang arrosent les palmes de sa victoire et les font croître jusqu'à la plénitude de son triomphe. Ah! mes frères, disait le grand Apôtre, la joie que je ressens n'est pas une joie ordinaire, ni qu'on puisse ranger dans la classe commune des plaisirs; c'est une joie supérieure à celle que goûtent les hommes dans l'état le plus fortuné et le plus brillant sur la terre : *Superabundo gaudio.* (II *Cor.*, VII.) Mais où, et dans quelles circonstances cette joie déploie-t-elle sur mon cœur toute son action et toute son énergie? C'est dans le sein des douleurs, dans les moments où la tribulation exerce sur moi tout son empire et toutes ses rigueurs : *In omni tribulatione nostra.* Et cela pourquoi? C'est que pour moi comme pour vous la consolation de Jésus-Christ ne vient qu'à la suite des maux endurés pour lui et avec lui : *Sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis.* (II *Cor.*, VII.)

Donnez-moi, s'écriait saint Chrysostome, ce grand admirateur, ce disciple fidèle de l'Apôtre des nations, donnez-moi d'un côté tous les biens du monde, et de l'autre le glaive qui trancha la tête de Paul, et les clous qui attachèrent Pierre à la croix. Croyez-vous que j'hésiterai un moment dans l'alternative que vous me proposez? Que le glaive de Paul, ajoutait-il, devienne ma couronne, et que les clous de Pierre y soient enchâssés comme autant de diamants dans un brillant diadème : *Sit mihi gladius ille pro corona, et clavi Petri pro stellis infixis in diademate.*

Ainsi pensaient les saints, ainsi s'exprimaient-ils, dès le moment que leur âme s'élevant par les ailes de la foi et de l'espérance chrétienne, quittait le séjour de la mortalité pour fixer le trône de l'Eternel. Le champ des souffrances et des combats, que nous regardons comme un lieu de destruction et de mort, était pour eux un jardin délicieux; les charbons ardents se formaient en couronnes; les flammes devenaient des rayons de gloire, les poteaux des chars de triomphe, les glaives des palmes de victoire. Ennuyés de voguer sur la mer perfide du monde, ils souhaitaient eux-mêmes quelque tempête violente, qui troublant un calme odieux, les fît entrer dans le port. Peu importe d'en être agité avec force, de voir l'abîme ouvert sous ses pieds, de lutter contre la fureur des ondes et des vents, pourvu que l'on touche heureusement la terre des vivants. Or, mes frères, pour nous comme pour les saints, ces tempêtes sont des vents favorables qui nous portent vers le port de l'éternelle béatitude. Là, dit saint Jean, finiront les pleurs, les regrets, les travaux, pour céder leur empire aux délices de la paix : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra.* (*Apoc.*, XXI.) Mais nous venons de voir qu'il ne faut pas attendre jusque-là, et que la seule pensée de la Jérusalem céleste bannit déjà de nos âmes tout ce que le destin de cette heureuse cité bannit de son délicieux climat. Poursuivons et faisons voir que cette même pensée anime et soutient tous les plaisirs de la terre, comme elle affaiblit et dissipe toutes les afflictions de la terre. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si je parlais des plaisirs que l'iniquité des hommes oppose à la loi de Dieu, qui combattent nos prétentions sur le ciel, qui entraînent un malheur éternel; je les rangerais avec les afflictions humaines, et je vous dirais que la pensée du ciel dissipe ceux-là comme celles-ci; mais il y a des plaisirs légitimes. La Providence les envoie, le juste les recueille avec gratitude et les goûte avec tout le sentiment d'une âme pure et paisible. Or ces plaisirs ne subsistent pas sans la pensée du ciel. Sans la pensée du ciel, ils deviennent insipides, inutiles, affligeants. Insipides, sans goût et sans activité. Inutiles, sans fruit, sans aucun effet subsistant. Affligeants, mêlés de regret et de désespoir.

La terre, séjour des hommes, séjour de vicissitudes et de malheurs, n'est pas sans quelque mélange de plaisirs. S'il n'y a pas d'état sans affliction, il n'y en a pas non plus sans quelque rayon de joie. Souvent même, anticipant ses miséricordes futures, le Dieu de bonté répand dès cette vie la félicité sur ses enfants. Ici le gain d'un procès, là la prospérité d'une famille; tantôt des honneurs mérités mais inespérés, tantôt un accroissement de richesses et de puissance ; quelquefois le commerce d'une société aimable et innocente, quelquefois une dissipation nécessaire et raisonnable, dilatent un cœur, qui pour être chrétien n'est pas insensible à tout cela, et qui n'en découvre que mieux dans tout cela la main d'un Dieu libéral et magnifique. Je promène avec délices mes yeux sur de fertiles campagnes, sur de beaux rivages, dans de riants vallons, dans des forêts pleines d'une solitude imposante. J'élève mes regards vers le ciel, j'y lis le nom de l'Eternel écrit en lettres de feu. Que ce spectacle m'affecte! qu'il me ravit! Je m'écrie avec le Prophète : Vos ouvrages, Seigneur, me remplissent d'une sainte volupté; à leur aspect mon âme s'épanouit d'admiration et de joie : *Delectasti me, Domine, in factura tua, et in operibus manuum tuarum exsultabo.* (*Psal.* XCI.) Mais ôtez-moi la pensée du ciel, persuadez-moi que l'immortalité heureuse n'est qu'une illusion, que la mort est un gouffre universel, à qui rien n'échappe et qui ne restitue rien, dès lors mon âme se replie vers la terre, mon cœur se rétrécit, mon élévation se précipite; dans toute la nature je n'aperçois qu'un silence profond, et dans ce Dieu qui m'enchantait par ses bienfaits et par l'excellence de ses ouvrages, je ne vois plus qu'un tyran isolé qui se plaît à exercer un empire imaginaire sur le désert stérile du néant. Comment se réjouir encore par les grâces et les œuvres de Dieu, disait le saint homme Job; si Dieu, comme un souverain avare et mal-

luisant nous ravit nos âmes et les éteint sous a main? *Si avare rapiat et non liberet Deus animam ejus, nonne poterit in Omnipotente delectari?* (*Job*, XXVII.) Tout-puissant qu'il est, ce Dieu de l'univers, s'il m'enlève la pensée de l'immortalité, dès lors il ne peut rien me donner qui touche mon cœur. Plaisirs, honneurs, richesses, spectacle du ciel et de la terre, tout cela considéré selon les idées éternelles, pouvait affecter mon âme comme des images, des préludes d'une félicité plus digne d'elle, comme un faible rayon de la gloire future; mais si cela renferme toutes mes prétentions, et place les bornes immobiles de ma béatitude; je n'y vois rien qu'un vide affreux, qu'un bonheur perfide, enveloppé dans son aurore d'un crêpe funèbre, et portant déjà l'empreinte de la mort : *Nonne poterit in Omnipotente delectari?* (*Ibid.*) Pensée de l'éternité heureuse, pensée de l'immortalité qui m'attend et pour laquelle j'existe, pensée qui embellit le monde entier et donne de l'intérêt à tout ce qu'il renferme. C'est elle qui donne la parole aux êtres insensibles, qui interrompt le silence des forêts, qui donne de l'harmonie au murmure des ruisseaux, qui extasie à la vue d'une fleur, qui exalte aux sons de la musique, qui charme au champêtre concert des oiseaux. Pensée du ciel, pensée d'un Dieu qui me promet et me destine le ciel; voilà, suivant l'expression d'un grand saint (S. Bernard), l'onction qui doit se répandre dans tout, le sel qui doit tout assaisonner : sans cela point de goût, point d'attrait; ma nourriture se dessèche dans ma bouche, et mon âme affamée combat ses besoins : *Aridus est omnis animæ cibus, nisi oleo isto infunditur, insipidus si non hoc sale conditur.*

Les plaisirs de l'impie s'évanouissent comme l'ombre, et ne laissent point de vestige sur leur route. Les plaisirs du chrétien subsistent dans leur effet, lors même que le sentiment en a péri, comme les fruits de la terre qui, après avoir fait la beauté des campagnes, deviennent la matière d'une abondante moisson. Ces plaisirs apprennent au chrétien à adorer et à bénir l'auteur de toute félicité. Ces plaisirs, selon l'expression du Prophète, le font avancer avec plus de courage et d'activité dans la voie des commandements de son Dieu : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum.* (*Psal.* CXVIII.) Ces plaisirs l'instruisent de la grandeur des récompenses que Dieu lui destine, et il dit avec un Père de l'Eglise : Que sera-ce de la possession de mon Dieu, si l'usage de ses œuvres me ravit à ce point : *Si hæc tanta, quantus ille?* (S. Augustin.) Ces plaisirs, par leur légèreté et leur inconsistance, lui font connaître la fragilité des choses humaines et la nécessité de placer ailleurs ses désirs. Or, dites-moi, sans la pensée du ciel, sans l'espérance du ciel, que deviennent tous ces avantages que le juste tire de la jouissance des plaisirs innocents? Sans la pensée du ciel, que nous disent les plaisirs de la terre, sinon, comme parlent les impies dans le livre de la Sagesse, d'en jouir un moment et de mourir? Sans la pensée du ciel, n'a-t-on pas droit de nous demander comme au Prophète : Quel est ce Dieu qui vous fait prospérer et vivre content sur la terre? Pourquoi le fait-il? *Multi dicunt quis ostendit nobis bona?* (*Psal.* IV.) Mais avec la pensée du ciel la réponse est aisée. C'est le Dieu de la vie qui répand ses dons sur nous : la joie de notre cœur n'est qu'un rayon échappé du sein de sa lumière éternelle, qui nous éclaire et nous avertit qu'un jour nous nous reposerons dans le sein de la paix qui n'est autre chose que lui-même : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine, dedisti lætitiam in corde meo. In pace in idipsum dormiam et requiescam.* (*Psal.* IV.)

Enfin, retirez des plaisirs de la terre la pensée du ciel, vous placez par une contradiction de fait dans ces plaisirs mêmes la désolation et le désespoir. Car si au delà de cette petite portion de jours qui composent ma vie mortelle, il n'y a plus rien qui occupe mes espérances; qui empêchera cette désolante réflexion de frapper mon esprit au milieu des charmes et des illusions d'un bonheur fugitif? qui, dis-je, écartera de mon âme le souvenir de ma triste destinée? Pourrai-je arrêter mes yeux sur mes biens, sur ma maison, sur ma famille, sur les beautés du ciel ou de la terre, que je n'y lise aussitôt cette cruelle sentence : « Voilà ce qu'il me faut quitter; ce qui ne sera plus pour moi dans un an, dans dix ans, demain, aujourd'hui peut-être. Et au delà qu'y a-t-il pour moi? Rien. Le tombeau et la nuit la plus absolue, la plus épaisse. » Un temps si court, une si courte espérance peut-elle intéresser le cœur de l'homme, et le désespoir ne doit-il pas augmenter avec les plaisirs mêmes? Plus on les aime et plus on en jouit, plus aussi l'idée de leur rapidité est-elle accablante. Plus le plaisir est vif, plus la douleur de le perdre est vive aussi. O mort, s'écrie l'Ecclésiastique, que votre souvenir est amer pour celui qui met toute sa paix et toute sa confiance dans les prospérités humaines! *O mors, quam amara est memoria tua homini habenti pacem in substantiis suis.* (*Eccli.*, XLI.) Dans l'empire de l'indigence et de la misère la mort n'exerce qu'un pouvoir adouci; on y songe sans alarme, souvent on la désire, on l'invoque; mais elle se plaît à obscurcir de ses ombres le règne du plaisir, et à effrayer par un glaive toujours élevé sur nos têtes les partisans des biens périssables. La mort, disait autrefois un prince condamné à périr, la mort se tenait donc renfermée dans le peu de miel que j'ai mangé : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce ego morior.* (I *Reg.*, XIV.) Riches du monde, adorateurs du siècle, vous qui enchaînez les désirs d'une âme immortelle, et bornez sa noble ambition à un jour de bonheur, voilà votre sort : si votre esprit ne s'est point encore fermé à la réflexion, voilà ce que vous pensez, ce que vous dites en vous-mêmes dans

le tourbillon de vos prétendus plaisirs : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce ego morior.* Chrétiens, vos larmes ont plus de douceur et de consolation que les ris de l'infidèle. L espérance qui marche à vos côtés essuie vos pleurs, tandis que le désespoir étouffe dans son berceau la joie de l'impie. Les plaisirs que la Providence distribue aux hommes sont pour vous l'aurore de l'immortalité ; et le ciel, comme dit admirablement saint Bernard, n'est pour vous que la continuation de l'éternité : *Continuatio æternitatis.* Oui, mes frères, si la pensée du ciel nous occupe, comme elle doit nous occuper, nous jouirons des bienfaits de Dieu en ce monde, et nous en jouirons sans crainte, sans alarme, sans horreur de la mort. Nos pieds, suivant l'expression d'un grand serviteur de Dieu, seront sur la terre et nos esprits seront dans le ciel : *Stant super terrestria, et speculantur æterna.* (*De Imit Christi*, l. III.) Nous ne regarderons que légèrement les biens temporels, comme un spectacle qui fuit, qui divertit un moment, et nous fixerons nos yeux sur les biens éternels : *Transitoria sinistro intuentur oculo, et dextro cœlestia.* Par là nos afflictions ne seront jamais bien profondes, et nos plaisirs seront aussi purs qu'ils peuvent l'être dans une terre étrangère, une terre d'exil, une terre soumise à la malédiction du péché. Ce n'est que dans la terre des vivants, dans notre véritable patrie, qu'ils recevront leur perfection, et que nous en goûterons la plénitude. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

Pour le jour de la Pentecote.

SUR LES DONS DU SAINT-ESPRIT.

Spiritus intus alit.
(*Æn.*, VI.)

—

Spiritum nolite exstinguere. (I *Thess.*, V.)
N'éteignez pas les lumières du Saint-Esprit.

C'est l'avis important que donnait saint Paul aux premiers fidèles de Thessalonique, encore pleins des dons et des grâces que l'Esprit-Saint avait répandus sur eux dans le Sacrement de leur régénération à la foi et de leur confirmation dans la foi. Le Saint-Esprit s'est donné à vous, leur disait ce grand Apôtre ; remplis de ses lumières et de ses bienfaits, vous brillez aux yeux des hommes comme des flambeaux dans un lieu de ténèbres ; mais prenez garde au trésor inestimable que vous possédez, conservez-le avec soin, et ne le perdez jamais : *Spiritum nolite exstinguere.* Or c'est là, mes chers auditeurs, le sermon que je prétends vous adresser à vous-mêmes ; car dans ce jour du triomphe du Saint-Esprit, où, sous des figures sensibles, ses dons envoyés sur la terre en ont changé les habitants en des hommes nouveaux, et dressé des trophées à la vertu, à la foi, à la sainteté, sur les débris de l'idolâtrie et des plus monstrueux excès, que puis-je faire de mieux que de vous pénétrer d'estime et de respect pour des lumières ineffables dont cet Esprit bienfaisant éclaire nos âmes, et de vous inspirer une vive horreur de l'ingratitude et de la malice, qui font périr ces lumières précieuses, sources de la vie et du salut de l'homme chrétien ? *Spiritum nolite exstinguere,* n'éteignez pas les lumières du Saint-Esprit ; et cela pour deux raisons, que je vous prie de bien remarquer, et qui vont partager mon sermon. C'est que rien n'est plus avantageux à l'homme que de suivre les lumières et les inspirations du Saint-Esprit ; vous le verrez dans la première partie. C'est que rien n'est plus perniceux à l'homme que de ne suivre pas les lumières et les inspirations du Saint-Esprit ; vous le verrez dans la seconde partie. Esprit-Saint, c'est à votre gloire que je consacre mon sermon, éclairez-moi, donnez la force et la douceur à mes paroles : j'implore votre secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le bonheur attaché à notre docilité aux lumières du Saint-Esprit doit être mesuré sur la nature même de ces lumières divines : plus ces lumières sont excellentes, plus elles renferment de secours et de remèdes, plus aussi serons-nous heureux, si nous y sommes fidèles, si nous saisissons avec avidité tous les avantages qu'elles nous présentent. Or je dis que les lumières du Saint-Esprit sont un secours toujours présent, un secours efficace, un secours universel. Ne perdez rien de l'explication de ces trois attributs.

Le Sauveur du monde promettant à ses disciples l'Esprit de vérité, qui devait réformer leur esprit et leur cœur, leur promit aussi qu'il ne bornerait pas les fruits de sa mission à une effusion passagère de ses feux, mais qu'il resterait éternellement avec eux : *Ut maneat vobiscum in æternum, Spiritum veritatis.* (*Joan.*, XIV.) Le même Esprit qui descendit visiblement sur les apôtres le jour de la Pentecôte, descendit sur eux d'une manière invisible en elle-même, quoique bien visible dans son effet, durant tout le cours de leur vie ; et le même Esprit qui descendit sur les apôtres descend tous les jours sur vous et sur moi ; il descendra tous les jours sur les fidèles jusqu'à la fin des siècles : *Ut maneat vobiscum in æternum.* (*Joan.*, XIV.) Premier avantage attaché aux grâces du Saint-Esprit, d'être toujours présentes, toujours offertes à l'âme du chrétien, et de ne s'écarter jamais de ses besoins. Quelque secours que je trouve dans les lumières et dans la bonne volonté de mes amis, ce secours n'est point constant, n'est point continuel ; aujourd'hui je l'ai, demain j'en suis destitué ; ici ils consentent à m'assister, là ils se refusent à mes instances. Mais l'Esprit de vérité ne refuse jamais de me faire entendre sa voix ; sa charité pour moi, son attachement à ma félicité, à mon salut ne se refroidissent jamais. Une fois descendu sur moi dans le sacrement de ma régénération spirituelle, il me regarde comme son sujet, comme son bien ; il me poursuit

dans les voies mêmes de mes égarements, et me revendique comme sa possession. C'est l'ami fidèle qui ne quitte, qui n'abandonne jamais. C'est une mère qui ne peut oublier son enfant. : *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum* (*Isa.*, XLIX); qui le serre contre son sein, qui le porte dans ses mains : *Ecce in manibus meis descripsi te* (*Ibid.*) ; qui le suit sans cesse et ne le perd jamais de vue : *Muri tui coram oculis meis semper.* (*Ibid.*) Dans le silence des déserts, dans la nuit des cavernes, dans l'horreur des prisons je possède ce guide inséparable de mon âme. Immensité de l'espace, vous ne renfermez pas de point où je ne le retrouve; cercle des temps, vous n'avez pas d'instant où ses bienfaits soient suspendus. Ah! mes chers auditeurs, si par une autre marche de la Providence à votre égard, vous aviez été agrégés à cette troupe bienheureuse d'apôtres et de disciples de Jésus-Christ, et qu'au moment de la descente sensible de l'Esprit-Saint, vous vous fussiez trouvés au milieu d'eux, que n'eussiez-vous pas dit, que n'eussiez-vous pas fait? Quels n'auraient pas été les transports de votre piété, de votre reconnaissance, de votre zèle! Quels soins à ne rien perdre de cette précieuse récolte de grâces, de lumières, de dons célestes! Cependant la même source est toujours ouverte pour vous, elle vous est toujours offerte, et vous n'êtes aucunement empressés d'y puiser. L'Esprit-Saint vous parle toujours, et vous ne l'écoutez pas; il fixe sur vous ses regards, et vous en détournez les vôtres. Il cherche à guérir vos plaies, et vous lui en défendez l'approche. Aveuglement déplorable! vous renoncez de plein gré à un secours toujours présent, et de plus encore à un secours toujours efficace.

Il s'agit d'établir la religion chrétienne dans le monde et de la faire triompher de l'univers entier conjuré contre elle. Jésus-Christ, pour travailler à un si grand ouvrage, choisit des hommes faibles, timides, ignorants. Le monde leur oppose des sages, des philosophes, des empereurs, toutes les ressources de la force et du génie. Voilà les caractères des combattants pour Dieu et contre Dieu; et n'est-ce point ici que les desseins de Dieu devaient être renversés s'ils pouvaient jamais l'être? O profond abîme de l'impénétrable Providence, que vous savez exécuter par des voies bien opposées à nos lumières, mais de là même plus sûres et plus admirables, vos éternels décrets! Des langues de feu, symboles de la science, de la charité, du zèle, arrivent du ciel, et s'arrêtent sur ces faibles instruments d'une si grande entreprise, et aussitôt, dit saint Cyprien, tout est changé, et les mêmes âmes semblent n'exister plus dans les mêmes corps. Les publicains deviennent des apôtres, les pêcheurs deviennent les docteurs des nations, comme les bergers avaient été autrefois transformés en prophètes et en rois : *Sic tu, Domine, armentarios facis prophetas, opiliones reges, telonarios apostolos, piscatores doctores.* (S. CYP., *De cœna Domini.*) Mais avec quel succès! Ah! mes frères, levez les yeux, et voyez : *Leva in circuitu oculos tuos et vide.* (*Isa.*, LX). Voyez ces provinces que nous habitons, voyez ces vastes contrées de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, tout cela combattait contre les apôtres, et les apôtres ont vaincu et soumis tout cela à l'Evangile; et si quelques parties de leurs conquêtes ont ensuite secoué le joug, d'autres régions plus étendues et plus estimables s'y sont soumises : *Omnes isti congregati sunt, venerunt tibi.* (*Ibid.*) Tel fut l'effet de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres : dans un instant il réforme les apôtres, et en peu d'années les apôtres réforment toute la terre. Or, après une victoire de cette nature, qui mettra des bornes à ses conquêtes? et qu'y aurait-il désormais dans mon cœur qui pût résister à son impulsion salutaire, si ma propre liberté, dès lors mon ennemie et l'adversaire de mon salut éternel, ne combat son action par l'endurcissement et l'impénitence, ou par un défaut de confiance dans l'infaillibilité de son secours? Quel est le mal si enraciné, si habitué dans mon âme, si changé même, si vous voulez, en ma propre substance, et mêlé avec mon sang, que le souffle de cet Esprit puissant ne puisse guérir, dissiper, anéantir? Non, Seigneur, fallût-il créer pour moi un nouvel ordre de choses, réformer la constitution de mon être, changer la nature des objets qui m'affligent, qui me séduisent, votre Esprit-Saint le peut : faites-le descendre sur moi, tout cédera à son efficace et à sa vertu : *Emitte Spiritum tuum, et creabuntur; et renovabis faciem terræ.* (*Psal.* CIII.)

Enfin, secours du Saint-Esprit, secours universel. Secours efficace, parce qu'il achève tout ce qu'il entreprend, dès que notre iniquité ne s'y oppose pas; secours univesel, parce qu'il entreprend tout ce qui affecte nos véritables intérêts, tout ce qui est lié avec le bonheur de nos âmes, parce que sa bonté se répand sur toutes les espèces de malheureux, qu'elle prétend guérir toute sorte de malheurs, qu'elle se prête à tout, qu'elle ne dédaigne rien, qu'elle ne se refuse à rien. Quand l'éclat des lumières de l'Esprit-Saint appela les hommes à la foi de Jésus-Christ, nul peuple de la terre n'en fut exclu; point de crime, point d'excès ni en fait de mœurs, ni en fait de religion dont la vertu universelle du Saint-Esprit n'entreprît la destruction. Paraissez Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie-Mineure, peuples de la Lybie, de Phrygie, d'Egypte, de Crète; Juifs, Arabes, Romains, paraissez. Vous vous trouvâtes tous assemblés à Jérusalem, au grand jour de la Pentecôte, où l'univers entier semblait être renfermé dans une seule ville : *Erant autem in Jerusalem viri ex omni natione quæ sub cœlo est.* (*Act.*, II.) Eh bien, dites-nous, n'avez-vous pas tous ressenti les effets du Saint-Esprit? n'avez-vous pas compris les langues que vous n'aviez jamais entendues, et n'a-

vez-vous pas entendu annoncer les grandeurs de Dieu dans toutes ces langues? Les Juifs ne comprenaient pas cette merveille, et se demandaient avec transport les uns aux autres ce que cela signifiait : *Mirabantur ad invicem dicentes : Quidnam vult hoc esse?* (*Act.*, II.) Et moi je réponds que cela ne signifie point autre chose, sinon que le Saint-Esprit est un esprit universel, qui appelle à lui tout le monde, et qui s'applique à corriger l'obstination des Juifs, comme la superstition des idolâtres, le faste des Romains comme la mollesse des Africains, la rapacité des Arabes, comme les trahisons des Grecs, les erreurs de la philosophie, comme la grossièreté de l'ignorance; que dans cette vue, dans ce dessein, il se répand sur tous les hommes sans exception d'âge, de condition, de caractère, de nation : *Effundam spiritum meum super omnem carnem* (*Joel.*, II), et que, par une conséquence ultérieure, et non moins vraie que la première, il embrasse les besoins de chaque homme en particulier comme ceux de tous les hommes en général; qu'il les excite à la vertu, qu'il les détourne du vice, qu'il les détache de la terre, qu'il élève leurs cœurs vers le ciel, qu'il les fortifie dans les malheurs, qu'il les rend modérés dans la prospérité, qu'il efface leurs péchés, qu'il soutient leur persévérance, qu'il est, selon le langage de l'Eglise, le père des pauvres, le distributeur souverain des dons célestes, le directeur et la lumière de nos âmes : *Pater pauperum, dator munerum, lumen cordium;* qu'il soulage nos travaux, qu'il adoucit nos peines, qu'il étanche nos larmes : *In labore requies, in æstu temperies, in fletu solatium.* Heureux celui qui, docile à sa voix, laisse opérer à sa bienfaisance tout ce qu'elle veut faire de lui, dans lui, avec lui et pour lui! Mais malheureux aussi quiconque refuse ou néglige de profiter de ses grâces et de ses lumières, comme vous le verrez dans la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

L'apôtre saint Pierre parlant de ceux qui avaient perdu la grâce de la foi, à laquelle une miséricordieuse préférence de la part de Dieu les avait appelés, déclare que c'est un plus grand mal pour eux d'avoir reçu la foi et de ne l'avoir point conservée, que s'ils ne l'avaient jamais reçue : *Melius illis erat non agnoscere viam veritatis, quam post agnitionem retrorsum regredi.* (II *Petr.*, II.) Et moi, appliquant le sentiment de cet apôtre à la matière que je traite aujourd'hui, je dis qu'il vaudrait mieux ne pas recevoir les grâces du Saint-Esprit que d'y être infidèle; et cela pour trois raisons que je vous prie de bien remarquer. C'est que l'infidélité aux grâces du Saint-Esprit nous prépare un compte terrible à rendre au jugement de Dieu. C'est que l'infidélité aux grâces du Saint-Esprit nous prive de ses grâces pour l'avenir. C'est que l'infidélité aux grâces du Saint-Esprit nous fait tomber dans les plus grands excès. Attention, s'il vous plaît.

C'est une des vérités le plus fortement et le plus clairement établies dans l'Evangile, que nous rendrons compte à Dieu de toutes les grâces que nous en aurons reçues, et dont nous aurons négligé de profiter; la rigueur de ce compte, ajoute saint Grégoire, Pape, sera proportionnée au nombre et à l'étendue des biens dont le Saint-Esprit nous aura enrichis. Plus nous avons reçu, plus sommes-nous obligés à la correspondance. Plus cette obligation est grande, plus est grand le crime qui nous la fait négliger : *Dum enim augentur dona, rationes etiam crescunt donorum.* Et dans cette conduite du distributeur souverain des grâces, qu'y a-t-il que de juste et de saint? Qu'est-ce que le royaume de Dieu? Une guerre où Dieu fournit les armes et nous demande raison des victoires que nous aurons laissé échapper par notre faute; un négoce où Dieu fait toutes les avances et dont la simple administration nous est confiée; une terre dont Dieu nous abandonne la culture mais qu'il échauffe et qu'il arrose par le feu et les eaux du ciel. Car, dites-moi, que signifie cette parabole de l'Evangile, touchant les talents que le maître de famille met entre les mains de ses serviteurs, et dont il revient ensuite se faire rendre raison? Il récompense ceux qui les ont fait valoir et punit celui qui n'en a pas fait usage; il le traite de serviteur inutile, le fait sortir de sa maison et le livre au châtiment le plus rigoureux : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* (*Matth.*, XXV.) Qu'est-ce que ces talents, sinon les inspirations et les bons mouvements du Saint-Esprit, qui nous éclaire et nous conduit par la main dans la grande affaire de notre salut éternel? Qu'est-ce que le serviteur inutile, sinon le chrétien lâche et infidèle à la grâce, que le Saint-Esprit appelle à lui de la manière la plus pressante, qu'il poursuit, pour ainsi dire, par de saintes pensées, par de pieux désirs, par des remords salutaires, et qui, néanmoins insensible à tout cela, reste dans une inaction stupide et se fait un jeu de lasser la bonté de Dieu? C'est là un serviteur vraiment inutile : *Inutilem servum;* car à quoi, mes frères, peut être utile celui qui se néglige soi-même, qui donne son esprit et son cœur à toutes les frivolités du monde, et les refuse à la voix de son Maître et de son Dieu. Or, dès qu'il est inutile, il sera, selon l'oracle de Jésus-Christ, condamné aux ténèbres éternelles : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.*

Un autre effet de la résistance au Saint-Esprit est de nous dépouiller de ses grâces ultérieures et d'écarter de nous les bienfaits qu'il nous avait destinés pour la suite. Effet bien terrible, puisqu'il entraîne presqu'infailliblement notre damnation, et qu'il touche le Sauveur du monde lui-même jusqu'à lui faire répandre des larmes. Car, vous le savez, ce bon Maître jetant un regard sur la ville de Jérusalem, toujours rebelle, toujours opiniâtrément opposée aux sollicitations de l'Esprit-Saint, et se rappe-

tant en ce moment toutes ses infidélités et tous ses combats contre la grâce, ne put s'empêcher de pleurer sur le sort qui l'attendait : *Videns civitatem flevit super illam.* (*Luc.*, XIX.) Ah ! Jérusalem, ville ingrate et perfide, s'écria-t-il dans le mouvement d'une vive compassion, combien de fois ai-je tenté de rassembler vos enfants sous ma loi, avec la même tendresse et la même ardeur avec laquelle une poule mère rassemble ses petits sous ses ailes! (expression admirable, pleine de la bonté et de la miséricorde de Dieu) : *Quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alis!* (*Matth.*, XXIII.) Vous n'avez jamais déféré à mes instances, vous avez méprisé mes avances, rejeté mes sollicitations, joué mes espérances : *Et noluisti* ; quelle sera enfin l'issue d'une indocilité si soutenue et si criminelle? *Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta* (*Ibid.*); c'est que je retirerai mes bontés de vous, et que j'anéantirai les fruits de ma prédilection ; il n'y aura plus chez vous ni prophète, ni apôtre, ni docteur de ma loi, ni grâce spéciale du salut, ni providence particulière ; vous serez dorénavant un désert, une solitude aride, un rivage abandonné, où la sainteté, la foi, la vertu ne trouveront point d'asile: *Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta.*

Dieu veuille, mon cher auditeur, que vous n'ayez pas encore fait vous-même dans vous-même l'épreuve funeste de cette terrible prophétie de Jésus-Christ sur Jérusalem, et que votre âme n'ait point encore été condamnée à ce redoutable abandon ; mais n'en éprouvez-vous peut-être pas déjà quelques effets? Vous étiez autrefois pénétré de Dieu, vos sentiments sur la religion étaient vifs et tendres; à l'approche des sacrements vous goûtiez toutes les douceurs de la piété chrétienne. Tout cela est changé; vous n'avez plus que de l'indifférence et du dégoût pour tout cela ; ce qui reste en vous de dévotion et de pratiques chrétiennes est plutôt une suite de l'habitude que l'effet d'un sentiment actuel ; vous ne goûtez plus les sacrements, et parce que vous ne les goûtez pas, vous les laissez là. Vous ignorez la cause d'une si triste révolution, et vous êtes surpris de vous trouver vous-même si différent de vous-même, de vous voir pauvre, aveugle, misérable et nu, comme cet évêque dont il est parlé dans l'*Apocalypse* : *Quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.* (*Apoc.*, III.) N'en cherchez pas la raison, car la voici : Par de longues résistances aux lumières du Saint-Esprit, peut-être dans des choses assez petites en elles-mêmes, mais toujours importantes par rapport à leur liaison avec le service de Dieu, vous avez écarté de vous le principe des grâces, et votre âme n'étant plus arrosée d'en haut, est devenue un champ désolé par la sécheresse et la stérilité : *Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta.* (*Matth.*, XXIII.) Et n'est-ce pas là encore ce que signifient ces paroles admirables de mon texte : *Spiritum nolite exstinguere ;* n'éteignez pas les lumières du Saint-Esprit, et pour traduire littéralement, n'éteignez pas le Saint-Esprit. Cet Esprit tout immortel, tout indestructible qu'il est, est mort pour les âmes indociles et rebelles ; il vit et règne éternellement dans le ciel et sur la terre; mais il ne demeurera plus dans votre cœur qu'il a livré à la malédiction; il est pour vous comme s'il n'était pas; ses fruits sont pour vous comme s'ils étaient flétris, et ses lumières comme si elles étaient éteintes.

Enfin ne croyez pas que dépouillé une fois des grâces du Saint-Esprit on puisse rester longtemps dans une pure et simple indifférence pour les choses du ciel, ou si je puis parler de la sorte, dans l'état d'une méchanceté médiocre. Car dès lors, abandonnés de Dieu, nous tombons infailliblement entre les mains de nos ennemis invisibles, de nos passions, qui nous précipitent dans les plus grands désordres, dans les plus grands excès. C'est la doctrine de l'Ecclésiastique, qui nous avertit que notre négligence à suivre les mouvements du Saint-Esprit renversera de fond en comble l'édifice spirituel de nos vertus et de notre salut : *In pigritiis humiliabitur contignatio.* (*Eccli.*, X.) C'est la doctrine de saint Etienne dans les Actes des apôtres, qui, après avoir fait l'histoire la plus détaillée et la plus vraie des prévarications des Juifs, les attribue toutes à leur continuelle résistance aux lumières du Saint-Esprit : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* (*Act.*, VII.) C'est la doctrine de saint Paul, qui, en parlant des abominations des anciens philosophes, les rapporte précisément au refus qu'ils avaient fait de profiter des grâces du Saint-Esprit, qui leur avait fait connaître Dieu et qui leur avait appris à l'adorer, sans qu'ils s'empressassent en aucune manière de remplir une si importante leçon : *Cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.* (*Rom.*, I.) Et n'est-ce pas encore la doctrine de l'expérience ? et ne voyons-nous pas des chrétiens, autrefois hommes de bien, de probité, d'une piété rare et pleine d'édification se donner au libertinage le plus outré, ne connaissant plus ni Dieu ni religion ? Des âmes qui tremblaient autrefois à la seule idée du crime, et qu'un mot licencieux aurait fait rougir, se repaître et se glorifier même des plus honteuses débauches ? Or, cela pourquoi et comment? Le Saint-Esprit, qui avait fait son temple du cœur de cet homme, a-t-il pu permettre une si étrange et si malheureuse révolution? Oui, n'en doutez pas, mes chers auditeurs; rebuté par des contradictions multipliées, il s'est retiré d'un séjour où il s'est vu méprisé ; et, dans son juste courroux, il a abandonné cette âme perfide aux désirs de sa nature corrompue : *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.* (*Ibid.*)

Je finis par une prière du Prophète royal, prière bien touchante et étroitement liée avec le sujet que je traite : Seigneur, ôtez-

moi, s'il vous plaît ainsi, tous les avantages par lesquels votre bonté m'a distingué entre les hommes : plaisirs, honneurs, richesses, puissance, tout ce qui paraît grand et désirable sur la terre ; mais ne retirez jamais de moi les grâces de votre Esprit-Saint : *Spiritum sanctum tuum ne auferas a me.* (*Psal.* L.) Tandis que je les aurai, je serai opulent sans d'autre bien et fortement défendu sans d'autre assistance ; je jouirai d'un secours toujours présent, efficace, universel ; dès que je ne les aurai plus et que vous m'en aurez dépouillé une fois pour en avoir abusé, que me restera-t-il sinon l'attente d'un jugement sévère et d'un fatal abandon à mon sens réprouvé ? Mon salut est inséparable de la conservation de cette précieuse lumière, comme mon malheur est inséparable de sa perte. Je vais travailler par la correspondance la plus fidèle, la plus entière, à la conserver, à l'augmenter, à suivre désormais la route qu'elle me trace et parvenir sous sa conduite à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXI.

SUR LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ.

Qui mare et terras variisque mundum
Temperat horis.
(Hor.)

—

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto.
Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit.

Voilà, mes chers auditeurs, le langage des anges dans le ciel et de l'Eglise catholique sur la terre ; voilà les paroles qui, sans être absolument ainsi combinées dans l'Ecriture, sont néanmoins la conséquence et le résultat de tout ce que nous lisons dans l'Ecriture. Voilà par où nous finissons les cantiques et les psaumes consacrés à la gloire de Dieu, et pour mieux dire, voilà l'abrégé et la substance de toutes nos prières, de toutes nos adorations, de tous les honneurs rendus à l'Etre des êtres, à l'éternelle et indivisible Trinité, au principe de notre création, de notre rédemption, de notre sanctification. Rendre gloire à Dieu, à la Trinité des personnes en Dieu, c'est le but et tout l'esprit de notre religion, toute la solidité de la piété chrétienne, le sommaire des devoirs de l'homme, et, pour parler avec le Saint-Esprit, tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII.) Sacrifier au mystère de la Trinité tout son esprit, sacrifier au mystère de la Trinité tout son cœur, c'est rendre à Dieu cette gloire dont il est si jaloux, et que nous lui devons à tant de titres ; c'est faire de sa vie une répétition perpétuelle et pratique de cette admirable prière, toujours prononcée avec rapidité et avec dissipation par les chrétiens refroidis, et toujours si goûtée, si méditée par les vrais serviteurs de Dieu : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto ;* gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. Mais comment consacrer à la Trinité son esprit et son cœur, et former de ce double sacrifice un précieux tribut de gloire ? Le voici, mes chers auditeurs, donnez-y votre attention. La grandeur du mystère de la Trinité demande le sacrifice de notre esprit, et la grandeur du Dieu qui fait le sujet de ce mystère demande le sacrifice de notre cœur. Croire la Trinité, c'est le sacrifice de l'esprit et la première partie de mon sermon. Aimer la Trinité, c'est le sacrifice du cœur et la seconde partie de mon sermon. Croire la Trinité, c'est un sacrifice de l'esprit, parce que c'est sacrifier nos lumières et nos raisonnements à la véracité de Dieu. Aimer la Trinité, c'est un sacrifice du cœur, parce que c'est sacrifier nos désirs, nos actions, toute notre vie à la grandeur et aux perfections infinies de Dieu. Sacrifice de l'esprit et sacrifice du cœur à l'honneur de la sainte et ineffable Trinité des personnes en Dieu, c'est toute la matière de mon sermon et toute la signification de ces respectables paroles : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto.* Seigneur, si de mille et mille fois que je vous ai adressé ce divin cantique par religion ou par les devoirs de mon état, je l'ai récité une fois avec des sentiments qui vous l'aient rendu agréable, faites-moi la grâce de pouvoir l'expliquer aujourd'hui avec clarté et avec force, et d'en faire passer toute l'énergie dans l'esprit et dans le cœur de mes auditeurs. J'implore votre secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Croire sans raisonner, sans comprendre ; professer la réalité et la certitude d'une chose qui ne s'allie pas avec les lumières de notre raison, sans qu'il soit permis à cette raison de combattre la croyance qui lui est proposée, ni d'examiner la possibilité de son objet, c'est le sacrifice que nous faisons en professant la foi du mystère de la Trinité. Sacrifice qui mortifie également la curiosité et la présomption de notre esprit ; mais c'est un sacrifice nécessaire ; c'est un sacrifice raisonnable ; c'est un sacrifice avantageux. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Vouloir ou ne vouloir pas acquiescer à la révélation des mystères, apporter à l'instruction chrétienne un esprit de paix ou un esprit de contradiction, n'est pas ce qui peut nous affranchir de quelque manière que ce soit du joug de la foi, ni diminuer le moins du monde l'obligation de croire. Dieu manifeste aux hommes telle ou telle vérité, les oblige à la profession de tel ou tel article de foi ; le devoir de l'homme est d'obéir et de croire. Allier les convenances, garantir la possibilité, prouver la réalité par des faits, c'est l'affaire de Dieu, et il en aura soin. L'histoire nous apprend, et quoique ce trait soit contesté par quelques critiques, je le rapporte pour l'instruction et l'édification qu'il renferme ; l'histoire, dis-je, nous apprend que saint Augustin, ce grand docteur de l'Eglise catholique, qui porta le flambeau de la lumière dans l'abîme des êtres, voulut sonder l'impénétra-

ble mystere que nous adorons en ce jour, et employer ses vastes connaissances à dévoiler la source et le principe de toute connaissance, concilier l'unité d'une nature indivisible avec la pluralité des personnes, l'identité de l'essence avec des propriétés différentes, concevoir trois substances réunies dans une substance simple. Un enfant, symbole de la simplicité et de la docilité, puisait en même temps la mer, et prétendait la faire entrer tout entière dans une cavité fort étroite; c'est là, ajoutait-il, ô Augustin, la vanité de vos efforts; vous mesurez l'immensité de Dieu sur l'étendue de votre raison, et moi je m'efforce de concentrer l'océan dans l'espace étroit que vous voyez : mon dessein, tout insensé qu'il est, ne réussira-t-il pas plutôt que le vôtre? et que vous reste-t-il, malgré toutes vos lumières, vis-à-vis de l'objet incompréhensible que vous méditez, sinon la voie de la soumission à la parole de Dieu, un sacrifice peut-être difficile, mais absolument nécessaire de votre esprit?

Aussi l'Eglise catholique, en bénissant la miséricorde de Dieu d'avoir appelé les fidèles à la connaissance de l'adorable mystère de la Trinité, déclare que ce n'est que par la confession de la foi qu'ils ont pu y arriver : ***Deus qui dedisti famulis tuis in confessione veræ fidei æternæ Trinitatis gloriam agnoscere.*** Non, mes frères, la profession de cette vérité fondamentale de notre religion n'est pas le fruit de l'étude et de la science; ce n'est pas le résultat des connaissances humaines, d'une longue et profonde considération des choses divines, moins encore des disputes et des contestations de l'école ; c'est le prix de l'humilité de la foi, le partage d'un esprit simple et néanmoins solide, d'un esprit sacrifié à la foi, et par une espèce de dédommagement et de restitution, instruit et éclairé par la foi, ***in confessione veræ fidei;*** d'un esprit conduit par la foi à la connaissance d'un mystère, que sans la foi il n'aurait jamais connu.

Dieu, en maître souverain de notre esprit, nous en demande le sacrifice; et de là ce sacrifice devient indispensable. Dieu, en maître sage, n'exige rien sans raison et sans convenance; et de là ce sacrifice devient raisonnable. Dans les opérations de la nature, vous trouvez à chaque pas des obscurités qui vous étonnent; les êtres les plus petits et même les plus méprisables sont des énigmes et des mystères où tous les efforts de votre esprit échouent : vous en ignorez les principes, vous n'en découvrez pas la fin, vous en méconnaissez les ressorts, vous vous êtes un mystère à vous-même, et vous voudriez que Dieu n'en fût point un : et que serait-il s'il n'était pas mystère, et que vous pussiez rendre raison de tous ses attributs? Par conséquent, en vous demandant le sacrifice de votre esprit, Dieu ne demande qu'une chose conforme à sa nature et à la vôtre, et par là une chose très-raisonnable. Il est de la nature de Dieu de ne pouvoir être compris; il est de la nature de votre esprit de ne pouvoir le comprendre. Ah! mes frères, à combien de paradoxes ne donnez-vous pas tous les jours votre croyance? Combien de faux systèmes ne font pas pour vous la matière d'une entière conviction? Frappé de la réputation d'un auteur, vous adoptez ses idées sans les examiner, et souvent sans être en état de le faire; vous n'êtes pas difficile dans le choix des preuves, et je ne sais même si vous en exigez; ses décisions sont des lois pour vous, et votre crédulité vous paraît bien raisonnable. L'auteur des lumières de la raison et de la foi qui sont en vous, demande la même docilité aux vérités qu'il vous révèle; si vous ne les comprenez pas mieux que les choses que vous défendez avec tant de zèle, son autorité ne doit-elle pas suppléer à la clarté de l'objet dont il vous enseigne la réalité? et les preuves de fait qui établissent la vérité de son enseignement ne rendent-elles pas votre foi infiniment raisonnable? Souffrez ici un détail de discussion qui n'est peut-être pas pour les peuples un détail d'instruction; mais à quoi ne faut-il pas répondre, et à quel genre de preuves ne faut-il pas s'attacher, depuis que l'incrédulité a épuisé tous les genres d'objections? Prétendre que la profession de la foi de la Trinité gêne excessivement notre raison, c'est ignorer que Dieu étant tout infini et tout incompréhensible, il ne l'est pas plus en trois personnes qu'en une seule, puisque l'infinité et l'incompréhensibilité ne sauraient être ni plus ni moins grandes de quelque façon qu'on les considère; c'est ignorer que c'est particulièrement pour n'avoir pas connu ce grand mystère, que les anciens philosophes sont tombés dans un grand nombre d'erreurs, et qu'avec la connaissance de la Trinité Aristote n'aurait pas cherché de l'occupation et du plaisir à la solitude et au prétendu ennui de Dieu dans l'éternité du monde, ni Démocrite dans les courses continuelles après les atomes, ni Héraclite dans les différents plans de la création, ni Pythagore dans une multitude infinie d'amours transformés en une unité simple, ni Hermogène dans l'éternité d'une matière préexistante, ni les thalmudistes dans la production et l'anéantissement successifs de plusieurs mondes; puisque le dogme de la Trinité leur aurait appris que le Fils fait de toute éternité l'objet des complaisances du Père; que le Saint-Esprit est le lien qui les unit, et en même temps une personne subsistante, que malgré l'unité de nature, la multitude des personnes forme en Dieu une espèce de société essentielle, indivisible, ineffable, aussi intime que lui-même. — Prétendre que Dieu aurait dû nous dispenser de la croyance de la Trinité, comme les anciens Juifs, qui ne paraissent pas avoir eu généralement une idée distincte de ce mystère, c'est ignorer que le mystère de la Trinité est la clef des autres mystères; que sans

lui le mystère de l'Incarnation ne pouvait être révélé aux hommes, et que de là le christianisme eût été impossible. — Prétendre que la profession de la foi de la Trinité n'est qu'un composé de paroles dont nous n'avons point d'idée, et qu'ainsi cette profession n'est pas raisonnable, c'est affirmer qu'il n'y a pas de signification attachée aux mots *nombre*, *unité*, *nature*, *personne*, *puissance*, *amour*, *intelligence*, *père*, *fils*, *esprit;* c'est dire que tous les termes qui définissent la nature intime des êtres sont des mots sans idée, puisque cette nature est impénétrable à nos esprits; c'est ne pas savoir que toute l'étendue de ce dogme est fixée avec une précision si exacte qu'on ne peut rien dire de plus ou de moins sans qu'on n'aperçoive l'écart; ce qu'on remarque surtout dans la doctrine lumineuse que la théologie appelle *communication d'idiomes;* si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, je le poursuis dans tous ses faux-fuyants, je le serre de près, et je ne quitte point prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'est donc pas un composé de mots, mais un assemblage de vérités bien exprimées, dont il résulte des idées précises, malgré la profondeur du mystère qu'elles représentent. Et de tout cela je conclus que la croyance de la Trinité est une croyance importante, une croyance pleine de choses, et que le sacrifice que nous faisons à cette croyance est un sacrifice bien raisonnable.

Si l'auteur de la foi y a attaché une félicité souveraine dans le ciel, il est également incontestable qu'il y a attaché dès cette vie de grands avantages, et particulièrement cette paix de l'esprit que les anges annoncèrent à la terre au moment que le fondement de notre foi y fut posé; car qu'est-ce que cette paix, demande saint Augustin, qui est promise aux hommes, et en quoi consiste-t-elle? C'est, répond ce Père, dans le sacrifice de ce qu'il y a de plus excellent dans l'homme, c'est-à-dire, de son esprit et de sa raison : *Quod excellit in homine, hoc est mens et ratio, subjiciatur potiori.* Mais à qui faut-il sacrifier cet esprit et cette raison? A la vérité éternelle de Dieu, à la parole du Fils unique de Dieu : *Quod est ipsa veritas, unigenitus Filius Dei.* C'est là, conclut-il, cette paix dont les hommes jouissent sur la terre, quand ils ont la volonté droite et la raison saine : *Hæc est pax quæ datur in terra hominibus bonæ voluntatis.* Et en effet, lorsqu'une fois parfaitement soumis à Dieu, je cherche dans Dieu seul la solution de mes doutes et la réponse à toutes les difficultés; lorsque embrassant la foi de la Trinité comme le premier article de ma religion et le fondement des autres, je passe par le même motif et les mêmes raisons à la profession de tous les autres, dites-moi, qu'y a-t-il au monde qui puisse altérer la paix de mon esprit et le ramener dans la route tumultueuse des disputes et des recherches humaines? Vous avez beau multiplier les objections, renforcer les difficultés, mettre les raisons de l'incrédulité dans le jour le plus séduisant : je trouve une réponse universelle et toujours victorieuse dans l'abîme de la science et de la sagesse de Dieu, à laquelle j'ai soumis toute ma science et toute ma sagesse : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei!* (*Rom.*, II.) Voilà où j'en appelle, et où je vous démontre la vanité de vos raisonnements. Car, quand je ne verrais pas dans cette source profonde de lumières les raisons qui détruisent les vôtres, je ne puis douter qu'elles n'y soient : et si malgré ma faiblesse et mon ignorance je découvre des raisons pour combattre les vôtres, comment ne serais-je pas persuadé qu'il y en a d'autres que je ne découvre pas, plus fortes et plus décisives dans les trésors de la science de Dieu ; et c'est encore là que je vous renverrai, et que je me renverrai moi-même : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei!* Dès lors plus de raisonnement sur ce qui choque mes lumières, non-seulement dans les articles de ma religion, mais encore dans la conduite de la Providence à l'égard des hommes, et le gouvernement général des choses de ce monde. Pourquoi Dieu laisse-t-il prospérer celui-ci et languir celui-là dans l'indigence? Pourquoi accorde-t-il l'impunité à l'injustice, tandis que la vertu et l'innocence sont opprimées? Pourquoi vous et moi sommes-nous éclairés des lumières de la vraie foi, tandis que tant de nations de la terre vivent dans l'infidélité? Pourquoi ce grand pécheur est-il touché de la grâce et rappelé à Dieu, tandis que ce pécheur ordinaire meurt dans l'impénitence finale? Toutes ces questions ne m'inquiètent pas, ne me troublent pas, parce que j'abandonne le soin d'y répondre à la justice et à la sagesse de Dieu, que j'adore dans la paix de la foi : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei!*

Mais il y a plus ; outre la paix que le sacrifice de notre esprit nous procure, ce sacrifice bien loin de nous aveugler par les ténèbres des mystères, à la croyance desquels il nous engage, tire du fond même de ces mystères des lumières qui semblent nous dévoiler le trône de Dieu, et nous montrer l'Eternel par le seul endroit par lequel nous puissions le voir en cette vie. C'est la pensée de saint Augustin : Voulez-vous, dit ce Père, connaître Dieu et concevoir en quelque sorte son incompréhensible grandeur, persuadez-vous bien que vous ne pouvez le concevoir, que sa nature vous est aussi cachée que son existence vous est clairement démontrée; dès lors vous en concevrez une idée juste, et serez plus avancés dans la connaissance de Dieu que les plus grands philosophes : *Tum demum aliquid de Deo cognoscimus, cum Deum comprehendere non possumus.* C'est dans ce sens que la profondeur du mystère de la Trinité et des autres mystères de notre religion affermissait la foi de sainte Thérèse. Dieu lui paraissait plus grand à travers les

ténèbres majestueuses qui l'environnent; plus Dieu est grand, plus il est au-dessus de notre raison : plus il est au-dessus de notre raison, plus il est mystère pour nous; plus nous le regardons comme mystère, plus approcherons-nous de la connaissance de sa nature et de ses perfections infinies, qui sont essentiellement un mystère et un grand mystère aux yeux de notre faible intelligence : *Tum demum aliquid de Deo cognoscimus, cum Deum comprehendere non possumus.*

C'est ainsi, mon Dieu, que le sacrifice que je fais de mon esprit à la grandeur de votre Etre, en professant dans la simplicité de la foi le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, n'est pas seulement un sacrifice nécessaire parce que vous l'exigez, un sacrifice raisonnable parce que vous l'exigez par les raisons les plus graves, mais ce sacrifice devient encore pour moi une source assurée de paix et de lumière; et en vous glorifiant par l'offrande de ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme, je fais descendre sur cet holocauste des grâces et des bienfaits qu'un usage mal entendu de ma raison ne pouvait me promettre. Bien loin de regretter le sacrifice que j'ai fait de mon esprit à un Dieu si grand, si sage et si bienfaisant, je veux lui faire encore le sacrifice de mon cœur. Encore un moment d'attention pour cette seconde partie

SECONDE PARTIE.

Reconnaître la Trinité des personnes en Dieu, sans l'adorer, sans l'aimer, c'est selon la pensée de l'apôtre saint Jacques, imiter les esprits de ténèbres qui croient Dieu, et qui tremblent à son nom, mais qui ne l'adorent, qui ne l'aiment pas. Le sacrifice de notre esprit pour être agréable à la Trinité des personnes divines, doit être accompagné du sacrifice de notre cœur; et le sacrifice de notre cœur pour être agréable à la Trinité des personnes divines, doit être un sacrifice affectueux, un sacrifice pratique, un sacrifice continuel. Ne perdez rien de cette excellente morale ; c'est celle de saint Paul : Glorifiez votre Dieu et portez-le dans votre corps, et dès lors principalement dans la partie la plus noble et la plus excellente de votre corps, qui est votre cœur: *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* (I *Cor.*, VI.)

Le sacrifice de notre cœur doit être un sacrifice affectueux, parce que la pensée de la Trinité des personnes en Dieu, doit produire dans notre cœur les plus grands sentiments et les plus vives impressions; et sans quitter les paroles de mon texte, je trouve dans leur brièveté et dans leur énergie de quoi me pénétrer de toute la grandeur et de toute la majesté de mon Dieu. Car, qu'a prétendu l'Eglise catholique, en mettant dès sa naissance cet admirable cantique dans la bouche de ses enfants, sinon de leur apprendre en quatre mots tout ce qu'ils devaient savoir, tout ce qu'ils devaient penser de Dieu ? *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto,* gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. Et n'est-ce pas de ces paroles que je puis dire avec saint Jérôme, qu'une multitude de significations et de sentiments sont renfermés dans chacune ? *In verbis singulis multiplices latent intelligentiæ.* A qui la gloire est-elle due, est-ce à moi, est-ce à mes semblables, est-ce aux grands du monde, qui occupent aujourd'hui le trône pour se mêler demain avec la poussière de la terre ? et n'est-ce pas à Dieu seul que toute gloire appartient ? Qui oserait partager cette gloire avec lui, et entrer en concurrence d'une chose qu'il s'attribue exclusivement ? *Et gloriam meam alteri non dabo ?* (*Isa.*, XLII.) Mais qu'est-ce que ce tribut de cette gloire que l'Eglise nous suggère de lui présenter, et de ne présenter qu'a lui seul ? Ah ! mes frères, voyez quel est celui à qui vous devez le présenter, sondez ensuite les affections de votre cœur, et vous connaîtrez en quoi consiste la nature de ce présent.

Gloire au Père : c'est lui qui est le principe et l'origine de toutes choses; d'une parole il a fait passer le monde du néant à la réalité; il fait trembler la terre à sa voix ; les montagnes s'écroulent à son aspect; les abîmes s'ouvrent, les astres se confondent dans leurs marche lumineuse; il donne la beauté et la fécondité à la terre, gouverne les hommes avec sagesse et avec bonté : il a seul l'immortalité en partage, et demeure dans une clarté inaccessible ; son empire et sa puissance n'ont ni borne, ni fin. C'est à lui que nous rendons gloire, *Gloria Patri.*

Gloire au Fils, c'est lui qui est l'image de la substance et de la grandeur du Père, uni à lui par les liens d'une nature indivisible, objet de ses complaisances éternelles; il porte comme lui l'univers dans sa main ; il a réconcilié la terre avec le ciel, Dieu avec les hommes. Victime toujours renaissante de nos péchés, il descend sur nos autels ; nourriture vivante de ses enfants, il demeure dans nos tabernacles. C'est à lui que nons rendons gloire, *Gloria Filio.*

Gloire au Saint-Esprit: c'est lui, dont le souffle a donné la consistance aux cieux, qui a parlé aux hommes par la bouche des prophètes, qui envoie dans leurs cœurs les richesses de la foi et de la grâce, qui les y conserve, qui les y répare ; il est le consolateur, le père, la lumière de nos âmes. C'est à lui que nous rendons gloire, *Gloria Spiritui sancto.* Grandeur incompréhensible de mon Dieu, quelle gloire vous rendra un être de limon et de poussière, un être sorti de la terre et destiné à y rentrer bientôt ? On m'ordonne de vous glorifier en vous portant dans mon cœur, vous que le ciel et la terre ne peuvent contenir ; et comment mon cœur pourrait-il vous contenir et vous porter ? Dilatez, Seigneur, ce cœur rétréci par l'impression de vos lumières et de vos grâces, étendez-le par les sentiments les plus dignes de votre majesté infinie, agrandissez-le par les affections les plus nobles, les plus élevées, les plus vives; alors il

vous glorifiera, il vous portera, selon l'expression de votre apôtre : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* (I *Cor.*, VI.)

Saint Paul instruisant les premiers fidèles sur la gloire qu'ils devaient à Dieu, leur déclare que cette gloire ne doit pas se borner à l'affection de leur cœur; que cette gloire doit être encore le résultat de leurs actions; que leurs sentiments doivent diriger la marche et l'emploi de leur vie, les attacher à la loi et aux volontés de Dieu: Glorifiez, dit-il, le Seigneur par votre obéissance, *glorificantes Deum in obedientia.* (II *Cor.*, IX.) Manquez à ce grand tribut de gloire; et tout ce que vous pourrez faire d'ailleurs est compté pour rien. Vous avez beau étaler les sentiments dont vous êtes pénétrés à l'égard de Dieu, les prières affectueuses que vous lui récitez, le zèle et la dignité avec laquelle vous en parlez; si vous vous en tenez là, je vous réponds, avec saint Paul, que tout cela peut paraître bon et louable, mais qu'avec tout cela vous ne glorifiez pas Dieu, et que vous déshonorez au contraire son culte en négligeant l'observation de sa loi, et résistant audacieusement à son autorité suprême : *Per prævaricationem legis Deum inhonoras.* (*Rom.*, II.) Lorsque tant de fois par jour vous déclarez de bouche, peut-être même avec des sentiments de piété et de religion, en prononçant les noms des trois ineffables personnes, que vous prétendez leur rendre toute gloire et toute louange; et que tant de fois par jour vous combattez par votre conduite une déclaration si formelle, vous rétractez l'hommage que vous avez rendu, vous désavouez par le fait ce que vous établissez en paroles, vous reprenez ce que vous avez donné, et substituez une espèce d'insulte à la gloire : *Per prævaricationem legis Deum inhonoras.* Pour glorifier Dieu, il faut le porter dans votre cœur; pour le porter dans votre cœur, il faut fermer ce cœur aux désirs de la terre, l'ouvrir à ceux du ciel, l'affranchir du joug de vos passions, le parer de l'assemblage de toutes les vertus : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* (I *Cor.*, VI.)

Enfin le sacrifice affectueux et pratique de notre cœur doit être continuel. Le sacrifice de notre esprit subsistant toujours dans l'habitude et dans la grâce de la foi, n'a pas besoin d'être renouvelé sans cesse par des actes et des professions réitérés de la croyance de la Trinité. Mais le sacrifice de notre cœur ne souffre point d'interruption. L'autel sur lequel il est placé brûle d'un feu perpétuel, et demande une victime actuelle et toujours présente. Faites, disait saint Paul, parlant aux Corinthiens, tout ce que les devoirs de votre état et les besoins de votre nature exigent de vous, mais en faisant tout cela, ne perdez pas de vue la gloire de votre Dieu, à laquelle vous devez travailler sans relâche : *Omnia in Dei gloriam facite.* (I *Cor.*, X.) Je n'excepte ni les actions indifférentes, ni celles qui sont douées d'une bonté morale, tout doit être dans votre main, et dans une intention du moins générale et virtuelle, un instrument à la gloire de Dieu. Dieu nous porte sans cesse dans ses mains toutes-puissantes, s'il nous lâchait un seul moment, nous rentrerions dans le néant dont nous sommes sortis; et c'est avec la même constance que nous devons porter Dieu dans notre cœur, et ne cesser pas un moment de le porter, si nous avons une envie sincère de le glorifier comme il veut être glorifié, et comme il mérite d'être glorifié : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.*

Dans quelle vue l'Eglise fait-elle un usage aussi commun, aussi universel des paroles de mon texte, sinon pour perpétuer dans la bouche et dans le cœur de ses enfants la gloire de leur Dieu? C'est pour cela qu'à la fin de chaque psaume, dans ses liturgies, dans ses bénédictions, dans cent endroits de son office, elle s'écrie : *Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit.* C'est pour cela qu'elle a fait de ces paroles comme l'âme de de la religion, comme le cri de guerre du chrétien, et qu'elle en suggère l'usage dans toutes les occurrences de la vie. Oui, mes chers auditeurs, ce sont ces paroles qui devraient rester toujours imprimées dans nos esprits, gravées dans nos cœurs, placées sur notre langue, empreintes sur toutes les actions de notre vie (5). Elles nous consoleraient dans l'adversité, elles nous modéreraient dans le bonheur, elles nous fortifieraient dans la tentation du péché; elles feraient notre patience dans les souffrances, notre espérance dans la crainte, notre contentement dans l'indigence : car la gloire de Dieu se trouvant dans tout cela, puisque sa volonté s'y trouve, notre religion nous ferait envisager tout cela comme devant être renvoyé à Dieu, et nous lui en ferions un sacrifice parfait, en lui disant : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto.*

Voilà, mes chers frères, comme le sacrifice de notre cœur fait à la Trinité sera affectueux, pratique, continuel, et dès cette vie tel qu'il doit être dans tous les siècles. Car une chose que je vous prie de bien remarquer, c'est que le sacrifice de notre esprit finira un jour : les ténèbres s'évanouiront, la lumière de Dieu pénétrera nos âmes, et nous verrons clairement l'adorable mystère que nous professons aujourd'hui dans l'obscurité de la foi. Mais le sacrifice de notre cœur ne finira pas; il sera toujours tel qu'il est maintenant et qu'il était dès le commencement des hommes, mais beaucoup plus entier, plus excellent : *Sicut erat in principio, et nunc, et semper.* Paroles admirables qui étendent l'adoration de Dieu à tous les temps, qui unissent le passé au

(5) *Eruntque verba quæ ego præcipio tibi hodie in corde tuo et narrabis ea filiis tuis; et meditaberis in eis sedens in domo tua, et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens; et ligabis ea quasi signum in manu tua, eruntque et movebuntur ante oculos tuos, scribesque ea in limine, et in ostiis domus tuæ.* (*Deut.*, VI.)

présent, et le présent à l'avenir, qui d'une prière passagère et fort courte, font en quelque sorte une prière éternelle : *Sicut erat in principio, et nunc, et semper.* Un siècle engloutira un autre siècle, et un siècle nouveau engloutira encore celui-là ; tous se perdront successivement dans le gouffre de l'éternité. Mais les louanges de Dieu ne finiront jamais; la terre, tandis qu'elle subsistera, retentira de ce précieux et divin cantique : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto;* et quand enfin on cessera de le chanter sur la terre, on le chantera toujours invariablement dans le ciel.

SERMON XXII.

SUR LA PRIÈRE POUR LES MORTS.

Penitusque necesse est
Multa diu concreta modis inolescere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum.
Supplicia expendunt.
(*Æn.*, VI.)

—

Propter fratres meos et proximos meos, loquebar pacem de te. (*Psal.* CXXI.)

Je vous ai demandé la paix, Seigneur, pour mes amis et mes frères.

Nos pères, nos frères, nos bienfaiteurs, nos amis, des hommes liés avec nous par les liens de la religion chrétienne et par la profession d'une même foi, ont quitté cette terre d'agitation et de trouble pour aller dans la région du repos et de la paix. Ils n'y sont pas encore arrivés; un Dieu juste les arrête sur la route pour des fautes légères qui l'ont irrité, et pour les en punir il fait fuir devant eux la terre de leurs désirs. C'est à vous, mes chers auditeurs, à leur en procurer la possession et à finir la peine de leur exil. Le maître des destinées vous met entre les mains celle de ces âmes affligées, et vous pouvez transiger, pour ainsi parler, leur délivrance avec Dieu, en demandant pour elles la jouissance d'une paix ineffable et éternelle, qu'elles demanderaient inutilement elles-mêmes : *Propter fratres meos et proximos meos, loquebar pacem de te.* (*Psal.* CXXI.) Je sais que la prière pour les morts a déplu aux hérétiques de ces derniers siècles, mais je sais aussi qu'elle n'en est pas moins pleine de sagesse et de raison. Je sais que la prière pour les morts est très-négligée par un grand nombre de chrétiens, mais je sais aussi qu'elle n'en est pas moins le fruit de la plus excellente charité. Je sais que la prière pour les morts a quelque chose de triste et de lugubre pour les hommes du siècle, ennemis de tout ce qui leur rappelle l'idée de la mort, mais je sais aussi qu'elle n'en produit pas moins la plus vraie et la plus solide consolation. Comprenez bien ces trois choses, et par là vous comprendrez la matière et le partage de ce discours. Prière pour les morts fondée sur toutes les lumières de la raison; première partie. Prière pour les morts enrichie de tous les trésors de la charité; seconde partie. Prière pour les morts assaisonnée de toutes les douceurs d'une sainte consolation; troisième partie. En un mot : prière raisonnable, charitable, consolante.

Seigneur, qui regardez les abîmes et pénétrez tous les nuages de la mort, ouvrez-nous aujourd'hui les portes de ce sombre séjour, et fixant les yeux de notre foi sur ces âmes que vous aimez et que vous punissez cependant, instruisez-nous par des leçons salutaires, touchez-nous par les sentiments d'une piété tendre et bienfaisante. Vierge sainte, demandez pour nous cette grâce, tandis que nous vous disons : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Prière pour les morts fondée sur toutes les lumières de la raison. Fondée sans doute aussi sur toutes les lumières de la religion, mais qui par là même que ce sont les lumières de la religion déplaisent aux esprits indociles et rebelles à la religion. Car dites-leur que cette prière est ce qu'il y a de plus ancien dans la tradition de l'Église, ils compteront pour rien la tradition. Dites-leur, que le livre des Machabées parle ouvertement à l'avantage de cette prière, ils rejetteront le livre des Machabées. Dites-leur que cette prière est autorisée par tous les Pères et par tous les conciles, ils n'en croiront ni les Pères ni les conciles. Dites-leur que dès les premiers siècles cette prière était solennellement établie dans l'Eglise de Dieu, ils répondront que dès les premiers siècles l'Eglise de Dieu est tombée dans la corruption. Dites-leur que saint Augustin s'est fait un devoir, et un devoir de religion de prier pour l'âme de sa mère, ils prétendront que saint Augustin a donné sur ce point dans les rêveries et les illusions populaires. Car c'est là effectivement ce qu'ils ont dit et écrit toutes les fois qu'on les a pressés par cet assemblage de preuves de religion. Mais à quoi ils n'ont jamais répondu d'une manière précise, et où ils se sont toujours enveloppés dans la confusion de leurs erreurs; c'est un raisonnement simple, une réflexion populaire, un bon sens tout uni, auquel on n'a jamais fait de réplique, parce qu'il n'y en avait pas à faire.

L'âme d'un chrétien, qui cesse de vivre sur la terre, est appelée au tribunal de Dieu. Ses œuvres et ses vertus déposent en sa faveur; la loi qu'elle a saintement observée, s'élève pour la défendre et pour la faire couronner parmi les saints. Une faute légère, une faiblesse presque imperceptible, un petit défaut inséparable de la mortalité, se montre dans la société de tant de mérites. Vous qui reconnaissez un Dieu juste, qui adorez un Dieu miséricordieux et néanmoins un Dieu ennemi de toute iniquité, incapable par son essence et par sa nature de laisser entrer dans sa maison quelque chose d'infecté par la contagion du péché; dites-moi quelle sera la destinée de cette âme juste et néanmoins chargée d'un péché, sainte et néanmoins marquée par une faute contre la sainteté, amie de Dieu et portant néanmoins dans son sein quelque

ennemi de Dieu? Son péché sera-t-il placé avec ses vertus, sa faiblesse sera-t-elle couronnée comme son courage, les œuvres chrétiennes seront-elles confondues avec les œuvres de la fragilité humaine? Non, mes frères, vous n'osez pas le croire; et les adversaires du dogme du purgatoire n'ont osé le dire clairement eux-mêmes. Mais quoi? cette âme infortunée sera donc réprouvée éternellement sans pitié et sans ressource? La pureté de sa foi, la vivacité de son espérance, l'ardeur de sa charité, des œuvres saintes sans nombre et sans mesure, parleront en vain pour elle, et Dieu fermera les oreilles à tant de voix qui se font entendre à la fois avec tant d'énergie et de raison? Gardez-vous bien, mes chers auditeurs, de le penser. En le pensant vous attaqueriez l'excellence et les perfections infinies du souverain Maître du monde. Non, mon Dieu, vous ne mettrez jamais dans un même rang de choses, et n'envelopperez jamais dans un même sort la surprise et la malice, la faiblesse et le crime, la distraction dans la prière et l'abandon total de la prière, le mensonge officieux et le parjure détestable, l'homme de bien souillé de quelques taches légères, et le scélérat noyé dans son iniquité. Vous purifierez l'un, et vous réprouverez l'autre. Vous êtes le Dieu de toute sainteté, et en même temps le Dieu de toute justice. Une âme sainte, mais marquée de quelque souillure, n'entrera pas dans votre demeure, parce que vous êtes le Dieu de toute sainteté; et elle y entrera, parce que vous êtes le Dieu de toute justice. Vous la réformerez donc, Seigneur, vous perfectionnerez l'éclat de ses vertus, vous établirez la pureté de ses œuvres, et vous la placerez enfin dans la gloire. Voilà le fondement inébranlable de la croyance du purgatoire, et la conclusion que nous devons tirer des attributs incontestables de notre Juge et de notre Dieu : *Ut annuntient quoniam rectus Dominus Deus noster, et non est iniquitas in eo.* (*Psal.* XCI.)

De là vient, mes chers auditeurs, que de tous les dogmes de l'Eglise catholique, il n'y en a guère de plus répandus, de plus généralement reconnus par ses adversaires mêmes, que le dogme du purgatoire. La connaissance d'un Dieu juste et saint a réuni les religions les plus ennemies, les plus opposées, dans la croyance d'un purgatoire, c'est-à-dire, d'un délai de la récompense éternelle, où le juste est encore justifié et où le saint est encore sanctifié; où un Dieu offensé ne condamne pas, et où un Dieu magnifique ne récompense pas, parce que sa colère ne va pas jusqu'à la mort du coupable, et que sa libéralité est arrêtée par les fautes de l'homme juste et cependant coupable. Sages de l'antiquité, vous l'avez enseigné dans vos livres; poëtes profanes, mais sublimes, vous l'avez célébré par vos chants. Peuples séduits par le prétendu prophète de l'Arabie, votre Alcoran le professe. Hébreux anciens et modernes, vous êtes d'accord avec les chrétiens; vous croyez le purgatoire. Et vous, Grecs indociles séparés de l'Eglise par un schisme long et opiniâtre, n'êtes-vous pas ici contraints de vous joindre à nous contre des sectaires inconséquents? peu importe que vous contestiez sur le mot, en priant pour les morts, vous reconnaissez en effet ce que vous niez en apparence, et rejetez dans les termes ce que vous professez en réalité : *Ut annuntient quoniam rectus Dominus Deus noster, et non est iniquitas in eo.* Il y a donc un purgatoire. Mais les prières des fidèles ont-elles entrée dans ce rigoureux séjour? (car c'est là une condition essentiellement requise pour que ces prières soient raisonnables.) Ah! mes frères, laissons encore à part les preuves de la tradition et des Pères en faveur de cette vérité, et raisonnons : Nos prières portées dans un lieu où règne la justice d'un Dieu offensé, mais en même temps ami des âmes qu'il châtie, mais en même temps disposé à la miséricorde et à la clémence; nos prières, dis-je, seront-elles rejetées, si elles sont employées avec tendresse et avec zèle pour le soulagement et la délivrance des âmes captives? Ce Dieu qui nous ordonne de nous aimer les uns les autres, de nous aider les uns les autres, de prier les uns pour les autres; ce Dieu qui veut que tous les chrétiens soient liés ensemble par la prière et par les saintes œuvres, comme les membres d'un seul et même corps; ce Dieu qui, au témoignage de l'Ecriture, exauce si efficacement les prières des vivants pour d'autres vivants, méprisera-t-il des vœux purs et ardents en faveur de nos frères morts? Non, chrétiens bienfaisants et sensibles, ne vous le persuadez pas; le Dieu de la charité ne rejettera pas l'œuvre de la plus grande, de la plus excellente charité : or je vais vous faire voir que telle est la prière pour les morts, et c'est le second point de mon sermon.

SECONDE PARTIE.

L'apôtre saint Pierre en parlant aux premiers chrétiens des effets admirables de la charité du Fils de Dieu pour les hommes, leur faisait remarquer qu'il ne s'était pas contenté de les racheter au prix de son sang, et de se faire pour eux une victime inestimable et éternelle; mais que descendant dans le royaume de la mort, il avait porté la consolation et la nouvelle de leur délivrance aux âmes qui y étaient renfermées : *In quo et his, qui in carcere erant, spiritibus veniens prædicavit.* (I *Petr.*, III.) Or, mes frères, cette charité du Fils de Dieu devient le modèle et l'expression de la vôtre, dès le moment qu'à son exemple vous entrez dans ces prisons souterraines pour y répandre l'odeur de vos prières, l'encens de vos sacrifices, les richesses de vos bonnes œuvres, et soulager par là des âmes dont les ressources sont placées dans la charité des fidèles. Dès lors, selon l'expression du Saint-Esprit, vous parcourez non-seulement en esprit, mais en réalité par l'efficace de

vos secours et les effets d'une puissante bienfaisance, tous les coins de la région des morts, pour assister ceux qui peuvent encore être assistés, et dont les yeux ne sont pas fermés encore à l'espérance : *Penetrabo omnes inferiores partes terræ, et inspiciam omnes dormientes, et illuminabo omnes sperantes in Domino.* (*Eccli.*, XXIV.)

Telle est, mes chers auditeurs, la force et l'étendue de la charité du chrétien. Comme si les vastes plages de la terre ne lui suffisaient pas, elle porte ses dons dans les contrées d'un autre monde, et les y répand malgré la sévérité des lois qui n'y autorisent que les souffrances et les peines; et quels sont les dons qu'elle porte et qu'elle distribue dans ce séjour de douleurs? Ah! si vous en connaissiez le prix et les fruits multipliés qu'ils renferment! appliquez-vous, et concevez ceci.

Hommes sensibles aux maux temporels de vos semblables, vous gémissez sincèrement à la vue de leurs besoins, et vous vous acquittez de tous les devoirs d'une charité active et généreuse. Votre frère est abattu par la faim, vous le rassasiez; il a soif, vous lui donnez à boire; il est nu, vous lui donnez un vêtement; il est dans les prisons, vous le rachetez; il est malade, vous le visitez; il est étranger, vous lui accordez un logement; il est mort, vous lui procurez la sépulture. C'est jusqu'où va la charité à l'égard des nécessités de ce monde, et ce sont les sept œuvres de la *miséricorde corporelle* si connues parmi les chrétiens. Exercice bien saint, et bien digne d'une religion dont le caractère est la charité. Mais voici quelque chose de plus grand et quelque chose de bien remarquable : car je dis que la seule prière pour les morts renferme toutes les richesses et tous les fruits de ces œuvres, dont l'effet est visible et borné aux besoins du temps. Et comment cela? C'est que les âmes détenues dans les peines du purgatoire sont soumises à tous ces besoins d'une manière éminente et bien plus digne de nos attentions, et qu'en leur accordant quelque secours, vous satisfaites à la fois à tous ces besoins. Car sans vous tracer un tableau détaillé de ce qu'elles souffrent et de la manière dont elles souffrent, parce que je l'ignore et que l'Eglise blâme ceux qui en cette matière donnent l'essor à leur imagination; sans, dis-je, rien spécifier sur la nature du purgatoire, je sais que les âmes y soupirent vivement après la possession de Dieu, et qu'elles sont en quelque sorte affamées du désir de sa présence : vous la leur procurez. Elles n'ont d'autre soif que celle-là : vous l'étanchez. Elles sont dépouillées de tout : vous les couvrez, selon l'expression de l'Ecclésiastique, d'un vêtement de gloire : *Stolam gloriæ.* (*Eccli.*, VI.) Elles sont en prison pour leurs dettes : vous devenez leur caution, vous payez leur rançon. Elles souffrent plus qu'aucun malade sur la terre : vous les visitez, vous les soulagez dans leurs souffrances. Elles sont dans une terre étrangère : vous les tirez de l'exil et les envoyez dans leur patrie. D'autres enfin ont mis les corps dans la terre : vous mettez les âmes dans le ciel.

Charité féconde et inépuisable dans vos effets comme dans vos moyens, sur la terre des vivants comme dans la terre des morts : que vos feux s'allument dans nos cœurs, et que vos lumières nous éclairent sur les besoins de nos frères. Marchez devant nous le flambeau à la main. L'humanité, la tendresse, la compassion, la bienfaisance, vos fidèles compagnes, marcheront sur vos pas. Nous vous suivrons dans le séjour de la nuit et de la douleur, portant dans nos mains des parfums précieux que le Saint-Esprit appelle la prière des chrétiens : *Phiolas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum* (*Apoc.*, V); à votre arrivée l'espérance prendra une force nouvelle, la sombre tristesse se perdra dans le jour de la paix, les soupirs se tairont et les larmes se sècheront dans l'œil de l'affligé : *Penetrabo omnes inferiores partes terræ, et inspiciam omnes dormientes, et illuminabo omnes sperantes in Domino.* (*Eccli.*, XXIV.) C'est ainsi, mes frères, que la prière pour les morts est pleine de charité. Elle est encore pleine de consolation, et c'est ce que je vais vous faire voir en peu de mots.

TROISIÈME PARTIE.

Quand en ce jour solennellement consacré à la mémoire des morts j'entre dans l'église des chrétiens, bien loin d'être rebuté de l'appareil funèbre qui dépare nos autels et qui me découvre les prétentions invincibles de la mort sur tous les vivants, je m'associe avec ferveur à l'assemblée des fidèles; j'envoie mes prières avec les leurs au trône de Dieu, et, repliant mon âme sur moi-même, voici les réflexions que je fais :

Dans cette maison de deuil j'apprends que je dois mourir, mais j'apprends aussi que je suis immortel. Ce lugubre appareil qui marque le départ de mes frères pour l'éternité me dit qu'ils ne sont plus, et qu'ils sont encore; qu'ils ne vivent plus en ce monde, mais qu'ils vivent au delà du monde. Ces cierges qu'on allume à leur mémoire sont comme le fanal de l'immortalité, et les prières qu'on emploie au salut de leurs âmes sont comme autant de trésors qu'on leur envoie pour acheter l'éternité heureuse, et pour les en faire jouir dans l'empire de la sécurité et de la paix. Comme eux j'ai une âme immortelle, comme eux j'ai des droits sur le ciel; quelques jours d'une vie terrestre ne sont que le commencement de mon être. Bientôt les illusions d'un monde fugitif disparaîtront sans retour : des biens solides et permanents en prendront la place. Un soleil sans nuage, un jour sans nuit m'attendent au delà du tombeau. Cette grande vérité s'altère et s'oublie dans le tumulte des passions, dans le tourbillon des affaires, dans l'agitation des inquiétudes et des espérances du monde;

mais ici je la retrouve tout entière, je la sens, et je l'imprime dans mon cœur. Ici je vois avec le Sage, que la maison du deuil vaut mieux que la maison des noces, et que les pompes de la mort sont plus précieuses que les pompes de l'orgueil et des plaisirs. Là j'oublie ce que je suis ; ici j'apprends ce que je suis, ce que je serai un jour, ce que je serai toujours : *Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii, in illa enim finis cunctorum admonetur hominum, et vivens cogitat quid futurum sit.* (*Eccli.*, VII.)

Aujourd'hui je prie pour mes frères. Un jour, un an finiront ma vie ici-bas. Le ciel m'eût-il accordé des siècles, cette longue vie mesurée sur l'éternité ne serait qu'un moment. Alors ces frères, pour lesquels je prie actuellement, prieront pour moi. Plus saints que moi, plus puissants que moi, ils prieront avec plus de succès, avec plus d'efficacité que moi ; et la faveur dont ils jouiront auprès de Dieu, ils l'emploieront pour moi. Ce sont des amis, selon l'expression du Sauveur du monde, qui m'ouvriront les tabernacles éternels, lorsque la terre refusera de me loger, et qu'il n'y aura plus de place pour moi en ce monde : *Ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.* (*Luc.*, XVI.) Séjour de la gloire divine, séjour de toutes les vertus, l'ingratitude n'est jamais entrée dans votre délicieuse enceinte. La reconnaissance y marche à côté de la plus haute sainteté et du plus ineffable bonheur. Selon que j'aurai fait pour les âmes autrefois reléguées dans le purgatoire et transportées ensuite dans le sein de Dieu, elles feront pour moi ; selon que j'aurai été sensible à leurs maux, elles seront sensibles aux miens ; selon que j'aurai soulagé leurs douleurs, elles soulageront les miennes ; selon que j'aurai contribué à les placer dans la gloire, elles m'y placeront moi-même : *Ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.*

Ce que je vois faire aujourd'hui à l'Eglise de Dieu pour ses enfants morts dans sa communion et dans la profession de sa foi, elle le fera pour moi comme pour eux. Elevé dans son sein, éclairé de sa doctrine, nourri de ses sacrements, je jouirai toujours de son affection et de ses bienfaits. Mes parents et mes amis m'oublieront aussitôt que j'aurai disparu de dessus la terre ; ne m'oubliassent-ils pas, bientôt ils disparaîtront eux-mêmes. L'Eglise du Dieu vivant vivra toujours et ne m'oubliera jamais. La mémoire de l'impie périra, mais la mienne subsistera dans la piété de la foi que j'ai professée. Les siècles s'entasseront sur mon tombeau, mon corps devenu cendre se confondra avec la poussière de la terre ; mais l'Eglise ne perdra jamais de vue une âme qu'elle a une fois adoptée et dont elle s'est déclarée la mère. Tous les ans qui reproduiront ce jour si favorable aux morts, elle songera à moi comme à tous ses enfants, elle offrira pour moi le sacrifice éternel comme pour tous ses enfants. Portant dans les ténèbres de la mort le flambeau de sa charité, elle m'y trouvera peut-être abandonné de tout le monde, frappé de la main du Seigneur, mais espérant toujours dans le Seigneur : elle me consolera, elle me soulagera, elle me délivrera. Tous les jours elle traitera de mes intérêts dans la partie la plus sainte de nos adorables mystères, et mettant entre Dieu et moi le corps et le sang de mon Rédempteur, souvenez-vous, dira-t-elle avec ce zèle tendre et pathétique qui désigne le langage et la sollicitude d'une mère, souvenez-vous, Seigneur, de ceux de vos serviteurs qui ont marché autrefois et combattu sous l'étendard de la croix, et dont les corps reposent aujourd'hui dans la nuit paisible du tombeau : *Memento etiam, Domine, famulorum famularumque tuarum, qui nos præcesserunt cum signo fidei, et dormiunt in somno pacis.* Donnez-leur la récompense de leur foi et de leurs vertus, oubliez leurs péchés, et placez-les dans un lieu de soulagement, de lumière et de paix : *Locum refrigerii, lucis et pacis, ut indulgeas deprecamur.* Ah ! n'y eût-il que cette infatigable charité de l'Eglise catholique, qui la distinguât des autres Eglises ; par cela seul je la reconnaîtrais encore pour la véritable, et je dirais encore avec Salomon : Donnez à cette Eglise tous les enfants de la foi ; c'est elle qui est la véritable mère des chrétiens : il n'y en a pas d'autre qui puisse avec justice s'attribuer ce titre ou le partager avec elle : *Date huic infantem vivum ; hæc est enim mater.* (III *Reg.*, III.)

Voilà les réflexions que je fais en priant pour les morts ; et quand je les fais ces réflexions si vraies et si consolantes, les ombres de la mort me semblent moins épaisses, son gouffre moins profond, son empire moins cruel et moins redoutable. Oui, mon Dieu, je conçois pleinement et je sens vivement la vérité de cet oracle de vos Ecritures : Que c'est une pensée bien sainte et bien salutaire de prier pour les morts : *Sancta et salubris cogitatio est pro defunctis exorare.* (II *Mach.*, XII.) Elle ne peut manquer d'être sainte puisqu'elle est si pleine de sagesse et de raison, et en même temps le plus beau fruit de la charité. Elle ne peut manquer d'être salutaire, puisqu'elle me rappelle le souvenir intéressant de l'immortalité, sur laquelle j'ai des prétentions, qu'il m'importe infiniment de ne point négliger ; puisqu'elle me fait des amis puissants et toujours disposés à reconnaître le bien que je leur aurai fait ; puisqu'elle me découvre dans le sein même de l'Eglise militante une chaîne de prières et de secours égale à toute la suite des siècles, et dont la durée mesurera la durée du monde. Là finira, mon Dieu, la charité de l'Eglise catholique, pour se perdre dans la vôtre qui n'aura d'autre terme que votre existence souveraine, immuable, éternelle.

SERMON XXIII.

SUR LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE.

In teneris consuescere multum est !
(VIRG., II *Georg.*)

—

Laudate, pueri, Dominum : laudate nomen Domini. (*Psal.* CXII.)

Enfants, bénissez le Seigneur : bénissez le nom du Seigneur.

Une jeune vierge née dans la sainteté, destinée à mettre au monde l'auteur de toute sainteté, veut se sanctifier encore, et vient déposer aux pieds de l'Eternel les prémices de ses ans et toute la chaîne de sa vie. De là elle ira s'élancer avec rapidité et avec force dans la carrière des plus sublimes vertus. Dieu voit ce sacrifice avec complaisance, et reçoit la tendre victime qui s'immole sur l'autel de son amour, comme un présent digne de sa souveraine grandeur.

Enfants des hommes, qu'il y a dans ce touchant événement de lumières et d'instructions pour vous ! De prétendus sages ont enseigné parmi vous que durant ses premières années l'homme ne pouvait s'élever jusqu'à son Dieu, et qu'il fallait l'abandonner aux lumières folâtres d'une raison naissante : l'exemple de Marie condamne cette erreur. Comptant pour rien le commencement de vos jours, vous les consacrez sans regret à la séduction du monde et du péché, réservant au service de Dieu et à la sanctification de vos âmes quelque partie de l'avenir : l'exemple de Marie condamne cette erreur. Vous croiriez donner peu de chose à Dieu en lui sacrifiant des années à peine sorties de l'imbécillité de l'enfance, et vous êtes persuadés que l'emploi de cette partie de la vie lui est assez indifférent : l'exemple de Marie condamne cette erreur. Reprenons ces trois condamnations, et partageons ce sermon : Rien n'est plus possible que de servir Dieu dès l'enfance ; première partie. Rien n'est plus avantageux que de servir Dieu dès l'enfance ; seconde partie. Rien n'est plus digne de Dieu que de le servir dès l'enfance ; troisième partie. Mauvais raisonneurs, instruisez-vous, apprenez l'illusion de vos paradoxes extravagants. Jeunes pécheurs, désolez-vous, vous perdez la partie la plus intéressante de vos jours. Jeunes saints, glorifiez-vous en Dieu, vous êtes sa gloire la plus chère et l'objet favori de ses complaisances. Tous, concluez avec moi que rien n'est plus éclairé, plus sage que cet avis du Prophète-roi : Enfants, bénissez le Seigneur, bénissez le nom du Seigneur : *Laudate, pueri, Dominum, laudate nomen Domini.* (*Psal.* CXII.) Suivons, chers enfants (6), votre mère et la nôtre à l'autel de son sacrifice, et tandis qu'elle se présente à Dieu, prions-la de nous présenter nous-mêmes, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Prétendre que l'homme ne peut s'attacher solidement à Dieu avant d'avoir atteint un âge ferme, un esprit éclairé par l'expérience et par des connaissances multipliées, c'est contredire les faits, c'est contredire la raison, c'est contredire le témoignage le plus clair, le plus répété des saintes Ecritures. Histoire, raisonnements, autorité divine, réunissez-vous dans un sujet si grave, de vos forces combinées combattez une erreur monstrueuse, et effacez tous les vestiges de sa pernicieuse impression.

Si je pouvais avec l'apôtre saint Jean pénétrer dans le Sanctuaire de Dieu, et tirer pour un moment le voile qui couvre la destinée des saints, je vous ferais voir et je verrais moi-même des justes de tout âge couronnés de gloire dans cette délicieuse demeure ; je verrais les plus jeunes placés à côté des plus vieux, et souvent au-dessus des plus vieux : *Vidi mortuos magnos et pusillos stantes in conspectu throni.* (*Apoc.*, XX.) Mais mes yeux ne pouvant atteindre ces objets sublimes, je les abaisse sur les annales du monde, sur les fastes de l'Eglise militante de Jésus-Christ ; et là que de prodiges, que de fruits de la plus haute sainteté dans l'âge le plus tendre ! Samuel encore enfant n'a d'attrait que pour la maison de Dieu. David, relégué à la garde d'un troupeau, fait des champs et des forêts qu'il parcourt un temple immense qu'il consacre par ses prières et les élévations de son cœur à Dieu, et Dieu lui répond par des prodiges étonnants, le rend vainqueur des monstres du désert. Jérémie, du sein de sa mère, est appelé par le Seigneur ; il écoute cette voix puissante, et lui jure une fidélité inviolable.

Premiers défenseurs de la foi chrétienne, le courage qui vous soutenait dans les souffrances semblait animer par une espèce de préférence et de prédilection les enfants à peine éclairés de la raison et formés par les leçons de la foi. Les Julius, les Agapit, les Barula, les Agnès paraissent dans les premiers rangs de cette armée de martyrs, et sont les plus empressés à combattre des ennemis terribles, par le mépris des tourments et de la mort. Leur âge donne un nouvel éclat à leur victoire, leurs palmes semblent avoir plus de verdure, leurs couronnes sont chargées de fleurs à peine écloses et tranchées par le fer dans l'aurore de leur beauté.

L'Eglise de Dieu, élevée sur les ruines de la persécution, et célébrant en paix les grandeurs de son Époux, n'est pas moins féconde en héros illustres par des victoires sans nombre, et dont les années combinées composent à peine un nombre. Les Alexis, les Louis de Gonzague, les Stanislas n'ont jamais connu que la vertu ; le commencement de leur vie a été le commencement de

(6) Ce Sermon a été prononcé devant une nombreuse assemblée de jeunes gens associés pour honorer la sainte Vierge.

leur sainteté; leurs premiers jours furent signalés par leur essor vers le Dieu qui les leur avait donnés et qui en avait marqué l'usage. Vierge sainte, exemple des Saints, cette multitude de généreux enfants a marché sur vos pas. Vous avez été leur modèle, comme vous êtes actuellement leur reine.

Si dans le premier âge l'on n'a pas de grandes lumières, l'on n'a pas de grandes passions, et dès lors l'on n'a pas de grandes ténèbres. Si l'on n'est point remué par de grands motifs, l'on n'est point arrêté par de grands obstacles. Plus éclairés que les enfants, plus graves et plus posés, en sommes-nous pour cela plus propres à la vertu? L'ambition n'attache-t-elle pas à la terre des prétentions qui ne devraient embrasser que la gloire éternelle? L'avarice ne fait-elle pas oublier les biens qui nous attendent dans le ciel? La haine et la vengeance ne coupent-elles pas les liens les plus essentiels d'une religion pleine de charité et d'un amour réciproque? L'injustice ne s'enrichit-elle pas du bien de nos frères? L'orgueil, le luxe, la débauche ne sont-ce pas des idoles auxquelles on donne tout, auxquelles on sacrifie tout? L'incrédulité ne dévore-t-elle pas toutes les lumières et toutes les douceurs de la foi? Les enfants ne connaissent rien de tout cela, ne sentent rien de tout cela; et c'est par l'ignorance de tout cela qu'ils sont plus disposés que nous au service de Dieu, plus rapprochés que nous du royaume des cieux.

C'est la remarque de saint Hilaire, et l'observation de ce Père est d'une vérité et d'une évidence sensibles. Les enfants, dit le saint Docteur, sont attachés à leur père, ils aiment leur mère, ils ne savent ce que c'est que de souhaiter la perte de leurs frères : *Hi enim patrem sequuntur, matrem amant, proximo velle malum nesciunt.* Les richesses de la terre n'ont pas d'attraits pour eux : l'orgueil ne les enfle pas, la haine ne les empoisonne pas, l'incrédulité ne les aveugle pas, le préjugé ne les opiniâtre pas : *Curam opum negligunt, non insolescunt, non oderunt, dictis credunt, et quod audiunt, verum habent.* En effet, mes chers auditeurs, quelle docilité, quelle candeur dans un jeune homme, pour peu que son naturel soit heureux et son éducation appliquée! Trouvera-t-on ces qualités à un si excellent degré dans un âge plus avancé? Parlez-lui, il vous écoute; instruisez-le, il vous croit; aimez-le, il s'attache à vous; punissez-le, il se soumet; récompensez-le, il s'anime; étalez à son cœur les grandeurs de Dieu, les vérités touchantes de la foi, il en sera pénétré : si l'impression n'est pas bien profonde ni bien durable, celle qui la remplace ne l'est pas non plus et cèdera à la première dès que vous la ferez renaître. Devient-il malade? il est tranquille et patient. Souffre-t-il? il se plaint avec douceur, peut-être point du tout. Faut-il mourir? annoncez-lui la mort sans détour; le vieillard de cent ans frémira et contestera avec Dieu, mais la jeune victime n'a point de résistance.

Or, mes frères, ces qualités, qui à la vérité dans les enfants ne sont pas pour l'ordinaire des vertus, ne sont-elles pas une excellente préparation à la vertu; ne sont-ce pas comme les préliminaires de la sainteté; ne sont-ce pas les conditions les plus indispensablement requises dans la profession et dans la pratique d'une religion dont le caractère capital est l'humilité, l'ingénuité, la douceur? Il faut donc, conclut saint Hilaire, que malgré notre suffisance et les avantages dont nous nous flattons, nous nous modelions en quelque sorte sur les enfants pour servir le Seigneur, et que bien loin d'exclure cet âge faible et tendre de la perfection du christianisme, nous marchions sur ses traces pour exprimer en nous l'humilité et la simplicité de notre divin Législateur : *Revertendum est igitur ad simplicitatem infantium, quia in ea collocati speciem humilitatis Dominicæ circumferemus.*

Et de là vient, mes chers auditeurs, que le Sauveur du monde appuyant la vérité que je vous explique de l'autorité et de la sagesse infinie de sa parole ne cesse de nous représenter les enfants, c'est-à-dire les hommes, dans le premier temps de leurs facultés et de leur raison, comme les sujets les plus propres et les plus disposés à s'élever jusqu'à Dieu. Tantôt il les rassemble autour de lui, et, les embrassant avec tendresse, il déclare que le royaume de Dieu leur appartient comme aux adultes et, à certains égards, préférablement aux adultes : *Sinite parvulos venire ad me, talium est enim regnum Dei.* (*Marc.*, X.) Tantôt il condamne l'ambition de ses disciples, qui disputaient sur la supériorité et la préséance, par la vue d'un enfant qu'il place au milieu d'eux : *Et accipiens puerum, statuit eum in medio eorum.* (*Marc.*, IX.) Tantôt il défend qu'on méprise ces jeunes rejetons de l'humanité et qu'on les considère comme étrangers dans les vues de Dieu et dans les soins de sa providence : *Videte ne contemnatis unum ex is pusillis.* (*Matth.*, XVIII.) Tantôt il menace des derniers châtiments quiconque porterait atteinte à l'innocence d'un enfant en blessant son âme par l'attrait du scandale et la contagion du crime : *Qui scandalizaverit unum de pusillis istis, expedit ei, ut demergatur in profundum maris.* (*Ibid.*).

Or, que tout cela signifie-t-il, s'il faut entasser les années avant que de pouvoir adorer son Dieu? A quoi bon cette prédilection du Sauveur pour le premier âge, si cet âge est incapable d'écouter ses divines leçons et de les suivre? Faut-il nous donner les enfants pour modèle s'ils sont hors d'état de faire ce qui nous est ordonné de faire à leur suite et à leur imitation? Pourquoi, grand roi et grand prophète, engagez-vous les enfants à bénir le Seigneur, s'ils ne peuvent se rendre à vos leçons? Pourquoi nous dites-vous (*Psal.* CXVIII) que dès le commencement de votre vie vous avez connu la sagesse immuable de la loi du Seigneur? Pourquoi, divin Sauveur, justifiez-vous le

zèle des enfants hébreux qui portaient devant vous des palmes à l'entrée de Jérusalem, si ces enfants ne vous connaissaient pas, ne vous aimaient pas? Pourquoi, disciple bien-aimé de Jésus, félicitez-vous vos jeunes chrétiens d'aimer Dieu comme leur Père, d'être dociles à sa voix, de combattre le vice avec force, de mettre l'enfer à leurs pieds? *Scribo vobis, infantes, quoniam cognovistis Patrem; scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis, et verbum Dei manet in vobis, et vicistis malignum.* (*I Joan.*, II.)

Il est donc bien certain que nos premières années peuvent être consacrées à Dieu; j'ajoute qu'il est d'un grand avantage pour nous qu'elles le soient. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le prophète Jérémie, dans ces admirables sentences qu'on lit à la fin de ses *Lamentations*, nous apprend que c'est une excellente chose et bien profitable à l'homme de porter le joug du Seigneur dans le temps de sa jeunesse : *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* (*Thren.*, III.) Premier âge de l'homme, premier usage de la raison, premier emploi des puissances de notre âme et de notre corps; c'est d'où dépendent la suite et la chaîne des événements de la vie; c'est où germe, où s'accroît le vice ou la vertu; c'est une espèce de crise qui décide de la maladie ou de la santé, de la vie ou de la mort; une espèce de fermentation dont le résultat est un poison ou une liqueur bienfaisante; une révolution qui affermit l'âme dans le bien ou dans le mal. Quand le faible aiglon s'élevant sous la conduite de son père dans les plus hautes régions de l'air, fixe d'un œil ferme et rassuré l'éclat éblouissant du soleil, dès lors il est maintenu dans cette sublime demeure et apprend à planer avec une fierté noble dans l'empire du tonnerre : s'il ferme les yeux à la lumière, abandonné de l'aigle qui le méconnaît, il tombe dans les abîmes et perd à jamais de vue l'astre qui attendait ses regards. C'est dans cet âge que les passions prennent leur premier essor : il faut les arrêter; que le vice jette ses premières racine : il faut les arracher; que l'habitude acquiert ses premières chaînes et qu'elle les donne : il faut les rompre; c'est dans cet âge que la voix de la religion est encore faible et par là aisée à étouffer : il faut la fortifier; que la raison est encore incertaine et facile à égarer : il faut la conduire sagement et la fixer; que les mouvements de la conscience, l'attrait de la vertu, la douceur de la piété, demandent de la culture, comme des plantes tendres et nouvellement sorties de terre : il faut les arroser, les nourrir et les faire croître. Négliger tout cela dans le printemps de la vie, c'est renoncer aux fruits que notre âme doit porter et que le souverain cultivateur exigera avec rigueur; c'est se destiner soi-même de plein gré à servir d'esclave et de jouet à la tyrannie de ses désirs, à vivre dans le dépouillement le plus absolu, le plus honteux de toutes les qualités aimables, à n'éprouver qu'une insensibilité malheureuse pour tous les charmes de la religion.

Vous l'avez dit, ô mon Dieu, et avec un très-petit nombre d'exceptions, votre parole s'accomplit dans une étendue et une généralité bien redoutable : le chemin que l'homme enfile et dans lequel il marche en commençant sa carrière est celui qu'il tient lorsqu'il est sur le point de la finir : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII.) La vertu lui a-t-elle paru aimable dès qu'il a pu la connaître? il l'aimera toujours; l'a-t-il pratiquée? il la pratiquera toujours; a-t-il respecté la sainteté de votre loi? il la respectera toujours. S'il s'égare dans la suite par quelque malheur imprévu, il recherchera le droit chemin; s'il fait une chute, il se relèvera; s'il perd les biens qu'il avait amassés, il les regrettera et s'appliquera à les réparer. Les premières impressions de la piété et des mœurs seront des prédicateurs touchants et efficaces qui parleront à son cœur désolé et qui le ramèneront au devoir. Hélas! dira-t-il, que sont devenus ces jours de consolation et de paix où Dieu faisait sa demeure dans mon âme! que ne les ai-je encore! et puisque je puis les faire renaître, à quel prix ne dois-je pas le faire? *Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos, secundum dies quibus Deus custodiebat me, quando erat Omnipotens mecum?* (*Job*, XXIX.)

Mais ce n'est pas seulement de la grande affaire du salut que l'emploi de notre jeunesse décide et prononce en quelque sorte en dernier ressort, mais encore de la vie que nous devons mener dans le monde et selon le monde même. Car quelque perverti que soit le monde, il veut de la probité, des mœurs, de l'application, de l'honneur. Si vous n'acquérez pas tout cela dans le temps présent, jeunesse chrétienne qui m'écoutez, vous ne l'aurez jamais. Vous êtes de jeunes arbres; si vos rameaux ne prennent point une direction convenable, plus tard on ne les pliera plus. Vous êtes un champ nouvellement semé, si l'ivraie s'y élève avec le bon grain elle l'étouffera. Vous êtes un ruisseau encore peu éloigné de sa source, mais qui grossit dans sa route; s'il ne se trouve point de digue préparée à temps, il roulera ses flots avec fureur et ravagera tout. Frappé de cette perspective et pénétré d'une crainte prudente de soi-même, l'Ecclésiastique nous apprend que dès sa plus tendre jeunesse tous ses soins et toute son ambition se tournèrent vers l'acquisition de la sagesse; pour prévenir l'égarement de ses sens et de son âme, il ne mettait ni fin ni relâche aux vœux qu'il adressait à l'Eternel : *Cum adhuc junior essem, priusquam oberrarem, quæsivi sapientiam palam in oratione mea.* (*Eccli.*, LI.) En public et en particulier, de nuit et de jour, c'était là la matière de son oraison. Je la demandais humblement, dit-il, cette grâce directrice de mes premières années; prosterné à la porte du temple de Jérusalem, je ne formais de désirs

que pour elle : *Ante templum postulabam pro illa.* (*Eccli.*, LI.) Aucune difficulté ne m'empêchera jamais de la rechercher ; je la suivrai partout et dans tout, jusqu'à ce que la mort arrête mes pas : *Et usque in novissimis inquiram eam.* (*Ibid.*) Charmé de mon attachement et de mes vives poursuites, elle s'est rendue à mes vœux et m'a pénétré de sa lumière divine comme l'astre du jour, sortant des ondes de l'océan, couvre de ses rayons les plantes que la rosée a fait éclore ; elle a produit dans mon âme des fruits précoces et rares, comme la vigne échauffée par un soleil ami montre ses fleurs et ses raisins avant le temps : *Et effloruit tanquam precox uva.* (*Ibid.*) Quel fonds inépuisable de douceurs et de plaisirs n'ai-je pas goûté dans son sein délicieux ! *Lætatum est cor meum in ea.* (*Ibid.*) Il ne m'en a coûté qu'un premier effort, quelques victoires remportées sur moi-même, quelques moments d'une heureuse docilité à ses leçons, pour obtenir la possession entière de ses richesses et de ses bienfaits : *Inclinavi modice aurem meam, et excepi illam.* (*Ibid.*) Mais il y a plus encore ; car, en faisant ma félicité pour le reste de mes jours, elle rend encore à Dieu un tribut de gloire tout à fait digne de sa souveraine grandeur : *Danti mihi sapientiam, dabo gloriam.* (*Ibid.*) Expliquons ce dernier passage en peu de mots, et finissons.

TROISIÈME PARTIE.

Un Dieu jaloux de sa gloire et infiniment éclairé dans le choix qu'il en fait, après avoir comblé le peuple hébreux de ses bienfaits, frappé les Egyptiens de plaies horribles, noyé Pharaon dans le fond des eaux, desséché les mers, tiré les fontaines des rochers, confondu les éléments pour le sauver et pour l'instruire ; pour prix de ses faveurs et pour gage de la reconnaissance la plus juste et la plus méritée, demande les prémices de tout ce que possédait ce peuple chéri. Les premiers fruits de la terre, le premier-né parmi les hommes, le premier-né parmi les animaux, devaient être présentés au Seigneur. De plus, les victimes de son autel ne devaient point avoir porté le joug, ni servi aux besoins de l'homme. C'étaient des lois indispensables et peut-être les seules où nous ne lisons pas que les Juifs aient jamais manqué. Or, mes chers auditeurs, que signifie cette volonté si forte et si expresse du Seigneur ? car il est bien évident que dans cette demande, Dieu ne considéra pas la chose par sa nature, et nous pouvons appliquer ici ces paroles de S. Paul : Que Dieu ne forme pas de prétentions sur des êtres irraisonnables : *Nunquid de bobus cura est Deo ?* (I *Cor.*, IX.). Que prétend Dieu, sinon de nous faire concevoir que les prémices de notre vie et les fruits de nos premières années lui sont dévolus par un droit tout à fait particulier et tout à fait spécial ; qu'une âme immortelle, sortie du sein de la divinité, doit employer ses premières lumières et le premier usage de ses brillantes qualités à reconnaître la noblesse de son origine céleste, et à bénir l'auteur adorable de sa merveilleuse existence. La jeunesse est la plus riante saison de la vie humaine, c'est le printemps de nos jours ; Dieu la demande parce qu'elle est digne de lui. Alors l'âme de l'homme, semblable à un champ fleuri, promet les plus beaux fruits, le souffle brûlant du crime n'altère pas encore les espérances qu'elle donne ; Dieu la demande dans ce temps heureux, parce qu'elle est digne de lui. Plus propre à représenter en elle-même la sagesse de son auteur, elle est choisie par préférence pour servir de témoin à sa gloire, et l'annoncer à toute la terre. La bouche des enfants s'est ouverte, ô mon Dieu, s'écrie le Prophète royal, et vos ennemis ont été confondus : *Ex ore infantium perfecisti laudem, ut destruas inimicum et ultorem.* (*Psal.* VIII.) Un Dieu qui dans la faiblesse de l'enfance, dans l'essor bouillant de la jeunesse, allume tous les feux de son amour, montre la sainteté de sa loi, déploie toute la force des vertus chrétiennes, a paru aux adversaires même de son nom un Dieu grand, sage, tout-puissant, et leur orgueil humilié a rendu hommage à sa gloire. La vertu est aimable dans tous les âges, mais dans la jeunesse elle a des charmes plus vifs, et l'aurore de nos jours semble la dorer de ses rayons. Quand elle ne se fixe dans nos cœurs que dans un âge avancé, les vestiges du vice qu'elle en a chassés subsistent toujours en quelque manière, et le repentir salutaire, mais toujours douloureux, tempère la jouissance de ses douceurs. Dans la jeunesse, ses délices sont pures ; la conscience sans reproche qui les goûte fait éclater au dehors toute l'étendue de leur prix et de leur ineffable impression : et par là même, la sagesse de notre Dieu y est plus sensible, comme sa libéralité y est plus magnifique. C'est ce que l'Eglise nous marque dans une oraison solennelle consacrée à l'honneur d'un saint très-jeune (S. Stanislas Kostka) dont nous venons de célébrer la fête : Placer la sainteté, dit-elle, et en faire mûrir tous les fruits dans un âge aussi tendre, c'est, Seigneur, une des grandes œuvres de votre inépuisable sagesse : *Inter cætera sapientiæ tuæ miracula etiam in tenera ætate maturæ sanctitatis gratiam contulisti.* Que dire, que conclure de là, mes chers auditeurs ? sinon ce que les paroles de mon texte nous ont annoncé, que c'est un devoir pour tous les hommes sans exception, mais spécialement et par un titre distingué pour la jeunesse, de se donner au maître et au créateur des âmes ; d'aimer, de célébrer son nom adorable : *Laudate, pueri, Dominum, laudate nomen Domini.* (*Psal.* CXII.) Apprenez, pères et mères, que vos enfants appartiennent au Seigneur, et cela dès maintenant où votre tendresse les obsède et les gâte peut-être. Vous n'êtes que les cultivateurs d'un champ qui vous est abandonné pour quelque temps, vous répondrez de sa fertilité ;

vous êtes des vignerons obligés de tailler et de perfectionner une vigne chérie qui doit donner un suc excellent; vous êtes les dépositaires d'un trésor, vous en devez garantir la conservation. Maîtres, précepteurs, gouverneurs de la jeunesse, la même vérité vous regarde : votre charge est grande, elle demande tous vos soins; elle est respectable dans les vues de la religion, de l'humanité, de la bienfaisance, elle mérite toute votre estime. Et vous, chers enfants, vous invoquez une mère qui s'est immolée au Seigneur dans l'âge le plus tendre; cette mère qui vous aime veut que vous vous immoliez avec elle; son sacrifice sanctifiera le vôtre, et le vôtre fait par son exemple glorifiera le sien. Vous êtes jeunes encore, mais la jeunesse, je vous l'ai montré, est la saison des victimes de Dieu. Vous êtes déjà des soldats de Jésus-Christ, et peut-être n'avez-vous pas encore combattu sous ses enseignes; vous êtes des athlètes, et peut-être n'êtes-vous pas encore descendus dans l'arène; vous êtes appelés comme les adultes au prix de la course, et vous ne vous êtes pas encore élancés de la barrière. Ignorez-vous que la plus longue vie est encore bien courte pour l'exécution de si grandes choses? Ignorez-vous que depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, c'est-à-dire, depuis le premier de nos jours jusqu'au dernier, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, depuis le premier rayon de vie jusqu'aux ombres du tombeau, le nom du Seigneur attend les louanges de notre bouche et le sacrifice de notre cœur? *A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini.* (*Psal.* CXII.)

Puissions-nous tous, mes chers auditeurs, mesurer les louanges de notre Dieu sur la mesure de nos jours, égaler l'une à l'autre, enchaîner tous nos moments à quelque hommage rendu au maître de l'univers; réparer le passé, pourvoir à l'avenir, employer saintement le présent; commencer sur la terre ces cantiques de bénédictions, dont les cieux retentissent, et les continuer durant l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

SUR LES MARTYRS.

Quod mare Dauniæ
Non decoloravere cædes?
Quæ caret ora cruore nostro?
(Hor.)

Beatificant et beatificantur. (*Isa.*, IX.)
Ils glorifient et ils sont glorifiés.

Chargé de faire l'éloge de deux saints dont les corps sont conservés avec respect dans cette église, je ne puis vous édifier par le récit de leur vie et de leurs combats, parce que les monuments historiques se refusent à mes recherches, et que la nuit des temps a couvert de ses ombres des actions que l'immortalité réclame et qui répètent leur place dans les fastes des siècles éternels. Mais la qualité principale de ces saints a passé sur les dégâts de l'oubli, et formera la matière de leur éloge aussi longtemps que l'Eglise de Dieu honorera les martyrs.

Martyr, défenseur de la foi chrétienne, témoin de Jésus-Christ, victime de la vérité de l'Evangile, c'est en un mot l'éloge le plus grand, le plus complet; parce que rien ne glorifie Dieu au-dessus du martyre, et que Dieu ne glorifie rien au-dessus du martyre; et c'est ce qui m'autorise à appliquer aux martyrs ce passage d'Isaïe, quoique dans un sens différent de celui de la lettre. Prêtez-y attention, je vous prie, parce qu'il va former et partager ce sermon. Les martyrs ont glorifié Dieu, *beatificant*: et Dieu a glorifié les martyrs, *beatificantur*. Seigneur, faites-moi la grâce de bien parler des martyrs, et de contribuer, quoique bien faiblement, par mon discours à la gloire dont vous comblez les martyrs. J'implore votre secours par l'intercession de la reine des martyrs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est l'avis d'un excellent maître de la sainteté de ne jamais élever ni déprimer par des comparaisons odieuses et téméraires le mérite des saints et la manière dont ils ont servi Dieu sur la terre. Tous les saints glorifient l'auteur de leur sainteté, et Dieu est admirable dans tous ceux que la sainteté élève au rang de ses amis : *Mirabilis Deus in Sanctis suis.* (*Psal.* LXVII.) Mais cela n'empêche pas de croire que les martyrs en général ne tiennent une place particulière entre les saints, et sans préjudicier à ce que je dois à tous les citoyens de l'heureuse Jérusalem, je dis que les martyrs rendent à Dieu une gloire appuyée sur des titres qui leur sont absolument propres, et qui n'appartiennent qu'à eux : comment cela? C'est que les martyrs ont prouvé toute la force de la grâce de Jésus-Christ, les martyrs ont prouvé la vérité de la religion de Jésus-Christ, les martyrs ont prouvé la sainteté de la morale de Jésus-Christ, et cela d'une manière tout à fait remarquable et tout à fait spéciale.

L'héroïsme le plus sublime et le plus invincible, quel qu'il soit, sacré ou profane, dirigé vers le Ciel, nourri du feu des affections humaines, ne peut aller que jusqu'à la mort; et le Sage déclare que le plus grand amour, quel qu'il puisse être par la nature de son objet, est celui qui se soutient dans les terreurs et la nuit de la mort : *Fortis ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII.) La charité chrétienne même la plus parfaite, la plus magnanime, ne peut aller au delà; c'est dans les souffrances et dans la mort qu'elle trouve le comble de ses épreuves, le témoignage le plus sûr de sa fidélité et de sa constance : *Majorem dilectionem nemo habet ut animam ponat.* (*Joan.*, XV.) Or, c'est ce courage victorieux des douleurs et de la mort qui fait le vrai caractère de l'âme généreuse des martyrs, qui les élève, qui les place au-dessus de tous les héros du siècle. Cent fois le

paganisme avait essayé de former des disciples qui, affranchis des faiblesses de l'humanité, pussent braver les souffrances et la destruction d'eux-mêmes : *Multi ad tolerantiam dolorum et mortis hortantur.* C'était, dit Tertullien, la doctrine de Cicéron, de Sénèque, de Diogène, de Pyrrhon, de Callinicus; mais reprend ce Père, si l'on excepte quelques furieux qu'un enthousiasme insensé a dépouillés de la réflexion, les leçons de ces grands hommes ne touchèrent personne. Cette grandeur d'âme qui fait souffrir avec paix et avec joie était réservée aux chrétiens. La grâce de Jésus-Christ devait opérer cette merveille, et convaincre la philosophie de faiblesse. Là ce sont des hommes sans mission, sans autorité, qui enseignent ce qu'ils n'ont pas le courage de pratiquer eux-mêmes ; ici c'est le maître des esprits et des cœurs, ce sont des hommes éclairés, soutenus, animés de ses lumières et de ses dons, qui n'enseignent que ce qu'ils font. Là ce sont des paroles stériles et inefficaces ; ici ce sont des faits, des exemples, et des exemples sans nombre : *Non tantos inveniunt verba discipulos quantos christiani factis docendo.* Il est vrai, disait saint Cyprien aux païens, que nous ne faisons point comme vous de grands exploits de guerre, nous ne gagnons pas de bataille, nous n'attachons pas à des chars superbes des rois vaincus; mais nous savons souffrir, nous savons mourir, et c'est avec tout votre prétendu courage ce que vous ne savez pas : *Non magni vivimus, sed morimur.* Chez nous les petits et les grands, les femmes comme les hommes, les enfants à peine éclairés des lumières de la raison et de la foi, comme les hommes consommés dans la science de la religion, tendent les bras à la mort et tombent sans effroi. On nous attache à des croix, on nous étend sur des roues, on nous jette dans le feu, on nous plonge dans l'huile bouillante : mais sur la croix, sur les roues, dans le feu, dans les chaudières nous trouvons la tranquillité de nos âmes, nous y mourons avec joie. Ailleurs nous paraissons faibles et méprisables, ici nous sommes grands et invincibles. Durant la vie le monde nous met à ses pieds, à la mort nous marchons en triomphe sur le monde entier : *Non magni vivimus, sed morimur.*

Les martyrs ont prouvé la vérité de la religion de Jésus-Christ par l'effusion de leur sang. La force du témoignage humain ne peut aller plus loin : et si le témoignage de deux ou trois personnes respectables doit décider des plus importantes affaires : *In ore duorum aut trium testium stat omne verbum* (*Matth.*, XVIII), jugez, mes chers auditeurs, de quel poids doit être la déposition d'une infinité de témoins irrécusables, qui ont signé leur témoignage de leur sang, qui ont souffert les tourments les plus inouïs ; qui sont morts en attestant la vérité de ce qu'ils professaient, en persévérant dans la confession qu'ils avaient embrassée ? Je sais que de mauvais raisonneurs ont allégué qu'il y avait eu des martyrs dans toutes les sectes, que l'erreur avait eu ses défenseurs comme la vérité, et qu'on a vu mourir des hommes pour attester des mensonges manifestes. Il faut l'avouer, l'hérésie a eu effectivement ses martyrs, soit que l'opiniâtreté et l'entêtement naturel à l'orgueil de l'homme le rendent capable d'une si malheureuse fermeté ; soit que l'esprit de ténèbres, toujours attentif à contrefaire l'ouvrage de Dieu et à donner à l'erreur les apparences de la vérité, ait travaillé à former des martyrs dans les fausses religions, comme il y a formé des apôtres et des vierges, soit que vous, ô mon Dieu, dans les moments de votre colère, vous ayez frappé vos ennemis d'un aveuglement furieux et insensé. Oui, il y a eu des martyrs de l'erreur ; mais n'est-ce pas manquer de droiture et de bonne foi que de les comparer aux martyrs de la vérité, et d'établir un parallèle odieux entre les témoins égarés d'un fanatisme ténébreux, et les témoins d'une religion si lumineuse et si divine ? Ne faut-il pas se plaire à confondre toutes les idées, pour ne pas voir dans les sectes livrées à l'erreur, de faux martyrs en très-petit nombre, et dans l'Eglise catholique des martyrs sans nombre ? Pour ne pas voir dans les martyrs de l'Eglise catholique des hommes illustres par leur science, leur condition, leur vertu ; des sages, des philosophes, des magistrats : et dans les martyrs de l'erreur, des hommes animés de l'esprit de révolte, de l'esprit de parti, de l'esprit de nouveauté ; des ambitieux, des rebelles, des libertins ? Mais quels sentiments ont accompagné à la mort les martyrs de la religion véritable ? Ces sentiments ont-ils les caractères du fanatisme ? Ce n'est point le désespoir qui les mène au supplice, ils y marchent avec résignation. Bien éloignés d'une confiance orgueilleuse ils redoutent leur faiblesse : avec quelle prudence ils évitent les dangers de la persécution ! mais si les périls sont inévitables, quelle intrépidité ! Souffrir avec patience, avec joie ; faire éclater dans les plus affreux tourments la douceur, la tranquillité d'esprit, une foi vive, une charité qui embrasse ses bourreaux, ne sont point les marques de l'aveuglement ni d'un entêtement superstitieux. Les martyrs de l'erreur ont-ils combattu la force par la faiblesse, l'injustice par la patience, les affronts par le mépris de soi-même, les injures par le silence, les douleurs par la mortification des sens, la mort par une espérance douce et ferme de l'immortalité ? Les martyrs de l'Eglise catholique sont morts pour un culte démontré vrai, et démontré vrai indépendamment du témoignage qu'ils lui rendaient : les autres sont morts pour des doctrines démontrées fausses. Ceux-ci sont morts pour un culte dans lequel ils avaient été élevés dès l'enfance, dont ils ne croyaient la vérité que par préjugé d'éducation ; ceux-là sont morts pour une religion contraire à tous les anciens préjugés, religion qu'ils avaient embrassée avec connaissance de cause, qu'ils

savaient être sujette à toute la sévérité des lois de l'empire, et ne pouvoir être professée qu'au péril de la vie. Enfin pour empêcher d'anéantir cette odieuse comparaison, les premiers martyrs mouraient pour attester ce qu'ils avaient vu de leurs yeux. Ce n'est point à qelque sentiment litigieux, à quelque opinion spéculative qu'ils immolaient leur vie; c'est un fait, qu'ils avaient vérifié avec toutes les précautions possibles. Nous l'avons entendu, disaient-ils, ce grand Législateur des chrétiens, cet Homme divin, si puissant en œuvres et en paroles, nous l'avons vu, nous l'avons touché : *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ.* (I *Joan*, I.) Quelque soumission, ajoutaient-ils, que nous ayons aux ordres des princes de la terre, il ne nous est pas permis de cacher des merveilles que le Maître des rois nous ordonne de publier, et dont il nous a faits les spectateurs et les témoins : *Non enim possumus quæ vidimus et audivimus, non loqui.* (*Act.*, XX.) Par où, demande saint Léon le Grand, par où nous sont venues les choses que notre foi professe ? Est-ce par la voie d'une crédulité populaire, par le canal d'une tradition dont nous ignorons l'origine ? N'ont-elles pas passé par les yeux et par les sens de ceux qui les ont transmises ? *Nos illorum instruxit aspectus, nos erudivit auditus, nos confirmavit attactus.*

Ceux qui n'avaient pas vu Jésus-Christ avaient vu les miracles des apôtres, miracles opérés à la vue d'un grand peuple, dans des circonstances où l'illusion ne pouvait avoir part ; miracles par lesquels ils étaient convertis. Ceux-ci instruisaient leurs disciples. Tous pesaient et comprenaient la certitude des choses pour lesquelles ils mouraient. De là ne puis-je pas conclure, avec Pic de la Mirandole, que le témoignage des martyrs est une preuve démonstrative de la religion, et que c'est une espèce de folie de ne pas la reconnaître ? *Magna insania est Evangelio non credere, cujus veritatem sanguis martyrum confirmat.* Tous les jours vous adoptez avec la plus malheureuse docilité les vaines imaginations de quelque philosophe irréligieux ou frivole, ses opinions sont des lois pour vous, et ses preuves vous paraissent d'autant plus décisives, que transportés par un enthousiasme stupide vous n'êtes pas en état de les approfondir. Ici vous rejetez des faits, des faits publics, éclatants, généralement reconnus dans une longue suite de siècles ; et pour autoriser votre incrédulité, vous allez jusqu'à refuser l'attestation de témoins si multipliés, si respectables, si saints, si bien instruits, témoins sans préjugé, témoins oculaires; n'est-ce pas bien là ce que je puis appeler un délire, une obstination insensée? *Magna insania.*

Ce sont les martyrs qui ont le plus contribué à faire connaître l'excellence et la sainteté de la morale chrétienne. Non-seulement ils nous ont convaincus de la possibilité de combattre et de souffrir pour des biens invisibles, mais ils ont démontré la nécessité absolue de se renoncer soi-même, de faire la guerre à soi-même, de porter la croix de Jésus, pour remporter la couronne de la victoire. Car si tout saints que la plupart des martyrs étaient avant leurs souffrances, Dieu a pu exiger de ces serviteurs fidèles et chéris, l'exil, l'indigence, les tourments, la mort : pouvons-nous espérer au milieu de la mollesse et de l'indolence, dans le sein de nos passions et de nos plaisirs, de plaire au maître qui demande de si grands sacrifices ? Pouvons-nous croire que nous achèterons, en ne faisant rien ou en ne faisant que du mal, des récompenses que les plus grands saints ont cru acquérir à un prix trop léger, en prodiguant leur sang et leur vie? Vous me direz que les temps du martyre sont passés, que la nécessité de combattre et de souffrir a disparu avec la cruauté des persécuteurs ; que la paix du christianisme adoucit sa morale, et que le chemin du ciel semble aujourd'hui moins rétréci. Ah ! mes chers auditeurs, y a-t-il jamais eu de véritable chrétien sur la terre qui n'ait été un soldat de Jésus-Christ, et tous les moments de la vie du chrétien ne sont-ils pas marqués par quelque combat ? Nos passions, nos désirs déréglés, la force de l'habitude, l'attrait des grands exemples, le foyer du péché placé dans notre cœur, toujours fécond en fruits amers et toujours en opposition avec la loi de la conscience, n'ont-ils pas pris la place des anciens tyrans ? Sont-ce pour nous des ennemis moins redoutables ? Faut-il moins de fermeté, moins de résolution pour les vaincre ? Mais enfin, plus les combats des martyrs vous paraissent supérieurs aux vôtres, plus leur exemple doit-il vous instruire. Ils ont préféré des supplices inouïs et une mort cruelle au malheur de déplaire à Dieu, et vous serez chrétiens en sacrifiant la gloire du souverain Maître du monde, la sainteté de la religion, la pureté de sa morale aux déréglements qui ont décrédité et déshonoré le culte des divinités païennes? Vous aurez le privilége de marcher à côté des martyrs dans la route étroite du salut, et de souiller par vos crimes la terre qu'ils arrosent de leur sang ? Non, mes frères, ne nous faisons pas illusion ; ce sang qui a signé la sainteté des lois de l'Evangile, signera aussi l'équité de l'arrêt qui prononcera notre condamnation éternelle.

Les martyrs ont glorifié Dieu, ils ont rendu hommage à la force de la grâce, à la vérité de la religion, à la sainteté de l'Évangile : *Beatificant ;* et Dieu les a glorifiés par un retour digne d'un rémunérateur tout-puissant : *Beatificantur.* C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Que les plus grands orateurs du monde chrétien entreprennent de tracer à vos yeux quelque image de la gloire dont Dieu a couronné les martyrs, j'accuserais encore leur

éloquence de faiblesse et leurs efforts de témérité. L'Eglise nous déclare dans un cantique solennel que nulle voix humaine n'est en état d'en donner une idée : *Quæ vox quæ poterit lingua retexere quæ tu martyribus munera præparas!* Aussi n'est-ce pas ce que j'entreprends ; sans parler de ce qui constitue essentiellement leur gloire et leur bonheur, je m'arrête à trois réflexions simples, préparées par ce que j'ai dit dans la première partie de mon sermon. Le courage des martyrs a prouvé la force de la grâce de Jésus-Christ, et Dieu a récompensé le courage des martyrs par une pleine victoire sur leurs ennemis. La fermeté de leur foi a prouvé la vérité de la religion de Jésus-Christ, et Dieu a récompensé leur foi en les faisant les pères et les propagateurs de cette même religion. Leurs souffrances ont prouvé la sainteté de l'Evangile de Jésus-Christ, et Dieu a récompensé leurs souffrances par une gloire particulière dans le ciel et sur la terre.

Récompense du courage des martyrs dans une pleine victoire contre leurs ennemis. Victoire illustrée tantôt par les prodiges qui accompagnaient leurs combats, par les bêtes féroces qui respectaient ces corps sacrés selon le témoignage des actes les plus certains, les plus authentiques, par le refus que faisaient les éléments de coopérer à la cruauté des hommes ; tantôt par l'aveu humiliant que faisaient les persécuteurs eux-mêmes de leur faiblesse et de leur impuissance contre de si généreux soldats de Jésus-Christ; toujours par la douceur, la patience, la charité, une grandeur d'âme inaccessible aux tourments. Spectacle inconnu à tous les siècles, et que je puis appeler un des premiers et des plus grands miracles du christianisme. Les bourreaux se relèvent tour à tour, leurs bras fatigués ne manient qu'avec peine les instruments des souffrances et de la mort : les juges effrayés se troublent, les soldats vaincus se retirent, les spectateurs attendris bénissent des héros qui font la loi à ceux dont ils la reçoivent, qui commandent dans les fers à ceux qui sont sur le trône, plus puissants dans les supplices que leurs ennemis sur le tribunal ; qui font trembler le satellite qui frappe, qui consternent le tyran qui condamne, qui impriment aux adversaires les plus acharnés de la foi un sentiment de respect et de crainte pour la religion qu'ils veulent anéantir. Que dis-je? et oserai-je bien me servir de l'expression admirable de saint Cyprien, le maître et le père de tant de martyrs, et lui-même un des plus glorieux martyrs? Le triomphe des martyrs, dit ce Père, ne peut aller plus loin, il met les bourreaux à leurs pieds, et souvent par une espèce de violence les contraint à se faire chrétiens eux-mêmes : *Virtus est tanta martyrii, ut per illam credere etiam cogatur qui te voluit occidere.*

Récompense de la foi des martyrs qui en fait la semence et la tige du christianisme, qui les a fait reconnaître pour les plus glorieux propagateurs de cette religion divine Leur foi cimentée de leur sang fut récompensée comme celle d'Abraham, ils devinrent les pères d'un peuple infini : *Sanguis martyrum semen christianorum.* C'est l'expression si fameuse de Tertullien ; et n'est-ce pas un fait palpable, exposé aux yeux de tous les siècles, de toutes les nations de l'univers, que le témoignage des martyrs a étendu l'empire du christianisme malgré la formidable puissance des empereurs païens, malgré les effrayants spectacles que les persécuteurs donnaient dans toute la terre, malgré les fleuves de sang qu'ils faisaient couler, malgré les bûchers qu'ils allumaient de toutes parts. L'oppression fut pour les chrétiens, comme autrefois pour les Israélites, le principe d'une fécondité incroyable: *Quanto opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur et crescebant.* (*Exod.*, I.) On avait beau les rechercher dans tous les coins du monde connu, les arracher de leurs retraites, des antres et des cavernes qui les cachaient contre la rage de leurs ennemis, pour les mettre à mort tous sans exception et étouffer jusqu'au germe de leur religion; il en naissait d'autres de leurs cendres, et cent néophytes venaient remplacer un chrétien qui avait péri. La cruauté exercée sur les uns servait d'attrait aux autres pour les appeler, et vérifiait à la lettre cette autre expression de Tertullien : *In christianis crudelitas illecebra est sectæ.* Sans rien faire autre chose que de voir ses membres souffrir et mourir, ce grand corps du christianisme a eu de si prompts et de si merveilleux accroissements. L'imposture et la haine de la foi ont voulu contester ce prodige; mais la vérité revêtue de tout son éclat, l'histoire parée de tous ses monuments, la certitude des faits exposée dans toute son évidence ont parlé et le mensonge s'est tu. Providence impénétrable de mon Dieu vous sembliez mesurer sur le nombre de vos martyrs celui des enfants que vous destiniez à votre Eglise, et, suivant à votre ordinaire des routes contradictoirement opposées à toutes les voies de la prudence humaine, vous placiez la propagation de cette religion sainte dans le sein des souffrances et de la mort : *Quanto opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur et crescebant.*

Récompense des souffrances des martyrs, gloire particulière dans le ciel et sur la terre. A Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, que je prétende entrer dans le sanctuaire de la demeure éternelle pour y reconnaître les siéges glorieux des martyrs, et décider du degré de béatitude où les élève le rémunérateur libéral de leurs souffrances : celui qui a fait les différentes mesures de gloire dans le ciel s'est réservé aussi la reconnaissance de leur prix et de leur étendue. Mais je dis que quelle que soit la gloire des martyrs dans le ciel, c'est une gloire particulière qui les distingue des autres saints. C'est l'idée que l'Ecriture nous en donne, et l'admirable révélation de saint Jean, qu'on peut regarder comme le tableau le plus détaillé

et le plus vrai de la Jérusalem céleste que Dieu ait laissé entre les mains des hommes, nous représente les martyrs comme une légion d'illustres guerriers aussi distingués par la félicité dont ils jouissent dans le ciel que par les maux qu'ils ont essuyés sur la terre : leur gloire nous est marquée par des attibuts et des symboles qui semblent l'isoler en quelque sorte et lui assigner un degré particulier de lumière et de paix. Elle leur met des palmes dans les mains en signe de leur victoire : *Et palmæ in manibus eorum.* (*Apoc.*, VII.) Elle leur attribue des vêtements d'une blancheur éclatante : *Amicti stoli albis* (*Ibid.*) : elle met dans leur bouche un cantique nouveau : *Et cantabant quasi canticum novum* (*Apoc.*, XIV) ; et ce cantique ne peut être chanté que par les martyrs : *Et nemo poterat dicere canticum* (*Ibid.*) ; et pourquoi ? c'est parce qu'ils ont été moissonnés par le glaive des persécuteurs comme les prémices de la sainteté et de la foi des chrétiens, prémices consacrées à Dieu et à l'Agneau de Dieu : *Hi empti sunt ex hominibus, primitiæ Deo et Agno.* (*Ibid.*)

Gloire des martyrs sur la terre ; gloire étendue par l'Eglise jusqu'à leurs cendres et leurs ossements arides, qu'elle garde comme un trésor inestimable que lui ont laissé les défenseurs de ses dogmes, comme des gages de la résurrection générale de ses enfants. Vous le voulez ainsi, ô mon Dieu, s'écrie le Prophète royal, vous protégez vous-même, vous aimez, vous faites honorer jusqu'aux dépouilles mortelles de vos serviteurs et de vos témoins : *Custodit Dominus omnia ossa eorum.* (*Psal.* XXXIII.) Et en effet, mes chers auditeurs, en attendant que le maître des temps aille par sa puissance suprême dans les abîmes de la mer, dans les entrailles de la terre, dans les lieux du monde les plus obscurs et les plus cachés, porter la lumière d'une vie glorieuse aux cendres dispersées, aux débris de ces saints corps que l'impiété des tyrans a détruits ; que n'a-t-il pas fait déjà pour ces restes précieux que la piété des fidèles a pu découvrir ? Y a-t-il un seul de ces ossements respectables qui soit resté sans hommage dès le moment qu'il est parvenu à la connaissance des chrétiens, qui n'ait point été recueilli avec respect, conservé avec soin, honoré avec confiance ? *Unum ex his non conteretur.* (*Psal.* XXXIII.) Je ne vous dirai rien de nos autels consacrés par les reliques des martyrs, bâtis anciennement sur les corps des martyrs ; de ces translations solennelles des corps des martyrs qu'on peut regarder comme des résurrections anticipées ; je ne parlerai point des fêtes instituées en l'honneur des martyrs, des liturgies où il est toujours fait une mention distinguée des martyrs, du saint canon de la Messe qui ne contient que des noms de martyrs : je n'exalterai pas les prodiges et grâces dont Dieu a si souvent accompagné l'invocation et le culte des martyrs, les Ambroise et les Augustin le feraient avec plus d'autorité que moi : ils en ont été témoins oculaires, ils en ont consigné l'authenticité et la certitude dans leurs savants écrits, et assuré par là la perpétuité à la mémoire de ces merveilleux effets de la puissance et de la magnificence de Dieu. Ce que j'ai dit suffit pour vous convaincre de ce que je m'étais proposé de vous montrer dans ce sermon, que les martyrs ont glorifié Dieu, et que Dieu a glorifié les martyrs : *Beatificant, et beatificantur.*

C'est selon vos intentions, Seigneur, et pour seconder vos adorables desseins, que vous nous voyez assemblés aujourd'hui pour glorifier ces soldats courageux qui ont soutenu, défendu de leur sang le précieux dépôt de la foi : *Ecce beatificamus eos qui sustinuerunt.* (*Jac.*, V.) Nous admirons dans eux la force de votre grâce, nous professons avec eux la vérité de votre religion, nous reconnaissons comme eux la nécessité de souffrir et de combattre comme eux. A la vue de leur gloire nous nous réjouissons de leur félicité, et nous adorons le maître magnifique qu'ils ont servi : *Ecce beatificamus eos qui sustinuerunt.* Vous les avez glorifiés, Seigneur, mais ce n'est point assez. Il reste encore sur la terre des héritiers de votre gloire, et votre Eglise vous la demande pour eux dans une oraison solennelle qu'elle a consacrée à la mémoire de vos martyrs : *Fac nos immortalis gloriæ participes, cujus in eorum cineribus pignora veneramur.* Les chrétiens de ces derniers temps sont à la vérité bien différents de vos martyrs : la vie et la mort de ces généreux défenseurs du christianisme ont fait l'éloge de votre grâce, de votre religion, de votre morale ; à nous voir on accuserait votre grâce de faiblesse, votre religion de mensonge, votre morale de mollesse : cependant nos frères nous appellent au terme de repos et de gloire où ils ont été reçus, et la main qui leur a donné la couronne, nous montre dans la cendre de leur corps le gage de celle que nous devons espérer nous-mêmes, *cujus in eorum cineribus pignora veneramur.* Oui, cette cendre, toute muette qu'elle est, est un oracle qui prêche l'immortalité, et qui nous la promet ; puisse-t-elle, ô mon Dieu, nous inspirer la force, la foi, la sainteté nécessaires pour y parvenir. Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.
(*Georg.*, I.)

—

Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea. (*Luc.*, X.)

Marie s'est attachée au parti le plus avantageux, et ne perdra jamais le fruit de son choix.

Voilà selon l'application que l'Église fait aujourd'hui de ces paroles de l'Évangile, voilà, dis-je, la mère de notre Rédempteur et de notre Dieu, mise en possession de sa couronne et des richesses immenses que ses vertus avaient accumulées pour le ciel. Héritage inestimable, supérieur à tout ce

que possèdent les anges et les saints : *optimam partem;* héritage inviolable que les siècles respecteront, et que toutes les secousses du sort n'ébranleront jamais : *quæ non auferetur ab ea.* Mais assurée de son éternelle félicité, cette mère bienfaisante ne perd point de vue la nôtre ; et, suivant l'expression d'un Père (saint Bernard), pleine de paix et de sécurité quant à sa propre destinée, elle est encore pleine de sollicitude et de soin pour assurer celle de ses enfants : *Jam de sua felicitate secura, et adhuc de nostra salute sollicita.* Je la vois du haut du ciel tendre ses mains maternelles vers les pauvres exilés de ce monde, élever les uns, abandonner les autres, selon que leur vie et leur piété leur ont attaché cette admirable protectrice, aussi puissante qu'éclairée dans l'assistance qu'elle nous prête. Marie, puissante dans les secours qu'elle nous envoie, demande des vœux ardents et pleins de confiance. Marie, éclairée dans les secours qu'elle nous envoie, demande des vœux éclairés et pleins de sagesse. C'est toute l'idée de mon sermon. Confiance dans le culte de Marie ; première partie. Discrétion dans le culte de Marie ; seconde partie. C'est à vous-même, Vierge sainte, que je m'adresse pour bien parler de votre culte ; c'est par votre entremise que j'implore les lumières du Saint-Esprit, en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Confiance du chrétien dans le culte de Marie, confiance mesurée sur la grandeur et sur l'efficacité des grâces que Dieu a attachées à ce culte respectable. Grâces attachées à ce culte, grâces mesurées sur l'honneur que Dieu lui-même retire de ce culte, sur la conformité de l'esprit de l'Eglise avec ce culte, sur l'autorité de la personne qui est l'objet de ce culte.

Dieu est tout, et devant Dieu tout disparaît. Tout est dû à Dieu, et rien à la créature, s'il n'a rapport à Dieu. Dieu est grand, Dieu est saint ; il est la grandeur et la sainteté même : il est le tout-puissant, l'admirable, le magnifique. C'est un Dieu jaloux, suivant l'expression de l'Ecriture, qui ne déroge à sa gloire en faveur de personne, et qui ne peut y déroger sans violer la nature de sa souveraine et immuable existence. Mais cette gloire exclusive de Dieu n'est pas combattue par celle que nous rendons à ses serviteurs et à ses amis ; elle n'est point affaiblie par celle dont nous illustrons le nom de Marie, mère de notre Rédempteur et de notre Dieu : gloire subordonnée et infiniment inférieure à celle que nous devons à l'Auteur de notre être, gloire qui, suivant la remarque de saint Jérôme, va se perdre dans la gloire de Jésus-Christ dont elle dépend, et à laquelle elle doit tout son éclat ; comme un faible ruisseau, redevable de son être aux eaux de la mer, va se rendre et se perdre dans l'immensité de l'Océan : *Totum ad laudem Christi pertinet, quidquid genitrici suæ fuerit impensum.*

Aussi lorsque cette respectable Vierge, animée des ardeurs de l'Esprit-Saint, annonça sa grandeur future et la vénération que toutes les nations de la terre auraient pour sa mémoire, elle déclara que le résultat et la seule conséquence de cette gloire étaient la gloire de Dieu et la sainteté de son nom. Oui, disait Marie, dans ce cantique divin rempli des prophéties les plus frappantes et les plus évidemment accomplies, le regard que Dieu a jeté sur une pauvre et humble servante de son infinie grandeur, va m'attirer l'admiration et les éloges de toutes les générations futures : *Beatam me dicent omnes generationes* (*Luc.*, I) ; mais ces éloges et cette admiration ne s'arrêteront pas sur ma personne, quelque glorifiée qu'elle puisse paraître par la main même de Dieu ; c'est à sa grandeur et à l'éclat de son trône inaccessible que se termineront les hommages et les vœux des peuples : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus* (*Ibid.*). On conclura de là que ce grand Dieu n'abandonne jamais ceux qui le craignent et qui en même temps placent en lui leur confiance ; que sa miséricorde devient pour les âmes fidèles une espèce d'héritage inamissible de génération en génération : *Misericordia ejus a progenie in progenies, timentibus eum.* (*Ibid.*) En commençant par une créature aussi faible que moi, l'étonnante révolution qui va réformer la terre, et se servant de moi comme du premier instrument de ses grands desseins, Dieu paraîtra déployer avec plus de force et de gloire la puissance de son bras ; les hommes se convaincront, par des preuves de fait, que Dieu se plaît à rejeter les superbes, à humilier les grands de la terre, à exalter les petits et les pauvres d'esprit, à combler de ses biens ceux qui les désirent, et à condamner à l'indigence ceux qui se glorifient de leurs richesses : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Esurientes implevit bonis.* (*Ibid.*) Voilà, mes frères, comme, selon la Vierge elle-même, tous les hommages que nous pouvons lui rendre refluent nécessairement dans le grand et indispensable hommage que nous devons à Dieu. Loin donc de nous une erreur qui nous empêchant d'honorer en Marie et sa dignité auguste et sa sainteté éminente, ravirait à Dieu tant de gloire à la fois, et qui lui ravissant tant de gloire, ravirait en même temps à nous-mêmes les grâces attachées à ce tribut de gloire.

Grâces attachées à la piété des chrétiens, grâces proportionnées à la conformité de cette piété avec l'esprit et les sentiments de l'Eglise catholique. Il est bien vrai, mes chers auditeurs, que le culte de Marie n'a point paru avoir dans les premières années du Christianisme cet intérêt général et cette importance que la piété des fidèles y a attachés depuis ; occupée à établir la croyance de ses mystères et de sa morale, l'Eglise naissante n'a pu donner à la dévotion envers Marie des soins qu'elle y a consacrés dès le moment que les fondements de la

foi ont paru bien cimentés dans le cœur de ses enfants. Petit d'abord et sans essor, semblable en quelque sorte à la foi elle-même, le culte de Marie a pris des accroissements successifs, mais toujours sous l'œil et la vigilance des pasteurs de l'Eglise. Je ne sais s'il y a quelque chose, après le nom de Dieu et de Jésus-Christ, plus fortement exprimé, plus souvent, plus clairement énoncé dans les usages de cette sainte Mère des fidèles, que l'invocation et le culte de Marie. Non-seulement l'Eglise l'approuve, mais elle y exhorte puissamment les chrétiens. Combien de fêtes instituées en l'honneur de Marie, fêtes célébrées avec toute la pompe et toute la solennité de la religion! Combien de saintes associations, de louables pratiques, de pieux exercices de dévotion, auxquels l'Eglise donne son approbation, et ouvre le trésor de ses indulgences dans la vue et dans l'intention expresse de faire honorer la Mère de Dieu! Combien d'éloges de cette Vierge incomparable, écrits par les plus grands docteurs du christianisme! Un Origène, dès le second siècle de l'Eglise, se dévoue à la plus vive piété envers Marie, et consacre à sa gloire la même plume qu'il avait dévouée à la réfutation des hérétiques; un saint Jérôme, un saint Basile, un saint Augustin, un saint Jean Chrysostome, quels noms et quels apologistes de la dévotion envers Marie!

Que penser donc de certains théologiens de ce dernier temps, dont la foi était d'ailleurs intègre et portait même l'empreinte de la charité et du zèle, mais qui, sous prétexte de maintenir la simplicité et la pureté du culte chrétien, ont paru travailler à affaiblir la dévotion envers la Mère de Dieu? Ils ont cru que l'on ôtait quelque chose de l'adoration de l'Etre suprême pour l'employer à honorer la Mère du Rédempteur; ils ont craint que l'on n'oubliât Dieu par une attention trop constante et trop suivie pour l'honneur de Marie. Mais peut-on, mes frères, donner dans un excès de dévotion si justement condamné, lorsqu'on suit les leçons et la pratique de l'Eglise, et qu'on se conforme aux maximes de ses plus éclairés et plus saints défenseurs?

Dans le culte de Marie, Dieu voit des honneurs qui se terminent à sa propre gloire; il les récompense en roi puissant et magnifique. Dans le culte de Marie, Dieu voit l'esprit de son Eglise, il y répand toutes les richesses de la foi. Marie, objet de ce culte, devient notre patronne par ce culte; et sur ce dernier point, voici comme je raisonne. Dieu écoute ses serviteurs, lorsqu'ils prient pour eux ou pour leurs frères; Dieu écoute ses serviteurs, et daigne assujettir en quelque sorte à leur volonté l'ordre de sa providence. *Voluntatem timentium se faciet.* (*Psal.* CXLIV.) Marie est la mère du Fils éternel, la plus pure des vierges, la plus sainte des créatures : Marie a donc un pouvoir singulier pour faire à Dieu, au sujet des pécheurs, la violence que Dieu aime qu'on lui fasse. La prière de Marie a donc plus de force pour arrêter Dieu et pour détourner ses vengeances, que celle de Moïse, de Samuel, d'Aaron, de Daniel et de tant d'autres. Or, l'Ecriture est remplie du récit des merveilleux effets que la prière de ces serviteurs de Dieu a eu en faveur des Juifs. Que n'obtiendra pas pour nous une protectrice aussi spéciale, aussi supérieure à toutes les intercessions que nous pourrions implorer?

Les hérétiques nous objectent, je le sais, que les livres fondamentaux de notre religion ne font aucune mention de la dévotion envers Marie; que l'essence du christianisme, marquée dans toutes les pages de l'Evangile, est d'aimer et d'adorer Dieu, d'aller à Dieu par Jésus-Christ, de professer l'existence d'un Dieu et d'un médiateur, et que dans tout cela il n'est pas dit un mot du culte de Marie. Principe incontestable et qu'aucun catholique n'a jamais révoqué en doute, mais dont les sectaires ont tiré à leur ordinaire des conséquences d'une fausseté révoltante. Non, jamais l'Eglise n'a enseigné le recours à Marie comme un point fondamental de sa doctrine, mais bien comme une source de grâces et de bienfaits pour ceux qui attacheraient à leurs intérêts une protectrice si puissante. Elle nous dit d'aller à Dieu par Jésus-Christ, mais elle nous enseigne en même temps qu'il est utile de réclamer Marie pour arriver à Jésus-Christ; elle nous dit que puisque Dieu exauce les prières des saints en faveur de leurs frères, il ne rejette assurément pas celles de Marie; elle nous dit enfin que Dieu a résolu de toute éternité de faire de Marie non-seulement la plus excellente des créatures et la Mère du Rédempteur, mais encore une patronne puissante des hommes; de sorte que les avantages de son intercession n'ont été aucunement exclus des desseins de Dieu. Mardochée pour encourager plus efficacement Esther à employer son crédit auprès du roi Assuérus, pour le salut de son peuple, lui fit observer que c'était peut-être dans cette vue que la Providence l'avait élevée sur le trône : *Et quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (*Esther*, IV.) Or, ce que Mardochée ne dit à Esther qu'avec une espèce de doute, nous le pouvons, sans aucun doute, dire à la Mère de Dieu : Oui, c'est pour nous, pour notre félicité, que Dieu vous a placée au plus haut des cieux. Quand les afflictions, les peines de l'esprit, les maladies du corps, et plus encore celles de l'âme, assiégent les habitants de ce monde, c'est alors que vous devez parler en leur faveur, et paraître pour leur délivrance devant le trône de l'Eternel : *Ut in tali tempore parareris.* L'Eglise s'exprime admirablement sur ce sujet dans une prière que le prêtre récite à la messe, le jour de l'Assomption de la Vierge : *Quam idcirco de hoc sæculo transtulisti, ut apud te pro peccatis nostris fiducialiter intercedat.* (*Secr. in missa Assompt.*) Vous avez, dit-

elle, ôté de ce monde cette Vierge incomparable pour la constituer notre médiatrice, et la faire intercéder pour nos péchés. Paroles remarquables, pleines de consolation pour les pécheurs ! *Idcirco de hoc sæculo transtulisti.* Il semble que ce n'est ni pour récompenser ses grands mérites, ni pour la combler de gloire, que Dieu a retiré à lui la Mère de son Fils, mais pour en faire la patronne de son peuple, le refuge des pécheurs au grand jour de ses vengeances : *Ut apud te pro peccatis nostris fiducialiter intercedat.* Ne négligeons donc pas, mes frères, les ressources que nous présente une intercession si respectable ; ne nous oublions pas nous-mêmes à ce point ; mettons notre confiance dans le culte de Marie, animons ce culte par les vœux les plus vifs, les plus constants ; mais souvenons-nous toujours que ce culte doit être sage et éclairé. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Prétendre que dans le culte de la Mère de Dieu il ne peut y avoir d'excès, et que c'est là un point sur lequel il ne faille pas instruire le peuple chrétien, c'est prétendre qu'il est impossible qu'on rende à la créature le culte dû à Dieu ; c'est contredire l'histoire de tous les siècles, l'évidence de la raison, le témoignage même de nos yeux et de nos oreilles, témoins de plus d'un désordre en ce genre. Aussi un des plus grands serviteurs de Marie (saint Bernard) n'avait-il rien de plus à cœur que d'inspirer aux chrétiens la sagesse et la modération dans les honneurs qu'ils lui rendaient. Cette grande reine, disait-il, sait apprécier l'hommage dont on l'honore ; et quand la discrétion ne s'y trouve pas, elle ne le regarde, elle ne l'estime pas : *Honor Reginæ judicium diligit.* Discrétion dans les sentiments, discrétion dans les expressions, discrétion dans la pratique. Vous allez voir tout cela, et si votre piété est sage, vous approuverez tout cela.

Chrétiens dévots à Marie, entrez dans le secret de votre âme, rendez-vous compte de vos jugements, de vos affections, de vos sentiments. Si dans l'impression de la plus tendre piété, de la plus fervente dévotion envers Marie, Marie est toujours à vos yeux une pure créature, une humble servante du Seigneur, impuissante par elle-même de vous enrichir de la moindre grâce, de vous délivrer du moindre mal ; incapable de soutenir l'ombre de comparaison avec Jésus-Christ son Fils, et en même temps son Dieu ; votre dévotion est raisonnable, elle est discrète dans ses sentiments ; la foi éclaire votre piété, et Marie l'approuve. Mais, si l'idée de la grandeur infinie de votre Dieu, si les sentiments dont vous devez être tout pénétrés à la vue et à la pensée de la grandeur infinie de votre Dieu, si le sacrifice entier que vous lui devez de votre cœur, de vos pensées, de vos désirs, de votre admiration, souffre quelque affaiblissement, quelque diminution par votre piété envers Marie, cette piété est une illusion, et la voie que vous prenez pour aller à Dieu est précisément celle qui vous en écarte.

Adorer l'Etre éternel, approcher de son trône par Jésus-Christ, voilà l'essence et l'âme de ma foi ; voilà sur quoi nous établissons toute la piété chrétienne : voilà le tronc de l'arbre, si j'ose parler ainsi, pour lequel, si l'Eglise ne pouvait autrement le conserver tout entier, elle couperait sans hésiter toutes les branches. Il est utile de me couvrir de la protection des saints, et surtout de la protection de Marie, pour aller à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à Dieu ; mais les associer, en quelque sorte que ce soit, à mon Créateur et à mon Dieu, à mon Redempteur et à mon Dieu, c'est détruire ma religion, et dénaturer les saints usages de l'Eglise catholique. Assise dans la lumière du Saint-Esprit, si cette sage Mère des fidèles eût cru que ses enfants dussent jamais transférer la gloire incommunicable de Dieu et de Jésus-Christ à quelque créature que ce soit, et y associer Marie elle-même, elle n'eût point hésité un moment pour conserver le précieux dépôt de la foi, d'interdire le culte des saints, et de soustraire leurs images à la vénération publique.

Placé sur le trône inaccessible de votre éternelle puissance, vous vous glorifiez, ô mon Dieu, de la nombreuse et brillante assemblée des saints qui l'environne : *Deus qui glorificatur in concilio sanctorum.* (*Psal.* LXXXVIII.) Mais en même temps vous êtes bien élevé au-dessus d'eux ; l'éclat de votre magnificence et de votre gloire tient dans l'étonnement et dans le plus profond respect ceux de vos serviteurs et de vos amis que vous avez rendus les témoins de ce grand spectacle : *Magnus et terribilis super omnes qui in circuitu ejus sunt.* (*Ibid.*) Et si je vois quelquefois le peuple chrétien, malgré les soins de l'Eglise et l'instruction de ses pasteurs, prendre le change dans le culte de vos saints, et porter trop loin ses respects ; mon esprit, abîmé dans l'idée de votre souveraine grandeur, vous dit avec le Prophète : C'est vous, Seigneur, vous seul qu'il faut adorer : *Te oportet adorare, Domine.* (*Baruch* LXV.)

Parler comme l'on pense, exprimer ses sentiments par des paroles claires, nettes et précises, c'est le devoir indispensable des chrétiens dans les actions et les occurrences ordinaires de la vie humaine. Mais que ce devoir est bien plus important, plus essentiel, plus sacré dans les matières de la religion et dans le langage de la foi. Je parle des saints, je parle de la Reine des saints ; j'en parle avec dignité et avec respect, mais j'en parle comme de pures créatures ; je parle aux saints, je parle à la Reine des saints, je leur parle avec affection, avec une tendre confiance, mais je leur parle comme à de pures créatures. C'est ce que ma religion me prescrit, et ce que le Catéchisme du concile de Trente m'enseigne en termes formels : *Illud maxime cavendum est omni-*

bus, ne quod Deo proprium est, cuiquam præterea tribuant. (*Part.* IV, c. 6, q. 3.) Rassembler dans un sermon sur Marie toutes les expressions ampoulées que la matière tolère en quelque sorte ou qu'elle ne peut tolérer en aucune façon ; parcourir les ouvrages des Pères, consulter les auteurs anciens et modernes, pour observer les propositions outrées, les pensées fausses, l'élocution enflée, dont on peut s'être servi dans l'éloge ou dans les prières adressées à la Mère de Dieu, et en faire un sermon suivi et combiné ; est-ce là, mes frères, je vous le demande, est-ce là le langage de la droiture, le langage de la vérité, le langage d'une piété éclairée ? M'excuseriez-vous, si dans les excellents écrits de nos maîtres et de nos pères, j'allais faire un tel choix ; si j'allais jusqu'à établir des propositions qui sembleraient faire un parallèle entre le nom de Jésus et celui de Marie, que dis-je ! qui sembleraient donner la préférence à celui-ci sur celui-là ? Vous en auriez horreur, comme la Mère de Jésus-Christ, et en même temps son humble servante en aurait horreur elle-même. Toutes mes explications ne rassureraient pas votre foi, et quelles que fussent mes intentions à l'égard de la foi, mon langage ne serait jamais celui de la foi. Grandeur et puissance de Marie, vous n'avez pas besoin de cette éloquence illusoire et mal entendue ; votre éclat éblouit nos yeux, pénètre nos cœurs, enlève notre confiance et nos respects ; les paroles des hommes n'y ajoutent rien, et n'en peuvent être les interprètes qu'autant que la sagesse et la vérité les inspirent.

Pratique de la dévotion envers Marie, pratique inférieure à tous égards, pratique subordonnée à tous égards à ce que l'homme doit au Maître de l'univers, à ce que le chrétien doit au Rédempteur de l'univers. Si je lève mes yeux au ciel, j'y adore mon Dieu; après cela j'appelle Marie pour le fléchir en ma faveur : si j'entre dans nos temples, j'y adore Dieu, j'y adore Jésus-Christ dans l'ineffable sacrement de son corps ; je vois Marie à ses pieds, je l'intéresse à mon sort, et je l'apelle *ma mère.* Si le soleil se lève, si la nuit me couvre de ses ombres, si les biens de la terre fructifient pour moi, si le ciel favorise mes besoins, je remercie le Dieu qui a fait la nuit et le jour, qui porte dans sa main la terre et le ciel ; je prie ensuite Marie de corriger la faiblesse de ma prière par l'excellence de la sienne.

L'Eglise de Dieu me conduit, m'éclaire dans le choix et dans l'usage de mes pratiques envers Marie. Je m'attacherai à celles qu'elle autorise, qu'elle approuve, qu'elle a le plus répandues parmi ses enfants ; je renoncerai à celles qui ont pour elles la singularité, la nouveauté, l'excès; qui semblent absorber tous les ressorts de l'âme, et ne laisser que de faibles affections pour le maître et le roi des cœurs ; qui semblent oublier l'unique médiateur de nos âmes, et le rendre, pour ainsi dire, inutile au milieu de nous, pour lui substituer une avocate puissante, mais qui ne peut et qui ne veut rien que par lui et en lui. Voilà, mes frères, le caractère de la vraie piété envers Marie, caractère qui, selon la belle expression du plus grand théologien de ces derniers temps, prend sa forme et ses couleurs dans l'école et dans l'enseignement de l'Eglise catholique ; caractère qui non content de ne professer que des sentiments orthodoxes, emporte encore l'exactitude et la délicatesse dans les expressions ; caractère enfin qui ne veut d'autres pratiques que celles de l'Eglise, qui pense, parle, agit, selon l'esprit et les maximes de l'Eglise : *Ex qua non tantum sentiendi tantis de rebus, sed etiam loquendi agendique norma ac disciplina peti debet.* (Petav.)

J'en appelle à vous-mêmes, mes chers auditeurs ; et si votre dévotion se nourrit des aliments qui seuls peuvent lui donner une consistance solide, je la fais juge de mon sermon. Les usages et les prières établies par l'Eglise à l'honneur de Marie, ne font-elles pas plus d'impressions sur vos esprits et sur vos cœurs, que toute l'exagération des panégyristes indiscrets, ou toute la singularité d'une dévotion mystérieuse et subtile. Oui, quand je prête l'oreille à la voix de cette sainte épouse de Jésus-Christ, elle me conduit avec sûreté et dans la disposition nécessaire aux pieds de Marie ; j'apprends et je conçois avec transport qu'elle est le soutien de ma vie, qu'elle fait les douceurs de mon espérance; je la salue sous ces noms pleins de confiance et de tendresse : *vita, dulcedo et spes nostra, salve.* Je donne l'essor à mes cris, et du fond de cette vallée de larmes je les pousse jusqu'à la demeure sublime de cette bonne Reine : *ad te suspiramus gementes et flentes in hac lacrymarum valle.* Elle est ma patronne, mon avocate, ma protectrice ; ses yeux portent la miséricorde et la clémence ; la tristesse et le malheur fuient ses regards : *Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.* Mais elle n'est point le terme de mes vœux, ce n'est pas à elle que je veux aller; mais c'est par elle que je veux aller à celui qui peut seul remplir mes désirs et former ma félicité : *et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende.* C'est Jésus-Christ qui est l'auteur, l'objet, le consommateur de ma foi, de mon espérance, de ma charité. C'est dans son sein que je prétends me reposer après les fatigues de mon exil. Vierge sainte, montrez-le nous dans toute sa gloire, dans toute sa grandeur, dans toute sa puissance. Vous êtes sa mère selon la chair, personne n'a plus droit que vous de tirer le voile qui le cache à nos yeux ; découvrez-nous-en tout l'éclat, et faites-en jaillir la lumière sur le bord du tombeau qui absorbera nos corps : au lieu du fruit de mort qui fut présenté à Eve, montrez-nous le fruit de vie qui est sorti de votre sein, Jésus-Christ notre Seigneur, notre Père, notre Dieu : *et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exsilium ostende.* C'est ce que nous attendons, c'est ce que

nous espérons tous de votre miséricorde, de votre bienfaisance, de la douceur et de la bonté de votre cœur : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria.*

HOMÉLIES.

HOMÉLIE Ire.

SUR LA CHUTE DE SAINT PIERRE.

Tunc cœpit detestari et jurare, quia non novisset hominem. (*Matth.*, XXV.)

Alors il protesta avec serment qu'il ne connaissait pas cet homme.

Quel est le mortel infortuné dont ces paroles de l'évangéliste nous retracent l'infidélité; qui eut le malheur et la faiblesse de renier son ami et son maître, le Sauveur des hommes, le Fils de l'Eternel ? Vous seriez bien surpris, mes chers auditeurs, de l'apprendre, si vous ne le saviez déjà : et si cet événement, qui est une circonstance remarquable de la passion du Sauveur, ne vous eût été expliquée avec les premiers éléments de l'histoire du christianisme, vous ne manqueriez pas de chercher l'auteur d'un si grand péché parmi les ennemis du Sauveur, ou bien parmi ceux de ses disciples qui ne lui furent jamais attachés que par les liens d'une société extérieure et d'une amitié simulée; mais vous savez le contraire : cette faute énorme est la faute de saint Pierre; c'est la faute du Prince des apôtres, du chef de l'Eglise chrétienne, du disciple le plus dévoué au Sauveur, le plus zélé pour sa gloire, le plus ardent à défendre ses intérêts. Ne vous scandalisez pas, mes frères, par l'histoire de cette chute mémorable : mais adorez les jugements impénétrables de Dieu, et tournez à votre avantage le malheur de ce grand apôtre. Plus tard il vous édifiera par sa pénitence; aujourd'hui il vous instruira par son délit. Les causes de son malheur sont tous les jours les causes du nôtre. La présomption et l'imprudence ont amené le moment fatal, qui fut celui de son infidélité; et ce sont les mêmes causes qui effectuent la nôtre. La présomption écarte de nos cœurs et de nos esprits cette vigilance éclairée, si recommandée par Jésus-Christ, et si nécessaire à la conservation des grâces divines; première partie de ce sermon. L'imprudence qui en prend la place, nous constitue dans des circonstances où notre chute est assurée; seconde partie de ce sermon. La présomption prépare notre perte, et l'imprudence l'achève. L'expérience de saint Pierre nous l'a démontré une fois, et la nôtre ne cesse de nous en avertir. Dirigez, Seigneur, nos intentions vers cet avertissement salutaire, et faites-le servir au bien de nos âmes.

PREMIÈRE PARTIE.

Les effets les plus certains et les plus inséparables de la présomption sont de nous cacher le danger de nos âmes, et de nous dépouiller des grâces spéciales de Dieu, en irritant contre nous sa justice souveraine. Effets redoutables et les plus funestes que nous puissions jamais éprouver par rapport à la grande affaire de notre salut.

Se méfier de soi-même, se craindre soi-même, vivre avec soi-même comme avec un ennemi traître et vigilant, c'est une des premières maximes du christianisme, fondée sur la doctrine des saints ; et cette doctrine est fondée sur votre faiblesse. Pourquoi, pensez-vous, saint Paul recommandait-il si instamment aux premiers chrétiens de vivre dans la crainte, et de trembler lors même qu'ils travaillaient le plus à leur salut: *Cum metu et tremore vestram salutem operamini?* (*Philipp.*, II.) Ce grand apôtre n'avait-il pas déclaré que rien ne pouvait nuire à ceux qui servaient le Seigneur, que leur récompense était assurée, *Scio cui credidi* (II *Tim.*, I); que leur couronne était déjà préparée, et qu'elle les attendait? *Reposita est mihi corona justitiæ.* (II *Tim.*, IV.) Car il ne prétend pas parler seulement de lui seul dans les passages que j'apporte ici; mais il parle, comme il le dit lui-même, de tous ceux qui professent et qui aiment l'avénement de Jésus-Christ : *Non solum mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.* (*Ibid.*) Comment après cela pouvait-il exiger que la peur de se perdre ne s'écartât jamais de ses chers disciples? Le voici, mes chers auditeurs, et vous en avez d'avance la réponse dans ce que je viens de dire. Notre félicité éternelle nous est très-assurée de la part de Dieu, dès que nous travaillons sérieusement à la mériter; mais elle ne l'est pas de la part de nous-mêmes. De la part de Dieu, il n'y a rien à craindre pour ceux qui lui sont attachés; mais il y a tout à craindre de la part d'eux-mêmes ; ils doivent craindre plus que toute autre chose l'inconstance, la corruption, la faiblesse de leur cœur : faiblesse la plus entière, la plus absolue qui puisse être, soit pour pratiquer le bien, soit pour éviter le mal ; faiblesse qui, selon le témoignage de l'Ecriture, va jusqu'à nous rendre incapables de former une seule pensée sainte et salutaire à nos âmes ; faiblesse qui nous livre, qui nous abandonne sans secours, sans ressource de la part de nous-mêmes, non-seulement aux ennemis étrangers, aux dangers du dehors, mais encore aux ennemis domestiques, à notre concupiscence, à nos appétits déréglés, à nos passions in-

domptées, à cette loi d'iniquité qui règne dans nos membres, et qui combat sans cesse la loi de l'esprit : *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis quasi ex nobis.* (II *Cor.*, III.) Voilà ce que les fidèles doivent craindre, lors même qu'ils ont fait cesser toute autre crainte; le plus grand malheur qui pût leur arriver, ce serait de ne pas le craindre; et ce malheur naît infailliblement de la présomption. C'est elle qui cacha au grand apôtre, dont nous méditons la chute, une pusillanimité incompatible avec la résolution généreuse qu'il formait de mourir pour Jésus-Chrsit et avec Jésus-Christ; c'est elle qui le laissa ignorer le germe d'infidélité qu'il nourrissait dans son âme; c'est elle qui lui persuada qu'il était incapable d'une lâcheté et d'une perfidie aussi monstrueuses que celles de renier le Fils de Dieu. Il ne se rappelait pas qu'il avait déjà manqué de courage et de confiance en Dieu dans une autre occasion, et que le Sauveur lui avait reproché la faiblesse de sa foi, en le laissant enfoncer dans la mer : *Modicæ fidei, quare dubitasti?* (*Matth.*, XIV.) Il ne songeait pas qu'il avait autrefois témoigné horreur de la mort jusqu'à vouloir détourner son divin Maître de celle que les lois éternelles de son Père lui avaient prescrite, et qu'il en avait été repris avec force : *Scandalum es mihi, quia non sapis ea quæ Dei sunt.* (*Matth.*, XVI.) Triste aveuglement que la présomption opéra dans saint Pierre! et de là résultent ce faux courage, cette intrépidité apparente et illusoire, dont il se glorifia malgré la déclaration expresse de Jésus-Christ lui-même.

Prévoyant dans le secret de sa science infinie l'infidélité de tous ses apôtres, le Sauveur du monde les en avertit avec une bonté paternelle, dans le temps qu'ils étaient assemblés avec lui à la dernière cène : Je serai pour vous un sujet de chute et de scandale, et cela dès cette nuit : *Omnes vos scandalum patiemini in me in ista nocte.* (*Matth.*, XXVI.) Et comme si l'infaillibilité de sa parole n'eût pas suffi, il appuya sa prédiction de l'oracle d'un ancien prophète (*Zach.*, XIII), qui, dans un langage figuré, prédisait la fuite de tous les apôtres après la prise de Jésus-Christ : *Scriptum est enim: Percutiam pastorem et dispergentur oves gregis.* (*Matth.*, XXVI.) Pierre ne put entendre en silence un avertissement qui, quoique général, paraissait injurieux à son courage en particulier. A la bonne heure, dit-il, que votre mort, Seigneur, soit une occasion de péché pour tous les autres; mais elle n'en sera jamais une pour Pierre : *Etsi omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor.* (*Ibid.*) C'était se préférer bien clairement aux autres apôtres, et contredire, de plus, la vérité éternelle de Dieu. Il n'en demeura pas là; il protesta que rien au monde n'ébranlerait sa fermeté, et qu'il souffrirait plutôt la mort la plus cruelle que d'être assez lâche pour renier son Maître : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* (*Ibid.*) Voilà la présomption et la fausse confiance de saint Pierre dans tout son jour; encore une fois, mes chers auditeurs, n'en prenez pas de scandale, et ne reprochez pas au saint apôtre une faute à laquelle son zèle et son attachement sincère pour Jésus-Christ eurent assurément beaucoup de part. Jetez les yeux sur vous-mêmes; rappelez-vous ce qui vous est mille fois arrivé, et prévoyez ce qui, sans cette prévoyance, vous arrivera sans doute encore dans la suite. Combien de promesses et de protestations d'attachement à Dieu; combien de résolutions prises au tribunal de la pénitence, qui paraissaient inébranlables, qui semblaient appuyées du courage et de la fermeté les plus invincibles; et qui néanmoins, dépourvues de la défiance, de l'humilité, de la connaissance de votre faiblesse et de votre inconstance, accompagnées et suivies de l'orgueil, de la suffisance, d'une mauvaise sécurité, n'ont pas subsisté plus longtemps, et peut-être pas si longtemps que celle de saint Pierre. Mais pourquoi nos rechutes suivent-elles de si près ces fastueuses résolutions? C'est que Dieu, essentiellement ami des humbles, et essentiellement ennemi des présomptueux, prend à tâche de nous punir, non pas, à la vérité, par la privation des grâces nécessaires et indispensablement requises pour faire le bien et pour éviter le mal, mais par la privation des grâces particulières et spéciales, comme il a puni son apôtre. Remarquez, je vous prie, toutes les circonstances et tout le détail de cette punition, et jugez par là combien la présomption est odieuse à Dieu et préjudiciable à nos âmes.

Pierre assure que, plus fort, plus courageux que tous les apôtres, il est le seul incapable de manquer de fidélité à son Maître; et, par un événement directement contraire à sa déclaration, il est le seul de tous les apôtres qui ait le malheur de le renier. Il proteste qu'il ne le renierа jamais: *nunquam;* et il le renie la même nuit. Il le renie, non point par un simple désaveu, mais il y ajoute des serments, les imprécations les plus fortes et les plus redoutables: *Cœpit detestari et jurare.* (*Ibid.*) Ce n'est point une réponse échappée par inadvertance, un désaveu imprévu arraché par le sentiment d'une crainte violente qui prévient la délibération, et que la réflexion rétracte aussitôt; c'est un reniement réfléchi, réitéré jusqu'à trois fois. Enfin, il déclare que la mort même ne pourrait l'engager à une si étrange infidélité, et la faible voix d'une femme suffit pour l'y faire tomber. Or, si Dieu par un jugement sévère, mais juste et saint, a voulu confondre dans tous ses points la fausse confiance d'un disciple chéri, est-il à croire qu'il épargnera la nôtre? Et que deviendrons-nous, faibles chrétiens, si le Prince des apôtres n'a pu se soutenir? si sa présomption l'a précipité, la nôtre nous conduira-t-elle au salut? si la défiance et la crainte lui ont été nécessaires, ne le seront-elles pas à nous?

Ah ! Seigneur, disait un grand serviteur de Dieu, je vois les étoiles les plus brillantes se détacher du ciel et tomber dans l'abîme ; et moi, qui ne suis que poussière, oserai-je bien me flatter de ne pas tomber ? *Ceciderunt stellæ de cælo, et ego pulvis quid præsumo !* Oserai-je après cela tirer quelque gloire de mes bonnes œuvres, m'appuyer sur moi-même, mettre quelque confiance dans mes vertus ? *Ubi est ergo latebra gloriæ, ubi confidentia de virtute concepta ?* Non, Seigneur, il n'y a pas de sainteté sur la terre qui puisse se soutenir, et qui ne se démente dès le moment que vous retirez la main puissante qui en fait l'appui. Quelque attaché que je paraisse actuellement à votre loi, à la sainteté et à la sagesse de vos commandements, et quelle que puisse être la disposition présente de mon cœur, un regard jeté sur la profondeur de vos jugements me démontre mon néant, et toute apparence de présomption s'évanouit aussitôt et s'absorbe dans ce grand abîme : *O quam profunde submittere me debeo sub abyssalibus judiciis tuis, Domine, ubi nihil aliud me esse invenio, quam nihil et nihil !* Ainsi parlait, ainsi pensait un des plus excellents maîtres de la vie chrétienne. (*Imit. Christ*, l. III, ch. 14.) Pénétrez-nous, ô mon Dieu, des mêmes sentiments.

SECONDE PARTIE.

Quelque préjudiciable que soit la présomption à nos âmes ; soit parce que nous dérobant la vue de notre faiblesse, elle nous dépouille d'une crainte salutaire et nécessaire ; soit parce qu'irritant contre nous la justice de Dieu, elle écarte ses grâces et accélère notre ruine ; elle est cependant moins à craindre en elle-même et par ses effets immédiats que par l'imprudence dont elle est la mère, et dont elle n'est jamais séparée. L'imprudence achève ce que la présomption commence. La présomption nous cache la vue du précipice, et l'imprudence nous y fait tomber. Par la présomption Pierre se disposa à renier son Maître, et par l'imprudence il se mit dans le cas de le renier en effet.

La troupe effrénée qui s'était saisie de Jésus-Christ, le conduisit aussitôt chez le souverain pontife des juifs, où les fausses accusations, les mauvais traitements, l'envie, l'impiété, toutes les passions humaines accueillirent son innocence. Pierre étonné de la prise du Sauveur, dont il n'avait vu jusque alors que la puissance et les miracles, commence à sentir sa faiblesse, et à être en butte à la peur ; son courage s'altère et sa fermeté s'ébranle. Il suit encore son divin Maître, mais il le suit de loin : *Petrus autem sequebatur a longe.* (*Matth.*, XXVI.) Dans cette situation le parti le plus sage pour lui eût été de se retirer, de suivre le Fils de Dieu de cœur et d'esprit, de se reprocher la timidité qui l'empêchait de partager sa croix, et de se fortifier par l'humilité et par la prière. Mais se dissimulant à soi-même son inconstance, oubliant l'avertissement exprès de Jésus-Christ, il va au devant du danger qui l'attend, et plein d'une malheureuse sécurité, il entre dans la cour de Caïphe. Là au milieu d'une troupe de domestiques insolents, d'une assemblée de servantes et de laquais aussi scélérats que leur maître, Pierre s'arrête et se chauffe avec une tranquillité admirable : *Circumsedentibus illis, erat Petrus in medio eorum.* (*Luc.*, XXII.) On parle de Jésus-Christ, et on en parle comme d'un imposteur, d'un rebelle, d'un blasphémateur ; on le charge d'injures et de malédictions, on n'épargne pas plus ceux qui lui sont attachés ; et enfin le moment arrive, où Pierre est accusé d'être de ce nombre : *Et tu cum Jesu Nazareno eras ?* (*Marc.*, XIV.) Moment fatal à la sainteté du premier pontife des chrétiens, je ne travaillerai pas à vous reproduire à l'esprit de mes auditeurs par un tableau vif et détaillé du spectacle que donna aux ennemis de Jésus-Christ le plus zélé de ses disciples : ses larmes en ont effacé le souvenir devant Dieu ; et son malheur même est devenu en quelque sorte le germe de sa félicité et de sa gloire. Je n'en parle que pour m'instruire moi-même, et pour précautionner mes auditeurs contre les funestes effets de l'imprudence, qui les a perdus plus souvent que le chef des apôtres, et qu'ils n'ont pas encore pleurée comme lui.

Vous êtes surpris, mes frères, de voir saint Pierre s'exposer à un danger aussi manifeste que celui de la détestable compagnie où il s'arrêta ; et peut-être que son imprudence vous étonne plus que son infidélité même. Car il paraît assez naturel, et c'était une chose conforme à l'oracle du Saint-Esprit, que Pierre pérît dans le danger qu'il avait cherché, mais il n'était pas du tout naturel qu'il s'y engageât. Comment, dites-vous, un apôtre formé à l'école de Jésus-Christ, instruit par les leçons de ce divin Maître, éclairé des lumières que sa vie et sa conversation répandaient dans les esprits, a-t-il pu s'oublier à ce point, et se confier à une société ennemie de Dieu, dont toutes les vues et toutes les paroles tendaient évidemment à le pervertir et à le perdre ? Je répondrai à cette question, mes chers auditeurs, au nom du saint apôtre, quand vous m'aurez répondu vous-mêmes sur des questions tout à fait semblables, que je pourrais et que je serais en droit, comme ministre de Dieu et dispensateur de sa parole, de vous proposer à vous-mêmes. Car comment voulez-vous que je conçoive et que je justifie dans mon esprit l'inconsidération qui vous constitue dans des dangers aussi pressants, et qui souvent le sont beaucoup plus que celui qui perdit saint Pierre ? quand je vous vois chercher des occasions qui tant de fois vous ont entraînés au mal, et qui vous y entraîneront encore, que vous avez détestées toutes les fois que votre cœur est retourné à Dieu, et que vous aimez dès le moment que votre piété se dément ? quand je vous vois, comme saint Pierre, mais plus souvent, plus longtemps, avec plus d'atta-

che, plus de recherche que saint Pierre, dans des sociétés où le nom de Dieu est blasphémé, où les mœurs sont prostituées, où la vertu est tournée en ridicule, où la religion est traitée de fable, où c'est la matière d'une accusation en forme que d'être chrétien ? *Et tu cum Jesu Nazareno eras?* Quoi, dit-on, vous ne vous êtes pas encore défait de ces idées religieuses, de ces maximes pénibles qui répriment l'essor de l'âme dans la jouissance des plaisirs fugitifs, qui renvoient ses désirs à l'éternité, et soumettent ses passions à la modération et à la sagesse? quoi, vous êtes encore chrétien, et vos lumières ne sont-elles pas encore assez étendues pour renier Jésus-Christ, pour rougir de son nom, pour dédaigner la profession de sa loi? *Et tu cum Jesu Nazareno eras?* Quel jugement enfin voulez-vous, mes frères, que je porte de vous, quand je vous vois, au défaut d'impies vivants, évoquer les morts, et vous entretenir avec eux dans ces ouvrages détestables, dans ces livres obscènes ou bien irréligieux, que l'horreur du tombeau aurait dû dévorer avec leurs auteurs; où vous ne perdez pas seulement votre innocence, vos mœurs, tout sentiment d'honneur et de vertu, mais encore tout amour de la religion, tout respect de la divinité. Vous prétendez, dites-vous, vous amuser, et vous vous précipitez dans l'abîme. Vous prétendez vous éclairer, et vous vous aveuglez. Vous prétendez vous enrichir de belles connaissances, et vous perdez le précieux trésor de la foi; c'est-à-dire, la première et la plus importante de toutes les connaissances. Et comment la perdez-vous? Ah! Seigneur, le dirai-je, et n'y a-t-il point d'indiscrétion à apprendre à tous mes auditeurs le désordre de quelques-uns d'entre eux, que le grand nombre, grâce à votre miséricorde et à votre bonté, ne connaît pas encore, et dont il ne se persuade pas même la possibilité? On perd la foi jusqu'à rougir de l'avoir eue, et jusqu'à prétendre qu'on ne l'a jamais eue véritablement, ou qu'on ne l'a eue que par préjugé d'éducation, que par crédulité, que par ignorance : *Cœpit detestari, et jurare, quia non novisset hominem.* Mais reprenons et replions-nous encore sur le principe d'un si grand malheur. Quel est-il ? Chez nous, comme dans la cour de Caïphe, c'est l'imprudence : et quels sont les principes de cette imprudence ? c'est la suffisance et la présomption, comme je vous l'ai déjà dit : on veut être au-dessus de tout danger, ne craindre rien, n'appréhender rien : *Ego nunquam scandalizabor.* (*Matth.* XXVI.) Et de plus encore, c'est l'obstination, c'est la curiosité, c'est la dissipation : car tout cela accompagne ou plutôt devance et prépare notre ruine, comme celle de Pierre ; ce sont comme les compagnes et les alliées de notre présomption et de notre imprudence. C'est l'obstination ; mille fois on nous a averti du danger, mille fois nous en avons fait une funeste expérience, et cependant nous nous opiniâtrons à ne pas le voir : *Non te negabo.* (*Ibid.*) C'est la curiosité; nous voulons tout voir, tout entendre, tout savoir, parler de tout, rendre compte de tout : *ut videret finem.* (*Ibid.*) C'est la dissipation; nous ne pouvons rester un moment dans le silence, dans la retraite, dans la méditation de nous-mêmes et des grandes vérités de la religion. Nous voulons vivre toujours selon le monde, avec le monde, au milieu du monde; et de quel monde? *In medio atrii.* (*Luc.*, XXII.) Or c'est ainsi, mes frères, que nous courons volontairement à notre perte; que nous passons notre vie, que nous employons tous nos efforts à la consommer. Puisse enfin le ciel nous éclairer et nous faire profiter de nos chutes, comme saint Pierre profita de la sienne, nous éloigner à jamais du danger, après l'avoir une fois connu par un triste naufrage, fixer et conduire nos pas sur les règles de la défiance et de la prudence chrétienne. Il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez les conduire de la sorte, tracer à nos yeux un sentier de lumière qui attache nos regards et détermine notre marche d'une manière sûre. Un de vos prophètes vous disait autrefois qu'il était un enfant, et qu'il ne savait pas encore parler : *Ecce nescio loqui, quia puer ego sum.* (*Jerem.*, I.) Et moi je vous dis aujourd'hui : je suis un enfant, et je ne sais pas encore marcher; et quand je le pourrais, je ne manquerais pas de m'égarer; et malgré toutes mes précautions, chaque pas que je ferais, m'écarterait encore de la route que je dois tenir. Telle est, ô mon Dieu, mon ignorance et mon aveuglement : prenez-moi donc par la main, et conduisez-moi où, et par où, et comment vous le jugez à propos ; faites que je puisse vous dire comme David : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me.* (*Psal.* LXXII.) Vous m'avez mené vous-même, Seigneur, comme un conducteur sage et éclairé ; vous avez dirigé tous mes pas; par les soins de votre miséricorde vous m'avez délivré de tous les dangers, et conduit enfin à la gloire éternelle.

HOMÉLIE II.

SUR LA PÉNITENCE DE SAINT PIERRE.

Et conversus Dominus respexit Petrum, et recordatus est Petrus verbi Domini..... Et egressus foras flevit amare. (*Luc.*, XXII.)

Alors le Seigneur regarda Pierre, et Pierre se souvint de l'avertissement du Seigneur...... Il sortit de la cour de Caïphe, et pleura amèrement.

Mortels coupables et pécheurs, nous avons reconnu nos traits dans le tableau de Pierre coupable et pécheur; dans les ressorts et les principes de son malheur, nous avons vu l'origine du nôtre. Puissions-nous tous nous reconnaître également dans le portrait de Pierre pénitent, et ressembler à ce grand apôtre dans sa résipiscence, comme nous lui ressemblons dans son infidélité. Infidélité d'un moment, combien de larmes ne fîtes-vous pas couler! Infidélité de tant d'années, en avez-vous fait couler une seule? avez-vous arraché un soupir, per-

suadé un aveu sincère à ceux que vous avez rendus coupables? Pierre pleure son péché, il le pleure sincèrement, et il ne cesse pas de le pleurer; nous ne pleurons pas les nôtres, et lorsque nous croyons les pleurer, nos larmes ne sont ni sincères ni durables. C'est une pénitence apparente et de peu de durée, dépouillée des deux qualités les plus inséparables de la vraie pénitence, qui sont la sincérité et la constance. Appliquez-vous à les bien concevoir; vous les remarquerez dans la pénitence de saint Pierre, mais vous ne les trouverez pas dans la vôtre. Sincérité de la pénitence de Pierre, première partie de ce sermon. Constance de la pénitence de Pierre, seconde partie de ce sermon. Que le Créateur et l'arbitre souverain des cœurs, qui a touché si vivement celui de Pierre, touche aujourd'hui le mien et en fasse passer les sentiments dans le cœur de mes auditeurs!

PREMIÈRE PARTIE.

Les péchés des hommes sont l'ouvrage des hommes, leur pénitence est l'ouvrage de Dieu. La corruption de notre cœur, nos faiblesses, nos passions nous entraînent au crime; Dieu seul peut faire couler les larmes qui effacent le crime et qui justifient nos âmes. Deux choses préparées par une miséricordieuse providence touchèrent l'âme de Pierre et l'éclairèrent dans le moment même que son infidélité était parvenue à son comble. La grâce de Dieu et le souvenir des vérités importantes du salut.

Le Sauveur du monde, voyant le péché de son apôtre consommé avec toutes les circonstances qu'il lui avait prédites, eut pitié de son égarement, et jeta sur lui un de ces regards puissants qui, dans l'espace d'un moment, changent les cœurs les plus endurcis, et font naître des enfants d'Abraham dans le sein des rochers : *Et conversus Dominus respexit Petrum.* Ce n'était pas un regard des yeux corporels de Jésus-Christ, qui était alors dans la salle du pontife des juifs, et qui, selon l'explication la plus ordinaire des Pères et des interprètes, ne pouvait être vu de Pierre ni le voir naturellement. C'était l'œil pénétrant et invisible de Dieu, qui d'un regard voit la destinée de l'univers et qui l'a fait; qui, selon les règles et les desseins de son ineffable providence, répand les lumières et les ténèbres dans les cœurs, qui détruit et qui vivifie, qui distribue la vie et la mort. Sans ce regard, Pierre resterait un an dans son péché, comme David, ou bien il y passerait une grande partie de sa vie, comme Madeleine; ou il ne songerait à en revenir que dans quelque grande calamité, comme le roi Manassès, ou à l'extrémité de la vie, comme le bon larron; peut-être mourrait-il dans l'impénitence finale, comme Judas. Mais que ne fait pas un regard du Sauveur? Ce regard dissipe d'abord son aveuglement, et rend la réflexion à son âme étourdie et obscurcie par le péché : *Et conversus Dominus respexit Petrum.* Sa première pensée porte sur Jésus-Christ : *Et recordatus est Petrus verbi Domini.* Le regard a suffi pour le toucher, pour le rendre à lui-même, pour le mettre en état de prendre un parti sage; mais il faut quelque chose de plus pour motiver sa douleur, pour former sa contrition, pour la rendre raisonnable et efficace. C'est la considération des grandes vérités de la foi : Pierre se souvient de Jésus-Christ, de ce Maître si grand, si aimable, si bienfaisant : l'étonnante prédiction, si exactement accomplie à son égard, lui rappelle tout ce qu'il en avait entendu, tout ce qu'il en avait vu lui-même, et le convainc démonstrativement de sa divinité; l'éclat de ses miracles, l'excellence de sa doctrine, la sainteté de sa vie, tout cela se présente en foule à l'esprit de Pierre, et forme le tableau le plus composé et le plus frappant : *Et recordatus est Petrus verbi Domini.* Ah! mes frères, quel homme aurait résisté à une impression aussi puissante, qui agissait en même temps sur l'esprit et sur le cœur? Une pénitence opérée par un tel principe pouvait-elle ne pas être sincère? Heureuses les âmes que Dieu attaque par de pareilles armes! les blessures qu'elles en reçoivent sont préférables à toutes les victoires des pécheurs. Heureux moments où la malice de l'homme est vaincue par la bonté de Dieu, nos cœurs impénitents sont incapables de vous apprécier! Pierre est renversé en un instant, il quitte la place que son péché lui rendait odieuse, et sa douleur ne pouvant se renfermer dans son âme, elle éclate au dehors et fait couler les larmes les plus amères : *Et egressus foras, flevit amare.*

Telle est la pénitence de Pierre, tels sont les principes qui l'ont produite. Si la vôtre en a d'autres, mes chers auditeurs, ne vous flattez jamais que ce soit une pénitence digne de Dieu, et que les larmes qu'elle vous arrache soient des larmes d'un repentir véritable. Vous seriez bien surpris peut-être, si je vous faisais le portrait de votre pénitence; et en reconnaissant son parfait rapport avec la réalité, vous seriez fâchés de devoir conclure, ainsi que vous le devriez en effet, que votre prétendue pénitence n'a jamais été ce que vous pensiez, qu'elle n'a été ni vraie ni sincère, et que dès lors elle a été nulle devant Dieu; que tous les péchés que vous croyez effacés subsistent encore dans toute leur étendue, dans toute leur énormité, et avec toutes les peines qu'ils méritaient avant la pénitence que vous pensez en avoir faite, et que cette pénitence même y a mis le comble. Vérité terrible, dont je voudrais voir convaincus un grand nombre de ceux qui m'écoutent, mais que je désespère, pour ainsi dire, de leur persuader entièrement, vu la persuasion toute contraire où ils sont et la fausse charité de ceux qui ne manqueraient pas de les rassurer, si l'idée d'une vraie pénitence venait à ébranler leur sécurité, et à répandre dans leur cœur une inquiétude salutaire. Mais la connaissance que je puis avoir de l'inutilité

de mon sermon ne doit pas m'empêcher de parler; et si je ne puis avoir la consolation de sauver des âmes, j'aurai du moins celle d'avoir voulu les sauver, d'avoir fait ce que mon ministère me suggérait pour les sauver, et d'avoir enseigné une vérité qui pouvait et qui devait les sauver.

Car dites-moi, mes chers auditeurs, vous qui vous reposez entièrement sur votre pénitence et sur la confession que vous avez faite au prêtre de vos péchés, cette pénitence a-t-elle fait couler des larmes, ou du moins a-t-elle produit la douleur nécessaire et essentielle à la vraie pénitence? Douleur qui, à la vérité, ne consiste pas dans la sensibilité physique, mais qui ne saurait guère être sans quelque sensibilité; douleur générale, qui déteste, qui abhorre tous les péchés possibles, ceux pour lesquels nous avons le plus d'attrait, comme ceux qui sont le plus opposés à nos qualités naturelles; douleur souveraine, qui surpasse tous les regrets possibles, qui regarde l'offense de Dieu comme le plus grand des malheurs, comme l'unique malheur, et qui la pleure comme telle? Ah! mes frères, rendons hommage à la vérité et à l'expérience: cette douleur qui constitue l'âme et la nature de la pénitence est une chose bien rare dans notre siècle. Une confession vous paraît une pénitence achevée, et par une autre erreur, votre confession n'est qu'une histoire. C'est l'expression d'un savant et pieux cardinal: *Non hæc confessio, sed historia est* (TOLET.); et c'est bien là le caractère du plus grand nombre des confessions; si vous voulez vous sonder vous-mêmes, vous verrez que les vôtres sont de ce nombre, et qu'elles y tiennent peut-être le premier rang; que la rapidité, la dissipation, le ton de voix avec lesquels vous vous énoncez, désignent une simple narration, et nullement un cœur contrit et en proie aux regrets; que votre contrition n'est qu'un récit, qu'une prière vocale; et qu'enfin tout l'édifice de votre pénitence est ruineux.

Triste conviction, mais plus triste encore la sécurité qui exclut la conviction d'une vérité si certaine et si incontestable; sécurité qui endort, qui aveugle le pécheur, qui le précipite dans la damnation éternelle, sans qu'il s'en doute et sans qu'il puisse prévoir son malheur; sécurité que les Pères du second concile de Latran regardaient comme une des causes les plus ordinaires de la perte des âmes: *Ne falsis pœnitentiis animæ decipi, et in infernum detrahi, patiantur.* (*Conc. Later.* II., can. I.) Et faut-il être surpris que notre pénitence même serve à notre condamnation, puisqu'elle est un ouvrage tout humain, une œuvre profane, à laquelle Dieu n'a aucune part? Votre confession et votre pénitence sont-elles parties de la même source que les larmes de saint Pierre? est-ce le regard de Jésus-Christ qui a touché votre cœur? est-ce la méditation des vérités chrétiennes qui a éclairé votre esprit? Persuadés que sans Dieu nous ne pouvions rien, et que la grâce d'une sincère pénitence était le plus grand don du ciel, avez-vous songé à la demander par de ferventes prières, par de saintes œuvres, par l'aumône, la mortification, le jeûne? et si vous n'avez rien fait de tout cela, comment vous êtes-vous crus préparés au grand ouvrage de la pénitence chrétienne? comment vous êtes-vous flattés d'avoir attiré sur vous ce regard de Dieu, qui produit la pénitence dans nos cœurs? *Et conversus Dominus respexit Petrum.* Avez-vous médité les raisons qui devaient plonger votre âme dans cette affliction salutaire qui détruit les péchés? La parole de Dieu, cette parole puissante qui, plus aiguë qu'un glaive à double tranchant, perce et pénètre, selon l'expression de saint Paul (*Hebr.*, IV), tous les replis du cœur humain, a-t-elle fait la matière de vos réflexions? vous y êtes-vous appliqués comme saint Pierre? *Et recordatus est Petrus verbi Domini.* La grandeur du Dieu qui tire l'univers du néant, qui transporte les montagnes et fait trembler la terre à sa voix; qui juge les rois et les bergers, les vivants et les morts; magnifique dans ses récompenses, terrible dans ses vengeances; dont la justice et la miséricorde sont deux abîmes égaux en profondeur; qui, devenu homme pour le salut des hommes, est mort sur une croix; qui efface nos iniquités de son sang; qui est notre protecteur, notre ami, notre père: l'idée de ce Dieu vous a-t-elle occupé? vous a-t-elle touché? Et si rien de tout cela ne vous a affecté, dites-moi pour quelle raison vous êtes fâché d'avoir offensé Dieu, sur quel motif légitime et suffisant votre douleur peut être fondée, et à quel titre votre pénitence peut être regardée comme une pénitence véritable.

Que nous reste-t-il, Seigneur, après avoir reconnu la fausseté de notre pénitence, sinon que de vous demander la grâce d'une pénitence véritable? Mais pleins d'iniquités et de crimes, nous n'osons élever les yeux vers vous, et comme le publicain nous les tenons attachés à la terre. Regardez-nous le premier, ô mon Dieu, comme vous avez regardé votre apôtre au moment de son infidélité; regardez-nous d'un œil de miséricorde, et aussitôt nous vous regarderons d'un œil de confiance: *Aspice in me, et miserere mei.* (*Psal.* CXVIII.) Ce regard touchera notre cœur, et fera naître dans nos âmes, comme dans celle de Pierre, le souvenir du bien que nous avons perdu par nos péchés, le souvenir de la loi aimable et sainte que nous avons violée, le souvenir des châtiments que nous avons mérités; ce souvenir affligeant mais salutaire produira les sentiments de la plus vive componction; les sanglots étoufferont les paroles dans notre bouche, notre silence vous parlera, et nos larmes nous obtiendront miséricorde: *Aspice in me, et miserere mei.*

SECONDE PARTIE.

La pénitence de saint Pierre a été durable en elle-même, et durable dans son effet. Le regret n'a jamais quitté le cœur de Pierre

et sa fidélité ne s'est plus jamais démentie. Le moment d'une contrition sincère est toujours celui de la réconciliation avec Dieu. David aussitôt qu'il eut reconnu sa faute et avoué qu'il avait péché contre le Seigneur, apprit par la bouche du prophète Nathan, que Dieu lui avait pardonné : *Dominus quoque transtulit peccatum tuum.* (II *Reg.*, XII.) Madeleine arrose de ses larmes les pieds du Sauveur, et en même temps elle entend ces consolantes paroles : Femme, vos péchés vous sont remis : *Mulier, remittuntur tibi peccata tua.* (*Matth.*, IX.) Il n'y a donc point lieu de douter que dès le moment que Pierre pleura si amèrement sa faute, elle ne fut également effacée; et les grâces de Dieu étant irrévocables, comme parle saint Paul, il aurait pu se tranquilliser à ce sujet, et oublier son infidélité, comme le Dieu de miséricorde l'avait oubliée lui-même. Cependant Pierre pénétré une fois d'une douleur vive et profonde d'avoir renié son cher Maître, n'en perdit jamais l'impression : ses larmes commencèrent à couler au sortir de la cour de Caïphe et elles coulèrent jusqu'à sa mort. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, lui rappelait son péché et renouvelait une plaie qui ne se ferma jamais entièrement. Le Sauveur du monde, après sa résurrection, l'ayant interrogé trois fois s'il l'aimait, Pierre se rappelle qu'il l'avait renié trois fois, et aussitôt toute sa tristesse se réveille : *Contristatus est Petrus, quia dixit ei tertio : Amas me?* (*Joan.*, XXI.) Saint Clément rapporte que la douleur du saint apôtre était empreinte sur son visage, et que ses pleurs continuels lui marquèrent les joues d'un double sillon. C'est cette longue pénitence de saint Pierre qui faisait l'admiration de saint Grégoire, pape; lequel comparant nos fautes avec celles de cet apôtre et sa pénitence avec la nôtre, y remarquait une opposition bien sensible et bien propre à nous humilier et à nous confondre. Pierre, disait-il, n'a renié qu'une fois le Sauveur, et il a toujours pleuré ; nous le renions toujours, et nous ne pleurons jamais : *Petrus semel negavit, et semper flevit; nos semper negamus, et nunquam flemus.* Un seul péché de Pierre a produit des larmes sans nombre ; et nos péchés qui sont sans nombre, ne produisent pas une seule larme, parce qu'à force d'être multipliés, répétés, fortifiés par une longue habitude, ils ont étouffé toute sensibilité : *nunquam flemus.* En effet, mes chers auditeurs, sans rien reprendre de ce que j'ai dit, et sans prétendre démontrer de nouveau la vanité de vos contritions en général, ne puis-je pas dire que nous ne pleurons jamais, puisque respectivement à l'étendue, au nombre de nos fautes, et à la durée de notre insensibilité, un moment d'une douleur passagère et rapide, quand même elle serait sincère, doit être réputé pour rien?... Quand une fois notre confession est faite, de quelque manière que ce puisse être, nous voilà aussi tranquilles à l'égard des crimes les plus énormes et les plus multipliés, que s'ils n'avaient jamais existé; et nous envisageons la pénitence même que nous prétendons en avoir faite, comme une raison légitime de n'y plus songer et de les regarder comme anéantis. En vain le Prophète royal nous avertit-il par son exemple, de placer nos péchés devant nos yeux, et de n'en détourner jamais nos regards : *Peccatum meum contra me est semper* (*Psal.* L); en vain les premiers chrétiens nous enseignent-ils à faire durant un grand nombre d'années la pénitence la plus rigide pour un seul péché; inutilement voyons-nous les Paul, les Antoine, les Hilarion, les Marie d'Egypte et tant d'autres courber sous le joug de la pénitence un corps également courbé sous le fardeau des ans; une confession d'un quart d'heure nous paraît un titre suffisant pour récuser ces grands modèles ; et la dureté de notre cœur se fortifie par l'usage même du sacrement qui devait l'amollir et le pénétrer de l'amour de la pénitence la plus austère, la plus longue : *nunquam flemus.*

Mais ce n'est pas où s'arrête le désordre de notre conduite. Peut-être si les effets de la pénitence subsistaient, et que nos larmes empêchassent notre rechute, on pourrait en quelque sorte leur pardonner leur peu de durée. Mais, comme si ce n'était pas assez de ne pleurer jamais, nous travaillons à pécher toujours : *semper negamus.* Pierre renia une fois le Sauveur du monde, il ne paraît pas l'ombre de rechute dans toute la conduite qu'il tint dans la suite : *semel negavit;* le reste de sa vie fut consacré à prêcher, à confesser le nom de Jésus qu'il avait désavoué un moment; une mort cruelle mit enfin le sceau à cette confession si courageuse et si constante : *semel negavit.* Mille fois nous l'avons renié ce nom adorable, et nous le renions encore tous les jours ; malgré tant de confessions, de propos, de résolutions, de promesses faites à Dieu, d'assurances données au confesseur, tous les jours nouveaux désaveux, nouvelles infidélités : *semper negamus.* A la vérité nous ne renions pas le Sauveur de bouche, comme Pierre, mais nous le renions par des faits parlants, par une vie entièrement opposée à sa vie et à sa morale; nous le confessons de bouche, et nous le renions par nos actions : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* (*Tit.*, I.) Et cette manière de renier Dieu est, selon la pensée de saint Paul, en quelque façon plus criminelle que l'infidélité formelle : parce qu'il y a en cela quelque chose de plus inconséquent et de plus contradictoire, comme il y a quelque chose de plus soutenu et de plus malicieux : *Fidem negavit, et est infideli deterior.* (I *Tim.*, V.) Or qu'eussiez-vous pensé de la pénitence de Pierre, s'il était retombé dans son infidélité après l'avoir pleurée si amèrement; sa pénitence ne vous eût-elle pas été suspecte? et s'il y était retombé cent fois, et mille fois, et que toutes les fois il en eût pleuré, ses larmes ne vous eussent-elles pas paru une illusion, et sa pénitence même une insulte faite à Dieu? Ah! mes frères, ne dissimu-

lons rien; pleurons comme Pierre, mais ne pleurons pas seulement nos péchés, pleurons notre pénitence même qui est le plus grand de nos péchés, pleurons nos confessions; confessons à Dieu et aux hommes, confessons avec des torrents de larmes d'avoir fait et de faire encore tous les jours tant de confessions sacriléges et nulles, tant de confessions inutiles et sans suite, ou notre résolution ne subsiste point, ou notre contrition est convaincue de faiblesse par le peu d'effet qu'elle a sur nos mœurs; tant de confessions historiques, où nous répétons sans cesse les mêmes péchés, que nous considérons comme des redditions de compte (souffrez que je m'exprime de la sorte, et voyez si j'en conçois une idée juste), comme des redditions de compte, qui tranquillisent pour les dettes passées, et qui donnent droit, en cas de nouvelles, à un compte nouveau, sans plus s'inquiéter de l'ancien; de sorte qu'on semble ne se confesser que pour pécher, et pécher pour se confesser : *semper negamus.* Tableau désolant de notre pénitence, mais trop conforme à l'expérience pour être rejeté par quiconque cherche la vérité, par quiconque se fait un devoir de la faire connaître. Mais ce tableau est-il aussi étendu qu'il est vrai? et ces pénitences illusoires sont-elles aussi communes et aussi multipliées qu'elles sont abominables devant Dieu, et pernicieuses à nos âmes? Ah! Seigneur, je n'oserai pas dire ce que je pense là-dessus; mes auditeurs prévenus par l'habitude, par le ton actuel du siècle, par l'autorité de ceux qui pensent autrement, s'en formaliseraient peut-être et s'empresseraient de me condamner; mais vous savez, ô mon Dieu, si l'idée que je viens de donner de notre pénitence, est éloignée de celle que vous en donnez vous-même, quand vous nous reprochez de déchirer nos vêtements plutôt que nos cœurs, de ne vous adorer que des lèvres et de tenir nos âmes éloignées de vous, de ne point produire des fruits dignes de la pénitence, et d'apporter à la pénitence même toute la malice et tout le poison des vipères : *Progenies viperarum, facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* (*Luc.*, III, 8.) Et n'est-ce pas là peut-être la plus grande plaie qui saigne aujourd'hui dans le sein de votre Eglise? c'est au moins le sentiment d'un de vos plus zélés serviteurs, Pontife des chrétiens, et placé sur leurs autels : *Inter cætera vitia falsæ pœnitentiæ consuetudo invaluit.* (Greg. VII, l. VII, ep. 10.) C'est à vous, Seigneur, qui guérissez tous les maux de cette épouse chérie, de guérir celui-ci comme le plus répandu et le plus redoutable dans ses suites, préalablement à tous les autres; elle vous demande cette grâce si vivement, si fréquemment que vous ne pouvez la lui refuser plus longtemps : *Ad veram pœnitentiam nos perducere digneris.* Que notre pénitence soit sincère, qu'elle soit durable, qu'elle pénètre nos cœurs et qu'elle les change, qu'elle efface le péché et qu'elle l'éloigne à jamais; dès lors elle vous sera agréable comme celle du chef de vos apôtres et nous conduira comme lui à la vie éternelle.

HOMÉLIE III.

SUR LA FAUSSE PÉNITENCE DE JUDAS.

Tunc videns Judas, qui eum tradidit, quod damnatus esset, pœnitentia ductus retulit triginta argenteos principibus sacerdotum et senioribus, dicens: Peccavi, tradens sanguinem justum. Et projectis argenteis in templo, recessit; et abiens laqueo se suspendit. (*Matth.*, XXVII.)

Alors Judas, qui avait trahi Jésus-Christ, voyant qu'il était condamné à mort, se repentit de son crime, et rendit aux prêtres et aux anciens les trente deniers qu'il en avait reçus, en disant : J'ai péché, en livrant à la mort un homme juste. Après quoi il jeta les deniers dans le temple, se retira et se pendit.

Deux apôtres manquent de fidélité à leur Maître; l'un le renie, l'autre le trahit; l'un fait une pénitence sincère et longue de son péché, l'autre meurt dans l'impénitence; l'un devient le chef de l'Eglise, et est placé au plus haut degré de gloire dans le ciel et sur la terre, l'âme de l'autre est ensevelie dans l'enfer, et son corps est en abomination sur la terre. Justice de mon Dieu, que vos arrêts sont impénétrables! et qui osera vous demander compte de la différence que vous mettez entre les pécheurs; pourquoi vous vivifiez celui-ci, tandis que vous abandonnez celui-là? C'est ainsi que vous accomplissez cette mémorable prédiction que vous fîtes autrefois à vos apôtres, que de deux hommes dont le sort semble devoir être égal, l'un sera prédestiné et l'autre réprouvé : *Tunc duo erunt in agro : unus assumetur, et alter relinquetur.* (*Luc.*, XVII.)

Pécheurs comme ces deux apôtres, mourrons-nous dans la pénitence de Pierre, ou bien dans l'impénitence de Judas? Nous ne mourrons pas dans le désespoir de Judas, je veux le croire; mais ne mourrons-nous pas dans son impénitence? Nos péchés subsisteront-ils jusqu'à la mort et après notre mort, comme celui de Judas; ou seront-ils lavés et effacés comme celui de Pierre? Ah! mes frères, c'est ce que ni moi, ni les saints, ni les anges, ne sauraient vous dire; Dieu seul en a le secret, il le tient caché dans les ténèbres de ses décrets éternels, et nous pouvons appliquer ici ces paroles du Sauveur : *Nemo scit, neque angeli cœlorum, nisi solus Pater.* (*Matth.*, XXIV.) Mais sans approfondir ce redoutable abîme de la science de Dieu, il est permis de raisonner là-dessus avec circonspection, et de dire en général, que le sort de Judas est fort commun, que c'est celui d'une multitude de chrétiens, et qu'il est fort à craindre que ce ne soit le nôtre. Assertion bien terrible, et que peut-être j'aurais pu me dispenser de traiter aujourd'hui, me contentant de ce que je vous ai dit de la vraie et de la fausse pénitence à l'occasion du repentir de saint Pierre; mais parce que des personnes, d'ailleurs sages et éclairées, prétendent quelquefois allier les vérités incontestables que nous avons méditées, avec des maximes et des usages destructifs de la pénitence chrétienne, je me crois obligé de donner plus de jour à cette importante matière, et à développer davantage cette vérité, quelque

accablante qu'elle soit. Oui, mes chers auditeurs, un grand nombre de chrétiens meurent dans l'impénitence finale, et ils y meurent sans le savoir : le sort de Judas est celui d'une infinité de pécheurs, et ces pécheurs ne connaissent et ne prévoient pas ce sort lamentable. Voilà deux réflexions bien propres à occuper nos esprits, et à réveiller notre attention : faites, ô mon Dieu, que nous la leur donnions toute entière ; et si on me reproche d'enseigner une si désolante doctrine, vous répondrez pour moi qu'il n'y en a pas de plus clairement ni de plus fortement exprimée dans votre Evangile, et que c'est une prévarication capitale aux ministres de votre divine parole, de cacher aux peuples ce que vous-même leur avez enseigné avec tant d'application et de zèle.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce serait une erreur de croire que le traître malheureux de Jésus-Christ ne fit aucune pénitence du crime qui rend son nom abominable aux peuples chrétiens. Plût à Dieu que nous fussions aussi pénétrés, aussi touchés de nos péchés que Judas l'a été du sien. Il en conçoit toute la malice et toute l'énormité, et il en est vivement affligé : *Peccavi, tradens sanguinem justum* : j'ai péché, dit-il, en livrant à la mort un Homme juste. Il déteste le prix de sa trahison, et le rend aux princes des prêtres : *Retulit triginta argenteos principibus sacerdotum.* La piété se joignant à la douleur, il porte les trente deniers au temple et en fait présent à la maison de Dieu : *Projectis argenteis in templo.* Malgré toutes ces belles apparences il meurt en réprouvé, et c'est sa pénitence même qui le jette dans la réprobation : *Abiens laqueo se suspendit.* Effet funeste de la pénitence la plus spécieuse qui fut jamais, bien propre à nous instruire et à nous faire trembler pour notre propre pénitence. Car si la pénitence de Judas est rejetée de Dieu, la nôtre ne doit-elle pas craindre de l'être ? Si la sienne pécha par un excès, la nôtre ne péche-t-elle pas par un autre excès ? Si la sienne pécha par sévérité et par rigueur, la nôtre ne péche-t-elle pas par lâcheté et par faiblesse ? Si sa contrition fut trop vive et sa résolution trop violente, notre contrition par un défaut tout contraire n'atteint pas même la nature du regret, et notre résolution reste presque toujours sans effet ; si la pénitence de Judas combattit l'idée de la bonté et de la miséricorde inépuisable de Dieu, la nôtre détruit l'idée de sa justice et la sainteté de sa loi. En un mot, c'est une pénitence sans douleur, une pénitence sans résolution, une pénitence essentiellement opposée à la vraie pénitence, une pénitence opposée à toute la sainteté de l'Evangile. En poursuivant une matière déjà commencée, je ne me répéterai pas, mais je dirai ce que la nature du sujet m'obligeait de vous dire, et ce que le temps ne m'a pas permis de vous dire.

Pénitence sans douleur. Sans rien reprendre du parallèle que j'ai fait de votre pénitence avec celle de saint Pierre, que j'aurais encore de choses à vous dire là-dessus, et que vous pourriez en dire vous-mêmes, si vous dépouillant pour un moment de l'illusion du préjugé et de l'habitude, vous vouliez sonder vos cœurs et vous en rendre à vous-mêmes un compte fidèle ! Vous verriez que ce que vous appelez contrition n'en a pas même la plus légère apparence ; que quoique la douleur, et une douleur souveraine, une douleur profonde, une douleur surnaturelle, soit l'essence et l'âme du sacrement de pénitence ; c'est néanmoins là le moindre de vos soins, lorsque vous songez à en approcher : vous verriez que toute votre attention s'épuise dans le récit de vos péchés, et que la contrition n'est que l'accessoire de votre confession, que vous oubliez même quelquefois d'en réciter la forme, et que vous la récitez ensuite au prêtre comme un compte que vous lui rendez de votre mémoire et des instructions reçues dans votre enfance ; et qu'en preuve évidente de ce que j'avance ici, vous en récitez même le titre et commencez par dire : *Acte de contrition.* (Souffrez, je vous prie, ce style familier et populaire, dans une matière où je dois mon ministère aux âmes simples comme aux hommes intelligents, et peut-être plus qu'aux hommes intelligents.) Voilà, mes chers auditeurs, ce que la conscience apprendrait à bien des pécheurs touchant leur contrition, s'ils voulaient l'interroger de bonne foi et l'écouter avec docilité ; elle réduirait toute leur prétendue douleur à quelques paroles sorties, comme dit le Prophète, du milieu des rochers ; car c'est ici que je puis rapporter ce passage du psaume CXXIII, sans rien déroger à l'autorité du sens littéral : *De medio petrarum dabunt voces.* Paroles étudiées et apprises avec art, dont on ne pénètre pas le sens, et dont on n'étend point l'expression au delà des lèvres ; paroles sorties d'un cœur plus dur que les rochers, d'un cœur inaccessible au sentiment, d'un cœur formé, comme celui de Judas, par les leçons et dans la société des enfants de Jésus-Christ, et toujours rebelle, toujours opposé à l'amour de ce divin Maître : *De medio petrarum dabunt voces.*

Pénitence sans résolution. Vouloir concilier avec des rechutes multipliées la fermeté de nos résolutions ; prétendre qu'on peut aimer sérieusement telle chose aujourd'hui, et demain une autre toute opposée, tandis que les mêmes raisons subsistent et qu'aucun motif plausible n'a pu donner le branle à la volonté, c'est ignorer la nature de l'âme humaine et les règles les plus essentielles de la raison. Aussi Tertullien ne faisait-il point de difficulté de traiter de discours vains et inutiles toutes les promesses des pénitents que l'événement n'avait pas vérifiées : *Vaniloquium est dicere : Volui, et non feci.* Vous prétendez vous excuser, dit ce Père, sur la faiblesse de votre chair et sur la fragilité de votre nature, et vos rechutes démontrent au contraire que cette

chair est bien forte, puisqu'elle a tant de fois subjugué l'esprit qui fait toute la force et tout l'appui de l'homme : *Nulla tam fortis est caro, quam quæ spiritum elisit.* Mais enfin, continue-t-il, quelque fragile que soit la chair, selon vous, il est de l'équité de ne pas s'en plaindre, sans rapporter aussi les moyens que Dieu vous a mis en main pour la soutenir et en conserver l'intégrité : *Quæ in nobis infirma sunt, opponimus; et quæ fortia sunt, non memoramus.* N'estimez-vous pour rien la lumière de la raison que Dieu vous a donnée pour vous conduire, l'action de la grâce qui vous parle sans cesse au fond du cœur pour vous exciter, pour vous persuader, pour vous toucher? N'estimez-vous pour rien tant de bons conseils, d'exhortations pathétiques et véhémentes, tant de salutaires exemples? *Quæ fortia sunt, non memoramus.* Fussiez-vous plus fragiles que le verre, reprend saint Augustin, votre fragilité n'autoriserait pas vos rechutes. Le verre tout fragile qu'il est, dure fort longtemps lorsqu'on le conserve avec soin : *Vitrum etsi fragile est, tamen servatum, diu durat.* On trouve des calices de verre qui ont servi à nos ayeux, et leur postérité s'en sert encore aujourd'hui : *Invenies calices ab avis et proavis, in quibus bibunt nepotes.* Voilà une fragilité victorieuse d'une longue suite d'années, d'une longue chaîne de dangers : *Tanta fragilitas custodita est per annos.* Ainsi raisonnait saint Augustin : et que faut-il conclure de là? C'est que votre inconstance ne peut se justifier en aucune façon; et puisque votre résolution s'est démentie tant de fois, qu'elle s'est démentie sans combat et sans résistance, il faut nécessairement qu'elle n'ait pas été sincère, ni bien affermie, ni établie sur des motifs solides : *Vaniloquium est dicere : Volui, et non feci.* Ames pieuses, qui luttez contre des péchés légers sans pouvoir les détruire entièrement, ne vous effrayez pas, vos défaites multipliées sont les suites de votre nature plus que de votre volonté. Ce n'est pas pour vous que je parle dans ce sermon. Pécheurs subjugués par une longue et impérieuse habitude du crime, qui gémissez de votre esclavage, qui combattez vos chaînes et aspirez vivement et efficacement à la liberté des enfants de Dieu, ne vous désespérez pas pour quelques rechutes malheureuses, elles ne concluent pas absolument contre la sincérité de vos regrets. Ce n'est pas pour vous que je parle dans ce sermon.

Pénitence essentiellement opposée à la vraie pénitence. Des écrivains monstrueux, qui se disaient catholiques, ont avancé que la confession sans douleur, sans résolution, était néanmoins valide et une vraie pénitence; d'autres, sans approuver cette doctrine abominable, ne s'en sont pas assez écartés; un grand nombre en la condamnant en spéculation, l'autorisent dans la pratique. Et c'est pour cela que j'ajoute, pénitence essentiellement opposée à la vraie pénitence, dont voici l'idée la plus simple et la plus claire tirée du concile de Trente, sess. XIV : *Ad remissionem peccatorum per sacramentum pœnitentiæ, sine magnis nostris fletibus et laboribus pervenire nequaquam possumus, divina id exigente justitia.* Nous ne pouvons obtenir, disent les Pères du concile, la rémission de nos péchés dans le sacrement de pénitence que par bien des larmes, et par bien des travaux ; la justice de Dieu le voulant ainsi. Voilà à quoi je dois m'en tenir, c'est l'Eglise qui me parle, c'est l'Esprit-Saint qui m'instruit par la doctrine de cette assemblée auguste, à laquelle il préside lui-même; voilà l'idée qu'il me trace de la pénitence : ce ne sont que pleurs et que travaux, et de grands travaux, et de grands pleurs : *magnis fletibus et laboribus.* Rien au monde, poursuivent les Pères du concile, ne peut nous en dispenser, ni l'autorité de l'Eglise, ni le trésor de ses indulgences, ni le pouvoir de ses ministres, ni l'excellence ou le nombre de nos saintes œuvres : *nequaquam possumus.* Penser autrement, concluent-ils, c'est blasphémer contre Dieu même, attaquer le plus essentiel de ses attributs, et violer les droits de sa justice éternelle : *divina id exigente justitia.* Or conciliez maintenant, si vous le pouvez, avec ce tableau de la pénitence chrétienne le tableau de la pénitence que vous avez tous les jours sous vos yeux, et que peut-être vous avez faite tant de fois vous-mêmes. Cherchez les larmes et les longs travaux dans ces confessions coutumières et historiques, dans ces confessions si rapides et si dissipées, dans ces confessions si fréquentes et toujours si chargées ; quand même on y supposerait quelque mouvement d'une contrition passagère et fugitive, suffoquée dans sa naissance. Instruisez-moi; j'avoue mon imbécillité et mon ignorance, faites-moi concevoir le moyen d'allier ces deux idées de pénitence, si contraires, si opposées. Vous qui avez lu cent théologiens, qui avez écrit des volumes sur la foi et sur la morale, communiquez-moi les raisons qui établissent vos lumineuses décisions, parlez à mon esprit et à mon cœur : mais laissez-là vos distinctions, vos raffinements, vos vaines subtilités : pouvez-vous encore ignorer quelle plaie cette manière d'écrire et de raisonner a faite à l'Eglise de Dieu, et à quel point elle a défiguré la pénitence des chrétiens : *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta : nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent; viderunt autem tibi assumptiones falsas et ejectiones.* (*Thren.*, II.)

Enfin, pénitence opposée à la sainteté de l'Evangile. Ah ! mes frères, si la pénitence était telle que vous vous la figurez, que deviendrait l'excellence de la loi chrétienne? que deviendraient les préceptes si sages, si salutaires de notre divin Législateur, s'il suffisait d'en déclarer la transgression à un prêtre pour s'en assurer l'impunité? que deviendrait la voie étroite du salut, à quel point ne serait-elle pas élargie, si on pouvait y arriver par cette détestable alternative

de confessions et de péchés, par cette chaîne dont les rechutes et les pénitences forment l'ensemble ? Y aurait-il au monde une religion plus abominable que la nôtre, puisqu'elle autoriserait le crime, et en perpétuerait l'habitude dans nos cœurs, puisqu'elle ferait servir l'indulgence de Dieu à notre iniquité et à notre malice ? Détournons nos yeux d'une image pleine de blasphèmes, fermons nos oreilles à un discours si injurieux à la sainteté de notre foi. A Dieu ne plaise, s'écrie Tertullien, que nous trouvions dans sa bonté même une raison de l'offenser ! *Absit ut abundantia divinæ bonitatis libidinem faciat humanæ temeritatis!* A Dieu ne plaise que le chemin de la pénitence devienne le chemin du péché ! Or c'est cependant ce qui arrive, mais ce qui arrive toujours contre l'esprit et le vœu de la religion, et ce qui arrive si souvent, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans notre pénitence la plus ordinaire les traits et les effets de cette pénitence exécrable. On pèche dans le dessein et dans la vue de s'en confesser, et on se confesse dans la vue et le dessein caché de pécher derechef : *Quasi pateret via ad delinquendum, quia patet ad pœnitendum.* Et nous sommes surpris qu'après de semblables pénitences nos péchés subsistent jusqu'à la mort, et que malgré tant de confessions nous ayons enfin le sort de Judas, de mourir dans l'impénitence finale, et de voir s'accomplir en nous cette redoutable parole de Jésus-Christ : Vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.) Dites-moi plutôt sur quoi peut être fondée l'espérance du contraire ? La pénitence changera-t-elle de nature pour que la nôtre devienne légitime, et qu'elle nous sauve ? Mais n'est-il pas croyable qu'à la mort l'homme qui a vécu dans cette malheureuse alternative de confessions et de rechutes, revienne enfin à lui-même, et que la vue de l'éternité réveille en lui des sentiments opprimés par les passions et par l'erreur d'une fausse pénitence ? Paraissez, prêtres du Seigneur ; vous qui, destinés à guider par vos discours et vos lumières les âmes des chrétiens dans le grand passage de la vie à la mort, du temps à l'éternité, avez fait souvent usage de ce triste mais charitable ministère ; rendez-nous compte de votre expérience ; parlez, si dans une longue suite d'années vous avez fait des observations propres à nous consoler. Les confessions qu'on vous a faites à la mort, ont-elles été plus assurées que celles qu'on vous faisait en santé ? la contrition a-t-elle paru plus vive ? la résolution plus ferme ? l'opposition avec l'idée que l'Eglise nous trace de la pénitence, et avec toute la sainteté du christianisme, a-t-elle été moins sensible ? et quand ces moribonds sont revenus en santé, ont-ils été changés et ont-ils vécu comme des hommes nouveaux ? Au contraire, la nécessité de se confesser, fondée sur la vue d'une mort prochaine, et la faiblesse où la maladie avait réduit le corps et l'âme, ne vous ont-elles pas rendu leur confession plus suspecte qu'à l'ordinaire ? et ne vous êtes-vous pas rappelé à leur occasion la prédiction de Jésus-Christ : *In peccato vestro moriemini.*

Ah ! Seigneur, le temps précieux de la pénitence coule encore pour nous ; il est passé, et passé pour toujours pour tant d'âmes infortunées qui ont refusé d'en faire usage, ou qui en ont fait un mauvais usage ; mais par un effet de votre miséricorde et de votre patience, il n'est pas encore passé pour nous. Celui où je traite devant cet auditoire cette grande affaire de la pénitence chrétienne, lui est particulièrement consacré. L'Eglise, votre chère épouse, toujours inquiète sur le sort de ses enfants et des vôtres, ne cesse de les y appeler avec toute la sollicitude d'une mère ; elle nous dit que c'est maintenant plus que jamais qu'il faut s'y employer avec confiance et avec zèle, que ce sont des jours de rémission, des jours d'indulgence, des jours de salut : *Dies pœnitentiæ ad redimenda peccata, ad salvandas animas.* Plus tard, dit-elle, nous les désirerons, ces jours inestimables, et maintenant si peu estimés ; nous les chercherons, et ils fuiront devant nous : la mort prévenant des désirs inutiles, s'empressera à fixer notre immortelle destinée, et nous placera avec le disciple impénitent : *Ne subito præoccupati in die mortis, quæramus spatium pœnitentiæ, et invenire non possimus.* Puisse votre grâce, ô mon Dieu, détourner ce malheur de moi et de mes auditeurs ! nous vous la demandons prosternés à vos pieds.

SECONDE PARTIE.

Marcher à pas assurés vers l'impénitence finale, chercher et embrasser la mort sans songer à la vraie pénitence, et avoir néanmoins le cœur pénétré d'une fausse pénitence, c'est un grand malheur et un grand crime, et c'est le crime et le malheur de Judas. Songer à la vraie pénitence, vouloir la faire, et croire qu'on la fait effectivement, et ne la faire néanmoins pas, c'est un crime moindre que celui de Judas, mais un malheur peut-être plus grand que celui de Judas. L'homme qui prévoit sa perte, quelque déterminé qu'il soit à se la procurer lui-même, peut enfin se laisser toucher par son intérêt et par l'amour naturel de sa conservation ; mais celui qui ne prévoit pas son malheur et qui n'en a aucune idée, que fera-t-il pour s'en préserver ?.... Judas désespéré se procure de sang-froid la mort et la damnation éternelle ; il voit sa place marquée dans l'enfer, et il va s'y rendre de plein gré : *Ut abiret in locum suum.* (*Act.*, I.) Mais quelle surprise pour nous et quelle consternation, mes chers auditeurs, quand nous sortirons de ce monde persuadés de la vérité de notre pénitence, et que nous serons néanmoins rejetés de Dieu comme impénitents, et comme morts dans l'impénitence aussi bien que Judas. En vain réclamerons-nous ce nombre prodigieux de confessions

et de communions, notre assiduité à l'Eglise, notre application à gagner les indulgences : nous n'en entendrons pas moins de la bouche de notre Dieu et de notre juge ces formidables paroles : Je ne vous connais pas : *Nescio vos.* (*Matth.*, XXV.) Nous chercherons alors les causes de notre aveuglement et de la fausse confiance qui nous aura endormis, qui nous aura perdus, qui nous aura damnés éternellement; et peu nous importera alors d'en être instruits : pourquoi ne pas plutôt les chercher actuellement et porter remède au mal, tandis qu'il en est encore temps? Les causes de notre aveuglement et de nos idées fausses touchant la pénitence, les voici : l'esprit tentateur, nous-mêmes, quelquefois les directeurs de nos âmes. Expliquons tout cela en peu de mots.

L'esprit malin, toujours attentif à notre perte, répand le trouble et la paix, selon que le trouble ou la paix peuvent servir ses intérêts et son aversion insurmontable pour le salut des hommes. Il afflige les âmes saintes par des inquiétudes frivoles, et rassure les pécheurs contre les craintes les mieux fondées. A Judas il découvre le précipice, mais il lui en cache la profondeur; il lui propose l'impénitence finale, mais il la lui fait envisager sans horreur : *Et post buccellam introivit in eum Satanas.* (*Joan.*, XIII.) A vous il laisse l'horreur de l'impénitence, et il vous cache l'impénitence même. Voilà le premier auteur de votre aveuglement.

Le second c'est vous-mêmes. C'est la force inconcevable de l'habitude, la tyrannie du préjugé, et l'indifférence pour les choses éternelles, qui règnent dans les hommes. Toujours vous vous êtes confessés de la sorte, et peu vous importe comment vous vous soyez confessés; peut-être avez-vous vu les autres se confesser de la sorte, et peu vous importe comment ils se soient confessés. Voilà ce qui fait une loi pour vous, une persuasion, une conviction, dont tout ce que je pourrais dire ne vous fera jamais revenir. J'en appelle, mes frères, à votre propre témoignage, et si nous n'aimons pas la pénitence, aimons du moins la candeur et la vérité. Quand vous serez sortis de ce temple et que le son de ma voix aura cessé de se faire entendre, y aura-t-il un seul de ceux dont le portrait se trouve ici si fidèlement tracé, qui songera à pleurer ses confessions et à faire une pénitence agréable à Dieu et salutaire à son âme? y en aura-t-il un seul qui songera sérieusement à détourner le malheur de Judas qui pend sur sa tête? Les uns croiront que cela ne les regarde pas, et ne voudront pas reconnaître les traits de leur pénitence dans la peinture que j'ai faite de la fausse pénitence. Les autres prendront tout cela pour une déclamation de prédicateur, pour une morale outrée, pour une exagération de la chaire, comme s'il était permis d'en faire et qu'on en eût le droit en prêchant l'Evangile. Le grand nombre n'en conservera pas même le souvenir assez longtemps pour en tirer parti; le tourbillon du siècle où ils vont se replonger dans le moment, aura bientôt effacé une impression passagère, supposé qu'elle ait existé. Si quelque événement singulier avait frappé son imagination, si quelque spectacle nouveau s'était fait voir dans votre ville, si un illustre citoyen avait contracté une alliance peu assortie, ou fait quelque entreprise ridicule, si quelqu'autre aventure avait donné un nouvel aliment à la malignité et à la médisance; voilà ce qui nous occuperait et qui ferait la matière de vos entretiens dans les assemblées; mais l'importante vérité, que nous avons méditée, ne fixera pas longtemps vos réflexions : *Filii hominum, usquequo gravi corde? utquid diligitis vanitatem?* (*Psal.* IV.)

Enfin il peut arriver, et il arrive, mes frères, que la cause de votre aveuglement vienne des directeurs mêmes de vos âmes; qu'elle vienne de ces hommes auxquels vous avez donné toute votre confiance, dont le caractère vous paraît incompatible avec l'erreur. Car il y en a parmi eux qui, selon l'expression d'un célèbre cardinal (Bellarmin) et d'un des plus grands théologiens de l'Eglise catholique, trompent les chrétiens et leur ferment la porte de la réconciliation. A Dieu ne plaise que ce reproche puisse être général, et que tous les confesseurs soient coupables d'une prévarication si capitale : où en serait l'attachement de Jésus-Christ à son Eglise, et la promesse qu'il lui a faite de ne l'abandonner jamais? Mais afin que nous ne crussions pas que ces faux pasteurs sont fort rares et en très-petit nombre, et que cette persuasion ne nous empêchât d'être sur nos gardes, le saint évêque de Genève, François de Sales, cet homme de douceur, qui, comme vous savez, n'outrait rien, n'exagérait rien, a eu soin de nous avertir, dans ses constitutions synodales, que le nombre en était très-grand, et qu'ils remplissaient l'enfer avec ceux qu'ils avaient séduits : *Falsæ pœnitentiæ, quibus perit tum pœnitentium tum confessariorum infinita mutitudo.* (*Const. synod.*, tit. I, ch. 5.) L'Eglise toujours infaillible dans sa doctrine a fait des lois, a expliqué dans ses conciles, et par la bouche de ses pontifes l'esprit et la pratique de la pénitence; mais elle n'a pu empêcher que l'ignorance, la lâcheté ou la malice des hommes n'y donnassent quelquefois atteinte. C'est un trésor confié à des vases fragiles, surtout depuis que le nombre des confesseurs s'est extraordinairement accru; et nous pouvons bien employer ici ces paroles de l'Apôtre : *Thesaurus in vasis fictilibus.* (II *Cor.*, IV.) Une multitude de mauvais usages, de faux systèmes, de maximes relâchées, a inondé des provinces entières; à peine y a-t-il épargné çà et là quelques îles, où les hommes, que Dieu dans sa miséricorde avoit préparés pour le salut des âmes, ont pu se retirer; toujours en nombre suffisant pour éclairer les fidèles et pour con-

server le dépôt de la saine doctrine sur la pénitence des chrétiens. Les autres dominent sur cette mer d'iniquité, et y font les docteurs de la loi qu'ils corrompent, et des sacrements qu'ils prostituent. C'est à eux que Jérémie reproche si vivement de tromper les peuples par de fausses espérances et de n'appliquer pas la main à la plaie mortelle qui assiége le cœur de leurs pénitents : c'est à eux que Dieu fait par le prophète Isaïe les plus terribles menaces pour oser absoudre les âmes impénitentes, et les justifier sur la terre, tandis que leurs crimes subsistent encore devant le trône de Dieu : *Vœ qui justificatis impium* (*Isa.*, V) ! Malheur à vous qui osez justifier l'impie ; malheur à vous qui trahissez votre ministère, et qui employez le pouvoir que Dieu vous a confié à détruire la pénitence et à en faire perdre l'idée ; malheur à vous qui accordez l'absolution à des pécheurs insensibles à leur infortune, chargés toujours des mêmes iniquités, et toujours prêts à les commettre : *Vœ qui justificatis impium!* malheur à vous qui par votre précipitation détruisez l'édifice que ma grâce a commencé ; qui confondez la contrition avec le remords, avec une première impulsion de l'Esprit-Saint, les grâces et les désirs de la pénitence avec les actes et les fruits de la pénitence, et qui au lieu de laisser mûrir la douleur par quelques jours d'un délai salutaire et nécessaire, perdez en un moment le travail de votre pénitent et le mien : *Vœ qui justificatis impium!* Mais la malédiction que Dieu prononce contre ces confesseurs imprudents et sacriléges, sera-t-elle pour vous une grande consolation dans le séjour de la réprobation, où ils vous auront placés? et ne vaudrait-il pas mieux prévenir votre perte en évitant leur direction comme une source certaine d'égarement? Mais hélas! (rendez ici témoignage à la vérité et à l'état trop visible des choses) au lieu de les fuir, on les cherche : on traite de difficiles et de scrupuleux ces hommes respectables qui pleins de l'esprit de Dieu et de la doctrine de l'Eglise, administrent les sacrements selon les saints canons, et selon les règles d'une prudence éclairée. L'on se retire d'eux pour s'adresser à ceux qui n'ont garde de nous gêner en rien, qui fortifient la fausse paix, laquelle prépare notre damnation, et nous fait mourir dans l'impénitence, dans laquelle nous avons toujours vécu : *In peccato vestro moriemini.*

Apprenez, Seigneur, à mes auditeurs cette vérité qui leur paraît si incroyable, et qui s'accomplit néanmoins avec tant d'étendue. Dites-leur, comme vous l'avez dit autrefois aux juifs : Vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.* Dites-le-leur vous-mêmes : car aveuglés par l'esprit de ténèbres, par eux-mêmes, par de faux docteurs, ils ne me croiront pas. Ils m'écoutent comme les enfants de Loth écoutaient leur père qui leur annonçait la ruine prochaine de leur ville, et qui en leur parlant de la sorte leur paraissait badiner et raconter une fable : *Visus est eis quasi ludens loqui.* (*Gen.*, XIX.) Dites-le-leur vous-même, ô mon Dieu, avec tout l'éclat et l'appareil de votre formidable justice. Ou si vous voulez que je le dise en vertu du ministère dont vous m'avez revêtu, je le dirai et je l'ai déjà dit : vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.* Mais tandis que ma voix frappe les oreilles du corps, frappez, Seigneur, de la vôtre les oreilles du cœur, pénétrez-les d'une crainte salutaire, dissipez l'aveuglement, redressez la séduction, faites-nous parvenir à une vraie pénitence, et de là à la gloire éternelle.

HOMÉLIE IV.

SUR LE SOUFFLET DONNÉ A JÉSUS-CHRIST CHEZ CAÏPHE.

Unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici? Respondit ei Jesus : Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo; si autem bene, quid me cædis? (*Joan.*, XVIII.)

Un des valets donna un soufflet à Jésus-Christ, en disant: Est-ce ainsi que vous répondez au pontife? Jésus lui dit : Faites-moi voir en quoi j'ai mal parlé; et si je n'ai rien dit de mal, pourquoi me frappez-vous?

L'histoire de la passion du Sauveur est l'histoire de toutes les vertus, de toutes les qualités de ce Dieu-homme, rassemblées en groupe dans le tableau le plus riche, le plus composé. Mais celle qui y paraît avec le plus d'étendue et qui occupe la place la plus distinguée, est sans doute la douceur, cette patience inaltérable, supérieure à toutes les insultes, à toutes les injures, aux plus cruels et plus indignes traitements. C'est là le véritable caractère du Sauveur des hommes ; ce l'a été durant tout le cours de sa vie, mais ce l'a été particulièrement au jour de ses douleurs et d'une manière tout à fait remarquable dans la maison de Caïphe, où il reçut le sanglant affront que mon texte vous annonce. C'est sous ce caractère qu'il se peint, qu'il se désigne lui-même, et c'est sous ce caractère qu'il veut être envisagé lorsqu'il se propose pour modèle et pour exemple à ses disciples : *Discite a me, quia mitis sum.* (*Matth.*, XI.) Et cela pourquoi? parce que par là nous goûterons la paix du Sauveur ; *Et invenietis requiem animabus vestris.* (*Ibid.*) Et pourquoi encore? parce que par là nous jouirons de la sagesse et de la lumière du Sauveur. Deux avantages de la douceur, qui sont marqués dans la réponse de Jésus-Christ au ministre de Caïphe. La tranquillité d'âme, qui règne dans cette réponse, nous annonce la paix attachée à la douceur : première partie de ce sermon. La sagesse qui règne dans cette réponse et l'impression qu'elle fit, nous annonce les lumières attachées à la douceur : seconde partie de ce sermon. En un mot : mansuétude et douceur du chrétien, principe de paix et principe de lumière. Attachez, ô mon Sauveur, la douceur à mes paroles, et la lumière à mes raisonnements: et par là ouvrez-moi le cœur et l'esprit de mes auditeurs.

PREMIÈRE PARTIE.

Le pontife des Juifs ne pouvait ignorer la conduite et la doctrine de Jésus; il avait autant de témoins de l'une et de l'autre, que le Sauveur avait eu d'auditeurs dans les synagogues, dans le temple, dans les places publiques de Jérusalem, dans toutes les villes et les bourgades de la Judée. Il était donc hors de propos de l'interroger sur cet article, et de s'instruire de nouveau sur des choses très-connues, dont la voix publique avait annoncé la sainteté et la sagesse toute divine, et contre lesquelles l'on n'avait point formé d accusation. Poussé néanmoins par la haine et la résolution très-décidée de le mettre à mort, ce prêtre inique entreprend l'examen de la prédication de Jésus-Christ, du nombre et de la quantité de ses discours : *Pontifex ergo interrogavit Jesum de discipulis suis et de doctrina ejus.* (*Joan.*, XVIII.) Le Sauveur sachant que ses réponses ne serviraient de rien, et que d'ailleurs les faits publics devaient être jugés sur la déposition des témoins, lui dit avec autant de modération que de sagesse : Je n'ai jamais enseigné en secret, j'ai parlé au monde entier; tous les juifs m'ont entendu dans le temple et dans les synagogues, ils savent ce que je leur ai appris, interrogez-les; leur rapport vous sera moins suspect que le mien : *Ego palam locutus sum mundo; ego semper docui in synagoga et in templo, quo omnes Judæi conveniunt, et in occulto locutus sum nihil; interroga eos qui audierunt.* (*Ibid.*) Quand l'injustice et la haine sont montées au comble, tout ce que leur montrent l'équité et la raison, ne fait que les irriter; elles se fortifient et s'enflamment à la vue des objets contraires. A peine Jésus eut-il prononcé ces paroles, qu'un valet du pontife, animé par toutes les passions de son maître, frappa d'un soufflet le visage adorable du Fils de Dieu, en lui disant : Est-ce ainsi que vous répondez au grand-prêtre? *Hæc autem cum dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici?* Si jamais injure fut moins méritée, jamais affront ne fut plus sanglant; et rien ne dut être plus sensible au Fils de Dieu que ce soufflet donné sous l'apparence de correction, devant la plus illustre assemblée de la nation juive, où se trouvaient les scribes, les docteurs de la loi, les prêtres, et le chef de la religion. De plus, c'était un vil esclave qui s'était donné cette autorité sur le Roi du ciel et de la terre. Mais que fait Jésus? éclate-t-il en reproches? une juste indignation dévoile-t-elle avec chaleur l'injustice de ce procédé? en appelle-t-il au juge, aux assistans, à Dieu ou aux hommes? Il nous semble, mes chers auditeurs, que le feu du ciel aurait dû consumer sur le champ ce ministre sacrilége, et qu'un moment de délai fut une nouvelle insulte à la gloire de l'Eternel : semblables en cela à ces deux disciples que l'Ecriture appelle enfants du tonnerre, qui voulaient faire descendre la foudre sur les Samaritains pour n'avoir pas voulu recevoir leur Maître. Mais comme eux nous ne savons pas quel esprit nous anime, ni quel esprit doit nous animer dans ces sortes de rencontres; nous croirons que ce doit être l esprit de précipitation et d'emportement, et c'est au contraire l'esprit de douceur et de patience; nous croyons que c'est l'esprit de destruction, et c'est au contraire l'esprit d'édification : *Nescitis cujus spiritus estis.* (*Luc.*, IX.) C'est cet esprit doux et débonnaire qui paraît admirablement dans la conduite de Jésus à l'égard de ce valet scélérat, et qui dans l'assemblée la plus tumultueuse qui fut jamais, produit un miracle de paix. C'est cet esprit qui écarte dans une circonstance si critique tout trouble, toute agitation, toute confusion du cœur de Jésus. Son visage ne se courrouce point, sa voix ne s'élève point, ses regards n'ont rien de menaçant, sa justification n'a rien d'injurieux. Il recherche paisiblement la raison de ce traitement cruel, et demande qu'on l'instruise en lui montrant en quoi il a manqué : *Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo; si autem bene, quid me cædis?* Après quoi il se tait et se conduit comme s'il n'avait reçu que des honneurs et des bienfaits : aussi tranquille au milieu de ses plus cruels ennemis, qu'au milieu de ses plus chers disciples; aussi satisfait des plus violentes insultes que des acclamations du peuple lors de son entrée à Jérusalem. En faut-il d'avantage pour reconnaître notre Rédempteur pour le Roi et le Maître de la paix? *Princeps pacis.* (*Isa.*, IX.) En faut-il davantage pour nous convaincre que la douceur est le principe le plus assuré de la paix, que le Sauveur n'a possédé la paix que parce qu'il a possédé la douceur; et que pour posséder la paix, comme lui, l'on doit, comme lui, posséder la douceur? *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.* En faut-il davantage pour renoncer à jamais à tout ce qui pourrait porter le trouble dans nos âmes par la perte de la douceur? Ah! mes frères, disait saint Augustin, si l'exemple du Fils de Dieu ne suffit pas pour guérir nos animosités, nos impatiences, nos emportements, dites-moi, je vous prie, quel remède il y faudra chercher : *Quæ iracundia sanari potest, si patientia Filii Dei non sanetur?* Et si ce puissant exemple ne vous touche pas, si la patience et la douceur ne passent pas de l'âme du Sauveur dans la vôtre, n'espérez jamais ni repos ni paix; parce que là où la colère domine, dit encore le même Père, il est indispensable que l'inquiétude et le trouble y dominent aussi : *Ira hominis est perturbatio animi.* Les vertus mêmes sans la douceur, ajoute saint Jérôme, sont dans un état de guerre et de violence qui les rend inutiles, ou du moins en supprime les plus beaux fruits. Pour les mettre en paix et les rendre à elles-mêmes, fermez la porte à leur ennemi commun, qui est la colère :

Iracundia janua est, qua clausa virtutibus intus dabitur quies. Au contraire, mes chers auditeurs (et c'est la doctrine du Prophète royal, que le Sauveur du monde a expliquée et confirmée), dès le moment que la douceur s'empare de l'homme, la paix la plus abondante, la plus universelle s'en empare également, et devient une source féconde de toutes sortes de consolations : *Mansueti autem hæreditabunt terram, et delectabuntur in multitudine pacis.* (*Psal.* XXXVI.) Paix la plus composée et la plus variée ; paix dans le fond de l'âme, et paix répandue sur le visage, sur les manières, sur tout l'extérieur; paix dans les sentimens, et paix dans les paroles ; paix avec nous-mêmes, avec nos amis et nos ennemis ; paix chez nous et hors de nous ; paix partout et en tout où se trouve la douceur : *in multitudine pacis.*

De là vient qu'à la suite de leur divin Maître, les apôtres durant tout le cours de leur apostolat n'ont fait éclater aucune qualité autant que la douceur. On les injuriait, on les outrageait, on les accablait de pierres, on les déchirait de coups, on les mettait à mort; et à tout cela ils ne répondaient que par le silence, ou par des discours pleins de bienfaisance et de bonté à l'égard de leurs plus cruels ennemis. Que n'avons-nous pas essuyé, que n'avons-nous pas souffert, disait le grand Paul en faisant à ses disciples de Corinthe l'histoire de son apostolat : les prisons, les chaînes, les fouets, toutes sortes d'afflictions, toutes sortes de tourments nous ont-ils jamais manqué? *In necessitatibus, in angustiis, in plagis, in carceribus.* (II *Cor.*, VI.) Et comment nous sommes-nous comporté dans tout cela? qu'avons-nous opposé à tout cela? les armes de la patience, de la mansuétude, de la douceur : *in multa patientia, in longanimitate, in suavitate.* (*Ibid.*) Et pourquoi cet inaltérable attachement à la douceur? pourquoi les ennemis de ces admirables apôtres leur ont-ils ravi la vie plutôt que la douceur? Ah! mes frères, c'est qu'ils savaient, et le Fils de Dieu lui-même le leur avait appris, que la douceur était la mère et la gardienne de cette paix précieuse qui devait conserver leurs âmes, qui devait faire la grande et unique félicité de leurs âmes : *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* (*Luc.*, XXI.)

C'est cet inestimable avantage qui fait de la douceur le titre et le motif le plus puissant pour attirer sur nous les yeux de l'Eternel. Parce que le Dieu de la paix ne s'attache qu'au séjour de la paix, et que par là il ne s'attache qu'à la douceur qui produit la paix : *Factus est in pace locus ejus.* (*Psal.* LXXV.) En vérité on dirait que Dieu n'agit et ne gouverne le monde que pour le bonheur des hommes doux et patients. S'il annonce des choses désirées et agréables, c'est pour la consolation et la joie de ceux qui aiment la douceur : *Audiant mansueti, et lætentur.* (*Psal.* XXXIII.) S'il envoie l'onction de son Esprit-Saint dans le séjour des mortels, c'est pour enseigner et pour conduire ceux qui possèdent la douceur : *Diriget mansuetos in judicio, docebit mites vias suas.* (*Psal.* XXIV.) S'il donne la victoire et met en fuite les ennemis de son peuple, c'est pour assurer la conservation des enfants de la douceur : *Et exaltabit mansuetos in salutem.* (*Psal.* CXLIX). S'il glorifie son Fils unique et s'il l'élève au-dessus de tout ce que le ciel et la terre honorent de leurs hommages, ce n'est qu'après l'avoir envisagé comme un agneau, comme une brebis, et lui avoir attaché ces noms, symbole de la pénitence et de la douceur, dans toutes les Ecritures : *Sicut ovis ad occisionem ducetur et quasi agnus coram tondente.* (*Isa.*, LIII.) De là Salomon dans toutes les vertus de son père David ne trouvait rien de plus propre pour engager Dieu à se souvenir avec complaisance de ce fidèle serviteur et à répandre des bénédictions sur sa postérité, que le mérite de son extrême douceur : *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.* (*Psal.* CXXXI). Puissions-nous, Seigneur, acquérir tous le même droit à vos complaisances, puissions-nous tous par là détourner de nous les regards de votre colère, et fixer sur nous les regards de votre bonté. Donnez, ô mon Dieu, à la douceur de votre Fils unique tout empire et toute efficacité sur nos âmes. Qu'à son aspect nos plaintes, nos animosités, nos aigreurs se tournent contre nous-mêmes pour nous reprocher notre faiblesse et notre dissimilitude avec notre maître et notre modèle. Nous vous dirons alors avec autant de vérité que de consolation : Seigneur, nous sommes pécheurs, et vous voyez bien des choses désagréables dans notre cœur; mais vous y voyez en même temps la douceur; et en considération de cet objet chéri, souvenez-vous de nous en bon père au jour de vos miséricordes et au jour de vos vengeances : *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.*

SECONDE PARTIE.

La douceur est une source de lumière comme elle est une source de paix. Elle est une source de lumière pour celui qui souffre l'injure, et de plus encore une source de lumière pour l'ennemi injuste qui la fait. Quelle que fût la douceur du Fils de Dieu, il crut se devoir un mot de justification. Un silence affecté irrite souvent de plus en plus la colère de celui qui nous outrage; des hommes ennemis de la douceur se font du silence même un instrument de vengeance, et prennent plaisir à attiser en se taisant le feu de la haine. Très-éloigné de cette abominable politique, le Sauveur des hommes ne dédaigne pas de répondre à un esclave qui l'insulte, et sa réponse comme toutes celles de ce Dieu-homme est pleine de sagesse ; c'est un raisonnement simple, à portée de l'intelligence de l'homme grossier et barbare qui s'était porté à la plus basse et la plus indigne de toutes les actions : mais c'est en même temps une pleine justification

de ce qu'il avait dit à Caïphe; c'est un argument qui concilie son innocence avec le respect qu'il porte au grand prêtre, avec la charité qu'il conserve pour un ennemi brutal, et qui est si victorieux du reproche qu'on lui avait fait, qu'il n'a pas été possible d'y répliquer: Si j'ai mal parlé, me voici prêt à me rétracter, à me corriger; je reconnaîtrai ma faute dès le moment qu'on me la fera voir; et je prie qu'on me la fasse voir: *Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo.* Mais s'il est clair que je n'ai rien dit de mal, ni de contraire aux égards dus au souverain pontife, il paraît que vous me maltraitez sans raison: *Si autem bene, cur me cædis?*

Réponse vraiment admirable, mes chers auditeurs, si nous la comparons à celle que la colère et le ressentiment auraient dictée dans une occasion semblable; mais qui tout admirable qu'elle est, cesse en quelque sorte de l'être, si nous la considérons comme l'effet de la plus inaltérable douceur qui fut jamais. Car si la colère trouble le cœur, si elle obscurcit l'esprit, si elle ôte l'usage de la réflexion, si elle ferme l'entrée à tous les rayons de lumière; la douceur par des propriétés et des effets tout contraires doit éclairer l'homme, et lui tracer des règles de sagesse et de prudence, non-seulement dans ses actions, mais encore dans ses discours et dans l'affaire de sa justification contre des imputations flétrissantes. Et en effet, quand le cœur est tranquille, la raison jouit de ses droits: la religion parle, et on l'écoute. Dieu lui-même qui, selon l'expression du Prophète, ne se trouve point dans l'agitation: *Non in commotione Dominus* (III *Reg.*, XIX); Dieu, dis-je, s'approche d'une âme pacifique, et par les lumières qu'il lui communique, semble en quelque sorte parler par sa bouche. Aussi le Saint-Esprit nous a-t-il conseillé la douceur comme une chose nécessaire à l'intelligence de la parole et des volontés de Dieu: *Esto mansuetus ad audiendum verbum, ut intelligas* (*Eccli.*, V); et saint Augustin remarque que les plus longues études et les lectures les plus assidues répandent moins de sagesse dans une âme que la réflexion et l'oraison des hommes humbles et doux: *Mites et humiles corde plus proficiunt cogitando et orando quam legendo.* La nature sert ici en quelque sorte de figure et d'ombre à la morale chrétienne, ou si vous voulez, à la morale même de la raison. Dans une eau claire et tranquille les objets paraissent tels qu'ils sont en effet, leur étendue, leur couleur, tous leurs traits y sont fidèlement exprimés; et quand le soleil y répand ses rayons, voilà le plus beau miroir de ce brillant astre. L'âme douce et paisible juge sainement des choses, elle ne les altère pas, elle ne les exagère pas; et quand la lumière de Dieu vient à pénétrer son sein, elle en fait la demeure de la plus haute et de la plus sublime sagesse.

Mais j'ai dit de plus, que la douceur était une source de lumière pour celui même qui fait l'injure. Parce que rien n'est plus propre à lui démontrer son injustice et le faire rentrer en lui-même. Ce valet féroce qui avait traité le Fils de Dieu avec tant d'insolence, ne paraissait pas d'humeur à s'arrêter là. On ne débute pas par un soufflet lorsqu'on ne veut donner qu'un moment à la colère; d'ailleurs l'affront qu'il prétendait avoir été fait au grand prêtre et qu'il avait si cruellement vengé, demandait qu'il soutînt son accusation et son zèle, et qu'il ne se laissât pas confondre par la réponse simple et modeste d'un prisonnier méprisé. Il était de plus bien assuré d'être soutenu et approuvé par tout ce qu'il y avait de juges et de spectateurs dans l'assemblée. Cependant nous ne lisons pas qu'il répliqua un mot à la justification du Sauveur, et personne ne s'avisa de défendre sa cause. Et pourquoi cela? est-ce parce qu'en effet à une réponse si sage, à une justification si complette, il n'y avait point de réplique sensée à faire? Oui, sans doute; et c'est de là que j'infère que la douceur qui nous éclaire nous-mêmes, éclaire et instruit également nos adversaires, puisqu'elle leur découvre leurs erreurs, et qu'elle leur dévoile la vérité avec une force dont ils ne peuvent se défendre. Mais outre la sagesse de cette réponse et le raisonnement invincible qu'elle renferme, la douceur qui l'avait dictée, qui en avait réglé toutes les paroles, qui en avait formé tous les sons, et qui assaisonnait toute la personne de celui qui répondait, achevait de réfuter l'injustice du reproche fait au Fils de Dieu. Il était bien évident qu'un tel homme n'était point en état d'outrager le chef de la religion, et plus encore qu'un tel homme n'avait point mérité un traitement semblable; et de là nouveau sujet de confusion pour les ennemis de Jésus: mais confusion, qui devait les instruire et les convertir, qui aurait eu cet effet sur d'autres âmes que celles-là, qui les arrêtera du moins pour le moment et fit tomber entièrement l'accusation que nous traitons ici. Oui, mes frères, éprouvez-le par vous-mêmes, et mettez cette morale à l'épreuve de l'expérience. Pour placer vos ennemis dans leur tort, pour les faire juger par eux-mêmes, pour vous justifier par leur propre aveu, réprimez votre colère, parlez-leur avec bonté, exposez vos raisons; dès que la douceur les accompagnera, elles toucheront, elles persuaderont. C'est l'oracle du Saint-Esprit, qui ne peut manquer d'être vérifié: *Responsio mollis frangit iram* (*Prov.* XV), la colère ne tient pas contre une parole douce et pacifique. Vos ennemis rougiront de vous avoir insultés; votre mansuétude, dit saint Jean Chrysostome, les mettra à vos pieds, votre douceur éteindra comme l'eau le feu de leur fureur allumée: *Ira vincitur lenitate, mansuetudine furor exstinguitur.* Et si je vous ai dit dans la première partie de ce sermon, que dans les plus grands outrages, dans les plus grandes souffrances les apôtres n'avaient combattu leurs ennemis que par la douceur, ne puis-je pas ajouter ici, que c'est aussi par la douceur qu'ils les ont vaincus, et qu'ils ont triomphé

de leur résistance ? Et cela comment ? Parce que par la douceur ils les ont touchés, parce que par la douceur ils les ont instruits. Cette douceur donnait à leurs discours une onction qui dessillait les yeux de ces malheureux aveugles, et les disposait à recevoir, après de longues ténèbres, un rayon de lumière. Et de plus, il était évident que Dieu lui-même avait formé et envoyé des prédicateurs, qui entreprenaient la conversion du monde entier, sans d'autres moyens que la patience et la douceur. Une sagesse pleine de paix, de modestie, de complaisance, de bonté, ne peut venir que du ciel. C'est la réflexion de l'apôtre saint Jacques, et les païens mêmes en ont senti la vérité : *Quæ desursum est sapientia, est pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, plena misericordia.* (*Jac.*, III.) Les adversaires du christianisme lui résistèrent d'abord par toutes sortes de voies; par la malice et par la force; par la politique et par la cruauté; mais voyant qu'on ne leur résistait pas, et que la douceur était une arme générale et universelle qu'on opposait à toutes les espèces d'attaques, ils cessèrent enfin de résister eux-mêmes, et se rendirent à ces conquérants singuliers qui subjuguaient l'esprit et le cœur, sans porter de coups aux corps; et voilà, dit saint Prosper, comment se forma le peuple chrétien, et comment il s'augmenta : *Sed de his resistentibus, sævientibus, populum christianum augebat.*

D'où je conclus, mes frères, qu'il ne tient qu'à nous d'être les apôtres de nos ennemis, et les apôtres des ennemis de Dieu. Avec la douceur nous réduirons nos ennemis, parce que nous les éclairerons sur leur tort, et nous rangerons leur cœur de notre côté. Avec la douceur nous réduirons les ennemis de Dieu, parce qu'en dépouillant notre zèle de toute impétuosité, de tout emportement, nous le rendrons plus propre à répandre la lumière de la divine parole. Car remarquez, je vous prie, que dans la défense même des choses les plus saintes et les plus liées avec la gloire et les intérêts de Dieu, il faut que la douceur éclate autant que le zèle, et qu'il n'y a que la douceur qui donne du succès au zèle. Le zèle de votre maison me dévore, disait autrefois le Prophète royal : *Zelus domus tuæ comedit me* (*Psal.* LXVIII) ; mais combien de personnes indiscrètes dans l'usage et dans la direction de leur zèle, pourraient dire avec plus de raison : Votre zèle, Seigneur, au lieu de me dévorer moi-même, dévore les autres, et c'est pourquoi il reste sans effet et sans fruit. Réformez donc, ô mon Dieu ! ce zèle triste et âpre, et en même temps réformez toutes les affections violentes de mon âme, aigreur, colère, impatience, activité excessive, mouvements subits et tumultueux; changez tout cela contre cet esprit de douceur, de bienfaisance, de bénignité, qui fait le caractère de votre sagesse éternelle : *Spiritus suavis, benefaciens, benignus.* (*Sap.*, VII.) Vous avez tout fait en faveur de la douceur, et c'est pour être le prix de la douceur que vous avez créé cette terre délicieuse des vivants, où nous espérons tous d'arriver: *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* (*Matth.*, V.) Rendez-nous-en dignes, Seigneur, en nous rendant, comme vous l'avez été dans notre chair, doux et humbles de cœur; faites-nous-y parvenir, pour vous y posséder et vous bénir éternellement.

HOMÉLIE V.

SUR L'AMOUR ET LA HAINE DE LA VÉRITÉ.

Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati. Omnis qui est ex veritate, audit vocem meam. Dicit ei Pilatus : Quid est veritas? et cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos. (*Joan.*, XVIII.)

Je suis né, et j'ai paru en ce monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est enfant de la vérité entend ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité? et ayant dit cela, il sortit derechef pour aller trouver les juifs.

Voilà le but et le terme de la mission du Fils éternel de Dieu, et de sa demeure parmi les hommes. C'est la vérité, c'est l'enseignement de tout ce qu'il faut croire et de tout ce qu'il faut faire; car il n'y a que ces deux vérités qui intéressent les hommes, et par là il n'y a que ces deux vérités que le Sauveur des hommes ait prétendu leur apprendre : *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.* Mais comment les hommes ont-ils reçu la vérité, tant celle qui regarde la foi que celle qui regarde la règle et la conduite de leur vie? comment les hommes se sont-ils conduits, et comment se conduisent-ils encore à l'égard de ces deux espèces de vérités? Attention à ceci, mes chers auditeurs; vous y trouverez la matière et le partage de ce sermon. A l'égard des vérités de la religion, les hommes se conduisent comme Pilate; vous le verrez dans la première partie. A l'égard des vérités de la morale, les hommes se conduisent encore comme Pilate, vous le verrez dans la seconde partie. Dans la recherche de la vérité pour bien croire et pour bien vivre, Pilate nous sert malheureusement d'exemple et de modèle. Quand il s'agit de croire comme lui, nous cherchons la vérité, ou plutôt nous semblons la chercher, en disant : *Quid est veritas?* et comme lui nous ne la voulons pas, et nous fuyons les moyens de la connaître : *Et cum hoc dixisset, iterum exivit.* Quand il s'agit de bien vivre, d'être honnête homme, de séparer la vertu d'avec le vice; comme lui nous cherchons la vérité, ou plutôt nous semblons la chercher en disant : *Quid est veritas?* et comme lui nous ne la voulons pas, et nous fuyons les moyens de la connaître : *Et cum hoc dixisset, iterum exivit.* Aveuglement de l'esprit, endurcissement du cœur. L'esprit combat la vérité de la religion, et le cœur la vérité de la morale, tandis que l'un et l'autre paraissent la désirer avec ardeur. C'est à vous, divin Sauveur, qui êtes la vérité même, et qui prenez plaisir à vous appeler la vérité : *Ego sum via, veritas, et vita* (*Joan.*, XIV); c'est à vous à nous la faire aimer sincèrement, en dirigeant vers vous, et ne dirigeant que vers vous seul toutes les recherches de

notre esprit et toutes les affections de notre cœur.

PREMIÈRE PARTIE.

L'amour de la vérité est une affection générale, imprimée par l'Auteur de la nature dans l'âme de tous les hommes : point d'aveuglement, point de barbarie au monde qui prescrive contre les charmes et l'intérêt de la vérité; et comme toutes les vérités humaines sont peu importantes en elles-mêmes, qu'elles sont passagères dans leur durée et dans leur utilité; les vérités religieuses, qui seules sont éternelles, selon l'expression du Prophète royal : *Veritas autem Domini manet in æternum* (*Psal.* CXVI), ont toujours été par préférence l'objet des recherches de l'homme en général, sans que tous les désordres de son cœur et un appesantissement fatal vers la terre aient pu le rendre insensible à un si puissant attrait. De là vient qu'il n'y a point sur la terre de peuple sans quelque religion, sans quelques dogmes qu'il professe comme venus du ciel, comme autant de vérités sacrées et incontestables. Pilate aimait la vérité et la désirait : il était païen, c'est-à-dire, trompé et séduit par tous les délires, tous les excès d'une religion insensée; la connaissance morale du Maître souverain du monde, de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses futures, qu'on peut appeler en quelque sorte le dogme du genre humain, était obscurcie chez lui et défigurée par toutes les bizarreries d'une théologie barbare, par toutes les impiétés d'un culte où il y avait autant de dieux que de créatures dépendantes du vrai Dieu; autant de vices érigés en dieux qu'il y avait de dieux amateurs ou protecteurs du vice. Un rayon de raison suffisait pour se douter de l'imposture d'une religion semblable : ce rayon ne manquait pas à Pilate, et ce grand du monde, tout indifférent qu'il paraissait sur les matières de la religion, fut frappé au seul mot de *vérité* sorti de la bouche du Sauveur des hommes. Il comprit en un moment quelle était cette vérité, et de quelle conséquence elle était. Une vérité annoncée à tous les hommes en général par un homme envoyé pour cela précisément de la part de Dieu, ne pouvait être qu'une vérité qui eût un rapport certain avec Dieu, et conséquemment une vérité de religion : *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.* Aussi Pilate, oubliant tout le reste, ne s'envisage plus comme juge, ne considère plus Jésus comme un coupable amené à son tribunal : il devient un disciple attentif, le reconnaît pour son Maître, et le prie de lui faire connaître la vérité : *Dicit ei Pilatus : Quid est veritas?* Parole toute-puissante de mon Dieu, c'est à votre souveraine efficacité de produire de si grandes et de si subites révolutions ! Mais notre légèreté et notre coupable inconstance s'empressent peu de les soutenir et d'en recueillir le fruit! Un moment de docilité et d'attache à la vérité dans Pilate est suivi aussitôt de la plus grande indifférence, et même du plus grand mépris, peut-être même d'une espèce de haine pour la vérité. A peine a-t-il demandé d'en être instruit, qu'il quitte brusquement le maître qui doit la lui enseigner et qui paraît si disposé à le faire; et va trouver au contraire ses plus mortels ennemis pour transiger avec eux son sang et sa mort : *Et cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos.* N'en soyez pas surpris, mes chers auditeurs; si Pilate aimait la vérité, et si d'un côté il la désirait, de l'autre il la craignait : et pourquoi la craignait-il? Ah! quel dessein, dites-moi, quelle résolution eût-ce été pour Pilate, de reconnaître pour envoyé de Dieu et pour Dieu même, un homme soumis à sa puissance et qu'on lui avait présenté comme un criminel d'État! quelle résolution de condamner, d'abjurer la religion dominante de l'empire romain, dont il était un des premiers officiers, et d'exposer par là sa dignité, sa fortune, peut-être sa vie même à un danger évident! quelle résolution pour un juge qui, à la seule idée de l'inimitié de César, abandonne l'innocence et souscrit à la plus cruelle injustice ; quelle résolution, dis-je, pour un tel homme, de quitter l'idolâtrie et de devenir chrétien! et faut-il s'étonner si la crainte de la vérité vainquit l'amour de la vérité, et si de l'école de Jésus-Christ Pilate passa derechef à l'assemblée tumultueuse des juifs ? *Et cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos.* Hélas, ne voyons-nous pas nos frères errants se conduire tous les jours à l'égard de la vérité comme Pilate? A les croire ils n'aiment que la vérité, ils ne désirent que la vérité; s'ils sont dans l'erreur, c'est qu'ils prennent l'erreur pour la vérité. Ils disent aussi bien que Pilate : Qu'est-ce que la vérité? où est-elle? faites-nous la voir clairement et sûrement, et nous l'embrasserons sans hésiter : *Quid est veritas?* L'idolâtre, prostituant aux créatures l'adoration due au souverain Maître du monde; le mahométan, séduit par un prophète sanguinaire et imposteur; l'arien, ennemi de la divinité de son Libérateur ; le luthérien, inconséquent; le calviniste, cruel; le philosophe, incrédule : tous prétendent chercher la vérité, et semblent dire avec autant d'ardeur que de sincérité : *Quid est veritas?* Je ne sais même par quelle bizarrerie et par quel artifice de l'enfer ils y paraissent plus attachés, et font plus d'usage du nom de *vérité* que ceux qui ont l'avantage de la posséder. C'est la réflexion de saint Augustin en parlant des manichéens; et cette réflexion s'est vérifiée à l'égard de tous les sectaires, dans tous les siècles, et dans le nôtre plus que dans tous les autres: *Dicebant mihi : veritas, Veritas, et multum mihi eam dicebant.* Mais entreprenez un moment de les détromper et de les ramener de leurs égarements, inspirez-leur les doutes les mieux fondés sur la croyance ou les systèmes qu'ils professent, faites-leur connaître la fausseté et l'illusion manifeste de ce qu'ils appellent *vérité*, et découvrez-leur

en même temps le chemin qui doit les conduire et les attacher à la vérité; vous verrez s'ils vous écoutent, et si dès lors votre conversation ne commence pas à leur être odieuse, s'ils ne cherchent pas à la rompre, et à se replonger dans un tourbillon d'affaires et de réflexions propres à les entretenir et les faire mourir dans l'erreur : *Et cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos.* La force d'un aveugle préjugé, un respect déraisonnable pour la religion de leurs pères, la considération où ils sont dans leur patrie, la loi de l'Etat; l'attachement à leurs parents, à leurs amis, à leur fortune et à des intérêts d'un moment; en un mot, toutes sortes de craintes, toutes sortes d'espérances, toutes sortes de considérations, toutes sortes de respects humains les ramènent à l'erreur et les éloignent de la vérité : *Iterum exivit ad Judæos.*

Mais étendons encore cette excellente morale, et faisons-la servir également aux enfants de l'Eglise catholique; c'est-à-dire aux enfants et aux disciples de la vérité : ce sont eux qui m'écoutent, et c'est surtout à eux que je dois mes réflexions ; en leur développant les écarts de leurs frères infidèles, pour leur instruction et pour la justification de la Providence dans l'administration et dans la distribution de la foi, je ne dois point négliger de les dévoiler eux-mêmes à eux-mêmes, et de les faire connaître à eux-mêmes. On aime la vérité, on est persuadé qu'on la possède; et si on ne la possédait pas, on la rechercherait avec zèle, et on dirait plus que personne : *Quid est veritas?* C'est un trésor que Dieu nous a découvert et qu'il nous a mis en main par une préférence aussi gratuite qu'elle est inestimable : nous le recevons, ce semble-t-il, avec gratitude, et nous le conservons avec soin. C'est au moins ce que nous prétendons, et nous prendrions parti contre quiconque nous accuserait d'indifférence ou de mépris pour un si grand bien. Mais examinons la conduite que nous tenons à l'égard de la vérité, voyons les dangers auxquels nous l'exposons, voyons les naufrages si multipliés où elle périt tous les jours au milieu de nous, voyons le monstre de l'incrédulité lever la tête dans toutes les conditions de l'Etat, pénétrer jusque dans le sanctuaire, porter ses dégâts dans l'atelier et la chaumière, dessécher la terre de son souffle brûlant, consumer toutes les vertus, éteindre toutes les lumières, étouffer toutes les espérances, effacer la grande vue de l'immortalité; et nous verrons que notre attachement à la vérité est une illusion, un préjugé, une vaine protestation démentie par l'événement et par des preuves de fait. On aime la vérité, et par-dessus tout la vérité de la religion ; et en même temps on est lié de société avec les ennemis les plus déclarés de la religion, et en même temps on s'engage à des conversations où tout respire la haine et le mépris de la religion, et en même temps l'on s'occupe à des lectures où l'on prend les sentiments les plus propres à affaiblir et à anéantir la religion, où l'on apprend à douter de tout, à disputer sur tout, à substituer le caprice à la foi, à raisonner tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, à contester sur tout et à ne se tenir à rien, à suivre aveuglément les imaginations de quelque philosophe accrédité, et à préférer des opinions éphémères à la parole immuable de Dieu : *Et cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos.* Et comme si cela ne suffisait pas pour former une guerre ouverte contre la vérité de la religion, on s'abandonne à tous les crimes et à tous les excès proscrits par la religion, de sorte que l'intérêt du vice et la pente rapide du cœur entraînent autant que les ennemis de la vérité vers le déréglement de l'esprit. Car dès lors on va plus loin ; et pour jouir en paix de ce que la religion défend, on cherche à se rassurer contre des vérités qui inquiètent, contre des vérités qui effrayent, contre des vérités qui rappellent au devoir et à la vertu, contre des vérités ennemies d'une passion insensée, d'un injuste intérêt, d'une habitude criminelle; et parce qu'on ne trouve cette malheureuse sécurité que dans l'anéantissement de la foi, bientôt on n'en a plus, et l'on se range publiquement avec ceux qui se font gloire de n'en pas avoir : *Iterum exivit ad Judæos.* Ah! mes frères, ignorons-nous que, pour conserver la vérité comme pour la connaître et l'acquérir, il faut être docile à sa voix, lui donner tout, lui sacrifier tout? *Omnis qui est ex veritate, audit vocem meam;* et si vous n'ignorez pas cela, comme vous ne pouvez l'ignorer après l'avertissement exprès et formel de Jésus-Christ, d'où vient qu'avec l'attachement que vous vous glorifiez d'avoir pour la vérité, vous l'exposez néanmoins si aisément et si évidemment au danger de périr, et que par là vous vous exposez vous-mêmes à passer de la présence et de la société de Jésus-Christ au parti de ses adversaires et de ses ennemis? *Iterum exivit ad Judæos.*

Ah! Seigneur, c'est peu de chose que de m'avoir conduit à la vérité de la foi chrétienne, si vous n'y fixez pas mon attachement et ma fidélité. Que dis-je, c'est peu de chose? non, mon Dieu! c'est beaucoup sans doute, et une des grâces les plus spéciales que vous puissiez faire à votre créature : c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez ; c'est une grande avance, mais ce n'est pas tout : et voilà pourquoi votre prophète, tout instruit qu'il était des vérités éternelles, demandait encore à être instruit davantage, afin de se fortifier et de se confirmer dans la possession et dans la profession de la vérité, d'être dirigé, et comme conduit par la main, dans la garde et dans l'administration d'un si précieux dépôt : *Dirige me in veritate tua, et doce me.* (*Psal.* XXIV.) Or c'est là, mon Dieu, ce que nous vous disons après lui, et ce que nous vous prions de faire pour nous, comme vous l'avez fait pour lui. Découvrez-nous le prix inestimable de la vérité, pénétrez-nous de crainte et de haine pour tout ce qui pourrait nous ravir la vé-

rité; par de nouvelles lumières, de nouveaux sentiments de piété, de nouvelles affections vers vous et pour vous, confirmez et fortifiez-nous dans la vérité : *Dirige me in veritate tua, et doce me.*

SECONDE PARTIE.

Le Sauveur du monde a paru sur la terre non-seulement pour enseigner aux hommes les vérités de la religion, mais encore les vérités de la morale; non-seulement il a prétendu former des adorateurs éclairés, mais encore des hommes vertueux; parce que dans les desseins de Dieu ces deux vérités sont inséparables, et l'une sans l'autre n'est d'aucune valeur, d'aucun mérite devant lui : *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati.* Pilate ne pouvait être indifférent sur la connaissance d'une si intéressante vérité, qui, selon toutes les religions et les sentiments de tous les peuples du monde, doit produire l'homme de mérite, l'homme d'honneur devant Dieu et devant les hommes; vérité qui avait épuisé les recherches de tous les philosophes, dont les ouvrages sans nombre avaient parlé du vice et de la vertu sans pouvoir exactement définir et déterminer les limites de ces deux êtres si opposés. Les Romains surtout étaient attachés à l'étude et à la connaissance de la vraie vertu, de la véritable grandeur. Ils pensaient différemment de son objet et en tiraient souvent de fausses conclusions, mais ils la cherchaient tous. On voit par l'histoire évangélique, qu'au fond Pilate aimait la justice, la probité, la bienfaisance, la fidélité à son prince. Il était affable, complaisant, populaire. Mais tout cela était, ou bien outré ou bien altéré, ou bien affaibli par la contagion du vice, par des vues de vanité, d'ambition, d'intérêt; plus encore par de faux systèmes, et par les égarements de la morale païenne. Une déclaration ouverte et sincère de ce qu'il était et de ce qu'il n'était pas, de ce qu'il était et de ce qu'il devait être, lui était très-nécessaire et pouvait lui être très-profitable : dans la bouche du maître des cœurs, et de l'auteur de la législation chrétienne, elle eût eu plus de force et plus d'efficacité, comme elle aurait eu plus d'onction et de douceur. Pilate ne semblait pas s'y refuser, il la demanda même, et fut sur le point d'être instruit : *Dicit ei Pilatus : Quid est veritas?* Mais en même temps il sentit ce que c'était que la vérité pour un grand du monde, qui peut-être ne l'avait jamais entendue, parce que jamais peut-être on ne la lui avait osé dire, ou parce qu'il ne s'était jamais trouvé avec personne qui pût la lui dire. Il était riche, mais il y a beaucoup d'apparence que toutes ses richesses n'étaient pas légitimement acquises; il était puissant, mais l'histoire nous apprend, qu'indépendemment de la conduite qu'il tint à l'égard de Jésus-Christ, il avait souvent et grièvement abusé de sa puissance; il était bien venu de l'empreur, mais bien décidé à sacrifier sa conscience et la justice à la faveur de ce prince. Tout cela lui faisait envisager la vérité comme la condamnation de ce qu'il était, comme une ennemie fâcheuse de son bonheur et de sa gloire. Il savait d'ailleurs que Jésus-Christ était bien éloigné de le flatter; la sainteté et la doctrine de ce Dieu-Homme étaient connues, personne n'ignorait le zèle avec lequel il avait repris les excès et les impostures des pharisiens, les hommes les plus accrédités et les plus respectés parmi les juifs. Que fait donc Pilate? Il se dérobe à l'enseignement de la vérité qu'il avait lui-même demandé, et quitte l'école de la vertu pour aller à l'école de la haine, de la cruauté, de l'injustice, du blasphème, de l'impiété, de toutes les passions et de tous les crimes, qui triomphaient dans la sacrilége assemblée d'un peuple furieux : *Et cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos.*

Hélas! que je reconnais à ces traits, et que vous reconnaissez avec moi un grand nombre de chrétiens. Epris d'un côté de l'amour de l'honnêteté, de la probité, de la vertu; et de l'autre épris de l'amour d'eux-mêmes, subjugués par l'habitude, fascinés par le vice, ils aiment la vérité, et ils la haïssent; ils la cherchent, et ils la fuient. A les entendre, rien ne leur est plus cher qu'un homme sage, ferme, et solidement ami, qui leur découvre sans déguisement ce qu'il y a de répréhensible dans leur conduite : et dans le fond rien ne leur devrait être plus précieux qu'un ami de cette nature, qui, selon l'expression de Salomon, est un véritable trésor. Aussi paraissent-ils l'estimer, et quand ils ont eu le bonheur de le rencontrer entre mille qui, par des flatteries basses et indignes, ne cherchent qu'à les tromper et à les dérober à la connaissance d'eux-mêmes, ils s'informent avec empressement de ce qu'on dit, de ce qu'on pense d'eux dans le monde, de ce qu'on blâme ou de ce qu'on approuve dans l'administration de leurs emplois ou dans l'arrangement de leur vie; de ce qu'il y aurait à pratiquer, à retrancher, à réformer pour vivre en chrétien, en homme vertueux : *Quid est veritas?* Mais si cet ami fidèle et désintéressé, profitant de ces avances, au lieu d'exalter et d'admirer quelques bonnes qualités réelles ou supposées, vient à nous dévoiler des défauts odieux; s'il nous montre la vertu et l'honneur là où nous ne l'apercevons pas et où nous ne voulons pas l'apercevoir; si, plein du zèle et de la franchise de saint Jean-Baptise, il nous avertit de ce qui se trouve dans nous d'incompatible avec la loi de Dieu, et qu'il nous conseille de le proscrire : *Non licet tibi habere* (*Matth.*, XIV); s'il nous dit : tel moyen que vous employez dans la poursuite de vos prétentions, tel gain que vous regardez comme un revenu légitime, telle liberté que vous vous donnez dans vos conversations et dans votre conduite, tout cela ne vous est pas permis : *Non licet;* en un mot, si au lieu de nous apprendre des vérités agréables, des vérités flatteuses, des vérités amies de notre suffi-

sance et de notre orgueil, il nous développe des vérités dures, des vérités sévères, mais en même temps des vérités salutaires et nécessaires au salut de nos âmes, et même à l'honneur de notre réputation et de nos personnes, voilà la guerre déclarée, ou du moins voilà un refroidissement absolu à l'égard de ce prédicateur de la vérité, si digne de notre attention et de notre amitié. C'en est fait, on n'en veut plus, on le dédaigne, on le rejette, comme ce malheureux roi d'Israël rejetait et haïssait le prophète du vrai Dieu; parce qu'il ne m'annonce jamais, disait-il, une bonne nouvelle, mais toujours des vérités tristes et affligeantes : *Ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum.* (III *Reg.*, XXII.) On cherche d'autres amis, de faux amis, des amis de nos vices, vrais ennemis de nos personnes, qui nous séduisent et qui nous aveuglent, qui dissimulent et qui entretiennent nos désordres : *Iterum exivit ad Judæos.* Et qu'arrive-t-il de là? ce que saint Augustin a si judicieusement remarqué, et ce qui est tous les jours si exactement vérifié. C'est que ces vérités que nous ne voulons pas connaître se font connaître de plus en plus, et éclatent par de nouvelles scènes, par de nouveaux excès aux yeux du monde qui en est indigné, sans que nous nous en apercevions nous-mêmes : *Inde retribuet eis, ut qui ab ea manifestari nolunt, et eos nolentes manifestet, et eis ipsa non sit manifesta.* On est la croix d'une famille, la terreur des domestiques et de ses enfants, la gêne de toute une communauté, le scandale de toute une ville, de tout un pays, et on ne le sait pas : on est méprisé des uns, détesté des autres; on a offensé celui-ci, affligé celui-là, et on ne le sait pas. On persévère dans ses défauts et souvent dans des défauts essentiels, et on y meurt enfin, sans les connaître ; on part de ce monde après une longue suite d'années, on a tout vu sur la terre et on n'a pas vu la vérité, du moins la vérité qui nous intéressait le plus, et qu'il nous importait le plus de voir. Et cela regarde surtout les hommes respectés dans le monde, dont l'autorité et la puissance rendent la vérité timide. Au terme d'une longue vie, ils sont encore enfants à l'égard de la vérité, et comme Pilate, ils sont encore dans le cas de dire : *Quid est veritas?* Qu'est-ce que la vérité? Il n'y a que le flambeau brillant de l'éternité qui la dévoilera et qui la fera paraître dans tout son éclat, trop tard sans doute pour en profiter, mais point trop tard pour la venger de notre indifférence, de notre haine et de cette espèce de captivité où notre injustice, comme parle l'Apôtre, l'a détenue : *Qui veritatem Dei in injustitia detinent.* (*Rom.*, I.)

Mais tandis qu'il est encore temps, et qu'elle s'empresse de nous parler, tantôt par les ministres de Dieu, qui sont les envoyés, ou si vous voulez, les dispensateurs de la vérité ; tantôt par de saints mouvements, par de pieuses inspirations, par de salutaires remords ; tantôt par la bouche d'un ami franc et zélé, pourquoi, dis-je, fermer l'oreille à sa voix et affermir le cœur contre son impression bienfaisante? Pourquoi rejeter les avertissements d'un charitable serviteur de Dieu, et se plaire aux discours séduisants des pécheurs? Conduite bien contraire à celle du Prophète royal, qui demandait la vérité, quelque sévère, quelque désagréable qu'elle fût, préférablement à toutes les douces illusions d'un mensonge insinuant : *Corripiet me justus in misericordia, et increpabit me : oleum autem peccatoris non impinguet caput meum.* (*Psal.* CXL.) Ah! mon Dieu, que ce souhait si sage et si saint devienne aujourd'hui le nôtre, et que ce souhait s'accomplisse exactement à notre égard. Que le juste condamne nos excès, et que profitant de cette condamnation nous les condamnions nous-mêmes. Mais loin de nous ces hommes pervers, autant ennemis de la vérité que de notre salut, qui, pour nous épargner un moment d'une affliction salutaire, nous cachent le principe d'un malheur éternel. Avertissez-nous vous-même, Seigneur; corrigez-nous, punissez-nous en toute vérité, pour nous faire vivre selon toutes les vues et selon les règles de la vérité, et pour nous faire arriver enfin à la souveraine vérité, qui n'est autre chose que vous-même. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

SUR LA PUNITION DES JUIFS.

Et respondens universus populus, dixit : Sanguis ejus super nos, et super filios nostros. (*Matth.*, XXVII.)

Tout le peuple répondit à Pilate en disant : Nous voulons être responsables de sa mort, nous et nos enfants.

Y eut-il jamais sur la terre un homme assez insensé pour se maudire soi-même, et pour appeler contre soi-même la vengeance de Dieu avec tous les fléaux dont elle est armée? Ah! mes chers auditeurs, voici non pas un homme en particulier, mais un peuple entier qui provoque la colère du Maître souverain du monde, et qui, pour l'attirer infailliblement, se couvre du sang de son Fils et s'en pare aux yeux du ciel et de la terre : *Et respondens universus populus, dixit : Sanguis ejus super nos.* Et comme si ce sujet des malédictions divines n'était point encore assez étendu, il s'associe les générations futures, dévoue ses enfants et les enfants de ses enfants à l'expiation de son crime, et les enveloppe, par une imprécation inouïe, dans le même décret de malheur : *super nos et super filios nostros.* Aveuglement déplorable, et qui seul suffit pour montrer de quel excès l'homme est capable quand la fureur des passions a opprimé dans son âme le sentiment et la raison; mais aveuglement devenu par la conduite de Dieu, dans la marche et dans le choix de ses redoutables châtiments, un monument démonstratif de sa bonté et de sa sagesse dans l'exercice de la plus sévère justice. Oui, mes chers auditeurs, Dieu, lors même qu'il est obligé par nos crimes à nous châtier le plus rigoureusement, est toujours bon; et

lorsqu'il paraît n'écouter que le courroux de son indignation, il est toujours sage. C'est là ce que nous apprend la malédiction dont Dieu a frappé les juifs, et qu'ils avaient eux-mêmes demandée. Bonté de Dieu dans l'exercice de sa justice, c'est le premier point de ce sermont. Sagesse de Dieu dans l'exercice de sa justice, c'est le second point. Appliquez-vous, s'il vous plaît, et ne perdez rien de ces salutaires réflexions; le Dieu de toute justice se découvre à nous dans cette importante matière, rendons-nous dociles à sa voix et à l'impression de sa grâce.

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme, qui juge les conseils de Dieu sur ses propres lumières, ou qui mesure la célérité de la vengeance sur l'énormité des crimes, est surpris, de voir différer d'un moment les peines destinées à l'impie. Tantôt il en prend occasion d'accuser la Providence, et d'envier la sécurité des pécheurs; tantôt, embrasé d'un zèle inconsidéré, il souhaite, comme les deux apôtres, que le ciel précipite ses feux, et qu'il dévore les méchants : *Ignis descendat de cœlo, et consumat illos.* (*Luc.*, IX.) Mais Dieu, qui selon l'expression du Sage semble respecter son ouvrage, lors même qu'il est sur le point de le détruire, juge avec plus de tranquillité (7), et punit avec lenteur, avec charité et avec regret. Il punit avec lenteur, parce qu'il semble laisser au pécheur la jouissance de son crime, et diffère de punir autant qu'il peut. Il punit avec charité, parce qu'il avertit, il crie, il tonne, avant que de punir. Il punit avec regret, parce qu'il emploie tous les moyens pour n'être pas obligé de punir. Voilà, chrétiens, de quoi occuper votre attention.

La mort du Fils de Dieu est résolue par le plus ingrat des peuples, elle est consommée de la manière la plus cruelle; une espèce de défi donné à la justice de Dieu, et une insulte formelle faite à l'efficacité de ses malédictions, subsiste; et Dieu paraît fermer les yeux sur tout cela, et ignorer en quelque sorte ce qui s'est passé sur la terre avec son Fils unique. Les juifs triomphent dans leur impiété; ils persécutent les apôtres devenus héritiers de leur haine après la mort de leur maître; ces disciples fidèles sont mis à mort partout où on les découvre; quarante ans se passent, et la colère de Dieu ne se fait pas encore entendre : Jérusalem est encore une ville florissante, les juifs sont encore un peuple puissant, et s'il y eut jamais un crime heureux sur la terre, celui des juifs parait l'être. Patience admirable de mon Dieu, s'écrie saint Augustin, les hommes ne peuvent vous comprendre, ni expliquer votre conduite dans le châtiment du péché. Ils ne sont que deux jours sur la terre, et ils voudraient que tout se fît dans ces deux jours; que la providence et la justice de Dieu étalassent tous leurs trésors dans un espace de temps si borné : *Attendis ad dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia.* Leurs vengeances, pour être sûres, doivent être rapides et suivre l'injure de près; il faut qu'ils saisissent le temps, de peur qu'il ne leur échappe, et que les desseins de leur colère ne meurent avec eux : mais vous, ô mon Dieu! vous êtes patient, parce que vous êtes éternel; les siècles ont pour vous la rapidité des moments, et les moments ont toutes l'étendue des siècles. Vos châtiments ne dépendent pas du temps, mais le temps sert vos châtiments comme vous le souhaitez, et comme vous l'ordonnez : *Patiens est, quia æternus est.* Ainsi raisonnait saint Augustin, et c'est véritablement la raison pour laquelle la justice de Dieu peut, sans rien risquer de ses droits, différer la punition des coupables; mais voici pourquoi elle la diffère en effet. Non, mes frères, disait saint Pierre, en instruisant les premiers fidèles sur la nature et l'accomplissement des promesses de Dieu, le Seigneur ne manque point à sa parole, elle est inséparablement liée à son effet par tous les liens de la vérité, et par toute l'efficacité des décrets éternels : *Non tardat Dominus promissionem suam* (II *Petr.*, III); mais sa miséricorde arrête encore son bras, et demande encore quelque temps pour la résipiscence et la pénitence du pécheur : *sed patienter agit, nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiem reverti.* (*Ibid.*) Et n'est-ce pas là encore ce que nous dit cette parabole si naturelle et si touchante du jardinier qui parle pour la conservation d'un figuier stérile? Le maître du jardin qui veut le déraciner, c'est la justice de Dieu sollicitée à la vengeance du crime; le jardinier qui demande un délai, c'est la bonté de Dieu qui arrête sa justice pour quelque temps : *Domine, dimitte illam et hoc anno.* (*Luc.*, XIII.) Mais pourquoi le laisser encore subsister ce figuier stérile, qui occupe une place précieuse dans un jardin cultivé, et qui depuis trois ans trompe les peines et les espérances de son cultivateur? Pourquoi ne pas donner sa place à quelque autre arbre qui porte des fruits, et qui soit digne de culture? *Succide ergo illam, ut quid etiam terram occupat?* (*Ibid.*) Ah! que sait-on si plus tard il ne changera pas? la chaleur bienfaisante du soleil, la bonté du terrain, les soins redoublés corrigeront peut-être enfin sa stérilité; et quand il aura résisté encore à tout cela, il sera encore assez temps de le couper : *Domine, dimitte illam et hoc anno.* (*Ibid.*)

C'est ainsi que le Sauveur du monde exprimait sa conduite à l'égard des juifs, et c'est là le sens littéral de la parabole, qui regarde particulièrement ce peuple ingrat. Mais ce n'est point où s'arrête l'inépuisable bonté d'un Dieu irrité, qui, tout irrité qu'il

(7) *Tu autem, Domine virtutis, cum tranquillitate judicas, et cum magna reverentia disponis nos.* (*Sap.*, XII.)

est, se souvient qu'il est père, et qui ne veut cesser de l'être que lorsqu'il ne pourra plus l'être. Non-seulement il temporise, il diffère, et renvoie ses châtiments à des temps reculés, mais à la lenteur de la punition il joint des avertissements charitables. Il menace, il prévient, il indique le moment de sa vengeance, il marque les circonstances de son approche pour rappeler les coupables à eux, pour empêcher une fausse paix, une malheureuse sécurité : tantôt il pleure sur la ruine de Jérusalem ; tantôt il fait observer la magnificence du temple, en déclarant qu'il ne restera par pierre sur pierre ; tantôt il avertit les filles de Jérusalem de pleurer le malheur qui pend sur leurs têtes et sur la tête de leurs enfants; et afin qu'après la consommation même du déicide ces menaces salutaires ne s'effaçassent point de l'esprit de cette nation obstinée, tous les préludes, tous les préparatifs de la vengeance de Dieu lui sont indiqués de la manière la plus détaillée ; et ces signes remarquables venant à la suite de la prophétie la plus claire, la plus intelligible, et la plus visiblement accomplie, devaient naturellement éveiller les criminels, dissiper le sommeil mortel qui les tenait dans l'impénitence, et les amener aux pieds du Dieu miséricordieux qu'ils avaient crucifié. Ici c'est l'abomination de la désolation dans le lieu saint : *Cum videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto* (*Matth.*, XXIV) ; là ce sont les armées romaines qui s'assemblent et qui s'acheminent vers Jérusasalem : *Cum videritis circumdari ab exercitu Jerusalem* (*Luc.*, XXI); d'un côté l'Evangile répand sa lumière jusqu'aux extrémités de la terre : *Et prædicabitur hoc evangelium regni in universo orbe* (*Matth.*, XXIV); de l'autre des juifs imposteurs se font passer pour le Messie et entraînent le peuple aveuglé par des prestiges : *Multi venient in nomine meo dicentes : Ego sum Christus.* Tout cela devait devancer la punition des juifs, tout cela leur avait été annoncé par le Sauveur comme l'époque de leur ruine. Tout cela arriva en effet, et fut comme le dernier discours d'un Dieu qui avertissait, qui appelait à la pénitence, qui présentait encore le pardon avant que d'en ôter le temps et le moyen. Aimable providence de mon Dieu, s'écrie le Prophète royal, vous avertissez ceux qui vous craignent des coups dont vous allez frapper la terre, afin qu'ils puissent échapper aux dégâts de votre colère, et que vos enfants ne soient point enveloppés dans un même malheur avec vos ennemis : *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcus, et liberentur dilecti tui* (*Psal.* LIX); et moi j'ajoute : C'est à vos ennemis mêmes, Seigneur, que vous donnez ces avertissements pleins de charité et de bonté, parce que tout ennemis qu'ils sont, vous les aimez encore : en détestant leurs crimes, vous aimez encore leurs âmes, et vous voulez encore leur salut. Vous leur montrez votre colère de loin et de près, et vous ne la faites descendre sur eux que lorsqu'ils ont refusé de l'éviter : *Dedisti significationem, ut fugiant a facie arcus.* C'est ainsi que Noé prêcha durant cent ans l'arrivée du déluge sur une terre de crime et de péché, et qu'il fit de son arche un discours palpable et subsistant, qui avertissait les coupables. C'est ainsi que Jonas annonça la destruction de Ninive. C'est ainsi que Jérémie peignait par des prophéties et des figures les horreurs de la captivité ; et c'est ainsi, mon divin Sauveur, que vous avez vous-même prédit tant de fois la ruine de Jérusalem : *Dedisti significationem, ut fugiant a facie arcus.*

Enfin Dieu punit à regret, parce qu'il ne punit qu'après avoir épuisé tous les moyens qui pouvaient le dispenser de punir. Car qu'eût pu faire le père le plus tendre, le plus attaché à ses enfants, pour les rappeler au devoir, que le Sauveur de tous les hommes n'ait pas fait pour la correction et la conservation des juifs? Il se compare lui-même (et je demande s'il y a quelque chose de plus touchant que cette comparaison si simple et si naurelle?), il se compare à une poule qui, pleine d'inquiétude et de crainte à l'approche de quelque ennemi, s'efforce à rassembler ses jeunes poussins sous ses ailes, et les appelle par des cris redoublés : *Jerusalem, Jerusalem, quoties volui cougregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas !* (*Matth.*, XXIII.) Paraboles intelligibles et instructives, exhortations pathétiques et véhémentes, reproches pleins de sévérité et de force, prodiges éclatants, douceur, humanité, bienfaisance, rien n'est omis, et tout est inutile : *et noluisti.* Les prophètes et les apôtres ne sont pas plus heureux que leur divin Maître ; il les envoie avant lui et après lui à la culture de cette terre ingrate ; après sa résurrection et son ascension glorieuse, Jérusalem est le siége des apôtres et la spectatrice de leur sainteté, de leur courage, de leurs miracles ; ses rues et son temple retentissent de leur prédication. Et que leur arrive-t-il? ce que le Sauveur du monde avait prédit dans la fameuse parabole des vignerons rebelles à leur maître : les uns sont chassés en exil, les autres frappés de verges, ceux-ci accablés d'injures atroces, ceux-là condamnés à une mort cruelle : *Apprehensis servis ejus, alium ceciderunt, alium vero lapidaverunt.* (*Matth.*, XXI.) Il en vient d'autres en leur place, et ils ont le même succès, la même destinée : *Iterum misit alios servos, et fecerunt illis similiter.* (*Ibid.*) Voilà, Seigneur, comme votre justice, ingénieuse à trouver des ressources qui affaiblissent ses droits et qui en empêchent l'exécution, s'épuise en quelque sorte en bienfaits, avant que de répandre le malheur. Et cette admirable conduite que vous avez tenue à l'égard de vos plus cruels ennemis, n'est-ce pas encore ce que vous faites tous les jours à l'égard des pécheurs les plus monstrueux, les plus endurcis? Vous étendez le glaive vengeur sur leurs têtes, mais vous l'y tenez suspendu ; vous méditez

leur destruction, mais vous les en avertissez par la voix de la religion et de ses ministres; vous ne pouvez vous dispenser de frapper enfin, mais ce n'est qu'après que les sollicitations de votre grâce, les reproches de la conscience, les attraits du bon exemple, les conseils salutaires ont été inutiles. Hélas! je le vois suspendu sur ma tête ce glaive destructeur comme sur celle des juifs et de tous les prévaricateurs de votre loi; mais, plus prudent, plus ami de moi-même, je profiterai du temps où vous l'arrêtez encore; je m'éveillerai à la vue de l'abîme dont vous me découvrez la profondeur; et la vue du danger que j'ai couru suffira pour me fixer à jamais dans la voie de vos commandements

SECONDE PARTIE.

La voix du sang de Jésus-Christ retentit jusqu'au ciel comme celle du sang d'Abel, et avec plus d'éclat et plus de raison que celle du sang d'Abel. Elle se fit entendre de Dieu, elle pénétra son cœur. Le renoncement formel, plein d'impiété et d'audace, que les juifs avait fait à toute clémence, à toute miséricorde, en demandant eux-mêmes à payer le prix de ce sang, leur résistance invincible à toutes les grâces de pénitence et de repentir, déterminèrent enfin le bras redoutable de Dieu, il se vengea, et voici les caractères de sa vengeance, caractères pleins de sagesse et dignes de la colère du souverain Maître du monde. C'est une vengeance proportionnée à la grandeur du péché; c'est une vengeance opposée aux prétentions du péché; c'est une vengeance propre à arrêter la contagion du péché. Renouvelez votre attention, s'il vous plaît.

Vengeance proportionnée à la grandeur du péché. Que la destruction entière de Jérusalem ait été accompgnée de toutes les calamités qui peuvent affliger les hommes; que la plus horrible famine qui fut jamais, les dissensions, les guerres civiles les plus cruelles, le désespoir, la rage, l'assemblage de tous les crimes et de toutes les horreurs, se soient joints au glaive des Romains pour appesantir la ruine de cette nation criminelle; que des millions de juifs aient péri par tous les genres de morts dans cette formidable expédition; que la main d'un Dieu vengeur ait été si clairement imprimée sur les victimes de son courroux, que l'empereur païen, qui en était l'instrument, n'a pu s'empêcher de la reconnaître et de l'adorer: c'est là la punition d'un Dieu qui châtie selon sa puissance et qui écoute sa colère. Mais que les restes de ce malheureux peuple aient été dispersés dans toute la terre; qu'ils aient été opprimés dans toute la terre, qu'ils aient été aveuglés dans toute la terre; c'est la punition d'un Dieu sage qui pénètre toute la malice et toute l'énergie du crime, et qui à tous les degrés de malice oppose un châtiment particulier.

Le péché des juifs n'a pas commencé à la mort du Sauveur, mais la mort du Sauveur a consommé le péché des juifs. Dès leur entrée dans la terre sainte, et même dès le moment de leur sortie d'Egypte, ce ne furent que plaintes, que séditions contre Dieu, qu'idolâtries multipliées, que persécutions contre les prophètes et les envoyés de Dieu. Jérusalem était devenue comme une place de massacre et d'horreur, destinée à la mort des justes : *Quia non capit prophetam perire extra Jerusalem.* (*Luc.*, XIII.) Et que fait Dieu? il dépouille ces habitants rebelles et ingrats d'une terre de sanctification qu'ils souillaient par leurs crimes, leur en ôte la possession pour jamais et les disperse dans toute l'étendue de l'univers. Jamais ils n'ont pu se rassembler : un empereur, aussi puissant qu'ennemi des chrétiens, dont il abjura la foi, a conçu en vain le dessein chimérique de les rétablir : les éléments ont combattu pour l'arrêt de Dieu: la terre et le feu se sont alliés contre le rétablissement du temple. C'est un fait avoué des juifs et des païens, et démontré contre l'incrédulité la plus obstinée par toutes les preuves, par toutes les lumières, par toute l'évidence de l'histoire.

Les juifs avaient opprimé les serviteurs de Dieu, ils ont fini par l'oppression du Fils de Dieu. Allons, disaient-ils, opprimons ce juste, et cessons de voir des actions qui condamnent les nôtres : *Opprimamus justum, quoniam contrarius est operibus nostris.* (*Sap.*, II.) Et que fait Dieu? il abandonne ces oppresseurs de l'innocence et de la sainteté à l'oppression de tous les peuples, de toutes les nations de la terre; l'infidèle comme le chrétien appesantit le joug de ces tristes débris des Israélites : si dans quelques coins du monde ils sont moins opprimés, c'est une exception insuffisante pour les recueillir et pour faire cesser l'oppression générale. En vain les politiques de nos jours ont-ils entrepris de changer l'état de ce peuple. Dans combien de cours le projet de naturalisation n'a-t-il pas été proposé durant ce siècle! Par quelles autorités, par combien de raisons spécieuses et philosophiques n'a-t-il pas été appuyé! et quel a été néanmoins le succès de tant de démarches et d'intrigues? Politique humaine, ignorez-vous que, quelles que soient vos intentions et vos vues, vous êtes essentiellement et infailliblement subordonnée à la politique de Dieu.

Les juifs ont fermé les yeux à toutes les lumières, à toutes les grâces, par lesquelles une préférence gratuite les avait distingués entre tous les peuples de l'univers. Ils ont résisté à toutes les poursuites d'une Providence bienfaisante et amie; et que fait Dieu? Il les frappe de l'aveuglement le plus étonnant et le plus prodigieux qui fut jamais; il les abandonne à l'obstination la plus inconcevable, la plus insensée, de sorte que, selon l'expression de Jésus-Christ, ils ne voient pas même ce qu'ils voient, et qu'ils n'entendent pas ce qu'ils entendent : *Ut videntes non videant, et audientes non intelligant.* (*Marc.*, IV.) Obstination devenue hérédi-

taire dans les malheureux descendants du plus heureux des peuples; obstination qui, sans exclure les grâces nécessaires au salut, suppose la soustraction des grâces spéciales et choisies dans le sein de la bonté divine, sans lesquelles on ne parvient que bien difficilement et bien rarement au salut, et sans lesquelles, selon le grand nombre des théologiens, on n'y parvient jamais. Obstination bien propre à nous faire adorer la profondeur de vos jugements, ô mon Dieu! et cette justice sévère qui poursuit l'iniquité des pères dans les enfants jusqu'aux générations les plus reculées; obstination mesurée sur l'étendue de la malédiction prononcée par les juifs eux-mêmes : *Super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII.)

Vengeance opposée aux prétentions du péché. Car qu'ont prétendu les homicides du Fils de Dieu, en plongeant leurs mains sacriléges dans son sang? qu'ont-ils prétendu, sinon d'étouffer dans son germe et dans sa racine la religion qu'il établissait? c'est la raison qu'ils en donnaient eux-mêmes. Voilà, disaient-ils, que tout le monde embrasse sa doctrine, et bientôt toutes les nations le reconnaîtront pour le Messie : *Ecce mundus totus post eum abiit.* (*Joan.*, XII.) C'est là-dessus que sa mort fut résolue, et cette résolution parut pleine de justice et de sagesse au chef de la religion ; elle fut approuvée d'une voix unanime : *Vos nescitis quidquam, expedit ut unus moriatur homo pro populo.* (*Joan.*, XI.) Et que fait Dieu ? Il punit l'abominable politique de ses ennemis; et de leur punition même il fait la preuve la plus frappante et la plus intelligible de la religion qu'ils avaient voulu détruire dans son berceau. Car, dites-moi, mes chers auditeurs, y eut-il jamais dans le monde un état semblable à celui des juifs? et cet état ne marque-t-il pas visiblement la colère de Dieu, et la colère de Dieu attirée par un crime énorme et inouï depuis le commencement du monde? Vit-on jamais une nation célèbre, cultivée, illustrée par de grands événements, chassée totalement de sa patrie, et déracinée pour ainsi dire de son sol natal; errante et dispersée dans toutes les provinces, dans tous les royaumes de la terre; nation méprisée, haïe, abhorrée de tous les peuples, de quelque religion, de quelque caractère qu'ils soient; du chrétien comme de l'infidèle; de l'adorateur d'un Dieu, comme du sectateur insensé des idoles; de l'homme civilisé et adouci, comme de l'homme sauvage et barbare? nation aveuglée au point de garder elle-même, comme un dépôt sacré et divin, le livre qui est évidemment le fondement de la religion qu'elle s'obstine à méconnaître; au point, comme je l'ai déjà dit, de ne pas entendre ce qu'elle entend, et de ne pas voir ce qu'elle voit? Vit-on jamais un peuple religieux, si attaché aux preuves de la véritable religion, et en même temps si ennemi de la véritable religion? Vit-on jamais un peuple dépouillé depuis près de deux mille ans de son temple, de ses autels, de ses sacrifices, de ses prêtres, de tout exercice de sa religion, et néanmoins si malheureusement ferme dans sa religion? Consultez les annales du monde, lisez les histoires de toutes les nations, examinez les fastes de tous les empires, envisagez la nature et la marche des événements humains, et voyez si jamais la terre fut le théâtre d'un pareil spectacle.

Mais enfin, quand on parviendrait à expliquer par des raisons humaines, par des observations faites sur le caractère et le génie de ce peuple singulier, quand, dis-je, on parviendrait à expliquer naturellement l'état étonnant de cette nation infortunée, comme quelques critiques mal avisés ont entrepris de le faire sans succès; cet état combiné avec l'Evangile considéré précisément comme une histoire, aurait encore les caractères de la punition de Dieu la plus manifeste, la plus évidente, et serait dès lors un argument des plus forts en faveur de l'Evangile. Mais il y a plus. Car sans entrer plus avant dans cette discussion, sur laquelle je crois avoir jeté un jour suffisant : je dis que les juifs, indépendamment du poids de la colère de Dieu, dont ils sont chargés, sont une preuve incontestable de notre sainte religion. Et comment cela, et par quels moyens? Par leur dispersion, par leur oppression, par leur aveuglement. Prenez garde, mes chers auditeurs, et ne perdez rien, je vous en prie. Les juifs sont dépositaires de l'Ancien Testament, ils professent toutes les prophéties, toutes les figures, tous les événements, qui annoncent Jésus-Christ, ils en défendent la vérité aussi bien que les chrétiens, avec plus de zèle, plus d'attachement que la plupart des chrétiens : voilà donc les juifs malgré eux les témoins de la vérité du christianisme. Or je dis que leur dispersion, leur oppression, leur aveuglement, donnent à leur témoignage une force infinie. Et voici pourquoi. Leur dispersion étend ce témoignage par toute la terre, instruit et avertit toutes les nations de la terre; et leur prodigieuse multiplication, qui, dans leur désolante destinée, peut être considérée comme une espèce de miracle, multiplie encore les témoins. Leur oppression fait que leur témoignage n'est pas intéressé ; leur malheur, qui est fondé en partie sur un attachement inconséquent aux seuls livres de l'ancienne loi, rend cet attachement en quelque sorte respectable, et garantit à nos yeux l'authenticité de ces livres. Enfin leur aveuglement fait que leur témoignage n'est pas suspect : ils rejettent l'Evangile, mais ils embrassent les preuves de l'Evangile : ils détestent les chrétiens, mais ils fournissent des armes aux chrétiens. On a beau argumenter contre nous, et nous demander raison de notre foi; nous répondrons en quelque sorte comme Jésus-Christ répondit à Caïphe : *Quid me interrogas? interroga eos.* (*Joan.*, XVIII.) Demandez à nos plus cruels ennemis si les choses sont comme

nous vous les avons dites, qu'ils soient nos juges et les vôtres : *Ecce hi sciunt.* (*Ibid.*) C'est là ce que les saints Pères disaient à Celse, à Porphire, à Julien, qui, frappés de l'évidence des prophéties, prétendaient qu'après l'événement elles avaient été fabriquées par les chrétiens : et à cette réponse des Pères, il n'y avait pas de réplique, comme il n'y en a pas encore aujourd'hui : *Interroga eos, ecce hi sciunt.*

Voilà, mes chers auditeurs, comment la vengeance de Dieu s'est opposée aux prétentions du péché : mais comment cette vengeance est-elle propre à arrêter la contagion du péché ? car c'est ce que je vous ai déjà dit d'abord, et c'est par où je dois finir. Souffrez que je m'attache un moment au sens moral pour votre édification et pour votre instruction, et que je quitte à quelques égards le sens de la lettre, sans néanmoins l'abandonner entièrement. La vengeance de Dieu exercée contre les juifs est devenue en quelque sorte le modèle et la règle de celle qu'il exerce contre les chrétiens infidèles et rebelles; elle en est une image exacte, quoique plus frappante par l'appareil extérieur et par l'éclat des coups, et doit dès lors nous servir d'avertissement, et arrêter nos prévarications par l'impression d'une crainte salutaire. Car il y a pour nous comme pour les juifs une espèce de dispersion, une espèce d'oppression, et un véritable aveuglement. Tout cela vient à la suite de nos lâchetés, de nos résistances à la grâce, de nos péchés portés à leur comble, de nos excès accumulés jusqu'à la mesure déterminée par la patience de Dieu. Alors Dieu nous rejette de son sein, il nous sépare des enfants de son Eglise; en nous ôtant la lumière inestimable de la foi, il nous arrache de cette terre de bénédiction, où il nous avait fait naître, et où nous devions croître et porter des fruits; il nous renvoie loin de lui avec les infidèles et les païens : *Partemque ejus cum infidelibus ponet.* (*Luc.*, XII.) C'est ce que j'appelle une espèce de dispersion. Dieu fait plus : il nous abandonne à toute la fougue, à toute la fureur des passions et des désirs déréglés de notre cœur, qui, n'étant plus arrêtés en aucune façon par l'impression de la foi, nous oppriment, nous tyrannisent, nous portent à des choses insensées, qui font rougir la nature et la raison. C'est là doctrine de saint Paul : *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum* (*Rom.*, I.) ; et c'est ce que j'appelle une espèce d'oppression. De la perte de la foi, et de l'empire de toutes les passions, résulte l'égarement total de l'esprit, qui se perd et se confond dans les plus monstrueuses idées, dans les systèmes les plus absurdes, dans les contradictions et les inconséquences les plus palpables; une obstination, une fermeté dans l'impiété et dans le délire de la raison, que rien ne saurait ni guérir, ni ébranler : c'est encore la doctrine de saint Paul : *Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum.* (*Ibid.*) Et c'est ce que j'appelle un véritable aveuglement. Dispersion, oppression, aveuglement pour les chrétiens comme pour les juifs, mais plus terribles encore pour les chrétiens que pour les juifs : puisque c'est un moindre malheur d'être exilé de quelque plage de la terre, que d'être retranché du nombre des enfants de la foi ; d'être opprimé par les hommes, que d'être tyrannisé par ses passions; de tenir à une religion et de professer du moins une partie des livres saints, que de ne tenir plus à rien et de n'avoir plus aucune religion. Or tout cela ne devrait-il pas nous instruire, nous pénétrer de la crainte des jugements redoutables de Dieu, et réprimer pour jamais le cours de nos péchés? Mais vous savez, ô mon Dieu ! combien tout cela est inefficace, et combien de si grandes vérités font peu d'effet sur nos esprits indociles et penchés vers notre perte. Nous admirons un instant la sagesse de votre justice, nous en craignons la sévérité ; c'est un hommage passager que nous rendons à votre souveraine grandeur, un moment fugitif d'une résipiscence commencée : mais ce sera là tout le succès de nos réflexions, si vous, Seigneur, dans le conseil de votre miséricorde ne nous accordez pas quelque grâce spéciale qui en rende l'impression profonde et qui en fasse naître des fruits de salut. Que cette main puissante qui a formé le cœur de l'homme et qui en dispose comme il lui plaît, touche, réforme le nôtre et le soumette pour toujours à l'empire de votre bonté, pour n'être jamais soumis à l'empire de votre colère.

DISCOURS SUR LES ANGES.

—

Non noxia corpora tardant,
Terrenique hebetant artus moribundaque membra.
(*Æn.*, VI.)

—

Laudemus Dominum quem laudant angeli, quem cherubim et seraphim, sanctus, sanctus, sanctus proclamant.

Louons le Seigneur que les anges adorent, dont les chérubins et les séraphins annoncent la sainteté.

C'est ainsi que l'Eglise catholique s'exprime dans l'office des saints anges, et c'est la conséquence la plus solide et la plus vraie que nous puissions tirer de la doctrine de l'Ecriture et des Pères sur les anges. Car si toutes les créatures nous portent à servir et à aimer le souverain Maître du monde, parce que toutes les créatures sont une preuve frappante de sa grandeur et de sa bonté; il est certain que les anges doivent nous attacher d'une manière toute particulière au service

et à l'amour de leur Dieu et du nôtre, parce qu'ils sont une preuve toute particulière de sa grandeur et de sa bonté. C'est la réflexion que je prétends développer dans ce discours, et pour le faire avec plus d'ordre, je me règle sur la division qu'elle présente tout naturellement. Les anges sont une preuve éclatante de la grandeur de Dieu ; ce sera la première partie. Les anges sont une preuve éclatante de la bonté de Dieu ; ce sera la seconde partie. Pour bien parler des anges, implorons les lumières du ciel par l'intercession de la Reine des anges, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Suivant la manière de raisonner de saint Paul, qui, par la vue des créatures, prétend nous convaincre de la grandeur du Maître qui les a tirées du néant : ***Invisibilia enim ipsius, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas*** (***Rom.***, I), je pourrais vous faire juger de Dieu par l'existence même des anges, et vous faire connaître sa puissance dans l'excellence, dans le nombre, dans les espèces différentes des esprits célestes. Excellence qui les élève au-dessus de tous les êtres créés, et à laquelle l'homme même, roi de la nature, maître des animaux, possesseur unique de la terre, ne peut atteindre : *Angeli fortitudine ac virtute majores.* (II *Petr.*, II.) Nombre que les lumières des plus grands prophètes n'ont pu déterminer et dont ils tâchent de nous donner quelque faible connaissance par les quantités les plus étendues, les plus indéfinies : ***Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei.*** (***Daniel.***, VII.) Espèces différenciées et caractérisées par les qualités les plus sublimes, par des qualités qui distinguent essentiellement les trônes des vertus, les anges des archanges, les chérubins des séraphins, les puissances des dominations et des principautés, et qui de ces neuf classes d'esprits bienheureux forment la cour du roi des rois. Voilà sur quoi je voudrais pouvoir m'étendre pour fortifier et agrandir dans vos âmes l'idée du Maître du monde ; mais la faiblesse de mon esprit, incapable de développer avec succès une si grande matière, et les ténèbres épaisses qui couvrent contre nos recherches la nature, le nombre et les distinctions des anges, m'obligent de m'attacher à une pensée plus simple, et à vous parler de l'hommage et de l'obéissance que les anges rendent à Dieu. Je vous porterai à condamner vous-mêmes le culte que vous lui rendez, et vous ferai connaître celui que vous devez lui rendre, par celui que les anges lui rendent en effet, et par l'idée que ce culte nous donne de sa grandeur et de sa majesté infinie. Adoration des anges pleine de respect, pleine de ferveur, pleine de zèle, pleine de constance, pleine de dignité.

Pénétrés du plus profond respect, les esprits célestes, malgré leur sublimité et leur pureté, n'osent porter leurs regards sur la majesté du trône qu'ils environnent. La connaissance qu'ils ont des perfections de l'Etre souverain, et l'amour embrasé qui en résulte nécessairement, tournent tous leurs désirs vers la contemplation de Dieu : et cependant le prophète dans une vision mystérieuse leur voit la face couverte de leurs ailes. La crainte et le respect semblent leur interdire la vue de l'objet qni constitue leur bonheur : *Velabant faciem.* (*Isa.*, VI.) Adoration pleine de ferveur : ils expriment les sentiments du cœur par l'éclat de leur voix, et toute l'étendue des cieux retentit de leurs cantiques : ***Voce magna clamabant.*** (***Apoc.***, VI.) Adoration pleine de zèle : les anges ne s'arrêtent pas aux sentiments dont ils sont eux-mêmes pénétrés, ils travaillent à les faire passer dans le cœur des autres, ils s'excitent, ils s'animent mutuellement à chanter de concert les louanges de leur Créateur : ***Clamabant alter ad alterum.*** (***Isa.***, VI.) Adoration pleine de constance : elle n'est jamais interrompue, elle n'est jamais finie. Toujours occupés de Dieu, les anges ne veulent ni ne peuvent attacher leur esprit à quoi que ce soit hors de lui : la pensée de Dieu semble les poursuivre, et selon l'expression de l'Ecriture, ne leur donner aucun repos : ***Et requiem non habebant die ac nocte*** (*Apoc.*, IV); leurs hommages sont mesurés sur l'éternité, ils se perpétueront de siècle en siècle. Adoration pleine de dignité, puisqu'elle exprime de la manière la plus noble et la plus élevée toute la grandeur de Dieu et toute l'étendue de sa puissance : ***Plena est omnis terra gloria ejus.*** (*Isa.*, VI.) Dans le ciel et sur la terre les anges ne voient que Dieu, ils voient Dieu en toutes choses, et toutes choses en Dieu. Ils découvrent dans tous les êtres autant de bouches qui reconnaissent et qui prêchent l'excellence de leur auteur, autant de monuments de son intelligence, de sa providence, de son pouvoir infini : ***Plena est omnis terra gloria ejus.*** Gloire, force, sagesse, magnificence, vous êtes sa possession ; toujours et en tout lieu vous n'appartenez qu'à lui ; il vous a répandues sur tous ses ouvrages, vous avez dirigé le travail de ses mains. Etre des êtres, je suis parce que vous êtes : vous êtes le grand océan où tout se meut, respire et vit ; et moi je ne suis qu'un atome qui s'évanouit et qui se perd dans la durée et l'étendue de votre empire : ***Plena est omnis terra gloria ejus.***

Telle est, mes chers auditeurs, l'adoration des anges, telle est l'hommage sublime qu'ils rendent à leur Créateur, à leur Roi ; hommage bien propre à nous pénétrer nous-mêmes des grandeurs de l'Eternel, et à nous reprocher vivement la manière dont nous l'adorons sur la terre. Hélas ! que deviendrait le nom ineffable de Dieu, si on jugeait de la nature et des attributs de ce grand Maître par nos immodesties et nos entretiens profanes au milieu de son temple ; par ce faste extérieur qui accompagne si souvent nos sacrifices, par ce luxe que nous portons jusque dans le sanctuaire, par cet air de grandeur et de suffisance que nous y retenons, par ces postures vaines et négligées que

nous y affectons; par des prières si peu ferventes, si peu réfléchies; des paroles prononcées sans attention, sans aucun mouvement de piété; par une entière indifférence pour tout ce qui regarde la gloire de Dieu, le salut de nos frères, la défense de la vertu; par le peu de temps que nous donnons aux devoirs de la religion, tandis que la vie se consume dans les assemblées, les jeux, les spectacles, dans toutes les frivolités possibles, et sous l'empire des passions les plus criminelles; par le peu de sentiment que nous avons de la grandeur de Dieu, dont nous ne prononçons le nom que par interjection et par des exclamations proverbiales, que nous ne semblons connaître que par les leçons de l'enfance ou par la voix des ministres de l'Eglise; tandis que le sceau de sa majesté infinie est imprimé sur tous les êtres, et qu'il est si aisé de le reconnaître partout et en tout; dans les plus grandes choses comme dans les plus petites, dans les plus simples comme dans les plus composées, dans ce que nous voyons comme dans ce que nous ne voyons pas, dans ce qui est conforme à notre raison comme dans ce qui surpasse notre intelligence, dans l'accomplissement de nos désirs comme dans le renversement de nos projets; parce que tout cela est également plein de sa gloire, et que tout cela est incontestablement l'ouvrage de sa souveraine sagesse et de sa souveraine puissance : *Plena est omnis terra gloria ejus.* (*Isa.*, VI.)

De l'obéissance des anges le Prophète royal tirait une autre preuve de la grandeur de Dieu; et si c'est raisonner juste de conclure l'excellence du maître de la fidélité et de la soumission de ses plus illustres serviteurs, cette preuve est effectivement la plus frappante et la plus décisive : Mon Dieu, disait ce saint roi, que votre gloire est immense! et qui pourra égaler la magnificence de votre règne? *Domine, Deus meus, magnificatus es vehementer.* (*Psal.* CIII.) Mais sur quoi est particulièrement fondée la grandeur éminente de votre puissance, et quelles sont les créatures destinées à la faire connaître avec plus d'éclat? Ce sont les anges : *Qui facis angelos.* (*Psal.* CIII.) Mais encore comment et pourquoi les anges sont-ils des témoins si distingués de votre gloire? C'est que la promptitude de leur obéissance égale la rapidité des vents, et que l'efficace de leur obéissance exprime la force et l'opération du feu : *Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem.* (*Ibid.*)

Dieu commande aux hommes, il les presse, il les anime, il les assiste puissamment à remplir ses ordres. Ces ordres ne sont pas difficiles, la récompense la plus riche y est attachée. Cet être composé d'esprit et de terre, jouet d'une vie tumultueuse et d'une mort assurée, résiste à son maître et à son Dieu, secoue le joug et méprise la loi. Des millions d'anges environnent le trône de l'Eternel, leur seul désir est de connaître et d'exécuter ses volontés : *Millia millium ministrabant ei.* (*Dan.*, VII.) Dieu parle, et déjà tout est fait. Les légions célestes volent d'un pôle à l'autre avec la vitesse de la foudre; rien ne les rebute, rien ne les arrête. Le globe de la terre est ébranlé, les montagnes sont transportées, les éléments employés à la vengeance de Dieu, les nations infidèles enchaînées, le juste respire dans l'oppression; le crime est confondu, la vertu triomphe de ses adversaires. Le ministère des anges a tout remis en sa place; et en rendant, par une obéissance prompte et efficace, témoignage à la suprême grandeur de Dieu, ces sublimes esprits nous fournissent encore des motifs puissants de bénir sa providence et sa bonté, comme je le ferai voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu, également grand et bienfaisant, glorieux et libéral, ne borne pas la destination des esprits célestes aux hommages qu'il en attend, il les emploie à l'utilité et à l'avantage des hommes; et si nous devons faire servir notre félicité à la gloire et à la grandeur de Dieu, Dieu de son côté fait servir sa grandeur et sa gloire à notre félicité. Les anges, adorateurs et ministres de Dieu, sont devenus les gardiens et les protecteurs des hommes, et d'une créature méprisable et malheureuse, ils ont fait une créature heureuse et une créature respectable. Attention, s'il vous plaît, à ces deux pensées, elles ne vous prendront qu'un moment.

L'homme, en proie à l'ignorance et à la faiblesse, était dans l'impossibilité absolue de se défendre des dangers sans nombre qui infestaient non-seulement le chemin du ciel, mais encore celui d'une vie tranquille et fortunée sur la terre. S'il eût été abandonné à lui-même, son malheur était décidé pour le temps et pour l'éternité. Mais le Créateur ne peut être indifférent au sort des êtres sortis de sa main toute-puissante. Non content de répandre sur l'homme les dons de sa grâce, il envoie encore ses anges à son secours. Ces génies bienfaisants se mettent à ses côtés pour le conduire en sûreté; ils l'éclairent dans ses doutes, ils le dirigent dans ses perplexités, ils le protégent contre l'attaque des puissances invisibles; ils modèrent l'ardeur de ses passions, ils le fortifient dans la haine du vice, dans l'amour de la vertu; leur vigilance s'étendant jusqu'aux biens temporels, ils écartent les maladies, l'indigence, une mort imprévue; et soit que leurs soins soient bornés à un seul client, soit qu'ils en embrassent plusieurs, leur attention multipliée ou resserrée, toujours suffisante à l'ouvrage que la Providence leur a assigné, tire l'homme de son impuissance, et le constitue dans un état heureux qu'il ne tient qu'à lui de soutenir et de promouvoir par sa correspondance.

Mais, me direz-vous, l'Arbitre suprême du monde, indépendamment du ministère des anges, étend sa providence sur tous les hommes; auteur et conservateur de tout ce qui est, il a mesuré l'espace, dans lequel, comme dit saint Paul, nous vivons et respirons tous; il ne s'éloigne jamais de ceux dont

sa bonté fait la conservation, et leur donne la vie, la santé, l'usage de tous ses bienfaits : *Cum ipse det omnibus vitam et inspirationem et omnia.* (*Act.*, XVII.) Rien, mes chers auditeurs, n'est plus incontestable; mais l'administration des choses humaines commise aux anges sous la direction d'une providence universelle, en donnant un nouvel éclat au royaume de Dieu par cette multitude presque infinie de ministres excellents, renferme encore un avantage inestimable, dont l'homme sans cela aurait été absolument destitué. Car ce qui nous est refusé par les règles communes du gouvernement du monde, et les motifs généraux de la clémence de Dieu, nous est souvent accordé par les instances et les sollicitations de nos anges. Combien de fois eussions-nous péri dans les voies ordinaires de la providence, si Dieu n'avait attaché notre conservation à la vigilance de notre ange! A combien de dangers n'eussions-nous pas succombé, combien d'ennemis puissants nous eussent ravi la vie de l'âme, et d'autres peut-être celle du corps, si les prières de nos anges, plus agréables à Dieu que les nôtres, n'eussent détourné ces malheurs; ou bien si nos prières présentées à Dieu par les mains des anges n'eussent eu une efficacité et un pouvoir, que sans cette présentation elles n'eussent point osé espérer!

C'est cette présentation de nos prières qui, selon la pensée de saint Hilaire, rend l'homme non-seulement heureux, mais encore respectable et formidable à ses ennemis. Car qui, demande ce Père, oserait jamais mépriser celui qui jouit d'une si haute protection, et dont les désirs sont portés au trône de l'Eternel par un ministère aussi glorieux que celui des anges? *Periculose ille contemnitur, cujus desideria ac postulationes ambitioso angelorum famulatu provehuntur.* Cet homme, quelque méprisable qu'il soit aux yeux du monde, est un chrétien, un homme d'oraison et de bonnes œuvres; ses œuvres et ses oraisons sont portées par les anges aux pieds de Dieu; malheur à celui contre lequel elles provoqueraient son bras tout-puissant! *Periculose ille contemnitur.* Et cette doctrine de saint Hilaire est celle de Jésus-Christ lui-même, quand ce divin Sauveur nous avertit, dans l'Evangile, de ne mépriser aucun de ses plus petits serviteurs : *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis* (*Matth.*, XVIII); il en ajoute aussitôt la raison, et la voici : C'est que, quoique tous les hommes en général soient sous la garde des anges, les anges des fidèles approchent néanmoins plus particulièrement le Père céleste, pour plaider la cause de leurs pupilles, pour lui présenter leurs prières, et pour demander justice des torts qu'on leur fait : *Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris.* (*Ibid.*)

De là, conclut saint Bernard, toute notre confiance et toute notre gratitude ne sont-elles pas dues à ce gardien aimable, dont la protection est pour nous la source d'un si grand bien? Et moi, en vous engageant aujourd'hui à lui donner toutes les marques de la plus vive reconnaissance, je vous exhorte aussi avec le même saint de porter encore plus haut les mouvements de votre piété, et de les élever jusqu'à Dieu, dont la souveraine bonté est après tout le premier principe de tous les avantages que renferme pour nous le ministère des anges : *Mira dignatio et vere magna dilectio charitatis.* Bienfaisance admirable, charité excessive de mon Dieu, poursuit saint Bernard, c'est vous qui avez délégué vos anges à ma garde et à ma défense, et qui, les éloignant en quelque sorte des douceurs de la société des saints, les avez chargés du soin humiliant de ma conservation et de mes nécessités : *Summa majestas angelis, et angelis suis mandavit.* Vous avez voulu que ces esprits bienheureux portassent d'une main le trône majestueux de votre empire éternel, et que de l'autre ils me portassent moi-même; et qui suis-je pour être porté dans les mains des anges? la poussière et la corruption peuvent-elles occuper les soins des ministres de Dieu? *Quasi non sit homo putredo, et filius hominis vermis.*

C'est ainsi, mes chers auditeurs, que, glorifiant Dieu dans les anges et par les anges, nous joindrons notre hommage au leur; leur hommage sera le modèle du nôtre, et il en sera le motif. Comme témoins de la grandeur de Dieu, ils nous apprendront à l'adorer et à lui obéir. Comme instruments de sa bonté et de sa providence à notre égard, ils nous exciteront à l'aimer. Notre voix mêlée à la leur lui sera plus agréable, et l'excellence de leurs louanges corrigera les défauts des nôtres : *Laudemus dominum quem laudant angeli, quem cherubim et seraphim, sanctus, sanctus, sanctus proclamant.*

PANEGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE I[er]

SAINT AUGUSTIN.

Monte decurrens velut amnis, imbres,
Quem super notas aluere ripas,
Fervet immensusque ruit.
(HORAT.)

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christùm. (I *Cor.*, II.)

Tandis que j'ai demeuré avec vous, je ne me suis glorifié d'aucune science que de celle de Jésus-Christ.

Ainsi parlait un grand docteur et un grand saint. Paul, éclairé de toutes les sciences divines et humaines, ne se glorifiait que de la science de Jésus-Christ. Augustin, animé du même esprit que Paul, paraissait comme lui ne savoir et ne connaître que Jésus-Christ. A la science de Jésus-Christ il rapportait toutes les autres sciences, et par la science de Jésus-Christ il perfectionnait toutes les autres sciences. Voilà, mes frères, sous quel point de vue je prétends envisager aujourd'hui le défenseur de la grâce, la gloire de l'Eglise d'Afrique, le célèbre évêque d'Hippone, le grand Augustin. Augustin, un grand saint et un grand savant, est partagé entre la religion et les sciences. Dans la religion il fait usage des sciences, et dans les sciences il fait usage de la religion. Mais dans ce mélange, c'est toujours la religion qui l'emporte et qui triomphe; mais dans ce partage, Augustin peut toujours dire qu'il ne sait que Jésus-Christ, et qu'il ne se glorifie que de savoir Jésus-Christ : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum.* (I *Cor.*, II.) Ici les sciences servent la religion, là la religion sert les sciences; mais les sciences servent la religion comme leur souveraine et leur maîtresse, et la religion sert les sciences comme une reine sage et bienfaisante fait le bonheur et la gloire de ses fidèles sujets. Appliquez-vous, et comprenez le partage de ce sermon. Augustin illustre la religion par les sciences; première partie. Augustin illustre les sciences par la religion; seconde partie. Pour faire le panégyrique d'un si grand homme, il me faudrait avoir ses lumières, je devrais être pénétré de sa sainteté. Le Saint-Esprit suppléera à ma faiblesse, j'implore son secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Que l'erreur se voile de ses ombres, que la superstition et l'ignorance, mères des fausses religions, cherchent un asile dans les ténèbres, c'est la demande de leurs intérêts et la politique ordinaire du mensonge. Mais une religion divine et dès lors essentiellement lumineuse ne craint que l'ignorance, et ne peut manquer de recevoir un éclat nouveau dans la société des sciences. Augustin découvre ce rapport, et trouvant en lui-même de quoi enrichir la religion des trésors de l'intelligence humaine, il lui consacre toutes les sciences qu'il possède ; et par le plus excellent usage de ces sciences, il défend la religion contre ses ennemis, il maintient la religion parmi ses enfants, il propage la religion parmi les infidèles et les libertins. Attention, s'il vous plaît.

L'état de l'Eglise chrétienne au siècle d'Augustin, état le plus désolant, le plus critique. Tandis que le Nord, si fécond en peuples barbares et cruels, inondait l'empire romain de guerriers implacables, et portait partout la dévastation et la ruine, la religion gémissait sous des malheurs plus grands encore, et voyait son sein déchiré par les plaies les plus sensibles et les plus profondes. L'idolâtrie subsistait encore jusque dans la capitale du monde chrétien, elle y avait ses temples, ses prêtres, ses sacrifices. Tous les sophistes, tous les philosophes du temps soutenaient ce culte ébranlé par toutes les illusions d'une fausse sagesse. Parmi les enfants même de l'Eglise, que de rébellions, que de guerres civiles et cruelles, que de fils dénaturés armés contre leur mère ! L'insensé Manès attaque l'unité de Dieu, et lui associe un principe qui préside à la matière; l'orgueilleux Pélage rejette la grâce de Jésus-Christ, et prétend que la justification et le salut sont l'ouvrage de la nature; l'obstiné Julien nie le péché originel ; l'ambitieux Donat forme un schisme. Que d'ennemis à combattre, que de victoires à remporter pour détruire l'erreur, pour sauver la foi ! Augustin paraît ; il reconnaît dans le langage, dans les écrits de ces faux docteurs, l'esprit tortueux du mensonge, et le démasque. Il suit l'erreur dans tous ses détours, prévient toutes ses objections, renverse toutes ses défenses. Il démontre l'absurdité du paganisme par les lumières les plus communes, les plus incontestables de la raison humaine; l'unité de Dieu par la sagesse du plan et le résultat le plus indivisible de toutes les parties de la création ; la nécessité de la grâce par la faiblesse et la perversité du cœur de l'homme; le péché originel par l'état actuel de toute la nature, par la totalité des dogmes de la religion, qui y ont tous quelque rapport, par les témoignages les plus victorieux des saintes lettres; l'indivisibilité de l'Eglise par les promesses de Jésus-Christ et par la véracité même de Dieu. Rien ne résiste à ses raisons. Presque toutes ces hérésies périssent sous

ses yeux; les ennemis de l'empire triomphent dans ses plus belles provinces, et les ennemis de l'Eglise sont déjà aux pieds d'Augustin; la plume d'Augustin a plus de force et de succès que le glaive des Césars. Nouvel Ismaël, mais combattant des ennemis bien différents, il voit toutes les mains armées contre lui, et il s'arme lui seul contre tous : *Manus omnium contra unum, et manus unius contra omnes.* Nouveau Josué, il combat tous les criminels habitants de la terre sainte, et les détruit. Nouvel Elie, il consume par le feu d'une éloquence divine tous les adversaires de Dieu. Nouveau Judas Machabée, il renverse les idoles, rétablit l'honneur du temple, abolit les sacrifices impies. C'est la sentinelle de l'Eglise, qui, d'un œil pénétrant et sûr, découvre le moindre danger, et le dissipe dans ses commencements. C'est un négociateur habile qui, par des réflexions profondes et admirées même des ennemis, prévient des guerres longues et redoutables. C'est un magistrat sage et respecté qui paraît dans la première fermentation d'une révolte, et qui par la force de ses paroles arrête les rebelles, leur arrache les armes, ramène la tranquillité et la paix.

Si le génie d'Augustin emploie ses ressources et ses richesses pour la défense de la religion contre ses ennemis, il n'en consacre pas une moindre partie à la conserver, à la cultiver, à la faire fleurir et fructifier parmi ses enfants. Tel qu'un général habile repousse l'ennemi loin des murs qu'il défend, et maintient en même temps l'ordre dans la ville assiégée; tel qu'un sage navigateur combat les tempêtes et les écueils, et donne en même temps ses soins et son application à l'intérieur du vaisseau; tel qu'un ministre d'État fait respecter les frontières de l'empire, et appelle en même temps dans son sein l'abondance et la félicité publiques; Augustin, pasteur aussi zélé que savant, aussi plein de charité que de vigilance, se consacre au bien de ses ouailles. Prédications, catéchismes, instructions familières, avis sages et salutaires, exhortations pathétiques et véhémentes, méthode admirable pour former les cœurs, pour élever les esprits, pour ennoblir les âmes, voilà ses travaux et les fruits de ses connaissances et de ses grandes lumières. S'il est excellent théologien, c'est pour traiter les choses de Dieu avec dignité et avec magnificence, comme parle l'Ecriture : *Magnifice enim sapientiam tractabat.* (II *Mach.*, II.) S'il est philosophe profond, c'est pour faire servir à la gloire de Dieu toutes les beautés de la nature; c'est pour faire disparaître aux yeux des hommes le faux éclat des grandeurs périssables, et les attacher aux espérances éternelles. S'il est orateur sublime, c'est pour donner l'essor à son zèle et pour le produire avec toutes les grâces d'une éloquence qui touche et qui persuade. S'il possède l'art de gouverner les peuples, c'est pour faire de son diocèse le séjour de l'innocence et de la piété.

Mais son âme, ne pouvant se renfermer dans un champ étroit, se répand en quelque sorte dans toute la domination du christianisme. Il est la bouche de l'Eglise universelle, la lumière de la religion, le maître des Ecritures, l'oracle consulté de toutes les provinces du monde. Ses écrits couvrent la terre, et le peuple chrétien, instruit par un seul homme, se voit affermi dans la foi, ranimé dans la piété, arraché au désordre, rapproché de Dieu, enrichi de toutes les vertus. C'est, pour me servir de l'expression même du Saint-Esprit, un fleuve immense qui rompt ses digues, couvre les prairies, inonde les campagnes; qui ravage et qui fertilise, qui effraye et qui rassure, qui emporte et qui raffermit. C'est l'image de cette source admirable, qui, sortie du centre du Paradis terrestre, et partagée en plusieurs grands fleuves, faisait la beauté de ce délicieux séjour, et portait ensuite la fécondité et les richesses à toute la terre : *Qui implet quasi Phison sapientiam, et sicut Tigris in diebus novorum; qui adimplet quasi Euphrates sensum, et assistens quasi Gihon in die vindemiæ.* (*Eccli.*, XXIV.)

Enfin, mes chers auditeurs, qui pourrait compter les infidèles, les hérétiques, les libertins que les raisonnements de ce célèbre docteur, ses discours convaincants, ses victorieux écrits ramenèrent à la vérité et à la profession de la foi? Eglises d'Italie, d'Espagne, de France, d'Afrique, vous avez vu votre sein rempli de nouveaux enfants que la doctrine du grand Augustin vous avait préparés. La foi n'est pas l'ouvrage des sciences, sans doute; née dans le sein de la sagesse éternelle, elle n'a pas besoin de la faible lueur de nos esprits; souvent même elle aveugle les savants présomptueux, dédaigne leurs hommages et leurs éloges; la simplicité et la docilité marchent à ses côtés et sont ses plus chères compagnes. Mais un homme sage et intelligent sait parer cette foi divine de tout l'éclat de ses preuves, dévoiler ses rapports avec l'Être éternel, établir ses différences d'avec les cultes superstitieux, montrer l'erreur à ses pieds et la gloire du ciel sur sa tête. Or, quel homme posséda jamais mieux ce précieux talent, et qui l'employa jamais mieux qu'Augustin? Et n'est-ce pas par là qu'il s'éclaira lui-même, et que, cherchant sincèrement la vérité par le flambeau des sciences, il découvrit les monstres que renfermait la doctrine de Manès, et devint plus traitable à l'esprit de Dieu qui l'appelait à la foi? Car, vous le savez, mes chers auditeurs, égaré dans les mœurs et dans la croyance, ce grand homme vécut quelque temps dans le vice et dans l'erreur; ses lumières ne l'empêchèrent pas de se perdre; mais dirigées par la grâce et par l'esprit de Dieu, ses lumières servirent à le ramener au bien et au vrai. Ces mêmes lumières répandues dans le monde ont opéré des conversions sans fin; elles en opèrent encore et ne finiront leurs conquêtes qu'à la destruction du monde. Et cela comment? c'est

que cet illustre docteur de l'Eglise vit et respire encore au milieu de nous, parle encore, enseigne encore les peuples, éclaire encore les aveugles, ramène encore les âmes égarées : ***Defunctus adhuc loquitur.*** (***Hebr.***, XI.) Car lorsque dans nos écrits nous établissons la vérité de la religion, lorsque nous dissertons devant les infidèles en faveur de la religion, lorsque dans la chaire de vérité nous rappelons les incrédules, les libertins, les faux philosophes à la sagesse de la religion; de quels raisonnements nous servons-nous pour l'ordinaire, quelles réflexions employons-nous par une espèce de préférence, quels passages alléguons-nous dans toutes les parties, dans toutes les pages de nos sermons? N'est-ce pas presque toujours Augustin qui est cité, qui explique, qui persuade par notre bouche, et qui remplit en quelque sorte notre ministère? ***Defunctus adhuc loquitur.*** (***Ibid.***) Ce sont des affections sublimes et pleines de la divinité, des sentences graves et majestueuses, des comparaisons pleines de grâces et de justesse, des explications qui répandent la clarté et l'intelligence, des arguments qui emportent la conviction : le païen les admire comme le chrétien, le sectaire comme le catholique, le philosophe comme le simple fidèle : ***In cantilenis, et proverbiis, et comparationibus, et interpretationibus miratæ sunt terræ.*** (***Eccli.***, XLVII.) Par là, ajoute le Saint-Esprit, en parlant des livres de Salomon, et nous pouvons le dire avec proportion des livres d'Augustin, par là le Dieu d'Israël est connu et adoré, par là son nom est célébré comme le nom d'un Dieu fort, tout-puissant, éternel : ***Et in nomine Dei, cui est cognomen Deus Israel.*** Mais avançons, mes frères, et après avoir vu l'usage qu'a fait Augustin des sciences dans la religion, voyons l'usage qu'il a fait de la religion dans les sciences. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin emploie les sciences au bien de la religion, par un retour bien remarquable et bien nécessaire, Augustin emploie la religion au bien des sciences. C'est une espèce de reconnaissance que la religion témoigne aux sciences pour le service qu'elle a reçu, et, si vous voulez, une espèce de combat de bienfaisance réciproque. Sans les sciences, Augustin aurait défendu, maintenu, propagé la religion avec bien moins de succès; et sans la religion il aurait cultivé les sciences avec bien moins de fruit, puisque sans la religion il serait devenu un philosophe téméraire, un esprit flottant et incertain, un savant sans onction et sans goût; mais par la religion il a arrêté la témérité des sciences, par la religion il a fixé l'incertitude des sciences, par la religion il a corrigé la sécheresse et l'aridité des sciences. Appliquons-nous à bien comprendre ces trois vérités.

L'esprit de l'homme, semblable à son cœur, se porte à tout et ne respecte rien. Flatté par ses succès, enflé de ses qualités sublimes, animé par la noblesse de son origine, il ne sait où s'arrêter; donnant un essor libre à ses facultés et à ses recherches, il s'élance au delà des bornes des connaissances humaines, et porte sur la Divinité même, sur les desseins, les conseils, les œuvres de la Divinité un regard audacieux. Augustin suit le chemin que lui trace une raison altière et indocile, il s'abandonne avec confiance à la conduite de ses lumières et il s'égare. Aveuglé par la gloire inaccessible qui éclaire le trône de Dieu et qui détruit des yeux mortels, du faîte des plus sublimes réflexions il est précipité dans les grossières erreurs du manichéisme. Mais bientôt la religion vient à son secours, bientôt la religion lui montre le principe de son égarement et de son malheur; la modestie prend la place de la vanité, la prudence de l'audace, une sage modération d'une frivole ostentation de savoir. Il apprend qu'il n'est qu'un idiot dans les mystères de Dieu, dans les secrets impénétrables de la providence de Dieu. Dieu même le lui enseigne, et il en est convaincu. Un enfant assis sur le bord de la mer travaille à verser ce vaste élément dans une cavité presque imperceptible; cet enfant est Augustin, qui, par les lumières de son esprit, prétend mesurer l'immensité de Dieu. Génie aussi docile que sublime, aussi prompt à quitter l'erreur, que droit dans la recherche de la vérité, il se reconnaît et se rabaisse; il se réduit lui-même en captivité, selon l'avis de saint Paul : ***In captivitatem redigentes omnem intellectum*** (II ***Cor.***, X); il se soumet au joug de la foi et se fait un humble disciple dans l'école de Jésus-Christ : ***In obsequium Christi.*** (***Ibid.***) Toute l'étendue de ses connaissances ne lui paraît qu'un point dans l'océan de la sagesse de Dieu, et ses délices sont de s'y perdre et de s'y confondre.

Un vaisseau sans gouvernail et sans pilote, abandonné aux flots du vent; un voyageur placé dans une vaste solitude, sans connaissance des chemins et sans voir d'issue dans les forêts qu'il parcourt, voilà, mes chers auditeurs, l'incertitude où les sciences engagent l'homme qui s'abandonne à elles sans réserve, et qui, oubliant la première de toutes les sciences, la plus indispensable et en même temps la plus assurée de toutes les sciences, cherche à se fixer et à se pacifier au milieu des troubles, des variations, des contradictions, des systèmes arbitraires et ridicules de sa raison. Augustin avait éprouvé lui-même ce triste état, et jouet malheureux des bizarreries de son esprit, il n'avait trouvé de conviction et de sécurité que dans les lumières de la religion. Quelle est, disait-il, cette paix qui doit tranquilliser nos intelligences, comme parle l'Apôtre, fixer nos doutes, assurer nos jugements sur les vérités les plus importantes et les plus essentielles aux intérêts et à la félicité de l'homme? C'est, répondait-il, une entière soumission de la partie la plus noble, la plus excellente de l'homme à

une chose plus noble encore et bien plus excellente : c'est la soumission de sa raison et de sa sagesse humaine à la raison et à la sagesse de Dieu : *Quod excellit in homine, hoc est mens et ratio, subjiciatur potiori, quod est ipsa veritas, unigenitus Filius Dei.* Voilà, ajoute ce grand saint, voilà la paix et la tranquillité, voilà le bonheur du vrai sage, du savant sûrement et solidement éclairé : *Hæc est pax quæ datur hominibus, hæc vita perfecti sapientis.* Grande leçon, mes chers auditeurs, qu'Augustin nous répète si souvent, qu'il exprime si fortement dans ses écrits, et qu'il exprima bien mieux encore dans sa conduite et dans l'usage de ses connaissances.... Sages du siècle, héros des sciences profanes, vous avez, dites-vous, tout vu, tout compris, tout expliqué, et au comble de votre savoir vous contestez sur tout, et vous ne vous tenez à rien ; le caprice actuel décide chez vous de ce qui est et de ce qui n'est pas : la chaîne des doutes vous prend par un de ses anneaux, vous les fait parcourir tous et vous traîne dans l'abîme du pyrrhonisme; vous en revenez et vous y retombez ; votre vie se passe entre l'incertitude et la persuasion des plus grandes et des plus évidentes vérités : un Dieu qui vous a faits et qui vous gouverne, une âme immortelle qui vous anime, un ciel qui vous était destiné, un enfer qui vous attend, ne sont plus que des problèmes pour vous. Religion d'Augustin, apprenez-nous comme à lui à finir nos incertitudes, soyez pour nous comme pour lui la règle et la modératrice de nos études, l'oracle de nos controverses, l'appui d'une raison toujours faible et toujours chancelante : alors nous verrons aller les erreurs au fond de l'abîme, mais notre esprit raffermi dans la société des vérités éternelles, s'élèvera avec elles sur la mer des siècles, prendra son essor vers le sein de la lumière qui vous a donné le jour, la fixera comme les aigles, et n'en détournera plus ses regards.

Les sciences humaines sont un présent de Dieu, un bienfait versé par le ciel sur les enfants du génie, quelques rayons de l'immortalité échappés de leur patrie et égarés sur la terre. Mais ôtez la religion de l'étude et de l'acquisition des sciences, bornez nos connaissances à un jour ou deux de spéculation sur des êtres fugitifs : dès lors c'est un squelette hideux et décharné, c'est un désert sans verdure et sans eau; la philosophie du cœur n'est plus, mes découvertes ne produisent dans moi aucun sentiment; les causes finales perdent leur intérêt, ou plutôt il n'y en a plus ; toute la nature, qui me parlait d'une manière si vive et si touchante, n'est plus pour moi qu'un sable brûlant et stérile, où règne un silence éternel. Quelques systèmes ingénieux, quelques caculs combinés, quelques phénomènes qui étonnent, quelques événements qui affligent ou qui réjouissent pour le moment, voilà où se réduisent pour moi les charmes des sciences, et pour ceux que j'instruis, l'attrait et le goût de mes leçons et de mes écrits. Les idées sublimes, les grands sentiments, les affections délicieuses, en un mot, la beauté et l'intérêt des choses prennent leur naissance dans la religion. Et c'est là, mes chers auditeurs, qu'Augustin a puisé l'onction admirable de ses ouvrages ; c'est par là qu'il a assaisonné les travaux et les succès de ses longues études. Passez de la lecture d'un philosophe profane à la lecture d'Augustin, vous croirez passer d'une grande solitude dans la société de tout ce qui touche, de tout ce qui affecte l'homme amateur du vrai, de tout ce qui avertit et qui sollicite ses désirs ; l'alliance des vérités éternelles avec les connaissances humaines y fait un mélange bien précieux, le sentiment y égale la pensée, et le langage du cœur n'y est jamais séparé de celui de l'esprit. Traité inestimable de la Cité de Dieu, recueil touchant de ses humbles et sincères Confessions, Soliloques pleins du feu et des parfums qui brûlent devant le trône de la Divinité, vous portez surtout l'empreinte de cette piété tendre, onctueuse, inépuisable dans ses charmes, inimitable dans son impression, qui s'est répandue sur tous les écrits d'Augustin, mais sur vous avec plus d'abondance; piété utile dans toutes les sciences, piété utile indépendamment de toutes les sciences : *Pietas autem ad omnia utilis est* (*I Tim.*, IV); c'est une rosée du ciel versée sur des campagnes fertiles, mais désolées par une longue sécheresse ; une boisson délicieuse présentée au voyageur abattu par la soif dans les sables de l'Afrique; un baume merveilleux qui ravit les sens, qui ramène les forces du laboureur altéré par le travail d'une pénible agriculture. Et c'est cette piété, je veux dire cette douce et charmante impression de la religion, que saint Augustin, après saint Paul, regardait comme le premier et le plus désirable de tous les biens, puisqu'il perfectionnait et qu'il assaisonnait tous les autres biens : *pietas autem ad omnia utilis est;* bien que nous devons demander avec le plus d'instance, et qu'à la suite de notre saint nous devons rechercher avec le plus de zèle ; bien que ce glorieux patriarche vous a laissé, mes révérendes mères (8), avec une espèce de préférence et de prédilection, laquelle vous ne sauriez assez estimer, ni assez reconnaître. Dans la simplicité de la foi, il se trouve peu de savants, peu d'hommes distingués par une haute réputation en fait d'érudition et de sciences : *non multi sapientes* (*I Cor.*, I) ; mais l'onction de la piété, mais les délices de la piété, mais les fruits de la piété se trouvent dans toutes les classes, dans toutes les conditions, dans tous les travaux des véritables enfants de Jésus-Christ : *pietas autem ad omnia utilis.* (*I Tim.*, IV). Ils se trouvent chez vous, et par votre zèle et vos soins

(8) Ce sermon a été prononcé dans une église des religieuses Ursulines.

ils se répandent dans l'âme de la jeunesse chrétienne qui vous est confiée, et par là dans le monde entier. Puissions-nous les goûter tous, mes chers auditeurs, les faire goûter à nos frères, et jouir ainsi des prémices des plaisirs ineffables que la religion nous prépare dans le sein de Dieu.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT DONAT.

Vultu quo cœlum tempestatesque serenat.
(*Æn.*, I.)

—

Nunquid mittes fulgura, et ibunt : et revertentia dicent tibi : adsumus. (*Job*, XXXVIII.)

Quel homme a jamais reçu le pouvoir d'envoyer la foudre, de l'arrêter dans sa marche, et de la faire revenir sur ses pas !

Ainsi parlait le saint homme Job, en expliquant à ses amis le pouvoir du souverain Maître du monde, de l'Auteur du feu et de la foudre qui prennent leur naissance et leur direction dans sa main toute-puissante. Cependant ne semble-t-il point que le voici cet homme, que Job croyait ne devoir exister jamais, à qui Dieu paraît avoir en quelque sorte confié l'usage et l'administration du tonnerre, à qui il semble avoir accordé infailliblement, sinon le pouvoir de l'envoyer, du moins celui de l'arrêter, de le détourner, de le replier dans la course la plus formidable et la plus rapide? *Et revertentia dicent tibi : adsumus.* C'est Donat, disciple, confesseur et martyr de Jésus-Christ. Sombre nuit des temps, vous avez couvert de vos ténèbres les actions brillantes de ce héros chrétien, et ravi le droit qu'elles avaient à l'immortalité; mais une lumière aussi vive que subsistante a percé vos nuages, et le ciel, qui de Donat a fait un bouclier contre les dégâts de la foudre, me fournit dans cette seule qualité toute la matière de son panégyrique, puisque déjà je conclus, et je vous ferai voir sur quel fondement je le conclus, que Donat est devant Dieu un grand martyr et un grand saint. Car si Dieu a rendu l'intercession de saint Donat la plus respectable, la plus nécessaire, la plus universelle, Dieu a donc distingué Donat d'une manière tout à fait singulière, tout à fait excellente. Or, je dis que l'intercession de Donat, et la puissance que Dieu lui a accordée en faveur des chrétiens, forment la protection la plus respectable, ce sera la première partie; qu'elles forment la protection la plus nécessaire, ce sera la seconde partie; qu'elles forment la protection la plus universelle, ce sera la troisième partie. En un mot, protection de saint Donat : protection respectable, nécessaire, universelle; et cela relativement à l'objet qu'elle embrasse, et auquel elle est rapportée. Histoires édifiantes, mais incertaines; légendes pieuses, mais apocryphes, voilez-vous de vos ombres et restez dans le silence, tandis que le ciel et la terre racontent les grandeurs de Donat. Esprit-Saint, préparez nos cœurs à ce langage auguste; j'implore votre secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'apôtre saint Paul, expliquant aux Corinthiens la conduite de la Providence dans la distribution de ses dons, leur apprenait qu'à l'égard des saints, même dès cette vie, il y avait des grâces et des priviléges destinés aux uns préférablement aux autres, qui semblaient spécifier et caractériser leur pouvoir et leur crédit auprès de Dieu. Les uns, disait-il, ont le don de guérir les malades, les autres celui de faire des miracles; celui-ci a le pouvoir de secourir les indigents et affligés, celui-là de soutenir et d'éclairer les chefs et les ministres de l'Etat : *Alii gratia sanitatum, alii operatio virtutum... exinde gratias curationum, opitulationes, gubernationes.* (*I Cor.*, XII.) Et saint Augustin remarque que dans les siècles postérieurs cette distinction a toujours subsisté. La mémoire des saints, dit ce Père, n'est pas toujours illustrée par la même espèce de gloire. Dieu, maître de ses dons et inépuisable dans le choix de ses bienfaits, sait donner à chacun ce qui lui est propre, et ce qui n'appartient qu'à lui : *Ita nec in omnibus memoriis sanctorum ista fieri voluit ille qui dividit proprio unicuique prout vult.*

Or, je demande, mes frères, si dans cette multitude de protections si différentes dans leur objet et variées presque à l'infini, il y a une protection plus respectable, une puissance plus sublime, plus merveilleuse que celles que nous reconnaissons dans Donat, puisqu'elles embrassent le phénomène le plus terrible et le plus auguste que l'auteur de la nature ait placé dans l'immensité de ses ouvrages. Je m'explique : Le tonnerre, selon le langage de l'Ecriture et des Pères, selon le langage même de la philosophie et des sages profanes, est l'expression de la grandeur, de la puissance, de la souveraine vengeance de Dieu. C'est là où ce riche possesseur de tous les êtres semble avoir caché tous les trésors de sa colère. Aussi le Prophète royal, qui découvrait si merveilleusement la force et la magnificence de son Dieu dans tous les êtres qui étaient sortis de sa main, trouvait ces attributs plus éclatants dans l'appareil et les opérations bruyantes du tonnerre que dans tout le reste de l'univers : *Magnificentia ejus et virtus ejus in nubibus.* (*Psal.* LXVII.)

Mais, direz-vous, le tonnerre n'est-il pas un phénomène naturel, un assemblage de causes physiques, un résultat nécessaire de la constitution et du mécanisme de l'univers? Qui le conteste, mes frères, et qui a jamais prétendu que l'appareil de la foudre était un effet immédiat de la colère de Dieu, qui violât les règles établies et confondît les causes pour faire entendre son courroux? Non, le tonnerre est dans la nature sans doute, mais la nature n'est-elle point elle-même le type et l'interprète des grandeurs de son maître, l'exécutrice de ses volontés, l'instrument de ses desseins? Et croyez-vous qu'elle remplisse mieux ce ministère dans quelque autre de ses parties

ou par quelque autre opération que par cette collision terrible des éléments et les effets prodigieux qui résultent de leur combat? *Magnificentia ejus et virtus ejus in nubibus.* O homme, faible enfant de la terre, en vain tu travailles, tu laboures, tu sèmes; le moment où tu touches au fruit de tes espérances, une vapeur enflammée va te réduire à la plus extrême indigence : Pense du ciel et de toi tout ce que tu voudras, ta seule timidité et l'agitation de ton cœur au bruit qui t'avertit et qui te menace te forcent à reconnaître ton Dieu et à le craindre.

La terre tremble, ses gouffres s'entr'ouvrent de toutes parts, les cèdres sont renversés, tous les élements se brisent et se confondent; la nature expirante n'attend ce semble que le dernier coup qui va la réduire en poussière. Où se réfugiera l'esprit fort, si ce n'est dans le sein de celui devant qui l'univers s'abaisse et s'humilie?

Quel spectacle de voir deux cent mille hommes répandus dans une vaste campagne, et qui n'attendent que l'ordre pour s'enfoncer; ordre qu'une effroyable artillerie annonce de tous côtés, et soutenue par le bruit confus de tous les instruments de guerre qui inspirent l'ardeur du combat! Quel spectacle qu'un tel point de vue sous un ciel serein qui en relève tout l'éclat et toute la magnificence! Mais que devient ce spectacle, ce pompeux et terrible étalage de la colère et de la puissance des hommes, lorsque tout à coup le ciel s'obscurcissant, les deux armées se trouvent dans les ténèbres, que le tonnerre éclate de toutes parts, que toute l'horizon se trouve en feu? Ah! que celui qui confond en un moment tant de projets, tant de grands efforts de l'ambition et de l'orgueil, sait bien, quand il lui plaît, nous faire sentir tout ce qu'il est, et nous apprendre ce que nous sommes! *Magnificentia ejus et virtus ejus in nubibus.*

Or, mes frères, ce symbole admirable de sa majesté et de son pouvoir, l'Eternel semble l'avoir soumis aux ordres et à la disposition de notre saint martyr; et comme le ciel, ou pour parler avec l'Ecriture, Dieu lui-même paraissait obéir autrefois à la voix de Josué : *Obediente Domino voci hominis* (*Josue*, X), ainsi le ciel, et ce qui est plus étonnant encore et plus incroyable, le ciel armé de tous ses feux, le ciel armé de toutes ses foudres, semble respecter les ordres de Donat et son crédit auprès de Dieu : *Obediente Domino voci hominis.* Car c'est une opinion constante que le caractère particulier de la protection de saint Donat est de donner des lois à la marche formidable des tempêtes et des orages, de les arrêter dans leur course, de les détourner du séjour et des possessions de ses clients, de les dissoudre et de les faire évanouir au moment même qu'ils portent les menaces de la dévastation et de la mort. L'Eglise de Dieu a appuyé cette croyance des fidèles, elle l'a excitée, approuvée, confirmée; l'expérience la plus constante, la plus visible y a mis le sceau, et donne encore tous les jours de nouveaux poids et de nouveaux accroissements à ses preuves. Peuples de tant de contrées fameuses par les ravages du tonnerre, vous êtes ici mes garants et mes témoins; mille voix différentes s'unissent à la mienne, et rendent témoignage à la protection de saint Donat. Depuis que les reliques de cet illustre martyr de Jésus-Christ sont entrées sur vos terres, depuis que sa fête se célèbre dans vos églises, depuis que son nom se mêle à vos prières, le feu du ciel a-t-il ébranlé vos demeures, désolé vos possessions, flétri vos personnes? Auparavant, proie presque certaine des intempéries de l'air, vous ne regardiez jamais le ciel avec ses foudres sans pressentir les coups redoutables qu'il allait frapper sur vous; des malheurs multipliés étaient pour vous des présages funestes, et le passé semblait être la règle de l'avenir. Mais le culte de ce grand serviteur de Dieu a changé vos destins et raffermi vos cœurs dans le tumulte même des plus bruyantes tempêtes.

Un homme méprisé, persécuté par les autres hommes, condamné et mis à mort par les autres hommes, devient l'arbitre et le modérateur de ce qui fait trembler tous les hommes. Ah! c'est bien ici le lieu de nous écrier avec le Prophète royal, et avec bien plus de sujet que lui : Vos amis, ô mon Dieu! ont été récompensés avec usure, leur gloire semble être portée à l'excès, et leur intercession paraît avoir trop de force et trop d'autorité, puisqu'elle est devenue une espèce de domination et de principauté sur les éléments même et sur les plus puissants ressorts de la nature : *Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum.* (*Psal.* CXXXVIII.) Le Sauveur du monde avait accordé à ses disciples le pouvoir sur les démons, sur les maladies, sur les liqueurs empoisonnées; ils ont commandé à tout cela, et ils ont été obéis par tout cela. Dieu était avec eux et faisait tout avec eux. Mais voici un nouveau genre de puissance accordée à un défenseur de la foi qu'ils ont prêchée, puissance renfermée sans doute dans l'efficacité générale que Dieu avait attachée à leur parole apostolique; mais puissance attribuée d'une manière distinguée et par un titre particulier au saint martyr, qu'on croit communément avoir été un des chefs de la fameuse légion fulminante. C'est à lui que Dieu a donné le pouvoir d'arrêter son bras armé du tonnerre; c'est à lui que Dieu a dit : Cette foudre qui gronde à mes pieds, je la mettrai aux tiens; elle promènera ma colère sur la tête des mortels, mais ses coups n'atteindront pas ceux que tu protéges; quand le ciel précipiterait tous ses feux, rien de ce qui t'appartient n'en serait consumé. Ainsi Dieu glorifie-t-il ses amis, ainsi Dieu distingue-t-il Donat entre tous ses amis; mais c'est après tout lui-même qu'il glorifie en glorifiant son serviteur. Sa gloire est de donner la gloire; sa puissance de communiquer sa puissance; et puisqu'il ne peut

trop se glorifier soi-même, il ne peut trop glorifier ses saints et ses martyrs : ***Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum.*** (*Psal.* CXXXVIII.)

Protection de saint Donat, protection sublime et bien respectable dans son objet; de plus encore, protection bien nécessaire. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le Créateur du monde, en soumettant l'homme aux maladies, aux souffrances, à une multitude de maux qui déploient sur lui sans relâche leur fatale activité par une miséricordieuse providence, a multiplié aussi les remèdes. Toute la nature est pleine de médicaments les plus salutaires, les plus actifs; les poisons ont chacun leur antidote; les maladies ont des artistes et des remèdes qui les combattent, les maux de l'âme disparaissent à la vue de la raison, de la grâce, d'un ami qui donne des conseils éclairés, d'un événement qui rétablit le calme. Mais le fléau fatal contre lequel nous implorons l'intercession de saint Donat n'a point de remède, point de barrière, point d'obstacle à combattre, ni dans les productions innombrables de la terre, ni dans l'industrie des hommes, ni dans les secours réunis de toutes les puissances du monde. Il se joue également de notre vigilance et de nos efforts; il s'élance sans qu'on puisse prévoir la direction de son essor, il se précipite sans qu'on puisse arrêter la violence de sa chute, il frappe sans qu'on puisse prévenir l'impression de ses coups. Mortels, connaissez ici votre faiblesse, apprenez ce que devient un atome de feu dans la main de votre Dieu. Ah! Seigneur, s'écriait David, où mettrai-je mon espérance quand je vois votre tonnerre suspendu sur ma tête? Que mon arc et mon glaive victorieux de tant de rois superbes reconnaissent alors leur impuissance! ***Non enim in arcu meo sperabo, et gladius meus non salvabit me.*** (*Psal.* XLIII.) Quelle fuite sera assez légère et assez heureuse pour me soustraire aux traits dont le ciel me poursuit? Toute la force et toutes les ressources des hommes fussent-elles réunies dans ma personne, trouveraient-elles un asile où ma vie fût assurée? ***Fallax equus ad salutem, in abundantia autem virtutis suæ non salvabitur.*** (*Psal.* XXXII.) Grands du monde, tyrans odieux à vos frères, fuyez si vous le pouvez, fuyez devant le Dieu qui tonne et qui cherche vos crimes. Quittez vos demeures ébranlées par les secousses de l'orage : attelez vos coursiers superbes et rapides, volez sur les ailes des vents; des flèches enflammées devanceront vos pas, et la voix terrible du tonnerre brisera les roues de vos chars : ***Etenim sagittæ tuæ transeunt, vox tonitrui tui in rota.*** (*Psal.* LXXVI.)

Or, mes chers auditeurs, dans cette impuissance générale et absolue de nous défendre du tonnerre par quelque moyen que ce soit, la bonté de notre Dieu nous a donné un défenseur, un homme, comme Moïse, qui, selon l'expression du Saint-Esprit, se met en quelque sorte devant Dieu pour briser sa colère et pour arrêter ses coups. Car Dieu, dit le Psalmiste, aurait infailliblement détruit son peuple rebelle et idolâtre, si ce saint législateur n'avait arrêté et cassé le ressort de ses foudres : ***Si non Moyses electus ejus stetisset in confractione in conspectu ejus.*** (*Psal.* CV.) Expression admirable, et qui convient excellemment au sujet que je traite : *in confractione.* Arrêter, briser, casser les armes de la colère de Dieu, qu'est-ce autre chose que de détourner les dégâts de sa foudre? Et quel mortel osera l'entreprendre, sinon quelque intime ami de Dieu, comme Moïse, qui lui parle face à face et qui jouit de toute sa faveur? Cet ami, mes frères, c'est Donat, c'est son intercession qui est notre rempart contre un mal qui n'en a pas d'autre; c'est son intercession qui nous tient lieu de toutes les autres ressources, et qui, dès lors, nous est très-nécessaire. Mais pourquoi vous ai-je dit qu'elle était universelle? J'entends universelle dans son objet et mesurée sur l'étendue du besoin, car c'est ce que je vous ai annoncé pour la troisième partie de ce sermon, et c'est sur quoi je dois vous satisfaire.

TROISIÈME PARTIE.

Estimons l'étendue de la protection de saint Donat, estimons l'étendue du besoin que nous avons de cette protection par l'étendue et par l'universalité du fléau dont elle nous défend et dont elle nous préserve. Guerre, peste, famine, vous avez vos époques; votre empire laisse aux mortels des années, quelquefois des siècles de paix. Tandis que vous dévastez une province, les autres sont à l'abri de vos coups. Mais tous les ans nous ramènent le règne formidable du tonnerre, les plus belles de nos saisons sont celles où nous le redoutons le plus; il se promène impérieusement sur toutes les provinces, et ne laissant la sécurité à aucune, il effraye les unes, dévaste les autres, et ne s'arrête qu'aux bornes de l'univers. Cherchez, mes frères, l'état et la condition, cherchez le mortel sur la terre qui ne craigne le tonnerre et qui ne doive le craindre. Hommes riches et opulents, les incommodités de l'indigence ne vous affectent pas; peuples pacifiques et puissants, vous ignorez les malheurs de la guerre; mais le ciel en courroux gronde sur vos têtes comme sur celles de vos frères. Le roi sur son trône et le pauvre sous le chaume de sa cabane frémissent à l'aspect de ses feux, au bruit de ses mugissements, à la vue de ses dégâts. Le cultivateur éploré lui abandonne l'espérance de ses campagnes, le vigneron le fruit de ses fertiles coteaux, le berger un troupeau épars et dispersé par la peur. A son approche, le voyageur cherche les cavernes des bêtes féroces, et le navigateur timide ne compte pour rien les gouffres du perfide océan.

Nos personnes, nos maisons, nos possessions deviennent la proie de sa voracité. Enfin la terre entière, selon l'expression du Prophète, tremble à sa voix, et les fondements qui la soutiennent sont ébranlés : *Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ; vidit et commota est terra.* (*Psal.* XCVI.) Voilà, mes chers auditeurs, l'étendue du mal que Dieu a soumis à la protection de saint Donat, et voilà en même temps l'étendue de l'exercice et de la jouissance de sa protection. Peuples de l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi, un génie tutélaire vous est donné à tous. Le sang de ce généreux martyr de Jésus-Christ crie pour vous jusqu'au ciel, et contre le ciel même, qu'il adoucit et qu'il pacifie. Portez à ses pieds l'encens de vos prières, réclamez avec confiance la vertu et l'efficacité de son nom, mêlez ce nom au bruit des tempêtes; il ramènera le calme, ou renverra les foudres à vos ennemis. C'est ainsi que Dieu met le comble à la gloire de notre saint. S'il le distingue par l'excellence et par l'importance du pouvoir qu'il lui a confié, il le distingue encore par l'étendue et par l'universalité que la nature du mal suppose et exige essentiellement dans la nature du remède.

Je glorifierai devant mon Père, dit le Sauveur du monde, quiconque m'aura glorifié devant les hommes : *Confitebor eum coram Patre meo.* (*Matth.*, X.) Il fait plus ce Maître magnifique dans ses récompenses; il glorifie encore ses serviteurs devant les hommes et les rend respectables sur la terre, en leur soumettant les différents fléaux de l'humanité, en confiant à leur protection telle ville, telle province, tel royaume. Mais en faveur de Donat il fait plus encore, et en le constituant patron contre les ravages du tonnerre il étend la gloire de son patronage d'une extrémité du monde à l'autre, et l'égale à l'empire du soleil : la foudre qui, selon les paroles de l'Evangile, part de l'Orient et blanchit en même temps l'Occident de l'éclat de ses feux, nous en marque elle-même les limites : *Sicut fulgur exit ab oriente, et paret usque in occidentem.* (*Matth.*, XXIV.)

Oui, grand saint, ce sont là les caractères de votre gloire par rapport à vos frères errants dans cette terre d'exil. Garantis depuis un grand nombre d'années des fureurs de la foudre par l'invocation de votre nom, nous ne cesserons de vous appeler quand les nuages enflammés nous montreront la mort. Mais le spectacle effrayant que nous offrent nos orages n'est qu'un faible prélude de celui qui doit enfin confondre la terre avec le ciel, où la flamme féconde en ravages doit renverser les murailles du monde et le faire rentrer dans le chaos, où il a pris naissance. Alors surtout paraissez pour nous au trône de Dieu; soit que nous ayons cessé d'être, soit que nous soyons destinés à être les spectateurs de cet événement terrible, recueillez nos âmes effrayées et tremblantes parmi les décombres de l'univers, et les présentant à l'auteur adorable du calme et des tempêtes, du temps et de l'éternité, placez-les dans le séjour où le soleil est toujours sans nuage, que le tonnerre n'atteint point de ses traits, et qu'il ne trouble point par ses redoutables mugissements.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT IGNACE DE LOYOLA.

Diram qui contudit hidram,
Notaque fatali portenta labore subegit.
(Hor.)

Certamen forte dedit illi, ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia. (*Sap.*, X.)

Le Seigneur l'exposa à de grands combats, et lui accorda la victoire, en lui faisant connaître le prix éminent de la sagesse et de la prudence.

Voilà l'histoire véritable du saint patriarche dont je suis chargé de faire le panégyrique. C'est un guerrier formidable envoyé de Dieu, dont la force est dirigée par une sagesse et une prudence toute céleste, dont les combats sont couronnés par la victoire la plus entière.

Ignace, attaché au monde par la vocation la plus frappante et la plus marquée, se déclare ennemi du monde, de toutes les passions, de tous les vices du monde; il combat ces adversaires, il en triomphe et devient un saint. Ignace, attaché au service de la religion, épris du zèle de sa gloire et de sa prospérité, combat les ennemis de la religion; il en triomphe et devient le défenseur, le héros du christianisme. Combats d'Ignace pour sa propre sanctification, et combats d'Ignace pour la sanctification des autres, c'est là tout le plan et toute l'idée de mon sermon. Soit qu'Ignace combatte pour soi-même, soit qu'il combatte pour l'Eglise de Dieu, il combat avec courage et avec force : *Certamen forte dedit illi.* Il combat avec sagesse et avec prudence : *et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.* Il combat avec succès et remporte une pleine victoire : *ut vinceret.*

Suivons d'abord ce généreux athlète dans ses combats personnels et dans la défense de son propre salut, et faisons de ces combats la première partie de ce sermon. Considérons ensuite les combats qu'il livra pour le salut de ses frères et pour la défense de l'Eglise catholique, et faisons de cette considération la seconde partie de ce sermon. Dans l'une et dans l'autre Ignace paraîtra fort, prudent, glorieux. Tout nous parlera de son courage, de sa sagesse, de ses victoires : *Certamen forte dedit illi, ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.*

Vous ordonnez, Seigneur, aux enfants d'aimer la mémoire de leurs pères, de jeter des fleurs sur leurs tombeaux, de perpétuer le souvenir de leurs vertus : *Laudemus parentes nostros in generatione sua.* (*Eccli.*, XLIV.) C'est le devoir dont je vais m'acquitter; pour le bien faire j'implore le secours de vos lumières par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Etre assailli de toutes parts d'une foule d'adversaires implacables, se trouver dans l'indispensable obligation de combattre sans relâche, de repousser avec force des ennemis déclarés et des ennemis cachés, des ennemis visibles et des ennemis invisibles, des ennemis domestiques et des ennemis étrangers, c'est le sort de tous les chrétiens, et le sort de tous les vrais serviteurs de Dieu sur la terre : *Militia est vita hominis super terram* (*Job.*, VII); mais ces combats sont tout autrement difficiles et fréquents dans un homme du monde, dans un grand du siècle, dans un guerrier vif et bouillant, qui, gagné tout à coup par une grâce particulière du ciel, entreprend, pour ainsi dire, sa propre destruction et l'annéantissement de toutes les qualités profanes pour se revêtir de Jésus-Christ et se transformer en un homme nouveau.

Ignace, épris de l'amour du monde, des honneurs du monde, des plaisirs du monde, avide de la gloire des armes et des exploits militaires, est invité à partager avec son Rédempteur et son Dieu les peines et les humiliations de la croix. Quels combats ne faudra-t-il pas livrer pour changer les richesses en pauvreté, les plaisirs contre la mortification, la valeur guerrière contre la patience chrétienne, le désir de la gloire contre le mépris des hommes ! Ignace éclairé d'en haut, connaît que Dieu l'appelle à tous ces combats; il en comprend la multitude, la difficulté, l'importance; il les accepte tous : *Certamen forte dedit illi.* Il suspend son épée à une image de la Mère de Dieu, et ne veut plus d'autres armes que celles qu'il emploiera contre soi-même. Sa grande maxime est qu'on n'avance dans la vertu et dans la sainteté qu'autant qu'on se fait violence à soi-même : il commence par ce qu'il y a de plus grand et de plus propre à l'effrayer.

Je le vois à Manrèze dans cette caverne devenue si fameuse par sa pénitence. Pénétrez-y en esprit avec moi, et perçant la nuit de ce ténébreux séjour, soyez-y témoins de la vie qu'il y mène, des austérités qu'il y pratique, des abstinences qu'il y observe. Faites-vous rendre compte de sa nourriture; c'est du pain et de l'eau : la terre est son lit, son vêtement c'est un cilice, le jeûne le plus absolu sa plus certaine ressource contre les attaques de l'ennemi qui le poursuit jusque dans cet antre ignoré des mortels, si durant huit jours il en est tourmenté sans relâche, si son âme est cruellement déchirée par des peines et des inquiétudes intérieures; durant huit jours il refuse tout aliment, tout soulagement à son corps. Suivez-le dans le pénible voyage qu'il a fait à la terre sainte : combien d'insultes, d'ignominies, de traitements cruels il éprouva de la part des infidèles et de la part même des chrétiens ! Entrez dans les hôpitaux qu'il a choisis pour sa demeure comme une école propre à l'acquisition des vertus, vous le verrez dans le champ de ses combats et de son courage, attaquer la délicatesse par l'aspect des objets les plus révoltants, l'orgueil par les services les plus abjects, l'amour des commodités et des plaisirs par la vue des souffrances, l'attachement à la vie par l'image continuelle de la mort. Point de genre d'ennemis qu'il ne combatte, et qu'il ne combatte avec les armes les plus sûres, mais aussi les plus difficiles et les plus dignes de son courage : *Certamen forte dedit illi.*

Cependant le courage d'Ignace ne préjudicie point à sa prudence. La lumière égale en lui la force, et sa sagesse sait gouverner son ardeur. Le premier essor de sa pénitence le porta sans doute à quelques-unes de ces singularités respectables que nous admirons dans l'histoire des saints, sans être obligés de les imiter, et sans même le pouvoir par les lois ordinaires de la prudence. Mais du reste, la vie d'Ignace en général est placée dans ce milieu si rare et si précieux de douceur et de sévérité, de facilité et de rigueur; milieu qui ne peut être déterminé et resserré dans de justes bornes que par l'esprit de sagesse et de prudence qui s'éloigne également de toutes les extrémités, de la témérité comme de la lâcheté, de la timidité comme de l'indiscrétion : *Et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.*

Les actions des plus grands saints, toujours excellentes dans leur motif et dans la personne qui les pratique, ne le sont pas toujours également dans l'inspiration et dans le dessein de Dieu. Un excès de zèle, de ferveur, de mortification, quelquefois d'humilité ou de simplicité chrétienne, les ont portés à des œuvres dont la moralité ne soutiendrait peut-être point un examen rigoureux au tribunal de la raison et de la théologie catholique : et leurs maximes mêmes, toutes pieuses qu'elles sont, ne sont pas toujours propres à instruire et à édifier; quelquefois elles surpassent l'esprit par leur élévation, quelquefois elles l'épuisent par leur subtilité ; celles-ci sont trop mystérieuses et l'embarrassent, celles-là trop austères et le rebutent. Mais la vie et les maximes d'Ignace ont quelque chose de si raisonnable et de si judicieux, que tous les esprits et tous les caractères en sont également satisfaits. S'il est austère par tempérament et par religion, s'il exerce contre lui-même de grandes pénitences et de grandes rigueurs, il les cache avec autant de soin qu'il les pratique avec ferveur pour ne pas décourager les âmes faibles, pour ne pas porter préjudice à la vie commune. Sa mortification ne détruit pas sa santé, et le soin de sa santé n'affaiblit pas sa mortification. Sa sévérité ne le rend pas odieux, et sa bonté ne le rend pas trop indulgent. Sa régularité ne le rend pas minutieux, et sa complaisance ne nuit pas à sa régularité. Sa vie à l'extérieur est une vie ordinaire. Il demeure, il mange, il converse avec les hommes, et

comme les hommes, toujours dans le désir et dans l'espérance d'être utile aux hommes; il ne se refuse point un divertissement honnête, il ne renonce pas aux douceurs de la société. Sa vertu n'est ni solitaire, ni sauvage : elle se fait aimer, parce qu'elle paraît plus à la portée de l'homme; elle se fait estimer et respecter, parce qu'elle n'est pas seulement le fruit de la force et du courage, mais encore du discernement et de la prudence : *Et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.*

Qui pourrait vous dire, mes chers auditeurs, quels furent les succès des combats de ce grand serviteur de Dieu, et quelle fut l'étendue des victoires qu'il remporta sur soi-même, sur ses passions, sur tous les ennemis de son salut! Dieu qui l'avait destiné à de grands combats, l'avait destiné aussi au triomphe le plus complet : *Certamen forte dedit illi, ut vinceret*; et la grandeur de ce triomphe sur quoi devons-nous la mesurer, sinon sur la grandeur de la sainteté où il parvint, sur le degré héroïque des vertus qu'il a cultivées, sur son union avec Dieu, et la familiarité ineffable avec laquelle Dieu se communiquait à lui?

Maître absolu des mouvements de son cœur, il n'en avait que pour Dieu et pour les intérêts de Dieu. Vif et colère par constitution et par nature, on l'eût pris pour un homme sans fiel : mépris, injures, calomnies, traitements les plus cruels et les plus indignes, vous étiez pour lui des choses délicieuses, et l'objet de ses vœux les plus ardents. Inviolablement attaché à la volonté de l'Eternel, il ne voyait rien sur la terre qui pût troubler la paix de son âme; et la ruine entière de sa Compagnie, ouvrage de tant de soins et de tant d'années, eût été effacée de son esprit par un quart d'heure de recueillement et d'oraison. C'est ce qu'il assurait à un ami dépositaire de ses sentiments intimes. Daignez, ô mon Dieu! inspirer la même patience, la même résignation, la même tranquillité à ceux de ses enfants qui paraissent réservés à être les spectateurs et la matière d'une si triste révolution (9)! Les désirs d'Ignace ne prenaient leur empire et leur énergie que dans la volonté de Dieu; le désir même de son salut éternel cédait au désir du service et de la gloire de Dieu, et il eût mieux aimé rester en vie au risque de se perdre, que de mourir en prédestiné, en abandonnant la cause de Dieu. Il ne voyait que Dieu dans tous les événements, dans tous les objets qui se présentaient à ses yeux. La vue d'une fleur, d'un brin d'herbe le ravissait, le faisait entrer en extase : il semblait qu'à cet aspect son esprit, enlevé au delà des bornes du monde, se noyait dans l'océan de la puissance et de la sagesse de Dieu; ou que Dieu rétrécissant, pour ainsi dire son immensité, eût caché dans cette fleur, dans cette herbe tous les trésors de sa grandeur infinie et toutes les merveilles de ses ouvrages. Les heures de la nuit sont plus précieuses aux saints et les plus amies de l'oraison : je vois Ignace placé sur la cime d'une tour, sur le toit d'une maison, les yeux baignés de larmes, attachés fixement au ciel. Nuits tranquilles et pleines d'un auguste silence, c'est dans vos ombres qu'Ignace apprécie les jours éternels. Majesté des cieux, nos yeux appesantis vers la terre ne vous regardent qu'avec indifférence; sur votre doux et paisible azur, Ignace lit le nom adorable de votre auteur écrit en lettres de flammes. Et vous, ô mon Dieu! vous répandez sur Ignace la plus abondante effusion de vos dons. Ce ne sont que ravissements, qu'illustrations, que faveurs célestes. Le feu de son oraison détache son corps de la terre, et le soutient dans les airs. Le voile de l'Eucharistie se déchire, et les yeux de son corps jouissent de l'objet de sa foi. Le mystère impénétrable de la Trinité des personnes perd une partie de ses ombres, et semble découvrir à Ignace le sanctuaire de la nature divine. On croit voir Paul s'élancer dans le ciel le plus reculé, et devenir dépositaire des secrets les plus cachés aux mortels. Sa foi après cela est une conviction inébranlable, et une espèce de vision que la perte de l'Ecriture, de la tradition, de tous les motifs de crédibilité, à ce qu'il disait lui-même, n'aurait point affaiblie. Or que prouve tout cela, mes chers auditeurs, sinon qu'Ignace était devenu un grand saint, et que Dieu aimait Ignace pour sa sainteté. Dieu l'avait fait combattre, il l'avait soutenu par un courage invincible, éclairé par une lumière toute céleste durant le combat. Après le combat il l'accueille comme un soldat intrépide, comme un guerrier industrieux et habile, et reconnaît sa victoire en le couronnant lui-même : *Certamen forte dedit illi, ut vinceret.*

Mais ce n'est point à sa propre sanctification que se bornent les combats d'Ignace. Ignace est devenu saint en combattant, et Ignace devenu saint combat pour la sainteté de ses frères, et la défense de l'Eglise catholique, comme vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une erreur aussi grossière que dangereuse de proscrire de l'état de sainteté les qualités et les inclinations naturelles de l'homme, d'établir, pour ainsi parler, le règne des vertus chrétiennes sur les débris de la nature. Le Créateur emploie les affections de nos âmes comme il lui plaît, les sanctifie par l'usage qu'il en fait, et ne les détruit pas. Dans le sein de la plus haute sainteté le précurseur est un homme austère, Pierre est naïf et ouvert, Jean aimable, Paul plein d'une noble fierté; et Ignace est animé par des idées militaires.

Accoutumé d'envisager toutes choses en guerrier, et suivant toujours les impressions

(9) Ce sermon a été prononcé le 31 juillet 1773.

que l'usage des armes avait laissées dans son âme, Ignace regarde l'Eglise comme une grande armée qui combat sur la terre les ennemis du ciel. De nouvelles légions venaient de s'élever contre elle en différentes provinces de l'Europe; elle avait reçu plusieurs échecs dans les autres parties du monde. Ignace se croit chargé d'aller à son secours; Dieu l'en avait chargé en effet, et lui avait destiné la force, la prudence, la victoire: *Certamen forte dedit illi, ut vinceret et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.*

Plein de la sainte ardeur que l'idée d'une guerre sacrée allumait dans son cœur, Ignace se déclare avec tout le courage d'un Apôtre contre l'ignorance, la débauche, la superstition, l'hérésie, tous les excès d'un siècle pervers et stupide. Il attaque ces monstrueux ennemis partout où il les découvre, et repousse tout ce que leur rage oppose à ses efforts. Autant que l'erreur et le crime ont de ressources, autant Ignace a-t-il d'obstacles et de malheurs à surmonter, autant de combats à soutenir et à livrer. A Barcelone il est déféré comme un visionnaire et un illuminé; à Alcala il est confiné dans un cachot obscur; à Salamanque il est mis à l'inquisition; à Paris on lui prépare le traitement le plus indigne; à Rome il essuie une grande tempête formée contre lui par un parti redoutable et puissant. Sa valeur augmente avec les contradictions, et les souffrances sont pour lui le germe d'un courage nouveau. C'est un arbre qui se fortifie par les incisions du fer, une pierre précieuse qui se durcit dans le feu, un feu violent qui s'attise dans les eaux. Il forme le dessein d'associer des compagnons à ses travaux, qui passaient pour une folie; d'instituer une société d'hommes apostoliques, dans un temps où le zèle pour la religion semblait absolument éteint; de faire approuver cette société à Rome, où l'on était bien résolu de n'en plus approuver aucune. Comment réussira-t-il dans cette grande entreprise? Il est seul, destitué de crédit et de toutes ressources, réduit à une pauvreté absolue qui l'a dépouillé de tout ce qu'il était selon le monde. Il n'a ni accès à Rome, ni pouvoir. Toutes les puissances s'opposeront à son projet, celles de l'enfer et celles de la terre; la sagesse des politiques, la passion des intéressés, le zèle des uns, la malice des autres. On le rejettera comme un misérable, on l'accusera comme un novateur, on le condamnera comme un ambitieux. Que d'occasions d'exercer sa force, son courage, sa grandeur d'âme! *Certamen forte dedit illi.*

Cependant la Providence seconde les efforts d'Ignace. Jésus-Christ lui apparaît, relève son courage presque abattu, lui promet son assistance, et la société est approuvée. C'est là que la force de son âme paraît se reposer quelque temps pour donner lieu à son grand génie de se développer, et d'étonner autant par sa prudence qu'il avait étonné par son courage: *et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.* Appliqué à guérir les maux qui désolent l'Eglise de Dieu, il en découvre les causes, il en voit les divisions et les rapports, il en conclut les remèdes. Tel qu'un habile architecte qui essaye de rendre la solidité à un bâtiment ébranlé, qu'un politique profond qui cherche à raffermir la constitution d'un état chancelant, qu'un général expérimenté qui rappelle à l'ordre une armée derangée; Ignace déploie toutes ses ressources en faveur de la religion et de la vertu; ressources les plus multipliées, les plus variées, les plus efficaces: prédications, missions, catéchismes, méditations, lectures pieuses, examens de conscience, retraites spirituelles, érection de colléges, de séminaires, de maisons de pénitence; rien n'est oublié. Maître sublime dans la science des hommes, il plie tous les caractères à l'esprit de la religion, et plie pour ainsi dire l'esprit de la religion à tous les caractères. Esprit du christianisme, esprit varié et fécond, vous devenez dans la main et dans la direction d'Ignace un instrument assuré de salut; tantôt vous employez la condescendance et des dissimulations éclairées, tantôt un attachement inviolable à la rigueur des lois; vous gagnez celui-ci par la complaisance et la douceur, vous corrigez celui-là par la sévérité et une inflexibilité nécessaire; ici vous développez tous les attraits de la vertu, là vous peignez toute la difformité du vice. Il n'y a pas deux âmes qu'Ignace conduise par la même voie, pas une qu'il ne conduise par celle qui lui est propre.

Devenu chef de sa société, il traite avec le souverain pontife, les cardinaux, les princes et les rois de la terre, et manifeste partout et en tout la sagesse d'un politique chrétien: il gagne leur estime, il s'attache leur amitié, il est assuré de leur protection. Il sait se prêter au temps, épargner les préjugés, se plier selon les événements, prendre le ton des circonstances. Pour assurer l'ordre et le bonheur parmi ses disciples, il fait des lois (10)! Ah, mes frères, ce n'est pas à moi à en faire l'éloge depuis que les plus grands ministres des rois de l'Europe ont admiré la sagesse et les profondes vues de ces lois: depuis qu'un célèbre cardinal, versé plus que personne dans l'art de gouverner, a prétendu que ces lois suffiraient à un empire égal au monde (11); depuis que ces lois ont produit les plus grands hommes en tout genre; depuis que les Xavier, les Borgia, les Louis de Gonzague, les Stanislas, les François Régis y ont trouvé la plus

(10) Le bref de la suppression et les décrets de quelques princes catholiques contre la société ne contiennent rien qui contredise l'idée qu'on s'était faite de l'Institut. La cour de Portugal en particulier en fait un éloge complet dans l'arrêt même qui exile les Jésuites.

(11) Mot du cardinal de Richelieu.

haute sainteté; depuis que l'esprit des sciences, l'esprit de charité, l'esprit de l'apostolat (12) sont sortis de ces lois, et ont démontré à la terre et au ciel, que la prudence et la sagesse d'Ignace ne cédaient en rien à sa force et à son courage: *Et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.*

C'est une vérité reconnue par tous les sages tant chrétiens que profanes, que la force destituée de lumière ne réussit en rien, et tombe sous ses propres efforts : *Vis consilii iners mole ruit sua;* qu'au contraire, la force alliée à la prudence opère les plus grandes choses, et que Dieu même s'empresse à couronner ses succès.

Pour vous donner quelque idée des succès d'Ignace et des victoires qu'il remporta sur les ennemis de l'Eglise, il faudrait vous tracer le tableau du triste état où se trouvait alors la religion sur la terre. Les ténèbres s'y étaient répandues et avaient enveloppé de leurs ombres les plus vastes régions. L'ignorance la plus monstrueuse avait infecté tous les ordres de l'Etat. Le vice et la superstition, qui naissent nécessairement de l'ignorance, ravageaient ce que leur mère avait épargné, et portaient le dégât jusque dans le sanctuaire. Religion de Jésus-Christ, religion essentiellement lumineuse et sainte, vous gémissiez alors sous un nouveau genre de persécution : le libertinage, l'hérésie, l'impiété insultaient à vos larmes et multipliaient leurs conquêtes. Ignace paraît pour votre défense (et c'est, mes frères, le sentiment des papes et des saints, que le ciel l'envoya à cet effet : *ut vinceret*). Ignace paraît, et dans peu d'années l'Europe n'est plus à reconnaître. C'est un astre brillant qui se lève au milieu d'une nuit sombre et orageuse; un navigateur expert qui secourt un vaisseau battu des vents et poussé contre les écueils; un médecin éclairé qui arrête tout à coup les dégâts d'une contagion mortelle. La jeunesse dont l'éducation était absolument négligée, est instruite dans la foi, dans les sciences, et forme l'espérance des âges futurs. Le clergé reprend son ancien lustre. Les monastères rentrent dans le règlement d'une sage discipline. La propreté et la décence sont rendues aux temples de Dieu. L'usage des sacrements est rétabli. La probité, l'innocence, la douceur des mœurs, toutes les vertus semblent reverdir comme des campagnes fertiles, désolées par un long hiver.

Mais tandis qu'Ignace et ses compagnons travaillent en Europe, d'autres par ses ordres et animés de son esprit, portent le flambeau de l'Evangile aux extrémités du monde. Les Indiens, les Américains, les Cafres, des îles de côtes barbares, dont le nom même était inconnu, apprennent à adorer Jésus-Christ. La croix est plantée en tout lieu par les enfants et par les soins d'Ignace. Depuis l'Espagne jusqu'au Japon, du Japon jusqu'au Brésil; sur les neiges des pôles, et sur les sables brûlants de la zône torride on propage la foi sur le plan et sous la direction d'Ignace. C'est, pour me prêter à ses idées, un grand corps de troupes auxiliaires, qui est envoyé à l'Eglise de Dieu. Ce corps redoutable, partagé en différentes légions, met en fuite des ennemis de toute espèce, et fait la guerre en toutes sortes de manières. Une légion détruit le crime, une autre l'ignorance : celle-ci, l'impiété, celle-là, la superstition. Ici, on renverse l'hérésie, là, on abat l'idolâtrie. Ignace, semblable à un habile général, se tient au centre de cette nouvelle armée qu'il commande. Là, par la vue la plus étendue et la plus sûre, il est instruit de l'état des combattants; il découvre la position, les attaques, toutes les manœuvres de l'ennemi; il soutient le courage des plus forts, il envoie des secours aux plus faibles; il accourt lui-même où le danger est pressant. Il remporte victoire sur victoire, et meurt enfin comblé de gloire et couronné de lauriers mille fois préférables à ceux des conquérants de la terre : *Certamen forte dedit illi, ut vinceret.*

Ah ! chrétiens, que ne puis-je vous inspirer dans les combats pour Dieu l'ardeur et l'esprit de ce vaillant soldat de Jésus-Christ! L'enfer dilate son gouffre, et envoie contre nous des ennemis sans nombre; on nous attaque à droite et à gauche, par la ruse et par la force. Un lion rugissant, selon l'expression de saint Pierre (I *Petr.*, V), parcourt la terre, et n'attend que le moment de nous dévorer. Au milieu de

(12) L'extinction des Jésuites ne déroge pas aux services qu'ils ont rendus à la religion et à l'humanité : on ne peut ni les nier ni les affaiblir sans contredire le bref même de leur suppression, et sans récuser le témoignage des plus célèbres philosophes de ce siècle, tels que MM. de Buffon, de Haller, de Montesquieu, etc. L'auteur parle ici sans partialité aucune et ne dit rien que ces messieurs n'aient dit avant lui. (*Hist. nat.*, t. III, in-4°, p. 506, 507. — *Esprit des lois*, l. IV, ch. 6. — *Traité sur divers sujets*, etc., § 3, p. 120. — *Hist. philos. et polit.*, t. III, p. 251, etc.) Un grand évêque, le plus éloquent prédicateur qu'ait aujourd'hui la France, en prêchant peu de temps après la suppression, devant une des plus augustes assemblées du monde, n'a pas fait difficulté de s'exprimer en ces termes. « Une Société fameuse par le crédit et la confiance dont elle avait joui si longtemps auprès des pontifes et des rois, et par les services qu'elle avait rendus à la religion et aux lettres : car quelle considération pourrait empêcher les âmes sensibles de rendre ce témoignage à des hommes malheureux? » (*Panég. de Louis XV*, par l'év. de S. [*].)

(*) Nous n'avons plus à gémir sur la destruction de cet ordre célèbre. Pie VII l'a rétabli dans tout l'univers catholique, dès qu'il a été rendu à la liberté, par sa bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, donnée à Rome le 7 août 1814.

L'Espagne s'est empressée de rappeler les religieux à qui elle devait tant de reconnaissance; Fribourg leur a donné son collége, et malgré les efforts de l'impiété, nous avons tout lieu d'espérer de la bonté de Dieu, qu'ils deviendront les restaurateurs de l'instruction publique, qui n'a fait que dégénérer depuis leur suppression.

cette guerre cruelle nous vivons dans l'indolence, dans l'irrésolution, dans toute l'illusion d'une fausse paix. La victoire, qui est toujours au pouvoir des chrétiens, leur échappe à chaque instant des mains, et les dépouilles remportées par l'enfer s'entassent jusqu'au ciel. Hélas! mes chers auditeurs, Ignace combat pour ses frères, nous ne combattons pas pour nous-mêmes. Il combat pour l'Eglise de Dieu, nous l'attaquons tous les jours cette Eglise par notre irréligion et par le déréglement de nos mœurs. Si nous n'avons pas la force et la prudence d'Ignace, si nous n'aspirons pas à ses victoires, ayons du moins la force et la prudence requises dans l'affaire de notre propre salut; si nous ne combattons pas les ennemis de la foi, combattons au moins les nôtres; si nous ne sauvons pas nos frères, ne les perdons pas par nos exemples et sauvons-nous nous-mêmes. Ignorons-nous que nous sommes nés soldats, et que notre religion n'est que la science d'une guerre sainte? que ce monde où nous nous endormons dans la mollesse des plaisirs, est l'arène où nous devons lutter contre des adversaires agiles et robustes; que la vie n'est qu'une course où nous devons remporter le prix, une navigation où nous devons subjuguer les pirates, les tempêtes, les écueils et les monstres? Et vous, ô mon Dieu! qui avez suscité cet illustre capitaine pour la défense et la gloire de votre peuple: *novo per B. Ignatium subsidio militantem Ecclesiam roborasti* (*Oratio Eccles. in missa et off. S. Ignatii*), faites qu'à son imitation nous envisagions le ciel comme notre patrie, et la terre comme un lieu de combat. Animez-nous de son courage, éclairez-nous de ses lumières, et destinez-nous comme à lui la couronne de la victoire dans la vie éternelle: *Ejus imitatione certantes in terris, coronari cum ipso mereamur in cœlis.*

PANÉGYRIQUE IV.

SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Nec vero Alcides tantum telluris obivit.
(*Æn.*, VI.)

Plenus gratia, et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna. (*Act.*, VI.)

Plein de grâce et de force, il faisait des prodiges et de grands miracles.

Quand il s'est agi d'établir la religion chrétienne dans le monde, malgré les raisonnements des philosophes, malgré l'éloquence des orateurs, malgré la puissance des empereurs, malgré la conspiration de l'univers entier, Dieu s'est choisi des hommes pleins de grâce, de force et d'œuvres miraculeuses pour les opposer à tant d'ennemis; et ces hommes étaient eux-mêmes une preuve sans réplique en faveur de la religion qu'ils prétendaient établir. Or, c'est la même providence de Dieu, toujours invariable dans ses desseins, et constamment attachée à ses adorables maximes, qui, après quinze siècles, voulant faire de François Xavier un apôtre du nouveau monde, le remplit de grâce et de force, et l'arma de sa puissance pour opérer des prodiges, et ainsi Xavier devint également une preuve démonstrative en faveur de la religion dont il était le ministre: *Plenus gratia, et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna.* C'est-là tout le dessein de mon sermon. La grâce de Dieu dans Xavier et la sainteté de sa vie prouvent la sainteté de l'Evangile de Jésus-Christ: *plenus gratia;* c'est la première partie. La force victorieuse de sa prédication prouve l'efficacité et la force de l'Evangile de Jésus-Christ: *plenus fortitudine;* c'est la seconde partie. Les grands prodiges qu'il opérait prouvent la divinité de l'Evangile de Jésus-Christ: *faciebat prodigia et signa magna;* c'est la troisième partie. La vie de Xavier rend témoignage à la sainteté de notre foi. La prédication de Xavier rend témoignage à la force de notre foi. Les miracles de Xavier rendent témoignage à la divinité de notre foi. La vie, la prédication, les miracles de Xavier: la sainteté, la force, la divinité du christianisme.

Esprit saint, qui formez les grandes âmes, et qui opérez en elles les plus grandes choses, accordez-moi votre secours dans le panégyrique que je vais faire de l'apôtre des Indes. Je le demande par l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La véritable religion est sainte, elle seule est sainte, elle seule peut former des saints, et ne peut former que des saints. Les fausses religions peuvent imiter en quelque sorte la vraie, et former des hommes qui aient l'apparence de la sainteté; mais cette apparence se dément aux yeux de quiconque sait distinguer la réalité du mensonge et pénétrer le masque de l'imposture. C'est pourquoi Tertullien voulait qu'on jugeât de la vérité de la religion par la sainteté de la religion, et de la sainteté de la religion par la voie de ceux qui obéissaient à ses lois, et qui vivaient selon son esprit: *De genere conversationis qualitas fidei æstimari potest: doctrinæ judex disciplina.* Mais si cela est vrai de tous les chrétiens en général, il doit l'être à plus forte raison d'un ministre et d'un apôtre de la religion, puisque la religion l'a formé avec une application distinguée, qu'elle l'a rempli de son esprit et de toutes ses lumières, qu'elle en a fait le dépositaire, le gardien, le défenseur de ses lois.

M'appuyant sur un principe si incontestable, je dis que la vie de François Xavier est une preuve certaine de la sainteté de la religion qu'il prêchait; et voici comment. Xavier exécutait par lui-même et en lui-même tout ce que la religion lui ordonnait de prêcher aux autres: il l'exécutait d'une manière plus excellente, plus sublime qu'il ne le prêchait aux autres, mais toujours selon les vues et selon l'esprit de la religion qu'il prêchait: or la vie de François Xavier est la vie d'un saint; la religion qu'il a prêchée est conséquemment une

religion sainte : *De genere conversationis qualitas fidei æstimari potest : doctrinæ judex disciplina.* La vie de François Xavier est la vie d'un saint, et d'un saint, ministre de l'Evangile, d'un saint, apôtre de Jésus-Christ. Que n'ai-je le loisir de vous le faire bien comprendre, que n'ai-je des couleurs assez vives pour vous tracer le portrait de ce grand homme! Vous y verriez la parfaite image d'un saint Paul : vous diriez de Xavier ce qu'on a dit d'un grand évêque d'Espagne, qu'il est la voix et la main droite de Paul : *vox et manus altera Pauli.* Vous verriez un homme détaché par le renoncement le plus entier, le plus général, le plus absolu de toutes les prétentions de la terre, de tous les plaisirs des sens, de toutes les satisfactions fugitives et passagères; un homme portant sur lui-même et dans lui-même, c'est-à-dire, portant sur son corps et dans l'intimité de son âme toute la mortification du Dieu qu'il adorait, qu'il annonçait; un homme devenu une victime vivante et toujours agissante pour le service et la gloire de son Dieu ; un homme qui s'immolait sans cesse pour le bien et l'utilité de ses semblables, qui, selon l'expression de l'Ecriture, désirait d'être sacrifié pour eux, et devenir une espèce d'anathème, toujours prêt à souffrir et à mourir pour les préserver, pour les arracher aux souffrances et à la mort éternelle. Tel était, si nous consultons le témoignage des saintes lettres, le grand Paul, tel après Paul a été François Xavier : *vox et manus altera Pauli.* Visiter les malades dans les hôpitaux et sous le chaume qui couvre leur misère, s'attacher par préférence aux plus dégoûtants et les plus abandonnés; converser avec les pauvres, vivre au milieu d'eux, écouter leurs plaintes, affaiblir leurs maux, dissiper par des instructions insinuantes et touchantes l'ignorance, la mère des vices et le fléau des mœurs, former leurs cœurs à la vertu, élever leurs âmes courbées sous l'indigence vers le séjour de la gloire, substituer au sentiment des maux actuels le consolant espoir de l'immortalité : c'était là de ce nouvel apôtre l'occupation la plus constante, la plus chérie. Philosophes de ce siècle, si, comme vous le dites sans cesse, vous mesurez la sainteté sur la bienfaisance, si vous prenez l'une pour la règle de l'autre, vous ne me condamnerez pas aujourd'hui, vous reconnaîtrez avec moi la sainteté de Xavier.

Vous le représenterai-je, mes chers auditeurs, ce grand ministre de Jésus-Christ, au milieu des souffrances et des dangers infinis, où l'esprit de Dieu le transportait de moment à autre? Vous le ferai-je voir dans de vastes mers pleines de tempêtes et d'écueils, des îles désertes, des terres barbares; combattant partout la faim, la soif, la nudité, avec des travaux infinis, des persécutions sanglantes et des périls de mort évidents? Vous aviez prévu tout cela, grand saint, et dans une vision mystérieuse, qui précéda votre apostolat, Dieu vous en avait tracé le tableau le plus détaillé. A cette vue votre zèle ne fit que s'enflammer davantage; encore plus, Seigneur, vous écriâtes-vous, encore plus de contradictions et de traverses, afin que votre puissance soit plus reconnue et votre nom plus glorifié : *Amplius, Domine, amplius.* Caractère véritable de la sainteté chrétienne, qui se plaît dans les adversités, qui se perfectionne dans les malheurs, qui se nourrit dans les souffrances, qui trouve qu'on ne souffre jamais trop pour Dieu, et qui ne souffre jamais tant qu'elle ne veuille encore souffrir davantage : *Virtus recludens immeritis mori cœlum, negata tentat iter via.* C'est un feu attisé par la main qui l'agite et qui le combat, une plante qui s'accroît par les incisions du fer, un fleuve qui grossit par les obstacles opposés à sa course : *Amplius, Domine, amplius.*

Cependant, au milieu de ses travaux et de ses périls, Xavier jouissait dans le fond de son cœur non-seulement de cette paix précieuse, qui passe tous les plaisirs des sens, que Jésus-Christ en naissant a apportée sur la terre pour être l'héritage des saints, mais encore de toutes les douceurs, de toutes les consolations célestes qui n'accompagnent pas toujours la sainteté, mais que la sainteté accompagne toujours. Souvent leur abondance en rend l'impression trop vive, et oblige le saint d'en demander la diminution, comme il avait demandé l'augmentation de ses souffrances : *Satis est, Domine, satis est.* C'était dans ces moments qu'il se perdait dans Dieu, et qu'il paraissait comme anéanti dans cet océan de bonté, de sagesse, de puissance, de sainteté, de toutes les perfections possibles. Combien de jours ne passait-il pas quelquefois sans prendre aucune nourriture, ne vivant que de la prière et de la pensée de Dieu! Il consacrait toujours la plus grande partie de la nuit à l'adoration de ce grand Maître; alors le repos de toutes les créatures, le silence majestueux des ténèbres, l'aspect ravissant des étoiles, semblaient lui rendre sensible l'Etre impénétrable qui faisait le sujet de ses profondes méditations; alors les heures se passaient avec la rapidité des moments, et les moments acquéraient la valeur des heures entières; alors on l'entendait s'écrier malgré lui et comme hors de lui-même : *O sanctissima Trinitas!* Très-sainte Trinité! Paroles qui lui étaient devenues si familières, que les païens mêmes, à force de les avoir entendues, les répétaient dans les dangers où ils se trouvaient, sans en concevoir le sens. Dans leur bouche c'était une parole morte; dans celle de Xavier c'était un vif élan de l'amour divin, l'expression du cœur, l'hommage le plus vrai, le plus enflammé qu'il rendait à son Dieu : *O sanctissima Trinitas!*

Vous voudriez sans doute que je vous expliquasse en détail toutes ses vertus, et que j'étalasse à vos yeux étonnés tous les fruits de sa sainteté; que je vous parlasse de l'innocence incomparable de ses mœurs, qui conduisit la gloire de sa virginité jusqu'au

tombeau; de sa profonde humilité, qui le faisait écrire à genoux à saint Ignace, son supérieur, qui le mettait aux pieds des évêques, quoiqu'il fût lui-même revêtu de la dignité de légat apostolique; de sa prompte obéissance, qui l'eût arraché au champ des combats et des victoires, et ramené en Europe au premier ordre de son général; de son invincible patience, de son extrême douceur, de toutes les vertus enfin qui font les saints. Mais ce détail passerait beaucoup le temps destiné à ce panégyrique, et l'excellence des choses accuserait la faiblesse de mes expresions. C'est un jardin paré de toutes les fleurs du printemps, un arbre chargé de tous les fruits de l'automne, un champ couvert de toutes les richesses de la moisson. Je me contenterai de dire que les grandes vertus de Xavier lui méritèrent durant sa vie même le nom de *Saint*. On ne le nommait pas autrement que le *Saint;* et quand l'île de Sancian eut borné, par une mort prématurée, ses courses apostoliques, on n'entendit dans toutes les Indes que ces paroles : *Le Saint est mort*. A Malaca, au Comorin, à Goa, son corps est reçu en triomphe comme celui d'un *Saint;* les peuples, accoutumés de recevoir les plus douces consolations de Xavier, viennent encore implorer ses restes inanimés. Les païens, les hérétiques sont, sur ce point, d'accord avec les catholiques. Ils regardent Xavier comme un saint; ils le nomment *un Saint, un vrai Saint*. Et un éloge si unanime, si universel, qui part à la fois de la bouche de tant de nations et de tant de sectes différentes, suffit seul pour nous convaincre que Xavier était réellement un saint, un homme rempli de Dieu, animé de l'esprit de Dieu, plein de la grâce de Dieu : *Plenus gratia*. Or, dites-moi, je vous prie, mes chers auditeurs, une religion qui fait les saints, qui ne veut que des ministres et des apôtres saints, ne doit-elle point être nécessairement une religion sainte? Et si je raisonne bien en raisonnant de la sorte, la sainteté de Xavier n'est-elle pas un témoignage évident rendu à la sainteté de l Evangile de Jésus-Christ? *De genere conversationis qualitas fidei æstimari potest; doctrinæ judex disciplina.*

Ah! chrétiens, que deviendrait notre foi, si on en jugeait par notre vie? Ne serait-elle pas convaincue d'iniquité, et ne conclurait-on pas avec quelque sorte de raison que la foi des chrétiens ne peut être sainte, puisque ceux qui la professent ne sont rien moins que des saints; puisque leur vie est tout opposée, toute contradictoire à la sainteté? Je sais que ce raisonnement ne serait pas juste. Une religion est sainte dès qu'elle fait des saints, et elle ne cesse pas d'être sainte pour n'en pas faire toujours, et pour trouver une malheureuse résistance dans le cœur de ses enfants. Mais nos ennemis ne laissent pas de se prévaloir de notre irréligion pour en accuser la religion même, et pour lui ravir la plus illustre de ses qualités que la vie de ses véritables élèves a mise dans le jour le plus glorieux : *Doctrinæ judex disciplina*. Vie de Xavier, preuve de la sainteté de l'Evangile; vous l'avez vu. Prédication de Xavier, preuve de la force de l'Evangile; vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Un orateur profane, faisant l'éloge d'un des plus grands capitaines de l'antiquité, relève l'éclat et la gloire de ses victoires par la férocité des nations qu'il a subjuguées, par leur multitude, par leur distance les unes des autres : *Vicisti gentes immanitate barbaras, multitudine innumerabiles, locis infinitas.* (Cic., *Pro M. Marc.*) Or, c'est là à la lettre ce qui distingue les exploits apostoliques de saint François Xavier, et nous pouvons encore dire de lui ce que l'auteur du premier livre des *Machabées* a dit d'Alexandre le Grand, en des paroles différentes, mais dans la réalité du même sens : qu'il a soutenu et livré un grand nombre de combats, qu'il s'est couvert de la dépouille de beaucoup de nations, et qu'il a poussé ses conquêtes jusqu'au bout de la terre : *Constituit prælia multa, et pertransiit usque ad fines terræ, et accepit spolia multitudinis gentium.* (I *Mach.*, I.) Xavier, par la force de sa prédication et la vertu de la croix du Sauveur, dont il était armé, a vaincu et soumis à l'Evangile des hommes intraitables par leur barbarie, leur indocilité, le déréglement de leurs mœurs, auxquels il a fallu livrer les combats les plus difficiles et les plus redoutables : *Constituit prælia multa ;* des hommes dont la multitude presque infinie en rendait la conquête plus glorieuse et plus admirable ; *et accepit spolia multitudinis gentium ;* des hommes répandus dans une étendue immense de provinces et de royaumes qui furent tous parcourus et soumis dans l'espace de dix ans : *Pertransiit usque ad fines terræ*. Appliquez-vous, s'il vous plaît.

Enseigner, convertir des hommes dociles, cultivés, réglés dans leurs mœurs, formés par l'humanité, quoique d'ailleurs séduits par l'erreur, pourrait vous paraître l'effet de l'éloquence humaine et d'un maniement habile des esprits. Mais changer la religion, les coutumes, les inclinations, la nature même d'un peuple sauvage, abruti, énervé, c'est le miracle de l'Evangile et la force victorieuse de la prédication de Xavier. Car, sans parler de l'île du More et de tant d'autres, dont les habitants n'avaient de l'homme que la figure, quelle est la nation convertie par Xavier qui ne portât dans elle-même et dans l'essence de sa constitution, de ses usages, de ses lois, les obstacles les plus évidents au christianisme? Quelle entreprise, grand Dieu, que de former pour ainsi dire de nouveaux caractères, de commander aux tempéraments, d'arrêter tout à coup les passions les plus violentes, les plus invétérées, les plus préconisées ; de remplacer une mollesse criminelle par une pureté sans tache, une colère sanguinaire par le pardon des ennemis, la cruelle ava-

rice par la bienfaisante charité; de donner des lois saintes à des hommes nourris dans la superstition et l'indépendance; de former des mœurs intègres dans des âmes abâtardies par les plus étranges abominations; de fixer par l'espérance des biens invisibles des cœurs qui n'avaient jamais aimé que les biens de la terre! Quelle entreprise! un homme mortel peut-il en espérer quelque succès, et combien de combats ne faudra-t-il pas livrer pour y réussir? combats contre l'ignorance, la stupidité, la barbarie; combats contre la séduction des prêtres des idoles, contre les persécutions des tyrans; combats contre le domaine des passions, la force de l'habitude, la contagion de l'exemple. Xavier entreprend de s'opposer à tous ces ennemis et il en triomphe : *Constituit prœlia multa.* Il plante, il déracine, il édifie, il renverse comme le prophète; il devient comme lui un mur d'airain, une colonne de fer. Nouvel Ismaël, il attaque lui seul tous les adversaires de ses desseins, et repousse lui seul tous leurs efforts, toutes leurs fureurs à la fois : *Manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum.* (*Gen.*, XVI.) Nouveau Josué, il purge les royaumes de l'Orient d'un peuple infidèle et scélérat; plus heureux que Josué, il ne détruit pas ce peuple pour lui en substituer un autre, mais le change et le substitue pour ainsi dire à lui-même. Nouvel Elie, il consume par le feu de son zèle tous les ennemis de son Dieu. Nouveau Judas Machabée, il détruit les peuples profanes, dépouille les idoles des honneurs usurpés de la Divinité, établit partout le sacrifice éternel. En un mot, la férocité des nations infidèles et tous les monstres qui lui sont alliés dans la guerre contre le christianisme disparaissent devant les armes victorieuses du saint apôtre; c'est-à-dire devant la patience, la douceur, la prière, la mortification, les souffrances, qui sont son bouclier et son glaive, qui le rendent formidable à toutes les puissances de la terre et de l'enfer.

Que vous dirai-je du nombre incroyable d'infidèles que Xavier a arrachés à l'erreur, des pécheurs qu'il a détachés du crime? Voulez-vous en avoir une idée et concevoir comment ce généreux champion de Jésus-Christ peut se glorifier avec raison d'avoir remporté des victoires et des dépouilles sans nombre, *spolia multitudinis gentium?* Ah! n'en jugez pas, mes frères, par ce que vous voyez, par le petit nombre de conversions opérées par ma voix et celles des autres prédicateurs au milieu du christianisme; ne jugez pas des succès de la prédication de Xavier au milieu de l'infidélité! Soit que les cœurs de nos auditeurs n'aient pas la même docilité, soit que nos paroles ne soient pas animées par le même zèle, soit que vous, ô mon Dieu! par des raisons cachées dans le sein de votre impénétrable sagesse, ne leur accordiez pas la même efficacité, quel contraste des sermons de Xavier avec les nôtres! Xavier seul, dans cent endroits différents, fait plus que cent prédicateurs dans une même ville. Xavier, par un sermon, convertissait mille pécheurs : nous ne convertissons pas un pécheur par mille sermons. Rien ne résistait à sa voix. Les petits et les grands, les riches et les pauvres, les ignorants et les savants, le chrétien enseveli dans le crime, et le païen aveuglé par la superstition, tous l'écoutent comme leur père, ses instructions persuadent, ses avis sont des lois. Il arrive à Socotora, et dans peu de jours toute l'île est changée. Il paraît au cap de Comorin, et vingt mille idolâtres viennent le reconnaître pour l'ambassadeur du vrai Dieu. Les insulaires de Manar l'entendent, se font tous chrétiens et meurent tous pour la foi.

Tous les jours nouvelles églises, et quelles églises, disons-le, mes chers auditeurs, à la gloire de l'Evangile, à la confusion des réformateurs et de quelques mauvais critiques qui parlent toujours de l'Eglise primitive pour déprimer l'Eglise des derniers temps; des églises dont le seul aspect devenait une preuve évidente et invincible de la sainteté du culte que Xavier enseignait; des églises où l'on a vu renaître toute la pureté des mœurs, toute la sainteté de la vie, tout l'éclat des vertus qui ont illustré les premiers siècles du christianisme; des églises qui renfermaient autant de saints que de néophites, autant de dépouilles arrachées pour jamais à l'enfer, que de barbares soumis une fois au christianisme : *spolia multitudinis gentium.*

Mais outre cette multitude de nouveaux chrétiens que Xavier amène lui-même à Jésus-Christ, j'en vois d'autres qui arrivent en même temps et d'autres encore qui, quoique éloignés, arriveront enfin aussi et toujours sous les auspices et par les travaux de Xavier : *Filii tui de longe venient, et filiœ tuœ de latere surgent.* (*Isai.*, LX.) Car combien d'infidèles qui, sans être convertis par Xavier en personne, étaient néanmoins convertis par Xavier; parce qu'ils étaient convertis par le zèle, les instructions, le saint exemple de ceux que Xavier lui-même avait convertis; parce qu'ils devenaient enfants des églises fondées par Xavier, tandis que le saint apôtre en fondait ailleurs de nouvelles : *Filiœ tuœ de latere surgent.* Et combien d'infidèles, qui ne vivaient pas même du temps de Xavier, lui sont néanmoins redevables de leur foi et de leur salut, et font partie de ses glorieuses conquêtes! Les églises que Xavier a établies dans leur pays, le soin qu'il prit d'y perpétuer la foi, son esprit apostolique qui y a passé avec ses successeurs, qui les a formés, consolés, instruits, fortifiés : voilà ce qui rend Xavier l'apôtre des générations les plus reculées dans les vastes provinces de l'Inde, du Japon, de la Chine même, où il n'a pu pénétrer, où il a tant désiré de pénétrer. Cachés dans l'obscurité des siècles futurs, ces enfants de la foi rendent déjà hommage aux victoires de leur libérateur; comme les enfants de Lévi, suivant la pensée de saint Paul, honorèrent, avant que de naître, le sacerdoce de Melchi-

sédech : *Filii tui de longe venient.* Déjà ils se déclarent appartenir à Xavier, ils se comptent entre ses conquêtes et s'ajoutent eux-mêmes aux dépouilles dont il est chargé : *et accepit spolia multitudinis gentium.*

Combattre, vaincre des ennemis sans nombre et les soumettre à l'empire d'une domination inconnue n'est pas toujours et dans toutes les circonstances le sujet d'une gloire éminente; mais quand ces ennemis occupent par des distances énormes une grande partie de la terre, quand il faut un temps infini non-seulement pour les soumettre, mais pour les découvrir et pour les joindre, les combattre tous et les mettre sous le joug en fort peu de temps, sans d'autres armes que celles de Xavier, est un exploit dont l'antiquité profane n'a point d'exemple, et c'est l'exploit de Xavier. Dans dix ans tout le pays, depuis Goa jusqu'à l'extrémité de l'Asie, est parcouru, instruit, converti : *Pertransiit usque ad fines terræ.* Je porte les yeux vers l'occident, et je les porte vers l'orient; je regarde le septentrion et le midi, partout je vois la croix adorable du Sauveur des hommes plantée par Xavier. Je vois des nations séparées par de vastes solitudes, par des mers immenses, par un groupe d'îles et de royaumes, et partout je vois Xavier et presque en même temps. Toutes ces nations s'empressent à l'entendre et à lui obéir. Vous l'avez vu au milieu de vous, peuples Malabares, Paraves, Socotarains; insulaires de Ceylan, de Ternate, des Moluques: habitants de Macazar, de l'ile formidable du More. Vous l'avez vu, ce grand ministre de Jésus-Christ, cet invincible apôtre de son Evangile, au milieu de vos déserts stériles, de vos sables brûlants, de vos sombres forêts, dans vos chariots errants, sur vos barques flottantes. Et vous, Japonais, dernier peuple de notre hémisphère, n'a-t-il pas pénétré jusqu'à vous, où jamais prédicateur de l'Evangile n'avait paru? *Quibus non est annuntiatum de eo* (*Rom.*, XV); et n'est-ce pas chez vous qu'il a fondé une église que toute la rage des persécuteurs n'a pu pervertir et où il reste encore des chrétiens, comme autant de semences précieuses prêtes à germer quand il plaira au maître des temps de visiter ce champ désolé? *Pertransiit usque ad fines terræ.* Je ne finirais pas si je voulais faire ici le journal de ses longs voyages et de ses victoires en tant de pays de la terre. Il faudrait passer de Goa au Japon, du Japon à Malaca, de Malaca aux Moluques : derechef au Japon, du Japon à Macazar, à Ceylan, aux îles de la Chine; il faudrait vous expliquer l'état géographique de ces vastes contrées de l'Orient, et vous parler d'une infinité de côtes et de pays barbares que ce grand ouvrier de l'Evangile parcourut avec une rapidité que j'essaierais en vain de donner à mon sermon. Ce que j'ai dit suffit pour vous convaincre que Xavier était rempli de la force et de la vertu de Dieu ; et la gloire de la prédication de Xavier, n'est-ce pas la gloire de l'Evangile qu'il a prêché, et dont le divin auteur seul peut opérer de si grandes choses? Est-ce une telle force qu'ont fait paraître nos prétendus réformateurs, quand sur les débris de l'Eglise catholique ils ont assemblé quelques chrétiens séduits par la mollesse de leur morale et par des déclamations injurieuses contre nos dogmes ; pour former des églises isolées, stériles, recoignées dans une ou deux provinces de l'Europe ? Est-ce une telle force qu'a fait paraître le prophète de l'Arabie, lorsque, attachant au brigandage des idées religieuses, il établit avec le fer et le feu le règne de la superstition et des passions? Le moyen de faire connaître la force du saint apôtre des Indes dans toute son étendue, n'est-ce pas de lui opposer la faiblesse des maîtres de l'erreur? *Plenus fortitudine.* Encore un peu d'attention et je finis.

TROISIÈME PARTIE.

L'apôtre saint Paul, expliquant aux premiers fidèles de Corinthe les preuves de son apostolat, pour les convaincre entièrement qu'il était envoyé de Dieu pour les instruire, et que la religion qu'il leur prêchait était une religion divine, venue du ciel, fondée par Dieu même, en appelle aux prodiges et aux miracles éclatants qui avaient accompagné et confirmé sa doctrine : *Signa apotolatus mei facta sunt in signis, et prodigiis, et virtutibus.* (*II Cor.*, XII.) Or c'est là justement ce qui caractérise la mission de Xavier, ce qui montre qu'elle vient de Dieu, et que la religion enseignée par Xavier a Dieu pour auteur. Car qu'est-ce que la vie de Xavier, sinon un enchaînement, une succession continuelle de prodiges ? Ce serait faire le récit de toute sa vie que de faire le récit de ses miracles. Tantôt il guérit subitement les malades, et tantôt il ressuscite des morts ; tantôt il apaise la tempête en touchant la mer de son crucifix, tantôt il sauve le vaisseau d'un naufrage évident, en invoquant le nom de Dieu. Il voit les choses éloignées, il prédit l'avenir, il lit le secret des cœurs. Son visage rayonne de gloire, son corps est élevé de terre, il se trouve au même moment dans deux contrées fort éloignées. Par une seule réponse il repousse les objections les plus multipliées, les plus variées ; son langage se différencie dans les oreilles des auditeurs, son idiome devient celui de toutes les nations, et celui de toutes les nations devient le sien. Ici il fait cesser la peste, là il renverse les armées ennemies, ou les arrête tout à coup en leur présentant l'image de la croix. Et tout cela est si fréquent, si ordinaire, qu'on n'en est presque plus étonné, et que c'est une espèce de prodige lorsqu'il n'en fait pas. Xavier s'est entièrement abandonné à Dieu, et il semble que Dieu ait abandonné sa puissance à Xavier. Tous les éléments ont entendu sa voix, ont exécuté ses ordres, ont pris tel mouvement et telle disposition qu'il a voulu, comme s'il en eût été le maître, et que Dieu l'eût établi l'arbitre absolu du

monde : *Faciebat prodigia, et signa magna.* Or dites-moi, mes chers auditeurs, Dieu fait-il des prodiges en faveur de l'erreur, et confirme-t-il les fausses religions par des miracles ? Cette pensée s'accorde-t-elle avec sa véracité et sa sainteté infinie ? Et si vous ne pouvez l'accorder, dites avec moi que la religion que prêchait Xavier est une religion divine, et que cette divinité est démontrée par les miracles de Xavier : *Nemo potest hæc signa facere nisi fuerit Deus cum eo.* (*Joan.*, III.) Vous convenez sans peine de tout cela ; vous le pensez, vous le dites comme moi ; si ces miracles sont vrais, la religion chrétienne est une religion divine. Que dis-je, si un seul miracle, un véritable miracle, mais unique, a jamais été opéré en faveur du christianisme, le christianisme est la véritable religion : et le seul doute sur la réalité d'un seul miracle doit faire trembler l'impie et anéantir la prétendue force de son esprit. Mais enfin, les miracles, dont je vous parle, ont-ils été réellement opérés ? Voilà où votre incrédulité vous arrête. Il y a tant de faux miracles, reconnus tels par tous les hommes judicieux et instruits : ceux de Xavier ne seraient-ils pas de ce nombre ? Pourquoi seraient-ils exceptés ? Ne voyons-nous pas tous les jours ce qu'une prévention populaire, un préjugé religieux, une crédulité aveugle et stupide sont en état de persuader aux peuples ? Mais est-ce bien raisonner de dire : *il y a de faux miracles, donc il n'y en a pas de vrais.* Je vous demande si cette conséquence est juste, et si ce n'est pas mieux de dire : *il y a de faux miracles, donc il y en a de vrais* ; puisque la fausseté est l'imitation de la vérité, et que les faux miracles ont été inventés et crus à la faveur des vrais miracles ? Oui, il y a de vrais miracles ; non-seulement il y en a eu, mais il y en a encore, et l'Eglise de Dieu n'en manquera jamais. Mais les miracles de Xavier le sont-ils ? leur vérité est-elle bien constatée, bien démontrée ? où en sont les témoins, les preuves ? Jugez-en vous-mêmes, mes chers auditeurs : j'acquiescerai sans peine à ce que vous aurez prononcé, après avoir bien pesé les choses. Quand les miracles se font à la vue d'un grand peuple ; quand une tempête s'apaise en un moment en présence de six cents personnes ; quand au milieu d'un auditoire nombreux un prédicateur publie de grands événements, dont on ne peut avoir aucune nouvelle ; quand il prie et fait prier publiquement pour des personnes qui expirent dans le moment même à trois cents lieues de là ; quand il prédit clairement et avec certitude des choses extraordinaires, dont une multitude d'auditeurs voient l'accomplissement de leurs yeux ; quand quatre cents hommes boivent l'eau de la mer, rendue douce par une seule parole : faut-il encore chercher des témoins ? Et quand tous ces faits et tant d'autres faits, connus publics, éclatants, qui ont converti les peuples, ont été examinés avec la plus grande rigueur par l'ordre d'un grand roi ; quand ils ont été vérifiés sur les lieux par les vice-rois et gouverneurs de provinces, les évêques, les vicaires généraux ; attestés avec des serments solennels par des milliers de témoins, de témoins sages, vertueux, bien instruits, sans préjugés, témoins oculaires, dans le temps que la mémoire en était encore toute récente : quand l'Eglise catholique, si éclairée et si circonspecte dans le procédé de la canonisation des saints, y joint son suffrage, et place sur ses autels un homme, dont elle n'aurait assurément pas reconnu la sainteté sans les miracles les plus certains, les plus authentiques, les plus incontestables ; faut-il encore chercher des preuves ? et n'est-il pas temps d'avouer qu'il y a de vrais miracles, que ceux de Xavier sont tels, et que dès lors la religion de Xavier est une religion divine ? *Faciebat signa, et prodigia magna.*

Cependant, comme si tout cela ne suffisait pas, Dieu a voulu jusqu'à nos jours conserver sans corruption la dépouille mortelle de ce grand homme, et faire de son corps même un miracle palpable et toujours subsistant ; faisant servir encore à sa gloire les restes de ce saint apôtre, dont la vie, la prédication, les miracles avaient fait tant d'honneur au christianisme. C'est un soleil qui luit encore après s'être plongé dans le sein de l'océan, un arbre qui subsiste dans sa verdure deux siècles après sa chute, une bouche qui parle encore comme celle d'Abel dans le silence du tombeau. Corps respectable, s'écrie saint Jean Chrysostome en parlant du corps de saint Paul, et je le dis aujourd'hui en parlant du corps de Xavier : corps couvert de la lumière de Dieu, dans la nuit de la mort, que ne puis-je avoir l'avantage de vous voir, de vous embrasser, de me remplir à votre aspect des grands sentiments qui vous ont animé ! *Quis mihi nunc dabit circumvolvi corpori Pauli!* Je me croirais heureux, si je pouvais m'attacher toujours à votre tombeau, ne me séparer jamais du dépôt précieux qui y est renfermé : *Affigi sepulcro, videre pulverem corporis illius.* Mais ne pouvant, grand saint, avoir cette consolation, je m'élève en esprit jusqu'au séjour de votre gloire ; je vous demande pour moi et pour mes auditeurs un de ces mouvements paternels qui pénétraient votre cœur à la vue des malheurs des Indiens et des Japonais. Acceptez-nous pour vos enfants. Aimez-nous comme vous avez aimé les barbares ; plus coupables qu'eux par l'abus de tant de secours que le ciel nous a donnés, et dès lors plus malheureux, nous n'en sommes que plus dignes de votre compassion et de votre bienfaisance. Plein de grâce et de sainteté, détruisez nos péchés en nous obtenant de Dieu les sentiments d'une véritable pénitence. Plein de la force évangélique, faites-nous-en ressentir l'impression dans les combats que nous soutenons contre les ennemis de notre salut. Puissant en œuvres et en prodiges, servez-vous de votre pouvoir pour nous soutenir dans nos afflictions, pour détourner de nous les maux

qui nous menacent; affermissez notre foi par le souvenir des miracles que vous avez opérés, pour en attester la divinité; attachez-nous-y plus que jamais dans ce siècle incrédule et pervers, jusqu'à ce que le voile se déchire, que les ombres s'évanouissent, que la foi fasse place à une charité éternelle et inamissible.

PANÉGYRIQUE V.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

Nil cupientium,
Nudus castra peto, et transfuga divitum
Partes linquere gestio.
(Hor.)

Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te. (*Matth.*, XIX.)

Voilà que nous avons abandonné toutes les choses de la terre pour vous suivre.

Ainsi parlait au Sauveur du monde un pauvre pêcheur de Galilée, qui avait quitté sa barque et ses filets pour s'attacher à ce divin maître; ainsi ont parlé après lui des hommes puissants et grands aux yeux du monde, qui ont changé les biens et tous les avantages de la terre contre le service de Dieu, qui ont trouvé plus de félicité et de grandeur à suivre la pauvreté du Sauveur et la mortification de sa croix, qu'à passer la vie dans le sein de la gloire et des plaisirs. Dans cette multitude d'âmes généreuses je distingue un grand d'Espagne, un vice-roi, un prince possesseur de grandes terres et de grandes richesses, descendant des rois, allié à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe, jouissant de l'amitié du plus grand des monarques et de toute la faveur d'une cour puissante. C'est saint François de Borgia. Je l'entends dire comme Pierre: Voilà que j'ai tout abandonné: *Ecce nos reliquimus omnia;* et j'entends le Sauveur du monde qui lui répond comme à Pierre: Dès maintenant et dès cette vie vous recevrez le centuple: *Centuplum accipiet in hoc tempore.* (*Marc.*, X; *Luc.*, XVIII.) François de Borgia a tout abandonné pour Dieu; et Dieu a tout restitué à François de Borgia. Voilà le plan et toute l'idée de mon sermon. C'est une espèce de combat de libéralité entre le serviteur et le maître. C'est à qui donnera le plus. Le renoncement dans Borgia est un sacrifice excellent; et ce sacrifice devient dans la main de Dieu la source d'une bénédiction sans bornes. François quitte toutes les choses de la terre, de la manière la plus parfaite; ce sera la prepremière partie de mon sermon. Dieu rend à François de la manière la plus parfaite tout ce qu'il a quitté sur la terre; ce sera la seconde partie de mon sermon.

Esprit saint, qui inspirez les grands sacrifices, et qui les couronnez par les récompenses les plus magnifiques, éclairez-moi dans l'éloge que j'en vais faire. J'implore votre secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Se rendre docile à la voix de Dieu, mais ne céder à ses pressantes sollicitations que lorsqu'elle s'est fait entendre durant des années à la porte de notre cœur; abandonner la terre, mais ne l'abandonner qu'en partie, et s'y réserver au moins quelques débris de possessions et d'honneur; renoncer d'abord et retourner ensuite aux choses qu'on a laissées, c'est le sacrifice des âmes faibles sur lesquelles l'esprit de l'abnégation évangélique n'a point agi dans toute son efficacité et dans toute son étendue. Renoncer à la terre et y renoncer promptement, entièrement, constamment, c'est la victoire des grandes âmes, et c'est celle de François de Borgia. François de Borgia renonce à tout ce qui pouvait flatter son cœur, et il y renonce promptement, parce qu'il y renonce dès que Dieu l'appelle, et qu'il dit dans le moment même: Voilà que j'ai tout quitté: *Ecce reliquimus.* Il y renonce entièrement, parce qu'il ne tient plus par aucun endroit à tout ce qui l'attachait: *reliquimus omnia.* Il y renonce constamment, parce qu'il soutient jusqu'à la fin toute la rigueur du sacrifice qu'il a fait, et exprime dans sa personne toute la fidélité d'un vrai disciple de Jésus-Christ: *Et secuti sumus te.* Attention, je vous prie.

Un des plus célèbres généraux de l'antiquité profane, faisant lui-même l'éloge d'une grande victoire qu'il avait remportée sur les ennemis de l'état, écrivait au sénat qu'il n'avait fait que se rendre sur le champ de bataille, regarder l'ennemi, et le mettre en fuite: *Veni, vidi, vici.* François de Borgia, destiné du ciel à être un des plus illustres adversaires du monde, arrive à Grenade encore tout brillant de la gloire humaine, et attaché au siècle par plus d'un lien qui semblait devoir l'y fixer pour toujours, ignorant lui-même la révolution qui devait s'opérer dans son âme. Il voit le corps de l'impératrice Isabelle, et dans les traits que la mort y avait gravés il lit la destinée irrévocable des grandeurs de la terre; une voix intérieure lui en découvre le néant avec plus de clarté encore que ses yeux ne l'avaient aperçu, et, dans ce même instant, François n'est plus lui-même, son cœur ne se retrouve plus dans lui-même; tous ses désirs, toutes ses prétentions sont dissipées; et d'autres toutes contraires en prennent la place. Le tableau du monde entier lui paraît enveloppé d'un crêpe funèbre, et à côté de ces tristes ombres il aperçoit tout l'éclat de l'immortalité. Il est encore dans l'église où ce spectacle l'a frappé; il jure au pied des autels de ne plus servir jamais de maître qui pût mourir, de donner ses vœux et ses travaux à l'éternité, de mettre sous ses pas tous les biens périssables. Le moment de sa vocation est celui de sa conversion et de sa victoire. Il voyait le monde au-dessus de lui, il l'a vu de près, et s'est mis lui-même au-dessus du monde: *Veni, vidi, vici.*

Rendu à la cour, il ne retrouve plus la cour au milieu de la cour même. La cour était toujours la même, mais les yeux et l'esprit de François étaient changés. Il n'y

trouve plus ni plaisirs, ni grandeurs, ni richesses véritables, ni aucun objet qui puisse satisfaire une grande âme. Quoiqu'il n'eût aucun sujet personnel de s'en plaindre; éclairé des lumières que la mort avait laissé échapper de son sein ténébreux, il voit sous le voile d'un mensonge brillant de longues espérances jouées par les caprices de la fortune, des travaux périlleux ensevelis dans l'oubli, des services essentiels payés d'ingratitude; le mérite poursuivi par l'envie, la vertu immolée à l'intérêt, la justice sacrifiée à la faveur; et enfin ce tourbillon d'intrigues, de peines, de passions, s'évanouir à jamais et se perdre dans le gouffre profond de l'éternité. Un regard, une réflexion rapide, un mouvement subit de la grâce lui a découvert tout cela, et l'a mis à ses pieds pour jamais : *Veni, vidi, vici.*

Une correspondance si prompte et si précise à la voix de Dieu ne pouvait être que le commencement du renoncement le plus entier et le plus universel à tous les attraits d'une félicité passagère. Un moment a suffi pour faire le sacrifice en général, il ne faudra ni grand temps ni grands efforts pour le faire en détail. Dès que la mort de son épouse eut mis François en état de dépouiller sa personne comme il avait dépouillé son cœur, il devint cet homme dont parle saint Paul, qui vit encore à la vérité, mais qui n'a plus, pour ainsi dire, son premier être; qui s'est anéanti lui-même pour revivre ensuite et ne vivre qu'en Jésus-Christ : *Vivo autem, jam non ego.* (*Galat.*, II.) Il combat tous les avantages de la vie séculière qu'il avait menée, quoique d'ailleurs innocents, et honnêtes, comme s'ils avaient été autant de crimes et de prévarications essentielles contre la loi sévère de l'Evangile. Il oppose la pauvreté à l'abondance, la mortification aux plaisirs, l'humiliation aux honneurs, l'obscurité à l'éclat, le mépris à la gloire. Vous l'avez vu au milieu de vous, peuples de Catalogne, de Valence, d'Aragon, de Castille; vous l'avez vu ce duc si célèbre, si respecté, revêtu d'une robe usée, mendier le pain à vos portes; vous avez vu ce sage courtisan, l'ami et le confident des rois, enseigner à vos enfants les premiers éléments du christianisme; vous l'avez-vu ce vice-roi, autrefois l'arbitre d'une grande province, servir les malades dans vos hôpitaux; vous avez vu cette tête précieuse, si chère aux princes et aux peuples, s'exposer à la contagion et se jeter pour votre salut dans les horreurs de la peste. Et que n'avez-vous été témoins de tant de vertus familières et domestiques qu'il pratiquait avec autant de soin qu'il en dérobait la connaissance aux yeux des hommes; vous eussiez vu la magnificence de ses habits changée contre un rude cilice, son bâton de commandement contre une discipline cruelle, ses repas splendides contre des légumes assaisonnés de cendres, ou plutôt contre un jeûne continuel et opiniâtre, qui, pour me servir de l'expression de saint Jérôme, était sa réfection la plus ordinaire et la plus recherchée, *inediam pro refectione*; vous eussiez vu enfin un grand du monde, enrichi, comblé de toutes les prospérités, de tous les biens du monde, devenu par une révolution étonnante le modèle du renoncement le plus entier au monde.

Dieu, qui par les décrets éternels d'une providence amie des hommes les retire du siècle et les place dans le sein de la religion, leur prépare pour l'ordinaire une obscurité heureuse, qui les fait oublier du monde, comme ils ont oublié eux-mêmes le monde. Le sacrifice une fois consommé leur assure une paix parfaite dans l'humilité de leur état; mais cette paix, si chère aux âmes saintes, fut par un ordre particulier de choses, refusée à François de Borgia. Les dignités qu'il avait quittées le poursuivirent toujours sous des formes différentes, et tâchèrent de le ramener à l'éclat auquel il s'était dérobé. Vous le permîtes ainsi, Seigneur, soit que l'excellence du sacrifice de votre serviteur vous donnât de la complaisance à le voir renouveler souvent, soit que ces événements fussent nécessaires à l'épreuve de sa fermeté et de sa constance. Tantôt on le cherchait pour le faire évêque; tantôt on lui décernait le chapeau de cardinal; tantôt, et surtout après la mort de Pie, on projette de l'élever au souverain pontificat. Ici on le presse d'embrasser un institut plus ancien, moins agité, moins persécuté, moins fermé aux honneurs de l'Eglise : là on veut user de force et d'autorité pour l'arracher à celui qu'il a professé. On voyait le pauvre François fugitif, errant de province en province, employant amis et ennemis, épuisant toutes les ressources de son conseil et de son génie pour rester ignoré, oublié, méprisé. Quelquefois il combat à force ouverte, quelquefois il prend le parti d'une retraite prudente. A travers mille dangers il sauve son trésor, c'est-à-dire un dépouillement total des choses de ce monde, et le conduit heureusement dans le port.

Ah! chrétiens, faut-il autre chose que l'exemple de Borgia pour nous instruire et pour nous confondre? Que pensons-nous donner à Dieu, et quelle opinion aurons-nous des sacrifices que nous lui faisons, quand nous aurons comparé la promptitude du sacrifice de Borgia avec nos lenteurs et nos irrésolutions, la totalité de son sacrifice avec le partage de notre cœur, la constance de son sacrifice avec nos légèretés et nos rechutes journalières? Le ciel à la vérité ne demande pas de nous un renoncement aussi général que celui de François; mais il demande un renoncement aussi prompt et aussi constant à tout ce qui est incompatible avec l'esprit de l'Evangile. Et que faisons-nous? Nous combattons la grâce comme notre ennemie, et ne lui ouvrons l'oreille de notre cœur que lorsque nous sommes las de lui résister. Nous quittons peut-être quelque chose pour Dieu, mais nous gardons ce qu'il faut absolument et essentiellement abandonner pour lui plaire.

Peut-être renonçons-nous aujourd'hui à tout ce qui l'offense, et demain nous recherchons ce que nous avions abandonné. Après cela nous nous plaignons, ô mon Dieu! que vous rejetiez nos offrandes, et que nos sacrifices mêmes vous soient devenus odieux : *Non respiciam ultra ad sacrificium, nec accipiam placabile quid de manu vestra.* (*Malach.*, II.) François de Borgia a tout abandonné de la manière la plus parfaite. Dieu a restitué à François de Borgia de la manière la plus parfaite tout ce qu'il a abandonné; comme vous le verrez dans la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Quoique les bienfaits de Dieu soient toujours beaucoup au-dessus de l'excellence de nos actions, ce sage dispensateur des récompenses ne laisse pas de proportionner ses dons à nos mérites; il accepte nos offrandes, et en nous rendant, suivant sa promesse, le centuple, il mesure en quelque sorte sa libéralité sur la nôtre, et veut que la nôtre soit, pour ainsi dire, la règle de la sienne. François de Borgia a tout abandonné pour Dieu, il l'a abandonné promptement, entièrement, constamment. Dieu le lui rend de la même façon, et lui restitue le tout promptement, entièrement, constamment. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Le moment où finit la grandeur temporelle de François de Borgia est le moment où commence sa grandeur véritable, dont le principe est la sainteté et la vertu; et le moment, qui voit commencer cette grandeur de Borgia, la voit aussitôt portée à son comble et revêtue d'un trésor immense de biens et de richesses spirituelles. Dans les plus grands saints la grâce et les bienfaits de Dieu ont des progrès successifs. Tous les êtres s accroissent par degré dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature. Mais Dieu, touché de la promptitude avec laquelle François avait quitté le monde, semble avoir voulu déroger à l'ordre ordinaire des choses, et établir en faveur de ce généreux prosélyte de sa croix un nouvel ordre de décrets. La libéralité divine rassemble en un instant des dons qui, dans la providence commune, se succèdent avec lenteur et supposent des conditions intermédiaires. Ici un moment a la valeur des années. La vue du cadavre qui anéantit le héros du siècle, commence et achève le héros chrétien. A peine a-t-il renoncé aux sciences profanes, que Dieu lui inspire la science des saints; à peine a-t-il renoncé à la politique séculière, à l'art de gouverner et de faire fleurir les états, que Dieu en fait un politique chrétien et lui communique l'art de gouverner et d'éclairer les âmes; à peine a-t-il renoncé aux plaisirs des sens, que Dieu met dans son cœur les plaisirs ineffables attachés à son service. Sa prière est un ravissement, sa méditation une contemplation profonde de la Divinité; les plus grands directeurs attestent n'avoir vu rien d'égal en fait d'oraison à celle de François dès les premiers temps de sa conversion; il voit sensiblement Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il jouit sur la terre de la vue et de la société des saints, il se perd dans un océan de paix, de consolations, de délices célestes, que le monde ne recherche pas, parce qu'il ne les connaît pas, qu'il ne peut connaître sans cesser d'être ce qu'il est, et qui, suivant l'oracle du Sauveur et l'expérience des saints, sont incomparablement supérieures à tout ce que le monde peut donner : *Centuplum accipiet in hoc tempore.* (*Matth.*, XIX; *Luc.*, XVIII.)

Cependant il manquait encore quelque chose à la libéralité de Dieu, et ce maître magnifique en récompenses, pour restituer entièrement ce qui lui avait été sacrifié, résolut de rendre à François les choses mêmes qu'il avait quittées. Vous avez vu, mes chers auditeurs, que les honneurs le suivirent toujours et qu'il souffrit de leur part une espèce de persécution; mais outre les dignités odieuses à son humilité dont il se défendit avec succès, et qui furent l'épreuve de sa constance, Dieu dans le dénûment même de son état lui rendit l'autorité, les richesses, la réputation, la puissance qu'il avait abandonnées, et les lui rendit dans un degré bien supérieur et bien plus excellent. Il avait renoncé à toute autorité, et il devint l'oracle des pontifes et des rois. Charles-Quint l'appelle dans cette retraite admirable où ce grand empereur survécut en quelques sorte à lui-même : il fait de Borgia son ami, son confident, le père de son âme. Il s'agit d'engager les princes chrétiens à une croisade contre les Ottomans, expédition bien moins déraisonnable que des écrivains passionnés voudraient le persuader; utile dans son effet, puisqu'elle éloignait les infidèles des pays qu'ils menaçaient, et qu'elle assurait les frontières de la chrétienté; juste, puisqu'elle restituait aux chrétiens les usurpations des Sarrasins; pieuse enfin et louable dans l'intention des fidèles, quoique souvent malheureuse dans l'exécution; c'est François qui est chargé de conduire ce grand ouvrage, et dont la sagesse est jugée nécessaire pour le faire réussir. Il n'y a pas d'affaire dans l'Eglise ni dans l'Etat qui ne se règle sur son avis. — Il avait renoncé aux richesses, et les plus grands princes employaient les leurs à le servir, à l'honorer. L'or de leur palais semblait, selon l'expression de l'historien de Borgia, reconnaître le prix de la pauvreté. C'était, dit-il, un renversement digne de la providence de Dieu : *Videre erat dignam Deo confusionem;* on voyait des vases d'or et d'argent et toutes sortes d'ornements précieux rendre une espèce de tribut et d'hommage à un vêtement noir et tout déchiré : *Auream argenteamque supellectilem pannis nigris et veteribus servientem.* — Il avait renoncé à la réputation, de tous ses titres il n'avait retenu que celui de pécheur, il ne s'appelait que *François le pécheur;* et jamais sa réputation ne fut plus grande que lorsqu'il n'en voulut point avoir : les grands et les petits l'appelaient *le saint, le saint père,*

le saint duc, le saint général, le miracle des princes. — Il avait renoncé à la puissance, et il fit plus que s'il était resté un des premiers seigneurs d'Espagne; la puissance des rois devint la sienne, et il l'employa aux choses les plus grandes et les plus intéressantes pour l'humanité. Il fonde des séminaires, des missions, des colléges, des hôpitaux, des maisons de pénitence; il corrige des abus sans nombre; on travaille sous ses ordres à la propagation de la foi dans les quatre parties du monde; il répand la bienfaisance, la vertu, la religion partout où son zèle trouve accès. Dans le centre des honneurs et de l'opulence mondaine François eût-il été si grand, si heureux aux yeux mêmes du monde? ***Centuplum accipiet in hoc tempore.***

Enfin, mes chers auditeurs, la restitution que Dieu fait à François n'est point passagère; elle n'est point attachée à quelque époque particulière de sa vie; il porte jusqu'au tombeau le prix attaché dès ce monde à son sacrifice, comme il y porte le sacrifice même. Les délices et les honneurs de la vertu, les dons du ciel et de la terre réunis dans une alliance rare ne quittèront point François, il fut toujours aimé de Dieu, chéri et respecté des hommes. Le ciel s'expliquait sans cesse en sa faveur, et en lui donnant de nouvelles preuves de l'amitié de Dieu, il renouvelait par des prodiges l'idée de sa sainteté dans l'esprit des peuples. Toutes les années de sa vie sont marquées par quelques miracles; tantôt il prédit l'avenir, tantôt il voit les choses éloignées, tantôt il lit dans le secret des cœurs; ici il guérit un malade, là il apparaît à une personne absente : et toutes ces faveurs du ciel ne quittèrent pas même sa dépouille mortelle; son corps, selon l'expression du Sage, prophétisa dans la nuit de la mort : ***Mortuum prophetavit corpus ejus.*** (*Eccli.*, **XLVIII.**) Ses ossements secs et arides sont devenus des instruments de la bienfaisance et de la puissance de Dieu; sa gloire a trouvé un nouvel éclat dans l'horreur du tombeau. Quelle différence, mes frères, entre la gloire qui survit au mépris du monde, et celle qui meurt avec la possession du monde! Nous foulons sous nos pieds la cendre de plusieurs princes, respectables autrefois par leurs dignités, redoutables par leur puissance; mais nous révérons les restes sacrés d'un homme qui a dédaigné les dignités et la puissance. A peine honorons-nous d'un regard l'image lugubre d'une couronne renversée, d'un sceptre brisé, d'un trône réduit en poussière; mais tout ce qui nous reste d'un homme qui a méprisé tout cela, qui a marché sur tout cela, est l'objet de notre culte et de notre vénération. Là nous soupirons, ici nous invoquons. Là nous versons des larmes, ici nous brûlons de l'encens. Car dites-moi, mes chers auditeurs, si François n'avait pas abandonné le monde, s'il avait joui de tout ce que sa naissance, la fortune, ses talents, lui destinaient dans le monde, son nom serait-il parvenu jusqu'à vous? serions-nous assemblés aujourd'hui pour faire son panégyrique, pour implorer son crédit auprès de Dieu, pour glorifier Dieu dans son serviteur? Nous parlerait-il encore après sa mort, comme Abel? nous instruirait-il par son exemple, par ses maximes, par la sagesse de sa vie? ***Defunctus adhuc loquitur.*** (*Hebr.*, **XI.**) Il y avait à la cour de Charles V, de Philippe II, des seigneurs aussi illustres, aussi respectables que Borgia; où sont-ils? en connaissez-vous les noms, les actions, le mérite? et cette prérogative de Borgia de vivre encore dans la mémoire et dans le respect des peuples, dans les fastes et dans les honneurs de l'Eglise catholique, n'est-ce pas encore une partie du centuple que Dieu a promis à son abnégation? ***Centuplum accipiet in hoc tempore.***

C'est ainsi, mon Dieu, que vous accueillez vos serviteurs, et que vous remplissez à l'égard des hommes désintéressés et uniquement occupés de votre gloire, la promesse que vous avez faite de leur rendre avec usure tout ce qu'ils auraient quitté pour votre nom. Nous ne saurions donner à nos sacrifices des qualités que vous n'exprimiez encore avec plus d'éclat et avec plus de vérité dans vos récompenses. Notre promptitude à vous suivre n'est que l'effet de votre grâce, qui nous éclaire, qui nous touche, qui nous entraîne; et vous la payez néanmoins par le retour le plus vif et le plus empressé. Quelque étendue qu'ait notre sacrifice, il ne peut être que fort petit et fort borné, puisque nous n'avons que peu de choses à vous présenter : et vous y attachez néanmoins des avantages sans bornes; comme si le ciel ne suffisait pas, vous nous rendez sur la terre même ce que nous y perdons pour l'amour de vous. Notre sacrifice, quel qu'il soit, dure peu, puisque nous vivons peu; et quand il remplirait des siècles, mesuré sur la durée de la récompense, il n'aurait qu'un moment. Puisse votre libéralité infinie, ô mon Dieu! puisse l'exemple de François de Borgia, engager mes auditeurs, m'engager moi-même, à servir avec ferveur, avec une entière indifférence pour toutes les choses de la terre, un si grand maître, un Dieu si magnifique dans ses bienfaits. Ainsi soit-il.

STATIONS

DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

—

LA PASSION

PRÉDITE D'APRÈS LE RÉCIT DES ÉCRIVAINS SACRÉS.

—

En allant à Jérusalem avec les apôtres, Jésus leur dit : *Tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme sera accompli. On se moquera de lui, on le flagellera, on lui crachera au visage, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour.* (*Luc.* XVIII.

—

PREMIÈRE STATION.

Jésus au jardin des Oliviers.

Pour se préparer au sacrifice de la Passion, Jésus venait de faire la cène avec ses apôtres, en instituant le sacrement de l'Eucharistie; il leur avait donné l'exemple de l'humilité en leur lavant les pieds, symbole de la pureté de conscience, et pour leur faire entendre aussi que c'était pour être prêts à voyager partout en prêchant sa divine doctrine.

Ensuite il se rendit avec eux à Gethsémani, village situé dans la montagne des Oliviers; il leur dit de rester à ce village en prière, tandis qu'il irait près de là pour prier aussi son Père; et il prit avec lui les apôtres Pierre, Jacques et Jean pour aller au jardin des Oliviers.

Arrivés là, l'Ecriture sainte rapporte ces paroles de Jésus aux trois disciples qui viennent d'être nommés : *Mon âme est triste jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi.* (*Marc.*, XIV.) Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre.

Il vint une seconde fois près d'eux; et les trouvant endormis, il leur en fit un reproche, et leur dit *de veiller et prier, afin d'éviter la tentation.* (*Matth.*, XXVI; *Marc.*, XIV; *Luc.*, XXII.)

Il s'en alla encore prier, en disant : *Mon Père! tout vous est possible; éloignez de moi ce calice; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne.* (*Matth.*, XXVI.)

Alors il lui apparut un ange du ciel pour le fortifier; étant tombé en agonie, il redoublait ses prières, et il lui vint une sueur comme des gouttes de sang, qui découlaient jusqu'à terre.

Enfin, il revint une troisième fois près de ses trois disciples, et leur dit : C'est assez, et l'heure est venue, le Fils de Dieu va être livré entre les mains des pécheurs; levez-vous : *allons*, celui qui doit me livrer est bien près d'ici. (*Ibid.*) C'était Judas comme il avait été prédit.

IIe STATION.

Trahison de Judas; arrestation de Jésus; il est mené chez le pontife Anne et chez Caïphe, où les sénateurs tiennent un conseil.

Il faisait nuit; Jésus parlait encore, lorsque Judas Iscariote, l'un des douze apôtres, vint, accompagné d'une grande troupe de gens, avec des lanternes, des flambeaux, armés d'épées et de bâtons; ils étaient envoyés par les princes des prêtres et les sénateurs du peuple; et Judas (selon ce qui avait été convenu avec eux) ayant donné son perfide baiser à Jésus pour le faire reconnaître aux gardes, Jésus allant à eux, leur dit d'une voix si forte : *Que cherchez-vous?* (*Joan.*, XVIII) qu'ils en furent renversés par terre... Leur ayant permis de se relever, il ajouta, en s'avançant : *Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci* (*Ibid.*); c'étaient ses apôtres, et ils s'en allèrent.

Les soldats donc prirent Jésus, le lièrent et le menèrent d'abord chez le pontife Anne, pour le lui faire voir, et pour lui faire honneur, étant le beau-père de Caïphe, qui était en fonction de grand prêtre cette année-là. Or, Caïphe avait dit aux juifs qu'il était convenable qu'un seul homme mourût pour tout le peuple.

Arrivé chez ce grand prêtre Caïphe, où son beau-père Anne s'était rendu, ainsi que l'assemblée, les princes des prêtres, les sénateurs et les scribes (gens de loi), ils cherchèrent de faux témoins pour faire mourir Jésus; il ne s'en présenta que deux qui l'accusèrent d'avoir dit qu'il pouvait détruire le temple de Jérusalem et le rebâtir en trois jours. Voyant que Jésus demeurait en silence à cette déposition, Caïphe lui dit : Je

vous commande par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu? *Oui, dit Jésus; mais je vous déclare que vous me verrez un jour assis à la droite de la majesté de Dieu, mon Père, et venir sur les nuées du ciel, pour juger les vivants et les morts.* (*Matth.*, XXIV; *Marc.*, XIII; *Luc.*, XXI.)

Alors Caïphe, se mettant en colère, déchira ses propres vêtements et dit au conseil assemblé : *Qu'avons-nous plus besoin de témoignages, vous venez d'entendre le blasphème; qu'en jugez-vous?* Et tous répondirent : *D'après notre loi :* IL MÉRITE LA MORT. (*Matth.*, XXVI.)

Aussitôt Jésus fut abandonné aux méchants juifs; on lui couvrit les yeux d'un bandeau, on lui cracha au visage, on le frappa à coups de poing, on lui donna des soufflets, en l'insultant de paroles et de toutes manières pendant le reste de la nuit.

IIIe STATION.

Jésus devant Pilate, qui ne le trouve pas coupable, et le renvoie au roi Hérode; mais celui-ci le renvoie à Pilate.

Dès qu'il fit jour, le même conseil se rassembla chez le grand prêtre Caïphe, et il fut décidé d'envoyer Jésus à Pilate, parce qu'il était gouverneur de Jérusalem, et chargé d'exercer la justice envers ceux qui étaient condamnés à mort.

Or, Jésus parut devant ce gouverneur, accompagné des princes des prêtres, des sénateurs et autres gens qui l'avaient condamné : les scribes firent lecture des accusations et des réponses de Jésus qui demeurait tranquille.

Alors Pilate lui dit : *N'entendez-vous pas de combien de choses ces personnes vous accusent?* Mais Jésus gardait le silence. En même temps la femme de Pilate lui écrit ces mots : *Ne vous embarrassez pas dans l'affaire de ce juste; car j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée dans un songe à cause de lui.*

Mais les princes des prêtres et les sénateurs persuadèrent le peuple de faire mourir Jésus.

Or, comme on approchait de la fête de Pâques, et qu'une coutume existait de délivrer alors un prisonnier au choix du peuple, et qu'un nommé Barabbas était en prison pour avoir commis un assassinat; Pilate, sachant que le peuple demanderait sa délivrance, et connaissant que c'était par envie qu'on lui avait livré Jésus, dit au peuple; *Puisque vous voulez avoir Barabbas, que ferai-je donc de Jésus qui se dit le roi des juifs et le Christ, ou l'oint du Seigneur?* (*Matth.*, XXVII.)

Ils répondirent tous : *Qu'il soit crucifié.* (*Joan.*, XIX.) Et quoique ce gouverneur leur répliquât ; Mais quel mal a-t-il fait? ils crièrent encore plus fort : *Qu'il soit crucifié;* il soulève les peuples par la doctrine qu'il a répandue dans toute la Judée, depuis la Galilée où il a commencé, jusqu'ici.

Pilate se rappelant en ce moment que Jésus était Galiléen, vit qu'il devait être de la juridiction d'Hérode, et il le renvoya à ce prince qui était venu alors à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques.

Hérode eut grande joie de voir Jésus, parce qu'il avait ouï dire beaucoup de belles choses de lui, et qu'il espérait lui voir faire quelque miracle. Mais voyant qu'il ne répondait rien à ses demandes et que les sénateurs et autres persistaient à l'accuser, Hérode le fit revêtir d'une robe blanche en signe de moquerie (selon la coutume), et le renvoya à Pilate.

Alors Pilate dit aux sénateurs du peuple et aux autres accusateurs : Vous voyez que je n'ai point trouvé, ni Hérode non plus, que Jésus soit coupable d'aucun crime dont vous l'accusez; je vais donc le renvoyer après l'avoir fait châtier. Mais voyant qu'il ne gagnait rien, que le tumulte devenait encore plus grand, Pilate se fit apporter de l'eau, et se lavant les mains devant tout le peuple (en signe de désapprobation du jugement porté contre Jésus), il dit : *Je suis innocent du sang de ce juste, voyez vous autres* (*Matth.*, XXVII) ; mais tout le peuple répondit : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* (*Ibid.*)

Enfin Pilate, craignant quelque sédition, ordonna que ce qu'ils demandaient fût exécuté.

IVe STATION.

Jésus flagellé, couronné d'épines et chargé de sa croix.

Pilate ayant donc fait délivrer Barabbas au peuple, leur abandonna Jésus. Alors les soldats l'emmenèrent dans la salle du prétoire, destinée à rendre la justice et où était le peuple. Les bourreaux s'assemblèrent autour de Jésus; on lui ôta ses vêtements, et ainsi tout nu, ils l'accablèrent d'innombrables coups de verges et de fouets formés de faisceaux de cordes garnis de gros nœuds qui le couvraient de plaies et de sang.

Ils le revêtirent ensuite d'un manteau d'écarlate; puis ayant fait une couronne d'épines entrelacées, ils la lui mirent avec effort sur la tête, et l'attachèrent à une colonne d'opprobre, puisqu'elle ne servait de siége qu'aux criminels mis en jugement. Lui ayant placé un roseau dans la main droite, ils le saluaient en se moquant de lui, le nommant *Roi des juifs;* ils lui crachaient au visage, lui donnaient des soufflets, lui reprenaient le roseau et lui en frappaient la tête pour y faire enfoncer les épines qui l'ensanglantaient.

Après s'être ainsi joués cruellement de Jésus, ils lui ôtèrent son manteau, ce qui lui causait de grandes douleurs, parce que l'étoffe était collée sur ses plaies ; ils lui remirent ses habits et l'emmenèrent pour le crucifier.

Ils prirent donc Jésus, le chargèrent d'une croix d'un poids énorme, et se mirent en marche, accompagnés d'une foule immense de peuple.

Ve STATION.

Jésus rencontre sa mère accompagnée de saint Jean.

A la nouvelle qu'apprit la sainte Mère de Jésus, que son Fils était entre les mains de ses ennemis, elle partit de Capharnaüm pour se rendre à Jérusalem... C'était pour y donner le plus grand exemple qui fut jamais de la tendresse et de la force maternelles.

C'en est fait, elle ne quittera son Fils qu'à la consommation parfaite du sacrifice dont elle a connaissance par l'inspiration divine.

Nous allons la voir l'accompagnant sans cesse, et courageuse et sans crainte, traverser la foule immense du peuple qui suit Jésus dans sa marche vers le Calvaire.

VIe STATION.

Jésus succombe sous le poids énorme de sa croix.

La cruauté de ses ennemis ne permit pas aux bourreaux de Jésus de le laisser marcher plus lentement, parce que, l'ayant accablé de souffrances par leurs mauvais traitements pendant toute la nuit, ils craignaient de le voir mourir en chemin et de ne pouvoir assouvir leur haine.

VIIe STATION.

Jésus reçoit l'aide du Cyrénéen.

C'était, dit la tradition, pour la troisième fois que Jésus succombait sous la pesanteur de sa croix; mais, dit l'Ecriture sainte, les gardes voyant venir un nommé Simon le Cyrénéen, homme riche, qui revenait de sa maison de campagne, ils le forcèrent à aider Jésus; et cet homme heureux lui rendit ce service jusqu'au mont Golgotha, c'est-à-dire Calvaire, sur le mont des Oliviers. (*Matth.*, XXVII.)

VIIIe STATION.

Jésus couvert de sueur, etc., *est essuyé par une sainte femme.*

La sueur, le sang, les crachats et la poussière couvraient la face de Jésus, au point qu'on n'en distinguait plus les traits; une sainte femme l'arrête et l'essuie avec son voile, et ses traits y restent imprimés.

On conserve à Rome ce précieux linge, sous le nom de *Veronica*, qui signifie *vraie image;* et une tradition rapporte que cette femme est une sainte Véronique, qui sortit de sa maison devant laquelle passait Jésus et la foule, en allant au Calvaire.

IXe STATION.

Jésus s'arrête pour consoler des femmes de Jérusalem qui le suivaient en pleurant.

Or Jésus était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes de Jérusalem qui le pleuraient avec de grandes marques de douleur. Mais Jésus, se tournant vers elles, leur dit: *Ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants.* (*Luc.*, XXIII.)

Xe STATION.

Jésus dépouillé de ses vêtements

C'était dans une prison du mont Calvaire que Jésus fut conduit pour attendre qu'on eût creusé la place où l'on devait planter sa croix; on lui resserra plus fort sa couronne douloureuse; la sainte Vierge, sa Mère, l'y suivit pour lui ôter ses vêtements et lui nouer une tunique à la ceinture.

XIe STATION.

Jésus est sur la croix.

Contemplons ce tableau pour apprendre à souffrir.

Jésus-Christ fut cloué sur la croix et se livra à ces cruelles douleurs avec la douceur de l'agneau et le courage d'un Dieu qui veut nous sauver. Des soldats tirèrent au sort sa robe sans couture, ainsi que ses autres vêtements, et s'en firent le partage (10).

XIIe STATION.

Jésus élevé en croix.

Jésus va consommer son sacrifice pour le salut du genre humain. La sainte Vierge, saint Jean, la Madeleine et bien d'autres vertueux témoins sont pénétrés de douleur. Ils lui voient faire encore un miracle, celui de la conversion du bon larron, un des deux voleurs qui étaient près de lui attachés à leur croix, mais non cloués, pour y mourir ainsi, selon l'usage de ce temps.

On voit que Jésus fut traité d'une manière bien plus cruelle.

Vous triomphez, Seigneur! en sauvant les humains.

XIIIe STATION.

Jésus descendu de la croix.

C'est Joseph d'Arimathie, un des sénateurs de Jérusalem, homme noble, riche et pieux, ami secret du Sauveur; c'est lui qui eut le courage d'en demander la permission à Pilate; et un autre semblable ami de Jésus, nommé Nicodème, s'étant joint à Joseph, ils déposèrent ce corps divin et sacré entre les bras de saint Jean et de la sainte Vierge.

On le transporta ensuite dans un jardin près de là, appartenant au même Joseph, où il avait fait creuser dans le rocher un tombeau pour lui-même... Qu'il est heureux de le céder au Sauveur!

Jésus resta trois heures sur la croix; et lorsqu'il expira, en disant: *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains* (*Luc.*, XXIII), il jeta un grand cri!... Aussitôt Dieu son Père y répondit; le ciel s'obscurcit, la terre trembla, les rochers se fendirent, et le voile du temple de Jérusalem se déchira en deux, pour signifier que la véritable religion triomphait. Le soleil redevint ensuite plus brillant que jamais, ce qui signifiait que la mort de Jésus-Christ dissipait les ténèbres des erreurs de l'idolâtrie.

Alors les méchants juifs, qui étaient encore là, s'enfuirent en se frappant la poitrine et accablés d'étonnement.

(10) Cette robe précieuse fut rachetée et se conserve dans l'église cathédrale de Trèves

XIVe STATION.

Jésus est mis au tombeau.

Les deux saints amis du Sauveur que nous avons nommés honorèrent ensuite sa sépulture, l'un par un ample linceul finement tissu de lin et tout neuf, pour l'ensevelir; et l'autre par des parfums précieux pour embaumer ce corps divin, en présence de la sainte Vierge et de saint Jean. Le vénérable vieillard Siméon, qui avait reçu Jésus enfant dans ses bras à sa présentation au temple, assiste à le mettre au tombeau!

XVe STATION.

Résurrection et ascension de Jésus-Christ.

Cessons nos tristesses!... qu'une sainte allégresse réjouisse nos cœurs!... Notre divin Sauveur va combler notre espérance par l'accomplissement de sa prophétie.

Le troisième jour depuis sa mort, comme il l'avait prédit, et qui était le dimanche, l'âme du Fils de Dieu quitte le séjour des morts, revient sur la terre, se réunit à son corps vers les cinq heures du matin; il ressuscite glorieusement, et sort de son sépulcre sans en ôter la pierre et sans que les soldats qui le gardent s'en aperçoivent. Ensuite il se fait voir pendant quarante jours sur la terre.

D'abord il apparaît à sa sainte Mère, à Madeleine, aux saintes femmes qui se rendaient pour le prier au sépulcre, à deux des disciples qui allaient à Emmaüs près de Jérusalem; il était tard, il soupe avec eux sans qu'ils le reconnaissent qu'au moment où il bénit le pain qu'il leur distribue, et disparaît tout à coup à leurs yeux étonnés: frappés de surprise, ils retournent à Jérusalem en faire part aux apôtres.

Les apôtres s'étaient enfermés dans une chambre, craignant les juifs; mais sans ouvrir la porte, Jésus-Christ, par sa puissance divine, se trouve en esprit visible au milieu d'eux; ils le reconnaissent, l'adorent, excepté Thomas, qui doute parce qu'il ne voit point les plaies des clous et de la lance. Mais Jésus-Christ qui l'aimait fait en sa faveur, et huit jours après, le miracle de se montrer à lui corporellement, en lui disant de toucher ses plaies. L'ayant convaincu, le Sauveur lui dit: *Heureux ceux qui croient, parce qu'ils ont vu; mais plus heureux ceux qui croient sans avoir vu.* (*Joan.*, XX.)

Jésus-Christ apparut ensuite à ses disciples, qui pêchaient inutilement dans la mer de Tibériade; mais il leur fit jeter le filet dans un endroit d'où ils eurent tant de beaux poissons, que le filet en était prêt à rompre.

Il se fit voir encore sur une montagne de Galilée, où il avait dit à ses apôtres de se rendre avec plus de cinq cents disciples. Tous le reconnurent et l'adorèrent, et il leur dit: *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez toutes les nations, prêchez l'Evangile, et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* (*Matth.*, XXVIII.)

Les quarante jours que le Sauveur avait voulu passer sur la terre étant écoulés, il donna à ses apôtres et à ses nombreux disciples les dernières marques de son affection puissante. Il apparut dans le cénacle, endroit de la maison où il avait fait la cène avec ses apôtres, mangea encore familièrement avec eux, les fit ressouvenir de ses promesses, et qu'en ce jour il allait monter dans le ciel.

En effet, il leur dit de le suivre; il les conduisit sur cette même montagne des Oliviers où il avait tant souffert pour nous, et voici comment les apôtres mêmes rapportent ce qui s'y passa: « Il leur recommanda de ne point partir de Jérusalem, mais d'y attendre l'accomplissement de la parole du Père, de leur envoyer son Esprit-Saint. Car Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit, *qui vous enrichira de ses dons.* Il descendra sur vous, *et vous remplira de lumière et de force.* Vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie; et jusqu'aux extrémités de la terre, vous irez prêcher mon Evangile. *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez; et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.*, XX.)

« Après qu'il eut dit ces paroles, il leur donna sa bénédiction, et ils le virent s'élever au ciel, entrant dans une nuée qui le déroba à leurs yeux...

« Et comme ils étaient attentifs à le regarder montant au ciel, deux anges, sous la figure de deux hommes vêtus de blanc, se présentèrent tout d'un coup à eux, et leur dirent: *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? ce Jésus qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même sorte que vous l'y avez vu monter...* (*Act.*, I.)

« Remplis de joie, ils se retirèrent en s'entretenant des merveilles qu'ils avaient vues, et de celle du Saint-Esprit qu'ils attendaient. Dans l'intervalle, ils se tinrent en prières, et allaient dans le temple fréquemment pour y louer Dieu...

« Le jour de la Pentecôte (mot qui veut dire cinquante jours après la Résurrection du Sauveur), ses disciples étant tous ensemble, on entendit tout d'un coup un grand bruit comme d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis.

« En même temps, ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent, et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux.

« Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon qu'ils venaient d'en recevoir le don, et celui d'entendre les Ecritures...

« Ils se dispersèrent ensuite pour remplir leur mission, en prêchant et convertissant les peuples. » (*Act.*, II.) Et la sainte Vierge, qui avait été présente à ce grand miracle,

s'en retourna heureuse dans son logis à Capharnaüm, après avoir consolé les deux autres Maries, ses compagnes du Calvaire.

DÉSIR DE L'AUTEUR.

Que ce rapprochement de tant de merveilles, dont la vérité est incontestable, puisse détruire dans l'esprit et le cœur des incrédules, leur doute ou leur reniement..... S'ils veulent encore d'autres preuves, qu'ils comptent le nombre de miracles que fit Jésus dans le cours de sa vie paisible, et qu'ils se disent : Il n'y a rien d'impossible au Créateur de l'univers.

NOTICE SUR FOSSARD.

Nous manquons de détails biographiques sur l'abbé Fossard ; nous savons seulement qu'il était chanoine-archidiacre de l'Eglise de Rouen, abbé de Marcheroux et prédicateur ordinaire du roi. Ses *Sermons* ont été publiés après sa mort, à Rouen (1786), 3 vol. in-12, par son frère Fossard de La Vatine. La *Préface* qui les précède nous paraît avoir apprécié convenablement le mérite de ce prédicateur. « On y reconnaîtra, y est-il dit, cette simplicité évangélique, cette onction tendre et affectueuse qui doit être le vrai genre de la chaire. Ennemi du faux goût de certains orateurs chrétiens, il crut qu'on ne devait prêcher que pour toucher et persuader, et non pour amuser et plaire. Loin de lui donc ces discours fleuris et frivoles, qui, en faisant admirer l'imagination brillante du prédicateur, ne laissent presque rien dans celle de ceux qui l'écoutent. On ne le quittait point, au contraire, sans être pénétré et convaincu des consolantes ou terribles vérités de la religion. Ce fut sans doute ce qui lui attira cette foule d'auditeurs, qu'on peut dire avoir été prodigieuse, tant il est vrai qu'on est toujours sûr d'une approbation générale lorsqu'on sait présenter la vérité telle qu'elle est, et sans emprunter les ornements d'une parure superficielle. La naïveté de son élocution doit rassurer le public contre la crainte que ses discours perdent quelque chose de leur valeur à la lecture. Ce qui est simple et vrai n'a pas besoin pour plaire des agréments du débit et des efforts de la déclamation. » Nous reproduisons en entier les sermons de Fossard ; on pourra se convaincre qu'ils n'ont rien que de très-conforme à la doctrine de l'Eglise et à la plus saine morale. Ils sont aussi avantageux à la religion qu'utiles à tous les fidèles. Les justes y puiseront abondamment de quoi nourrir et fortifier leur piété, et les pécheurs, de quoi les instruire, les toucher et les convertir.

ŒUVRES COMPLÈTES DE FOSSARD.

SERMON Ier.

SUR LA MORT.

Pulvis es et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.)

Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière.

Sire,

L'homme le sait-il bien? Le croit-il, en est-il bien persuadé que c'est là le sort qui l'attend ? Que ferait-il de plus pour ce monde, pour cette vie, s'il était sûr de n'en jamais voir la fin, s'il était convaincu du moins que la durée de ses jours égalera celle de l'astre qui les partage et les éclaire? Que ferait-il de moins à l'égard de la mort, s'il la regardait comme un de ces accidents rares que le peu d'exemples autorise à ne pas craindre et dispense de prévoir, ou s'il était assuré qu'elle sera pour lui un événement sans pé-

ril et sans conséquence? Mais ses yeux et sa raison l'avertissent à chaque instant qu'infailliblement et bientôt il faudra mourir, et il s'obstine à vivre ici-bas comme y devant être immortel; mais sa religion et sa conscience lui crient sans cesse que du moment de sa mort dépendra sa destinée pour une éternité, et il ne tient pas compte de s'en occuper; il ne se met pas en peine de s'y disposer : en un mot il attend la mort, il la craint et il n'y pense pas; ou s'il y pense, il ne s'y prépare pas. C'est bien ici le comble de l'inconséquence et de la déraison.

Au reste, est-il quelque remède à un mal aussi ancien que l'humanité même, que dans tous les temps les hommes de Dieu ont inutilement déploré, inutilement tenté de traiter et de guérir? Mais le ministère que je remplis nous oblige à travailler, même sans espoir de succès : et d'ailleurs, dans le déluge universel, quelques âmes toujours échappent au naufrage. Quoi qu'il en soit, craindre la mort et ne vouloir pas y penser, inconséquence que la raison ne conciliera jamais; penser à la mort et ne s'y pas préparer, stupidité que la religion déplorera toujours. En deux mots, la raison veut qu'on s'en occupe, la religion demande qu'on s'y prépare : deux vérités qui vont partager ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On craint la mort, et on évite d'y penser : inconséquence digne de compassion. Car pourquoi la craignons-nous? Parce qu'elle est inévitable et amère; il faut donc chercher à se l'adoucir : parce qu'elle est fatale et décisive d'une éternité; il faut donc travailler à la rendre sainte. Est-ce en n'y pensant pas qu'on y réussira?

Homme, que prétendez-vous donc en fuyant comme par système tout ce qui peut vous rappeler au souvenir de votre fin dernière? Quels peuvent être les fruits de cet étrange système, et d'abord en se dérobant avec tant de soin à l'image de cette mort, s'ils pouvaient se flatter d'échapper à la mort même? Mais, hélas! depuis bientôt soixante siècles, l'arrêt porté contre un père coupable s'exécute sans rémission sur sa postérité entière! Tant de millions d'enfants qui sont nés au malheureux Adam, où sont-ils? Ils n'ont fait que paraître. Un matin les a vus éclore, le soir les a vu moissonner. Nous foulons aux pieds les cendres de nos pères; vos enfants bientôt marcheront sur les vôtres. Le privilége de ne point mourir, perdu par le péché, n'a pu être restitué; le Rédempteur lui-même, le Dieu rédempteur ne l'a obtenu ni pour lui, ni pour nous. Il a subi la loi commune, et payé au tombeau le tribut indispensable. Il en est sorti, je le sais; *Scio quod Redemptor meus vivit.* (*Job*, XIX.) Mais ce grand privilége, il lui a fallu l'acheter par les horreurs du trépas; nous n'en jouirons qu'au même prix : *Pulvis es* (*Gen.*, III), voilà notre origine; *In pulverem reverteris* (*Ibid.*), voilà notre destinée. Tous les hommes, depuis la naissance du monde, l'ont éprouvé tour à tour; deux seuls ont échappé pour un temps. Un Henoch a disparu, un Elie a été enlevé; ils ne sont que réservés à un moment plus éloigné. Tous les hommes, sans distinction comme sans exception, redeviendront poussière. Toute la terre n'est qu'un vaste sépulcre qui ne doit subsister que jusqu'à ce qu'elle ait englouti le dernier de ses habitants : on n'évite donc pas la mort en évitant d'y penser.

Mais au moins si c'était un moyen d'en reculer l'instant fatal! Espoir également chimérique. Cette mort trop certaine m'attend à un moment déterminé; nos jours sont comptés, le nombre en est écrit, l'Eternel en a fixé le terme et la durée : *Præteriri non poterunt.* (*Job*, XIV.) L'oublier ou s'en souvenir n'y ajoutera rien. Quel avantage y a-t-il donc à se faire un faux principe d'en écarter toute idée? Mais enfin, c'est que peut-être ils prétendent que cette image lugubre, retracée dans l'esprit vivement et souvent, en deviendrait chaque jour plus hideuse, plus effrayante, et dès lors les rendrait plus incapables d'en soutenir un jour les approches. Ici, mes frères, c'est à vous que j'en appelle; qui sont ceux que l'aspect de la mort trouble, épouvante le plus; chez qui tout cède aux frayeurs de la voir de près, jusqu'à devenir alors des ingrats et des lâches, jusqu'à trahir tous les devoirs qu'imposent des nœuds sacrés, jusqu'à fuir l'objet le plus légitimement aimé dès qu'il a la mort sur les lèvres; l'abandonner à des secours mercenaires, le laisser expirer dans des bras étrangers? Qui sont ceux, quand le moment est venu pour eux-mêmes, et qu'un triste ministère nous appelle à leur secours? qui sont ceux que nous trouvons alors plus agités, plus inquiets; avec qui nous avons plus de ménagements à garder, plus de mesures à prendre pour leur faire la triste annonce? Il faudrait penser à votre conscience; les précautions n'avancent point la mort; on ne peut répondre des événements; vous pourriez être surpris; et tant d'autres circonlocutions qui veulent dire : c'en est fait, il faut mourir : *Morte morieris* (*Gen.*, III); il faut mourir : Qui sont ceux que ce coup de foudre accable, atterre davantage; chez qui l'âme et le corps, les sens et la raison s'égarent et se confondent? Enfin, qui sont ceux qui portent toutes ces terreurs et toutes ces faiblesses aux plus grands, aux derniers excès? Sont-ce les âmes chrétiennes et réfléchies, qui se sont fait l'habitude et un devoir de raison, et un point de conscience de penser à la mort, de se la rendre familière et présente, ou bien ces âmes frivoles qui semblent avoir fait le pacte insensé de fuir comme la mort, même tout ce qui peut leur en retracer l'idée?

Je vous le demande, mes frères, et je suis sûr de la réponse; et sans l'attendre, je prononce pour vous que ce sont les derniers, et j'ajoute que le vrai moyen de se préparer une mort désespérante, c'est de n'y

vouloir jamais penser ; et je dis de plus que c'est par ce principe qu'il faut juger des maximes impies dont le monde retentissait dès le temps de Salomon, et dont il retentit encore. Faut-il perdre, à s'occuper d'un triste avenir, des jours qui nous offrent un présent agréable? Ces jours sont courts; jouissons donc aujourd'hui, puisque nous mourrons demain : rien ne peut l'arrêter cette mort sans pitié, il faut au moins en écarter la sombre image. Ces maximes usées de l'ancienne impiété paraissent toujours neuves à l'ivresse des passions ; une folle jeunesse les préconise et les chante ; mais où la conduiront-elles, où viennent-elles aboutir?

A une surprise d'autant plus douloureuse qu'elle a été plus volontaire ; à un désespoir d'autant plus amer qu'on s'est uniquement attaché à tout ce qu'il faut quitter pour lors; à un effroi d'autant plus mortel qu'on ne voit devant soi qu'une affreuse éternité, où la vie qu'on a menée ne laisse rien à espérer et fait tout craindre. Ainsi meurent les Agag et les Antiochus, en formant sur le passé d'inutiles regrets, et faisant pour l'avenir d'inutiles promesses ; les Balthazar et les Benadad, au milieu d'une fête également fastueuse et sacrilége ; les Athalie et les Jésabel, dans le temps qu'elles se croient plus fermes que jamais sur un trône cimenté de crimes; les riches, tels que celui de l'Evangile, au moment qu'ils se promettent une abondance délicieuse pour des années sans nombre. Ainsi meurent, quoique avec moins d'éclat, nos concitoyens, nos proches, tous ces hommes d'ambition, de fortune, de volupté, qui semblent se croire exceptés de la loi de mourir. Que n'êtes-vous à portée d'en juger comme nous! Le spectacle de leurs dernières heures est celui d'un enfer anticipé; et si vous en étiez les témoins, fallût-il aller vivre au milieu des déserts pour ne pas mourir ainsi, vous vous y condamneriez.

Eh! quelle est donc l'école où l'on apprend à mourir, sinon sans peine, au moins en paix et sans horreur? Car il en est qui jouissent de ce précieux avantage. Je vois une suite d'hommes recommandables; un Abraham, un Isaac, un Jacob, un Joseph, un Moïse : après eux, une longue chaîne de justes et de sages, qui semblent avoir eu le privilége héréditaire de mourir comme les autres s'endorment. Ils voyaient arriver le dernier de leurs jours avec une tranquillité qui tenait de l'indifférence ; ils sentaient s'approcher le dernier des moments, sans la plus légère émotion, ordonnant paisiblement de leur succession, de leur sépulture ; donnant à leurs enfants les dernières leçons ; leur disant le dernier adieu, comme s'il eût été question d'un voyage de quelques jours. On n'apercevait en eux ni regrets ni frayeurs ; leur trépas n'était qu'un doux sommeil, et leur agonie qu'un passage orageux de quelques moments. Ce prodige, si c'en est un, je le vois renouvelé, surpassé dans la loi de grâce. C'est trop peu pour les héros formés par Jésus-Christ, de ne pas craindre la mort ; ils l'envisagent avec joie, la regardent comme le terme de leurs travaux, de leurs combats, qui va les fixer à jamais dans le séjour d'un repos plein de gloire : *Reposita est mihi corona* (II *Tim.*, IV.) Ils en parlent comme du jour qui doit briser leurs chaînes, finir leur esclavage, les mettre en liberté; ils soupirent après, ils l'appellent : *Cupio dissolvi* (*Philip.*, I.)

Heureuses, mais trop rares dispositions ! Eh! où se puisent-elles ? Ah! chrétiens, dans une source où le monde ne sait point puiser, dans la vraie, la saine philosophie, je veux dire la raison guidée par la foi, celle qui nous avertit sans cesse que la figure de ce monde passe, que tout finit, tout périt ici-bas ; que nous y sommes comme l'arbre qui doit être transplanté, attendant toujours que le maître vienne y mettre la cognée : car telle était l'idée que ces vrais sages ne perdaient point de vue. Ils se regardaient comme des citoyens du ciel, exilés pour un temps, étrangers, voyageurs sur la terre, *peregrini et hospites* (*Hebr.*, XI); ils ne comptaient les jours de leur vie que par ceux de leur pèlerinage, *dies peregrinationis meæ* (*Gen.*, XLVII) ; leur corps n'était à leurs yeux qu'une tente, un pavillon dressé pour une nuit seulement, *quandiu sum in hoc tabernaculo* (II *Petr.*, I); ils ne connaissaient point ici de demeure fixe, mais ils en cherchaient une au ciel, vers lequel ils soupiraient : *futuram inquirimus.* (*Hebr.*, XIII). Ainsi mouraient-ils tous les jours en esprit et de volonté, *quotidie morior* (I *Cor.*, XV); et cette mort, toujours présente, sans cesse méditée, tous les jours attendue, quand elle arrivait à eux, trouvait des hommes fermes, qui l'envisageaient de sang-froid comme une opération courte, qu'il ne fallait que soutenir avec courage pour être affranchi de tous les maux.

A quoi tient-il, mes frères, que nous n'arrivions à penser comme ces hommes sages? Etaient-ils d'une autre espèce que nous? N'avons-nous pas, et les mêmes moyens, et les mêmes secours? Leur religion n'était-elle pas la nôtre? Les intérêts ne sont-ils pas communs? Enfin la mort n'était-elle pas pour eux ce qu'elle est pour nous? Aveugles, parce que nous la craignons nous en fuyons le souvenir ; eh! c'est en y pensant nuit et jour qu'ils sont parvenus à ne la plus craindre, et ils ont éprouvé qu'elle n'est terrible qu'à qui n'a voulu ni la méditer, ni la prévoir; ils ont senti qu'elle devenait moins amère, à mesure qu'on s'en occupait davantage. Mais, dites-vous, c'étaient des saints, et ils mouraient en saints. Oui ; mais vous, comment comptez-vous donc, comment prétendez-vous mourir? En impies, en réprouvés; c'est-à-dire que vous craignez surtout de penser à la mort, parce que vous avez tout lieu de trembler qu'elle ne soit pas pour vous une mort sainte ; surcroît d'aveuglement qui ne

se conçoit plus. Se fermer les yeux pour ne pas voir le précipice où l'on court, au lieu de les ouvrir pour s'en garantir! Eh! c'est précisément parce que vous courez risque de mourir mal, qu'il importe le plus de vous en occuper.

Car non-seulement il faut mourir, mais il faut mourir saintement, chrétiennement, sans quoi tout est perdu. D'un moment dépend une éternité, et ce moment c'est celui de la mort : où l'arbre tombe il y demeure. Ce moment de la mort est donc le point capital de la vie, puisqu'il est le point décisif d'une éternelle destinée. Chrétiens, vous le savez, vous en frémissez, et vous refusez d'y penser; conciliez donc ici votre foi et votre conduite. La plus importante affaire de la vie est de travailler à sanctifier le moment de la mort; conséquence de votre foi : cependant vous abandonnez à tous les risques du hasard le plus périlleux et le plus affreux, l'affaire qui vous intéresse et vous alarme le plus; conséquence de votre conduite. Je dis au hasard le plus affreux; en est-il un pareil? Il est irréparable, on ne meurt qu'une fois. Mourir mal est un malheur sans ressource; je dis de plus au hasard le plus périlleux. Qui jamais se promit le succès d'une affaire qu'il s'est fait une loi folle de laisser dans l'oubli? Qui jamais dut espérer de bien mourir en se faisant un malheureux système de ne pas même y penser? Est-il donc si aisé de mourir de la mort des justes? Ils avaient donc grand tort de prendre tant de mesures et des moyens si pénibles pour s'assurer une fin chrétienne; tant de saints avaient donc grand tort d'embrasser des vocations si contraires à tous les penchants du cœur, pour s'éloigner de la voie large qui mène à la perdition; l'Apôtre avait donc grand tort de châtier son corps et le réduire en servitude, de peur qu'après avoir prêché les autres il ne vînt lui-même à se perdre : *Ne postquam aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar.* (I *Cor.*, IX.)

Il est aisé de bien mourir. Ah! demandez-le à ces victimes innombrables de la justice vengeresse, submergées dans les flammes; elles vous diraient que c'est pour avoir cru comme vous qu'il était aisé de bien mourir, qu'il suffisait d'y penser quand on en était là; que la grâce des sacrements supplée aux dispositions, qu'un instant de vrai repentir peut effacer un siècle de crimes; que c'est, dis-je, pour cela qu'elles souffrent maintenant des tourments inouïs. Flatteuses, mais trompeuses illusions dont des millions d'âmes sont des victimes éternelles : ne le soyons pas, chrétiens, désabusons-nous. La mort est l'écho de la vie; on meurt comme on a vécu : le vieillard, jusqu'à la décrépitude, suit la route qu'il a prise dès sa jeunesse. Les principes corrupteurs, les penchants dépravés, les vices qui l'ont subjugué dès son aurore, le maîtrisent jusqu'au déclin : *Etiam cum senuerit, non recedet* (*Prov.*, XXII); telle est la voie commune et le cours naturel. Le peu d'exceptions qui s'y trouvent, qui peut-être vous rassurent, est ce qui doit vous effrayer. La bonne mort est la récompense ordinaire de la bonne vie : *Timenti Dominum, bene erit in novissimo*; et la mauvaise, le juste salaire de la vie criminelle; *mors peccatorum pessima.* (*Psal.* XXXIII.) Pour bien mourir il faut avoir au moins commencé à bien vivre; voilà l'ordre établi par le souverain Juge.

Et de là le peu de fond que l'Eglise a toujours fait sur les plus beaux sentiments du pécheur à la mort; espérant tout pour lui quand il se convertit durant la vie; rien, s'il attend au lit mortel; ne comptant pas même alors sur les ressources qu'elle lui présente, et sur les secours qu'elle lui porte. De là ces paroles formidables d'un saint Jérôme en mourant : de cent mille dont la vie a toujours été mauvaise, à peine en est-il un seul qui fasse une bonne mort. Je le sais, disait ce grand pénitent, plus d'une triste expérience ne me l'a que trop appris : *Hoc teneo, hoc multiplici experientia didici.* De là nos perplexités quand le devoir du ministère nous conduit auprès de ces pécheurs que l'iniquité a suivis jusqu'au lit de la mort; notre zèle se sent glacé par le peu d'espoir du succès. Nous tâchons de les rassurer, et nous tremblons pour eux; nous inspirons des sentiments de confiance, et nous n'avons que de sinistres augures; nous appliquons les divins remèdes, mais comme le médecin qui, quand le mal est désespéré, hasarde à tout risque les derniers efforts de l'art, sans en attendre de succès.

Il faut donc, pour bien mourir, avoir au moins commencé à bien vivre. Or, je le dis d'après tous les maîtres dans la science du salut, pour commencer à bien vivre, ainsi que pour y persévérer, le moyen le plus efficace, celui que la grâce ne manque jamais d'employer, et sans lequel tous les autres ont peu d'effet, c'est la pensée de la mort. Justes, qui marchez constamment dans la voie de Dieu, rendez ici témoignage à la conduite du Seigneur sur ses élus. Entre autres grâces à qui vous devez votre persévérance, n'est-ce pas surtout au souvenir de la mort? Ce qui vous soutient, ce qui vous ramène au devoir, n'est-ce pas l'image de cette mort tellement gravée dans votre âme, qu'au moment de la tentation elle se réveille et vous arrête. Une voix secrète se fait entendre : *Memento* (*Gen.*, III), souviens-toi de l'arrêt fatal : le tombeau, les vers, la poussière : *in pulverem reverteris.* (*Ibid.*) Le tentateur est désarmé; un ennemi cruel s'élève contre vous; tous vos intérêts blessés demandent vengeance; la passion s'irrite, on hésite; la conscience s'écrie : mais il faudra mourir, et peut-être bientôt; *morte morieris* (*Ibid.*); le glaive tombe des mains. L'ancien serpent sollicite la convoitise, son éloquence insidieuse fait impression; la mort se présente; n'approchez pas de ce fruit, par lui je suis entrée au monde, et dans l'instant je viens à vous: *in quocunque die comederitis.* (*Ibid.*) Le séducteur est démasqué; le prince de ce monde étale ses richesses, biens immenses, train de vie délicieux : voilà, dit-il, la récompense

de mes adorateurs. La cupidité s'enflamme; mais du fond de l'âme s'élève un sentiment réfléchi : insensé, dès cette nuit peut-être c'en sera fait de toi! *Stulte, hac nocte.* (*Luc.*, XII.) Le prestige s'évanouit : la volupté, la mollesse vous prêchent le repos, le plaisir, une vie oiseuse et sensuelle : la nature incline à se rendre; mais une voix plus forte vous crie : Vierge folle, voici l'époux qui vient; il arrive, la porte va se fermer, levez-vous : *Exite obviam* (*Matth.*, XXV); la ferveur se renouvelle. Ainsi, l'image de la mort est-elle pour le juste un bouclier à toute épreuve: sa certitude, sa proximité, ses suites sont pour lui tour à tour, tantôt un frein ou un aiguillon, tantôt un remède ou un préservatif; ainsi fait-il l'heureuse épreuve de cet oracle de l'Esprit-Saint : dans toutes vos démarches rappelez-vous votre fin, et vous ne pécherez plus : *In æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII.)

Et vous, pécheur, qui craignez tant cette mort, et qui, parce que vous la craignez, avez pris le parti damnable de ne chercher qu'à l'oublier, voici votre horoscope. Jusqu'à ce que l'image de cette mort, malgré votre obstination à la fuir, ait trouvé entrée dans votre esprit et dans votre âme, pour y arrêter la fureur de vos passions, pour déchirer le bandeau fatal qui vous cache le néant du faux bonheur vers lequel elles vous entraînent, pour dissiper le sommeil léthargique où elles vous tiennent plongé sur le grand intérêt de votre éternité; jusqu'à ce que cette mort, seule capable de produire ces grands effets, vous ait frappé, détrompé, ces passions malheureuses vous séduiront toujours, vous emporteront toujours; et si, par votre obstination, la pensée de la mort ne peut se faire jour dans votre esprit et dans votre âme, ces passions malheureuses, d'erreur en erreur, d'abîme en abîme, vous conduiront jusqu'au jour du Seigneur. Pour lors à quoi faut-il vous attendre? Nous l'avons dit : où l'arbre penche il y tombe. Attendez-vous à de deux choses l'une, ou à la mort des réprouvés, ou à un miracle de miséricorde : à ce miracle que Dieu n'a jamais promis, sur lequel il a dit qu'il ne fallait point compter, qu'un sur cent mille obtient à peine, osez croire que ce sera vous! C'est, chrétiens, qu'après une longue habitude de l'oubli de ses devoirs, d'une vie toute charnelle, de l'esclavage des passions, on ne revient point à Dieu et à soi-même qu'on ne soit fortement, vivement frappé; c'est que cette habitude, devenue nature, résiste à tout, excepté à la vue anticipée d'une mort qui nous fera bientôt tout perdre en ce monde, peut-être tout souffrir dans l'autre; c'est qu'enfin rien n'est plus constant que ces deux vérités. Pour bien mourir il faut avoir au moins commencé à bien vivre, et pour commencer à bien vivre après avoir mal vécu, il faut sérieusement, profondément penser que bientôt il faudra mourir.

Mais n'y pense-t-on pas, disent-ils et pourrait-on n'y pas penser? Ce souvenir importun ne vient-il pas à tout propos empoisonner les plus doux moments? Oui, ce souvenir est importun, et, comme tel dès qu'il se présente on l'écarte. Quels fruits pourrait-il produire? L'image de la mort est un miroir hideux, on n'aime point à s'y voir; d'aussi loin qu'on l'aperçoit on fuit. Eh! chrétiens! ne la fuyons point tant cette mort, elle est de bon conseil : que ses avis nous sauveraient de mécomptes! On cherche des casuistes, des directeurs : voilà celui qui ne se méprend jamais; ni complaisance, ni intérêt qui le séduisent. Approchez-vous du cercueil, je dis du vôtre, fixez les yeux sur cette triste demeure, où vous serez bientôt enfermé, et là, dit saint Bernard, consultez la mort : *Si moriturus modo esses, faceres istud?* Quel parti prendrais-je si j'étais sûr de mourir après l'avoir pris? Au moment de ma mort que voudrais-je avoir conclu, avoir fait? A ce moment redoutable de quoi me repentirais-je? que regretterais-je? comment souhaiterais-je avoir pensé, avoir vécu? Mes frères, la mort vous répondra, si vous savez l'interroger ainsi, et ses réponses seront pour vous autant d'oracles infaillibles.

Mais il faudrait pour cela n'être occupé que de la mort, et on ne vivrait pas! On ne vivrait pas! Non, on ne vivrait pas, noyé dans l'illusion des sens, les désirs de la cupidité, les ordures de la chair, comme la brute ou le reptile, qui ne sont sur la terre que pour y chercher leur pâture; on ne vivrait pas esclave d'une fortune de boue, enivré d'un tourbillon de fumée, idolâtre d'un fantôme jusqu'au moment où tout échappe et disparaît; on ne vivrait pas dans une sécurité stupide sur un avenir terrible, que tous les rêves de l'irréligion n'ont fait que rendre plus indubitable; on ne vivrait pas dans une inconséquence qui tient du délire. S'attendre à une mort inévitable, amère, fatale, décisive d'une éternité... et, au lieu de chercher à se l'adoucir, de travailler à la rendre sainte, s'étourdir pour s'en dérober la vue, l'abandonner à l'aventure, c'est-à-dire faire tout ce qu'il faut pour se la rendre souverainement cruelle et funeste; quel abîme d'égarement! Quoi qu'il en soit, craindre la mort, et ne vouloir pas y penser, inconséquence que la raison ne conciliera jamais; y penser, et ne s'y pas préparer, stupidité que la religion déplorera toujours.

SECONDE PARTIE.

Inutilement donc la raison dit à l'homme qu'il doit penser à sa mort, plus inutilement encore la religion lui crie qu'il doit s'y préparer. Tel est l'excès, dirais-je, de notre démence ou de notre misère, que la plus part d'entre nous passent de cette vie si courte à une vie interminable, sans avoir voulu prévoir ce terrible passage; mais tel est l'excès de notre irréligion, que, même dans le petit nombre de ceux qui s'en occupent, presqu'aucun ne s'y prépare en chrétien. Le philosophe mécréant et le sage mondain pensent l'un et l'autre à la mort, et même s'y disposent; mais chacun d'eux conséquemment à ses erreurs. L'un, dévoré d'inquiétude

sur un avenir qu'il s'efforce de ne point croire, parce qu'il le craint trop, tâche vainement de se persuader que la mort sera la destruction de tout son être, ramasse dans les principes ténébreux de l'incrédulité, de quoi faire provision d'une fermeté stoïque pour ce dernier moment, et s'exerce vis-à-vis de la mort, qu'il ne voit que de loin, à une constance qui se démentira dès qu'il la verra de près; l'autre, tout possédé des biens présents, et uniquement touché de la triste certitude qu'il faudra les quitter bientôt, cherche à s'en proroger le domaine au delà même du trépas, dispose en maître de ce qu'il ne peut emporter, lègue à son gré ce qu'il est forcé d'abandonner, prend toutes les précautions possibles pour ne pas mourir sans avoir testé, aucune pour ne pas mourir sans s'être reconnu, et, quand le jour fatal arrive, toutes ses affaires sont en bon ordre, excepté celles de sa conscience : c'est à quoi se réduit toute sa préparation. Un païen vertueux l'eût trouvée insuffisante; des chrétiens s'en contentent. Mais le christianisme ne s'en contente pas; il désavoue ces prétendus chrétiens, et déplore leur sort. Il apprend à ses vrais disciples à se mieux prémunir pour un moment qui réunit toutes leurs craintes et toutes leurs espérances. Leur vie entière ne doit être qu'une longue préparation à la mort; l'arrêt en est juste, il faut y souscrire habituellement par une résignation filiale; l'heure en est incertaine, il faut s'y tenir prêt à tout instant par une vigilance continuelle. Résignation, vigilance; tel est à cet égard l'esprit, telle est la lettre de l'Evangile.

Résignation filiale. C'est le souverain Maître qui nous condamne à mourir; mais c'est notre Père : *Pater noster*. Il devait à sa justice l'arrêt qui nous a proscrits; mais sa miséricorde en est devenue plus compatissante et plus tendre. Nous mourrons par son ordre; mais il ne tient qu'à nous de mourir dans ses bras. De qui faut-il nous plaindre? Car enfin la mort nous était naturelle comme aux autres animaux. Un corps élémentaire, matériel, sujet à s'altérer et à s'user, devait périr tôt ou tard par la dissolution de ses parties. C'était par un privilége miraculeux et gratuit qu'il nous avait affranchis de cette nécessité; et la conservation de ce grand privilége à quoi l'avait-il attachée? A la plus légère épreuve de fidélité, à un trait d'obéissance qui ne devait rien coûter. Nous l'avons transgressée; il nous ôte une immortalité qu'il eût pu ne nous pas donner, et qui ne nous était point due. Encore une fois, de qui nous plaindrons-nous? Que dis-je? cette immortalité, au moment que la justice nous l'ôte, la miséricorde nous la rend! A peine sommes-nous déchus qu'un Rédempteur nous est donné! Et de quel ordre? Ce n'est point un ange, un archange; c'est un Dieu, un homme Dieu qui nous rétablit dans tous nos droits; et à quel prix? Au prix de tout son sang. Il ne nous exempte point de la mort; mais il nous en fait le germe d'une vie immortelle; mais il nous en fait l'entrée à un bonheur éternel; mais il la souffre avec nous, comme nous, plus que nous. Mais la première loi qu'il s'impose en venant sur la terre est de se résigner par avance à cette mort : *Factus obediens usque ad mortem*. (*Philip.*, II.) Mais cet acte d'acceptation formelle du calice de sa mort, il le fait dès en entrant dans ce monde, et le renouvelle tous les jours de sa vie : *Ingrediens mundum.... Tunc dixi : Ecce venio*. (*Hebr.*, X.)

Chrétiens, voilà notre modèle : *Hoc sentite*, s'écrie l'Apôtre à l'endroit que je cite : *hoc sentite in verbis, quod et in Christo Jesu*. (*Philip.*, II.) Prenez donc les sentiments, entrez dans les dispositions de votre Maître, votre Sauveur, votre Dieu. Qu'il y aurait pour nous à gagner! Que de fruits de salut pour tout le cours de la vie, et surtout pour sa fin, dans cette résignation, dans cette acceptation quotidienne du calice de notre mort! Un chrétien, qui chaque jour de sa vie, comme un autre Isaac, se charge en esprit du bois de son sacrifice, le porte sur la montagne, se laisse lier sur un bûcher par un père dont il adore les rigueurs, baise avec un amour soumis le bras qui doit l'immoler, que d'avantages, et quel trésor de mérites ne se procure-t-il pas? Avantages de se rendre de jour en jour plus présent et plus intime le plus puissant secours contre le péché; c'est la pensée de la mort. Le plus souverain remède contre la violence des passions, c'est le souvenir de la mort. Le tableau le plus frappant de la caducité des biens d'ici-bas, c'est l'image de la mort. La règle la plus infaillible pour prendre le parti sage dans toutes les incertitudes, c'est l'aspect de la mort. Enfin l'aiguillon le plus pressant pour ranimer la ferveur dans la pratique des devoirs, c'est la vue de la mort. Que d'avantages réunis dans cette résignation habituelle à la loi de mourir! Mais quel trésor de mérites! Le chrétien qui tous les jours s'offre en holocauste au Seigneur pour être détruit et consumé comme victime de sa justice, dès qu'elle l'ordonnera, ce chrétien a tous les jours devant Dieu le mérite du plus grand sacrifice que la créature puisse faire à son Créateur; car il n'en est aucun d'aussi pénible et d'aussi étendu. Il renferme toutes les privations et toutes les pertes, toutes les répugnances et toutes les amertumes, toutes les terreurs et toutes les angoisses, c'est-à-dire tout ce que l'homme peut quitter, tout ce qu'il peut souffrir, tout ce qu'il peut sacrifier. Quel autre pourrait être aussi méritoire, et pouvons-nous assez vous y exhorter?

Au reste, ce sacrifice anticipé de la vie, cette résignation habituelle à la mort, ne la croyez pas une pratique nouvelle, une dévotion récente; ç'a été l'exercice de tous les justes dans tous les temps : c'est elle qui a formé les confesseurs et les martyrs; de tout temps les hommes évangéliques y ont exhorté les fidèles : *Fiat voluntarium, quod futurum est necessarium*, prêchait saint Chrysostome aux chrétiens d'Antioche; d'une dure nécessité faisons-nous un sacrifice mé-

ritoire; ce qu'il faudra un jour faire malgré nous, faisons-le maintenant de bon gré : *Offeramus Deo pro munere, quod pro debito tenemur reddere.* Faisons à Dieu une offrande volontaire de ce qui ne sera pour lors qu'une obligation forcée; car au moment de la mort cette résignation, ce sacrifice de la vie, alors indispensable et de précepte, qu'il est imparfait, qu'il est difficile à quiconque ne s'en est pas fait durant la vie une heureuse habitude? Vous l'ignorez, mon cher auditeur, mais vous le saurez un jour. Quand on vous dira, et plaise au ciel qu'on ait le temps de vous le dire, il faut, mon frère, remettre à Dieu ce que vous en avez reçu. Cette vie que vous tenez de lui, il vous la redemande, faites-en le sacrifice. Quel sacrifice pour une âme en qui l'amour de la vie a jeté d'énormes racines, qui jamais n'a travaillé qu'à l'y fortifier, à multiplier les liens qui l'y attachent! Qui ne respire que la vie, n'a d'autre crainte que celle de la perdre, d'autre désir que de la prolonger; qui renoncerait au ciel pour être toujours sur la terre, où elle s'est enracinée comme pour n'en jamais sortir. Quel sacrifice pour cette âme! Les vertus ne s'acquièrent qu'à force d'actes réitérés, et il faut ici qu'un acte héroïque de la vertu la plus pénible, je veux dire l'immolation totale de soi-même, naisse et se forme tout à coup dans une âme qu'une vie entière a fortifiée dans des dispositions toutes contraires. Sans une grâce supérieure, c'est s'attendre à l'impossible; il en coûte plus alors pour se résoudre à la mort que pour la souffrir. On meurt désespéré d'être forcé à mourir, et c'est là le comble du malheur, dit saint Anselme : *Hominem invitum mori, miserrimum est.*

Enfants des hommes, où sont donc vos lumières, votre prudence? *Gens absque consilio.* Quoi! toujours ensorcelés de la plus folle vanité! *Utinam saperent!* Toujours le jouet de l'erreur et du mensonge! *Et intelligerent!* Toujours prévoir, arranger, disposer pour une vie de si faible importance, jamais pour une mort de la dernière conséquence! *Ac novissima providerent.* On apprend tout, excepté à mourir. C'est là pourtant la grande science; celle qui fait les sages pour le temps, et les saints pour l'éternité; ce devrait être l'étude de toute la vie. Des païens l'ont reconnu, et des chrétiens ne le comprennent pas. Apprends à mourir, disait sans cesse un des sages de l'ancienne Grèce : *Disce mori.* C'étaient là toutes ses leçons; il y réduisait toute sa philosophie, et c'était la vraie. A plus forte raison nous, chrétiens, apprenons donc à mourir : on ne le sait jamais assez; préparons-nous à mourir : nous n'y serons jamais trop disposés; faisons tout pour obtenir de bien mourir : c'est la plus grande comme la dernière des grâces. Mais souvenons-nous que la voie la plus courte pour apprendre cette grande science, pour nous disposer à ce grand événement, pour obtenir ce don inestimable, c'est de venir chaque jour, aux pieds du Maître de la vie et de la mort, adorer le décret meurtrier; l'arrêt en est juste : y souscrire par une résignation filiale, premier devoir; l'heure en est incertaine : s'y tenir prêt par une vigilance continuelle. Je finis.

Mourir n'est pas pour nous ce qu'il y a de plus désolant. La vie présente, cette vie d'agitation, de traverses, de dangers, d'infirmités, qui n'est féconde qu'en maux et en misères, ferait souvent désirer d'en voir la fin, s'il n'était au delà un avenir impénétrable et une affreuse alternative de bonheur ou de malheur, l'un et l'autre éternels. Mais ne savoir quand doit arriver une mort qui viendra m'enlever d'ici-bas pour me traduire à un tribunal inexorable, et de là me fixer dans une éternité, peut-être souverainement malheureuse; mais n'être assuré ni du jour, ni de l'heure qui me transplantera ainsi tout à coup dans la région des destinées immuables; mais depuis l'instant où nos yeux s'ouvrent à la lumière, jusqu'à celui qui les y ferme sans retour, ne pouvoir compter sur un seul et les redouter tous! Cruelle incertitude, et telle est notre situation! La vie de l'homme sur la terre n'a jamais eu de mesure fixe, tous ont été enlevés; ceux-ci plus tôt, ceux-là plus tard. Elle a été réduite et abrégée; à peine vivons-nous autant de lustres que les premiers de nos pères vivaient de siècles : *Breves dies hominis sunt.* (*Job*, XIV.) Ce petit nombre de jours est écrit là-haut : *Numerus mensium ejus apud te est.* (*Ibid.*) Mais c'est un mystère scellé dans le livre éternel, que l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Les uns, héritiers des bénédictions de l'ancien temps, mourront pleins de jours, dans une heureuse vieillesse; les autres, arrêtés au milieu de leur course, verront les portes du tombeau s'ouvrir pour eux dès le midi de leur carrière. La plupart, comme la fleur des champs, ne feront que se montrer, sécher et disparaître; celui-ci sera écrasé de la foudre, celui-là enseveli sous les ruines de son palais, cet autre englouti dans les eaux : tous tomberont sous le coup de la mort, et pas un ne la verra lever le bras. Encore si l'incertitude ne tombait que sur la mort même, mais un voile encore plus épais nous dérobe ce qui se passe après elle. Nous mourons tous sans savoir si c'est dans la grâce ou la disgrâce de Dieu; si nous serons jugés dignes d'amour ou de haine, portés dans les tabernacles éternels, ou précipités dans l'abîme, et ceux que nous laissons après nous ignorent profondément quel a été notre sort : c'est tout ce que nous apprend une triste expérience aussi ancienne que le monde.

La religion nous instruit davantage; voyons si ses oracles sont propres à nous rassurer. Comme le poisson se trouve pris à l'hameçon, *sicut pisces capiuntur hamo* (*Eccle.*, IX), comme l'oiseau tombe dans le filet du chasseur, *sicut aves laqueo comprehenduntur* (*Ibid.*), ainsi les hommes seront pris dans le moment critique : *sic capiuntur homines in tempore malo* (*Ibid.*); la mort fondra sur eux à l'improviste : *cum eis extemplo supervenerit.* (*Ibid.*) Voilà l'Ancien Testa-

ment. Voici le Nouveau : Dans le temps qu'ils diront : Soyons tranquilles, dormons en paix; *cum dixerint pax et securitas* (I *Thess.*, V), ils se verront enveloppés des ombres de la mort; *tunc superveniet eis interitus.* (*Ibid.*) C'est le disciple qui parle, écoutons le Maître. Non-seulement vous ne savez ni le jour ni l'heure, dit le Sauveur du monde : *Nescitis diem, neque horam* (*Matth.*, XXIV); mais je vous avertis qu'à l'heure où vous y penserez le moins, le Fils de l'homme arrivera : *qua hora non putatis* (*Luc.*, XII); et enfin je vous le déclare, je viendrai à vous comme le voleur : *veniam ad vos sicut fur.* (*Apoc.*, III.) Ainsi s'explique, vous le voyez, la religion tout entière sur ce chef important; c'est-à-dire qu'à l'incertitude elle ajoute la surprise; c'est-à-dire que la mort, tout incertaine qu'elle est, a néanmoins quelque chose de certain, mais plus affreux mille fois que son incertitude même : c'est qu'infailliblement elle nous surprendra; que son jour sera un jour imprévu; que sur la foi et la parole d'un Dieu nous y serons surpris : Je viendrai à vous, *sicut fur*, comme le voleur.

Grand Dieu, que conclure de là ? Laissons ici l'ornement du langage, la matière est trop sérieuse. Que conclure de là, sinon que notre perte est indubitable si nous n'en tirons la conséquence qu'en tire le Sauveur? *Vigilate ergo* (*Matth.*, XXIV), s'écrie-t-il ; veillez donc, veillez nuit et jour; veillez sans relâche et sans interruption, *vigilate.* Jamais son zèle ne parut plus vif, sa charité plus inquiète, son éloquence plus pressante que quand il parle sur ce terrible sujet. Les plus frappantes paraboles lui paraissent trop faibles, il les multiplie; celle du père de famille qui part et revient au moment qu'on le croit bien loin; celle du serviteur négligent, surpris du retour inopiné de son maître; celle des vierges folles surprises de l'époux, tandis qu'elles se préparent à le recevoir; enfin celle du voleur. Si le père de famille, poursuit-il, savait l'heure où ce voleur doit faire son coup, il veillerait sans doute et ne laisserait pas enfoncer sa maison; de même vous, reprend-il, soyez prêts. Il ne dit pas préparez-vous, il n'est plus temps, il serait trop tard; mais soyez prêts, *estote parati* (*Ibid.*), parce que l'heure où vous serez le moins sur vos gardes sera celle du Fils de l'homme. Qu'on vienne après cela nous débiter les maximes d'une tranquille philosophie : la mort est une dette de la nature et un décret de son auteur. Il faut l'abandonner à sa providence et s'en reposer sur sa bonté; mais ce Dieu qui partout ailleurs nous inspire le calme, nous exhorte à la tranquillité. Rassurez-vous, ayez confiance, ne vous troublez pas. Ici je le vois s'épuiser pour nous imprimer la terreur, la défiance, la plus inquiète sollicitude. Ah! s'il était égal de prévenir la mort par une vigilance empressée, ou de la laisser venir dans un repos indolent; si elle ne demandait ni préparation, ni prévoyance, Jésus-Christ n'eût pas tant de fois et si fortement répété ces énergiques paroles : *Vigilate*, veillez. Je vous le dis encore, veillez, et ce que je dis à vous je le dis à tous; *quod autem vobis dico, omnibus dico : Vigilate.* (*Ibid.*)

Nous serons donc tous surpris; l'oracle y est formel, et chaque jour ne nous en montre-t-il pas le triste accomplissement? Oui, tous les mourants sont surpris; sans parler de tant de morts prématurées, précipitées, entièrement imprévues, absolument subites, qui sont l'ouvrage d'un moment; sans parler de tant d'autres, qui dans l'espace de quelques heures, du corps le plus vivace, font un cadavre; ceux mêmes qu'une infirmité lente conduit à la mort, pas à pas, sont également surpris. On les voit dépérir à vue d'œil, décliner de moment à autre; eux seuls ne le sentent pas. On leur parle de sacrements, ils répondent qu'ils n'en sont pas là. S'ils y consentent, c'est par une condescendance chrétienne, c'est pour le bon exemple; car, disent-ils, ils n'en sont pas là. Ils se flattent d'en revenir; ils font des projets qui supposent leur guérison; des vœux d'actions de graces pour leur rétablissement; ils expirent en croyant et disant qu'ils n'en sont pas là; enfin l'oracle se vérifie à l'égard des justes mêmes. Quoique disposés, quoique prêts, le moment qui les emporte est toujours celui où l'on ne s'y attendait pas. Vous serez donc surpris, à plus forte raison, vous, qui depuis si longtemps persévérez dans cette vie de désordre, où cependant vous ne voulez pas mourir; qui remettez de jour en jour et de mois en mois cet acte de justice, cette démarche de religion, cette rupture, cette restitution, ce pardon sans lesquels vous ne sauriez mourir bien; qui depuis tant d'années calmez votre conscience, en proie à ses remords, sur des idées vagues de conversion qui ne se réalisent jamais; vous serez surpris, et parce que vous le voulez, vous serez surpris dans vos retardements, dans vos délais éternels, c'est-à-dire dans le péché, dans l'impénitence : car sur quoi comptez-vous? Sur un intervalle entre la vie et la mort. L'aurez-vous? Dieu vous le doit-il, cet intervalle? Il vous a jusqu'ici attendu, c'est en quoi vous devez tout craindre. Plus sa patience a été longue, plus elle est prête à s'épuiser. Encore une fois donc, sur quoi comptez-vous? Sur la grâce des sacrements. Les sacrements à la mort! Après une vie criminelle, traînée jusqu'au lit mortel, les sacrements alors! Voulez-vous savoir ce qu'ils sont? Ils sont presque toujours la justification des décrets de Dieu sur le pécheur; la dernière preuve qu'il a voulu sauver ce pécheur, et que ce pécheur endurci a consommé sa réprobation par ces sacrements, même institués pour le sauver. Les sacrements! Mais d'ailleurs les recevrez-vous? en aurez-vous le désir, la possibilité, le loisir? Dieu vous l'a-t-il promis ce loisir? Tant s'en faut; il vous déclare le contraire; il viendra comme le voleur. Que dis-je? sortirez-vous de ce temple? entendrez-vous la fin de ce dis-

cours? moi-même l'achèverai-je? Qui le sait?

J'en frémis, ô mon Dieu! Et les exemples que j'en sais redoublent ma frayeur, Je ne suis assuré que du moment où je parle; je veux donc le mettre à profit. Je l'emploie à rompre d'affection et de volonté tous les liens qui pourraient m'attacher encore à l'iniquité, au péché. Je commence le sacrifice par celui du cœur : *Paratum cor meum, Deus.* (*Psal.* LVI.) Et si j'en ai le temps, je vais le consommer par les démarches d'un cœur contrit. Puisqu'il faut être surpris, je le serai dans les sentiments d'un retour sincère à votre divine loi, dans l'exercice actuel et habituel de l'amour pénitent. Mes frères, voilà le seul, voilà l'unique moyen de s'assurer une fin chrétienne et une heureuse mort. Je vous la souhaite, après une longue et sainte vie. Au nom, etc.

SERMON II.

SUR LE PÉCHÉ

Quasi a facie colubri fuge. (*Eccli.*, XXI.)

Fuyez comme à la vue du serpent.

De tous les maux le plus commun et le moins connu, le plus odieux et le moins haï, le plus funeste et le moins appréhendé, quel est-il? A ces traits qui pourrait méconnaître l'origine de toutes nos misères, la cause de la mort et de la damnation, l'ennemi de Dieu et de l'homme, l'exécration du ciel, le fléau de la terre et la proie de l'enfer, en un mot le péché? Telle est l'hydre qui habite, qui règne au milieu de nous, avec laquelle une malheureuse habitude ne nous a que trop apprivoisés, et dont mille dehors imposteurs, mille appas de séduction nous dérobent l'horreur. Mes frères, ce que nous ne haïrons, ce que nous ne craindrons jamais assez, cherchons au moins à le bien connaître; essayons à nous bien peindre le péché, tâchons de le voir sans masque; et, pour le voir ainsi, consultons ce qu'il est en effet; et à un juge naturel, que nous ne pouvons récuser, c'est notre raison; et à un juge infaillible, qui ne peut nous tromper, c'est notre religion. Ce que c'est que le péché au jugement d'une raison saine, ce que c'est que le péché au jugement d'une religion éclairée; voilà mon dessein. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Seigneur Dieu, l'Etre suprême, le Dieu éternel, immortel, tout-puissant, Créateur des cieux et de la terre, seul et souverain Maître de tout ce qui respire, Père de tous les êtres visibles et invisibles..... Il est trop grand pour qu'il daigne s'occuper des actions, des démarches d'un vermisseau tel que l'homme, d'une vile créature; il est trop bon pour qu'il s'en offense. Le péché n'est donc pas un si grand mal? Ainsi parle, ainsi conclut la raison, tant qu'elle est offusquée par le trouble des passions; mais que la raison, dans le calme, et rendue à elle-même, ne pense pas de la sorte! A la lueur de la vraie lumière, ce flambeau céleste qui luit dans les ténèbres à tout œil attentif, aux yeux de tous et de chacun des hommes qui naissent en ce monde, dit l'apôtre : *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (*Joan.*, I.) Voici ce que la raison voit alors. Que ce grand Dieu, qui, de toute éternité, s'est suffi à lui-même, n'a besoin que de lui-même, et ne fait rien que pour lui-même, n'a pu se déteminer à créer des êtres intelligents, raisonnables et libres, que pour en être servi, glorifié, obéi. Qu'ainsi l'obéissance à ses lois, à toutes ses volontés est le seul hommage, le seul vrai sacrifice par où la créature puisse honorer son souverain domaine; et conséquemment, qu'obéir à Dieu est l'unique devoir qu'elle ait à remplir ici-bas, et lui désobéir l'unique mal qu'elle ait à redouter. Voilà ce que la raison droite fait voir évidemment à tout homme qui pense; mais de là que s'ensuit-il? Hélas! deux vérités qui renversent de fond en comble tous nos systèmes consolants sur la prétendue légèreté du péché : en voici l'analyse. Grandeur immense, inaccessible, inconcevable; bonté sans bornes, inépuisable, incompréhensible, infinie. Homme, voilà ton Dieu, lui dit sa raison dégagée de l'illusion des sens, voilà ton Dieu; mais ce Dieu de majesté redoutable, plus il est grand, plus la révolte de la créature qui lui désobéit est donc insolente et criminelle; mais ce Dieu de bénignité ineffaçable, plus il est bon, plus l'ingratitude du pécheur qui l'offense est donc outrageante et punissable : vérités manifestées qui n'ont pas besoin de preuves, mais importantes à méditer pour se faire une idée juste de ce péché, qu'on regarde comme léger, parce qu'on ne le connaît pas.

Plus Dieu est grand, plus la révolte de la créature qui lui désobéit est insolente et criminelle; pourquoi? C'est que la gravité de l'offense se mesure sur la grandeur de celui qui est offensé, comparée à la bassesse de celui qui offense; et ce sont encore là de ces vérités universellement reçues, qu'il ne faut que le plus simple bon sens pour toucher au doigt. Quiconque fait usage de sa raison, sent et conçoit que c'est un plus grand crime de résister en face à un roi tout-puissant et maître souverain, qu'au subalterne qui n'exerce sous lui qu'une autorité subordonnée. Cette vérité s'aperçoit sans qu'on la cherche, sans raisonner; et du premier coup d'œil on voit le crime de la désobéissance s'accroître ou diminuer à proportion que la dignité de celui auquel on désobéit est plus ou moins éminente. Mais si ce principe est certain, et si nous-mêmes n'avons jamais pensé à le contester, pourquoi ne commence-t-il à nous paraître douteux que quand il s'agit de l'appliquer à l'offense de Dieu? Il est trop grand, dit l'impie, pour se tenir offensé des révoltes de sa créature; qu'il dise donc aussi qu'un monarque est trop grand pour

ressentir l'insulte qui lui sera faite par le dernier de ses sujets; et pourquoi, au contraire, s'accommodant alors aux idées communes, en mesure-t-il comme nous l'énormité sur la prodigieuse élévation de l'un, comparée à la bassesse de l'autre? Sur quoi peut-il fonder la diversité, la contrariété de ses deux jugements? Ce n'est pas sur l'identité de nature qui se trouve entre le monarque et le sujet, puisqu'il convient que, s'il y avait entre eux égalité de conditions comme de nature, ce qu'il traite, ainsi que nous, d'attentat, ne serait plus alors qu'une faute à peine punissable; c'est donc uniquement la distance de l'un à l'autre, le néant pour ainsi dire du coupable vis-à-vis le rang sublime de l'offensé qui fait tout le crime. Or le juger ainsi et prétendre en même temps que l'intervalle immense qui est entre Dieu et tous les êtres qu'il a créés devient un titre à la créature pour se soulever contre son auteur, que ce qui offenserait une grandeur bornée ne doit pas offenser une grandeur infinie, et que ce qui n'est pas permis contre l'homme est permis contre Dieu, n'est-ce pas tomber dans la plus grossière contradiction? et l'impiété, si sujette à se démentir elle-même, l'a-t-elle jamais fait d'une manière aussi palpable? *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XXVI.)

Non, chrétiens, l'impie a beau subtiliser, s'épuiser en sophismes, voici un sentiment que je ne puis arracher de mon cœur, et que chacun de vous trouvera dans le sien, dès qu'il voudra l'y chercher. Lorsque je me représente ce Dieu tout-puissant élevé au plus haut des cieux, d'où ses regards pénètrent jusqu'au fond des abîmes, tenant d'un doigt le globe de ce monde qu'il a créé d'un mot, dominant avec un empire absolu sur tout ce qui respire, troublant et pacifiant les éléments à son gré, élevant et renversant les empires, sans qu'aucune force créée puisse lui résister, brisant comme le verre tous ces colosses de grandeur qui nous semblent si formidables, et qui ne sont sous sa main que de frêles roseaux; lorsque je l'entends du milieu des splendeurs éternelles, adressant la parole à toutes ses créatures intelligentes, et leur disant, comme autrefois aux Israélites, du milieu des tonnerres et des éclairs: *Ego Dominus Deus tuus* (*Exod.*, XX); je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai donné l'être, et qui vous le conserve; voici mes ordres, écoutez et obéissez. Lorsqu'en même temps j'aperçois un insecte, un ver de la terre, issu de la poussière et destiné à y rentrer, pétri d'erreurs et de faiblesses, méprisable jouet de la nature et du sort, isolé à un coin du monde, où il ne paraît un instant que pour disparaître bientôt; quand je vois l'homme, en un mot, car ce mot seul exprime plus de misères que je n'en peux décrire; quand je vois l'homme s'élever de son néant contre la Majesté suprême rejeter la loi qu'elle lui impose, oser lui résister de front, dire au moins dans son cœur, Non, je n'obéirai pas: *Non serviam* (*Jerem.*, II), et consommer sa révolte par des désobéissances formelles, habituelles, éclatantes, persévérantes: à cette vue, chrétiens, saisi d'un sentiment plus fort que tous les raisonnements, malgré moi, je m'écrie: ô excès! ô prodige d'insolence et d'audace! qui pourrait en apprécier l'incompréhensible énormité?

Qui pourrait l'apprécier? Personne que Dieu seul, parce qu'elle tient de l'infini. Conclusion nécessaire du principe d'où nous partons, et aussi claire que son principe, car, dès que la grandeur de l'offense se mesure sur la grandeur de l'offensé, il faut donc, si la grandeur de l'offensé est infinie, que l'offense soit aussi, du moins en quelque sens, infinie: aussi l'est-elle, chrétiens. Oui, à bien des égards, l'énormité du péché est infinie. Dans son objet, elle attaque l'Etre infini, la grandeur infinie, la majesté infinie; dans ses effets c'est la puissance infinie qui est méprisée, l'autorité infinie qui est bravée, la dignité infinie qui est insultée, dans sa coulpe elle n'a pu être expiée que par une hostie infinie, pleinement effacée que par une satisfaction infinie, et ne sera suffisamment vengée que par une peine infinie: en sorte qu'il est vrai de dire que le péché a des horreurs infinies comme Dieu à des perfections infinies; comme Dieu est infiniment aimable, le péché est infiniment haïssable; comme Dieu est le bien infini, le péché est le mal infini; et comme nulle intelligence créée ne peut comprendre toute la grandeur de Dieu, aussi nulle intelligence créée ne peut comprendre toute l'énormité du péché; et comme Dieu seul se connaît et s'aime lui-même autant qu'il mérite d'être aimé, lui seul aussi connaît et hait le péché autant que le péche mérite d'être haï.

Vérités qu'on ne veut point entendre, et sur lesquelles néanmoins nous serons jugés, et sur lesquelles sera fondée cette rigueur du jugement de Dieu, dont les Ecritures nous menacent à tout propos; vérités aussi tristes que terribles, surtout en les rapprochant de ces péchés innombrables dont nous avons souillé peut-être tous les jours de notre vie avec la plus étrange facilité. Ah! méditons-les du moins une fois dans la vie, ces vérités! et pour en tirer des fruits de salut, pesons d'abord les conséquences qui en résultent. La première, c'est que tout ce qu'on vous a dit de plus fort pour vous peindre l'énormité du péché, loin d'être exagéré, ne peut en être qu'une faible image. Non, on ne dit rien de trop quand on vous prêche que le péché est le plus grand des maux, et que nul autre mal ne lui peut être comparé; que tous les accidents de la vie, pertes, disgrâces, désastres, catastrophes ne sont rien en comparaison: on ne dit rien de trop quand on ajoute que tous les fléaux du ciel, les guerres, les pestes, les famines, les villes saccagées, les provinces ravagées, les royaumes dépeuplés, des pluies de feu et des fleuves de sang, considérés séparément du péché, ne sont vis-à-vis du péché qu'une ombre et

une apparence de mal : on ne dit rien de trop quand, passant des maux réels aux maux possibles, on ajoute encore que toute la nature bouleversée, le monde entier avec tous ses habitants : que dis-je ! des millions de mondes plus vastes que celui-ci réduits en cendre et en poussière seraient un moindre mal que le moindre de tous les péchés. Vous l'avez entendu, et vous n'avez pu le croire ; et peut-être encore à ce moment ne prenez-vous ces énumérations que pour de pieuses hyperboles. Mes frères, ce sont autant de conséquences exactement déduites de leur principe, et la raison seule en démontre la justesse, en me faisant voir d'un coup d'œil que tous les maux imaginables ne sont après tout que le mal de la créature, au lieu que le péché est le mal de Dieu. Si, dans le séjour de sa gloire et de sa félicité, Dieu pouvait être affligé, mortifié, humilié, ce serait par le péché ; s'il pouvait être avili dégradé, ce ne serait que par le péché. Le péché est donc le mal incomparable, le mal suprême, et en plus d'un sens le mal infini.

Il est donc vrai, grand Dieu, qu'autant de fois que nous péchons nous commettons un mal indicible, une iniquité digne de toutes les foudres du ciel ; et, ce péché, nous le commettons cependant ; nous ne frémissons pas à sa vue, nous ne reculons pas d'horreur ! Avons-nous donc des forces qui puissent résister à celles de Dieu, ou bien espérons-nous trouver un asile à l'abri de ses vengeances? Non, nous connaissons sa puissance et notre faiblesse, sa justice et notre iniquité. Qu'est-ce donc qui nous rassure? Hélas ! il faut le dire et révéler ici toute la perversité du cœur humain. Ce qui rassure le pécheur, ce qui l'enhardit au péché, c'est la clémence même et la bonté de Dieu, c'est-à-dire ce qui rend son péché plus affreux, plus impardonnable, en y imprimant le caractère d'une ingratitude monstrueuse ; la clémence même et la bonté de Dieu, cause la plus générale comme la plus odieuse du déluge d'iniquités dont la terre est inondée.

Dieu est bon : oui certes, Dieu est bon au delà de toute idée et de toute expression, aussi bon qu'il est grand. Sa bonté est infinie comme tous ses attributs ; je dirais presque plus que tous ses attributs. Ses miséricordes sont au-dessus de toutes ses œuvres, disent les Livres saints : *Super omnia opera ejus* (*Psal.* CXLIV) ; et l'univers, contemplé à loisir, me les montre partout : *Misericordia Domini plena est terra.* (*Psal.*, XXXII.) Tout ce que j'y vois répandu de grâces, d'agréments, d'aménités, de charmes, de biens et de richesses, qu'est-ce autre chose que des gouttes échappées de cet océan de bonté, dont la plénitude est inépuisable et les profondeurs immenses? Dieu nous aime comme un père, un époux, un ami ; et tous les sentiments de la nature, les tendresses de l'amitié, les empressements de la compassion, les largesses de la générosité, les profusions de l'amour, ne sont que sa bonté diversifiée à l'infini, et toujours infiniment supérieure à ces faibles copies qu'elle a tracées d'elle-même. Tout ce que vous avez vient de lui, et tout ce que vous êtes. Il n'est pas seulement le premier, le plus grand de vos bienfaiteurs, il est en un sens votre bienfaiteur unique. Ces hommes à qui vous devez tant, pour qui votre reconnaissance est si vive, et dans l'esprit desquels vous rougiriez de passer pour ingrats, c'est lui qui vous les donne ; il a mis dans leur cœur le désir de vous obliger, dans leurs mains les biens qu'il vous destinait : enfin vous êtes à vous-mêmes, ne fût-ce que par votre existence, un monument perpétuel de sa bonté, le gage subsistant de son amour. Encore, que sont ces bienfaits terrestres en comparaison de ceux de l'ordre surnaturel ? tous les trésors du ciel prodigués à la terre, jusqu'au Fils unique de Dieu donné pour le salut du monde, l'homme affilié, associé à la Divinité même.

Images aussi ravissantes que réelles ! Mais quelles en sont les conséquences à l'égard du péché? Les voici. C'est que toute offense de Dieu devient de la part de l'homme une ingratitude criante ; c'est que tout pécheur est un perfide qui paye des bienfaits sans nombre et sans prix de la plus noire trahison ; c'est que tout péché délibéré, à la révolte la plus criminelle contre le plus grand des maîtres, ajoute encore l'ingratitude la plus impardonnable au plus tendre des bienfaiteurs : voilà ce que la raison conclut du péché rapproché des bienfaits et de la bonté de Dieu. Que dis-je? la raison ! Eh ! c'est le cri de la nature qui se soulève d'elle-même contre un ingrat qui outrage son bienfaiteur. Vous l'avez éprouvé, mes frères, autant de fois que vous en avez été les témoins : à l'aspect de l'ingrat, vous avez senti l'indignation naître en vous, malgré vous, et votre cœur tout seul l'a jugé indigne de vivre. Vous vous êtes retracé les bienfaits qu'il a reçus, vous les avez pesés, vous les avez comptés, et dans leur nombre et dans leur poids vous avez trouvé le nombre et la mesure de ses crimes. Pourquoi, quand il s'agit de Dieu, ne serait-ce plus de même? Lui devons-nous moins qu'aux hommes? Est-ce parce que ses bienfaits sont innombrables qu'on peut les oublier sans crime? Serait-ce parce que le bienfaiteur est infini qu'on pourrait l'outrager sans ingratitude? Parlez, répondez, ou plutôt laissez parler votre cœur tout seul, et il avouera qu'outrager celui qui nous comble de faveurs, c'est porter l'ingratitude au plus grand des excès.

Mais que sera-ce donc si la bienfaisance même et la bonté infinie de ce Dieu deviennent formellement le motif qui détermine au péché? Si le pécheur conclut à offenser son Dieu précisément parce qu'étant infiniment bon il ne l'en punira pas ; enfin, s'il tire de la bonté même de Dieu la raison décisive de l'outrager avec plus d'insolence, n'est-ce pas se déclarer un monstre, et dévoiler dans son cœur d'incompréhensibles

noirceurs? Or, mes frères, tel est presque toujours le caractère du péché; presque toujours il est empreint de cette noirceur abominable. On pèche sans pudeur et sans retenue, de sang-froid et d'un air tranquille, avec assurance, avec audace, parce qu'on sait que le Dieu qu'on offense est toujours prêt à pardonner, et ne punit qu'à regret; parce que pour un exemple de sévérité de sa part on en a mille de patience et d'inaction; parce qu'on voit des milliers d'impies blanchir dans l'impunite comme dans le crime: ainsi le péché devient-il la conséquence effective du jugement qu'on porte de la bonté de Dieu; il est infiniment bon, donc on peut l'offenser hardiment. Conséquence affreuse, qui n'est pas toujours l'effet d'un raisonnement explicite, je le veux, mais c'est toujours dans nous un sentiment qui n'est que trop réel. Eh! combien de fois, mon frère, à la vue de l'occasion, dans l'accès de la tentation, êtes-vous demeuré comme suspendu entre l'obéissance et la révolte, entre le crime et l'innocence? La passion sollicitait, et la conscience retenait; le péché montrait ses appas, et la religion ses terreurs; ainsi balancé entre le désir et la crainte, vous restiez irrésolu. Quelle vue a fait pencher la balance, et malgré vos remords vous a poussé vers le crime, si ce n'est cette réflexion fatale que Dieu est bon, qu'il ne nous a pas créés pour nous perdre, que l'ouvrage de ses mains lui est trop cher? Vous avez dit, sinon de bouche, au moins au fond du cœur: *Peccavi, et quid mihi triste accidit* (*Eccle.*, V)? tant de fois j'ai commis ce péché, il ne s'en est pas vengé; le ferait-il pour un de plus? Et sur cela le péché a été commis.

C'est-à-dire, ô mon Dieu! que pour arrêter nos fureurs et gagner notre indigne cœur, vous vous montrez à lui paré de tous vos charmes et de tous vos bienfaits! Vous dévoilez à ses yeux les attraits de votre douceur, tous les trésors de votre clémence, et cette image touchante qui embrase les séraphins au ciel, et cette vue de vos miséricordes ineffables qui brise de douleur ici-bas les cœurs vraiment pénitents, et ce spectacle de patience et de longanimité qui les fait fondre en larmes au souvenir de leurs égarements; c'est là précisément ce qui achève de nous endurcir, de nous révolter. Dieu est bon, infiniment bon; voilà pour nous le signal de la rébellion, le cri de guerre contre le Tout-Puissant. Dieu est bon; à ces mots nos fureurs s'allument, toutes nos passions se déchaînent; le vindicatif court aux armes, l'impudique lâche la bride à ses appétits honteux; l'injuste se jette sur sa proie; l'ambitieux foule, opprime, écrase quiconque nuit à ses projets; toutes les lois sont violées, Dieu lui-même est foulé aux pieds; ce n'est plus qu'un vain fantôme qu'on outrage sans ménagement, parce que sa bonté est sans bornes. Eh! chrétiens, quelle dépravation est la nôtre! Qui croirait que le cœur humain put recéler tant de noirceur? Faudra-t-il, pour que nos crimes nous paraissent des crimes, pour que nous en ayons la juste horreur qu'ils méritent, faudra-t-il que Dieu change de nature, que de bon, miséricordieux qu'il est, il devienne dur et implacable?

Ce fut, dit un Père de l'Eglise, ce fut cet excès de noirceur infernale qui fit du péché de l'ange rebelle un péché irrémissible. A peine est-il croyable, dit ce Père, qu'un être aussi élevé en grâce, tout brillant des plus vives lumières, se soit jeté en aveugle dans l'abîme où nous le voyons. Il savait que le Dieu infiniment clairvoyant ne pourrait ignorer son péché, que le Dieu infiniment juste ne pourrait dissimuler son péché, que le Dieu infiniment puissant pourrait se venger de son péché. Comment donc se porta-t-il à le commettre, ce péché qui lui a coûté si cher? C'est qu'en même temps il savait qu'entre tous les attributs infinis de ce Dieu, la bonté tenait le premier rang, et en quelque sorte était en lui infiniment infinie. Ainsi, se dit-il à lui-même, plus mon crime sera énorme, plus il jugera digne de lui de le pardonner: plus je mériterai de supplices, moins il pourra se résoudre à m'y livrer; profitons de sa bonté pour oser tout contre lui. Digne conclusion d'une méchanceté diabolique! On frémit à l'entendre; mais cette atrocité qui nous révolte n'est-elle le propre que du péché de Satan, n'entre-t-elle pas communément dans les nôtres? Eh! d'où peut venir cette étrange sécurité sur laquelle on se livre au péché, dans laquelle on y persévère, avec laquelle on s'y replonge, que de la persuasion où nous sommes que les miséricordes du Seigneur sont infinies, et sa patience inépuisable; de l'épreuve que nous en faisons nous-mêmes, depuis tant d'années qu'il nous épargne et nous supporte; de ces vérités consolantes dont on abuse contre lui-même; qu'il ne veut point la mort du pécheur, qu'il le cherche, qu'il l'attend, et qu'un bon *peccavi* au déclin de la vie peut en laver toutes les taches.

Ah! si les coups de sa justice étaient moins rares! si un ange exterminateur descendait quelquefois dans ces repaires d'infamie faire une exécution sanglante! s'il était ordinaire de voir tomber la foudre sur l'adultère et sur l'incestueux! si un glaive échappé d'en haut venait trancher subitement le bras du perfide! si de temps en temps une flamme sortie du sanctuaire dévorait les imitateurs de l'ambitieux Coré! si le profanateur en touchant l'arche sainte tombait frappé de mort, comme le téméraire Osa, mes frères, que ces exemples feraient cesser de crimes! que de désordres arrêtés, que d'abominations de moins! Preuve que le sentiment intime, et plus encore l'expérience que nous avons de la bonté infinie de Dieu, de sa clémence, de sa patience, influent peut-être plus que tout autre cause dans la multiplicité des crimes qui se commettent. Ainsi, non- seulement on offense un Dieu infiniment bon, mais on l'offense

par la raison même qu'il est infiniment bon; n'est-ce pas pousser l'atrocité jusqu'à la scélératesse? Le voilà ce péché qu'on regarde comme léger, qu'on s'efforce de pallier et de blanchir: apprenons à le mieux connaître. Révolte contre le plus grand des maîtres; ingratitude au plus tendre des bienfaiteurs; révolte souverainement criminelle; ingratitude souverainement punissable: tel il sera toujours au jugement de la raison, juge naturel que nous ne pouvons récuser. Voyons encore ce qu'il est au jugement de la religion, juge infaillible qui ne peut nous tromper.

SECONDE PARTIE.

Ce que c'est que le péché au jugement de la religion: c'est d'abord tout ce que la raison vient de nous en apprendre; le plus grand des maux, le mal universel, et l'unique vrai mal. La religion souscrit à ces notions et les adopte; mais elle y en ajoute de plus frappantes. Tout ce que renferme l'immensité de ce vaste univers, nous dit-elle; tout ce qui existe au ciel, sur la terre et dans les abîmes; tout ce qui est, à la réserve du péché, est sorti de la main de Dieu; il a tout fait, excepté le péché. Il ne hait rien de tout ce qu'il a fait: *Nihil odisti eorum quæ fecisti.* (*Sap.*, XI.) Au contraire il aime tous ses ouvrages, et son adorable sagesse, qu'il voit empreinte dans la plus petite portion de ce grand œuvre, la lui rend chère et vraiment précieuse. Le péché seul est son horreur et son exécration, l'objet unique de sa haine; mais cette haine est infinie et sera éternelle; il en est l'ennemi implacable, irréconciliable; il ne peut faire avec lui ni paix ni trêve; il ne peut se dispenser de le poursuivre partout où il le trouve; il ne saurait le pardonner s'il n'est expié; et tant qu'il ne le sera pas, il le punira sans relâche, durant l'éternité tout entière; voilà le péché aux yeux de Dieu, nous dit la religion, et pour le prouver, sans entrer dans de longues discussions, elle en croit faire assez en nous montrant, comme dans un tableau, jusqu'à quel point ce Dieu souverainement juste, qui ne peut haïr et punir au delà de la plus exacte équité, jusqu'à quel point il a puni ce péché partout où il l'a rencontré: dans les anges, dans les hommes, dans son propre Fils, qui s'en était chargé; trois spectacles plus qu'effrayants.

Dans les anges, ces sublimes intelligences, le chef-d'œuvre de la puissance divine; vases d'honneur et d'innocence, ornés de toutes les lumières et de toutes les vertus; ces êtres immatériels et incorruptibles, tout spirituels comme Dieu même, destinés à être l'immortel ornement du séjour qu'il habite, à former sa cour céleste et la milice du Dieu des armées, à peine les trouve-t-il souillés de la tache du péché, que sa colère vengeresse, plus prompte que la foudre, les précipite pour jamais. Je voyais, dit le Sauveur du monde, je voyais Satan tomber comme l'éclair du haut du ciel, dans le fond de l'abîme: *Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem* (*Luc.*, X); et quel fut son péché? Ah! mes frères, un crime énorme sans doute! Mais après tout, enfin, un péché seul et unique, un péché d'un moment un péché tout intérieur, un péché de simple pensée. A l'instant la foudre éclate; point de grâce, point de pardon, nul délai, nul moyen de se repentir; pas le moindre intervalle entre le crime et le supplice, entre la pensée criminelle qui passe comme un trait et la peine qui durera toujours.

Mais, Seigneur, les plus parfaits de vos ouvrages, l'élite des productions de votre sagesse, les princes de la hiérarchie céleste! Je suis le Seigneur Dieu qui me suffit à moi-même, et n'ai besoin de personne. Ils ont péché; je ne vois plus dans eux que leur péché, et ils n'éprouveront plus de moi que ma justice. Le ciel s'entr'ouvre, des légions de purs esprits sont engloutis dans l'enfer. Là, dépouillés de tous les dons de Dieu, livrés à toute la corruption de la créature abandonnée à elle-même, devenus le réceptacle de tous les vices, comme ils étaient le sanctuaire de toutes les vertus, métamorphosés en des monstres de malice, transformés d'anges en démons, brûlés d'un feu qui sera éternel et qui les suit partout, ils éprouvent dans un affreux désespoir de quel œil le Dieu infiniment juste regarde le péché; c'est ainsi que pour un seul, il a traité sa plus noble créature; pensez-vous qu'il épargnera l'homme? Vous en allez juger.

Hélas! faut-il éclater en plaintes ou en actions de grâces, gémir sur ses rigueurs, ou bénir ses miséricordes? Il ne nous a pas traités comme l'ange rebelle, il nous accorde le temps du repentir; il nous a ménagé des ressources de salut vraiment dignes de sa bonté infinie; mais pour un seul péché, quels torrents de maux et de misères n'a-t-il pas versé sur la terre? Nous les éprouvons, nous les souffrons, sans en connaître l'étendue. Pliés, dès en naissant, à traîner notre joug avec tant de milliers de compagnons d'infortune, dont pas un n'en est excepté, une longue habitude nous en dérobe la pesanteur. Mais Adam, l'infortuné Adam, si nous avions entendu ses regrets et ses sanglots! Durant neuf cents années d'une vie ennuyeuse, que de larmes dut lui arracher la triste comparaison qu'il faisait malgré lui, sans cesse, de l'état bienheureux d'où il était déchu avec l'affreuse misère où il se vit réduit. Sorti des mains de Dieu, juste, pur et sans tache, placé dans un séjour de volupté qui devait fournir de lui-même à tous ses désirs, et tout à coup honteusement chassé de ce lieu de délices, pour aller baigner de ses sueurs une terre maudite pour son péché, qui ne lui prête plus son pain que comme à regret. Formé avec un heureux penchant pour le bien, presque aucun pour le mal, et devenu l'esclave d'une concupiscence effrénée, qui l'incline vers tous les vices; créé presque semblable aux an-

ges, et réduit presque à la condition des brutes; créé pour être immortel, et condamné à la mort; cette mort, l'effroi, l'horreur de tout être vivant, les bêtes mêmes la redoutent: voilà sa sentence et sa peine pour un seul péché.

Que dis-je? Voilà celle de sa postérité entière, plus innombrable que tous les sables de la mer; tous les hommes nés et à naître, tous les enfants d'Adam; nous tous, vous et moi, mes frères, dégradés avec lui, proscrits avec lui, condamnés avec lui à mille maux et à la mort, pour son seul péché. Ainsi le Dieu infiniment bon, malgré toute sa tendresse pour ses créatures, parce qu'il est en même temps le Dieu infiniment juste, a cru devoir punir un seul péché. Et de ce premier péché, tant de millions d'autres dont il a été le germe, comment Dieu les a-t-il traités? Ici quelle chaîne d'objets de terreur se déploie à nos yeux? D'abord toute la terre submergée et toute la race humaine, à l'exception d'une seule famille, étouffée sous les eaux, parce que toute chair avait corrompu sa voie. Peu après cinq villes infâmes, brûlées par le feu du ciel pour les crimes de ses habitants; l'Egypte frappée de plaies, et inondée de sang pour sa résistance aux volontés d'en haut; quinze nations exterminées en entier par un ordre exprès de Dieu, pour leurs abominations; des armées de quatre-vingt mille hommes égorgés en une nuit; le peuple choisi lui-même durant plus de douze siècles, toujours, idolâtre, infidèle ou indocile, et toujours pour l'en punir, frappé des plus rudes coups; tantôt égorgé par milliers, consumé par les flammes, dévoré par les serpents; tantôt livré à des maîtres cruels, asservi à tous ses voisins; esclave de son pays même, jusqu'à ce qu'enfin ses provinces désolées, ses villes dévastées, Jérusalem détruite, son temple démoli, la nation tout entière est chassée de son apanage et amenée captive dans des régions étrangères : voilà l'ouvrage, les effets et le salaire du péché.

Mais, ô décret de Dieu! plus effrayant que tout le reste! Les fers, le glaive, le sang, les eaux, les flammes, tous les maux et tous les fléaux tour à tour et constamment employés à punir les péchés des hommes, et pas encore un seul de ces péchés ni expié ni pardonné. Tous subsistent; tous, quoique déjà punis par ce déluge de maux temporels; tous sont réservés à d'éternelles vengeances, si la justice divine n'est pleinement apaisée par une satisfaction proportionnée à l'offense, c'est-à-dire infinie; infinie dans sa valeur et son prix, comme le péché est infini dans son objet et dans sa coulpe : demandez à présent ce que c'est que le péché. Mais cette hostie infinie, qui peut seule être l'équivalent de son péché, où la trouver? Il faut qu'elle vienne de la terre, et la terre n'a point de quoi la donner. Chrétiens, ce Dieu incompréhensible dans ses rigueurs, ne l'est pas moins dans ses miséricordes. En voici le dernier prodige : lui-même, ce grand Dieu lui-même viendra au secours de notre impuissance; lui-même va suppléer à notre insolvabilité. Cette hostie d'un prix infini, qui seule peut être notre rançon de toute éternité, lui-même l'a préparée, lui-même nous la donne : et quelle est-elle? *Obstupescite, cœli.* (*Jerem.* II.) Ce sera l'étonnement de tous les siècles des siècles; c'est son Fils, son propre Fils, le Fils unique de Dieu se fait homme pour expier les péchés des hommes, réparer l'outrage fait au Dieu son Père, et sauver le genre humain. Ainsi, dans le cœur du Tout-Puissant, autant de compassion pour le pécheur que de haine pour le péché; ainsi se manifeste l'accord merveilleux qui règne entre ses divins attributs; tous infinis sans que l'infinité de l'un préjudicie à celle de l'autre. Justice infinie dans l'inflexible rigueur qu'il exerce à l'égard du péché; bonté infinie dans l'incompréhensible charité dont il use envers le pécheur. Revenons et achevons de bien connaître ce que c'est que ce péché.

Voilà donc le Fils de Dieu qui se charge de tout son poids; il s'en fait la caution, le garant, la victime, et dès lors il en doit à son Père satisfaction, réparation, expiation; dette immense et infinie que toutes les créatures ensemble, immolées à la fois, n'auraient pas acquitée, mais qu'un Homme-Dieu pouvait payer à peu de frais, si la justice divine eût bien voulu n'exiger de sa part que ce qui de sa part devenait suffisant. Une larme du Fils de Dieu, une goutte de son sang étant d'une valeur infinie, pouvaient suffire, absolument parlant, à expier, à racheter mille mondes; et du moins le Dieu son Père, en lui faisant subir la peine du péché, aura-t-il quelque égard à la personne du Dieu son Fils, le tendre objet de ses complaisances. Venez voir, mon frère : *Attendite* (*Luc.*, XVII), et connaissez le péché. Suivez-moi depuis le jardin des Olives jusqu'au Calvaire, et voyez l'épouvantable tragédie qui s'y représente. Le moment du sacrifice arrivé, à peine ce Fils adorable s'est-il chargé et comme revêtu de toutes les iniquités des hommes, avec tout ce qu'elles ont d'horrible, que Dieu, du haut du ciel, appercevant son Fils couvert de cette lèpre, ne voit plus dans lui qu'un objet d'anathème et de malédiction. A l'instant il se livre à tout ce que le péché mérite de supplices. En vain, ce tendre Fils, à l'aspect des horreurs qu'il voit qu'on lui prépare, effrayé jusqu'à suer le sang, prosterné à ses pieds, tremblant, agonisant, le conjure avec larmes de les lui épargner : *Transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI.) Dieu rejette ses pleurs, l'abandonne sans pitié à tous ses ennemis, laisse agir contre lui toutes les passions ensemble; la perfidie d'un disciple, la jalousie des prêtres, l'imposture des témoins, la haine des pontifes, l'irreligion d'un roi, l'inconstance du peuple, la lâcheté d'un juge, la férocité du soldat. Tout ce que la plus brutale fureur, tout ce que la plus barbare inhuma-

nité ont jamais pu inspirer, il l'essuie. Rassasié d'opprobres, couvert de plaies, épuisé de sang, c'est trop peu, il faut sa vie. La mort et la mort d'un Homme-Dieu, et la mort la plus honteuse, et la mort la plus douloureuse n'est point trop pour tous les péchés du monde, il la subira; *Reus est mortis* (*Matth.*, XXVI), il est digne de mort, s'écrie sur la terre le Juif inique, et ce cri d'iniquité, la justice éternelle le répète au ciel et le ratifie. Le voilà cloué sur une poutre avec les brigands et les assassins, le Fils de Dieu supplicié, mort sur un gibet pour expier le péché.

Grand Dieu! à ce coup qui ne frémira pas, qui ne tombera pas d'horreur et d'épouvante? car il est donc vrai de dire que la mort violente et infamante d'un Dieu n'est à la rigueur ni un prix exorbitant, ni une peine excessive pour le péché; que du moment qu'il s'est soumis à l'expier, ce péché, en rigueur de justice, il doit en rigueur de justice souffrir tout ce qu'il souffre; que la Divinité même n'a plus de privilége qui l'en dispense; que tout Dieu qu'il est, il est digne de mort; que cet arrêt, injustement prononcé par les hommes, est justement ratifié par le Dieu suprême; que dans la plus criante iniquité que la terre ait pu commettre, je suis forcé d'adorer la justice du ciel qui l'a permise, et d'avouer que c'est ainsi qu'a dû être traité l'Homme-Dieu, dès qu'il s'était soumis à subir en toute rigueur tout ce que mérite le péché. Qui comprendra donc quelle en est l'énormité, la haine que Dieu lui porte, la rigueur inexorable avec laquelle il le poursuit? En voici un dernier trait, et pour nous, hélas! le plus intéressant!

C'est que ce péché pleinement expié par les souffrances de l'Homme-Dieu, lavé dans des flots de son sang, réparé par une satisfaction égale à toute la grandeur du Dieu qu'il offense, un enfer brûle encore, et brûlera éternellement pour le punir. Il brûle non-seulement pour le démon et ses anges qui n'ont point eu de Rédempteur, mais pour tous les enfants des hommes qui, malgré leur rédemption, mourront dans ce péché. Dieu de toute justice, quel inconcevable contraste! Jésus-Christ, votre Fils adorable, mort sur la croix pour racheter le pécheur, et ce pécheur racheté à si grand prix, condamné à un enfer éternel; Jésus-Christ mort sur la croix pour acquitter la dette du péché, et ce péché si divinement acquitté, éternellement puni dans l'enfer; Jésus-Christ mort sur la croix pour satisfaire à la justice de Dieu, apaiser sa colère, arrêter sa vengeance contre le péché; et malgré les satisfactions de Jésus-Christ, la justice de Dieu ne veut rien de moins que l'éternité pour exercer ses droits; et malgré les satisfactions de Jésus-Christ, sa colère contre le péché durera autant que Dieu lui-même, et la vengeance de Dieu contre le péché n'aura d'autre terme que la durée des siècles éternels.

Mystère de terreur, dont l'explication est plus terrible encore, c'est-à-dire que la rédemption de Jésus-Christ, tout infinie qu'elle est, n'a pu affaiblir la haine que Dieu porte au péché, ni en suspendre les effets, ni en modérer les rigueurs; c'est-à-dire que Dieu n'accepte la médiation de Jésus-Christ que sauf tous les droits de sa justice contre le péché qu'il verra subsister encore; c'est-à-dire que Dieu n'accorde à Jésus-Christ l'abolition du péché, uniquement que pour ceux en qui ce péché se trouvera effacé par leur pénitence unie à ses souffrances, et par leurs larmes mêlées avec son sang. Nul des autres n'aura part à sa rédemption et Dieu réserve tous leurs crimes à ses vengeances éternelles; voilà ce qu'est le péché à ses yeux, comme il le hait, comme il s'en venge. Est-ce à tort que la religion tout entière, préceptes, promesses, menaces, Ecritures, traditions, prophéties, prédications, prières, jeûnes, aumônes, expiations, sacrements, sacrifices, la religion tout entière ne tend, ne travaille, n'est occupée qu'à nous garantir de ce péché, nous purifier de ce péché, nous inspirer de ce péché toute la frayeur, toute l'horreur qu'il mérite?

Et ce péché que la raison et la religion nous peignent de concert comme le mal inexprimable, incomparable, inappréciable, nous le commettons souvent de sang froid, et nous nous rendons coupables d'un délit éternel, comme si c'était l'action la plus indifférente: quelle stupidité! Et nous le commettons sous les yeux de Dieu même, témoin inévitable de nos révoltes, comme il en est l'objet: quelle insolence! Et nous le commettons au mépris de sa voix qui crie au fond de nos consciences pour arrêter nos pas, ou désarmer nos mains: quelle fureur! Et nous le commettons par des craintes puériles, des espérances folles, toujours pour des biens périssables à qui nous donnons la préférence sur le bien suprême: quelle indignité! Et nous le commettons même sans intérêt, je dirais presque sans plaisir, par complaisance, par fantaisie, par jeu: quelle infamie! Et nous en cherchons l'occasion, nous courons au plus grand des maux avec autant d'ardeur que s'il était le plus grand des biens: quelle frénésie! Et loin d'en rougir nous nous applaudissons, et comme si nous craignions d'avoir pour Dieu un reste d'égards, nous nous vantons souvent des insultes que nous lui faisons, quelquefois de celles que nous ne lui faisons pas: quelle abomination! Et nous ne cessons de le commettre, nous recommençons tous les jours sans accorder à Dieu un instant de trêve dans la guerre implacable que nous lui avons jurée: quel acharnement! Et nous le faisons commettre à cent autres que nous engageons par autorité, par séduction, du moins par nos exemples, à s'armer avec nous contre leur créateur: quel attentat! Et après nous être ainsi souillés de mille horreurs, devenus des objets d'exécration aux yeux de Dieu, dont le bras levé sur nous est peut-être prêt à nous

écraser, nous restons tranquilles comme si nous étions justes, ou comme si Dieu ne l'était pas : quel excès d'audace incompréhensible !

Hommes forcenés, qui vous livrez habituellement au péché, avec les caractères d'atrocité persévérante que je viens de décrire, je n'ai, en finissant, qu'à vous dénoncer le sort qui vous attend, à moins d'un miracle, et d'un miracle de miséricorde que vous ne sauriez espérer : l'enfer, avec toutes ses tortures, ne peut manquer d'être votre partage. Vous, pécheurs, qui tombez dans le péché, plutôt entraînés par la violence des penchants que déterminés par une volonté pleinement réfléchie, qui révérez les lois du Seigneur, même en les transgressant, chez qui le péché commis laisse toujours après soi la honte, les regrets, le repentir, le trouble, et qui ne retrouvez le calme que dans la résolution que vous formez alors d'une conversion stable, je peux vous inspirer, non pas sécurité, pas même de confiance, mais beaucoup d'espoir en la clémence du Dieu qui, sans vous garantir aucun délai, promet de vous recevoir dès que vous reviendrez sincèrement à lui. Pour vous, pécheurs, dont les anciennes souillures s'effacent de jour en jour par une pénitence fervente et soutenue, ou qui toujours préservés des grandes chutes, par une protection que vous ne bénirez jamais assez, ne négligez rien pour vous relever sans cesse de celles qui sont inévitables à notre fragilité, qui fuyez à la vue du crime comme à la vue du serpent, et coulez des jours précieux dans les devoirs d'une piété sincère, c'est pour vous que le Dieu inexorable au péché ne sera que le Dieu de toute consolation, dès le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

In peccato vestro moriemini. (*Joan.*, VIII.)

Vous mourrez dans votre péché.

Le malheur des malheurs ! Le plus affreux de tous les malheurs dont l'homme est menacé sur la terre, le voilà : mourir dans le péché ; malheur tellement irréparable, tellement incomparable, que de tous ceux auxquels il arrive, il est vrai de dire, ce qui ne fut jamais dit que du traître déicide : c'eût été pour eux un bonheur de n'avoir jamais vu le jour : *Bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille.* (*Matth.*, XXVI.) Mourir dans le péché, danger qui fait trembler la foi dans ceux qui en ont encore, qui fait frémir la conscience dans ceux qui l'écoutent encore, qui glace les passions dans ceux qu'elles n'ont point encore entièrement abrutis ! Mourir dans le péché, danger qui a arraché au monde des milliers de victimes de ses faux plaisirs, qui a peuplé les solitudes et les déserts de mille saints anachorètes, qui a porté des millions de pénitents à s'exterminer eux-mêmes, à force d'austérités ! Mourir dans le péché, danger que les plus grands pécheurs, quelque noyés qu'ils soient dans la fange du péché, ne peuvent envisager sans pâlir ! Tous, excepté quelques monstres que le monde insensé qualifie d'esprits forts, tous désirent ne pas mourir dans le péché ; tous se flattent qu'ils ne mourront pas dans le péché, presque tous se proposent de ne point mourir dans le péché, et cependant à combien d'entre eux ce malheur épouvantable n'arrive-t-il pas, surtout dans cette Babylone toute perdue de mœurs et de religion ? malheur qui se multiplie, surtout parce que ces pécheurs ne réfléchissent pas assez sur les voies qui les y conduisent comme infailliblement, et parce qu'ils se flattent trop aisément qu'il est facile à éviter. Il n'est donc pas inutile, il ne peut donc être qu'avantageux de les réveiller sur le premier de ces deux articles, et de les détromper sur le second ; de leur montrer qui sont ceux qui, sans un miracle, ont souverainement à craindre de mourir dans le péché, et qui sont ceux qui, sans un miracle, sont indubitablement morts dans le péché. Ainsi, je viens aujourd'hui vous exposer, d'un côté, les présages qui font augurer que le pécheur mourra dans son péché ; de l'autre, les présomptions qui font penser que le pécheur est mort dans son péché. Sainte Mère de Dieu, obtenez-nous les grâces d'en haut. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les attributs de Dieu sont tous infinis, et conséquemment tous au-dessus de la sphere de toute intelligence créée ; ses jugements et ses voies dans la conduite qu'il tient sur les âmes, ses créatures, nous sont impénétrables : *investigabiles* (*Rom.*, XI), dit l'Apôtre. C'est un abîme sacré qu'il n'est ni possible d'approfondir, ni permis de sonder : l'entreprendre serait une audace aussi insensée que sacrilége. Mais il est néanmoins dans l'ordre de la grâce, comme dans celui de la nature, une marche ordinaire et constante, dont la suprême sagesse ne s'écarte guère ; à laquelle elle ne déroge que par des exceptions rares qui tiennent du prodige, et c'est sur cette marche uniforme que nous pouvons, non pas prévoir à coup sûr, mais pressentir et présager la destinée finale de quelques-uns d'entre nous, quant à l'éternité. Quels sont donc les présages qui peuvent faire augurer que dans cette multitude innombrable de pécheurs qui couvrent et deshonorent la surface du christianisme, tel ou tel d'entre eux mourra dans son péché ? Les voici :

C'est, en premier lieu, une vie presque entière, passée dans l'oubli de Dieu, le mépris ou le dégoût de la religion, l'abandon de soi-même à tous les penchants de la nature corrompue ; une vie presque entière, passée dans une inattention criminelle aux principes les plus importants, aux vérités les plus intéressantes : à quelle fin le Dieu Créateur m'a-t-il placé sur la terre ? quel est l'objet principal qui doit y faire ma pre-

mière occupation? A la mort qui viendra bientôt m'enlever, que deviendra mon âme, cette substance immortelle, unie pour si peu de temps à ce corps périssable? Ici-bas n'ai-je point des devoirs à remplir à l'égard de mon Dieu, de mon prochain, de moi-même? ma religion à étudier, mon salut à faire, l'éternité à prévoir et prévenir? Une vie presque entière passée dans l'esclavage des passions, livrée à tous les désordres que ne manque jamais de produire la corruption originelle en ceux qui s'y sont abandonnés; vie toute sensuelle, toute charnelle, semblable, à peu de chose près, à celle des êtres sans raison qui partagent avec nous le séjour de la terre: une telle vie, sans un miracle, sans un vrai prodige, n'aboutira jamais qu'à une fin de réprouvé.

Telle vie, telle mort! axiome aussi ancien peut-être que le monde, fondé sur l'expérience de tous les siècles, confirmé par l'esprit de Dieu, quand il dit que le vieillard, jusqu'à sa décrépitude, ne quittera point la voie qu'il aura prise dans sa jeunesse, surtout si c'est la voie de l'iniquité, devenue si naturelle à l'homme depuis sa chute. Il sera toujours moins étonnant et moins rare de voir un juste de bien des années se démentir et déchoir, qu'un pécheur invétéré revenir à la vertu; le plus vieux sera toujours le plus incurable; le vice est devenu comme son élément, hors lequel il ne peut plus vivre, un aliment nécessaire que nul autre ne peut remplacer : il s'en repaît sans pouvoir s'en rassasier, et toujours plus affamé, cette faim malheureuse ne fera que s'accroître jusqu'au dernier de ses jours : premier présage qui fait augurer que ce pécheur mourra dans son péché : un second, c'est l'abus constant qu'il a fait de tous les moyens de salut que la Providence divine lui a ménagés.

D'abord une éducation chrétienne avait retracé dans son âme les principes de religion et de mœurs, altérés par le péché d'origine : la crainte du Seigneur, premier don de la sagesse; l'honnêteté, la pudeur, le respect de soi-même; une horreur naturelle de tout ce qui s'en écarte, un attrait sensible pour les charmes de la vertu : débris précieux de l'ancienne innocence! L'éducation chrétienne, associée à la grâce, les avait fait revivre, leur avait redonné leur éclat et leur énergie. Mais le vice s'est présenté avec ses funestes appâts; et après quelques demi-combats, quelques trop faibles efforts, cette âme s'est rendue, s'est laissée entraîner, subjuguer. Le Dieu de son salut ne l'a pas abandonnée : toutes les grâces qui peuvent opérer le retour et la résipiscence lui ont été données : lumières qui l'ont éclairée sur la turpitude du péché : maintes fois elle en a rougi, mais sans vouloir s'en détacher; goûts d'innocence qui lui ont rendu ce péché odieux, mais ne l'en ont point arrachée; modèles d'honneur et de vertu qui l'ont frappée, mais qui n'ont pu l'ébranler; remords et terreurs salutaires qui l'ont troublée, mais qui n'ont pu la ramener. Loin de céder à ces impulsions d'en haut, elle a cherché à s'en délivrer, elle a consulté les savants dans l'art de les étouffer; ils lui ont appris leurs damnables secrets, et dès-lors cette âme s'est livrée à toute la fureur de ses convoitises, est descendue par degrés jusqu'au fond de l'abîme.

Cependant le Dieu des miséricordes ne s'est point rebuté : aux grâces rejetées, nombre d'autres ont succédé; tantôt ç'a été un ami chrétien, assez courageux pour faire entendre des vérités amères, au risque de déplaire; mais un autre ami perfide et déréglé est venu parler le langage des passions, et il a prévalu; tantôt ç'a été un pasteur zélé, qui a saisi le moment de faire une exhortation tendre et forte; on a tout écouté, promis beaucoup, et rien tenu. Tantôt ç'a été une conversion d'éclat, dont il a paru touché; mais l'impression s'est réduite à un mouvement d'admiration froide. Quel exemple, a-t-il dit! heureux qui pourrait l'imiter! c'en a été l'unique fruit. Tous les autres secours de religion, de providence, ont eu le même sort : triste augure pour celui de son âme! Un autre plus funeste encore, c'est le mépris sacrilége de ce pécheur pour tout devoir, tout exercice de religion.

La prière, cet hommage si juste et si indispensable de la créature à son Créateur, l'instrument honorable de son commerce avec lui, les délices du juste, la ressource du pécheur, celui-ci en a perdu tout usage; à peine lui est-il resté cet instinct naturel qui nous fait crier sans nous, quelquefois malgré nous, ô Dieu! ayez pitié de nous! Et nos temples, où ce grand Dieu veut être adoré, que sont-ils devenus pour ce pécheur? Un séjour souvent de profanation, toujours de tristesse et d'ennui. Le torrent, la coutume, des vues de pure bienséance extérieure, quelquefois de plus criminelles, voilà ce qui l'y conduit. Mais ces temples, partout ils retentissent de la parole de Dieu, cette parole, quand il le veut, qui brise, qui déracine les cèdres. Ah! si le dédain qu'il a pour elle cède quelquefois à une curiosité oiseuse, il fait choisir ses apôtres. Ceux qui tonnent et qui terrassent, ceux qui touchent et qui persuadent, ceux qui instruisent et qui édifient, ce ne sont pas là les siens. Dans ces temples se trouvent les sources divines de notre vie spirituelle, les sacrements; il faut tout à la fois y recourir et ne les pas profaner. Depuis bien des années il a su se mettre à l'abri de toute profanation, c'est-à-dire qu'il n'en approche plus. Mais au moins, dans ces temples, on y doit l'assistance au divin sacrifice : hélas! qui pourrait dire s'il y paraît encore? Qui pourrait dire de plus lequel est le mieux pour lui, ou de s'en exiler tout à fait, ou d'y venir comme il a fait tant de fois? Mais enfin, le saint temps de l'abstinence, le jeûne solennel, la sainte quarantaine, si efficaces autrefois pour rappeler les pécheurs : que dites-vous? quelle langue parlez-vous? Abs-

tinence, jeûne, sainte quarantaine : chez ce pécheur et ses pareils, expressions surannées, gothiques : on ne les entend plus. Aussi dans leurs tables, leur train de vie, leur conduite, dans tout le détail de leurs mœurs, pas le plus léger indice qui puisse faire soupçonner que c'est un temps de pénitence. Ainsi le pécheur semble-t-il appliqué à se fermer lui-même à la fois toutes les avenues qui pourraient le ramener à son Dieu : triste présage pour le terme où aboutira sa course. En voici un nouvel augure, l'usage étrange qu'il a fait des bienfaits et des faveurs du ciel.

Car le Seigneur qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, n'exclut point le pécheur de ses regards bienfaisants, lors même que ce pécheur l'outrage. Ses bénédictions temporelles pleuvent sur lui comme sur le juste, souvent plus que sur le juste, qui s'en fait quelquefois un scandale et un chagrin : *Pene effusi sunt gressus mei, quia zelavi super iniquos.* (*Psal.* LXXII.) Et cette conduite du Seigneur a son principe dans ce fonds inépuisable de bonté, d'équité, de sagesse, qui constituent son essence. Car outre que ces pécheurs, même dans leurs excès, peuvent avoir fait des actes de vertu et des œuvres d'humanité, qui, aux yeux de celui chez qui rien ne se perd, demandent quelque récompense, le Seigneur, en leur prodiguant ses faveurs, se propose un but plus digne encore de ses tendres miséricordes. Il court après eux par une route inconnue, il attaque leur cœur avec de nouvelles armes. Un Maître souverain n'a pu les rendre dociles, un bienfaiteur généreux ne les rendrait-il point reconnaissants? Ses menaces ne les ont point arrêtés, ses caresses les ramèneront peut-être ; des biens invisibles et à venir ne les ont point touchés, des biens sensibles et présents pourront les attendrir, les gagner. Voilà les vues de Dieu dans les biens qu'il répand sur les pécheurs.

Mais que celui dont nous tirons l'horoscope, et tous ceux qui lui ressemblent, n'entrent guère dans ces vues ! Quel usage font-ils des dons de Dieu? C'est de les tourner tous contre lui et contre eux-mêmes. La santé, l'aisance, la paix, l'honneur, le crédit, l'opulence, l'élévation, les titres, les grandeurs, autant de dons de Dieu qui coulent de sa main comme les eaux de leur source : que sont-ils devenus dans la main de ce pécheur ? Autant d'instruments d'un surcroît d'iniquité, d'une dépravation plus générale, d'une rébellion plus ouverte. A mesure qu'il a vu s'accroître son état et sa fortune, en proportion on a vu s'accroître son luxe, son faste, ses profusions voluptueuses; les désirs et les prétentions n'ont plus eu de bornes que l'impossible; tout y a été sacrifié : justice, modération, bienséance. Le faible a été opprimé, le rival persécuté, l'ennemi écrasé; les confidents de ses infamies, seuls, ont eu droit à ses faveurs; les idoles insatiables de ses convoitises, seules, ont absorbé ses largesses; et le pauvre a été oublié, le pauvre a été méprisé, le pauvre a été délaissé. N'y eut-il que ce dernier trait, il est un signe de réprobation décisif.

Car observez ceci, riches du siècle, s'il vous reste un grain de foi chrétienne : votre état est terrible quant au salut éternel ; sachez-le, l'Evangile semble y voir une impossibilité réelle d'entrer dans le royaume de Dieu : *Facilius est camelum intrare per foramen acus.* (*Matth.*, XIX; *Marc.*, X; *Luc.*, XVIII.) Mais, ô compensation de Providence paternelle, vraiment digne du Dieu des vertus ! *Deus virtutum nobiscum !* (*Psal.* XLV.) Il a mis dans vos mains une ressource équivalente à tous les périls, à toute la contagion de votre état. Et quelle est-elle ? Ces richesses mêmes qui vous multiplient les obstacles au salut, vous deviennent, si vous le voulez, un instrument infaillible de salut; je dis infaillible. Vous pouvez faire de grandes aumônes : or, dans tous les monuments de la révélation divine, qui forment l'un et l'autre testament, plus de grâces, de rémission, de pardon, d'amnistie, d'indulgence promis à l'aumône, que de malédictions lancées sur les richesses. Je le dis donc : il est moralement impossible qu'un chrétien qui fait de grandes aumônes vienne jamais à se perdre ; mais aussi est-il absolument impossible qu'un riche qui n'en fait point arrive jamais au salut. Propositions indubitables, ou bien il faut effacer dans les divines Ecritures des textes innombrables. Je le redis encore : le riche qui fait de grandes aumônes ne périra point, comme le riche qui n'en fait point ne se sauvera pas. Et conséquemment, ce que je ne saurais comprendre, c'est que tant de riches pécheurs négligent cette grande ressource ; et ce qui prouve évidemment qu'il faut que toute foi soit bientot prête à s'éteindre, c'est de voir que si peu de riches recourent à ce grand moyen de salut ; et j'adore, en tremblant, l'équité souveraine, qui, par un jugement redoutable, permet que ces riches malheureux s'enlèvent à eux-mêmes cette dernière planche pour échapper au naufrage. Oui, eux-mêmes, ils se l'enlèvent cette ressource unique ; faire l'aumône, faire de grandes aumônes. Eh ! quand ils en auraient le vouloir, où prendraient-ils de quoi les faire ? Leurs revenus doublés et triplés ne suffiront pas à leurs dissipations énormes. Quelque immense qu'elle soit, ils survivront à leur fortune ; leur succession ne sera qu'un chaos de dettes, ils mourront insolvables, et à Dieu et aux hommes : est-ce là le chemin qui conduit à la mort des justes, ou celui qui aboutit à la mort des réprouvés? Autre présage tout aussi funeste, c'est l'insensibilité du pécheur, aux coups et aux châtiments du ciel.

Les coups et les châtiments du ciel, voilà le dernier remède à nos égarements. Les faveurs et les caresses de la Providence n'ont presque jamais fait que des rebelles et des ingrats : *Incrassatus est dilectus, et recalcitravit.* (*Deut.*, XXXII.) La prospérité

nous enfle et nous aveugle, elle a perverti mille justes; je ne sais pas un seul méchant qu'elle ait rappelé au devoir. Ainsi, notre dépravation force, en quelque sorte, le ciel à nous rendre malheureux dans le temps, pour nous garantir de l'être dans l'éternité. Les traverses, les adversités, les croix de toute espèce, voilà dans la main de Diéu l'instrument le plus efficace pour nous ramener à lui: *Cum occideret eos quærebant eum et revertebantur.* (*Psal.* LXXVII.) Et quand celui-là même devient inutile, quand le bras qui nous frappe nous trouve durs et insensibles, quand ses coups redoublés n'ont fait sur nous aucune impression, on peut compter que tout est désespéré.

Eh! que faut-il donc attendre pour un pécheur qui a subi en vain les épreuves diverses qui, dans les vues de Dieu, devaient opérer son retour? Des revers inopinés l'ont averti de la caducité des biens d'ici-bas; une perte imprévue lui a prêché le détachement et la soumission; un refus mortifiant lui a fait des leçons de retraite et d'humilité; une maladie mortelle lui a fait voir de près le terme de cette vie, qui, tient à si peu de chose, et finira sitôt. A l'appui de ces épreuves sont venus des coups du ciel, capables de les consterner. Il a vu foudroyer, peut-être à ses côtés, un complice de ses désordres: peut-être trancher subitement le fil des jours impurs d'une de ses idoles; peut-être moissonner à la fleur des ans une fille vertueuse, digne d'un meilleur père; peut-être un fils chrétien qui méritait de vivre un siècle, plus que lui de vivre un jour; peut-être une épouse respectable, à laquelle il n'a prouvé sa tendresse qu'en lui faisant gagner le ciel à force de la faire souffrir: et tous ces coups, dont un seul devait suffire pour l'abattre, l'ont trouvé inébranlable. A chacun de ces coups, ses proches, ses amis, le public l'a cru écrasé, terrassé, rendu; son inflextbilité est devenue l'étonnement universel; elle ne devait point l'être: c'est que le commun des hommes ne sait pas jusqu'où peut aller dans l'homme l'abrutissement spirituel, et surtout jusqu'où peut aller la raideur insurmontable de ses habitudes vicieuses, quand il les a laissées s'enraciner dans son âme: dernier présage qui ne laisse à ce pecheur d'autre expectative que la mort dans le péché.

La raideur insurmontable de nos habitudes vicieuses quand elles ont jeté dans notre âme de profondes racines; elle est telle que nos plus chers intérêts ne peuvent les en arracher. On a vu des hommes, et tous les jours encore on en voit, perdre par degrés tout crédit, toute réputation, leur aisance, leurs biens, les forces, la santé, jusqu'à leur existence, faute d'avoir pu surmonter une malheureuse habitude, ou de paresse, d'oisiveté, de jeu, ou d'intempérance, de mollesse, d'incontinence. Ce tyran domestique les asservit, les mine, les conduit à la dernière décadence, à la mendicité, au tombeau; ils le sentent, ils en gémissent, et ils conviennent, ils déclarent qu'il ne leur est plus possible de s'en délivrer. Mais, à plus forte raison, quand il s'agit d'une conversion totale, d'une réforme entière, tout l'esprit, tout le cœur à repétrir et à refondre, quelles alarmes dans toutes nos puissances! quel soulèvement de toutes les passions! quels combats dans toute la nature! Voyez-en un exemple, le plus frappant qui fût jamais: regardez saint Augustin, le célèbre Augustin; ses irrésolutions, ses efforts, ses longues perplexités, ses agonies mortelles; écoutez-le lui-même, entendez ses soupirs, ses cris, ses sanglots.

Suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate. Je soupirais, lié, garrotté, non par un fer étranger, mais par ma volonté propre, aussi dure que le fer. Cette volonté perverse, en m'entraînant, était devenue passion. La passion, en m'asservissant, s'était changée en habitude. L'habitude, faute d'y résister, m'était devenue nécessité impérieuse. Ainsi, ces divers degrés de corruption, comme autant d'anneaux entrelacés, formaient une chaîne où l'ennemi me tenait captif, écrasé sous son joug. De jour en jour je reculais, je temporisais. Et de quels traits cependant ne perçais-je point mon âme? Je lui livrais des assauts meurtriers. Tantôt agité d'une sorte de fureur, je faisais des contorsions étranges. Je m'arrachais les cheveux, je me frappais le front, je m'embrassais les genoux; tantôt, comme dans l'agonie d'une mort qui devait me donner la véritable vie, je frémissais en moi, je luttais dans moi, contre moi. Tel était mon état, tel était mon supplice: *sic ægrotabam et excruciebar.* M'accablant de reproches, me traînant dans les fers, me roulant dans ma chaîne, désirant la briser, n'y pouvant parvenir, parce que le mal dont j'avais l'habitude était plus fort que le bien dont je ne l'avais point. De mes yeux sortaient des torrents, des déluges de larmes, souvent entrecoupés de ces mots: jusqu'à quand, ô grand Dieu! jusqu'à quand votre juste courroux me refusera-t-il les forces qui me manquent! Et toi, malheureux, toi, jusqu'à quand diras-tu demain? Toujours demain! Pourquoi pas aujourd'hui, pourquoi pas tout à l'heure? *Quandiu cras, et cras? quare non modo, quare non hac hora?*

Voilà, mes frères, voilà ce qu'il en coûte pour s'arracher aux habitudes du péché. Où sont les âmes capables de tels efforts, prévenues d'une grâce assez puissante pour leur donner le courage, les forces, la constance nécessaire dans une telle guerre? Grâce miraculeuse et si rare, que l'histoire de dix-huit siècles, avec l'exemple d'Augustin, en compte à peine quelques autres. Espérez-la pour un pécheur plus coupable et mille fois plus corrompu qu'Augustin, sans avoir ni la force de son génie, ni la droiture de son cœur, ni l'énergie de ses sentiments. En attendant ce miracle, je le vois s'enfoncer de plus en plus dans la voie qui mène droit au précipice;

sa vie entière n'est plus que celle des êtres brutes qui n'ont à chercher ici-bas que de quoi rassasier leurs sens : *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* (*Psal.* XLVIII.) Vie purement animale, où l'instinct charnel et bestial tient la place de la raison; dont toute idée de religion est sacrilégement bannie; une mort qui s'approche, les jugements de Dieu, éternité d'existence, peines et récompenses du siècle à venir, tous objets qu'il écarte loin de lui comme funestes à son repos. Mais cette lumière qui naît avec nous et ne s'éteint jamais tout à fait, cette impression de foi, empreinte dans notre baptême, qui ne saurait s'effacer, cette conscience dont on ne vient point à bout d'étouffer les cris, autant d'ennemis domestiques qui se relayent pour le déchirer ; il essayera de s'en affranchir. Quand on vit de manière à n'avoir rien à espérer pour l'avenir, et tout à craindre, il n'est de ressource qu'à s'efforcer de ne rien croire. Il le tentera, il fera cet essai si commun de nos jours et qui ne réussit jamais. Il étudiera les délires d'impiété dont nous sommes inondés ; il écoutera nos docteurs ténébreux. A leur école, il deviendra comme eux antichrétien sans fondement, incrédule sans principe, impie sans conviction ; il apprendra leur langage imposteur, se donnera pour ne plus rien croire, le persuadera par des dérisions sacriléges, par des blasphèmes effrontés ; et pour acquérir des prosélytes à la secte infernale, il fera parade d'une probité fourbe, d'une honnêteté de mœurs qui cache les plus honteuses turpitudes, d'une fermeté stoïque qu'un souffle ébranlera, d'une paix intérieure dont il ne jouit point, et d'une intrépidité feinte sur son avenir éternel. Les simples y seront trompés, peut-être séduits ; les sages auront horreur de la scélératesse.

Voilà le dernier degré, le comble de l'irréligion dans l'homme. Une fois arrivé là, que lui reste-t-il à attendre ?.... La foudre, la foudre échappée des mains de la miséricorde pour le terrasser comme Saul sur le chemin de Damas. Ce serait un miracle, un miracle de clémence; a-t-il lieu de l'espérer d'un Dieu aussi juste qu'indulgent ? Mais la foudre lancée par le bras de la justice, pour l'écraser comme Antiochus sur le lit de sa mort, voilà celle qui le menace, qui gronde sur sa tête ; il ne l'évitera point et il mourra dans son péché.

Mais tandis que je prophétise ici sa fatale destinée , les choses ont changé de face, des événements sont arrivés. On vient me dire avec une joie empressée que j'ai été faux prophète. Ainsi soit-il. Une maladie subite, poursuit-on, a étendu ce pécheur sur le lit de douleur. Après quelques jours d'incertitude le danger s'est déclaré, et bientôt on est revenu à soi et à la religion. Le ministre de la pénitence a été appelé. Un pasteur vigilant est venu au secours de sa brebis perdue , il l'a trouvée docile. Ce pécheur a déploré tout haut ses erreurs, demandé pardon de ses scandales, fait les plus touchantes promesses, reçu tous les sacrements avec édification, imploré les derniers suffrages de l'Eglise, et il est mort comme un saint. Dieu en soit à jamais béni. Il ne veut point la mort du pécheur, malheur à nous si nous étions trop portés à la supposer. Mais je ne dissimule point que j'ai encore des frayeurs, des doutes, de grandes inquiétudes sur le sort de cet heureux pénitent, et souffrez que je poursuive et continue à exposer les présomptions qui me font craindre que ce pécheur ne soit mort dans son péché.

SECONDE PARTIE.

Les miséricordes du Seigneur n'ont point de bornes, puisqu'elles sont infinies. Eh! où en serions-nous s'il en était autrement? L'homme déchu de l'innocence originelle est tombé dans un tel abîme de dérèglement, que dans les vices qui lui sont communs avec les êtres brutes, il a porté plus loin qu'eux toute l'infamie et l'atrocité. Jamais les animaux sans raison ne se livrèrent aux excès de cruauté, d'intempérance, de lubricité dont l'homme s'est souillé de tout temps et se souille encore. Il faut donc bien que les divines miséricordes soient infinies, puisque cet homme, fût-il couvert de tous les crimes qu'il est capable de commettre, il lui est permis d'espérer encore. Je dis plus, puisque, selon le dogme immuable de la foi chrétienne, un des péchés les plus énormes qu'il pût ajouter à tous les siens serait de s'abandonner au désespoir. On peut donc, on doit toujours espérer. Oui ; mais pourvu que ce soit en n'oubliant jamais que, si la miséricorde de Dieu est infinie, sa justice ne l'est pas moins ; qu'il est aussi terrible dans ses vengeances qu'il est doux et aimable dans ses compassions ; qu'il ouvre le cœur des uns à la rosée de sa grâce, et délaisse celui des autres à leur endurcissement, quand il lui plaît et selon qu'il lui plaît : *Cujus vult miseretur, et quem vult indurat* (*Rom.*, IX); pourvu qu'on n'oublie jamais que chez lui la clémence et la colère peuvent se suivre de près, que les exécutions de justice peuvent succéder sans intervalle aux invitations de miséricorde : *Ab illo cito proximant* (*Eccli.*, V) ; pourvu qu'on n'oublie jamais que l'espérance chrétienne ne doit marcher qu'avec deux compagnes inséparables : la crainte des jugements de Dieu et le désir sincère de quitter le péché; qu'une espérance, jointe au projet de jouir de la vie tant qu'on pourra, c'est l'expression commune, sauf à se convertir aux approches de la mort, ne peut être l'espérance que d'un impie ou d'un fou.

Voilà des principes, mes frères, et des principes de toute certitude. Sont-ils bien favorables au sujet que nous traitons, à la cause d'un pécheur qui, après une vie toute de crimes, a porté l'impénitence jusqu'au lit mortel? Qu'en pensez-vous? Soyez-en les juges. Mais au reste, ce ne sont là, direz-vous, que des inductions, cherchons

le point de décision ; le voici. Le Seigneur a promis expressément, solennellement, que tout pécheur vraiment converti obtiendra miséricorde ; qu'à quelque jour, à quelque heure qu'il revienne, il ne sera point rejeté, et qu'infailliblement il fera toujours grâce à tout pécheur vraiment converti. Il ne faut donc qu'examiner si la conversion de notre pécheur offre les caractères d'une conversion vraie. Triste examen ! d'où résulteront peut-être des conséquences bien sinistres pour le salut de ce pécheur.

Car enfin sa conversion, sous quelque face qu'on l'envisage, ne présente rien que d'extrêmement suspect. En premier lieu, quel en est le principe? Le danger seul, la vue du plus affreux de tous les périls, d'une mort soudaine et imprévue, d'un enfer ouvert à ses yeux, d'une éternité de supplices prête à l'engloutir ; tous objets incapables de produire autre chose qu'une crainte purement servile qui ne saurait faire un juste; incapables d'inspirer les tendres sentiments de la crainte filiale, d'élever l'âme vers le Dieu souverainement aimable, ne fût-ce que comme source de toute justice, et conséquemment incapables de produire la vraie contrition, surtout dans une âme abrutie, qui n'a plus pour les choses de Dieu ni sentiment, ni intelligence : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei.* (I *Cor.*, II.) Mais, dit-on, ce pécheur a de la foi, et une grande foi. C'est cette foi qui cause ses terreurs : elle les cause ! Oui, mais les sanctifie-t-elle ? Sa foi n'est-elle point celle des démons qui ne produit chez eux qu'un frémissement d'horreur? *Dæmones credunt et contremiscunt.* (*Jac.*, II.) Ce pécheur supposé converti pourrait donc bien n'être qu'un pénitent sans contrition ; et sans contrition, que deviennent la pénitence et le pénitent ?

Quelle est d'ailleurs la circonstance où s'opère cette conversion ? En fut-il jamais de moins propre à ce pénible ouvrage ? Il s'agit d'arracher d'un cœur toute affection au péché ; une affection de tant d'années qu'on n'a jamais travaillé qu'à nourrir et à fomenter; il s'agit de faire naître dans ce cœur la haine de tout péché, ce péché qui depuis si longtemps fait tout son triste bonheur et ses malheureuses délices ; il s'agit d'étouffer dans ce cœur le brasier des passions, ce brasier allumé dès la jeunesse et toujours rendu plus ardent. Il s'agit d'armer ce cœur d'une force supérieure à ses habitudes criminelles ; des habitudes si tenaces, si inflexibles, qui sont comme identifiées avec la nature et le tempérament, sans lesquelles, en quelque sorte, on n'existe plus, c'est-à-dire qu'il s'agit de s'arracher soi-même à soi-même en entier. Toute la vigueur de l'esprit et du corps y suffiraient à peine ; nous l'avons vu dans Augustin. Il était dans la force de l'âge, désabusé du monde, convaincu de la vérité, persuadé de sa religion, n'estimant plus que la vertu ; cependant l'habitude du péché le domine, l'enchaîne, l'arrête et le retient comme dans des fers ; il faut qu'il lutte, qu'il s'agite, qu'il se livre une guerre cruelle ; et durant combien d'années et combien de fois le jour ? Jusqu'à ce que, noyé dans ses pleurs, abattu, épuisé, comme anéanti, une voix d'en haut vienne frapper l'oreille du cœur en même temps que celle du corps: *tolle, lege; tolle, lege* (S. Aug.); c'est-à-dire un miracle.

Et vous voudrez, vous croirez qu'un pécheur de trente, de quarante années, pénitent de quelques heures, malade, à deux doigts de la mort, accablé de son mal, déchiré de remords, troublé par ses frayeurs, préoccupé de mille objets funèbres, conserve assez de tranquillité d'âme, assez de liberté d'esprit, assez d'empire sur ses sens pour se résoudre tout à coup et à son gré. Tout était chez lui dans un soulèvement général ; tout devient calme et obéissant. Les habitudes fléchissent, toutes les passions se taisent, toutes les affections changent et se portent où il lui plaît. Le voilà plein d'horreur pour le péché qu'il aimait uniquement, plein d'amour pour son Dieu qu'il ne connaissait plus. La métamorphose est entière, il est transformé, chrétien, vrai pénitent. Mes frères, vous supposez ici un miracle, et un miracle du premier ordre ; apparemment ils sont aux ordres de ce pécheur. La sagesse éternelle, qui en paraît si avare, les prodigue pour lui ; car ce miracle n'est pas ici le seul, il en faut supposer bien d'autres. En voici un nouveau.

Plusieurs jours d'examen et de recherches ne seraient pas trop pour débrouiller le chaos d'iniquités de toute espèce, mille et mille fois reproduites, diversifiées à l'infini, où la conscience de ce pécheur a croupi durant, combien dirai-je d'années ? sans paraître peut-être une fois au saint tribunal, sans avoir fait peut-être un seul retour sérieux sur elle-même ; et voilà qu'en moins de rien ce pécheur agité, troublé, accablé sous le poids d'une maladie mortelle, recouvre assez de mémoire et de sang-froid pour se rappeler tous ses crimes, en faire une déclaration explicite et satisfaire à l'intégrité de la confession ? Ce serait sans doute ici un autre prodige, mais je prévois la réponse. Le ministre du sacrement en a tiré ce qu'il a pu, et s'en est contenté. Et le ciel infailliblement s'en est donc contenté aussi ? Dieu n'exige pas l'impossible, il est vrai ; mais quand l'indispensable n'est devenu impossible que par la plus criminelle de toutes les négligences, par l'abandon de soi-même le plus persévérant, le plus révoltant, la souveraine justice s'est-elle fait une loi d'y avoir égard? C'est-à-dire qu'en faveur du mépris le plus opiniâtre et le plus insultant qu'il a fait de sa religion, de son salut, de son éternité, ce pécheur a le privilége d'être dispensé de toutes les lois du sacrement, de toute obligation prescrite, de toute règle canonique ; nouveau miracle d'indulgence et de miséricorde, aussi difficile à concilier avec la sagesse qu'avec la justice divine. Cependant, supposons-le encore

pour bien augurer du salut de cette âme.

Mais si sa conversion est une vraie pénitence, où en sont les effets et les fruits? J'entends le divin Précurseur, ce grand prédicateur de la pénitence, le dernier de l'Ancien Testament, le premier du Nouveau ; je l'entends crier aux pécheurs pénitents: Prouvez donc vos sentiments par vos œuvres; montrez-nous des fruits de votre pénitence : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ*. (*Luc.*, III.) Toute pénitence stérile est évidemment fausse. L'humble aveu de ses désordres, les protestations, les promesses, la cendre et le cilice, les larmes mêmes peuvent être le langage des Antiochus comme des Manassès, l'expression d'un cœur qui n'est touché que de l'horreur naturelle de mourir et du désir passionné de revivre. La religion demande des fruits, et des fruits dignes d'une vraie pénitence, *fructus dignos*, avant de la canoniser. Je les cherche ici et ne les trouve point. Ce pécheur n'avait donc rien à restituer, à rétracter, à réparer? point de sacrifices à faire, point de réconciliations, point de divorces, nul objet scandaleux à écarter, à faire disparaître?

J'entre dans la demeure où il a vécu en pourceau, et où, dit-on, il est mort en saint, et je la trouve encore décorée, ou plutôt souillée de tous les monuments de ses mœurs païennes et de sa corruption bestiale. Jésus-Christ dans son sacrement, avant d'arriver au chevet de ce chrétien mourant, y a été conduit par une file d'édifices, qui sont comme autant de temples de toutes les voluptés, de toutes les infamies divinisées. Chaque mystère impur de l'idolâtrie ancienne y a son image, et celle de notre Dieu crucifié, pour la faire baiser à ce pécheur agonisant, il a fallu l'emprunter. Telles sont les mœurs de nos jours. Des images que le paganisme le plus effronté n'eût osé laisser exposées à tous les regards, on les étale dans les maisons, dans les palais, dans nos places; les artistes ne sont plus occupés qu'à chercher de quoi assouvir la convoitise brutale des yeux, et une âme chrétienne à chaque pas est forcée de baisser les siens pour éviter des objets qui font rougir sa pudeur. Et le signe de notre rédemption, la croix du Seigneur Jésus, elle est bannie de tous nos appartements; on ne la voit plus que dans les temples et dans les marchés publics. O temps! ô mœurs!

Mais quoi! encore une fois, de la part de ce pécheur si bien converti, nulle restitution, nulle réconciliation, nulle rétractation, nulle réparation! Est-il probable, est-il possible de penser qu'il ne fût tenu d'aucun de ces devoirs essentiels? A ceci, quelle réponse? On a couru au plus pressé; il n'a pas eu le temps. Il n'a pas eu le temps! Ah! vous redoublez mes frayeurs! Il n'a pas eu le temps de remplir des devoirs inséparables d'un vrai repentir! je tremble aussi qu'il n'ait pas eu le temps d'amener son cœur dépravé, perverti, aux dispositions nécessaires pour ce vrai repentir. Car, je le répète, sans un miracle, il faut du temps, et l'Eglise qui le fait demande à Dieu pour nous tous, *spatium veræ pœnitentiæ*, le loisir nécessaire pour une vraie pénitence. Ce loisir est une grâce d'en haut, la première que Dieu fait au pécheur qu'il veut convertir; et celui qui n'a pas obtenu le loisir de satisfaire aux conditions essentielles d'une vraie conversion, qu'il est à craindre que le loisir nécessaire à la conversion même ne lui ait pas été donné.

Je le crains d'autant plus, qu'avec ces pénitents prêts à mourir, tout se traite d'une manière si précipitée, si défectueuse! Le mal les absorbe, ils ne sont plus à eux. Tantôt assoupis, tantôt en délire, qu'en tirons-nous? Des monosyllabes, un oui, un non, qu'on interprète bien ou mal. On suppose, on présume, on devine, on fait tout ce qu'on peut et on s'en retourne plein de beaucoup de crainte et de bien peu d'espoir. Je le crains d'autant plus qu'une expérience fatale montre le peu de fond qu'on doit faire sur ces conversions à la mort. De tous ceux qui en échappent et reviennent à la vie, à peine un seul qui persévère ; c'est le repentir du nautonnier, qui dure autant que le danger et finit avec la tempête. Je le crains d'autant plus que l'Eglise notre mère, si ardente pour le salut de ses enfants, malgré tous les secours qu'elle offre à ces pénitents moribonds, malgré les ordres qu'elle nous donne de tout tenter pour les tirer de l'abîme, n'eut jamais sur leur sort que des idées lugubres, ne sut jamais que gémir et trembler sur eux, et de là viennent de sa part ces clameurs éternelles qui nous importunent. Pécheurs, ne différez pas à revenir à Dieu, cherchez-le tandis qu'il est temps; ne remettez pas de jour en jour, ***ne tardes*** (***Eccli.***, V); prenez garde, vous serez surpris. C'est qu'elle sait que la miséricorde infinie dans son essence ne l'est pas dans son exercice, qu'il est limité par celui de la justice; où commencent les droits de l'une, ceux de l'autre finissent; c'est qu'elle sait qu'il est pour chaque pécheur une mesure d'iniquités au delà de laquelle il reste peu d'espoir: quand elle est comblée, c'en est fait; c'est qu'elle sait, enfin, que la conversion d'un pécheur qui a porté l'iniquité jusqu'à son lit de mort est un miracle, et que les miracles sont rares.

Oui, certes, ils sont rares, et celui-ci peut-être, quoi qu'on en pense, plus rare que bien d'autres, parce que s'il était fréquent, ordinaire, il n'irait à rien de moins qu'au renversement de tous les desseins de Dieu, de toute l'économie évangélique, de tout le plan du divin Rédempteur; car le Fils unique de Dieu est venu sauver le monde, mais comment? En le purifiant, en le réformant, en le sanctifiant; il est venu sauver les hommes, mais en les faisant mourir à l'iniquité pour consacrer à la vertu leurs jours et leurs années dans une vie nouvelle; il est venu sauver les pécheurs, mais en les ramenant à une vie pénitente, féconde en œuvres de justice; il est venu, enfin, peupler la terre d'une race choisie, ***genus electum*** (1 *Petr.*, II); d'une nation sainte,

gens sancta (*Ibid.*); d'un peuple digne du sang divin dont il a été acheté, *populus acquisitionis* (*Ibid.*); tel a été, à la lettre, le dessein du Fils de Dieu. Le grand Apôtre, dont j'emprunte ici les termes, en est un sûr garant. Il est venu, ce sont ses propres expressions, il est venu planter, au milieu de cet univers, une vigne à laquelle il nous a tous appelés, dans laquelle il a donné à chacun son ministère et son emploi, pour laquelle il nous a mis en mains un ou plusieurs talents à faire fructifier, et il a promis à notre fidélité la plus magnifique récompense. Mais pour la mériter, pour la gagner, cette récompense, il faut avoir travaillé à cette vigne au moins une heure : *Hi una hora fecerunt* (*Matth.* XX); voilà son plan, exposé par lui-même.

Mais si, dans le christianisme, chacun de ceux qui le professent, quelque vie qu'il ait menée, quelque sourd qu'il ait toujours été à la voix du père de famille, quelque rebelle qu'on l'ait toujours vu à ses ordres et à ses menaces, quelque abus qu'il ait toujours fait de ses dons et de ses bienfaits; parlons plus clairement : si tous nos chrétiens pécheurs et pécheresses, après avoir passé leur vie entière en Sardanapales et en Messalines, après avoir traîné leur turpitude jusqu'aux portes de la mort et du tombeau, étaient comme assurés qu'à cette dernière époque, en levant leurs mains au ciel, une grâce victorieuse contenue dans les sacrements, viendra infailliblement les transformer en vases d'élection, les dérober au bras vengeur qu'ils ont bravé jusqu'alors et les inscrire au nombre des citoyens du ciel, de ce dogme commode et consolant, quelles seraient les conséquences par rapport à la religion !

Il s'ensuivrait de là que le chrétien pourrait vivre impunément le plus scélérat, le plus abominable des hommes, devenir impunément l'horreur et le scandale de toute la terre, se livrer impunément à tous les crimes imaginables durant sa vie entière, puisqu'il serait comme assuré de trouver toujours à sa mort une ressource infaillible de salut; il s'ensuivrait delà que le christianisme, loin d'être pour le genre humain une religion sanctifiante, serait une religion corruptrice qui fomenterait le vice en préconisant la vertu, qui enhardirait l'iniquité en recommandant l'innocence, qui ouvrirait la porte à tous les forfaits en flattant tous les coupables d'une impunité presque sûre; il s'ensuivrait de là enfin que Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, ne serait venu peupler la terre que d'une légion de monstres, qui, sur l'assurance d'un pardon tacite à la mort, prostitueraient leur vie à tous les excès du désordre, avec la sécurité la plus audacieuse.

Quel dogme! quel principe que celui d'où se déduisent d'aussi monstrueuses conséquences! Aussi ce principe erroné se trouve-t-il démenti partout dans les divines Ecritures; je n'y lis que malédictions, qu'anathèmes contre ces pécheurs opiniâtres, qui traînent leur iniquité jusque sur le bord du sépulcre. Que dis-je? j'y lis plus que des malédictions, plus que des anathèmes. Le Seigneur pour peindre ses sentiments à l'égard de cette classe de pécheurs, met dans la bouche de son prophète des expressions qui consternent. Je vous ai appelés, leur dit-il, et vous n'avez pas daigné m'écouter : *Vocavi et renuistis* (*Prov.*, I); je vous ai appelé, et par toutes les voix, et par tous les moyens capables, ou de vous gagner, ou de vous réduire. Lumières intérieures qui vous ont éclairé, inspirations secrètes qui vous ont ébranlé, tendres invitations qui vous ont pénétré, reproches paternels qui vous ont attendri, bienfaits signalés qui vous ont interdit, exemples vertueux qui vous ont confondu, revers inattendus qui vous ont détrompé, disgrâces éclatantes qui vous ont abattu, coups du ciel redoublés qui vous ont épouvanté; mais tout cela sans vous ramener, sans vous convertir : *renuistis;* sans autre effet qu'une obstination dans le désordre et dans l'impénitence, que jamais rien n'a pu vaincre. Elle ira toujours croissant, elle ira jusqu'au trépas; mais c'est là que je vous attends pour y venger le mépris de tant de grâces : *In interitu vestro.* (*Ibid.*) Arrivés à ce moment fatal, vous vous rendrez enfin, vous pâlirez, vous frémirez, vous pleurerez, et je me ferai un jeu de vos frayeurs et de vos pleurs : *Ego quoque in interitu vestro ridebo.* (*Ibid.*) A l'insensibilité j'ajouterai la dérision, l'insulte : *Ridebo et subsannabo.* (*Ibid.*)

Est-ce le Dieu de toute bonté, de toute consolation, qui parle de la sorte? Oui, parce qu'il est aussi le Dieu de toute sainteté. Un pécheur moribond, qui, après une vie entière de grâces foulées aux pieds, n'a quitté le péché que quand il s'est vu hors d'état de ne le plus commettre, qui ne revient à Dieu que quand il ne lui est plus possible de le fuir, qui n'a cessé de résister que quand il s'est senti écrasé sous sa main, et qui ne lui demande grâce que parce qu'il ne peut plus l'outrager, le Dieu de toute consolation n'est plus pour lui que le Dieu de toute justice : *in interitu vestro, ridebo et subsannabo.* Menaces formidables, confirmées par le Sauveur lui-même, en termes moins foudroyants, mais aussi expressifs : *Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemimi.* (*Joan.*, VIII.) Analysez ce texte : *quæretis me*, vous me chercherez, voilà la pénitence du pécheur à la mort : *et non invenietis*, vous ne me trouverez point; en voilà le succès : *et in peccato vestro moriemini*, vous montrez dans votre péché; en voilà l'événement tragique, annoncé par la vérité suprême.

Permettez donc que je doute encore, que je craigne encore, que je ne sois rien moins que tranquille sur le sort de ce pécheur; souffrez que je persiste à gémir sur tous ceux qui, comme lui, après avoir oublié toute la vie qu'ils étaient chrétiens, ne s'en sont souvenus que quand il a fallu mourir. La belle mort, s'écrie-t-on ! Il n'est de

belle mort que celle qui termine une bonne vie. La belle mort! il est revenu à lui-même, il a eu recours au Seigneur, il a imploré les secours de la religion, fait appeler le ministre de l'Eglise, reçu tous les sacrements avec édification. La belle mort! Ah! si vous voulez que je le dise avec vous, au moins ajoutez donc, qu'à l'instant tout genre de scandale, autant qu'il était possible, a été réparé, les obligations de justice incontinent acquittées, tous les devoirs de charité successivement remplis, cette inimitié si ancienne, notoirement étouffée, l'héritage de la veuve et du pupille, retenu si longtemps, délivré sans délai; cet objet de liaison suspecte, éloigné sans retour; discours impies hautement rétractés; livres, libelles empestés, sur-le-champ livrés aux flammes, la maison nettoyée de tous objets indécents, licencieux, surtout les suffrages du pauvre achetés par de promptes aumônes. Seigneur, la moitié de mes biens, je la répands dans le sein de l'indigence; et si j'ai fraudé quelqu'un, je lui rends le quadruple: telle est la vraie pénitence, celle du publicain Zachée; tel est le vrai pénitent à qui le Dieu Sauveur accorde, sans délai, sa grâce et le salut: *Hodie salus domui huic facta est.* (*Luc.*, XIX.) A ces traits, ou plutôt à ces fruits de vraie pénitence, si le Dieu des miséricordes a donné à ce pécheur le loisir et le courage de les produire, je sentirai l'espoir renaître pour lui dans mon cœur. Sans cela, tout le reste me laisse mes frayeurs, tout le reste n'est que de quoi éblouir les yeux; ce ne sont que des fleurs, il faut des fruits.

Et voilà pour nous, ouvriers évangéliques, dispensateurs des dons de Dieu, voilà notre pierre de touche. Quand un triste devoir nous appelle au secours de ces pécheurs de longues années, quelle mission! quel ouvrage pour un ministre de Jésus-Christ qui connaît d'un côté le prix de l'âme humaine, de l'autre l'importance des règles saintes; qui craint de remettre les péchés quand il faudrait les retenir, ou de les retenir quand il faudrait les remettre; qui tremble également, et de jeter aux chiens le pain dont les anges mêmes ne sont pas dignes, et de le refuser au vrai pénitent! La pierre de de touche alors, c'est d'exiger d'abord du pécheur tous les sacrifices qui sont de nécessité, et qui, pour le moment, se trouvent possibles, quelque douloureux qu'ils soient, de les exiger, dis-je, avec autant de fermeté que de douceur. Si le pécheur consent à ces sacrifices pénibles, préjugé le plus heureux pour la disposition du cœur, poursuivons l'œuvre de salut, l'esprit d'en haut travaille avec nous, elle aura succès. Si le pécheur résiste, s'il se refuse à ces sacrifices, tenons ferme, sans aller plus loin, jusqu'à ce qu'il se rende. Et pour l'amener là que rien ne soit capable, ni de rebuter notre zèle, ni de lasser notre patience, ni d'altérer notre douceur; il s'agit du salut d'une âme qui a coûté le sang d'un Dieu. Il nous faut un miracle, mais ce Dieu les a dans sa main; il les fait rarement, mais il en fait encore, non quand nous le voulons, mais quand il lui plaît: adorons ses décrets, ou de justice ou de miséricorde; redoublons d'attentions, de soins, de vigilance, et jusqu'au dernier moment, attendons cela du Dieu qui peut toujours, quand il le veut, changer les pierres en des enfants d'Abraham, et, sans le secours du temps, les rendre dignes d'être admis dans les tabernacles éternels, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR L'ENFER.

Crucior in hac flamma. (*Luc.*, XVI.)
Que je souffre dans cette flamme!

Les croyons-nous, mes frères, ou ne les croyons-nous pas, ces flammes vengeresses, allumées d'abord pour des anges rebelles, et devenues ensuite leur demeure commune avec tous ceux d'entre les hommes qui sortent de ce monde chargés de la malédiction divine? Si nous ne les croyons pas, sommes-nous chrétiens? et si nous les croyons, sommes-nous raisonnables d'y courir en aveugles, et de nous y précipiter en furieux? Convenons que sur ce point nous manquons, la plupart, de foi et de raison, et qu'à juger de nos sentiments par nos mœurs, il est visible que nous ne les craignons ni ne les croyons, ou tout au plus que nous n'en avons qu'une foi bien chancelante et une crainte bien superficielle. Plût à Dieu que je pusse ranimer la première dans vos cœurs et y réveiller la seconde! C'est l'objet naturel d'un discours sur l'enfer, qu'on ne craindra jamais assez si on ne le croit fortement, et qu'on ne croira jamais utilement si la foi qu'on en a ne produit de vives terreurs. Il faudrait pour cela prouver l'enfer et le peindre; j'ose tenter l'un et l'autre en vous exposant successivement et la certitude indubitable d'une éternité malheureuse, et les rigueurs inconcevables de l'éternité malheureuse. Donnez-moi, Seigneur, la lumière et la force, et vous, mes frères, supportez-moi: le sujet est lugubre, plus que lugubre; mais en est-il de plus important à bien graver dans la mémoire? *Memorare*, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

La certitude indubitable d'une éternité malheureuse! Quel dogme à vous exposer, mes frères! Triste preuve à développer. Nécessité cruelle que nous impose le ministère, car, hélas! ce dogme presque désespérant est un article de la foi chrétienne. Il faut le croire sous peine d'en subir la triste expérience; nous devons donc vous le dire, vous prémunir contre le plus grand des dangers, et réveiller toutes vos attentions sur cette affreuse vérité en vous en exposant les preuves; et comme par l'enfer on doit entendre une peine éternelle, il faut en faire voir, et la réalité et l'éternité. Appliquons-nous, c'est ici le plus grand intérêt que nous ayons au monde. Les méchants seront punis après cette vie, c'est-à-dire il

y a un enfer; la punition qui les attend n'aura point de fin, c'est-à-dire l'enfer sera éternel. Vérités accablantes, mais trop authentiquement attestées par les deux oracles que le ciel nous a donnés pour nous instruire de toute vérité : la raison et la religion. La raison prouve qu'il y a un enfer, la religion déclare que cet enfer est éternel. Il faut en croire l'existence ou renoncer à toute raison; il faut en croire l'éternité ou renverser toute la religion.

Il existe donc un enfer : hélas! oui, réplique la raison. Elle l'avait dit à l'homme, cette raison, avant même que la religion l'eût expressément révélé. Ce fut la première conséquence qu'elle lui fit tirer de la première des vérités. Il y a un Dieu, lui cria-t-elle, donc il y a un enfer. Il y a un Dieu : ouvre les yeux et lis; au dedans de toi, ton âme, ton esprit, ton cœur portent l'empreinte de cette vérité. Au dehors, le monde entier n'est qu'un livre ouvert où partout elle est écrite. Il y a donc un Dieu. Mais dès qu'il y a un Dieu il y a un enfer : écoute, et conçois bien la justesse et la nécessité de cette conséquence. Dieu, l'être par excellence, et souverainement parfait, ne peut être qu'infiniment saint, juste et sage; il n'a donc pu laisser pour toujours le crime sans châtiment, non plus que la vertu sans récompense; il ne serait plus alors ni juste, ni saint, pas même sage, dit saint Augustin, il ne serait plus Dieu. Tous ses divins attributs exigent et supposent la punition des méchants, comme la récompense des bons. Or, puisqu'ici-bas, tous les jours on voit le coupable et l'impie, après mille et mille excès, non-seulement jouir à loisir d'une entière impunité, mais couler jusqu'au tombeau, dans l'opulence et l'honneur, des jours délicieux, souvent le fruit de leurs crimes, puisqu'au lieu de subir en cette vie le châtiment qu'ils méritent, ils semblent y devenir plus heureux à mesure qu'ils deviennent plus criminels, il est donc au delà de ce monde un lieu de vindicte équitable où la souveraine justice reprend ses droits, venge ses lois violées, pèse dans sa balance les œuvres des mortels, et fait subir au coupable les peines qu'il a méritées; et voilà l'enfer. Et sans cet enfer tout serait confondu dans l'univers : il n'est plus sur la terre ni vice ni vertu, plus dans le ciel ni sagesse ni providence, plus dans le monde ni ordre ni harmonie; il n'est plus dans Dieu même ni sainteté ni justice : il y a donc un enfer. Ainsi dans tous les temps a parlé la raison à tous ceux d'entre les hommes qu'une heureuse habitude de penser et de réfléchir a rendus capables d'entendre sa voix, voix si puissante et si forte, qu'elle a percé chez tous les peuples, malgré le cri de toutes les passions intéressées à l'étouffer.

Et de là cette tradition constante, unanime chez toutes les nations, sur la réalité d'un enfer. Chose étrange! celui de tous les dogmes que tous les hommes ensemble avaient le plus d'intérêt à proscrire et à rejeter, est celui qui a été le plus généralement reçu. Il y a un Dieu, il y a un enfer; deux vérités qui furent toujours unies, aussi anciennes, aussi répandues l'une que l'autre; point de peuple qui n'ait reconnu quelque divinité, point de peuple qui n'ait redouté un enfer. Que dis-je? l'idée de Dieu a pu être obscurcie, presque effacée, la persuasion d'un enfer n'a pu être affaiblie; la Divinité a été avilie, dégradée, la crainte d'une justice vengeresse a toujours subsisté. Le monde s'est fait des dieux infâmes, adultères, incestueux, corrompus et corrupteurs comme lui, et le monde a constamment cru que ces dieux infâmes ne laissaient pas de punir dans l'enfer les mêmes crimes qu'ils autorisaient par leurs exemples, tant l'idée de juge et de vengeur a paru inséparable de toute idée de Dieu, tant le crime impuni sur la terre a paru une nécessité d'en conclure l'existence d'un enfer.

Et de là encore ces excès, dirai-je d'irréligion? dirai-je d'extravagance? où se sont portés les impies de tous les temps pour éluder cette affligeante conséquence. La raison leur disait : Dieu est juste. Mille crimes ne sont punis ici-bas, ils le seront donc ailleurs; donc il y a un enfer. Ils sentaient tout le poids de ces conclusions formidables, et pour y échapper que n'ont-ils pas imaginé? Tantôt un Dieu indolent qui, de peur de troubler son repos oisif, laisserait aller le monde au gré d'un aveugle hasard; tantôt un Dieu indifférent, aussi incapable de haïr le vice que d'aimer la vertu, et si l'on en juge par les effets, bien plus ami du vice que de la vertu; mais parce que, d'autre part, ce n'est pas là le Dieu dont la raison leur montrait si clairement les perfections adorables, parce que Dieu ainsi travesti ne serait pas plus parfait que l'homme, disons mieux parce qu'il serait dès lors plus vicieux que les hommes qui le sont le plus; d'erreurs en erreurs ils ont poussé l'impiété jusqu'au délire, et plutôt que de reconnaître un enfer, ils ont dit enfin : le crime demeure impuni, c'est qu'il n'y a point de Dieu : *Non est Deus.* (*Psal.* XIII.)

Car telle a été l'origine de cette secte malheureuse d'incrédules et d'impies que notre siècle était digne de voir se multiplier au centuple; la crainte de l'enfer est le germe qui les a tous engendrés. Un de leurs anciens maîtres a dit : c'est la crainte qui a fait imaginer des dieux. Avec plus de fondement je dis, moi : c'est la crainte qui a produit des athées, s'il en est. Un Dieu dont on n'aurait à redouter ni châtiments ni vengeances, ne serait que méprisé, il ne serait pas méconnu, il ne ferait que des ingrats, il ne ferait point d'incrédules. Mais un Dieu juge et vengeur inflexible, qui a créé un enfer où tout crime sans pénitence en subira une inexorable, c'est là un Dieu trop redoutable pour être au gré de l'impie; loin de vouloir l'adorer, il voudrait l'anéantir. Cet enfer dont il voit l'existence inséparable de celle de ce Dieu, cet enfer qu'il feint de mépriser, qu'il affecte de braver;

cet enfer le suit partout, il l'aperçoit sans cesse dans l'idée de ce Dieu juste qui ne peut laisser le crime impuni; il le voit à tout moment cet enfer, prêt à l'engloutir, et, pour se délivrer de cette vue importune, il se détermine, en furieux, à tout rejeter, à tout nier, jusqu'à l'existence de Dieu. Quel argument pour la réalité d'un enfer, qu'on ne puisse la contester qu'en portant la fureur jusqu'à contester celle de Dieu lui-même!

O que la raison sage sait tirer des mêmes principes de bien plus justes conséquences! Le Dieu créateur, me dit-elle, qui régit cet univers, est le Juge souverainement équitable; cependant presque toujours ici-bas le crime reste impuni, l'innocence y est opprimée, l'iniquité triomphe; il y a donc un enfer. Ainsi conclut la raison sage; et cet enfer, que l'impie ne saurait nier qu'en s'égarant dans un labyrinthe d'erreurs, devient pour le fidèle, qui le croit, une sorte de point d'appui qui raffermit dans la voie droite. Oui, grand Dieu! la vue de cet enfer, toute hideuse qu'elle est, sert à nous éclaircir des mystères sans elle inexplicables. Sans elle le spectacle de ce monde, ce monde qui n'offre à mes regards qu'usurpation, que violences, que désordres, que brigandages, qu'iniquités de tous les genres; sans la vue de l'enfer ce spectacle est pour ma raison une énigme insoluble, et, pour ma foi, un objet de scandale. Eh! quoi, Seigneur, il n'y aurait point d'enfer! et ces monstres de turpitude dont la vie entière n'a été qu'un tissu d'infamies qui ont fait rougir la terre; et ces monstres de cupidité qui n'ont regardé les autres hommes, leurs frères, que comme une proie qu'ils n'avaient qu'à dévorer; et ces monstres d'insensibilité qui, regorgeant de tout, ont refusé au pauvre qui, périssait à leurs portes, jusqu'aux miettes de leur table; et ces monstres de cruauté plus altérés de sang humain dont ils ont fait couler des flots, que les bêtes les plus féroces; et ces monstres d'irréligion qui vous ont déclaré la guerre à vous-même, qui ont semblé n'être nés que pour renverser vos autels, débaucher vos adorateurs, saper tous les fondements de votre culte sur la terre, et s'ils l'avaient pu, vous chasser du ciel même.

Tous ces monstres ont commis le crime constamment et impunément. Ils en ont recueilli les fruits, la rosée du ciel a fertilisé leurs champs; la graisse de la terre, dit le Prophète, a été leur partage: *Obtinuerunt divitias*. (*Psal.* LXXII.) La foudre a semblé respecter leurs têtes criminelles, et ils sont morts la plupart dans leur prospérité, comme dans leurs crimes, sans les avoir ni réparés, ni pleurés, et sans qu'ils en aient été punis. Mais s'il n'était point d'enfer, tant de forfaits seront donc pour toujours sans châtiment, comme ils ont été sans repentir. Eh! Seigneur, où serait votre justice, cette adorable équité qui doit rendre à chacun selon ses œuvres, le premier de vos divins attributs, celui qui vous rend à la fois souverainement redoutable et aimable? Mais d'ailleurs, s'il n'y avait point d'enfer, il n'y aurait point de paradis, car si le vice n'est pas puni, la vertu ne sera pas récompensée; et tant de milliers de malheureux, de justes, d'innocents persécutés, dépouillés, opprimés, égorgés comme des agneaux, sans murmurer ni contre vous, Seigneur, ni contre leurs oppresseurs, sans s'être défendus que par leurs pleurs et leur espoir en vous: ils ne seraient donc jamais ni payés pour leur vertu, ni vengés de leur oppression. Eh! encore une fois, où serait votre justice, votre bonté, votre sagesse, cet œil toujours ouvert, cette providence à qui rien n'échappe, tous ces attributs paternels dont l'idée est inséparable de celle que nous avons de Dieu? Eh! sans ces attributs de providence paternelle, que faudrait-il que j'adore en lui? Une indifférence cruelle pour l'ouvrage de ses mains, une insensibilité barbare pour sa plus noble créature; que dirai-je? Une divinité maligne et malfaisante qui n'aurait peuplé ce monde d'êtres intelligents, capables de tout le bien et de tout le mal possibles, que pour se faire un jeu de les abandonner sans espoir et sans frein à tous les effets bizarres de leurs penchants bons et mauvais. Eh! que serait-ce que la terre? Qu'un séjour d'exécration où il serait égal d'être un modèle de vertu ou un monstre de scélératesse, d'égorger son père ou de le sustenter. Je frémis des horreurs que ma bouche prononce; mais voilà où il en faut venir pour rejeter l'enfer: que l'impie reconnaisse son système, c'en sont là les conséquences.

Au contraire, qu'il le suppose un moment cet enfer, il verra tout rentrer dans l'ordre, tout redeviendra conséquent et harmonique. Il y a un enfer; dès lors l'impunité de tant de crimes sur la terre n'a plus rien qui m'étonne. Dieu les voit tous, les proscrit tous, les punira tous; maître de tous les temps, celui qu'il a marqué pour sa vengeance arrivera tôt ou tard. Il y a un enfer: je ne suis plus surpris de la patience du ciel, de son silence, de ses lenteurs à punir. A ces traits je reconnais mon Dieu, celui que ma raison et ma foi me peignent des mêmes couleurs. Ce Dieu juste, mais infiniment bon, qui désire le retour et non la mort du pécheur, il ne craint pas que le coupable lui échappe, et, toujours prêt à pardonner, il dissimule et il attend. Il y a un enfer: je ne m'étonne plus de voir le pécheur endurci prospérer dans le crime et par le crime, la toute-puissance ne saura que trop, dans l'enfer, proportionner sa peine à son obstination; elle ne lui envie point quelques misérables années de félicité fausse. Enfin il y a un enfer, et dès là toutes les calamités de l'innocent et du juste ici-bas ne me sont plus un scandale: car, puisqu'il y a un enfer, il y a un paradis, et la mesure de leurs peines en ce monde sera celle de leur bonheur en l'autre.

Que l'incrédule confronte ces conséquences avec celles de son affreux système: ici la croyance d'un enfer répand le jour et la

lumière sur des objets qui, sans elle, sont autant de problèmes; chez lui l'obstination à ne pas croire à cet enfer verse le doute et les ténèbres sur les vérités les plus claires. D'où je conclus (malgré moi-même et en tremblant sur mon sort) qu'il y a un enfer, comme il y a un Dieu et parce qu'il y a un Dieu; qu'il faudrait, pour qu'il n'y eût pas d'enfer, qu'il n'y eût point de Dieu, et qu'autant il serait extravagant de douter qu'il y ait un Dieu, autant l'est-il de douter qu'il y ait un enfer. Ainsi la raison seule prouve-t-elle invinciblement qu'il y a un enfer.

Preuve au reste assez inutile; étalage d'arguments superflus. Hélas! un oracle plus décisif et plus sûr que celui de la raison n'a que trop clairement prononcé sur la réalité de cet enfer, l'oracle de la religion! Cette religion dont l'ancienneté, la perpétuité remontent au premier jour de l'univers; la religion des prophètes et des patriarches, comme des apôtres et des martyrs, du premier âge comme du dernier; cette religion qui réunit tous les caractères de vérité, de divinité qui se puissent exiger et concevoir, elle a toujours constamment enseigné qu'il y a un enfer. Que dis-je ici, chrétiens? j'hésite à déclarer ce que je suis forcé d'ajouter : non-seulement cette religion certifie l'existence, mais..... l'éternité de l'enfer. L'éternité! Oui, un enfer éternel pour les méchants, comme un paradis éternel pour les bons. Telle est la foi chrétienne; il faut le croire éternel, cet enfer, ou renoncer au baptême. C'est un point de foi, un point de foi commun aux deux alliances : le juif l'a cru comme le chrétien, et le croit encore un point de foi, article fondamental : nos frères séparés n'ont pu en disconvenir, ils le professent comme nous.

Et qu'auraient-ils fait pour en secouer le joug? L'éternité des peines se trouve consignée dans tous les monuments de la religion; ce fut toujours un de ses dogmes capitaux. Sa tradition ne connaît point d'époque : jusque-là que l'ancien paganisme, qui n'avait bâti sa théologie fabuleuse que sur les fondements de la vraie, y avait puisé ce dogme et l'a enseigné :

Sedet æternumque sedebit,
Infelix Theseus,

dit le poëte. En effet, cette éternité de peines, la religion l'annonce et nous crie de l'éviter par autant de bouches qu'elle en a pour se faire entendre. Tradition orale, tradition écrite, Testament Ancien et Nouveau; prophètes, écrivains sacrés, et enfin celui dont le témoignage suffirait seul, Jésus-Christ, l'éternelle vérité. Il s'en est expliqué, hélas! en des termes qui ne souffrent ni modification ni adoucissement : *Ignem æternum, combustionem æternam, supplicium æternum;* et après lui son Eglise, par ses apôtres, par ses docteurs, par ses Pères, par ses interprètes, par ses pontifes, par ses conciles, a toujours parlé sur cette triste matière le langage de son époux, dans toute la rigueur des termes qu'elle a insérés dans ses symboles, tels qu'ils se lisent dans l'Evangile (*Joan.*, V) : *Qui bona egerint, ibunt in vitam æternam, qui vero mala, in ignem æternum. Hæc est fides catholica.* Que dire et que penser, mes frères, à ce cri unanime de tant de voix réunies? sinon que, pour nous garantir d'un malheur éternel, Dieu, par miséricorde, a voulu que la réalité de ce malheur éternel fût notifiée, certifiée, dans tous les temps et de toutes les manières : *Multifariam, multisque modis* (*Hebr.*, I); en sorte que le dogme de l'éternité malheureuse ne pût être susceptible ni d'équivoque, ni d'ambiguïté, et que, loin de donner prise aux doutes de l'esprit raisonnable, à peine laissât-il lieu aux chicanes de l'esprit passionné.

Car ceci mérite attention : de tous les dogmes de la foi, l'éternité des peines est sans doute le plus terrible; dogme accablant, et sans la vue des mérites et des miséricordes du Dieu rédempteur; dogme désespérant, par conséquent celui de tous que l'esprit de schisme et d'erreur doit trouver plus de facilité à ébranler et à saper. Cependant, chose étrange, il n'a pu l'entamer; à peine a-t-il osé l'attaquer. Un premier assaut, une première tentative sans succès l'a presque rebuté pour toujours : en vain, pour l'entreprendre avait-il choisi le moment favorable, le temps des premiers siècles, où le dogme, moins développé, pouvait paraître susceptible de quelques obscurités; en vain, pour accréditer l'erreur, l'avait-il proposée sous le nom du plus grand homme, peut-être du plus pieux qui fût alors dans l'Eglise : Origène; cette erreur, étayée de ce grand nom, appuyée de tous les penchants du cœur et de toutes ses répugnances, soutenue du plus grand intérêt de l'humanité, qui dès là semblait devoir se répandre et durer plus que toute autre, ce ne fut l'erreur que de quelques hommes et de quelques jours; et durant tant de siècles écoulés depuis, qui ont produit tant d'hérésies diverses, l'Eglise n'a plus vu que l'impie Socin qui ait osé réattaquer l'éternité des peines. Mais celui-ci, qu'a-t-il fait? Il a prouvé ce que nous avons dit : qu'il faut croire un enfer éternel, ou renverser toute la religion. Puisque pour ébranler ce point de foi il lui a fallu tout nier, les mérites de Jésus-Christ, les fruits de sa rédemption, les satisfactions de cet Homme-Dieu, et enfin sa divinité : que répondre, encore une fois à cet amas de preuves accumulées? Reste-t-il lieu à douter ou se flatter? Ah! redoutable justice! il ne nous reste qu'à tomber muets et consternés devant vos décrets formidables, adorer et trembler à la vue de cet enfer éternel, et qui sera peut-être notre éternelle demeure.

Je sais les réflexions par où notre pauvre raison voudrait se calmer ou s'étourdir sur cette affreuse perspective : est-il croyable, se dit-elle, que l'enfer soit éternel, qu'un péché d'un instant soit puni d'une éternité, qu'une telle rigueur se trouve dans un Dieu

que la religion nous peint si compatissant et si bon? Réflexions usées; on les a faites dans tous les temps, et dans tous les temps on n'en a pas moins cru un enfer éternel, parce que dans tous les temps on a vu d'une part cet enfer éternel incontestablement révélé, de l'autre un Dieu souverainement saint, dont les décrets ne peuvent être qu'aussi justes qu'ils sont impénétrables : réflexions qu'avaient faites avant nous nos pères dans la foi, lesquelles ne les ont point empêchés de nous transmettre ce dogme comme un dépôt sacré, parce qu'ils l'ont vu aussi invinciblement fondé que tous les autres; réflexions que tant d'hérésiarques ont faites comme nous; qui, en conséquence, n'eussent pas manqué d'attaquer ce dogme plus que tout autre, s'ils l'eussent vu moins inébranlablement établi. Est-il croyable que l'enfer soit éternel? Mais est-il incroyable que le péché, qui est le mal infini dans son objet, dans sa coulpe, soit condamné à une peine infinie au moins dans sa durée? Mais est-il injuste que le supplice de l'impie soit aussi durable que ses crimes l'auraient été, s'il eût pu s'éterniser ici-bas dans la licence de ses convoitises? Mais est-il inconséquent que les peines du réprouvé, n'étant plus de nature à expier son péché, le péché, qui subsistera toujours, soit toujours puni, et que ce réprouvé, qui sera toujours coupable, soit toujours malheureux? Est-il croyable que l'enfer soit éternel? Il est croyable, puisqu'il est certain, et il est certain, puisque Dieu l'a révélé, et Dieu l'a révélé, puisque la religion le déclare, que les Ecritures le disent, que la tradition l'atteste, et que l'Eglise l'enseigne. C'est un mystère, il faut l'adorer; c'est le mystère de la justice infinie, comme la rédemption est le mystère de la bonté sans borne. L'un n'est pas moins incontestable que l'autre; l'Eternel a ses mystères de terreur, comme ses mystères de clémence : il est aussi incompréhensible dans ses bontés que dans ses rigueurs; il est aussi adorable dans sa justice que dans sa miséricorde; et quand il parle, il est partout également croyable.

Au reste, voici la source de nos révoltes intérieures contre ce point de foi. Notre faible raison est l'esclave éternelle de nos sens et de nos sensations : ce qui flatte la nature, on le croit souvent sans examen, ce qui l'afflige, on le conteste. Souvent, malgré l'évidence, on acquiesce aux mystères consolants de la foi, parce que tous nos penchants nous y convient : on se raidit contre les mystères effrayants, parce que toutes nos répugnances nous en éloignent. Mais ni nos penchants, ni nos répugnances ne sont la règle de notre foi; c'est la voix de la révélation, seule interprète de celle de Dieu. Faisons taire pour un instant ces penchants et ces répugnances, les objets changeront de face, et ce dogme terrible de l'éternité des peines paraîtra si intimement lié avec les plus consolantes vérités de notre foi, que sans lui ces vérités consolantes ne seraient plus qu'à peine vraisemblables. Oui, sans l'éternité des peines de l'enfer, l'Incarnation du Fils de Dieu, sa Rédemption, ses ignominies, son supplice n'offrent plus à ma raison que des excès inconséquents et des prodiges superflus. Car pourquoi s'est-il fait homme? Pourquoi a-t-il souffert? Pourquoi est-il mort sur la croix? Pour nous racheter, dit la foi, nous racheter du péché, de la mort, de l'enfer. Mais si ce péché ne doit subir qu'une peine passagère et bornée, cette mort de l'âme n'est, comme celle du corps, qu'une léthargie longue, qui tôt ou tard aura son réveil : mais si cet enfer n'est lui-même qu'un châtiment transitoire qui doit avoir son terme, qui jamais se persuadera que, pour nous sauver d'un mal qui finirait de lui-même, il eût fallu la dégradation, la diffamation, l'immolation sanglante d'un Dieu? Que de viles créatures, rebelles et pécheresses, expient leur révolte et leurs crimes durant des millions de siècles, qui, après tout enfin, seront suivis d'une éternité entière de dédommagement et de bien-être! Etait-ce là de quoi ébranler les cieux, émouvoir les entrailles du Tout-Puissant, jusqu'à livrer son Fils unique à toutes les horreurs qu'il est venu subir ici-bas, pour épargner à des coupables une punition juste, et qui n'aurait qu'un temps? Non, Seigneur, et j'aurais peine à me le persuader.

Mais un malheur éternel, une perte éternelle, un enfer éternel; mais toute la postérité du malheureux Adam; tant de millions de créatures immortelles, l'ouvrage de vos mains, Seigneur; dont vous êtes le Père, et qui sont vos enfants, perdues, abîmées sans retour pour une éternité! Ah! j'entrevois quelque sorte de proportion entre l'excès d'une telle infortune, et les excès de votre charité! Je conçois qu'un enfer qui durera autant que vous, mon Dieu, a pu émouvoir tout ce qu'il y a en vous de tendresse pour vos créatures. Non, je ne suis plus surpris d'avoir trouvé un Dieu pour Redempteur, dès que j'étais livré et que je suis encore exposé à d'éternelles tortures; je ne suis plus surpris de l'ardeur de son zèle, de ses tendres inquiétudes sur le salut de nos âmes, qu'il y ait prodigué ses sueurs, ses larmes, ses mérites, ses grâces, sa vie et tout son sang : il nous voit toujours prêts à tomber dans ces abîmes d'éternel désespoir, où durant tous les siècles des siècles tant de millions de malheureux chercheront une issue sans en trouver jamais. Un tel objet était digne de toute la compassion, de toute la charité d'un Dieu. Eternité cruelle! c'est donc à toi que je dois d'avoir un Dieu pour Sauveur; puis-je, malgré tes horreurs, me plaindre de la rigueur du ciel? Epouvantable éternité! trop réelle, trop certaine, trop prouvée; il me reste à la peindre; mais cet affreux tableau appartient à la seconde vérité que je dois exposer; la certitude indubitable d'une éternité malheureuse : la voilà. Les rigueurs inconcevables de l'éternité malheureuse : encore un coup d'œil sur cet objet lamentable, et je finis.

SECONDE PARTIE.

Il y a donc un enfer, et cet enfer est éternel. La raison toute seule nous a prouvé l'un, la religion tout entière ne nous a que trop certifié l'autre : désolante certitude! Qu'en voulons-nous savoir de plus? Que ne puis-je me dispenser de creuser plus avant dans cet abîme d'horreur! mais voici ce qu'on ne craindra jamais assez. On ne peut s'en former une idée trop vive, s'en imprimer une image trop frappante; entrons donc dans la région des ténèbres extérieures, ainsi l'appelle notre Sauveur, et, pour y marcher sans péril, recourons aux mêmes guides qui nous ont amenés jusqu'ici, la raison et la religion. La raison nous dira ce que doit être cet enfer; la religion nous apprendra ce qu'il est en effet.

Raison droite et impartiale, que faut-il donc penser de l'enfer? Jugez-en sur ce principe, répond-elle. L'enfer est l'ouvrage du Dieu vengeur, l'ouvrage de sa justice irritée et de sa colère toute-puissante. Concluez : Qui pourra sonder les abîmes de sa justice, *abyssus multa* (*Psal.* LXXVII); qui pourra dénombrer les effets de sa colère, *iram tuam dinumerare* (*Psal.* LXXXIX), pourra vous dire ce que doit être l'enfer. Mais parce que nul esprit créé ne peut atteindre à ces opérations, parce que sa justice et sa colère sont aussi inconcevables dans leurs effets, que sa clémence et sa bonté, qu'il vous suffise de savoir que l'enfer étant l'ouvrage de Dieu, il est digne de son auteur; qu'il porte dans ses horreurs l'empreinte du pouvoir infini, et que l'Etre incompréhensible se manifeste dans l'enfer aussi pleinement, aussi divinement par son courroux, que dans le reste de ses œuvres par sa magnificence. L'enfer est donc l'ouvrage du Tout-Puissant courroucé; courtes paroles; mais que d'objets formidables ne renferment-elles pas! et qui pourrait les peindre? Celui-là seul qui les a créées. N'essayons pas même d'en crayonner l'ébauche; cependant pour en avoir quelque idée, jetez les yeux sur ce vaste univers, contemplez tous les êtres qui le composent; leur multitude, leurs variétés, leurs rapports : pensez que vous n'en voyez que l'écorce, et que le plus merveilleux échappe à tous vos sens. Rappelez-vous ensuite que cette infinité de productions étonnantes n'a coûté à Dieu qu'une parole, et à tous ces traits rassemblés, reconnaissez sa puissance infinie. Or ce qu'a fait dans le monde cette puissance pour y manifester tant d'attributs divins, bonté, grandeur, sagesse, immensité, elle l'a fait dans l'enfer pour y manifester la divine justice : ses rigueurs y annoncent le Dieu vengeur avec autant d'éclat que les merveilles du monde annoncent le Dieu créateur; et les effets de sa colère, où se déploie toute l'énergie de sa force divine, le rendent aussi terrible dans l'enfer, qu'il est admirable dans ce monde visible.

O enfer! est-il donc vrai que tu doives être aussi affreux que l'univers est admirable! et puisque la raison ne permet pas d'en douter, quels prodiges de terreur ne dois-tu pas recéler dans ton sein? La justice humaine a ses cachots, ses tortures, ses supplices, dont la vue seule fait pâlir les plus intrépides : faibles instruments d'une justice bornée; faibles efforts d'une colère impuissante, pourraient-ils nous donner la plus légère idée des moyens que le Tout-Puissant met en œuvre pour exercer sa justice infinie? Comparez les frêles ouvrages de la main des hommes avec ceux du Créateur, et vous connaîtrez le rapport, ou plutôt la disproportion qui doit être entre les horreurs de l'enfer et les plus sanglantes exécutions de la justice humaine. Partisans de la raison seule, qui n'appelez qu'à son tribunal, c'est elle, vous le voyez, qui par des conséquences justes nous donne ces notions de l'enfer, dont elle-même nous a prouvé l'existence. La sécurité dérisoire que vous affectez sur ce point, est-elle bien conséquente à ces notions?

Quoi qu'il en soit, voila jusqu'où peut nous conduire la raison vers ce lugubre séjour : ici son flambeau s'éteint. Pour en approcher de plus près, il en faut un plus lumineux, le flambeau de la religion. A sa lueur, descendons aujourd'hui en esprit jusque sur les bords du gouffre : *Descendant in infernum viventes.* (*Psal.* LIV.) C'est un préservatif pour n'y pas tomber un jour. En effet, la religion va nous y montrer à découvert ce que la raison seule n'y voit que par conjecture. Ici, mes frères, je ne veux rien outrer, je n'emprunterai pas mille images terribles, éparses çà et là dans les divines Ecritures, qu'on applique à l'enfer, mais que l'Esprit-Saint n'a point expressément tracées. Pour le peindre, je m'en tiens à l'Evangile, à la pure foi; elle n'est, hélas! que trop effrayante, et d'ailleurs je ne cherche pas à vous exagérer les objets de terreur. Que ne puis-je vous rassurer, au contraire, et me rassurer moi-même! Si vous tremblez, je tremble le premier. *Tremens terreo*, disait saint Augustin. Qu'aperçoit donc la foi dans l'enfer? Des tourments : c'en est le siége, le théâtre, l'empire; *locnm tormentorum.* Et parmi ces tourments, deux surtout qui renferment tous les maux imaginables, tous les maux que peut souffrir la créature mortelle et immortelle : la privation de Dieu, *discedite a me* (*Matth.*, XXV); le supplice du feu, *in ignem* (*Ibid.*); l'un et l'autre éternels. Telle est la foi du christianisme, la foi de l'Eglise de Jésus-Christ; telle doit être la mienne et la vôtre, mes frères. Plaise au ciel que cette foi ne se change jamais en une triste expérience! Privation de Dieu, supplice du feu; on croit aisément l'une, parce qu'on la craint peu; l'autre, on a peine à le croire, parce qu'on le craint beaucoup : ils sont, hélas! aussi indubitables l'un que l'autre.

Privation de Dieu : je l'ai dit, on la craint peu : et comment la craindrait-on? L'homme dans cette vie est à peine capable de la sentir, beaucoup moins de l'apprécier. Etre privé

de Dieu, de le voir, de le posséder : et qu'importe à ces âmes stupides qui n'aiment, ne connaissent que la portion d'eux-mêmes qui les rapproche de la brute, et qui doutent si leur destinée sera autre que la sienne? Qu'importe à ces âmes sensuelles, idolâtres d'elles-mêmes ou d'un objet mortel qui épuise toute leur sensibilité ? Qu'importe à ces âmes toutes terrestres, qui bornent leur félicité à jouir de la vie présente, et renonceraient mille fois au ciel pour être assurées de ne jamais quitter la terre? Ici j'ai défini presque tout le genre humain. Qui donc pourrait sentir ce que c'est que perdre Dieu ? Les Madeleine, les Augustin, les Thérèse, les âmes qui l'ont cherché dans la vivacité d'un cœur tendre et pur, auxquelles il a fait goûter combien il est doux, qui ont senti que leur cœur est fait pour lui, qu'il ne peut être heureux qu'en lui, en repos qu'avec lui, rassasié que par lui, satisfait que de lui. En est-il encore ? où sont-elles ?

Mais sachons-le, mes frères, ce qu'éprouvent ces âmes vraiment chrétiennes, nous l'éprouverons tous au moment que la nôtre, dégagée de ce poids de boue, s'élancera vers son Dieu, comme le trait vers son but, et qu'impitoyablement repoussée, elle se verra sans espoir de s'y réunir jamais. Alors Dieu perdu, et perdu pour toujours, sera un trait mortel qui tuera cette âme dans tous les instants des siècles éternels, sans pouvoir la détruire. Dieu perdu, et perdu pour toujours ! Elle ne voudra plus que lui, n'aimera plus que lui, ne pourra vivre sans lui, ne sera occupée, éprise que de lui, et sans pouvoir s'unir à lui ! Dieu perdu, et perdu pour toujours ! et rien qui puisse le remplacer, qui puisse en adoucir la perte, qui puisse en retracer l'image, qui puisse en écarter l'idée, qui puisse en amortir le désir furieux ! Désirs irrités qui ne feront qu'enflammer l'amour; amour désespéré qui deviendra fureur ; fureur inexprimable qui déchirera cette âme de mille mouvements contraires; tantôt contre son Dieu, tantôt contre elle-même ; tantôt de douleur, de plaintes, de regrets, *ibi erit fletus* (*Matth.*, VIII, XIII, XXII, XXIV, XXV ; *Luc.*, XIII); tantôt d'exécration, de blasphème, de rage, *et stridor dentium.* (*Ibid.*) Voilà l'occupation de l'âme réprouvée tant qu'existeront Dieu et elle ; supplice que tous les saints, tous les docteurs, tous les Pères ont jugé plus intolérable que le supplice du feu.

Qu'ai-je dit? Ah ! chrétiens ! Mais enfin, puisqu'il y faut venir; eh bien oui, le supplice du feu. L'enfer est un feu, une fournaise de feu, un gouffre, un océan de feu ; on y brûle, investi de flammes, submergé dans les flammes, rempli et pénétré de flammes : vérité trop constante. J'ai fait des efforts, et d'autres avant moi, pour trouver dans les titres de ma religion de quoi pouvoir ici soupçonner l'hyperbole : efforts inutiles; les textes sont clairs, la tradition des siècles uniformes, l'enseignement des Eglises unanime : l'enfer est un feu, on y brûle : feu réel, et proprement dit, *ignis combustio.* Celui qui brille dans les astres, et celui qui brûle dans l'enfer, sont allumés du même souffle : *Succensi sunt ab eo.* (*Psal.* XVII), feu indestructible; il a été créé pour ne s'éteindre jamais, *non extinguetur.* (*Psal.* XVIII.) Feu surnaturel; il agit sur les âmes comme sur les corps. J'entends dire : ceci n'est plus croyable, car c'est incompréhensible. Ah ! si Dieu ne pouvait faire que ce que vous pouvez comprendre, philosophes consolants, vous me rassureriez, mais tous les jours je vous montre dans la nature des effets palpables dont vous ne sauriez m'expliquer la cause. Permettez que je trouve l'Evangile aussi plausible que tous vos raisonnements ; souffrez que je croie Jésus-Christ aussi bien informé que vous de ce qui doit en être : il me dit que ce feu a été préparé pour le démon et ses anges. Ce sont de purs esprits, il agit donc sur eux; donc il agit sur les âmes comme sur les corps. Mais enfin, de quelle nature est ce feu? est-ce un feu élémentaire, matériel, tel que le nôtre? Au moins ceci n'est pas un point de foi. Triste consolation, cher auditeur. Eh! où en est-on réduit, quand on n'a plus d'autre ressource que d'incidenter sur la nature du feu dont on sera la proie? Eh ! que m'importe la nature de ce feu, dès là que c'est un feu qui me brûle et me dévore. Eh! quel qu'il soit ce feu étrange, qui peut en soutenir l'idée, et qui de vous, demande le prophète, en soutiendra l'épreuve? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante?* (*Isa.* XXIII.) Voilà donc l'enfer, ô mes frères! voilà ce lieu d'horreurs et de supplices, de pleurs et de grincements de dents ; ainsi le nomme Jésus-Christ lui-même, et que l'Ecriture appelle, tantôt le puits de l'abîme, pour son effroyable profondeur; tantôt, pour sa vaste étendue, le grand lac de la colère divine ; tantôt l'étang de soufre, tantôt la fournaise ardente : le voilà : on y souffre tous les maux ensemble dans la privation de Dieu, c'est-à-dire privation de toute espèce de bien-être ; et dans le tourment du feu, c'est-à-dire dans tous les tourments possibles réunis : voilà l'enfer.

Mais non; ce n'est point là l'enfer; je me trompe, et je vous tromperais, mes frères; je ne l'ai ni défini, ni dépeint cet enfer : tout ce que vous venez d'en voir n'est point ce qui le caractérise, ce qu'il y a de plus épouvantable; non, ce n'est précisément ni la privation de Dieu, ni le supplice du feu, ni l'assemblage de tous les maux réunis dans ces deux tourments qui font l'enfer, c'est... son éternité; éternité que j'appelle l'enfer de l'enfer; qui lui donne ces affreux caractères de mal suprême, de souverain malheur. Otez cette éternité, l'enfer n'est plus l'enfer. Pour des êtres qui doivent durer, tout ce qui doit finir n'est pas désespérant; mais point de terme, point de fin ! mais : Jamais !

O gouffre de désespoir ! éternité qu'on ne saurait ni décrire, ni concevoir; nuit profonde que nulle aurore n'éclairera plus;

chaos où l'ordre n'aura plus d'accès ; ombre de la mort, séjour des horreurs éternelles : *Umbra mortis, nullus ordo, sempiternus horror* (*Job*, X); miraculeuse perpétuité de vengeance ; horrible uniformité de souffrances; inépuisable variété de supplices ; tourments continuels, sans diminution, perpétuels sans interruption ; immortalité meurtrière ! Comment la nommerai-je? Eternité dont l'entendement humain n'oserait contempler la durée interminable : l'esprit s'y perd, la raison s'y égare. Qu'après autant de mille millions de siècles écoulés sur les tourments du réprouvé qu'il y a de gouttes d'eau dans toutes les mers, de grains de sable sur leurs bords, d'atomes dans les airs, ce réprouvé ne soit encore qu'à l'entrée de son éternité ; qu'après avoir mille millions de fois parcouru, mille millions de fois répété les siècles innombrables qui résultent de ces horribles supputations, il ne fasse encore qu'entrer dans cette éternité; enfin qu'éternellement il la commence, qu'éternellement il y entre, sans que jamais il puisse y avancer d'un pas ; sans que jamais il y voie ni terme, ni progrès, et que toujours il souffre, et que toujours il brûle, et que toujours il expire sans jamais pouvoir mourir! Quelle image ! la nature y succombe ! Détournons nos regards, et crions miséricorde : voilà le sort qui nous menace, peut-être qui nous attend.

Car, hélas ! si l'enfer n'était réservé qu'à ces monstres, ou d'impiété, ou d'infamie, ou de duplicité, ou de scélératesse, qui crient vengeance au ciel, on pourrait se rassurer : mais le réprouvé de l'Evangile, qu'avait-il fait? où sont ses crimes ? Il était riche, magnifiquement habillé ; sa table tous les jours splendidement servie, et Lazare à sa porte manquait du nécessaire; c'est-à-dire la mollesse, le faste, la profusion et l'oubli du pauvre : c'en est assez, il meurt, et l'enfer l'engloutit. Où sont nos riches qui ne vivent pas ainsi? Dieu, terrible autant que juste, qu'oserais-je vous demander et vous dire ! Un enfer éternel pour des vices que l'usage, l'éducation, l'exemple, l'inattention rendent comme inévitables : une éternité de supplices à de pauvres créatures si fragiles, si faibles, Dieu terrible ! D'un côté, qu'ai-je donc à espérer ? Mais, de l'autre, que devient votre bonté paternelle, infinie? Langage de la nature effrayée, qui ne voit à ce moment que ce qui l'épouvante ; langage excusable peut-être dans l'infidèle à qui le flambeau de la révélation n'a point lui. Peu importe que je sache ce qui sera répliqué, Dieu ne saura que trop se justifier, et l'arrêt sera souscrit par le coupable même, dit l'Apôtre : *Ita ut sint inexcusabiles.* (*Rom.*, I.) Mais à nous, chrétiens, que n'aurait-il pas à répondre? nous qui sans cesse avons sous les yeux, et le grand titre des justifications du Seigneur, et le grand titre de toutes nos ressources : sur ce bois, un Dieu expirant, mort pour nous délivrer de cet enfer et nous en garantir. Qu'a-t-il pu faire de plus? Qu'exigerions-nous au-delà? Toutes les œuvres divines, concevons-le dans ce jour, toutes les œuvres de Dieu sont frappées au même coin; toutes doivent porter l'empreinte de l'immense et de l'infini. Il a fait, pour punir le péché, tout ce que pouvait faire une justice infinie et toute-puissante ; il a fait, pour sauver le pécheur, tout ce que pouvait faire une bonté infinie et toute-puissante, un enfer éternel pour punir le péché, un Dieu immolé pour sauver le pécheur : tout n'est-il pas égal? La mort temporelle d'un Dieu est au moins équivalente à la mort éternelle d'une vile créature. De quoi nous plaindrons-nous? Tous dévoués à l'enfer pour le crime de notre origine, il fait de tout son sang un baptême d'expiation qui nous en délivre ; tous exposés à l'enfer pour nos péchés actuels, il fait de ce même sang un baptême de rémission qui nous en préserve.

Vous en voyez la source de ce sang précieux, son côté percé sur la croix; vous en voyez le réservoir et les canaux, ces tribunaux de grâce et d'amnistie. Mais pour un seul péché un enfer éternel ! Oui; mais pour la rémission de cent mille péchés, un simple vrai repentir aux pieds de votre Dieu. De quel côté est l'excès? Dans la sévérité, ou dans l'indulgence? Mais je peux à toute heure tomber dans cet enfer : mais vous pouvez à toute heure courir au préservatif; mais il faut pour cela changer, se convertir : mais voudriez-vous qu'il vous sauve impénitent, ennemi, révolté contre lui ? Mais enfin, si je ne peux renoncer au péché? Vous ne pouvez renoncer au péché, et vous croyez un enfer éternel, où ce péché va vous plonger peut-être dans une heure ! L'homme est-il donc de tous les êtres le plus indéfinissable ! Ah! c'est qu'en effet vous ne le croyez pas cet enfer, ou que votre foi sur ce point n'est que superficielle ; c'est que vous ne méditez jamais cette sentence si formelle, si formidable : allez loin de moi, maudits, dans le feu éternel ; c'est qu'au lieu de vous rappeler cette affreuse, cette importune vérité, vous vous faites une loi funeste d'en écarter toute idée : est-ce la faute de ce Dieu crucifié pour votre salut ? Et quand vous serez enseveli dans les flammes, pourrez-vous lui reprocher qu'il en a fait trop peu pour vous en garantir; qu'il ne vous a point assez averti, prévenu, menacé?

Ici, chargé des intérêts de sa justice, autant que de ceux de votre salut, je prends à témoin le ciel et la terre que votre perte sera votre ouvrage; qu'il n'a tenu qu'à vous de n'être pas perdu, et qu'il dépend de vous de ne l'être pas encore. Mais, pour achever de remplir le triste ministère que j'exerce aujourd'hui, je dois vous avertir, de plus, qu'il y a lieu d'augurer que plusieurs d'entre vous n'éviteront point cet affreux malheur; que l'enfer est rempli d'infortunés qui ont vécu comme vous, et que si vous ne changez, leur sort sera le vôtre. Je dois vous avertir encore qu'on meurt comme on a vécu ; que, passé certain âge,

communément on ne change plus ; qu'on se flatte, jusqu'au dernier jour, d'une conversion qui n'arrive point, et que, si vous ne changez tout à l'heure, il y a tout à craindre que vous ne changiez jamais. Je vous en avertis de la part de ce Dieu, qui ne vous a point créé pour vous perdre, et qui pourtant vous perdra, parce que vous l'avez voulu ; de ce Dieu, mort pour vous sauver, qui pourtant ne vous sauvera point, parce que vous ne le voulez pas ; de ce Dieu qui n'est pas venu pour vous damner, et qui pourtant vous damnera, parce que vous le voulez ; mais il n'ordonne de vous en avertir qu'afin que vous l'evitiez. Fasse le ciel que sa grâce, qui parle à votre cœur plus fortement que moi, soit enfin victorieuse et vous sauve ! Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna, et majestate. (*Luc.*, XXI.)

Ils verront alors venir le Fils de l'homme porté sur une nuée, avec grande puissance et grande majesté.

Dans cette courte prophétie, que d'oracles renfermés, que d'objets réunis, que de grands événements annoncés ! Le terme de toutes les révolutions qui, tant de fois, ont changé, et peut-être changeront encore la face de cet univers ; la destruction totale de ce monde visible, qui, depuis si longtemps, offre au ciel le spectacle de tant de vices et de si peu de vertus ; la consommation du siècle, la fin des temps, l'entrée de l'éternité ; le dénoûment de l'adorable économie de providence et de religion que le Dieu créateur a établie sur la terre ; enfin, l'Homme-Dieu, son Fils unique, à qui toute puissance a été donnée sur les mortels, qui, une fois venu en ce monde pour le racheter et le sauver, y reviendra enfin pour le juger et le punir, parce que ce monde n'aura payé son excessive charité que par la plus persévérante ingratitude.

Et voilà surtout par où ce grand jour nous est intéressant, et pourquoi les ministres évangéliques, à l'exemple des apôtres, ne doivent cesser d'en retracer le souvenir aux fidèles, pour leur en faire craindre et prévenir les suites ; c'est qu'il sera non-seulement le jour du jugement de Jésus-Christ, mais le jour de ses vengeances. Il n'est annoncé que sous ce titre dans les divines Ecritures : *Dies ultionis, dies ultionum.* (*Isa.*, LXIII) ; le jour de la vengeance, le jour des vengeances. Arrêtons-nous à cette idée, pour notre malheur, la plus convenable au siècle dans lequel nous vivons. Vengeance du Fils de Dieu, dans le grand jour de son jugement ; vengeance souverainement juste, vous le verrez d'abord ; vengeance souverainement terrible, vous le verrez ensuite : implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Vengeance du Fils de Dieu dans le grand jour de son jugement, vengeance souverainement juste ; elle sera mesurée sur l'abus énorme que le monde aura fait de tout ce qu'inutilement lui-même il a fait pour sauver ce monde. Pour sauver le monde, il est venu dans l'humiliation, et ce monde l'a méconnu ; il viendra dans tout l'éclat de sa majesté ; il est venu dans la clémence, et le monde l'a méprisé, il viendra dans toute la rigueur de sa justice ; il est venu dans la soumission, la patience, et le monde l'a outragé, opprimé ; il viendra dans tout le feu de sa colère. Majesté redoutable, justice rigoureuse, colère vengeresse, quels traits pour peindre le plus doux des enfants des hommes, leur Rédempteur, le Dieu des miséricordes ! Mais il ne sera plus alors que le Dieu des vengeances : *Deus ultionum Dominus.* (*Psal.* XCIII.)

Pour sauver le monde, il est venu dans l'humiliation, et ce sont nos besoins qui l'ont obligé à venir de la sorte ; car l'orgueil fut le premier de nos crimes, il fallait qu'il fût expié ; le premier de nos maux, il fallait qu'il fût guéri ; le premier de nos vices, il fallait qu'il fût dompté ; enfin, le principe de nos erreurs et la source de nos ténèbres, il fallait nous éclairer et nous détromper ; c'est-à-dire que cet orgueil insensé qui nous avait perdus exigeait tout à la fois, et une hostie, et un remède, et des leçons, et des exemples ; et par conséquent le Sauveur des hommes ne pouvait remplir tous ces objets, qu'il ne fût non-seulement un Sauveur humble, mais un Sauveur humilié : voilà en quatre mots le mystère des abaissements prodigieux du Fils de Dieu. De là l'humilité de sa naissance, une étable pour sa première demeure, une crèche pour son berceau ; de là l'obscurité de toute sa vie ; enseveli durant trente années chez un pauvre artisan, parcourant ensuite la Judée, sans y avoir où reposer sa tête, réduit à vivre d'aumônes ; de là les ignominies de sa mort : un roseau pour sceptre, des épines pour sa couronne, une croix pour son trône, et des bourreaux pour ses ministres.

Ainsi devait naître, vivre et mourir un Dieu qui venait expier le crime de notre orgueil et en détruire le poison ; mais ce poison, dans la plupart des hommes, est devenu plus fort que le remède ; leur orgueil indomptable s'est révolté contre le Médecin ; un Sauveur pauvre et humilié n'a paru à des hommes superbes qu'un Sauveur idéal, imaginaire ; le Dieu anéanti sous la forme de l'esclave a été traité de chimère ; il est venu dans son domaine, dit l'Evangile : *In propria venit* (*Joan.*, I), et les siens ne l'ont point reçu : *Sui eum non receperunt* (*Ibid.*) Il était dans le monde ; ce monde formé de ses mains, et ce monde ne l'a point connu : *Mundus eum non cognovit.* (*Ibid.*) Il était la lumière du monde, la vraie lumière qui éclaire tout homme qui naît en ce monde : *Lux vera quæ illuminat omnem hominem* (*Ibid.*) ; cette lumière a lui au milieu des ténèbres, et les ténèbres, par un aveugle-

ment volontaire, ne l'ont point aperçue: *Tenebræ eam non comprehenderunt*, (*Joan.*, I.)

Aveuglement inexcusable ! Cette divine lumière, ce flambeau céleste dans la personne de l'Homme-Dieu, a dû frapper tous les yeux : sa divinité s'est fait jour à travers le voile de l'humanité, qui la couvrait : du sein de ses humiliations sont sortis des traits lumineux qui l'ont manifestée aux humbles et aux simples : ses vertus, sa doctrine, ses miracles. Ses vertus : toutes les vertus réunies, une vie toute divine. Sa doctrine : une doctrine si sublime, une morale si pure qu'elles n'ont pu venir que du ciel. Ses miracles : miracles de toute espèce, sans nombre comme sans exemples, jamais accordés qu'à la foi, jamais dictés que par la charité. A ces traits les âmes droites, les hommes de bonne volonté ont reconnu l'oint du Seigneur, mais le monde enivré par l'orgueil, ensorcelé par la vanité, n'a vu dans l'humble Fils de Marie que le fils d'un vil artisan : *Nonne hic est filius fabri ?* (*Matth.*, XIII.) Ses vertus ont été décriées : *Homo peccatorum amicus, potator vini.* (*Matth.*, XI.) Sa doctrine n'a produit qu'un étonnement stupide : *Stupebant super doctrina ejus.* (*Marc.*, I.) Ses miracles ont été attribués au démon : *In Beelsebub ejicit dæmonia.* (*Matth.*, XII.) Le juif, entêté de son Messie fantastique, infatué de ses idées de grandeur temporelle, est demeuré aveugle. Un Messie qui n'était ni un héros, ni un conquérant, qui n'avait ni une cour brillante, ni de nombreuses armées, qui ne parlait que de dépouillement et d'abnégation, qui promettait des biens infinis, mais tout spirituels; un royaume éternel, mais dans une autre vie, une félicité sans fin, mais après la mort, quel Messie ! quelles offres à des hommes tout charnels, tout terrestres ! *Judæis scandalum.* (I *Cor.*, I.) Le gentil, aussi opiniâtre que le juif, et encore plus aveugle, a traité de folie le dogme d'un Dieu crucifié; toute la sagesse du ciel, renfermée dans le Verbe incarné, n'a paru qu'un délire à l'orgueilleuse sagesse des philosophes du monde : ils ont blasphémé ce qu'ils ne comprenaient pas : *Gentibus stultitiam.* (*Ibid.*) L'Evangile, annoncé dans tout l'univers, a fait partout des prosélytes, il est vrai, mais partout il a trouvé le monde ennemi et incrédule; ce monde altier s'est révolté quand il a ouï prêcher une doctrine qui abaissait toute hauteur, qui captivait tout entendement sous le joug d'une foi humble. Dès lors l'Evangile n'a plus été à ses yeux qu'une superstition ridicule et dangereuse, il a conclu à l'exterminer ; on a vu durant des siècles le sang chrétien couler à grands flots : mais, ô force du Dieu anéanti ! ces flots de sang versé par le monde ont formé un torrent qui a tout entraîné, et le monde lui-même, au pied de la croix : ce monde, après mille vains efforts pour éteindre le christianisme, a été étonné de se voir lui-même chrétien.

Mais que dis-je, chrétien ? C'est-à-dire qu'il a cessé d'être idolâtre, sans devenir fidèle : il a cédé au torrent plutôt qu'à la persuasion; il a changé de culte, sans changer de dispositions: il a porté aux pieds de Jésus-Christ le même cœur et le même esprit qui le conduisaient aux pieds de Jupiter; un cœur incirconcis, tout possédé des trois démons qui règnent sur ce monde, dit l'Apôtre : concupiscence de la chair, convoitise des yeux, et orgueil de la vie ; un esprit de hauteur et d'indépendance, asservi aux désirs d'un cœur gâté, plus qu'indifférent pour toute espèce de religion. Ainsi le monde est entré dans le royaume de Dieu, comme l'ivraie dans le champ du père de famille ; avec lui y est entrée toute la corruption du royaume de Satan ; ce monde a fait profession du christianisme, mais à condition de n'en adopter que ce qui serait compatible avec les passions favorites de son orgueil, d'en écarter tout ce qui les contraindrait, et de faire servir le christianisme lui-même à les flatter et les fomenter.

Monde soi-disant chrétien, reconnaissez-vous à ce portrait. Monde qui, sous un front baptisé au nom de Jésus-Christ, portez un cœur étranger à Jésus-Christ, contradictoire avec Jésus-Christ, ennemi de Jésus-Christ; ennemi de ses leçons, de sa doctrine, de ses maximes, ennemi de ses exemples, de ses humiliations, surtout de sa croix : *Inimicos crucis Christi.* (*Philip.*, III.) Monde idolâtre de la vanité, vendu à la fortune, noyé dans la volupté : ce sont là vos divinités, celles qui épuisent vos empressements, vos ardeurs ; c'est là que se portent tous vos vœux, tout votre encens. Et le vrai Dieu, le Dieu fait homme pour l'amour des hommes, humilié, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, présent, mais caché, anéanti sur ses autels, obtient à peine quelques dehors de culte, quelques devoirs simulés, tandis qu'on viole tous ses préceptes, qu'on brave toutes ses lois, qu'on rougit de le servir, qu'on fait gloire de lui désobéir. Monde, pour se faire rendre l'honneur qui lui appartient, l'obéissance que vous lui devez, vous, sa créature, l'ouvrage de ses mains, qu'il n'avait formée que pour le connaître, l'aimer, le servir, il a épuisé tous les moyens, et tous les moyens ont été inutiles ; il ne lui reste donc plus qu'à venger sa gloire trop longtemps flétrie et offensée ; il faudra qu'il se dépouille des dehors humiliants qu'il n'avait pris que pour vos intérêts, qu'il déchire le voile dont il n'avait couvert ses grandeurs que pour gagner votre cœur. Sans éblouir vos faibles yeux, il faut qu'un jour enfin il paraisse aussi grand qu'il a paru humilié, qu'il tonne, qu'il éclate, qu'il vous écrase de tout le poids de sa gloire, pour que vous sachiez qu'il est le Seigneur : *Scient in die illa, quia ego Dominus.* (*Ezech.*, VI.)

Monde, attendez : ce grand jour arrivera: encore quelque temps, quelques siècles, peut-être dans un moment : *Adhuc modicum* (*Joan.*, XIV) ; *aliquantulum* (*Hebr.*, X), et ce

Jésus que vous avez méconnu dans les jours de son humiliation, vous le connaîtrez malgré vous dans le jour de sa majesté. Ce jour est marqué, prédit, annoncé à toutes les pages des monuments sacrés; il y est peint dans toutes ses circonstances: et de quelles couleurs, ô mon Dieu! Monde, ce grand jour a fait l'attente de tous les justes, depuis la naissance de l'univers : c'est à lui qu'ils ont appelé de vos injustices, de vos cruautés; c'est lui qu'ils ont réclamé à la vue de vos impiétés. Levez-vous, Seigneur, criait le Roi-Prophète : *Exsurge, Deus.* (*Psal.*, LXXIII.) Le délire et l'audace croissent à chaque instant, levez-vous et jugez votre cause : *Judica causam tuam.* (*Ibid.*) Le moment n'était pas venu. Monde, ce grand jour est la dernière prophétie du Sauveur qui reste à s'accomplir : il avait prédit que Jérusalem serait détruite, son temple rasé, son peuple dispersé; il avait prédit que ce peuple qui l'aurait rejeté ne serait plus son peuple, que les gentils prendraient sa place, que ses disciples persécutés partout porteraient son Evangile par toute la terre; tout s'est vérifié. Enfin il a prédit qu'à son avénement, à peine trouverait-il encore ici-bas un reste de foi; à ce dernier trait, penserons-nous qu'il soit bien loin ?

Ce grand jour sera préparé par des calamités lamentables, par les signes les plus sinistres, et cependant le monde y sera surpris : *Sicut in diebus Noe.* (*Luc.*, XVII; *Gen.*, VII.) Après la grande apostasie, causée par l'homme de péché qui séduira par ses prestiges ce monde que la vérité n'a jamais pu persuader, après les guerres, les tremblements, les famines, les pestilences, que ce monde à son ordinaire prendra pour un effet de ce qu'il appelle hasard, tout à coup au milieu de ses agitations, de ses amusements, de ses fêtes, *Comedebant et bibebant* (*Ibid.*); tout à coup un bruit étrange se fera entendre, un vent impétueux s'élèvera. La mer en couroux, ouvrant ses abîmes, forçant ses digues, menacera d'un nouveau déluge ; la terre ébranlée, entr'ouverte, vomissant ses feux souterrains, fera craindre un embrasement général ; dans le ciel les astres éteints, les étoiles errantes, le tonnerre et la foudre tombant partout avec fracas, la nature entière prête à s'écrouler, commencera la catastrophe. Et quels seront pour lors le maintien, la contenance des faux braves du monde, de ces hommes intrépides qui ne craignent, qui ne connaissent rien au-dessus d'eux? Elle est encore prédite, le Sauveur lui-même l'a exprimée: *Arescentibus præ timore.* (*Luc.*, XXI.) Ils sécheront d'effroi dans l'attente du coup qui les menace; mais ce ne seront là que des préludes.

Le ciel offrira un spectacle plus frappant. Au défaut du soleil, obscurci pour toujours, paraîtra un feu inconnu qui tiendra lieu de lumière : *Ignis ante ipsum præcedet* (*Psal.* XCVI); on verra ce feu s'accroître et s'approcher. Une nuée, plus éblouissante que celle qui couvrit le Thabor, se fera distinguer. Sur cette nuée un trône tout de feu : *Thronus ejus flammæ ignis* (*Dan.*, VII); et sur ce trône la puissance suprême et la majesté divine, dans la personne de l'Homme-Dieu : les millions d'esprits célestes qui lui feront cortége, répandus dans les airs, et à leur tête le signe redoutable du Fils de l'homme, la croix. Ce signe salutaire et funeste; signe d'espoir et de terreur, le signe de la vie et de la mort éternelles. Enfin la trompette sonnera : *Canet enim tuba.* (I *Cor.*, XV.) A ce signal et dans un clin d'œil, *in ictu oculi* (*Ibid.*), les cendres de tous les morts qui auront existé depuis Adam jusqu'au dernier des vivants, reproduites, ranimées, vivifiées, présenteront au souverain Juge tous ses justiciables. Nous y serons, mes frères, nous y serons tous, tous sans exception, tous sans distinction, tous sans autre apanage que nos œuvres; et le premier coup d'œil, dans cette vie nouvelle, nous montrera Jésus-Christ et sa Croix dans cet appareil formidable.

Quel aspect pour le monde! Jésus-Christ tout rayonnant de gloire, sa croix étincelante et rouge de son sang. Ce Jésus, qu'ils n'ont voulu ni craindre ni aimer, ni honorer, ni servir, parce qu'il était un Dieu caché, un Dieu humilié, le voilà devenu l'arbitre de leur éternelle destinée : cette croix sur laquelle ils lisent par avance leur condamnation ; condamnation de leur incrédulité, elle était la vertu de Dieu; condamnation de leur orgueil, elle était le chemin de la vraie gloire; condamnation de leur impénitence, elle était l'instrument du salut; cette croix qu'ils ont rejetée, abhorrée, la voilà devenue le titre authentique de leur réprobation. A cette vue commenceront les regrets trop tardifs, les repentirs inefficaces, les gémissements inutiles: *Tunc plangent se super eum.* (*Apoc.* I.) Mais ce ne sera là que le commencement des douleurs : *Hæc autem initia sunt dolorum.* (*Matth.* XXIV.) Pour sauver le monde il est venu dans la clémence, et ils l'ont méprisé; il paraîtra dans toute la rigueur de sa justice.

Le monde l'a vu, ce Dieu Sauveur, tel que ses prophètes l'avaient peint et annoncé. Il descendra, disaient-ils, comme une pluie féconde sur une terre aride, comme une rosée bienfaisante sur une campagne desséchée; une douceur inaltérable fera son caractère, jamais on ne verra dans lui ni accès d'humeur chagrine, ni mouvement de turbulence : *Non erit tristis neque turbulentus.* (*Isa.*, XLII.) Il ne brisera point le roseau fracassé, il n'étouffera point le flambeau qui fume encore. Fille de Sion, tressaillez de joie, le roi qui vient à vous est un roi plein de douceur. Ainsi l'avaient dépeint les envoyés de Dieu, chargés de lui préparer les voies, ainsi a-t-il paru sur la terre : son ministère a été celui de la plus tendre charité. Confondu parmi les hommes, il s'en est fait le dernier; il a oublié qu'il était leur maître et leur Dieu, pour songer seulement qu'il était leur Sauveur et leur victime; instruire et soulager le pauvre, rani-

mer les faibles, guérir les malades, consoler tous les malheureux; aller au-devant des pécheurs, et ne les ramener qu'avec toutes les tendres délicatesses d'une compassion sans bornes; fonder une Eglise, qui jusqu'à la fin des siècles ne sera occupée qu'à procurer leur salut, sonder leurs plaies, panser leurs blessures, y appliquer sans cesse le sang de l'Agneau qui ôte les péchés du monde, les arracher comme malgré eux aux griffes du vautour; voilà ce qu'il a fait dans le monde pour sauver ce monde, pour toucher ce monde, et ce monde l'a méprisé.

Quel est donc celui-ci, disaient-ils, dans le temps même qu'à leurs yeux il ressuscitait leurs morts : *Qualis est hic?* (*Matth.*, VIII.) Par quelle autorité s'arroge-t-il ce ministère? Que prétend-il? Nous sommes disciples de Moïse, pense-t-il que nous deviendrons les siens? Le monde juif a commencé, le monde gentil ne l'a que trop bien copié. L'apôtre saint Paul s'en plaignait dès son temps : on nous regarde, disait-il, comme les balayures du monde, et le rebut du genre humain : *Omnium peripsema.* (*I Cor.* IV.) Le mal n'a pas cessé depuis : et de nos jours, quel mépris dans un certain monde! Quel mépris pour Jésus-Christ et son Evangile, pour ses mystères et ses sacrements, pour ses lois et celles de son Eglise, pour ses temples et ses autels, pour sa présence et sa personne même! Mépris audacieux et publics, mépris de la part de ceux qui lui doivent le plus, qui ont plus reçu de lui, les riches et les puissants. Le mal s'accroît de jour en jour, et la clémence de Jésus-Christ ne se dément point : elle se soutiendra tant que doit durer le règne du prince des ténèbres : *Hæc est hora vestra.* (*Luc.*, XXII.) Mais le grand jour une fois arrivé : *Dies retributionis* (*Os.*, IX.), le mépris des plus tendres miséricordes sera vengé par la plus rigoureuse justice.

Ce Dieu, qui aujourd'hui va chercher sa brebis égarée, et la rapporte sur ses épaules, qui ressent plus de joie du retour d'un seul pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, qui fait plus d'accueil au prodigue pénitent, quoique perdu de débauche, qu'au fils aîné que la maison paternelle a toujours vu sage et soumis, qui arrache à ses accusateurs la malheureuse adultère qu'ils voulaient faire périr; le Dieu enfin qui semble aujourd'hui renoncer à tous ses titres, pour ne garder que celui de père des miséricordes, et de Dieu de toute consolation, dans le jour de ses vengeances il ne sera plus que le Dieu qui sonde les cœurs et les reins, le Dieu devant qui les cieux ne sont point purs, le Dieu qui juge les justices mêmes, qui voit l'iniquité où les hommes n'aperçoivent que des vertus, et qui punit au centuple; voilà le Dieu qui jugera le monde, et qui rendra au monde la plus exacte, mais la plus sévère justice.

Justice inexorable, que les saints dans tous les temps n'ont envisagée qu'en frémissant! Job sur le fumier, David sous la cendre, Paul dans les sueurs et dans les fers. Justice qui ne pardonnera rien; les moindres fautes seront mises dans la balance, scrupuleusement appréciées, rigidement punies; que sera-ce des crimes énormes! Justice qui n'excusera rien, faiblesse de l'âge, surprise, imprudence, séduction, violence, penchant tyrannique, torrent de l'exemple; le temps des miséricordes eût eu égard à ces excuses, le jour des vengeances n'en connaît point. Justice qui n'épargnera rien; la pourpre et la bure, le sceptre et la houlette seront traités sans distinction; là, plus de rangs, plus de prééminences; le Seigneur seul sera grand : ***Exaltabitur Dominus solus.*** (*Isa.*, II.) Justice que rien ne pourra fléchir : tant de millions de malheureux éperdus, tremblants, criant miséricorde; quel spectacle pour un Dieu si tendre! Il ne sera plus que le Dieu inflexible. Justice que rien ne pourra gagner : là, plus de patrons, plus d'intercesseurs; les saints, les anges, la Mère de Dieu même, tout sera muet. Que dis-je? toutes les créatures que l'impie aura fait servir à ses excès s'armeront contre lui pour la cause de Dieu : *Pugnabit orbis contra insensatos* (*Sap.*, V.); enfin justice que rien ne pourra surseoir. Hélas, Seigneur! un instant de vraie contrition vous donnerait autant d'élus que vous allez faire de réprouvés! Et pour cela, il ne faudrait qu'un instant de grâce. Le temps de cette grâce est passé : *Tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X.) Cette grâce, mille fois offerte, mille fois rejetée, cent fois donnée, cent fois foulée aux pieds, il n'est plus temps que de la venger. Cette grâce, le prix de la mort, de tout le sang d'un Dieu, de cette mort si iniquement tramée et si patiemment soufferte; de ce sang si inhumainement versé, et si généreusement offert. Ah! mes frères! ce sera ce souvenir, le souvenir de sa soumission, de sa patience, rapproché des fureurs et des attentats du monde contre lui : ce sera ce souvenir qui enflammera la colère du Fils de Dieu, cette même colère qui jadis alluma un feu éternel pour des anges rebelles.

Colère inexprimable que l'homme ne saurait décrire, non plus qu'il ne pourra la soutenir, n'essayons pas de la peindre, et mettons tout en œuvre pour ne la pas ressentir. Colère implacable, proportionnée tout à la fois, et aux excès de la patience de Jésus-Christ, et aux excès des cruautés du monde contre Jésus-Christ. Le plus grand des forfaits qui ont fait rougir la terre, ça été la cruauté inconcevable du monde contre le Fils de Dieu; et le plus grand des prodiges qui ont dû étonner la terre, ça été la patience incompréhensible du Fils de Dieu à souffrir les cruautés du monde. D'un côté ce monde armé, acharné contre le Dieu, son Sauveur, ce Sauveur qui ne venait sur la terre que par compassion pure, pour ne pas laisser périr à jamais des millions de proscrits; ce Sauveur qu'ils voyaient au milieu d'eux orné de toutes les vertus dont l'homme peut être capable, et leur prouvait sa

mission par toutes les merveilles que Dieu seul peut opérer : le monde le poursuit, le persécute, le charge d'opprobres, l'accable d'outrages, enfin le met à mort et le crucifie. D'autre part, ce Sauveur, Fils tout-puissant du Dieu des armées, qui du souffle de sa bouche pouvait exterminer les impies, et qui souffre tout sans se plaindre ; qui se laisse garrotter, traîner, bafouer, déchirer ; qui se laisse égorger comme un agneau sans défense. Ce n'est pas tout : d'un côté ce monde qui, non content d'avoir immolé son Sauveur, le poursuit encore après sa mort dans ses disciples et ses sectateurs, qui les enchaîne, qui les lapide, qui les brûle, qui épuise, pour les exterminer, tout ce que la férocité peut inventer de supplices, qui veut éteindre jusqu'à son nom et sa mémoire ; d'autre part, ce Sauveur qui, du haut du ciel où il est remonté, prescrit à ses enfants la plus inviolable soumission, ne leur permet, ni de se venger, ni de se défendre ; ne leur laisse d'autres armes que les pleurs et la patience. Ce n'est pas tout encore, d'un côté ce monde qui, de persécuteur du christianisme, devient lui-même chrétien, et qui semble ne le devenir que pour livrer à Jésus-Christ une guerre plus cruelle, pour inonder son Eglise de toute la corruption du paganisme, pour faire rougir ce divin chef de l'impureté de ses membres, pour le déshonorer, le blasphémer avec plus d'atrocité, pour le crucifier de nouveau : *Rursum crucifigentes.* (*Hebr.* VI.) D'autre part ce Dieu Sauveur, spectateur paisible de ces excès, qui répond à la terre, quand elle en demande vengeance, que le temps des miséricordes n'est pas expiré, que ces aveugles peuvent encore ouvrir les yeux, qu'il ne veut la perte d'aucun, mais leur conversion, leur salut : *Nolens aliquos perire.* (II *Petr.*, III.) Voilà le double prodige, prodige de patience de la part de Jésus-Christ, et de fureur de la part du monde contre Jésus-Christ : voilà le double prodige qui durera jusqu'au grand jour; mais voilà aussi la double mesure de la colère de l'Homme-Dieu dans ce grand jour : jugez quelle en sera la violence et l'étendue.

Aussi, dans les livres saints, est-elle exprimée en des termes étonnants autant qu'effrayants : ce n'est plus cet homme dont la plus sage modération réglait tous les mouvements, ce n'est plus ce Dieu, dont la plus auguste gravité conduisait les opérations, c'est un lion furieux, dont les regards menaçants cherchent partout ses victimes : il fait retentir la terre de ses rugissements ; il s'élance sur sa proie; il prend un plaisir sanguinaire à se repaître de son trouble; il se fait un jeu barbare d'insulter à sa faiblesse ; il ajoute le mépris à l'indignation, et la dérision au mépris ; enfin, il met tout en pièces, il dévore, il s'enivre de sang. Mes frères, à la vue de certains désordres criants, de certaines iniquités monstrueuses, on se plaint du silence du ciel ; peu s'en faut qu'on n'en murmure. Hélas ! n'invoquons point la foudre, elle ne tombera que trop infailliblement : *Horrende et cito.* (*Sap.*, VI.) Un instant de colère tout-puissante vengera bien des siècles de crimes : tout est écrit, dit le Seigneur; tout est scellé dans les trésors de mon courroux ; la vengeance est à moi, le temps de l'exercer arrivera. Nous le verrons, mes frères, et plût au ciel que nous n'y fussions que témoins ! Le juste à peine échappera. Qui pourrait ne pas trembler? Achevons ce lugubre tableau ! Vengeance du Fils de Dieu dans le grand jour de son jugement; vengeance souverainement juste, souverainement terrible.

SECONDE PARTIE.

Telle sera donc, et plus formidable mille fois, la première scène du plus tragique de tous les spectacles : Jésus-Christ, présent et visible dans tout l'éclat de sa majesté, tout l'appareil de sa justice, et tout le feu de sa colère, fera voir au monde, à ce monde dont il aura été si opiniâtrément méconnu, méprisé, outragé, qu'en effet il était son Sauveur, qu'il est son Dieu, et qu'il va être son Juge ; mais un Juge irrité, à qui sa clémence même demande vengeance; mais le Juge à qui seul il appartient de l'être dans sa cause, et qui va user de ses droits dans toute leur étendue. Déjà le cœur de tous les réprouvés se glace d'effroi, pas un qui ne pressente son arrêt, parce qu'il en voit l'équité; l'enfer qui les attend ouvre déjà ses gouffres; mais avant qu'ils y soient plongés, il faut qu'ils boivent jusqu'à la lie le calice de l'indignation divine ; séparation, manifestation, condamnation; c'est-à-dire frayeurs plus que mortelles, opprobre ineffaçable, désespoir éternel, autant de tristes degrés par lesquels ils vont descendre dans l'abîme d'où l'on ne remonte jamais : séparation !

Le Dieu, Juge des vivants et des morts, paraîtra sur son trône, un air de fureur répandu dans tous ses traits. Quelle métamorphose ! Est-ce là ce Dieu Sauveur, l'Agneau de Dieu, le Roi pacifique? D'un coup d'œil il appellera ses anges, *exibunt angeli* (*Matth.*, XIII); ils partent, ils s'élancent sur cette multitude innombrable de justes et de pécheurs confondus ; ils choquent, ils renversent, ils divisent, ils séparent : moment lamentable ! L'innocent et le coupable frissonnent également : l'un se trouvera poussé vers la droite, l'autre se verra entraîné à la gauche. Mère pâle, tremblante, on vous l'arrachera cette fille perdue par une indulgence cruelle et des exemples trop bien suivis. Père homicide, à votre côté il sera enlevé ce fils dont le salut fut sacrifié à sa fortune et à votre ambition. Cœurs criminellement attachés, trop constamment unis, on vous séparera : que dis-je? Pour votre malheur mutuel vous serez réunis; vous vouliez l'être jusque dans le tombeau, vous le serez jusque dans l'enfer. Pécheurs artificieux, souples, dissimulés, vous aurez beau vous cacher, là on n'en imposera plus ; on vous démêle; pas un n'échappe; chacun dans sa place; la moisson est venue, l'ivraie d'un côté, le

bon grain de l'autre; les brebis à droite, les boucs à la gauche. Triste présage pour ceux-ci! heureux préjugé pour ceux-là!

Le triage est donc fait : plus de commerce, point de retour, divorce éternel et total. Quel saisissement! Quel silence! Ah! la scène sera donc changée, élus de Dieu, si malheureux ici-bas, si humiliés, si souffrants! Il luira donc enfin ce jour tant prévu, tant redouté! ce jour, principe de tant de saintes violences, de tant de pieuses alarmes! Il sera votre triomphe, le plus beau de vos jours. Oh que vous serez bien vengés des injustices du monde, de ses dédains, de ses caprices, bien affranchis de son oppression, bien dédommagés de ses fausses joies! Jésus-Christ le disait bien, qu'on verrait le crime heureux et la vertu dans les pleurs; mais que le jour viendrait où les choses changeraient de face. Vous le verrez ce monde, aujourd'hui si enjoué, si brillant, si fier, alors tremblant, abattu, consterné. Pécheurs hardis, scélérats effrontés, que deviendront là cette fermeté d'âme qui semble défier toutes les foudres du ciel, cette force de génie qui traite tout de préjugés populaires? Ce sera le moment de recourir à la belle philosophie, à tant de beaux systèmes qui promettent l'impunité à vos crimes; vous verrez s'ils viendront à votre secours : *Surgant et opitulentur vobis.* (*Deut.*, XXXII.) Ah! leur malheur sera sans ressource, ils en sentiront tout le poids; rebelles audacieux, en un mot, ils seront tous pénitents, mais trop tard; ce troupeau choisi, dont ils se verront séparés, leur criera trop éloquemment que leur sort est décidé.

A cet aspect, quelles réflexions! que de regrets! C'étaient donc là ces hommes de néant que nous traitions d'esprits faibles, de pieux extravagants : *Quos aliquando habuimus in derisum.* (*Sap.*, V.) Fatale ivresse, par quel enchantement nous ôtais-tu la raison? *Nos insensati.* (*Ibid.*) Les voilà parmi les saints, *inter sanctos.* (*Ibid.*) Et nous, ô sainte folie de la croix! ô déplorable sagesse du monde! réflexions trop tardives; la foudre gronde; elle éclate : où fuir? où se cacher? Vains efforts; sous leurs pieds un enfer prêt à les engloutir, autour d'eux une armée d'anges exterminateurs, sur leur tête un Dieu inexorable, impatient de laver dans leur sang le mépris qu'ils ont fait du sien; un Dieu qui, pour aigrir leurs douleurs, paraîtra aussi aimable que terrible : sa vue les passionne et les accable, leur inspire en même temps un amour furieux et une rage désespérée; ce Dieu qui a tout fait pour les sauver, qu'il n'a tenu qu'à eux de posséder, qu'ils n'ont point voulu aimer tandis qu'il les chérissait, qu'ils aiment malgré eux au moment qu'il les abhorre, qu'ils voudraient toujours voir et qu'ils n'osent regarder, qu'ils vont perdre pour toujours et qu'ils ne reverront jamais. Affreuse situation! Eh! Seigneur! hâtez-vous de les abîmer; vous ferez à la fois justice et miséricorde. Non, tout ce qui peut s'appeler clémence n'a point de place ici; le nom seul de miséricorde ne fait que retracer l'abus qu'ils en ont fait : plus rien pour eux que sévérité, que rigueur; ils épuisent le calice des vengeances : pénétrés jusque dans les os des plus mortelles frayeurs, ils vont éprouver ce que la confusion a de plus accablant. Manifestation.

Le crime serait puni trop peu s'il demeurait caché; ce n'est point assez que le coupable souscrive à son arrêt, il faut que tout l'univers en reconnaisse l'équité. Tout sera révélé comme le prophète l'a prédit : *Revelabo pudenda tua.* (*Nahum*, III.) Nuit obscure, témoin de tant de forfaits, sombres ténèbres, complices de tant d'horreurs, abîmes impénétrables du cœur humain, qui recélez tant d'abominations, vous serez éclairés. Que de crimes cachés paraîtront au grand jour! Que de noirceurs! que de turpitudes! que de sacriléges! Grand Dieu! c'est donc trop peu qu'un enfer; faut-il qu'ils n'y descendent que tout couverts d'infamie? Oui : mon œil les observait, et ils ne l'ont pas craint; ils n'ont redouté que celui des hommes; il verra tout : *Revelabo pudenda tua.* Monstres d'imposture et de perfidie, non, vous ne jouirez pas toujours de l'infâme satisfaction d'être scélérats en secret; à la fin vous serez connus; sous ce masque de probité, qui trompa toute la terre, on verra le cœur d'un brigand; ces noirs complots, si habilement tramés; ces sourdes trahisons, si adroitement ourdies; ces manœuvres diaboliques, si artificieusement déguisées; calomnies meurtrières, rapports envenimés, projets parricides dignes de l'échafaud, tant d'injustices, tant de rapines, tant de concussions, tout sera découvert : *Revelabo pudenda tua.*

Le Dieu juge, aussi puissant que le Dieu créateur, tire d'un mot la lumière des ténèbres; il parle, et à l'instant le secret de tous les cœurs se voit peint sur tous les fronts. Epouvantable multitude d'abominations, jusqu'alors ignorées! que d'infâmes qu'on n'eût jamais crus tels! Que de scélérats presque canonisés! Vous voilà donc, prétendus gens d'honneur? Quelle révolution! mais quel supplice! Jugez-en par vous-même, âme plongée dans tout l'opprobre du vice, qui jouissez pourtant de tout l'honneur de la vertu, qui comptez pour rien les plus énormes péchés, mais qui craignez comme la mort l'ombre même du déshonneur, jugez-en par vous-même; imaginez qu'à ce moment nous lisons tous dans vos yeux l'affreuse histoire de vos dissolutions, cette anecdote infamante que vous tremblez qui ne transpire, ce morceau de votre vie, dont le souvenir seul vous fait pâlir, que vous ne confieriez pas à un autre vous-même, dont le ministre du sacrement n'a pu encore arracher l'aveu, imaginez que tout cet auditoire le voit et en rougit pour vous; et qu'est-ce que cet auditoire en comparaison de l'univers? Tous les anges, tous les saints, tous les hommes, tous les démons, chaque réprouvé les aura pour té-

moins de ses crimes. Horrible confusion! ils ne pourront la supporter. Montagnes, s'écrieront-ils, montagnes, tombez sur nous! Rochers, écrasez-nous! Non, non; vous survivrez à votre honte; l'enfer n'est rien, il ne vous effraya jamais; vous ne craignîtes que l'infamie, vous en serez rassasiés. Tout sera vu, connu en détail, contemplé à loisir. Veuve opprimée, on vous dira : Le voici ce juge inique qui vendit à votre oppresseur l'arrêt qui vous fit périr. Pauvre pupille, le voyez-vous ce tuteur hypocrite que vous regardiez comme un second père, tandis qu'il s'engraissait du plus pur de votre sang. Orphelin dépouillé, regardez-le ce riche ravisseur, qui fournissait à vos excès, pour absorber par ses crédits le patrimoine de vos pères : les voilà tous, ces cœurs doubles, ces âmes fourbes, ces caractères traîtres, la honte de l'humanité, le scandale de la religion; livrés à tout l'excès du crime, ils affectaient tous les dehors de la plus fière probité; ils seront démasqués. Que de peines perdues! Que de précautions inutiles! Que de crimes commis en pure perte, pour couvrir d'autres crimes! Jésabel inconnue, ce tissu d'hypocrisies qui vous servit si longtemps de voile; cet enchaînement de sacriléges entassés, pour écarter jusqu'aux soupçons; ce fruit malheureux de vos incestes, étouffé avant que de naître; cet enfant de malédiction, substitué dans l'héritage au successeur légitime; le secret de tant d'horreurs, acheté à si grand prix, toute la terre le saura, le verra, toute la terre en frémira.

Mais, ô Dieu, terrible et insatiable de vengeance! il faudra donc que l'univers entier serve contre eux votre courroux! N'êtes-vous pas assez puissant pour vous venger tout seul? Accablés de tout le poids de votre haine, est-il dit qu'ils seront encore l'exécration de toutes les créatures? Prêts à tout perdre en vous perdant, laissez-leur du moins ce faux honneur dont ils furent si jaloux; non, ce faux honneur fut leur idole, c'est à lui qu'ils ont sacrifié leur âme, leur salut, leur Dieu, ce Dieu qui s'était livré pour eux aux dernières ignominies; est-ce trop pour les punir que le dernier opprobre? Opprobre ineffaçable, une éternité de pleurs ne les lavera point; opprobre universel, il portera la flétrissure sur les fronts les plus augustes; opprobre impitoyable, ce qu'on traite de pures faiblesses n'en sera point excepté. Que ferez-vous alors, âme sans pudeur en secret, mais si réservée en public, aussi timide devant les hommes qu'effrontée devant Dieu; que deviendrez-vous quand, le flambeau à la main, dit un prophète, on viendra à sonder, à fouiller dans votre cœur, à remuer ce bourbier d'infamie? quand, sous les yeux du monde entier, se fera le dénombrement de tant d'ordures secrètes que vous tenez maintenant si bien ensevelies. Pensez-vous qu'alors vous ayez plus de front, ou le péché moins de turpitude? Vous vous trompez. Dès qu'une fois la mort aura détruit dans notre chair cet attrait malheureux qui nous déguise le péché, dès qu'on le verra tel qu'il est, dépouillé des charmes imposteurs que nos passions lui prêtent, sa laideur toute nue fera baisser tous les yeux; et si le coupable pouvait mourir encore, la honte et la confusion seules le remettraient au tombeau.

Pécheurs, redoublez donc de vigilance à nous dérober vos crimes; cachez-les au public, à l'Eglise, au saint tribunal; enveloppez-les des ténèbres de la nuit, creusez s'il se peut jusqu'au centre de la terre, cachez-y votre secret, ensevelissez-y toute l'horreur de votre vie, applaudissez-vous du succès, c'en sera-là le dénoûment; ce secret si bien caché, le monde entier le verra, le monde entier saura ce que vous croyez aujourd'hui cacher au monde entier, et vous-mêmes, où vous cacher alors? Hélas! où se cacheraient-ils? Dans le ciel? il va leur être fermé pour toujours. Sur la terre? elle va s'entr'ouvrir sous leurs pieds. L'enfer est donc le seul asile qui leur reste; oui, c'est dans ses gouffres qu'ils vont ensevelir leur honte. C'en est fait, le moment est venu : séparés des élus, diffamés sans retour, aux terreurs et aux opprobres va succéder le dernier désespoir. Condamnation.

Tout est consommé, tout est fini. Tous les justiciables de l'Arbitre souverain du ciel et de la terre cités à son tribunal et présents en personne; tous les justes reconnus et mis à part; tous les coupables confrontés et convaincus; il ne reste qu'à prononcer l'arrêt fatal qui doit fixer invariablement, irrévocablement l'éternelle destinée de tous les habitants de la terre qui auront existé jusqu'à ce moment terrible. Mais oserai-je, pourrai-je représenter le dénoûment tragique de cette lamentable scène? Si je n'avais à peindre que le changement subit qui se fera dans la personne du juste Juge quand, se tournant vers sa droite, d'un air ravissant, il dira au bienheureux petit nombre des élus de Dieu : Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous fut préparé dès l'origine du monde. L'allégresse de cette troupe fortunée, la rapidité avec laquelle, élevée dans les airs, *obviam Christo in aera* (*I Thess.*, IV), elle ira se ranger autour de son juge, devenu pour elle le plus tendre des époux; mais cette multitude effroyable qui composera les adhérents du monde, les complices du monde, les adorateurs du monde, les élus du monde, entassés à sa gauche, la pâleur sur tous les fronts, le trouble dans tous les regards, la mort peinte sur tous les visages, frissonnant d'épouvante et d'horreur dans l'attente de la décision finale qui va les abîmer; mais l'air farouche et enflammé dont se tournant vers eux il fera entendre ces paroles foudroyantes, dont chaque syllabe est un anathème éternel; [mais cet arrêt d'irrévocable proscription, qui sera peut-être le vôtre, mes frères, qui sera peut-être

le mien, ô Dieu ! aujourd'hui mon Sauveur, alors mon juge.

Nous l'entendrons cet arrêt foudroyant; mais sera-ce de la droite ou de la gauche ? En serons nous exceptés? y serons-nous compris? Affreuse incertitude! Ecoutons-le aujourd'hui, ne l'oublions jamais, répétons-le sans cesse, méditons-le nuit et jour : Allez..... loin de moi, maudits, dans le feu éternel préparé pour le démon et ses anges. A ce coup de foudre, les cris, les sanglots, les hurlements, tout ce que la fureur, tout ce que la rage, tout ce que le plus affreux désespoir peuvent inspirer : Ah! loin de lui, séparés de lui, maudits de lui, c'est-à-dire dépouillés de tout bien, de tout bonheur, de toute consolation, c'est-à-dire perdus sans ressource, perdus sans adoucissement, perdus sans espoir; mais quoi! au feu! condamnés au feu, le plus intolérable des supplices, le plus insupportable de tous les tourments; et pour jamais ! Quoi ! point de terme ! quoi ! jamais de fin ! Ici la raison se confond, la foi devient accablante, la nature succombe..... Pour jamais ! Ah! Dieu juste souverainement, Dieu juste ! Oui, il est juste, son arrêt n'est que trop juste. Ils l'ont mérité, ils l'ont voulu, ils l'ont choisi. Un Dieu rejeté et mis à mort, toujours oublié, toujours insulté, sacrifié aux plus folles passions, immolé aux plus sales désirs ; ses menaces bravées, ses miséricordes foulées aux pieds ; tous ses bienfaits dédaignés, tous ses dons tournés contre lui; un Dieu qui jamais n'a pu se faire ni craindre, ni aimer d'un monde pour lequel il a donné sa vie et tout son sang, avec le choix d'une éternité de bonheur ou de malheur : *Quoties volui...... et noluisti* (*Matth.*, XXIII; *Luc.*, XIII) ; un Dieu qui, si le monde était éternel serait éternellement, j'en appelle à l'expérience, éternellement désobéi, méprisé, outragé par le monde, il ne peut se venger en Dieu que par une peine éternelle.

Mais tandis que je parle, l'arrêt formidable s'exécute ; tout se consume, tout périt; la terre fond comme la cire : *Sicut cera quæ fluit* (*Psal.* LVII); la mer n'est plus : *Mare jam non est* (*Apoc.*, XXI). Un océan de flammes qui l'a dévorée vient d'envelopper les déplorables victimes du courroux céleste, elles tombent par milliers dans les gouffres immenses d'un feu inextinguible; le puits de l'abîme se ferme, on le scelle du sceau de la colère éternelle : rien n'en sortira jamais. Le Dieu vengeur est remonté au ciel avec le petit nombre de justes, sa conquête; les portes adorables en sont fermées, elles ne s'ouvriront plus, rien n'y entrera plus durant l'interminable durée des siècles éternels. Tout est anéanti : plus de monde, plus de mortels, plus rien que le ciel et l'enfer. Là, une joie inamissible, là, des pleurs intarissables, et nous... nous voilà comme suspendus entre ces deux éternités.

Ah! saintes retraites, heureux asiles contre la contagion du monde, je ne m'étonne plus que la foi vous ait multipliés; déserts arides et incultes, je ne m'étonne plus que la pénitence vous ait peuplés; cavernes, grottes, rochers, je ne m'étonne plus que la crainte de ce jour terrible vous ait rendus habitables; que sa seule peinture ait converti un roi barbare; qu'un Jérôme, dans sa solitude, crût toujours entendre le son de la trompette fatale. Fuyons, mes frères, allons aussi nous dérober à la colère de l'Agneau : *ab ira Agni* (*Apoc.*, VI). Mais où aller? où fuir? Il n'est plus question pour nous de quitter le monde, nos professions, nos familles : l'ordre de Dieu nous y attache ; où donc chercher, où trouver un asile? Au pied de la croix, à l'ombre de la croix ; la croix de Jésus-Christ, voilà l'unique asile, l'asile universel ; il y est encore attaché pour nous ; ses mains n'y lancent point la foudre, elles sont encore clouées pour nous. Allons nous y clouer avec lui, en embrasser les rigueurs salutaires. Hélas ! il a épuisé sur lui-même tout ce qu'elle avait d'onéreux et d'amer; ce qu il nous en laisse à porter n'est plus rien, il l'allége encore par l'onction de sa grâce. Dieu de clémence, aussi tendre que juste, par quelle aveugle fureur aime-t-on mieux braver un jugement affreux et des feux éternels que de vous obéir? Etes-vous donc un maître si dur? votre joug est-il un joug de fer? Ah ! chrétiens, il ne sera pour lors inexorable que parce qu'aujourd'hui il n'exige presque rien; il ne sera inflexible que parce qu'aujourd'hui il est plein de condescendance; il ne sera impitoyable que parce qu'aujourd'hui il ne cherche qu'à pardonner. Il est temps encore, il nous tend les bras, il dépend de nous tous que le jour des vengeances soit pour nous le jour du salut éternel, que je vous souhaite.

SERMON VI.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua. (*Deut.*, VI.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme, et de toute votre force.

Ce précepte, ce grand précepte, l'âme de toute la religion, qui seul rend à l'Etre souverain tout ce qui lui appartient, lui conserve son rang à l'égard de toutes choses en le préférant à tout, fait régner Dieu dans l'homme, unit l'homme avec Dieu et ne laisse rien à la créature qu'il ne rapporte, qu'il ne consacre au Créateur; ce précepte qui devrait être gravé dans nos cœurs, de manière à n'être jamais perdu de vue : *Eruntque verba hæc in corde tuo*, (*Deut.*, VI), que nous devons méditer, et dans le secret de la retraite, *sedens in domo tua* (*Ibid.*), et dans le cours de nos occupations, *ambulans in itinere* (*Ibid*). Le soir en nous livrant au sommeil, *dormiens;* le matin dès notre réveil, *consurgens* (*Ibid).* Je viens, mes frères, le méditer avec vous. Précepte d'où dépend spécialement notre salut, puisqu'il est, dit saint Grégoire, le précis et l'abrégé de toute la loi du Seigneur ; précepte d'où dépend en particulier notre bonheur, puisque c'est lui, dit saint Augustin, qui verse sur tout le reste de

la loi, l'onction qui la rend non-seulement praticable, mais délicieuse; précepte trop peu connu, trop peu médité, presque oublié de nos jours : et de là tous nos maux et nos malheurs. Je viens donc vous le retracer, et, pour en faire un tableau complet, je vais vous montrer, d'un côté, combien il est grand; de l'autre, combien il est doux. C'est le plus grand des préceptes, c'est le plus doux des préceptes : point d'autre partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit; voilà, dit le Sauveur, le plus grand et le premier commandement : *Maximum et primum.* (*Math.*, XXIII.) Fallait-il, pour nous l'apprendre, le témoignage de l'éternelle vérité? Sous quelque point de vue qu'on envisage ce grand précepte, peut-on n'être point frappé de sa prééminence à tous égards? Le premier en dignité, en ancienneté, en efficace, en étendue, en suffisance, en durée; il faut des volumes pour en développer les prérogatives : bornons-nous à le considérer sous le coup d'œil qui sera pour nous plus instructif et plus pratique. C'est le plus grand des préceptes, parce que, dans son observation, il ne veut rien que de grand, et que dans l'exercice de ses opérations, il exige de notre part les plus grands motifs, les plus grands sentiments, les plus grands sacrifices. Trois caractères qui renferment tout le dogme catholique sur cette importante matière : développons-les.

Et d'abord l'amour de Dieu exige les plus grands motifs : nous aimons les créatures par des motifs proportionnés à leur bassesse. C'est ou un penchant grossier qui nous entraîne vers elles, ou une vanité folle qui nous y attire, ou un vil intérêt qui nous y enchaîne. Tantôt c'est la faiblesse qui cherche de quoi s'étayer, tantôt c'est la sensualité qui cherche de quoi se repaître. Ici c'est une ambition masquée qui ourdit les attachements utiles; là, c'est une sympathie aveugle qui entraîne souvent malgré soi; partout c'est la cupidité, travestie sous mille formes diverses, qui ne cherche en aimant qu'à rassasier des esprits charnels, ambitieux ou intéressés. Tels sont les motifs, les dignes motifs de nos affections terrestres. Le cœur d'un Dieu pourrait-il les agréer? Non, sans doute, il en veut de plus nobles, de plus élevés, de plus épurés. Par quels motifs faut-il aimer Dieu? que devons-nous chercher en lui? Lui seul, et rien que lui, répond saint Bernard : *Causa diligendi Deum, Deus est.*

Il doit être aimé pour lui-même; c'est le privilége de sa divinité, l'apanage de sa grandeur infinie, ce qui le distingue de tous les maîtres du monde. Ils ne sont grands que par emprunt, ils ne méritent point un hommage direct. Dieu seul est la grandeur par essence; seul il doit être le motif comme le terme de toutes nos affections : *Causa diligendi Deum, Deus est;* il doit être aimé pour lui-même; c'est le tribut légitimement dû à ses perfections adorables. Les beautés créées ne charment que par des agréments empruntés; ce qu'elles ont d'aimable leur a été donné; elles n'ont rien en propre, on peut aimer en elles ce qu'elles ont reçu sans les aimer elles-mêmes. Dieu seul est la beauté incréée, incomparable, unique; infiniment aimable par lui-même et de son propre fonds, seul il doit être le motif comme l'objet de tous nos sentiments : *Causa diligendi Deum, Deus est.* Il doit être aimé pour lui-même, c'est la juste reconnaissance de l'amour qu'il a eu pour nous; amour inconcevable, infini, que nous ne connaîtrons bien que dans l'éternité. Notre Créateur et notre Père; notre Sauveur et notre Rédempteur, protecteur, conservateur, sanctificateur, rémunérateur éternel, tous les titres qui peuvent fonder la plus juste gratitude, il les remplit à notre égard; nous n'étions point et nous ne pouvions jamais être; gratis il nous a créés pour nous associer à son bonheur éternel; nous en étions déchus par le péché d'origne : gratis il nous a rachetés, et à quel prix, ô mon Dieu! Chaque jour nous retombons dans l'abîme par des crimes volontaires; gratis il nous pardonne par l'effusion d'un sang adorable. De notre part, il exige en revanche un cœur noble, désintéressé, qui sache aimer d'un amour pur le bienfaiteur plus que le bienfait, les dons les plus exquis moins que la main qui les distribue.

Et quand je parle d'amour pur, je n'entends pas un amour tellement épuré de tout mélange d'intérêts, qu'il exclue formellement toute vue de récompense, toute réflexion sur soi, le plaisir même que l'on goûte à aimer. Le cœur de l'homme, flétri par le péché, serait-il capable encore d'un amour aussi sublime? Heureuses les âmes privilégiées auxquelles il est donné peut-être de pouvoir s'y élever! Mais que le nombre en est petit! et toujours est-il vrai que le Seigneur, compatissant à notre faiblesse, ne l'exige pas de tous. Non, mes frères, il est même une sorte d'intérêt compatible avec les motifs de notre amour pour Dieu. Mais un intérêt où il n'entre rien de charnel, rien de terrestre; un intérêt où tout est spirituel et céleste, surnaturel et divin; le grand intérêt de l'éternelle félicité, pour laquelle nous sommes créés. Oui, Seigneur, vous souffrez que mon cœur, en s'élevant à vous, jette un coup d'œil en passant sur ce trésor de biens immortels dont votre charité pour moi a fait le prix de mon amour pour vous. Eh! ces torrents de volupté que Dieu réserve à ceux qui l'auront aimé, *quæ præparavit iis qui diligunt illum* (I *Cor.*, II), que sont-ils autre chose que la vue et la possession de ce même Dieu? On peut donc, en l'aimant, aspirer à des biens qui ne sont autres que lui-même.

Mais aimer Dieu par le motif grossier d'un intérêt purement personnel et terrestre, parce qu'on redoute les fléaux temporels, ou

que l'on court après les profusions de sa main bienfaisante, non parce qu'il est juste, saint, adorable, mais parce qu'on craint qu'il ne soit avare des biens d'ici-bas, ou qu'on veut qu'il en soit libéral, c'est aimer d'un amour mercenaire, injurieux; c'est n'aimer que soi-même en feignant d'aimer Dieu, et sur cela sondons nos cœurs. Je vous aime, ô mon Dieu! disons-nous souvent au Seigneur. Mais pourquoi l'aimons-nous? N'est-ce point précisément parce qu'il est le Dieu de l'abondance, des heureuses ressources, des événements favorables? N'est-ce point parce que nous sommes enivrés des douceurs d'une situation gracieuse qu'il dépend de lui de troubler ou de conserver? N'est-ce point parce que nous sommes idolâtres d'une fortune brillante qu'il peut renverser ou soutenir à son gré? N'est-ce point sa protection que nous chérissons plutôt que sa tendresse, ses faveurs plutôt que ses perfections? Ne serait-ce point comme ce peuple charnel que nous l'aimons? Ne mériterions-nous point le reproche que lui fit le Sauveur? Vous me suivez, leur disait-il, parce que je vous ai rassasiés; c'est le pain que je vous ai donné, ce n'est pas moi que vous cherchez.

En effet, que Dieu cesse pour quelque temps de vous traiter en père et en époux; qu'au lieu des douceurs de sa maison il ne vous laisse que les amertumes de son calice; que, de la gloire du Thabor, il vous fasse passer aux opprobres du Calvaire; qu'il semble ne plus vouloir que vous mortifier, vous dépouiller, vous frapper; l'aimerez-vous encore? Baiserez-vous la main qui vous frappe comme celle qui vous caressait? Sûre et unique épreuve du véritable amour, le feu de la tribulation. Voilà le creuset qui sépare l'or de la charité de tout alliage impur. Vous n'avez de vrai amour de Dieu que ce qu'il vous en reste dans le temps qui vous humilie, qu'il vous châtie, qu'il paraît vous abandonner. Si, pour lors, vous éclatez en murmures, si les actions de grâces se changent en plaintes amères, si les dépits succèdent aux bénédictions, votre amour pour Dieu n'était que chimérique, vous ne l'aimiez que comme l'instrument de votre bonheur terrestre; vous l'aimiez pour vous et non pour lui; encore une fois sondons nos cœurs. L'amour de Dieu exige les plus grands motifs; il exige encore les plus grands sentiments.

Pourquoi le Dieu créateur, en formant l'homme à son image, a-t-il mis dans son cœur un fonds inépuisable de sentiments? *Sensu implevit cor illorum*, dit l'auteur sacré (*Eccl.*, XVII); nous en sommes comme pétris. Pourquoi, en développant les replis de ce cœur, parmi les tristes ravages que le péché y a faits, aperçois-je des traces lumineuses que ce péché n'a pu effacer? D'un côté un penchant funeste, il est vrai, qui m'entraîne vers tous les vices, mais de l'autre un goût sensible pour toutes les vertus. Ce cœur, quoique gâté, perverti par le péché, la douceur le touche, la bonté le gagne, la générosité l'attendrit, la vérité le charme, l'équité le subjugue; le beau, le parfait, ou réel ou imaginaire, l'enlève et le transporte. Ce cœur, tout aveugle, tout injuste qu'il est, est encore susceptible de la plus haute estime, de la plus vive gratitude, de la plus pure tendresse, quelquefois de la plus héroïque fidélité. Pourquoi le souverain Maître aurait-il conservé dans mon cœur, jusqu'après sa dégradation, le germe précieux de tant de grands sentiments? Serait-ce pour les prodiguer à de faibles créatures périssables comme moi, aussi imparfaites que moi, quelquefois plus méprisables?

Non, non, mes frères, c'est pour lui seul que le Dieu créateur a mis dans le cœur humain ce riche fonds de sentiments dignes de lui. De tous les biens de ce monde visible, le cœur de l'homme est le seul dont il s'est réservé le domaine; dans ce cœur, purifié par le sang du Dieu son Fils, il veut bien encore établir sa demeure, mais il veut y régner. C'est le Dieu jaloux, il ne souffre point de rival; toute concurrence le blesse; il veut régner, et régner seul dans ce cœur qui est à lui par tant de titres. Eh! conviendrait-il en effet que la Majesté suprême se trouvât compromise avec de viles créatures, que le néant partageât avec Dieu, qu'un cœur dont il daigne agréer l'hommage ne fût à lui qu'en partie? Mais en convenant de ses droits, connaissons nos obligations. Savons-nous bien ce qui résulte de ce domaine absolu de Dieu sur nos cœurs? Ecoutons et jugeons-nous.

Dieu veut le cœur tout entier, c'est-à-dire que ce cœur n'est plus à nous mais à Dieu, que nous ne sommes les maîtres ni d'en déterminer, ni d'en diviser les sentiments; c'est-à-dire que dans ce cœur il n'y doit avoir aucun amour qui ne soit rapporté à Dieu, qui ne soit dans l'ordre de Dieu, qui ne soit subordonné à celui que nous devons à Dieu; c'est-à-dire que ce cœur doit aimer Dieu d'un amour de plénitude qui remplisse toute sa capacité, *ex toto corde;* toutes les puissances de l'âme, *ex tota anima;* toute l'étendue de l'esprit, *ex tota mente.* Dieu veut le cœur tout entier, c'est-à-dire que notre amour pour Dieu doit être un amour de distinction qui ne convienne qu'à Dieu; un amour souverain qui s'élève au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu; un amour dominant qui foule aux pieds tout intérêt qui n'est point celui de Dieu, en sorte que tout le reste ne soit rien dès qu'il s'agit de Dieu. Dieu veut le cœur tout entier, c'est-à-dire que notre amour pour Dieu doit être un amour de préférence absolue qui l'emporte sur nos plus tendres affections, tellement que nous puissions dire : Oui, j'aime Dieu plus que ma fortune, que ma santé, que ma vie, plus que tout ce que je possède, plus que tout ce que je désire, plus que l'univers entier. Non, l'univers entier ne doit pas lui disputer un seul degré de votre amour; tout périrait dans le monde plutôt que vous dussiez consentir à le voir désobéi. Il faut penser

ainsi pour aimer vraiment Dieu ; il faut aimer jusque-là pour remplir la mesure du précepte : en vain l'homme charnel en murmure.

Et a-t-il droit d'en murmurer? En aimant Dieu jusque-là, l'aimerons-nous, je ne dis pas plus qu'il ne mérite de l'être? Engloutis dans la boue des objets terrestres, ses charmes adorables nous échappent; je ne dis pas plus qu'il n'a droit de l'exiger : Vermisseaux que nous sommes, nous permettre de l'aimer est la première de ses grâces! Mais en l'aimant jusque-là, l'aimerons-nous plus qu'il ne nous a aimés? La terre entière remplie de ses bienfaits, de sa charité, de ses miséricordes : en voici le comble, ô homme! Le calvaire, la croix, en voilà la consommation. Ne surpasse-t-elle pas tout ce que l'esprit humain, que dis-je, tout ce que les anges mêmes eussent pu en imaginer? Quelle intelligence jamais eût osé seulement penser que Dieu dût aimer l'homme jusqu'à livrer pour lui son Fils unique? Il l'a fait : *Pro nobis omnibus tradidit illum* (*Rom.*, VIII), et en revanche il veut dans notre amour les plus grands sentiments dont nos cœurs soient capables. Malheur à qui pense que c'en soit trop! ce n'en serait pas même assez; il exige encore les plus grands sacrifices.

Vous le savez, mes frères, et peut-être trop. Le premier effet de l'amour dans un cœur est d'y faire naître une tendre conformité de toutes ses vues, de toutes ses inclinations, de toutes ses volontés à celles de l'objet aimé; tel est aussi le premier effet que doit produire l'amour de Dieu dans nos cœurs. Une entière conformité de nos volontés à celle de Dieu, voilà le premier sacrifice qu'il exige de nous, le plus grand, on pourrait dire le seul, parce que celui-là renferme tous les autres. Tout l'homme est dans sa volonté; la volonté pleinement sacrifiée, rien ne reste à immoler. Sacrifice de la volonté propre à la volonté de Dieu; sacrifice pénible pour des hommes devenus des enfants rebelles et insensés, qui ne le serait point si nous étions restés justes et raisonnables; sacrifice pénible mais indispensable. Le vouloir suprême de Dieu est la loi invariable de tous les êtres qu'il a créés, et la règle inflexible sous laquelle doit plier tout ce qui respire; sacrifice pénible, mais salutaire : eh! que peut notre aveugle volonté dont nous sommes si jaloux, que nous égarer et nous perdre! Celle de Dieu, au contraire, quel guide plus assuré pour nous conduire au vrai bonheur! Enfin sacrifice pénible, mais par combien d'aimables tempéraments ce Dieu condescendant ne l'a-t-il pas adouci? Jusqu'à payer l'obéissance qu'il exige d'une sorte de soumission réciproque.

Spectacle digne de la jalousie du ciel! Ce Dieu que les esprits célestes n'approchent qu'en tremblant, je le vois traiter avec l'homme comme d'égal à égal, souffrir qu'un mortel ose lutter contre lui. *Non dimittam te* (*Gen.*, XXXII), lui dit Jacob : je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez béni. Je le vois prêt à punir un peuple apostat, arrêté tout à coup par l'homme de sa droite, n'oser, sans son aveu, lever le bras vengeur : *Dimitte me ut irascar* (*Exod.*, XXXII), dit-il à Moïse, et il cède à sa résistance. Je le vois déranger toute la nature, jusqu'au cours de l'astre du jour aux ordres du chef de son peuple : *Sol, ne movearis* (*Josue*, X), s'écrie Josué : c'est l'homme qui parle en maître, et c'est le Dieu qui obéit : *Obediente Deo voci hominis.* (*Ibid.*) Ce n'étaient là que des préludes, l'alliance nouvelle devait montrer à la terre un Dieu victime de son amour asservi à ses créatures. Un Dieu devenu le dernier des hommes, ministre de leurs infirmités, esclave de leurs besoins, dépendant de leurs caprices, soumis à leurs arrêts, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort la plus cruelle. Ainsi, chrétiens, ainsi nous a aimés le Dieu que nous adorons : mais sachons-le, c'est ainsi qu'il veut l'être : le premier sacrifice qu'il exige de l'homme est celui de sa volonté, et le premier tribut celui de l'obéissance.

Sacrifice d'obéissance : de tout temps le plus précieux devant Dieu, plus agréable à ses yeux que toutes les victimes : *Melior est obedientia quam victimæ.* (I *Reg.*, XV.) Obéissance à tous les points de sa loi, sans restriction, sans exception. En excepter un seul, ce serait la violer tout entière : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II.) A tous les ordres de sa volonté souveraine, fallût-il avec Abraham immoler le fils unique, avec Susanne, risquer l'honneur et la vie pour sauver l'innocence : à toutes les dispositions de sa providence, jusqu'à le bénir dans les fers comme Joseph, et comme Job sur le fumier. Sacrifice d'obéissance courageuse et intrépide. Ecoutons le grand Apôtre : Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ, s'écrie-t-il? Sera-ce la tribulation, les angoisses, la nudité, la faim, la persécution, le glaive? Non, j'en suis sûr : *Certus sum.* (*Rom.*, VIII; II *Tim.*, I.) O bienheureuse certitude! Heureux celui qui trouve dans son cœur, comme l'Apôtre, ce consolant témoignage, j'en suis sûr! Qui de nous pourrait le dire avec lui? Je suis sûr que tous les biens réunis, que tous les maux rassemblés, que tous les prestiges du monde, que tous les assauts de l'enfer n'ébranleront jamais la fidélité que nous avons jurée au Dieu que nous aimons. Eh! chrétiens, que faut-il pour triompher de la nôtre? dans un jour de solennité, dans la ferveur d'une communion : ô le Dieu de mon cœur! je vous jure un amour à toute épreuve; et souvent le jour même tant de belles protestations viennent échouer contre un faible respect humain, un intérêt de rien, un entêtement puéril. De quelle espèce est donc notre amour? Enfin sacrifice d'obéissance active, et c'est ici l'essentiel, active et agissante, qui se porte à remplir tous ses devoirs de religion, d'état, de société; à embrasser toutes les œuvres de

justice, de charité, de miséricorde, qui sont à sa bienséance ; à répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ par de dignes fruits de pénitence, de zèle, de patience.

Car ici, chrétiens, il ne faut pas s'y méprendre, l'illusion n'est que trop commune. L'amour de Dieu ne consiste point dans ces contemplations oisives qui ne font que nourrir l'indolence d'une âme nonchalante; dans ces accès de ferveur extatique, souvent vides de toute vertu et compatibles avec de grands vices; dans ce sommeil de dévotion léthargique, qui ne s'éveille ni aux cris du pauvre, ni aux pleurs du malheureux; dans ce repos de mysticité fausse, qui ne doit s'appeler qu'une pieuse paresse : non, non, l'amour divin dans un cœur n'y fut jamais sans action. *Non potest vacare amor in anima amantis,* dit saint Augustin; il ne se borna jamais à des sentiments stériles. Madeleine convertie ne se contenta pas de méditer aux pieds du Sauveur, elle le suivit dans ses voyages, partagea ses fatigues, fournit à ses besoins, l'accompagna jusqu'au Calvaire, le chercha jusque dans le tombeau. Augustin revenu de ses erreurs ne se borna pas à les pleurer; son génie, ses talents, toutes ses forces furent jusqu'au dernier soupir consacrés à les réparer. Tel est le vrai amour de Dieu ; point d'autre que celui qui se prouve par les effets. Voulez-vous savoir qui m'aime, dit Jésus-Christ? C'est celui qui garde mes préceptes : *Qui habet mandata mea, et servat ea, ille est qui diligit me.* (*Joan.*, XIV.) Les œuvres, mes frères, les œuvres; sans elles tout est suspect, sans elles les plus beaux sentiments ne sont que de belles illusions : *Qui habet mandata mea, et servat ea ;* et dans ces paroles du Sauveur, voilà, sur le grand précepte de quoi répondre à toutes les questions, de quoi calmer toutes les inquiétudes.

On s'alarme sur la froideur, sur la dureté de son cœur; ce cœur, hélas! si sensible pour les créatures et si peu pour son Dieu. L'amour sensible est un don précieux, mais ce n'est ni le plus solide, ni le plus essentiel : l'amour agissant qui se manifeste par les œuvres, voilà l'indispensable : *Qui habet mandata mea, et servat ea.* On s'inquiète sur la difficulté de rapporter ses actions scrupuleusement à Dieu seul; un amour scrupuleux n'est point celui que Dieu demande. Vos actions sont-elles bien conformes à sa divine loi? D'elles-mêmes elles se rapportent au principe qui les produit : *Qui habet mandata mea, et servat ea.* On demande quand et combien souvent on est obligé à faire des actes d'amour; l'essentiel n'est pas de dire à Dieu, je vous aime, c'est de le prouver. Quiconque a besoin d'une décision théologique pour savoir quand il doit dire à son Dieu, je vous aime, oh! qu'il est encore loin de l'aimer en effet! Faites parler vos œuvres : quand les œuvres diront à Dieu que vous l'aimez, la bouche, par un mouvement naturel, le lui dira aussi. Le vrai amour ne compte ni ses actes, ni ses actions. Son caractère est d'aimer sans mesure, d'agir sans cesse, et de croire toujours n'en avoir ni trop dit, ni trop fait : *Qui habet mandata mea, et servat ea, ille est qui diligit me.* Etrange siècle que le nôtre! Jamais peut-être le Seigneur Dieu ne fut moins aimé que dans ce siècle pervers, et jamais on n'a vu tant écrire, tant disputer sur le dogme de l'amour de Dieu; on viole la divine charité à force d'en revendiquer les droits. O mon Dieu! qu'on sait peu vous aimer! Qu'on sait peu ce que c'est que votre amour, quand on sait tant subtiliser! Qu'on est encore éloigné de vous aimer, quand on est si pointilleux à disputer sur l'amour qu'on vous doit! Eh! mettons notre émulation à le ressentir et à le prouver par nos œuvres. Moins de chaleur sur la doctrine et plus d'ardeur pour la pratique. Amour de Dieu, ô le plus grand des préceptes, il est encore le plus doux! C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Le Seigneur, tout-puissant qu'il est, pouvait-il faire à l'homme un commandement plus doux que celui de l'aimer? Ou plutôt fallait-il un précepte pour le porter à un devoir qui devait faire son bonheur? Dans ce commandement paternel se trouve de quoi flatter mes plus douces inclinations. Nous aimons l'élévation, la gloire ; l'amour de Dieu ennoblit tout : nous haïssons les difficultés, la peine ; l'amour de Dieu facilite tout: nous craignons la multiplicité des obligations, des devoirs ; l'amour de Dieu supplée à tout. Seigneur, c'est le plus grand de vos préceptes, n'est-ce point aussi le plus grand de vos bienfaits?

Il ennoblit tout. L'amour de Dieu puise dans son objet un caractère de grandeur qui se répand sur tout ce qu'il anime; il divinise en quelque sorte nos personnes et nos œuvres; différence essentielle entre l'amour de Dieu et l'amour des créatures. Esclave des vanités terrestres, je n'y trouve que de quoi m'humilier; idolâtre des objets périssables que la corruption détruit, des objets frivoles qui ne peuvent me rassasier, des objets honteux dont le vice fait tout le charme, j'aime : d'un amour aveugle qui fait rougir ma raison, d'un amour criminel qui révolte ma conscience, d'un amour grossier qui me confond avec les êtres les plus vils : suis-je donc créé pour aimer de la sorte? n'ai-je reçu un cœur sensible que pour le dégrader par des affections si basses? Au contraire, dans l'amour de Dieu, tout me relève. J'adore un objet immuable dont les charmes seront éternels ; un objet infini qui remplira tous mes désirs ; un objet souverainement parfait, dans la possession duquel je trouve autant de gloire que de délices. J'aime d'un amour éclairé que ma raison justifie, d'un amour légitime que ma conscience avoue, d'un amour tout céleste qui élève mon cœur jusqu'au trône de la Divinité.

Oui, c'est en aimant Dieu que je retrouve

l'élévation primitive de ce cœur; rien de moins pour le fixer que celui d'un Dieu. Hors de là, rien qui remplisse l'immensité de ses désirs, rien qui réponde à la délicatesse de ses sentiments; rien qui ne l'ennuie, qui ne le dégoûte, qui ne l'avilisse: quelle grandeur! Ce n'est donc qu'en aimant Dieu que je rends à mon cœur toute la noblesse de sa première origine; ce n'est encore qu'en aimant Dieu que je vois ce cœur estimé ce qu'il vaut. Dieux de la terre, grands du monde, on vous sert en esclave, et on n'est payé que de dédains; on fait mille bassesses pour obtenir un sourire, et on n'a pas un regard; on rampe à vos genoux, et on est foulé aux pieds. Honteux de mon esclavage, je me tourne vers le Dieu du ciel, et à l'instant il me tend les bras, il me reçoit dans son sein, il veut que je l'appelle mon père, il me traite comme son fils. Laquelle m'est plus flatteuse, de sa servitude ou de la vôtre? Victimes de l'amour profane, vous gémissez sous d'indignes fers, et vos adorations sacriléges ne sont payées tôt ou tard que par la perfidie ou l'abandon. Insensés! ce cœur que vous immolez à l'inconstance, au caprice, un Dieu en est jaloux, un Dieu vous le demande et vous offre le sien: quel échange! Pauvre peuple que la Providence, toujours adorable dans ses vues, a mis au dernier rang, le monde cherche parmi vous des esclaves et non pas des amis; il n'ambitionne que vos respects, il méprise votre amitié. Consolez-vous, le Maître du monde ne la méprise pas; laissez là ce monde superbe; venez dans le sein du Dieu des humbles vous dédommager de ses hauteurs. Seul il connaît le prix du cœur humain, seul il sait l'estimer ce qu'il vaut. Sous la bure comme sous la pourpre, en aimant Dieu, l'homme devient vraiment grand; grand par l'objet de son attachement, par l'union qu'il contracte avec son Dieu, par l'excellence de son amour même; grandeur qui de sa personne passe jusqu'à ses œuvres.

Car dès là que l'amour de Dieu est le principe de mes œuvres, je ne fais plus rien que de grand; mes actions les plus communes, par une transformation subite, changent de nature; tout y est pur, tout y est surnaturel, tout y est divin; le motif qui les anime les rend sublimes. Autre différence entre l'amour de Dieu et celui des créatures; l'un ennoblit les actions les plus viles, l'autre avilit les plus nobles. Amateurs du monde, vous vous piquez de beaux sentiments: générosité, désintéressement, probité la plus délicate; et en effet, le dehors de vos démarches semble respirer tout cela; mais pour apprécier vos œuvres à leur juste valeur, cherchons au fond de l'âme les ressorts qui la font agir. Que de vices déguisés sous le masque des plus belles vertus! Hypocrisie qui se couvre du manteau de la religion; libertinage qui se cache sous le voile de la modestie; duplicité qui se pare des couleurs de la bonne foi. Que d'actions louables en apparence, détestables dans leurs motifs! Services mercenaires, rendus par un intérêt sordide; louanges fourbes, données pour dissimuler l'envie; accueil perfide, fait pour couvrir la trahison; que de traits héroïques, ce semble, qui ne viennent que d'une source impure! Vanité, déguisement, astuce, ostentation, flatterie. Amateurs du monde, voilà, quoi que vous puissiez dire, le motif de toutes vos œuvres: sont-elles de grande valeur? Où donc en trouver de vraiment pures, élevées dans leur fin, droites dans leurs intentions? Chez une âme pénétrée de l'amour divin, plaire à son Dieu, lui être fidèle, c'est tout ce qu'elle ambitionne. Dès là, chez elle rien de faux, rien d'oblique; chez elle, le cœur est toujours d'accord avec la bouche; ce qui se voit au dehors est toujours l'écho du dedans. Supérieure aux jugements d'un monde dont elle n'a rien ni à espérer ni à craindre, peu lui importe, comme à l'Apôtre, que ce monde la censure ou l'approuve; le motif de ses œuvres lui répond tout à la fois et de leur excellence et de leur mérite; nouvel avantage qu'elle trouve dans l'amour de Dieu: il donne un mérite infini à ses moindres actions.

On se consume pour le monde. Qu'est-ce à dire, pour le monde? C'est-à-dire pour des hommes faibles qui ne peuvent récompenser, pour des hommes avares qui ne le veulent point, pour des hommes injustes qui dans les services ne tiennent compte que du succès, pour des hommes arrogants qui pensent qu'on est trop payé par l'honneur de les servir. Mondains aveugles, que de travaux perdus! Eh! que ne donnez-vous à Dieu ce que vous prodiguez à ces maîtres ingrats? Chez lui, rien ne se perd, tout est compté, tout est d'un mérite infini. Je dis tout: l'acte le plus simple, dès qu'il est dicté par l'amour, devient d'un prix inestimable. En voulez-vous des exemples? David, pressé de soif, soupire après un verre d'eau de la citerne de Bethléem. Trois braves affrontent mille morts pour en aller chercher à travers l'armée ennemie; le pieux monarque la trouve trop précieuse pour s'en désaltérer; il en fait un sacrifice au Dieu de son cœur. David, par cette action, est plus grand que par toutes ses victoires; l'Esprit-Saint en fait l'éloge et la met au-dessus. Une veuve indigente arrache deux oboles à son besoin pour les jeter dans le trésor de son Dieu. Cette légère aumône mérite d'être canonisée par Jésus-Christ. La veuve pauvre a plus donné que tous les riches ensemble; elle a plus fait qu'eux, malgré leurs profusions. Pourquoi? Chez elle, l'amour s'est ôté le nécessaire; chez les autres, l'ostentation n'a donné que son superflu. L'homme est avide de gloire, faut-il qu'il ne coure qu'après la fausse? Aimons Dieu, nous trouverons la vraie, celle qui naît de la vertu, du témoignage de la conscience, de la noblesse des sentiments; aimons Dieu, et nous n'aurons plus à rougir ni de nous ni de nos œuvres, et il ne sera plus nécessaire de tromper les hommes pour obtenir leur estime; aimons Dieu,

et nous serons grands de la vraie grandeur, de celle qui n'affecte point de se produire, parce qu'elle n'est point vaine; de celle qui se cache, au contraire, à elle-même, parce qu'elle est solide. L'amour de Dieu ennoblit tout; j'ajoute qu'il facilite tout.

Oui, c'est le seul amour de Dieu qui rend la loi de Jésus-Christ moins pénible que celle de Moïse. Sans lui, le poids du baptême est plus pesant que celui de la circoncision; sans lui, je ne conçois point ce que dit l'Apôtre, que l'Homme-Dieu est venu mettre en liberté ceux que le judaïsme tenait en esclavage; sans lui, le langage de Tertullien me paraît un paradoxe, quand il dit que les facilités de l'Evangile ont succédé aux difficultés de la loi; car où sont-elles, ces facilités? Je ne suis plus sujet, il est vrai, à une multitude d'observances légales, gênantes et importunes; mais à leur place, quelle foule de nouveaux préceptes mille fois plus onéreux! Crucifier ma chair avec ses convoitises, arracher l'œil qui me séduit, couper la main qui me scandalise, me renoncer moi-même, porter ma croix tous les jours, sacrifier ma vie pour sauver mon âme, vivre dans le monde aussi pur que si je n'y étais pas, prendre ses plaisirs avec autant de modération que si je ne les goûtais pas, posséder ses richesses aussi indifféremment que si je ne les avais pas; car tel est le christianisme, mes frères. Nous avons beau l'altérer dans nos maximes, voilà le fond, l'esprit, la substance de l'Evangile: non-seulement ne me point venger, mais oser à peine me défendre; non-seulement ne haïr personne, mais aimer jusqu'à mes ennemis; non-seulement ne me rien permettre contre la pudeur, mais pour un simple désir, être coupable du dernier crime; enfin, me gêner, m'observer, régler tout, craindre tout, jusqu'à mes paroles, mes manières, jusqu'à ma contenance, pour ne scandaliser personne; sans quoi, avoir à répondre non-seulement du mal que j'ai fait, mais de celui que j'ai occasionné. Chrétien que je suis, voilà jusqu'où vont mes obligations! Le juif en eut-il jamais de pareilles?

Eh! par où donc est-il vrai que le joug de Jésus-Christ soit doux et son fardeau léger? *Jugum meum suave est.* (*Matth.*, XI.) Comment tant de milliers de saints ont-ils trouvé, comme ils l'attestent, une source intarissable de joie dans les rigueurs d'une vie crucifiée? *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (II *Cor.*, VII.) Quel charme secret a donc la vertu de répandre tant de douceurs sur les plus vives amertumes? *Amaritudo nostra dulcissima.* La charité, chrétiens, l'amour de Dieu, la divine charité, en voilà les effets. Le chrétien fidèle est aussi chargé que le juif religieux; mais celui-ci traînait son joug avec peine, celui-là le porte avec joie. L'un n'était qu'un esclave qui craignait l'œil du maître, il n'obéissait que par l'impression d'une crainte servile, tout lui était pénible; l'autre est un fils qui se plaît dans la maison paternelle: il agit par amour, tout lui devient agréable; car voilà le vrai caractère qui distingue la loi de Jésus-Christ de celle de Moïse: l'esprit de servitude changé en celui de l'adoption; la charité, qui dilate le cœur, mise à la place du scrupule qui le resserre; l'amour substitué à la crainte; et quel ressort plus puissant que l'amour sur le cœur humain? que ne fait-il point entreprendre, souffrir, surmonter? que trouva-t-il jamais d'impossible? Monde, s'il en fallait des exemples, c'est chez vous que j'irais les chercher, dans vos histoires, sur vos théâtres, dans vos mœurs; l'amour fait triompher de tout: hélas! vous le prouvez trop bien. Quand on aime, rien ne coûte: maxime de tout temps adoptée par le monde, éternellement rebattue, souvent, hélas! trop vérifiée; mais maxime encore plus vraie dans la religion que dans le monde; plus vraie de l'amour divin que de l'amour profane; plus vraie pour les âmes touchées de Dieu que pour les cœurs asservis aux créatures. Oui, c'est surtout quand on aime Dieu que rien ne coûte; c'est surtout l'amour de Dieu qui triomphe de tout; jamais la cupidité charnelle ne produisit tant de merveilles que la divine charité. Ouvrez les fastes de l'Eglise, et montrez-moi ailleurs plus de prodiges en tout genre d'héroïsme. Prodiges d'innocence, de chasteté, de pénitence; prodiges de générosité, de constance, d'intrépidité. Montrez-moi ailleurs des milliers de confesseurs sacrifier tout repos pour s'immoler aux besoins du prochain; des milliers de vierges préférer un triste voile aux plus brillantes espérances; des milliers de solitaires s'arracher aux plus doux nœuds pour s'ensevelir dans un rocher: montrez-moi ailleurs des légions de pénitents se laisser à peine chaque jour une étincelle de vie pour s'exterminer lentement; des légions de martyrs voler à la mort comme les conquérants au triomphe, impatients de verser leur sang, insatiables de tortures. Voilà ce qu'ont fait des millions de saints, ce que toute la terre a vu, ce que le paganisme étonné appelait un transport, un délire, l'effet d'une vertu magique. Oui, c'était un transport, mais un transport d'amour divin, le délire de la charité, une magie opérée par le souffle de l'Esprit-Saint.

Chrétiens, connaissons mieux le don de Dieu; aimons, et tout cela ne nous surprendra plus; aimons Dieu comme les confesseurs, et nous saurons comme eux que, quand on ne voit plus dans tous les hommes que les membres du Dieu qu'on adore, il est doux de les servir; aimons Dieu comme les vierges, et nous saurons comme elles qu'il est aisé de tout quitter quand c'est pour aller vivre avec le seul objet qu'on aime; aimons Dieu comme les solitaires, et nous saurons comme eux que, quand on a goûté les charmes du commerce de son Dieu, celui des créatures n'a plus rien que d'insipide; aimons Dieu comme les pénitents, et nous saurons comme eux que, quand on ne voit plus son corps que

comme un séducteur qui nous a souillés de crimes, il est doux de l'exterminer ; aimons Dieu comme les martyrs, et nous saurons comme eux, qu'entre la mort et l'infidélité le choix n'est pas si difficile ; que mourir pour qui n'aime que Dieu, c'est passer du séjour des larmes de l'esclavage au souverain bonheur ; que répandre son sang pour celui qui le premier a versé tout le sien pour nous, ce n'est pas quelque chose de si pénible. *Da amantem*, donnez-moi un cœur touché, et il sentira ce que je dis. En est-il encore, ô mon Dieu ! de ces âmes héroïques, que le feu de votre amour élève au-dessus de la nature ? Oui, il en est; vous les perpétuez pour votre gloire, Seigneur, et vous nous les montrez quelquefois à notre confusion : il semble qu'elles soient pétries d'un limon différent du nôtre ; tout ce qui crucifie l'humanité n'a pour elles que des appâts, la croix ne leur offre que des fleurs. Eh ! pourquoi nous, n'y voyons-nous que des épines ? C'est, répond saint Bernard, qu'elles la regardent des yeux de l'amour, et nous de ceux de la cupidité. L'amour leur adoucit ce que la cupidité nous rend impraticable; c'est que la croix est le chef-d'œuvre de l'amour; Jésus-Christ ne l'a trouvée supportable que parce qu'il aimait à l'excès : il faut aimer pour la trouver telle que lui. C'est que l'Evangile est une loi d'amour; il ne veut de disciples que ceux qui savent aimer ; sans l'amour tout y rebute, avec lui tout en devient agréable.

Il est bien dur, disons-nous tous les jours. Oui, l'Evangile est dur pour qui n'aime point Dieu ; mais il cesse de l'être à proportion que le cœur s'attendrit. Aimons sans mesure, et il sera sans amertume. Il est dur, oui, il est dur d'étouffer un ressentiment juste, d'oublier une injure atroce, de vivre en paix avec celui qui voudrait m'avoir ôté le jour. Mais, après tout, si le Dieu qui l'ordonne est l'objet de tout mon amour, le plaisir de me satisfaire vaut-il celui de le contenter ? *Amemus Christum et facile videbitur, omne difficile.* Il est dur d'embrasser la pénitence, dès le printemps de ma vie, pour ne la finir qu'à la mort ; mais si j'aime assez pour craindre bien plus de devenir infidèle que de mourir bientôt, est-il quelque austérité qui m'effraye ? *Ubi amatur, non laboratur.* Il est dur de m'assujettir aux pieuses délicatesses d'une pudeur austère ; mais si la possession du Dieu de l'innocence est le terme de tous mes désirs, cette innocence ne devient-elle pas le plus précieux de mes biens ? Dès là, tout ce qui pourrait la ternir me paraît abominable, je le hais, je le crains, je trouve plus de plaisir à le fuir que le mondain à le chercher : *Da amantem, et sentit quod dico.* Aimons, et nos plus rigoureux devoirs deviendront nos plus doux plaisirs, et nos plus pénibles travaux ne seront qu'un amusement ; et jusque dans nos larmes nous trouverons des délices. *Da amantem, et sentit quod dico.* Ame touchée de la grâce, mais encore enivrée du monde, assez raisonnable pour apercevoir vos désordres, trop sensuelle pour les haïr, assez chrétienne pour en gémir devant Dieu, trop mondaine pour y renoncer, voulez-vous à la fois rompre toutes vos chaînes, surmonter toutes vos faiblesses ? Demandez à Dieu l'inestimable don de son amour ; ouvrez votre cœur aux tendres effusions de la divine charité, laissez au feu sacré la liberté de l'enflammer ; pour lors faites ce que vous voudrez, dit saint Augustin : *Ama et fac quod vis.* Bientôt le monde n'aurait plus de charmes, la vertu perdrait ses rigueurs, sans effort vous entreriez dans la voie des saints ; vous y marcheriez sans contrainte, partout l'amour verserait la suavité, l'onction ; plus de sacrifice à l'épreuve de votre courage, plus d'entreprise au-dessus de vos forces. L'amour de Dieu ne connaît point d'obstacle invincible; il facilite tout, enfin il supplée à tout.

A tout ce que l'Evangile prescrit de plus indispensable, aux mérites des œuvres, aux travaux de la pénitence, à la nécessité même des sacrements, à tout ce que la fragilité humaine traîne après soi de misères ; à la faiblesse, à l'infirmité, à toute impuissance, dès là qu'elle est réelle; tendre ressource de ma religion, preuve éclatante que le Dieu qu'elle adore est le Père de tous les hommes ! Il compatira à leur misère jusqu'à n'exiger que leur cœur. Ses grâces ne se mesurent point sur les services, ses récompenses ne se donnent point seulement aux talents utiles ; pourvu que je l'aime, je suis assuré du retour. Si du reste je ne puis rien, il me tient quitte. Où sont les maîtres qui pensent ainsi, chez qui la bonne volonté toute seule soit mise au même rang que les œuvres, chez qui la vivacité des sentiments tienne lieu de tout ? Ce ne sont point les hommes qui pensent de la sorte. Amateurs du monde, convenez-en, il faut pour les toucher plus que des sentiments : vous aurez beau les aimer, si vous n'avez le don de plaire, ou le talent d'amuser, ou le pouvoir d'être utile ; si vous ne flattez ni la vanité, ni l'intérêt, ni la passion, tout votre amour n'obtiendra rien. Il n'y a que vous, Seigneur, d'assez généreux pour récompenser un amour indigent, d'assez tendre pour vous contenter d'un cœur dénué de tout. Dès qu'on vous aime, on est sûr de vous paraître aimable. Dépourvu d'ailleurs de tous les avantages, de tous les dons de la nature, dès qu'on vous aime on est digne de votre cœur. Hors d'état de remplir les préceptes, incapable de rien faire ni pour vous, ni pour le prochain, réduit au néant de l'esclave inutile; dès qu'on vous aime, on va de pair avec le plus laborieux serviteur.

Pauvres, faibles, infirmes, consolez-vous donc; chez notre Dieu l'amour supplée au mérite des œuvres. Ne pouvez-vous rien pour sa gloire ? vous aurez tout fait quand vous aurez beaucoup aimé. Ne pouvez-vous rien pour ses membres souffrants ? donnez votre cœur, et vous aurez tout donné. Ne pouvez-vous rien pour votre propre salut ?

il s'avancera à mesure que vous aimerez. Pécheurs, accablés sous le poids de vos crimes, désespérés de l'énormité de vos dettes, reprenez courage, vous n'êtes point insolvables. Voici un moyen sûr de payer tout : chez notre Dieu l'amour supplée aux satisfactions de la pénitence. Aimez-le comme vous avez aimé les créatures, le monde, le péché, vous serez bientôt acquittés. Ne m'en croyez-vous pas ? Suivez-moi en esprit chez le pharisien de l'Evangile, regardez-y votre Sauveur, voyez à ses pieds une femme désolée qui les baigne de ses pleurs et les essuie de ses cheveux: *Vides hanc mulierem.* (*Luc.*, VII.) Ç'a été jusqu'à ce moment le scandale de toute la ville, *in civitate.* (*Ibid.*) Les désordres publics d'une jeunesse libertine l'ont rendue fameuse, elle n'est plus connue que sous le nom de la pécheresse : *peccatrix.* (*Ibid.*) Qu'espère-t-elle, et que va-t-elle lui dire ? Combien d'années de larmes va-t-il imposer avant de pardonner ? Pas un jour... Vos péchés vous sont remis... voilà toute sa sentence. Eh ! qu'a-t-elle donc fait pour les expier ? *Dilexit multum* (*Ibid.*); elle a beaucoup aimé. Convertie dans toute l'étendue de son âme, de son esprit, de son cœur, elle pleure sans fard, elle aime sans mesure ; c'est assez : un instant d'amour parfait lui vaut un siècle de pénitence ; enfin chez notre Dieu l'amour supplée à la nécessité même des sacrements. Chrétiens, alarmés sur les surprises de la mort, voulez-vous être à l'abri de ses coups imprévus; que votre cœur soit le sanctuaire de l'amour divin; à quelque heure que le Fils de l'homme arrive vous serez prêts. Si les secours de l'Eglise vous manquent, l'amour y suppléera. Un acte de vrai amour, avec le désir du sacrement, en aura tout l'effet. Enfin, que votre dernier soupir soit un soupir pur de charité ; seul il vous ouvrira les portes éternelles.

Amour de Dieu, ô trésor inestimable ! ô le plus précieux de tous les dons ! Par quel aveuglement de malédiction êtes-vous méconnu dans toute la terre, et jusqu'au sein du royaume de Jésus-Christ ? Enfants des hommes, ou plutôt enfants de Dieu : *Filii Dei viventis*, sortis des mains de Dieu, créés à l'image de Dieu, pour connaître, aimer, servir Dieu, qui nous a donc tellement égarés, tellement fait oublier notre origine et notre fin ? Nos jours s'écoulent à la poursuite de mille et mille chimères qui ne nous rendent que méprisables, malheureux, coupables. L'amour de Dieu nous offre la vraie gloire, la liberté, l'innocence; que dis-je ? le parfait bonheur, le seul vrai bonheur de l'homme ici-bas, qui consiste dans le repos du cœur, le contentement, le rassasiement du cœur. Ce cœur malade, inquiet, affamé, que nous traînons toute la vie d'objet en objet, sans pouvoir ni le remplir ni le fixer, il cherche sans cesse ce bonheur pour lequel il se sent créé, et toujours il le cherche où il n'est point; partout il croit l'apercevoir : tantôt ici, il y court et il lui échappe; tantôt là, il y vole et il s'évanouit, et après mille recherches mille fois répétées, ce cœur se retrouve toujours plus insatiable et plus vide, et rien ne le guérit, rien ne le détrompe, rien ne l'éclaire. Cœur aveugle, tous les biens, tous les plaisirs d'ici-bas ne te rempliront jamais. Ah ! mes frères, croyons-en le plus sage des rois, Salomon. Je n'ai, disait-il, rien refusé, ni à mon cœur ni à mes sens, de tous les genres de volupté qui devraient faire un heureux, et je n'ai trouvé partout que vanité, que dégoût, qu'affliction d'esprit. Croyons-en ce génie si vaste et ce cœur si sensible, Augustin. J'en ai fait la triste épreuve, s'écriait-il. Tournez, retournez, allez, revenez de tous côtés, de toutes parts : *versa et reversa*, vous ne trouverez point ce bonheur que vous cherchez. Et où donc est-il caché, ce bonheur fugitif ? *Respicite et levate capita.* (*Luc.*, XXI.) C'est là, c'est uniquement là. Dieu seul en est la source, Dieu seul en est l'essence ; il faut le cœur d'un Dieu pour remplir le cœur de l'homme. Dieu est son origine, sa fin, son élément ; il ne peut être heureux qu'il ne lui soit uni. C'est dans l'union, ce n'est que dans l'union du cœur de l'homme, avec le cœur de Dieu, que se rencontre, par l'onction de l'amour, par l'effusion de la divine charité, le calme, le repos, la joie pure, le contentement sensible, tous les vrais biens, toutes les vraies douceurs, le paradis sur la terre autant qu'il est possible, en attendant celui du ciel. Ah ! chrétiens, nous plaignons-nous de notre Dieu ? Que ses préceptes sont trop multipliés ; tous se réduisent à un seul : il ne veut qu'être aimé. Que sa justice est extrême, pour la désarmer il ne faut que l'aimer ; qu'il a créé un enfer éternel, une larme de véritable amour suffit pour l'éteindre : oui, une larme de pur amour de Dieu, si elle pouvait tomber sur l'enfer, l'éteindrait à l'instant. O mon Dieu ! pour tous biens votre amour en ce monde, et je suis sûr de mon bonheur en l'autre. Le désirer ardemment, le demander constamment, le chérir uniquement, sera l'occupation du reste de ma vie. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LA PÉNITENCE.

Est autem Jerosolymis piscina probatica. (*Joan.*, V.)

Or il y a à Jérusalem une piscine probatique.

Cette piscine miraculeuse était l'emblème du bain sacré que le Dieu rédempteur devait former de son sang adorable, pour être parmi nous jusqu'à la fin des siècles la ressource des pécheurs et le monument immortel de ses tendres miséricordes; elle était surtout la figure de ce baptême douloureux, dont les exercices pénibles et publics ont été si longtemps un des caractères visibles qui distinguaient la vraie Eglise des sectes étrangères. *Ibi catholica Ecclesia*, disaient les saints docteurs, *ubi confessio et pœnitentia.* Mais qu'est-elle donc devenue cette pénitence publique et authentique ? N'est-il plus dans le christianisme que des pécheurs secrets et inconnus ? Nous n'y

voyons plus de pénitents publics en arrivant à nos temples, plus de coupables proscrits qui embrassent nos genoux, en nous conjurant à grands cris d'être leurs intercesseurs; à l'entrée de nos basiliques, plus de coupables humiliés qui regardent comme une grâce d'être au moins admis à entendre la parole de vie ; aux approches du sacrifice, plus de coupables prosternés, qui, pour fléchir le ciel sur leurs têtes, frappent la terre de leur front en attendant que le ministre vienne les chasser du lieu saint. Qu'est devenu ce spectacle édifiant si propre à contenir le juste et frapper le pécheur, à venger la sainteté de Dieu et l'honneur de la religion ? Hélas ! il a disparu, il n'est plus. Le temps destructeur, homicide, en a effacé par degrés presque jusqu'au souvenir; il n'en reste plus que de faibles vestiges, et l'Eglise s'est vue obligée à le laisser s'anéantir de lui-même. Gémissons sur la triste nécessité qui l'a forcée à ne s'y pas opposer, regardons avec une sainte envie les siècles heureux de nos pères : *Quis..... dabit videre pristinos Ecclesiæ dies !* disait saint Bernard. Regrettons-les avec lui, mais regrettons-les comme lui, et que nos regrets n'excèdent pas les bornes d'une sage circonspection ; mais de l'indulgence actuelle comparée avec l'antique sévérité, ne faisons pas le scandale de notre foi, ou le prétexte de nos relâchements ; mais ne pensons pas que l'Eglise, en mitigeant l'ancienne austérité de la pénitence, ait rien ôté à la vertu de ce grand sacrement, ni rien accordé au péché : au moins ne disons pas avec nos censeurs indiscrets, que la condescendance où elle en est venue, soit ou de sa part une faiblesse condamnable, ou pour le crime un titre d'impunité. C'est à combattre ou prévenir ce langage téméraire que je m'arrête en ce jour. Dans un siècle où tout est attaqué on est forcé à tout défendre. Voici donc mon dessein : l'ancienne publicité de la pénitence ne subsiste plus dans le christianisme, il est vrai ; mais de là que s'ensuit-il ? Rien de défavorable à l'Eglise, je vais l'établir pour la justifier; rien de favorable à l'iniquité, je vais le prouver pour la confondre. En deux mots : l'Eglise, en mitigeant la pénitence, n'a rien fait qui puisse, ni scandaliser le zèle du chrétien fervent, vous le verrez d'abord; ni autoriser l'indolence du chrétien relâché, vous le verrez ensuite. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Chrétiens fervents dont le zèle s'alarme peut-être à la vue de l'indulgence actuelle de l'Eglise dans la pénitence, rapprochée des saintes rigueurs de son ancienne discipline, rassurez-vous. La pierre ferme n'a point été ébranlée, la colonne de vérité n'a point chancelé ; l'Eglise, en mitigeant la pénitence, n'a ni outrepassé les bornes de son pouvoir, ni altéré le dépôt de sa foi ; elle est devenue compatissante sans cesser d'être intègre, sa compassion pour ses enfants n'est point allée jusqu'à trahir les droits de son Epoux; elle regarde aujourd'hui le péché du même œil qu'autrefois. Et si pour le pécheur elle semble moins rigide, c'est par une condescendance qu'elle a sue légitime et qu'elle a vue nécessaire : condescendance qui n'ôte rien à la pénitence de sa rigueur essentielle, première vérité. Condescendance que des raisons de sagesse ont rendue indispensable, seconde vérité. Il faut ici nous détromper et nous instruire.

L'Eglise a donc mitigé l'ancienne pénitence ; oui, mais sans lui rien ôter de sa rigueur essentielle, première vérité. La pénitence est un baptême laborieux, disaient nos pères dans ces siècles de ferveur que nous sommes si éloquents à préconiser, si lâches à imiter ; mais ne l'est-elle donc plus ? Il est vrai, le titre de pénitent n'est plus dans le christianisme un signalement public qui distingue le prévaricateur du juste toujours fidèle. Il n'est plus dans nos temples de lieu spécialement réservé aux gémissements et aux larmes. L'Eglise admet à ses mystères les enfants de sa douleur comme ceux de sa joie. Le pénitent qui gémit en secret a sa place autour du sanctuaire avec le juste qui rend grâces. Enfin la pénitence n'a plus ses livrées particulières, sa pompe lugubre, son appareil funèbre; voilà ce qu'elle a perdu. Mais en est-ce bien là l'essentiel et le pénible ? L'a-t-on jamais pensé de la sorte ? Et ces grandes lumières qui éclairaient l'Eglise dans les siècles de sa plus sévère antiquité, en ont-ils jugé ainsi ? Ecoutons saint Chrysostome : *Sine dolore cordis, pœnitentia larva, et umbra ista sunt.* Sans la componction du cœur, dit ce Père, le reste n'est qu'un masque, une ombre de pénitence. Le cœur, chrétiens, le cœur, ç'a été de tout temps et ce sera toujours le siége principal de la vraie pénitence. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements : maxime propre de l'Eglise encore plus que de la synagogue, de l'Eglise dès son berceau comme sur ses derniers ans. Le cœur est dans l'homme la source universelle du péché, toujours il a dû être la première victime de la pénitence ; c'est là que doivent porter tous ses coups, et c'est là en effet dans la conversion du pécheur que se font les opérations douloureuses, les incisions sanglantes.

Quel ouvrage, ô mon Dieu ! que le changement de ce cœur ! Quel ouvrage pour votre grâce ! Les docteurs ont douté s'il n'exigeait pas autant de puissance que la création même. Mais quel ouvrage, surtout pour l'âme pécheresse. Ce cœur dont elle a fait son idole, le briser, le déchirer sans pitié, l'anéantir pour le renouveler, jusqu'à lui faire détester ce qu'il a le plus aimé, abjurer ce qu'il a idolâtré, déplorer comme ses malheurs tout ce qui faisait ses délices ! Ce cœur si ennemi de l'opprobre, si jaloux d'un faux honneur, l'humilier jusqu'à l'aveu circonstancié de ses plus honteuses faiblesses ! Ce cœur si voluptueux, si sensuel, le réduire à se déclarer une guerre intestine,

à venger sur lui-même les outrages qu'il a faits à Dieu, à se traiter comme un coupable indigne d'indulgence. Quels efforts pour en venir là ! qu'il en coûte à la nature ! que de combats entre la grâce et la cupidité! Supplice, dit saint Augustin (il est croyable, il en jugeait sur l'expérience), supplice moins effrayant que le martyre, peut-être plus pénible parce qu'il est plus lent : *Martyrio levius, sed perennius.* Voilà donc, au jugement de l'antiquité même, ce qui fait tout à la fois l'essence et la rigueur de la pénitence. Ce cœur qu'il faut contraindre, non-seulement à renoncer au péché, mais à le haïr et le pleurer, à le révéler, le confesser, à le punir et l'expier. Otez de la pénitence ce sacrifice, du cœur, elle n'a plus rien d'onéreux. A la place de ce martyre intérieur faites revivre toute la sévérité des anciens canons ; point de pécheur qui ne consente à l'échange. La loi du jeûne n'aurait plus d'infracteurs si elle exemptait de rompre une chaîne criminelle, de sacrifier au devoir une passion chérie ; le sac et le cilice ne rebuteraient personne, s'ils mettaient les mystères du cœur à l'abri d'une révélation humiliante. Nos temples ne suffiraient point à la foule des pénitents publics, si au prix de cette démarche on était dispensé de restituer le bien mal acquis, de rétablir l'honneur flétri, d'étouffer la vengeance et les ressentiments. Ce que la pénitence a de rigoureux, c'est le divorce avec le péché, la détestation, la confession du péché, la réparation, la satisfaction pour le péché.

Mais sur lequel de ces articles l'Eglise s'est-elle démentie? Qu'en a-t-elle enseigné jadis qu'elle n'enseigne pas encore? qu'en a-t-elle défini dans ses premiers conciles, qu'elle n'ait renouvelé dans le dernier? A-t-on prononcé à Nicée, à Constantinople, à Ephèse, à Chalcédoine, plus sévèrement qu'à Trente, sur l'étendue de la contrition, sur l'intégrité de l'accusation, sur la plénitude de la satisfaction? Contrition, dit le saint concile, qui soit, non pas une simple réforme de mœurs, mais une douleur intime, une aversion constante pour le péché ; accusation entière dont nulle fausse pudeur, nul excès de confusion ne puisse dispenser ; satisfaction de nature à venger le Dieu outragé, et punir le coupable en raison de ses crimes : telle est la doctrine du concile, avec menaces aux ministres du sacrement d'être punis pour le pécheur, s'ils le ménagent par lâcheté ; doctrine adoptée par tout l'univers catholique, interprétée dans toute l'énergie des termes, plutôt étendue que restreinte ; doctrine qui de nos jours subsiste dans toute sa force. Consultez l'enseignement de toutes les Eglises, lisez les règles que chaque premier pasteur prescrit à ses coopérateurs dans la fonction redoutable de juge et de médecin des âmes. Quelle attention partout à maintenir la sainte sévérité du ministère contre tout prétexte de nécessité, de faiblesse, de pieuse compassion !

Eh ! chrétiens, si notre zèle est sans fruit, au moins rendez-lui justice. Ne vous prêchons-nous pas conformément à ces leçons? Qu'entendez-vous dans les chaires ? Que des plaintes éternelles sur vos fausses conversions et vos demi-pénitences ; conversions aisées qui ne coûtent rien au cœur, parce qu'elles n'ôtent rien à la cupidité ; conversions tranquilles qui se font les yeux secs, parce qu'elles n'ont pour objet, ni vos attentats contre Dieu, ni les plaies faites à votre âme ; conversions tout humaines, de dégoût, de dépit, d'intérêt, de bienséance, de parade, dont la nature est le seul principe, la raison, le motif principal, et la religion seulement l'accessoire ; conversions que Dieu réprouve. Nous accusera-t-on de vous le dissimuler ? Réformes mitigées, où l'amour-propre est l'arbitre, où le goût préside, où la mollesse a ses réserves, où la sensualité met le taux ; combien de fois vous l'a-t-on reproché ? Pénitences mi-parties, où Dieu et le monde, l'esprit et la chair ont tour à tour leur partage ; le matin des œuvres édifiantes, le soir des plaisirs délicats, où les grands sacrifices sont rachetés par des commodités délicieuses, où les exercices pénibles sont suivis de délassements exquis ; pénitences où la cupidité ne fait que changer d'objets, où la volupté ne perd rien, et le péché peu de chose ; pénitences où l'Eglise ne reconnut jamais la sienne; manquons-nous à vous en avertir? Ce que disaient à vos pères les Cyprien et les Ambroise, ne vous le répétons-nous pas ? Que Dieu, pour faire grâce, veut dans le cœur un repentir amer, durable, efficace, et dans les mains des fruits de justice qui compensent l'iniquité; qu'il n'épargne le coupable qu'autant qu'il le voit résolu à ne se point épargner lui-même ; qu'il ne remet toute la dette qu'à celui qui s'empresse à payer tout ce qu'il peut; enfin que c'est assez d'avoir péché une fois pour en gémir toute la vie. Ainsi parlaient ces saints panégyristes de la pénitence ; ainsi parlons-nous après eux. Si le cri des passions est devenu plus fort que nos voix, est-ce la faute de notre zèle? Nous avons traité Babylone sans avoir pu la guérir : *Curavimus Babylonem, et non est sanata.* (*Jerem.*, LI.) Doit-on nous imputer sa perte? Le torrent du relâchement a renversé toutes les digues. Est-ce à l'Eglise qu'il faut s'en prendre? Le crime des enfants doit-il retomber sur la mère? en est-elle moins sans tache, parce que ceux qu'elle enfante souillent leur innocence? moins sainte, parce que de son sein elle nourrit des impies ; moins l'épouse de Jésus-Christ, parce que jusqu'à sa table elle est forcée de souffrir ses ennemis. Si ses lois sont violées, s'ensuit-il qu'elle y déroge? Elle n'a pas le glaive en main pour se faire obéir ; ses foudres n'ont d'effet qu'autant qu'elles tombent sur une tête docile ; la rébellion ouverte ne lui laisse qu'à gémir : toujours est-il constant que telle est la doctrine invariable de l'Eglise, aujourd'hui comme

au premier siècle : en quoi donc s'est-elle relâchée ?

Mais, nous dit-on, qu'est devenue l'austérité des anciens canons, et ces peines si longues, si terribles qui devaient s'imposer pour certains péchés ? En cela, chrétiens, il est vrai, l'Eglise s'est adoucie sur l'appareil extérieur de la pénitence, sur la rigueur des satisfactions canoniques; l'un a été supprimé, l'autre tempéré; mais condescendance qui nous couvre de honte, sans rien ôter à l'Eglise de son intégrité. C'est notre faiblesse, notre indocilité qui l'ont rendue nécessaire, et rien qu'une charité prudente ne l'y a fait condescendre; seconde vérité.

Jamais l'Eglise n'eût rabattu de ses saintes institutions, si la ferveur des fidèles ne se fût ralentie. Rendez au troupeau de Jésus-Christ son esprit primitif, les pasteurs reprendront leur antique vigueur. Donnez-nous des pécheurs sensibles à l'énormité du crime, frappés des jugements de Dieu, effrayés de ses vengeances; donnez-nous des pénitents moins touchés de l'enfer qu'ils ont mérité que de la grâce qu'ils ont perdue, qui pensent ne pouvoir trop acheter leur pardon, qui craignent moins d'être accablés que flattés, nous redeviendrons des Basile et des Jérôme; donnez-nous des chrétiens formés dès le berceau à l'abstinence et au jeûne, accoutumés dès l'enfance aux travaux et aux veilles; des chrétiens élevés par les confesseurs et les martyrs, apprivoisés avec les prisons et les chaînes, familiarisés avec les tourments et la mort; des chrétiens qui ne connaissent d'autre mal que le péché, d'autre trésor que l'innocence, d'autre perte que celle de l'âme, vous verrez refleurir l'ancienne discipline. Mais qu'ils sont loin de nous ces temps heureux! que ce tableau ressemble peu à celui de nos jours! Epargnons-nous le parallèle. D'un côté, la foi devenue languissante, la charité presque éteinte, la tiédeur répandue partout; de l'autre, les mœurs amollies, les courages énervés, la délicatesse devenue l'apanage de tous les états; l'Eglise s'est vue obligée à devenir moins sévère. Qu'eût-elle fait? Ce qui n'était pour ses premiers enfants qu'une épreuve salutaire, devenait aux derniers un fardeau insupportable; ils n'avaient plus ni la docilité de s'y soumettre, ni le courage de le porter; elle risquait à perdre, par une rigidité inflexible, ce qu'elle pouvait sauver par un adoucissement raisonnable; l'esprit de miséricorde qui préside à ses conseils l'a fait pencher vers la clémence; elle a pris le parti de se prêter à la faiblesse, en gémissant sur la lâcheté; de sacrifier l'accessoire pour sauver l'essentiel, de maintenir l'esprit sans tenir à rigueur sur l'austérité de la lettre. Instruite que ses ministres sont les médecins des âmes encore plus que les juges, elle a permis de proportionner les remèdes aux malades, de les traiter conséquemment à leur faible complexion, de se contenter de l'huile et du vin pour des plaies que le fer et le feu ne feraient plus qu'envenimer.

Ainsi, comme l'Apôtre, l'Eglise a-t-elle appris de Jésus-Christ à se faire tout à tous, pour le salut de tous, mais toujours sauf les droits de Dieu et sans excéder son pouvoir. Le dogme est dans son sein un dépôt sacré, inaltérable, inviolable; elle n'a eu garde d'y toucher; la discipline est dans ses mains un instrument de police qui dépend d'elle : ce qu'elle a sagement établi en un temps, sagement elle l'abroge dans un autre; c'est ainsi qu'elle en a usé sur la pénitence. Le coupable doit être puni, Dieu vengé, le péché expié, voilà le dogme, il est immuable. Mais infliger dans le tribunal, pour chaque péché, tel ou tel genre d'expiation, tel ou tel degré de peine, telle ou telle mesure de châtiment, ceci est de discipline, elle a pu le changer, d'autant plus que jamais il n'a été ni permanent, ni uniforme partout. Chaque Eglise en ce point a suivi diverses maximes; et jusque dans les siècles les plus sévères, il y eut toujours pour les faibles des tempéraments de douceur; et parce que les temps sont venus où le Sauveur a prédit que la langueur serait universelle, ce qui n'était alors qu'une exception pour quelques-uns, est devenu la règle pour tous, il a fallu en venir là. Nécessité humiliante pour nous, bien affligeante pour l'Eglise! Devenir moins sévère, parce que le crime est devenu plus intraitable, épargner le pécheur, parce qu'il est indocile; traiter ses enfants avec plus de douceur, parce que de jour en jour ils deviennent moins dignes d'elle, voilà l'extrémité où nous l'avons réduite.

Au moins ne se plaindra-t-on plus de ses rigueurs ; au moins les travaux de l'expiation ne seront plus un prétexte à l'impénitence opiniâtre ; au moins on ne dira plus que les difficultés du retour perpétuent l'égarement. Pécheurs, pour vous rappeler, que pouvait faire de plus cette mère compatissante ! Elle abandonne les traces de vos pères pour vous frayer un chemin plus facile; ce qu'elle exigeait des maîtres du monde, elle en dispense le dernier des fidèles ; ce qu'on imposait pour un seul péché, à peine le prescrit-elle pour une multitude. A ces traits, loin de me troubler, je reconnais la vraie Eglise, l'Epouse légitime d'un Dieu rédempteur, le caractère du cœur de l'Homme-Dieu : c'est l'esprit de son ministère, cet esprit de compassion tendre, qui semble moins attentif au bien commun du troupeau qu'au danger de la brebis vagabonde; qui sacrifie tout intérêt à celui de la ramener, jusqu'à lui épargner les fatigues du retour en la portant sur ses épaules. La parabole est du Sauveur lui-même; il a prétendu s'y peindre sous l'emblème du bon pasteur; il l'a réalisé dans toute sa conduite : celle qui nous tient sa place ici-bas a cru devoir l'imiter.

Jouissez, chrétiens, à la bonne heure, de toute son indulgence; venez demander le pardon de vos crimes à des conditions plus douces que vos aïeux ; faiblesse feinte ou

réelle, délicatesse d'orgueil ou de pudeur, l'Eglise y veut bien compatir : elle ne vous force plus, ni au spectacle humiliant d'une amende honorable publique, ni aux longues rigueurs d'une satisfaction effrayante : jouissez en paix de toute sa condescendance; mais étudiez-la bien cette condescendance, et ne la portez pas au delà de ses bornes; mais prenez garde d'en tirer de fausses conséquences, et de vous faire illusion : mais sachez que l'Eglise, en adoucissant le joug du pécheur, n'a rien fait en faveur du péché. C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

La perversité des enfants a donc forcé la mère à devenir moins rigide à l'égard de l'iniquité. Le nombre et le caractère des pécheurs ont obligé l'Eglise à faire du tribunal de l'exacte justice presque un trône de pure miséricorde. Mais que le péché n'en triomphe pas; elle n'a rien relâché de ses droits contre lui ; et pour que ce péché soit pleinement effacé, il traîne toujours après soi mêmes obligations à remplir, mêmes peines à subir qu'autrefois, en sorte qu'avec toutes les facilités de l'Eglise, ce péché n'en est guère ni plus aisé à réparer devant les hommes, ni moins pénible à expier devant Dieu : deux vérités importantes qui me restent à établir.

Et d'abord je parle à ces pécheurs trop connus, dont les désordres publics ont été la source et l'occasion de mille autres désordres ; dans les temps de l'ancienne discipline, pour préparer leur scandale, voici aux portes de ce temple la place qui leur eût été assignée : et dans quelle attitude, et pour combien d'années ? Si parce qu'aujourd'hui l'Eglise compatit à leurs répugnances, ils se croient dispensés de sa part de toute réparation authentique, ils sont dans l'erreur : mille obligations, au contraire, que cette démarche d'éclat eût acquittées à la fois, leur demeurent en entier; obligations dont l'Eglise elle-même ne saurait les exempter : il y va des droits de Dieu et du salut de son troupeau. Obligations qui ne peuvent se remplir que par une conversion notoire qui produise les mêmes effets qu'une pénitence publique : obligations d'ailleurs fondées sur le principe de la plus exacte indispensable équité. Car enfin ces pécheurs, malheureusement connus pour tels, ont été dans le sein de l'Eglise autant d'ennemis domestiques plus dangereux qu'un persécuteur étranger. Pestes publiques, ils ont semé partout la contagion et la mort; contagion de révolte, l'autorité bravée, le culte méprisé, toutes les lois violées ont autorisé les lâches, renversé les faibles, ébranlé les forts dans la foi ; contagion d'exemples, ils ont causé plus de ravages que le fer des tyrans, plus de chutes que les traîtres et les apostats; contagion de maximes, maximes funestes à la pudeur qu'elles ont apprivoisée à tout entendre, à tout dire, et peut-être à tout oser; funestes à la piété timide, qui s'est démentie par la crainte de leurs satires; funestes à la religion peu instruite, qui s'est laissé surprendre au spécieux de leurs sophismes : leurs attentats ont eu bien d'autres suites. Combien d'âmes coupables seraient encore innocentes, si un pécheur effronté ne les eût enhardies à franchir le premier pas ? Combien d'autres ne courent au précipice que sur les traces qu'il leur a frayées ? Combien d'enfants de l'Eglise ne se perdent que parce qu'un pécheur aguerri a été leur premier maître dans l'art de l'iniquité ? Pécheurs scandaleux, que de crimes, mille et mille fois reproduits, qui n'ont eu d'autre principe que les vôtres !

Voilà donc des maux innombrables que ces pécheurs ont causés: pensent-ils en être quittes pour les pleurer devant Dieu seul ? Non, non ; ils en sont comptables à l'Eglise et à ses enfants ; leurs iniquités personnelles ne sont que le centième de leurs dettes ; ils restent nommément chargés de toutes celles qui ont été l'effet de leurs séductions : le tout doit être payé ; et pour cela une pénitence cachée ne suffit point. C'est au grand jour qu'ils ont été pécheurs, c'est au grand jour qu'ils doivent être pénitents; le libertinage s'est prévalu de leurs excès, il faut que le repentir soit de nature à le confondre ; le déréglement a eu des imitateurs, au moins faut-il que la résipiscence ait des témoins : de grands scandales ne se réparent que par de grands exemples. La pénitence publique n'est donc pas anéantie pour les pécheurs dont je parle, tant s'en faut : à leur égard, au contraire, elle est encore explicitement ordonnée. Ecoutez le saint concile de Trente: lorsque le crime aura été commis en public, à la vue d'une multitude, en sorte qu'infailliblement plusieurs en auront été scandalisés et troublés, il faut alors imposer au coupable une pénitence publique qui réponde à l'énormité de sa faute, afin que l'éclat du châtiment détruise l'impression qu'a faite le mauvais exemple. Ce sont les termes du concile : d'où il s'ensuit qu'en pareil cas, si les ministres du sacrement, par des raisons plausibles, n'exigent pas des pécheurs cette publicité de satisfaction, l'Eglise alors ne leur en épargne que le spectacle. Ce qu'ils ne font point dans son temple par un acte solennel, elle leur enjoint d'y suppléer dans leurs familles, dans leurs sociétés ; que partout où ils ont été les panégyristes du vice, ils soient les apologistes de la vertu ; partout où ils ont été les docteurs du relâchement, ils soient des modèles de régularité ; partout où ils ont inspiré le goût du crime, ils portent la bonne odeur de Jésus-Christ ; enfin qu'ils soient aussi connus sous le nom de pécheurs pénitents qu'ils l'ont été sous celui de pécheurs obstinés. A ce prix seul l'Eglise les exempte d'une satisfaction d'appareil.

Pécheresses de tous états, moins décriées que celle de l'Evangile, peut-être bien plus criminelles, vous l'entendez. Jugez-vous donc sur ce principe, vous qui, contentes d'éviter ou de cacher ce qui flétrit et déshonore, avez compté pour rien ce qui séduit

et scandalise ; vous dont la conduite équivoque n'a laissé que la liberté de douter jusqu'à quel point vous étiez mondaines et déréglées ; vous dont les mœurs toutes païennes, mais revêtues de quelques dehors de décence, ont été pour les âmes un poison plus mortel qu'un libertinage outré; jugez-vous, dis-je, sur ce principe. Vous voulez vous convertir, au moins vous le dites pour calmer vos remords; vous voulez vous convertir, mais vous rougissez de paraître converties. Hélas! votre pudeur se réveille trop tard, il ne dépend plus de nous de la ménager; le désordre a transpiré, il faut que la pénitence éclate. Je ne vous dis pas cependant de copier de point en point dans son retour celle que vous n'avez que trop fidèlement copiée dans ses erreurs ; je ne vous oblige pas à suivre notre pécheresse chez le pharisien de l'Evangile, à vous jeter comme elle aux pieds de Jésus-Christ, à la vue d'un public, à les baigner de vos pleurs sous les yeux d'une multitude ; Madeleine et ses pareilles sont pour vous un modèle trop relevé; leurs faiblesses étaient les vôtres, mais votre cœur n'est pas le leur : l'Eglise compatit à la disproportion. Je ne vous force pas non plus à venir retracer ici le spectacle d'une réparation publique : plus d'une illustre Romaine l'ont pourtant fait avant vous, sans y rien perdre de leur gloire : que dis-je? le temps a effacé tous leurs titres ; c'est celui de pénitentes qui les a seul éternisées. N'importe, vous n'en avez pas le courage, et l'Eglise ne prescrit plus de vous y contraindre.

Mais elle me charge de vous dire que la honte ne vous sied plus, que le mystère n'est plus de saison, que vous avez des dettes publiques qui ne peuvent être acquittées en secret, que la licence de vos mœurs a fait des plaies innombrables qu'il faut travailler à guérir, que vous êtes responsables non-seulement de votre âme, mais de la perte de cent autres qu'il faut sauver du naufrage ; elle me charge de vous dire qu'après des désordres connus, une pénitence ignorée ne peut être que défectueuse ; que sa condescendance même ne vous impose que plus d'obligation de vous montrer; qu'elle exige des exemples capables de compenser l'humiliation qu'elle vous épargne ; elle me charge de vous dire qu'en adoucissant la pénitence elle n'a point prétendu épargner le vice au détriment de la vertu, abandonner l'innocence aux fureurs de la séduction ; elle n'a point prétendu qu'après avoir plongé les enfants dans l'abîme on se crût dispensé de leur tendre la main, qu'on dût rougir de satisfaire à Dieu, quand on n'a pas rougi de lui livrer la guerre ; enfin, qu'elle n'a point prétendu devenir complice du péché en sauvant au pécheur les peines d'une réparation absolument indispensable. Telles sont, mes frères, les maximes de l'Eglise ; elle a donné à la compassion tout ce qu'elle a pu ôter à la sévérité ; mais, sans blesser les lois de l'équité souveraine, elle a fait grâce au pécheur de ce qui dépendait d'elle ; elle a laissé au péché ce qui dépend de Dieu seul ; et, malgré toute sa condescendance, ce péché n'en coûte guère moins à réparer devant les hommes. Est-il beaucoup plus facile à expier devant Dieu? Non.

La discipline est adoucie dans l'imposition des peines satisfactoires, il est vrai ; les pénitents d'autrefois, pleins de force et de courage, se courbaient sans murmure sous un fardeau pesant ; ceux de nos jours, faibles et lâches, n'en acceptent que de légers. On sort du tribunal de votre justice, ô mon Dieu! moins chargé de la pénitence qu'on n'était en y entrant surchargé de l'iniquité. A cet excès de condescendance reconnaissons l'excès de notre indocilité : voilà votre ouvrage, siècle rebelle, monde antichrétien. Mais voici vos erreurs : c'est de prétendre que la peine due à vos crimes n'excède pas le faible tribut qu'on vous impose au tribunal ; c'est de vous croire quittes envers le ciel dès que vous avez rempli l'injonction d'un ministre que votre délicatesse force presque à trahir le ministère; c'est d'imaginer que l'Eglise vous autorise dans cette illusion funeste. Connaissez mieux sa foi ; jamais ce ne fut là ni son langage ni sa doctrine; elle ne se flatta jamais, pas même dans les temps de sa plus inflexible rigueur, elle ne se flatta jamais que la mesure de sa sévérité égalât celle de la divine justice. Jamais elle n'osa dire au pénitent de dix années qu'il eût payé toute sa dette : comment le dirait-elle au pénitent de quelques jours? Elle nous déclare, au contraire, que Dieu ne lui a point révélé le degré d'expiation temporelle qu'il exige pour chaque crime pardonné, mais qu'il est plus terrible que nous ne l'imaginons ; qu'elle en juge sur des principes qui font frémir : c'est une compensation des peines éternelles, l'échange d'une éternité de supplices, une espèce d'équivalent du feu de l'enfer. Elle nous déclare qu'elle n'en trouve dans ses annales que des exemples effrayants : Moïse pour un seul péché exclus de la terre promise, tout un peuple condamné à périr dans le désert en punition de ses murmures ; David pour un crime remis, et si amèrement pleuré, en proie à tous les fléaux qui peuvent approcher du trône. Elle nous déclare que c'est sur ce modèle qu'elle avait institué son ancienne discipline, et que si le malheur des temps l'a forcée à s'en départir, Dieu n'a point pour cela réformé ses décrets, qu'il n'a point deux balances pour peser le péché ; que celle d'autrefois est celle d'aujourd'hui ; que ce qu'il exigeait alors pour l'effacer, il l'exige encore ; qu'elle n'a point le pouvoir arbitraire d'en affranchir le pécheur, et que ce qu'on ne lui prescrit plus il faut qu'il le supplée. Ses ministres sont chargés de vous en prévenir, de vous dire que la pénitence imposée doit être le premier sacrifice d'expiation, mais non pas le seul ; de vous dire que votre Dieu est toujours ce tendre père, qui reçoit son prodigue à résipiscence au

premier signe de vrai repentir; mais toujours le Juge inflexible, qui ne l'admet dans sa gloire qu'après qu'il a passé comme l'or par le creuset; de vous dire, comme au roi pénitent : Allez, vous ne mourrez point; le Seigneur a transféré votre péché; mais d'ajouter avec le prophète : Vous subirez néanmoins toute la peine due à ce péché ; l'enfant de votre crime sera frappé de mort; le glaive ne sortira point de votre maison ; vous y serez déshonoré à l'aspect du soleil : *In conspectu solis.* (II *Reg.*, XII.)

Pécheurs tranquilles dans le désordre sur l'espoir d'un pardon facile, revenez donc de votre erreur; l'Eglise sur la pénitence n'a point changé de principes ; elle n'oubliera jamais que cette grande vertu doit être l'âme de son culte et le sceau de tous ses enfants. Epouse du Dieu crucifié, elle sait qu'il n'a à sa suite que des disciples de sa croix; le seul titre de chrétien sera toujours chez elle un engagement de pénitence : combien plus celui de pécheur? Elle accorde la rémission de la peine éternelle plus promptement, peut-être plus aisément qu'autrefois, mais l'expiation temporelle doit être la même : elle l'impose moins rigoureuse pour ne pas rebuter les faibles; elle la déclare aussi indispensable pour ne les pas tromper. Ce qu'elle enseigna par ses premiers docteurs, elle le remet dans notre bouche : ils disaient que la satisfaction doit être mesurée sur la grièveté de l'offense, de grandes peines pour de grands excès. Nous le disons de même sur le nombre et la durée : un nombre énorme d'iniquités ne se lavent point par des larmes de quelques heures ; des années de crimes ne s'expient point par quelques jours de bonnes œuvres. Nous le disons aussi sur la qualité enfin : punir chaque vice par la vertu contraire, l'intempérance par le jeûne, la mollesse par l'austérité, l'orgueil par l'humiliation, la cupidité par de saintes profusions; nous le disons encore, et nous l'exigeons comme eux. Ils ne connaissaient de vrai pénitent que celui qui portait partout le triste souvenir de ses égarements, dont le cœur blessé comme d'une plaie incurable, jusque dans la distraction des soins domestiques, laissait échapper vers le ciel des soupirs de componction ; qui s'interdisait jusqu'au nom du plaisir, et se prêtait à peine aux récréations innocentes ; qui ne comptait ses jours que par ses actes de charité ou de mortification, et regardait comme perdus ceux qui s'écoulaient sans leur donner de quoi souffrir; qui, dans la crainte de se punir trop peu, demandait souvent au pasteur de son âme s'il croyait qu'il en fît assez; qui, sans cesse alarmé sur sa faiblesse ou sa lâcheté, conjurait le ciel de suppléer par des châtiments paternels à ce qu'il n'avait pas le courage de s'imposer ; enfin qui chaque jour s'écriait, comme Augustin : Seigneur, coupez, brûlez ; point de grâce ici-bas : trop heureux de l'obtenir au grand jour! Tel devait être autrefois le vrai pénitent, tel il doit être encore. Sachez-le, mes frères, l'Eglise n'en connaît point d'autre. Si je trouble les consciences, elles ne sont que trop paisibles : ici la sécurité est le comble du malheur.

Il faut vous l'apprendre : la condescendance de l'Eglise n'a rien changé, ni aux arrêts du ciel, ni à la destinée du péché ; après mille et mille désordres on ne se sauve point au même prix que l'âme innocente. Il faut vous l'apprendre : il est pour chacun de nous une mesure d'expiation que Dieu demande pour nos iniquités. Si par une coupable indolence nous manquons à la remplir, il se fera justice lui-même, peut-être dans sa colère, et que son bras est redoutable! dans sa miséricorde, et alors même il est encore bien pesant. Ame sensuelle, qu'une longue habitude de mollesse a rendue presque incapable de toute pénitence, je n'ai pour vous consoler que cette triste déclaration. Avez-vous apporté à ce sacrement les dispositions qu'il exige? dans le cœur une contrition vraie, dans la bouche une entière sincérité, dans l'âme une intention droite de satisfaire à Dieu? Rassurez-vous quant à l'enfer, quant à la peine éternelle ; le pardon que vous avez obtenu ne sera point rétracté ; les grâces de Jésus-Christ sont sans repentir, comme ses dons : mais à moins qu'un océan de larmes, aussi amères que celles de Pierre, aussi ardentes que celles de Madeleine, ne viennent à votre secours, vos crimes, trop faiblement expiés, vous coûteront bien cher. Tremblez pour cette fortune brillante, pour cette situation douce, pour cette santé si chère ; il faudra que la soumission à des croix involontaires fasse l'office d'une pénitence de choix. Si Dieu ne prend point cette voie, il lui en reste une encore et plus terrible mille fois. Au delà de ce monde il est un lieu de pénitence forcée, qui sera votre séjour ; attendez-vous à n'en point sortir que vous n'ayez tout payé jusqu'à la dernière obole : encore, pour vous flatter de cette triste ressource, faut-il vous supposer une persévérance que je n'ose espérer. Le premier châtiment de la tiédeur à expier le péché, c'est le malheur d'y retomber.

Telle est, chrétiens, aujourd'hui comme toujours, la doctrine orthodoxe sur ce grand sacrement. Le changement de discipline n'a point influé sur l'immutabilité du dogme : que dis-je? quant au fond, elle-même subsiste encore cette ancienne discipline ; ce doit être la règle de nos opérations dans le saint tribunal. L'Eglise nous enjoint d'y avoir toujours sous les yeux ses canons pénitenciaux ; et dans l'impossibilité de les faire revivre à la lettre, elle ordonne qu'on s'en rapproche autant qu'il est possible, de manière qu'entre le péché confessé et la pénitence imposée, il se trouve toujours une sorte de proportion ; tellement qu'à cet égard voici les deux points seuls par où la discipline actuelle a dérogé à l'ancienne : en premier lieu, chaque Eglise autrefois décernait, pour chaque péché, tel ou tel temps de pénitence que le ministre devait

nécessairement imposer, aujourd'hui l'Eglise laisse à la prudence du ministre ce temps de pénitence qui doit être imposée; secondement, le pécheur autrefois ne devait être absous qu'après avoir pleinement accompli la pénitence imposée, aujourd'hui l'Eglise tolère qu'il soit réconcilié avant sa pénitence accomplie. Je dis qu'elle le tolère, car bien loin de l'ordonner, elle ne cesse de s'élever, et contre les ministres trop prompts à délier le pécheur, et contre les pécheurs trop empressés à être déliés.

Enfants de l'Eglise, n'accusez donc pas votre mère, et rendez justice à son zèle. Que ne fait-elle pas pour vous ramener aux règles primitives? pour vous engager à mettre quelque intervalle entre la rébellion et l'amnistie, entre l'aveu du péché et la grâce du pardon; à venir humblement demander la pénitence, avant d'aller avec assurance exiger la rémission; à laver dans vos pleurs des iniquités énormes, souvent pour toute expiation, froidement confessées; à les réparer à loisir par de ferventes prières, par de pieuses largesses, par de salutaires privations, afin que la sentence de réconciliation, précédée de ce baptême laborieux, soit sûrement ratifiée dans le ciel; et n'est-ce pas à cette fin qu'à l'entrée du jeûne solennel, l'Eglise vous sollicite, vous presse d'en commencer les pieux exercices par vous présenter au saint tribunal? Mais sur ce point, comme sur cent autres, que gagne-t-elle? Nous le savons: preuve qu'elle n'a dérogé à ses anciennes lois qu'à regret, et malgré elle; preuve que l'indocilité seule de ses enfants l'a forcée à s'en départir; preuve qu'en vain tenterait-elle de les relever, puisqu'elle demande infiniment moins, sans pouvoir l'obtenir. Mais qu'est donc devenue la foi? Sommes-nous arrivés aux derniers temps? N'en reste-t-il plus une étincelle sur la terre? La colère de Dieu, ses jugements, ses vengeances, le malheur de vivre dans le péché, et le danger d'y mourir en comptant sur de fausses pénitences, ne sont-ce plus là que des chimères? Ou bien sommes-nous devenus stupides sur nos plus grands intérêts? Ah! réveillons-nous donc: *Hora est jam nos de somno surgere.* (*Rom.*, XIII.) Ecoutons notre foi: il est encore parmi nous une ressource infaillible pour tout vrai pénitent. La seconde planche après le naufrage se trouvera toujours dans la barque de Pierre; les clefs du royaume ne lui seront jamais ôtées; l'Eglise de Jésus-Christ ne peut pas plus subsister sans le second baptême, que sans le premier; elle a ôté à ce sacrement douloureux tout ce qu'elle a pu de ses rigueurs, pour nous en rendre l'accès plus facile. Mais de ces rigueurs il en est d'inséparables; il faut des épreuves réitérées pour les pécheurs d'habitude, des préparations de longue main pour les maux invétérés. Le prêtre, dans le tribunal, est le médecin de l'âme. Eh! presque toujours, ne faut-il pas que le médecin, pour guérir son malade, le voie plus d'une fois? Eh! presque toujours, n'est-ce pas trop peu qu'un premier appareil pour fermer une plaie? Eh! si la maxime est vraie, quant aux maladies du corps, combien plus pour celles de l'âme!

Venez donc d'abord exposer tous vos maux, en consulter la nature et l'espèce, apprendre les remèdes dont vous devez user, le régime que vous devez garder, les préservatifs que vous devez employer; sans quoi un traitement précipité ne sera qu'un palliatif qui laissera au dedans l'abcès caché, dont tôt ou tard vous serez suffoqués. Le carême, dit saint Grégoire, est le temps destiné à notre guérison; allez donc de bonne heure, dès l'entrée, chercher le médecin; il serait trop tard à la fin: n'écoutez ni répugnances, ni prétextes; prétextes damnables, répugnances fatales. Demain, toujours demain, et ce demain ne vient jamais; et à mesure qu'il s'éloigne, les répugnances croissent, les prétextes se multiplient, et le temps s'écoule. Le banquet sacré se prépare, et le jour arrive, voici l'Epoux qui vient: il faut, comme les vierges folles, se lever à la hâte, se préparer dans l'agitation, dans le trouble. On se présente à la salle du festin, couvert à l'extérieur de la robe nuptiale, mais qui cache en dessous l'ordure du péché; on se place à la table sainte, mais pour y manger son jugement, en attendant qu'il s'exécute. J'insiste sur ce point jusqu'à vous fatiguer; déjà je vous l'ai dit, et j'y reviens encore: c'est que j'en sais l'importance, c'est que le ministère que je remplis m'alarme sur le salut des âmes; c'est que je frémis à la vue de ce qui se retrace parmi nous chaque année; c'est que je ne crains point de le dire à la face des autels, toutes les confessions qui se font à la Pâque, après une année entière sans avoir paru au saint tribunal, sont presque autant de confessions sacriléges ou défectueuses. Il est de mon devoir de vous en avertir: plaise au ciel que ce ne soit pas sans fruit! Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LA FAUSSE CONSCIENCE.

Est via quæ videtur homini justa, novissima autem ejus deducunt ad mortem. (*Prov.*, X.)

Il est une voie qui paraît droite, mais dont l'issue aboutit à la mort.

Quelle est cette voie malheureuse dont les abords séduisants et perfides ont un terme si déplorable? Voie large, on y marche à son aise; voie trompeuse, on s'y égare sans inquiétude; voie funeste, on s'y perd par système. Expliquons-nous sans figure: c'est la voie de la fausse conscience. Connaissons-la, chrétiens, cette voie dangereuse, pour n'y jamais entrer, ou revenir sur nos pas, si nous y étions engagés. C'est à quoi je vais vous exhorter et vous aider, en vous montrant dans les deux points de ce discours, et le malheur de la fausse conscience, et le remède de la fausse conscience: c'en sera tout le plan. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Dieu Créateur n'a rien donné à l'homme de plus précieux que la conscience; elle est à notre âme ce que l'œil est à notre corps : c'est un flambeau allumé au dedans d'elle-même pour éclairer ses voies, lui montrer le chemin qu'elle doit tenir, et celui qu'il faut éviter; un composé de lumières dans l'esprit et de sentiment dans le cœur, que forment en nous la raison et la religion: c'est un oracle domestique que le Seigneur nous a donné pour nous parler de sa part, nous apprendre à discerner le bien du mal, ce qu'il approuve de ce qu'il n'approuve pas; un interprète secret qui nous explique ses lois, nous en fait l'application dans chaque circonstance, dans chaque action de la vie: c'est un juge intérieur qui pèse toutes nos démarches à la balance du sanctuaire; qui nous justifie ou nous condamne, nous déclare la guerre ou nous donne la paix, selon que nous sommes ou ne sommes pas dans l'ordre : enfin c'est un guide, un maître, un censeur, qui fait dans notre âme toutes les fonctions de la justice divine. Voilà ce que c'est que la conscience: je dis la conscience, telle que Dieu la forme dans nos cœurs; pure, droite, impartiale. Heureux tant qu'elle conserve son intégrité primitive, et cette rectitude originaire!

Mais quel malheur si ce flambeau vient à s'obscurcir et à s'éteindre! si, au lieu des pures lumières de la raison et de la religion, il ne répand plus que les trompeuses lueurs de l'illusion et de la passion! Quel malheur si cet oracle perverti ne parle plus que le langage de l'amour-propre; si cet interprète séduit ne s'explique plus qu'au gré de nos désirs; si ce juge corrompu ne prononce plus qu'en faveur de nos penchants! Quel malheur si ce juge nous égare au lieu de nous conduire; si ce maître nous trompe au lieu de nous instruire; si ce censeur nous flatte au lieu de nous reprendre, s'il applaudit à ce qu'il devrait censurer! Quel malheur enfin si notre conscience n'est plus qu'une conscience aveugle, erronée, pharisaïque, qui digère le chameau, c'est l'expression du Sauveur, tandis qu'elle craint d'avaler le moucheron! Malheur, hélas! trop ordinaire, trop peu connu, trop peu redouté, sur lequel je viens vous réveiller aujourd'hui, en vous en montrant la source, le désordre, le danger. Fausse conscience, vicieuse dans ses principes, monstrueuse dans ses effets, terrible dans ses suites : matière, s'il en fut jamais, aux plus sérieuses réflexions.

Principes de la fausse conscience : qui sont-ils? Le détail en est long; il en est de plus d'une espèce : de généraux et de personnels, d'extérieurs et d'intérieurs. D'abord c'est le monde avec ses prestiges : j'appelle prestiges du monde ses maximes, ses exemples, ses usages. Maximes du monde, premier piége de séduction pour la conscience, maximes d'erreur; mais maximes flatteuses à la nature, encore plus à la cupidité. Qu'il est aisé de les trouver raisonnables! on les suce avec le lait; on en est imbu dès l'enfance : à peine sait-on distinguer sa droite de sa gauche, qu'on entend appeler la fourberie dextérité, la galanterie politesse, la pudeur simplicité, la dévotion petitesse, l'impiété force de génie. On voit l'orgueil et l'insolence érigés en fierté noble, le luxe et la profusion décorés du beau nom de magnificence, la mollesse et la volupté appelées bienséances du rang, le vol et la concussion traités d'émoluments légitimes, le produit de l'iniquité travesti en fruit honnête de son industrie. Peu à peu on s'accoutume à penser comme on entend parler; le jugement se corrompt, et la conscience se falsifie; ces maximes damnables se glissent dans toutes les conditions, se perpétuent dans tous les âges, passent de la cour dans les villes, des grands au peuple, des bureaux jusque dans les places; et de là se forment des préjugés presque insurmontables.

Aux maximes du monde joignez ses exemples : autre piége de séduction pour la conscience. Eh! que faut-il pour autoriser de grands aveuglements? Rien que de grands exemples : on croit être dans la bonne voie quand on suit des traces respectables. C'est ainsi qu'une conscience égarée en égare cent autres. Une mère, avec certains dehors de piété, se livre à toutes les pompes du monde, la fille se le croira permis. Un père, avec la réputation d'homme de probité, mène une vie licencieuse, le fils et les petits-fils l'imiteront sans scrupule : cela s'appellera ne point dégénérer des maximes de ses aïeux. Chaque maison a ses principes héréditaires, qui se transmettent de l'un à l'autre; les erreurs du père passent aux enfants avec sa succession; chaque famille semble avoir son caractère distinctif : ici on meurt endetté, c'est de temps immémorial; là on ne pardonne jamais, cela est dans le sang. Ceux-ci sont des avares, ceux-là des ambitieux; ce qu'ils étaient il y a cent ans, ils le seront dans cent autres, et toujours sans remords, tant le monde a de fidélité, de confiance à la tradition de ses erreurs. L'exemple a commencé l'aveuglement, l'usage le perpétue.

L'usage, l'usage du monde : autre grand principe de séduction pour la conscience. Voilà l'Evangile de la plupart des mondains; le seul casuiste de tous les demi-chrétiens; ce bouclier de mensonges, dont parle le Prophète, qui met à l'abri tous les crimes. C'est l'usage : unique solution à toutes les difficultés, à tous les doutes, à toutes les inquiétudes en matière de mœurs. C'est l'usage : décision souveraine qui l'emporte sur les lois les plus sacrées. C'est l'usage : dès là, ce qu'un païen vertueux se serait interdit, des chrétiens se le permettent. Mais ces parures excessives, ces indécences visibles, ces couleurs empruntées, ces peintures, ces images lascives choquent tous les principes du christianisme! C'est l'usage; il n'est pas même sensé d'y trouver à redire. Mais ces

théâtres publics, ces spectacles tout profanes sont traités, par tous les Pères, d'écoles de licence! C'est l'usage, c'en est assez; on y va sans scrupule, on en sort sans innocence, on y retourne sans remords. Mais ce contrat est usuraire; le bon sens suffit pour l'apercevoir! C'est l'usage. Sans cela, point de circulation, plus de commerce : le voilà légitimé. Mais cette vie toute mondaine, oisive, sensuelle, sans aucun signe de piété, sans presque paraître dans le temple de Dieu, a tout l'air d'une vie réprouvée; l'Evangile y est formel, c'est l'usage : le grand monde vit de la sorte, il faut se conformer à son état, la voilà canonisée. C'est ainsi qu'au scandale des âmes, l'usage du monde devient l'arbitre souverain des consciences. Mais prenez garde, aveugles mondains, car l'usage du monde, c'est de marcher par la voie large qui conduit à l'enfer, en se flattant d'être dans le bon chemin. L'usage du monde, c'est de se perdre avec la multitude, de peur de se singulariser avec le petit nombre; l'usage du monde, c'est de passer la vie dans un désordre habituel, et de la finir par une conversion équivoque; l'usage du monde enfin, c'est de vivre sans religion, et de mourir sans pénitence.

Tels sont les principes extérieurs de la fausse conscience; en voici d'intérieurs, ils sont encore plus dangereux : de grands travers dans l'esprit, de grandes passions dans le cœur : deux sources fécondes d'aveuglement, travers dans l'esprit. Eh! qui n'a pas les siens? Nous naissons tous avec certains défauts de caractère, comme avec certains vices de tempérament. Chacun a sa tournure de génie, sa façon de penser propre. La raison est une, mais le raisonnement varie à l'infini. Peu d'esprits qui saisissent le point fixe dans les vérités-pratiques; l'un s'arrête en deçà, l'autre va bien au delà. L'un porte tout à l'excès, l'autre en rabat toujours trop; l'un est précipité dans ses décisions, l'autre incertain dans ses conséquences; l'un doute toujours, l'autre jamais; celui-ci est ombrageux, bizarre, entêté; celui-là est crédule, volage, inconsidéré; chacun d'eux voit le même objet avec des yeux différents; chacun d'eux en raisonne, conformément à ses idées; chacun d'eux se décide diversement, et tous deux prennent le change. Le tout, en bonne conscience, parce que chacun d'eux fait de ses travers la règle de ses jugements; parce qu'au lieu de chercher à les rectifier, ils ne cherchent de part et d'autre que de quoi les autoriser, les consacrer.

Et de là tant d'écarts pitoyables, tant de mécomptes grossiers, tant de méprises impardonnables en matière de créance, aussi bien que de mœurs; de là ces systèmes de religion, ces principes de morale, ces plans de conduite si contraires à toute sagesse dans ceux qui s'en piquent le plus; de là leurs contrastes inexplicables et leurs inconséquences éternelles, qui font dire : comment concilier tant de vertu avec tant d'ineptie?

Mais voici pour la conscience un écueil encore plus critique : de grandes passions dans le cœur. Le cœur a sur l'esprit un empire absolu; dès qu'il est passionné, il lui fait dire ce qu'il veut : tout ce qui plaît est innocent, dit saint Augustin : *Quodcunque placet sanctum est*. Pourquoi? C'est que l'esprit décide presque toujours selon le goût du cœur. Si le désir est ardent, bientôt l'action sera jugée permise; le crime même changera de nom, il s'appellera tout au plus fragilité pardonnable. Une passion vive ne laisse à la raison que ce qu'il faut de lumière pour trouver des sophismes qui la justifient.

Rappelons nos anciens malheurs; regardons dans le jardin de délices notre mère infortunée; avec quelle étrange facilité, dit saint Chrysostome, se fait-elle une conscience au gré de ses désirs! La passion commence par faire de l'objet l'atteur un portrait ébouissant : ô le beau fruit! Elle l'admie de loin, y découvre mille beautés que n'ont point tous les autres fruits : pas à pas elle s'en approche, d'abord en tremblant; peu à peu elle s'enhardit, s'arrête à le contempler : le désir s'irrite, le cœur convoite; aussitôt l'esprit opine en sa faveur. Eh! quel mal, après tout, serait-ce d'y toucher? On fait plus, on le détache : il ne reste qu'un pas à faire, trop glissant, hélas! pour n'être pas franchi. Mais pourquoi n'en point manger? Qu'en arrivera-t-il? Vous mourrez. Non, non, dit le tentateur, on ne meurt point pour si peu de chose : le Seigneur l'a déclaré; le Seigneur est trop bon pour punir si sévèrement une faute aussi légère. L'arrêt est prononcé : Dieu ne nous perdra point pour une bagatelle. Ceci une fois dit, voilà tous les doutes levés, tous les scrupules écartés. On n'est plus embarrassé de la chose; il n'est question que du nom qu'on lui donnera : ce nom spécieux, bientôt la passion le trouve; on l'adopte, on le porte jusqu'au saint tribunal; on s'accuse d'une faute indélibérée, d'une surprise imprévue, d'un moment de faiblesse. Si le ministre du sacrement donne aux choses leur vrai nom, c'est une dureté qui révolte; à peine peut-on persuader au coupable que le crime doit s'appeler crime, tant la passion a de force pour pervertir la conscience : et ce que je dis d'une seule, dites-le de toutes. Chaque passion a ses défenses, son corps de doctrine, sa morale apologétique. Cette morale corrompue, on la sait mieux que l'Evangile : le cœur en empoisonne l'esprit, l'esprit en infecte la conscience, et bientôt tout ce qu'on aime est justifié; tout ce qu'on désire, fût-il contraire à tout bon sens, devient légitime; tout ce qui est utile cesse d'être défendu; on trouve le funeste secret de se croire irréprochable au sein du dérèglement. Mais de là qu'arrive-t-il? Un désordre universel. La conscience, vicieuse dans ses principes, est encore monstrueuse dans ses effets.

Point de devoir qu'on ne foule aux pieds, point d'iniquité qu'on n'excuse, point d'ex-

cès où l on ne se porte, sous l'apparence du bien.

Avec une fausse conscience, point de devoir qu'on ne foule aux pieds; tout à coup on se met au large, on s'affranchit des plus sévères lois; et en est-il de si sacrée qu'elle ne tente d'anéantir? Loi du jeûne et de l'abstinence, quel cas en font les gens d'un certain monde? Que dis-je? Est-il encore quelque rang dans le monde qui la respecte? Loi de l'aumône, où sont les riches qui la regardent comme un précepte absolu? Ils donnent à peine le dixième de ce qu'ils doivent, ils croient donner le centuple. Loi de modestie, de pudeur, en est-il passé certain âge? est-il même quelque âge où elle soit encore en crédit? Avec une fausse conscience, on sait faire des restrictions à la loi, l'éluder par des tempéraments, l'affaiblir par des modifications; on apprend l'art dangereux d'imaginer des circonstances où la loi n'oblige plus; avec une fausse conscience, on adoucit la morale évangélique, on entend au figuré tout ce qui, pris à la lettre, affligerait l'amour-propre; on réduit au simple conseil tout précepte trop gênant. Se renoncer soi-même, aimer ses ennemis, porter sa croix tous les jours, maximes propres tout au plus du sanctuaire ou du cloître, on s'en excepte.

On va plus loin, point d'iniquité qu'on n'excuse. La fausse conscience a pour tous les états ses voies obliques, ses détours favoris, ses injustices privilégiées, et que n'introduit-elle pas dans les diverses professions? C'est elle, chez les uns, qui dicte tant de lois nouvelles et fait taire les anciennes, ou ne les fait parler qu'au gré de la passion; c'est elle, chez les autres, qui fait ces fortunes rapides qu'un peuple de malheureux leur reproche, et qu'eux seuls ne se reprochent point; c'est elle chez les grands qui se prête à tant de vexations ruineuses pour le vassal, souvent peu lucratives au maître; c'est elle, chez l'autre sexe, qui fait recevoir tant d'usages que la pudeur eût proscrits à Lacédémone et Athènes; c'est elle, chez la piété même, qui consacre tant d'abus aussi propres à décrier la vertu qu'à mener à l'illusion. La fausse conscience sait justifier tout cela et mille fois plus encore. Dans certains étages du monde, que ne se permet-on pas en matière de propos, de libertés, de lectures? La fausse conscience le disculpe; c'est amusement, récréation, louable désir de s'instruire; c'est-à-dire, à l'entendre, qu'il est permis de blesser la pudeur, pourvu que ce soit sans la faire rougir; de s'apprivoiser avec l'infamie, pourvu qu'une gaze artificieuse en dérobe la honte; de s'empoisonner l'âme, pourvu que ce soit dans une coupe dorée; telle est la morale de la fausse conscience. Il y a plus, elle se porte aux plus grands excès, sous l'aperçu du bien.

Elle n'a garde d'envisager le mal sous la noire image du mal. Le vice grossier révolte dès qu'il se montre; mais, revêtu des couleurs du bien, on le prend pour le bien même; la vengeance devient licite sous le voile d'une juste défense, l'usure est sage prévoyance sous l'ombre d'un péril imaginaire, la médisance n'est qu'un mouvement de zèle sous le masque d'un grand amour du bon ordre. Avec ces pieux raffinements une âme à fausse conscience se met en possession de sanctifier ses plus grands excès, ses antipathies, ses duretés, ses violences, ses injustices, ses bizarreries; elle est inhumaine pour ses enfants, barbare à ses domestiques, intraitable dans sa maison, dangereuse dans la société; encense jusqu'au vice dans ses amis, décrie jusqu'à la vertu dans ses ennemis; s'éprend pour ceux-ci et leur donne à pleines mains; se prévient contre ceux-là, et retient ce qui leur est dû. Sous prétexte de maintenir ses droits, elle attente à ceux des autres; sous prétexte de les craindre, elle travaille à les opprimer : toute la terre en murmure, elle seule s'applaudit, parce qu'elle n'a, dit-elle, que de bonnes intentions; avec ces bonnes intentions elle se satisfait, elle se venge, ruine le débiteur, fraude le créancier, conduit les intrigues, fomente les jalousies, épouse les querelles, favorise les trahisons, nourrit les ressentiments, entretient les divisions. Gardez-nous, ô mon Dieu! de ces âmes à bonne intention! Cette âme cependant n'est pas sans religion; on la voit au saint tribunal : Eh! qu'y va-t-elle dire? S'accuser de dissipations, de mensonges légers, de pensées vaines, de prières omises, de quelques vivacités, voilà ses confessions. Mais ce chaos d'iniquités énormes, dont elle ne parle point, que devient-il? On sait lui donner de plus beaux noms, il n'en est pas mention; la fausse conscience le recèle tranquillement dans son sein, tandis que Dieu le met en réserve dans le trésor de ses vengeances; telles sont les effets de la fausse conscience.

Que dis-je? Ce n'est là qu'un crayon de ses excès. De tous temps elle a été la sauvegarde de tous les crimes; point de si noir qu'elle n'ait blanchi. Osias arrache l'encensoir de la main du prêtre : quel scandale! La fausse conscience l'autorise; il ne veut que rendre plus de gloire au Seigneur. Hérode fait périr Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes; quelle horreur! La fausse conscience l'autorise, il a juré, il doit remplir son serment. Pilate condamne l'innocent par une lâche politique; quel attentat! La fausse conscience l'autorise; on l'y force, il suffit qu'il s'en lave les mains. Enfin, jusqu'au déicide a trouvé en elle son apologiste. On peut sacrifier un seul juste au salut de tout un peuple : tel fut dans le Sanhédrin l'oracle de la fausse conscience. Il décida de la vie du Fils de Dieu ; sa mort fut déclarée légitime. Et combien de pieux sacriléges, de profanations saintes, de parricides religieux n'a-t-elle pas enfantés depuis! Et ce qu'elle a de plus funeste, c'est sa facilité malheureuse à s'insinuer partout, dans les âmes vertueuses peut-être plus qu'ailleurs. Le

dirai-je? Les grands pécheurs le sont au moins de bonne foi, ils conviennent qu'ils se damnent. C'est sa contrariété continuelle avec elle-même; scrupuleuse jusqu'à la superstition sur des minuties, hardie jusqu'à l'impiété sur des chefs importants; c'est surtout sa sécurité étonnante jusque dans le péché. Elle marche avec confiance dans le chemin qui l'égare; elle s'avance paisiblement vers le précipice, sur le faux témoignage d'une vaine innocence; elle se croit sûre de son Dieu, tandis qu'il la réprouve.

Car c'est où aboutira enfin ce fatal aveuglement. Fausse conscience, terrible dans ses suites; impénitence, réprobation : elle y conduit sûrement, presque irrévocablement. Eh ! quels moyens de conversion pour un homme à fausse conscience? Quelle ressource? Serait-ce dans ses réflexions? Il n'en fait plus que de propres à nourrir ses préjugés; il n'a plus de raison que pour s'affermir dans ses erreurs. Serait-ce dans les avis d'un ami sincère? Il n'en veut que d'adulateurs, ses oreilles sont fermées à la vérité qui reprend; il n'aime que celle qui flatte. Si vous touchez certaine corde, l'endroit sensible de la fausse conscience, vous n'êtes plus qu'un rigoriste outré, un censeur importun. Serait-ce dans les remontrances d'un pasteur zélé, d'un confesseur habile? Il faudrait pour cela qu'il se fît connaître, il se méconnaît lui-même; qu'il découvrît ses plaies, il ne s'en connaît pas; qu'il exposât ses doutes, il n'en a point ou les rejette. Serait-ce dans l'efficace d'un discours évangélique? Il n'y prend rien pour lui; il y voit le portrait de tous les autres, et le sien lui échappe. Il faudrait un Nathan qui lui dît en face, comme à David : *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII.) C'est vous, mon frère, qui êtes cet homme à fausse conscience, qui vous perdez avec peut-être beaucoup de bonnes œuvres, qui vous rendez coupable de tous les points de la loi, parce que vous vous aveuglez sur un seul.

Encore, pour être aussi docile que David, faudrait-il qu'il eût un cœur aussi droit que le sien; et quand la conscience est fausse, rarement le cœur est droit. Saül, en pareille circonstance, ne se convertit pas. Prince, qu'avez-vous fait, lui dit tendrement Samuel? *Quare non audisti verbum Domini?* (I *Reg.*, XV.) Moi, j'ai exécuté les ordres du Seigneur : *Imo ambulavi in via per quam misit me.* (*Ibid.*) Mais ce roi proscrit que vous deviez immoler, pourquoi vit-il encore? J'ai cru pouvoir l'épargner. Une action de clémence peut-elle être criminelle? Mais quel mélange de voix confuses vient me frapper? C'est un acte de religion. J'ai conservé l'élite des troupeaux pour l'autel du Seigneur; est-ce-là un mal? Oui, prince, Dieu veut être obéi, vous avez prévariqué. Il s'obstine à n'en rien croire, il fait violence au prophète, il déchire son manteau, il l'oblige à l'honorer devant le peuple. La fausse conscience veut forcer jusqu'aux ministres de Dieu d'être ses apologistes.

Portrait, hélas ! dont il n'est que trop de copies! Que je dise à l'homme du siècle : Faites pénitence; Eh ! de quoi? demandera-t-il. De votre vie inutile, désœuvrée, sensuelle, vide de toute œuvre méritoire. Ma vie est irréprochable, je vis en homme d'honneur, je ne suis point un impie. Mais n'est-on sur la terre que pour n'y pas faire de grands maux? Est-ce assez pour un chrétien de n'être pas un brigand? l'enfer ne brûle-t-il que pour les scélérats? Ne pas blasphémer Dieu, c'est donc l'adorer; ne pas le haïr, c'est donc l'aimer; ne pas l'insulter, c'est donc le servir? Le serviteur paresseux n'est-il pas traité comme l'infidèle, l'arbre stérile comme le mauvais? Vaines remontrances. La fausse conscience a fait son plan, elle le suit. Aussi, quel ouvrage que la conversion d'un pécheur mitigé, d'un faux juste, d'un demi-chrétien ! Celle d'un impie est moins rare. Un Manassès chargé de crimes, avec un reste de conscience droite, n'est pas désespéré. Ce reste de conscience pourra du moins être effrayé. On lui dira qu'il est coupable, il l'avouera; que Dieu est irrité, il le sentira; qu'il n'a de lui que des foudres à attendre, il en conviendra. La grâce et sa raison le troubleront de concert; ce trouble produira des remords, et ces remords seront pour lui un germe de salut; mais la fausse conscience sera inébranlable. Avec le funeste préjugé de sa justice imaginaire, tout sera méprisé; elle se croira plus éclairée que le prophète; d'un abîme elle tombera dans un autre, s'endurcira de jour en jour, s'aveuglera enfin; et de l'aveuglement à la réprobation consommée le trajet est court, elle y arrivera. Le Fils de l'homme, sur sa parole, viendra comme un voleur; moment redoutable. L'illusion cessera pour lors, mais trop tard; la lumière reparaîtra, mais lumière aussi funeste que ses ténèbres, moins propre à l'éclairer qu'à la troubler à la vue d'un tas d'erreurs criminelles qu'elle ne pourra débrouiller, qu'elle n'ose même envisager. Le ministre de l'Eglise accouru ne trouvera plus qu'égarement dans les sens, confusion dans la mémoire, délire dans l'esprit; le temps presse. Les derniers secours appliqués, il abandonnera à la divine miséricorde ce pécheur qui l'instant d'après tombera dans les mains de sa justice. Sans croire vivre dans le péché il y a vécu; faute de l'avoir cru il y meurt.

Tremblons, chrétiens, voilà le sort du plus grand nombre. De toutes les routes qui aboutissent à l'enfer, la fausse conscience est la plus commune, la plus battue. Tremblons : ce ne sont ni les grands pécheurs, ni les crimes énormes qui remplissent l'enfer, ce sont les fausses vertus, les fausses justices; ce sont les ignorances coupables, les erreurs volontaires; ce sont les faux principes, les faux systèmes. Tremblons : communément on ne tombe en enfer que parce qu'on en prend la route, en la croyant

celle du ciel; parce qu'on ne sait point sa religion, et qu'on s'en fait une à son gré; parce qu'on pense être enfant de l'Eglise, tandis qu'on en est l'ennemi; parce qu'on croit servir Jésus-Christ en ne vivant que pour le monde, pratiquer l'Evangile en se permettant tout, porter sa croix en ne se refusant rien; parce qu'enfin on se croit vrai chrétien, tandis qu'on est à peine un honnête païen. Heureux l'homme toujours dans la crainte, dit l'Esprit-Saint : *Beatus homo qui semper est pavidus*. (*Prov.*, XXVIII.) Dans la matière que je traite, c'est le seul moyen d'être en droit de se rassurer, pourvu que notre crainte soit une crainte active, agissante, qui à la vue du danger nous fasse courir au remède; je vais vous le présenter dans le second point.

SECONDE PARTIE.

Tel est donc, dirai-je, le malheur ou la perversité de l'homme, que jusqu'au sein de la lumière il peut se livrer aux ténèbres, se faire sur des points essentiels des illusions mortelles, passer la vie dans une sécurité fatale sur la foi d'une conscience fausse, et se trouver sur le bord de l'abîme en se croyant aux portes des tabernacles éternels : état d'autant plus déplorable qu'on y tombe sans le sentir. Ne serait-ce point le mien? n'est-ce point le vôtre, mes frères? Question bien importante à éclaircir pour nous tous; danger, s'il en fut jamais, digne de toutes nos alarmes; et pour en sortir ou l'éviter, trois précautions à prendre également nécessaires : s'examiner, se consulter, se réformer. S'examiner, mais sans partialité; se consulter, mais sans déguisement; se réformer, mais sans indulgence. Reprenons.

Premier remède à la fausse conscience : s'examiner. Remède salutaire à tous égards, nécessaire non-seulement au chrétien, mais à tout homme raisonnable. La philosophie païenne l'a reconnu, tous les sages l'ont pratiqué; les livres saints le prescrivent aux Israélites, les prophètes se plaignent qu'on le néglige, et à cette négligence ils attribuent l'inondation de crimes qui dès leur temps désolait l'univers : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde*. (*Jerem.*, XII.) Que diraient-ils de nos jours? Que parmi les chrétiens mêmes il reste à peine de ce pieux devoir quelques faibles vestiges. Car appellerai-je examen ces instants rapides qu'on dérobe à regret à la dissipation d'une vie tumultueuse, pour les donner à un exercice de religion forcée; ces recherches de pure formalité qui précèdent nos confessions, où la distraction et le dégoût sont tout ce qu'on y porte, et une paix trompeuse tout ce qu'on en retire; où l'on craint de tout voir, de peur d'être forcé à tout dire; où l'on cherche dans un livre l'abrégé de ses désordres, pour s'épargner la peine d'en débrouiller l'histoire dans son cœur; examens de routine qui emportent à peine les plus grossières taches, qui nettoyent le dehors de la coupe et laissent l'ordure au dedans; examens superficiels : la fausse conscience ne les redouta jamais, elle y préside au contraire; c'est elle qui les dirige. Pour la démasquer il en faut de plus sérieux, de plus profonds : examen de discussion, de comparaison, de confrontation. Ne vous rebutez pas, le mal est grand, il veut plus d'un appareil. Tous les jours pour un vil intérêt vous vous livrez à des calculs interminables, il s'agit ici de votre fortune éternelle.

Entrez donc d'abord avec vous en discussion, et pour cela retirez-vous à l'écart. Loin du monde et de ses plaisirs, de vos affaires, de tous soins domestiques, il faut que vous lisiez jusque dans le fond de votre âme. Telle qu'à l'eau, on n'y voit rien tant qu'elle est agitée; laissez-la se rasseoir : pour lors renfermez-vous avec Dieu seul dans le secret de cette âme; et là, tâchez de vous connaître, de vous approfondir. La fausse conscience vous trompe, parce qu'elle vous peint à vos yeux tel que vous n'êtes pas. Tirez-vous au naturel, mais que l'amour-propre ne tienne pas le pinceau; le portrait serait flatté. La croix sous les yeux, l'Evangile à la main, sondez votre cœur et toutes les dimensions de ce cœur. Ses profondeurs : c'est là que tous les vices se retranchent comme dans leur centre. Ses replis : ils recèlent souvent de honteuses faiblesses. Ses détours : il en est de si subtils, qu'ils échappent toute la vie. Ses désirs : ils vont presque toujours plus loin qu'ils ne paraissent. Ses répugnances : de là viennent les dogmes relâchés, les morales accommodantes. Ses penchants : principe d'erreurs sans nombre, d'égarement universel. Ses antipathies : source de préventions injustes, de sourdes médisances, de haines imperceptibles. Enfin, que dans le cœur tout soit pesé en rigueur de justice : ne craignez point les scrupules; plût au ciel qu'ils fussent plus communs! Pour quelques âmes timides qui ont besoin qu'on les rassure, il en est des milliers de présomptueuses qu'il faudrait effrayer.

Interrogez-vous donc : Ne suis-je point de ces aveugles volontaires qui s'égarent les yeux ouverts, de ces consciences erronées qui se damnent sans s'en apercevoir? Ne serais-je point trompé par quelque songe agréable, dont le réveil sera funeste? N'ai-je point dans le cœur quelque venin secret qui empoisonne mes œuvres, quelque levain caché qui corrompt toute la masse? Ne m'étourdis-je point sur quelque chef important? Ne me flatté-je point sur quelque défaut capital? Ne m'aveuglé-je point sur quelque péché grief? Je suis, ce me semble, dans la bonne foi. N'en concluez rien. En matière de conscience, le premier principe est qu'il faut se défier de sa propre bonne foi. Ce que vous nommez ainsi, le juste l'appellera peut-être léthargie, stupidité, conscience endormie, qui ne doit sa paix qu'à son insensibilité. Mais ma vertu est reconnue, le monde lui

rend témoignage; suffrage équivoque. L'enfer est plein de saints canonisés par le monde; le monde juge sur l'apparence, Dieu sur la réalité : c'est elle qu'il faut démêler. Vous croyez, par exemple, n'être qu'une âme dissipée, que le feu de la jeunesse emporte pour quelque temps au delà de certaines bornes; ne seriez-vous point une âme perdue, qui ne respire plus que passion et volupté? Vous croyez n'être qu'un cœur sensible que sa délicatesse empêche d'oublier les procédés indignes; ne seriez-vous point un cœur inflexible, qui ne sait plus ce que c'est que revenir et pardonner? Vous croyez être le serviteur fidèle qui sait donner au monde tous les dehors de bienséance, sans intéresser ce qu'il doit à son Dieu; ne seriez-vous point le serviteur aveugle, qui s'abuse en voulant servir deux maîtres à la fois? Vous croyez être une âme pacifique qui dissimule par bonté des désordres qu'elle ne pouvait arrêter qu'avec éclat; ne seriez-vous point une âme lâche qui nourrit le vice par timidité, qui tolère l'abomination par indolence? Vous croyez être un chrétien fervent, qui jusqu'au milieu du monde a conservé le goût de Dieu, le don de la prière; ne seriez-vous point un chrétien fantastique, qui se rassure sur de criantes injustices par de longues oraisons? Vous croyez être le religieux Abiathar, dont la noble candeur n'est pas même capable de soupçonner le mal; ne seriez-vous point le faible Héli qui, nuit et jour dans la maison de Dieu, n'y voit pas même les sacriléges de ses fils? Enfin vous croyez être la femme forte, qu'une vertu mâle met au-dessus des faiblesses de son sexe; ne seriez-vous point la femme ambitieuse qui sacrifie toutes les passions à une seule plus dangereuse que toutes? N'êtes-vous rien de tout cela? Vous le pensez; mais ne vous trompez-vous point? Qu'il est rare d'être bon juge de soi-même! Assurez-vous-en par un second examen que j'appelle de comparaison, c'est-à-dire comparez le jugement que vous portez de vous avec celui que vous feriez d'un autre en pareille circonstance.

Maxime sûre : car, hélas! pour les autres il n'est point de fausse conscience, nos erreurs ne sont que pour nous; pour les autres on est consciencieux jusqu'à la sévérité rigide, jusqu'à la dureté; on garde pour soi seul les décisions relâchées. Un prêtre doit être un saint, s'écrie l'homme du siècle. Oui, pourrait-on lui répondre; mais un séculier doit-il être un libertin? Ecoutez la femme mondaine sur les devoirs de la vierge voilée : à l'entendre tout plaisir est un crime pour l'Epouse de Jesus-Christ; mais suivez-la elle-même, il semble que tout crime soit vertu pour une esclave du monde, tant on est éclairé pour les autres, en même temps qu'on s'aveugle sur soi. Cependant vous le savez, Dieu nous jugera comme nous aurons jugé les autres : *In quo judicio judicaveritis* (*Matth.*, VII); même impartialité, même rigueur. Eh! prenons donc leur place quand il s'agit de nous juger! Voyons-nous du même œil que nous les envisageons? N'ayons pas deux mesures différentes : une droite pour eux, une oblique pour nous; ne prenons pas pour une paille dans notre œil ce qui nous semble une poutre dans celui de nos frères; ne nous pardonnons pas ce que nous ne saurions nous résoudre à leur passer. Eh quoi! vous savez de l'Evangile tout ce qui regarde le prochain! Mais ne dit-il rien pour vous? Vous y voyez le détail de toutes ses obligations; mais pourquoi pas des vôtres? Vous y lisez la condamnation de tout le genre humain; mais la vôtre y a-t-elle été omise? Par quel enchantement ne l'y trouvez-vous pas? Enchantement de perversion, ouvrage de vos passions, effets d'une corruption qui en est venue par degrés jusqu'à l'aveuglement. C'est que vous n'êtes plus aujourd'hui ce que vous étiez jadis, et que les mêmes objets ne vous paraissent plus ce qu'ils étaient alors. On pense comme on est bien aise de vivre; nos opinions suivent nos goûts : en changeant de mœurs on change de maximes. Troisième examen, examen de confrontation.

Se confronter soi-même à soi-même, soi-même d'aujourd'hui à soi-même d'autrefois, et à soi-même d'un jour à venir, je veux dire juger de nos idées actuelles relativement à celles de nos premières années et à celles de nos derniers moments; ce n'est guère qu'à ces deux points de la vie qu'on pense juste en matière de conscience. Revenez donc sur vos pas, remontez vers votre enfance, rappelez les beaux jours de votre vie. Ce que vous pensez à présent sur mille points de morale, l'avez-vous toujours pensé? N'a-t-il pas été un temps où vous ne pouviez concevoir qu'on pût être chrétien et mondain tout à la fois, faire une fortune rapide et son salut en même temps, concilier tous les devoirs de l'état avec tous les plaisirs du monde? N'a-t-il pas été un temps où une piété ambitieuse, avare, médisante, vindicative, vous paraissait un monstre? N'a-t-il pas été un temps où votre pudeur s'alarmait de ces liaisons, de ces familiarités, de ces privautés qui maintenant ne sont plus que des riens? Ou vous étiez alors dans l'erreur, ou vous y êtes aujourd'hui; mais lequel est-ce des deux? Fâcheux préjugé contre vous. Ce temps où vous pensiez différemment, c'était celui de l'innocence dans toute sa candeur, de la raison dans toute son ingénuité, de la vertu dans toute sa pureté; aujourd'hui c'est le temps de l'ivresse, de la fascination, de l'ensorcellement des passions. Croyez-le, vos premières idées étaient plus justes que les secondes, et vous le verrez un jour.

Au déclin de la vie vous penserez comme dans son aurore; tout ce qui vous semblait vrai avant que le péché vous eût séduit le redeviendra quand il faudra le quitter; car la conscience de la mort n'est pas celle de la vie. Ici tout semble léger, là tout sera de conséquence; ici tout s'excuse; dans ce trafic rien d'illicite, dans ce procédé rien d'inique, dans cette vie de plaisir rien de cri-

minel : telle est la conscience de la vie. Voici celle de la mort : ce trafic était une usure habilement palliée, ce procédé une injustice adroitement déguisée ; cette vie de plaisir un oubli total de son Dieu, de son éternité durant la vie : ce sont des riens, à la mort ce seront des crimes. Plus d'illusions alors. L'instant fatal qui fermera l'œil du corps ouvrira celui de l'âme ; chaque chose reprendra son nom, chaque objet reparaîtra ce qu'il est ; et ce qui sera vrai à ce redoutable moment l'est toujours. Rapprochons-nous-en donc ; examinons quelles seront alors nos idées. Que penserai-je à la mort de telle ou telle démarche, de telle ou telle conduite, de tel ou tel genre de vie? Pensez-le maintenant, tout le reste est suspect. S'examiner, mais sans partialité, premier remède à la fausse conscience; en second lieu se consulter, mais sans déguisement.

Se consulter : eh ! chrétiens, jusqu'à quand les enfants de lumière laisseront-ils la prudence et les précautions aux enfants de ténèbres? N'y aura-t-il jamais que pour les biens de ce monde qu'on se défiera de son propre jugement, qu'on ira au conseil des sages? Etrange renversement ! S'agit-il d'un intérêt temporel, on hésite à chaque pas, on court aux avis; un seul ne suffit point, il faut les multiplier, on les paye au poids de l'or; et l'affaire du salut se conduit jusqu'au terme, sans trouver ni doutes ni difficultés qui arrêtent : ainsi la cupidité nous rend-elle vigilants et circonspects, tandis que la religion ne peut nous rendre seulement raisonnables. Pour la fortune jamais assez de sûretés ; et le salut, on l'abandonne à l'aventure : stupidité qui perd des millions d'âmes téméraires. S'il faut à l'homme un conseil, c'est surtout dans la grande affaire de son éternité. Aveugle dans sa cause, et en matière de conscience plus que dans tout le reste, la raison et la passion sont chez lui dans un conflit éternel; il faut quelqu'un de sang-froid qui les concilie. L'amour-propre et l'intérêt prennent à tout moment, pour le tromper, le voile de la religion, il faut quelqu'un d'expérimenté qui les démasque. Un malheureux penchant pour les erreurs agréables le fait donner dans les plus grossières; il faut un conseil qui les mène par la main.

Consultons-nous donc : mais à qui? A un ami solide, à un guide éclairé. Deux trésors aussi rares que précieux. Ami solide, je veux dire vertueux, franc, désintéressé. Cherchez-le cet ami, mais ne vous flattez pas légèrement de l'avoir trouvé. Eh! en est-il encore, ô mon Dieu ! L'amitié, ce doux lien des cœurs, n'est presque plus que le poison des âmes. Le monde est plein d'amis, mais d'amis fourbes qui préconisent en public ce qu'ils condamnent en secret; d'amis perfides qui flattent nos désirs aux dépens de leur conscience et de la nôtre; d'amis charnels, zélés peut-être pour nos intérêts humains, insensibles à notre salut; d'amis tendrement cruels, qui nous laissent courir au précipice plutôt que de nous affliger en nous arrêtant. Cherchez-le, cet ami, mais s'il vous échappe, ne vous en prenez qu'à vous. Nous n'avons que de faux amis, parce que nous ne méritons pas d'en avoir de vrais ; ils nous taisent la vérité, parce que nous sommes incapables de l'entendre, parce qu'elle nous déplaît dès qu'elle nous humilie; parce qu'un moyen sûr de n'être plus notre ami, c'est de nous donner, en nous corrigeant, la preuve d'une vraie amitié. Cherchez-le, cet ami, mais si vous ne le trouvez pas, défiez-vous de tous les autres, de ces fades adulateurs qui n'ont jamais à la bouche que des approbations vénales; apôtres du relâchement, panégyristes du vice, suppôts de la fausse conscience; amis de votre fortune, de votre rang, peut-être de vos faiblesses, très-peu de votre cœur, encore moins de votre âme. A cet ami solide, s'il se rencontre, joignons un guide éclairé, ou plutôt que ce guide soit la première de nos recherches, c'est le premier de nos besoins. Investis d'obscurités, préoccupés de passions, dominés par nos penchants, faibles, ignorants, pécheurs, il fallait tout à la fois à notre âme un remède et un médecin. Jésus-Christ dans la pénitence nous a donné l'un et l'autre; le sacrement a la vertu de nous guérir, le ministre a reçu grâce pour nous traiter ; allons-y, mais prenons garde à notre choix. L'ancienne loi avait ses faux prophètes, il faut le dire : hélas! la nouvelle a les siens. Il en est encore de ces prophètes, ou chagrins, ou trop accommodants, qui ont le malheureux talent d'élargir ou de resserrer la voix de Dieu au gré de leurs faux principes; de ces prophètes muets qui ne savent qu'écouter, consentir à tout et se taire; de ces prophètes lâches qui ne font entendre qu'une voix languissante quand il faudrait faire gronder la foudre; de ces prophètes prévaricateurs qui se font un devoir sacrilége de rassurer une âme justement alarmée : avec des guides de ce genre, jusqu'où ne va-t-on pas, grand Dieu, dans la voie de l'égarement? Le plus triste, c'est que ces guides infidèles sont souvent les plus accrédités. Dans les affaires de ce monde l'oracle le plus sûr est celui où l'on s'adresse, dans celle de l'éternité on s'en tient aux plus fautifs. La fausse conscience va chercher une absolution, la fausse conscience la donne.

Choisissons mieux, disait dès le second siècle le savant Origène, choisissons mieux notre guide : *Circumspice cui debeas confiteri, proba prius medicum.* Un homme propre à nous instruire, incapable de nous flatter, également éloigné de l'indulgence molle et de la rigueur outrée, compatissant pour la faiblesse, inflexible pour la lâcheté, qui nous inspire une crainte filiale et une confiance entière, ils sont rares, mais il en est; Dieu sait les découvrir à quiconque les cherche. Ce choix une fois fait, courez vers l'homme de Dieu, et dans un détail circonstancié, dites tous les mystères de votre cœur, qu'il en connaisse toutes les mala-

dies. Surtout point de réserve, un seul endroit caché, plus de guérison. Qu'il sache jusqu'à ce péché secret que la seule honte de le produire a fait ranger parmi les minuties; jusqu'à ce remords toujours renaissant et toujours étouffé sur un article délicat qu'on ne veut point éclaircir; qu'il sache ces aumônes de compensation illusoire pour vous tranquilliser sur un bien mal acquis; cette aversion pour un héritier légitime qui vous rend libéral au point de vous damner, peut-être à force de legs pieux, enfin qu'il voie dans ce cœur tout ce que vous y apercevez, et tout ce que vous n'y voyez pas même. Pour lors armez-vous de courage, laissez déchirer le bandeau qui vous aveugle, laissez dessiller vos yeux par une opération douloureuse, laissez sonder jusqu'au vif des plaies d'autant plus mortelles que vous les sentez moins; et sur les réponses du ministre de Dieu, réformez-vous sans indulgence : dernier remède à votre aveuglement.

Dernier remède et le plus amer, mais le plus indispensable. Le plus amer : qu'il en coûte pour sacrifier des erreurs qui plaisent et qu'on a crues vérités, des plaisirs qui flattent et qu'on a crus innocents, des intérêts qui attachent et qu'on a crus légitimes! Qu'il en coûte pour renoncer à un système de choix dont on s'est fait un principe, à un entêtement de goût qu'on a déguisé en raison, à un plan de vie agréable qu'on a suivi sans remords! Qu'il en coûte même pour convenir qu'on s'est trompé, pour en faire l'aveu public par un changement de remarque! Combien d'âmes opiniâtres aiment mieux s'égarer toute la vie que de paraître s'être méprises! faussement rassurées sur les vertus qu'elles ont d'ailleurs, sur leurs œuvres, sur cet axiome frivole : Chacun, dit-on, suit sa conscience. Eh! c'est le grand malheur que chacun suive sa conscience; qu'il la suive sans examen, sans discernement, sans conseil! Chacun suit sa conscience, droite ou fausse, éclairée ou aveugle, timorée ou téméraire. Voilà la grande route de l'abîme, chacun suit sa conscience : oui, et conséquemment chacun se fait son évangile; un évangile de séduction, dicté par nos préjugés, interprété par nos désirs. Mais, chrétiens, c'est sur l'Evangile de Jésus-Christ que nous serons jugés; c'est sur celui-là seul qu'il faut régler nos consciences.

Il le faut : point de vertus qui m'en exemptent, point d'œuvres qui m'en dispensent, point de grâce pour la fausse conscience devant le souverain Juge. Pompeux égarements, brillantes illusions, grands pas hors de la voie, que deviendrez-vous là? J'ai cru bien faire : excuse vaine aux tribunaux de la terre, plus vaine encore au tribunal de Dieu. Exclamation familière aux réprouvés, cri dont l'enfer retentira dans tous les siècles, sans rien perdre de sa rigueur. J'ai cru bien faire, parce qu'emporté par le plaisir, absorbé par l'intérêt, obsédé par l'ambition, idolâtre de votre repos, curieux de tout, excepté de votre religion, le dernier de vos soins a été de l'apprendre. J'ai cru bien faire : et pourquoi l'avez-vous cru? Que n'écoutiez-vous ceux qui vous auraient parlé vrai? Pourquoi leur fermer la bouche par votre délicatesse? Entre les juges des âmes, pourquoi choisir les plus suspects? Jusque dans la pénitence, pourquoi préférer le plus commode au plus sûr? Il fallait vous défier de vous et de vos lumières, ne vous pas mettre en possession de tout faire sans conseil, de ne souffrir ni contradiction, ni avis, de ne suivre que vos caprices. Vous avez cru bien faire, parce que vous l'avez voulu croire, parce que vous n'avez pas voulu être détrompé; vos erreurs sont des crimes, votre perte est votre ouvrage. Sécurité fatale, présomption déplorable, tel est l'arrêt qui vous attend, et à combien ne sera-t-il pas prononcé?

Deus meus, Dieu des lumières pures, éclairez mes ténèbres : *illumina tenebras meas*. (*Psal.* XVII.) Quoi! tout perdre et me perdre moi-même par une confiance aux préjugés, aux chimères, aux illusions d'un amour-propre ou d'une obstination qui m'égare! Non, Seigneur, l'éternité est trop longue, votre possession trop précieuse, mon âme d'un trop grand prix. Heureux si après tant d'écarts votre main paternelle veut bien me remettre encore dans la voie des élus. La voie de votre Evangile interprétée par votre Eglise, de vos leçons expliquées par la foi soumise, de vos exemples appliqués par la sagesse humble, voie étroite, amère au cœur, pénible à la nature orgueilleuse et sensuelle, mais aplanie par l'onction de votre grâce, mais douce par la paix de la bonne conscience, mais l'unique pour échapper au naufrage et regagner le port du salut éternel, que je vous souhaite, etc.

SERMON IX.

SUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu. (*Matth.*, IV.

Jésus fut conduit dans le désert par l'Esprit.

Sire,

Le Dieu de l'innocence et de toute sainteté qui va s'ensevelir dans le désert pour y passer quarante jours et quarante nuits dans un jeûne rigoureux, dans une oraison continuelle, dans une solitude affreuse : quel exemple pour des hommes chrétiens, pour des hommes pécheurs! N'était-ce donc pas assez que son sang et sa vie sacrifiés pour nous racheter, et fallait-il encore qu'il essuyât les rigueurs d'une pénitence effrayante pour nous porter à en embrasser une qui n'est que l'ombre de la sienne? La connaissance de notre perversité, le souvenir de nos erreurs passées, la vue de nos iniquités actuelles ne devaient-ils donc pas suffire à nous faire sentir combien une quarantaine de pénitence annuelle doit nous être salutaire, et combien il est raisonnable de nous y assujettir? Cependant, à la honte des temps malheureux où nous vivons, Jésus-Christ, en se mettant à notre tête pour nous condui-

re comme par la main dans cette religieuse carrière, n'en a point fait encore assez, puisque, malgré son exemple et le précepte de l'Eglise, le saint temps de la pénitence est universellement profané.

C'est, mes frères, sur quoi je viens, à regret, faire des représentations peut-être inutiles, mais au moins des reproches trop bien fondés. Je viens vous rappeler ce que c'est que le carême dans l'intention de Jésus-Christ et de son Eglise ; mais je viens en même temps vous montrer ce que c'est que le carême dans la conduite des chrétiens de nos jours : voici tout mon dessein. Le carême, dans l'intention de l'Eglise, est destiné à détruire le péché ; et par un renversement étrange, il ne fait plus que le multiplier : vous le verrez d'abord. Le carême, dans l'intention de l'Eglise, est destiné à sanctifier le pécheur ; et par une contrariété déplorable, il ne fait plus que l'endurcir : vous le verrez ensuite. En deux mots : détruire le péché et sanctifier le pécheur, voilà ce que doit faire la pénitence du carême ; multiplier le péché et endurcir le pécheur, voilà tout l'effet qu'elle produit aujourd'hui. Telles sont les tristes vérités que la dépravation générale nous met dans la nécessité d'exposer : heureux encore si c'était avec quelque fruit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoi qu'en ait dit l'hérésie, de tout temps déchaînée contre les plus saintes pratiques de la catholicité, c'est par un conseil digne de l'esprit de Dieu qui l'a conduit, que l'Eglise notre mère, sur les traces et par les ordres de son Epoux, a institué, consacré la sainte quarantaine dans laquelle nous entrons. Plus éclairée que nous sur nos vrais intérêts, en nous privant pour un temps de quelques biens sensibles, elle n'a eu rien de moins en vue que de nous affranchir du plus grand des maux ; de ce mal universel qui désole la terre et qui peuple l'enfer ; de ce mal opiniâtre qui survit à tous les remèdes, et dont les plaies se renveniment pour peu qu'on les néglige ; de ce mal que nous aimons quoiqu'il nous tue, parce qu'il nous flatte jusqu'en nous portant le coup mortel, en un mot du péché. L'Eglise ne connaît pour ses enfants d'autre mal que celui-là, et c'est le seul en effet qui soit un mal dans les principes de la foi ; tous les autres, à les envisager d'un œil chrétien, sont plutôt des biens que des maux. C'est donc le seul ennemi que nous ayons à craindre, et c'est aussi pour exterminer du milieu de ses enfants cette hydre qui renaît de ses cendres, que l'Eglise nous impose chaque année une pénitence de quarante jours.

Pénitence qui, pratiquée selon son précepte, attaque le péché dans toutes ses causes, et le combat par autant d'avenues qu'il en a pour nous surprendre ; car, remarquez-le avec moi, ce péché, pour s'insinuer dans nos âmes, n'a que trois différentes voies : la chair, l'esprit et le cœur. Il n'établit en nous son empire que quand nous le rendons maître, ou d'une chair sensible qu'il souille par l'impureté, ou d'un esprit indocile qu'il séduit par l'orgueil, ou enfin d'un cœur avide qu'il tente par la cupidité. Or que fait l'Eglise en ce saint temps pour détruire le péché dans ces trois portions de nous-mêmes ? Par une sage économie elle applique à chacune d'elles un spécifique analogue à chaque espèce de venin dont le péché l'a infectée. Jeûne exact et de tous les jours pour purifier cette chair noircie de tant de souillures ; prière humble et persévérante pour humilier cet esprit opiniâtre, toujours roidi contre la loi de Dieu ; enfin, aumônes abondantes pour arracher de ce cœur l'aveugle convoitise à laquelle il a sacrifié peut-être bien des devoirs de justice et de charité ; car voilà le précis de la pénitence du carême : *Oratio cum jejunio et eleemosyna* (*Tob.*, XII) : jeûne, prière, aumône, et tels sont les moyens que l'Eglise met en œuvre durant ces jours d'expiation, pour détruire en nous le règne du péché.

Non, mon cher auditeur, le jeûne que l'Eglise impose n'est point, comme le prêche une vaine philosophie, et comme l'amour-propre voudrait nous l'insinuer, un joug inutile dont on nous charge en pure perte par une rigueur outrée ; c'est un remède. Ainsi l'ont appelé nos pères et nos maîtres, ces grands hommes de l'âge d'or et du christianisme, ces hommes si éclairés dans les voies de Dieu, si versés dans la science du salut ; ainsi l'appelle encore l'Eglise dans sa liturgie : c'est un remède amer si vous voulez, mais salutaire et fondé d'ailleurs sur le besoin que nous en avons. Oui, ce jeûne vous est nécessaire, et en voici la raison : car il est de maxime que la pénitence ne peut détruire le péché qu'autant qu'elle a avec le péché, non-seulement de la proportion, mais de la correspondance. Or c'est dans votre chair que vous avez laissé régner le péché ; c'est donc aussi dans votre chair que vous devez faire régner la pénitence, et c'est par le jeûne qu'elle y régnera.

Il faut jeûner pour détruire tant de coupables habitudes que vous vous êtes faites. Raffinements de délicatesse, excès de bouche, recherche immodérée de tout ce qui peut flatter, embellir, engraisser une chair criminelle que vous deviez haïr et crucifier. Il faut jeûner pour détruire le principe de tant de misères secrètes, peut-être de tant d'indécences dont vous avez profané votre corps ; en un mot il faut jeûner, selon l'expression de l'Apôtre, pour détruire ce corps de péché, qui, après être devenu le temple de l'Esprit-Saint par le baptême, est redevenu l'asile de l'esprit immonde par de nouvelles souillures, *ut destruatur corpus peccati.* (*Rom.*, VI.) Votre chair a été le sujet et l'instrument de tous ces désordres ; votre chair doit être le sujet et la victime du châtiment qu'ils méritent.

Mais parce que l'esprit aussi bien que la chair a eu sa part dans le déréglement, l'Eglise, en suivant la même règle, veut qu'il

partage aussi la pénitence. En combien de manières s'est-il soulevé contre son Dieu, cet esprit rebelle! Lequel de ses divins attributs n'a-t-il pas outragé? Sa providence: il s'est défié de ses soins, il a murmuré contre ses arrêts. Sa sagesse: il a voulu sonder ce qu'il devrait adorer, censurer l'autorité même à laquelle il est tenu d'obéir. Son domaine souverain: il en a secoué le joug, il a oublié son Dieu, et tout ce qu'il lui doit et tout ce qu'il en attend. Il a reçu ses bienfaits sans reconnaissance, ses châtiments sans soumission; il a bravé ses menaces, méprisé ses promesses; il en est venu peut-être jusqu'à le perdre de vue dans ses actes même de religion, qui n'ont plus été qu'extérieurs; jusqu'à le bannir de son cœur et de sa mémoire. Quel abîme d'égarement, et comment y remédier? Par la prière, chrétiens; et c'est la seconde portion de la pénitence que l'Eglise nous impose dans cette sainte quarantaine. Prière, mais prière humble, fervente, capable de détruire cet orgueil insensé qui nous égare: point de moyen plus efficace pour nous ramener à la simplicité, à l'humble dépendance que nous devons à Dieu, et voilà pourquoi l'Eglise vous en fait un point capital en ce saint temps.

C'est à nous qu'elle s'adresse pour vous y exhorter. Prêtres, nous crie-t-elle par la bouche du prophète: pleurez avec moi sur l'égarement de mes enfants, sanctifiez le jeûne que je leur impose, rassemblez-les dans la maison de Dieu: *Sanctificate jejunium, vocate ad Deum.* (*Joel.*, I.) Là, prosternés au pied des autels, qu'ils apprennent à expier par des larmes amères, pénitentes, l'injurieux oubli dans lequel ils ont vécu pour leur Créateur; à s'humilier sous sa main puissante. Nous obéissons aux ordres de l'Eglise, mes frères, et en conséquence, chaque jour de la sainte quarantaine, sur la fin des redoutables mystères, fût-ce devant tous les rois du monde assemblés, le sacrificateur ou son ministre vous adresse à tous, sans distinction, ces courtes, mais énergiques paroles: *Humiliate capita vestra Deo* (*Eccli.*, IV); humiliez vos têtes sous la majesté de Dieu. Peut-être n'y fîtes-vous jamais attention; comprenez-en aujourd'hui tout le sens, c'est-à-dire, qui que vous soyez, hommes vils et superbes, reconnaissez que devant Dieu vous n'êtes que cendre et poussière, qu'erreur et que ténèbres, que faiblesse et que misère: *Confundimini et erubescite.* Vous ne prêtez l'oreille qu'aux illusions d'une raison présomptueuse qui vous aveugle; faites-la taire pour écouter votre foi. Folle raison: à l'entendre vous avez des lumières, des talents, des vertus, mille avantages réunis: *Dicis quia dives sum.* (*Apoc.*, III.) La foi vous apprendra combien vous êtes méprisable, pauvre, aveugle, nu, et qu'un pauvre plein d'orgueil n'est aux yeux de Dieu qu'un objet abominable: *Pauperem superbum abominatur Dominus.* (*Eccli.*, XXV.) Travaillez donc en ces jours de salut à détruire par d'humbles prières cet orgueil funeste qui met entre Dieu et vous comme un mur de séparation: priez et venez chaque jour lui demander votre grâce comme des coupables, votre pardon comme des pécheurs, votre pain quotidien comme des pauvres; priez jusqu'à ce que vous soyez devenus simples, petits comme des enfants, parce que sans cela, dit le Sauveur lui-même, on n'entre point dans le royaume des cieux. C'est à quoi tend l'obligation de prier qui nous devient plus étroite en ce saint temps, et c'est la pénitence de l'esprit, comme le jeûne est celle de la chair.

Il est juste que le cœur ait aussi la sienne, puisqu'il est complice de nos prévarications. Eh! que dis-je complice? n'en est-il pas la source la plus féconde? Qui pourrait compter tous les genres d'excès où nous portent son attrait pour les biens sensibles, son attache à ceux dont il jouit, et son penchant malheureux à n'en faire qu'un usage criminel? De là naissent en foule tous les vices et tous les désordres: l'avarice et ses bassesses; l'envie et ses noirceurs; la duplicité et ses trahisons; le luxe et toutes ses extravagances; prétentions injustes, projets iniques, procédés criants, tout cela vient du cœur, dit Jésus-Christ: *De corde exeunt* (*Matth.*, XV), parce que ce cœur nourrit en lui le germe de tous ces excès, une convoitise insatiable.

Il s'agit donc de punir et de guérir tout à la fois ce cœur coupable et corrompu; mais quel moyen plus puissant que celui dont l'Eglise nous fait maintenant un devoir spécial? L'aumône, mes frères, l'aumône: *Ipsa est quæ purgat peccata,* dit saint Jacques; c'est elle qui lave le péché, elle est ici tout à la fois et un châtiment et un remède; remède qui guérit notre cœur de son attache criminelle, en lui faisant pratiquer une vertu diamétralement opposée; châtiment qui expierait tous les crimes qui en ont été la suite, en le dépouillant d'une partie de ces biens qu'il aime d'un amour excessif.

L'aumône est de précepte pour les riches dans tous les temps, je le sais. Il est une portion de leurs biens dont ils ne peuvent disposer qu'en faveur du pauvre; c'est son patrimoine; ils n'en sont que les dépositaires. Mais à ces aumônes de justice qu'ils doivent dans tous les temps, l'Eglise veut que dans ces jours d'expiation ils ajoutent des aumônes de pénitence. Par les premières, ils ne font que s'acquitter d'une dette; par les secondes, il faut qu'ils punissent la cupidité, en la forçant à se détacher de ce qui fomente son ardeur. Aussi pour nous y porter, l'Eglise emprunte-t-elle ce texte si expressif de l'auteur sacré: *Frange esurienti panem tuum.* (*Isa.*, LVIII.) N'eussiez-vous que le pain, rompez-le avec celui qui ne l'a pas, c'est-à-dire que de ce genre d'aumône personne n'est excepté. Pauvre ou riche, il faut déraciner du cœur son attache à ce qu'il possède; il faut punir ses désirs immodérés; il faut ex-

pier l'abus criminel que chacun de nous a fait des dons de Dieu.

C'est ainsi que, dans la pénitence du carême, tout concourt à la destruction du péché; et pourrait-il subsister, en effet, si elle était religieusement observée? Banni de notre chair par la mortification du jeûne, de notre esprit par l'humiliation de la prière, de notre cœur par le sacrifice de l'aumône; lui resterait-il quelque asile? Ah! toute la force du christianisme se renouvellerait en ce saint temps; nous reverrions au moins chaque année une image passagère de ces siècles heureux, qu'on est si éloquent à regretter, si peu empressé à faire revivre. Dans ces temps fortunés où la foi n'était encore ni obscurcie par l'impiété, ni altérée par la dépravation, le carême était pour les chrétiens une espèce de baptême annuel; ils y entraient avec joie, parce qu'ils en connaissaient l'efficace; ils en embrassaient les rigueurs avec courage, parce qu'ils en désiraient les effets, et ils en sortaient la plupart purifiés comme l'or dans le creuset, quittes de toutes les dettes, affranchis de la tyrannie du péché. Quelle révolution s'est donc faite parmi nous, chrétiens! Enfants que nous sommes de ces pères fervents, héritiers de leur culte, nés dans le sein de la même Eglise, comment se fait-il qu'un remède si salutaire pour eux soit devenu pour nous une institution meurtrière et une loi de mort? Car, hélas! je l'ai dit, et il faut entrer dans la preuve de cette affligeante vérité, le carême, institué pour détruire le péché, ne fait plus aujourd'hui que le multiplier; en sorte que de l'institution la plus sainte et la plus digne de l'Eglise de Jésus-Christ, on peut dire ce que disait l'Apôtre de la loi judaïque : *Lex subintravit ut abundaret delictum.* (*Rom.*, V.) Il semble que la loi du carême n'ait plus aujourd'hui d'autre effet que d'augmenter le péché. Comment cela? Le voici.

L'observation de la pénitence du carême, vous le savez, est une loi de l'Eglise, loi générale, à laquelle tout fidèle est assujetti; loi étroite qui oblige, sous peine de transgression mortelle, au moins quant à l'abstinence et au jeûne, aussi indispensablement que celle d'assister aux divins mystères, les jours consacrés au Seigneur. Ce principe établi, un coup d'œil sur la manière dont on l'observe de nos jours vous convaincra qu'elle devient la source d'une multitude innombrable de nouveaux péchés. Elle est enfreinte, cette loi respectable, dans tous les états, dans toutes les conditions; elle est violée de ceux même qui sont le plus obligés à la garder; elle est insultée par une foule d'impies, dont le nombre s'accroît de jour en jour : *Lex subintravit, ut abundaret delictum.*

On se soustrait à la loi du carême dans tous les états, dans toutes les conditions, et cela sur les plus frivoles prétextes : complexion trop faible, accablement d'affaires, nécessité de conserver une vie précieuse. Car de combien de sortes n'en distingue-t-on pas? Complexion trop faible : cette faiblesse ne paraît point tant que règne la saison des plaisirs. On se livre à des repas dont la longueur et les mets sont un vrai poison; à des jeux dont l'incertitude et l'application sont un travail épuisant; à des spectacles où l'on ne peut se rendre qu'aux dépens de tout son sommeil; on soutient toutes ces fatigues sans se démentir; des milliers de corps robustes et pleins de forces, tant que durent les fêtes insensées qui précèdent la pénitence, deviennent à point nommé languissants et malades à l'entrée de la sainte quarantaine; voilà le miracle qui se retrace tous les ans à nos yeux. Notre siècle, hélas! n'en produit plus que de ce genre! On est surchargé d'affaires, dit-on, il faut se soutenir; mais celle du salut éternel n'est-elle pas la première? Or celle du salut éternel exige l'abstinence et le jeûne. Je suis homme public, mes jours ne sont pas à moi, j'en suis comptable à l'Etat. L'Etat peut se passer d'un citoyen sans religion; vous devez aux peuples l'édification et l'exemple; voilà le premier devoir sur lequel vous serez jugé. J'ai une famille nombreuse, je dois me conserver pour elle. Vos enfants ont besoin surtout d'un père et d'une mère qui soient chrétiens; sans cela vous êtes leurs parricides. Votre facilité à violer les plus saintes lois est pour eux un scandale, et vous les perdez avec vous. Mais enfin j'y succombe, ma santé est altérée, je n'en juge que sur l'expérience. J'ai fait diverses tentatives; j'ai persévéré dans mes efforts; j'ai consulté, et les maîtres de l'art, et les ministres de la religion. S'il en était ainsi, au reste, Dieu me garde de vous condamner! L'Eglise n'est point impitoyable, elle ne veut pas la destruction de ses enfants; mais souvenez-vous au moins que la beauté, l'embonpoint, la délicatesse des traits ne sont pas des biens préférables à la pénitence, et qu'elle n'a point été instituée pour immortaliser nos corps; mais souvenez-vous toujours que vous êtes membre d'un chef couronné d'épines; que vous avez coûté tout le sang d'un Dieu, qu'il vous reste mille péchés à expier; souvenez-vous surtout que ce que vous ne pouvez accomplir de la loi doit être remplacé et compensé d'ailleurs.

J'ai ajouté qu'elle était violée, cette loi sainte, par ceux qui sont le plus obligés à la garder. Les grands et les riches chargés de tant d'iniquités qu'entraînent avec soi une opulence qui enfle, un pouvoir qui tente, un crédit qui enhardit, une mollesse qui énerve, un luxe qui corrompt, une oisiveté qui enfante tous les vices; ce sont eux qui bravent avec le plus d'éclat les lois d'une pénitence dont ils devraient regarder tous les moments comme autant de gages des miséricordes d'un Dieu qui les met dans l'heureuse nécessité de satisfaire à sa justice. Entrez dans leurs superbes demeures, vous verrez chez les uns des tables toutes chargées de mets que jadis en ce saint temps un honnête païen n'eût osé servir à des chrétiens,

de peur de les insulter. Chez les autres vous serez frappé d'un assemblage bizarre d'aliments permis et de viandes proscrites. Eh! pour qui ce double appareil? L'un pour ceux qui respectent la loi, l'autre pour ceux qui la méprisent; c'est ainsi qu'on se partage entre le Seigneur et Baal, et qu'on fait asseoir à la même table Jésus-Christ avec Bélial. Chez les plus réservés c'est une profusion choquante; pas le moindre vestige de pénitence. Que dis-je? Le désordre s'accroît chaque jour. Des riches il est descendu jusqu'aux dernières conditions, et cela sous un prétexte, il faut l'avouer, bien spécieux, en quelque sorte excusable. Les aliments permis, trop chargés d'impôts, sont devenus plus coûteux que les viandes proscrites, en sorte qu'il est plus dispendieux aujourd'hui d'observer la loi que de l'enfreindre; et de là le citoyen sans fortune s'autorise à la violer par la raison d'une économie indispensable. Ceci mérite toute l'attention d'un gouvernement paternel et chrétien; c'est devant le trône qu'il faut le dire, et j'ai l'honneur d'y être.

Enfin cette loi sainte est en butte aux outrages d'une foule d'impies, dont le nombre grossit à mesure que la foi s'éteint. Des hommes qui ne sont à la mode que parce que l'irréligion est le goût dominant du siècle, ce sont là les oracles que le monde écoute, qui dogmatisent dans ses cercles, et qui traitent les lois de l'Eglise avec le dernier mépris. Peu contents de les profaner par une conduite païenne, quiconque les révère devient la proie de leurs malignités. Qu'une âme que la contagion n'a point encore entamée sur cet article se trouve parmi eux, tout est employé à lui faire une honte de sa fidélité. Suppôts de l'enfer, c'est trop peu pour eux d'apostasier hautement, ils se font les ministres et les apôtres de Satan; voilà jusqu'où va l'infraction, disons mieux, la dégradation, le mépris du jeûne solennel: *Lex subintravit ut abundaret delictum.*

La prière et l'aumône, autant de parties intégrantes de la loi, sont-elles plus observées? Hélas! en ces saints temps Jésus-Christ est-il moins seul, moins abandonné dans ses temples, et les cris du pauvre se font-ils moins entendre dans nos places? Le luxe porté aux derniers excès, l'indigence réduite aux derniers abois, et toute charité presque éteinte, n'est-ce pas là le tableau de notre siècle? Abrégeons des détails douloureux et humiliants: telle est l'affreuse décadence où est tombée parmi nous l'institution la plus sainte du christianisme; voilà jusqu'où le relâchement nous a conduits par degrés. La loi du carême, instituée pour détruire le péché, ne fait plus que le multiplier; instituée pour sanctifier le pécheur, elle ne fait plus que l'endurcir. Autre vérité aussi triste que la première, qu'il me reste à développer.

SECONDE PARTIE.

L'Eglise de Jésus-Christ ne fait rien au hasard, mes frères; toutes ses démarches, soit pour maintenir la pureté des mœurs, soit pour conserver le dépôt de la foi, sont guidées par l'esprit de Dieu. Et pour venir d'abord à mon sujet, ce n'est pas sans des raisons bien solides qu'elle a placé la pénitence du carême immédiatement avant la solennité de la Pâque. Car d'un côté, suivez s'il vous plaît ce raisonnement; d'un côté, c'est une loi indispensable pour tous ses enfants, de quelque rang et en quelque situation qu'ils se trouvent, de s'approcher dans les fêtes pascales de la table du Sauveur; de l'autre, ce serait un sacrilége énorme de se présenter à ce banquet sacré sans la robe nuptiale, et couvert encore des marques honteuses de l'esclavage du péché. Or, parmi les fidèles, même dans les siècles les plus fervents, il y eut toujours des pécheurs et de grands pécheurs; il fallait donc que l'Eglise fournît à ces infortunés les moyens de remplir le devoir pascal, sans se charger d'un nouveau crime, et qu'elle employât tout son zèle à les mettre en état d'accomplir, avec les justes, un précepte qui les regarde aussi directement qu'eux.

Or c'est à quoi elle a pourvu en faisant précéder le saint temps de la Pâque par la pénitence du carême; où, tandis que de sa part elle met tout en usage pour anéantir le péché parmi nous, son intention est que le pécheur, de son côté, travaille à cesser d'être pécheur et à se sanctifier; elle lui prescrit les œuvres les plus propres à l'affranchir du péché: voilà ce qui dépend d'elle, mais c'est de lui seul qu'il dépend de mettre ces œuvres à profit pour sa justification. Et comme ces œuvres ne sont après tout que l'extérieur, et pour ainsi parler le corps de la pénitence, c'est au pécheur à y joindre l'intérieur et l'esprit qui doit les animer, pour les rendre efficaces. Je m'explique. L'Eglise nous impose une pénitence de quarante jours dans le jeûne, la prière et l'aumône; ce sont les trois grands remèdes contre le péché. Mais quel sera le jeûne du pécheur, s'il n'est accompagné d'un divorce sincère avec tout ce qui le porte au péché? Quelles seront ses prières, si elles ne sont animées d'une componction vive et suivies de l'aveu sacramentel de ses iniquités? Quelles seront ses aumônes, si elles ne sont soutenues d'une conduite charitable, et précédées des réparations de justice dont il peut être redevable, qui doivent aller avant tout? C'est ainsi que, dans l'observation du précepte de l'Eglise, il faut joindre l'esprit à la lettre. La lettre seule serait inutile, l'esprit seul serait insuffisant. Il faut, dis-je, les réunir, et pour lors, en même temps que la lettre détruira le péché, l'esprit sanctifiera le pécheur.

Mais quel est précisément cet esprit de la loi qui doit sanctifier le pécheur? car c'est le point que nous traitons. Je l'ai déjà marqué, et le voici en trois mots: divorce avec le péché, détestation, confession du péché, réparation pour le péché. En premier lieu, divorce avec le péché, c'est-à-dire retranchement absolu de tout ce qui a été la cause

ou l'occasion prochaine de nos désordres : voilà l'esprit du jeûne aussi indispensable pour le pécheur que le jeûne même ; sans cela jeûne stérile, jeûne réprouvé. Et n'était-ce pas ce qu'Isaïe répondait au peuple juif de la part de Dieu ? Nous avons jeûné, Seigneur, se plaignaient-ils amèrement, et vous n avez pas même jeté sur nous un regard : *Jejunavimus et non aspexisti.* (*Isa.*, LVIII.) Mais, peuple aveugle, reprenait le prophète, en devez-vous être étonnés ? Au milieu même de votre jeûne, ai-je aperçu dans vous le moindre vestige de changement ? Vous avez réformé vos tables, avez-vous réformé vos mœurs ? Vous vous êtes retranchés sur les liqueurs et sur le vin, avez-vous cessé de boire dans la coupe empoisonnée de Babylone ? Vous vous êtes privés de la chair des animaux, vous êtes-vous abstenus des viandes corrompues de l'Egypte ? Ne vous ai-je pas vus toujours, malgré votre prétendu jeûne, aussi passionnés, aussi voluptueux, aussi enivrés du monde ? Etait-ce là le jeûne que j'attendais ? Non, il fallait rompre tous les liens qui vous attachent au péché ; il fallait renoncer à cette habitude mortelle, à cet attachement coupable, à ce trafic illicite ; il fallait sortir de cette vie désœuvrée qui ne vous rend féconds qu'en œuvres d'iniquité ; il fallait vous dégager de ce tas d'affaires terrestres, dont vous êtes surchargés par goût ou par intérêt, qui vous enlèvent à celle du salut. Brisez, brisez toutes vos chaînes, renversez toutes vos idoles, redressez toutes vos voies, pour lors votre jeûne vous deviendra salutaire et méritoire. Si c'était là l'esprit du jeûne, même sous la loi judaïque et dans la Synagogue charnelle, que sera-ce sous la loi évangélique et dans l'Eglise de Jésus-Christ ?

Eglise sainte, je n'en dis pas assez, je le sens ; mais nous parlons dans un siècle où l'on ose à peine prêcher toute la sainte sévérité de vos maximes. Je dis que pour jeûner avec fruit, il faut quitter le péché ; je devrais dire avec tous les Pères, tous les maîtres de la vie spirituelle, que le renoncement au péché n'est qu'un préliminaire pour entrer dans la sainte quarantaine ; je devrais ajouter avec eux que le jeûne du carême doit être un jeûne universel, qui s'étende à toutes les puissances de l'âme, à toutes les facultés du corps ; que tout l'homme a péché, et que conséquemment tout l'homme doit jeûner. Retranchement non-seulement de tout ce qui est illicite, mais encore de tout ce qui n'est pas de nécessité absolue ; privation non-seulement de tout ce qui est dangereux, mais encore de tout ce qui est sensuel et recherché ; éloignement, non-seulement de tout ce qui est suspect, mais encore de tout ce qui ne tend qu'à flatter la nature : voilà ce que prêchaient à vos premiers enfants les apôtres de votre Epoux, et après eux tant de saints évêques ; les Chrysostome, les Ambroise, les Augustin. Mais hélas ! ceux que nous avons à prêcher ne sont plus ces chrétiens pleins de foi, pénétrés de l'énormité du péché et du prix de la pénitence.

Dès l'entrée de la sainte quarantaine, ces chrétiens fervents devenaient presque tous autant de pénitents publics ; la cendre et le cilice n'effrayaient personne, la retraite et le silence faisaient toutes leurs délices. C'était alors que le saint temps du carême était pour le pécheur un temps de sanctification ; c'était une espèce de digue qui arrêtait tout à coup les plus furieux débordements. Le torrent de l'exemple entraînait les plus obstinés, et les remettait comme malgré eux dans les voies de la justice. Qu'auraient-ils fait ? Ils ne voyaient autour d'eux que des hommes humiliés, contrits, mortifiés ; ils ne trouvaient partout que vestiges d'une austère pénitence ; ils ne rencontraient de toutes parts que l'appareil lugubre d'un deuil universel. A ce spectacle leurs yeux s'ouvraient, ils revenaient à eux, et renonçaient à tout, pour entrer avec les fervents dans la sainte carrière. Si le temps de la pénitence ne produit plus ces effets, à qui s'en prendre, qu'à nous-mêmes ? Il serait encore aussi efficace, s'il était aussi bien gardé ; et tout pécheur qui joindra au jeûne commandé ce divorce généreux, avec tout ce qui l'a porté au péché, y trouvera encore les mêmes fruits de grâce et de salut, pourvu que sur les autres points il entre dans l'esprit de la loi avec la même fidélité ; car il ne suffit pas de quitter le péché, il faut le détester et le confesser : second devoir que prescrit au pécheur la pénitence solennelle.

Et en effet, parcourez toutes les prières que l'Eglise, durant ces saints jours, met dans la bouche de ses ministres, ou entre les mains de ses peuples, vous n'y entendrez parler que de gémissements, que de larmes : *Lugete.* Ecoutez dans les saints offices quels sont les traits des divines Ecritures qu'on vous propose à méditer. C'est un Naaman qui quitte son pays et tout le faste d'une cour idolâtre, pour venir dans la terre d'Israël chercher aux pieds d'un homme de Dieu la guérison de sa lèpre ; c'est un roi adultère et homicide qui fait à un prophète, son sujet, l'humiliant aveu de ses crimes ; c'est un enfant prodigue, qui, après les égarements d'une jeunesse libertine, vient crier miséricorde à la porte de la maison paternelle ; c'est une pécheresse qui, dès l'instant de sa conversion, s'arrache à tous les instruments de ses désordres, court chez le pharisien, sans égard au respect humain, s'y jette aux pieds du Sauveur malgré la foule qui l'environne, les baigne de ses pleurs et les essuie de ses cheveux.

Pourquoi ce choix de tableaux et d'histoires touchantes, si ce n'est d'un côté pour inspirer au pécheur ces regrets, cette haine du péché qui fait l'âme de la pénitence ; de l'autre, pour le presser de s'en décharger par une prompte confession ? C'est que l'Eglise ne pense pas, comme les chrétiens de nos jours, qu'une conversion stable ne soit

l'ouvrage que de quelques heures, et qu'une narration froide de ses crimes suffise pour en être absous devant Dieu. Elle sait, au contraire, qu'on ne peut être sûr de haïr le péché qu'après qu'il a coûté bien des regrets, qu'on n'est affermi contre ses attaques qu'après bien des combats soutenus, et qu'on n'est assuré de la victoire qu'après une épreuve raisonnable : elle sait, dis-je, que des plaies profondes demandent plus d'un appareil, qu'il faut les sonder avant d'y appliquer le remède, en nettoyer toute la corruption avant de les fermer : et de là vient que dans plusieurs conciles il est expressément défendu d'admettre à la Pâque les pécheurs d'une année, s'ils ne se sont présentés au saint tribunal dans le cours de la quarantaine.

Que doit donc faire le pécheur pour entrer à cet égard dans l'esprit de l'Eglise? Il doit, dès le premier jour du jeûne solennel, sitôt qu'on lui a imprimé sur le front le symbole de la pénitence, rentrer profondément en lui-même, reconnaître aux pieds du Seigneur tous ses égarements, en demander à Dieu la douleur et le repentir, aller ensuite les déclarer au ministre du sacrement, suivre ses avis, et passer le reste de la sainte carrière à pleurer le passé, à régler le présent, à se précautionner pour l'avenir. Ce serait pour lors qu'aux approches de la Pâque ce pécheur pourrait recouvrer la robe d'innocence, et s'aller ranger avec les justes à la table de l'Agneau.

L'aumône que l'Eglise lui recommande achèverait l'ouvrage de sa justification, s'il voulait la remplir dans l'esprit qui doit l'animer; car il comprendrait que l'esprit de cette aumône consiste à bannir de son cœur l'esprit d'intérêt propre, pour y faire revivre celui de la charité; que dès lors il doit commencer par restituer tout ce qu'il a injustement ou usurpé, ou envahi; se rapprocher de ceux avec lesquels il a rompu le lien sacré de l'amour fraternel; réparer tous les torts que sa langue fourbe ou maligne a faits à la réputation d'autrui; devenir plus humain, plus doux, plus sociable, plus modéré, plus patient : et quand il en serait là, que lui manquerait-il pour être un vrai pénitent? Il demeure donc constant que tout le grand ouvrage de la justification du pécheur se trouve renfermé dans les trois obligations qui sont comme la substance de la loi du carême ; l'Eglise ne pouvait donc pourvoir au salut de ses brebis égarées d'une manière plus efficace que par ce saint établissement.

Et comment arrive-t-il donc qu'au lieu de sanctifier le pécheur, il n'ait plus d'autre effet que celui de l'endurcir, de le rendre plus coupable, plus incurable ? Contrariété surprenante, mais vérité sensible, mais conséquence juste, mais suite nécessaire, de l'énorme abus que font les pécheurs de nos jours du trésor de grâces qui leur est offert dans l'observation de la sainte quarantaine. Le carême n'est plus pour eux un temps de salut, c'est un temps de colère, parce qu'ils rejettent tous les moyens qu'il leur fournit pour apaiser le ciel ; c'est un temps de malédiction, parce qu'ils dédaignent tous les secours qu'il leur présente pour expier le péché ; car enfin, vous venez de le voir, l'Eglise n'oublie rien pour les toucher et les convertir. Elle commence par une cérémonie capable de frapper les plus endurcis. Dans une poignée de cendres elle leur montre ce qu'ils ont été, et ce qu'ils redeviendront bientôt ; elle les applique sur leur front pour y graver l'image de leur mort prochaine ; elle devient pénitente elle-même pour les porter à l'imiter. Comme une mère affligée, elle se dépouille de toute sa parure ; ses temples, ses autels, ses ministres ne sont plus revêtus que d'ornements lugubres, ses chants sont plutôt des gémissements que des cantiques ; partout elle envoie ses hérauts et ses prédicateurs menacer, tonner, prier, conjurer, annoncer les vérités les plus terribles et les plus touchantes. Que peut-elle faire de plus, et que demande-t-elle encore de si pénible, de si effrayant? Dix années de pénitence pour un seul péché, une confession publique des plus énormes forfaits, une amende honorable, authentique à la face de toute une ville? Elle aurait droit de l'exiger. Autrefois elle l'exigea des maîtres du monde, et les vit s'y soumettre ; mais sa condescendance semble se mesurer sur notre lâcheté. Quitter le péché, le pleurer durant quelques semaines, travailler à le réparer par des œuvres d'expiation, c'est tout ce qu'elle exige du pécheur : et qu'en obtient-elle ? Vous le savez, vous le voyez.

On passe toute la sainte quarantaine sans s'inquiéter, ni de réparer le péché, ni de le pleurer, pas même de le quitter Réparer le péché ! Et où sont ceux qui s'en mettent en peine? Ce ne sont de tous côtés que haines, que ruptures, que divisions. Qui sont ceux qui se réconcilient? On n'entend dans les sociétés que médisances cruelles, que satires impitoyables. Combien en est-il qui changent de langage? Le monde est plein d'esprits bizarres qui tyrannisent ceux avec lesquels ils ont à vivre. S'en trouve-t-il un seul que le temps de la pénitence rende moins intraitable? Et comment, après tout, s'empresseraient-ils à réparer des désordres dont ils ne songent pas même à se repentir? La Pâque est arrivée qu'ils n'ont pas versé une larme ni poussé un soupir sur leurs déréglements; cependant il faut se confesser ; le précepte presse, la bienséance l'ordonne ; mille raisons souvent tout humaines l'exigent. Le parti est bientôt pris, il est encore des ministres faibles dont on surprend la religion ; des ministres peu instruits qui ignorent les règles, peut-être des ministres infidèles qui trahissent le ministère, c'est-à-dire que par une confession sacrilége, ils vont s'enhardir à une communion indigne. Un ministre ferme qui demandera d'abord

comment a été sanctifié le saint temps du jeûne, s'ils l'ont passé en vrais pénitents, ce ministre leur semblera un homme étrange ; et si en conséquence de leurs réponses il se décide à suspendre la rémission, ils sortiront en murmurant. Quel changement, ô mon Dieu ! Les pénitents de nos jours ne sont plus des criminels humiliés qui vont demander grâce pour des péchés déjà lavés dans leurs pleurs, ce sont des coupables audacieux qui viennent tête levée exiger l'impunité pour des crimes dont ils n'ont donné aucun signe de repentir, ni à Dieu, ni aux hommes.

Voilà ce que j'appelle l'abus énorme du saint temps de la pénitence ; mais ce n'est pas tout, et en voici le scandale : c'est que l'Eglise, avec toute la tendresse de son zèle, toute l'amertume de ses plaintes, ne peut engager le pécheur, non-seulement à pleurer, mais à quitter son péché ; mêmes excès qu'en tout autre temps : assemblées où règne le péché, et le péché de tous les genres : péchés de l'esprit et du cœur ; péchés des yeux et des oreilles ; péchés de la langue, de flatterie, de séduction, d'idolâtrie active et passive ; académies de jeu, rendez-vous d'amusement, où la perte du temps est la moindre des pertes ; spectacles où le prince des ténèbres est comme sur son trône, où le vice paraît orné de tout ce qui le rend aimable, où tout conspire à fomenter dans l'homme tout ce qui doit y mourir dans le temps de la pénitence : à tout cela on y court, on s'y livre comme en tout autre temps ; et de là qu'arrive-t-il ? Il arrive que des milliers de pécheurs persévèrent dans l'iniquité jusqu'à la veille de la Pâque, et qu'alors encore tout brûlants du feu de leurs désordres, ils ont le front de s'aller présenter pour être absous ; ou bien ils s'excommunient d'eux-mêmes, et se retranchent de la société des fidèles. Tel est l'abîme où les conduit l'affreuse impénitence dans laquelle ils passent un temps qu'ils devraient regarder comme leur unique ressource.

Tirons le voile sur le reste de ce triste tableau. J'y ai rapproché sous vos yeux un contraste capable d'effrayer tous ceux à qui il reste encore un grain de foi. D'un côté, ce que c'est que le carême dans l'intention de l'Eglise, combien il est saint, précieux, et combien il est funeste d'en abuser. D'autre part, l'horrible décadence où il est tombé parmi nous, jusqu'à quel excès il y est profané, et combien la manière dont on le passe est capable d'attirer les vengeances du Seigneur, plutôt que ses miséricordes. Si nous n'en tremblons pas, c'est encore là le plus grand de nos maux. Le malade est désespéré quand il ne sent plus son mal ; tout nous porte à craindre que le céleste médecin ne nous ait abandonnés, et que le silence du ciel ne soit l'annonce d'un courroux peut-être prêt à éclater.

Je ne viens point cependant, comme le prophète Jonas, menacer des fléaux de Dieu. Encore quarante jours, s'écria-t-il au milieu de Ninive, et Ninive sera détruite : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur.* (*Jonas*, III.) Souffrez que je le demande, les Ninivites étaient-ils plus méchants que nous, plus corrompus, plus perdus de mœurs et de principes ? Cependant, encore une fois, je ne viens point annoncer un châtiment prochain. Le Seigneur ne m'a point révélé, comme à son prophète, le terme qu'il a prescrit à sa patience ; mais il est un autre arrêt que vous devez craindre, plus funeste en un sens, et que nous tenons de la bouche même de notre Juge : c'est que ce peuple idolâtre qui fit pénitence à la voix seule d'un inconnu, dont après tout la mission pouvait lui paraître équivoque, un jour s'approche où ce peuple s'élèvera contre vous. *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista* (*Matth.*, XII), dit le Sauveur. Les Ninivites seront nos accusateurs au tribunal de Dieu, et leur foi opposée à notre incrédulité, leur docilité à notre obstination, leur pénitence à notre endurcissement, dicteront la sentence de notre réprobation : *Condemnabunt eam.* (*Ibid.*)

Eh ! que faire pour échapper à ces menaces ? Il n'est qu'un seul parti à prendre : celui que le Seigneur, en pareille circonstance, prescrivit à Moïse : *Separamini de medio congregationis hujus.* (*Num.*, XVI.) Se séparer de la foule des prévaricateurs, s'unir au petit nombre des observateurs de la loi, conjurer le ciel de le grossir ; gémir sur les maux de l'Eglise, sur le dépérissement de la discipline, sur la perte de la multitude de nos frères.

Ces vérités sont dures, cette morale presque farouche, peu accommodée au goût du siècle, c'est celle de l'Evangile, de la tradition, de la foi orthodoxe, de l'Eglise, de l'institution catholique. Faut-il l'altérer par une lâche complaisance ? faut-il nous taire parce que la prévarication est à son comble ? faut-il en devenir les fauteurs par une réticence criminelle ? A Dieu ne plaise ! Nous répondrons de notre ministère comme vous de vos œuvres. Quelque multipliées que soient les transgressions, la loi réclame contre les transgresseurs, ils ne l'anéantiront point ; la loi les jugera : *Per legem judicabuntur.* (*Rom.*, II.)

Je n'en ait point trop dit. J'en appelle aux sentiments des vrais fidèles qui m'écoutent. Leurs consciences souscrivent en ce moment aux tristes vérités que je prêche. Contentons-nous de leur suffrage ici-bas, comme de leur société au ciel, où nous appellent le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON X.

SUR LA RELIGION DANS JÉSUS-CHRIST.

Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum. (*Hebr.*, XII.)

Regardons Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi.

L'hérésie, féconde en sophismes, et l'incrédulité inépuisable en chicane, ne cesseront jamais de blasphémer le saint culte, et leurs déclamations réussiront toujours à

triompher des faibles, à ébranler les forts, à troubler toutes les consciences. Chrétiens fidèles, vous ne l'entendez que trop souvent. Cette religion, disent-ils, il faut, pour la croire, anéantir la raison; et il faut, pour l'aimer, renoncer à son bien-être : elle afflige le cœur, elle révolte l'esprit. Cependant j'ose le dire, mes frères, pour trouver cette religion digne de notre confiance et de tout notre amour, il faut moins d'étude que de bonne foi, plus de sincérité que de recherche. Jamais religion ne fut plus combattue que la nôtre, parce que l'enfer n'a intérêt d'anéantir que la vraie; jamais il n'en fut d'aussi aisée à défendre. N'entrez ni dans les chaos des difficultés que proposent ses ennemis, ni dans cette multitude de réfutations que produisent ses défenseurs. Il est une voie plus simple pour s'affermir dans la foi. Bornons-nous sur le conseil de l'Apôtre à considérer Jésus-Christ tout seul, profondément médité, sérieusement étudié; je la trouve moi, cette religion, digne de toute ma confiance et de tout mon amour. Permettez que je vienne aujourd'hui vous communiquer mes idées sur ce grand objet. Plût à Dieu qu'elles vous fissent la même impression qu'à moi! En deux mots : dans Jésus-Christ seul attentivement contemplé, je vois ma religion, d'un côté, souverainement vraie, premier point; de l'autre, souverainement consolante, second point. *Ave, Maria.*

AUTRE EXORDE

Duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos. (*Matth.*, XVII.)

Il les mena sur une haute montagne à l'écart, et fut transfiguré devant eux.

Jésus-Christ sur le Thabor, revêtu pour un moment de toute sa gloire, cette gloire ineffable, dont trois de ses apôtres furent les témoins et les confidents, dont ils ne cessaient de se retracer l'image ravissante pour en faire l'aliment de leur foi et la consolation de leur exil, de laquelle ils rendaient aux fidèles de leur temps un témoignage perpétuel pour les affermir eux-mêmes de plus en plus dans la foi en Jésus-Christ : je viens d'après eux, mes frères, vous la remettre aussi sous les yeux dans ce jour. Et pour tirer de cette contemplation le fruit de salut le plus approprié au triste siècle où nous vivons, je vais vous montrer cette gloire du Fils unique de Dieu, sous les rapports qu'elle a les plus frappants avec notre sainte religion. Cette religion qui doit nous être si précieuse et si chère, aujourd'hui méprisée, haïe, combattue, presque persécutée dans Jésus-Christ; sérieusement étudiée, profondément méditée, vous l'allez juger digne de toute votre confiance et de tout votre amour. En deux mots : dans Jésus-Christ seul attentivement contemplé, notre religion, d'un côté, souverainement vraie; de l'autre, souverainement consolante : ce sera tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ seul, attentivement considéré, me suffit et suffira toujours à tout chrétien raisonnable pour être inébranlable dans sa foi. Jésus-Christ est pour nous, ainsi qu'il l'a dit lui-même, ce serpent mystérieux que Moïse fait élever au désert, dont le seul aspect est un préservatif contre toutes les blessures que pourraient nous faire les traits de l'impiété. Je ne puis le contempler avec attention aux signes miraculeux de tout genre qui l'ont précédé, qui l'ont accompagné, qui l'ont suivi, que sa divinité n'éclate à mes yeux de toutes parts; et dès là que Jésus-Christ est Dieu, ma religion n'a plus besoin de preuves. C'est donc sur ce dogme que l'hérésie et l'incrédulité ont inutilement tenté d'obscurcir, et qui, par leurs attaques mêmes, en est devenu plus clair et plus développé dans ses preuves; c'est, dis-je, sur ce dogme fondamental de la divinité du Seigneur Jésus que je fixe tous mes regards, et, à l'instant, je suis frappé de trois grands spectacles qui portent jusqu'au fond de mon âme la lumière et la conviction. Avant son avénement, le Tout-Puissant l'a fait annoncer comme Dieu; durant son séjour ici-bas, le Tout-Puissant l'a manifesté comme Dieu; depuis son retour au ciel, le Tout-Puissant l'a fait adorer comme Dieu; trois grands spectacles par où la gloire du Seigneur Jésus perce de tous côtés le voile mystérieux dont le Très-Haut a coutume d'envelopper ses œuvres; trois grands spectacles que l'Apôtre ne cessait de retracer aux premiers fidèles : *Olim loquens patribus in prophetis, manifestatum in carne, creditum in mundo;* trois grands spectacles que je viens moi-même vous remettre sous les yeux pour l'édification de votre foi. Commençons.

Et d'abord, avant son avénement, le Tout-Puissant l'a fait annoncer comme Dieu. Ouvrons le livre, le livre par excellence, le saint dépôt des révélations divines; ce livre dont il faut reconnaître au moins l'ancienneté, l'authenticité, la majesté, la sainteté, ou renoncer à tout principe. J'ouvre ce livre, et en y parcourant les annales de l'Église éternelle, je trouve partout un Messie promis, annoncé, espéré, attendu. Depuis Adam, dès l'instant de sa chute jusqu'au dernier des prophètes, quelques siècles avant Jésus-Christ, tout soupire, tout crie après le Libérateur, le Rédempteur. Je n'entends parler que du Désiré des nations et du Sauveur d'Israël; je ne lis qu'exclamations, que mouvements d'impatience dans l'attente de sa venue; je rapproche ensuite les deux Testaments, je compare les figures et les faits; je confronte la prophétie avec l'événement, et partout je vois Jésus-Christ; tout roule sur sa personne, son ministère, sa destinée : oracles, promesses, miracles, emblèmes, cérémonies, tout se rapporte à lui, tout conduit à lui comme au centre des deux lois; il est la clef

des Ecritures, le secret de tous leurs mystères, le nœud de toutes leurs difficultés; sans lui ces Ecritures deviennent inexplicables. Si on ne l'y voit, on n'y voit qu'obscurité ; et dès qu'on l'y suppose, tout devient clair. Censeurs téméraires, accoutumés à blasphémer ce que vous ne comprenez pas, si vous saviez les lire ces Ecritures, les lire sans partialité, sans enflure, dans la droiture d'un cœur qui cherche Dieu, vous y verriez tout cela!

Vous verriez le Dieu de la gloire se communiquant aux patriarches nos pères, à ces héros de l'âge d'or du monde : les Abraham, les Isaac, les Jacob, ces hommes si vénérables par la noble simplicité de leur foi et de leurs mœurs; vous le verriez leur promettre successivement que tous les peuples de la terre seront bénis dans celui qui naîtra de leur sang; vous verriez le dernier des trois prêt à descendre au tombeau, consacrer son dernier soupir par cette prophétie célèbre : Le sceptre ne sortira point de Juda que ne vienne aussitôt celui qui doit être envoyé, et c'est lui qui sera l'attente des nations ; vous verriez un Moïse annoncer à son peuple que dans les derniers temps Dieu lui suscitera un prophète de sa race, revêtu comme lui du caractère de législateur, et que c'est celui-là qu'il faudra écouter; vous verriez un prophète apostat forcé par l'Esprit de Dieu à bénir le camp d'Israël au lieu des malédictions qu'il lui préparait; ne pouvoir résister à l'enthousiasme qui le saisit, apercevoir de loin le libérateur futur : Je le verrai, dit-il, mais non aujourd'hui ; je l'envisagerai, mais non de près ; l'étoile naîtra de Jacob, et le sceptre s'élèvera d'Israël. Vous verriez la mort de Jésus-Christ représentée trait pour trait dans le différent rite des divers sacrifices; tous les fruits de cette mort précieuse marqués distinctement par le choix des victimes et la diversité des hosties; ce sang adorable qui nous sauve de la mort éternelle, figuré par celui de l'Agneau qui sauve les Hébreux du glaive exterminateur; vous verriez un Isaïe, mille ans avant Jésus-Christ, faire de sa vie, de ses travaux, de son supplice, de sa résurrection, un détail circonstancié : il semble qu'il en ait été spectateur et témoin, qu'il en soit l'historien plutôt que le prophète. Enfin vous verriez un Daniel prédire à Babylone jusqu'à l'année de sa naissance, jusqu'au genre de sa mort, cinq cents ans avant qu'elle arrive. Il sera, dit-il, immolé et rejeté de son peuple; mais ce peuple sacrilége ne portera pas loin son crime; peu après, il verra tomber ses murs, saccager sa capitale, raser son temple ; l'abomination de la désolation jusque dans le lieu saint, et la désolation sera sans retour. Qu'y a-t-il d'ambigu dans la prophétie, ou d'imparfait dans l'événement? Lisez l'Evangile, l'histoire judaïque, les annales romaines, voyez autour de vous les restes dispersés de ce malheureux peuple, que manque-t-il à vérifier? Incrédules modernes, faibles copistes des anciens, pressés comme eux par l'évidence de l'oracle, venez dire avec eux que c'est une prophétie faite après coup ; le juif, plus intéressé que vous à le prétendre, sera le premier à vous démentir

Mais non, voici le grand retranchement. Tout cela, disent-ils, prouve bien un Messie annoncé; mais de là s'ensuit-il que ce Messie soit un Dieu ? Creusons donc plus avant, conjurons l'Agneau immolé d'user pour nous de tous ses droits; qu'il nous ouvre jusqu'au dernier sceau du livre mystérieux ; cherchons-y des oracles décisifs. J'y vois un Job ranimer son courage par les promesses de sa foi ; il s'écrie qu'il a un Rédempteur, qu'il le sait, qu'au dernier jour il doit ressusciter, et qu'alors il verra de ses yeux le Dieu son Sauveur. Ce Sauveur, ce Rédempteur qu'il voit de loin, il l'appelle son Dieu. J'entends Isaïe parler de l'admirable enfant qui doit naître d'une vierge, et cet enfant il le nomme le Dieu fort, le Dieu avec nous. Je trouve Daniel occupé à supputer les temps du Messie, et ce Messie il l'appelle le Saint des saints. J'entends dire au prophète Zacharie qu'il voit le Seigneur appelé par le Seigneur pour habiter dans Jérusalem ; il donne le titre de Seigneur à celui qui est appelé comme à celui qui l'appelle. Enfin, dit l'Eternel, *voilà que j'envoie mon ange me préparer la voie* (*Malach.*, III), et aussitôt après, vous verrez arriver à son temple le monarque que vous cherchez. Un monarque qui a un temple, le temple même du Dieu vivant, ce temple est à lui, il y entre comme dans sa demeure propre; concluez. Mais voici plus encore; voici le grand oracle, l'abrégé de tous les autres, l'emblème de tous les attributs du Sauveur, de sa divinité, de son incarnation, de ses humiliations, de sa gloire, de son sacerdoce et de sa royauté. Ecoutez le Roi-Prophète : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de vos ennemis l'escabeau de vos pieds* (*Psal.* CIX); *de Sion sortira votre empire, et de là s'étendra sur tous les ennemis de votre gloire. Le principe de cette gloire c'est vous-même; car vous êtes mon Fils engendré avant l'aurore dans les splendeurs des saints. Le Seigneur l'a juré, et ses serments sont immuables ; vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech... Etabli Juge des nations... il régnera au plus haut des cieux, parce qu'il aura été humilié jusqu'au centre de la terre.*

Saint Roi, quel est ce Fils engendré avant tous les temps, décoré de titres si pompeux, ce Fils que vous nommez votre Seigneur? N'est-il que votre Fils? Mais s'il n'était que votre Fils, vous êtes son Seigneur et il ne peut être le vôtre. Quel est donc celui que vous voyez assis à la droite du Très-Haut, en égalité de grandeur, de majesté, de puissance, avec lequel il partage tous ses droits et leur éternité? Si ces titres peuvent convenir à la créature, quels seront désormais les attributs de l'Etre incréé? Aussi Jésus-Christ, par ce seul passage dont

il s'est fait à lui-même l'application, réduisit-il à l'instant tous ses ennemis au silence; et, en effet, la divinité du Verbe incarné s'y trouve-t-elle moins clairement énoncée que dans ce texte de l'évangéliste : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu.* (*Joan.*, I.) Consultez ainsi tour à tour les prophètes et les apôtres, l'ancien et le nouveau Testament, partout on vous tiendra le même langage. Chez les uns il est le vrai Dieu : *verus Deus;* la vie éternelle : *vita æterna;* le Dieu béni dans tous les siècles : *Deus benedictus in sæcula;* chez les autres c'est le Dieu avec nous : *Emmanuel;* le Saint des saints : *Sanctus sanctorum;* le Dieu Jésus : *in Deo Jesu.* Privilége de la vraie foi, que la divinité de son auteur se trouve attestée par cette foule d'hommes inspirés, qui furent durant tant de siècles les organes du Seigneur Dieu, qui écrivirent dans des âges si reculés, en divers temps, en divers lieux, sur divers sujets, et qui s'accordent tous néanmoins à rendre à l'Homme-Dieu ce témoignage unanime. Ainsi le Tout-Puissant a-t-il voulu le faire annoncer comme Dieu avant son avénement : *Olim loquens patribus in prophetis.* (*Hebr.*, I.)

Mais voici un nouvel ordre de décrets et d'événements : tout à coup les oracles cessent, les prophètes se taisent, plusieurs siècles s'écoulent sans que la fille de Sion entende parler de ce Libérateur tant de fois promis. O Israël ! réveillez vos attentions; il ne se fait plus annoncer, c'est qu'il va paraître lui-même. Israël, redoublez de vigilance : *Observa eum* (*Exod.*, XXIII); car ce Sauveur prédit avec tant de pompe ne viendra pas dans l'éclat où vous l'attendez; prenez garde, ces mêmes Ecritures qui vous promettent un Messie plein de gloire, vous peignent en même temps un Messie souffrant, humilié, et c'est ainsi qu'il naîtra; sa gloire doit être précédée de ses profonds abaissements, et la postérité de Jacob, devenue toute charnelle, méconnaîtra un Messie qui ne sera qu'un roi pauvre, qui n'aura d'autre éclat que celui d'une sainteté divine. Ce Soleil de justice ne sera pas aperçu de tous; je le vois se lever couvert d'un nuage, et ce nuage n'est transparent qu'aux hommes de bonne volonté. Il naît d'une vierge à Bethléem, mais ignoré de toute la terre; les anges célèbrent sa naissance, mais leurs concerts ne sont entendus que de quelques bergers; une étoile l'annonce dans l'Orient, mais il demeure caché dans le fond d'une étable; des mages viennent l'adorer de l'extrémité du monde, mais ils le trouvent emmailloté dans une crèche: ses plus belles années seront ensevelies dans une retraite obscure; le temps même de sa mission arrivé il ne se montrera que comme un homme faible et isolé : est-ce donc là ce Messie, l'objet de toutes les oracles prophétiques, l'attente de quatre mille ans ? Oui, et il paraît de la sorte, parce qu'il doit être le Dieu caché à l'orgueil de la chair : *Deus absconditus* (*Isa.*, XLV); mais tout caché qu'il est, sa divinité perce le nuage; tout le décèle aux âmes attentives, aux cœurs bien disposés. Cet homme faible parle en Dieu, agit en Dieu, il vit et il meurt en Dieu. Il parle en Dieu. On le voit plein de ses mystères, sans en être surchargé; de ses décrets, sans en paraître étonné : il en parle de sang-froid, sans effort, si simplement qu'il semble n'y pas penser, mais si clairement cependant qu'on voit qu'ils lui sont familiers; il est né dans le secret du conseil éternel ; ce qu'il n'en révèle qu'avec économie, on sent qu'il le possède à fond; ce qu'il ne distribue qu'avec poids, on voit qu'il l'a sans mesure; il parle en homme, convaincu qu'il est Dieu, et qu'il doit en convaincre le monde entier. Les noms les plus augustes, les titres les plus incommunicables de l'Etre souverain, il se les approprie; il se dit nettement Fils de Dieu, il souffre qu'on l'adore comme Dieu, il se donne pour égal à Dieu : on en murmure, on s'irrite, on veut le précipiter, on est prêt à le lapider. D'un air de majesté qui prime la fureur et la désarme, il répète qu'il est le Fils unique de Dieu, non par adoption ou ressemblance, mais dans toute la rigueur des termes. Le juif est persuadé qu'il parle sans figure, et en frémit ; loin de le dissuader, il enchérit sur ce qu'il a dit. Tout ce qui est à son Père est à lui; tout ce que fait son Père il le fait avec lui : s'agit-il de son humanité seule, plus d'expressions assez humbles pour confesser sa bassesse; son Père alors est tout, et lui rien, mais dès qu'il est question de sa divinité, plus de prérogatives, de gloire et de puissance qu'il ne s'attribue. Les anges sont ses ministres, le ciel sa demeure, le monde son domaine. Rendez-moi, Seigneur, dit-il hardiment à Dieu, cette gloire que j'ai eue dans votre sein, avant que le monde existât; mon Père, ces disciples que vous m'avez donnés, je veux qu'ils soient un jour où je suis moi-même. Quel ton, quelle audace que ce langage, si ce n'était celui d'un Dieu !

Ici l'incrédule demande s'il faut l'en croire sur sa parole : l'objection n'est pas neuve, le juif opiniâtre l'a faite avant lui; et le Sauveur lui-même s'est chargé d'y répondre. Ne m'en croyez pas, leur disait-il, mais croyez-en mes œuvres. Le témoignage que je me rends n'est rien, s'il n'est confirmé d'en haut; la gloire que je m'attribue n'est qu'une usurpation sacrilége, si le ciel ne la ratifie. Mais aux œuvres que j'opère, reconnaissez le doigt de Dieu : œuvres divines que le seul bras du Tout-Puissant est capable de produire. C'est donc ce Dieu lui-même dont je m'attribue l'essence et tous les titres, qui me communique son pouvoir pour vous prouver qu'ils me sont dus; il est donc d'accord avec moi pour attester ma divinité : *Pater in me manens, ipse facit opera.* (*Joan.*, XIV.) En effet, que conclure autre chose des miracles de Jésus-Christ? Miracles de toute espèce, innombrables, inouïs, d'un ordre particulier, d'un caractère nouveau. Ce ne sont point des signes au ciel, tels que le juif les demandait; ce n'est point la foudre qu'il fait tomber d'en haut comme Elie pour écraser

les impies ; ce ne sont point des plaies multipliées dont il frappe des endurcis comme Moïse : ses miracles vont tous au profit de l'humanité ; il ne les fait qu'en faveur des hommes pour les soulager, les nourrir, les guérir, les ressusciter. Ils tiennent plus encore de la bonté que de la puissance ; on en est moins frappé, émerveillé, qu'attendri. Miracles faits avec empire ; au premier son de sa voix les éléments, la mer, les orages, les maladies, la mort, les démons mêmes obéissent ; miracles dont le principe est en lui-même : ils coulent de source. Je sens, dit-il, qu'une vertu de guérison est sortie de moi ; aussi qui jamais avant lui en avait fait d'aussi grands ? Cependant il promet à ses disciples qu'ils en feront de plus grands encore : *majora horum* (*Joan.*, XIV) ; tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même ; miracles d'ailleurs attestés par des témoins de tout genre, par ses disciples qui les ont certifiés au prix de tout leur sang ; par le judaïsme, réduit à les attribuer au démon, ne pouvant les contester ; par la gentilité même, forcée de recourir à une vertu magique pour n'être pas forcée d'en avouer le vrai principe : et du reste ce qui doit fixer ici l'attention, ce ne sont pas tant les miracles en eux-mêmes, que la fin, le but, la conséquence de ces miracles. Jésus-Christ se dit Dieu, et Dieu confirme son témoignage par toutes les merveilles de sa droite ; c'est donc Dieu lui-même qui atteste et qui certifie la divinité de Jésus-Christ : *Pater in me manens, ipse facit opera* (*Ibid.*) ; et cet homme de prodiges, dont tous les pas sont marqués par autant de merveilles, quel est son genre de vie ? Les mœurs les plus simples, la conduite la plus unie ; nulle singularité, rien d'extraordinaire que ses œuvres ; mais toutes les vertus ensemble, toutes les vertus portées au delà de l'héroïsme, toutes les vertus relevées par une modestie qui les rend adorables. Une innocence tellement irréprochable, qu'environné d'envieux et d'ennemis mortels, il ose, avec une liberté naïve, leur dire : *Qui de vous me convaincra de péché?* (*Joan.*, VIII.) Eh ! que pouvait faire de plus divin un Dieu venu sur la terre, que d'y être le parfait modèle de toutes les vertus ?

Mais enfin, reprend l'incrédule, cet homme de vertus et de prodiges a terni l'éclat de sa vie par une mort honteuse ; tant de gloire est venu aboutir à un supplice infâme. Scandale de la croix, vous serez toujours l'écueil de la sagesse humaine, mais vous n'en serez pas moins le chef-d'œuvre immortel de la vertu de Dieu : *Christum crucifixum Dei virtutem.* (I *Cor.*, II.) Oui, il est mort sur une croix, cet Homme-Dieu : loin d'en rougir, malheur à nous si nous cherchons une autre gloire que celle de sa croix : *Absit gloriari nisi in cruce!* (*Galat.*, VI.) Mais, sachez-le : sa mort, tout humiliante qu'elle est, porte encore mieux le caractère de la divinité que sa vie toute de miracles ; son supplice est son triomphe, et sa mort son apothéose : *Absorpta est mors in victoria.* (I *Cor.*, XV.) Il meurt sur la croix parce qu'il le fallait : *oportebat* (*Luc.*, XXIV) ; mais il ne le fallait que parce qu'il l'a voulu ; sa mort est de son choix, il en prédit le genre et les circonstances ; il renverse ses ennemis avant de s'en laisser saisir ; il ne meurt que quand il veut bien mourir : *Absorpta est mors in victoria.* Il meurt sur la croix, mais comme un juste visiblement opprimé ; la Synagogue jalouse le calomnie et le condamne ; il est justifié par la contradiction des témoins, par l'emportement des juges, par le désespoir de Judas, par le procédé d'Hérode, par le désaveu de Pilate, qui l'envoie au supplice en le déclarant innocent : *Absorpta est mors in victoria.* Il meurt sur la croix, mais il ne parut jamais si grand qu'alors. Cette croix devient son trône, il y souffre en Dieu ; sans faiblesse comme sans ostentation, il prie pour ses ennemis, il regarde couler son sang, et l'offre pour le salut du monde ; il pourvoit à la sûreté de sa mère, il sauve un de ses compagnons de supplice ; d'un air tranquille il cherche dans les Ecritures ce qui lui reste à faire, il l'achève ; il déclare que tout est consommé, il expire ; mais en poussant un cri qui marque une force plus qu'humaine et une mort volontaire. A ce cri toute la nature est émue, la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, le voile du temple se déchire ; le centurion consterné s'écrie que c'était vraiment le Fils de Dieu ; le spectateur pétrifié s'en retourne frappant sa poitrine. Ils l'ont blasphémé durant sa vie, ils l'adorent à son trépas : n'est-ce pas là mourir en Dieu ? J'en atteste l'incrédulité même, que l'éclat de la vérité force à lui rendre cet hommage. Oui, s'écrie-t-elle, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu : *Absorpta est mors in victoria.*

De cette croix il descend au tombeau ; mais ce tombeau, terme fatal de toutes les grandeurs humaines, devient le plus beau monument de la sienne. Il n'y descend qu'après qu'il l'a prédit, il n'y demeure qu'autant qu'il l'a prédit, il en sort au moment qu'il l'a prédit ; il en sort sans aucun secours étranger. Comme le soleil qui se lève, comme un géant qui s'éveille, il brise les sceaux qui le retiennent ; il renverse la pierre qui le couvre, il foudroie la garde qui l'obsède. Autant d'obstacles qu'on avait mis à sa victoire, autant de témoins irréfragables de son triomphe. Juif aveugle, voulez-vous encore des preuves de sa divinité ? Les voici toutes dans une seule ; voici ce signe de Jonas, après lequel il n'en faut plus demander : *Signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ.* (*Matth.*, XVI.) Il se ressuscite, donc il est Dieu. Cette résurrection plus constatée, plus avérée que tous les faits, que tous les événements ensemble, dont le monde ne s'avisa jamais de douter, suffira pour juger le monde. Il se ressuscite, donc il est Dieu. Ainsi le Tout-Puissant a-t-il voulu le manifester comme tel durant son séjour ici-bas : *manifestatum in carne?* Reste à voir si ce témoignage s'est soutenu après son retour

au ciel: moyens encore plus inouïs, succès encore plus éclatant.

Allez, dit Jésus-Christ à ses disciples, prêt à remonter vers son Père; toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre; allez prêcher l'Evangile à toute créature; enseignez, instruisez, baptisez, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (*Matth.*, XXVIII): voilà toute leur mission. Elle est courte dans l'expression, mais écoutez ce qu'elle renferme: c'est-à-dire, allez faire la conquête spirituelle du monde entier, me soumettre tous les esprits, me gagner tous les cœurs, déclarer la guerre à toutes les fausses religions qui règnent sur la terre; abolissez tous les cultes, anéantissez toutes les superstitions; n'épargnez ni les sphinx de l'Egypte, ni les colosses de l'Asie; faites tomber à vos pieds Jupiter avec sa foudre; pulvérisez tous ces monstres que la stupidité humaine a insolemment divinisés; brisez leurs simulacres, renversez leurs autels, élevez les miens sur leurs ruines; que tout genou fléchisse devant moi, que par vous je sois adoré dans tout l'univers. Quelle entreprise, quel projet! En fut-il jamais d'aussi visiblement impossible? Et quels moyens encore leur prometon pour l'exécuter? Point d'autres fonds que la pauvreté de leur Maître, d'autres talents que sa simplicité, d'autres ressources que l'imitation de sa patience, d'autre force que l'efficace de son nom, d'autres armes que la vertu de sa croix: c'est avec de telles armes qu'il faut aller affronter tous les obstacles imaginables, faire tête à tout l'empire de l'habitude, à tout l'ascendant des préjugés, à toute la roideur des intérêts; braver toutes les fureurs de l'envie, toutes les puissances du siècle, tous les efforts de l'enfer; mais enfin, quels sont ces hommes qu'on destine à ce grand ouvrage? Des hommes pris sur les bords d'un lac, l'ignorance et la rusticité même; des hommes timides et lâches, qui n'ont su jusqu'ici qu'abandonner, renoncer leur Maître. Allez, leur dit Jésus-Christ, renfermez-vous dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut; l'Esprit-Saint descendra en vous, et vous deviendrez capables de me rendre ce témoignage jusqu'aux extrémités du monde.

Ils obéissent, ils se renferment, ils prient; au jour marqué l'Esprit-Saint descend, les pénètre. De ce moment ce sont de nouveaux hommes; jamais on n'en vit d'aussi grands, si ce n'est leur divin Maître. C'en sont autant de copies; c'est sa gravité majestueuse, son éloquence douce et forte, son zèle sage et intrépide; ils sont prêts à tout souffrir pour sa gloire et le salut des hommes. Pierre, le chef de ces héros apostoliques, ouvre la carrière de la prédication, il parle: trois mille Juifs demandent le baptême; il parle derechef, cinq mille sont convertis. Jésus n'est remonté au ciel que depuis peu de jours, et voilà huit mille adorateurs de son nom, huit mille confesseurs de sa divinité. Bientôt après les nouveaux conquérants se partagent l'univers, comme un roi ferait ses provinces: ils se dispersent, ils prêchent. Et que vois-je dans le monde? Révolution universelle. Tout s'ébranle, tout change, tout se détruit pour se renouveler en moins de rien: des églises fondées dans toutes les villes célèbres de l'Asie, de la Grèce, de l'Italie. Jésus-Christ annoncé partout, contredit partout, et adoré partout; la terre entière se soulève, tout s'arme, tout se déchaîne contre le Seigneur et son Christ. On poursuit les chrétiens, on les saisit, on les tue; mais autant on en égorge, autant de milliers d'autres qui germent de leur sang; l'Evangile, au milieu des tortures, se sème, s'accroît, fructifie; enfin les persécuteurs se confessent vaincus; ils sont las de frapper plutôt que les chrétiens de souffrir. Je vois l'idolâtrie se noyer peu à peu dans le sang des martyrs qu'elle égorge; le paganisme, chassé de la cour de ses protecteurs même, faire place à l'Evangile; la croix imprimée sur le front des Césars; Jésus-Christ le seul Dieu de presque tout l'univers, et cela en moins de quatre siècles. Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien au sénat de Rome, dans le IIIe siècle; nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons déjà vos villes et vos campagnes, vos armées et vos flottes, vos provinces et vos colonies: qui a fait ce grand ouvrage? Douze pauvres pêcheurs: *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jerem.*, II.) L'ont-ils fait par leurs miracles? demande saint Augustin; c'est donc l'œuvre de Dieu; l'ont-ils fait sans miracles? c'en serait un plus incroyable que tout ceux qu'on rejette; l'ouvrage s'est achevé sous nos yeux. Rome, le centre de l'empire idolâtre, est devenu le centre de l'empire de Jésus-Christ. L'Eglise notre mère, la vraie, la seule épouse du Fils de Dieu, la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, enfante à son Epoux de vrais adorateurs dans toutes les portions connues de la terre habitable. S'il s'en découvre de nouvelles, la soif de l'or n'y vole pas avec plus de rapidité que le zèle évangélique. L'Eglise y fait autant de conquêtes spirituelles que les rois de la terre y en font de terrestres; sa foi circule de royaume en royaume: ce qu'elle perd au nord elle le regagne au Midi. Partout où l'ennemi sème l'ivraie dans son champ, elle conserve quelque bon grain; et jusqu'à la destruction du monde elle aura partout des enfants. Ainsi le grand œuvre de la sagesse éternelle est arrivé à son terme. L'Agneau immolé, devenu le dominateur de la terre; son culte établi dans toutes les parties du monde, l'Orient, l'Occident, le Septentrion, le midi, peuplés de confesseurs de sa divinité: ainsi le Tout-Puissant a-t-il voulu le faire adorer comme Dieu depuis son retour au ciel: *Creditum in mundo.*

Résumons-nous maintenant. L'auteur de ma religion est donc un Dieu; l'aheurtement le plus étrange peut seul se refuser à tant de preuves. La raison droite ne souscrira jamais à rejeter la déposition de tant

d'oracles qui l'ont annoncé, de tant de prodiges qui l'ont manifesté; de tant de savants et de sages, de saints et de martyrs, de tant de nations et de peuples qui l'ont adoré comme tel : l'auteur de ma religion est donc un Dieu. Celui-là seul en peut douter, qui n'a ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre; qui parle des Ecritures sans les avoir étudiées, qui fronde les prophéties sans les avoir confrontées; qui n'aperçoit dans les événements qu'une fortuité aveugle, dans les divers monuments que caprice sans objet; qui ne veut ou ne sait ni discuter les faits, ni apprécier les témoignages. Ecritures, prophéties, événements, monuments, faits et témoignages; quelle nuée de témoins pour un cœur droit et une raison saine! L'auteur de ma religion est donc un Dieu; c'est le Tout-Puissant même qui me l'assure. Le concert unanime de tant de voix qui me le crient, ne peut être que l'écho de la sienne. Oui, le Seigneur Jésus est ce fils d'Abraham dans lequel toutes les nations de la terre doivent être bénies, dont la postérité sera aussi innombrable que les étoiles du ciel et les sables de la mer; c'est ce fils de David dont le trône doit être immuable, et le règne éternel; c'est ce Fils bien-aimé du Père, dans lequel une voix venue du ciel a déclaré trois fois à la terre qu'il a mis toutes ses complaisances : *Vox de cœlo facta est.* (*Luc.*, III.) Nul autre que le Seigneur Jésus, dans tout le cours des siècles, n'a réuni en soi tous ces grands caractères. Laissons le mécréant s'égarer dans ses doutes, le philosophe se noyer dans ses systèmes, l'impie extravaguer dans ses inconséquences; nous avons en trois mots de quoi repousser tous leurs traits. *Scio cui credidi* (II *Tim.*, I), devons-nous dire avec l'Apôtre; je sais quel est celui à qui j'ai donné ma foi; dès là tout ce que ma religion renferme de plus profond, de plus ténébreux, me devient indubitable, adorable. Et pourrais-je être étonné qu'une religion toute divine ait des mystères inaccessibles à ma faible raison, que Dieu sur son incompréhensible nature me révèle des vérités que je dois croire sans pouvoir les comprendre?

Mais hélas! où en sommes-nous réduits? Nos pères se trouvaient à plaindre d'avoir à déclamer contre la tiédeur et le relâchement; ah! si nous n'avions que ces maux à déplorer! Mais que la plus affreuse corruption ne soit que le second de nos malheurs; qu'il faille de longs discours pour combattre l'incrédulité dans le sein même de l'Eglise, et que malgré tous nos efforts on y voie la religion dépérir de jour en jour. Dieu Sauveur, conservez-la au moins dans ceux qui l'ont encore. Réflexion bien capable de les y affermir; c'est que cette incrédulité même que nous déplorons, devient un nouvel argument en faveur de notre foi; cette incrédulité n'est que l'accomplissement visible de votre prophétie. Vous l'avez prédit, Seigneur, qu'il en serait ainsi, que la charité irait partout en se refroidissant; que chaque peuple aurait son temps limité, et qu'à mesure qu'ils abuseraient du don de Dieu, il leur serait enlevé pour être porté à d'autres. France, depuis tant de siècles chrétienne et catholique, vous vous lassez du joug de la vraie foi; vous verrez si le lait de la marâtre vaudra celui de la vraie mère, si une licence effrénée et une incrédulité bestiale vous rendront plus heureuse qu'une foi sage et raisonnable : jugez-en par l'essai. Depuis que la religion s'éteint chez vous à vue d'œil, voyez-vous croître votre bien-être, votre gloire? Gémissons sur l'égarement de nos frères, sachons le mettre à profit, roidissons-nous contre le torrent, ne perdons point de vue notre boussole et notre guide. Dans Jésus-Christ seul, attentivement contemplé, je vois ma religion souverainement vraie : encore un coup d'œil sur ce grand objet, et nous la trouverons infiniment consolante.

SECONDE PARTIE.

La religion de Jésus-Christ est la plus austère de toutes les religions, parce qu'elle est la vraie religion. Proscrire tous les vices, enchaîner toutes les passions, commander toutes les vertus, telle doit être la vraie religion, la religion du vrai Dieu. Mais cette austérité indispensable, le divin auteur de cette religion a su la tempérer, la compenser avec usure; et qui voudra étudier attentivement Jésus-Christ, trouvera dans lui seul de quoi se rendre sa religion souverainement consolante. Le Père nous a tout donné en lui, dit l'Apôtre : *Cum illo omnia nobis donavit* (*Ephes.*, IV); venez contempler avec moi trois grands objets de reconnaissance, trois sources intarissables de consolations que l'Apôtre nous découvre en Jésus-Christ. Nous étions proscrits, nous sommes aveugles, nous serons toujours faibles; il nous fallait donc, et de grandes ressources, et de grandes lumières, et de grands secours. Or tout cela se trouve dans Jésus-Christ et ne se trouve qu'en lui : *Factus est nobis sapientia a Deo, et sanctificatio, et redemptio.* (I *Cor.*, I.) De grandes ressources : rédempteur et médiateur tout-puissant; de grandes lumières : maître et modèle infaillible, de grands secours, protecteur et rémunérateur éternel. Il nous rachète par son sang, nous éclaire par ses leçons, nous sanctifie par sa grâce. Qu'eussions-nous pu demander de plus? *Factus est nobis sapientia a Deo, et sanctificatio, et redemptio.*

Rédempteur et médiateur tout-puissant, c'était là le premier, le plus grand de nos besoins, et à cet égard notre malheur était tel que nous ne le connaissions pas même. Triste postérité d'un père coupable, enveloppés sans le savoir dans son châtiment juste, notre faible raison soupçonnait à peine l'arrêt de dégradation, de malédiction qui en avait été la suite! L'homme apercevait bien dans lui-même un désordre visible, des contrariétés surprenantes, un goût naturel pour la vertu et un penchant furieux

pour le vice, des traces d'une innocence perdue, et des preuves d'une corruption totale, un mélange bizarre d'élévation et de bassesse, de décence et de turpitude; l'homme était un problème à l'homme même, il se voyait accablé de maux et de misères sans en bien connaître ni la cause ni le remède. Il fallait qu'un Rédempteur, aussi puissant que charitable, vînt tout à la fois lui apprendre sa proscription et lever l'anathème; mais ce Rédempteur si nécessaire, toutes les créatures ensemble n'auraient pu le donner; l'offense faite à une majesté d'un ordre infini exigeait une satisfaction d'un prix infini : le Rédempteur ne pouvait donc être qu'un Homme-Dieu. Il fallait qu'il fût homme pour expier le crime de l'homme; il fallait qu'il fût Dieu pour réparer l'offense faite à Dieu; il fallait qu'il fût Homme-Dieu pour réconcilier l'homme avec Dieu. Ce n'était point assez.

Une fois tirés de l'abîme, nous pouvions y retomber; l'homme créé dans l'innocence était bien devenu coupable, l'homme régénéré dans la fragilité ne pouvait manquer de demeurer pécheur : et que devenions-nous sans un médiateur tout-puissant qui fût toujours vivant, dit l'Apôtre, pour plaider notre cause, et qui pût laisser dans son Eglise un fonds inépuisable de satisfactions suffisantes pour servir de remède aux iniquités de tous les hommes jusqu'à la fin des siècles? Jésus-Christ seul le pouvait, Jésus-Christ seul l'a fait. Seul il a pu effacer par l'effusion de son sang l'arrêt porté contre le genre humain. Laver, comme Agneau de Dieu, tous les péchés du monde; se faire notre caution, notre garant; éterniser sa rédemption, en faire remonter l'efficace jusqu'au premier des hommes, et la faire descendre jusqu'au dernier; seul il a pu de son sang faire un bain permanent, où, la componction dans le cœur, nous sommes sûrs de trouver toujours une ablution générale; seul il a pu communiquer à nos faibles expiations, pour les rendre recevables, tout le mérite des siennes. Seul il a pu substituer l'autel au Calvaire pour y perpétuer le sacrifice de sa mort, être toujours au ciel et toujours sur la terre, toujours vivant et toujours immolé, pour être à jamais le pontife de sa religion et à jamais l'hostie pour nos iniquités; seul il a pu de sa chair me faire un aliment tout divin où dans l'union la plus intime je trouve en lui ma consolation, ma force, le gage de ses promesses et l'avant-goût de l'immortalité. Qu'a-t-il pu faire de plus? *Quid ultra debui facere?* (*Isa.*, V.) Sa vie, son sang, sa chair, ses travaux, ses mérites, son éternité, sa gloire. Tout Dieu qu'il est, que pouvait-il donner de plus?

Réflexions bien consolantes, chrétiens, pour le fidèle. Ma religion est austère, mais le Dieu de cette religion s'est épuisé en quelque sorte pour me prouver son amour. Si je redoute sa justice, que n'ai-je pas à espérer de sa miséricorde? Ma religion est austère, mais le Dieu de cette religion aime autant le pécheur qu'il abhorre le péché. Il a créé un enfer pour punir ce péché; mais il s'est dévoué à la mort pour en garantir le pécheur. Ma religion est austère, mais le Dieu de cette religion n'est que clémence, que bonté. Tel aujourd'hui qu'il était autrefois, c'est le médecin charitable qui va chercher son malade pour le guérir; le bon pasteur qui court après sa brebis égarée, et la rapporte sur ses épaules; ce bon père qui reçoit son prodigue dans ses bras et le baigne de ses pleurs : pourrais-je trouver dur le joug d'un Dieu si tendre? Chrétiens, tel est celui qui nous adopte au baptême, tel est le Dieu de notre religion. Achevons de le connaître.

Rachetés de son sang et rétablis dans tous nos droits par sa médiation, l'ouvrage de ses miséricordes n'était pas achevé; c'étaient autant d'aveugles qu'il tirait de l'abîme : il fallait les éclairer, et qu'à de grandes ressources il ajoutât de grandes lumières. Et sur quel point l'homme n'avait-il pas besoin d'être éclairé? Le péché avait mis le désordre dans toutes ses puissances, gâté le cœur, perverti l'entendement, effacé les principes; tout était obscurci, éteint; les erreurs les plus monstrueuses avaient pris la place des vérités primitives. On en rougit et on a peine à croire le chaos de dogmes et de cultes plus absurdes et plus infâmes l'un que l'autre, qui furent adoptés par les différents peuples : leurs docteurs et leurs prétendus sages semblèrent se disputer à qui porterait plus loin le délire en matière de croyance et de morale. Le peuple même que Dieu s'était choisi pour être le gardien de ses oracles et de ses promesses, ce peuple apostat et idolâtre autant de fois qu'il s'était vu florissant, avait enfin défiguré la loi même de son Dieu par mille interprétations fausses, mille traditions tout humaines; et aux termes de la prophétie, les plus épaisses ténèbres couvraient toute la terre et toutes les nations : *Tenebræ operient terram, et caligo populos.* (*Deut.*, IV.)

Il fallait donc au monde entier un maître et un modèle; mais un maître qui pût lui dire à coup sûr : voilà le chemin du ciel, et un modèle qui voulût bien le lui frayer; il nous fallait un maître au-dessus des philosophes qui n'avaient su que nous égarer, des prophètes qui ne parlaient qu'en figure et en énigme; au-dessus de Moïse même, qui n'était envoyé que pour préparer les voies à un plus grand que lui; il nous fallait un maître assez autorisé d'en haut et assez grand par lui-même pour oser dire à toute la terre : c'est moi qui suis la lumière du monde, la voie, la vérité, la vie; ce n'est qu'en marchant sur mes pas qu'on est assuré de n'être plus dans les ténèbres, les paroles qui sortent de ma bouche sont toutes esprit et vie; le ciel et la terre passeront, elles seules ne passeront point. Or un tel maître, d'où pouvait-il nous venir que du plus haut des cieux? Aussi en descend-il : *A summo cœlo egressio ejus.* (*Psal.* XVIII.) Le voici, dit l'Eternel, c'est mon Fils bien-

aimé, écoutez-le : *Ipsum audite.* (*Matth.*, XVII.)

Il a parlé, on l'a écouté, on l'a entendu, et quels ont été les effets de ses discours tout célestes? L'admiration, l'étonnement; on était saisi, pénétré, on restait immobile, extasié : il touche et il persuade, il ravit et il transporte. Jamais homme, s'écrie-t-on, n'a parlé comme parle cet homme. Heureuses les entrailles qui l'ont porté, le sein qui l'a allaité! Bientôt il attire tout à sa suite, il entraîne tout après lui. Les bourgades, les villes entières, trois mille, cinq mille, sept mille âmes de tout âge, de tout sexe le suivent sans savoir où il les mène, oublient leurs affaires, leurs familles, jusqu'à leurs besoins : la faim, la soif de sa divine parole font taire celles de la nature. Ils ne désirent que de l'entendre, ils ne craignent que de ne le plus voir; ils passent des trois et quatre jours sans s'en apercevoir, à l'observer, à l'écouter, à le contempler. Renvoyez-les donc, Seigneur, lui disent ses disciples; depuis trois jours qu'ils courent après vous ils n'ont point de quoi manger. Il commande à l'élément qu'il a créé : le pain se multiplie, tous sont rassasiés. Trop heureuse nation! que ne l'avons-nous vu, entendu comme vous? Mes frères, consolons-nous, il n'est plus visible ici-bas, mais il y a laissé l'empreinte, et de son cœur et de son âme, de ses grandeurs, de ses vertus, de ses ineffables amabilités; des tendres excès de sa charité, des grâces touchantes de ses instructions, de son inimitable éloquence : l'Evangile. Il y est peint avec tous les traits qui devaient montrer à la terre le Fils unique de Dieu, dans le plus saint et le plus grand des hommes; cet Evangile adressé à tout l'univers, fait pour être la loi de tout l'univers, et qui, s'il était observé, ferait de tout l'univers un paradis; cet Evangile si simple, et tout à la fois si sublime qu'il a paru impossible à l'incrédulité même de nos jours, elle en a fait l'aveu. Il lui a paru impossible que ce fût l'ouvrage des hommes, et que celui dont il fait l'histoire ne fût qu'un homme lui-même. « Cet Evangile, ajoute-t-elle, porte avec lui des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait aussi étonnant que le héros. »

Tels sont, mes frères, les aveux de l'incrédulité, qu'un reste de bonne foi lui arrache comme malgré elle. Quel triomphe pour une religion qui force à lui rendre cet hommage, jusqu'à l'incrédule armé pour la combattre; qui trouve son apologie jusque dans la bouche qui la blasphème! Tel est l'empire de vérité qui la caractérise : aveux terribles pour celui qui les a faits, qui les a faits sans s'y rendre; mais aveux bien consolants pour l'humble fidèle. Le maître qui m'enseigne est plus qu'un homme, l'impie même le reconnaît et le confesse. Le livre sacré qui contient ses enseignements n'est point l'ouvrage des hommes. La divinité empreinte à toutes ses pages frappe les yeux de l'irréligion même; elle en parle comme la foi, et l'adore jusqu'en le rejetant, effet sensible de la sympathie, le dirai-je? du cœur et de l'esprit de l'homme pour ce livre qui vient du ciel, notre origine et notre terme. Je ne sais quel instinct de l'âme humaine, naturellement chrétienne, croit reconnaître dans ce livre le langage et la voix du Dieu qui l'a formée : sa raison, sa douceur, sa simplicité, sa naïveté ravissante s'amalgament en quelque sorte avec nos penchants et nos goûts, tant que le calme des passions les laisse agir en liberté. Et ce livre divin que devient-il de nos jours? Hélas! le croira-t-on dans des siècles plus raisonnables? On le foule aux pieds pour lui substituer, quoi! des recueils d'ordures et de blasphèmes, des libelles impies et insensés dont quelques suppôts d'enfer empoisonnent impunément nos villes et nos provinces. Siècle malheureux, à quel excès de corruption et de vertige t'es-tu donc livré?

Oui, ce livre tout seul, à qui le sait entendre, fait apercevoir et sentir son Créateur et son Maître, ce Maître souverain, dit l'Apôtre, qui, après avoir parlé à nos pères par ses prophètes, nous parle aujourd'hui à nous-mêmes par son propre Fils; il nous le donne pour nous tenir sa place : *Magister vester unus est Christus.* (*Matth.*, XXIII.) Que dis-je? Sa tendre condescendance ne s'en tient pas à des leçons. Je trouve en lui non-seulement un maître, mais un modèle; il me conduit par la main. Je vous ai donné l'exemple, me dit-il, vous n'avez qu'à imiter. Modèle littéral, il pratique tout ce qu'il enseigne, il ne prescrit rien qu'il ne s'y livre le premier. Ce n'est point un Sénèque qui préconise la pauvreté en regorgeant de richesses; ce n'est point un Platon qui déclame contre le faste sous des lambris dorés; ce n'est point un Socrate qui porte l'idée de son juste imaginaire, jusqu'à vouloir que l'éclat de ses vertus irrite les méchants au point de le crucifier; mais qui se garde bien d'en réaliser sur lui l'exécution sanglante. Socrate l'imagine et le dit, Jésus-Christ le fait et le souffre; ses maximes ne sont que le tableau de ses vertus, et ses leçons l'histoire de ses œuvres. Modèle généreux, rien ne le rebute, il ne s'épargne point. S'il m'ordonne de grandes choses, il en fait de plus grandes; s'il m'envoie au combat il y marche à ma tête; s'il me charge d'une croix, celle sous laquelle je le vois courbé pèse plus mille fois que la mienne. Modèle compatissant, il n'exige de moi que l'ombre de ce qu'il a fait pour moi : il me défend l'attache aux richesses, et il s'est dépouillé de tout; il m'impose la pénitence, et il en fait une affreuse; il veut que je sois humble, et il s'est anéanti; il ne demande que mon cœur, il a donné pour moi sa vie. Ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu, me crie-t-il; n'est-ce pas dire : Faites ce que vous pouvez, je me charge du reste?

Il s'en charge en effet, et devient le protecteur de ma faiblesse, pour être un jour le rémunérateur éternel de mes faibles ef-

forts; il se charge du reste, et l'opère en moi par sa grâce, cette grâce toute divine et toute-puissante. La terre entière a vu les miracles qu'elle a faits; miracles d'innocence et de pénitence, de patience et de charité, de constance et de force; l'histoire de nos premiers siècles n'en est que le récit. Grâce intérieure qui parle à l'esprit et au cœur; lumière dans l'entendement, impulsion dans la volonté; grâce dont la source est intarissable : c'est le sang de Jésus-Christ. La lance qui le perce après son trépas en a fait couler un fleuve qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. Enfin, grâce toujours à portée de nos recherches et de nos besoins. La prière, les sacrements, l'aumône, toute œuvre pure et religieuse sont des moyens infaillibles de l'obtenir et de l'accroître. Ne disons donc plus que la grâce nous manque; nous savons où en est le trésor, nous connaissons le cœur de celui qui le garde, nous en avons les clefs. Allons à son trône, il s'appelle le trône de la grâce : *thronum gratiæ.* (*Hebr.*, IV.) Allons-y avec confiance, dit l'Apôtre, *cum fiducia* (*Ibid.*), sûrs d'y trouver tous les secours nécessaires pour le salut. Le salut : à ce mot la foi la plus languissante se réveille et s'anime. Qu'est-ce à dire le salut? C'est-à-dire un bonheur éternel, une gloire immortelle, la gloire de Jésus-Christ; le bonheur de Jésus-Christ même auquel je suis associé, qu'il a payé de tout son sang pour moi comme pour lui. Ici se développe toute l'immensité, tout l'excès de la charité de Jésus-Christ. A la lettre; oui, à la lettre; je suis le cohéritier, le frère du Fils de Dieu; il n'est que mon aîné, mon chef; sa conquête est mon apanage, sa couronne mon héritage : je jouirai de toute sa gloire, je partagerai jusqu'à son trône. Ici mon courage ne connaît plus d'obstacles, je me perds dans l'admiration, la reconnaissance, la confiance et l'amour.

O religion de Jésus-Christ! vous êtes faite pour nos cœurs, et nos cœurs sont faits pour vous. Eh! où irions-nous, Seigneur, pour en trouver une plus sûre, plus sainte, plus consolante? *Domine, ad quem ibimus?* (*Joan.*, VI.) Plus sûre : le ciel en mille manières a parlé pour l'autoriser, les prophètes pour l'annoncer, les événements pour la préparer. Des faits indubitables l'ont attestée, des milliers de miracles l'ont confirmée, un peuple de martyrs l'ont scellée de leur sang : *Domine*, etc. Plus sainte : dans sa fin, c'est la gloire de Dieu, le salut de l'homme, le bonheur du monde entier. Ses moyens : inspirer, faire aimer les maximes les plus pures, une morale toute céleste, des conseils tout divins. Ses effets : c'est d'élever l'homme abruti par la cupidité charnelle, vicieuse, jusqu'à la pureté des anges par l'innocence, la justice, la charité : *Domine, ad quem ibimus?* Enfin, quelle religion plus consolante que celle qui fixe toutes mes incertitudes par sa révélation, remplit tout le vide de mon cœur par ses promesses, me suit dans tous les états de ma vie pour y être ma ressource? Dans le tumulte elle entretient le calme au fond de mon âme; dans la solitude elle m'élève jusqu'à Dieu pour le contempler; dans les disgrâces elle me montre une Providence qui sait tirer mon bien du mal même; dans les maladies elle m'en découvre le but et les avantages; dans les langueurs de la mort elle m'en fait le passage à une meilleure vie, et c'est vraiment alors qu'elle me tient lieu de tout. La scène du monde disparaît, tout m'échappe, tout fuit, tout m'abandonne, ma religion reste ma compagne; elle seule me soutient, me console, m'encourage. Si l'aspect d'un enfer vient à me troubler, elle me crie qu'il n'a point été allumé pour ceux qui ont aimé leur Dieu; et par un dernier acte de cette charité divine, qui couvre la multitude des péchés et qui supplée à tout elle m'ouvre les portes éternelles.

O monde! ôtez-moi tous vos biens, et laissez-moi Jésus-Christ. J'ai tout en le possédant, je sais tout en le connaissant, je vois tout en le contemplant; mais si vous m'ôtez Jésus-Christ, je ne sais plus ni ce que je suis, ni ce que je vais devenir. Je ne vois plus que nuages dans ma raison, qu'illusion dans ma conscience, qu'inutilité dans la pratique des vertus, que chimère dans les liens de la société, qu'inconséquence dans la loi naturelle; je ne vois plus dans Dieu même ni bonté, ni justice, ni sagesse, je me trouve plongé dans les ténèbres de l'Egypte avec nos incrédules : je sens leur déraison sans savoir par où l'attaquer. Plus de vérité constante, plus de principe certain. Point de délire qui n'ait couleur de vraisemblance, point d'extravagance qui ne semble soutenable; tel est l'abîme où je tombe avec eux. Rendez-moi Jésus-Christ et sa révélation, tous les fantômes disparaissent, je retrouve la lumière et la paix. Il est le centre de toutes les vérités, elles deviennent plus claires à mesure qu'on les en rapproche; le centre de tous les événements, avant et après lui, tous se rapportent à sa venue; le centre de toutes les vertus, elles n'ont de motif suffisant que par l'immortalité révélée en Jésus-Christ; le centre de tous les caractères de sagesse empreints dans les ouvrages de Dieu : sans Jésus-Christ on n'y voit plus ni économie, ni but, le centre de toutes les espérances de l'homme : que lui reste-t-il à attendre si le christianisme était faux? Jésus-Christ est donc le point fixe sans lequel tout ne serait qu'incertitude, la lumière sans laquelle tout n'est qu'un chaos; il est donc l'âme de la raison, de la société, de la nature, de la religion, de l'univers et de tout ce qu'il renferme.

Anathème soit donc à quiconque refuse au Seigneur Jésus son hommage et ses sentiments. Je le dis avec Paul, cet homme dont la conversion, le zèle, les travaux, les traverses, les discours, les écrits, les chaînes et la mort sont peut-être quelque chose d'aussi miraculeux que les miracles même qu'il a faits. *Qui non amat Dominum no-*

strum Jesum Christum, sit anathema. (I *Cor.*, XVI.) J'ai regardé tout comme de la boue (c'est toujours Paul qui parle), j'ai compté pour rien de tout perdre pour acheter Jésus-Christ, pour être enté, incorporé en Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, le Pontife éternel, le Messie promis à nos pères, l'Oint du Seigneur, son Envoyé, son Christ, dans lequel habite corporellement toute la plénitude de la Divinité. Ces termes sont-ils clairs? *In quo inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter.* (*Coloss.*, II.) Quand donc l'esprit de vertige qui nous a saisis couvrirait toute la terre d'apostats et d'impies; quand nous verrions arriver ces jours de défection générale, où jusqu'aux élus même, s'il était possible, seraient emportés, tenons ferme à la confession de foi sur laquelle est fondé notre espoir. Celui qui nous a parlé ne peut manquer à ses promesses, et il nous a dit de sa bouche, qu'à quiconque lui aura rendu témoignage devant les hommes, il rendra lui-même témoignage devant son Père qui est dans les cieux, où nous conduise, etc.

SERMON XI.

SUR LA MÉDISANCE.

Quidam dixerunt : In Beelsebuth, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia. (*Luc.*, XI.)

Quelques-uns disaient : Il chasse les démons par Béelzébuth, prince des démons.

Qui sera donc à l'abri des traits d'une langue envenimée si elle n'épargne pas même le Saint des saints? Il chasse les démons par la vertu du prince des démons. Quel blasphème! quelle noirceur! Et quoi de plus propre à nous inspirer toute l'horreur que mérite un vice capable d'empoisonner jusqu'aux œuvres miraculeuses du Fils de Dieu? Vous me prévenez, chrétiens, et déjà vous voyez que c'est de la médisance que je vais parler. Oui, c'est de ce vice malheureux, si universellement répandu, sur lequel on se fait aujourd'hui moins de reproches que jamais, et qui pourtant est aussi damnable que bien d'autres dont on a encore quelque horreur. Au reste, j'attaque également ici, et l'auteur et le complice de la médisance. J'appelle auteur de la médisance celui qui y prête sa langue; j'en appelle le complice celui qui y prête son oreille. Et en deux mots, qui vont partager ce discours, malgré tous les subterfuges dont on s'efforce de pallier l'iniquité sur cet article, faire ou écouter la médisance est toujours un péché formel. On veut qu'il soit quelquefois possible de médire sans péché, erreur que je détruirai d'abord; on veut qu'au moins il soit permis d'écouter la médisance, erreur que je combattrai ensuite. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Si la charité régnait dans nos cœurs, jamais nos bouches ne s'ouvriraient sur le compte du prochain que pour excuser ses faiblesses, ou relever ses vertus. Car enfin cette divine charité, l'âme du christianisme et qui renferme toute la loi, la connaissez-vous bien? Entre autres marques qui la caractérisent, elle est pleine de douceur, dit l'Apôtre, et ne se repaît point de malignes jalousies : *Benigna est.* (I *Cor.*, XIII.) Loin de publier le mal, elle ne le pense pas même : *Non cogitat malum.* (*Ibid.*) Loin de se faire un plaisir coupable de répandre l'iniquité, elle en gémit en secret : *Non gaudet super iniquitate.* (*Ibid.*) Or je demande s'il est rien de plus opposé à ces caractères que celui de la médisance, dont chaque trait attaque directement cet amour fraternel que nous nous devons les uns aux autres. Nos pères, plus raisonnables et moins raisonneurs que nous, s'en étaient tenus là, et ils en avaient conclu que jamais la médisance ne pouvait être innocente; mais notre siècle n'a pu s'accommoder de ces règles sévères, il a cherché des tempéraments pour mettre sa malignité plus au large. Et à force de subtilités, à la faveur de deux illusions qui le trompent, il croit avoir trouvé le secret de médire sans péché. En effet, rien de si commun de nos jours que ce malheureux vice, et rien de si rare que de trouver des gens qui se fassent sur cet article les reproches qu'ils méritent. Pourquoi? Parce qu'ils se rassurent sur deux chimères qu'ils prennent pour deux vérités. En premier lieu, sur l'innocence des intentions. Je n'ai point de mauvais dessein, dit-on; donc je ne suis point coupable. En second lieu, sur la légèreté des conséquences. Ce que je dis ne saurait porter coup; donc je ne suis point criminel. Mais propositions fausses que je combats par deux autres qui vont faire tout le fond de cette première partie. La médisance, de quelque couleur qu'elle se pare, est toujours vicieuse dans son principe; première vérité. La médisance, quelque légère qu'on la suppose, est toujours funeste dans ses effets; seconde vérité : donc elle ne peut jamais être innocente. Reprenons.

Je dis en premier lieu que la médisance est toujours vicieuse dans son principe. Oui, chrétiens, la langue du médisant est toujours remuée par quelque ressort secret qui la fait mouvoir, et ce ressort vient lui-même de quelque passion cachée dont il est l'instrument et l'organe. Environnés que nous sommes d'une multitude innombrable d'hommes comme nous, avec qui nous avons à vivre, nous ne sentons pas que, selon les différents rapports qu'ils ont avec nous, la corruption de notre cœur prend à l'égard de chacun d'eux certaine impression maligne qui influe sur toutes nos pensées, nos paroles, nos actions par rapport à eux. Sont-ce nos supérieurs? C'est une semence d'envie que l'orgueil de notre origine nous inspire naturellement contre tout ce qui est au-dessus de nous. Cet orgueil nous fait regarder leur supériorité comme un joug, et le dépit que nous en concevons cherche à s'en venger par le plaisir de les critiquer. Sont-ce nos égaux? C'est une aigreur jalouse que

le chagrin de leur voir des avantages que nous n'avons pas ; la crainte qu'ils ne viennent à l'emporter sur nous, le désir ou le désespoir de les surpasser, produit, fomente, irrite ; et cette aigreur trouve au moins un dédommagement à les censurer. Sont-ce nos inférieurs? C'est une hauteur arrogante qui nous les fait envisager comme gens sur qui nous avons toutes sortes de droits, et cette hauteur se plaît à exercer son empire en les jugeant sans ménagement.

Tels sont les principes généraux de la médisance : principes d'autant plus dangereux que, sans une étude constante des mouvements du cœur, on n'y fait pas la moindre attention. C'est pourtant de cette source empoisonnée, de cet amour déréglé de nous-mêmes, de cette aversion secrète pour tout ce qui semble blesser par quelque endroit ce moi dont nous sommes idolâtres, que naissent tous les genres de médisance, et de là par le canal de mille passions qui se diversifient selon les divers tempéraments, elles se répandent partout et inondent toute la société. Encore un coup, on sait en déguiser la laideur sous des couleurs empruntées ; on sait les revêtir d'un habillement honnête et leur donner de beaux noms ; mais elles n'en sont pas moins l'effusion corrompue d'un cœur toujours vicié par quelque endroit. Ceci va devenir sensible dans le détail.

Tel imagine, par exemple, n'être qu'un esprit amusant, enjoué, et sur ce préjugé ne se fait point scrupule de railler qui lui plaît, et quand bon lui semble ; de plaisanter sur les démarches les plus sérieuses, d'empoisonner par un tour malin les actions les plus innocentes. Il n'aperçoit dans tout cela ni une vanité puérile de briller par de bons mots, ni une affectation basse à relever les défauts d'autrui pour faire oublier les siens, ni une malignité caustique qui ne se plaît qu'à égratigner ou à mordre : il se rassure au contraire sur ce qu'il n'attaque, dit-il, ni l'honneur, ni la réputation et qu'il n'en veut qu'à certains dehors que le public voit comme lui. Mais où a-t-il donc pris que, selon les lois, je ne dis pas du christianisme, mais même de la probité païenne, il lui soit permis de jeter à son gré l'odieux ou le ridicule sur la personne de ses frères, de lui faire payer les frais de ses entretiens frivoles, de s'égayer et divertir les autres à leurs dépens?

Tel autre s'applaudit en secret d'une droiture inflexible, d'un grand amour du bon ordre, d'une fermeté à toute épreuve ; et, sur ces idées, souvent fausses, qu'il a de lui-même, se croit en droit de s'ériger en censeur universel, de s'établir le juge du public, et de citer à son tribunal ceux même dont il doit recevoir la loi. A l'entendre, l'un est une âme faible qui se laisse corrompre ; l'autre un lâche qui trahit son devoir ; celui-ci un homme sans talent, qui ne sait pas le remplir. Toujours prêt à crier au scandale, il trouve partout à blâmer ou à gémir : dans ces accès d'humeur chagrine il ne voit que les effets d'un zèle ardent pour la justice. Mais qu'il apprenne à se connaître, il verra bientôt que ces déclamations perpétuelles ne viennent, ou que d'une présomption insoutenable qui se croit plus habile que tous ceux qu'elle condamne, ou d'un caractère bizarre qui ne sait applaudir qu'à ce qui est conforme à ses caprices. Parcourez tous les genres de médisances qui se font ; ôtez-leur le masque qui les déguise, vous verrez qu'elles ont toutes un principe de cette nature. Poursuivons.

Qu'on ait reçu quelque mortification, quelque mécontentement, la plus légère offense, ce sont des plaintes éternelles et des invectives sans fin. On s'exhale en reproches pleins d'amertume ; on n'en a jamais dit assez pour faire sentir la noirceur du procédé : on en va chercher la cause jusqu'au fond de l'âme de celui dont on se plaint ; on n'omet rien pour le rendre aussi odieux aux autres qu'il l'est devenu pour nous. Dans tout cela on n'a garde de se croire coupable ; on ne fait autre chose, dit-on, que se procurer l'innocente satisfaction de se plaindre ; mais on ne sent pas que tout cela n'a pour principe qu'un levain d'animosité qui nous venge ; on croit ne chercher qu'à se consoler, tandis qu'en effet on ne cherche qu'à se venger. Et de quelle vengeance encore ? De la plus lâche de toutes, puisqu'elle n'attaque qu'un absent et qu'elle n'emploie contre lui que des armes honteuses, je veux dire les traits de la langue : *Non ferro armatus, sed lingua ad hominem venit*, dit saint Augustin.

Qu'après les égarements d'une vie mondaine, on vienne enfin à se reconnaître et prendre le parti de la régularité, c'en est quelquefois assez pour se croire autorisé à ne plus épargner personne. Il semble qu'on ait reçu mission du ciel pour réformer le reste du genre humain à l'abri d'une conduite exempte de reproche ; on fait le procès à quiconque s'échappe, les moindres fautes sont des crimes qu'il faut punir ; on refuse aux autres la même indulgence dont on avait besoin soi-même quelques années avant. Loin de s'en faire aucun scrupule, on s'en sait bon gré, on le regarde comme la marque d'une vertu déjà bien solide et bien épurée qui ne peut souffrir l'ombre même de l'iniquité. Mais que c'est prendre le change d'une manière pitoyable, et ne connaître guère ce que c'est que la vraie piété ! Ces saillies de zèle amer ne sont que les restes d'un orgueil impétueux qu'on a toute la vie accoutumé à vouloir tout ramener à ses idées et qui se prévaut des miséricordes mêmes de Dieu à son égard pour jeter la pierre aux autres.

Il faudrait un volume pour épuiser ce détail. En un mot la médisance naît de tous les vices et se couvre du manteau de toutes les vertus. Jusque-là que la religion même, qui le croirait? la religion devient souvent le prétexte des plus atroces médisances ! Un faux zèle, une charité mal entendue, l'amour même de la vérité présumée, au-

tant de sources intarissables de détractions publiques et de délations secrètes.

Faux zèle. Sous prétexte qu'on hait le vice on s'irrite contre les vicieux et on se fait une vertu de les décrier. On exagère leurs excès, on s'en permet des détails indécents, on en fait des tableaux hideux, on en dévoile toute la turpitude; et, tandis qu'un reste de respect pour les mœurs publiques leur fait cacher une partie de ce qu'ils appellent leurs faiblesses, on met tout au grand jour et, en le publiant, on y ajoute le scandale.

Charité mal entendue. On se fait un devoir et un honneur de prendre parti pour les malheureux, de compatir à leurs peines, de s'attendrir sur leurs infortunes; mais, au lieu de chercher à les secourir ou les consoler, on se déchaîne contre ceux qu'on croit être leurs oppresseurs, on en débite tout le mal qu'on en sait ou qu'on en soupçonne, et souvent sur des ouï-dire qui ne sont rien moins qu'avérés, on les rend l'objet de l'exécration publique, sans aucun fruit pour les opprimés dont on plaide la cause avec tant de chaleur. Ainsi, la malignité trouve-t-elle à se repaître jusque sous le voile de la charité.

Enfin, parmi nous, l'amour même de la vérité en matière de religion enfante la médisance et la fomente. Tristes restes d'une antipathie, dirai-je religieuse ou qu'on a crue l'être? qui divise encore les esprits et trop souvent les cœurs, qui les sépare en deux bandes jusque dans la maison de Dieu. Chacune, sur différents points de doctrine et de pratique se fait des maximes diverses; celles qu'on adopte ici ne sont point celles qu'on suit là. De part et d'autre on a ses docteurs de préférence exclusive et ses maîtres favoris; des auteurs de confiance et des livres de prédilection. Les ministres de la parole et les juges du saint tribunal qui sont accueillis d'un côté ne le sont point de l'autre. On se sépare jusque dans les œuvres de miséricorde : celles où se portent les uns sont aux autres comme indifférentes. Enfin, tout devient propre et particulier, rien ne reste en commun.

Cependant, grâces au ciel, on ne se divise pas jusqu'à certain point. L'unité catholique est respectée; on en sent la nécessité, on la conserve, on s'y conforme. On professe la même foi, au moins, je le suppose; on reconnaît les mêmes pasteurs, on participe aux mêmes sacrements, on observe les mêmes préceptes, mais le plus important de tous que devient-il? La charité fraternelle, la divine charité, dont le propre est de ne faire de tous les fidèles qu'un cœur et qu'une âme; cette charité sans laquelle tout le reste est compté pour rien? On ne se hait pas, dit-on, je le veux; mais il s'en faut bien peu, et le plus souvent il ne s'en faut rien; on ne se persécute pas, mais on se délaisse; on ne se fuit pas à toutes jambes, mais on s'évite à petits pas, et quand on vient à se rencontrer, quelle réserve, quelle froideur!

Encore si on s'en tenait là! Mais cette désunion sourde, sans même qu'on l'aperçoive, dégénère en aversion; cette aversion produit une sorte de rivalité, et de cette rivalité naissent des médisances innombrables. On est sans cesse à s'observer les uns les autres, à recueillir, vraies ou fausses, toutes les anecdotes qui se débitent, les commenter et les répandre. On se repaît sans scrupule de libelles calomnieux, scandaleux, foudroyés d'anathèmes, et dont rien jusqu'ici n'a pu arrêter le cours. D'après de telles autorités on se juge réciproquement et témérairement; on se censure à tort et à travers, on se décrédite, on se décrie. Tout le bien qui se fait d'une part est dénigré de l'autre, et tout le mal exagéré. Ce qui paraît aux uns digne des plus grands éloges obtient à peine chez les autres une approbation froide; ici c'est un Onias, un saint, un héros; là ce ne sont que des hommes médiocres : ce n'est point assez de toutes les vertus unies à la naissance et à l'onction sacrée pour obtenir l'affection générale, inspirer un respect unanime et faire taire la critique. Tels sont chez nous les effets édifiants de ce qu'on appelle amour de la vérité, attache à la vérité, zèle pour la vérité. Mais, ne nous y trompons pas, plusieurs siècles avant le nôtre saint Cyprien ne reconnaissait à ces traits qu'un esprit tout opposé. *Inde enim*, disait-il, *inde enim schismata et hæreses abortæ sunt*, *dum episcopus.... qui Ecclesiæ præest*, *superba quorumdam præsumptione contemnitur.*

Qu'on ne se rassure donc plus en matière de médisance sur l'innocence des motifs qui font parler. Cette innocence prétendue est une illusion véritable. La médisance, malgré les voiles dont elle essaie de se couvrir, vient toujours d'un principe vicieux et d'une intention perverse; mais, quand par impossible on supposerait l'intention du médisant absolument innocente, que s'ensuivrait-il de là? Toute la droiture de ses intentions empêchera-t-elle sa médisance de porter coup? car c'est une autre erreur que de prétendre la justifier par la légèreté des conséquences; quelque légère qu'on la suppose, elle est toujours funeste dans ses effets.

Tous ses traits sont empoisonnés; la moindre piqûre fait souvent une blessure incurable; un simple récit, une parole jetée à l'aventure, une circonstance malicieusement supprimée, en faut-il davantage pour flétrir un homme de probité, pour arrêter tout le bien qu'il pourrait faire dans sa place, dans son ministère, pour répandre sur lui un odieux que le temps n'effacera point? On n'a peut-être dit qu'un mot, encore est-il échappé par imprudence; mais c'est pourtant ce mot échappé qui a mis la division dans ce ménage, jusque-là parfaitement uni; qui a désuni pour toujours ces deux amis, ci-devant inséparables; qui a fait manquer à cette personne un établissement qu'elle ne retrouvera jamais.

Combien d'âmes malheureuses, après une

faute secrète commise dans la jeunesse, peut-être par séduction, si vous voulez par dépravation, mais pleurée pendant bien des années, mais réparée aux yeux de Dieu, mais toujours cachée à ceux des hommes, se trouvent, après un temps infini, couvertes tout à coup de l'ignominie d'un crime jusqu'alors ignoré et qu'elles avaient elles-mêmes presque oublié! D'où vient ce coup imprévu? De la langue d'un indiscret qui fut autrefois le confident ou le complice de leur faute; l'anecdote scandaleuse vole de bouche en bouche et va les perdre dans l'esprit de ceux mêmes qui les connaissent à peine.

Qui pourrait compter toutes les fortunes que le souffle d'une langue médisante a renversées en un instant? On s'est quelquefois épuisé à courir après un poste avantageux; à force de mouvements on est venu à bout d'écarter tous les obstacles, on est prêt à réussir, on n'attend plus que le moment: du soir au lendemain tout est renversé. On trouve tous les esprits aliénés, tous les visages changés, toutes les portes fermées; vous ne savez à qui en avoir; attendez, je vais vous le dire. Une langue médisante s'est rencontrée dans votre chemin; elle vous a fait connaître pour ce que vous êtes ou passer pour ce que vous n'êtes pas. C'en est assez: d'un seul mot elle a déconcerté vos projets, vous n'avez plus rien à attendre.

Combien d'illustres infortunés du plus haut degré de faveur sont tombés dans l'abîme de l'humiliation, qui ne doivent leur disgrâce qu'à la perfidie d'une langue jalouse! Un léger soupçon jeté dans l'esprit de David par l'artificieux Siba suffit pour dépouiller Miphiboseth de tous les bienfaits du prince; et le fils de Jonathas, qui devait être si cher au successeur de Saül, eut beau prouver son innocence, il ne put rentrer que dans la moitié de ses biens.

Et qu'on ne vienne pas dire que par de sages précautions on sait prévenir les suites de sa médisance! Je ne nomme personne, dit-on. Le beau subterfuge! Vous ne nommez personne, non; mais vous les désignez de manière qu'on ne saurait s'y méprendre; vous articulez des circonstances qui tôt ou tard les feront connaître; vous inspirez au moins la curiosité maligne de les deviner. Mais je ne parle qu'en secret et à un ami fidèle, dont je suis sûr comme de moi-même. Raison pitoyable! Vous est-il plus permis de décrier vos frères dans l'esprit de votre ami que dans celui d'un indifférent? D'ailleurs cet ami fidèle en a un autre que vous à qui il fera la même confidence; cet autre en a un troisième: ainsi d'ami en ami votre secret va courir toute la ville, et, quand une fois il sera devenu public, peu importera qu'il ait été dit à l'oreille ou publié sur les toits; vous répondrez à Dieu de toutes ses suites.

Eh! du moins, si la médisance n'était funeste au prochain que dans ses intérêts temporels, peut-être pourrait-on l'envisager avec moins d'horreur; mais elle va jusqu'à le traverser dans la voie de son salut éternel. En effet, qui empêche tous les jours tant d'âmes naturellement chrétiennes de se rendre à la voix intérieure qui les presse de s'arracher aux prestiges du siècle pour se donner ouvertement à Dieu? N'est-ce pas le respect humain? et ce respect humain, qu'est-ce autre chose que l'appréhension de se voir en butte à la critique des mondains, de devenir l'objet de leurs satires et la proie de leurs impitoyables censures? Car, c'est surtout dans ceux qui font profession de piété qu'on est charmé de trouver à contrôler. Comme leur conduite est une condamnation tacite de la nôtre, on cherche à s'en venger en démêlant de quoi censurer la leur. On les observe avec des yeux de lynx, on ne leur passe rien, on les juge sans miséricorde. N'eussent-ils qu'un seul défaut, dès là ils n'ont plus aucune vertu; et, s'ils manquent d'une vertu, ils ont tous les vices du monde: le serviteur le plus fidèle aux yeux du Dieu son maître n'est qu'un hypocrite ou un faux dévot, au dire d'un médisant libertin.

On ne convient pas néanmoins de ce que je dis ici. On n'a garde, dit-on, de confondre ainsi le vrai avec le faux; on respecte la piété et on n'en veut qu'à l'hypocrisie. Je le veux, ou plutôt je le souhaite; mais, comme entre la vraie et la fausse piété il n'y a, quant à l'extérieur, aucune différence sensible, qu'elles se ressemblent de manière qu'il est moralement impossible de les distinguer, et que souvent il n'y a que Dieu seul qui puisse faire ce discernement, il arrive que tous les traits dont on croit ne blesser que la fausse piété retombent nécessairement sur la vraie, et moi, qui le sais, de peur de passer pour faux dévot, et à ce titre de devenir votre jouet, votre victime, je ne me convertirai point. C'est ainsi qu'en croyant n'arracher que l'ivraie du champ du père de famille, on enlève en même temps le plus pur froment, et que bien des âmes qui eussent été des saintes sans la crainte de ce qu'on appelle qu'en dira-t-on, ne seront jamais que des lâches et des tièdes, parce qu'elles redoutent cette grêle d'invectives qui pleuvent de toutes parts sur les âmes hautement chrétiennes.

Voilà, mes frères, ce que c'est que la médisance: toujours vicieuse dans ses principes, toujours funeste dans ses effets, je pourrais ajouter toujours redoutable dans ses suites; mais ce dernier point demanderait un discours tout entier; car il n'en est pas de ce péché comme de mille autres: on n'en est pas quitte pour le détester, le confesser, le pleurer, il faut le réparer, sans quoi, point de pardon. Toute la théologie est d'accord sur cet article: réparation ou point de rémission. Mais comment y procéder à cette réparation? C'est ici l'embarras. On répare la calomnie en se rétractant, l'usure en restituant, mais la médisance comment la réparer? Le plus souvent il est comme impossible. Il le faut cependant; que faire donc? Avoir recours à des com-

pensations, imaginer des équivalents, user de mille pieux artifices pour détruire adroitement les impressions qu'on a données, et rendre d'un côté ce qu'on a ôté de l'autre, encore ne vient-on souvent à bout de rien, et demeure-t-on toujours incertain si le péché est retenu ou remis. A Dieu ne plaise cependant que je veuille jeter le trouble dans les âmes par rapport au passé : les dispositions d'un cœur sincère qui fait tout ce qu'il peut, suppléent à bien des choses aux yeux d'un Dieu infiniment bon; mais je voudrais, pour l'avenir, vous faire une fois bien comprendre que si la médisance est un vice également détestable, et dans ses principes, et par ses effets, il n'en est point en même temps qui traîne après soi de plus sérieuses conséquences, qui impose des obligations plus onéreuses, et qui soit plus capable de nous donner à la mort, et durant tout le cours de la vie, de plus justes remords.

La dépravation du cœur qui sème la médisance et qui prétend l'innocenter, est donc non-recevable dans ses prétentions et ses excuses. La religion les proscrit toutes, les déclare illusoires, et interdit à tout chrétien de jamais prêter sa langue à la médisance; mais lui défend-elle aussi étroitement d'y jamais prêter son oreille? Question qui reste à discuter pour traiter la matière à fond; question aussi désagréable qu'importante à résoudre : on n'aime point à l'entendre, parce qu'elle menace notre malignité de nouvelles entraves, et achève de lui interdire un plaisir malin dont elle est souverainement avide; mais enfin, sous peine d'énerver la loi du Seigneur, et de trahir les droits de la divine charité, il faut l'établir et le prouver. Faire ou écouter la médisance est à peu près le même, en sorte que celui qui l'écoute se rend souvent aussi coupable que celui qui la fait.

SECONDE PARTIE.

La médisance est une de ces espèces de crimes qui font nécessairement et tout à la fois deux coupables, parce qu'ils ne sauraient se commettre sans le concours de deux complices. Le venin d'une langue meurtrière ne saurait se répandre s'il ne trouve une oreille disposée à le recevoir, et si, par un heureux changement, ceux qui composent aujourd'hui la société civile voulaient en ce moment se faire tous une loi d'être désormais sourds aux accents de la médisance, ce vice malheureux, quelque accrédité qu'il soit, se trouverait proscrit à l'instant; tous les médisants du monde, faute de rencontrer d'auditeurs, se verraient condamnés tout à coup à un silence éternel. Or dès là n'est-il pas évident que de prêter l'oreille à ce péché, c'est fournir à celui qui le commet l'instrument sans lequel il ne pourrait le consommer; par conséquent, c'est se rendre solidairement avec lui comptable et responsable de son crime?

Cet argument seul est plus que suffisant pour détruire l'opinion damnable par laquelle on se croit dans le monde en droit de tout savoir, autorisé de tout écouter, permis de tout entendre, aux dépens de l'honneur, de la réputation et des intérêts de ses frères; car, dès qu'il est certain que la médisance ne peut exercer ses ravages qu'autant qu'elle est écoutée, c'est un mal de lui prêter son oreille comme de lui prostituer sa langue, puisque, faute de l'un comme faute de l'autre tout son venin serait sans effet. Mais ce raisonnement tout concluant qu'il est, paraît peut-être trop spéculatif pour engager à la pratique; tâchons de le mettre dans son jour par deux conséquences dont le développement en fera sentir la force, les voici : Il ne serait plus de médisants dans le monde s'il ne se trouvait plus de gens disposés à les écouter. Donc quiconque se fait un plaisir volontaire et délibéré d'écouter la médisance, viole le précepte de la charité d'une manière aussi formelle, d'un manière souvent plus inexcusable que celui qui la fait. Encore un moment d'attention.

Le grand précepte de la charité envers le prochain ne se borne pas à une affection stérile, il exige un amour effectif. S'en tenir à ne lui faire aucun mal c'est ne remplir que la moindre partie de la loi. Que dis-je? en demeurer là ce serait l'anéantir cette divine loi, et la resserrer dans des bornes dont les sages même du paganisme auraient rougi. La charité chrétienne, telle que notre adorable législateur nous l'a prescrite, veut de notre part une disposition sincère de procurer à nos frères tout le bien qui dépend de nous; elle demande en leur faveur des services réels toutes les fois que l'occasion s'en présente; enfin elle attend de nous à leur égard une bienveillance zélée qui nous fasse prendre leurs intérêts avec autant de chaleur que les nôtres dès que nous les voyons compromis. Tout ceci n'est que l'analyse du texte même de la loi : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. C'est donc transgresser cette loi que de demeurer spectateurs oisifs de la vexation faite à nos frères tandis que nous pouvions en être les vengeurs; c'est donc manquer à ce qu'elle nous impose de plus essentiel que de rester tranquilles tandis qu'un ennemi leur porte un coup funeste que nous pourrions leur parer; c'est donc violer tout à la fois et l'esprit et la lettre de la loi, *Diliges sicut te ipsum* (*Matth.*, V), que de voir sous nos yeux décrier, diffamer nos frères, sans en paraître ni émus, ni affligés.

Or je le demande, n'est-ce pas là précisément la conduite de quiconque écoute la médisance volontairement, avec plaisir et de sang-froid? Car enfin un chrétien, dans ces circonstances, voit épuiser sur un frère qu'il doit aimer comme soi-même tout le fiel d'une langue envenimée, et cela sans s'en mettre en peine; je demande où est sa charité. Il ne concourt pas personnellement à l'accabler, dira-t-on, je le veux pour un moment, mais il est toujours vrai que son inaction paisible laisse toute liberté de l'op-

primer ; il ne conduit pas le poignard dont on le frappe, mais il le voit tomber sans faire un pas pour détourner le coup; il ne lance pas le trait empoisonné qu'on envoie après lui pour le percer, tout absent qu'il est, mais il le voit partir sans dire un mot pour l'arrêter ; il ne se joint pas à l'agresseur pour achever d'immoler la victime, mais, autant qu'il le peut, il se prête à son injustice, il favorise sa cruauté, et il ne tient pas à lui que le malheureux ne soit écrasé : il pourrait le dégager des mains de son ennemi, il a mille moyens pour y réussir, et il ne daigne pas en employer un seul : un ton d'autorité pris à propos en imposerait au détracteur, un air d'improbation et de chagrin lui ferait lâcher prise, un silence au moins constant et bien marqué lui ferait sentir qu'on l'écoute avec peine, et c'en serait assez pour lui fermer la bouche. Par où donc se croit-il dispensé de ce devoir ? sur quoi se rassure-t-il, et qui peut lui inspirer tant de sécurité, tandis qu'il viole par trois différents endroits le premier et le plus grand des préceptes?

Car, remarquez ceci, chrétiens, il trahit à la fois trois intérêts que sa religion lui rend personnels. Ceux de son Dieu qu'on offense, ceux d'un frère malheureux qu'on opprime, ceux d'un frère insensé qui se damne. L'amour qu'il doit à son Dieu veut qu'il s'oppose au péché de toute sa force, et il le voit commettre de sang-froid. La compassion qu'il doit à un frère malheureux veut qu'il prenne sa défense, et il demeure oisif tandis qu'on l'accable. Enfin, le zèle qu'il doit au salut d'un frère insensé qui perd son âme en perdant l'honneur du prochain, veut qu'il essaie de le ramener, qu'il tâche de le corriger, qu'il se comporte au moins de manière à lui faire apercevoir son iniquité ; et, en l'écoutant, au contraire, je dis en l'écoutant avec attention, avec complaisance, il fomente sa passion, nourrit son vice, et l'entretient dans son désordre. Qu'alléguera-t-il donc, encore une fois, pour sa justification? Dira-t-il qu'il n'écoute la médisance que par amusement ? Mais peut-il bien se faire un amusement de l'offense de Dieu ? Dira-t-il qu'il ne l'entend que par complaisance? Mais se croit-il permis de sacrifier à une lâche complaisance l'honneur d'un frère qu'il doit regarder comme le sien propre ? Dira-t-il qu'il ne la souffre que par faiblesse? Mais tant de faiblesse, quand il s'agit de l'intérêt d'autrui, lui est-elle pardonnable, tandis qu'il est si ardent, si vif dès qu'il est question du sien?

Car telle est, chrétiens, notre injustice et notre corruption. Cette médisance, que nous écoutons d'un air si tranquille quand elle attaque les autres, qu'elle vienne seulement à nous effleurer, la première piqûre fait une plaie mortelle : on prend feu, on court aux armes ; à tel prix que ce soit il faut se défendre, se justifier, se venger : un mot, dès qu'il nous blesse, devient un attentat, et les satires les plus violentes, tant qu'elles ne tombent que sur nos frères, ne sont que des saillies qui nous réjouissent, ou des riens qui ne nous intéressent point. Quoi de plus indigne, je ne dis pas d'un chrétien, mais d'un honnête païen, que cette façon de penser? C'est cependant la nôtre, convenons-en ; c'est ainsi que nous en usons, et voilà, qui pis est, ce que nous croyons innocent ; mais, par un contraste bien digne de notre aveugle injustice, voilà ce que nous condamnons hautement dans les autres, en même temps que nous prétendons le justifier dans nous-mêmes. Ecoutez ceci, vous qui croyez ne rien devoir à vos frères, que vous entendez chaque jour déchirer sous vos yeux.

Qu'on vienne vous dire qu'en telle ou telle assemblée nombreuse il s'est tenu sur votre chapitre les discours les plus envenimés, sans qu'il se soit trouvé personne qui ait pris votre parti, de quels mouvements ne vous sentirez-vous pas agité? Mais si l'on ajoute que tel ou telle, que vous croyez de vos vrais amis, qui tient à vous par des liens étroits, et sur qui vous avez tout droit de compter, a été présent à cette odieuse scène, et qu'il l'a soutenue jusqu'au bout, sans donner le moindre signe de mécontentement, je vous le demande, quels seront vos sentiments pour ce lâche indifférent? Et s'il vient à paraître devant vous, que de reproches! Quoi! lui direz-vous, quoi ! vous présent, quoi ! sous vos yeux, une langue ennemie m'a porté des coups mortels, et vous n'avez pas daigné employer la vôtre à me défendre ! Rien n'a pu émouvoir votre indolence, ni l'amitié, ni la probité, ni l'humanité ; vous avez tout trahi, et m'avez laissé déchirer! Ainsi vous élèveriez-vous contre cet infidèle ami, et son crime vous paraîtrait inexcusable, tandis que vous le commettez vous-même autant de fois que vous abandonnez votre frère aux fureurs du médisant.

Et n'allez pas nous répliquer que vous n'avez point avec ceux dont vous entendez médire les liaisons que je suppose ici : que si c'étaient ou vos amis, ou vos proches, vous n'auriez garde de les abandonner de la sorte ; mais que ce sont des indifférents, auxquels vous ne devez rien. Mais, vous répondrais-je, mon cher auditeur, où me réduisez-vous? Il faut donc que je commence par demander quelle religion vous professez. Etes-vous chrétien, et, si vous l'êtes, osez-vous bien nous tenir ce langage? Auriez-vous donc ignoré jusqu'ici que la loi fondamentale de cette sainte religion est de ne faire de tous les hommes qu'une seule et même famille? Tous enfants d'Adam par la chair, tous enfants de Dieu par la Rédemption, Jésus-Christ ne nous adopte au baptême qu'à condition de regarder tous les hommes comme autant d'autres nous-mêmes. Et c'est ici, religion sainte, que vous portez bien le caractère du grand Maître dont vous êtes l'ouvrage! Sortis des mains de Dieu et tous issus du même père, le premier de nos devoirs réciproques était

sans doute d'être tous unis par les liens d'un amour fraternel; mais l'indépendance, l'intérêt, l'amour-propre et tant d'autres funestes suites du péché avaient rompu ces liens sacrés : il fallait pour les renouer une religion qui nous réunît tous, non-seulement dans l'exercice d'un même culte, mais encore dans les devoirs d'une même charité, et qui ajoutât à l'obligation naturelle que nous avons de nous aimer tous, une loi positive de le faire, sous des peines rigoureuses.

Or c'est ce grand projet, ébauché d'abord par le ministère de Moïse dans la loi ancienne, que l'Homme-Dieu est venu exécuter dans la nouvelle par le précepte de cette charité universelle, tendre, bienfaisante qu'il nous impose à l'égard de tous les hommes sans exception. Dès là donc que vous êtes chrétien, il n'est plus pour vous d'étranger, plus d'indifférent; il faut que vous regardiez tous les hommes de la terre comme vos frères pour que vous ayez droit de dire, notre Père qui êtes aux cieux. Quiconque a besoin de votre secours, de quelque nature et en quelque circonstance que ce puisse être, devient dès là votre prochain, et, ne l'eussiez-vous jamais connu, vous lui devez toute l'assistance qui dépend de vous. Si donc ce prochain se trouve devant vous assailli par une langue médisante, c'est pour vous alors un devoir d'employer tous les moyens qu'une charité prudente vous met en main pour le soustraire à son ennemi : je vous ordonne d'être son défenseur, sous peine d'être traité comme complice de son oppression. *Unicuique mandavit de proximo suo.* (*Eccle.*, XVII.) Donc, si vous l'abandonnez dans ce moment critique, vous violez le commandement; donc, si, par un silence affecté, par une inaction volontaire, vous demeurez muet, insensible à tout ce qu'on vomit contre sa personne. vous transgressez la loi du Seigneur, parce que cette même loi, qui vous défend d'opprimer vos frères, de les blesser, vous enjoint aussi expressément de les défendre, de les secourir; donc quiconque écoute la médisance volontairement, avec plaisir et de sang-froid, viole le grand précepte de la charité d'une manière toujours aussi formelle que celui qui la fait.

Mais j'ai dit plus encore, et il me reste à vous en convaincre. J'ai ajouté qu'écouter la médisance était souvent un péché plus grief et plus inexcusable que de la faire, et je n'ai rien dit de trop; j'en appelle d'abord à saint Bernard : *Detrahere, an detrahentem audire; quid horum damnabilius sit, non facile dixerim.* Quant à la médisance, dit le saint docteur, j'aurais peine à décider lequel est le plus coupable, ou de celui qui la fait, ou de celui qui l'écoute; et en effet il est mille rencontres où le péché du second vient de pure malice, tandis que celui du premier peut ne venir que de fragilité : car, il faut en convenir, quelque répandu que soit ce malheureux vice, ceux qui s'y laissent aller ne sont pas tous de ces médisants de profession, qui, sans autre but, sans autre intérêt que le plaisir diabolique de satisfaire une malignité toute gratuite, semblent n'avoir d'autre occupation que de ramasser çà et là tout ce qui transpire au désavantage du prochain pour aller ensuite le publier sur les toits; ces fléaux de la société, plus à craindre que les brigands et les assassins, sont quelque chose de trop monstrueux pour être communs. La plupart de ceux qui médisent ne le font pas avec ce degré de malice délibéré; c'est pour l'ordinaire un mouvement subit qui les emporte, et qui ne remue la langue qu'après avoir soulevé le cœur. Ce sera la rencontre imprévue d'un traître qui les a joués, la vue inopinée d'un ennemi qui les a voulu perdre, le souvenir involontaire d'un affront qu'on leur a fait, d'une perte qu'on leur a causée, d'une affaire malheureuse qu'on leur a suscitée : ces images, retracées dans la mémoire vivement et tout à coup, échauffent l'imagination; la bile s'enflamme, la raison s'obscurcit, la passion devient maîtresse : ils déclament, ils se déchaînent contre les auteurs de leur malheur, et se vengent par le mal qu'ils en disent de celui qu'ils en ont reçu : sont-ils coupables? Oui, certes; et qui en doute? Mais, après tout, je ne vois rien là qui me surprenne; j'y reconnais l'extrême faiblesse d'une nature fragile, capable d'oublier tout dans l'accès de la passion.

Mais ce qui révolte, et ce qu'on a peine à comprendre, c'est de voir autour de ce médisant, dont la langue ne s'échappe que parce qu'il n'est plus maître de lui-même, un cercle d'auditeurs qui, avec tout le flegme de gens parfaitement à eux, reçoivent avec avidité le venin qui coule de ses lèvres, et se repaissent à longs traits du poison que sa bouche exhale. Ils n'ont dans le cœur contre celui dont on médit, ni le fiel, ni la colère qui fait parler le médisant, et cependant ils l'écoutent; ils l'écoutent sans chagrin, sans scrupule; ils applaudissent de sang-froid aux invectives qu'il ne vomit que par fureur, et l'enhardissent par un air d'approbation à révéler tout le mal que sa passion lui suggère. Voilà, je le répète, ce que je crois plus inexcusable que la médisance même, parce qu'on y découvre une méchanceté pleinement réfléchie, un mépris formel et habituel du précepte de la charité, une volonté également perverse et délibérée de se jouer de l'honneur et de la réputation d'autrui.

Le plus triste, c'est que ce sont là de ces iniquités qui ne font point sensation : on les avale comme l'eau : elles ne trouvent place, ni dans nos examens, ni dans nos confessions. Tant que par soi-même on n'a point commis le mal, et qu'on n'en a point été le principal auteur, on compte pour rien d'en avoir été le complice, d'y avoir coopéré, souscrit, connivé; mais quel que soit l'aveuglement, nos illusions ne prescriront point contre l'Evangile : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (*Matth.*, XXII.)

voilà la loi. La personne du moindre de vos frères, sa réputation, son honneur, tout ce qui le regarde, tout ce qui le touche nous sera aussi cher que vos intérêts propres; par conséquent, le voir déchirer sans s'en mettre en peine; l'entendre décrier d'un air tranquille, prêter une oreille favorable à celui qui le diffame, c'est l'abandonner, c'est le trahir, c'est se rendre comptable de tout le mal qui lui est fait.

Eh! que dire donc de ces assemblées, de ces sociétés toutes composées de gens que l'oisiveté rassemble, et que la malignité seule réunit; sociétés où le médisant le mieux fourni d'anecdotes satiriques est toujours le plus accueilli, où la langue la plus féconde en traits caustiques est toujours la plus écoutée; où celui qui possède le mieux l'art coupable de noircir, de ridiculiser le prochain, est toujours le plus applaudi; sociétés, en un mot, où le talent meurtrier de médire avec agrément est le seul qu'on y ambitionne? Que dire, encore une fois, de ces sociétés odieuses, sinon qu'elles sont l'opprobre de la religion et de l'Etat, qu'il faudrait les proscrire comme les lieux de débauche?

Grand Dieu! et c'est au milieu même du christianisme que se trouvent de pareils scandales! dans le sein d'une religion toute fondée sur la charité, dont tous les préceptes se réduisent à celui de la charité, qui ne prêche, ne recommande que la charité, n'a de promesses, de récompenses que pour la charité! Voilà notre religion: quel contraste avec nos mœurs! Mais encore que prétendons-nous? Chargés de maux et de misères, dans une vallée de larmes, où nous traînons un petit nombre de tristes jours, dans l'attente prochaine d'un avenir effrayant, espérons-nous adoucir notre sort en nous déchirant, en nous dévorant les uns les autres? Compagnons d'infortune, nous ne devrions nous voir qu'avec les yeux d'une compassion mutuelle, tendre, officieuse, et nous nous faisons des guerres implacables. Nous sommes donc des furieux, des forcenés qu'il faudrait enchaîner; sans la crainte des lois civiles, la vie et les biens de nos frères seraient donc la proie de nos fureurs, puisque, quand nous le pouvons impunément, nous déchirons leur honneur et leurs personnes. Mais si les maîtres de ce monde vont jusqu'à punir de mort les attentats faits à la fortune de leurs sujets, le Dieu du ciel laissera-t-il impunis les attentats faits à l'honneur de ses enfants? Les partisans de la médisance l'éprouveront. Leur sort est décidé, point de place pour eux dans le royaume de Dieu; ils n'auront de partage que celui des ravisseurs. C'est le grand Apôtre qui parle: *Neque maledici, neque rapaces regnum Dei possidebunt.* (I *Cor.*, VI.)

Mettons donc tous, c'est le conseil de l'Esprit-Saint, mettons un frein à notre langue, et une haie d'épines à l'entour de nos oreilles. *Sepi aures tuas spinis.* (*Eccli.*, XXVIII.) Expressions énergiques qui peignent l'importance de l'un et de l'autre; c'est-à-dire que le mal secret que nous savons du prochain ne sorte point de notre bouche, qu'il n'y ait à le révéler une utilité bien réelle et mûrement réfléchie; que celui que nous ignorons, et qui nous intéresse peu, ne pénètre point dans notre âme, à moins que l'autorité de celui qui le publie ne nous ôte tout moyen de le réduire au silence. En un mot, soyons muets s'il le faut, dès qu'il est question de médire, et devenons sourds s'il est possible, quand il s'agit d'écouter la médisance. Maximes trop sévères, sans doute, au jugement du monde; mais c'est le jugement de Dieu, et non celui du monde, qui doit régler les nôtres. Jésus-Christ nous avertit qu'il nous sera demandé compte d'une parole oiseuse, *de verbo otioso* (I *Tim.*, V); à plus forte raison de toutes celles qui peuvent porter coup. Et d'ailleurs ces maximes si sévères au jugement du monde, ne sont que celles de la religion, de la loi naturelle: cette loi naturelle si vantée, si préconisée par les prétendus philosophes de nos jours, nos maximes sur la médisance ne sont que les conséquences justes des principes de cette loi naturelle sur la charité: Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait; ayez pour les autres tout ce que vous désirez que les autres aient pour vous; soyez à leur égard tout ce que vous souhaitez qu'ils soient au vôtre: enfin, tout ce que vous désireriez que les hommes fissent pour vous, faites-le pour eux. Voilà les vrais principes de la loi naturelle; et, encore une fois, nos maximes sur la médisance ne sont que les conséquences de ces principes; tant il est vrai que la religion chrétienne n'est que la religion naturelle rétablie dans sa pureté, et ramenée à sa perfection par le Dieu de la nature et de la grâce, qui saura dans l'éternité, la balance à la main, rendre à chacun selon ses œuvres.

SERMON XII.

SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

Cum vidisset Jesus quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum: Unde ememus panes ut manducent hi? (*Joan.*, VI.)

Jésus ayant vu qu'une grande multitude l'avait suivi, dit à Philippe: d'où achèterons-nous assez de pain pour rassasier ce peuple?

A ces traits de charité, de compassion, de tendre sollicitude, qu'il est doux, chrétiens mes frères, de reconnaître le Dieu qu'on adore. C'est donc ainsi qu'il nous aime ce Dieu Sauveur! Peu content de veiller par sa providence à notre conservation, il s'attendrit sur nos infirmités, prévoit nos besoins, prévient nos demandes, va au-devant de nos désirs; et, quand il le faut, il fait des miracles pour nous secourir et nous sustenter. Quel tribut de reconnaissance pourrait payer tant d'amour? Mais savons-nous que cet amour généreux et bienfaisant de sa part est pour nous une leçon de première importance? N'oublions-nous point qu'il l'exige de nous ce même amour à l'égard de nos semblables? Concevons-nous qu'il nous

en fait à tous une loi étroite les uns envers les autres? Avons-nous jamais bien compris que sa charité pour nous, cette charité si sincère, si vive et si attentive, si générale, doit être le modèle et la mesure de celle qu'il nous prescrit pour tous les hommes, nos frères? Ah! chrétiens, méditons quelquefois dans la vie ce grand commandement de l'amour du prochain, qui renferme toute la loi : *Omnis lex in uno sermone impletur;* celui de tous qu'il nous est plus essentiel de ne jamais perdre de vue, parce qu'il est pour nous d'un usage plus fréquent et plus universel, parce qu'il trouve dans notre cœur plus d'obstacles à surmonter, parce qu'il nous impose des devoirs plus étendus et plus multipliés; concevons-en l'importance, développons-en la nature : c'est aujourd'hui mon dessein. Pourquoi faut-il aimer le prochain, et comment faut-il l'aimer? Ce seront les deux points de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Aimez votre prochain : voilà, chrétiens, tout ce que j'ai à recommander aujourd'hui. Je vais le répéter mille fois, et ne vous lassez pas de l'entendre. De toutes les obligations du christianisme, c'est là peut-être la plus étroite, la plus rigoureuse. Ecoutez les pressants motifs qui vous en font une loi : l'autorité du Maître que vous servez, la nécessité du salut où vous aspirez, l'honneur de la religion que vous professez. Aimons notre prochain : pourquoi? Parce que notre Dieu l'ordonne, parce que notre salut l'exige, parce que notre religion y est intéressée. Après de tels motifs d'obéir, nulle raison de dispense.

Notre Dieu l'ordonne. Oui, chrétiens, l'amour du prochain est un précepte, un grand précepte, le plus grand de tous les préceptes, après celui de l'amour de Dieu. Nous le savons; mais seulement en spéculation, nullement en pratique. Nous le savons, nous en convenons, et nous n'y pensons pas : à tout instant nous l'oublions; perpétuellement nos œuvres démentent notre bouche. Cependant, amour du prochain, précepte le plus ancien de tous les préceptes, plus ancien que l'Evangile, plus ancien que le premier Testament, aussi ancien que le monde. La main du Créateur, en tirant l'homme du néant, imprima dans son âme cette inclination douce qui le porte à aimer ses semblables, ce tendre penchant à s'unir à eux par les liens de la société. Ce fut elle qui grava dans son cœur ces grandes maximes respectées du paganisme même: Faites à autrui comme vous désirez qu'il vous soit fait; ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. Amour du prochain; précepte le plus solidement établi dans la loi de Moïse. On y voit tout ce qui peut flatter le prochain fortement recommandé; les œuvres de charité prescrites aux justes et aux pécheurs comme le plus sûr moyen, aux uns d'obtenir grâce, aux autres d'y persévérer; l'hospitalité, l'aumône, la compassion pour tous les malheureux, la concorde, la subordination entre toutes les tribus. On y voit tout ce qui peut blesser le prochain sévèrement défendu; mépris, injures, calomnies, toute vexation, toute concussion, tout mauvais traitement rigoureusement puni : de là tant de lois portées contre les oppresseurs de leurs frères, tant d'anathèmes lancés contre les mains avares, contre les cœurs sans pitié. Et, à la honte du christianisme, ne vit-on pas ce peuple charnel, tout farouche qu'il était, vivre durant plusieurs siècles dans une union telle que nous serions heureux de la revoir de nos jours? Amour du prochain; précepte dont le Seigneur Dieu semble avoir eu l'observation plus à cœur que celle de tous les autres, jusqu'à marquer plus de zèle pour les intérêts du prochain que pour ceux de sa propre gloire; jusqu'à faire marcher les devoirs de la charité devant ceux du culte divin; jusqu'à préférer la miséricorde exercée au sacrifice offert; jusqu'à se charger de récompenser au centuple tout le bien qui sera fait au prochain; jusqu'à se montrer plus ferme vengeur de l'insulte faite à nos frères que de l'offense faite à lui-même, comme si nous leur étions plus redevables qu'à lui. Dieu de bonté, lequel est le plus surprenant, ou que vous nous ayez tant aimés, ou que nous nous aimions si peu?

Amour du prochain, précepte le plus solennellement renouvelé dans la loi de grâce : suivez la marche des apôtres, parcourez leurs écrits. Il semble qu'en prêchant l'Evangile par toute la terre ils n'aient eu d'autre but que d'y établir la charité fraternelle. Saint Paul en fait le sujet de presque toutes ses *Epîtres;* il prend à tâche d'en dénombrer tous les caractères, d'en détailler toutes les obligations : il veut qu'elle aille jusqu'à se faire tout à tous, se proportionner à tous les génies, s'accommoder à toutes les conditions, partager tous les maux du prochain, ses humiliations, sa pauvreté, ses douleurs, adopter tous ses sentiments, porter avec lui toutes ses croix. Saint Pierre met les devoirs de la charité à la tête de toutes les obligations du christianisme, sans exception : *Ante omnia.* (I *Petr.*, IV.) Saint Jean, le disciple bien-aimé qui avait puisé dans le sein de Jésus-Christ même le plus pur esprit de son Evangile, semble ne parler et n'écrire que pour recommander la charité; il la prêchait, dit saint Jérôme, jusqu'à fatiguer les fidèles. Eh! pourquoi, disaient-ils, toujours la charité, jamais rien autre chose? Raison bien touchante. Mes enfants, répliqua-t-il, *filioli*, c'est le précepte du Dieu Sauveur; ne vous lassez pas d'entendre ce qu'il a cru lui-même ne pouvoir nous répéter assez. En effet, amour du prochain, précepte, s'il est permis de parler ainsi, précepte favori de notre adorable Maître, celui qu'il nous a donné avec plus de complaisance, qu'il nous a plus fortement intimé, plus souvent réitéré; celui dont il nous a fait, en quittant la terre, comme le précis de toute sa doctrine : jugez-

en par vos yeux. Mes enfants, dit-il à ses apôtres, dans ce tendre entretien que saint Jean nous a recueilli mot pour mot, et qu'on peut appeler le dernier épanchement du cœur de l'Homme-Dieu; mes enfants, j'ai un nouveau commandement à vous faire, c'est de vous aimer les uns les autres, de vous aimer, dis-je, comme je vous ai aimés : *sicut dilexi vos* (*Joan.*, XIII) ; c'est-à-dire qu'il les en conjure par son sang et sa vie qu'il va sacrifier pour eux. A quelques moments de là il le répète de nouveau : Voici, leur dit-il, mon précepte; celui que vous devez regarder comme le mien, c'est de vous aimer les uns les autres : *Hoc est præceptum meum.* (*Joan.*, XV.) Enfin, un instant après, il en revient là encore; sur toutes choses, dit-il, ce que je vous recommande, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem.* (*Joan.*, XIII.) Et dans quelle occasion leur fait-il toutes ces instances? Au moment du monde le plus touchant, la veille de sa Passion, après son dernier repas, en leur disant le dernier adieu, sur le point de les quitter, marchant avec eux vers le jardin où son traître l'attendait. Ah! mes frères, c'est à notre cœur à répondre ici. Aimons-nous les uns les autres; voilà le testament de notre Sauveur, la dernière volonté de notre Dieu mourant, le dernier gage de reconnaissance qu'il exige de nous en s'en allant mourir pour nous. Ames tendres, capables de sentiment, après ce motif il ne vous en faut plus. Ames intéressées, en voici un qui vous frappera peut-être : point de salut à espérer, sans l'amour du prochain.

C'est l'Esprit-Saint qui le déclare par la bouche de l'apôtre; car que veulent dire ces expressions : Celui qui hait son frère marche dans les ténèbres, c'est un aveugle qui s'égare; celui qui n'aime pas demeure dans la mort, il ne connaît pas même le Dieu qu'il croit servir? *Qui non diligit manet in morte...., non vidit Deum.* (I *Joan.*, III.) Il va plus loin encore, il décide qu'il n'est pas même possible d'aimer Dieu sans aimer le prochain. Tant de raisonnements qu'il vous plaira, voici celui de l'Apôtre : Le même commandement, dit-il, qui nous enjoint d'aimer Dieu, nous ordonne d'aimer notre frère : *Hoc mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum.* (I *Joan.*, IV.) Par conséquent, prétendre aimer l'un sans l'autre, ce serait dire : oui, je consens à aimer Dieu; mais bien entendu qu'il n'en coûtera rien à mon humeur, à ma fierté, à ma misanthropie; que je ne serai pas obligé d'aimer tout ce qu'il veut qu'on aime. Mon cœur est à lui; mais, pourvu que dans ce cœur il n'exige de place, ni pour celui-ci, ni pour celui-là, ni pour cette créature, ni pour cette autre. Il a beau les aimer, et vouloir que je les aime, je ne saurais m'y résoudre. Mes frères, quel amour que celui qui renfermerait l'audace et le blasphème! Point donc de vrai amour de Dieu sans l'amour du prochain : or, sans amour de Dieu, quel espoir de salut?

Je poursuis sur ce principe, et je dis : Sans l'amour du prochain pas une seule vertu vraiment chrétienne ; sans l'amour du prochain point de vraie mortification; car qu'est-ce que la mortification chrétienne? Une vertu aussi indulgente pour autrui que sévère pour soi, toujours prête à se crucifier soi-même plutôt que de blesser les autres : sans cela l'austérité la plus pompeuse n'est qu'une ostentation vaine. Sans l'amour du prochain point de vraie humilité; car qu'est-ce que l'humilité chrétienne? Une vertu qui consiste à tout souffrir sans se plaindre, à ne s'irriter de rien, à ne se venger jamais, à obliger constamment, sans croire mériter de retour. Sans l'amour du prochain point de vrai zèle; car qu'est-ce qu'un zèle sans charité? Zèle amer qui se fait haïr, dureté qui révolte, emportement qui scandalise. Sans l'amour du prochain point de vraie dévotion; car qu'est-ce qu'une dévotion sans charité? Rigorisme plein d'humeur qui rend la vertu odieuse, rigidité chagrine qui décrédite la piété sage, tout au moins illusion déplorable qui s'imagine chercher Dieu, tandis qu'elle ne va qu'à flatter l'amour-propre. Enfin, demandez-moi mille fois quelle est la voie qui conduit le plus sûrement au salut; mille fois je vous dirai : Ayez la charité vous aurez tout, sans la charité vous n'avez rien. La charité peut suppléer presque à tout le reste, et rien, absolument rien, ne peut suppléer la charité. Aussi Jésus-Christ nous fait-il clairement entendre qu'au grand jour de son Jugement il n'aura de couronnes que pour les observateurs de la charité, et d'anathèmes que pour ceux qui l'auront violée : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé.* (*Matth.*, XXV.) Pourquoi? J'étais dans le besoin, et vous m'avez secouru. Allez, maudits, au feu éternel. Pourquoi? J'étais accablé de maux, et vous m'avez abandonné. Il semble qu'il fasse dépendre notre sort éternel uniquement de ce seul précepte.

N'en soyons pas surpris; c'était sur la charité en particulier que devait porter tout l'édifice de sa religion. Cette religion qui lui a tant coûté, qu'il lui a fallu cimenter de tout son sang, et dont tous les intérêts nous doivent être aussi chers qu'à lui-même, l'amour du prochain fut toujours son plus noble caractère, son plus puissant attrait, son plus solide appui; par conséquent ne pas aimer ce prochain, c'est ôter à notre religion ce qu'elle a de plus précieux, et s'en rendre comptable à Dieu : développons ceci.

Oui, mes frères, l'amour du prochain fut toujours le caractère particulier de la religion chrétienne. Au caractère invisible du baptême qui nous distingue devant Dieu, le Sauveur du monde veut ajouter un caractère visible qui distingue ses enfants aux yeux des hommes; et ce caractère auguste, quel est-il? L'amour du prochain. A quoi connaîtra-t-on, dit Jésus-Christ, que vous êtes mes disciples? Ce ne sera, ni à vos talents, ni à votre éloquence, pas même à vos miracles; ce sera à votre charité mutuelle :

In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. (*Joan.*, XIII.) Les miracles ne vous manqueront pas, vous en ferez comme le Fils de l'homme, vous en ferez de plus grands que lui : *majora horum.* Eclairer les aveugles, redresser les boiteux, ressusciter les morts. Toutes ces œuvres vous seront familières ; mais votre charité mutuelle mettra le sceau à tout le reste. C'est à cette marque qu'on reconnaîtra, et le Maître, et les disciples : *in hoc cognoscent omnes.* Les miracles paraîtront équivoques à l'incrédule opiniâtre : il en suspectera le principe, il en contestera la réalité ; mais votre charité mutuelle sera pour ma religion un témoignage sans réplique. Quand on verra des milliers d'hommes différents de nation, de langue de climat, ne faire plus qu'un peuple de frères ; des milliers d'Eglises séparées par des pays immenses n'en faire plus qu une par la foi et la charité, on reconnaîtra le doigt de Dieu ; on conviendra qu'il n'appartient qu'au Tout-Puissant de réunir ainsi tous les hommes sous une même loi de douceur, de gouverner le monde entier comme une seule famille ; on sera forcé d'avouer qu'un tel projet surpassait toute la politique des législateurs, toute la puissance des rois, et qu'une religion qui l'exécute ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu. *In hoc cognoscent omnes.* Enfin, les miracles cesseront. Ils ne sont que l'échafaudage de l'édifice ; ils disparaîtront quand il sera élevé : mais la charité sera le caractère éternel de la loi de grâce, et ses charmes victorieux seront d'ailleurs l'attrait dominant qui soumettra, gagnera tous les cœurs à l'Evangile.

Remontons au berceau du christianisme, nous verrons l'oracle vérifié. En effet, par où l'Eglise de Jérusalem devint-elle, à peine formée, l'admiration de tout le peuple juif? Par son étonnante charité. Les fidèles n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme ; mêmes vues, mêmes sentiments, mêmes inclinations, et, ce qui dit infiniment plus, mêmes fortunes, mêmes richesses, mêmes possessions ; différences d'états et de conditions, égalité d'amour, communauté de biens. Ce spectacle triomphait de tous les préjugés; on n'avait fait que s'endurcir aux miracles du Maître, on se laissait vaincre à la charité des disciples. Par où l'Eglise, chez les nations, s'est-elle si rapidement, si prodigieusement multipliée? Par l'attrait de sa charité. On commença à voir dans le monde ce que jamais on n'y avait vu. La multitude sans confusion, la grandeur sans fierté, l'inégalité sans envie, l'opulence désintéressée, la pauvreté secourue, estimée, respectée ; on vit des hommes ramassés de toutes parts s'aimer comme autant de frères, s'aimer sans se connaître, se connaître au premier abord assez pour s'aimer sans s'être jamais vus. Les bons cœurs ne résistent point à des miracles de cette espèce. Par où l'Eglise, persécutée durant près de quatre siècles, s'est-elle sauvée du naufrage, à travers les flots de sang où l'on a voulu la noyer? Par la force invincible de sa charité. On voyait des hommes bannis, persécutés, proscrits, non-seulement s'aimer entre eux, mais aimer jusqu'à leurs oppresseurs, pardonner avec plus de joie que les autres n'en trouvent à se venger; on voyait, dans les horreurs du supplice, des martyrs teints de leur sang aller au-devant des bourreaux, les embrasser avec tendresse, choisir pour héritier celui qui leur devait porter le dernier coup ; on voyait ces victimes innocentes lever au ciel leurs mains ensanglantées pour le salut de leurs persécuteurs, offrir leurs maux pour leur conversion, expirer en demandant leur grâce. Ce prodige de charité avait plus de force pour gagner les cœurs que la mort pour les effrayer. Les païens, comme nos impies, le traitaient d'enthousiasme, de fanatisme ; mais il n'en faisait pas moins son effet. De tous côtés on égorgeait les chrétiens, et de tous côtés on accourait au baptême.

Insensiblement les préjugés s'affaiblirent. On commença par convenir que c'était chez les chrétiens qu'il fallait chercher de vrais amis, de grands cœurs, des âmes vraiment héroïques. Malgré soi, on se sentit porté à révérer la religion qui les formait; peu à peu on en vint jusqu à l'aimer. On l'entendait prêcher avec un zèle tout divin, on la voyait justifiée par d'éloquentes apologies ; mais la charité parlait pour elle un langage encore plus énergique. La charité persuadait ceux que les preuves n'avaient pu convaincre ; l'Evangile établissait partout la charité, et la charité, à son tour, multipliait sans nombre les conquêtes de l'Evangile. Ainsi l'amour du prochain fut-il le plus puissant attrait qui soumit le monde à la religion de Jésus-Christ ; il en est encore le plus solide appui.

Car enfin, chrétiens, par où la religion pourrait-elle être entamée? Est-ce par les persécutions? L'Eglise, loin de les craindre, serait plutôt tentée de les regretter. Les chrétiens persécutés furent toujours des chrétiens fervents. On peut encore faire des martyrs, mais le sang des martyrs aura toujours sa fécondité. Est-ce par les hérésies ? L'Eglise a triomphé de toutes, et en triomphera toujours. On peut encore attaquer sa foi, mais sa foi survivra à tous les assauts. On s'élèvera contre la pierre, mais, loin de la briser, on en sera écrasé. Par où donc la religion pourrait-elle courir quelque danger? Par le refroidissement de la charité. Des hommes qui se disent chrétiens, et qui ne veulent ni se parler ni se voir, qui s'évitent jusque dans le temple de Dieu ; à la même table, deux époux mutuellement envenimés ; sur le même tribunal, deux juges réciproquement ulcérés; au même autel, deux prêtres scandaleusement divisés ; disons tout : dans les entrailles d'une même mère, deux enfants qui se font la guerre ; dans le sein d'une même Eglise, deux partis qui se combattent : l'un qui tient pour Céphas, l'autre pour Apollon ; des lévites qui murmurent contre le pontife, des brebis qui

s'éloignent du Pasteur : de là que de maux, grand Dieu ! Présomption dans la doctrine, diversité dans l'enseignement, singularité dans la discipline. De là les sources de la charité publique presque taries, les pauvres abandonnés, les aumônes détournées ; de là, tous les jours des divorces demandés sans pudeur et autorisés sans raison, des divisions d'éclat dans toutes les villes, des dissensions publiques dans tous les Etats.

Voilà, mes frères, la grande plaie de la religion ; ce qui serait capable, je ne dis pas d'ébranler l'Eglise, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, mais de la flétrir, de la déshonorer. L'Apôtre le représentait aux premiers fidèles dans les termes les plus vifs. Si vous, leur disait-il, qui vous faites appeler les enfants de la paix, les disciples de la charité, si vous êtes les premiers à vous déchirer, quelle idée donnez-vous de votre religion ? que voulez-vous qu'on en pense ? et à quoi l'exposez-vous ? Appliquons-nous le reproche, nous le méritons plus qu'eux. Et pourquoi, dans ce malheureux siècle, voit-on l'impiété poussée jusqu'à mépriser ouvertement la religion ? C'est que, dans ceux qui se piquent d'en avoir et qui par état y sont le plus obligés, on ne trouve qu'intérêt propre et point de charité. Pourquoi le titre de dévot, autrefois si vénérable, est-il devenu une espèce d'injure ? C'est que ceux qui font profession de l'être ont souvent moins de charité que les âmes les plus mondaines. Pourquoi de tant de nos frères errants qui vivent au milieu de nous, calvinistes, luthériens, protestants, en voit-on si peu se réunir ? C'est que, témoins de nos divisions, ils voient moins de charité parmi nous qu'ils n'en ont entre eux ; ils jugent de notre foi par nos œuvres, et le scandale de nos mœurs devient la cause de leur perte. Tel est le tort que fait à la religion l'affaiblissement de la charité. Toutes nos indifférences, nos froideurs, nos duretés ; toutes nos inimitiés, nos haines, nos vengeances ; toutes nos injustices, nos trahisons, nos cruautés envers nos frères, tout cela retombe sur notre religion ; c'est là ce qui l'avilit, ce qui la discrédite. Et tel est le triple crime dont nous nous chargeons devant Dieu, faute d'aimer nos frères ; nous sommes des rebelles qui bravons l'autorité de notre Dieu, des insensés qui risquons notre salut, des perfides qui trahissons les intérêts de notre religion.

Que de motifs en faveur de l'amour du prochain ! Mais est-il donc nécessaire d'entasser tant de raisons pour nous porter à la la pratique d'une vertu que la nature, que la raison, que la religion nous prêchent de concert ? d'une vertu qui ferait le charme de la société, si elle était généralement pratiquée ; qui ramènerait la paix dans tous les Etats, qui ferait la félicité du monde entier ; d'une vertu si chère à notre Sauveur, si essentielle à notre salut, si précieuse à notre religion ? Quelle honte qu'il faille s'épuiser à prêcher la charité ! A qui ? A des chrétiens. Et pour qui ? pour des barbares ? Non, pour d'autres chrétiens ; pour des hommes rachetés du même sang, enfants de la même Eglise, cohéritiers du même royaume ; des hommes qui, par les nœuds du sang, font ici-bas comme partie d'eux-mêmes, et avec lesquels ils espèrent vivre éternellement au ciel. Quel opprobre, si j'allais ajouter ici tous les reproches que nous serions en droit de faire sur cet article, si j'allais mettre au jour tous ces monstres de discorde, d'insensibilité, de barbarie, qui ravagent la vigne de Jésus-Christ, qui dépeuplent son royaume, qui scandalisent jusqu'aux infidèles, quand ils viennent dans nos climats ! Taisons-nous, pour l'honneur de cette religion même que nous déshonorons. Pourquoi faut-il aimer le prochain ? Vous venez de le voir. Comment faut-il l'aimer ? C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Tout amour du prochain n'est pas la charité chrétienne : ce qu'on appelle charité dans le langage du monde n'est souvent qu'une charité toute païenne ; les enfants du siècle la canonisent, Jésus-Christ la réprouve. Charité partiale, qui n'a d'entrailles que pour un petit nombre d'objets privilégiés, et pour le reste du genre humain qu'une indifférence générale ; charité toute naturelle, qui n'aime que par des motifs ou vicieux ou purement humains ; charité volage, qui se fixe ou s'envole, selon les conjonctures et le gré du caprice. La charité évangélique a bien d'autres caractères. Universelle dans son objet, elle embrasse tous les hommes ; surnaturelle dans son motif, elle ne regarde que Dieu dans chacun d'eux ; inaltérable dans sa durée, elle persévère dans tous les temps. Tel est l'amour du prochain que l'Homme-Dieu nous a prescrit. C'est en ce sens que ce précepte est son précepte propre et un précepte nouveau : *Mandatum novum.* (*Joan.*, XIII.) Toujours le même dans sa substance, mais nouveau quant à la manière dont il a voulu le faire observer ; manière inconnue aux esclaves du premier Testament, digne des seuls enfants de l'alliance nouvelle. L'amour du prochain, tel que l'exige la charité chrétienne, doit donc être universel dans son objet, surnaturel dans son motif, invariable dans sa durée. Si vous trouvez ces conditions dures, songez qu'en vous parlant pour tous les hommes on parle à tous les hommes pour vous : je plaide votre cause en plaidant celle de vos frères.

Je dis donc amour universel dans son objet. Vous aimerez votre prochain comme vous-même : voilà la loi. Mais quel est-il ce prochain ? Le monde y met des distinctions, Jésus-Christ n'en fait point. Ce n'est pas cet homme en particulier, ce n'est point celui-ci ou celui-là, ce sont tous les hommes sans exception : un seul excepté, plus de charité chrétienne. La Rédemption a remis les choses dans l'ordre de la création, l'Homme-Dieu est venu renouer entre tous les hommes le lien de fraternité que le péché avait

rompus. Tous rachetés en Jésus-Christ, comme tous créés en Adam, ils ne sont plus qu'un même peuple, une même famille, un même corps; plus donc, dit l'Apôtre, de ces distinctions odieuses de juif et de gentil, d'étranger et de concitoyen, de peuple choisi et de nations proscrites. Jésus-Christ a renversé le mur de séparation, tout a été réuni dans le sein de la miséricorde, tout doit être réuni dans le sein de la charité. Pauvre ou riche, puissant ou faible, grand ou abject, ami ou ennemi, dès là que je vois un homme, je vois un de mes frères, je vois mon prochain. Peu importe qu'il ait un bon cœur, ou qu'il en ait un mauvais, qu'il ait ou qu'il n'ait pas ces qualités personnelles qui gagnent l'affection, ces heureux talents qui emportent l'estime, ces hauts emplois qui impriment le respect; n'eût-il rien de tout cela, c'est toujours votre prochain : par conséquent toujours pour vous l'objet, non, si vous voulez, d'un amour de sympathie ou de goût, mais au moins d'un amour de bienveillance efficace dans l'occasion. Disciples de Jésus-Christ, la charité du divin Maître doit être le modèle de la nôtre. Mon cœur se doit à tous ceux qu'il a renfermés dans le sien : or telle est votre miséricorde, ô mon Dieu! que dans ce cœur adorable vous y avez réuni tous les hommes, le Grec et le Romain, l'esclave et l'homme libre; tous les hommes, sans exception de personne; tous les hommes, sans autre différence que celle du vice et de la vertu : tel doit être le nôtre.

Ce n'est pas que dans ce cœur il ne puisse y avoir quelques places privilégiées. Le christianisme n'est point tyrannique; il n'exige de nous, ni une égalité d'affection sans discernement, ni un même degré de tendresse pour tous les hommes sans distinction. Toute prédilection n'est pas criminelle, il en est même de saintes; l'exemple du Sauveur en fait foi. De tous ses disciples il en choisit douze qu'il s'attacha plus étroitement que les autres : de ces douze il en prit trois pour ses confidents, un de ces trois fut son bien-aimé par préférence, jusqu'à en prendre publiquement le titre; il l'honora de sa plus intime familiarité. Voyez-le, dans le tableau de la cène, reposer négligemment sa tête sur un sein que les anges n'envisagent qu'avec respect. Non, la religion n'est point ennemie du bon cœur; au contraire, le bon cœur, c'est la religion qui le donne : l'Evangile ne proscrit jamais la vraie amitié, il l'épure seulement; il la règle, il la sanctifie.

Mais ce que l'Evangile proscrit, ce sont ces amitiés sensuelles qui épuisent tout le sentiment du cœur, et n'y laissent rien pour personne; ces amitiés aveugles qui prodiguent tout à l'un, et refusent tout aux autres; ces amitiés tellement singulières qu'elles détruisent la charité commune.

Ce que l'Evangile proscrit, ce sont ces préférences de caprice, si communes dans le monde : aimer l'un, haïr l'autre; être tout aux uns, rien aux autres; tout de feu pour ceux-ci, tout de glace pour ceux-là.

Ce que l'Evangile proscrit, ce sont tant de préventions pleines d'injustice; ici tout est louable, là tout est condamné; on canonise tout d'une part, on réprouve tout de l'autre; mille égards pour cet homme distingué qui porte le symbole de la faveur, pas un regard sur cet homme obscur qui ne frappe que par son indigence.

Ce que l'Evangile proscrit, ce sont certains choix d'amis utiles, agréables, à qui on se livre sans mesure, tandis qu'on laisse là tout le reste du monde; ce sont certaines sociétés qu'on se forme de gens qui flattent, où règne une aversion décidée pour tous ceux qui n'en sont pas : ce sont enfin certains triages de nécessités communes qu'on soulage par fantaisie, tandis que d'ailleurs on demeure insensible aux misères les plus touchantes.

Voilà ce que l'Evangile proscrit

La charité chrétienne ne connut jamais ces exceptions odieuses; elle n'est point un bien particulier, c'est un bien universel, chacun doit y avoir sa part : en détruire l'universalité, ce serait l'anéantir.

Il faut donc, pour être chrétien, aimer sincèrement tous les hommes, jusqu'à nos ennemis mêmes; la loi s'étend jusque-là. Mais qui peut y atteindre, disons-nous tous les jours, et le souverain législateur a-t-il bien mesuré son précepte avec nos forces? Oui, oui, reprend saint Augustin, Dieu n'ordonne rien qu'il ne le rende possible : le commandement vous effraye par son étendue, la religion va vous fournir des motifs qui vous mettront à sa portée. Amour du prochain, universel dans son objet, j'ajoute surnaturel dans son motif.

Nous ne regardons les hommes que des yeux de la chair : nous ne les voyons qu'à travers le voile de notre orgueil, de notre intérêt, de notre amour-propre; et il est rare que ce coup d'œil ne nous découvre en eux bien des traits qui nous blessent. Le moyen de les aimer? Mais la religion qui l'ordonne nous apprend à les envisager sous un autre point de vue. Ouvrez les yeux de votre foi, nous dit-elle, et demandez-lui qu'est-ce que tel ou tel homme pour qui je me sens une opposition si grande? de qui porte-t-il l'empreinte? qui me représente-t-il? Dieu même, répondra la foi. C'est son image, l'ouvrage de ses mains, l'objet de son amour, le prix de son sang, l'héritier de son royaume, le temple de son Esprit, le sanctuaire du Dieu vivant. Sous ces rapports, dites-le-moi, pourrez-vous le haïr, le mépriser? Que dis-je? si vous êtes chrétien, pourrez-vous ne le pas aimer? Or voilà le grand secret que m'enseigne la religion pour me rendre la charité tout à la fois praticable et méritoire : ne m'arrêter dans l'homme, ni à ce qu'il est en lui-même, ni à ce qu'il est à mon égard, mais le considérer uniquement par ses rapports avec Dieu. Voilà l'endroit par où le Sauveur déclare que le second commandement est semblable au premier; même principe, même

terme, même motif de l'un et l'autre amour. Vous aimerez Dieu dans lui-même, vous l'aimerez encore dans le prochain : vous n'aimerez ce prochain, ni pour lui, ni pour vous-même, vous ne l'aimerez que pour Dieu, à cause de Dieu, par rapport à Dieu, dont il est l'image. Si c'était celle de César, quelle attention, quel respect! C'est celle de Dieu même : en mérite-t-elle moins?

Regardez-la donc cette image dans le dernier des hommes, contemplez ces ombres et ces lumières, distinguez bien ces traits augustes; c'est le doigt de votre Dieu qui les a tracés à sa ressemblance, et il a prétendu s'y peindre. Oui, le dernier des hommes aurait droit de vous dire : Vous voyez sur mon front l'image de la Divinité, le caractère auguste de notre commun Maître, l'empreinte sacrée de notre commun Rédempteur. Dès là j'ai droit à votre estime, à vos services, à vos secours; que vous supportiez mes défauts, que vous ménagiez ma réputation, que vous m'aidiez dans mon besoin. Si j'en suis indigne par moi-même, je le mérite par les rapports que j'ai avec Dieu; me le refuser, c'est le refuser à Dieu même, que j'ai l'honneur de représenter. Ainsi peut vous parler le plus méprisable des hommes; et, pour peu qu'il vous reste de christianisme, qu'aurez-vous à répliquer? Loin donc de nous ce langage scandaleux dont le monde retentit : Je ne puis souffrir cet homme, je ne puis le voir, je ne puis rien faire pour lui; je ne peux pardonner à cet autre, je ne peux oublier ses torts, je ne peux vaincre mon ressentiment. Quoi! vous ne pouvez ni souffrir, ni voir, ni obliger un enfant de Dieu, comme vous, votre frère en Jésus-Christ, un de ses membres, peut-être un de ses prédestinés! Vous ne pouvez pardonner à un homme créé à l'image de votre Dieu, formé de sa main, racheté de son sang! Ah! si tout sentiment naturel est éteint dans votre cœur, s'il n'est plus capable, ni de raison, ni d'humanité, au moins écoutez la religion : cet homme qui vous révolte, ne le regardez qu'en Dieu, ne regardez que Dieu en lui, et tout vous deviendra facile. Rien de si pénible dans la charité que ce motif ne rende praticable; c'est encore le seul qui la rende méritoire.

Car, aimer le prochain par inclination, par reconnaissance, par compassion, par mille autres motifs purement humains, rien en cela de coupable, mais rien de surnaturel, par conséquent rien de méritoire pour le ciel. Eh! que faut-il, je vous prie, pour aimer de la sorte? Etre un honnête païen; rien de plus. Grande complaisance pour ceux qui lui plaisent, juste retour pour ceux qui le servent, pitié secourable pour des malheurs qui le touchent : le païen va jusque-là. Rendre bien pour bien, louange pour louange, service pour service; charité de publicain, c'est assez pour le monde, trop peu pour Jésus-Christ. Il réprouve non-seulement tout motif criminel qui nous fait aimer la créature plus que le Créateur, mais toute affection qui n'a pour principe que la chair et le sang. Il a attaché à sa loi une surabondance de justice que le païen n'a point connue, que le publicain ne pratiqua jamais; il a voulu donner à la charité chrétienne un caractère qui la distingua de la charité mondaine; et ce grand caractère, c'est de nous faire aimer en Dieu, pour Dieu, par rapport à Dieu, ce que nous aimons le plus légitiment, nos parents, nos proches, nos amis.

Quelle morale dans le siècle où nous vivons, aimer ses amis pour Dieu! Eh! les aime-t-on pour eux? Non. On ne les aime que pour soi seul : car, les aimer comme vous faites, chrétiens, c'est n'aimer que vos passions; aimer leur fortune, c'est aimer votre intérêt; aimer leur rang, c'est aimer votre vanité; aimer leur esprit, c'est aimer votre amusement; aimer leurs charmes, c'est aimer votre sensualité. Partout là, rien pour eux, tout pour vous; rien pour Dieu. Quelle sera donc votre récompense? Nulle. Vous n'avez rien fait pour Jésus-Christ, vous n'en devez rien attendre : *Amen dico vobis, receperunt mercedem suam.* (*Matth.*, VI.) Apprenons donc à ne regarder que Dieu dans tous les hommes, si nous voulons aimer d'une manière chrétienne et méritoire. Au reste, il n'y a que ce motif encore qui puisse donner à la charité cette stabilité heureuse qui fait son dernier caractère : amour du prochain, universel dans son objet, surnaturel dans son motif, enfin invariable dans sa durée. Je finis.

Rien de si volage que les affections humaines : gens du siècle, vous vous en plaignez tous les jours. Mais à quoi bon tant déclamer? D'une foule d'amis que vous comptiez autrefois, pas un peut-être ne vous reste aujourd'hui. Vous deviez vous y attendre : les motifs qui vous les attachaient n'étaient pas de nature à durer toujours. On vous aimait par des vues d'intérêt; vous avez cessé d'être utile, on a cessé de vous aimer. On vous aimait par l'attrait du plaisir; vos agréments ont passé, l'empressement a disparu. On vous aimait pour votre élévation; la disgrâce vous a renversé, les flatteurs se sont retirés. On vous aimait pour votre opulence; un revers vous a tout ôté, vous n'avez plus de quoi vous faire aimer. Dans le monde, c'est la passion qui fait les attachements, comment seraient-ils solides? Ils ne peuvent durer qu'autant que dure leur principe : et quoi de moins durable que la passion?

Car telle est la force de ce flux et reflux de liaisons et de ruptures, de sociétés et de divorces, de caresses et d'inimitiés dont nous sommes tous les jours les témoins. Une passion nous lie, une autre nous désunit. Aujourd'hui amis par conformité, demain rivaux par concurrence; et dès lors, tous les nœuds de la charité rompus, tous ses effets taris en un instant. De part et d'autre plus d'estime, plus de services, plus de déférence, plus de ménagement, plus rien qu'une froideur mortelle. Eh quoi! parce que j'ai eu le malheur de vous offenser ou

de vous déplaire, ne nous devons-nous plus rien l'un à l'autre? N'êtes-vous plus chrétien, parce que vous ne me goûtez plus? Ne suis-je plus votre prochain, parce que je n'ai plus le don de vous plaire? Le changement qui s'est fait dans votre cœur en a-t-il donc opéré quelqu'un dans la loi du Seigneur? C'est ainsi qu'on fait dépendre l'observation du précepte de ses caprices, de ses inconstances, de ses intérêts; c'est ainsi que l'on s'aime quand on n'aime que par passion. Mais quand on s'aime en vue de Dieu, on ne connaît ni refroidissement ni dégoût. Le motif est immuable, l'affection l'est aussi. On s'aime dans toutes les situations, dans toutes les conjonctures; dans l'adversité encore plus noblement que dans la prospérité; aussi tendrement quand Joseph, opprimé par la calomnie, gémit dans les fers, que quand, placé à la droite de Pharaon, il voit l'Egypte à ses pieds. Différence essentielle entre la charité chrétienne et la charité mondaine; l'une, fondée sur l'amour du monde, est inconstante comme le monde même; l'autre, fondée sur l'amour de Jésus-Christ, ne se dément point. On peut l'éprouver, la fatiguer, on ne saurait l'épuiser, elle va jusqu'au tombeau. Que dis-je? elle en franchit toutes les barrières, s'élance jusqu'au ciel pour y puiser, dans le sein de Dieu, de quoi se rendre immortelle, et y régner à jamais avec ce grand Dieu lui même : *Charitas nunquam excidit.* (I *Cor.*, XIII.)

Maintenant, revenons et faisons l'application. A ce portrait de la vraie charité, reconnaissons-nous la nôtre? Est-elle universelle jusqu'à embrasser tous les hommes, surnaturelle jusqu'à ne regarder que Dieu dans eux, immuable jusqu'à persévérer dans tous les temps? Hélas! oserai-je le dire, me le pardonnera-t-on? Loin de trouver parmi nous ces heureux caractères de la divine charité, tous les vices, tous les crimes, tous les forfaits qui y sont le plus opposés, qui la violent, qui l'anéantissent, ne souillent-ils pas, ne couvrent-ils pas toute la face du christianisme? Y en reste-t-il même quelque vestige? Non, il n'est plus de charité chez les chrétiens : c'est par les chrétiens qu'elle s'était établie sur la terre, et les chrétiens sont aujourd'hui ceux qui en ont le moins. Mais le reproche est trop amer; je me tais. Ecoutez seulement un parallèle par lequel je finis; il nous fera sentir nos maux sans les aigrir.

Vous voulez savoir qui nous sommes, disait Tertullien au sénat de Rome païenne, il est aisé de vous contenter. Nous sommes un peuple de frères : la raison nous a rendus sociables, la religion nous a plus étroitement unis. Nous n'avons tous qu'un seul et même Père, qui est Dieu; un seul Médiateur, qui est le Fils de ce Dieu; un seul Esprit, qui est l'Esprit de ce même Dieu. Nous mangeons tous le même pain, et à la même table : le pauvre y est aussi bien reçu que le riche. Parmi nous, point d'autre émulation que celle de la vertu. Nous n'avons garde de haïr personne, il nous est ordonné d'aimer jusqu'à nos persécuteurs. D'offenser personne; notre maxime inviolable est de tout souffrir, sans jamais user de représailles. De faire tort à personne; notre loi est de manquer de tout plutôt que de ravir une obole. Parmi nous, les biens sont communs, l'abondance de l'un fait la ressource infaillible de l'autre. Ce que je ne trouve point dans mon propre fonds, je le trouve sûrement dans celui de mon frère : ou il est pauvre avec moi, ou je suis riche avec lui. Parmi nous, les besoins sont soulagés, les défauts supportés, les fautes excusées; personne ne se plaint, personne ne se venge, personne ne dit le mal, personne ne le fait. Voilà ce que nous devons être, et, grâce au ciel, voilà ce que nous sommes.

A ce tableau de Tertullien j'en oppose un autre. Il est sur la terre un peuple dont le grand art est de feindre d'aimer tous les hommes, et de n'avoir d'affection pour aucun; d'obliger à grand bruit, de désobliger en secret; d'entretenir un commerce de perfidie mutuelle sous des apparences de bonne foi réciproque. Parmi ce peuple, langage poli, paroles gracieuses, pompeux compliments, épanchements simulés, démonstrations saintes, empressements contrefaits : dans tout cela rien de vrai, rien de sincère. Chez ce peuple, tout consiste en bienséances, en raffinements, en cérémonies. Ne faut-il que parler de charité, tout le monde y est éloquent; on entend retentir partout ce cri imposant de paix, de concorde, de charité; tout le monde la préconise, tout le monde s'en pique; mais, dans la réalité, à quoi se réduit-elle? A se haïr avec politesse, à se supplanter en se caressant, à s'opprimer, à se perdre les uns les autres avec quelque sorte de décence.

Qui sont, mes frères, ces deux peuples si monstrueusement opposés? Le même. Quelles sont leurs origines? La même. Quel est leur Dieu, leur culte, leur nom? Le même. Ce sont les chrétiens. Eh! qui a donc mis entre eux une si énorme différence? L'intervalle de quelques siècles. Ceux dont parle Tertullien étaient les pères, ceux que je viens de peindre sont les enfants. Ah! chrétiens, si pourtant nous méritons encore ce titre, chrétiens, voilà donc où nous en sommes venus! Je n'en dis pas davantage, c'en est trop pour nous confondre; mais souvenons-nous au moins que l'Evangile ne changera point, qu'un seul iota n'en sera point effacé, que la charité en est l'âme, que l'amour du prochain nous y est recommandé à toutes les pages; enfin qu'il faut nous aimer les uns les autres ici-bas, si nous voulons régner ensemble dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

SUR LA CONFESSION.

Quis ex vobis arguet me de peccato? (*Joan.*, VIII.)

Qui de vous me convaincra de péché?

Qu'il s'en faut bien, Seigneur, que nous

puissions nous rendre, comme vous, ce consolant témoignage! Esclaves du péché, avant même que de naître, nous en apportons au monde une semence malheureusement féconde, qui ne manque jamais, hélas! de produire en nous, durant tout le cours de la vie, bien des fruits empoisonnés. Cette semence de mort se glisse dans nos veines avec le sang; elle naît avec nous, se fortifie à mesure que nous croissons, ne dépérit qu'à proportion que nous dépérissons nous-mêmes, et ne meurt enfin qu'avec nous. Ce n'est pas tout encore : outre ce levain de péché que nous portons au dedans de nous-mêmes, ce ne sont au dehors que dangers de péché, qu'amorces de péché, que piéges, que tentation de péché; cependant ce péché est pour nous ce qu'il y a de plus funeste. C'est un venin subtil dont chaque goutte est meurtrière, une seule donne la mort : notre éternelle damnation peut n'être l'ouvrage que d'un seul péché.

Où en sommes-nous donc, et que conclure de deux vérités si effrayantes? Je ne trouve au dedans et au dehors de moi que principes de péché, et il n'en faut qu'un seul pour me perdre! Où en serions-nous, dis-je, si la charité du Dieu Sauveur nous eût laissés sans ressource contre un ennemi si redoutable? Mais il ne venait sur la terre que pour sauver son peuple des ravages de ce péché; et, après l'avoir expié au prix de tout son sang, il n'avait garde de manquer à nous laisser le préservatif et le remède. Il a établi parmi nous un bain salutaire, où nous sommes assurés de trouver toujours notre guérison. Point de souillure qu'il ne lave, point de plaie qu'il ne referme, point de péché qu'il n'efface; et l'Eglise, pour assurer le salut de ses enfants, en quelque sorte malgré eux, leur fait un commandement exprès de recourir à ce divin remède. Sacrement de miséricorde, que vous m'inspirez de reconnaissance pour le Dieu mon Sauveur!

Mais pourquoi, avec un remède si puissant, si universel, le christianisme est-il encore plein de malades? Pourquoi, alentour de cette piscine probatique, encore des paralytiques de dix, de vingt, de trente années? Pourquoi, après tant de confessions voit-on encore des pécheurs décrépits traîner un reste de vie mourante dans les égarements d'une jeunesse libertine? Ah! c'est que, pour profiter de ce grand remède, il est des dispositions à apporter, il est des conditions à remplir. Il faut que le péché soit pleinement confessé, il faut qu'il soit sincèrement détesté; et c'est de quoi l'on s'inquiète trop peu. Les uns dans leurs confessions pensent toujours en avoir dit assez, les autres se trouvent suffisamment contrits, et par cette double erreur, les uns et les autres trouvent la mort où ils allaient chercher la vie. Il est du devoir évangélique de remédier à ce malheur, et c'est pour y travailler que je viens vous montrer dans les deux points de ce discours : en premier lieu, ce que c'est que l'intégrité nécessaire pour une bonne confession, et que cette intégrité est quelque chose de plus difficile qu'on ne pense; en second lieu, ce que c'est que la contrition nécessaire pour une bonne confession, et que cette contrition est quelque chose de plus rare qu'on ne croit : c'est tout mon dessein. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous le savons tous, la confession est un jugement, mais un jugement paternel, où il est ordonné au coupable de venir se présenter de son chef, d'être son propre accusateur, de fournir lui-même tous les éclaircissements nécessaires à son jugement, et au juge de remettre ou de retenir le péché, selon que le mérite ou l'exige la déposition qui lui en est faite par le coupable même. *Quorum remiseritis, quorum retinueritis.* (*Joan.*, XX.) Le prêtre, dans le saint tribunal, est donc un juge qui prononce, et le pénitent un criminel qui s'accuse. L'un ne peut sainement juger qu'autant qu'il est suffisamment instruit; l'autre ne saurait être validement absous qu'autant qu'il s'est pleinement accusé. Double principe qui rend l'intégrité de la confession absolument nécessaire : il faut donc que la confession soit entière, et prenez garde à l'étendue de ce terme; c'est-à-dire qu'elle expose tous les péchés mortels qu'on a commis, qu'elle en articule le nombre, qu'elle en spécifie les circonstances notables. Je ne viens point ici par une sévérité pharisaïque appesantir le joug du Seigneur, Dieu m'en garde, je ne fais qu'expliquer ses lois; ainsi l'a défini maintes fois l'Eglise, et notamment encore dans son dernier concile général. Or je l'ai dit et vous en allez juger : cette intégrité de la confession, ainsi réduite à ses vrais principes, n'est point un ouvrage aussi aisé qu'on le pense; elle impose au pécheur deux obligations également pénibles et humiliantes : connaissance exacte de tous ses péchés, déclaration sincère de tous ses péchés; la seconde est de nécessité, de précepte; la première de nécessité, de moyen. Faisons voir en même temps, et toute l'étendue de ces deux devoirs, et la manière dont on les remplit communément : chacun pourra juger, et de ce qu'il a à rectifier pour le passé, et ce qu'il doit observer à l'avenir.

Connaissance exacte de tous ses péchés : premier devoir et première difficulté. Rien d'abord de si humiliant pour l'homme que de se connaître lui-même; il ne craint rien tant que de se voir au naturel; il ne peut soutenir le spectacle de son âme toute nue. Chacun porte au fond de son cœur un amas de turpitudes qui le couvrirait de honte, s'il en voyait toute l'horreur. On n'aime point à démêler ce fond de misère, on ne veut point entrer trop avant dans les replis d'un intérieur gangrené; l'amour-propre est trop délicat pour y trouver son compte : que fait-il? Insensiblement il se forme une conscience erroné; peu à peu il l'accoutume à pallier l'iniquité, la colorer, l'atténuer, à prendre pour simple sentiment ce qui est

consentement formel; à traiter de pure fragilité ce qui est perversité volontaire. Si, de temps à autre, Dieu fait entendre sa voix, si l'on est frappé de quelques remords, s'il se présente quelque scrupule bien fondé, on le rejette comme une lumière importune; on ferme les yeux pour ne point entrevoir des objets désagréables; on se justifie ses plus vicieux penchants; on s'endort ainsi dans une fause paix, et l'on en vient quelquefois jusqu'à se faire une sorte de félicité de son aveuglement même. Cependant la solennité approche, il faut se confesser; il le faut, dis-je, on a mille raisons pour n'y pas manquer; on s'y détermine donc, mais par quels motifs, et comment est-ce qu'on y procède? Nous ne le savons que trop, Seigneur, et vous le voyez encore mieux que nous. Ce n'est plus en se jetant à vos pieds pour implorer vos lumières, pour se retracer vivement toute la sévérité de votre justice, pour compter tous ses péchés, en comptant toutes les plaies de son âme; c'est en imitant cette homme de l'Evangile, qui craint la lumière, qui l'évite, qui la fuit; c'est comme celui dont parle l'Apôtre, qui se présente au miroir, mais qui ne fait que s'y montrer rapidement et en passant, parce que le miroir est trop fidèle; c'est comme cet autre dont parle un prophète, qui, au lieu de sonder la profondeur de ses iniquités, s'arrête à la surface, qui loin d'en débrouiller le chaos, l'embarrasse davantage. On borne son examen à certains péchés de routine, passez le terme; on y fait entrer tout au plus certains vices d'éclat, certains excès qui sautent aux yeux. Pour ceux-là il n'est pas possible de se les dissimuler, on les connaît malgré soi; et comment ne les connaîtrait-on pas? tout le monde les connaît, le scandale est public, toute la terre en parle; le coupable serait-il seul à se croire innocent? Mais, penchants d'affection, péchés de goût, passions favorites, on ne cherche qu'à vous déguiser, à vous cacher. Liaisons suspectes, vous serez oubliées; conversations trop tendres, vous serez ménagées; doux commerce de sentiments charnels, vous serez épargnés. Il est des péchés de réserve, et, si je l'ose dire, des péchés de confidence, auxquels on ne touche point; ceux-là, on ne veut point les voir, le miroir est inutile, on ne le consultera point. L'amour-propre, habile à tout masquer, sait tirer un voile, et sur le poison grossier de certains grands péchés qu'on veut omettre et sur le venin subtil de mille autres plus délicats qu'on se pardonne sans hésiter. Mais Dieu les pardonne-t-il aussi aisément? Juge redoutable des âmes, s'écriait le Roi-Prophète, purifiez-moi de mes péchés cachés et faites-moi grâce pour mes péchés étrangers : *Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo.* (*Psal.* XVIII.) Péchés cachés, péchés étrangers; deux grands objets de frayeur pour le saint roi, après dix années de larmes; deux objets indifférents pour les pénitents de nos jours, sur lesquels ils se rassurent en un instant, sur lesquels ils daignent à peine s'examiner.

Péchés cachés, cachés dans la mémoire, cachés dans l'esprit, cachés dans le cœur : *Ab occultis meis munda me.* Péchés cachés dans la mémoire par un oubli coupable : on se confesse rarement, on néglige la sainte pratique de l'examen, on vit dans une espèce d'ivresse, au milieu du tumulte et de la dissipation, sans réflexion, sans retour sur soi-même : eh ! comment mille choses n'échapperaient-elles pas à notre attention ? Je dis à la nôtre, mais non pas à celle du Dieu qui doit nous juger. Tant de péchés contre la foi et la religion, ils sont si communs aujourd'hui; contre la justice et la charité, ils sont encore plus fréquents. Tant de péchés de la langue ; discours libertins, blasphématoires, impies; discours équivoques, sales, impurs; discours médisants, calomnieux, satiriques. Tant de péchés d'état et de profession, ce sont là les grands péchés, et pourtant ceux dont on s'inquiète le moins qu'on épargne le plus. Tant de péchés d'omission, quelquefois plus considérables que les péchés d'action, et on n'y pense seulement pas : *Ab occultis meis.* Péchés cachés dans l'esprit ; ce sont mille projets d'ambition, mille vues d'intérêt sordide, mille fantômes de volupté chimérique dont on se repaît, mille mauvais desseins conçus par envie, par haine, par vengeance; mille pernicieuses mesures prises; mille intrigues concertées, auxquelles il n'a manqué que l'occasion pour être exécutées; mille péchés spirituels, plus communs, souvent plus griefs que les péchés extérieurs et sensibles : *Ab occultis meis.* Péchés cachés dans le cœur : c'est une foule de mouvements criminels en tout genre, de tours, de détours, de duplicités, d'artifices, de trahisons; c'est une quantité de péchés secrets contre la plus délicate de toutes les vertus. En cette matière presque tout est mortel, dès qu'il est pleinement volontaire : on peut se damner par un désir d'un moment, par un simple regard, par une simple pensée. C'est une infinité de complaisances habituelles pour les péchés qu'on a commis autrefois, et qu'on voudrait commettre encore : l'âge ou la bienséance les ont arrêtés ; mais le goût du mal, l'affection au péché demeurent au fond du cœur. Enfin c'est une multitude innombrable de péchés d'humeur, de caractère, de tempérament ; ce sont là les plus fréquents, les plus visibles, les plus fâcheux dans leurs suites : cependant ce sont ceux dont on est le moins frappé; on n'y fait pas la moindre attention. Chose étrange ! tous ceux qui nous voient de près, épouses, enfants, parents, amis, domestiques, nous trouvent mille défauts essentiels, nous imputent mille torts, nous reprochent mille travers; et, quand nous allons au saint tribunal, nous ne voyons rien de tout cela; tout nous échappe, tout s'évanouit. Ah! si ceux qui vivent avec nous se chargeaient de faire nos examens, que ces examens seraient bien différents de ce qu'ils sont! *Ab occultis meis* : péchés cachés.

Péchés étrangers; autre abîme aussi profond que le précédent : *Ab alienis parce servo tuo*. J'appelle péchés étrangers tous ceux dont on a été la cause, ou l'occasion, ou le complice, ou l'approbateur; péchés qu'on n'a pas empêchés quand on l'a pu, qu'on n'a pas punis quand on le devait, qu'on a flattés par sa lâcheté, autorisés par son exemple : *Ab alienis*. Péchés étrangers, qui dès là deviennent des péchés propres. On répond solidairement de tous les crimes qui ont été l'effet de ces appâts de séduction, de ces amorces de concupiscence, de ces piéges tendus à l'innocence et à la fragilité, dont on se fait dans le monde un amusement et un jeu : *Ab alienis*. Péchés étrangers, péchés de scandale : scandales publics; scandales domestiques; scandales de manières, de paroles, de maximes; scandales de parure, de luxe, d'intempérance : embarrassante discussion pour les pères et mères, pour les maîtres et maîtresses, pour les hommes publics et les personnes en place : *Ab alienis*. Que la prière de David serait d'un grand usage dans le monde, et surtout dans le grand monde : dessillez, ô mon Dieu! mes yeux, toujours ouverts sur mes intérêts temporels, toujours fermés sur ceux de mon salut, trop clairvoyants pour les autres, presque aveugles pour moi-même! Déjà trop chargé de mes péchés connus, et de ceux qui me sont personnels, je tremble encore pour mes péchés étrangers, et pour ceux que je ne connais point : *Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo*.

Quelle application faut-il donc pour ne se point aveugler jusque dans ses confessions ? Apprenons-le, chrétiens; vous surtout qui ne paraissez au saint tribunal que par contrainte et à regret, qu'on n'y verrait jamais si le précepte ne vous y forçait, et qui même alors y venez peut-être moins par le motif d'un repentir efficace, que pour éblouir des yeux qui vous observent, ou pour calmer des remords qui vous rongent. Quelle attention vous faut-il? Celle d'un juge qui examine un accusé; point de connivence, point de partialité, point d'indulgence. Celle d'un ennemi, d'un Saül, qui observe d'un œil sévère toutes les démarches d'un David : rien de flatté, rien d'excusé, rien de coloré. Celle d'un économe qui rend compte de son administration; tout est compté, déduit, calculé ; quelle attention vous faut-il? Celle d'un mourant. Voilà surtout le grand modèle. Que la mort nous donnera de lumières! que ses approches réformeront de jugements! que son flambeau nous fera voir de monstres que nous n'aurons regardés jusque-là que comme des insectes! combien d'iniquités qu'on avale aujourd'hui comme des moucherons, c'est l'expression du Sauveur, paraîtront alors d'énormes chameaux! Tant de péchés par rapport à Dieu : défiances, murmures, dépits contre sa providence ; préférence de cœur si obstinément refusée, du moins si longtemps disputée; irrévérences dans ses temples, dissipation scandaleuse durant ses saints mystères; dégoûts si marqués, si publics pour tout ce qui regarde son culte. Par rapport au prochain : tant de jugements téméraires, de mépris injustes, d'antipathies cruelles, de basses jalousies, de ridicules fiertés. Par rapport à nous-mêmes : notre indolence dans l'affaire du salut, notre mollesse compassée, nos sensualités étudiées, cette paresse spirituelle, cette tiédeur qui est la source de la plupart de nos désordres, qui est un grand désordre elle-même. Je ne demande pas de quel œil vous voyez maintenant tout cela : d'un œil tranquille. Bagatelles, dites-vous; mais, à la mort, en jugerez-vous de même? A la mort le charme tombe; à la mort l'œil le plus aveugle s'ouvre; à la mort on découvre dans son âme mille taches invétérées qu'on n'avait jamais aperçues durant la vie. Or je le dis, contre cette illusion, si commune et si fatale dans la matière que je traite, point d'autre préservatif que l'image de la mort, vivement représentée, regardée de près, attentivement considérée. Voilà le seul miroir qui ne trompe point; consultez-le : vous pouvez mourir après votre confession, persuadez-vous que la chose arrivera, et faites votre examen comme vous le feriez en effet si l'événement était sûr; sans cela vous risquez tout.

Je sens, chrétiens, que j'annonce des vérités amères. Peut-être se plaint-on que j'alarme les consciences; mais un trouble salutaire vaut mieux qu'une paix funeste; et, après tout, je ne raisonne que conformément aux principes de la foi, à la doctrine des Pères, aux maximes de la sainte théologie. La confession n'est point la torture des âmes, je le sais, l'Eglise l'a déclaré; mais aussi ce n'est point une cérémonie frivole, c'est une déposition fidèle de tous les péchés mortels dont on est coupable. Pour les déposer il faut les connaître, et cette connaissance exige plus que des moments; un coup d'œil ne suffit point; ne donner qu'une heure d'examen aux désordres de toute une année, c'est se livrer au péril d'une profanation visible, c'est s'exposer évidemment à omettre le plus grand nombre de ses iniquités par ignorance ou par oubli; et l'oubli n'excuse point, l'ignorance ne disculpe point, quand ils sont l'effet d'une négligence volontaire. Connaissance exacte de tous ses péchés; jugez-en maintenant, est-ce quelque chose de si facile?

Mais ce n'est pas tout. Déclaration sincère de ces mêmes péchés; second devoir et seconde difficulté. S'il en coûte pour les connaître, que n'en coûte-t-il pas pour les déclarer? Il est pénible sans doute de descendre jusqu'au fond de son âme pour en tirer à loisir tout ce qu'elle recèle de honteux et d'humiliant; mais qu'il est bien plus douloureux d'aller révéler à un autre tout ce qu'on voudrait pouvoir se dérober à soi-même! Cependant il le faut; telle est la loi du sacrement. Il ne remet le péché que par voie d'instruction judiciaire; le prêtre

ne prononce que sur ce qu'on lui déclare : il ne saurait absoudre qu'autant qu'il est fidèlement instruit; son ministère ne s'étend au delà tout au plus qu'à ce que le pécheur omet par une pure fragilité ou impuissance formelle. Ainsi l'a toujours pratiqué l'Eglise, ainsi l'a voulu Jésus-Christ : eh ! que cette loi sage porte bien le caractère de la divinité ! Il n'y avait qu'un Dieu qui pût trouver, à l'égard de l'homme coupable, ce merveilleux accord de justice et de miséricorde. Miséricorde : quoi de plus doux que d'obtenir grâce pour les crimes les plus énormes, au prix d'une simple déclaration! Justice : rien pourtant de si pénible que cet aveu, et de si dur à la nature. Allez donc, pécheur, allez chercher le ministre de la réconciliation; mais songez bien qu'il faut lui dévoiler tous les mystères de ce cœur enflé par l'orgueil, rongé par l'avarice, enflammé par la cupidité, ulcéré par la haine, brûlé par une flamme impure. Il faut qu'il voie dans ce cœur tout ce que vous-y voyez, et, s'il était possible, tout ce que Dieu lui-même y voit; Jésus-Christ vous envoie au prêtre comme le lépreux de l'Evangile : *Vade, ostende te sacerdoti.* (*Matth.*, VIII.) Montrez-vous tel que vous êtes, montrez-vous sans déguisement, montrez-vous sans réserve; ce n'est qu'à cette condition que votre lèpre sera guérie : *Ostende te.*

Déclarez donc vos péchés; mais avec toute la candeur, la simplicité, la bonne foi dont vous êtes capable, sans les diminuer par délicatesse, sans les exagérer par scrupule, sans les embrouiller par des récits inutiles; car, il faut en convenir, il est des confessions trop amples, comme il en est de trop succinctes; il s'en trouve quelques-unes où l'on dit trop, comme il s'en trouve mille où l'on ne dit point assez. L'amour-propre a ses vues, tantôt pour abréger, et tantôt pour allonger : *Ostende te.* Déclarez vos péchés, et déclarez-les tous : péchés passagers, péchés habituels, péchés dominants, chacun a le sien, c'est sur quoi l'on doit insister; péché qui coûte le plus à dire, c'est par lui qu'il faut commencer. Holopherne une fois vaincu, tout le reste est défait : *Ostende te.* Déclarez donc ce péché, et avec lui les circonstances notables, surtout celles qui changent l'espèce; le nombre, autant qu'il est en vous, la durée de l'habitude, enfin toutes les dimensions de votre péché : *Ostende te.* Déclarez vos péchés : prenez garde, je dis les vôtres, et non pas ceux de cet ennemi acharné, de ce voisin fâcheux, de ce fils dénaturé, de cette épouse hautaine, de cette fille indocile. Toute une famille est accusée, et le vrai coupable ne l'est point. Enfants d'un père prévaricateur, s'écrie saint Augustin, que vous lui ressemblez bien! Est-ce Adam qui a péché? Non. C'est la femme que Dieu lui a donnée. Eve, à son tour, veut que ce soit le serpent. Si le Seigneur eût interrogé l'animal, apparemment il eût accusé le Créateur même qui l'avait formé. Portrait naïf de tant de pécheurs toujours prêts à s'excuser, à s'excuser aux dépens d'autrui, aux dépens de Dieu même, aux dépens de sa grâce, comme si cette grâce était coupable de l'abus qu'ils en ont fait : *Ostende te.* Déclarez donc vos péchés, je dis encore une fois les vôtres, et n'oubliez pas vos fausses vertus. Il est dans le monde une sorte de vertus qu'il faut mettre au nombre des vices : de pieuses médisances, de saintes colères, de religieuses haines; des jeûnes sensuels, des aumônes fastueuses, des prières hypocrites, de bonnes œuvres stériles, parce que Dieu n'en est point le motif; des dévotions illusoires qui négligent l'essentiel pour s'attacher à l'écorce; des vertus de parade, toutes humaines, toutes mondaines : on les porte quelquefois jusqu'au saint tribunal.

A l'air de pudeur dont s'accusent certaines âmes, on les prendrait pour l'innocence même; mais presque toujours fausse modestie, dont l'orgueil sait se revêtir. Pour bien des gens la confession est une espèce de personnage, il faut le soutenir de bonne grâce: pour cela que de précautions! mais criminelles précautions ! On ne laisse entrevoir le péché qu'à demi, on l'enveloppe, on hésite, on parle bas, on s'embarrasse à dessein. Durant tout cela que fait le confesseur? Alarmé sur le salut d'une âme, et sur l'exercice de son ministère, il est occupé à deviner, s'il peut, à se désoler, s'il ne peut pas. Profite-t-il d'une parole échappée pour hasarder une question, creuser plus avant, arracher un aveu? Point de répouse, on devient muet : voilà le sacrilége décidé. On étudie des termes recherchés, on tâche de donner aux choses une tournure honnête, ou du moins supportable, c'est-à-dire qu'on veut parer, embellir son péché, tout au moin l'adoucir. On érige les emportements en simples vivacités, la galanterie en passe-temps innocent, la dureté pour le pauvre en sage économie, l'injustice et l'usurpation en accommodement légitime. En un mot, on veut tout déguiser; on se déguise soi-même, on change de confesseur, de peur d'être reconnu, ou plutôt de peur d'être forcé à changer de conduite.

Ah ! si dans le tribunal nous avions le don de prophétie, à combien de pénitents ne pourrions-nous pas faire le reproche du prophète à la reine d'Israël ! Femme de Jéroboam, pourquoi vous cacher sous ces dehors empruntés ? On vous connaît; mais, quand on ne vous connaîtrait pas, Dieu vous méconnaît-il ? Vous pouvez me tromper, faible mortel que je suis; mais tromperez-vous ce Juge invisible, dont je ne suis ici que l'instrument et l'organe ? Ame pécheresse, trop jalouse devant moi d'un honneur cent fois perdu devant Dieu, c'est la honte qui vous arrête, je le vois; plût à Dieu qu'elle vous eût toujours arrêtée ! plût à Dieu que vous eussiez rougi plus tôt ! vous ne rougiriez pas aujourd'hui. Mais enfin, que venez-vous donc faire ici ? Surprendre une absolution ? Hélas ! à quoi vous servira-

t-elle? Faut-il ajouter à tous vos crimes celui de la profanation? ne sauriez-vous vous damner sans un sacrilége de plus? Vous voulez être guérie, dites-vous ; il ne faut pour cela qu'une parole sincère, et cette parole vous ne la dites point: est-ce bien là le vouloir? Ah! sentez donc ce que c'est qu'un enfer, ce que vaut un paradis, ce que mérite l'amour d'un Dieu. Parlez, et le sang du Rédempteur va couler. Déjà le Seigneur Jésus étend sur vous une main propice; encore un mot, et il va délier dans le ciel ce que le prêtre déliera sur la terre. Toute la cour céleste, dit saint Augustin, attend ce mot de votre bouche pour célébrer votre retour, et vous ne sauriez vous résoudre à le prononcer. O honte, malheureuse honte, timidité trop tardive, pudeur infernale, combien de sacriléges as-tu enfantés dans tous les temps!

Concluons. Pour avoir de tous ses péchés une connaissance exacte, il faut donc plus d'application qu'on ne pense ; pour en faire une déclaration sincère, il faut donc plus de courage qu'on ne croit; l'intégrité nécessaire pour une bonne confession est donc un ouvrage plus pénible qu'on ne se le figure. Pécheurs, qui, souvent après une année entière, trouvez à peine de quoi remplir un examen superficiel, et qui encore alors vous accusez si imparfaitement du peu que la mémoire vous a fourni, ne soyez plus si prompts à vous rassurer, mettez ordre au passé : une confession générale est souvent un remède bien nécessaire; précautionnez-vous pour l'avenir, une sévérité fausse peut vous mener jusqu'au sommeil de la mort. Tremblez qu'à ce moment fatal votre ennemi ne s'en prévale, et qu'il ne dise, en insultant à vos malheurs : Je n'ai pu l'empêcher de se confesser, mais je l'ai aveuglé jusque dans ses confessions, ses pénitences n'on fait que multiplier ses crimes. Reste à combattre un autre abus, c'est de se croire toujours assez contrit: la contrition nécessaire pour une bonne confession est quelque chose de plus rare qu'on ne se le persuade : second point.

SECONDE PARTIE.

Quoique l'intégrité de la confession renferme de vraies difficultés, ce n'est point par là cependant que pèchent le plus communément les confessions de nos jours. Peut-être est-il peu de chrétiens assez téméraires pour hasarder une action décisive du salut, sans un examen réfléchi et une préparation sérieuse ; moins encore en est-il d'assez audacieux pour porter le déguisement, la réticence et la dissimulation jusqu'au tribunal de la sincérité : au moins je le suppose pour la consolation de l'Eglise. Mais il en est, il en est dans tous les états, il en est une infinité qui y viennent sans repentir. On s'examine encore ; il n'en coûte à l'esprit que quelques heures de contention : ce n'est pas une gêne si extraodinaire. On s'accuse encore; il n'en coûte à l'amour-propre qu'un peu de confusion. Aujourd'hui moins que jamais, les principes de la pudeur affaiblis comme ils le sont, on pèche sans rougir, et on se confesse sans beaucoup de honte. Mais venons au point capital; on ne se repent point, on ne se convertit point: il en coûterait au cœur de trop douloureux efforts ; c'est là l'endroit sensible qu'on ne veut point affliger : on se confesse donc, mais sans contrition. Car cessons de nous abuser, et instruisons-nous. Savons-nous bien ce que l'Eglise entend par ce grand mot de contrition? Elle entend une haine du péché qui nous fasse regarder comme le plus grand de tous les malheurs, celui de l'avoir commis, et celui d'y retomber jamais. Ainsi s'en explique le saint concile de Trente : *Detestatio de peccato commisso, cum proposito non peccandi de cætero.* La vraie contrition doit donc nécessairement embrasser le passé et l'avenir. Douleur du passé, résolution pour l'avenir, c'en est en deux mots toute l'essence ; mais que ces deux mots renferment de choses! et qu'il est rare de les trouver réunies!

En premier lieu, douleur du passé: mais douleur intérieure qui soit au fond du cœur, et non pas sur les lèvres; vraie tristesse de pénitence qui remplisse tout le cœur, qui le purifie, qui le change ; regret amer qui pénètre ce cœur tout entier, qui le renouvelle, qui le transforme jusqu'à lui faire détester ce qu'il a idolâtré. Déchirer ses vêtements comme Saül, dormir dans le sac et le cilice comme Achab, frapper sa poitrine comme le pharisien, faibles démonstrations d'un repentir apparent, telle était la pénitence du juif; mais contrister le cœur, le déchirer, le briser, effet nécessaire d'une contrition réelle, telle doit être la pénitence du chrétien. Que chacun s'interroge, mes frères; est-ce la nôtre? Douleur du passé ; mais douleur surnaturelle, et à tous égards. Surnaturelle dans son principe; ce doit être une impulsion de l'esprit de Dieu, une impression de la grâce, et non pas un simple mouvement de la nature. Surnaturelle dans son motif; la vue d'un Dieu infiniment aimable et indignement outragé, d'un enfer infiniment terrible et insolemment bravé, d'une innocence infiniment précieuse et honteusement prostituée : seuls motifs capables de produire la vraie contrition. Enfin surnaturelle dans son effet, elle doit arracher du cœur, non-seulement toute attache, mais toute affection au péché; elle doit faire naître dans ce cœur un espoir filial du pardon qu'il implore, elle doit élever ce cœur jusqu'au tendre sentiment d'un amour commencé pour la souveraine justice : or, dans tout cela, qu'il est aisé de se méprendre, et que souvent, hélas! on s'y trompe!

Si nous avions le flambeau du saint prophète Ezéchiel, que sa lueur nous découvrirait de pénitents qui s'abusent! Ils croient déplorer leurs désordres, et ils n'en déplorent que les suites. Santé usée, crédit tombé, fortune abîmée; seuls objets de leur chagrin. Ils croient gémir sur leur inno-

cence perdue devant Dieu, et ils ne gémissent que sur leur honneur flétri devant les hommes; ils croient se repentir par haine du péché, et ce n'est que par satiété du crime, ils croient se convertir pour n'être plus qu'à Dieu, et ce n'est que pour être plus à eux-mêmes; ils croient quitter le péché, et c'est le péché qui les quitte ; ils croient pleurer pour Dieu, et ils ne pleurent que pour l'amour-propre, en sorte que leurs larmes sont peut-être un nouveau crime. Douleur du passé; mais douleur souveraine, proportionnée au péché qu'on veut expier, à la grâce qu'on veut recouvrer, au mal qu'on a fait, c'est le plus grand des maux; au bien qu'on a perdu, c'est le plus grand des biens. Il est juste, dit saint Thomas, que le regret de ce malheur soit le plus grand des regrets. Il faut donc que la douleur du péché surpasse toute autre douleur : point de perte qui doive en inspirer une aussi vive, fût-ce celle de cette mère si digne d'être aimée, de cet enfant si précieux, de cette épouse uniquement chérie. Enfin douleur du passé; mais douleur universelle, qui s'étendent à tous les péchés mortels dont on se sent coupable, sans en excepter un. Chacun d'eux a été un attentat contre Dieu, chacun d'eux a mérité l'enfer, chacun d'eux doit être également détesté. Il faut que tous les ennemis de Dieu soient soumis à l'anathème, que le glaive de la pénitence immole tous les Amalécites; il n'est point permis d'en épargner un seul : chercher à faire des exeptions, comme Saül, c'est chercher à périr. Grand Dieu ! où en sont les pénitents de nos jours, si toutes ces conditions sont nécessaires? Oui, elles le sont. La vraie contrition demande toutes ces qualités; je dis la vraie, soit parfaite, soit imparfaite. Celle-ci même ne suffit avec le sacrement qu'autant qu'elle est intérieure, surnaturelle, souveraine, universelle; ce sont les premiers élémentsdu christianisme, on nous les apprit dès l'enfanc, je ne fais que les expriquer, et il ne dépend point de nous d'en rabattre.

Mais cette contrition si amère, cette componction vive, cette douleur, cette horreur du péché, qui peut y atteindre et se flatter de l'avoir? Ames mondaines, vous n'avez point cette douleur du péché ; je le crois bien. Et où la trouveriez-vous? Dans vos assemblées, dans vos cercles, dans vos spectacles, où ce péché est comme sur son trône, où il ne paraît qu'orné de couleurs séduisantes, où tout conspire à le faire aimer. Pour haïr le péché il faut le voir tel qu'il est, et pour le voir ainsi il faut s'éloigner des lieux où il ne se montre que sous le masque de la passion. Vous n'avez point cette douleur du péché : chose bien étonnante dans le train de vie où vous êtes. Pour pleurer le péché il faut que l'esprit de Dieu parle au cœur; et pourriez-vous l'entendre dans l'agitation, dans le trouble, dans la dissipation perpétuelle où vous vivez? Vous n'avez point cette douleur du péché : mais qui pourrait vous l'inspirer? L'image de votre mort prochaine; y pensez-vous seulement? La rigueur du jugement de Dieu? Vous ne redoutez que ceux des hommes. Une éternité de supplices? A peine la croyez-vous. Un Dieu sur la croix, expirant pour vos crimes? Cet objet touchant fixe-t-il seulement vos regards? Vous n'avez point cette douleur du péché; mais à qui vous en prendre? C'est un de ces dons tous gratuits qui ne s'accordent qu'à de vives instances. Le demandez-vous? Le demandez-vous comme il faut? Le demandez-vous en vrai pénitent, par le jeûne, la prière, l'aumône; trois grandes ressources pour tout obtenir de Dieu? Le demandez-vous de bonne foi? Comment seriez-vous exaucé, si le cœur dément la bouche? Vous demandez la grâce de pleurer le péché, et vous ne craignez peut-être rien tant que de le quitter. Ah! voulez-vous sincèrement obtenir ce que vous demandez? Séparez-vous du monde pour un temps, retirez-vous à l'écart; laissez-là les plaisirs : trêve d'affaires temporelles, celle du salut vous demande tout entier. Fugitifs à votre propre cœur, renfermez-vous profondément en vous-mêmes, priez, suppliez, frappez à la porte du Père des miséricordes; rappelez-vous vos fins dernières, l'instant de votre mort, votre jugement, votre éternité; approchez-vous du feu de l'enfer, quelque dur que soit votre cœur il saura l'amollir. D'abord une crainte surnaturelle commencera par l'ébranler; de là naîtront les terreurs salutaires, les heureux frémissements, les agitations d'une pieuse attrition. Ensuite viendront les regrets, l'indignation contre vous-mêmes, la compassion pour votre âme; vous sentirez ce cœur s'attendrir peu à peu, passer insensiblement de l'abattement au courage, du courage à l'espérance, et enfin le feu du ciel y allumera cette étincelle de charité nécessaire pour être justifié dans le sacrement.

Mais, répliquera peut-être quelque âme chrétienne, où me réduisez-vous? J'ai beau employer tous ces moyens, et m'aider de tous ces motifs, je ne sens point en moi cette amertume douloureuse qui doit pénétrer un cœur pénitent. Ames timorées, je ne viens point vous alarmer, rassurez-vous : il s'agit moins ici de sentiment que de volonté; il n'est point question d'une sensibilité qui se manifeste au dehors par les sanglots et les gémissements. La douleur la plus sensible n'est pas toujours la plus effective; la moins équivoque et la plus sûre est celle qui consiste dans une détermination forte et dominante d'être désormais à Dieu, et d'y être pour toujours; seconde partie de la vraie contrition, aussi essentielle que la première, et peut-être plus rare encore : résolution pour l'avenir.

Non, chrétiens, le passé détesté, tout n'est point fait, et si le pécheur s'en tient là, à tort se croit-il suffisamment contrit : reste un avenir à prévoir. Qui dit vraie contrition, dit une haine du péché implacable,

illimitée, irréconciliable; haine qui produise autant de frayeur d'y retomber que de regret de l'avoir commis; haine par conséquent qui joigne à la douleur sincère du passé une résolution ferme pour l'avenir: *cum proposito non peccandi de cœtero.* Détestation du péché commis, avec un ferme propos de ne plus pécher : et, par ce ferme propos, l'Eglise entend, non ces propos vagues, qui ne sont que dans la bouche, que le cœur désavoue en secret; non ces légères émotions, qui ne font qu'effleurer ce cœur, sans entamer ses attaches; non ces beaux projets de conversion, qui ne sont jamais que de simples projets, et qui demeurent sans effet, comme ils ont été sans réalité. Elle entend un propos assez ferme pour dire au péché un éternel adieu, quelque chose qu'il en coûte à la nature; assez fort pour faire avec le péché un divorce absolu, quelque intérêt qui s'y oppose; assez courageux pour s'arracher à l'occasion prochaine du péché, quelque pénible qu'en doive être le sacrifice; assez solide pour prévoir les écueils du péché, pour prévenir ses règles, pour se prémunir contre ses amorces; assez généreux pour retrancher les causes du péché, réparer les effets du péché, subir les peines du péché : peines que le confesseur imposera, peines que la Providence enverra, peines que le pénitent s'infligera lui-même, selon l'étendue de ses forces. Il faut tout cela pour le ferme propos; car il doit renfermer la satisfaction même : *saltem in voto*, comme parle l'école.

Ame pécheresse, qui croyez être pénitente, parce que vous pleurez, prenez donc garde de vous trop flatter. Et vous, âme pénitente, qui craignez de ne l'être point, parce que vous avez les yeux secs, cessez de vous troubler. Les larmes, quoique précieuses, quoique saintes, ne sont ni le signe certain, ni l'effet nécessaire de la vraie contrition; mais en voulez-vous savoir la marque infaillible? Sondez votre cœur, interrogez-le; demandez-lui quelle est sa disposition pour l'avenir à l'égard du péché? Est-il résolu à ne rien ménager pour s'en garantir? Est-il déterminé à tout souffrir plutôt que de le commettre? Si cela est, il est contrit, sans cela il ne l'est point. Or, je vous le demande, mes frères, ce propos assez ferme pour l'emporter sur tous les intérêts humains, pour surmonter toutes les faiblesses de la nature, pour triompher de tous les penchants du cœur, est-ce quelque chose de si commun?

Pécheurs, c'est à vous-mêmes que j'en appelle, jugez-en sur votre propre expérience. N'est-ce pas faute de ce ferme propos que vous êtes encore aujourd'hui ce que vous étiez il y a vingt ans; que vous vous confessez chaque année des mêmes péchés, sans vous en corriger jamais; que toute votre vie n'a été jusqu'ici qu'une vicissitude perpétuelle de pénitences et de rechutes? N'est-ce pas faute de ce ferme propos qu'après tant d'années d'esclavage vous traînez encore cette malheureuse chaîne, dont tant de fois vous avez tenté de vous dégager, mais que vous n'avez jamais voulu rompre? N'est-ce pas faute de ce ferme propos que vous nous entendez sans cesse vous reprocher, et nous plaindre, qu'on le ménage, qu'on le flatte; qu'au lieu de couper le pied qui scandalise, les mauvais engagements se lient, subsistent, se fortifient; les commerces honteux se perpétuent, les scandales se multiplient, le péché abattu se relève, la conscience est enchaînée, l'iniquité triomphe, et qu'ainsi les âmes périssent par le remède même institué pour les guérir? Faibles ministres de ce sacrement redoutable, voilà ce qui doit nous tenir dans un frémissement éternel, et pour nous, et pour les autres. Nous disons sur la terre, pécheur, je t'absous, tandis que le souverain Juge dit peut-être dans le ciel, et moi je te condamne. Voilà la cause de ces questions qui vous fatiguent, de ces remontrances qui vous ennuient dans le saint tribunal; voilà le principe de ces délais, de ces refus d'absolution qui vous révoltent, et qui ne devraient que vous édifier. Nous cherchons à démêler la vraie situation d'un cœur dans lequel nous ne pouvons lire, qui souvent se méconnaît lui-même, et qu'il faut pourtant que nous connaissions. Nous cherchons à nous assurer de son renoncement au péché, de sa douleur, surtout de sa résolution : c'est la pierre de touche qui doit régler nos opérations. Injustes à notre égard, soyez-le, peu nous importe, pourvu que nous sauvions vos âmes, et que nous ne perdions pas la nôtre; mais, du moins, entendez mieux vos propres intérêts.

Quoi! vous viendriez encore tout saignants de la plaie du péché, encore enchaînés dans l'occasion du péché, encore tout brûlants d'attrait pour le péché, nous faire une narration froide de désordres terribles, et vous prétendrez que, sans aucun délai, sans la moindre épreuve, sans autre garant de votre repentir que des protestations frivoles, j'aille vous croire vraiment converti, j'aille concourir à votre damnation par une absolution visiblement nulle, j'aille vous envoyer à l'autel y mettre le sceau par une communion indigne! Médecins de vos âmes, il faudra donc que nous en soyons les parricides! Dispensateurs du sang de Jésus-Christ, on voudra donc que nous en soyons les profanateurs! Non, non; trop d'intérêts s'y opposent, celui de Dieu, celui de votre salut, celui du nôtre. Nous sentons tout le prix d'une confession bonne; mais nous savons toutes les suites d'une mauvaise. Si vous êtes assez aveugles pour courir après une absolution hasardée, Dieu nous garde d'être assez téméraires pour la donner : nous avons des règles à suivre. Nous sommes les juges des âmes, mais non pas les souverains; nos arrêts sont cassés au ciel, s'ils sont portés contre les lois. L'Eglise a reçu de son Epoux le pouvoir

admirable de remettre le péché, mais non sans discrétion, mais avec discernement, mais seulement eu égard et conséquemment aux dispositions du pécheur. Hélas! on cherche partout des confesseurs indulgents, n'en voudra-t-on jamais d'exacts?

Quoi qu'il en soit, voilà ce que c'est que la confession, voilà les dispositions et les conditions qu'elle exige : ce n'est qu'à ce prix qu'elle efface le péché. Maintenant, souffrez que je le demande, que pensez-vous à présent de ce grand sacrement? Est-il si aisé d'en recueillir les fruits? N'auriez-vous point été à cet égard dans quelque erreur funeste? Ce que vous venez d'entendre ne vous cause-t-il ni remords, ni inquiétudes? Inquiétudes salutaires! remords précieux! Gardez-vous de les étouffer, et n'en voulez pas à qui vous les inspire. La confession est déjà par elle-même un joug assez pénible, j'en conviens; à Dieu ne plaise que nous cherchions à l'aggraver. Nous y sommes les premiers intéressés; mais malheur à nous si nous vous laissions l'adoucir, en vous en laissant ignorer les rigueurs nécessaires. Mourir dans le péché, en comptant sur de fausses pénitences, c'est là sans doute le souverain malheur : qu'avons-nous à ménager pour vous en garantir, et pouvez-vous en trop faire pour l'éviter? Allez donc trouver l'homme de Dieu; prenez garde, je dis l'homme de Dieu. Découvrez-lui votre âme tout entière, vos scrupules sur le passé, vos craintes pour le présent; et, quoi qu'il ordonne, acquiescez à ses décisions.

Hésitez-vous? Ouvrez les yeux de votre foi; fixez-les en esprit sur ces feux dévorants qui ne s'éteindront jamais; voyez-y votre place marquée : ce sera votre demeure éternelle, si vos confessions sont mauvaises. Quelque amer que soit le remède, il faut donc le prendre. Dure nécessité, tant qu'il vous plaira, triste ressource, servitude onéreuse; n'importe, il s'agit d'une éternité : à ce mot tout doit se taire. Mais que dis-je? Après tout, y pensons-nous? Nos murmures sont-ils fondés? Savons-nous bien quelle est la grandeur, la majesté, la sainteté de Dieu, et ce que mérite le péché qui l'outrage? Il en coûte trop pour l'expier : osons-nous bien le dire? Ah! voilà celui qui devrait s'en plaindre. Un Dieu couronné d'épines, couvert de plaies, cloué sur une croix : quel état! C'est ce péché qui l'y a réduit, ce péché que nous sommes si hardis à commettre, si lâches à expier; voilà ce qui lui en a coûté pour nous en affranchir. Comparons-le avec ce qu'il exige pour nous le pardonner. Sa vie et tout son sang ont à peine suffi pour l'effacer; et il nous en tient quitte pour le confesser exactement, le détester souverainement, le réparer selon nos forces. Plaignons-nous, si nous l'osons; mais qu'un jour nous changerons bien de langage! Quant à la lueur de la lumière éternelle, nous verrons d'un côté les horreurs du Calvaire, de l'autre les ardeurs de l'enfer, nous reviendrons bien de nos idées sur les rigueurs de la confession. N'attendons pas ce jour terrible pour réformer nos jugements. Faisons taire des plaintes également injustes et injurieuses, profitons avec reconnaissance de cette planche favorable que nous a ménagée la bonté du Dieu Sauveur, pour nous ramener même par mille et mille naufrages au port du salut éternel

SERMON XIV.

SUR LA COMMUNION PASCALE.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.

Si l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem fut l'accomplissement littéral de la prophétie, on peut dire qu'elle se vérifie parmi nous d'une manière encore plus authentique, puisque cette entrée du Sauveur dans la ville sainte ne fut elle-même que la figure et le prototype de celle qu'il fait chaque année, au saint temps où nous sommes, dans l'âme des chrétiens par la communion pascale. C'est donc pour nous aussi bien que pour le peuple juif que l'Esprit-Saint a dicté ces paroles, et c'est aux prédicateurs évangéliques encore plus qu'au prophète à porter à la fille de Sion cette consolante nouvelle : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

Je m'en acquitte, chrétiens, et je viens vous dire à tous en général et à chacun en particulier: Préparez-vous, ô Israël! à recevoir votre Dieu : *Præparare in occursum Dei tui, Israel.* (*Amos*, IV.) Mais, en qualité de ministre de l'Eglise, je viens en même temps vous instruire et vous précautionner; car, hélas! ce qui se passa dans Jérusalem à cette entrée solennelle du Fils de Dieu fut une image trop fidèle de ce qui se retrace tous les ans parmi nous. Deux sortes de personnes le reçurent alors. Ses disciples d'un côté, ses ennemis de l'autre. Les premiers avec piété, les seconds avec indignité : aussi, par un discernement équitable, vint-il aux uns pour leur bonheur, et aux autres pour leur malheur éternel. C'est ainsi qu'à toutes les Pâques il est reçu dignement par les fidèles, et leur communion est pour eux un gage de salut. Il est reçu indignement par les mauvais chrétiens, et leur communion devient le sceau de leur réprobation.

Or, sans sortir de notre Evangile, que je traiterai en forme d'homélie, je vais vous faire voir, dans la conduite des disciples de Jésus-Christ, le modèle achevé d'une communion sainte, pour vous porter à l'imiter : ce sera mon premier point. Je vais ensuite vous montrer dans la conduite des ennemis du Sauveur l'affreuse image d'une communion indigne, pour vous en inspirer toute l'horreur : ce sera le second. Ce plan est une route bien battue, j'en ai conclu qu'elle était la plus sûre : implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Toutes les démarches que doit faire une âme chrétienne pour se disposer à une digne communion pascale, le Saint-Esprit nous les a tracées de point en point dans le détail que nous ont laissé les historiens sacrés de la conduite des disciples de Jésus-Christ à son entrée dans Jérusalem. Suivons pas à pas ces disciples fidèles dans toutes les circonstances de la réception qu'ils firent alors à leur divin Maître, et nous saurons comment nous devons nous-mêmes lui préparer dans nos cœurs une demeure digne de lui.

En premier lieu, dès qu'ils eurent avis que le Sauveur s'approchait de leur ville, ils quittèrent tout pour se mettre en état de courir au-devant de lui : ***Plurima turba cum audissent quia Jesus venit, processerunt obviam ei.*** (*Joan.*, XII.) En second lieu, ils ne se présentèrent point à lui les mains vides; mais, par un instinct dont nous expliquerons le mystère, ils prirent sur la montagne des branches de palmier et d'olivier, avec lesquelles ils allèrent à sa rencontre : *Acceperunt ramos palmarum.* (*Ibid.*) En troisième lieu, pour marquer leur disposition à lui faire le sacrifice de ce qu'ils avaient de plus cher, ils se dépouillèrent de leurs vêtements qu'ils étendirent sous ses pieds; et, malgré la fureur jalouse des chefs de la Synagogue, le conduisirent jusque dans le temple, en criant gloire au Fils de David : ***Straverunt vestimenta sua et clamabant : Hosanna Filio David.*** (*Matth.*, XXI.) Ne perdons rien de ces trois circonstances; elles renferment autant de dispositions essentielles à une bonne communion pascale, et j'en vais faire tout le fond de cette première partie.

D'abord les disciples du Sauveur n'attendent pas qu'il soit à leurs portes pour lui préparer une entrée digne de sa bonté et de leur reconnaissance. Au premier bruit de son arrivée, ils se lèvent sur-le-champ, interrompent toutes leurs occupations, remettent toutes leurs affaires pour ne songer qu'à sa venue et à se mettre en marche pour le prévenir. Image naturelle et touchante de la plus nécessaire de toutes les dispositions qu'exige l'action la plus sainte du christianisme; préparation proportionnée, et à la personne du Dieu qui vient à nous, et à l'état de l'âme qui doit le recevoir. Je dis préparation proportionnée à la personne du Dieu qui vient à nous. Eh! quel scandale, s'écrie saint Chrysostome, de ne pas faire pour le roi du ciel ce que nous ferions pour un monarque de la terre qui daignerait nous visiter! Que de soins alors, que d'empressements, que de préparatifs, sans jamais croire en avoir fait assez! Et que dirait-il, en effet, si nous en usions autrement? si après nous avoir fait annoncer sa venue, comme Jésus-Christ vous a fait avertir de la sienne : ***Apud te facio pascha*** (*Matth.*, XXVI), il se trouvait à nos portes sans nous avoir vu faire un pas pour aller à lui? Sans doute il ne viendrait alors que pour nous donner des marques d'une juste indignation.

Or c'est là cependant le grand désordre qui règne parmi nous. On passe tout le temps du carême, ce temps uniquement destiné à la pénitence, et, selon les anciens conciles, à nous disposer au devoir pascal; on le passe tout entier dans le tumulte des affaires terrestres, dans l'ensorcellement de la bagatelle, dans la plus extrême dissipation. On sait cependant qu'il faudra bientôt recevoir son Dieu. Oui, on le sait; mais, hélas! on y pense moins que s'il s'agissait de recevoir un mortel. Que dis-je? on en rejette la pensée comme un souvenir importun, parce que, dans le train de vie qu'on mène et qu'on ne veut point quitter, cette pensée serait un ver rongeur. On diffère ainsi jusqu'à la veille de la Pâque les préparatifs que la religion prescrit; on ne rougit pas même quelquefois de se réserver jusqu'au jour de la communion pour y penser : encore s'aveugle-t-on souvent jusqu'à être content de soi, jusqu'à se croire pleinement acquitté de ce grand devoir, parce qu'on a pris quelques moments pour se recueillir, et qu'ensuite on est venu s'accuser à la hâte du plus gros de ses désordres; parce qu'on a fait en imagination de beaux projets pour l'avenir, et quelques résolutions chimériques de changement; parce qu'on a récité de longues prières où le cœur a eu peu de part, et qu'on a eu la hardiesse d'aller immédiatement après se ranger avec les justes à la table de l'Agneau. C'est ainsi que de nos jours on confond les exercices de la pénitence avec la communion : j'en dis trop peu ; c'est ainsi que de nos jours les plus grands pécheurs communient tranquillement, sans avoir fait aucun exercice de pénitence. Je le dis tout haut, une pareille conduite, quelque commune que l'ait rendue l'irréligion du siècle, est une abomination.

Mais que faut-il donc faire? Attendez. J'ai dit préparation proportionnée à l'état de l'âme qui doit recevoir son Dieu. Êtes-vous de ces âmes innocentes qui font leur nourriture ordinaire du pain sacré? Ceci ne vous regarde point. Leur vie régulière, la pratique des œuvres de piété, leur assiduité à fréquenter les saints mystères, tout cela, dans la doctrine de l'Eglise, leur sert d'une préparation continuelle au pain céleste, et une communion les dispose à une autre. Mais vous, pécheurs, car c'est pour vous que je parle; vous qui n'approchez presque jamais des divins mystères, et qui vous contentez peut-être de manger une seule fois dans l'année ce pain céleste, qui devrait être notre pain quotidien; vous dont toutes les attaches, toutes les habitudes ne sont qu'un enchaînement de péchés, et qui faites profession d'une vie totalement dissipée; vous dont le dernier soin est de veiller sur votre cœur, qui n'avez aucun usage des choses de Dieu, et à peine du christianisme la plus faible teinture; vous enfin

qui ne communiez que quand et parce que le précepte vous presse, attendre à vous y préparer au jour même de la communion, je le répète, c'est une abomination, c'est mépriser votre Dieu, c'est faire outrage à son divin sacrement.

C'est donc pour vous, si vous ne voulez être des profanateurs, une nécessité absolue d'imiter les disciples du Sauveur, de tout quitter pour vous mettre en marche, et d'aller, comme eux, au-devant de lui : *Cum audissent processerunt.* (*Joan.*, XII.) Sortez donc, puis-je vous dire : voici l'Epoux qui vient : *Exite obviam.* (*Ibid.*) Sortez, non pas de vos retraites, demeurez-y au contraire plus renfermés que jamais. Eh ! d'où faut-il donc sortir? Hors du tumulte de vos passions, hors de l'agitation de vos intrigues, hors du trouble où vous jette la multiplicité des occupations mondaines. Sortez donc de tout cela pour rentrer en vous-mêmes au moins durant quelques jours; pour calmer vos sens et remettre les puissances de votre âme dans une assiette tranquille ; pour vous retracer à loisir la sainteté de votre religion et la perversité de vos mœurs, les engagements de votre baptême et les égarements de vos voies, les préceptes sur lesquels on vous jugera et les maximes damnables que vous suivez, en un mot, pour ressusciter votre foi, ranimer votre piété, attirer sur votre cœur desséché la rosée du ciel par la prière et la componction. Pour lors, écoutez-le ce cœur ; de lui-même, il vous apprendra la route que vous devez tenir pour retourner à Dieu. O mon âme ! vous dira-t-il par un mouvement d'en haut, allons nous décharger du fardeau qui nous accable; allons, par une exacte confession, préparer dans nous une demeure pure à ce Dieu de miséricorde, qui, malgré notre indignité, veut nous rendre la vie en se donnant à nous. N'attendons pas au jour précis qu'il faudra lui ouvrir les portes de notre âme, il la trouverait encore infectée de l'impureté de nos crimes ; hâtons-nous, et dès aujourd'hui, dès ce moment, s'il se peut, quittons tout pour vaquer à la plus importante de toutes nos affaires. Ainsi vous parlera votre cœur, si vous savez le disposer à recevoir la grâce et vous mettre en état de l'entendre. Suivez son conseil ; allez trouver le Pasteur de votre âme, découvrez-lui toute l'étendue, toute la quantité, toute la profondeur de vos plaies, et réglez vos démarches sur ses avis ; voilà ce que j'appelle aller au-devant de Jésus-Christ, comme les disciples de notre évangile.

Mais ce n'est pas assez, et pour le recevoir dignement, il faut les imiter dans une autre circonstance. Ils prirent, dit l'auteur sacré, des palmes dans leurs mains, et des branches d'olivier qu'ils coupaient sur la montagne : *Acceperunt ramos.* (*Ibid.*) Démarche, dit saint Grégoire, qui ne fut pas sans mystères ; car, dans le style de l'Ecriture, la palme et l'olive furent toujours employées comme les symboles, l'une de la victoire, et l'autre de la paix. Or quelle est cette victoire et quelle est cette paix dont il faut porter avec soi des signes si authentiques pour se présenter au Sauveur? Mais quoi ! reprend saint Grégoire, ignorez-vous que vous n'avez pu devenir enfants de Dieu par le baptême qu'en jurant une guerre irréconciliable à trois ennemis redoutables, le démon, le monde et la chair? Ne savez-vous pas aussi qu'on ne peut être vrai disciple de Jésus-Christ, si l'on n'est dans une paix parfaite avec son Dieu, son prochain, soi-même? Telle est la victoire qu'il faut avoir remportée, telle est la paix qu'il faut avoir conclue pour se présenter à Jésus-Christ. Victoire sur le démon, le monde, la chair ; mais victoire pleine, et non pas une simple trêve avec les habitudes du péché ; mais victoire entière, et non pas une cessation passagère des actes du péché ; mais victoire complète, et non pas un éloignement de quelques jours des occasions du péché. Divorce général, rupture éternelle avec tout ce qui s'appelle péché ; telle est la palme que Jésus-Christ vous voit porter au-devant de lui. Quant à la paix, il ne peut se fixer partout où elle n'est point : *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX.) Jamais il n'établira sa demeure dans une âme où il ne la verra pas régner. Paix avec Dieu par une soumission entière à tous les points de sa loi. Paix avec le prochain par une charité qui n'excepte personne; paix avec soi-même par l'assujettissement des passions.

Il ne s'agit pas de s'étourdir sur ces deux articles ; il n'est point ici question de belles paroles, de protestations vaines dans la matière que je traite, il y va du salut. Il faut s'éprouver, comme l'Apôtre l'ordonne : *Probet seipsum homo.* (I *Cor.*, XI.) Sondons nos cœurs, et que chacun se demande à soi-même dans le secret de sa conscience : Suis-je fermement résolu à rompre désormais avec toute habitude prochaine, avec toute espèce, toute occasion de péché? Puis-je m'assurer que cette résolution sera plus stable que mille autres qui n'ont eu aucun effet? Ai-je pris pour cela toutes les mesures, toutes les précautions que le Pasteur de mon âme a jugées nécessaires? Ne cherchai-je point encore, comme il m'est arrivé tant de fois, à tromper mon Dieu, en me trompant moi-même? Puis-je me flatter d'être en paix avec lui par un désir ardent de régler toute ma conduite sur ses commandements? Suis-je en paix avec tous mes frères? N'ai-je point dans le cœur quelque reste de fiel, ou contre celui-ci qui m'a outragé, ou contre celui-là que j'ai offensé moi-même? Suis-je prêt à recevoir l'un s'il revient à moi, et me suis-je acquitté des avances que je dois à l'autre? Ai-je pris un parti chrétien sur ce bien mal acquis, sur ce profit usuraire? Ne verra-t-on plus chez moi cette désunion sourde ou ces éclats scandaleux, cette guerre intestine ou ces violences atroces? Enfin ai-je la paix avec moi-même, et cette passion dominante, cette passion funeste qui a causé toutes

mes rechutes? Suis-je une bonne fois déterminé à ne la plus traiter qu'en ennemie mortelle? Quiconque ne sent pas en soi toutes ces dispositions n'est pas digne de recevoir son Dieu ; il ne porte dans les mains ni la palme, ni l'olive ; et, s'il avait le front de se joindre aux troupes des disciples pour aller au-devant de lui, ce ne serait que, comme le traître Judas, pour le trahir et le livrer bientôt.

Enfin ces disciples fervents se dépouillèrent de leurs habits pour les étendre sous les pas du Sauveur; ils l'accompagnèrent ensuite jusqu'au milieu de leur ville en criant : Gloire soit au Fils de David : *Straverunt vestimenta et clamabant : Hosanna.* (*Matth.*, XXI.) Deux genres d'obligations différentes pour tout chrétien qui désire participer à la Pâque de Jésus-Christ dont l'Esprit-Saint a voulu nous tracer l'image. La première, c'est qu'il faut aller à lui dans le même esprit avec lequel il vient à nous : esprit d'humiliation, de dépouillement. C'est un roi, mais un roi pauvre des biens d'ici-bas, et dont le royaume n'est point de ce monde. Il ne veut voir à sa table ni une grandeur fastueuse, ni une opulence avare, ni une afféterie mondaine; son caractère propre est l'humilité. Simple et modeste, l'enflure, en quelque rang qu'elle se trouve, lui est insupportable; à ses yeux tous sont égaux, et le seul moyen de se distinguer auprès de lui c'est de se mettre au dernier rang : *Qui major est vestrum, fiat sicut minor.* (*Matth.*, XXIII.) Son royaume est l'héritage des pauvres, et un riche assez attaché à ses biens pour être sourd aux cris de ses frères souffrants n'est pour lui qu'un objet odieux: *Væ vobis divitibus!* (*Luc.*, VI.) Enfin il est ennemi de la mollesse, et ne veut point à sa suite de ces âmes voluptueuses qui font de leur corps une idole et toute leur occupation : *Non in tortis crinibus.* (I *Tim.*, II.)

Apprenons donc tous aujourd'hui des disciples du Sauveur à nous dépouiller, comme eux, non pas de nos habits, mais de ce qui nous est figuré par ce dépouillement symbolique pour le mettre à ses pieds quand nous allons le recevoir. Apprenez, grands de la terre, à vous dépouiller, non pas de vos grandeurs, mais de cette hauteur intérieure qui trop souvent en est la suite, à vous humilier auprès de Dieu, surtout à ne pas rougir de vous confondre avec la multitude pour lui rendre vos hommages. Ne craignez point d'être avilis, jamais vous ne serez plus respectés des hommes que quand ils vous verront plus respectueux devant Dieu. Apprenez, riches du siècle, à vous dépouiller, non de tous vos biens, mais de cette portion de vos biens que vous dévorez sans scrupule et qui ne vous appartient pas. Le patrimoine du pauvre est confondu avec le vôtre; liquidez-le, séparez-le, distribuez-le. Et n'allez pas à Jésus-Christ que vous n'ayez payé à ses membres souffrants ce que vous leur devez. Apprenez, femmes chrétiennes, à vous dépouiller, sinon de toutes vos parures, au moins de ce que la vanité, et souvent un motif plus coupable encore y mêle d'excessif. Ce n'est point là la robe nuptiale qu'il faut porter au sacré banquet. Vendez cet attirail de superfluités mondaines pour revêtir le pauvre; qu'il soit employé à nourrir l'orphelin, à dégager le prisonnier, à orner les autels, et pour lors vous aurez le rang des épouses aux noces de l'Agneau. Enfin, que chacun de nous cherche de bonne foi tout ce qui peut en lui blesser les yeux de son Dieu; qu'il s'en dépouille et le mette à ses pieds : *Straverunt vestimenta sua.*

Autre et dernière leçon que nous font ces disciples fidèles, aussi importante que la précédente; car, remarquez-le, après avoir reçu leur Sauveur, ils n'ont garde de le quitter; ils se joignent à lui, le suivent constamment dans la ville et jusqu'au temple, qu'ils font retentir de ses louanges : *Clamabant hosanna.* Or comparez cette conduite avec celle du grand nombre des chrétiens de nos jours. A peine ont-ils reçu leur Dieu qu'ils se croient quittes de tout, et souvent le même jour qui les a vus s'asseoir à sa table voir expirer toute leur religion. Ce jour passé, plus de recueillement, plus de prières ; le plus inestimable de tous les dons ne mérite pas à leurs yeux la plus courte reconnaissance : ils savent à peine ce que c'est que préparation, encore moins ce que c'est qu'actions de grâces. Que dis-je! le désordre va plus loin : on se hâte aujourd'hui, on s'empresse pour communier sitôt que la sainte quinzaine est ouverte : est-ce par ferveur? Hélas! c'est par des vues toutes contraires. On regarde ce devoir comme un fardeau, on s'en décharge le plus tôt qu'on peut, comme d'un poids incommode; et, dès qu'on en est délivré, on se replonge tout entier dans les choses de la terre, ou bien on part pour un voyage de plaisir. C'est ainsi que les jours les plus saints de l'année, les plus précieux pour une âme fidèle, deviennent pour les chrétiens de notre siècle des jours d'oisiveté ou de soins tout terrestres, des jours de vacances et de récréation. Eh quoi! nous sommes chrétiens, disons-nous, nous voulons qu'on le croie, nous voulons le paraître; et, tandis que l'Eglise entière n'est occupée qu'à s'attendrir sur les souffrances de son Sauveur, à recueillir son sang adorable qui coule encore de sa croix, à verser des larmes sur son tombeau, tandis qu'ensuite elle passe d'un excès de tristesse à une extase de joie céleste, et qu'elle nourrit sa foi des grandes espérances que lui donne son Dieu ressuscité, on nous verra froids, glacés, également insensibles, et à la mort et à la résurrection de notre divin Maître, employer ou plutôt perdre ces jours sacrés à régler de frivoles affaires, à promener notre vanité oisive dans nos terres et nos domaines, à chercher dans des lieux de plaisirs des amusements déplacés! En vérité, il faudrait que le Seigneur fût bien indifférent à la gloire de Dieu son Fils pour ne le pas venger d'un mépris aussi marqué. Il

s'en venge, mes frères, et sa vengeance est d'autant plus redoutable qu'elle est moins sensible. Ces chrétiens dissipés trouvent bientôt une occasion critique à laquelle ils succombent ; ils perdent en un moment tous les fruits de leur réconciliation, de leur communion, et retombent dans un état plus déplorable qu'ils n'étaient avant la Pâque : *Fiant novissima pejora prioribus.* (*Luc.*, XI.)

A Dieu ne plaise que ce soit là notre sort. La sainte quinzaine, au contraire, sera pour nous une source féconde de grâces, parce qu'elle semblera trop courte à notre ferveur. Jésus-Christ vient à nous en qualité de roi ; mais, ne craignons point, c'est un roi plein de douceur, *mansuetus ;* mais, espérons tout, c'est un Roi Sauveur, *Salvator ;* mais, demandons avec confiance, il ne cherche qu'à répandre ses faveurs. A peine entré dans Jérusalem, lisez ce qu'il y fit : *Tunc accesserunt ad eum cæci et claudi, et curavit eos* (*Matth.*, XVII), dit l'évangéliste. Une troupe d'infortunés se présente à lui dans le temple, et il les guérit tous. Ce qu'il opéra dans leur corps, il le fera dans nos âmes : il les guérira, les éclairera, les affermira dans les voies de la justice : c'est l'effet indubitable d'une communion sainte, vous venez d'en voir le modèle dans la conduite de ses disciples. Reste à vous tracer l'image d'une communion indigne dans la conduite de ses ennemis ; c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Je vais chrétiens, vous représenter des objets bien différents de ceux que je viens de vous peindre. Ce ne sont plus ces discicíples pleins de foi, d'amour et de ferveur, dont le zèle empressé met tout en œuvre pour faire à leur Sauveur une réception digne de lui ; ce sont des cœurs endurcis, des hommes aveuglés, des scribes et des pharisiens cruels, qui, aux dépens de leurs intérêts mêmes et de leur propre salut, traitent le Sauveur du monde avec la dernière indignité. Quant aux dehors, ils paraissent le recevoir dans des dispositions religieuses ; mais observez avec moi toute la noirceur que cachent ces dehors imposteurs. En premier lieu, réception pleine d'hypocrisie : c'est le torrent qui les entraîne, le respect humain qui les pousse, une crainte servile qui les conduit. Ils n'ont dans le cœur pour Jésus-Christ que des sentiments d'aversion ; plus d'une fois ils ont attenté à sa vie, et, loin de le recevoir dans leurs murs, ils voudraient pouvoir l'en bannir pour toujours ; mais ils craignent le peuple, ils le soulèveraient, ils en seraient regardés comme des hommes sans religion ; il faut donc se contrefaire : *Timebant vero plebem.* (*Luc.*, XXII.) En second lieu, réception pleine de trahison ce jour-là même : ils convoquent un conseil extraordinaire pour tramer sa perte, et sa mort y est résolue : *Collegerunt consilium adversus Jesum.* (*Joan.*, XI.) Enfin, réception pleine d'impiété : tandis que tout le peuple, jusqu'aux enfants, à la vue des miracles qui s'opèrent, éclate en bénédictions, ils contestent, ils murmurent, ils frémissent : *Videntes mirabilia et pueros clamantes, indignati sunt.* (*Matth.*, XXI.)

Vous frémissez sans doute à votre tour, chrétiens auditeurs, contre ces hommes pervers : mais prenez garde que l'indignation ne retombe sur vos concitoyens, vos proches, peut-être sur vous-mêmes ; car, hélas ! il n'est point d'années que toutes ces horreurs ne se retracent parmi nous dans le saint temps où nous sommes. Oui, il s'en trouve à toutes les Pâques de ces âmes vendues au péché comme les pharisiens de notre Evangile, qui ne font au Sauveur qu'une réception pleine d'hypocrisie, pleine de trahison, pleine d'impiété, par une communion indigne.

Car j'appelle réception hypocrite la communion de tant de gens du monde, précédée d'une année entière passée dans le désordre, dans l'oubli de Dieu, dans une indifférence monstrueuse pour tout ce qui regarde la religion. La Pâque vient : ils sentent assez que le train de vie qu'ils mènent est incompatible avec la communion, et ils n'en veulent point sortir. Ils voudraient pouvoir se tirer d'embarras, comme tant d'autres, en s'éloignant de l'autel ; mais trop d'obstacles s'y opposent. Ils ne peuvent disparaître, on les observe, on les suit ; des yeux, qu'ils ont intérêt de ne pas blesser les regardent de trop près : ils seront remarqués, on tirera des conséquences, les soupçons deviendront certitude, mille inconvénients s'ensuivront : ces raisons toutes humaines sont les seules qui les décident. Ils se déterminent. A quoi ? Non pas à se convertir pour bien communier, mais à communier mal, s'il le faut, pour ne se pas décrier. Trop timides pour se mettre au-dessus de la crainte des hommes, assez hardis pour braver celle de Dieu, ils sacrifient leur salut à une lâche politique ; la conscience réclame, ils font au dehors pour l'apaiser, pour se dérober à eux-mêmes l'horreur de leur procédé, quelques démarches de pure cérémonie. Ils vont se présenter ; mais à qui ? Ils font une confession, mais de quelle nature ? Ils communient, mais comment ? Par respect humain, par contrainte, par force : *Timebant vero plebem.*

Et de là, qu'arrive-t-il ? Ce qui arriva aux pharisiens de notre évangile : de l'hypocrisie ils passent à la trahison. Ils s'approchent de Jésus-Christ comme le traître disciple, ils lui donnent le baiser perfide, ils le reçoivent dans leur cœur pour l'y crucifier bientôt. S'ils n'ont pas encore le front de conspirer ouvertement contre le Seigneur et son Christ, au moins ils se livrent en secret aux plus coupables idées ; en communiant indignement, ils ont franchi la dernière barrière qui les arrêtait, rien ne les retient plus ; le jour même de la communion verrait renaître les excès, si la même politique qui les a conduits à l'autel ne les tenait en respect : *Non in die festo, ne forte tumultus fieret.* (*Marc.*, XIV) Mais ce respect ne dure

pas longtemps. Encore quelques jours, et vous verrez les fruits de ces affreuses communions; les intrigues se renouer, les haines se reproduire, les scandales reparaître, toutes les passions revivre, tous ces pécheurs prétendus convertis retourner à leurs désordres.

Heureux encore si le sacrilége qu'ils ont commis n'est pas suivi d'une perversion totale, si le peu de foi qui leur reste n'achève pas de s'éteindre, si, par un dernier trait de ressemblance avec les pharisiens de notre évangile, ils n'en viennent pas jusqu'au comble de l'impiété, jusqu'à chercher dans les ténèbres de l'incrédulité un remède aux remords qui les déchirent, appeler à leur secours les rêves de l'irréligion, tenter d'arracher de leur cœur des principes qui les tourmentent, essayer d'obscurcir dans leur âme des vérités qui les effrayent jusqu'à secouer le joug des devoirs les plus légitimes, se révolter contre les lois les plus sacrées, déclamer sans pudeur contre ce que la religion a de plus vénérable, jusqu'à contracter une espèce de haine contre Dieu et son culte : *Videntes mirabilia et pueros clamantes indignati sunt.*

Ce ne sont là ni des fantômes imaginaires, ni des tableaux de fantaisie; ce ne sont point des monstres qu'on se fait pour les combattre. Plût à Dieu qu'ils n'eussent rien de réel, et que notre siècle fût moins fertile en ces tristes productions! Il en est plus que jamais de ces âmes perdues qui n'ont plus ni foi ni principes; il s'en trouve dans tous les états, et le nombre s'en accroît chaque jour : on s'en étonne quelquefois, mais pourquoi? Entre mille autres causes, c'est peut-être l'effet de tant de communions indignes; pour le produire, il n'en faut qu'une. Oui, une seule communion délibérément sacrilége peut faire un Pharaon, un Antiochus, une Jézabel, une Hérodias, une âme endurcie, aveuglée, perdue presque sans ressource. C'est là même le châtiment ordinaire de ce genre de crime. En voulez-vous la preuve? Je la trouve, hélas! bien clairement établie dans quatre mots de l'Apôtre, appréciés à leur juste valeur. Celui, dit-il, qui mange indignement ce pain céleste se rend coupable du corps et du sang de notre Seigneur: *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* (I *Cor.*, XI.) Pesez ces termes, et dites-moi d'abord s'il est quelque forfait comparable à celui d'être coupable du corps et du sang d'un Dieu. Donnez ensuite à ces paroles tel adoucissement que vous pourrez; il restera toujours vrai que, selon leur sens naturel, un indigne communiant et le juif qui crucifia le Fils de Dieu sont précisément, et à la lettre, coupables du même crime : car, enfin, le déicide des juifs, à quoi se réduit-il? Il se réduit précisément à les avoir rendus coupables du corps et du sang du Seigneur, et il ne se réduit qu'à cela. Donc, selon l'expression de l'Apôtre, c'est de part et d'autre le même crime; et l'unique différence qui s'y trouve est que les uns ont immolé Jésus-Christ sur la croix à une fureur aveugle, et l'autre l'immole dans son cœur à des passions souvent plus abominables. Raisonnez sur ce principe tant qu'il vous plaira; si vous découvrez quelque autre différence, ce sera, je l'ose dire, en faveur des juifs. *S'ils l'eussent connu pour le Roi de gloire*, dit le même Apôtre, *jamais ils ne l'auraient crucifié* (I *Cor.*, II); et l'indigne communiant le crucifie à la face d'un peuple entier qui le reconnaît pour son Dieu, dans son temple, où tout ce peuple l'adore, peut-être au moment que sa foi, malgré lui, le force à l'adorer lui-même en frémissant.

Or, quelle a été, car c'est là qu'il en faut venir, quelle a été la punition des juifs? Endurcissement, aveuglement, malédiction, réprobation, renversement de fond en comble. Vagabonds partout l'univers depuis dix-sept cents ans, ils boivent à longs traits le calice des vengeances sans pouvoir l'épuiser. Et l'on s'étonnera qu'un attentat pareil au leur, dans la doctrine de l'Apôtre, entraîne après soi les plus terribles châtiments! et l'on aura peine à comprendre que cette chair adorable, sacrifiée pour le salut du monde entier, qui pourtant a causé la perte du peuple choisi, ne soit pour l'indigne communiant qu'une semence de mort et un germe de damnation! et l'on ne voudra pas croire que ce sang précieux, versé pour laver les iniquités de tous les hommes, qui cependant n'a été pour les juifs qu'un poids énorme qui les écrase, devienne pour l'indigne communiant comme un poison qui le tue! Ah! mes frères, l'Apôtre, dans un seul mot, renferme tous ces funestes effets. Celui, dit-il, qui mange indignement ce pain céleste, mange son propre jugement : *Judicium sibi manducat.* (I *Cor.*, XI.) Je vous le demande, n'est-ce pas dire : C'est un homme déjà jugé, déjà réprouvé, en quelque sorte? Que peut-on dire de plus? Et, s'il était ici-bas des crimes irrémissibles, ne serait-ce pas là le premier?

Aussi, pour achever le tableau de ce qui se voit parmi nous au saint temps de la Pâque, l'Esprit-Saint n'a pas manqué le dernier trait. C'était de nous peindre les tristes dispositions dans lesquelles Jésus-Christ vient à ces indignes qui le traitent si indignement lui-même. Sitôt qu'il aperçut la ville, dit l'évangéliste, il fut saisi de douleur et se mit à pleurer. Ville ingrate, s'écrie-t-il, quel aveuglement te ferme les yeux! Faut-il que, dans un jour si précieux pour toi, tu demeures insensible à ce que je fais pour ton salut? Au moins si tu savais les malheurs que ton infidélité te prépare! Car je vois venir le jour que tes ennemis se réuniront tous pour fondre sur toi : tu les verras t'investir, t'assiéger, te renverser; tes citoyens périront par le fer, jusqu'aux enfants; tous seront égorgés, tout sera la proie des flammes; pierre sur pierre ne te restera pas. Eh! pourquoi? Parce que tu as méconnu le jour où je viens te visiter : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (*Luc.*, XIX.) Voilà, d'un seul coup de pinceau, l'image fidèle, et des sentiments

dans lesquels Jésus-Christ vient à ceux qui le reçoivent indignement, et des maux qui les menacent.

Mais s'il en est ainsi, dit-on, ne vaut-il donc pas mieux ne point communier à Pâques que s'exposer à communier indignement? Conclusion favorite du libertinage impénitent, question captieuse. De grands hommes y ont solidement répliqué; pour moi je n'ai rien à y répondre, et en voici la raison. C'est qu'un chrétien qui en est réduit à délibérer entre ces deux partis, ne point communier à Pâques, ou communier indignement; ce chrétien me paraît incapable de se rendre à aucun raisonnement. S'il est assez aveugle pour ne pas voir le milieu salutaire qu'il ait à prendre entre ces deux extrémités, ou assez endurci pour ne le pas vouloir, de quoi sera-t-il touché? Et dans le vrai, n'est-ce pas insulter tout à la fois la raison et la religion que de délibérer entre deux maux extrêmes, qui vont également à la damnation, quand il est possible de les éviter tous deux? Il sait, nous dit-il, que communier indignement, c'est commettre un attentat énorme. Oui, sans doute, mais ne sait-il pas aussi que manquer au devoir pascal, c'est commettre une espèce d'apostasie, parce qu'on a toujours cru qu'un chrétien qui ne faisait point la Pâque devait être traité comme un rebelle à l'Eglise, c'est-à-dire comme un païen et un publicain? Il doit savoir que c'est scandaliser les fidèles par un exemple pernicieux, outrager l'Eglise par une désobéissance d'éclat, irriter le ciel par le mépris du sacrement de Jésus-Christ. Il doit savoir que c'est s'excommunier soi-même, mais d'un genre d'excommunication plus funeste que toutes les censures, puisque toute censure, après tout, peut servir à ramener le coupable, au lieu que l'excommunication dont il s'agit ici ne peut avoir d'autre effet que d'accélérer sa perte.

Si donc ce pécheur opiniâtre s'obstine, quoi qu'il arrive, à ne vouloir prendre que l'un de ces deux partis, ou ne point communier à Pâques, ou communier indignement; à vouloir se jeter dans l'un ou l'autre de deux précipices où il est également en danger de périr, quel conseil lui donner sur une pareil alternative, alternative odieuse qui ne peut ni se proposer, ni se traiter qu'à la honte du christianisme? Voici le point de décision. Quelque déplorable que soit l'état de votre âme, vous n'êtes point dispensé du précepte; par conséquent c'est pour vous une loi étroite, rigoureuse, indispensable, d'employer sans délai tous les moyens que fournit la religion pour vous disposer à le remplir; et parmi ces moyens, celui surtout qui tient le premier rang, d'aller incessamment chercher le médecin de votre âme; le médecin sage, vertueux, éclairé; le médecin charitable, orthodoxe, zélé. C'est à lui à juger de votre état, à sonder vos dispositions, à vous frapper, vous effrayer, vous toucher; à vous admettre aux épreuves des pénitents, s'il ne peut vous envoyer à la table des justes.

Ecartons des idées lugubres, espérons qu'elles n'ont point lieu ici. Chrétiens fidèles, quoique faibles et imparfaits, nous n'avons qu'un parti à prendre, c'est de communier, et de communier bien. La loi est générale, point d'exception; l'ordre est absolu, point de réplique; le moment est arrivé, point de délai. Réparons par notre ardeur le temps que nous avons perdu. Jésus-Christ nous offre sa grâce, ses ministres nous tendent les bras, ses disciples nous ont donné le modèle de toutes les démarches que nous avons à faire; allons au-devant de lui par une confession sainte: *processerunt obviam;* portons-y la palme et l'olive par une pleine victoire sur le péché, et une paix solide avec le ciel, avec nos frères, avec nous-mêmes : *acceperunt ramos;* Et, dépouillés de tout ce qui pourrait lui déplaire en nous pour le mettre à ses pieds, célébrons avec une piété tendre les grands mystères de sa mort et de son triomphe: *Straverunt vestimenta... et clamabant : Hosanna.* La communion pascale nous sera le gage anticipé de l'immortalité bienheureuse où nous appellent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XV.

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Passio Domini nostri Jesu Christi.

La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Est-ce l'histoire de sa vie, est-ce le récit de sa mort que ce texte vous annonce? Il conviendrait, hélas! presque également bien et à l'un et à l'autre. Toute la vie du Sauveur n'a été, à le bien prendre, qu'une passion continuelle. Le Calvaire n'en fut que le terme, il la commença dans la crèche. Il y naît dans l'obscurité, l'indigence, dans la dernière misère. A peine est-il né qu'un roi cruel, qui le croit son rival, fait couler des ruisseaux de sang pour verser le sien, l'oblige de fuir et de s'aller cacher dans les régions éloignées, sans autre secours que ceux d'une mère affligée, et un pauvre artisan qu'on regarde comme son père. Revenu dans sa patrie, il passe ses plus belles années inconnu, réduit à gagner son pain du travail de ses mains. Le temps de sa mission arrivé, il parcourt toute la Judée sans avoir où reposer sa tête. Cette terre ingrate, qu'il arrose de ses sueurs, ne lui produit que des ronces. Partout sa charité se signale par des miracles de bienfaisance; la calomnie et la persécution en sont tout le salaire. Là on le traite de faux prophète, de séducteur, de démoniaque; ici on le fait passer pour un buveur, pour un homme de bonne chère. A Samarie on lui refuse l'entrée de la ville; à Nazareth on veut le précipiter; à Jérusalem on est prêt tantôt à le lapider, tantôt à l'assassiner. Voilà les routes que la divine Providence a tracées au Sauveur du monde, dans

lesquelles il a marché durant trente et tant d'années, et qui l'ont conduit par degrés à la mort la plus tragique dont on ait jamais ouï parler.

Une conduite aussi étrange, selon nos idées, de la part du Tout-Puissant envers le Dieu son Fils, sera toujours un scandale à l'orgueil de notre raison, et à sa faiblesse, un problème insoluble; il a fallu la révélation pour en dévoiler les profondeurs. Elle nous apprend qu'entre autres résultats des conseils éternels sur le mystère ineffable d'un Dieu fait homme, mystère qui devait renverser et confondre tout système de sagesse humaine : *Perdam sapientiam sapientium* (*I Cor.*, I), il a été arrêté que le Fils de Dieu ne viendrait sur la terre et ne pourrait nous sauver qu'à titre de caution et de rançon pour nos péchés. Dès là il n'a pu racheter l'homme qu'en payant pour lui, effacer nos iniquités qu'en les expiant. Voilà pourquoi il a vécu en pénitent, et pourquoi il est mort victime. C'est le récit de cette mort sanglante que vous venez entendre; n'attendez autre chose ici qu'une narration simple, sans méthode et sans art, telle que le remords et le trouble peuvent l'inspirer à un coupable qui se reconnaît complice de la mort de son Sauveur. C'est pour les péchés de tous les hommes qu'il la souffre; c'est donc pour les miens comme pour ceux du monde entier. En faisant le détail de ses tourments, je sens que je vais faire celui de mes offenses. La seule grâce que je demande à ceux qui m'écoutent, est de tout oublier en ce moment pour se souvenir seulement qu'ils sont chrétiens; c'est-à-dire des hommes qui doivent tout à Jésus-Christ, qui appartiennent à Jésus-Christ, qui ont été achetés de tout le sang de Jésus-Christ, qui n'aimeraient ici-bas que Jésus-Christ, s'ils savaient bien tout ce qu'il a fait pour eux, et ce qu'ils seraient sans lui. Il a été livré pour nos péchés, dit l'Apôtre : *Traditus est propter delicta nostra* (*Rom.*, IV); il les a portés dans sa chair sur le bois, et s'il eût refusé ce fardeau douloureux, nous tombions dans l'abîme, écrasés sous son poids. Voilà le point de foi qu'il faut se rappeler sans cesse et se répéter mille fois durant ce lugubre récit. Ce jour est donc l'anniversaire de notre rédemption, opérée par les souffrances inexprimables de l'Homme-Dieu, qui prend notre place, et qui paye en notre nom à la divine Justice tout ce que méritaient nos crimes. Il serait injurieux d'avertir que c'est pour nous un jour de deuil, et que paraître insensible au douloureux spectacle que l'Eglise nous remet sous les yeux, serait un signe de réprobation visible : *Omnis anima quæ afflicta non fuerit die hac, peribit de populo suo.* Toute âme qui ne sera point affligée en ce jour périra du milieu de son peuple.

Commençons, sans autre partition que la suite naturelle des tristes événements que j'ai à vous raconter, avec tout ce qu'ils offrent d'attendrissant, et tout à la fois d'héroïque. Le jardin des Oliviers, la ville de Jérusalem, la montagne du Calvaire; ce sont les trois sanglants théâtres où le Sauveur des hommes va subir à vos yeux toute la rigueur et l'étendue des trois divers genres de peines qui devaient être l'entière expiation dont il s'est chargé. Au jardin, une douleur proportionnée à l'énormité de tous les péchés du monde; dans Jérusalem, une humiliation proportionnée au degré d'infamie que méritaient tous les péchés du monde; au Calvaire, un supplice proportionné à toute la rigueur des peines qui devaient venger Dieu de tous les péchés du monde. Croix affreuse devenue adorable aujourd'hui plus que jamais, vous êtes la ressource des pécheurs; je ne suis que trop en droit de vous réclamer. *O crux, ave!*

PREMIÈRE PARTIE.

Le moment était venu où l'adorable victime devait s'acheminer vers l'autel. Tout était prêt pour ce grand jour, dans le ciel, sur la terre et de la part de l'enfer. Dans le ciel, Dieu outragé par le péché de l'homme, et plus indulgent pour lui qu'il n'avait été pour l'ange rebelle, retenait son bras depuis la naissance du monde. Il avait épargné les coupables en faveur de l'immense, de l'incompréhensible charité du Verbe-Dieu son Fils, qui voulait, en se faisant homme, et pleinement réparer sa gloire, et pleinement expier le péché. Il fallait qu'il lui en coûtât, non-seulement la vie, mais tout ce que chaque péché commis mérite de tortures; il s'y était déterminé, et l'heure marquée dans les décrets éternels pour ce grand sacrifice était arrivée. Tout était prêt sur la terre : Jésus-Christ venait de faire son testament; il avait dit le dernier adieu à ses chers disciples; il avait laissé à l'Eglise son épouse, qu'il allait doter de tout son sang, le gage immortel de son amour infini dans le sacrement de son corps qu'il venait d'instituer. Enfin tout était prêt de la part de l'enfer : Satan, qui, par l'artifice et la ruse, n'avait pu découvrir si ce nouveau Job était vraiment le Fils de Dieu, *si Filius Dei es* (*Matth.*, XXVII), avait obtenu enfin d'oser le tenter et l'éprouver par les tourments et l'opprobre, *contumeliis et tormento.* (*Sap.*, II.) Il avait envoyé le démon de l'envie lui susciter des ennemis implacables : les pontifes juifs, les princes du sacerdoce, et tous les chefs de la synagogue; lui-même s'était chargé de pervertir un apôtre jusque dans la compagnie de Jésus-Christ, et il n'avait que trop réussi : *Intravit Satanas in Judam.* (*Joan.*, XIII.) Les uns cherchaient l'occasion de le perdre, l'autre se disposait à la leur offrir. A quoi pensons-nous, disaient ceux-là? on ne parle plus que des miracles de cet homme; tout le monde court après lui, on le prend pour un prophète, et notre crédit diminue de jour en jour. Les pharisiens étaient outrés de ce qu'il démasquait leur hypocrisie; les docteurs de la loi, de ce que sa doctrine était plus goûtée que la leur; les

pontifes et les prêtres de ce qu'il était plus révéré qu'eux. Il nous détruira, concluaient-ils, si nous le souffrons plus longtemps; il vaut mieux le prévenir, il faut s'en défaire. Judas, de son côté, possédé de son infâme avarice, aveuglé jusqu'à l'extravagance, tout occupé de la perfidie qu'il méditait depuis plusieurs jours, avait déjà traité avec les ennemis de son divin Maître du prix de sa trahison, et il venait de sortir pour hâter avec eux le moment de l'exécuter.

Jesus-Christ sort, de son côté, sur les neuf heures du soir, accompagné du reste de ses disciples. Il traverse ce même torrent de Cédron que David son père avait autrefois passé en fuyant devant un fils révolté; il entre dans un jardin qui lui servait communément de retraite pour instruire ses apôtres. Demeurez là, leur dit-il, tandis que je vais prier ici près. Il ne retient avec lui que ses trois confidents ordinaires, Pierre et les deux fils de Zébédée. Il s'avance avec eux; mais à peine a-t-il fait quelques pas qu'il se sent le cœur serré. Il tombe dans une tristesse mortelle, le sentiment en est si vif qu'il ne peut le cacher. Mon âme est triste jusqu'à la mort, leur dit-il; l'ennui l'accable : *Cœpit tædere* (*Marc.*, XIV); la frayeur le saisit : *Cœpit pavere* (*Ibid.*); il se fait dans son âme un combat qui le déchire. *Restez-ici*, dit-il à ses trois disciples, *et veillez avec moi.* (*Matth.*, XXVI.) Il s'écarte seul, se prosterne. *Mon Père*, s'écrie-t-il, *tout vous est possible, éloignez de moi ce calice, si cependant c'est votre volonté* (*Ibid.*); mais le ciel est sourd à sa voix. Le moment est arrivé où le Roi de gloire, Fils unique de Dieu, premier-né des enfants des hommes, n'est plus que le vil représentant d'une race proscrite, et son Père n'est plus pour lui que le Dieu juge et vengeur. Il en est épouvanté, consterné; tout paraît en trouble dans cette grande âme; car la divinité ne la rend point inaltérable, non plus qu'elle ne rend point le corps impassible. Il va être l'Homme de douleurs, et de toutes les douleurs. *Virum dolorum.* (*Isa.*, LIII.) Toutes les faiblesses de la nature humaine, qui n'ont point trait au péché, il faut qu'il les éprouve pour sanctifier les nôtres : tantôt il sera le modèle des martyrs, il est ici celui des affligés. Le voilà tremblant, abattu, en proie aux plus violentes agitations, aux plus affreuses amertumes.

Dans ces tristes états il est permis de chercher à soulager ses maux en les partageant avec de vrais amis, pourvu qu'ils soient les amis de Dieu : son exemple nous autorise à y recourir; mais que l'exemple de ses disciples nous apprend bien le fonds qu'on y doit faire! Après une heure de combats, il se lève, il revient à eux; et dans quel état les trouve-t-il? Tous trois endormis. Quelle ressource pour un affligé qui cherche consolation! Pierre lui-même, si zélé, si brave quelques heures auparavant, dormait comme les autres. *Hé, quoi!* lui dit le Sauveur, *vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi : veillez et priez aux approches de la tentation.* (*Ibid.*) Après cet avis, dont Pierre ne profita pas, il les quitte. Quand les hommes nous manquent, c'est à Dieu qu'il faut revenir; c'est même par leur abandon qu'il daigne le plus souvent nous ramener à lui. Quelque sévère qu'il se montre, on éprouve bientôt qu'il est plus doux de se plaindre à Dieu, qui nous exerce, qu'à des hommes que nous fatiguons. Jésus-Christ retourne à la prière.

Nouveaux combats : mêmes soulèvements d'une nature faible que la douleur accable, que la honte révolte, que les tourments effrayent; mais toujours même soumission. Il ne sollicite plus l'éloignement de l'affreux calice, il voit que Dieu ne le veut pas : le ciel est muet, il entend son silence. Eh bien, mon Père, s'il est impossible que ce calice passe sans que je le boive en entier, que votre volonté se fasse et non pas la mienne : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* (*Ibid.*) Résolu et déterminé, quoique toujours plus combattu, il revient à ses disciples : ils dormaient encore. La tristesse les accablait; tout ce qui s'était passé depuis quelques heures, nombre de prédictions sinistres que le divin Maître leur avait faites, l'abattement où ils le voyaient lui-même les avait consternés : ils se défendaient mal contre un sommeil qui leur ôtait au moins le sentiment de leurs peines. Jésus les laisse; il retourne à son Père. Il prie longtemps, toujours obéissant, et toujours plus tourmenté. Vous le voulez, mon Père, c'est assez. Négligez, puisqu'il le faut, ce que désire en moi la nature épouvantée. Vous le voulez; vous serez obéi : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Ibid.*) Mais plus la volonté s'arme de courage, plus la sensibilité s'en alarme : les frayeurs redoublent, l'effroi, les répugnances excitent dans son âme désolée la plus horrible tempête; le corps y succombe : il chancelle, il tombe étendu sur la terre. Dieu Sauveur, qu'allons-nous devenir! Il faut votre sang pour apaiser le ciel, votre mort pour nous rendre la vie; et cette mort vous effraye!

Mais, que dis-je! est-ce bien la mort qui l'effraye? Cette mort dont il parlait il n'y a que quelques jours avec tant de tranquillité, il l'apppelait son baptême, il soupirait après l'heure de la voir arriver? C'est tout exprès pour s'y livrer qu'il est venu à Jérusalem; il le disait à ses apôtres : *Ecce ascendimus Jerosolymam et Filius hominis tradetur.* (*Marc.*, X.) Non, ce n'est point la mort qui l'épouvante; on ne l'a pas forcé à sacrifier sa vie, c'est lui qui l'a voulu : *Animam meam pono a me ipso* (*Joan.*, X); et ce qu'un Dieu a une fois résolu, il le veut toujours. Ce n'est point la mort seule qui le réduit à l'état où je le vois : mais ne serait-ce point la mort, précédée, accompagnée, suivie de tout ce qui doit la rendre intolérable à une innocence divine; une mort tramée par les noires passions, exécutée avec des cruautés inouïes, consommée par une ingratitude qui durera autant que le monde; une mort à laquelle il n'arrivera qu'à travers des flots d'ignomi-

nies, de brutalité, de barbarie qu'on ose à peine détailler; une mort dont il découvre, jusqu'au dernier avenir, autant de suites douloureuses que d'effets consolants; cette mort soufferte pour le salut du monde entier, et devenue comme inutile presqu'au monde entier? Son sang versé pour racheter tous les hommes, et de tous les hommes, à peine un sur cent mille connaîtra la valeur de ce sang inappréciable; le reste le foulera aux pieds. Son Eglise, le prix de ce sang divin, le plus tendre objet de son zèle, pour laquelle il a obtenu une perpétuité immuable, et une foi inébranlable, il la voit, après qu'elle aura triomphé de quinze persécutions et de cent hérésies, il la voit défigurée, presque méconnaissable par la dépravation de presque tous ses membres; chaque siècle enchérissant sur le précédent par de plus grands scandales; chaque siècle grossissant par degrés l'océan d'abominations qui est enfin venu submerger le nôtre.

Le nôtre, mes frères, notre siècle seul, quel point de vue pour l'Homme-Dieu, condamné à expirer dans les tortures pour l'amour de nous tous! Ce siècle qui nous fait regretter à mille égards ceux de l'ancien paganisme, qui semble avoir tramé contre le Seigneur et son Christ une conspiration générale, avoir projeté de susciter à son Eglise une guerre universelle, en feignant de la respecter encore. Et ce royaume appelé le royaume très-chrétien, qui fourmille aujourd'hui d'ennemis du nom de Jésus-Christ, non plus timides et cachés, mais publics et audacieux; son culte hautement abjuré, son baptême renoncé, son Evangile mis au rang des fables, une philosophie infernale substituée à ses dogmes célestes; lui-même traité d'imposteur. Tous ces blasphèmes publiés, débités, impunis; et de là tout principe anéanti. Plus de frein qui retienne, toute pudeur éteinte; plus de foi, plus de mœurs; l'infamie et la lubricité qui marchent tête levée; la prostitution qui s'offre jusque dans nos places; des forfaits si atroces que les arrêts qui les foudroient n'osent plus les nommer; un débordement tel que l'irréligion elle-même est honteuse de ses succès, effrayée de ses progrès. Voilà les chrétiens et le christianisme : nous voilà. Quel spectacle pour Jésus-Christ prêt à mourir pour nous sauver!

Que dis-je, quel spectacle! Ah! s'il n'était ici que triste spectateur! Mais, ô sanction redoutable de la divine justice! ce déluge de crimes dont la vue seule est pour lui le martyre, ce déluge de crimes grossi de toutes les horreurs qui ont fait et feront rougir la nature depuis le péché d'Adam jusqu'à celui du dernier des humains, Jésus-Christ dans ce moment en devient devant Dieu, non-seulement le garant et le comptable, mais en un sens l'auteur et le coupable. C'est là un point de notre foi dont nous ne sommes assez ni instruits, ni frappés. Voici la clause expresse du pacte éternel de Dieu avec son Fils pour la rédemption des hommes : il n'en sera le Sauveur qu'à condition que toutes leurs souillures, toutes leurs infamies lui deviendront personnelles, lui seront comme individuées; qu'il en sera revêtu pour en être personnellement puni dans toute la rigueur d'une justice infinie : et c'est ici, c'est au jardin des Olives que s'exécute cet arrêt formidable! Voilà, dit le prophète Isaïe, que le Seigneur vient de transporter sur lui l'iniquité de nous tous : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum.* (*Isa.*, LIII.) Tous les péchés du monde viennent fondre sur le Sauveur du monde, se répandent comme une lèpre sur toute sa substance; il en est inondé, imprégné, infecté. Voilà, n'en doutons pas, le grand objet de ses combats, de ses répugnances mortelles. Des yeux d'une pudeur divine il se regarde et se voit tout couvert de crimes, des péchés de tous les genres, de tous les âges, de tous les siècles, de tous les peuples, de tous les hommes, des miens et des vôtres. Mes frères, voilà ce qui lui semble une espèce d'enfer, ce qui le force à crier miséricorde : mais il n'en est point pour lui; un ciel de bronze n'offre à ses regards effrayés que le Dieu en courroux, qui détourne les siens pour ne pas voir sa turpitude. Il n'est plus le Fils bien-aimé, il n'est plus l'Agneau sans tache; c'est le bouc émissaire, l'anathème de la terre, le suppôt du péché, le péché même, dit saint Paul : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* (II *Cor.* V.) Horrible nécessité que le ciel lui impose; il faut qu'il s'y soumette, s'il veut nous sauver. Il y consent enfin plutôt que de nous laisser périr; mais que ne lui en coûte-t-il pas? Il combat contre lui-même avec tant de violence, il fait des efforts si terribles, qu'une sueur de sang, prodige qui n'eut jamais d'exemple, une sueur de sang coule de tout son corps, la terre en est baignée : toutes ses forces l'abandonnent, il tombe en agonie. Apprenons de là au moins ce que c'est que le péché aux yeux d'un Dieu.

Le ciel, témoin de ce spectacle, en est saisi. Dieu, tout inexorable qu'il est, semble ému de compassion. Un ange est envoyé d'en haut au secours du Fils de l'homme agonisant pour ses frères; il le relève, l'encourage, le fortifie : *confortans.* (*Luc.*, XXII.) Peu à peu le trouble s'apaise, la nature se calme. Le calice paraît toujours affreux; mais Dieu le veut, et le sacrifice est fait, sa grande âme retrouve toute sa force. De ce moment on ne voit plus dans lui que courage, intrépidité; mais intrépidité modeste, qui fait porter la disgrâce sans lui insulter. Il rejoint ses apôtres. Dormez maintenant, leur dit-il; soyez tranquilles, si vous le pouvez : pour moi, c'en est fait, je vous quitte, je vais être livré, le traître n'est qu'à deux pas. Il parlait encore que le malheureux parut, suivi, à quelque distance, de satellites armés. Ce traître leur avait donné un signal; et quel signal, ô mon Dieu! Je le baiserai, dit-il. Que devient l'homme et surtout l'homme de Dieu, quand il s'est livré au

crime? Le perfide s'approche pour baiser son Maître. Le souffrira-t-il? Oui, il faut qu'il expie toutes nos caresses, ou traîtresses ou indécentes; et il veut faire un dernier effort sur ce cœur perverti. Il l'embrasse; et que lui dit-il? Juda, mon cher disciple, *amice* (*Matth.*, XXVI), quoi! vous livrez le Fils de l'homme, et c'est par un baiser! Quel autre qu'un avare endurci et un prêtre sacrilége eût pu tenir contre tant de douceur? Ceux de sa suite s'avancent; Jésus marche à eux. Il ne fera point de miracle pour se sauver; il va en faire pour sauver les siens. D'une parole, comme d'un coup de foudre, il renverse à ses pieds toute la troupe méprisable; il lui enjoint de ne pas toucher à ses disciples, et il est obéi. Pierre se met en défense; il l'arrête, lui déclare que ce n'est point à frapper, mais à souffrir qu'il vient former les hommes; qu'il veut boire le calice que son Père lui présente; qu'il n'aurait qu'à parler, et qu'on verrait des légions d'anges voler à son secours: en même temps il touche celui que Pierre a mutilé, et le guérit.

Ce qu'on a peine à comprendre, et cette surprise revient plus d'une fois dans le cours de la Passion, c'est que deux miracles opérés coup sur coup à la vue de ces furieux ne les désarment pas. Mais s'en étonner, c'est ne pas connaître les hommes. Dès qu'ils sont passionnés, et conduits par des chefs qui le sont encore plus qu'eux, ils ne raisonnent plus, ils ne pensent plus, ils ne voient plus que l'objet de leur fureur. La cohorte sacrilége s'ébranle pour saisir sa proie; mais aucun n'ose encore porter les mains sur l'oint du Seigneur; ils n'en ont pas le pouvoir, et, sans qu'ils l'aperçoivent, tous leurs mouvements sont réglés par la volonté même de ce prisonnier, dont ils se croient les maîtres. Il leur parle, et de cet air de grandeur tranquille qui caractérise si bien le sage et le juste opprimé. Vous venez à moi, leur dit-il, à main armée, comme à un voleur public. Suis-je donc sur ce ton-là parmi vous? Ne m'avez-vous pas vu chaque jour enseigner dans le temple? Qui vous a empêchés de m'arrêter? Vous l'avez projeté, vous l'avez résolu; jamais vous ne l'avez osé. Songez donc que vous ne le faites ici que par une disposition d'en haut. C'est qu'enfin voici votre heure; heure fatale, trop longtemps désirée pour votre malheur, prédite par vos prophètes, accordée enfin à la puissance des ténèbres: profitez-en, je ne m'y oppose plus.

A ces mots, comme à un signal qui donne sur lui tout pouvoir à l'enfer, la fureur n'a plus de barrière: on le saisit sans respect, on le lie sans pitié, on le garrotte comme un scélérat; il ne résiste à rien. Ses disciples perdent courage; au lieu de le suivre et mourir avec lui, s'il le faut, comme ils l'avaient promis, ils vérifient sa prédiction, l'abandonnent tous et s'enfuient. Déplorons leur lâcheté; mais gémissons bien plus sur la nôtre, elle est moins pardonnable. Nous sommes à Jésus-Christ aussi bien que ces disciples timides, et nous le suivons comme eux, tout au plus jusqu'au jardin des Olives, pas au delà. On est chrétien, je le veux, tant que pour l'être il n'y a rien ni à risquer ni à craindre; mais s'agit-il pour sa religion, de s'exposer ou de déplaire, on devient lâche, et on recule. On est prêt à suivre le Sauveur, pourvu qu'il nous conduise par un chemin semé de roses, qu'il nous mène au Thabor; mais prêt à l'abandonner à la première épine qu'on trouve sous ses pas, dès qu'on le voit s'acheminer au Calvaire. Il s'y laisse traîner sans résistance et sans murmure, adorant les rigueurs du ciel, victime sacrifiée moins aux fureurs d'une cabale qu'à son amour pour nous.

Ici la piété frémit, et Jésus arrêté, garrotté, traîné par des forcenés, sera toujours pour des cœurs chrétiens un objet de trouble autant que de douleur; mais il faut que notre foi s'instruise et se nourrisse. Jésus pris de la sorte, accomplissant à la lettre toutes les prophéties, lui-même ayant prédit tout ce qui lui arrive, réglant en maître jusqu'aux moindres démarches de ses oppresseurs, commence à se montrer le Fils de Dieu dans sa passion, et plus Dieu, je l'ose dire, que quand il ressuscitait les morts de quatre jours. Depuis ce triste moment de sa détention, suivi, sans intervalle, de tout ce qui peut s'imaginer d'affreux, Jésus ne dira pas un mot, ne fera point un pas qui n'exige tout à la fois et nos hommages et nos larmes. Toujours on verra dans lui réunies la patience héroïque d'un juste qui s'immole au salut de ses frères, et les grandeurs adorables d'un Homme-Dieu qui souffre et qui meurt en Dieu. Redevable à la justice divine de l'entière expiation du péché, il vient de la commencer par des douleurs proportionnées à l'énormité de tous les péchés du monde; il va la continuer par des humiliations proportionnées au degré d'infamie que méritent tous les péchés du monde. Le jardin des Olives vient d'être son premier champ de bataille; Jérusalem, cette ville ingrate, qu'il a aimée jusqu'à oublier ses cruautés pour donner des larmes à son aveuglement, va être le second. *Croix douloureuse*, avant d'arriver à vous, quels torrents d'ignominies n'a-t-il pas à traverser! *O crux*!

SECONDE PARTIE.

Le Messie promis au monde, le Désiré des nations, le Fils unique de Dieu, devenu le Fils de l'homme pour sauver les hommes, le voilà donc fait captif, lié comme un criminel, et chargé en effet aux yeux de son Père, de toutes les iniquités du monde; abandonné de tous ceux dont il eût pu attendre quelque secours sur la terre, et dépourvu de toute assistance du côté du ciel. Le jardin de Gethsemani n'était pas éloigné de la ville, mais il l'était assez pour donner le temps au Sauveur de souffrir beaucoup de la part d'une soldatesque effrontée, et d'un disciple perfide, impatient de consommer sa trahison pour en recevoir le salaire. On le

conduit d'abord chez le beau-père du pontife, et de là chez le pontife lui-même. C'était ce même Caïphe qui, peu de jours auparavant, avait publiquement préjugé dans la cause de Jésus, en disant qu'on devait sans hésiter sacrifier un homme seul au salut de tout un peuple ; un tel préliminaire annonce la sentence. Il avait rassemblé chez lui tout le tribunal de la nation. Princes des prêtres, anciens du peuple, docteurs de la loi, tous attendaient leur victime : elle arrive ; on prend séance aussitôt, l'accusé est introduit.

Quand nous ne saurions pas quelle sera l'issue de ce jugement, il est aisé de le prévoir. Dès qu'on n'a pour juges que des hommes envieux, des ennemis mortels, déterminés, quoi qu'il arrive, à opprimer l'innocence, le procès est bientôt fait. Tels étaient ceux de Jésus-Christ. Sa perte était résolue ; il ne s'agissait que de sauver les apparences et de trouver un prétexte ; la passion en manqua-t-elle jamais ? On commence par l'interroger sur sa doctrine, son enseignement, ses disciples. Il répond qu'ayant toujours parlé en public, ce sont ceux qui l'ont entendu qu'il faut interroger ; et cette réponse, aussi modeste que sage, lui attire à l'instant le plus sanglant des affronts : celui que l'évangile du monde veut qui ne se puisse laver que dans le sang de l'agresseur. Une remontrance paisible est toute sa vengeance. C'était au juge à punir l'insolent ; mais il avait trop bien servi sa passion. On dissimule, on poursuit.

Des témoins apostés se présentent ; ils parlent, ils déposent. Mais accusations vagues, témoignages qui se contrarient, dépositions dénuées de vraisemblance. Sa conduite est si sainte que la calomnie et l'artifice réunis ne sauraient l'entamer. Le mensonge ne peut rien contre un Dieu ; il ne doit mourir que pour la vérité et par la vérité. C'est dans sa bouche seule qu'il faut chercher sa conviction. Ils sont instruits qu'il se dit *le Christ*, c'est-à-dire le Messie, l'oint du Seigneur, Fils de Dieu. La plus grande des vérités va servir de fondement au plus criant de tous les attentats. On le somme, au nom du Dieu vivant, de déclarer nettement s'il est le Christ son Fils. Jésus sait que son sort dépend de sa réponse, il va le décider. On l'interpelle au nom de son Père; d'ailleurs il doit être le premier martyr de sa divinité. Oui, je le suis, réplique-t-il hautement, et ce Fils de l'homme vous le verrez venir un jour porté sur les nuées du ciel. A ces mots le pontife hypocrite déchire ses vêtements. *Il a blasphémé,* s'écrie-t-il ; *qu'avons-nous besoin de témoins ?* Nous le sommes de son blasphème; *il mérite la mort.* (*Matth.*, XXVI.) On opine; on l'y condamne. Ainsi l'excès de la grandeur et de la gloire de Jésus-Christ fait tout son crime, ce qui le rend adorable le rend digne de mort ; c'est parce qu'il est aussi vraiment Dieu que vraiment homme, qu'il sera immolé.

Juges en Israël, l'envie et la fureur étouffent donc toutes lumières ! Il se dit Fils de Dieu, et sans autre examen, vous jugez qu'il blasphème ? Mais s'il l'est en effet, ouvrez les yeux : ne l'a-t-il pas surabondamment prouvé ? Des mœurs toutes célestes, des leçons toutes divines ; tous les traits de votre Messie, tels que les ont tracés vos prophètes, empreints dans sa personne, dans tous les événements de sa vie, dans l'éclat de son ministère, dans la grandeur de ses œuvres; ce nombre prodigieux de miracles de tous les genres, dont Jérusalem et la Judée retentissent depuis trois ans ; les morts de quatre jours ressuscités à vos portes, sous vos yeux, ne sont-ce pas là les œuvres du seul Tout-Puissant ? Celui dont il autorise la mission par de tels prodiges, peut-il être suspecté de mensonge ? Il se dit Fils de Dieu, et Dieu lui prête son bras pour certifier qu'il l'est ; mais quelle raison, quelle justice attendre de gens qui ont poussé la rage et le délire jusqu'à vouloir tuer Lazare, parce que sa résurrection prêchait trop haut la gloire de Jésus-Christ ? Ils viennent d'être ses juges, s'ils osaient ils deviendraient ses bourreaux. A peine la sentence est-elle portée qu'ils ne cherchent qu'à rassasier leur barbarie sur sa personne par toutes les indignités dont peuvent être capables, je ne dis pas des hommes à qui l'emportement fait oublier un instant la décence et les bienséances, mais des monstres qui n'ont plus ni humanité, ni pudeur. Jugez-en par ce trait. Quelques-uns vont, j'hésite à l'exprimer, il le souffre pour vous, et votre délicatesse sera choquée de l'entendre ; quelques-uns vont jusqu'à lui cracher au visage. Dieu Sauveur ! au moins sera-ce là le dernier de vos opprobres ? Ce ne sont que des préludes. On l'abandonne pour la seconde fois à une troupe de valets, aussi barbares que leurs maîtres, qui le font repasser de la salle d'audience dans le vestibule extérieur.

Jésus y trouve un spectacle aussi douloureux pour lui que tout ce qu'il vient d'éprouver. Pierre, le premier de ses apôtres, désigné chef de son Eglise, l'avait renoncé deux fois à la voix d'une servante ; il venait de le faire pour la troisième fois avec des serments horribles, quand son cher Maître parut. Le danger de son disciple le touche plus sensiblement que l'état où il se voit. Il cherche des yeux sa brebis infidèle, il la démêle dans la foule ; il regarde le coupable, ce regard le pénètre. Pierre était faible, mais il aimait son Sauveur, et il croyait en lui; sa foi et son amour furent sa ressource. La douleur le suffoque ; il sort et va laver son crime dans ses larmes. Chute d'autant plus honteuse qu'elle était inexcusable. Le Sauveur l'avait averti ; il sentait sa faiblesse, il fallait fuir le danger. Tout au contraire, il le cherche; il méritait d'y tomber. Grande leçon, mes frères, grande leçon ! Le malheur nous arrive tous les jours, et nous arrivera autant de fois que, malgré l'expérience du passé, contre les avis d'un guide éclairé, contre le sentiment de notre faiblesse, nous braverons l'occasion prochaine; peut-être y

périrons-nous. Jésus-Christ ne nous promet pas un regard aussi efficace qu'à Pierre; c'en était fait de lui sans ce regard, son repentir eût peut-être été pareil à celui de Judas.

La condamnation du Sauveur se répandait dans la ville; ce malheureux l'apprit, il en fut frappé. L'avarice l'avait aveuglé; il n'avait pas cru que les choses iraient si loin. Cette nouvelle le consterne, il reconnaît son crime, il en a horreur. Il court chez le pontife, il rapporte les trente pièces d'argent, il atteste l'innocence du divin Maître. *J'ai péché*, dit-il à tout le conseil, *j'ai livré le sang innocent.* (*Matth.* XXVI.) Il est mal reçu. *Que nous importe?* lui réplique-t-on durement, *c'est votre affaire.* (*Ibid.*) O prodige de dépravation! C'est son affaire, et ce n'est pas la leur de ne point tremper leurs mains dans ce sang innocent, vendu à deniers comptants. Cette réponse le désole, il reprend son argent. Que fera-t-il? Il monte au temple, c'est l'asile des pécheurs; il y jette l'argent maudit dont la soif l'a perdu. Courage, malheureux, la charité de Jésus-Christ n'est point épuisée: encore un pas et vous êtes sauvé; pleurez et espérez. Non, l'énormité de sa perfidie le jette dans un affreux désespoir. Il se trouble, se lève comme un frénétique, sort du temple et va se pendre. Qui ne tremblera pas à ce récit? Telle est l'affreuse fin où une seule passion a conduit un apôtre; je dis une seule. Nous ne lisons point que ce fût un emporté, un intempérant, un homme sans mœurs: il était avare. Cette seule passion flattée, nourrie, fomentée l'a conduit d'abord au vol, ensuite à l'aversion pour son Maître; de là à la trahison, de la trahison au sacrilége, et enfin dans l'abîme du désespoir. Malheureux, s'écrie saint Augustin, il rapporte le prix chétif pour lequel il a vendu son Maître, et il ne songe pas au prix infini dont ce divin Maître va le racheter.

Tandis qu'il se précipitait en enfer par une mort désespérée, le Sauveur souffrait pour lui, comme pour nous, des cruautés inouïes. Toujours lié de grosses cordes et honteusement confiné dans un coin du vestibule, il était en proie à des barbares qui enchérissaient sur la férocité de ses juges. Ils lui avaient bandé les yeux et se faisaient un jeu brutal de vomir contre lui l'ordure et le blasphème. A tout cela que fait-il? Ce que doit et que seul a pu faire un Homme-Dieu. Pas une plainte, une larme, un soupir; mais un calme et une constance dont les dehors héroïques montrent des vertus plus qu'humaines. Cette patience, capable de faire impression sur les tigres des forêts, semble irriter ceux-ci. Des paroles ils en viennent aux coups; ils frappent tour à tour l'innocent Agneau et lui ordonnent de deviner qui l'a frappé.

Grand Dieu! un ministre de Jésus-Christ pourrait-il, sans frémir, raconter ces horreurs? Et qui peut les entendre, s'il est chrétien, sans en être aussi épouvanté qu'attendri? Car, il faut l'observer, ces traitements à l'égard d'un homme condamné à mort, sont sans exemple. Quelque acharné qu'on soit contre un ennemi, quand on l'a poussé à bout et qu'on le voit prêt à périr, on cesse de l'outrager, souvent même de le haïr. Eh! pourquoi donc le Sauveur éprouve-t-il ici le contraire de ce que l'humanité inspire à tous les cœurs, si ce n'est parce que ces coups partent de la justice vindicative de Dieu autant que de l'injustice des hommes? Il s'est chargé de tous nos crimes, il expie ici le désordre de ces cercles, de ces spectacles, de ces scènes impies, où les mœurs et la religion sont si publiquement immolées à la licence et au libertinage. Mais comment sera traité le péché dans ceux qui l'ont commis, si Dieu le punit ainsi dans son Fils qui n'a fait que s'en charger? La vengeance du ciel n'en demeure pas là; elle ne sera satisfaite que par l'effusion de son sang: l'arrêt en est porté, il faut qu'il s'exécute. Condamné par le juif, il va être livré au gentil ainsi qu'il l'a prédit. Les deux peuples doivent partager les fruits de sa mort, ils vont en partager le crime.

La puissance politique de la nation juive était presque anéantie. Les Romains, sous ombre de protection, l'avaient subjuguée, comme tant d'autres, lui avaient ôté ses droits de souveraineté, entre autres celui de vie et de mort. Preuve que le sceptre n'était plus dans Juda, signe le plus marqué dans les livres sacrés de l'avénement du Messie. Ce droit de vie et de mort était réservé au gouverneur romain. Il fallait que ce fût lui qui mît le sceau à la condamnation de Jésus; on se hâte de l'y conduire. Il trouve dans ce gouverneur un homme sans passion, mais sans fermeté; convaincu de son innocence, mais sans vigueur pour la défendre; intègre par caractère, inique par faiblesse, toute sa probité se réduit d'abord à tâcher de ne point tremper dans cette œuvre d'iniquité; il croit en avoir trouvé le moyen et le saisit. Il apprend que Jésus est de Galilée; il renvoie sa cause au tribunal d'Hérode qui en est roi: on l'y traduit aussitôt, et ses accusateurs l'y suivent.

Si les palais étaient des asiles à l'innocence opprimée, le juste trouverait un protecteur dans ce prince. Hérode est juif de religion, du moins en apparence. La renommée du Sauveur lui est connue depuis longtemps; il désire le voir, il est instruit de ses miracles et ne doute point que par déférence il n'en fasse au moins un devant lui dont le prix, apparemment, serait sa délivrance; mais Hérode, adultère et incestueux, sans religion comme sans mœurs, n'est pas de ceux pour qui se font les miracles. Ils ne sont aux ordres ni du sceptre ni du diadème; ils ne s'accordent qu'à la foi chaste et humble, et pour sauver mille vies, fût-ce celle d'un Homme-Dieu, on ne les prodigue point à la curiosité charnelle. Hérode sera trompé: il voit paraître le Sauveur avec une joie marquée, lui parle d'un air empressé, l'interroge longtemps.

Jésus ne répond rien. Il insiste, lui fait mille questions de tout genre et de toute espèce : ses ennemis accourus redoublent leurs calomnies, Jésus demeure muet. Hérode a compté sur un miracle, il n'aura pas un mot. Ce silence dans un homme célèbre par tant de prodiges, condamné à la mort devant un prince qui peut le sauver, est aussi frappant qu'un miracle: mais Hérode ne s'occupe que de ce qu'il croit lui être dû. Il est roi, il veut être flatté, que tout cède à ses désirs à quelque prix que ce puisse être : on s'empresse à les satisfaire, y manquer c'est ne plus mériter ni protection ni égards. Il se croit même offensé ; il se pique et s'en venge sur le Sauveur par un mépris simulé pour cacher son dépit. Sa cour, fidèle à épouser les sentiments du maître, le méprise avec lui. Cette cour, toujours avide du merveilleux, s'attendait à voir un homme extraordinaire, un homme tout miraculeux; elle ne voit qu'un homme simple, constant dans l'adversité, tranquille dans l'humiliation, qui n'oppose à ses calomniateurs qu'un silence modeste. Ce sont là des grandeurs que le monde n'aperçoit point, des qualités qu'il ne sait point apprécier. Ainsi le Verbe Dieu, la suprême sagesse est traité en insensé chez les rois de la terre ; il y prépare ses disciples aux titres honorables d'enthousiaste et de fanatique. Hérode fait donner au Sauveur un vêtement de dérision et le renvoie au gouverneur, qui par là se trouve dans son premier embarras.

Il regarde ce prisonnier d'un autre œil qu'Hérode. Ce prince l'a méprisé, Pilate l'admire. Tout ce qu'il voit en lui le touche, l'intéresse, l'étonne ; son maintien, sa douceur, sa tranquillité noble, je ne sais quoi d'auguste dans ses réponses, dans son silence, même dans toute sa personne, le prime et l'extasie : *Ita ut miraretur præses vehementer.* (*Matth.*, XXVII.) Jamais il n'a rien vu de si grand dans d'aussi grands malheurs. Il entend dire qu'il se donne pour le Fils de Dieu ; à tout ce qu'il en voit il le croirait digne de l'être. Il en est saisi de frayeur : *Magis timuit.* (*Ibid.*) L'étonnement se change en vénération, peu s'en faut qu'il ne l'adore, et dans une heure il va le sacrifier ! O faiblesse en ceux qui président, que de maux n'as-tu pas faits ! Il veut le délivrer, mais l'acharnement de ses ennemis l'intimide. Le devoir exige qu'il s'oppose ouvertement au crime, mais il faudrait courir quelques risques, il n'en a pas le courage ; sa timide équité ne lui suggère qu'un faible expédient. A la fête de Pâques, par un usage établi, il accordait aux juifs la liberté d'un prisonnier : il leur propose le Sauveur. C'était du peuple que dépendait l'acceptation. Ce peuple tout dévoué à Jésus-Christ, qui tant de fois s'est déclaré pour lui, jusqu'à faire trembler ses envieux, qui l'a reçu comme en triomphe dans ses murs il n'y a que deux jours ; c'est ce peuple, ce même peuple séduit en un moment par ses chefs, qui le rejette et le proscrit : *Tolle, tolle* (*Joan.*, XIX) : qu'il soit crucifié. Le voilà donc ce peuple partout lui-même et dans tous les temps, ou plutôt voilà le monde ; le peuple est à cet égard de tous les rangs. Voilà ce monde qu'on idolâtre malgré ses inconstances, malgré ses trahisons.

Pilate, trompé dans son attente, se déconcerte ; l'opprimé n'a plus de ressource que dans sa fermeté ; les places ne la donnent point, il faut y être monté avec elle. Sa faiblesse ne lui fournit plus qu'un moyen d'amener ces furieux à recevoir sa proposition, mais un moyen flétrissant et qu'un juge intègre n'eût jamais dû employer à l'égard de l'innocence. Il avait alors parmi ses prisonniers un fameux scélérat nommé Barabbas, séditieux, voleur, homicide, un de ces monstres qui sont l'objet de l'exécration publique. Pour fixer à coup sûr le choix du peuple, il imagine de ne lui donner que l'alternative de l'un ou de l'autre. *Choisissez,* leur dit-il, *de Jésus ou de Barabbas.* (*Matth.*, XXVII.) Injurieuse négociation ! parallèle monstrueux ! Jésus y est présent, il en dévore toute la honte ; Jésus, la sainteté incréée, en compromis avec la scélératesse : eh ! qui l'eût jamais cru possible! Celle-ci est préférée, il devait être avili jusque-là. Préférence indigne ! peuple infâme ! Le ciel aura-t-il assez de foudres et l'enfer de supplices? Mais je prononce des anathèmes qui retombent sur nous. Eh ! de nos jours, ô mon Dieu ! que ne vous préfère-t-on pas ? à votre foi, à votre culte, à vos lois? Rougissons, l'infamie du peuple juif n'est que l'image des nôtres.

Ce déchaînement, si général et si odieux, devait armer Pilate d'une noble indignation, il ne fait que l'abattre ; il rentre tout interdit. Incapable d'un coup de vigueur, il ne voit plus de jour à sauver un juste qu'il plaint, qu'il admire, qu'il révère ; si grand qu'au moment de périr il semble indifférent à son sort. Au lieu d'écouter le devoir, il ne consulte que sa politique ; elle a déjà fait de lui un lâche, elle en va faire un barbare. Elle lui suggère un dernier remède, mais plus affreux mille fois que celui qu'il a tenté ; il le hasarde. Il voit que ce peuple furieux est altéré du sang de Jésus, il se détermine à le verser pour lui sauver la vie et à le mettre dans un état capable de faire compassion à ce peuple enragé, de l'attendrir et de l'apaiser, c'est-à-dire qu'il devient inhumain pour vaincre l'inhumanité. Politique humaine, voilà vos expédients ! ils sont dignes de vos principes. Pour commencer à calmer les esprits, Pilate vient leur déclarer qu'il leur accorde Barabbas, et que pour Jésus, il va les satisfaire en le faisant punir. Le punir ! et de quoi ? Depuis deux heures il n'a cessé de protester qu'il le trouve innocent. N'importe, il fait appeler sa garde, lui donne des ordres conformes à son dessein. Le divin Agneau leur est livré, ils le conduisent dans le prétoire. Entrerai-je dans le récit de cette sanglante scène? Ah ! représentez-vous-la vous-mêmes si vous le pouvez ! Voyez des hommes féroces

se préparer à déchirer l'Agneau de Dieu, parce qu'il s'est chargé de vos crimes; voyez-les le dépouiller de ses habits et l'attacher à une colonne; regardez-les, si vous en avez le courage, s'armer de verges et de fouets, déployer sur ce corps innocent toute la force d'un bras sans pitié, mettre en pièces cette chair virginale qui n'a jamais connu ni les délices, ni le péché. Ames sensuelles, comptez les coups ; mais à chacun, demandez-vous à vous-mêmes : n'est-ce point pour moi qu'il le reçoit ? Mollesse efféminée, idolâtrie de moi-même, désordres humiliants, excès honteux dont je rougis ici, vous fîtes autant de plaies sur le corps de mon Dieu que vous en faites à mon âme. Il est nu ce corps si chaste ; ah ! c'est qu'il faut que sa pudeur expie la perte de la mienne. J'ai fait le mal, Dieu l'en punit pour moi, il y consent, il le souffre, et je pécherai encore ! Tout son corps n'est plus qu'une plaie, le sang coule de toutes parts, et ses bourreaux frappent toujours !

Ils ne s'arrêtèrent que quand ils virent la victime prête à expirer sous leurs coups. Le dessein de Pilate le fait assez comprendre. C'était de le mettre dans un état capable d'amollir des tigres. L'évangéliste de l'Ancien Testament, Isaïe, nous apprend trop que rien n'y fut épargné. Il dit que le Sauveur, après cette cruelle flagellation, n'était plus reconnaissable, que son visage faisait horreur à voir, qu'il lui restait à peine la figure d'un homme : *Vidimus eum et non erat aspectus.* (*Isa.*, LIII.) Cependant on ne le trouve pas assez maltraité. Assommé de coups et nageant dans son sang, il faut encore qu'une prophétie s'accomplisse et qu'il soit rassasié d'opprobres : *saturabitur.* (*Isa.*, IX.) On rassemble autour de lui tous les soldats de la garde pour le traiter d'une manière également brutale et impie. Ils renouvellent tout ce qu'il a souffert chez Caïphe. Que dis-je ! ils vont plus loin, et voici l'appareil d'un nouveau supplice dont on n'entendit jamais parler. On lui prépare une couronne d'épines, on l'enfonce avec violence dans sa tête; autant de pointes qui le percent sont autant de blessures : *Egredimini et videte, filiæ Sion.* (*Cant.*, III.) Ames rachetées du sang de ce Dieu, allez vous parer de couleurs empruntées, couronnez-vous de fleurs, et venez voir votre Roi, le Roi des rois avec ce diadème sanglant. C'est encore trop peu que ce supplice, on y ajoute la dérision la plus insultante ; on en fait un roi de théâtre : on jette sur ses épaules un mauvais manteau de pourpre, on lui donne pour sceptre un roseau, on le fait asseoir, on fléchit le genou devant lui en le frappant. Si le détail de ces horreurs est disgracieux à entendre, qu'a-ce été de l'éprouver ? On le meurtrit de soufflets, on le couvre de crachats. Sont-ce des hommes ou des bêtes féroces qui se portent à ces excès ? Et comment les souffre-t-il ? *Sicut ovis* (*Psal.* CXVII.) : comme un agneau ; mais l'Agneau de Dieu, vainqueur et invincible dans sa patience. Voilà donc ce que mérite le péché. Ce jeu cruel durait encore lorsque le gouverneur l'envoya chercher. Quand il le vit il dut être aussi sûr du succès de son stratagème humain, que pénétré de douleur de l'avoir employé. Il monte sur sa tribune, suivi du Sauveur. Il le produit au peuple ; le voici, leur dit-il : *Ecce homo.* (*Joan.*, XIX.) Le reconnaissez-vous ? êtes-vous contents ? Non, Pilate, ils ne le sont pas : votre cruauté n'a rien diminué de la leur.

A ce spectacle, capable d'attendrir les rochers, toute leur fureur se ranime, les clameurs recommencent, le tumulte croît de moment à autre ; un mélange de voix confuses ne laisse distinguer que ces mots : *Crucifige* (*Ibid.*), crucifiez-le. Mais enfin, reprend Pilate, voyez l'état où je l'ai mis pour vous contenter, et dites-moi le mal qu'il a fait. Pilate s'est compromis, il a laissé entrevoir son faible, et on s'en prévaut : en ménageant des emportés, il a fait des séditieux ; il devait juger, il a capitulé : les factieux prennent sa place, de maître qu'il était, le voilà suppliant. Ce sera toujours le sort des conduites molles ; on sera dominé, si l'on n'est pas ferme ; on se verra forcé à devenir oppresseur, si on est timide. *Cet homme se dit roi*, répliquent-ils insolemment ; *dès là il mérite la mort.* (*Ibid.*) Quiconque se dit roi s'élève contre César, et, en le délivrant, vous trahissez votre maître. A ce coup Pilate se déconcerte ; sa fortune est son idole, César est son Dieu, l'ambition l'ordonne. C'en est fait, il va sacrifier l'innocent, et prouver à l'univers que, pour en venir à des excès d'iniquité dont on a soi-même horreur, il n'est pas nécessaire d'être méchant, il suffit d'être faible. Sa conscience crie, il l'étourdit par une vaine cérémonie ; il se fait apporter de l'eau. *Je suis innocent du sang de ce juste*, s'écrie-t-il, *je m'en lave les mains.* (*Ibid.*) Oui ; mais il s'en souille le cœur.

A cela que répond ce peuple forcené ? Le Dieu juste permet qu'il lance contre lui-même la plus affreuse de toutes les malédictions. Que son sang, disent-ils, tombe sur nous et sur nos enfants. Ils n'ont été que trop exaucés. Ce sang adorable, devenu pour tous les peuples de la terre comme un fleuve de grâces, est devenu pour eux un poids qui les écrase, un ennemi qui les poursuit partout. Il semble qu'il se soit imprimé sur leur front en caractères lisibles, et que tous les hommes y voient gravée l'image de leur déicide. Ce peuple, le plus noble de tous les peuples, dépositaire des annales du monde, gardien des oracles du Très-Haut, l'héritier de ses promesses, aujourd'hui déchu de tous ses priviléges, chassé de la terre de ses pères, fugitif dans tout l'univers, étranger partout, méprisé de tous les autres peuples, sans se confondre avec aucun, traîne parmi nous, depuis dix-sept cents ans, les malheureux débris de son désastre ; et il les traînera jusqu'à ce que la mesure de son châtiment enfin remplie, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob daigne jeter sur eux un regard. Terrible,

mais juste punition du plus énorme de tous les attentats, dont il faut achever le triste récit. L'arrêt porté au ciel par le Juge suprême vient d'être arraché, sur la terre, à la faiblesse par la fureur : Pilate, contre sa conscience, l'a confirmé ; tout se dispose pour l'exécution. Dieu Sauveur ! enfin la mort va finir votre martyre et consommer notre rédemption. Garant et redevable de l'entière expiation du péché, elle n'est pas achevée. Aux douleurs et aux opprobres que méritaient tous les péchés du monde doit se joindre un supplice proportionné aux tourments qui devaient venger Dieu de tous les péchés du monde ; il va le subir au Calvaire. Croix honteuse ? votre métamorphose s'approche. Vous allez devenir l'autel sacré où va s'immoler pour nous la Victime seule digne de Dieu. *O crux, ave !*

TROISIÈME PARTIE.

Après tant de tourments, à peine devait-il rester au Sauveur une étincelle de vie ; il fallait cependant encore qu'il se traînât sur la montagne : c'était là que le vrai Fils d'Abraham devait être immolé. Cette montagne, déjà célèbre par deux grands événements qui préparaient le troisième dans une analogie digne des conseils de Dieu ; cette montagne, le sépulcre du premier Adam (1), le second, qui venait par son sang purifier toute la masse, devait commencer par en arroser les prémices ; cette montagne, consacrée par le sacrifice d'Abraham, le plus grand que l'homme ait pu faire à son Dieu, au même endroit devait se consommer celui de Jésus-Christ, le plus grand que Dieu ait pu faire en faveur de l'homme. La croix, le plus douloureux qui fut jamais et le plus flétrissant alors de tous les genres de mort, était celui qu'on lui destinait ; et ce n'était pas assez qu'il expirât sur ce bois infâme, il fallait qu'il le portât lui-même, comme un autre Isaac, jusqu'au lieu du sacrifice ! Il sort de chez Pilate, courbé sous ce joug humiliant, escorté de soldats, de gardes, de bourreaux, suivi de ses ennemis, à l'aspect d'une ville entière, accourue pour le voir. Épuisé de sang et de forces, il sent bien que l'humanité, abandonnée à sa faiblesse, y va succomber ; et il est des desseins de Dieu qu'elle y soit abandonnée, qu'il ne se fasse aucun miracle pour la soutenir, qu'on n'entrevoie ce qu'il est qu'à une patience divine. Il marche ; mais à chaque pas il se sent défaillir. A mesure qu'il avance il s'affaiblit ; à force de courage à peine peut-il gagner jusqu'aux portes de la ville : mais, en cet endroit, le chemin devient plus rude, la montagne commence : il faut céder, il tombe sous sa croix.

Une troupe de vrais Israélites et de pieuses femmes qui le suivaient en étouffant leurs sanglots ne purent se retenir ; elles jetèrent un cri lamentable. Jésus se tourne vers elles : ce mouvement de compassion pour lui réveille toute sa tendresse pour sa malheureuse nation ; il leur parle. Cet homme, qui, devant les puissances dont dépendait sa vie, n'a pas voulu dire un mot pour se défendre, veut parler à des âmes simples et touchées ; expirant presque de faiblesse, il retrouve assez de force pour élever la voix. Que dis-je ! par un pouvoir invisible il arrête son escorte impatiente, et la tient immobile ; il oublie tout ce qu'il souffre, tout ce qu'il va souffrir encore, sa croix qui l'écrase, le Calvaire qui l'attend, sa mort inévitable et présente, avec le même calme, la même dignité, du même air dont il parlait dans le temple : ***Filles de Jérusalem***, leur dit-il, ***ne pleurez pas sur moi ; mais pleurez sur vos enfants, sur vous-mêmes.*** (*Luc.*, XXIII.) Il va prophétiser, annoncer l'avenir, comme en étant le Maître. Je vois venir des jours, poursuit-il, où l'on dira parmi vous : heureuses les femmes stériles, les entrailles qui n'ont point enfanté. On les entendra s'écrier : Montagnes, tombez sur nous ! collines, ensevelissez-nous ! Au moment qu'il prédisait ces affreux malheurs, pas le moindre signe ne les rendait vraisemblables : qu'on en voie dans l'histoire l'épouvantable accomplissement quarante années après. Jamais ville, jamais peuple, jamais nation, depuis que le monde existe, a-t-elle été traitée comme Jérusalem et la Judée par les armées romaines ? Quiconque en lit les horribles détails, à moins d'un voile de stupidité sur les yeux, s'écrie avec le général romain qui n'en fut que l'instrument : C'est le bras d'un Dieu, disait-il, ce ne sont pas les nôtres qui ont frappé de tels coups. Enfin le Sauveur conclut par cette courte parabole, qui nous regarde tous, mes frères : Si le bois vert est traité de la sorte, que sera-ce du bois sec ? L'énigme n'est pas difficile.

Après cet épanchement de zèle et de charité Jésus se relève, mais le corps aussi faible que l'âme est forte. A peine se soutient-il, il faut qu'il renonce à porter seul sa croix. Un voyageur innocent, un passant, par une violence aussi heureuse pour lui qu'injuste en elle-même, est saisi et forcé de rendre au Fils de Dieu le plus triste, mais le plus honorable de tous les services, de partager avec lui le fardeau de sa croix : il la porte après lui jusque sur la montagne, On arrive au lieu du supplice, on met la croix par terre, l'innocent Agneau se prosterne, adore et se soumet. On lui présente, selon l'usage, une liqueur amère, dont l'effet était d'engourdir les sens, pour diminuer le sentiment dans le patient ; il y goûte, et n'en veut point : il veut souffrir sans adoucissement. Il se laisse ôter ses habits pour la seconde fois ; ils sont collés à ses plaies : en le dépouillant on le déchire. Il s'étend de lui-même sur le lit de douleur ; il donne

(1) Tradition attestée par Origène, Tertullien, saint Athanase, saint Basile, saint Cyrille de Jérusalem, saint Grégoire de Nazianze, saint Epiphane, saint Chrysostome, sainte Ambroise, sainte Paule écrivant à saint Marcelle, etc.

ses pieds et ses mains, on les perce de clous énormes qui s'enfoncent bien avant dans le bois. Le sang jaillit, coule à gros bouillons : jugez de sa douleur ; mais c'est, c'est quand elle est plus vive, que sa charité est plus ardente. Au milieu de cette affreuse angoisse, *Mon Père*, s'écrie-t-il, *pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font*. (*Luc.* XXIII.) Voilà ses gémissements et ses plaintes. On l'enlève de terre, on y plante la croix. Situation terrible ! Il n'est soutenu dans l'air que par les clous qui le percent. S'il se laisse aller à son poids, les plaies de ses mains lui font souffrir mille morts ; s'il se soulève pour les soulager, le mal devient intolérable dans les pieds : tous les nerfs, tous les muscles de son corps déplacés, tendus de la manière la plus violente, lui causent des maux inappréciables ; pour les exprimer il faudrait les avoir sentis.

Voilà donc le plus grand des forfaits que la créature ait pu enfanter, commis et consommé par l'homme. Le ciel s'en taira-t-il ? Tous les êtres lui crient vengeance. Il parle : mais toujours avec ce tempérament de modération plus redoutable qu'un courroux d'éclat. En plein midi le soleil perd sa lumière, et l'obscurité de la nuit succède tout à coup à la clarté du jour. Ténèbres miraculeuses, puisque la lune était alors dans son plein, une éclipse était impossible ; ténèbres assez épaisses pour frapper les âmes attentives, trop peu pour intimider des furieux devenus maniaques. Il reste assez de jour pour entrevoir leur victime ; c'est le seul objet qui les fixe : elle expirera plutôt que leur fureur.

De crainte qu'il ne manquât à sa mort un seul trait d'ignominie, ou plutôt pour vérifier, sans le savoir, toutes les prophéties qui devaient rendre inexcusable l'incrédulité judaïque, on lui avait associé deux voleurs, condamnés au même supplice : Isaïe l'avait prédit ; on les plaça, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Jésus crucifié entre deux criminels, dont il est le souverain juge, élevé sur la croix entre le ciel et la terre, dont il est le Médiateur unique ; victime des péchés du monde, en proie à ses douleurs, en spectacle à son peuple, adoré des anges, méconnu des hommes, tout occupé de son sacrifice, accomplit les oracles prophétiques, et sauve le genre humain. Mais dans quelles dispositions ceux dont il est environné voient-ils couler son sang ? Les mêmes à peu près dont on écoute ici le récit de ses tourments. Tout pense, tout parle, tout agit autour de lui, selon les divers sentiments qui partagent les cœurs. A quelque distance il aperçoit les chefs de la nation, animant à la dureté, par leur exemple, le peuple volage qu'ils ont séduit. Un peu plus loin, une troupe éplorée d'âmes compatissantes, parmi lesquelles se cachent ses apôtres, ses amis, ses proches ; troupe inquiète dont la foi est combattue et l'espérance alarmée. A quelques pas, le centenier et sa cohorte, consignés pour le garder jusqu'à son trépas. Au pied de sa croix, ah ! . . . . . une mère dont les douleurs égalent ses tourments, et la soumission sa patience ; un seul de ses disciples, mais le bien-aimé, digne de l'être, ne fût-ce que par la constance ; quelques femmes vertueuses, ses chastes amantes, et à leur tête Madeleine, la plus généreuse. A l'entour une foule d'ennemis, de curieux ou d'indifférents ; sur sa tête un ciel inflexible, où rien ne semble s'intéresser à son sort, mais où bientôt tout va s'ébranler pour sa gloire.

Encore quelques moments d'obéissances et de souffrances, le sacrifice s'achèvera ; et la mort, en portant le dernier coup à la victime, deviendra elle-même le premier trophée de sa victoire ; et cette croix, l'instrument de son supplice, sera le monument éternel de son triomphe ; et pour ce peuple homicide qui le crucifie, toute la terre deviendra le lieu de son exil ; et à l'aveugle Synagogue qui le réprouve sera substituée une Eglise éternelle, formée de tous les peuples ; et la place de ce royaume de Juda, le patrimoine de ses pères qu'on lui enlève, l'univers tout entier va devenir sa conquête. Déjà de ses mains étendues Jésus-Christ semble en mesurer les dimensions et en embrasser l'ensemble. Il l'a prédit, que, quand il serait élevé au-dessus de la terre, il attirerait tout à lui. Tous les peuples accourront à ses pieds, toutes les fausses divinités tomberont en présence du Dieu crucifié, tout genou fléchira devant lui. Il l'a prédit, et nous l'avons vu.

Ce Messie règne déjà sur sa croix : *Regnavit a ligno*. Il y est proclamé roi par autorité publique ; sur sa tête on en lit le titre : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. (*Joan.* XIX.) Pilate, sans aucun motif de vraie politique, et poussé par un mouvement dont il ignore la source, l'y a fait inscrire en trois langues Le juif en frémit et vient s'en plaindre ; il le rebute, et n'y veut rient changer : *Quod scripsi, scripsi*. (*Ibid.*) Sa lâcheté tantôt a procuré l'exécution des décrets d'en haut, ici la fermeté les confirme. Ainsi les hommes deviennent contradictoires avec eux-mêmes plutôt que les desseins de Dieu manquent à s accomplir ; ainsi la croix de Jésus-Christ devient son trône.

Elle est aussi son tribunal. Il y est déjà le juge des vivants et des morts, et il en fait les fonctions. Un élu crucifié à sa droite, un réprouvé à sa gauche. L'un, désespéré de la violence de ses maux, n'aperçoit rien, s'en prend à tout, l'injurie et le blasphème : Jésus l'abandonne à son sens réprouvé. l'autre, extasié de tout ce qu'il voit d'auguste et d'extraordinaire dans le paisible maintien de Jésus souffrant, ouvre son cœur aux grâces de la foi et de la componction, se donne tout à lui et l'invoque : Jésus lui promet dès ce jour son paradis. L'un se damne jusque sur la croix, et à côté de Jésus-Christ : voilà la profondeur des jugements de Dieu. L'autre, par un seul acte de vraie pénitence, obtient en un instant le bonheur éternel : voilà la gratuité de ses miséricordes. Tels sont les premiers arrêts du souverain Juge.

Ainsi Jésus, dans l'excès même de ses maux, est au-dessus de ses souffrances; il n'en paraît ni absorbé, ni préoccupé. Sans trouble, et sans se plaindre dans les plus cuisantes douleurs, il parle et il agit en Dieu; il exauce le vrai pénitent, il remet les péchés, il dispose du paradis. Il exerce paisiblement son ministère de Sauveur et de Juge, comme celui de prêtre et de victime; il n'est pas plus ému des insultes et des sarcasmes que vomit autour de lui le juif implacable. Car, ce qu'on ne vit peut-être, et qu'on ne reverra jamais, non-seulement le soldat et l'homme du peuple, mais les auteurs sacriléges de sa mort, ces hommes graves, chefs de la nation, docteurs de la loi, prêtres du premier ordre, irrités du refus de Pilate, et de lire sur la tête de leur ennemi mourant qu'il est leur roi, malgré eux, s'en vengent sur lui par tous les excès honteux qu'inspirent ces passions brutales qui ôtent toute pudeur; ils le regardent souffrir et perdre son sang divin avec une joie de barbares, s'applaudissent de leur funeste victoire ·Il a sauvé les autres, disent-ils d'un air de triomphe, et il ne peut se sauver lui-même.

Raisonnement absurde qui les confond par leur bouche. Il a sauvé les autres. Ils en conviennent donc; ils n'osent le contester, ils sont forcés de l'avouer. Ils ont vu de leurs yeux l'aveugle-né qu'il vient d'éclairer, Lazare qu'il a ressuscité: il a donc sauvé les autres, fait des miracles pour les autres; de leur aveu le fait est constant. Mais, parce qu'il n'en fait point pour lui-même, dès là, concluent-ils, tous ses autres miracles ne prouvent plus rien. Tel est pour tous les temps la logique de l'incrédulité. Il ne peut se sauver lui-même. Il ne le peut! qui vous l'a dit? Mais si c'est qu'il ne le veut pas, si c'est qu'il ne le doit pas; mais, si tous vos prophètes ont dit expressément qu'il ne le fera pas. Isaïe: quil doit se dévouer à la mort pour le péché: *pro eo quod tradidit in mortem animam suam.* (*Isa.*, LIII.) Daniel, qu'il sera immolé, occis: *occidetur.* (*Dan.*, IX.) David, que son corps, dans le tombeau, ne s'y corrompra point, et, par conséquent, qu'il y sera mis: *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* (*Psal.* XV.) S'il est le roi d'Israël, le Fils de Dieu, comme il s'en est vanté, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Et moi, s'il en descendait, je n'y croirais pas; car il est écrit que le Messie doit y mourir. Le miracle décisif en faveur de Jésus-Christ, c'est qu'en ayant fait des milliers pour les autres, il n'en fasse point pour lui-même, et que tout-puissant sur la croix, comme ailleurs, il y meure cependant comme l'agneau, sans défense, ainsi qu'il est écrit. Mais que fais-je ici? Le Sauveur, du haut de sa croix, pouvait d'une parole confondre ces raisonneurs, il ne l'a pas voulu; nous devons l'imiter à l'égard de leurs semblables. L'incrédule, toujours ou passionné, ou vicieux, ou de mauvaise foi, ne se convertit point par le raisonnement. A tous ces blasphèmes Jésus paraît sourd; il n'est touché que de la perte de ces aveugles volontaires. Voilà notre modèle en pareilles circonstances.

Toujours souffrant de plus en plus à mesure que son heure approche, tout son corps cloué sur l'autel sur lequel il s'immole, n'ayant de libre que les yeux, il les élève vers le ciel pour soutenir son courage, il les abaisse vers la terre, qu'il voit se teindre de son sang; mais voilà qu'il y rencontre un objet plus douloureux pour lui que son sang répandu. Celle qui le lui a donné ce sang divin, toujours constante au pied de sa croix, et dans quel état, grand Dieu! Tous les siècles n'en fourniront jamais d'exemple, puisqu'il ne sera jamais un tel fils, ni une telle mère, ni de telles circonstances. Vierge prédestinée de Dieu pour être mère de son Fils, sans cesser d'être vierge; c'est-à-dire tout ce que la main du Créateur, par le concours de tous les dons de la nature et de la grâce, a formé de plus admirable; c'est-à-dire l'âme la plus parfaite qui jamais ait existé, après celle du Dieu son Fils; c'est-à-dire tout ce que les vertus humaines peuvent comporter de sublimité, et les sentiments d'héroïsme. Voilà Marie. Jamais mère n'aima son fils aussi ardemment, aussi éperdument. Jugez de sa situation; mais il est une chose qu'elle aime autant que lui: le vouloir suprême de Dieu; concevez ses dispositions. Jamais douleur plus profonde et plus vive, jamais douleur plus patiente et plus soumise, jamais douleur plus forte et plus courageuse. Elle est debout, elle est immobile, elle est muette. Le cœur, l'âme, le corps, suffisent à peine à tout ce qu'elle éprouve, à tout ce qu'elle endure. Vierge innocente! femme incomparable! dirai-je trop? malheureuse ou trop heureuse mère! Jésus lui doit le dernier adieu. Il s'en acquitte; mais en Fils Homme-Dieu, qui parle à une vierge mère de Dieu, plus occupée de sa religion que de ses douleurs, aussi magnanime qu'inconsolable. Près d'elle il aperçoit son disciple chéri, ce qu'il a aimé sur la terre le plus tendrement après elle: désormais, lui dit-il, voilà votre fils; et, au disciple, voilà votre mère. Point de commentaire sur ces divines paroles, tout ce qu'elles disent de touchant, de mystérieux, d'énergique, Jésus seul eût pu l'expliquer, Marie seule a pu le sentir.

De tous les instants de la Passion du Sauveur, n'en doutons pas, ce fut là le plus sensible, peut-être le plus douloureux. Après ce triste adieu il parut ne se plus occuper de rien sur la terre. Sa mission y est achevée, l'œuvre sanglante dont il s'est chargé pleinement accomplie, toutes les écritures dont il est l'objet littéralement vérifiées. Il devait être ici-bas l'Homme de douleurs: *Virum dolorum.* (*Isa.*, LIII.) L'oracle meurtrier n'est que trop bien rempli. Il devait avoir les pieds et les mains percés, *foderunt*: les voilà. Ses vêtements devaient être jetés au sort; hélas! c'est tout son bien, il l'a vu partager sous ses yeux: *par-*

titi sunt sibi. (*Joan.*, XIX.) Il devait être mis au rang des scélérats; ils sont à ses côtés : il ne lui reste qu'à soupirer après le moment marqué au ciel pour la fin de ses maux; mais, auparavant, il faut que la justice divine achève de consommer sa vengeance, en portant le dernier coup au péché dans la personne de l'Homme-Dieu Sauveur, qui s'est chargé de l'expier.

Ah! divine justice! trouverez-vous sur lui place à de nouveaux coups? Trahi, vendu, renoncé, moqué, flétri, blasphémé, rassasié d'opprobres, tout couvert de plaies, cloué sur une croix, n'en a-t-il point fait assez pour l'expier, ce péché? Non. Le péché mérite la damnation. La damnation consiste surtout dans la privation de Dieu; il faut qu'il éprouve ce dernier genre de supplice autant qu'il est possible à un Homme-Dieu. En conséquence de cet arrêt l'âme humaine du Sauveur, quoique toujours hypostatiquement unie à la divinité, se trouve tout à coup comme abandonnée à elle seule, c'est-à-dire que les vives lumières et les forces intérieures, qui sont les suites de cette union, et qui, dans le cours de ses tourments, ont produit en lui ce courage, ce calme, cette fermeté divine, tarissent en un instant. Son humanité sainte, réduite à un abandon total, se sent en quelque sorte délaissée à tout le néant de notre faible nature; un nuage épais se répand sur l'entendement, sur toutes ses facultés. A voir le trouble qui l'agite, il semble qu'il se croie sur le bord de l'abîme : l'extrémité où il se voit le force, pour cette fois, à se plaindre; il s'adresse à son Dieu, il n'ose plus l'appeler son Père. Mon Dieu, s'écrie-t-il à haute voix et baigné de ses pleurs, *cum clamore valido, et lacrymis* (*Hebr.*, V), dit saint Paul : mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Que ce pourquoi dit de choses, chrétiens! pourquoi son Dieu l'a abandonné? Ah! c'est parce que, pour nous y soustraire, il s'est abandonné lui-même à toutes les rigueurs de sa justice. Après un tel exemple rassurons-nous, pécheurs impénitents, rassurons-nous. Dieu serait cruel, se dit-on, si l'enfer était éternel; disons plutôt qu'il serait inconséquent, si, dans une vile créature, il ne punissait pas le péché autant qu'il peut être puni, dès qu'il l'a poursuivi dans son Fils d'une manière aussi terrible. Ce supplice était trop violent pour durer longtemps; le Sauveur est exaucé, il retrouve sa paix.

Rendu à lui-même, il sait que son dernier moment n'est pas loin. J'ai soif, s'écrie-t-il. Combien, avant de s'en plaindre, en avait-il dû souffrir? L'effet naturel du supplice de la croix était de causer une fièvre ardente, et conséquemment une grande soif. Celle du Sauveur devait être intolérable; il était trois heures après midi, il n'avait ni bu, ni mangé depuis le soir précédent; durant la nuit entière il n'avait pas eu un moment ni de sommeil, ni de repos. Les courses de tribunal en tribunal, les allées et venues dans Jérusalem, les interrogatoires, les traitements barbares s'étaient succédé sans intervalle, et sans le laisser respirer. Ajoutez son agonie dans le jardin, tout ce que la nature avait souffert parmi tant d'horreurs, tout le sang qu'il avait perdu dans sa flagellation, le reste qui coulait depuis plus de trois heures de ses pieds et de ses mains, dont les plaies s'élargissaient à mesure qu'il s'affaiblissait. Jugez dans quel état il devait être quand il cria qu'il avait soif. Ce n'était ni le désir, ni l'espoir d'être soulagé qui le faisait parler : il savait qu'on lui serait cruel jusqu'à la fin. Mais il est écrit de lui : Dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre. Ce dernier trait des Ecritures restait à vérifier. En effet, on trempe une éponge entourée d'hysope dans un vase de vinaigre, on la met au bout d'un roseau, et on la lui porte à la bouche; voilà tout l'adoucissement qu'obtient de son peuple le Messie expirant. Il semblait qu'il l'attendît; à peine l'eut-il reçu qu'il déclara que tout était accompli. *Consummatum est* (*Joan.*, XIX) : tout est consommé.

Courtes paroles, mais dont mille volumes n'épuiseraient pas les profondeurs, ne développeraient pas l'étendue. Tout est consommé; l'Homme-Dieu seul a pu le dire, comme seul il a pu l'exécuter. Tous les conseils, tous les desseins, tous les décrets de Dieu; tous les mystères, tous les oracles, toutes les prophéties; tout l'ordre économique pour lequel cet univers a été créé, par lequel il subsiste, avec lequel il finira; tout le plan des la rédemption de la régénération, de la justification de l'homme; tout ce qui devait concourir à le réformer, le vérifier, le sanctifier, tout est consommé en Jésus-Christ crucifié, par Jésus-Christ crucifié et pour Jésus-Christ crucifié; tout ce qu'il avait à faire, révéler, souffrir, mériter pour nous; il n'a plus qu'à mourir pour nous sauver de la mort éternelle : *consummatum est*. A ces mots, pour montrer jusqu'en expirant quel est celui qui meurt; que ce n'est ni par nécessité, ni par épuisement; qu'il est le maître de céder à la nature ou de lui résister; que la mort ne vient à lui que parce qu'il l'appelle; qu'en paraissant y succomber il en va être vainqueur; d'une force surhumaine, il pousse un cri perçant qui fait retentir la montagne, et d'un ton de voix éclatante, qui prouve un mourant plein de vie, il dit au Tout-Puissant : *Mon Père, je remets mon âme en vos mains.* (*Luc.*, XXIII.) Il baisse la tête, il expire. Ainsi, dans un mélange adorable de faiblesse et de force, de tourments affreux et de patience invincible, d'humiliations inouïes et de grandeur divine, a dû et voulu mourir l'Homme-Dieu Rédempteur.

Au prodige de cette mort, nombre d'autres se joignent. La terre tremble, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, des tombeaux s'ouvrent, des morts ressuscitent; mais ces prodiges sont tous marqués au coin de cette providence aussi

effrayante qu'adorable, qui veut bien en faire assez pour convaincre les âmes droites, et n'en veut point faire assez pour forcer l'opiniâtreté rebelle. La faction judaïque tient contre tout, s'étourdit sur tout, s'endurcit à tout, tandis qu'un centenier et sa cohorte idolâtres, transis et pétrifiés, s'écrient que c'était vraiment le Fils de Dieu; tandis que ceux des spectateurs qui sont venus là sans passion s'en retournent tremblants, et se frappant la poitrine : *Percutientes pectora sua.* (*Luc.*, XXIII.) Providence constante qui semble devoir être pour toujours le caractère de la loi nouvelle. Partout où l'Evangile du Dieu crucifié se porte et se fait entendre, qui sont ceux qui en ressentent l'efficace? L'âme sainte et naïve, l'esprit impartial et docile, le cœur sincère, où reste encore de la candeur et de la bonne foi. Qui sont ceux qui le rejettent et le persécutent? Le cœur abruti par un long esclavage des passions, l'esprit fier d'une raison présomptueuse, l'âme infatuée de sa sagesse imaginaire : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (*Rom.*, I.) Providence redoutable qui va se retracer ici. Quels vont être les fruits de ce récit lamentable? Le cœur frivole et dissipé va s'applaudir d'un attendrissement passager, et faire honneur à sa religion d'une sensibilité aussi infructueuse que purement naturelle. Le pécheur invétéré, troublé pour quelques moments, va lutter contre ses remords, essayer de les calmer par l'espoir d'une conversion qui ne se fera jamais, ou se hâter de les étouffer, en retournant à ses idoles. Le philosophe mécréant, frappé de quelques doutes, va chercher dans le code de l'irréligion de quoi les résoudre, et se flatter de l'avoir trouvé.

Quelques âmes encore chrétiennes échappées aux ravages de la corruption générale et au vertige de l'incrédulité, vont seules se frapper la poitrine, répandre sur l'Agneau immolé, et plus encore sur elles-mêmes, des larmes sincères. Pénétrées, au spectacle de tant d'horreurs, d'une telle mort, qu'il souffre pour nous tous à notre place, en notre nom, chargé de nos dettes, les payant de tout son sang jusqu'à la dernière obole; en voilà le titre d'abolition. Tremblantes sur les rigueurs de la divine justice, en voilà le tableau; sur la haine implacable que Dieu porte au péché, en voilà la mesure; sur l'inexorable sévérité avec laquelle il le punit, en voilà le modèle : mais rassurées à la vue d'une bonté, d'une charité, d'une miséricorde inexprimables, infinies; en voilà le gage immortel et l'excès incompréhensible. *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III.)

SERMON XVI.

SUR LA RÉSURRECTION.

Resurrexit. (*Marc.*, XVI *et alib.*)

Il est ressuscité.

Il est ressuscité! Oui, nous le croyons et nous le savons. Nous le croyons d'autant plus fermement que nous le savons indubitablement; la résurrection du Seigneur Jésus est avérée, certaine, indubitable. Chaque mystère de la religion divine qu'il a fondée a son caractère propre : il a voulu que l'évidence fût le caractère de celui-ci, parce que celui-ci devait être le fondement de toute notre foi; et c'est uniquement à vous la mettre sous les yeux cette évidence, que je m'arrête en ce jour, parce que rien n'est plus propre à nous affermir dans la foi : car, hélas! ce doit être là aujourd'hui l'objet principal du ministère évangélique. Les derniers siècles de l'Eglise n'ont avec les premiers que cette triste ressemblance : il faut aller chercher ce que disaient nos pères aux païens de leur temps qu'ils voulaient éclairer, pour le redire aux chrétiens de nos jours, qui s'aveuglent et s'égarent au centre de la plus vive lumière, dans le sein d'une religion qui prouve la divinité de son origine par autant de démonstrations qu'elle a de marques qui la caractérisent; par des prophéties multipliées, littéralement accomplies; par des miracles innombrables, irréfragablement certifiés; par la sublimité d'une morale qui n'a pu venir que du ciel; par l'excellence de ses préceptes, si conformes aux droits de Dieu et aux devoirs de l'homme; par la profondeur même de ses mystères, qui n'ont pu être que révélés d'en haut; par le témoignage d'un million de martyrs qui l'ont scellée de tout leur sang; par l'hommage des plus grands génies, qui ne s'y sont rendus qu'après tous les examens possibles; enfin par le prodige de son établissement et la rapidité de ses progrès, malgré toutes les puissances liguées, tous les préjugés armés, toutes les passions conjurées : et cela sans autres moyens humains que l'assemblage de tous ceux qui naturellement devaient faire tout échouer. Autant de traits où l'empreinte du doigt de Dieu ne saurait être plus lisible, autant de sources d'arguments invincibles à l'incrédulité.

C'est là qu'il nous faudrait puiser aujourd'hui le plan de tous nos discours. Prouver la religion, sujet unique que l'état du christianisme parmi nous semblerait exiger qui fût traité dans les chaires chrétiennes : mais encore quel en serait le succès? S'il a fallu des miracles pour amener à la foi des infidèles qui ne l'étaient que par le malheur de la naissance, il en faudrait de nouveaux, de plus grands pour y ramener des chrétiens, qui l'ont perdue par une apostasie volontaire. N'espérons ni de les persuader, ni même de les convaincre. Quand le cœur perverti ne craint plus rien tant que d'être persuadé, l'esprit sait résister à toute conviction. Je ne parle qu'aux vrais fidèles, dont la foi, dans le commerce d'un monde impie, est exposée à de violentes attaques, et je leur dis : Pour vous rendre invulnérables à tous les traits de l'impiété, point d'autre bouclier que la résurrection de Jésus-Christ, parce qu'indépendemment de tant d'autres preuves de notre sainte religion que je viens d'indiquer, la résurrection seule de

Jésus-Christ en est une démonstrative; et pour vous en montrer l'évidence, je n'ai précisément que deux questions à résoudre. En premier lieu, est-il incontestablement certain que Jésus Christ soit ressuscité? En second lieu, de ce que Jésus-Christ est ressuscité, s'ensuit-il nécessairement que sa religion soit vraie? A quoi je réponds par deux assertions que je vais successivement établir. Il faut renoncer à la raison pour ne se pas rendre aux preuves de la résurrection de Jesus-Christ : première assertion, premier point. La résurrection de Jésus-Christ une fois constante, sa religion est nécessairement vraie : seconde assertion, second point. En deux mots, les preuves et les conséquences de la résurrection de Jesus-Christ : c'est tout mon dessein. Vierge-Mère, associée à tous les opprobres de l'Homme-Dieu durant sa vie mortelle, vous l'êtes aujourd'hui à toute sa gloire pour une éternité. *Regina cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis qu'il faut renoncer à la raison pour ne se pas rendre aux preuves de la résurrection de Jésus-Christ. D'abord ce n'est point ici un mystère inaccessible à nos recherches; c'est un fait qui tombe sous les sens. Pour le vérifier il n'a fallu que des yeux à ceux qui en ont été les témoins; pour apprécier la déposition de ces témoins il n'a fallu que le simple bon sens à ceux qui les ont entendus; et, pour nous assurer nous-mêmes de la vérité du fait, nous n'avons précisément que trois doutes à éclaircir. Qui sont les témoins qui ont attesté ce fait? Ces témoins n'en auraient-ils point imposé? Ces témoins n'ont-ils point eux-mêmes été trompés? De ces trois chefs scrupuleusement discutés, s'il en résulte : 1° que ces témoins ont toutes les qualités que la droite raison peut désirer dans un témoin; 2° qu'il est absolument impossible qu'ils eussent ni pu ni voulu en imposer sur ce fait; 3° qu'il est également impossible qu'eux-mêmes aient pu s'y méprendre, il s'ensuivra que ces témoins sont souverainement croyables, et conséquemment que, pour rejeter leur témoignage, il faut renoncer à la raison. Commençons.

Et d'abord, qui sont donc ceux qui ont attesté au monde que Jésus-Christ était sorti du tombeau, qu'il était ressuscité? On me dit que ce sont les apôtres mêmes, et les disciples de Jésus-Christ, temoins oculaires de tout ce qui en devait être. Ce fait est-il bien vrai? Ne me trompe-t-on point? Essayons de le soupçonner. Mais voilà qu'on m'oppose une tradition de dix-huit siècles, le rapport unanime de tous les peuples. L'univers entier, juifs, gentils, mahométans, chrétiens, catholiques, hérétiques, tous, malgré leurs divers intérêts, conviennent que le christianisme tire son époque de certains hommes sortis de la Judée, sous l'empire de Tibère, qui se répandirent dans l'Asie, la Grèce, l'Italie, prêchant partout la résurrection de Jésus : les auteurs, les historiens de toute langue, de toute religion, divisés dans tout le reste, sont d'accord en ce point. Indépendamment de ce cri universel, plus fort que toute démonstration, on me montre par écrit le témoignage de ces disciples de Jésus dans des livres qui sont sortis de leur plume. Cette résurrection se trouve attestée, non pas dans un de ces livres, mais dans tous. Quatre d'abord m'en font un détail circonstancié : ce sont les Evangiles. Le suivant n'est qu'un journal des voyages que font ces disciples pour annoncer partout cette résurrection : c'est le livre des *Actes.* Je trouve ensuite un recueil de lettres écrites par ces mêmes disciples à des sociétés nombreuses de nouveaux chrétiens dans les plus fameuses villes du monde, à Rome, à Ephèse, à Corinthe, à Thessalonique, à Philippes; ce sont les *Epîtres* des apôtres, et dans toutes ces lettres la résurrection de Jésus est la base de toute la doctrine qu'on y enseigne : elle y est cent fois répétée; point de page qui ne la suppose, ou qui n'y fasse allusion.

Que répondre à ceci? et par où me défendre? N'ierai-je que ces livres soient en effet l'ouvrage de ces apôtres? Mais oserai-je nier ce que n'osèrent jamais contester, ni les plus zélés défenseurs de la Synagogue, les rabbins et les thalmudistes; ni les plus furieux partisans de l'hérésie, Cerinthe, Marcion, Basilide; ni les plus cruels ennemis de l'Evangile, Celse, Porphyre, Julien. Ce dernier surtout, aussi homme de lettres que puissant empereur, qui se piquait d'érudition autant que de valeur, qui tourna contre le christianisme tout ce qu'il eut de talents et de forces, et qui semble ne chercher à s'illustrer que par son extinction. Tous, trop voisins du siècle des apôtres, pour ne pas démêler la fraude, si ces livres en eussent été susceptibles; trop habiles pour ne pas sentir que le plus sûr moyen de saper le christianisme était de décréditer des livres qui en faisaient tout l'appui; trop acharnés contre une religion qu'ils voulaient perdre, pour manquer un moyen infaillible de l'éteindre. N'importe, insistons à prétendre que ces livres puissent avoir été supposés; mais on me demande quand, comment et par qui cette supposition eût pu se faire, sans que, ni les chrétiens, ni les juifs, également intéressés, les uns à ne se pas laisser surprendre par des livres fabuleux, les autres à ne se pas laisser noircir par des livres diffamants, eussent crié à l'imposture? L'impossibilité est manifeste, et on l'a prouvé par le fait; car il a paru de fausses *épîtres*, de faux *évangiles*, et à peine ont-ils vu le jour. Décriés aussitôt qu'éclos, convaincus de supposition par une réclamation générale, ils ont disparu, ils ne sont plus. On va plus loin : on me fait lire mille passages de ces livres, cités mot pour mot dans les écrits de vingt auteurs, la plupart contemporains et disciples des apôtres; tels que Justin, Clément, Ignace, Irénée. Il faudra donc dire que tous ces auteurs ont été supposés aussi. Qui pour-

rait se le persuader? La déraison ne va point jusque-là.

Eh bien! retranchons-nous à vouloir qu'au moins ces livres aient pu être altérés, falsifiés. Mais ces livres, on me les fait voir répandus, dès le temps des apôtres, partout où il y avait des chrétiens, c'est-à-dire chez toutes les nations connues, déjà traduits en diverses langues, conservés et lus chaque jour dans toutes les églises. On me fait voir les chrétiens partagés, dès lors, en diverses sectes, par diverses hérésies; sectes toujours rivales, toujours ennemies; sectes en même temps pénétrées d'un respect égal pour ces saints livres, les regardant comme un monument sacré, le dépôt des révélations divines, le titre de leur croyance, le juge de leurs controverses. Dès là, le moyen qu'ils aient pu être falsifiés? Qu'un docteur, qu'un évêque, qu'une société particulière l'eût entrepris, comme on l'a vu quelquefois, les autres l'auront-elles souffert? seront-elles restées muettes? Un cri général, venu de toutes les Eglises, n'a-t-il pas vengé à l'instant l'attentat fait au saint dépôt? Lisez sur cet article les reproches de Tertullien à l'hérésiarque Apelles. Et que fallait-il de plus que la simple confrontation avec les autres exemplaires pour démasquer la fourberie? Il eût donc fallu, pour que la fraude se fût glissée dans ces livres, il eût fallu, de deux choses l'une, ou que des livres dont il existait autant d'exemplaires peut-être que de familles chrétiennes, se fussent trouvés corrompus tout à coup dans des milliers de copies, sans que personne s'en fût aperçu; ou que tous les chrétiens ensemble eussent conspiré pour corrompre de concert des livres qu'ils regardaient comme la règle de leur foi, comme la parole de leur Dieu, et qu'ils chérissaient jusqu'à se laisser égorger plutôt que d'en livrer un seul exemplaire à leurs tyrans.

C'est perdre le temps à combattre la chimère. Des livres attribués à tels et tels auteurs par une tradition constante et unanime de dix-huit siècles, répandus par tout l'univers dès le temps de leur origine, conservés comme un dépôt sacré par une société aussi nombreuse que celle des chrétiens; lus, reçus, reconnus pour authentiques depuis dix-sept cents ans, non-seulement par l'Eglise catholique, mais par une multitude de sectes hérétiques. Jamais convaincus ni de supposition, ni de falsification par ceux qui y avaient le plus d'intérêt; des livres enfin qui réunissent plus de caractères d'authenticité que n'en eurent jamais tous les livres ensemble qui existent dans le monde. Si de tels livres peuvent encore être suspectés de faux, il n'est plus rien sur la terre de certain, plus d'assurance, plus de notoriété; il faut se livrer à toute la démence d'un pyrrhonisme universel. Ici, quelque effort que je fasse pour séduire ma raison, je sens qu'il faut la la heurter de front, ou convenir avec elle que, s'il est dans le monde quelque fait indubitable, c'est que ce sont les disciples mêmes de Jésus qui, de vive voix et par écrit, ont attesté au monde sa résurrection, et que le détail que nous en lisons dans leurs livres est tel qu'ils l'ont écrit.

Et dès lors la croyance de cette résurrection n'est point de ces opinions populaires, dont on ne connaît ni la source ni la date, et qui n'ont pour fondement qu'une aveugle crédulité; c'est un fait dont je sais l'époque. En suivant de siècle en siècle le fil d'une tradition aussi constante que lumineuse, je remonte et j'arrive au temps précis où ce fait s'est répandu dans le monde. Je connais ceux qui s'en font les garants: ce sont des témoins oculaires; ils n'attestent que ce qu'ils prétendent avoir vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, touché de leurs mains. Ce sont des témoins en nombre plus que suffisant pour faire foi en matière de témoignage. Ce sont des témoins d'âge et de maturité compétents pour être crus. Ce sont des témoins de sens rassis; ils parlent, ils écrivent, ce n'est pas leur faire grâce, en gens sensés et raisonnables; en un mot, ils ont toutes les qualités requises pour être des témoins admissibles, et on ne peut leur refuser d'être entendus en genre de témoins. Voilà donc un premier fait inébranlablement établi; il ne reste plus qu'à examiner la déposition de ces témoins. Entrons dans cet examen, et, d'après les règles de la plus sévère discussion, jugeons si leur témoignage offre des caractères ou de vérité ou de fausseté qui doivent le faire ou admettre ou rejeter. Ils attestent à toute la terre que Jésus-Christ est sorti du tombeau, qu'il en est sorti vivant, qu'il est ressuscité. Ou ce sont des fourbes qui trompent, ou ce sont des visionnaires qui sont eux-mêmes trompés, ou bien le fait est constant; point de milieu. Ou ils nous donnent pour vraie une résurrection supposée, ou ils ont pris eux-mêmes pour réelle une résurrection fantastique, ou il s'ensuit nécessairement que Jésus-Christ est ressuscité. Nouveau doute à éclaircir: sont-ce des imposteurs?

Mais d'abord, pour en former le soupçon, il faut se faire une sorte de violence. L'idée seule de cette imposture est quelque chose de si atroce qu'elle révolte tous les sentiments du cœur, et de si extravagant qu'elle choque tous les principes du bon sens. Elle est atroce, la plus atroce qui jamais ait pu s'imaginer; concevons, s'il est possible, tout ce qu'elle renferme d'horreurs. Il ne s'agirait de rien moins que de tramer contre Dieu même la conspiration la plus impie; de se porter ouvertement faux témoins contre lui; de faire passer un faux prophète pour son Fils unique; de se jouer de sa majesté, de sa puissance, de ses menaces, de ses foudres, par un tissu de fourberies sacriléges. Il ne s'agirait de rien moins que de concevoir le dessein monstrueux de plonger tout le genre humain dans d'épaissses ténèbres, en faignant de l'éclairer; de ne lui ôter tous ses faux dieux que pour lui en substituer un tout aussi faux;

de ne l'arracher à ses idoles que pour lui faire adorer un séducteur justement supplicié. Il ne s'agirait de rien moins que de former le projet exécrable d'accuser toute la nation juive, c'est-à-dire leurs compatriotes, leurs frères, du plus inouï de tous les attentats; de les dénoncer à l'univers comme les meurtriers de leur Roi, de leur Messie, de leur Dieu, de les faire apostasier une loi sainte, qui leur fut donnée par le Dieu d'Abraham, pour leur faire embrasser un culte illusoire, qui ne serait fondé que sur le mensonge et le faux témoignage. Voilà l'imposture qu'il s'agirait d'imputer aux apôtres et aux disciples de Jésus, si l'on veut que le témoignage qu'ils rendent à sa résurrection ne soit pas sincère. Imposture atroce, d'où résultent tous les crimes et tous les forfaits ensemble. Raisonnons maintenant.

Pour que des hommes soient capables de se livrer à l'affreux complot d'aller par toute la terre débiter une imposture qui renferme toutes les noirceurs imaginables, il faut de nécessité que ces hommes-là soient tous des hommes sans probité, sans pudeur, sans conscience, sans mœurs; des impies, des athées, les plus grands scélérats que la terre ait enfantés: Ce n'est pas assez; il faut qu'ils aient des vues, des espérances, quelque fin, quelque but analogue à leur dessein : *Nemo gratis malus*. Par conséquent, pour qu'il me soit possible de soupçonner les disciples de Jésus d'une telle imposture, il faut que j'aie, sinon des preuves, au moins quelque vraisemblance que ces disciples de Jésus ont pu être des hommes abominables et d'infâmes scélérats. Il faut de plus que j'entrevoie qu'ils ont pu avoir quelque motif, quelque espoir digne de cette affreuse imposture. Sans quoi ce serait leur imputer le plus grand des crimes gratis et sans fondement; ce qui n'est ni permis ni possible, selon toutes les lois de la droite raison.

Cherchons donc à découvrir quels hommes ce furent que ces apôtres, ces prétendus imposteurs et quel a pu être le but de leur insigne fourberie. L'un et l'autre doivent être faciles; ils ont parlé à tous les hommes, ils ont vécu chez tous les peuples, ils ont eu pour ennemis, d'un côté, toute la nation juive, de l'autre, tous les partisans de l'idolâtrie, c'est-à-dire l'univers presque entier. Leurs vices et leurs impiétés n'ont donc pu être ni cachés ni épargnés. Or de quels crimes les a-t-on convaincus? Persécutés, poursuivis sans relâche, comme sans pitié, jusqu'au glaive et à l'échafaud, quelle en fut ou la cause ou le prétexte? Le juif leur reprocha d'être le destructeur de la religion de ses pères, de diviniser un crucifié, de faire tomber sur eux son sang justement répandu. Modestes, mais intrépides, ils répliquaient que ce crucifié était le Fils de Dieu ressuscité des morts, leur Messie, le Désiré des nations; qu'ils avaient ordre d'aller lui rendre témoignage devant toute créature, et qu'il fallait obéir à Dieu préférablement aux hommes. Je ne vois pas là encore des scélérats à soupçonner d'une infâme imposture. Le gentil les accusa d'être les ennemis des dieux, parce qu'ils n'en prêchaient qu'un seul; de haïr le genre humain, parce qu'ils fuyaient le commerce d'un monde contagieux; d'anéantir toutes les religions, parce qu'ils prétendaient que la leur était la seule vraie. Voilà leurs crimes; ils ne s'en défendaient pas. Le Fils de Dieu, Jésus ressuscité des morts, les envoyait, disaient-ils, désabuser le monde de ses vaines idoles et le convertir au seul Dieu vivant : voilà leurs défenses. On les enchaînait, on les tourmentait; ils persistaient et ils souffraient. On les traînait à la mort; ils y allaient et ils mouraient. Ce ne sont pas encore là des impies à suspecter d'une imposture sacrilége.

Creusons donc plus avant. Quelles furent la doctrine, les leçons, la morale de ces prétendus fourbes; car c'est par là que les hommes se démasquent? Ouvrons leurs livres. La doctrine : quelle doctrine! en fut-il jamais de plus céleste? Qui jamais, depuis et avant eux, eut de Dieu des idées plus sublimes de sa grandeur, de sa sainteté, de tous ses divins attributs? Leurs écrits ne respirent que respect, qu'amour, que soumission pour l'Etre souverain. Voilà des impies d'une espèce bien nouvelle! Leurs leçons: quelles leçons! Mes enfants, écrit l'un d'entre eux, je vous mande ces choses afin que vous ne péchiez point, que vous soyez des saints. Eh! qu'importe à des scélérats, des fourbes, que les hommes ne pèchent point, qu'ils soient ou ne soient pas des saints? Leur morale : quelle morale! L'étonnement et l'admiration du paganisme même, qui porte et qui exige la pureté, la charité, la vérité au degré le plus héroïque. Sont-ce bien là encore des indices de scélératesse et d'imposture? A moins que ce ne soit l'effet d'une hypocrisie raffinée. Mais l'hypocrite se propose un but et ce but ne peut être que quelque attrait, quelque intérêt, quelque avantage humain. Or lequel des biens de ce monde purent ambitionner et se promettre des hommes qui savaient qu'à prêcher leur religion nouvelle, révoltante dans ses dogmes, gênante dans sa pratique, intolérante et destructive de toute autre religion, jamais ils ne devaient s'attendre qu'à des peines, des persécutions, ainsi qu'il leur était prédit? L'humiliation, l'indigence, la haine, des fers, des tortures, la mort; voilà donc tout ce qu'ils gagnèrent à être des hypocrites. Ils étaient donc aussi des insensés, des fous d'aller choisir, pour tromper le monde, tout ce qu'ils pouvaient lui débiter de plus propre à le soulever contre eux et à s'attirer de sa part les plus cruels traitements. Ainsi, plus on s'efforce d'obscurcir la vérité, plus on s'enfonce dans les ténèbres, plus on s'implique dans les contradictions. Pour soupçonner d'imposture les témoins de la résurrection de Jésus-Christ, il faut les supposer, contre toute évidence, non-seulement des monstres d'impiété, mais encore des automates ou des hommes en

démence, car cette imposture prétendue est aussi extravagante qu'elle est atroce.

Extravagante! également inconcevable et dans le projet, et dans l'entreprise, et dans l'exécution. La raison saine ne concevra jamais qu'une foule de gens, à la suite de quelques misérables pêcheurs, aille se mettre en tête de faire accroire à toute la terre, au péril de leur vie et sans aucun but raisonnable, un fait absolument faux et souverainement incroyable. Un fait aussi extraordinaire que la résurrection d'un crucifié, qu'ils prétendront être le Fils de Dieu; d'où, par conséquent, il résultera contre le ciel le mensonge le plus effronté, et contre leur nation l'imputation calomnieuse d'un attentat tel que le déicide. Un fait qui demandera, pour être soutenu, toute l'audace et l'impudence qu'ont jamais eues les plus hardis scélérats; qui demandera une fermeté et une obstination dans le crime que rien ne puisse vaincre; qui demandera un secret inviolable confié à une multitude et qu'aucun ne se laissera arracher, pas même au milieu des tourments et sous le coup de la mort. Un fait dont la croyance entraînera la ruine, non-seulement de leur propre religion, mais de toutes les religions du monde, et qui dès lors armera contre eux tous les peuples, tous les hommes, qui les rendra l'exécration du ciel et de la terre, et les plus misérables comme les plus criminels de tout le genre humain; et cela sans le moindre fruit, le moindre espoir ni pour cette vie ni pour l'autre, malgré les révoltes de la raison et les cris de la conscience, contre leurs préjugés et tous leurs intérêts, à la perte de tout repos et de tout honneur, au prix de leur sang et de leur vie, pour le seul amour d'un séducteur qui les a trompés, ou pour le seul plaisir diabolique de mentir et de tromper eux-mêmes. Encore une fois, qu'une foule de gens puisse donner dans un tel complot, c'est ce que la raison saine ne concevra jamais. Un homme, un seul homme capable de cette frénésie serait un phénomène; combien plus une multitude! Et voilà néanmoins ce qu'il faut supposer pour taxer d'imposture les témoins de la résurrection.

Si ce n'est qu'on aime mieux dire que les disciples de Jésus ont perdu le sens tout à coup par un même genre de folie qui les a saisis à point nommé lorsque leur Maître a eu rendu l'esprit, qui leur ôte toute lumière et tout sentiment. Plus chez eux ni bonne foi ni bon sens; plus aucun amour, aucun soin ni d'eux-mêmes ni de leur bien-être; plus rien qu'un instinct aveugle qui les pousse à débiter mille mensonges sur le fondement d'une résurrection fabuleuse, qu'ils certifient avec une obstination qu'on ne saurait comprendre; qui les rend avides de tout ce qui fait l'horreur du reste des hommes, avides de l'indigence et de l'infamie, de tous les maux et de toutes les misères : *In fame, et siti, in frigore et nuditate* (II *Cor.*, XI); qui les rend insensibles aux chaînes dont on les charge, aux verges dont on les déchire, aux coups dont on les assomme : *in carceribus abundantius, in plagis supra modum* (*Ibid.*); qui les transforme en des êtres inexplicables, qui n'ont plus d'humain que la figure. A quoi il faut ajouter que c'est à ce délire que nous devons un corps de religion le plus pur, le plus sage, le plus harmonique, le plus divin qui ait jamais paru; un corps de religion qui, porté en moins de rien d'un bout du monde à l'autre, y cause la plus subite, la plus étrange de toutes les révolutions. Les dieux du paganisme tous anéantis, les hommes par milliers, les peuples, les nations entières saisis du même vertige, se font disciples de ces insensés, adoptent toutes leurs visions et persévèrent dans cette phrénésie depuis dix-sept cents ans. Tel est le chaos d'inepties, d'inconséquences, d'absurdités où il faut se plonger, en dépit de tout bon sens pour suspecter la bonne foi, la sincérité des témoins de la résurrection du Sauveur. D'où je conclus qu'il est démontré, je dis démontré d'après tous les principes de l'évidence morale, qu'il faut renoncer à la raison pour les taxer d'imposture. Et dès lors leur témoignage a donc au moins la première et la plus essentielle de toutes les qualités : il est sincère, il est droit, ils parlent, ainsi qu'ils en attestent le ciel, dans la simplicité du cœur et comme devant Dieu : *Ex sinceritate coram Deo, in Christo loquimur.* (II *Cor.*, I.) Ils n'attestent que ce qu'ils ont vu, entendu, touché : *Quod audivimus, quod vidimus* (*Ibid.*), ou du moins ce qu'ils ont cru voir, ce qu'ils ont cru entendre, ce qu'ils ont cru toucher. Il ne reste qu'à examiner s'il est possible qu'ils aient pu s'y méprendre.

Ce dernier soupçon mérite-t-il un examen sérieux? Jésus-Christ prouve sa résurrection de la manière la moins susceptible de toute espèce d'illusion; ses disciples se comportent à l'égard de ces preuves de la manière la plus éloignée d'une simplicité crédule. Jésus-Christ se fait voir, non pas à un seul de ses disciples, mais à tous : on en compte jusqu'à cinq cents qui l'ont vu dans une même occasion. Il se fait voir, non pas une seule fois, mais à diverses reprises, et toujours avec diverses circonstances; non pas en un seul jour, mais durant quarante jours consécutifs; non pas dans l'obscurité de la nuit, mais à toute heure et en plein jour. Il se fait voir, non en un seul endroit, mais partout. D'abord c'est à Madeleine, dans le jardin voisin de son tombeau; ensuite c'est à ses compagnes, sur le chemin qui y conduit : ici c'est sur la route publique, à deux disciples qui voyagent; là, c'est dans l'intérieur d'une maison, à dix de ses apôtres renfermés. Tantôt c'est au bord de la mer, à sept de ses disciples qui pêchent; tantôt c'est sur une montagne, à tout son troupeau rassemblé. Il se fait voir, non pas dans des visions rapides, et pour un instant momentané, mais dans de longues séances où les spectateurs ont tout le loisir de s'assurer du vrai. Dans une, entre autres, il prend à tâ-

che de convaincre tous leurs sens. Il paraît, et ils le voient; il parle, et ils l'entendent; il s'approche, et ils le touchent; il leur tient de longs discours; il leur montre ses plaies, ils y voient encore l'ouverture des clous. Je suppose ici le génie le plus défiant, présent à cette entrevue, et je demande s'il est content, ce qu'il eût exigé de plus; s'il est possible d'unir ensemble plus de preuves, et d'un genre moins sujet à illusion?

Cependant, nouvel argument! il n'a fallu rien de moins pour convaincre les disciples de Jésus. Loin d'avoir été trop crédules, ils n'ont cédé qu'à l'évidence, comme malgré eux. Il paraît d'abord, par leur propre récit, qu'ils ne comptaient plus sur la résurrection de leur divin Maître. Le scandale de sa croix avait fait évanouir toutes leurs espérances, sa mort tragique les consternait, et, dans l'abattement où ils étaient, tout ce que viennent leur dire de sa résurrection, du ton le plus affirmatif, et Madeleine, et les pieuses femmes, et les disciples d'Emmaüs, ne fait sur eux aucune impression. Ils le traitent de rêveries, de pures chimères; ils ne se mettent pas même en peine de s'en éclaircir: ils sont comme en léthargie, et ils y seraient demeurés si le Sauveur lui-même n'était venu les en tirer. Tout à coup il paraît au milieu d'eux, le soir même de sa résurrection. Sans doute, enfin, ils vont se rendre, tomber à ses genoux, et se livrer aux transports d'une vue si ravissante! Non. La frayeur les saisit, ils se troublent, ils restent immobiles : Jésus les rassure. Ne craignez point, leur dit-il, c'est moi-même; ils ne peuvent se le persuader, ils le prennent pour un fantôme. Mais enfin, poursuit-il, touchez-moi, voyez si un fantôme est de chair et d'os comme je suis. Ils le touchent, et ils flottent encore entre l'incertitude et la joie. Il faut, pour achever de les convaincre, que Jésus porte la complaisance jusqu'à l'excès. Avez-vous là, dit-il, quelque chose à manger? Ils lui servent un rayon de miel et un morceau de poisson rôti. Il en mange; ils le contemplent tout à leur aise. Eh! n'est-ce donc pas là, leur dit-il, ce que je vous avais prédit : qu'il fallait que tout ce qui est écrit de moi dans la loi, les prophètes et les psaumes, fût accompli?

Voilà ce qu'il a fallu pour convaincre les disciples de Jésus-Christ. Ils étaient si obstinés à ne se rendre qu'à la plus claire évidence qu'un d'entre eux, qui ne s'était point trouvé à cette entrevue, demeura incrédule, malgré le rapport unanime des autres. A moins, dit-il, que je n'aie mis la main dans l'ouverture des clous et dans celle de la lance, je ne croirai point. Il persiste huit jours entiers dans cette disposition. Il faut que Jésus vienne pour lui seul le convaincre aux yeux de tous. Portez ici le doigt, lui dit-il, mettez la main dans mon côté. Dieu Sauveur, quelle condescendance! Ce ne fut pourtant qu'à ce moment que Thomas se rendit. Qui de ceux dont la foi est aujourd'hui chancelante ne se fût écrié comme lui : O mon Seigneur et mon Dieu! *Dominus meus et Deus meus.* (*Joan.*, XX.) Enfin, quarante jours durant, ils le voient à tout moment, à tout propos; ils l'écoutent, ils l'entendent les consoler et les instruire, leur donner des leçons et des ordres, leur faire des prédictions et des promesses, jusqu'au jour qu'il les conduit sur la montagne, où il leur dit le dernier adieu. Il les bénit, il s'élève vers le ciel; ils l'y suivent, jusqu'à ce qu'une nuée le dérobe à leurs regards. A des témoignages aussi sensibles, aussi palpables, tellement multipliés, tellement diversifiés, qui jamais imaginera qu'on ait pu se méprendre?

Rapprochons maintenant toutes les parties de cette preuve. La certitude de la résurrection de Jésus-Christ porte donc sur ces trois principes : Ce sont ses disciples mêmes qui l'ont attestée au monde de vive voix et par écrit; premier principe. Ils l'ont attestée comme ils l'ont crue, c'est-à-dire dans la plus grande bonne foi; second principe. Ils n'ont pu ni s'y tromper, ni s'y méprendre; troisième principe. Le premier se prouve par l'aveu unanime et uniforme du monde entier; le second, par l'impossibilité absolue qu'ils eussent, ni pu, ni voulu en imposer à cet égard; le troisième, parce qu'il s'agit d'un fait palpable que tous leurs sens ont vérifié à loisir. Que l'on pèse attentivement ces trois principes, et l'on se trouvera forcé de souscrire à la conséquence, et l'on verra s'anéantir tous les vains raisonnements qu'on y oppose. Voici les plus rebattus : Pourquoi, dit-on de Dieu ressuscité, ne s'est-il fait voir qu'à un petit nombre de témoins choisis? Que ne se montrait-il à toute la nation juive, à tous les peuples, à tous les hommes? Il eût forcé l'incrédulité la plus rebelle à lui rendre hommage. Questions bien dignes de la raison humaine, aussi indiscrètes qu'inconsidérées! questions où la meilleure solution est d'en montrer le ridicule! Pourquoi le Dieu ressuscité ne s'est pas fait voir à toute la terre? Mais pourquoi le Dieu créateur, à ce soleil qui n'éclaire que durant le jour, n'en a-t-il pas ajouté un pour éclairer aussi la nuit? Pourquoi a-t-il tracé la route de cet astre, en sorte qu'une portion de notre globe est consumée de ses ardeurs, tandis que l'autre est privée de toute chaleur? Pourquoi l'homme destiné à posséder et parcourir la terre, à régner sur tous les êtres visibles, n'a-t-il reçu de ce Dieu qu'un corps faible, porté sur des pieds tardifs et pesants? Que ne lui donnait-il une stature colossale, et des ailes comme aux oiseaux? Enfin, pourquoi ce grand Dieu, dans le plan de son ouvrage, a-t-il suivi ses idées, ses vues, ses volontés, et non pas les nôtres? Pourquoi ce Dieu ressuscité ne s'est-il pas fait voir à tous les hommes? Ainsi demandaient ses meurtriers : Pourquoi ne se sauve-t-il pas lui-même, puisqu'il a bien sauvé les autres? Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Ainsi demanderait l'athée : ce Dieu qu'on me suppose, pourquoi ne s'est-il rendu

visible que dans ses ouvrages? S'il veut être adoré, qu'il se montre lui-même. Vers de la terre, c'est donc pour lui parler en maîtres que le Dieu suprême vous a créés! Vous lui faites la loi! vous exigez de lui surabondance de grâces, de preuves, de lumières! Il n'a voulu donner que ce qui vous suffit: sachez-le, ç'a été son plan général dans la religion comme dans la nature. Le Dieu Sauveur en use à l'égard de sa résurrection, comme le Dieu créateur à l'égard de son existence. Tout ce qu'il fallait de preuves à l'âme droite et au cœur docile, il l'a donné, mais rien au delà. Il veut être cherché, demeurer caché aux superbes et aux pervers, n'être aperçu que des hommes de bonne volonté. Il ne se manifeste qu'à un nombre préordonné de témoins choisis: *Testibus præordinatis.* (*Act.*, X) Mais, depuis dix-sept cents ans ces témoins ont suffi à des millions de vrais fidèles; ils suffisent encore. Ce sont des témoins oculaires qu'on ne peut récuser; des témoins dont la véracité, scellée de tout leur sang, est au-dessus de tout soupçon; des témoins qui n'ont pu se méprendre sur le fait qu'ils attestent. Il faut donc les en croire, ou renoncer à tout principe de raisonnement, se refuser à tout motif de crédibilité, préférer la honteuse gloire de tenir contre tout, à la sage docilité de se rendre au bon sens.

Encore une fois donc, que sans passion, sans préjugé, l'on veuille bien discuter ces principes, on verra qu'il en résulte une démonstration morale, équivalente à toutes les démonstrations mathématiques. Je ne l'ai pas rendu comme je le sens; mais j'en suis tellement pénétré que je n'ai plus besoin d'une foi surnaturelle pour être convaincu de la résurrection de Jésus-Christ. Ma raison seule me démontre qu'il est aussi impossible que je sois dans l'erreur, en croyant Jésus-Christ ressuscité sur la foi des témoignages qui me l'assurent, qu'il est impossible que je me trompe en croyant mille autres faits dont je n'ai d'autre garantie que le témoignage des hommes. Qu'Alexandre ait vaincu Darius, qu'Annibal ait fait la guerre aux Romains, que César ait parcouru les Gaules, tous ces faits ne sont pas plus avérés; que dis-je? ne sont pas si avérés, appuyés d'autant de preuves, d'autant de monuments que le fait de la résurrection du Sauveur. Cependant, jamais homme sensé ne s'avisa de douter des uns; je ne peux donc douter de l'autre sans une inconséquence qui répugne au bon sens. Ainsi les lumières de ma raison et celles de ma foi, réunies sur ce grand objet, me le rendent aussi indubitable qu'adorable. Mais la certitude de ce grand événement n'est pas pour moi l'objet d'une spéculation stérile: j'en tire, pour me rendre inébranlable dans ma croyance, les plus utiles conclusions; car Jésus-Christ une fois ressuscité, sa religion est nécessairement vraie.

SECONDE PARTIE.

Chrétiens fidèles, votre piété se plaint peut-être de ne point trouver ici l'aliment qui lui convient. Enivrés d'une joie céleste dans un jour où le Dieu de vos cœurs, après les douloureux spectacles du Calvaire et du tombeau, ressuscite avec lui toutes vos espérances, reparaît à vos yeux triomphant, immortel; votre piété ne voudrait dans nos discours que sentiments, que mouvements extatiques, propres à nourrir le feu divin dont elle est embrasée. Un long tissu d'arguments arides, pour démontrer une vérité dont elle ne douta jamais, lui paraît tout au moins un travail inutile. Plût à Dieu qu'il le fût autant que vous l'imaginez! Mais sous les yeux de Jésus-Christ même, dans ce petit troupeau qu'il avait formé de ses mains, il se trouva des incrédules. Dans cette foule de chrétiens qui remplissent aujourd'hui nos villes, combien s'en trouve-t-il de froids et de faibles dans la foi? Or, vous le savez, c'est pour nous un devoir d'employer notre zèle à les y raffermir, et en quel jour y travailler plus efficacement que dans celui-ci, puisqu'il est presque le seul où le torrent de l'exemple les entraîne à nos discours, et que d'ailleurs le mystère qui se célèbre nous fournit des armes irrésistibles? Car la résurrection de Jésus-Christ une fois établie, tout le christianisme est prouvé, et cela par les conséquences les plus claires, et tout à la fois les plus simples. Jésus-Christ est ressuscité; donc il est Dieu. Jésus-Christ est Dieu; donc sa religion est divine. La religion de Jésus-Christ est divine; donc elle est souverainement vraie. Trois conséquences qui répandent sur les ténèbres vénérables de ma religion la plus vive lumière, et me fixent par une conviction péremptoire dans la foi chrétienne et catholique: développons-les.

Jésus-Christ est ressuscité; donc il est Dieu: première conséquence. D'abord, la résurrection d'un mort est au-dessus des forces de tout agent purement physique; ce ne peut-être l'ouvrage que d'une vertu divine, de la vertu toute-puissante du Dieu créateur. La nature a reçu de lui le pouvoir de multiplier ses individus, de les conserver ici-bas le temps qu'il a prescrit; elle n'a point reçu le pouvoir de leur redonner la vie, quand une fois ils l'ont perdue: il se l'est réservé à lui seul. Condamnés à mourir, par un arrêt aussi général qu'irrévocable, dès que le fragile tissu qui forme la trame de nos jours vient à être coupé, nous n'avons plus à attendre de cette substance terrestre, qui fait la moitié de nous-mêmes, que sa corruption, sa dissolution, la destruction totale de toutes ses parties. Cendre et poussière, voilà notre terme à tous, comme notre origine.

Cependant, il est vrai, nous devons tous ressusciter un jour; le premier-né d'entre les morts nous en donne aujourd'hui l'assurance et le gage. Mais ce jour est marqué; ce ne sera qu'au dernier des jours, à ce moment déterminé par le Dieu des événements: *In momento.* (I *Cor.*, XV.) A ce clin de l'œil immortel, éternellement ouvert: *In ictu*

oculi (*Ibid.*); au dernier son de cette fatale trompette, dont le Maître des temps donnera le signal : *In novissima tuba.* (*Ibid.*) Nos cendres dispersées, et tout à coup réunies aux ordres de celui qui les a créées, reprendront leur forme, et, à notre malheur ou à notre bonheur éternel, nous revivrons pour ne plus mourir. Mais, jusqu'à ce grand jour, aucun mort n'a jamais revu et ne reverra jamais la lumière de ce soleil, que par une exception positive à la loi générale, et par un acte ausssi rare qu'extraordinaire de la volonté suprême, qui déroge à ses lois quand il lui plaît. Un mort ressuscité sera toujours, non-seulement un miracle, mais le plus grand des miracles, et sa résurrection l'effet le plus certain, comme le plus frappant de l'action immédiate de la vertu divine : ceci ne fut jamais contesté. Par conséquent ce n'est donc, et ce n'a pu être que par l'opération formelle de cette vertu divine, de la vertu toute-puissante de Dieu que Jésus-Christ est ressuscité. Mais, si Jésus-Christ lui-même n'est pas Dieu, il était impossible, je dis absolument impossible, que Dieu voulût le ressusciter ; en voici la preuve :

Jésus-Christ, durant sa vie, s'est donné hautement pour être vraiment Dieu. Il s'est dit constamment Fils de Dieu, non pas simplement par adoption ou ressemblance, mais par nature et par essence. Il s'est attribué les noms qui ne conviennent qu'à Dieu seul; il s'est approprié les titres qui n'appartiennent qu'à Dieu seul ; il s'est appliqué les textes des divines Ecritures qui ne peuvent s'appliquer qu'à Dieu seul; et il a donné sa résurrection future comme la preuve authentique qu'il avait droit d'en user ainsi : enfin il a parlé, il a agi de manière à convaincre qu'il se croyait égal à Dieu, en possession de tous les droits, de tous les apanages les plus incommunicables de la Divinité. Quand on chercherait à trouver dans ses discours quelque sorte de variation à cet égard, lorsqu'il parlait de son humanité seule, il est visible qu'il en a dit assez, qu'il en a fait assez d'ailleurs pour engager, pour induire les hommes à le regarder comme Dieu, à le croire vraiment Dieu. Et, de fait, ils l'ont cru; et, au lieu de les détromper, il les a fortifiés, affermis dans leur persuasion. Il demande à ses disciples ce qu'ils pensent de son origine : Pierre répond au nom de tous, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde. La proposition, dans le sens propre et littéral, énonce clairement qu'il est Dieu. Jésus-Christ, loin de l'improuver, loin d'y mettre aucun correctif, déclare que ce témoignage a été révélé à Pierre par le Dieu son Père. Thomas, convaincu enfin de sa résurrection par ses yeux et par ses mains, s'écrie avec transport: O mon Seigneur et mon Dieu ! Et Jésus-Christ ne le reprend point, ne trouve point d'hyperbole dans son exclamation. Ses apôtres, dans leurs sermons, dans leurs *Epîtres*, tiennent le même langage. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu et notre Père. C'est le Dieu bénit dans tous les siècles. C'est le Christ, dans lequel habite corporellement toute la plénitude de la Divinité : *In quo habitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter.* (*Coloss.*, II.) Voilà leurs expressions. Se peut-il rien de plus fort ? Et, encore une fois, c'est Jésus-Christ lui-même qui les a induits à croire et à parler de la sorte.

Or, s'il n'était pas Dieu, ce serait là sans doute de sa part, non-seulement la plus insigne de toutes les impostures, mais le plus énorme des crimes, le plus énorme des sacriléges, le plus énorme de tous les attentats ; ce serait un séducteur qui viendrait replonger les hommes dans une idolâtrie grossière ; ce serait le plus audacieux des impies qui porterait l'insolence (ces termes font frémir, mais plus ils sont affreux, plus ils ont de force ici); qui porterait l'insolence jusqu'à usurper la Divinité, jusqu'à vouloir envahir le trône du Très-Haut ? Et, dès lors, il est aussi impossible de concevoir que Dieu eût voulu le ressusciter qu'il est impossible de concevoir que Dieu puisse autoriser la plus insigne de toutes les impostures, se faire le fauteur du plus grand des crimes, du plus énorme des sacriléges, du plus affreux de tous les attentats, formé contre lui-même et contre sa propre gloire. Mais, par une conséquence également juste, puisque Dieu a ressuscité Jésus-Christ, après tout ce que Jésus-Christ a dit et tout ce qu'il a fait pour persuader sa divinité, pour la prouver, pour induire les hommes à la croire, Dieu, en le ressuscitant, a donc formellement ratifié ses prétentions à cet égard ; il a donc solennellement souscrit au témoignage qu'il s'est rendu ; il a donc scellé du sceau de sa toute-puissance la divinité de Jésus-Christ. Jésus-Christ est donc vraiment Dieu. Si cet argument n'est pas concluant, je crois pouvoir avancer qu'il n'en fut jamais.

Jésus-Christ est donc vraiment Dieu ; mais, dès là, sa religion est donc évidemment divine : seconde conséquence. Elle est divine, puisqu'elle est l'ouvrage d'un Dieu, le chef-d'œuvre de sa sagesse et de sa charité, le fruit de ses travaux et de ses sueurs, le prix de la mort et de tout le sang d'un Dieu ; d'un Dieu fait homme, descendu du ciel, venu sur la terre pour fonder cette religion. Ah ! je ne m'étonne plus de la profondeur de ses mystères, de la sublimité de ses dogmes, de la hauteur de ses leçons, de l'immensité de ses vues; c'est un Dieu qui révèle au néant les merveilles de l'Etre infini, et qui parle à la terre le langage du ciel. Je ne m'étonne plus du prodige de son établissement : douze pécheurs, sans biens, sans talents, sans autres forces que la vertu de leur mission, sans savoir autre chose que prêcher et mourir, seuls contre toutes les puissances réunies, établissent en moins d'un siècle, chez des hommes aussi entêtés que savants, aussi orgueilleux que sensuels, une religion qui captive tout entendement et crucifie tous les sens. C'est un Dieu qui se joue des oppositions humaines, et se plaît à exécuter les plus vastes desseins par les

moyens les plus faibles. Je ne m'étonne plus de son inébranlable stabilité : une Eglise, depuis plus de vingt siècles, dispersée chez tous les peuples, unie sous un seul chef, répandue par toute la terre, tenant à un même centre, diverse dans sa discipline, unique et une dans sa foi, corrompue, hélas! dans le grand nombre de ses membres, pure et sainte dans son ministère, souvent persécutée, jamais abattue, sans cesse attaquée, jamais vaincue, plus forte à proportion qu'elle est plus violentée, jamais plus ferme que quand elle paraît ébranlée; regagnant dans un hémisphère ce qu'on lui enlève dans l'autre; victorieuse de cent hérésies qu'elle a vues naître dans son sein, le déchirer, mais en sortir; enfin, toujours agitée et toujours immuable. C'est un Dieu, c'est Jésus ressuscité des morts, assis à la droite de la majesté suprême: *Ad dexteram majestatis in excelsis* (*Hebr.*, I), qui du haut du ciel tient le timon de la barque de Pierre, semble dormir, comme autrefois, au plus fort des orages, parce qu'en un moment et d'un mot il sait calmer, quand il le faut, les flots et la tempête. Tous ces grands caractères dont je vois empreinte la religion qu'il a fondée n'ont plus rien qui m'étonne, ils sont les apanages de son origine céleste. Partout, dans cette religion, j'aperçois des traces lumineuses de la main qui l'a formée, qui la soutient, qui la perpétue. Plus d'ailleurs elle a de ténèbres, plus je la trouve auguste; plus j'y vois de mystères, plus je l'adore; mais aussi plus je la crois : car puisqu'elle est divine, à plus forte raison est-elle souverainement vraie : troisième conséquence.

Une religion qui est l'ouvrage d'un Dieu ne peut-être que le sanctuaire de l'éternelle vérité. Une foi dont un Dieu est l'auteur et le consommateur ne peut être que l'organe de l'éternelle vérité. Une Eglise qu'un Dieu a cimentée par l'effusion de tout son sang ne peut être, comme dit l'Apôtre, que la colonne et le boulevard de l'éternelle vérité : *Columna, et firmamentum veritatis.* (I *Timoth.*, III.) Un Dieu préside à son enseignement : *Qui vos audit, me audit.* (*Luc.*, X.) Elle est donc indéfectible dans sa croyance et infaillible dans sa doctrine. Un Dieu veille à sa conservation : *Portæ inferi non prævalebunt* (*Matth.*, XVI); elle est donc inébranlable à tout l'effort de l'ennemi. Un Dieu promet d'être avec elle tous les jours : *Vobiscum sum omnibus diebus.* Elle est donc la même dans tous les temps, dans toutes les circonstances; et autant qu'il est impossible qu'un Dieu puisse tomber en erreur, ou manquer à ses promesses, autant est-il impossible que l'Eglise de Jésus-Christ vienne jamais ici-bas à faillir ou s'anéantir.

Ainsi, dans trois conséquences aussi claires que leur principe, j'ai toute ma religion démontrée. Jésus-Christ est ressuscité, donc il est Dieu. Jésus-Christ est Dieu, donc sa religion est divine. La religion de Jésus-Christ est divine, donc elle est souverainement vraie. Propositions qui, aux yeux du bon sens joint à la bonne foi, seront toujours une preuve dont l'incrédulité n'affaiblira jamais la force. Qu'elle ne vienne plus m'éblouir par ses sophismes, j'ai de quoi les confondre par la résurrection seule de Jésus-Christ. Qu'elle ne vienne plus me dire que dans ma religion ce ne sont que dogmes ténébreux, que mystères inconcevables. Ma religion a des mystères, et il faut qu'elle en ait : qu'aurait-elle de divin si elle n'avait rien que de naturel? Ses mystères sont la suite de sa divinité; mais, comme elle a ses mystères, elle a aussi ses faits. Ses mystères sont des secrets impénétrables, mais ses faits sont des objets sensibles; je ne peux comprendre les uns, mais il ne tient qu'à moi de vérifier les autres, et quand une fois je suis assuré du fait, ma raison d'elle-même se porte à croire le mystère dont le fait est la garantie.

Il est donc faux que pour être chrétien il faille cesser d'être raisonnable; au contraire, plus on sait raisonner, raisonner avec connaissance, justesse, impartialité, plus on s'affermit dans la foi : il est donc faux que le christianisme soit ennemi de la raison. Que dis-je? oui, il est ennemi de la raison; mais de quelle raison? D'une raison présomptueuse, qui ne veut rien écouter, parce qu'elle croit tout savoir, et qui croit tout savoir sans qu'elle ait rien approfondi; d'une raison partiale, qui ne juge de sa religion que sur ce qu'elle a puisé dans les libelles qui la défigurent pour la décréditer; surtout d'une raison séduite qui prend pour règle de ses opinions les penchants du cœur et non les lumières de l'esprit; qui cherche à nourrir ses doutes plus qu'à les éclaircir; qui craint de voir ce qu'elle ne veut point pratiquer, et qui prétend tout entreprendre pour s'autoriser à ne rien croire. Telle est la raison dont le christianisme est l'ennemi; mais une raison saine, sage, éclairée, le christianisme, loin d'en être l'ennemi, est fondé tout entier sur elle.

Rien de plus raisonnable que notre soumission à la foi; le grand Apôtre le disait aux premiers fidèles : *Rationabile obsequium vestrum.* (*Rom.*, XII.) Cette foi est un joug; mais ce joug n'est point tyrannique. Cette soumission humilie l'esprit; mais elle ne l'anéantit point. Nos mystères sont obscurs; mais le motif qui nous les rend croyables est aussi clair que le jour. Nous vous prêchons des dogmes incompréhensibles : un Dieu fait homme, un Dieu supplicié, un Dieu mort, ce sont là des paradoxes où la raison se perd; mais un homme ressuscité, ressuscité après l'avoir prédit, ressuscité en preuve de sa mission, de sa doctrine, de sa divinité, n'est-ce pas là un argument sans réplique? Or le fait est certain, continue l'Apôtre; nous l'avons vu, ce Jésus ressuscité. Il s'est fait voir d'abord à Céphas, ensuite à Jacques, ensuite à tous ses apôtres; une fois à plus de cinq cents de ses disciples ensemble, dont plusieurs vivent encore; et enfin, comme à un avorton, il

s'est fait voir à moi-même : *visus est et mihi.* Ainsi parlait cet homme qui, du plus furieux persécuteur de Jésus-Christ, était devenu, par une conversion miraculeuse, son apôtre chez les nations; cet homme consumé de travaux et de veilles pour remplir son ministère, abreuvé d'affronts et d'opprobres pour la cause de Jésus-Christ; cet homme dont le désintéressement, l'humilité, la candeur, le zèle, l'intrépidité seraient seuls pour la résurrection du Sauveur un témoignage irréfragable : c'est ainsi qu'il parlait. Toute notre prédication, concluait-il, porte donc sur la résurrection de Jésus. S'il n'est point ressuscité, cette prédication est vaine, votre foi l'est aussi : vous êtes encore sous le joug du péché, nous ne sommes que des imposteurs, des impies, de faux témoins contre Dieu même. Mais il est ressuscité ce Jésus adorable : *Nunc autem Christus resurrexit a mortuis.* (I *Cor.*, XV.) Il ne reste qu'un parti à prendre : c'est de croire en lui.

Ces raisons, dans la bouche du grand Apôtre, persuadèrent des milliers de gentils idolâtres. Si dans la nôtre, au moins, elles pouvaient raffermir des chrétiens chancelants! Nous, bornons-là tous nos désirs; car hélas! pour ramener à la foi des chrétiens apostats et incrédules, il faudrait les apôtres, leurs vertus et leurs miracles. Prions, c'est tout ce qui dépend de nous; prions et gémissons sur les maux de l'Eglise. Telle est sa destinée : elle éprouve dans sa vieillesse, de la part de ses enfants même, tout ce qu'elle eut à essuyer des païens à son berceau. Mais, mes frères, car cette religion que vous blasphémez nous défend d'oublier que vous êtes nos frères, mes chers frères, songez donc que vous n'êtes que l'écho de ces païens d'autrefois. Tout ce que vous déblatérez contre cette foi si vénérable, ne fût-ce que par son ancienneté, les païens l'ont dit avant vous, et ils furent puissamment réfutés; et, malgré leurs clameurs, leurs calomnies, leurs satires, que vous répétez, cette foi s'accrut toujours. Arrosée du sang des martyrs, elle a provigné par toute la terre. Prétendez-vous l'arracher aujourd'hui? le Maître de la vigne ne le souffrira pas. Eh! pourquoi l'arracher? c'est cruauté envers nous, c'est fureur contre vous-mêmes. Laissez-nous une foi qui fait tout notre espoir; qui, par ses promesses, nous rend supportables les maux de cette vie; qui, par ses menaces, nous garantit des écueils où nous entraîneraient des passions effrénées; qui nous retient dans le devoir, nous interdit tous les vices, nous porte à toutes les vertus; et, par le sacrifice de quelques faux plaisirs, nous donne la paix en ce monde, et nous promet dans l'autre un bonheur infini. Ne nous l'arrachez pas, cette foi. Et d'où viennent tant de systèmes, de déclamations, de libelles qui ne tendent qu'à la décrier? Si vous la jugez méprisable, au moins n'a-t-elle pas mérité votre haine. Vous vous dites les esprits forts : il vous est honorable de ménager les faibles; nous consentons à passer pour tels; nous préférons une imbécillité religieuse à une supériorité impie. Nous serons des imbéciles avec les Athanase, les Basile, les Grégoire, les Chrysostome; avec les Cyprien, les Léon, les Ambroise, les Augustin, les Jérome : vous serez les esprits forts avec un Lucrèce et ses dignes sectateurs.

Mais que gagneriez-vous à nous l'arracher cette foi? C'est travailler contre vous-mêmes, Laissez-nous croire une religion qui nous enjoint de vous aimer, de vous supporter, de tout souffrir de votre part, sans nous venger jamais. Laissez-nous révérer un Evangile qui recommande l'intégrité à vos épouses, la pudeur à vos filles, l'obéissance à vos enfants, la fidélité à vos serviteurs, la vérité, l'équité, la charité à tous. Laissez-nous craindre un enfer éternel, qui sera notre partage si nous attentons à votre honneur ou à vos biens, si nous vous rendons mal pour mal, si nous ne pardonnons jusqu'à vos persécutions. Vous n'entendez ni vos intérêts, ni ceux de la société. Sans cesse vous réclamez les droits de la patrie et de l'humanité, vous en êtes les meurtriers. Vous sapez le plus solide appui des mœurs publiques, vous renversez la plus forte digue contre la licence, vous ôtez à toutes les vertus leur sauve garde, à tous les vices leur barrière, au paisible citoyen le rempart de toute sa tranquillité. Jugez-en par l'effet. A mesure que vos nouveaux dogmes s'accréditent, les excès se multiplient en tout genre, le débordement grossit chaque jour. Admis des hommes et de l'humanité : vous! Ah! si vous l'étiez, loin de chercher à éteindre la foi, vous nous aideriez à la faire revivre; et vous verriez renaître parmi nous autant de calme qu'on y voit de trouble, qu'il y règne d'horreurs; et, convaincus par cet heureux essai, vous reviendriez à cette foi, vous rentreriez sous son joug aimable.

Grand Dieu! soutenez nos espérances, presque le seul bien qui nous reste. Donnez à notre foi un surcroît de force pour redoubler l'ardeur de nos vœux : ces vœux, mon Dieu, sont si dignes de vos regards! Le salut de tout ce grand royaume y est attaché : le retour de la religion qui s'éteint, et des mœurs qui périssent. Exaucez des vœux d'où dépend la félicité de notre auguste monarque, et de ses peuples innombrables; ce monarque, dont toutes les qualités personnelles sollicitent votre grâce : la bonté, la douceur, l'équité, la clémence. De tous temps, ô mon Dieu! ce furent là les plus puissantes dispositions pour attirer vos regards : sauvez-le, sauvez-nous. Vos plus grandes miséricordes, Seigneur, ce sont elles que nous réclamons. Nous ne cesserons de les implorer, de les espérer, de les attendre jusqu'à ce que leur accomplissement fasse couler de nos yeux des larmes de la plus pure et de la plus tendre joie; et que, voyant votre peuple à la suite de son auguste chef, marcher d'un pas égal dans la voie qui conduit à la vie, nous n'ayons plus qu'à vous rendre, pour le temps, d'immortelles actions

de grâces, et pour l'éternité, qu'à désirer d'en partager avec lui la gloire, où nous appelle le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SEROMN XVII.

SUR LA FREQUENTATION DES SACREMENTS.

Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. (I *Cor.*, IV.)

Approchons donc avec confiance du trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde, et d'y trouver le secours nécessaire dans nos besoins.

Sire,

Ils sont écoulés ces beaux jours qui viennent de donner au ciel et à la terre le plus consolant des spectacles. Jours marqués au sceau des grandes et des plus grandes miséricordes du Très-Haut, dans lesquelles a paru s'accomplir à la lettre la promesse de son prophète : vers les derniers temps je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de prières, *spiritum gratiæ et precum* (*Zach.*, XII), et ils reviendront à moi après m'avoir outragé. Jours que le Seigneur semblait attendre pour montrer que son bras est toujours le bras tout-puissant, pour consoler son Eglise et humilier l'impiété, pour essuyer nos larmes, dissiper nos frayeurs, ranimer notre courage et surpasser nos espérances. Ils vont finir ces jours heureux, nous touchons à leur terme, ils sont prêts à disparaître; mais les fruits de sanctification qu'ils ont produits ne disparaîtront point avec eux. Une ferveur aussi générale pourrait-elle être sans stabilité? Le saint empressement qu'on a vu dans tous les ordres, à venir chercher le pardon et l'amnistie, prouve qu'on en sent tout le prix; qu'on regarderait comme le plus grand des malheurs celui de perdre ce qu'on a reçu, et qu'on est disposé à mettre autant de vigilance à le conserver qu'on a montré d'ardeur à l'obtenir.

Je puis donc vous adresser les paroles du grand apôtre aux premiers fidèles. Mes frères, mes chers frères, *fratres mei dilecti* (I *Cor.*, XV), qui venez d'être purifiés, qui venez d'être sanctifiés, qui venez d'être justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu : *in Spiritu Dei nostri* (I *Cor.*, VI), soyez donc fermes et inébranlables, travaillez à achever en vous l'œuvre de Dieu : *Stabiles estote et immobiles.* (I *Cor.*, XV.) Armez-vous de courage, soyez vigilants, fermes dans la foi, fortifiez-vous de jour en jour : *Vigilate, state in fide, viriliter agite, et confortamini.* (I *Cor.*, XVI.) Je peux donc, à l'appui des instances du grand apôtre, venir vous proposer le plus grand et le plus efficace de tous les moyens de persévérer que la religion nous fournisse. Celui, je l'avoue, qui n'est pas le plus au goût de notre malheureux siècle, et qui peut-être dans vous-mêmes trouvera des répugnances à surmonter; mais celui dont l'effet est le plus certain et le succès le plus infaillible, dont la pratique est la plus sûre et l'exercice plus à la portée de tous. Eh ! quel est-il ce puissant moyen qui réunit à la fois tant et de si grands avantages? Je viens vous l'apprendre, chrétiens, et plût au ciel que ce ne soit pas sans fruit!

Entre les divers moyens de sanctification dont nous sommes redevables à la charité du Dieu Sauveur, il en est un qu'on peut appeler le moyen de salut par excellence, le dépôt de toutes les grâces du Seigneur, le trésor de toutes les miséricordes. Et c'est, mes frères, celui où vous êtes allés chercher votre résurrection spirituelle, celui où vous avez trouvé la guérison de vos maux, celui qui vient de vous rendre la paix, la grâce et l'amitié de Dieu : les sacrements de pénitence et d'eucharistie, le saint et fréquent usage de ces deux grands remèdes; en un mot la fréquentation des sacrements. Voulez-vous sincèrement conserver l'innocence, persévérer dans la justice, assurer votre élection, votre prédestination ? Voilà en même temps le chemin le plus court et la voie la plus assurée; voilà le trône où Jésus-Christ distribue à pleines mains ses grâces et ses faveurs. Allons-y donc chercher des secours, sans lesquels nous courons risque de n'être échappés au naufrage que pour en faire un plus triste : *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ.* C'est pour vous y porter que je vais, dans ce discours, vous représenter la fréquentation des sacrements comme le plus puissant et le plus universel de tous les moyens de salut : c'en sera le premier point; comme le plus facile et le plus sûr : c'en sera le second. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Point de salut sans la grâce; c'est de toutes les vérités de foi celle dont on exige moins la preuve dans le siècle où nous vivons. La grâce est tout à la fois l'architecte, l'ouvrier et l'instrument du salut. C'est d'elle que dépend le commencement, le progrès et la consommation de ce grand ouvrage, en sorte qu'il devient plus ou moins facile, selon qu'on est aidé d'une grâce plus ou moins forte. Et dès là, il est évident que, de tous les moyens de salut, le plus puissant est celui qui a le plus de vertu pour nous procurer la grâce ; ceci ne sera pas contesté : mais où la trouver cette vertu féconde qui produit la grâce dans un degré si éminent? sinon dans la fréquentation des sacrements. Rappelons les éléments de notre foi ; que nous a-t-elle appris dès nos plus tendres années au sujet des sacrements ? Que ce sont des signes sensibles auxquels Jésus-Christ a attaché ses grâces ; que ce sont les instruments dont il a voulu se servir pour nous appliquer ses mérites; que ce sont les canaux sacrés par lesquels il fait descendre sur chacun de nous ce sang précieux qu'il a versé pour nous tous. Voilà ce qu'on nous apprit au berceau. Eh ! qui ne sait que les sacrements sont les sources mystérieuses dont parle le prophète, que le Sauveur sur la croix fit couler de son divin côté, à chacune desquelles il a donné une vertu spéciale pour produire telle ou telle grâce? C'est ainsi que doit s'entendre, même dans le sens littéral,

ce texte d'Isaïe : *Haurietis aquas in gaudio, de fontibus Salvatoris* (*Isa.*, XII); vous puiserez avec joie les eaux qui couleront des sources du Sauveur.

La première de ces sources divines est destinée à nous laver de la tache originelle. Nous y entrons enfants de colère, nous en sortons enfants de prédilection. La seconde imprime sur notre front un caractère de force qui nous affermit dans la foi pour ne jamais rougir de l'Evangile. Dans celle-ci, Jésus-Christ nous fortifie, aux approches de la mort, contre les derniers efforts du tentateur; il nous oint comme des athlètes, au terrible passage du temps à l'éternité. Dans un autre, il se consacre un petit nombre d'hommes choisis, qu'il sépare du reste des fidèles, pour être, entre eux et lui, ses ministres et ses interprètes, les dépositaires de son pouvoir et les coopérateurs de sa miséricorde. Dans un autre encore, il vous unit et sanctifie votre union, pour donner des enfants à son Eglise et des citoyens au ciel. Telle est la sublime économie que sa sagesse et sa bonté lui avaient inspirée de toute éternité, qu'il a préparée et annoncée par ses prophètes durant tant de siècles, et qu'il est venu lui-même établir sur la terre dans la plénitude des temps. Mais, quelque ingénieuse et libérale qu'eût été jusqu'ici sa générosité, s'il s'en était tenu là, que serions-nous devenus? Tant de dons précieux qu'il nous communique par le baptême et par les autres sacrements, nous les portons dans des vases fragiles; il ne faut qu'une offense mortelle pour en suspendre les effets, nous enlever tous nos droits, nous replonger dans l'abîme. Que ferions-nous, environnés de tant d'ennemis? Les puissances des ténèbres, le monde encore plus dangereux, une chaire toujours rebelle et qu'on ne saurait fuir; le moyen d'avoir tous les jours à combattre et de n'être jamais vaincu, de marcher par des routes entrecoupées de précipices et de s'en garantir toujours, de rencontrer à chaque pas mille occasions de péché et de n'y jamais tomber? Et quel eût été notre sort, si, après l'avoir commis, nous n'eussions point eu de ressource? Comment d'ailleurs entretenir dans nos âmes cette vie surnaturelle de la grâce, qui seule donne le prix à nos œuvres, nous soutient et nous fait persévérer? Comment, dis-je, avec un esprit volage, une volonté faible et un cœur corrompu, conserver en nous cette vie toute céleste et toute divine, sans un aliment proportionné à sa nature et propre à l'entretenir? Il nous fallait encore, ô mon Sauveur! de quoi laver nos souillures et soutenirn otre faiblesse; il fallait que votre attentive bonté pourvût encore à ces deux besoins.

Il y a pourvu, chrétiens, et c'est ici que j'entre en matière. Il y a pourvu, il a préparé un remède à notre corruption et un appui à notre faiblesse, tous deux également dignes de son immense charité. Pour nous purifier du péché dans lequel un malheureux penchant et une foule d'ennemis nous entraînent chaque jour, il a établi parmi nous un bain salutaire, auquel il a communiqué une vertu sans bornes pour remettre le péché, guérir toutes nos plaies, en effacer jusqu'aux cicatrices. Il a voulu qu'il fût toujours ouvert, sans distinction, ni de temps, ni de lieux, ni de jours, ni de moments; qu'il fût ouvert à tous, sans en exclure personne, aux plus grands pécheurs comme aux âmes les plus innocentes. Voilà ce qu'il a fait pour notre corruption. Quant à notre faiblesse, il nous a donné pour la soutenir un aliment dont les effets sont aussi merveilleux que la nature en est divine; il n'a point cru en trop faire en nous donnant, pour nourrir nos âmes, sa propre chair et son propre sang, et après tout l'institution de l'Eucharistie (remarquez ceci en passant, rien n'est plus propre à nous donner une idée juste du grand mystère de la foi), l'institution, dis-je, de l'eucharistie était comme une suite nécessaire de l'Incarnation. Le moyen que Jésus-Christ avait choisi pour la rédemption du monde semblait l'exiger; car il avait été arrêté dans les conseils éternels qu'il ne pourrait nous racheter qu'en devenant notre frère dans l'ordre de la nature, et conséquemment il ne pouvait nous glorifier qu'en nous faisant devenir ses frères dans l'ordre de la grâce. Or il n'avait pu devenir notre frère dans l'ordre de la nature qu'en se revêtant de notre chair et en faisant couler dans ses veines le sang de l'Adam terrestre, notre père commun. Il fallait donc aussi, pour nous faire devenir ses frères dans l'ordre de la grâce, que sa chair fût identifiée avec la nôtre, et que son sang, le sang de l'Adam céleste, nous fût incorporé : *Ut ad perficiendum mysterium unitatis accipiamus ipsi de suo, quod accepit ipse de nostro*, dit un concile de Latran; et c'est ce qui s'accomplit à la lettre dans la divine eucharistie. Aussi, depuis sa résurrection, nous a-t-il constamment honorés du nom de frères ; et saint Paul n'a pas craint de lui déplaire, en ne lui donnant, dans un endroit de ses *Epîtres*, que le titre de notre frère aîné : *Primogenitus in multis fratribus*. (*Rom.*, VIII.) Contemplons avec reconnaissance à quelle dignité le christianisme nous élève, et admirons l'excès d'amour du Sauveur notre Dieu.

C'est à cet excès de charité que nous devons le trésor inestimable que nous possédons sur nos autels. Il est par ses ministres dans les eaux de la pénitence pour nous purifier du péché, autant de fois que nous avons le malheur d'y tomber; mais il est par lui-même et en personne dans le sacrement de son corps pour fortifier nos âmes et les nourrir de sa propre substance. Là, il est sur le tribunal de sa miséricorde, d'où il nous crie: Allez vous laver, et vous serez purifiés : *Vade, lava, lavare septies, lavare et mundaberis.* (IV *Reg.*, V.) Ici, il est sur le trône de son amour, d'où il nous appelle avec tendresse : Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids de vos faiblesses, et je vous fortifierai : *Venite ad me omnes qui*

laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (*Matth.*, XI.) Pesez ces termes: Allez vous laver, et vous serez purifiés; venez à moi, et je vous fortifierai; ils expriment dans toute son étendue la fin principale de ces deux sacrements. L'un directement institué pour laver le péché et purifier les âmes; l'autre, pour les fortifier et leur rendre la vertu aisée. Et comme les grâces d'un sacrement ont une liaison nécessaire avec sa fin, celles du sacrement de pénitence sont des grâces de force contre le péché, de soutien dans les occasions, de fermeté dans la tentation, de guérison dans toutes nos blessures; celles de l'eucharistie, des grâces de consolation dans les peines, de courage dans les langueurs, d'adoucissement dans les dégoûts, de vigueur dans les défaillances de l'âme. Grâces inhérentes à ces deux sacrements, et qui produisent leur effet dans toute âme bien disposée, aussi infailliblement qu'il est naturel à l'eau d'éteindre le feu, et au pain d'entretenir la vie; grâces conséquemment qui dépendent de la fréquentation de ces deux sacrements, puisqu'ils en sont la source, le réservoir et le canal; grâces subséquemment auxquelles on acquiert un droit inaliénable, quand on les fréquente avec les dispositions requises. Oui, chrétiens, un droit inaliénable! Ce droit est fondé sur le pacte que le Fils de Dieu en a fait avec son Père; c'est la doctrine de toute la théologie: de telle sorte qu'une âme qui s'en approche dignement et souvent peut, sans présomption, attendre de Dieu non-seulement des grâces communes et ordinaires, mais des grâces de choix et de prédilection pour éviter le mal et s'affermir dans le bien, qui sont les grâces propres de ces deux sacrements. Dieu même, dit un grand homme du dernier siècle, ne pourrait les refuser sans injustice, sinon à l'égard de l'homme qui les reçoit, au moins à l'égard de son Fils qui les lui a méritées.

Mais, demande-t-on, la fréquentation des sacrements est-elle l'unique canal de ces grâces fortes, de ces grâces privilégiées? Ne peut-on point les obtenir par d'autres voies? Non, mes frères, Jésus-Christ ne les a promises que dans les sacrements. C'est là qu'il a prétendu qu'on les allât chercher; trop heureux de les trouver où il les a mises, ce n'est point à nous à lui prescrire des lois, c'est à nous à recevoir ses dons comme il lui plaît de nous les faire. Or il a renfermé ceux-ci dans les sacrements: c'est donc dans les sacrements qu'il faut aller les recueillir. Et que s'ensuit-il de là? Il s'ensuit qu'un chrétien qui vit dans l'éloignement des sacrements se prive du plus puissant de tous les moyens de salut, et que si, faute de s'en approcher, comme on n'en voit que trop d'exemples, il se laisse entraîner au torrent, aux désirs de son cœur, aux égarements d'une vie déréglée, il se rend doublement condamnable. Pourquoi doublement? C'est que Dieu lui fera ce double reproche: Ame criminelle, vous avez blanchi dans l'iniquité, premier chef de condamnation; mais, de plus, vous avez négligé de chercher dans les sacrements le secours puissant que je vous avais préparé pour en sortir. Il s'ensuit de là que plus on s'éloigne des sacrements, plus on est faible, et que plus on s'en approche, plus on devient fort, parce que, selon qu'on s'en éloigne ou qu'on s'en approche, on reçoit plus ou moins de ces grâces spéciales que Jésus-Christ y a attachées. Il s'ensuit de là, enfin, que de tous les moyens que la religion nous offre pour vivre chrétiennement, pour nous garantir de la contagion du monde, pour assurer notre sort éternel, la fréquentation des sacrements est incontestablement le plus puissant; elle est encore le plus universel.

La prière, les mortifications, l'aumône, les dévotions particulières autorisées par l'Eglise, toutes les œuvres de piété et de miséricorde sont pour nous autant de moyens de salut, je l'avoue; Jésus-Christ les a sanctifiées et il y a attaché des grâces qu'il ne tient qu'à nous de mériter: mais, de tous ces moyens, la fréquentation des sacrements est sans comparaison le plus universel. Pourquoi? Parce que d'elle dépend presque toujours l'efficace de tous les autres: en sorte que sans elle tous les autres deviennent le plus souvent inutiles. Développons ceci.

Oui, chrétiens, de la fréquentation des sacrements dépend presque toujours l'efficace de tous les autres moyens de salut. Et comment? Le voici. C'est que tous ces autres moyens de salut, quelque puissants qu'on les suppose, ne rendent pas à notre âme la vie de la grâce, l'habitude de la charité, quand elle a eu le malheur de la perdre, et qu'en ce triste état ils ne sont plus pour elle d'aucun vrai mérite pour le ciel: ils n'ont de prix surnaturel qu'autant que celui qui les opère est animé de cette vie de la grâce; et que faut-il pour la perdre? Un seul péché mortel. Dès là toutes les prières, toutes les mortifications, toutes les aumônes du monde deviennent pour celui qui les fait, je ne dis pas autant de nouveaux péchés, à Dieu ne plaise! c'est une erreur et une horreur; mais il est de foi que toutes les œuvres faites en cet état sont autant d'œuvres purement stériles, autant d'œuvres mortes, eu égard à l'éternité. Elles pourront bien suspendre le bras vengeur sur la tête du coupable, elles pourront lui obtenir des secours pour sortir de l'état funeste où il se trouve; mais, au moment de la mort, où le bien et le mal seront pesés dans la balance d'une justice inflexible, elles seront rejetées et comptées pour rien. Pour leur donner leur valeur, pour se remettre en état de les pratiquer avec fruit, il faut commencer, et cela de toute nécessité, par mourir à l'iniquité et revivre à la justice; il faut ensuite se prémunir contre ces faiblesses et ces dispositions à la rechute, qui restent dans les âmes après le péché, comme dans les corps après les maladies mortelles. Or, cette vertu divine qui nous ressuscite du péché à la grâce, cet

antidote salutaire qui répare nos forces spirituelles, où les trouver que dans les sacrements qui sont, selon la définition du saint concile de Trente, l'unique source de toute vraie justice, soit pour la donner à ceux qui ne l'ont jamais eue, soit pour l'augmenter en ceux qui l'ont déjà, soit pour la rendre à ceux qui l'ont perdue : *Per quæ omnis vera justitia, vel incipit, vel cœpta augetur, vel amissa reparatur.* La fréquentation des sacrements est donc l'âme de tous les autres moyens de salut, puisque c'est elle qui en assure l'efficace ; elle est donc le plus universel de tous, puisque si elle ne les accompagne, on court risque de ne tirer de tous les autres aucun fruit méritoire.

Hélas ! avec un peu de foi, faudrait-il d'autres motifs pour nous porter à l'embrasser? Quoi! si j'ai le malheur d'être en état de péché, j'ai beau prier, j'ai beau souffrir, j'ai beau m'exercer dans tous les devoirs de la piété, de la charité chrétienne, tout cela pourra bien, à la vérité, toucher le cœur de mon Dieu, l'engager à me tendre la main, à me tirer de l'abîme où je suis ; mais tout cela ne me donnera pas droit à la moindre grâce, ne m'avancera pas d'un degré vers le ciel, ne me sera d'aucun mérite pour l'éternité. Quand, à l'exemple du saint roi d'Israël, je m'arracherais toutes les nuits au sommeil pour chanter les louanges du Seigneur ; quand je ferais de mon corps une victime d'austérité, quand j'emploierais tous mes revenus à secourir le pauvre, tout cela sera comme perdu pour moi, tant que je vivrai dans le péché : et si je viens à y mourir, avec tout cela je serai la proie de l'enfer. O état du péché ! état funeste qui me rend incapable de rien faire d'efficace pour mon salut ! O péché ! ô cruel ennemi qui m'enlève le fruit de toutes mes peines ! Je ne peux sortir de tes liens que par les sacrements, et je n'y recourrais pas ! Je ne peux m'affermir contre les attaques que par leur fréquentation, et je ne la pratiquerais pas!

C'est là pourtant le sort de quantité d'âmes dans toutes les conditions ; âmes d'ailleurs naturellement vertueuses, fidèles aux devoirs de leur religion, de leur état, obéissantes aux lois de l'Eglise, attentives au soin de leurs familles, charitables, droites, compatissantes, rien ne leur manque pour être irréprochables aux yeux du monde, et elles sont pleines de mérite devant les hommes ; mais qu'arrivera-t-il au tribunal de Dieu ? Parce que souvent elles sont tombées dans le péché, et qu'elles ont négligé de s'en relever; parce qu'au lieu de se presser d'en sortir elles y sont demeurées des semaines, des mois, des années presque entières, avec une multitude d'œuvres pieuses qu'elles auront faites durant ces tristes intervalles, elles se trouveront les mains vides devant le souverain Juge : et quel regret alors de se voir au nombre de ces insensés dont parle le prophète Aggée ! Vous avez semé beaucoup, leur dit-il, et qu'avez-vous moissonné? Vous avez travaillé avec ardeur, et vous n'avez rien recueilli. Vous vous êtes fait un grand trésor et vous l'avez mis dans un panier percé : *Qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum.* (*Agg.*, L.) Il fallait sortir de cet état de mort qui répandait la stérilité sur vos travaux ; il fallait recourir aux sacrements pour guérir cette lèpre du péché, qui infectait toutes vos œuvres ; il fallait les fréquenter pour éviter ces chutes si réitérées, si longues, qui vous ont ôté le mérite de tant d'actions vertueuses. Cette conduite vous eût assuré la grâce sanctifiante ; cette grâce eût donné un prix infini à vos moindres actions. Une légère mortification, une saillie retenue, un verre d'eau donné pour Dieu, rien n'eût été sans récompense. La balance de vos vertus l'emporterait aujourd'hui sur celle de vos iniquités, vos jours seraient trouvés des jours pleins, enfin, par là, vous auriez tout gagné; et faute de cela vous avez tout perdu.

C'est ainsi que s'accomplit encore à nos yeux cet oracle du Sauveur. Les pécheurs publics vous précéderont dans le royaume des cieux, et les derniers y deviendront les premiers : *Erunt novissimi primi.* (*Luc.*, XIII.) Malgré l'irréligion du siècle, on voit encore de temps en temps de ces conversions d'éclat où la malignité trouve d'abord à se repaître, mais dont la constance se fait enfin respecter. Des âmes enivrées du monde, idolâtres d'elles-mêmes, insatiables de plaisir et de volupté, changer tout à coup de sentiment et de conduite, renoncer à ce qu'elles ont aimé avec fureur, embrasser ce qu'elles ne regardaient qu'avec effroi, faire un divorce éternel avec les folies du siècle, pour se livrer au sérieux d'une vie pénitente, soutenir jusqu'au bout leur première démarche, et mourir en prédestinées; tandis que d'autres qu'on a vus dès l'enfance marcher à pas de géant dans les voies de la vertu s'affaiblissent insensiblement, reculent peu à peu, se démentent enfin tout à fait, et font quelquefois une fin déplorable. D'où vient cette contrariété ? C'est que les uns, faute de recourir aux sacrements, ont croupi dans l'état du péché, qui, en leur ôtant le fruit de toutes leurs œuvres, s'est enraciné dans leurs âmes, et s'en est enfin rendu maître ; tandis que les autres, par un saint et fréquent usage de ces mêmes sacrements, se sont purifiés de plus en plus, se sont affermis de jour en jour, ont réparé en peu de temps les pertes passées, et sont enfin devenus comme inébranlables dans le bien.

Et de là le zèle de tous les vrais ouvriers évangéliques pour en maintenir le fréquent usage ; de là l'indignation constante de l'Eglise contre ceux qui, de siècle en siècle, ont tenté d'en écarter les fidèles; mais de là aussi toutes les ruses de l'ennemi pour nous éloigner de cette source féconde de grâces et de secours. Que d'artifices pour y réussir ! que de piéges tendus à la simplicité des consciences, jusqu'à se travestir en

ange de lumière pour tromper la vertu même! *Sancta sanctis*, s'écrie-t-il sur le ton de la vraie piété : les sacrements sont l'arche de l'alliance nouvelle. Malheur aux téméraires qui s'en approchent à la légère! il est aisé de la profaner. Il vaut mieux paraître négligent que s'exposer à devenir sacrilége; il faut de longues dispositions pour s'assurer de ne pas trouver la mort où l'on allait chercher la vie. Sur ces prétextes, dont l'indolence et la passion s'accommodent parfaitement, on diffère, on recule, on remet de jour en jour; et qu'arrive-t-il? Qu'on s'affaiblit de plus en plus, qu'on accumule dettes sur dettes, qu'on ajoute offense à offense. On fortifie les chaînes du péché, on grossit le trésor de colère; et, aux approches d'une solennité que la bienséance ou le précepte ne permettent pas de laisser passer sans faire son devoir, on se trouve moins disposé que jamais à le bien faire. On reconnaît alors, mais trop tard, que ce n'est pas en s'éloignant qu'on se prépare aux sacrements, et que plus on diffère, plus on se met en danger de les profaner. C'est le seul but que se propose l'ennemi du salut par les délais éternels qu'il nous suggère. Eh! chrétiens, pour vous en convaincre, que faut-il de plus que votre propre expérience? Si, dans le cours de votre vie, il a été un temps marqué par l'innocence des mœurs et la ferveur d'une vie édifiante, n'est-ce pas celui où vous avez été plus exacts à recourir aux sacrements? Si votre vertu a souffert des éclipses, si vous avez trahi Jésus-Christ en faveur de la passion, si vous gémissez encore sous le joug du péché, à la tête de vos désordres, ne comptez-vous pas l'éloignement des sacrements? S'il est des intervalles où l'esprit de religion, le goût du devoir, l'attrait des œuvres de piété semblent renaître dans votre âme, ne sont-ce pas les jours qui précèdent et qui suivent l'approche des sacrements? Vertueuse tant que vous les avez fréquentés, infidèle dès que vous les avez négligés, pécheresse tant que vous en restez éloignée : quelle preuve plus éclatante qu'ils sont à la vertu un appui nécessaire et un secours indispensable? Oui, c'est là, et uniquement là que nous trouvons tout, tout ce que la charité d'un Dieu Sauveur devait fournir à des hommes pécheurs et faibles; ressource, amnistie, guérison, préservatif, aliment, force toute divine. Ame chrétienne, quels que soient vos besoins, c'est là que je vous renvoie; et que les difficultés ne vous rebutent pas. S'il est certain que la fréquentation des sacrements est de tous les moyens de salut le plus puissant et le plus universel, il n'est pas moins vrai qu'elle est encore le plus facile et le plus sûr.

SECONDE PARTIE.

Rien ne coûte quand il est question de se procurer quelque avantage temporel; mais s'agit-il de travailler pour le salut, on se fait des monstres de tout. Voilà la source des dangers chimériques et des difficultés imaginaires qu'on se forme sur la matière que je traite. Moins d'attache à la terre, plus d'ardeur pour les biens éternels, et tous ces fantômes s'évanouiraient bientôt. Je ne veux pour vous en convaincre que le plus simple détail; car, enfin, la fréquentation des sacrements, soit qu'on la regarde en elle-même, soit qu'on la considère par rapport à nous, est-elle donc un joug si pénible? En coûte-t-il pour s'y assujettir le centième des peines et des travaux qu'on essuie tous les jours si volontiers pour les biens périssables de ce monde? On entreprend de longs voyages pour un vil intérêt; on traverse les mers au péril de mille vies pour aller chercher l'or et tant d'autres poisons funestes qui sont devenus des maux nécessaires; on sacrifie tout, plaisir, repos, santé; on passe la vie dans la poussière d'un cabinet. Enseveli depuis l'aurore jusqu'à la nuit dans les papiers et dans les livres, on se consume à force de veilles, on s'épuise d'application pour une folle et vaine gloire, ou pour entasser des richesses que la mort va nous enlever. Il n'y a que la grâce, le seul vrai bien dont nous puissions jouir ici-bas, cette grâce d'où dépend le salut, d'où dépend une éternité, il n'y a qu'elle qu'on ne voudrait pas acheter au prix de la moindre peine. Cependant Jésus-Christ était le maître : il pouvait, s'il l'eût voulu, ne la donner qu'à la charge d'autant de sueurs, d'autant de fatigues qu'il en coûte pour les biens de la terre. N'était-elle pas d'assez grand prix? Qui de nous eût osé s'en plaindre? Mais sa condescendance égale sa générosité. Il n'est entré dans sa gloire qu'au prix de tout son sang, et il ne demande pour assurer la nôtre, pour nous armer contre tous nos ennemis, pour affermir nos pas dans les voies de la justice, il ne demande que la moindre portion de ce temps dont nous sommes si prodigues : un jour chaque mois, quelques heures chaque semaine. En est-ce trop pour l'éternité? Oui, c'en est trop encore, et l'on aime mieux vivre, demeurer, croupir dans le péché que de faire de temps en temps un pas pour en sortir. On n'ose dire ouvertement : je consens à me perdre, je renonce à mon salut; et on y renonce en effet, puisqu'il en coûterait si peu pour l'assurer, et qu'on ne le fait pas.

Mais ici on se retranche, on réplique; et, tout en convenant que la fréquentation des sacrements, regardée en elle-même, n'est pas un joug fort onéreux, on prétend qu'il n'en est pas ainsi quand on vient à l'envisager par rapport à soi. Alors, dit-on, j'y trouve des difficultés sans nombre : il faudrait d'abord me faire des violences dont je ne suis point capable. J'ai un penchant malheureux qui m'entraîne, j'ai un esprit d'intérêt qui me domine, j'ai une indolence naturelle qui me désole, j'ai un respect humain que je ne saurais vaincre, j'ai une haine que je ne puis étouffer : il faudrait me surmonter sur tout cela, et je n'en ai

pas le courage. Mais, mon frère, songez-vous bien aux aveux que vous faites? Le moindre de ces articles ne peut-il pas vous perdre? Il faut donc y remédier, à quelque prix que ce puisse être. Eh! le moyen qu'on vous propose n'est-il pas le plus court, et dès là le plus facile? Ce penchant funeste, qui vous entraîne vers le plaisir des sens, qui vous a occasionné tant de chutes honteuses, qui vous cause des remords si cuisants, quand vous venez à réfléchir sur l'état déplorable de votre âme, il vous faut pour l'arrêter des grâces de force; où les trouver, si ce n'est dans le froment des élus et dans le vin qui fait germer les vierges? Les sacrements en sont la source : fréquentez-les, et vous les obtiendrez. Cette soif des biens terrestres qui vous dévore, qui vous rend insensible aux misères du pauvre, peut-être aux besoins de vos proches; qui tant de fois vous a fait sacrifier l'équité à l'avidité du gain; qui vous laisse à peine le loisir de songer une fois dans l'année que vous êtes chrétien, cette soif malheureuse vous perdra. Il faut donc l'éteindre, quoi qu'il en coûte. Eh! qui pourra l'éteindre, si ce n'est le sang de l'Agneau immolé? Il vous l'offre dans les sacrements : fréquentez-les, et ils vous guériront. Cette indolence naturelle dont vous vous plaignez, qui vous tient dans une espèce de léthargie sur tout ce qui regarde le salut, cette mollesse efféminée, qui vous fait regarder comme impraticable la régularité d'une vie chrétienne; cette crainte servile des railleries du monde, qui a été jusqu'ici et qui sera toujours l'écueil de vos plus saintes résolutions; cette haine enfin qui s'envenime et qui s'aigrit avec le temps; pour surmonter tout cela, il vous faut des grâces de courage. C'est à la table des anges que vous les trouverez : fréquentez-la, et tous ces monstres qui vous obsèdent seront bientôt terrassés. Je dis le même de mille autres maladies de l'âme, de mille autres infirmités spirituelles dont vous gémissez en secret. Les plaintes stériles que vous en faites ne serviront qu'à vous condamner, tant que vous resterez oisif : vous avez dans les sacrements de quoi guérir tous vos maux, il est aisé d'y recourir. Votre inaction peut-elle se comprendre? Que diriez-vous d'un malade tourmenté de maux compliqués, qui perdrait le temps à se plaindre, tandis qu'il aurait le remède à sa disposition, sans pouvoir se résoudre à le prendre? Cette bizarrerie vous paraîtrait sans doute le plus grand de ses maux, surtout si ce remède était aussi souverain que celui qu'on vous propose; car la fréquentation des sacrements est de tous les moyens de salut, non-seulement le plus facile, mais encore le plus sûr.

Parmi les différents moyens que la foi nous présente pour opérer le grand ouvrage de notre sanctification, il en est peu qui soient à l'abri de l'illusion, et qui nous garantissent des écarts d'une conscience erronée. En effet, on peut mener une vie fort retirée, et n'en être pas beaucoup plus vertueux; faire de grandes aumônes, et se laisser aller à de grands excès; s'assujettir à de pieuses pratiques, et se pardonner de honteuses faiblesses; se porter volontiers à des dévotions de goût, et nourrir dans son cœur des passions favorites; mortifier même les désirs de la chair, et faire grâce aux vices de l'esprit. Le monde est aussi convaincu que nous de cette vérité; et, dans ses colloques charitables, les inconséquences de ceux qu'il appelle dévots sont toujours le plus ample et, à ce qu'il imagine, le plus légitime sujet de sa critique. J'ajoute quelque chose de plus : je dis que, sans la fréquentation des sacrements, tous ces moyens de salut, au lieu de sanctifier ceux qui les pratiquent, contribuent quelquefois encore à les perdre, parce qu'alors ils ne sont le plus souvent qu'un voile, à l'abri duquel on se permet tout, on se pardonne tout, on se rassure sur tout; en sorte que ce qui serait le plus capable de sanctifier une âme chrétienne ne sert plus alors, par un contraste déplorable, qu'à l'endurcir contre les reproches de la conscience, en lui inspirant une sécurité fausse sur des remords qui ne sont que trop bien fondés.

Et d'où vient ce renversement? C'est, mes frères, que tout ce qui ne va point directement à déraciner le péché, à le dévoiler, à le démasquer, est toujours sujet à mille travers. Or il n'y a que la fréquentation des sacrements qui fasse au péché cette guerre directe. C'est elle, et elle seule, qui attaque ce péché comme son ennemi personnel, qui le cherche et le poursuit dans tous les faux-fuyants, qui travaille sans relâche à le détruire, à l'anéantir. En voulez-vous la preuve? La désolation du péché inonde toute la terre, s'écrie le prophète. Et pourquoi? Parce, dit-il, qu'on ne sait plus ce que c'est que de rentrer en soi-même pour reconnaître l'état de son âme, pour en étudier les mouvements, pour en développer les replis : *Quia nullus est qui recogitet corde.* (*Isa.*, LVII.) Sans ces retours sérieux et fréquents, il est des défauts essentiels dont on ne se corrige point, et qu'on ne connaîtra même jamais. Certain fonds de malignité, par exemple, qui règne dans tous nos jugements, et répand sur tous nos discours le poison de la médisance, ou le fiel de la misanthropie; certain orgueil caché, qui nous rend entêtés dans nos idées, opiniâtres dans nos sentiments, inflexibles dans nos résolutions, impérieux, inaccessibles, insupportables aux autres, et souvent à nous-mêmes; certaines aversions bizarres; certaines prédilections de caprice, qui causent mille injustices, et deviennent la source de mille divisions; certaines semences secrètes de libertinage qu'on nourrit dans son cœur, presque sans les sentir, qui produisent l'indifférence pour sa religion, le dégoût de ses devoirs, un attrait dangereux pour les plaisirs du monde, et toutes ces manières de parler et d'agir, qui, pour être devenues si à la mode, n'en sont pas moins damnables, puisqu'elles sont directement

opposées à la pudeur et à la décence chrétiennes. Tous ces défauts, et cent autres de même espèce, sont des défauts d'humeur, de caractère, de tempérament : leur germe est dans le cœur, et dans les replis du cœur les plus cachés; ce n'est qu'à force de retours sur soi-même qu'on vient à bout de les connaître. Sans des réflexions suivies, sans des recherches réitérées, ils échapperont toujours, ils produiront toujours leurs funestes effets; c'est-à-dire bien des iniquités qu'on avalera comme l'eau, sans se mettre en peine de s'en corriger, pas même de s'en accuser.

Or, je le demande, est-il rien de plus propre que la fréquentation des sacrements à nous faciliter ces retours sur nous-mêmes, si importants et si nécessaires? Ils deviennent alors indispensables. Il faut s'examiner autant de fois que l'on va s'accuser. On n'a point à rendre compte d'un temps considérable, on entre plus aisément dans un grand détail. On n'est point accablé de grosses dettes, on liquide plus scrupuleusement les petites, la mémoire n'est point surchargée, l'entendement en est plus libre; il voit d'un coup d'œil le présent et le passé; il compare, il confronte. S'il se trouve affaibli ou déchu, c'est alors que la volonté, soutenue de la grâce, s'arme contre elle-même d'une sainte colère; elle examine par où l'ennemi s'est glissé dans son cœur, elle enfonce la coignée jusqu'à la racine pour couper sans pitié le principe du mal. Elle sait qu'au sortir du bain sacré il faudra monter à la table de l'Agneau sans tache; une secrète horreur la saisit, ses iniquités passées, ses infidélités présentes se retracent à ses yeux sous le même point de vue : elle les déplore plus amèrement que jamais. Elle prévoit, elle arrange toutes ses démarches pour l'avenir : éprouvée de la sorte, selon le précepte de l'Apôtre, elle reçoit avec confiance le pain céleste, et devient de jour en jour plus ferme dans le bien, et plus forte contre le mal. Tels sont les effets de la fréquentation des sacrements; effets encore ordinaires pour toutes les âmes droites, malgré l'affaiblissement de la foi; effets que tout l'enfer ne suspendra jamais, parce qu'ils sont fondés sur les promesses de Jésus-Christ et sur l'efficace de son sang. Dieu Sauveur, pourquoi vos dons sont-ils si méconnus de nos jours? Je ne crains point de le dire, si dans le christianisme les sacrements étaient fréquentés par la multitude, selon les règles de l'Eglise, on y verrait refleurir la sainteté des premiers temps.

Je dis selon les règles prescrites par l'Eglise; car il me reste à répondre à plus d'une objection. S'il est si essentiel au salut de fréquenter les sacrements, pourquoi, dit-on, l'Eglise n'oblige-t-elle qu'à une seule fois chaque année? Enfants d'une Mère affligée, ne redoublez pas sa douleur, en vous autorisant d'une condescendance sur laquelle elle gémit. Dans les premiers temps il n'en fut pas ainsi : *Ab initio non fuit sic.* L'Eglise alors n'avait pas besoin d'ordonner; chaque jour du Seigneur, chaque semaine lui montrait tous ses enfants réunis à la table de son Epoux. C'est le relâchement, devenu par degré plus fort que toutes les digues, qui l'a forcée à user d'autorité. D'abord pour tous les jours solennels, ensuite pour quatre fois dans l'année, et enfin pour une seule. A mesure que la ferveur s'est ralentie, elle a restreint le précepte pour ne pas faire des millions d'infracteurs. Mais qui sont ceux pour lesquels il suffit de s'en tenir à ce précepte? Apprenez-le, ceux-là seuls qui, durant tout le cours de l'année, peuvent se répondre de n'être tombés dans aucun péché mortel. Pour tous les autres, il est un précepte au-dessus des lois de l'Eglise, un précepte naturel et divin, qui les oblige à sortir de l'abîme du péché, dès qu'ils ont le malheur de s'y voir plongés. Eh! pourrait-il être permis à un chrétien de rester tranquillement, délibérément l'ennemi de son Dieu, le suppôt du démon et la proie de l'enfer? Il nous est défendu d'exposer sans raison la vie périssable de ce corps; il nous est enjoint de courir aux remèdes quand elle est menacée : et il nous serait permis de laisser la vie inestimable de notre âme exposée au danger certain d'une mort éternelle! Détrompons-nous, mes frères.

Mais on insiste d'ailleurs. Si la fréquentation des sacrements est un moyen de salut si sûr, si à l'abri de l'illusion, comment arrive-t-il que plusieurs en tirent si peu de fruit, et qu'il s'y glisse des abus? Mais, dites-moi aussi, est-il dans sa religion quelque chose de si saint dont on ne puisse abuser? et l'abus d'un exercice saint lui ôte-t-il son excellence? Un remède spécifique ne peut-il pas devenir un poison par la manière dont on le prend? Il en est ainsi de la fréquentation des sacrements. Quiconque en abuse, c'est qu'il n'y porte pas les dispositions nécessaires; dispositions de droiture, de prudence, de docilité. Droiture! Il faut dans les sacrements ne chercher que Dieu seul, n'avoir en vue que l'éternité. Une âme pénétrée de ces maximes sera toujours exacte dans l'examen, naïve dans l'accusation, sincère dans la douleur. Après la droiture doit marcher la prudence, surtout dans le choix d'un guide. La conduite des âmes est en même temps, et un talent de la nature, et un don de l'Esprit-Saint. Le grand évêque de Genève, si éclairé dans les voies de Dieu, dit qu'il faut choisir entre mille; c'est-à-dire que celui-là seul doit fixer nos recherches, qui réunit le savoir, la sagesse et le zèle. Il faut enfin de la docilité; c'est la base de tout l'édifice spirituel. Soumettre toutes nos vues aux lumières de l'homme de Dieu, nos idées à ses décisions, nos répugnances à ce qu'il impose comme nécessaire pour notre sanctification. Malheureux les profanateurs qui abusent des sacrements; mais il sera toujours vrai que ceux qui les fréquenteront, sans s'écarter de ces règles, y trouveront

de tous les moyens de salut le plus puissant et le plus universel, le plus facile et le plus sûr. Et s'ils persévèrent jusqu'à la mort dans ce saint exercice, ils seront, j'ose le dire, dans une espèce d'impossibilité de se perdre.

Eh! que dire, au contraire, de ceux qui les négligent? Le nombre en est si grand qu'on n'ose s'en expliquer; car enfin qu'auront-ils à répondre au tribunal de Dieu? Diront-ils que la grâce leur a manqué? Ils en avaient dans les sacrements une source intarissable, et ils n'ont pas tenu compte d'y aller puiser. Allégueront-ils les difficultés? Ils verront que ce qu'ils ont fait pour l'ambition, pour la santé, pour la fortune, pour toutes les passions était mille fois plus pénible. Ah! mes frères, point de milieu; il faut être des saints ou bien des réprouvés. Et voilà la route qui a conduit au ciel tous ceux que la foi nous y découvre : le bain sacré de la pénitence et la table du divin Agneau; car, dans quelque état que ce soit, même dans le sacerdoce, la confession et la communion ne peuvent guère se séparer; si elles ne s'accompagnent pas toujours, elles doivent au moins se suivre de près. C'est ce double trésor qui a enrichi l'Eglise de tant de saints, qui, après avoir été, comme nous, ses enfants, sont devenus ses protecteurs; c'est là que des millions de martyrs ont puisé ce courage qui étonnait les tyrans et lassait les bourreaux; c'est là que tant d'illustres confesseurs ont recueilli de quoi adoucir les rigueurs de l'exil et des chaînes; c'est là qu'une légion de vierges sages a trouvé cette force qui les a fait triompher du monde et de la chair; c'est là que de nos jours encore tant d'âmes vertueuses, dont la conduite nous édifie et nous condamne, vont chercher de quoi résister aux appas de la séduction; c'est là enfin que tous les justes de la loi de grâce se sont sanctifiés. Quelques-uns, il est vrai, soit pour se dérober à la persécution, soit pour suivre l'attrait d'une vocation personnelle, sont allés se confiner dans des déserts, où ils n'ont eu longtemps ni prêtres, ni sacrements : mais que conclure de là? Quelle comparaison de leur vie à la nôtre? Eloignés pour jamais du commerce des hommes, ensevelis tout vivants dans des grottes et des rochers, condamnés à un silence éternel, jeûnant sans relâche, priant sans cesse, ils suppléaient par une vie angélique à la grâce des sacrements, dont ils gémissaient de se voir privés. Fuyons comme eux, et vivons de même, peut-être y suppléerons-nous aussi; mais dans le monde, le monde de nos jours, ce monde anti chrétien, sans foi, comme sans mœurs, pour s'y soutenir, il faut plus de secours en un jour qui ne leur en fallait en bien des années; et nous n'avons pour les obtenir que les sacrements. Aussi l'Eglise n'a jamais rien tant recommandé que leur fréquentation. Tous les Pères, de siècle en siècle, n'ont eu qu'une voix sur cet article, et le dernier concile général, malgré le déchaînement de l'hérésie, malgré la tiédeur des fidèles, a déclaré en termes formels qu'il désirerait que chacun de nous, conformément aux intentions du Sauveur, chaque jour qu'il assiste au saint et divin sacrifice, eût le bonheur d'y communier. *Optaret sancta synodus.* Eglise sainte, vous en êtes réduite à des vœux inutiles, que vous n'espérez plus même de voir jamais remplir. Le dirai-je? la fréquentation des sacrements est un moyen de salut trop efficace pour qu'il puisse devenir l'apanage de la multitude; ce ne peut être le partage que du petit nombre, parce que le petit nombre sera toujours celui des vrais fidèles, celui des élus. Heureux ceux à qui l'Esprit de Dieu en inspire la pratique! c'est la voie la plus infaillible pour nous conduire au bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

SUR LES OUTRAGES FAITS A JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE.

Dominus Jesus, in qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit et dixit : Accipite et manducate : hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur. (I *Cor.*, XI.)

Le Seigneur Jésus, la nuit qu'il devait être livré, prit du pain, et, rendant grâces, le rompit, et dit : Prenez, et mangez : ceci est mon corps, qui sera livré pour vous.

Il est donc réellement avec nous dans la divine eucharistie : enfants de son Eglise, une foi, aussi lumineuse dans ses preuves que voilée dans son objet, l'enseigne et nous l'atteste. Cette foi, cimentée par le témoignage de dix-huit siècles, scellée du sang d'un million de martyrs, victorieuse de tous les assauts de l'enfer, affermie par les efforts même que l'erreur a faits pour l'ébranler, vengée des attentats de l'hérésie, par les variations, les contradictions, les divisions où l'hérésie elle-même est tombée, n'a plus besoin parmi nous qu'on s'arrête à l'établir ou la justifier. Mais quel est, par rapport à nous, l'état du Fils de Dieu dans ce mystère adorable? et comment y est-il traité de notre part? Réflexions que nous faisons trop peu, et qu'il est convenable et même nécessaire de vous remettre sous les yeux.

Jésus-Christ a fixé sa demeure parmi nous dans son sacrement; mais il y est dans un tabernacle, où il demeure sans cesse dans l'état le plus humilié; mais il y est sur un autel, où son amour l'immole pour nous chaque jour; mais il y est à une table, où sa générosité va jusqu'à nous nourrir de sa propre chair. Quoi de plus propre à lui gagner notre cœur? Cependant, comment y est-il traité? Voici un contraste capable de nous jeter dans le dernier étonnement, si nous n'avions le malheur d'y être trop accoutumés; contraste qui nous couvre de honte, qui mérite toutes nos larmes. Jésus-Christ outragé dans son sacrement, malgré l'état touchant où il y demeure. Outragé! et par qui? Non plus seulement par l'infidèle qui le méconnaît, par le juif qui le blasphème, par l'hérétique qui le nie, mais par le catholique même, et par les enfants de

son Eglise, qui font profession de l'adorer dans ce mystère auguste. Outragé ! et comment? De la manière la plus sensible. On l'outrage dans ce tabernacle, où il s'anéantit pour nous ; on l'outrage sur cet autel, où il s'immole pour l'amour de nous; on l'outrage jusqu'à sa table, où de sa propre chair il fait notre nourriture : trois vérités affligeantes, dont l'exposition demande toute la sensibilité de nos cœurs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que vos abernacles sont ravissants, Seigneur, s'écriait autrefois le Roi-Prophète : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine !* (*Psal.* LXXXIII.) Mais qu'à bien plus juste titre nous pouvons nous écrier aujourd'hui : que vos tabernacles sont humiliants, ô mon Dieu ! En effet, quel état plus humilié que celui de Jésus-Christ dans nos tabernacles ? Et si le Verbe-Dieu s'est anéanti dès là qu'il s'est fait homme, qu'est-il donc devenu quand il s'est renfermé dans son sacrement? Ne s'est-il pas plus humilié mille fois plus qu'il ne le fut dans toute sa vie mortelle? Car, enfin, sa divinité, toute voilée qu'elle était alors, se faisait jour de temps en temps et se découvrait à certains traits qui ne pouvaient être équivoques. Le ciel trois fois ouvert pour déclarer à la terre qu'il est le Fils du Tout-Puissant, les flots calmés d'un mot, tous les éléments soumis, les démons en fuite, la mort même docile à sa voix, la nature entière déconcertée à sa mort. A tant de merveilles, fût-on aussi aveuglé que la synagogue endurcie, pouvait-on ne pas reconnaître au moins un homme, et un homme de prodiges? mais ici, mais dans le sacrement de nos autels, que voyez-vous, et que vois-je moi-même ? C'est ton Dieu, me dit ma foi, mais quoi ! si je consulte mes sens, je n'y vois pas même un homme ! A quel abîme d'abaissement est-il donc réduit, ce grand Dieu? et quel motif assez puissant a pu lui rendre supportable un état si humilié? Ah ! chrétiens, ce motif est le même que celui qui l'a guidé dans tout le plan de son Incarnation. La gloire de son Père et le salut des hommes; voilà ce qui l'a fait descendre du ciel pour se revêtir d'une chair corruptible ; et voilà ce qui le tient encore anéanti parmi nous dans son sacrement. Il continue dans le tabernacle l'ouvrage qu'il a commencé dans la crèche et qu'il a consommé sur la croix. Il rend à son Père, en s'humiliant, sa gloire que notre orgueil lui ravit tous les jours. Notre vie n'est qu'un tissu de révoltes; il les expie par une servitude continuelle. Nos iniquités crient vengeance; Jésus-Christ humilié dans le tabernacle demande pour nous miséricorde. Il fixe les regards de son Père sur ses humiliations, de peur qu'il ne les arrête sur nos désordres; et, comme pour lui en dérober la vue, il se présente à ses yeux, dépouillé, caché, anéanti. Tel est l'état du Dieu Sauveur dans le tabernacle; état d'obscurité, de silence, d'anéantissement. Est-il rien de plus touchant? Mais, par une conséquence juste, est-il rien de plus affreux que d'outrager un Dieu réduit pour nous à cet excès d'humiliation? Et si l'expérience permettait d'en douter, qui pourrait croire qu'en cet état il eût à craindre de la part des hommes aucun traitement injurieux?

Cependant il est outragé. Malgré l'état si capable de nous attendrir, où il demeure pour nous dans le tabernacle, il y est tous les jours ou abandonné, ou insulté; ses temples sont déserts, ou bien ils sont profanés. Oui, sa maison devient un désert. On l'y laisse les jours entiers dans une solitude étrange : on la méprise, on l'évite. J'entre dans nos églises à toutes les heures du jour ; je regarde de toutes parts, et, le plus souvent, personne ne se présente à mes yeux, personne aux pieds de Jésus-Christ, personne avec Jésus-Christ, personne auprès de Jésus-Christ. Où suis-je donc, m'écriai-je? est-ce ici le temple du Seigneur, la demeure du Fils de Dieu? est-ce là son sanctuaire, son tabernacle? Si c'était le palais d'un roi, j'y verrais une foule de courtisans; si c'était un lieu de spectacle, j'y verrais un concours nombreux ; si c'était une académie de jeu, j'y verrais un cercle tumultueux tout occupé d'un vain passe-temps. Mais c'est la demeure d'un Dieu, d'un Dieu qui s'y anéantit pour nous; et je l'y trouve seul ! Chaque occupation mondaine a tous les jours son heure consacrée, et on ne voudrait pas se ménager un instant pour visiter son Sauveur ! Néanmoins cela n'est encore que le moindre mal, et nous vivons dans un siècle où il serait à souhaiter que Jésus-Christ, dans son sacrement, n'eût à se plaindre que de l'abandon et de la désertion des hommes.

Mais à combien d'indécences, de mépris, d'insultes n'y est-il pas exposé de la part des mauvais chrétiens? Ils viennent à son temple, parce que la loi les y force et que la bienséance les y oblige. Mais comment y viennent-ils? L'ennui et le dégoût les saisissent à la porte; ils y entrent, mais la dissipation et la distraction y entrent avec eux ; ils s'avancent vers le sanctuaire, mais l'immodestie et l'arrogance marchent à leurs côtés; ils y demeurent, mais dans quelle contenance? Toujours dans la plus commode, quelquefois dans la plus indécente. Dans les uns, c'est un air d'indifférence et de froideur qui semble dire à Jésus-Christ qu'ils ne paraissent devant lui que malgré eux; qu'ils n'ont rien ni à lui demander, ni à lui dire, et qu'il n'est leur Dieu qu'à l'extérieur. Dans les autres, c'est un air de liberté, d'aisance, dont un grand de la terre se trouverait offensé. Dans celles-ci, c'est un air de nonchalance et de mollesse qui représente l'idole de la volupté dans le sanctuaire du Dieu crucifié. Dans ceux-là, c'est un air de fierté, d'empire, qui semble vouloir captiver les respects des créatures au préjudice et jusque sous les yeux du Créateur. Ce ne sont que mouvements de

tête, qu'égarements des yeux, que retours sur leur personne. L'esprit s'occupe de mille rêveries coupables, ajustements, parures réflexions malignes. Le cœur se livre à mille mouvements déréglés, désirs de voir et d'être vu, envie de plaire, intrigues concertées. Eh! que serait-ce si je donnais à ce trait de morale toute son étendue, si je venais à percer le mur, à dévoiler ces œuvres d'iniquité qui se dérobent à la vue des hommes? Je frémis d'y penser, comment oserais-je les exprimer? Contentons-nous d'en rougir et ne les révélons pas.

Mais que fait Jésus-Christ, témoin et victime de ces horreurs? Sans doute il pourrait comme autrefois faire sortir du sanctuaire des feux dévorants pour consumer les profanateurs. Mais il l'a juré, et il ne se rétractera point. Le tabernacle de l'alliance nouvelle sera toujours le trône de sa miséricorde, il ne sera jamais le théâtre de ses vengeances. Il y souffre sans se plaindre, il y garde un profond silence, il n'oppose à tant d'audace que sa soumission, il n'y répond que par un excès de douceur; il se contente de déplorer en secret la dureté de l'impie qui insulte à son humilité par le mépris et l'abandon, ou qui vient jusque sous ses yeux braver sa patience par des outrages. Voilà le sort de Jésus-Christ dans son sacrement; c'est ainsi qu'il est traité dans ce tabernacle où il s'anéantit pour nous. Voilà, le dirai-je? le seul tribut dont nous payons l'excès de son amour : des froideurs ou des irrévérences. Ah! s'il nous reste encore une étincelle de foi, quelle impression doivent faire sur nos cœurs ces tristes réflexions! Et si nous n'avons pas étouffé tout sentiment de religion, toute honte de nos désordres, pour peu que nous ayons eu part à celui-ci, notre vie sera-t-elle assez longue pour le déplorer?

Mais ce n'est pas à de simples regrets qu'il faut s'en tenir. Pleurer ses fautes sans les expier; pénitence stérile, incapable de venger Dieu et de sauver le coupable. Ecoutez ceci, ô vous, surtout à qui la conscience reproche en ce moment les désordres que je viens de peindre! Vous venez d'entendre le détail de vos offenses, voici celui de vos obligations, car tous ces outrages faits à la majesté d'un Dieu, d'autant plus digne de respect qu'il s'humilie davantage, si vous en voulez éviter le châtiment, il faut qu'ils soient réparés. C'est trop peu d'en gémir, il faut des œuvres effectives pour effacer des crimes réels. C'est même un principe certain dans la morale évangélique que chaque espèce d'iniquité doit avoir sa pénitence propre; chaque péché ne peut être expié que par des œuvres de justice qui correspondent, dans une opposition directe, à son genre de malice. L'usure et le larcin, par exemple, ne s'expient que par la restitution et l'aumône, les inimitiés que par la réconciliation, les crimes de la chair que par la mortification des sens. C'est la doctrine de l'Eglise et la théologie de tous les Pères. La raison suffit pour en démontrer l'équité. D'où se tire une conséquence qui paraît incontestable : c'est que les outrages faits à Jésus-Christ dans son sacrement ne peuvent être expiés que par une réparation authentique et solennelle à ce divin sacrement. Tant d'aumônes qu'il vous plaira : ce ne sont point les pauvres qui ont été outragés, c'est Jésus-Christ; c'est à Jésus-Christ qu'il faut satisfaire. Tant de prières domestiques que vous voudrez : ce n'est point dans le secret de sa maison qu'on a péché, c'est dans le temple; c'est dans le temple qu'il faut en faire pénitence. Tant d'actes de charité que l'on trouvera bon : ce n'est point le prochain qu'on a insulté, c'est Dieu; c'est à son Dieu qu'on en doit réparation.

Il ne s'agit donc pas ici d'un acte de religion purement arbitraire, il s'agit d'un devoir indispensable, et d'une démarche de la dernière conséquence pour tous ceux qui ont eu quelque part aux outrages faits à Jésus-Christ. Et qui de nous en est tout à fait innocent? Est-il ici quelqu'un qui osât se justifier sur cet article? Ce désordre est si commun, le mauvais exemple si fréquent, l'indécence dans les temples si à la mode, la dureté pour Jésus-Christ dans son sacrement si générale ; qui de nous, s'il se rappelait ses anciennes années, ce temps critique de la jeunesse, certaines occasions fatales, certains jours malheureux, ne trouverait pas à se reprocher bien des iniquités secrètes que les hommes n'ont point aperçues, mais que Jésus-Christ n'a que trop remarquées, puisqu'il en a été le témoin et l'objet? Tout au moins que de négligence à venir l'adorer dans son tabernacle! que d'immodesties en sa présence! que de péchés de plus d'une espèce commis jusque dans son temple et à la vue du sanctuaire! Nous sommes donc tous, ô mon Dieu! complices de vos opprobres, nous y avons tous contribué, nous y avons tous trempé : c'est donc pour nous tous un devoir de les expier, parce que tous nous avons outragé le Seigneur dans son tabernacle. Est-il plus épargné sur cet autel où son amour l'immole pour nous chaque jour? C'est de quoi vous allez juger, et le sujet d'une seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ nous a aimés jusqu'à verser pour nous tout son sang. C'en était bien assez pour des malheureux proscrits, qui sans lui n'auraient eu d'autre partage que l'enfer, et c'en était trop pour des ingrats; mais son amour n'a point connu de bornes, il n'a pu s'en tenir là En devenant le Sauveur du monde, il devenait le fondateur d'un culte nouveau. Il fallait dans sa religion toute divine un sacrifice digne d'elle; il voulut être tout à la fois et le sacrificateur et la victime. Il était le souverain prêtre, selon l'ordre de Melchisédech; il voulut être le pontife de la loi nouvelle. Il communiqua à ses apôtres la plénitude de

son onction, les chargea de la transmettre eux-mêmes de génération en génération, de choisir parmi tous les peuples, à mesure qu'ils recevraient la foi, des ministres fidèles pour les associer à son sacerdoce. Tout indignes que nous en sommes, tel est le caractère sublime dont Jésus-Christ nous a honorés; mais ç'a été à condition qu'on ne verrait jamais couler sur nos autels d'autre sang que le sien. Il nous est défendu d'y offrir d'autre sacrifice que celui qu'il a lui-même institué dans le cénacle et accompli sur la croix : il nous est ordonné de l'y perpétuer d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée. Il connaissait le prix de ce sacrifice inestimable, il savait que son sang, remis à chaque instant sous les yeux de son Père, serait tout-puissant en notre faveur : dès là, sans craindre de le prodiguer, il a voulu qu'il fût offert partout, tous les jours, pour tous les hommes et pour toutes sortes de besoins. C'est en conséquence de cette loi d'amour que nous montons au saint autel. Tel est le ministère auguste que nous y remplissons, ou plutôt tel est celui que Jésus-Christ lui-même y remplit par nos mains : il s'y incarne de nouveau, il s'y immole, il s'y sacrifie, il se charge de tous nos intérêts auprès de son Père : il fait hommage pour nous, il remercie pour nous, il demande pour nous, il acquitte toutes nos dettes. Nous le savons, la foi nous l'apprit au berceau, et nous faisons profession de le croire.

Comment donc concilier sur ce point la créance des chrétiens avec la conduite de la plupart d'entre eux? Ils savent ce que Jésus-Christ fait pour eux sur l'autel; et comment en est-il payé? Le voici. Ce sacrifice, le monument le plus auguste de l'amour d'un Dieu, n'est plus aujourd'hui ni fréquenté, ni respecté. On ne trouve plus le temps d'y assister : on en trouve pour tout le reste. Affaires, plaisirs, soins domestiques, rien n'est oublié; il n'y a que Jésus-Christ, et Jésus-Christ immolé pour nous sur l'autel, qui ne mérite pas un quart d'heure. Quelle insensibilité! En vain l'Eglise, pour s'accommoder à la mollesse des chrétiens de nos jours, a rendu ses ministres sur ce point les esclaves de leur paresse. Elle a changé le moment du sacrifice, elle le fait célébrer aux heures les plus commodes, elle en a abrégé les cérémonies; tout cela en vain. Les autels sont remplis de sacrificateurs, et les temples sont vides d'assistants.

Mais, demandent-ils, où est la loi qui m'oblige d'assister chaque jour au divin sacrifice? Eh quoi, mon frère! vous faut-il donc une loi pour vous forcer à venir être le témoin du plus consolant pour vous de tous les spectacles, à venir voir un Dieu qui s'immole pour vous, à venir à ses pieds reconnaître son amour, par les sentiments d'un cœur attendri, à venir mêler vos larmes avec son sang qui coule sur l'autel pour laver vos iniquités? Quelle est la loi qui vous y oblige? Mais, dites-moi donc aussi, avez-vous une loi qui vous force à rendre des devoirs si fréquents et souvent si importuns à ce grand du monde, à ce riche, à ce patron dont vous briguez la faveur? Quelle est la loi qui vous conduit si souvent chez ce parent dont vous attendez une riche succession, chez ce protecteur dont vous cultivez les bonnes grâces avec tant de soin, chez cet ami que vous voyez si régulièrement? Partout-là, quelle est la loi qui vous y porte? C'est la raison, dites-vous, la prudence, la bienséance, c'est l'inclination, c'est le devoir, c'est la reconnaissance. Il n'y a donc que Jésus-Christ pour lequel vous ne sentiez rien de tout cela. Chez vous tout est donc muet pour lui. Quelle dureté! Mais enfin, répliquent-ils, il ne faut pas outrer les choses, ni faire le mal plus grand qu'il n'est; on satisfait au précepte, et n'assiste-t-on pas au sacrifice dans les jours consacrés au Seigneur?

Ah! faut-il que je découvre ici ce qui fait l'opprobre de notre siècle? Mais pourquoi tairais-je, après tout, ce qui se produit au grand jour, ce qui scandalise les vrais fidèles, ce qui avilit le ministère le plus saint, ce qui fait du sacrifice de Jésus-Christ une cérémonie vaine, une assemblée mondaine, un spectacle forcé, ou un rendez-vous criminel? On y assiste. Eh! oui, nous le savons; mais nous savons aussi de quelle manière. On y vient, ou malgré soi, ou avec des vues coupables, dans un négligé insultant, ou dans une parure scandaleuse; on attend à la dernière heure, souvent aux risques d'y manquer; on épie le ministre le plus prompt, ou bien on court au lieu le plus hanté; on n'y cherche qu'à se distraire, à couler le temps, ou bien on en fait un usage sacrilége; on y parle, on y converse comme dans un lieu profane, on s'entretient d'affaires temporelles, ou de propos indécents, on se repaît d'idées faibles ou de sentiments pervers, de pensées frivoles ou de complaisances secrètes, d'observations critiques ou de projets coupables. Cependant le ministre du Seigneur remplit ses fonctions, la victime est déjà offerte, les paroles sacrées se prononcent, Jésus-Christ descend du ciel, il s'immole pour ses enfants, puis il s'élève par les mains du prêtre pour recevoir au moins en récompense de son amour le tribut de leurs adorations. Eh! que voit-il? Hélas! souvent une image trop ressemblante à ce qu'il vit autrefois sur le Calvaire, du haut de sa croix. Dans le juif qui le méconnut alors, et dans le chrétien qui fait aujourd'hui profession de l'adorer, à peu près mêmes dispositions. Ils rougiraient de se prosterner devant lui; car voilà jusqu'où le faste, la mollesse et l'irréligion nous ont conduits; voilà où nous en sommes dans un royaume qu'on appelle pourtant le royaume très-chrétien : on n'y sait plus ce que c'est, du moins parmi certain monde, on n'y sait plus ce que c'est que de fléchir les genoux devant Jésus-Christ dans le temps même que s'opère le redoutable mystère de son sacrifice; à peine daignent-ils s'incliner. Quel spectacle pour un

Dieu dans cet état ! Et, s'il était capable de souffrir encore la sueur de sang qui fut le prélude de sa Passion, ne se renouvellerait-elle pas alors? Mais on ne fait point ces réflexions ; et, quand on les ferait, l'endurcissement est si grand que je ne sais si on en serait touché. Le sacrifice à peine achevé, on sort du temple, et qu'y a-t-on fait? Tout, excepté ce qu'on y devait faire ; on a regardé partout, excepté à l'autel ; on s'est occupé de tout, excepté du sacrifice; on a pensé à tout, excepté à prier; on a tout vu, excepté Jésus-Christ. Que dis-je? on l'a vu, on l'a insulté, on l'a outragé, on a porté à son cœur le coup le plus mortel. Voilà ce qu'il a tous les jours à essuyer de notre part sur l'autel même où son amour le fait renaître et mourir sans cesse pour nous.

Mais arrêtons-nous ici, et faisons quelques réflexions. Tant d'ingratitude sera-t-elle toujours impunie? Jésus-Christ dans l'Eucharistie est un Agneau, et l'Agneau immolé, mais le sera-t-il toujours? Il y souffre sans se plaindre; mais souffrira-t-il toujours? Le sang des martyrs qui crie vengeance contre leurs bourreaux se fait bien entendre jusqu'à lui du sein de la terre; sera-t-il toujours sourd à la voix du sien, qu'il voit perpétuellement profané sur ses autels? Sa patience sera-t-elle éternelle, et sa justice irritée par tant d'outrages n'aura-t-elle pas son tour? Oui, sans doute, chrétiens mes frères, il est au ciel aussi puissant et aussi jaloux de sa gloire qu'il paraît faible et insensible à ses intérêts sur l'autel. Quarante enfants, pour une raillerie piquante faite à un de ses prophètes, furent autrefois dévorés par des animaux féroces. Si le temps était venu, les voûtes du sanctuaire se détacheraient pour écraser ces hommes sacriléges qui méprisent leur Sauveur; mais il viendra ce temps. Jésus-Christ dans l'Eucharistie est ce lionceau endormi de la tribu de Juda, dont le sommeil même est terrible: *Catulus leonis Juda requiescens.* (*Gen.*, XLIX.) Il deviendra un jour le lion formidable, pour parler le langage du Prophète ; il s'éveillera en rugissant, il dévorera ses ennemis, et lavera dans leur sang les injures qu'ils font au sien. De tant d'outrages qu'il reçoit aujourd'hui, pas un ne sera impuni, s'il n'est expié. Ce sont autant de charbons qui s'accumulent sur la tête des coupables ; ils s'embraseront dès que le moment sera venu. Mais, que dis-je? dès que le moment sera venu ! eh ! ne vient-il pas tous les jours pour quelqu'un de ces infortunés? Tant de coups du ciel qu'on attribue au hasard, ces désastres et ces décadences; ces plaies honteuses, plus terribles que celles de l'Egypte ; ces morts subites et imprévues : qui nous a dit que ce ne soient pas là autant d'étincelles qui s'échappent de la foudre d'un Dieu vengeur, lassé de souffrir les opprobres de son Fils? Et, quand ces coups ne partiraient pas de si loin, le sort des profanateurs en serait-il moins triste? Non. Rien de plus à craindre pour eux que la patience même de Jésus-Christ et le silence du ciel, parce qu'alors ils sont menacés du plus terrible fléau de Dieu, du fléau des Pharaons et des Antiochus : endurcissement, impénitence finale. C'est le châtiment ordinaire des outrages faits à Jésus-Christ dans l'Eucharistie, parce que ce genre de péché porte avec lui un caractère de noirceur qui le rend inexcusable, et qu'il s'attaque à la victime même, qui seule pourrait obtenir grâce au pécheur : *Jam non relinquitur pro peccatis hostia.* (*Hebr.*, X.)

Détournons, chers auditeurs, détournons de dessus nos têtes de si redoutables menaces. Qu'il ne soit pas dit que ce sacrifice, institué par le Dieu Sauveur pour le salut du monde entier, devienne par nos mépris la cause immédiate de notre réprobation; que cet holocauste perpétuel, qui se reproduit et se consume chaque jour pour éteindre sur nous le feu de la colère du ciel, ne serve, par nos insultes, qu'à l'enflammer davantage. Tandis qu'il est temps encore, et que cette hostie pacifique, moins sensible à ses opprobres qu'à nos malheurs, veut bien s'offrir elle-même en expiation de tant d'outrages qu'elle a reçus de nous, au moins faisons-les cesser, et que désormais notre assiduité, nos respects aux pieds de son autel réparent nos impiétés passées, et nous garantissent du châtiment qu'elles méritent. Jésus-Christ anéanti pour nous dans le tabernacle, immolé pour nous sur l'autel, partout également outragé; reste à le considérer à sa table, à cette table où sa générosité va jusqu'à nous nourrir de sa propre chair. Troisième réflexion. Je finis.

TROISIÈME PARTIE.

Vous avez nourri votre peuple du pain des anges, Seigneur, s'écrie l'auteur sacré, en parlant de la manne qui, malgré les révoltes de l'indocile Israël, l'avait suivi durant quarante ans dans ses voyages du désert, sans manquer d'un seul jour à tomber pour sa subsistance : *Angelorum esca nutrivisti populum tuum, Domine.* (*Sap.*, XVI.) Quel excès de générosité ! Mais, qu'il me soit permis de le dire, ce n'est plus au peuple du premier Testament à vanter à son égard la libéralité de son Dieu. C'est à nous, c'est aux enfants de l'alliance nouvelle à se récrier sur l'immense profusion de leur Sauveur. Et, en effet, qu'était-ce donc que la manne en comparaison du pain céleste qui se distribue à la table du Seigneur? Non, mes enfants, disait Jésus-Christ à ses disciples, vous n'aurez rien à envier à la synagogue, si fière de ses prérogatives. Si mon Père a été libéral en sa faveur, je serai prodigue pour vous. Il a fait pleuvoir pour elle une manne qui venait du ciel ; eh bien ! moi je puiserai pour vous un aliment dans la divinité même, je vous nourrirai de ma propre chair. De sa propre chair, reprenait le Juif incrédule ! Qui peut soutenir ce langage? *Durus est hic sermo.* (*Joan.*, VI.) Oui, pharisien orgueilleux, et il a tenu sa parole, il opéra ce prodige dans le temps même que

tu tramais sa perte avec les complices de ton déicide. Tandis que tu consommais ta réprobation, en te disposant à le faire périr, il était à table avec ses apôtres; et là, après les marques de la plus sincère affection qu'il leur donna à tous, sans même en excepter le traître; après les avoir recommandés à son Père dans les termes les plus pressants; après leur avoir fait le tendre aveu du désir qu'il sentait depuis longtemps de faire avec eux cette dernière Pâque, il prit le pain, le bénit, le rompit, et par la vertu de cette même parole qui avait autrefois tiré l'univers du néant, il le changea en sa propre chair. Prenez et mangez, leur dit-il, car ceci est mon corps. Ce fut par là qu'il mit le sceau à son Testament : c'est sans doute le plus grand, ce fut aussi le dernier effort de la générosité du Dieu Sauveur; après quoi, comme s'il eût senti en quelque sorte sa toute-puissance épuisée, il ne songea plus qu'à la mort, content de la subir pour ses enfants, puisqu'il n'avait plus rien à leur donner.

Hélas! prévoyait-il qu'il viendrait un temps où l'excès même de sa générosité serait pour lui la matière des plus sensibles outrages, où sa table sainte deviendrait pour ses enfants même un objet de mépris et un sujet de profanation, où sa propre chair enfin ne serait plus pour la plupart des chrétiens qu'un mets indifférent ou un poison mortel! Ils sont arrivés, Seigneur, ces temps déplorables; et fallait-il nous réserver à en être les témoins? Que ne sommes-nous nés dans les jours heureux du printemps de l'Eglise! nous eussions vu des milliers de fidèles courir en foule à la table du Seigneur, y demander le pain des anges avec une sainte avidité, en sortir tout embrasés du feu divin, prêts à braver la mort et à voler au martyre. Quel changement, grand Dieu! quel affreux renversement! Les chrétiens multipliés au centuple, et la table du Sauveur abandonnée; la salle du festin ouverte de toutes parts, et presque pas un des conviés; le sacré banquet préparé partout, et presque personne qui vienne y prendre sa place: le corps de Jésus-Christ qui devait être le pain de chaque jour, devenu à peine celui de chaque année; en un mot, jamais tant de chrétiens, et jamais si peu de communions.

Et qu'on ne dise pas que l'éloignement de la table sainte soit une preuve de respect. Raisonner de la sorte, c'est vouloir ou en imposer aux autres, ou être la dupe de soi-même. Ce prétendu respect n'est qu'un respect d'illusion et de prétexte, et je dis moi que c'est un mépris réel; en voici la preuve. Si la divine Eucharistie était un remède et un préservatif contre les infirmités et les maladies, contre les revers et les accidents fâcheux, contre les désastres et les coups de la fortune; si l'on y trouvait de quoi contenter les désirs d'un cœur sensuel, de quoi satisfaire l'ambition et se frayer une route aux honneurs, de quoi rassasier la soif de l'or et de l'argent, la table de Jésus-Christ serait assiégée depuis l'aurore jusqu'à la nuit, les ministres ne pourraient suffire à distribuer le pain sacré. Mais la communion n'est point une source de biens temporels; au contraire, elle en découvre le néant, elle apprend à s'en détacher, à s'en défaire. Elle ne garantit point des peines et des souffrances; au contraire, elle en découvre l'avantage, elle apprend à les supporter avec joie, à les désirer. Elle ne procure que des biens spirituels, l'horreur du péché, la pureté du cœur, la paix de l'âme, le dégoût du monde, l'union avec Dieu. Ces effets ne sont plus du goût des chrétiens de nos jours : dès lors on la méprise, on la dédaigne. On n'aime que son luxe, sa mollesse, sa dissipation, que son avarice, ses injustices, ses intrigues; il faudrait renoncer à tout cela pour s'approcher de son Dieu. Que fait-on? On met Jésus-Christ en parallèle avec la passion favorite, et on donne la préférence à celle-ci. Est-il mépris plus marqué? est-il dédain plus outrageux? On se tient froidement éloigné de son Dieu les mois et les années entières, sans songer ni à l'outrage qu'on lui fait, ni au tort qu'on se fait à soi-même. L'Eglise réduite à gémir sur un relâchement auquel elle ne voit point de remède, effrayée de la dureté de ses enfants, et touchée de l'abandon de son époux, s'est vue obligée à porter une loi expresse pour les forcer à s'approcher au moins une fois l'année de la table du Sauveur.

Encore de combien d'abominations cette loi sainte ne devient-elle pas l'occasion, et à quelles horreurs me conduit ici mon sujet? Que de communions forcées, hypocrites, sacriléges! Vous gémissez, ministres de Jésus-Christ, de voir sa table déserte durant tout le cours des années; mais ne tremblez-vous pas de la voir à Pâques regorger de ces mêmes chrétiens qui s'en tiennent éloignés en tout autre temps? Combien d'âmes téméraires viennent alors boire leur condamnation, rassurées sur une confession superficielle? Combien d'âmes lâches viennent sacrifier Jésus-Christ à un malheureux respect humain, à une bienséance extérieure? Combien d'âmes livrées au crime viennent manger leur jugement pour soutenir leur réputation aux dépens d'un sacrilége? Combien d'âmes décriées viennent racheter un reste d'honneur au prix du sang de leur Dieu? Combien d'âmes perfides viennent lui donner le baiser du traître pour éblouir les Argus de leur conduite, et le crucifier plus sûrement ensuite? Combien de Judas enfin viennent s'asseoir à sa table, peut-être actuellement chargés des deniers dont ils l'ont vendu? Je serais infini si je voulais épuiser ce détail. Faut-il que le champ soit si vaste sur un si triste sujet? Je n'en ai que trop dit pour notre condamnation. Jésus-Christ outragé dans le sein même de son Eglise, outragé par ses propres enfants, outragé dans un sacrement où il se dépouille de tout, où il fait tout pour nous, où il nous donne tout en se donnant lui-même.

Eh quoi! mon Dieu, c'était donc le sort de votre Fils unique d'être rassasié d'opprobres, tant qu'il demeurerait sur la terre, et de la part de ces mêmes hommes qu'il venait sauver! Il en fut abreuvé depuis l'étable qui le vit naître, jusqu'à la croix sur laquelle il expira; mais, au moins, il était naturel que ses opprobres finissent avec sa vie mortelle. Etait-il dit qu'ils le suivraient jusque dans ce sacrement où il n'a voulu se survivre à lui-même que par un excès de charité? N'avait-il pas droit d'attendre de nous, qui faisons profession de l'adorer, plus de reconnaissance que du Juif aveugle qui l'avait méconnu? Que n'a-t-il pas fait pour l'obtenir? Il a employé sa toute-puissance à se renfermer, pour demeurer avec nous, dans un sacrement qui contient lui seul plus de miracles qu'il ne s'en est opéré depuis que le monde subsiste. Cependant vous venez de voir comme il est traité. On insulte à son humilité dans le tabernacle, à son amour sur l'autel, à sa générosité jusqu'à sa table. Ah! si quelque chose était capable de troubler le bonheur de Jésus-Christ dans le sein de son Père, l'Eucharistie ne serait-elle pas pour lui un martyre continuel?

Mais quelle honte n'est-ce pas pour nous! Est-ce donc là cette nation sainte, cette race sacerdotale, ce peuple choisi pour annoncer à l'univers la gloire du Rédempteur? Nous sommes chrétiens, disons-nous, et ce Christ, l'objet de nos hommages, n'est presque plus que la victime de nos insultes. Etrange contrariété. Le païen tremble devant l'idole qu'il adore, le musulman baise la poussière de sa mosquée, le juif punit de mort la moindre irrévérence, le chrétien seul brave son Dieu réellement présent, jusque dans son sanctuaire. Eh quoi! l'erreur et la superstition feront partout des aveugles religieux, et la vraie foi n'enfantera au Dieu vivant que des adorateurs sacriléges! Parmi toutes les nations on reconnaîtra les chrétiens au mépris qu'ils ont pour leur Dieu. Ils auront donc les vices de tous les autres peuples, et ils n'auront pas leurs vertus! Ah! mes frères, quel arrêt nous attend, quand ce Dieu, si patient aujourd'hui, sera devenu notre juge?

Prêtres, ministres du Seigneur, redoublons de zèle à proportion des prévarications d'Israël: *Ad vos mandatum hoc, ô sacerdotes.* (*Malach.*, II.) Nous sommes ses gardiens et les dépositaires de l'arche sainte; malheur à nous, si nous étions peu touchés de son déshonneur! Nous sommes les pasteurs et les guides du troupeau de Jésus-Christ; malheur à nous, si c'était par notre faute qu'il déshonore son Dieu. N'oublions pas, *me ipsum primo exhortor*, n'oublions pas que, sur cet article important, nous leur devons, et de grandes leçons et de grands exemples. Leçons de respect et de modestie dans le temple, d'assiduité et de révérence à son sacrifice, de sainte et fréquente participation à son corps adorable; exemples de gravité noble dans nos fonctions, de décence majestueuse dans nos cérémonies, de piété tendre et recueillie dans l'exercice du redoutable ministère. Sauvons leurs âmes pour sauver les nôtres. Presque toujours notre propre salut dépend de notre zèle, de notre vigilance, de notre activité pour le leur. Tout au moins que leur perte ne nous soit pas imputée, et qu'elles ne nous entraînent pas dans l'abîme, si nous ne pouvons les conduire au séjour bienheureux, dont nous devons leur tracer la route. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

SUR L'ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ: ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. (*Luc.*, I.)

Parce que le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante, voilà que tous les âges m'appelleront la bienheureuse.

La prophétie de l'incomparable Vierge s'accomplit d'âge en âge. Déjà, depuis dix-huit siècles, et jusqu'à la consommation du monde, Marie sera nommée la bienheureuse par tous les vrais disciples de l'Homme-Dieu son Fils: *beatam me dicent omnes generationes.*

Enfants de l'Eglise, c'est surtout dans le jour consacré à célébrer sa sortie de ce monde et son exaltation dans le ciel, que nos acclamations doivent redoubler; mais, à cette occasion, n'attendez ici ni le tableau de sa gloire dans le séjour de l'immortalité, ni le panégyrique de ses grandeurs sur la terre. L'un et l'autre surpassent nos connaissances, et même nos idées, à plus forte raison nos expressions. Je me borne à des objets moins relevés, peut-être plus utiles.

Je parcours ce qu'il a plu au ciel nous conserver des circonstances de sa destinée en ce monde; et, en la suivant pas à pas dans les divers événements de sa vie mortelle, je cherche, dans la simplicité d'une foi respectueuse, à découvrir les causes et les suites d'une élévation aussi sublime, aussi inconcevable que la maternité divine. Par où Marie a-t-elle obtenu la préférence sur toutes les filles d'Adam pour être la Mère de Dieu? Comment Marie, devenue Mère de Dieu, a-t-elle été traitée en ce monde par la divine Providence? Deux sources fécondes de moralités chrétiennes et instructives, dont voici tout le plan.

Marie n'est élevée à la maternité divine que parce qu'elle est ici-bas la plus humble de toutes les créatures. Humilité, vertu trop peu connue, quel est donc votre prix? Première réflexion, premier point. Marie élevée à la maternité divine, n'est ici-bas que la plus humiliée de toutes les créatures. Humiliations, présent du ciel, quelle est donc votre valeur? Seconde réflexion, second point. En deux mots, Marie, la plus humble ici-bas de toutes les créatures: principe de son élévation dans le ciel. Marie, la plus humiliée ici-bas de toutes les créatures: conséquence de son élévation dans le ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Marie, prédestinée à la maternité divine,

devait être sans doute, et fut en effet la plus sainte de toutes les créatures : *gratia plena.* C est le sens de ces paroles, que, pour réciter souvent, nous méditons trop peu. Mais elle ne fut la plus sainte de toutes les créatures que parce qu'elle fut la plus humble. C'est ce que le tableau de sa vie offre partout à des yeux attentifs; en sorte, dit saint Bernard, que, sans cette humilité suréminente, toutes ses autres vertus d'ailleurs n'auraient pu l'élever jusqu'au titre de Mère de Dieu : *humilitate concepit.* Et, en effet, parmi tant de vertus qui forment en elle le plus haut degré de sainteté où puisse atteindre un être créé, l'humilité brille avec tant d'éclat qu'elle semble éclipser tout le reste, et former seule le caractère de Marie. Humilité portée jusqu'aux plus héroïques sacrifices, jusqu'à un dénûment total, jusqu'à la dernière abnégation. Humilité donc de sacrifice et d'holocauste; humilité de dépouillement et d'abandon; humilité de silence et d'anéantissement. Autant de traits qui caractérisent la plus humble, comme la plus grande des créatures. Reprenons.

Humilité de sacrifice et d'holocauste. Riche de tous les dons de la nature et de la grâce, le premier regard que Marie jette sur elle-même la peint à ses yeux indigente et dénuée. Prévenue avant que de naître de toutes les faveurs du ciel, le premier rayon de sa raison lui persuade qu'elle ne doit songer qu'à se cacher et s'ensevelir. Dotée de tous les priviléges qui devaient être l'apanage de la maternité divine, le premier projet qu'elle forme est de se dévouer, de s'immoler à un état qui, selon les lois ordinaires, l'en exclut pour toujours. Dieu incompréhensible, voilà vos voies; en voilà la profondeur et la sublimité. Plus l'humble Marie paraît s'éloigner de l'accomplissement de vos vues, plus elle s'en approche, et le trait par où elle semble y mettre un obstacle invincible est celui qui les consomme : *virum non cognosco.* (*Luc.*, I.) Elle se consacre à une virginité perpétuelle.

Le judaïsme, tout charnel, ne connaissait point ce nouveau genre de sacrifice. C'était à Marie qu'il était réservé d'élever l humanité jusqu'à présenter au ciel des anges dans un corps mortel. C'était elle qui devait être la Reine et les prémices de cette légion céleste de vierges chrétiennes destinées à faire l'ornement de l'Eglise d'ici-bas et de la Jérusalem d'en haut : *ex hominibus primitiæ Deo* (*Apoc.*, XIV.) C'était elle enfin qui devait être l'apôtre de la sainte virginité, et annoncer aux hommes cet Evangile d'innocence. Encore une fois, la synagogue n'en connaissait point le mérite : la virginité y était sans honneur, le célibat presque réprouvé, la stérilité une honte; car il est dans le monde un faux déshonneur, comme une fausse gloire. La stérilité paraît un opprobre à l'aveugle Israël, qui ne connaît que des biens terrestres ; mais cette honte, cet opprobre sont pour l'humilité de Marie un attrait victorieux. Si cet état attirait après soi l'estime et la vénération, il serait moins de son goût : mais l'obscurité, mais l'oubli, mais le mépris qui l'accompagnent; voilà ce qui la décide. Elle vivra isolée, cachée, inconnue : dès là c'est le seul état qu'elle croit lui convenir. Toutes les filles de Juda ambitionnent l'honneur de donner des enfants à Abraham ; elle seule ne s'en croit pas digne. Toutes aspirent à être la Mère du Messie promis; elle n'a garde d'oser y prétendre : elle y renonce. Et c'est parce que, plus que toutes, elle s'en croit indigne, et que seule entre toutes elle y renonce, qu'elle fixe le choix de Dieu : *humilitate concepit.*

Ici quelques réflexions, chrétiens. Voilà donc les sentiments qu'inspirent la plénitude des grâces, la plénitude des lumières, la plénitude des vertus. Eh! quelle est donc la source de l'estime de soi-même, de l'opinion de son mérite, de l'ambition de s'élever, de la vanité de paraître, de la fureur de briller, sinon la corruption, le péché ? Parce que Marie a reçu le don de la plus pure innocence, le discernement le plus exquis pour juger des vrais biens, elle ne voit en elle qu'imperfection, que bassesse, n'a de goût que pour l'obscurité, de passion que pour l'abaissement. C'est donc parce que nous sommes conçus dans la révolte, nés dans l'iniquité, nourris dans l'illusion, que nous portons en nous des dispositions toutes contraires, Hélas! oui. Telles sont les tristes semences de notre orgueil et de toutes ses suites : l'ambition, la fierté, la hauteur, la vaine gloire, l'ostentation, l'amour-propre déréglé : ce furent là les fruits amers de l'arbre fatal qui devint notre poison. L'orgueil fut le premier venin qui se glissa dans les veines de notre malheureux père, la plus profonde plaie qu'il fit au cœur humain. A la place de l'innocence il nous laissa pour tous biens une pauvreté orgueilleuse ; et c'est le crime héréditaire qui nous rend, avant que de naître, odieux à notre Créateur. Apprenons aujourd'hui que ce n'est qu'à titre d'humilité qu'on lui devient agréable ; que ce n'est qu'à proportion qu'on est humble qu'il verse sur nous ses faveurs. Marie, à chaque pas, nous en donne un nouvel exemple, continuons à l'étudier. L'humilité l'a déjà portée aux plus grands sacrifices, elle va la conduire jusqu'au dernier dépouillement.

Parvenue à cet âge où il faut songer à ce que le monde appelle s'établir, elle pense à se choisir un état de vie. Fille de David, et vierge consacrée, c'est-à-dire réunissant tout ce que l'éclat du sang et de la vertu peuvent concilier d'auguste; à plus juste titre qu'à Samuel, le temple du Seigneur lui devrait un asile permanent. Le pontife, s'il était instruit de sa naissance et de sa consécration, le lui offrirait sans doute ; mais, outre que l'humilité ne s'accommode point de ces confidences honorables, cet état, inconnu chez sa nation, serait une sorte de distinction, de singularité. Les vrais humbles ne craignent rien tant, et d'ailleurs les grandes vues de Dieu sur elle ne la lais-

sent pas maîtresse de son sort. Fille unique de la branche cadette de David par Salomon, le texte de la loi lui désigne pour Epoux l'héritier de la branche aînée. C'est un juste que le ciel a formé tout exprès pour être digne de Marie. Assez vertueux pour consentir à n'être jamais que le gardien de sa pudeur, sous le nom sacré d'époux; elle le prend. Il est l'héritier légitime du trône de David ; mais, déchu de tous les priviléges de sa noblesse, dépouillé de tous les biens de ses pères, réduit à vivre des faibles salaires d'un travail mécanique, relégué dans la plus chétive des villes d'Israël, y possédant à peine une pauvre chaumière, c'est là pour Marie la plus riante, la plus brillante de toutes les fortunes; la voilà pourvue à son gré. Dégradée dans tous ses titres, inconnue dans tous ses dons, toutes ses grandeurs démenties par la bassesse de sa condition, tous les trésors de son âme, tous les avantages de l'esprit et du cœur, toutes les grâces de la personne ensevelies sous la poussière de Nazareth. La plus noble, la plus pure, la plus sainte des créatures, devenue la dernière des filles de Juda, regardée comme la femme d'un artisan, bientôt couverte de l'opprobre d'une stérilité volontaire : son humilité n'a plus rien à désirer, elle est contente.

Mais le ciel l'est aussi. Et parce qu'il n'est plus rien sur la terre d'aussi humble que Marie, rien ne va être aussi élevé dans le ciel. La demeure du Dieu anéanti est dignement préparée dans son cœur, le Tout-Puissant va déployer la force de son bras. Le mystère ineffable destiné à confondre comme à expier l'orgueil humain, l'œuvre incompréhensible pour laquelle cet univers a été créé va s'opérer dans son sein. Un ange lui apparaît, la salue avec le plus pompeux éloge. Pleine de grâces, le Seigneur est avec elle; elle est bénie entre toutes les femmes. Quelle entrevue! quel langage pour Marie! Effrayée, interdite, elle ne répond que par son trouble : *turbata est.* (*Luc.*, I.) L'ange la rassure, et, sans intervalle, lui annonce une suite de grandeurs plus inconcevables les unes que les autres. Elle a trouvé grâce devant Dieu; elle sera Mère d'un Fils qu'elle nommera Sauveur. Ce Fils sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut; le Seigneur lui donnera le trône de David son Père, et son règne sera éternel. Tant de grandeurs annoncées de la part de Dieu, quel écueil pour une humilité moins réelle! Le ciel même autorise, ce semble, à s'y laisser éblouir. Marie n'y fait pas la moindre attention ; elle ne les entend pas. Un seul objet la fixe : on lui parle de devenir Mère, la fidélité à ses engagements est tout ce qui l'occupe. Je suis vierge, reprend-elle, et le serai toujours. L'ange la tranquillise, et lui révèle enfin toute l'étendue, toute la sublimité des merveilles que le Seigneur est prêt à opérer en elle : *virtus Altissimi obumbrabit tibi.* (*Ibid.*) Marie, abîmée dans son néant, ne sait plus qu'adorer. La vraie humilité sait être sage avec sobriété, comme parle l'Apôtre (*Rom.*, XII); elle sait jusqu'à quel point il faut écouter la raison et où il faut la faire taire. Ne former aucun doute, c'est imprudence; en former trop, c'est orgueil. On lui donne pour garantie du prodige qu'on lui annonce un motif de crédibilité à sa portée. Le miracle qu'on lui allègue, opéré dans la personne de sa parente, est aisé à vérifier : *ipsa concepit filium in senectute sua.* (*Luc.*, I.) Il n'est point croyable qu'on voulût la tromper si grossièrement et à pure perte. Tout ce qu'elle voit d'ailleurs et tout ce qu'elle entend est marqué au sceau de la mission divine. Les vrais humbles ne s'y méprennent guère; elle acquiesce.

Mais n'a-t-elle ni réflexions, ni remontrances à faire sur sa situation présente? Quelle convenance entre sa fortune actuelle et sa nouvelle élévation, entre le trône de David et une vile cabane, entre le sceptre d'Israël et la dernière indigence! Le Fils du Très-Haut naîtra-t-il sans avoir de quoi subsister? Sera-t-il confondu avec les derniers de son peuple? La Mère du Messie restera-t-elle ensevelie sous les dehors d'une roture indécente? Raisons spécieuses dont la fausse humilité masque une cupidité secrète. Marie ne prend point le change, et c'est ici que son humilité brille dans tout son jour. Son état, avec tout ce qu'il a d'abject, est de son choix et de son goût, puisque l'occasion la plus naturelle, la plus légitime d'en sortir, ne saurait la tenter. C'est que la vraie humilité ne sait que craindre tout ce qui peut glisser dans son cœur le poison de l'orgueil; c'est qu'elle ne sait demander que le pain quotidien, c'est-à-dire le pur nécessaire; c'est que, dans les choses de Dieu, elle ne fait qu'obéir et s'abandonner à lui sans raisonner. Marie, élevée à la maternité divine, restera ce qu'elle est aux yeux du monde. Nul changement dans sa personne, dans son état, dans sa fortune. Devenue Mère de Dieu, elle ne paraîtra jamais ici-bas que sa plus humble servante. Elle y consent; elle ne désire rien tant. Il semble qu'elle appréhende que l'ange, de la part de Dieu, n'en ordonne autrement. Elle se hâte de finir l'entretien. Voici, dit-elle, la servante du Seigneur : *fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Ibid.*)

Faux humbles, le christianisme en est rempli. Humbles de propos et de langage, humbles, souffrez le terme; humbles de parade et de représentation, venons tous ici nous instruire ou plutôt nous confondre. On croit être humble en traînant après soi tout l'appareil de l'ostentation, tout l'étalage de la plus folle vanité, parce qu'on sait y joindre un air de simplicité feinte, une modestie de commande, sous prétexte qu'il est une fierté de naissance et d'extraction, une magnificence d'état et de condition, un éclat de rang et de dignité. On s'en fait des titres pour légitimer tous les désirs d'un cœur insatiable de distinctions. Le faste le plus outré est jugé convenable pour concilier à la charge, au ministère, à la place

qu'on remplit, la considération nécessaire pour en soutenir les prérogatives, pour n'en pas avilir les fonctions. Maximes trop accréditées : je n'entreprends pas de les combattre. Mais lisons bien l'Evangile; mais étudions à fond l'esprit du christianisme; mais réfléchissons sur l'opposition qui se trouve entre les jugements de Dieu et ceux du monde. Mais venez à Nazareth, entrez dans ce réduit obscur, voyez-en la décoration, l'ornement, regardez celle qui l'habite, son extérieur, sa parure. Voilà la Mère de Dieu; voilà, dis-je, la Mère de Dieu dans la simplicité, dans l'obscurité, dans la dernière pauvreté. Telle sera jusqu'à la mort sa destinée ici-bas, et la maternité divine n'en sera point dégradée, et les desseins de Dieu n'en seront pas moins accomplis, la rédemption du monde moins opérée; et celui qu'elle porte dans son sein n'en sera pas moins le Dieu fort, n'en renversera pas moins le trône des Césars, n'en sera pas moins adoré par tout l'univers; et Marie elle-même n'en sera pas moins grande, moins honorée, moins révérée dans le ciel et sur la terre. Que dis-je! ce n'est que parce qu'elle est assez humble pour embrasser, pour chérir ce dépouillement universel, qu'elle sera élevée au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu. Passons au dernier trait qui la caractérise : humilité de silence et d'anéantissement.

Le Verbe Dieu, incarné dans son sein, et devenu l'âme de son âme, comme la chair de sa chair, la conduit tout d'abord chez Zacharie pour y sanctifier son précurseur. Qui ne croira que Marie va se procurer au moins l'innocente satisfaction de raconter les merveilles qui viennent de s'opérer en elle, non pas à des profanes et à des superbes qui ne savent que blasphémer les œuvres de Dieu, mais à des justes et à des humbles comme elle qui partageront sa reconnaissance et sa foi. C'est un hommage de gratitude qui semble dû aux faveurs de Dieu sur elle, et un tribut de confiance que méritent ses vertueux parents. Marie a d'autres lumières; l'humilité solide se conduit par d'autres principes. Cet empressement, prétendu saint, à raconter les faveurs du ciel, n'est à ses yeux qu'une illusion délicate. Et, en effet, on croit ne parler que pour rendre gloire au Seigneur, et on ne parle que pour repaître l'amour-propre ; on exalte les dons de Dieu à cause de l'honneur qui en revient à celui qui les reçoit; on publie ses miséricordes, parce qu'il est honorable d'en être l'objett. L'humilité solide ne sait que se taire sur tout ce qui peut lui faire honneur. Marie prend le parti du silence le plus profond. Tout ce qui s'est passé en elle est le secret de Dieu, à lui seul appartient d'en disposer.

Arrivée chez Zacharie, elle aborde Elisabeth avec la soumission d'une inférieure, la salue avec le respect d'un enfant. Mais au premier son de sa voix, le mystère de ses grandeurs se révèle, la mère du précurseur est remplie de l'Esprit-Saint, l'enfant tressaille dans ses entrailles, elle éclate en bénédictions; c'est la plus heureuse des femmes qu'elle aperçoit, c'est la Mère de son Seigneur qui vient à elle. Marie, étonnée, reste longtemps en silence, et ne le rompt enfin que quand elle entend attribuer au mérite de sa foi les grâces du Tout-Puissant : *beata quæ credidisti.* (*Ibid.*) Alors son humilité blessée s'élève tout à coup à une éloquence divine, et l'Esprit de Dieu qui parle en elle lui dicte ce cantique sacré que saint Ambroise appelle l'extase de son humilité. Le Seigneur a rejeté les grands, les riches, les puissants, pour élever les pauvres, les faibles, les petits. Elle-même n'est redevable de son élévation qu'au regard qu'il a plu à Dieu de jeter sur sa bassesse; en voilà le précis, c'est-à-dire, à l'entendre, qu'il ne l'a préférée pour faire éclater sa puissance et sa grandeur que parce qu'il n'a rien trouvé sur la terre d'aussi vil et d'aussi faible. Tels sont les sentiments de Marie. A peine s'en est-elle expliquée qu'elle rentre pour toujours dans le silence absolu qu'elle s'est prescrit. Que dis-je! elle le porte au delà de toutes les règles de la prudence humaine, son époux même n'en est point excepté. Elle en prévoit les conséquences, n'importe : le secret de son humilité lui est plus cher que sa réputation. Elle est morte à tout intérêt de sa gloire et de sa personne. Il faudra qu'un ange du ciel vienne calmer les inquiétudes de Joseph et venger l'honneur de Marie.

Voilà son plan pour le reste de sa vie mortelle. Elle ne saura plus qu'écouter en silence les leçons de la sagesse increéée, adorer en secret la profondeur des conseils de Dieu, méditer dans la plus sombre retraite l'Evangile éternel du royaume de son Fils. Elle ne s'attribuera rien, ne prétendra rien ni dans la gloire de ses miracles, ni dans la société de ses disciples, ni après son Ascension, dans le gouvernement de son Eglise. On la verra dans l'assemblée des fidèles se confondre avec les autres pieuses femmes, fuir toute espèce de distinction, laisser aux apôtres seuls toute l'autorité, n'aspirer qu'à se soumettre la première à leurs décisions. Marie, comblée de tous les dons et de toutes les lumières, ne saura, dans l'Eglise, que se taire et obéir. Femmes chrétiennes, quel exemple! La Mère de Jésus-Christ sera la plus humble brebis du troupeau de Jésus-Christ; la Mère de Jésus-Christ sera l'enfant le plus soumis du royaume de Dieu. Seigneur, lequel est le plus surprenant, ou son élévation, ou son humilité!

Mais revenons à nous, chrétiens. Cette humilité si profonde, et tout à la fois si sublime, que Dieu a cherché dans Marie pour l'élever au plus haut degré de grâce et de grandeur, que nous enseigne-t-elle? que nous prêche-t-elle? Hélas! tant de vérités fondamentales dont toute l'éloquence d'un Dieu, soutenue de ses exemples, n'a pu convaincre le monde. Que l'humilité est la seule porte du royaume de Jésus-Christ.

Qu'on n'y entre qu'à condition d'être aussi petits que des enfants: *sicut parvuli*. (*Matth.*, XVIII.) Que le christianisme est la religion des humbles, la foi, le patrimoine des pauvres en esprit, l'Evangile adressé par préférence aux petits et aux simples : *Evangelizare pauperibus*. (*Luc.*, IV.) Jusque-là que, dans l'économie de la rédemption des hommes, Dieu, par un décret formidable, a déterminément prétendu se cacher aux superbes et ne se révéler qu'aux humbles. Qu'en conséquence il n'a mis dans sa révélation que ce qu'il fallait de lumière pour être aperçu des humbles, et y a laissé assez de ténèbres pour être méconnu des orgueilleux et des superbes. Esprits prétendus forts, ce paradoxe vaudrait la peine d'être éclairci.

De là ces tristes oracles prononcés contre les riches et les puissants sur l'espèce d'impossibilité où ils sont d'entrer dans le royaume de Dieu, parce que l'orgueil des richesses et de la grandeur est un obstacle presque invincible à l'humilité chrétienne. De là cette prière du Sauveur, si extraordinaire, où il semble remercier son Père d'avoir caché le mystère de la foi aux sages et aux savants pour ne le révéler qu'aux simples. De là ce doute effrayant des premiers Pères de l'Eglise, savoir si les Césars pouvaient devenir chrétiens, parce que le sceptre et le diadème leur semblaient trop éloignés de la simplicité chrétienne. De là cette nonchalance des grands et des opulents du siècle à entrer dans le bercail de Jésus-Christ. Ils n'y sont venus que comme entraînés malgré eux par la foule des peuples. Ils y sont entrés les derniers, ils en sortiront des premiers. Le même esprit qui les retint longtemps les rentraînera enfin ; et n'en verrions-nous point déjà le triste présage? Que veut dire ce déluge de chrétiens incrédules et impies qui déchirent le sein de leur Mère, sinon que l'esprit d'orgueil, de suffisance et de présomption, a renversé enfin toutes les digues, qu'une foi humble et sage avait opposées à l'intempérance effrénée de l'esprit humain. Humbles fidèles, n'en soyons point ébranlés ; il faut que les desseins de Dieu s'accomplissent, et cette multitude de prétendus chrétiens ne fut jamais pour l'Eglise qu'un fardeau douloureux : *melior est unus timens Deum, quam mille filii impii*. (*Eccli.*, XVI.) Un jour, dans ces temps d'apostasie, où l'homme de péché sera révélé, où la séduction sera telle que jusqu'aux élus mêmes, s'il était possible, seraient emportés, l'Eglise se reverra, comme dans sa naissance, réduite à une poignée d'enfants; mais elle y perdra peu, ce qui lui sera enlevé ne sera que la paille; le bon grain, le pur froment, les humbles n'en seront point arrachés : *humiles spiritu salvabit*. (*Psal.* XXXIII.)

C'est que l'humilité est le principe et l'aliment de toutes les vertus, la plus essentielle disposition pour conserver comme pour recevoir la foi, pour fixer comme pour attirer la grâce, pour accroître comme pour obtenir la charité. C'est qu'elle est le caractère des élus et des prédestinés; que, sans elle, rien dans l'homme ne peut fixer les regards de Dieu, et que la créature ne devient digne de ses complaisances qu'à proportion de son humilité. Marie, élevée au-dessus de toutes, parce qu'elle fut la plus humble, en est une preuve éclatante ; mais que, parce qu'elle devait être la plus élevée, il ait fallu qu'elle fût aussi la plus humiliée, autre mystère plus profond encore que le premier; c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Autant que les cieux sont au-dessus de la terre, autant, dit le prophète, les voies de Dieu sont éloignées de celles des hommes. C'est surtout dans la destinée de Marie que l'oracle s'est vérifié. En même temps qu'il l'élève au-dessus de tout ce qu'il a créé, il l'abaisse au-dessous de tout ce qui respire. Point d'humiliations qu'elle n'éprouve : humiliations de mépris et de confusion; humiliations d'indifférence et de froideur; humiliation d'amertume et de désolation. Disciples du Dieu dont elle est la Mère, apprenons à discerner les vrais biens, connaissons le don de Dieu.

A peine revêtue de la plus éminente dignité qui se puisse concevoir, Marie se voit plongée dans l'humiliation; et de quel genre? Du plus sensible à une vierge, surtout à la plus sainte des vierges. Elle est soupçonnée du côté de la pudeur, de la vertu, de l'honneur; et par qui ? Par celui de tous les hommes dont l'estime lui est plus chère, les soupçons plus injurieux, le mépris plus accablant. Le ciel le souffrira-t-il ? l'ange de Dieu ne descendra-t-il point? Il ne descendra que quand Marie aura bu tout le calice, quand les soupçons de Joseph seront portés jusqu'à la persuasion. Il délibère s'il ne prendra point le parti d'une dénonciation flétrissante, sa piété seule le retient; il croit lui faire grâce, en se bornant à la quitter furtivement comme indigne de sa société. Grand Dieu ! voilà donc le permier apanage de la maternité divine : la confusion, le mépris.

Conseils du Très-Haut, c'est ici que vous êtes souverainement adorables, parce que vous êtes souverainement incompréhensibles. Par quel ordre inconcevable de décrets toutes les vraies vertus et les vraies grandeurs réunies ne doivent-elles avoir en partage ici-bas que l'abîme de l'humiliation? C'est bien là cette sagesse de Dieu couverte du mystère que nul des princes de ce monde n'a connu : *Sapientiam in mysterio, quam nemo principum hujus sæculi cognovit*. (*I Cor.*, I.) Voici l'Evangile caché dans l'Evangile, même la théologie des élus. L'homme proscrit et perdu par sa fureur pour l'élévation, *eritis sicut dii* (*Gen.*, III), n'a pu être racheté et sauvé que par les abaissements d'un Dieu anéanti. De là, l'humiliation devenue désormais et déclarée par Jésus-Christ la seule voie pour recouvrer la gloire d'en haut, et le seul titre auquel se puisse revendiquer la royauté

éternelle perdue par le péché. Chaque degré de gloire dans le ciel s'achètera par un degré d'humiliation sur la terre. Voilà l'ordre établi pour l'homme devenu pécheur, établi pour le Sauveur lui-même, parce qu'il s'est mis à la place du pécheur. Il ne sera exalté qu'autant qu'il aura été humilié : *humiliavit semetipsum ; propter quod et Deus exaltavit illum.* (*Philip.*, II.) Et parce que sa gloire doit aller jusqu'à l'infini, il faudra que ses humiliations aillent jusqu'à l'anéantissement : *semetipsum exinanivit.* (*Ibid.*) Voilà le Mystère des abaissements de l'Homme-Dieu, de l'excès de ses ignominies, de la sainte folie de la croix.

Or Marie, en devenant sa mère, entre avec lui, à bien des titres, en société de destinée. Elle est le premier temple et le premier autel où il vient s'anéantir devant son Père, il faut qu'elle soit conforme à l'oblation et à la victime ; elle est l'élite de ses élus, il faut qu'elle ait avec lui plus de ressemblance qu'eux tous : sa gloire dans le ciel ne le doit céder qu'à la sienne, il faut que ses humiliations sur la terre ne le cèdent qu'à ses opprobres ; il en sera rassasié, il faut qu'elle en soit abreuvée ; il sera l'homme de douleurs, il faut qu'elle en soit la mère. Le sort de Jésus doit être celui de Marie. Elle entre dans cette voie de rigueur ; et avec quel courage ! Sa foi lui en découvre la sagesse, elle en conçoit les avantages, elle se prépare à une vie qui ne sera plus qu'une chaîne d'événements tristes et humiliants. Sa réputation flétrie dans l'esprit de son époux en est l'essai, elle en soutient la honte avec tout l'héroïsme de la fidélité, un mot suffirait pour sa justification, elle ne le dira pas ; l'innocence lui suffit, et Dieu en ordonnera bientôt. L'oint du Seigneur, qu'elle porte dans son sein, va partager avec elle de nouveaux affronts. Il est écrit qu'il doit naître à Bethléem ; elle y va, et dans toute la ville il n'est point d'hospice pour elle. Une étable est le lit d'honneur de la Mère de Dieu, une crèche le berceau de son Fils. Elle ne l'en tire que pour le présenter au couteau sanglant qui le suppose un pécheur, et elle une pécheresse : aussitôt après elle est chassée avec lui de la terre de ses pères ; les ombrages d'un roi de la terre font fuir le Roi du ciel, Marie l'emporte entre ses bras dans une terre infidèle et barbare. Revenue dans sa patrie, elle s'assujettit à une loi qui semble déshonorer la divinité du fils et la pureté de la Mère ; et, pour prix de ce trait de fidélité, le juste Siméon lui déclare qu'elle doit se préparer à tout, jusqu'à être percée d'un glaive.

Voilà les routes pénibles et mortifiantes que l'adorable Providence a tracées à la Mère de Dieu ; mais voilà donc conséquemment la voie privilégiée de ses saints et de ses amis ; voilà ses récompenses ici-bas, ses dons les plus excellents, ses présents les plus exquis. Trop lâches pour y aspirer, si du moins ils pouvaient nous détromper et nous instruire ; nous apprendre à regarder d'un autre œil les prospérités humaines et les adversités temporelles, le faux bonheur des bienheureux de la terre et le malheur apparent des bien-aimés du Père céleste, les caresses funestes de la fortune et les rigueurs salutaires de la Providence ; nous apprendre à modérer notre ardeur pour les unes, et notre horreur pour les autres. Hélas ! chrétiens, chrétiens presqu'en naissant, irons-nous jusqu'à la vieillesse, sans avoir connu l'esprit de notre vocation? Crierons-nous toute la vie, heureux ceux qui coulent des jours sereins dans les splendeurs de l'abondance et de l'honneur, tandis que le divin Maître criera de son côté, malheur à vous à qui tout rit, à qui rien ne manque, à qui rien ne résiste, qui n'avez rien à désirer ni à souffrir ? nous irons donc porter au tribunal de Jésus-Christ le démenti de sa doctrine et de ses maximes : nous mourrons prétendus chrétiens, sans avoir seulement su ce que c'est qu'être chrétien. Marie va nous en donner de nouvelles leçons dans de nouvelles épreuves : humiliations d'indifférence et de froideur.

Il faut l'avouer, mes frères, Marie, si profondément humiliée, jouit néanmoins d'un dédommagement bien flatteur et bien délicieux. Porter dans ses bras un Fils unique, conçu dans son sein par le plus étonnant de tous les prodiges ; être assurée, sur la foi d'une foule de miracles, que ce Fils est celui du Tout-Puissant et le Tout-Puissant lui-même ; nourrir de son lait virginal celui qu'elle adore, et qui a créé le monde ; avoir sur son Seigneur et son Dieu toute l'autorité d'une mère ; pouvoir se livrer à son égard à toutes les effusions de l'amour maternel, sans craindre qu'il s'en offense ou qu'il en abuse, et compter de sa part sur tout le retour et les sentiments d'un Fils, n'est-ce pas-là, pour la Mère, une source de satisfactions supérieures à toutes les disgrâces? Mais il est arrêté que Marie ne goûtera sur la terre aucune sorte de douceur qui ne soit détrempée de fiel, et l'endroit par où lui devait venir la plus juste consolation est celui d'où partiront ses coups les plus sensibles. Ce Fils, si cher, si éperdûment aimé, et si digne de l'être, qui lui tient lieu de tout, et dont les tendres égards la consoleraient de tout, à mesure qu'il avance en âge, semble devenir pour elle indifférent et froid. Agé de douze ans, il reste à Jérusalem, à son insu. Marie ne le retrouve qu'après trois jours de larmes et de recherches. Elle lui en fait de tendres reproches ; et, pour toute réponse, il a, dit-il, un Père dans le ciel, dont le service l'a retenu, sans paraître faire attention qu'il ait une mère sur la terre. Aux noces de Cana, il déclare nettement que, dans ses œuvres, elle n'a rien de commun avec lui. Ici une pieuse femme, ravie de le voir et de l'entendre, s'écrie que bienheureuses sont les entrailles qui l'on porté. Il dérobe à Marie ce qui rejaillit sur elle de cette exclamation flatteuse, en disant qu'il n'est d'heureux

que ceux qui entendent la parole de Dieu, et en retirent le fruit. Là, on vient l'avertir que sa mère le cherche, et désire le voir: il demande quelle est sa mère et n'en connaît, dit-il, point d'autre que celle qui fait la volonté de son Père qui est au ciel. Enfin partout elle est mortifiée : on dirait que les auteurs sacrés aient eu ordre de n'en parler que pour raconter les rigueurs apparentes de son Fils envers elle ; et, pour qui les lit sans l'œil de la foi, c'est presque un scandale.

Mais élevons-nous au-dessus des sens et de la chair, regardons les œuvres divines avec des yeux dignes d'elles. Jésus est le Fils de Marie; mais il est son Dieu et son Juge. L'intérêt de son éternelle béatitude le touche plus que celui de son exil. Plus il lui cache sa tendresse, plus il la lui prouve. C'est dans l'éternité qu'il lui réserve toutes les profusions de la magnificence d'un Fils plein d'amour; et, pour qu'il puisse alors n'y plus garder de mesure, il faut qu'il ne lui montre sur la terre que la majesté sérieuse d'un Dieu ; d'un Dieu qui mesure sa conduite sur les âmes, à leurs vrais intérêts, au degré de leur prédestination, à la trempe de leur vertu. Marie est prédestinée au plus haut degré de gloire, il ne peut se mériter que par des humiliations sans adoucissement; sa vertu doit aller jusqu'à l'héroïsme en tout genre, il faut qu'elle soit nourrie du pain des forts, conduite par la voie des parfaits. Les suavités, les douceurs ne sont dans la vie intérieure que le lait des enfants et la manne des faibles : le seul présent que Jésus-Christ fait ici-bas à ses élus, c'est sa croix à porter. Si d'ordinaire il l'adoucit par des onctions sensibles, ce n'est qu'en faveur des infirmes, dont le nombre est infini. Aux âmes fortes il la donne telle qu'elle est, et dès là Marie doit la porter tout entière, toute nue, avec toute sa pesanteur, toute sa vigueur.

Ames affligées, retenez-le bien, vous que Dieu éprouve comme l'or dans le creuset, qui semblez ne gagner à le servir que d'être méprisées du monde, rejetées partout, presque foulées aux pieds; regardez Marie, votre partage est le sien : c'est là bien plus que de quoi vous consoler. Et vous, âmes inquiètes, sans cesse alarmées sur les froideurs de l'Epoux céleste, qui le cherchez à travers les aridités, les sécheresses des obscurités éternelles, sans qu'il daigne se laisser voir, rassurez-vous, imitez Marie ; elle est sûre de son cœur. Malgré ses indifférences, et au moment qu'il semble la refuser avec le plus d'austérité, elle en obtient le premier de ses miracles. Aussi n'est-ce pas encore assez que cette épreuve pour consommer sa vertu et acheter sa couronne : elle est réservée à bien d'autres angoisses ; humiliations d'amertume et de désolation.

N'en attendez pas le détail. Marie ellemême pourrait à peine retracer ce qu'elle en ressentit. Quelles alarmes aux pressentiments qu'elle avait de l'affreuse catastrophe par où devait finir une vie pour laquelle elle eût donné mille fois la sienne! Que dis-je ! elle en avait plus que des pressentiments: ce cher Fils s'en était expliqué assez haut pour qu'elle n'en fût que trop certaine. C'était un ver rongeur qui la dévorait nuit et jour; pas un rayon de joie ne pouvait entrer dans son cœur. Quels combats dans son âme pour adorer constamment des ordres du ciel, si meurtriers pour elle et pour l'objet unique de son amour! Quelles frayeurs quand il tournait ses pas du côté de Jérusalem, cette ville sacrilége qui devait être l'exécutrice du déicide. Elle ne l'y suivait qu'en tremblant, et cependant elle voulut toujours l'y suivre! Quel saisissement quand elle apprit enfin qu'on venait de l'arrêter au jardin, qu'on le traînait de tribunal en tribunal ; quand elle vit la fureur et la précipitation avec laquelle on le poursuivait, l'acharnement des chefs, les clameurs du peuple ; quand elle sut que tout était désespéré ; que, dans quelques heures, tout alloit être perdu pour elle, enfin qu'il était condamné à mort! Que devint-elle durant cette affreuse nuit où le fruit de ses entrailles fut en proie à tout ce que la férocité a jamais pu inspirer? On le mène au supplice : à peine vit-elle encore, elle s'y traîne après lui. Elle ne parut point au Thabor, et la voilà sur le Calvaire.

Vierge innocente, Mère trop courageuse et trop tendre, que venez-vous faire ici? Ah! du moins elle le voit encore. Mais quel spectacle pour elle! Voir dépouiller ce corps si chaste, le sanctuaire d'une innocence et d'une pureté divines, qui comme elle, n'a jamais connu ni le plaisir, ni le péché! Sous ses yeux, on lui arrache cette robe mystérieuse qu'elle a tissue de ses mains; sous ses yeux, on l'étend sur le bois infâme; sous ses yeux, on le perce de clous énormes. Barbares, si le Fils est digne de mort, au moins épargnez la Mère. L'épargner! Et! c'est la Mère de ce séducteur, de ce démoniaque! c'est la Mère de cet ennemi de César, de ce faux prophète qui se dit Fils de Dieu, Sauveur du monde! S'il l'est, qu'il se sauve lui-même. Voilà l'éloge funèbre de la Mère et du Fils ; voilà le trône de David que l'ange avait promis pour lui, la couronne d'Israël qui lui fut annoncée. Jésus élevé sur la croix attend la mort dans les horreurs du trépas, les défaillances de la nature, le délaissement de son Père. Marie à ses pieds reçoit le contre-coup de toutes ses angoisses, des outrages de ses bourreaux, des blasphèmes de ses ennemis. Chaque instant lui fait souffrir mille morts, sans qu'elle puisse expirer : on ne meurt point de douleur, Jésus l'aperçoit : il lui parle pour la dernière fois. Redoublement de supplice! Tous ses sentiments se raniment, toutes ses plaies se renouvellent. La voix mourante de son Fils est un glaive qui la transperce. Il la confie à son Disciple bien-aimé ; il le charge de lui tenir sa place. Attention bien digne du Fils; mais, pour la Mère, quelle substitution! quel échange! Enfin Jésus expire, et Marie sur-

vit malgré elle : son martyre est prolongé, il durera jusqu'au dernier de ses jours. Elle a partagé avec son Fils tout le calice de sa passion : nous ne lisons point qu'elle ait eu part aux allégresses de sa résurrection, qu'elle ait été favorisée de ses apparitions. Jésus-Christ apparaissait à ses disciples pour relever leurs courages abattus, pour raffermir leur foi plus qu'ébranlée du scandale de sa croix. Marie n'avait pas besoin de ces secours, elle n'a besoin que de consolations. Il est dit qu'elle n'en aura point sur la terre : elle attendra, dans des ennuis aussi douloureux que soumis, la fin de son exil. Déchirée par le mouvement rapide qui sans cesse élancera son âme vers son Fils adorable, et par le poids de sa chair qui la retiendra encore, elle se consumera lentement d'amour et de tristesse, et la violence de ses désirs, qui sera désormais la première de ses vertus, sera aussi le dernier de ses tourments.

Les saints évangélistes ne nous en apprendront plus rien. Elle reparaîtra seulement à la descente de l'Esprit-Saint. Il en a fait son temple le plus auguste, elle en doit être remplie la première. Depuis cet événement, un voile respectueux sera tiré sur le reste de sa vie ; le disciple bien-aimé lui-même, devenu son consolateur et son gardien, par un ordre exprès, sans doute, en gardera le silence. On ignorera les circonstances, le genre, le lieu, le temps de sa bienheureuse mort : on ne verra point son tombeau, mais on ne le cherchera pas. Le dernier moment de sa vie sera tout à la fois, et le terme de toutes ses humiliations, et le commencement de toute sa gloire : son corps sacré, plus pur que tous les esprits célestes, glorifié à l'instant et réuni à sa grande âme, l'Eglise l'a toujours pensé, ira prendre possession du trône éternel qui lui fut préparé. Grand Dieu ! quelque immense que soit aujourd'hui sa gloire dans le ciel et sur la terre, l'est-elle trop pour une vie aussi sainte, aussi humble, aussi éprouvée, aussi humiliée? Tel est le prix auquel il vous a plu mettre l'honneur de la maternité divine : une mortelle eût-elle pu l'acheter plus cher?

Mais aussi tel est donc, par proportion, le prix auquel doit s'attacher, pour chacun de nous, la portion de gloire que le sang du Dieu son Fils nous a méritée. Pour être glorifié par lui, il faut être humilié avec lui ; pour s'asseoir à sa droite ou à sa gauche, il faut avoir bu son calice. Cette vérité, consignée dans l'Evangile, à toutes les pages, confirmée par l'exemple de tous les justes de l'un et l'autre Testaments, devient palpable dans le tableau de la destinée de Marie. Elevée en grâce au-dessus de toutes les créatures, parce qu'elle était la plus humble, elle fut aussi la plus humiliée, parce qu'elle devait être la plus élevée en gloire. L'humiliation, les mortifications, les croix ; voilà donc le chemin du ciel. Ce sont elles non-seulement qui en ouvrent la porte, mais qui en mesurent la gloire et la félicité.

Eh ! chrétiens, pensons donc conformément à notre foi. Ne murmurons donc plus quand Dieu nous fait entrer dans la voie de ses enfants de prédilection, quand il nous associe aux opprobres de Jésus et de Marie. Ne méprisons plus ceux qui marchent par cette voie pénible des abaissements et des amertumes : ce sont les élus de Dieu. Ne jalousons plus ceux à qui le siècle prodigue ses honneurs, son encens, ses caresses : ce sont les élus du monde. Tremblons sur une vie toujours riante, toujours brillante, toujours honorée ; mais tremblons aussi sur une vie humiliée, si elle n'en devenait plus chrétienne et plus fervente.

Triste langage pour les sens et la chair, pour la nature orgueilleuse et sensuelle, pour tous ceux qui, quoique régénérés à Jésus-Christ, n'ont pas l'esprit de Jésus-Christ. Mais, chrétiens, devons-nous l'oublier? Membres d'un chef couronné d'épines et rassasié d'opprobres, nous n'aurons part à sa gloire qu'à titre de ressemblance, et Marie elle-même n'a eu d'autre privilége à cet égard que d'être plus humiliée que tous les élus ensemble, parce qu'elle devait être plus glorifiée qu'eux tous. Y aura-t-il une exception pour nous? Eh ! si la route nous effraye, envisageons le terme : *si labor terret, merces invitet.* Regardons la gloire de Marie. Gloire immortelle, inamissible, inaltérable. Gloire d'élévation et de prééminence ; assise auprès de Jésus-Christ, au-dessus des anges mêmes. Gloire de puissance et d'autorité ; son pouvoir n'a d'autres bornes que l'amour de son Fils pour elle. Gloire de vénération et d'hommage ; les monarques de la terre mettent leur sceptre à ses pieds, lui consacrent leurs états, lui dévouent leurs sujets.

A ce titre, mes frères, vous rappellerai-je que nous appartenons à Marie? que nous lui fûmes solennellement voués par notre roi Louis le Juste? que nous sommes son peuple, sa famille, ses enfants? que nous avons le droit de lui demander tout, et d'en obtenir tout? Hélas ! on le disait à nos pères, et ils recouraient à elle, et ils voyaient cesser leurs maux. Mais nos pères avaient de la foi ; ils étaient faibles comme nous, mais ils étaient religieux. Eh ! sur quoi aujourd'hui fonder notre confiance? Vous dirai-je que Marie écoutera l'impiété, protégera l'irréligion, exaucera l'incrédulité, l'apostasie, le mépris général et public de tous principes, de toutes lois de pudeur, d'équité, de religion? Car voilà où nous en sommes, voilà ce que nous sommes, ce que nous sommes devenus en moins d'un siècle ; et le comble de nos maux, c'est que nous n'en tremblons pas. Chaque jour nous enlève une portion de notre foi, porte un nouveau coup à nos mœurs, et nous n'en gémissons pas, nous ne le sentons pas ! Le malade est désespéré quand il ne sent plus son mal. C'est au petit nombre des âmes vraiment chrétiennes, car il en est encore et il en restera toujours, c'est à elles à porter aux pieds de Marie leurs gémissements et leurs larmes. Elles ne couleront point en vain ; si elles n'obtien-

nent pas le retour de la multitude égarée, au moins elles obtiendront l'accroissement et la persévérance du petit troupeau des vrais fidèles. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est. (*Luc.*, II.)

Tous les âges m'appelleront la bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.

L'esprit divin, qui parlait par la bouche de Marie, a vérifié sa prophétie. L'Eglise de Jésus-Christ, répandue par toute la terre déjà depuis dix-sept cents ans, enseigne à tous les peuples, et dans toutes les langues, à dire d'une voix unanime la bienheureuse Marie : *beatam me dicent omnes generationes.* Et cela, parce que le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses : *quia fecit mihi magna qui potens est.* Parce que, pour opérer dans son sein le plus grand des miracles de sa puissance et de sa sagesse, il l'a élevée jusqu'à la suprême dignité de Mère de Dieu; car ce n'est qu'en vertu de ce titre auguste qu'elle est au ciel l'objet de la vénération de tous les esprits célestes, et sur la terre l'objet du culte et de la dévotion de tous les vrais fidèles : dévotion dont les avantages sont inestimables, et qui, pour cela même, a toujours été en butte à la jalousie des puissances infernales. L'impiété l'a blasphémée, l'hérésie l'a calomniée, le libertinage l'a combattue; mais à tout cela l'Eglise a constamment opposé toute la force de son zèle : autant de fois qu'elle l'a vue attaquée, elle a su la venger et la maintenir; et c'est pour y contribuer selon ses vues, que je viens vous en entretenir en ce grand jour.

Au reste, je ne m'arrêterai point à réfuter tout ce que l'irréligion peut vomir d'impiétés contre cette auguste matière. Pour peu qu'on ait de christianisme, ces clameurs outrées ne peuvent guère porter coup : mais il est certains ennemis du culte de Marie qui, pour être moins violents, n'en sont que plus dangereux. Rien de si commun dans le monde, surtout dans le monde de nos jours, que certains demi-chrétiens qui sous le masque imposant d'une vertu apparente, décident sur les objets les plus dignes de respect avec la dernière hardiesse. Selon ces hommes importants, le zèle de l'Eglise à étendre la dévotion à la sainte Vierge est outré par deux endroits. En premier lieu, parce que cette dévotion, disent-ils, n'est pas fondée sur des motifs assez solides pour intéresser les esprits raisonnables. En second lieu, parce qu'elle manque de règles assez sûres pour garantir de mille travers les esprits faibles qui s'y livrent. C'est contre ce langage que je m'élève; et, pour détruire ces deux téméraires propositions, j'en établis deux contraires. Rien de plus solide que les motifs qui portent l'Eglise à étendre parmi ses enfants la dévotion à la sainte Vierge, premier point. Rien de plus sage que les règles que prescrit l'Eglise à ses enfants sur la dévotion à la sainte Vierge, second point.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous ne sommes que faiblesse, et nous avons besoin de secours continuels. Marie n'est que bonté, et nous porte tous dans son cœur : elle peut tout sur celui de son Fils, et n'a qu'à demander pour en être exaucée. Voilà, chrétiens, en trois mots les motifs du zèle de l'Eglise à étendre partout sa dévotion et son culte. Contester la solidité de ces motifs, c'est donc nier ou le crédit de Marie auprès de Dieu, ou sa tendresse pour nous, ou le besoin que nous avons d'elle; et par conséquent, pour réduire les ennemis de son culte à se dédire ou à se taire, il n'est question que d'établir ces trois principes. c'est ce que j'entreprends.

Et d'abord que Marie puisse tout auprès de Jésus, où puisons-nous cette maxime? Nous la puisons dans les plus pures lumières de la raison et de la foi; car, en premier lieu, tout ce qu'un fils doit à sa mère, et dans l'ordre de la nature, et dans celui de la grâce, selon les lois de l'humanité, et selon la loi du Seigneur, du côté de la déférence et du côté de la tendresse, qui osera douter que Jésus-Christ ne l'ait pour la sienne? Or quel ascendant déjà tant de droits réunis ne donnent-ils pas à Marie sur le cœur de Jésus? Mais il y a plus : c'est que, d'une part, Jésus est un Fils Homme-Dieu; c'est-à-dire un Fils souverainement vertueux, souverainement accompli, souverainement parfait. De l'autre, Marie est une vierge Mère de Dieu; c'est-à-dire la plus pure, la plus digne, la plus sainte de toutes les mères. Or, qui doutera que le respect, l'amour et les égards d'un tel Fils pour une telle Mère ne surpassent, dans un degré infini, tout ce que la nature peut graver de ces sentiments dans les cœurs les mieux faits? Un Fils Homme-Dieu et une mère vierge, ce seul parallèle profondément médité a fait dire à saint Bernard que le crédit de la mère ne devait avoir d'autres bornes que la puissance du Fils. Mais ce fils adorable n'a pas voulu que nous n'eussions pour en juger que des inductions, il nous en a laissé des preuves littérales. Ouvrons les archives de notre foi.

Malgré l'obscurité sainte où il a permis que les grandeurs de sa divine mère, tant qu'elle a vécu sur la terre, demeurassent ensevelies; malgré l'ignorance où il nous a laissés de presque toutes les circonstances de sa vie mortelle; malgré la froideur apparente, mais toute mystérieuse, dont il lui parla quelquefois, et dont il a voulu que nous fussions instruits, il a pris soin en même temps de nous conserver certains traits où sa déférence absolue pour Marie se trouve écrite en caractères lisibles. La première âme qu'il sanctifie en venant au monde, c'est par l'entremise de Marie, et quelle âme encore? Celle du plus grand des hommes de l'Ancien Testament, celle de son Précurseur, celle de Jean-Baptiste.

Sans quitter Nazareth, il pouvait sans doute opérer ce prodige ; mais il faut que Marie en soit l'instrument. C'est à sa personne, à sa présence, à sa voix qu'est attachée la grâce de Jésus qui doit sanctifier Jean : *ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth....* (*Luc.*, I.) Agé de douze ans, il reste dans le temple à l'insu de ses parents. Marie, après trois jours de larmes et de recherches, lui en fait de tendres reproches. Il répond que le service de son père l'a retenu ; mais à l'instant même, il le quitte néanmoins ce service de son Père pour obéir à Marie ; il retourne avec elle à Nazareth ; et depuis cet événement jusqu'à l'âge de trente ans, tout ce qu'il a voulu que nous sussions de lui, c'est qu'il était soumis à Marie et à Joseph : *erat subditus illis.* (*Luc.* II.) Le premier de ses miracles publics, c'est à Marie qu'il l'accorde ; et dans quelle circonstance ? Après lui avoir déclaré que ce sont là de ces œuvres purement divines, où elle n'a rien de commun avec lui, et que d'ailleurs son heure n'est pas venue. A ces mots, qui eût pensé que Marie serait exaucée ? Cependant elle est si sûre de son cœur que, sans insister davantage, elle ne doute point du succès. Faites, dit-elle aux gens de l'époux, tout ce qu'il vous dira. En effet, le miracle s'opère, l'eau se trouve changée en vin. Que conclure, ô mon Dieu ! d'un événement détaillé avec tant de soin, et où votre complaisance pour Marie est si marquée, sinon que pour elle il n'est point de lois auxquelles on ne déroge ; que pour l'exaucer il n'est point de moments prescrits ; qu'elle peut toujours demander tout, et toujours tout obtenir ? Enfin l'unique objet qui paraît l'inquiéter en mourant, c'est la situation de Marie. Prêt à expirer sur la croix, il oublie tout ce qu'il souffre pour ne penser qu'à la désolation où il la voit. Il la confie à son disciple bien-aimé, comme ce qu'il a de plus cher au monde : il le charge d'être le reste de sa vie son consolateur et son gardien, de lui tenir sa place, et sous quel titre ? *Voilà votre mère* (*Joan.*, XIX), lui dit-il, afin d'assurer à Marie, de la part du disciple, tout ce que l'amour filial peut inspirer d'attachement, de respect, de soins et de services. Que l'on doute après cela, dit saint Hilaire, de ses sentiments pour elle : *cæterum non fastidiose de Matre sensisse existimandus est, cui in passione positus maximæ sollicitudinis tribuerit affectum.*

Tels sont, chrétiens, les principes sur lesquels l'Eglise juge du pouvoir de la sainte Vierge dans le ciel ; car c'est ainsi qu'elle en conclut. Si Jésus-Christ en a tant fait pour Marie, tandis qu'elle n'était encore qu'exilée avec lui dans cette vallée de larmes, que lui refusera-t-il maintenant qu'elle règne auprès de lui dans le séjour de la gloire ? S'il ne lui a fallu qu'un mot pour être exaucée, tandis qu'elle n'était encore ici-bas qu'une pauvre Israélite, que lui faut-il à présent qu'elle est la Souveraine du monde ? Jésus-Christ, dans le ciel, ne serait-il plus à l'égard de Marie ce qu'il était sur la terre ? Mais le penser, le soupçonner même, serait extravaguer. Ce serait dire qu'en entrant dans sa gloire il a commencé par oublier les entrailles qui l'ont porté, le sein qui l'a allaité ; ce serait dire qu'en devenant heureux, il est devenu un Fils ingrat, un cœur dénaturé ; ce serait dire qu'envoyé du ciel pour être notre modèle et remplir toute la loi, il l'a violée le premier, et dans un chef de la première importance, celui de n'oublier jamais ce que nous devons à ceux qui nous ont donné le jour. Tant de blasphèmes ne méritent point de réplique. Non, mes frères, Jésus-Christ, dans l'éclat de sa gloire, n'a point cessé d'être un Fils plein de tendresse, d'égards et de déférence. S'il en était autrement, Salomon, qui ne fut que sa figure, eût été plus religieux que lui. Ce prince, devenu le plus magnifique de tous les rois, entouré d'une cour éblouissante, aux approches de sa mère descend de son trône, lui en fait placer un à sa droite. Parlez, ma mère, lui dit-il ; car il ne m'est point permis d'être sourd à vos demandes : *Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem meam.* (III *Reg.*, II.) Si le plus sage des hommes a cru devoir en user ainsi à l'égard d'une mère qui, après tout, n'était respectable que jusqu'à certain point, que ne fera pas la Sagesse incréée pour une mère incomparable à tous égards ? Et qu'on n'objecte pas que Salomon, dans cette rencontre, n'accorda cependant point à sa mère ce qu'elle venait lui demander. Bethsabée pouvait faire et faisait en effet une demande indiscrète. Marie n'en saurait faire de ce genre. Eh ! que demande-t-elle en effet ? Des grâces, des secours pour une âme affligée, pour un chrétien souffrant, pour des âmes sans cesse à la veille de périr et de se perdre. Et à qui demande-t-elle ces grâces et ces secours ? A celui qui lui-même a donné tout son sang pour le salut de ces âmes. Ah ! mes frères, Marie, par ce seul endroit, n'est-elle pas toute-puissante auprès de Jésus-Christ ? n'a-t-elle pas toujours dans son cœur une intelligence secrète qui lui garantit l'effet de tout ce qu'elle exige, cet amour infini qu'il a lui-même pour nous ? Quand une justice irritée s'opposerait quelquefois aux demandes de Marie, la miséricorde ne prend-elle pas d'abord son parti dans le cœur même de Jésus-Christ ? n'y plaide-t-elle pas sa cause ? et que pourrait-il refuser à deux avocates si touchantes, sa mère et sa miséricorde ? Voilà donc le premier fondement du zèle de l'Eglise à étendre parmi ses enfants le culte de la sainte Vierge : le crédit sans bornes qu'elle a auprès de Dieu ; le second, c'est sa tendresse pour nous.

Marie nous aime, et par un sentiment naturel, et par une impression supérieure à la nature ; par rapport à son Fils, et par rapport à elle-même ; comme ses frères en Adam, et comme ses enfants en Jésus-Christ. Que de nœuds qui l'attachent à nous et à nos intérêts ! D'abord nous sommes ses frères selon la chair. Humble comme elle l'est,

pourrait-elle le méconnaître? Elevée au-dessus de tous les esprits célestes, ils ne sont pourtant à cet égard que des étrangers pour elle. C'est sur la terre qu'elle descend quand elle veut retourner à son origine ; c'est parmi nous qu'elle vient chercher ses pères et ses aïeux ; ce n'est qu'au milieu de nous qu'elle peut retrouver son berceau. Fille d'Adam, comme nous, si, par un privilége unique, elle a échappé au naufrage qui nous a tous enveloppés, elle n'en est que plus attendrie sur le triste état où nous sommes, et la nature lui crie dans le cœur, bien plus éloquemment que Mardochée ne le disait à Esther, que le Seigneur ne l'a élevée à un si haut point de gloire que pour être auprès de lui l'avocate, l'asile et la ressource de ses frères : mais ce n'est là que le moindre des nœuds qui nous l'attachent. L'incarnation qui l'a faite Mère de Dieu nous a tous faits ses enfants; et, en effet, c'est dans le sang de Jésus-Christ que nous sommes régénérés. Or le sang de Jésus-Christ n'est-il pas celui de Marie ? C'est de la chair du Fils de Dieu que nous sommes nourris, et cette chair adorable n'est-elle pas celle de Marie? *Caro Christi, caro Mariæ*, dit saint Bernard. D'ailleurs Jésus-Christ nous a solennellement adoptés pour ses frères. Depuis sa résurrection, il ne nous a plus donné d'autre nom ; conséquemment Marie croirait-elle nous aimer assez, si elle ne nous aimait d'une tendresse vraiment maternelle? Il y a plus encore, c'est qu'elle ne peut nous refuser une sorte d'amour, de compassion reconnaissante; car enfin n'est-ce pas à nous, en un sens, qu'elle est redevable de sa grandeur et de sa gloire? Eût-elle été ce qu'elle est, si nous n'eussions été ce que nous sommes? Eût-elle été la Souveraine de l'univers s'il n'eût fallu, pour nous sauver que le Fils de Dieu devînt le sien ? Eût-elle été la Mère du Dieu rédempteur, s'il n'y eût eu des pécheurs à racheter ? Marie ne saurait donc jeter les yeux sur nous qu'elle ne se dise à elle-même : c'est à leur infortune que je dois ma grandeur et ma gloire, toute ma félicité. Raison touchante pour un cœur tel que le sien ; en voici une plus forte encore : l'amour infini que son divin Fils a eu lui-même pour nous. Ce Fils adorable, sur les inclinations duquel Marie forma toujours les siennes, elle l'a vu durant trente et tant d'années ne s'occuper que de nous, ne vivre et ne travailler que pour nous, souffrir tout et mourir enfin pour nous. Pourrait-elle n'aimer que médiocrement ceux que son Fils a aimés jusqu'à cet excès? Pourrait-elle être indifférente au moindre besoin d'une âme pour laquelle ce cher Fils a donné sa propre vie? Le pourrait-elle, surtout bienfaisante, sensible, compatissante comme elle est? Tandis qu'elle vécut sur la terre, jamais elle ne vit souffrir sans souffrir elle-même. La moindre peine dont elle était témoin devenait la sienne : ce qui se passa aux noces de Cana le prouve bien. Dans le repas, le vin manque aux hôtes. Etait-ce là un si grand malheur? Qu'en pouvait-il résulter qu'une confusion d'un instant, humiliation momentanée? n'importe, c'en est assez pour contrister Marie, pour l'affliger, pour la presser d'exiger de son Fils, eh quoi? un miracle du premier ordre. Ils n'ont plus de vin, lui dit-elle d'un air pénétré : *Vinum non habent*. (*Joan.*, II.)

Image naturelle de ce que fait aujourd'hui Marie dans le ciel. C'est assez d'être malheureux pour intéresser son cœur : *Vinum non habent*, dit-elle chaque jour à son Fils, en faveur de ceux qui l'invoquent. Cette pauvre âme est dans la peine, et elle s'adresse à moi ; restera-t-elle sans consolation : *Vinum non habent?* Ce pécheur, si longtemps égaré, reconnaît enfin ses erreurs ; l'énormité de ses crimes lui ôte toute espérance, il n'en a plus qu'une lueur, et c'est en moi qu'il la met; sera-t-elle confondue ? O mon Fils! nous a-t-il moins coûté que les autres, à vous moins de sang, moins de larmes à moi : *Vinum non habent ?* Cette famille, ce troupeau, cette ville, ce royaume s'est mis sous ma protection : ceux qui le composent sont tous mes frères, ce sont mes enfants, c'est pour eux que vous m'avez fait la mère de miséricorde; vous-même les avez aimés jusqu'à verser pour eux votre sang; pourrais-je les aimer trop? puis-je les aimer assez? mériterais-je votre tendresse, si je leur refusais la mienne? Tels sont, chrétiens, les sentiments de Marie; et voilà le second motif qui porte l'Eglise à faire à ses enfants un point capital de la dévotion à cette auguste Vierge : la tendresse qu'elle a pour nous. Le troisième enfin, c'est le besoin que nous avons de son assistance.

Faut-il que je m'arrête à le faire sentir ce besoin? Hélas! à qui n'est-il pas sensible? Sujets que nous sommes tous à mille infirmités du côté du corps, à mille faiblesses du côté de l'âme, à mille disgrâces quant au temporel, à mille illusions quant au spirituel, à mille accidents pour le temps, à mille dangers pour l'éternité, notre vie ne tient qu'à un souffle, notre salut ne dépend que d'un moment. A quoi donc sommes-nous exposés maintenant, et que deviendrons-nous un jour, sans une protection spéciale et continuelle? En premier lieu, comment échapper parmi tous les écueils de cette mer orageuse de la vie humaine, si féconde en périls, en travers, en catastrophes de tout genre, si une main secourable n'est sans cesse étendue sur nous pour nous guider dans tant de routes si peu connues, nous soutenir dans tant de pas si glissants, pour nous relever de tant de chutes profondes, nous dégager de tant d'affaires fâcheuses, pour essuyer nos larmes dans tant d'afflictions si fréquentes et si cuisantes? Surtout, surtout, car c'est là ce qui doit nous frapper, quel sera le succès de cette grande, de cette importante, de cette unique affaire d'où dépend notre sort éternel, au milieu de tant d'ennemis,

de tant de piéges, de tant d'obstacles qui s'y rencontrent, si une protectrice puissante ne prend nos intérêts en main? Sommes-nous pécheurs, qui nous assurera l'inestimable don d'une conversion vraie? Fussions-nous justes, qui nous garantira celui de la persévérance finale? Ce sont là de ces grâces gratuites, à tous égards, que Dieu ne doit par aucun titre; de ces grâces dont parle l'Apôtre, qui ne dépendent ni des désirs du cœur, ni du mérite des œuvres, mais de la volonté seule d'un Dieu souverain, qui fait miséricorde à qui bon lui semble; grâces néanmoins si indispensablement nécessaires que, sans elles, c'en est fait de nous pour jamais. Quel moyen donc plus efficace pour nous les assurer que la médiation de celle qui a dans les mains tout le trésor des mérites de Jésus-Christ, et dans le cœur tous les sentiments d'une mère pour nous? Ah! mes frères, un enfer à éviter, un paradis à gagner: nous n'avons que trop mérité l'un; l'autre, en rigueur de justice, ne nous est point dû. Le tout dépend d'un coup de miséricorde purement gratuit; point de voie plus infaillible pour l'obtenir du Fils que de mettre la Mère dans nos intérêts. Et ce sont là les raisons qui de tout temps ont inspiré à l'Eglise tant de zèle pour le culte de la Mère de Dieu.

Je dis de tout temps; car il n'y a que l'ignorance ou le mensonge qui puisse taxer de nouveauté la conduite de l'Eglise à cet égard. La dévotion à Marie est marquée au sceau de cette antiquité vénérable qui remonte jusqu'au berceau du Christianisme: de cette antiquité sacrée, l'infaillible garante de la pure vérité. L'Orient et l'Occident, les Latins et les Grecs ont toujours eu sur ce point une conformité que le schisme même n'a pu altérer. Eux et nous avons reçu cette doctrine de nos pères par le canal d'une tradition mutuelle et uniforme. Les Grecs de nos jours, que dis-je? les chrétiens de l'Orient le plus reculé, d'Egypte, de Libye, d'Ethiopie, quoique séparés de la vraie Eglise depuis quatorze ou quinze siècles, tiennent encore et professent, sur la dévotion à Marie, la doctrine que je vous prêche, telle que la leur ont enseignée les Athanase, les Cyrille, les Epiphane. Ainsi saint Bernard nous l'a transmise telle qu'il l'avait reçue des Augustin, des Jérôme, des Hilaire, des Irénée, qui la tenaient eux-mêmes des apôtres. Preuve palpable que toujours l'Eglise a honoré Marie, comme toujours elle a adoré Jésus-Christ. Et, en effet, dès qu'il fut permis d'élever à l'Homme-Dieu des autels publics, ses premiers temples lui furent dédiés sous le nom de Marie. Les grandeurs de la Mère furent prêchées aussi hautement que la divinité du Fils; et dès le quatrième siècle l'enfer, qui, pour saper d'un seul coup tous les fondements de son culte, avait suscité contre la maternité divine le patriarche d'un des premiers siéges de l'Eglise, se vit terrassé dans l'instant. Nestorius n'eut pas plutôt levé le bouclier contre Marie qu'un frémissement général de toutes les contrées du monde chrétien lui annonça quel allait être le succès de sa témérité; et bientôt après, foudroyé dans le grand concile d'Ephèse, dégradé, réduit à s'enfuir et à périr presque aussitôt dans la misère et dans l'opprobre, il apprit à la postérité ce que devait attendre du ciel et de la terre quiconque oserait s'élever contre la Mère de Dieu.

Ce fut alors que son culte prit de nouveaux accroissements. Il devint un grand fleuve, qui, d'âge en âge, n'a fait que grossir et s'épandre. Marie est devenue la patronne des familles, des villes, des royaumes. Une nuée d'ordres religieux, de toute langue et de tout sexe, a pris ses livrées; tous les endroits du monde où elle était honorée d'un culte particulier sont devenus célèbres; tous les ennemis de Marie sont devenus ceux de l'Eglise. N'y eût-il que cet argument, il est décisif. La voix uniforme de dix-huit siècles me crie assez haut ce que je dois penser d'un culte que l'Eglise s'est toujours crue obligée à venger et à maintenir: achevons de le justifier. Rien de plus solide que les motifs qui portent l'Eglise à étendre la dévotion à la sainte Vierge; rien de plus sage que les règles que prescrit l'Eglise sur la dévotion à la sainte Vierge: encore un moment d'attention.

SECONDE PARTIE.

Parmi ceux qui font profession d'un dévouement spécial au culte de la sainte Vierge, qu'il se trouve des dévots indiscrets, des dévots présomptueux, des dévots superficiels, loin de le dissimuler, c'est de quoi je conviens d'abord avec les ennemis de l'Eglise qui lui en font le reproche, mais avec autant de malignité que d'injustice. Malignité de décrier la pratique en elle-même la plus louable, sous prétexte que quelques-uns en abusent: sur ce principe il faudrait anéantir les sacrements et tous les dons de Dieu, dès là qu'on en abuse. Injustice d'imputer à l'Eglise des abus qu'elle n'autorisa jamais, des abus qu'elle a toujours condamnés, des abus contre lesquels elle ne cesse de s'élever; car telle est sa conduite. En même temps qu'elle emploie tout son zèle à maintenir le culte de la Mère de Dieu, elle met toute sa vigilance à prévenir les abus qui pourraient s'y glisser; et, quand elle nous envoie inspirer à ses enfants la dévotion à Marie par les motifs les plus solides, elle nous enjoint de ne pas manquer à leur prescrire des règles sûres, qui garantissent les simples des travers où ils pourraient donner sur cet article. Ce sont ces règles qui me restent à expliquer: vous jugerez de leur sagesse. La dévotion à la sainte Vierge, pratiquée selon la doctrine et l'intention de l'Eglise, se réduit à ces trois chefs: à une vénération judicieuse, à une confiance prudente, à une imitation religieuse. Toute dévotion qui s'écarte de ces règles, Marie la rejette et l'Eglise la désavoue: reprenons.

D'abord, vénération judicieuse qui aille à rendre à Marie tout ce qu'exige son éminente qualité de Mère de Dieu ; mais à ne pas franchir les bornes que prescrit sa condition naturelle de pure créature. En un mot, rendre à Marie tout ce qui est dû à la Mère de Dieu, ne pas rendre à Marie ce qui n'est dû qu'à Dieu seul ; première règle à suivre dans le culte que nous lui devons, et c'est sur ce principe que l'Eglise approuve ou condamne respectivement tout ce qu'une piété sage ou une ferveur indiscrète peuvent introduire à cet égard. Que l'on donne donc à Marie tous les titres qui peuvent aider nos esprits à concevoir le rang sublime où le Seigneur l'a élevée ; qu'on l'appelle la Rédemptrice du monde, parce qu'elle a fourni le sang adorable qui a été notre rançon; la Mère de miséricorde, parce qu'elle a nourri de son lait virginal l'Agneau de Dieu qui a effacé nos crimes ; la Médiatrice des hommes, parce qu'elle a formellement consenti à l'immolation d'une victime qui lui était si chère, en vue de notre réconciliation : voilà ce que l'Eglise approuve. Qu'on la maintienne dans la profession de certains priviléges qui sont autant d'apanages naturels de sa dignité : priviléges de grâce dans sa conception immaculée ; priviléges d'innocence dans sa vie tout exempte de péché ; priviléges de gloire dans son Assomption triomphante; priviléges d'ailleurs fondés sur la plus saine théologie, respectés par les plus savants hommes de l'Eglise, appuyés sur la tradition la plus ancienne. Qu'on lui rende tous les honneurs qui peuvent relever à nos yeux l'éclat de sa divine maternité ; qu'on la mette hardiment audessus de tout ce qui n'est point Dieu : voilà ce que l'Eglise autorise. Enfin, que ses fêtes soient célébrées avec plus de solennité que celles de tous les autres saints ; qu'il lui soit rendu des devoirs plus religieux et plus profonds qu'à aucun d'eux ; qu'on lui voue un attachement particulier, pour mériter d'elle une protection spéciale : voilà ce que l'Eglise conseille, ce qu'elle a toujours pratiqué elle-même, ce qu'elle pratiquera jusqu'à la fin des siècles, et à quoi nous ne pouvons trop exhorter de sa part.

Mais si, par un fanatisme aussi criminel qu'insensé, on prétendait ériger Marie en une espèce de divinité, lui transporter quelques-uns des droits qui n'appartiennent qu'à l'Etre souverain, tel que celui de l'adoration ; établir entre Dieu et elle l'ombre même d'égalité : voilà ce que l'Eglise frapperait de tous ses anathèmes. Que, par une stupidité grossière, on affectât de tenir moins compte de ce qui concerne la gloire du Seigneur que de ce qui regarde le service de Marie ; qu'on négligeât les autels du Créateur, pour ne songer qu'à orner l'image de la créature ; qu'en entrant dans le temple on oubliât Jésus-Christ réellement présent dans le don céleste, pour ne porter ses hommages qu'au pied du tableau de sa Mère : voilà ce que l'Eglise condamnerait, et ce qu'elle a réprimé quand il a été nécessaire. Mais, grâce au ciel, j'en atteste nos censeurs mêmes, il est rare de voir ces sortes d'écarts parmi le peuple fidèle; et quand, pour avoir occasion d'invectiver, on vient grossir les objets sur ce point, en exagérant les griefs, il paraît trop qu'on n'a d'autre but, en effet, que de troubler la piété des peuples par de vaines subtilités, que d'en décréditer les plus anciennes pratiques, peut-être que de l'anéantir. Contraste digne de notre siècle : à mesure que les mœurs se pervertissent, on raffine sur la simplicité du culte, et on perd la foi, en affectant de l'épurer. S'il en fallait croire ces censeurs téméraires, tout ce qui s'appelle culte extérieur ressent la superstition ; et pour peu qu'on les écoutât, ils concluraient à l'abolir : c'est-à-dire qu'il ne tiendrait pas à eux que la religion ne fût réduite à une spéculation sèche, qui deviendrait bientôt, et qui de nos jours, en effet, ne dégénère que trop visiblement en une irréligion réelle. Mais, ô divine Marie ! malgré tous les efforts de l'homme ennemi, les portes de l'enfer ne prévaudront non plus contre vous que contre l'Eglise de Jésus-Christ; et jusqu'à la fin des temps, vous y serez en possession du culte qui vous est dû, sans que celui du Seigneur en souffre. Toujours le voyageur dans le danger, le nautonnier dans la tempête, le guerrier dans le combat, le juste dans l'oppression, le pécheur dans l'abattement, le mourant dans les angoisses du trépas, vous réclameront comme la patronne de tout chrétien malheureux, et le Seigneur n'en sera pas moins le seul adorable, le seul Très-Haut, le seul Dieu vivant. Avançons. Vénération judicieuse; première règle à suivre dans la dévotion à la sainte Vierge; en second lieu, confiance prudente.

Marie est toute-puissante auprès du Dieu son Fils, et pleine de tendresse pour nous. Notre confiance en elle ne peut donc être ni trop vive, ni trop étendue. Malheur à moi si j'entreprenais de la restreindre : mais elle pourrait être mal entendue, si la prudence n'en était la compagne et la règle : je m'explique. Attendre tout de Marie, soit pour persévérer dans la justice, soit pour sortir de l'état du péché, tant qu'on ne met point d'obstacle formel et volontaire aux grâces qu'on en espère et qu'on se propose d'y correspondre de bonne foi : telle est la confiance qui s'appelle prudente; telle est celle que l'Eglise recommande. Mais qu'une âme téméraire, parce qu'elle s'est mise sous la protection de Marie, qu'elle est revêtue de ses livrées, qu'elle lui paye chaque jour certain tribut de dévotion, qui peut-être n'est que dans sa bouche, allât se croire en droit de se reposer sur elle de tout le soin de son salut, et de se livrer d'ailleurs sans inquiétude à toute la sensualité, à toute la licence d'une vie mondaine; qu'un pécheur obstiné demeurât tranquille dans ses désordres, et qu'il se crût à l'abri de toutes

les surprises de la mort, de toutes les foudres du ciel, parce qu'il s'est autrefois enrôlé sous l'étendard de Marie, et qu'il observe encore les pratiques extérieures de son culte : ce ne serait là, chrétiens, qu'une confiance damnable, une confiance que l'Eglise proscrit, bien loin de l'autoriser. Marie est la mère de miséricorde ; mais elle ne sera jamais le rempart de l'iniquité. Elle est l'appui des âmes faibles qui déplorent leur faiblesse ; mais elle ne sera jamais la protectrice des âmes lâches qui flattent leur lâcheté. Elle tend les bras aux pécheurs humiliés qui gémissent sous le poids de leur misère ; mais elle abhorre ces pécheurs effrontés qui marchent tête levée dans les voies du libertinage : *Non filii ejus in sordibus.* (*Deut.*, XXXII.) Il faut, il faut au moins aspirer à la vertu pour avoir part aux faveurs de celle qui n'est venue au monde que pour concourir à la sanctification des hommes, en devenant l'instrument du grand ouvrage de la rédemption ; il faut vouloir au moins devenir pénitent pour mériter la protection de celle qui n'a fourni la plus pure portion de son sang, que pour laver dans celui de son Fils jusqu'aux moindres taches dont l'homme s'était souillé.

Je ne dis pas, prenez garde, mes frères ; je ne dis pas qu'il n'y ait que ceux qui sont actuellement vertueux ou actuellement pénitents qui puissent compter sur Marie. C'est un autre rigorisme dont il faut vous garantir ; car, s'il se rencontre des chrétiens présomptueux qui portent l'illusion jusqu'à chercher dans la protection de Marie un asile au relâchement et à l'impénitence, il s'est trouvé aussi des réformateurs outrés qui ont eu la cruauté de vouloir arracher aux faibles et aux pécheurs leur dernière ressource, en sapant tous les fondements de leur espoir en la divine Mère de Dieu. Pour nous, qui ne voulons avoir d'autre doctrine que celle de l'Eglise, ni d'autre vue que le salut des âmes, nous dirons toujours aux fidèles, il est vrai, qu'ils ne doivent compter sur la protection de Marie qu'autant qu'ils sont disposés à réprimer leurs passions, à fuir les occasions funestes, à remplir les devoirs de leur état, à changer de vie, s'ils sont pécheurs, à réformer leurs mœurs, à faire de dignes fruits de pénitence : mais en même temps, nous leur dirons aussi qu'en quelques déréglements qu'ils aient vécu, qu'en quelque abîme de désordres qu'ils soient tombés, ils peuvent encore lever les yeux vers Marie ; qu'ils en seront écoutés, s'ils s'adressent à elle avec une humble confiance ; que, loin de les rejeter, elle les invite, elle leur offre son secours. Vierge sainte, je dirai plus, sans crainte d'être désavoué, nous en avons pour garants des prodiges de conversion dont vous avez été l'instrument ; je dirai que le plus touchant des spectacles serait de voir à vos pieds tous les pécheurs de la terre les larmes aux yeux et la componction dans le cœur. Si je les y voyais en de telles dispositions, je croirais leur salut à tous plus assuré que le nôtre.

Telle est, chrétiens, la confiance prudente, mais vive que l'Eglise prescrit pour règle dans la dévotion à la sainte Vierge. Une autre enfin, et la plus importante, est de nous rendre cette dévotion salutaire et pratique par une imitation religieuse : je finis.

Que la vie, que les vertus de Marie soient gravées sous vos yeux comme sur un tableau. Un coup d'œil chaque jour sur ce miroir sans tache vous ferait voir dans chaque circonstance tout ce que vous avez à faire, à éviter, à réformer dans vous. C'est là qu'il faut venir chercher des leçons et des plans de conduite : *Hinc sumatis licet exempla vivendi.* Ainsi parlait saint Ambroise aux fidèles de son temps ; ainsi parle l'Eglise à ceux d'aujourd'hui. Ce n'est pas pour exciter en nous une admiration vaine qu'elle offre à nos hommages les vertus de la Mère de Dieu ; c'est pour nous élever à une émulation active et agissante : *Si Mariam diligitis, æmulamini.* Imiter Marie, voilà le véritable culte, la dévotion solide, la pierre de touche qui distingue ses vrais enfants d'avec ceux qui n'en ont que les dehors. Tout le reste peut se trouver dans le dévot superficiel, tout le reste peut ne servir qu'à éblouir les autres, et à nous tromper nous-mêmes. On peut avoir pour Marie toute la vénération qui lui est due, et n'en pas mener une vie plus chrétienne ; on peut avoir en elle toute la confiance possible, et n'en devenir que plus présomptueux : mais se la proposer pour modèle, marcher sur ses pas, suivre ses exemples ; signe infaillible d'une dévotion vraie. Aussi l'Eglise n'a-t-elle jamais reconnu pour vrais serviteurs de Marie que ceux qu'elle a vus travailler à devenir ses imitateurs, parce que, sans cela, toute dévotion est illusoire, ou tout au moins stérile.

N'allons donc pas nous y tromper, mes frères, nous avons tous une Mère dans le ciel, et une Mère également tendre et puissante. Mais, malgré tout son pouvoir, malgré toute sa tendresse, si nous ne suivons ses traces, toute sa protection ne nous sauvera point. Eh ! pourquoi ? C'est que la voie qui l'a conduite elle-même au bienheureux terme où nous aspirons tous, est précisément la seule que nous ayons pour y arriver après elle. Marie peut bien nous l'aplanir, cette voie, nous la frayer, nous l'adoucir ; elle ne saurait la changer. Tant de faveurs dont le ciel l'a comblée n'ont pu l'exempter elle-même de marcher par la voie étroite ; tout son crédit ne nous en exemptera pas. Il faut la suivre dans cette voie de pureté, d'humilité, de charité, d'exactitude à tous les devoirs, de soumission dans tous les événements, si nous voulons régner avec elle. Ce dernier point, j'en conviens, ne flatte pas l'amour-propre, quand on entend prêcher que pour être de ces vrais serviteurs de Marie, dont le salut est comme assuré, dont il est dit qu'un seul ne saurait périr sans une espèce de prodige, il faut surtout mener, comme elle,

une vie chaste, modeste, régulière, laborieuse, mortifiée : la dévotion à Marie ne paraît plus qu'un joug; on se rebute, on abandonne l'essentiel pour s'en tenir à l'écorce, et l'on devient de ces dévots sans vertu, qui décréditent la vraie piété. Funeste effet d'une pusillanimité qui sera toujours l'écueil du grand nombre. Mais, quoi! serviteurs de Marie ou non, si nous voulons ne point périr, ne faut-il pas plier nos mœurs aux maximes de l'Evangile? ne faut-il pas assujettir nos penchants aux préceptes de la loi de Dieu? ne faut-il pas porter notre croix, et la porter tous les jours? Or n'est-ce pas là imiter Marie? On a donc tort de s'effrayer. Il n'en coûte donc pour être de ses vrais serviteurs que ce qu'il en doit nécessairement coûter à quiconque ne veut pas se perdre; il ne faut donc pour marcher sur ses traces qu'opérer son salut, selon la loi prescrite à tous, avec crainte et tremblement : *Cum metu et tremore.* (*Philip.* 2.) Eh ! quel avantage de travailler à un ouvrage si indispensable, si épineux, si critique, sous les auspices de celle qui peut, plus que tout autre, nous en obtenir les moyens, nous en aplanir les obstacles, nous en assurer le succès, et qui, comblée de gloire, n'a plus à désirer que de nous voir un jour la partager avec elle.

Voilà quelles sont, mes frères, et quelles ont toujours été la doctrine et la pratique de l'Eglise sur le culte de la Mère de Dieu ; doctrine au-dessus de toute censure, pratique à l'abri de tout reproche. On les prêche avec consolation dans un temple qui retentit depuis tant de siècles du nom et des louanges de Marie ; devant un clergé vénérable, de tout temps zélé pour sa gloire; dans le sein d'une ville et d'un grand diocèse dont elle est la Patronne de temps immorial, au milieu d'un royaume voué à sa protection et comblé de ses faveurs. Vierge sainte, nous n'en connaissons pas l'étendue, peut-être vous devons-nous tout l'éclat de cette monarchie : nous avons lieu de l'augurer. Depuis le jour heureux qu'un de nos rois, par un édit solennel, aussi nouveau dans son genre qu'édifiant dans sa teneur, et admirable dans son principe, a mis son sceptre dans vos mains, il est devenu par degrés le plus brillant de l'Europe. Nous avons vu reculer nos frontières, embellir nos cités, enrichir nos provinces, le nom français porté d'un pôle à l'autre, et respecté partout. Si nos prospérités se sont démenties, si notre gloire a paru s'obscurcir, nous savons trop à quoi et à qui nous en prendre. Depuis le règne de Louis le Juste, qui nous consacra à Marie, un siècle à peine s'est écoulé; et, durant ce court intervalle, quelle révolution s'est faite dans nos mœurs, dans nos principes, dans nos sentiments, dans nos systèmes en matière de religion. Redevenons ce que nous fûmes lors de notre consécration à la Mère de Dieu , et nous verrons nos lis reprendre tout leur éclat. Mais, ô Mère de notre Dieu ! il est pour nous des maux plus à craindre que l'humiliation, des biens plus précieux que les splendeurs humaines. Ecartez de nos climats les souffles empestés d'une philosophie infernale, les poisons de l'incrédulité, les démons de l'irréligion. Conservez-nous la foi, le christianisme, la catholicité. Que la France soit toujours la première portion du royaume de Jésus-Christ, à jamais attachée au centre d'unité. Que nos monarques, à tant de titres qui les décorent, se fassent toujours gloire de préférer celui de *très-chrétiens* et de *fils aînés de l'Eglise;* qu'ils le transmettent à leurs augustes descendants jusqu'au dernier âge du monde; que leurs peuples soient toujours les agneaux du bon Pasteur dans le bercail, et sous la houlette de Pierre. Vierge, Mère de Dieu, voilà l'objet de tous nos vœux , ils sont dignes d'être écoutés; et, pour les mériter, nous jurons de n'oublier jamais que nous vous fûmes voués, que la France est votre apanage, votre domaine, que nous sommes tous les sujets et les serviteurs de Marie , jusqu'au jour que chacun de nous paraîtra devant le Souverain Juge des vivants et des morts, votre Fils adorable , où nous vous conjurons d'être notre Avocate auprès du Père , du Fils et du Saint-Esprit....... Ainsi soit-il.

SERMON XXI.

SUR LA PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Secundum legem Moysi tulerunt in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II.)

Selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

Le Fils unique de Dieu, devenu le fils de l'homme, revêtu de notre chair, maintenant un enfant, porté à Jérusalem, introduit dans le temple, où, confondu avec les autres enfants des hommes, il ne paraît qu'un pécheur qui vient, comme eux, reconnaître sa dépendance, et racheter sa servitude par l'échange d'un vil animal; mais qui invisiblement vient s'offrir au Dieu des vengeances pour apaiser sa colère, se dévouer à la mort pour réparer sa gloire offensée, et contracter l'obligation formelle de verser tout son sang pour expier les péchés du monde : quel spectacle ! D'autre part une vierge mère, et Mère de Dieu, élevée au-dessus des anges, et plus pure qu'eux tous, qui semble n'être qu'une pauvre Israélite, et une mère indigente, sujette, ainsi que toute autre, à une loi humiliante qu'elle accomplit à la lettre, mais qui intérieurement vient faire à Dieu le plus douloureux de tous les sacrifices, en coopérant à l'oblation sanglante de son Fils, dont elle accepte pour elle-même les suites meurtrières : quel exemple! Deux grands objets que le juif autrefois vit à Jérusalem des yeux de sa chair, sans y faire attention, ni même les apercevoir, et que nous voyons ici des yeux de la foi, qui nous en révèle le merveilleux et l'héroïque.

Ainsi le double mystère de ce jour nous présente, sous le même coup d'œil, un

grand spectacle et un grand exemple. Un grand spectacle, où se contemple ce que ma foi renferme de plus divin; un grand exemple, où je lis ce que ma religion inspire de plus magnanime. Jésus porté au temple pour y être offert et dévoué; spectacle, s'il en fut jamais, propre à éclairer notre foi : premier point de ce discours. Marie allant au temple y dévouer son Fils et se purifier; exemple, s'il en fut jamais, propre à guider notre piété : second point. En deux mots l'union de ces deux mystères nous découvre dans Jésus les plus grandes vérités, et dans Marie les plus hautes vertus. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus porté au temple pour y être offert et dévoué; spectacle, s'il en fut jamais, propre à éclairer notre foi. Oui, c'est dès aujourd'hui que Jésus devient la lumière du monde : *Ego sum lux mundi* (*Joan.*, VIII), et qu'aux termes du saint vieillard Siméon, dès en entrant pour la première fois dans le temple, où il va s'offrir et se dévouer au Seigneur, il est le flambeau destiné à éclairer la foi des nations : *Lumen ad revelationem gentium.* (*Luc.*, II.) Chaque circonstance du grand événement qui se passe aujourd'hui à Jérusalem est un trait lumineux qui met à ma portée les plus hautes leçons de la foi chrétienne : un Homme-Dieu qui vient s'immoler à Dieu, un Dieu fait Homme qui vient s'immoler pour l'homme. Quelle idée dois-je donc avoir de Dieu? quelle idée dois-je avoir de l'homme? Ce mystère va nous l'apprendre. Quelle idée dois-je avoir de Dieu, de l'étendue de ses droits sur l'homme, sa créature, de la profondeur de ses voies, dans l'exécution de ses décrets? Quelle idée dois-je avoir de l'homme, de l'excès de sa misère, après son péché, du degré de son excellence depuis sa rédemption? Autant de grands objets dignes de tous nos regards, mais trop abstraits, trop sublimes pour être aperçus d'eux-mêmes, sur lesquels le mystère de ce jour répand une douce lumière qui les met à ma portée.

Que dois-je donc penser d'abord de l'étendue des droits de Dieu sur l'homme, sa créature, quand je vois son propre Fils, parce qu'il se fait homme, venir, à peine entré dans le monde, lui faire un hommage public de la sujétion la plus entière, la plus absolue, et d'une obéissance qui doit aller jusqu'à l'immolation? Que penser, dis-je, et de l'immensité de son domaine, à notre égard, et des rigueurs de sa justice?

Le domaine de Dieu sur nous, mes frères, quand la foi vient nous dire que c'est un domaine qui surpasse toute expression, toute idée; un domaine essentiel, qui ne peut être ni aliéné, ni restreint; un domaine suprême, qui réunit tous les titres de souveraineté, d'une part, et de l'autre tous les genres de dépendance qui se puissent concevoir; un domaine universel, qui s'étend non-seulement sur tout ce que nous possédons, mais sur tout ce que nous sommes, sur les âmes, comme sur les corps, sur nos vies et nos personnes, nos actions et nos volontés, enfin sur tout notre être; qu'en conséquence de ce domaine essentiel, suprême, universel, l'homme n'a pu être créé pour aucune autre fin que pour servir ce grand Dieu; qu'il ne devrait sur la terre vivre, agir, respirer, se mouvoir que pour lui; que tant qu'il existe en ce monde il n'est pas maître de se dérober un instant à la main de Dieu, sous laquelle il doit être comme une cire obéissante; qu'il n'a reçu la liberté que pour se rendre méritoire cette dépendance absolue, par un dévouement libre de tout lui-même à l'empire de Dieu, et par le sacrifice constant des désirs de son cœur à ses volontés souveraines. Quand, dis-je, la foi vient nous prêcher ces grandes vérités, tout avouées qu'elles sont de la raison même, on les regarde comme des conséquences exorbitantes, et des spéculations hyperboliques ; mais entrons aujourd'hui dans le temple, en voici la réalité. Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, égal à son Père, Dieu comme lui, parce qu'il s'est fait Homme, vient à peine, revêtu de notre humanité, lui faire de tout lui-même l'oblation la plus entière, la plus universelle.

Car, sans parler encore de l'effusion de son sang, à laquelle il s'engage expressément en ce jour, à quoi vient-il d'ailleurs s'offrir et se dévouer? A vivre exilé sur la terre, tout le temps qui sera prescrit par le décret de Dieu; à n'y avoir d'autre fond pour subsister que la Providence de Dieu; d'autre règle de conduite que la volonté de Dieu; d'autre genre d'occupation que le service de Dieu. Il offre son corps aux fatigues d'un ministère épuisant, son âme aux perplexités inséparables de la vie humaine, son esprit aux contradictions inévitables des méchants, son cœur aux amertumes dont la terre est semée, soi-même enfin tout entier à vivre comme anéanti sous la forme du serviteur, qui n'a de volonté propre que pour l'immoler aux volontés du maître : *Formam servi accipiens.* (*Philip.*, II.) Telle est l'oblation de Jésus-Christ : sa vie entière en sera l'expression. Et pourquoi, de sa part, une oblation si rigoureuse, si étendue? Parce que non-seulement il est homme, mais le Fils de l'Homme, c'est-à-dire l'aîné, le premier-né de tous les hommes, ses frères : *Primogenitus in multis fratribus.* (*Rom.*, VIII.) Chargé de les représenter tous, de s'offrir pour eux tous, de reconnaître en son nom et au nom de tous, que tout vient de Dieu, que tout est à Dieu, que tout doit retourner à Dieu; car tel était le motif de cette loi. *Sanctifica mihi omne primogenitum, mea enim sunt omnia* (*Exod.* XIII); que tout premier-né me soit consacré, parce que toutes choses sont à moi.

Homme, voilà donc à la fois et jusqu'où s'étend le domaine de Dieu sur vous, et jusqu'où s'étendent vos obligations envers lui. Domaine infini qui ne peut être suffisamment reconnu, suffisamment honoré que

par un dévouement réel et volontaire de tout l'homme au service de Dieu, au bon plaisir de Dieu, à toutes les volontés de Dieu, seul objet pour lequel il est créé. Hommes, vous l'entendez, hommes superbes, injustes, ingrats, assez hardis ou assez stupides pour vivre tranquilles dans l'oubli de Dieu, dans l'indifférence pour Dieu, dans une indépendance de Dieu, aussi criminelle qu'insensée. Oubli de Dieu, indifférence pour Dieu, indépendance de Dieu; crimes énormes pour tout homme sans distinction, puisque tout homme est la créature de Dieu. Mais quel surcroît d'énormité n'acquièrent-ils pas dans un chrétien! Et cependant n'est-ce point là, de nos jours, le crime universel? Oubli de Dieu: crime de ce tourbillon de chrétiens dissipés, entraînés par le torrent des passions, noyés dans la volupté ou dans le chaos des intrigues. La vue de Dieu s'éteint en eux à mesure que le monde les absorbe. Ils oublient qu'ils ont un Maître, un Législateur, un Juge; il n'est plus obéi, il n'est plus révéré: ses bienfaits, ses promesses, ses jugements, ses vengeances, tout s'anéantit, tout s'efface dans le cœur comme dans l'esprit. Indifférence pour Dieu: crime de tant d'âmes enivrées d'elles-mêmes, qui, à force de se rechercher, de se contempler, font d'elles-mêmes leurs idoles, au point que toute la vie, occupées d'elles seules, éprises d'elles seules, fixées et concentrées en elles seules, tout ce qui est hors d'elles leur devient étranger, jusqu'au Dieu qui les a créées. Indépendance de Dieu: crime de ce déluge d'impies, la honte de notre siècle encore plus que le scandale. Hommes livrés à la double corruption de l'esprit et du cœur, orgueil intraitable qui ne veut point de maître, convoitise insatiable qui ne veut point de frein. Un Dieu, juge et vengeur, les humilie et les gêne; ils voudraient l'anéantir, l'impiété va jusque-là; et ne pouvant y réussir, ils le dégradent, ils le défigurent. Ce Dieu dont on nous menace à tout propos, est-il tel qu'on nous le peint? Cette religion si dure, en est-il bien l'auteur? Observe-t-il en effet ce qui se passe ici-bas, y prend-il un intérêt si vif: *Dixerunt: Quomodo scit Deus?* (*Psal.* LXII.) De ces doutes enfantés par l'audace, l'intérêt conclut à la négative. Non, non, se disent-ils, il est heureux au ciel, peu lui importe ce qui se fait sur la terre: voilà le grand, le dernier effort du bel esprit qui a perdu le bon sens.

Raison droite, éclairée de la foi, vous me donnez de meilleures leçons. Dieu est mon Créateur, l'Etre de tous les êtres qui, comme moi, n'existent que par lui; je ne dois donc, comme eux, exister que pour lui. Je dois être aussi universellement à lui que son domaine s'étend universellement sur moi. Je me dois tout entier, par un dévouement sans réserve, à son culte, à ses lois, à l'accomplissement de tous ses desseins sur moi; et le Fils de Dieu lui-même qui n'est point exempt de cette loi, que dis-je? qui ne devient le Fils de l'Homme que pour honorer le domaine infini de Dieu, par une soumission infinie, me montre toute l'importance de ce devoir; et prétendre m'y soustraire, ne fût-ce qu'en un point, ne fût-ce qu'un seul jour, serait une rébellion criminelle dont je deviendrais comptable à sa divine justice.

Justice redoutable dont le mystère de ce jour me démontre toute la rigueur: car c'est à elle que Jésus-Christ vient s'immoler, rendre à son Père un hommage digne de lui. En effet, cet hommage n'est pas le seul objet de sa présentation: la justice éternelle outragée par le péché attend depuis quatre mille ans une satisfaction recevable. La vengeance n'est que suspendue; l'arrêt de proscription ne sera point effacé, qu'une victime d'un ordre infini n'ait payé pour les proscrits une rançon d'un prix infini; et dès lors cette grande victime ne pouvait être qu'un Homme-Dieu, un Homme-Dieu qui sera mis à mort pour ses frères coupables; qui sera mis à mort avec toute la mesure de rigueur et d'infamie que mérite le péché. Telle est la loi que la justice divine impose au Fils de Dieu lui-même, s'il veut sauver les hommes, et c'est à cette loi de sang que le Dieu enfant vient solennellemedt souscrire et s'engager à la face des autels.

Il entre dans Jérusalem avec la vue claire et distincte de toutes les cruautés que lui prépare dans l'avenir cette ville ingrate. Il y démêle tous les endroits qui seront le triste théâtre de ses souffrances: la demeure du pontife sacrilége qui le condamnera, celle du lâche Romain qui l'abandonnera, le palais du roi impie qui lui insultera, ce prétoire où, déchiré de coups, il nagera dans son sang. Il aperçoit de loin la montagne fatale qui le verra expirer dans la honte et le supplice. Ces images funèbres le conduisent jusqu'au temple: il y entre. Marie et Joseph livrent au sacrificateur l'Agneau déjà immolé dans les décrets de Dieu: *Occisus ab origine mundi.* (*Apoc.*, XIII.) Déposé sur l'autel: La voici, dit-il au Seigneur, la victime que vous attendez. Le sang des animaux coule depuis des siècles vainement sur ces autels; il n'est pas de nature à désarmer votre bras: il faut le sang d'un homme-Dieu; ce corps que vous m'avez formé le fournira: *Corpus autem aptasti mihi.* (*Hebr.*, X.) Je le dévoue à venger votre justice: il en sera l'holocauste.

Mais, grand Dieu, telle est donc la rigueur de cette justice infinie, que tout le sang d'un Dieu versé dans l'excès des opprobres n'est point trop pour lui satisfaire! Non, ce n'est point trop. La rédemption est surabondante, je le sais: une goutte de ce sang divin était de prix à racheter mille mondes; mais enfin la rédemption n'est point excessive: rien d'excessif ne peut entrer dans l'œuvre de la suprême sagesse. Ce n'a donc point été trop que tout le sang de Jésus-Christ pour remplir la mesure de la justice divine, pour équivaloir à l'étendue de ses droits, pour venger pleinement l'outrage qu'elle avait reçu du péché. Et je trouve étrange ce que la foi m'enseigne de cette

justice inexorable : qu'à ses yeux sévères, les astres ne sont point purs, qu'un jour elle jugera les justices mêmes, et que le juste à peine soutiendra ses recherches. Je trouve étrange qu'après ce qu'elle a exigé du Fils de Dieu, qui n'était que la caution du pécheur, elle exige du pécheur même qu'il joigne aux satisfactions du Fils de Dieu pour lui, un repentir amer et une pénitence qui dure autant que sa vie. Je trouve étrange que le pécheur impénitent, qui meurt séparé de Jésus-Christ, subisse pour son péché des peines éternelles, parce que ces peines ne pouvant plus être unies aux satisfactions de Jésus-Christ, jamais elles ne seront de valeur à expier son péché, et que ce péché subsistant toujours, le châtiment doit toujours durer. Vérités accablantes que l'Homme-Dieu, solennellement dévoué en ce jour, à tout ce que l'humanité peut comporter de souffrances et de supplices pour expier le péché, me rend trop sensibles et plus que croyables. Ainsi ce grand mystère me développe l'étendue des droits de Dieu sur l'homme sa créature : il me dévoile encore la profondeur de ses voies dans l'exécution de ses décrets.

Car, il faut le remarquer, l'événement de ce jour est pour tout l'univers, et en particulier pour le peuple juif, l'événement le plus intéressant, le plus important. Ce Désiré des nations, l'attente de tout Israël, ce Messie tant de fois promis et si longtemps attendu, enfin le voici : c'est cet enfant qui paraît dans Jérusalem, qui monte à son temple : *ad templum suum.* Il y vient traiter avec Dieu son Père de la rédemption du genre humain, négocier le salut du monde. Tout le ciel est attentif à ce grand spectacle ; mais qui le voit, qui l'aperçoit sur la terre? Marie et Joseph, avec eux un seul juste et une sainte veuve : voilà de tout un grand peuple, de toute la cité sainte, voilà les seuls qui reconnaissent l'envoyé de Dieu, après lequel on soupire depuis tant de siècles. Cependant cette apparition publique du Messie a été préparée par une suite de prodiges qui ont dû réveiller toute l'attention d'Israël ; les bergers et les mages par leurs récits ont répandu l'étonnement dans toute la contrée : *Omnes qui audierunt mirati sunt.* (*Marc.*, I.) A ce bruit, tout Jérusalem s'est émue, l'usurpateur en a pâli sur son trône, ses alarmes se sont changées en fureur; il a inondé de sang Bethléem et son teritoire, pour verser à coup sûr celui de son rival. Quels événements plus capables de frapper, de remuer tous les esprits! On sait d'ailleurs que l'avénement du Messie est prochain : tous les signes sont arrivés, tous les calculs vérifiés ; il va paraître. *Messias venit.* (*Joan.*, IV.) C'est un cri général dans toute la nation. Il y a plus : cette première entrée du Messie dans le temple est elle-même littéralement prédite. Voici, dit le Seigneur par le prophète, voici que j'envoie mon ange me préparer la voie, et aussitôt après, *statim* (*Malach.*, III), vous verrez arriver à son temple le Souverain que vous désirez. Cet ange précurseur qui doit lui préparer la voie, il est né, c'est Jean-Baptiste. Il est né au milieu d'une foule de miracles qui ont clairement désigné son ministère; on ne saurait s'y méprendre. Miracles publics, tout le pays des montagnes de Judée en a retenti : *super omnia montana Judææ.* (*Luc.*, I.) Que dis-je! à l'instant même que le mystère se traite en secret entre Dieu et son Fils, l'Esprit-Saint le révèle par la bouche de Siméon. Il prend dans ses bras le Dieu enfant, et, en le serrant sur son cœur, O mon Dieu! dit-il, je n'ai plus qu'à mourir en paix : je le vois de mes yeux, le Sauveur d'Israël, comme vous me l'aviez promis; ce Sauveur réservé aux hommages de toutes les nations, qui sera leur lumière et la gloire de votre peuple. La veuve prophétesse tient le même langage, en parle avec le même enthousiasme à tous les vrais Israélites qu'elle rencontre.

Que de traits aussi lumineux que l'étoile qui conduisit les mages, et qui devaient amener tout Israël après eux, aux pieds de son Rédempteur! Mais si d'un côté tout est lumière, que de ténèbres de l'autre! Une mère pauvre et un bon artisan son époux confondus dans la foule, sans nul cortége, sans aucun appareil, viennent offrir au Seigneur un enfant, leur premier-né, selon la loi, un enfant que rien ne décore, que rien ne distingue des autres. Qui pensera que cet enfant soit le Messie? Ce Messie qui doit être un roi, un grand roi, le Fils du Très-Haut, le Dieu fort, le Dieu avec nous? Qui pensera que le Seigneur qui l'a fait annoncer sous ces titres magnifiques ne doive le manifester que sous les dehors de la plus vile obscurité? Qui le pensera, qui le croira? Cependant c'est ainsi que, dans le conseil éternel, il en a été ordonné; et tel est, chrétiens, le caractère des voies de Dieu dans toute l'économie de la religion. Partout un mélange redoutable de clartés et d'obscurités, lumière d'un côté, ténèbres de l'autre. Assez de lumière pour éclairer l'âme docile, pour être aperçu des humbles qui cherchent Dieu, trop peu pour forcer l'opiniâtre, pour frapper les superbes, aveuglés par l'orgueil des passions. Dieu, en se révélant aux uns, a voulu se cacher aux autres. Voilà le nœud, la clef des Ecritures : il vient au-devant de ceux qui le cherchent, il se dérobe à ceux qui le dédaignent. Tout est clair pour l'humble Israélite qui ne soupire qu'après le règne spirituel d'un Messie qui sera le Sauveur des âmes et le Dieu des vertus, tout est obscur pour le juif orgueilleux, infatué de sa splendeur terrestre et du règne imaginaire d'un Messie guerrier, qui sera le conquérant de la terre. Ainsi la synagogue, devenue toute charnelle, ne voit plus rien là où elle n'aperçoit ni faste, ni pompe; ainsi l'aveugle Jérusalem, loin de reconnaître son Messie dans l'humble enfant dont Siméon prophétise les grandeurs divines, se dispose au contraire à le rejeter un jour et le proscrire. L'entêtement de ses

idées fausses la conduira jusqu'aux derniers excès d'aveuglement et de fureur, jusqu'à fermer les yeux à toutes les preuves, aux miracles les plus éclatants; jusqu'à crucifier son Messie; jusqu'à se détruire, s'anéantir plutôt que de le reconnaître.

Et l'on s'étonne parmi nous qu'une foule de chrétiens, plus corrompus que ne fut jamais le peuple juif, plus abandonnés à tous les égarements de l'esprit et du cœur, en viennent jusqu'à renoncer le Fils de Dieu, abjurer son baptême, sa religion, jusqu'à s'imaginer voir plus clair, dans le sombre chaos d'un pyrrhonisme insensé, que dans les faits lumineux de l'Evangile. Voilà les voies de Dieu, ce sont des hommes qui ont abusé de ses grâces, il les soustrait; ils ont profané le don de la foi, il le retire, et ce flambeau céleste une fois éteint, la religion devient pour eux, à la lettre, cette nuée mystérieuse élevée comme un mur, entre le camp des Hébreux qu'elle éclairait d'une vive lumière, et le camp des Egyptiens qu'elle enveloppait de ténèbres épaisses. Ils voient, dit Jésus-Christ, et n'aperçoivent rien, ils entendent et ne comprennent point, parce que le cœur vicié ferme toutes ses avenues à des vérités importunes. Voilà les voies de Dieu, le don de la foi n'est refusé à personne; mais ceux-là seuls le retiennent et le conservent, qui cherchent le règne de Dieu et sa justice dans l'humble simplicité d'un cœur droit. Voilà les voies de Dieu, et pour ainsi parler, la marche de sa providence, dont le mystère de ce jour me dévoile, non pas tout le secret, il est impénétrable, *Vestigia tua non cognoscentur* (*Psal.* LXXVI), mais le caractère et l'empreinte, comme il m'a développé l'étendue de ses droits. Ainsi ce mystère me fait comprendre quelle idée je dois avoir de Dieu: il m'apprend de même quelle idée je dois avoir de l'homme.

Je le vois peint, cet homme, par les auteurs sacrés, de couleurs toutes disparates. Ils en parlent tantôt avec le dernier mépris, tantôt avec une sorte d'extase; tour à tour ils semblent manquer d'expressions, soit pour le déprimer, soit pour l'exalter assez. Ici on le place à côté de la brute, *jumentis insipientibus* (*Psal.* XLVIII); là on le met presque au niveau des anges, *paulominus ab angelis.* (*Psal.* VIII.) Rien de si grand, et rien de si vil! Qui pourra concilier ces contrariétés? Le spectacle de ce grand jour. Un Dieu vient s'immoler pour l'homme: spectacle où je lis à la fois, et toute la bassesse, et toute la grandeur de l'homme, sa misère et son excellence. Ce Dieu s'immole pour racheter l'homme, le relever, le délivrer; pour briser ses chaînes, éclairer ses ténèbres, guérir ses infirmités; pour lui rendre l'innocence, l'honneur, la liberté, la vie. Concevez les conséquences qui suivent de ces principes, un Dieu immolé pour rendre tout à l'homme. L'homme avait donc tout perdu; c'est-à-dire que depuis sa chute il n'est plus, sans la rédemption, qu'un rebelle justement dépouillé de tous les priviléges dont la main du Créateur l'avait gratuitement doué; un coupable de lèse-majesté divine, justement condamné à tout ce qu'un tel crime mérite de supplice; un ingrat justement replongé dans la fange du limon dont il fut pétri, livré aux ténèbres du péché, et à la tyrannie d'une concupiscence effrénée, partageant avec la brute sa stupidité, sa férocité, sa brutalité. Homme, qui vous glorifiez de ce que vous êtes, de ce que vous trouvez en vous, de ce que vous avez de vous-même, voilà de quoi vous vous glorifiez. Voilà l'homme regardé sans Jésus-Christ, regardé dans Adam pécheur; ce qui le dégrade au-dessous de tout ce qui respire, ce qui fait crier au Prophète: *Quid est homo, quod memor es ejus?* (*Hebr.*, II; *Psal.* VIII.)

Mais l'homme une fois racheté par l'oblation du Dieu son Sauveur, régénéré, incorporé en lui, recouvre plus de grandeur et d'excellence qu'il n'en eut avant sa chute. Homme chrétien, connaissez votre dignité, et si vous vivez dans le crime, rougissez, frémissez de tous les titres que vous profanez. Devenu en Jésus-Christ et par le baptême une créature nouvelle, vous contractez avec le Fils de Dieu l'union la plus intime, la plus ineffable. En s'abaissant jusqu'à vous, il vous élève jusqu'à lui, vous entrez en communication de tous ses droits, de sa nature même. Il n'est plus, avec vous, qu'un seul esprit, un seul corps; vous êtes un de ses membres, il n'est que votre chef, vous partagez sa royauté, son sacerdoce, jusqu'à sa divinité: *Divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I.) Et c'est par son oblation qu'il consomme en ce jour cette union glorieuse: *Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* (*Hebr.*, X.) Vous voilà son cohéritier, son frère; vous devenez avec lui le fils et l'héritier de Dieu: *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* (*Rom.*, VIII.) Seigneur, le savons-nous? y pensons-nous? Élévation qui autorise le chrétien fidèle à ne se plus regarder que comme le fils bien-aimé du Dieu tout-puissant, à ne le plus invoquer que sous le doux nom de Père: *Pater noster.* (*Matth.*, VI.) Elévation qui met le moindre des chrétiens au-dessus de tous les justes de la première alliance, au-dessus de Moïse, d'Abraham, de Jean-Baptiste même: *Qui minor est in regno cœlorum major est illo.* (*Luc.*, VII.) Mais élévation qui imprime aux péchés du chrétien des caractères d'atrocité qui font frémir. C'est un fils comblé, surchargé de faveur, assez dénaturé pour trahir le plus généreux des pères; c'est un malheureux, relevé du fond de l'abîme jusqu'au plus haut des cieux, par la rédemption d'un Dieu auquel il en a coûté tout son sang, qui foule aux pieds ce Dieu, sa rédemption et son sang; c'est un abominable qui porte la turpitude jusqu'à faire des membres d'un Dieu, dit l'Apôtre (I *Cor.*, VI), les membres d'une prostituée. Voilà l'homme regardé dans Jésus-Christ, regardé comme chrétien. Voilà

quelle est sa dignité, et ce que sont ses crimes.

Et tel est l'assemblage de leçons importantes par où ce mystère m'apprend quelle idée je dois avoir, et de Dieu, et de l'homme. Deux grands spectacles réunis sous mes yeux dans celui du Dieu enfant, qui vient aujourd'hui pour moi s'immoler par avance à l'autel du Seigneur. La Vierge, sa mère, associée à ce douloureux sacrifice, va nous montrer d'aussi grands exemples.

SECONDE PARTIE.

Au spectacle des plus grands objets de la foi devait s'unir l'exemple des plus hautes vertus de la religion. Jésus-Christ, dans sa présentation, nous a montré l'un; Marie, dans sa Purification, va nous présenter l'autre. Fidélité à toutes les lois de Dieu; docilité à toutes les volontés de Dieu, fidélité la plus exacte, docilité la plus parfaite: deux vertus dont l'union renferme toutes les autres vertus, et dont la perfection est le comble de la sainteté.

En premier lieu, fidélité la plus exacte à toutes les lois de Dieu et dans des circontances qui donnent à cette fidélité tous les caractères de l'héroïsme. Marie s'assujettit à une loi mortifiante, dont elle est visiblement exceptée, à une loi mortifiante qui la dégrade et la flétrit. Où en sommes-nous et de quelle valeur vont paraître ici nos prétextes et toutes ces raisons puériles sur lesquelles nous transgressons hardiment, chaque jour, toutes les lois de Dieu et celles de son Eglise?

Marie vient au temple se soumettre à la loi de la purification; loi portée pour les mères en général qui n'ont avec elle et sa maternité aucune ressemblance. Héritières de la tache originelle qui se communique au triste fruit de leurs entrailles, elles n'enfantent, jusque sous la pourpre, que des esclaves infectés: Marie n'est pas de ce nombre; rien d'impur n'a pu souiller la naissance d'un Dieu. Par conséquent ni la lettre ni l'esprit de la loi ne sauraient la regarder. Jamais exception ne fut plus légitime; mais elle est la Mère de celui qui vient remplir toute la loi, bien loin de s'en exempter, *Non veni solvere, sed adimplere* (*Matth.*, V), de celui qui n'a voulu naître d'elle que pour se charger de tout le poids de cette loi: *Factum ex muliere, factum sub lege.* (*Psal.* IV.) Marie, en lui donnant son sang, a puisé son esprit; c'est à elle à donner le premier exemple de cette fidélité à la loi, noble et généreuse, de cette fidélité humble et simple, qui sera dans tous les temps le modèle et la condamnation de la nôtre.

Fidélité de Marie à la loi, fidélité noble et généreuse. Elle ne s'informe point, n'examine point si c'est pour elle une obligation de rigueur ou un acte surérogatoire; il lui suffit que Dieu ait parlé: voilà la loi, c'est assez. Condamnation de notre obéissance servile et mercenaire, toujours prête à chicaner avec la loi, c'est-à-dire avec Dieu même: y va-t-il du salut? y suis-je tenu sous peine de condamnation? est-ce un commandement ou un conseil? Lâche chrétien! de l'un à l'autre souvent la distance n'est que d'un pas. Evitez-vous le précipice en vous obstinant à toujours marcher sur les bords? et la main de Dieu vous y soutiendra-t-elle, tandis qu'à chaque pas vous craindrez d'en faire un de trop pour lui? Fidélité de Marie à la loi, fidélité humble et simple. Si elle eût écouté la prudence charnelle, combien de doutes, que de raisonnements n'eût-elle pas opposés à cette loi! Conséquences à craindre, inconvénients à prévoir pour elle et pour son Fils, bienséances à garder: que sais-je? Mais l'œil de la grâce est simple; trop de raison, quand il s'agit des lois de Dieu, n'est qu'un excès de lumière qui égare; des conséquences douteuses ne doivent point prévaloir sur une loi certaine. Elle obéit sans raisonner, sans contester et s'en repose sur l'Auteur de la loi des suites de son obéissance. Condamnation de nos susceptibilités éternelles, de tant de subterfuges imaginés pour éluder toutes les lois divines, à l'abri desquelles on se croit toujours dans le cas d'une sorte de nécessité qui contraint la loi. Ainsi, on restituerait ce bien mal acquis; mais on prévoit des catastrophes qui effrayent. On pardonnerait cette offense, mais on est revêtu de titres qui ne souffrent pas qu'on dissimule. On renoncerait à ce commerce secret, mais la rupture ferait plus de scandale qu'il n'y a de crime. On écarterait cette occasion dangereuse, mais des motifs d'humanité s'y opposent. On observerait le saint temps du jeûne, mais mille raisons de santé, d'économie, de décence même ne le permettent pas. Ainsi l'Evangile de l'injustice, de l'orgueil, de l'avarice, de la mollesse; ainsi l'Evangile de toutes les passions l'emporte sur l'Evangile de Jésus-Christ. Illusions dignes, dirai-je d'indignation ou de pitié? dont l'obéissance de Marie, naïve et littérale, dévoile tout l'odieux. Son exemple nous confond à bien d'autres égards.

Cette loi qu'elle vient d'accomplir, quoique visiblement elle en soit exceptée, est une loi qui la dégrade et la flétrit. Son intégrité virginale, sa pureté toute céleste, sa maternité aussi miraculeuse qu'auguste vont être obscurcies, disparaissent en quelque sorte sous le cérémonial d'une loi d'expiation qui ne suppose rien moins en elle que ces qualités sublimes: une vierge Mère de Dieu va être confondue avec les tristes mères d'une race proscrite; mais, elle le sait, c'est dans la foule que l'œil de Dieu se plaît à démêler ses vases d'élection. Plus ils cherchent à se perdre dans la multitude, plus il les y remarque d'un œil de complaisance. Et d'ailleurs c'est que Marie ne pense pas que les distinctions dont il plaît à la Providence de nous décorer ici-bas soient des titres pour nous soustraire aux observances communes de religion, nous affranchir des devoirs vulgaires du culte, dédaigner les pratiques populaires de piété autorisées par l'Eglise, pour affecter des voies

plus relevées, une dévotion plus noble, se faire un christianisme à part, comme s'il en était un pour les grands autre que pour le peuple. Elle pense, au contraire, que le premier devoir des grands est de faire révérer la grandeur de celui dont ils tiennent la leur; que plus un grand se montre assidu, religieux devant la majesté de Dieu, plus il rend la majesté de Dieu vénérable, adorable au reste des humains, et conséquemment que plus on est grand, plus on se doit à l'édification publique. Ainsi pense la Mère de Dieu. Jérusalem, il est vrai, ne tirera de sa démarche ni ces conséquences ni ces fruits, puisqu'elle ne daigne pas la connaître; mais un jour la postérité saura ce qu'elle est, et, en apprenant ce qu'elle a fait, on apprendra que le plus haut degré d'élévation dans ce monde n'est qu'un engagement envers Dieu à donner de plus grands exemples de fidélité à ses lois. C'est ainsi qu'en conclut Marie, et, en conséquence, obéir à la lettre, n'être ici-bas que l'humble servante du Seigneur, comme elle l'a protesté, se rendre de jour en jour plus ressemblante au Dieu son Fils, qui ne l'est devenu que pour être lui-même obéissant jusqu'à la mort; voilà toute son ambition. Enfin le premier exemple qu'elle se croit chargée de donner au monde est celui de la plus exacte fidélité à toutes les lois de Dieu; le second, celui de la plus parfaite docilité à toutes ses volontés.

Ne vouloir que ce que Dieu veut et vouloir tout ce que Dieu veut, sacrifier à ses volontés saintes toutes nos lumières quand nous ne les comprenons pas, et toutes nos répugnances quand nous ne les goûtons pas; seconde disposition de Marie dans ce mystère, encore plus sublime que la première, parce qu'elle est plus pénible et cependant aussi essentielle à imiter pour nous tous, parce qu'elle est pour nous un devoir aussi indispensable que pour elle.

Sacrifice de toutes ses lumières. Tout était inconcevable dans la conduite de Dieu sur elle. Depuis l'instant qu'elle était devenue la mère de son Dieu, sa vie n'avait été qu'un tissu de contrariétés inexplicables. D'abord tout ce que l'ange avait annoncé de grandeurs pour son Fils et pour elle; le trône de David, le sceptre d'Israël, un règne sans fin, un empire éternel, tant de promesses magnifiques se réduisent à quoi? A la laisser ce qu'elle est, triste épouse d'un simple artisan, chétif habitant de l'ignoble Nazareth; bientôt après à se voir flétrie dans l'esprit de cet époux, même prête à en être délaissée comme une femme infidèle. Ce Messie, le roi d'Israël, qu'elle porte dans son sein, doit naître à Bethléem; mais c'est l'édit d'un monarque étranger qui la force à s'y transporter à la hâte, qui force la Mère d'un Dieu et ce Dieu lui-même à s'aller faire inscrire au nombre de ses tributaires. Elle arrive dans la cité de David, le patrimoine de son Fils, et la Providence y prépare à Marie, pour tout asile, une étable. C'est là que le Fils de Dieu vient au monde, et une crèche est son berceau. Les anges, il est vrai, célèbrent sa naissance et l'annoncent à de pauvres bergers; une étoile amène de bien loin quelques étrangers qui viennent l'adorer. Mais cet hommage obscur faillit saper d'un seul coup toutes les espérances de Marie; on en veut aux jours de son Fils, il faut s'enfuir, l'emporter dans les ténèbres, gagner à grandes journées des régions inconnues et s'y tenir cachée. La voilà fugitive, bannie du royaume de ses pères, qui doit être celui de son Fils; confinée dans un pays barbare, sans savoir ni comment y vivre ni combien y demeurer. Quelles routes! Est-ce là le chemin du trône, le sort d'une Mère de Dieu? Quelle soumission, quelle foi pourront demeurer fermes parmi de tels contrastes?

Celles de Marie. Sûre que tout est divin dans sa maternité, dès là sa confiance devient inébranlable et sa soumission ne connaît plus de bornes. Plus les desseins de Dieu lui sont impénétrables, plus elle en adore les profondeurs. C'est le Dieu infiniment sage; il a ses vues dans les situations où il nous place, ses raisons éternelles dans les événements qu'il nous ménage. Pour nous être inconnues elles n'en sont pas moins adorables; on risque tout à les sonder, rien à s'y laisser conduire. Nous ignorons où aboutira la voie par laquelle il nous mène; il suffit qu'il le sache : dès que c'est lui qui l'a tracée, marchons en assurance. Eh! qu'aurions-nous à craindre? C'est le Dieu tout-puissant, chez lui tout est ressource, dans sa main les obstacles deviennent des moyens, les orages conduisent au port. Il ordonne d'espérer contre toute espérance, parce qu'il se plaît à réussir contre toute vraisemblance. C'est par la calomnie et l'oppession qu'il élève Joseph; Moïse, en le laissant à la merci des flots; David, en l'exposant aux fureurs de Saül; Mardochée, en le mettant à deux doigts du supplice. Quarante années d'erreurs dans des déserts arides sont la route qui conduit son peuple à la terre promise. Réflexions dont Marie nourrit sa foi et affermit sa paix. Toute son inquiétude est de chercher sans cesse si elle est dans l'ordre de Dieu : tant qu'elle en est sûre, le sacrifice de toutes ses lumières aux volontés divines n'a plus rien qui lui coûte. Mais sa grande âme leur en doit un plus rigoureux : le sacrifice de toutes ses répugnances.

Ce qui contriste le cœur est bien autrement douloureux que ce qui ne fait qu'humilier la raison. Dès qu'on sait que le Dieu qui ordonne est le Dieu qui peut tout, se plier à ses vues, tout obscures qu'elles sont, n'est pas un effort si pénible; mais se résigner sans murmure à un plan de destinée qui ne prépare, pour un long avenir, que des croix de toute espèce; mais baiser avec amour une main sans pitié, qui ne présente que le calice d'amertume, qu'il faudra boire goutte à goutte jusqu'au dernier jour de la vie, c'est là, chrétiens, l'héroïsme de la vertu : et telle est en ce jour la position de

Marie. Un ordre de décrets se développe sur elle, aussi rigoureux peut-être que celui que doit subir le Dieu son Fils. A l'exemple d'Abraham, immoler, comme de sa main, ce tendre objet de son amour, n'est que le premier pas de la carrière sanglante qui s'ouvre devant elle. Que dis-je ? Abraham n'eut que l'horreur des préparatifs, Dieu se contente de son obéissance. Marie n'obtiendra point de grâce, le sacrifice s'achèvera. Elle-même dès aujourd'hui livre au sacrificateur l'hostie pour les péchés du monde : on la rachète, selon la loi, par la substitution d'un faible animal ; mais ce rachat n'est que cérémonial, l'offrande est acceptée. La victime un jour expirera sur l'autel ; et sur quel autel encore ? Non pas sur celui des holocaustes, honorablement placé dans le temple, mais sur un autel infamant, dont Marie partagera la honte. N'eût-elle, en offrant son Fils, que des idées confuses, un pressentiment maternel des suites lamentables de cette oblation, quel saisissement ne dut-elle pas éprouver. Et, si elle en était instruite, quels soulèvements de toutes ses entrailles : *Efferbuerunt interiora mea?* (*Job*, XXX.) Quoi ! je l'immole en l'offrant au Seigneur, ce Fils adorable qui vient de m'être donné par le plus grand des miracles. Moi-même je le livre à la mort, Dieu l'exige de moi, en attendant qu'il l'exige de lui ! Au même instant il me le donne et me l'arrache ! Grand Dieu ! s'écriait Job, qu'après mille et mille faveurs vous me devenez cruel ! Ah ! s'il en devait être ainsi, disait la mère de Jacob, qu'était-il besoin que je fusse mère ! O mon fils, mon cher fils, s'écriait David, que ne puis-je donner ma vie pour la vôtre ! Faibles images de ce qui dut alors se passer dans Marie, ou plutôt rien de semblable ne se passe en elle. Elle reçoit en silence le coup mortel, et adore le bras qui le porte ; la plaie ne se ferme point. Elle aura toujours présent le sacrifice affreux qu'elle vient de commencer au temple, et qui ne doit s'achever sur la montagne qu'après trente et tant d'années. C'est un ver empoisonné qui va distiller le fiel sur tous les moments de son existence : voilà sa destinée.

Mais que deviennent le sceptre, la couronne, le trône de David qui lui furent promis ? Le grand mystère se développe, et les promesses s'expliquent. Le règne de son Fils sera le règne de tous les siècles, mais invisible et purement spirituel. Son royaume ne sera point de ce monde ; sa royauté sur la terre, et conséquemment celle de Marie ne sera qu'une royauté contestée, tournée en dérision, condamnée au dernier supplice, dont Marie sera la compagne : voilà son sort. Le juste Siméon ne le lui dissimule pas. Ce Fils si cher, lui dit-il, (*Luc.*, II,) va être l'occasion de la perte, comme la cause du salut de plusieurs en Israël ; et vous-même, vous le verrez exposé comme en butte aux contradictions, aux violences d'un peuple forcené. Le saint vieillard s'arrête là ; Marie devine assez le reste, et ce qu'il ajoute ensuite du glaive qui doit enfin la percer elle-même, n'a plus de quoi redoubler sa tristesse. Elle va être ici-bas la plus affligée de toutes les mères, la Mère de douleurs et de toutes les douleurs. C'est à ce prix qu'elle est la Mère de Dieu ; ainsi le ciel l'ordonne, elle y souscrit et s'y soumet. Chaque trait douloureux qu'on vient de lui prédire se grave bien avant dans sa mémoire, *conservabat omnia verba hæc* (*Luc.*, II), pour être le reste de sa vie sa méditation continuelle, *conferens in corde suo.* (*Ibid.*) Sa prière quotidienne sera celle que son cher Fils agonisant redira un jour avec la même soumission : O mon Dieu ! que ce calice passe loin de moi, mais au reste, tout ce que vous voulez, et non ce que je désire : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Matth.*, XXVII.)

Voilà notre modèle, ce que nous devons être sous la main de Dieu, ce que nous devons de résignation à ses volontés, ce que c'est qu'être chrétien. Il n'exige de nous, ni les épreuves, ni les sacrifices de Marie, nos faibles âmes n'en sont point capables ; mais il veut dans nos cœurs une disposition réelle d'aquiescement, de conformité entière à tout ce qu'il lui plaît ordonner, et de nous, et de notre sort. Disposition filiale, et fondée sur une foi raisonnée : c'est notre Créateur et le meilleur de tous les pères. Ce qu'il veut par rapport à nous, il ne le veut que pour nous ; notre souverain bien est inséparablement uni à ses volontés sur nous. Plus il demande, plus il veut nous donner ; plus il exige, plus il prépare de récompenses à notre soumission. Rien n'est bon pour nous que ce que Dieu veut de nous. Ne craignons rien de sa volonté, craignons tout de la nôtre : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Disposition la plus méritoire, la plus sublime devant Dieu, puisque ç'a été par excellence celle de Jésus-Christ. Il ne parle dans tout l'Evangile que d'accomplir la volonté de son Père ; elle est son guide, son objet unique, le principe et la fin de toutes ses œuvres, de toutes ses démarches, de tous ses mouvements : il lui consacre tous les instants de sa vie ; c'est pour s'y conformer qu'il se dévoue à la mort : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Il était juste que de cette disposition toute divine, Marie fût, après lui, le plus parfait modèle et la plus touchante leçon. Ai-je eu tort de vous dire que, dans le mystère de ce jour, elle est pour nous un grand exemple, comme son Fils un grand spectacle ? Spectacle, s'il en fut jamais, propre à éclairer notre foi ; exemple, s'il en fut jamais, propre à régler notre conduite.

Saintes vérités, dont le trône de Votre Majesté, Sire, retentit depuis tant de siècles ; que cette longue suite de monarques qui y furent assis, ont tous écoutées dans les sentiments d'une foi aussi constante que religieuse, et où nombre d'entre eux trouvèrent le germe de ces vertus royales et chrétiennes, qui ont rendu leur mémoire aussi précieuse à la religion qu'à la postérité. Je les retracerai, ces vérités saintes, d'où dépend non-seulement le bonheur éternel, mais le seul vrai bonheur en ce monde ; je

les retracerai à Votre Majesté telles que je les ai prêchées à ses peuples dans toute l'intégrité du sacré ministère, et toute la simplicité du langage évangélique. Daigne celui qui n'a point besoin de l'homme pour donner à sa parole la force et l'efficace, répandre sur Israël l'esprit de grâce et de résipiscence après lequel nous devons soupirer. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

SUR LES AVANTAGES DE LA VERTU.

Jugum meum suave est, et onus meum leve. (*Matth.*, XI.)

Mon joug est doux, et mon fardeau est léger.

Le monde, malgré sa corruption, convient assez du prix de la vertu. On peut, sans le révolter, lui en présenter l'utilité, lui en détailler les avantages: il ne faut pas de longs discours, pour lui faire avouer que l'homme vertueux est un homme sage, qui entend parfaitement ses vrais intérêts. Le cœur le plus livré à ses passions a des intervalles de raison, qui lui font sentir, malgré lui, la vérité de ces maximes; et il n'est pas un libertin qui ne désire, qui ne se propose même de mourir en homme de bien. Mais pourquoi ces désirs sont-ils presque toujours stériles et infructueux? Pourquoi tant de malheureuses victimes des faux plaisirs du monde les portent-ils tous les jours jusqu'au tombeau, sans autre fruit que le regret de n'avoir jamais eu le courage de les exécuter? Ah! c'est que cette même vertu à laquelle ils ne peuvent refuser leurs éloges, s'est toujours présentée à eux sous des images effrayantes qui ont rebuté leur faiblesse. Ils ne l'envisagent jamais que dans les sombres portraits que la passion leur en fait, et ils n'y voient rien qui ne fasse peur à la nature. Ils la regardent comme un tyran qui commence par interdire à l'homme tout ce qui peut le flatter, par le dépouiller de tout ce qui fait l'agrément de la vie; et cela, disent-ils, pour le conduire dans un pays barbare, où l'on ne se nourrit que de larmes, pour le faire entrer dans une terre aride qui dévore ses habitants, pour le condamner à un genre de vie triste, dur et impraticable: telle est l'idée que le monde se fait de la vertu.

Mais est-il bien vrai que ce portrait soit ressemblant? Eh quoi! la vertu, qui a paru à tant de sages même du paganisme si douce et si aimable, n'aurait-elle rien que de rebutant pour des chrétiens? L'avantage qu'ils ont d'avoir un Dieu pour maître et pour modèle ne se réduirait-il qu'à faire des esclaves? La vie, la mort et tout le sang de Jésus-Christ n'auraient-ils servi qu'à peupler l'univers de malheureux? et a-t-il voulu nous tromper quand il nous a assuré que son joug est doux, son fardeau léger: *Jugum meum suave est, et onus meum leve?*

Détrompons-nous, chrétiens, et, pour nous désabuser, suspendons un moment nos préjugés, considérons les choses sans passion. Le monde regarde la vertu avec effroi, voyons si c'est avec raison. Les sacrifices qu'elle exige lui paraissent impitoyables, examinons quels sont les biens dont la vertu demande le sacrifice, et voyons si la privation de ces biens mérite en effet d'être regardée comme une perte. Le genre de vie qu'elle prescrit lui paraît un esclavage, examinons de près ce genre de vie, et voyons s'il est en effet impraticable. C'est par ce double examen que je vais vous montrer, en premier lieu, que la vertu, par les sacrifices qu'elle exige de l'homme, ne lui ôte que ce qui le rendrait malheureux dès ce monde: ce sera mon premier point. En second lieu, que, dans le genre de vie qu'elle prescrit, elle lui procure ce qu'il y a de plus capable de le rendre heureux dès à présent: ce sera le second point. En deux mots, à être vertueux on ne perd rien, même pour cette vie; on gagne tout même pour cette vie: c'est tout le plan de ce discours. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de l'auguste Mère de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier pas qui se présente pour entrer dans les voies de la vertu est celui qui effraye le plus les mondains, car il faut commencer par le sacrifice de ce qui fait l'âme de leur conduite et de leurs mœurs. Il faut renoncer à ces trois grands mobiles qui remuent tout dans le monde, à ces trois idoles qu'on y adore: l'ambition, l'intérêt et la volupté. A l'ambition: l'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'humilité, il ne peut s'accorder avec cet esprit d'orgueil, idolâtre de la grandeur et de l'éclat. A l'intérêt: l'esprit de Jésus-Christ est un esprit de détachement, il est incompatible avec cette soif des biens terrestres qui ne se repaît que d'idées d'opulence et de fortune. A la volupté enfin: l'esprit de Jésus-Christ est un esprit de mortification, il ne peut se trouver avec cette vie molle, oisive, sensuelle, qu'on appelle vie de plaisir. Voilà les plus grands sacrifices qu'exige la piété chrétienne; peut-être sont-ce les seuls, car une âme qui, avec la foi, ne sera ni ambitieuse, ni avare, ni voluptueuse, que lui reste-t-il à sacrifier pour devenir vraiment chrétienne? C'est donc ce triple divorce qui fait tant de peur aux gens du monde. Ce sont là ces sacrifices qui, à les entendre, coûtent de si terribles efforts; mais je crois qu'ils doivent coûter bien peu à quiconque sait faire encore quelque usage de sa raison; car, pour me prouver qu'ils dussent être si pénibles, il faudrait qu'on me dît ici, et c'est ce que je vais examiner, quels sont les biens que ces trois idoles du monde, l'ambition, l'intérêt, la volupté, procurent à leurs adorateurs: où sont les heureux qu'elles aient jamais fait.

Et pour commencer par l'ambition, faudra-t-il que je regarde comme heureux un cœur que cette passion dévore? Est-ce donc un bonheur de se tyranniser soi-même, et d'être son propre bourreau? Point d'ambitieux qui n'en soit là: *Ambitio ambientium crux*, dit saint Bernard. Toujours en proie ou au dépit, ou à la haine, ou à la jalousie,

il porte sans cesse dans son sein quelque tyran qui le déchire. La moindre préférence le mortifie, le moindre mépris l'irrite, la moindre insulte le désespère. Comme il n'aime que lui, il ne voit rien dans les autres qui ne l'afflige. Le crédit de l'un, la faveur de l'autre ; l'opulence de celui-ci, le luxe de celui-là, sont autant de traits qui le percent ; il se consume en désir d'élévation, en projets de fortune. Ce n'est qu'une succession perpétuelle de vues, de combinaisons, d'entreprises, et par une suite nécessaire, qu'un tourment continuel ; à quelque prix que ce soit il veut sortir de sa sphère, s'agrandir, s'élever. Que n'en coûte-t-il pas pour y réussir! Honneur, probité, repos; il faut tout sacrifier, quelquefois même son propre orgueil. On n'achète souvent un nouveau degré de grandeur qu'au prix de mille bassesses. Voilà les routes par où l'ambition conduit ses partisans, sont-elles bien agréables? Et quel en est le terme? Le voici : un revers inopiné qui leur fait perdre en un moment le fruit de tant de peines, de tant de sueurs, peut-être de bien des crimes : *Substantia superbi eradicabitur.* (*Eccli.*, XXI.) Une disgrâce éclatante qui les plonge pour toujours dans l'humiliation, dans l'oubli, quelquefois dans l'infamie : *Superbum sequetur humilitas.* (*Prov.*, XXIX.) Tout au moins une mort désolante qui les arrête au milieu de leur course, qui ensevelit avec eux leurs titres et leurs vanités, sans leur en laisser que le regret cuisant d'avoir nourri toute leur vie, dans leur cœur, un serpent qu'ils auraient dû étouffer, un orgueil qui les a rendus malheureux pour le temps, et qui va les perdre pour jamais : *Cadet superbus et corruet.* (*Prov.*, XXVIII.) Tel est le terme de l'ambition, telle est la félicité que l'on goûte sous son empire. Parcourez les annales du monde, point de siècle qui ne vous effraye par la chute de quelque ambitieux; partout quelque Nabuchodonosor, quelque Aman, quelque Antiochus, plus fameux par sa chute que par son élévation. Que fait donc la vertu quand elle impose à l'homme le renoncement à cette passion tyrannique, quand elle arrache une Arsène aux fastes de la cour pour l'ensevelir dans le creux d'un rocher, quand elle inspire à une Paule de sacrifier la splendeur romaine à l'obscurité d'un cloître? Ah! mes frères, elle le délivre d'un ennemi cruel qui, tôt ou tard, le conduirait à sa perte. Elle le garantit du plus dangereux de tous les piéges où il ne pourrait manquer d'être pris; elle l'éloigne d'un abîme qu'il se creuserait lui-même et où il irait infailliblement se précipiter. Ces désirs inquiets de splendeur et de fortune qu'elle lui interdit, feraient de toute sa vie un supplice continuel; ils troubleraient son repos, ils rongeraient son cœur, ils empoisonneraient jusqu'à ses plaisirs. Cette démangeaison de briller et de paraître, qu'elle lui défend d'écouter, l'engageraient dans mille intrigues funestes qui tourneraient un jour à sa honte, et dont tôt ou tard il serait la victime. D'où je conclus que la vertu, par le premier sacrifice qu'elle exige de l'homme, loin d'ôter quelque chose à son bonheur, l'affranchit au contraire de mille maux inévitables. Mais elle en demande un second, il s'agit de voir s'il est beaucoup plus rigoureux : c'est celui de l'intérêt.

Point d'avares dans le royaume de Dieu, ils en sont exclus comme les ravisseurs : *Neque avari, neque fures.* (*I Cor.*, VI.) Mais, à ne l'être pas, y a-t-il donc tant à perdre, même pour la vie présente? L'avarice est un attachement excessif aux biens de la terre, et cet attachement immodéré n'est-il pas la source de tous les maux? Oui, chrétiens, un cœur qui s'y livre se prépare une vie affreuse, car ce malheureux attachement produit nécessairement ces trois effets, un désir insatiable d'avoir, une attention excessive à conserver, et une frayeur mortelle de perdre. Or n'est-ce pas là de quoi répandre l'amertume sur tous les jours de la vie? Pour acquérir, toujours nouveaux desseins, nouveaux systèmes, nouveaux arrangements. Pour conserver, toujours nouvelles épargnes, nouveaux ménages, nouvelles économies. Pour ne pas perdre, toujours nouvelles alarmes, nouvelles défiances, nouvelles précautions. En un mot, travailler sans relâche, veiller nuit et jour, trembler à toute heure ; voilà la vie de l'homme avare : *Sic semitæ omnis avari.* (*Prov.*, I.) Et quelle est sa mort? Grand Dieu! une rage de se voir forcé à quitter tout ce qu'il aime, de n'en pouvoir rien emporter, de l'abandonner tout entier à des héritiers avides qui vont jouir à leur aise du fruit de ses travaux, ou à des enfants prodigues qui vont le dissiper, tandis qu'il va dans l'enfer payer par des maux qui ne finiront jamais un attachement malheureux à des biens qui ne lui ont causé que des peines.

Tel est le sort de tant de riches avares que nous voyons vivre et mourir sous nos yeux. Une vie plus laborieuse que celle d'un artisan, plus sombre que celle d'un anachorète, plus dure que celle d'un mercenaire, les conduit à une mort de réprouvé : l'avarice a été leur idole, elle fut l'âme de leur travail, tel en est le salaire. Que ne faisaient-ils pour leur Dieu ce qu'ils ont fait pour cette infâme divinité, ils auraient été des saints. Au moins, s'ils étaient déterminés à se damner, que ne choisissaient-ils une route plus agréable. Aveuglement étrange! il leur en a plus coûté pour se perdre qu'il n'en coûte aux autres pour se sauver. Je vous en prends à témoins, généreux sectateurs de la pauvreté du Fils de Dieu : Paul, Antoine, Hilarion, Pacôme. Vous avez tout méprisé pour lui, vous avez tout vendu pour acheter le ciel, vous avez tout perdu pour sauver vos âmes ; mais, dépouillés de tout, que vous manqua-t-il jamais? *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes.* (*I Cor.*, VII.) On vous vit, dans un dénûment universel, vivre contents et mourir en paix, tandis que le riche avare, idolâtre de ses biens, traînait une vie misérable dans un labyrin-

the de soins, de chagrins et d'inquiétudes, dont il ne trouva l'issue qu'avec la fin de ses jours.

Jusqu'ici l'homme vertueux paraît-il donc si à plaindre par les sacrifices qu'il est forcé de faire? L'ambition et l'intérêt, auxquels il faut qu'il renonce, ont-ils des biens assez solides pour mériter qu'on en pleure la perte? Non, sans doute; mais il est dans le monde encore une autre idole, et dont le culte, hélas! est bien plus répandu: ses adorateurs sont presque infinis, son règne est de tous les âges et de tous les temps: c'est celui du plaisir et de la volupté. Il semble naturel de conclure qu'il doit rendre heureux, puisqu'il est si accrédité. J'avoue qu'à n'en considérer que les dehors il est aisé de s'y méprendre. Tout ce qui peut charmer les sens, éblouir l'esprit, enivrer le cœur s'y présente dans une perspective enchanteresse; mais les apparences ne sont-elles point trompeuses? Le bonheur qu'elles promettent est-il aussi réel que les avenues en sont brillantes? Ah! chrétiens, ôtons pour un moment à nos sens l'empire injuste qu'elles ont usurpé sur notre raison; nous verrons bientôt que ces perfides appâts de la volupté ne sont autre chose que des piéges. Car enfin, ne nous préoccupons point: à quoi se réduit, après tout, le fracas tumultueux, l'appareil éblouissant de cette vie prétendue délicieuse, qu'on appelle vie de plaisir? A une alternative journalière d'amusements vains et successifs, souvent ennuyeux, quelquefois gênants. Parures, festins, jeux, conversations, promenades, spectacles: voilà en quatre mots toute la vie mondaine. Or est-il une seule de toutes ces occupations, si on peut leur donner ce nom, qui puisse rendre un cœur content? Réussiront-elles, même réunies toutes ensembles? Pas une au contraire qui, pour les esclaves du monde, ne soit le germe de mille peines, d'autant plus cuisantes que presque toujours elles sont sans remède.

Je ne voudrais, pour vous en convaincre, que le témoignage de ceux qui en font chaque jour la triste expérience. Interrogez, en effet, ces hommes de plaisir et ces femmes mondaines, qui passent toute la vie à courir d'amusement en amusement; engagez-les à vous parler à cœur ouvert, vous serez bientôt détrompés. L'un vous dira que l'on s'abuse de le prendre pour un homme heureux, qu'il est rongé de peines secrètes qui lui viennent des objets mêmes où il croyait trouver son bonheur, qu'il porte partout une mélancolie qui le consume, et qu'il ne se répand dans le monde que pour dissiper ses amertumes. L'autre vous apprendra que si l'on connaissait l'état de sa fortune, loin de lui porter envie, on le regarderait peut-être avec compassion; que sa fureur pour le plaisir l'a entraîné dans des dépenses énormes, qu'il est chargé de dettes immenses, et que, quelque contenance qu'il fasse, il se voit à la veille d'une décadence totale. Celle-ci vous avouera qu'au milieu des fêtes les plus brillantes elle ne goûte pas un moment de joie, qu'elle est, sans qu'on le sache, l'esclave des caprices d'autrui, contrainte à soutenir partout un personnage forcé, et que, sous un extérieur pompeux, elle n'est autre chose qu'une victime richement parée. Cette autre vous assurera que toute sa félicité se réduit à savoir étourdir ses chagrins, que les plaisirs qu'elle se procure sont tous suivis de fâcheux remords, et que dans le secret de sa maison, elle paye bien cher le peu d'agrément qu'elle est forcée d'aller chercher au dehors.

A ces peines qui se disent, ajoutez-en mille dont on ne fait jamais l'aveu. C'est un commerce criminel qui n'a produit que des remords et de la honte, qu'on n'a cependant pas le courage de rompre. C'est une réputation flétrie dans l'esprit de gens dont on avait intérêt de ménager l'estime. C'est un mystère d'iniquité qui s'est dévoilé, une anecdote humiliante qui a transpiré, un ridicule qu'on s'est donné. Que sais-je? La matière est trop vaste pour l'épuiser. Le respect du lieu saint m'empêche de pousser plus loin ce détail: vous y verriez qu'il n'est point de mondain qui ne recèle dans son cœur quelque passion secrète qui distille le fiel sur tous ses amusements; aussi s'accordent-ils tous à faire de leur monde et de ses maximes les portraits les plus hideux, les satires les plus amères. Ils sont, sur cet article, plus éloquents que les prédicateurs, et c'est aussi le seul point sur lequel leurs discours sont parfaitement d'accord avec les nôtres.

Mais, s'il en est ainsi, dit-on, si les mondains, dans le genre de vie qu'ils mènent, n'éprouvent que des chagrins, comment ne renoncent-ils pas à ce qui les rend malheureux? Eh! chrétiens, le moyen d'y renoncer! le monde est l'empire de l'illusion et des chimères. Chaque passion est un tyran qui subjugue le cœur qui s'y livre. Chaque mondain est esclave de quelques-unes, souvent de plusieurs à la fois; il n'en peut secouer le joug; il faut au moins chercher à l'adoucir: on se répand au dehors pour se dérober aux amertumes qui rongent le dedans. Il faut étouffer les remords de la conscience, faire taire la raison: l'esprit s'épuise à chercher sans cesse de quoi calmer les inquiétudes d'un cœur dévoré. Sur toutes choses, il faut éviter la vue de soi-même; le silence et la retraite sont le supplice d'une âme mondaine: voilà la source de cette agitation perpétuelle des gens du monde, et il est certain que le plaisir de s'oublier, pour ainsi dire, quelques heures, est le seul qu'ils goûtent dans la multiplicité de leurs amusements. Encore, si à force d'être victimes de leurs passions, ils devenaient plus sages, si le voluptueux réfléchissait de temps en temps sur cette indigence éternelle qu'il ressent au milieu de ses plaisirs, sur cette faim toujours plus dévorante, et cet empressement si inquet à nouer chaque jour de nouvelles parties; si l'avare songeait quelquefois à la dure tyrannie sous laquelle il gémit: s'ensevelir

tout vivant avec des biens périssables qui lui échapperont bientôt; si l'ambitieux se demandait à lui-même à quoi aboutiront enfin toutes ses hauteurs, tous ses projets, tous ses désirs d'élévation qui le consument; s'il songeait que la mort va le mettre bientôt sous les pieds du dernier des hommes : ils sentiraient tous le vide et l'insuffisance des chimères qui les séduisent; ils comprendraient que leur cœur est plus vaste que ces objets bornés; ils verraient qu'ils s'aveuglent de chercher leur bonheur dans des sources empoisonnées, où l'on ne puisa jamais que le fiel et l'amertume.

Revenons maintenant. La volupté, l'intérêt, l'ambition, loin de procurer des biens solides, n'enfantent donc que des maux réels. Est-ce un malheur d'y renoncer? Ces trois grandes routes, loin de conduire au vrai bonheur, ne mènent donc qu'au précipice. A-t-on tort de s'en écarter? Ces trois idoles que le monde adore, loin de contenter le cœur, ne sont donc que des monstres qui l'attirent pour le dévorer. C'est donc une sagesse de les fuir et un bonheur de les mépriser. La vertu qui les proscrit n'est donc pas, comme le veut le monde, une maîtresse impitoyable qui dépouille l'homme de tout ce qui peut le flatter; les sacrifices qu'elle exige ne doivent donc pas paraître si pénibles, puisqu'elle ne fait que lui ôter ce qui le rendrait malheureux dès ce monde. Reste à vous montrer que, par les devoirs mêmes qu'elle impose, elle lui procure ce qu'il y a de plus capable de le rendre heureux dès cette vie : second point.

SECONDE PARTIE.

Rien de si triste, s'il en faut croire le monde, qu'une vie solidement chrétienne et vertueuse : c'est une servitude à laquelle, sans un courage héroïque, il n'est pas possible de s'assujettir. Il semble, à l'entendre, qu'on ne puisse entrer dans les sentiers de la vertu, sans trouver sous ses pieds des épines à chaque pas. Quand on vient à regarder de près une vie chrétienne; cette guerre éternelle qu'il faut déclarer à ses passions, à ses désirs déréglés; cette fuite du monde qui ne va pas à moins qu'à s'interdire toutes ses pompes, à se bannir de toutes ses fêtes; ce renoncement à soi-même et cette abnégation, dont le nom seul révolte la nature : tout cela fait regarder les âmes vertueuses comme des esclaves condamnées à mener une vie malheureuse, contrainte, gênée, sans consolation, sans repos. C'est pourtant là cette vie, si triste en apparence, dont nous faisons ici l'apologie, contre les préjugés du monde, et où nous voulons que la vertu ne fasse entrer l'homme, que pour lui procurer, autant qu'il est possible, en cette vallée de larmes la vraie félicité. Suivez-moi, je vous prie, j'espère vous en convaincre. Et, d'abord, en quoi consiste-t-il, ce vrai bonheur de l'homme ici-bas, ce bonheur après lequel tous les hommes courent par tant de routes diverses, et auquel il en est si peu qui arrivent? Il consiste, chrétiens, dans la tranquillité de l'âme, dans la paix du cœur, dans la joie de l'esprit. Voilà ce que la raison seule, sans le secours de la foi, en a fait juger à tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes sensés, même dans le paganisme; et certes le sentiment et la raison sont d'accord sur cette vérité. Un homme dont l'âme est tranquille, dont le cœur est en paix, dont l'esprit est dans la joie, est assurément l'homme heureux, ou bien il n'en fut jamais. Or, je vais le montrer : cette tranquillité de l'âme, cette paix du cœur, cette joie de l'esprit, ce sont les fruits naturels que produit la vertu chrétienne. Développons tout ceci. La tranquillité de l'âme est donc la première condition requise pour arriver au vrai bonheur, maxime incontestable : vivre dans le trouble et être heureux, ce sont deux choses incompatibles; donc, pour le devenir, il faut travailler d'abord à détruire le principe de ces troubles continuels dont nous sommes agités. Mais quel est-il ce principe importun qui fait de notre âme une espèce de mer toujours remuée et battue de différents vents, qui ne la laissent jamais rasseoir? Ce principe, Messieurs, c'est le tumulte des passions. Sans ces ennemis domestiques qui la troublent, elle jouirait toujours d'un calme inaltérable. Il faut donc, pour assurer son repos, vaincre ces tyrans intérieurs qui troublent sa tranquillité.

L'homme charnel, qui ne consulte que la nature corrompue, ne sait d'autre moyen que celui de les satisfaire; c'est en les assouvissant qu'il croit se délivrer de leur importunité : mais qu'arrive-t-il? Plus il accorde, plus il les rend insatiables; plus il fait pour les apaiser, plus elles deviennent intraitables; et, à force de les ménager, de les flatter, il en devient lui-même enfin l'esclave et le jouet : tel est le fruit de sa molle indulgence. Tous les désordres qui règnent dans le monde, tous les crimes qui s'y commettent, tous les désastres qui y arrivent sont autant de preuves de cette vérité, puisqu'ils sont tous causés par quelque passion à laquelle on s'est laissé emporter.

L'homme vertueux, au contraire, trouve dans l'Evangile une voie tout opposée pour s'affranchir de leur tyrannie : c'est de les combattre, de les dompter, de les assujettir. Il en coûte à la nature, il est vrai, pour livrer la guerre à des ennemis qui lui sont chers; mais, outre qu'en les épargnant on se forgerait des chaînes, si le combat est rude, la grâce qui le soutient avec nous, sait en adoucir les rigueurs, et la victoire qui le suit les a bientôt fait oublier. D'ailleurs tel est le caractère de nos passions : fières et indomptables quand on les flatte, elles deviennent lâches et rampantes sitôt qu'on y résiste. Soutenez bien le premier choc, vous leur ôtez toutes leurs forces. Tenez ferme aux premières attaques, vous les verrez céder et bientôt s'affaiblir. Dès lors peu de révoltes à craindre de leur part, plus de séditions, peu de soulèvements. Ce n'est pas qu'avec elles, on puisse jamais compter sur

une paix entière : ennemies irréconciliables, elles ne meurent qu'avec nous ; et, tant que nous respirerons, il faut s'attendre à des hostilités ; mais ce ne sont plus que de faibles mouvements qu'un acte de la volonté suffit pour réprimer : *In præcepto illius placor.* Insensiblement les tempêtes s'apaisent, la tranquillité règne et produit un repos durable.

L'âme, une fois dans cet état, est, à l'égard de ses passions, comme un roc immobile au milieu des eaux, qui regarde, sans s'émouvoir, les vagues les plus fougueuses venir se briser à ses pieds; c'est-à-dire qu'elle n'est plus en proie ni au poison de l'envie, ni au fiel de la haine, ni aux accès de la colère, ni aux fureurs de la vengeance, ni aux ardeurs d'une flamme impure. Toutes ces furies, qui causent dans un cœur charnel tant de ravage, font à peine sur elle une légère impression. Dès qu'elle ressent la moindre atteinte de quelqu'un de ces monstres, elle lui porte un coup mortel, qui le met hors de combat : *In præcepto illius placor.* Par là elle devient comme maîtresse de toutes ses opérations, elle acquiert un empire presque absolu sur ses désirs, elle règne comme en souveraine sur toutes ses puissances : entendement, imagination, volonté, tout est soumis. Soumise elle-même aux lois de son Dieu, l'âme les gouverne par les principes de sa foi ; ce n'est plus la cupidité qui préside à ces jugements, c'est la raison ; ce n'est plus l'intérêt qui la conduit dans ses démarches, c'est la religion ; ce n'est plus l'amour-propre qui décide ses incertitudes, c'est la conscience. Heureux état où, sans risquer de s'égarer, elle coule des jours tranquilles, dont rien n'altère la sérénité. Elle craint sans frayeur, elle espère sans inquiétude, elle aime sans emportement, elle désire sans impatience, elle attend sans empressement. Une situation si douce pourrait-elle s'acheter trop cher? Monde aveugle! voilà ce que tu cherches en vain, en idolâtrant de malheureuses passions dont tu deviens la victime autant de fois que tu les flattes ; et voilà ce que Jésus-Christ procure à ses disciples, en leur apprenant à les dompter. Tranquillité de l'âme, premier fruit de la vertu : le second, c'est la paix du cœur.

La paix du cœur, ce trésor inestimable que l'homme charnel ne trouve jamais, parce qu'il le cherche où il n'est pas et où il ne saurait être, l'homme chrétien le rencontre dans la vertu. L'un s'épuise pour y parvenir et il n'y réussit point, l'autre le trouve presque sans y penser. La différence du succès vient de l'opposition des moyens qu'ils prennent l'un et l'autre pour y arriver. L'homme charnel cherche la paix du cœur dans le commerce du monde. Le sent-il, ce cœur dévoré de chagrin, noyé dans l'amertume, abîmé dans la douleur? Il faut, dit-il, se dérober à soi-même, se répandre dans le monde, se dissiper. N'est-ce pas là le langage ordinaire? Mais quelle illusion! comme si ce n'était pas le commerce même et la fréquentation de ce monde qui engendrent tous nos chagrins et fomentent cette guerre intestine qui déchire les cœurs. Car enfin d'où naissent-ils ces chagrins et ces peines qui nous obsèdent? N'est-ce pas tantôt d'une querelle qu'on s'est faite, d'un mépris qu'on a essuyé, d'une insulte qu'on a reçue ; tantôt d'une perte ruineuse au jeu, d'un dérangement de fortune par un excès de dépense, d'une affaire malheureuse où l'occasion nous a engagés? Or, dites-le-moi, tous ces ennemis de la paix du cœur, est-ce la retraite qui les produit? Est-ce dans la solitude que l'on trouve un ami qui nous trahit, un concurrent qui nous supplante, un rival qui nous opprime? Est-ce au fond d'un désert que se rencontrent ces sirènes qui vous enchantent pour vous entraîner dans le précipice; ces harpies dont la langue envenimée n'épargne ni le sacré, ni le profane; ces génies de toute espèce qui ne semblent nés que pour tyranniser les autres? Esprits farouches, bizarres, violents; esprits fourbes, traîtres, dissimulés; esprits malins, caustiques, mordants qui n'ont d'autre occupation que de mortifier, d'humilier, d'irriter quiconque a le malheur de leur déplaire. N'est-ce pas dans le monde et dans le plus grand monde que tous ces monstres éclosent, et qu'ils exercent leurs ravages? Cependant c'est au milieu de ce monde, c'est en s'y répandant sans mesure, c'est en s'y livrant sans réserve qu'on espère trouver la paix du cœur; fut-il jamais pareil aveuglement? Non, non : le monde n'est point le séjour de cette bienheureuse paix, il en est au contraire l'ennemi capital ; ce n'est qu'en le fuyant qu'on y parvient

Aussi est-ce le parti que prend l'homme vertueux. Pour obéir à l'Evangile et remplir sur ce point l'engagement de son baptême, il fait avec ce monde un généreux divorce d'affections et de sentiments; il renonce à ses pompes, à ses intrigues, à ses maximes; il ne conserve avec lui d'autres liaisons que celles que la religion, le sang, ou une étroite bienséance lui rendent indispensables : en un mot il s'en éloigne, il s'en séquestre autant qu'il le peut ; et c'est alors qu'à l'abri de tant d'objets qui ne servent dans le monde qu'à remuer les passions, à irriter les désirs, il possède son cœur en paix. Affranchi de mille assiduités gênantes, de mille formalités ridicules, de mille servitudes onéreuses que le monde impose, il est tout entier à son Dieu et à soi-même. Eloigné de cette concupiscence de la chair et des yeux, de cet orgueil de la vie qui, selon l'expression de saint Jean, est comme l'âme du monde, rien ne l'agite au dehors, et rien ne le trouble au dedans : paisible dans sa solitude comme dans un port assuré, il contemple de loin cette mer orageuse du monde, ses écueils et ses gouffres, ses bourrasques et ses ouragans. Il voit échouer l'un, périr l'autre; renverser celui-ci, submerger celui-là, et jamais la tempête ne peut venir jusqu'à lui. Si les naufrages dont il est quelquefois témoin l'affligent, la

douleur même qu'il en conçoit sert à lui faire mieux sentir son bonheur; il est toujours bien doux de n'avoir à pleurer que des malheurs étrangers.

Oh! qu'on a donc grand tort de regarder la retraite de l'âme vertueuse comme un bannissement, un exil! Gens du monde, ne plaignez point son sort, c'est bien à elle au contraire à s'attendrir sur le vôtre. Ce n'est, comme vous l'imaginez, ni une mélancolie sombre, ni une dure nécessité qui l'oblige et la force à s'éloigner de vous; c'est la raison, c'est un doux attrait, c'est l'Esprit-Saint lui-même qui la guide. Ainsi s'en explique-t-il : Je la conduirai cette âme dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* (*Ose.*, II.) Solitude bienheureuse, commerce ineffable de l'âme avec son Dieu, si le monde connaissait vos charmes! Mais le langage de l'Epoux céleste serait pour lui une langue étrangère. Langage tout divin, s'écrie le Roi-Prophète, j'y serai toujours attentif parce qu'il m'apporte et me procure la paix et le repos : *Audiam quid loquatur in me, quoniam loquetur pacem.* (*Psal.* LXXXIV.) Ce ne sont point là, chrétiens, des explications mystiques, c'est l'accomplissement littéral de la promesse de Jésus-Christ. Ouvrez l'Evangile, parcourez le discours qu'il fit à ses disciples le jour de sa mort, quand il leur fit ses derniers adieux, entr'autres choses vous y lirez ceci : vous n'êtes plus de ce monde, leur dit-il, vous ne devez plus vous y regarder que comme des étrangers, ni le fréquenter que pour le convertir. Je vous interdis tous ses plaisirs, mais ne le regrettez pas; je vous laisse en échange un trésor bien capable de vous dédommager. Et quel est-il ce trésor? C'est la paix; non pas cette paix fausse telle que le monde la donne, qui n'a d'autre effet que d'étourdir, d'amuser, d'assoupir quelque temps les inquiétudes : *Non quomodo mundus dat.* (*Joan.*, XIV); mais la mienne, *pacem meam* (*Ibid.*), cette paix que l'Apôtre appelle la paix de Dieu, dont le goût surpasse tout sentiment : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum.* (*Philip.*, IV.) Telle est celle que la vertu fait goûter à l'homme chrétien en l'éloignant du monde. Paix du cœur, tranquillité de l'âme; il ne manque plus à son bonheur que la joie de l'esprit. La vertu la lui procure encore : c'est par où je finis.

Et d'abord j'avance une proposition qui passera pour un paradoxe dans l'esprit des mondains : eh! plût au ciel qu'ils voulussent la vérifier? C'est qu'il suffit d'entrer avec courage dans les sentiers épineux de la croix, pour goûter une joie pure, et qu'il n'y a de vraies douceurs que pour ceux qui marchent par la voie étroite. Encore une fois, voilà ce que le monde ne comprend point. Il ne croira jamais qu'il soit possible d'allier l'austérité d'une vie pénitente avec un plaisir flatteur, une mortification continuelle avec une joie constante, une abnégation totale de soi-même avec un consentement sensible; mais indépendamment des préjugés du monde, la foi l'enseigne, Jésus-Christ le déclare : le témoignage de tant de saints qui l'ont éprouvé, ne permet pas d'en douter. L'homme vraiment content est l'homme vraiment à Dieu. Il y a plus encore (et voici toute la sublimité des voies de Dieu sur ses élus), c'est que cette mortification, cette austérité, cette abnégation entière de soi-même, que le monde regarde comme autant d'obstacles invincibles à toute espèce de contentement, sont pourtant le principe, l'aliment et la mesure de cette joie solide dont l'homme vertueux est en possession; de manière que plus il devient sévère, dur, cruel en quelque sorte à lui-même, plus il sent croître cette consolation céleste qui le nourrit et qui l'anime; et de là ces prodiges qu'on nous rapporte de ces fidèles du premier âge, le goût des souffrances devenu chez les chrétiens comme une passion universelle et dominante; de là ces miracles de pénitence aussi avérés qu'incroyables; des hommes dont la vie était telle qu'ils paraissaient n'avoir en vue que de s'exterminer eux-mêmes; de là ces excès d'abstinence, des jeûnes si rigoureux et si longs qu'ils semblaient avoir trouvé l'art de soutenir leurs corps sans leur donner d'aliment; de là jusqu'en ces derniers temps ce goût de souffrir, dans le cœur d'une vierge délicate et infirme, porté au point de lui rendre la vie insupportable, dès qu'elle se trouvait sans douleur : Ou souffrir ou mourir, s'écriait-elle cent fois le jour : *Aut pati aut mori!* Quel phénomène pour le monde? quel problème inexplicable! Ah! c'est, dit saint Bernard, que le monde ne voit de nos croix, de nos haires, de nos cilices que les pointes dont ils sont hérissés au dehors, et il ne voit pas l'onction secrète qui nous les rend délicieuses : *Vident cruces, non vident unctiones.* C'est qu'il ne sait pas combien le Seigneur est doux envers ceux qui sont à lui sans partage; c'est qu'il ignore jusqu'où va la sainte ivresse des torrents de volupté qui coulent dans la maison de Dieu, pour ceux qui l'aiment sans mesure : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et torrentes voluptatis tuæ potabis eos.* (*Psal.* XXXV.) Eh! d'où leur viendrait en effet cette sécurité, ce calme? que dis-je? cette force divine, cette supériorité à toutes les disgrâces, à tous les opprobres qui surprit autrefois l'univers entier, et qui contribua peut-être autant que les miracles à la conversion des nations? On vit une troupe de pêcheurs, timides jusqu'à la lâcheté quelques jours auparavant, devenir intrépides aussitôt après l'effusion de l'Esprit consolateur. On les arrête, on les enchaîne, on les condamne à un supplice également douloureux et humiliant. Ils s'en réjouissent, ils ne peuvent retenir leur joie, elle éclate malgré eux : *Ibant gaudentes.* (*Act.*, V.) On vit un Paul parmi les travaux, les dangers, les fatigues de la vie la plus laborieuse, s'épuiser à trouver un terme qui pût exprimer l'excès de joie dont il se sentait pénétré : *Superabundo gaudio* (II *Cor.*, VII), s'écrie-t-il, je

surabonde de joie au milieu de toutes mes peines. Quelle expression! On vit des milliers de martyrs, animés du même feu, soupirer après les tortures, braver les tyrans, s'aller offrir aux bourreaux, et recevoir le coup de la mort du même œil dont un criminel reçoit sa grâce.

Voilà jusqu'où va, dans les saints, cette allégresse divine qui les transporte, que l'Apôtre appelle la joie du Saint-Esprit : *Gaudium Spiritus sancti.* (I *Thess.*, I.) Eh! ne pensez pas qu'elle ne soit que pour les saints du premier ordre cette joie céleste! Le même Dieu qui glorifie tous ses élus au ciel, chacun selon ses mérites, console tous ses serviteurs sur la terre chacun selon ses besoins.

Il n'est point de pécheur vraiment converti qui n'éprouve combien le Seigneur est doux ; et, dès que ce Dieu voit une âme se donner à lui sans retour, n'avoir plus ni indulgence pour ses désirs, ni ménagements pour sa chair, ni complaisance pour l'amour-propre, il ne garde plus de mesure. Ames saintes qui l'éprouvez, rendez témoignage à la vérité que je prêche ; et s'il en est qui ne l'éprouvent point, qu'elles ne se rebutent pas, qu'elles en cherchent la cause dans leur cœur. C'est que ce cœur ne se donne pas tout entier; c'est que, par quelqu'endroit, il tient encore au monde, à la créature, à lui-même ; c'est que le sacrifice n'est pas complet. Filles de Sion, rompez toutes vos chaînes et vous entrerez dans les délices de l'Epoux. Il est donc vrai, ô mon Dieu! que la joie de l'esprit est l'apanage de la vertu, ainsi que la paix du cœur et la tranquillité de l'âme. Finissons.

J'en ai dit assez pour convaincre le monde d'erreur ou d injustice quand il publie que pour être à Dieu il faut renoncer à tout ce qui peut contenter le cœur et s'assujettir à tout ce qui l'afflige. J'en ai dit assez pour lui montrer que la vertu n'enlève rien à l'homme qui mérite ses regrets, et qu'elle lui procure au contraire tout ce qui doit le plus flatter ses désirs : mais en ai-je dit assez pour le porter à l'embrasser? Je n'ai garde de me le promettre. Ce monde inconvertible, passez le terme, frappé d'anathème par son Sauveur même, sera toujours un monde réprouvé. Le grand nombre, et c'est ce que j'appelle le monde, le grand nombre sera toujours de ceux que l'ambition séduit, que l'intérêt domine, que la volupté damne et qui, malgré leur raison, malgré la foi, malgré les efforts de la grâce, s'en iront par la voie large se précipiter dans l'abîme. Mais au milieu de ce déluge, quelques âmes de temps en temps se sauveront du naufrage : il faut leur tendre la main.

O insensati, s'écrierait le grand Apôtre à des chrétiens encore charnels, *quis vos fascinavit?* (*Galat.*, III.) Insensés que nous sommes, qui nous a donc fasciné les yeux? Nous nous perdons, parce qu'à quelque prix que ce soit, nous voulons rassasier un cœur toujours affamé, toujours vide, et nous ne pensons pas trouver de quoi le remplir, dans la vertu, dans la religion, dans le service de Dieu ; et au mépris de ses leçons, nous courons çà et là, au gré de nos cupidités, de nos caprices, de toutes nos fantaisies ; et nous voulons sentir tout, goûter de tout, essayer de tout, dans l'espérance de trouver enfin le bonheur fugitif ; et le fruit de tous nos essais est de ne rencontrer que néant, que satiété, que dégoût; et après mille retours mille fois répétés, ce cœur se retrouve toujours dans sa première indigence et puis nous périssons : la mort vient, nous surprend et c'en est fait; nous voilà malheureux pour une éternité.

Ouvrons les yeux, et apprenons-le, mes frères ; malgré tous nos efforts, après toutes nos poursuites, avec toutes nos recherches nous ne trouverons jamais ici-bas que des croix. Depuis le premier péché la terre en est jonchée, et par un arrêt d'en-haut, toutes les créatures ensemble ne nous produiront plus d'autre fruit que des croix : mais parmi toutes celles qui nous environnent se trouve celle de Jésus-Christ, seule salutaire, vraiment méritoire et précieuse ; seule remplie d'onction, de consolation, de douceur ; seule accompagnée d'espérance, de bénédiction, de salut. Encore une fois, sachons-le, non-seulement pour la vie future, mais pour celle-ci même, on ne peut être heureux qu'en l'embrassant. Daigne la grâce le faire sentir à vos cœurs plus efficacement que je ne l'ai fait entendre à vos oreilles. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

Pour le jour de tous les Saints.

SUR LA SAINTETÉ.

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur. (*Matth.*, V.)

Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

Il n'appartenait qu'à la suprême Sagesse d'exprimer en trois mots le plus grand caractère des Elus de Dieu. Etre affamé et altéré de la justice, voilà de toutes les dispositions dont le cœur humain peut être capable, la plus sublime et la plus pure : celle qui a formé ce peuple innombrable de saints, dont la foi nous découvre aujourd'hui la gloire dans le ciel et dont l'Eglise sur la terre propose les vertus à notre culte et à notre émulation. Mais quelle expression pour le monde! être affamé et altéré de la justice! quel langage pour un monde qui ne connaît d'autre faim, d'autre soif que celles des biens terrestres, des honneurs du siècle, des voluptés sensuelles! un monde qui conserve à peine quelques notions de la vrai justice, que le nuage des passions sait encore obscurcir et falsifier! ce monde, qui se dit chrétien, et qui n'a plus pour la justice chrétienne, pour la piété, la sainteté chretienne qu'aversion, que mépris! Car voilà où nous en sommes venus.

Nos pères n'étaient peut-être ni plus fervents, ni plus religieux que nous; la piété, la sainteté furent toujours le partage du

petit nombre; mais nos pères, tout éloignés qu'ils étaient de la sainteté, savaient l'estimer ce qu'elle vaut, la révérer, la désirer même; et leurs désirs, quoique stériles, étaient au moins un hommage qu'ils lui rendaient. Héritiers de leurs faiblesses, et plus encore de leur tiédeur, nous n'avons point hérité de leurs sentiments et de leur foi. Que dis-je ! quel esprit, quels principes en ont pris place ! Nos pères n'étaient que pusillanimes, nous sommes infidèles; ils manquaient de ferveur, nous n'avons plus de foi; ils n'avaient pas le courage de travailler à être des saints parce qu'ils croyaient la sainteté au-dessus de leurs forces, nous ne daignons pas même y aspirer parce que nous la méprisons; le ministère évangélique n'avait alors à vaincre que la lâcheté, nous avons à combattre l'irréligion. Et quel est encore le fruit de nos travaux? Ce ministère, institué pour sanctifier le monde, n'a plus que le triste effet de le rendre plus coupable, plus inexcusable.

Cependant, il faut le remplir ce redoutable ministère: le Fils de Dieu nous envoie annoncer à toutes les générations, à mesure qu'elles se succèdent, l'Evangile de la vie éternelle : Exhortez, pressez, conjurez à temps et à contre-temps, dit l'Apôtre : *Opportune, importune* (II *Tim.*, IV); prêchez au monde des vérités qu'il ne croira point, des maximes qu'il ne goûtera point, des vertus qu'il ne pratiquera point. Accomplissons notre mission : *Qui habet aures audiendi, audiat.* (*Matth.*, XIII; *Marc.*, IV; *Luc*, VIII, XIV.) Le monde ne regarde plus la sainteté qu'avec indifférence ou avec effroi; il la juge méprisable, ou il la croit inaccessible. A ces deux erreurs, ne fût-ce que pour la venger, opposons deux vérités. Rien de plus digne de l'homme que d'aspirer à la sainteté : première vérité, premier point. Rien de plus au pouvoir de l'homme que d'arriver à la sainteté : seconde vérité, second point. Implorons le secours du ciel par l'intercession de la Mère de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La piété, la vertu, la sainteté chrétienne, c'est le trésor caché de l'Evangile; heureux celui à qui la grâce en découvre les richesses. Fallût-il pour l'acquérir tout sacrifier, tout perdre, il gagne encore au centuple. Dans ce trésor caché il trouve la vraie sagesse, la vraie grandeur, le vrai bonheur. Enfants des hommes, dont la vie se passe à la poursuite des faux biens d'ici-bas, qu'y trouvez-vous d'aussi digne de toutes vos recherches?

La vraie sagesse, premier apanage de la sainteté chrétienne. Cette sagesse que la raison toute seule, quoique couverte du bandeau de l'idolâtrie, a reconnu pour le souverain bien de l'homme sur la terre; cette sagesse qui, sous le nom philosophie, s'est fait jusque dans le paganisme, des milliers de disciples dont les faibles docteurs passent pour des hommes divins, c'est dans l'école de Jésus-Christ, ce n'est qu'à l'école de Jésus-Christ qu'elle se trouve dans toute sa vérité. La terre entière, disait un grand évêque au second siècle de l'Eglise, la terre entière est enfin devenue une école de vraie philosophie, où Jésus-Christ, le Verbe incarné, enseigne une sagesse plus pure et plus sublime que toutes les leçons du Portique et du Lycée; celle qui détrompe des erreurs communes, qui désabuse des faux biens, qui éclaire sur les vrais intérêts; celle qui rectifie nos opinions et nos jugements, qui règle nos actions et notre conduite; celle, en un mot, qui fait juger sainement, qui fait agir prudemment. Juger sainement, agir prudemment, deux effets nécessaires de la vraie sagesse, deux priviléges attachés à la sainteté chrétienne.

Oui, mes frères, la philosophie de l'Evangile est la seule qui apprenne à l'homme à juger sainement en matière de créance et de mœurs. La philosophie humaine peut bien lui faire apercevoir le néant de tout ce qui l'environne; la caducité, la frivolité de ce que le monde appelle richesses, magnificence, éclat; le vide de ses plaisirs, l'infamie de ses voluptés, l'insipidité de ses fausses délices. Eh! que faut-il pour cela? Que sa seule expérience. Elle a pu l'élever jusqu'au mépris de ses trompeuses chimères, jusqu'à lui faire sentir qu'elles ne le flattent que pour l'asservir, qu'il en devient l'esclave en y livrant son cœur : elle a pu le porter jusqu'à les fuir et se les interdire. Mais en le dépouillant de tout que lui donne-t-elle en échange? Rien que d'aussi frivole et d'aussi peu solide que tout ce qu'elle lui ôte : des satisfactions purement idéales, une vaine complaisance en sa propre vertu, le chétif honneur de fixer un moment l'attention des hommes, d'en devenir pour un instant l'étonnement et l'idole; une préférence orgueilleuse qu'il s'arroge sur eux tous, dont il repaît sa vanité; enfin l'espoir d'une immortalité chimérique dans leur mémoire dont il ne jouira point. Voilà ce que la sagesse humaine, en dépouillant l'homme de tout ce qui l'enchante, lui promet et lui offre pour dédommagement. C'est-à-dire qu'elle lui ôte tous les faux biens, mais sans lui donner les véritables; qu'elle l'affranchit en apparence de toutes les passions, mais pour le livrer en effet à la plus folle de toutes, l'ostentation, la vaine gloire.

Eh! qu'étaient-ce en effet que ces sages si renommés et que l'antiquité nous vante? Des hommes infatués d'eux-mêmes et d'un masque de vertu dont ils faisaient parade; indifférents pour les biens du monde, affamés de son estime, insensibles aux plaisirs, insatiables de louanges, foulant aux pieds le faste par un faste plus raffiné, idolâtres d'une fumée qu'ils décoraient du beau nom de gloire. Gloire caduque, gloire d'un jour, qui bientôt s'allait perdre avec eux dans l'oubli du tombeau.

La philosophie évangélique forme des sages plus justes dans leurs vues, plus ha-

biles à discerner les vrais biens. Elle les éclaire d'un double flambeau qui ne les laisse ni s'égarer ni se méprendre : la raison unie à la foi, la foi entée sur une raison saine, la raison guidée par une foi prudente. Cette raison leur découvre un Dieu créateur qui nous a tous placés sur la terre, seuls en état de l'apercevoir, seuls capables de l'honorer. Cette foi leur fait voir ce même Dieu digne de tous nos hommages, de tous nos sentiments, par des perfections sans mélange, une bonté sans bornes, et qui n'exige notre cœur qu'en faisant tout pour l'obtenir. Cette raison leur crie que certes ce grand Dieu ne nous a donné, par préférence à tous les êtres qui nous environnent, l'intelligence et le discernement, que pour en être spécialement servi et adoré. Cette raison leur présente le culte même qu'il s'est choisi, dans une religion toute céleste, qui se vante d'avoir pour auteur le Fils même de ce grand Dieu, qui s'en vante et qui le prouve par la certitude de sa révélation, par la sublimité de ses dogmes, l'excellence de sa morale, l'accomplissement de ses prophéties, par l'authenticité des miracles, par l'évidence des faits. Cette raison les convainct que nous ne sommes ici qu'en passant: étrangers, voyageurs, que notre vie n'est qu'un songe, nos jours qu'une course rapide, dont le terme inévitable est une mort prochaine et un triste sépulcre. Cette foi leur montre au delà une éternité de bonheur ou de malheur qui les attend, dont l'alternative dépend de la route qu'ils tiendront ici-bas. Enfin, cette raison les détrompe des charmes imposteurs de la volupté, dont les plaisirs durent si peu, coûtent si cher, n'engendrent que le dégoût, n'enfantent que le remords, empoisonnent la vie, accélèrent la mort; et cette foi, en exigeant qu'ils y renoncent, leur promet en échange des torrents de pures délices qui ne tariront jamais.

Voilà ce que la sainteté chrétienne révèle à ses disciples par l'organe de la raison joint à l'oracle de la foi; et, sur cela, ils font leur plan. Ils jugent qu'il faut être bien aveugle pour vivre, assuré de mourir bientôt, comme si l'on était sûr de ne mourir jamais ; qu'il faut être insensé pour consumer ses jours à se bâtir une fortune de boue qu'il faudra perdre avant qu'elle soit achevée; qu'il faut avoir étouffé non-seulement tout principe de religion, mais tout sentiment, toute idée d'ordre et d'équité, pour ne pas voir que l'homme n'est sur la terre que pour y faire l'œuvre de Dieu, du Dieu son Créateur et son Maître; y remplir sa destination, chacun dans la place qui lui est assignée. Ils jugent qu'avoir conquis tout l'univers en perdant son âme, c'est avoir tout perdu, et qu'avoir sauvé cette âme immortelle en perdant tout le reste, c'est avoir tout gagné. Ils jugent qu'une éternité est trop longue pour la sacrifier à quelques moments rapides de délire et d'ivresse; qu'il faut préférer ce qui durera toujours à ce qui doit finir bientôt; que quand les promesses et les menaces de la foi ne seraient que douteuses, la prudence voudrait que, pour des plaisirs honteux et momentanés, on n'affrontât pas le danger d'un malheur éternel. Ainsi jugent les saints: et à quel tribunal la sagesse de ces jugements serait-elle contestée? Leur conduite y répond : ils agissent en conséquence, et dès lors ils agissent prudemment.

Tout ce que la sainteté chrétienne exige de ses disciples est dicté par la prudence du ciel. Elle exige le détachement, quelquefois l'éloignement du monde, parce qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois, et qu'un cœur partagé est bientôt un cœur infidèle. Elle exige l'indifférence pour les biens de la terre, parce qu'ils nous aveuglent; pour les honneurs, parce qu'ils nous enivrent; pour les plaisirs, parce qu'ils nous corrompent. Elle exige le sacrifice du pied qui scandalise et de l'œil qui séduit, parce que, pour échapper au naufrage, on jette à la mer, s'il le faut, ce qu'on a de plus précieux. Elle exige la pratique des conseils évangéliques, parce que c'est le plus sûr préservatif contre l'infraction des préceptes; la fidélité aux plus petits devoirs, parce que c'est le vrai moyen d'être fidèle aux plus grands; les œuvres de justice, de charité, de miséricorde, parce que, sans les œuvres, toute religion est vaine. Elle exige une vie sérieuse, occupée, parce que l'oisiveté est l'aliment de tous les vices et le poison de toutes les vertus; une vie mortifiée, pénitente, parce que, pour arriver sûrement au terme, on doit prendre la voie, non la plus commode, mais la plus infaillible. Tels sont les principes qui règlent la conduite des saints; et ces principes ne sont-ils pas ceux du vrai bon sens? La sainteté est donc l'école de la vraie sagesse. Oui, et la vraie sagesse ne se trouve que dans la sainteté : seule elle en sait réaliser les préceptes et pratiquer les leçons. Quelle est la grande leçon de la vraie sagesse? La voici : se proposer toujours la fin la plus raisonnable, et prendre pour y arriver les moyens les plus efficaces. Or quelle fin se proposent les saints? Servir leur Dieu, sauver leur âme, assurer leur éternité. En est-il de plus importante? Quels moyens prennent-ils pour y arriver? Embrasser avec courage tout ce qui peut les y conduire, écarter sans ménagement tout ce qui les en détourne. Se peut-il des moyens plus justes? La sainteté est donc la vraie sagesse. Elle est aussi la vraie grandeur.

La vraie grandeur, non pas au jugement du monde. Le monde s'y méprend, il encense la fausse grandeur et méconnaît la vraie. De grands titres, de grands exploits, de grands talents : voilà ce que le monde admire, ce qu'il exalte. Hélas! que ces dehors éclatants cachent souvent une âme vile! La vraie grandeur est celle qui fait l'homme tout à la fois vraiment grand aux yeux de Dieu, vraiment grand à l'égard de ses semblables, vraiment grand en lui-même. Etre grand devant Dieu, voilà d'abord la vraie grandeur. Dieu seul est vraiment grand par es-

sence et de son fond : *Solus Altissimus.* (*Psal.* LXXXII.) Seul il possède la vraie grandeur; et comme seul il en est la source, seul il en est aussi le juste appréciateur. Qui sont donc ceux à qui l'esprit de Dieu a donné le nom de grands ? C'est à des hommes grands en vertu : *Homines magni virtute* (*Eccli.*, XLIV), dont la piété ne s'est point démentie : *quorum pietates non defuerunt.* (*Ibid.*) C'est à un Abraham, un Moïse, un Josué. Ces hommes si puissants en œuvres, ces hommes de prodiges, ce n'est point par là qu'ils sont grands; le Saint-Esprit dans leur éloge ne fait entrer que leur foi, leur soumission, leur fidélité, leur zèle : *Fidelis in tota domo ejus.* (*Num.* XII.) C'est à un David : *Feci tibi nomen grande* (II *Reg.*, VII); ce prince, plus célèbre par l'éminence de sa piété, la ferveur de sa pénitence, l'héroïsme de sa religion, que par toutes ses victoires. C'est surtout à un Jean-Baptiste : *Non surrexit major.* (*Matth.*, XI.) Quelle a pu être la grandeur de Jean-Baptiste? Un solitaire, habitant des déserts, qui ne se montre que comme un spectre sur les bords d'un fleuve où il prêche et baptise, sans autoriser sa mission par aucun miracle, qui n'est connu que par une vie sauvage et une mort tragique. Jean-Baptiste est le plus saint d'entre les hommes : dès là, c'est le plus grand devant Dieu. Prédestiné à être le précurseur du Saint des saints, il soutient jusqu'à la mort la vie la plus conforme à sa céleste vocation : la pauvreté, la pénitence, l'éloignement de tous biens, de tous honneurs. Il vit le modèle de l'intégrité évangélique, et il en meurt le martyr : voilà les héros de Dieu, la vraie, la seule grandeur à ses yeux, celle de la vertu. Ne serait-ce point aussi la seule devant les hommes ?

Aveuglé par les passions, l'homme semble n'être plus frappé que de la grandeur qui brille et qui éblouit, celle qui résulte des hauts emplois, des dignités, des prééminences; mais il reste au fond de son âme une étincelle de lumière qui lui fait mépriser tous les titres, dès que ceux qui les portent sont des hommes sans vertu. Fussent-ils au premier rang, s'ils y manquent de probité, de religion, d'humanité, le cœur désavoue en secret l'hommage qu'il rend en public. Vous me vantez de grands noms et de grands titres, je cherche de grands sentiments. Vous m'étalez des prodiges de valeur ou de génie, je demande des mœurs et des actes de vertu. Vous me dites qu'il est magnanime, intrépide au milieu des hasards, inépuisable en ressources; ajoutez donc qu'il craint Dieu, qu'il aime la justice, qu'il est accessible, humain, compatissant. Vous voulez que j'admire, montrez-moi de quoi estimer. La vraie grandeur fait son impression sur le cœur comme sur l'esprit, et celle qui naît de la vertu produit seule cet effet. Le plus rare génie, dès qu'il prostitue ses talents à l'impiété, à l'infamie, n'obtient plus qu'un encens forcé : on le loue à regret. Le héros qui souille ses lauriers par la cruauté, la perfidie, par des mœurs dépravées, ne sera jamais le héros des cœurs : les excès ternissent les trophées. La vertu seule a sur le cœur humain des droits imprescriptibles; on la révère jusqu'en la persécutant ; nous sentons qu'à nos yeux toute grandeur s'éclipse à la vue de la sienne, nous sentons qu'à nos yeux l'homme véritablement grand, c'est l'homme véritablement vertueux ; et il n'est tel à nos yeux que parce qu'en effet il est tel en lui-même.

Une âme supérieure à toutes les passions, qui les tient assujetties à sa raison, à sa foi, à la loi de son Dieu ; qui les laisse agir en sage, tant qu'elles se portent vers le bien et les arrête en souveraine dès qu'elles se tournent vers le mal. Supérieure à toutes les révoltes de la nature, de son esprit, de son cœur, elle les éprouve, sans se troubler, sans s'y laisser abattre. Elle a pour en triompher des armes de tout genre, des armes à toute épreuve, dans la foi, la prière, les sacrements ; dans sa patience, sa soumission, sa confiance : ses combats multiplient ses victoires. Supérieure à toutes les disgrâces, elle n'en connaît qu'une, celle de son Dieu ; hors de là, rien qui puisse l'ébranler. Elle a connu le prix des douleurs de la croix chrétiennement portée : c'est la voie qui conduit à la vie, la porte du royaume, la clef des cieux. Elle voit avec courage le sceau des élus s'imprimer en elle, par le fer et le feu, sa couronne s'enrichir là-haut des pertes qu'elle fait ici-bas. Supérieure à tous les événements, l'instabilité des choses de ce monde l'a préparée à tout, et son mépris pour elles l'y rend presque insensible : tout ce qu'elle attend, tout ce qu'elle désire est au ciel, peu lui importe que tout s'écroule sur la terre. Une âme enfin qui ne craint que Dieu, qui ne hait que le péché, qui n'aime, n'estime, ne respire que la justice, l'innocence, la vérité, la candeur, et qui, avec mille vertus, s'en croit à peine une seule, rougit presque d'elle-même, et respecte dans les esclaves du monde jusqu'à leurs injustes censures. Quelle âme que celle que je peins ! En est-il, en peut-il être de plus grande? Telle est celle des saints, celle des vrais chrétiens : c'est à ce degré d'élévation que la sainteté les appelle et les conduit. La sainteté est donc la vraie grandeur de l'homme : *Non est major illo qui timet Deum* (*Eccli.*, X) ; elle est encore son vrai bonheur.

O monde ! on vous l'a dit mille fois, et depuis l'enfance de l'univers la religion vous le crie, s'il est quelque vrai bonheur ici-bas, c'est pour ceux qui servent le Seigneur, qui savent renfermer leurs désirs dans les bornes de sa loi sainte, pour ceux qui portent le joug de Jésus-Christ. C'est toujours un joug, il est vrai ; car, hélas ! depuis le péché d'Adam, l'humanité elle-même n'est plus qu'un joug : *Jugum grave super filios Adam.* (*Eccli.* XL.) Il faut porter celui du monde ou celui de Jésus-Christ; mais lequel des deux est le moins dur? Jésus-Christ assure que le sien est doux et léger : on ne veut pas l'en croire. C'est donc celui du

monde qu'il faut lui préférer, et qu'on lui préfère en effet. Le joug du monde, avec toutes ses agitations, ses désirs, ses fureurs, ses craintes, ses désespoirs; avec toutes ses injustices, ses dédains, ses rebuts, ses caprices, ses bizarreries; avec toutes les servitudes qu'il impose, toutes les fatigues qu'il exige, toutes les catastrophes qu'il entraîne. Il faut donc se croire heureux au milieu du tumulte et d'un tourbillon de soins, où l'on ne vit ni pour soi, ni pour les autres, où l'on ne goûte de douceur qu'autant qu'on a appris à aimer son esclavage et à baiser ses chaînes. Il faut se croire heureux dans une region où tous les objets ensemble allument dans le cœur les passions les plus ennemies de toute tranquillité, une région où l'ennui et le dégoût sont l'état le plus paisible qu'on ait à espérer. Il faut se croire heureux en portant dans son sein un ver secret qui ronge et qui dévore une conscience qu'il déchire par ses remords et ses terreurs? une conscience qui vient sans cesse empoisonner les plus doux moments, par les sombres images d'un passé, qui ne rappelle que des crimes, et d'un avenir qui n'annonce que des supplices; une conscience dont on ne vient à bout d'étouffer les cris qu'en se fuyant soi-même, en s'abandonnant à l'ivresse des excès honteux, en se plongeant jusqu'au fond de l'abîme pour y éteindre, s'il était possible, jusqu'au dernier souffle d'une foi importune.

Et de là vient l'accueil insensé que le monde fait à ces docteurs ténébreux, savants dans l'art d'anéantir tout principe de vérité, tout sentiment de vertu, toute impression de pudeur. Ces hommes, qui, dès le temps de Salomon, prétendaient faire des heureux, en leur apprenant à vivre sans Dieu, sans culte, sans foi, sans espérance; à croire que le vice et la vertu ne sont que des noms, à se regarder comme n'ayant d'autre cause d'existence que le hasard, et d'autre terme de destinée que le néant : *Ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus tanquam non fuerimus.* (*Sap.* II.) Le monde adopte ces dogmes extravagants, parce qu'il croit y voir de quoi se délivrer du censeur intérieur qui le fatigue; mais le rayon de lumière que Dieu mit dans notre âme en la créant, prévaut sur les ténèbres d'une aveugle philosophie : les règles du devoir écrites dans nos cœurs par le doigt tout-puissant y sont ineffaçables. L'irréligion n'est que le désespoir du pécheur : jamais elle n'en sera la ressource : le crime est toujours crime aux yeux de la conscience; on peut lui résister, on ne saurait la faire taire; on apprend à pécher sans rougir, jamais à pécher sans remords. Il faut se résoudre à traîner ses jours dans une guerre intestine, ennuyé, surchargé de soi-même, portant au dedans de son âme, son accusateur et son juge, tristement occupé à lutter sans cesse avec lui; grossissant chaque jour le trésor de colère, multipliant le nombre de ses crimes, à mesure qu'on sent décroître celui de ses jours, et n'ayant d'autre perspective qu'une mort aussi désespérante que certaine : voilà les heureux du monde.

Voici ceux de Jésus-Christ. Des hommes affranchis de la plupart des maux qui vous accablent, et goûtant dans leurs peines toutes les consolations qui vous manquent, c'est-à-dire des hommes toujours tranquilles, presque toujours contents. Le premier fruit de la justice est la paix, dit l'Esprit-Saint : *Fructus justitiæ pax.* (*Jac.*, III.) Cette paix que l'Apôtre appelle la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum.* (*Philip.*, IV.) Telle est celle que goûte l'âme juste. Paix aussi constante que délicieuse : le passé, le présent, l'avenir n'offrent à ses yeux que de quoi l'affermir. Le passé, il lui retrace l'enchaînement merveilleux des miséricordes de son Dieu sur elle; tant de circonstances inattendues, toutes amenées par une Providence paternelle pour lui aplanir la voie du ciel; tant d'événements heureux ou malheureux qui tous concoururent à la détromper du monde, à lui faire choisir la meilleure part. Si ce passé lui rappelle des fautes, ce sont des fautes lavées dans des larmes pénitentes, des fautes presque heureuses par le surcroît de ferveur dont elles furent suivies; des fautes qui lui découvrirent toute la bonté d'un Dieu qui fit servir à son salut jusqu'à ses infidélités.

Le présent : il lui montre, d'un côté, le monde avec ses révolutions perpétuelles : elle en conclut qu'elle est heureuse d'avoir trouvé le seul asile inaccessible à ses tempêtes. Le monde avec ses inconstances éternelles : elle en conçoit mieux son bonheur d'avoir rencontré le seul Maître immuable dans ses sentiments. Le monde avec ses perfidies quotidiennes : elle en redouble d'activité pour le fuir et se soustraire à ses poursuites. Enfin le monde avec ses malignes censures : elle les préfère à ses éloges, qui sont souvent le prix du vice, toujours l'écueil de la vertu. D'autre part, le présent lui fait éprouver des peines, il est vrai; peines inséparables de l'humanité, peines attachées à l'état, peines inévitables dans le commerce des hommes. Mais quel serait son effroi, si elle n'avait rien à souffrir? Où serait sa ressemblance avec le Dieu crucifié, avec la croix du Sauveur qu'il faut porter à sa suite? Une vie sans souffrances est pour l'éternité un présage sinistre. Mais d'ailleurs, que les souffrances des justes sont différentes de celles des pécheurs! Souffrir dans le calme des passions, dans la paix de la conscience, animé d'une foi vive, soutenu de la bienheureuse espérance, sûr qu'en souffrant on achète le ciel, est-ce bien là souffrir? Ah! si le monde savait que le juste dans ses peines, goûte une joie plus réelle que le pécheur dans ses plaisirs! Paul, l'apôtre de Jésus-Christ, dans les prisons de Rome, chargé de fers, dénué de tout, écrit qu'il est tranquille, gai, content; et Néron, le maître du monde, sur le trône de la volupté, est sombre, inquiet, agité.

Enfin l'avenir, ce terrible avenir, cette mort désolante avec toutes ses suites, terme fatal de toutes les destinées, objet de terreur et d'horreur pour tous les tristes mortels; pour le juste seul elle n'a rien d'amer. Il faudra donc mourir! réflexion foudroyante pour les partisans du monde : mais qu'est-ce à dire pour les saints? C'est-à-dire il faudra quitter un monde dangereux quand on l'aime, insupportable quand on le hait; dont on a sans cesse à se défier ou se défendre, à éviter les piéges, redouter les caresses, essuyer les persécutions. Il faudra quitter une terre maudite dès sa naissance, séjour de tous les maux réunis, dont les cruels habitants s'égorgent, s'entre-détruisent, et qu'un Dieu, venu exprès parmi eux, n'a pu engager à vivre en paix. Il faudra quitter un corps à charge par la multiplicité de ses besoins, de ses convoitises, de ses infirmités; une vie enfin où le plus heureux n'est que le moins malheureux; où il n'est de bonheur que dans l'espoir d'une meilleure; c'est-à-dire que, par une opération douloureuse, mais courte, il faudra passer de cette vallée de larmes à un repos inaltérable, mourir dans les bras d'un Dieu qui lui-même, pour l'amour d'eux, a subi une mort cruelle; boire après lui son calice pour entrer avec lui dans sa gloire; c'est-à-dire qu'ils verront cesser des scandales qui les affligent, des dangers qui les alarment, des combats qui les épuisent, qu'ils verront leurs soupirs exaucés, leurs espérances couronnées. Ah! cette mort si affreuse pour le reste des hommes, le juste la désire; il se plaint que son exil dure trop longtemps : *Heu mihi!* (*Psal.* XIX.) Il soupire après sa délivrance : *Cupio dissolvi* (*Philip.*, I); et l'attente de ce dernier moment fait plus souvent sa consolation que son chagrin. Ainsi, tranquille sur le passé, indifférent au présent, plein d'espoir pour l'avenir, il coule des jours sereins dont la mort même, la mort si redoutée, quand elle arrive, trouble à peine le calme. Si ce ne sont pas là les heureux de la terre, qu'on nous dise où ils sont.

Grand Dieu! ainsi se vérifie votre oracle : la piété, la vertu, la sainteté est le bien universel, celui qui les réunit tous, ceux du temps, comme ceux de l'éternité : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* (I *Tim.*, IV.) Ainsi la loi que vous nous faites de tendre à la sainteté : *Sancti estote* (*Matth.*, V), est moins un commandement sévère qu'une invitation paternelle; c'est à la vraie sagesse, à la vraie grandeur, au vrai bonheur que vous nous appelez. L'homme vraiment sage, vraiment grand, vraiment heureux, c'est l'homme vraiment chrétien, vraiment saint. Grand Dieu! et par un juste jugement, vous permettez que l'homme rebelle à votre voix s'égare à chercher la sagesse dans la vanité, la grandeur dans le faux brillant, son bonheur dans la source de tous les maux et de toutes les misères; d'autant plus aveugle que la sainteté, de tous les biens le plus digne de l'homme, est encore de tous les biens le plus en son pouvoir. Second point.

SECONDE PARTIE.

Pouvons-nous devenir des saints? pourrions-nous tous être des saints? faut-il qu'au moins à la mort nous soyons tous des saints? Dernière question, bien sérieuse, bien importante, et dont la décision fera celle des questions précédentes. Est-il donc nécessaire que nous devenions tous des saints? Soyez-en les juges, mes frères. L'éternité, dans ses espaces immenses, ne compte que deux sortes de créatures humaines : des élus et des réprouvés. De tant de milliers d'âmes qui sans cesse passent de cette vie mortelle aux régions de l'immortalité, les unes sont agrégées aux bienheureux citoyens du séjour de la gloire, les autres sont reléguées avec les tristes habitants des ténèbres extérieures : le paradis ou l'enfer. Point d'état mitoyen qui puisse nous conduire à une fin intermédiaire : le paradis ou l'enfer; point de milieu. L'un pour les justes seuls, puisque rien de souillé n'y entrera : *Nihil coinquinatum* (*Apoc.*, XXI); l'autre par conséquent pour tous ceux qui mourront pécheurs : *Peccatores in infernum omnes.* (*Psal.* IX.) Il faut donc que nous soyons des saints; mais ne nous effrayons pas. Etre ou devenir des saints, pour des hommes soutenus de la grâce d'un Dieu rédempteur, n'est point une entreprise au-dessus de leurs forces. Cette sainteté, si précieuse pour le temps et si indispensable pour l'éternité, elle est au pouvoir de tous les hommes, en toutes circonstances, à tous les âges. Compensation digne de Dieu! il n'admet dans sa gloire que des saints, parce qu'il est le Dieu de toute sainteté; mais il donne à tous, partout, en tout temps, le pouvoir d'être saints, parce qu'il est surtout le Dieu des miséricordes. Reprenons.

Tous les hommes pourraient donc être des saints. Oui, mes frères, aucun d'eux ne fut créé pour une autre fin. Le péché avait renversé l'ordre, la rédemption l'a rétabli : *Nolens aliquos perire* (II *Petr.*, III.) Dieu les avait tous créés pour les béatifier; il les a tous rachetés pour les sauver : *Vult omnes salvos fieri.* (*Ibid.*) L'Apôtre parle à tous quand il leur dit de sa part : *Voluntas Dei sanctificatio vestra.* (I *Thess.*, IV.) La volonté de Dieu, c'est que vous soyez des saints. Le Seigneur disait à tout Israël : Soyez saints, parce que je suis saint. Le Sauveur à tous ses disciples : Soyez parfaits comme votre Père céleste. (*Matth.*, V.) Mais quelle est précisément cette perfection qui fait les saints? Générale pour tous et propre à chacun, à laquelle tous sont appelés, et où tous peuvent arriver. Connaissons-les, chrétiens, et soit pour autoriser nos désordres, soit pour excuser nos tiédeurs, ne nous faisons pas de la sainteté des idées chimériques et outrées, qui la réduisent à l'impossible. On se prévaut de ce qu'on lit dans l'histoire des saints, qui suppose des dons miraculeux, des grâces toutes singulières,

pour en conclure que, ne les ayant pas, on ne peut donc être saint. Abus, mes frères; la sainteté ne consiste ni à mener une vie extraordinaire, ni à s'exténuer de macérations, ni à faire des miracles. Où sont les miracles de Jean-Baptiste? où sont ceux de la Mère de Dieu même et ses macérations? Ce sont là tout au plus des effets de la sainteté, jamais ce n'en fut l'essence. Les saints ont fait tout cela, parce qu'ils étaient des saints; mais il n'ont point été saints parce qu'ils l'ont fait. Sans tout cela ils auraient pu l'être, et avec tout cela ils auraient pu ne l'être pas. Combien, dit Jésus-Christ, me diront alors : Eh! Seigneur, n'avons-nous pas, en votre nom, fait des miracles, prophétisé, chassé les démons? à qui je répondrai : en vérité je ne vous connus jamais : *Nunquam novi vos.* (*Matth.*, VII.)

Quelle est donc la substance, l'essence de la sainteté? Et considérée, non quant aux divers degrés de son intensité, mais dans sa nature et son fond, à quoi se réduit-elle? A deux points qui n'exigent de notre part ni des résolutions extrêmes, ni des efforts excessifs, et qui, de la part de Dieu, ne supposent ni des dons extraordinaires ni des secours miraculeux : en un mot, à deux points qui sont à la portée de tout homme chrétien. La disposition du cœur et l'accomplissement des devoirs : voilà ce qui, par la grâce et avec la grâce, a formé tous les saints, ce qui peuplerait le ciel et fermerait l'enfer. En premier lieu, disposition du cœur : c'est dans le cœur que Dieu va chercher l'homme, c'est par le cœur qu'il reconnaît les siens : *Deus intuetur cor.* (I *Reg.*, XVI.) Et le premier de ses dons dans l'ordre du salut éternel, c'est un cœur bien fait, un bon cœur. Ce bon cœur, dans les uns, un présent du Dieu de la nature, apporté en naissant; dans les autres, un présent du Dieu de la grâce, obtenu par la prière. Ce bon cœur qui fait les hommes de bonne volonté, auxquels le Sauveur naissant fit annoncer la paix par le ministère des anges : *Pax hominibus bonæ voluntatis!* (*Luc.*, II.) Ce bon cœur comparé dans l'Evangile à la bonne terre, où la divine semence germe infailliblement et fructifie au centuple : *In corde bono et optimo.* (*Luc.*, VIII.) Un cœur pétri des sentiments dont tout homme bien né serait honteux de n'être pas susceptible. Cœur généreux, incapable d'oublier celui à qui il doit tout, l'être, la vie, jusqu'à l'air qu'il respire; capable de retour et d'amour pour le plus grand, le meilleur, le plus tendre de tous les pères. Cœur droit, ami de la justice et de la vérité, qui la cherche de bonne foi, qui s'y rend dès qu'il l'a connue, qui donne accès à celle qui le reprend plutôt qu'à celle qui le flatte. Cœur docile, tel que Salomon le demandait à Dieu, qui sache convenir de ses faiblesses, reconnaître ses torts, en gémir et les réparer. Cœur honnête, toujours décent, qui frémisse à la vue du crime, sympathise avec la vertu. Enfin, cœur sensible, qui s'attriste des malheurs d'autrui, s'empresse à les soulager, qui se prête au pardon, jamais à la vengeance; en un mot, un bon cœur. Ce bon cœur, bien rare dans le monde, et cependant dont tout le monde se pique, dont tout le monde se pare, c'est la base de la sainteté, le fondement sur lequel porte tout édifice. Et quelle en est la consommation? L'accomplissement des devoirs. Ce bon cœur s'ouvre à la grâce, qui le prévient : il en devient le sanctuaire; elle le guide par la foi, l'anime par l'espérance, l'épure par la charité; et à quoi l'applique-t-elle? D'abord, et avant tout, à l'accomplissement de tous ses devoirs. Devoirs envers son Dieu, le prochain, soi-même; devoirs de religion, d'humanité, de société; devoirs de rang et de condition, d'état et de profession. C'est-à-dire qu'elle l'applique à faire précisément ce qu'il doit faire, à être dignement ce qu'il est, à remplir tous les engagements qu'il a pris avec la Providence dans la place qu'il occupe. Car telle est la vraie sainteté : n'allons point la chercher au delà des mers, dans le fond des déserts, hors la société des hommes; la nôtre est au milieu de nous, dans notre état, dans nos obligations. Je dis la nôtre, parce que toute autre sainteté que celle qui est fondée sur nos devoirs, réglée par nos devoirs, renfermée dans nos devoirs, serait pour nous une sainteté étrangère, une sainteté déplacée, et conséquemment fausse.

Oui, tout homme régénéré par le baptême de Jésus-Christ, et enfant de sa vraie Eglise, qui dans la religion est un chrétien fervent, dans l'Etat un sujet fidèle, dans la société un citoyen vertueux : paisible dans sa famille, réglé dans ses mœurs, irréprochable dans sa profession; cet homme porte sur le front le caractère de l'Agneau, son nom se trouve écrit dans le livre de vie : *Hic justus est, vita vivet, ait Dominus Deus.* (*Ezech.* XVIII.) Eh! où en serions-nous s'il en était autrement, si la porte du ciel n'était accessible qu'à des efforts inexprimables? Comment serait-il vrai qu'aux termes de l'Apôtre, Dieu voulût le salut de tous, en sorte qu'aucun ne périsse, si ce salut n'était possible qu'à ces âmes d'une trempe forte et supérieure dont il en est si peu? Que deviendrait la multitude des faibles et des infirmes, si, pour arriver à la bienheureuse patrie, il fallait être capable de ces vertus d'éclat, de ces œuvres extraordinaires qui signalent les héros chrétiens dont l'Eglise a gravé le nom dans ses fastes? Et le Sauveur lui-même n'a-t-il pas pris à tâche de nous rassurer sur ce point, quand il dit que dans la maison de son Père il y a plusieurs demeures, et que, s'il en était autrement, il nous en eût avertis : *Si quo minus, dixissem vobis* (*Joan.*, XIV.) Il est donc vrai qu'un cœur vraiment chrétien et des œuvres vraiment chrétiennes sont toute la substance, toute l'essence de la sainteté chrétienne. Or, revenons maintenant : qui d'entre nous voudrait faire ici l'aveu qu'il ne peut être fidèle à son Dieu, à sa religion, à sa conscience; qu'il n'est

capable ni de vérité, ni d'intégrité, ni d'honnêteté; qu'il est au-dessus de ses forces d'être ce qu'on appelle l'homme irrépréhensible, l'homme vertueux, l'homme de bien? Qui de nous, dis-je, voudrait faire un aveu aussi déshonorant qu'insensé? La sainteté n'est donc inaccessible à personne, puisque, quant au fond, elle n'est que la réunion des vertus dont tout homme sensé rougirait de se dire incapable, et l'accomplissement des devoirs qui résultent de ces vertus. Eh, mon Dieu! à combien de ceux que je prêche suffirait-il, pour devenir des saints, de faire et de souffrir, par amour pour vous, par obéissance à vos divines lois, par principe de conscience, ce qu'ils soutiennent si constamment par des vues toutes humaines, ambition, point d'honneur, intérêt. On vous l'a dit mille fois, et on ne peut trop le répéter, si vous eussiez entrepris pour votre sanctification ce qu'il vous a fallu essuyer, dévorer peut-être en vain, pour acquérir un degré de crédit ou de fortune dans le royaume de la terre, vous eussiez acheté des places distinguées dans le royaume des cieux. Poursuivons : la sainteté est non-seulement au pouvoir de tous les hommes, mais en toutes circonstances.

Effet d'une Providence vraiment paternelle! Tous les avantages, tous les biens de la terre, qui ne sont que de faux biens, Dieu les a fait dépendre du concours de mille circonstances que le monde appelle fortune, hasard, parce qu'il ne peut les amener, ni même les prévoir; et sans doute il en a usé ainsi, afin que la difficulté d'obtenir ces faux biens ralentît au moins la fureur de nos poursuites. La sainteté, au contraire, le seul bien véritable, puisque c'est le seul qui m'assure les biens immortels, il l'a mise en mes mains; il ne faut qu'écouter et suivre la voix qui m'appelle. Je ne peux ni m'élever, ni m'enrichir quand je le désire; il faut des qualités personnelles que je n'ai point reçues, des talents avec lesquels je ne suis point né, des patrons, des protecteurs qui me manquent, des occasions heureuses qui semblent me fuir: mais je peux être un saint, et je peux l'être partout. Point de région, point de position, point de conjoncture qui n'ait tous les secours nécessaires à la sanctification, de grands exemples, de grands modèles, des grâces abondantes et des moyens efficaces. On s'en prend à tout pour excuser ses désordres : on accuse le naturel et le caractère; on veut être né avec un penchant invincible pour le vice, une opposition insurmontable pour la vertu; et tandis que par orgueil on se préfère à tous, par lâcheté on se dégrade au-dessous de tous. N'accusons ni la complexion, ni le tempérament; la grâce est toute-puissante, et Dieu sait l'assortir à tous les caractères : les plus enclins aux grands vices sont les plus capables des grandes vertus. Qui fut jamais plus ardent que Paul, plus voluptueux qu'Augustin, plus sensible et plus sensuel que Madeleine? N'accusons que l'indocilité ou l'indolence de nos volontés.

On allègue sa situation : il en est, dit-on, d'incompatibles avec la piété; qui sont-elles? Est-ce l'embarras des affaires? Qu'on s'y livre dans des vues chrétiennes, qu'on y porte une intégrité scrupuleuse, qu'on en soutienne le poids en esprit de pénitence, on y trouvera de quoi gagner le ciel. Est-ce une santé languissante, infirme? Point de croix plus sanctifiante; elle est toute du choix de Dieu; le goût n'en dérobe rien, la vanité n'aide point à la porter, elle écarte les occasions; elle a le mérite de toutes les vertus dans l'exercice d'une seule. Est-ce l'adversité? l'affliction? Eh! c'est elle qui forme tous les saints, le berceau qui les enfante, l'aliment qui les fait croître, le creuset qui les purifie. Tel l'homme est devenu par le péché. La prospérité l'enivre et l'égare, il faut qu'il souffre pour rentrer dans l'ordre. Peu de justes qu'une longue félicité n'ait point vus déchoir, pas un seul pécheur qu'elle n'ait ramené à Dieu : c'est l'adversité seule qui le rappelle. Les positions affligeantes, loin de préjudicier à notre sanctification, en font au contraire la dernière ressource. Erreur, illusion, de vouloir qu'elles y soient des obstacles. Est-on mieux fondé quand on s'en prend à son état?

Dans tel ou tel état j'aurais été un saint. Autre chimère dont on aime à se repaître, parce qu'elle suppose en nous des inclinations vertueuses. Dans tel ou tel état j'aurais été un saint: pourquoi pas dans celui où vous êtes? En est-il quelqu'un qui soit exclu de la rédemption de Jésus-Christ, du partage de ses grâces? La diversité des états est de l'essence de la société : tous sont donc également chers à la divine Providence. Je dis tous ceux qui sont utiles et honnêtes, avoués de la religion et des lois : tous sont donc également sanctifiants pour quiconque y est appelé. Celui de tous les états où le salut est plus facile, c'est celui où la main de Dieu nous a placés : là il nous a préparé des grâces que nous n'aurions point ailleurs. Pour être saint, il n'est point question de changer d'état, il ne faut que changer de mœurs. Jean-Baptiste, consulté par le pharisien, le soldat, le publicain, n'enjoint à aucun d'eux de quitter son état, et l'Apôtre recommande que chacun persévère dans la vocation où il se trouve : *In qua vocatione vocatus est* (I *Cor.*, VII.) Je le sais cependant, il est certains états plus éloignés du royaume de Dieu par leur contrariété visible avec l'esprit de Jésus-Christ, cet esprit de détachement, d'humilité, de pénitence; des états dont l'enflure et la mollesse, avec toutes leurs suites, sont comme inséparables, où les dangers sont continuels, les écueils infinis; et ces états, ce ne sont ni celui du pauvre, ni celui du citoyen obscur : riches du siècle, c'est le vôtre. L'Evangile est terrible quand il parle des heureux du monde; ses expressions font trembler sur le salut des riches et des

puissants, il le réduit presque à l'impossible; et c'est d'après ces maximes rigoureuses que Tertullien parut douter si les césars pouvaient devenir chrétiens. Mais avait-il bien pesé l'oracle consolant par où le Sauveur conclut sa parabole effrayante : *Quod impossibile est hominibus, possibile est apud Deum.* (*Luc.*, XVIII.) Ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu ; c'est-à-dire que, si pour être saints ils sont obligés à de grands efforts, il leur promet de grands secours; s'ils ont à vaincre de grandes tentations, ils seront soutenus par de grandes forces; s'ils rencontrent de grands obstacles, ils peuvent compter sur de grandes ressources ; ne fût-ce que celle de l'aumône, qui, pour les riches, est la clef du ciel. Achevons : la sainteté est non-seulement au pouvoir de tous les hommes et en toutes circonstances, mais encore à tous les âges.

Plaignons-nous du grand Maître qui nous gouverne : voici le dernier excès de sa condescendance. Notre vie entière lui devrait être consacrée ; nous naissons ses serviteurs : *Illi soli servies.* (*Deut.*, VI.) C'est le premier de nos titres et le devoir de tous les âges, aucun n'en est excepté. L'enfance lui doit les prémices de ses faibles connaissances; la jeunesse, l'hommage de ses premiers sentiments; l'âge mûr, le tribut de sa force et de ses lumières; la vieillesse, le sacrifice de sa patience et de sa soumission : nous lui sommes comptables de toutes nos années, de tous nos jours. Voilà l'ordre, voilà la loi éternelle; et se soustraire à cette loi, secouer le joug du souverain Maître pour aller vivre indépendant au gré de nos convoitises, c'est encourir la peine du serviteur infidèle, mériter d'être bannis de la maison paternelle pour n'y rentrer jamais.

Cependant eussions-nous foulé aux pieds tous ses dons, tourné contre lui ses propres bienfaits, ajouté la perfidie à la désertion, l'audace à la désobéissance; eussions-nous dit avec l'ange rebelle : *Non serviam* (*Jerem.*, II), non, je n'obéirai pas, je ne veux d'autre loi que mes fantaisies; eussions-nous persévéré, blanchi dans la révolte, nous pouvons encore être des saints. La porte du Père de famille ne nous est point fermée, l'entrée à sa vigne demeure ouverte jusqu'à la onzième heure; la pénitence embrassée au déclin de la vie peut faire d'aussi grands saints que l'innocence conservée jusqu'à la caducité. Manassès, tout couvert de crimes, mais purifié par ses pleurs, est reçu au sein d'Abraham, comme son père qui fut toujours religieux. Augustin, après une longue jeunesse toute livrée au libertinage de l'esprit et du cœur, devient un aussi grand saint que sa mère qui fut toujours vertueuse. Encore une fois, plaignons-nous du grand Maître que nous servons. Mais que dirons-nous au contraire, que répondrons-nous à son jugement, si nous ne sommes pas des saints, après tant d'indulgence, tant de facilités, après tant de condescendance?

Hélas ! qu'attendons-nous, qu'espérons-nous ici-bas ? Y serons-nous toujours ? Viendra-t il un fort armé nous arracher des bras de la mort, des mains du Dieu vivant ? Que faire à ce moment redoutable? S'abandonner en aveugle au plus affeux de de tous les hasards, se jeter en désespéré dans les abîmes d'un avenir éternel : ô l'affreux parti ! Qu'est devenue notre foi, notre raison ? Quel charme nous enchaîne ? Sommes-nous donc si heureux dans le désordre, dans l'oubli de Dieu, de nous-mêmes, de nos devoirs? Nous sentons le contraire. Est-ce qu'il en coûte trop pour revenir à Dieu ? Beaucoup moins que pour lui rester. Calme de la conscience, paix avec le Seigneur, si l'on connaissait vos douceurs ! Est-ce parce qu'il sera toujours temps de recourir à sa clémence? Eh ! prenons garde : *Deus non irridetur.* (*Galat.*, VI.) On ne se joue point de Dieu, sa bonté est infinie, sa justice l'est aussi. Il sera toujours temps : mais l'aurez-vous, ce temps? Le Dieu qui promet de recevoir le pécheur à quelque jour qu'il revienne, promet-il à ce pécheur qu'il l'attendra une année, un mois, une semaine ? Pas un jour ; au contraire, il assure qu'il le surprendra, qu'il viendra comme le voleur. Il sera toujours temps : mais se faire de la patience même du ciel un motif d'impénitence, n'est-ce pas braver, provoquer sa vengeance? Il sera toujours temps : oui, jusqu'au moment où vous serez surpris, comme tant d'autres, tant de millions d'autres. Vous serez surpris, et vous serez perdus. Votre pénitence sera la pénitence de la mort. Pénitence forcé, illusoire, presque toujours fausse, dont l'espoir chimérique précipite par milliers dans l'enfer tous nos pécheurs invétérés. Ah ! mettons à profit le peut de lumière qui nous luit encore, craignons qu'elle ne s'éteigne. Entrons à sa lueur dans la voie qui fait les saints, la seule voie qui n'égare point, la seule qui sauve du précipice, la seule qui conduise à la vraie sagesse, à la vraie grandeur, au vrai bonheur.

Au roi. — Ce sont là, Sire, les seuls objets dignes de l'émulation des monarques, surtout des monarques chrétiens ; mais en particulier des monarques que le ciel a fait naître, comme Votre Majesté, avec les plus heureuses dispositions pour être un roi selon le cœur de Dieu. Cette douceur qui la caractérise, et qui nous représente le plus touchant attribut de la divinité; cette bonté qui remplit tout son cœur, et qui nous peint si bien celle de notre Père céleste; cette humanité, cette affabilité qui gagne et qui ravit tous ceux qui l'approchent; cette droiture, cette équité royale qui obtient les éloges de nos ennemis mêmes. Grand Dieu ! vous achèverez votre ouvrage ! tant de vertus qui font les bons rois seront couronnées par celles qui font les saints rois.

Permettez, Sire, que le ministre de la religion ne parle que le langage de la religion Cette religion, dont la voix retentit depuis tant de siècles dans votre auguste cour, qui depuis douze cents ans est la compagne insé-

parable du trône où vous êtes assis; cette religion, la religion des Clovis, des Charlemagne, des saint Louis, qui fit leurs délices, qui contribua à leur grandeur, et qui fut toujours leur ressource; cette religion qui nous inspire et nous prescrit pour votre personne sacrée le respect le plus profond, avec l'amour le plus tendre, l'obéissance la plus entière, et une fidélité à toute épreuve; cette religion dans le sein de laquelle vous prîtes naissance, et qui fait gloire d'être votre mère, comme elle fut celle de vos illustres aïeux, elle demande, Sire, la première place dans votre cœur: elle a droit de l'exiger, et elle ne l'exige que par zèle pour le plus grand de tous vos intérêts.

Vos peuples soupirent après les douceurs de la paix, le retour de l'abondance; la religion s'occupe d'objets plus importants: elle désire surtout, et avant tout, la sanctification de Votre Majesté. Elle prend le plus vif intérêt à tout ce qui regarde sa gloire, ses succès, sa conservation; mais surtout, et avant tout, à tous les événements qui intéressent son éternelle destinée. Nuit et jour elle lève les mains au ciel pour obtenir de voir les ennemis de sa couronne vaincus et désarmés, la prospérité renaître sous son règne, ses jours se prolonger au delà du plus long terme; mais le plus ardent de ses désirs est de voir le chemin du salut s'aplanir sous ses pas, la piété par son zèle refleurir dans son royaume, et la couronne immortelle qui lui est destinée au ciel se préparer et s'assurer par la pratique des vertus qui y conduisent. Ainsi soit-il.

DISCOURS SYNODAL.

SUR LE SAINT MINISTERE.

—

Sic nos existimet homo, ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei. (I *Cor.*, IV.)

Que l'homme nous regarde comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu.

Avec autant d'assurance que l'Apôtre, et sans nous en prévaloir plus que lui, qu'il nous soit permis de le dire, chrétiens auditeurs, telle est l'idée que vous devez avoir du respectable presbytère assemblé sous vos yeux. La durée des siècles n'a rien changé à l'économie du ministère de Jésus-Christ; elle n'a rien enlevé à ceux qu'il a perpétués dans son Eglise pour régir son troupeau. Substitués les uns aux autres par une succession légitime et directe, ce que furent les premiers, les derniers le sont comme eux: *Ministros Christi, dispensatores mysteriorum Dei.*

Ainsi le royaume de Dieu s'affermit par les années, ainsi en vieillissant il ne perd rien de sa splendeur: consolation touchante pour les enfants de la foi, et quelle joie pour vous en particulier, de voir cette illustre Eglise, spécialement votre Mère, plus brillante peut-être, après tant de révolutions, que dans les jours de sa jeunesse. Bénissons le ciel à l'envi; vous, de voir Israël encore dans toute sa gloire; moi, d'annoncer l'Evangile dans une assemblée si auguste.

Au reste, c'est pour vous seul que je parle, peuple chrétien: en présence des ouailles il est difficile de prêcher les pasteurs; presque toujours alors on en dit trop peu pour eux, et toujours trop pour elles, peuple chrétien, c'est à vous seul que je m'adresse, je viens, à la vue de vos pasteurs, vous retracer ce qu'ils sont, et ce que vous leur devez, ce qu'ils sont par le caractère qui les distingue de vous; ce qu'ils sont par l'humanité qui les en rapproche. Je viens vous apprendre à retirer de l'un tout le fruit que Dieu se propose, à user envers l'autre de tout le ménagement que sa loi vous présente. Enfin, je viens à ces deux égards vous ôter tout scandale, et vous instruire à remplir toute justice: en deux mots voici mon dessein.

Voulez-vous que les ministres du Seigneur soient pour vous infailliblement des anges de salut. Dans les fonctions du saint ministère, oubliez qu'ils sont des hommes: premier point. Dans le commerce de la vie humaine, souvenez-vous qu'ils sont vos frères, second point.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est divin dans les fonctions d'un culte que le Fils unique de Dieu est venu en personne établir sur la terre; tout est divin dans l'exercice d'un ministère dont il a voulu être par lui-même l'auteur et le consommateur; tout est divin dans un sanctuaire où il n'est entré le premier, que par l'effusion de son sang, et où l'on n'entre après lui, que pour la perpétuer, un sanctuaire où s'opèrent en son nom des mystères qui, pour s'accomplir, demandent toute sa puissance, tout l'empire de sa divinité; un sanctuaire enfin où il a prétendu être le seul Pontife et la seule victime. Tel est l'ordre établi par l'Homme-Dieu dans l'enceinte du tabernacle nouveau: lui seul y est tout, et rien ne s'y fait que par lui. Disparu de dessus la terre, ce n'est plus visiblement qu'il y exerce son sacerdoce, il se sert d'instruments empruntés, c'est-à-dire que, par l'impression d'un caractère ineffable et ineffaçable, il communique à des vases de choix la vertu de son onction,

qu'il les revêt de son pouvoir, de son autorité, et comme de sa personne, pour le remplacer dans son Eglise. Peuple fidèle, voilà les prêtres de Jésus-Christ dans l'exercice des fonctions saintes ; ouvrez les yeux de votre foi : ce ne sont plus des hommes, mais les images vivantes du Pontife éternel, qui agit par leurs mains, qui parle par leur bouche, qui emprunte leurs organes pour opérer dans vos âmes les merveilles de sa grâce. C'est ce Pontife invisible qui fait tout, ils ne sont que les instruments qu'il emploie, et, quels qu'ils soient, le ministère a toujours son effet.

Apprenez donc à distinguer ce qu'ils sont d'avec celui qu'ils représentent; oubliez leur condition, pour ne songer qu'au caractère dont il sont revêtus : c'est de ce caractère seul que les fonctions reçoivent leur vertu. Séparez l'homme du ministre; ne vous arrêtez ni aux avantages naturels, ni aux qualité aquises, le don de Dieu n'a rien de commun avec le vase qui le renferme, consolez-vous enfin (et c'est le point d'instruction que je vais développer.) Consolez-vous, si vous n'apercevez en eux ni les grands talents, ni même les dispositions saintes. Talents utiles, mais le succès de nos travaux n'en dépend point : dispositions précieuses, mais l'efficace de nos fonctions n'y est point attaché. Deux vérités importantes à méditer, pour vous guérir de plus d'un préjugé, pour vous prémunir contre plus d'un scandale. Reprenons.

Oui, mes frères, les talents sont utiles au ministère, mais sans y être essentiels. Les dons de la nature sont des présents de son auteur : ils ont leur place dans la religion comme dans l'état, et sans doute il est plus louable de les consacrer à décorer le royaume de Jésus-Christ, qu'à illustrer le règne des princes de la terre. De siècle en siècle l'Eglise a vu naître dans son sein des hommes rares, qu'elle a su mettre en œuvre pour la gloire de son Epoux ; et, dès qu'à la sagesse, au génie, à l'éloquence, ils ont uni la sainteté, elle a gravé leurs noms dans ses fastes, immortalisé leurs écrits dans ses archives : elle n'a pas même dédaigné de les nommer ses Pères. C'est que les talents, en effet, sont tout à la fois sa parure et sa défense. Ils servent à confondre la sagesse orgueilleuse, qui ne se rend qu'à ce qui l'étonne, qui ne respecte que ce qu'elle est forcée d'admirer. Ils servent à détromper la vanité mondaine, qui croit les vertus chrétiennes une piété tendre, l'humilité évangélique, incompatible avec un génie élevé. Ils servent à démentir l'impiété hardie qui débite qu'une foi soumise, une crédulité pieuse ne peuvent être l'apanage que de l'esprit faible, de la raison bornée. Ils servent à désarmer l'esprit d'erreur, en détruisant ses faux principes, à terrasser l'irréligion, en démêlant ses sophismes, en réfutant ses dogmes insensés, en dévoilant ses inconséquences. Grand Dieu ! par cet endroit furent-ils jamais plus utiles que de nos jours? Aussi votre providence semble-t-elle attentive à les multiplier, et surtout dans ce diocèse. Peuple, le savoir et les lumières brillent dans vos pasteurs plus que du temps de vos pères : vous avez un clergé recommandable par tous les dons de l'esprit ; vous voyez éclore et se former parmi vous des prodiges de génie, que le centre du royaume vous enviera bientôt; dignes fruits d'un pontificat sous lequel on sait distinguer les talents, les animer, les produire, et surtout les soutenir par des motifs épurés, par des vues dignes de la religion qu'ils honorent.

Mais, chrétiens, ne vous laissez point éblouir, gardez-vous de prendre le change; n'allez pas confondre la manne du ciel avec les fruits de la terre, le don de Dieu avec l'apanage de l'homme, l'essence du ministère avec ce qui n'en est que l'écorce. C'est au caractère que vous devez le premier hommage de votre foi, le premier tribut de votre estime. Ce ne sont point les talents qui font le prêtre, c'est l'onction sacrée, et sans eux elle a son effet; ce ne sont point les talents qui convertissent, c'est la grâce, et ils n'en sont pas toujours le canal; ce ne sont point les talents qui sanctifient, c'est l'esprit divin, et il souffle par qui il lui plaît. Si dans le prêtre vous ne cherchez que Dieu, le plus simple vous fournira les eaux vives qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle; si vous y cherchez l'homme, les plus lumineux seront pour vous des nuées sans eau.

Est-ce par les talents que l'Evangile a triomphé des efforts de l'enfer? Est-ce aux ressources du génie que la sainte folie de la prédication a dû ses succès? Je vois l'univers passer rapidement des autels de la volupté, de la mollesse de toutes les passions divinisées aux pieds du Dieu des souffrances, des humiliations, des croix ; et, à la tête de la plus étonnante révolution qui fût jamais, je n'aperçois que douze pêcheurs, c'est-à-dire la simplicité, la rudesse, l'ignorance des disciplines humaines, le dénûment de tous les secours de l'art : voilà ceux qui, presque en un instant, changent la face du monde. Qu'ont-ils donc de si divin sous de si viles apparences? Ils ont le sceau du caractère apostolique, l'empreinte du sacerdoce de Jésus-Christ, le baptême de l'Esprit sanctificateur : un grand zèle joint à une telle mission convertirait mille mondes. Pierre, le plus grossier peut-être de ces hommes indigents, ne fait qu'ouvrir la bouche, trois mille âmes courent au baptême. L'auteur sacré nous a transmis ce discours comme les prémices du ministère évangélique. Que l'éloquence humaine y cherche ses agréments, ses tours, ce pathétique véhément qui emporte la persuasion ! Pierre est établi le vicaire de Jésus-Christ, le pasteur de tout le troupeau ; il a reçu la plénitude de l'onction épiscopale, l'abondance de sa moisson répond à sa prééminence. Paul convertit lui seul presque une moitié du monde : la Grèce, si polie et si

lettrée, est le théâtre de ses conquêtes. Il annonce l'Evangile aux sages d'Athènes, aux savants de Rome, aux proconsuls et aux rois. Quels sont les talents de Paul? Il en eut, il est vrai; mais est-ce à eux qu'il dut ses succès? Ecoutons-le lui-même : Mes frères, écrit-il aux Corinthiens, en vous prêchant Jésus-Christ, je n'ai rien emprunté de l'éloquence, l'art de persuader ne m'a rien fourni : je n'en ai imposé ni par la supériorité du génie, ni par le brillant du langage. Paul est le ministre de Jésus-Christ, appelé par lui à l'apostolat, spécialement préposé à la vocation des Gentils; il proteste que ce sont là tous ses talents comme tous ses titres.

Eh! pourquoi, ô mon Dieu! ne nous suffisent-ils plus? Pourqnoi le monde nous force-t-il à en ambitionner d'autres? Il cherche dans les oints du Seigneur d'autres motifs de sa foi que leur consécration. Il veut des prêtres qui brillent par des qualités éminentes ou profanes ; s'ils n'ont pour tout relief que celui de l'onction sainte, il les méprise : *Modicæ fidei* (*Matth.*, XIV), hommes de peu de foi, c'est cette onction divine toute seule qui mérite vos attentions; c'est elle qui nous imprime un caractère plus auguste que celui des monarques; c'est elle qui nous fait les hommes de Dieu, ses oracles, ses interprètes; c'est par elle que nous devenons les médiateurs du ciel avec la terre, vos intercesseurs auprès de lui, les coopérateurs de ses miséricordes sur vous; c'est par elle que nous avons grâce, pour vous réconcilier, vous sanctifier, vous sauver. Vous nous demandez du mérite, nous avons le pouvoir de vous appliquer ceux de votre Rédempteur. Vous nous voulez de l'esprit, nous faisons descendre celui de Dieu dans vos âmes. Ces prérogatives sont d'un assez grand prix, tenez-nous quitte du reste.

Eh! le reste est-il donc si important? Ce siècle où nous vivons, le siècle des grands génies, est-il celui des grands saints? Ce siècle des talents rares est-il celui des conversions d'éclat? Ce siècle si fécond en tout genre de mérite est-il le siècle de la ferveur, de la réforme, des mœurs épurées? Temps heureux, où, à l'exemple de l'Apôtre, les ministres faisaient profession de ne savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié! Voilà la grande science, la seule qu'on ignore dans notre siècle, et pourtant l'unique nécessaire; la science des principes d'innocence, de pudeur, d'équité, que l'Homme-Dieu était venu rétablir sur la terre; la science de son Evangile, qui enseigne à remplir toute justice, à restituer le quadruple plutôt que de retenir l'obole, à laisser l'offrande à l'autel pour aller rendre son cœur à un frère offensé, à arracher l'œil qui séduit, couper la main qui scandalise, à porter sa croix tous les jours, à tout perdre pour sauver son âme; la scienee de ses élus et de ses saints, qui apprend à vivre ici-bas comme des étrangers, à user de ce monde comme n'en usant point, à ne thésauriser que pour le ciel, à mépriser le monde qui passe pour s'attacher au seul objet qui ne passera jamais.

Voilà la science propre du sacerdoce, celle qui sanctifie le disciple sans enfler le docteur, qui ne plaît que parce qu'elle édifie, où rien ne flatte, rien n'étonne, mais où tout porte son fruit pour l'éternité; voilà celle que nous ne saurions assez étudier, que vous devez nous souhaiter, que nous vous conjurons de demander pour nous chaque jour au Père des lumières. Voulez-vous des prêtres vraiment utiles à votre sanctification, cherchez en eux, par préférence à toute autre, cette science qui vient d'en haut, et avec elle, et plus qu'elle encore, le don de la piété, la vertu, mes frères, l'innocence, l'intégrité des mœurs; voilà l'âme du sacerdoce. Appelés pour former des saints : *ad consummationem sanctorum* (*Ephes.*, IV); la sainteté est pour nous le capital. Mais cette sainteté même, tout importante qu'elle est, fût-elle encore altérée dans les ministres; car, hélas! un mot d'instruction sur ce point n'est que trop de saison; ne vissiez-vous en eux aucun vestige de ces dispositions saintes; que votre religion ne prenne point l'alarme, Jésus-Christ y a pourvu; que votre foi n'en soit pas ébranlée, le ministère à votre égard n'en perdra rien de sa vertu. Dispositions précieuses; mais, après tout, l'efficace de nos fonctions n'y est point attachée.

L'édifice du Dieu Sauveur porte sur des fondements plus solides que n'est la sainteté de ses ministres; il n'avait garde de donner à son ouvrage une base aussi chancelante. Non, une main sacrilége ne suspend point les opérations de sa droite, le souffle de son esprit ne s'altère point en passant par une bouche souillée, les fonctions saintes exercées par un ministre indigne n'en sont pas moins des fonctions de salut, de grâce, de propitiation. Je sais ce que vaut à l'Eglise un prêtre plein de l'esprit de Dieu; il faudrait un discours entier pour en montrer tout le prix : il en faudrait un autre pour déplorer les maux que causent à la religion les ministres sans vertu. Mais, après tout, si j'écoute ma foi, le scandale s'évanouit. Elle m'apprend à compter pour rien celui qui plante et celui qui arrose, à n'apercevoir en eux que le Dieu qui, d'en haut, donne l'accroissement. Elle m'apprend que ses sacrements sont nos remèdes, et qu'ils ont le don de guérir indépendamment de celui qui les applique. Que sa parole est notre pain, et qu'il a la vertu de nourrir, quelque main qui le distribue; que son sacrifice est la ressource à tous nos besoins, et qu'il est agréé au ciel sans égard à celui qui l'offre sur la terre. Elle m'apprend qu'à tout cela c'est Jésus-Christ qui préside, c'est lui sur les fonts sacrés qui me régénère et m'adopte, c'est lui dans le tribunal qui me purifie et m'absout, c'est lui au saint autel qui s'immole pour mes besoins; peu m'importe que le vase dont il se sert soit revêtu d'or ou d'argile.

Tel est l'ordre de providence établi dans sa religion. La sainteté n'y est point inséparable du ministère ; nous ne le prouvons que trop : mais, par un juste retour, le ministère n'y dépend point de notre sainteté. On a vu jusqu'au don des miracles confié à l'iniquité quand Dieu l'a jugé nécessaire à ses desseins. Caïphe prophétise, quoique intrus et déicide ; et cela, dit l'évangéliste, précisément parce qu'il est pontife. Le traître disciple jouit de toutes les prérogatives de l'apostolat ; nous ne lisons pas même que ç'ait été sans succès. Et au grand jour dit Jésus-Christ, combien s'écrieront : Seigneur, souvenez-vous des prodiges que nous avons opérés par votre nom ; les démons ont fui devant nous, l'esprit prophétique a parlé par notre bouche, tous les éléments ont obéi à nos ordres, qui, pour toute réponse, n'entendront que ce triste oracle : en vérité je ne vous connus jamais : *Nunquam novi vos.* (*Matth.*, VII.)

Oracle bien formidable pour nous ! Quoi, mon Dieu ! voués à Jésus-Christ par une consécration totale, unis à lui par des nœuds si intimes, revêtus de ses livrées, héritiers de son pouvoir, arbitres de ses mérites, engraissés de sa chair, enivrés de son sang, comme transformés en Jésus-Christ, et peut-être éternellement méconnus de Jésus-Christ : voilà le sort qui nous menace. Mais, oracle bien consolant pour vous ! fussions-nous tous des vases de colère, les bénédictions de douceur couleront sur vous par nos mains ; fussions-nous autant de réprouvés, Dieu vous sauvera par nos fonctions ; fallût-il des miracles pour votre sanctification, il les fera par notre ministère. Consolez-vous donc si l'édification des mœurs ne répond pas toujours à la sublimité de notre vocation. En déplorant nos malheurs, il vous reste abondamment de quoi bénir le ciel.

Regrettez, à la bonne heure, ces temps heureux où le prêtre et le saint étaient des noms synonymes, où la piété, gravée sur le front des ministres, offrait à tous les yeux une image du Saint des saints ; où le sanctuaire était plus brillant par l'éclat de leurs vertus que par la pompe de ses cérémonies : regrettez-les, mais que vos regrets n'aillent pas jusqu'à troubler votre foi, déconcerter vos espérances ; mais, au lieu de vous abattre, aidez-nous à ramener ces beaux jours, mais ne nous accusez pas seuls de la décadence qui vous afflige. Qu'il nous soit permis de regretter aussi ces siècles fortunés où le fidèle, religieux et docile, soutenait par sa ferveur celle de ses pasteurs, où tout un peuple vertueux eût fait rougir le prêtre de l'être moins que lui, où le zèle, encouragé par le succès, trouvait partout de quoi nourrir son feu.

Eh, chrétiens, ne nous imputons rien ! vous et nous avons chacun notre part aux progrès du relâchement, Dieu saura bien l'apprécier. N'en venons point aux reproches ; entre nous les griefs sont réciproques, les plaintes seraient mutuelles : *Sicut populus, sic sacerdos.* (*Ose.* IV.) Qu'à l'autel un air empressé, distrait, évaporé prenne quelquefois la place du recueillement et de la gravité sainte.... mais aussi pourquoi courez-vous en foule aux mystères précipités ? Pourquoi n'y a-t-il plus qu'une rapidité scandaleuse qui soit au gré de votre indévotion ? *Sicut populus, sic sacerdos.* Que dans la chaire on ne cherche plus qu'à éblouir l'esprit, à charmer les oreilles... Que voulez-vous qu'on y cherche puisque rien n'est plus capable d'y toucher votre cœur ; que le solide et l'instructif s'y font à peine écouter ? *Sicut populus, sic sacerdos.* Que dans le tribunal, à la sévérité primitive ait succédé l'indulgence outrée..... Mais que gagnent auprès de vous l'exactitude et la rigidité ? Abandonner le remède et détester le médecin n'en est-ce pas tout le fruit ? Quel zèle serait à l'épreuve de ces tristes effets ?

Rien ne doit nous ébranler, direz-vous, il est vrai, mais sommes-nous des anges ? Oui, nous le sommes par le caractère que nous portons, par le pouvoir dont nous jouissons, par le ministère que nous remplissons. Tels Jésus-Christ nous a établis dans son Eglise, tels vous devez nous regarder dans nos fonctions ; mais hors delà, mais tous ces titres mis à part, qui sommes-nous, et que nous reste-t-il, qu'une triste ressemblance avec les enfants d'un Père dont nous partageons comme eux la condition déplorable ? Il est temps de vous en faire souvenir : dans l'exercice du ministère, dispensateurs des mystères de Dieu, oubliez que nous sommes des hommes ; dans le commerce de la vie humaine, enfants comme vous de la chair et du sang, au moins rappelez-vous que nous sommes vos frères. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rabattons de nos idées, chrétiens auditeurs ; fixons nos regards sur des objets moins relevés ; fermons les portes redoutables du sanctuaire, et ceux que nous venons d'y voir avec une sainte frayeur exercer des fonctions toutes divines, regardons-les d'un œil plus naturel converser parmi nous. Ce ne sont plus ces hommes supérieurs aux esprits célestes, tout brillants de la majesté du Dieu qu'ils représentent, et que la foi n'envisage qu'avec une sorte de culte, cet éclat de grandeur et de sainteté ne leur est point personnel, ils l'empruntent de leurs fonctions, il s'éclipse avec elles. Rendus à eux-mêmes ce ne sont plus que des hommes faibles, pétris du même limon que vous, enfants du même père, héritiers des mêmes infirmités, toujours revêtus il est vrai d'un caractère ineffaçable digne de tous nos respects, mais au reste assujettis à des faiblesses qui vous imposent à leur égard des ménagements de charité, ménagements dont le Dieu sauveur vous fait une loi étroite pour le moindre de ses enfants, combien plus pour ses ministres ! Apprenez-en le détail.

Fragiles comme vous, ils ne sont point

invulnérables; ne soyez pas à leur vertu des tentateurs dangereux : *Nolite tangere christos meos* (I *Paral.*, XVI); imparfaits comme vous, ils ne sont point impeccables, ne soyez pas de leurs défauts des censeurs sans pitié : c'est tout ce qu'ils demandent à votre religion; la seule humanité vous en fait un devoir, est-ce trop exiger?

Non, mes frères, la sainteté de notre état ne nous rend point invulnérables; l'onction qui consacra nos mains ne transforma point nos cœurs : Jésus-Christ, en nous chargeant d'un poids redoutable aux anges mêmes, nous laisse tout le fardeau de l'humanité : nous le portons comme vous, quelquefois plus que vous. Eh! pourquoi rougir d'en faire ici l'aveu? Le grand Apôtre le faisait bien pour lui-même aux fidèles de son temps. Elevé au faîte de l'apostolat, enrichi de tous les dons surnaturels et divins, ravi jusqu'au troisième ciel : Mes frères, leur disait-il, cet homme si distingué d'en haut n'en est pas moins un pécheur qui traîne dans un corps mortel une vertu chancelante : *Infelix ego homo* (*Rom.* VII), réduit à trembler pour son salut, en s'épuisant pour le vôtre : *Ne postquam aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar.* (*Ibid.*) Telle était la condition de Paul; quelle doit être la nôtre? Nous, faibles successeurs de ces hommes divins, qui, avec toutes leurs misères, avons à peine une ombre de leurs vertus; nous, nés dans ces siècles de décadence prédits par le Sauveur, où l'iniquité, devenue surabondante, éteint partout la charité; nous, enfin, conçus comme vous dans le sein de la corruption, élevés avec vous dans les bras de la mollesse, pliés ainsi que vous, dès l'enfance, à des mœurs sinon déjà viciées, au moins de nature à l'être bientôt, quelle doit être notre fragilité?

Cependant il faut que nous soyons le sel de la terre et la lumière du monde; transplantés du vestibule dans le sanctuaire, sans changer de nature, il faut que nous y devenions de nouveaux hommes. Nous entrons dans un état où tout est au-dessus de l'humanité : les plus éminentes vertus ne sont que nos simples devoirs; les plus douloureux sacrifices ne sont que nos obligations communes; les plus hautes maximes de l'Evangile ne sont que nos lois générales, c'est-à-dire qu'avec un esprit capable de tous vos égarements, et un cœur susceptible de toutes vos passions, nous devons être exempts de tous vos égarements, nous garantir de tous vos écarts. Grand Dieu! pour en venir là, et nous y soutenir, quelle mesure de grâce ne faut-il point de votre part, et de la nôtre quel degré de fidélité! Encore s'il nous était permis de tenir cachée dans un asile solitaire une innocence qui risque toujours à se produire! mais que pour remplir nos fonctions il faille se répandre au dehors, s'exposer au grand jour, se livrer à tous les dangers d'un commerce habituel avec le monde : nécessité fatale! que d'écueils à redouter! que d'abîmes ouverts!

Car telle est, chrétiens, notre destination : associés à la mission du Fils de Dieu, comme à son sacerdoce, il ne nous est plus libre de chercher dans la retraite une sécurité oiseuse; le repos nous devient un crime. Perpétuer ici-bas les fonctions laborieuses de sa vie active, succéder à ses tendres sollicitudes, nous consumer pour vous comme lui dans les agitations d'un zèle infatigable, tel est l'esprit du saint état, chrétiens, pour nous. Prêtres pour les autres, prétendre nous sauver seuls c'est nous perdre. Comptables de vos âmes au tribunal de Dieu, il faut travailler à les sauver, fût-ce aux dépens de la nôtre; vivre parmi vous attentifs à tous vos besoins, nuit et jour à vos ordres, sans cesse occupés de vos intérêts, jamais à nous, que quand nos soins vous seraient superflus; aussi indigents que vous, et toujours prêts à vous départir les biens du ciel; aussi faibles, et toujours prêts à vous tendre la main; aussi infirmes, et toujours prêts à oublier nos maux pour traiter les vôtres; assujettis à entrer dans toutes vos dispositions, à partager vos douleurs et vos joies, à nous faire tout à tous, confidents de vos secrets, dépositaires de vos peines, juges de vos consciences, médecins de vos âmes, redevables au dernier du peuple comme au prince de la tribu : telle est l'étendue de nos obligations; il faut les remplir, quoi qu'il en coûte; et à quels risques, grand Dieu! aux risques d'une dissipation inévitable, dont le moindre effet est d'attiédir la piété, de dessécher le cœur; aux risques d'une familiarité qui, pour être presque indispensable, n'en est pas moins dangereuse; au risque de s'apprivoiser malgré soi avec des objets qui deviennent funestes dès qu'ils ne révoltent plus; aux risques de perdre sans retour ce goût de l'innocence, cette pudeur sacerdotale si nécessaire pour inspirer la vertu, plus encore pour la conserver. Et cela au milieu d'un monde qu'il ne nous est ni permis d'aimer, parce qu'il est vicieux, ni aisé de haïr, parce qu'il nous fait accueil; ni possible de fuir, parce qu'il est le champ de notre moisson, ni sûr de fréquenter, parce que tout y séduit; un monde où le peu de vertu qui reste est souvent pour la nôtre l'écueil le plus à craindre. Et cela chez des peuples, le dirai-je, dont le commerce nous est plus nuisible que le nôtre ne leur est salutaire, dont l'insensibilité décourage notre zèle, dont l'endurcissement scandalise jusqu'à notre foi, dont la corruption, parée d'un air de décence et de délicatesse, nous met plus en danger de nous pervertir avec eux qu'à portée de les sauver.

Voilà le sort des ministres évangéliques; le voilà cet état qu'on regarde d'un œil jaloux. On vante ses priviléges, on envie ses douceurs; hélas! pour quelques avantages du côté du temps, que de tristes compensations du côté de l'éternité! Etat heureux, s'écrie le monde! Ah! si le monde était chrétien, en verrait-il de plus terrible? Quel assemblage d'obligations et de périls! passer la vie à se consumer pour le salut des autres, toujours à la veille de se perdre

soi-même; frêles roseaux qu'un souffle peut briser, obligés de faire tête aux plus violentes secousses, forcés chaque jour à sonder, d'une main tremblante, des plaies dont la vue seule est mortelle, en respirer la contagion, en sucer le venin! Que dis-je! jusque dans nos fonctions les plus saintes trouver des piéges tendus, des embûches dressées; sous le voile de la pénitence la duplicité cachée; sous le masque du repentir, l'effronterie déguisée; enfin, vieillir dans le sein d'une séducton universelle, et jusqu'au tombeau devoir aux anges et aux hommes le spectacle constant d'une vertu à toute épreuve. Seigneur, nous faut-il moins pour cela que des secours miraculeux, une protection divine, toute la force de votre bras?

Mais vous, chrétiens nos frères, n'avons-nous rien à attendre de votre part? Vous devons-nous tout dans l'ordre du zèle, ne nous devez-vous rien dans celui de la charité? Condamnés que nous sommes à être les ministres de votre infirmité, pouvez-vous refuser au moins de compatir à la nôtre? C'est tout ce que nous demandons. Peu jaloux de vos égards, ils ne sont dus qu'au caractère, refusez-les à nos personnes. Peu sensibles à vos caresses, nous avons mille raisons de les craindre, contre une de les briguer; peu touchés de votre gratitude, malheur à nous si nous attendions de vos mains le salaire de nos œuvres. N'eussions-nous que le pur nécessaire, l'Apôtre veut que c'en soit assez. Pour toute grâce ne soyez point un écueil à notre faible vertu, et nous vous tenons quittes. Hélas! à combien de tristes épreuves ne la mettez-vous pas?

Vous nous voulez des saints : ah! souffrez que je le dise, nous le serions peut-être, si vous y mettiez moins d'obstacles. Vous nous voulez une piété solide qui soit l'âme de nos mœurs : eh! n'est-ce pas vous qui l'étouffez en la chargeant de noms odieux, en la couvrant de ridicules, en lui prêtant mille intentions obliques? Vous nous voulez une piété fervente, sans cesse appliquée aux devoirs de sa vocation : eh! n'est-ce pas vous qui l'assujettissez à des égards qui la contraignent, à des assiduités qui la distraient, à des complaisances qui la blessent. Vous nous voulez une piété exemplaire, qui se répande sur tout notre extérieur, mais de quel œil la voyez-vous? quel accueil faites-vous à la gravité sacerdotale? De quels titres l'honorez-vous? Une estime froide : n'est-ce pas tout ce qu'elle vous arrache, et un éloignement dédaigneux, tout ce qu'elle vous inspire? vous nous voulez une piété intrépide à reprendre le vice, jusqu'à dire, quand il le faut : *Tu es ille vir* (II *Reg.*, XII); mais que le trait vous regarde, quelles clameurs! Où sont les siècles qui virent les maîtres du monde humiliés aux pieds d'un pontife, recevoir avec docilité sa correction publique? Grands de nos jours, souvent plus coupables qu'eux, votre humeur intraitable ne nous laisse que l'option ou de trahir le ministère, ou d'encourir votre haine.

Alternative d'autant plus douloureuse, qu'un de nos premiers devoirs est de mériter votre affection. Un ministre haï est un ministre inutile; on ne touche les âmes qu'autant qu'on sait intéresser les cœurs; mais devez-vous nous réduire à n'acheter les vôtres qu'au prix de notre intégrité? Oui, c'est la triste nécessité où nous sommes de chercher à vous gagner qui devient la première source de nos relâchements; c'est notre crainte excessive de vous devenir odieux, c'est votre injustice à vouloir, pour nous supporter, que nous soyons autres que ce que nous devons être, qui nous fraye le chemin de la perversion. Le désir d'être goûté et l'horreur de déplaire sont deux sentiments si naturels à l'homme; jusqu'où ne vont-ils pas, quand il sont étayés d'un motif religieux, quand ils se confondent avec l'envie d'être utile? Ainsi, on prend le change; au lieu de s'en tenir à vous ménager, on se livre au désir de plaire, on s'introduit dans vos sociétés, on veut y être de mise; et pour cela, que n'exigez-vous pas? Tout ce que notre état réprouve, tout ce qu'il interdit. Il faut substituer aux maximes des saints ce qu'on appelle l'usage du monde; s'accommoder à ses préjugés, se plier à ses erreurs; savoir flatter la vanité, applaudir à la mollesse, se prêter à la médisance, se taire à l'impiété, sourire à l'infamie; sans cela, nous ne sommes que des fantômes lugubres, à notre aspect tous les visages se glacent, nous portons partout la tristesse et l'ennui.

Ainsi, pour mériter votre accueil, on adopte votre langage, peu à peu vos sentiments; on prend le ton de vos mœurs, et le poison bientôt après; on s'accoutume à tout voir, à tout entendre, et insensiblement à tout dire, à tout oser. Ainsi le sel de la terre s'affadit, la lumière du monde s'obscurcit, la bonne odeur de Jésus-Christ s'évapore; ainsi les hommes de Dieu deviennent des hommes tout terrestres; ainsi nous périssons avec vous, pour avoir trop cherché à vous plaire. Encore n'y réussissons-nous pas; car, telle est à notre égard la justice de Dieu et le caprice du monde, dès qu'il nous a rendus tels qu'il nous voulait pour être à son gré, le mépris succède aux égards. Eh! chrétiens, quelle route tiendrons-nous donc? Dites-nous-le. Faut-il vous fuir, éviter votre commerce, vivre parmi vous comme des exilés? Oui, souvent il le faut, et c'est toujours pour nous le parti le plus sûr, le plus conforme à notre état, le plus utile au ministère; mais dès lors, que sommes-nous à vos yeux, que des hommes sauvages, d'une vertu farouche, des misanthropes insociables.

O monde! accordez-vous avec vous-même, ne nous imposez pas des lois contradictoires; et puisque un triste devoir nous enchaîne auprès de vous, souffrez, ou que la plus sombre retraite nous dérobe à vos séductions, ou qu'il nous soit permis de

vous voir sans abjurer l'esprit de Jésus-Christ, sans démentir le caractère d'envoyés de Dieu, sans nous travestir en esclaves de nos idoles. Monde bizarre, vous prétendez que nous soyons des saints, et vous mettez tout en œuvre pour nous empêcher de l'être; et, dans le vrai, vous voudriez que nous ne fussions ni à Dieu, ni au monde. Vous n'aimez guère mieux en nous de grandes vertus que de grands vices; le zèle vous révolte autant que le désordre, et vous nous pardonnez peut-être plus volontiers une vie tiède qui vous autorise, qu'une vie trop exemplaire qui vous condamne.

Mais je m'oublie, les reproches ne siéent point ici. C'est la tendresse des ouailles du troupeau que je sollicite en faveur de ses guides; je ne dois presser que par de tendres instances. Disciples de Jésus-Christ, le Dieu qui vous fait ses enfants nous établit ses prophètes, c'est-à-dire vos pères dans la foi; oubliez ce titre, si vous voulez; mais nous sommes toujours vos frères selon la chair, c'est-à-dire des hommes fragiles; daignez vous en souvenir. A mille périls inséparables d'un ministère accablant, n'en ajoutez pas de nouveaux, n'opprimez pas nos faibles vertus; notre piété, en ne la qualifiant que d'austérité rebutante; notre zèle, en le traversant dès qu'il tend à vous réformer. Déjà, trop disposés à oublier les lois sévères d'un état saint, ne contribuez pas à nous en écarter. Qu'une exacte régularité ne soit pas un titre qui nous rende haïssables; que le mérite sérieux et recueilli ait accès auprès de vous, comme la légèreté folâtre et dissipée; que tous vos égards ne soient pas pour les ministres mondains; que ceux qui n'ont en partage que la simplicité évangélique, qui ne savent que prier pour vous et vous édifier, ne soient pas traités comme des hommes de rebut. Heureuse simplicité, sûre gardienne de l'innocence, que n'êtes-vous moins rare! Enfin, si vous n'êtes pas notre couronne et notre joie, au moins ne soyez pas l'occasion de nos malheurs et les complices de notre perte. Reste encore une grâce à obtenir : imparfaits comme vous, ne soyez pas de nos défauts des censeurs sans pitié.

Ils pèchent comme le reste des hommes, ces anges visibles, établis sur la terre pour y détruire le péché. Contraste douloureux, mais vérité aussi palpable qu'humiliante! Nous ne prétendons ni l'affaiblir, ni la dissimuler. Ils pèchent: assujettis aux misères communes, de tous leurs titres celui de pécheurs est le seul qui leur soit propre : soutenus de plus de grâces d'un côté, de l'autre exposés à plus de périls, leur condition revient à la vôtre; et trop souvent, hélas! l'homme de chair prévaut sur l'homme de Dieu. Ils pèchent : oui, ces tribunaux sacrés sont toute leur ressource, comme celle du simple fidèle: on les y voit tour à tour, tantôt assis, prononcer comme juges; tantôt prosternés, supplier comme coupables : enfin, tels que la dernière brebis du troupeau, nous avons besoin de toutes vos miséricordes, ô mon Dieu! et de toute votre indulgence, mes frères.

Et d'abord nos chutes pourraient-elles vous surprendre? on a vu tomber les cèdres du Liban, les colonnes de l'Eglise s'écrouler : jusque dans la compagnie de Jésus-Christ un apôtre s'est perverti; les vapeurs du péché, portées jusque dans le ciel, y ont souillé des êtres incorruptibles! comment le voile du sanctuaire serait-il assez épais pour en garantir ses ministres? Mais de quel œil faut-il regarder leurs fautes? devez-vous les déplorer en secret ou les produire en public; en gémir aux pieds de Dieu ou en triompher aux yeux du monde; les couvrir du manteau de la charité ou les peindre des traits d'une maligne censure? Jugez vous-mêmes lequel est le plus raisonnable, consultez l'humanité, interrogez la religion! Est-ce de leur aveu, est-ce avec leur suffrage que les oints du Seigneur deviennent l'objet de la satire et la proie de vos malignités?

Car qui ne sait le plaisir indécent avec lequel on se déchaîne contre la tribu consacrée? et si, dans ce discours, je ne m'étais prescrit de ne parler que le langage de la douceur, quelle amertume ne pourrions-nous pas répandre ici sur nos plaintes! Grand apôtre, vous vous plaignîtes d'être la fable du monde païen, *omnium peripsema* (I *Cor.*, IV); nous le sommes du monde chrétien. La foi ne lui inspire ni plus de réserve, ni plus de retenue que l'infidélité. Il nous appelle ses pères, et il nous juge sans pitié; ses maîtres, il nous censure sans ménagements; ses pasteurs, il nous condamne sans miséricorde. Nos défauts sont comptés, nos fautes exagérées, nos faiblesses relevées, nos discours empoisonnés, nos démarches suspectées; rien ne s'excuse, aucun n'est épargné : jusque dans nos vertus on cherche de quoi fournir aux soupçons injurieux. Taisons-nous : quelques ministres infidèles donnent prise à la critique, c'est assez Il faut laisser le monde en possession de confondre l'ivraie avec le pur froment, de rejeter sur tout un corps le crime de quelques membres, de traiter la vertu comme le vice, dès qu'ils portent la même livrée

Mais fussions-nous tous répréhensibles, ne devons-nous attendre aucun ménagement, ne méritons-nous plus ni support, ni compassion? A quel titre sommes-nous exceptés des sentiments de la nature et des lois de l'humanité? Enfants des hommes, cessons-nous d'être vos frères au moment que le ciel nous prend pour ses ministres? Perdons-nous tous droits sur vos cœurs dès là que Dieu nous donne toute autorité sur vos âmes? L'onction sainte aurait-elle rompu tous les liens qui nous unissent? Au moins reconnaissez votre sang; c'est parce qu'il coule dans nos veines que nous ne sommes point impeccables. L'humanité violée réclame donc ici ses droits, la religion en revendique de plus sacrés encore.

C'est elle que vous attaquez, c'est sur elle que retombent tous les coups que vous

nous portez ; c'est l'Eglise que vous déshonorez, que vous flétrissez; c'est la robe de votre mère que vous souillez, que vous déchirez; sa honte que vous révélez, son déshonneur que vous publiez. Le péché d'un prêtre est le péché de tout le christianisme, disait le premier empereur chrétien, et si j'en étais le témoin, de la pourpre qui me couvre je déroberais le coupable à tous les yeux. Autre temps, autres mœurs; aujourd'hui leurs moindres écarts sont publiés sur les toits.

Mais encore que prétend ce monde en faisant trophée de nos misères? Veut-il se venger de la loi qui l'assujettit à nous révéler les siennes? Loi divine, qu'il s'en prenne donc à son auteur. Loi de clémence, trop heureux tous d'obtenir miséricorde à ce prix; mais loi plus onéreuse pour nous que pour le monde, qui nous impose un double fardeau, qui nous charge du plus pénible de tous les ministères, du plus dégoûtant. du plus dangereux à tous égards. Monde, si l'équité présidait à vos jugements, nos fautes, par cet endroit seul, vous sembleraient peut-être excusables. Le cœur serait moins accessible au péché, si les oreilles n'étaient condamnées à en être sans cesse infectées. Est-ce pour autoriser vos désordres que vous divulguez nos fautes? Vous serez jugés sur nos leçons, et non sur nos exemples. Est-ce le chagrin de nos répréhensions qui vous aigrit? Mais sommes-nous vos censeurs par passion ou par goût? Le devoir, votre salut, l'ordre de Dieu : quel autre motif nous anime? Est-ce le zèle de la maison du Seigneur qui vous dévore? Quel zèle que celui qui ne s'exprime que par des satires, qui ne tend qu'à noircir et diffamer!

Eh! chrétiens, modérez votre zèle; Dieu ne vous a point chargés de punir les désordres du sanctuaire : laissez faire sa justice. Attendez, le jour s'approche; là, plus de prêtre, ni de laïque : l'innocence et le crime, point d'autre distinction. Jugement formidable! nous serons vos premières victimes : il commencera par la maison de Dieu, *a domo Dei*, et peut-être y serons-nous condamnés pour les crimes d'autrui autant que pour les nôtres. Modérez votre zèle, l'enfer est allumé pour le prêtre sacrilége comme pour le laïque prévaricateur : sa place y est marquée plus avant que la vôtre. Modérez votre zèle, n'invoquez pas la foudre sur ceux qui, chaque jour, la détournent de dessus vos têtes par l'oblation divine.

Ah! s'il vous restait de la foi, ce sont des larmes, et non pas des satires, que les plaies du sanctuaire devraient vous arracher. Sachez-le : des ministres pervers sont le signe le plus marqué du courroux de Dieu sur les peuples : c'est le dernier de ses fléaux. Un peuple égaré qui peut être ramené, il le frappe de ses châtiments ordinaires : la stérilité, la guerre, la disette, la faim. Un peuple endurci qu'il abandonne à son sens réprouvé, il le livre à des guides endurcis comme lui. Voyez-en les menaces dans le prophète Zacharie, et l'accomplissement dans l'histoire d'Israël. Pleurez donc sur vous-mêmes quand vous voyez l'autel profané, apaisez le ciel par d'utiles expiations, plutôt que de l'irriter encore par de coupables invectives.

Ce n'est pas que vous deviez regarder d'un œil indifférent l'indécence dans le lieu saint. A Dieu ne plaise que les enfants de l'alliance fussent insensibles au déshonneur du tabernacle! Un lévite scandaleux doit trouver chaque Israélite armé contre lui; mais de quelles armes? Des armes de la charité seule. L'esprit de Dieu, l'esprit de Jésus-Christ n'en connut jamais d'autre. Que vous dit-elle? *Corripe.* (*Matth.*, XVIII.) Reprenez-le, respectez-le en public, faites-le rougir en secret; épargnez-le dans vos dicours, effrayez-le par vos remontrances; ménagez-le devant les hommes, confondez-le devant Dieu. S'il est docile, quel gain pour la religion, quel mérite pour vous! S'il est rebelle, et que le mal exige un prompt remède, suivez la voie que vous trace l'Evangile : *dic Ecclesiæ* (*Ibid.*); portez vos plaintes au tribunal de l'Eglise.

Le voici ce tribunal où préside la religion, et la religion décorée de tout ce qui peut la rendre auguste à ceux mêmes qui ne savent la révérer qu'autant qu'elle est unie à un grand nom, à de grands titres. Tribunal digne de toute votre confiance : sa balance ne se remet qu'entre les mains de la sagesse, du mérite reconnu. Tribunal dont nous aimons jusqu'à la sévérité : il ne punit qu'avec tendresse; c'est toujours un cœur paternel qui dicte ses arrêts. Voilà où le vrai zèle doit apporter ses amertumes.

Au reste, le vrai zèle a-t-il donc tant de quoi s'affliger parmi nous dans ce grand diocèse? Pour quelques ministres moins fidèles qui vous contristent, quelle consolante multitude de vertueux qui vous édifient! On déclame contre les méchants, rend-on pleine justice aux bons? On s'irrite contre un scandale, profite-t-on de mille pieux exemples? On se déchaîne contre quelque vicieux : combien de saints produirais-je, en revanche, méprisés, haïs, persécutés du monde, parce qu'avec mille vertus ils ont un seul défaut!

Mais cessons de nous plaindre, ce beau jour nous invite à de plus tendres sentiments. Assemblés devant le Seigneur, dans un concours qui réunit à ses pieds les deux portions de son troupeau, ne pensons qu'à nous donner des marques mutuelles de la plus vive charité. Tous enfants du même Dieu, tous frères en Jésus-Christ, compagnons de disgrâces du côté de la nature, de ressources du côté de la Rédemption; unis dans nos craintes, dans nos espérances, dans tous nos intérêts, profitons de la conjoncture pour resserrer les nœuds qui nous lient : *Sit juramentum inter nos.* (*Gen.*, XXVI.) Pardonnons, sacrifions, oublions tout pour nous jurer une concorde inaltérable : *et ineamus fœdus.* (*Ibid.*) Devant le Dieu qui nous consacre et vous adopte, renouvelons l'alliance qui doit être éternelle entre le sacerdoce

et le peuple : de notre part en voici les conditions.

Au nom de tout ce vénérable presbytère, s'il m'est permis d'en être l'interprète, nous protestons de n'oublier jamais les sentiments, les soins, les secours que nous vous devons ; n'épargner ni nos travaux, ni nos veilles : nous voulons vivre et mourir les armes spirituelles à la main pour le salut de vos âmes. Dépositaires des grâces du Dieu Sauveur, nous jurons de vous les offrir partout, de vous les porter jusque sur le lit de douleur; d'y partager vos langueurs, d'y soutenir votre courage, d'y sanctifier vos derniers soupirs, fût-ce au péril de nos jours et au prix de notre vie. Nous laissons à vos cœurs à juger du retour qu'ils nous doivent : seulement ne vous perdez pas, et sauvez-vous par notre ministère, nous serons trop payés. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR DE BOISMONT.

Nicolas Thirel (ou Thyrel) de Boismont, l'un des quarante de l'Académie française, ancien prieur commendataire de Lihons en Santerre, abbé de Grestain, ancien vicaire général d'Amiens, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Rouen, prédicateur ordinaire du roi, et docteur en théologie de la maison de Navarre, naquit, en 1715, près de Rouen. Il passa dans cette ville les plus belles années de sa jeunesse, ne possédant, pour toute fortune, que le revenu d'une modique prébende, ayant assez peu les goûts de son état, et ne songeant point à en acquérir les biens et les honneurs. « Il négligeait, dit M. Auger dans la notice qu'il lui consacre, la lecture des livres saints et des Pères de l'Eglise ; la littérature profane faisait ses délices, et il écrivait des lettres ingénieuses ou composait de jolis vers. Ce talent, auquel il ne renonça jamais, joint à un caractère doux et à des manières agréables, lui procurait, dans les sociétés, de petits triomphes auxquels il bornait sa gloire, lorsqu'une occasion inattendue vint lui révéler le secret de son talent pour l'éloquence, et mettre en lui le germe de la seule ambition dont il fût susceptible, l'ambition des succès et de la célébrité. Le chapitre de Rouen jouissait, de temps immémorial, du privilége de délivrer et d'absoudre un criminel le jour de la fête de l'Ascension, en le faisant passer sous la *fierte*, ou châsse de saint Romain, archevêque de cette ville. Un gentilhomme avait tué son frère en duel, à la suite d'une querelle, où les torts n'avaient point été de son côté. Il s'était dérobé par la fuite au supplice que lui avait mérité ce crime, le seul qu'il eût jamais commis, mais un des plus grands dont il pût se rendre coupable. Dépouillé de tous ses biens, déchiré de remords, et expatrié depuis dix ans, il avait obtenu que le chapitre exerçât en sa faveur son antique et noble prérogative. L'abbé de Boismont fut chargé, selon l'usage, de lui annoncer solennellement sa grâce, et il se montra, en cette circonstance, le digne organe de la clémence et de la religion. Cet heureux essai d'un talent qu'il ne se connaissait pas encore, lui fit dès lors entrevoir tout ce dont il était capable ; et les conseils de l'amitié se joignant à ceux de l'amour-propre, il vint chercher à Paris des modèles à imiter et des rivaux à combattre. Prêchant d'abord dans les églises les moins fréquentées, il eut bientôt percé cette obscurité qui enveloppe toujours les débuts d'un écrivain, mais dont l'orateur et le poëte de théâtre ont plus de facilité pour sortir, lorsqu'ils ne méritent pas tout à fait d'y rester. L'abbé de Boismont (nous nous servons d'une expression consacrée par l'usage), l'abbé de Boismont devint un prédicateur à la mode, et les églises les plus vastes parurent trop étroites pour contenir les auditeurs qu'il enlevait chaque jour à des concurrents vieillis dans l'art et dans les triomphes de la chaire. Une réputation si grande à sa naissance attira sur lui les regards de l'Académie française. Cette illustre compagnie, tous les ans, le jour de la Saint-Louis, entendait, dans la chapelle du Louvre, le panégyrique de ce vertueux roi. Elle choisissait ordinairement l'orateur parmi les prédicateurs qu'un mérite déjà connu semblait désigner d'avance à l'honneur de prendre place un jour parmi ses membres; et ce discours prononcé devant elle était une sorte d'épreuve particulière qu'elle faisait des talents du futur candidat. En 1750, son choix tomba sur l'abbé de Boismont, et il fut pleinement justifié. Le panégyriste rajeunit avec art un sujet que déjà l'on pouvait croire épuisé ; ce sujet offrait des difficultés que l'on regardait comme la pierre de touche du talent et de l'adresse, et qui souvent en devenaient l'écueil : cette fois, elles furent vaincues avec l'habileté la plus heureuse. Le succès n'attendit pas longtemps la récompense. En 1755, M. de Boismont fut reçu à l'Académie française, à la place de M. Boyer, évêque de Mirepoix. Il avait pour concurrent M. de Châteaubrun, l'auteur des *Troyennes*. Cette rivalité donna lieu à une aventure plaisante dont M. de Rulhière a fait le récit le plus agréable. » Nous avons cru être agréable à nos lecteurs en reprodui-

sant plus bas le *Discours* de Rulhière. L'abbé de Boismont parcourut une carrière semée de succès, jusqu'au moment où l'affaiblissement de toutes ses facultés se fit sentir, moment où les meilleurs écrivains perdent toutes les qualités de leur style, en outrant tous les défauts; il couronna ses travaux par un chef-d'œuvre : nous voulons parler du sermon qu'il prononça, en 1782, dans l'église de la Charité, à Paris, pour engager les riches de cette capitale à consacrer une légère portion de leur superflu à la fondation d'un hôpital militaire et ecclésiastique. L'idée de ce noble établissement avait été conçue par madame la vicomtesse de La Rochefoucauld. Affligée de voir des officiers et des prêtres malades, réduits à la triste nécessité de se faire soigner à l'Hôtel-Dieu, dont le régime était encore bien loin du degré d'amélioration qu'il a acquis depuis, elle avait résolu de leur procurer un asile où ils recevraient, avec tous les secours nécessaires à leurs maux, les égards dus à leur état et à leurs services. La grande réputation de l'abbé de Boismont lui parut un moyen sûr d'attirer, de réunir un nombre considérable de ces personnes riches, et d'un esprit cultivé, qui n'allaient entendre un prédicateur que pour juger un écrivain. Son pieux calcul ne fut point trompé. L'affluence fut extraordinaire, et le discours eut de tous les succès le plus solide et le plus doux. Une quête que madame de La Rochefoucauld fit elle-même dans Paris, rapporta cent cinquante mille francs. L'hôpital fut construit et doté (1). L'abbé de Boismont sut réunir dans cette circonstance, au mérite d'une bonne action, la gloire d'un bel ouvrage. Son discours fut regardé comme un des meilleurs que la charité eût encore inspirés à nos orateurs chrétiens; et il faut dire, à l'éloge de leur âme, que les moins éloquents d'entre eux le sont devenus lorsqu'ils ont traité ce sujet. Voici le jugement de M. Auger sur le genre de talent de l'abbé de Boismont; nous le faisons suivre d'un autre jugement plus sévère, mais certainement plus vrai.

« M. de Boismont était un écrivain de beaucoup d'esprit; mais il n'était pas d'un goût très-sûr. On lui avait reproché, non sans fondement, de mettre plus de jeu dans les mots que de mouvement dans les tours, d'avoir quelquefois plus de recherche que de justesse dans les idées, plus d'apprêt que de véritable élégance dans le style; enfin de s'être fait une diction antithétique et maniérée, qui éblouissait l'esprit sans échauffer le cœur. Ces différents vices, qui déparent plus ou moins ses premières compositions, disparurent entièrement pour faire place dans son dernier discours à tous les mérites contraires. La remarque en fut faite dans le temps par tous les bons juges, et M de La Harpe l'a consacrée, en la consignant dans son *Cours de Littérature*. Le suffrage de ce célèbre critique a ici d'autant plus de poids, qu'en général le talent de M. de Boismont a été jugé par lui avec une excessive sévérité. Nous croyons devoir citer en partie le passage où il parle du sermon de cet orateur. « Là, dit-il, M. de Boismont a de l'onction, de la vérité, du pathétique; ses moyens sont bien conçus et « supérieurement développés; ses vues « sont justes et grandes; ses expressions « heureuses; il parle au cœur, à la raison, « à l'imagination; en un mot, il est orateur. Il s'agissait de solliciter l'humanité « en faveur de la vieillesse indigente de « ceux qui ont consacré leur vie et donné « leur sang à l'État : c'est la première partie de ce discours. Il s'agissait d'assurer « de même, dans un asile honorable, les « secours nécessaires aux besoins et aux « maladies de ceux qui ont vieilli au service des autels : c'est la seconde partie. « Toutes deux sont dignement remplies; « et la dernière, surtout, qui était la plus « délicate, a paru la mieux traitée. Il touchait à plus d'un écueil; il fallait écarter « l'idée des reproches qui s'élèvent depuis « si longtemps contre une classe d'hommes « où l'on croit voir plutôt l'abus de l'opulence que des droits à la compassion : il « fallait combattre l'indifférence pour la « religion, qui peut naturellement s'étendre « jusqu'à ses ministres; et il s'y prend « avec un art admirable. Sans contester le « bien qu'a pu faire la philosophie avant « qu'on l'eût dénaturée, il en prend avantage pour l'appeler elle-même à l'appui « d'une religion bienfaisante, qu'il présente « sous les rapports les plus intéressants en « morale et en politique, comme la consolation du pauvre, et le seul dépositaire de « l'espérance, ce grand besoin de la faiblesse humaine. Il distingua surtout cette « portion du clergé qui en remplit les devoirs, et n'en a pas les richesses, etc., etc. » —« On ne peut refuser à l'abbé de Boismont un ton qui décèle un homme d'esprit, mais on sait bien aussi que ce n'est pas là ce qui doit caractériser un orateur chrétien, ou plutôt ce qui doit le faire remarquer, préférablement à une marche grave et mâle, à une vigoureuse logique, à un langage d'onction et de cœur qui, exprimant la conviction de l'orateur, la fait passer dans l'âme des auditeurs. Il y a cependant dans ses ouvrages d'excellents passages et parfaitement assortis aux vérités chrétiennes, tels que celui qui regarde l'efficace de la religion dans le soulagement du prochain, et l'impuissance de la philosophie profane, qu'on lit dans son *Sermon sur les assemblées de charité;* mais en général il avait plus de talent pour l'éloquence académique que pour celle de la chaire... On reproche à l'abbé de Boismont d'avoir trop flatté l'orgueil des philosophes de son temps et d'en avoir adopté le jargon : ce fut un double

(1) Cet hôpital, situé au Petit-Montrouge, subsiste encore aujourd'hui; mais la destination en a été changée

malheur pour lui. » (F. PÉRENNÈS, *Dict. de biographie chrét. et antichrét.*; 3 vol. in-4°; Migne, 1851.)

On a de lui, en collaboration avec l'abbé Maury : *Lettres de M. l'évêque de *** à Mme la duchesse de *** sur cette question importante : S'il est permis d'exposer à la censure publique les excès dans lesquels tombent les ministres de la religion* (par le P. Lambert); 1784, in-12.—*Lettres secrètes sur l'état actuel de la religion et du clergé de France, à M. le marquis de ***, ancien mestre de camp de cavalerie retiré dans ses terres*; 1781-1783.—*Oraisons funèbres, panégyriques et sermons* (ouvrage posthume); Paris, an XIII, in-8°, réimprimé en partie sous le titre de *OEuvres choisies de M. de Boismont;* Paris, Salmon, 1828, in-18. Il paraît, d'après le discours de réception de M. de Rulhière, que l'abbé Maury préparait une édition complète des œuvres de son ami, dans laquelle il aurait fait entrer un choix de ses poésies de société. L'abbé Maury n'a point réalisé ce projet.

L'abbé de Boismont mourut à Paris le 20 décembre 1786, à l'âge de soixante-onze ans.

Discours prononcés dans l'Académie française, le lundi 4 juin 1787, *à la réception de M. de Rulhière, successeur de M. l'abbé de Boismont.*

Rulhière ayant été élu par Messieurs de l'Académie française, à la place de l'abbé de Boismont, y vint prendre séance le lundi 4 juin 1787, et prononça le discours qui suit :

« Messieurs,

« Chacun de vous, avant son adoption dans ce corps illustre, avait acquis, par d'éclatants succès, une gloire personnelle, la plus belle récompense de tous les travaux des hommes. Les applaudissements publics sollicitaient pour vous les suffrages de l'Académie, et vous vîntes occuper cette même place que vos bontés m'accordent aujourd'hui, appelés par la voix de la renommée, et le front déjà ceint des couronnes littéraires.

« Retracer ainsi quelques images de votre gloire, Messieurs, ce n'est pas acquitter ma reconnaissance par un tribut d'éloges; c'est avouer, sans fausse modestie, l'exception que vous daignez faire en ma faveur.

« Et comment pourrais-je me dissimuler qu'ici tout est consacré à la publicité des talents, à l'authenticité des succès ? A-t-on vu en aucun lieu du monde une plus nombreuse succession d'hommes célèbres se renouveler d'un siècle à l'autre ? Vos assemblées, devenues l'objet d'un empressement général, reçoivent de cette émulation, de ce concours, une heureuse ressemblance avec les plus belles fêtes de l'antiquité. A l'instant même, pendant que vous avez pris place dans cette noble confusion de rangs, de talents et de dignités, ce nombreux auditoire, que le charme des plaisirs de l'esprit intéresse à toutes vos occupations, ne s'est-il pas attaché à reconnaître, à nommer, à désigner chacun de vous par tous les titres de votre renommée ?

« On a cherché des yeux ces deux poètes enchanteurs, qui ont ramené parmi nous le goût de la campagne, dont les vers harmonieux, élégants et purs, ont vaincu nos mépris pour les détails rustiques, et par qui les vergers, les hameaux, les humbles solitudes ne sont plus étrangers au luxe même et à notre dédaigeuse urbanité : l'un d'eux, disait-on, revient tout récemment des rivages de la Grèce ; et, après tant de siècles écoulés, Athènes s'est enorgueillie d'avoir attiré une seconde fois la curiosité de Virgile.

« L'autre est le premier en France, qui, dans ses riants tableaux de la vie champêtre, ait abandonné les peintures surannées de la vie pastorale, et qui ait offert ce nouveau genre de poésie aux méditations du sage et à la sensibilité de l'homme du monde.

« Tous les regards se partageaient entre ces auteurs applaudis dans une carrière plus tumultueuse, et dont les noms ont retenti souvent, sur la scène, au milieu des acclamations et de l'ivresse générale.

Etait-ce donc le même auteur que l'on désignait en même temps pour avoir fait répandre de nouvelles larmes sur les malheurs de Didon; soutenu la gloire de deux théâtres lyriques; prêté l'intérêt des plus ingénieuses narrations aux préceptes de la morale, aux conseils même de la politique; répandu sur les discussions littéraires la plus élégante érudition, et développé enfin ce qui caractérise le goût universel et de tous les temps, en nous retraçant l'histoire du goût particulier des nations et des siècles ?

« Cet autre, passant à son gré de l'école de Sophocle dans celle de Quintilien, se plaît à nous rappeler, dans les leçons de la plus belle littérature, le souvenir des modèles antiques; et lui-même, dans plus d'un genre, nous a donné plus d'un modèle.

« Un sentiment d'admiration et même de reconnaissance a saisi tous les cœurs, à l'aspect du savant défenseur de l'humanité souffrante dans les asiles de la pauvreté. Jamais la philosophie et l'éloquence réunies ont-elles obtenu un plus beau triomphe ? Sur les ruines de ces asiles, qui trompaient à la fois et la bienfaisance et la misère, vont s'élever les monuments d'une véritable bienfaisance, qui suffiraient seuls, dans les âges suivants, pour faire bénir, dirai-je les sages qui les proposent, le ministre qui les protége, le souverain qui les adopte, ou la nation qui tout entière s'empresse d'y concourir? Eloquence d'autant plus persuasive, qu'en laissant apercevoir une sensibilité profonde, elle se défend de ses propres émotions, abandonne tous les artifices oratoires, ennoblit les plus révoltantes images et les mots les plus repoussants, par l'indispensable nécessité de les employer, émeut toujours, mais semble se maintenir impassible, pour conserver la force d'exa-

miner, de peindre, de discuter, et fait ainsi parler à la sagesse et aux sciences le langage le plus digne d'elles.

« Mais par quelle imprudence me suis-je rendu l'organe de cette assemblée? Est-ce à moi d'exprimer le sentiment qu'elle éprouve en voyant réunis tant d'hommes distingués dans tous les genres de littérature, d'érudition, de science ; et celui qui, si jeune encore, est déjà, dans l'art de la guerre, au rang des auteurs classiques ; et ces hommes illustres, revêtus des plus éclatants honneurs de l'Eglise, de la cour, de la magistrature et des armées, venant ici s'associer avec égalité à l'homme de lettres, et dignes de cette égalité par leurs talents et par leurs génies ?

« Faut-il regarder comme un simple jeu du hasard, ou comme le dessein et le choix d'une politique éclairée, que deux seuls académiciens, étant aujourd'hui retenus par l'intérêt de l'Etat, dans les cours étrangères, l'un réside dans la capitale du monde chrétien, l'autre dans la capitale du monde mahométan ? Celui-ci s'efforce de rappeler dans la Grèce redevenue barbare le souvenir de tous les arts de Périclès; l'autre, sous la pourpre romaine, conserve tout ce qui a distingué les courtisans d'Auguste, d'Antonin, et de Léon X. Ainsi Constantinople et Rome, qui autrefois nous ont tout enseigné, reçoivent du sein de cette Académie des modèles dignes de leurs plus beaux âges.

« Cette gloire des lettres françaises est le véritable but de votre institution. Je sais, Messieurs, et je l'aurais appris chez plus d'un peuple, quelle est l'utilité des travaux qui vous occupent en commun, de ces travaux assidus qui ont donné à notre langue une supériorité reconnue de l'Europe entière, et qui l'ont rendue l'interprète générale des nations. Mais d'autres desseins encore ont animé votre fondateur; et il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur l'époque singulière où il créa l'Académie.

« Les plus dangereuses factions agitaient alors le royaume; il avait abattu, mais avec une prudente modération, celle que longtemps on avait crainte. Un édit mémorable et dont enfin nous pouvons dire qu'on oublia trop tôt la profonde sagesse, l'*Edit de grâce*, accordé aux calvinistes, vaincus et presque désarmés, achevait d'éteindre nos guerres de religion; et Richelieu, si souvent inexorable, avait terminé ces longues et sanglantes dissensions par la victoire et par la clémence. Mais l'ambition des grands, et surtout cette jalousie de faveur, la plus terrible passion des cours, excitaient autour de lui de fréquents orages ; tout le forçait d'affermir et par là même d'accroître sans cesse sa propre autorité, qu'il avait su confondre avec l'autorité royale. Un code de nouvelles lois, destinées par leur effrayante sévérité à prévenir ou à dissiper tous les complots, venait d'être promulgué; et parmi ces lois, il y en avait une qui proscrivait rigoureusement toutes les assemblées. Cependant il apprit que le charme d'une société studieuse, le mutuel intérêt de s'instruire, l'ardeur de se perfectionner réciproquement par de généreuses critiques, rassemblaient encore fréquemment et en secret des hommes dont les talents étaient avoués, dont les ouvrages jouissaient de l'estime publique. Quelques-uns étaient liés avec les grands, dont il redoutait les desseins ; d'autres suivaient cette religion vaincue, dont il laissait subsister les temples, et dont il ruinait les asiles fortifiés. Il vit sans crainte et sans ombrage cette innocente infraction de ses lois; il voulut seulement que leurs études ne fussent plus solitaires ; que leurs conférences ne fussent plus mystérieuses ; que la protection dont les grands devaient les honorer fût un honneur public pour les grands eux-mêmes ; et qu'enfin la société des hommes de lettres entre eux devînt, après la célébrité de leurs ouvrages, leur plus célèbre récompense.

« Qu'il est beau de pouvoir observer dans le temple du génie combien la grandeur d'âme l'emporte sur le génie même ! Ce ministre, dont le souvenir laisse dans nos esprits tant de terreur mêlée à tant d'admiration, doit la prospérité de son gouvernement et la perpétuité de sa gloire à deux actions également sages et magnanimes. L'*Edit de grâce* facilita toutes ses entreprises, et les progrès des lettres ont éternisé sa mémoire.

« Développer toute l'étendue d'un bienfait est un premier mouvement de la reconnaissance. Vos succès, votre renommée personnelle, Messieurs, et cette gloire qui fut toujours attachée au nom même de l'Académie, semblaient défendre à un homme de lettres sans renommée d'oser aspirer jusqu'à vous. Dévoué depuis vingt ans à des travaux, non pas mystérieux et cachés, mais qui ne pourront être publiquement jugés que quand je ne serai plus ; renonçant à toute ambition d'une célébrité présente, je m'efforçais d'éteindre dans mon cœur tout espoir de ces récompenses éclatantes qui ne s'obtiennent que par la publicité des talents. Je contemplais ces fameux modèles qui, au temps même de la plus heureuse liberté, n'ont écrit l'histoire que dans le silence, dans la retraite, dans l'exil : non que j'osasse me comparer à de tels hommes ; mais le spectacle des grands sacrifices n'élève pas moins les âmes que la vue des grands succès. Vivre loin de vous, Messieurs, est pour un homme de lettres un véritable exil ; et la seule consolation qui puisse lui rester est cette faible et douteuse espérance de quelque nom dans l'avenir.

« C'est par là, il est vrai, que, toujours indépendant et libre dans mes opinions, j'ai pu jouir tout ensemble, et du bonheur que donne un travail assidu, et de ce calme devenu si rare dans les travaux littéraires. C'est par là que dans mes écrits, et la louange et le blâme se sont toujours affranchis de tous les intérêts que le temps fait évanouir ; et si j'ai dû fuir la publicité, les té-

nèbres n'ont pas eté mon asile : d'illustres suffrages, et sans doute, Messieurs, vous y avez eu égard dans votre choix, ont été le prix de mes veilles; vous n'avez pas dédaigné d'en être confidents. Peut-être avez-vous reconnu dans cette longue réserve un mérite particulier à ce genre de littérature que j'ai embrassé. Lié dès mon enfance avec l'un de vous, Messieurs, qui joint les plus sérieuses études de l'érudition aux talents de presque tous les arts agréables, et dont la constante amitié justifierait, s'il en était besoin, toute la durée de ma vie, il m'a laissé entrevoir que vos suffrages, incertains encore, pouvaient se rassembler sur moi. Le premier rayon d'espérance a ranimé des vœux mal éteints, et vous avez accordé le plus noble des encouragements à celui qui longtemps s'était senti capable du plus pénible des sacrifices.

« Les talents dont vous regrettez la perte, étaient d'avance remplacés dans cette compagnie; et mon ambition avait encore cette nouvelle excuse : la mort de M. l'abbé de Boismont vous enlevait un orateur justement célèbre; mais vous possédiez parmi vous son émule en éloquence, le rival de ses succès, que cette rivalité même lui a fait chérir et véritablement adopter : sentiment rare, et qu'on croirait presque étranger au cœur humain! dernière action de sa vie, mais qui l'honore tout entière.

« J'ai cru, Messieurs, trouver dans l'éloge que je dois à sa mémoire, le sujet d'une des plus importantes discussions littéraires qui puissent être mises sous vos yeux; elle tient à tout ce que j'ai à dire de cet orateur, et elle aura pour objet de comparer ses ouvrages avec les circonstances publiques qui ont contribué à former son goût et ses talents.

« Destiné à une fortune agréable, qu'il devait acquérir et mériter, il n'avait pas eu le malheur d'être riche en naissant; j'avouerai, sans détour, que cet écueil aurait eu pour lui tous ses dangers. Né près de Rouen, d'une famille noble et ancienne; cette ville féconde en grands hommes, qui a donné Corneille au théâtre, et Fontenelle aux trois académies, s'affligeait de le voir perdre, dans une vaine dissipation, les plus florissantes années de sa jeunesse. Une modeste prébende y suffisait à son ambition, et alors l'accueil général lui tenait lieu de fortune. Il était loin d'appliquer son génie à ces profondes études de l'antiquité sacrée et profane, qui ont formé, pour l'Eglise, les Chrysostome et les Bossuet. Tous les agréments qui plaisent dans la société, un seul essai qui fit admirer en lui ce don de l'éloquence que lui-même n'y soupçonnait pas encore, de jolis vers, talent qu'il tenait de la nature, et qu'il se garda bien de négliger dans aucun temps de sa vie; des lettres ingénieuses, dans lesquelles il exerçait sans cesse son coup d'œil à l'observation des mœurs : voilà, pendant ses plus belles années, ses uniques occupations.

« On pourra s'étonner que ce talent des vers agréables, et celui des observations malignes sur les ridicules du jour, tous deux si accueillis parmi nous, tous deux également avides de succès et d'applaudissements, soient demeurés peu connus dans un homme célèbre dont ils ont toujours amusé les loisirs. Mais aucune célébrité ne lui était nécessaire; les seuls ouvrages qu'il ait rendus publics ne l'ont été que par le vœu de l'Académie, quand il en fut devenu l'orateur. La reconnaissance et le goût, occupés à recueillir toutes ses œuvres, et qui en préparent une édition complète, le feront bientôt connaître sous ces nouveaux aspects. Ce n'est point à de tels éditeurs qu'il faut rappeler cet ancien tableau, ou plutôt cet ancien emblème, dans lequel on voyait Minerve faisant battre de verges le satyre Marsias, pour avoir ramassé une flûte que la déesse avait jetée.

« Le jeune orateur vivait ainsi dans l'oubli de ses plus beaux talents, dans l'insouciance de toute gloire; il vivait heureux cependant : et que faut-il pour le bonheur? L'accord de nos facultés avec nos besoins, et de nos opinions avec nos mœurs. Si on médite cette pensée, on doit en inférer que le plus sûr parti serait d'unir à la modération dans les besoins la sévérité dans les principes; mais on doit en inférer aussi qu'il n'est pas impossible de trouver un bonheur passager dans une grande indulgence pour soi-même.

« Enfin la sagesse de quelques amis le détermina à quitter la province, lui promettant à Paris tous les succès qu'un âge plus mûr, et surtout leurs conseils étaient parvenus à lui faire ambitionner.

« Ce fut l'année même où commençait une révolution générale dans les lettres et dans les mœurs; et jamais, par le concours des circonstances, la littérature et la société n'ont eu dans cette capitale une époque plus singulière. L'esprit du siècle de Louis XIV allait céder à un nouvel esprit; ses dernières nuances n'étaient pas encore effacées; elles se mêlaient alors et se confondaient avec d'autres nuances, qui, devenant chaque jour plus sensibles, n'ont pas tardé à les faire disparaître.

« Il faut tracer d'abord une esquisse de cette révolution, et ensuite il me sera plus aisé de faire sentir comment un habile orateur, maître du ton qu'il voulait prendre, et dont le talent souple et flexible s'est toujours plu à céder et à obéir aux différentes impressions de son siècle, nous offre dans ses ouvrages ce contraste d'esprits divers et de goûts opposés qu'il a vu régner pendant sa vie. Vous approuverez sans doute, Messieurs, que je présente cette esquisse dans sa juste étendue. Les événements qui ont le plus d'éclat dans l'histoire ont eu souvent moins d'influence que ce changement général dont je vais retracer le souvenir. On a vu quelques-uns de vous y prendre part; et en lisant en votre présence et devant une pareille assemblée l'histoire de cette révolution dans les lettres françaises, j'oserai, pour

un moment, me comparer à Hérodote lisant dans les jeux olympiques les événements célèbres de la Grèce.

« La première époque dont je parle, et qu'il faut indiquer avec précision, est l'année 1749.

« Fontenelle, près de finir sa longue carrière, faisait encore les délices des plus spirituelles sociétés, l'ornement de tous les corps littéraires, et semblait rapprocher et unir les deux siècles. Je ne dois pas rappeler ici qu'associé, dès son plus jeune âge, aux travaux des Corneilles, il avait pris dans la culture des lettres le charme qu'il avait répandu sur les plus hautes sciences; qu'il avait fait tomber les voiles mystérieux dont elles s'étaient si longtemps enveloppées, et les avait familiarisées avec les femmes, en écartant tout l'appareil du pédantisme; mais je rappellerai qu'il jouissait, dans son extrême vieillesse, de cette première révolution due à lui seul, qu'il voyait les savants, ses disciples, partout recherchés ou accueillis à son exemple et à sa suite. On dit que ce n'était pas dans les sciences un génie créateur; disons du moins qu'il emprunta le feu du génie, comme Prométhée avait dérobé le feu du ciel, pour en faire présent aux hommes, et qu'il s'en servit, comme lui, pour donner une nouvelle âme au sexe aimable qu'il éclaira, et dont la beauté est le symbole.

« Voltaire n'avait pas encore pris sur son siècle cet empire suprême dont nous l'avons vu s'emparer, lorsque, dans sa vieillesse, les suffrages unanimes de l'Europe lui eurent déféré le sceptre littéraire; mais, du fond de sa retraite de Cirey, revenant à Paris nous instruire, nous émouvoir et nous charmer, heureux rival de tous les génies de son temps et de tous les génies des siècles passés, toujours avide de succès, de gloire et de conquêtes, il régnait sur la scène sans régner sur nos opinions. Déjà cependant il avertissait les Français de tous leurs travers, en même temps qu'il chantait encore tous leurs triomphes; il nous inspirait l'horreur du fanatisme, naturalisait parmi nous les découvertes et les beautés hardies des philosophes et des poëtes anglais, composait pour la compagne de sa retraite un essai sur le caractère et le génie des nations, poursuivait les détracteurs des lettres et les critiques infidèles, suffisait presque seul aux lecteurs les plus assidus, et était l'éternel sujet de tous nos entretiens.

« Montesquieu, déjà sûr de sa gloire par ses premiers travaux, partageant ses jours entre les délices de Paris et le sauvage désert de la Brède, où le premier en France, et seul encore, il avait rapporté d'Angleterre le goût des jardins agrestes; Montesquieu achevait l'ouvrage des méditations de sa vie entière. Il publiait l'*Esprit des lois:* la profondeur de son génie et la richesse de son imagination versaient sur ces matières sublimes autant et plus de charmes que Fontenelle n'en avait répandu sur les hautes sciences, et désormais les plus secrètes intentions des législateurs, leurs fautes et leurs devoirs furent pour jamais révélés au genre humain.

« Un ouvrage non moins vaste, et dont Aristote et Pline n'avaient laissé que d'imparfaits modèles, l'histoire de l'homme et de la nature, parut cette même année. Cette grande partie de la philosophie fut exposée dans toute sa magnificence. Notre langue même parut s'embellir dans un style dont la majesté se maintient toujours sans orgueil et sans faste. Il avait fallu au travail d'Aristote les conquêtes d'Alexandre; il avait fallu, pour le travail de Pline, que Rome fût maîtresse du monde; et, de nos jours, c'est au seul génie du naturaliste français que tous les souverains et tous les peuples s'empressent d'offrir, en tributs volontaires, tout ce que la nature, sur la surface entière du globe, produit encore de nouveau, de rare ou d'inconnu.

« A cette époque, Rousseau, encouragé par sa réputation naissante, allait essayer de nouveau et fortifier dans les solitudes cette voix éloquente qui devait bientôt faire revivre tous les devoirs maternels et ramener le bonheur sur le premier âge de la vie. C'est encore à cette même époque qu'une nombreuse société se rassemblait sous deux chefs renommés et véritablement dignes d'elle, pour former l'immense collection de toutes les connaissances acquises par les travaux des siècles.

« Un mouvement général se fit alors dans l'esprit humain. Ces profondes études, sortant toutes à la fois des retraites solitaires où elles s'étaient mûries, répandirent tout à coup de nouvelles idées, de nouvelles lumières, des espérances nouvelles. La vigilance du gouvernement, toujours attentive parmi nous au choix des connaissances qu'il laisse s'étendre dans la nation, n'était point dans ce temps inquiète, soupçonneuse et craintive. Ce soin était confié à un magistrat illustre, d'un nom cher aux Muses, capable lui-même d'éclairer son siècle, et dont les vertus nobles, simples et familières s'accordent avec l'étonnante facilité de son génie, assis maintenant au milieu de vous, Messieurs, et surpris d'entendre un éloge qui ne peut étonner que lui seul.

« Cependant presque tous les genres de littérature étaient cultivés avec un égal applaudissement; et cette autre impulsion donnée sous le précédent règne ne paraissait pas s'être ralentie. Le terrible Crébillon, qui exprima si bien le délire des passions les plus atroces, la joie de la haine et les pleurs de la rage, s'était seul approprié cette partie du domaine tragique, et dans un long silence méditait un dernier succès. La scène se soutenait dans ce point de perfection qui a rendu ses jeux les plus comiques, un des plus nobles plaisirs de l'esprit. On allait chaque jour applaudir au théâtre la vraie peinture des ridicules de ce temps-là, si vivement tracée dans *le*

Méchant, *le Glorieux*, *le Métromane*, dans *la Coquette corrigée* et *les Dehors trompeurs*, ouvrages de plusieurs hommes célèbres qui, sur les traces de Molière, achevaient de rendre la comédie une école de mœurs. Que si d'autres abandonnaient ces traces trop difficiles à suivre, s'ils commençaient à quitter la touche du ridicule pour celle du pathétique, c'était pour nous présenter le tableau simple et touchant, mais toujours élégant et embelli, de nos erreurs et de nos fautes. L'éloquence de la chaire conservait, non toute la supériorité qu'elle avait acquise, mais, si j'ose m'exprimer ainsi, toute la vogue qu'elle avait précédemment obtenue. Souvent la multitude venait attendre dès le point du jour l'orateur qui ne devait paraître qu'à la chute du soleil. Cette fameuse société qui alors répandue sur toute la terre prenait de nation à nation, comme parmi nous d'homme à homme, le caractère qui convenait le mieux aux conjonctures, qui enseignait les sciences aux Chinois, les arts aux sauvages, les belles-lettres aux Européens; cette société remplissait avec éclat presque toutes les chaires. Ce fut elle qui la première perfectionna parmi nous l'art de la prédication; et, dans un temps moins favorable, elle en soutenait encore la gloire. Le talent de ses orateurs, mûri par de longues études et longtemps exercé dans les provinces sous la censure de leurs vieillards, revenait étonner la capitale et quelquefois faire trembler la cour. Si dans la foule des auditeurs quelques-uns étaient plus attirés par la curiosité que par la persuasion, s'ils venaient uniquement chercher dans ce concours le spectacle qu'offrait ce concours même; du moins le goût d'une solide occupation, le plaisir de juger un talent nouveau, la renommée, tout entretenait dans cette capitale l'amour de l'esprit, l'occupation des belles-lettres, le charme des conversations ingénieuses.

« Il semble dans la destinée de l'esprit humain, et l'expérience de tous les siècles peut nous le faire croire, que la philosophie doive toujours succéder aux belles-lettres, les Aristote aux Euripide, les Sénèque aux Térence, les Galilée aux Tasse, les Locke aux Milton. Mais le temps où une nation est éclairée par cette brillante aurore des sciences, avant que les lettres soient penchées vers leur déclin, n'est-il pas un de ses plus beaux âges? Est-il dans l'univers un spectacle plus digne d'admiration que cette ravissante saison des pays septentrionaux, qui, pendant sa longue durée, laisse voir tout ensemble, et les feux du couchant conservant longtemps encore leur éclatante lumière, et les rayons naissants du jour éclairant déjà tout l'espace du monde?

« La prospérité du gouvernement paraissant alors affermie, aucune impression chagrine ne se faisait sentir dans les esprits; et cette heureuse capitale, où les délices de la société sont mieux connues qu'en aucun lieu du monde, ne parut dans aucun temps les connaître mieux elle-même. Des vieillards formés dans la politesse du précédent règne possédaient l'art, devenu si rare, de converser avec agrément et avec égalité. La fatuité même, ce défaut français, qui prend toujours la couleur de son siècle, ou pour mieux dire la couleur du moment, était polie, ingénieuse et brillante. Les hommes de lettres, partout accueillis, cherchaient partout à plaire.

« Mais comme dans les sociétés politiques les avantages d'une extrême opulence sont toujours accompagnés de tous les maux, ou du moins de tous les dangers du luxe, on dirait aussi qu'il y a des dangers inséparables d'une extrême richesse littéraire : la profusion, les raffinements, le faux éclat, le désir de briller, l'amour de la nouveauté, en un mot, un vain luxe d'esprit commençaient à se faire craindre. La frivole vanité du bel esprit était devenue dans Paris une vanité dominante, une prétention générale, une sorte d'épidémie occasionnée par la durée même d'une saison si belle. Les moindres amateurs des lettres, suivant la médiocrité ou l'aisance de leur fortune, s'érigeaient les uns en aristarques, capables d'égarer le goût par leurs conseils; les autres en Mécènes, capables d'avilir les talents par leur protection.

« Le mal et le bien, tout changea dans le court espace de quelques années; mais les causes qui influent sur le génie des peuples et sur l'état général de la société, ne sont pas aussi simples que souvent elles le paraissent, et elles se compliquent de beaucoup de manières. Cette année même, où se produisirent tous ensemble ces grands ouvrages philosophiques, nous vîmes commencer une suite d'événements malheureux, qui peu à peu et de jour en jour ôtèrent au gouvernement cette approbation, cette estime publique dont il avait joui jusque-là; et, pendant que nous passions de l'amour des belles-lettres à l'amour de la philosophie, la nation, par un autre changement qui tenait à des causes bien différentes, passa de l'applaudissement aux plaintes, des chants de triomphe au bruit des perpétuelles remontrances, de la prospérité aux craintes d'une ruine générale, et d'un respectueux silence sur la religion à des querelles importunes et déplorables.

« Ne craignez pas, Messieurs, que je veuille imprudemment franchir les limites d'une discussion littéraire; mais enfin, un nouvel horizon, et souvent obscurci de nuages, se formait autour de nous. Il était difficile que les hommes de lettres conservassent le ton de la louange sans se dégrader; que des esprits qui se tournèrent rapidement vers les grands objets de l'administration publique, de la morale, des lois, de l'éducation, de l'étude générale de la nature, eussent encore cette souplesse, cette adresse ingénieuse qui se plaît à cacher une partie de ses pensées, pour faire mieux ressortir celles des autres. Et comme dans nos prospérités ils avaient été les plus flatteurs, ou du moins comme leurs flatteries

avaient eu plus d'éclat, dans cette espèce de chagrin général leurs plaintes acquirent aussi plus de célébrité. On craignit leurs opinions, on craignit leur société, on calomnia les lettres auprès du gouvernement, on chercha à les rendre odieuses et suspectes. Ces deux époques si diverses se trouvent marquées dans deux ouvrages bien différents en effet, et composés à peu d'années de distance par deux académiciens célèbres, et tous deux secrétaires de cette académie. Duclos s'écrie : « Les gens de la « cour sont ceux dont les lettres ont le « plus à se louer. Formez des liaisons à la « cour, un homme de lettres estimable n'y « essuiera point de faste offensant. » Et quelques années s'étaient à peine écoulées, que d'Alembert se plaint qu'ils soient persécutés par ceux même qui ont le plus d'intérêt à les défendre; il les exorte à la noble pauvreté, et il s'écrie : « Le moyen « le plus sûr pour vous faire respecter est « de vivre unis, s'il vous est possible, et « presque renfermés entre vous. » On croirait voir la plus étonnante contrariété entre ces deux auteurs contemporains, et vainement voudrait-on l'expliquer par la différence de leurs caractères : ce n'est point une opinion différente qu'ils énoncent, c'est un fait contraire dont ils déposent ; et leur apparente contradiction ne tient qu'au changement général et rapide survenu dans un si court intervalle.

« Cependant la capitale, si longtemps prompte et docile imitatrice des sentiments, des goûts, des opinions de la cour, cessa, dans le même temps, d'avoir pour elle cette antique déférence. Ce fut alors que s'éleva parmi nous ce que nous avons nommé *l'empire de l'opinion publique*. Les hommes de lettres eurent aussitôt l'ambition d'en être les organes et presque les arbitres. Un goût plus sérieux se répandit dans les ouvrages d'esprit; le désir d'instruire s'y montra plus que le désir de plaire. *La dignité d'homme de lettre*, expression juste et nouvelle, ne tarda pas à devenir une expression avouée, et d'un usage reçu.

« Mais si, dans le période précédent, l'abus inévitable du bel esprit avait été ce luxe stérile, cette vaine subtilité de pensées et d'expressions, quelquefois une servile complaisance et d'avilissantes flatteries; l'abus, dans ce nouveau période, fut une espèce d'emphase magistrale, une audace imprudente, une sorte de fanatisme dans les opinions, et surtout un ton affirmatif et dogmatique, qui faisait dire à Fontenelle, alors dans sa centième année, et témoin encore de cette révolution : « Je suis effrayé « de l'horrible certitude que je rencontre à « présent partout. »

« Qu'un nouvel orateur, doué d'un génie élevé, mais d'un esprit facile, sans études profondes, dominé par la passion de réussir et de plaire, paraissant dans la chair à l'instant où commença cette révolution, soit parvenu aussitôt à se faire un nom éclatant; et, pendant près de quarante années, y reparaissant à de longs intervalles, ait eu le même succès à des époques si diverses, ne doit-on pas retrouver dans ses ouvrages ce mélange de goûts opposés, et en apparence incompatibles, qui ont caractérisé les temps où il a vécu ? L'éloquence est le plus populaire de tous les arts ; et dès qu'un orateur à constamment attiré la foule, regardons ses discours comme une image de son siècle.

« L'académicien que vous regrettez, Messieurs, conduit dans sa jeunesse par le seul instinct d'un beau naturel, avait annoncé un goût pur et sage, peut-être même sérieux et austère. Le dessein de le comparer à lui-même, d'opposer ce qu'il était naturellement, et ce qu'il était volontairement devenu, le jeune orateur de Rouen et l'orateur à la mode dans Paris, m'a fait différer d'arrêter un moment vos regards sur ce premier essai, qui, dans sa patrie, avait commencé sa réputation. L'occasion en était noble et touchante. Un infortuné gentilhomme, après avoir été irréprochable toute sa vie, cédant à l'impétuosité d'une colère qui du moins ne fut pas accusée d'être injuste, s'était battu en duel contre son propre frère, et en avait été le meurtrier. Le chapitre de Rouen, par une prérogative dont la cause se perd dans l'origine de la monarchie, avait enfin, après dix ans d'expatriation, de ruine entière, et de remords, accordé grâce à cet infortuné. L'abbé de Boismont, choisi pour la lui annoncer publiquement, dans la plus solennelle assemblée de la province, sut mêler dans ce discours les plus sévères leçons à la plus touchante indulgence : tout y respirait une sainte austérité, tempérée par une joie sainte ; chaque mot était dicté par l'effroi d'un tel crime, et par une religieuse sensibilité à de si longs malheurs; c'était, dans chaque expression, la dignité, le caractère vénérable d'un ministre de la religion, exerçant, au nom d'un corps illustre, l'un des plus beaux droits de la souveraineté, celui de la clémence.

« Quel eût donc été cet orateur, s'il fût venu dans le siècle des Bossuet et des Bourdaloue, dans un siècle où le goût général exigeait que le talent dominât toujours sur l'esprit, et non dans un moment où les suffrages étaient presque unanimes, quand c'était au contraire l'esprit qui dominait sur le talent ?

« Inconnu dans cette capitale, il paraît d'abord dans nos temples les moins fréquentés; mais bientôt ces temples, qu'on avait vus presque déserts, ne suffisent plus à contenir les flots des auditeurs. Une imagination brillante, une connaissance fine et réfléchie des caractères, des passions et des mœurs; l'éclat des pensées, l'élégance et quelquefois le jeu des expressions ; un soin perpétuel de plaire, qui lui permet rarement le pathétique et l'abandon, lui aquièrent la célébrité qu'alors il ambitionnait. Les chaires rivales de la sienne sont presque abandonnées. Jamais personne n'éprouva plus que lui

cette faveur publique qui se plaît à seconder parmi nous le premier essor des talents, et qui souvent accorde plus de louanges aux seules espérances qu'ils donnent, que n'en obtiendront un jour leurs productions les plus achevées et leurs fruits les plus mûrs. On distinguait surtout, dans la foule assidue autour de lui, ces arbitres des réputations apostoliques, ces personnes renommées elles-mêmes, qui, échappées enfin, et peut-être un peu tard, aux passions tumultueuses de leur jeunesse, ayant joui, dans les délices du monde de tous les plaisirs de l'esprit, veulent les retrouver jusque dans la dévotion, et y cherchent, au lieu du calme qu'elle promet, les émotions vives et presque le trouble des autres passions. L'austérité de la pénitence n'attiédit point l'ardeur de leurs sentiments, et n'en émousse point la délicatesse. Accoutumées à céder aux plus douces persuasions, l'autorité de la parole divine ajoute un pouvoir inconnu à ces sages discours, que désormais elles préfèrent; et la religion épure, sanctifie l'intérêt vif, le goût personnel qui les attache à l'homme habile qu'elles ont choisi pour guide et pour appui.

« Et qu'on ne m'accuse point d'une vaine subtilité dans la recherche des motifs qui l'engageaient alors à préférer ce genre d'éloquence si ingénieuse et si brillante. Je pourrais, en quelque sorte, l'évoquer ici sous vos yeux, et le faire entendre dans cette assemblée. L'Académie ayant été ouverte à ses premiers succès, assis à cette place même : « J'ai cru, vous disait-il, Messieurs, « qu'il fallait étudier les goûts des hommes « pour les ramener plus sûrement à leurs « devoirs; que les grâces de l'imagination, « les richesses du coloris, la délicatesse et « la variété des portraits, beautés du do- « maine des lettres, pouvaient être trans- « portées dans l'école des mœurs. J'ai cru « qu'une religion faite surtout pour le « cœur, devait remuer par les images, puis- « que, jalouse du mérite de la foi, elle ne se « permet pas d'entraîner par de rigoureuses « démonstrations. Pourquoi, lorsqu'il s'a- « git de commander aux passions des hom- « mes, dédaigner le charme le plus puissant « qui les captive, l'imagination? Tel ne « cherchait que les fleurs et les grâces, qui « devient, par cet innocent artifice, la con- « quête de la vérité. Nous regrettons à tort « la majestueuse simplicité des premiers dé- « fenseurs de la religion; ils avaient pris la « teinture de l'esprit dominant de leur siè- « cle de l'impulsion générale des mœurs. Le « vice étant devenu plus ingénieux, il a « fallu le devenir avec lui, pour le com- « battre. »

« Ainsi, jusque dans son triomphe, il sentait le besoin d'une apologie, et dans ce moment encore, où de sages considérations ne me permettaient ni sa critique, ni sa défense, c'est de sa bouche que vous avez entendu l'une et l'autre.

« Une seule anecdote relative à son adoption parmi vous, Messieurs, achèvera de le faire bien connaître dans ce premier période de sa célébrité; elle peint des plus vives couleurs, non-seulement tout ce qu'il était alors, mais ce mouvement universel que la littérature donnait à la société; et j'aurais trop de regret à la passer sous silence.

« Le temps de vos élections offre une image fidèle de ce qui arrive quelquefois dans les plus florissantes républiques : les brigues que les puissances étrangères entreprennent d'y former, servent elles-mêmes de preuve à la liberté dont jouit la constitution. Le hasard avait donné pour concurrent au nouvel orateur un vieillard connu alors par le succès de quelques pièces de théâtre, succès récent, quelle que fût la vieillesse de l'auteur, parce que longtemps il en avait fait le sacrifice à la piété d'un prince auquel il était attaché. Ainsi, pour disputer la place vacante, on voyait, d'un côté, un prédicateur que l'on accusait d'être mondain; de l'autre côté, un poëte de théâtre, à qui l'on reprochait trop de scrupules dans sa dévotion. Les plus brillantes sociétés de Paris s'étant divisées pour l'une ou pour l'autre brigue : les dévotes, mécontentes de cette espèce de désertion du poëte tragique, allèrent au théâtre pour l'y juger avec sévérité; et ses nouvelles protectrices, célèbres par l'éclat de leur rang, de leur jeunesse, et de leur beauté, vinrent à l'église pour juger non moins sévèrement le prédicateur.

« L'abbé de Boismont, précipitamment averti du jugement qu'il allait subir, change le sermon qu'il avait préparé, et, par un soudain effort de mémoire, appropriant son discours à de tels juges, et voulant qu'il leur devînt personnel, leur prêche la conversion de Madeleine.

« Pourquoi craindrais-je d'ajouter ce dont on se souvient encore? Madeleine, peinte dans toutes les illusions de sa beauté, dans toutes les séductions de la jeunesse, parut digne du plus grand orateur, et lui conquit son auditoire. Mais lorsqu'à la vue d'une pareille assemblée, il eut à peindre le remords, la renonciation au monde, la fuite de soi-même, en un mot, Madeleine pénitente, la mémoire, la voix, peut-être le courage, lui manquèrent; et ses adversaires si dangereuses, satisfaites à leur tour du triomphe qu'elles avaient obtenu, également vaincues par son succès, et flattées par son malheur, devinrent ses plus ardentes protectrices.

« Son adoption parmi vous, Messieurs, ouvrit à ses talents une carrière plus vaste; et il fut aisé de reconnaître en lui les progrès de son génie et le changement de son siècle.

« Dès le premier âge de l'éloquence, chez les anciens peuples, le discours funèbre eut aussi ses grands orateurs. Cette éloquence de la douleur est en même temps celle de l'admiration. Trop souvent, il est vrai, le héros ne sera plus aux yeux de l'historien ce qu'il fut aux yeux du panégyriste; mais dans les exagérations d'une perte récente, il est un vrai langage de la nature, une vé-

rité de passion. La joie embellit tout ce qu'on possède, l'espérance tout ce qu'on attend : le regret exagère tout ce qu'on a perdu. Ce genre d'éloquence s'est partout diversifié, suivant la variété des gouvernements. Chez les anciens, il eut pour objet d'enflammer l'amour de la patrie et la passion de la gloire; chez les chrétiens, il a plus de difficultés. Il faut y mêler la louange au mépris de la louange; faire sentir le néant de la gloire, sans ôter aux âmes élevées le noble enthousiasme qu'elle leur inspire; humilier les grandeurs, sans éteindre l'émulation pour les grandes actions : et tandis que l'orateur renverse et anéantit tout ce qui est beau aux regards des hommes, une sorte de convenance locale le force d'employer une magnificence de paroles, un style voisin de la poésie, et qui s'accorde avec un pompeux appareil de trophées, d'emblèmes, de statues symboliques, et de chants lugubres. Toutefois aucune des oraisons funèbres prononcées par mon prédécesseur ne le fut dans ces antiques cathédrales où l'orateur, environné du deuil public, au milieu des différents ordres de la nation, qui rendent ce triste et dernier hommage à un prince qui n'est plus, à une tombe qui elle-même va disparaître, parle, pour ainsi dire, en présence de la mort et sur les bords de l'éternel abîme. Il les prononça toutes dans un lieu plus tranquille, dans la chapelle du Louvre, dans ce palais des arts, des sciences et de l'immortalité, en votre nom, Messieurs, et en votre présence : institution qui honore les lettres françaises, et qui n'est imitée en aucun lieu du monde. C'était prononcer le jugement des sages; et, en effet, quand votre choix lui confia ces honorables fonctions, déjà le temps était passé où la louange qui n'était point méritée, ne paraissait qu'une adresse ingénieuse et l'heureux effort du talent : le temps était venu où l'esprit général repoussait la flatterie comme une coupable lâcheté, et la dénonçait au nouveau tribunal de l'opinion publique; l'ombre d'une adulation, dans le panégyrique même, eût avili l'orateur, révolté l'auditoire, offensé la mémoire du héros.

« Mon sujet me conduit à des souvenirs douloureux; il me force à rappeler la perte d'un prince dont les vertus, acquises dans le silence et au pied du trône, revivent aujourd'hui dans toute la gloire qui leur était due, et sur le trône même; mais quand nous perdîmes le Dauphin, père du prince qui nous gouverne, nous tremblions pour un avenir incertain, et tout semblait aggraver ce malheur. La nation, aigrie par de longues infortunes, imputait les désastres aux fautes : l'espérance et la crainte fixaient également tous les regards sur le jeune héritier du pouvoir suprême. Ses vertus, longtemps enveloppées d'une sage réserve, sortaient enfin de cette espèce de nuage, et commençaient à se montrer dans tout leur éclat. On se flattait que, parvenu à l'âge de tout voir, de tout observer, de tout retenir, la cour aurait du moins à redouter en lui un censeur muet, mais dont les secrètes observations deviendraient, pour l'avenir, des arrêts de faveur ou de disgrâce; et la perte d'un prince qui ne régnait pas encore parut presque un changement de règne.

« J'espère, Messieurs, que vous me saurez gré de publier ici une anecdocte que n'ont encore révélée ni les panégyristes, ni l'histoire. On a su, de la bouche même de ce prince, qu'il avait reconnu le vice de son éducation, en lisant dans un nouvel historien, et pour la première fois, un fait rapporté dans toutes nos annales, que la maison de Charlemagne n'était pas encore éteinte quand la maison de Hugues-Capet monta sur le trône. Etonné que ce fait historique lui eût été dissimulé, même après huit cents ans, une triste réflexion le conduisit à regarder comme suspecte de flatterie l'éducation qu'on lui avait donnée. Il résolut, dès ce moment, de soumettre toutes ses idées à son propre examen et à celui des hommes les plus instruits. Ce fut alors qu'il commença de rapprendre seul ce qu'on lui avait enseigné, de se créer une seconde fois tout entier. Ce fut alors que sa vertueuse modestie et sa généreuse émulation s'accrurent par le progrès même de ses lumières, et qu'un fameux artiste, dont le ciseau a immortalisé les traits de plusieurs grands hommes, lui ayant demandé de faire son buste, il répondit : « Un jour peut-« être ! »

« L'orateur que vous avez choisi, Messieurs, pour exprimer la douleur publique, eut la gloire de l'éterniser. Il fera passer d'âge en âge le souvenir et l'exemple de cette seconde éducation que se donnait volontairement le jeune héritier d'un trône. Mais surtout quand il représente, au milieu des lentes horreurs d'une mort depuis longtemps prévue, le Dauphin développant avec simplicité toute la grandeur de son âme, il s'élève lui-même à toute la grandeur de son sujet. Il tire des lugubres spectacles que la lenteur de cette mort venait d'offrir à la désolation universelle, des effets aussi pathétiques que le génie de Bossuet en avait produits, en renouvelant d'un seul trait, et par un mouvement inattendu, l'impression récente et terrible d'une mort soudaine. C'est là qu'enfin il abandonne ce luxe de parure, cette recherche d'ornements qui avaient gêné jusque-là l'usage de ses forces. C'est un tableau tracé de la main d'un grand maître, dont le coloris est vrai, l'expression touchante et simple, et où la hardiesse du pinceau, n'altérant jamais la correction et la pureté du dessin, annonce l'heureux accord du génie toujours libre, et de l'étude toujours attentive; ce qui est, dans tous les arts, le point de la perfection.

« Hâtons-nous, Messieurs, d'abandonner le séjour des tombeaux, dussions-nous négliger quelque beau monument de sa gloire. Il en est un, cependant, qui appelle encore vos regards; je m'exposerais à vos justes

reproches, si je n'y arrêtais un moment votre attention.

« Depuis près d'un siècle et demi que l'éloquence française fit tout à coup les plus rapides progrès, deux fois, dans un si long intervalle, elle eut à déplorer la mort de nos rois ; et, il faut le dire à la gloire de nos orateurs, elle a osé chaque fois exercer le droit redoutable de la postérité. Massillon, à la mort de Louis XIV, ne craignit pas de balancer, avec un mélange d'admiration et de sévérité, les succès et les revers de ce règne, l'éclat de ses triomphes et leur danger, la prospérité apparente et la misère publique. A la mort de Louis XV, l'abbé de Boismont imita ce noble exemple ; et peut-être eut-il besoin d'une main plus prudente et plus sûre pour tenir cette même balance. Il s'écriait : « Heureuse la France, s'il eût « osé se juger, s'il eût appris de son expé- « rience à se défier moins de sa raison ! » Ainsi, sans jamais altérer la vérité des faits historiques, il laissa toujours dominer le caractère aimable du prince, sa modération, son âme juste et bienfaisante ; et la nation applaudit à l'orateur, qui, dans une peinture fidèle, lui faisait retrouver les qualités d'un roi qu'elle avait si longtemps adoré.

« Mais je crois entendre la voix des censeurs : leur sévérité m'avertit que, dans les plus parfaites même de ses oraisons funèbres, on aperçoit encore quelques traces de ces défauts séduisants qui avaient charmé ses premiers auditeurs. Il semble, diront les critiques inflexibles, que l'orateur, trop souvent occupé de plaire, ne sache pas disparaître pour ne laisser voir que ses héros, et attendre son succès moins de chaque pensée en elle-même, que du succès entier de son discours. S'il doit peindre les vertus douces et modestes, il s'étudie à les couvrir de fleurs. A-t-il pour objet de ses tableaux l'Allemagne envahie, l'aigle des Césars incertaine, égarée, et cherchant sur quel trône elle doit arrêter son vol ; il ne sait pas, comme Bossuet, se jeter sans précaution, mais sans embarras, au milieu du choc des empires ; et, s'il a excellé souvent à représenter un beau personnage, il n'avait pas, au même degré, le talent des vastes compositions. Critiques sévères, pour désarmer votre censure, regardez en effet de quels traits il a su peindre Marie-Thérèse : *Simple à la fois et magnanime, sensible et juste, élevée et populaire, éteignant l'éclat de son rang pour en augmenter le pouvoir.* La beauté de ce caractère vous étonne et vous fait craindre d'ajouter foi à l'orateur ; mais regardez sur le trône de France, et la vivante image de Marie-Thérèse vous garantira la fidélité du peintre et la ressemblance du modèle.

« Ce qui doit également désarmer la plus sévère critique, c'est la dernière palme qu'il obtint près de finir sa carrière oratoire. On crut voir l'éloquence ramenée aux beaux jours des anciennes républiques, quand elle déterminait les résolutions des peuples, quant elle méritait ce nom de *Reine du monde*, que lui donnèrent ces villes fameuses, si long-temps gouvernées par leurs orateurs. Une de ces fondations, qui honorent la génération présente, fut l'occasion de ce dernier triomphe. Ici, Messieurs, nous pourrons admirer avec quelle habileté il s'empara des opinions qui dominent aujourd'hui parmi nous, et sut les animer, les diriger, leur donner d'heureux appuis, et les attacher aux principes les plus analogues à nos mœurs. On établissait dans Paris un hospice pour les militaires et les prêtres délaissés dans leur maladies, au milieu de ce désert d'une ville immense, où tout leur est étranger et inconnu. L'orateur sentit avec une juste délicatesse combien il avait à ménager ce même sentiment dans ceux pour qui il invoquait la bienfaisance générale ; il évita de les confondre avec cette classe de citoyens indigents, qui n'ont de recommandation que leur misère, et n'attendent que de l'humanité ou de la religion les secours qu'ils implorent. Il osa donc invoquer, non la charité chrétienne, mais ce qu'il nomme *la charité politique.* Ce n'est plus dans la chaire, c'est dans la tribune qu'il parle. Ce n'est point la pitié qui le touche, c'est le patriotisme qui l'inspire. Il s'adresse à une nation guerrière ; il respecte le courage, enflamme la gloire, ménage l'honneur le plus susceptible. Il exalte toutes les passions nobles, et presse l'orgueil même de s'ennoblir par la bienfaisance. Quand il sollicite ensuite les mêmes faveurs pour les ministres de la religion, ce n'est point encore la charité chrétienne qu'il invoque ; c'est toujours la reconnaissance nationale. Il représente la religion comme utile au monde ; ses ministres, comme les vrais consolateurs des infortunés ; ses pasteurs, comme les seuls pères du malheureux peuple des campagnes. Il prouve aux philosophes incrédules la prééminence de la religion sur leur doctrine, par son inflence sur le bonheur public ; et si, dans ses derniers mouvements, il n'avait pas sanctifié par la piété cette bienfaisance politique et purement humaine, on aurait cru entendre et voir un orateur athénien ouvrant le Prytanée à tous les vieillards qui ont bien mérité de la patrie.

« Ainsi, les grands talents que la nature lui avait prodigués, longtemps négligés dans sa jeunesse, s'étaient chaque jour enrichis, embellis, perfectionnés, en adoptant avec choix ces idées toujours plus sérieuses et ce goût d'utilité publique que nous devons à des lumières nouvelles.

« Laissons donc murmurer contre les progrès de notre siècle ces éternels détracteurs que tout succès offense, que toute lumière blesse, dont les cris sinistres et décourageants commencèrent dès les premiers beaux jours de notre littérature, et qui se sont transmis depuis la renaissance des lettres la manie héréditaire d'en présager toujours également la prochaine décadence.

« Loin de nous cependant, Messieurs, le fol enthousiasme, non moins que la détrac-

tion injurieuse ! Loin de nous les dangereuses illusions des fanatiques admirateurs de nos progrès ! Leurs yeux éblouis ne savent plus discerner nos pertes. On croirait à les entendre que tout s'est perfectionné sur la terre, que le jour vient d'être séparé des ténèbres, que les vertus sociales sont de modernes découvertes.

« Mais quelles mains assez sûres oseront balancer nos acquisitions et nos pertes, nos espérances et nos craintes? Cherchons plutôt, et plus utilement sans doute, dans les exemples fameux du progrès et de la décadance des nations, quelles sont les véritables causes qui peuvent accélérer ou ralentir ces favorables ou funestes alternatives. Reconnaissons par quelle heureuse liberté, sagement conservée sous l'autorité même de ses vainqueurs, Athènes demeura pendant six cents ans le séjour des lettres et l'école du monde : voyons après les beaux jours de ses triomphes Rome, qui déjà commençait à pressentir sa chute, recouvrant les sciences, les arts et les mœurs sous les Titus, les Trajan et les Antonin.

« Animé par de si grands exemples et par une comparaison si favorable, dois-je rappeler ici, Messieurs, tous ces immortels événements du règne que nous bénissons : la liberté vengée ou protégée dans les deux hémisphères, nos flottes créées par un prodige de la puissance souveraine, et sortant tout à coup du sein des mers; les écueils autrefois fameux par nos désastres, changés en abris salutaires ou en arsenaux formidables ? Laissons des merveilles tant de fois célébrées. Il est plus doux de contempler les vertus protectrices assises sur le trône, donnant une nouvelle direction aux sciences, aux lettres, à l'émulation nationale; l'agriculture perfectionnée, notre sol enrichi de productions étrangères, le commerce réunissant les peuples rivaux, la navigation cherchant des routes inconnues, tous les trésors de l'érudition ouverts au travail, les sages consultés partout où la science est nécessaire, tous les beaux-arts employés à l'encouragement de toutes les vertus, et la sculpture même qui se jouait dans nos palais et dans nos jardins, sur des dieux imaginaires, ennoblissant son ciseau et l'employant à déifier la véritable gloire; l'industrie suppléant la nature, faisant revivre pour la société ceux que d'imparfaits organes en tenaient séparés, et par ces étonnants prodiges, les sourds appelés à l'usage familier des langues, les aveugles à la pratique de presque tous les arts.

« Il est beau de contempler un souverain consultant le vœu des peuples sur les besoins de la monarchie, appelant de toutes les provinces autour de son trône une nombreuse élite de sujets, événement que la France n'avait point revu depuis que la culture des lettres commença de polir les esprits, d'adoucir les mœurs et de favoriser les progrès des utiles connaissances. Aussi dans quel autre siècle la nation française, convoquée pour ces importants conseils, a-t-elle montré tout ensemble plus de lumières et plus de dignité, un désir plus unanime du bonheur général et plus d'égards pour les vraies prérogatives des différents ordres, un sentiment plus juste de l'honneur personnel, et une déférence plus attentive à l'opinion publique ; un respect plus soumis pour l'autorité souveraine, joint à une connaissance plus réfléchie des droits de l'homme et du citoyen ? Heureuse et singulière époque, où l'aspect d'un désastre imprévu a produit cet avantage inappréciable de resserrer les liens d'une estime mutuelle entre les différents ordres de l'Etat; époque honorable pour la France, qui retrouve dans son sein, et depuis le chef de la noblesse, le prince auguste qui présida cette assemblée et y donna de si beaux exemples, jusqu'aux citoyens représentants du peuple, tant d'hommes éclairés, vertueux, et qui, appelés par le choix du roi, ont paru l'être par les suffrages de la nation !

« Vous, Messieurs, qui revenez au sein des lettres, après avoir acquis de si justes droits à la reconnaissance publique, recevez-en ce premier hommage par ma faible voix ; c'est sur l'un de vous que va reposer l'exécution de ces grandes promesses, et la nation s'y confie avec sécurité. Est-il rien qu'elle ne doive attendre d'un nom que chérissait Henri IV, des vastes connaissances qui ont contribué à l'éclairer elle-même et des vertus héréditaires, souvent éprouvées dans les temps les plus difficiles de la monarchie?

Et vous, sages interprètes des provinces, dont la présence est aujourd'hui dans cette assemblée un ornement nouveau, retournez dans vos villes au milieu des bénédictions des peuples. L'histoire conservera vos noms chers à la France, et vous offrira pour modèles aux générations suivantes. Redites à vos concitoyens que vous avez vu sur le trône un roi magnanime dans ses desseins et simple dans ses mœurs, s'occupant avec une vigilance paternelle de toutes les parties de ce bel empire, embrassant dans ses soins cette portion de son peuple si indigente, si délaissée dans les souffrances, le premier monarque français qui ait mérité cet éloge, un roi qui n'a montré du jeune âge que l'ardeur pour le bien, qui ne cherche dans le pouvoir suprême que le bonheur public, et qui n'envisage dans ses nouvelles institutions accordées à nos vœux pour régénérer nos provinces que la perpétuité même de sa bienfaisance. »

Voici maintenant l'extrait de la réponse de M. de Chastellux, directeur de l'Académie française.

« La destinée de M. l'abbé de Boismont fut d'instruire les rois pendant leur vie, et de les louer après leur mort; également propre à ces deux emplois, parce que rien de ce qui est estimable ou répréhensible ne pouvait échapper à sa pénétration. Vous avez, Monsieur, trop bien développé le mérite distingué de cet orateur (car il aurait

mérité ce nom, fût-il né dans le beau siècle de l'éloquence), pour que je me permette d'ajouter quelques traits à son éloge; mais après avoir applaudi à la manière ingénieuse dont vous avez fait connaître l'auteur par ses ouvrages, ne me serait-il pas permis de l'envisager lui-même, et de le comparer avec ses écrits, afin que l'auteur, à son tour, jette un nouveau jour sur ses ouvrages?

« M. l'abbé de Boismont, doué par la nature d'un esprit supérieur qui se prêtait à tout, qui convenait à tout, ne parut sentir le prix de ce rare avantage que pour se dispenser d'en acquérir de plus pénibles; tout son travail, toutes ses réflexions se bornèrent à bien connaître ses forces et à les mettre en activité; ainsi, dans quelque genre qu'il se soit exercé, ce qu'il a produit a toujours été tiré de la même source; la grandeur, la finesse, la légèreté, tout était à lui, ou plutôt tout était lui, suivant le sentiment ou les situations qui décidaient de son être. Il aimait la gloire, et cependant l'oisiveté avait pour lui des charmes; il montra des titres pour l'obtenir, mais il ne désira pas de les multiplier. Son imagination était moins active que riante et féconde; sa sensibilité plutôt douce que vive, mais susceptible d'élans momentanés; enfin, dans la facilité qu'il trouvait à varier ses occupations, à faire succéder le repos au travail, et le travail au repos, on voyait que rien ne commandait à son esprit, et que rien aussi ne lui résistait. Ses talents distingués, ses légers défauts se reconnaîtront sans doute dans le recueil de ses ouvrages dont on désire la publication; mais ses oraisons funèbres sont remplies de beautés si brillantes et en si grand nombre, qu'elles suffiront seules pour faire passer son nom à la postérité.

« Vous avez observé, Monsieur, dans la carrière de M. l'abbé de Boismont, cette marche inégale, mais toujours proportionnée aux temps et aux circonstances. J'observerai à mon tour que l'étude de sa vie littéraire n'est pas moins intéressante que celle de ses écrits..... Qu'on se représente M. l'abbé de Boismont au moment où il s'occupe de l'éloge du Dauphin ou de celui de Marie-Thérèse : tous les jeux, même les plus aimables, qui amusaient son esprit, sont déjà repoussés; seul avec son sujet, il se mesure, que dis-je? il s'identifie avec lui; toute son existence a changé, il n'est plus qu'un orateur, et cet orateur devient un homme de génie : et comment pourrait-on douter de l'attachement de M. l'abbé de Boismont pour la mâle et noble éloquence, lorsqu'on le retrouve dans les plus chères affections de son cœur? C'est elle qui lui présente un disciple dans son rival (M. l'abbé Maury), un ami dans son successeur; car il fut le premier à le proclamer. L'Académie prévint ses vœux; elle ne permit pas que celui qui partageait déjà sa gloire n'en fût regardé que comme l'héritier. Mais M. l'abbé de Boismont, à qui le ciel se hâtait de prodiguer les plus douces jouissances de la vie, avant de l'en priver, voulut exercer tous les droits de l'adoption; il fut assez heureux pour pouvoir dispenser en faveur du talent d'une fortune acquise par le talent; un moment lui suffit pour satisfaire son cœur, tandis que celui de son ami demandait, et regrette encore, de longues années qu'il avait consacrées à la reconnaissance. Ainsi les lettres réunissent ou remplacent tous les liens qui nous attachent à la vie. Tel est, Monsieur, l'esprit dont cette compagnie est animée, que l'âge mûr y trouve des amis, la vieillesse une famille, la caducité un appui, la mort même un consolateur. »

ŒUVRES ORATOIRES

COMPLÈTES

DE L'ABBÉ DE BOISMONT,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

—

SERMON

POUR L'ASSEMBLÉE EXTRAORDINAIRE DE CHARITÉ,

Qui s'est tenue à Paris, à l'occasion de l'établissement d'une maison royale de santé, en faveur des ecclésiastiques et des militaires malades ;

Prononcé dans l'église des religieux de la Charité, le 13 mars 1782.

—

Tu autem in misericordiis tuis multis non dimisisti eos in deserto. (II *Esdr.*, IX, 19.)

Pour vous, vous ne les avez point abandonnés dans les horreurs du désert, parce que vos miséricordes sont grandes.

Est-ce l'histoire du peuple de Dieu, protégé, conservé par une suite de prodiges dans les solitudes d'Etham et de Sinaï, que présente ce texte sacré, chrétiens auditeurs, ou l'heureux présage des bienfaits que vous allez répandre sur les infortunés dont l'intérêt nous assemble aujourd'hui dans ce temple? Peut-être m'accuserez-vous de vouloir surprendre votre pitié par le pieux artifice d'une image exagérée. Vous ne découvrez, au premier coup d'œil, aucun rapport entre les privations des Israélites errants dans le désert, et la détresse des prêtres et des militaires malades au milieu de cette capitale. Mais quel désert peut être plus affreux pour le pauvre et pour l'infirme qu'une ville immense, où, toujours étranger à une foule qui lui est étrangère, il n'aperçoit autour de lui que les dédains de l'insensibilité ou les froideurs de l'indifférence? une ville où rien n'occupe que ce qui distrait, rien n'intéresse que ce qui flatte ; où le spectacle de la souffrance, cette recommandation si puissante auprès des âmes sensibles, devient un ennui pour les uns, un dégoût pour les autres, une importunité pour tous? Quelle solitude plus désespérante que celle où l'excès même du mouvement et de l'agitation, qu'on ne peut partager, emporte loin de nous tout ce qui nous environne, ajoute à l'humiliant abandon qui nous accable, et nous force à nous enfoncer plus profondément et avec moins d'espérance dans le sentiment de notre infortune?... Voilà nos mœurs, et voilà les maux auxquels la tendre prévoyance de la religion entreprend d'assurer des consolations et des ressources publiques.

Vous le partagez, ce mouvement généreux, chrétiens auditeurs! Quel autre motif en effet eût pu vous conduire au pied de ces autels? La nouveauté d'un monument qui honore ce siècle ; ce goût, ce zèle d'administration qui s'est glissé dans tous les Etats, et qu'on peut appeler la charité politique ; le cri de cette Eglise-mère, qui ouvre son sein et partage l'esprit de vie qui l'anime, pour épancher plus de secours et les proportionner à tous les genres de misères ; tout a concouru sans doute à tourner sur cette œuvre sainte votre attention et vos regards ; mais prenez garde, les grands motifs imposent les grands sacrifices, et je ne dois pas craindre que cette réflexion vous effraye. J'ai vu toutes les âmes s'émouvoir à la seule idée de ce plan de bienfaisance ; j'ai vu l'indifférence, la jeunesse, la frivolité même un moment suspendues entre l'attendrissement et l'admiration ; tant l'image du bien public a de charmes et de pouvoir!....Que prétends-je donc ici, chrétiens auditeurs, et que reste-t-il à mon ministère? Ce qui reste! le voici. Je viens fixer ce sentiment fugitif qui s'est élevé dans tous les cœurs ; je viens vivifier ce premier et noble mouvement, le développer, l'étendre, vous faire rougir peut-être d'un suffrage stérile, et vous montrer la vraie gloire et le véritable

bonheur, dans le zèle et l'empressement à remplir des obligations que vous n'avez pu vous dissimuler.

Oui, Messieurs, voici le jour d'acquitter, pour le bonheur de la postérité, deux dettes immenses, celle de la justice et celle de la reconnaissance. Vous êtes placés dans ce moment entre la patrie et la religion : la patrie à qui vous devez tout; dédaignerez-vous ses défenseurs gémissants qui vous réclament! la religion de qui vous espérez tout; abandonnerez-vous ses ministres souffrants qui vous implorent! Citoyens et chrétiens, cette solennité réunit donc pour vous attendrir, ce que vous avez de plus précieux, et ce que vous avez de plus sacré : voilà le double objet de cette assemblée, et le partage de ce discours. Protecteur immortel de nos braves légions et de la tribu sainte, grand Dieu! votre providence, que ma faible voix supplée dans ce moment, se doit ici un prodige. Etendez votre main puissante, et qu'elle porte dans tous les cœurs les plus brûlantes flammes de la charité. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de la Mère des miséricordes, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que la patrie ? c'est une mère commune que la Providence donne à ces grandes familles qu'on appelle les nations, génie invisible dont les touchantes et secrètes inspirations se font sentir à tous les hommes qui vivent en société. En vain a-t-on prétendu de nos jours concentrer son influence dans les seules républiques. Protestons d'abord contre ce dogme décourageant, si bien démenti par nos annales. Publions avec confiance, au milieu de cette assemblée également patriotique et chrétienne, qu'on peut être citoyen dans une monarchie, que c'est son pays que l'on aime dans le chef de l'Etat, et gardons-nous de nous croire au-dessous de ce noble instinct de l'âme qui produit les pensées généreuses, les élans sublimes, les dévouements profonds. Rappelez chrétiens auditeurs, le souvenir de ces siècles célèbres que le jour de la vérité n'éclairait point encore. Partout où l'impulsion de ce génie fut sentie et respectée, la nature parut s'élever au-dessus d'elle-même : les fêtes, les jeux, les usages, les succès, les malheurs, tout fut héroïque, toutes les passions se transformèrent en vertus; j'oserai le dire dans ce lieu même, cette espèce de religion était en quelque sorte digne de préparer la véritable; c'est elle qui fit les beaux jours de l'humanité. Les Emile, les Scipion, les Thémistocle égalés, surpassés même par cet illustre Machabée consacré dans les Livres saints, tous ces prodiges de désintéressement, de grandeur et d'énergie qui étonnent nos faibles âmes, furent son ouvrage. L'image auguste de la patrie, toujours présente aux regards du citoyen, exaltait ses pensées épurait ses mouvements; elle le suivait jusque dans la solitude et le silence de ses foyers; il craignait d'avoir à rougir aux yeux de ce témoin.... Lorsque ce culte s'affaiblit, tout dégénéra; Rome perdit sa gloire, et la Grèce sa liberté : et remarquez que la philosophie, avec tout l'appareil de ses maximes, ne suppléa la force et la magnificence de ce ressort, ni dans Athènes, ni dans Rome.

C'est à ce respect, à ce culte, à cet amour de la patrie que je vous rappelle, chrétiens auditeurs; et ne pensez pas que je parle ici un langage étranger à cette chaire. Le patriotisme est la charité des grandes âmes : le vrai patriote et le vrai chrétien se touchent; plus on est chrétien, plus on s'élève à ce noble détachement de soi-même qui constitue le véritable citoyen. Or, Messieurs, quelles sont les obligations de ce patriotisme que je vous prêche ? Sans doute vous m'écoutez avec quelqu'indulgence; ce mot de *patrie* a je ne sais quoi d'antique et de sensible qui vous remue; point d'autorité qui vous contraigne ici que celle de la nature même, qu'on affecte d'invoquer aujourd'hui partout; point de superstition qui vous révolte. Le ciel, dont la voix vous est suspecte lorsque nous en sommes les organes, ces autels, ces tabernacles de la miséricorde je les écarte; et, au nom de cette patrie, je porte dans ce moment au milieu de vous un homme pauvre, languissant, délaissé : cet homme est couvert d'une gloire que vous idolâtrez, cet homme est le protecteur de vos foyers, le guide et le modèle de vos enfants au chemin de l'honneur, le ministre de ce pouvoir qui assure la fortune et la tranquillité publique.... Hommes et citoyens, vous allez prononcer sur son sort.

Je ne m'élèverai point ici contre cette ivresse guerrière qui enflamme l'imagination même d'un sexe doux et timide; cette grande erreur est une erreur nécessaire : si la raison tranquille et isolée la combat avec succès, les combinaisons mêmes sociales éternellement flottantes au milieu des orages publics, démentiront toujours ses spéculations et ses méthodes. Tout ce qui nous distingue de ces temps de barbarie, où le Nord se précipitant, si j'ose ainsi parler, sur le Midi, entraînait des nations entières au carnage et à la mort, c'est d'avoir fait un art de cette férocité; et cet art semble avoir accru l'honneur que l'orgueil national, la haute idée du mépris de la vie, et peut-être l'admiration d'une atrocité plus savante, attachent à ces fureurs politiques. Mais, puisque cette idole sanglante a vos premiers hommages, puisque vous en faites un objet privilégié de respect et d'intérêt, pensez-vous qu'il vous soit permis d'observer froidement ces scènes terribles, ou de pâlir à ces affreux récits, sans aucun retour sur les engagements qu'une juste délicatesse vous impose? Descendrez-vous dans ces champs d'horreur, pour compter seulement les victimes ?... Ah ! vous leur donnez des larmes lorsqu'elles expirent pour vous. Héros, bravant les périls, déchirés, ensanglantés, couverts de blessures mortelles, ils ne les réclament pas ces inutiles larmes : l'honneur et le de-

voir satisfaits leur suffisent : mais ces héros redeviennent des hommes; ce n'est plus la mort sous le masque de la gloire qui les poursuit, c'est la langueur, c'est l'infirmité qui les accable : les méconnaissez-vous? A la vue de ces guerriers, tous les lieux célèbres par nos triomphes ou par nos malheurs, ne doivent-ils pas se présenter en foule à votre imagination? Eh! que de titres de reconnaissance, que de motifs d'attendrissement et de pitié naissent à la fois de cette pensée! Pouvez-vous arrêter sur eux vos regards, sans éprouver en quelque sorte ce mouvement religieux qu'inspire la présence d'un génie tutélaire? Qu'il est impérieux le langage de ces membres desséchés, flétris, mutilés!... Non, jamais un militaire ne peut rentrer parmi vous dans l'ordre commun; ce grand caractère qui le distingue le suit partout; partout le simulacre de la patrie qu'il a défendue ou vengée, le couvre de ses rayons; son aspect seul réveille le sentiment et le respect de ses droits. Si vos fastes brillent de quelque éclat, si vos courages s'élèvent en lisant quelques pages des annales de cet empire, c'est à ces braves concitoyens sur lesquels vous laissez tomber des regards si distraits; que dis-je? c'est à ces mêmes hommes dont votre vanité ne daigne pas s'honorer, que vous le devez. Ce guerrier malade, que vous ne soulagez pas, a peut-être décidé seul l'honneur d'une journée. Qui vous a dit que son intelligence n'a pas suppléé des ordres équivoques ou mal combinés; que sa fermeté n'a pas contenu le soldat chancelant, que son sang-froid et son audace n'ont pas suspendu ou réparé le désordre d'une surprise!... O courageux d'Assas! ô intrépide Du Couëdic! que vos ombres généreuses viennent se placer ici à mes côtés! Découvrez à cette assemblée ces blessures honorables qui ont signalé votre héroïque dévouement, et dont notre reconnaissance ne s'occupe déjà plus. Dites que vous avez laissé dans nos camps des émules de bravoure et de zèle; mais qu'ils ne s'ensevelissent pas toujours comme vous dans leur triomphe. Hélas! ils vivent, ou plutôt ils meurent tous les jours sous nos yeux; et le tombeau dans lequel ils descendent sans honneur et sans gloire, c'est notre insensibilité qui l'ouvre sous leurs pas, au milieu de leur carrière!

Souffrez que je vous le demande, Messieurs, qu'elle idée avez-vous conservée du célèbre Bélisaire, ce guerrier aussi fameux par ses malheurs que par ses victoires? Ce cri de la misère suppliante que poussait ce grand homme : *Date obolum Belisario duci*, donnez l'aumône au général Bélisaire; ce cri qui retentit à travers les siècles, ne soulève-t-il pas vos cœurs indignés? N'êtes-vous pas touchés de cette extrême infortune? L'ingratitude de Justinien vous paraît le plus grand des crimes; eh bien! ce crime est le vôtre. Si les barrières multipliées de l'orgueil et de la mollesse ne vous défendaient pas contre les gémissements du malheureux dont je vous parle, vous l'entendriez encore, ce cri plaintif et trop souvent inutile : *Date obolum Belisario duci*. Non que je sollicite ici pour eux ces derniers secours invoqués par Bélisaire; mais des guerriers, ces enfants de la gloire, sont-ils faits pour mendier un asile dans des lieux flétris en quelque sorte par l'opinion? Ah! qu'ils courent chercher la mort sur des remparts foudroyés, au milieu des tourbillons de fumée et de flamme; mais ne les condamnez pas à trouver la vie parmi des misères sans pudeur et sans nom : vous aviliriez vos défenseurs. Est-ce donc dans la poussière des hôpitaux publics qu'il faudra chercher les vainqueurs de Saint-Eustache, de la Grenade, de Saint-Christophe et d'Yorck-Town? L'Américain étonné y reconnaîtrait-il ses vengeurs? Et ne croyez pas que la nécessité fasse plier la fierté qui les honore. Interrogez ces anges de la miséricorde, dont le zèle vous assemble aujourd'hui au pied de son autel, ces infatigables ministres de la charité, dans le sein desquelles le desespoir ignoré va si souvent déposer ses larmes; ils vous diront que le retour à la vie paraît, à ces cœurs généreux, trop acheté par une humiliation, et que ce sentiment ravit à leurs soins et à l'état des citoyens également précieux et respectables.

Une délicatesse si noble vous paraîtrait-elle déplacée? Quel jugement en a porté cet oracle de l'honneur, ce héros citoyen (2), créateur en quelque sorte au milieu de nous, de cette légion brillante qu'on admire aujourd'hui sans la craindre? Il a respecté son ouvrage, en assurant un hospice particulier à des guerriers dont il entreprenait d'exalter l'âme; il a voulu ne rien devoir aux ressources populaires. Eh! pourquoi le dépôt de la reconnaissance de la patrie ne serait-il pas aussi nécessaire que tant de monuments modernes qui appellent de tous côtés les regards de l'étranger? Hélas! ils publient que le faste de vos plaisirs vous touche bien plus que le soin de votre gloire. Vous dissimulez-vous que ces plaisirs mêmes sont un bienfait de la valeur victorieuse? si vous n'étiez pas protégés, vous n'auriez pas le droit d'être généreux. Rappelez-vous ces temps où l'opprobre avait frappé nos armes, où l'ennemi triomphant menaçait nos murs; au milieu de la consternation et des pleurs, auriez-vous pu délibérer sur ce grand intérêt? C'étaient des tombeaux, des inscriptions funèbres qu'il fallait alors décerner; mais, à cet époque plus chère et plus glorieuse, où la victoire de Denain effaça dix années d'humiliation et de malheurs, auriez-vous méconnu, dédaigné ces athlètes à demi déchirés, échappés à cette longue lutte de l'Europe contre nous, qui auraient apporté dans votre sein un épuisement plus cruel que la mort qui les avait épargnés?

Il est tardif, cet établissement, je l'avoue; ah! sans doute, il devait naître avec la cala-

(2) M. le maréchal duc de Biron.

mité qui le rend nécessaire ; mais il est annoncé, applaudi, enrichi d'avance par les largesses d'un jeune monarque qui attache à sa justice qu'on respecte, tous les effets de la sensibilité qu'on chérit ; le trône, si puissant pour répandre l'erreur, serait-il donc sans crédit pour la vertu? Vous refuserez-vous à cet exemple ? Résisterez-vous à cet esprit de bienfaisance dont l'empire est si sensible et l'influence si touchante dans l'enceinte de ces murs ? Si vous doutiez des avantages de cette œuvre sainte ; si les prodiges de cette charité qui se cache, ne vous étaient pas assez connus, je vous dirais : Venez, que les sanctuaires de la miséricorde s'ouvrent ici à vos regards ; parcourez ces retraites vouées à la douleur et aux souffrances ; voyez ces langueurs guéries, ces infirmités soignées ; voyez la reconnaissance dans tous les yeux ; le rayon de la vie qui étincelle sur ces visages pâles, mais sereins et tranquilles ; voilà les prédicateurs sensibles qui parlent ici à ma place !... Opposez à ce spectacle un militaire dévoré par une maladie, dont le ravage s'accroît de la lenteur des secours ; seul au milieu de ce peuple immense qu'il a défendu, inconnu à tous, étranger à tous, sans frères, sans amis, sans parents ; pénétrez dans ce réduit obscur où règnent déjà l'abandon, la solitude, le dénûment, le silence de la mort ; contemplez ce célibataire livré aux distractions de l'indifférence, aux méprises de l'art, aux viles espérances de la cupidité qui épie, qui hâte même son dernier soupir pour se saisir des misérables restes échappés au brigandage d'un service mercenaire : voilà l'homme que je vous invite à secourir ; c'est à cet infortuné que vous pouvez donner aujourd'hui des parents, des amis, des protecteurs : achevez ces murs qui n'attendent que vos largesses ; ou qu'ils tombent, qu'ils disparaissent pour toujours, et qu'on n'en retrouve pas même la trace : choisissez.... Ah ! si vous ne vous attendrissez pas, si votre superflu, je dis plus, si une portion de ce nécessaire que l'on confond aujourd'hui avec l'impôt général du luxe, ne se mêle pas dans cette solennité aux offrandes publiques de la religion et du zèle (souffrez cet anathème de la patrie et de l'humanité indignées), vous n'êtes pas des citoyens, vous n'êtes pas même des hommes !

Cette assertion vous étonne, vous scandalise peut-être. Que de préjugés se soulèvent en secret contre elle ! Faut-il donc s'oublier, s'immoler ? Quoi ! la jeunesse, le rang, les bienséances, les usages, les exemples..... Je vous entends, chrétiens auditeurs ; dites, dites, toutes les passions, car elles semblent changer de nom en devenant des erreurs publiques..... Eh bien ! c'est sur le nécessaire de ces erreurs qu'il faut prendre le tribut que je réclame : à quel titre vous en défendriez-vous? Ce guerrier, dans le sens le plus étroit et le plus rigoureux, ne vous a-t-il pas sacrifié le sien ? n'a-t-il pas aliéné ses héritages et ses possessions pour conserver les vôtres, pour venger ou soutenir l'honneur de ce nom qui vous enorgueillit? Dans la rapidité des marches, dans le tumulte des mouvements imprévus, dans l'incertitude et la mobilité des campements, avait-il le nécessaire? Au milieu de l'horreur des nuits, jouet de l'orage, les éléments déchaînés emportaient le faible abri qui le couvrait ; il luttait à la fois contre la nature, contre l'ennemi, contre la faim : voilà ses périls, voilà ses besoins ; où était le nécessaire? Et vous, tranquilles dans des enceintes fastueuses impénétrables aux rigueurs des saisons, vous opposeriez des modes, des conventions futiles, des habitudes quelquefois dépravées, à une dette de justice, à une nécessité que votre âme toute seule doit vous rendre sacrée !... Ah ! vous n'auriez donc jamais senti qu'un militaire abandonné est le premier orphelin de la patrie!

Mais j'oublie que je parle à un peuple guerrier ; ce n'est pas une portion de ce peuple, étrangère à la gloire des armes, qu'il s'agit ici d'émouvoir et de toucher : la cause que je défends est la cause de tous, l'intérêt que je prêche est l'intérêt de tous. Qui ne sent en effet que la force et la vigueur du corps politique dépendent de l'opinion que chaque citoyen se forme de ses ressources? Pour aimer, pour servir l'Etat, il faut croire à la vigilance et aux sollicitudes paternelles de l'Etat. Faibles orateurs, que pouvons-nous pour établir cette confiance? nos pensées particulières languissent et se dessèchent dans des cœurs qu'au dehors rien n'enflamme et ne remue... Mais faisons parler les grands monuments ; montrons la nation sensible et reconnaissante à la nation active et dévouée ; alors le patriotisme ira répandre ses flammes jusque dans les dernières classes des citoyens. Les honneurs, les dignités ne peuvent être l'aliment de l'esprit général ; tout citoyen n'a pas droit aux distinctions, mais il a droit à la bienfaisance publique : elle est le patrimoine de tous. Eteignez cette bienfaisance, tout se décompose, tous les liens se relâchent, toute émulation périt ; on ne sacrifie rien, parce qu'on n'a rien à espérer de ses sacrifices. L'homme personnel s'établit partout ; l'homme personnel ! cet ennemi né de tout ce qui lui ressemble, toujours isolé, toujours seul au milieu de tous les êtres qui l'environnent..... C'est ce citoyen solitaire qu'il faut détruire dans nous, chrétiens auditeurs, il faut que de toutes les âmes il se forme, si j'ose ainsi parler, une âme publique qui vivifie, qui encourage, qui récompense, qui régénère : c'est par cette âme que tout se rapproche, tout s'enchaîne ; c'est elle qui donne à tous les ressorts de l'Etat une action durable et féconde. Elle soutient l'artisan, anime le laboureur, enflamme le soldat. Lorsque Jésus-Christ a proscrit dans son Evangile les conseils et les inspirations de l'amour-propre, qu'a-t-il prétendu que généraliser nos affections, et en nous détachant de nous-mêmes, nous donner à la patrie

et nous la rendre chère? Or, Messieurs, aimer son pays, c'est n'avoir d'autre vœu, d'autre intérêt, d'autre honneur, d'autre orgueil que le sien; c'est ne s'estimer que par les sacrifices qu'on lui fait; c'est, en considérant l'ensemble de la chose publique, craindre les erreurs de ses propres talents, les inconvénients de ses succès, l'éblouissement des petits mérites, les faiblesses même des petites vertus : car ne vous rassurez pas par l'exercice et le goût des charités privées. Secourir l'indigent, sauver l'innocence des funestes conseils du besoin, c'est honorer les mœurs et l'humanité; mais ces bienfaits obscurs meurent dans l'ombre; quelque prix que le ciel leur réserve, ils n'ont ni ce caractère, ni cette séve politique (souffrez cette expression) qui porte l'encouragement et la vie dans toutes les parties d'un empire : la masse de la nation reste froide et inanimée; au lieu qu'une bienfaisance publique échauffe, entraîne tous les esprits; chaque citoyen, en tournant les yeux sur l'établissement dont il peut tout attendre, ne craint pas de servir une société dont le sein est toujours ouvert pour recueillir et consoler ses victimes. Voilà, Messieurs, ce qui rend un grand peuple respectable.

Sans doute, ce motif patriotique est aussi solide que touchant; mais il en est un particulier à l'objet qui nous rassemble, dont j'ose me promettre un égal succès. Ce guerrier, que la mort menace dans cette cité superbe où les malheureux sont si déplacés parce que les heureux y sont si vains; ce guerrier, ne l'a-t-on pas vu aux champs de l'honneur prodiguer mille fois cette vie dont les restes l'importunent? Vous, illustres chefs de nos légions, n'avez-vous pas combattu avec lui? n'a-t-il pas partagé vos dangers et votre gloire? c'est donc un *frère d'armes* que vous abandonnez? Ne reste-t-il donc plus rien d'antique dans vos âmes? et ce titre si respecté de nos aïeux, ce titre que nous devrions envier à l'héroïque rudesse des premières mœurs, n'a-t-il plus de valeur dans les nôtres? Vous, mères citoyennes, qui vous enorgueillissez de la valeur de vos enfants, croyez-vous ne rien devoir à l'expérience, aux leçons de cet officier subalterne? ne devenait-il pas dans le péril leur modèle et leur maître? Que de jeunes âmes, chancelantes au bruit inconnu des armes, ont été affermies par son exemple! que de réputations sauvées des premières surprises de la nature par cette audace et cet enthousiasme qui se communiquent! Bienfait inestimable, puisque l'honneur n'a point de prix..... et vous croiriez l'avoir trop payé par le sacrifice d'une portion de votre abondance! Quel plus noble usage en pourriez-vous faire? Tout ce que vous prendrez aujourd'hui sur votre luxe sera donné à la reconnaissance : quel échange! A la place de ces murs écroulés, teints du sang de vos concitoyens, dont l'image vous épouvante quand on vous peint les ravages de la guerre, quel plus consolant spectacle que de voir s'élever ici sous vos yeux des murs cimentés par la miséricorde! Ils vous trompent, ils vous échappent, ils fuient d'une fuite éternelle ces plaisirs que vous achetez si cher; hélas! méritent-ils même ce nom? et cette volupté sublime attachée à la sensibilité, ce plaisir qui vous suit jusque dans la solitude, qui n'a besoin ni d'art, ni de recherche, ni d'appareil, toujours mieux senti à mesure qu'il est plus goûté, ce plaisir ne deviendrait pas le premier besoin de vos cœurs! De bizarres et inflexibles bienséances subjuguent votre raison, fatiguent, altèrent vos fortunes : la vanité est de toute la vie, et l'humanité n'aurait pas un jour, un moment? Quel encouragement puis-je proposer ici à vos défenseurs, si je ne leur offre pas un asile pour conserver le reste de ce sang qui a coulé pour vous! Je leur dirai donc : au dehors le fer ennemi vous moissonne, au dedans les lentes horreurs de la mort vous attendent : *Foris interficit gladius, et domi mors similis est.* (*Thren.*, I, 20.) Vous frémissez, chrétiens auditeurs, de ce résultat; ce n'est pourtant pas le zèle qui l'exagère, c'est votre légèreté qui le prononce et qui le rend inévitable.

Et voilà, Messieurs, je l'avoue, une des contradictions les plus frappantes de nos opinions et de nos mœurs. Je l'ai vu souvent : qu'on raconte dans vos cercles une action noble et généreuse, tous les esprits s'enflamment, toutes les bouches s'ouvrent pour la célébrer; il semble qu'on s'associe à l'action même par l'émotion qu'on manifeste : cette imitation qui ne coûte rien et qui honore prend tous les tons et les accents; il se fait une explosion subite, une espèce de rivalité d'admiration : on charge les détails, on grossit les circonstances, on loue, on applaudit à l'envi..... Froids panégyristes de la sensibilité, louez moins; courez plutôt à ces hôpitaux où les misères entassées attendent votre pitié! c'est là que vous trouverez l'objet, l'exercice, la récompense du beau mouvement qui vous affecte : portez-y cette âme dont l'attendrissement a été si profond en apparence et si passionné..... Mais non, cette âme de théâtre et de convention n'est point à vous; vous la laissez au milieu du cercle, dont votre imagination seule a reçu l'ébranlement et la secousse, et vous n'emportez d'autre intérêt que celui de l'amour-propre même, qui va se prévaloir ailleurs d'un récit extraordinaire.

D'où naît cette étrange opposition? Comment réunit-on l'homme sensible qui paraît s'attendrir sur tout, et l'égoïste impitoyable qui ne sacrifie rien? Voulez-vous le savoir?

Peignez-vous un peuple égaré par l'ivresse de la dissipation et de la frivolité, que l'imagination maîtrise, que la nouveauté domine; également éloigné de la nature et de la religion par ses opinions, par ses formes, par ses plaisirs; qui n'existe que dans une succession rapide de sensations tumultueuses dont il ne garde aucune em-

preinte : si ce peuple vain et léger traîne son âme sur de petites passions et de petits intérêts qui la rétrécissent et la dessèchent ; s'il attache de l'importance à des raffinements, à des bizarreries, à des singularités qui frappent et qui éblouissent, il est nécessaire que ce peuple, en affectant toutes les expressions et toutes les formules de la sensibilité, n'ait aucune suite, aucun poids dans les sentiments, et que ce torrent d'illusions et d'erreurs, qui le porte, l'enlève à ses propres principes, et ne lui laisse ni assez d'élévation, ni assez de courage pour les suivre.

Mais, dans ce moment du moins, l'empire de toutes ses habitudes est suspendu ; ici, nulle jalousie d'orgueil et de distinction... Que dis-je ? Eh ! pourquoi m'en applaudir ? Cet accord, ce traité secret entre les passions qui s'oublient, qui se désintéressent lorsqu'il s'agit de justice et de religion, cette trêve sacrilége n'est-elle pas le signe d'une dépravation désespérée ? Ah ! redevenez plutôt vains et superbes, le motif sanctifiera tous vos mouvements ; cette rivalité de profusion, qui n'est qu'un désordre, et quelquefois une indécence dans le détail des mœurs, sera vertu dans cette occasion. Si je parlais ici à ces fiers insulaires qui nous ont si longtemps bravés, et que Louis XVI remet enfin à leur place, si je leur disais : O mes concitoyens ! la France couvre la mer de ses pavillons ; ses foudres grondent sur l'Océan et menacent la *majesté* de cet empire ; courez les éteindre, mais payez d'avance le sang qu'on va répandre pour vous, élevez un asile à vos vengeurs !... Quel feu n'allumerais-je pas dans tous les esprits ? avec quel transport cet appel patriotique ne serait-il pas accueilli ? Et nous, faibles copistes de nos éternels rivaux, nous imitons leurs travers sans imiter leur générosité... Ils reparaîtront au milieu de nous, ces guerriers qui tiennent les deux mondes attentifs à leurs succès ; ils vous redemanderont le prix de ces succès mêmes, dont l'éclat nous était devenu presque étranger : apprendront-ils, à leur retour, que le sang qu'ils ont versé pour une si belle cause ne vous a point touchés ? ces murs destinés à les recueillir, ces murs imparfaits accuseront-ils notre indifférence ?

Cependant on ne répète au milieu de nous que les mots révérés de *patriotisme* et *d'humanité;* c'est le cri du siècle, c'est la foi moderne et malheureusement aussi tiède, aussi morte que la foi antique ; philosophie, religion, tout s'émousse, tout se brise contre le retranchement impénétrable de l'intérêt personnel. Que reste-t-il donc que notre orgueil même qu'il faudrait intéresser et séduire ? oui, notre orgueil. Ah ! s'il est un art d'en faire une vertu, combien je m'applaudirais de l'avoir trouvé, en vous inspirant la noble ambition que je vous propose ! Non, ce n'est pas pour le mouvement sublime de la charité, pour le zèle patriotique, que sont faites les abnégations et les réserves de l'humilité. Toutes les autres lois évangéliques portent avec elles un caractère de mortification dont notre fierté s'offense ; mais la loi de la charité nous ennoblit et nous élève... Puissants du monde, voulez-vous devenir en quelque sorte des dieux ? Soyez généreux, et vous changez en effet la face de l'univers, vous corrigez ou réparez tout ; cette multitude de maux qui assiégent l'humanité disparaît ou s'adoucit ; les éléments n'ont plus de rigueur, la terre n'a plus de stérilité : que dis-je ? vous changez les cœurs, vous ôtez au crime le prétexte du besoin, vous désarmez le désespoir, vous rendez la vertu moins pénible, l'innocence plus chère ; soyez généreux, et l'indigent vous regarde sans envie, il bénit vos plaisirs mêmes, il les accroît par ses vœux ; dans cette assemblée, au moment où je parle, vous prenez la place de Dieu même. Soyez généreux, et la nature obéissante va reconnaître votre empire ; vous allez dire au paralytique : *Surge, et ambula* (*Matth.*, IX, 5), levez-vous et marchez ; les boiteux, les aveugles, les lépreux seront guéris ; je vous vois, comme Jésus-Christ, entourés de prodiges et partageant avec lui cette louange immortelle : il s'est montré, et il a rendu la santé à tous les malades : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* (*Act.*, X. 38.)

Hélas ! nous voulons étendre notre existence, dominer l'opinion, élargir, pour ainsi dire, ce misérable espace que nous occupons dans la durée du temps, et nous ne sentons point que multiplier les bienfaits, c'est se reproduire ; que jouir seul, c'est s'ensevelir et s'éteindre. Eh ! le soin du bonheur des hommes n'est-il donc pas assez noble ? n'est-ce rien que de réconcilier des malheureux avec la vie ? Notre imagination s'enflamme pour ces fêtes publiques, où nous empruntons de la pompe et de l'élégance réunies un éclat, un succès d'un moment ou d'un jour, et nous comptons pour rien cette fête durable et plus touchante qu'une famille vertueuse, sauvée de l'indigence et de l'opprobre, peut devoir à nos largesses ! Quelle idée nous formons-nous donc de la gloire ? Nous épuisons les arts pour décorer des édifices fastueux, qui multiplient nos besoins en augmentant nos délicatesses ; à l'aspect de ces masses d'orgueil, si on nous demandait, au nom de la patrie et de l'humanité, que signifient ces pierres ? *Quid sibi volunt lapides isti ?* (*Josue*, IV, 6.) Est-ce une retraite à la pudeur ou à la souffrance que vous préparez ? Est-ce le signe de la prévoyance et de l'émulation nationale que vous établissez dans la capitale de cet empire ? *Quid sibi volunt lapides isti ?* Que pourrions-nous répondre ? Quoi ? ces toits immenses ne couvrent que vous seul, vous qu'attend l'antre si étroit de la mort ? et une multitude de citoyens languissent sans asile et sans abri ?... Ah ! qu'il subsiste ce luxe politique, puisqu'on le croit nécessaire ; mais expions-le du moins par des monuments qui nous honorent : le voilà ce monument, digne en effet de notre

vanité! qu'il devienne un signe au milieu de nous: *Portate lapides... ut sit signum inter vos.* (*Josue*, IV, 6.) Assemblez, amoncelez ces pierres, dont l'appareil intéressera la postérité la plus reculée; si on en demande l'objet, quel plus magnifique hommage pouvez-vous recueillir que cette succession de reconnaissance, ce cri des infirmes et des malades guéris, qui répondront d'âge en âge. Ces pierres ont été placées pour servir de monument éternel à la bienfaisance publique: *Idcirco positi sunt lapides in monumentum in sempiternum.* (*Ibid.*)

Je ne sais, Messieurs, si mon propre sentiment me séduit; mais cette pensée a quelque chose de si pénétrant et de si doux qu'il est impossible que vous n'en soyez pas touchés. Pour vous rendre cette impression encore plus sensible, je voudrais que vous pussiez envisager cet établissement avec les yeux de la patrie même; je voudrais que, soulevant le voile du temps, vous pussiez vous représenter cette foule de citoyens précieux conservés, consolés par ce bienfait: ici les registres de la miséricorde s'ouvriraient devant vous, des noms peut-être chers, peut-être célèbres, toujours respectables, formeraient cet intéressant tableau. Quelle satisfaction de pouvoir se dire: Les siècles s'écouleront, et j'assure, jusqu'aux derniers âges, le bonheur d'une portion de mes concitoyens; je me survivrai dans ce monument durable, et n'étant plus moi-même que cendre et poussière, je consolerai encore, je soulagerai les langueurs et les infirmités: *Ossa arida prophetabunt.* Et malheur aux âmes molles et froides qui ne savent pas en quelque sorte s'emparer de l'avenir! Il y a une gloire du moment dans l'éclat d'un bienfait passager qui peut éblouir; mais cette gloire s'éteint. Il en est une autre qu'il faut pressentir, qui se développe par degrés, marche lentement avec les siècles, et couvre enfin de sa lumière, qui s'agrandit, une action juste et profitable: c'est la gloire attachée à tous les établissements utiles; ils ont une progression nécessaire, le temps les mûrit sans les flétrir, et leur influence, comme leur prix, s'accroît de leur maturité même. Tel est celui auquel je vous invite, Messieurs; considérez quelle chaleur, quel intérêt vous allez répandre pour toujours dans tous les grades militaires. A quelle immense usure ne placez-vous pas une légère portion de votre opulence! ce n'est pas la mort que ces braves concitoyens redoutent, c'est une mourante vie. L'ivresse des armes a ses tiédeurs, ses repos, elle a même ses tristes prévoyances; dans ces moments, ce guerrier qui ne connut jamais la crainte, se trouve sans force contre l'accablante idée de l'abandon qui l'attend, de ces maux sourds et lents dont il prend le principe et le germe au milieu des palmes mêmes qu'il moissonne: ces palmes alors ne lui paraissent plus si belles; il écoute malgré lui les conseils secrets de la nature; il est tenté de composer avec son devoir; et, s'il ne perd pas le dévouement de l'honneur, il perd du moins l'enthousiasme du zèle. Aujourd'hui tout va changer; plus de précautions, plus d'inquiétudes, plus de réserves, l'âme s'abandonnera tout entière à l'ardeur de la gloire. Dévoués sans incertitude et sans ménagement, sûrs d'expirer du moins dans un asile honorable, vos défenseurs rapporteront dans votre sein leurs respectables débris et vous les recueillerez avec attendrissement et reconnaissance.

Permettez-moi de finir cette première partie de mon discours par une réflexion générale, qui vous frappera peut-être. Vous voulez des rois justes, vous voulez que tout soit heureux sous la main paternelle des souverains; mais cette main, dont vous exigez tout, peut-elle atteindre à tous les besoins, à toutes les misères? Sans le concours de votre bienfaisance, que peuvent les monarques les plus équitables et les plus modérés? Vous êtes donc, en cette partie, leurs ministres naturels; c'est votre pitié qui doit achever dans un grand empire l'ouvrage de leur justice. Quelle est votre indignation contre les dépositaires infidèles du pouvoir? Avec quelle éloquence, quelle amertume vous poursuivez ces ministres pervers nés pour la honte de leurs maîtres, et le malheur de leurs concitoyens! Riches insensibles, c'est votre arrêt que vous prononcez; vous êtes ce ministre coupable et dépravé, *tu es ille vir!* (III *Reg.*, VII, 12.) C'est vous qui faites couler ces larmes, qui déterminez ces fureurs, qui conduisez cette main désespérée; c'est vous qui dessséchez partout les sources de la vie publique; vous trahissez tout ensemble et les rois et les peuples; votre insensibilité n'est pas seulement un vice du cœur, elle est le plus grand des crimes, un crime national. Cependant quel ministère plus satisfaisant, plus désirable que celui de la bienfaisance! Tous les autres ont une sévérité qui afflige, une vigilance qui tourmente des retours qui désespèrent; il en est que l'orgueil dénature, que l'ambition corrompt, qui troublent et bouleversent le monde... Celui-ci, ministère de paix et de sensibilité calme, affermit, anime tout: on ne le doit point à l'intrigue, on ne le conserve point par la bassesse; il est pur, il est sans ombre, sans mélange, et ce ministère consolant est le beau droit de l'opulence, l'inestimable privilége du riche. Quelle magnifique destinée, riches qui m'écoutez, si vous savez l'apprécier! Jamais l'humanité n'avait été si célébrée, elle est devenue l'unique divinité de la raison; cette raison superbe a tout abattu, et de toutes les ruines dispersées autour d'elle, elle a composé un seul temple, elle s'est fait un dieu de l'homme même. Eh bien! respectez donc votre propre ouvrage, honorez du moins cette religion nouvelle que vous avez adoptée. Voilà, chrétiens auditeurs, ce que vous devez à la patrie, dont les défenseurs vous réclament; voyons ce que vous devez

à la religion dont les ministres vous implorent.

SECONDE PARTIE.

Jusqu'ici, Messieurs, j'ai dû tout espérer de l'opinion publique; vos propres sentiments m'ont soutenu contre vous-mêmes. La gloire des armes donnait à mes pensées ce mouvement, cette autorité qui entraîne si infailliblement des cœurs français, et les victimes de cette gloire, à laquelle vous attachez tant de prix, n'avaient pas besoin des ressources de mon ministère pour vous toucher; mais souffrez que je vous parle un autre langage, et que je répète ici le gémissement d'Esaü prosterné aux pieds d'Isaac: *Num unam tantum benedictionem habes?* (*Genes.*, VI, 27.) Hélas! n'auriez-vous qu'une bénédiction à donner? Il me reste vos ministres, ô mon Dieu! Quelle faveur puis-je me promettre de l'irréligieuse indifférence de ce siècle? Pauvres nus, oubliés, dédaignés, que peuvent-ils attendre de la charité, quand la foi publique est éteinte? Rendons cependant à la fin de ma carrière, un dernier hommage à la vérité. Vous seconderez, Seigneur, mes faibles efforts; vous protégerez ce sacerdoce éternel, dont vous êtes le consommateur et le terme. Donnez-moi dans ce moment des ailes de feu pour remonter jusqu'à vous. Tous les motifs humains seraient trop indignes de cette cause; c'est de la lumière même de votre trône qu'il faut couvrir les malheureux que j'entreprends de défendre. Oubliez donc, chrétiens auditeurs, que les prêtres sont des hommes comme vous, des citoyens, comme vous; élevons-nous ensemble à une plus grande hauteur. Ces prêtres sont les ministres du Dieu que vous adorez: ces prêtres sont les organes de cette religion nécessaire de qui vous espérez tout, votre bonheur présent par sa morale, votre bonheur futur par ses promesses. Voilà leurs titres, mais je sens que vous liez dans vos pensées les besoins des ministres qui souffrent, avec les droits de cette même religion qu'une orgueilleuse raison calomnie. Eh bien! puisque leurs destinées sont communes, attachons nos regards sur ce grand ouvrage de la sagesse divine, non pour obtenir l'honneur d'un triomphe, dont le ciel n'a pas besoin, mais pour vous conduire à une pitié plus généreuse, par le sentiment d'une justice plus éclairée. Les détracteurs de la foi, s'ils sont équitables, respecteront un mouvement que l'occasion, le lieu, et de si puissants motifs autorisent

Plaçons-nous, pour un moment, dans un état de neutralité, écartons toutes les discussions du dogme, dont les preuves victorieuses seraient trop étrangères à mon sujet, et n'invoquons ici que la simplicité d'un cœur pur, et la droiture d'une raison désintéressée. Que reproche-t-on à la religion chrétienne? l'autorité, ou pour parler le langage nouveau, le despotisme sacerdotal d'une révélation qui révolte. Mais quel est donc le danger ou la honte de s'y soumettre? Le danger! cette révélation bien entendue nous environne de mystères consolants; elle abaisse jusqu'à nous cet être éternel que la raison n'ose désavouer; elle unit le ciel et la terre: qu'importe par quels prodiges cette union se soit établie? qu'importe encore par quels secrets elle se perpétue? Ma perversité je la sens, mon cœur dans tous les instants me la révèle; pourquoi me refuser à la douce idée d'un secours qui me fortifie, d'un guide, d'un ami qui se mêle à tous mes mouvements pour les ennoblir et les rectifier? Puis-je craindre de reconnaître, de sentir la grandeur et la pureté de Dieu même réfléchies jusque dans mon âme? La honte! Si Dieu a parlé, pouvons-nous être avilis, dégradés par ses leçons? Il existe ce Dieu que toute la nature atteste! la philosophie ancienne avait devancé en quelque sorte ses oracles; on les trouve avec un mélange d'erreur consignés dans les écrits de tous les sages: pourquoi ce même Dieu n'aurait-il pas voulu les dégager de ce mélange, les perfectionner, les diviniser, et les consacrer par une sanction directe? L'orgueil humain aurait-il à rougir d'un pareil maître? Peut-il lui contester les prodiges, s'il existe? Et par quel prodige, au milieu de l'accablant éclat de cet univers, a-t-il pu se convaincre que l'Etre suprême n'existait pas? Eh quoi! ce même orgueil cède au premier déclamateur qui le gourmande au nom de je ne sais quel enthousiasme qui l'agite; vous vous prosternez devant cette morale altière et superbe qu'entassent sans discernement et sans règle des écrivains emportés par l'ivresse de la célébrité; vous en faites un code, un Evangile; vous applaudissez à leur audace, mais quelle est l'autorité, le titre, le caractère de ces nouveaux précepteurs du monde? Pourquoi ces hommes présomptueux, faibles, passionnés comme vous, dominent-ils avec tant d'empire sur votre opinion; ont-ils le privilége exclusif de la doctrine des mœurs? Ce privilége, inconnu jusqu'à nos jours, a-t-il attendu une certaine maturité de la nature pour se manifester dans quelques penseurs choisis, devant qui le reste de la terre fût obligé de plier?

Non, répondez-vous; mais ces apôtres de la raison m'éclairent sans m'humilier, leur doctrine est conforme à mes lumières.... Est-il donc bien conforme à vos lumières de vivre sans loi, sans culte et sans prévoyance. Eh! que vous offre en effet le dogme moral attaché à la révélation, qui répugne à ces lumières dont vous êtes si jaloux? Est-il nécessaire de renverser nos temples, pour apprendre qu'il faut être humain, modéré, compatissant; qu'il faut respecter les hommes, et ne régner sur leur liberté que par l'empire de la persuasion? Est-il nécessaire de renverser nos temples, pour apprendre que l'orgueil est un vice, la violence un désordre, l'injustice un crime, l'abus du pouvoir un attentat, la tyrannie et

l'oppression une infamie et une atrocité? Cette révélation dédaignée l'enseigne à chaque page. La nouvelle doctrine proscrit-elle avec plus de force que l'Evangile de Jésus-Christ l'ambition et ses fureurs, l'intrigue et ses artifices, la calomnie et ses délations, la perfidie et ses coupables trames? Trouvez-vous dans cet Evangile l'apologie des monstres et des brigands? Que disent de plus que Jésus Christ vos Marc-Aurèle, vos Epictète, vos Socrate? Que dis-je? Jésus-Christ va plus loin qu'eux; ce sentiment de l'infini, que la raison seule ne pouvait atteindre, il le porte dans le cœur, il élève l'homme jusqu'à la mesure de l'éternité, il agrandit son être, il étend ses destinées: pensez-vous qu'un Dieu soit de trop pour en imposer aux passions? Pensez-vous que l'espoir d'une récompense sans bornes, la crainte d'un châtiment sans adoucissement et sans terme n'ajoutent pas quelque poids à ces chaînes purement sociales, par lesquelles vous prétendez asservir et reprimer toutes les cupidités?

Moralistes irréligieux, vous n'envisagez l'homme que dans les limites du temps; l'opinion, la honte, la gloire contemporaine voilà vos agents et vos ressorts: et qu'en espérez-vous? Si vous parlez de conscience, vous ne vous entendez pas. Quel est son empire sur la multitude, lorsqu'on ne lui laisse ni espoir ni crainte? Si vous parlez de postérité, déclamation vaine et puérile; qu'importe la postérité à qui n'est que cendre et poussière? S'il n'y a point d'opinion éternelle, qu'importe l'opinion des siècles? Votre voix retentit-elle aux tombeaux des Néron et des Caligula?

Vous sentez l'insuffisance et la fragilité de ces principes, et quelquefois vous les fortifiez de l'attente vague et confuse d'un avenir que vous ne montrez qu'à demi et, pour ainsi dire, à travers un voile; mais alors vous ne dites que ce que nous disons comme vous, mieux que vous, parce que notre langage est conséquent et uniforme; vous devenez en quelque sorte les plagiaires de ce même Evangile que vous insultez; vous ressemblez à ce prophète appelé pour maudire Israël et qui cédait, en le bénissant, à l'impression d'un pouvoir irrésistible; vous prenez donc nos armes, si vous voulez combattre les passions avec succès: même frein pour les pervers, même pureté dans les maximes, même sévérité dans les préceptes; qui nous sépare? Prêtres, réformateurs modernes, nous voilà tous également aux pieds de l'Etre suprême, nous en l'attestant, vous en le supposant; il n'y a donc que votre présence, ô mon Dieu! et vos miséricordes qui scandalisent et que l'on conteste; sauveur et victime, voilà ce qui révolte. Je me trompe, chrétiens auditeurs, l'indépendance se familiariserait avec ces prodiges mêmes, s'ils n'étaient pas nécessairement liés à des anathèmes. Qu'à jamais il reste muet dans ses tabernacles, ce Dieu qu'on vous révèle et qui vous parle par nos organes, vous consentirez sans effort à respecter des oracles sans activité; mais cette majesté qu'il reprendra un jour, ce tonnerre qui s'allume contre des ingrats et qui gronde déjà dans les profondeurs de l'éternité: voilà ce qui vous effraye et détermine votre préférence, motif également honteux pour vous qui la donnez et pour vos maîtres qui l'obtiennent; pour vous, parce que vous vous déclarez pour le parti de l'impunité future, ce qui autorise à présumer qu'elle vous est nécessaire.... Ah! qu'aux cœurs purs et vertueux la croyance évangélique est facile! pour vos maîtres, parce que, en ôtant aux vertus leur source et leur sanction divine, ils leur ont ôté leur consistance et leur poids, ils ont rendu les mœurs arbitraires et versatiles, et qu'en précipitant les hommes vers cette liberté qui ne redoute point les vengeances d'une autre vie, ils les ont disposés à cette licence et à cette audace qui bravent les censures de la vie présente.

Soyons justes, et ne leur contestons point quelques traits de lumière utile qui brillent au milieu des illusions d'une coupable doctrine. Oui, vous avez pu contribuer à purger la terre de la superstition et du fanatisme, à éteindre le feu des bûchers, à ridiculiser ces vaines disputes qui déshonorent l'éternelle vérité, dont le secret est impénétrable à nos faibles yeux. Quoique ces erreurs aient été le délire du temps, et non le tort de la religion, vous avez parlé comme ses défenseurs éclairés, nous sommes assez généreux pour vous en remercier au nom de la religion même; mais pourquoi provoquer la désertion de ces temples, de ce culte, de ces lois marquées d'un caractère divin, et dont la politique même devrait être jalouse pour établir le respect de l'ordre et l'unité des sentiments? Détruisez ces temples, proscrivez ces prêtres qui vous importunent: quelle main essuiera les larmes des malheureux, où sera l'asile du pauvre? Quelque imposants que soient vos noms, ira-t-il avec succès, vos écrits à la main, sommer l'avarice et l'opulence de respecter ses droits, de consoler sa misère? Ces images abstraites d'humanité, de liberté, d'égalité, toutes ces formules d'orgueil primitif que vous appelez énergie et vigueur, sont-elles faites pour rapprocher, pour réunir, pour toucher? Partout vous représentez les hommes sous la douce idée de frères! nous l'adoptons, comme vous, cette attendrissante idée; mais vous en faites un système, et nous un ministère; vous déclamez et nous agissons; ce n'est que dans nos sanctuaires que cette fraternité si désirable est pratique et sensible; ici les passions, les ressentiments, les vengeances se calment, les intérêts se confondent, on veut le bonheur de tous; ici on a le même esprit, la même âme, la même espérance, la même patrie; le voilà sous vos yeux ce touchant spectacle d'une famille nombreuse, unie par les mêmes sentiments et les mêmes vœux, qui n'invoque que le même consolateur et le même père! est-ce

en votre nom que nous sommes assemblés?... Ah! vous avez des lycées pour les arts les plus frivoles et les plus dangereux, et vous n'en avez point pour cette sainte humanité dont vous vous vantez d'être les protecteurs : elle gémit en vain dans vos tableaux froids et inanimés; mais ici elle parle avec empire, elle agit, elle commande, parce qu'en effet tout est égal au pied de ces autels. Naissance, dignités, talents, tout disparaît, le seul chrétien reste, et le vrai chrétien est essentiellement l'homme de la miséricorde et de la charité

Vous demandez où il est, ce vrai chrétien? l'inutilité de nos préceptes vous dégoûte, nos faiblesses vous scandalisent; vous fouillez dans la poussière des siècles, vous faites revivre les crimes de l'erreur pour les opposer à la vérité... Eh! qui ne sait que les passions corrompent et défigurent tout! n'abusent-elles pas de vos propres principes? On commence, pour l'honneur de la raison, par douter de tout; et, par la plus honteuse prostitution de cette raison même, on finit quelquefois par ne rougir de rien. Avez-vous rendu l'intrigue moins active, l'esprit de secte plus tolérant, la probité plus sévère, l'intérêt personnel moins entreprenant? Voit-on régner dans le sein des familles plus de concorde et d'harmonie? Hélas! il y règne peut-être une sorte de paix, le silence des remords; mais l'opinion publique est-elle plus respectée? le jeu, cette vile hypocrisie de l'avarice, est-il plus détesté? la fraude est-elle devenue plus odieuse, la politique plus franche, le sang des peuples ne coule-t-il plus pour les querelles des rois? Rien n'a changé; si les passions règnent avec le même empire, si le vice se montre avec la même audace, quelle fureur d'innover vous pousse à ébranler tous les esprits, à porter de proche en proche, jusqu'aux derniers rangs des citoyens, le trouble et l'incertitude? Le précipice une fois ouvert de toutes parts, quelle force peut arrêter la masse entière et la suspendre sur le bord de l'abîme? Ne pourrais-je pas vous dire : Peuplez donc la terre de sages puisque vous en faites disparaître les chrétiens?

Mais, quoi! dans ce temple de l'humanité, oublierais-je ce que je dois à ses ardents défenseurs? Non; je plains des talents trop dangereusement unis à des opinions dont l'infaillible effet est de répandre une inquiétude chagrine et superbe qui mène sourdement à l'arbitraire, la plus redoutable de toutes les maladies morales et politiques... Il est encore debout, ce temple consolateur! le ciel le soutiendra; mais lorsque la religion couverte de plaies publiques, pleure sur le présent, et n'ose presque plus rien espérer de l'avenir, ne lui sera-t-il pas permis de pousser un gémissement dans le seul asile qui lui reste? Ah! s'il se trouvait dans cette assemblée quelque déserteur secret de cette religion sainte, je lui dirais : Ne vous offensez pas de ce mouvement de zèle, il est sans amertume; l'orateur, la cause, prêtres, ministres, sanctuaire, tout vous paraît sans doute indigne des regards de la raison; mais ce sanctuaire subsiste, ces prêtres, ces ministres que vous dédaignez prient pour vous. Terminons cette scandaleuse guerre; assignez à Jésus-Christ son partage: vous lui avez ravi au milieu de nous une portion de son héritage, souffrez qu'il règne du moins sur les générations destinées encore à le connaître; laissez-leur nos fêtes, nos cérémonies, nos enseignements, nos promesses, nos consolations : gardez pour vous l'espérance du néant, nous ne vous troublerons point dans cette poussière éternelle où vous vous promettez de descendre; mais s'il est un Dieu rémunérateur, s'il est une félicité sans mesure attachée à des vertus consacrées par une foi pleine et généreuse, ne nous l'enviez pas. Assez vaste est le champ de la politique et des arts! portez-y vos talents et vos lumières, étendez les découvertes utiles, dirigez le commerce, unissez, éclairez les deux mondes : mais abandonnez-nous ce monde invisible que vous ne connaissez pas; mais ce peuple pauvre et languissant qui souffre et qui gémit, pourquoi vous obstineriez-vous à lui disputer un Dieu pauvre et souffrant comme lui? Erreur pour erreur (vous me forcez à ce blasphème que ma foi désavoue; mais l'horreur même de cette supposition impie ne laisse aucune ressource à votre doctrine), ce que nous professons, ce que nous annonçons, ne pénètre-t-il pas dans l'âme avec plus de charme et de douceur que toutes ces vaines déclamations que l'esprit d'indépendance accumule? Nos secours, nos remèdes ne sont-ils pas plus populaires, plus actifs, plus universels? Ah! que les heureux se permettent de ne rien croire, je puis me rendre raison de ce délire; mais où sont-ils les heureux? qu'elle horrible collection de misères que ce monde! Dans les conditions brillantes que de joies fausses, que de désirs rongeurs, que de plaies sanglantes et désespérées! Si l'œil d'un philosophe perçait les replis de tous ces cœurs dont la surface est si calme et si riante, il en frémirait et voudrait peut-être y replacer lui-même le Dieu qu'on s'efforce aujourd'hui d'en arracher. Dans les conditions obscures et surtout parmi cette foule d'indigents pour qui la Providence semble n'avoir balancé le malheur de naître que par l'espérance de mourir, si vous exilez Dieu de l'univers quel adoucissement peut rester à des peines toujours renaissantes? Est-ce donc un si grand bien que d'ajouter au tourment de vivre la certitude de n'avoir rien à espérer? C'est pour cette portion d'hommes que nous invoquons votre pitié; laissez-nous les malheureux, vous n'avez d'autre présent à leur faire que le triste problème de je ne sais quel sombre avenir. Quelle attente pour des forçats courbés sous le poids de leurs chaînes! Nous du moins, nous soulevons ces chaînes qui les accablent, nous en partageons le poids, nous le supportons avec eux : voilà le grand

avantage de notre ministère et c'est à ce titre, chrétiens auditeurs, que je ne crains point de réclamer ici, je ne dis pas seulement votre commisération, mais votre délicatesse et votre justice.

Ces enfants de l'indigence et du malheur qui naissent dans toutes les parties de cet empire, seuls au milieu de la nature entière qui les repousse et qui semble armer contre eux jusqu'aux éléments, nous les recueillons; la religion les adopte; plus tendre, plus généreuse que la politique si intéressée à les conserver, elle les marque du sceau de ses promesses; les aumônes que nous sollicitons vont ranimer les principes de la vie dans les veines desséchées de leurs mères expirantes; destinés aux larmes et aux souffrances, ces infortunés croissent sous nos yeux au milieu des larmes que nous essuyons, au milieu des souffrances que nous adoucissons.... Aux premiers rayons de leur raison naissante, l'Eglise les appelle à ses enseignements. Eh! que leur disons-nous? Si nous ouvrions devant eux le code de l'indépendance irréligieuse, nous les remplirions de la dignité de leur être, de l'inestimable prix de la liberté, de l'inique distribution des fortunes et des plaisirs. Les premiers regards qu'ils jetteraient sur cette scène d'injustice apparente, s'ils n'étaient pas enflammés par l'envie, seraient abattus par le désespoir. Comment modifier ou réprimer ces mouvements? Est-ce par la crainte ou par l'intérêt? Mais que peut l'intérêt où il n'y a point d'espérance? que peut la crainte, lorsque le mal qu'on prévoit est plus accablant que celui qu'on affronte?... Vous avez vos supplices, vos roues, vos échafauds; vains ministres d'une vengeance qui n'a rien de formidable que l'appareil : l'emportement le brave, l'espoir de l'impunité en distrait; nous, nous n'avons que la croix de Jésus-Christ, et cette croix, plus puissante que vos bourreaux, portée dans ces âmes encore molles et flexibles, calme tout, triomphe de tout : de cette source coulent les inspirations les plus douces, les maximes les plus consolantes, unies et confondues avec les préceptes les plus réprimants; nous attachons à cette croix toutes les passions que l'exemple peut rendre si actives, et que l'impuissance même rendait si séditieuses; nous prévenons toutes les révoltes de la nature; nous préparons de loin à la société ces victimes civiles, condamnées pour le maintien de l'ordre aux sueurs et aux travaux; nous versons dans ces jeunes cœurs les germes de la résignation et de la patience, vertus si pénibles et si nécessaires. De là, tout le concert et toute l'harmonie du corps social : ces lions ardents, pliés déjà sous le joug, prennent le frein des lois avec plus d'abandon et de docilité, et cette longue carrière de douleurs, qu'on appelle la vie, dans laquelle ils entrent, ne leur paraît plus qu'un court intervalle d'épreuves que doivent suivre d'éternelles félicités. Quelle magnificence de politique et de morale réunie! Voilà l'Evangile, voilà notre ouvrage.

Nous allons plus loin. Tout cet édifice de mœurs s'écroulerait bientôt, s'il n'était soutenu par une attention constante; les principes s'affaiblissent, les habitudes s'émoussent : nous les fortifions par l'invisible pouvoir de la honte; nous plaçons dans tous les cœurs un maître inflexible qui nous supplée, le remords! Le crime heureux peut tromper la justice du temps; nous ôtons cette ressource à la perversité; nous montrons le criminel fixé sous l'œil inévitable de la justice suprême; nous l'environnons de la majesté de Dieu : point de nuit, point de ténèbres pour ces yeux éternellement ouverts; dans les profondeurs de toutes les consciences, nous faisons retentir sans cesse ce cri terrible du Prophète-Roi : *Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam* (*Psal.* CXXXVIII, 7)? où irais-je pour me cacher à votre esprit? Où fuirai-je pour me dérober à votre vue? Pensée également salutaire et sublime! pensée que toute l'enflure et toute l'autorité de la raison ne peut contrefaire! Que gagne-t-on à l'affaiblir? Quel témoin pour le pauvre, que ce Dieu vigilant qui habite dans son âme, interroge ses désirs et juge son silence même! Cette image imposante n'est-elle pas la gardienne la plus sûre des lois? Cette vile demeure où il languit, où l'espérance n'entre jamais qu'avec nous, cette vile demeure se transforme en quelque sorte à ses yeux : elle est le temple de ce Dieu qui l'investit, qui le pénètre, si j'ose m'exprimer ainsi; elle lui devient sacrée : il craint de la profaner par le murmure, il craint de la profaner par le crime, et cette impression persévérante le rend tout ensemble, meilleur père, meilleur époux et meilleur citoyen.

Il y a plus encore : quittons ces cités où le tumulte, le mouvement, l'action générale répandent une sorte d'ivresse qui ne permet pas même de soupçonner le gémissement du malheureux; transportons-nous dans les campagnes, voyons la misère dans son domaine; qu'apercevons-nous dans ces hameaux confusément épars? une solitude morne, une nature triste et languissante, des toits délabrés, des maisons de boue où la lumière semble ne pénétrer qu'à regret : partout la disette et le besoin sous les formes les plus hideuses et les plus dégoûtantes... Contemplez cette mère pâle, livide, soutenant d'une main un enfant couvert de lambeaux, et pressant de l'autre sur son sein décharné l'infortuné qui vient de naître : considérez ce père de famille accablé des fatigues du jour, fixant des yeux éteints sur ses foyers sombres et humides... Il revoit ce qu'il a de plus cher, et le sourire n'est point sur ses lèvres! ses forces défaillantes ne seront réparées que par un aliment grossier, détrempé de sueur et de larmes; l'espérance n'a point pour lui d'heureux songes; à peine lui promet-elle la vie, c'est-à-dire cette affreuse succession de travaux et de peines qui le consume... Ce tableau

vous étonne, chrétiens auditeurs. Eh bien! ce tableau n'est que l'image, dirai-je fidèle ou affaiblie? de cette classe d'hommes jetés ce semble, sur la terre pour la forcer de servir la mollesse et la vanité des riches... Sans doute, l'impatience, la plainte, le désespoir s'élèvent quelquefois de ces régions de douleur! Quel pouvoir inconnu retient tout ce peuple frémissant dans ses chaînes? Quel pouvoir? Celui de la religion : semblables en quelque sorte au serpent mystérieux dont la vue guérissait les Israélites au milieu du désert, nos temples ont le même charme pour ces cœurs désolés; ils les regardent comme des asiles de consolation et des garants de miséricorde : où fuiraient-ils pour se dérober à ce ciel de fer, qui pèse sur leurs têtes? Dans nos villes?... l'orgueil les méconnaît, le luxe les repousse. Ah! du moins, dans ces temples rustiques décorés par la seule présence de la divinité qui les remplit, ils trouvent des frères, des malheureux qui leur ressemblent!.. Que dis-je? ils trouvent plus, ils y trouvent un père. Ce pasteur sur lequel la politique peut-être ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre relégué dans la poussière et l'obscurité des campagnes : voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, et l'homme de l'Etat qui les calme; simple comme eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève au-dessus de l'empire du temps, pour ne leur laisser ni le désir de ses trompeuses promesses ni le regret de ses fragiles félicités. A sa voix, d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour eux; à sa voix, ils courent en foule aux pieds de ce Dieu qui compte leurs larmes, ce Dieu, leur éternel héritage, qui doit les venger de cette exhérédation civile, à laquelle une Providence qu'on leur apprend à bénir, les a dévoués. Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les éléments mêmes fatiguent leur triste existence; dociles à cette voix paternelle qui les rassemble, qui les ranime, ils tolèrent, ils supportent, ils oublient tout : je ne sais quelle onction puissante s'échappe de nos tabernacles; le sentiment toujours actif de cette autre vie qui les attend, adoucit toutes les amertumes de la vie présente : ah! la foi n'a point de malheureux! Ces mystères de miséricorde dont on les enveloppe; ces ombres, ces figures, ce traité de protection et de paix qui se renouvelle dans la prière publique entre le ciel et la terre : tout les remue, tout les attendrit dans nos temples; ils gémissent, mais ils espèrent, et ils en sortent consolés.

Ce n'est pas tout. Garant des promesses divines, ce pasteur, cet ange tutélaire les réalise en quelque sorte dès cette vie par les secours, par les soins les plus généreux, les plus constants. Je dis les soins; et peut-être, hommes superbes, n'avez-vous jamais bien compris la force et l'étendue de cette expression. Peignez-vous les ravages d'un mal épidémique, ou plutôt placez-vous dans ces cabanes infectes, habitées par la mort seule, incertaine sur le choix de ses victimes : hélas! l'objet le moins affreux qui frappe vos regards est le mourant lui-même : épouse, enfants, tout ce qui l'environne semble être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle avec lui : si l'horreur du dernier moment est si pénétrante au milieu des pompes de la vanité, sous le dais de l'opulence qui couvre encore de son faste l'orgueilleuse proie que la mort lui arrache, quelle impression doit-elle produire dans des lieux où toutes les misères et toutes les horreurs sont rassemblées? Voilà ce que bravent le zèle et le courage pastoral. La nature, l'amitié, les ressources de l'art : le ministre de la religion remplace tout; seul au milieu des gémissements et des pleurs, livré lui-même à l'activité du poison qui dévore tout à ses yeux, il l'affaiblit, il le détourne : ce qu'il ne peut sauver il le console, il le porte jusque dans le sein de Dieu; nul témoin, nul spectateur, rien ne le soutient : ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée, ces grandes faiblesses de la nature auxquelles on doit tant de vertus; son âme, ses principes, le ciel qui l'observe : voilà sa force et sa récompense. L'Etat, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne le connaît pas; s'occupe-t-il hélas! d'un citoyen utile qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré?

Je vous le demande, Messieurs, la sagesse du siècle enfanterait-elle de pareils prodiges? et voilà la religion qu'elle veut éteindre, les hommes qu'elle se permet de décrier, l'ordre de citoyen auquel elle croit faire grâce en ne le comptant que comme inutile! Juges passionnés, appréciateurs téméraires, mettez dans la balance l'aridité de vos préceptes, l'incertitude de vos principes, le danger de leurs conséquences, le faux éclat de vos prétendues réformes, et que la raison prononce entre les prêtres et vous.... Ne désavouons pas que le zèle religieux a pu s'égarer; mais le zèle philosophique n'a-t-il point ses écarts? est-il excusable de se prévaloir contre les dogmes de paix et de miséricorde, de tous les abus de l'ignorance et de la barbarie? Lorsqu'on cite les erreurs dont le christianisme a été l'occasion ou le prétexte, doit-on dissimuler que ces temps de scandale et d'usurpation étaient des temps de faiblesse et d'aveuglement; que l'enfance de la raison, la chaleur des esprits prévenus, la sublimité d'une doctrine nouvelle concouraient ensemble à étendre, à fortifier cet aveuglement déplorable; que d'un côté on ne jugeait de rien, que de l'autre on exagérait tout, et que cette exagération même flattait l'emportement et la crédulité de la ferveur? Les hommes savent-ils s'arrêter? quelle vérité n'eût pas été dénaturée, corrompue par le fanatisme passif de tous les peuples, qui invitait l'orgueil et l'injustice à régner au nom du ciel?... C'étaient les impénétrables décrets de Dieu sur les hommes, ils sont remplis... Elles sont dissipées ces ténèbres : le jour luit après tant d'agitation et

de secousses. Que tout se mette enfin à sa place, Dieu et l'homme; que la raison modeste et soumise tombe aux pieds d'une religion bienfaisante ; ce seul titre atteste sa divinité! que cette concorde, si désirable et si nécessaire, soit éternelle! Jurons cette paix, signons ce traité dans l'enceinte de ce temple, au pied de cet autel consacré à la charité universelle. Pour gage de cette paix, que vos aumônes se répandent dans ce moment avec plus d'abondance ; que ces murs destinés au soulagement des infortunés qu'on a voulu dévouer au mépris public, s'élèvent et portent bientôt jusqu'au ciel le témoignage consolant de cette paix mémorable.... Non, pour achever de vous toucher, je ne veux plus supposer que la foi soit méconnue : sans doute il ne règne ici qu'un même esprit et une même âme ; les pensées, les vœux, les sentiments, tout est chrétien ; et, sous ce rapport, que les motifs qui doivent vous attacher à cette œuvre sainte en faveur des ministres de la religion, sont intéressants et sacrés !

Faut-il vous rappeler vos premières mœurs, ces jours de calme et d'innocence que vous avez passés à l'ombre de nos tabernacles, avant que le souffle des passions vous en eût écartés ? Filles, épouses, mères, magistrats, guerriers, dans quel état n'avez-vous pas été l'objet de notre zèle et de nos soins ? Comment concilieriez-vous votre religion avec votre indifférence ? Eloignez-vous donc pour jamais de nos temples, si vous voulez être ingrats sans trouble et sans remords ; tout ce qui se présente à vos regards dans ces temples que vous n'avez point abjurés, cette source de régénération et de salut où vous avez pris un si grand caractère, l'autel où la victime de propitiation se renouvelle sans cesse entre nos mains, la tribune sainte où l'éternelle vérité vous instruit par nos organes, la piscine sacrée d'où vous sortez et plus purs et plus heureux : tout vous parle de vos obligations, tout vous fait une loi de la reconnaissance ; ce sentiment, que vous profanez si souvent sans pudeur par ses motifs ou par son objet, vous le défendrez-vous lorsqu'il devient justice et vertu ? Vous le savez, et j'en atteste vos propres témoignages, la paix, la tranquillité intérieure de vos familles n'a-t-elle pas eté souvent l'ouvrage d'un ministre aussi vertueux qu'éclairé ? Que de ressentiments calmés ! que de liens flottants affermis ! que de scandales prévenus ou étouffés par son onction et sa sagesse ! Et vous, mères tendres, épouses désolées, quel consolateur plus touchant avez-vous trouvé ? Ce monde qui caresse et qui flatte lorsqu'on lui porte en tribut des grâces et des agréments, ce monde ne sait pas pleurer avec les malheureux. C'est au pied de la croix qu'il faut gémir pour être consolé ; qui vous a conduits à cette croix votre unique ressource ? qui vous a découvert ces plaies, plus cruelles encore et plus profondes que les vôtres, dans lesquelles vous avez épuisé vos douleurs et vos larmes ?... Je vous fatiguerais par un plus long détail, chrétiens auditeurs, et votre expérience vous parle ici plus éloquemment que moi.

Ne consultez donc que vos cœurs. Représentez-vous un prêtre malade, dont la misère avilit l'état, dont l'état accroît la misère, également accablé du fardeau de la vie et du travail de la mort ; représentez-vous cette sentinelle infatigable qui a veillé longtemps sur le camp d'Israël, ce soldat de Jésus-Christ qui a vieilli dans la milice sainte, sans grade, sans récompense, dédaigné partout, partout rejeté, expirant au sein de cette capitale. Hélas! comment rassemble-t-elle tous les plaisirs sans réunir tous les secours ? Quel peuple que celui qui se passionne sans cesse et ne s'attendrit jamais !... Qu'au milieu de Jérusalem dévastée, le prophète gémisse sur le sort des lévites abondonnés aux derniers malheurs, je n'en suis pas surpris ; mais que cette ville superbe retrace l'image de ces infortunes ; mais que cette chaire puisse retentir des cris plaintifs de Jérémie, et qu'on n'exagère rien en vous répétant ces paroles lamentables : *Sacerdotes mei in urbe consumpti sunt quia quæsierunt cibum ut refocillarent animam suam* (*Thren.*, I, 19) ; mes prêtres ont été consumés dans la ville en cherchant à ranimer une mourante vie : c'est le scandale de l'indifférence ajouté à l'excès de l'ingratitude.

Et ne m'opposez point ici, Messieurs, l'opulence de l'Eglise, cette source accrue de tous les trésors du temps, dont les ruisseaux habilement dirigés, devraient s'épancher jusqu'aux dernières classes de ses ministres : cette opulence trop enviée, vous en calomniez l'usage sans le connaître ; les pierres de ce monument même déposeront du vœu que nous avons formé sans attendre le vôtre, *lapides clamabunt.* (*Luc.*, XIX, 40.) Nous avons prévenu vos secours, nous avons confondu vos intérêts avec les nôtres ; mais ce n'est pas la dette de l'Eglise que je réclame, c'est la dette du christianisme, la dette de tout chrétien ; Pourquoi ne l'avouerais-je pas ? le sanctuaire même n'est pas exempt des erreurs et des méprises qui égarent si souvent les administrations profanes. Il y a une sorte de malédiction attachée à la vertu sur la terre, qui la poursuit jusque dans les bras de la religion même : l'audace et l'intrigue y ravissent quelquefois le prix du mérite ; mais ce mérite, qui languit méconnu ou ignoré, restera-t-il sans protection, parce qu'il a trouvé ses protecteurs naturels ou inattentifs, ou distraits, ou prévenus ? Je dis plus ; laissons à part les talents que vous contestez souvent, l'utilité même dont peut-être vous n'êtes pas assez touchés, ne vous occupez que de l'indigence et du malheur : ces motifs seuls n'ont-ils pas assez d'empire et d'énergie ?.... Oui, j'ose l'espérer du lieu, du concours, du spectacle même qui vous frappe : militaires et lévites, tout vous sera également respectable et sacré ; il est une espèce de bonnes œuvres dont l'éclat assure infailliblement le succès : parmi nous, la sensibilité même est une mode ; on n'est

pas juste, on n'est pas compatissant; mais on est vain, et l'orgueil prend quelquefois toutes les formes de la vertu, pour en usurper les honneurs. La patrie dans cette solennité, la religion ne perdra donc rien; cette voix du sentiment et du devoir qui vous crie par ma bouche: ***Reserventur ut vivant, ne contra nos ira Domini concitetur***, (*Jos.* IX, 20) qu'ils soient conservés, qu'ils vivent, de peur que le courroux du ciel ne s'allume contre nous; cette voix sera respectée. Cependant, si vous ne cédez qu'à des mouvements humains, toute la perte sera pour vous, chrétiens auditeurs; vous vous en distrairez bientôt, je le sais, dans l'emportement, dans la léthargie même de vos fêtes, de vos plaisirs; mais la mort, cette affreuse dépositaire de tous les regrets, la mort vous en réservera de bien amers, en reportant un jour votre cœur et votre pensée sur ce moment même dont vous aurez mal connu le prix.... La mort! oui, il faut l'entendre ce mot formidable: vous le repoussez en vain, il se reproduit partout, il retentit dans toute la nature; cet avenir vers lequel la jeunesse s'élance, que ses désirs pressent, que ses espérances dévorent... Imprudente! cet avenir n'est que la mort même; la voilà pour moi qui vous parle, pour vous qui m'écoutez. Envisageons ensemble cet instant où toutes les erreurs d'une longue vie forment un nuage affreux qui crève sur nos têtes, et dites-moi ce que vous prévoyez, ce que vous espérez. Ah! ne vous en flattez pas, les espérances de la religion avec toutes les douceurs, les promesses de l'Evangile avec toute leur magnificence, ne suffisent pas pour adoucir ce moment terrible. La voix d'un ministre attendri peut consoler un mourant; mais c'est la reconnaissance des malheureux qui l'absout; c'est elle seule qui désarme la mort. Désarmez-la donc aujourd'hui par un grand sacrifice soutenu d'un motif digne de votre foi. Lorsqu'étendus sous sa main inévitable, vous verrez luire pour vous les jours éternels, tournez alors les yeux vers cet édifice patriotique: c'est là que vous trouverez de puissants consolateurs. De tous ces lits de douleur où vos aumônes vont reproduire la santé et la vie, s'élèvera pour vous un cri de protection qui fortifiera votre âme, calmera vos frayeurs, fléchira la justice suprême, et vous portera dans le sein de la même miséricorde que vous aurez exercée. Ainsi soit-il (2*).

(2*) Ce discours peut être regardé comme un monument de l'éloquence de la chaire: l'orateur, éclairé sur ses défauts, les y a tous évités; il y est toujours vrai, pathétique, et digne de ses modèles. Sans doute il sera permis, aujourd'hui, d'observer que jamais les ministres de la religion n'ont été aussi éloquents que lorsqu'ils ont plaidé la cause des infortunés.

L'abbé Poulle qui, dans presque tous ses sermons, éblouit beaucoup plus qu'il ne persuade, émeut entraîne ses auditeurs dans les deux discours connus sous le titre d'*Exhortations de charité*, en faveur des pauvres prisonniers et des enfants trouvés: « L'effet et le bruit de ces exhortations, dit La Harpe, fut prodigieux, et d'autant plus que l'orateur avait toutes les grâces et tous les moyens de débit. Paris retentit de ses succès, et c'était peu de chose; mais l'auditoire ne lui résista pas, et ce fut là le vrai triomphe, le plus cher à son cœur, celui qu'il remporta sur l'avarice et l'insensibilité qui croient trop souvent avoir payé, en applaudissant, l'avocat des pauvres sans rien faire pour ses cliens. Ici l'orateur put entendre un bruit plus doux à ses oreilles, que celui des applaudissements; c'était l'or et l'argent tombant de tout côté avec une abondance qui prouvait une émulation de charité. Beaucoup de personnes donnèrent tout ce qu'elles avaient sur elles, et c'étaient des sommes considérables; en un mot, on ne se souvenait pas d'avoir rien vu de semblable: ce sont là les spectacles de la religion; il me semble qu'ils en valent bien d'autres, et que ceux qui ont tant de besoin des illusions du théâtre pour se procurer de douces larmes, ne font pas le choix le plus heureux ».

On ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici l'admirable péroraison qui détermina ce beau triomphe du talent uni à la charité:

« Il me semble, en ce moment, entendre la voix de Dieu qui me dit, comme autrefois au prophète: Prêtre du Dieu vivant, que voyez-vous?... Seigneur, je vois, je vois avec consolation un nombre prodigieux de grands, de riches émus, touchés du sort des misérables... Passez à un autre spectacle; percez ces murs, percez ces voûtes: que voyez-vous?... Une foule d'infortunés plus malheureux, peut-être, que coupables. Ah! j'entends leurs murmures confus, ces plaintes de la misère délaissée, ces gémissements de l'innocence méconnue, ces hurlements du désespoir; qu'ils sont perçants! mon âme en est déchirée... Descendez; que trouvez-vous?... Une clarté funèbre, des tombeaux pour habitation, l'enfer au-dessous, une nourriture qui sert autant à prolonger les tourments que la vie, un peu de paille çà et là, quelques haillons, des cheveux hérissés, des regards farouches, des voix sépulcrales qui, semblables à la voix de la pythonisse, s'exhalent en sanglots comme de dessous terre, les convulsions de la rage, des fantômes hideux se débattant dans des chaînes, des hommes l'effroi des hommes... Suivez ces victimes désolées jusqu'au lieu de leur immolation; que découvrez-vous?... Au milieu d'un peuple immense, la mort sur un échafaud, armée de tous les instruments de la douleur et de l'infamie. Elle frappe. Quelle consternation de toutes parts! Quelle terreur! Un seul cri, le cri de l'humanité entière, et point de larmes!... Comparez à présent ce que vous avez vu de part et d'autre, et concluez vous-mêmes... Seigneur, plus je considère attentivement, plus je trouve que la compensation est exacte. Je vois un protecteur pour chaque opprimé, un riche pour chaque pauvre, un libérateur pour chaque captif. Ils sont même presqu'en présence les uns des autres; il n'y a entre deux qu'un mur et le cœur des riches. Un prodige de votre grâce, ô mon Dieu! et la charité ne fera bientôt plus qu'une seule vision de ces deux visions. Le prodige s'opère; les riches vont nous suivre, ils se précipitent vers les prisons; ils fondent dans les cachots; il n'y a plus de malheureux; il n'y a plus de débiteurs; il n'y a plus de pauvres. Restent seulement quelques criminels dévoués au glaive de la justice, pour l'intérêt général de la société dont ils ont violé les lois les plus sacrées; mais du moins consolés, mais soulagés, mais disposés à recevoir leurs supplices en esprit de pénitence, et leur mort même en sacrifice d'expiation; ces monstres vont mourir en chrétiens. C'en est fait, aux approches de la charité, tous ces objets lugubres qui affligeaient l'humanité, ont disparu, et je ne vois plus que les cieux ouverts où seront admises ces âmes véritablement divines puisqu'elles sont miséri-

PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE

Prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de MM. de l'Académie française, le 25 *août* 1750.

Spectaculum...... mundo et angelis. (I *Cor.*, IV, 9.)

Il fut le spectacle de la terre et du ciel.

Dieu, dont les voies ordinaires sont aussi douces que mystérieuses, agit quelquefois avec cet éclat et cette autorité qui rendent sa providence sensible et appliquante. Lorsqu'il veut effrayer les nations, il place sur la scène du monde des politiques audacieux que l'esprit de discorde anime, ou d'insatiables conquérants que dévore la fureur de vaincre. Lorsqu'il veut les instruire, il leur offre ces rois philosophes que l'équité

cordieuses, dignes de régner éternellement avec vous, ô le rédempteur des captifs ! ô le consolateur des affligés ! ô le Dieu des miséricordes ! »

Les ministres des autels ne se contentaient pas d'intéresser les riches au sort des malheureux, ils portaient jusqu'au pied du trône les plaintes des peuples, et faisaient retentir Versailles de ces vérités courageuses que l'oreille des rois n'est pas accoutumée à entendre.

L'abbé de Besplas avait été longtemps chargé du ministère douloureux d'exhorter à la mort ces malheureuses victimes des lois, qui ne sont pas toujours celles de de la justice. « Il avait, dit La Harpe, entendu la conscience qui ne trompe guère à la vue de l'échafaud, et avait été à portée d'observer les méprises funestes, suite d'une procédure vicieuse ; il était descendu souvent dans l'horreur des cachots ; elle avait passé tout entière dans son âme honnête et sensible ; et oppressé de ce poids affreux, il n'avait pu s'en soulager qu'en promettant au ciel et à son cœur de révéler des vérités effrayantes à la bonté reconnue du roi. L'occasion s'en présenta, et il accomplit son vœu avec autant de courage que d'éloquence ».

« Pardonnez, Sire, la confiance et le poids de notre ministère ; notre cœur déchiré nous force à vous révéler ici le plus grand sujet de notre tristesse ; on n'offense pas votre clémence, quand on met votre cœur magnanime sur la route des bienfaits et de la vérité. Pauvres infortunés, que ma bouche n'a-t-elle l'éloquence des Chrysostôme, pour défendre vos droits ! Si le trait qui perce notre âme arrive à celle de ce grand prince, quel soulagement à notre douleur ! Oui, Sire, l'état des cachots de votre royaume arracherait des larmes aux plus insensibles. Un lieu de sûreté ne peut, sans une énorme injustice, devenir un séjour de désespoir; vos magistrats s'efforcent d'y adoucir le sort des malheureux ; mais privés des secours nécessaires pour la réparation de ces antres infects, ils n'ont qu'un morne silence à opposer aux plaintes des infortunés. Oui, j'en ai vu, Sire, et mon zèle me force, comme saint Paul, à honorer mon ministère ; oui, j'en ai vu qui, couverts d'une lèpre universelle par l'infection de ces repaires hideux, bénissaient mille fois dans nos bras, le moment fortuné où ils allaient subir le supplice. Grand Dieu ! sous un bon prince, des sujets qui envient l'échafaud ! Jour immortel, soyez béni ; j'ai acquitté le vœu de mon cœur, de décharger le poids d'une si grande douleur dans le sein du meilleur des monarques » !

Et bénie soit aussi la charité, évangélique à la fois et patriotique, de cet apôtre de l'humanité ! C'est l'humanité, en effet, c'est la religion, qui n'est que l'humanité élevée jusqu'à Dieu, c'est elle qui lui inspira le beau mouvement qui termine ce beau morceau. Le roi fut ému autant qu'il est possible de l'être. L'impression qu'il éprouvait fut marquée et devint générale : il s'écria, dès qu'il lui fut permis de parler après l'orateur, qu'il avait toujours ignoré ces abominations; que son intention n'était pas que ses sujets, même les plus coupables, fussent traités avec tant d'inhumanité. Des ordres furent donnés sur-le-champ au grand aumônier de France de remédier à cet horrible abus ; des cachots furent comblés; d'autres furent au moins rendus supportables. On commença enfin cette réforme qui, depuis, a été portée au point où elle devait arriver, et nous en avons la première obligation à un prêtre vertueux qui sentit toute la dignité de ses fonctions, et en remplit courageusement les devoirs.

M. l'abbé, aujourd'hui cardinal, Maury sut également honorer son ministère et son talent, lorsqu'il prêcha la cène devant le roi, en 1778. Il recommanda spécialement aux soins paternels du gouvernement ces établissements de charité que les pauvres ne voyaient alors qu'avec effroi, toutes les âmes sensibles qu'avec douleur. Ce sermon n'a jamais été imprimé, mais nous assurons que la péroraison fut prononcée telle qu'on va la lire :

« Sire, l'amour de Votre Majesté pour le bien public invite les ministres de la religion à vous présenter cet affligeant tableau qui assiége les asiles de l'indigence ; mais la charité d'un souverain doit répondre à l'étendue de son autorité ; la grande aumône des rois, ou plutôt le tribut que Dieu leur impose envers les malheureux, c'est la justice; et c'est le législateur en vous que nous appelons au secours des pauvres. Nous ne saurions dissimuler à Votre Majesté que plusieurs établissements consacrés parmi nous à l'humanité, portent encore le caractère barbare des siècles qui les ont vus naître ; mais un seul de vos regards peut établir l'ordre dans cette partie si importante de l'administration publique. On vous dira peut-être que dans toutes les grandes institutions les grands abus sont inévitables ; car c'est ainsi qu'en exagérant les difficultés d'opérer le bien, on décourage les meilleurs rois. Ah ! ne désespérez jamais ni des hommes, ni de vous-même. Non, Sire, il n'est pas impossible de permettre à l'homme captif de respirer du moins un air salubre dans les prisons; il n'est pas impossible d'ouvrir un asile aux malheureux dans les hôpitaux, sans les y accumuler dans des lits de douleur ; il n'est pas impossible d'assurer la subsistance et la conservation de ces pauvres enfants que le ciel a mis sous la protection spéciale du père des peuples; il n'est pas impossible, enfin, de faire cesser

règne, ces oracles pacifiques que la sagesse inspire ; mais lorsqu'il veut intéresser tout à la fois le ciel et la terre, il semble descendre lui-même sur le trône; il se peint tout entier dans des rois également sages et vertueux; il répand sur ces hommes, dont le monde admire les heureuses destinées, ces dons plus heureux encore que le ciel même respecte ; il verse dans ces âmes choisies le goût délicat de la vraie gloire et le vif sentiment de la grâce ; il achève l'héroïsme par la sainteté ; il décore la sainteté par l'héroïsme ; et, réunissant les talents qu'il dirige et les mérites qu'il couronne, il forme ce prodige si rare, également honorable à la religion et précieux à l'humanité, un grand homme et un grand saint.

C'est ce prodige, Messieurs, que vous révérez dans saint Louis : voilà le spectacle qui depuis plus d'un siècle exerce votre admiration sans l'épuiser, parce qu'au-dessus de l'art qui le met sous vos yeux, il se soutient par son propre charme ; parce qu'également fait pour l'esprit et pour le cœur, il présente cet accord de grandeur et de vérité qui attache la raison par le sentiment, et justifie le sentiment par la raison

Telle est donc la force de mon sujet, que les sages trouvent dans saint Louis un maître qui les éclaire, les chrétiens un modèle qui les touche ; et tel est en même temps le prix des circonstances, que la piété partage ici l'empire de la raison, et que pour leur assurer des hommages, il suffit d'en retracer les triomphes. Plein de la confiance que me donnent et le tableau que j'offre, et les regards même qui l'observent, je vais réunir ce qu'on admire et ce qu'on respecte, la gloire qui éblouit, la sainteté qui frappe ; dans l'une et l'autre, les grands exemples qui étonnent et qui persuadent : je vais vous montrer dans le règne de saint Louis le règne de la sagesse, spectacle digne du monde entier qu'il instruisit ; le règne de la religion, spectacle digne du ciel même qu'il honora : *Spectaculum..... mundo et angelis.* Un sage, un pénitent ; un sage sur le trône, le modèle des rois ; un pénitent sous la pourpre, le rival des saints. Voilà le double objet de ce discours, et je n'aurai point à demander grâce pour de faibles vertus aux yeux de ceux qui jugent, ni à dissimuler d'illustres erreurs aux yeux de ceux qui ne veulent être qu'édifiés.

Pour élever l'éloge jusqu'au sujet même, il faudrait, Messieurs, sentir et penser comme vous : ce n'est que sous vos heureux pinceaux que la vérité s'embellit des couleurs brillantes du génie ; il n'appartient qu'à vous de lui donner, si j'ose ainsi parler, l'âme, la vie et le sentiment, de lui conserver son air, son caractère, de l'orner avec finesse de ses propres traits, et de la faire ressembler partout à elle-même. Mais j'ai du moins cet avantage, que je vais la montrer à des yeux accoutumés à la reconnaître ; dans les sujets nobles et sublimes, lorsqu'on désespère de peindre, il suffit de tracer ; il suffit d'avertir des âmes tournées naturellement au grand et accoutumées à le saisir ; on les intéresse alors sans art, parce qu'on les rapproche toujours d'elles-mêmes sans effort. *Ave, Maria*

REMIÈRE PARTIE

Instruire les hommes et les éclairer, c'est le droit de la sagesse éternelle ; rendre aux hommes cette même sagesse sensible, c'est le privilége des rois ; ils en sont par état les ministres et les oracles ; elle monte avec eux sur le trône : c'est là qu'elle médite le bonheur de l'univers, et qu'elle en a fixé la source aussi pure que féconde. Le plus intéressant, le plus auguste de tous les règnes, le plus digne des respects du monde, est donc celui qui porte les caractères de cette sagesse suprême : un sage assis sur le trône est donc le plus grand spectacle que la Providence puisse donner à la terre. Mais quels sont ces caractères? A quels traits enfin doit-on la reconnaître? Consultons ici, Messieurs, les plus hautes idées du vrai ; nous nous représenterons une sagesse supérieure dans ses principes, utile dans ses vues, hé-

les ravages de la mendicité, sans y substituer les horreurs du plus effrayant esclavage. Si vous mettez la main à ces œuvres de miséricorde, vous éprouverez qu'avec un cœur sensible, un esprit juste, un caractère ferme, la bienfaisance d'un roi devient toute puissante. Hélas! Sire, vous êtes à cet âge heureux où dans une belle âme la volonté du bien est une passion active et brûlante. C'est dans la jeunesse des rois que doivent s'opérer les révolutions utiles. Dans le cours d'un long règne la sensibilité d'un monarque s'émousse, son activité s'affaiblit, son âme se fatigue et se rebute : une triste expérience lui apprend à moins estimer les hommes ; il se voit seul et sans secours pour opérer le bien ; cet abandon l'accable, et, en cessant de croire à la vertu, il perd le courage de la bonté. Il parvient enfin à cet âge où les infirmités, l'approche de la mort, le soin et l'amour de soi-même rompent tous les autres liens; séparé de son peuple, il entre dans la solitude de la caducité, s'endort d'un sommeil léthargique, et la nation elle-même, privée alors du ressort de l'espérance, semble vieillir avec son souverain. La France a paru se ranimer, Sire, à l'aurore de votre règne ; elle a déjà repris son rang et sa dignité dans l'Europe, et nous avons vu le crédit renaître avec l'espoir de l'économie, l'honneur national s'appuyer sur la vigueur de vos conseils, et nos ports, solitaires depuis si longtemps, couverts de flottes imposantes. Cet amour du bien ne se ralentira pas, sans doute, et les pauvres ne seront point oubliés dans cette régénération universelle qui doit être l'objet de vos soins paternels. Vous les avez visités, Sire, vous les avez soulagés dans une saison rigoureuse ; mais votre vigilance royale ne se bornera point aux misères qui environnent ce palais. Votre auguste père vous recommande du haut du ciel les établissements publics ; pensez quelquefois, Sire, à ce qu'il aurait fait sur ce trône où vous êtes assis; c'est ce que vous devez faire, et, si vous exécutez ses projets vertueux durant le cours de votre vie, vous partagerez sa couronne pour l'éternité. »

C'était, sans doute, un beau ministère que celui dans lequel le droit si rare de parler une heure de suite au souverain n'était exercé que pour lui faire entendre ces vérités importantes.

roïque dans ses actions. Or, ce total même et cet ensemble de grandeur et de noblesse c'est l'histoire simple du monarque et du grand homme dans saint Louis.

Lorsque je parle de principes, je sens tout le poids du préjugé qui s'élève ici contre moi. Quel est en effet mon dessein, Messieurs? Je vais disputer au monde le privilége de former ceux qu'il admire; je vais décrier cette sagesse profane, cette idole politique qu'une vieille superstition consacre; je vais contredire cette prudence du siècle qui semble gouverner l'univers à titre de prescription contre l'Evangile, cette prudence qui n'apprend à étudier les hommes que pour les soumettre, qui ne découvre les profondeurs de l'artifice que pour en commander l'usage, les replis de l'intrigue que pour en inspirer le goût, les mystères de la dissimulation que pour en conseiller l'abus; qui révèle, enfin, tous les secrets, excepté celui des faiblesses humaines... Mais dois-je craindre d'avouer les causes dont je viens louer aujourd'hui les effets? Non, disons-le sans précaution, puisque la vérité doit parler sans art : ce ne fut point dans ces sources contagieuses que Louis puisa les principes de sa sagesse, il ne les chercha que dans ses devoirs, ces maîtres rigoureux qui ne savent ni flatter ni se taire ; une raison forte et courageuse, un goût exquis du vrai, un heureux préjugé contre la grandeur, l'impression de sa fragilité, le mépris de son être, la conviction de sa dépendance, le sentiment secret des soins dus à son peuple, des exemples attendus par l'univers, voilà ses premiers oracles. A travers les ombres de la jeunesse, ils répandirent dans son âme ce jour précieux de la vérité que l'orgueil affaiblit et que l'adulation corrompt toujours; ils lui découvrirent les sévères obligations qui l'environnaient, et bientôt, au bonheur de les connaître, il ajouta ce goût qui conduit à les remplir.

Ainsi, à la vue de l'éclat qui l'attendait, dans ce moment de séduction où tout est pour la nature, où le cœur s'éveille, pour ainsi dire, et se fait un mérite de tout sentir, Louis donna tout aux réflexions et n'accorda rien à la surprise; son âme, affranchie des plus douces erreurs, n'envisagea le trône que comme un écueil; il ne se consola de la nécessité de régner sur les hommes que par l'espérance de ne régner que pour eux; il s'affermit contre le danger en commençant par le craindre, et en marquant ses premiers pas de cette défiance raisonnée qui assure la gloire de tous les autres.

Ici, Messieurs, que doit-on admirer le plus, ou l'heureux naturel qui se montre, ou la main savante et industrieuse qui le développe? Représentez-vous une reine, tranquille au milieu des flots tumultueux de la révolte qui viennent se briser à ses pieds, partageant ses soins entre son fils et l'empire, digne de tous deux, instruisant l'un et calmant l'autre, tantôt éclairant l'inexpérience du prince, tantôt humiliant les sujets rebelles. Vous retracerai-je les règles et les maximes de cette éducation? Sages du monde, vous rougiriez de les suivre. Ah! si vous devez rougir, c'est de la contradiction de vos idées et de vos mouvements, et d'être forcés d'admirer ce que vous n'adoptez pas. Parmi vous, on forme les hommes pour les hommes seuls; on réduit la vanité en système, l'égarement en art, les faiblesses en principes. On veut des sentiments, mais pour l'honneur qui les suit; de la religion, mais pour le crédit qu'elle donne; des talents, mais pour ce culte public qui en est la récompense. Parmi vous, la raison est regardée comme le triste privilége d'un âge flétri; on craint d'émousser les passions, on les respecte comme le germe des grandes espérances, on les réveille par mille artifices, on les nourrit par mille complaisances, on les justifie par leurs excès mêmes; leur médiocrité seule en fait la honte, parce qu'elle en fait l'inutilité. Passions si redoutables lorsque vous commandez aux grands, et trop accoutumées à leur commander, Louis apprit à vous vaincre aussitôt qu'il fut averti de vous craindre. Maître de tout ce qui l'environnait, il sentit qu'il devait l'être encore de son cœur, et mériter l'empire que la nature lui donnait sur les hommes par celui qu'il obtiendrait sur la nature elle-même. On vit alors ce que nous avons vu de nos jours, les vertus, d'intelligence avec les talents, présider seules à l'éducation d'un souverain du monde, affermir de nobles penchants, soutenir d'heureux goûts, enrichir un naturel aimable, et faire admirer tout ce que nous promet l'auguste rejeton de sa race; on ne lui peignit pas l'orgueil comme une bienséance, le mensonge comme une ressource politique, l'oisiveté comme un sommeil honorable sur le trône, l'abus du pouvoir comme le privilége du pouvoir même; mais on lui peignit l'humanité comme une justice, le respect de la vérité comme un devoir, la modération comme une vertu, l'activité comme un attribut nécessaire de la puissance; enfin, le sentiment d'une grandeur légitime, comme une fierté noble et respectable qui élève l'âme et place les rois à cette juste distance où l'amour les aperçoit et la familiarité ne peut les avilir.

Affermissez-vous, principes généreux, jetez de profondes racines dans le cœur de Louis; l'instant approche où, livré à lui-même, il décidera seul de sa gloire. Il en décide, Messieurs, sans la trahir; de cette source coulent ces règles de prudence aussi fermes que mesurées, qui vont caractériser le plus juste de tous les règnes. Et ne vous figurez pas une prudence ténébreuse qui marche à l'ombre de son secret et qui craint tout ce qui lui ressemble; la véritable prudence voit l'artifice et le méprise, c'est à la perfidie à s'envelopper et à feindre : le crime seul a besoin du crime. Qu'importe à saint Louis qu'on le pénètre? Son âme n'est point livrée aux malignes agitations de cette manie qui ébranle les empires; elle est le sanctuaire de la paix et de l'équité, et ne

doit craindre que de n'être pas assez connue; c'est cet esprit de paix et d'équité qui l'inspire; animé par tous deux, il sait tempérer l'un par l'autre; indulgent par goût, ferme par devoir, désintéressé par justice, il n'ouvre point son cœur à l'ambition, mais il ne le ferme pas à la solide gloire; il ne veut point effrayer, mais il ne sait pas craindre; il ne veut point dominer, mais il ne voit au-dessus de lui que Dieu et la loi: voilà ses maîtres et ses guides. Quels guides et quels maîtres!

Guides judicieux et infaillibles, ils lui apprennent à distinguer les droits de la religion et ceux de la saine politique, à respecter ensemble son trône et sa foi, à être chrétien avec des évêques soumis, roi contre des ministres entreprenants, chrétien pour honorer dans eux ce que leur caractère a de sacré, roi pour réprimer ce que leur ambition à d'humain; chrétien pour favoriser l'usage d'un pouvoir légitime, roi pour en corriger l'abus ou en prévenir l'excès.

Guides austères et inflexibles, ils lui apprennent à venger par de grands exemples l'honneur des lois et les pleurs des malheureux; que toute la France tremble de voir flétrir un sang qui coule dans ses plus nobles veines; que toute la cour s'unisse pour protéger un illustre coupable (3); resté seul pour le juger, imitant l'auguste intrépidité des lois qui ne savent ni pâlir, ni plier, Louis ne voit que le crime, Louis n'entend que la voix de la justice; s'il en tempère la rigueur, il en soutient toujours la majesté, et montre, en pardonnant, qu'il accorde tout à la clémence et rien aux égards, tout au repentir et rien à la dignité.

Guides généreux et désintéressés, ils lui apprennent à refuser des sceptres qu'il pourrait obtenir sans obstacle, mais qu'il ne pourrait recevoir sans injustice. En vain la foudre lancée contre un empereur lui marque le chemin d'un nouveau trône et l'invite à s'y placer; dans saint Louis l'ambition ne ratifie pas ce que le zèle décide à Rome; il soupire sur le schisme sans vouloir recueillir le fruit du schisme même, et il repousse sagement une gloire qui ajouterait aux malheurs d'un prince chrétien et roi comme lui.

Guides constants et invariables, ils lui apprennent à ne se permettre jamais ce que l'exacte probité défend toujours; à détester ces attentats politiques travestis en raison d'Etat; à n'avoir qu'une foi et une justice toujours égale, toujours indépendante; à ne consulter que les traités, et jamais les circonstances; à ne voir que ce qu'il doit souffrir, et jamais ce qu'il peut oser; et à respecter avec de perfides émirs la religion d'un serment qu'eux-mêmes ne respectaient pas.

Eloge singulier, Messieurs, le trône semble justifier tout ce qu'on peut entreprendre; les lois partent de ce centre d'autorité, mais ne le bornent pas; leur impression réprimante ne se communique point jusque-là; elle l'environne pour le protéger, non pour l'asservir. Qu'il est donc difficile d'y acquérir et d'y conserver cette rectitude de sentiments, cette vigueur et cette consistance de mœurs qui tiennent lieu de lois, qui fixent des règles où tout est arbitraire, qui marquent des limites où tout est sans mesure! Qu'il est beau de la trouver dans un roi, cette force et cette supériorité de principes qui ne se dément jamais! L'Europe étonnée l'admira dans saint Louis, et vint déposer à ses pieds ses droits, ses intérêts et ses querelles. Monarque universel, il semblait tenir dans ses mains les destinées de toutes les nations.... Peuple jaloux et rival de vos rois, soyez-en l'éternel témoin; que nos fastes transmettent à nos derniers neveux et l'orgueil de vos discordes et la gloire de votre arbitre; qu'ils peignent votre trône incertain, ébranlé par vos propres coups et affermi par ses mains équitables; que l'Europe entière atteste les bienfaits de cette même sagesse tant de fois invoquée; la justice et la paix semblaient voler partout où Louis portait ses regards; Rome et l'empire agités les implorent; et s'il se contenta de gémir sur ce grand différend, il fut du moins jugé digne de prononcer.

Tel est, Messieurs, le privilége inestimable d'une sagesse supérieure dans ses principes; les défiances, les jalousies, les rivalités, monstres nés de la corruption du cœur, viennent expirer à ses pieds. Le vrai sage est le roi de tous les hommes; et ce titre ne lui est point disputé par l'envie, parce qu'il ne lui est pas acquis par les passions. Je me trompe, Messieurs, il en est une que la sagesse avoue, qui en est le triomphe et qui l'honore par son excès même; je veux dire cette ardeur toujours renaissante, qui ne se nourrit que de l'espoir d'être utile et du plaisir de l'avoir été, l'amour du bien public.

Passion si digne du trône, et pour laquelle seule le trône paraît être fait, de quels traits n'a-t-elle point marqué le règne de Louis. Persuadé que la vraie sagesse n'est point cette prudence oisive qui s'endort sous la pourpre après l'avoir fait respecter; cette vigilance superbe qui se livre aux soins éclatants et se refuse aux détails obscurs; cette politique follement dissipée qui s'attache aux mouvements étrangers et néglige les altérations domestiques; cette pénétration avide du merveilleux, qui s'égare dans des projets chimériques et s'appesantit sur les besoins réels, Louis rassemble ce génie qui peut faire le destin du monde, et le fixe tout entier au bonheur de son peuple: le zèle semble le produire et le multiplier. Quel objet échappe à sa prévoyance ou trompe son activité? Beaux-arts, finances, commerce, police, règlements, il embrasse tout, il suffit à tout.

(3) Enguerrand de Coucy.

Vous le savez, Messieurs, la vigueur des lois est la santé des corps politiques; elles règlent, si j'ose ainsi parler, le tempérament d'un Etat; elles mettent en équilibre toutes les parties qui le composent; elles corrigent le poison secret de l'esprit particulier; elles distribuent partout le mouvement et la vie; leur dépravation ou leur langueur sont le symptôme de ces contagions furtives qui corrompent les peuples et énervent les empires. Louis sent l'importance de ce premier mobile; et, pour lui rendre toute sa force et son ressort, il unit la vigilance qui pénètre tout à la fermeté que rien ne déconcerte. Ses yeux, détachés de la vaine pompe qui l'environne, vont chercher les abus au sein de l'obscurité qui en assure la licence. Le crime profite souvent de la distance du trône : le sage monarque perce ces mystères iniques; il purifie le sanctuaire de l'équité, profané par l'ignorance et déshonoré par l'intérêt; les droits de la veuve sont révérés; les larmes de l'orphelin sont respectées; l'usure, ce monstre qui consume et dévore tout ce qu'il semble ranimer, l'usure est flétrie et proscrite; ces hommes de chair et de sang, dépositaires des mêmes lois dont ils devraient être les victimes, qui sacrifient tantôt l'Etat au prince, tantôt le prince à l'Etat, et les trahissent toujours tous deux, ces hommes ne paraissent plus assis parmi les anciens d'Israël : ce sont les vertus qui gouvernent sous un roi vertueux; le vrai mérite, si jaloux de l'obscurité et si peu fait pour elle, est arraché à la retraite et au silence; le choix du prince ne suppose plus le talent, il l'annonce, et ne fait que rendre publique l'autorité naturelle que donne la probité décorée par le savoir.

Suivez, Messieurs, les traces généreuses d'un si beau zèle, observez les différents tribunaux du royaume; l'ordre renaît partout avec la majesté des lois plus sainte encore et plus auguste. Louis lui rend tout ce que la malignité des temps lui avait ravi; Louis lui donne tout ce que leur rudesse n'avait pas connu; plus pures, plus fécondes, ces sources de la félicité publique s'ouvrent par ses mains bienfaisantes; tout prend une forme nouvelle; un jour nouveau luit à travers le chaos d'une jurisprudence obscure, et encore teinte de la barbarie des premières mœurs; la justice ne connaît plus ni l'esclavage de la crainte, ni l'opprobre de l'erreur; elle a tout à la fois un vengeur et un oracle : appuyée sur le sceptre de Louis, elle parle par sa voix même. Que ne puis-je vous représenter ce roi citoyen, assis sur un tribunal champêtre, confondu parmi quelques favoris vertueux, offrant à tous ses sujets un visage sur lequel semblent se peindre toutes les nuances d'un cœur sensible, heureux de faire le bonheur des autres; le pauvre vient gémir librement à ses pieds; le malheur est un titre pour arriver jusqu'à lui : le malheur! espèce de sollicitation muette, plus puissante alors que le crédit, plus imposante que la dignité. Là le même esprit ramène tout aux mêmes principes, et soumet tout aux mêmes règles; là ne pénètrent point l'adulation qui corrompt, le sophisme qui séduit, le préjugé qui captive, la faveur qui persuade : là ne se font point sentir ces caprices qui déconcertent, ces incertitudes qui fatiguent, ces lenteurs qui épuisent, ces formalités dévorantes qui consument; on ne voit, on ne sent que la bonté qui sert d'interprète à la justice; Louis adoucit par les charmes de l'une les rigueurs nécessaires de l'autre; ses regards paraissent donner ce que son pouvoir ne donne pas, et l'on croit obtenir de son cœur tout ce que son intégrité refuse.

Royale intégrité, génie tutélaire des malheureux, les murs de Vincennes ne vous bornent pas; vous appartenez à tous les sujets de Louis, leurs soupirs vous appellent; il vole au fond des provinces les plus reculées; les peuples étonnés se demandent quel est cet astre nouveau qui brille au milieu d'eux. Astre bienfaisant, il n'effraye point ceux qu'il éclaire; il n'ébranle point par de nouvelles secousses les régions subalternes qu'il parcourt; il y rétablit l'équilibre et l'harmonie, il y ramène le calme et la paix; il pénètre tout de sa douce lumière; il échauffe tout par ses rayons : à son aspect les villes reprennent leur éclat, les campagnes, leur fertilité, le commerce engourdi sa chaleur, les arts languissants leur mouvement; non ces arts stérilement ingénieux, plus aimables qu'utiles, plus précieux à la vanité que nécessaires au bonheur; mais ces arts solides et profitables, qui, sans éveiller les passions, exercent l'industrie et la paye d'une vertueuse abondance; ces arts, qui, sans amollir les mœurs, développent les talents, allument le flambeau des sciences et concourent à lever ces fatales obstructions qui retardent le progrès, et pourquoi ne dirais-je pas les bienfaits du goût? Louis en voit briller les premières étincelles, il en recueille les germes précieux, il les rassemble, et, modèle des rois généreux qui le suivront, il les fixe autour de son trône.

Quel tableau, Messieurs, quel heureux mélange de raison et de délicatesse, de gloire et d'utilité! Tous les genres de bonheur, réunis par ses vues, sont perfectionnés par ses soins... Ange de la paix, étendez vos ailes sur ce peuple fortuné; enchaînez loin de lui le démon cruel dont le souffle obscurcirait de si beaux jours; qu'ils coulent sous vos seuls auspices; moins brillants, mais plus heureux, ils ne couleront pas moins pour la gloire de Louis.

Tel est en effet, Messieurs, le chef-d'œuvre de sa prudence : l'ivresse des armes, faiblesse des grands hommes, ne verse point dans son âme ces ardeurs brûlantes qui rendent légitimes tout ce qui paraît honorable; présenté dès ses plus tendres années à la victoire, il ne se laisse point éblouir de l'éclat qui la suit; comme il n'est roi que pour son peuple, il ne veut être héros que pour lui ou pour son Dieu : il sait que les

sujets payent de leur larmes et de leur sang les plus justes triomphes des rois; il sait qu'on règne sur des malheureux, même en régnant sur les vainqueurs : l'Allemagne et l'Italie déchirées s'efforcent en vain de l'associer à leurs discordes ; la faveur des circonstances, l'attrait d'une conquête facile, l'espoir d'humilier un voisin inquiet et ambitieux, rien ne l'agite ou le séduit; il ne se méprend point aux mouvements du véritable héroïsme : qu'aux dépens de l'humanité, les farouches conquérants s'instruisent dans l'art de vaincre ; à l'école de la sagesse il n'apprend que celui de régner; son empire devient l'asile de la paix fugitive; il sacrifie tout pour la fixer; ou s'il combat, elle ne gémit point sur la gloire ; il ne triomphe que pour la rendre éternelle en la rendant plus respectable.

Est-ce l'âme de saint Louis ou celle du monarque qui nous gouverne, que je vous offre ici, Messieurs? Ne croyez-vous pas voir le laurier de Fontenoi décorer l'autel de la concorde et de la paix? Ne reconnaissez-vous pas cet amour du bien public qui enchaîne la valeur, qui fléchit et désarme la victoire, qui la fait descendre de son char pour y placer la modération et la justice, et qui l'oublie, pour forcer les nations jalouses à souffrir leur propre bonheur et le nôtre? Ressemblance touchante que le cœur seul peut bien peindre, parce que le sentiment seul loue dignement les bons rois.

Peut-être pensez-vous, Messieurs, qu'une sagesse si mesurée dans ses vues doit être scrupuleusement timide dans ses actions; que resserrée dans l'utile, elle ne conseille point l'héroïque; qu'elle est quelquefois au-dessous du trône, et qu'elle arrête ces fortes opérations de l'âme qui caractérisent le grand homme. Non, la véritable sagesse se ressemble toujours : en vain le monde la défigure dans ses portraits, l'avilit par ses préjugés, la flétrit par ses maximes : superbes enfants des hommes, vous n'en rougissez que parce que vous en jugez mal. Ce n'est point cette modestie mal entendue qui craint l'orgueil et ne se défie pas de l'indécence; qui croit être simple, et qui est en effet servilement rampante ; ce n'est pas cette raison pusillanime qui travestit la faiblesse en modération, la lâcheté en désintéressement, et qui cède avec honte, parce qu'elle ne sait pas résister avec noblesse; ce n'est pas non plus cette prudence plébéienne, qui n'a que de petits intérêts, des soins limités, qui compte avec la gloire, et craint d'acheter l'immortalité... Quelle est donc cette sagesse héroïque dans ses actions? Jugez-en, Messieurs, par celle de saint Louis; les retracer, c'est avoir défini l'héroïsme.

Mais comment les réunir toutes sous vos yeux? Comment égaler leur image à leur grandeur? Rappelez le souvenir des premiers troubles qui ébranlèrent son trône encore mal affermi : d'un côté un peuple chancelant, une cour jalouse, des grands inquiets, des voisins envieux; de l'autre un État épuisé, une autorité naissante, un roi jeune encore ; mais ce roi jeune encore cache un héros, et avec le danger tout le héros se développe; la première étincelle de la révolte le fait courir aux armes, il assemble des troupes, force des villes, étonne les rebelles, déconcerte leurs projets, fixe la foi incertaine des provinces, donne la paix comme une loi, et la fait goûter comme un bienfait. C'est ainsi qu'il s'essaye à des triomphes plus éclatants; bientôt s'élève un rival plus redoutable ; des périls plus dignes de lui l'appellent, il vole, et la victoire le suit. Qu'il est grand dans les campagnes de Taillebourg et de Xaintes, lorsque, maîtrisant le hasard par sa prudence et sa valeur, il met en fuite un roi qui ne l'avait jugé trop faible pour résister que parce qu'il était trop équitable pour entreprendre! Ce n'est plus ce Salomon pacifique, dont la douceur et l'humanité composent et adoucissent tous les regards; c'est le lion de Juda que la gloire éveille, qu'une juste vengeance anime, et dont l'intrépidité semble défier le péril. Qu'il est grand, lorsque, content des avantages de la victoire, il en sépare l'orgueil qui la déshonore, et que de tous les droits qu'elle donne, il ne réserve que celui de la faire oublier en pardonnant! Qu'il est grand, lorsque, humiliant l'audace d'un prince barbare, qui du fond de ses rochers semblait distribuer dans l'univers la terreur et la mort, il obtient des hommages de qui avait osé lui en prescrire, et force la férocité même à respecter son sceptre et sa vie!

A ces traits, Messieurs, reconnaissez-vous un sage faible et timide? Du sein de la victoire voyez-le passer sur le trône : il est aussi grand dans l'ombre d'un repos majestueux, que dans l'éblouissante chaleur des combats; partout la royauté semble le suivre : elle l'investit, le pénètre, rien ne se dément; ce n'est point cette enflure concertée que l'étude donne, que le spectacle soutient, mais que la solitude trahit : c'est une grandeur qui tient tout de l'âme, qui trouve le respect sans le chercher, qui n'a pas besoin d'un trône, qui pourrait même se passer d'appareil, et qui, dans l'obscurité comme dans l'éclat, imprime à toutes ses actions cette force, cette vérité, ce charme qui frappe toujours et ne surprend jamais. Faut-il rendre l'autorité sensible et imposante? Le sceptre dans ses mains prend un nouveau lustre, l'impression de la majesté devient plus vive, son air ajoute encore à son élévation, il paraît n'en rien recevoir, et lui donner tout. La religion lui fait-elle oublier quelquefois l'éminence de son rang? Il l'oublie sans paraître le quitter, un rayon semble percer à travers la cendre et la poussière dont il se couvre; je ne sais quoi d'auguste lui échappe; on sent que c'est un roi qui s'humilie, et qui sait s'humilier en roi. Est-ce là, Messieurs, un sage obscur et rampant? La solide grandeur a-t-elle un autre caractère? Sait-elle se faire sentir avec plus de noblesse, se soutenir avec moins d'effort, s'oublier avec plus de décence?

Ne laissons rien ici à l'opinion, Messieurs; sur le trône et dans l'enceinte d'un palais, elle prête toujours quelque chose à la grandeur d'un monarque; il en est une qui ne doit rien au préjugé, qui n'appartient point aux conventions des hommes, qui n'est point marquée par des actions d'un jour, des saillies d'un moment, grandeur faite pour l'attention de la postérité juge incorruptible des rois. Qu'elle prononce cette postérité désintéressée, qu'elle promène ses regards équitables dans toute l'étendue de la France, qu'elle observe les traces immortelles de Louis, ces monuments augustes, expressions sensibles, restes précieux de sa grande âme. Tantôt c'est une pitié royale qui rassemble et soutient une noblesse indigente, l'appui du trône et l'honneur de l'Etat; tantôt c'est un goût généreux qui décore le berceau des sciences, et leur marque un nouvel asile enrichi par sa libéralité. Ici s'élèvent des temples superbes, là de vastes hôpitaux; partout brille le sceau d'un génie qui appelle la reconnaissance, et commande à l'admiration de tous les âges; il embrasse toutes les provinces; il se répand dans toutes les parties du royaume : lâches conseils de l'économie, vaines raisons d'épargne, vous n'êtes point écoutés.

Une âme active et bienfaisante ne connaît point ces timides réserves qui marquent moins de lumière que de faiblesse, moins de prudence que de langueur et d'inutilité. La force de ses mouvements est la mesure de ses projets : elle semble créer ce qui lui manque, tout ce qui l'environne paraît s'étendre et s'agrandir avec elle; elle ose, et tout s'exécute. Ce furent là, Messieurs, les nobles ressources de Louis; c'est dans ce fonds inconnu aux hommes subalternes, qu'il puisa les trésors de cette magnificence qui ne trouve point d'ingrats, parce qu'elle ne fait point de malheureux. Lieux consacrés par la miséricorde, édifices saints, durez à jamais pour l'honneur de la religion et de l'humanité, et que votre gloire apprenne aux grands le secret de l'être toujours.

C'est cette gloire, c'est ce cri des bienfaits, qui, mieux que nos faibles éloges, retentit dans toute la France, et sollicite d'âge en âge le respect et l'amour des peuples pour le monarque que nous révérons. Rassemblons tous ces traits, Messieurs; considérons dans Louis cet esprit aussi grand que sa fortune, ce cœur supérieur à toutes les fortunes de la terre, cette intelligence sublime qui concerte, qui dirige et qui commande, cette âme sensible qui concilie et qui tempère : considérons, sous Louis, la France soumise au dedans, respectée au dehors, sans révolutions et sans orages, sans jalousies comme sans alarmes, devenir le centre et l'arbitre de la tranquillité de l'Europe; toutes les plaies d'une minorité fermées, toutes les semences de la discorde étouffées, tous les désordres de l'injustice réparés, l'éclat du sceptre de Philippe Auguste répandu sur le sceptre de Louis : réunissons tous ces miracles, et reconnaissons le grand homme.

C'est donc à une sagesse supérieure à former des modèles à l'univers; sans elle on dispute toujours dans son cœur contre les basses impressions de la nature : on a quelques vertus, mais le hasard les donne, et le caprice les étouffe; des sentiments, mais l'artifice les corrompt et les passions les dégradent; on sait être héros, mais on ne sait point être homme; on s'élève par effort, mais on rampe par habitude : elle seule peut donner cette uniformité de mérite qui brille sans ombre et sans altération, parce qu'elle seule sait nous intéresser par le devoir même, parce qu'elle seule peut nous inspirer ce goût et cet amour de l'ordre qui doit être le principe comme le terme de tout. C'est par là que le règne de saint Louis fut un spectacle digne de l'univers qu'il instruisit; il fut encore, par la religion, un spectacle digne du ciel même qu'il honora : *Spectaculum mundo et angelis.* (I *Cor.*, IV, 9.) Sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Etre grand aux yeux des hommes par les prodiges d'une sagesse plus qu'humaine, être l'oracle et le modèle des siècles à venir, c'est une gloire solide sans doute et digne d'envie; mais cette gloire enfin, quelque solide et quelque durable qu'elle soit, faite pour les hommes, s'évanouit avec eux; les admirateurs lui manqueront un jour; sous les débris du monde s'ensevelit sans retour tout ce qui n'est purement qu'héroïque, et le règne des talents finit, si j'ose ainsi parler, où commence celui des vertus : les hommes vulgaires meurent avec eux-mêmes, le tombeau les limite; les hommes rares subsistent après eux, mais la mesure des temps les renferme; les seuls héros de la religion, immortels comme elle, sont tout à la fois et l'entretien de tous les siècles, et le spectacle de l'éternité. C'est à ce spectacle que je vous rappelle, Messieurs; c'est l'admiration du ciel même que je vous invite de partager.

La religion se fait sentir dans tous les états : pour être respectée elle n'a besoin que d'elle-même; partout elle est digne et de Dieu qui l'inspire, et des hommes qui l'observent : mais qu'elle est auguste, lorsqu'assise sur le trône, elle paraît y régner seule, pénétrer tout, animer tout, et centre de grandeur et de lumière, obscurcir tout éclat étranger, ou le confondre dans le sien : c'est alors qu'elle semble intéresser Dieu même par la majesté de son triomphe; c'est alors que les rois par qui elle règne, sont véritablement dignes des regards du ciel. Et quel roi la fit jamais régner plus glorieusement que saint Louis? Exemples, lois, malheurs même, il tourna tout en tribut et en hommage; il la justifia par ses exemples, il l'accrédita par ses lois, il l'honora par ses malheurs. Quel vaste sujet d'éloge! Mais je ne crains point de m'y livrer, Messieurs, persuadé que le spectacle de la religion placée dans une grande âme, doit porter au fond

de vos cœurs l'intérêt, la chaleur et la sensibilité.

Il est un ministère plus puissant que celui du zèle; il est une voix plus éloquente que celle des miracles mêmes; je veux dire le ministère des exemples et la voix des vertus dans les grands : tout ce qu'ils font tourne à l'avantage de ce qu'ils croient; leurs mœurs ont un ascendant sur les mœurs publiques, elles les captivent ou les entraînent, soit qu'il soit flatteur pour le peuple d'imiter ce qu'il admire, soit qu'il ne puisse se défendre de respecter ce qui l'étonne. Voilà le plus beau caractère de la grandeur; elle est associée aux intérêts de Dieu même : est-elle vertueuse, tout devient vertu autour d'elle, ou du moins rien n'oserait être crime. Quel privilége! Dire de saint Louis qu'il en connut la valeur, c'est louer le chrétien : ajouter qu'il en fit sentir toute l'autorité, c'est caractériser le saint. Elevé sur le trône, il ne se dissimula pas que les vices et les préjugés n'attendaient pour se déclarer que le soupçon de ses faiblesses, et que c'était désavouer en effet sa religion, que de ne pas la justifier aux yeux de tous. Or, Messieurs, sur quoi la justifia-t-il? sur l'austérité de ses préceptes, en s'y soumettant par sentiment; sur l'humilité de ses vertus, en les pratiquant sans honte; sur l'étendue de ses devoirs, en les embrassant sans réserve.

N'en dis-je point trop, et ne m'accusez-vous point de vouloir surprendre votre admiration? Non, Messieurs, vous avez vu les premiers rayons de cette gloire; rien n'est médiocre dans les âmes fortes et sublimes, et l'élévation des sentiments a dû vous promettre la grandeur des vertus. Attachez-vous donc ici à tout ce que présente l'idée d'un saint sur le trône; rapprochez tous les obstacles; combinez la variété des périls, la douceur des séductions, l'autorité des usages, la multiplicité des combats, le dégoût même des victoires : transportez-vous dans cette région enchantée, où tous les plaisirs forment une espèce de conspiration contre l'innocence, où ce que l'erreur a de plus insinuant, ce que l'adulation a de plus perfide, ce que la fortune a de plus contagieux, se réunit contre le cœur d'un seul : dans cette région où la vérité est si souple, les devoirs si flexibles, les bienséances si molles et si complaisantes; où la honte n'est pas pour le désordre, puisque le ridicule est si souvent pour la vertu. Pesez enfin, pesez ce que valent les vertus des rois; et, pleins de cette image, pénétrez avec moi dans le cœur de Louis. Quelle apologie pour la loi, que la constante soumission de ce cœur que tout flatte, que tout séduit, que tout entraîne, et que rien ne corrompt! Quel hommage pour la religion que celui d'une âme toujours éprouvée et toujours fidèle! hommage nécessaire sans doute; mais qu'il est rigoureux pour les grands! Louis en reconnut la nécessité, ce fut le triomphe de sa foi; la grâce lui en adoucit l'amertume, ce fut le prix de son amour : la pesanteur même du joug lui rendit le joug précieux; il sentit que plus la contagion était pénétrante, plus le remède devait être intime; il comprit que l'activité des sens ne peut être émoussée que par des contradictions éternelles; que de leurs cendres même renaissent les désirs; que se les pardonner, c'est leur avoir tout permis : et de là, Messieurs, de là ces tendres précautions d'une piété timide, ces sages inquiétudes d'une vertu qui craint tout, qui se craint elle-même, cette horreur invincible du péché, cette vie de privation et de dépouillement universel, cette solitude sur le trône, ces jeûnes, ces macérations; enfin cet enchaînement d'austérités qui désarme insensiblement la nature, lui ravit ses funestes ressources, et la livre enfin sans défense au pouvoir de la grâce.

Faibles chrétiens! Ah! si vous n'êtes pas touchés soyez donc confondus à la vue de ce roi pénitent : entrez dans son palais; voyez-le passer de l'agitation du trône dans le silence de la retraite, ne recevoir les hommages de ses sujets que pour les confondre avec les siens au pied de la croix où il s'anéantit lui-même. Images tumultueuses du siècle, soins importants des plaisirs, vous ne l'y suivez pas; ou si vous le suivez, ce n'est que pour embellir son sacrifice et non pour le corrompre. Le temps disparaît pour lui dans ces moments, toute l'éternité se rassemble sous ses yeux, il en mesure l'effrayante profondeur, il en médite l'alternative plus effrayante encore; trône, sceptre, diadème, tout s'abîme dans cette idée; l'usage seul qu'il en a fait l'occupe, l'abus qu'il en peut faire le pénètre; c'est là qu'il interroge son cœur, et c'est là qu'il entend cette voix terrible qui parle à tous les rois : *Erudimini, qui judicatis terram.* (*Psal.* II, 10) Instruisez-vous, arbitres du monde, non de ce que les passions peuvent oser, mais de ce qu'elles doivent craindre; non de ce que la flatterie consacre, mais de ce que la loi réprouve; non des priviléges du trône contre Dieu, mais des droits de Dieu sur le trône même... Dures, mais salutaires leçons, vous vous gravez au fond de cette âme formée pour la justice; au milieu de ces palais où tout lui parle de sa grandeur, hélas, il n'aperçoit que sa misère et sa fragilité; il sent que chaque moment disperse sans retour la gloire qui l'environne; et alors, effrayé du néant qui l'assiége, éclairé sur cette ombre vaine qui passe, touché de cette seule vérité qui subsiste, il s'élance dans son sein de toute l'ardeur de ses désirs; il arrache de son cœur tout ce que le commerce nécessaire du monde y glisse malgré lui d'illusion et de faiblesse; et, cachant le cilice sous la pourpre, il se presse de consumer sur l'autel de la charité les débris toujours redoutables de ses passions humiliées.

C'est par ces vertus obscures et solitaires qu'il s'élève aux grands mouvements et aux vertus d'éclat : et ne vous en étonnez pas, Messieurs, la grâce peut tout sur un cœur qu'elle retient par les chaînes du sentiment;

c'est ce ressort puissant qui transporte au delà du précepte même : le devoir est la mesure d'une fidélité commune, l'excès est la loi de l'amour; maître du cœur de Louis, il perce bientôt le nuage qui l'enveloppait; fortifié, mûri dans l'ombre et le silence, il s'échappe et monte sur le trône pour répandre au loin sa flamme et sa sainte activité. Que l'impression de votre grandeur était sensible, ô mon Dieu! lorsque, couvert de cendre et de poussière, Louis courbait son sceptre au pied de vos autels; lorsque, victime publique, il vous conjurait d'assembler sur sa tête tous les châtiments qu'il adorait, et que l'endurcissement de son peuple semblait provoquer! Que votre religion était respectable, lorsque par une sainte jalousie il en recueillait les objets précieux ; lorsque du haut de son trône il donnait à toute la France l'exemple d'un culte plus pur et plus intime; lorsqu'il semblait faire revivre dans lui tout le monarque pour rendre le chrétien plus intéressant! Que votre grâce était bien vengée de l'orgueil du monde, lorsque, peu touché de la noblesse d'un sang qui coule des sources même de la gloire, il ne cherchait son origine que dans votre sein, il ne voulait vivre que dans les registres de la foi, et qu'il effaçait les titres de sa naissance pour graver à leur place ceux de son baptême !

Mais votre délicatesse me le pardonnera-t-elle, Messieurs? Vous le peindrai-je dans les champs de Sajecte, triomphant, je ne dis pas de la vanité, mais de la nature même; arrosant de ses larmes les cadavres sanglants et livides des martyrs de Jésus-Christ, et rendant à leurs restes que la mort avait frappés de toutes ses horreurs, des devoirs que l'humanité leur aurait refusés? Vous le montrerai-je errant parmi des malheureux que la fureur de la contagion semblait disputer à son zèle, consolant les uns par ses bienfaits, animant les autres par ses discours, prodiguant à tous des soins qu'une main royale rendait si touchants? Quel maître! ou plutôt quel père! Infortunés qu'il secourut, pourquoi du sein du tombeau vos voix ne s'élèvent-elles pas encore? Hélas! vous diriez, mieux que moi, que son trésor était celui de tous les malheureux; que l'intérêt le plus cher de son cœur était le vôtre; que ses besoins ne naissaient qu'après votre abondance; qu'il était plus ingénieux à vous découvrir, que vous n'étiez ardents à vous montrer; qu'il n'était roi que pour vous, et qu'il n'accorda jamais rien à la splendeur de son état, de ce qu'il croyait devoir à la misère du vôtre : vous le diriez, et un détachement si vrai pourrait à peine paraître aujourd'hui vraisemblable.

N'épuisons pas notre admiration sur ce prodige, Messieurs; je ne loue point ici seulement la vertu favorite d'un chrétien, mais je loue un chrétien ami de toutes les vertus; je ne loue point une fidélité de goût et de préférence, mais je loue une fidélité de principes et de justice; je loue un corps de sainteté formé par l'assemblage de tous les sacrifices réunis. Louis ne s'essaya point, si j'ose ainsi parler, sur la croix, mais il s'y attacha tout entier, il s'y attacha sans réserve : l'accomplissement d'un précepte ne devenait point pour lui la dispense d'un autre ; il ne voyait que la loi qui condamne, et jamais le prétexte qui absout; le devoir du moment était toujours le devoir capital; il les respectait tous en général comme essentiels, et il observait chacun en particulier comme s'il eût été unique : en un mot, c'était un chrétien de tous les instants, toujours sous la main de Dieu, toujours sous l'empire de la règle; les soins d'un vaste royaume, la nécessité des circonstances, la liberté du trône, rien n'altérait dans lui le mouvement de la grâce; si doux, que sa fidélité ne fut jamais sombre et chagrine; si puissant, qu'elle fut toujours active et généreuse.

Voilà, Messieurs, le prodige qui renferme tous les autres; le prodige, non d'un jour, d'une année, mais d'une vie tout entière; et, pour dernier trait, le prodige de la vie d'un roi. Qu'on admire dans un monarque la majesté du sceptre, la sagacité des vues, le bonheur des armes, la rapidité des conquêtes, je ne contesterai point cette gloire; mais qu'il me soit permis (et c'est le vœu de la religion que j'exprime), qu'il me soit permis d'admirer dans saint Louis un christianisme soutenu, une piété pleine et invariable, une rigidité de conscience qui ne plia jamais sous les raisons de la prudence humaine; qu'il me soit permis d'admirer, non des États conquis, mais des provinces restituées, non les ruses et les profondeurs d'un politique, mais les vertus simples et modestes d'un chrétien, non les brillantes attentions d'un prince occupé de sa renommée, mais les soins naïfs d'un père tendre qui s'intéresse en homme privé à l'éducation de ses enfants, et verse dans leur âme le goût de ces maximes qui sanctifient les peuples en les rendant heureux.

Ce fut là, Messieurs, le grand art, disons mieux, la sainte politique de Louis. Il ne souffrit point que le bonheur du chrétien vertueux fût séparé dans ses sujets de la tranquillité du citoyen soumis; pour rendre leur félicité plus durable, il voulut la rendre plus pure : ne pouvant leur donner rien de plus précieux il leur donna des mœurs, et ses lois commandèrent ce que ses exemples ne purent persuader. Je le vois attentif, comme un autre Zorobabel à réparer les ruines du temple et à fermer les plaies du sanctuaire; il entre lui-même, mais il entre en roi dans la carrière du zèle; le monarque fait respecter le réformateur, aussi sage qu'un Esdras, aussi ferme qu'un Constantin.

Zèle de lumière et de discernement. Le mépris de la discipline dans le clergé donnait au peuple le funeste signal de la licence, scandale d'autant plus rapide que la source en était plus respectée : la délicatesse et la

sévérité dans le choix des pasteurs en devient le remède; des honneurs tout divins ne sont plus la proie des passions ou le prix des bassesses; tout est refusé à la brigue et à l'ambition : on ne voit plus des hommes qui se croient dignes de tout obtenir, parce qu'ils osent tout souhaiter; des hommes qui se font un titre de vocation auprès de Dieu du désespoir de leur vanité dans le monde, ravir, à l'ombre des autels, la récompense du mérite. L'onction ne s'égare plus sur de faux prophètes; l'équité donne avec choix ce que le caprice ne peut prodiguer sans crime; enfin, ce ne sont plus des heureux que l'esprit du siècle nomme, ce sont des appuis et des vengeurs que la vertu se choisit.

Zèle de vigueur et d'autorité. Religion sainte, vos seuls intérêts fermèrent le cœur de Louis aux impressions de la clémence et de la bonté. Altérée par le mélange impur des Madianites, défigurée par le mensonge, déshonorée par l'impiété, il vous vit sans gloire et presque sans adorateurs, et sa foi s'en indigna ; elle alluma dans ses mains ces foudres qui consumèrent les restes de l'hérésie albigeoise ; elle arma les vengeances publiques contre un monstre qui vous bravait jusque dans vos temples; le blasphème fut proscrit, et si les vices honteux ne furent point détruits, du moins la sévérité des édits en déconcerta l'audace, du moins ils ne souillèrent que leurs ténèbres et leur obscurité.

Zèle de perfection et de charité. Cette chimère brillante, ce faux honneur avide de sang que l'usage accréditait, cette illustre folie des combats particuliers est mise au rang des crimes. Les amusements que la politique respecte sont décriés : ces théâtres où la corruption se dérobe si souvent sous le voile du plaisir, s'insinue sous les agréments du génie, triomphe sous le nom du sentiment; ces théâtres où l'on joue quelquefois la vertu même en la couronnant, où le désordre, tout flétri qu'il est, a cependant les secrets retours et les derniers mouvements du cœur; ces théâtres, indécents alors, dangereux au moins de nos jours, sont proscrits, et ces hommes qui, de l'aveu même des chrétiens, trafiquent avec eux du funeste talent de les perdre, sont frappés de l'anathème des lois. De si saintes lois donnèrent bientôt une forme nouvelle à tout le royaume ; la religion en parut être l'âme, parce qu'elle était celle de toute la cour. On ne voyait point ramper autour du trône ces maîtres dans tous les genres de délices, ces ingénieux ministres de la volupté, toujours occupés du soin d'en varier l'enchantement pour en réveiller le goût, talent trop ordinaire dans les cours, hélas ! et trop souvent applaudi, mais on voyait des hommes aussi austères qu'éclairés, des hommes qui représentent la vertu et la persuadent tout ensemble, honorer dans son palais la vérité, les mœurs, et partager sans l'avilir son auguste familiarité. Un Thomas, un Bonaventure, un Robert Sorbon, quels courtisans! quels amis! que là la religion est sûre de régner, lorsque le mérite est si sûr de plaire !

Me tromperais-je, Messieurs? ne seriez-vous point frappés de la grandeur de ces traits? un règne marqué par des lois et des exemples si saints n'aurait-il point rempli l'idée d'un spectacle digne du ciel ? Que manque-t-il encore au triomphe de la religion ? le dernier hommage des saints, celui des épreuves. Dieu s'intéressait trop à son serviteur pour ne pas lui ménager ces précieuses ressources. Mais, hélas ! quel moment choisit son impénétrable sagesse ! Tout autre qu'un Dieu devait-il se promettre de faire triompher la religion en humiliant son vengeur?

Vous me prévenez, Messieurs, et déjà s'ouvrent à vos yeux ces scènes sanglantes dont l'Egypte fut le théâtre..... Faut-il ici solliciter votre foi? Je sais que la prudence humaine, si aveugle dans les voies de Dieu, et cependant toujours si empressée à les juger, croit faire grâce à ces saintes entreprises en ne les comptant que pour des erreurs; je sais qu'une critique téméraire soulève ici l'équité contre le zèle, et qu'on est presque obligé de justifier Jésus-Christ. Déplorable nécessité, Messieurs ! Ah ! si l'on se piquait d'un peu plus de simplicité, si l'on pouvait se résoudre à prononcer sur les desseins de Dieu même avec plus de réserve, si l'on ne citait pas sa providence au tribunal d'une raison aussi faible que superbe, le problème s'évanouirait sans doute, les saillies d'une piété héroïque ne seraient plus travesties en illusions à la mode, en préjugés du temps; et, sans se scandaliser des abus ou des malheurs, on applaudirait aux vertus et aux motifs. Ne compromettons donc point ici la raison avec la foi de saint Louis ; ne demandons point justice au ciel de lui-même; respectons les tristes effets d'une si belle cause, et s'il n'est plus permis aujourd'hui d'imiter le héros, ne rougissons pas au moins d'admirer le chrétien.

L'image douloureuse des saints lieux souillés s'offrait sans cesse au glorieux monarque; ses soupirs, ses regards attendris s'échappaient vers l'Orient; cette terre du sein de laquelle l'esprit de vie s'était répandu sur l'univers, était ensevelie dans les ombres de la mort, et le sang d'un Dieu profané semblait appeler un vengeur. Quels objets pour le zèle d'un héros chrétien ! Sa valeur endormie par l'amour de la paix se réveille; le cri de la religion retentit par ses soins dans toute l'Europe; son exemple le rend plus puissant encore; il vole aux périls sous l'étendard de la croix. Hélas! qui n'eût pensé que sous des auspices si saints il volait à la victoire? Déjà brille au milieu des flots ce signe sacré... Vous les enchaînâtes, Seigneur, ces esprits qui, sous vos lois, portent les tempêtes et la mort; vous parûtes conduire ce héros à la gloire bien plus qu'aux dangers; l'ennemi de votre nom, le profanateur de vos mystères, troublé comme un autre Sennachérib, fuit à son

aspect. Tout cède, mais, hélas! ces lauriers à peine cueillis sèchent dans ses mains innocentes et sont frappés de la foudre. O Egypte? ô plaine de Massoure! champ funeste où se couronne l'impiété, quelle nuit assez affreuse peut dérober au monde la coupable victoire! Quelles horreurs ne devraient pas suivre cette joie cruelle dont la vertu est indignée! Tu triomphes et l'oint du Seigneur est dans les fers! Est-ce donc là le prix que le ciel a dû réserver à l'innocence armée pour le venger?

Oui, Messieurs, et c'est ici que se développe le grand spectacle qui honore la religion. La victoire eût moins fait pour elle; une vertu que le succès justifie se soutient sans appui, son bonheur même en est un; on se retrouve, on s'aime alors dans un bien qui nous rend si chers à nous-mêmes en nous rendant heureux. Mais quel enchantement d'adorer encore ce qui nous perd, de mesurer son amour sur ses pertes mêmes, de sacrifier tout, de n'obtenir rien, et cependant de tout espérer! Héroïque fermeté, ce n'est point là votre ouvrage. Saint Louis vainqueur eût été modeste et compatissant; la nature suffit à ces vertus, et elle en eût partagé la gloire avec la religion. Ici, tout est pour cette même religion, parce que tout est contre la nature: tempérer dans ce monarque l'ivresse du succès, ramener son cœur au Dieu qui l'eût fait vaincre, c'était un effort commun; mais le ramener à ce Dieu qui l'accable, lui justifier des rigueurs qui le confondent, lui rendre suspecte une innocence que le ciel ne couronne pas, le faire plier sans murmurer sous un joug qui paraît déshonorer et son sceptre et sa foi, lui arracher tout ensemble trône, biens, liberté, rester seule et seule lui suffire; c'est un prodige qui étonne la raison, la foi même, et voilà, Messieurs, ce que j'appelle le triomphe de la religion honorée par les malheurs de saint Louis.[1]

Retracez-vous, s'il est possible, tout ce que ces moments affreux rassemblent d'horreur et d'amertume dans son âme: le sang d'un frère et de tant de héros si généreusement prodigué et si inutilement répandu, une épouse chérie dans les larmes et presque dans les fers, des vainqueurs inhumains, d'infâmes apostats, des autels qu'il courait relever ensevelis sous de nouvelles ruines. Ce tombeau, objet de ses vœux, qu'il n'attend plus de sa valeur captive, qu'il redemande en vain au ciel inexorable, un Dieu qui se cache ou ne se fait sentir que par les peines: quelle vertu ne serait point ébranlée par de si puissantes secousses? Mais vous l'affermissez, religion plus puissante encore. C'est ce sang des martyrs qui l'anime, ce sont ces mêmes autels, ce tombeau chargé d'un nouvel opprobre, ce Dieu si sévère qui, en lui laissant des désirs, semble lui permettre des espérances: que dirai-je? C'est tout ce qui ferait le désespoir d'un héros vulgaire qui soutient ici le chrétien et le console.

Cette sérénité d'âme, cette vigueur toute céleste, qu'il semble puiser dans le sein de la Divinité, passe dans toutes ses actions et lui soumet la barbarie même. Vertueux avec majesté, il retient de son rang tout ce qu'il donne de grandeur; ce n'est point un esclave accablé sous le poids de ses fers, qui pousse de honteux soupirs pour conserver une vie aussi honteuse, c'est un roi que la religion élève au-dessus des revers par la constance, au-dessus de ses fiers vainqueurs par une fierté plus noble que la victoire. Furieux, ils lui présentent la mort; il la voit et n'en frémit pas; enchaîné par un ascendant secret, ce peuple d'assassins qui l'environne devient tout à coup un peuple soumis qui l'adore. Mais ce sont les remords et non les hommages qui touchent le héros, et s'il peut être encore flatté de la douceur de régner, ce n'est que par l'espérance de former de nouveaux chrétiens en régnant sur de nouveaux sujets.

Ainsi, ô mon Dieu! ainsi vous veillez sur ses jours en ajoutant à ses malheurs, pour déployer tous les trésors d'une âme qui n'était faite que pour vous. Quel triomphe eût mieux servi vos adorables desseins? Il ne vous eût rendu des empires qu'en vous dérobant des vertus, et tout l'univers conquis en votre nom vaut-il un sentiment chrétien? Ce désintéressement que vous donnez seul, cette paix, ce calme, ce mépris des couronnes, cette sage insensibilité que vous seul inspirez eût échappé aux ennemis de votre gloire, moins humiliés d'une défaite que frappés d'une vertu. Achevez, Seigneur, votre ouvrage. L'Asie ne suffit point à ce prodige. Montrez cette grande victime à toutes les parties du monde, et qu'il apprenne qu'elle vous appartient tout entière en tombant.

En effet, Messieurs, le zèle va consumer en Afrique ce qui a pu échapper dans saint Louis aux rigueurs de la pénitence; ce qui lui reste d'un corps usé par les austérités va devenir le dernier holocauste de sa foi. Cette foi jalouse, et plus vive encore à mesure que les sens se détruisent, semble en suspendre la destruction pour en recueillir seule le sacrifice. Elle ranime une seconde fois sa valeur; elle le transporte sous les murs de Carthage; c'est là que l'autel va s'offrir à ses yeux, mais, hélas! sous quel appareil terrible! A quel spectacle, ô mon Dieu! réserviez-vous ses derniers regards. Le ciel et les éléments se déclarent tout à coup contre lui: la terre embrasée semble se dérober sous les pas de ses soldats, une horrible contagion les dévore; la jeunesse la plus brillante, la vertu la plus respectable, les forts d'Israël, les colonnes de Juda, tout périt sous ses yeux; il tombe lui-même étendu sous ces affreuses ruines..... Atténué par un long supplice, son corps se dissout bientôt; bientôt il touche à ce moment fatal qui doit lui ravir, non le sceptre, non la vie, ces biens frivoles n'étaient point à lui, mais ses plus saintes espérances, le seul trésor de son cœur. Sa

grande âme semble ne s'arrêter que pour donner de grands exemples; le dernier souffle de sa vertu instruit encore et pénètre l'héritier de son trône. Pour une leçon si belle, l'intérêt de son peuple, l'amour de son Dieu paraît lui donner un nouvel être; il brise enfin tous les liens qui l'attachent à la Jérusalem terrestre, une autre Jérusalem l'appelle.... Que les derniers mouvements de cet apôtre-roi sont touchants pour qui sait les observer! Quelle vivacité dans la foi! quelle vérité dans le sacrifice! Enseveli sous la cendre, rendu à toute la misère humaine, il tourne ses regards mourants vers cette terre sacrée qui semblait avoir toujours fui devant lui et qui disparaissait alors sans retour. Hélas! ses regards ne reprochaient rien au ciel, ils n'imploraient que sa clémence et n'accusaient point sa justice. Une seule amertume altérait la paix de son cœur; ses disgrâces lui paraissaient trop liées aux intérêts de son Dieu: mourir en le faisant régner n'eût été pour lui qu'un triomphe de plus; mais mourir et voir triompher l'impiété, mourir et ne point confondre son sang dans les traces adorables du sang de son Maître, ne point unir ses derniers soupirs aux siens, mourir et ne l'avoir point vengé, c'était à ses yeux mourir en effet et finir par un opprobre.

Non, grand roi, non, vous ne mourrez pas tout entier, et cette religion dont vos derniers regrets achèvent le triomphe vous rend plus de gloire que la mort ne peut vous en ravir. Justifiée par vos exemples, elle en perpétue la vérité; accréditée par vos lois, elle en immortalise la sagesse; honorée par vos malheurs, elle en consacre le souvenir; elle vous fait régner avec elle sur ce trône que vous avez sanctifié; elle y soutient votre esprit et vos maximes; elle y prépare, elle y conserve cette longue postérité de rois dans lesquels vous revivez pour le bonheur de la France. Si vous n'avez point été son vengeur, vous êtes du moins encore aujourd'hui sa gloire, et c'est sur les trophées de la mort même qu'elle a gravé pour vous ces oracles immortels: *Stat in signum populorum, ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulcrum ejus gloriosum.* (*Isa.*, XI, 10.)

Que me reste-t-il à vous dire, Messieurs, à vous qui semblez être ici les dépositaires du vœu de la patrie, à vous que le titre le plus intéressant rassemble au pied de ces autels? Ah! ne vous contentez pas d'y brûler un encens stérile: c'est au pied de ces mêmes autels, consacrés à la gloire du pieux monarque, que vous devez recueillir ces sentiments chrétiens qui la lui ont méritée; ce n'est qu'en l'imitant qu'on l'honore. Souvenons-nous que si la sainteté d'un roi est le chef-d'œuvre de la grâce, l'exemple d'un roi sanctifié doit être l'appui de notre faiblesse, avec cette singulière consolation que dans nous une fidélité moins onéreuse des vertus moins brillantes, des sacrifices moins rigoureux seront suivis et couronnés par une récompense également éternelle.

ORAISONS FUNEBRES.

I. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR LOUIS DAUPHIN,

Prononcée dans la chapelle du Louvre, le 6 mars 1766, en présence de Messieurs de l'Académie française.

Vox Domini confringentis cedros. (*Psal.* XXVIII.)

La voix du Seigneur brise les cèdres.

Ce prodige de puissance est la dernière et la plus terrible leçon que Dieu donne à à la terre, lorsqu'il veut humilier les rois, effrayer les peuples, et les laisser au milieu des nations ingrates et rebelles l'empreinte sensible de sa justice. Ce n'est plus par des vengeances secrètes, si souvent méconnues, et presque toujours méprisées, que ce Dieu jaloux parle aux coupables; il dit à l'ange de la mort: Armez-vous du glaive de ma colère, parcourez les empires, reposez-vous sur les trônes, immolez les plus grandes victimes.... A ce spectacle, la nature consternée reconnaît son maître, et l'iniquité tremblante redoute un vengeur.

Fallait-il donc, Messieurs, pour étonner notre endurcissement, ou pour vaincre notre indifférence, que le ciel essayât sur nous ces formidables ressources? O Israël! quelle est ta corruption, si tes malheurs ne sont mesurés qu'à tes crimes! Un prince que tant de titres nous rendaient précieux, a été enlevé dans la vigueur de l'âge à la tendresse de ses peuples (4); nous avons vu sécher cette fleur naisante, dont le premier éclat annonçait des jours si brillants (5): le père vient de suivre le fils, et les cendres de l'aïeul se hâtent aujourd'hui de se réunir à toutes ces cendres chéries; en est-ce assez? O mort! tu as couvert l'Europe entière de deuil, et tu parais cependant épuiser sur nous toute ta fureur! tes coups sont si pressés, les victimes que tu fais tomber se suivent de si près, que les honneurs manquent à leur mémoire, et que les cercueils entassés attendent nos

(4) Don Philippe, infant duc de Parme.

(5) M. le duc de Bourgogne.

larmes. Que dis-je? le glaive est encore suspendu sur nos têtes (6): arrêtez, grand Dieu! c'est la religion en pleurs, c'est la gloire de votre nom, c'est l'intérêt de votre culte qui sollicitent aujourd'hui votre miséricorde.

Au milieu de toutes les voix éloquentes qui s'élèvent pour déplorer tant de disgrâces, vous avez voulu, Messieurs, que ma faible voix se fît entendre et répétât le gémissement de votre douleur. Effet bien sensible de l'accablement! vous avez été trop occupés de vos regrets, pour penser à la gloire de l'auguste prince que nous pleurons; j'acquitterai du moins vos sentiments, et ce grand prince soutiendra seul sa propre gloire; les hommes extraordinaires sont au-dessus de l'art et du talent; ils n'ont pas besoin d'être loués, il suffit simplement de les montrer.

Mais, par une singularité qui le caractérise, ce n'est pas seulement la vie de ce grand prince qu'il faut interroger pour le connaître, c'est sa mort; il n'a commencé, pour ainsi dire, de vivre que dans ces instants funestes où les hommes vulgaires sont déjà morts, et il avait commencé, en quelque sorte, à mourir, dans cet âge dangereux où les princes imprudents ne pensent qu'à vivre; c'est sous ce double point de vue qu'il faut l'envisager pour le peindre. Aussi simple que ses vertus, il n'a vécu que pour apprendre à mourir: la sage obscurité de sa vie a préparé la gloire de sa mort; aussi grand que ses destinées, il a prouvé en mourant qu'il était digne de vivre, la gloire de sa mort a illustré la sage obscurité de sa vie: voilà tout le plan de son éloge. Par l'exemple d'une vie si pure, apprenez, grands de la terre, comment il faut vivre pour savoir mourir. Par l'exemple d'une mort si belle, apprenez, sages du monde, comment il faut mourir, pour se flatter d'avoir vécu: c'est l'instruction que vous donne, du fond de son tombeau, très-haut et très-excellent prince, monseigneur Louis Dauphin.

Dans le développement de ce grand caractère, unique peut-être au pied du trône, je confondrai souvent, Messieurs, ce que nous devions espérer, et ce que nous n'avons point assez admiré; en vous peignant le prince vertueux qui nous fut donné, je vous découvrirai le grand roi qui nous était promis; je chercherai dans sa mort l'histoire de cette vie qui manque à nos neveux; je vous montrerai la gloire de son règne dans ces derniers moments, que la gloire efface si souvent du règne des plus grands princes. Si je ne vous éblouis point par l'éclat des événements, je vous attacherai par l'élévation des principes, je vous intéresserai par la douceur des vertus, je vous étonnerai par l'égalité inaltérable de cette âme simple et sublime. Porté sans cesse, ou plutôt fixé au milieu du cœur de ce grand prince, j'attirerai tous les vôtres, non par la pompe des images, mais par l'intérêt de la vérité seule; nous sommes Français, nous aimons nos maîtres, le sentiment ici ne laisse rien à faire à l'éloquence.

PREMIÈRE PARTIE.

L'art de régner, le talent de vaincre est un éloge commun à tous les rois et à tous les conquérants; cette gloire trop partagée n'honore presque plus, parce qu'on l'exagère si elle est méritée; et si elle manque, on la suppose; mais une gloire qu'on ne peut ni supposer ni exagérer, un art qui n'a presque point de modèle parmi les grands, et peu de concurrents parmi les sages, une science qui caractérise monseigneur le Dauphin, c'est la science de la mort; l'éloge commence à lui. L'étude de la vérité, Messieurs, est l'école de la mort; cette vérité sévère parle à la raison comme la religion même, ou plutôt le sentiment de la religion achève dans le cœur ce que l'étude de la vérité commence dans l'esprit. Voilà les deux grands maîtres de la science de mourir que monseigneur le Dauphin a réunis.

Enfant de la modération et de la paix, né dans ces temps de calme où la France reprenait par la sagesse des conseils une supériorité qu'elle avait trop cherchée dans la gloire des armes, il reçut de tout ce qui l'environnait ces impressions douces et paisibles qui disposent le cœur des princes à la justice, et tournent leur caractère à la retenue. Le bruit des combats, la fierté de la victoire a je ne sais quoi de violent qui presse les passions d'éclore. Dans l'éducation de monseigneur le Dauphin, les circonstances aidèrent les principes; un naturel vif et bouillant fut tempéré par des maximes sages; l'âme de Louis le Bien-Aimé, la foi d'une mère vertueuse, le souffle de l'immortel Henri si supérieur à toutes les maximes, prépara tout à la fois le chrétien et le grand homme.

Ses yeux s'ouvrent, et déjà se rassemble pour les éclairer cette double lumière qui montre les obligations et qui marque les écueils; la foi, qui lui apprend que sur le trône même tout est vain, excepté la vertu; la raison, qui l'avertit qu'au pied du trône tout est déplacé, excepté la soumission; que le devoir d'un chrétien est de se vaincre, que l'état d'un dauphin est de s'oublier; qu'étant l'objet de l'espérance publique, il doit être un modèle de dévouement, et qu'il ne tient de plus près à l'autorité, que pour donner l'exemple d'une obéissance plus prompte. Quelle leçon pour un prince ardent, fier, impétueux, et qui sent ses destinées! Mais ce sont ces âmes fières et superbes que la raison soumet avec plus d'éclat et de succès; elle les enchaîne par le sentiment de leur propre élévation, elle les enflamme par les idées du grand, les âmes faibles déshonorent quelquefois jusqu'à la vertu, les âmes fortes impriment à l'irrégu-

(6) Dans le moment où ce discours fut prononcé, la reine était dangereusement malade.

larité même de leurs mouvements un caractère de grandeur dont la vérité se saisit avec avantage pour les intéresser et pour les séduire.

Monseigneur le Dauphin éprouve bientôt, Messieurs, toute la force de cette heureuse séduction : c'eût été beaucoup pour un jeune prince que d'avoir le courage de s'étudier et de se connaître ; il fit plus : il osa se juger, et il fut assez grand pour se craindre. Sûr de ses ressources, je le vois chercher au fond de son cœur le frein puissant qu'il doit opposer à son caractère; il touche au trône, et mesurant par sa tendresse l'intervalle qui l'en sépare, il commence au pied de ce trône même cette vie intérieure et réfléchie, qui est tout ensemble une sorte de consécration à la vérité, et une espèce d'essai de la mort. Un peuple heureux, un roi brillant de jeunesse et de gloire, l'espérance de vieillir à l'ombre d'un sceptre que soutient une main paternelle, voilà ce qu'il aperçoit ; son ambition épurée dédaigne tous les degrés d'une grandeur périssable, elle s'étend aux siècles futurs, elle embrasse l'éternité, le seul objet digne d'une grande âme ; c'est là qu'il se promet de régner, c'est là qu'il essaye, pour ainsi dire, une couronne dont la possession ne doit rien coûter à son cœur ; assez courageux pour se former aux vertus dont l'exemple est toujours nécessaire, et pour se dissimuler à lui-même les talents dont l'usage pourrait être indiscret. Telle fut la jeunesse de monseigneur le Dauphin : de ce principe, Messieurs, vous allez voir sortir, si j'ose ainsi parler, et sa mort et sa vie; tout se suit, l'une nous eût peut-être moins éblouis, si nous avions mieux jugé de l'autre.

Quels furent ses sentiments dans ce jour mémorable où la France consternée...! Que de plaies je vais rouvrir en un seul moment ! Mais il faut offrir au respect, aux hommages de toute la terre, ces grands mouvements de la raison et de la nature, si rares parmi les hommes, plus rares encore parmi les princes : voilà l'héroïsme qu'il faut consigner dans les fastes du monde, et non tant de fureurs et de perfidies politiques, tant de vices brillants, tant de crimes heureux, décorés du nom de conquêtes : l'histoire de l'orgueil des passions n'est que trop longue et trop célèbre; osons du moins enrichir de ce trait précieux l'histoire, hélas ! trop négligée de l'humanité.

Rappelez-vous vos larmes, Messieurs, ces larmes qui honorent et le roi qui les mérite, et le peuple qui les répand. Déjà l'impitoyable mort semblait détacher le diadème du front de Louis, et du haut de la citadelle de Metz, le montrer à son successeur. Quel signal pour un jeune prince ! le charme de l'empire, l'attrait de l'autorité, les regards attendris de la nation, qui, du lit de son roi mourant, se portent douloureusement et se fixe sur le seul espoir qui lui reste; tout livre monseigneur le Dauphin aux conseils de l orgueil et des passions; mais toutes les passions se taisent et le sentiment parle seul ; accablé de la grandeur qui semble le chercher, tremblant, pénétré de douleur et d'effroi, confondant ensemble la pitié, la tendresse, les regrets et les réflexions, monseigneur le Dauphin s'écrie : *Pauvre peuple qui perd son roi et qui n'a pour toute ressource qu'un enfant de quatorze ans!* Cri sublime, qui doit retentir aujourd'hui dans tous les cœurs français, noble épanchement d'une âme vertueuse et sensible, vous valez la plus belle vie : *Pauvre peuple!* Ah ! prince, dans l'excès de son infortune, ce peuple était trop heureux de trouver un maître qui s'attendrît, vous étiez digne de le consoler, puisque vous saviez le plaindre.

Arrêtons un moment, Messieurs, il est si doux de contempler l'âme d'un bon prince. Quelle était donc cette âme qui, dans le feu des passions naissantes, dans l'ivresse d'une élévation subite, abandonnée seule à tout l'effort d'une séduction si vive, se défend de cette surprise, trompe, pour ainsi dire, la nature, ou plutôt n'écoute que ses impressions les plus nobles et les plus délicates ? Quelle était cette étendue de réflexion, cette force et cette maturité de jugement qui n'aperçoit pas des courtisans prosternés et des sujets soumis; mais qui sait déjà respecter son peuple, et n'envisage qu'avec effroi les erreurs de l'inexpérience, ou les abus de l'autorité? Reconnaissez, Messieurs, l'ascendant secret de la vérité qui agit sur un prince formé pour elle. Plaindre dans un âge si tendre le peuple dont on devient le maître, c'est le pressentiment d'une sagesse supérieure, c'est l'instinct d'un philosophe vertueux, et le premier rayon de cette lumière qui n'est destinée qu'aux grandes âmes et qui les annonce.

Cependant le vœu de ce peuple fidèle, qui venait de trembler pour son roi, demande de nouveaux appuis au trône ; les flambeaux d'un auguste hyménée s'allument : ô jours d'allégresse et de magnificence, vous vous évanouîtes comme l'ombre ! Le premier gage d'une fécondité qui devait assurer le bonheur de la France devint le signal de son deuil, et ces nœuds, à peine formés, furent la proie de la mort.

Dans un cœur bien fait, l'innocence des penchants accroît leur force et leur durée; le vice n'a point cette consistance. Moins on laisse d'empire à l'erreur des coupables plaisirs, plus on en donne à cette volupté pure dont la source est dans l'âme, que le devoir consacre, et qui rend elle-même le devoir si aimable et si cher. C'est par le sacrifice de tous ces sentiments, par ce lit nuptial changé tout à coup en cercueil, par cette leçon de mort qui semble étendre sur tous les objets l'empreinte du néant, que le ciel achève de fixer monseigneur le Dauphin. Dévoué aux espérances de l'Etat, il reçoit de nouvelles chaînes ; la main respectable qui essuie ses larmes lui devient chère ; mais si le charme de ces nouveaux nœuds adoucit le regret de ses pertes, s'il permet à son cœur de s'ouvrir encore aux consolations sensibles, il s'en prépare en même temps de

plus solides et de plus pures, qu'on est toujours sûr d'obtenir lorsqu'on a le courage de les chercher.

Hé quoi! les dieux de la terre connaissent-ils donc le soin pénible de se consoler? Ne se forme-t-il pas sans cesse autour d'eux une espèce de conspiration pour charmer leurs ennuis, assoupir leurs peines, et leur rendre le plaisir en quelque sorte inévitable? Ressource trop incertaine! l'agitation qui règne autour des trônes n'est que l'art malheureux de s'éviter soi-même sans pouvoir se fuir; l'adulation, qui trompe si habilement l'amour-propre, ne peut tromper la douleur; la plaie s'envenime sous la main qui la flatte, et le ver rongeur s'irrite encore de tous les vains remèdes qu'on lui oppose. Un consolateur plus puissant, plus sûr, plus fidèle était réservé à monseigneur le Dauphin : la vérité.

Je sais, Messieurs, et vous ne l'ignorez pas sans doute, combien cette auguste vérité a d'attraits et de douceurs. Fille du ciel, elle porte avec elle dans nos cœurs le charme divin qu'elle tient de son origine; amie de la médiocrité, elle la soutient, elle l'élève, elle l'enrichit, elle crée pour elle un nouveau genre de possession et de jouissance; elle n'a, ce semble, pour le sage obscur, que des trésors ou des plaisirs. Mais qu'offre-t-elle à un prince? Le vide, le domaine de la mort, partout où il croyait apercevoir le mouvement et la vie. Juge incorruptible, elle dispute aux grands leurs priviléges, leurs distinctions, leurs vertus même; elle ôte à la jeunesse sa confiance, à la gloire son prestige, à la fortune son orgueil, aux mérites humains leur illusion; elle détruit toutes les formes qui séduisent, toutes les figures qui enchantent, toutes les ombres qui trompent, pour ne répandre qu'une lumière triste et sévère, fidèle, mais terrible, qui dégrade à nos yeux tous les objets, et nous découvre que le néant les domine de tout côté avec tant d'empire, qu'à peine sortis de ses ténèbres, ils y sont replongés sans retour. C'est à l'étude, c'est au culte de cette austère vérité, que monseigneur le Dauphin consacre ces brillantes années, ces jours heureux que les plaisirs lui promettent. Quel spectacle, ou plutôt quel prodige, qu'un principe qui, dans l'ardeur de l'âge, dans la variété des séductions, couvert de l'éclat du trône, passe, pour ainsi dire, et s'échappe à travers tous ces enchantements, pour chercher la seule nourriture proportionnée à l'élévation de son âme et à la dignité de sa raison!

Mais ne confondez pas, Messieurs, le désir de connaître avec la hardiesse de penser, ni le sage examen des principes reçus avec le goût des nouveautés ambitieuses. Dieu a porté son trône au milieu de nous; il a fait un ouvrage qui unit le ciel et la terre, qui embrasse tous les temps, qui remplit tous les lieux, qui, contrariant tout, et indépendant de tout, subsiste par la seule impression de sa main souveraine. A ces grands caractères, Messieurs, vous reconnaissez la religion chrétienne; c'est à la vérité de cette sainte religion que monseigneur le Dauphin s'arrête. Persuadé que toutes les connaissances humaines ne sont que des ruisseaux échappés de ce vaste océan, il entreprend d'en sonder les profondeurs, mais c'est en adorant qu'il médite; et cet oracle qui ne trompe jamais que l'orgueil qui l'interroge, ouvre bientôt à ses yeux toutes les sources de la véritable philosophie, celle qui règle l'esprit, fixe la morale, apprécie la gloire, et qui, en mettant tout à sa place, laisse si peu de ressource à l'erreur et à la vanité.

A la lueur de ce flambeau, monseigneur le Dauphin ose parcourir cette mer d'opinions et de paradoxes, qui, grossie de nos jours par de nouveaux torrents, semble rompre ses digues, et insulter les antiques barrières de l'Evangile et de la foi. Il examine ces productions trop célèbres, dans lesquelles sont proclamés avec tant de confiance les principes qui doivent former tout à la fois des heureux et des sages; et il voit que cette effervescence de raison établit moins de nouveautés précieuses par ses recherches, qu'elle n'offense de vérités utiles par ses entreprises; qu'elle prétend moins instruire qu'étonner; qu'elle n'élève l'homme que pour l'avilir; qu'elle ne lui ôte des entraves qu'il ne sent pas, que pour lui arracher des espérances qui le consolent et qui l'honorent; et qu'après l'avoir traîné d'incertitude en incertitude, elle le laisse à lui-même, entre un Dieu propice qu'il n'ose espérer, un Dieu vengeur qu'il ne veut pas croire, et le misérable espoir du néant, dont il ne peut pas même se saisir.

Monseigneur le Dauphin découvre que, si les opinions sont si libres, les principes de conduite, soumis bientôt à l'arbitraire, se ressentent nécessairement de la licence des systèmes; que l'esprit de doute, par un progrès contagieux, relâche sourdement les ressorts de cette police publique qui tient aux idées et aux conventions reçues; que les esprits une fois émus s'agitent dans leurs chaînes; que cette agitation développe ces inquiétudes secrètes qui s'échappent du fond des cœurs, se communiquent de proche en proche, et répandent cette fierté séditieuse qui consacre l'indépendance sous le nom de la liberté; il reconnaît qu'il y a une masse de vérités confuses, qui agit en secret sur tous les particuliers, et qui forme les mœurs générales; que si on leur conseille de discuter ce sentiment précieux qui les dirige, on les invite à s'en défier; que si on le combat, on les pousse à s'en affranchir; parce que tout ce qui semble étendre le domaine de l'homme, et lui donner plus d'action, entraîne son jugement, en flattant son orgueil : espèce de fanatisme qui produit l'anarchie jusque dans les mœurs, et avec le mépris des règles, le mépris de tous les devoirs.

Enfin, cette sainte philosophie lui dit : N'en croyez pas les jugements du monde sur la gloire; il promet l'immortalité, mais

c'est Dieu seul qui la donne : *Esto vir fortis, et præliare bella Domini.* (I *Reg.*, XVIII, 17.) Soyez ferme et courageux, non pas seulement au milieu de ces combats que la raison d'Etat, toujours si flexible, autorise mal si la nécessité ne les justifie pas, où la valeur est meurtrière, où la victoire est insolente; mais soyez ferme et courageux contre vous-même, contre ces désirs, ces penchants, ces faiblesses, ces passions dont l'éclat augmente le crime : *Esto vir fortis ;* soutenez, achevez les guerres du Seigneur, *præliare bella Domini.* Elles sont sans lauriers, sans titres, sans monuments sur la terre; mais les lauriers sécheront un jour, les titres seront effacés, les monuments seront détruits, l'histoire même de l'univers périra; et l'histoire de ces guerres saintes, écrite de la main de Dieu dans les registres éternels, subsistera seule; elle seule surnagera sur ce vaste abîme, où l'oubli doit précipiter et confondre ensemble les vainqueurs et les vaincus, les conquérants et les esclaves, l'orgueil des palmes et la honte des chaînes : *Esto vir fortis, et præliare bella Domini.*

Qu'attendez-vous, Messieurs, de ces instructions divines? L'arche du Dieu vivant n'aura-t-elle été décorée que pour devenir la proie de l'audacieux Philistin? Non, de si saintes inspirations ne seront point démenties par de honteux retours; elle sera déposée cette arche respectable dans un sanctuaire inaccessible; le souffle empesté, l'œil impur d'Amalech ne la souillera point, et le voile du recueillement et du silence la couvrira tout entière. Osons aujourd'hui lever une partie de ce voile; osons pénétrer dans cette retraite auguste où l'impression de la grandeur se fait bien moins sentir que le charme de la paix et de l'innocence. Inutile, ainsi qu'il le disait lui-même, au bonheur de la France (ah ! c'est l'unique erreur dont on puisse accuser monseigneur le Dauphin), plus instruit, et par conséquent plus détaché, ce prince si digne de se montrer, ensevelit dans les mêmes ombres, et les lumières du sage et les vertus de l'homme juste. Mais du moins votre gloire, Seigneur, brille au milieu de ces ombres mêmes : si l'homme de l'Etat n'a point été assez connu, du moins l'homme de la religion et de la vérité n'a pu se dérober à notre admiration : voilà l'empire que vous lui réserviez sur la terre; vous vouliez qu'il régnât malgré tous les détachements de sa raison et de sa foi, et vous lui avez donné une autorité, qui pour être respectée n'a besoin que d'être aperçue; l'autorité des bons exemples.

Que l'exercice de cette autorité fut doux, paisible, égal, uniforme! Ce n'était point l'austérité d'une réforme chagrine qui décourage les faibles ou qui les humilie; c'était une piété de sentiment; sage dans ses motifs, simple dans ses effets; nulle étude, nulle recherche, nul effort; la vertu d'un jour fut la vertu de toute la vie. Monseigneur le Dauphin n'étonne point par la singularité, il attire par la confiance, il fixe par l'estime; semblable à un fleuve majestueux qui n'a ni le bruit, ni la rapidité d'un torrent; mais qui, toujours fidèle dans son cours, baigne sans violence comme sans inégalité les heureuses contrées au milieu desquelles il s'écoule. La valeur d'un moment peut faire un héros; mais c'est le courage de tous les jours qui fait le grand homme : et que ce courage est rare dans un prince que la politique même livre aux plaisirs, dont les regards ne tombent que trop souvent sur des crimes tout préparés, et que la honte de paraître faible soutient toujours si mal contre le charme d'une faiblesse! Cette humiliante et vaine ressource n'était point faite pour monseigneur le Dauphin; elle lui était inutile. Que pouvait la honte de l'égarement sur une âme supérieure à la vanité même de la sagesse? Jaloux de sa propre estime, il n'a besoin que de ses regards pour être juste. C'est dans le fond de son cœur qu'il trouve le ressort puissant, le principe toujours actif de l'honneur et de la vertu; ce cœur que l'amour de l'humanité enflammait de ses transports les plus purs, ne se reposait jamais dans le sentiment du bien qu'il avait fait; il s'affligeait de celui qu'il n'avait pu faire. On vante les larmes de ce brigand trop fameux qui craignait que la terre manquât à ses ravages : quel abus de l'admiration! Quel hommage réservons-nous donc à monseigneur le Dauphin, à cette sainte avidité du bonheur général qui lui faisait envier un pouvoir sans bornes, pour jouir du plaisir de répandre des grâces sans mesure! Aveugles dispensateurs de la gloire, écoutez et rougissez de vos jugements. Un pauvre se présente sur le passage de ce bon prince, objet également terrible et touchant; la misère la plus affreuse et l'infirmité la plus dégoûtante semblaient se disputer ce reste d'homme : frappé du spectacle, monseigneur le Dauphin s'arrête, et ses mains libérales s'ouvrent avec son cœur. Vous imitez Jésus-Christ, lui dit un de ses amis (car l'amitié est un besoin de la vertu); il soulageait en passant tous les malheureux : *Pertransivit benefaciendo.* (*Act.*, X, 38.) Ressemblance trop imparfaite! Que ne puis-je aussi les guérir, s'écrie le prince aussi chrétien que généreux! *Pertransivit benefaciendo et sanando omnes* (*Ibid.*) : sentiment sublime, qui semble échappé du sein de la Divinité même!... Eh! comment soupçonner qu'une âme si haute et si pure, qu'une âme entraînée vers le bien par une impulsion si vive, pût languir quelquefois dans un sommeil qui l'eût dégradée? Le repos apparent de monseigneur le Dauphin était le repos de l'Etre suprême, dont la providence veille pour des ingrats. Maison désolée de ce grand prince, parlez ici à ma place, publiez le secret de cette solitude respectable; secret si peu connu et peut-être si témérairement interprété. Vous peindrez monseigneur le Dauphin détaché de tout, mais ne négligeant rien; étudiant dans le silence l'art sublime de régner, avec le désir d'obéir toujours; l'art plus intéressant du

rendre les hommes meilleurs, pour les rendre encore plus heureux ; toujours égal à lui-même, étant toujours tout ce qu'il devait être : libéral, parce qu'il ne pouvait être magnifique ; économe, parce qu'il voulait être toujours libéral ; admirable dans ces moments même où l'amour-propre est sans adresse pour surprendre l'estime et sans précaution pour cacher les faiblesses. Vous direz qu'il avait la vertu de tous les devoirs ; c'est-à-dire non-seulement le respect d'un fils, la fidélité d'un époux, la tendresse d'un père, la constance d'un ami, la soumission d'un sujet ; mais la plénitude et la perfection de tous ces sentiments ; soumission qui n'empruntait rien, ni de l'engourdissement de l'indolence, ni de la pusillanimité de la crainte ; c'était l'impression de la tendresse et du respect ; c'était cette modération éclairée, qui n'est elle-même que le sentiment délicat des convenances, qui marque le terme où le déir le plus juste doit s'éteindre, où l'ambition la plus louable doit s'arrêter, où la passion même du bien public doit se taire. Fidèle à cette lumière, il semblait resserrer par une noble circonspection l'espace qu'il occupait par son rang ; et, lorsque la juste confiance de son roi lui eut ouvert le sanctuaire du trône, après avoir étonné par ses oracles les anciens et les sages, il venait oublier ses destinées, s'oublier lui-même dans l'obscurité de sa vie privée et captiver cette intelligence qui eût pu maîtriser les événements et fixer le sort des nations.

O vertueuse obscurité ! silence auguste de la sagesse ! Que vous couvrez de trésors ! qu'il est beau de voir la scène tumultueuse de l'ambition et de l'intrigue, des passions et des intérêts, des rivalités et des plaisirs, renaître et se renouveler sans cesse, sans être ébranlé par le mouvement général !.... Mais vous n'êtes pas faits pour juger de ce prodige, hommes vains et frivoles, qui fuyez votre propre cœur, vous qui n'avez jamais senti le besoin de vous connaître et la douceur de vous retrouver : c'est à vous que je parle, disciples ignorés de la raison et de la vertu ; venez, entrez dans cette solitude formée au pied du trône ; voyez-y régner vos principes et vos mœurs, et goûtez le plaisir de vous estimer vous-mêmes en admirant monseigneur le Dauphin. Là ne s'assemblent point, pour répandre un jour la désolation et l'effroi, ces vapeurs malignes, ces nuages politiques, ces tempêtes et ces foudres qui agitent les empires et qui les embrasent ; c'est là que, sous l'œil de la justice, s'achève par le travail et la réflexion, le dépôt sacré du bonheur de nos neveux ; c'est là que la religion perfectionne un chrétien, que l'humanité forme un citoyen, que la raison prépare un grand roi ; c'est là que vous apercevez les devoirs et les sentiments mis à la place des plaisirs, parce que les sentiments occupent, parce que les devoirs satisfont, et que les plaisirs même les plus innocents ont toujours une secrète malignité qui corrompt, ou du moins un vide qui trompe ; c'est là que vous trouvez une gaieté douce, une franchise aimable, une simplicité touchante, un cœur qui connaît le prix d'un cœur, un maître qui ne se fait sentir que par les obligeantes précautions qu'il prend pour se faire oublier : enfin, et c'est le plus grand spectacle qu'un prince puisse offrir à la terre, c'est là que vous voyez toutes les impressions de droiture, de justice et de grandeur qui partent du trône, s'arrêter dans le cœur de monseigneur le Dauphin, s'y réunir, s'y développer, s'y mûrir pour se reproduire ensuite et se répandre dans de jeunes cœurs, l'amour et l'espérance de la nation ; c'est là que vous le voyez lui-même goûter, au milieu de ses augustes enfants, ce plaisir pur que la vertu puise aux sources de la nature, le bonheur d'être père ; partager l'innocence de leurs jeux, sourire à leurs tendres caresses, étudier leurs penchants, essayer leur faible raison ; leur montrer, non les respects, mais les obligations qui les attendent ; leur répéter, non les accents séducteurs de l'adulation, mais le cri déchirant de la misère ; et leur apprendre que le pauvre vertueux, qui gémit loin du trône, est un citoyen respectable que le trône doit protéger.

Quel maître, et quels élèves ! Il est donc coupé pour jamais cet heureux cours de principes et d'instructions. L'astre qui échauffait ces faibles plantes de ses rayons bienfaisants, ne luira plus sur elles, hélas! et il ne luira plus pour nous. O mon Dieu ! vous n'avez fait que montrer ce bon prince à la terre ; vous avez emporté, comme un vent impétueux, le plus cher objet de nos espérances : *Abstulisti sicut ventus desiderium nostrum* (*Job*, XXX, 15) ; sa vie a passé comme un nuage, *et sicut nubes pertransiit salus nostra.* (*Ibid.*) Quel présent vous aviez fait à cet empire ! Que de germes de bonheur et de gloire étaient renfermés dans une vie si simple en apparence et si obscure ! que de vertus utiles ! que d'exemples profitables et salutaires ! et malheur à qui ne sentirait pas le prix de ces exemples et de ces vertus ! Malheurs à ces âmes atroces dont l'admiration ne s'éveille qu'au bruit des ravages et des crimes célèbres ! Pour nous, Messieurs, sachons apprécier en chrétiens un prince chrétien, un prince ferme dans ses sentiments, sublime dans ses vues, sage dans ses goûts, sévère dans ses mœurs ; qui ne chercha que Dieu, qui n'aima que la vérité, qui ne vécut que pour se convaincre que l'usage le plus sensé qu'on pût faire de la vie, c'était d'apprendre à la quitter. Voilà le signe de salut que Dieu avait établi au milieu de nous, *signum et portentum in Israel* (*Isa.*, VIII, 18) ; voilà le miracle de sa miséricorde : serions-nous réservés au crime de le méconnaître ? La vanité ne réclame rien dans ce triste éloge, on ne vous offre point des drapeaux déchirés, des trophées sanglants, des rivaux humiliés, des provinces conquises ; la Victoire éplorée ne gémit point, la Renommée se tait ; la Vertu pleure ici toute seule ; elle

pleure un prince de trente-six ans, qui ne connut qu'elle. Non, nous ne sommes point assez corrompus pour résister à l'intérêt que porte avec elle cette nouveauté touchante; nous n'aimons pas pour nous la sévérité de la vertu ; mais nous en aimons toujours le spectacle : il semble qu'il nous honore à nos propres yeux; cette espèce d'orgueil assure encore un reste d'empire à la religion; elle entre du moins jusque-là dans les bienséances de nos mœurs : aveugles que nous sommes ! et nous ne pensons pas que ces mêmes bienséances s'élèveront un jour contre nous ; nous ne pensons point que nous serons jugés par ce respect même que nous gardons aux vertus que nous n'imitons pas!

Mais si vous avez besoin, Messieurs, de l'admiration pour être utilement touchés, le ciel vous ménage encore cette grâce. Vous avez vu une vie chrétienne, qui n'a été que l'apprentisage de la mort ; je vais vous offrir une mort héroïque, qui renferme tout l'éclat et tout le spectacle d'une belle vie.

SECONDE PARTIE.

Nous mourons tous, et la mort égale tous les hommes. Les avantages de la naissance, la célébrité des talents, les dons du génie, tous ces accidents de grandeur ou de gloire, qui décorent cette vile poussière dont nous sommes si vains, et qui couvrent, du moins pour quelques moments, le misérable fond de notre être, tombent alors et disparaissent: à la mort, il ne reste que la mort même, c'est-à-dire, une raison qui s'éteint, des organes qui se détruisent, des formes qui se décomposent, un dernier souffle qui échappe, et ne laisse bientôt après lui qu'un triste amas de boue et de cendre, qui n'a pas même de nom.

Rois, puissants, heureux du monde, voilà le sort humiliant qui vous attend, vous le savez; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que si ce dernier moment peut admettre quelques distinctions et quelque éclat, si la mort peut souffrir que quelques rayons de gloire entourent encore sa victime, c'est au sage, c'est à l'homme vertueux que ce privilége est réservé. Lorsqu'elle approche d'un grand, qui n'a vécu que pour l'erreur ou pour le crime, elle trouve en quelque sorte sa proie à demi consumée, elle n'aperçoit pour ainsi dire que des ruines et des débris sur lesquels elle achève d'étendre toute l'horreur de son ombre; mais lorsqu'elle approche d'un juste, étonnée, et comme suspendue, elle semble s'arrêter pour contempler elle-même les derniers mouvements de son âme, elle se mesure avec lui, elle augmente sa force et son action, elle attend qu'il se montre tout entier, et lui laisse, même en l'accablant, tout l'honneur du triomphe.

Ainsi parut-elle s'arrêter à ce lit de souffrance et de gloire sur lequel monseigneur le Dauphin expira. Tout espoir était perdu, l'admiration et l'amour s'obstinaient à espérer encore; on ne pouvait croire que tant de grandeur se fût éclipsée pour toujours; on contemplait cette bouche dont les derniers oracles avaient honoré la religion et l'humanité : hélas ! on se persuadait qu'elle allait s'ouvrir encore, on pressait ce cœur déjà glacé ; on y cherchait les restes de ce courage qui eût dû triompher de la mort même, si les coups qu'elle porte n'étaient point inévitables ; et la douleur trompée par l'éclat de ce moment, croyait toujours trouver la vie où elle avait vu tant d'élévation et de vertu.

Mais, que fais-je ? et pourquoi vous précipiter vers cet instant fatal? Je le sais, Messieurs, dans le récit d'une mort ordinaire, on ménage la sensibilité ; mais il est des mouvements qu'il ne faut point étudier de peur de les corrompre; il est des circonstances où l'usage de l'art est une espèce de profanation; c'est à la simplicité à décrire l'héroïsme de la simplicité: peindre monseigneur le Dauphin mourant et le pleurer, recueillir sa gloire et y mesurer nos pertes, ajouter l'admiration à l'admiration, la douleur à la douleur, le gémissement au gémissement: voilà tout l'artifice de cette dernière partie de son éloge. Portons donc sous vos yeux le spectacle tout entier: il n'occupe qu'un point dans la trop courte carrière de ce grand prince; mais ce point est le centre d'une grande lumière, et il doit être pour nous une source inépuisable de regrets.

Oui, Messieurs, la mort de monseigneur le Dauphin a révélé seule le secret de son âme: fatalité cruelle ! il fallait le perdre pour le juger. Déjà se répandaient sourdement les plus vives inquiétudes sur la conservation d'une tête si chère ; déjà se mêlaient à ces terreurs secrètes de noirs pressentiments et de sinistres conjectures : un bon prince est l'héritage d'un bon peuple, et chaque particulier tremble pour le bien qu'il craint de perdre; mais, soit que ce qui nous est précieux nous paraisse devoir durer toujours ; soit que l'apparente sécurité de tout ce qui environne monseigneur le Dauphin fasse taire les craintes ; soit plutôt, ô mon Dieu ! que par un de ces décrets rigoureux qu'il faut adorer, vous eussiez troublé le conseil des sages, le péril est méconnu, le cri de la prévoyance d'un seul qui l'annonce n'est pas même répété par la terreur de tous, et la victime, déjà sous l'invisible main de la mort, marche lentement au sacrifice..... O vous qui du haut des cieux voyez nos alarmes, vous, le protecteur de la France, après en avoir été le père, pourquoi ne couvriez-vous pas de vos ailes l'auguste rejeton de votre sang? Hélas ! il eût été juste comme vous, il eût aimé son peuple, il eût perpétué ces jours tranquilles dont nous jouissons..... Mais il fallait que l'arrêt des vengeances s'accomplît.

Cependant, au milieu des progrès d'une destruction sensible, l'âme de monseigneur le Dauphin, toujours ferme, toujours égale,

semble prendre encore plus de mouvement et d'activité. Il voit s'élever, entre lui et le trône, de tristes ombres qui s'épaississent; mais sa tranquillité n'en est point altérée; il la communique à tout ce qui l'aproche; il couvre lui-même du voile de la sécurité qu'il veut inspirer, le tombeau qui se creuse imperceptiblement sous ses pieds : sa généreuse confiance achève l'aveuglement. Eh! qui eût pu croire en effet que les années dussent manquer à tant de courage? jamais nos regards ne s'attachèrent sur ce prince avec plus de tendresse et d'intérêt; jamais il ne parut sortir avec plus de pompe et de majesté de cette retraite intérieure qu'il s'était formée, semblable au soleil qui rassemble tous ses feux, lorsqu'une sombre vapeur s'élève pour l'obscurcir et pour l'éteindre.

Je ne sais, Messieurs, si mon sujet me séduit; mais ce courage me paraît supérieur à tout ce que l'opinion, le préjugé consacre dans les héros : quoi! c'est à la vue de ce tombeau presque ouvert que monseigneur le Dauphin paraît entrer dans la carrière de la vie! Une voix secrète lui dit : *Morieris tu* (*Isa.*, XXXVIII, 1); vous portez la mort dans votre sein, vous mourrez bientôt, vous jeune, vous l'héritier d'une couronne brillante, *morieris tu;* et cette voix cruelle, ce noir pressentiment, le regret d'une si belle destinée, rien ne l'arrête; je le vois paraître à la tête de nos guerriers dans les plaines de Compiègne.... O mon prince! ô l'espoir d'une nation qui chérit ses rois, ne vous montrez-vous donc avec tant d'éclat que pour rendre nos regrets plus amers! Suspendons un moment le sentiment de ces regrets, et connaissons du moins toutes les espérances que nous sommes réservés à pleurer.

La gloire des armes, Messieurs, cette gloire qui fait si peu d'illustres et tant de malheureux, cette gloire qu'il faut craindre, et qui, pour se faire pardonner ses triomphes, a besoin d'être expiée par le regret de les avoir obtenus, n'était point étrangère à monseigneur le Dauphin. Né du sang des héros, il en connaissait l'éclat, et il en redoutait l'ivresse; la modération et l'humanité de son auguste père tempéraient la bouillante valeur du grand Henri, qui étincelait dans ses veines; et ces lauriers qu'il avait partagés à Fontenai au milieu d'un champ couvert de carnage et de sang, avaient moins excité son ambition que déchiré son cœur. Mais il avait compris que la science des combats, toujours funeste, est quelquefois nécessaire; qu'un grand roi ne doit ni craindre ni être craint; et que, s'il se défend de conquérir, il doit savoir conserver. C'est d'après ces maximes, dignes tout à la fois de sa sagesse et de ses destinées, que nous l'avons vu mêler l'image de la guerre aux douceurs de la paix, et dans un spectacle qu'il rendait si intéressant par son action et par sa présence, préparer, non des terreurs à nos voisins, non des victimes à l'ambition, mais des défenseurs à la patrie, et des héros à la nécessité.

Guerriers respectables (7), chargés particulièrement de la gloire de son nom, vous l'avez vu couvert des mêmes armes et de la même poussière que vous, vous inspirer par son exemple le goût de cette discipline sévère qui assure les succès, ou qui répare les disgrâces. *Enfants*, vous disait-il, en vous présentant à son auguste épouse, *enfants, voilà ma femme.* Quel langage! Avec quel douceur ce rayon de bonté pénétrait au fond de tous les cœurs! Siècle faussement délicat, vous rougissez peut-être d'une parole si simple et si étrangère à vos mœurs; vous en rougissez! et cette parole eût été le cri de la victoire; elle eût précipité dans le péril, elle eût mené à la mort ce même soldat dont elle avait embrasé l'âme : quel feu, quelle audace n'eût pas répandue dans toute une armée l'impression d'une familiarité si touchante? quelle vie eût été ménagée? Hélas! pensions-nous qu'on verrait bientôt ces mêmes guerriers, si fiers des bontés de leur prince, courber au pied des autels, couvrir de cendres ces mêmes étendards qu'ils venaient de déployer à ses yeux, et par la pieuse singularité de leur pénitence, redemander au ciel des jours dont ils se promettaient tant de gloire! Pénitence aussi chrétienne que française, ah! vous deviez désarmer le bras de Dieu, et détourner le coup terrible dont il était près de nous accabler!

Mais ce Dieu qui fut inexorable, est un Dieu juste. C'en est fait, Messieurs : l'ordre irrévocable part des conseils éternels, et monseigneur le Dauphin est frappé au milieu de ses palmes pacifiques. Tout à coup le péril se déclare, l'art se déconcerte, la confiance se perd; la mort semble sortir du nuage qui l'enveloppait; elle se montre, elle a déjà la main étendue sur le prince... Moment affreux! Le cri de la douleur s'élève du sein de la gloire et de la majesté, et va se répéter dans tous les cœurs; le peuple inonde les saints portiques, les temples retentissent de gémissements, les autels sont chargés de vœux, le pauvre court chercher le pauvre, pour confondre avec lui, et le sacrifice de ses larmes, et l'offrande qu'il dérobe à sa misère.

Vœux inutiles! Peuple présomptueux dans ta douleur, peuple qui ne mérites rien, et qui oses tout espérer, tu as toi-même préparé ces profondes ténèbres qui te cachent la miséricorde! Tes propres iniquités se sont placées entre le ciel et toi, comme un nuage d'airain, pour repousser tes cris et ta prière : *Opposuisti tibi nubem, ut non transeat oratio.* (*Thren.*, III, 44.) Ce n'est qu'au bruit de la foudre que tu t'éveilles, et tu ne sais ni la craindre, ni la prévoir; tes tardifs gémissements retombent sur toi : *Opposuisti tibi nubem, ut non transeat oratio.* En effet, Messieurs, le mal devient extrême, et livre bientôt monseigneur le Dauphin aux derniers

(7) Le régiment Dauphin.

secours de la religion. Ce jour de pleurs et d'effroi, dont l'appareil étonna l'âme la plus ferme, attendrit la plus insensible, déchira la mieux préparée, fut le jour de votre majesté, Seigneur! *In illa die exaltabitur Deus solus.* (*Isa.*, II, 11.) O Roi éternel, qui voyez tous les rois s'écouler devant vous avec le torrent des âges, que vous étiez grand dans ce moment terrible! Tout s'abaissa sous vos pieds, trône, sceptre, dignité, puissance; tous les rangs, tous les degrés disparurent, toute lumière s'éclipsa devant ces lugubres flambeaux, qui n'éclairèrent alors que la faiblesse, l'humiliation, le néant; et dans ce palais, tout plein de la gloire humaine, il ne resta que vous et la victime. *In illa die exaltabitur Deus solus.*

A ce spectacle, Messieurs, dont la seule image glace les sens, au milieu de cette espèce de solitude morne et subite, Monseigneur le Dauphin, humble et ferme tout ensemble, se précipite dans le sein de ce Dieu qui lui reste seul. Sa jeunesse, ses destinées, toute cette grandeur, dont il n'aperçoit plus qu'un rayon sombre et funeste, ne lui coûte pas un soupir : dans cette âme forte et vertueuse, la grâce et la raison avaient devancé la mort. Le roi, quel moment pour un père! le roi fond en larmes, le cœur des princes de son sang se déchire et se brise, les prêtres consternés se troublent; lui seul, tranquille au milieu de la désolation dont il est l'objet et le témoin, environné de terreur et de pitié, sans défier la mort, sans la craindre, ne voit que l'éternité qu'elle fait briller à ses yeux; toute la nature se retire devant lui; mais le ciel s'approche : enlevé, pour ainsi dire, à la terre, par le pouvoir et l'attrait de la grâce, son âme s'élance à la voix du pasteur, qui lui dit en gémissant : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* (*Matth.*, XXI, 5.) Prince, voilà votre roi, il vient à vous plein de douceur, *venit tibi mansuetus.* Ah! sans doute toute la miséricorde était pour lui, et toute la colère pour nous.... L'innocence s'humilie, mais elle ne connaît pas l'horreur de l'inquiétude; il l'avait toujours cherché ce Roi des siècles, ce Dieu des rois, sa présence pouvait-elle, ou l'effrayer, ou le surprendre? Il l'avait craint pendant sa vie comme son juge, il l'adore dans ce dernier instant comme son consolateur et son père; il ranime tous les courages, il calme tous les désespoirs, il soutient, il dirige lui-même le ministère d'un pontife que la douleur égare, il lui marque la place que l'onction sacrée doit purifier, et sa fermeté religieuse fait douter si les saints mystères qui s'accomplissent annoncent seulement les sages précautions d'une foi prompte à s'alarmer, ou s'ils sont en effet les dernières consolations d'une vie prête à s'éteindre.

Tristes mais salutaires précautions, vous n'avez été que trop justifiées! Cependant l'espérance renaît, un rayon brille au milieu de la tempête. Rayon trompeur, mais précieux; il éclaire le plus beau moment de la vie de Monseigneur le Dauphin; que dis-je, le moment? il éclaire en effet toute sa vie.

C'est le privilége des âmes fortes de rassembler dans un court espace, tout l'éclat d'une longue carrière, et d'offrir l'histoire d'un siècle dans le tableau de peu de jours..... Sortez donc de votre secret, âme puissante et sublime; déchirez, il en est temps, le voile de la modestie qui vous couvre; votre vertu fut le recueillement et la retenue; votre devoir est de vous montrer aujourd'hui tout entière, d'humilier l'indifférence qui vous a méconnue, de justifier l'amour qui vous pleure, de consacrer les tristes éloges qui vous attendent; vous ne devez plus craindre l'admiration, et vous devez au monde la vérité..... Réunissons du moins, Messieurs, quelques traits de cette vérité si honorable pour Monseigneur le Dauphin. Je vous ai promis un grand roi; le voici :

Prince exact et prévoyant; au milieu du trouble et de l'attendrissement général, sa prudence délibère, et sa raison exécute; quel que soit l'espoir qu'on lui présente, il marche au terme sans se distraire, il se transporte sous ce point fatal qui sépare le temps de l'éternité; il contemple sa mort, il en rapproche tous les détails, il étudie les déplorables droits qu'elle lui donne, il pèse les derniers vœux de son cœur; et, pour ne s'occuper désormais que du ciel, il s'acquitte de tout ce qu'il doit à la terre : voilà sa sagesse.

Prince rigoureusement équitable; persuadé de l'inutilité de sa vie, il craint que sa mort ne devienne onéreuse à ce même peuple qu'il n'a pas servi; il voudrait avoir mérité ses regrets, et ne lui coûter que des larmes. Plein de ce sentiment, il règle les honneurs de sa cendre; sa courageuse économie écarte du moins le faste de son tombeau, et sa première volonté est un bienfait public : voilà sa justice.

Maître délicat et généreux; il exagère les faibles services qu'on lui rend, il récompense le stérile intérêt qu'on lui montre, il console le zèle malheureux dont les ressources s'épuisent, et à qui il ne reste que des pleurs; nul retour amer, nulle réflexion chagrine sur l'incertitude d'un art auquel il échappe, et qui s'efforce en vain de l'arrêter sur le bord de la tombe : voilà sa bonté.

Père tendre, époux plus tendre encore, s'il est possible; il porte ses enfants au pied du trône, il les dépose dans le sein paternel de leur respectable aïeul, il le supplie de protéger leur faiblesse et de la couvrir de son ombre bienfaisante; il atteste ces nœuds sacrés qui firent son bonheur; et par ces mêmes nœuds, toujours si chéris, toujours si respectés, il conjure son auguste épouse de veiller sur les fruits précieux de leur union, il essuie ses larmes, il la soutient par l'espoir de régner un jour avec lui dans le sein de Dieu même; heureux, en mourant le premier, de lui donner un exemple que son cœur, déjà déchiré par une pre-

mière plaie, n'eût pas été capable de recevoir : voilà sa sensibilité.

Héros magnanime ; semblable à ces montagnes dont la cime inaccessible aux orages conserve toujours la sérénité de l'air qui l'environne, son âme, déjà fixée au sein de Dieu, ne connaît ni les saisissements de la crainte, ni les agitations de l'impatience; chaque mouvement de cette âme inaltérable est un sentiment de grandeur ou de vertu; des nuits pénibles succèdent à des jours cruels, tout son corps n'est bientôt plus qu'une plaie douloureuse; son courage semble croître et s'affermir sur les ruines même de ce corps qui s'épuise ; et ce n'est point un personnage qu'il achève avec éclat : il met dans sa mort la noble simplicité de sa vie : l'action est plus brillante, mais le principe est le même; il a plus de spectateurs, mais il n'a point oublié qu'il n'a qu'un juge; ces langueurs, ces frémissements secrets d'un être qui se décompose, ces portions de la mort, si j'ose m'exprimer ainsi, plus cruelles que la mort même, rien ne le trouble ; il la voit s'avancer lentement et déployer par degrés toute son horreur; supérieur à l'orgueil qui la brave, il l'observe et il l'attend : voilà son intrépidité.

Enfin, l'instant du sacrifice arrive : il entend les derniers vœux de l'Eglise, et comme le dernier cri de la religion qui l'avertit que l'éternité s'ouvre; il rassemble, pour ce dernier instant, non son courage, mais ses forces; il s'unit à ces vœux sacrés, il répète ce cri consolant ; ses espérances deviennent plus vives, sa foi plus tendre; sa main défaillante cherche le signe adorable de notre rédemption, ses lèvres s'y attachent, ses regards s'y fixent, il découvre dans les plaies sacrées de Jésus-Christ de nouvelles sources de vie et de gloire ; il y retrouve un autre empire, une autre couronne. Tout fuit, tout disparaît, ses yeux se ferment, et du pied du plus beau trône du monde, il passe dans le sein de l'éternelle misericorde : voilà sa constance et son triomphe.

Vous trompé-je, Messieurs ? Quelle autre idée vous formez-vous d'un grand homme ? Que manque-t-il à une si belle vie... hélas! que la vie même ? Pour illustrer un règne, pour rendre un peuple respectable, imaginez ce que le courage doit ajouter à la politique, ce que la prévoyance doit ôter à la fortune, ce que la modération doit tempérer dans la puissance; pour rendre ce même peuple heureux, combinez ce que l'autorité doit avoir de lumière, la religion de pouvoir, la justice de délicatesse, la bienfaisance d'action et de volonté ; cette assemblage si rare des dons de l'âme et du génie, ce mélange précieux de vertus douces et de qualités héroïques, je viens de vous l'offrir, en recueillant les derniers soupirs de Monseigneur le Dauphin, et ce ne sont point là de ces peintures exagérées qui avilissent l'art de l'orateur, et qui insultent la raison de ceux qui l'écoutent ; ce sont des faits dont la France, dont l'Europe entière ont retenti : la mort de ce grand prince est l'abrégé de l'histoire d'un grand roi.

Et voilà l'histoire que la postérité ne lira pas, et dont nous devons pleurer avec elle la cruelle et irréparable perte ! que dis-je, irréparable? Monarque bien-aimé, et si digne de l'être, ah ! vous vivez, et nos pleurs s'adoucissent en se mêlant avec les vôtres; vous restez à notre amour pour le consoler, vous restez à nos espérances pour les affermir; vous nous restez, rejetons précieux de tant de rois, et nous aimons à chercher dans vos traits les traits de ce prince chéri que nous redemandons en vain à la mort; mais quelle distance sépare nos consolations ! Avec quelle complaisance nous parcourions cette chaîne qui s'étendait du trône jusqu'au dernier appui du trône même ! Le souffle d'un Dieu vengeur l'a brisée : un tombeau, une princesse inconsolable, voilà ce qui remplit à nos yeux ce triste et sombre intervalle... O douleur aussi tendre que vertueuse, soyez à jamais l'objet de nos respects, et que l'auguste mère de nos rois retrouve dans tous les cœurs un trône encore plus flatteur que celui qu'elle a perdu.

Grand Dieu ! vous avez ravi au meilleur des pères sa consolation, à la mère la plus vertueuse ses délices, à l'épouse la plus tendre son bonheur, à la famille royale son appui, à d'augustes enfants leur modèle, à la piété son ornement, à la religion son soutien, à tout un peuple ses plus douces espérances : que de coups confondus dans un seul ! Si vous mesurez, Seigneur, les consolations aux disgrâces, quel droit n'avons-nous pas à l'effusion de vos bienfaits ? Un siècle de prospérités rachèterait à peine ce moment de rigueur. Ne perdons pas du moins tout ensemble et nos biens et nos regrets, qu'un rayon de votre grâce achève ce que vos vengeances ont commencé ; donnez aux exemples de Monseigneur le Dauphin cette autorité qui frappe et cette éloquence qui persuade ; que du fond de sa tombe il parle au cœur des grands et à la raison des sages; qu'il dise aux grands que la vie la plus heureuse prépare la mort la plus terrible, parce que l'abus de votre miséricorde, qui fait le crime de la vie, amène nécessairement l'effroi de votre justice, qui fait le désespoir de la mort; qu'il dise aux sages que c'est la mort seule qui met le prix à toute la vie, que les fières maximes de la philosophie humaine peuvent bien donner le masque et l'ostentation du courage, mais que la religion seule en donne le sentiment et la vérité ; qu'il dise à tous que la première science de la vie c'est de savoir mourir, que la mort en elle-même n'est ni tardive, ni prématurée, qu'elle est toujours trop prompte lorsqu'elle est imprévue ; et, puisque vous n'avez pas permis qu'il régnât un jour sur la reconnaissance de nos neveux par ses bienfaits, qu'il règne du moins à jamais dans leurs cœurs, comme dans les

nôtres, par l'impression de ses exemples, et par l'image de ses vertus ! Ainsi soit-il.

II. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE MARIE LECZINSKA, REINE DE FRANCE,

Prononcée dans la chapelle du Louvre, le 22 novembre 1768, en présence de Messieurs de l'Académie française.

Sapientia non dereliquit donec afferret illi sceptrum regni.... et dedit illi claritatem æternam. (*Sap.*, X, 14.)

La sagesse ne l'abandonna point lorsqu'elle l'eut couronnée, et elle a rendu sa vie éternellement mémorable.

Si je ne paraissais ici, Messieurs, que pour déplorer l'instabilité des fortunes humaines et la rapidité de ce moment qu'on appelle la vie, ces voiles lugubres, ce fragile monument de la douleur, cette pompe elle-même qui n'honore que ce qui n'est plus, vous parleraient plus éloquemment que moi. Faibles orateurs, que pouvons-nous ajouter à l'impression d'un spectacle renouvelé tant de fois à vos yeux ? Ce palais, où Louis le Bien-Aimé n'aperçoit plus que les froides images de tout ce qu'il eut de plus cher; ces asiles de la grandeur qui n'offrent plus qu'un vaste silence, une solitude sombre et le souvenir de toutes nos pertes; enfin, cette succession de deuil et de larmes qui semble se perpétuer dans cet empire, tout vous crie que la main du temps entraîne tout, que tout fuit et que tout s'éteint.

Laissons donc à la mort son triomphe; sortons de ces voûtes funèbres où l'on ne distingue déjà plus la poussière de tant de rois; et, au lieu de contempler avec une horreur stérile ce monceau de cercueils accumulés si rapidement sous nos yeux, considérons, pour adoucir nos regrets, ce que la nuit du tombeau ne peut obscurcir, et rassemblons ce qui nous reste de l'auguste reine dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Régir un Etat par de sages lois, l'affermir par la valeur, le faire respecter par la supériorité des conseils, c'est la gloire des rois et des héros; mais il est un autre genre de gloire qui, sans avoir le même éclat, est plus noble encore dans son principe et plus intéressant par son objet. Dieu a son empire sur la terre : étendre cet empire, soutenir le règne de la foi, des mœurs, de la vérité; humilier le vice, flétrir la licence et sauver tout un peuple du plus grand des malheurs, celui d'attacher de la honte à la vertu : voilà la gloire, ou plutôt l'héroïsme d'une reine, plus respectable et malheureusement moins admiré que celui des conquérants.

Arrêtons-nous à cette idée, Messieurs, qui peint si bien l'illustre princesse que nous regrettons. Sagesse humaine, projets vastes, mystères de la politique, conquêtes, victoires rapides, effroi des nations, vous n'aurez point de part à ce discours : un plus grand objet se présente; l'empreinte sensible d'une providence déclarée, une sagesse constante, des biens sans mesure, des maux extrêmes, une conduite égale dans l'une et l'autre fortune, les droits de la religion conservés par la fidélité la plus ferme au milieu de toutes les séductions de la grandeur, le pouvoir de cette même religion justifié par la soumission la plus parfaite au milieu des douleurs les plus amères, voilà le tableau que je vais vous offrir, et le juste tribut d'éloges que la vérité doit à la mémoire de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse Marie Leczinska, reine de France et de Navarre. En deux mots, sage dans la prospérité, courageuse dans la disgrâce, chrétienne dans toutes les situations, elle n'a joui du bonheur qu'en le consacrant par une vertu plus éclatante; elle n'a perdu ce bonheur qu'en se consacrant elle-même par une foi plus vive. Heureuse, elle a vécu fidèle; affligée, elle est morte soumise. Tels sont, Messieurs, les titres immortels de sa gloire : *Sapientia non dereliquit donec afferret illi sceptrum regni, et dedit illi claritatem æternam.*

Dans ce siècle où la sensibilité est si rare et la délicatesse si vaine, quel intérêt puis-je me promettre du récit simple des merveilles de la grâce et des sacrifices de l'humble vertu? Ce qui fait le spectacle du ciel paraît à peine, de nos jours, digne de l'attention des hommes. O Français ! c'est la mère du Dauphin que je loue, la source et le modèle de ces mêmes vertus que j'ai pleurées avec vous dans cette chaire. J'atteste ici cette douleur si juste : désavoueriez-vous aujourd'hui vos larmes? Elles ont déjà consacré l'éloge de la mère sur le tombeau du fils.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique l'œil de l'Être suprême soit ouvert sur tous les hommes, et que son indivisible pouvoir, embrassant la vaste scène du monde, en dirige tous les mouvements, il est des âmes sur lesquelles il paraît arrêter ses regards avec plus de complaisance, et des destinées qui semblent être plus particulièrement l'ouvrage de sa main. Telle fut, Messieurs, celle de Marie Leczinska. Née loin du trône, quoique d'un sang illustre, elle n'avait pour s'en rapprocher que les vertus de Stanislas et la liberté violente d'une nation qui se donne des maîtres. Tout était tranquille; une main ferme et puissante tenait les rênes de la Pologne; l'Europe fatiguée respirait, et le génie bienfaisant de la paix avait assoupi à Riswick les querelles des rois et les rivalités des nations. Tout à coup s'assemblent ces tempêtes qui ébranlent les empires. Le Danois et le Moscovite se soulèvent; le lion du Nord s'éveille; la Pologne, déchirée dans ses diètes, tremblante sous les foudres de Charles XII, alarmée par la politique ambitieuse du brave mais malheureux Auguste, méconnaît son propre ouvrage, abjure un roi qui voulait l'asservir et qui n'avait pu la défendre, et députe le jeune palatin de Posnanie au vainqueur de Clissau.

Les grandes âmes semblent avoir un sens qui leur est propre pour se recon-

naître et se juger. La franchise et l'honneur respiraient dans tous les traits de Stanislas; à son aspect, une inspiration subite entraîne Charles : *Voilà le roi*, s'écrie-t-il, *que je destine à la Pologne*. Tout se calme en effet devant lui. Les intérêts particuliers se taisent; les factions se déconcertent ou se réunissent; Stanislas est porté sur le trône... Un nouvel orage l'en écarte... C'est au milieu de ces sombres alternatives, c'est par ces voies profondes que Dieu prépare les grandes destinées de Marie Leczinska; caché dans l'obscurité des événements, dans leur contrariété même, il semble détourner les yeux de son enfance agitée. Elle croît au milieu des inquiétudes et des hasards. Un diadème incertain et flottant environne son berceau. A peine née, elle fuit en proscrite cette même capitale où le vœu de la liberté réservait une couronne à son auguste père... Bientôt des retours soudains lui promettent des jours plus heureux. L'ascendant de l'impétueux Charles entraîne ou domine tout; le Nord en silence baisse les yeux devant la gloire de ce conquérant, que Stanislas partage; mais la foudre qui doit l'écraser se forme enfin dans les marais de l'Ukraine, et le sceptre que la victoire avait donné tombe et se brise au pied des murs de Pultava.

Tout était perdu au dire des hommes; et ce moment était précisément le point de maturité des conseils de Dieu. Toutes ses vues sont remplies. Plus de trône, plus de patrie même : il ne reste à Marie Leczinska que le sein de Dieu. C'est là que sa miséricorde l'attend. Il fait plus : jaloux en quelque sorte de son ouvrage, il couvre sa jeunesse du voile de l'oubli le plus profond. La gloire de Varsovie, éclipsée dans le duché de Deux-Ponts, est ensevelie tout entière dans la retraite de Weissembourg; et il ne lui laisse rien que d'obscurs devoirs à remplir et de grands revers à méditer... Je me trompe, Messieurs, il lui laissa plus qu'un trône. Stanislas restait à sa fille, non plus dans l'ivresse d'une fortune orageuse, emporté par les destinées de Charles XII, et peut-être ébloui de l'éclat de l'héroïsme; mais Stanislas rendu à lui même, mûr par l'adversité, instruit à placer les vertus avant la gloire, enfin tel qu'il devait être pour donner de grandes leçons et les appuyer par de grands exemples.

Quel maître, Messieurs, qu'un héros détrompé, qui se borne à être un grand homme! Quels traits vont se former sous cette noble et savante main! Que de grandeur et de justice vont couler de cette source dans le cœur d'une fille chérie, le seul bien que ce père tendre ait sauvé des rigueurs de la fortune! Dans ce précieux enfant, l'âme de Stanislas se concentre tout entière; il ne lui dissimule ni son élévation ni sa chute; on ne doit écarter que le souvenir des maux dont on doit rougir; mais il lui montre d'autres biens, d'autres honneurs, un autre empire; il lui apprend que cette vie si rapide, dont l'aveugle ambition fait un usage si vain, est le berceau de l'éternité; que c'est dans cet espace si court que le travail de la foi *enfante les jours éternels*. (*Psal.* LXXVI, 6.) Il fortifie la raison naissante de cette gravité, de cette noble réserve qui est, en quelque sorte, la dignité du malheur; il lui fait sentir qu'il y a une majesté que le caprice du sort ne ravit pas; que les titres se perdent, mais que l'âme ne se dégrade point. Il lui dit que la première distinction de l'homme est d'être chrétien, et le premier devoir d'être bienfaisant; que la foi des Casimirs est plus précieuse que leur sceptre; que la vertu seule règle les rangs dans le ciel, et qu'on est toujours assez grand sur la terre lorsqu'on a le courage d'être juste. Maximes saintes! Si vous l'aviez permis, ô mon Dieu! elles eussent fait, sous l'empire de Stanislas, le bonheur de la Pologne; mais du moins elles préparèrent, dans le cœur de sa fille, le bonheur de la France.

Disparaissez, il en est temps, ombres mystérieuses qui couvrez le secret de la Providence. L'âme, le sort de Marie Leczinska, tout est digne de l'événement que le ciel se réserve. L'auguste fille de Stanislas n'est connue que par ses malheurs, ou plutôt ses malheurs mêmes sont déjà presque oubliés avec elle; si ses destins s'élèvent, le doigt de Dieu ne peut être méconnu, l'orgueil humain ne peut s'y méprendre.... Mais qu'aperçois-je? l'intérêt, la raison d'état, une politique imposante luttent ici contre le ciel.... Vains projets! pactes, traités, promesses, tous se dissipe comme une fumée légère devant les décrets éternels. Par une révolution que la prudence humaine n'a point préparée, Dieu va marquer dans l'obscurité d'une vie privée la femme qu'il a choisie, et qui doit remplir l'attente de la nation. Le flambeau nuptial s'allume; la gloire éclaire tout à coup ce nuage passager qui enveloppait la jeunesse de Marie Leczinska; et en se réfléchissant sur le héros de la Pologne, elle le console de ses revers. *Remercions Dieu, ma fille*, s'écrie dans son premier transport ce vertueux prince. — *Ah! sans doute*, dit-elle, *le trône de Pologne vous est rendu?* — *Non*, répond Stanislas en versant ces douces larmes qui s'échappent du cœur; *mais le trône de France vous attend.*

La fortune, Messieurs, porte un charme si impérieux dans l'âme, lorsqu'elle se donne sans avoir épuisé les désirs ou fatigué les espérances, que l'ivresse est inévitable. L'ingratitude, ce vice qui déshonore aux yeux des hommes, semble perdre toute sa honte quand il n'a que Dieu pour objet; c'est le vice des heureux, c'est surtout celui des grands toujours trop loués, jamais assez instruits. Eh! comment ne pénétrerait-il pas jusqu'au cœur des rois? Tout ce qui les environne en devient ou le complice ou l'apologiste; c'est autour du trône que les passions subalternes, divisées d'intérêt, se rapprochent pour tromper de concert la faiblesse d'un maître qui tient dans sa main

les distinctions et les récompenses. Cette espèce de conjuration suspend toutes les haines; ennemis, rivaux, concurrents, tous se réunissent pour étendre d'un commun effort, et pour épaissir le voile de l'imposture et du mensonge; ils ne connaissent que cette coupable intelligence.... Hélas! les rois sont si malheureux, qu'ils ne profitent pas même de la rivalité des vices; tout, jusqu'aux inimitiés des passions, est perdu pour eux et pour la vérité.

Qu'opposera Marie Leczinska à tant de piéges et de séductions réunies? Sa foi, ses premières mœurs. Nouvelle Esther, transportée dans une région inconnue, elle n'oubliera ni ses principes ni son culte: *Non mutavit Esther educationem suam.* Le trône qui l'appelle n'est à ses yeux qu'un autel redoutable que le ciel a marqué pour ses sacrifices. Pourrait-elle ne réserver à ce Dieu, qui la couvre de ses ailes, qu'une victime flétrie par le remords et par la tristesse du repentir? Ah! dans ce moment même où le charme agit avec le plus d'empire, tous ses mouvements sont pour la foi. *Que je crains*, s'écrie-t-elle, *que cette couronne qui m'est offerte ne me prive de celle du ciel!* Et c'est dans la solitude de Weissembourg, c'est au sein de l'infortune, j'ai presque dit de l'indigence que ce cri s'élève.... Quittez, auguste princesse, quittez l'obscurité de votre asile; montrez-vous à la terre; régnez pour l'exemple du monde; la modestie, la retenue, la fermeté, toutes les vertus que vous avez puisées dans la retraite, vous suivront dans le tumulte et dans l'éclat; elles composeront autour de vous une garde sacrée; elles vous défendront de ce poison que vous avez le courage de craindre; il ne corrompt que les cœurs présomptueux.

Quel spectacle! je ne dis pas seulement pour la foi, mais pour la raison même, que cette jeune princesse investie tout à coup de l'éclat du trône, et supérieure à l'enchantement d'une si belle destinée! La première couronne du monde s'arrête sur sa tête; toute la France est à ses pieds. Elle s'avance au milieu de cette gloire sans en être éblouie; à travers toutes les illusions du pouvoir et des plaisirs, son œil tranquille découvre les devoirs qui l'attendent; son âme s'élève, et sa fidélité s'affermit.

Ici, Messieurs, commence le cours paisible de cette vie dont la religion, la bienfaisance et l'humanité ont marqué tous les instants. Sous quels traits pensez-vous que la vertu descendrait sur la terre si elle voulait nous intéresser, et en quelque sorte nous séduire? Nous offrirait-elle cette singularité qui la dégrade, ou cette rudesse qui la rend odieuse? Non. Dégagée de l'impression de l'humeur, de la teinte du caractère, du levain de toutes les passions, elle ressemblerait à la bonté. Elle serait touchante et modeste, simple et noble; elle charmerait sans surprendre, et son empire serait si doux qu'il se ferait plutôt sentir que remarquer. Ainsi parut à la cour Marie Leczinska. Il lui était réservé de concilier les pompes de l'Égypte avec les sacrifices du désert. Plaisirs innocents, douceurs de l'amitié, précieuse sensibilité de la nature, bienséances du rang et de la majesté, elle ne réprouve, elle ne proscrit rien; elle épure, elle sanctifie tout; c'est l'arche du Seigneur qui ne souffre pas d'indignes rivaux, mais qui se laisse paisiblement conduire à travers une terre étrangère, et qui s'enrichit dans sa marche des dépouilles de Geth et d'Ascalon. A peine montrée à la nation, avec quelle noblesse, quelle facilité elle se prête aux mœurs françaises! Soit qu'elle s'étudie à captiver le cœur de son auguste époux, soit qu'elle sente que les exemples ne sont puissants qu'autant que le modèle est agréable, elle se plie à nos usages, elle emprunte de nos manières ce qu'elles ont d'agrément et de douceur sans adopter ce qu'elles ont de léger et de frivole; elle fixe l'attention et le respect; mais ce sentiment ne la rend pas heureuse. Une secrète inquiétude l'agite, elle rencontre partout l'hommage du devoir, et celui de la confiance semble la fuir; elle voit des sujets et ne trouve point d'amis, sa grandeur les écarte: elle voilera cette grandeur qui lui ravit le plus doux bien de la vie, elle descendra du trône pour chercher l'amitié. Fière et timide, l'amitié fuit les palais des rois, la reine la fixe dans le sien par toutes les vertus aimables dont ce sentiment est la récompense; ne craignez auprès d'elle ni caprices, ni dégoût, ni ces retours amers d'un orgueil qui vous punit d'avoir voulu l'oublier; vous y trouvez ce qui flatte, ce qui enchante. Égalité dans les attentions, recherche délicate dans les soins, tendre intérêt qui s'exerce sur tous les détails, et décèle cette douce activité de l'âme qui étend le bonheur en multipliant les objets de la bienfaisance.

Que j'aime à la contempler dans ce sanctuaire de l'amitié où, fuyant le faste de l'appareil, elle venait oublier son rang pour jouir de son cœur! Rois que nous révérons, la loi vous élève sur nos têtes, mais la bonté seule vous place dans nos cœurs; c'est là le véritable trône; un sentiment honore bien plus qu'un hommage... Que la reine me paraît auguste dans ces moments! Jours de splendeur et de magnificence, non, vous ne valez pas ces heures délicieuses où rassemblant des sages, heureuse d'être aimée, jalouse de le mériter, trompant sa modestie naturelle par un désir noble de plaire, elle répandait dans ses entretiens les richesses de l'histoire, les finesses du goût, toutes ces grâces qui parent la décence et la raison. Et ne lui supposez pas, Messieurs, ces préférences qui offensent ou qui humilient tout ce qui n'en est pas l'objet. Si sa familiarité fit les délices de quelques-uns, sa bonté fit le bonheur de tous. Ces nuages qu'élève la défiance ou le dédain, ces froideurs qui affligent le zèle, qui ajoutent l'embarras à la soumission du courtisan, sans rien ajouter à la grandeur du prince, la reine ne les connaît pas. Qu'a-

t-elle à dissimuler? En apprenant à se respecter elle-même, n'a-t-elle pas appris à estimer tout ce qui lui ressemble? Elle se retrouve dans tout ce qui l'environne; elle voit partout l'honnêteté qui l'anime; ce sentiment est la douce habitude de son cœur. Les rumeurs, les interprétations malignes, les conjectures, rien n'ébranle son obligeante obstination à éloigner l'idée du mal. Lorsqu'une fatale mais invincible lumière détruit une si chère illusion, elle croit perdre un bien qui lui est propre et personnel; et cette perte est un malheur dont elle voudrait se dérober à elle-même le douloureux secret. De là cette sincérité, cette franchise, qui ôte à l'assujettissement sa tristesse et son poids. Exige-t-on l'attention et l'exactitude, elle affranchit du moins des inquiétudes et des ombrages qui rendent le service des grands si pénible et si orageux. Vils délateurs, qui répandez dans l'ombre le venin de la médisance et de la calomnie; serpents ténébreux, qui souillez si souvent l'oreille des rois et versez dans leur âme imprudemment ouverte à vos lâches fureurs, le poison qui flétrit l'innocence ou le talent, la reine vous condamne à l'opprobre et au silence; elle ne veut pas que le soupçon trouble son estime; elle bannit de son palais cette espèce d'inquisition domestique qui met un prix à la noirceur et à la perfidie. Auprès d'elle on n'a du moins d'autre accusateur que ses propres fautes, d'autre juge que la vérité; et la triste incertitude, supplice inventé par les tyrans, n'appesantit point les devoirs.

O monde! qui ne vous piquez ni de sévérité, ni de principes, qui ne connaissez que cette philosophie molle et complaisante qui sacrifie tout à l'art de plaire, formez-vous par vos maximes des amis plus tendres, des maîtres plus indulgents, des cœurs plus sensibles? Quel était donc le discernement ou le privilége de cette princesse qui, placée entre le trône et l'Evangile, s'abaissait sans s'avilir, s'intéressait sans se corrompre, et posait partout d'une main sûre les bornes délicates de la tolérance et de la loi? L'esprit peut s'y méprendre, un cœur pur ne s'y trompe jamais.

Mais mon sujet me séduit sans doute: concilie-t-on en effet l'agrément des qualités et l'exemple des vertus chrétiennes? De la facilité des mœurs il n'y a qu'un pas à l'oubli des devoirs. C'est ici, Messieurs, le triomphe de notre auguste reine, ou plutôt celui de votre grâce, ô mon Dieu! Pour en bien juger formons-nous une idée de tout ce qui peut tenter ou corrompre sa fidélité; rassemblons tous les genres de bonheur et de séduction qui conspirent ensemble pour autoriser du moins les secrètes faiblesses de son amour-propre: le mérite d'une heureuse fécondité; la naissance d'un prince; les transports d'un peuple idolâtre du sang de ses rois; au dedans mille consolations, au dehors mille prospérités. Louis régnait; la gloire, non point telle qu'elle s'était montrée à son bisaïeul, sanglante et terrible, mais douce et tranquille, couvrait son sceptre d'un éclat qui ne blessait point l'œil jaloux de l'Europe. La Lorraine, qui sous un règne triomphant n'avait point été le prix du sang et de la victoire, venait d'être la conquête d'une politique sage et éclairée; Stanislas y retrouvait plus qu'un trône; il y retrouvait le pouvoir de faire des heureux, le seul avantage du trône le plus brillant.... Vous rappellerai-je la douceur de ces moments écoulés dans les entretiens et les embrassements de ce père tendre? Vous peindrai-je ce héros aimable, fuyant les respects, ne voyant qu'un roi son bienfaiteur et son appui, ne cherchant que sa fille au milieu d'un palais tout plein d'une grandeur qu'il rendait encore plus intéressante, cette vieillesse honorable, ces longs jours ajoutés à de grandes vertus? Au milieu de tant de raisons d'être vaine, ambitieuse, entreprenante, la reine est simple, modeste, réservée, toujours chrétienne.

La naissance d'un prince n'est à ses yeux qu'un engagement et un devoir de plus; elle sent trop ce qu'elle doit elle-même aux inspirations d'un père vertueux, pour négliger de les reproduire dans le cœur de cet enfant, qui confond tant de destinées dans la sienne. Si sa vie est précieuse, son innocence est encore plus nécessaire. Elle ne le forme pas au grand art de régner; hélas! si le ciel le permet, les exemples de son sang l'instruiront assez; mais elle lui apprend qu'au pied du trône, et bien plus encore loin du trône même, sont ses frères; qu'il appartient à ce pauvre, à ce malheureux dont il n'entend pas les cris; que les hommages les plus flatteurs sont ceux de la misère reconnaissante, et que les couronnes de l'éternité seront le prix des larmes qu'il aura essuyées sur la terre. O princes! sur qui nos regards s'arrêtent avec une espérance si tendre, vous ne recevrez plus ces touchantes leçons. Père, mère, aïeule, tout est enseveli dans le silence de la mort; mais l'esprit qui les anima vous parle du fond de leurs tombes entassées. Une voix respectable et terrible vous crie: *Consolez la terre qui a les yeux sur vous, et regardez le ciel qui vous attend.* Voilà le testament que la foi de vos pères vous a donné; la France le réclame; il est l'héritage sacré d'un grand peuple. Ah! n'oubliez jamais que nos neveux vous redemanderont un jour les vertus, les principes, l'âme du Dauphin, et tout le bonheur qu'ils devaient en attendre.

C'est ce même esprit d'humanité et de justice que la reine verse dans le cœur de ces augustes princesses, si dociles alors à ses instructions, et si dignes aujourd'hui de leur modèle. Centre de lumière et de vie, elle éclaire, elle enflamme tout ce qui l'approche; tout s'épure au feu de son âme; les mœurs sont honorées; le vice rougit du moins; son palais est le temple de la décence et de la vérité. Ce méprisable talent des cours, cet art oblique et tortueux qui déshonore même par ses succès, l'intrigue, languit, inutile, dans les ténèbres qui la

couvrent; la faveur de la reine n'est que le prix de son estime. On ne la voit point elle-même s'agiter dans les bornes de son pouvoir, et le compromettre par l'indiscrétion; sage et circonspecte, plus occupée des succès que des ressorts du gouvernement, elle respecte le sanctuaire du trône; elle ne confond jamais la dignité avec l'indépendance; plus auguste, plus heureuse, lorsqu'entre deux files de pauvres, milice nouvelle que sa charité généreuse a formée, elle va s'humilier au pied des autels, que lorsque, dans la splendeur de son rang, elle partage avec Louis tout l'éclat de la majesté. Ainsi s'écoule, entre l'innocence et la sagesse, une vie à qui il n'a manqué, si j'ose le dire, pour être observée avec plus d'intérêt, que des erreurs et des repentirs. La reine n'a qu'une vertu, qui les réunit toutes, mais qui les cache, l'égalité : chaque jour voit renaître les sacrifices de la veille; chaque devoir amène la fidélité à le remplir; elle ne cherche pas le bien avec cette inquiétude qui fait soupçonner que l'âme se déplace, et qu'elle a besoin d'un secours étranger; elle a cette vertu tranquille qui marche sans effort, et sans attention sur elle-même, qui, contente de suivre la chaîne des obligations, se développe paisiblement avec elles, sans rien exagérer et sans rien affaiblir. Que ce caractère est grand! Les sacrifices les plus brillants ne sont pas toujours ceux qui coûtent le plus. Une sorte d'enthousiasme et d'ivresse, l'intérêt seul de la singularité, tout élève l'âme, tout la soutient alors; la vertu séduit toujours, quand elle mène la gloire à sa suite. Mais s'immoler à cette obscure succession de devoirs qui fatiguent par l'uniformité; s'asservir à ce détail de mœurs aussi simples que pures, où l'amour-propre ne jouit de rien; être juste, ne l'être que pour soi-même, et n'oser se l'avouer; c'est un courage que la foi seule inspire, d'autant plus difficile à conserver, qu'il n'a que le ciel pour spectateur et pour juge.

Que ne puis-je aujourd'hui rendre à cette vertu tout son éclat et tous ses droits! Que ne puis-je du moins reculer les bornes de cette enceinte! Je dirais à toute la France : Citoyens, de quelque état et de quelque rang que vous soyez, accourez, venez contempler votre souveraine, n'importe sur quel endroit de sa vie tombent vos regards. Considérez-la dans les temples : son silence, son recueillement, son respect profond porteront jusqu'au fond de vos cœurs l'impression de la divinité cachée qu'elle adore. Suivez-la dans sa retraite, c'est là qu'elle expie, par le détachement, le faste inséparable de la grandeur; c'est là qu'elle corrige, par le travail, cette espèce d'inutilité qu'elle eût pu regarder comme le privilége de son rang; c'est dans ces moments que les grands intérêts du pauvre sont médités, ses ressources préparées, ses murmures ou prévenus, ou étouffés. Tandis que la sagesse de Louis, par des vues profondes, mais générales, assure le bonheur de son peuple, la reine, par les détails d'une charité active et industrieuse, pénètre jusqu'où l'œil même du souverain ne peut atteindre, et console un monarque bienfaisant de l'insuffisance des meilleures lois. Enfin, observez-la dans sa cour; rendue par devoir à l'appareil de la royauté, il semble qu'elle ne reprenne l'éclat de son rang que pour communiquer à sa bonté une action plus vive et plus touchante. Prévenante avec autant de dignité que de discernement, elle distingue le mérite sans blesser la médiocrité; les talents, les services sont accueillis; mais la faiblesse n'est point dédaignée; rien n'échappe à son œil attentif; c'est alors qu'elle se permet une curiosité d'une bien rare espèce : qu'attendez-vous? Au milieu de cette foule empressée qu'attire la pompe du trône, se fait-elle un jeu d'humilier un inconnu, de déconcerter un étranger? Non, Messieurs, elle ignore ces amusements inhumains de la grandeur; un soin bien différent l'occupe; il semble que le désir de plaire lui révèle tous les secrets d'obliger. Elle appelle cet inconnu qui se cache, cet étranger qui craint et qui désire tout ensemble d'être remarqué; elle a déjà saisi ou découvert tous les moyens d'encourager leur timide respect, de les rendre contents d'eux-mêmes, d'intéresser leur reconnaissance, et de laisser au fond de leur âme ce charme qui naît toujours des regards de la majesté tempérée par les grâces.

Aveugle dispensateur de la gloire, monde aussi vain dans votre culte que dans vos censures, ce tableau rapide de quarante ans de bienfaisance et de justice vous étonne sans doute; pendant la vie, une sagesse qui se cache, et qui se ressemble toujours, obtient à peine de votre orgueil cette estime froide et distraite presque aussi injurieuse que le mépris. Mais la mort remet tout à sa place. Tout ce qui avait paru faible, petit, obscur, s'agrandit alors; et cette même sagesse qui n'occupait qu'un point abandonné aux regards de Dieu, remplit tout à coup le ciel et la terre. Tel est, Messieurs, le pouvoir de la vertu. Le juste meurt; à la place de ces malheurs publics qu'on honore du nom de triomphes, on compte les victoires qu'il a remportées sur lui-même. L'humanité le pleure; l'orphelin le redemande au tombeau; le pauvre redit au pauvre qu'il était leur consolateur et leur ami. On ne dissimule point avec art ce qu'il aurait dû faire; on n'exagère point ce qu'il a fait. On raconte, avec cette simplicité qui loue si bien une grande âme, qu'il a respecté les hommes, aimé la vérité, commandé à son cœur, mérite suprême, parce qu'il les suppose tous. L'adulation, il est vrai, ne lui élève aucun monument; la vanité ne le place pas dans ses fastes; mais une main immortelle, celle de la religion, le dépose dans le sein de Dieu même. Là, rien ne s'efface, rien ne périt; et tandis que ce temple de mémoire, inventé par l'orgueil, s'écroulera sur les ruines du monde, la gloire d'une âme juste, échappée à l'ingratitude et à l'oubli, s'étendra dans l'éternité. Voilà la

grandeur de la reine. Vous avez admiré sa fidélité dans le bonheur, je vais vous montrer sa soumission dans la disgrâce, second trait de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Si le plus grand spectacle de la philosophie humaine est un sage aux prises avec l'infortune, le plus beau spectacle de la religion, plus intéressant encore, est un juste sur le trône, affligé et soumis. Elle fut malheureuse, cette princesse pour qui le ciel avait paru prodiguer les miracles. Reine, mère, épouse respectée, par quel endroit le trait de l'infortune pouvait-il donc pénétrer dans son âme? Ah! Messieurs, la douleur, ce fléau du monde, qui rétablit l'égalité entre les hommes, du sein du pauvre qui naît avec elle, s'élève jusqu'au cœur des grands, qu'elle atteint et qu'elle déchire. Je ne parle point de ces peines intérieures qui se cachent aux regards même de l'amitié; laissons ensevelir dans le sein de Dieu ces gémissements secrets qui ne doivent être entendus que de lui seul : je parle de ces épreuves éclatantes qui soulèvent la nature, qui étonnent la vertu, et dont on est tenté de demander justice au ciel même.

Vous me prévenez sans doute : dans ce moment, ces voiles funèbres s'épaississent à vos yeux, et semblent se charger de toute l'horreur de nos pertes passées. Vous vous rappelez ces temps où la mort entassant les victimes paraissait n'être occupée qu'à jouir de nos larmes et à épuiser nos regrets. Souvenir affreux! Il semble que la main de Dieu se hâte d'élever autour de la reine les monuments qui doivent éterniser ses douleurs. Vous frémissez? Venez donc, pour affermir vos faibles cœurs, la contempler dans les bras de ce Dieu qui l'accable. Réservés peut-être aux mêmes malheurs, apprenez du moins à connaître vos ressources.

Dieu qui, par des conseils de miséricorde impénétrables, destinait la reine à de grandes épreuves, lui avait donné un cœur docile et ferme tout ensemble; docile pour recevoir la vérité, ferme pour la conserver après l'avoir reçue. L'examen le plus réfléchi, mais le plus sage des principes de la foi, avait fait passer dans son âme toute la force et toute l'élévation que cette foi même emprunte de son auteur. Ce n'était pas une vaine curiosité, une indocilité plus coupable encore qui l'attachait à l'étude des livres saints, ces dépôts immuables de notre croyance et de notre espoir; elle y cherchait la trace et les monuments de cette vérité dont rien ne peut arrêter l'action et la lumière, que les rois entendent malgré eux, qui se peint dans tous les événements, la souveraineté de Dieu et la dépendance de l'homme; elle y avait appris que tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons reçu est du domaine de ce Dieu suprême; que c'est au milieu de ses dons qu'il se plaît à nous humilier sous ses coups, et qu'un véritable chrétien jouit de ses rigueurs comme de ses grâces; enfin, elle avait reconnu que ce monde, qui paraissait s'embellir pour elle, enveloppé de tous côtés par le néant, ne lui présentait, en effet, qu'un théâtre de mort, et qu'environnée de gloire et de délices, elle n'occupait elle-même qu'un point mobile et fugitif, suspendu sur les abîmes de l'éternité.

Voilà, Messieurs, la source de son courage. Cette vérité qui donne un maître à qui les lois n'en donnent pas, inspire en même temps un abandon et une confiance dignes de l'autorité sous laquelle on plie. L'orgueil n'a point cette ressource : au sein du malheur, il ne lui reste que lui-même, c'est-à-dire une opiniâtreté que tout irrite, une fierté qui ne sait ni ce qu'elle ose ni ce qu'elle brave, enfin une vanité aussi déplorable que les ruines mêmes au milieu desquelles, tout couvert de deuil et de larmes, il affecte encore de triompher.

Ce n'est point avec ces armes que la reine combattra la douleur. Inaccessible aux coups du sort, elle a prévu qu'elle ne peut être attaquée que par le cœur. C'est cette partie sensible et délicate qu'elle met en défense; c'est contre cet ennemi caché, toujours si cher, qu'elle se précautionne. Elle y établit cet équilibre d'affections et de mouvements qui la tient sans cesse sous la main de Dieu. Heureuse de tout conserver si le ciel le permet, prête à tout céder s'il l'exige, elle s'exerce en secret aux sacrifices et aux disgrâces; elle assemble ces trésors de résignation et de patience, d'autant plus nécessaires aux grands, que la vivacité de leurs plaisirs est toujours la mesure de leurs peines. Au milieu des pompes de Versailles, elle rappelle toutes les privations de Weissembourg; elle oppose les vertus de sa retraite aux séductions de sa gloire : tout est balancé par ce contre-poids; elle jouit sans crime, elle perdra sans murmure. Tandis que les passions frémissent autour d'elle, tandis que l'ambition et l'intérêt agitent sous ses yeux cet essaim d'esclaves brillants, aussi malheureux par leurs succès que par leurs désirs, une triste mais religieuse prévoyance descend dans son cœur; elle le défend du charme de l'habitude et de la possession; à la place de toutes les convulsions de la crainte ou du plaisir, elle y porte cette sage retenue qui dispose à la constance et à la soumission, qui règle la sensibilité sans la détruire, et qui, laissant à la nature ses véritables droits, en prévient tous les emportements et toutes les surprises.

Au milieu de ces saintes dispositions, le ciel s'arma de rigueurs. Adorons-les sans les juger, elles étaient nécessaires sans doute. La vie des grands, quelque innocente qu'on la suppose, est toujours un tissu profane de mollesse et de délices; exempts d'iniquités, ils sont toujours coupables d'être heureux. *Væ vobis divitibus... Væ vobis qui saturati estis... Quia habetis consolationem vestram.* (*Luc.*, VI, 24.) Tel est, Messieurs, l'arrêt de la foi. Ce fut, si j'ose parler ainsi, le seul

crime de la reine. Suivons-la dans cette gradation d'épreuves et de douleurs, qui la préparent au dernier sacrifice.

Dieu commence par la terreur! il trouble ces jours heureux qui s'écoulaient au sein de la paix; il rend la victoire même effrayante, il la rend presque funeste, le tombeau qui s'entr'ouvre menace le meilleur des rois au milieu de ses lauriers... La désolation, le désespoir entre avec toutes ses horreurs dans le cœur de la reine, sentiment inconnu jusqu'alors. L'amertume des regrets les plus justes le suit de près; le premier objet des vœux du Dauphin est ravi à la France. Madame Henriette meurt. Bientôt sèche au pied du trône cette jeune fleur qui promettait d'y répandre tant d'éclat, et dont la chute nous présagea tant de maux; enfin tombent de nouvelles victimes choisies jusque dans son sein... La reine frémit sous ces coups redoublés; mais en même temps sa foi s'enflamme, sa piété s'attendrit; Dieu lui devient plus nécessaire. Son âme s'affermit sous ces premières leçons, et elle étudie, dans les pertes qu'elle pleure, les décrets rigoureux qui peuvent en ordonner de plus amères encore et de plus accablantes. Quelle étude sur le trône! Hélas! elle ne fut pas vaine; il arriva ce moment affreux qui devait développer tant de vertus, et développer tant de malheurs dans un seul.

France, pardonne, si je déchire ta plaie encore toute sanglante! Dois-tu craindre de pleurer encore ce que tu ne regretteras jamais assez? Au moment où les jours du Dauphin sont menacés, le trouble, le saisissement, l'effroi, tous les mouvements qui agitent la nation se concentrent dans le cœur de la reine. Mais que sont nos craintes, comparées aux terreurs d'une mère? Cependant tant de jeunesse la rassure. Elle implore ce ciel qui a tout fait pour elle, à qui elle doit ce même fils... Le ciel ne l'entend pas... Il mourra donc, ce prince dont les vertus ajoutent tant de prix à sa vie, ce prince, sa gloire, sa superbe espérance, son ami. Il meurt... sous ses yeux, dans son sein: il meurt, et elle ne l'a pas prévu; sa propre tendresse l'a trompée; elle n'a pas même connu le péril; elle touche ces mains défaillantes, ces lèvres éteintes, ce corps froid et livide, elle le serre dans ses bras, et elle ne trouve que la mort... Tout se confond autour d'elle; tout s'obscurcit dans un instant. Du plus beau présent du ciel il ne lui reste qu'un tombeau et des larmes... Eperdue, elle court se cacher au fond de ce palais qui a vu naître ce fils, de ce palais où ses tristes regards le chercheront en vain. Quelle foule de réflexions s'élève dans cette âme écrasée de ce poids immense!... Trente ans de vertu méritaient-ils ce sort? Mourir, si jeune encore, si nécessaire à la vertu qu'il faisait respecter, à la religion qu'il eût protégée; mourir, si digne de vivre!... Ah! si Dieu voulait troubler les jours d'une mère pour les rendre encore plus chrétiens, sa santé, sa vie, elle eût tout immolé. Mais quelle victime que ce fils! Il lui reste un père... Grâce, ô mon Dieu! laissez du moins un confident à sa douleur; contentez-vous d'un seul sacrifice, il est assez grand... Non, Stanislas est frappé... En est-ce assez?... Ah! ce serait trop sans doute pour une âme ordinaire et pour une foi commune; mais le cœur de la reine restera fidèle. C'est ici, Messieurs, que se déploie le grand spectacle qui honore la religion. Tout ce qui caractérise la constance et le tendre abandon de la foi se rassemble dans la soumission de cette malheureuse princesse.

Peut-être pensez-vous qu'une foi vive étouffe le cri du sang, et va dessécher jusqu'au fond de l'âme la source de ces précieuses larmes que le sentiment fait couler? Loin cette piété barbare qui n'a jamais su gémir, et qui outrage la nature en affectant d'honorer son auteur! La douleur de la reine méconnaît d'abord tous les adoucissements, porte le trouble dans tout son être, frappe jusqu'aux principes de la vie; elle succombe; nous tremblons pour ses jours; et c'est là le moment du triomphe de ce Dieu jaloux, qui veut être adoré et servi pour lui-même. Quel autre, en effet, qu'un Dieu peut se mettre à la place d'un fils dans le cœur d'une mère, d'un père dans le cœur d'une fille? C'est entre les tombeaux de Stanislas et de Louis qu'il faut se placer avec la reine, pour apprécier le combat et la victoire. La foi parle à cette mère, à cette fille désolée; la foi lui ordonne de vivre. Elle est chrétienne: à ce titre, elle découvre le trône du Maître des rois au milieu de ces mêmes cercueils qui font couler ses pleurs, elle le bénit en soupirant. Elle est chrétienne: à ce titre elle regarde les croix choisies par le ciel comme un bienfait et une grâce de plus. Elle est chrétienne: chaque jour la religion met sous ses yeux un Dieu souffrant comme elle; et, soutenue d'un si grand exemple, elle consacre ses soupirs en les unissant aux douleurs de cette victime divine. Non, elle ne se défend pas de pleurer; mais elle pleure avec son Dieu, aux pieds de ce Dieu qui lui reste; attachée à la croix de Jésus-Christ, elle observe de plus près ses plaies sacrées, qui semblent se rouvrir pour lui faire oublier la profondeur des siennes. Quel ami! quel consolateur! Mais il faut avoir le courage de le chercher; et ce courage, le connaît-on au milieu des grandeurs où tout est orgueil et faiblesse?

Qu'il est facile, Messieurs, de tourner ses regards vers le ciel, lorsqu'une Providence indulgente protége nos goûts et nos plaisirs! Un Dieu magnifique dans ses dons attire, par un charme si puissant; le bonheur porte dans un cœur bien fait une reconnaissance si tendre; l'innocence est si belle, le remords si pénible, que la vraie gloire et l'intérêt bien entendu conseillent également l'amour de la religion et le respect de ses lois. Mais unir l'innocence à la prospérité, corriger le poison de cette prospérité par tous les sacrifices intérieurs

qu'inspire la fidélité la plus délicate, et voir ce même Dieu si scrupuleusement servi, armé de sa foudre, la porter toute brûlante jusqu'au fond de l'âme, s'oublier sous cette main qui déchire, et qu'on n'ose nommer cruelle, que dis-je! se soumettre et l'adorer : voilà le prodige, voilà l'effort auquel toute la philosophie humaine ne peut atteindre, dont le christianisme a donné l'idée, la grâce le pouvoir, et notre auguste reine l'exemple.

Representez-vous cette mère infortunée, attachée par état à tous les objets qui aigrissent ses mortels ennuis, enchaînée à des devoirs importuns, livrée à cette curiosité publique toujours cruelle, qui se nourrit de la douleur des grands, et l'observe avec ce triste plaisir qui console de celle qu'on éprouve... Ah! du moins, dans les maux extrêmes, nos larmes sont libres, nos soupirs ne sont pas contraints; mais la reine n'a pas même le déplorable privilége de s'affliger sans mesure. Tous ses mouvements sont asservis : victime de son rang, chacune de ses actions publiques est un sacrifice; tout ce qui l'environne, tout ce qui s'offre à ses regards, enfonce le trait qui la suit partout : les hommages de sa cour, les caresses de ces jeunes princes qui faisaient autrefois ses délices et sa joie, les respects douloureux de ces augustes princesses qui n'ont plus de frère, tout lui rappelle qu'elle n'a plus de fils; ce trône, où elle est forcée de s'asseoir encore, il ne l'occupera donc jamais!... N'importe, le ciel l'exige; sa soumission serait sans mérite, si elle était sans effort. Elle est mère; mais elle ne doit pas oublier qu'elle est reine; elle se doit aux bienséances de ce même trône; elle s'y dévoue; elle y porte cette majesté douce que l'impression de la tristesse rend encore plus touchante : même affabilité, même attention, même bonté. Mais quel vide dans sa vie! quelle solitude dans son cœur! Comment remplira-t-elle ces moments où ce fils si cher venait répandre son âme dans le sein de cette mère tendre? Quel sentiment pourra succéder à ce plaisir dans lequel se confondaient la nature, l'amitié, la confiance? Quel sentiment, Messieurs? La consolation d'être jugée digne de souffrir, d'être choisie pour rendre à la religion un témoignage plus éclatant, et pour donner aux heureux du siècle de plus fortes instructions sur la fragilité de leur bonheur.

Voilà le miracle de votre grâce, ô mon Dieu! C'est elle seule que je loue en louant une fermeté chrétienne que le monde ne connaît pas ou qu'il calomnie, pour contester à la religion une ressource, et au christianisme une vertu. Cette douleur muette et profonde, qui se concentre dans le cœur et qui l'opprime, d'autant plus active, qu'elle fuit l'épanchement et l'appareil, osera-t-on l'appeler insensibilité? S'endurcit-on sur ses propres disgrâces lorsqu'on sent si vivement celles des autres? Infortunés que la reine honora de sa pitié généreuse, parlez-en à ma place. Connaissait-elle pour vous ces moments inviolables de retraite que la grandeur oppose à l'indiscrétion et à l'importunité? Ces moments même étaient réservés à vos pleurs. Toutes ces barrières qui ne cédaient ni à l'empressement ni à la dignité tombaient devant vous; vos malheurs, titres plus sacrés que la naissance et le rang, vous portaient seuls jusqu'à ses pieds. Elle gémissait avec vous; vous pleuriez sur elle, et le spectacle d'une reine malheureuse et soumise adoucissait le sentiment de vos propres maux. Ah! elle vivrait si son cœur eût été moins tendre; elle eût encouragé cet art de guérir qui flatte encore, lors même qu'il n'ose plus rien promettre; elle eût reçu des espérances que le désir de vivre rend si douces et si pénétrantes.... Mais il fallait ranimer des morts, pour la ramener à la vie; sûre de son triste secret, elle se prêtait aux remèdes sans en rien attendre : *Rendez-moi mon père et mon fils*, disait-elle, *et vous me guérirez.*

Religion sainte! désavourez-vous un mouvement si touchant? C'est le gémissement, hélas! si excusable de la nature; c'est l'accent du cœur d'une mère; mais ce n'est pas celui de l'impatience et de la révolte; ce gémissement que vous sanctifiez vous honore : Dieu repousse ses victimes immobiles sur l'autel où sa main les étend, dont le sombre silence paraît être un blasphème secret, plutôt qu'un hommage; ce n'est pas la douleur, c'est la plainte qui l'offense. Il fixe enfin le terme d'une douleur si juste; ses desseins adorables sont remplis; la piété, la ferveur, le zèle de la reine, tout s'est accru, fortifié par ses malheurs. Que lui reste-t-il après avoir eu le courage de vivre, que d'obtenir la douceur de mourir? Mourir! affreuse nécessité pour les grands, et que la reine elle-même n'avait jamais envisagée sans trouble! Quoi! l'idée de la mort consternait cette princesse toujours animée de l'esprit de la foi? Pour qui donc, ô mon Dieu! réservez-vous la douceur de vos consolations et l'espoir de vos miséricordes? Je vois le crime dans la sécurité, et l'innocence est dans la terreur! Quel contraste! Attendons, Dieu se justifiera : les derniers moments du juste et du pécheur effaceront ce scandale.

Transportons-nous au lit d'un coupable mourant : qu'est devenue sa présomption, son audace? Au milieu de l'horreur qui l'assiége, des ténèbres qui l'environnent, il ne voit briller qu'une lumière vengeresse, qui répand un jour terrible dans les abîmes de sa conscience. Cette conscience qu'il avait refusé d'entendre s'élève contre lui, chargée de l'affreux dépôt de tous ses crimes. Ce Dieu qu'il avait méconnu le presse de tous côtés; il ne trouve que sa colère, il ne prévoit que sa vengeance; il frémit; ses yeux ne savent où se reposer; le passé, l'avenir, tout l'épouvante; il ne peut plus se fuir, le remords impitoyable l'attache à lui-même, et la mort le saisit déchiré par le désespoir.

Que les derniers moments de la reine sont différents! Aussitôt que le terme de sa course lui paraît fixé, ses agitations cessent : la paix vient habiter dans son cœur; ce n'est plus cette âme timide, appesantie par la crainte et l'incertitude, c'est cette portion pure et immortelle de la Divinité qui, dans un saint transport, se prépare à briser ses liens, et se réunit déjà par l'espérance à son principe. Qu'a-t-elle à redouter? Elle fut juste. Les épreuves sont finies, les heures de l'exil sont écoulées, le jour des promesses luit. Plus de tempêtes, plus d'écueils ; Dieu l'appelle, ses bras lui sont ouverts : Louis et Stanislas y reposent. Mais ce consolateur qu'elle va chercher est son juge... Il est aussi son père; elle achèvera de désarmer sa justice. Elle ne descendra dans le tombeau que par degrés, pour étendre sa pénitence en prolongeant sa douleur. Elles couleront encore ces larmes dont Dieu lui-même a ouvert la source, et sa miséricorde en fera des larmes d'expiation.

Approchez, guerriers intrépides, philosophes superbes; approchez de ce tombeau qui se creuse imperceptiblement sous les yeux de la reine; soutiendrez-vous le parallèle ? Guerriers, vous bravez la mort; mais vous la bravez dans le champ de l'honneur sous les traits de la gloire, et ne laissant rien à la réflexion. Philosophes, vous méprisez la mort ; mais vous la voulez imprévue, précipitée, emportant à la fois et dans un même instant, vos songes, vos systèmes, les remords dont vous vous défiez, et ce courage même que l'inexpérience du combat rend si vain. Ici c'est une mort méditée, dont tous les détails et tous les effets sont marqués et réfléchis... Tout change insensiblement aux yeux de la reine; l'image de la douleur se multiplie autour d'elle ; de tristes regards, un silence sombre, une maison désolée, tout lui montre la mort; elle la regarde sans frémir ; elle ne cherche ni consolation ni appui ; elle défend même qu'on l'observe; elle se précautionne contre l'intérêt qu'elle inspire. Monde enchanteur, pompes, délices du rang suprême, vous n'obtiendrez pas un soupir ; une sainte indifférence a fermé son cœur à toutes les impressions et à tous les regrets... Quel spectacle, Messieurs, et qu'il est honorable pour la vertu ! Ce temps qui s'engloutit, ces objets qui se confondent, cette terre qui disparaît, ce ciel qui s'approche, Dieu qui se montre seul, rien n'étonne la reine; tranquille elle marche vers l'éternité, comme autrefois, du sein de sa retraite, elle marcha vers le trône. On n'aperçoit ni ce travail de l'âme qui lutte contre elle-même, ni ce courage, plus orgueilleux que chrétien, qui attache de la gloire à savoir mourir; l'univers est anéanti pour elle; elle n'a ni spectateurs, ni témoins; seule avec son Dieu elle se consume lentement à ses yeux; si les regrets de Louis paraissent la toucher encore, les seuls regards de Dieu l'intéressent ; elle meurt dans son sein, couverte en quelque sorte d'un nuage qui dérobe ses derniers exemples à la terre ; elle n'a point de dernier moment : c'est pour le crime que la miséricorde le réserve; la vie suffit à la vertu. Tant de douleurs avaient achevé de purifier la victime ; qu'importe à Dieu le dernier hommage de la reine expirante ? L'âme de cette religieuse princesse était son temple, et tous les mouvements de cette âme fidèle et soumise n'étaient qu'un culte et un hommage perpétuel.

Messieurs, je ne présume rien de ma faible voix ; mais quelle que soit la perversité du siècle, oserai-je douter ici de l'ascendant de la vertu ? Une foi si vive, des mœurs si douces et si pures, nous toucheraient-elles moins que des talents profanes ou des crimes heureux ? Injustes que nous sommes! ces éloges que nous prodiguons aux maîtres du monde, la vérité les avoue-t-elle toujours ? Ah ! si elle s'élevait terrible et inflexible, du sein de leurs tombeaux, son flambeau ferait pâlir tout l'éclat de leur fausse gloire ; et nous dédaignerions dans une reine ce que nous sommes forcés de supposer si souvent dans les grands, pour justifier nos hommages. Malheureusement, semblables aux Israélites dans le désert, il semble que nous ne pouvons adorer que les dieux que nous nous composons. Non, grande reine, nous ne ferons point outrage à vos cendres ; l'image de vos vertus, le souvenir de vos exemples agira dans tous les cœurs. Plus puissante dans le tombeau que sur le trône, vous concourrez au bonheur de ce peuple que vous avez chéri, vous régnerez sur ses mœurs, et à la place de l'art malheureux de se corrompre avec recherche, il apprendra en vous imitant l'art nécessaire de se sanctifier par les vertus chrétiennes.

Ne permettez pas, Seigneur, que nous méconnaissions le prix de ces exemples, et le pouvoir de ces vertus ; étendez ce bras puissant à qui rien ne résiste ; arrachez à sa faiblesse une nation que vous avez toujours protégée ; le plus grand de nos crimes serait de douter de vos miséricordes. Le monarque bien-aimé que vous nous conservez, en est lui-même le gage le plus précieux et le plus certain. Au milieu de ses douleurs et de toutes nos pertes, il vit pour nous consoler et nous faire sentir que rien ne nous manque, puisqu'il nous reste. Du moins, ah! du moins, que l'impitoyable mort se repose : éloignez-la de ce palais qu'elle a couvert de son ombre, et dont la vaste enceinte offre partout son sceau terrible ; que ces tristes trophées s'effacent par une génération nouvelle qui adoucira nos regrets, qui calmera nos craintes, ajoutera des jours tranquilles et sereins aux jours trop agités d'un roi si nécessaire au bonheur de son peuple. Ainsi soit-il.

—

III. ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS XV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Surnommé le *Bien-Aimé*,

Prononcée dans la chapelle du Louvre, le 30 juillet 1768, en présence de Messieurs de l'Académie française.

Spiritu magno vidit ultima, et consolatus est lugentes in Sion usque in sempiternum. (*Eccli.*, XLVIII, 37.)

Il a vu les derniers moments avec courage, et il a consolé pour l'éternité ceux qui pleuraient dans Sion.

Voila donc tout ce que la mort nous laisse de la vie d'un grand roi, un dernier moment soutenu avec constance, et des consolations qui, pour être solides, ont besoin de franchir les bornes du temps, et de s'appuyer sur l'éternité! La mort a dévoré tout : gloire, dignité, puissance, cinquante-neuf ans de règne, tout est englouti dans cette nuit profonde, où l'œil d'un Dieu pénètre seul. Nous multiplions en vain ces tristes honneurs, il ne reste en effet sur l'abîme que ce dernier moment, qui a réparé ou consacré tous les autres : *Spiritu magno vidit ultima, et consolatus est lugentes in Sion usque in sempiternum.*

Hélas! que de sujets d'attendrissement dans une seule mort! Le prince le plus chéri, enlevé subitement à notre amour; le silence et la nuit couvrant de tous leurs voiles son cercueil dérobé à nos regrets; ses tristes restes précipités dans la poussière des rois, et ravis à nos derniers hommages; nulle pompe, nul honneur pour sa cendre; l'épouvante et l'horreur semées autour du trône abandonné; la famille royale errante, dispersée, frappée jusque dans les asiles de sa douleur; tout un peuple consterné, gémissant sur ce qu'il perd, tremblant pour ce qui lui reste, croyant voir l'ombre de son roi s'attacher à ses pas, et multiplier dans son sein le germe destructeur... Que de circonstances déplorables! et je peins la mort de Louis le Bien-Aimé!

J'abuserais des ressources de l'art, si j'empruntais de ces mêmes circonstances les mouvements et les images qui attendrissent et qui touchent : elles me sont inutiles. Français, vous vous êtes livrés à la douleur; vous avez prévenu, achevé son éloge, par le titre sacré qu'il en porte avec lui dans le tombeau : vos larmes ne sont plus libres... Serait-il nécessaire de vous le justifier, ce titre, le seul que l'autorité ne peut usurper? Reportez vos regards sur son berceau; parcourez avec moi cette chaîne d'événements qui distingue son règne; considérez cette enfance si intéressante, faible, se soutenant à peine au milieu des ruines dont elle était investie; cette jeunesse facile et sensible qui, comme les rayons d'un jour doux, répandait le calme et la sérénité sur toute la France; ce repos de toutes les parties de l'Etat, cette action paisible de l'autorité; ces victoires, ces triomphes multipliés... et depuis, par une de ces grandes misères attachées à la fortune des rois, voyez ce même Etat humilié par des défaites, déchiré par des factions; cette nation si douce emportée loin de son caractère; partout un chagrin superbe, une inquiétude audacieuse; la religion agitée jusque dans ses sanctuaires; la majesté des lois soulevée contre la majesté du trône... et au milieu de ces tempêtes, Louis n'écoutant jamais cet orgueil qui s'aigrit par le malheur ou s'irrite par la contradiction, cédant en roi à la nécessité de la paix avec ses ennemis, abaissant en père tendre la hauteur de son sceptre avec ses sujets, oubliant toujours le glaive du pouvoir pour épuiser tous les ménagements de la bonté, et imprimant à toute sa vie le noble et touchant caractère de la modération et de la douceur : voilà le roi que vous avez perdu.

Non, vous ne vous êtes point mépris, le cœur ne se trompe jamais; Louis fut aimé, il mérita de l'être, la postérité le distinguera de la foule des rois : dans la société, le suffrage du cœur peut être obtenu par des qualités simples et communes; l'égalité favorise ces rapports secrets, qui agissent avec tout leur charme et tout leur pouvoir; mais à la distance où le trône est placé, le sentiment d'une nation entière ne peut être entraîné que par quelque chose de grand, ce sentiment est toujours mêlé d'une vénération confuse, qui suppose dans son objet les talents et les lumières qu'on respecte, unis aux qualités aimables qu'on chérit.

Tel fut très-haut, très-puissant, très-excellent prince Louis le Bien-Aimé, roi de France et de Navarre. Heureuse la France s'il eût osé se juger, s'il n'eût pas craint de s'estimer trop, s'il eût appris de son expérience à se défier moins de sa raison, comme il avait appris de son cœur à ne se défier jamais de ses sentiments: ce qu'il a fait dépose de ce qu'il eût pu mériter. En s'abandonnant à ses principes et à ses lumières, il pouvait être le plus grand des rois; vous le verrez digne de nos respects : en se livrant à son cœur, il fut le meilleur des hommes; je vous le montrerai digne de nos regrets.

Vous avez voulu, Messieurs, dans ce dernier hommage que vous rendez à votre auguste protecteur, mêler aux vœux de la piété les accents de la reconnaissance; je répondrai selon mes forces à votre attente, je n'emprunterai rien de cet appareil funèbre pour troubler la coupable sécurité, ou pour confondre l'orgueil; la mort, la mort toute seule est un prédicateur bien plus éloquent que moi, et que peut-on ajouter à ses terribles leçons?.... Mais vous m'avez chargé d'un ministère aussi saint et aussi respectable que celui de la religion même, le ministère de la vérité, qui seule doit louer les rois. Je lui serai fidèle, je n'oublierai point que le Dieu qui juge les rois m'entend, et que je parle au nom des lettres, qui se déshonorent si elles flattent

PREMIÈRE PARTIE.

Laissons, dans ce triste sujet, les mal-

heurs à la censure, et les faiblesses à la malignité; ne cherchons, n'observons que Louis. L'œil équitable de la vérité, qui démêle souvent la bassesse à travers les succès dont la renommée s'occupe, aperçoit aussi quelquefois l'élévation au milieu des erreurs que la raison condamne; ainsi parmi les ruines et les débris d'un temple, l'art découvre ces formes précieuses, ces coupes savantes et hardies qui ont concouru à la splendeur et à la majesté de l'édifice.

Louer l'ambition et la politique sur le trône, c'est consacrer la fureur, honorer la perfidie, donner à la postérité les leçons du crime, et forcer l'admiration des hommes à devenir le prix de leurs malheurs. Ici, Messieurs, j'ai le singulier avantage que, parmi les faiblesses qu'il faut déplorer, les vertus les plus intéressantes demandent grâce pour ces faiblesses mêmes qui semblent naître des vertus; si tout n'est pas louable, ce qui peut être loué du moins est le fondement de la seule gloire que la religion avoue de concert avec la raison. Dans le prince faible ou surpris, je découvre ce grand caractère, que le ciel montre si rarement au monde, je veux dire l'ami de l'humanité. J'aperçois l'amour de la justice, le respect des devoirs, les sacrifices de la sagesse, les triomphes de la vérité; je vois réunis avec le pouvoir des sentiments modérés, des vues utiles, une droiture délicate, un courage armé par la nécessité, une politique épurée par la franchise, enfin un cœur ferme qui s'élève avec les événements, sans se laisser dominer ni par l'enchantement des succès, ni par le découragement des revers. Reconnaissez, Messieurs, Louis le Bien-Aimé, tous les traits de ce tableau vont sortir, comme d'eux-mêmes, des détails de son règne.

Louis XIV expirait. Ce roi que la victoire avait enivré, désabusé par l'infortune, laissait à son petit-fils des exemples dangereux, un état languissant, un sceptre teint du sang des peuples, et couvert de lauriers flétris. Quelle puissante leçon pour cet auguste enfant! Mais hélas! elle prévint sa raison; et il n'y eut pour lui aucun intervalle entre le berceau et le trône. Enlevé des bras de son aïeul mourant, il fut montré à la nation, moins comme son espérance que comme son maître: le premier mouvement de sa volonté régla le sort d'un grand peuple; et le premier mot dont il sentit le charme, fut ce mot impérieux qui doit effrayer les hommes destinés au danger d'en abuser.

Représentez-vous un jeune roi dont les idées et les sentiments, sans forme encore et sans consistance, ne se montrent que par des lueurs fugitives. Tous les piéges sont tendus autour de lui, tout veille, tout s'agite pour surprendre son secret; l'intérêt, la cupidité, l'adulation attentive épient tous ses mouvements. Ce n'est pas seulement un instant de faiblesse qu'on se propose de saisir, c'est une vie, c'est un règne entier qu'on veut corrompre, c'est un esclave qu'on présente à toutes les passions, sur qui on essaye toutes leurs chaînes; l'air qu'il respire, les sons qui le frappent, les objets qui l'environnent, tout est préparé pour verser dans son âme le germe de toutes les erreurs.

Vous frémissez sans doute, Messieurs; car hélas! que peut-on espérer de l'éducation d'un enfant roi? La vérité timide aperçoit ce trône, dont elle n'approche jamais; et déjà elle ne se montre plus avec toute la fierté de ses principes et tout l'éclat de sa lumière: molle et complaisante, elle ne bégaye qu'en tremblant ce qu'elle n'osera jamais redire: le désir de plaire ne laisse presque rien à l'autorité de l'instruction; on voit toujours son maître dans son élève, et on immole à sa jeunesse la gloire de toute sa vie. Élever un roi, que je ne sais quel cri intérieur avertit de son pouvoir, que la nature, de concert avec la fortune, condamne, si j'ose parler ainsi, à être amolli par l'excès de l'indulgence, pour qui cet excès même devient une loi de l'État, parce que la conservation du prince est le premier bien du peuple: quel ministère!

Tel était le jeune monarque. Seul espoir de la France, on le disputait à la mort; on craignait de le perdre si on écoutait trop la nécessité de l'instruire, et le prix du moment anéantissait l'intérêt de l'avenir.

Quelle force ou quelle sagesse le sauvera de tous ces piéges et de tous ces périls rassemblés? Dieu, Messieurs, Dieu veille, du haut des cieux, sur l'héritier de saint Louis; il suscite un de ces intrépides ministres de l'Évangile, faits pour instruire les rois, pour agrandir leur âme, pour l'élever jusqu'à la hauteur de leurs devoirs par une morale sublime, parée de tous les charmes de l'éloquence. C'est dans cette ville même, et presque dans ces murs, que Louis, sans pompe et sans éclat, écoutait ses discours, immortels comme la religion qu'ils honorent... Hélas! c'était la jeunesse de Joas, nourri du pain du sanctuaire. Les chefs de Juda, les grands d'Israël, rangés autour de lui, recueillaient avec avidité les mêmes oracles. Dans ce conseil auguste, présidé par Dieu même, tout s'abaissait devant ce Maître des rois rien n'était grand que ses promesses, rien n'était vrai que sa loi, la vengeance suprême qui se cache et qu'on ne peut éviter, l'opinion publique qui la devance, plus absolue que les rois mêmes, le besoin de s'estimer, l'honneur de se vaincre, le calme vertueux qui suit ces victoires, principes, motifs, tout était réuni pour fortifier le jeune monarque contre la tentation de tout oser et le malheur de pouvoir tout; et tandis que l'orateur sacré traçait courageusement ce code de justice et de vérité, le peuple prosterné dans les temples portait ce vœu religieux jusqu'au ciel: *O Dieu! donnez au roi la droiture de vos jugements, et au fils du roi les lumières de*

votre équité : *Deus, judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis.* (*Psal.* LXXI, 1.)

Quel accord, Messieurs, du zèle et de la fidélité ! L'amour du bien l'inspire, et le ciel le récompense ; tout va couler d'une source divine, au naturel le plus heureux va se joindre le plus précieux de tous les dons, ce don plus rare dans les rois, et plus nécessaire que les talents, la retenue et la modération. Louis n'ouvre les yeux que pour mesurer cette chaîne immense des devoirs qui l'attendent. L'onction sacrée, qui le dévoue plus particulièrement aux soins du trône, a tout changé pour lui. A travers la pompe éblouissante qui l'environne, il découvre des déserts arides, un peuple gémissant, toutes les parties de l'État affaissées, des plaies profondes, aigries encore et déchirées par la dévorante et fausse activité des remèdes... A cette vue, le jeune monarque s'arrête, le pouvoir ne l'aveugle pas, le désir même du bien ne le séduit pas : passion trompeuse qui enflamme l'inexpérience et qui l'égare. Supérieur aux conseils de l'amour-propre, à l'orgueil de l'autorité, aux tentations mêmes de la gloire, je le vois balancer ses forces et ses obligations, et remettre en des mains aussi fermes que sages des rênes embarrassées, qui flotteraient peut-être dans les siennes.

France, c'est à cette courageuse résolution que tu dois ces jours tranquilles, marqués dans tes fastes par toutes les douceurs de la paix ; peux-tu les oublier ? et si tu t'en souviens, l'attente de ceux qui m'écoutent n'est-elle pas remplie ? Peut-on méconnaître un sage sur le trône, qui prononce entre lui et son peuple, entre ses devoirs et la vanité, et qui triomphe tout à la fois de son éducation, de sa jeunesse et de sa fortune ? Que de victoires confondues dans une seule ! Que de passions enchaînées, que de maux prévenus ! Plaçons-nous au moment de l'ivresse, apprécions tout ce que la douceur de régner a de charmes, étudions nos propres mouvements, et tombons aux pieds de ce roi, que nous n'aurions pas eu le courage d'imiter : ce moment de force et de lumière décida de vingt ans de bonheur... Ah ! sans doute, le plus noble usage que Louis pût faire de sa raison naissante était de s'en défier ; mais cette défiance est-elle l'apanage du trône ? Sait-on douter, lorsqu'on est roi ? surtout dans cet âge où tous les mouvements de l'âme sont présomptueux, toutes les pensées actives et entreprenantes, où il est si doux de se laisser entraîner au torrent des vœux et des préjugés publics, espèce de séduction dont les sages mêmes sont complices ; en un mot, où le prince doit tout présumer de lui, parce que la nation en espère tout ?... Louis n'en présume rien ; et de ce sentiment, si simple en apparence, mais si ferme en effet et si élevé, naît cette période de gloire et de bonheur, qu'il est difficile de se rappeler sans attendrissement et sans reconnaissance.

Je dis de gloire et de bonheur ; et c'est ce qui distingue l'époque mémorable dont je parle. A cette époque, Messieurs, on vit sur la terre un peuple heureux tout à la fois et respecté ; et ce peuple était celui que Louis XIV avait comme enseveli dans ses triomphes, peuple détesté de l'Europe conjurée, déshonoré à Hochstet, humilié à Gertruydenberg, consterné, fuyant des rives du Rhin jusqu'à celles de l'Escaut, rassuré à peine à Denain par l'heureux génie de Villars, traînant, après la paix d'Utrecht, les débris d'une puissance que l'envie ne daignait plus remarquer, sans commerce, sans vaisseaux, sans crédit !... Un homme est choisi pour ranimer ce peuple abattu. Louis dit au cardinal de Fleury, comme autrefois le Seigneur Dieu au prophète Ezéchiel : *Insuffla super interfectos istos ut reviviscant* (*Ezech.*, XXXVII, 9) ; Soufflez sur ces morts, afin qu'ils revivent. Tout à coup un esprit de vie coule dans ces ossements arides et desséchés ; un mouvement doux, mais puissant, se communique à tous les membres de ce grand corps épuisé, toutes les parties de l'Etat se rapprochent et se balancent : *Et accesserunt ossa ad ossa, unumquodque ad juncturam suam.* (*Ibid.*, 7.) L'harmonie se rétablit, la confiance renaît ; plus d'instabilité dans les monnaies, plus de crises pour les effets publics. Appuyé sur ces deux bases, le commerce déploie ses ailes, et vole jusqu'aux bornes du monde ; le luxe, cette âme factice d'un Etat qui n'a plus de ressort, ce grand problème qu'on dédaignerait de résoudre si on avait des mœurs, le luxe cède pour un temps à une économie nécessaire ; les manufactures nationales sont encouragées ; les engagements du trône respectés ; l'officier, le soldat indigent ne sollicitent plus en vain la main froide et lente de la faveur ou de la pitié : tout ce qu'une administration violente avait déplacé, tout ce qu'un concours de circonstances critiques avait dépravé, rappelé sans secousse et sans convulsion à l'ordre naturel, reprend un cours paisible et uniforme. Plus d'agitations au dedans, plus de fraudes politiques au dehors ; les rivalités étrangères s'assoupissent, les jalousies s'éteignent, les traités se renouvellent, non plus ces enfants malheureux de la nécessité, désavoués avant que de naître ; la bonne foi les propose, la bonne foi les ratifie... Au milieu de ces succès inespérés, nulle inconstance dans Louis, nul retour chagrin ou indiscret vers l'autorité. Ce n'est point un maître bizarre dont il faut caresser l'orgueil ou tromper le caprice, pour le fixer dans le sentiment de sa propre gloire et le soin de ses intérêts ; il ne connaît ni l'ardeur imprudente de la présomption, ni la fausse chaleur de l'inquiétude, faiblesses des petites âmes, qui s'agitent dans leur impuissance. Tranquille, impénétrable, il s'enveloppe du même secret qui mûrit les conseils et les événements. Son nom préside à tout : ce nom qui fait seul le destin de vingt millions d'hommes, qui crée les biens et les maux, qui, jusqu'aux extré-

mités du royaume, porte l'abondance ou la misère, excite les tempêtes ou les calme, fait couler les pleurs ou les essuie; ce nom, qui, comme celui de Dieu même, doit consoler le pauvre, effrayer l'oppresseur; ce nom sacré, dans ces temps heureux, ne fut ni profané ni avili. Il ne protége, il ne consacre ni l'intrigue ni le brigandage, ni le trafic infâme du sang des peuples, ni tous ces pactes ténébreux, où l'insolente cupidité du subalterne se mesure à l'abus du pouvoir dans l'homme puissant... Quel touchant spectacle pour la nation! Louis se dérobe pour ainsi dire à sa puissance, pour la rendre plus utile, plus féconde. Couvert de l'égide de la sagesse, il jouit de tout le bien qu'il autorise; et, sans en disputer la gloire à son ministre, il s'abandonne paisiblement avec ses sujets au mouvement général qu'il a imprimé lui-même: semblable à cette âme invisible qui vivifie tout, et se cache au milieu de l'action universelle dont elle est le principe.

Avec un caractère de sagesse, une droiture et une justesse de vues si marquées, quel devait être ce roi, si sa raison eût toujours trouvé les mêmes exemples et les mêmes appuis, ou plutôt, s'il eût osé croire sa raison, lorsque les appuis et les exemples lui ont manqué? Ministre respectable, je n'insulte point à votre repos; je sais que nous vous devons ces jours paisibles et brillants que je retrace; mais, qu'il me soit permis de le dire, en conservant dans votre auguste élève cet esprit de modération et de réserve, si vous aviez excité ces flammes généreuses, ce noble sentiment de ses forces, qu'il méritait si bien de prendre; si vous lui aviez appris à ne pas se séparer de sa nation, à la méditer, cette nation, qui se donne toutes les chaînes qu'on ne lui montre pas, qui supplée par le dévouement tout le pouvoir qu'on ne lui fait pas sentir, qu'il serait honteux d'opprimer, parce qu'on est toujours sûr de la séduire; si en lui peignant tous les hommes faux et trompeurs, vous lui eussiez dit que le seul homme de son empire dont il ne devait pas se défier, était lui-même, nous jouirions encore de la sagesse et de la pureté de vos conseils. Il vous a manqué une ambition dont la France vous eût fait un mérite, celle de vous survivre par l'impulsion que vous pouviez donner à l'âme de son roi: hélas! votre ministère a péri avec vous.

Que fais-je? et pourquoi prévenir l'affaiblissement et l'humiliation? Arrêtons-nous du moins sur nos félicités, puisqu'il faudra sentir nos malheurs. Le peuple était heureux; mais ce peuple, idolâtre de ses rois, veut les voir renaître dans une prospérité qui semble étendre son bonheur en multipliant à ses yeux les objets de son amour; la politique des circonstances avait préparé des nœuds désavoués par le ciel et par le désir impatient des Français: une politique plus heureuse les dénoue; l'Espagne reprend ses dons, et l'humble solitude de Weissembour donne une reine à la France. Je ne vous peindrai point les transports de la nation à la naissance d'un prince, l'objet de tous ses vœux.... Souvenir cruel! Ma triste voix a fait retentir dans ce même temple les regrets durables de sa mort. Pleurons-le encore dans ce jour qui semble rouvrir son tombeau, et le rappeler sur ce trône où il devait servir de modèle à ses augustes enfants; plaçons-y du moins sa respectable image; que le prince qui nous gouverne s'en occupe; qu'elle soit toujours présente à sa pensée; qu'il s'accoutume à la regarder comme un témoin qui l'observe, et comme un juge qu'il ne peut corrompre: les vertus du père sont devenues la dette immense du fils.

Ce fut, Messieurs, dans ces temps d'allégresse et de prospérité qu'éclata ce concert d'estime publique si honorable à la mémoire de Louis. Il n'est point de voile, point de secret pour les vertus des rois. Heureuse destinée! La modestie ne leur dérobe rien; ils sont forcés par état à jouir de toute leur renommée. Ce fut le triomphe du jeune monarque. Connue, respectée dans toutes les cours, présente aux conseils de toutes les nations, son âme en devint le génie tutélaire; sa droiture fut le droit public de l'Europe. Alors la réputation tint lieu de l'intrigue, l'estime remplaça les victoires, la confiance enchaîna plus sûrement que les conquêtes: le cabinet de Versailles fut le sanctuaire de la paix universelle; ce n'était plus ce foyer redoutable, où l'orgueil assemblait les noires vapeurs de la politique, et préparait ces volcans qui embrasaient tous les Etats: Louis connaît le prix des hommes et le fragile honneur des triomphes; il sait que la véritable gloire d'un roi consiste moins à braver les orages qu'à les détourner, à défier les jalousies qu'à les éteindre, à provoquer les ligues qu'à les prévenir. Plein de ces principes, il quitte ce tonnerre toujours allumé dans les mains de son aïeul; il rend aux travaux utiles une portion de cette milice nombreuse, qui appelle la guerre, en nourrit le goût, en perpétue les alarmes; il se montre seul, pour ainsi dire, avec le poids naturel de sa puissance et le charme invincible de la bonne foi; espèce de domination nouvelle. Eh! comment ne devint-elle pas l'ambition de tous les rois? Est-ce à l'ombre des trônes qu'on devrait trouver la fausseté réduite en art? Et si cet art malheureux est un opprobre lorsqu'il trompe les hommes, quel nom mérite-t-il lorsqu'il agite les empires, et qu'il se joue de la fortune et du sang des peuples? Louis le méprise; il offre à l'Europe étonnée un jeune roi absolu, adoré, ne craignant rien, et ne voulant point être craint; et l'Europe se précipite vers son trône; elle y dépose, par ses ambassadeurs, ses prétentions, ses intérêts, ses espérances.. Est-ce là cette nation, qui, comme un athlète sanglant, essuyait fièrement ses plaies, et disputait à Utrecht les restes d'une grandeur déchirée? Puissante et modeste, elle décide aujourd'hui, elle prononce; ce même scep-

tre, plié par tant d'orages, est devenu l'arbitre de ces mêmes rivaux, dont il avait été la terreur. Quelle sublime intelligence a pu opérer ce prodige? Un roi de vingt-quatre ans, sans armes, sans intrigues, enchaînant tout, calmant tout par la seule impression de sa franchise et de son désintéressement; et l'estime due à ce roi pourrait être un problème! Où vous placeriez-vous? quel climat, quelle contrée choisiriez-vous pour la contester? Sortez des bornes de ces États; interrogez Vienne, Londres, Madrid, Constantinople, le Nord, le Midi: tout repose dans le silence sur la foi de son intégrité; partout vous trouverez l'action bienfaisante de cette âme juste et modérée: ce bien, particulier à la France, était en même temps le bien de tous les peuples, il appartenait à toute l'Europe.

Mais peut-être cette modération si vantée n'est-elle que la retenue de l'impuissance, l'inertie d'un cœur trop faible pour les mouvements et les nobles hasards de la gloire? Non, Messieurs, trop équitable pour écouter l'ambition, Louis est trop grand pour dissimuler une injure. Si cette puissance, dont les délires de Charles XII ont hâté les progrès, s'agite dans ses déserts; débordée dans la Pologne, si elle combat le vœu d'un peuple libre et l'intérêt le plus cher au cœur de Louis, Louis ne consultera plus alors que l'honneur de son sceptre; il s'éveille, ce lion doux et paisible, et son réveil porte avec l'effroi le ravage et la vengeance. Déjà le Rhin et le Pô coulent sous nos lois; les barrières de l'empire sont renversées; le vainqueur d'Hochstet et de Ramillies appelle en vain la victoire qui ne le connaît plus; deux batailles que la seule valeur décide arrachent à l'aigle étonnée cette magnifique proie qui avait échappé à toute la fortune de Louis XIV; la Lorraine est réunie à la France, Stanislas est vengé, et le sang d'Anjou assis sur le trône de Naples, efface enfin la honte de Cérignole et de Pavie.

Ouvrirai-je à vos yeux une scène plus imposante encore, ou plutôt, car l'héroïsme guerrier n'a que d'affreux spectacles, cherchez-vous des malheurs plus étendus, de plus grandes ruines? Venez, suivez au fond de la Bohême nos armées victorieuses: voyez une auguste reine, devenue si chère à la France par l'inestimable présent qu'elle lui a fait, fugitive alors au milieu de ses royaumes, cédant au torrent qui l'entraîne, intrépide dans ses larmes, ne pouvant rien et bravant tout... Louis vous paraît-il assez grand, lorsqu'au milieu de ces triomphes il donne un chef à l'Empire, et à Charles-Quint un successeur qui n'est point de son sang? Vous l'allez voir plus grand encore. Bientôt (ô promesses trompeuses de la gloire!) des retours soudains ramènent la terreur sur nos propres frontières: quel sera le mouvement de Louis? Celui d'un roi généreux, enflammé par l'intérêt et le péril de son peuple; et ce mouvement ne devra rien à l'ardeur de la vanité, aux conseils d'un ministre qui n'est plus; c'est l'inspiration subite d'une âme sensible qui s'abandonne à la circonstance. Il part, il s'arrache aux douceurs de sa cour; je le vois dans la poussière et l'agitation des camps, aussi serein que dans l'enceinte paisible de son palais. Cet appareil, ce tumulte des armes, cette pompe de la mort a je ne sais quoi d'éblouissant qui exalte les passions, qui surprend la raison et la trouble: Louis est calme, la victoire l'attend, elle se donne à lui avec tous ses charmes. Mais que son éclat lui paraît sombre! Que de malheurs pour un succès! C'est ici surtout que ses principes commandent aux événements; voilà, Messieurs, l'ami de l'humanité! voilà les sacrifices de la sagesse, les triomphes de la vérité que je vous ai promis! L'habitude de vaincre, flatterie de la fortune, si dangereuse pour les rois; le désir de dominer, sentiment si impérieux dans les vainqueurs; rien ne corrompt sa droiture et son équité naturelle; chaque victoire prépare celle de la modération, amène la nécessité d'une paix équitable: Louis ne combat que pour forcer l'impuissance même à être juste. Ses vœux sont remplis, il a vaincu, et il lui est permis enfin de l'oublier... Quoi! ce noble mépris d'une vanité dont l'ivresse est si douce, cet autel qu'il élève à la paix, en sacrifiant tous les droits de la victoire, ne serait-il d'aucun prix à nos yeux? Ah! qu'on admire le vainqueur de Fontenoi, moi je respecte le pacificateur de l'Europe; comptez ces drapeaux sanglants qui paraient nos fêtes après ses glorieuses campagnes; moi je compte les villes conquises dont il se dépouille, les provinces épuisées qu'il ranime, les ports et les mers qu'il rend au commerce; écoutez en frémissant le cri des mourants et des blessés, mesurez ces monceaux de morts entassés qui attestent ses triomphes; moi j'entends avec transport les acclamations des peuples qui le bénissent; je crois voir cette foule de malheureux, que le fer eût moissonnés, accourir de toutes les parties du monde, embrasser ses genoux, et lui rendre grâces de la vie qu'il leur a conservée: voilà le roi que j'aime à contempler.

O modération de Louis! c'est sur les trônes qu'il faut graver votre éloge; c'est dans une assemblée de rois qu'il faudrait vous célébrer: peindre l'Europe entière heureuse par cette modération, ce serait les forcer en quelque sorte à l'imiter. Ah! du moins le bonheur des hommes doit être la loi de ceux qui n'en connaissent point! Et quand je dis le bonheur, je n'entends pas seulement cette tranquillité qui naît du silence des armes: Louis attache à ses vues modérées un prix plus haut, de plus nobles espérances. Il sent que la guerre répand dans les esprits une sorte d'inquiétude qui en disperse les forces; que le calme de la paix les rassemble; que, par ce calme, le génie ardent de sa nation, retombé sur lui-même, cherchera bientôt dans les sciences un autre aliment, une autre gloire, et partagera peut-être la postérité entre le siècle de son aïeul

et le sien. Idée grande et noble, digne également d'occuper sa puissance, et d'intéresser sa sagesse !

Le plus magnifique de tous les spectacles, c'est un roi qui de la hauteur de son trône observe les efforts du génie, le dirige, lui laisse toute sa fierté sans abandonner rien à son audace, l'échauffe, le soutient, presse, si j'ose m'exprimer ainsi, la lumière d'éclore, s'en saisit et la répand sur toute la masse d'un peuple qu'il veut rendre meilleur ou plus grand.

Tel fut fut Louis. Par ses ordres, la législation, ce flambeau qui brille sur la tête du citoyen pour assurer sa marche, pour régler ses droits et sa volonté, prend un nouvel éclat, et porte ses rayons sur tout ce qui avait échappé à la sagesse des lois anciennes. Par ses soins, la navigation va devenir plus sûre et plus éclairée ; sous les zones torride et glacée, des mains savantes élèvent aux arts un monument éternel; on interroge la nature, on brise ce nuage majestueux qui couvre ses secrets, le voile tombe, la mesure de la terre est fixée. Dans la capitale, l'éducation publique est encouragée par des bienfaits; Louis sent tout le prix de ce ministère si respectable qui dirige les premiers élans de l'âme, donne le premier pli aux caractères, prépare les générations, devance, corrige l'avenir et tient dans ses mains tous les germes, tous les principes des mœurs et de l'esprit national. Dans son palais, les arts trouvent un asile et une protection honorable ; les chefs-d'œuvre de la peinture, dispersés et morts pour l'admiration, réunis sous ses auspices deviennent tout à la fois un spectacle et une école ; l'émulation s'accroît, le goût se nourrit par cette espèce de triomphe public qu'il assigne aux talents. Partout s'élèvent de nouveaux lycées; l'esprit de conquête dans les sciences s'étend du centre aux extrémités du royaume; toutes les barrières cèdent à l'effort d'une raison plus vigoureuse et plus entreprenante que celle du dernier siècle. La nation s'agrandit.... Peut-être, et il faut l'avouer, cette grandeur a-t-elle nui à la simplicité de la foi. C'est l'effervescence inséparable d'un peuple conquérant qui se déborde, que rien n'arrête, qui s'enorgueillit moins de ce qu'il possède que de ce qu'il ravage. Mais rendus à des idées plus saines , plus jaloux de l'honneur d'un succès solide que du vain éclat d'une témérité infructueuse , nous sentirons que la monarchie universelle de la raison est une chimère; qu'impuissante lorsqu'elle lutte contre la nature même qui se montre, elle doit être accablée par la Divinité qui se voile, et que, pour rendre son empire respectable, il faut avoir le courage de le borner. C'est par cette gloire littéraire, Messieurs, que la nation, dans ses disgrâces, conserva de la dignité aux yeux de l'Europe ; il semblait qu'elle regagnât, par les lumières, la supériorité qui lui échappait du côté des ressorts et de l'action du gouvernement.

Cette supériorité qui ne coûte point de larmes, si conforme à la douceur de ses sentiments et de ses pensées, consola peut-être l'infortuné monarque des dernières rigueurs de sa destinée. Mais telle a été l'influence de ses principes, que ses malheurs, comme ses succès, portent l'empreinte de son âme et de son caractère. Vainqueur, il avait donné des leçons de modération à ses ennemis; moins heureux, il leur donne des exemples de sagesse. Tandis que l'ambition d'un peuple avide ne respecte rien, embrase les deux mondes, inonde de sang cette terre qui s'entr'ouvrait alors et s'écroulait sur ses fondements, Louis réclame constamment la foi publique outragée..... Nation rivale, vous vaincrez, les mers vous seront asservies; mais l'histoire flétrira ces palmes cruelles ; la postérité juge les droits, et ne compte pas les triomphes..... Qu'attendez-vous, Messieurs? Louis s'obstinera-t-il à tout espérer de la valeur française si brillante à Minorque, à Bergen, à Friedberg? C'est le conseil de l'orgueil; celui de l'humanité prévaudra : la paix est nécessaire, l'intérêt de son peuple parle; jalousie de puissance, vanité, ressentiment, tout cède à cet intérêt si cher.

Pourquoi cet intérêt sacré, toujours présent à son cœur, n'a-t-il pas toujours été l'âme et la règle de ses conseils? Répondez vous-même, monarque simple et vrai, ranimez-vous pour instruire le prince qui vous succède ; peignez, avec l'autorité que donne l'expérience, ces noires intrigues qui assiégent le trône, corrompent les intentions, dépravent les sentiments, étouffent la pudeur de la décence et de la raison, et ne laissent que des remords inutiles ou des vertus dégénérées ; flétrissez, déshonorez à jamais le talent malheureux de distraire les rois de leurs devoirs, de les rendre étrangers à leurs peuples, à leur propre estime, de leur apprendre à tout braver, en faisant de leurs plaisirs une calamité publique ; dites que la présomption et l'austérité ne sont pas toujours aussi dangereuses que l'abandon de son opinion et la facilité du caractère ; que la flatterie et la brigue peuvent égarer quelquefois des résolutions fermes et précipitées, mais qu'elles abusent toujours d'une volonté molle et flexible; faites sortir toutes ces vérités du fond de votre tombeau, et en assurant par ces leçons le bonheur du nouveau règne, redevenez encore l'idole de cette nation qui vous adora.

Hélas! Messieurs, par quelle fatalité Louis XV a-t-il exagéré sur le trône deux vertus si étrangères au trône, la modestie et la défiance de soi-même? Etions-nous donc réservés à déplorer, dans ce monarque, ce qu'on ne peut trop louer dans les rois ! Mais, c'est dans le malheur qu'il sied bien d'être juste. Distinguons les traits de la lumière au milieu des ombres qui l'affaiblissent. Assis presqu'en naissant sur le trône, vous l'avez vu craindre sa jeunesse et son autorité, ranimer par cette crainte sage toute la confiance, et bientôt toutes les for-

ces de l'Etat, rester fidèle à ce principe austère, s'oublier, se désintéresser sur la gloire des événements, content du mérite obscur et pénible de la sagesse. Vous l'avez vu se mesurer ensuite avec la fortune, humilier ses ennemis, venger ses alliés, étendre ses possessions, donner des trônes à son sang, porter dans les camps la valeur et l'intrépidité, la retenue dans la victoire, la fermeté dans les revers, la chaleur et la vie au sein de ces beaux arts qui éternisent les empires. Que de titres de grandeur! Otez ce poids qui l'entraînait irrésistiblement vers la condescendance, l'âme élevée se montrera partout. A Fontenoi, lorsque tout chancelle, il observera que la redoute d'Anthoin, vainement attaquée, laisse l'espoir de la victoire, et il soutiendra seul son armée par ce coup d'œil digne des Condé et des Turenne : voilà le général. A Bruges, à l'aspect des mausolées de Charles le Hardi, et de Marie de Bourgogne, il s'écria : *C'est là le berceau de toutes nos guerres;* pensée rapide et profonde : voilà le philosophe. A Versailles, la marche tortueuse de la politique jettera de l'incertitude et de l'obscurité sur un traité de paix; il le réformera seul, et tous les nuages seront dissipés : voilà l'homme d'Etat!... Rapprochez de ces traits personnels, et du caractère que j'ai essayé de tracer, les faits mémorables de son règne, vous jugerez que tout est d'accord, que tout se prête du mouvement et de l'appui; vous apercevrez entre les qualités du monarque et les événements heureux ce rapport, cette liaison que les causes ont avec leurs effets; vous sentirez que toutes nos prospérités ont eu, pour ainsi dire, le caractère de ses pensées, de son âme, de ses sentiments; que ce caractère, qu'on juge aujourd'hui si sévèrement, était peut-être le seul qui convînt aux circonstances, le seul qui pût sauver les restes de la nation, échappés à la gloire de Louis XIV; que les talents de ce roi si célèbre, reproduits dans Louis XV, eussent été le présent le plus funeste que le ciel eût pu nous faire dans sa vengeance. Quels ont été les fruits de ces belles et triomphantes années? Qu'a produit ce siècle des arts et de la victoire? Je vois une misère superbe; plus de pompe, mais plus de malheurs; plus de conquêtes, mais plus de pertes; plus de monuments d'orgueil dans nos places publiques, mais plus de deuil encore et plus de larmes dans nos foyers. Je ne craindrai pas de le dire : Louis XV, avec ses principes, était plus près de la véritable grandeur que Louis XIV avec ses talents. Celui-ci fut le héros de la fortune; celui-là prouve qu'un roi juste peut se passer d'elle. L'un ne pouvait être arrêté, et la vanité l'égara. L'autre méritait d'être soutenu, et sa droiture en eût fait un grand roi : c'est à ce titre qu'il mérite nos hommages. Je vais vous montrer qu'il est encore digne de tous nos regrets, parce que, n'écoutant que son cœur, il a été le meilleur des hommes.

SECONDE PARTIE.

Le cœur d'un bon roi, Messieurs, est, si j'ose m'exprimer ainsi, le chef-d'œuvre de la divinité. Lorsque Dieu donne à la terre des rois politiques, ambitieux, conquérants, il abandonne en quelque sorte la nature à ses propres forces; hélas! elle suffit seule pour former ces fléaux du monde, ces astres malfaisants, dont le cours irrégulier sème l'épouvante et le trouble. Mais un roi que la bonté caractérise, dont le cœur ne connaît que le mouvement de l'indulgence, semble être particulièrement l'ouvrage d'une main divine; c'est dans ce cœur que l'Etre-Suprême se peint avec ces attributs qui captivent et qui consolent; c'est le cœur d'un bon roi qui rend sensible la Providence qu'on adore, et la miséricorde qu'on espère; celui qui peut tout et sait tout excuser annonce et prouve le Dieu qui pardonne.

Ou ma propre sensibilité se trompe, ou tous les traits de ce tableau doivent intéresser des cœurs français. La bonté! je ne sais quel charme secret se mêle à ce nom sacré; on ne peut l'entendre sans émotion, on ne peut le prononcer sans attendrissement; l'art lui est inutile pour toucher et pour séduire; il désarme la censure, couvre les fautes, les malheurs, les faiblesses; il ravit ce suffrage du cœur qui ne laisse rien aux réflexions austères de l'esprit; en un mot, il attache à la mémoire des rois cette espèce de consécration qui ne peut être méconnue et méprisée que par une âme atroce et cruelle..... Tel est, Messieurs, le respectable et rare privilége de Louis le Bien-Aimé. Principes de gouvernement, conduite publique, mœurs privées, tout porte l'empreinte, tout offre le sentiment et l'expression de la bonté.

Je ne l'ai pas dissimulé, Messieurs; le système de son éducation, mesuré à l'importance de sa vie et à la délicatesse de ses organes, amollit peut-être le ressort naturel de son esprit, et y jeta une sorte de négligence qui lui rendait redoutable la peine de discuter et le danger de résoudre; mais son âme, d'une trempe plus ferme et plus décidée, trompa, pour ainsi dire, son éducation : ses sentiments doux, humains, fixés par l'heureux ascendant de la nature, n'eurent jamais la flexibilité de ses pensées : prodige sur le trône, où le pouvoir est si prompt à s'alarmer, où la sensibilité est si peu exercée, parce que tout est étranger au cœur des rois, tout, jusqu'à leurs bienfaits même, que détermine l'habitude, ou qu'arrache l'importunité. C'est par le cœur que Louis est véritablement roi; l'effort de l'intrigue, qui fait plier sa raison et flotter ses jugements, n'arrive point jusque-là; et tandis qu'il s'abandonne aux opinions d'un ministère tantôt incertain, tantôt factieux, toujours divisé, son âme, libre et invariable, repousse tous les mouvements et toutes les impressions qu'elle n'avoue pas.

Je ne parle point ici de cet amour de la paix qui consacra toute sa politique, et dont je viens de mettre sous vos yeux les preuves les plus touchantes; je parle de sa retenue dans l'usage de ce pouvoir légitime qui force

et qui subjugue. Il est trop connu, ce combat éternel du trône et de la liberté, pour ne pas louer les rois même qui ne sont que justes; mais se défier de ses droits, les craindre, les suspendre, se les dissimuler même pour ne pas sentir qu'ils sont offensés, et ne pas s'abandonner aux résolutions qui les vengent; c'est une délicatesse inconnue sur le trône; et c'est l'éloge particulier de Louis. Tout ce qui caractérisait la crainte, tout ce qui annonçait l'extrême justice, était un tourment pour son âme; jamais il ne voulut le bien avec cette violence qui le gâte et le dénature; il désirait que l'action de l'autorité fût lente et imperceptible, que la soumission ressemblât au mouvement et au choix de la volonté; son sceptre, si j'ose m'exprimer ainsi, se courbait vers elle pour la diriger ou pour l'attendre, et telle était l'obstination de sa bonté, qu'il voulait tout espérer de l'indulgence, lors même qu'il la croyait plus dangereuse que la sévérité. Ah! sans juger ici sa justice, sans prononcer entre le souverain et son peuple, j'oserai dire qu'il pouvait être le plus sévère des rois, s'il n'eût pas été le meilleur des hommes. Revenons sur ces temps difficiles, qui ne renaîtront sans doute jamais. Osons soulever le voile du sanctuaire où réside cette volonté suprême qui règle nos destinées : là, vous ne l'ignorez pas, se fait sentir toute la plénitude de la puissance; là domine le culte de l'autorité; là préside cette raison d'Etat terrible, inexorable.... Au milieu de la tempête et du trouble, savez-vous quel protecteur vous restait? Savez-vous qui vous défendait contre la rigueur, quelquefois nécessaire, des conseils? Le cœur, le cœur seul de Louis. Dans ces moments, il luttait seul contre l'intérêt de ses droits, les craintes de la sagesse, les leçons de l'expérience; il répétait en soupirant ce mot naïf, échappé autrefois à sa tendresse : *Ils sont tous mes enfants.* Et ce cri de son cœur, plus puissant que toutes les nécessités politiques, désarmait sa justice. Jamais sous aucun règne la liberté ne fut plus inquiète et plus orageuse; il ne lui opposa longtemps que la patience : jamais elle ne forma peut-être des vœux plus inattendus; il les écouta toujours sans ressentiment : si le tonnerre s'allumait quelquefois dans ses mains paternelles, il s'éteignait bientôt en ne laissant échapper que quelques étincelles passagères : sa clémence était sans retour sur le passé, sans prévoyance sur l'avenir; elle ne connaissait ni les réserves ni les précautions de cette prudence froide qui calcule les dispositions, devine les penchants, et jusque dans le bienfait montre la main de la vengeance : l'art de régner n'était pour lui que l'art de se soustraire à la nécessité de punir; et le seul acte rigoureux qu'il s'est permis.... Je sais que je touche une plaie profonde et sanglante; mais en gémissant de nos pertes, pourquoi craindrais-je de rechercher tout ce qui peut les adoucir? Peindre le cœur de Louis déchiré par cet effort, c'est montrer à la nation ce qu'elle pouvait en espérer; et ce cœur, s'il était encore sensible, m'applaudirait du fond de son tombeau! Ah! sans doute, si des causes étrangères, si une malignité, une intempérie produite par un long amas de circonstances malheureuses, n'eussent précipité le mouvement des esprits, sa bonté, dont on ne désespéra jamais, et dont on osa peut-être trop attendre, eût tout concilié, tout pardonné.

Je veux qu'on ait empoisonné, corrompu cette source de la félicité publique; mais une vertu dont l'audace et le crime ont abusé, n'a-t-elle donc plus de droit à nos éloges? La punira-t-on des attentats de la perversité? Quelle voix s'élèvera pour inculper la bonté de Louis? Sera-ce celle de la religion, dont il respecta toujours les conseils et les privilèges? Celle de ses courtisans, qu'il combla de faveurs, à qui il ne montra jamais que la tristesse obligeante de ces refus involontaires qui valent des grâces? Celle de ses soldats qui le virent pleurant sur les lauriers de Fontenoi, parcourant les hôpitaux, consolant les blessés, s'écriant au milieu de ces tristes victimes de la victoire : *Anglais, Français, ennemis, sujets, que tous soient également traités, ils sont tous des hommes?* Sera-ce celle du peuple?... Non, monarque bien-aimé et digne de l'être, il ne troublera point vos mânes augustes; il respectera ce cœur sensible, qui connut sur le trône le respect de l'humanité.... J'appellerai des extrémités du royaume cette portion de la nation que les factions n'agitent point, que l'intrigue ne corrompt pas; je conduirai ce peuple simple, sans passion, sans intérêt, sous ces voûtes funèbres où vous reposez; je lui raconterai l'horreur dont le ciel a voulu environner vos derniers soupirs, cet abandon général, cette solitude ajoutée à la solitude de la mort; je lui dirai : Voilà ce roi qui a toujours sauvé vos moissons des désordres et des cruautés de la guerre, qui l'a toujours éloignée de vos héritages, qui vous a toujours préférés à la vanité des triomphes; voilà ses restes.... et ce bon peuple se précipitera sur votre cercueil; gémissant, il ne vous nommait point dans ses larmes; le cri de la misère ne vous accusa jamais; c'était pour vous qu'il avait inventé ce soupir que l'oppression lui arracha : *Ah! si le roi le savait....* Votre cendre lui sera aussi précieuse que votre nom lui a été cher.

Et ne pensez pas, Messieurs, que cet attendrissement fût un effet de l'art : on peut modifier les idées du peuple, mais on ne compose point ses sentiments. Louis était aimé, parce que l'opinion de sa bonté prévalait sur tout; c'était, si je puis parler de la sorte, une vérité, une foi nationale; et tel était l'empire de cette vérité qu'on separait toujours son cœur de ses lois, et son administration de ses volontés. Nul prince, en effet, et je n'excepte pas même le grand, l'immortel Henri (hélas! que de ressemblance entre ces deux rois, et que le vertueux Sully met peu de différence entre les deux règnes!) nul prince n'eut des vues plus saines, ne désira plus sincèrement le bien; et pour

l'attacher à ce bien qu'il désirait, il ne fallait qu'être digne de le lui montrer.

Promenons nos regards sur toutes les parties de ce vaste empire; ramenons-les dans la capitale; nous trouverons partout des encouragements utiles, ou des bienfaits publics... Quel hommage réservons-nous donc à ce roi qui ranime et honore l'agriculture, fertilise les déserts, met en action ces sucs créateurs engourdis dans le sein de la terre, unit les fleuves et les mers par des canaux, rapproche les distances en rendant les communications plus faciles et la circulation plus rapide; ce roi, qui le premier a voulu que la joie d'un événement public devînt le bonheur des particuliers; que, sans s'égarer et s'éteindre dans une ivresse populaire, elle pénétrât sous le toit du pauvre, consolât sa misère, charmât ses peines par les douceurs durables de l'union conjugale; ce roi qui, ne pouvant payer des trésors de l'Etat tout le sang répandu pour la cause publique, imagine, par l'établissement de la noblesse militaire, un prix digne des Germains nos aïeux, et nous estime assez pour assigner l'honneur en échange de la vie! Que vous dirai-je! Jetez les yeux sur ces élèves que sa bienfaisance éclairée forme à toutes les vertus, et dévoue au patriotisme et à la gloire; voyez, au milieu de ces murs, cette légion brillante, fondue en quelque sorte dans la société dont elle est devenue l'ornement et la défense, cette discipline, ce bel ordre, ces asiles préparés à l'infirmité, cette école destinée à l'inexpérience, ouvrage d'une âme grande et pure, noble vanité du héros de Prague, toujours d'intelligence avec le cœur de Louis.... Ces avantages, trop peu sentis peut-être, parce qu'un règne de cinquante-neuf ans émousse l'attention, parce qne quelques malheurs semés sur ce long intervalle laissent des impressions chagrines; parce que, surtout par un effet déplorable de la malignité humaine tout s'appauvrit, s'atténue pour la reconnaissance, tandis que tout prend du corps pour la censure, ces avantages se seraient multipliés, reproduits dans toutes les parties de l'administration, si le cœur de Louis en avait dirigé tous les ressorts. Qu'on rassemble ces faits, que la réflexion supplée ce qu'un récit rapide leur ôte d'importance et de poids, osera-t-on douter de sa bonté, de ses vues paternelles, de ses sentiments humains et bienfaisants?... Censeurs austères, plus inexorables que le Dieu qui juge nos faiblesses dans sa miséricorde, placez-vous sur ce même trône, au milieu des flots de l'intrigue, des artifices de la cupidité, des impostures de l'adulation; considérez cette conjuration funeste de tous les particuliers contre le bien public, cette dépravation générale de tous les principes, ce mépris audacieux de toutes les bienséances, cette émulation qui a tout outré, le faste et les plaisirs, cette frivolité qui a tout perdu, l'honneur et les mœurs, parlez, dans ce temps où le scandale a cessé par l'universalité même du désordre, dans l'affaiblissement de la religion, dans l'ivresse de votre liberté irritée par le dérèglement de tous, auriez-vous été plus réservés que Louis? Hélas! peut-être ne vous serait-il pas même resté le mérite que je loue, celui du cœur.... France, si tu veux des rois justes, commence par les mériter; l'exemple des souverains est sans doute l'Evangile des sujets; mais il y a aussi une réaction des mœurs du peuple sur les rois mêmes, et lorsque le peuple est vertueux, la honte menace de s'asseoir sur le trône et devient le frein des rois.

Mais mon sujet m'entraîne, et vous attendez sans doute, Messieurs, des traits plus intimes, plus caractérisés de la bonté de Louis : si ces traits me manquaient, j'interrogerais ici votre propre cœur; je vous montrerais ce monarque étendu dans les murs de Metz sous la main de la mort; je vous peindrais la consternation, l'abattement, le désespoir de toute la France; je vous rappellerais vos gémissements, à vous que ce récit ne touche pas, et je vous dirais : vous pleuriez, expliquez-moi vos larmes. Les désavoueriez-vous? Ah! elles ne vous trompaient pas : vous pleuriez le pacificateur de l'Europe, le protecteur de la tranquillité publique; vous pleuriez un jeune roi, arraché aux délices de sa cour et précipité dans les périls pour vous défendre et vous venger : voilà les titres de sa bonté; pourquoi chercheriez-vous, dans ce triste discours, ce que vous trouvez tous au fond de vos âmes? Il était donc déjà connu ce cœur sensible; s'est-il démenti? Ce que l'amitié a de plus vrai, la reconnaissance de plus noble, la nature de plus tendre, la douceur et l'aménité des mœurs de plus touchant, n'éclate-t-il pas dans tous les détails de sa vie?

L'amitié! Quoi! ce sentiment timide que la grandeur effarouche, qui vit dans l'ombre et l'égalité, peut donc être le partage des rois? Ah! Messieurs, leurs plaisirs, quoique multipliés, sont si faux, leurs douleurs si profondes et si vastes, qu'ils seraient trop à plaindre si le regard de l'amitié ne les consolait pas sur le trône. Louis sentit tout le charme de cette consolation, et il en était digne. Que ne m'est-il donné de peindre ici tous ses mouvements, sa simplicité, son abandon, ses grâces, son activité, sa constance? Il oubliait son rang; mais, par un retour de jalousie délicate, il voulait aussi qu'on oubliât son pouvoir; c'est à ce prix qu'il met ses sentiments : toute âme dans laquelle il surprend le mouvement de l'intérêt est indigne de la sienne : sûr d'aimer, il veut s'assurer du plaisir de l'être : alors il se souvient qu'il est roi, il occupe toute sa puissance du soin de votre bonheur; sa générosité vigilante vous prévient, elle a devancé vos espérances : si une mort précipitée vous enlève à sa tendresse, son âme reposera sur votre cendre, il trompera sa douleur en s'attachant à tout ce qui lui reste de vous; il deviendra le père de vos enfants, et votre nom sera pour eux un titre

éternel à ses bontés. Amitié sainte, eûtes-vous jamais un plus grand caractère? Oui, Messieurs, elle prendra dans le cœur de Louis la forme de tous les sentiments; tout ce qui peut la reproduire et lui donner plus d'éclat devient un besoin pour elle; elle imaginera que la reconnaissance sied bien à un roi; que ce sentiment honore également et le sujet qui en est l'objet, et le monarque qui en donne l'exemple. Par une recherche de plaisir que l'âme seule apprécie, cette amitié reconnaissante voudra se survivre à elle-même, se perpétuer dans des monuments immortels.... Louis appellera les arts pour servir, pour éterniser ses regrets; il leur dira : Acquittez, s'il est possible, la dette de mon cœur; et le ciseau du génie consacrera dans les temples, et le ministre qui éclaira sa jeunesse et le héros qui le montra à la victoire.

Entrons dans ses palais; consultons, non ses courtisans (ce peuple ingrat ne connaît guère d'inutiles souvenirs, l'intérêt n'a rien à louer dans les morts); mais ces hommes simples et vrais qui l'ont vu si souvent livré aux impressions soudaines de la nature, à ces effets subits du caractère qui trompent les précautions de l'amour-propre. Le roi, le maître ne se montrait jamais; une familiarité douce tempérait cette majesté que le ciel avait imprimée sur son front; il encourageait la confiance, excusait l'inattention, consolait l'impuissance ou les méprises du zèle : nulle impatience, nul reproche; la crainte de lui avoir déplu devenait pour lui un embarras, et ses regards semblaient vous presser d'oublier le droit qu'il pouvait avoir de se plaindre. Suivons-le dans le sein de son auguste famille.... Siècle voluptueux, qui fatiguez tous les arts pour vous créer des plaisirs, et dédaignez ceux des mœurs; âmes flétries et desséchées, pour qui l'innocence d'un transport est un ridicule, non, ce n'est point à vous que je parle, vous ne m'entendriez pas : cœurs sensibles et purs (ah! sans doute il en existe encore), venez, contemplez Louis au milieu de ses enfants. C'est là que, libre de la contrainte de son rang, il s'abandonne à toute la simplicité de son âme; c'est là qu'il vient chercher ce calme qui fuit les rois, se désarmer, pour ainsi dire, oublier la triste nécessité de craindre ou de mépriser les hommes : eh! de quel prix peut être à ses yeux ce trône agité où il gémit, où le bien qu'il désire échappe si souvent à sa puissance? Mais il est père; ce trône sert, du moins à ce titre, les besoins de son cœur, en étendant ses complaisances, en multipliant ses bienfaits : avec quelle facilité sa bonté séduit toujours son pouvoir! Jamais le vœu de la confiance filiale ne fut repoussé par l'amour paternel : de chères et grandes victimes tombent autour de lui sous les coups de la mort; une épouse, un fils précipités dans le tombeau; le dernier fruit de sa tendresse immolé sur l'autel de la religion; une génération entière, écroulée en quelque sorte devant lui, de jeunes princes croissant de loin à l'ombre de son expérience. O mon Dieu! que de dures épreuves pour sa sensibilité!... Mais vous lui restiez, augustes princesses. Dans cette solitude accablante, son âme abattue s'appuyait en secret sur vous; souffrez que je vous atteste. Si le cœur de Louis n'était point encore assez connu, vos sacrifices, vos dévouements, cette mort que vous avez puisée dans la mort qui s'exhalait de son souffle, justifieraient son éloge en ne laissant rien à faire pour le vôtre. Vous vivez, le Dieu des vertus vous devait cette récompense, hélas! si c'en est une, si la vie, si l'opinion des hommes est quelque chose; vous vivez, vous redirez que Louis fut le meilleur des pères, le meilleur des maîtres. Quelle histoire le louera mieux, quelle éloquence peut être plus touchante que vos larmes et l'héroïsme de votre tendresse!

Religion sainte, pardonnez si jusqu'à ce moment j'ai paru détourner mes regards de vos malheurs. Le jour du Seigneur est enfin arrivé; ce lieu, cet autel n'aura point à me reprocher un éloge tout humain; je puis louer un roi chrétien, je puis occuper la piété publique de votre triomphe... Talents, lumières, gloire fragile du siècle, disparaissez... Et moi-même, qui suis-je pour célébrer les victoires de la grâce?... Parlez, esprit de justice et de vérité, prenez la place du faible orateur : ces derniers moments vous appartiennent, vous seul pouvez les décrire, et les rendre aussi respectables qu'ils ont été consolants.

Une longue carrière semblait s'offrir encore aux vœux de Louis et à nos espérances. Ses yeux, fermés par l'habitude, ne cherchaient point ce formidable avenir que la foi doit nous rendre toujours présent : Dieu, la vérité, son cœur, sa raison, tout était dans le silence. Tout à coup le tonnerre éclate sur sa tête... Vous sortez, Seigneur, de ce sommeil apparent dont l'indolence abuse et que l'impiété calomnie, et à votre approche, sceptre, couronne, tout se brise dans la main de l'infortuné monarque. *Descendisti, et a facie tua montes defluxerunt* (*Isa.*, LXIV, 3). Un lit de douleur, voilà tout ce qui lui reste avec votre miséricorde et votre justice..... Ecoutez, Messieurs, le secret adorable de cette justice et de cette miséricorde, et pardonnez quelques détails à un si grand intérêt.

Les premiers éclats de la foudre ne réveillent ni inquiétude ni crainte; l'ange de la mort se cache, il détourne les prévoyances, il se dérobe aux précautions de l'art; la tendresse, le zèle, tout est tranquille. Sécurité funeste! Hélas! elle entrait dans le plan de la justice divine; mais bientôt le mal s'élance de toutes les veines qui le recèlent; le péril se déclare, et avec lui commence cette chaîne d'expiations qui doivent purifier la victime.

La vérité est donc bien étrangère au trône, puisqu'elle n'en approche pas dans les moments même où tout fuit, où il ne reste

qu'elle. O rois! que vous êtes à plaindre! Votre vie est en proie au mensonge et votre mort à la surprise; on a trompé vos premiers regards, on trompe encore vos derniers soupirs. Telle est la destinée de Louis dans ces instants cruels. Le mystère l'environne, rien ne lui désigne le poison qui le dévore; la cour, la capitale retentissent de l'accablante nouvelle, l'étonnement, la terreur, une multitude de voix la répètent, et la vérité n'en trouve pas une pour porter ce triste secret à l'oreille du prince... Que dis-je, les factions et les intrigues se raniment autour de lui; on se dispute l'avantage d'égarer ses pensées et ses soupçons: on ne sent point que c'est conspirer contre sa raison, sa conscience, ces dernières et uniques ressources qui restent à de grandes erreurs; on lui dissimule tout, comme si le héros de Fontenoi, le philosophe chrétien qui, à l'âge de trente-quatre ans, avait reconnu sa place dans l'empire de la mort, eût pu pâlir à son aspect... Eh! malheureux politiques, vous vous méprenez, ce n'est pas un trône, c'est un lit de mort que vous assiégez; tous vos déguisements, tous vos artifices sont perdus.... Mais vous êtes dans ce moment les ministres d'un jugement terrible. Telles sont les justes rigueurs de la vérité sur les rois, méconnue lorsqu'elle est importune, elle fuit quand elle devient nécessaire. Il semble qu'un Dieu vengeur soit occupé à l'écarter de l'infortuné prince qui la cherche. Il permet qu'on séduise la piété, qu'on alarme la tendresse, qu'on oppose l'intérêt le plus cher à l'obligation la plus sacrée. Représentez-vous Louis, déchiré par ses perplexités, étudiant le silence de tout ce qui l'approche, interrogeant les regards, craignant d'y surprendre la certitude fatale que d'affreux caractères multiplient à ses yeux, et qu'il s'efforce encore de méconnaître. La mort est dans son sein; seul il l'ignore, seul il se retourne sur le doute accablant auquel une fausse pitié l'abandonne: espèce de torture à laquelle est attaché l'ordre secret des vengeances. Mais la miséricorde marche avec la justice: il est temps que cette miséricorde l'éclaire. Ses yeux s'ouvrent enfin, le doute s'évanouit, et avec lui ce reste de sécurité qui favorise encore sa faiblesse. Le voilà sous la main de Dieu, cette main qu'on ne peut fuir, et qu'il faut désarmer: il le sait.

Dans ce moment, tous les principes de religion et de vertu, muets, ensevelis sous un long amas d'erreurs, sortent à la fois de toutes les retraites de son âme: précieuses ressources, dont il n'avait jamais perdu le sentiment et le goût; garde sacrée, elle va l'investir de force et de lumière, repousser tous les mouvements de l'habitude, toutes les séductions de l'espérance. Suspendu entre le ciel et l'abîme, il n'a qu'un instant pour choisir, mais il n'attendra pas que la voix du zèle détermine, presse ses sacrifices; une voix qu'il ne craint plus d'entendre a tout décidé au fond de son cœur; il l'entend sans trouble, il ne frémit pas, il ne s'agite pas dans l'horreur et le désespoir d'un tardif remords; une douleur recueillie et tranquille, un repentir profond, ce repentir qui honore la clémence en la supposant infinie, pénètre toute son âme, règle tous ses mouvements. Déjà il est digne de lever du moins les yeux vers cette éternité qui se montre; déjà se prépare cet intéressant traité, où tout est irrévocable, où l'homme fait enfin justice à son Dieu, à ce Dieu qui ne dissimule plus, qui ne tolère plus, qui veut être fléchi, s'il n'a point été respecté...

Sombre appareil, pompe attendrissante, silence de consternation et d'effroi, moments où commence la mort, non, je ne puis me résourdre à vous donner des larmes, Louis respire, il est rendu à la vérité, à la religion, et il peut l'être encore à nos espérances; je ne veux voir que les biens qu'il obtient, et non la perte qui nous menace; ce lit de souffrance que l'horreur environne n'est plus à mes yeux qu'un temple, un autel, où l'alliance de la foi se renouvelle, où revivent et se confirment les pactes éternels, où tout est expié, pardonné... Puis-je mêler des soupirs à une joie si juste? Je l'entends, cette voix consolante qui proclame le repentir, les vœux, les résolutions du monarque pénitent... Peuples accoutumés à respecter sa volonté, cette dernière est la plus sainte; recueillez-la cette voix, qui, comme celle d'Elie, fait descendre le feu sacré sur l'holocauste, Quel tableau! Dieu rentrant avec la paix dans ce cœur désabusé, Louis jurant à ce Dieu, trop longtemps méconnu, un amour et une fidélité sans réserve... Qu'il soit écrit dans votre cœur, ce serment solennel, ô mon Dieu! et qu'il efface, qu'il anéantisse à jamais tous les serments de l'erreur et de l'aveuglement!

Cependant, que de rigueurs au milieu de tant de grâces! Tremblez, vous que cette indulgence pourrait précipiter dans la présomption; c'est au cœur de ce prince malheureux que l'inflexible justice a frappé. Ce cœur sensible était coupable; ce cœur sensible est la victime à laquelle la vengeance s'attache; elle lui laisse tous les besoins de sa tendresse, et lui en ravit presque tous les objets; le mal qui s'accroît pèse sur tous les mouvements de ce cœur déchiré, et les enchaîne sans les détruire. L'amitié, la piété filiale veillent en vain autour de lui; ni la piété filiale, ni l'amitié n'auront un soupir. Cet affaissement de toutes ses puissances, cette présence de sa raison, qui lui fait sentir la douceur d'expirer du moins dans les embrassements de ses petits-fils, et l'affreuse nécessité de les écarter; quelle pénitence! Il mourra, et il n'a point encore ouvert le sanctuaire de l'Etat à son successeur; il laisse de grandes plaies et de jeunes mains pour les fermer; il emporte avec lui ces leçons, ces regrets, ces conseils que l'éloquence du dernier moment rend si pénétrants et si respectables; il mourra, et les oracles de sa mort seront perdus comme les derniers exemples de sa vie; quelle pé-

rience ! Ah ! du moins, si quelques années lui étaient rendues, pour les consacrer au bonheur de son peuple, pour honorer cette religion qui le console.... Mais vous nous avez envié, Seigneur, le fruit de votre clémence même; en vain le zèle, l'attendrissement, l'espérance sollicitent de nouveaux jours pour ce cœur nouveau : le miracle de Metz ne se reproduira point; l'arrêt est irrévocable....

Que nous reste-t-il, que la soumission et l'humble confiance de la foi ? Hélas ! qu'importent quelques moments d'une vie qui se mesure pour les rois, comme pour le dernier des hommes, par les douleurs et par les peines ! En quittant le trône, Louis quitte un écueil : il a tout réparé, tout obtenu; la mort, dans cet état, est une grâce de plus; quelques jours sanctifiés par de si dures épreuves suppléent, sans doute, les mérites d'une longue persévérance : lorsque la fidélité, quoique tardive, est entière, la miséricorde est sans bornes. Embrassons, Messieurs, de si douces consolations; admirons ce prince sage et modéré; plaignons sa justice trompée, respectons la droiture de ses intentions, chérissons la sensibilité de son cœur; mais attachons-nous surtout à ce grand exemple que sa mort nous laisse. Il honore son courage et justifie ses principes; il devient un appui pour la piété et une autorité pour les mœurs; il laisse sur le trône un esprit de zèle et de terreur religieuse, qui doit se répandre sur toute la nation; c'est par là que Louis est véritablement le roi d'un peuple chrétien : son repentir est un bienfait public. *Spiritu magno vidit ultima, et consolatus est lugentes in Sion.*

Seigneur, ce n'est plus seulement sur son tombeau que nous vous conjurons d'arrêter des regards de miséricorde et de bonté; vous venez d'opérer dans cet empire le changement subit que votre seule parole opérera dans la nature, lorsque les siècles seront écoulés; vous avez dit : *Ecce nova facio omnia* (*Isa.*, LXIII, 19); *je renouvelle tout :* et tout a changé. Sur nos têtes se lève un astre bienfaisant; quelle sera sa course, si votre puissante main la dirige! Déjà le gémissement a cessé; la confiance renaît; le peuple soulève sa chaîne, que l'espérance lui a rendue plus douce et plus légère. Achevez, Seigneur, cette grande révolution; qu'elle descende du trône sur ce même peuple.... Renouvelez-vous, nation généreuse, méritez ces jours nouveaux qui vous sont promis; et vous, surtout, qui environnez le jeune monarque, soutenez son âme par une noble conspiration de justice et d'intégrité; la honte ou la gloire, l'erreur ou la sagesse d'un long règne, toutes nos destinées sont aujourd'hui dans vos mœurs; un conseil ou un exemple de corruption ne serait pas le crime d'un jour; songez que la reconnaissance ou l'exécration de nos neveux vous attendent. Grand Dieu ! réconciliez enfin le trône avec la vérité; faites luire sa lumière aux yeux du prince qui la cherche. Hélas ! c'est un prodige que nous vous demandons; mais considérez et le peuple et le roi qui vous le demandent; si vous réservez ce prodige aux vertus, quel monarque en est plus digne ! si vous l'accordez aux besoins, à quel peuple fut-il jamais plus nécessaire?

IV. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE MARIE-THÉRÈSE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE, REINE DE HONGRIE ET DE BOHÊME;

Prononcée dans la chapelle du Louvre, le 1er juin 1781, en présence de Messieurs de l'Académie française.

Accedite gentes et audite; et populi attendite. Audiat terra et plenitudo ejus. (*Isa.*, XXXIV, 1.)

Tenez, nations, écoutez-moi; peuples, soyez attentifs. Que la terre, d'une extrémité à l'autre, prête l'oreille.

Quel mouvement s'élève dans mon âme, au moment, Messieurs, où je parais dans cette chaire? Mes regards, accoutumés à ce sombre appareil, sont frappés d'un nouveau spectacle. Ce n'est plus la mort, c'est la religion, c'est la justice que j'aperçois au milieu de vous; elles excitent ma faible voix, elles semblent me dire comme autrefois le Dieu d'Israël à son Prophète : Parle, *loquere;* voici le jour de notre gloire, écarte tous les voiles de l'art; tu n'as rien à dissimuler, nos maximes et nos oracles seront dans ta bouche : *Loquere, ecce dedi verba mea in ore tuo.* (*Jerem.*, I, 9.)

Vous le savez, Messieurs, la cendre des rois, quels qu'ils soient, est toujours respectée : vivants, on les trompe : morts, on les loue : c'est la dernière des flatteries auxquelles le trône les a condamnés, tant le nom de roi est fatal à la vérité ! Mais cette louange qui rampe à leur suite, dernier effort de l'adulation expirante, s'éteint elle-même avec les flambeaux qui éclairent leurs funérailles. Ici, Messieurs, ce n'est ni l'usage, ni la bienséance, ni le respect national qui commandent à ma pensée; c'est votre admiration qui m'appelle au tombeau de Marie-Thérèse, c'est à l'enthousiasme public que j'obéis. Un peuple étranger à Marie-Thérèse, un peuple qui n'a point vécu sous ses lois; que dis-je? un peuple qui l'a combattue, qui, les armes à la main, inondait il y a quarante ans, et menaçait ses héritages; c'est ce même peuple réuni aujourd'hui autour de son cercueil, qui réclame son éloge, éloge digne d'elle sans doute, parce que ce peuple ne lui doit que la vérité. Les royaumes étrangers sont la postérité pour les rois.

Parlons donc son langage dans une solennité que le mensonge et l'exagération ont si souvent profanée. Que l'Allemagne gémisse, elle a perdu le plus précieux de tous les biens; mais ce n'est pas l'Allemagne seule, c'est l'Europe entière qu'il faut consoler. Consolons l'Europe par toutes les espérances attachées à l'exemple d'une grande vertu. La mort de Marie-Thérèse accu-

mule des couronnes sur une tête auguste, digne de les porter. Pour nous, recueillons au nom de la religion et de l'humanité, une succession plus grande encore. Rassemblons ces esprits de justice, de bienfaisance et de paix, qui environnaient le trône impérial, pour les répandre, s'il est possible, au pied de tous les trônes et en composer le bonheur du monde : voilà l'héritage sacré de toutes les nations. Peuples, voilà ce que le dernier soupir de Marie-Thérèse vous a légué. *Accedite gentes, et audite.*

C'est donc à l'Europe entière que j'adresse ce discours. Laissons le néant des grandeurs humaines, toujours prouvé et toujours méconnu ; détournons les yeux de ce temple de la mort, hélas ! qui se montre toujours en vain à ses victimes. Je ne dirai pas que les tristes restes de Marie-Thérèse sont la leçon des rois qui doivent mourir : ce faible intérêt serait trop indigne d'elle ; montrons que sa mémoire est l'école des rois qui règnent. Venez, peuples, c'est votre cause que je vais plaider, non au pied d'un trône, mais sur ce tombeau devant lequel tous les trônes s'abaissent, parce que tout leur éclat ne vaut pas une seule des larmes qui l'arrosent. Venez, au récit simple et fidèle d'une vie sans erreur comme sans faiblesse, bénissez le Dieu qui donne les bons rois dans sa miséricorde; que vos préjugés se taisent, que votre confiance s'affermisse. Lorsque vous parcourez les fastes du monde, vous les voyez ces trônes, théâtres de toutes les passions, tantôt déshonorés, tantôt obscurcis, tantôt renversés : l'histoire de leur chute, de leur splendeur même, n'est que l'histoire de la honte et du malheur de l'humanité. Ici, qu'apercevez-vous? une seule passion, assise pendant quarante ans, sur les débris de toutes les autres, la noble, l'héroïque passion du bien public. Voilà l'immortel monument que je viens élever avec vous à la gloire de Marie-Thérèse, le seul qui l'honore, le seul qu'elle daigne avouer, parce qu'il est tout à la fois justice et modèle.

La vie d'un chrétien obscur finit avec sa vie ; les temps ne sont plus rien pour lui, l'éternité seule lui reste.

La vie d'un roi n'a point de terme, il ne meurt pas; jugé dans l'éternité, il est encore présent à tous les temps : la justice des siècles prend ici-bas la place de Dieu même, incorruptible comme lui, et peut-être plus inexorable.

Il existe donc pour les rois deux sources de gloire et de honte : la religion et l'histoire ; deux juges : Dieu et la postérité.

Ne craignons pas de citer Marie-Thérèse à ces deux redoutables tribunaux.

Dans l'éloge des dieux de la terre, souvent l'histoire languit quand la religion triomphe : plus souvent encore la religion gémit où l'histoire s'élève. Ici tous les intérêts sont réunis, et c'est la première fois peut-être que, dans un sens exact et rigoureux, on a vu marcher ensemble les annales de la gloire et celles de la vertu.

Pour jeter quelque ordre dans un tableau si vaste et si magnifique, offrons Marie-Thérèse à l'Europe et à son peuple: à l'Europe, dont elle fut l'étonnement et l'admiration ; à son peuple, dont elle a été l'idole. Si le trône eût manqué à cette grande âme, elle eût été déplacée; et quelle perte pour le trône ! Qui ne connaît dans le rang suprême les erreurs de la gloire et les abus de l'autorité? Hélas ! on les croit inévitables, presque nécessaires. L'expérience a tourné en habitude cette triste pensée : la célébrité, le pouvoir d'un seul n'est que trop souvent le tourment de tous. Marie-Thérèse a tout justifié, et la gloire et l'autorité : la gloire, aux yeux des sages, par le grand caractère qu'elle lui a fait prendre ; l'autorité, aux yeux des peuples, par le noble usage qu'elle en a fait. Tout est pur dans sa renommée, tout fut consolant sous son empire. Voilà, Messieurs, ce que nous observerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-puissante, très-excellente princesse Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche, impératrice douairière, reine de Hongrie et de Bohême. Ainsi le règne que je vais décrire est tout ensemble l'apologie du trône, l'exemple des rois, et l'espérance de tous les peuples.

Je l'avoue, Messieurs, cette idée consolante me soutient. Prévenu par la voix de la renommée, l'orateur disparaît ici. Auguste vérité, vous parlerez seule, vous parlerez pour l'instruction de ces maîtres du monde, qu'il est si difficile, qu'il est si important d'instruire, et qui ne peuvent être plus efficacement instruits que par leurs égaux.

PREMIÈRE PARTIE.

La gloire, cette grande erreur de tous les siècles; ce prestige, qui étonne, trouble et domine la raison, ce fantôme, chargé de palmes et de deuil, tour à tour objet d'idolâtrie et d'exécration, d'enthousiasme et d'horreur, cet être, en un mot, dont tout le monde parle, que peu de sages ont connu, les rois, les peuples vont le connaître : Marie-Thérèse, en prenant sa place dans l'opinion des hommes, va fixer enfin l'idée de la gloire.

Non, Messieurs, les hommes célèbres ne sont pas les grands hommes, la célébrité n'est pas la gloire. Lorsque l'ardeur, ou plutôt l'emportement de toutes les passions qui la promettent, s'empare de ces âmes impétueuses que la fortune enivre, il les rend vaines, injustes, imprudentes, impitoyables. La gloire n'est plus alors que ce délire, hélas ! trop imposant, le mépris du sage et le fléau de l'humanité. Mais lorsque une grande âme lui donne, en quelque sorte son empreinte, sa forme, son caractère, consolante, respectable, aussi pure que sa source, elle devient alors un modèle et un bienfait public. J'appelle une grande âme celle qui, sur le trône, se montre toujours tout ce qu'elle doit être, se modifie

sans effort, se plie sans violence, cherche le bien plus que l'éclat; simple tout ensemble et magnanime, sensible et juste, élevée et populaire; celle enfin qui, toujours présente à tous ses devoirs, distingue d'une vue ferme et sûre la vertu de chaque moment, le mérite propre à chaque situation, et s'y porte d'un mouvement libre et uniforme, sans rien affaiblir et sans rien exagérer. Telle fut l'âme de Marie-Thérèse, et vous la verrez plus grande encore par tout ce qui n'étonne pas, que par tout ce qui semble avoir le droit de surprendre et d'éblouir.

Abandonnons aux détails de l'histoire son enfance et sa première jeunesse. Les êtres extraordinaires ne connaissent peut-être pas la lenteur des développements. Il y a une maturité qui les attend, qui se cache même dans le désordre apparent des premiers mouvements de la nature, et dont personne ne peut marquer ni les gradations ni le terme. Le moment arrive : principes fermes, sentiments généreux, sagesse, énergie, profondeur, tous les éléments de l'héroïsme se pressent à la foi d'éclore ; tout se déclare, l'âme paraît sortir de son secret : semblable à la lumière qui, dans l'instant où elle se montre, dévore en quelque sorte tout l'espace, embrasse tous les objets et les crée, pour ainsi dire, en leur donnant la forme et la vie. Je ne rappellerai donc point ici les sages impressions que Marie-Thérèse recevait des soins de Charles VI et d'Elisabeth de Brunswick. Des germes, plus forts que les préceptes vulgaires, étaient déposés dans cette âme supérieure à toutes les maximes communes. Hélas! sur le trône, le premier charme du pouvoir efface souvent, sans retour, la molle et servile empreinte de ces maximes. Marie-Thérèse était réservée à une instruction plus profonde. L'Europe entière sera ébranlée, la gloire de toute sa vie est à ce prix, et le ciel permettra tout, pour l'élever jusqu'à cette mâle éducation qui achève les grands rois, l'éducation du malheur.

Par quelle étrange révolution ce mystère de la Providence s'accomplira-t-il? Grâces, talents, dons heureux de l'esprit, don plus heureux de plaire, tout ce qui compose une vie fortunée, prépare, embellit la carrière qui s'ouvre devant elle. Si le sang de Charles-Quint donne encore un maître à ses vastes domaines, elle ira porter sous un ciel étranger toutes ces qualités aimables qu'on adore à Vienne. Dans toutes les parties du monde, l'admiration lui réserve un trône : elle trouvera partout les mêmes cœurs..... C'est à Vienne même, dans ce palais qui la vit naître, aux yeux de ce peuple dont elle est la plus chère espérance, que s'exécutera ce formidable décret. Le ciel n'accordera point aux vœux d'Elisabeth un autre Léopold ; et toute la destinée de cette maison dominatrice et conquérante va reposer sur la tête de Marie-Thérèse.

Ici, Messieurs, je vois frémir autour d'elle, dans le trouble et l'inquiétude, toutes ces ombres royales dont la politique savante avait formé ce corps de puissance si longtemps redoutable à l'Europe. Les jours de splendeur vont donc s'éteindre; ce fleuve, grossi depuis trois siècles par tous les ruisseaux qu'il a confondus dans son sein, peut se diviser et couler sans gloire après avoir perdu jusqu'à son nom. Que reste-t-il à Charles VI? Emportera-t-il dans le tombeau la crainte désolante de voir ce magnifique ouvrage déchiré, et le regret, plus amer encore, de laisser son auguste fille assise sur des débris? Non, pour répondre à l'attente de toute sa race, il épuisera les précautions de la sagesse, il invoquera la foi des pactes publics. Les rois, les peuples se réuniront, l'Europe entière conspirera pour assurer l'immobilité de cet immense héritage, entassé par les siècles ; et aussi confiant que David, ce monarque dira au fond de son cœur: Tout est prévu ; rivalités, jalousies, intérêts, tout est enchaîné; les destins de ma maison sont fixés. *Dixi in abundantia mea : Non movebor amplius.* (*Psal.*, XXIX, 7.)

Politique humaine, que vous êtes faible et trompeuse ! Un plus puissant génie veille du haut des cieux et dissipe comme une fumée légère tous les conseils de la prudence. Mais l'orage est encore caché dans la nue. Investie de cette gloire antique, dont tous les rayons viennent se confondre sur elle, Marie-Thérèse croît au milieu des sceptres et des couronnes; déjà s'ouvre à ses yeux le sanctuaire du pouvoir et de l'autorité. Avec quel attendrissement tous les regards s'attachent sur cette fleur brillante, qui reste seule, qui s'échappe d'une tige féconde dont la racine se dessèche, dont le nom même est frappé de mort! L'orphelin, le pauvre, le faible, tous sont heureux des promesses de l'avenir; elles deviennent l'intérêt de tous les états, le bien particulier de chaque famille. La jeune épouse ne craint plus la fécondité; le vieillard accablé d'années laisse à ses enfants ce précieux héritage et meurt consolé. En vain le démon de la guerre frémit encore aux rives du Danube; toutes les sources de la félicité publique sont prêtes à s'épancher de l'âme de Marie-Thérèse. On n'écoute, on ne sent que ces magnifiques présages; un hymen désiré les confirme : il unit deux noms consacrés, pour ainsi dire, à la souveraineté. Je ne sais quel charme est attaché au vieux respect d'un sang illustre; il semble que l'éclat qui le suit à travers les siècles porte avec lui un préjugé particulier de bienfaisance et de protection. Eh ! que ne devait-on pas attendre du sang de l'immortel Léopold (8), duc de Lorraine? Tous les cœurs volent sur les pas de ce couple auguste. La paix vient mêler ses douceurs à de si vives espérance; le Midi, le Nord, tout est tranquille: il ne reste à Marie-Thérèse que de régner comme elle a vécu.

Elle règne. La mort soudaine de Charles

(8) Léopold, duc de Lorraine, père de l'empereur François Ier.

VI la précipite, si j'ose ainsi parler, dans l'ivresse du pouvoir absolu. N'en redoutez rien, Messieurs. Ah! c'est pour la vertu seule qu'il eût été permis d'inventer le despotisme. A la voix de Marie-Thérèse, les prisons s'ouvrent, les chaînes des malheureux se brisent, l'ordre renaît dans les conseils; le zèle, le génie, le talent, tout se met à sa place. Du haut de ce trône où elle vient de s'asseoir, ses premiers regards se portent sur la Hongrie, sur ces diètes orageuses qui l'attendent et ne lui offrent qu'un sceptre courbé sous d'antiques priviléges. Sans doute le désir de conquérir les cœurs, est la première vanité d'un jeune souverain; mais l'intégrité de son pouvoir, la fierté de son sang, l'exemple de ses aïeux, l'espoir superbe d'asservir l'opinion dès le premier pas de sa carrière, s'élèvent ensemble dans l'âme de Marie-Thérèse contre les conseils de cette vanité même. La gloire d'être juste l'emportera sur toute autre gloire: *Vous serez libres* dit-elle à cette belliqueuse noblesse, *je le jure; soyez fidèles....* O serment de protection et de justice! quels droits vous assurez à Marie-Thérèse sur un peuple sensible! de quel prix, de quel serment vous serez payé!.. Cette justice, Messieurs, souffrez cette expression, est la grande usure des rois; et en attendant des temps malheureux qui ne sont pas éloignés, que de biens la reconnaissance et l'amour vont lui rendre, en échange des tristes plaisirs de l'orgueil! Qu'elle paraisse à Presbourg, souveraine adorée, elle enchaînera toutes les défiances; sa bonté, plus puissante que les lois, sera plus absolue que le despotisme même. Ah! la soumission est sans réserves, lorsque la liberté est sans alarmes; plus de barrières entre elle et le cœur des indociles Hongrois. Tout est calme, tout repose à ses pieds; et ce n'est pas ce repos affreux qui, dans la servitude, ressemble au silence de la mort: c'est la douce confiance d'une famille nombreuse, satisfaite et tranquille sous la main paternelle. *Conquievit in conspectu ejus et siluit omnis terra.* (*Isa.*, XIV, 7.)

Hélas! si le ciel l'eût permis, cette paix universelle qui se montre à l'aurore de son règne, en eût consacré toute la durée. Mais les décrets éternels vont s'accomplir. Au sein de ce calme apparent, je ne sais quelle raison d'état allume, irrite tout à coup la jalousie et la cupidité. Le nuage grossit bientôt; la tempête gronde de toutes parts: la Saxe, la Bavière, l'Espagne, la Prusse conjurées s'agitent et menacent à la fois une reine novice encore, et un empire épuisé. *Omnes principes terræ surrexerunt de soliis suis, omnes principes nationum...* (*Ibid.*, 9.) Où courez-vous, puissances ennemies d'un pouvoir que Charles-Quint a détruit lui-même en le divisant? O Français vous vous méprenez; le fantôme qui vous trouble fut enseveli sous vos coups dans les plaines de Lens et de Rocroi. Quoi! ces pactes, ces serments, cette foi jurée. . . . . Politiques sanguinaires, je ne vous juge pas, le ciel a prononcé: laissons ce redoutable arrêt dans les profondeurs de l'éternité. La religion peut gémir dans ses sanctuaires; mais elle doit au secret des rois l'hommage du silence: ce qui lui appartient, c'est le droit d'observer, jusque dans l'égarement des conseils humains, la trace de cette main souveraine qui domine tout.

La voilà étendue, cette invincible main, sur la tête de Marie-Thérèse; elle emporte, elle dissipe en un moment tous les enchantements, toutes les impostures, tous les prestiges du rang et de l'habitude. Cette pompe, ce pouvoir, cette indépendance qui séduit et qui trompe, tout s'évanouit: le malheur se montre, maître impérieux, sévère, impitoyable comme la vérité; il se montre inévitable, imprévu, avec le trouble qui l'accompagne et l'épouvante qui le suit. A son aspect, tout change aux yeux de Marie-Thérèse; le diadème se ternit sur son front; ce trône où tous les vœux l'ont placée, suspendu sur un abîme, ne brille plus pour elle que d'une lumière sombre et funeste. Hélas! l'étendue même de sa puissance devient la mesure de sa faiblesse; elle ne voit autour d'elle que confusion, incertitude, irrésolution: peuples, soldats, courtisans, ministres, généraux, tout est consterné.

Placez-vous, Messieurs, dans ce point de vue; embrassez ce formidable tissu que la politique avait formé, cette vaste enceinte de terreur, cette chaîne de périls dont elle avait investi une jeune reine sans défiance et sans précaution. Voyez ces torrents qui se débordent de tous côtés et portent avec eux la désolation et le ravage; l'Autriche sans remparts, Vienne sans défenseurs, une souveraine de vingt-cinq ans dans le premier tumulte de ses pensées, tremblante, éperdue au milieu de ce même palais tout plein de la majesté de ses aïeux. Qu'attendez-vous? réclamera-t-elle en suppliante la sainteté des engagements et la solennité des garanties? La verra-t-on s'humilier aux pieds des puissances jalouses, absoudre l'Europe de l'infraction de ses promesses, trahir en un jour la gloire de trois siècles et servir d'époque éternelle à l'abaissement de sa maison?

Elevez-vous, reine infortunée, jusqu'à la hauteur de cette grande mais terrible leçon! S'il faut succomber, restez encore debout au milieu des ruines: tout est perdu, mais tout n'est pas désespéré. Fuyez ces murs où la prospérité pouvait vous amollir; fuyez seule, montrez-vous sans suite, sans armée, dans le silence auguste du malheur: les cœurs sensibles n'attendent que vos larmes. Mais où fuir? quel asile assez sûr peut être ouvert à Marie-Thérèse? Quel asile? celui où respire la liberté dans toute son énergie, l'audace dans toute son impétuosité, la fidélité, la reconnaissance, plantes sauvages mais qui, dans un climat que nos mœurs n'ont point corrompu, gardent toute leur vigueur et toute leur pureté. Les grandes âmes ont seules le secret de leurs ressour-

ces. Un peuple fier mais généreux, digne d'honorer le courage dans l'infortune, digne de mourir pour une cause juste : voilà le peuple que le cœur de Marie-Thérèse a choisi pour périr avec elle ou pour la venger.

Qui pourrait retracer les mouvements de cette âme indignée mais calme! Quel dur apprentissage des vertus qui feront sa consolation et sa gloire dans des jours plus heureux! C'est dans ces moments, au milieu des horreurs de cette fuite humiliante, que s'impriment en elle pour ne s'effacer jamais les principes de cette foi vive, de cette piété éclairée qui honore la religion et la justifie. Ah! sans doute, la fille de tant de Césars, comblée de tous les dons de la nature et de la fortune, errante, proscrite en quelque sorte au sein de ses royaumes, était à ses propres yeux un exemple assez frappant de la vanité de toutes les fortunes humaines Au milieu de la pompe des cours Dieu parle à tous les rois par ce pouvoir dont il est la source, par cet éclat, cette grandeur même qu'il réfléchit sur eux. *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia.* (*Psal.* XXVIII, 4.) Voix trop souvent méconnue! le Dieu de la gloire et de la magnificence ne fait que des ingrats. Ici, plus de trône, plus d'hommages, plus d'honneurs : c'est le Dieu jaloux, seul grand, seul immuable, qui reste seul; c'est lui qui environne Marie-Thérèse de deuil et d'effroi : la voilà seule sous la main de ce maître suprême qui l'instruit par des coups de tonnerre! *Deus majestatis intonuit.* (*Ibid.*, 3.) Mais il l'humilie sans l'abattre et il épuisera les prodiges pour la consoler. Cette voix toute puissante qui ébranle les sphères va retentir en sa faveur sur les bords de la Drave et jusqu'aux déserts de l'Esclavonie. *Vox Domini concutientis desertum.* (*Ibid.*, 8.) Elle va rassembler ces escadrons agiles dont le choc est aussi imprévu qu'impétueux. *Vox Domini præparantis cervos* (*Ibid.*, 9); et de ces contrées barbares partira la foudre qui doit écraser la politique, le génie et le talent. *Vox Domini concutientis desertum, commovebit desertum Cades.* (*Ibid.*, 8.)

Mânes de Ferdinand, de Léopold et de Charles VI, ranimez-vous! Suivez votre auguste fille à travers ces campagnes fumant encore des feux de la révolte que l'abus de l'autorité avait allumés; suivez-la au milieu de ces diètes que l'oppression avait rendues si formidables : tout a changé; ses bienfaits ont devancé ses larmes et ses larmes, plus puissantes que vos nombreuses armées, vont donner des appuis et des vengeurs à ce même sceptre insulté dans vos mains. Ah! vous avez ignoré que la reconnaissance nationale est le plus généreux de tous les sentiments.

Peignez-vous, Messieurs, la majesté sans appareil, le malheur sans découragement, la fermeté sans orgueil, les grâces sans faiblesse; un auguste enfant penché sur le sein d'une mère attendrie, souriant à ses farouches admirateurs : hélas! il ne connaissait pas le prix de ce terrible moment. Représentez-vous une foule de guerriers l'œil enflammé, le cœur palpitant d'audace et de pitié..... L'émotion passe de rang en rang; un respect religieux semble enchaîner tous les esprits.... Qu'une fausse éloquence ne profane point ici l'épanchement d'une grande âme; répétons sans art, avec Marie-Thérèse, l'accent de la douleur et de la dignité. Dieux de la terre, écoutez! voici le langage de l'autorité lorsqu'elle parle au sentiment et à l'honneur : *Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressource que dans votre courage et ma constance; je remets en vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut.*

A ces mots, tous les cœurs se brisent; on ne délibère pas, on se passionne : ce n'est pas la fidélité, c'est l'enthousiasme qui entraîne. L'amour, l'admiration, l'ivresse va faire le serment du devoir : tous la main étendue sur leurs armes ne forment plus, aux pieds de Marie-Thérèse, qu'une seule victime dévouée; tout leur sang bouillonne dans leurs veines, impatient de couler pour une si belle cause. Mourons, s'écrient-ils, pour notre roi Marie-Thérèse! *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresia.* Mourons!... Cri sublime! Infortuné Ragotzi, généreux Bercheny (9), si vous étiez encore sensibles, vous applaudiriez à ce transport. Ils ne disent pas : marchons, allons combattre : ces gradations lentes d'un zèle méthodique, leur âme embrasée ne les connaît pas; elle franchit tous les intervalles; ils ne voient que la mort; leur dernier soupir est leur offrande. Mourons! *Moriamur pro rege nostro....* A l'instant où je parle, vous le répétez, Messieurs, ce cri si digne d'un cœur français. Vous frémissez, vous êtes vous-même aux pieds de Marie-Thérèse. Voyez quelle douce majesté brille sur son front, avec quel attendrissement elle reçoit le noble sacrifice de la valeur et de la fidélité! Un rayon consolateur luit bientôt à ses yeux. Le courage qu'elle inspire, ses ordres, sa prévoyance, les fautes de ses ennemis, l'activité de ses généraux, tout semble promettre une révolution inespérée. Déjà du fond de la Croatie elle a ramené la confiance et l'audace; déjà s'étonnent et se troublent au sein de leurs conquêtes, les alliés victorieux. Au milieu de cette foule d'ennemis triomphants, considérez le lion du Nord qui s'éveille; ses regards ardents semblent dévorer la proie que la fortune lui marque; génie impatient de s'offrir à la renommée : vaste, pénétrant, exalté par le malheur et par ces pressentiments secrets qui dévouent impérieusement à la gloire certains êtres privilégiés qu'elle a choisis, je le vois se précipiter sur ce théâtre sanglant avec une puissance mûrie par de longues combinaisons et des talents agrandis par la réflexion et la prévoyance. Soldat et

(9) Chef de rébellion sous les derniers règnes.

général, conquérant et politique, ministre et roi, ne connaissant d'autre faste que celui d'une milice nombreuse, seule magnificence digne d'un trône fondé par les armes; je le vois, aussi rapide que mesuré dans ses mouvements, unir la force de la discipline à la force de l'exemple; communiquer à tout ce qui l'approche cette vigueur, cette flamme inconnue au reste des hommes, que la nature avait cachée dans son sein; marcher à d'utiles triomphes; diriger lui-même avec art tous les coups qu'il porte; attaquer ce tronc chancelant sur lequel Marie-Thérèse est appuyée, en détacher brusquement les rameaux les plus féconds, et s'élevant bientôt au-dessus de l'art même par la fermeté de ce coup d'œil que rien ne trouble, montrer déjà le secret de ces ressources qui doivent étonner la victoire même et tromper la fortune lorsqu'elle lui sera contraire.

Tel était Frédéric, le redoutable rival de Marie-Thérèse; tel le précipice que deux cent mille bras armés creusaient sous les pas de l'héritière de Charles-Quint. Mais le Dieu qui l'éprouve est un Dieu juste; elle a béni ses rigueurs, elle doit intéresser sa justice. Son intrépidité croît avec le péril. L'espoir renaît; ses drapeaux, obscurément repliés dans les murs de Vienne, flottent aux campagnes de Scherding et de Lintz, se montrent à la victoire et l'entraînent. Les beaux jours de Charles VII s'évanouissent comme un songe : l'Autriche et la Bohême ne connaissent plus d'autre maître que Marie-Thérèse; elle rejette, au sein de ses ennemis, la terreur et la désolation; l'honneur des retraites devient leur partage. Moment de triomphe et d'ivresse! et il est permis à un orateur chrétien de le célébrer : oui, l'ami de l'humanité peut arrêter ses regards sur les trophées de Marie-Thérèse. Au milieu des cris des vainqueurs, on n'entend point autour d'elle les cris insolents d'un peuple conquérant; ce champ d'horreur et de mort n'est pas du moins l'exécrable autel de la fureur et de l'ambition : la nécessité absout ici la victoire. Tout plie, en effet, sous l'effort de ses armes. Ce n'est point assez, tout va céder encore au vœu le plus pressant de son cœur; elle n'attendra pas qu'une paix, trop longtemps disputée, ramène à ses pieds l'aigle des Césars, un moment infidèle; de nouveaux revers rendent son vol encore incertain : rien n'étonne Marie-Thérèse; elle brave les victoires de Friedberg et de Fontenoi : son puissant génie dessèche, en quelque sorte, dans la main de ses ennemis, les lauriers qu'ils viennent de cueillir contre elle, et au milieu de ces lauriers même, elle va saisir la couronne impériale, qu'elle place sur la tête de François Ier.

Ouvrez, Messieurs, ouvrez les fastes du monde. Nul conquérant, nul règne ne soutiendra le parallèle de cette gloire dont je viens de vous offrir rapidement les principaux traits. Le tombeau de Charles VI est à peine fermé, les larmes de son auguste fille coulent encore : les rênes de tant d'Etats dispersés flottent dans ses mains timides et incertaines; alliances, traités, ressources, tout lui est inconnu, jusqu'au nom du malheur. Tout à coup le cri de la guerre, l'explosion soudaine d'une politique jalouse, l'embrasement de toutes ses provinces, la honte, la consternation, l'épouvante l'arrachent du pied de ce tombeau, pour la porter.... dirai-je au milieu de ses camps? elle n'a point d'armée; dans les bras de ses alliés? les mers l'en séparent; dans quelque retraite plus sûre? hélas! les asiles manquent au besoin le plus intéressant et le plus respectable de son sexe. Son âme lui reste seule : point d'autre port dans la tempête, et tous les flots amoncelés qui mugissent autour d'elle n'arrivent point jusqu'à cette hauteur où le sentiment d'une foi vive qui espère tout, et le juste orgueil d'une indépendance qui brave tout, ont placé cette illustre infortunée.

Je m'arrête avec complaisance, Messieurs, sur des succès dont j'ose dire que nous nous consolions en les admirant; car nous sommes trop grands pour ne pas honorer la vraie gloire jusque dans un rival heureux. France, tu ne me désavoueras pas; tu combattais contre tes plus douces destinées. Quels triomphes eussent égalé le bien dont tu jouis! C'est par les horreurs de la retraite de Prague que le ciel le préparait; elle immortalisa tes guerriers, elle fonda l'estime de Marie-Thérèse. Supérieure à ces vieilles haines politiques, qui, chargées de la rouille des temps, deviennent, pour les esprits serviles, des formules de gouvernement, elle sentit qu'après avoir enchaîné la valeur de la plus aimable nation de l'univers, elle pouvait la conquérir par le plus inestimable de tous les bienfaits. Dès ce moment, elle s'élève vers l'avenir; elle franchit ce petit cercle héréditaire de défiances et de préjugés dont l'éducation l'avait investie. Lorsque les temps auront mûri ses projets et ses espérances, son cœur, de concert avec sa sagesse, ratifiera ce pacte célèbre, que l'immortel Richelieu n'avait pas prévu, mais qu'il avouerait.

Écartons, Messieurs, ces tableaux funestes, oublions qu'il a fallu vaincre. Le mouvement de cette espèce d'héroïsme n'est point encore assez pur pour subjuguer l'admiration du sage. Eh! qui ne sait que l'extrême infortune élève l'âme, que le désespoir a ses ressources? La force même de la situation supplée tout, et l'énergie qui en résulte n'est souvent qu'une surprise faite à une nature faible et commune : c'est l'âme solitaire et refroidie qu'il faut interroger. La paix est jurée : après la gloire des triomphes nécessaires, il n'en reste qu'une digne du caractère de Marie-Thérèse et de ses principes, celle d'étudier, de connaître, de juger son peuple, et de le rendre heureux par ses mœurs. Elle ne s'y méprend pas. Nul intervalle, nul sommeil entre l'épuisement de la guerre et les fruits de la paix : son peuple en goûtera les douceurs, elle s'en réserve les travaux. Nouveau genre de

victoire, Messieurs, plus frappant peut-être que celui dont l'éclat a pu vous éblouir. Du sein de ces trophées sur lesquels on l'a forcée d'affermir son trône, elle promène ses regards sur l'Europe; elle distingue un mouvement nouveau qui l'agite; plus d'activité dans les arts de luxe, plus de recherche dans les plaisirs, plus d'inquiétude dans les esprits, plus d'audace dans la raison; en un mot, un effort général pour s'élancer hors des limites connues, dans l'espoir d'atteindre les dernières retraites de la vérité: tentation délicate pour une reine jeune, ardente, sensible aux dons, aux promesses, aux erreurs même du génie; tentation qui pouvait être justifiée par la noble ambition de créer un peuple nouveau.

Qu'on exalte ces souverains qui entreprennent de commander à la nature et au climat, qui décomposent une nation pour l'élever, qui portent au milieu d'elle des arts étonnés de ne trouver que des ressorts et des habitudes qui leur résistent; moi, je louerai Marie-Thérèse d'avoir senti qu'il y a une industrie, un mouvement, une raison de chaque pays, qui forment l'empreinte originale des nations, et entretiennent dans les esprits une sorte d'unité morale, principe de toute prospérité dans un gouvernement. Je la verrai avec transport, dominant un siècle qui dominait tout, se refuser à son brillant délire, repousser sa fausse opulence, et planant comme l'aigle au-dessus de l'atmosphère paisible de la Germanie, y verser une chaleur féconde, qui développe et met en activité ses forces naturelles. Elle ne se dissimule pas que les éclairs de cette lumière moderne qui étincelle de toutes parts, peuvent éblouir des yeux que la nature a faits plus sages que perçans, plus arrêtés que curieux; que les premiers fondements de la raison humaine, posés et affermis par la main du temps dans des têtes froides et tranquilles, ne peuvent être ébranlés sans péril; que tout alliage est dangereux; que ces prétendues découvertes, dont les autres climats s'énorgueillissent, peuvent, en mélant aux productions nationales des sucs étrangers, altérer le sol même et le corrompre : elle sait enfin que la marche de l'esprit germanique est d'autant plus ferme qu'elle est moins précipitée; qu'il n'adopte rien par légèreté; qu'il ne quitte rien par inconstance, et que le mal pourrait devenir invincible, s'il s'établissait par des progressions lentes et sourdes.

Guidée par cette haute politique, elle se concentre, pour ainsi dire, dans le caractère de son peuple. Point de pompe, point de faste. Entourée de ses vertus, que lui importe le vain appareil du trône? Que l'Autriche, que la Bohême respirent; que l'ordre renaisse, qu'il peigne la majesté de Marie-Thérèse, comme l'accord de toutes les parties de l'univers peint la Majesté Suprême; que cette ardeur guerrière, noble héritage des anciens Germains, devienne plus savante et plus éclairée; qu'une éducation publique, plus soignée, prépare les générations futures; que les manufactures nationales se raniment; que les arts se réveillent, ces arts des bonnes mœurs, enfants de la nature, qui fortifient la masse politique par le rapprochement des états et la modération des jouissances; que le commerce intérieur prenne plus d'aliment et de vie, la loi plus de consistance et de lumière, la science rurale des méthodes plus fécondes et des principes plus fixes; que le luxe, que l'esprit nouveau, dont le poison circule comme l'air dans toutes les parties de l'Europe, trouve un mur d'airain qui s'oppose à ses funestes conquêtes; que toutes ces futiles et laborieuses manies, reproduites et perpétuées par notre infatigable frivolité, soient prescrites par d'inflexibles lois; qu'aucune nouveauté stérile ne contraste avec l'habitude; que rien ne trouble, rien n'étonne, rien n'éblouisse : utilité, simplicité, voilà toute l'étude de la vie de Marie-Thérèse, et tout l'emploi de ses forces. Peuple respectable, ah! ne nous enviez pas les inquiétudes, les élans, les songes, les tourments de notre faible et ambitieuse raison; laissez-nous nos paradoxes, nos systèmes, nos vanités, nos erreurs, nos efforts, nos succès même, et gardez vos paisibles vertus.

Qu'il faut être grand, Messieurs, pour se résoudre à l'être avec mesure! Que de hauteur, que d'élévation dans cette popularité de pensées et de sentiments, dans cette sage activité d'une âme éclairée qui se captive, se borne au besoin, se laisse maîtriser par les convenances, oublie qu'il y a une gloire et une renommée, pour s'occuper du seul mérite nécessaire, du seul talent qui honore un roi, le talent de régner! Et au moment où, semblable au prophète Elie, Marie-Thérèse prend la forme de ce corps qu'elle ranime en lui communiquant le degré de vie dont il est susceptible, ne pensez pas que les grands intérêts lui soient étrangers. L'expérience lui a trop appris que les rois ne connaissent qu'une justice armée; et cette justice, hélas! qui n'est que l'abus plus ou moins heureux de la force, il faut la rendre formidable. Ici se forme une école où les talents réunis aux vertus façonnent une jeunesse ardente à l'amour des devoirs et au mépris des périls; là s'élève le lycée de Mars, dépôt terrible, où l'art et le génie se donnent la main pour asservir et fixer la victoire dans les combats. Affreuse précaution! Marie-Thérèse détourne les yeux de ce dépôt funeste; mais l'intérêt d'un peuple qu'elle doit protéger, lui rend ce soin nécessaire. Des mains fidèles, que dis-je? fidèles : ah! disons généreuses, s'empressent de seconder ses vues. L'ordre, la discipline, le respect des mœurs s'établit au milieu de cet apprentissage d'audace et d'horreur. Quel est ce monument que l'œil étonné distingue dans ce lycée? sans doute c'est l'image adorée de Marie-Thérèse? Non. O Lichtenstein! c'est toi-même que tu contemples au sein de ces travaux, dirigés et soutenus par ton zèle. Tu n'oses en croire

tes regards attendris; approche, et reconnais le cœur de ta souveraine : l'honneur n'est-il pas le seul prix de l'honneur? Qu'on vende aux souverains ses talents et ses veilles, je n'en suis pas surpris. Hélas! veulent-ils être aimés? c'est le trône, c'est la puissance, ce n'est pas l'homme sensible que l'on sert. Dans Marie-Thérèse, c'est Marie-Thérèse qu'on idolâtre : c'est à son âme qu'on se dévoue : et les rayons de cette âme, épanchés sur tous ceux qu'elle en croit dignes, sont la plus noble récompense de tous les sacrifices du zèle et de la fidélité.

Au milieu de cet héroïsme pacifique, quelle intempérie nouvelle, quelle malignité arrache Marie-Thérèse à ses plus douces espérances? Un nouvel orage éclate. Triste illusion de la gloire des armes! elle enflamme, elle passionne. Une convulsion générale agite au dehors tous les esprits, tandis que la langueur et la mort frappent le cœur de l'Etat. Avec quel regret Marie-Thérèse voit le cours tranquille de sa sagesse suspendu par le tumulte et l'emportement de la guerre! Il vit, ce héros que l'art de vaincre rendit si redoutable, et que le seul art de régner, qu'il n'a pas moins connu, pouvait rendre si célèbre. Je vois partout ses lauriers mêlés aux palmes de Marie-Thérèse. Mais n'attendez pas, Messieurs, que je vous raconte cette suite de combats dont frémissait l'humanité. Ma voix n'est pas destinée à ces récits : ce que je dois vous faire observer, c'est le nouveau genre de force et de courage que Marie-Thérèse oppose à ce nouveau choc. L'inévitable Frédéric est partout, prévoit tout, répare tout, trouve le triomphe où ses généraux n'aperçoivent que l'humiliation et le désespoir; c'est la foudre qui sillonne l'air d'un pôle à l'autre, et porte en tous lieux le ravage et l'effroi. Marie-Thérèse, immobile au fond de son palais, prévient, déconcerte, arrête tous les mouvements d'un ennemi qui semble se multiplier et se reproduire : c'est une colonne majestueuse qui soutient seule un édifice immense, dont quelques morceaux détachés par la violence des secousses, n'ébranlent point la solidité. Le malheur et la gloire sont partagés. Hélas! au moment où je parle, cette affreuse gloire agite encore les nations. Pourquoi les derniers esprits de Marie-Thérèse ne se répandent-ils pas sur les deux hémisphères? Ils calmeraient les mers, tous les ports s'ouvriraient à l'industrie et à la liberté. Mais non : soulevez plutôt, ô mon Dieu! soulevez l'Océan de votre puissante main; qu'il devienne une barrière insurmontable à nos efforts, et séparez pour jamais deux mondes qui ne se rapprochent que par la fureur et la cupidité!

Pardonnez ce mouvement, Messieurs; mon sujet me l'inspire. Eh! comment ne point aimer les hommes, lorsqu'on repose un moment sur les pensées de Marie-Thérèse? Voilà l'histoire qu'il faut étudier, et non ces écrits où l'amour de l'humanité n'est si souvent qu'un vœu froid et stérile. Marie-Thérèse seule a connu de nos jours cette passion des Titus et des Marc-Aurèle. Et quel dut être l'essor de cette passion, associée à un grand pouvoir et à un grand caractère! Dans un rang subalterne, l'amour de l'humanité n'a que des effets limités et circonscrits; mais sur le trône, son activité peut être sans bornes : il anime, il étend les vues de la politique; il excite les grandes prévoyances; il donne au génie du gouvernement plus de vigilance et de profondeur; il influe sur le bonheur de tous les Etats, dont les intérêts ont entre eux une réaction nécessaire : tel il s'est montré dans l'âme de Marie-Thérèse, et, je ne crains pas de le dire, ce sentiment sublime a consacré l'événement même dont l'austérité de quelques sages a paru blessée.

Ne laissons rien ici à la prévention et à l'envie. Osons juger Marie-Thérèse : elle ne redoute pas l'œil sévère de la raison. Mais, pour la juger, il faut s'élever avec elle et se placer à ses côtés sur son trône. De cette hauteur jetez les yeux sur la Pologne. Voyez un peuple sans administration et sans lois, un sceptre sans mouvement et sans vigueur, deux puissances qui se portent de concert au milieu de cette anarchie, et se désignent fièrement leur conquête; puissances jalouses, dont l'activité menaçante ne connaîtra plus de frein si elle cesse de craindre l'égalité; puissances rivales, dont le débordement, s'il n'est pas balancé, va peser sur les Etats de Marie-Thérèse, et rompre l'équilibre du Nord. Comptable de la tranquillité de l'empire, auriez-vous écouté une délicatesse qu'on n'écoutait pas? Délicatesse inutile à la Pologne, funeste à l'Autriche, à l'Europe entière. N'en doutons point, Messieurs, il est une justice supérieure aux règles communes. L'indiscrète censure n'aperçoit dans cet événement que le droit de la force et de la bienséance violemment exercé; mais qu'elle distingue les circonstances et les motifs; qu'elle avoue que l'exemple était donné, que la raison d'Etat, loi suprême des rois, faisait taire tous les conseils d'une modération dangereuse, parce qu'on ne l'eût point imité; qu'elle se représente ce cadavre politique, sans couleur et sans vie, heureusement fondu dans une masse de citoyens pleine de chaleur et d'activité; un protecteur à la place de mille despotes; un peuple qui traînait au milieu de ses diètes turbulentes l'orgueil et l'impuissance, tranquille, régi par des lois justes, heureux enfin d'échanger les misérables restes d'une liberté déchirée contre le calme et la douceur d'une soumission honorable.... et tous les doutes, tous les nuages seront dissipés.

M'accuseriez-vous, Messieurs, de surprendre ici votre jugement? Ne m'en croyez pas, descendez vous-mêmes au fond du cœur de Marie-Thérèse; découvrez-y, s'il est possible, ou le germe, ou la trace, ou quelque disposition complice d'une grande erreur. Quoi! par une subversion subite d'habi-

tudes et de principes, cette injustice se serait placée au milieu de tant de vertus, seule, isolée dans cette belle vie, pour en démentir la gloire! A qui appartiendrait cette espèce de monstre? Est-ce au respect que Marie-Thérèse a montré pour les priviléges de ses propres sujets? Est-ce au noble désintéressement que lui inspira toujours l'amour de la paix? Est-ce à ces maximes de religion et de foi qui l'ont constamment guidée pendant un règne de quarante ans? Ah! ce n'est pas au pied des autels, au milieu des tombeaux, et en quelque sorte sous la main de la mort, qu'un souverain va prendre des leçons d'usurpation et de cupidité. Le christianisme du moins est un frein de plus; je dis le christianisme senti, pratiqué : et voilà, Messieurs, la solide gloire de Marie-Thérèse, celle qui la distingue surtout de ces hommes célèbres, vaine décoration de ce monde aussi vain que leur célébrité. Ils sécheront ces lauriers qui décorent son cercueil; ces arts utiles qu'elle a créés, ces lois, ces monuments de prudence et de sagesse, son nom même, l'histoire qui le conserve, ce vaste empire qui le chérit, tout périra. Au milieu de ces ruines, il ne restera qu'un seul titre, le titre de chrétien; un seul mérite, le mérite de la foi; et ce titre, ce mérite seul éternise dans Marie-Thérèse et consacre tous les autres. Prospérités, succès, grâces, jeunesse, prérogatives du rang, tout fut soumis à cette foi, règle unique de ses pensées et de ses mœurs. Quel spectacle que celui de la majesté asservie à la toute-puissance! C'est par ce triomphe que Dieu est sensiblement Dieu. Dans les conditions ordinaires, la religion a plus d'espérances que de rigueurs, plus de consolations que de sacrifices. Hélas! (et nous l'éprouvons tous) pour le commun des hommes le temps est si ingrat et si vide, que le cœur a besoin de l'éternité. Mais pour les maîtres du monde, que cette éternité est importune! que la prévoyance est faible contre le sentiment! De quel prix doit être pour eux ce temps dont les illusions sont si douces et les jouissances si enivrantes! Qu'elle doit être puissante la conviction qui emporte l'âme à travers les séductions toujours renaissantes de l'orgueil et des sens, pour la fixer aux pieds de son auteur, sans distraction et sans partage! Mais cette conviction si rare tenait à la force même et à la grandeur du caractère de Marie-Thérèse. Oui, son âme était trop haute, trop élevée pour n'être pas chrétienne : c'était la seule croyance, le seul aliment qui fût proportionné à son être : Dieu lui était nécessaire. Ce trône ébranlé jusque dans ses fondements, l'aveugle main du hasard l'avait-elle raffermi? Pouvait-elle descendre à cette vile pensée? Ah! elle s'ennoblissait elle-même en se représentant le Souverain Etre occupé de ses malheurs et de sa destinée : tout autre arbitre entre elle et ses ennemis n'eût pas été digne de son cœur, et c'est en redoutant sa justice qu'elle honorait ses immenses miséricordes. De là, cette piété tendre, cette fidélité délicate qui marqua tous les moments de sa vie; toute loi, tout précepte évangélique lui fut sacré : elle croyait devoir autant d'exemples qu'elle recevait d'hommages. Quel triste privilége, en effet, dans le rang suprême, que celui de tout enfreindre, d'oser tout, de dénaturer tout par l'invincible autorité de l'exemple, d'ôter au crime sa honte, au vice son scandale, au désordre son obscurité, à l'irréligion son masque, et de précipiter toute une nation dans le plus irréparable de tous les malheurs, celui d'attacher le ridicule au respect des lois et des pratiques saintes! Et souffrez que je l'observe, Messieurs; ce n'est pas dans la solitude des cloîtres, dans l'impuissance et l'abandon de la misère, qu'éclate cette pureté de soumission et de zèle : c'est sur un trône, au milieu des victoires et des trophées; ce n'est pas dans ces siècles obscurs, trop avilis aux yeux de la raison pour tenir un rang dans ses fastes : c'est de nos jours, sous nos yeux, au milieu des progrès de l'orgueil et de l'indépendance; enfin, ce n'est pas dans une âme molle et pusillanime : une aussi longue carrière de force et de sagesse défend trop bien Marie-Thérèse contre cette lâche calomnie de l'impiété.

Que prétendez-vous donc, détracteurs téméraires de la religion, vous qui croyez que l'œuvre d'un Dieu peut dégrader l'âme de l'homme? Parlez : à quel prix permettez-vous d'espérer votre importante admiration? Que demandez-vous dans un roi? l'intrépidité dans les périls, la fermeté dans les revers, l'éclat dans les succès, le discernement des hommes, une politique éclairée, l'accord de la raison et de l'autorité, le respect de la liberté publique? La Bohême, la Hongrie, l'Autriche, tout l'Empire crie à la fois : Voilà Marie-Thérèse! Mais cette modération si rare dans la prospérité, cet amour de la paix supérieur à l'ivresse des victoires, cet oubli généreux de ses pertes que vous n'exigerez pas et que le christianisme inspire, dans quel rang le placez-vous? Mais ces maximes sévères que vous ne cherchez pas, ces principes d'un ordre plus élevé que la morale humaine, ces germes de bonté, de sensibilité, qu'elle a versés dans des cœurs qui font le bonheur de la moitié de l'Europe, qui font le vôtre, quelle estime leur réservez-vous? Faibles juges! le tableau est à peine ébauché, et cette gloire vous étonne, vous accable. Vous détournez en vain vos regards de ces autels : voilà son école! l'esprit de ce même Dieu qui l'inspira vous investit; c'est aux pieds de Jésus-Christ que cette grande âme s'est formée. Quel maître, si nous étions dignes de l'entendre! mais sa voix n'est plus respectée, elle est à peine connue. Eh! que cherchons-nous donc dans ces éloges prononcés sur le trône de la mort? Hélas! nous en avons fait un vain spectacle de curiosité. Les tombeaux sont muets aujourd'hui, ces prédicateurs sensibles n'ont plus rien de

sombre et d'imposant; plus d'instruction, plus de terreur : la vie et la mort des souverains, tout, dans ces tristes solennités, est également perdu pour nous. Ce moment écoulé, nous rentrerons sur le fragile théâtre de la vie, vains acteurs que nous sommes, avec toute la sécurité de l'orgueil et tout l'abandon de l'indifférence. O cœur religieux de Marie-Thérèse ! parlez ici à ma place ! Vous appartenez à toutes les nations : instruire ou confondre, voilà le droit naturel de la vertu. Que reste-t-il donc à ce siècle pervers, s'il abuse de son admiration même, la dernière grâce que le ciel accorde à la présomption et à l'indocilité?

Achevons, Messieurs. Vous venez de voir à quels traits on doit reconnaître la vraie gloire; tout est pur dans la renommée de Marie-Thérèse. Il me reste à vous montrer le noble usage qu'elle a fait de son autorité : tout fut consolant sous son empire.

SECONDE PARTIE.

Où porterai-je votre admiration, Messieurs? quelle abondance d'images et de faits sort, pour ainsi dire, de cette vie toute royale? Dans un éloge ordinaire, l'orateur peut donner de la couleur et du mouvement à quelques faits célèbres qui surnagent, en quelque sorte, au milieu du vide de la vie; ici tous les genres de surprise, d'intérêt, d'attendrissement même sont réunis... et je vais parler de l'autorité ! A ce nom formidable, qui, comme un coup de tonnerre, retentit si souvent dans la cabane du pauvre et fait couler ses larmes, je ne sais quel sombre nuage s'élève dans l'imagination : le cœur se resserre; on se représente un ennemi vague et confus qui fatigue la liberté, qui pèse sur la pensée; car je ne parle point ici de l'autorité des lois : égale, impassible, invariable, elle protége, elle vivifie. Dans Marie-Thérèse, l'autorité ne fut autre chose que le jugement de son esprit, et le mouvement de son âme : telle on peignait autrefois l'impérieuse fatalité, que rien ne dominait et qui commandait à tout.

Peuples, cette pensée vous alarme, rassurez-vous; une grande âme est le supplément des lois. Pour les souverains comme pour les sujets, la nécessité des formes n'accuse que la corruption des mœurs. Ah! la vertu n'en a pas besoin; que dis-je? elles ralentiraient sa marche, elles éteindraient cette flamme sacrée qui se nourrit, qui s'accroît de son ardeur même et de son activité. Un roi toujours roi, un roi absolu toujours juste, un roi juste toujours sensible et humain : voilà le spectacle que je vais vous offrir. Ou mon sujet me séduit, ou ces traits réunis forment le plus beau caractère moral qui ait jamais paru sur le trône.

Vous avez vu, Messieurs, Marie-Thérèse, se livrant aux premiers besoins de son peuple, lui imprimer ce mouvement général qui dévéloppait ses forces sans compromettre son caractère et ses mœurs. Suivons cette prudente administration dans quelques-uns de ses rameaux. Vous connaissez la fierté de la victoire ajoutée au sentiment de la puissance arbitraire; le prodige de la sagesse dans une jeune reine eût été de craindre cette double ivresse : Marie-Thérèse ose plus; elle se fait justice, et ne redoute rien. Rien ne l'étonne, ni sa grandeur, ni son pouvoir; un seul maître, une seule chaîne lui reste, l'équité : l'équité se placera entre elle et son peuple, image auguste et sévère, que la main de la flatterie ne voilera jamais; l'équité défendra ce peuple contre tout ce qui environne le trône, contre le trône même. Ce genre d'esclaves qui ne rampent que pour opprimer, vautours obscurs, pour qui l'état est une proie toujours renaissante, sera inconnu à sa cour; elle jugera de tout en roi; sa confiance, son estime ne seront point le prix des agréments frivoles; l'intrigue sera vile et impuissante. Elle n'aura d'autre favori que le talent; et le don si rare de sentir et de penser comme elle, sera le seul art de lui plaire. Ce caractère une fois établi, Messieurs, il ne reste plus d'admiration pour les détails : tout se suit, tout s'enchaîne, et l'absence d'une seule vertu serait plus étonnante que la réunion de toutes ne peut l'être.

Il ne suffit pas aux grandes monarchies de renfermer dans leur sein une multitude d'hommes fermes, patients, laborieux, qui sachent associer les travaux de la paix au génie de la guerre; cette multitude immense ne présente à l'œil politique que des hommes isolés. Pour devenir un grand peuple, ils ont besoin d'un *conseil* qui soit le principe et le modérateur de leur action. Tel est, dans le corps humain, cet esprit invisible qui pense, délibère, ordonne et fait mouvoir à son gré des instruments aveugles et muets. C'est à la vigueur et à la sagesse de ce *conseil* que la fortune des empires est attachée, c'est lui qui forme une masse redoutable de toutes les forces séparées, qui détermine le besoin, le moment et le degré de l'impulsion qui crée, qui presse ou ralentit tous les mouvements; c'est lui qui interroge le passé, étudie le présent, calcule l'avenir; il ordonne aux événements de naître, il les suspend, il les accélère, il associe à la conservation ou à la grandeur d'un Etat tous les êtres qui l'environnent, les vertus, les faiblesses, les vices des nations et des souverains; il compose la destinée d'un peuple des destins de tous les peuples.

Tel a été, Messieurs, le conseil de Vienne, dont Marie Thérèse était l'âme, et remarquez quelles devaient être la sagesse, la force et l'activité de ce conseil. Il n'est que trop prouvé, par le malheur des peuples, que plus les monarchies son étendues, plus leur gouvernement devient difficile et compliqué; mais si elles sont composées de plusieurs grands corps jetés à de grandes distances; si, comme l'empire fondé par Charles-Quint, ce grand arbre étend ses rameaux des frontières de la Transylvanie aux frontières de

la France et de la Hollande, et du nord de l'Allemagne a poussé des rejetons jusque dans l'Italie ; si parmi les différents peuples qu'il couvre de son ombre, on rencontre des lois, des habitudes, des usages, des priviléges différents ; si la langue, ce lien naturel des sujets d'un même empire, n'est point partout la même, alors une administration sans violence et sans secousse devient le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Il faut, de tous ces membres épars, ne former qu'un seul corps, il faut qu'un même agent circule et atteigne du centre aux extrémités ; il faut plier le même gouvernement à des législations diverses, que les divers peuples ont reçues de leurs ancêtres, patrimoine sacré, qui leur est d'autant plus cher, que cette législation est plus intimement unie avec leurs mœurs; il faut surtout remplacer l'amour de la patrie par l'amour du monarque, faire sentir la souveraineté, toujours présente à ceux que l'œil du souverain ne voit jamais, mais en même temps veiller sur les dépositaires du pouvoir, et mettre un frein sévère au despotisme subalterne, le plus impitoyable de tous. Quel art et quel génie dans ce résultat ! Voilà l'histoire du règne de Marie-Thérèse. Avec quel concert toutes les parties de ce vaste empire se combinent sous la main savante qui les dirige ! Il semble qe Marie-Thérèse se transforme : ce n'est point au bruit des chaînes qu'elle contient cette masse toujours prête à se désunir par le mélange et la rudesse de sa composition : on croirait qu'elle verse sur chaque climat l'influence qui lui est propre. Ici elle modifie son autorité, là elle la rend plus ferme et plus active. Elle ne souffre pas que l'esprit particulier altère ses pensées, dénature ses desseins, sous le spécieux prétexte d'en étendre ou d'en précipiter le succès; elle marque le but, et tout ce qu'elle associe à son auguste vigilance y marche sans se distraire. L'immobilité des maximes, l'unité de vues et de volonté, ramènent tout à un seul intérêt, donnent à tout ce grand corps un mouvement égal et uniforme. Tels, dans l'immensité de l'espace, les globles attirés vers un centre commun par une force inconnue, marchent en silence dans des directions diverses, pour produire l'harmonie générale.

Si nous suivons, au dehors et dans les cabinets de l'Europe, l'influence de Marie-Thérèse, nous la verrons déployer partout à la tête de ce *conseil* la même dignité, la même profondeur, démêler la trace oblique et tortueuse de tous les intérêts qui se voilent, observer les mouvements, ou apparents ou cachés, de toutes les nations, depuis celles dont l'antique puissance repose sur des bases connues jusqu'à celles dont la grandeur naissante, et par là même plus formidable peut-être, parce qu'on n'en a pas encore la mesure, essaye à chaque occasion le développement de ses forces, en augmente l'effet par la renommée, et joint à des moyens vastes cette première effervescence d'ambition et de gloire que donne, pour ainsi dire, la jeunesse à une puissance nouvelle. Vous (10), qui, dans ce labyrinthe immense, partageâtes les soins et les veilles de Marie-Thérèse, digne confident de ses pensées, dont l'œil est si perçant, l'action si puissante et si simple, vous qui marchiez d'un pas si sûr dans les temps les plus difficiles, tandis que tous les conseils étrangers s'égaraient, c'est à vous de redire quel fut l'ascendant de cette politique patiente et calme, ferme sans présomption, vigilante sans inquiétude, qui porta dans toutes les cours de l'Europe, non une activité de domination et d'audace, qui remue tout pour tout asservir, mais une force de résistance et de précaution, qui tempère, qui conserve et ne menace pas.

Peut-être, Messieurs, manquerais-je ici à votre attente, si j'éloignais de vos yeux un tableau vers lequel l'imagination semble se porter presque involontairement. Qui de vous, en effet, ne rapproche pas dans ce moment la célèbre Elisabeth d'Angleterre de l'immortelle Marie-Thérèse? Je sais que la religion les distingue ; mais quel brillant parallèle pour l'histoire ! Toutes deux honerant leur sexe, leur pays, leur trône, ont donné des leçons de génie aux rois, et, qui est plus rare encore, ont consacré le génie au bonheur des peuples ; toutes deux, exercées par le malheur, ont appris dans la lutte pénible contre l'adversité, à fortifier leur caractère, à étendre les ressources de leur âme, à se soumettre les événements, et à se faire un héroïsme de circonstances autant que de principes. Elisabeth, plus créatrice peut-être et plus hardie, a préparé les ambitieux destins de l'Angleterre : Marie-Thérèse, plus mesurée, a déployé cette intelligence conservatrice qu'exigeait la longue et antique domination de l'Autriche. La première, réprimant un peuple impatient et fougueux, également terrible, soit qu'il sente l'excès de la servitude ou de la liberté, le contint sans l'avilir, et détournant cette activité inquiète vers de grands objets, lui créa, si j'ose ainsi parler, un nouvel apanage, la mer; une nouvelle patrie, les deux mondes : la seconde, excitant un peuple calme, et dès longtemps plié par la douce discipline des lois et des camps, lui a inspiré le goût d'une richesse utile, et d'un genre de conquête conforme à ses mœurs, celle de son propre pays par le travail et l'industrie. Ainsi, l'une tourna vers l'empire et la fortune le génie de la liberté : l'autre a dirigé vers un bonheur tranquille le génie de l'obéissance. Toutes deux ont joui d'un pouvoir presque absolu; mais l'espèce de despotisme d'Elisabeth tenait à son caractère; celui de Marie-Thérèse à la constitution de l'Etat. Elisabeth, par sa fierté naturelle, tendait sans cesse le ressort d'un gouvernement, où les droits des péuples étaient indécis, où

(10) M. le prince Kaunitz.

les bornes mobiles de l'autorité étaient déplacées à chaque règne par la faiblesse ou la fermeté des monarques : Marie-Thérèse, en montant sur le trône, hérita d'une puissance illimitée, appuyée sur plusieurs siècles, accrue et, pour ainsi dire, consacrée par l'opinion, cette première législatrice des Etats, qui fonde ou justifie tous les droits; mais cette constitution, sans équilibre, trouva son contre-poids dans l'âme de la souveraine qui devait y présider. L'une enfin, par ses succès et sa grandeur, força le fier Breton de lui pardonner le despotisme de sa volonté : l'autre, par sa modération et sa douceur, tempéra le despotisme des armes et de la législation arbitraire; elle n'en retint que le droit d'être bienfaisante sans contradiction, et de faire envier à l'indépendance même l'heureuse nécessité de lui obéir.

Mais cette douceur, cette modération, dont je parle, ne les confondez pas, Messieurs, avec la coupable indifférence qui semble isoler le souverain, et le rendre étranger aux mœurs de ses sujets. Oui, je l'avouerai, Marie-Thérèse arma son autorité en faveur des bienséances publiques : jalouse des honneurs de la vertu, elle ajouta, si j'ose m'exprimer ainsi, la pudeur du trône à la pudeur de son sexe. Eh! quel asile peut rester à l'honnêteté et à la décence, si elles n'en trouvent pas aux pieds d'une reine! Ce nom seul est leur protecteur naturel. Quel charme pour un souverain, de voir régner autour de lui, non-seulement ses lois, mais l'innocence de ses pensées et la pureté de ses goûts; d'entretenir dans les familles le calme de la paix avec la dignité des sentiments; d'étouffer, en le flétrissant, l'audacieux talent de la séduction; d'honorer ces serments mutuels que la licence et la dépravation du cœur ont presque décriés de nos jours! Amour conjugal! sentiment enrichi de tous les trésors de la nature, nœud sacré, que les nœuds les plus chers resserrent encore et fortifient, vous trouverez donc une place dans cet éloge; tant d'éclat, tant de vertu vous accompagnent, que vos saintes délicatesses seront respectées dans Marie-Thérèse. Quelle corruption assez désespérée oserait mêler le ridicule à tant de gloire! quel censeur assez intrépide s'élèverait contre cette courageuse intolérance qui poursuivait le vice sous toutes les formes, sous celles des plaisirs même les plus autorisés? Elle ne proscrit pas ces ingénieux délassements que la sagesse humaine avoue, que la politique, peut-être, rend nécesaires; elle les épure : elle bannit de ses théâtres cette gaieté licencieuse qui alarme la délicatesse, qui avilit jusqu'à la raison; source empoisonnée d'où s'élèvent ces vapeurs qui se déposent imperceptiblement dans les esprits, et corrompent bientôt toute la masse des mœurs publiques. Ces écrits, l'école du crime et du scandale; cet art qui les anime et les perpétue par son burin; ces jeux effrénés, ces fêtes cruelles de l'avarice, où le plus heureux ne cherche que le triste plaisir de dévorer le dernier soupir de sa victime; tout ce qui peut être un danger ou un écueil, est soumis à la plus scrupuleuse recherche, réprimé par les règlements les plus sévères. De là, la gravité des mœurs, la rivalité des bons exemples, cette précieuse harmonie de principes et d'habitudes entre le souverain et les sujets, qui porte jusqu'au dernier rang des citoyens l'amour et le respect de l'ordre. Ah! Messieurs, qu'il est consolant pour un peuple d'être tout ensemble heureux et juste par les mêmes lois! Ce sublime accord fut l'ouvrage de Marie-Thérèse. Eh! pourquoi ne serait-il pas l'objet de l'émulation des rois? Je ne leur dis pas : Soyez vertueux; l'amour-propre même leur en fait une nécessité : trop de honte suit l'éclat du désordre sur le trône. Mais je leur dis : Ayez le courage de vos vertus; qu'un mépris solennel, attaché sur les pas du vice, dénonce votre volonté suprême; d'un seul regard vous suppléerez les lois. Hélas! n'êtes-vous donc puissants que pour couvrir l'univers de ruines et de deuil?

N'exagérons rien. Non, un souverain ami des mœurs, un souverain équitable et modéré n'est point un prodige; et, s'il en était un, France! tu n'aurais point assez de temples pour rendre grâces au ciel de l'avoir reproduit pour toi. Mais qu'un souverain absolu se soit persuadé que régner c'est s'immoler; qu'il ait existé sur la terre une âme assez grande pour sentir que le trône n'est que le magnifique tombeau de l'intérêt personnel; que tous les droits, tous les titres qu'on y rassemble sont des maîtres sévères qui ne donnent que des chaînes et et n'imposent que des devoirs; que ces devoirs et ces chaînes aient été, pendant quarante ans, l'unique volupté de cette âme généreuse, voilà le prodige!

Ici, Messieurs, je sens tout le poids de mon sujet. Ah! c'est dans les murs de Vienne, c'est à l'aspect du palais impérial qu'il faudrait parler. Que de voix gémissantes s'élèveraient du sein de ce palais! quel auditoire que celui qui serait formé de tous les malheureux que Marie-Thérèse a secourus! Chaque mot que je prononcerais retentirait jusqu'au fond de leur âme; chacune de mes pensées se peindrait dans leurs traits et serait justifiée par leurs larmes. C'est ici, leur dirais-je, que, sans faste, sans appareil, avec ces grâces qui adoucissent l'impression de la majesté, Marie-Thérèse recevait ou vos vœux ou vos plaintes. Nulle barrière, nul obstacle; vous n'aperceviez entre elle et vous que sa justice, et cette justice, comme un rayon doux, descendait au fond de votre âme pour y chercher la vérité, seule recommandation qui vous fût nécessaire. Reconnaissez ce trône, où l'indulgence, la pitié, l'humanité furent toujours assises, les mains étendues vers le besoin et le malheur: c'est au pied de ce trône qu'un Croate, prêt à fuir son drapeau pour voler au secours de sa famille expirant dans la misère, trouvait sa femme et ses enfants baignant de leurs larmes les genoux d'une bienfaitrice géné-

reuse; c'est de là qu'il partait pour enflammer tout son pays et grossir l'armée impériale de tous les enthousiastes qu'il allait associer à sa reconnaissance. Voilà, leur dirais-je encore, cette route secrète... Ah! vous le savez, elle n'était pas destinée à la sombre intrigue, à la délation ténébreuse; c'est par ces détours ignorés que l'âme de Marie-Thérèse s'échappait, sans laisser aucune trace, pour s'unir à la noble indigence, qui pouvait rougir et de l'aveu du besoin et de l'humiliation du secours. Rappelez-vous le Danube rompant ses digues, roulant au sein de vos foyers le ravage et l'horreur: quelle main protectrice vous soulevait au milieu des ondes écumantes, et portait jusqu'à vous la consolation et la vie? Représentez-vous les flammes dévorant vos asiles; vos femmes, vos enfants, vous-mêmes assis sur leurs débris fumants : quelle main bienfaisante essuya vos pleurs et répara vos pertes? Ah! sans doute, à ce récit attendrissant, les soupirs, les sanglots s'chapperaient avec violence de tous les cœurs : je me troublerais moi-même au milieu de cette scène éloquente; et mon trouble, mon silence, l'égarement de mes esprits la loueraient bien mieux que toutes mes pensées.

O cœur sensible de Marie-Thérèse! vous n'êtes donc plus que poussière; un court espace vous renferme, vous à qui rien n'était étranger, vous qui, par vos soins et par vos sentiments, embrassiez un peuple immense. Hélas! vous étiez si nécessaire à la gloire et au bonheur de l'humanité; quels titres pour être immortelle! Que dis-je? L'inexorable mort ne vous a point ravie tout entière à l'Europe; nous vous retrouvons au milieu d'une nation que vous aimâtes; vous revivez pour la France, ou plutôt le cœur de Marie-Antoinette est une partie de vous-même; vous n'avez fait que changer de trône. Auguste reine, l'adulation n'a point de part à cette louange : vous la méritez, et cette juste louange vous assure le tribut de toutes les autres. Ah! la sensibilité est le germe aussi bien que le présage des grandes vertus. L'amour du bien public n'en est-il pas l'effet nécessaire? et cet amour, première passion du trône, détermine invinciblement à tout ce qui est noble et juste. Oui, toute la gloire de votre illustre mère est votre héritage naturel, puisque vous lui ressemblez par les grâces et par le cœur. Si le nom de Marie-Thérèse porte ce faible discours jusqu'à vous, en lisant son éloge, vous lirez vos destinées et nos espérances.

Eh! quel garant plus sûr d'une éternelle mémoire que cette bonté secourable qui abaisse la majesté, qui la rapproche, comme le Dieu qu'elle représente, de tous les états et de tous les besoins. Ah! ce ne sont pas les grands, c'est le peuple qui prononce l'apothéose des rois; et ce peuple eut toujours les premiers droits aux soins paternels de Marie-Thérèse : jamais la bonté ne fut plus ingénieuse à tromper l'orgueil du rang, à varier ses procédés, ses mouvements, ses formes, pour se ménager plus de moyens de se communiquer et de se répandre.

Ce mystère de la vie privée des souverains, ces retraites impénétrables, où s'endort l'indifférence, où l'oubli des devoirs prend toute l'importance et tout le charme d'un plaisir nécessaire, Marie-Thérèse ne les connaît point. Dans les autres gouvernements, les lois toujours muettes et inanimées ne prévoient rien; elles ne s'arment point contre les tentations du crime, elles punissent. A Vienne, on sentait le frein d'une loi toujours dominante, plus impérieuse, peut-être, que la loi des vengeances, la présence de Marie-Thérèse. Elle savait que la licence est plus timide lorsque le souverain est plus près des abus; et les prévenir tous, pour n'avoir rien à punir, était le vœu, et eût été un triomphe pour son cœur. Dans les temples, dans les cercles, dans les places publiques, on la trouve partout. Ici elle interroge; là elle observe : ailleurs elle corrige ou elle console. Suivez-la dans ses jardins; elle marche sans gardes, sans précaution : on dirait qu'elle éteint l'éclat de son rang pour en augmenter le charme et le pouvoir; semblable à la Providence, qui n'a ni temple ni sanctuaire, dont les yeux sont toujours ouverts, dont l'action est toujours égale. Marie-Thérèse ne distingue ni les moments ni les lieux; son tribunal est partout. Représentez-vous (ah! tous les bons rois se ressemblent), représentez-vous Louis IX portant sous ces chênes antiques, si célèbres dans nos fastes, non la pompe du trône, mais toutes les grâces, toute la facilité de la bonté : telle était Marie-Thérèse. On ne remarque autour d'elle ni les chefs-d'œuvre de l'art, ni les prodiges du luxe et de la magnificence épuisée. Des pauvres, des orphelins, des veuves, des soldats mutilés : voilà les ornements de ses jardins. Oublierai-je cette délicatesse, cette recherche de condescendance dont il me semble que l'histoire n'offre aucun exemple? Pour tous les hommes, le travail a ses délassements et ses intervalles; la chaîne de cette servitude universelle se relâche au moins dans ces jours consacrés à honorer la bienfaisance suprême : ces mêmes jours, Marie-Thérèse les emploie à rendre cette même bienfaisance sensible. Elle ne veut pas que des citoyens, dont tous les moments ont un prix, perdent un seul de ces moments, dans l'attente d'une justice qui leur est due; elle ne souffre pas que cette justice leur coûte une portion de ce pain qu'ils arrosent de leurs sueurs. Que le Souverain Etre permette le repos, le devoir de Marie-Thérèse est de ne se reposer jamais : image de cet astre infatigable, dont la course éternelle vivifie tout, répare tout.

Ingrats, qui censurez si légèrement les rois, savez-vous ce qu'il en coûte pour vous rendre heureux? Tandis que, dans l'abondance et dans la paix, vous jouissez de votre tranquille inutilité; tandis que vos jours,

vos possessions, vos héritages sont protégés; tandis que, pour vous, un sommeil que tout favorise, succède à des plaisirs que rien ne trouble, les bons rois veillent. Chaque jour Marie-Thérèse devance l'aurore par le travail; tout est calme dans son empire : elle seule est agitée, elle seule craint, prévoit, doute, s'inquiète; ennemis, voisins, alliés, sujets, confédérations, traités, la paix du dehors, la sûreté du dedans, elle embrasse, elle soutient, elle affermit tout : nulle distraction, nulle trêve, peu de consolations, encore moins de plaisirs... Répondez; qui de vous, à ce prix, voudrait être roi? Eh bien! ce prix, qui étonne vos faibles âmes, n'est que la juste mesure des devoirs de la souveraineté. Tombez donc aux pieds de Marie-Thérèse, et pardonnez aux faiblesses des rois.

Je dois cependant l'avouer, Messieurs; au milieu de ces nobles sollicitudes, Marie-Thérèse connut quelques plaisirs; et ces plaisirs sont du même ordre que ses vertus, sublimes comme elles. Ne calomnions ni le trône, ni les rois; non, la sensibilité ne leur est pas étrangère; tous les grands rois sont sensibles. Henri IV, Sully! cœurs généreux que l'intrigue ne put jamais désunir! noms immortels, vous vivez dans les fastes de l'amitié! et puisque ce sentiment céleste est si rare dans les conditions ordinaires, croyons que sa langueur, son aridité n'est en effet ni le vice, ni le malheur du trône. Ames frivoles et légères, ah! vous n'avez pas besoin d'un trône pour être toujours le jouet du caprice, ou de la nouveauté, pour n'éprouver que des sensations d'un moment ou d'un jour, pour vous distraire des plus doux mouvements de la nature; vous ne connaissez pas ce commerce presque religieux d'attentions et de soins qui prévient le désir, devine le besoin, donne un si grand prix aux plus petites choses; cet échange perpétuel de goûts, de pensées, de volonté, qui anime en quelque sorte deux êtres du même souffle et du même esprit : voilà l'amitié, plutôt voilà le cœur de Marie-Thérèse! Au milieu de cette multitude d'intérêts qui la partagent, son âme, dispersée pour ainsi dire dans ses vastes Etats, se recueille dans la douce idée de ce qu'elle aime. Fatiguée des tourments attachés à la plus rare, mais à la plus dévorante des passions, l'amour du bien, elle trouvait dans l'amitié qui repose et qui console, le contrepoids de toutes ses peines. Elle en avait les procédés, les grâces, les empressements, la tendre obstination. Et ne pensez point, ô vous qu'elle chérit! que ce charme s'éteigne par l'habitude, ou s'entretienne par la seule impression de votre présence. Les destinées vous éloignent d'elle : son cœur, comme effrayé de sa solitude, se précipite sur vos pas, il vous suit; les années s'écoulent, d'insurmontables obstacles vous séparent : ce cœur, immobile dans son choix, se fixe auprès de vous; vous le retrouvez dans vos craintes, dans vos espérances, de près, de loin; consolateur ou confident, il vous rend tout le bonheur qu'il reçoit de vous. Auguste famille, objet constant de sa vigilante tendresse, que ne puis-je m'enflammer de votre esprit, que ne puis-je du moins emprunter vos souvenirs pour peindre la sensibilité de Marie-Thérèse! Elle était mère : calculez Messieurs, s'il est possible, ce que l'élévation et la force de son caractère dut ajouter à ce grand intérêt; jugez de la chaleur de cette âme qui, par sa seule énergie, se portait à toutes les perfections de la nature, ne s'arrêtait qu'aux bornes du bien, et qui trouvait le plus doux des sentiments dans le plus saint de tous les devoirs.

Je vous fatigue, Messieurs; je sais que toute louange languit, que l'intérêt s'épuise. Mais mon sujet me répond de vous. Connaissez Marie-Thérèse tout entière; peut-être puis-je prétendre encore à votre surprise. Religion sainte! Est-ce à l'aspect de vos autels que j'oserai louer l'art de plaire? Oui, vous n'en rougirez point. Cette singularité, Marie-Thérèse la consacre : tant il était de sa destinée d'attacher à tout le caractère de la grandeur et de la vertu! Cet art si frivole souvent dans ses ressorts, si méprisable dans ses motifs, si criminel dans son objet, Marie-Thérèse en avait fait l'art de la vérité qui se communique, l'art de la majesté qui se cache, l'art de la souveraineté qui enchaîne et qui veut qu'on l'oublie. Peignez-vous ce facile épanchement d'une âme franche et noble, qui vient se placer auprès de la vôtre; cette grâce qui pare la raison, adoucit le refus, embellit la faveur; cette sensibilité ingénieuse, qui semble être d'intelligence avec votre amour-propre pour choisir l'accent qui le flatte le plus; cet intérêt tendre qui agrandit à vos yeux vos propres avantages, et vous rend plus chers ou vos plaisirs, ou vos succès; enfin ce charme de l'esprit et des manières qui fait oublier la beauté même : vous n'aurez encore qu'une faible idée, permettez-moi cette expression, de la magie de Marie-Thérèse; et telle était cette magie, que dans cet empire de la force, puisqu'un ordre du souverain armait deux cent mille hommes, on n'a jamais senti que l'empire de la séduction; que tous les étrangers devenaient ses sujets, que tous ses sujets étaient ses amis, et que, dans ces derniers, la fidélité était une adoration et un culte. *Dites du moins à Marie-Thérèse*, s'écriait un de ses officiers percé de coups, *dites-lui que je meurs sans regret, puisque je meurs pour elle.*

Français qui m'écoutez, ou vous n'êtes plus ce peuple sensible, si célèbre par l'amour de vos maîtres, ou chaque mot qui forme ce récit doit pénétrer comme un trait de feu jusqu'au fond de vos âmes. Eh! quelle serait votre ivresse, si je vous parlais de la reconnaissance de Marie-Thérèse? La reconnaissance! quelle vertu pour le trône! ce domaine de toutes les passions superbes, cet autel où se confondent tous

les vœux, où les vapeurs éternelles d'un encens qui fume dans toutes les mains persuadent à l'idole enivrée que le zèle est devoir, que tout sacrifice est justice, et que le dévouement, assez honoré par son objet, est toujours assez payé par l'éclat et l'activité qu'on lui donne. Que les rois sont à plaindre, si leur grandeur, leurs préjugés, l'air qu'ils respirent, repoussent en effet de leur âme desséchée ce sentiment magnanime! Craindraient-ils de compromettre leus justes droits? Ah! qu'ils interrogent le cœur de Marie-Thérèse, ils y verront ce sentiment fortifié par l'intérêt même de sa puissance. Que dis-je? Cet intérêt était trop peu digne de son cœur; elle sentait qu'il fallait du moins couvrir de fleurs ses nobles victimes; que l'or était un trop faible échange du sang qu'on versait pour elle; soins, attentions, aveux publics, souvenirs inespérés, faveurs inattendues, elle prodiguait tout pour acquitter la dette immense de sa délicatesse. Allez, milice valeureuse, épuisée de sang et d'années, peupler cet asile que Marie-Thérèse vous destine; le ciel le plus pur, les campagnes les plus fécondes vous attendent: il est bien juste qu'au milieu de ces vastes héritages que vous avez défendus, vous trouviez du moins le repos et un tombeau. Que peuvent craindre des guerriers? Ah! ce n'est pas la mort, c'est le reste de la vie. De quel prix ne payet-elle pas les heureux soins qui lui conservent un officier français (11) dont elle distingue la valeur brillante et les rares talents! Croira-t-elle pouvoir répandre assez d'honneur et de gloire sur l'illustre compagne (12) du héros de *Chotèmitz!* Que fera-t-elle pour le héros même? Elle déposera dans ses mains victorieuses tous les droits de ce trône qu'il a soutenu. Dans ce camp où tout parle de son triomphe, justice, grâces, récompenses, tout dépendra de son autorité: il sera roi. Elle chargera le fils de ce grand homme d'un ordre qu'il n'ouvrira que sous les yeux du vainqueur, à la tête de son armée. Qu'apercevra-t-il alors? une carte de la Bohême, le nom du village de *Chotèmitz* tracé en caractères apparents, et au-dessous on lira cette inscription digne des temps héroïques, écrite de la main de Marie-Thérèse même: *C'est ici que votre père a sauvé mon empire, je ne l'oublierai jamais.* Monument immortel pour le père, encouragement glorieux pour le fils; tout est réuni dans ce trait aussi attendrissant que sublime. C'est avec ce goût, cette recherche, cet art dont le cœur seul a tous les secrets, que Marie-Thérèse paye les services et le zèle: combat généreux où son âme semblait encore affecter la supériorité; elle voulait qu'avec les grâces de la sensibilité sa reconnaissance rappelât en quelque sorte la majesté de son rang. Il est dans toutes les bouches, il passera dans tous les âges ce mot vraiment royal que la vanité des conquérants et des rois ne devait point trouver; mot à jamais mémorable réservé au cœur de Marie-Thérèse. Hélas! pourquoi, ô mon Dieu! avez-vous permis qu'il fût le dernier? *Je lègue à mon armée* (13)... Arrêtez, auguste princesse, suspendez ces formules célèbres; ou si le terme fatal est arrivé, prononcez en faveur de l'humanité entière; léguez à toute l'Europe votre âme et votre esprit, et que vos derniers vœux désarment la valeur pour ne laisser régner que la justice.

Mon sujet m'entraîne, Messieurs, et Marie-Thérèse m'échappe. Le voilà donc ce terme affreux, ce moment aussi imprévu que rapide! La mort se montre, la mort l'appelle; Marie-Thérèse l'observe, et ses intrépides regards semblent lui dire: *Je suis prête.* Que pouvait la mort sur une âme qui, sous le voile du temps, habitait l'éternité? Osons, Messieurs, en imitant son courage, nous élever jusqu'à sa pensée. Ne pleurons pas Marie-Thérèse; pleurons ces rois dont la vie entière n'est que l'oubli de la vie même. Non, Messieurs, cette mort inattendue n'a point été pour elle une mort prématurée; elle fut un bienfait: le ciel a voulu qu'elle emportât sa gloire tout entière; qu'aucune ombre, aucune tache ne ternît cette belle vie: car, hélas! qu'est-ce en général que la vieillesse? une léthargie, un sommeil, l'épuisement de toutes les facultés qui s'éteignent, le triste et humiliant simulacre de la vie même: et en particulier qu'est-ce que la vieillesse sur le trône? Il semble que ces rides, qui ne respectent pas les fronts couronnés, aillent s'imprimer alors, pour ainsi dire, jusque sur les lois, sur l'autorité, sur les conseils. Plus d'activité dans les esprits, plus d'énergie dans les courages; le bien est négligé, le mal n'est pas prévu, tout se désunit: on remarque bientôt dans la même nation deux intérêts et deux peuples; l'un redoute ce que l'autre espère; l'approche d'un nouveau règne rend les maximes de l'ancien moins respectables, et le souverain se survit en quelque sorte, pour voir ses derniers moments ou obscurcis ou méprisés. Mais mourir lorsqu'on marche d'un pas toujours ferme dans la carrière, lorsque la lumière qui nous environne est encore toute vive, lorsque le présent garantit l'avenir; ce n'est pas mourir en effet, c'est se cacher dans sa gloire.

Portons donc des regards assurés sur cette scène également héroïque et chrétienne. Depuis longtemps l'abîme inévitable où se perdent toutes les grandeurs humaines, paraissait aux yeux de Marie-Thérèse s'entr'ouvrir sous ses pas: sa piété, sa tendresse la conduisaient souvent sous ces voûtes ténébreuses où les cendres de son auguste époux étaient mêlées avec la poussière de la maison d'Autriche: c'est là qu'elle recevait de plus près les leçons de la mort, leçons que le néant des souverains qui ne sont plus rend si pénétrantes pour le souverain

(11) Feu M. le comte de Montazet.
(12) Madame la maréchale Daun.

(13) Article du testament de Marie-Thérèse.

qui les écoute ; c'est là qu'immobile, recueillie, marquant d'avance sa place, elle achevait en elle, comme parle l'Apôtre, l'*image de Dieu;* seule distinction qu'elle dût conserver ; c'est là qu'elle se familiarisait avec l'horreur, le silence, la solitude ; seul attrait de l'âme chrétienne qui fait l'essai de la mort. Au moment où elle quitte pour la dernière fois cette terrible école, elle se sent arrêtée, comme si le tombeau eût pris du mouvement pour se saisir de sa proie. Soudain un pressentiment secret l'éclaire, mais ne la trouble pas : ce triste oracle descend au fond de son cœur; et se refusant à l'espoir de vivre, cette dernière erreur de la vie qui rend toutes les autres irréparables, tranquille elle s'avance vers les jours éternels.

Dieu des rois ! Dieu des vertus ! c'est à ce double titre que Marie-Thérèse vous appelle. Venez dans ce palais; la justice et l'innocence en ont fait votre temple ; rien de profane, rien de criminel n'y blessera la sainteté de vos regards; venez, vous y retrouverez vos pauvres, vos orphelins; la flamme de votre charité étincelante de toute part vous conduira jusqu'à ce cœur qu'elle embrasa toujours, et que vous achèverez de purifier. Ah ! si vous étiez pour Marie-Thérèse un Dieu de terreur et de sévérité, pour qui donc réserveriez-vous vos consolations et vos douceurs? Le Pontife paraît, le signe adorable du salut entre ses mains. Quel spectacle pour la tendresse filiale ! Le trait semble encore suspendu, et déjà toute l'horreur du sacrifice environne la victime ; tout gémit à ses côtés : ***Ne troublez point***, s'écrie Marie-Thérèse, ***ne troublez point par vos soupirs ce que ce moment précieux a de consolant pour moi.*** Il semble que son ardente foi ait arraché à la mort ce masque effrayant qui la rend si formidable; il semble qu'au delà de ses ombres elle distingue déjà le soleil immortel qui va luire pour elle. Dans cet instant où Marie-Thérèse marche au-devant de Jésus-Christ, ne vous représentez-vous pas, Messieurs, la miséricorde et la vérité qui se rencontrent? ***Misericordia et veritas obviaverunt sibi.*** (***Psal.*** LXXXIV, 11.) Dans cet instant où Jésus-Christ repose sur ses lèvres, ne croyez-vous pas voir la justice et la paix qui s'embrassent? ***Justitia et pax osculatæ sunt.*** (***Ibid.***) Image qui porte avec elle une impression d'attendrissement dont il est difficile de se défendre. Ah ! vous n'apercevez point ici le lit d'un mourant auprès duquel les cris tardifs du repentir rappellent la religion et la foi méconnues ; vous ne voyez point un trône quitté par le désespoir, un ministre sondant d'une main incertaine les plaies profondes d'une âme déchirée par le remords, un pécheur consterné repoussant, selon l'expression des livres saints, la masse entière de sa vie rassemblée sous ses yeux et pesant sur sa tête : ***Erit vita tua quasi pendens ante te.*** (***Deut.***, XXVIII, 66.) Non, tout est calme : point de coupable, point de juge; le ministre ne prononce que la consommation d'une alliance qui ne fut jamais violée; et voilà le dernier traité, le pacte solennel et irrévocable de la miséricorde et de la paix avec la vérité et la justice : ***Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.***

Oh ! que cette mort est belle sur le trône ! Quel prodige, dans ces derniers moments, d'attirer à soi le ciel et la terre ; d'être tout ensemble digne de vivre, digne de mourir; d'emporter le double prix de la vie des rois, les regrets d'un peuple qui ne flatte plus, et les récompenses d'un Dieu qui juge ! Tranquille sur ces jugements qui l'attendent, parce qu'elle les eut toujours devant les yeux, Marie-Thérèse commande à son âme de s'arrêter pour mériter encore ces regrets ; elle reprend la force de ce caractère qui a décidé toute sa vie; et s'affermissant, pour quelques moments, sur ce trône dont elle va descendre, elle éloigne courageusement ses enfants, parle de sa mort en homme d'Etat, mêle les prévoyances de la politique aux inquiétudes de la bienfaisance, réserve pour ses pauvres et ses orphelins les derniers efforts d une voix qui s'éteint, fixe les honneurs de sa cendre, défend de célébrer sa mémoire dans les temples... Grande reine ! toute votre vie proteste contre cette humble précaution. Détruisez donc, dans toute l'Europe, tout sentiment de justice et de vertu; effacez votre nom dans tous les esprits et dans tous les cœurs : ce moment même jette un nouvel éclat sur cette vie que vous prétendez obscurcir. Ah ! il ne fallait pas mourir comme vous avez vécu , si vous vouliez qu'on oubliât et votre mort et votre vie. Que dis-je ? la mort même achève de vous trahir. Ce mépris habituel de la grandeur, cette persévérante méditation du tombeau, ce vêtement funèbre tissu de vos propres mains... tous vos secrets sont révélés: pourquoi les enviez-vous à la terre ? Vous serez obéie à Vienne; mais chez tous les peuples qui sauront apprécier l'âme d'un bon roi, des voix éloquentes s'élèveront pour venger la religion et l'humanité de votre injuste modestie.

Qu'attendez-vous encore, Messieurs ? Hélas ! il ne reste plus à votre admiration que le moment fatal où, livrée aux dernières consolations de la piété, Marie-Thérèse étend, pour la dernière fois, une main défaillante sur sa famille éplorée : ***Je ne vous donne rien***, dit-elle à son auguste fils ; ***tout ce que je laisse est à vous; mais mes enfants sont à moi, je vous les donne; soyez leur protecteur et leur père....*** Elle s'arrête, elle ne réclame ni promesse ni serments; elle connaît trop le cœur qu'elle a choisi pour remplacer le sien. Prince éprouvé par quinze ans de modération et de sagesse, ministre, sujet, roi respectueux, qui ajoutiez à la sensibilité de la nature toutes les réserves de la délicatesse, qui n'avez rien vu de plus flatteur dans votre fortune que la douceur de l'attendre, qui, toujours content d'obéir, vous placiez sur la marche du trône où vous pouviez

vous asseoir, pour rendre à Marie-Thérèse, par le respect, tout le pouvoir que vous receviez d'elle par la confiance : ah! vous êtes bien digne de ce dépôt sacré. Dans ce respect constant sont renfermés tous les éléments d'un grand roi. Que l'histoire en décrive les développements glorieux; pour moi, je ne veux voir que l'héritier de tant de royaumes, confondant ses gémissements avec les derniers soupirs de sa mère. Prince, je redirai vos tendres soins, vos veilles assidues, je recueillerai vos larmes sincères.... Vos larmes! hélas! elle n'est donc plus! Dans le palais, dans les murs de Vienne, dans toute l'Allemagne, on n'entend plus que ce lamentable cri, étouffé par des sanglots : Dieu! quelle souveraine vous nous avez ravie! Ah! du moins qu'aucune voix lugubre ne s'élève autour de son tombeau, que le héraut de la mort ne crie pas comme dans les autres pompes funèbres : Rendez, rendez au maître des rois le sceptre qui doit périr avec ce simulacre de chair, cette couronne qui n'a plus d'éclat, ce diadème déchiré, ces titres effacés, qui vont se perdre avec lui dans la nuit éternelle. *Reddite munera terribili et qui aufert spiritum principum.* (*Psal.* LXXV, 12.)

Non, mon Dieu! vous ne réclamerez point ici ce triste hommage. Symboles sacrés, qui n'avez été sur le front de Marie-Thérèse que le gage de la félicité publique, sceptre, couronne, honorez à jamais son tombeau! Durez! que le temps vous épargne! Et vous, siècles futurs, rois, peuples que le torrent des âges amènera, pour quelques instants sur cette scène changeante et mobile, ne prononcez qu'avec attendrissement l'auguste nom de Marie-Thérèse; que ce nom révéré vous rende le siècle où nous vivons respectable! Quelles que soient les erreurs de ce siècle dont la religion gémit, vous lirez du moins, dans ses annales, un règne mémorable dont la religion s'honore; vous y distinguerez Marie-Thérèse, comme on distingue un monument précieux au milieu d'un amas de ruines; vous lui envierez l'honneur d'avoir donné à la terre un si parfait modèle. Eh! qui pourra rougir désormais d'être chrétien? quelle sublime apologie de la religion que cette belle vie! Comment méconnaître la divinité d'une croyance et d'une morale qui s'allient à tant de gloire? Ah! si l'orgueil de la raison n'était pas indomptable, si vous permettiez, ô mon Dieu! que ce grand modèle trouvât des imitateurs dans une postérité plus docile à la voix de la sagesse et de la vertu, quelle magnifique image, Messieurs, laisserais-je dans vos esprits en finissant ce discours! Je vous montrerais l'âme de Marie-Thérèse dominant tous les trônes, l'Europe entière heureuse par ses principes, sanctifiée par ses exemples; et pour dernier hommage je porterais, dès ce moment, au pied de son cercueil, la reconnaissance des siècles à venir, confondue avec les larmes et les regrets qui honorent aujourd'hui sa mémoire.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ DE BOISMONT,

Lors de sa réception à l'Académie française.

Messieurs,

Si dans l'empire littéraire on peut compter à la place des talents décidés, l'amour invincible des lettres, cet intérêt qui rend leurs progrès si chers, cette sensibilité qui avertit de leurs charmes, ce besoin de penser qui rend leur commerce si précieux, enfin ce respect pour l'espèce d'immortalité qu'elles dispensent, mes regards dans ce moment pourront s'élever jusqu'à vous, et tous ces traits réunis caractériseront du moins votre choix, s'ils ne le justifient pas.

Pressé par cet attrait impérieux, je n'aurais cherché que la gloire ou du moins le repos qu'il promet, si l'enchaînement de ma destinée ne m'avait livré à des études plus sévères, et des soins plus respectables et plus intéressants par leur objet. Je quittai les muses, sans les abjurer. Je crus même (heureux si mon opinion avait été justifiée par le succès!) je crus qu'embrassant la carrière des grandes vérités, je ne devais rien exclure de ce qui pouvait leur prêter plus de lumière, plus d'action, et rendre, si j'ose ainsi dire, leur substance plus douce et plus insinuante; je crus qu'il fallait étudier les goûts des hommes pour les ramener plus sûrement à leurs devoirs; que les grâces de l'imagination, les richesses du coloris, la délicatesse et la variété des portraits, beautés du domaine des lettres, pouvaient être transportées dans l'école des mœurs; et qu'une religion faite surtout pour le cœur devait remuer par les images, puisque, jalouse du mérite de la foi, elle ne se permet pas d'entraîner par de rigoureuses démonstrations.

En effet, souffrez, Messieurs, quelques détails que le sujet m'a naturellement offerts; vous entretenir d'un genre qui a fait

la gloire de l'illustre prélat que vous pleurez, ce n'est pas vous distraire de vos regrets, et c'est avoir déjà commencé son éloge. Pourquoi, lorsqu'il s'agit de commander aux passions des hommes, dédaignerait-on le charme le plus puissant qui les soumette et qui les captive? J'appelle ainsi cet heureux art d'embellir la raison, d'adoucir la rudesse de ses traits, de lui donner une teinture vive et pénétrante, de la dépouiller de cette sécheresse qui révolte, de cette monotonie qui dégoûte, de cette pesanteur qui attiédit et qui fatigue. Que produit-elle sans le secours de cet art? Une attention morte, une conviction froide, un hommage aride et inanimé, quelquefois la tentation de se venger de l'ennui par le doute, et toujours le dépit secret de sentir que ce qui peut laisser encore quelques nuages dans l'esprit ne soit pas du moins protégé par le suffrage du cœur.

Mettons à part ces touches divines qu'on ne définit point, et qui restent dans le secret de Dieu; nous découvrirons que, pour affecter sensiblement les hommes, il faut leur plaire; la raison seule traîne tristement après elle les principes et les conséquences; c'est à l'imagination à les arracher, pour ainsi dire, de l'esprit où elles languissent sans mouvement et sans vie, pour les reproduire jusqu'au fond du cœur, et intéresser le sentiment à leur succès; c'est elle qui rend redoutable tout ce qu'il faut craindre, sensible tout ce quon doit aimer, pathétique tout ce qu'il faut sentir; elle seule met en action les maximes et les préceptes, donne aux objets le ton des circonstances, les peint des couleurs propres à l'effet qu'ils doivent produire, les décompose, les divise, les réunit, et par le mélange heureux des impresssions douces ou terribles, forme ce précieux intérêt qui pénètre et qui saisit; elle seule enfin passe, si j'ose ainsi parler, à travers tous les sens qu'elle enchaîne, porte son trône au milieu de l'âme, l'excite ou la calme, et dans le silence qu'elle impose aux passions, appelle à son gré le frémissement ou le désir, le respect ou l'amour, le remords ou l'espérance. Utile et bienfaisante séduction! Tel ne cherchait que les fleurs et les grâces, qui devient, par cet innocent artifice, la conquête de la vérité.

On regrette tous les jours *la majestueuse simplicité* des premiers défenseurs de la religion: on veut que dans ces temps heureux, tout pliât sous le poids de la vérité seule, et que pour la rendre victorieuse, il ait suffi de la montrer *sans parure et sans art*. Mais que prétend-on par cette supposition chagrine? Se persuade-t-on que les premiers panégyristes de la foi dédaignèrent les ressources du génie, abandonnèrent la vérité à son austérité naturelle; repoussèrent d'une main superstitieuse tous les ornements qu'elle avoue, et qu'en un mot un zèle brûlant et impétueux leur tînt lieu de tout? Illusion démentie par les précieux monuments qui nous restent de ces grands hommes. Qu'on écoute saint Paul foudroyant la raison humaine au milieu de l'Aréopage: quelle critique délicate, quelle philosophie sublime, quel tableau brillant de l'immensité du premier Etre! Non, quels que fussent alors les succès de la foi, les moyens humains entrèrent, je ne dis pas dans la composition, mais dans la propagation successive de cette œuvre divine: alors, comme de nos jours, les controverses, les écrits, les discours publics prirent la teinture du caractère personnel, de l'esprit dominant du siècle, et, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'impulsion générale des mœurs. Tertullien fut sévère et bouillant, saint Augustin profond et lumineux, saint Chrysostome pompeux et solide, saint Bernard sensible et fleuri; leur zèle ne porte nulle part l'empreinte d'une raison sèche et décharnée; ils l'enrichissent, ils le parent de tous les trésors de l'imagination, moins déliée peut-être, moins minutieuse que celle de nos jours, parce que leur âge étant plus simple, les vices avaient, pour ainsi dire, plus de corps et plus de consistance; la corruption était moins adroite, moins mystérieuse; elle ne forçait point, par conséquent, à ces détails et à ces nuances, qui ressemblent quelquefois à un soin affecté de l'art et qui n'appartiennent cependant qu'à l'esprit d'exactitude et d'observation. Lorsque le vice est devenu ingénieux, il a fallu le devenir avec lui pour le combattre.

J'avouerai que dans les écrits de ces grands modèles la peinture des mœurs est plus sombre, plus naïve, plus ferme; que le vice n'étant point encore dénaturé, pour ainsi dire, travesti en talent, ils ont eu moins besoin de l'art d'analyser les passions, d'en étudier les raffinements, d'en surprendre les délicatesses; art qui paraît tenir au frivole, parce qu'en effet les ruses des passions sont puériles; mais lorsqu'il s'agit des grands objets de la foi, leur style s'élève et s'échauffe; ils savent que l'homme tout entier est dans le cœur, et que l'imagination est beaucoup plus près du cœur que la raison; tout coule alors de ce principe; les traits hardis, les figures vives, les ornements utiles se multiplient; peines, espérances, bonheur, tout est présenté sous les images les plus nobles et les plus frappantes; la raison n'y perd rien, *l'art* en conserve toute l'énergie, et la vérité en reçoit plus d'éclat.

C'est en effet par de semblables ressorts qu'on remue les hommes, qu'on les attendrit ou qu'on les enflamme, qu'on les précipite ou qu'on les arrête. Le raisonnement prouve tout et ne persuade rien. Ce n'est point en démontrant froidement aux Spartiates qu'il faut mourir pour la patrie que ce chef célèbre (14), inspiré par les Muses, ranime leur valeur consternée; c'est en les échauffant par l'image même d'une mort si

(14) Tyrtée.

belle : il peint à leurs yeux un guerrier enseveli sous ses trophées, confondant sur son front l'ardeur du combat, la fierté du triomphe, l'enthousiasme du patriotisme; et Lacédémone est victorieuse. Ce ne fut point par la majesté didactique de ses raisons que l'hérésiarque du XVe siècle (15) ébranla toute l'Allemagne; ce fut par la poésie audacieuse de ses portraits : elle embrasa tous les esprits, et le ciel permit que la vérité, demeurée seule entre des mains pesantes et sans grâces, cédât à ce torrent, tandis que l'erreur proclamée par l'imagination s'étendit, s'accrut et usurpa tout. Pourquoi les ressources de l'erreur ne deviendraient-elles pas les ressources de la vérité ? Ne consacre-t-elle pas tout ce qui sert à son triomphe? On pare tous les mensonges, on prête quelquefois à la licence tous les charmes de l'invention et de la finesse; et le vrai seul et l'honnête ne pourront s'offrir que sous des couleurs tristes et sauvages ; on n'osera donner à ses pensées ce tissu brillant, ce caractère de vie et de nouveauté qui les rend plus piquantes, et qui par cette raison peut les rendre plus utiles; quel paradoxe! Comme si pour instruire ou réformer les hommes il était décent de les rebuter, et que le mérite de plaire ne pût être compté que lorsqu'il favorise le projet de séduire.

Ce n'est pas que je prétende tout accorder à ce mérite seul; je connais et j'avoue les droits naturels de la vérité; je sais que les ornements la défigurent, que l'afféterie qui la subtilise l'outrage, que le luxe de l'esprit en est l'abus, et que l'art le plus heureux est celui qui ressemble le moins à l'art même. Mais je désirerais (et je soumets, Messieurs, ce sentiment à vos lumières), je désirerais que tous les moyens de rendre les devoirs aimables fussent précieux, parce que ceux qui servent à les établir n'en seraient que plus sûrs; je souhaiterais qu'un ministère dévoué au plus grand de tous les intérêts ne négligeât pas les secours qu'on emploie pour conserver les plus petits; je voudrais, en un mot, qu'il fût permis de croire que l'expression des mêmes vérités peut souffrir des différences que les temps amènent et que le génie des peuples conseille; que, lorsqu'il s'agit d'instruction, la manière qui plaît n'est pas du moins plus nuisible que celle qui dégoûte, et qu'enfin l'art de persuader pourrait bien n'être autre chose que *le don de sentir* et *le talent de peindre.*

Ce fut sans doute, Messieurs, ce double avantage qui distingua les premiers travaux de M. l'évêque de Mirepoix, et qui par degrés l'éleva jusqu'à vous. Il est vrai qu'un choix qui ne suppose pas seulement le mérite, mais qui l'annonce, l'avait déjà montré à vos suffrages et consacré en quelque sorte pour votre gloire. Il avait porté dans la chaire cette voix impérieuse de l'exemple qui persuade aux hommes la vertu; il vint déployer à la cour cette science sublime qui l'enseigne aux rois. Le succès que des passions obscures lui avaient quelquefois disputé l'attendait près du trône. C'était le cœur d'un prince qui devait le consoler des conquêtes vulgaires échappées à son zèle : dédommagement qui ne souffrirait point de regrets, si le vrai zèle comptait les titres. Il porta dans le séjour de la dissimulation et de l'intrigue ce caractère rigide d'une vertu qui les dédaigne et qui ose ne les pas craindre. Il eut cette inflexibilité que donnent les principes fermes, les jugements arrêtés, les intentions droites, les défiances sages; qualité précieuse, qui touche peut-être à quelque erreur, mais qui, si elle avait besoin d'apologie, la trouverait sans doute dans la double confiance qui le rendit le guide de ce que la France avait de plus cher, et l'arbitre de ce que la religion a de plus important. Placé entre le trône et l'autel, pour enseigner les devoirs de l'un et veiller aux dépôts de l'autre, il emporte en mourant ce rare avantage, que son auguste élève a déjà justifié ses leçons, et que, quelle que soit la malignité des temps, les ministres qu'il a choisis feront toujours respecter ses vues.

On s'étonnera peut-être qu'à l'ombre du sanctuaire et dans les détails du ministère évangélique on puisse s'élever jusqu'à ces principes qui doivent diriger les maîtres du monde; mais l'esprit qui sanctifie les hommes est la véritable sagesse qui forme les rois; et d'ailleurs, ce successeur des Bossuet et des Fénelon était, si j'ose ainsi parler, trop près de l'âme de Louis le Grand, répandue dans tous les événements qui caractérisent son règne, pour n'en avoir pas recueilli quelque étincelle. Les faits furent ses préceptes; il ouvrit à des yeux intelligents cette magnifique scène, l'étude inépuisable des princes, où l'on voit les grands exemples qu'il est beau de suivre unis aux fortes vérités qu'on ne doit jamais oublier. Ce règne, qu'on peut appeler l'histoire même de la gloire, semé de merveilles qui élèvent l'âme et de quelques revers qui parlent à la raison, fut rapproché de celui de Louis XV, qui parle partout au sentiment en faveur de l'humanité, la solide gloire des rois.

Vous me prévenez ici, Messieurs, et vos cœurs louent l'équitable monarque qui nous gouverne, bien mieux que mon faible pinceau ne peut le représenter. Quel sujet pour vos chants! quel tableau pour la postérité! On verra le pouvoir d'un seul devenu la source du bonheur de tous; un prince plus jaloux de régner que de vaincre; un protecteur des arts, né pour en éterniser les prodiges, en permettant qu'il soit l'objet de leurs efforts; un maître aimable; un père tendre, environné d'une auguste famille qui l'adore, digne de ces plaisirs purs et naïfs que l'imprudente grandeur envie si rarement à la nature. On y verra un héros désarmé par l'amour de ses sujets; un sage excité par le soin de leur gloire, repoussant

(15) Luther.

la guerre et ne la craignant pas, préparant la terreur et ne réclamant que la justice, conciliant avec majesté ces ménagements qui annoncent la modération, et ces conseils fermes qui ne laissent rien à espérer de la faiblesse. On y verra enfin l'ami des hommes, respectant également leur sang et leurs besoins, heureux de prendre sur ses plaisirs les moyens d'assurer leur repos : rare et noble économie! l'unique générosité des rois, parce qu'elle seule est un bienfait public.

Je m'arrête, Messieurs, je sens que le zèle ne doit point usurper les droits du génie; je ne puis qu'admirer, vous seuls pouvez peindre l'objet immortel de vos veilles : destinés par votre état à l'observer de plus près, il n'appartient qu'à vous de rendre dignement tout ce qu'il inspire : heureuse et brillante destination! Vous louerez toujours vos maîtres, et cet emploi si cher à des cœurs français ranimera sans cesse votre reconnaissance pour votre illustre fondateur : devenus par ses soins les ministres ainsi que les dépositaires de l'immortalité, vous sentirez que le cardinal de Richelieu vous a préparé ce moyen de plus pour assurer la vôtre.

Vous représenterez avec des traits toujours nouveaux ce génie puissant, législateur universel, fixant la place des hommes, des empires, des arts; imprimant aux sciences et à la politique le même mouvement et la même vie; laissant partout, au milieu des chocs et des orages, l'empreinte de son action, je veux dire la force et la consistance; né pour affermir le destin des lettres, puisqu'il était fait pour changer celui de l'Europe; semblable en quelque sorte, à l'esprit créateur, qui du sein des révolutions fait sortir les formes durables.

Vous célébrerez le vertueux Séguier, ce sage interprète des lois, incorruptible comme elles, digne tout ensemble et de la confiance d'un prince juste, et du respect d'un peuple libre : ces murs où de plus grands auspices vous ont réunis, vous rappelleront sans cesse qu'il ouvrit le premier asile à l'enfance de l'Académie, que son zéle généreux fixa les astres qui devaient éclairer le monde, et que les grands, qui savent protéger, doivent toujours être précieux aux philosophes qui veulent instruire.

Pour moi, couvert de votre gloire, et riche de vos trésors, je m'occuperai à sentir ce que ma faiblesse ne me permettra pas d'imiter; la crainte de paraître ingrat donnera peut-être à ma reconnaissance l'audace et le succès du talent; heureux si elle m'apprend à vous ressembler! elle m'apprendra du moins à connaître mes obligations, et à ne jamais confondre les bienfaits qui encouragent, avec les titres qui récompensent (16).

(16) Nous croyons qu'on ne lira pas sans intérêt la réponse de l'abbé Alary au discours précédent :

« Monsieur, ce que nous venons d'entendre justifierait pleinement notre choix, si nos suffrages n'avaient pas été prévenus par ceux du public. Et qui pouvait les mériter à plus juste titre? Théologien aussi exact qu'orateur élégant, vous savez assujettir l'imagination la plus vive et la plus féconde à la justesse du raisonnement le plus précis. Vous savez répandre des grâces qui sont toujours des ornements utiles et qui ne font jamis rien perdre à l'énergie et à la solidité de vos discours. Vous venez de nous prouver qu'il n'appartenait qu'aux maîtres de l'art de donner en même temps et des règles et des modèles. Faut-il s'étonner, Monsieur, si vos premiers pas, dans la carrière de l'éloquence chrétienne, ont été marqués par autant de succès? Vous avez réuni au don de plaire le talent de convaincre et de toucher; assemblage d'autant plus rare qu'il suppose nécessairement celui de l'esprit et du génie.

« Je ne devrais rien ajouter à l'éloge que vous venez de faire, si la place que j'ai l'honneur d'occuper ne m'autorisait à jeter quelques fleurs sur le tombeau de notre respectable confrère.

« Le mérite n'est jamais plus encouragé que lorsque les places les plus brillantes ne sont ni la récompense de l'ambition, ni la conquête de l'intrigue. Il est juste que la vertu paraisse, de temps en temps, honorée par les grands emplois. C'est une espèce d'hommage qu'elle reçoit, et qui empêche les progrès trop rapides de la corruption. Cet obstacle, quoique passager, produit toujours de bons effets, puisque le vice n'ose se montrer avec tant d'éclat. En faut-il d'autre preuve que le prélat célèbre auquel vous succédez aujourd'hui?

« Né dans le sein d'une famille entièrement consacrée à la religion, il ne connut de vrais devoirs que ceux qu'elle prescrit. Son exactitude à les remplir lui fit renoncer absolument au monde; mais, malgré sa retraite, il ne put être longtemps ignoré. Il parut dans le public pour y annoncer les vérités éternelles; et son éloquence vive et touchante, sans employer ces traits lumineux qui éblouissent plutôt l'esprit qu'ils ne l'éclairent, ramena dans le chemin du salut les pécheurs les plus endurcis. Il n'eut de commerce avec les grands que dans le tribunal de la pénitence; et ils se firent gloire, en devenant ses amis, d'être à son insu ses protecteurs. Ce furent là, Monsieur, les deux seuls moyens qui servirent à son élévation. Il ne dut rien à la fortune; tout fut l'ouvrage de la providence dont les voies impénétrables le conduisirent aux premiers honneurs de l'Eglise; mais à peine y fut-il parvenu qu'il fut forcé de s'arracher à ses travaux apostoliques, déjà récompensés par les fruits les plus abondants.

« Destiné à l'instruction de l'héritier du premier trône de l'univers, il ne changea point de maximes; la religion fut toujours la base de sa conduite; il ne fut occupé que d'inspirer à son auguste élève les sentiments d'une piété solide et éclairée, l'amour du devoir et le désir de s'instruire, qualités si nécessaires aux souverains qui veulent faire le bonheur de leurs peuples. Nous sommes tous témoins du succès de ses soins; et pouvions-nous moins attendre d'un prince qui, dès les premiers moments qu'il a connu la raison, a donné les preuves les plus brillantes de la vivacité de son jugement, les indices les plus certains de la sensibilité de son cœur, ressource si désirable pour tous les malheureux?

« Il semblait que M. l'évêque de Mirepoix, après s'être acquitté si dignement des différents emplois où la providence l'avait appelé, n'avait plus, pour terminer sa carrière, qu'à se livrer tout entier aux charmes de la solitude. Mais Dieu avait d'autres vues. Ce vertueux prélat, quoique dans un âge fort avancé, avait un zèle pour le bien de l'Eglise, qui suppléait à ses forces, et qui le rendait digne

NOTICE SUR CAMBACERES.

L'abbé Cambacérès, archidiacre de l'Eglise de Montpellier, où il naquit en 1721, était fils d'un conseiller de la Cour des aides, comptes et finances; il s'occupa d'abord exclusivemeut des lettres, auxquelles une constitution délicate semblait le prédestiner en lui interdisant les travaux plus sérieux; mais étant entré dans un séminaire de sulpiciens, il s'appliqua avec ardeur à l'étude des Pères, en y consacrant même une partie de ses nuits. Admis, en 1757, à prêcher le carême devant le roi, Cambacérès se fit remarquer par l'éloquence énergique avec laquelle il retraça les désordres publics et présagea la décadence de l'Etat, qu'il attribuait aux progrès de l'irréligion. On lui fit proposer des bénéfices pour qu'il gardât le silence, mais sa modestie et son amour de la vérité lui firent refuser les faveurs de la cour. Le roi, loin de le désapprouver, lui accorda son estime et répondit aux courtisans qui blâmaient sa hardiesse : « Il n'a fait que son devoir. » La gloire lui vint donc à pleines mains; il y mit le sceau par le *Panégyrique de saint Louis*, qu'il prononça, en 1788, suivant l'usage, devant l'Académie française. Le respect du lieu saint fut oublié, et des applaudissements unanimes récompensèrent son remarquable talent. Il dut à la protection de son neveu, le fameux Cambacérès, consul de la république française, puis archichancelier de l'empire, de traverser sans encombre les orages de la révolution. Il mourut le 6 novembre 1802. Nous reproduisons tous ses sermons, en y joignant le *Discours préliminaire* de l'édition de 1787 (3 vol. in-12), discours où les preuves de la religion sont présentées avec tant de clarté, de méthode, qu'il suffirait, dit un de ses biographes, pour établir sa réputation. Nous croyons devoir reproduire également le *Discours préliminaire* de la première édition qui témoigne à la fois de sa modestie et de la manière élevée dont il comprenait la prédication.

du ministère le plus difficile, et en même temps le plus honorable.

« Quelle charge, en effet, pour une conscience timorée, que la juste dispensation des grâces ecclésiastiques ! Quelle sagacité ne faut-il pas pour trouver le vrai mérite qui se cache ! Quelle pénétration pour ne pas se laisser surprendre aux dehors trompeurs de l'hypocrisie qui ne cherche qu'à se montrer ! Quelle prudence pour choisir, même parmi les meilleurs sujets, ceux qui conviennent le plus à chaque place en particulier, pour tempérer le zèle immodéré des uns, pour échauffer la tiédeur trop timide des autres; en un mot, pour donner des ministres à l'Eglise aussi dignes d'édifier par leurs mœurs que dinstruire par leur doctrine !

« Pouvons-nous douter, Monsieur, de la réunion de tous ces talents dans le prélat que nous venons de perdre, si nous jetons les yeux sur l'ordre épiscopal presque renouvelé pendant son administration ? Jamais l'Eglise gallicane a-t-elle paru avec plus d'éclat ? Jamais a-t-elle fait voir plus de zèle pour la défense de la vérité ? Jamais a-t-elle mieux montré que tous les choix de ses membres avaient été pesés au poids du sanctuaire, et que les vues humaines n'y avaient eu aucune part ?

« Il ne fallait pas moins que l'intérêt de la religion pour attacher de nouveau M. l'évêque de Mirepoix à la cour. La marque de confiance la plus flatteuse qu'un sujet puisse recevoir de son maître, n'aurait pas été un lien assez fort pour l'y retenir. Il y était venu sans l'avoir désiré; il y resta sans répugnance dès qu'il crut pouvoir y être utile. L'air contagieux de l'ambition n'avait fait aucune impression sur lui ; il s'était toujours comporté en évêque, et jamais en courtisan. Aussi, l'austère vérité n'était point altérée chez lui par ces détours artificieux qui cachent presque toujours la fausseté sous le masque d'une politesse mondaine. Inébranlable dans ses principes, son inflexible probité n'eut aucun égard aux recommandations les plus respectables, dès qu'il crut que le plus grand bien de l'Eglise ne lui permettait pas d'y déférer. Quel courage ne faut-il pas pour résister à de pareils combats ! Mais une âme vraiment chrétienne ne craint que les yeux de Dieu et n'écoute d'autre voix que celle de sa consience.

« Tel fut, Monsieur, l'illustre confrère que nous regrettons. Venez nous dédommager de notre perte par une assiduité à laquelle ses importantes affaires ne lui permettaient pas de s'assujettir. Venez nous aider à transmettre à la postérité les merveilles du règne de notre monarque. Il fait consister sa principale gloire dans la félicité publique. Il ne connaît de vrais triomphes que ceux qui peuvent contribuer à la pacification générale. Il sait enfin par sa modération, fruit de la plus sublime sagesse, se rendre l'arbitre de l'Europe étonnée de ses exploits, et plus encore de la prudence qui dirige toutes ses entreprises et de la fermeté qui les fait exécuter. »

ŒUVRES COMPLETES

DE

CAMBACÉRÈS.

—

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Jamais carrière n'a été parcourue avec tant de succès que celle de l'éloquence de la chaire; et la palme a été remportée par des athlètes si redoutables, qu'ils semblent n'avoir laissé à leurs successeurs que le désespoir de les atteindre. Non-seulement notre nation jouit de la gloire d'avoir produit les plus grands orateurs; elle a aussi l'avantage, si c'en est un, d'avoir le plus grand nombre de sermonnaires imprimés.

Après tant de richesses et d'aussi grands modèles, on ne peut guère présenter des sermons à un public déjà fatigué, sans lui demander au moins autant d'excuses pour l'entreprise que d'indulgence pour l'ouvrage. Si l'orateur en chaire a des difficultés a vaincre, combien d'ennemis l'attendent au moment où il se livre à l'impression! La curiosité, révoltée contre tout ce qui ne la réveille pas; la satiété, d'autant plus difficile dans ses jugements, qu'elle est plus usée dans ses goûts; l'oisiveté, qui dédaigne tout ce qui ne l'amuse pas; la frivolité, qui méprise tout ce qui ne lui ressemble pas; l'irréligion enfin, qui insulte à tout ce qui ne lui applaudit pas : il semble que la critique la plus sévère soit encore ce qu'il a le moins à redouter.

Dans cet ordre même de lecteurs qu'animent les sentiments de religion, quelle apparence de plaire ou d'intéresser, après tant de prédicateurs célèbres! Depuis Bourdaloue et Massillon, il semble que l'éloquence sacrée n'a fait que dégénérer. Personne encore n'a paru s'élever à la hauteur de ces grands maîtres, et tel est, dirons-nous, le bonheur ou le malheur des arts, que les premiers hommes de génie, qui entrent dans la carrière, en fixent les limites. Leurs exemples sont des lois, et l'éclat de leur renommée ne nous laisse que la triste alternative, ou de les suivre, humbles imitateurs, pour partager leur gloire; ou d'être enchaînés comme rebelles au char des vainqueurs, pour servir à leur triomphe.

Mais, si dans tous les arts, comme dans tous les talents, la nature se montre aussi variée qu'inépuisable, pourquoi l'éloquence de la chaire n'aurait-elle qu'un ou deux modèles; et pourquoi ne pourrait-on réussir sans marcher servilement sur leurs traces, sans prendre leur ton, leur couleur, leur manière? On compte beaucoup d'historiens du premier ordre, et il n'y a pas deux historiens qui aient le même style, le même coloris; beaucoup de poëtes et d'orateurs célèbres, et ils ont tous une physionomie différente; beaucoup de sermonnaires estimés, et il n'y en a pas deux qui se ressemblent. On peut donc arriver au même but par des voies différentes, et si l'on n'ose aspirer au premier rang, il en est d'autres qu'on peut occuper avec honneur. Notre siècle en a vu des exemples, et il est encore des talents qui honorent la chaire. Comment donc sur un objet aussi grand, anssi intéressant, le public est-il passé de l'enthousiasme à l'indifférence? En vain voudrions-nous le dissimuler : tel est aujourd'hui le sort des prédicateurs; à peine écoutés lorsqu'ils parlent, encore moins lus lorsqu'ils sont imprimés, le plus important de tous les ministères est presque au rang des fonctions inutiles.

Cependant, est-il rien dans l'antiquité qui, pour le bien de l'humanité, pour l'intérêt de la vie civile, puisse être comparé au ministère da la chaire? Quelle plus noble et plus belle institution que celle de rassembler les citoyens dans les temples, en présence des autels, à des heures fixes et à des jours marqués pour exposer aux hommes, d'une manière touchante et solide, les règles les plus propres à procurer le bonheur de la société, et la sanc-

tification de chacun de ses membres; c'est tout à la fois enseigner la sagesse et semer la vertu. A ne parler même qu'en politique, qu'on nous montre chez les peuples que nous admirons le plus, dans les législateurs les plus célèbres, quelque chose d'aussi grand et d'aussi magnifique? Ah! sans doute un établissement si utile ne pouvait naître que de la religion la plus sublime. C'est ce qui a fait dire à l'écrivain qui s'est tant occupé du bonheur des hommes, l'abbé de Saint-Pierre, que si la prédication n'était point établie, il serait de la bonne politique et d'un bon gouvernement de l'établir aux dépens de l'Etat, ne fût-ce que pour empêcher la prescription de la vertu. Croit-on en effet que Cicéron et Démosthène, montant sur la tribune, armés de tous les foudres de l'éloquence, et tonnant aux yeux du sénat et du peuple pour décider du sort des empires, agitassent d'aussi grands intérêts, fussent aussi grands eux-mêmes, je ne dis pas que les apôtres marchant à la conquête du monde, mais que le simple missionnaire qui se propose d'arracher les hommes à leurs passions et à leurs désordres, pour les ramener à la vertu et les rendre à leur devoir?

Il y a eu sans doute des abus dans ce genre, comme dans tout ce qui passe par les mains des hommes; mais les progrès de l'éloquence de la chaire depuis un siècle les ont fait disparaître. Ce n'est plus une érudition fatigante, un étalage de subtilités sophistiques, de citations fastidieuses, de déclamations puériles, ou une controverse échauffée, c'est la raison qui parle à l'esprit, et qui emprunte la voix du sentiment pour aller au cœur.

Que si nous envisageons la prédication relativement à nos mœurs et à notre siècle, peut-être trouverons-nous que, pour être devenue moins utile, elle n'en est que plus nécessaire. Chaque siècle, outre son caractère propre, a, pour ainsi dire, son vice favori, quelque désordre particulier qui le distingue. Le devoir du prédicateur est de l'attaquer, de le combattre, d'y revenir sans cesse. Et comme le mal naît trop souvent du bien même, le vice dominant de notre siècle n'aurait-il pas son principe dans la supériorité qu'il croit avoir sur ceux qui l'ont précédé? Après avoir acquis à quelques égards plus de politesse et de lumières; après avoir multiplié ses connaissances, étendu la sphère des sciences, approfondi la morale, perfectionné les arts, et produit des hommes dans tous les genres, il est tout naturel qu'un siècle, avec tant d'avantages et de richesses, s'enivre enfin de son propre mérite, s'imagine qu'on n'a commencé à penser qu'aujourd'hui, et finisse par être un siècle philosophe, c'est-à-dire, qui méprise tous les autres et n'estime que lui seul.

Ce n'est pas que la philosophie soit un mal: elle est un bien sous plusieurs rapports; elle devrait même être toujours un bien. Mais si, retenue dans de justes bornes, elle n'apprend à se défier d'elle-même, la philosophie devient un mal d'autant plus dangereux, que c'est en quelque sorte un vice glorieux, qui paraît tenir dans son principe à quelque chose de grand, qui enfle l'amour-propre et impose même à la raison. S'il était possible de peindre ce qui se passe dans la tête d'un jeune homme au moment de cette grande révolution, et lorsqu'il se croit enfin un philosophe, on verrait peut-être que les plus violentes passions du cœur n'ont rien de comparable à cette ivresse de l'esprit. S'élever au-dessus des idées reçues et de ce qu'on appelle préjugés: s'affranchir du joug de la religion, ne dépendre que de soi et de ses opinions, composer à son gré sa morale, ses vertus sa philosophie, sa conscience; tirer sa félicité et sa gloire de son propre fonds; faire céder à ses volontés, raison, sagesse, providence, divinité même: il y a dans ces prétentions je ne sais quoi qui flatte cette fierté folle et aveugle, qu'un esprit égaré prend pour de la grandeur d'âme. Tel Salmonée sur son char croit dans son délire être Jupiter, veut donner à sa révolte même un air de grandeur, et pense avoir ravi la foudre, parce qu'il s'étourdit au bruit de sa marche insensée.

Ce désordre étant devenu presque général, il a dû nécessairement exciter le zèle des ministres de la religion; et à l'exemple des Pères de l'Eglise qui dans leurs sermons se sont toujours attachés à combattre le vice dominant de leurs siècles, les prédicateurs ont dû réunir tous leurs efforts contre un scandale qui paraît former à lui seul le caractère du nôtre. En effet, nous ne voyons pas que dans le siècle précédent les orateurs chrétiens se soient attachés à combattre directement les incrédules et les philosophes. Massillon est pour ainsi dire le premier qui a commencé à en parler, ou qui en a parlé plus souvent; et ses discours annoncent déjà, et le goût du siècle pour l'esprit, et sa manie pour une philosophie antichrétienne. Bourdaloue n'en a presque rien dit. Bossuet l'a foudroyée, comme en passant, de quelques traits sublimes. Les autres prédicateurs du grand siècle n'en ont point fait l'objet capital de leurs censures. Pourquoi? C'est que l'ennemi n'existait pas, ou bien, timide et rampant dans l'ombre du silence, il n'osait encore lever sa tête altière. On pensait trop bien alors; les esprits étaient trop élevés pour regarder la religion comme une affaire de politique et de police, qu'on doit tolérer seulement pour le peuple: il fallait notre petit siècle et nos grands esprits pour enfanter ce ridicule blasphème. Ah qu'il était consolant d'annoncer les vérités saintes dans un temps où non-seulement la religion était aimée et respectée, mais où les plus beaux exemples étaient à la cour, dans les armées, sur le trône; dans ce siècle où un Turenne se faisait instruire de la religion comme un simple catéchumène; où le grand Condé, dans sa noble re-

traite de Chantilly déployait toutes les vertus d'un héros chrétien; où le grand Corneille demandait pardon de cinquante ans de gloire, et traducteur de l'*Imitation*, il humiliait son génie devant le livre le plus simple et le plus touchant; où Racine, aussi simple dans ses mœurs qu'il était grand par ses talents, allait avec son livre de prières, tenant sa femme sous son bras et son fils par la main, écouter son pasteur, et assistait à l'office divin avec l'assiduité et la ferveur d'un simple fidèle; où enfin le roi, ce roi si grand, que nous sommes contraints de l'admirer, même en dépit de l'orgueil qui s'efforce de le déprimer, Louis le Grand, mourant en chrétien et en roi, déployant à ce dernier moment toute la grandeur de son âme, disait à ceux qui l'entouraient : Je vois bien que les rois n'ont comme les autres hommes qu'une seule chose à faire, leur salut; mais on y pense trop tard. Quel siècle! c'était cependant celui des grands hommes, et ils avaient tous de la religion. Quoi donc! nos esprits forts se tromperaient-ils jusque dans leur vanité? Ils croient la religion trop petite pour eux, et ce serait eux qui seraient trop petits pour elle.

C'est donc nécessité à l'orateur chrétien de suivre, dans ses censures, la marche du siècle dans ses désordres. Que le monde crie à l'exagération, à la satire, au fanatisme; qu'importe? Quand le monde se fâche, le prédicateur a presque toujours raison. C'est à lui de ne point se laisser effrayer des rugissements du dragon, et de le laisser frémissant et enchaîné au pied de la croix : c'est à lui de montrer aux incrédules qu'ils ne s'accordent pas même entre eux; qu'ils sont ce royaume divisé qui, selon la parole du Sauveur, doit se détruire de lui-même; qu'ils ont contre eux jusqu'à leur chef, leur patriarche, le fameux Bayle (1), qui a fait le plus terrible vœu contre la philosophie. Voici ses termes : *L'on peut comparer la philosophie à ces poudres si corrosives qu'après avoir consumé les chairs baveuses d'une plaie, elles rongeraient la chair vive, carieraient les os jusqu'aux moelles. La philosophie réfute d'abord les erreurs : mais si l'on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités; et quand on la laisse faire à sa fantaisie, elle va si loin qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus où s'asseoir. Il faut imputer cela à la faiblesse de l'esprit de l'homme ou au mauvais usage qu'il fait de ses prétendues forces.*

Ajoutons à ce témoignage celui du fameux chancelier Bacon qui a prononcé ce mot si célèbre : qu'un peu de philosophie pouvait rendre athée, et que beaucoup rendait religieux : *Leves gustus in philosophia movere fortasse ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem reducere.* Et par l'athéisme il faut entendre l'incrédulité en général; car, reconnaître un Dieu sans reconnaître une religion, ou sans vouloir en reconnaître d'autre que celle qu'on se fait soi-même, c'est à peu près comme un serviteur qui reconnaîtrait son maître et ne voudrait point recevoir d'ordre de lui, ou prétendrait mieux savoir que son maître ce qu'il exige de lui, la façon de lui plaire et de le servir. Aussi Bacon, expliquant sa pensée, ajoute : Le premier pas de la philosophie peut nous mener à l'incrédulité, parce qu'on passe aisément de l'extrême imbécillité qui croit tout à l'extrême audace qui ne croit rien, ou que le désordre apparent des causes secondes fait oublier la première; mais la véritable philosophie, qui embrasse l'enchaînement des parties, et leur dépendance du souverain Moteur, conduit nécessairement à la religion.

Enfin, disons avec Pascal, qu'il est bien étonnant qu'il faille tant d'autorités et de raisonnements, tant de discours et d'éloquence, contre des hommes qu'un mot peut atterrer, et dans une question qu'une seule réflexion doit décider. L'homme, dit-il, est destiné à une éternité ou de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement : entre nous et le ciel, l'enfer ou le néant, il n'y a que la vie; elle va finir : or le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si l'âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà où doit aboutir la plus belle vie du monde : ajoutons, et le résultat de toute cette belle philosophie. Est-il rien de plus horrible, s'écrie ce puissant génie, que cette affreuse alternative; et quelle gloire pour la religion d'avoir pour ennemis des hommes aussi peu raisonnables!

Qu'on nous pardonne d'avoir insisté sur cet objet; c'est pour nous conformer au caractère de ces discours, où l'on s'est cru obligé de suivre et de combattre l'incrédulité dans tous ses retranchements. Eh! plût au ciel que le faible David eût pu terrasser le fier Goliah, et que, pour la dernière fois, ce superbe ennemi eût fait trembler la terre de son poids et de sa chute. Ce serait, à l'égard de ces nouveaux sermons, une raison, sinon pour excuser leur médiocrité, du moins pour nous pardonner de les avoir publiés.

Après avoir parlé de la prédication en général, après l'avoir examinée relativement à nos mœurs et à notre siècle, on pourrait la considérer quant à la partie littéraire, et comme faisant une branche honorable de la littérature. Mais tout a été dit sur ce sujet, et nous ne ferions que répéter. La rhétorique du prédicateur est dans son cœur, dans sa façon de voir et de sentir. Sans doute, comme homme apostolique, il est toujours censé instruit de ses devoirs; mais comme orateur, que n'a-t-il point à apprendre, et qui le lui apprendra mieux que l'exercice même et l'expérience? Du haut de la chaire, il doit regarder son auditoire comme une mer avant l'orage, qui paraît en silence, mais qui fré-

(1) *Dict.*, art. *Acosta*, remarque G.

mit et qui gronde intérieurement : le sceptre de l'éloquence est dans ses mains, si cette comparaison nous est permise, comme le trident de Neptune qui apaise ou soulève les flots, calme ou déchaîne les tempêtes. Disons mieux : l'action de l'orateur est comme une lutte corps à corps entre celui qui parle et ceux qui écoutent; un combat à mort entre la raison et les passions; la raison en force pour l'attaque, et les passions sous les armes pour la défense. Cette image, plus vraie, rappelle ce trait du grand Condé, qui, au moment où le P. Bourdaloue parut pour monter en chaire, s'éleva du milieu de l'auditoire, où régnait un murmure, un bourdonnement, et s'écria : *Silence, voilà l'ennemi.* Ce mot d'un héros vaut bien tout le verbiage des rhéteurs : ce mot sublime est l'abrégé des devoirs de l'orateur, et lui apprend que dès le premier pas il engage un combat difficile, dont il doit sortir vainqueur. S'il ne fait qu'amuser, c'est un sophiste ; s'il ne ne sait que plaire, c'est un déclamateur ; enfin il est perdu, s'il laisse ses auditeurs assez tranquilles pour lui applaudir, parce qu'il n'a rien fait s'il ne reste maître du champ de bataille, et s'il ne termine l'action par la victoire. Rapprochés de cette idée, que sont la plupart des orateurs ? C'est à eux-mêmes de prononcer leur jugement. Peut-être que, dans ce sens, ce capucin dont parle La Bruyère, que les courtisans, à force de goût et de connaître les bienséances, furent obligés d'admirer; ce P. Séraphin, qui fit déserter la chapelle de Versailles pour venir l'entendre, et à qui le P. Bourdaloue rendit si noblement justice, lorsque, interrogé par le roi sur ce qu'il pensait de ce missionnaire, il répondit avec la franchise d'un grand homme : *Sire, on rend à ses sermons les bourses qu'on a coupées aux miens :* peut-être était-ce là le véritable orateur, et il ne lui a manqué qu'un autre habit pour être Démosthène. Il faudra donc toujours en revenir à cette vérité première, que les règles et les préceptes ne tirent jamais un orateur, et dire avec Pascal, que la vraie éloquence se moque de l'éloquence.

Enfin, comme homme de goût, c'est au prédicateur à sentir toutes les bienséances oratoires, jusqu'à quel point il doit céder ou résister au goût du siècle, employer les ressources de l'art ou les négliger, surtout combien il doit se défier de ce qu'on appelle l'esprit, ce mauvais imitateur du génie, ce redoutable ennemi du sentiment, ce protecteur éternel des petites choses, ce destructeur impitoyable de tout ce qui est grand ; l'esprit, qui dans tout ce qu'il fait ne cherche que le difficile, et ne connaît d'autres besoins que ceux de la vanité : les éclairs sont ses lumières, les antithèses ses preuves, les épigrammes ses résultats ; et au lieu de tableaux magnifiques, il n'offre que de petits portraits maniérés, toujours drapés d'après la mode du pays et dans le goût de l'homme du jour.

Malheureusement la révolution est faite : on se plaint depuis longtemps que ce dangereux ennemi a tout envahi, et qu'il a tout gâté, le barreau, le théâtre, les académies, les lettres, même les sciences. S'il n'a pas respecté le sanctuaire, s'il est monté jusque dans la chaire, ce n'est point sans doute une excuse pour les prédicateurs, qui auraient dû s'opposer à la contagion ; mais c'est peut-être un droit à l'indulgence du public, qui les a comme forcés, malgré eux, de céder au torrent.

C'est donc maintenant aux juges mêmes des prédicateurs, à ces juges si austères, qui leur interdisent toute parure, tout ornement, comme une tache, on pourrait même dire comme un sacrilége ; c'est à ces législateurs sévères de voir si leur sévérité n'est point outrée, et si nous ne sommes point au moment où il faut nécessairement rabattre un peu de la rigueur des préceptes en faveur des auditeurs devenus trop dédaigneux. C'est à eux d'examiner si dans des matières aussi usées, dans des sujets aussi rebattus que ceux qu'on traite en chaire ; où, quelques sublimes que soient les vérités qu'on y annonce, elles sont devenues monotones, triviales, à force d'être répétées ; où, comme dit La Bruyère, l'habitude des mets les plus exquis produit le dégoût et la satiété : les convives s'ennuient même à la table des dieux, et l'ambroisie est devenue pour eux une boisson insipide : c'est, dis-je, aux législateurs qu'on ose en appeler; et on leur demande s'ils croient encore qu'il soit possible aujourd'hui de prêcher avec autant de simplicité que l'exigerait la sainteté du ministère, et si on ne serait pas fondé à leur tenir ce langage : nous ne concevons pas le raisonnement de ceux qui bannissent les ornements, l'art et l'élégance des sermons, prétendant que ce nombre, cette harmonie, cette richesse, qui enchantent l'oreille, ne peuvent rien sur le cœur, et ne servent qu'à amuser l'esprit; comme si un glaive serait moins tranchant pour être plus poli et orné de pierreries, ou qu'une armée, pour être plus brillante et bien rangée en bataille, en fût moins propre à combattre et à vaincre.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DE LA SECONDE ÉDITION.

Quiconque ne regarde pas la religion comme un bienfait ne peut avoir que de l'indifférence ou de l'éloignement pour la religion. Ce qui est une terreur pour l'esprit

cesse bientôt d'être une vérité pour le cœur; et si, moins sensibles à ses consolations qu'effrayés de ses anathèmes, nous ne voyons la religion sur l'autel que comme sur un trône, d'où la foudre et les châtiments d'une main, de l'autre les palmes et les couronnes, elle étonne les faibles mortels : nous ne sommes pas longtemps à balancer, et comme l'effet de la peur est de grossir le mal, la religion, de ce moment, n'est plus aux yeux d'une raison épouvantée que le tyran de l'esprit, le tourment du cœur, l'ennemi des plaisirs; et nous nous armons contre elle, parce que nous la voyons toujours armée contre nous.

Apprendre à aimer la religion serait donc tout ensemble la meilleure manière de la prouver et le plus sûr moyen de la persuader. Dans cette pensée, ce qui paraîtrait le plus convenable à la tête de ces sermons, ce serait un tableau général de la religion, dans lequel, après avoir montré qu'elle est le premier besoin de l'homme, le principe de son bonheur, et le plus grand bien de la société; après avoir développé ses principales preuves et mis dans tout leur jour la grandeur et la beauté du christianisme, on finirait par résoudre quelques difficultés moins importantes peut-être en elles-mêmes que par l'impression qu'elles peuvent faire sur certains esprits. Tel est notre dessein; mais, forcés de nous restreindre, nous nous contenterons de toucher les points essentiels, suivant toujours ce plan, mais d'une marche rapide, sans autre méthode que l'enchaînement naturel des idées, sans autre prétention que de rappeler ce que tant d'écrivains célèbres ont dit sur des vérités bien importantes, sans doute, mais trop souvent rebattues, pour aspirer, dans notre travail, au mérite de la nouveauté.

Et pour commencer par celle qui sert de base à toutes les autres, quel est l'homme qui, à la vue de l'ordre, de l'harmonie et des lois admirables de la nature, ne reconnaisse un premier Etre, auteur et principe de tout? Partout où il y a de l'ordre, il y a un ordonnateur; partout où on voit des lois, il existe un législateur; ce cri de la raison retentit de toutes parts; et si, emportés par nos passions, nous osions... un retour sur nous-mêmes, un coup d'œil sur les merveilles de l'univers, nous ramèneraient tremblants aux pieds du Grand-Etre que Platon appelle l'Eternel Géomètre, qui s'est si bien peint dans ses œuvres, que nul mortel ne peut le méconnaître sans déshonorer sa conscience et fuir son propre cœur. O grand Etre, s'écrie ce sage, qui n'es impuissant que pour créer un être qui soit indépendant de ta puissance! ô grand esprit, nous ne te cherchons pas, nous te voyons partout!

Mais qu'est-ce que reconnaître un premier Être? Et cette impérieuse vérité qui nous environne, qui nous presse de toutes parts, si on l'isole, si on la sépare des conséquences qui en doivent naître, que va-t-elle devenir? Ecoutons les incrédules, les impies mêmes, tous ceux qui se piquent le moins de religion, écoutez-les parler sur la Divinité : plus éloquents souvent que les hommes les plus religieux, ils affectent de parler magnifiquement de Dieu : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer*, a dit le plus fier impie de nos jours. Vaine déclamation, langage hypocrite, vérité oiseuse et stérile, si en même temps on n'en conclut la nécessité d'une providence, d'un culte, d'une religion; pourquoi? parce qu'un Dieu, principe de tout, et qui ne préside à rien; un Dieu par qui tout est fait, et qui ne fait rien; un Dieu qui a créé l'homme et qui ne commande rien aux hommes; un tel Dieu n'est qu'une divinité fantastique, un nom auguste employé à masquer le monstre odieux de la fatalité, de l'aveugle destin; par conséquent un Dieu que l'athée, le libertin, l'impie n'a aucun intérêt de méconnaître, puisqu'il n'aurait aucune obligation de l'aimer ou de le craindre : parce qu'en un mot, un Dieu sans une religion, c'est-à-dire sans aucune relation de lui à son ouvrage, sans autre devoir des créatures envers lui, que ceux que ses créatures voudront bien se prescrire elles-mêmes, un Dieu sans une révélation, sans culte, sans autels, sans autre devoir de religion que le précepte vague d'honorer et de respecter, en général, ce nom sacré; un tel Dieu serait tout au plus la chimère de l'esprit, le fantôme de l'imagination : ce ne serait point le Dieu du cœur et de la raison, ce serait le Dieu de la pensée, ce ne serait plus le Dieu des actions et de la conduite; par conséquent un Dieu qui existerait comme s'il n'existait pas.

Qu'est-ce donc que reconnaître un Dieu? C'est reconnaître une providence et une religion. Une providence qui gouverne le monde; une religion qui commande aux hommes. Comme Dieu de la nature, son trône est au haut des cieux, son empire dans l'univers, ses lois dans la nature, il commande aux éléments : comme Dieu des hommes, son trône est sur l'autel, son empire dans le cœur de l'homme, ses lois dans la religion, il commande aux peuples et aux rois. Les païens mêmes sont ici nos maîtres, et l'orateur romain met au rang des athées tous ceux qui nient la Providence: *Si les dieux ne se mêlent de rien*, disait l'empereur Antonin, *pourquoi reconnaître des dieux; s'ils ne nous ordonnent rien, pourquoi craindre les dieux?* Et, dans Arrien, Epictète reproche à Epicure que les dieux, selon son système, ne se mêlent point des choses humaines; qu'il n'y a d'autre devoir que le plaisir, d'autre bien que la volupté : *Ah! malheureux!* s'écrie-t-il, *c'était bien la peine de veiller tant de nuits pour composer tes beaux ouvrages! il fallait te cacher et mener la vie d'un ver de terre, puisque c'est la seule dont tu t'es jugé digne; selon toi, la piété, la religion, la sainteté sont des inventions des hommes arrogants et sophistes : Oreste, agité par les furies, n'était pas plus furieux que toi.*

Mais, s'il faut une Providence pour gouverner le monde, quelle nécessité pour

l'homme, d'une religion? Il naît avec un cœur, une raison, une intelligence et des sentiments; qu'il use bien de ces facultés, il a tout ce qui est nécessaire à son bonheur: que lui apporterait de plus les lumières de la religion? des devoirs, des terreurs et des remords; il n'en serait donc ni plus grand ni plus heureux.

Pour sentir tout le de ce faux raisonnement, représentons-nous l'état de l'homme abandonné à lui-même sans aucune relation avec Dieu; c'est-à-dire l'homme sans autre lumière, pendant la vie, que celle de la nature, sans autre espérance, après la vie, que la mort et le néant. Et, pour le mieux comprendre, rappelons ici son portrait tracé par le plus beau génie de l'antiquité, par un sage qui n'admettait ni Dieu ni religion: c'est une peinture de main de maître; c'est la malheureuse condition de l'homme privé du secours de la religion et mise dans tout son jour, mais avec les couleurs les plus vraies et le pinceau le plus vigoureux: silence; la philosophie va parler.

Parmi les divers animaux, la prééminence, dit Pline, dont nous pouvons nous permettre d'étendre les idées, la prééminence est due à l'homme; mais que la nature lui a fait acheter chèrement sa dignité! Moins mère que marâtre, comment a-t-elle traité ce fils chéri? Seul de tous les êtres vivants qui ait besoin des vêtements empruntés, tandis qu'aux autres animaux la nature en a donné de tant de différentes espèces, elle l'abandonne au moment de sa naissance, elle laisse, comme par dérision, l'homme nu, étendu sur la terre, et lui fait commencer sa vie par les pleurs et les cris. A ce triste début succèdent des liens, des entraves dont les petits des animaux sont affranchis: le fils aîné de la nature, l'animal roi, qui doit commander aux autres, a ses pieds et ses mains enchaînés, il pleure, il souffre, il crie, sans autre crime que d'être né. Quelle folie de penser qu'une telle entrée dans le monde lui donne le droit de s'enorgueillir! Les animaux sentent d'abord ce qu'ils sont: avertis par l'instinct de leurs forces et de leurs besoins, ils s'exercent à voler, à courir, à nager, à prendre leur proie; l'homme ne peut rien, ne sait rien, ni marcher, ni parler, ni se soutenir, ni se nourrir; son premier sentiment est de gémir, et la nature ne lui apprend qu'à pleurer. L'attachement exclusif à la vie, et la perspective du tombeau, la peur de la mort, et l'ambition d'exister encore au delà, voilà son apanage, ses prétentions et les désirs réservés à l'homme seul. Et cependant aucun être n'a une vie plus fragile, ni des passions plus violentes, aucun ne sympathise moins avec ceux de son espèce. Les lions n'exercent point leur férocité contre les lions, les serpents ne dévorent point les serpents, les monstres ne font point la guerre aux monstres; l'homme n'a pas d'ennemi plus à redouter que l'homme. Que vaudrait-il mieux? ne jamais naître ou mourir en naissant. O vie! pourquoi as-tu commencé? pourquoi, à peine commencée, vas-tu finir sitôt? O vie! qui ne te connaît pas t'estime; mais que d'écueils et de malheurs d'une époque à l'autre, du berceau au cercueil, du lit nuptial au tombeau! Eh! qu'attendre d'une vie donnée par la mère avec tant de cris, et reçue par l'enfant avec tant de pleurs?

Il est donc vrai, nous naissons pour être malheureux; la vie n'est qu'un présent funeste; le désir d'être heureux, un instinct aveugle qui nous joue et nous trompe sans cesse. Oui, tel est l'homme de la nature, l'homme de la philosophie; et ne nous étonnons pas que tant de philosophes aient regardé la vie comme un fardeau accablant, et donné eux-mêmes l'exemple du suicide, *projecere animas*. Mais avec la religion, quel nouveau spectacle! et comment? En nous apprenant que nous ne sommes que des voyageurs sur la terre, que ce monde n'est point notre demeure, mais notre exil, cette vie, le commencement de notre existence, qui doit nous conduire à une autre plus durable, et que bientôt, à des peines passagères doivent succéder des biens éternels et infinis. A ces mots, le voile se lève, un nouveau jour paraît, l'homme essuie ses larmes: embelli sous ce nouvel aspect, tout l'ordre des choses est changé, et il faut juger tout autrement de l'homme, de la vie, des biens et des maux; pourquoi? Parce que la religion, en découvrant à l'homme la noblesse de son origine et ses hautes destinées, lui apprend en même temps à supporter toutes les peines de la vie dont elle lui révèle le secret, en lui en montrant la cause dans le passé par la tache originelle; le remède dans le présent par les secours qu'elle lui offre; le terme dans l'avenir par un bonheur sans fin qui l'attend. Avec cet espoir et ces connaissances, l'homme est-il heureux? Non, mais il est encouragé, il est consolé; mais il a la conscience de son bonheur futur, et la vie est pour lui un bienfait. La nature l'avait humilié, la philosophie l'avait dégradé, la religion le replace sur le trône; ce rayon de lumière, principe de la grandeur de l'homme, l'élève au-dessus de tout ce qui l'environne, et il trouve à la fois dans la religion et ses droits à la gloire et la caution qui lui en répond.

Faut-il donner plus d'énergie à cette vérité? Comparons un moment ces deux états, interrogeons ces deux hommes, et demandons d'abord à l'homme sans religion: D'où viens-tu? Je ne sais. Pourquoi es-tu venu? Je l'ignore. Que viens-tu faire? Rien. Que sais-tu? Rien. Où vas-tu aboutir? A rien. Quoi! pas la moindre notion sur ces grands objets, pas la moindre lumière sur ta destinée?... Et ce monde où tu es, qu'est-il? L'ouvrage du hasard. Et ces hommes qui t'environnent, que sont-ils? Mes rivaux ou mes ennemis. Et cette vie, qu'est-elle? Un instant; et la mort? La fin de toute chose. Et après la mort? Rien. Voilà toute la philosophie de l'homme sans religion; aveugle, incertain, errant sur cette

terre, comme dans une prison, dont il n'aperçoit ni la cause, ni le terme, ni la sortie; pourquoi il y est placé, comment il en sera délivré; vivre est toute son ambition, douter toute sa science, mourir sa récompense.

Et pour l'homme de la religion, l'homme instruit, éclairé par ses lumières, quelle est sa réponse à toutes ces questions? Que sont, à ses yeux, l'univers, l'homme, toutes les créatures? Qu'y voit-il? Dans les hommes il reconnaît ses frères, dans l'univers un maître, dans la religion un père, dans le temps le gage de l'éternité, dans l'avenir un bonheur et des biens sans mesure, dans la vie un bienfait, et dans la mort un nouvel être. Ainsi, tandis que l'un, au rang des brutes, courbé vers la terre, ne voit, comme la brute, que son tombeau; l'autre, au rang des êtres immortels, s'élance vers la gloire et l'immortalité: l'un a beau interroger la nature, s'interroger lui-même, il ne reçoit que des réponses de mort; l'autre trouve dans la religion des réponses de vie, de grandeur, de consolation, des lumières, en un mot, qui ennoblissent son être, agrandissent son existence, l'éclairent même sur tous les êtres qui l'environnent; la religion est pour lui le mot de toutes les énigmes. Pour l'athée, pour l'épicurien, qu'est-ce que le monde et toutes les créatures ensemble? Une grande merveille, mais sans mérite, puisqu'elle est sans objet, et, pour ainsi dire, sans beauté, puisqu'elle est sans maître. A la vue d'un riche tableau, d'une superbe machine, on s'écrie: Qui l'a faite? et l'on admire le génie heureux qui a enfanté, la main savante qui a exécuté: faites disparaître l'un et l'autre, ôtez l'ouvrier, que devient l'admiration pour l'ouvrage? Eh! qu'importe le spectacle du firmament, si ce n'est que l'effet du hasard ou du concours fortuit des atomes? Il frappe les yeux, il ne parle point à l'âme: point d'autre sentiment au milieu de cette magnifique scène qu'un stérile étonnement; ni l'amour, ni la reconnaissance ne soutiennent le spectateur; le cœur n'a plus d'objet, la pensée plus d'essor, si tant de merveilles n'annoncent ni un ouvrage digne d'un maître, ni un but digne de l'ouvrier. Mais lorsque, de la contemplation de la nature on s'élève jusqu'à son auteur, et que, par la voix de la religion, la parole éternelle sort de toute part, ah! je ne sais quoi de sublime et de touchant vient se mêler à ce grand spectacle; tout s'anime, et le ravissement est complet.

Voilà donc une première vérité reconnue; l'homme, la nature, l'univers, tous les êtres ensemble ne sont grands que par leur auteur, ne sont rien que par le but de leur auteur; et de tous les êtres, le plus malheureux, c'est l'homme sans la connaissance de Dieu et de la religion, qui seule peut le réconcilier avec la vie. Or du moment que, par la réflexion sur nous-mêmes, par la contemplation du monde, nous nous sommes aperçus qu'il existe un Dieu, notre premier devoir est de chercher, d'examiner si cet Etre souverain nous a tellement abandonnés à nous-mêmes qu'il lui soit indifférent de quelle manière nous vivions; si celui qui a tout ordonné dans l'univers n'a rien ordonné à l'homme; en un mot, si entièrement dépendants de lui pour notre existence, nous n'en dépendons en rien pour nos actions. Quoi! point d'ouvrier qui abandonne son ouvrage, et l'Etre souverainement sage et intelligent aurait dédaigné le sien? Il n'a créé que pour détruire, il n'a fait la vie que pour la mort, et le but enfin, le seul but de tant de merveilles, serait l'abîme du néant où tout va s'engloutir! Monde malheureux, que tu serais peu digne de ton auteur! Plus malheureuse la condition de l'homme jeté, abandonné sur ce globe, où tout menace sa frêle existence, s'il n'y paraît que pour être le jouet des éléments; non la raison ne le veut pas, l'impie même, qui ose le dire, ne le croit pas, et la consolation de l'homme dans ses maux, sa gloire dans sa faiblesse, c'est sans doute de pouvoir se jeter dans les bras de la religion, comme un enfant effrayé presse le sein de sa mère, s'y cache et y cherche un refuge. La religion est donc le premier besoin de l'homme, la religion est donc un bienfait pour l'homme en particulier, et comme simple individu. Mais si nous le considérons sous d'autres rapports, si de l'homme en particulier nous passons à l'homme dans l'état de société, quelle nouvelle lumière vient frapper notre esprit!

Une vérité presque impossible à contester aujourd'hui, une vérité que les incrédules même sont forcés de reconnaître, c'est que la politique seule n'a pu suffire à réunir les peuples et à fonder la société. Tous les législateurs ont reconnu l'insuffisance des lois; tous, sans exception, ont rendu hommage à la religion et l'ont appelée à leur secours. Que signifie ce concert unanime? Que la religion est l'ouvrage de la politique, l'ouvrage des prêtres et des législateurs? Jamais assertion ne fut plus fausse. Il y eut des dévots avant des prêtres, comme il y a eu des peuples avant des rois: la religion est donc née avec l'homme, et l'idée de la Divinité était dans le monde avant les lois et les législateurs; ceux-ci ne l'ont point inventée, ils l'ont trouvée dans tous les cœurs, et elle a servi de base à toutes les lois. Les nations, à cet égard, ont donc commandé aux rois, aux prêtres, aux magistrats; les autels étaient avant les trônes, la religion avant les pontifes, et les souverains l'ont invoquée, non-seulement comme une autorité déjà reconnue et consentie de tous les hommes; mais comme une sauve garde, sans laquelle leur puissance serait vaine, et leurs lois sans appui n'auraient ni force, ni sanction, ni autorité.

Pourquoi faut-il que les premiers services soient toujours les premiers oubliés? Voulez-vous savoir ce que les hommes pensent, quels sont leurs principes sur la

société? demandez-leur à qui ils doivent un si grand bien, ce qui en fait la force, la solidité, le bonheur? vous les entendrez tous célébrer d'une commune voix les lois, les sciences, les arts qui en sont le soutien et l'ornement. Dans la société, l'homme ne voit que l'homme: entouré de sa propre grandeur, les objets qui le frappent et qu'il admire, c'est l'architecture qu'il a créée, les métaux arrachés aux entrailles de la terre, les richesses conquises au de là des mers, toutes les parties de l'univers unies et rapprochées par la navigation; partout enfin le brillant tableau de la société, des lois, des arts, et de la raison perfectionnée. Mais la raison éternelle, mais la religion, cette loi primitive et fondamentale, sans laquelle il n'y a ni lois, ni mœurs, ni société, on n'en fera pas même mention, quoiqu'elle soit la première force du corps politique, la première loi de laquelle non-seulement émanent toutes les lois, mais toutes reçoivent encore leur consécration. La main de l'homme qui a perfectionné le grand ouvrage de la société, voilà ce qui enflamme notre reconnaissance, et la main de l'éternel architecte qui l'a fondée, nous ne la voyons pas; et cette pierre antique et sacrée, qui soutient tout, échappe à nos réflexions comme à nos regards, parce qu'elle est cachée dans les profondeurs de l'édifice.

Sans doute que la société une fois établie, la religion paraissant avoir moins d'influence sur la société, on pourrait croire ses lois moins utiles, son empire moins nécessaire. C'était, dit-on, les lisières avec lesquelles les hommes enfants se laissaient conduire, ils n'en ont plus besoin; c'était l'échafaud qui devait servir à élever le grand édifice; il est fait, la religion est donc inutile.

A entendre ce langage, ne dirait-on pas que l'homme civilisé a fait disparaître ou réformé entièrement l'homme de la nature? Ne dirait-on pas que, dans l'état de civilisation, l'homme n'a plus ni vices ni passions, qui, soustraites aux lois humaines, ne peuvent être réprimées que par cette puissance supérieure, qui établit son tribunal et ses lois dans le cœur même du coupable? En vain voudrait-on se le dissimuler, l'homme civilisé a encore plus besoin, en un sens, du frein de la religion, puisque ses passions, tout à la fois et plus exaltées et plus raffinées par la société même, ont acquis un degré de force et enfanté des désordres inconnus au sauvage et au barbare. L'homme social n'est que l'homme aux prises avec les lois: c'est l'hôte des champs et des bois transplanté dans les villes; les lois sont les barreaux de sa prison, contre lesquels il heurte et se débat sans cesse, employant sans cesse la ruse et la force pour les rompre ou les plier; trop faibles entraves qui seraient bientôt forcées, si l'homme n'avait d'autre maître que ses égaux, et d'autre crainte que celle des hommes.

Ici l'incrédulité commence ses attaques. Convaincus par l'expérience et forcés, même par la raison, de reconnaître que la religion est utile et nécessaire à la société, il ne s'ensuit pas, disent les incrédules, qu'il faut aux hommes une lumière surnaturelle, une révélation. Qu'exigent après tout le bon ordre et le bien de la société, que faut-il pour sa sûreté? Reconnaître une loi, une morale, une vie à venir; sur ces vérités capitales reposent le monde et la société, les trônes et les empires. Or, pour les reconnaître, il suffit de la raison et de la conscience; leur voix impérieuse retentit dans tous les cœurs, et, parlant à tous le même langage, elles enseignent aux hommes ces vérités fondamentales, vérités innées dans tous les esprits, et qui, pour être connues, n'ont besoin que du temps et de l'éducation.

Ce principe est-il bien vrai? Parcourez les nations, ouvrez les annales de tous les pays, et vous le verrez partout démenti; partout, même chez les nations civilisées, vous verrez les doctes et les sages ignorer ces premières vérités, méconnaître jusqu'à la Divinité, et, avec tout leur esprit, s'en former les idées les plus absurdes? Cicéron ne sait que penser de la Divinité; Socrate ignore le culte qu'on doit lui rendre; Sénèque ne voit qu'incertitude sur la nature de l'âme, sur les premières notions du droit naturel et sur celles de la vertu et de la morale. Les extrémités semblent se rapprocher, et ici, le philosophe et le barbare paraissent presque se toucher et se confondre. Oui, dit Bossuet, les nations les plus éclairées et les plus sages étaient les moins sensées en matière de religion; les législateurs eux-mêmes donnaient l'exemple du plus grand aveuglement; Solon, qui le pourrait croire, et qui attendrait d'un si grand nom une si grande infamie? Solon établit à Athènes le temple de Vénus la prostituée, ou de l'Amour impudique: et ces Romains si vantés, comment ont-ils traité la religion? Le culte divin n'était qu'une continuelle dérision du nom de Dieu. Ces peuples, si sages sur tout autre objet, dès qu'ils s'appliquaient à la religion paraissaient possédés d'un esprit étranger, et lorsque de ce point de vue on contemple dans toute son étendue l'empire de la folie humaine, loin de croire la révélation inutile, loin de croire que tous les hommes pensent de même sur la morale et la vertu, qui ne s'écrierait: Eh! où en serions-nous, si la lumière céleste n'avait point encore paru?

Mais, de même que les riches dans leur abondance ne se font point une idée de la misère, nous ne saurions au milieu de nos lumières concevoir jusqu'où peut aller l'aveuglement de l'esprit humain abandonné à lui-même; nos richesses nous rendent ingrats, et nous pensons que c'est le temps seul, l'expérience, la réflexion qui ont tout fait, qui ont perfectionné la raison de l'homme sur les grands objets de la morale et de la religion. Erreur, dit le sage Locke, qui nous trompe jusqu'à nous faire rapporter à la raison des connaissances que nous ne de-

vons qu'à la révélation; car, si la raison sans la révélation n'était pas comme un aveugle sans guide, s'il y avait une morale universelle que toutes les nations pussent interroger, pourquoi toutes les religions qui n'ont pas la révélation pour principe sont-elles la honte de la raison et de la religion? Erreur qui nous a fait oublier que tant de belles vérités sur la morale et la vertu, sur la nature de l'Etre suprême, devenues aujourd'hui naturelles, et comme familières par l'Evangile, seraient sans ce livre divin ou ignorées ou douteuses comme auparavant : enfants dénaturés de la meilleure des mères, non contents de méconnaître celle qui nous a nourris et allaités de la plus sublime doctrine, nous passons de l'ingratitude au mépris, du mépris à l'outrage; et c'est d'après les lumières de la révélation que nous osons dédaigner et combattre la révélation.

Eh! combien d'autres preuves de cette vérité! Qu'y a-t-il, par exemple, de plus conforme à la raison, de plus simple en même temps et de plus naturel que la connaissance d'un seul Dieu? Eh bien, ce premier pas de la raison dans les routes de la religion, la raison n'a pu le faire toute seule; ce principe d'un seul Dieu, qu'on ne peut, ce semble, méconnaître, les hommes l'ont ignoré pendant six mille ans, et ils l'ont presque entièrement ignoré jusqu'à l'époque de la révélation : les philosophes et les sages ont balbutié sur ce premier principe comme le peuple; plusieurs même l'ont combattu, et Bayle a parfaitement démontré que jamais ils n'ont reconnu l'unité de Dieu dans toute la rigueur du terme. Ceux même qui reconnaissaient Dieu comme le principe du grand tout, et comme l'âme du monde, n'admettaient que l'unité improprement dite, l'unité collective, et non l'unité dans sa simplicité; puisque, selon eux, l'âme des animaux faisait partie de la Divinité, l'âme de l'homme en était encore une portion, et l'univers en faisait la totalité : c'était la Divinité mise en pièces. Quoi de plus naturel encore que le dogme d'un Dieu rémunérateur et vengeur? Mais si quelques-uns l'ont reconnu, combien l'ont nié; et parmi nos déistes combien le nient encore, regardant comme indigne de Dieu de se mêler des actions et des pensées des hommes? Non, disait Platon, et cet aveu des plus beaux génies de l'antiquité paraît bien étonnant; non, disait Platon, après Aristote et Socrate, l'homme ignorera toujours sa destinée et son origine, *à moins*, ajoute-t-il en propres termes, *qu'on ne nous donne une voie plus sûre et même quelque promesse ou révélation divine, afin que sur elle, comme sur un vaisseau qui ne court aucun risque, nous achevions le voyage de cette vie.* Qu'ajouterons-nous après un pareil témoignage?

La question est donc jugée au tribunal des païens; l'insuffisance de la raison et de la loi naturelle est donc reconnue et avouée : Par qui? Par les philosophes eux-mêmes.

Or, puisque d'après ces faits et ces raisonnements il résulte évidemment qu'il faut à l'homme une religion, à la raison d'autres lumières que celles de la raison, puisque les philosophes, les sages en reconnaissent la nécessité, comment nos incrédules, condamnés à leur propre tribunal, battus par leurs propres armes, échapperont-ils à la vérité qui les presse? Le voici : Obligés de rendre hommage à la religion, ils prétendent que toutes les religions sont bonnes : on doit avoir une religion, mais on ne doit ni raisonner, ni disputer sur la religion; chacun la sienne; un honnête homme a sa religion et n'en change pas. Argument spécieux, raisonnement victorieux auquel on ne peut répondre, et qu'ils nous présentent sous toutes les formes comme le seul parti digne d'un homme sage. Et dans ce langage, il faut l'avouer, il y a une apparence d'équité à ne condamner personne, à laisser à chacun la liberté de ses opinions; cette tolérance paraît si juste, si naturelle, si nécessaire même pour entretenir la paix et bannir la discorde de la société.

Qu'on ne s'y trompe pas; cette tolérance de toutes les religions n'est que l'irréligion sous le masque de la tolérance; cette espèce d'amnistie religieuse, le charme des âmes tièdes et indifférentes, n'est au fond que paresse d'examiner, embarras de choisir, et, comme une compensation d'erreurs, de souffrir celles des autres pour avoir le droit de garder les siennes; car il n'est pas possible que la stupidité aille jusqu'à approuver toutes sortes d'opinions en matière de religion, puisqu'il faudrait en admettre de contradictoires. Combien de religions absurdes qui sont remplies de cérémonies abominables; combien de religions cruelles, qui ont ordonné l'effusion du sang et le sacrifice des victimes humaines! Il est donc faux le principe que toutes les religions sont bonnes; il est insensé de prétendre qu'on ne doit point raisonner sur la religion. Il ne faut point combattre, sans doute; non, ni querelles, ni guerres de religion, encore moins de persécutions : ce qui n'est pas propre à convaincre est encore moins propre à convertir; et l'intolérance armée, persécutante, serait le monstre des enfers, aussi funeste à la religion qu'à la société. Mais quel plus noble usage de la raison que de chercher à connaître la véritable et celle qui vient de Dieu même! Quelle folle sécurité de se faire une divinité à sa mode; et tandis que c'est à l'homme à recevoir de Dieu la religion, de vouloir que Dieu reçoive la religion de l'homme! Mais toutes les religions se disent inspirées et prétendent venir du ciel : il vaut donc mieux n'en adopter aucune, de peur de tomber dans l'erreur et le mensonge. Beau raisonnement! comme si ce n'était pas une erreur grossière de rejeter toutes les religions, parce qu'il faut nécessairement en adopter une; et dans une matière où il faut nécessairement faire un choix, ce n'était pas prendre le plus mauvais parti que de n'en prendre aucun. Eh!

par où a-t-on deviné, demande Bossuet, que tout ce qu'on pense de ce premier Être soit indifférent, que toutes les religions lui soient également agréables; et parce qu'il en est tant de fausses et de ridicules, s'ensuit-il qu'il est inutile de choisir, ou impossible de trouver la véritable? Quoi! parce qu'on ne voit qu'erreur de toutes parts, il n'y a donc point de vérité; parce qu'on voit partout de fausses vertus, il n'en est point de véritables; parce qu'on est entouré de trompeurs, il est impossible de discerner l'ami sincère? Ou bien serait-ce que tous ceux qui errent sont de bonne foi? Mais l'homme ne peut-il pas s'en imposer à lui-même? Ne le voit-on pas sans cesse, par des préventions volontaires, mettre obstacle à des lumières plus pures, et, par des sophismes captieux, employer toutes les forces de son esprit à repousser la vérité? Non, la religion est essentiellement une comme la vérité, l'unité est son caractère distinctif; et une religion qui croirait toutes les autres permises ne serait plus une religion, ce serait une dérision du culte religieux; et la Divinité, une indolente et méprisable idole, à laquelle tout hommage est égal, tout culte indifférent : donc il n'y a qu'une religion, comme il n'y a qu'un Dieu et une vérité : donc, de toutes les religions, il n'y en a qu'une véritable, et l'unité est en tout le caractère du vrai dans le dogme comme dans la morale. Que les erreurs se supportent mutuellement, que toutes les fausses religions se reproduisent, se multiplient, et que la paix règne dans l'empire de l'opinion et des préjugés, qu'y a-t-il de surprenant? Les ténèbres se concilient avec les ténèbres, et le mensonge et la fable ne sympathisent que trop avec l'esprit humain. Mais le vrai et le faux, mais le mensonge et la vérité, le jour et la nuit peuvent-ils jamais se concilier ensemble? Disons donc, un Dieu, une religion, une morale, une vérité : par conséquent, ou la loi de Dieu est la seule vraie, et toutes les autres sont fausses; ou si toutes les autres sont bonnes, la loi de Dieu est mauvaise.

Sans doute, qu'il est fort commode, pour un esprit paresseux, de n'avoir point à examiner parmi tant de cultes divers; pour un esprit frivole, de rester, comme on dit à tout hasard, dans la religion où l'on est né; c'est la foi de nos pères, la foi de son pays, de sa patrie, un honnête homme ne la quitte pas. Plaisante foi, dit Montaigne, qui ne croit ce qu'elle croit que pour n'avoir pas le courage de le décroire! Est-ce donc blesser la probité que de chercher la vérité, ou une erreur, pour être héréditaire, en est-elle moins une erreur? Mais Dieu est assez grand, ajoute-t-on, pour être servi par divers peuples, en différentes manières : cette variété de cultes et de religion paraît digne de sa grandeur, et il est même à croire qu'il se plaît à cette diversité, puisqu'il la souffre. Que ne pourrait-on pas conclure de cette façon de raisonner? car si Dieu est censé approuver toutes les opinions, toutes les folies de l'esprit humain, en matière de religion, parce qu'il les tolère, il approuve donc aussi tous les crimes, tous les désordres, puisqu'il les souffre et les permet. Par conséquent, le premier, le plus grand devoir de l'homme, la religion est ce qu'il y a de plus indifférent à Dieu et aux hommes; elle est comme les habits, le langage, les usages, les coutumes, vains jouets du caprice ou de la mode; et la Divinité, enfin, ce qu'il y a de moins respectable, et à peine digne de notre attention : mais encore une fois quel est le caractère de l'erreur? c'est la diversité : quel est le caractère de la vérité? c'est d'être une et simple : mille erreurs contre une vérité; cent moyens de nous égarer, un seul pour nous conduire au vrai : voilà ce que les philosophes n'ignorent pas, ce qu'ils ont dit et enseigné tant de fois : pourquoi donc les philosophes ne reconnaissent-ils plus ce principe, lorsqu'il s'agit de la religion? Pourquoi veulent-ils que toutes les religions soient bonnes? Pour les rendre toutes indifférentes, pour les frapper toutes à la fois du même anathème, en leur imprimant d'un seul mot le sceau du mensonge et de la fable.

Cependant il faut être de bonne foi, l'incrédule a raison de vanter toujours cette tolérance, comme le système de l'homme sage; c'est un si excellent moyen pour tranquilliser la conscience. On ne peut être absolument sans quelque apparence de religion; un honnête homme ne voudrait point passer pour un impie déterminé; honnête homme et impie ne s'accordent point ensemble : que faire entre ces deux extrémités? Un grand effort de raison : on se fera à soi-même ce qu'on appelle des principes; et sans embrasser aucune religion en particulier, un grand fantôme de religion universelle, tolérante, philosophique, en prend la place dans l'imagination; et alors l'esprit libre, le cœur content de cette admirable découverte, on peut se livrer à tous les systèmes sans réserve, à ses passions sans inquiétude, et surtout au plaisir, sans éprouver tous les remords qu'occasionne l'infraction des devoirs d'une religion particulière; alors, contemplant du haut de son esprit les faibles mortels, un sentiment d'indulgence et de compassion pour tous les égarements de l'esprit humain, en matière de religion, vient fortifier ce système; et, bercé par cette douce chimère, on s'endort dans une paisible indifférence, et on prend ce sommeil de la raison pour la paix de la conscience. Trop heureux encore si, par une honteuse inconséquence, ces mêmes philosophes, qui ne parlent que de tolérance, qui approuvent toutes les religions, ne se montraient pas tous les jours les plus intolérants des hommes, ne voulant ni approuver, ni tolérer la religion de leur propre pays, sans cesse déchaînés contre elle dans leurs écrits et dans leurs discours : contradiction humiliante qui

les réduit à rougir d'eux-mêmes, autant que de leurs systèmes.

Reprenons. D'après tout ce que nous venons de dire, la nécessité d'une religion est démontrée; son utilité, ses avantages, ne peuvent être contestés. Mais quelle est cette religion? où est-elle? nouvelle difficulté? L'incrédule en vient toujours à dire, que, si Dieu en avait voulu une seule, elle serait générale, elle serait unique sur la terre; en effet, la vérité est essentiellement une, comme nous venons de le remarquer. Qu'on nous montre donc, dans la religion, cette unité qui est le caractère de la vérité; mais, puisqu'il y a autant de religions que de peuples, nous sommes autorisés à rejeter toutes les religions, pour ne nous attacher qu'à la seule raison. Voyons s'il est impossible de forcer le déiste dans ce nouveau retranchement.

Trois religions partagent le monde, la juive, la chrétienne, la mahométane; et, à l'exception d'un petit nombre d'idolâtres, qui semblent subsister encore pour attester la faiblesse de l'esprit humain livré à lui-même, nous ne trouvons, en parcourant la terre, que juifs, chrétiens, mahométans; trois cultes qui embrassent l'univers, et font, comme les trois parties du monde religieux. Or ces trois religions s'accordent à déposer qu'il y a unité de principe et une seule religion, c'est-à-dire, une seule et unique révélation sur la terre. Le chrétien croit aux prophètes qui l'ont prédite; le juif croit aux prophètes qui la lui ont annoncée; et le musulman respecte le Messie, comme le prophète des chrétiens, qu'il remplace, à la vérité, par un faux prophète, mais en partant toujours du principe de la révélation : et la religion de Mahomet étant un mélange des deux premières; reconnaissant lui-même que l'une et l'autre descendues du ciel l'ont précédé, et qu'il est envoyé pour les remplacer, il s'appuie comme elles sur l'autorité de la révélation. Voilà donc toutes les religions qui ne font qu'une dans le principe, toutes d'accord pour confondre le déiste sur ce point fondamental; voilà par conséquent cette unité qu'il réclame, avec raison, comme le caractère distinctif de la vérité; voilà tous les hommes, tous les cultes réunis pour lui dire, non-seulement qu'il faut une révélation, mais qu'il n'y a qu'une révélation dans le monde, et une seule religion fondée sur la révélation. L'imposteur en a abusé; mais le fait n'en est pas moins vrai qu'il n'y a jamais eu d'autre religion que la révélée, ni d'autre principe de religion que l'autorité de la révélation. Et si nous voulons nous rappeler que Pythagore, Platon, Socrate, Aristote, et tant d'autres, convaincus que c'était à Dieu seul qu'il appartenait de déclarer la manière dont il voulait être honoré, ont désiré et invoqué la révélation, comme une lumière indispensable, le concert se trouve parfait; les païens mêmes n'en sont point exclus; il n'y aura qu'une seule religion, comme il n'y a qu'un seul Dieu; la religion sera donc une et simple dans son principe, comme la Divinité elle-même; et toutes les voix réunies ne formeront qu'un cri en faveur de l'existence de la révélation, comme elles se réunissent toutes en faveur de l'existence d'un Dieu. Par conséquent, unité de principe dans la religion révélée : premier caractère de vérité.

Mais, outre l'unité dans le principe, on voudrait l'universalité dans la croyance, et ce caractère, aussi nécessaire que le premier, paraît manquer à la révélation. S'il existe donc, poursuit le déiste, une religion qui, aussi simple dans son principe, aussi uniforme dans ses préceptes, soit encore universelle, et plus généralement répandue que la révélation, elle doit être préférée. Or la vraie religion, celle que tout le monde connaît, c'est la grande doctrine, cette morale universelle commune à tous les hommes, et que tous, en naissant, portent au fond de leurs cœurs; le vrai Dieu, c'est celui que tout le monde adore, le Dieu de la raison universelle : et cette croyance une, simple dans le principe, comme la révélation, a de plus encore d'être répandue par toute la terre, et connue de tous les hommes : donc elle est la vérité par excellence, elle doit être la religion de tous les hommes.

Ce raisonnement porte uniquement sur un principe que nous avons déjà indiqué, mais que nous n'avons touché que légèrement, le principe de la morale universelle; c'est de ce point d'appui que la raison, comme sur son trône, repousse la révélation, et le déiste l'oppose sans cesse comme une égide à toutes les religions. Il faut donc le discuter, ce grand principe, et demander d'abord où on la trouve cette morale universelle? et comment prouver qu'il existe une morale universelle? dans quel temps, chez quel peuple a-t-elle existé? Car il ne suffit pas de la trouver dans quelques individus, quelques sages; et puisqu'elle est la voix de la nature entière, il faut du moins qu'elle ait été la religion de quelque peuple. Cependant nous venons de voir qu'avant la révélation tout a été incertain, même l'unité de Dieu; tout a été combattu, même l'immortalité de l'âme, l'existence d'une autre vie, c'est-à-dire les premiers principes de morale et de religion, nous les avons vus contestés même par les savants et les philosophes : ils ne l'ont donc point eue, les peuples païens, cette morale primitive, et elle n'était rien moins qu'universelle, puisqu'elle était à peine connue de quelques sages. Les Marc-Aurèle, les Socrate, Platon, Epictète, ont été l'honneur de l'humanité; mais leur morale, loin d'être la religion du genre humain, a étonné l'homme et la raison. Que dirons-nous donc des autres peuples qui n'ont point encore reçu la révélation? Sera-ce chez le sauvage et le barbare que nous irons chercher la morale qui convient à tous les hommes? Sans doute que la morale de la nature doit se trouver dans l'homme qui est le plus près de la na-

ture. Mais, hélas! il n'est que trop vrai, l'homme moral, dans toute la force du terme, n'existe que dans le chrétien; il n'y a, à proprement parler (quelle gloire pour la religion, quelle preuve de sa divinité!), il n'y a de nations parfaitement civilisées que les nations chrétiennes; toutes les autres sont dans le plus honteux aveuglement. Les Chinois même font périr leur progéniture; l'infanticide est permis quand les enfants sont à charge; et barbare dans cette partie de sa législation, ridicule dans ses bonzes, idolâtres dans ses pagodes, superstitieuse et ignorante jusque dans ses lettrés, cette nation si célèbre est encore si inférieure aux autres, que même, en persécutant les chrétiens, elle a applaudi à la morale du christianisme: le plus grand, le plus sage de ses empereurs l'a même soutenue pendant tout son règne, et propagée dans son empire, comme une doctrine supérieure à celle du grand Confucius, qui, dans ses écrits, n'a reconnu, ni l'existence de Dieu, ni les peines de l'autre vie, ni l'immortalité de l'âme, et n'a laissé que des doutes sur ces grandes vérités. Ce n'est donc chez aucun des peuples infidèles que nous trouverons le Dieu de la raison et le dogme d'une morale universelle. Mais que dis-je? le principe des incrédules n'est-il pas de vouloir que tout soit problématique en morale comme en religion; et leur grand argument, de prétendre que la distance des lieux, la différence des coutumes, font la différence des mœurs et des principes; que ce qui est vertu dans un climat est vice dans un autre: vérité ici, ailleurs erreur ou préjugé; témoins, ajoutent-ils, les historiens, les voyageurs, qui, loin de trouver chez les peuples qu'ils ont parcourus les principes de la morale universelle, attestent tous n'y avoir vu que la dégradation universelle de l'homme et de la raison; et si quelques vertus paraissent au milieu de tant de vices, si l'homme quelquefois perce à travers le sauvage et le barbare, ce ne sont que des lueurs fugitives, à peu près comme dans une terre inculte et sauvage se montrent par intervalle quelques plantes salutaires, mais bientôt étouffées parmi tant de plantes parasites et funestes.

Où donc la trouver cette morale, où s'est-elle réfugiée? Dans le cœur de l'honnête homme, du parfait homme de bien; c'est-à-dire, de l'homme instruit et civilisé. C'est là qu'habite, comme dans son sanctuaire, cette morale primitive, dérivée de la raison éternelle, et gravée dans nos cœurs des mains de la nature, cette bonne mère qui imprime, pour ainsi dire, le même cachet dans toutes les âmes, comme le grand archétype à jamais incorruptible: loi sacrée, loi inaltérable, qui doit être à jamais la religion du monde, le droit public de la société, le code éternel des nations; et rien ne peut prescrire contre cet autographe de la nature: je suppose qu'on s'entend parfaitement soi-même en prononçant ces magnifiques paroles, et je demande, l'homme civilisé ne peut-il pas être un honnête homme, et être ambitieux, intéressé, voluptueux, vindicatif, même jusqu'à laver une injure dans le sang de l'ennemi? Ne peut-on pas être un honnête homme, et porter le déshonneur dans les familles, attenter à la pureté du lien conjugal? Ne peut-on pas.... O combien de vices et de passions s'accordent avec la morale de l'homme civilisé! Quelle est donc cette loi si claire et qui est obscurcie partout; si précise et qui varie partout; si rare tout à la fois et si commune, que tous les hommes portent au fond de leur cœur, et qu'on trouve à peine dans quelques hommes cette morale générale, universelle, de tous les temps, de tous les lieux, et qui ne se trouve dans aucun temps, dans aucun lieu, qui existe partout, et qui ne se montre nulle part: et n'allez point ici crier au sophisme, sur ce prétexte, que, quoiqu'elle ne paraisse point dans la pratique, elle n'en est pas moins empreinte au plus intime de nos âmes. Vous ne le pouvez pas, vous qui, dans l'instant, venez de prendre à témoin du contraire, historiens, voyageurs, philosophes; vous qui avez avancé que lois, mœurs, religion, morale, vices, vertus, honneur, probité, tout était l'effet de la coutume, tout était versatile et arbitraire, au gré de l'empire de l'opinion. Mais, dites-vous, c'est que l'homme s'est dégradé et corrompu; c'est un bâtiment enseveli sous ses décombres; fouillez dans les ruines de l'édifice, vous y trouverez les anciennes fondations et l'empreinte du grand architecte, et vous ajoutez que l'homme a besoin de secours; livré à lui-même, l'homme s'avilit, se dégrade et s'égare. Mais que disons-nous de plus? avons-nous prétendu prouver autre chose, si ce n'est que l'homme n'est rien par lui-même, qu'il a besoin de secours et de lumière; mais secours surnaturels, puisque la nature ne suffit pas; lumières révélées, puisque celles de sa raison sont obscurcies. Quand donc l'incrédule dit: la morale universelle, voilà ma religion; le Dieu que tout le monde adore, voilà ma divinité, il ne s'entend pas lui-même; et c'est vainement qu'on la cherche, cette morale, si on la cherche ailleurs que dans la religion révélée. Elle seule a enseigné aux hommes les grandes vérités qui sont la base de la morale; elle seule a donné au monde la doctrine et les vertus qui ont perfectionné l'homme et la société; par conséquent la religion révélée est la seule qui réunit tous les caractères de vérité: seule elle doit être appelée la morale universelle, soit à raison de son origine, puisqu'elle vient de Dieu et qu'elle est descendue du ciel; soit à cause de son étendue, puisque ayant commencé avec le monde, elle enferme le monde dans son empire et ne doit finir qu'avec le monde: annoncée avec éclat, répandue avec rapidité, nulle autre ne peut lui être comparée, ni pour le nombre des disciples, il y a des chrétiens dans toutes les nations; ni pour les succès et les conquêtes, elle a parcouru toute la terre; ni pour les combats et

les victoires, point d'obstacle qu'elle n'ait vaincu; par elle seule enfin l'univers, instruit de la même vérité, a retenti de la même parole: *In omnem terram exivit sonus.* (*Psal.* XVIII.) Voilà son universalité; second caractère de vérité.

Et il ne faudrait pas demander à quels traits on peut reconnaître en elle l'ouvrage de la Divinité. A sa naissance, des oracles et des prophètes; dans sa marche, des miracles et des prodiges; dans son établissement, toujours combattue, toujours entre l'autel et l'échafaud, les martyrs et les bourreaux, allant par les défaites au triomphe, et à la gloire par les opprobres : voilà ses grandeurs. Son siége dans la ville des césars, son chef sur leur trône, une Eglise, un apostolat, une hiérarchie, un ordre de pasteurs toujours permanent et toujours unis à ce chef visible; partout des apôtres et des disciples, et une lumière enfin qui a éclairé même le sauvage et le barbare : voilà ses effets: qu'on nous montre rien de semblable dans aucune religion! Que faut-il donc pour l'apercevoir? Ouvrir les yeux, dit Bossuet; le spectacle est si grand qu'il frappe même ceux qui ne veulent pas le voir : caractère tout ensemble de vérité et de divinité.

Mais à quoi pense le déiste, de nous opposer comme une grande difficulté contre le christianisme de n'être pas reçu dans toute la terre, d'exiger comme un caractère essentiel de vérité dans la religion d'être universellement connue de tous les hommes? Cette difficulté se rencontre dans son propre système; il admet comme indispensable la connaissance d'un Dieu; cette notion est de première nécessité dans toutes les religions, et cependant il est obligé de convenir qu'il y a des peuples qui ne le connaissent pas : c'est la première vérité; cependant elle n'a pas été révélée à tous, il l'avoue encore; enfin, il admet la loi naturelle, et, dans ses principes, elle ne peut être ignorée; c'est la lumière universelle, connue, suivie et respectée; nulle exception à cet égard : combien néanmoins de nations sauvages et féroces l'outragent ou la méconnaissent? et dans les nations même policées, par combien de systèmes n'est-elle pas défigurée? Donc la révélation, pour être ignorée de plusieurs, n'en est pas moins la vérité émanée du ciel, comme l'Etre suprême n'en est pas moins le véritable Dieu, quoiqu'il ne soit pas connu de tous les hommes : donc l'objection est nulle, et la religion révélée, toujours semblable à elle-même dans son principe, dans sa marche, dans ses progrès, porte seule avec elle le grand caractère d'unité, de vérité, d'universalité; donc toute autre religion séparée de la tige d'unité est hors de la ligne de vérité.

Supposons toutefois, pour un instant, la religion universellement reconnue; supposons tous les hommes également frappés de sa lumière, les incrédules se rendraient-ils à cette preuve qu'ils ont tant paru désirer? seraient-ils chrétiens, si tout le monde était chrétien? Vrais protées, en combien de formes et de détours ne se replient-ils pas? toujours prêts à changer d'opinion comme de parti, ne semble-t-il pas les entendre dire qu'un si grand bienfait n'est point pour ceux qui ne le méritent pas, qui ne le connaissent pas; que, si la religion était si évidente qu'on ne pût s'empêcher de la recevoir sans étude, sans aucune application de l'esprit, sans aucun amour pour Dieu, les hommes méchants, paresseux, ingrats, pervers, recevraient donc une grâce dont ils seraient indignes. Dieu, après tout, ne se doit qu'à ceux qui le cherchent, et s'il est juste de s'appliquer à un problème pour en trouver la solution, que sera-ce du souverain bien, de la vérité par excellence? c'est bien le moins qu'on ne la connaisse pas sans la chercher. De quoi s'agit-il, en effet, dans la recherche de la religion? Du premier, du plus indispensable de tous les devoirs, de la reconnaissance due à celui par qui nous sommes, du culte et du tribut d'adoration et d'obéissance proportionnés à ce grand objet. Or, est-ce au hasard de la naissance à décider sur sa manière de le rendre? les premières opinions sur la Divinité, la première forme de culte qui se présente à nous, faut-il donc que ce soit la véritable, et par quel ordre la vérité s'est-elle engagée à s'offrir à nos premiers regards et prévenir nos recherches?

C'est cependant cette objection qui fait tant d'impression, cette grande difficulté qu'on affecte de répéter sans cesse : si Dieu voulait être adoré, s'il voulait être connu, son nom et ses volontés devraient être écrites dans les cieux, et, pour ainsi dire, autour du disque du soleil; aucun peuple alors ne pouvant l'ignorer, aucun ne pourrait refuser de se soumettre à une volonté si manifeste. Vous vous trompez encore; car ce que vous demandez pour la religion, Dieu l'a fait pour la vérité capitale, pour manifester son existence; elle est écrite en lettres de feu dans le firmament, et cependant ce premier livre de la théologie naturelle, ce livre ouvert à tous les yeux, combien peu d'hommes y ont su lire; que de peuples et de nations, assis dans les ténèbres, l'ont ignorée, cette première vérité, et l'ignorent encore! Il y a des impies, il y a des athées, des blasphémateurs; nous ne saurions en douter, puisque saint Paul en fait le reproche aux païens et aux sages mêmes, qui, à la vue de l'univers, de l'ordre, du concert et de la proportion de toutes ses parties, s'arrêtaient à la créature, sans remonter au Créateur. De quelque façon que Dieu se montre ou se manifeste aux hommes, les hommes s'obstineront donc toujours à ne pas le voir; et s'il en est ainsi de l'existence d'un Dieu, d'une vérité si consolante, que sera-ce d'une vérité austère, d'une religion contraire à leurs passions, à leurs préjugés? Plus elle sera éclatante, manifeste, plus les passions se révolteront contre cette religion; plus même elle aura de preuves, et plus

l'homme indocile s'obstinera à la méconnaître.

Mais raisonnons un moment. Est-ce à l'homme à interroger Dieu ? est-ce à nous à prescrire des devoirs à Dieu, et Dieu a-t-il des devoirs ? à nous enfin qu'il appartient de connaître ou d'interpréter ses voies à l'égard des autres nations ? sa main a semé où il a voulu, et il recueillera où il lui plaît : qui peut lui en demander raison ? Mais Dieu doit à l'homme la lumière et la vérité ; et si l'homme la laisse perdre après l'avoir reçue, s'il l'outrage après l'avoir connue, s'il ne la cherche pas, ou s'il ne la cherche que pour la contredire, j'ose demander : Dieu lui doit-il sans cesse des miracles pour le mettre dans la voie ? Et si Dieu n'avait parlé, si Dieu ne s'était manifesté qu'à un seul homme sur la terre, je le demande encore, la singularité du bienfait aurait-elle dispensé cet homme d'obéir ? Et s'il refusait de le faire, parce que Dieu n'aurait fait cette grâce qu'à lui, ne le regarderions-nous pas comme le plus injuste et le plus coupable des hommes ? Tout se réduit donc à ces deux mots : Dieu a-t-il parlé ?

Là finit la question de droit, et la religion n'est plus qu'une question de fait. Plus de métaphysique, plus de raisonnements abstraits, plus de controverse. Ici, la vérité est à la portée de tous les esprits. Dieu a-t-il parlé ? C'est un événement, un fait qui ne peut être constaté que par des témoins et des preuves de fait ; un fait où tout parle à la fois, les hommes et les choses, les temps et les lieux, les contemporains et la postérité, le ciel et la terre ; où la vérité brille de toutes parts, sort de toutes les bouches, répétée par tant d'échos, confirmée par tant d'événements qui l'ont accompagnée, qu'il ne faut ni effort de raison pour l'entendre, ni peine d'esprit pour la croire : c'est un fait, et quel fait ? Le plus grand, le plus intéressant, le plus incroyable... Un Dieu s'est montré, un Dieu est venu lui-même, en personne, ajouter une loi à la loi naturelle. Non, toutes les révolutions de l'histoire, les chutes des trônes et des empires, les hauts faits des héros et des grands capitaines, ne sont plus rien, tout disparaît, tout s'éclipse devant ce seul et unique fait : Dieu est venu, Dieu a parlé ; car, si Dieu est apparu, à cette époque d'un Dieu fait homme et conversant avec les hommes, on conçoit qu'il s'est fait une étonnante révolution, tout a dû changer dans l'univers. A ce fait et par ce seul fait, nouvel ordre de choses, nouvelle doctrine, nouvelles vérités jusqu'alors ignorées, nouvelles vertus jusqu'alors inconnues, nouvelles idées, nouvelles lois, nouveaux sentiments ; réforme dans les mœurs, perfection dans la morale ; un nouvel univers, et d'autres hommes arrivés tout à coup sur la scène vont donner au monde un spectacle de sainteté et de vertu que le monde ne connaissait pas.

Ce n'est pas tout : ce fait d'une loi nouvelle apportée du ciel, d'une loi austère, imposée aux hommes et aux passions, a dû trouver des obstacles et les plus grandes contradictions ; il a dû soulever les hommes et les passions contre le Maître et les disciples ; les sectateurs de la nouvelle doctrine, qui combattaient toutes les autres doctrines, ont dû être en butte au monde entier, déchaîné contre eux. Par conséquent, à ce fait et à cette époque, les princes se sont armés, les philosophes se sont scandalisés, les savants ont disputé, les peuples se sont révoltés, les persécutions ont dû commencer, le sang a coulé ; à cette époque et en vertu de ce fait, on a dû voir des apôtres et des tyrans, des martyrs et des bourreaux, des miracles et des prestiges, des autels et des échafauds, des partisans zélés et des ennemis furieux, des fidèles et des apostats, des apologies et des satires ; on a écrit, raisonné, combattu, et le monde a été divisé, bouleversé par ce seul fait.

Ce n'est point assez : ce fait d'un Dieu incarné, d'un Homme-Dieu, ce fait inconcevable en lui-même sera encore inconcevable dans ses suites ; il produira des événements presque aussi incompréhensibles que le fait même ; il prépare au monde d'autres destinées, il influe même sur la politique et sur les puissances de la terre : déjà il sape les fondements du Capitole, il fait chanceler sur leurs autels les dieux des nations, ébranle les remparts de Rome et le trône des Césars, creuse le tombeau dans lequel la Synagogue tombe ensevelie. Tout fuit et tout renaît, autres temples, autre culte, autres monarchies, et ce grand ouvrage, vainqueur des siècles, ne périra pas même avec le monde.

Enfin ce fait a dû être si éclatant, il a tellement étonné tous les esprits, que la mémoire ne s'en effacera plus du souvenir des hommes ; et attesté par tous les monuments publics, consacré par les fêtes et les cérémonies, lié à la législation des peuples, aux fastes même des nations, désormais les annales, les générations dateront de ce fait, comme on datait de la création ; les siècles vont recommencer, et l'ère chrétienne sera l'époque du monde. Si rien de tout cela n'est arrivé, le fait est faux ; si tout cela est arrivé, il est impossible que le fait ne soit pas vrai. Et vainement irait-on chercher à opposer révolution à révolution, religion contre religion, époque contre époque, et l'hégire de Mahomet à l'ère chrétienne. Outre les différences infinies entre les deux événements, qui ne sait que, pour s'accréditer, il n'est point d'erreur qui n'emprunte quelques traits de la vérité ? Fausse imitation qui, en montrant la faiblesse de la copie, fait mieux sentir la supériorité du modèle. Or, la religion une fois réduite à la question de fait, sa cause est gagnée, et sa preuve c'est son histoire.

Nous n'entrerons point ici dans tous les détails de cette histoire : quelques traits doivent suffire ; et remontant un moment à la naissance de la religion, nous nous contenterons de jeter un coup d'œil sur son

origine; que voyons nous? Renfermée de toute éternité dans le sein de Dieu, nous la voyons éclore, pour ainsi dire, et se produire au moment que l'univers sort du néant : la religion naît avec l'homme, avec le monde. Elle préside au grand ouvrage de la création ; elle est la première intention, le seul but du Créateur dans la formation de l'homme et de l'univers ; le premier commandement de Dieu au premier homme, voilà la première révélation ; et le cœur d'Adam, voilà son premier temple sur la terre. Bientôt défigurée et corrompue, cette première révélation va se confondre dans les ténèbres de l'idolâtrie, elle se perd, entraînée dans le torrent des superstitions. Mais Dieu veille sur le précieux dépôt ; voilà plusieurs familles séparées de la masse commune pour en être les gardiens; et de génération en génération, de siècle en siècle, les familles de patriarches transmettront la révélation au peuple choisi de Dieu même, pour la faire parvenir par le Messie jusqu'à nous et aux races futures sans interruption, sans altération. Qu'il est grand ce premier aperçu ! Nous voyons la religion dater de l'origine du monde, embrasser tous les temps passés et à venir. Ne pas remonter jusque-là, ce serait lui dérober sa plus belle preuve, qui appartient au christianisme exclusivement : ne pas voir jusque-là, c'est ne rien voir, et juger par un coin du tableau sans découvrir l'ensemble. Mais une fois placés à la hauteur de cette première époque, que le spectacle est intéressant ! Non-seulement nous embrassons tous les temps, nous voyons encore toutes les autres religions naître et disparaître, s'élever et tomber avec rapidité ; faibles avortons de l'esprit humain, elles paraissent comme des excroissances et des corps étrangers sur cet arbre majestueux qui touche aux cieux, ou comme des ombres projetées sur le grand tableau, des taches sur le plan général de la création : et dans ce fracas d'opinions et de systèmes, de religions absurdes et de superstitions ridicules, la religion seule étale à nos yeux cette longue chaîne qui embrasse à la fois le ciel et la terre, le temps et l'éternité ; élevée par la religion, la pensée s'élance dans les cieux et plane sur l'abîme des âges.

Pour éluder la force de cette preuve, qu'a-t-on fait? On a voulu contester aux Écritures leur authenticité et leur antiquité ? Que n'a-t-on pas écrit contre le livre de Moïse ! Que de chicanes et de disputes ! Savants et ignorants, tout le monde a combattu ; et tous les efforts de la critique ont été impuissants, et le livre de Moïse est resté le premier livre. Le genre humain n'a point d'autre titre de son origine, l'histoire point d'archives plus certaines, le monde de monument plus sacré ni de registre plus irréfragable de tous les âges qui nous ont précédés. Ah ! s'il avait été caché jusqu'à nos jours, ce livre divin, quelle perte, dirait-on, quel malheur d'avoir perdu les annales de ce peuple qui paraît si ancien; quelles lumières ne nous donnerait-il pas ? Et si tout à coup on faisait la découverte de la Bible, quel fracas dans le monde littéraire ! Il faudrait voir l'enthousiasme des savants à la vue d'un trésor qui renferme des titres aussi augustes, et revêtus de tant de caractères de vérité : les voilà enfin, s'écrierait-on, les véritables originaux, les mémoires primitifs du genre humain, la base de la tradition et de l'histoire ; le voilà ce peuple qui touche à l'origine des temps, ce peuple qui possède les plus belles lois, ce livre qui renferme la plus belle morale, qui présente, avec le caractère de la vérité, l'empreinte de la Divinité. Eh ! qui ne serait frappé, en ouvrant ces immortels mémoires, de la fierté du début ? *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (*Gen.*, I) : qui l'avait dit avant Moïse, et quel est ce nouvel historien ? Est-ce un Epicure qui a reconnu des atomes, un Lucrèce qui croit la matière éternelle, un Spinosa qui croit un Dieu matériel, un Descartes qui balbutie sur les lois du mouvement, un philosophe enfin, un enthousiaste qui s'égare dans de vaines spéculations ? Non, c'est un législateur ; il parle en maître, et il ne craint pas de se méprendre; point de discours, deux mots suffisent, et par ces deux mots tombent à la fois systèmes, mythologie, hypothèses, tout s'évanouit devant cette parole, *Dieu créa.*

Mais, dans ce livre divin, ce qu'il y a de plus surprenant, et qui est en même temps le plus grand témoignage de sa véracité, c'est que tous les autres livres nous égarent, excepté celui-là; c'est de voir, dit Bossuet, que, dans les temps où les historiens profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi oubliés, l'Ecriture, sans contestation, le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramène par tant d'événements précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire à Dieu qui a tout fait ; elle nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, les causes de ses misères et de ses faiblesses, la corruption du monde et le déluge, l'origine des arts et celle des nations, la distribution des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'autres faits de même importance, dont les histoires profanes ne parlent qu'en confusion, et nous obligent de chercher ailleurs des sources plus certaines. Ainsi, par ce livre et avec ce livre, on tient dans sa pensée tout ce qu'il y a de plus grand, et dans sa main l'enchaînement et comme le fil de toutes les affaires de l'univers.

Mais ne pourrait-on pas révoquer en doute la fidélité de l'historien et la vérité de l'histoire ? Voyez quelles précautions de la part de la Providence : ce livre qui tient à la fois au culte et à la législation, au sacré et au civil, à la police et à la religion du peuple de Dieu ; ce livre, tout ensemble

l'évangile et le code de la nation sainte, la garde de ce livre sacré est confiée aux prêtres et aux magistrats, au chef de chaque famille; en sorte que les saintes Écritures, conservées dans toutes les maisons, déposées dans le sanctuaire, dans le tabernacle même, sous la protection et l'inspection de la nation entière, sous la sauvegarde de l'autel et des tribunaux, de la religion et des lois, les Écritures n'ont pu être ni corrompues, ni falsifiées, jusqu'à un certain point; et non-seulement il est impossible que l'historien ait menti, et que les faits contenus dans cette histoire soient faux; mais il est de toute impossibilité qu'ils soient essentiellement altérés. Quel historien oserait mentir en présence des témoins, des auteurs mêmes des événements qu'il raconte et qui pourraient le confondre? Quel fourbe pourrait tronquer les pièces du procès sous les yeux des juges, et violer les titres de l'héritage dans les mains des héritiers? La nation juive témoin des faits, dépositaire des livres, avait trop d'intérêt à réclamer; elle aurait crié à l'imposture si on avait altéré les faits, et au faussaire, si on avait osé corrompre le texte. Oh! quel est le livre, l'histoire, le manuscrit qui ait un pareil authentique? Et pourquoi tant de précautions pour conserver des fables et des mensonges?

De l'Ancien Testament au Nouveau la tradition se soutient, et la chaîne toujours plus forte s'étend et se perpétue sans interruption : l'un est appuyé par l'autre; tous deux se prêtent une lumière réciproque, tous deux, dans une admirable correspondance, harmonient si bien ensemble, qu'il n'exista jamais d'accord aussi parfait. Ni lacune, ni dissonance, ni contradiction, ni erreur, du moins capitale, dans cette longue marche, dans la série de tant de siècles et de générations. Admirable concert, chaîne éternelle qui lie tous les hommes jusqu'à Adam, et tous les siècles jusqu'au Messie. Là une nouvelle tradition vint se réunir à la première : du souverain pontife de nos jours, nous remontons jusqu'à saint Pierre établi par Jésus-Christ, d'où, en reprenant les pontifes de l'ancienne alliance, on remonte l'échelle entière des générations jusqu'à Aaron, à Moïse, de là aux patriarches jusqu'au premier homme. Oh! qu'elles sont petites en comparaison, qu'elles sont frivoles toutes les histoires des nations? Où trouver tout ensemble tant de grandeur et de vérité? Le christianisme n'est donc point un édifice isolé, c'est le plan le plus vaste et le mieux lié qui ait jamais été conçu, le plan général qui embrasse toutes choses avec des rapports à tout dans l'univers : ce n'est point une combinaison de l'esprit, une vaine spéculation qui, démentie à chaque pas, décèle la faiblesse de l'auteur; c'est le grand ordre, l'ordre éternel, immuable, soutenu et suivi constamment par la Providence divine depuis le commencement. Eh! qu'importent les variations de la chronologie entre le texte grec et le texte hébreu? Elles ne changent rien ni au fond de l'histoire sainte, ni à la tradition des dogmes révélés, ni à la certitude des preuves de la révélation; il serait donc bien inutile d'attacher une grande importance à des questions de pure curiosité. On voudrait que Dieu eût fait à chaque version, et pour ainsi dire à chaque nouvelle copie de l'Écriture, un miracle pour en écarter jusqu'aux moindres fautes; et on n'admire pas, on ne voit pas le grand miracle de la Providence sur un dépôt passé par tant de mains, transmis à travers tant de siècles et de générations, échappé seul à la destruction générale, et, malgré les outrages du temps et des hommes, parvenu jusqu'à nous sans que son intégrité ait été violée, sans avoir été essentiellement altéré ni dans les faits, ni dans les dogmes. Quoi! nous regardons comme un miracle un seul homme, une seule famille échappée au déluge qui engloutit tous les hommes; et un seul livre sauvé du naufrage de tous les livres, et seul, comme l'arche, flottant sain et sauf sur l'océan des temps et des âges.... Où sont donc les miracles, si de pareils événements ne sont pas au rang des prodiges? Et pourquoi encore des miracles et des prodiges pour ne conserver que des fables et des mensonges?

Reprenons. Une religion qui commence et se perpétue avec le monde; une religion qui rappelle toutes les histoires du monde à la sienne, et sans laquelle le monde ignorerait son origine et son histoire; une religion qui en même temps qu'elle développe notre origine et nos malheurs, détermine nos devoirs, règle nos actions, et quoique annonçant un Dieu caché, forme un corps de lumière, un ensemble qui embrasse tout, qui répond à tout, qui explique tout ce qu'on ne peut ni expliquer, ni comprendre par ses lumières.... Il faut se rendre, dit Bossuet, et malgré les nuages qui pourraient se rencontrer sur la route, tenons fortement les deux bouts de la chaîne, quand même nous n'apercevrions pas toujours le milieu par où se continue l'enchaînement.

Oserions-nous comparer cette belle tradition avec tous les rêves des philosophes; cette belle tradition qui satisfait à tout avec des systèmes qui ne rendent raison de rien, qui donnent à l'homme et au monde je ne sais quelle puérile et absurde origine; des systèmes dans lesquels le feu et l'eau, les montagnes et les mers, amenés tour à tour sur la scène au gré d'une imagination plus romanesque que philosophique, donnent à la nature des époques de vingt mille ans, au monde l'éternité pour origine : éternité démontrée par l'inspection seule des volcans éteints ou allumés; le tout bien prouvé à la faveur d'une éloquence imposante et d'une grande pompe de paroles, où la vanité des mots l'emporte sur la vérité des choses; des systèmes enfin qui voudraient substituer Telliamed à Moïse, et, de peur d'a-

voir Adam pour père, nous donner pour ancêtres des monstres marins; ô la belle philosophie! Mais hâtons-nous d'en venir au point capital, et voyons maintenant quelle est la morale de cette religion divine?

Un corps de doctrine dont la morale parfaite dans tous les points, pure dans tous ses préceptes, et dont toutes les parties se lient et se correspondent sans se démentir jamais, c'est là un ouvrage au-dessus des forces de l'esprit humain. Examinez toutes les religions du monde; qu'apercevez-vous? quelques traits de morale, quelques préceptes de vertu; mais avec un contraste de ridicules, un mélange de vices et de superstitions qui décèlent l'ouvrage de l'homme; nulle part cet ensemble de vertus et de perfections qui élèvent, qui captivent, qui charment le cœur et la raison : ensemble sublime qui n'existe que dans la morale de l'Evangile et nous montre dans la religion l'œuvre de Dieu même. Or, envisagé sous ce nouvel aspect, le christianisme est si supérieur à toutes les doctrines humaines qu'il force au respect ceux même qu'il ne peut forcer à l'obéissance; n'y eût-il que le dogme de l'immortalité de l'âme, ce serait assez pour nous en convaincre : ce dogme, la base du christianisme, mais qu'aucun sage, aucune secte n'avaient clairement articulé; ce dogme de l'immortalité, quelquefois reconnu, plus souvent combattu dans leurs écrits, présenté, tantôt comme un désir du cœur, tantôt comme un doute de la raison; ce dogme si important n'était qu'un sujet de dispute, de controverse philosophique, et presque un jeu d'esprit pour tous les philosophes. *Quand je lis Platon sur l'immortalité de l'âme*, dit Cicéron, *je suis de son avis; dès que j'ai fermé le livre et que je commence à méditer sur cette matière, toute ma conviction s'évanouit, et je ne sais plus que croire.* Socrate lui-même, le divin Socrate, prêt à marcher à la mort, se lève et dit à ses juges qui l'avaient condamné : *Il est temps de nous en aller, moi pour mourir, vous pour vivre; de ces deux choses quelle est la meilleure? Les dieux le savent, aucun homme ne le sait, voilà sur le plus grand objet toute la science du plus grand homme.*

Ce n'est pas que la raison livrée à elle-même n'ait quelque pressentiment de cette grande vérité; la seule perfectibilité de notre âme n'en est-elle pas une preuve? Ses efforts, ses progrès, sa tendance vers la perfection, sans pouvoir y parvenir; autant d'indices de la noblesse de sa destinée : dans l'homme tout finit, ses sens s'émoussent, son cœur se glace, ses passions s'éteignent, l'esprit seul vole toujours à de nouvelles lumières; autant de présages de son immortalité. La brute arrive à un certain degré de perfection, elle ne le passera pas; en peu de temps elle acquiert tout ce qu'elle saura, et vécût-elle mille ans, ce ne sera jamais que la brute que nous voyons. Mais l'être pensant, mais l'âme s'enrichit toujours, toujours aspirant à un nouveau degré de lumière, de vertu, de connaissances, toujours... et elle ne ferait que quelques pas dans cette carrière immense que Dieu lui a tracée; et, après avoir jeté un coup d'œil sur tant de merveilles et sur la sagesse du Créateur, une créature si noble ne serait plus rien, et Dieu lui-même finirait pour elle : ici l'âme semble accuser son auteur, et la sagesse de l'Etre suprême est en défaut : quelle sagesse en effet, et quelle conduite pour l'Etre souverainement parfait et intelligent, d'avoir fait une créature d'un si noble destin, et qui ne peut remplir ses destinées; de s'être plu à produire une espèce d'avorton, un grand esprit qui ne vit qu'un instant, qui a des facultés qui ne se développent pas, des désirs qu'il ne remplit pas, capable tout à la fois et incapable de bonheur. Ah! si l'on veut retrouver la sagesse infinie dans l'homme qu'elle a formée, il faut que tant de créatures raisonnables qui se succèdent si rapidement ne paraissent que pour faire le noviciat de leur existence, que cette vie ne soit qu'un commencement, et comme un cours d'éducation qui nous prépare à une vie plus heureuse; et ce monde, cette terre comme une pépinière d'où nos âmes, transplantées dans un climat plus fortuné, refleuriront et fructifieront pendant une éternité. Alors quelle perspective, quel spectacle que l'homme toujours tendant au bonheur suprême, s'embellissant sous l'œil de la Divinité et toujours plus voisin de son modèle! Oui, je sens, disait un sage, le besoin de l'immortalité de l'âme, je le sens à cet instinct sublime qui me fait désirer d'éterniser mon nom. Impérieux sentiments, non, vous n'êtes point un charme imposteur; et lorsque je pense que la postérité s'occupera de moi, il me semble que je gagne une vie de plus, et que j'agrandis mon être de tout l'avenir. Mais ce cri du cœur, ce langage de la raison, à peine entendus de quelques grands personnages, étaient ignorés de tous les autres; quoique leur religion, la fable même rendît sur ce point une espèce de témoignage à la vérité, et que ses fictions grossières sur l'état des âmes après la mort, sur la récompense des bons, les peines des méchants, attestassent en quelque sorte la même tradition : car c'est ici un de ces principes où le faux même est une preuve du vrai; et cependant Socrate même ne sait point si la mort n'est pas préférable à la vie : il n'appartenait donc qu'à la religion, il était réservé à elle seule de révéler clairement aux hommes, et de l'assurer en même temps de manière à n'en pouvoir plus douter, ce dogme si important à l'humanité, ce dogme d'où dépendaient à la fois la morale, la vertu et le bonheur du monde.

En effet, ou l'âme est immortelle, ou elle ne l'est pas? de là les crimes ou les vertus; car s'il n'y a point d'autre vie, pourquoi des vertus dans la vie présente? Pour soi-même, disent les philosophes, pour sa propre satisfaction, pour la beauté seule de la vertu, qui par elle-même mérite tous nos sacrifices. Voilà tout ce qu'ils ont de plus beau à nous dire; mais que penser d'une secte dont la

plus belle maxime serait la perte de la société? Tout le monde, en effet, n'a pas cette âme sublime qui aime la vertu pour elle-même; tout le monde n'est pas et ne peut pas être philosophe. Ce motif, fait pour des âmes privilégiées, est donc insuffisant pour tout le reste du genre humain. Or un principe, qui ne peut convenir qu'à des âmes privilégiées, est une erreur en législation, qui doit convenir à tous; un attentat envers la société dont elle compromet la sûreté, et une honte à la philosophie de donner à la sagesse, l'orgueil et l'amour-propre pour sauvegarde, sans penser que, lorsque la vertu n'est gardée que par un vice, la sentinelle est trop aisée à surprendre pour pouvoir y compter. On répond que, pour le grand nombre, une bonne éducation et de bonnes lois suppléent la religion, donneront des mœurs et des vertus; mais d'où vient qu'on ne l'a point encore vu? D'où vient que l'expérience a toujours contrarié ce beau principe? Jamais de bonnes lois sans la première loi, celle de la religion; jamais une bonne éducation sans religion, et jamais de mœurs par les lois seules. Non, on ne l'a point encore vu; les païens même ne le croyaient pas: *Quid sine moribus vanæ proficiunt leges?* Et le concert de tous les peuples à cet égard, l'expérience de tous les siècles donnent un terrible démenti à cette philosophie altière, capable de tout, excepté de connaître sa faiblesse, et qui ne doute de rien, pas même du danger de ses principes. Voilà donc le ridicule des philosophes d'avoir voulu prêcher les hommes avant d'avoir établi l'immortalité de l'homme; d'avoir voulu prêcher la vertu avant d'avoir assuré à la vertu des espérances, un motif et une fin dignes de la vertu. Séparée de ce principe, la plus belle philosophie n'est donc qu'une chimère, elle ne roule que sur de vaines spéculations; ses préceptes n'ont plus d'appui, ses vertus plus d'objet, et ses lois, sans force comme sans attrait, n'ont pas plus de sanction que d'autorité.

Mais ce n'était point assez du dogme de l'immortalité, il fallait nous donner, pour ainsi dire, toute la doctrine de l'âme, nous faire connaître non-seulement sa nature, mais son excellence, ses priviléges, sa destination. Cette tâche, trop forte pour la raison, ne pouvait être remplie que par un maître supérieur à l'homme et à la raison. La religion seule devait nous apprendre que l'âme est tout, que le monde entier n'est rien en comparaison, et que tout a été fait pour l'âme: elle seule a dit à ses disciples: Connaissez ce trésor précieux que vous portez dans des vases fragiles; ce n'est pas seulement une substance spirituelle et immortelle; la raison pouvait s'en douter, mais moi seule je pouvais vous dire, et je vous l'apprends, que cette âme est l'ouvrage de Dieu; jugez de l'effet par la cause: l'âme est l'image de Dieu, jugez de ce qu'elle est par ce qu'elle représente; l'âme est faite pour aimer Dieu, jugez de sa dignité par son emploi; l'âme est faite pour posséder Dieu, jugez de sa grandeur par ses droits; enfin elle est le prix de la mort et du sang d'un Dieu, jugez de ce qu'elle vaut par ce qu'elle coûte. Tout ce qui n'est pas Dieu peut donc la distraire et l'occuper un moment; Dieu seul peut la remplir: quelque tranquille qu'elle paraisse, elle n'aura jamais ni repos ni bonheur qu'elle ne soit réunie à son principe. Quel langage! et combien ces idées étaient étrangères aux hommes avant la religion?

Aussi que voyons-nous, même chez les nations les plus sages? Qu'est-ce que la religion chez tous les peuples avant le christianisme? Une espèce de police sacrée qui avait plus de cérémonies que de préceptes: vaine pompe, inutile spectacle pour les yeux, plus vide encore et plus inutile pour l'âme et pour le cœur. On honorait les dieux comme les hommes; protecteurs et non législateurs, on les encensait, parce qu'on les redoutait; on leur offrait des présents, parce qu'on en attendait des secours; du reste, nul commandement des dieux aux hommes, nuls devoirs de la part des hommes envers les dieux que ceux que les hommes voulaient bien s'imposer eux-mêmes; point de lien d'amour entre le ciel et la terre; la terreur seule traînait aux autels; partout du sang et des victimes, jamais l'offrande du cœur et de la raison; on adorait, on priait, on tremblait sous la foudre de Jupiter tonnant: *Cœlo tonantem credidimus Jovem;* voilà les dieux des nations, voilà la religion de l'univers. Sur les pas de la superstition et du fanatisme, sur les débris des idoles et de leurs autels s'élève une religion pure et sublime, la religion de l'âme, la religion du cœur et de l'amour, le christianisme qui seul fut en naissant une législation. Pour la première fois l'amour de Dieu fut un précepte, l'amour du prochain un devoir; et parlant tout à la fois à l'âme et à la raison, à l'esprit et au sentiment, le christianisme imposa les lois les plus sévères aux mœurs, il resserra les nœuds du mariage; d'un lien politique il fit un lien sacré, et mit le contrat des époux entre le tribunal et l'autel, sous la sauvegarde de la Divinité. Il ne se borna point aux actions, il étendit son empire sur la pensée, et, troublant le crime jusque dans la solitude, il lui ordonna d'être son propre délateur, et condamna tous les coupables à rougir par l'aveu forcé de leur faiblesse. Bientôt l'Evangile, élevant l'homme au-dessus de l'homme, lui montrant dans l'avenir un monde nouveau, le monde présent ne fut plus qu'un objet de mépris: de là l'idée d'une perfection jusqu'alors inconnue; et cette abnégation, ce renoncement à soi-même, vrai sublime de la vertu, qui en rehausse l'éclat par l'humilité, et consacre toutes les vertus par l'amour; de là le détachement des sens, le triomphe de l'esprit sur la chair, le règne de l'âme et l'homme enfin étonné de lui-même, épurant, ennoblissant, divinisant toutes ses actions par des motifs supérieurs

à l'homme et à la raison ; la vie ne fut plus qu'un combat; la sainteté des mœurs embellit la société, et la créature une fois élevée jusqu'à Dieu par un commerce continuel d'offrandes et de prières, tout fut changé : la beauté craignit de plaire, la force se redouta elle-même, toutes les passions eurent un frein, et les rois mêmes eurent un maître. Quelle religion ! Eh ! que lui manque-t-il pour être plus chérie, si ce n'est d'être mieux connue ?

Même bienfaisance, même utilité dans son culte, ses pratiques, et jusque dans ses cérémonies; la religion tout entière se rapporte au bonheur des hommes; elle est toute à la société, toute au bien public et particulier. A combien d'innocentes victimes, fruit malheureux de l'indigence et du libertinage, la nécessité du baptême n'a-t-elle pas sauvé la vie, en arrêtant la main barbare de celle qui aurait rougi d'être mère aux yeux des hommes, et qui ne frémissait pas d'être parricide aux yeux de Dieu? La crainte de perdre une âme l'a emporté sur la crainte de perdre son honneur, sa réputation; la nature égarée allait tout immoler, la religion parle, et tout est sauvé.

Combien de crimes réparés ou prévenus; combien de malheureux consolés, de méchants ramenés du vice à la vertu, du désordre à la sagesse par le tribunal de la pénitence ! Ils sont si grands les bienfaits de la religion envers l'humanité, que l'auteur de l'*Esprit des lois*, indigné que certains écrivains l'aient assez peu connue pour l'accuser d'avoir été funeste à la société, s'étonne surtout qu'ils aient osé s'en prendre à ce que la religion a de plus consolant, comme encourageant au crime. Avant la confession, dit-on, point de crime irrémissible : oui, sans doute, et c'est une preuve que la religion ne vient point des hommes; leur caractère est d'être inexorables, de ne pardonner jamais; mais la bonté divine est sans bornes, et le christianisme ne connaît point de malice dans l'homme qui l'emporte sur la miséricorde de Dieu. Voudrait-on que la religion n'eût que des terreurs pour le crime, ni d'autres ressources pour le coupable que le désespoir? Mais il serait bien plus pernicieux d'ôter aux coupables tout espoir de réconciliation ; et si, après avoir commis des fautes, les pécheurs étaient assurés qu'elles ne leur seraient jamais pardonnées; c'est alors qu'ils se livreraient, autant par raison que par désespoir, à toutes sortes de désordres; semblables, dit saint Augustin, à ces gladiateurs qui savent que leur sort est de périr dans l'arène, et qui, en attendant, se permettent les excès les plus honteux. Quelle est donc l'injustice de l'homme envers la religion, de calomnier jusqu'à ses grâces et de se faire un scandale de ses bienfaits ? Prétendre que la religion n'est pas un motif réprimant, parce qu'elle ne réprime pas tout, c'est-à-dire que les lois civiles ne sont pas non plus un principe d'ordre et de justice, parce qu'elles ne répriment pas toujours ! De quoi n'abuse-t-on pas? On a vu des scélérats s'encourager au crime par le serment; en est-il moins le garant le plus sacré, et faudra-t-il le détruire, parce qu'une main sacrilége peut le profaner?

N'insistons pas sur des vérités reconnues: les avantages de la morale évangélique, les services qu'elle a rendus au monde ne sauraient être contestés. On nous opposera peut-être les guerres des hérésies, les longues querelles du sacerdoce et de l'empire, et tant de sang versé pour cette cause sacrée. La religion les a condamnées, elle ne les a donc point inspirées : il n'y a jamais eu de guerre sacrée, c'est-à-dire de guerre purement de religion; elle a pu en être le prétexte, elle n'en fut jamais la cause: la religion, les armes à la main, n'est plus la religion ; et si les grands et les peuples, les princes et les rois l'ont fait servir de prétexte à leurs passions, ou de voile à leur politique, est-ce la faute du christianisme, ou la honte des chrétiens? Qu'on compare le monde chrétien avec le monde païen, les mœurs, les lois, le caractère même des peuples avant ou après le christianisme, tout l'avantage est à la gloire de la religion. Avant d'être chrétiens, les hommes n'étaient liés entre eux ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par une charité universelle; autant de peuples différents, c'était presque autant de créatures d'une espèce différente; la diversité de religion avait ce semble diversifié la même nature; à peine se reconnaissaient-ils à la figure de l'humanité ; ils s'exterminaient comme des bêtes féroces : tantôt c'était un jeu, tantôt c'était une gloire de dépeupler la terre. Tacite rapporte que plus de soixante mille hommes ont péri, non par les armes romaines, mais dans les amphithéâtres, pour l'amusement du peuple romain ; et il s'écrie : Quelle magnificence ! On aurait dit que les hommes tenaient leur être de différents créateurs irréconciliables, et qui ne les avaient placés ici-bas, comme sur un théâtre de carnage, que pour venger leurs querelles, ou pour leur barbare plaisir, comme les tigres et les lions dans l'arène, pour se détruire et se déchirer. La religion paraît et tout change; le monde réformé par elle semble, à son aspect, sortir une seconde fois du chaos, et les beaux siècles du christianisme naissant, ce spectacle, ces tableaux purs et tranquilles des vertus des premiers chrétiens, sont comme un jour doux qui repose la vue fatiguée des horreurs qui avaient précédé une si belle aurore.

C'est donc l'Evangile qui a tout fait, qui s'est opposé au mal, qui a produit tous les biens de la société; l'Evangile qui a brisé les fers des nations, qui a fait cesser les horreurs de la superstition, l'effusion du sang humain sur les autels des faux dieux ; l'Evangile qui a donné des mœurs et civilisé les peuples. Aussi voyez, dit un célèbre écrivain; comparez avec l'Evangile les livres des philosophes; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si

sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme? Et oserions-nous dire que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Ah! ce n'est pas ainsi qu'on invente; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes, de concert, eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet, et l'inventeur en serait plus étonnant que le héros.

Résumons. La religion a donc tout ce qu'il faut pour soumettre notre esprit et notre cœur. Par la révélation elle est conforme aux besoins de notre raison, qui ne peut être notre seule lumière; par la morale, elle est conforme aux besoins de notre cœur, trop faible par lui-même contre les passions; et par la législation, elle est conforme aux intérêts de la société, que les lois humaines, trop imparfaites, ne peuvent que faiblement maintenir. Admirable ouvrage, bienfait infini du Créateur envers les créatures! Mais quel est l'ouvrage de Dieu, auquel l'homme n'ait pas trouvé de défauts, et qui ne soit presque un sujet de scandale au tribunal d'une orgueilleuse raison? Or, la religion étant le plus grand, le plus bel ouvrage de Dieu, l'homme a donc exercé sa critique et sa malignité, bien plus encore sur la religion que sur tous ses autres ouvrages. Pourquoi? Parce que, dans tous les temps, ce qui a le plus coûté à l'homme, c'est de soumettre sa raison à l'autorité, son esprit à la foi: jaloux à l'excès de son indépendance, il se révolte au moindre joug qu'on veut lui imposer; il ne croit point avoir la liberté de penser s'il n'a la liberté de s'égarer; plutôt que de se soumettre, il se précipite dans l'erreur, et, fier de son obstination, il fait de ses égarements la gloire de son esprit, et de sa révolte le triomphe de son orgueil.

Terminons donc ce discours, ainsi que nous l'avons annoncé, par la solution de quelques difficultés, et nous aurons fait, pour l'instruction de nos lecteurs, tout ce que permet un discours borné sur un sujet qui ne l'est pas. Oui, vainement la religion est appuyée sur des fondements inébranlables, il est des esprits toujours plus frappés des difficultés que des preuves; et sans doute qu'on ne manquera pas de nous opposer que, jusqu'à présent, nous n'avons montré la religion que du beau côté, et, pour ainsi dire, de profil, cachant avec soin tout ce qui pourrait dégrader un si beau portrait. Mais le péché originel, mais l'éternité des peines, mais les mystères, mais les miracles.... Quels dogmes qui confondent la raison! quelle religion où tous les hommes naissent victimes du péché et de l'enfer!

Une simple réflexion va d'abord imposer silence à la raison. Dieu est souverainement juste et bon; les incrédules mêmes ne voient dans Dieu que ces deux grands attributs, justice et bonté; cependant, de leur propre aveu, l'homme est malheureux; il naît dans les pleurs, vit dans les peines, et meurt dans les douleurs. O injustice, ô scandale! sous un Dieu juste, tant de maux sur l'humanité entière! Quoi! un Dieu qui aime les hommes, et des hommes qui souffrent; un père tout-puisssant, un père tendre, et des enfants malheureux; c'est là ce que notre raison ne croira jamais, et ce qui fournit à tant de libertins, peu accoutumés à réfléchir, l'occasion de tant de déclamations impies: oui, l'homme naît pour souffrir; en naissant ses yeux s'ouvrent aux larmes, sa bouche aux cris et aux murmures, et les larmes qui arrosent son berceau ne sécheront que dans la poussière du tombeau. Voilà où tous les philosophes n'ont point trouvé de réponse; voilà le labyrinthe dont ils ont vainement cherché l'issue. Car enfin, sous un Dieu juste et bon, nul ne peut souffrir s'il ne l'a mérité, l'innocent ne peut jamais être puni; donc ou l'homme est coupable, ou Dieu est le plus injuste des maîtres, qui traite comme pécheurs des créatures qui n'ont point hérité du péché; un tyran impitoyable qui les condamne en naissant à des peines qu'elles n'ont pas encourues; un juge barbare qui leur fait un crime des penchants qui sont nés avec eux: point de milieu; ni bonté ni justice dans Dieu, ou bien il y dans l'homme une tache, une prévarication, un péché enfin, cause originelle de tous ses malheurs; telle est la solution du problème. Enfants de la révolte, dit Bossuet, la révolte est la première chose qui passe en nous avec le premier souffle de vie; dès notre origine, nos sens sont rebelles, et notre raison ne tarde pas à les imiter; tout le bien, jusqu'au moindre, nous paraît difficile; tout le mal, même le plus grand, a des attraits, en sorte que, quelque incompréhensible que soit le péché originel, l'homme serait, sans ce mystère, plus incompréhensible encore. C'est la clef de notre cœur, le rayon de lumière qui vient éclairer cet abîme, le fil qui peut diriger nos pas dans le labyrinthe; c'est, en un mot, dans les nœuds et les replis de cette première énigme, que l'homme et la raison trouvent le mot et la solution de tant d'énigmes qui embarrassent notre raison.

De là, et les incrédules ne l'ignorent pas, la chute de l'homme dégénéré, devenue le fondement de la théologie de presque tous les peuples; de là cet accord de tous les sages sur la dégradation de l'homme; Zoroastre en a fait un dogme de sa religion; on en trouve des vestiges chez les Indiens et les Perses; le fameux auteur de l'antiquité dévoilée par ses usages assure en avoir trouvé la tradition dans toutes les nations; enfin les païens l'ont même soupçonnée; ils ont senti le joug pesant d'Adam, sans le comprendre; les philosophes grecs, Platon à la tête, avaient imaginé la préexistence des âmes dans une autre vie, où elles avaient péché; ils regardaient l'union des âmes avec les corps comme une punition de leurs crimes précédents; et saint Augustin s'est servi de cette erreur pour montrer aux pélagiens l'universalité de la croyance

du péché originel; tant il est vrai qu'il est presque aussi impossible de l'ignorer que de le comprendre. Concluons donc : point de mystère plus difficile à expliquer dans dans son principe, et point de mystère mieux démontré par ses effets; point de mystère qui étonne plus l'homme et la raison, et point de mystère qui rende mieux raison de toutes les contradictions du cœur et de l'esprit de l'homme.

Quant au dogme de l'éternité des peines, nous l'avons traité avec assez d'étendue dans le *Sermon sur l'enfer.* Tout ce qu'on se permettra ici, c'est de remarquer qu'il n'y a, ce semble, qu'une seule erreur dans la tête de l'incrédule; savoir : l'ignorance de la vie future, ou plutôt son obstination à n'en point reconnaître les suites et les châtiments; toutes les chicanes et les difficultés contre les mystères ne sont que de fausses attaques pour donner le change, embarrasser les vrais croyants, et faire diversion sur le point essentiel de son incrédulité. Que Dieu soit en trois personnes ou qu'une de ces trois peronnes ait pris notre existence, peu lui importe; mais un jugement, une vie à venir, une éternité malheureuse, c'est ce qu'il cherche à ne point croire, c'est ce qui le troublerait dans ses plaisirs. Non, il n'y a, à proprement parler, ni athées, ni matérialistes, ni déistes, ni pyrrhoniens, tous sont épicuriens, tous veulent des plaisirs dans cette vie, et ne voudraient point de peines éternelles dans l'autre.

En sont-ils bien convaincus? et ne pourrait-on pas leur appliquer ce que l'orateur romain disait de leur maître? *Je n'ai jamais vu*, dit Cicéron, *un homme qui eût plus de peur qu'Epicure, des deux choses dont il disait qu'il ne fallait point avoir peur, la mort et les dieux*; *car il en parle, il en rit et s'en moque à tout moment.* Disons de même de nos esprits forts, il s'en faut bien qu'ils ne croient pas certaines vérités, car ils en plaisantent sans cesse; il s'en faut bien qu'ils ne les redoutent pas, puisqu'ils se piquent de s'en moquer, et leur manie ordinaire est d'affecter un air d'indifférence pour ces grands objets, de regarder toutes choses comme problématiques, de parler cavalièrement même des choses les plus terribles, et de ne paraître touchés de rien, pour se montrer au-dessus de tout.

Mais, reprend admirablement l'évêque de Meaux, qu'ont-ils donc vu, ces rares génies, de plus que les autres, et quelle est ici leur présomption? Pensent-ils avoir vu mieux les difficultés, parce qu'ils y succombent, que les autres qui les ont vues et qui n'en ont point été ébranlés? L'effet de la peur est d'égarer, de troubler la raison, et l'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même au moment surtout où il se voit poursuivi par une éternité? Mais où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains, qu'il n'y ait point dans Dieu une justice dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une faible étincelle? Que s'il est une telle justice souveraine et par conséquent inévitable, divine et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agit jamais selon sa nature et qu'une justice infinie ne s'exerce point à la fin par un supplice éternel et infini comme elle? La raison, dit-on, y répugne : et à quoi ne répugne-t-elle pas? — *Y a-t-il une Providence?* disait un épicurien à Epictète. — *J'ai la fièvre et je suis tourmenté de mille maux. Pourquoi tant de maux sur la terre? — Vil esclave que tu es*, lui répond le philosophe, *que ne te guéris-tu, que n'emploies-tu contre tes maux les secours que t'a donnés la Providence? — Mais ne vaudrait-il pas mieux*, répondit l'épicurien, *qu'il n'y eût point de fièvre?... — Eh! ne vaudrait-il pas mieux te guérir que d'accuser le ciel et de blasphémer contre la Providence?* Prononçons d'après cet exemple; et que prouvent en effet contre les peines éternelles toutes les révoltes de notre raison, puisqu'elle est révoltée même des peines passagères de cette vie? Représentons-nous les hommes faisant une religion : comment arrangeraient-ils l'enfer? Y établirait-on des peines sans fin, des supplices éternels? Ils s'en donneraient bien de garde; ils n'en auraient pas même la pensée, tant ces idées d'éternité, d'infinité sont au-dessus d'un être fini et borné : preuve, dit le docteur Clarke, de la divinité du christianisme; la pensée de l'éternité surpasse trop l'intelligence humaine pour être d'un autre que de l'Eternel lui-même.

Mais quoi! du moment que l'immortalité de l'âme nous a été révélée par la religion, ne s'ensuit-il pas que tout est éternel dans la religion, les peines comme les récompenses? *La plupart des hommes*, dit un saint docteur, *ne croient point l'éternité; ils s'imaginent ou que c'est une fable ou, si c'est une vérité, qu'elle n'est point pour eux; la seule chose dont ils ne doutent point, c'est qu'ils mourront; mais*, ajoute ce Père, *ce qu'il y a ici de bien extraordinaire, c'est justement la peine de la mort qui les rend incrédules sur l'éternité; c'est elle qui leur fait dire sans cesse : Pourquoi nous inquiéter de ce qui viendra après la mort? Ces choses-là sont futures, pourquoi leur sacrifier ce qui est présent? Qui est venu de cette région inconnue pour nous en dire des nouvelles? Profitons du temps qui nous reste; réjouissons-nous aujourd'hui, nous mourrons demain.* Ce discours impie n'est pas toujours dans la bouche des impies, mais il est dans leur cœur et dans leur conduite. Oui, personne n'est revenu de l'autre vie; mais la vérité est venue du séjour de l'éternité, pour nous apprendre que tout dans la religion est pour l'éternité, et que si Dieu est éternel, ses châtiments et ses récompenses sont éternels comme lui. Vainement nous désirons descendre tout entiers dans le tombeau, nous naissons condamnés à l'immortalité. *L'impie appelle le néant, l'éternité lui répond*, a dit un orateur célèbre : Dieu a posé un grand édifice au milieu de nous qui, détaché de toute autre cause et

ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps, tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : c'est la religion. Or, quelle est la base de ce grand édifice? l'éternité? quel en est l'objet? l'éternité; la durée? l'éternité? Qu'est-ce qui fait l'autorité, la force, la sûreté de ses lois? l'éternité des peines et des récompenses; ôtez cette base, l'édifice croule, l'homme est affranchi de ses plus grandes terreurs. Eh! quel est l'impie qui ne s'accommoderait pas d'une peine passagère, qui ne se jouerait pas, pour ainsi dire, de l'enfer d'un moment? On a beau répliquer qu'une peine que notre raison n'adopte pas perd sa force et n'a plus d'empire sur notre croyance; oui, si la raison avait des preuves certaines que cette peine ne peut exister; mais tant qu'elle n'aura que des doutes, des présomptions, des conjectures et ces mots vagues : je ne comprends pas cette éternité, je ne saurais me persuader cette éternité; c'est assez, sans doute, pour être livrés à toutes les horreurs de l'incertitude, du désespoir; c'est assez pour frémir, ce n'est point assez pour dire : je ne croirai pas. N'avons-nous pas sous nos yeux l'exemple de la justice humaine? Oui, les hommes eux-mêmes emploient dans leurs jugements des peines éternelles. Faudra-t-il donc que l'Evangile ait plus d'indulgence que la morale ou la justice humaine, et la religion s'opposera plus faiblement au crime que la raison? Ce n'est pas que la justice humaine puisse ici nous servir de règle : non, dit Pascal, le fini s'anéantit devant l'infini; ainsi notre esprit devant Dieu, ainsi notre justice devant la justice divine et l'homme devant l'éternité.

Aussi il faut voir l'embarras des écrivains anglais qui admettent l'éternité des récompenses et la non-éternité des peines; il faut les voir se tourmenter sans cesse pour sauver les contradictions de leur système. Tous conviennent qu'il faut un châtiment aux pécheurs; mais quel est-il, quelle sera sa durée? c'est ce qu'ils avouent ne savoir pas : contents de nier l'éternité des peines, peut-être, disent-ils, les méchants se repentiront, peut-être la miséricorde divine se laissera toucher; si les maux finissent dans cette vie, pourquoi ne finiraient-ils pas dans l'autre? Mais ils ajoutent qu'il faut toujours parler au peuple de l'éternité, la lui laisser croire, surtout se bien garder de la lui interpréter, de peur qu'il n'abuse de l'explication; et tous s'accordent à conclure qu'il y aurait du danger à désabuser la multitude, en sorte que le docteur Burnet, qui écrivait il y a cinquante ans sur l'éternité des peines, a dit expressément *qu'on peut se contenter de parler de l'enfer dans les termes de l'Ecriture et laisser chacun libre de penser ce qu'il voudra.*

Que tant de précautions décèlent bien la fausseté d'une opinion! Ne dirait-on pas que la doctrine de la non-éternité des peines est, comme dans les sciences occultes, le secret des adeptes réservé au petit nombre? Mais outre que le secret ne peut jamais être gardé, l'Evangile étant la vérité qui appartient à tous sans exception, il faudrait la prêcher ouvertement, cette non-éternité, comme tous les autres dogmes, et alors que s'ensuivrait-il? Que les scélérats seraient de meilleure condition que les saints et les justes qui ont beaucoup souffert dans la vie, tandis que les méchants, après avoir joui de tous les biens, de tous les plaisirs, auraient encore en partage les célestes récompenses comme les autres. Condamnés peut-être à quelques peines après cette vie, les plus grands criminels n'auraient qu'à se repentir et tout serait fini; les voilà éternellement heureux aussi bien que les plus vertueux des hommes. Système révoltant, aussi absurde dans ses conséquences qu'il est faux dans son principe; car si la bonté de Dieu ne peut s'accorder avec l'éternité des peines, elle ne peut s'accorder même avec une peine bornée, parce que qui dit bonté infinie dit une bonté qui doit toujours faire grâce, puisqu'elle ne peut punir éternellement; parce que, si une peine infinie contredit cette bonté, une peine quelconque la contredit aussi, et on aurait droit de demander pour quelle raison une bonté infinie serait bornée dans ses effets? Sans doute que la miséricorde de Dieu est infinie et qu'elle s'exerce à l'infini; mais c'est dans le ciel à l'égard des élus, c'est sur la terre à l'égard des pécheurs repentants; point de crime qu'elle ne pardonne, point de grâces qu'elle ne répande, point de patience qu'elle n'épuise pour ainsi dire à leur égard; presque jamais elle ne punit sur la terre; c'est même un scandale pour notre raison que la prospérité des méchants : voilà pourquoi les livres saints exaltent avec tant d'énergie la miséricorde divine. Le Prophète dit que la miséricorde de Dieu est au-dessus de toutes les œuvres. Mais le moment de l'éternité arrivé, la justice se lève, son règne commence et ne finit pas. *Malheureux*, dit saint Augustin, *celui qui attend que le feu éternel interroge son intérieur, sa conscience et ses pensées.*

On a élevé ici une question, on a demandé s'il y a deux justices, l'une pour Dieu, l'autre pour les hommes; l'une propre de Dieu, l'autre propre des hommes; et de cette question insidieuse on voudrait conclure que tout ce qui paraîtrait injuste dans les hommes serait aussi injuste dans Dieu, et par là infirmer tout à la fois le dogme de l'éternité des peines et établir l'indifférence pour toutes les religions. N'en doutons pas, il y a deux justices, l'une pour Dieu, l'autre pour les hommes, c'est-à-dire, qu'il n'y a point de droit qui soit commun à Dieu et aux hommes, et la raison de Dieu n'est point la raison de l'homme. Expliquons-nous : les hommes se doivent réciproquement des égards qui n'en sont point pour Dieu; ils ont des devoirs de rigueur et de justice entre eux, auxquels Dieu n'est point tenu vis-à-vis de nous. Nul homme,

par exemple, ne peut attenter à la vie d'un autre, le dépouiller de ses biens, refuser de payer ce qui lui est dû; tout homme est obligé d'obéir à ceux de qui il dépend, d'être reconnaissant des services qu'il a reçus, etc. Or qui peut dire que ces devoirs regardent Dieu, qui est le maître absolu de la vie et de la mort, qui ôte et qui donne, qui est l'être indépendant de tout autre être, qui se suffit à lui-même? Il y a donc nécessairement un droit de Dieu très-différent du droit des hommes; et voilà pourquoi encore ses jugements et la conduite de sa providence, soit dans ses œuvres, soit à l'égard des hommes, sont si souvent un scandale pour notre raison. Nous ne cessons de nous étonner de voir le crime triompher et la vertu malheureuse, et nous demandons, où est la justice? C'est qu'il y a une justice de Dieu, qui n'est point la justice des hommes, et qu'elle a une règle, des principes différents de la justice des hommes : cette règle de la justice de Dieu, c'est sa sagesse; mais nous n'en pouvons mesurer ni l'étendue, ni la profondeur, ni les rapports; ses jugements sont aussi incompréhensibles que ses voies sont impénétrables; par conséquent, ce qui ne paraîtrait pas conforme à notre justice pourrait être, de la part de Dieu, un acte de la justice la plus exacte et la plus irrépréhensible; donc ce qui paraîtrait injustice pour les hommes peut être, dans Dieu, justice et sagesse.

Concevons maintenant, s'il est possible, la conduite des incrédules à l'égard de l'enfer Content de traiter de fables tout ce qu'on leur annonce des vengeances divines, ils disent que, dans toutes les religions, il y a eu des fictions pareilles, et que, comme le tartare des poëtes n'étonne plus personne, aussi l'enfer des chrétiens ne doit faire aucune impression sur les esprits qui pensent. Mais cette universalité de croyance sur les peines destinées aux méchants après la mort, qu'on reconnaît avoir existé de tous les temps, dans toutes les religions, mérite bien quelque attention, et doit frapper tout esprit raisonnable, car enfin, d'où est-elle venue cette persuasion universelle? Sinon d'une vérité ancienne, manifestée dès le commencement; elle est donc au rang des premiers principes et des vérités capitales que les hommes n'ont point imaginés, mais qu'ils n'ont pu se dissimuler. Les hommes ne sont point assez ennemis d'eux-mêmes pour avoir imaginé un avenir capable de les intimider et d'arrêter la fougue de leurs passions : le premier législateur ou prédicateur qui les aurait menacés de tourments éternels après la mort n'aurait trouvé que des contradicteurs, des railleries ou des invectives. Eh! de quel droit, lui aurait-on dit, voulez-vous nous rendre malheureux dès cette vie, par la perspective d'un avenir de supplices sans fin? Qui vous a préposé pour troubler les plaisirs des hommes et empoisonner leur vie? Quelle divinité vous a ouvert ces éternels abîmes que vous dites destinés à ceux qui auront satisfait leurs passions dans ce monde? Cependant le contraire est arrivé : les divers plans de religion qu'on a dressés ont toujours eu pour base l'existence des peines et des récompenses dans l'autre vie : on a point prouvé ce dogme, on l'a supposé comme incontestable; et, dans tous les temps, ceux qui l'ont nié ont été taxés d'impiété. Or, que les incrédules aient la bonté de se rappeler combien ils ont fait valoir ce sentiment de tous les peuples, pour les vérités primitives de la morale; quel argument invisible ils ont prétendu tirer de cette croyance générale et uniforme chez tous les hommes, pour démontrer l'existence d'une morale universelle; et comparant ensuite ces deux objets, le dogme d'une morale universelle, qu'il faut croire parce qu'elle est d'une croyance universelle, parce qu'elle existe dans tous les temps, chez toutes les nations; et le dogme de l'enfer, qu'il ne faut pas croire précisément parce qu'il a toujours été cru, parce qu'il est de tous les temps, de tous les peuples, de toutes les religions; et on demande aux incrédules comment concilier de pareilles condradictions?

On oppose, en second lieu, à la religion d'être fondée sur des mystères. Est-il raisonnable de croire contre la raison? Des mystères ne rendent-ils pas une religion suspecte, dès qu'ils présentent des contradictions? Oui sans doute, et plût au ciel qu'on voulût juger de la religion et de ses mystères sur cette règle! S'il en est un qui étonne la raison, qui présente en apparence plus de difficultés, c'est un Dieu qui, n'ayant qu'une essence, renferme trois personnes, et ces trois-là ne sont qu'un; quelle contradiction! Vous vous trompez : dire que Dieu est trois dans le même sens qu'il est un, voilà la contradiction; mais ce n'est point là le mystère : dire que Dieu est un dans le sens auquel nous donnons le nom confus d'essence sans le comprendre, et qu'il est trois, dans un autre sens auquel nous donnons le nom confus de personne, sans déterminer, sans expliquer qu'imparfaitement ce que c'est qu'essence et personnalité en Dieu, que nous ne saurions ni définir, ni comprendre, puisqu'il ne serait pas Dieu s'il pouvait être compris; voilà la Trinité. Or cela passe notre raison, cela ne la choque pas; c'est bien là un mystère, ce n'est point une contradiction. Car qui dit une contradiction dit une claire opposition entre deux termes connus; mais, n'ayant point une idée complète et distincte de ce que j'appelle essence et de ce que je nomme personne divine, tant s'en faut que j'aperçoive une contradiction dans le dogme d'une essence divine en trois personnes, au contraire, ce serait une contradiction d'oser affirmer qu'il puisse y en avoir : donc il est faux qu'en croyant aux mystères, on croie le contraire de ce qu'on conçoit; donc croire aux mystères ce n'est pas faire le sacrifice de notre raison, c'est faire le sacrifice de notre ignorance et de notre orgueil.

Ecoutons sur ce sujet un des plus beaux génies, un grand homme si révéré des incrédules mêmes, que son autorité devrait bien leur imposer : *Dieu*, dit le chancelier Bacon, *s'est réservé les fondements de notre croyance, ce sont les mystères ; et de même que les lois sont les conventions des rois avec les peuples, les mystères sont les conventions, et comme les principes de la science de Dieu et de sa communication aux hommes; qui peut lui en demander raison? Qui osera l'interroger sur son secret? Bien loin*, ajoute ce grand homme, *que les mystères humilient l'esprit humain, ils le rendent supérieur à lui-même, ils lui prêtent une science nouvelle, en l'élevant par le dogme où il ne peut atteindre par la pensée, instruisant à la fois la raison par la révélation, et rassurant l'esprit par la foi.*

Ne nous étonnons pas toutefois de notre présomption dans les mystères de la religion, nous osons bien porter le même orgueil dans les mystères de la nature. On démontre, par exemple, qu'un grain de matière est divisible à l'infini ; que tous les rayons de la circonférence d'un cercle touchent le centre qui n'est qu'un point en autant de points qu'il y en a dans la circonférence: mais, quoique forcés de reconnaître et d'admettre la démonstration, nous ne pouvons croire la chose, parce qu'elle humilie la science et confond la raison. On brise un grain de sable, on le divise, on l'atténue au point qu'il est impalpable, imperceptible, on ne voit plus rien, donc il n'existe plus. Le bois, consumé par le feu, s'envole en fumée, en vapeur, en cendre imperceptible; il a disparu, donc il n'existe plus : autant d'erreurs de la même cause, de vouloir tout voir par nos sens, tout comprendre par notre esprit, tout expliquer par la raison. Image de l'incrédulité dans les mystères, il cesse de voir et d'entendre, et il nie complétement, parce qu'il ne voit qu'imparfaitement ; *sans penser*, dit saint Augustin, *qu'il n'y aurait rien de surnatel, rien d'admirable dans les mystères, si on en pouvait rendre raison, ni rien d'extraordinaire s'il y en avait des exemples. Il y a des hommes*, ajoute le saint docteur, *qui demandent raison de cette union ineffable, comment Dieu et l'homme ont pu s'unir assez étroitement pour ne faire qu'une personne; ils demandent qu'on le leur fasse entendre : mais l'union de l'âme et du corps; mais comment un esprit et un corps, l'esprit et la matière peuvent être unis assez étroitement pour ne faire qu'un, l'ont-ils jamais pu comprendre? Orgueilleux ignorants, ils ne sauraient rendre raison de cette union qui se fait tous les jours sous leurs yeux; et celle qui ne s'est faite qu'une fois, l'Incarnation, ils voudraient..... Un jour*, continue ce grand saint, aussi grand peut-être par son génie que par ses vertus; *me promenant au bord de la mer, dans le dessein d'approfondir la Divinité et d'écrire sur ce sujet ; tandis que j'étais appliqué à ce grand mystère avec toute l'attention de mon esprit, j'aperçois, comme dans un songe, un enfant qui, après avoir fait un petit creux en terre, prenait une coquille, et, puisant de l'eau dans la mer, en remplissait ce creux.— Mon fils*, lui demande le saint, *que prétendez-vous faire?—Ce que je prétends?* reprend l'enfant. — *Avec ma coquille, je veux épuiser toutes les eaux de la mer, et les faire entrer dans ce trou. — Pauvre insensé*, lui dit saint Augustin, *cet instrument est si petit, la mer si immense, et que peut-il entrer d'eau dans le petit espace que vous venez de creuser ? —Et vous*, reprend l'enfant, *qui savez si bien qu'un si petit vase ne peut pas épuiser les eaux de la mer, ni un si petit creux être capable de les contenir ; comment est-ce que vous vous tourmentez l'esprit à vouloir, par les seules forces humaines, pénétrer dans l'abîme de la Divinité, et renfermer dans un écrit cette sublime doctrine, cet océan de perfections et de mystères? De nous deux, quel est le plus enfant?* Eclairé par cet apologue, le saint docteur reconnaît la voix de Dieu, se prosterne, adore et s'humilie.

Que fait donc la religion, en nous proposant des mystères? Elle ne nous ordonne pas de les comprendre, ce serait une contradiction; elle nous ordonne de les croire, quoique incompréhensibles ; mais est-ce sans raisons, sans motifs? Prenez garde, elle nous ordonne de croire, par la même raison que nous croyons un Dieu, quoique incompréhensible de sa nature ; par la même raison que nous croyons ses attributs, ses perfections, quoique la conciliation de ses attributs semble présenter des contradictions à notre faible raison ; enfin par le grand motif, le motif infaillible de l'autorité divine qui nous les propose à croire. Notre foi étant donc toujours aussi raisonnable qu'infaillible, la raison n'est jamais plus sûre dans sa marche, jamais moins sujette à s'égarer que sous l'empire du mystère, et elle ne peut refuser de se rendre sans cesser d'être raisonnable : pourquoi? Parce qu'il y a deux évidences, l'évidence de lumière, l'évidence d'autorité; la première produit la science, la seconde produit la certitude; celle-là fait comprendre, celle-ci fait croire; et l'une et l'autre différentes en nature, mais égales en certitude, sont aussi infaillibles l'une que l'autre : il est, par exemple, aussi certain que César a existé, et cette évidence d'autorité produit une aussi grande certitude, une aussi entière conviction que celle des vérités géométriques ; par conséquent, quoique nous ne devions donner notre consentement qu'à l'évidence, nous ne dérogeons point à ce principe, en croyant aux mystères qui ont pour fondement l'évidence d'autorité; et de quelle autorité? La plus grande, la plus infaillible qui fut jamais, la parole de Dieu même. *Et en ce sens*, dit Bayle, *il n'y a point de foi mieux établie sur la raison, que celle qui est établie sur les ruines de la raison, parce qu'il n'est point de vérité plus certaine que celle-ci ; le témoignage de Dieu est préférable au témoignage des hommes , et la lumière divine bien plus certaine que la lumière naturelle; nous devons donc*, continue-t-il, *renoncer à celle-ci, toutes les fois qu'elle ne s'accorde pas avec la lumière divine,*

Donc, en ce sens encore, la foi est ce qu'il y a de plus raisonnable, et l'incrédulité ce qu'il y a de moins conforme à la raison. Un tel aveu dans un philosophe tel que Bayle ! voilà l'incrédulité réfutée par elle-même.

Et pourquoi l'homme serait-il déshonoré par sa soumission aux mystères, lorsque l'autorité de celui qui parle en garantit la certitude à celui qui écoute ? Toutes nos connaissances n'ont-elles pas commencé par être des mystères ? Pendant long-temps nous avons cru sur parole, et presque en tous temps nous avons commencé à croire sans entendre ce que nos pères et nos maîtres nous enseignaient ; parce qu'en effet, à toutes les opérations de l'esprit, il faut, comme à celle des corps, un point fixe, un centre de repos d'où partent tous les mouvements : un ressort n'agit par une extrémité qu'autant qu'il est fixé par l'autre. Or, si la foi est l'unique point fixe des esprits à l'entrée des sciences humaines, à plus forte raison dans les sciences divines. Figurons-nous un maître enseignant à ses disciples quelques difficultés de mathématique, de géométrie, et leur tenant ce langage : Je vous préviens que vous ne m'entendrez pas d'abord, mais commencez par croire que je sais ce que je vous dis, que je ne veux point vous tromper, que je ne puis point me tromper, et que tout le monde pense de même. Un jour viendra où vous croirez et vous entendrez ce qu'aujourd'hui vous ne pouvez que croire sans l'entendre. Je demande si ces disciples, ces enfants auraient raison de refuser de croire à leur père, à leur maître, parce qu'ils n'entendraient pas ? Or cette vie n'est que l'enfance de notre raison, et la religion le commencement de la science que le père des lumières achèvera d'expliquer à ses enfants au grand jour de la manifestation. Jusque-là nous n'avons, selon l'Apôtre, que les éléments grossiers de la céleste doctrine ; jusque-là autant d'explications, autant de preuves même qu'on donne à un mystère, c'est presque toujours autant de mystères souvent plus inintelligibles que le mystère même, et d'autant plus mystères, qu'ils le sont de la façon des hommes ; au lieu que les vrais mystères sont de la façon de Dieu, ce qui seul les rend croyables, tandis que ceux de la façon des hommes sont toujours litigieux. Plus on fixe ses regards sur le soleil, moins on le voit des yeux ; de même, plus on veut raisonner sur les vérités de la religion, moins on les croit par la foi : non que la religion exclue le raisonnement, mais où la foi commence la raison doit s'arrêter.

Mais, ajoute-t-on, la raison nous a été donnée pour nous conduire dans nos jugements ; nous ne devons croire que ce que nous comprenons clairement. Ce principe, si raisonnable en apparence, mais si faux dans sa généralité, est sujet à tant d'exceptions dans la pratique, que les philosophes même sont forcés de l'abandonner ; ils conviennent que, si en tout on ne se rendait qu'à l'évidence, il faudrait douter de tout, à peine serait-on assuré de sa propre existence. Une comparaison fera bien mieux sentir cette vérité. Parlez à un aveugle des effets incroyables de la perspective, du miroir, des couleurs, de l'optique ; autant de mystères pour lui, autant de contradictions qui le révolteront : dites-lui qu'un corps très-éloigné peut paraître très-près de nous, qu'une surface égale et polie peut paraître élevée et profonde par la magie de la peinture ; qu'un ciron peut paraître mille fois plus gros par le microscope ; que pensera-t-il de vos assertions ? Que vous insultez à sa raison ; et pourquoi ? A cause des bornes de son esprit et de son ignorance des effets de l'art. Voulez-vous le pousser à bout à force de contradictions ? Dites-lui que nous apercevons aussi promptement une étoile placée à cent millions de lieues de distance qu'une tour qui n'est qu'à cent toises : et s'il s'obstine à nier tous ces phénomènes comme contraires à la vérité et au bon sens, comme impossibles et démontrés contradictoires par les lumières de sa raison, ne vous fera-t-il pas pitié de prétendre que son ignorance doive prévaloir sur l'autorité de tout un monde et contre l'évidence morale du témoignage de tous les hommes qui l'en assurent ? Telle, et plus déraisonnable cent fois, est la conduite de l'incrédule à l'égard des vérités impénétrables aux yeux de notre faible raison ; car au moins l'aveugle se rend à l'assertion et à la parole des hommes sur les mystères de la nature, et le philosophe ne se rend pas même à la parole de Dieu sur les obscurités de la foi ; l'aveugle croit même contre sa raison, et l'incrédule ne croit pas même avec tant de raison de croire. Hardis scrutateurs des mystères, que faut-il de plus pour réprimer votre orgueilleuse curiosité ?

Cependant, comme c'est ici le grand principe de la philosophie, qu'il ne faut se rendre qu'à l'évidence, qu'il ne faut croire que ce qui est clairement démontré, examinons-le de plus près encore, et nous allons voir quel vaste champ ce principe ouvre au pyrrhonisme et à l'incrédulité ! J'entends d'abord le théiste nous dire que la Providence, la vie future, l'éternité ne lui paraissent rien moins que démontrées ; donc il ne doit pas les croire ; le matérialiste vient ensuite, et prétend que la distinction de l'esprit et de la matière, l'immortalité de l'âme, la liberté, la création ne lui sont point clairement démontrées ; donc il ne doit pas les admettre ; l'athée paraît à son tour, et soutient que l'existence de Dieu n'est point rigoureusement et géométriquement démontrée, donc il est permis d'en douter. L'ignorant, l'homme du peuple élève aussi sa voix, et nous crie : Les antipodes ne me sont pas démontrées ; je ne les comprends pas, je ne conçois rien aux éclipses ; donc je ne dois croire ni aux éclipses, ni aux antipodes : et combien de temps ne les a-t-on pas niées sur ce principe ! Arrivent ensuite le savant, le philosophe, qui tous

s'écrient que l'électricité, le magnétisme, l'élasticité, l'éternité, le temps, l'espace, la matière, etc., sont autant de mystères, autant d'énigmes inexplicables : à tout cela point de réponse ; tous ont raison si l'on ne doit croire que ce qui est géométriquement démontré ; par conséquent, si l'homme ne doit croire que ce qu'il connaît clairement, plus il est ignorant, plus il a droit d'être incrédule ; plus il est obstiné dans son ignorance, plus il a raison de l'être : ignorance et philosophie seraient donc aux mêmes termes et aux mêmes droits. Eh ! quelle est la vérité qu'on ne fût pas obligé d'abandonner, si on n'avait droit d'adhérer à une proposition que lorsqu'on a dissipé toutes les difficultés qu'on y oppose ? Il n'est donc point de raisonnement plus faux dans son principe, plus absurde dans ses conséquences que celui de l'incrédule, lorsqu'il conclut de l'obscurité des mystères leur impossibilité, et qu'ils sont contraires à la raison, parce qu'ils sont supérieurs à la raison.

Que signifie donc enfin, et à quoi doit se réduire ce principe : la raison nous a été donnée pour régler nos jugements ? Il signifie que nous devons nous conduire par la raison dans tout ce qui est du ressort de la raison, et par l'esprit dans tout ce que nous pouvons connaître par les lumières de l'esprit ; mais pour ce qui appartient à la foi et à la revélation, mais dans tout ce qui concerne la science de Dieu et de la religion, quel est le devoir de la raison ? D'examiner si Dieu a parlé, si l'on ne la trompe pas en lui disant que Dieu a parlé ; cet examen fait, qu'elle entende ou qu'elle n'entende pas, obéissance et soumission entière, voilà sa gloire et son devoir ; pourquoi ? Parce que Dieu peut bien étonner et confondre ma raison, il ne peut ni l'égarer, ni la tromper ; Dieu nous a condamnés à l'ignorance, il ne nous a point condamnés à l'erreur ; et je ne dois point croire à la parole de Dieu uniquement par la raison que je l'entends, je lui dois surtout cet hommage principal, cet hommage qui n'est dû qu'à lui, de croire à sa parole, quand même je ne la comprendrais pas, quand même elle humilierait ma raison. En effet, s'il doit y avoir une différence entre croire à Dieu ou croire aux hommes, s'il y a une distance infinie entre la parole de Dieu et la parole de l'homme ; la soumission à ces deux paroles doit donc avoir des motifs bien différents. Or, si je ne me rends à la parole de Dieu que parce que j'entends, je comprends tout ce qu'il me dit, et que ma raison n'ayant aucune peine à le croire, force et entraîne mon consentement, alors c'est à moi, c'est à ma raison que je crois, ce n'est point à la parole de Dieu ; l'autorité, la véracité de Dieu ne sont plus les motifs de mon obéissance ; et mon obéissance, loin d'être méritoire, est presque un outrage pour la Divinité, puisque je ne crois à Dieu que comme je crois aux hommes, non sur l'autorité de sa parole, mais sous le bon plaisir de ma raison ; Dieu au-dessus de tout, et ma raison au-dessus de Dieu.

Ne serait-ce point ici le lieu de nous détourner un instant pour jeter un coup d'œil sur la conduite des incrédules ? Prodiges inouïs de crédulité et d'incrédulité tout à la fois, esprits contradictoires qui ne sauraient digérer les mystères de la religion, et qui dévorent les mystères de l'athéisme ; qui ne comprennent pas qu'il y ait un Dieu éternel et qui comprennent que le monde subsiste de toute éternité ; qui ne comprennent pas qu'un Etre sage et intelligent ait ordonné les parties de cet univers, et qui comprennent que cet univers ait été ordonné sans sagesse, sans intelligence ; qui ne comprennent pas qu'il y ait une substance spirituelle, et qui comprennent qu'une substance brute, un vent, une vapeur, un atome, quelques parties subtiles de matière pensent, réfléchissent, conçoivent ; qui ne comprennent pas que la conversion du monde païen soit l'effet des miracles opérés pour la confirmation de l'Evangile, et qui comprennent que les peuples entiers ont renoncé à leur religion, à leurs préjugés, à leurs prospérités, à la vie même, sans prodiges, sans miracles, sans aucune démonstration ; qui ne comprennent pas que nos auteurs sacrés aient été inspirés, et qui comprennent que, sans secours surnaturels, ils aient prédit l'avenir, donné un corps de doctrine supérieur aux leçons des philosophes de tous les âges et de toutes les sectes ; c'est-à-dire qui, ne s'entendant pas eux-mêmes dans leur système, ne peuvent souffrir que la religion ait des dogmes qu'ils n'entendent pas. Hommes inconséquents, si faciles en objections et si difficiles en preuves, qui, à chaque pas, touchent aux bornes de leur esprit dans les sciences humaines, et qui ne peuvent souffrir que la religion mette des bornes à l'esprit et à la raison : bruyants pygmées qui prétendent écraser la foi sous les foudres de la raison, et dont la raison ne produit que de vains éclairs qui ne font que redoubler l'horreur de la nuit et des ténèbres qui les environnent.

Mais tel est le caractère de l'esprit humain à l'égard de la religion ; il en recherche les lois et les préceptes, non pour les garder, mais pour les censurer, pour les ériger en problèmes. *La piété*, dit saint Augustin, *les recherche en croyant, et la vanité en disputant.* C'est surtout le ton de notre siècle ; on parle beaucoup de religion, mais pour en attaquer les principes ; on se met parmi les esprits du premier ordre, quand on a trouvé quelque subtilité contre la loi ou contre les mystères. Les clartés de la religion, on les laisse ; les obscurités, on les augmente, on y revient sans cesse ; on demande raison de ce qui ne peut être expliqué, et on fait taire la raison, pour ne point admettre ce qui porte un caractère de raison et de vérité ; et tant que la vanité dominera parmi les hommes, les raisonnements de cette espèce domineront, l'homme présomptueux cherchera des illusions pour se tromper lui-même ;

s'il n'y avait point de mystères, il en inventerait plutôt, pour avoir un prétexte de ne pas croire, et ce ne seront jamais les hommes qui auront tort de refuser de se soumettre, ce sera toujours la religion qui aura tort d'exiger la soumission. Toujours on dira que, si elle était claire, évidente, à la portée de tous les esprits, tous l'embrasseraient sans peine. Ah! que c'est bien peu connaître l'esprit humain, de penser qu'il suffit que la vérité se manifeste pour l'embrasser. Quoi de plus clair que les principes de la morale? Ils sont aussi évidents, aussi certains que ceux de la géométrie; pourquoi donc ne paraissent-ils pas toujours aussi évidents? Pourquoi sont-ils sans cesse abandonnés ou combattus? Pourquoi, par mille systèmes captieux, s'efforce-t-on de les obscurcir et de les ébranler jusqu'à les rendre douteux? C'est que les passions altèrent le jugement pour les principes de la morale, de la vertu, et qu'elles sont intéressées à nous tromper; au lieu que personne n'est intéressé à contester les principes de la géométrie, à courber une ligne droite ou à diminuer un angle obtus. Tout périclite donc dans les mains des hommes, tout prescrit à la longue, même la vérité; ce que les hommes aiment le moins, c'est la vérité; et, comme dit Montaigne, loin de lui tendre la main, nous lui présentons les griffes; on commence par douter, on finit par contredire; et comme, dans un jour d'hiver, il faut que les brouillards et les nuages devancent le lever du soleil, il est des esprits qui n'ont jamais admis la vérité qu'après avoir épuisé toutes les ressources de l'erreur contraire: humiliante réflexion, qui doit nous rendre indulgents, même avec ceux qui s'égarent, et pour qui le soleil de la raison ne se lève jamais.

Après les dogmes, après les mystères, ce qui étonne le plus la raison, ce sont les miracles, qui sont les plus fortes preuves de la religion; et la philosophie ne veut pas plus des miracles que des mystères: pourquoi, dit-on, ne pas employer le raisonnement et la persuasion pour convaincre les esprits? Le miracle est souvent suspect, le raisonnement est toujours convaincant; on peut se défier de l'un, et on ne peut résister à l'autre; le miracle peut être l'ouvrage de l'imposture, la raison est toujours le langage de la vérité: pourquoi donc des prodiges et des miracles dans l'établissement du christianisme? Deux raisons vont satisfaire à cette question.

La première, c'est que la philosophie elle-même avait rendu les miracles nécessaires: par ses sophismes, elle avait ébranlé les premiers principes; par ses erreurs, elle avait obscurci les premières vérités, et par ses dogmes, elle avait, pour ainsi dire, fait disparaître la Divinité, puisqu'elle enseignait que Dieu était l'âme du monde, asservi à ses lois, à ses mouvements: *Les hommes et les dieux ont la même origine*, dit Hésiode; *les uns et les autres, produits par les forces inconnues de la nature, jaillirent avec l'univers de l'abîme du chaos. Souvenez-vous*, disait Agrippa au peuple romain, *du pouvoir de la nécessité, de ce pouvoir auquel les dieux sont forcés de se soumettre.* Et c'est d'après ces principes que Pline le Jeune, en parlant de la première explosion du Vésuve, ajoute que l'on croyait que la nature allait périr, et que les hommes et les dieux allaient être enveloppés dans une ruine commune: ainsi, la philosophie, sur le trône, tenait tous les esprits sous le sceptre de l'erreur et du mensonge; tout était confondu: la Divinité n'était autre chose que la destinée; le destin était au-dessus de Jupiter, au-dessus des immortels, et la nature au-dessus de tout. Les plus sages, Platon à la tête, croyaient les astres des êtres vivants et animés; et au témoignage de Cicéron, tous les philosophes du Portique taxaient de folie, d'ignorance et d'impiété tous ceux qui osaient nier la divinité des astres. Aveugles qui ne voyaient pas qu'un ver de terre l'emporte sur le soleil même par l'avantage de la vie et le sentiment de son existence; ainsi, les philosophes, toujours en contradiction, tantôt, comme nos matérialistes, avaient pris la matière pour Dieu même, tantôt, comme nos déistes, reconnaissant un premier Etre, le grand Etre par excellence, mais ne sachant ni ce qu'il est ni ce qu'il veut, ce qu'ils en doivent craindre ou espérer; en l'adorant, dit un ancien, ils n'adoraient rien, ils n'adoraient que le ciel et les nuées, le monde ou le chaos: *Nil præter nubes et cœli numen adorant.*

A ce désordre de l'esprit humain, si honteusement égaré, quel remède à opposer? Que fera le Dieu de la raison pour se faire connaître à la raison? Il étonnera, il confondra l'homme et la raison; et avec des hommes qui avaient plus admiré le monde que son Auteur, qui avaient confondu l'ouvrier avec son ouvrage et pris la nature pour Dieu même, Dieu frappe les plus grands coups sur la nature, pour avertir qu'il en est le maître; il en suspend les effets, il trouble, arrête, change, renverse l'ordre et les lois de la nature, pour montrer qu'il en est et l'auteur et le Dieu; il prodigue les miracles, et la mort même lui obéit. A ces coups d'éclat, la raison se soumet, la philosophie se tait, la nature reconnaît son Maître, l'univers son Dieu, et l'homme reçoit la religion du Vainqueur de la nature et de la mort. Moyen victorieux qui a soumis la raison à la foi et le monde à l'Evangile, parce que la parole et le discours ne sont que les interprètes de l'homme et de la raison, et les miracles sont comme les messagers et les hérauts de la Divinité. Moyen plus prompt dans ses opérations, plus sûr dans ses effets que la raison ou la parole; moyen enfin si convaincant, si efficace, que l'erreur cherche à l'imiter; et depuis cette époque, depuis les vrais miracles, on a vu de faux miracles; preuve, dit Pascal, qu'il y en a eu de véritables: ainsi, le mensonge n'est connu que parce qu'il y a une vérité; ainsi, l'hypocrisie prouve l'existence de la vertu,

parce qu'il est impossible de contrefaire ce qui n'est pas, et qu'une fausse copie prouve qu'il existe un modèle.

Mais les miracles sont des faits surnaturels, et par là plus difficiles à juger; les miracles sont des faits éloignés, et par là plus difficiles à croire. Faux raisonnement de l'incrédule; car, que les faits soient naturels ou surnaturels, éloignés ou présents, la règle est la même pour la preuve et la certitude entièrement égale. Un peuple passe la mer à travers les flots divisés et suspendus, il est aussi assuré de cette merveille, il peut en juger aussi sainement que de l'état naturel des mers. Un pape vient d'être élu à Rome; nulle contradiction à cet égard, les témoignages sont uniformes; je n'y étais pas, j'en suis aussi assuré que si j'y avais été présent. César est assassiné à Rome en plein sénat; je ne l'ai point vu, et j'en suis aussi sûr que les Romains qui le virent sous leurs yeux. Donc l'incrédule se trompe dans ces deux hypothèses; et quoique d'un ordre surnaturel, les miracles n'en sont pas moins dans l'ordre des faits qu'on doit croire; quoique éloignés de près de deux mille ans, ils sont aussi croyables que s'ils s'étaient opérés de nos jours : ils font moins d'impression, sans doute, que s'ils se passaient sous nos yeux; mais ils sont mieux prouvés encore que le meurtre de César, mieux que tous les événements attestés par les histoires; pourquoi? Parce qu'il y a uniformité de témoignage, parce que rien ne se dément dans la tradition des miracles de Jésus-Christ et de sa résurrection. Elle est prouvée, non-seulement par les témoignages de ceux mêmes qui l'ont vue; mais ce qu'aucun témoin, aucun historien n'a fait, ils ont versé leur sang, souffert le martyre et la mort, pour soutenir, non une spéculation, un ouï-dire, où l'esprit est sujet à s'égarer, mais un fait sur lequel les sens n'ont pu les tromper. Supposons-nous, pour un moment, témoins des merveilles que Dieu est venu opérer en révélant sa religion aux hommes : je le vois changer les lois de la nature, pour prouver qu'il en est le maître; je le vois rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, enfin la vie aux morts; et voici le raisonnement que je fais : ou c'est Dieu qui parle, qui opère, et je dois le croire et lui obéir; ou c'est Dieu qui prête toute sa puissance au mensonge, et alors c'est lui qui est le coupable, lui qui est l'imposteur, et qui me trompe : dans cette alternative, que dois-je faire? quel parti...... Y a-t-il à balancer? Et que prouvent toutes ces objections philosophiques? Nous n'aurions pas osé les faire ces objections, à la vue des miracles, et nous voudrions les opposer à ces mêmes miracles, revêtus de toute la certitude morale et historique. Non, ceux qui ne croient pas aux miracles de l'Evangile ne croiraient pas aux miracles d'aujourd'hui; leur esprit fertile en subtilités, et leur cœur obsédé par les passions, inventeraient mille subterfuges les plus sensibles.

La seconde raison des miracles dans l'établissement du christianisme, c'est que Dieu, parlant aux hommes, ne peut agir qu'en Dieu, ne doit se montrer et parler qu'en Dieu. Mais comment être assuré que c'est Dieu qui parle? Comment éloigner toute espèce de doute à cet égard? Il faut nécessairement un moyen si supérieur à toutes les forces humaines, que l'homme ne puisse jamais être soupçonné d'en être l'auteur; il faut que tout autre agent disparaisse, et qu'on ne voie que Dieu. Que la philosophie s'appuie des forces de la raison, qu'elle prouve, discute, démontre et marche toujours au bruit des arguments et des armes de l'école, c'est l'ouvrage des hommes, ses moyens doivent porter le même caractère; et à l'aide du raisonnement ou du sophisme, le philosophe doit conduire la raison à la chute ou au triomphe, la placer sur le trône ou l'ensevelir sous ses ruines : triste alternative de la science. Mais Dieu, mais la religion parlant au nom et de la part d'un Dieu, ne connaît point d'alternative; son autorité, sa divinité s'annoncent par des traits si grands, si frappants, que les hommes mêmes, quand ils le voudraient, ne peuvent la méconnaître sans un aveuglement coupable : pour tout dire, en un mot, il lui faut ce grand caractère qui, séparant l'œuvre de Dieu de celle des hommes, force l'homme à obéir et la raison à se taire. Aussi considérez, suivez Jésus-Christ et ses apôtres, que voyez-vous? des miracles, des faits et peu de raisonnements. Examinez leur doctrine et leur langage; jamais de long discours, ni discussions, ni preuves, ni controverses : eh! quel besoin a un Dieu de prouver ses lois? Nos livres saints, dit Lactance, sont réduits en maximes courtes et simples: sublime simplicité de l'Evangile, qui, sans raisonnements, parle à la raison et au cœur sans éloquence! Il a donc parlé, ce divin Maître; mais comme il appartient au souverain arbitre de toutes choses, et prouvant sa parole par des faits, ses oracles par des prodiges, il nous a investis de sa toute-puissance, et la Divinité sortie de son secret s'est manifestée de toutes parts. On peut résister à tous les discours, on a bien résisté à ceux des philosophes, et avec toute leur éloquence, leur empire n'a pas passé les bornes de leur école. On ne résiste point, on n'a pas résisté à des faits qui portent avec eux l'empreinte du grand Maître, les miracles étant, pour ainsi dire, l'authentique et le sceau de la Divinité: les hommes démontrent en raisonnant et en disputant, Dieu en convertissant; les miracles sont ses démonstrations : que fallait-il donc pour l'établissement de la religion? Plus de faits que de raisonnements; par conséquent, les témoins de la doctrine et des miracles du Sauveur, les apôtres et les disciples doivent employer les mêmes moyens : et tandis que les philosophes, à force d'arguments et de disputes, se forment à peine un petit parti; les apôtres, sans éloquence, sans philoso-

phie, par des faits, et non par des arguments, marchent à la conquête du monde.

Qu'on y fasse bien attention, le plus grand personnage, fût-ce Socrate lui-même, n'a pas droit de commander à notre esprit, il n'en peut exiger la soumission qu'à proportion de l'évidence de ses raisons; et à quelque degré de science qu'il soit parvenu, à quelque degré de puissance qu'il soit élevé, fût-il maître, fût-il roi, un sage, un philosophe sur un trône, n'aurait d'autorité que sur les actions, il n'en aurait pas sur la pensée, encore moins sur la foi et sur la conscience. La religion commande à la fois le cœur, l'esprit et la conscience : non contente de traîner la raison en esclave et de régner sur la pensée, la religion s'empare de nos affections, et commande même le sentiment et l'amour. Quelle entreprise! et comment l'exécuter, si ce n'est par la force? mais quelle force? La force des armes? Elle ne convient qu'à l'imposteur. La force de l'autorité? Personne n'a droit sur nos opinions et nos sentiments. La force du pouvoir absolu? Aux pieds du tyran l'esclave baisse les yeux, obéit et déteste. La force des lois? Elles enchaînent la main, et ne peuvent rien sur la pensée. La force de la séduction, de l'insinuation, de la persuasion? Moyens humains, aussi incertains dans leurs succès qu'ils sont faibles par eux-mêmes. La force de l'éloquence? Il n'en est point contre la liberté de penser, et le cœur soumis à la loi du sentiment se refuse à l'empire de la parole. Il faut donc une force au-dessus de toutes les forces connues, une force qui dompte, captive et enchaîne à la fois toutes les puissances de l'âme, par conséquent, la force du miracle; et on a raison de dire que l'établissement du christianisme, sans le secours d'aucun miracle, serait un prodige plus difficile à croire que tous les prodiges ensemble. Concluons : il était donc et de la grandeur de Dieu de manifester sa parole, et de nécessité pour la religion d'assurer son autorité, non par des moyens humains, non par les raisonnements de la sagesse mondaine qu'on peut toujours éluder et combattre, mais par des faits éclatants, par des merveilles inouïes, dont l'opération prompte, irrésistible, terrassant à la fois l'homme et la raison, ne laisse apercevoir que Dieu et le miracle. La preuve des miracles était donc, non-seulement le moyen le plus digne de Dieu, mais encore le plus convenable aux hommes pour leur persuader la religion. Ecoutez les sceptiques eux-mêmes, c'est-à-dire, ceux qui se moquent le plus des miracles; ils demandent sans cesse à voir des miracles, ils voudraient que Dieu en fît pour eux, et, pour ainsi dire, à leur commandement : ils se croient bien au-dessus du peuple, ils se piquent de paraître plus sages, plus esprits forts que les autres, et ils veulent cependant que Dieu les traite en peuple, qu'il suspende les merveilles de sa sagesse, pour ne laisser éclater que celles de sa puissance; sans penser que, si les miracles devenaient journaliers, ils ne seraient plus des miracles; rentrés alors dans l'ordre des lois de la nature, ils seraient moins frappants encore que l'ordre même de la nature : pourquoi? Parce qu'il a fallu bien plus de puissance dans l'Auteur de la nature pour en créer les lois par sa parole, qu'il n'en faudrait pour en suspendre les effets par des miracles.

Nous pourrions joindre aux miracles la preuve des martyrs qui les ont attestés, ou qui en ont opéré eux-mêmes : il suffira de citer ce passage remarquable de saint Augustin : *Nous avons vu*, dit ce Père, *l'accomplissement de tous les oracles : toute la terre est teinte du sang des martyrs, le ciel est embelli des couronnes des martyrs, les églises sont ornées des couronnes des martyrs; les jours sont distingués par les fêtes des martyrs, les guérisons se multiplient par l'intercession des martyrs : que prouvent tant de merveilles? sinon qu'il y a eu des hommes qui ont vu, qui ont cru, et qui ont cru jusqu'à la mort, jusqu'à s'immoler pour attester ce qu'ils ont vu; nous reconnaissons ces miracles et ces merveilles, et nous en rendons grâces au Seigneur.* Or cette preuve, quoique dans le genre mystique, en même temps qu'elle est un témoignage de l'ancienne tradition de l'Eglise sur le culte des saints, atteste aussi d'une manière frappante la vérité des miracles. Quand un homme qui avait été si longtemps un incrédule, quand un aussi grand homme qu'Augustin dit : *J'ai vu*, qu'il n'écrit que ce qu'il a vu, et qu'on compare ce témoignage avec les déclamations des hérétiques, contre les honneurs que l'Eglise rend aux saints qui les ont opérés, on est tout étonné que ces hommes nouveaux aient entraîné tant de peuples dans leur parti.

Nous ne toucherons donc point aux autres preuves de la religion : le peu d'espace qui nous reste va être employé à dissiper quelques nuages, ou plutôt à écouter les plaintes que des esprits plus inquiets qu'instruits de leur religion, ne cessent d'élever contre elle.

On demande pourquoi une Eglise, et dans l'Eglise cette autorité, cette infaillibilité qui veut dominer la raison de tous les hommes, qui frappe d'anathème quiconque ne pense pas comme elle; qui veut décider ce qu'on doit croire ou ne croire pas; en un mot, régler la façon de penser : quelle odieuse prétention! Un pareil tribunal paraît le plus insupportable despotisme; n'est-ce pas là ce qu'on appelle tyranniser les esprits et les consciences, et violer la pensée jusque dans son sanctuaire?

Qu'est-ce que l'Eglise? C'est un Etat, une société, un corps toujours subsistant; il doit donc avoir des lois, une autorité, des juges : si cet empire est purement spirituel, si les sujets de cette société n'ont d'autre objet, ni d'autre devoir qu'un cœur à régler, une conscience à éclairer, une âme à sauver, comme dans le royaume de Jésus-Christ, alors cette souveraineté est purement spirituelle, cette autorité ne s'exerce et ne peut s'exercer que

sur ce cœur, cette âme, cette conscience, et par conséquent dans ce royaume, dans cette Eglise, ce n'est point le despotisme sur le trône, régnant sur des esclaves, à qui il est défendu de penser; c'est la vérité elle-même, l'auguste vérité descendue du ciel et placée sur l'autel; le sceptre des tyrans ne brille point dans ses mains, ni le diadème des rois sur son front; environnée d'une lumière divine qui éclaire tous les hommes, elle ne veut régner que par l'amour, et l'erreur seule est bannie de son empire. Pourquoi donc se révolter au seul mot d'autorité? Quelque sages que soient les lois civiles, encore faut-il des tribunaux qui en soient les dépositaires, des magistrats pour les interpréter; il y aura donc aussi dans l'Eglise un gouvernement, puisqu'il y a une administration; une autorité, puisqu'il y a des sujets; un tribunal, puisqu'il y a des lois; et des juges, puisqu'il y a des prévarications. Eh! quel établissement plus absurde qu'une hiérarchie, qu'un corps de législation, qui aurait des membres et point de chef, des lois et point d'interprète, des sujets et point de maître, des coupables et point de juges : que dis-je? où les coupables eux-mêmes seraient leurs propres juges, et les controverses décidées par ceux qui les auraient fait naître. Non, l'expérience ne l'a que trop confirmé, livrer la religion aux recherches de l'esprit, c'est introduire autant de religions que d'esprits différents; et s'il n'y a pas une règle, une autorité dans la religion, il y aura mille religions sans règle, et mille autorités pour une. Les novateurs du dernier siècle ne le croyaient pas, ils en ont fait la triste épreuve; Luther vit le calvinisme et plusieurs autres sectes s'élever avec lui contre l'Eglise, et ensuite contre lui-même; après avoir innové contre l'Eglise, ils innovèrent contre eux, ils incendièrent leurs propres foyers, ils attaquèrent leurs propres autels; et peut-être est-ce à cette époque qu'il faut rapporter tant de plaies faites à la religion, soit par l'hérésie, soit par une philosophie audacieuse; peut-être tous nos maux viennent d'un seul, du mépris de l'autorité : lorsqu'on ne veut croire que soi-même, bientôt on ne sait plus ce qu'on croira, et dès que l'autorité manque à l'enseignement, personne ne croit, parce que celui qui écoute s'estime autant que celui qui parle.

Vainement croirait-on parer à tout par l'autorité des Ecritures. Ce ne sont pas les livres saints qui maintiennent seuls l'unité, la perpétuité de l'enseignement. Il faut une chaire pour enseigner, des pasteurs pour conduire : et sans le juge, la loi même n'est rien, parce que la loi écrite est morte si elle n'a ni organe, ni voix pour se faire entendre; ni juge, ni ministre pour se faire connaître. Chaque secte a prétendu expliquer les Ecritures à sa façon; chaque homme prétend au même droit, et il n'est pas jusqu'aux impies, qui, par de malignes allusions, les interprêtent au gré de leur malignité. Une autorité vivante est donc nécessaire; et pour rendre la loi immuable, il faut joindre aux Ecritures la voix de la tradition, par le ministère des pasteurs; c'est elle, c'est cette Eglise enseignante qui perpétue la continuité de la même doctrine, qui a conservé la foi, qui a déterminé et maintient le vrai sens des livres saints : sans ce guide, on marche à tâtons dans la profondeur des Ecritures, au hasard de s'égarer à chaque pas. Or je demande où sera le dépôt de cette précieuse tradition? Qui en sera le conservateur, le défenseur, l'interprète? Qui s'opposera aux fausses traditions? Qui assignera la véritable? C'est ici que l'établissement de l'Eglise paraît visiblement l'œuvre de Dieu; et tandis que toutes les sectes, sans cesse flottantes, se sont partagées en autant de branches, qui ont introduit autant de fausses religions et de différents corps, divisés eux-mêmes en autant de schismes et d'hérésies; l'ancienne Eglise, seule juge et dépositaire de la tradition, de l'enseignement, a rejeté de son sein les novateurs, les accablant à la fois, et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs : et, telle que la colonne antique et sacrée se montre inébranlable au milieu des ruines, l'Eglise, au milieu de tant de chocs et de secousses, est demeurée toujours ferme, parce qu'elle a persévéré dans l'unité et la vérité : attaquée de toutes parts, elle est toujours la même au milieu des désordres et des scandales; et c'est là peut-être, dit Bossuet, ce qu'il y a de plus grand dans Jésus-Christ, ce qui caractérise mieux un Dieu, d'avoir prédit que son Eglise vivra toujours : aucun chef de secte n'a osé dire ce qu'il deviendrait, ni ce que deviendrait le lendemain la secte qu'il avait établie; Jésus-Christ seul a assuré à sa parole un règne éternel : voilà l'Eglise. A quelle autorité nous soumettre, si celle-là ne mérite pas notre soumission?

On se plaint encore du culte extérieur et de l'abus qu'on en peut faire : hérétiques, philosophes, esprits forts, tous se réunissent dans le mépris des cérémonies et des pratiques de dévotion : minuties, petitesses, superstition, fanatisme; tel est l'arrêt prononcé contre elles, comme étant moins propres à servir que capables d'avilir la religion, qui ne doit consister, dit-on, que dans les sentiments du cœur, et ce qu'on appelle les grands principes.

Autre erreur de l'esprit philosophique. Eh quoi! faudra-t-il toujours répéter que l'abus du culte ne prouve rien, ni contre le culte, ni contre la religion, et que les vices même dans la discipline ne prouvent rien contre la doctrine? Oui, le moyen de perdre la religion, est de la réduire aux seules opérations de l'entendement, de la concentrer dans la pensée : le moyen qu'il n'y ait plus de religion, c'est qu'il n'y ait plus de culte religieux. La conviction de l'esprit ne suffit pas; on n'a pas toujours les raisonnements présents, et en vain l'esprit est convaincu par la théorie, s'il n'est continuellement exercé par la pratique et fortifié par

le culte. A tout ce qui est grand, il faut un appareil de grandeur, et surtout cette éloquence de spectacle qui, plus puissante que celle des paroles, en s'emparant des sens, commande le respect, passionne l'âme et la captive. Aussi la religion, si belle, si parfaite dans sa morale, est-elle encore admirable et utile aux hommes par ses cérémonies : en même temps qu'elles parlent à nos sens, trop souvent nos guides et nos maîtres, elles sont l'aliment de l'amour et de la piété, qui ne tardent pas à se ralentir, et s'éteignent promptement dès qu'ils ne sont pas mis en action. Non, ni la vertu ne se nourrit d'imaginations, ni la religion de spéculations ; l'une et l'autre ne se soutiennent que par l'exercice et la pratique, qui seules donnent à tout l'âme et la vie ; et si l'extérieur se dégrade ou s'affaiblit, l'intérieur ne tarde pas à languir et à dégénérer. Retranchez des cours des princes, ôtez aux tribunaux de la justice, aux grandeurs, aux divinités de la terre, l'appareil du cérémonial, ce qu'ils ont d'imposant et d'auguste dans la pompe extérieure, vous verrez bientôt disparaître du temple de la justice et du palais des rois l'amour et le respect. Qu'on ôte à la religion la majesté du culte, au culte la pompe des cérémonies, et à la dévotion les pratiques extérieures ; tout ce qu'il plaît à de prétendus sages de traiter de petitesse, de superstition, et la religion, qui devait nous occuper sans cesse, qui devait présider à toutes nos actions, ne sera plus que le fantôme de la pensée ; en fermant la porte des temples, on lui fermera bientôt celle des cœurs : plus de temple, plus d'autel, ni sacrifice, ni prêtre, ni prière ; et bientôt ni zèle, ni dévotion, ni foi, ni croyance, plus de religion : oh! que ce n'est pas sans raison que ses ennemis ont toujours affecté de jeter du ridicule sur les cérémonies religieuses ! dépouillée de tout son extérieur, la religion est trop sèche, trop nue ; chacun alors se fait un esprit particulier, en faisant un culte à sa mode ; bientôt on retranche trop de ce qui s'adresse à Dieu, pour vouloir trop retrancher de ce qui part de l'homme ; on tombe enfin dans l'inconvénient de la religion réformée, qui n'a pas assez d'extérieur, et en bornant l'homme au simple devoir, comme le gouvernement politique, son culte trop simple ne se distingue point assez des fonctions ordinaires de la vie : la religion enfin, toute en spéculation, ressemble à ces objets si chers, mais qui, n'étant plus sous les yeux, n'occupent que la pensée : on en parle encore, on s'en souvient quelquefois ; mais que deviennent l'amour et le devoir? Affaibli par l'éloignement et l'absence, l'amour s'éteint avec le sentiment, et le devoir s'évanouit avec la pensée.

Mais Dieu n'a besoin ni de nos prières ni de nos adorations. Que signifie ce langage? Est-ce pour Dieu ou pour l'homme que le culte est établi ? Et si c'est nous qui avons besoin d'adorer et de prier, s'il est de la nature de l'homme aussi bien que de l'essence de la religion, que nous présentions à Dieu l'hommage de nos cœurs, non en esprit seulement, non par une idée rapide et fugitive, sans aucune démonstration extérieure, mais par nos actions et nos sacrifices ; que faut-il de plus pour en faire un de nos premiers devoirs ? Quoi ! de tant d'êtres vivants dispersés et répandus sur la terre, de tant de créatures inanimées qui font la beauté de cet univers, aucune n'est en état de reconnaître la bonté de son bienfaiteur ; toutes obéissent à ses lois, aucune ne peut entonner le cantique d'amour et de louange envers leur père et leur maître ; l'homme seul est capable d'élever à son Seigneur un temple, où, par les exercices de religion, par ses prières, par ses offrandes, il peut lui témoigner sa reconnaissance, son respect et son amour, et l'homme les lui refuserait, l'homme serait dégradé par cet exercice, et ce noble devoir serait le moins digne emploi de la vie, du temps et de la raison de l'homme?

Que si nous sommes autorisés à refuser à Dieu nos hommages, si nous pouvons nous dispenser de l'adorer, sur ce prétexte que sa gloire n'y peut rien gagner, pourquoi ne pas conclure de même que nous ne saurions l'offenser, puisque sa gloire ne peut rien perdre à nos outrages, et que nous n'avons donc rien à redouter de son courroux, puisqu'il n'a rien à redouter de nos révoltes : plus de péché, par conséquent dès qu'il n'y a plus d'offense; et plus de religion, puisqu'elle est aussi indifférente à Dieu qu'inutile aux hommes. Dieu n'a pas besoin de nos adorations! Je réponds : quel besoin avait Dieu de créer l'homme et le monde ? Etaient-ils nécessaires à sa gloire ? Présomptueux raisonneurs qui voulons tout peser aux balances de notre petite raison, il nous sied bien de vouloir stipuler pour la gloire de Dieu, et d'en faire, pour ainsi dire, les honneurs, en décidant jusqu'à quel point les choses humaines l'intéressent, ou ne l'intéressent pas? Il ne lui a pas été indifférent de créer le monde, et il lui serait indifférent de le gouverner; il ne lui a pas été indifférent de créer l'homme, et il serait indifférent sur les actions de l'homme? Ne nous y trompons pas, dit Fénelon, en feignant ainsi de se rabaisser, de se regarder comme indigne d'adresser des prières à la Divinité, l'homme ne cherche que l'indépendance; c'est un artifice de l'impiété, c'est une humilité suspecte et hypocrite. Le plus grand plaisir de l'homme, c'est de rabaisser ou de braver la Divinité; ce sentiment honteux, cette haine secrète demeure cachée dans le cœur de tous les hommes, où la faiblesse et la crainte la tiennent couverte, sans que la raison ose même la soupçonner : mais en avouant qu'il doit à Dieu le respect et l'amour, l'homme refuse l'un et l'autre ; il redoute, dans son maître, la dépendance qui le soumet à son empire, la loi qui borne ses désirs, la religion qui enchaîne ses passions : et comme il est difficile de ne pas haïr un peu ce qu'on craint

beaucoup, pour couvrir sa révolte du masque de l'humilité, l'homme s'exagère à lui-même son néant, sa bassesse, la disproportion infinie entre Dieu et lui, entre la grandeur de Dieu et le peu de gloire qui peut lui revenir du culte de ses créatures, uniquement pour secouer le joug de Dieu et de la religion; et par là s'érigeant lui-même en petite divinité, il se fait le centre de tout ce qui est autour de lui, en détournant pour lui seul et pour les créatures les hommages qu'il refuse au Créateur.

Cependant, pour être bien convaincu de la religion, pour qu'il n'y eût plus à contester, on voudrait tenir de l'Auteur même de la religion son testament et ses volontés, elles seraient bien plus respectées : et on demande pourquoi Jésus-Christ n'a rien écrit, pourquoi tous les apôtres n'ont pas écrit, pourquoi ils ont si peu et n'ont pas même tout écrit?

Mais prenons donc garde que Jésus-Christ, en promettant une assistance éternelle à son Eglise, a tout fait pour elle; il a plus fait que s'il avait écrit. En choisissant pour dépositaires de sa parole et de ses ordres des témoins irréprochables par la candeur et la simplicité de leur caractère, irrécusables par la sincérité de leur narration, des témoins enfin qui ont sacrifié leur vie pour en garantir la vérité, il a donné à sa parole le témoignage le plus authentique et une toute autre sanction que celle de la parole écrite; c'est une tradition tracée en lettres de sang, et qui, à la preuve testimoniale, ajoute l'exemple et l'autorité de tant de martyrs qui ont scellé par leur mort le testament de leur maître. Eh! qu'auraient produit de plus des écrits de la part du divin Maître? Quelques disputes de plus sur leur authenticité, ou sur la manière d'entendre le texte sacré. Point de moyen pour enchaîner l'esprit de chicane; on n'aurait pas plus épargné les écrits du Maître que ceux des disciples. Les hommes mettent leurs volontés par écrit, encore ne sont-ils pas bien assurés de leur exécution; mais quand c'est un Dieu qui parle, pourquoi des écrits comme si c'était un homme qui eût parlé, comme s'il fallait se défier de sa parole ainsi que de celle des hommes? Non, ses oracles sont trop frappants, ils sont recueillis avec trop de soin, la tradition les transmet bientôt de bouche en bouche; et c'est parce qu'elle est la parole de Dieu qu'elle ne se perd ni ne s'altère, ni ne se transmet comme celle des hommes. Elle est donc assurée cette parole, mais par des témoins qu'on ne peut récuser; elle est écrite, mais c'est sur les temples et les autels; mais dans tous les cœurs et en caractères plus durables que ceux de la parole de l'homme, que le temps dévore jusque sur le bronze et sur le marbre, et qui meurt sur les monuments même de l'immortalité.

C'est sans doute pour de grandes raisons, dit M. de Fleury, que Jésus-Christ n'a rien écrit, et que les apôtres ont si peu écrit : il y en a sept dont nous n'avons pas un seul mot : c'est à force d'ouvriers que s'achèvent les ouvrages des hommes, et Dieu n'emploie pas même tous ceux qu'il a choisis; l'œuvre de Dieu a donc une marche bien différente de celle des hommes, et la religion propagée par sa propre force, par la grandeur des faits, l'importance des événements, doit tout à elle-même et rien aux moyens humains; elle est donc incontestablement la vérité suprême, et les apôtres, en la prêchant, ne cherchaient ni leur intérêt ni leur propre gloire : tant d'églises formées dans tous les pays dès le second siècle, ne s'étaient point formées toutes seules; occupés à travailler, ils négligeaient d'écrire : la meilleure marque de la sagesse de l'architecte et du travail des ouvriers, ce n'est pas d'avoir décrit leurs peines et leurs travaux, c'est la grandeur et la solidité de l'ouvrage, preuve éclatante et sensible qui persuade mieux que les écrits et en dit plus que tous les discours.

Et quels écrits demandons-nous? En est-il qui puissent être comparés aux Pères de l'Eglise, à cette longue chaîne de docteurs et d'apologistes du christianisme? C'est là, dit Bossuet, que la religion consignée dans ces immortels ouvrages, paraît dans toute sa beauté; là qu'il faut l'étudier et qu'on la voit grande et majestueuse dès le berceau. En lisant les écrits des Pères on éprouve je ne sais quel charme divin, on respire cette première séve du christianisme qui fortifie la foi et produit en même temps l'amour et le respect. Non, ce ne sont pas les écrits qui manquent à la religion, ce sont les lecteurs qui manquent aux écrits et aux livres saints. Que nos grands esprits qui affectent de les dédaigner, qui ne les connaissent pas, seraient étonnés de trouver dans les écrits des Pères de l'Eglise plus de génie, plus d'esprit, plus d'éloquence, plus de grandes pensées et de véritables beautés que dans les auteurs les plus admirés! Qu'ils seraient étonnés, s'ils savaient leur religion, de voir qu'il n'y a pas une seule des vérités, qu'ils croient comme incontestables, qui ait autant de preuves et une base aussi solide que le christianisme? Mais quel est l'homme qui sait sa religion, l'homme qui en ait fait une étude approfondie? Les premiers éléments, et, pour ainsi dire, l'alphabet du christianisme : voilà où se réduit, pour le plus grand nombre, la science de la religion; beaucoup d'objections et de difficultés recueillies avec empressement, nulle connaissance des preuves et des réponses qu'on y oppose; et il est si ordinaire de s'en tenir, sur ce grand objet, aux leçons de l'enfance, il est si rare de trouver des chrétiens en état de rendre raison de leur foi, que jamais peut-être l'incrédulité n'a été appelée, à plus juste titre, la fille de l'ignorance.

Concluons : ce n'est donc pas faute de preuves que la religion perd son empire; et si, presque abandonnée, elle semble menacée d'une chute prochaine, tant de causes y ont contribué, qu'il serait bien difficile d'indiquer la source du mal. Après le défaut d'étude et d'instruction, la plus grande sans doute c'est qu'à la suite du luxe marche

toujours la philosophie qui, à un certain degré, n'est elle-même qu'un luxe de l'esprit, qui introduit autant d'instabilité et de variations dans la façon de penser et dans les opinions, que le luxe en introduit dans la façon de vivre. Quand on a quitté les mœurs de ses aïeux, on quitte aussi leur croyance, on dédaigne leur façon de penser, comme on jette du ridicule sur leurs usages, et on rougit de la religion de ses pères comme on rougirait de porter leurs habits. Qu'arrive-t-il alors? Ce qu'on a vu, ce qu'on a remarqué dans tous les temps : par la chute des mœurs et de la religion commencent et se consomment enfin la décadence des nations et la ruine des empires; point de présage que l'expérience ait mieux confirmés. Mais, dit Pascal, quand tout se remue également, rien ne remue en apparence, comme en un vaisseau; et quand tous vont vers le déréglement, nul ne semble y aller, nul ne croit y être arrivé : qui s'arrête, fait remarquer le déréglement des autres comme un point fixe. Mais qui pense à s'arrêter? Chaque siècle croit mieux valoir que ceux qui l'ont précédé; et dans un siècle d'orgueil et d'impiété, vouloir raisonner avec des esprits égarés ou prévenus, leur présenter la lumière et la vérité, c'est, selon l'expression d'un ancien, présenter le miroir à un aveugle. Ajoutons que ce qu'il y aura toujours de plus incompréhensible dans la religion, ce n'est ni ses dogmes, ni ses mystères; c'est de voir l'homme opposé à Dieu, révolté contre Dieu; cet homme d'erreurs et de ténèbres, qui ne sait rien, qui ne connaît pas même l'homme, de le voir ivre d'orgueil et de présomption, sacrilégement occupé à raisonner sur les voies de Dieu, à critiquer la religion, à renverser l'autorité de la révélation, à s'affranchir de la terreur de ses jugements, jamais d'accord avec lui-même sur ce que Dieu veut de l'homme, sur ce que l'homme doit à Dieu, et toujours prêt enfin, selon l'expression de saint Augustin, à disputer de Dieu contre Dieu même : *Disputare de Deo contra Deum.*

SERMONS.

—

SERMON Ier.

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Videte vocationem vestram... quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes; et infirma..., ut confundat fortia; et ignobilia et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. (*I Cor.*, I.)

Connaissez le mystère de votre vocation. Dieu a choisi ce qu'il y avait de plus insensé, pour confondre les plus sages; ce qu'il y avait de plus faible, pour triompher des plus forts; et ce qu'il y avait de plus méprisable, ce qui n'était rien encore, pour détruire ce qui était.

Sire,

Ainsi l'apôtre saint Paul, pour affermir les premiers chrétiens dans la foi, leur faisait dès lors entrevoir ce grand événement de la naissance et de l'établissement de la religion dans le monde. Il leur faisait comparer son origine avec ses progrès, ses forces avec ses conquêtes. Voyez, leur disait-il, ce que vous avez été et ce que vous êtes; ce que vous pouviez et ce que vous avez fait; d'où nous sommes partis et où nous sommes venus : *Videte vocationem vestram.* Miracle de l'établissement du christianisme dans le monde, grande et invincible preuve de la vérité, de la divinité de la religion! miracle que l'Apôtre a cru devoir immortaliser dans ses écrits; miracle qu'ont célébré après lui tant d'orateurs évangéliques, que tant de génies sublimes et de plumes savantes ont éclairci, développé, approfondi!

Le croirions-nous? C'est encore le sujet le plus nécessaire à traiter dans la chaire de vérité. En vain voyons-nous sous nos yeux l'accomplissement de cette merveille; en vain voyons-nous cette religion, semblable dans sa naissance à une tige faible et tremblante qui plie sous l'effort des vents et de l'orage, aujourd'hui devenue cet arbre majestueux dont le tronc immobile résiste aux coups de la tempête, dont les rameaux pompeux s'étendent du couchant à l'aurore, et réunissent tant de peuples sous leur ombre salutaire; il est encore des esprits téméraires qui, semblables à des serpents furieux, l'attaquent dans ses racines, et par leurs morsures cruelles s'efforcent de le détruire. Inutiles combats; la religion n'a besoin que d'elle-même contre ses ennemis : j'entreprends de vous prouver, dans ce discours, quel est l'ouvrage d'un Dieu, et dans ce dessein je vous dis avec saint Paul : examinez quels sont les traits qui la caractérisent : *Videte vocationem vestram.*

Cet Apôtre semble en désigner trois principaux, la folie, la faiblesse, l'humiliation. Un caractère de scandale et de folie apparente dans ses dogmes et ses mystères, *stulta ut confundat sapientes;* un caractère d'impuissance et de faiblesse dans les moyens de son établissement, *infirma ut confundat fortia;* un caractère d'humiliation et d'ignominie dans ses progrès même, *ignobilia et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* Or, que fallait-il pour que ces trois caractères se tournassent en preuves de la divinité de la religion? Il fallait ce que le monde n'attendait pas, et ce que le monde a vu; que cette folie devînt sagesse, cette faiblesse puissance, et cette humiliation tout ce que

la gloire a de plus éclatant, parce qu'il n'appartient qu'à un Dieu d'opérer de semblables prodiges, et qu'à ces traits on ne peut méconnaître son ouvrage. Je reprends donc, et je dis : folie apparente de la religion, folie plus sage que toute la sagesse du monde; ce sera la première partie : faiblesse réelle de la religion, faiblesse plus forte que toutes les puissances du monde : ce sera la seconde : humiliation de la religion, humiliation plus glorieuse, plus éclatante que toutes les grandeurs et la gloire du monde; ce sera la dernière.

Vous demanderai-je une attention favorable? Il suffit de connaître le temps où nous sommes pour sentir l'importance du sujet que je traite. Puisse le Dieu de toute vérité accorder à ma voix le don de la persuasion et rendre utile un discours que nos désordres ont rendu trop nécessaire.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est d'un Dieu de communiquer à tous ses ouvrages le caractère de la Divinité et l'empreinte de sa grandeur. C'est ainsi, nous dit le prophète, que les astres, dans le firmament, publient la gloire de leur auteur : leur silence majestueux parle le langage de tous les peuples, et se fait entendre à tous. Mais s'il en est ainsi des œuvres de ses mains, qu'il a lui-même appelées les jeux de sa puissance; s'il a voulu qu'elles fussent marquées du sceau de sa gloire, que devait-ce donc être de la religion, le seul de ses ouvrages qu'il lui ait plu de regarder comme digne de lui, le seul d'où dépendait le bonheur de l'homme pour le temps et pour l'éternité? Il lui fallait donc nécessairement des traits plus marqués de vérité, de grandeur, de divinité, afin que l'homme frappé de tant lumière ne pût, sans s'aveugler, lui refuser l'aveu de sa raison et l'hommage de son cœur. Or ces traits qui annoncent dans la religion le Dieu de toute vérité, quels sont-ils? C'est, selon saint Paul, en premier lieu, le scandale et la folie de la croix, et pour deux raisons que je vous prie de remarquer; parce qu'avec cette prétendue folie, il est impossible que l'établissement de la religion ne soit pas l'ouvrage de Dieu, et de Dieu seul; parce que c'est cette folie même qui triomphe de toutes les subtilités de notre esprit, et qui réduit au silence la raison de l'homme. Suivez ces deux propositions, et vous avouerez que ce qui était folie selon le monde, s'est trouvé, selon Dieu, au-dessus de toute sagesse : *quæ stulta ut confundat sapientes.*

Et d'abord, chrétiens, pour vous former une juste idée du scandale et de la folie de la croix, pour comprendre tout ce qu'il y avait d'insensé selon nos lumières dans le projet de son établissement, il faut vous tracer une peinture de ce qu'était le monde à la naissance du christianisme, et comparer l'esprit de l'un avec l'esprit de l'autre, le monde chrétien avec le monde païen. Qu'est-ce que la terre au moment où les apôtres s'avancent pour la conquérir? Ce qu'elle était, pour ainsi dire, au moment de la création, un vaste abîme, couvert d'une nuit d'autant plus profonde, qu'elle était causée par les ténèbres du vice et de l'erreur: *Tenebræ erant super faciem abyssi.* (*Gen.*, I.) C'est un assemblage confus d'hommes ignorants et grossiers, captifs sous l'empire des préjugés, superstitieux dans leur culte, effrénés dans leurs passions, orgueilleux de leurs vices, aveugles dans leur sagesse, criminels jusque dans leurs vertus, et mettant toute leur gloire à noyer la raison dans l'ivresse des plaisirs : affreux chaos d'erreurs et de superstitions, de crimes et de fureurs, où la multitude des faux dieux avait fait disparaître le véritable; où brillaient tour à tour les conquérants et les philosophes; ceux-là, pour ravager le monde par leurs victoires; ceux-ci, pour le tromper par des systèmes; les idoles d'une part, les plaisirs de l'autre; ignorance et volupté : en deux mots, voilà l'histoire du monde depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ: *Tenebræ erant super faciem abyssi.* Or la folie de la religion et le comble de la folie, c'est d'avoir prétendu percer cette triste nuit, s'établir au milieu de ce même monde et parmi ces hommes aveugles, non en flattant leurs idées et leurs passions, mais en les combattant; je veux dire d'avoir proposé des mystères à croire à un monde d'ignorance et d'aveuglement, une morale austère à un monde de plaisir et de volupté.

Je dis des mystères à croire à un monde d'ignorance et d'aveuglement, premier scandale. Et quels mystères? Vous le savez, les plus capables d'étonner la raison; un Dieu en trois personnes, un Dieu-Homme, un Dieu sur une croix, un Dieu dans le tombeau; quels dogmes et quel langage! en vain nos oreilles y sont accoutumées dès l'enfance, notre esprit en est toujours effrayé. Jugeons donc ce que ce dut être lorsque ces étonnantes vérités sortirent pour la première fois de la bouche des apôtres; que pouvaient-ils en attendre, si ce n'est de passer pour des insensés? Ils prêchaient la vérité, je l'avoue, mais une vérité sublime et mystérieuse; et ceux à qui ils l'annonçaient faisaient profession du paganisme, de toutes les religions la plus éloignée du mystère et de la spéculation. C'était une vérité abstraite qui ne prêtaient rien aux sens et à l'imagination; et les hommes alors ne se laissaient conduire que par les sens; leurs dieux étaient toujours ou sous leurs yeux ou sous leurs mains, et chaque jour l'imagination des poëtes faisait éclore quelque nouvelle divinité. C'était une vérité triste et rebutante; et les peuples jusqu'alors avaient trouvé dans leurs fables, et dans les cérémonies du culte idolâtre, les maximes les plus flatteuses, les images les plus riantes. Vastes projets, de surmonter un tel contraste et de franchir l'intervalle qui sépare l'homme du chrétien. Il s'agit de ramener l'esprit humain et de le guérir d'une folie à la vérité telle que celle d'idolâtrie, mais par une autre folie en un sens plus capable

de le révolter. Il faut le conduire des choses sensibles aux choses invisibles, de la chair à l'esprit, de la grossièreté des sens à la sublimité de la foi, de la terre au ciel, et du pied des idoles au pied de la croix. Fière raison, sagesse humaine, c'est ici que ta force t'abandonne et que ton flambeau s'éclipse. Mais, s'il est permis de s'exprimer ainsi, Dieu commence où l'homme finit; il multiplie les obstacles, pourqu'on ne puisse méconnaître son ouvrage, et c'est des pierres même qu'il se plaît à former des enfants d'Abraham. Que veux-je dire? Encore un peu de temps, et vous allez voir ces peuples sauvages et grossiers sortir de leurs forêts, quitter leurs temples et briser leurs idoles : encore un moment, et vous verrez les villes, les contrées, embrasser cette foi, se soumettre à ces mystères si humiliants. Et de peur que vous ne croyiez que c'est un effet de l'aveuglement, une chaleur, un transport de l'imagination séduite et frappée; ce ne seront pas seulement les simples qui les croiront ces vérités, mais les doctes et les savants : ce ne sera pas chez quelques hommes ou quelques peuples, ce sera dans tout le monde et chez tous les peuples qu'elles trouveront des adorateurs; nulle religion n'aura eu des conquêtes aussi étendues et aussi rapides, et d'un pôle à l'autre le scandale de la croix est adoré. Pourquoi? Parce que l'oracle avait été prononcé de toute éternité; que ce serait par la folie de la prédication qu'il plairait à Dieu de sauver le monde : ***Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.*** (I *Cor.*, I.)

Or prenez garde ici, chrétiens, je vous prie : l'impie demande à quoi bon ces mystères, ces scandales, qui paraissent folie aux yeux de la raison? Il s'écrie : si Dieu veut être adoré, que ne se montre-t-il à découvert? Est-il d'un Dieu de se cacher de la sorte? Et moi je lui réponds avec saint Augustin, que c'est là même ce qui prouve la sagesse d'un Dieu. Pourquoi? Parce que Dieu étant nécessairement incompréhensible dans toutes ses œuvres, même dans celle de la nature, c'est dans l'œuvre de la religion qu'il a dû le plus étonner, et s'y réserver un secret plus profond, plus impénétrable; car, ajoute saint Augustin, tant s'en faut que nos connaissances servent à nous faire avouer la grandeur de Dieu, qu'au contraire, de tous les ouvrages du Créateur, ceux-là portent d'autant plus visiblement sa marque et son caractère, que nous les comprenons moins : ***melius scitur Deus nesciendo.*** Pourquoi encore? Parce que c'est spécialement le propre, et, si je l'ose dire, la marche de la Divinité, d'être cachée en tout : ***vere Deus absconditus.*** (*Isa.*, XLV.) Ainsi, Dieu a caché la connaissance de l'immortalité de l'âme dans la ressemblance de la naissance et de la mort de l'homme avec celle des autres animaux : il a caché sa puissance sous les voiles de la nature, qui paraît tout faire; sa providence, sous les apparences du hasard qui paraît tout décider; la vraie religion dans la multitude des fausses religions; les véritables prophéties dans la foule des faux prophètes; la catholicité dans la multitude des hérésies; la vraie vertu dans la multitude des fausses vertus; les vrais miracles dans la multitude des faux miracles; les voies du ciel dans la multitude de celles qui mènent à la perdition; la vérité, sous le voile de tant d'erreurs et de mensonges qui nous assiégent : partout nuage, mystère, abîme, parce qu'il faut partout que l'homme prie, cherche, tremble et adore. Eh quoi! le Dieu de la nature aurait des secrets, et le Dieu de la révélation n'en aurait pas? S'il lui a plu de ne lever qu'un coin du voile, de ne nous laisser, pour ainsi dire, qu'entrevoir son secret, et de se montrer à notre foi en se cachant de notre raison : ***Secretum meum mihi*** (*Isa.*, XXIV) : s'il lui a plu de semer autour de son trône ces ténèbres sacrées, ces ombres augustes, ces nuages mystérieux; et du fond de cette nuit obscure, malgré ces ombres, ces ténèbres, ces mystères, d'attirer à lui les princes et les sujets, les sages et les simples, les forts et les faibles; c'est que cette sainte folie devait être à jamais une pierre de scandale, contre laquelle tous les efforts de la raison viendraient se briser, une barrière qu'elle ne pourrait franchir, et où elle serait forcée de se taire et d'adorer; voilà ce que l'Apôtre appelle le bon plaisir de Dieu : ***Placuit Deo.*** (I *Cor.*, I.)

Et ne dites pas : Dieu ne peut me proposer à croire que ce que je puis comprendre; Dieu, auteur de la révélation, ne peut être opposé à Dieu auteur de la raison; Dieu ne peut rien faire, rien dire, qui paraisse choquer ma raison. Voulez-vous d'un seul mot sentir la fausseté de ce principe, qui fait la base de tous les systèmes des incrédules? Supposez pour un instant que vous eussiez existé au moment de la création, et qu'on vous eût dit : Dieu va se déterminer à créer le monde; que pensez-vous de l'ouvrage qui doit sortir de ses mains? Ce sera sans doute un ouvrage digne de l'ouvrier, c'est tout dire; un ouvrage où tout sera parfait et toutes les créatures heureuses; la raison, le bon sens, la justice, le dictent ainsi : et si l'on vous eût dit, ce monde qui va sortir des mains du souverain Être sera l'assemblage de toutes les calamités; on n'y verra qu'injustice; la vertu sera malheureuse, le vice couronné; des fléaux de toute espèce désoleront cet univers; le mal sera toujours à côté du bien; la discorde partout dans le physique et dans le moral; orages, tempêtes, grêles, maladies, désordre des saisons, guerre des élémens : que sais-je? les hommes regretteront d'être nés, et couleront leurs jours dans la peine et la douleur. Quel blasphème! auriez-vous répondu. C'est de toute impossibilité, ma raison ne le peut croire et ne le croira jamais. Eh bien, mon cher auditeur, cet ouvrage qui répugne à la raison, à la justice, à la sagesse, qui ne peut

sortir des mains de Dieu, le voilà sous vos yeux avec ce déluge de maux qui le désolent, et le murmure de toutes les créatures qui l'habitent. Niez donc et l'existence de Dieu, et la création du monde, et la sagesse de la Providence; ou bien convenez que, de toutes les absurdités, la plus grande est celle de votre principe, que Dieu ne peut rien faire qui choque et révolte les idées de l'homme; que ne pas comprendre est une raison pour ne pas croire; que Dieu, en un mot, ne peut rien proposer à l'homme que l'homme ne puisse entendre. Que diriez-vous d'un homme privé du sens de l'ouïe qui ne croirait point à l'harmonie; d'un aveugle-né qui refuserait de croire les effets de la lumière et des couleurs? Il n'en a aucune idée sans doute; loin de concevoir ce qu'on lui en dit, qu'une perspective soit près de nous et en paraisse éloignée, que la même surface soit plate et paraisse profonde, ce sont là autant d'absurdités et de contradictions, qu'il ne peut ni croire ni comprendre. Il les croit cependant, malgré les répugnances de sa raison, sur la parole et le témoignage de tous les hommes : et sur la parole d'un Dieu nous refuserons de croire ce qui surpasse notre raison, ce qui choque nos idées! Aveugles-nés pour tous les ouvrages de Dieu, il nous siérait bien de rejeter ses mystères, parce qu'ils nous paraissent contradictoires, et ses dogmes, parce que nous ne les comprenons pas. Comment les esprits forts ne sentent-ils pas qu'avec ce principe de ne rien croire de ce qu'on ne peut entendre, ils détruisent la religion même naturelle et la première des vérités, l'existence de Dieu, dont on ne saurait concilier les attributs; sa liberté avec son immutabilité; sa simplicité avec son immensité; sa bonté avec sa justice; sa prescience avec notre libre arbitre : autant de mystères, autant de contradictions pour notre raison, et qui existent dans la religion naturelle comme dans la révélation. Encore une fois il faudra donc tout nier, et Dieu, et l'homme, et la création, et la révélation, et la religion naturelle; enfin, jusqu'à notre âme, dont nous ne pouvons comprendre l'existence, qu'elle soit simple tout ensemble et étendue dans tout le corps, libre par elle-même et enchaînée par les sens, une et indivisible, mais variée, modifiée à l'infini. Que dirai-je? Nous ne voyons rien, nous ne savons rien, nous ne comprenons rien dans la nature même; il ne faut qu'un atome de matière démontré divisible à l'infini, pour atterrer le plus grand génie, pour révolter et confondre notre raison, et nous voulons comprendre Dieu et la religion!

Mais, ajoute-t-on, où serait le mal d'avoir mis la religion à la portée de l'esprit humain? Le mal, c'est qu'alors la religion n'ayant plus rien de mystérieux, rien de surnaturel, elle serait moins digne de Dieu, et moins respectée de l'homme; elle serait au rang des doctrines humaines, de la morale, de la politique, de la philosophie, sur lesquelles les hommes ne s'accorderont jamais. C'est qu'alors tout homme, tout particulier, aurait droit d'examen sur les vérités de la religion; par conséquent il y aurait bien plus de disputes et de combats, parce qu'en effet il n'est point de vérité si claire, dont la raison, aidée du sophisme, ne puisse ternir l'éclat : témoin l'histoire des hérésies; la plupart ont été faites sur les vérités ou les plus incontestables par elles-mêmes, ou les plus claires dans l'Ecriture. Il n'y a donc rien à gagner pour la religion à la mettre à portée de notre raison. Qu'a-t-elle produit en effet, tant que le culte de la Divinité a été livré aux caprices de l'homme? Depuis Socrate jusqu'à Jésus-Christ, époque qui embrasse le beau règne de la raison sur la religion, ce ne sont, ou que des fables monstrueuses, ou des systèmes détruits par d'autres systèmes; et depuis cette époque, des sectes, des schismes, des hérésies combattus et renversés par d'autres hérésies. Non, jamais la raison humaine n'a fait tant de pitié, n'a enfanté tant de chimères et d'extravagances, que lorsqu'elle a été livrée à elle-même en matière de religion. De nos jours encore et parmi nos esprits forts, qui ne veulent écouter que la raison, à peine en trouverez-vous deux qui s'accordent sur la manière d'honorer la Divinité, sur ce qu'il faut croire ou rejeter. C'est donc nécessité pour l'homme et sagesse à Dieu, qu'il y ait plus dans la religion à adorer qu'à comprendre, plus à croire qu'à entendre; non-seulement pour captiver les inquiétudes de notre esprit, mais encore afin de l'obliger à y reconnaître le doigt de Dieu, et à confesser qu'une religion aussi contraire aux idées des hommes, n'en peut donc être l'ouvrage; qu'ainsi, les ténèbres de la foi sont supérieures aux lumières de la raison, et la folie qui vient de Dieu au-dessus de la sagesse qui vient de l'homme : *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus.* (I *Cor.*, I.)

Cependant, chrétiens, j'enchéris encore sur cette proposition, et quelque grande, quelque victorieuse que puisse vous paraître cette première preuve de la divinité de la religion, d'avoir commandé à un monde d'ignorance et d'aveuglement par des mystères qui, loin de gagner la raison, devaient la révolter; je ne crains pas d'ajouter, que d'avoir osé proposer une morale austère à un monde de plaisir et de volupté, ce doit être au jugement des hommes un degré de folie encore plus surprenant, par conséquent un miracle supérieur à tout autre, second scandale : *Quæ stulta, ut confundat sapientes.* (*Ibid.*)

Avouons-le en effet, chrétiens auditeurs, s'il est quelque chose d'impossible à l'homme, et qui ne puisse convenir qu'à Dieu seul, c'est de se faire croire en prêchant des vérités qu'on a intérêt de ne croire pas. Quand le plaisir est d'un côté, dit saint Jérôme, la vérité a beau se montrer de l'autre, la victoire n'est pas longtemps incertaine; l'esprit même est quelquefois convaincu que le cœur ne cède qu'en soupirant à la voix

du plaisir qui l'enchante. Ainsi, que l'idolâtrie ait durant tant de siècles absorbé l'univers entier, je m'en étonnerais, si l'idolâtrie n'avait eu pour elle que l'absurdité de ses dieux; mais avec le cortége de toutes les erreurs, elle traîne encore celui des vices et des plaisirs; et dès lors je ne m'étonne plus que l'univers soit idolâtre; je ne m'étonne plus qu'un faux prophète, conquérant et législateur, apôtre et soldat, élève son trône sur les débris de celui des Constantins et des Césars, ses autels sur les ruines de ceux de Jésus-Christ même, et devienne enfin le maître et le dieu de l'Asie; ce n'est ni le fer qui brille dans ses mains, ni le sang qui ruisselle à ses pieds, ni la fortune qui le couronne; c'est la volupté, la luxure, la mollesse, toutes les passions qui entourent son char de victoire, qui assurent à Mahomet l'empire de l'Orient, et au Koran celui des cœurs et des esprits: tout cède en un mot à la loi qui flatte, et le mensonge qui promet des plaisirs ne peut manquer de trouver des autels.

Ce n'est pas toutefois, car il ne faut rien dissimuler, ce n'est pas qu'on n'ait vu dans le monde des sectes et des philosophes de la morale la plus austère réussir par cette austérité même, et la secte des stoïciens l'emporter sur celle d'Epicure; mais ceux qui ont osé faire cette comparaison avec l'Evangile, l'ont-ils bien entendue? Je veux qu'on fasse la morale de Zénon et de Platon encore plus sévère qu'elle ne l'était: je demande seulement, allait-elle jusqu'à la destruction de l'amour-propre et de l'orgueil? Au contraire, elle le fomentait, le nourrissait; la plus sublime philosophie n'était que le sacrifice de toutes les passions à une seule, à l'amour de la gloire, à l'estime des hommes; et, au témoignage des païens mêmes, Diogène ne foulait à ses pieds le faste de Platon que par un faste encore plus grand. Ils arrivent enfin ces jours où la face de la terre devait être renouvelée; où par un langage, jusqu'alors inouï, il ne s'agissait de rien moins que d'attaquer l'humanité dans ses intérêts les plus chers, de donner du goût pour les douleurs et les humiliations, de briser l'idole des sages et des philosophes, l'orgueil; de corriger la vertu même, et de présenter avec succès, dans le merveilleux d'une nouvelle doctrine, de quoi révolter les sens et effrayer la raison. Or, n'y eût-il que cette seule différence entre la morale des hommes et la morale de Jésus-Christ, entre la vertu païenne et la vertu évangélique, l'argument subsiste dans toute sa force; et j'ai toujours droit de demander comment une religion aussi dure à la chair et aux sens, au cœur et à l'esprit; une religion qui n'épargne rien, qui immole tout l'homme au pied de la croix, a pu se faire croire, se faire aimer jusqu'à mourir pour elle et s'en rendre martyr? Ici l'esprit fort déconcerté répond, que c'est un travers de l'esprit humain, un de ces coups du hasard qu'on n'entreprend pas d'expliquer. L'homme en effet est si bizarre, qu'il n'est point d'opinion si extraordinaire ou si absurde qui ne trouve des sectateurs. Fort bien; mais je demanderai alors comment ce même délire a-t-il gagné insensiblement tous les cœurs, passé dans tous les esprits, d'un peuple chez un autre peuple, du midi au septentrion, du couchant à l'aurore; en sorte que tant de millions d'hommes, et quels hommes? prenez garde, non-seulement sans ressemblance entre eux, sans commerce, sans union, mais divisés d'intérêt et de parti, séparés par les solitudes, les mers, les montagnes; d'état, de nation, de mœurs, de langage, de professions différentes, se soient trouvés réunis par la même folie, et par quel enchantement, quel prestige le monde sensuel et voluptueux s'est trouvé pénitent et crucifié? Que ceux qui ne trouvent rien d'étonnant et de merveilleux nous montrent quelque événement, quelque révolution qui en approche; qu'on m'en cite un seul exemple dans l'histoire, et je cesserai d'admirer. Pour moi, dit saint Jean Chrysostome, développant cette pensée avec la force de son éloquence, lorsque je considère l'Evangile d'un côté, et avec lui le mépris des richesses, des plaisirs, la mort au monde et à soi-même, la pauvreté, la mortification et tout l'appareil de la pénitence; de l'autre, le monde avec ses délices, ses fêtes, ses spectacles et tout le cortége de la volupté; il me semble que je vois Dieu avant la création, ordonner au néant d'enfanter une terre et des cieux: encore, ajoute ce Père, le néant n'a pu résister au Créateur; le monde n'était pas: Dieu a dit, et le monde a été: *Dixit et facta sunt.* (*Gen.*, I.) Au contraire, les passions et les plaisirs étaient dans le monde avant la croix de Jésus-Christ, établis, accrédités avant lui, et mieux que lui, en état par conséquent de lui en disputer la conquête et l'empire. Eh! quelle histoire n'a pas conservé des témoignages, quelle région ne conserve pas encore des monuments de la guerre sanglante du monde révolté contre l'Evangile? Partout où les apôtres prêchaient, c'étaient, dit saint Chrysostome, des séditions, non-seulement dans les villes, mais dans chaque famille: leur doctrine arrachait les hommes à ce qu'ils avaient de plus cher; elle divisait le père d'avec les enfants, l'épouse d'avec l'époux, le maître d'avec les serviteurs, l'ami de son ami, et qui disait un chrétien semblait dire un ennemi public. Jugeons donc, continue le saint Docteur, du vainqueur par la difficulté de la victoire; et comparez le Dieu qui au commencement a dit que la lumière soit, avec ce même Dieu qui anéantit l'amour-propre, qui ordonne au riche de mépriser les richesses, au pauvre d'aimer la pauvreté, au vindicatif de pardonner, au malheureux de se plaire dans les souffrances; ce même Dieu qui ordonne au voluptueux de mortifier ses sens, aux mondains de quitter le monde, aux grands de mépriser la gloire, au libertin d'embrasser la continence, au philosophe de renoncer à sa sagesse, pour la folie de la croix, et qui a

su se faire obéir, malgré la révolte de toutes les passions, et le frémissement de toute la nature. Tous les chrétiens, il est vrai, n'ont pas d'abord embrassé ce genre de vie austère, mais tous se sont soumis à la religion qui les y condamnait : plusieurs l'ont déshonorée par leurs mœurs, mais tous lui ont rendu l'hommage de leur foi ; elle était crue de ceux mêmes qui n'avaient pas le courage de la pratiquer. Or il n'y a que la vérité seule qui ait la force de mettre ainsi l'homme en contradiction avec lui-même, et d'emporter le suffrage de l'esprit et de la raison, lorsqu'elle n'a pas celui du cœur et des passions : de tels succès n'appartiennent qu'à vous, ô mon Dieu. Votre bras seul a pu les opérer, et, pour changer ainsi la face du monde, il a fallu sans doute une plus grande puissance que pour le créer, *dixit et facta sunt*. (*Psal.* XXXII.)

Faut-il rendre cette preuve, ce miracle encore plus sensibles ? Ne sortons point de notre temps et de nos mœurs, et jugez des premiers prédicateurs de l'Evangile par ceux qui leur ont succédé. Que nous venions vous prêcher la pénitence et les mêmes vérités que prêchaient les apôtres ; que nous allions dans les palais des grands, dans les cours, dans les armées, montrer la croix et l'Evangile, sommes-nous écoutés, sommes-nous même entendus, et quel est le fruit de notre mission ? Vous le savez, des censures, des mépris, des contradictions ; cependant à quels hommes parlons-nous ? A des chrétiens instruits dès l'enfance de ces grandes vérités, accoutumés à les entendre, et qui le plus souvent n'affectent de nous mépriser au-dehors, que parce qu'au fond du cœur ils ne peuvent s'empêcher de nous croire. Toutefois, s'il nous arrive, au milieu de ce monde profane, de faire une conversion ; si un de ces pécheurs endurcis dans le crime, un de ces incrédules pleins de mépris pour la religion, vient à changer et à se convertir à notre voix : voilà qu'aussitôt on s'étonne, on admire, on crie au miracle, au chef-d'œuvre d'un Dieu, et le monde lui-même n'ose attribuer cet ouvrage à la faible parole de l'homme. Or, reprend saint Augustin, puisque, de votre aveu, il ne faut rien moins que la puissance d'un Dieu pour convertir un monde déjà converti, pour faire des chrétiens au milieu d'un monde déjà chrétien, comment la conversion d'un monde idolâtre et incrédule serait-elle l'ouvrage des hommes ? Comment oser penser que quelques hommes échappés des ruines de la Judée soient capables d'annoncer, de soutenir, de persuader seuls un tel Evangile ?

Vous me direz (car à quelles défaites n'a pas recours un esprit prévenu ?), vous me direz qu'ils usèrent d'adresse, qu'ils n'annoncèrent d'abord ces tristes vérités qu'aux pauvres, aux simples, et à ceux qui, par leur état, étaient moins éloignés de les croire. Eh bien, suivez les apôtres dans leur marche, et voyez si c'est à la politique qu'ils doivent leurs conquêtes ? Où le prêchent-ils cet Evangile ? Dans les villes les plus opulentes et les plus corrompues, à Antioche, à Ephèse, à Alexandrie, superbes cités, où le luxe et la mollesse enfantaient les plaisirs et les crimes. Où le prêchent-ils ? A Corinthe, cette riche héritière des dépouilles de la Grèce, dont saint Paul nous trace une si vive peinture, et qui, fière de commander à deux mers, appelait des bouts de l'univers la fortune et l'abondance : Corinthe, où, comme dans le palais de la volupté, étaient venus se rendre tous les désordres et tous les vices, où se trouvait rassemblé tout ce que l'antiquité païenne avait pu imaginer de corruption et de licence, tout ce qu'elle avait consacré par les charmes de la poésie et de la peinture, par les fêtes, les jeux et les spectacles, sans qu'au milieu de cette nuit profonde, on vît briller une seule de ces vertus philosophiques qui étonnèrent autrefois le monde dans Sparte et Athènes : vaste théâtre de scandale et de débauche, où les passions furieuses et rivales semblaient se disputer le crime, et outrageaient à l'envi la raison et la nature. Voilà où paraissent Paul et Barnabé, où ils prêchent, où ils tonnent ; c'est sur cette terre ingrate qu'ils osent élever l'étendard de la croix, qu'ils jettent les premières semences de la religion ; et c'est au milieu de tant d'excès et de débordements, qu'en peu de temps on voit fleurir le christianisme. Une Eglise naissante s'élève et se forme sur les débris de l'enfer même ; et la ferveur y est si grande, qu'un seul pécheur public dans l'Eglise de Corinthe est regardé comme un monstre, banni et anathématisé. Saint Paul enfin, dans ses deux *Epîtres* aux chrétiens de cette ville célèbre, la regarde comme la plus riche conquête de son apostolat, et la plus belle portion du troupeau de Jésus-Christ. Ce n'est donc point à pas lents et obscurs, ni par les détours et les ménagements d'une basse politique, que la religion a cherché à s'insinuer dans les esprits. Fière et hardie dès sa naissance, elle s'est fait annoncer à ses plus redoutables ennemis : ses premières écoles ont été les places publiques ; ses premières chaires, les tribunaux et les échafauds ; ses premiers auditeurs, les sages et les philosophes ; ses premiers enfants, ses persécuteurs et ses bourreaux ; ses premiers triomphes, Rome et la Grèce devenues chrétiennes au sein de l'idolâtrie. Or une telle métamorphose, encore une fois, peut-elle être l'effet de la parole ou l'ouvrage de l'intrigue et de la surprise ; et à qui en doit revenir l'honneur, si ce n'est à celui qui, pour tout faire, n'a eu besoin que de dire : *Dixit et facta sunt*.

Il faut donc l'avouer, que c'était ce scandale et cette folie de la croix que Dieu devait préférer à tout autre moyen, pour se montrer à nous, comme étant une preuve invincible que l'établissement de la religion dans le monde ne pouvait être que l'ouvrage d'un Dieu. J'ai ajouté, parce que c'est cette même

folie qui triomphe de toutes les subtilités de l'esprit, et qui réduit au silence la raison de l'homme.

Que dira-t-elle en effet, et que pourront opposer à cette première preuve de la divinité du christianisme, ceux qui sont les plus déterminés à le combattre? Diront-ils que cette religion est le chef-d'œuvre de quelque génie plus adroit que les autres, et que, malgré tout ce qu'il y a d'étonnant dans ses progrès, elle peut n'en être pas moins l'ouvrage de l'homme. Mais quoi! des dogmes et une morale aussi contraires à l'homme seraient l'ouvrage de l'homme; une morale qui entreprend de détrôner l'amour-propre et d'enchaîner toutes les passions serait l'ouvrage de l'amour-propre et des passions: quelle contradiction! ah! quand on permettra à l'homme de se faire une religion, on y reconnaîtra la main de l'homme; l'amour-propre la dictera, tout y respirera son esprit et le christianisme ne tend partout qu'à l'humilier.

Continueront-ils à dire encore que cette religion est insensée dans ses dogmes, cruelle dans ses vertus, puérile dans ses pratiques, absurde dans ses mystères, et tous ces blasphèmes audacieux qu'ils ne cessent de faire retentir à nos oreilles? Mais c'est là même ce qui fait la condamnation des incrédules, je les prends par leurs propres paroles, et je leur dis: Quoi donc! vous qui vous piquez de tant de raison, n'en avez-vous pas assez pour sentir que vos blasphèmes font l'apologie de la religion; vous qui voyez tout, ne voyez-vous pas que plus vous faites cette religion révoltante et inconcevable, plus vous prouvez qu'il y a en elle du surnaturel et du divin; car, puisque, selon vous, il faut si peu d'esprit et de raison pour sentir l'absurdité de nos mystères, expliquez-nous donc comment ont-ils été crus partout, et par les plus grands génies. Que tout un monde croie à une religion qui flatte ses goûts et ses passions, je ne m'en étonne point; mais que tout un monde s'accorde à croire une religion qui les combat, et que même il ne connaît pas; je le répète, c'est là qu'il faut reconnaître le plus grand des miracles, et par conséquent le chef-d'œuvre d'un Dieu: *A Domino factum est istud.* (*Psal.* CXVII.)

Diront-ils que cette religion, quelque absurde qu'on la suppose d'ailleurs, est très-sage, très-utile dans sa morale, et qu'en apprenant aux grands et aux petits leurs devoirs mutuels, en proscrivant l'injustice, la débauche, la vengeance, la colère, elle sert merveilleusement au bien et à l'harmonie de la société, à maintenir les États, les républiques, les monarchies et les empires? Elle était donc très-propre à s'établir dans le monde, et par conséquent elle pourrait bien n'être qu'un stratagème, une invention de la politique des hommes.

A ce raisonnement si spécieux, et déjà foudroyé tant de fois, je n'oppose qu'une seule réflexion, et je demande à ces grands esprits, si pour qu'une religion soit vraie et divine, disons mieux, si pour qu'une religion soit digne d'eux et mérite leur suffrage, il faut qu'elle détruise tout ordre, renverse toute police, toute économie et porte le trouble dans le monde entier? Qu'ils répondent à cette question, et ils rougiront bientôt de celle qu'ils ont faite. Que dis-je? eux-mêmes ne l'attaquent-ils pas tous les jours, cette religion, par des raisons de politique? Ne prétendent-ils pas qu'en interdisant le luxe, elle nuit aux beaux-arts et au commerce; qu'en condamnant l'ambition et l'orgueil, elle étouffe l'héroïsme, la gloire, l'industrie, l'amour-propre, selon eux le principe et le mobile de tout; qu'enfin, par le célibat de ses ministres et des vierges qui lui sont consacrées, elle est contraire à la raison, à la nature, à la société? Vous le savez, ils le répètent sans cesse et dans leurs écrits, et dans leurs discours: voilà donc la même religion, au jugement des mêmes hommes, juste et injuste, utile et nuisible, elle est politique et elle ne l'est pas; qu'ils s'accordent donc entre eux, et avant que nous commencions à leur répondre, c'est bien le moins qu'ils commencent à s'entendre: *Volentes esse legis doctores non intelligunt, neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.* (*I Tim.*, I.)

Qu'opposeront-ils donc enfin? En viendront-ils à leur défaite ordinaire, et à dire que cette religion est l'ouvrage du préjugé de l'éducation, et un préjugé elle-même? je demanderai alors, qu'est-ce qu'un préjugé, que veut-on dire par ce mot vague et indéfini si souvent répété et si peu entendu? Appelez-vous préjugé une opinion adoptée sans examen, reçue sans raison, sur laquelle on n'a jamais bien réfléchi et qu'on croit en un mot sans savoir pourquoi on la croit? Mais la religion a pour elle les raisons les plus solides, les preuves les plus convaincantes; elle a soutenu l'examen des esprits les plus éclairés, de ses ennemis même, elle a pour motif de crédibilité des miracles, des prophètes, des martyrs, tous les prodiges comme la suite vous le montrera: la religion en ce sens n'est donc point un préjugé et ne saurait l'être.

Appelez-vous préjugé toute opinion dont la fausseté est démontrée et reconnue des sages et des esprits supérieurs, mais qu'on croit encore et qu'on laisse croire au peuple, par un reste d'habitude, par l'ascendant ou la tyrannie de la coutume? Mais qui a démontré, qui démontrera jamais la fausseté de la religion? Combien l'ont tenté, combien le tentent encore tous les jours? Les génies les plus hardis, les écrivains les plus dangereux ont réuni contre elle toutes leurs forces; et après bien des recherches et des discussions, après des arguments, des sophismes, des satires et des libelles sans nombre; hélas! ils ne sont parvenus qu'à vivre dans le doute et à mourir dans le désespoir: ce n'est donc pas encore en ce sens que la religion peut être un préjugé.

Entendez-vous par là toute opinion qui doit sa naissance, ses progrès, sa durée à la

cabale, à l'intérêt, aux passions, aux circonstances ou même à des préjugés plus anciens qui, déjà établis, ont frayé la route aux autres et ont été cause que le monde a reçu sans peine une doctrine toute conforme à ses premiers préjugés? A ces traits, qui de vous reconnaît le christianisme? Voit-on rien de semblable dans les progrès de son établissement? Tous les préjugés que la religion trouve dans le monde lui sont contraires; loin qu'elle cherche à en profiter, elle les combat : le monde avait des idoles, elle les brise; des plaisirs, elle les défend; des fables aimables, elle y substitue des mystères terribles. Et ce qu'il faut surtout remarquer c'est que ces idoles, ces plaisirs, ces fables étaient tous plus anciens qu'elle dans le monde, fortifiés par l'habitude et la tradition de tous les siècles, illustrés par les plus grands exemples, célébrés dans toutes les histoires, consacrés par le culte et l'adoration publique, appuyés sur l'intérêt de toutes les passions, sur l'autorité de tous les princes, sur l'opiniâtreté, l'entêtement, la cabale de tous les peuples réunis. Non, le fleuve qui remonte vers la source n'est point un miracle si surprenant que le monde réformé par la religion. On dirait que pour elle la nature oublie ses droits et renverse ses lois; pour elle les esprits entêtés deviennent dociles, les cœurs voluptueux deviennent pénitents par elle; les ignorants sont éclairés, les superstitieux raisonnables, les barbares s'humanisent, les grands s'humilient, toutes les passions se laissent désarmer; et elle seule, dans quelques siècles, vient à bout de mettre en fuite les préjugés de quatre mille ans. Or, sur ce fait qui n'a point été contesté, et qui ne saurait l'être, je conclus : donc la religion ne s'est point établie à la faveur des préjugés, puisqu'au contraire elle s'est élevée sur la chute et la ruine de tous les préjugés : donc elle-même n'est point un préjugé; car le plus fort n'a pas coutume de céder l'empire au plus faible, ni celui qui flatte le plus à celui qui flatte le moins; et la religion au contraire les détruit tous : elle a terrassé des préjugés tous plus forts, plus aimables, plus anciens, plus impérieux qu'elle; et non-seulement elle en a triomphé, mais elle en triomphe encore; puisque l'impiété, le libertinage ont beau frémir autour de ses autels et crier au préjugé, ils ne peuvent les ébranler. Tous les jours même quelques-uns de ces impies, soit dans leur vie, soit à leur mort rendent les armes et se convertissent à cette religion, malgré leurs préjugés contre elle. Donc il faut y reconnaître la main et l'ouvrage d'un Dieu, et que la folie de cette religion est au-dessus de toute la sagesse du monde; de même que sa faiblesse s'est montrée supérieure à toutes les puissances de la terre : *quæ infirma elegit ut confundat fortia.* (*I Cor.*, I.) Seconde preuve de sa divinité.

SECONDE PARTIE.

Faire de grandes choses, ce n'est point dans Dieu une gloire qui lui soit propre et personnelle; mais faire de grandes choses et les faire de rien, c'est le privilége de la divinité et la gloire de Dieu seul. J'appellerai donc miracle et chef-d'œuvre d'un Dieu, j'appellerai merveille et prodige de la religion, non pas seulement de s'être répandue dans tout un monde, mais de s'y être répandue, affermie, accréditée au milieu des tempêtes et des révoltes de tout un monde, par les moyens les plus faibles en apparence et qui seuls ne pouvaient que la faire échouer.

En effet, remarque saint Augustin (ne perdez pas cette pensée, elle mérite toute votre attention), je suppose, dit ce Père, que Jésus-Christ, prêt à consommer ce grand ouvrage de l'établissement du christianisme, avant d'y mettre la dernière main, eût été consulter le sage le plus vanté dans le paganisme et qu'il lui eût expliqué son dessein en ces termes : Vous voyez comme le monde m'outrage et me persécute; vous voyez comme il s'est jusqu'ici révolté contre ma doctrine et mes préceptes, comme il en a été choqué, scandalisé; cependant c'est cette même doctrine que je veux faire embrasser à ce même monde et lui faire croire malgré lui. Jusqu'ici je n'ai prêché ma doctrine que dans les bourgades et les villes de la Judée; mais bientôt je vais faire entendre ma voix à tous les peuples; je veux que toute la terre reçoive le scandale de la croix, et j'ai choisi la maîtresse du monde, Rome elle-même, pour en faire le centre et le siége de mon empire. Voyez ces divinités qu'elle enferme dans ses murs et que l'univers encense, je veux les renverser et bâtir mes autels sur les débris de leurs temples; ces césars qui font trembler tant de nations, je veux les chasser de leur trône, y faire monter mes pontifes, qui doivent me succéder jusqu'à la fin des siècles. Ce n'est pas tout, et pour exécuter mon projet, j'ai jeté les yeux sur douze vils pêcheurs que le monde ne connaît pas et qui eux-mêmes ne connaissent rien dans le monde.... A ce langage, reprend saint Augustin, qu'aurait dit, qu'aurait pensé ce philosophe? Plus sans doute il aurait eu de raison et de lumières, plus il aurait traité ce projet d'extravagance et de folie. La voilà cependant, la merveille que nous vous annonçons; c'est cette même religion qui s'est établie, et comment? En opposant à l'esprit et au savoir l'ignorance et la simplicité; à la force et à la violence la douceur et la patience; en sorte que c'est par la faiblesse même qu'elle a triomphé. Nouveau genre de victoire qui annonce un Dieu et ne peut venir que de lui : *Quæ infirma ut confundat fortia.*

Elle a opposé à l'esprit et au savoir l'ignorance et la simplicité, premier moyen. Remontons encore au principe de ce grand événement, et voyons de quoi il s'agissait dans l'établissement du christianisme? De la plus grande, de la plus hardie, de la plus difficile de toutes les entreprises; de mettre sous le joug de la foi les puissances les plus difficiles à captiver : il s'agissait de s'empa-

rer à la fois de l'esprit, du jugement, du cœur de tous les hommes pour les gagner à Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il fallait tous les talents de l'esprit, et par conséquent employer à cet ouvrage des hommes savants pour enseigner, éloquents pour plaire, philosophes pour disputer, pour raisonner, pour confondre leurs adversaires; des hommes enfin distingués par la profondeur de l'érudition, la force du génie, et surtout par le don de la parole. Car, vous le savez, sans ce talent que peut-on faire des hommes, et avec ce talent que n'en fait-on pas? Que devait-ce donc être des premiers apôtres de la Croix? A juger seulement de leurs talents par leurs desseins, quelle science, quelle adresse, quel don de plaire et de persuader ne leur fallait-il pas pour réussir? Paraissez donc nouvelles lumières du monde, illustres sectateurs d'un Dieu crucifié, hâtez-vous de quitter vos barques et vos filets..... Quoi! direz-vous, de vils pécheurs devenus les oracles et les législateurs du monde! des hommes obscurs, sans autres connaissances que celles d'un métier mercenaire!... Oui, reprend saint Ambroise, c'est l'ignorance et la stupidité de ces pauvres pécheurs qui doit confondre l'orgueil et la science des philosophes, *stultitia piscatorum stultam fecit scientiam philosophorum.* Eux-mêmes ne s'en cachent pas; et de peur qu'on ne les regarde comme des hommes polis par l'étude et le savoir, ils déclarent qu'on ne les entendra point parler le langage de la sagesse humaine : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II.) Peut-être croirez-vous que c'est la grandeur des promesses et des récompenses, qui, en les engageant dans l'entreprise, leur a fait oublier leur incapacité? Ecoutons le langage que leur tient Jésus-Christ en les chargeant de sa mission : portez votre Croix, leur dit-il, et suivez-moi; si le monde m'a si fort maltraité, moi, qui suis le maître, jugez comme il traitera les disciples ; vous serez enchaînés dans les prisons, flagellés dans toutes les synagogues, traînés dans tous les tribunaux : mais celui qui ne saura pas quitter pour moi ses père et mère, qui ne saura pas sacrifier ses biens et sa vie pour moi, n'est pas digne de moi. Les voilà les promesses attrayantes avec lesquelles les apôtres entrent dans leur nouvelle carrière. Ils marchent cependant, dit saint Augustin dans son livre admirable sur la religion, et, malgré leur ignorance profonde des lettres humaines, je vois Pierre et Paul entrer dans l'Italie, s'avancer vers la ville des césars, et deux hommes seuls méditer la conquête de la capitale du monde. Spectacle nouveau, s'écrie le saint docteur; et qui de vous, témoin de l'audace de ces deux hommes, ne serait tenté de les détourner de leur entreprise? Il est vrai qu'ils ont déjà fait l'essai de leur force, et converti quelques peuples; mais c'étaient quelques ignorants, presque aussi grossiers qu'eux-mêmes : il est vrai qu'ils ont paru dans la Grèce; mais dans un temps où, dépouillée par ses vainqueurs, la Grèce semblait se redemander à elle-même son ancienne splendeur, retenait à peine les débris des sciences et des arts, et n'étonnait plus le monde que par sa chute. Aujourd'hui où portent-ils leurs pas, où font-ils retentir leurs voix? Au centre même du goût et de la politesse, à Rome jadis triomphante mais barbare, aujourd'hui guerrière et savante; Rome qui toute orgueilleuse encore de la gloire du premier de ses empereurs, et formée pour ainsi dire des mains d'Auguste, avait fixé dans ses murs la victoire et la sagesse, devenue tout à la fois la terreur et l'école du monde; Rome qui, non contente de l'empire de la terre, osait porter ses prétentions jusque dans le ciel, disposait de la royauté et de la divinité, des trônes comme des autels, et faisait à son gré les rois et les dieux; Rome enfin, où l'étonnante réunion de tous les esprits et de tous les goûts, de tous les arts et de toutes les sciences, de toutes les sectes et de toutes les académies, de tous les hommes et de tous les talents, enfanta ce siècle si fameux par tant de prodiges, que la nature épuisé sembla s'étonner de cet effort; et avoir voulu, dans la gloire d'un seul siècle faire la honte de tous les autres.

Quel théâtre pour des hommes tels que les apôtres, dont l'extérieur seul annonçait la barbarie! Ne les voyez-vous pas déjà dans les places publiques, dans les assemblées, dans les tribunaux, devenus la fable de ce peuple ingénieux et poli; et le moyen que l'insuffisance et la simplicité de ces nouveaux prédicateurs se fassent jour au milieu de la délicatesse et de l'urbanité romaine! Ne les voyez-vous pas enfermés dans les prisons, battus de verges, et terminant à Rome leur mission par la mort et le supplice? Qu'arrive-t-il cependant, et qu'est-ce que le monde a vu? Vous le savez, ces grands hommes se laissent convertir par ces pauvres pêcheurs; ces doctes se laissent convaincre par ces ignorants; ces philosophes se laissent toucher par ces insensés; et Rome, étonnée de voir dans son sein des chrétiens et une Eglise naissante, demande par qui et comment s'est fait ce prodige. La nouvelle secte n'est rien encore, et déjà elle fait ombrage; l'alarme en est portée au palais des césars; la rage s'empare des tribuns et des magistrats, le sang des chrétiens rougit sans cesse les haches et les faisceaux, et le christianisme ne cesse point d'étendre son empire et ses conquêtes.

Ainsi, des hommes formés à l'école de Jésus-Christ, c'est-à-dire aux humiliations et aux souffrances, osent paraître au milieu des écoles et des académies les plus florissantes, défier à la fois et le Lycée et le Portique, le Sénat et l'Aréopage, et seuls dans Rome fondent une Rome nouvelle; ainsi, ce qu'il y a de plus faible en doctrine et en savoir triomphe de ce qu'il y a de plus fort en esprit et en sagesse, *quæ infirma*, etc.

Or, chrétien, cette façon d'établir et de

prêcher la religion mérite d'autant plus votre attention, que c'est un miracle, non-seulement inouï jusqu'alors, mais encore opposé à la conduite que Dieu même a tenue depuis à l'égard de la Religion. Quels hommes, en effet, que ceux qu'il envoie, après ses apôtres, pour achever de fonder son Eglise, et avec quelle attention, dans tous les siècles, il distribue les talents à ceux qu'il charge de la conduire ou de la défenre? Tertullien, Origène, saint Cyprien, saint Augustin et tant d'autres, c'étaient là les hommes et les apôtres qu'il eût fallu d'abord envoyer. Quel fracas n'eussent pas fait à Rome et dans Athènes un saint Chrysostome, un saint Basile? Cette éloquence divine qui transporte dans leurs écrits, plus véhémente encore dans leur bouche, n'eût-elle pas fait plus de conquêtes à la Religion que la simplicité des apôtres? Pourquoi donc ne les a-t-il pas choisis et préférés? Saint Paul nous l'apprend, lorsqu'il dit lui-même que Jésus-Christ l'a envoyé prêcher l'Evangile sans y employer la sagesse de la parole : *Misit me Christus evangelizare non in sapientia verbi* (I *Cor.*, I); afin, ajoute-t-il, que la croix de Jésus-Christ ne fut point anéantie, *ut non evacuetur crux Christi. (Ibid.)* Or, qu'est-ce qu'empêcher l'anéantissement de la croix, et que signifient ces paroles, *ut non evacuetur crux Christi?* C'est que l'établissement du christianisme devant être l'ouvrage de la croix seule, c'est-à-dire, de Dieu seul, il fallait y employer des moyens qui ne pussent venir que de Dieu; il fallait répondre d'avance à ses ennemis, qui voudraient un jour faire passer la religion pour un ouvrage de politique et d'invention humaine, ou suspecter la foi et la probité des écrivains sacrés qui nous ont transmis l'Evangile. Or, par le choix de ses apôtres, Jésus prévient tout, Jésus répond à tous; et dès lors on ne saurait dire, ni que la religion est l'ouvrage de la politique, puisque c'étaient les hommes les moins subtils, les moins artificieux, et qu'en bonne politique, l'Evangile devait échouer dans leurs mains; ni l'effet de leur éloquence, puisque, incapables d'en avoir, ils auraient regardé comme un crime de s'en servir, quand même ils auraient pu le faire; ni que leur témoignage soit suspect, puisque, indépendamment des autres preuves de la vérité de leur narration, leur caractère seul de candeur et de naïveté ne permet pas de soupçonner en eux l'adresse de l'imposture et du mensonge. Dailleurs, vous le savez, les évangélistes ont scellé de leur sang ce qu'ils ont ont écrit; et, après mille peine, mille travaux, ils se sont immolés eux-même, pour ajouter à leur témoignage le respect et la vénération du sacrifice. Ce n'est donc ni à eux, ni à leur industrie, mais à la vertu de la croix, c'est-à-dire, à Dieu seul qu'il faut rapporter l'honneur du triomphe, *ut non evacuetur crux Christi*. Est-ce là tout? Non, chrétiens auditeurs, et pour mieux vous découvrir toute la sagesse de la providence dans le choix des apôtres, j'en tire deux conséquences, l'une qui prouve la vérité des miracles en particulier, l'autre la vérité de la religion en général; appliquez-vous.

Je dis que le caractère des apôtres prouve la vérité des miracles. Comment? Ecoutons saint Augustin; c'est que, pour convertir tout un monde, il a fallu nécessairement d'autres moyens que l'ignorance et la simplicité, et qu'il n'est ni possible, ni vrai, ni vraisemblable que les apôtres se soient fait croire de tous par leur ignorance seule. Ainsi, on est surpris avec raison de voir un saint Pierre, vil pêcheur, la première fois qu'il parle aux Juifs, convertir plus de trois mille personnes. Mais saint Pierre, par un miracle, inouï jusqu'à ce jour, se faisait entendre dans le même discours aux Parthes, aux Mèdes, aux Elamites, à tous les peuples de nation et de langage différents : miracle rapporté par saint Luc, dans un temps où une foule de témoins étaient en état de le confondre s'il avait exagéré. On a peine à croire le nombre infini de conversions que saint Paul opérait parmi les gentils, et sans doute le fait passe la vraisemblance; mais, si aujourd'hui il se trouvait parmi nous un apôtre qui fît autant de miracles que saint Paul, quelque médiocres que fussent ses talents, qui de nous serait étonné qu'il fît autant de conversions? Et voilà comme le Dieu puissant, par des ressorts impénétrables à la prudence humaine sait tirer la force de la faiblesse. Il nomme pour ses Apôtres des hommes incapables de l'être, et par là il se met dans la nécessité de faire tous les miracles qu'ils ont faits : car les ayant choisis dépourvus de tous les moyens humains, dès lors il est prouvé que, pour réussir, il leur en fallait de surnaturels et de divins : donc il est aussi vrai qu'il y a eu des miracles, qu'il était impossible qu'il n'y en eût pas. Je dis plus, par là Dieu a donné en quelque sorte le défi au monde entier de pouvoir les révoquer en doute. En effet, je demande à l'esprit fort quelle preuve il lui faudrait aujourd'hui pour croire à la religion. Un miracle, dit-on; si je voyais un mort ressusciter, je croirais : sur quoi voici comme je raisonne : ce miracle que vous souhaitez aujourd'hui, pourquoi le souhaitez-vous, pourquoi le demandez-vous? Vous répondez, parce qu'il ne faut rien moins qu'un miracle pour nous persuader une religion telle que la religion chrétienne; parce qu'avec un miracle vous seriez convaincu au point d'en être le martyr s'il le fallait, mais qu'à moins d'un miracle vous ne vous rendrez pas. Or, cet aveu, je le tourne contre vous-même, et je vous dis : ce qui est nécessaire pour confondre, pour convertir un seul homme, à plus forte raison l'était-il pour confondre, pour convertir tout un monde : ce qui serait nécessaire pour faire de vous un martyr de la religion, l'était encore plus au commencement pour faire des armées et des légions de martyrs : donc il faut ici de deux choses l'une, ou que

vous conveniez qu'il s'est fait, pour l'établissement de la religion, les plus grands prodiges, et, par conséquent, cesser d'en demander encore, ou bien il faut en venir à ce degré d'absurdité, de dire que le monde s'est converti à la religion, sans autre motif que la parole de quelques ignorants, sans avoir vu sous ses yeux rien d'étonnant et de merveilleux; et que la plus grande révolution qui soit arrivée dans la nature, le plus grand de tous les événements n'a eu ni cause ni principe, et s'est fait sans savoir pourquoi. Il faut dire que l'amour de la vie, la plus forte passion de l'homme, a été surmontée par rien, et que, tout à coup, il s'est trouvé des millions de fanatiques qui se sont laissés égorger pour attester des faits qu'ils ne croyaient pas, des miracles qu'ils ne voyaient pas, et qui ont volé à la mort et aux supplices, sans motifs pour les souffrir: c'est-à-dire le monde vaincu, le monde chétien, le monde martyr sans aucune raison de l'être, avec toutes les raisons de ne l'être pas: prodige encore plus incroyable que tous ceux qu'on refuse de croire. Donc, nier tout miracle, c'est admettre, c'est prouver le plus grand des miracles, et l'incrédule se trouve ici en contradiction avec lui-même. D'ailleurs, je vais plus loin, et s'il est vrai, comme l'assurent les esprits forts, qu'il ne faudrait qu'un miracle pour les convertir à la religion, il est donc faux qu'ils aient, contre la religion, ni démonstration ni argument victorieux, et que, comme ils le prétendent, ils en aient découvert le faible et la fausseté: car, enfin, un miracle ne peut pas rendre vrai ce qui est déjà reconnu faux: or, un mort qui ressusciterait maintenant à nos yeux ne changerait rien à la religion, elle n'en serait pas moins obscure dans ses mystères, impénétrable dans ses dogmes, austère dans sa pratique; le christianisme, en un mot, serait, après ce miracle, le même qu'auparavant, et dans sa doctrine, et dans ses faits, et dans son histoire. Donc, ou les impies ne croient point et n'ont jamais cru à toutes les difficultés qu'ils forment contre la religion, ou ils ne croiraient pas non plus à la vue d'un miracle qui se ferait aujourd'hui en faveur de la religion. Par conséquent les voilà dans l'alternative, ou d'avouer qu'ils en ont imposé toutes les fois qu'ils ont dit qu'ils apercevaient dans les mystères de la religion des difficultés réelles et des contradictions qui les empêchaient de croire: ou d'avouer qu'ils en imposent encore, lorsqu'ils assurent qu'ils croiraient, si Dieu faisait un miracle en leur faveur. Contradiction, absurdité choquante qui prouve, selon l'expression du Prophète, que l'iniquité s'est mentie à elle-même: *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XVI.) Pemier avantage, première conséquence du caractère des apôtres, les miracles avérés.

La seconde, qui regarde la vérité de la religion en général; c'est, comme je l'ai déjà remarqué, que l'ignorance des apôtres se trouvant en contraste avec le siècle le plus poli qui ait éclairé la nature, on ne saurait plus éluder la force de l'argument, ni dire des apôtres ce qu'on a dit de certains conquérants, que c'était la faiblesse de leurs ennemis qui faisait la gloire de leurs succès, et que ce sont des ignorants qui en ont imposé à d'autres. Il s'ensuit, au contraire, que la religion, dès sa naissance, a été citée au tribunal de la raison la plus superbe; qu'elle a essuyé, dès le commencement, tout ce qu'elle pouvait souffrir d'attaques, de critiques, d'examens, de chicanes, de disputes, authentiquement attestés dans les écrits de Celse, de Julien, de Porphire; et que, par conséquent, si la religion avait eu quelques taches ou quelques traits qui l'eussent rendue suspecte, ces premiers adversaires n'auraient pas manqué de le découvrir, puisque, outre qu'ils n'ont rien exigé pour le faire, ils étaient plus en état d'y réussir que nous, par cette raison seule que les choses s'étaient passées sous leurs yeux, qu'ils touchaient aux événements, à ces temps mémorables où Jésus-Christ avait paru, où la terre, pour ainsi dire, fumait encore de son sang; et qu'il leur était aisé, par une tradition courte et sûre, de remonter à la source et de découvrir l'imposture dans son principe. Ils ne l'ont pas fait: donc ils ne l'ont pas pu; et si, avec un tel avantage, toutes leurs attaques contre la religion ont été impuissantes, que penser de ceux qui l'attaquent aujourd'hui? Quelle fureur, ou plutôt quelle puérilité, de venir, après dix-sept siècles, nier des faits, démentir des historiens qui n'ont pu être contestés par leurs témoins, leurs ennemis, leurs contemporains? Quelle religion croirons-nous donc, si ce n'est celle qui a passé par tant d'épreuves et de contradictions, de combats et de discussions? Eh! quel autre qu'un Dieu pouvait triompher de l'esprit et du savoir par l'ignorance et la simplicité? Disons encore, quel autre qu'un Dieu pouvait espérer de vaincre la force et la violence en y opposant la douceur et la patience? Second moyen, *quæ infirma.*

Ici, chrétiens, tous les livres, toutes les annales s'ouvrent en notre faveur, tout est pour nous, jusqu'à nos ennemis mêmes. Dès que l'édifice de la foi s'est élevé, vous savez quels orages ont soufflé contre lui; et si quelqu'un d'entre vous pouvait en douter, qu'il ouvre l'histoire, dit saint Chrysostome, il verra, depuis Tibère jusqu'à Constantin, tous les empereurs plus ou moins les ennemis du nom chrétien; le christianisme luttant contre les bourreaux et les Césars; et, durant plusieurs siècles, on ne reconnaît l'Eglise qu'à la trace de son sang. Or voilà surtout par où la religion chrétienne ne ressemble à aucune autre, par où il est prouvé qu'elle ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu, puisqu'il n'a pas tenu aux hommes qu'elle ne fût étouffée dès le berceau, puisque l'univers, par un exemple

unique, après avoir reçu sans peine toutes les religions, même les plus absurdes, ne s'est soulevé, ne s'est armé que contre le christianisme, et que cependant on l'a vue cette religion, je ne dis pas se soutenir, mais s'accroître, se fortifier par les persécutions mêmes, sans qu'elle ait jamais opposé la force à la force, mais toujours la douceur et la patience. Aussi il faut voir avec quelle énergie Lactance, Tertullien, saint Justin, pressaient cet argument contre les païens, dans ces brillantes apologies, où ils faisaient monter jusqu'au trône des empereurs les cris de la religion opprimée. « A-t-on vu, leur disaient-ils, les apôtres à la tête des armées troubler les Etats, ébranler les trônes, les empires, et, à travers le meurtre et le carnage, frayer une route sanglante à l'Evangile? » « Regardez seulement, ajoutaient-ils, ce qui se passe sous nos yeux. Voyez-vous que les persécutions et les supplices aient diminué le nombre des chrétiens ou ralenti leur ferveur? Au contraire, la terre, arrosée du sang des martyrs, n'en est que plus féconde en chrétiens, et il semble que les égorger c'est les multiplier. » A ces mots les païens s'avouaient vaincus; ceux mêmes qui avaient vu opérer les plus grands prodiges sans se convertir ne pouvaient tenir contre le spectacle de tant de martyrs; et, chrétiens malgré eux, on en voyait que la curiosité seule avait conduits autour des échafauds, y monter eux-mêmes, et passer du nombre des spectateurs au rang des victimes.

Or c'est cette nuée de témoins, comme parle l'Apôtre, cette multitude de martyrs de tous les temps et de tous les lieux, de tous les sexes et de tous les âges, qu'en dépit de toutes les subtilités de la raison, je regarderai toujours comme une des plus fortes preuves de la religion. J'ose même aujourd'hui vous la proposer comme la plus convaincante, et voyons de quel côté vous vous jetterez pour l'éluder. Direz-vous que c'est une fable? vous n'oseriez, puisque les auteurs païens l'attestent comme les chrétiens. Direz-vous qu'on a vu des philosophes mourir pour leurs opinions, des hérétiques pour soutenir leur dogmes? mais prenez garde que vous me citez l'exemple de quelques fanatiques, et je vous parle de plusieurs millions d'hommes. Ceux-là mouraient pour des opinions dont ils étaient les auteurs, ils mouraient pour eux-mêmes, victimes de leur amour-propre; les martyrs mouraient pour Jésus-Christ, qu'ils n'avaient ni vu ni connu, victimes d'une religion mortifiante, qu'ils avaient plutôt intérêt de détruire que de soutenir. Les uns sont morts pour des systèmes sur lesquels on peut se tromper; les premiers matyrs sont morts pour attester des faits et des événements sur lesquels on ne se trompe pas; en un mot, ils n'étaient point auteurs, ils n'étaient que témoins, et, comme on l'a dit, il faut croire des témoins qui se laissent mettre en pièces pour attester ce qu'ils ont vu. Il n'y a donc point là de comparaison à faire, et les martyrs des faits ne peuvent être confondus avec les martyrs des opinions. D'ailleurs, d'où vient donc que cette folie ne s'est trouvée dans aucune religion, dans aucun peuple, et n'a commencé qu'avec le christianisme? Les Grecs et les Romains savaient mourir et s'immoler pour les lois, pour la patrie, pour la liberté; ils ne mouraient pas pour leurs dieux et pour leur religion. Après avoir versé tant de sang dans les combats pour la défense de l'Empire, pas un seul qui ait voulu en répandre pour la défense des idoles: les empereurs chrétiens détruisirent les temples et le Capitole, sans trouver un martyr de l'idolâtrie; les chrétiens seuls ont donné leur sang pour leur religion, et l'exemple du matyre n'a commencé qu'à eux. Pourquoi? Parce qu'il n'y a que l'amour de la vérité qui, dans le cœur de l'homme, puisse devenir une passion plus forte que l'amour de la vie. Enfin, ce qui est bien plus décisif encore, parmi ces martyrs, j'en vois qui ont opéré des miracles pendant leur vie, et avant de souffrir le martyre; d'autres, après leur mort, en opéraient sur leur tombeau par leurs dépouilles. Il n'est pas question ici de nier; encore une fois, ce sont les païens eux-mêmes qui le racontent, et qui, dans l'impuissance de nier ces prodiges, n'avaient d'autres ressources que de les imputer au pouvoir de la magie et des démons. Si donc ces martyrs n'ont été que les martyrs de l'erreur; si leur témoignage ne prouve rien, voilà le mensonge revêtu des deux plus beaux caractères de vérité; savoir, les miracles et les martyrs; par conséquent voilà Dieu lui-même hors d'état désormais de se faire croire aux hommes, et dans l'impossibilité de nous assurer qu'il a parlé. Je demande en effet à l'esprit fort quelle preuve il lui faudrait aujourd'hui pour croire à la révélation? Un miracle, dites-vous toujours; oui, un miracle, si je voyais un mort ressusciter, je croirais. Eh bien, je vous prends encore par vos propres paroles et je vous dis: mais si Dieu le fait pour vous aujourd'hui ce miracle, pourquoi ne le fera-t-il pas pour d'autres, pourquoi ne le fera-t-il pas pour tous ceux qui le demanderont comme vous?

Voilà donc, dit saint Thomas, la volonté de Dieu, la puissance de Dieu subordonnée au caprice de l'homme, à l'ordre et à la volonté de l'homme, ce qui est le comble de l'absurdité. Disons mieux, ce miracle que Dieu ferait aujourd'hui pour vous convaincre, serait-il perdu pour la postérité, ou ne le serait-il pas? Comment en constateriez-vous la vérité au monde à venir? Par mon témoignage, direz-vous, par tous ceux qui l'auraient vu comme moi, et, s'il le fallait, par ma mort, je mourrais pour l'attester. Fort bien, c'est-à-dire, que votre témoignage, votre conversion et votre martyre suffiraient, à votre avis, pour convaincre les siècles futurs; et des millions de martyrs, la conversion de tout un monde, et une foule de témoins qui déposent en faveur

des prodiges opérés pour établir la religion, ne vous touchent pas, ne vous convainquent pas. Vous voulez qu'une si grande multitude de témoins, infiniment moins suspects pour nous que nous ne pouvons l'être pour la postérité, puisque plusieurs de ceux qui composent cette tradition étaient ou païens, ou juifs, ou apostats et ennemis furieux du christianisme; vous voulez qu'ils aient eu l'imagination frappée et le cerveau blessé, jusqu'à témoigner qu'ils avaient vu des merveilles qu'ils ne voyaient pas, des prodiges qui n'existaient pas. Vous voulez que Dieu ait permis au démon d'aveugler les apôtres, et non-seulement les apôtres, mais leurs successeurs, mais tous ces millions, tout ce peuple de martyrs, au point de leur persuader de souffrir les prisons, les chaînes, les feux, les tortures pour le mensonge. Pourquoi ne lui permettra-t-il pas de vous jouer encore par l'apparition d'un fantôme, et comment pourriez-vous vous assurer qu'il ne l'a pas fait? Concluons donc, et que les martyrs n'ont pu être trompés, et qu'une religion fondée sur ces sortes de preuves est incontestable; ou bien il faut en venir à ce point d'absurdité, de dire que Dieu sera dans l'impossibilité de nous assurer qu'il a parlé. Car, encore une fois, Dieu même n'a point de plus grande preuve à nous donner de la vérité de sa parole, que les miracles et les martyrs : selon vous, l'un et l'autre se trouvent joints à l'erreur, l'un et l'autre peuvent nous tromper : donc Dieu, tout grand qu'il est, n'a aucun moyen extérieur de nous assurer de la vérité de sa parole, conséquence dont l'absurdité démontre celle du système des incrédules.

Revenons maintenant, et pour couronner l'édifice passons au dernier caractère de la religion, que j'ai appelé un caractère d'opprobre et d'humiliation dans ses progrès même : *Ignobilia et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* (I *Cor.*, I.)

TROISIÈME PARTIE.

Mais, de peur de lasser votre attention, réunissons tous les caractères de la religion dans celui-ci, et contentons-nous du parallèle du christianisme naissant et timide avec le paganisme triomphant et accrédité. Rassemblons donc ici, chrétiens, tout ce que vous venez d'entendre dans un seul et même tableau, et représentez-vous, d'un côté la grandeur, la gloire, la puissance; de l'autre la pauvreté, la honte, la faiblesse; d'un côté la ruse, la politique, l'adresse; de l'autre la simplicité, la candeur, l'ignorance : d'un côté la rage et la fureur; de l'autre la patience, la douceur, l'obéissance : en deux mots, Jésus et les césars qui se disputent l'empire : les césars entourés d'armées, de conquêtes, de trophées, portés sur le char de la Victoire, tenant d'une main les rênes du monde, de l'autre la foudre et les lauriers. Jésus entouré de bûchers, de tortures, d'échafauds, de victimes, nageant dans le sang de ses martyrs : tous contre lui, lui seul contre tous : d'un côté l'aigle romaine dirigeant son vol ambitieux sur la tête des rois, arrachant leurs couronnes, brisant leurs sceptres, conduisant à l'ombre de ses ailes ces légions belliqueuses qui rendirent l'univers tributaire du Capitole; de l'autre l'étendard de la croix déchiré, sanglant, renversé, relevé, chancelant au milieu des feux, des glaives, du carnage; ne réunissant les siens que pour les conduire à la mort et au supplice : quel contraste, et de quel côté sera la victoire? Chrétiens, ne vous lassez pas; le combat doit durer plus de trois siècles, et lors même que le glaive, enivré du sang chrétien semblera rentrer dans le fourreau, l'enfer déchaîné vomira un tyran plus dangereux. Julien, ce composé bizarre de grandeur et de bassesse, de douceur et de férocité, de philosophie profonde et de superstition puérile, déserteur de l'Evangile pour se jeter dans les délires du fanatisme et les sortiléges de la magie la plus absurde; disons tout : n'ayant pas assez de vertus pour un chrétien, en ayant trop pour un païen; digne du trône par les talents de son esprit, indigne de l'humanité par les bizarreries et l'extravagance de sa conduite; tyran adroit et réfléchi dont l'hypocrite et farouche politique imagina un nouveau genre et, pour ainsi dire, un système de persécution tel qu'il le fallait pour achever la gloire de la religion, afin qu'après s'être longtemps défendue sous les autres empereurs contre la force du lion rugissant, elle eût encore le mérite d'avoir triomphé de l'artifice du serpent.

Que deviendra-t-elle donc dans ce nouvel orage et, encore une fois, de quel côté sera la victoire? Ah! je la vois déjà décidée. Jésus s'avance au triomphe par la défaite des siens; les tyrans menacent, Jésus se tait; les bourreaux frappent, les chrétiens meurent. N'importe, la puissance des césars s'écoule comme un torrent; Jésus avec ses apôtres défait leurs armées; de l'échafaud il monte sur leur trône, renverse leur empire... Que vois-je en ce moment? Tout se trouble et tout change; Rome tombe, la croix s'élève et le Capitole enfin le cède au Calvaire.

Le voilà, Chrétiens, le prodige des prodiges, comment s'est-il fait? Ne me le demandez pas ou bien je vous demanderai comment la terre peut se mouvoir et rouler sur ses pôles, le soleil luire et marcher sur nos têtes, les saisons se succéder et se reproduire. Quand vous m'aurez dit comment ce Dieu a pu faire tant de merveilles de rien, je vous dirai aussi comment il a pu convaincre sans philosophie, persuader sans éloquence, vaincre sans armes, triompher sans combattre et sans violence, désarmer les tyrans, conquérir les empires? il le sait, nous l'ignorons : tout ce qu'on en peut dire, c'est que l'un et l'autre annonçaient le Dieu qui a fait ce qui est par ce qui n'était pas, et qui s'est servi de ce qui n'était pas pour

détruire ce qui était : *Ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.*

Concluons maintenant et disons : Il est donc vrai que cette religion est incontestablement l'ouvrage d'un Dieu ; et, après tout ce que vous venez d'entendre, il n'est point d'esprit raisonnable qui ne doive se rendre. Il est donc vrai, ce que disait l'apôtre saint Jean, que la folie de cette religion avait rendu insensée toute la sagesse du monde. Quelle sagesse en effet que celle qui se pique de résister à tant de caractères de vérité? Quelle force d'esprit que celle qui consiste à mettre les systèmes d'une imagination déréglée au-dessus de toutes les preuves de cette religion et de prétendre être seule plus croyable que tous les événements qui l'ont justifiée, que tous les prophètes qui l'ont annoncée, que tous les martyrs qui l'ont consacrée, que tous les miracles qui l'ont attestée, que tous les saints qui l'ont illustrée, que tous les docteurs qui l'ont enseignée, que tous les peuples qui l'ont embrassée, et non-seulement de le prétendre, mais d'aspirer par là au titre de grand homme et de génie supérieur : je l'avoue, les termes me manquent pour qualifier un délire de cette espèce : *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt.* (*Rom.*, I.)

Il est donc vrai que l'incrédule ne peut rien opposer de sensé et de raisonnable à l'évidence de ces preuves. Car enfin, permettez-moi encore ce raisonnement : pour établir une religion dans le monde, il ne peut y avoir que deux moyens : ou que ce soit Dieu lui-même qui, par une révélation spéciale, instruise chaque homme en particulier de ses volontés, ce qui serait sujet à bien plus d'inconvénients et de contestations, puisque chacun aurait droit de traiter la révélation des autres de chimère et de vision, et qu'il n'y aurait aucun moyen extérieur de s'assurer qu'elle vînt de Dieu ; ou bien il faut que Dieu emploie le canal de la tradition et le ministère des hommes pour leur prescrire ses lois et le culte qu'il exige d'eux, comme il l'a fait dans la loi de Moïse par les patriarches et les prophètes, et dans la nouvelle alliance par la voix des apôtres. Or, dès lors que vous admettez des hommes dans la prédication et l'établissement d'une religion, imaginez s'il se peut un système, un plan de religion dans lequel l'incrédule ne puisse faire autant et plus de difficultés que contre l'Evangile. Dieu eût-il fait cent fois plus de miracles pour l'établissement de la religion, y eût-il un plus grand nombre d'autorités, un plus bel enchaînement dans la tradition et des témoins encore moins suspects que les apôtres, ce qui paraît impossible, l'incrédule pourrait toujours dire : Mais ces hommes qui l'ont annoncée étaient intéressés à la faire croire ; mais qui me dira si ces hommes ne se trompent point ou n'ont point voulu nous tromper? En un mot, les mêmes difficultés qu'ils font contre le témoignage des Écritures, ils peuvent les faire contre tous les écrits, tous les témoins, tous les moyens que Dieu pourrait choisir, c'est-à-dire ou qu'il faut que l'incrédule reconnaisse la vérité du christianisme ou bien il faut qu'il n'y ait point eu, qu'il n'y ait point encore et qu'il n'y ait jamais de religion sur la terre dont on ne puisse révoquer en doute la certitude. Or, sur cette conséquence, est-il quelqu'un qui ne reconnaisse le ridicule de la secte que je combats, et que qui dit un incrédule dit bien moins l'ennemi de Dieu que l'ennemi de la raison.

Cependant, chrétiens, il reste encore une grande difficulté à résoudre. Si ces preuves sont aussi vraies, cette religion aussi bien établie, pourquoi donc voit-on tant d'incrédules, et parmi ces incrédules tant de gens d'esprit? C'est qu'on en compte plus qu'on n'en devrait compter et qu'il en est bien moins de ceux qui le sont que de ceux qui voudraient l'être. Dans les uns, c'est une maladie, une inquiétude de l'âme qui pour calmer ses frayeurs se livre à l'impiété ; semblables, dit saint Bernard, aux voyageurs égarés par une nuit profonde ; ils chantent pour se rassurer contre la peur et pensent, par leurs blasphèmes, étourdir leur raison ou endormir leur conscience.

Dans les autres, c'est un titre d'esprit ou une ressource pour se faire croire celui qu'on n'a pas ; à force de déclamer contre Dieu, on ose se croire un grand homme ; à force de braver l'opinion publique, on se croit un génie, et l'impiété est enfin devenue le masque de la médiocrité.

Souvent c'est une mode qui passe, un rôle qu'il faut jouer dans un âge et quitter dans un autre. La jeunesse se passe dans le blasphème et la vieillesse dans les remords. Quelquefois le démon de l'irréligion les possède jusque dans leur caducité ; la mort arrive enfin et ils rendent les armes, ils se rétractent d'eux-mêmes, ils meurent ou dans le désespoir ou dans le repentir. Qu'importe donc que tous les moments de la vie soient employés à combattre la religion, si le dernier doit toujours être pour elle ?

C'est encore que Dieu, lorsqu'il lui plaît, change la science en ténèbres, la raison en folie. Quand l'homme ne veut pas croire ce que Dieu a dit, Dieu se venge en laissant croire tout ce que l'homme veut ; il va même jusqu'à permettre que les plus grands génies tombent dans le plus grand aveuglement ; il permet que l'oracle de la sagesse, Salomon, rampe aux pieds des idoles. Faibles mortels, c'est à nous alors de nous instruire et d'apprendre à respecter la grandeur de sa parole par la grandeur des victimes qu'il lui immole : *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo.* (*I Cor.*, I.)

Et, pour dire quelque chose de plus, c'est qu'il n'est rien de si évident que l'homme ne refuse de croire lorsqu'il a intérêt de ne le croire pas. Voyez les juifs, déterminés à ne pas croire Jésus-Christ et à le perdre, quels piéges ne lui tendent-ils pas? Il lui font des questions de religion et de politique ; Jésus y satisfait : ils examinent ses

mœurs, ils n'y trouvent que sainteté; ses entretiens, ils n'y voient que sagesse. Enfin ils lui demandent des miracles pour prouver sa mission, et à l'instant les démons sont chassés, les aveugles éclairés, les morts ressuscités; que fera la malice des juifs? Elle leur suggère cette défaite, que Jésus chasse les démons au nom de Belzébuth. Mais Lazare ressuscité, Lazare vivant au milieu d'eux, parle si hautement en faveur de Jésus-Christ. Il faut perdre Lazare, il faut le replonger une seconde fois dans la nuit du tombeau; il faut, en un mot, ôter à Jésus-Christ toutes les preuves de sa divinité, parce qu'il prêche une doctrine qui leur est contraire. Voilà l'image des incrédules, leur cœur est trop corrompu pour une religion aussi sainte, une religion qui les condamne; et dès lors ils sont capables de tout pour la détruire. Leur parle-t-on des miracles, ils les nient; des prophéties, ils les rejettent; des martyrs et des témoins, ils les recusent; et plus on a raison avec eux, plus on est sûr de les révolter.

Disons mieux, c'est que personne, oui personne ne sait la religion. Dans l'enfance, beaucoup de pratiques et peu de lumières; dans la jeunesse, quelques lumières, quelques éléments, mais sans approfondir les principes et les preuves. Avance-t-on en âge, d'autres soins, d'autres occupations, les plaisirs, les affaires, les passions, tout éloigne et de l'étude et de la pratique de la religion. Entre-t-on dans le monde, on ne rencontre que des exemples qui la détruisent, des discours qui la décrient, des livres qui la combattent; partout, dérision de la religion, difficultés sur la religion, écrits contre la religion, déclamations, railleries, insultes, blasphèmes contre la religion. Qu'arrive-t-il? On n'a point assez de lumières pour la défendre; on n'a plus ni le temps ni la volonté de l'étudier : sans force contre l'ennemi, sans ressource pour soi-même, on se rend sans combattre; et l'orgueil venant bientôt au secours de l'ignorance, la religion ne paraît plus dans le lointain que comme un amusement, un jouet de l'enfance, comme un songe léger qui s'efface, et dont à peine on se souvient. On l'abandonne donc avant de la savoir, on la méprise sans la connaître, on la combat sans l'entendre; à peine son disciple, on se trouve son ennemi, et presque incrédule avant d'avoir été chrétien.

Qu'ajouterai-je encore? C'est que tel est notre orgueil, que dans les objets de nos connaissances, presque toujours la partie qui nous est cachée a plus de force pour chagriner notre esprit, que la partie qui nous est connue n'a d'empire pour soumettre notre raison. Elevons-nous les yeux vers le ciel : les merveilles du firmament nous annoncent un Dieu. Mais qui peut comprendre toutes ces merveiles, qui peut comprendre ce Dieu, soit en lui-même, soit en ses œuvres? Le moyen de croire ce qu'on ne peut comprendre! et voilà les impies et les athées. Considérons-nous le monde et ses habitants? partout éclate une providence qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Mais comment accorder cette providence avec tant de maux, tant de scandales et de désordres qu'elle permet? Il faut donc ou en douter, ou la nier : et voilà les pyrrhoniens et les fatalistes. Descendons-nous en nous-mêmes : nous rencontrons une intelligence, une âme, une pensée qu'on ne saurait confondre avec le corps et la matière. Mais qu'est-ce que l'âme, qu'est-ce que l'esprit, la pensée? Si l'on ne peut ni les comprendre, ni les définir, peut-on croire à leur existence? il faut donc en douter, et voilà les matérialistes. Enfin la religion se présente à nous avec des traits de lumière et d'évidence, avec un enchaînement de preuves, une tradition et des motifs de crédibilité capables de soumettre tous les esprits. Mais cette religion a des dogmes qui étonnent, des mystères qui humilient. On ne croira donc rien, puisqu'on n'entend pas tout : et voilà les déistes et les incrédules. Ainsi, ce que nous voyons est compté pour rien, ce que nous ne voyons pas décide nos jugements : et comme si la vérité sous le nuage en était moins la vérité, quoique une partie de ses rayons soit interceptée, nous laissons la lumière pour nous jeter dans les ténèbres, toujours moins satisfaits de ce que nous savons, que révoltés de ce que nous ne savons pas.

Enfin (et voici la principale cause du grand nombre des incrédules) c'est qu'il est écrit que la religion doit être exposée aux contradictions; il est écrit que, quoique son règne doive être éternel, cependant la foi doit s'affaiblir de jour en jour, et passer d'une nation à l'autre. La voilà la dernière prophétie dont l'accomplissement doit servir de preuve aux autres; voilà le dernier miracle que Dieu réserve à ses élus pour les affermir dans la foi. Et quel plus grand miracle en effet que des hommes qui, au milieu de tant de lumières, ne voient que ténèbres; qui, après tant de prodiges et de merveilles, de raisons et de preuves, d'exemples et d'autorités, après la conversion de tout un monde, refusent de se rendre, et demandent encore des miracles pour croire? Ce n'est donc pas, comme on pense, un fléau particulier à notre siècle, que ce grand nombre d'incrédules et d'esprits forts : ouvrez l'histoire, il y en a eu, il y en aura dans tous les temps; et si, en fait d'irréligion, nous l'emportons sur nos pères, c'est que nos descendants doivent enchérir sur nous; et que la parole de Jésus-Christ y est expresse, qu'à son dernier avénement à peine trouvera-t-on un reste de foi sur la terre, *Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terra?* (*Luc.*, XVIII.) Donc l'impiété même tourne à la gloire de la religion, et ceux qui travaillent à la détruire achèvent de la prouver.

O vous donc, en qui les passions n'ont point altéré la foi, gardez de vous laisser ébranler par les clameurs et les dérisions des impies, jugez-les plutôt dignes de pitié

que d'attention ; et, contents de les plaindre, regardez-les comme ces Juifs que Dieu conserve jusqu'à la fin des siècles, afin qu'ils servent de preuve à notre foi, et que leur révolte tourne à la gloire du maître qu'ils ont rejeté.

Du reste, méditons-la, approfondissons-la cette religion sainte, et vous verrez qu'elle n'appréhende que les demi-savants; que ses ennemis ne sont à craindre que pour ceux qui l'ignorent, et qu'apprendre à la connaître, c'est apprendre à la mépriser. Mais surtout, ne séparons jamais l'étude de la pratique, les œuvres d'avec les lumières. C'est un malheur affreux de ne croire pas; mais croire et ne pratiquer pas, c'est porter la guerre et l'enfer dans son cœur; et souvenons-nous de cette parole du Sauveur, que ce ne sont pas ceux qui ont cru en son nom, mais ceux qui auront fait la volonté de son Père, qui auront une place dans son royaume.

Au Roi.—Puissent ces grandes vérités être toujours présentes à notre esprit. Il en est peu qui méritent autant l'attention des princes et des sujets. Oui, Sire, tout est réglé dans les desseins de Dieu, les progrès comme la décadence de la religion : et, de même que chaque nation, chaque empire a été successivement appelé à la connaissance de la vérité, chaque nation à son tour doit être exclue de l'héritage et perdre la foi de ses pères. Lorsque la religion a régné quelques siècles, florissante et tranquille dans une nation, arrive tout à coup un temps de vertige et d'erreur, où l'esprit d'inquiétude, de trouble, de nouveauté agite toutes les têtes : de toutes parts s'élèvent de nouveaux systèmes; on se croit plus éclairé que ses pères; l'impiété, habile à couvrir sa marche, après avoir longtemps médité ses fureurs dans l'ombre et le silence, éclate enfin et se glisse dans tous les cœurs sous les noms de sagesse, de prudence, de philosophie. Alors, que fait le Seigneur ? Du haut de son trône, il jette un coup d'œil sur les rois, et, selon qu'il les voit ou zélés ou indifférents pour ses intérêts, il arrête ou précipite la révolution. Mais, Sire, ce qui nous rassure parmi tant de sujets d'alarmes, c'est que le sang de saint Louis n'a point dégénéré, et que, tandis que votre auguste famille nous en retrace la piété et les vertus, Votre Majesté ne cessera d'en déployer le zèle et la fermeté pour la défense de la religion. Ce qui nous fait espérer que la France sera toujours l'héritage du Seigneur, c'est que Dieu, qui fait tout pour sa gloire, n'aurait pas fait tant de miracles pour la conservation de vos jours, s'il ne vous destinait qu'à une grandeur profane et mondaine. Il sauve David des embûches et de la mort, il le couvre de son bouclier; et, après mille périls, il le montre à son peuple sur le trône d'Israël. C'est que David doit être l'homme de sa droite, il doit fonder le temple, rendre la religion florissante dans ses Etats, et combattre les combats du Seigneur. Vous l'êtes, Sire, ce roi singulièrement favorisé de Dieu : il a mis tout en vous, et l'éclat de la majesté, et l'étendue de la puissance, et le succès des entreprises, et la profondeur des conseils, et la gloire des armes, et la sagesse et la victoire. Tant de bienfaits, Sire, doivent retourner à leur source, en les employant à la gloire de Dieu, à défendre sa cause, et à confondre les ennemis de son nom, comme il vous a fait triompher de ceux de votre empire. Que la postérité n'admire pas seulement en vous le héros et le vainqueur; ces titres, Sire, finissent au tombeau, et, j'ose le dire, par là vous rentreriez dans le vulgaire des rois qui n'ont été que conquérants. Le nom d'un roi favorisé de Dieu serait déshonoré, de n'être écrit que dans les fastes de la gloire, à côté des Alexandre et des César : sa place et son triomphe véritables sont dans les fastes de la religion, avec les Théodose, les Charlemagne, les saint Louis. Un jour vient où il ne reste aux rois, comme aux autres hommes, que ce qu'ils ont fait pour la religion, toute autre gloire, tout autre titre disparaît; celui de défenseur, de protecteur de la religion reste seul, et ils n'apportent devant Dieu que ce qu'ils ont fait pour Dieu. Que ce titre, Sire, couronne donc toutes les merveilles de votre règne; que la religion en fasse toujours l'ornement et la gloire, afin qu'un jour, rois et sujets, peuples et maîtres, nous soyons réunis dans ce royaume de l'éternité bienheureuse.

SERMON II.

SUR LE BONHEUR.

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (*Matth.*, XI.)

Venez à moi vous tous qui êtes dans la peine, et je vous consolerai.

Le bonheur est le premier objet de nos désirs, le principe et la fin de toutes nos actions, le terme de tous les efforts de notre esprit et de notre raison, et comme le centre où, d'un mouvement rapide et invincible, tendent toutes les créatures.

Les philosophes n'ont écrit que pour nous enseigner le moyen d'y parvenir; les hommes ne se sont unis en société que pour se le procurer; les arts et les sciences n'ont été inventés que pour le perfectionner; tous les états et toutes les conditions ne sont qu'autant de routes différentes pour y arriver : grands et petits, riches et pauvres, maîtres et sujets, enfants et vieillards, tous s'agitent, tous se fatiguent pour y atteindre; passions et talents, vices et vertus, plaisirs et travaux, crimes et forfaits, tout est employé pour cette fin; et, depuis les peuples policés qui habitent les cités, jusqu'au sauvage caché au fond des bois, depuis le trône du monarque jusqu'à la cabane du pauvre, tout n'agit, ne respire que pour trouver le repos et le bonheur; et enfin, depuis que le monde existe, la nature entière semble comme en travail pour enfanter un heureux.

Or, chrétiens, je viens vous prouver, dans ce discours, que, sans la religion, vous travaillez en vain; que la religion est néces-

saire à notre bonheur. et seule capable de faire votre bonheur. En effet. l'homme ne peut être heureux que par deux moyens : ou par lui-même, ou par les créatures : le bonheur est dans lui ou hors de lui, ou dans son cœur ou dans les objets qui l'environnent. En lui-même, l'homme trouve les plus grands obstacles à sa félicité ; il est le premier et le plus grand ennemi de son bonheur. Dans les créatures, il n'y trouve jamais les qualités et les conditions nécessaires pour le rendre heureux. Il faut donc, pour le bonheur de l'homme, premièrement, détruire les obstacles que l'homme trouve en lui à sa félicité, commencer par le remettre en paix et le réconcilier avec lui-même : en second lieu, il faut un moyen puissant pour suppléer le vide et les imperfections des créatures, un bien qui réunisse toutes les conditions nécessaires au vrai bonheur. Or, cette science sublime, cette rare découverte que la raison cherche et ne trouve pas, que la philosophie promet et ne donne pas, dont le monde se vante et qu'il ne connaît pas, que les créatures nous offrent et qu'elles ne possèdent pas, la religion seule en a le secret et les moyens, elle seule a le droit de dire : Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et vous serez satisfaits, *venite ad me.* Pourquoi ? Parce qu'elle seule peut détruire tous les obstacles qui s'opposent à notre félicité, soit dans l'homme ou hors de l'homme : dans l'homme, elle lui donne la paix et le réconcilie avec lui-même, en réglant toutes les facultés de son âme, sujet de la première partie : hors de l'homme, elle supplée à tout ce qui manque aux créatures et aux biens terrestres pour notre bonheur, sujet de la seconde : c'est tout le plan et le partage de ce discours.

Monde profane, orgueilleux enfants du siècle, vous ne vous plaindrez pas que nos discours ne vous intéressent point assez, et ne regardent trop souvent qu'un petit nombre d'hommes. En est-il quelqu'un parmi vous qui n'aspire à être heureux ? Je plaide donc ici la cause de l'humanité entière, plus même vous êtes pécheurs, plus cette instruction doit vous intéresser; elle vous apprendra les deux vérités les plus importantes pour la vie, que la religion est nécessaire à notre bonheur, que la religion est seule capable de faire notre bonheur. Mon sujet me répond assez de votre attention; pour en assurer le succès, implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Point de bonheur pour l'homme du côté de lui-même, sans le secours de la religion, parce que sans elle l'homme est son premier ennemi, et toutes les facultés de son âme, presque autant d'obstacles à notre félicité. Notre raison nous tourmente par ses doutes et ses incertitudes; la religion l'éclaire en même temps et la captive. Notre imagination nous fatigue par ses fougues et ses caprices; la religion a le pouvoir de la fixer et de la réprimer. Notre cœur nous trouble et nous agite par ses désirs et ses passions; la religion seule a le droit de lui commander et de les régler. Notre caractère nous afflige par ses inégalités et ses défauts; la religion le plie et le réforme. Il suffirait donc de nous aimer nous-mêmes, pour aimer une religion, qui est tout à la fois la lumière de notre raison, le frein de notre imagination, le maître de notre cœur, le conseil et l'ami de notre caractère. Puisse-je donner à ces vérités le degré de force et de persuasion nécessaire pour nous rendre la religion toujours plus chère et plus aimable.

Premier obstacle à notre félicité, les doutes et les incertitudes de notre raison. L'envie de savoir et de connaître a été donnée à l'homme comme un tourment, nous dit l'Écriture. Le premier homme, quoique orné de mille connaissances, voulut porter sa science encore plus loin, et son orgueilleuse raison rendit Adam malheureux avec toute sa postérité, pour avoir voulu franchir les bornes que Dieu avait données à son esprit. Funeste curiosité qui, après avoir perdu notre premier père, fait encore tant de malheureux parmi ses enfants : l'audace et l'orgueil de notre raison ont augmenté à proportion qu'elle a perdu de sa force et de ses lumières depuis le péché; à peu près comme un roi détrôné, à qui il ne reste de sa grandeur passée qu'un souvenir fatigant, sans espoir de la recouvrer. Or la religion seule peut lui rendre une partie de cet empire qu'elle a perdu; et, sans la religion il est impossible à notre raison d'être jamais satisfaite et tranquille. Pourquoi? Parce que les vérités qu'elle désire le plus de connaître, les vérités qui intéressent le plus la félicité de l'homme; la religion seule peut les lui découvrir. Qui est-ce qui l'a mis dans ce monde, et pourquoi y est-il ? quelle est son origine et sa fin? qu'est-ce que l'homme en lui-même et où doit-il aboutir? a-t-il une âme? est-elle immortelle; ne l'est-elle pas? y a-t-il un Dieu; veut-il être servi; comment veut-il l'être? Autant de questions qui s'offrent à nous malgré nous, et auxquelles il faut nécessairement une réponse et une solution. Mais voilà où la raison des plus grands philosophes est venue échouer; où, sans le flambeau de la révélation, l'esprit humain n'a fait que produire des doutes ou des absurdités. Voilà où saint Augustin, tant qu'il fut livré à son propre esprit, ne fit qu'errer de système en système, d'une école de philosophie dans une autre; aujourd'hui épicurien, demain manichéen. J'en étais au point, dit ce grand saint, que de toutes les questions dont je cherchais la solution, j'étais devenu à moi-même un problème et une question cent fois plus difficile à résoudre que toutes les autres : *Factus eram mihi ipse magna quæstio :* tant est inquiète et malheureuse la raison de l'homme livrée à elle-même. Or, dans cet état, au milieu de ces doutes, de ces perplexités, est-il possible à l'homme d'être heureux? On me dira qu'il n'y a qu'à laisser là toutes ces questions, et n'y point penser : et moi, je demande s'il est possi-

ble de le faire longtemps, de le faire toujours? L'enfance peut bien les ignorer; la jeunesse inconsidérée peut bien les oublier; mais les passions tombent, les plaisirs passent, la jeunesse fuit, la raison parle enfin, et alors ces grandes vérités sortent, pour ainsi dire, de toutes les retraites de l'âme où les passions les avaient repoussées et ensevelies. De là ces réflexions chagrines qui, à un certain âge, affligent tous les hommes qui ont vécu sans religion et sans penser. Leur raison, toujours flottante et incertaine, communique à l'âme son agitation et son délire; leur cœur, empoisonné par le doute et l'incrédulité, n'envoie à leur esprit que des idées sombres, des images lugubres, qui peignent d'ordinaire sur le front de l'impie un chagrin superbe qui annonce la peine secrète dont il est dévoré. Et le moyen qu'un tel état soit compatible avec la paix et la félicité? Vivre sans rien savoir et sans rien croire; ignorer son Dieu et s'ignorer soi-même; n'avoir d'autre ressource que le doute, d'autre consolation qu'un peut-être, d'autre principe que le hasard, d'autre espoir que celui d'être enfin anéanti un jour; et le bandeau sur les yeux, marcher en aveugle, côtoyant toujours le précipice du néant ou de l'éternité. S'il est quelque mortel qui, dans cette fièvre de la raison, éprouve quelques moments de calme, ce ne peut être que l'assoupissement d'un malade agité de mille rêves sinistres jusque dans son sommeil; ou celui d'un criminel qui, fatigué de s'être longtemps défendu contre son juge et contre la vérité, dort la veille de sa sentence, incertain de sa grâce ou de son supplice.

Mais qu'avec les lumières de la religion l'état de l'homme est bien différent! Point de savant si éclairé qui puisse se comparer au simple fidèle pour la grandeur et la certitude des connaissances. A toutes ces questions où la raison du philosophe s'embarrasse, dispute, chancelle, tombe, la foi du chrétien, ferme et victorieuse, porte en même temps la lumière et la solution. L'immortalité de l'âme, la certitude d'une autre vie, l'existence d'un Dieu, le culte qu'il exige, la raison de tous ses ouvrages, et la destinée de l'homme et celle de toutes les créatures, enfin tout ce qui est ou doit être m'est dévoilé par la revélation seule : comme si le monde entier n'était qu'une énigme, dont la foi seule peut trouver le mot et nous donner le dénouement. Et de là la paix et la tranquillité de la raison qui, avec les lumières de la foi, se voit affranchie pour jamais et des embarras du doute, et des préjugés de l'erreur.

Mais avec la foi la raison est-elle tranquille? n'éprouve-t-elle pas aussi des tentations et des perplexités? Et où est le dévot, dit-on, qui puisse parvenir à croire toujours? Et moi, je demande où est l'impie qui puisse venir à bout de ne croire jamais? Sans doute que la foi ne nous dispense pas des épreuves auxquelles l'homme est condamné durant son exil; parce que, pour être méritoire, la foi demande nécessairement des sacrifices et des combats; mais sans la foi, la raison n'en éprouve-t-elle pas de plus grands encore? Or, guerre pour guerre, combats pour combats, quels sont les plus opposés à notre bonheur, ou ceux que la foi livre à notre raison, ou ceux que la raison se livre à elle-même par son audace et sa curiosité? Le chrétien peut voir la fin des combats de la foi par les grands motifs qui l'engagent à se soumettre, et par là il assure tout à la fois son bonheur et son mérite. L'impie ne peut jamais voir finir la guerre de sa raison, parce qu'elle ne peut lui apprendre qu'à douter davantage, et par là il ne fait qu'accroître son supplice, le doute étant par lui-même un état cruel et incompatible avec le bonheur de l'homme. Plus on avance dans la foi et la connaissance de la religion, plus on l'admire, plus on devient ferme et inébranlable dans ses principes; plus on écoute la raison, plus on avance dans les sciences humaines, plus on les méprise, plus on devient incertain et flottant dans ses opinions. Pourquoi? Parce que la raison, livrée à elle-même, établit et renverse ses opinions, selon qu'elle est séduite par les différentes apparences des objets; parce qu'à moins que la foi ne captive notre raison, nous passons la vie à croire et à ne croire pas, à vouloir nous persuader et à ne pouvoir nous convaincre. Nous savons tout ce que les autres ont pensé, nous n'en ignorons pas moins ce qu'il faut penser nous-mêmes. De là tant d'efforts et de travaux pour étendre la sphère de nos connaissances, tant d'opinions et de systèmes combattus, renversés par d'autres systèmes. On ne cessera jamais d'écrire, dit Salomon : *Scribendi plures libros non est finis* (*Eccli.*, XII); sans que tant d'étude et de travail puissent aboutir à d'autre fin qu'au tourment et à la confusion de notre esprit, *Frequens meditatio afflictio spiritus.* (*Ibid.*) De là enfin tant d'écrits et de volumes où, pour quelques lumières, quelques légers crépuscules qu'on aperçoit au milieu de ces savantes ténèbres, on heurte à chaque pas contre des écueils et des abîmes; on nage dans une mer de doutes, de problèmes et de contradictions, pour finir souvent par le naufrage entier de la raison, et par ne rien croire pour avoir voulu tout savoir; parce qu'en un mot, depuis le péché, tout dans le monde, selon l'Esprit-Saint, est devenu un sujet de contestation et de dispute: notre savoir n'est qu'une ignorance fastueuse, et l'édifice des sciences un palais ruiné, où chacun veut changer et ordonner à sa façon; qui s'écroule d'une part à mesure qu'on l'élève de l'autre, et finit par ensevelir sous ses ruines et l'ouvrier et l'architecte. La religion est la colonne qui, seule inébranlable et victorieuse, s'élève au milieu de tous les débris des sciences humaines, qui porte le flambeau de la foi comme un phare lumineux et propice pour servir de guide à la raison, et lui apprendre à diriger toujours vers elle sa marche et le but de ses travaux.

Il faut donc toujours la prendre pour règle et pour boussole durant cette courte navigation; et, pour la rendre heureuse, c'est à la religion à tenir le gouvernail, et à la raison à se soumettre à son autorité. Il est vrai qu'avec la religion ma raison ne connaîtra pas tout ce qu'elle voudrait connaître; mais avec la religion elle en saura toujours plus que sans elle; elle aura toutes les connaissances utiles à son repos: et que lui importent les autres? Mon fils, si vous voulez être heureux, dit l'Esprit-Saint, défiez-vous de l'indocilité de votre raison, et satisfait de connaître ce qui vous est utile, n'en désirez pas davantage : *His amplius, fili mi, non requiras.* (*Eccle.*, XII.)

Mais il est dans l'homme une puissance plus formidable, plus funeste à son repos : la raison le tourmente par son inquiétude et sa curiosité; son imagination, par ses contradictions et ses bizarreries. La raison ne tourmente que l'homme qui pense, qui réfléchit; l'imagination souvent agite plus l'ignorant que le savant. Tyran universel, elle étend son empire sur tous les âges et sur tous les états : sur la jeunesse dont elle irrite les passions, sur l'âge mûr qu'elle fatigue par des projets et des espérances, sur la vieillesse dont elle augmente l'humeur chagrine et les ennuis, sur le riche dont elle allume sans cesse la cupidité et les désirs, sur le pauvre dont elle redouble les craintes et les alarmes pour l'avenir; elle monte jusque sur le trône des rois pour y accabler le prince de dégoûts, et lui faire désirer d'autres plaisirs que ceux de sa condition; elle descend avec le malheureux jusque dans les fers pour être son premier bourreau, et multiplier son supplice par les terreurs et les monstres qu'elle lui présente sans cesse. Imposteur habile, elle nous promène de chimère en chimère, nous transporte dans l'avenir pour nous ravir le présent, nous fait un ennui de ce que nous avons, et un besoin de ce que nous n'avons pas. C'est là ce démon domestique qui nous suit dans toutes les situations, dans les plaisirs que nous avons, pour nous en dégoûter en nous en faisant imaginer de plus grands; et les plaisirs que nous n'avons pas, elle nous les peint de couleurs si riantes, elle farde et embellit si bien les objets de notre ambition, qu'il nous est impossible d'y trouver jamais tout ce que nous y avions imaginé, toujours plus tourmentés en idée qu'heureux en réalité; dans nos peines même elle n'agit que pour les redoubler encore par des craintes et des terreurs paniques; dans le travail elle nous tourmente par des distractions; dans l'oisiveté elle nous assiége par des tentations; dans la société elle nous lasse par ses caprices et ses inégalités; dans la solitude elle nous attaque par des visions et des idées sombres qu'elle enfante, et jusque dans les ténèbres et le sommeil, elle nous réveille avec effroi par les fantômes et les spectres des songes; enfin, dans ses plus douces illusions et dans les plaisirs qu'elle nous donne, elle ne tarde pas à nous en punir par la honte et la douleur de nous avoir joués comme des enfants, et trompés par des images fugitives. Malheureux que je suis! qui me délivrera, disait l'Apôtre, de cette puissance qui est en moi et qui n'est pas moi, de cette loi qui fait la loi à mon esprit et à ma raison? *Video aliam legem repugnantem legi mentis meæ.* (*Rom.*, VII.) Car je ne comprends rien à ce que je fais, je ne me comprends pas moi-même : *Quod enim operor non intelligo.* (*Ibid.*) Funeste effet du péché, qui a tout renversé dans les facultés de notre âme, et ôté l'empire à l'esprit pour le donner à une puissance aussi déréglée. Que l'homme est à plaindre, lorsqu'il s'en laisse maîtriser! et qui pourrait dire combien de malheurs elle a causés? Elle fut l'écueil du bonheur de nos premiers pères, et l'esprit tentateur ne les fit tomber dans ses piéges qu'en parlant à leur imagination, en leur présentant l'idée d'une puissance et d'une félicité qui les rendraient comme des dieux. C'est elle qui rendit l'univers idolâtre, lorsque l'homme, écoutant plus son imagination que sa raison, il lui fallut des images de la Divinité, et elle osa faire des dieux; elle qui fait des libertins et les voluptueux effrénés, dont l'imagination ardente vole sans cesse à d'autres plaisirs; et les incrédules, qui, trop livrés à leur imagination, maîtrisés par ses impétueuses saillies, s'enfoncent et s'égarent dans un labyrinthe de sophismes et d'opinions insensées. O homme! qui es-tu, s'écrie l'Esprit-Saint, lorsque tu es livré à ton propre sens? Sais-tu ce que tu veux ou ne veux pas? Ton esprit et tes pensées vagabondes sont comme la roue qui tourne avec rapidité sur elle-même : *Præcordia fatui quasi rota, et cogitatus illius quasi axis versatilis* (*Eccli.*, XXXIII); et ton cœur, plein de fantaisies, est toujours en travail pour enfanter la chimère : *Et sicut parturientis cor tuum phantasias patitur*, (*Eccli.*, XXXIV.)

Que peut la religion contre cet ennemi de notre bonheur, contre une puissance aussi formidable? Elle peut non-seulement la maîtriser et la dompter, mais encore la rendre utile à notre bonheur; et comme c'est au feu de l'imagination que s'allument toutes les passions, la religion ou prévient son activité, ou la tourne au bien et à la vertu: Et comment? D'abord en éloignant tout ce qui est capable de la dérégler et de lui donner tant d'empire sur nous. Ce sont des représentations criminelles, des spectacles et des lectures profanes qui enflamment une imagination vive et libertine; la religion les condamne et les éloigne, et par là elle arrête l'incendie, sauve l'esprit de tous ses égarements, et le cœur de mille dangers. C'est une complaisance excessive pour nous-mêmes, qui nous livre à toutes les illusions de notre imagination, en fomente les écarts et les caprices, en ne nous permettant pas de lui rien refuser; la religion, en combattant l'amour-propre, règle

nos idées, ne nous permet pas de leur rien accorder qui puisse les dépraver; et par là elle arrête le désordre dans sa source, et affranchit l'âme de l'esclavage et de la tyrannie de l'humeur. C'est une oisiveté, une paresse pernicieuse qui rendent nos pensées et notre imagination aussi errantes et vagabondes que nous-mêmes; la religion, en nous condamnant au travail, l'occupe et la fixe, et par là plus d'instabilité dans les idées ni de travers dans la conduite. C'est une imagination noire et mélancolique qui nous dégoûte de nous-mêmes et de la vie, jusqu'à nous porter à attenter sur nos jours; la religion, en combattant cette idée, nous attache à la vie par devoir, lorsque l'imagination voudrait nous en faire sortir par dégoût; et, comme ce ne serait point assez d'éloigner ce qui peut la dérégler, la religion va jusqu'à la faire servir à notre bonheur, en lui présentant tout ce qui est capable de l'exercer et de la satisfaire, en se proportionnant si bien à tous les esprits, qu'elle présente à chacun ce qui convient à la trempe de son humeur et de son caractère. A une imagination vive et sensible, la religion présente des objets si touchants, elle la frappe d'une si haute idée, ou des vengeances, ou des bontés divines, qu'elle l'entraîne et la fixe malgré elle à la vertu; et Augustin, dépravé par les spectacles du théâtre, par la lecture des poëtes, où il nous dit lui-même qu'il cherchait à repaître son imagination des peintures de ses passions et de ses faiblesses, se trouve enfin, par la lecture des livres saints, par les grands spectacles que lui offre la religion méditée et approfondie, devenu chrétien et vertueux, et aussi maître de son cœur que de son esprit.

A une imagination tendre et passionnée, elle présente tout ce qui peut enflammer les désirs et intéresser le sentiment; et Madeleine au pied de la croix, dans une caverne profonde, verse plus de larmes de tendresse, éprouve plus de transports que dans les ardeurs d'un amour profane.

A une imagination forte, sublime et hardie, elle présente les plus grandes vérités à méditer, les sujets les plus relevés à traiter; et les Origène, les Tertullien, les Jérôme, captifs sous ses lois, deviennent les hommes les plus célèbres, les génies les plus éloquents.

A une imagination vive et brillante, elle ouvre la plus vaste carrière, elle présente les idées les plus capables de l'élever et de la transporter; et sainte Thérèse, dans le sein de la médition et de la réflexion, s'élève jusqu'aux plus nobles efforts de la contemplation, aux plus sublimes spéculations de la philosophie chrétienne.

A une imagination noble, courageuse et entreprenante, elle présente les desseins les plus généreux, les plus vastes entreprises; elle offre à Xavier le monde à convertir, et d'un religieux fait un apôtre et un conquérant; elle va même jusquà terrasser cette fière puissance au point de la plier aux plus petits objets et à tout ce qui lui est le plus contraire. D'un dissipé elle fait un contemplatif, d'un philosophe un enfant, d'un courtisan un anachorète; et Arsène, enivré si longtemps de la gloire du bel-esprit et du commerce des gens de lettres, se plaît dans le désert au commerce d'un vieillard simple et grossier; et cette imagination ornée de toutes les richesses de la littérature, des images de la poésie et de l'éloquence, se plaît aux images grossières de la vie érémitique et solitaire : tant l'homme se trouve métamorphosé sur les lois de la religion jusqu'à ne plus se reconnaître lui-même; tant la religion a d'empire jusque sur les facultés même de notre âme qui paraissent les plus indomptables. Aussi Augustin avoue-t-il qu'après sa conversion il était un homme si nouveau, que son imagination, qui auparavant était toujours vagabonde et inquiète, son esprit qui lui échappait sans cesse et n'était pas susceptible d'une longue application, devinrent, sous l'empire de la religion, capables des études les plus sérieuses et les plus profondes : au pied de la croix il retrouva la paix du cœur et la tranquillité de l'âme.

Mais la religion n'a-t-elle pas aussi des craintes et des terreurs dangereuses pour l'imagination? Ne lui présente-t-elle pas des objets capables de la troubler? Oui, sans doute; mais pour qui sont ces craintes et ces terreurs? Pour les mauvais chrétiens qui, ne remplissant jamais qu'imparfaitement leurs devoirs, ne peuvent envisager la religion sans effroi, tandis qu'elle fait toute la consolation du vrai fidèle. La religion a ses craintes et ses terreurs, mais l'irréligion et l'impiété n'en ont-elles pas de plus grandes encore? Lequel des deux a l'esprit le plus calme et le moins agité, ou du chrétien qui craint Dieu, ou de l'impie qui le brave? Tout ce que la religion peut produire d'inquiétudes dans une âme timorée, approche-t-il des perplexités d'un insensé toujours dans le doute de son sort, incertain s'il tombera après cette vie sous la foudre d'un Dieu vengeur, ou s'il s'anéantira dans le tombeau, toujours suspendu entre le désir du néant et la crainte de l'enfer? C'est là que l'imagination a des moments bien noirs, et que, malgré qu'elle en ait, elle est souvent cruellement épouvantée : c'est pour de tels hommes que la religion a des terreurs; mais pour le juste, elle n'a que des consolations qui d'ordinaire peignent sur son front la paix, la douceur, preuves de la sérénité de son âme. D'où vient que Saül est si troublé, qu'on le voit errant dans son palais, tantôt égaré et furieux, tantôt rêveur et mélancolique? Dans son camp même, à la tête de son armée, il tremble encore et ne peut se rassurer : et David, simple berger, fugitif devant le monarque irrité, errant de désert en désert, porte avec lui la paix du Seigneur et paraît sans alarmes. Saül peut à peine reposer dans sa tente, entouré de ses officiers et de

ses gardes, et son imagination effrayée le réveille au milieu de la nuit par des visions et des fantômes ; et David, abandonné de tout l'univers, entouré d'ennemis dans les horreurs des cavernes et des rochers, repose en paix sous la garde du Seigneur en qui il a mis sa confiance : le berger paraît un roi, et le monarque est moins qu'un homme. C'est que l'imagination de l'impie croit toujours voir sur la tête le glaive qui le menace, et que l'Ecriture nous dit que Saül avait abandonné le Seigneur : dès lors il était devenu le jouet de ses propres terreurs, l'esprit de vertige s'était emparé de lui. David marchait en la présence du Seigneur et conservait son âme en paix, parce qu'il y portait la crainte de Dieu, qui, non-seulement affranchissait son esprit de la crainte des hommes, mais encore avait éteint dans son cœur la passion de la vengeance de Saül : troisième avantage de la religion pour notre bonheur ; elle règle les passions et les sentiments de notre cœur qui, sans ce secours, sont autant d'obstacles à notre félicité.

Passions du cœur : vous le savez, tant qu'elles nous dominent, l'homme porte la guerre avec lui : tyrans impitoyables, elles frémissent sans cesse à la porte du cœur dont elles disputent la possession, et notre âme éprouve sans cesse toutes les révolutions d'un empire qui a plusieurs prétendants au trône. Religion sainte, c'est à vous de défendre votre conquête contre tant d'ennemis. En vain nous nous flatterions de leur commander à l'aide de la philosophie ; si vous n'y mettez la main, il se forme dans le cœur de l'homme comme une génération éternelle de désirs et de projets, de vices et de crimes, de plaisirs et d'ennuis, de trêves et de combats, et l'hydre de ses passions toujours renaissante, pour une tête qu'elle perd, en voit reparaître mille. Représentons-nous un homme avec tous les biens qui peuvent composer un bonheur accompli, un homme de cupidité au gré de la cupidité même : donnons-lui de la santé pour jouir des plaisirs, des richesses pour fournir à ses passions, des honneurs pour flatter son orgueil ; avec tant d'avantages nous n'en ferons jamais qu'un homme inquiet et mécontent, portant partout un cœur agité de mille passions auxquelles il est contraint d'obéir, tant elles sont impérieuses ; qu'il ne peut satisfaire, tant elles sont insatiables ; qu'il ne peut accorder entre elles tant elles sont incompatibles. Qu'étais-je, ô mon Dieu ! s'écrie saint Augustin, avant d'avoir soumis mon cœur au joug du christianisme ? Un malheureux qui traînait de précipice en précipice, d'abîme en abîme la chaîne de mes passions : semblable à un navire battu des flots, agité par des vents contraires, j'étais tour à tour le jouet de leur fougue et de leurs caprices : en vain j'appelais à mon secours la sagesse humaine, je n'ai que trop éprouvé la vanité de cette ressource, et que le secret de guérir les maladies du cœur, cette portion de nous-mêmes si délicate et si corrompue, n'appartenait qu'au souverain médecin et au Dieu même qui l'a formé. Sans ce secours, les passions, pour quelques moments d'ivresse qu'elles donnent, nous exposent à mille tourments. Faites pour obéir et non pour commander, elles sont dans la vie ce que les vents sont sur les mers, funestes à qui cède à leur effort, utiles à qui sait les enchaîner : souvent même le sage voit le gouvernail forcé dans ses mains par la tempête, et toute l'adresse du pilote ne le garantit pas des écueils. Que fait la religion ? Elle commande aux vents et aux orages, et le calme est rétabli : l'Evangile, en nous mettant le glaive à la main pour nous combattre nous-mêmes, nous a appris que la paix du cœur ne pouvait se trouver que dans la guerre avec les passions.

Mais quel état, disent les mondains, d'être toujours à combattre ses passions ! quel bonheur d'être sans cesse en guerre avec soi-même ! Voilà, selon l'Apôtre, ce que l'homme animal et terrestre, ce que l'homme de chair et de sang ne peuvent concevoir. Ils ne voient que ce que la guerre évangélique a de dur et de pénible dans les commencements ; et ils ne voient pas qu'il en coûte bien plus pour satisfaire toujours ses passions que pour les vaincre une fois ; que toutes les satisfactions qu'elles peuvent nous donner sont mêlées de tant de peines et d'inquiétudes, suivies de tant de chagrins et de repentirs, qu'on peut dire que nos passions nous punissent toujours des plaisirs qu'elles nous ont donnés. Ils ne voient pas que les passions, une fois vaincues, laissent goûter au juste la tranquillité la plus pure, et que le plaisir de la victoire est mille fois au-dessus des peines que lui a données le combat. Au contraire, dans l'esclavage des passions, l'homme n'est jamais plus malheureux qu'après qu'elles sont assouvies : un désir rempli veut être à l'instant remplacé par un autre ; d'un plaisir naît le besoin d'un plus grand plaisir ; les passions enchérissent toujours ; ce sont des flots tumultueux qui, malgré les digues qu'on leur oppose, ne cessent de refouler avec impétuosité sur eux-mêmes, qui se choquent, qui se brisent et ne laissent après eux qu'une écume et un vain bruit. D'où il arrive que tous les pécheurs ne paraissent jamais plus languissants que lorsqu'ils sont satisfaits, jamais plus ennuyés qu'après les plus grands plaisirs, jamais moins contents que lorsqu'ils n'ont plus rien à désirer ; le trouble et le chagrin sont dans toutes leurs voies, dit l'Esprit-Saint : *Contritio et infelicitas in viis eorum.* (*Psal.* XIII.)

Et, en effet, venons au détail ; quel avantage l'homme livré à tous les désirs de son cœur aurait-il sur le chrétien pour le bonheur de la vie ? Serait-ce du côté de la satisfaction intérieure et de la paix de la conscience ? Jamais le monde n'a osé la disputer aux serviteurs de Dieu ; et il n'y a qu'à voir, nous dit le Prophète, comme les

pécheurs et les mondains regardent l'homme juste, comme ils cherchent à le censurer et à éclairer sa conduite, comme ils le considèrent d'un œil jaloux et malin, à cause de cette paix, de cette satisfaction de l'âme dont ils voient le juste toujours en possession, et dont les pécheurs se sentent toujours privés, *considerat peccator justum et quærit mortificare eum.* (*Psal.* XXXVI.)

Serait-ce du côté des grandes qualités et des grands talents qu'on prétend que les passions servent à développer et à mettre en usage? Mais, outre que les grands talents ont fait rarement des heureux, qui ne sait que si la religion n'en règle l'usage, les passions peuvent dépraver les plus beaux présents de la nature; et que tel que ces plantes malignes qui tournent en poison la rosée du ciel, le cœur du pécheur envenimé corrompt les dons célestes de l'esprit et du génie, les fait servir à son tourment et à celui des autres? Ainsi, le grand prince, le héros, s'il n'est chrétien, dégénère en conquérant et fait le malheur du monde. L'homme de lettres, s'il n'est chrétien, les fait servir à embellir le vice, le blasphème, la satire et à faire la guerre à Dieu ou aux hommes. Le grand politique, l'homme d'Etat, au lieu d'un père de la patrie, n'est plus, sans la religion, qu'un homme de passions et de systèmes, qui se tourmente pour donner des secousses au monde, pour enfanter des guerres, des désastres, des ruines qui l'écrasent enfin lui-même : semblable à ces feux souterrains qui, après avoir lancé des tourbillons de flammes, ébranlé les villes, les montagnes et ouvert mille abîmes, disparaissent eux-mêmes engloutis sous les débris du monde. Oui, les talents sans les vertus sont des esclaves sans maître; incapables de se bien conduire, ils se précipitent dans tous les excès, tous les travers; et les hommes ne l'ont que trop éprouvé dans tous les temps, que les talents dans les impies ne sont qu'un malheur de plus.

Serait-ce du côté des vertus et du mérite personnel? Sans doute qu'elles sont faites pour rendre l'homme heureux, et que les pécheurs mêmes ne sont pas dépourvus de vertus morales. Mais chaque vertu n'est-elle pas voisine de quelques excès où elle cesse d'être vertu et bonheur pour l'homme? Ce sont ces fleurs et ces fruits précieux qui, légèrement exprimés, rendent une liqueur agréable, et trop pressés, ne donnent que de l'âcreté et de l'amertume. La générosité peut devenir prodigalité, l'économie dégénère en avarice, la sagesse en austérité farouche, la justice en dureté, la prudence en pusillanimité, la bonté en faiblesse : de là tant de mondains malheureux par leurs vertus mêmes, et qui vont jusqu'à demander, comme les païens, si la vertu n'est pas une chimère, et si c'est un bien que la sagesse. La religion est comme le sel qui garantit nos vertus de la corruption, elle condamne tout ce qui est excès, et en y mêlant l'onction de la charité, la sagesse de son esprit, elle nous préserve de l'abus; elle seule sait unir la fermeté à la prudence, la force à la douceur, la miséricorde à la justice, l'humilité à la grandeur d'âme, la sagesse au courage, et nous montre dans la route des vertus cet heureux milieu que la religion seule peut nous faire trouver, et que les passions nous font toujours franchir : *Sapere ad sobrietatem* (*Rom.*, XII).

Serait-ce du côté de la force de la raison et de l'empire que ses lumières peuvent nous donner sur nos passions, que le chrétien le céderait au pécheur pour la félicité temporelle? Il est vrai que la raison est faite pour contribuer à notre bonheur, en réglant nos désirs et nos penchants; mais dans l'homme pécheur les passions ont-elles un maître? Offusquée ou corrompue, la raison chez lui n'a qu'un faible empire sur les vices du cœur, sur les travers de la conduite; cette fière souveraine ne tient plus les rênes que d'une main tremblante; et ce repos philosophique, cette félicité du sage que les pécheurs ne cessent de nous vanter comme étant leur apanage, demandent pour être goûtés une âme pure et tranquille. Comment en effet la douce lumière de la philosophie et de la vérité pourrait-elle luire dans l'âme inquiète et troublée du pécheur? Non, le soleil ne peint point son image dans les flots tumultueux et courroucés, il lui faut, pour la réfléchir, la surface unie d'une onde pure et tranquille. Ainsi Salomon, vertueux dans le silence des bois, au milieu de ses jardins et de ses palais, possède son âme en paix, et médite ces maximes sublimes qui en ont fait le premier des rois et des philosophes; ce même Salomon, une fois livré à ses passions, devenu pécheur et criminel sur ce même trône, dans ces mêmes palais, se déplaît à lui-même, sa philosophie l'abandonne, il ne voit plus de bonheur dans la vie, et il est obligé de convenir qu'il n'en est point pour l'homme, hormis de servir le Seigneur: *Omnia vanitas præter amare Deum.*

Serait-ce enfin du côté de l'amitié et des liens de la société, dont les douceurs font le charme de la vie, que le chrétien le céderait au pécheur? Mais qu'est-ce qui cause dans la société les altercations, qu'est-ce qui refroidit ou divise les amis, si ce n'est les passions; et ne voyons-nous pas les pécheurs se quitter, se désunir, s'abandonner presque tous mutuellement? Lorsque la saison des plaisirs est passée, toutes ces liaisons que les passions avaient formées tombent d'elles-mêmes; les pécheurs à la fin se trouvent isolés; il se forme autour d'eux une si triste solitude, qu'ils sont les premiers à convenir qu'ils n'ont jamais eu d'amis véritables, à déclamer contre la fausseté des hommes; on les voit mourir abandonnés, sans consolation, et sans qu'aucun des compagnons de leurs plaisirs veuille l'être de leur langueur et de leurs infirmités, n'ayant souvent d'autres secours que celui d'un ami chrétien qu'ils avaient négligé durant la vie, et qu'ils retrouvent à cette der-

nière heure, au lieu que les âmes ferventes et religieuses sont toujours unies, parce que la vertu est de tous les temps. Les passions n'attendrissent l'âme que pour des instants, la vertu l'attendrit pour la vie : elle ne connaît ni la disproportion des âges, ni celle des états; elle peut toujours faire de nouvelles conquêtes, parce qu'il suffit de l'aimer pour aimer tous ceux qui la pratiquent; les liens qu'elle forme loin de s'affaiblir par les années ne font que se fortifier davantage, et l'adversité même, l'écueil de toutes les amitiés des mondains, ne fait que redoubler celle des gens de bien. Depuis que Saül est livré à ses passions, devenu inaccessible au sentiment, il paraît comme étranger dans sa cour, et ne se nourrit que du poison de la haine et de la jalousie; tandis que David, fidèle au Seigneur, trouve encore jusqu'au pied du trône et dans Jonathas, le fils même du monarque jaloux, un ami tendre et zélé que ses vertus lui ont donné et que ses malheurs ne peuvent lui ravir. Ce n'est pas que les hommes livrés aux passions, que les pécheurs et les méchants ne puissent avoir des serviteurs et des amis. Voyez Absalon, au milieu d'une cour nombreuse, marcher avec le faste d'un souverain, et fugitif même et vaincu, mourir au milieu des siens qui défendent sa querelle. Mais quels amis que ceux que l'intérêt a formés, qui ne s'unissent que pour les forfaits, qui entourent l'idole tant qu'elle est sur l'autel, et la foulent aux pieds dès qu'elle est renversée! Non, ou l'amitié n'est pas une vertu, ou il ne peut y avoir de vraie amitié qu'entre les gens de bien. Ne confondons jamais les doux liens du sentiment avec les chaînes que forment les passions et ne faisons point à l'amitié l'outrage de croire que les cœurs pervers soient faits pour la sentir : la vertu seule a des amis, le crime n'a que des complices.

Voilà donc l'homme chrétien et religieux en paix avec lui-même du coté de la raison, de son imagination et de son cœur; que lui manque-t-il pour le rendre capable d'être aussi heureux que l'homme peut l'être sur la terre? Il faut, en quatrième lieu, remédier aux défauts de son caractère, le corriger, le réformer, parce qu'avec tous les autres avantages du côté du cœur et de l'esprit, certains défauts d'humeur, de complexion suffisent pour empoisonner la plus belle vie; car, dit saint Augustin, l'homme qui par sa nature est la créature la plus sociable, est souvent la plus intraitable par la tournure de son esprit, par la dépravation de son caractère; et s'il ne travaille de bonne heure à le plier, à le réformer, c'en est assez pour faire un malheureux. Or, la religion lui rend encore cet important service, et il ne faut pour s'en convaincre, qu'entendre à ce sujet les discours du monde. Depuis que cet homme est converti, dit-on, il n'est plus comme auparavant, on a peine à le reconnaître : de médisant et caustique qu'il était il est devenu indulgent et charitable; sa langue qui blessait tout le monde n'attaque plus personne : jamais on ne l'aurait cru capable de tant de modération. Cet homme, dont l'amour-propre rendait le caractère si fier et si intraitable, depuis qu'il est revenu à Dieu, est si humble et si patient, que sa société est aussi sûre, aussi agréable qu'elle l'était peu avant que la religion eût plié son caractère et son humeur. Voilà de ces réformes que la religion a opérées tant de fois au grand étonnement du monde. Un pécheur converti est un homme nouveau, non-seulement pour le public, mais pour les siens, pour sa maison même. De maître fâcheux, d'époux chagrin, de père difficile, il devient bon père, époux fidèle, maître juste et paisible; toute sa famille admire cette heureuse révolution et bénit la religion qui seule peut opérer de semblables miracles, et faire d'un caractère lâche et paresseux un homme actif et laborieux, d'un caractère dur et fâcheux un homme doux et paisible, d'un colère un homme pacifique, d'un libertin un sage, d'un satirique un homme charitable, d'un orgueilleux un homme simple et modeste.

Et prenez garde, mon cher auditeur, de venir nous opposer qu'on voit tous les jours des dévots atrabilaires, des dévots pleins d'humeur : je vous répondrai, ou que c'est une dévotion fausse et imparfaite, comme il n'arrive que trop souvent, et alors c'est le chrétien qu'il faut accuser, et non le christianisme; c'est le chrétien lâche et faible qui n'a pas voulu porter le glaive de la religion sur la passion dominante, ou ne l'a immolée qu'à demi. Dès ce moment, ses vertus sont empoisonnées de mille faiblesses; le caractère même n'en devient que plus fâcheux, lorsque le sacrifice du vieil homme n'a été qu'imparfait; et il en est d'un faux dévot ou d'un demi-chrétien, à peu près comme d'une victime que le couteau n'a fait que blesser sur l'autel, qui se débat, s'échappe des mains du sacrificateur, et n'en devient que plus furieuse. Je vous dirai, en second lieu, que souvent c'est exagération de la part des mondains qui se plaisent à grossir les défauts des gens de bien : comme s'ils ignoraient que la perfection n'étant dans aucun ordre des choses créées, il doit rester toujours au plus grand saint des faiblesses de l'humanité. *Qui justus est justificetur adhuc* (*Apoc.* XXII). Il n'est donc pas question de savoir si l'homme de bien n'a ni défauts, ni faiblesse dans son caractère, mais seulement s'il n'en a pas infiniment moins que les pécheurs. Car si avec le secours de la religion, l'homme se retrouve encore dans le juste, que sera-ce de ceux qui sont entièrement livrés à la nature corrompue? Si le juste ne peut se corriger sur tout, que sera-ce des pécheurs qui ne pensent à se corriger sur rien? Hélas! que d'épouses heureuses, que de mères satisfaites, que de familles fortunées, si tout à coup, pères, époux, maîtres, enfants n'avaient pour tout vice que les défauts qu'on censure dans les gens de bien!

Mais le bonheur est dans les biens de ce monde : autre erreur, mon cher auditeur. Depuis que l'homme a perdu son véritable trésor, il se consume à fouiller des terres ingrates; son cœur, que Dieu seul pouvait fixer et remplir, s'attache à toutes les créatures. Il faut donc vous montrer que, sans la religion, non-seulement l'homme est malheureux par lui-même; mais que, sans elle, il ne peut trouver son bonheur dans les créatures, parce qu'elles manquent des conditions nécessaires pour la vraie félicité, que la religion seule peut suppléer. Point de bonheur hors de l'homme sans la religion : renouvelez votre attention.

SECONDE PARTIE.

Tous les hommes veulent être heureux dans cette vie, et peu y parviennent. Pourquoi? C'est que, dans la poursuite des biens qui peuvent faire leur bonheur, les hommes négligent celui sans lequel tous les autres ne sont qu'amertume. Dieu apparut un jour à Salomon, et lui dit : maintenant que vous êtes sur le trône, demandez-moi ce que vous voudrez. Salomon demande la sagesse et la crainte de Dieu. Vous avez bien fait, lui dit le Seigneur, de ne m'avoir pas demandé les biens terrestres, les honneurs, les richesses : je vous accorde ce que vous désirez, la sagesse et l'intelligence, un cœur droit qui marche dans la voie de mes commandements. Cependant, ajouta le Seigneur, j'y joindrai aussi tous les biens de ce monde; je vous donne la gloire et les trésors que vous ne m'avez point demandés, *et hæc quæ non postulasti dedi tibi divitias et gloriam* (III. *Reg.*, III); pour nous apprendre, dit saint Augustin, par un exemple si mémorable, que la religion est le premier bien, et qu'au milieu de tous les biens de ce monde, il n'est point de bonheur où elle n'est pas, puisqu'au faîte de la prospérité mondaine, Salomon fut malheureux dès qu'il devint infidèle.

En effet, quelles conditions sont nécessaires pour procurer à l'homme un bonheur solide? Il faut un bonheur simple et facile qui dépende de nous; et que nous soyons les maîtres de nous procurer un bonheur qui soit de tous les temps et de toutes les situations; un bonheur proportionné à nos désirs et à l'infinie capacité de notre cœur; enfin, un bonheur qui ne s'use pas, et dont l'homme ne se dégoûte point, mais ces quatre conditions de la félicité de l'homme sur la terre, si le monde et les créatures ne peuvent les remplir, si la religion seule le peut, à quoi tient-il donc encore que nous ne nous rangions sous ses lois?

Il faut un bonheur simple et facile, qui dépende de nous et que nous soyons les maîtres de nous procurer : première condition, qui nous montre d'abord la supériorité de la religion sur les biens de ce monde, sans en excepter même la philosophie et la sagesse du siècle. En effet, dit saint Augustin, rien de plus digne de notre pitié que de voir quels moyens, avant Jésus-Christ, les philosophes avaient imaginés pour rendre l'homme heureux, et comment ils avaient défini le bonheur. Quoi! leur disait ce Père, s'adressant dans son livre de la *Cité de Dieu*, aux Socrate, aux Platon, à tous les oracles de l'antiquité païenne, vous m'invitez à venir à votre école, vous m'assurez que j'y apprendrai à être heureux. J'ouvre vos écrits, et je n'y trouve que des maximes pleines de faste et de l'orgueil philosophique; je n'y vois par tout qu'un bonheur ou qui n'est pas fait pour moi, ou qui ne peut convenir qu'à peu de personnes. L'un me dit que le bonheur est dans la retraite et la séparation des hommes, mais la solitude m'accable et m'ennuie. L'autre prétend que le bonheur est dans la recherche et la contemplation de la vérité, mais une méditation profonde m'épuise et me lasse. Celui-là me dit qu'on n'est heureux que par l'étude des sciences, mais je n'y trouve que tourment et incertitude. Celui-ci croit avoir fait la plus grande découverte, en nous criant qu'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans l'absence du mal, mais je suis accablé de douleurs et d'infirmités. Tous enfin m'annoncent avec emphase, et d'un ton dogmatique, que le malheur est une nécessité à laquelle les dieux mêmes sont soumis, et qu'un malheureux doit l'être pour l'harmonie de l'univers, sans quoi le plan de la Providence serait dérangé. O désespoir! ô vanité de la sagesse humaine! où en étions-nous, s'écrie ce Père, si le Sauveur ne fût venu nous tracer une autre route à la félicité? La béatitude philosophique n'est presque pour personne. J'ouvre l'Evangile, et j'entends une voix touchante qui me dit avec simplicité : Heureux les pacifiques, heureux ceux qui ont le cœur pur; heureux ceux qui souffrent, parce qu'ils seront consolés; heureux les humbles, heureux ceux qui ont faim et soif de la justice; heureux les pauvres d'esprit, le ciel est pour eux *Beati pacifici, beati mundo corde, beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* (*Matth.*, V.) Je vois là un genre de bonheur dont personne n'est exclu, ni le riche, ni le pauvre, ni le savant, ni l'ignorant, ni l'homme même qui est dans la tribulation; un bonheur qui est, pour ainsi dire, dans nos mains, non-seulement parce que le Dieu qui prêche ces vertus les donne et les inspire, mais encore parce qu'il n'est point d'homme qui ne puisse parvenir à être juste et vertueux, les deux sources de la vraie félicité, dont le christianisme nous a ouvert la route et facilité les moyens.

Or, ce que je dis de la sagesse mondaine, à plus forte raison pouvons-nous l'assurer des autres biens et de tous les avantages de la fortune. Que m'importe, en effet, que le monde m'étale la scène brillante de ses pompes, de ses grandeurs, de ses délices, si tous ces biens ne sont pas pour moi, si dans mon état il m'est impossible d'y parvenir; et quand j'y parviendrais, que m'importent encore et que peuvent pour mon bonheur des biens qui traînent avec eux l'inquiétude

et le trouble? Non, le monde avec tous ses biens aura beau appeler sous ses drapeaux tous ceux qui aspirent au bonheur, il lui manquera toujours cette première condition à la félicité humaine. Il nous offre ou un bonheur qui ne dépend pas assez de nous, ou un bonheur dont nous dépendons trop; ou il est impossible d'y parvenir, ou trop difficile d'en jouir; et la science d'être heureux dans le monde est celle qui coûte le plus et qui trompe davantage.

La religion, moins fastueuse dans ses promesses, mais plus solide dans ses principes, nous présente un bonheur simple et facile, à la portée de tous les hommes. Le monde dit : Heureux ceux qui possèdent les richesses; et voilà la plus grande partie, et presque tout le genre humain exclu de la félicité. La religion dit : Heureux ceux qui méprisent les biens de la terre; et par là tous les malheureux cessent de l'être, les plus éloignés de la prospérité mondaine sont le plus près de la félicité chrétienne. Le monde dit : Heureux ceux qui sont dans les jeux et les ris; mais qui peut y être, combien de temps y est-on? et par là voilà la plus grande partie de la vie, et tous les hommes exclus de la félicité. La religion dit : Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés; et par là voilà les larmes essuyées et la consolation dans l'adversité même. Le monde dit : Heureux ceux qui sont applaudis, ceux qui brillent sous les étendards de la gloire, de la vanité; et voilà le bonheur presque borné au crime, et réservé à quelques illustres scélérats qui occupent le théâtre de la politique ou de l'ambition. La religion nous dit : Heureux celui qui aime mieux commander à lui-même qu'aux autres, qui met sa gloire à vaincre ses passions et à être ignoré des hommes; et par là voilà le bonheur ouvert à tous les cœurs vertueux, et presque autant d'heureux qu'il en est qui méritent de l'être, non-seulement d'un bonheur simple et facile qui dépend de nous, mais encore d'un bonheur de tous les temps et de toutes les situations. Seconde condition qui manquera toujours au mondain le plus fortuné, et jamais à l'homme chrétien et religieux.

Telle est l'instabilité du bonheur que nous trouvons dans les créatures, qu'il n'en est point dont on puisse être assuré pour la vie. Ce qui convient à un temps, à un âge ne convient plus dans un autre; ce qui est amusement dans l'enfance serait ennui dans la jeunesse; ce qui est un bonheur pour l'adolescence, ne l'est point et ne peut l'être pour la maturité de l'âge; ce qui faisait la félicité d'un jeune homme ferait la honte et le tourment d'un vieillard. Chaque période de la vie n'est pour l'homme sage que la censure du passé. L'adolescent méprise l'enfant, l'homme-fait méprise à son tour l'adolescent, le philosophe méprise l'un et l'autre et le chrétien méprise tous les trois. Ainsi, le bonheur nous échappe sans cesse; ou il ne convient point à l'âge où l'on est, ou il ne s'accorde point avec l'état qu'on occupe, ou il ne va point avec les circonstances où l'on se trouve, ou il n'arrive point au moment qu'il faudrait pour le bien goûter : toujours avant ou après nous, on dirait qu'il n'existe que par la pensée, et ne nous laisse jamais que le regret de l'avoir imaginé. Heureux l'âge où l'on est son maître, s'écrie la tendre jeunesse; y est-on parvenu, on regrette les premières années comme les plus heureuses. Heureuse médiocrité, s'écrie le riche, accablé de soins et d'embarras, et celui qui ne l'est pas envie les grandeurs et les richesses. L'heureux état que celui du mariage, s'écrie le célibataire! est-il sous le joug, il regrette sa liberté. Ne serai-je jamais aussi heureux que mon maître, dit l'esclave qui obéit, et le maître croit ceux qui le servent plus heureux que lui-même. En sorte que toute la vie des hommes se passe de désirs en regrets, d'erreurs en projets, se plaignant des biens qu'ils ont, regrettant ceux qu'ils ont eu; enviant ceux qu'ils ne peuvent avoir, courant après le bonheur et le fuyant toujours : semblables, dit le Sauveur du monde, à une troupe d'enfants rassemblés dans la place publique, qui crient sans cesse : Chantons, dansons, réjouissons-nous; et ne pouvant jamais s'accorder entre eux, ni convenir de leurs jeux et de leurs plaisirs, ils en rejettent la faute les uns sur les autres, et le jour finit avant que le plaisir ait commencé ; *Similem generationem istam pueris sedentibus in foro, clamantes coæqualibus : Cecinimus vobis et non saltastis.* (*Matth*, XI.)

Qu'est-ce donc que la félicité mondaine, à la bien définir? Un songe pénible et fatigant où l'on ne poursuit que des fantômes qui voltigent sans cesse autour de nous, se laissent saisir un instant et nous échappent pour toujours; qu'on se transmet pour ainsi dire de main en main, d'âge en âge, jusqu'à ce que, d'erreurs en erreurs, d'efforts en efforts, lassés et fatigués, nous arrivions au moment où le charme tombe et nous laisse étonnés de voir, selon l'expression du prophète, que nous n'ayons fait que rouler dans un tourbillon de chimères, et presser dans nos mains que du vent : *Ventum seminabunt, turbinem metent.* (*Osee*, VIII.)

Et quand même il y aurait quelque consistance dans les objets de la félicité mondaine, quand même ils conviendraient à tous les états, à toutes les situations, conviendraient-ils à tous les âges, à tous les temps de la vie? Vous le savez, l'homme meurt pour les plaisirs longtemps avant que de cesser de vivre. Et qu'est-ce que la vie pour l'homme qui a longtemps vécu ? Quel plaisir peut trouver dans le monde et dans la société un vieillard, lorsque son esprit s'affaisse, sa mémoire s'affaiblit, et qu'il perd chaque jour quelque faculté de son corps et de son âme? Monde impuissant, appelle tous tes charmes, tous tes plaisirs auprès de ce malheureux dont l'infirmité a miné les forces et dont l'âge a flétri les sens;

couronne de tes roses ce front ridé et ces cheveux blanchis par les années; mets dans ses mains tremblantes et desséchées la coupe riante de la volupté; jette sur ses pas chancelants des fleurs et des parfums; appelle les jeux et tes théâtres, pour ranimer par des sons harmonieux, ses organes languissants : à quoi aboutiront tous tes efforts? A lui donner ou des regrets ou des remords.

Venez avec moi à Jérusalem, venez à ma cour, disait David à Berzellaï, ce vénérable Israélite, qui, prodiguant ses richesses en faveur de son maître fugitif, lui avait fourni des secours en abondance dans sa retraite : venez avec moi dans mon palais, disait le monarque reconnaissant, je vous ferai passer dans un délicieux et honorable repos le reste de vos jours. — Moi, prince, reprit Berzellaï, que j'aille m'établir avec vous dans votre cour à Jérusalem! songez donc, seigneur, que je touche à la fin de ma carrière : voyez cette tête chenue et ces mains tremblantes, comment à mon âge pourrai-je être sensible au plaisir? Les délices de la table, l'agrément des concerts, les divertissements de la cour ne sont plus de mon âge; non, prince, les grâces que vous m'offrez, vous pouvez les réserver pour mon fils; quant à moi, il ne me reste plus qu'à mourir dans le sein de ma famille et à descendre en paix dans le tombeau de mes pères : *moriar in civitate mea et sepeliar in sepulchro patris mei.* (II *Reg.*, XIX.) David sentit la sagesse de la réponse : étonné de voir les pompes du trône et les charmes de la cour méprisés à un certain âge, il embrasse le sage vieillard en l'admirant, et ne plaignit que lui-même, d'être roi et de ne pouvoir faire un heureux.

O religion! venez donc au secours de l'homme doublement malheureux, et par la vieillesse qui l'accable, et par le monde qui l'a trompé. Que vous êtes bien autrement solide et invariable dans vos effets! Egalement propre à toutes les périodes, à toutes les époques de la vie, la religion prend l'homme au berceau et ne l'abandonne plus dans toute sa carrière. Bonheur de l'enfance, dans cet âge où le monde n'existe point encore pour nous, la religion parle déjà à nos sens, nous attire par son culte, ses cérémonies, et en se mêlant, pour ainsi dire, aux jeux et aux amusements de nos tendres années, elle semble nous avertir déjà des droits qu'elle a sur notre cœur, et que, comme elle est notre première occupation, elle doit être notre première félicité. Bonheur de la jeunesse; dans ce moment de tempête, où le torrent des passions creuse sous nos pas mille abîmes, elle veille à notre félicité en veillant sur notre innocence, en écartant loin de nous le poison de la volupté; et avec le secours de la religion, non-seulement la jeunesse échappe à tous les dangers qui la menacent, mais elle acquiert l'avantage qui seul peut rendre l'homme heureux sur la terre, que tous les hommes regrettent à un certain âge d'avoir négligé, l'avantage de n'avoir point à se repentir : *Beatus homo cum portaverit jugum ab adolescentia.* (*Thren.*, III.)

Bonheur de la vieillesse : à cette triste époque où le monde est à charge, où les plaisirs seraient honteux, où toutes les créatures nous fuient, la religion nous console et nous soutient; elle embellit le déclin de nos années, elle répand une lumière douce et pure sur le soir de cette journée pénible et laborieuse. Semblable à ces temples antiques, que leur vétusté rend plus majestueux, un vieillard vertueux semble avoir reçu une espèce de consécration qui lui attire les respects et l'admiration : c'est un patriarche devenu pour le monde comme un objet de culte et de vénération publique; et quand le monde le mépriserait, il serait heureux encore par ses mépris mêmes, parce que le monde n'excite que sa pitié, et que n'ayant plus rien à regretter, ni dans les plaisirs dont la religion l'a préservé, ni dans les créatures dont sa vertu l'a consolé, ni dans la vie dont l'expériance l'a désabusé, un saint vieillard, à la fin de sa course, est comme le laboureur joyeux qui voit à la fin de l'été ses greniers regorger des trésors des campagnes : entouré d'une riche moisson de vertus, il n'attend que le moment où il pourra les transporter dans les greniers du père de famille; et la faux de la mort, si effrayante pour les autres hommes, est pour lui l'instrument qui va le mettre en possession de sa récolte et de ses travaux : *Corona senectutis vita immaculata.* (*Sap.*, IV.)

Bonheur de tous les moments et de toutes les situations; il n'en est aucune que la religion n'embellisse. Dans la prospérité, elle en modère l'ivresse, qui en est d'ordinaire le terme ou le poison. Dans l'adversité, elle en adoucit les peines en les rendant méritoires, les chagrins en les sanctifiant, les larmes en les essuyant. Dans les plaisirs, elle en prévient l'excès et l'abus, et les rend plus durables en les empêchant d'être dangereux. Dans les douleurs et les infirmités, elle nous les fait aimer; et tandis que la philosophie ne peut nous apprendre qu'à souffrir nos maux, la religion nous en fait jouir, pour ainsi dire, en les changeant en biens pour nous; et c'est d'elle seule qu'il est vrai de dire que ses peines surpassent les autres plaisirs. Dans les grandeurs, elle en écarte l'orgueil et la fierté qui les corrompent, et qui tous les jours brisent les grands contre tant d'accueils. Dans l'obscurité, la religion la relève, l'ennoblit par l'éclat des vertus, et rend l'homme du peuple plus grand par la sainteté que le riche même et l'homme couvert de titres et de dignités. Ainsi, tandis que le monde n'a qu'un seul genre de bonheur qui convient à peine à quelques personnes, à quelques moments, la religion a le bonheur de tous les moments et de toutes les conditions. Elle a fait des heureux partout, des heureux dans les liens du mariage qu'elle a épuré et sanctifié, des heureux dans le célibat et la

virginité, où elle a formé tant d'âmes aux plus héroïques vertus; des heureux dans les déserts, où elle a élevé tant de monastères et de maisons saintes, où des millions d'hommes ont été chercher, aux pieds de Jésus crucifié, le bonheur qu'ils avaient cherché en vain dans le monde; des heureux dans la retraite, où la religion a élevé l'homme au-dessus de l'homme, en le rendant capable de se suffire à lui-même; des heureux au milieu du monde même, où elle a préservé les justes de la contagion du siècle; des heureux jusque sur le trône, où elle a fait des saints; des heureux jusque dans les fers, où elle a fait des héros et des martyrs qui triomphaient dans les supplices : je vois partout des heureux de la façon de la religion; je cherche un heureux dans le monde, et je ne sais si on l'a encore trouvé, même dans les plaisirs.

C'est qu'il faut à l'homme un bonheur proportionné à ses désirs et à l'infinie capacité de son cœur : troisième condition, qui ne peut se trouver que dans la religion. Pourquoi? Parce que les créatures ne pouvant remplir l'immensité du cœur de l'homme, tous les biens terrestres, au lieu d'éteindre sa soif, ne font que l'irriter. Quel opulent du siècle a jamais dit : c'est assez, et n'a pas pris pour prétexte d'exercer sa cupidité, sa nombreuse famille ou son rang et son état? Quel ambitieux comblé d'honneurs a dit : je n'en demande pas davantage, et je ne veux pas m'élever encore? Quel voluptueux dans ses plaisirs a dit : je suis satisfait, et je ne désire rien de plus? Quel avare ne se trouve indigent au milieu de ses richesses? Son cœur a beau être attaché à son trésor, il s'envole et va languir sur celui des autres. Le monde n'est rempli que de faux heureux qui, semblables à de faux braves, dont les actions et la conduite démentent l'orgueil de leurs discours, ne parlent que de satisfactions au milieu des désirs, de plaisirs au milieu des peines, de liberté au milieu des fers, de paix au milieu du trouble et des combats qui les agitent : *Dixerunt : Pax, et non erat pax.* (*Jerem.*, VI.) C'est que le gouffre du cœur humain demande un objet infini; il lui faut le souverain bien lui-même pour remplir toute l'étendue de ses désirs et fixer son inconstance. Aussi, lorsqu'il arrive enfin que, parmi les biens terrestres, il se présente quelque objet qui nous paraît tenir de l'infini, quelque poste grand, élevé, ce qu'on appelle une éclatante fortune, alors notre esprit s'y porte avec toute son activité, notre cœur avec toute son impétuosité; notre âme tout entière paraît s'élancer comme hors d'elle-même, pour voler à cet objet qui lui paraît porter quelque caractère du bonheur parfait qu'elle cherche. Et il faut avouer que rien ne saurait égaler, rien ne peut peindre les transports d'un ambitieux parvenu, à force de travaux, au terme de ses désirs, prêt à monter sur le trône de la gloire ou de la fortune, et qui, roi par la pensée, agite déjà le sceptre, se couronne de ses propres mains, et touche presque à la félicité suprême. La joie de ce premier instant est si difficile à saisir, les mouvements en sont si rapides, qu'ils échappent à la raison, et que l'âme éperdue, enivrée dans ses premiers enchantements, ne se connaissant plus elle-même, semble douter si son bonheur est un songe ou une vérité. Brillante illusion, quelle sera ta durée? Celle de l'éclair dans l'orage; et toutes les créatures ne pouvant faire un heureux, il arrive que plus on est élevé, moins on est content, parce qu'on a été plus trompé. Hâtez-vous donc, esclaves de la fortune, formez vos projets, achevez vos songes, poussez vos superbes chimères au dernier période de l'orgueil! A peine arrivés au faîte de l'élévation, votre joie mourra, la tristesse corrompra vos magnificences; enivrés par l'espérance, la possession dégoûte, et au comble des grandeurs, c'est là qu'on en sent le néant. Ainsi a-t-on vu des rois et des empereurs, après avoir rempli le monde de leur renommée, descendre du trône, et aller dans la solitude chercher leur bonheur à être oubliés du monde. Ainsi, a-t-on vu des voluptueux se lasser des plaisirs, des riches fatigués de leurs richesses, des grands accablés de leurs honneurs, des héros ennuyés de leur gloire; et toutes les conditions du monde ont fait ou des mécontents ou des malheureux. C'est que toutes les créatures ensemble ne peuvent rien contre l'ordre établi de Dieu, qui, ayant fait notre cœur pour lui-même, ne souffre pas que l'homme puisse trouver, dans tous les biens terrestres, une satisfaction entière et une tranquillité parfaite.

Que fait la religion? Elle ne remédie point, sans doute, à ce fonds d'inquiétude que nous portons partout avec nous, parce qu'il ne faut pas que le chrétien s'oublie dans son exil jusqu'à s'y plaire, et qu'il doit soupirer sans cesse vers sa patrie. Elle ne nous donne pas un bonheur parfait, parce que Jésus-Christ l'a déclaré expressément à ses disciples : Quand vous serez avec moi dans ma gloire, vous ne demanderez plus rien à mon Père; jusqu'alors le cœur de l'homme désirera, souffrira toujours. Mais ce que fait la religion, et ce qu'elle seule peut faire, c'est qu'elle met à profit le vide même de notre cœur; elle n'ôte point aux créatures leur vanité, mais elle nous la découvre, et par là elle nous en détache; elle n'ôte point aux richesses leur fragilité, leur néant, mais elle nous en convainc, et par là nous les fait mépriser; elle n'ôte point à notre cœur son ardeur et son avidité, mais elle lui montre dans l'avenir un objet infini, le souverain bien, et cette vue suffit pour calmer nos inquiétudes; en sorte que la religion fait plus d'heureux par ce qu'elle promet que le monde par ce qu'il donne. Elle est cette manne qui prend tous les goûts et tient lieu de toutes les délices de l'Egypte; et les biens du monde sont ces eaux amères qui paraissent éteindre la soif et laissent

ceux qui en boivent plus altérés et plus malades.

S'il ne fallait, pour vous en convaincre', que comparer un moment les heureux du siècle avec les heureux de la religion, je n'hésiterais pas à prendre pour juges les mondains eux-mêmes, et je leur demanderais lequel est le plus heureux, d'Arsène dans le palais des rois, courtisan agréable et favori de son maître, précepteur des enfants de l'empereur, occupant une des premières places de l'empire ; ou d'Arsène solitaire, pénitent, ermite, mais si satisfait dans sa retraite, si content dans son nouvel état, qu'il préférait l'obscurité de la vie monastique à toute la gloire qui l'environnait au pied du trône? Quel était le plus heureux, d'Augustin voluptueux et débauché, ou d'Augustin converti et étonné de trouver plus délicieuses les larmes de la pénitence qu'il versait au pied de la croix que toutes celles qu'il avait répandues au théâtre et dans l'enchantement des passions? Quel était le plus heureux, dans les vallons et les bois de Clairvaux, ou de Bernard retiré du monde et devenu l'ornement et la gloire du désert, ou des pontifes et des princes qui viennent admirer Bernard dans sa solitude, se prosterner à ses pieds dans sa cellule, reconnaissant, par cet hommage rendu à la religion, que la croix de Jésus-Christ faisait plus d'heureux que la tiare et le diadème, et qu'il y avait plus de grandeur réelle et de félicité sous le cilice d'un religieux que sous la pourpre des rois? Aussi remarquez qu'il n'est point de juste qui voulût changer d'état avec le plus heureux mondain, qui voulût redevenir pécheur à ce prix. Jamais on n'a entendu dire à un dévot : Je voudrais être un impie ; et tous les jours on entend les pécheurs dire : Que je serais heureux si j'étais converti; j'achèterais de tous mes biens un grain de foi, un peu de dévotion ; tant il est vrai que la question est déjà jugée au tribunal du monde même, et qu'en comparant la félicité des enfants du siècle avec celle d'un saint et d'un juste, on s'aperçoit aisément que le monde laisse le cœur toujours vide et agité, et que la religion seule le fixe et le remplit.

Enfin, il faut, pour quatrième et dernière condition, un bonheur qui ne s'use point, et dont l'homme ne se dégoûte pas. Mais où est-il dans le monde, quel est le résultat de la vie mondaine? Les pécheurs l'ont dit dans le livre de la *Sagesse : Lassati sumus, quid nobis profuit ?* nous nous sommes lassés et que nous en revient-il? (*Sap.*, V.) Quel est tous les jours le langage des enfants du siècle? Des plaintes et des regrets de ne pouvoir plus se plaire à ce qui leur plaisait tant autrefois. Autrefois, dit-on, j'aimais le luxe et la vanité, c'était tout mon bonheur: maintenant, je les méprise, ce serait mon tourment s'il fallait me soumettre à leurs lois; autrefois épris des fureurs du jeu et des plaisirs de la table, aujourd'hui je suis dégoûté de l'un et de l'autre; autrefois, je faisais chaque jour mes délices des représentations du théâtre : aujourd'hui, je rougirais d'une vie si inutile ; autrefois, je me plaisais à être toujours dans le monde et la dissipation, dans les fêtes et les assemblées : maintenant, je n'y trouve que l'ennui, je ne cherche que la retraite; autrefois, tout me charmait, et mon âme sensible se livrait avec transport au plaisir le plus simple, l'amusement le plus innocent l'occupait tout entière : aujourd'hui, tous les plaisirs ont perdu pour moi ce qu'ils avaient de piquant. Que sais-je? Parcourez tous les heureux du siècle, vous trouverez à la fin qu'ils se réunissent tous dans cet aveu : *lassati sumus;* nous nous sommes lassés de tout, parce qu'en effet le monde n'a point de félicité qui ne s'émousse, qui ne disparaisse par l'habitude. Un pauvre qui passerait tout à coup de la misère dans l'opulence, qu'on transporterait de l'obscurité de sa cabane dans un palais où il serait servi et respecté, où il aurait une cour, des esclaves et des flatteurs, ce pauvre pourrait bien être heureux quelque temps, quelques années, tant que durerait l'ivresse de son nouvel état ; mais une fois qu'il y serait accoutumé, et que l'enchantement aurait disparu, ce favori de la fortune soupirerait encore, il formerait des projets auxquels il attacherait son bonheur, et peut-être s'étonnerait-il d'éprouver dans ses palais des chagrins et des dégoûts qui l'avaient respecté dans sa chaumière. Il faut donc que tout s'altère, que tout dégénère. Souvent, dans les objets de la félicité mondaine, c'est une raison pour qu'ils nous déplaisent, d'avoir trop su nous plaire. Et qui pourrait suivre un riche dans toutes les variations de sa vie, dans les changements qu'il a faits, soit dans ses habitations et ses domaines, soit dans ses amusements et ses passions, soit dans sa conduite et ses projets, serait effrayé de voir tant de contradictions et de vicissitudes dans le même homme. Au milieu même des plus grands plaisirs, les hommes se dévorent encore, se consument en désirs ; et désespérés de ne pouvoir trouver dans le monde, épuisé pour eux, de quoi assouvir leur insatiable cupidité, ils accusent la nature d'impuissance ou de cruauté, se plaignent au ciel de la grandeur de leur destinée, s'irritent contre Dieu de leur avoir fait un cœur incapable d'aimer paisiblement tout autre objet que lui ; et par des souhaits horribles, des souhaits qui déshonorent et qui dégradent la raison, ils envient le sort et la condition des bêtes, voudraient avoir comme elles le pouvoir de se borner ou le plaisir de se satisfaire; et faisant ainsi du plus haut degré de leur perfection le dernier degré de leur misère, le dégoût et l'ennui marchent toujours sur leurs pas; et tous les heureux du siècle portent écrit sur leur front : *lassati sumus*, nous sommes las de tout.

Grand Dieu, quelle énigme incompréhensible que l'homme ! Pourquoi des sentiments si bas avec un cœur si grand? Pourquoi les biens du monde ne remplissent-ils pas ses

désirs, ou pourquoi ses désirs s'occupent-ils des biens du monde? La sagesse éternelle se serait-elle ici démentie? Aurait-elle mal connu ou les biens de la terre ou le cœur de l'homme? ou plutôt, ô mon Dieu! n'est-ce point là une précaution de votre amour? Pour ne pas rendre l'homme heureux sans vous, vous rendez l'univers impuissant pour lui; et en lui faisant sentir, dans toutes les situations de la vie, que le monde ne lui suffit pas, vous le forcez à reconnaître enfin qu'un Dieu lui est nécessaire.

Oui, sans doute, mes chers auditeurs; et c'est ici que la religion nous présente un contraste bien étonnant et un spectacle bien intéressant: elle nous fait voir ses enfants et ses disciples aussi fermes, aussi constants dans la carrière des vertus que les mondains sont flottants et agités dans celle des plaisirs; elle nous montre des solitaires, des anachorètes qui ont blanchi dans les austérités, qui ont passé les quatre-vingts, les cent années dans les déserts et dans la pénitence, sans aucun retour vers le siècle; elle nous montre, au milieu du monde même, ce que le monde ne peut encore concevoir: des chrétiens fidèles, des âmes ferventes, qui passent leur vie entière dans les exercices de piété, dans les mêmes pratiques de vertu et de religion, sans se démentir jamais, sans regretter de ne point prendre part aux fêtes de Babylone; à qui Jésus-Christ suffit pour leur félicité, et qui, loin de s'en dégoûter, éprouvent toujours à son service de nouvelles consolations. Quoi donc! la religion tient lieu à l'âme fidèle de tous les biens, de tous les plaisirs du monde, et tous les plaisirs du monde ne peuvent remplacer dans l'homme l'absence de la religion.

Les mondains disent, pour se consoler, que c'est l'imagination échauffée par la dévotion qui produit dans les dévots cette ardeur toujours soutenue, qui prévient le dégoût et ranime le sentiment. Mais d'où vient donc que le monde n'a pas le même pouvoir? d'où vient qu'il n'échauffe les cœurs et les esprits que pour quelques moments? Les objets de ses plaisirs étant tous sensibles, le monde, attaquant notre âme par tous les sens à la fois, devrait bien plutôt produire ces transports et cette ivresse; il a bien autrement le pouvoir d'échauffer notre imagination, et bien d'autres ressources dans ses pompes et ses voluptés pour renouveler le charme de leur impression; cependant, il faut qu'il le cède à la religion, et le monde est obligé de convenir qu'elle fait plus d'heureux que lui, qu'on le quitte à la fin pour revenir à elle, et qu'à la longue la religion l'emporte toujours et lui débauche ses adorateurs. Ce n'est donc point chaleur d'imagination, c'est Dieu même qui agit sur l'âme chrétienne, qui la soutient, qui la remplit et la préserve du dégoût et de l'inconstance; parce qu'il a lui seul le privilége d'être cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, qui satisfait sans cesse et ne rassasie jamais: *Omnia vanitas præter amare Deum.* C'est qu'enfin la religion a non-seulement l'avantage de nous plaire toujours par elle-même, mais encore elle a le pouvoir de corriger les plaisirs mêmes, d'en écarter, pour ainsi dire, tout ce qui nous en dégoûte, tout ce qui les rend ou funestes ou désagréables.

En effet, les plaisirs nous lassent par leur continuité: point d'homme plus ennuyé que celui qui n'a d'autre étude que de s'amuser toujours. La religion prévient ce désordre, en ne nous permettant les plaisirs que comme délassement et jamais comme occupation; elle nous condamne au travail, et par là elle entend bien mieux notre bonheur, parce que c'est le travail qui est le père du plaisir, et qui y rend notre âme bien plus sensible, en le lui rendant nécessaire. Dieu créa l'homme, à la vérité, dans un séjour délicieux, au milieu de tous les plaisirs d'un jardin de volupté, *posuit eum in paradiso voluptatis* (*Gen.*, II); mais prenez garde, l'Ecriture ajoute, *ut operaretur* (*Ibid.*), afin qu'il y travaillât. L'homme même innocent avait donc besoin du travail pour sa félicité; que sera-ce de l'homme pécheur, et faut-il s'étonner que les moins heureux soient dans les hautes conditions et dans les plaisirs du monde?

Les plaisirs nous lassent par leur multiplicité, qui produit enfin l'insensibilité. Le moyen de rendre un homme malheureux, c'est de lui donner tous les biens à la fois. C'est la privation qui réveille le sentiment; l'âme languit dans l'abondance, et on ne saurait plus rien sentir dès qu'on n'a plus rien à désirer. La religion ne nous permet les plaisirs que comme des besoins; elle les condamne, dès qu'ils ne sont que mollesse et volupté; et par là elle prévient le dégoût et l'abattement.

Les plaisirs lassent par leurs excès qui les rendent funestes et dangereux, parce que, dès qu'on franchit les bornes, on y trouve son supplice, selon la parole du Sage, *extrema gaudii luctus occupat.* (*Prov.* XIV.) Qu'est-ce, par exemple, que l'état et la vie d'un insensé que la fureur du jeu possède et agite sans relâche? Le jeu, qui n'était d'abord qu'un délassement et le lien de la société, est devenu pour lui une passion furieuse; c'est ce fleuve qui n'était rien à sa source, mais qui grossi dans son cours, devenu orgueilleux et rapide, déborde, entraîne les moissons, renverse les maisons, et traîne après lui la désolation des familles: heureux si la confusion et le déshonneur n'y entrent point par la même porte d'où en sont sorties les richesses. Qu'est-ce que la vie d'une personne livrée à l'intempérance et à la débauche? Ténèbres pour l'esprit, douleurs pour le corps, infamie et désordre dans la conduite. Balthazar n'est pas content des excès de la table, il faut qu'il blasphème, qu'il fasse apporter les vases sacrés du temple jusques dans la salle du festin, et qu'il joigne le sacrilége à la crapule. Voilà où conduisent les excès dans les plaisirs; on

ne sent plus rien, il faut des nouveautés et des horreurs qui révoltent l'humanité et font rougir la raison : on n'est ni homme ni chrétien, on n'est qu'un monstre de libertinage, *extrema gaudii luctus occupat.* Oh! que la religion entend bien mieux nos intérêts! un vrai chrétien ne connaît ni les regrets amers, ni les repentirs cuisants qu'entraînent après eux les déréglements des mœurs et de la conduite. La moitié de sa vie n'est point employée à pleurer ou à réparer les emportements du premier âge : la religion ayant mis de bonne heure des barrières à l'impétuosité de ses passions, les plaisirs ont toujours été pour lui des douceurs, jamais des désordres ; et la décence, qui a présidé à toute sa conduite, a entretenu la paix dans sa maison et la sérénité dans son âme.

Reprenons maintenant, et disons : il est donc vrai que, de tous les biens que l'homme a reçus de Dieu, la religion est le premier et le plus nécessaire à l'homme : il est donc vrai qu'elle est seule capable de faire notre bonheur, puisque non-seulement elle nous donne à la fois tous les biens, mais encore nous délivre de tous nos maux. Malheureux par les inquiétudes de notre raison et les caprices de notre imagination, la religion les fixe et les réprime; malheureux par notre caractère et notre façon de penser, la religion les redresse et les corrige; malheureux par les désirs de notre cœur, la religion les remplit et les satisfait; malheureux par l'infortune et les adversités, la religion nous en console; malheureux par le corps et les infirmités, la religion les adoucit et nous donne la patience pour les supporter; malheureux par les misères mêmes d'autrui, la religion nous en fait une sorte de bonheur en nous faisant un devoir de les secourir et un mérite de les partager; malheureux par notre bonheur même et notre prospérité, la religion nous empêche d'en abuser, et assure jusqu'à nos plaisirs mêmes; malheureux enfin par les croix et les tribulations de la vie, la religion en y répandant son onction, nous les rend aimables : en un mot, la religion seule renferme plus de remèdes que la vie n'a de maux.

A quoi tient-il donc que nous ne soyons tous chrétiens? Sainte religion, à quoi tient-il que nous ne volions tous au-devant de ton joug? Ne serait-ce pas que nous nous défions de ses promesses? J'en ai essayé, dites-vous, et je n'y ai senti que de la contrainte. Cela se peut mon cher auditeur; mais combien de temps en avez-vous essayé? combien de temps avez-vous été chrétien? l'avez vous même été véritablement? Vous vous êtes rebuté, parce que vous avez trouvé sur les frontières de la terre promise des déserts, des sables, des montagnes; et vous avez dit : Est-ce donc là ce séjour délicieux qu'on nous avait tant vanté? Lâches Israélites, encore quelques pas, et vous auriez rencontré des campagnes riantes et fertiles. La religion, ne l'oubliez pas, ressemble à la sagesse, d'abord, nous dit l'Esprit-Saint, elle paraît dure et austère à ceux qui ne la connaissent pas; mais une fois accoutumé au joug, on ne peut plus le quitter, et on y trouve enfin toutes les consolations de l'âme. Elle est le contraire des plaisirs du monde, qui commencent par plaire et finissent par dégoûter; la religion commence par effrayer la nature, et finit par la charmer, par la rendre heureuse et paisible. Goûtez donc, et voyez combien elle est aimable, combien son joug est doux et léger, *gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII.) Le bonheur que vous éprouverez sous ses lois, quelques efforts qu'il dût vous coûter, ne serait jamais acheté trop cher, puisqu'il embrasse à la fois le temps et l'éternité; et qu'après avoir contribué à votre félicité dans ce monde, il sera dans l'autre votre gloire et votre béatitude éternelle.

SERMON III.

SUR LES INCRÉDULES.

Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam secundum traditionem hominum. (*Coloss.*, II.)

Prenez garde que quelqu'un ne vous surprenne par la philosophie, et par les raisonnements vains et trompeurs d'une doctrine humaine.

Ce que l'Apôtre prévoyait de son temps, nous le voyons s'accomplir de nos jours. Ils s'accréditent, ils se multiplient dans le sein de nos villes, ces hommes qui se font une gloire de résister à la vérité, dont l'audace effrénée ne reconnaissant d'autre loi que l'attrait de la volupté, d'autre Dieu que la raison, d'autres maîtres qu'eux-mêmes, prétendent enfin élever le triomphe de leur orgueil sur les ruines de la religion.

A la vue d'un désordre devenu tous les jours plus contagieux, pourrions-nous garder un silence criminel? Et tandis que l'ennemi est aux portes, qu'il menace de toutes parts la cité sainte, n'est-ce point à nous d'élever la voix, et à l'exemple de l'Apôtre, de vous faire connaître les détracteurs de l'Evangile, d'arracher le masque qui couvre l'incrédule; et une fois enfin de le placer vis-à-vis de lui-même, et de le confondre par son portrait?

Prenez garde, je vous prie; mon intention n'est point ici d'entrer dans la discussion des preuves de la religion, ni d'attaquer ses adversaires par les raisons qui en démontrent la certitude. Cette matière, trop vaste pour un discours, trop savante pour la plupart de nos auditeurs, ne produit pas, dans la chaire tout le fruit que nous devrions en attendre. Dans le dessein de faire un discours à la portée du grand nombre, et par là d'une utilité plus générale, je me propose uniquement aujourd'hui de mettre dans tout son jour l'inconséquence et le ridicule de l'impie : j'entreprends de dévoiler les contradictions de sa conduite, plutôt que les absurdités de son système; de le confondre moins par ses opinions que par ses actions, moins par ses principes que par ses sentiments; et, s'il se peut, de faire rougir d'eux-mêmes des hommes que le travers de leur esprit a conduits à ne rougir de rien.

Laissant donc à part et les raisonnements et les sophismes de l'incrédule, je ne m'attacherai qu'à peindre son caractère, je ne l'attaquerai que dans ses prétentions; et, pour cet effet, j'en distinguerai de deux sortes : prétentions du côté de l'esprit, prétentions du côté du cœur. Je m'explique.

Il n'est point d'impie qui, en secouant le joug de la religion, ne se croie exempt de préjugé et de superstition, plein de force d'esprit et de grandeur d'âme, et ne soit persuadé qu'à lui seul appartient le titre de grand homme et de génie supérieur; voilà ses prétentions du côté de l'esprit. Il faut lui montrer qu'il n'est rien de si aveugle, de si superstitieux, de si crédule même, rien enfin de moins grand et de plus faible que l'incrédule : sujet de la première partie. Il n'est point d'impie qui ne se pique d'être aussi vrai dans ses sentiments que dans ses vertus, et qui ne veuille passer pour être tout ensemble, et véritablement incrédule, et parfaitement honnête homme : voilà ses prétentions du côté du cœur. Il faut lui montrer qu'il est suspect dans l'un et dans l'autre, c'est-à-dire que son incrédulité est plutôt un langage qu'une conviction, et sa probité un masque dont il se couvre, qu'un mérite réel et véritable : sujet de la seconde partie. L'incrédule convaincu de crédulité et de faiblesse d'esprit; l'incrédule convaincu de fausseté dans ses sentiments et dans ses vertus : voilà tout mon dessein.

Vous nous pardonnerez, mes frères, cette espèce d'outrage que le malheur des temps nous force de faire à votre piété, de ne parler qu'aux ennemis de la religion dans une assemblée qui n'est sans doute composée que de ses plus fidèles disciples. Mais, s'ils sont rares dans nos auditoires, ils sont devenus trop fréquents dans le monde pour ne pas vous prémunir contre l'arrogance de leurs discours : ils seront bien moins à craindre pour vous, une fois qu'on vous aura dévoilé la corruption de leur cœur, le délire de leur esprit: et si ce n'est pas un avantage pour votre piété, ce sera toujours un spectacle bien consolant pour votre foi, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil de la raison, lorsqu'il ose secouer le joug de la révélation.

PREMIÈRE PARTIE.

Entreprendre de convaincre de crédulité et de superstition des hommes qui ont pour principe de douter de tout et de ne respecter rien ; accuser de faiblesse d'esprit des hommes que la voix publique a mis depuis longtemps en possession du titre d'esprit fort; taxer enfin de fausseté et de dépravation dans les mœurs, des hommes qui ne parlent que de vertu et qui s'érigent en législateurs; voilà sans doute une de ces idées qui ne présentent d'abord à l'esprit que l'air de la singularité et du paradoxe. Afin donc de procéder avec ordre, distinguons dans le langage de ces hommes superbes deux objets, savoir : la crédulité, la simplicité dont ils nous accusent ; en second lieu, la force d'esprit et de raison dont ils se glorifient. Et je dis que la crédulité, la simplicité qu'ils nous imputent, n'est que de leur côté ; que la force d'esprit et de raison dont ils osent se prévaloir, n'est, dans la réalité, que faiblesse et vanité ; deux réflexions qui vont mettre dans tout son jour le ridicule de l'impie dans l'orgueil de son esprit.

Oui, mes chers auditeurs, la crédulité, la superstition dont nous accusent ces grands esprits, n'est que de leur côté; et, pour en rendre la preuve plus sensible, je vais la prendre dans les principes mêmes des incrédules, dans les raisonnements qu'ils emploient pour nous reprocher nos préjugés. En effet, prenez garde, sur quoi s'appuient-ils pour nous traiter d'hommes simples et crédules? Sur ce que nous sommes assez faibles, disent-ils, pour croire des faits et des événements que nous n'avons pas vus, des mystères que nous ne concevons pas, des dogmes qui étonnent notre raison et ne la satisfont pas; pour ajouter foi enfin au témoignage d'autres hommes comme nous, et n'avoir qu'une croyance, qu'il leur plaît d'appeler de tradition et de préjugé. tandis qu'eux, au contraire, se glorifient d'être les seuls à faire usage de leur esprit, de ne devoir qu'à eux-mêmes leur système, de ce qu'ils pensent en un mot; au lieu qu'à leur jugement nous ne pensons que d'après les autres, et nous ne croyons que ce que nos pères ont cru. Voilà cet intervalle immense qu'ils mettent entre eux et les autres hommes, et d'où ils nous regardent avec cette compassion philosophique dont ils honorent le naufrage de notre raison.

Or, pour leur montrer que ces imputations leur conviennent plus qu'à nous, ou, pour mieux dire, ne conviennent qu'à eux seuls, je demande à ces prétendus grands hommes, si ce qu'ils croient, ce qu'ils adoptent comme des vérités hors de doute, ils ont pour les croire un seul degré, je ne dis pas d'évidence et de certitude, mais seulement de vraisemblance et de probabilité? Où est-ce qu'ils ont vu, par exemple, que ce monde n'est que l'ouvrage du hasard, l'homme le jouet d'une destinée aveugle, d'une divinité bizarre, qui, nous ayant créés sans dessein, nous détruit sans raison; qui nous jette sur ce vaste théâtre comme de frêles machines, indignes même d'attirer ses regards, de lui servir de spectacle, et qui, après nous avoir distingués des animaux par la raison durant la vie, nous confond avec eux par le néant après la mort : ou bien, comme prétendent raisonner les plus éclairés d'entre eux, en admettant l'âme immortelle, où est-ce qu'ils ont vu, et comment prouveront-ils qu'après cette vie tout est égal ; qu'il n'y a dans l'autre que des récompenses à attendre pour le plus scélérat comme pour le plus juste ; que dans Dieu tout est bonté et

miséricorde, rien n'est justice et vengeance; où sont, dis-je, les preuves de toutes ces chimères ; où sont les autorités et les raisons en faveur de ces absurdités? Car enfin, si Dieu a créé le monde sans raison, il est donc capricieux et bizarre; s'il l'a créé sans dessein, il est donc aveugle, s'il l'a créé pour nous faire souffrir, il est donc cruel; s'il l'a fait pour nous rendre heureux, il est donc impuissant, puisque nous ne le sommes pas; s'il n'y a point d'autre vie, il est absurde de n'avoir créé des êtres intelligents et raisonnables que pour les détruire; s'il n'y a que des châtiments dans l'autre vie, il est donc barbare; s'il n'y a que des récompenses, il est donc injuste de traiter également le vice et la vertu; s'il y a récompense et châtiment pour nos actions, il est donc faux que Dieu soit indifférent sur la conduite de l'homme; nous pouvons blesser sa gloire, intéresser sa justice, provoquer ses vengeances, mériter ses bontés : et que deviennent alors tous ces principes de l'orgueil philosophique, que Dieu est trop grand pour s'abaisser jusqu'à compter nos pas, éclairer nos démarches, peser nos mérites? L'incrédule tombe donc en contradiction avec lui-même. Enfin, s'il y a récompense et châtiment, pour qui sont-ils et à qui appartient-il d'en juger? Si c'est à la raison seule, c'est dès lors comme s'ils n'existaient pas, chacun en jugera selon ses lumières et son intérêt; chacun appellera vice ou vertu ce qu'il lui plaira ; on changera de religion en changeant de passion, de vertu en changeant d'opinion; ce ne sera pas Dieu qui nous jugera, ce sera nous-mêmes; et la première vérité, le dogme le plus important dépendra, dans son application, des caprices de notre esprit.

Voilà le labyrinthe inexplicable où l'impie se jette dès le premier pas, et qu'il ose opposer aux vérités lumineuses de la religion; voilà un Dieu aussi révoltant pour le cœur que pour l'esprit, environné à lui seul de plus d'obscurités, de nuages et d'absurdités que tous les dieux du paganisme même et de toutes les fausses religions du monde. Or, n'y eût-il que cette première difficulté dans leur système, qu'on me dise si ce n'est pas le comble de la crédulité, de la superstition, que d'admettre un tel Dieu, de se faire une idée aussi puérile de l'Etre suprême; et, à ce premier coup d'œil seulement, je demande, entre eux et nous, de quel côté est l'aveuglement et la superstition?

Mais disons mieux, et puisqu'ils se glorifient surtout de n'en croire qu'à eux-mêmes, que selon eux, c'est là ce qui distingue l'homme d'esprit de l'homme du peuple, d'être à soi même son guide, son docteur et son maître, je leur demande encore : est-il bien sûr que cette gloire vous appartient; que vous soyez vous-mêmes les auteurs de ces systèmes, les inventeurs de cette vaine philosophie et de ces doutes sur lesquels se fonde votre orgueil? Je dis plus, êtes-vous même capables d'en connaître, et de juger entre ce qu'il faut croire ou ne croire pas? Car, prenez garde, pour se décider sur une question aussi importante que le choix d'une religion, et surtout pour en rejeter une aussi bien fondée que le christianisme; pour répondre à tant de preuves et de raisons, d'exemples et d'autorités, pour voir ce que personne n'a vu avant vous, et donner le démenti à une tradition de dix-sept siècles, que ne faut-il pas? Quel temps! quelle discussion! quel savoir profond, des années entières d'étude et de travail pourraient à peine suffire. Et je vois cependant que toute votre vie à vous, homme, femme du siècle qui vous piquez d'irréligion, toute votre vie, pour la plupart, est un cercle d'amusement et de plaisir; que, loin de réfléchir et de penser plus que les autres, votre grande attention est d'écarter toute réflexion, et d'être tellement emportés par le torrent de la dissipation, que vous ne vous aperceviez point de votre existence; que vous êtes si frivoles, qu'il ne vous faut d'autres lectures que celles qui sont de pur agrément; qu'un livre profond et raisonné serait pour vous une fatigue accablante; je vois que, loin de devoir vos opinions à un examen plus sérieux et à la maturité de la raison, c'est, au contraire, le temps de votre jeunesse que vous avez pris pour vous décider, c'est-à dire l'âge des erreurs, de la présomption, de l'ignorance, où quelque teinture des lettres et des sciences suffit pour nous persuader que nous savons tout, parce que nous ignorons encore combien il nous reste à apprendre. Jeune mondain, enfant du plaisir et de l'oisiveté, frêle roseau qui venez heurter contre un colosse, eh! d'où avez-vous donc pris ces doutes hardis, ces principes impies dont vous vous parez comme de votre ouvrage? D'où vous est venu tout à coup assez de science et de lumière pour vous décider sur des questions aussi épineuses? Avouez-le donc; aussi bien que vous servirait-il de le cacher? Personne ne s'y laisse tromper; toute votre irreligion n'est rien moins que l'effet de vos connaissances et d'une étude réfléchie, ce n'est que l'ouvrage de celui qui vous a donné les premières leçons du crime, et qui, pour mieux s'assurer sa conquête, a débauché votre raison à la vérité, en même temps que votre cœur à l'innocence. Car les hommes ne sont que trop souvent complices de ceux qui les trompent; ils croient volontiers ce qu'ils désirent; je ne sais quel charme fascine alors nos yeux, et quand nos erreurs nous sont chères, notre raison se tait ou ne parle qu'en sa faveur. Ainsi, tout cet étalage éblouissant de sophismes et de blasphèmes n'est pour vous qu'une tradition d'ignorance et d'impiété; vous savez ce qu'il faut dire pour paraître douter, vous n'en savez point assez pour douter vous-mêmes et vous ne faites que répéter ce que vous avez entendu de la bouche de quelque libertin célèbre, ce que vous entendez encore tous les jours dans

un monde profane et corrompu, où la conversation ne s'égaie jamais qu'aux dépens de la religion et de la pudeur. Voilà vos auteurs et sur quoi vous vous fondez pour nous reprocher notre crédulité, notre faiblesse, de n'oser voir et penser que d'après autrui, c'est-à-dire qu'au lieu que nous n'en croyons qu'à des autorités respectables, à une tradition aussi ancienne que le monde, à des hommes vertueux dont on ne peut récuser le témoignage, et qui ne vous disent que ce qu'ils ont vu et examiné, ce qui s'est fait à la vue de tout un monde en état de les contredire; vous, au contraire, n'en croyez qu'à des hommes livrés à toutes leurs passions, démentis par tout l'univers, qui ne vous disent que ce qu'ils ont imaginé, et ce que personne n'a encore ni vu ni compris. Or, crédulité pour crédulité, décidez encore laquelle l'emporte, et de nous deux quel est le peuple?

Mais je me trompe peut-être, et vous êtes un de ces hommes à talents, distingué dans son siècle par ses connaissances, et dont le nom seul peut servir d'époque dans l'histoire des lettres. Le dirai-je? peut-être votre état seul annonce vos lumières; car, ô mon Dieu! notre siècle a vu des scandales nouveaux, et les enfants d'Héli faire blasphémer votre nom dans Israël. Je vous suppose donc aussi éclairé que vous le prétendez, votre système en est-il moins l'ouvrage des autres; et dans toutes ces opinions dont vous faites trophée de vanité, nous montreriez-vous bien celle qui vous appartient, et dont vous ne devez la découverte qu'à vous seul? Qu'avez-vous enfin dans votre façon de penser qui soit à vous! Quoi! votre morale sur les plaisirs de la vie présente qu'il faut goûter, dites-vous, sans inquiétude de l'avenir? Je la trouve dans les siècles les plus reculés; et les sadducéens dans l'Evangile, les impies dans les livres de la Sagesse, qu'on peut regarder comme les pères des incrédules, n'attaquaient, comme vous, que l'immortalité de l'âme: Jouissons du présent, disaient-ils, couronnons-nous de fleurs, et ne pensons point à l'avenir; mangeons et buvons, nous mourrons demain; et par là vous voilà avec tout votre orgueil, le disciple de ce qu'il y a eu de plus vil et de plus méprisable dans le judaïsme. Quoi encore? votre système sur la matière éternelle, votre opinion sur le bien et le mal, sur la liberté de l'homme, sur l'indifférence de Dieu pour ses créatures? Je pourrais vous citer, avec saint Augustin, une foule de philosophes païens, qui, dans leurs écrits, ont tenu le même langage; et pour ne parler ici que d'un seul, le chantre impur d'Epicure et de la volupté avait crié avant vous à la superstition; et quoiqu'à vos yeux ses lumières soient bien méprisables en comparaison des vôtres, il sera toujours vrai de dire qu'il a le premier célébré votre système; et par là vous voilà, avec toute votre philosophie, un enfant, un élève de l'école païenne, c'est-à-dire, de votre aveu, des ténèbres mêmes et de l'ignorance. Quoi enfin? seraient-ce vos difficultés sur nos mystères, vos arguments contre la révélation? Montrez-nous-en un seul qui n'ait été fait avant vous? Je remonte à la naissance de la religion; j'ouvre les écrits d'Origène, de Tertullien, de Lactance, de saint Justin; et je vois dès lors les Pères occupés à répondre à vos blasphèmes; je trouve que, dans toutes vos objections, vous n'êtes que les échos d'un Marcion, d'un Celse, d'un Porphyre, et, de tous vos sophismes, il n'en est aucun dont vous puissiez vous dire l'auteur, aucun qui n'ait été trouvé dans des siècles, qu'en comparaison du nôtre, vous traitez de siècles de barbarie : et par là vous voilà donc un barbare vous-même, et avec beaucoup d'esprit, vous êtes au rang des hommes que vous regardez comme en ayant eu le moins. Or, sans pousser encore cette induction, je m'arrête maintenant, et, je dis à l'incrédule: Voyez dans quel cercle de contradictions vous êtes sans cesse emporté. Vous nous accusez d'être crédules et superstitieux, et vous l'êtes jusqu'à embrasser des opinions et des systèmes, dont l'origine remonte jusqu'aux fables et aux divinités du paganisme; vous nous vantez vos objections contre la religion, et il n'en est aucune dont vous soyez l'auteur; vous vous glorifiez de n'en croire qu'à vous-même, et vous avez pour maîtres tous les impies des siècles précédents, et pour disciples tous les scélérats du nôtre. Ainsi, de quelque côté que vous vous tourniez, la honte et l'opprobre vous attendent, vous êtes convaincu de la crédulité la plus humiliante. Si vous remontez jusqu'à vos premiers auteurs, voyez quels sont vos oracles. Des philosophies qui n'ont eu pour guides que les faibles lumières et les vains éclairs de la science du Lycée et du portique, des poëtes animés du délire des passions qu'ils ont chantées, des païens aveugles et extravagants dans leurs opinions, des hérétiques furieux et absurdes, méprisés par vous-mêmes; voilà ceux qui vous ont précédé dans la carrière du pyrrhonisme, de la fatalité, du matérialisme, de la religion naturelle; ceux qu'il vous faut reconnaître, sinon, pour vos maîtres, du moins pour vos guides et vos semblables; et pour tout dire enfin, un Spinosa, un Bayle. Dieu de majesté, pardonnez si j'ai fait retentir les tentes d'Israël du nom des Philistins! J'ai nommé Dagon devant l'arche, mais c'est pour rappeler les victoires qu'elle a remportées. Voilà, dis-je, pour ne rien cacher, vos plus grands législateurs, deux impies qui ne s'accordent point entre eux : l'un emporté par le sombre délire d'une imagination effrénée, a appelé autour de lui toutes les créatures, tous les êtres pour n'en faire qu'un seul et même Dieu; et brouillant tout, confondant tout sous le nom d'une même substance, l'esprit, la matière, la créature et le Créateur, l'ouvrier et son ouvrage, il a fait de ce monstrueux chaos un système ténébreux, qu'on peut appeler le tombeau de la raison et de la religion; où il a divinisé la nature entière pour détruire la Divinité, et

ou, inintelligible aux autres, on doute s'il s'est entendu lui-même.

L'autre, moins ambitieux d'élever un système que de détruire et d'abattre tous ceux qui l'avaient précédé, a appelé autour de lui les doutes et les problèmes : homme malheureusement célèbre, né ce semble pour avoir tous les talents et pour abuser de tous, pour connaître toutes les religions et les combattre toutes; dont la plume fatale a fait voir au monde le chef-d'œuvre de l'impiété, un livre où le sacré et le profane, la vérité et la calomnie, la fable et l'histoire, l'éloge et la satire, la raison et la plaisanterie, réunis et confondus dans leur marche, semblent se disputer la gloire de charmer le lecteur et de le séduire; semblable à un labyrinthe enchanté où toutes les routes attirent et où toutes égarent : prodige de scandale et de licence, où les mœurs ont autant d'écueils que la foi; de souplesse et de dissimulation profonde, où le pyrrhonisme se couvre du masque de la probité, et feint de chercher la vérité pour établir le doute ? que dirai-je ? un homme qui, avec tout son esprit, n'en a pas eu assez pour sentir qu'il était des choses au-dessus de l'esprit de l'homme; un sophiste qui se joue de tout; qui ne peut, ni s'accommoder des opinions d'autrui ni se fixer dans les siennes; critique sans équité, historien sans fidélité, philosophe sans système; je dirais théologien sans religion, si, par l'inquiétude de son esprit, il n'eût été capable de les embrasser toutes, et par l'orgueil de sa raison incapable de se soumettre à aucune. Voilà, dis-je, les sources de votre esprit et les apôtres de l'incrédulité parmi nous; deux impies, tous deux opposés l'un à l'autre, tous deux errants et fugitifs, tous deux déserteurs de leur patrie, tous deux apostats ou de leur secte, ou de leur religion, tous deux enfin applaudis des libertins de toutes les nations, et n'ayant pu l'être encore d'un seul homme sage. Or, sur cet exposé, si simple et si aisé à concevoir, je reprends encore et je dis : il vous sied donc bien cet air de fierté, et de venir nous traiter de peuple aveugle et crédule; tandis qu'il n'est point d'homme parmi le peuple le plus aveugle et le plus stupide, qui le fût assez pour croire comme vous à un petit nombre d'impies sans mœurs, sans règle, sans aveu, dont il suffit d'examiner la conduite pour mépriser les sentiments! Il vous sied bien de taxer de crédulité notre attachement à une religion que nous ont transmise les plus grands génies, les hommes les plus respectables, et dont vous-mêmes ne pouvez refuser d'admirer la sagesse; tandis que vous, vous croyez, vous embrassez des opinions, dont il suffit d'examiner les premiers auteurs et les sectateurs de tous les temps, pour faire rougir la raison et alarmer l'innocence! Il vous sied bien de nous citer de tels maîtres comme infaillibles, de vous croire surtout par là plus sages et plus clairvoyants que nous; tandis que vous ne voyez pas que tous ces fameux impies, eussent-ils plus d'esprit qu'on ne leur en accorde, ont pu se tromper, sans qu'il y ait rien dans cet événement, ni d'extraordinaire ni d'incroyable : au lieu que les auteurs qui nous ont transmis la religion, pour qu'ils se soient trompés, et que nous nous trompions après eux en croyant à leur témoignage, il faut que tout soit renversé; que la tradition entière ne soit qu'une fable, les martyrs des fanatiques, les prophètes des visionnaires, les apôtres des fourbes, les miracles des impostures, tous les docteurs des ignorants, tous les historiens des menteurs, tous les saints des insensés, tous les hommes ou trompeurs ou trompés; c'est-à-dire qu'il faut, pour que nous soyons dans l'erreur, ce qui n'est point dans la nature et n'y peut être, que toutes les règles de la raison et du bon sens soient renversées. Pour que l'impie se trompe, il n'a fallu, ou dans lui-même, ou dans ses maîtres, que ce qui n'est que trop dans l'homme et dans la nature, les passions et l'amour-propre, tyrans impérieux qui aveuglent et précipitent les plus grands génies. Enfin il vous sied bien de vous dire les seuls êtres pensants et raisonnables, tandis que vous ne faites que répéter, retourner des doutes et des blasphèmes surannés, ce que d'autres impies ont dit avant vous et mieux que vous, et de prétendues difficultés qui tombent de vieillesse et de caducité. Oui, je laisse une foule de raisons dont je pourrais vous accabler; et, pour la dernière fois, je demande où est la crédulité, la superstition, et de nous deux quel est le peuple ?

Et ne croyez point échapper, en disant que vous ne connaissez point l'autorité de tous ces impies que je viens de nommer; que peu vous importent et leurs raisons et leurs principes; que vous avez vu et examiné par vous-même et que ce sont vos réflexions qui vous ont décidé : quand même on vous l'accorderait. Quand même il serait vrai que vos principes n'ont rien de commun avec tous les impies qui ont été, vous n'en seriez pas moins crédule et superstitieux : crédule, de n'en croire qu'à vous seul dans une question aussi importante que le choix d'une religion, vous (remarquez ceci, je vous prie), qui dans la moindre affaire temporelle, dans un projet de politique et de fortune, vous défiez de vos lumières, interrogez tout ce que vous connaissez de plus éclairé, de plus judicieux, et croyez n'avoir jamais assez consulté; tandis que, dans l'affaire de la religion, la seule importante pour l'homme, vous osez contredire tout ce qu'il y a eu de savant et d'éclairé, et prétendez être vous seul plus croyable que tout un monde : crédule de ne pas voir que, dans le parti que vous embrassez, tout favorise vos passions, que votre système permet tous les plaisirs, que vous le prenez pour le chef-d'œuvre de la raison, tandis qu'il n'est que l'enfant perdu des passions; qu'ainsi, vous êtes aveuglé au point d'ignorer les premiers principes; savoir, que personne n'est juge dans sa propre cause, et qu'au lieu de n'adopter que votre jugement dans l'affaire

de la religion, il faudrait au contraire interroger tous les autres, et ne vous défier que de vous-même : crédule enfin, de ne pas voir que vous vanter d'être seul de votre sentiment, c'est prononcer votre condamnation ; et qu'il n'y a point de plus grande simplicité que de prétendre avoir seul plus d'esprit et de lumières que tous.

Mais la religion, dit l'incrédule, a des mystères, la foi a des obscurités dont notre raison ne peut s'accommoder. Or, n'est-ce point être aveugle que de croire ce qu'on n'entend pas ? Nous, au contraire, nous ne croyons que ce que nous comprenons ; la lumière est donc de notre côté, les ténèbres du vôtre ; vous êtes les esclaves de la superstition, nous sommes les disciples de la raison, qu'une philosophie éclairée a remis libres de préjugés entre les mains de la nature : seuls enfin et tête levée, nous marchons sur les hauteurs à la source des lumières ; et vous, vil troupeau, vous traînez vos fers dans la nuit des préjugés, vous marchez tête baissée à la suite de vos maîtres, comme le peuple stupide, né pour ramper sous les tyrans de sa raison comme sous ceux de sa liberté.

Est-il bien vrai, mon cher frère, dirais-je à l'incrédule, et sans m'arrêter à vous faire remarquer que les mystères même de la religion sont une preuve qu'elle vient de Dieu, et qu'elle ne peut être l'ouvrage des hommes, que, puisque la nature a des mystères qui se dérobent à nos yeux, la religion doit en avoir qui échappent à notre esprit ; et si ce grain de sable que je foule aux pieds, est un abîme que le plus grand génie ne peut approfondir, de quel droit voudriez-vous mesurer les hauteurs de la sagesse éternelle, et forcer l'Etre infini, l'Etre qui embrasse tous les êtres, de se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un atome? Sans m'arrêter encore à vous faire observer que, si la religion a des mystères qui ne se laissent point approcher, elle a aussi des vérités lumineuses, des faits pour ainsi dire palpables, une certitude morale et historique, des preuves enfin si évidentes, qu'elles sont à la portée de tous les esprits : voilà ce qui est livré à votre curiosité ; voilà les fondements de la religion ; creusez autour, descendez avec le flambeau de la critique et de la philosophie jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous terrassés. Mais arrivé à une certaine profondeur, lorsque vous aurez rencontré la main du Tout-Puissant, qui, depuis l'origine des temps, soutient ce majestueux édifice toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des siècles, arrêtez-vous et ne creusez pas jusqu'aux enfers ; souffrez que les bornes de l'univers soient les bornes de votre esprit : votre sagesse alors deviendrait folie, et à force d'être philosophe vous cesseriez d'être raisonnable. Sans, dis-je, insister davantage sur ces réflexions, je réponds directement à l'incrédule, et je lui dis : Voyez si, en la rejetant, cette religion, en insultant à ses mystères, vous ne prononcez pas votre condamnation, vous ne tombez pas vous-même dans des ténèbres plus honteuses, dans des mystères plus incompréhensibles, ou pour mieux dire dans des contradictions insoutenables. Car enfin, si l'on pouvait réduire tous les principes des incrédules à un symbole, par exemple : que le monde n'a point été créé, qu'il existe de toute éternité, que l'âme est matière, que la matière peut penser, que Dieu n'exige point de culte, qu'il n'y a d'autre principe que la nature, d'autre providence que le hasard, d'autre loi que nos penchants, d'autre vertu que ce qui plaît ; que l'homme est son maître, le temps son seul bien, le néant son terme, la liberté une énigme, la conscience un préjugé, les mœurs un paradoxe, Dieu un problème, l'avenir un peut-être, et l'homme rien qui retourne à rien ; que sais-je? et tant d'autres principes de l'incrédulité ; je demande si la croyance d'un pareil symbole n'exigerait pas un plus grand sacrifice de la raison, et une mesure de la foi plus étendue qu'aucune de nos confessions chrétiennes ?

D'ailleurs, en la rejetant, cette foi, cette religion, il n'y a point d'apparence que vous en embrassiez d'autre, puisque vous n'en sauriez trouver une qui porte autant de caractères de vérité et de divinité ; et sûrement, si la religion chrétienne ne vous persuade pas, les autres vous persuaderont encore moins. Vous voilà donc réduit à douter de tout, et à ne pouvoir compter sur rien, également incertain et du côté de Dieu et du côté de vous-même, sans savoir si ce monde et tous les hommes ne sont pas l'ouvrage du hasard, ou, ce qui n'est guère moins absurde, d'un Dieu qui a fait l'un et l'autre, sans savoir pourquoi et uniquement pour se jouer ; sans savoir si votre âme est immortelle, ou si elle ne l'est pas, certain seulement que vous mourrez bientôt, du reste, ignorant ce que vous deviendrez, d'où vous êtes venu et où vous irez ; n'ayant pas même assez de preuves pour établir ce néant auquel vous aspirez après cette vie, c'est-à-dire, dans l'incertitude d'être ou damné ou détruit, flottant entre le néant et l'enfer, le rien ou l'éternité ; et, dans cet état, les yeux fermés, le cœur déchiré par l'incertitude, courant fièrement au précipice, rassuré seulement par l'affreuse espérance, que bientôt vous perdrez ce monde, cette vie, ces plaisirs que vous aimez tant, et qu'enfin vous cesserez d'être pour jamais. Etrange philosophie bien humiliante pour la raison ! Est-ce donc là cette lumière dont l'impie se vante ? N'est-ce pas plutôt une nuit affreuse qui n'est éclairée que par les lueurs de la foudre et des éclairs, qui lui montrent autour de lui d'épouvantables abîmes ; et rejeter les saintes obscurités de la foi pour embrasser un pareil système, encore une fois n'est-ce pas embrasser des mystères plus insoutenables, et se jeter dans des horreurs et des contradictions sans

fin? O homme! voyez donc enfin sur quoi se fonde l'orgueil de votre esprit, et combien l'état de l'impie est humiliant pour la raison.

Non, répondront ici certains incrédules, ce n'est point là notre philosophie, ce n'est point notre système. Nous admettons un Dieu rémunérateur et vengeur, un Juge et un Maître suprême : est-ce là être sans mœurs et sans principes? Beau langage sans doute, si l'on pouvait savoir ce qu'il signifie dans la bouche de ceux qui le tiennent. Eh! qu'est-ce qu'admettre un Dieu, et ne vouloir pas qu'il ait parlé aux hommes; un Dieu, et point de religion; un Dieu, et point de culte; un législateur, et point de loi; un Juge, un Maître, un Créateur, et point de préceptes, point d'obligation pour les créatures; en un mot, un Dieu qui n'aura défendu ou commandé à l'homme que ce qu'il plaira à l'homme de se défendre lui-même, et de reconnaître par ses propres lumières? Qu'un tel Dieu, il faut l'avouer, est bien commode pour les passions! et que les incrédules ont raison de faire sonner bien haut un principe qui, en leur ôtant l'odieux de l'impiété, leur en laisse à peu près tous les avantages; car si l'homme, sans la religion, est une énigme, la Divinité sans culte est une chimère.

Mais poursuivons, et pour achever sa confusion, attaquons l'incrédule dans son titre d'esprit fort, et prouvons en second lieu, que cette grandeur, cette force d'esprit dont il se glorifie, n'est que faiblesse et vanité.

Et pour éviter ici d'entrer dans des raisonnements trop abstraits et peu propres à la chaire, qu'est-ce, en matière de religion, que la force d'esprit, et en quoi consiste-t-elle? Est-ce dans la beauté et l'arrangement d'une système, dans la noblesse et l'élévation des sentiments, dans la grandeur des idées qu'on se forme de Dieu? Mais quel est le Dieu des impies? Je l'ai déjà dit, un Dieu que l'homme peut mépriser sans en avoir rien à appréhender; superbe et indolente divinité, qui, après avoir tiré le monde du néant, est rentrée elle-même dans le néant de l'inaction et de l'oisiveté, a abandonné son ouvrage au hasard, et l'homme à ses passions; un Dieu, en un mot, qu'ils ont feint tranquille sur le bien comme sur le mal, et avec qui ils pussent être vertueux sans mérite, afin de pouvoir être dissolu sans remords. C'est à peu près où viennent aboutir tous les systèmes de la philosophie antichrétienne, et où se réunissent toutes les branches du déisme : indifférence de la part de Dieu pour la conduite de l'homme, sécurité et impunité du côté de l'homme pour toutes ses actions. Belle découverte! A-t-il fallu, pour imaginer un tel Dieu, s'élever beaucoup au-dessus de l'homme et de la nature? et que prouve un tel système, la force de l'esprit ou celle des passions?

En quoi donc consistera-t-elle cette force dont ils font la plus chère de leurs prérogatives? Peut-être la mettront-ils dans leur résistance opiniâtre aux preuves de la religion. Nous rejetons, disent-ils, comme faux, des faits que tout le monde croit, et comme préjugés des raisonnements qui ont subjugué le monde entier, tous les siècles jusqu'à nous; voilà qui demande du courage et de la force dans l'esprit. Mais raisonnons un moment, si ces faits et ces raisonnements sont faux, comment l'univers les a-t-il crus? Et s'ils sont vrais, comment peut-on se glorifier de ne les croire pas? Quoi! dirais-je à l'incrédule, n'est-il donc question que de se révolter contre la force de la vérité, pour avoir droit au titre de grand homme? Au moins faudrait-il l'attaquer cette vérité, la combattre, cette religion, en montrer le faible par des preuves convaincantes, et en même temps lui en substituer une autre plus solide et plus raisonnable. D'où vient donc qu'ils sont encore à le faire, ces rares génies, et que de tant d'impies qui ont écrit ou disputé contre la religion, aucun n'a pu produire contre elle une seule démonstration, un seul ouvrage, je ne dis pas victorieux, mais plausible et conséquent; aucun n'a pu trouver une religion plus convaincante; au contraire, ils conviennent sans peine que, s'ils en avaient une à choisir, ils préféreraient le christianisme; ils reconnaissent qu'il n'a point paru dans l'univers de religion qui lui soit comparable; ils ne font pas même difficulté d'avouer qu'il faut être ou chrétien ou pyrrhonien; de sorte qu'en même temps qu'ils refusent de croire à la religion, ils ne peuvent se défendre de la respecter, ils l'estiment et la persécutent, ils la combattent et l'admirent, destinée ordinaire de la vérité parmi les hommes. Par conséquent tout le mérite de l'esprit fort se réduit, ou à douter de tout simplement, ou à nier tout absolument; ou, pour mieux dire, à se jouer de tout ce que la religion enseigne. Or, douter de tout, nier tout, rejeter tout, se jouer de tout, je conçois que ce peut être la ressource de l'ignorance, de l'entêtement, du préjugé; mais que ce soit une preuve de supériorité d'esprit et de raison, c'est ce qu'on ne montrera jamais.

Encore si, en la combattant, cette religion, ils employaient des armes qui fissent honneur à leur discernement; mais, vous le savez, une ironie, un trait de raillerie ou de satire, une anecdote apocryphe, mille déclamations vaines et puériles: voilà les armes les plus ordinaires à ces rares génies. Dans tous ces libelles qu'enfante leur impuissante fureur, tout leur mérite se réduit aux agréments du style, à prodiguer l'enjouement et la saillie, à éblouir l'imagination pour mieux surprendre la raison, et s'assurer ainsi le suffrage des mondains sans étude, qui ne manquent jamais de se croire convaincus lorsqu'ils ont été amusés. Que remarque-t-on, en effet, dans toutes ces productions modernes contre les mœurs et contre la religion? Plus de paradoxes que de raisonnements, plus d'objections que de réponses, plus de railleries que de preuves,

plus de chaleur que de lumières, plus de superficie que de profondeur, et, pour peu que le style entraîne, le livre fait fortune parce qu'il fait du bruit. Voilà, dis-je, tout ce qu'ont pu produire jusqu'ici tant de plumes armées contre la religion, et à quoi se réduisent depuis tant de siècles tous les efforts de l'impiété, toute la force d'esprit des incrédules, anciens et modernes. Je reprends donc, et je dis : Résister à une religion uniquement pour avoir la gloire de lui résister; la rejeter sans avoir d'autres armes contre elle que des difficultés usées, des arguments foudroyés cent fois ; répondre à des preuves de la dernière évidence par la dérision et la raillerie ; substituer à une religion qui porte tant de caractères de vérité, des doutes, des conjectures, des problèmes, des paradoxes, des imaginations vagues, qu'on ne peut même rendre vraisemblables ; en un mot, ne pouvoir établir la vérité du système qu'on adopte, ne pouvoir démontrer la fausseté de la religion qu'on abjure; être aussi incertain de ce qu'on reçoit que de ce qu'on rejette, et aussi embarrassé de ce qu'on veut croire que de ce qu'on ne croit pas : je le répète, si c'est là être un grand homme et un esprit fort, qu'on me dise, qu'est-ce qu'un esprit faible et un insensé ?

En quoi donc, encore une fois, consistera-t-elle cette force d'esprit et de raison ? Hé quoi ! me dira-t-on, comptez-vous donc pour rien de braver des feux et un enfer éternel, d'affronter gaiement cet avenir qui fait pâlir le reste des hommes ? Que veut dire ce langage ? J'avoue que je ne l'ai point encore entendu. Ils ne sont donc pas sans fondement, ces dogmes d'un enfer, d'un avenir, d'une éternité malheureuse, et les impies s'en doutent eux-mêmes ; autrement où serait la force de braver des chimères et un ennemi qui n'existe pas, de vaincre une terreur absurde, et de se battre contre des fantômes ? Ou bien ils les méprisent, ces dogmes, quoique vrais ; ils ne les craignent pas, quoique terribles, et la force de l'esprit consiste à mettre ces vérités au rang des préjugés. Alors je demande d'où vient donc que les impies au seul moment de leur vie où ils ont occasion de montrer leur courage et de réduire en pratique la hardiesse de leurs discours, paraissent si différents de ce qu'on les a vus pendant leur vie, et qu'au moindre péril qui menace leurs jours, on voit le trouble dans leurs yeux, la rétractation sur leurs lèvres. Et en effet, ils ont beau affecter, pour ce dernier moment un morgue philosophique, une insensibilité stoïque ; appeler la mort la fin de tous les maux, la solution de tous les doutes, un doux sommeil après de longues fatigues, un port après la tempête et tous ces grands mots de la morale épicurienne : sont-ils bien assurés de trouver dans la mort la fin de leurs peines ? Ne soupçonnent-ils rien au-delà ? Sont-ils bien fermes dans leur incrédulité ? Sont-ils sûrs du néant ? S'ils en sont assurés, quelle horreur ! et s'ils en doutent encore, quel supplice ! D'où vient enfin qu'on a vu tant de fois ces impies, sur leur lit de mort, donner au public les scènes les plus tragiques, les plus humiliantes et venger terriblement la religion. Dans ces derniers moments, ils ont beau appeler à leur secours les maximes d'une affreuse philosophie ; chercher encore dans leur âme égarée ces sophismes, ces raisonnements captieux, qui les avaient rassurés pendant leur vie, et vouloir s'en faire un rempart contre les horreurs de la mort. Inutiles efforts ; le trouble de leur âme ne tarde point à accuser la vanité de leurs systèmes; et déchirés de mille remords, combattus par mille pensées contraires, on les voit finir par se maudire eux-mêmes, et mourir enfin aussi méprisés du monde qu'ils quittent, qu'effrayés du monde qui les attend.

A cette preuve si humiliante et si décisive, que peuvent opposer les partisans de l'incrédulité ? Ecoutons : Il est vrai, disent-ils froidement, qu'il en est beaucoup parmi nous à qui la mort fait changer de langage et de sentiment ; ce sont des âmes faibles que nous désavouons. Mais il en est aussi que la mort n'ébranle pas, n'épouvante pas, et qui meurent dans les mêmes principes d'incrédulité où ils ont vécu. Voilà le nœud de la difficulté où les esprits forts croient triompher ; et moi je retourne contre eux cette même difficulté ; et pour leur montrer combien peu elle prouve en leur faveur, je ne leur propose que cette question à décider : savoir si, pour qu'une secte soit déshonorée, pour qu'un système soit réputé faux et insensé, il ne suffit pas que le plus grand nombre se démente, que presque tous l'abandonnent à la mort ? Ou bien, au contraire, pour qu'un système soit réputé vrai et raisonnable, pour que ses défenseurs soient autant de héros, suffit-il qu'un seul homme ou quelques hommes l'aient soutenu jusqu'au tombeau ? Que les libertins répondent à cette question, et bientôt tout va être décidé entre eux et nous. Quoi ! leur dirais-je, l'exemple de cinq ou six furieux, qu'on voit à peine dans un siècle mourir en athées, prouvera tout en votre faveur; et les exemples de tant d'autres qui vous abandonnent, qui vous condamnent à cette dernière heure, l'exemple de la secte entière, ne prouvera rien contre vous ! Ah ! mes frères, où en serions-nous, si le libertinage pouvait avoir contre nous une preuve aussi convaincante ? Oui, il n'est point de libertin qui ne crût avoir triomphé de la religion, si on voyait, je ne dis pas plusieurs, mais un seul chrétien, un de ces hommes qui, par leur vertu, s'attirent la vénération publique, et qui aurait, pendant sa vie, été regardé comme un saint ; si, dis-je, on en voyait un seul de cette nature se démentir à la mort, avouer qu'il s'est trompé et renoncer à la religion, il n'est point d'impie qui ne crût sa cause gagnée, et être en droit d'insulter à la religion. Or, par ce seul trait, jugeons de l'esprit fort et de sa façon de raisonner : un seul exemple de cette nature

leur suffirait contre nous pour se dire victorieux; et mille exemples semblables, qu'ils ont chaque jour, chaque instant contre eux, ne leur suffisent pas pour s'avouer vaincus! Grand Dieu! qu'est-ce que l'impie? De quoi est-il capable, s'il ne l'est pas de sentir cette vérité? Et après tout, s'il est encore des impies qui meurent intrépides, si l'on en voit à qui les approches de la mort paraissent n'inspirer aucune frayeur, n'arrachent aucun repentir, pourquoi en être plus surpris que de voir des scélérats à qui toute la violence des tortures ne peut arracher aucun aveu; que la vue même du supplice et de l'échafaud ne déconcerte pas; qui, quoique couverts de crimes, montrent toute la tranquillité de l'innocence, et dont l'intrépidité, dans ces derniers moments, vient moins de la force de leur esprit que de la férocité de leur caractère? Qui a pu vivre sans religion, peut bien mourir sans sentiment.

Concluons donc, et reprenons en deux mots : crédulité et superstition, faiblesse et vanité, voilà pour l'esprit de l'incrédule. Passons maintenant à son cœur, et prouvons que son incrédulité n'est point réelle, que sa probité est équivoque, c'est-à-dire, qu'il est aussi faux dans ses discours, que suspect dans ses vertus : sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Lorsque l'Esprit-Saint a voulu nous faire connaître le cœur de l'impie, à quoi l'a-t-il comparé? A une mer orageuse, qui, tourmentée par les vents et la tempête, vomit l'immondice de son sein, et couvre son rivage de sang et d'écume : *Fluctus feri maris, despumantes confusiones suas.* (*Jud.*, 13.) Ne nous étonnons point de la hardiesse de la métaphore : il suffit en effet de suivre la conduite de l'impie, pour voir qu'il porte la guerre en lui-même, pour remarquer à chaque instant des traits qui lui échappent, et qui décèlent l'ignominie de son cœur, je veux dire la fausseté et la corruption : la fausseté, en ce qu'il se dit incrédule de bonne foi, tandis qu'il ne l'est pas, et que ses actions se trouvent continuellement en contradiction avec son système : la corruption, en ce qu'il se dit honnête homme et vertueux, tandis que son système ne lui laisse que l'apparence de la probité, le fantôme de la vertu. Suivons ces deux réflexions avec toute l'attention qu'elles méritent.

L'impie se dit incrédule, et il ne l'est pas. Je n'entends point encore ici me servir de tous mes avantages, ni employer toutes les raisons dont je pourrais faire usage : je m'en tiens toujours aux preuves de sentiment, à la conduite de l'incrédule même, et je lui dis : vous êtes bien convaincu de votre système; vous voulez qu'on croie que vous sentez tout le faible de la religion, et que c'est bien sincèrement que vous l'avez rejetée. Pourquoi? A cause, dites-vous, de ses mystères, de ses obscurités, indignes, selon vous, d'un esprit raisonnable et de tout homme qui pense. Or, sur cela, voici comme je raisonne, et je vous prie de raisonner un moment avec moi. Si cette religion, qui vous paraît si odieuse, pouvait se changer et s'adoucir à votre gré; si, par exemple, pour être chrétien, il ne fallait ni pénitence ni renoncement à soi-même et aux plaisirs; si l'Evangile ne disait point anathème au monde, et qu'il n'y eût surtout ni enfer, ni peines éternelles à appréhender; à ce prix, dites-moi, refuseriez-vous de l'être? Ces mystères, sur lesquels vous rejetez votre prétendue incrédulité, vous arrêteraient-ils encore? Quoi! une religion si ancienne, si respectable, si bien prouvée, et qui d'ailleurs ne gênerait point les passions, qui ne nous laisserait rien à craindre et donnerait tout à espérer : ah! diriez-vous, peut-on hésiter à l'adopter? et il faudrait voir alors comme vous feriez valoir la beauté, l'enchaînement, la solidité de ses preuves, la sublimité de ses dogmes, la pureté de sa morale. Eh! qu'importe, ajouteriez-vous, que tous ses mystères soient à notre portée, que nous entendions tout ce qu'elle nous enseigne? L'homme est-il donc fait pour comprendre tous les ouvrages de son Dieu, ou Dieu ne peut-il dire, ne peut-il faire que ce que l'homme peut entendre? Oui, ce langage de la raison serait celui de la plupart des impies; et si le christianisme, une fois adouci en leur faveur, ne comptait plus l'éternité des peines parmi ses dogmes, il en est bien peu qui ne revinssent à la religion, à peine en resterait-il un seul dans le parti contraire. Donc ce n'est point l'obscurité, la sublimité de ses mystères qui vous choquent, c'est la sainteté, la sévérité de sa morale qui vous révoltent; vous n'êtes mécontent de ses preuves, que parce que vous êtes effrayé de ses dogmes, et votre impiété est plutôt en vous, haine de la religion, que mépris pour elle. Donc vous n'êtes pas incrédule, vous n'êtes que corrompu.

Allons plus loin, et pour mettre dans tout son jour la fausseté de l'incrédule, interrogeons toutes ses actions, suivons par degré toute sa conduite. Vous êtes, dites-vous, bien convaincu de votre système; par conséquent vous croyez être sûr d'avoir trouvé la vérité : pourquoi donc ne la faites-vous pas connaître aux autres? la vérité fait de si vives impressions sur le cœur de l'homme qu'il n'est pas le maître de la tenir captive; du moins on ne la cache point à ce qu'on a de plus cher au monde, on s'empresse au contraire à voir les siens dans les mêmes sentiments que soi. D'où vient donc cette monstrueuse contradiction que j'aperçois entre vos sentiments et vos actions? Vous avez des enfants, et vous ne voulez point auprès d'eux des hommes qui pensent comme vous; et, en père dénaturé et barbare, vous confiez leur éducation, à qui? A ce qu'il y a de plus chrétien et de plus opposé à votre façon de penser, à des hommes dont vous affectez de déplorer l'aveuglement et la superstition. Que dis-je, cette

religion que vous blasphémez, vous voulez qu'on la leur enseigne; vous seriez fâché qu'on ne la leur enseignât pas; vous ne voudriez pas qu'on leur apprît vos systèmes; vous les leur cachez même à mesure qu'ils avancent en âge, et vous seriez au désespoir s'ils vous ressemblaient. Ah! imposteur, vous ne le croyez donc pas ce système, puisque vous l'abandonnez au moment où le zèle de la vérité devrait se produire, mais où la tendresse paternelle ne vous permet pas de livrer vos enfants au mensonge et à l'erreur, tant il est vrai qu'il suffit d'avoir des passions pour n'être plus chrétien; pour désirer que les autres le soient, il suffit d'avoir des sentiments; et c'est assez de la nature seule pour trahir l'incrédulité. Hélas! disons tout, peut-être en secret enviez-vous le sort de vos enfants; vous rappelez avec regret le temps de votre jeunesse, où la religion combattait dans votre cœur pour sauver votre innocence, et vous voudriez pouvoir revenir au même âge pour reprendre les mêmes sentiments : donc vous n'êtes pas un incrédule décidé, vous n'êtes qu'un chrétien honteux.

Vous êtes bien convaincu de votre système; et c'est, dites-vous encore, en homme qui pense et par réflexions que vous l'avez embrassé : vous avez donc médité, approfondi vos opinions, et par conséquent vous êtes en état d'en rendre raison, de les soutenir, de les défendre, vous devez même être charmé d'en trouver l'occasion; du moins tels se sont montrés dans tous les temps les auteurs bien convaincus de la certitude de leurs nouvelles découvertes. Mais j'en appelle encore à l'expérience, est-ce là ce que nous voyons dans la plupart des détracteurs de la religion; et pour un impie qui montre des connaissances, qui, à l'aide de son esprit, sait donner quelque couleur à ses raisonnements, que voyons-nous dans la plupart des incrédules? Des hommes qui ne connaissent de raison que le bon mot et la satire, qui souvent seraient sans esprit s'ils étaient sans méchanceté; jamais plus ignorants que sur leur incrédulité, jamais moins instruits que sur la religion qui semblent enfin se défier d'eux-mêmes et appréhender de s'instruire : tous les livres corrompus qui contiennent leurs principes, ils les dévorent; fussent-ils dépourvus de toute raison, c'est assez qu'ils attaquent la religion pour qu'on les trouve remplis de sel et d'esprit : tous ceux qui les combattent, on ne daigne pas les ouvrir, on ne les connaît pas tant, on appréhende de se détromper et de voir la vérité. Ce n'est pas tout, les presse-t-on par des raisonnements qui les embarrassent : ou ils rentrent dans le silence, ou ils ne répondent que par un air de mépris, un ris moqueur, une raillerie, un mot vague, un ton mystérieux, affectant de ne s'exprimer qu'à demi, et dire peu, afin de donner à croire qu'ils pensent beaucoup. Telle est pour l'ordinaire dans les cercles du monde la façon de répondre et de raisonner de ces hommes qui se regardent comme les seuls disciples de la vérité. Voilà donc, voilà sans doute une vérité bien timide, qui est faite pour paraître et qui n'ose se montrer; qui éclaircirait tout et qui craint elle-même d'être éclaircie : une vérité qui est l'ouvrage de la raison et qui redoute le moindre raisonnement; qui est le fruit d'un examen profond et qui fuit un moment de discussion; qui chante la victoire et qui refuse le combat. Est-ce là être convaincu? Trouvez-vous quelqu'un assez simple pour le croire, le croyez-vous vous-même? Donc vous n'êtes pas incrédule, vous n'êtes que l'hypocrite de l'incrédulité et du libertinage.

Vous êtes bien convaincu de votre système, par conséquent vous devez y trouver des secours dans les grands événements, dans les moments de disgrâce et de tribulation; et il n'est point d'accident, de revers, de catastrophe qui doive vous en faire départir, parce que c'est la vérité surtout qui fait notre consolation dans l'adversité. Je vous demande donc, lorsqu'il vous est arrivé quelque disgrâce, quelque chagrin accablant qui vous a plongé dans la plus profonde douleur, où a été votre ressource, dans la religion ou dans la philosophie? De qui avez-vous été prendre conseil, des héros de l'impiété ou des sages du christianisme? J'en appelle encore ici à l'expérience; combien de fois n'a-t-on pas vu cette contradiction dans les plus grands libertins? Sont-ils dans la peine et l'infortune, ils vont dans la retraite auprès d'un ami chrétien et vertueux se consoler de l'outrage du sort, de l'injustice des hommes, chercher dans ses entretiens un adoucissement à leurs maux, et dans ses réflexions un remède à leur désespoir; ils sont les premiers à reconnaître la sagesse et le bonheur des serviteurs de Dieu, et souvent on en a vu qui ont fini leur malheur par leur conversion. C'est-à-dire que votre système n'est que comme un de ces nuages formés par le soleil d'un beau jour et qui se dissout au premier coup de tonnerre : vous blasphémez tant que la fortune vous rit, vous adorez dès qu'elle menace; et le plus souvent il n'est pas nécessaire de la raison, il suffit de l'adversité seule pour vous dévoiler. Donc, toute votre impiété n'est point l'effet d'un esprit éclairé, convaincu par la vérité, mais l'ivresse d'un cœur gâté par les plaisirs; donc vous n'êtes point le vrai héros de l'incrédulité, vous n'êtes que le monstre de la prospérité.

Enfin vous êtes bien convaincu de votre système, et si bien convaincu que vous n'avez que du mépris pour le christianisme. Vous devez donc, par une conséquence nécessaire, être charmé de n'avoir avec vous et auprès de vous que des personnes qui pensent de même; vous devez être charmé d'avoir à traiter avec des hommes de votre sentiment, à dépendre d'eux, à leur confier vos plus chers intérêts. Eh! que serait-ce en effet qu'une opinion, une reli-

gion où l'on n'aurait de confiance qu'en ceux qui ne l'ont point embrassée, et où l'on ne se défierait que de ceux qui la suivent; ne serait-ce pas en faire le désaveu le plus authentique? Or, vous-même, tout incrédule de bonne foi que vous croyez être, dites-nous donc, voudriez-vous voir votre maison et vos affaires entre les mains des personnes qui n'auraient que vos principes et votre religion? Vous croiriez-vous bien en sûreté avec des serviteurs qui penseraient comme vous que tout est indifférent à Dieu; et par qui aimeriez-vous mieux être servi, par un impie ou par un bon chrétien? Disons tout : si l'on vous proposait, pour être unie avec vous d'un lien indissoluble, une personne qui fît profession de croire et de penser comme vous, qui n'eût que vos principes et vos mœurs, vous croiriez-vous bien assuré de sa conduite? Fût-elle une héroïne en philosophie et en force d'esprit, en voudriez-vous encore à ce prix? Que dis-je? Fût-elle seulement soupçonnée de penser comme vous, elle serait perdue même dans votre esprit. La plus chrétienne est toujours celle qui convient le mieux; on s'applaudit de l'avoir trouvée, et le plus incrédule se croirait déshonoré de se voir uni à une personne qui lui ressemblât. Et ce même raisonnement, à combien d'autres sujets ne pourrions-nous pas l'appliquer? car, si vous y prenez garde, tels sont les incrédules, presque dans toutes les circonstances de la vie : leur donne-t-on des maîtres, ils les souhaitent bons chrétiens, afin que leur gouvernement soit juste : ont-ils des procès, ils ne voudraient point voir leur cause, à moins qu'elle ne fût injuste, entre les mains d'impies comme eux, et ils veulent des juges qui aient le désintéressement et la probité chrétienne; ont-ils un dépôt à confier, ils le remettent de préférence à un homme chrétien et vertueux; ont-ils des conseils à demander, ils préfèrent toujours les lumières d'un homme sage et vertueux. En un mot, leur honneur, leur intérêt, leur vie et leurs biens, ils ne les croient en sûreté que dans les mains de la religion, et ils se fient à tout, excepté à leurs semblables. Qu'est-ce donc, je vous prie, qu'un système qu'on n'aime que pour soi-même, et qu'on redoute dans les autres; dont on se fait l'apologiste et dont on craint d'être la victime; qu'un système qui n'existe que dans le langage, et qui vient toujours échouer contre l'expérience? J'ajoute, qu'est-ce qu'une conviction et une croyance qui se dément, se parjure à la moindre occasion critique, et presque à chaque action de la vie? De bonne foi, est-ce là croire, est-ce même douter? Donc vous n'êtes point un incrédule, vous êtes plutôt le traître et l'apostat de l'incrédulité.

Concluons donc que, malgré toute l'assurance qu'ils font paraître, rien n'est plus aisé à démasquer et à confondre que ces sortes d'impies; disons même que si l'on voulait les suivre de près, et ne pas s'en tenir à leur langage, on aurait bientôt le secret de cette secte bruyante, on percerait aisément les replis de leur cœur, et que n'y verrait-on pas? On verrait que les uns ne sont que de faux braves qui n'ayant pas la force d'envisager une éternité malheureuse, se sont voués de plein gré au néant, et, pour pouvoir être tout ce qu'ils voudraient dans cette vie, ont voulu se persuader qu'ils ne seraient rien dans l'autre; ceux-là des libertins effrénés, mais troublés par leur conscience dans les plaisirs, qui en public affectent l'audace et l'assurance, et en secret rongent de rage le frein qu'ils ne peuvent détruire; qui trop faibles enfin pour la débauche, tant qu'un reste de religion plaiderait en eux pour la vertu, ont appelé le blasphème au secours de la volupté, et à la faveur d'un système impie, aident leur cœur à faire éclore le crime; ceux-là, des hommes riches et commodes, qui, empressés de jouir et de vivre, ont embrassé l'irréligion comme une commodité de plus qui les calme sur l'iniquité de leur fortune, et se trouvent trop bien de l'injustice de ce monde pour croire à la justice qui les attend dans l'autre; quelques-uns des écrivains ténébreux qui, croyant trouver dans l'irréligion du siècle une ressource à la médiocrité de leur génie ou de leur fortune, ont, par nécessité, prostitué leur plume à embellir le vice et le blasphème, et n'y ont que trop réussi; intéressés tout à la fois qu'il y ait une religion pour la combattre, et qu'il n'y en ait pas pour n'avoir point à la redouter; auteurs pour vivre, impies pour se faire lire, ils semblent n'être retenus de nier Dieu que par le talent de l'outrager; souvent même des hommes de mauvaise foi, qui, après avoir médité, disputé, imaginé tous les moyens pour se convaincre de la fausseté de la religion, furieux de n'avoir pu y réussir, cherchent à se rassurer par le nombre de ceux qui pensent comme eux, n'oublient rien pour se faire des partisans, et dont le zèle à persuader les autres n'est qu'un voile imposteur pour couvrir leur chagrin de n'avoir pu se persuader eux-mêmes; tous, enfin, des hommes vicieux en qui le dérèglement des mœurs a précédé le désordre de la croyance, et qui n'ont commencé à douter si la religion était vraie qu'après avoir intéressé leur cœur à la trouver fausse. Qu'on me montre en effet, disait saint Augustin, un homme parfaitement sage et vertueux, qui soit chaste, tempérant, désintéressé, ou, pour mieux dire, qui l'ait toujours été, et dont la jeunesse, passée dans le plaisir, ne soit point encore le motif secret de l'incrédulité dans l'âge où les passions paraissent éteintes; qu'on me montre, dis-je, un tel homme qui refuse de croire à la religion, alors je dirai : voilà un incrédule, parce que je ne pourrai point dire que ses passions lui aient fait illusion, et que ce soit l'amour du plaisir qui lui ait fait trahir sa foi; mais cet exemple, les libertins ont beau le chercher, il est encore à naître; j'ose même dire

continue ce Père, qu'ils ne le trouveront jamais. Pourquoi? Parce qu'un homme parfaitement vertueux ne peut avoir que de l'estime et de l'amour pour le christianisme, et qu'au contraire parmi cette foule d'incrédules, encore une fois, on ne voit que gens intéressés à l'être; des esprits superbes qui ne croient avoir la liberté de penser que lorsqu'ils ont la permission de s'égarer; des épicuriens en qui l'impiété est plutôt une léthargie de l'âme qu'un système de l'esprit; des indolents à qui il en coûterait trop pour s'instruire, pour examiner, et à qui il n'en coûte rien pour nier ou pour douter; des mondains ignorants, dont les doutes confus ne sont, pour ainsi dire, que comme des sons vagues que le cœur enfante, mais que la bouche ne peut jamais articuler; des vieillards, en qui l'irréligion est moins un sentiment qu'une habitude; des jeunes gens en qui elle est un encouragement dans l'âge des passions; et, puisqu'il faut tout dire, des femmes qui veulent douter avant de savoir ce qu'il faut croire, et qui ne se glorifient du naufrage de la foi que pour avoir moins à rougir de celui de la pudeur : c'est-à-dire qu'on verrait beaucoup d'incrédules et peu d'incrédulité.

Reste enfin à attaquer l'incrédule dans ses vertus, et à montrer que c'est non-seulement un homme faux dans son langage, mais encore dangereux et suspect dans sa probité; un homme injuste qui ne veut pas croire à la religion, malgré tant de raisons pour y croire, et qui veut qu'on croie à sa vertu, malgré tant de raisons de n'y croire pas. Et c'est ici surtout que les impies s'élèvent contre nous; ils nous dédaignent sans peine lorsque nous n'attaquons que leur esprit : mais au seul mot de probité, toute leur sensibilité se réveille; ils sentent quel opprobre ce serait pour eux si l'on pouvait montrer dans leur système seulement un obstacle de moins pour le crime, ou un encouragement de moins à la vertu. Afin donc de terminer d'un seul mot cette importante question, distinguons entre les crimes secrets et les crimes publics : les crimes publics auxquels les hommes ont attaché la honte et le mépris; les lois, des peines et des châtiments : les crimes secrets que la honte n'accompagne pas, que la justice ne saurait punir, et qui échappent également aux mépris des hommes et à la rigueur des lois. Cette distinction une fois établie, je dis à l'impie ; on veut bien supposer avec vous que, pour tout ce qui est des mœurs et de la conduite extérieure, la crainte, l'amour-propre, le respect humain, sont un frein suffisant pour empêcher le crime public et notoire : mais pour les crimes secrets, et surtout les crimes utiles, lorsqu'il s'agira par exemple, d'aller aux honneurs par des voies obliques ; d'accroître ses revenus par une injustice ; de perdre, de supplanter un rival, un ennemi dangereux ; de satisfaire une passion aux dépens du prochain, de son honneur, de son innocence, sans qu'il en transpire rien aux yeux des hommes : où est-il le frein, et je vous prie de me dire où il peut être dans cette occasion pour un homme sans religion? Dans lui-même, disent les impies, dans son propre cœur. Hé quoi! ils ignorent donc, ces rares génies, que l'homme par lui-même n'est que faiblesse, et au moins aussi porté au mal qu'au bien, au vice qu'à la vertu. En faut-il d'autre preuve que l'établissement des lois, des tribunaux, des supplices ? N'était-ce donc point assez de ces monuments si authentiques de notre méchanceté ; et fallait-il encore ce dernier opprobre à la nature humaine, de mériter ses éloges de l'athée et de l'impie ?

Mettons cette vérité dans un plus grand jour, et figurons-nous, si vous voulez, le monde réduit à deux hommes, l'un religieux et craignant Dieu, l'autre impie et sans religion : l'un timide et tremblant à la pensée d'un Dieu vengeur du crime et protecteur de l'innocence; l'autre sans crainte d'un Dieu et d'un avenir, n'ayant d'autre règle de ses actions que ses désirs : en deux mots, Abel et Caïn; et je vous demande, de ces deux hommes lequel vous paraît le plus en sûreté contre les attentats de l'autre, et des deux, à votre avis lequel est l'honnête homme ? Hésitez-vous à prononcer ? Voilà qu'il s'élève une contestation entre eux ; l'un est jaloux de l'autre, ou, pour mieux dire, l'un ambitionne les biens de l'autre; pour les avoir, il ne lui en coûtera qu'un crime, et ce crime ne peut manquer d'être ignoré, heureux et impuni. Répondez maintenant : lequel des deux sera le premier à s'armer du poignard, et à plonger s'il le faut, les mains dans le sang de son frère...? Vous me prévenez ici, chrétiens, et je n'ai pas même besoin de vous nommer le monstre et l'assassin. Sainte religion, quelle gloire pour vous! Le premier homicide fut commis par un homme qui vous avait étouffée dans son cœur : le premier scélérat fut un impie ? Et si vous aviez toujours régné, nous serions encore à connaître le premier crime. Or de là, que faut-il conclure? Que l'impie peut bien être un honnête homme pour le public; mais que, dans le secret et pour lui-même, il n'a aucun motif de l'être, tous les motifs pour ne l'être pas. Il en faut conclure, que qui dit un homme sans religion, ne dit pas toujours un homme sans aucune probité, mais un homme dont les passions ont une barrière de moins ; la probité, la vertu un degré de moins de sûreté; par conséquent un homme qu'on peut soupçonner sans lui faire aucune injustice.

Et en effet, on a beau définir la vertu, l'amour de l'ordre, le sacrifice du bien particulier au bien général, que la raison seule doit nous faire embrasser. O vous, qui définissez si bien la vertu, donnez-moi donc un motif pour me la faire embrasser malgré moi, contre mes propres intérêts et la révolte de mes passions. Vous ne le pouvez pas, les lois humaines ne le peuvent

pas ; et s'il n'y a ni Dieu, ni religion, ni vie future, si ce monde est notre seul bien, ne semble-t-il pas que le méchant n'est plus contre l'ordre ; qu'en rapportant tout à ses intérêts propres, le méchant a raison, et que l'honnête homme est l'insensé qui ne raisonne pas ? Aussi, lorsqu'on demande aux incrédules ce qui peut contenir le peuple dans leur système, ils répondent que leur système n'est fait que pour les hommes qui ont de l'éducation et des sentiments. Il est donc faux ; car la vérité, ainsi que la vertu, doivent être propres à tous les états, et sans aucun inconvénient pour la société. Jamais la vérité ne peut être nuisible aux hommes ; c'est un principe reconnu même des esprits forts : cependant de leur aveu, leur système ne vaudrait rien entre les mains du peuple ; donc il n'est point la vérité : et ici les incrédules se percent de leurs propres traits, se détruisent par leurs propres aveux. N'y eût-il donc que cette seule tache dans leur système, que faudrait-il de plus pour le faire regarder comme l'opprobre de la raison, et les impies comme le fléau de la société ?

Il est vrai que le sentiment de l'honneur est le supplément de la vertu dans le mondain, celui qui ne craint pas les reproches de son propre cœur redoute les jugements du public : il n'évite pas tant le vice : parce qu'il fait brèche à la vertu, que parce qu'il porte atteinte à sa répuation : la honte l'inquiète et le presse, et cette maxime est aussi vraie qu'ingénieuse, que la vertu n'irait pas loin, si la vanité lui tenait compagnie. Mais lorsque la vertu n'est gardée que par un vice, qu'il est aisé de gagner la sentinelle ! Et quelle vertu, qui n'a pour principe que l'amour-propre, pour appui que l'orgueil ! quelle vertu, qui est pour ainsi dire à l'ordre des spectateurs et s'éclipse avec eux ! qui finit comme une scène de théâtre, où, après avoir montré un héros, il reste à peine un homme, qui dément bientôt en secret le personnage qu'il a fait en public. La religion seule donne à la vertu et un témoin et un juge ; un témoin pour cette vie, un juge pour l'avenir : le vrai chrétien est donc le véritable honnête homme.

Et que l'impie ne vienne point m'opposer qu'on voit des chrétiens plus déréglés encore, plus dépourvus de vertu et de sentiment, que les incrédules de profession. J'en conviendrai, s'il le faut, et c'est par là même que je prétends décider la question que je traite : car enfin, les incrédules n'ont jamais contesté au christianisme le pouvoir de rendre l'homme meilleur ; ils conviennent que l'espérance d'un paradis, la crainte d'un enfer, sont deux grands mobiles pour la vertu, et deux fortes barrières contre les passions : si donc avec de tels secours l'honnête homme, selon eux, est encore si rare parmi les chrétiens, que sera-ce de ceux qui ne le sont pas ; que sera-ce de ceux qui n'ont rien à attendre dans l'autre vie du bien qu'ils ont fait ou du mal qu'ils auront commis ? Quoi ! la crainte d'un Dieu vengeur, la crainte d'un Dieu armé de foudres, n'arrête pas le chrétien, et l'impie s'arrêtera par la crainte des hommes, et par le seul respect humain ? Une éternité malheureuse ne peut pas nous contenir dans les règles du devoir, produit à peine quelques faibles vertus ; et un système qui borne tout au temps et à ce monde, que produira-t-il donc ? Quels monstres n'en doivent pas sortir.

Et après tout, je voudrais bien qu'on me dît une fois ce que c'est qu'un honnête homme, dont la probité est fondée sur la nature faible et corrompue, ou sur un système qui favorise encore plus les passions que les vertus : un honnête homme qui condamne une religion qu'il estime au fond du cœur, pour en adopter une qu'il ne croit pas qu'il n'estime pas, qu'il ne peut croire, et dont il veut paraître persuadé : un honnête homme qui fait sa première loi de satisfaire toutes ses inclinations, et qui veut que le bien et le mal n'aient d'autre principe que les lois et les caprices des souverains : un honnête homme qui s'est fait un Dieu qu'ont adopté tous les scélérats, et qui, par son système, se voit associé à ce qu'il y a eu de plus dépravé dans toutes les nations : un honnête homme qui veut que la tradition ne soit qu'une fable, la religion un fantôme, l'autre vie un préjugé, l'âme un souffle que l'instant du trépas dissipe dans les airs, les vertus des chimères, les crimes des polices humaines, les rois des tyrans ; car à raisonner conséquemment, telles sont les suites de leurs opinions : un honnête homme qui ne croit rien, qui ne craint rien, qui n'espère rien après cette vie, et qui a toutes les vertus, à cela près qu'il n'a point de religion, c'est-à-dire, un honnête homme qui n'a ni foi ni loi. Qu'on mette à l'épreuve sa probité, que son intérêt ou son plaisir se trouvent en concurrence avec son devoir, et l'on verra ce que c'est qu'un sage de cette espèce.

Je sais que ces héros de l'impiété prennent souvent un masque imposant ; et s'imaginant s'être mis au rang des hommes désabusés par la philosophie, au-dessus des autres par leur orgueil, au-dessus de la religion par l'impiété, ils affectent encore d'être au-dessus des faiblesses de la nature par leur vertu : souvent même, pour donner quelque air de consistance et de réalité à ce fantôme de sagesse, on se fait à soi-même des maximes inviolables de droiture et d'équité, qu'on affiche aux yeux du monde qu'on veut éblouir, et qu'on étale dans l'occasion avec tout le faste de l'orgueil philosophique. Monde trop crédule à la vanité et au mensonge, ne te fie point à ces protestations tant de fois éprouvées, à ces vertus tant de fois démenties ! Cette statue énorme, si brillante et si parée, n'est portée que sur des pieds d'argile ; le moindre choc la fera tomber. Ce sage que tu respectes, ce héros que tu couronnes, te punira bientôt de ton estime et de tes respects. Quand on a rompu

les nœuds de la piété et de la religion, reconnaît-on quelque chose de sacré et d'inviolable dans la nature ? David est infidèle à Dieu, il sera bientôt infidèle aux hommes: il a perdu l innocence par un adultère ; bientôt il perdra l'humanité par un homicide. Achab a quitté sa religion ; triste et malheureux Naboth, abandonne-lui ta vigne, si tu veux conserver ta vie.

Il est vrai encore, et je ne saurais trop insister sur ce point ; il est vrai qu'à l'extérieur ces hommes ne paraissent pas toujours aussi corrompus ; il est une imposture d'actions comme de langage, dont ils savent étayer leur système. Beaux discours, noblesse de sentiment, grands principes de bienfaisance et d'humanité, d'équité et de vertu ; voilà ce qu'ils affectent de montrer dans leur conduite, de prêcher avec enthousiasme dans leurs écrits : quelquefois même on a vu partir d'eux les actions les plus héroïques, des traits de grandeur d'âme qui étonnent ; mais que prouvent ces exemples? Qu'il n'est point d'homme entièrement vicieux, et que, comme le plus sage peut être capable d'une faiblesse, le plus méchant peut l'être d'une belle action : encore faudrait-il en connaître le motif, et savoir si ces actions si vantées, si éclatantes, ne ressemblent pas à ces eaux jaillissantes, qui, quoique élevées et brillantes dans les airs, n'en sortent pas moins d'une source impure et infecte; ou, pour mieux dire, ces exemples prouvent que l'honnête homme ne se connaît point aux actions d'éclat : pourquoi? Parce que, dans ces grandes occasions on se regarde comme étant en spectacle : à la vue d'un public qui nous examine, de nos amis qui nous entourent, l'esprit s'enflamme, l'héroïsme s'empare de l'imagination ; on croit dans ce moment être le modèle de la vertu, et il se trouve qu'on n'est que le héros de la vanité. L'homme vertueux est celui qui n'a pas besoin de témoins pour l'être. Aussi il faut voir comme ces sortes d'impies s'estiment entre eux : il n'en est pas un seul qui, au fond du cœur, ne se défie de son semblable ; pas un seul qui voulût voir sa vie, sa fortune, son honneur, à la discrétion des autres, et en secret ils se rendent tous la justice de se mépriser mutuellement : pourquoi donc balancer à leur égard sur le titre d'honnête homme, et serait-ce à nous de les estimer plus qu'ils ne s'estiment eux-mêmes ?

A tous ces raisonnements, à tant de preuves de faits et d'expérience journalières, que pensez-vous que puissent opposer les incrédules ? Ils osent nous accuser d'exagération et de mauvaise foi à leur égard : on peut être incrédule et honnête homme, ajoutent-ils ; on en a vu, et on en voit tous les jours des exemples. Je veux bien le leur accorder ; mais prenez garde, que prouvent ces exemples? Ils prouvent seulement que, lorsqu'on a reçu un caractère vertueux, que la religion et l'éducation ont perfectionné dans la jeunesse, il est comme impossible d'étouffer entièrement ces heureuses semences, et d'abandonner tout principe. Ils prouvent ces exemples, qu'après un certain âge, l'esprit a beau s'enivrer du poison des nouvelles opinions, les anciennes impressions demeurent, et le cœur est toujours à la vertu par la force de l'inclination, de l'habitude ou de l'amour-propre. On a beau, par des principes hardis, le solliciter au mal; dans une âme bien née, la nature est plus forte que les systèmes, et jamais on ne peut détruire entièrement ce qu'il plaît aux impies d'appeler préjugé ; parce que la religion qui heureusement, a présidé à notre éducation, ayant plié de bonne heure notre cœur à la sagesse, à la vertu, leur a fait jeter des racines si profondes, que le torrent des passions ne peut jamais tout emporter. Un incrédule honnête homme prouve donc encore en faveur de la religion ; et il a beau affecter de n'y plus tenir par la foi, il lui appartient encore par la probité. L'incrédulité ne gagnerait donc rien quand on lui accorderait qu'on peut être honnête homme sans avoir actuellement de la religion ; il faudrait prouver qu'on peut l'être sans en avoir jamais eu; il faudrait voir une fois un homme élevé à l'école des impies dès l'enfance, à qui, par conséquent on n'aurait inspiré ni religion, ni crainte de Dieu, et d'une autre vie; à qui on n'aurait persuadé la vertu que par les motifs d'une sagesse toute mondaine, et voir ce que deviendrait, avec de tels principes, cet enfant de la philosophie; si, au premier souffle des passions, cet édifice de la sagesse humaine, bâti sur le sable mouvant des systèmes et des opinions de la vanité, ne serait pas bientôt renversé; et si, contre la première tentation, un bon philosophe serait aussi fort qu'un bon chrétien.

On peut être honnête homme et incrédule, on en voit des exemples. A quoi pensent les impies en tenant ce langage ? Et comment ne sentent-ils pas, non-seulement que ce n'est rien dire en faveur de l'incrédulité, mais qu'au contraire c'est prononcer sa condamnation et en faire la satire la plus cruelle, à peu près comme on ferait celle d'une profession qu'on voudrait décrier, en disant qu'on y voit pourtant des gens de bien ; parce qu'en effet ce n'est point assez que l'incrédulité n'exclue pas, ne détruise pas les vertus de l'honnête homme, il faut montrer aussi qu'elle ne s'accorde pas avec les vices du méchant, qu'elle ne favorise pas le crime et les passions.

On peut être honnête homme et incrédule; quelle honte pour l'incrédulité d'être réduite à ce langage ! Quoi donc ! serait-ce faire l'éloge du christianisme, que de dire qu'on peut être à la fois honnête homme et chrétien ? Non sans doute, la gloire de la religion n'est pas de ne point exclure la probité, mais de l'exiger, de la supposer, de la perfectionner même, et qu'en un mot tous ses principes soient si étroitement unis à ceux de la probité, que manquer à l'une, ce serait manquer à l'autre, et qu'on cesse d'être chrétien dès lors qu'on cesse d'être

honnête homme. De même, pour l'honneur de l'incrédulité, il faudrait prouver, non pas qu'elle peut être compatible avec la vertu, mais qu'elle est si incompatible avec le crime, qu'un malhonnête homme, un fourbe, un imposteur, un méchant, ne peut être par là même ni athée, ni pyrrhonien, ni déiste, et montrer en un mot, que c'est une contradiction que d'être un incrédule et un scélérat. Jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à démontrer cette proposition, ils n'auront rien fait; et dire qu'on voit des gens de bien sans religion, c'est-à-dire, simplement qu'il est des exceptions à tout, des contradictions partout, et qu'on voit des honnêtes gens parmi les impies, à peu près comme on trouve quelquefois un humain parmi les sauvages, et des hommes parmi les barbares. Je n'agite donc pas la question, si absolument l'on peut être honnête homme sans religion : je dis seulement qu'on a plus de peine à l'être: que pour l'ordinaire on ne l'est pas; et pour vous le prouver, comme j'ai fait dans ces discours, par des preuves de fait et de sentiment, comparons un moment les devoirs, les sentiments, la conduite, les actions de l'honnête homme, avec la conduite, les sentiments, les actions des impies, et, de cette comparaison, faisons naître une démonstration plus forte que tous les raisonnements.

Un honnête homme respecte sa patrie et ses maîtres, les mœurs et les lois publiques; il ne se permet, ni de les attaquer par ses écrits, ni de les blesser par ses discours, ni de les fronder par des systèmes. Mais les impies, qu'ont-ils fait dans tous les temps, qu'ont-ils produit dans le nôtre? Livres scandaleux, satires sanglantes, poésies infâmes, romans licencieux; sciences, lettres, beaux-arts, tout dans leurs écrits respire l'audace et la licence la plus effrénée, l'amour des nouveautés les plus dangereuses. Avant ce siècle d'incrédulité, connaissions-nous ce désordre? Et depuis qu'elle n'a cessé de se répandre, qu'on me montre ce qu'elle a épargné. Est-il rien de si saint dans nos mœurs qu'elle n'ait profané, de si sacré dans la religion qu'elle n'ait blasphémé, de si respecté dans nos lois qu'elle n'ait ébranlé, de si sage dans les principes du gouvernement qu'elle n'ait attaqué, d'autorité si respectable qu'elle n'ait insulté; d'entreprise enfin si hardie, d'ouvrage si funeste qu'elle n'ait enfanté, et qui, tous sortis de cette source impure, ont imprimé une honte éternelle à notre siècle et à la nation? Voilà ce qu'a produit cette école d'honneur, de sagesse, de vertu! qu'on juge donc de l'arbre par les fruits, et la probité des maîtres par celle des disciples.

Un honnête homme respecte tout ce qui est utile, à plus forte raison tout ce qui est nécessaire au bien public, fût-ce même des préjugés. Or, de l'aveu des impies mêmes, quoi de plus nécessaire à l'homme dans toutes les situations, que la religion? Sans ses espérances et ses promesses, sans ses menaces et ses châtiments, où serait notre ressource dans la plupart des situations de la vie? Je suis infirme; qui me soutiendra dans mes maux, si ce n'est la religion? J'ai des peines; qui essuiera mes larmes, si ce n'est la religion? Je suis pauvre et malheureux dans ce monde : qui me consolera, si ce n'est la religion par l'espoir d'une vie plus heureuse? J'ai des passions à réprimer, qui les enchaînera mieux que les terreurs de la religion? Des chagrins et des ennuis accablants qui me dégoûtent de la vie: qui me préservera du désespoir et d'attenter sur mes jours, si la religion n'arrête mon bras? Hélas! sans la religion, qu'est-ce qui pourrait nous consoler du malheur de naître et de la nécessité de mourir! O impie! ô incrédule! que faites-vous donc en la combattant cette religion, en tâchant de l'ébranler, de la décrier? Vous nous arrachez tout ce que nous avons de plus cher au monde; vous ôtez au malheureux sa consolation, à l'infirme son soulagement, au mariage sa sainteté, au pauvre son espoir, aux vertus leur récompense, aux crimes leur châtiment, et aux mœurs leur plus ferme appui. Quel honnête homme, qui est à la fois l'ennemi du genre humain et le fléau de la société!

Un honnête homme ne doit jamais trahir son sentiment, soit à la vie, soit à la mort: il n'a pas deux langages; et cependant les incrédules portent la fourberie jusqu'au moment le plus consacré à la vérité, jusqu'au bord du tombeau. On les voit à la mort remplir par bienséance les devoirs les plus sacrés de la religion; et selon eux, c'est là le plus beau trait, le plus grand effort de leur probité, de ne point choquer dans ce moment les lois de la société et du culte établi. Quoi donc! la première loi, le premier devoir de l'honnête homme, n'est-il pas de n'être ni faux ni trompeur, de ne rien jouer, de ne point feindre en un mot, des sentiments que l'on n'a pas! Eh! que penser d'une secte dont la plus belle action est une hypocrisie? Non, toutes les menaces des tyrans ne sauraient forcer un honnête homme à feindre une religion qu'il ne croit pas; encore moins à la feindre de sang-froid et par respect humain. Les chrétiens mouraient plutôt que de feindre d'être païens pour racheter leur vie : les païens mêmes aimaient mieux être persécutés que de feindre d'être chrétiens au dehors, ne l'étant point au fond du cœur, parce que la probité ne permet jamais de paraître ce qu'on n'est pas, plus encore en matière de religion qu'en toute autre. Je raisonne donc, et je dis : les incrédules, au dernier moment qu'ils donnent à la religion, ou ils y croient, ou ils n'y croient pas : s'ils y croient, il y a bien de l'apparence que toute leur vie n'a été qu'hypocrisie et fausseté, et qu'ils blasphémaient de bouche ce qu'ils croyaient du fond du cœur : s'ils n'y croient pas, je leur apprends, et je le répète qu'il est d'un malhonnête homme de dire à la mort

ce qu'on ne pense pas, de faire à la mort un acte de religion qu'on ne croit pas, c'est finir par le mensonge et la perfidie. Que l'impie choisisse donc, ou il a vécu en fourbe, ou il meurt en imposteur; où est donc l'honnête homme ?

Enfin, je n'ajoute plus qu'un mot; comme on juge du principe par les conséquences, de la cause par les effets, de même la probité et la vertu d'une secte se connaissent aux biens qu'elle a procurés, aux effets qu'elle a produits. Le christianisme est jugé avec raison une religion sainte, parce que le monde, en devenant chrétien, est devenu plus vertueux; parce que la révolution qu'elle a produite dans le monde a été en faveur de la vertu, et que, depuis ce jour, sa morale plus pure a perfectionné le sage et l'honnête homme. L'incrédulité a sans doute produit une révolution; et, pour ne parler que de nous, elle a fait de grands changements dans les mœurs et le caractère de la nation. Mais ces changements, cette révolution, ont-ils été à notre avantage et en faveur de la vertu? Qu'étions-nous, qu'était la France avant la naissance des nouveaux philosophes et de leurs systèmes, et que sommes-nous devenus depuis? A Dieu ne plaise que je tire le voile en entier; si le mal est trop grand pour pouvoir le taire, il l'est trop aussi pour oser tout dire. Souvenons-nous seulement qu'avec la religion, la nation avait vu fleurir dans son sein toutes les vertus; elle avait égalé la gloire des plus grands empires : avec elle, nos histoires présentent les époques les plus brillantes. Le siècle de saint Louis honorera à jamais l'humanité et le christianisme : le dernier siècle mit le sceau à la gloire de la religion et à la gloire de la patrie; tous les grands hommes qui l'ont illustré étaient aussi recommandables par leur piété que par leurs talents. Où étiez-vous alors, nouveaux législateurs, apôtres de l'incrédulité et du déisme? Grands esprits de nos jours, qui en avez trop pour croire à la religion, et pas assez pour sentir le faux de vos opinions, où étiez-vous alors? Hélas! réprimés par une administration sage et chrétienne, condamnés au silence par la rigueur des lois et à l'obscurité par l'indignation publique, vous n'auriez osé vous produire, encore moins élever votre voix sacrilége. Heureuse de vous ignorer, la nation cultivait avec succès tous les talents et toutes les vertus; elle conservait son amour pour la patrie, pour ses maîtres, pour la religion; elle a été grande et vertueuse tant qu'elle a été chrétienne. Depuis que l'incrédulité a infecté tous les états; qu'elle n'a respecté ni rang, ni âge, ni sexe; depuis que ses écrits multipliés, au mépris des mœurs et des lois, ont soufflé la contagion de toutes parts, quels désordres n'avons-nous pas vu succéder aux vertus de nos pères? Amour de l'indépendance, inquiétude dans les esprits, luxe effréné, mépris des anciens principes, désirs des nouveautés, plus rien de sacré. Le sexe est sans frein, la jeunesse sans principes, la vieillesse sans remords; la nature même n'est plus respectée. On ne reconnaît ni les pères à leur tendresse pour leurs enfants, ni les enfants à l'amour et au respect pour leurs parents, ni les époux à la fidélité conjugale, ni les citoyens à l'amour de leurs devoirs, ni le peuple même à son antique simplicité. Le vice a les hommages et la considération; la honte n'est que pour la vertu; le crime même a cessé de l'être: attenter à ses jours n'est plus qu'un jeu, et vivre à son gré, mourir à sa guise, autrefois la devise de l'insensé, est aujourd'hui la prérogative du philosophe. C'est partout ou piége pour l'innocence, ou scandale pour la raison : des théâtres jusqu'au dégoût, des spectacles jusqu'à la fureur; de l'impiété jusqu'au délire, de la philosophie jusqu'au fanatisme; plus de mœurs, plus de patrie; anarchie et confusion dans toutes les conditions. Au milieu de cette décadence générale et du choc de toutes les passions, la religion consternée, chancelante, menacée... Je m'arrête : postérité, ce sera à vous de dire ce qu'il ne nous est permis que de déplorer dans le secret de nos cœurs! Puissiez-vous profiter de nos malheurs; et en voyant que le même fléau qui a sapé la religion semble avoir emporté avec elle la gloire et les vertus de la nation, et le siècle des incrédules devenu l'époque de notre chute, apprendre à connaître l'incrédulité. Puissent nos neveux, plus sages et plus chrétiens, s'instruire par nos exemples; et en voyant tant de vices et de désordres se rencontrer avec un siècle d'impiété et de philosophie, apprendre à en craindre les effets et à en tarir la source; ou plutôt puissions-nous nous instruire nous-mêmes; et, par une juste indignation contre tout ce qui porte le caractère d'impiété, efforçons-nous d'arrêter le torrent et de prévenir, s'il se peut, nos derniers malheurs. O religion! ô patrie! que vos voix éplorées se fassent entendre à nos cœurs et raniment en nous les étincelles d'une foi mourante. Souvenons-nous qu'il n'est de vertu, de probité et de mœurs solides, que celles que la religion soutient; que ses ennemis ont beau en montrer d'aussi parfaites en apparence, si l'on pouvait pénétrer au fond de leur âme, et jusqu'au motif de leurs vertus et de leurs plus belles actions, on verrait que l'amour-propre, la vaine gloire, le respect humain en sont trop souvent le mobile et le principe; qu'un incrédule ne peut être honnête homme qu'à force d'orgueil; et que, lorsqu'il paraît être le héros de la vertu, il n'est que le martyr de la vanité.

Ne nous laissons donc point ni étonner par leurs belles actions, elles ne sont que faste et arrogance; ni ébranler par leur langage, il n'est qu'erreur et sophisme; ni séduire par leur esprit et leurs raisonnements, il n'est point de science contre la science de Dieu; ni entraîner par leur nombre, qui s'accroît de jour en jour; regardons-le au contraire comme une nouvelle preuve de la vérité, de la divinité de la religion. Plus elle est combattue par les hommes, plus elle

a d'ennemis; plus nous devons y reconnaître la main et l'ouvrage d'un Dieu. Si elle n'était que l'ouvrage des hommes, elle serait, comme toutes les religions que les hommes ont faites, paisible et tranquille, sans guerres, sans contradictions, sans ennemis; mais elle est l'ouvrage du Dieu de vérité et le fléau de toutes les passions; il faut bien que toutes les passions s'arment pour la combattre; il faut surtout que les prophéties s'accomplissent, que l'enfer et le monde soient conjurés contre elle.

En effet, permettez-moi encore cette réflexion; elle est de saint Augustin, ne la perdez pas. Deux religions, disait ce Père de son temps, et nous pouvons dire aujourd'hui, trois religions ont partagé le monde: la païenne, la mahométane, le christianisme. Les deux premières ont régné sans contradiction. Nous voyons le dieu de Mahomet adoré, respecté sur ses autels; et, dans toute la vaste étendue de son empire il ne s'est point encore trouvé d'esprit fort qui ait entrepris de le combattre et de le braver. Le paganisme, avec quel éclat, quel ascendant ne s'est-il pas soutenu! Rome, Athènes, Lacédémone, l'univers, ont offert leur encens aux idoles; et on compte à peine durant tant de siècles quelque poëte licencieux, quelque philosophe sceptique ou épicurien, qui dans leurs écrits aient osé attaquer le culte public. Du reste, ceux mêmes qui étaient trop éclairés pour croire à la pluralité des dieux s'observaient dans leurs discours et leur conduite; et s'il se fût trouvé quelqu'un qui eût osé publiquement attaquer la majesté des dieux de l'empire, jamais, non jamais il n'eût échappé à la sévérité des lois, à la vigilance des magistrats. Siècles malheureux, que n'avez-vous eu notre religion! et pourquoi faut-il que vous ayez eu plus de zèle pour le mensonge que nous n'en avons pour la vérité? Oui, le christianisme seul s'est vu attaqué non-seulement par ses ennemis, mais par les chrétiens mêmes: c'est la seule religion qui ait vu dans son sein tant d'incrédules et d'esprits forts qui se font une gloire de la décrier: et pourquoi? demande ce Père, étonné du contraste? C'est que le paganisme et les autres religions étant l'ouvrage de l'esprit de mensonge, il n'avait garde de se détruire lui-même et d'inspirer aux hommes du mépris pour son culte. Le christianisme au contraire étant la seule religion divine, la seule qui se soit opposée au règne du démon et des passions, et qui ait renversé leurs autels, il a bien fallu que l'enfer fût toujours déchaîné contre elle, que tous les jours l'enfer et les passions fissent de nouveaux efforts pour la détruire. Donc, loin de nous étonner de ce nombre d'impies qui s'élèvent parmi nous, de voir leur orgueil et leur audace s'accroître de jour en jour, soyons plutôt surpris de ce que le nombre n'en est pas encore plus grand. Il faut bien encore une fois que les oracles s'accomplissent et que la religion soit en butte aux contradictions jusqu'à la fin. Donc plus nous devons nous animer, non-seulement à la croire, mais encore à la pratiquer, afin d'avoir part à ses récompenses

SERMON IV.

SUR LES SOUFFRANCES.

Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. (*Galat.*, VI.)

A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Souffrir et mourir, voilà l'homme. Ici le monde m'arrête: révolté contre la croix et les souffrances, tandis que nous les prêchons dans la chaire de vérité, il déploie pour les combattre tout l'artifice de ses pompes et de ses voluptés; il épuise tous les prétextes, tous les sophismes de la raison; il arme toutes ses puissances pour se soustraire à cette dure et immuable nécessité. Dans cette situation, mes frères, que notre mission est accablante! D'un côté, les ordres de Jésus-Christ qui nous envoie pour crier: heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, et qui nous obligent par état de prêcher l'amour des croix et des souffrances; d'un autre côté, de lâches chrétiens qui ne connaissent d'autre bonheur que celui des sens, d'autre occupation que celle des amusements, d'autre empire que celui des plaisirs; notre ministère n'est plus qu'un ministère de scandale et de folie aux yeux des hommes.

Malheur à nous, toutefois, si la difficulté de l'entreprise était capable de ralentir notre zèle! Ministres d'un Dieu crucifié, nous n'oublierons jamais le premier, le plus important de nos devoirs; apôtres de la croix, nous la prêcherons même à ses plus cruels ennemis; et sans respect pour vos préjugés, sans ménagement pour votre délicatesse, je viens attaquer dans ce discours et le mauvais chrétien qui ne veut point de souffrances dans la vie, et le chrétien peu éclairé qui ne sait point en faire usage.

Plusieurs ne veulent pas souffrir, et regardent les souffrances comme également injustes de la part de Dieu, et inutiles pour l'homme; il faut leur en montrer les avantages, et leur apprendre ce qu'elles sont dans l'esprit de la religion et dans les desseins de Dieu.

D'autres ne savent pas souffrir et perdent tout le mérite de leurs souffrances par la manière dont ils les soutiennent; il faut leur apprendre à les sanctifier et à souffrir en chrétiens. Quels sont les desseins du Dieu qui nous afflige; quelle doit être la conduite de l'homme affligé? Jamais plus vaste carrière s'offrit-elle au ministère évangélique? Implorons l'assistance de celle qui fut elle-même une mère de douleur et d'affliction.

PREMIÈRE PARTIE.

Il se passe, dit saint Augustin, un étrange combat dans le cœur de l'homme. Né pour être heureux, Dieu en le créant, imprima à son âme ce mouvement rapide et invincible qui l'entraîne au repos et à la félicité com-

me vers son centre. Cependant, à peine est-il au monde que les larmes et les douleurs assiégent son berceau : avance-t-il dans sa carrière, ses malheurs se multiplient avec ses années; cette terre n'est pour lui qu'une région ingrate où les douceurs sont passagères et rapides et les maux sans cesse renaissants; où le plus heureux est celui qui n'a que moins de peines à essuyer; où enfin à la vue des passions qui nous agitent, des plaisirs qui nous trompent, du bonheur qui nous fuit sans cesse, nous serions tentés de croire que cette vie ne nous a été donnée que comme un songe fatigant dont le réveil doit mettre la fin ou le comble à nos maux, et de nous écrier avec les païens, que le premier bonheur de l'homme est de ne point naître; le second, de bientôt mourir : *Primum non nasci, alterum cito mori.*

Cependant, reprend saint Augustin, sous un Dieu juste, nul n'est malheureux, s'il n'a mérité de l'être : *Sub Deo justo nemo miser, nisi mereatur.* Où trouver donc la solution de ce problème qui a fait le désespoir de tous les sages et le scandale de la philosophie? Ici toutes les doctrines humaines sont en défaut; la religion seule a trouvé le nœud de l'énigme. Et pour étouffer tous les murmures que notre raison blessée de ce spectacle ose élever contre la providence, je me contente de vous rappeler que vous êtes tout à la fois homme, chrétien et pécheur. En qualité d'homme vous devez à Dieu le respect et l'adoration, comme à l'Etre suprême et au Créateur; en qualité de chrétien, vous avez des vertus et des perfections à acquérir; enfin, à titre de pécheur, vous avez une justice à apaiser et des crimes à expier. Or les afflictions dans les desseins de Dieu et dans l'ordre de sa providence, que sont-elles! Des moyens pour conduire à ces trois fins, c'est-à-dire que Dieu nous frappe en maître, en père et en juge : en maître, pour nous faire reconnaître son souverain domaine et dompter l'orgueil de l'homme qui s'égare dans la prospérité jusqu'à oublier son Dieu et son Créateur : en père, pour former et perfectionner le chrétien, en lui facilitant la pratique de la loi et des vertus : en juge, pour satisfaire à sa justice et punir le pécheur, en même temps qu'il le retiredu péché. Les souffrances sont donc tout à la fois les droits d'un maître, les grâces d'un père, les châtiments d'un juge : trois réflexions qui doivent apaiser notre raison et la réconcilier avec la Providence.

Le Prophète nous l'apprend, que le premier mouvement de l'homme heureux est de ne plus voir de Dieu devant lui : *Non est Deus in conspectu ejus.* (*Psal.* X.) Qu'est-ce en effet que l'homme dans la prospérité? C'est un fleuve qui a rompu ses digues; un crime suit un autre crime comme des flots succèdent à d'autres flots et se poussent avec rapidité. Non-seulement on perd la crainte de Dieu dans la prospérité, on va même jusqu'à perdre l'humanité et ne plus reconnaître les hommes pour ses frères. Un mortel à qui tout prospère ne voit plus d'égal sur la terre, ni de maître dans le ciel : la vie de l'homme heureux est un délire qui commence par l'oubli de Dieu, produit ensuite l'estime et l'adoration de soi-même et finit par le mépris des autres. Dans cette situation, lorsque la lassitude des passions laisse à la raison un instant de réflexion, on est étonné de soi-même et de son état, on ne sait ce qu'on a fait de sa religion : on élève les yeux vers le ciel, mais on n'aperçoit plus entre Dieu et soi qu'un nuage affreux qu'on n'a pas la force de percer. Alors on tombe presque par nécessité dans l'impiété, et après avoir commencé par perdre la crainte du Seigneur on finit par perdre la foi et la religion. Dans cette ivresse et ce sommeil, point d'autre moyen ni de plus efficace pour nous ramener à Dieu que les afflictions.

Jonas, après avoir rempli sa mission contre Ninive, s'éloigne de la ville criminelle, et afin d'en mieux contempler la chute qu'il venait de prédire, il monte sur une colline voisine. Là, pour parer aux feux d'un soleil brûlant, le Seigneur fait croître un lierre qui embrasse la cabane du prophète, et s'élevant sur sa tête, forma comme un dais de feuillage où il reposait à l'abri des ardeurs du climat. Jonas se réjouit fort, dit l'Ecriture, du lierre et de son ombrage; et, devenu dans cet état l'image de l'homme dans la prospérité, il ose s'élever contre son Dieu et se plaindre des ordres qu'il en avait reçus. Pour faire rentrer Jonas en lui-même, que fait le Seigneur? Il envoie un insecte piquer le lierre dans sa racine, et l'arbrisseau languissant sèche et meurt : *Præparavit Deus vermen et percussit hederam, et exaruit.* (*Jonas*, IV.) Reveillé par cette disgrâce, Jonas revint à lui et s'humilia devant son Dieu. Figure touchante, dit saint Augustin, de ce que sont les afflictions dans les mains de Dieu; elles sont ce ver rongeur dont il se sert pour confondre l'orgueil humain et nous conduire à reconnaître sa grandeur par l'aveu de notre faiblesse.

Il voit un ambitieux, un courtisan qui dit au fond de son cœur : Je monterai, je m'élèverai encore. Dans l'excès de confiance qui le transporte il ne reconnaît, ne respecte, n'adore que la main qui l'a élevé, que le protecteur qui lui a ouvert les routes de la fortune; voilà son Dieu, sa religion, sa conscience : que fait le Seigneur jaloux de son autorité? *Præparavit Deus vermen;* il suscite un rival, un ennemi obscur, un ver de terre qui mine l'édifice, qui renverse ce favori, ce bras de chair sur lequel il était appuyé et la fortune de cet ambitieux, frappée dans sa racine, ressemble à ce lierre fastueux, qui, maintenant foulé aux pieds, annonce le maître redoutable qui l'a détruit : *Percussit et exaruit.* C'est le superbe Aman, qui, parvenu jusqu'au pied du trône de son maître, ose insulter au Dieu d'Israël et à son peuple, et dont le supplice est une leçon pour tous les

ennemis du Seigneur qui les force au respect et à l'adoration.

Il voit ce guerrier, qui, dans l'horreur des batailles, loin de reconnaître et d'adorer le Dieu des armées, se repaît jusque dans ce sanglant spectacle de projets de grandeur et d'élévation. Entouré qu'il est de la mort et du carnage, son ambition ose respirer au milieu de cette scène barbare, et des victimes qui tombent à ses côtés, fait autant de degrés pour monter à la fortune. Que faites-vous alors, Dieu fort et terrible? Vous marquez l'instant, vous dirigez la foudre, et le héros en tombant voit sa gloire éclipsée et ses lauriers en poudre : *Percussit hederam et exaruit.* C'est Achab renversé de son char, qui, auparavant dans son arrogance, bravait le ciel et les hommes, et qui, par sa chute, sert à la gloire de l'un et à l'instruction des autres.

Il voit des grands qui semblent avoir oublié qu'ils sont hommes; des rois qui, sur le trône, se regardent comme des dieux; et, dans le délire des plaisirs, ne reconnaissent ni frein ni pudeur. Pour venger sa gloire, que fait le souverain Maître? *Præparavit Deus vermen ;* il leur prépare des contradictions, des revers, des infirmités; il attache à leur félicité un germe de chagrin et d'ennui, qui dévore, empoisonne les délices de leur grandeur, et il fait voir que le cèdre des montagnes n'est pas plus à ses yeux que l'arbrisseau des vallées; et le monarque infortuné tombe, se brise devant lui comme le roseau fragile : *Percussit hederam et exaruit.* Ce n'est plus Antiochus, qui, dans son triomphe, croyait peser les mers et les montagnes; c'est Antiochus dans les tourments, qui s'avoue un homme et reconnaît un Dieu.

Il voit un jeune mondain, tout occupé du talent de plaire, et qui, enivré de l'encens et de l'idolâtrie d'un monde corrompu, ne regarde qu'avec mépris toutes les vérités de la religion : loin de connaître Dieu pour son maître à peine connaît-il les hommes pour ses frères, à peine se connaît-il lui-même. Que fait le Seigneur? *Præparavit Deus vermen ;* il envoie un accident funeste, une maladie cruelle qui flétrit tous ses attraits, et fait d'un objet d'admiration presque un sujet d'horreur et d'étonnement : *Percussit et exaruit.* Ce n'est plus cet Absalon, que les faveurs de la nature avaient rendu rebelle et ingrat ; c'est Nabuchodonosor corrigé par une disgrâce éclatante; il a fallu que Dieu en fît un monstre pour le faire redevenir homme. Il voit, en un mot, dans tous les dangers, dans tous les piéges où notre orgueil peut nous engager, jusqu'où l'homme trop heureux peut porter l'amour de lui-même, l'oubli de son Créateur, sa confiance dans les créatures; et dans toutes ces occasions il se sert à propos de l'aiguillon de ses souffrances comme d'un ver rongeur qui nous pique dans l'endroit sensible : il éclate, il tonne sur nos têtes : alors tout s'ébranle, tout croule autour de nous; et, reveillés au bruit de notre chute il n'y a plus que Dieu seul; toute autre puissance a disparu : *Percussit et exaruit.*

Voulons-nous donc connaître ce que sont les souffrances et les misères de cette vie dans l'ordre de la Providence? Elles ne sont ni l'effet d'un Dieu ennemi du repos et des plaisirs de ses créatures, encore moins d'un tyran jaloux, qui se plaît à nous rendre malheureux, elles sont des leçons pratiques, et, comme le supplément de notre raison, trop obscurcie depuis le péché pour ne pas perdre quelquefois de vue le respect et l'adoration dus à l'Etre suprême. Elles sont des maîtres incommodes, mais nécessaires, qui nous instruisent en réveillant à chaque instant autour de nous les preuves de notre néant. Loin donc de consulter dans nos maux la nature aigrie par la douleur, consultons la religion; laissons la raison qui s'égare, prenons le flambeau de la foi, qui ne peut nous égarer, et dès lors quel tableau pour nous! quel spectacle que l'univers! Nous verrions, pour ainsi dire, dans chaque fléau des traits qui annoncent, qui caractérisent le maître qui les envoie. Nous verrions que les guerres et les batailles, qui passent pour être les jeux sanglants de la rivalité des princes, ne sont que les arrêts de sa colère; les conquérants et les capitaines, des messagers de sa vengeance, et, selon l'expression d'Isaïe, comme les marteaux de la terre, dont il frappe les nations rebelles, et les armées des instruments de sa justice, qui arme de son épée les nations rivales, et envoie un peuple punir les crimes de l'autre. Nous verrions que les contagions, la famine, la mortalité, ne sont point des effets nécessaires du désordre des saisons, de la discorde des éléments, ou la marque d'un défaut de providence; mais au contraire les preuves d'une sagesse suprême, qui veille sur ses créatures, qui les ramène par la terreur aux hommages qu'elles lui refusent, et ne trouble l'ordre de la nature que pour nous faire rentrer dans celui du devoir; les pertes des biens, des leçons qui nous apprennent que ce que nous avons est plus à lui qu'à nous, et qu'il ne nous l'ôte que parce que nous avions oublié qu'il nous l'avait donné; les trahisons et les perfidies des créatures, des traits de sa jalousie, indignée que nous ayons mis notre confiance ailleurs que dans lui seul; les morts soudaines, les chutes, les révolutions des empires, des preuves terribles que tout passe, et que lui seul reste; les chagrins et les ennuis domestiques, comme autant de morsures secrètes, qui nous font sentir qu'il n'est point d'état, de situation où nous ne soyons sous sa main; la vieillesse et la caducité, le dernier avertissement de notre fragilité; et les maladies enfin, des leçons vives et pressantes, où il dompte l'orgueil de la raison par l'aiguillon de la douleur, il éclaire l'âme par la destruction du corps, et sacrifie ainsi une moitié de notre être à l'instruction de l'autre. Nous verrions, dans les afflictions, les preuves les plus sensibles du souverain

domaine de Dieu sur les créatures. Il parle en vain à nos yeux, et ne se fait point entendre à nos cœurs, par le plus pur et le plus riant spectacle de la nature; et telle est la corruption de notre cœur, qu'il s'endort dans le calme; il lui faut des orages, des coups de tonnerre, et presque toujours c'est par ses bienfaits que Dieu se fait oublier des hommes, et par ses châtiments qu'il s'en fait reconnaître.

Mais je dis plus : et quand même les souffrances ne seraient pas des droits inaliénables d'un Maître sur ses créatures, ne nous suffirait-il pas, pour arrêter nos murmures, de savoir, en second lieu, qu'elles sont des grâces et des bienfaits pour le chrétien. Dieu frappe en souverain pour montrer sa puissance, il frappe en père pour prouver son amour. Prenez garde, j'appelle les souffrances, des grâces et des bienfaits d'un père. Et pourquoi? C'est que depuis le péché, telle est la corruption de l'homme, qu'il ne va plus au bien par goût ou par penchant; il n'y marche, pour ainsi dire, que par contrainte; le vice a nos inclinations, la vertu n'a que nos efforts; il faut déchirer le sein de la terre pour lui faire enfanter des fruits, et le cœur de l'homme pour y faire germer la sagesse. L'adversité nous est devenue comme nécessaire, elle est presque la seule école de l'homme, et, pour lui donner des vertus, il faut lui ôter ses plaisirs : *Beati qui lugent, væ qui ridetis.* (*Matth.*, V.) Ici, mes frères, je sens tout ce que vous allez m'opposer; j'entends s'élever de toutes parts ces plaintes et ces raisonnements qui vous sont peut-être échappés tant de fois : si vos malheurs, dites-vous, avaient pu seulement vous donner une vertu de plus, vous n'auriez point de peine à les regarder comme des preuves de la bonté de Dieu, et vous seriez le premier à bénir le ciel de votre disgrâce; mais au contraire, depuis que vous souffrez, votre cœur aigri n'en est devenu que plus insensible; quelle est donc, ajoutez-vous, la grâce que le Seigneur m'a faite en m'affligeant? Comment les souffrances seraient-elles des bienfaits, puisqu'elles n'ont fait aucun bien à mon âme, et qu'au contraire elles ont ajouté à mes crimes celui de la révolte et du murmure? N'aurait-il pas mieux valu que mon Dieu m'eût laissé quelque félicité de plus durant la vie? Tel est le langage ordinaire de la plupart des chrétiens dans l'adversité : langage malheureusement trop spécieux et trop séduisant, disons même trop vrai à quelques égards, pour ne pas mériter toute l'attention de notre zèle. Entrons donc sur ce sujet en jugement avec le monde, et voyons si vos plaintes sont fondées.

Vos malheurs ne vous ont rien donné, et la preuve, c'est, dites-vous, que, depuis que vous souffrez, vous n'avez pas moins de vices sans en avoir plus de vertus. Je pourrais vous contester la vérité de ce langage; mais en la supposant pour un instant, nommez-moi le châtiment ou le bienfait de Dieu, dont l'homme ne puisse abuser. Pharaon se voit frappé des plus redoutables fléaux, et il ne se rend pas : Sédécias entend Jérémie lui prédire les plus tragiques événements, et il ne se convertit pas : Israël gémit opprimé dans les fers de Babylone, et il ne se repent pas. Dites-moi, je vous prie, en étaient-ce moins là des preuves visibles de la protection de Dieu sur eux et des moyens pour revenir à lui? Qu'importe donc que vous grossissiez la foule des pécheurs intrépides dans le malheur même; il n'en sera que mieux prouvé, que les souffrances sont les plus grandes grâces de Dieu, puisqu'il a toujours fallu la plus grande malice de l'homme pour leur résister.

Vos malheurs ne vous ont rien donné : et pourquoi? Ne serait-ce point parce que vous n'avez rien oublié pour en arrêter l'impression. En effet, le chrétien, dans la disgrâce, court au pied de la croix s'entretenir avec son Dieu; prosterné devant son image, il l'arrose de ses larmes, et par ses réflexions, ses gémissements, il rend plus profond le sentiment de la douleur; il aide, pour ainsi dire, à la grâce, à achever sa conquête et à triompher de la nature. Quel est au contraire le premier mouvement du mondain dans l'adversité? C'est d'appeler à son secours le monde et les plaisirs pour l'aider à oublier ses peines. Un libertin mourant rassemble autour de lui des amis et des complices de ses désordres; souvent l'objet honteux de sa passion assiége le lit de son infirmité pour lui déguiser les approches de la mort. Si c'est un chagrin qui dévore, on cherche la dissipation et le tumulte, on court à des théâtres étourdir sa douleur au bruit des voix et des instruments, on use tous les plaisirs pour faire diversion à la douleur; il échappe même de dire que si l'on y pensait, si l'on écoutait sa douleur, on serait tenté de renoncer au monde, on irait s'ensevelir dans la retraite. Or, que prouve une telle conduite, si ce n'est que les souffrances sont donc les plus grandes grâces de Dieu, puisqu'il faut, de la part de l'homme, tant de stratagèmes, d'artifice, de combats, pour en détourner le salutaire effet?

Allons plus loin : vos malheurs ne vous ont rien donné, c'est-à-dire, qu'il vous reste encore des crimes à commettre malgré l'adversité; et vous ne voyez pas combien d'occasions de crimes vos malheurs vous ont ôtées! Depuis que cet état de langueur et d'infirmité a fait perdre à cette femme les charmes extérieurs qui lui faisaient tant d'esclaves, elle ne l'est pas moins des passions et de la vanité, elle s'efforce encore d'appeler les jeux et les plaisirs; mais les empressements des flatteurs, mais l'encens des louanges, les attentions, les hommages, et toute cette espèce de culte que lui rendait une jeunesse insensée, ont disparu; et l'idole seule sur ses autels a vu fuir devant elle toute sa cour et gémit de sa désertion. Qu'importe donc que le monde ait encore

des charmes pour elle? Il suffit qu'elle n'ait plus de charmes pour le monde; son malheur lui a dès lors tout donné pour Dieu et pour son salut. De même, depuis que ce grand, par sa chute, a perdu le crédit et la faveur, il n'a pas, à la vérité, renoncé à la débauche et à la volupté; mais on ne voit plus autour de lui cette foule de courtisans encenser ses vices, applaudir à son impiété; il a donc cet avantage de plus pour son salut, que si son malheur ne lui a pas donné la crainte de Dieu, il lui a du moins procuré l'abandon et le mépris des hommes. En un mot, presque point de malheureux à qui l'infortune n'ôte quelque moyen de crime et ne donne quelque moyen de salut. Qu'importe donc que les souffrances ne changent pas toujours le cœur? il suffit qu'elles ôtent le pouvoir, elles sont toujours des grâces bien efficaces, puisqu'elles ont un effet même indépendant de la malice de l'homme.

Mais disons mieux encore : vos malheurs ne vous ont point donné de vertus, ne vous ont pas rendu meilleur; je veux vous en croire, mon cher auditeur, et je vous demande seulement : pensez-vous que la prospérité vous en eût donné davantage? Les philosophes ont agité la question, s'il faut plus de force dans le sage pour soutenir la prospérité que l'adversité. Il semble qu'une seule réflexion devrait la décider : c'est qu'il ne faut qu'une seule vertu pour profiter des coups de l'adversité : la résignation à la Providence; il en faut mille pour ne point abuser des charmes de la prospérité. Un malheureux n'a qu'à se défendre de lui-même et à vaincre son impatience; un homme heureux a non-seulement à combattre contre lui-même, mais encore à se défendre contre toutes les créatures qui réunissent leurs attraits pour le corrompre. On a vu les plus sages se démentir dans la prospérité; l'ivresse de la fortune triompha dans un instant de la philosophie, de la religion même, et Salomon perdit toute sa sagesse dans les délices de la royauté : David retrouva toutes ses vertus au moment de sa disgrâce. Non, pour savoir être malheureux, il ne faut souvent qu'un vice de plus, l'orgueil et la fierté de l'âme, qui fait faire tête à l'infortune. Pour savoir être heureux, ce n'est pas toujours assez des plus grandes vertus, et c'en est fait du sage dans la prospérité, s'il n'appelle la religion au secours de la nature.

Combien d'exemples viennent chaque jour confirmer cette vérité! N'avez-vous jamais vu d'homme devenu tout à coup riche et heureux; qu'est-il résulté de ce changement? Tant s'en faut que la fortune lui ait donné des vertus qu'il n'avait pas, elle a corrompu, elle lui a ôté celles qu'il avait : doux, humble et modeste dans la médiocrité, la grandeur l'a rendu hautain, bizarre, impérieux; c'est tous les jours nouveaux désordres dans la conduite, nouveaux travers dans l'esprit; il fournit seul à la critique de tous les cercles, à la satire du public, et s'il y a quelque doute à l'égard d'un riche parvenu, c'est de savoir si la fortune lui a donné plus de vices que de ridicules. Je reprends donc et je dis : je veux que vos malheurs n'aient pu faire de vous un grand saint, comptez-vous pour rien de vous avoir empêché d'être un plus grand pécheur; je veux que l'adversité ne vous ait apporté aucun avantage, comptez-vous pour rien de vous avoir préservé de tous les désordres de la prospérité. D'ailleurs ce que l'infortune n'a pas fait encore, que savez-vous si elle ne le fera pas un jour? Vingt années de calamité n'ébranlèrent point Manassès, un seul jour de captivité ouvrit ses yeux et changea son âme ; c'est qu'un cœur endurci a besoin d'être longtemps sous le marteau de la tribulation; si le vôtre n'est point encore brisé, c'est que le dernier coup n'est point frappé, et si vous ne pouvez louer le Seigneur des vertus que ses châtiments vous ont données, louez-le du moins de tous les crimes qu'il vous a épargnés.

Qu'ajouterai-je enfin? Vos malheurs ne vous ont point donné de vertus, peut-être encore ne vous en donneront-ils jamais, et vous en concluez que du moins Dieu devrait vous laisser damner dans les plaisirs et non vous accabler de peines impuissantes pour vous sauver. Avant de vous répondre, souffrez que je vous interroge et que je vous demande : qui êtes-vous, mon cher frère, vous qui raisonnez, qui blasphémez de la sorte? Sans doute quelqu'un de ces illustres malheureux qu'on ne voit que trop souvent dans le monde, traînant de cercle en cercle les débris de leur naufrage, fatiguant par le récit de leurs calamités, qu'on fuit sans cesse et qu'on rencontre toujours, odieux à voir et à entendre et qui ne peuvent ni se taire ni se cacher. Je n'examine point si c'est avec raison que vous vous plaignez de votre destinée, si ce n'est pas vous qui êtes l'artisan de votre malheur, et si ce que vous rejetez sur la Providence ne vient pas de votre faute et de vous seul; si ce n'est point, par exemple, une passion folle et plus forte que tous les conseils qu'on a pu vous donner, qui a causé ce mariage, la source empoisonnée de tous les chagrins de votre vie; la passion effrénée du jeu, qui d'une brillante fortune vous a réduit au plus simple nécessaire; la dureté, la roideur de votre caractère qui, en vous empêchant de plier auprès des grands, vous a réduit à un rang si indigne de votre naissance qu'on ne reconnaît plus votre nom qu'à l'air hautain, à la morgue que la noblesse malheureuse emprunte toujours pour se venger de la fortune; enfin, si ce ne sont point quelques excès honteux qui ont détruit votre santé, une conduite décriée qui vous a forcé de prendre le parti de la retraite, le démon de la chicane et des procès qui vous possède, qui a causé le désordre de vos affaires; c'est-à-dire si, au lieu d'avoir à vous plaindre de la Providence, tout le monde ne voit pas, ne reconnaît pas la justice du ciel sur vous; qu'il est dans l'ordre

que le scandale soit puni, et que Dieu n'ayant pu être glorifié par votre conversion, il soit du moins vengé par votre perte et votre ruine. Sans, dis-je, entrer dans cette discussion, je réponds directement à la question, et je vous demande : un père qui, pour ranger au devoir un fils rebelle ou à la vertu un fils déréglé, emploierait la verge et le châtiment, en serait-il moins un père tendre, quoique son fils s'endurcît sous ses coups, et si au lieu de combattre ses penchants il lui donnait, comme à l'enfant prodigue, la portion de son héritage et l'abandonnait à la fougue de ses passions, croirait-on qu'il en aimât mieux son fils, et ne seriez-vous pas le premier à dire qu'il en est plutôt l'assassin que le père? Mauvais serviteur, reprend le Seigneur, je vous juge par votre propre bouche : *De ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX.) Votre Père céleste doit-il donc le céder en tendresse à ses créatures? N'est-il pas au contraire plus saint, plus parfait, et, ce que vous appelez bonté dans l'homme, pourquoi l'appelez-vous cruauté dans Dieu? Vous voudriez qu'il vous laissât damner dans les plaisirs; et, s'il pouvait alors y consentir, vous seriez le premier à vous plaindre; il faudrait voir comme vous l'accuseriez d'injustice de vous avoir placé dans une situation si heureuse, où le salut serait encore plus difficile et la pratique des vertus évangéliques presque impossible. Car voilà le monde et son langage ordinaire : ceux qui habitent les palais disent qu'ils se seraient plutôt sauvés dans la cabane du pauvre et dans l'indigence. Descendez dans la cabane du pauvre, vous l'entendrez murmurer; il vous dira qu'il est bien facile aux riches de se sauver, mais que, pour lui, il a trop à souffrir dans son état. Voilà, dis-je, l'homme et son caractère, toujours disposé à faire de tout des arguments contre la Providence et à se plaindre également de la prospérité et de l'infortune.

Mais non, répond admirablement saint Chrysostome : quels que soient le langage et les préjugés du monde sur ce sujet, ils ne détruiront jamais ce que l'expérience nous apprend et nous confirme chaque jour. En effet, ajoute ce Père, s'exprimant sur ce sujet avec toute la force de son éloquence, je n'ai point de peine à reconnaître des grâces et des bienfaits du ciel dans les traverses et les calamités de la vie : ce qui m'embarrasse, c'est de concilier avec la sagesse et la bonté d'un Dieu les délices et les prospérités qu'il distribue aux grands et aux riches; et pour en mettre la preuve sous les yeux de ses auditeurs, regardez, leur disait-il, cette vaste cité qui renferme tant d'habitants : *Ecce quanta civitas est hæc magna nobis.* C'était de la célèbre ville d'Antioche qu'il parlait. D'où pensez-vous que naissent tous les désordres que nous y voyons? N'est-ce pas de ceux qui nagent dans la joie et les plaisirs? A qui croyez-vous qu'il soit le plus difficile d'annoncer l'Evangile et d'en persuader la pratique, si ce n'est aux riches et aux heureux du siècle? *Unde nascuntur mala, nonne a divitibus, nonne a gaudentibus?* Voilà, disait ce grand saint, pour justifier la Providence contre les murmures des malheureux qui l'outragent, la source de tous les désordres d'Antioche, trop d'abondance et de félicité.

Faisons à nous-mêmes l'application de cette vérité : au lieu du peuple et de la ville d'Antioche, considérons-nous nous-mêmes et la capitale de ce vaste empire. Voyez cette foule de citoyens, les uns plongés dans la mollesse et l'abondance, les autres dans la disette et les travaux : ce contraste d'heureux et de misérables, des grands qui oppriment les petits, des petits qui s'épuisent à servir les excès et les vices des grands : la religion au milieu de ce déluge d'iniquité, dans le choc et le fracas de toutes les passions, disputant à l'impiété les faibles restes de son empire, ébranlée par les scandales des riches, déchirée par les discours des libertins, partagée entre la haine des uns et le mépris des autres, ayant à peine pour elle la foi du peuple et les vertus du cloître; partout enfin le vice hardi triomphant, applaudi, insulter à la croix et à l'Evangile : et je vous demande d'où vous pensez que puissent naître tant de désordres, par où s'est faite cette étrange révolution et dans la religion et dans nos mœurs? *Unde nascuntur mala?* Direz-vous que ce sont des pauvres, des malheureux? Vous le savez, grand Dieu! et s'il vous reste encore des adorateurs, s'il est quelques vertus dans votre peuple, c'est parmi ceux que l'infortune et l'indigence ont condamnés aux larmes, aux travaux, à l'abstinence. La contagion n'est venue que des hautes conditions et des heureux du siècle; de cette foule de riches qui ont dit dans l'excès de leur abondance, nous n'avons plus de Dieu, jouissons du présent et ne pensons point à l'avenir. Le luxe et l'opulence ont enfanté les plaisirs, les plaisirs ont produit l'irreligion et l'incrédulité : les arts sont venus au secours des passions, il s'est trouvé des talents pour les célébrer, des théâtres pour les représenter; chacun s'est empressé de venir dans l'école de la volupté puiser l'oubli de Dieu et le mépris de ses lois. Les riches par leur faste, insultant à la misère publique, ont habité des palais que nos pères auraient révérés comme des temples; les femmes y sont devenues comme des divinités dont le service est une espèce de culte; les hommes, oubliant leur première dignité, ont rampé devant leurs nouvelles idoles; tous se sont égarés, et Babylone, étonnée de sa corruption, a appelé l'étranger dans son sein, ne pouvant suffire elle-même à entretenir tous ses crimes : et tant de désordres n'ont eu qu'une même source, l'abondance et la félicité : *Unde nascuntur mala, nonne a divitibus, nonne a gaudentibus?* Enfin nous-mêmes avons été forcés d'en convenir, et il nous échappe de dire sans cesse, qu'à moins d'un châtiment du ciel, et que le Seigneur

n'étende sur nous la verge de sa fureur, ce peuple ne sortira jamais de l'irréligion où l'ont plongé les délices du séjour qu'il habite. Qui doute en effet que, sans les plaisirs, le monde entier ne fût chrétien, et que dans tous les temps la volupté n'ait fait plus d'apostats que le glaive des tyrans n'a fait de martyrs? Je conclus donc enfin et je dis : comment la tribulation ne seraitelle pas une grâce, puisque le peu de mérite qui nous reste, c'est à elle que nous le devons : et la prospérité un châtiment, puisqu'il est si rare de trouver un vice qui n'en vienne pas?

Et après tout, chrétiens, où en serions-nous, s'il ne tenait qu'aux pécheurs de décrier les desseins de Dieu et la conduite de la Providence? Vous vous plaignez que vous souffrez à pure perte et que vos malheurs ne vous ont pas rendu plus chrétiens; mais si l'on a vu et l'on voit encore tous les jours tant d'autres pécheurs convertis par les mêmes disgrâces qui vous endurcissent, tout ce que prouve votre exemple, c'est que vous avez plus d'ingratitude que Dieu n'a de bonté, et puisque vous avez résisté aux droits d'un maître, aux grâces d'un père, vous méritez de tomber entre les mains d'un juge : troisième raison pour apaiser nos murmures. Les souffrances sont les châtiments d'un juge qui nous frappe comme pécheurs, pour satisfaire aux droits de sa justice et punir le crime en sauvant le criminel.

Quel est en effet le premier mouvement du pécheur dans la prospérité? C'est de se demander à lui-même s'il est plus malheureux depuis qu'il est coupable : j'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux, quel malheur en ai-je ressenti : ***Peccavi et quid mihi accidit triste?*** (***Eccli.***, V.) Tel est au jugement de l'Esprit-Saint l'aveuglement du pécheur dans la prospérité: un crime heureux cesse presque d'être un crime; le bonheur dans le péché, voilà la réprobation consommée. David est tout à la fois ravisseur, adultère, meurtrier et couvert de crimes, il n'éprouve ni remords, ni honte : plongé dans l'ivresse d'une passion capable d'aveugler les plus sages, il jouit tranquillement de ses forfaits. Arrive enfin le moment des vengeances du ciel : le prophète paraît dans son palais : Prince, qu'avez-vous fait, lui dit Nathan? Pour vous unir à la femme d'Urie vous avez fait mourir son époux par le glaive : et moi, je viens vous dire de la part de Dieu que le glaive vengeur ne sortira plus de votre maison et que le bras de Dieu demeurera étendu sur vous et sur votre postérité. A ce coup de tonnerre le voile tombe des yeux du prince, sa douleur ne lui permet que ce peu de paroles : j'ai péché devant le Seigneur, et le plus sage des rois ne commença à voir son crime que lorsqu'on lui montra le châtiment.

Ainsi Dieu en use-t-il à l'égard des pécheurs : il se hâte de satisfaire à sa justice dans le temps, afin de n'avoir plus à en acquitter les droits dans l'éternité. Il voit que pour vous retirer de vos désordres c'est trop peu des grâces ordinaires; que la voix même de ses ministres, leurs menaces, leurs exhortations ne vous touchent pas. Alors que fait le souverain Juge? Il prend en main, selon l'expression du Prophète, la verge de sa justice, il frappe aux portes de l'abîme, il appelle les maladies, les revers, la famine, la guerre, le trépas, tous les fléaux; il les répand à son gré sur la terre, et les distribue selon nos besoins et les vues de sa justice. Dans ces palais brillants où le luxe et la mollesse veillent à la garde des plaisirs, il envoie les chagrins et les ennuis dévorer ce riche jusque dans les bras de la mollesse, dans l'ivresse des passions, et par la satiété des plaisirs il le force à détester jusqu'à son opulence et à envier le sort de la médiocrité. A ces hommes plongés dans les fêtes de Babylone, qui boivent à longs traits dans la coupe de la volupté, il envoie les douleurs et les infirmités; et l'on voit enfin ces pécheurs caducs et infirmes, abattus par l'âge, minés par le crime, être les premiers dans le délabrement de leur santé à prêcher la sagesse, à désabuser les autres par leur exemple; et, d'un corps qui s'écroule sous les plaisirs, faire encore à la jeunesse une leçon de vertu. Il envoie la mort avec toutes ses horreurs investir au milieu de ses œuvres de ténèbres, et le blasphème encore à la bouche, cet écrivain impie qui avait employé ses talents à combattre la religion, et laissé incertain s'il avait plus étonné son siècle par la beauté de son esprit qu'il ne l'avait effrayé par la corruption de son cœur; et par la crainte du tombeau, il le traîne frémissant au pied des autels qu'il aurait voulu détruire; et, forcé de se rétracter, l'Esprit fort parle en pénitent et en apôtre. Enfin à ces hommes élevés jusqu'au faîte des honneurs, il envoie les revers et les disgrâces éclatantes; il brise du souffle de sa colère ces chênes orgueilleux qui semblaient défier son tonnerre; et une fois abattus, ces grands de la terre sont les premiers à reconnaître la vanité de leurs grandeurs. Telle est même la lumière de l'adversité, qu'il n'est point de philosophe si profond, de prédicateur si pathétique, qui vaille un mondain malheureux, un courtisan disgracié. L'infortune leur donne une éloquence que le zèle et la réflexion ne sauraient nous donner : il faut les entendre dans leur chagrin, avec quelles couleurs ils peignent le monde et les créatures! comme ils en reconnaissent la fausseté, comme ils avouent qu'ils n'y ont jamais trouvé de vraie satisfaction, et qu'on est insensé de s'y attacher! Alors s'accomplit la parole du Prophète, que le Seigneur est justifié dans sa parole, et vainqueur dans ses jugements, *ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.* (*Psal.* L.) Alors nous sommes sous sa main des coupables, sur qui le Juge suprême commence à exercer une partie de la sentence qu'il voudrait révoquer : ces infir-

mités qui nous éprouvent, ces douleurs cuisantes, ces chagrins rongeurs, ces revers accablants, ce sont là comme autant d'étincelles échappées des fournaises éternelles, et comme la fumée et les vapeurs qui s'élèvent jusqu'à nous du puits de l'abîme. S'il nous reste quelque religion, notre devoir, dans cet état, c'est de nous dire à nous-mêmes : malheureureuz les maux que je souffre me paraissent si affreux, qu'ils me rendent la vie à charge, que sera-ce donc dans l'éternité? Le Seigneur maintenant ne laisse tomber sur moi que quelques gouttes du calice de sa fureur ; que sera-ce lorsqu'il faudra le boire jusqu'à la lie? Mes souffrances, et toutes celles de ce monde, ne sont que le purgatoire de cette vie ; que sera-ce de l'enfer et de ses supplices? Point de pécheur qui, en faisant ces réflexions dans ses malheurs, ne détestât son péché et ne revînt à la vertu.

Mais, chrétiens, ce serait peu de vous avoir montré la conduite de Dieu, et d'avoir justifié sa providence dans les maux de la vie, si je ne vous montrais encore quelle doit être la conduite de l'homme affligé, et comment vous devez sanctifier vos souffrances.

SECONDE PARTIE.

Il ne faut pas vous le dissimuler : s'il est rare de trouver des chrétiens qui veuillent souffrir, il l'est encore plus d'en trouver qui souffrent chrétiennement. Trois conditions, selon l'Evangile, sont nécessaires pour sanctifier nos souffrances. Il faut souffrir pour la justice, c'est-à-dire, pour un motif louable et que la religion puisse avouer : *Beati qui patiuntur propter justitiam.* (*Matth.*, V.)

Il faut souffrir avec résignation, à l'exemple du Sauveur, et souhaiter comme lui, que la volonté suprême s'accomplisse, et non la nôtre : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* (*Matth.*, XXVI.)

Enfin il faut souffrir avec joie, pour ne pas ressembler aux pharisiens qui affectaient de paraître tristes : *Nolite fieri sicut hypocritæ tristes.* (*Matth.*, VI.) Je ne dirai qu'un mot de ces trois caractères.

Souffrir pour la justice, premier caractère : *Beati qui patiuntur propter justitiam.* (*Matth.*, V.) Quel mérite en effet pourraient avoir les souffrances où Dieu et la religion n'auraient aucune part? Rien de plus ordinaire cependant aux enfants du siècle que d'exagérer, de vanter leurs peines et leurs travaux : ils vont même jusqu'à reprocher aux ministres de l'Evangile que nous ne les connaissons pas, lorsque, dans la chaire, nous invectivons contre le bonheur de leur condition. Vous vous trompez, mondains, nous ne l'ignorons pas, vous avez à souffrir. Nous savons que le monde n'est qu'un tyran flatteur qui conduit ses esclaves en pompe au supplice; nous savons que chaque état, comme chaque passion, a son genre de victimes. Celui-ci, dans l'obscurité d'un cabinet, pâlit sur ses écrits, et perd un siècle de vie pour un instant de réputation. Cet autre, chaque jour à la cour et auprès des grands, prosterné devant les autels de la fortune, multiplie ses chaînes et sacrifie un bonheur solide à de brillantes chimères : les uns rampent dans la carrière des honneurs, les autres s'épuisent dans celle de l'intérêt ; celui-là est le jouet de la gloire, celui-ci la dupe de son ambition : que sais-je enfin? Nous vantons les martyrs de la croix et de la pénitence ; peut-être les plus grands martyrs sont-ils dans les plaisirs du monde? Mais voulez-vous en deux mots savoir à quoi vous en tenir? Ecoutez saint Augustin : c'est vous-même que vous cherchez dans vos souffrances, et, comme c'est pour la vanité que vous souffrez, c'est à la vanité à vous récompenser. *Quærentes non a Deo, sed ab hominibus gloriam acceperunt mercedem suam, vani vanam.*

Illustre guerrier, vous vous êtes distingué dans les champs de la gloire; et cette santé usée, ce front cicatrisé annoncent la victime de la patrie, et que vous avez souffert plus que l'apôtre et l'anachorète : mais pourquoi et pour qui? Pour la gloire, pour l'honneur et le plaisir d'être un homme célèbre : vous l'aurez cette gloire, ce plaisir ; la voix de la renommée et de l'histoire portera votre nom jusqu'aux siècles les plus reculés, vous serez écrit parmi les héros de la terre, et rayé du nombre des saints et des élus de Dieu : voilà votre récompense aussi vaine que vous-même : *vani vanam.*

Homme du monde, vous avez vieilli dans les intrigues et les affaires, essuyé toutes les disgrâces, toutes les traverses, tous les périls qu'on peut souffrir dans la carrière de la fortune. Helas! la moindre de ces peines pour Dieu eût été d'un prix infini; mais vous ne les avez prises que dans la vue de parvenir : Eh bien! vous l'aurez ce prix de vos travaux; des palais, des trésors, des honneurs qui s'évanouiront avec vous ; voilà votre récompense aussi frivole que votre ouvrage : *vani vanam.*

Et vous, philosophe, homme de lettres : vous avez parcouru avec éclat la carrière des sciences et des arts; tant d'écrits et de découvertes dont vous êtes l'auteur, annoncent la lumière du siècle; et en même temps les veilles, les peines, les sueurs qu'il vous en a coûté; mais pourquoi? Pour la renommée et l'immortalité, unique objet de vos désirs; vous l'aurez, votre nom sera écrit au temple de mémoire, et rayé du livre de l'éternité : voilà votre salaire aussi chimérique que vos projets : *vani vanam.* C'est-à-dire, en un mot, que vous aurez des récompenses proportionnées à vos mérites : le guerrier des lauriers, le grand des honneurs, le courtisan des grâces, le savant un nom, l'ambitieux des titres, le conquérant des trophées, le prince de l'encens et des flatteurs; et quoi encore? de la vanité : *vani vanam.* O esclaves du monde, que voilà bien de quoi vous confondre! ô religion, que vous êtes grande et que vous consolez mon cœur! Quoi! la moindre souffrance pour le service du Seigneur me sera payée au centuple ; et pour le service des hommes j'aurais beau tout ris-

quer et tout souffrir, ramper auprès des grands, encenser leur orgueil, dévorer leurs caprices; j'aurais beau m'exposer à toutes les horreurs de la guerre, voir ma vie en péril, mon corps mutilé, mon sang ruisseler, et la moitié de moi-même survivre à peine à l'autre : dès que le motif n'en est pas chrétien, c'est autant de perdu pour l'éternité; j'en recevrai des hommes quelques marques d'honneur, et je n'aurai nul mérite devant Dieu; mon prince me distinguera, et mon Dieu me rejettera : *Acceperunt mercedem.* (*Matth.*, VI.)

O honte de la raison! tandis que ce pénitent, ce solitaire acquièrent le ciel à bien moins de frais, et qu'une larme, un soupir leur sont comptés pour l'éternité, cependant, ô mon Dieu! nous ne murmurons que lorsqu'il faut souffrir pour vous; nous ne nous plaignons jamais de ce qu'il faut souffrir pour les hommes, et le monde trouvera toujours plus de victimes que l'Evangile!

Que faut-il donc pour que nos souffrances soient méritoires? Qu'elles aient toujours pour principe Dieu et la religion; que du moins, si elles n'ont point commencé par la religion, elles finissent par elle. Il faut, par exemple, que ce grand, que les orages et les tempêtes de la cour ont conduit au naufrage, sanctifie sa disgrâce par des sentiments chrétiens; que, si c'est l'amour du monde qui a causé ses croix, ce soit l'amour de Dieu qui l'y soutienne; et que David détrôné bénisse le ciel qui l'a humilié; que cette femme, qui avait tant souffert pour être l'idole de son siècle, fasse d'une retraite forcée un sacrifice volontaire; et que Dagon, en tombant devant l'arche, l'honore du moins par sa chute; que ce magistrat infatigable, dont les vives lumières percent tous les détours du labyrinthe des lois, qui supporte avec tant de courage tous les dégoûts de son état, ait plus en vue dans ses travaux de plaire à Dieu, que de se faire admirer des hommes; et que Salomon, en rendant le fils à sa mère, s'applaudisse moins d'un oracle rendu que d'un devoir rempli; que ce guerrier, sur la brèche, meure en chrétien comme en héros, soit moins le martyr de la gloire que la victime de son devoir; et que Machabée, dans les batailles, anime son courage, plus au nom du Dieu des armées qu'à celui d'Israël et de la patrie : que ce père, cette mère de famille dans les embarras et les fatigues domestiques agissent moins par intérêt que par religion, moins pour l'amour de leurs enfants que par la crainte du Seigneur; et que les tumultueuses fonctions de Marthe soient ennoblies par les pieuses intentions de Marie : en un mot, que dans nos travaux, dans nos chagrins, dans nos peines, ce soit toujours Dieu et la religion qui nous soutiennent, et non la raison seule, la vanité, la philosophie, parce qu'il n'y a que ce qui vient de Dieu qui retourne à Dieu : *Beati qui*, etc.

Souffrir avec résignation, second caractère : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* (*Luc.*, XXII.) Tout le monde le dit, qu'il faut s'humilier sous la main d'un Dieu qui châtie, et que, pour un chrétien affligé, il n'y a d'autres ressources que dans la religion. Cependant est-on dans l'infortune, on oublie à l'instant le précepte, et l'on se tourne vers les créatures pour qu'elles nous aident ou à soutenir ou à oublier nos peines. Est-il donc défendu, me direz-vous, à un malheureux de chercher quelque secours, quelque consolation dans les hommes; et la religion nous ferait-elle un crime de la sensibilité et de la faiblesse humaine dans nos maux? Non, mes frères; n'outrons rien, et ne confondons point le héros du christianisme avec le sage des païens, qui prétendait commander à la nature et triompher de la douleur; ce langage n'était que celui de l'orgueil. Or la résignation chrétienne est une vertu qui ne consiste ni à étouffer ni à déguiser les sentiments de la nature, mais seulement à l'élever et à la réformer par les vues et les sentiments de la religion. Il est donc permis (suivez ma pensée, je vous prie), il est permis au chrétien, dans sa douleur, d'user des créatures et d'appeler à son secours des amis éprouvés et solides, puisque nous voyons que Jésus-Christ lui-même, la veille de sa Passion, choisit trois de ses apôtres, et qu'il s'entretint en particulier avec eux sur la montagne, comme pour se soutenir dans son agonie; mais ce qui vous est défendu dans votre douleur, c'est de vous occuper plus des hommes que de Dieu, et de vous appuyer tellement sur un bras de chair, que vous oubliiez que c'est la main du Seigneur qui vous a frappé. Il est permis, dans son infortune, de chercher des ressources dans soi-même, et la religion veut bien que nous fassions usage de notre raison pour nous soutenir : mais loin de la regarder comme une consolation, nous devons savoir que, sans la religion, la raison, dans nos peines, n'est quelquefois qu'une peine de plus, et que bien souvent on cesserait de sentir ses maux, si l'on pouvait cesser d'y penser. Il est permis, lorsque la mort vient frapper autour de nous les coups les plus terribles, et rompre les plus tendres liaisons, de donner libre carrière à vos larmes, et de nourrir vos chagrins dans la solitude et la retraite. Plût au ciel même que cette retraite fût aussi longue qu'il le faudrait pour vous changer, pour vous amener à des réflexions utiles, et que votre deuil ainsi que votre tristesse ne fussent pas plutôt une contenance que l'effet de votre douleur. Mais ce qui vous est défendu, c'est de vous livrer au murmure, au désespoir : Quelques plaintes peuvent échapper dans le premier moment; et Jésus-Christ, dans la tristesse où le plonge la vue des supplices du Calvaire, demande à son Père qu'il éloigne de lui le calice d'amertume; mais l'instant d'après il se soumet et demande que l'arrêt soit exécuté. Ainsi, la nature dans nos maux, a toujours ses droits; mais elle ne doit se montrer que pour faire place à la

religion et rendre son triomphe plus éclatant. Il est permis de chercher à raconter ses peines aux hommes, puisque nous voyons encore que le Sauveur lui-même s'entretient de ses souffrances avec ses apôtres, comme pour soulager son cœur dans le long discours qu'il leur tient sur sa Passion ; mais il est défendu d'en parler tellement aux hommes, qu'on n'en parle jamais à Dieu. C'est avec lui, comme avec notre premier consolateur, que nous devons nous entretenir, et c'est à ses pieds que nos premières larmes doivent couler. Enfin il nous est bien permis, dans nos afflictions, de chercher quelque soulagement dans le commerce et les consolations des hommes; mais malheur à nous si nous en faisions notre seule ressource ! Pourquoi ? Parce que, outre que ce serait mettre notre repos dans les créatures, au mépris du Créateur, nous n'y saurions trouver que des consolations perfides, qui, loin d'affermir une âme souffrante, l'attendrissent sur elle-même, et ne servent qu'à rouvrir la plaie au lieu de la fermer. Au contraire, en mettant toute notre confiance en Dieu, s'il ne diminue pas nos peines, il augmente nos forces pour les soutenir. L'ange qui vient dans le jardin au secours du Sauveur ne le dispense pas de boire le calice d'amertume; il l'encourage pour le boire jusqu'à la lie. Voilà la différence des consolations du ciel d'avec celles de la terre. Si donc vous êtes chrétiens, voyez où doit être votre ressource, et lequel vaut mieux, dans vos maux, de la résignation ou du murmure.

Vous direz peut-être que ces discours sont bons pour une disgrâce commune; mais que les coups dont Dieu vous frappe sont si accablants, qu'il est bien difficile de les recevoir avec résignation : car tel est encore le langage du monde, et tout malheureux veut que personne ne l'ait été autant que lui : de là cette impatience, cette agitation, par lesquelles l'âme se déchire elle-même, et en faisant effort pour arracher le trait qui la blesse, ne fait que l'enfoncer encore davantage

Je veux bien, mon cher auditeur, convenir avec vous de toute la rigueur de vos souffrances. Loin que leur excès soit une excuse à vos murmures, j'en conclus au contraire que c'est une raison de plus pour vous soumettre. Pourquoi? Parce que c'est une marque que Dieu se proportionne à vos besoins, et que votre caractère demandait qu'il appesantît son bras. Car enfin, avant que d'en venir à ces grands coups, par combien de petits revers, de légers chagrins, de peines passagères n'a-t-il pas cherché à vous ramener? Pendant combien de temps, avant de lancer sa foudre, n'a-t-il pas fait briller l'éclair et gronder son tonnerre dans la nue? Qu'avez-vous fait alors? Vous avez fait semblant de revenir à lui ; comme le pilote infidèle, vous avez prié tant que l'orage a duré ; mais le calme a tout changé, et la conversion s'est évanouie avec la tempête. Il fallait donc que désormais Dieu prévînt votre inconstance; que puisque votre âme lui avait échappé tant de fois, il s'en assurât enfin la conquête, et que, pour affermir votre vertu, il appesantît son bras. Avant qu'il en vînt à ces grands coups, vous ne faisiez, pour ainsi dire, que vous essayer sur la croix; vous punissiez des années de plaisir et d'iniquité par des souffrances d'un moment, et à peine aviez-vous fait un pas sur le Calvaire qu'on vous voyait reculer; parce que, en effet, il est toujours dans notre cœur quelque endroit qui frémit lorsqu'on veut y porter le glaive et l'immoler tout entier. Il a donc fallu que le Seigneur mît lui-même la main à l'ouvrage, qu'il vous traînât, pour ainsi dire, malgré vous sur l'autel du sacrifice, qu'il vous attachât tout entier à la croix, et qu'il gravât en vous son image par des traits si profonds qu'ils fussent désormais ineffaçables. Eh ! n'êtes-vous pas trop heureux qu'il ait voulu lui-même être votre maître dans le grand art de vous crucifier? Insensé, vous croyez murmurer contre sa colère, et c'est contre sa tendresse que vous vous révoltez !

Mais à la bonne heure, ajoutez-vous, pour de grands pécheurs qui ont des crimes à expier, que Dieu les frappe des plus grands coups, c'est un effet de ses miséricordes; et le moindre murmure leur est interdit. Mais que le juste soit traité comme le pécheur; qu'on le voie quelquefois plus malheureux que les impies mêmes, en sorte que les mondains scandalisés en prennent souvent occasion d'insulter à la vertu du fidèle, et de lui demander où est le Dieu en qui il a mis sa confiance : alors la résignation est-elle possible? N'est-on pas pardonnable d'accuser le ciel et de s'en croire abandonné ?

Hé quoi ! mes frères, est-ce à des chrétiens à tenir ce langage? Regardez quel est cet infortuné étendu sur la poussière, frappé d'un ulcère universel; c'est Job, cet homme célèbre dans sa nation par sa justice et sa probité, Job, qui dans sa prospérité était le père de l'orphelin et le protecteur de l'indigent; c'est lui qui est dans cet état déplorable, tandis que le méchant comblé de biens vient lui insulter, et jouit de la plus brillante prospérité. Que nous apprend cet exemple? Que les justes n'ont point leur consolation dans ce monde. Ils sont ici-bas les pierres vivantes destinées à bâtir la céleste Jérusalem, il faut donc que le marteau de la tribulation les forme sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ. Et malheur à nous si nous jugeons de la vertu par son bonheur dans cette vie ! Elle est comme ces fleurs et ces plantes précieuses qu'il faut presser et fouler pour en extraire les vertus et en faire exhaler les parfums. Elle est comme les pierres précieuses, on peut les fouler aux pieds sans qu'elles cessent d'être précieuses, sans qu'elles perdent de leur prix. La boue peut obscurcir, cacher un dia-

mant, elle ne le tache pas. Le mauvais riche, couvert de pourpre, se nourrit de mets délicieux; le vertueux Lazare, couvert d'ulcères, recueille à peine ce qui tombe de sa table. Saint Paul est sur un échafaud, Néron occupe le trône des Césars, Jean-Baptiste est dans les fers, Hérode triomphe dans les palais des rois. Providence de mon Dieu! c'est alors que vous paraissez plus grande aux yeux accoutumés à étudier vos voies et à les connaître, alors que vos coups méritent le plus notre soumission et notre reconnaissance. Le monde en triomphe sans doute, le monde en prend droit d'insulter à la vertu du juste affligé; mais que lui importent, à ce Dieu puissant, et les discours et les blasphèmes des impies? Il permet aux amis de Job de lui insulter dans son malheur, et loin de le secourir, il redouble ses peines; c'est qu'alors telle est sa bonté qu'il fait céder sa gloire à nos intérêts; il ne voit que nos besoins, il n'entend pas les discours de ceux qui nous entourent; il ne fait rien pour les spectateurs, il fait tout pour la victime.

Enfin souffrir avec joie : *Nolite fieri sicut hypocritæ tristes;* dernier caractère, et pourquoi? C'est que la paix et la joie dans les afflictions sont tout ensemble, et la preuve d'une vertu solide, et le plus beau triomphe de la religion.

Je dis, la preuve d'une vertu solide : que fait en effet, nous dit l'Esprit-Saint, celui qui n'a point été tenté? Ce ne fut qu'après avoir éprouvé la fidélité d'Abraham par la tribulation que le Seigneur lui dit : C'est maintenant que je vous connais pour mon serviteur, et que je vois que vous me craignez : *Nunc cognosco quod times Deum.* (*Gen.*, XXII.) Que Job dans l'abondance loue le Seigneur, ce n'est là que le langage et l'apparence de la vertu; ce n'est point là que je l'admire, parce que, dans la prospérité, on ne sait point si c'est l'amour pour le bienfait ou pour le bienfaiteur qui dirige le sentiment; mais qu'il chante les miséricordes du Seigneur jusque sur le fumier où sa misère le réduit, voilà tout à la fois la preuve et le triomphe d'une piété sincère : *Nunc cognosco.* Que Daniel remplisse les fonctions de prophète et d'ambassadeur auprès du roi de Babylone, et que, conduisant la timide vérité jusqu'au pied du trône, il annonce la loi du Très-Haut sans être confondu; ce n'est point encore là que je l'admire : mais lorsqu'il conserve sa foi jusque dans la fosse aux lions, et qu'il s'y regarde comme le froment des élus qui doit être broyé pour la gloire de son Dieu, alors je vois plus qu'un apôtre, plus qu'un prophète; je vois un vrai Israélite et le fidèle témoin de la vérité de ses Pères, *nunc cognosco quod times Deum.* Disons de même du chrétien dans le pèlerinage de ce monde; ce n'est que par la fermeté dans les souffrances, par la manière de les soutenir, que la véritable vertu peut être distinguée de la fausse. Tant que la mer est calme et le ciel serein, on ne peut point juger de celui qui conduit le navire : les vents soufflent, la tempête gronde, alors paraissent l'adresse et le courage du pilote. Vous disiez, par exemple, au milieu de votre prospérité, dans une dévotion paisible et tranquille, que vous n'aviez point d'attachement aux biens de la terre; et depuis que, par ce procès, vous avez perdu une partie de votre fortune, vous êtes sombre, mélancolique, inconsolable. Vous pensiez que vous aviez en partage l'humilité et la douceur chrétienne; et depuis que vous avez appris cette médisance qu'on a faite sur votre conduite, vous êtes furieux : que vous aimiez votre prochain; et cet ennemi que l'envie vous a suscité, vous ne lui avez pas encore pardonné : que vous aviez de la charité; et depuis que ce rival vous fait ombrage, vous ne cessez de le déchirer. Mauvais serviteur, reprend le Seigneur, je vous ai frappé afin que vous n'imposiez plus aux hommes; j'ai frappé, et vous êtes tombé avec le masque de piété qui vous couvrait. Les souffrances, en un mot, sont le creuset de la vertu; elle sort du feu de la tribulation comme l'or de la fournaise, plus brillante et plus pure, si elle est vraie, avilie et dégradée, si elle est fausse; et c'est par les épreuves de l'adversité, par le courage ou l'abattement dans les maux de la vie, que Dieu, tout à la fois loué et vengé, livre le fidèle à notre admiration et l'hypocrite à nos mépris.

J'ai dit enfin le plus beau triomphe de la religion. Voyez sur le Liban ce cèdre majestueux qui porte jusqu'aux nues sa pompeuse tête que les oiseaux du ciel semblent respecter, que les aquilons ne peuvent renverser, que les feux du soleil ne sauraient endommager, que l'inconstance des saisons ne saurait flétrir, que la foudre même n'ébranle pas : il est agité, tourmenté par la tempête; la terre est jonchée de feuillages et de débris, frêles dépouilles qu'emporte le tourbillon : mais le tronc toujours ferme, toujours inébranlable, n'a perdu que de faibles rameaux, et sa tige fière et superbe, malgré les vents et l'orage, semble toucher aux cieux, et paraît encore la souveraine des airs, qui étonne la terre et réjouit la nature. Tel est le chrétien sous les coups du sort : placé sur le sommet du Calvaire, appuyé sur l'arbre de la croix, il porte sa tête radieuse au-dessus des tempêtes, et toujours plus inébranlable, il s'élève par la foi à cette région sublime où rien ne peut l'abattre, où, devenu un spectacle pour les hommes, il fait à la fois la gloire de la religion et l'étonnement du monde. La fermeté dans les afflictions est une preuve de philosophie : la joie et la paix sont une profession de foi qui n'appartient qu'au chrétien.

Qu'est-ce, en effet, qui a le plus étonné le monde à la naissance du christianisme? Qu'est-ce qui a le plus ravi, transporté d'admiration les païens et les sages du paganisme, qui avaient tant de fois enseigné dans leurs écoles que le plus beau spectacle, même pour les dieux, c'était le juste aux prises avec la fortune? Vous le savez,

ç'a été principalement la conduite des chrétiens dans leurs souffrances. Ils les voyaient sortir de leurs cavernes, où la persécution les avait obligés de chercher un asile, comme des athlètes intrépides toujours prêts à combattre. On les menaçait, et ils allaient au-devant des coups; on dressait des échafauds, et ils y étaient avant leurs bourreaux; on demandait leur vie, et ils gémissaient de n'en avoir qu'une à donner. Voilà le spectacle qui a étonné les césars, confondu les philosophes et donné à Jésus-Christ l'empire du monde. Or, mes frères, le feu des persécutions est éteint, il est vrai; mais le feu sacré de la tribulation que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre ne s'éteindra pas. L'épée des tyrans est rentrée dans le fourreau; mais le glaive de douleur que Jésus-Christ est venu nous mettre dans les mains pour nous combattre nous-mêmes brillera toujours. La cruauté des césars ne fait plus de martyrs; mais l'Evangile est ce martyre continuel dont un chrétien doit être chaque jour la victime renaissante, et l'édifice du salut ne s'élève que sur les débris de la nature crucifiée. Par conséquent, le triomphe de la foi du chrétien sera toujours dans sa constance sous les coups de l'adversité; la gloire véritable de la religion, c'est un juste qui souffre, mais qui souffre en vrai disciple de la croix. Paul vainqueur de l'orgueil des sages de Rome et d'Athènes, Paul instruisant par ses discours les proconsuls et les magistrats de l'Asie, Paul convertissant les nations, guérissant les malades, adoré à Ephèse comme un Dieu, ne se regardait pas aussi digne de son Maître par tous ces prodiges que par les chaînes glorieuses dont il portait encore les marques; et le titre dont il se glorifie le plus, ce n'est pas d'apôtre et de conquérant des nations, mais de prisonnier et d'esclave de Jésus-Christ: *Paulus vinctus Christi Jesu.* (*Philem.*, 1.) Théodose humilié honora plus l'Eglise par ses larmes que Constantin par ses conquêtes; et saint Louis entrant victorieux dans Damiette, traînant à son char les Sarrasins enchaînés, fut pour l'Evangile un triomphe moins glorieux que saint Louis vaincu, dépouillé, jeté dans les fers, mais intrépide, magnanime dans sa captivité, jusqu'à étonner son ennemi et à laisser incertain le soudan lui-même: lequel était le plus grand du vainqueur ou du vaincu. A ces traits on reconnaît le héros chrétien, et cette victoire qui étonne la raison, que la philosophie ne peut partager avec la religion, et qui n'appartient qu'à la croix. Mais un chrétien révolté et impatient dans ses souffrances; un chrétien qui plie, chancelle, tombe sous la croix; un chrétien qui s'emporte et se désespère, que peut-il être pour la religion qu'un opprobre, et pour lui-même qu'un objet de mépris? Quelque grandes que soient ses peines, elles ne le sont point encore assez; et s'il ne les a point méritées par ses crimes, il les mérite par ses murmures.

Finissons donc, mes frères, et terminons cette instruction par une réflexion qui puisse convenir à tous ceux qui m'écoutent: ou vous êtes du nombre des heureux de ce monde, ou vous êtes du nombre des malheureux qui souffrent. Si vous êtes du nombre des heureux, pensez que vous ne le serez pas toujours, que vous n'avez pas longtemps à l'être. La jeunesse n'est qu'un instant, les plaisirs n'ont qu'une saison, la gloire n'est qu'un songe; et telle est l'instabilité des choses humaines, que le plus heureux des hommes ne peut se promettre de n'être pas un jour le plus à plaindre. La vie la plus heureuse finit avant la mort, et la vie même la plus courte est un siècle dans la douleur. Qui que vous soyez donc, mes chers auditeurs, fussiez-vous dans la plus brillante prospérité, pensez que cette instruction, qui vous paraît aujourd'hui la plus inutile, vous deviendra un jour la plus nécessaire; regardez-la comme un remède dont l'usage peut être différé, mais jamais indispensable. Point d'états, dit le Sage, qui se touchent de plus près que le bonheur et le malheur, la joie et les larmes: le chagrin nous suit comme notre ombre; il nous est si inévitable, qu'apprendre à souffrir devrait être notre première science, et que celui-là seul sait travailler à être heureux, qui s'exerce de bonne heure à se passer de l'être.

Que si votre infortune, mes chers frères, a déjà commencé; si vous êtes du nombre de ceux qui n'ont que des peines et des amertumes dans la vie, louez le Seigneur d'avoir abrégé vos iniquités par vos souffrances, et de vous avoir mis dans la nécessité de vous sauver. Hélas! tel est aujourd'hui un réprouvé dans l'enfer, qui eût été un élu, si une maladie, un revers de fortune lui avaient ôté, comme à vous, les biens et la santé. Reconnaissez donc la faveur insigne que le Seigneur vous a faite en s'opposant comme malgré vous à votre perte. Vous alliez périr dans les plaisirs, vous couriez à votre réprobation par une route semée de fleurs, lorsque le Seigneur est venu mettre sa croix entre vous et le précipice; et en vous rendant par l'infortune le monde odieux, il vous a rendu la religion aimable. Dans cet état tout ce que vous devez craindre, c'est que peut-être il ne vous afflige point assez; ce que vous devez faire sans cesse, c'est de répandre votre âme devant lui, et de lui dire avec le Prophète. Levez-vous, Seigneur, aiguisez votre glaive et les flèches de votre colère: *Emitte sagittas* (*Psal.* CXLIII), et frappez sur moi jusqu'à ce que mon cœur soit à vous, *et conturbabis eos.* (*Ibid.*) Hélas! il n'est que trop vrai que je n'ai point encore profité des disgrâces que vous m'avez envoyées, et quoique depuis longtemps il ne soit plus pour moi de bonheur dans ce monde, que je ne respire que pour souffrir, telle est ma misère, ô mon Dieu! que je sens mon malheur sans en profiter. Grand Dieu! quelle est donc ma destinée, et que deviendrai-je si je persiste dans mon insen-

sibilité? Hélas! je suis parvenu à ce point de la vie où l'on n'a plus que des regrets à éprouver et des reproches à se faire. J'ai abusé de tout, les créatures n'ont plus d'attraits ni pour mon cœur, ni pour mes sens; la vie est devenue un fardeau pour moi, les plaisirs me fuient, les chagrins m'accablent; j'ai vu tomber autour de moi parents, amis, protecteurs; le gouffre du tombeau a dévoré ce qui m'était le plus cher. Presque seul et isolé dans l'univers, le chagrin et l'infortune ont formé autour de ma demeure comme une double enceinte qui me sépare du reste des mortels, l'humeur et l'ennui sont les seuls compagnons de ma retraite; à charge aux autres, insupportable à moi-même, je ne me nourris que de tristes réflexions; le fiel et l'amertume ont inondé mon âme; et l'espérance même, la seule ressource des malheureux, est flétrie au fond de mon cœur. O faiblesse! ô misère! Et cependant, ô mon Dieu! je ne me tourne point encore vers vous, je ne songe point à me convertir, je suis malheureux, et je ne suis point pénitent. Grand Dieu! serait-ce que la mesure de mes ennuis ne serait point encore à son comble? Lancez donc la dernière flèche de votre colère, *emitte sagittas;* frappez encore, Seigneur, et puisque tant de maux ne m'ont point ramené, voyez quel est mon endroit sensible, ma passion favorite, l'attrait qui me domine encore, et par lequel je tiens le plus à la terre; c'est là qu'il faut lancer votre tonnerre; là que j'appelle vos coups pour qu'ils achèvent de briser mon cœur, *emitte sagittas et conturbabis.* S'il le faut, redoublez-les, Seigneur, et ne vous lassez pas: n'écoutez point les cris de la victime qui murmure, ne consultez que votre amour et mes besoins; plus vos coups seront terribles, plus je connaîtrai que vous m'aimez. Je publierai que vous m'avez sauvé malgré moi, que vous n'avez fait souffler la tempête que pour me conduire au port, que vous ne m'avez blessé que pour me guérir, et qu'en père irrité, mais compatissant, vous m'avez donné ma grâce la foudre à la main. Oui, mon Dieu, plus vous m'affligerez dans ce monde, plus je connaîtrai que vous m'aimez, plus je me croirai digne d'être appelé votre fils. Dans ces sentiments, je boirai avec reconnaissance le calice d'amertume, pour mériter d'avoir part aux torrents de joie et de volupté dont vous enivrez vos élus dans l'éternité.

SERMON V.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Scriptum est: Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. (*Matth.*, IV.)

Il est écrit: Ce n'est pas seulement le pain, mais la parole de Dieu, qui doit faire la vie de l'homme.

C'est en vertu de cet oracle que, depuis Jean-Baptiste, Jésus-Christ a conservé dans son Eglise cette suite non interrompue de prédicateurs et d'hommes apostoliques qui, chargés du pénible ministère de la parole, l'annonceraient aux peuples jusqu'à ce qu'il vînt lui-même la reprendre et la consommer.

Parole de Dieu! trésor de vie et de sagesse, lumière et consolation de l'homme sur la terre. Pour la défendre, les martyrs sont montés sur les bûchers et sur les échafauds; pour la publier, les apôtres ont franchi les mers, affronté les écueils et les tempêtes; pour l'éclaircir et la méditer, les pénitents ont employé leurs larmes et leurs soupirs, les anachorètes se sont ensevelis dans les forêts et les déserts, les saints docteurs ont consacré les jours et les nuits, sacrifié leurs veilles et leurs travaux.

Successeurs de ces hommes célèbres, nous suivons la trace de leurs pas, mais avec des succès bien différents. A force d'entendre cette parole sans en profiter, le monde, toujours injuste, en prend droit de murmurer contre elle et contre ceux qui l'annoncent. On n'y reconnaît plus rien de grand et de divin; on s'accoutume à ne la regarder que comme la parole de l'homme; et enfin comme le peu de fruit de cette parole doit avoir nécessairement quelque cause, on pense l'avoir trouvée dans les ministres mêmes et dans leur manière de l'annoncer. Il est temps, chrétiens, de mettre fin à vos murmures et à vos préjugés. Je vais vous montrer que cette parole, quoique stérile et méprisée, n'en est pas moins la parole de Dieu, et qu'elle mérite tout aussi bien vos hommages et vos respects dans notre bouche que lorsqu'elle terrassait ses ennemis par la voix des apôtres; ce sera la première partie. Et comme ce n'est point assez de détruire vos préjugés, si je ne vous montre encore l'injustice de vos accusations, je ferai voir, dans la seconde, que c'est à vous seuls et à vos dispositions qu'il faut s'en prendre de son peu de fruit: deux vérités qu'il est important de bien développer. La première partie vous apprendra quelle idée vous devez avoir de la parole de Dieu, en vous en découvrant la grandeur et le pouvoir; la seconde partie vous apprendra quelles dispositions sont nécessaires pour qu'elle fructifie. La parole de Dieu justifiée par elle-même des préjugés et des censures du monde; la parole de Dieu vengée de l'abus et des résistances du monde par les dispositions de ses auditeurs: c'est ainsi que je me prépare à faire rentrer la parole dans ses droits et ceux qui l'écoutent dans leur devoir

PREMIÈRE PARTIE.

Pour avoir une juste idée de la parole de Dieu, considérons-la d'abord en elle-même, ensuite par rapport à ceux qui l'annoncent: je veux dire ce qu'elle est dans sa nature, ce qu'elle est dans ses ministres; et voyons si, dans ces deux différentes situations, elle a perdu ou pu perdre quelque chose de sa grandeur, et si elle ne mérite pas toujours vos hommages et vos respects.

Qu'est-ce que la parole de Dieu considérée en elle-même? Je le trouve, chrétiens, parfaitement expliqué dans ces paroles du

Prophète : *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia.* (*Psal.* XXVIII.) Premièrement, c'est la voix de Dieu : *Vox Domini ;* en second lieu, c'est la voix de Dieu dans toute sa force : *Vox Domini in virtute ;* enfin, c'est la voix de Dieu dans toute sa gloire et sa magnificence : *Vox in magnificentia,* trois caractères de cette parole considérée en elle même, qui, en vous donnant une juste idée de sa grandeur, vont la justifier de vos censures et de vos préjugés.

En premier lieu, c'est la voix de Dieu : *Vox Domini.* Allez, dit Jésus-Christ à ses disciples, enseigner toutes les nations : *Euntes docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII) ; je vous ai établis pour que vous alliez partout faire du fruit : *Posui vos ut eatis et fructum afferatis* (*Joan.*, XV) ; et afin qu'on sache que leur mission est toute divine, il ajoute : Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé : *Sicut misit me Pater et ego mitto vos.* (*Joan.*, V.) Depuis ce jour, la carrière a été ouverte et remplie ; des légions d'hommes apostoliques sont entrés dans la lice comme des athlètes intrépides, sans que rien ait pu arrêter leurs pas, ni ralentir leur zèle. Les cours des empereurs les villes, les déserts, les temples, les académies, les terres, les mers, tout a retenti de leur voix : *In omnem terram exivit sonus eorum.* (*Psal.* XVIII.) Telle est, chrétiens, l'idée de notre ministère dans son origine et son principe ; nous avons reçu la même mission, nous avons le même pouvoir que Jésus-Christ. Descendu sur la terre pour y fonder une religion nouvelle, ce Dieu Sauveur y est entré armé du glaive de la parole ; et en mourant, il l'a transmis à ses disciples, avec ordre d'achever ce qu'il avait commencé, la conquête du monde et le triomphe sur l'enfer. Ce n'est donc ni l'homme qui vous parle, ni la parole de l'homme que vous entendez ; associés et coopérateurs de Dieu même, nous tenons sa place, mais c'est toujours lui qui est censé la remplir ; nous le représentons, mais c'est toujours lui qui parle ; l'homme n'est que le nuage qui paraît, Dieu seul est la voix qui crie ; l'homme n'est que l'envoyé, Dieu seul est le Prédicateur, *vox Domini.*

A cette première vérité, vous nous opposez que, quoique ce soit la voix et la parole de Dieu, c'est toujours l'homme qui l'annonce, et l'homme seul qui paraît ; c'est la parole de Dieu abaissée, dégradée par l'organe de la créature. Nous la respecterions, ajoutez-vous, si elle paraissait comme autrefois avec l'éclat et la majesté qui lui conviennent. Dans l'ancienne loi, Dieu parle au législateur de son peuple, et voilà qu'à l'instant une nue éclatante qu'environnent la flamme et la foudre, lui forme un trône dans les airs ; une nuit épaisse enveloppe le sommet du mont Sinaï ; bientôt les éclairs se mêlent aux ténèbres, et les coups redoublés du tonnerre ébranlent le mont sacré jusque dans ses fondements. Dans la loi nouvelle, lorsqu'il envoie à ses apôtres l'esprit qui doit les animer dans leur mission, voilà qu'un bruit majestueux se fait entendre au loin, et bientôt on aperçoit dans les airs des traits de flamme, symboles redoutables du Dieu qui communique son esprit à ceux qu'il charge d'annoncer sa parole. Mais aujourd'hui, ce n'est ni le Seigneur lui-même ni son ange qui parlent ; plus d'appareil de terreur qui accompagne sa voix. Autour de la chaire de vérité règnent le silence et la paix ; c'est un homme qui parle à d'autres hommes, qui partage leurs défauts et leurs faiblesses, qui s'entretient familièrement avec eux, sans avoir sur eux d'autre ascendant que celui de son caractère. A ces traits qui pourrait reconnaître la parole d'un Dieu, et le moyen de la respecter ? Connaissez donc, chrétiens, votre erreur ou plutôt votre ingratitude, et apprenez que c'est plus dans la simplicité de notre ministère, que dans l'appareil menaçant de la présence du Seigneur, que sa parole doit vous être chère et vous paraître respectable. Pourquoi ? Parce que plus un Dieu nous marque de bonté, plus nous lui devons d'amour et de reconnaissance ; plus un Dieu s'abaisse en notre faveur, plus nous devons le respecter, parce qu'en effet il ne peut être jamais plus grand pour nous que lorsqu'il consent pour nous à éclipser sa grandeur.

Et, pour vous rendre cette vérité plus sensible, figurez-vous quel étrange spectacle et quel péril pour tous ceux qui m'écoutent, si à l'instant où je vous parle vous voyiez ces voiles tomber, les portes du tabernacle s'ouvrir, une nuée étincelante s'élever, se répandre dans le sanctuaire, la terre ébranlée frémir, chanceler sous vos pieds, et au lieu de cet homme mortel, le Dieu de majesté faisant retentir sa voix foudroyante. Répondez, chrétiens, et parlez ici dans toute la sincérité de votre cœur ; où en seriez-vous à ce spectacle effrayant ? qui de vous se croirait en sûreté à la vue du Seigneur ou de son ange exterminateur ? le plus juste même d'entre vous ne tremblerait-il pas ? Eh ! que deviendrait surtout cette foule de pécheurs épars et confondus dans nos auditoires ? Hélas ! si leur vue enflamme quelquefois notre zèle ; si, quoique leurs frères, nous ne pouvons retenir nos anathèmes contre eux, que serait-ce du Seigneur lui-même, ou d'un ange mis à notre place ? Croyez-vous qu'il vous traiterait avec la même douceur que nous, que les foudres n'échapperaient pas de ses mains ? et ne vous verrions-nous pas bientôt éperdus et tremblants vous écrier comme les Israélites : Que le Seigneur nous parle par Moïse, et qu'il ne vienne pas lui-même de peur que nous ne périssions ? Mes frères, votre Dieu y a consenti pour votre intérêt ; il a bien voulu céder de sa gloire ; non-seulement il a souffert que sa parole sublime devînt le langage de l'homme et à la portée de tous les hommes, mais il a consenti à en banir tout appareil de terreur et de majesté. Par un excès d'amour il s'est

abaissé jusqu'à vous faire annoncer ses volontés par ceux mêmes qui ont à s'y soumettre comme vous; ses châtiments par ceux qui ont à les craindre comme vous, et à vous faire reprocher vos crimes et vos défauts par ceux mêmes qui ont à s'en préserver comme vous : à peu près comme un roi bienfaisant qui dit à ses ministres : Allez porter des paroles de paix à mes sujets ingrats et rebelles; si je leur parlais moi-même, je ne serais pas le maître de mon courroux; qu'ils apprennent à chérir mes ordres en voyant ceux que je charge de les porter : *Euntes docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII.)

Qu'est-ce donc que la parole de Dieu dans la bouche de l'homme? Une parole, d'autant plus intéressante qu'elle paraît moins redoutable, d'autant plus grande qu'elle a plus tempéré son éclat, et qui parle d'autant plus au cœur qu'elle étonne moins les sens. Donc mépriser notre voix, c'est une ingratitude plus marquée, un outrage plus insultant envers la bonté de Dieu; et loin de murmurer des faiblesses de ses ministres, c'est une marque de son amour d'en avoir choisi qui vous ressemblent.

Voilà, chrétiens, ce qu'offre d'abord à notre esprit la parole de Dieu, considérée en elle-même et dans son principe; c'est la voix de Dieu dans la bouche de l'homme, *vox Domini;* mais une voix qui, pour être réduite à cette espèce d'abaissement, conserve encore toute sa force et sa vertu, digne par conséquent, à ce second titre, de vos hommages et de vos respects, *vox Domini in virtute.* (*Psal.* XXVIII.)

Et ici, mes frères, ne pensez pas que le respect humain nous fasse taire ce qui fait notre douleur et peut-être notre honte. Quand même nous voudrions nous le dissimuler, nos auditeurs savent bien le dire, que ce n'est plus à nous de toucher et de convertir; qu'il ne nous reste de l'apostolat que le personnage et l'appareil; que la chaire ne fait plus retentir que des sons impuissants; que nous ne sommes plus que l'airain sonnant et la trompette qui annonce encore le combat, et jamais la victoire. Tel est le langage ordinaire, et, sur cette idée, il semble que c'est une grâce qu'on nous fait de venir nous entendre. C'est notre honte sans doute qu'un tel langage, mais tant que le monde n'attaquera, ne méprisera que nous, nous pardonnerons au monde : nous gémirons seulement de voir notre ministère devenu inutile, de ce que vous ne sentez pas que c'est là une punition de Dieu sur vous, et que vous serez toujours bien plus à plaindre de nous entendre sans en retirer du fruit, que nous de prêcher sans en faire.

Mais lorsque vous en prendrez droit de blasphémer contre la parole que nous annonçons, et d'oser dire qu'elle a perdu sa force et sa vertu, alors vous nous trouverez sensibles, alors nous nous ferons un devoir de vous confondre, et je vous dirai avec toute l'autorité que me donne mon ministère : Non, pécheurs, non, cette parole est encore une parole de force et de vie, et je n'en veux d'autre preuve que vous-mêmes. Pourquoi craignez-vous si fort de venir nous entendre? Pourquoi les riches, les mondains, les grands pécheurs, paraissent-ils si rarement dans nos auditoires? Vous direz que c'est simplement ennui, dégoût, satiété de la parole sainte. Erreur, mes frères; vous l'entendriez avec le même plaisir que les bons chrétiens, si vous viviez aussi bien qu'eux. Mais est-il naturel d'aimer à écouter le contraire de ce qu'on fait, et de se plaire à s'entendre blâmer sans cesse? Quel plaisir pour un riche de nous entendre toujours plaindre son opulence et louer la pauvreté; pour un mondain d'entendre décrier le monde; pour un voluptueux de nous entendre proscrire les plaisirs; pour un sensuel d'entendre parler de pénitence? Vous la fuiriez moins sans doute cette parole, si vous pouviez la mépriser davantage; vous seriez moins empressés à la décrier, si vous pouviez être plus insensibles à ses traits. Mais ces vérités terribles qu'elle vous présente; mais cet enfer, cette éternité qu'elle vous rappelle; mais la peinture de vos désordres qu'elle vous retrace; mais le trouble, la frayeur qu'elle vous cause; peut-être la voix du remords qu'elle a plus d'une fois excitée dans vos cœurs, la crainte qu'elle ne l'y excite encore, voilà ce que la plupart de ses ennemis ont à reprocher à la parole de Dieu; c'est-à-dire qu'elle a eu la force de les effrayer, et ils refusent d'en convenir; ils fuient devant elle, et ils lui disputent la victoire; ils sont comme ce roi d'Israël, qui affectait de mépriser les vrais prophètes, parce qu'il craignait leurs oracles : *Non prophetat mihi bonum.* (III *Reg.*, XXII.) Ils jugent cette parole sans force et sans vertu, parce qu'elle ne fait que les dégoûter et les endurcir, et ils ne voient pas qu'elle ne doit point avoir d'autre effet sur leur cœur, et que de même que la colonne dans le désert était lumineuse pour les Israélites, tandis qu'elle plongeait dans les ténèbres les Egyptiens qui les poursuivaient, la parole de Dieu n'a aussi que des ténèbres pour les profanes qui la dédaignent ou l'outragent. Mais, parce qu'elle aveugle ses ennemis, est-ce à dire qu'elle n'éclaire pas ses disciples?

Mais est-il bien vrai qu'elle a perdu sa force et sa vertu? Est-il bien vrai qu'elle n'a plus rien de grand et de divin? Les autres prérogatives qui lui restent, sa hardiesse, sa liberté, la pompe et la majesté qui l'accompagnent ne suffiraient-elles pas pour faire connaître que c'est ici la voix de Dieu, et la voix de Dieu dans toute sa gloire, *vox Domini in magnificentia?* (*Psal.* XXVIII.) Troisième caractère de cette parole considérée en elle-même, et qui va achever de la justifier de vos préjugés.

Nous sommes, dit l'apôtre saint Paul, les ambassadeurs de Jésus-Christ : *pro Christo*

legatione fungimur. (II *Cor.*, V.) Voilà notre caractère; à ce titre nous avons droit de parler à tous les cœurs et à tous les esprits, de dire toute vérité, d'interroger toutes les consciences, et de démasquer tous les vices. L'Evangile et la croix, voilà nos armes; et, avec ce secours, un seul homme élevé au-dessus de tous, et seul contre tous, voit rassemblés à ses pieds tous les âges et toutes les passions, tous les états et tous les crimes; tient seul en suspens les flots de cette mer agitée, parle, tonne, foudroie, sans distinction de riche, de pauvre, de maître et de sujet, ose dire la vérité en face à toute la terre, et ne comptant plus dans les hommes le rang et la naissance, il est le seul qui, n'ayant plus à ménager ce qu'ils sont, ose leur apprendre ce qu'ils devraient être. Ce que personne au monde, ni parent, ni maître, ni ami, n'eût osé vous dire, de crainte de vous faire rougir devant les hommes, nous seuls osons vous le dire en face, et vous en faire rougir devant Dieu. En vain le monde attendrait-il de nous quelque lâche complaisance; dépositaires de cette vérité sainte, et jaloux de lui conserver son indépendance et sa liberté, nous nous disons sans cesse comme l'Apôtre : *Væ mihi si non evangelizavero* (I *Cor.*, IX); malheur à moi si je n'évangélise pas! Alors foulant aux pieds l'intérêt et le respect humain, en dépit du monde qui nous brave, à travers la foule des censeurs qui nous entourent, et le tumulte des passions que nous entendons frémir autour de nous, nous marchons intrépides; et comme Moïse, parvenus une fois sur le sommet de la montagne sainte, enfermés dans la nuée avec le Seigneur, nous ne voyons plus que le Dieu qui nous dicte sa loi. Asservis à l'esprit de vérité qui nous domine, partout où le vice se montre, partout nous osons l'attaquer; dans l'éclat ou dans la poussière, dans l'indigence ou sous la pourpre, il n'importe, et s'il le fallait, à l'exemple des Nathan et des Ambroise, nous irions l'interroger jusque sur le trône, et le faire pâlir sous le dais. Eh! que faut-il de plus pour attester la divinité de cette parole, pour vous rappeler la noblesse de son origine, la grandeur de son institution, et nous écrier plus que jamais, *vox Domini in magnificentia?*

Peut-être demanderiez-vous des conversions pour apprendre à la respecter. Vous voudriez voir les vices qu'elle a corrigés, les cœurs qu'elle a touchés, les esprits qu'elle a éclairés; et si ces spectacles étaient plus fréquents, sans doute que nous ne serions pas réduits à vous prouver la divinité de notre mission.

Mais, prenez garde ici, chrétiens, que tel est le caractère de la parole de Dieu, que tout ce qui la confond avec la parole de l'homme n'est plus pour elle une véritable gloire. Or, en remuant les cœurs et les esprits, que ferions-nous de plus que ce qu'on fait tous les jours dans les temples de la justice, que ce qu'ont fait à la tête des armées et des républiques tant de grands hommes qu'on a vus par les charmes de leur éloquence, les uns arrêter les séditions, les autres fléchir les plus fiers empereurs, faire tomber la sentence des mains de leurs juges, et produire les plus grands changements dans les esprits, les plus étonnantes révolutions dans les empires ?

Tels sont les succès de l'éloquence humaine que les histoires nous ont transmis; succès bien glorieux sans doute, mais qu'après tout la parole de Dieu ne lui enviera jamais; non pas qu'elle n'en ait de bien illustres à lui opposer, puisqu'elle seule a triomphé de cette éloquence profane si invincible en apparence, qu'elle a réduit au silence les orateurs et les philosophes, brisé les idoles et leurs autels, vaincu les césars et les tyrans, et qu'en un mot la conversion des peuples et des rois opérée par sa voix sera toujours bien supérieure à tout ce que Rome et Athènes ont le plus applaudi dans leurs orateurs. Mais riche de son propre fonds, respectable par elle-même, la parole de Dieu abandonne à la parole de l'homme ces sortes de triomphes; et ce qui fait son caractère propre, ce qui la met au-dessus de tout, c'est qu'il n'appartient qu'à elle de n'avoir point à dépendre des événements, de perdre la victoire sans rien perdre de son honneur, de rester supérieure à ses ennemis lors même qu'elle n'en triomphe pas, et de les faire trembler lors même qu'elle ne les gagne pas; c'est qu'assez grande par elle-même, tous les succès ne sauraient accroître sa gloire, tous les revers ne sauraient la flétrir. Elle est toujours la parole de Dieu, soit qu'elle convertisse ou qu'elle ne convertisse pas, à Ninive pénitente comme à Jérusalem rebelle. Vos larmes l'honoreraient, votre endurcissement ne la déshonore pas; c'est la verge du Seigneur dans la main de Moïse, toujours l'instrument des merveilles du Tout-Puissant; soit qu'à l'instant qu'elle frappe, le rocher enfante la source ou que le rocher lui résiste; soit qu'elle se change en serpent qui dévore pour Pharaon, ou que, pour l'honneur du ministère, elle fleurisse devant le Tabernacle : *Vox Domini in magnificentia*

Et il serait inutile, chrétiens, d'en rejeter la faute sur ceux qui l'annoncent; car je prétends, en second lieu, qu'à la considérer dans les ministres elle est entièrement indépendante et de leurs vertus et de leurs talents.

Je dis indépendante de leurs talents. Qui de vous peut ignorer les prodigieux succès qu'elle a eus dans la bouche de douze pauvres pêcheurs sans science et sans lettres? Plût au ciel que les talents fussent de sûrs garants des succès de notre ministère! Comme le Seigneur n'en laissa jamais son Eglise dépourvue, on pourrait toujours espérer qu'il se trouverait des hommes en état de produire les plus grands fruits. Mais savez-vous, disait saint Chrysostome écrivant au prêtre Basile sur les difficultés du ministère de la chaire, savez-vous à quoi serviront vos talents? A former dans votre audi-

toire plusieurs partis, et comme autant de cabales parmi ceux qui vous écoutent, les uns pour vous applaudir, les autres pour vous censurer; ceux-ci pour vous élever, ceux-là pour vous déprimer; et le plus saint de tous les ministères deviendra comme les profanes déclamations du théâtre, où l'on viendra plus pour juger que pour s'instruire, plus par curiosité que par religion; ils serviront, vos talents, non à rendre la parole plus respectable, mais vos auditeurs plus difficiles. Oui, disait ce grand homme (et qui plus que lui était en droit de le dire?), une fois que vous les aurez accoutumés aux richesses de votre éloquence, leur superbe critique n'en deviendra que plus dédaigneuse ou plus éclairée; un endroit faible ne leur échappera pas : si l'on ne trouve rien à reprendre dans le discours, on se rejettera sur les défauts extérieurs; la moindre imperfection sera relevée, tout sera examiné, et tandis que d'autres, avec moins de réputation, exerceront leur ministère avec plus de fruit et de tranquillité, et qu'on leur pardonnera les plus grands défauts, vous n'obtiendrez grâce sur rien; plus vous aurez donné, plus on attendra encore, et la supériorité de vos talents ne servira qu'à vous faire refuser l'indulgence qu'on eût accordée à la médiocrité. Ajoutez, continue ce Père, que parmi ceux qui vous écouteront, les moins éclairés composent toujours le grand nombre, d'où il arrive nécessairement que ce sera souvent lorsque vous aurez le mieux parlé que vous serez le moins applaudi, et que vos talents même deviendront un obstacle à vos succès.

Ainsi parlait ce grand saint, et ce sont là, mes frères, de ces vérités qui s'adressent autant à nous qu'à vous. A nous, pour nous apprendre que ce serait bien peu connaître notre ministère, si nous comptions sur nos travaux ou sur nos lumières; à vous, pour vous montrer que c'est le comble de l'illusion de préférer un ministre à l'autre, ceux qui ont plus de réputation à ceux qui en ont moins, et d'aller à Paul plutôt qu'à Apollo, car de ce choix de prédilection qui vous fait préférer un ministre à tous les autres, ou plutôt qui ne vous permet d'entendre que celui qui vous plaît, qu'arrive-t-il? Que vous engagez le Seigneur à retirer ses bénédictions et à rendre notre travail inutile. Pourquoi? Pour punir cette espèce de sacrilége que vous commettez en faisant d'une chose aussi sainte que notre ministère, un spectacle, un amusement où il entre plus de motifs profanes que de sentiments de religion. Vous dites que c'est la parole de Dieu que vous cherchez, et c'est celui qui l'annonce, c'est son talent qui vous plaît et qui vous attire. Qu'un autre vous dît les mêmes vérités, vous n'iriez pas, vous ne l'écouteriez pas; il les dirait peut-être mieux pour vous et plus à votre portée que vous n'en voudriez pas. Préférence criminelle qui marque beaucoup d'estime pour le ministre, très-peu pour le ministère où l'homme est tout, où Dieu n'est rien; préférence si funeste qu'après des années entières d'assiduité aux mêmes instructions, vous n'êtes pas encore guéris d'un seul vice, et qui sert bien plus à la réputation du ministre que son zèle à votre conversion. Non, mes frères, les talents peuvent être différents, mais la parole ne l'est pas, puisque c'est toujours la voix de Dieu. L'impie Achas résiste à toute la véhémence d'un prophète, et une simple parabole dans la bouche de Nathan brise le cœur de David. Ce n'est donc point nous qui répondrons de l'effet de cette parole; et si elle vous cause tant de dégoût, c'est qu'elle dépend moins de celui qui parle que de ceux qui écoutent, plus de vos dispositions que de nos talents; l'aliment est toujours le même, c'est la fin et la soif qui vous manquent. Voyez Augustin avant sa conversion; comme il n'avait que de l'orgueil, l'Ecriture n'avait pour lui que dégoût et sécheresse; fut-il converti, la lecture des livres saints fit toutes ses délices. Mes frères, ne demandez pas pour nous plus de talents, demandez pour vous plus de foi; soyez bons chrétiens et nous serons bientôt de grands apôtres.

J'en dis de même des vertus que des talents. Mais l'erreur, disons mieux, l'injustice du monde c'est de vouloir faire dépendre l'efficace de la parole de la sainteté de celui qui l'annonce. C'est pour les pécheurs une espèce de consolation de pouvoir s'en prendre à nous de leur impénitence, ils demandent de plus grands saints pour les convertir. Nous voulons bien vous le laisser croire, que de plus grands saints que nous vous convertiraient. Nous ferons plus encore, nous vous permettrons de rappeler avec douleur ces anciens jours de l'Eglise où l'on ne voyait paraître dans la chaire que les plus grands saints ou les plus grands hommes : des Chrysostome, des Basile, des Ambroise; et de gémir de ce qu'au lieu de ces apôtres illustres, le Seigneur ne nous envoie que des hommes faibles comme nous. Mais nous ajouterons que si vous n'apportiez à leurs discours que les mêmes dispositions qu'aux nôtres, les plus grands saints ne vous toucheraient pas, ne vous convertiraient pas davantage. Qui était plus saint que Jean-Baptiste? Il paraît dans la Judée plutôt comme un ange que comme un homme, dit l'Ecriture; il fait retentir sa voix dans les villes et dans les déserts, à la cour d'Hérode et sur les rivages du Jourdain; bientôt sa réputation lui attire une foule d'auditeurs; le monde l'admire et s'empresse d'entendre ses instructions. On le regarde comme un prophète, on ose le préférer à Jésus-Christ même : et cependant le monde ne se corrige pas; les pharisiens qu'il avait confondus, sont tout aussi orgueilleux, les sadducéens aussi incrédules, Hérode aussi voluptueux; enfin la mort du saint précurseur fut le seul fruit que la Judée retira d'un ministère aussi éclatant. Qui était plus saint que Paul? Paul prêche dans l'Aréopage, et l'Aréopage n'est pas converti. Qui était plus saint que Jérémie? Jérémie tonne dans toutes les places de Jérusalem, il annonce la guerre, la famine

la mort, et Jérusalem demeure endurcie. Esdras, au retour de la captivité, prêche à ce même peuple assemblé, et l'impression fut si vive qu'il fallut envoyer les lévites de rang en rang pour calmer les esprits, arrêter les cris et les sanglots du peuple consterné, tous fondaient en larmes à son discours. Etait-ce la sainteté d'Esdras qui opérait alors, ou les fers de Babylone qui avaient rendu le cœur de ce peuple plus docile à la voix de son Dieu? Mes frères, le moyen de nous rendre justice c'est de commencer par vous la faire à vous-mêmes. Soyez des saints, et vous n'aurez rien à craindre si nous ne le sommes pas.

Arrêtons-nous ici, chrétiens, et pour recueillir quelque fruit de ce que vous venez d'entendre, réunissons tous les différents caractères de cette parole, et tirons-en quelques conséquences utiles et salutaires.

Première conséquence; elle est sainte cette parole, elle est divine, *vox Domini :* par conséquent point de raison, point d'excuse, point de prétexte qui puisse vous dispenser de venir l'entendre. Et en vain allégueriez-vous que vous n'avez besoin, pour votre salut, que de la voix du guide de votre conscience, et que le tribunal de la pénitence, où Dieu vous parle aussi par son ministre, vous éclaire davantage, est bien plus efficace pour votre amendement et votre instruction que tout ce que vous pouvez entendre dans la chaire chrétienne. Ce serait là, chrétiens, une illusion aussi injurieuse à Dieu que funeste à vous-mêmes. Madeleine, après s'être confessée aux pieds de Jésus-Christ, le suit encore dans sa mission, et s'anime à la pratique des vertus en écoutant la parole dans sa source. C'est qu'en effet chaque partie du ministère a, ainsi que ses fonctions, ses avantages à part. La parole de Dieu est le miroir où vous reconnaissez vos taches et vos défauts; la confession est le bain salutaire où vous allez les effacer et les purifier. Le tribunal de la pénitence est pour lier ou délier les consciences; le tribunal de la chaire évangélique, pour éclairer les esprits et toucher les cœurs. Jésus-Christ préside également à tous les deux, mais dans l'un pour absoudre par les mains de ses ministres, et dans l'autre pour instruire par leur bouche. Là il vous dit : allez en paix; vos péchés vous sont remis; ici il vous crie : arrêtez, pharisien superbe, vous n'êtes qu'un sépulcre blanchi, écoutez et tremblez. Au tribunal de la pénitence, c'est un juge qui confie à nos mains les clefs du ciel pour l'ouvrir ou le fermer au pécheur : et dans la chaire, c'est un maître qui remet dans nos mains les foudres et les anathèmes, pour tonner sur les têtes des coupables et foudroyer le crime. Enfin, dans l'un vous allez dire ce que vous connaissez de vous-mêmes; ici vous apprenez souvent ce que vous ne connaissez pas, ce que vous ne vous étiez jamais dit, ce que personne n'eût osé vous dire, et que vous cherchiez peut-être à vous cacher à vous-mêmes. Ici, apôtres redoutables, nous enfonçons le glaive de la parole dans le cœur, et nous ne cherchons qu'à faire des blessures profondes; là, médecins compatissants, nous ne pensons qu'à nettoyer la plaie, à y appliquer le remède. Il faut donc, pour votre salut, employer les deux moyens, et avant que d'aller aux pieds du ministre avouer combien vous êtes repentants, venir apprendre au pied de nos chaires combien vous êtes coupables.

Par conséquent, en vain vous retrancheriez-vous encore sur les bonnes lectures que vous pouvez faire, sur votre attention à méditer souvent la loi du Seigneur, à étudier ses volontés dans sa parole même; et qu'ainsi il est inutile que vous alliez chercher avec autant de peine dans la maison du Seigneur une instruction que vous trouvez si commodément dans la vôtre. Ce serait encore vous aveugler étrangement que de compter pour rien la grâce attachée à l'exercice de notre ministère. L'eunuque de la reine Candace avait beau méditer sur les Ecritures, sans la rencontre de Philippe, qui lui en explique le sens, le voile était toujours sur ses yeux, et un mot de la bouche de l'Apôtre lui en apprit plus dans un instant que la plus longue étude. Qui était plus soigneux que le peuple d'Israël de méditer la parole sainte? Là, chaque maison possédait le livre de la loi, chaque père de famille était chargé de l'expliquer à ses enfants, et tous s'acquittaient de ce devoir avec la plus scrupuleuse exactitude. Cependant l'étude et la méditation journalière de la parole écrite n'empêchaient ni les mœurs de se corrompre, ni la religion de s'affaiblir dans la nation sainte : il fallait d'autres secours pour la ranimer; et sans la voix des lévites et des prophètes qui tonnaient sans cesse à ses oreilles, Israël périssait, Israël oubliait son Dieu et ses commandements, malgré la lecture assidue des livres saints; et il périt en effet dès qu'il n'eut plus de prédicateurs et d'envoyés du Seigneur. Et ainsi périssons-nous nous-mêmes; ainsi voyons nous chaque jour tomber la religion depuis que nos assemblées ne sont plus fréquentées; depuis que la science du salut, répandue dans tant de livres de morale, a persuadé aux chrétiens que notre ministère leur était moins nécessaire. Aveugles présomptueux, qui ne pensent pas que la parole annoncée aura toujours plus de vertu que la parole écrite, et qu'un ministre suscité de Dieu qui parle au nom de Dieu à un peuple assemblé dans la maison de Dieu, et en présence de son Dieu, aura toujours dans la grandeur et la sainteté de sa mission un avantage que tous les secours même de l'oraison, de la prière et de la méditation dans l'intérieur de vos maisons, ne remplaceront pas. Pourquoi? Parce que chez vous, ce n'est jamais qu'une lecture froide et muette que vous faites; ici c'est une voix puissante qui retentit à vos oreilles, qui vous remue, qui vous trouble, qui vous agite. Chez vous la solitude d'un oratoire, le silence de la retraite peuvent bien fixer l'es-

prit, mais ils n'ébranlent pas le cœur ; ils recueillent l'attention, mais ils ne la réveillent pas; ils n'ont point ce langage victorieux qui parle aux sens et donne des secousses à l'âme. Ici tout est action et mouvement, tout vous parle jusqu'aux murs de ce temple. Cet autel où votre Dieu s'immole, ces tribunaux où il vous pardonne, cette table sainte où il vous nourrit, ces tombeaux où la cendre de vos pères appelle les vôtres, ce concours de tout un peuple, ce silence, cette attention, cette édification mutuelle; tout ce spectacle de religion vous touche malgré vous, réveille au fond de votre cœur votre foi languissante, et vous dit assez qu'entre lire la parole de Dieu où l'entendre, il doit nécessairement y avoir de la perte.

Seconde conséquence. Elle est forte cette parole, elle est vive et touchante : *Vox in virtute;* par conséquent quelque sujet qu'elle traite, elle doit vous plaire. Eh! n'est-il pas honteux que nous ne puissions presque plus vous parler des mystères de la religion; que, lorsque la solennité du jour nous oblige à traiter ces grands articles de notre foi, nous soyons sûrs d'ennuyer le plus grand nombre de nos auditeurs? Autrefois c'étaient les sujets les plus intéressants pour les chrétiens, et ceux que les Pères traitaient le plus souvent dans leurs homélies. Aujourd'hui ces vérités si sublimes dégoûtent par leur sublimité. Les sujets mêmes où il entre trop de piété, de morale, de dévotion, le dirai-je, trop de christianisme, vous paraissent insipides; vous nous dites que nous ne faisons que répéter, que nous ne vous apprenons rien que vous ne sachiez. Malheureux, qu'avez-vous fait? Vous nous avez contraints d'appeler la critique à notre secours et d'allier la satire à l'Evangile : il nous faut sans cesse, dans nos discours, revenir aux portraits, aux invectives, au détail des mœurs, aux peintures du vice; et qu'en un mot, pour vous plaire, nous parlions plus de vous que de Dieu.

Troisième conséquence. Elle est grande, elle est belle, cette parole, *vox in magnificentia;* mais grande par elle-même, belle par sa simplicité : ce serait donc la dégrader que de la surcharger des ornements de l'éloquence humaine ; et tout ce que nous permet la condescendance que nous vous devons, c'est de les employer avec sagesse. Si ce secours lui eût été nécessaire, qui pouvait mieux l'employer que Jésus-Christ? Et s'il eût voulu, qu'auraient été auprès de lui les plus célèbres orateurs de l'antiquité païenne? Il est vrai que Jésus-Christ et les apôtres avaient le secours des miracles pour donner plus de force à leurs paroles, et que la résurrection d'un mort, la guérison d'un malade suppléaient tout ce que les discours n'auraient pu faire. Mais nous avons sur Jésus-Christ et les apôtres un autre avantage, c'est que nous parlons à des chrétiens déjà persuadés de leur religion ; du moins nous devons les supposer tels. Si vous l'êtes, nos discours les plus simples vous toucheront; si vous ne l'êtes pas, avec des discours plus étudiés, nous vous amuserions, nous ne vous convertirions pas ; et toute l'éloquence que nous pourrions avoir ne suppléerait jamais à la foi que vous n'auriez pas, *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II.)

Quatrième et dernière conséquence : la parole est indépendante du ministère. Et pourquoi donc, mes frères, cette attention sur les dehors de la personne, sur les défauts et les avantages extérieurs, comme si c'était par l'homme qu'il fallait juger de l'apôtre, ou que notre caractère ne fût pas toute notre gloire? Les discours de Paul, disaient quelques-uns d'entre les gentils que son air simple, sa personne peu imposante, son ton et ses manières communes leur faisaient mépriser; les discours de Paul, disaient ces petits esprits, sont sublimes, à la vérité; ses lettres sont fortes et nobles, *quoniam quidem epistolæ, inquiunt, graves sunt et fortes* (II *Cor.*, X); mais sa présence, ajoutaient-ils, nuit à sa réputation, et lorsque nous le voyons et qu'il converse avec nous, il paraît bas dans sa personne et méprisable dans son langage : *præsentia autem corporis infirma et sermo contemptibilis.* (*Ibid.*) Mais quoi! mes frères, leur répondait ce grand Apôtre dans sa seconde *Epître aux Corinthiens*, est-ce en moi-même que je mets ma gloire ou dans le Seigneur? Me suis-je jamais glorifié devant vous, ou ai-je mis ma confiance dans un autre mérite que celui d'envoyé de Jésus-Christ, d'avoir combattu et souffert pour lui? Méprisez Paul, j'y consens; mais respectez le prisonnier, l'esclave, l'apôtre de Jésus-Christ. C'est à ce titre que j'ai osé paraître devant vous, et sur ce titre seul que je dois être jugé : *usque ad vos enim pervenimus in Evangelio Christi.* (II *Cor.*, X.) Ce n'est pas, ajoute-t-il, celui qui se recommande par lui-même, mais celui à qui Dieu rend témoignage, qu'il faut estimer : *non enim qui seipsum commendat ille probatus est, sed quem Deus commendat.* (*Ibid.*) Et ce que cet apôtre disait de la personne du ministre, disons-le aussi de ses actions et de sa conduite, pour confondre cette maligne curiosité qui vous porte sans cesse à pénétrer nos intentions, à éclairer toutes nos démarches, et à en appeler toujours de nos discours à nos exemples. Hélas! mes chers frères, sans doute que nous n'aurons jamais toute la sainteté que demande un ministère aussi saint ; c'est ce qui nous humilie au milieu même de nos plus grands succès : mais vous devez savoir aussi que c'est des plus faibles instruments que Dieu se plaît à retirer sa plus grande gloire, qu'il n'est pas jusqu'aux prévaricateurs qu'il ne puisse employer utilement, et que, lorsqu'il le veut, Balaam même peut être un vrai prophète.

Connaissez donc, chrétiens, ce que c'est que cette parole que nous vous annonçons; apprenez à en mieux juger, et concluez qu'elle est toujours la même, et dans sa nature et dans ses ministres; qu'elle a tou-

jours par elle-même de quoi se justifier et des préjugés et des censures du monde. Essayons maintenant de la venger de l'abus et des résistances du monde par les dispositions de ses auditeurs, afin qu'après avoir vu l'idée qu'il en faut avoir, vous appreniez dans quelles dispositions il faut l'entendre.

SECONDE PARTIE.

Oui, chrétiens, c'est aux dispositions de nos auditeurs qu'il faut imputer le peu de succès de la parole que nous annonçons. Le maître de l'éloquence chrétienne, l'oracle de la chaire, saint Jean Chrysostome demande des auditeurs repentants et tranquilles, des auditeurs sans faste et sans passions : *auditoribus opus est contritis, compositis et ab omni fastu liberis ;* c'est-à-dire pour rendre en deux mots la pensée de ce Père, qu'il faut, pour entendre la parole de Dieu, deux sortes de dispositions : les dispositions du cœur pour le toucher et le changer, les dispositions de l'esprit pour l'éclairer et le convaincre. Désir de changer, calme et tranquillité de la part des passions; voilà pour le cœur, *auditoribus contritis, compositis.* Docilité et humilité; voilà l'esprit, *ab omni fastu liberis.* Reprenons, et voyez si ce n'est pas le défaut de ces dispositions qui vous rend si insensibles à notre voix.

Je dis premièrement que, pour profiter de la parole de Dieu, il faut le désir de changer, la paix et le calme dans le cœur. Ce n'est pas que j'ignore que cette parole a pu convertir autrefois jusqu'à ses ennemis mêmes; et que saint Augustin, sans autre disposition que sa curiosité, le cœur en proie aux plus funestes passions, ne laissa pas d'être touché des discours d'Ambroise. Mais je sais aussi que ces sortes d'exemples sont des prodiges sur lesquels il serait insensé de vouloir vous fonder ; et eussiez-vous lieu d'en espérer autant, vous seriez toujours condamnables de vous en tenir à des dispositions dans lesquelles votre conversion ne peut que tenir du miracle. Ces coups extraordinaires de la grâce de la parole, Dieu les accordait à ses premiers apôtres pour la gloire et les progrès de la religion naissante. Aujourd'hui ils ne sont plus nécessaires; vous êtes chrétiens, et sans doute trop instruits pour vous rendre inexcusables : n'attendez donc rien de cette parole pour votre salut qu'à proportion de vos dispositions; et sans le désir de la conversion, sans le calme et la tranquillité des passions, elle sera toujours stérile, et nous l'annoncerons en vain.

Avant donc que de nous reprocher la stérilité de notre ministère, voyez quelles sont les dispositions de nos auditeurs ; et, pour vous assurer de leurs dispositions, examinez leur conduite. Qui sont-ils ceux qui viennent nous entendre ? Des mondains accoutumés à s'amuser de tout, de la chaire comme du théâtre, et pour qui notre ministère n'est qu'un spectacle de plus.

Une multitude de gens oisifs qui, accablés de leur désœuvrement, viennent enfin, pour dernière ressource, traîner leur ennui jusqu'au pied de la chaire, et se font un délassement de nos anathèmes.

Quelquefois des grands, des riches conduits à nos discours par l'habitude ou la solennité du jour, et qui nous écoutent sans nous entendre, ou nous entendent sans nous croire.

Des hommes enflés de leur mérite, fiers d'une vaine superficie de littérature, qui trouvent toujours dans nos discours trop de morale, jamais assez d'esprit, regardent le prédicateur non comme un apôtre, mais comme un orateur ; la chaire comme une tribune aux harangues; le temple comme une académie où ils attendent pour applaudir des tours et des pensées dans le ton et le goût du siècle : hommes orgueilleusement frivoles, aussi dépravés dans leur goût que dans leurs mœurs, dont le suffrage serait notre honte, et dont l'ennui fait notre premier éloge.

Des femmes sans modestie, plus occupées de leur corps que de leur âme, et pour qui l'occasion de nous entendre n'est qu'un prétexte pour se montrer.

Des critiques dédaigneux qui, s'érigeant en juges de l'Evangile, et devenus comme autant de tyrans dans l'auditoire, voudraient presque qu'on attendît leur suffrage pour profiter de nos discours, et se croiraient déshonorés eux-mêmes s'ils en profitaient.

Enfin des pécheurs invétérés, rompus au crime par l'habitude, orgueilleux de leur endurcissement, qui se font un point d'honneur de nous braver, de paraître insensibles à tous les traits que nous leur lançons, et semblent, de leur place, nous donner le désir de les convertir ; ou même des libertins effrénés qui, peu satisfaits de leurs blasphèmes contre la religion, s'ils ne venaient encore insulter à ceux qui l'annoncent, nous réservent pour le dernier de leurs crimes.

J'en appelle à votre témoignage, mes frères ; n'est-ce pas de ces sortes d'auditeurs que nos assemblées sont composées ? En est-il un seul qui vienne avec le désir de réformer sa conduite, ou du moins qui ait fait avec le monde et les plaisirs cette trêve que demande saint Chrysostome, afin que le cœur et l'âme soient dans le calme nécessaire pour nous entendre avec fruit ? *Animæ quietem quæro, quia animam audientem exopto.* Or décidez-le donc maintenant vous-mêmes : d'où viennent tant d'abus de la parole de Dieu ? pourquoi fait-elle si peu de conversions ? d'où vient même que les plus grandes vérités ne font plus d'impression ? est-ce à elle qu'il faut s'en prendre, est-ce nous qu'il en faut accuser ? Cependant vous voudriez être touchés, vous vous plaignez de ce que nous ne vous faisons plus répandre de larmes. Ne pourrais-je pas vous répondre, comme Moïse aux Israélites, lorsqu'ils lui demandaient de faire sortir l'eau

du rocher: Ecoutez, leur dit le saint législateur (*Num.*, XX.), peuple rebelle et incrédule : *Audite rebelles et increduli;* pensez-vous donc que je puisse faire sortir l'eau de la pierre : *Num de petra vobis aquam poterimus ejicere?* Oui, je n'examine point si nous en serions plus heureux pour vous avoir arraché avec peine dans le lieu saint des pleurs qui coulent ailleurs avec tant de profusion ; s'il nous en reviendrait d'autre avantage que le honteux honneur d'avoir obtenu de vous le même tribut que vous accordez tous les jours à un vil déclamateur ou à l'auteur d'un coupable spectacle. Je demande seulement si, dans les dispositions où vous êtes, ce n'est point assez, ce n'est pas même beaucoup, que nous puissions vous attirer dans nos temples et vous retenir quelques moments pour vous faire entendre votre condamnation ? Tout au plus pourrions-nous vous faire rougir; mais des pleurs et des larmes, comment en faire couler, parlant à des cœurs endurcis où règne encore le tumulte des passions ? Ce n'est point au rocher de s'attendrir, et il n'en peut sortir des eaux que par miracle : *num de petra vobis aquam poterimus ejicere.*

Ce n'est pas, encore une fois, que je prétende qu'il faut être des saints pour être dignes de nous entendre : c'est à des pécheurs que nous sommes envoyés, et c'est des pécheurs que nous cherchons ; mais des pécheurs qui soient affligés de l'être, des pécheurs qui désirent de ne l'être plus : et alors nous ne nous plaindrons pas, nous ne gémirons plus sur la stérilité de notre ministère ; et un seul mot de notre bouche leur fera répandre des torrents de larmes. Mais des pécheurs sans douleur et sans repentir; des pécheurs qui portent dans leur esprit les images de leur désordre, et sur leur corps les livrées du luxe et de la mollesse ; des pécheurs engagés par état à ne rien faire de ce que nous leur disons : que pouvons-nous sur de tels auditeurs ? Nous avons beau leur parler, nous sommes dans la chaire comme Moïse sur la montagne. Dieu annonce la loi par notre bouche; et tandis qu'il parle, Israël, le coupable Israël dresse le veau d'or au pied de la montagne, le libertin cherche encore des yeux l'objet de sa passion, l'ambitieux pense à sa fortune, le voluptueux à ses plaisirs, l'avare à ses trésors, et chacun en secret encense l'idole que son cœur s'est formée. Nous avons beau tonner, à nos pieds se forment encore d'autres orages des passions mêmes que nous avons foudroyées. Et vous osez nous demander des larmes ! Sommes-nous donc des Moïses pour faire sortir l'eau de la pierre? *Num de petra*, etc.

Je dis plus : si pour mieux réussir, marchant sur les traces des Pères de l'Eglise et nous appropriant leurs discours, nous venions vous réciter ces anciennes homélies qui faisaient tant d'impression sur les premiers chrétiens, et avec lesquelles ces grands saints avaient opéré tant de conversions; j'ose le dire, leur simplicité vous dégoûterait; vous les écouteriez avec plus de respect que d'attention. D'où vient cette différence, si ce n'est des différentes dispositions de nos auditeurs ? Les Pères parlaient à des pécheurs qui désiraient se convertir, ou à des chrétiens toujours menacés par les tyrans, toujours disposés au martyre : avec de tels auditeurs pouvaient-ils n'être pas éloquents? Souvent ils leur parlaient sans préparation; ils ne faisaient que leur montrer la croix et l'échafaud; un mot de Jésus-Christ et de la résurrection future, c'était assez pour leur arracher, non des larmes stériles, mais pour les encourager à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Et nous, avec la même religion que nous vous prêchons, avec les mêmes vérités, les mêmes pensées que nous empruntons des écrits de ces grands saints, nous vous voyons insensibles ; nous avons beau attendre les occasions, chercher les moyens; il n'en est plus pour vous toucher. Je me trompe, il est encore des moments heureux pour notre ministère : qu'il s'élève dans l'empire de la fortune un de ces orages imprévus, qui précipite un riche dans la pauvreté, un favori dans l'exil, un grand dans l'humiliation; qu'une perte cruelle d'un époux, d'un ami, d'un fils chéri, porte le deuil et la consternation dans vos familles; ou qu'une calamité publique, désolant les villes et les campagnes, traîne les peuples tremblants au pied des autels : c'est alors que nous sommes écoutés; alors que, maîtres de vos larmes, notre voix à son gré les fait couler ou les arrête. Que dis-je ? lorsque menacés du coup de la mort, et qu'étendus sur le lit de votre infirmité, la vue du tombeau vous force de nous appeler au secours de votre âme, c'est là que notre ministère triomphe ; là que, sans étude et sans art, sans aucun de ces secours que nous employons dans la chaire, chaque parole est un coup de foudre, et le plus faible ministre un apôtre victorieux qui trouble, qui remue, qui terrasse le pécheur le plus intrépide; là que, dans un moment, nous sommes vengés de toutes les résistances de la vie ; et que vous-mêmes, qui peut-être dans ce moment faites profession de nous braver, dociles et tremblants, vous vous rendrez à la première vue du ministre de Jésus-Christ; Et pourquoi? C'est qu'alors le désir de changer et de vous convertir sera le seul qui vous occupera et le seul bien sincère ; c'est qu'alors séparés de tout, du monde et des passions, votre cœur, dans cette solitude affreuse, n'oserait nous disputer la victoire, et que la mort, d'un seul regard portant la terreur dans votre âme, vous livre comme désarmés à la grâce et à ses ministres. Tant il est vrai que, pour profiter de nos instructions, il faut commencer par vous éloigner vous-mêmes de l'objet de vos passions; et que le plus souvent, pour réussir dans notre ministère, il ne faudrait pas d'autres ministres, il ne faudrait que d'autres auditeurs : *Num de petra*, etc.

Je sais que vous m'allez toujours opposer

que le Seigneur est le maître des cœurs et des esprits; que par sa parole il peut fléchir les plus rebelles et toucher les plus insensibles. Oui, chrétiens; mais souvenez-vous aussi de ce qu'a dit saint Jean après Jésus-Christ: c'est que, comme pour entendre le langage du monde et le goûter, il faut être mondain: *Ipsi de mundo sunt, ideo de mundo loquuntur et mundus eos audit* (I *Joan.*, IV); de même, pour nous qui sommes les envoyés de Dieu, il n'y a que ceux qui l'aiment ce Dieu, qui le servent ou qui désirent se convertir à lui, qui puissent nous entendre et nous goûter: *Nos ex Deo sumus, qui non est ex Deo non audit nos.* (*Ibid.*) Ainsi, avec des auditeurs chrétiens ou qui désirent le devenir, nous frapperions, nous toucherions; et comme aux premiers siècles de l'Eglise, interrompus par vos soupirs et contents de l'être, nous laisserions à vos larmes le soin d'achever nos discours: mais avec des cœurs livrés au monde et aux passions, c'est le langage des passions, ce sont les spectacles du monde qu'il faut pour en faire couler. Et si vous osiez m'en désavouer, j'en attesterais ici ces théâtres scandaleux où tant de chrétiens vont porter le tribut journalier de leurs larmes; j'en attesterais ces lectures criminelles où vos yeux chargés de pleurs s'empressent d'annoncer la défaite de votre cœur. Combien en effet de jeunes voluptueux, de cœurs efféminés, d'esprits légers et frivoles qu'on voit émus, saisis, transportés au tragique spectacle d'un héros chimérique, au récit d'une histoire fabuleuse; tandis qu'on les voit immobiles, insensibles, glacés au récit des peines qui les menacent et de la fin tragique qui les attend. Ils pleurent tous les jours à la frivole représentation d'une infortune imaginaire, et ils n'ont pas une larme à nous donner lorsque nous leur représentons la perte de leur âme et de leur salut: et pourquoi? c'est que des cœurs bien disposés sont bientôt émus: vous portez avec vous toutes les passions, le désir de tous les plaisirs; comment pourriez-vous être insensibles aux objets qui vous les retracent? *De mundo loquuntur et mundus eos audit.* Mais pour nous qui sommes les envoyés de Dieu, comment notre langage ne serait-il pas étranger pour vous? La religion et la vertu ne sont plus dans vos cœurs, le désir même d'en avoir ne s'y trouve pas: en vous les prêchant, que pouvons-nous qu'exciter le dégoût et l'ennui? et vous arracher des larmes dans ces dispositions, ne serait-ce pas égaler ou plutôt surpasser le miracle de Moïse lorsqu'il fait sortir l'eau du rocher? *Num de petra vobis aquam poterimus ejicere?*

Mais en vain auriez-vous soin de tenir vos passions dans le respect et le silence; en vain viendriez-vous nous entendre avec le désir de vous corriger, si les dispositions de l'esprit n'accompagnent celles du cœur; c'est-à-dire qu'il faut encore écouter cette parole avec docilité et humilité: *Ab omni fastu liberis.*

* Et pourquoi surtout l'humilité et la docilité? Parce que la vérité est d'ordinaire ce que les hommes sont le moins disposés à croire ou à entendre, surtout dès qu'elle les touche de près. Chacun s'aveugle sur ses défauts, se plaît dans ses erreurs, et il est rare qu'on pardonne à qui veut nous détromper. De là ces progrès si rapides de l'imposture et du mensonge parmi les hommes; de là la flatterie érigée en vertu sous le titre de politesse, et l'art de se tromper à l'envi, devenu le premier talent de la société: la parole n'y est plus l'interprète des cœurs, elle n'est que le masque qui sert à les déguiser. A peine se trouve-t-il quelque ami qui ose nous montrer la vérité; et quand il a le courage de nous la dire, rarement avons-nous celui de l'en croire: *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (*Psal.* XI.)

Or, à cet éloignement pour la vérité, si commun parmi les hommes, quel remède? Point d'autre que l'humilité de l'esprit, la docilité de la raison, et de penser que, tandis que tout conspire autour de vous pour vous aveugler, nous seuls osons vous présenter la lumière; que tandis que la vérité errante et fugitive semble proscrite de toutes parts, elle s'est réfugiée dans la chaire comme dans son dernier retranchement, où elle se débat encore contre les obstacles qu'on lui oppose, et jette les derniers cris contre ses ennemis. Cette pensée, en vous détachant de vous-mêmes, vous ferait chérir notre ministère et souffrir sans peine que nous vous arrachions le bandeau de l'amour-propre. Mais sans cela qu'arrivera-t-il? Que vous ne goûterez la vérité dans nos instructions, qu'autant qu'elle attaquera les autres et qu'elle ne servira dans notre bouche qu'à vous faire faire des applications malignes, des allusions satiriques. L'homme d'épée applaudira à ce que nous reprendrons dans le magistrat, le pauvre à ce que nous reprocherons aux riches, les mondains à ce que nous dirons des dévots; chacun dans son portrait croira voir un autre; tous seront démasqués, et personne ne se sera reconnu. Il arrivera qu'au lieu de vous corriger nous ne ferons qu'aigrir le mal, et vous révolter contre nous. Vous direz comme les Macédoniens, en entendant les apôtres prêcher une loi nouvelle: Ces hommes, disaient-ils, ne servent qu'à mettre le trouble dans la ville: *Hi homines conturbant civitatem.* (*Act.*, XVI.) Tant que Jean-Baptiste ne parle qu'en général des vérités de la religion, Hérode l'écoute même avec plaisir: *Libenter eum audiebat* (*Marc.*, VI): mais lorsqu'il lui dit, *non licet* (*Ibid.*), c'est un crime d'enlever la femme de son frère, Hérode s'emporta, Hérode le persécuta. Eh! n'est-ce pas là ce que nous éprouvons tous les jours? Nous ne vous déplaisons pas tant que nous ne touchons point à la vérité qui vous intéresse; mais s'il nous arrive de parler contre quelque vice qui vous tienne au cœur, et de décrier quelque passion fa-

vérité que vous prétendiez innocente; si, par exemple, nous voulons interdire l'usure aux commerçants, les spectacles aux mondains, le luxe et le faste aux riches; en un mot, si dans nos censures nous venons à toucher l'endroit délicat de la conduite, et que nous vous disions, *non licet*, voilà qu'aussitôt on murmure, on s'élève contre nos décisions, on nous accuse de porter mal à propos le trouble dans les consciences, et que s'il fallait nous en croire, le monde serait bientôt bouleversé : *Hi homines conturbant.* Et de là qu'est-il arrivé! Ecoutez-le, mes frères, et apprenez votre malheur encore plus que le nôtre. De là plus de liberté dans la prédication de l'Evangile; et si, sur certains sujets, nous osions vous parler aujourd'hui avec la fermeté des Pères de l'Eglise, il n'y aurait bientôt qu'un soulèvement contre nous, et comme un cri général pour nous accuser d'indiscrétion et de scandale. Qu'un saint Basile, un Grégoire de Nazianze parussent dans cette capitale, qu'ils osassent, comme dans leur siècle, tonner contre les vices des grands et du peuple, relever tant de sacriléges et d'attentats contre la religion, et arracher le voile qui couvre tant de mystères d'iniquité; de quelles clameurs, ou plutôt de quelles persécutions la sainte liberté de leur zèle ne serait-elle pas suivie?

De là cette contrainte qui nous accompagne dans l'exercice de notre ministère. Ce n'est plus qu'à travers cent nuages qu'il nous est permis de montrer certaines vérités, de reprendre les personnes d'un certain rang, de toucher à certains désordres. Des crimes que l'on ose commettre sans aucune précaution, il en faut mille aux prédicateurs pour oser en parler : le voile n'est plus pour le vice, il n'est que pour la censure; à mesure que la corruption du siècle a franchi les bienséances, elle en a imposé de plus austères à notre ministère, et la licence d'Hérode a donné des chaînes à Jean-Baptiste, *non licet.* Et le comble de l'aveuglement, c'est qu'on va jusqu'à s'en applaudir; on nous a rendus, dit-on, moins hardis : mais vous, mes frères, en êtes-vous devenus meilleurs? Depuis qu'on nous a ravi notre liberté, en avez-vous acquis plus de vertus? Comparez le christianisme de nos jours avec ce qu'il était au siècle des Ambroise et des Athanase, qui tonnaient sans crainte contre les vices de leur temps, et voyez ce que vous avez gagné à intimider notre zèle. Nous avons perdu nos droits presque sans nous en apercevoir; et vous chaque jour vous perdez la foi sans vous en douter : la chute du ministère entraîne insensiblement celle de la religion; nous ne sommes déjà plus des apôtres, et bientôt vous ne serez plus chrétiens. Pourquoi? Parce que de cette délicatesse, de cet orgueil qui règnent dans les esprits, il arrive presque toujours que nous ne sommes jamais moins libres de parler que lorsque nous aurions plus de besoin de l'être, et jamais plus timides que lorsque nous devrions être plus hardis.

Avant donc, mes frères, que de vous plaindre des apôtres que la Providence vous envoie, voyez si vous venez les entendre avec cette humilité, cette soumission qu'exige la parole qu'ils annoncent. Je ne crains pas de l'avancer, si ces dispositions se trouvaient dans nos auditeurs, les conversions deviendraient journalières, et la parole tombant sur une terre ainsi préparée fructifierait au centuple. Mais qu'il s'en faut que ce soient là les dispositions du grand nombre! car sans parler de tant d'autres motifs profanes ou criminels, combien que la curiosité seule conduit à nos discours, et qu'on pourrait comparer à cette reine qui accourut des extrémités de la terre pour tenter, comme parle l'Ecriture, la sagesse de Salomon, *audita fama Salomonis, venit tentare eum.* (III *Reg.*, X.) Oui, chrétiens, et pourquoi craindrais-je de le dire? Ce serait une erreur de penser que certaines gens du monde prendront la peine de venir nous entendre; qu'un homme d'affaires quittera son cabinet, un savant son étude, un mondain ses plaisirs, une femme ses amusements, pour venir, comme le simple peuple, s'instruire et s'édifier à nos discours : ce serait se dégrader. Mais que fait-on? On attend qu'il paraisse quelqu'un de ces hommes annoncé par sa réputation et distingué par ses talents; alors ces sages du siècle paraissent dans nos temples attirés par le bruit de la renommée, *audita fama venit.* Et pourquoi y viennent-ils? Pour s'édifier? Ils n'y pensent pas. Pour se convertir? Ils ne le cherchent pas. Pour s'instruire? Ils croient leur sagesse au-dessus de toute sagesse, et leurs lumières supérieures à tout. Quel est donc leur motif? C'est de savoir si le bruit public ne les a point trompés. Ils ont entendu ce qu'on en disait, ils veulent voir ce qui en est et si le talent répond à la réputation, *venit tentare eum;* et assez sacriléges pour ne mettre aucune différence entre le sacré et le profane, ils viennent faire preuve de goût où ils ne devraient apprendre qu'à régler leur cœur, ne cherchent qu'à découvrir les défauts du discours, jamais à rougir de ceux de leur conduite, et s'érigent en juges de ceux que Dieu envoie pour les juger eux-mêmes. Affreuse illusion, mes frères! Pourquoi, à la vue de tels auditeurs, ne nous serait-il pas permis de faire à Dieu la prière du prophète, et de lui demander qu'il aveugle ces esprits superbes : *Excæca cor eorum?* (*Isa.*, VI.) Mais le Seigneur n'attend pas que nous le lui demandions, et nous voyons presque toujours qu'il frappe d'un soudain aveuglement ces enfants de Babylone, qui ne veulent entendre les cantiques de Sion que pour le plaisir de leurs oreilles. Il permet que sa parole augmente leur endurcissement; nous leur annonçons les plus terribles vérités, et ils ne sont occupés que des agréments du langage : ainsi, leur châtiment est dans leu

curiosité même, et à peine l'ont-ils satisfaite que Dieu est vengé.

Ne dites donc plus : Si c'est la vérité qu'on nous annonce, pourquoi ne convertit-elle pas ? Jésus-Christ a répondu pour nous lorsqu'il a dit, dans la parabole, que la semence, c'est-à-dire sa parole ne fructifierait que dans une bonne terre ; par conséquent elle peut être infructueuse sans qu'elle cesse d'être la véritable semence; par conséquent vous pouvez la dédaigner, la braver, sans qu'elle en soit moins la parole de Dieu. Je dis plus : peut-être est-ce parce qu'elle est la parole de Dieu qu'elle ne vous convertit pas. En effet, si ce n'était ici que la parole de l'homme, ou qu'il en fût de la parole de Dieu comme de celle des hommes, avec l'éloquence humaine on pourrait la faire triompher, et alors plus nos discours auraient d'étude et d'artifice, plus nous ferions de conversions; plus nos auditeurs seraient éclairés, et plus ils profiteraient. Mais comme c'est le propre de la parole de Dieu de vaincre par la simplicité et de fonder ses succès sur l'humilité de ceux qui l'écoutent, plutôt que sur l'éloquence de ceux qui l'annoncent, il arrive tout le contraire ; les plus grands orateurs sont ceux qui convertissent le moins, les auditeurs les plus éclairés sont toujours les plus insensibles. Et si la parole de Dieu fait encore quelque fruit, ce n'est plus que parmi le peuple humble et docile. Et vous sage, vous philosophe, elle ne vous touche pas, parce qu'au lieu de l'humilité et de la docilité, vous n'y apportez qu'orgueil et curiosité, parce que vous venez pour en juger et non pour en profiter : donc votre endurcissement devient une preuve de sa divinité ; donc vos dispositions la vengent de l'abus que vous en faites.

Mes frères, quelle vérité ! Faites-la donc cesser, et pour votre intérêt, et pour notre consolation. Je dis pour notre consolation, parce qu'en effet il n'en est point d'autre que de toucher les cœurs et de les convertir. Sans cet espoir, le ministère est un fardeau qui nous accable; et je ne serais pas surpris de voir les lumières s'éteindre dans Israël, le nombre des apôtres diminuer de jour en jour. Je sais que la plupart de nos auditeurs, accoutumés à juger de nous par eux-mêmes, nous prêtent leur vanité, leur amour-propre, et nous croient bien dédommagés de nos peines lorsque nous avons obtenu leurs applaudissements. Je vous répondrai ce que saint Chrysostome répondit lui-même dans une occasion où les charmes de son éloquence leur faisant oublier le respect dû au lieu saint, les applaudissements de ses auditeurs l'obligèrent d'interrompre son discours. Mes frères, reprit ce grand évêque avec une sainte liberté, je ne vous cacherai pas que toutes les fois que vous m'avez applaudi, j'en ai été flatté; j'ai senti et je sens en ce moment que je suis homme, *humanum quid patior.* Mais lorsque je viens à faire réflexion que tout le fruit de mes instructions se réduit à quelques frivoles louanges, et que, pour m'avoir applaudi, vous n'en êtes pas moins pécheurs; mes frères, j'en gémis, j'en pleure devant Dieu, *ingemisco, lacrymor.* Eh ! le moyen que de tels applaudissements puissent nous satisfaire ! Vos bouches font notre éloge, et votre conduite fait notre honte. Dieu ! quels applaudissements qui font rougir ceux qui les reçoivent, tandis qu'une larme, un soupir, une conversion feraient bien mieux notre éloge, et que vous vous obstinez à nous les refuser.

Oui, Seigneur, vous le voyez, ce qu'est devenue votre parole dans notre bouche : personne n'en est effrayé ; il n'est plus rare aujourd'hui, au sortir de nos discours et après nous avoir entendus, dans la chaire, traiter les plus terribles vérités, de voir vos chrétiens revoler à leurs passions et à leurs plaisirs. Que sais-je, hélas ! si ceux qui m'écoutent n'ont pas déjà des projets d'iniquité tout formés? Les voilà rassemblés dans votre temple, ces fiers ennemis de votre loi ; je la leur ai annoncée, et ils ont rougi. Mais quel en sera le fruit ? Encore un moment, et ils iront se consoler de nos anathèmes par des crimes nouveaux. Dieu juste, ah ! du moins discernez la cause du peuple de celle du ministre : *Discerne causam meam de gente non sancta !* (*Psal.* XLII.) Vous êtes témoin qu'il n'y a pas de notre faute ; vous nous avez dit : Allez vers mon peuple et annoncez-lui mes volontés ; nous sommes venus et nous avons parlé. Vous donc à qui notre mission doit être inutile, chrétiens indignes de ce titre, allez maintenant consommer votre endurcissement, nous ne vous retenons plus; allez, mondains, reprendre et vos désordres et vos scandales; mais souvenez-vous que cette parole que vous venez d'entendre vous y suivra. Vous aurez beau affecter de la mépriser, elle se vengera de vos mépris par des remords, et peut-être enfin qu'elle obtiendra un jour ce qu'elle n'a pu faire dans ce moment, elle vous convertira. Dieu des miséricordes, daignez accomplir cet oracle ! Mes frères, quel bonheur de nous trouver tous réunis au pied du trône de l'Agneau ! et si, au grand jour, nous pouvions vous présenter au souverain Juge comme les conquêtes de notre zèle, et vous montrant alors de près cette couronne, cette immortalité que nous vous avons tant de fois souhaitée, nous étions encore les premiers à vous en mettre en possession pour l'éternité.

SERMON VI.

SUR L'AUMÔNE.

Accepit panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (*Joan.*, VI)

Jésus-Christ prit les pains, et ayant rendu grâces à son Père, il les distribua à ceux qui étaient assis.

Dans ce miracle du Fils de Dieu, qui de vous n'admirera l'heureux accord de la puissance et de la charité ? Ces deux vertus, réunies dans Jésus-Christ, opèrent les plus grandes merveilles, suffisent aux besoins de la multitude qui l'accompagne, font naître

l'abondance au sein même de la stérilité, et, dans un lieu désert et inculte, trouvent de quoi apaiser et rassasier la faim d'un peuple immense. Riches du monde, la figure est ici trop sensible pour s'y méprendre ; c'est à vous qu'a été confié le soin et le soulagement des peuples ; dépositaires des biens et des trésors, le ciel, en vous donnant les richesses, vous a, pour ainsi dire, donné la toute-puissance. Parlez, et bientôt que de larmes vont cesser de couler ! que de soupirs vont être effacés ! que de malheureux vont cesser de se plaindre ! Ordonnez : à votre voix, comme à celle de Jésus-Christ, nous verrons des infirmes guéris, des affligés consolés ; les portes même du tombeau se fermer, des mourants reprendre la vie et la santé ; et, pour être les dieux de la terre, il ne vous manque que de le vouloir.

Mais si c'est à la puissance d'opérer ces prodiges, c'est à la charité de les ordonner ; et parce qu'elle est éteinte et refroidie dans tous les cœurs, parce qu'elle s'y affaiblit de jour en jour, vos trésors ne servent dans vos mains qu'à produire des prodiges de luxe, des prodiges d'orgueil, de sensualité, de scandale, et presque jamais des prodiges d'humanité, de générosité, de miséricorde. Ministres du Dieu de paix et de charité, c'est à nous de rallumer dans vos cœurs les précieuses étincelles de ce feu sacré, et de vous inspirer quelque zèle pour les pauvres, quelque compassion pour les malheureux. Consacrons ce discours à vous donner une idée juste et exacte du grand précepte de l'aumône, et en considérant ce premier devoir de la charité dans toute son étendue, tâchons de vous montrer toute la grandeur de vos obligations.

Or, chrétiens, je ne vois que trois choses dans l'aumône : le Dieu qui la commande, le pauvre qui la reçoit, le riche qui la donne.

C'est un Dieu qui la commande ; et par là l'aumône est un devoir qui intéresse l'honneur et la gloire de la Providence.

C'est un pauvre qui la reçoit ; et par là l'aumône est un devoir d'humanité et de religion.

C'est un riche qui la donne ; et par là l'aumône est un devoir de raison et d'intérêt personnel. C'est tout mon dessein. Donnons, chrétiens, toute notre attention à des vérités aussi utiles que consolantes.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est sur l'inégalité des conditions que la Providence a établi la société. Elle est si nécessaire, cette inégalité, qu'elle règne partout, dans les ouvrages de la nature comme dans les biens de la fortune : il n'y a pas plus d'hommes égaux en force, en esprit, en talents, qu'il n'en est d'également partagés en honneurs, en richesses, en puissance. Pourquoi ? C'est que par cette heureuse disproportion, les hommes, devenus nécessaires les uns aux autres, se trouvent liés entre eux par cette dépendance réciproque de force et de faiblesse, d'opulence et de médiocrité, de besoins et de services, de travaux et de récompenses, qui, en approchant tous les rangs et tous les états, ne fait, pour ainsi dire, de toutes les nations qu'un seul peuple, et du monde entier qu'une famille.

Mais comment du plus beau présent du Créateur, de cet heureux lien de la société, les passions en ont-elles fait le fléau de l'humanité et le scandale de la Providence ? C'est que le riche et le pauvre ont également oublié leurs devoirs : le riche en abusant des bienfaits de la Providence, le pauvre en murmurant contre elle et en rejetant sur la Providence les crimes du riche ; tous deux en jugeant de leur état et de leur destinée plus par l'esprit du monde que par celui de la religion. Il est donc important, avant d'aller plus loin, de commencer par nous former une idée de l'état du riche et de l'état du pauvre ; des devoirs de l'un, des droits de l'autre ; en un mot, de bien saisir la différence du pauvre et du riche, dans l'esprit du monde et dans l'esprit de la Providence.

Qu'est-ce qu'un riche dans l'esprit du monde ? C'est un homme de jeux, de fêtes, de spectacles, d'amusements, dont toute la gloire consiste à être orgueilleusement frivole, tout le mérite à ne rien refuser à ses passions, et qui, ne mettant d'autres bornes à ses désirs que celles de sa fortune, n'est grand, le plus souvent, qu'à force de crimes et de scandales.

Dans l'ordre de la Providence, c'est un ange de paix et de consolation, placé entre Dieu et les hommes pour achever la distribution des biens de la terre : c'est l'ambassadeur du ciel et comme l'apôtre de la Providence, obligé de la faire connaître à ceux qui l'ignorent, de la disculper auprès de ceux qui l'accusent ; et tel que l'astre du jour, dont la marche éclatante parle à tous les yeux de la gloire de son Auteur, le riche, par ses bienfaits, parle au cœur de tous les hommes de la sagesse et de la bonté divine, et selon qu'il est avare ou généreux, sensible ou inexorable, il devient pour les peuples un objet ou de terreur ou de consolation ; un Dieu s'il est bienfaisant, un monstre s'il est barbare.

De même qu'est-ce qu'un pauvre selon le monde ? Hélas ! Quelles couleurs pourraient nous le dépeindre ? C'est un être isolé, proscrit, vil rebut de la nature entière, qui semble, dit le Sage, comme échappé à la Providence, et rampe tristement sur la surface de la terre ; à qui la misère a comme imprimé sur le front un caractère de honte et d'ignominie : errant, fugitif et comme retranché du reste des humains ; semblable à ces lieux que la foudre a frappés, et dont on n'approche qu'en tremblant, on ne le rencontre qu'avec peine, on ne l'approche qu'avec horreur : c'est, ce semble, lui faire honneur que de le regarder, lui faire grâce, que de lui parler : l'humanité en lui n'a plus de droits, le malheur plus de

dignité; on ne le plaint même, on ne le secourt qu'avec dégoût : et réduit à rougir de son existence, il semble qu'en devenant malheureux, il a cessé d'être homme.

Dans l'ordre de la Providence, au contraire, un pauvre, c'est en quelque sorte le plus intéressant de ses ouvrages, et comme le secret de sa sagesse qui a rendu le pauvre précieux et nécessaire au riche; qui a voulu que le riche fût le protecteur du pauvre, et le pauvre le sauveur des riches, qui les délivre du danger des richesses sur la terre, en leur offrant les moyens de les convertir en charités qui leur servent à acheter le ciel : en sorte que le pauvre, dans l'ordre de la Providence, est tout à la fois un juge qui tient dans sa main le sort des grands et des riches, qui entasse sur leur tête ou des bénédictions ou des anathèmes; un maître souverain à la voix duquel Dieu ouvre ou ferme les trésors de sa colère et de ses miséricordes, dont la prière toujours exaucée fait pleuvoir sur nos campagnes ou l'abondance ou la stérilité, et rend le ciel ou propice ou inexorable à nos vœux; le dépositaire en quelque sorte du pouvoir suprême, qui dépouille les richesses de leur caducité, et dont la main est comme le nouveau creuset où l'or et l'argent déposent leur rouille et leur fragilité, pour y recevoir l'éclat de la gloire et de l'immortalité; enfin un négociateur puissant, qui entretient ce commerce et cette sainte usure entre le ciel et la terre, consigne dans les fastes de l'éternité les bienfaits du temps, en augmente même le prix, et du denier de la veuve fait un trésor de gloire et de mérite.

C'est-à-dire, en un mot, que le riche et le pauvre, dans l'ordre de la Providence, sont le contraire de nos idées; le riche en est le ministre, le pauvre en est le bien-aimé, le riche a ses ordres et le pauvre a ses droits, l'un pour donner, l'autre pour recevoir. Et de même que cette Providence s'est reposée sur les parents de l'éducation des familles, sur les législateurs du gouvernement de la société, sur les rois de la conduite des empires : elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pauvres, et elle ne leur a donné plus de biens, que pour les distribuer à ceux qui en manquent, pour remplir, par leurs largesses, l'intervalle que la misère a mis entre eux et leurs frères; en sorte que, dépositaires plutôt que maîtres de leurs biens, il leur est ordonné d'ouvrir leurs trésors jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli selon la parole de l'Apôtre : ***In præsenti tempore abundantia vestra illorum inopiam suppleat ut fiat æqualitas.*** (II *Cor.*, VIII.)

Voilà le principe d'où je pars, principe fondé sur la religion avoué par la raison même.

Or, ces notions supposées, j'avance maintenant, et m'adressant à vous, riches du siècle, je vous dis avec saint Paul, gardez de vous enfler, de vous enorgueillir de la grandeur de votre état, de la noblesse de votre destinée, tremblez plutôt à la vue des immenses obligations que vous contractez; car de ce titre d'associé, de ministre, d'apôtre de la Providence, voyez ce qui s'ensuit, et prenez garde aux terribles conséquences que j'en vais tirer : je les réduis à quatre principales, et je dis que, de ce titre d'associé à la Providence, il s'ensuit que l'aumône n'est rien moins que ce que vous pensez, et qu'on le pense communément dans le monde; il s'ensuit que l'aumône faite du superflu, comme vous l'entendez, n'est point une véritable aumône, et ne vous acquitte ni envers Dieu, ni envers les hommes; il s'ensuit qu'autant d'outrages et de blasphèmes proférés contre la Providence par ceux que vous auriez pu secourir, c'est autant de crimes dont vous êtes responsables; enfin, il s'ensuit que ce n'est pas tout de faire l'aumône que vous devez, il faut encore la faire comme vous la devez; c'est-à-dire selon les lois et les règles qui naissent du même principe, et imiter en quelque sorte, dans la distribution de vos dons, la conduite de la providence même : quatre propositions qui sont autant de conséquences nécessaires du principe que j'ai établi; venons au détail et suivez-moi.

J'ai dit, d'abord, que de ce titre d'associé à la Providence, il s'ensuit que l'aumône n'est rien moins que ce que vous pensez et qu'on pense communémentt dans le monde. Quelle idée a-t-on en effet de ce devoir? La plupart attendent, pour donner, de voir leur prochain dans l'extrême nécessité : vous vous applaudissez, lorsque, dans une calamité publique, vous avez fait un effort de charité; lorsqu'à la vue d'un malheureux expirant presque sous le poids de ses infirmités, votre cœur attendri a forcé votre main à s'ouvrir et à répandre : voilà aujourd'hui ce qu'on appelle un riche chrétien, un riche compatissant et charitable. Or, raisonnons, et dites-moi : Une providence qui ne vous obligerait à secourir les pauvres, que dans l'extrême nécessité, serait-ce la providence d'un Dieu? Vous-mêmes qu'en penseriez-vous, si elle ne vous faisait vivre que pour souffrir, si elle n'avait soin de vous, qu'autant qu'il faudrait pour vous faire sentir toute l'horreur de votre existence? Pourriez-vous ne pas l'accuser de cruauté, et la mort, dans cet état, ne vous paraîtrait-elle pas moins affreuse que la vie? Ah! il faut donc une aumône plus conforme à la sagesse, à la justice, à la miséricorde de notre Dieu; il faut que, comme sa providence vous a prévenus dans vos besoins, vous préveniez ceux des autres; que du moins, si vous attendez que les pauvres viennent à vous, ce ne soit point par leurs cris, leurs importunités, et par l'excès de leurs souffrances, qu'ils vous arrachent l'aumône; mais que vous donniez comme il vous a été donné, et que le pauvre dans vos libéralités puisse reconnaître le Dieu qui a été si libéral envers vous. Donner ainsi, c'est être véritablement

l'envoyé de Dieu sur la terre; et tant que les hommes ne pourront pas reconnaître en vous cette qualité, ne croyez point vos devoirs remplis. Anathème cent fois à ces cœurs si difficiles à émouvoir, à qui il faut le spectacle des plus grands maux pour exciter la plus légère compassion, et qui attendent de voir le dernier degré de la misère humaine, pour montrer le premier sentiment de l'humanité. Non, ce qu'on donne à un malheureux dans cet état, est en quelque sorte une aumône forcée, dont l'amour-propre est le principe plutôt que la charité, et qui provient moins du plaisir qu'on a de donner, que de la honte qu'on aurait de refuser. Première conséquence.

J'ai dit que, de ce titre d'associé à la Providence, il s'ensuit, riches du siècle, que l'aumône faite du superflu, comme vous l'entendez, ne vous acquitte ni envers Dieu ni envers les hommes. Non, dit saint Ambroise, ce n'est point une aumône de donner peu lorsqu'on a beaucoup : *non est eleemosyna e multis pauca largiri.* Vous m'allez dire que vous n'êtes tenus que de donner votre superflu; j'en conviens, et je vous prie de croire que je suis bien éloigné de vouloir rien exagérer. Mais, sans entrer ici dans le détail épineux de ce qui est superflu et de ce qui ne l'est pas, détail inutile, où vous trouvez toujours des prétextes pour éluder nos décisions; détail impossible dans un siècle où chacun ne croit être dans son état, qu'autant qu'il en peut sortir par des profusions insensées; où telle est, dois-je dire, la dépravation de nos mœurs, ou la petitesse de notre esprit, qu'on n'est estimé qu'autant qu'on brille; que le luxe fait presque partie de l'honnête homme; en sorte que dans les fortunes les plus bornées, l'économie domestique n'est plus que le secret de fournir au faste extérieur, et comme le supplice de la vanité, qui se prive du nécessaire, pour paraître avoir le superflu : enfin détail peu convenable à notre ministère; parce qu'en effet s'il y avait un juge sur cette matière, ce ne pourrait être qu'un riche même, devenu pauvre par un revers de fortune, et réduit dans un état de médiocrité, à qui il appartiendrait de prononcer et de dire aux riches jusqu'où doit s'étendre la réforme de leur faste, de leur mollesse, de leurs plaisirs; combien ils mentent à Dieu, aux hommes, à eux-mêmes, lorsqu'il leur plaît d'ériger en nécessité d'état et de décence, mille vanités puériles et insensées : nous verrions alors si les riches du monde, qui se plaignent tant de la rigueur de nos décisions, ne gagneraient pas encore à être jugés par nous plutôt que par leurs semblables; et lequel des deux serait le juge le plus à craindre pour eux, d'un prédicateur réputé austère par état, ou d'un riche devenu raisonnable par la chute de sa fortune; sans, dis-je, entrer dans toutes ces discussions, je me contente de vous rappeler que vous êtes le ministre et l'associé de la Providence; or ce principe, que vous êtes obligé d'avouer, prenons-le pour règle, et jugez-vous. Vous avez non-seulement le nécessaire, mais encore une table délicate, des meubles somptueux, des palais superbes, un cortége fastueux : c'est votre état, dites-vous, qui l'exige; je le veux : cependant, au milieu de cette magnificence, vous croyez avoir tout fait, lorsque par intervalle vous laissez tomber dans la main du pauvre ce qui regorge de la vôtre; et ces aumônes passagères, ces aumônes de fantaisie et de bienséance, c'est ce que vous appelez votre superflu; et en le donnant ce superflu, selon vous, c'est satisfaire à votre qualité de ministre, d'économe, d'associé de la Providence. Voilà donc une Providence qui vous permet à vous, qui vous donne toutes les douceurs, toutes les superfluités de la vie, et qui vous oblige seulement à donner un peu de pain à quelques malheureux qui manquent de tout; une Providence qui vous permet à vous de porter sur vos habits ce qui suffirait à faire subsister des familles entières, et qui vous tient quittes de tout pour quelques regards de compassion, quelques légers secours dont vous daignez honorer leur misère : une Providence enfin qui souffre que vous détourniez dans vos palais le fleuve des richesses qui devait couler pour tous, et qui vous ordonne seulement d'en laisser échapper quelques gouttes sur le reste des hommes : quel monstre qu'une telle Providence! Hé quoi! reprend le Seigneur dans Isaïe, riches pensez-vous donc être mon seul ouvrage, et les seuls habitants de ce monde : *Nunquid habitabitis vos soli in medio terrœ?* (*Isa.*, V.) Ne diroit-on pas que c'est pour vous seuls que je me suis déterminé à créer le monde, que je n'ai pensé qu'à vous, et que vous avez été le terme de tous mes desseins; que c'est pour vous seuls que mon soleil luit dans les airs, que les moissons dorent les campagnes, que les arbres se chargent de fruits; pour vous seuls, et la rosée du ciel, et la graisse de la terre, vous qui, par vos désordres et vos scandales, êtes presque toujours la plus vile portion de l'humanité et la honte de mes ouvrages? A ces traits reconnaîtrait-on la sagesse d'un Dieu qui gouverne le monde, ou la cruauté d'un tyran qui l'opprime? Il y a donc, sur le superflu, une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus générale, un préjugé d'autant plus incurable qu'il est plus invétéré. Or ce préjugé, c'est l'aumône mal entendue, et dès que vous ne donnerez que du superflu de vos plaisirs, de votre luxe, de votre mollesse, de votre ambition, et que vos aumônes ne seront que les débris de vos passions, ce n'est plus une charité, parce qu'une telle aumône est l'opprobre de la Providence, *non est eleemosyna e multis pauca largiri.* Seconde conséquence.

J'ai dit que, de ce titre d'associé à la Providence, il s'ensuit, qu'autant d'outrages proférés contre elle par ceux que vous auriez pu secourir, c'est autant de crimes dont vous êtes comptables envers elle.

Ici, chrétiens, je sens parfaitement tout

ce qui manque à notre ministère, et d'où vient qu'en vous parlant en faveur des pauvres, loin de vous toucher, nous ne faisons souvent que vous endurcir, vous révolter contre notre ministère. C'est qu'il manque à nos instructions ce qu'il y a de plus nécessaire, ce que rien même ne saurait remplacer; c'est qu'au lieu de vous parler sur ce sujet dans nos temples et à la face des autels, il faudrait transporter nos assemblées dans ces sombres demeures, ces tristes retraites, où gémissent tant de victimes de la honte et du désespoir, et y conduire une fois tous ces riches, qui ne connaissent que la joie et les plaisirs, qui trouvent toujours, sur ce sujet, nos discours exagérés, nos peintures outrées, nos plaintes et notre zèle même indiscrets et trop peu mesurés. C'est là qu'un prédicateur serait aisément éloquent, et qu'en vous montrant des familles entières sans secours, des enfants épars et languissants sur la terre; un père désolé appelant la mort comme sa consolation; une mère éplorée, allaitant, pour ainsi dire, ses enfants de ses larmes, la douleur, l'effroi, la consternation peints sur leurs visages; les cris enfin et les imprécations de ces malheureux contre le ciel, arrachés par le désespoir, rétractés par un retour de vertu; ce combat affreux de la religion et de la nature : là, dis-je, et dans ce triste asile de la misère, que, libres de tout respect humain et n'ayant plus à craindre d'être accusés d'exagération, nous vous interrogerions, riches du monde, sur ce que vous pensez de vos obligations envers les pauvres : nous verrions alors comment vous, qui avez tant de fois opposé à notre zèle dans la chaire, et à nos peintures les plus touchantes, un front calme et dédaigneux, vous soutiendriez la vue et la présence de tant de malheureux; comment vous pourriez soutenir le parallèle de votre état et du leur, comparer votre luxe à leur nudité, vos plaisirs à leurs larmes, votre abondance à la faim et à la soif qui les dévorent; et que je vous demanderais enfin, si vous croyez que c'est exagérer que de vous rendre responsables des crimes de ces malheureux qui maudissent le ciel, et de nous dire ce que vous avez à répondre pour votre justification. Prétendez-vous que c'est à nous, par nos exhortations, par nos soins paternels et charitables, d'étouffer les murmures de ces infortunés et de les consoler? Malheur à nous sans doute, si nous refusions aux malheureux les secours de notre ministère; mais que sommes-nous sans vous, et si vos largesses ne donnent à nos discours la force de la persuasion? Hélas! nous ne pouvons que leur parler de la Providence, et vous pouvez la leur montrer; notre apostolat est souvent inutile, le vôtre est toujours efficace et miraculeux; nous n'avons que la force de la parole, vous avez l'éloquence des bienfaits; nous ne pouvons, comme l'ange de Siloé, que préparer l'eau de la piscine; vous seuls pouvez les plonger dans l'eau salutaire, et rendre aux mourants la vie et la santé; nous ne pouvons que les exhorter à attendre et à souffrir en patience; il n'appartient qu'à vous de leur dire : levez-vous et marchez! Peut-être vous retrancherez-vous sur ce que vous ignorez la situation de ces malheureux; qu'ainsi vous n'en êtes comptables ni à Dieu ni aux hommes. Et moi je vous répondrai que vous pouvez le savoir, que vous devriez le savoir, que la Providence ne vous avait fait riches que pour le savoir; et quel cœur barbare et inhumain n'excuserait pas de même sa dureté sur son ignorance? J'irai plus loin encore, et je vous dirai qu'il vous est impossible de l'ignorer, et que les riches ont beau faire de leur palais, de leur cortége, du nombre de leurs serviteurs, comme autant de remparts contre les cris de l'indigence et de la misère : les plaintes des malheureux trompent souvent toutes les précautions des riches, et forcent toutes les barrières; elles sont portées jusqu'à eux par tant de voix importunes, qu'il en coûte quelquefois plus aux riches en précautions, en stratagèmes pour refuser ou ne pas faire semblant de les entendre, qu'il ne leur en coûterait pour les secourir. Je vous dirai enfin, que vous ne le savez que trop qu'il existe des malheureux, que vous ne connaissez que trop leur situation; et s'il en est quelqu'un que vous puissiez corrompre par vos largesses, pour le faire servir à vos intrigues et à vos passions, non, il n'est point de ténèbres qui puissent dérober l'innocence malheureuse à de criminelles recherches, et s'il faut des trésors pour arracher une victime des bras d'une mère éplorée...... que vais-je dire? Ah! riches, que l'aumône n'est-elle toujours un crime pour vous? Il n'y aurait bientôt plus d'indigence si obscure qui pût échapper à vos regards; et pour vous apprendre à rechercher, à secourir les malheureux, il ne manque à vos bienfaits que d'être pour eux un malheur de plus.

Mais je veux que vous soyez de bonne foi dans l'ignorance, que vous ne puissiez ni connaître ni rechercher tous ceux que vous pourriez secourir; du moins en est-il qui parviennent, malgré vous, à votre connaissance, et qui n'attendent que vos secours pour faire succéder aux plaintes et aux murmures contre le ciel, les louanges et les actions de grâces. Or, pouvant faire ce changement, et ne le faisant pas, pouvant faire louer la Providence, et souffrant que tant de malheureux l'outragent et la méconnaissent, je demande si ce n'est pas vous qui êtes coupables de leurs blasphèmes? Je demande si, établis par la Providence pour être les pères et les tuteurs des pauvres, vous ne répondrez pas de tous ceux que vous auriez pu secourir, du bien qu'ils auraient fait si vous les aviez aidés, du mal qu'ils feront ne les aidant pas, et si, par cette raison, tous les anathèmes de l'Evangile contre les riches ne retombent pas sur vous? *Væ vobis divitibus!* (*Luc.*, VI.) Troisième conséquence.

Ici, chrétiens, je prévois ce que vous allez m'opposer, et je vous entends demander, pourquoi donc Dieu n'a-t-il pas toujours confié les richesses à des hommes compatissants et charitables? N'est-ce pas là un défaut de sagesse et une grande faute de la part de la Providence? Je vous répondrai ce que vous avez coutume de dire vous-mêmes; qu'il est des désordres particuliers qui cessent de l'être, lorsqu'ils sont envisagés dans le plan général de l'univers, et qu'il ne faut jamais juger du tout par les parties, mais de chaque partie par le tout: autrement il faudrait demander aussi pourquoi, sur les mers, ces orages et ces tempêtes qui soulèvent les flots; pourquoi ces monstres, dans les forêts, qui effraient les campagnes; pourquoi, dans les airs, ces vents, cette foudre, cette grêle qui ravagent les moissons? Ce sont là autant de désordres, si nous en jugeons par rapport à nous: respectivement au tout, ce n'en sont pas, et Dieu les souffre. Pourquoi donc, en punition de nos crimes, ne pourrait-il souffrir des riches avares, des riches intraitables? Et pour vous satisfaire, ne suffit il pas de savoir que, comme depuis le péché, on a vu la terre enfanter des monstres, la société a dû aussi produire les siens; des riches barbares qui, plus cruels que les monstres même, ne respectent et ne connaissent point leurs semblables, sont sans pitié pour leurs frères, vont jusqu'à insulter à leurs misères; à se servir de l'autorité que leur donnent leur rang et leurs emplois pour exercer la vexation, la tyrannie sur les peuples et s'enrichir de leurs dépouilles: des riches enfin en qui l'orgueil a desséché le sentiment, et la richesse flétri l'humanité. C'est-là qu'il faut s'écrier, *o altitudo* (*Rom.*, XI), ô abîme! ô mystère de la Providence! Riches, pensez-y! En naissant sur la terre vous avez à choisir ou d'être des dieux, ou d'être des monstres; comment se peut-il que vous soyez encore à opter?

Mais, ajouterez-vous encore, à la bonne heure qu'il se trouve quelques riches inhumains et barbares, je conçois comment on peut concilier ce désordre avec la providence, je conçois que ce peut être une suite et une punition du péché. Mais qu'il y ait tant de riches de ce caractères, et qu'on en voie si peu, de l'aveu du monde mêmes qui méritent leurs richesses, qui sachent en faire un usage digne de la religion et de l'humanité: conçoit-on que ce ne soit pas là choquer toutes les règles de l'ordre et de la sagesse d'un Dieu? Non, mon cher frère, reprend saint Augustin, vous vous trompez; c'est au contraire une preuve que sa providence ne cesse de veiller sur vous et sur le plus grand de vos intérêts, qui est le salut. Prenez garde en effet que ce Dieu, dans son Evangile, vous a défendu d'aimer les richesses, de les rechercher, de vous y attacher; il veut que vous les méprisiez, et il vous avertit qu'il les accorde plus souvent comme une punition que comme une récompense. Cependant, malgré tous ces anathèmes de l'Evangile, votre cœur idolâtre soupire encore après elles; que serait-ce donc si tous les riches étaient vertueux et estimables? Ne regarderiez-vous pas leurs trésors comme la récompense de leurs vertus? Ne passeriez-vous pas insensiblement de l'estime des riches à celle des richesses, et ne jugeriez-vous pas les biens de la terre dignes de l'estime d'un chrétien? Que fait le Seigneur pour vous garantir du piége? Rarement il donne aux saints et aux élus les richesses en partage; et tandis que pour une Esther, on compte une Jézabel, une Athalie, une Hérodiade; pour un saint Louis, qu'on a vu se sanctifier sur le trône, on voit une foule de saints sortir de la poussière et de l'indigence: souvent aussi il donne les richesses en partage à des hommes déshonorés par l'injustice, l'usure, la concussion; ou bien, diffamés par la débauche, l'impiété, la crapule, l'oisiveté, ou méprisables par l'engourdissement de leur âme, la petitesse de leur génie, l'insensibilité de leur cœur, afin que pour mépriser les richesses vous n'ayez qu'à voir à qui il les a données, et que le mérite des riches vous réconcilie avec l'Evangile.

Mais n'est-ce point ici une déclamation ou une satire? Est-ce donc un malheur ou un crime d'être riche? Il semble en effet, chrétiens, qu'on ne puisse condamner les richesses, sans démentir le sentiment le plus conforme à la nature, et sans faire un reproche téméraire à la sagesse divine. Le Seigneur, qui a béni les richesses des patriarches et de tant de saints rois, n'aurait il qu'une seule bénédiction, ou l'aurait-il rétractée dans la loi nouvelle? Et pourquoi Jésus-Christ a-t-il déclaré que son royaume n'est pas de ce monde, que les pauvres sont ses vrais sujets, et qu'il abandonne à ses ennemis les prospérités du siècle? Apparentes contrariétés, qu'il est aisé de concilier. Sans doute la vérité suprême, pour nous juger, ne mesure point nos trésors, elle n'interroge que nos cœurs. Les richesses sont innocentes, nous ne sommes coupables que d'en abuser; c'est la manne qui se corrompt dans le vase où elle est amassée avec trop d'avidité. L'usage des richesses a été plus d'une fois la source du salut pour les justes de l'ancienne et de la nouvelle loi: sans elle Abraham n'eût pas exercé l'hospitalité, ni saint Louis ouvert tant d'asiles à la misère, consacré tant de monuments à la piété. Le pauvre n'a qu'une vertu à pratiquer, la patience; le riche peut mettre toutes les vertus en action et dans leur plus beau jour. L'Ecriture enfin appelle les richesses l'ornement et la couronne du sage, et plût au ciel qu'elle pût renouveler, pour tous les riches, l'éloge qu'elle a fait d'un seul! Mais elle nous avertit qu'il n'a presque point d'imitateurs; elle en cherche, et désespère d'en pouvoir trouver. O malheur trop déplorable! l'homme tire de son abondance plus de moyens pour se perdre, que de secours pour se sauver. Aussi, dans les siècles abandonnés à toutes les erreurs, celle-ci n'a point trouvé grâce devant les philo-

sophes; ils ont insulté à tout l'or de Rome et d'Athènes. Le danger des richesses est une découverte de la raison, mais une découverte perfectionnée, rectifiée par la religion. Malheur aux riches! non parce qu'ils recueillent les fruits de la terre, mais parce qu'ils mettent toute leur application à les chercher, toute leur gloire à les posséder. Malheur aux riches! non parce qu'ils sont riches, mais parce qu'ils ne savent pas l'être, parce qu'ils veulent toujours l'être davantage. L'eau d'un ruisseau ne les désaltère pas; ils voudraient puiser dans un fleuve, tarir toutes les sources, et les torrents irritent leur soif au lieu de la satisfaire. Quelle est donc la solution du mystère? Jésus-Christ va nous l'apprendre?

Date (*Luc.*, XI), donnez, s'écrie le Sauveur du monde, riches; donnez, faites l'aumône, voilà pour vous l'abrégé de la loi, *date ergo eleemosynam* (*Ibid*); mais comment? Quatrième et dernière conséquence, les lois et les règles de l'aumône, toujours conformément au même principe : c'est-à-dire, donnez en ministre de la Providence, qui connaît toute la dignité de sa mission; et de même qu'elle fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qu'elle nourrit ceux qui la méconnaissent comme ceux qui l'adorent! que votre charité soit ce soleil bienfaisant qui s'étende sur tous les hommes sans exception. Ne cherchez donc point, parmi les malheureux, à préférer ceux qui vous donneront plus de consolation, ou par leur reconnaissance, ou par leurs sentiments, ou ceux pour qui une compassion naturelle vous intéressera davantage. Souvenez-vous que, si la Providence en avait usé de même à votre égard, et qu'elle eût cherché pour faire les riches ceux qui auraient mérité le plus de l'être, bien des pauvres seraient à votre place, et vous demanderiez au lieu de donner. Pensez enfin que les œuvres de charité ne se mesurent point sur le plaisir qu'on prend à les faire; celles qui plaisent le moins à la nature sont les plus méritoires devant Dieu; dussent même vos bienfaits ne vous attirer aucune gratitude du côté des hommes, vous n'en seriez que plus grands devant Dieu, et plus vous ferez d'ingrats, plus vous lui ressemblerez.

Date, donnez : mais sans lenteur, sans contrainte, sans importunité; et, s'il le faut, donnez même sans chercher à connaître ceux à qui vous donnez. Pourquoi? Parce que plus un malheureux ignore la main qui le console, plus la providence lui paraît grande et admirable, et sa reconnaissance s'adresse tout entière à Dieu, n'ayant point à se partager avec les hommes. Eh! quel plus grand mérite en effet que celui d'une aumône qu'aucun motif humain ne peut altérer; où l'on donne non seulement sans autre vue que celle de Dieu, mais sans avoir besoin d'y être excité par des objets touchants, par une sensibilité naturelle : où l'on a enfin la noble et généreuse satisfaction de ne donner pas moins à la honte des absents qu'aux plaintes des présents, et d'essuyer des larmes qu'on n'a point vues couler!

Enfin, *date*, donnez, mais avec profusion, et surtout ne refusez jamais, ne craignez pas de faire de grandes aumônes, de peur que le monde le sache et en parle. Pourquoi? Encore une fois, parce que vous êtes les ministres de la Providence, et qu'à ce titre il faut que vos opérations deviennent quelquefois sensibles et éclatantes. Voyez comme cette même Providence fertilise les terres et les campagnes; ici par des fleuves et des rivières qui coulent avec majesté dans les plaines; là, par des ruisseaux et des sources souterraines qu'on n'aperçoit pas; tantôt par des rosées douces et bienfaisantes; tantôt par des vapeurs qui, élevées dans les airs, se résolvent en pluies salutaires et abondantes. Riches, voilà l'image de votre conduite, vous êtes des sources publiques indispensablement obligées de se répandre et de se communiquer avec variété, chacun selon votre rang, votre pouvoir et votre état, et s'il est des charités qui, par des routes secrètes et obscures doivent aboutir et se perdre sans bruit dans le sein du Dieu des miséricordes, il en est aussi qui pour la gloire de la Providence, sont obligées de laisser leur marche à découvert, de se communiquer par des profusions et des largesses publiques. Jésus-Christ nous dit, il est vrai, que celui qui fait sonner la trompette lorsqu'il donne aux pauvres, en perd tout le fruit, et que le mérite de son action s'évanouit avec le son de la trompette. Mais distinguons bien l'action d'avec le motif; ne désirez pas que le monde en parle, voilà le sens de l'Evangile, mais sachez qu'il est des états où il faut que vos bonnes œuvres paraissent aux yeux de tous. Et certes, mes frères, pour peu qu'un riche connaisse ses devoirs, et qu'il soit accoutumé à les remplir, peut-il appréhender les illusions de l'amour-propre, et n'être pas au contraire, plus effrayé de la grandeur de ses obligations? La tentation n'est à craindre que pour ces riches sans charité, qui, peu accoutumés à répandre, attendent pour donner ou une occasion d'éclat, ou une sollicitation pressante, et voudraient avoir le mérite de donner à la religion ce qu'ils ne donnent qu'à la vanité. Oui, malheur cent fois à ceux qui sont dans certains rangs, si le monde ne connaît pas leur bienfaisance, malheur aux grands qui ne le sont que pour eux-mêmes qui ne savent point l'être par leurs bienfaits; fastueux embarras de la société qui pèsent sur les peuples sans leur servir; semblables à ces montagnes élevées, mais arides, qui n'ont de grand que leur hauteur, de remarquable que leur stérilité; fardeaux inutiles qui pressent la terre de leur poids, et fatiguent les campagnes de leur ombre. Avançons : L'aumône envisagée du côté de Dieu, devoir qui intéresse l'honneur et la gloire de la Providence. L'aumône envisagée du côté du pauvre, devoir

d'humanité et de religion. Seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dans le pauvre qui s'adresse à nous, distinguons deux titres : celui d'homme et celui de membre de Jésus-Christ ; par là vous concevrez sans peine comment la religion et l'humanité vous obligent à le secourir.

Premièrement, c'est un homme, et je dis qu'à ce titre, le pauvre a droit sur vos bienfaits par le motif seul de l'humanité. A Dieu ne plaise, chrétiens, que les sentiments en soient éteints parmi nous ; je sais que la nature ne perd jamais tous ses droits mais je sais aussi qu'il nous arrive de prendre pour l'humanité ce qui n'en est que l'apparence ; je sais qu'il est, si j'ose ainsi m'exprimer, une fausse nature comme une fausse conscience, et que cette tristesse même, ce saisissement dont les riches ne peuvent se défendre à la vue d'un malheureux qui souffre, naissent plutôt de leur délicatesse et de l'horreur secrète qu'inspire la misère, que d'une compassion pour le misérable; le cœur souvent est plus soulevé que touché, et l'on prend pour un attendrissement de la nature, ce qui n'est que le frémissement de l'amour-propre. Je sais enfin ce que l'Ecriture, m'apprend des désordres qu'enfantent les richesses; que l'ivresse des riches va souvent jusqu'à oublier qu'il y ait au monde des hommes comme eux ; que l'habitude des plaisirs et des commodités de la vie, en leur ôtant l'expérience des maux, leur ôte jusqu'à la compassion pour ceux qui les souffrent ; et qu'à la honte de l'humanité, il suffit d'être né heureux pour être insensible.

Ne pensez donc pas qu'en vous proposant un motif puisé dans la nature et l'humanité ce soit employer un moyen peu convenable à notre siècle et à une nation aussi polie qu'éclairée. Nous ne sommes plus dans les temps de barbarie, mais pour avoir plus de politesse, pensons-nous avoir plus de vertu? Et puisqu'il est encore tant de malheureux parmi nous, que leur nombre ne fait que s'accroître de jour en jour, il est donc vrai que la politesse des mœurs n'a rien changé aux sentiments, qu'en éclairant les hommes on n'a point toujours perfectionné l'humanité et que nous ne sommes sortis de la barbarie de l'ignorance et de la grossièreté que pour tomber dans la barbarie du luxe et de la vanité, plus capable que toute autre d'étouffer en nous toute sensibilité pour les malheureux.

En effet, parlons sans préjugé, et puisqu'il faut une fois lever le voile qui couvre la honte de nos mœurs, qu'est-ce aujourd'hui que savoir plaindre les malheureux! C'est l'art perfide de savoir s'attendrir sur leur état et de paraître ému à la vue de leurs souffrances; c'est par bienséance et pour faire honneur à son cœur et à ses sentiments, tenir des discours touchants, affecter un langage tendre sur la misère de ses frères; c'est dans l'inutilité des conversations, savoir se plaindre de la rigueur des temps et être plus éloquent que les autres à peindre et à déplorer la situation des pauvres; c'est, en un mot, savoir prêter son cœur à la douleur dans l'occasion et feindre une compassion qui finit presque toujours avec le récit. Voilà ce qu'on appelle savoir plaindre les malheureux, ce sont ces vaines complaintes, ces stériles démonstrations de pitié qu'on honore du beau titre d'humanité et de bon cœur. Et moi, dit saint Jean Chrysostome, c'est ce que j'appelle inhumanité, barbarie, cruauté. Pourquoi? Suivez la pensée de ce Père, elle est remarquable parce qu'avec tous ces beaux sentiments vous ne les traitez pas avec moins d'indifférence, vous ne retrancheriez pas, pour les secourir, un seul de vos plaisirs, et que sentir les besoins de vos frères sans vouloir les secourir, c'est un degré de plus d'inhumanité, j'ai presque dit de férocité. Pourquoi donc, continue ce Père, vous croirai-je un homme, puisque la cruauté de votre conduite vous met si fort au-dessous de l'homme et de la raison : *Quid mihi tu pro homine feram ostendis?* Cependant, chrétiens, comme il serait trop dur de vous tenir un pareil langage et qu'il vaut mieux vous faire prononcer à vous-mêmes votre condamnation, je vais placer le riche vis-à-vis du pauvre et tâcher de vous peindre au naturel ce qui se passe dans ce moment intéressant. Ne perdez aucun trait de ce tableau, et, si par malheur vous veniez à vous y reconnaître, faites grâce à la hardiesse du pinceau en faveur de la vérité du portrait, louez notre zèle et ne blâmez que votre conduite.

Oui, dit Salomon, au livre des Proverbes, voilà que le riche et le pauvre se sont rencontrés, *dives et pauper obviaverunt sibi* (*Prov.*, XXII); l'un et l'autre sont l'ouvrage du Seigneur, *utriusque operator est Dominus.* (*Ibid.*) Même souffle de vie qui les anime, même terre qui les porte, même religion qui les unit, même fin qui les attend. Mais parce que l'un est riche et que l'autre est pauvre, religion, nature, raison même, vous allez voir tout disparaître. A peine le pauvre élève sa voix que le riche se détourne, s'impatiente, s'enfuit comme pour éviter la vue et la poursuite d'un malheureux; et s'il ne l'évite pas, s'il daigne l'entendre et lui répondre, c'est pour lui souhaiter les bénédictions du ciel en lui refusant les secours de la terre et y joindre encore des reproches de paresse et d'oisiveté. Voilà ce qui se passe dans l'entrevue du riche et du pauvre. Ce n'est pas, chrétiens, qu'on veuille blâmer les vœux ou les leçons que vous pouvez lui faire; mais borner là toute votre charité est-ce être homme, est-ce aimer votre frère? Ce pauvre dites-vous, pourrait travailler et vous ne savez pas si c'est l'indigence que vous secourez ou l'oisiveté que vous entretenez, si votre aumône est le soulagement de la misère ou le gage de la fainéantise. Ah! chrétiens,

que la charité connaît peu ce langage politique! trop heureuse de trouver du bien à faire, elle ne cherche pas des prétextes pour s'en dispenser : Laissez aux dépositaires des lois, disait saint Paul, le soin de régler les pauvres; vous, simple fidèle, contentez-vous que Dieu vous ait ordonné de les secourir : et après tout, mes frères, croyez-vous que, s'il était permis à ce pauvre de vous répondre, il lui serait difficile de se justifier? Quoi donc! vous dirait-il, vous me reprochez mon oisiveté, et vous, riches, que faites-vous pour la plupart dans vos palais, que languir dans les bras d'une oisive mollesse! Dans cette vie errante et frivole qui décèle tout à la fois votre inconstance et votre inutilité, que faites-vous, que promener votre indolence? Hélas! nous errons tous deux, vous pour tromper votre ennui, moi pour soulager ma misère : lequel des deux est le plus coupable? Ah! riche barbare, n'y a-t-il donc que vous qui puissiez être impunément inutile? Il ne me faudrait comme à vous qu'un nom et des richesses : alors mon oisiveté même ferait ma gloire et, pour cesser de passer pour oisif, il ne me manque que de pouvoir l'être autant que vous. A ce langage, riches du monde, qu'auriez-vous à répliquer! Laissons donc, mes frères, laissons les malheureux s'expliquer à nous dans leur misère, puisque nous ne pensons point à eux dans notre abondance; souffrons sans peine leurs approches et leurs plaintes; laissons toutes les avenues libres à ceux qui viennent nous avertir de bien faire et n'ayons point de honte de devoir à leur importunité la pensée d'une bonne action ; quand même il y aurait de leur faute dans leur misère, ne pensons pas que ce soit toujours une raison pour endurcir notre cœur; en faisant du bien aux méchants même, disons comme ce sage païen qui, pour s'excuser d'avoir fait l'aumône à un méchant homme, répondit : Ce n'est point à la personne que j'ai fait l'aumône mais à la nature. Qu'y a-t-il en effet de plus sacré dans la nature que le respect dû aux malheureux? Et tant que vous n'aimerez que vous mêmes, que vous ne saurez que plaindre vos frères sans les secourir, peut-on vous compter au rang des hommes, puisque ce n'est point être homme que de ne l'être que pour soi : *Quid mihi tu pro homine feram ostendis?* Allons plus loin.

Dives et pauper obviaverunt sibi. Le riche et le pauvre se sont rencontrés; et qui sont-ils, ce riche et ce pauvre? Deux hommes que la fortune n'a peut-être séparés que depuis peu; c'est un riche de quelques années, de quelques jours, et pour tout dire, un de ces hommes dont l'élévation rapide étonne toute une ville, toute une province, tout un royaume; hier rampant dans la poussière, aujourd'hui sous la pourpre et le dais; placé d'abord par la nature dans l'indigence et la médiocrité, mais déplacé presque aussitôt par un coup du sort et produit sur la scène du monde avec des titres et des trésors. Ne lui envions point, chrétiens, ni ses honneurs ni son opulence, puisque c'est peut-être l'ouvrage du ciel qui, pour nous apprendre quel cas nous devons faire des biens de ce monde se plaît souvent à exalter l'homme obscur : *De stercore erigens pauperem.* (*Psal.* CXII.) Qu'il me soit seulement permis de lui dire ce que le Seigneur recommandait à son peuple pour l'engager à la compassion envers les malheureux: Souvenez-vous, leur disait-il, que, vous aussi, vous avez été pauvre et esclave dans la terre d'Egypte : *Memento quod et ipse servieris in terra Ægypti.* (*Deut.*, V.) Oui, riche, souvenez-vous à la vue de ce pauvre qu'il n'y a pas si longtemps que vous lui ressembliez, que vous n'avez pas toujours été ce que vous êtes; souvenez-vous qu'à mesure qu'on s'enrichit le cœur s'élève avec la fortune; on ne tarde pas à se méconnaître, on cherche pour ainsi dire à couler loin de sa source et à faire ignorer son origine; mais si l'on voulait seulement remonter à quelques années, si l'on vous produisait tel de vos ancêtres que vous avez affecté d'oublier et dont le public se souvient mieux que vous, hélas! vous rougiriez de vous voir si près de ce pauvre que vous méprisez, et vous connaîtriez qu'il n'y a pas un si grand intervalle de vous à lui. Souvenez-vous donc que le même Dieu qui vous a retiré de l'indigence peut vous y replonger si vous n'êtes devenu riche que pour être inhumain. Mais, dites-vous, ma fortune est légitime, mes richesses sont justement acquises. Je le crois, autrement ce n'est point l'aumône, c'est la restitution qu'il faudrait vous prêcher, et il vous siérait bien sans doute d'être si difficile à répandre, après que vous l'auriez été si peu sur les moyens d'acquérir! Ce n'est pas là de quoi il est question, et ce qu'on veut vous dire c'est que vous ne devriez pas vous oublier au point de mépriser le pauvre, comme si vous ou vos pères ne l'aviez pas été : *Memento quod et ipse servieris;* ce qu'on veut vous dire, c'est qu'il est honteux que, parce que vous êtes riche et homme en place, les pauvres aient plus de peine à vous aborder et vous plus de peine à les reconnaître; qu'il est indigne que, tandis que vous êtes assis à la table d'un festin où tout semble apprêté par la mollesse et la volupté, partagé entre l'allégresse des convives et les délices de la bonne chère, mêlant à l'intempérance de la table des chants profanes et lascifs, alors on voie à votre porte Lazare, le pauvre Lazare nu et affamé, faire retentir votre vestibule des tristes accents de sa misère, sans que personne daigne lui répondre; qu'on le voie attendre la fin de la journée pour que, lorsque vous paraîtrez, ses cris puissent du moins parvenir jusqu'à vous, et qu'alors porté sur un char comme sur le trône de l'orgueil, le front sourcilleux, les yeux errants négligemment sur les objets ou foudroyant de leurs regards tout ce qui est à vos pieds, vous daigniez à peine l'apercevoir et qu'il se retire enfin sans avoir

reçu de vous qu'un de ces regards plus humiliants pour lui que sa misère même. Voilà, j'ose le dire, un de ces traits de barbarie inconnus aux barbares mêmes et que la prétendue politesse de nos mœurs n'empêche pas de se renouveler sans cesse; un de ces traits qui crient vengeance devant Dieu et devant le monde, qui accusent enfin le riche au tribunal même de la justice comme mauvais citoyen et comme ennemi de la patrie.

Quel est en effet le principe d'une telle conduite? Quel est le principe du riche qui refuse l'aumône? Le voici : C'est qu'un homme qui possède des biens les possède uniquement pour lui-même, qu'il ne doit en faire part aux autres qu'autant que son intérêt le demande, mais qu'aussitôt que l'intérêt personnel est séparé de l'intérêt du prochain, on doit être insensible à ses misères et que c'est sa faute s'il est malheureux, qu'il est inévitable qu'il y ait des malheureux. Voilà la philosophie des riches, le sublime de la politique des riches. Or que deviendrait la société si chacun raisonnait de même? Etendez ce principe de l'intérêt personnel, appliquez-le aux différents états de la vie, vous trouverez qu'il conduit d'absurdité en absurdité, de crime en crime; vous verrez que celui qui en fait la règle de ses actions viole toutes les lois que les hommes ont faites entre eux lorsqu'ils ont construit des villes et formé des Etats; car à quelles conditions les hommes ont-ils fait des établissements et se sont-ils unis en société? N'était-ce pas sous ces conditions tacites qu'ils se secourraient tous mutuellement, qu'ils reconnaîtraient leurs services par d'autres services; mais que lorsqu'un d'entre eux serait destitué du pouvoir d'aider ses semblables, il n'en serait ni dédaigné, ni insulté, ni rejeté; qu'au contraire chacun lui offrirait les secours nécessaires auxquels il aurait prétendu lui-même s'il se fût trouvé dans la même situation. Telle est la base de toute société. Ainsi, l'homme qui refuse de regarder un pauvre, qui refuse d'assister le pauvre, viole la loi primitive de l'ordre; il sape donc les fondements de la société. Donc on devrait procéder avec rigueur contre l'avare; on devrait le séparer et le mettre dans une classe d'êtres différente de celle des hommes et lui refuser toutes les douceurs de la société, puisqu'il s'en retranche lui-même par sa dureté; il s'isole par amour-propre; refusant de contribuer au bien général et ne voulant vivre que pour lui-même, la férocité est son caractère, et il usurpe un vain titre lorsqu'il ose se vanter d'être homme : *Quid mihi tu pro homine feram ostendis.*

Disons tout enfin, *dives et pauper obviaverunt sibi*, le riche et le pauvre se sont rencontrés, et où se sont-ils rencontrés? Au retour d'un spectacle profane, au sortir d'une de ces assemblées ou de toutes les pertes celle du temps est la seule qu'on ne compte pas. Et qui sont-ils encore ces sortes de riches? des mondains qui, également accablés de leur opulence et de leur oisiveté, ne trouvent jamais de plaisir assez vendu ni de crime trop payé. C'est une de ces femmes dont le nom seul ferait le portrait ; autour d'elle les courtisans et les adorateurs, les jeux et les plaisirs; sur elle, l'éclat des pierreries, la richesse des ajustements, la délicatesse des parfums, les prestiges de l'art et les triomphes du luxe ; ce n'est qu'une seule personne et ce sont toutes les vanités ensemble. Et ce pauvre qui se présente à elle, quel est-il? Une mère de famille manquant de tout pour elle et ses enfants, qui, attirée par le bruit et l'éclat de cette divinité de la terre, s'est arrachée à son obscurité et à ses larmes pour se jeter sur son passage : voilà donc d'un côté la misère et la nudité, de l'autre la magnificence et l'orgueil; d'un côté une jeune idole toute fière des grâces et des attraits empruntés d'un coupable artifice, de l'autre une infortunée dont les yeux et le visage sillonnés par les pleurs, n'offrent que l'image de la douleur et les traits éloquents de la misère; d'un côté, enfin, l'opprobre et les souffrances, de l'autre la mollesse et la volupté, *dives et pauper*. Qui ne croirait dans ce moment la cause du pauvre gagnée? Les voilà cependant les riches les moins charitables, les riches sans cœur et sans entrailles. Le pauvre se présente à eux ils ne le voient pas; il a beau élever sa voix, ils ne l'entendent pas : le jeune mondain le regarde avec fierté et le dédaigne; la femme superbe porte la délicatesse jusqu'à ne pouvoir soutenir la vue d'un misérable et détourne ses regards comme si elle craignait d'en être attendrie. Qu'on aille même les solliciter chez eux pour une bonne œuvre, une pieuse fondation, une calamité publique, ils sont les plus réservés dans leurs libéralités, et toujours les premiers à se plaindre qu'on est indiscret, qu'on les vexe trop, et que, s'il fallait écouter tous les pauvres, ou ceux qui demandent pour eux, leurs revenus ne suffiraient pas. O honte de l'humanité, s'écrie saint Bernard ! et de quoi donc s'agit-il, mon cher auditeur : demande-t-on que vous donniez de votre nécessaire, de ce que vous employez à soutenir votre rang? Non, on ne vous demande que ce que vos passions mêmes ne peuvent consumer. Il n'est pas question d'être chrétien, on vous demande d'être homme ; on veut seulement que vous, qui savez si bien tenter au jeu les faveurs de la fortune, sachiez aussi secourir ceux qu'elle a accablés de ses disgraces, et que le hasard ne soit pas tellement votre divinité que les pauvres cessent d'être hommes pour vous. On veut que vous ne fassiez pas à la nature et à la raison l'outrage affreux de pleurer au théâtre les infortunes imaginaires d'un héros chimérique, et qu'au sortir de là, comme si vous aviez laissé votre cœur sur une scène frivole, vous n'ayez plus ni sentiment, ni pitié pour un malheureux qui se présente à vous, et pour les infortunes trop réel-

les de vos frères. Ces sommes employées à soutenir un jeu funeste, que vous prodiguez à des spectacles criminels, le dirai-je, à des créatures vouées au déshonneur et au scandale, diffamées par leur état, méprisées par vous mêmes, ces mêmes sommes suffiraient pour secourir des âmes vertueuses qui n'ont d'autre crime que leur pauvreté, et soulager des amertumes qui n'ont d'autre tache que leur misère ; elles suffiraient pour préserver de la mort et du désespoir une infinité de malheureux qui sont vos frères, et refuser de le faire, est-ce d'un chrétien ou d'un barbare, d'un homme ou d'un monstre ? *Quid mihi tu pro homine feram ostendis.*

Qu'ajouterai-je encore? Envain j'en citerais d'autres exemples, je ne dirais rien que vous n'ayez vu cent fois. Disons seulement, à la gloire de l'humanité et pour venger la nature outragée, que la cause de cette barbarie, si commune dans notre siècle, et si honteuse pour nos mœurs, la cause, dis-je, n'en est point dans la nature, ni dans nous-mêmes. Nous naissons tous avec la pitié pour les malheureux ; elle est si inséparable de notre être qu'elle semble moins une vertu pour l'homme qu'un sentiment nécessaire, et pour vous en convaincre, choisissez de tous les riches le plus dur et le plus barbare, le riche en qui la fortune a le plus dégradé le cœur et la raison, réduisez-le dans l'extrême nécessité, et vous verrez son éloquence à plaindre les malheureux, à condamner le mépris qu'on a pour eux : il deviendra homme dès qu'il aura cessé d'être riche. Cruelle fortune! c'est donc là ton ouvrage : tu nous as tout ravi, jusqu'à l'humanité. Orgueil, ambition, luxe de nos villes, ah! puisque vous deviez multiplier nos misères, du moins fallait-il nous laisser la compassion pour les misérables. Aimable simplicité de nos pères, qu'êtes-vous devenue? Hélas! moins riches que nous, ils étaient cependant plus sensibles aux besoins du pauvre et de l'indigent. C'est à leurs vertus que nous devons tant de maisons saintes, de pieuses fondations, d'établissements de charité; et leur piété s'est signalée en multipliant parmi nous les asiles pour les malheureux. On ne voyait pas dans leurs maisons le fastueux étalage du luxe et de la magnificence des palais, dont nous osons nous applaudir; mais on ne voyait pas tant de familles ruinées gémir dans le secret, et cacher sous des dehors trompeurs, l'infortune, l'indigence et le désespoir. Leurs villes, moins opulentes que les nôtres, ne retentissaient pas du fracas des chars et des équipages; on n'y voyait pas tant de riches, par la pompe du cortége, insulter à la misère publique, et conduire comme en triomphe les dépouilles du peuple; mais aussi on y voyait moins de citoyens malheureux importuner par leurs demandes, étaler aux yeux de leurs frères leur opprobre et leur nudité, et faire retentir partout leurs plaintes et leurs gémissements. Hélas! avant que le luxe se fût emparé de nos climats, nos pères, moins opulents, étaient plus charitables, et leur médiocrité leur suffisait pour eux et pour leurs frères : notre abondance ne suffit pas pour nous-mêmes; et au lieu que nous ne savons être grands qu'aux dépens d'autrui, et, pour ainsi dire, en faisant des malheureux, eux au contraire faisaient connaître leur grandeur, non par la somptuosité et la pompe extérieure, mais par la noblesse des sentiments, par leurs bienfaits, leur générosité, et ils mettaient leur gloire à n'être au-dessus des autres que par le cœur. Grand Dieu! que ces siècles grossiers que nous osons appeler barbares l'emportaient sur la politesse du nôtre! Ne verrons-nous jamais ces temps heureux, et la nature, parmi nous étouffée par la vanité, reprendre enfin ses premiers droits?

Commençons donc par réformer notre cœur; et lorsque ce premier motif vous aura humanisés, lorsque vous saurez découvrir dans le pauvre votre prochain et un homme comme vous, alors nous ouvrirons l'Evangile, nous appellerons la foi au secours de la nature, et nous vous montrerons dans le pauvre quelque chose de plus qu'un frère, nous vous montrerons votre Dieu même, et un membre de Jésus-Christ, et c'est ici le second motif, le motif de religion.

Oui, nous dit le Sauveur, ce que vous avez fait à un de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV.) Jésus-Christ pouvait il mieux nous marquer l'intérêt qu'il prend aux services rendus aux pauvres, qu'en se mettant lui-même à leur place? Et pourquoi a-t-il choisi des membres aussi méprisables en apparence? Ah! chrétiens, il a voulu par là sonder votre amour, et vous aider à mériter le sien. Si ce Dieu sauveur s'était présenté en personne, vous n'auriez pas été les maîtres de le refuser. Pour vous laisser le mérite de l'aumône, qu'a-t-il fait? Il s'est couvert de toute l'ignominie de la pauvreté; ce n'est plus en Dieu, ce n'est plus en maître qu'il se montre, il paraît dans l'état d'un malheureux, il parle en suppliant : il fait plus, il se loge dans les hôpitaux, il erre dans les déserts, il s'enferme dans les prisons; et là, infirme et désolé, dans les tourments et dans les chaînes, il attend vos secours pour voir si vous le reconnaîtrez dans cet état. Ce n'est pas seulement dans les temples, à vos prières et à vos hommages qu'il vous reconnaît pour ses serviteurs; là, il ne vous en coûte rien pour l'appeler votre Dieu; l'autel est le Thabor où il paraît dans tout l'éclat de sa gloire. Mais dans ces édifices publics, que la charité élève et que la charité soutient, où il paraît abattu et couvert de plaies, où, comme sur le Calvaire, son sang coule encore, c'est là qu'il se plaît à recevoir vos hommages sous le titre de services; là, qu'étendu sur la croix il prononce encore la condamnation des riches du monde et qu'il ne cesse de vous crier que ce que vous avez fait à un de ces

malheureux, c'est à lui-même que vous l'avez fait : *Mihi fecistis.*

Reconnaissez-là donc, chrétiens, toute la grandeur, et, pour ainsi dire, toute la divinité des pauvres, dans le principe de la religion ; ils sont les images vivantes de l'humanité souffrante de Jésus-Christ, et comme les débris épars de sa passion sur la terre. Je ne m'étonnerai donc plus que les saints aient montré tant de zèle et d'amour pour les pauvres : tant de traits héroïques de leur charité, que l'histoire nous a conservés, ne me paraissent plus incroyables. Je ne m'étonne plus qu'on ait vu un saint Louis les introduire dans son palais, descendre du trône devant eux, déposer à leurs pieds son diadème, les admettre à sa table ; que dis-je ? les servir lui-même, et se montrer plus jaloux de cette fonction que de toutes les prérogatives de la royauté ; qu'on en ait vu tant d'autres porter leur charité jusqu'au prodige, exposer leur vie et leur santé pour servir les pauvres dans leurs maladies les plus contagieuses : c'est qu'ils découvraient Jésus-Christ dans ces hommes hideux ; et dès lors rien ne pouvait les arrêter ; ils domptaient tout, et les répugnances des sens, et les révoltes de la nature ; ils retiraient les pauvres dans leurs maisons, traitaient eux-mêmes leurs plaies, baisaient leurs ulcères, y collaient leurs lèvres : et, malgré la corruption... je m'arrête, admirons les siècles heureux qui ont pu produire de tels exemples, et plaignons le nôtre qui ne peut pas même les entendre.

Aussi, mes frères, disons-le avec douleur, quelle différence de ces beaux siècles du christianisme d'avec le nôtre ! l'esprit de charité avait si bien passé du Maître dans les disciples, que tout était parmi eux dans une égalité parfaite ; ils se regardaient tous comme une seule famille, et ils n'auraient pas souffert un seul de leurs frères dans la peine. Voyez, disait Julien l'Apostat (son témoignage est trop frappant pour l'omettre), voyez, disait aux païens cet ennemi de Jésus-Christ, comme les chrétiens secourent leurs pauvres et s'aiment entre eux ! voilà ce qui a le plus contribué aux progrès de leurs superstitions ; c'est pourquoi, leur disait-il, établissons aussi des hôpitaux ; car il serait bien honteux que nous n'eussions pas tant de soin de nos pauvres que les juifs et les Galiléens. Ainsi parlait cet impie ; et ce trait seul en dit plus que tous les discours. Et en effet, je vous demande, mes frères, que pensez-vous qui dût faire le plus d'honneur à la religion, si des païens ou des barbares venaient parmi nous ? Croyez-vous que ce seraient ces palais superbes qu'ils verraient dans nos villes, ce luxe d'habits, ce faste et cette richesse d'ameublements qui leur feraient estimer nos mœurs et les convertiraient à la religion ? Hélas ! ce seraient bien plus sans doute ces édifices consacrés à la charité, ces maisons saintes, où tant d'âmes ferventes se dévouent au service de leurs frères. Ce spectacle touchant parlerait bien plus à leur cœur et à leur raison. Heureux si le refroidissement de la charité laisse encore subsister longtemps parmi nous ces pieux monuments de la sainteté de la religion et de celle de nos pères. Finissons : reste encore à envisager l'aumône du côté des riches ; devoir de raison et d'intérêt personnel. Mais je me borne à ces deux réflexions : faites l'aumône si vous êtes riche, faites-la même si vous ne l'êtes pas.

TROISIÈME PARTIE.

Faites l'aumône si vous êtes riches et pourquoi ? pour ne pas voir vos richesses s'évanouir, votre nom s'éteindre, et la colère du ciel poursuivre votre héritage jusque sur vos descendants. Car la voilà, la cause secrète de tant de maisons que nous voyons disparaître, de tant de familles ruinées. On l'impute à la mauvaise conduite des enfants dissipateurs ; et, si l'on pouvait lire dans les décrets de la Providence, on verrait que c'est la dureté, l'avarice du premier auteur de ces brillantes fortunes, que Dieu punit de génération en génération ; il permet que des enfants dissolus héritent de ces biens immenses, les dissipent par la débauche, et vengent ainsi par leurs désordres les pauvres de l'injustice de leurs pères : *Transferantur filii ejus et mendicent, prot eo quod non est recordatus facere misericordiam.* (*Psal.* CVIII.)

En vain croirez-vous avoir éternisé votre nom, rendu votre souvenir cher et illustre dans la postérité par ces palais superbes que vous aurez fait construire, ou par ces mausolées qu'on élèvera sur vos cendres, les pauvres, qui se souviendront de votre dureté, se serviront de ces monuments de votre orgueil pour flétrir votre nom et votre mémoire ; la voix publique même se joindra à eux ; et loin de pleurer à votre mort, les peuples s'en réjouiront, comme ayant un tyran de moins ; ils vous verront porter au tombeau avec une secrète satisfaction, et à ces épitaphes glorieuses, que le mensonge avait gravées sur la pierre de votre sépulcre, chacun subtituera celle que Jésus-Christ a faite pour tous les riches sans entrailles : *Mortus est dives et sepultus est in inferno* (*Luc.*, XVI) ; le riche est mort, et l'enfer est son tombeau.

Quel contraste dans la mort d'une personne charitable et bienfaisante ! Combien ils sont attendrissants, ces éloges naïfs mais sincères, que forment, de concert, les voix de tout un peuple ! Hélas ! s'écrient la veuve et l'orphelin, quelle perte nous avons faite ! cet homme faisait de si grands biens, il avait l'âme si grande et si généreuse ; c'était notre père, notre ami ; hélas ! qui nous le rendra ? Oh ! le beau spectacle pour l'humanité ! oh ! le beau triomphe pour la religion, que les funérailles d'un grand, d'un riche charitable et bienfaisant ! Et vous, riches avares, riches prodigues et dissipateurs, quelle leçon pour vous ! Pendant que vous vivez, vous avez des courtisans et des adorateurs, et les ministres de vos passions,

rampants à vos pieds, vous prodiguent l'encens et le mensonge. Etes-vous disparus, le mépris succède aux éloges ; avec tous vos trésors, à peine pouvez-vous acheter une larme, un regret, même de la part de vos héritiers, et votre mort n'est bien souvent qu'une félicité publique

Je dis, en second lieu : Faites l'aumône si vous n'êtes pas riches. Eh quoi ! mes frères, la charité, cette vertu si féconde, n'aurait-elle donc qu'une obligation ou qu'un moyen d'y satisfaire? Les deux apôtres, Pierre et Jean, rencontrent à la porte du temple un pauvre boîteux qui implore leur secours. Nous n'avons rien, nous n'avons ni or ni argent, répondirent les apôtres, tout ce que nous possédons, le voici, et nous allons vous le donner : au nom de Jésus-Christ, levez vous et marchez : *In nomine Jesu surge et ambula* (*Act.*, III) ; à l'instant le pauvre guéri se lève et marche. O vous donc, à qui la fortune a refusé les moyens d'aider vos frères, dites seulement comme les apôtres: tout ce que j'ai, je vous le donne : *Quod habeo hoc tibi do* (*Ibid.*), et bientôt votre charité fera les plus grands miracles. Vous n'avez ni or ni argent, mais vous avez peut-être accès auprès des personnes opulentes, mais vous avez l'entrée chez les grands, mais vous avez des amis chrétiens et charitables, mais vous connaissez des personnes qui ne demandent qu'à être instruites et à pratiquer les œuvres de miséricorde; donnez aux malheureux votre intercession, votre protection auprès d'elles; soyez leur ambassadeur auprès des riches, vous en serez doublement le père; entrez dans ces palais où la fortune habite sous les trophées qu'elle s'est dressés de la misère publique, faites-y retentir la voix de la charité ; osez apprendre à ces favoris de la fortune qu'il est des malheureux; plaidez devant eux la cause de l'indigent, et vous verrez un miracle que vous n'attendiez pas : vous verrez que ce que ces hommes durs et hautains ont tant de fois refusé à la voix des pauvres, ils l'accorderont à votre considération ; et ce qu'on n'aurait jamais osé espérer de leur religion, vous l'obtiendrez, au centuple, de leur vanité. Avec ces ressources inespérées, chargés de ce nouveau butin, quels prodiges n'allez-vous pas faire? Comme le Prince des apôtres, vous n'aurez qu'à dire : levez-vous et marchez ! vous délivrerez des captifs, vous rétablirez des infirmes, vous remonterez des fortunes qui n'attendent que vous pour se relever. Et quel plus grand plaisir pour vous, que de voir le prisonnier, en brisant ses fers, vous reconnaître pour son libérateur; d'entendre le pauvre, dans sa cabane, vous louer autour de son foyer rustique, comme son père, son sauveur, et répéter votre nom chéri à ses enfants attendris ? O charité, ô vertu des grandes âmes ! vos œuvres sont trop belles ! partager ses biens avec les malheureux, c'est en doubler la jouissance; et il est si flatteur pour l'homme de secourir les malheureux, que c'est presque une bonté à Dieu d'avoir voulu nous en faire un mérite.

Enfin, si tous ces motifs ne vous ébranlent pas, laissez-vous toucher au plus grand de vos intérêts, l'intérêt de votre éternité. Encore un instant, et la mort qui égale tout, va traduire au même tribunal, le riche et le pauvre. Hé ! quel changement, mes frères, j'aperçois dans ce moment ! Le pauvre devenu le juge du riche; le riche tremblant aux pieds des pauvres, implorant leur secours et leur intercession auprès du souverain Juge. Grand Dieu ! qu'ils seront petits alors, ces hommes qui avaient tout prodigué au luxe, aux passions, au scandale ! Leurs trésors auront disparu, et, de tant de richesses, il ne restera que l'anathème dont elles furent frappées : *vœ vobis divitibus.* (*Luc.*, VI.) Qu'ils seront grands, au contraire, ces hommes qui, peu favorisés de la fortune, auront partagé ce peu avec leurs frères. On verra la dragme de la veuve sortir rayonnante de la main du pauvre; et Jésus-Christ, ratifiant la promesse qu'il a faite aux âmes charitables, leur ouvrir le ciel acheté par leurs largesses : *beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (*Matth.*, V.) Mes frères, y pensons-nous? ce sont là les plus grandes vérités de notre foi : Heureux, nous dit le Prophète, celui qui entend la voix du pauvre et de l'indigent : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (*Psal.* XL) ; le Seigneur ne l'abandonnera pas au dernier jour, *in die mala liberabit eum Dominus.* (*Ibid.*) Le riche heureux n'est point celui qui éblouit par la magnificence de son luxe, par la foule des plaisirs qui l'entourent ; hélas ! quand il pourrait l'être pendant le court moment de la vie, à l'heure de la mort il entendra la voix du pauvre s'élever contre lui et lui redemander son héritage. Hé ! quel désespoir pour lui dans ce moment ! Que de riches, à cette dernière heure, voudraient pouvoir changer l'usage qu'ils ont fait de leurs biens ! Un conquérant à la mort donnerait tout le sang qu'il a sacrifié à la gloire, pour le moindre sacrifice fait à la charité. Un grand donnerait tout l'or et la pourpre dont il a couvert les murs de son palais, pour un seul malheureux dont il aurait couvert les membres et la nudité ; une mondaine, tous les adorateurs de son luxe et de ses charmes, pour une seule infortunée dont elle aurait essuyé les larmes et sauvé l'innocence. Inutiles regrets qu'enfante le désespoir dans le cœur du riche mourant ! Heureux qui sait les prévenir, et exaucer la voix du pauvre avant la mort, *beatus qui intelligit.* Au lieu que les autres riches perdent tout en mourant, c'est la mort qui met le riche charitable en possession de tous ses biens. Elle lui rend tout en lui ôtant la vie, et il va recueillir dans le ciel les trésors qu'il a semés sur la terre, et que la rouille ne peut plus corrompre ; *in die mala liberabit eum Dominus.* Plus grand cent fois, plus immortel par ses charités que les autres riches par le faste de leurs palais, il s'élève dans leurs cœurs un monu-

ment d'autant plus durable, qu'il a pour fondement l'amour et la reconnaissance; son nom sera béni sur la terre, et son âme reçue dans le ciel.

SERMON VII.

SUR LA CRAINTE DE DIEU.

Initium sapientiæ timor Domini. (*Psal.*, CX.)

La crainte de Dieu est le principe de la sagesse.

Heureux donc celui qui la possède, cette précieuse vertu! Heureux l'homme qui met toute son attention à l'entretenir, à la perfectionner dans son cœur! Avec ce seul bien il possède tous les biens et tous les trésors ensemble.

Crainte de Dieu! qui me donnera de vous en tracer une juste idée et de répondre à l'importance, à la grandeur de mon sujet? Nous pouvons l'envisager sous deux rapports principaux, dans ses avantages et dans ses caractères; dans ses avantages, en considérant en général ce qu'elle est dans l'homme et pour tous les hommes; dans ses caractères, en montrant plus particulièrement ce qu'elle est, ce qu'elle doit être dans le chrétien: pourquoi nous devons craindre Dieu, comment il faut craindre Dieu. J'aurais souhaité pouvoir tout renfermer dans la même instruction; mais un seul discours ne pouvant suffire à remplir ces deux objets, je me bornerai dans celui-ci à vous donner en général une idée de la crainte de Dieu, à vous en détailler les effets et les avantages dans le cœur de l'homme; par là j'aurai occasion de vous rappeler des vérités trop peu connues dans ces jours mauvais; jours de deuil et de larmes pour la religion, de triomphe et de joie pour ses ennemis; où nous pouvons dire avec le prophète, qu'il est peu d'hommes qui réfléchissent encore, et en qui l'oubli de Dieu n'ait consommé l'égarement du cœur et de la raison: *Nullus est qui recogitet corde.* (*Isa.*, LVII.) Voilà mon dessein; avant de vous en tracer l'ordre et le plan, implorons, etc.

Quels sont les biens qu'apporte avec elle la crainte de Dieu dans le cœur de l'homme? Apprenons-le de l'Esprit-Saint lui-même; il nous la représente par la bouche du Sage comme une source féconde d'où coulent à l'envi les lumières de l'esprit, les vertus du cœur, la paix et le bonheur de la vie: les lumières de l'esprit, parce que la crainte de Dieu est la première science de l'homme, qui lui ouvre les routes de la sagesse: *Plenitudo sapientiæ timere Deum, scientiam et intellectum comparietur.* (*Eccl.*, L.) Les vertus du cœur, parceque la crainte du Seigneur en est la garde la plus vigilante, et qu'elle le rend juste et droit: *Timor Domini custodiet et justificabit cor.* (*Ibid.*) Le bonheur de la vie, parce que la crainte du Seigneur est la couronne de la sagesse. qui porte avec elle l'ordre, la paix et tous les biens de la société: *Corona sapientiæ timor Domini jucunditatem atque gaudium dabit.* (*Ibid.*) C'est-à-dire qu'elle est dans notre esprit un principe de lumière et de sagesse; dans notre cœur un principe de vertu et de justice; dans la vie civile un principe de paix et de concorde. En trois mots, elle éclaire l'esprit, élève le cœur, embellit la société: que pourrais-je vous offrir de plus digne de votre attention?

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Crainte de Dieu, première science de l'homme, souveraine lumière de notre esprit, *plenitudo sapientiæ timere Deum.* C'est elle en effet, c'est cette crainte d'un Dieu qui a précédé en nous toute connaissance, toute lumière; qui a présidé en quelque sorte à la naissance et au développement de notre raison. Les autres connaissances nous les acquérons, nous les devons au temps et à l'expérience: celle-ci nous l'avons sans étude, sans effort; et lorsqu'on nous a parlé pour la première fois dans notre enfance d'un Etre suprême et créateur qu'il fallait révérer, notre raison est venue sans résistance se ranger sous cette loi. La voix de nos pères n'a été que la voix de la nature elle-même; l'éducation n'a point mis en nous ce germe précieux, elle n'a servi qu'à le faire éclore et à le développer. Le Créateur en avait ébauché les premiers traits au fond de notre âme, avant que la main des hommes vînt les achever; et livrés à nous-mêmes, notre cœur nous eût dit au défaut de nos maîtres, un Dieu tu adoreras: *Deum tuum adorabis.* (*Matth.*, IV; *Luc.*, IV.)

Les autres connaissances, que ne coûtent-elles pas? Que de siècles écoulés avant d'avoir pu découvrir la marche et connaître quelques secrets de la nature! Que de livres et de travaux pour faire un savant dans un seul genre! Point de science qui ne soit une conquête de notre esprit; la science qui nous apprend à connaître et à craindre le Seigneur en est, pour ainsi dire, le premier instinct; point d'autre maître pour nous l'enseigner que le spectacle de l'univers. Quand Dieu ne nous l'aurait pas dit, le firmament, ce premier livre de la théologie naturelle, nous le dirait assez; et le soleil, plus éloquent que la *Genèse*, porte écrit sur son front: *Creavit Deus cœlum et terram.* (*Gen.*, I.)

Les autres connaissances n'appartiennent qu'à un petit nombre d'hommes; celle-ci est, pour ainsi dire, la science universelle qui n'est point renfermée dans les cabinets du savant et du philosophe. Elle est de tous les états et de toutes les conditions; sous l'humble toit du laboureur, c'est le seul rayon de lumière qui vienne éclairer son ignorance; la seule loi qui imprime quelque sentiment de terreur à ces âmes dures et rustiques incapables de plier sous toute autre loi: elle est de tous les climats et de toutes les nations; l'Indien aux premiers feux de l'aurore se prosterne devant l'astre du jour qu'il révère comme son Dieu; le sauvage au fond des bois, étonné de trouver dans son cœur la crainte d'un Dieu qu'il cherche et qu'il ignore, tombe aux pieds des

divinités qu'il s'est forgées; point de peuple enfin qui ait pu fuir cette lumière victorieuse, elle brille jusque dans les ombres et les régions de la mort; et semblable à la lumière du soleil tantôt affaiblie, tantôt éclatante, jamais éclipsée par les nuages qui l'entourent; depuis la naissance du monde, la crainte du Seigneur se perpétue d'âge en âge, tantôt plus forte, tantôt plus faible, quelquefois obscurcie, jamais éteinte, toujours victorieuse du nuage des passions et des préjugés : *timor Domini sanctus permanens in sæculum sæculi.* (*Psal.* XVIII.)

Sur ce principe je raisonne maintenant et je dis : voilà donc une lumière, un sentiment qui est en moi malgré moi et qui n'est pas de moi. Non-seulement elle est en moi et dans les hommes que je connais, dans mes frères, dans ma patrie; elle est dans les hommes que je ne connais pas; les peuples séparés par les mers, les solitudes, les montagnes, de mœurs et de langages différents, se trouvent réunis par ce sentiment universel; et il n'y a que le plus ou le moins de cette crainte du premier Etre, qui distingue les nations polies des nations barbares, le savant de l'ignorant : elle est dans tous, elle est partout; quelque obstacle qu'on lui oppose, elle se fait jour et triomphe de tout. Or, je demande, un sentiment si vif, si général, si répandu, d'où nous vient-il donc ? Il ne vient pas de la nature seule, puisqu'il est chez les peuples les plus dénaturés et les plus barbares. Il ne vient pas des préjugés de l'éducation et de la naissance, ou des lois des princes, puisqu'il a précédé tous les empires et qu'on le trouve chez les peuples sans lois et sans principes : or, il n'est point de préjugé général et universel. Il est encore moins l'ouvrage de l'intérêt et des passions, dont il est le frein le plus incommode, et qu'il règne sur elles malgré elles; il est donc de Dieu et ne peut venir que de Dieu seul. Mais si c'est Dieu qui l'a donné à l'homme, qu'a-t-il donc prétendu lui donner, si ce n'est un maître et un juge de ses actions même les plus secrètes, une lumière pour éclairer sa conduite et ses démarches. Il a placé ce sentiment impérieux au fond de notre cœur, afin qu'il veille sur nos actions et commande à tous nos mouvements. C'est lui qui, dans certains moments, agite l'âme du pécheur; qui lui cause tant de remords, de regrets, de perplexités. Ce sentiment vengeur veille sans cesse au fond de sa conscience : en quelque lieu que le pécheur porte ses pas, il y porte la crainte avec lui ; et ce Juge incorruptible lui rappelle sans cesse qu'il y a une Divinité qui voit les crimes secrets pendant la vie et les punit après la mort; toute autre lumière peut s'éteindre dans l'homme ; celle qui naît de la crainte ne s'éteint jamais, dans quelque situation que l'homme se trouve. Caïn a beau amener son frère dans la solitude pour lui enfoncer le poignard loin des yeux de son Dieu, le sang d'Abel devient la voix de Dieu même qui étonne le coupable, le remplit d'images effrayantes dans l'instant même de son crime; qui le poursuit dans les déserts et ne lui laisse de repos ni le jour ni la nuit. Et voilà, remarque saint Bernard, la grâce la plus signalée que Dieu ait faite à l'homme, de lui avoir donné une lumière, un sentiment, une crainte dont l'homme n'est pas le maître. Sans elle, en effet, le crime eût été trop hardi sur la terre; ce qui a fait dire à un ancien que c'était la crainte qui avait fait les dieux; maxime qui, tout impie qu'elle est, prouve cependant que l'homme n'a jamais pu se dissimuler à lui-même la pensée d'un Dieu juste, dont il porte la terreur dans son âme, et que toujours le vice, par ses cruelles inquiétudes, sera le vengeur de la vertu.

Mais quoi ! ne voit-on pas des hommes qui sont parvenus à étouffer cette lumière divine, à perdre toute frayeur, tout sentiment de Dieu ? N'en voit-on pas qui, dans la nouveauté, l'enchantement des plaisirs, emportés par les fougues d'une jeunesse impétueuse, parviennent à étouffer également la voix de la nature et de la religion ? Il en est, sans doute, dans cet état; mais je demande combien dure ce sommeil de leur raison ? Est-il long, et peut-il l'être ? Car enfin, cet état d'insensibilité, dont l'impie se vante, ne peut venir que de deux principes : ou de ses passions révoltées, ou d'un système d'incrédulité réfléchie. Si c'est l'ouvrage de la révolte des passions, comme elles ont un progrès et une fureur, elles ont aussi un repos et un silence; s'il est vrai qu'elles entrent en mouvement, il est donc vrai qu'elles en sortent ; et alors, quels retours, quelles réflexions sombres et inquiètes ! C'est là que se vérifie la parole du Prophète : Le Seigneur s'est éveillé comme d'un profond sommeil, comme un ennemi redoutable sort de son ivresse : *Exaltatus est tanquam dormiens Dominus, tanquam potens crapulatus a vino* (*Psal.* LXXVII) : et de là ces moments, ces accès d'une mélancolie noire et farouche, qu'on aperçoit quelquefois dans les plus intrépides pécheurs ; fruit amer du remord et du retour de la crainte qu'ils croyaient étouffée.

Si c'est l'effet de l'incrédulité, avant de supposer l'impie tranquille, il faut le supposer convaincu de son système ; c'est-à-dire, qu'il croie qu'il n'est point de Dieu, ou, ce qui n'est pas moins absurde, qu'il y a un Dieu, mais qui ne voit rien, qui n'entend rien, et qui ne punit rien. Or, l'un et l'autre étant impossibles à prouver, il est donc impossible de les croire. Que dis-je? Et qui ne sait, après tout, que ceux qui affectent le plus de braver le ciel, ne sont pas toujours ceux qui l'appréhendent le moins ? Qui ne sait que les blasphèmes des impies contre la religion ne sont presque toujours que l'ouvrage de la crainte même et de leur désespoir contre elle ; et qu'ils n'aspirent à la détruire, que pour se venger de n'avoir pu parvenir à en douter ?

Je reviens donc, et puisque ce sentiment est si difficile à effacer du cœur de l'homme, puisque cette lumière est la première qu'il

ait reçue de Dieu, j'en conclus, qu'elle est donc la plus sûre, la plus infaillible, par conséquent la plus digne aussi de présider à nos actions et à nos jugements. En effet, toutes nos autres lumières, altérées ou corrompues par les passions, conspirent souvent avec elles pour nous tromper. Celle qui naît dans notre esprit du sentiment de la crainte d'un Dieu, est la seule qui, combattant toujours nos passions, ne s'accorde jamais avec elles. Qu'on vante donc, tant qu'on voudra, les lumières de la raison, la supériorité des talents, les connaissances acquises par l'étude et le savoir; pour connaître la faiblesse de l'esprit humain, s'il n'est éclairé du flambeau de la crainte de Dieu, je n'ai besoin que de ses propres ouvrages, et de voir ce qu'il a fait sans elle. Qu'est-ce que le plus grand génie, lorsque livré à l'impiété, il a perdu la vue et le sentiment d'un Dieu? Dispensez-moi de vous le dire, notre siècle n'en a que trop d'exemples. Combien de ces grands esprits qui, malgré la supériorité de leurs connaissances, ont fait les chutes les plus honteuses à la raison? J'ouvre leurs écrits, et j'y trouve des erreurs, des contradictions, des impiétés, des systèmes absurdes, qui n'auraient point échappé aux esprits les plus grossiers. Ils savent tout, ces grands génies, ils ont tout vu dans l'univers, ils n'y voient pas Dieu; au-dessus de l'homme par leurs talents, au-dessous du peuple par leurs égarements. C'est qu'en effet il n'est rien où la crainte de Dieu soit plus nécessaire que pour diriger dans ses recherches l'esprit du savant, du philosophe, de l'homme de lettres: elle seule peut l'arrêter cet esprit hautain et superbe, lorsqu'il franchit les bornes, et qu'il s'approche trop près de l'abîme où il pourrait être englouti. Qu'il est grand, nous dit l'Esprit-Saint, celui qui a trouvé la science et la sagesse humaine: *Magnus est qui invenit sapientiam et scientiam* (*Eccli.*, XXV); mais celui qui a trouvé la crainte du Seigneur, est au-dessus de tout et rien n'est au-dessus de lui. *sed non est super timentem Dominum.* (*Ibid*).

Qu'on vante encore, si l'on veut, les secours et les avantages de l'éducation, la bonté, la beauté du caractère: je demande combien de fois la plus heureuse, la plus brillante éducation, le plus riche, le plus vertueux caractère, ne se sont-ils pas démentis? Ce jeune homme avait si bien commencé, il devait faire la gloire de sa maison, et il en est devenu l'opprobre par les désordres les plus honteux. Pourquoi? La cause et l'époque en sont toujours dans l'affaiblissement du premier principe de la crainte de Dieu. Sans elle, que sont les plus riches présents de la nature, de la naissance, de l'éducation? Qui peut oublier son Dieu ne tarde point à s'oublier lui-même. Salomon est le plus grand roi d'Israël, le plus sage, le plus éclairé des hommes: il oublie son Dieu, ce beau génie tombe et s'égare; le voilà esclave de la volupté, dissolu et idolâtre. Joas, élevé dans le sanctuaire, a reçu l'éducation la plus sainte; il est sur le trône l'admiration d'Israël: il oublie son Dieu, Zacharie est égorgé sous ses yeux, les idoles sont relevées dans Israël, et ce roi, qui avait tant promis, tant fait pour la religion, le voilà le meurtrier des prophètes et le restaurateur d'un culte impie.

Vous me direz qu'avec la crainte du Seigneur on ne laisse point aussi de s'égarer; mais la différence, c'est qu'avec elle les chutes sont plus rares, la résipiscence plus prompte. David peut devenir meurtrier et adultère; il ne faudra que la voix et la parole d'un prophète pour ouvrir son cœur au repentir et à la pénitence. Théodose enivré des fureurs de la vengeance, peut se baigner dans le sang de tout un peuple; Ambroise parle, je vois le monarque, fondant en larmes, couvert du sac et de la cendre. Non, qui n'abandonne pas le Seigneur, n'en sera jamais entièrement abandonné; ce flambeau obscurci par les passions, perce enfin le nuage, et vient tôt ou tard nous éclairer au milieu du naufrage et de la tempête. C'est là, disait saint Augustin, c'est cette lumière divine qui m'éclairait jusque dans le gouffre des voluptés, le fil qui m'a conduit dans le labyrinthe des systèmes et des opinions où je m'étais égaré. Jamais, ô mon Dieu! disait ce grand saint, je n'ai pu perdre de vue la terreur de vos jugements; voilà ce qui m'a sauvé de tous les faibles de mon cœur, de tous les travers de mon esprit; voilà ce qui vous a enfin ramené Augustin, et ce qui l'a converti à la vérité. Quel exemple, chrétiens auditeurs, pourrait vous en dire davantage; quel discours même pourrait vous en dire autant?

Avançons. Crainte de Dieu, principe de lumière et de sagesse dans notre esprit; j'ajoute: crainte de Dieu, principe de justice et de vertu dans le cœur: *Timor Domini custodiet et justificabit cor.*

SECONDE RÉFLEXION.

J'ai cherché, dit le Prophète, un juste sur la mer orageuse du siècle; je l'ai vu exposé à de violentes tempêtes: déjà les flots s'amoncelaient autour de lui; les ondes écumantes et furieuses rendaient un son effroyable, *sonuerunt aquæ et turbatæ sunt* (*Psal.*, XLV): mais Dieu habitait dans son âme; sa présence l'a rendu intrépide et l'a sauvé du naufrage: *Deus in medio ejus, non commovebitur* (*Ibid.*): image sensible des effets de la crainte sur le cœur de l'homme.

Qu'est-ce, en effet, que le cœur de l'homme sans la crainte de Dieu? un vaisseau sans pilote. Que va-t-il devenir? le jouet des vents et de l'orage. Un empire sans maître et sans loi. Qu'y peut-il régner? la discorde et l'anarchie. Parlons sans figure. Qu'est-ce que le cœur de l'homme livré à lui-même? Dispensez-moi de vous le dire. En vain disputons-nous à la crainte du Seigneur d'être un frein utile et nécessaire aux passions et au cœur de l'homme; en vain lui contestons-nous ses droits et ses avantages, elle aura toujours nos crimes

pour nous les prouver. Sans elle, le cœur de l'homme est un furieux livré à lui-même. De quels désordres n'est-il pas capable? Au contraire, dès le moment que je suis convaincu qu'il est un Dieu témoin de mes actions les plus secrètes, que suis-je alors dans toutes mes démarches? comme un coupable devant son juge, un sujet devant son roi, un fils sous les yeux de son père. Le Dieu vengeur a placé son tribunal au fond de mon cœur; il faut ou que je le détrône par la révolte, ou que je marche toujours en sa présence par la crainte. Et tant que ce sentiment subsiste, quelle source intarissable de grandeurs et de vertus! Je m'explique.

En quoi consiste et à quoi se réduit pour l'homme toute la science de la justice? A éviter le mal et à faire le bien. Eviter le mal, voilà le commencement de la justice, *custodiet cor;* faire le bien, en voilà la perfection, *justificabit cor.* Or, l'un et l'autre est possible avec la crainte de Dieu, et impossible sans elle. En deux mots, avec la crainte de Dieu, il n'est point de mal que l'homme ne puisse éviter, point de bien que l'homme ne puisse faire.

Je dis d'abord, avec la crainte, point de mal, point de crime que l'homme ne puisse éviter, en voulez-vous la preuve dans son plus grand jour? regardez, dit saint Chrysostome, Adam et Eve dans le paradis terrestre, comment s'y prit le tentateur pour préparer leur chute. Pourquoi dit l'esprit infernal, le Seigneur vous a-t-il défendu de manger de ce fruit; *Cur præcepit vobis Dominus ne comederetis?* (*Gen.*, III.) A cette question captieuse, Eve oppose le sentiment de la crainte : Dieu nous le défend, dit-elle, sous peine de mort : *Ne forte moriamur* (*Ibid.*); et quoique seule aux prises avec le démon, avec la crainte du Seigneur, une femme est encore plus forte que tout l'enfer. Mais non, reprend l'ennemi, non vous n'en mourrez pas, *nequaquam moriemini.* (*Ibid.*) On le crut sur sa parole, et c'en fut assez; dès qu'Eve ne redouta rien, elle osa tout, et la crainte bannie de son cœur introduisit le péché dans le monde. Telle est, chrétiens auditeurs, l'image de ce qui se passe au fond de notre âme; l'histoire du premier crime est presque celle de tous les hommes. *Cur præcepit vobis Dominus,* pourquoi le Seigneur vous l'a-t-il ordonné? voilà la marche de l'esprit de ténèbres, lorsqu'il en veut à notre innocence, pourquoi, dit-il, à une jeune personne qu'il veut engager dans le faste des pompes mondaines, pourquoi la religion, la loi de Dieu vous défendraient-elles ce que se permettent tant de personnes de votre rang, de votre sexe, de votre âge? A cette première voix de l'enchanteur, on oppose celle de la crainte d'une conscience timorée, qui d'abord ne manque pas de se faire entendre; on répond comme la première femme par les ordres et les menaces de Dieu; on craint de donner la mort à son âme en se conformant au siècle, *ne forte moriamur;* et cette crainte tant qu'elle subsiste, quels maux n'arrête-elle pas? l'orgueil, l'amour profane, les désirs criminels, toutes les passions naissantes qui déjà se précipitent avec fureur à la porte d'un jeune cœur où veille la crainte de Dieu, et ne portent qu'en frémissant le joug que leur imposent les terreurs de la religion. Mais bientôt un cri séditieux se fait entendre : non, vous n'en mourrez pas; non, nous ne sommes point un si grand mal; *nequaquam moriemini:* on se laisse persuader. et que s'en suit-il? non-seulement la perte de l'innocence et de la religion, mais souvent celle de la réputation même : on a beau appeler à son secours tous les autres motifs de l'honneur et du respect humain; après avoir cessé de craindre les ordres de Dieu, on en vient à ne pas craindre les discours et les jugements des hommes: de là, la corruption générale des mœurs, la honte et les désordres des familles

Pourquoi, dit le démon de l'intérêt, à cet homme dans le négoce et les affaires, ces détours, ces manéges, ces usures palliées, vous seraient-ils défendus: *Cur præcepit vobis Dominus?* Pourquoi cette entreprise obligerait-elle à restitution? A cette première amorce on désire, mais on craint encore. La religion crie au fond du cœur : vous mourrez, et votre âme périra avec votre or et votre argent: *Ne fore moriamur.* Et cette voix de la crainte, tant qu'elle est écoutée, que de désordres et d'injustices n'arrête-t-elle pas? mais non, répond l'avarice; non, dit l'ambition, vous n'en mourrez pas, vous ne pécherez pas; il est des moyens et des couleurs pour interpréter la loi, pour calmer la conscience; *nequaquam moriemini;* et une fois que la crainte est endormie, que de crimes commis avant qu'elle se réveille! De-là tant de monopoles et de concussions, peut-être de rapines et de banqueroutes frauduleuses; delà, le désordre de tous les états; de l'artisan sans conscience dans sa profession, du peuple sans fidélité dans ses travaux, et du riche sans bornes dans son ambition.

Cur præcepit vobis Dominus; pourquoi, dit à un savant le démon de l'orgueil et de la science présomptueuse, n'approfondirais-je pas ce mystère; pourquoi ne puis-je tout comprendre dans la religion; pourquoi Dieu aurait-il des secrets pour moi? Tentation délicate, murmure séduisant d'une curiosité effrénée: d'abord on y resiste avec la pensée du respect, de l'anéantissement profond où un insecte rampant doit être devant l'Etre suprême; et captif sous le joug de la religion, on la regarde comme cet arbre de la science de Dieu même, dont une main hardie ne peut toucher le fruit sans risque de la mort, *ne forte moriamur.* Mais non, reprend l'orgueil, non, vous ne mourrez pas, vous ne tomberez pas, *nequaquam moriemini.* Cette crainte une fois bannie, que de maux vont suivre! le blasphême, l'impiété, le schisme, l'hérésie; on va jusqu'à s'applaudir de sa révolte; peu s'en faut que comme le premier homme, on ne se regarde

presque égal à Dieu, parce qu'on a osé braver ses loix et lever le voile qui couvrait les mystères. Et ce premier crime, à quels excès ne conduit-il pas? Après avoir oublié son Dieu on ne tarde pas à s'oublier soi-même : de là, le renversement des mœurs et des loix, souvent les révolutions qui ont changé les nations et renversé les empires; en un mot, de là tous les malheurs et tous les désordres qui ravagent la terre. Ce qui a perdu le premier homme, perd encore et perdra toujours sa postérité. Pourquoi? Parce sans la crainte de Dieu, le cœur de l'homme n'est qu'un furieux livré à lui-même, point d'excès dont il ne soit capable.

Mais ce n'est point assez pour la justice que d'éviter le mal, ce n'en est que le commencement; il faut pour sa perfection faire le bien, *justificabit cor :* or, c'est ce que fait encore la crainte du Seigneur; et par la même raison qu'il n'est point de mal que l'absence de cette crainte ne puisse faire dans l'homme, il n'est point aussi d'héroïsme de vertu, de justice que sa présence ne puisse produire, dont elle ne soit le principe et la source. Prenez garde, chrétiens auditeurs, quand j'appelle la crainte de Dieu, le principe de toute justice, de toute vertu, j'entends de toute vertu, sans en excepter même la charité, parce que, selon l'Esprit-Saint, c'est à la crainte à frayer la route à l'amour, *timor Domini initium dilectionis.* (*Eccli.* XXV.) Ici, chrétiens, je prévois quelles idées pourraient s'offrir à votre esprit, et qu'il est important d'éclaircir avant d'aller plus loin. Ce motif de la crainte, pourriez-vous dire, n'appartient qu'à des esclaves, à des pécheurs; il déshonore le juste, il est indigne d'un cœur vertueux. Une âme véritablement à Dieu ne se laisse conduire que par l'amour, comment donc peut-on appeler la crainte le principe de toute vertu, puisqu'elle confond le juste avec le pécheur? Je demande à ceux qui osent tenir ce langage d'où vient donc que les plus grands saints ont eu ce sentiment sans cesse présent à leur esprit : je vois un saint Jérôme conduit par la terreur des jugements de Dieu dans une caverne profonde, croire à chaque instant entendre la trompette fatale : un Pacôme, un Paul, un Hilarion, ces anges du désert, je les vois passer leur vie dans des terreurs continuelles; et, à leur mort, plus agités encore, faire trembler leur couche, pauvre et humiliée, sous le poids des jugements éternels qui les accable : une sainte Thérèse au milieu même des ardeurs de la charité et brûlée des plus vives flammes de l'amour, voit encore à ses pieds les flammes de l'enfer, et ne cesse d'occuper son esprit de cette pensée : un David lui-même demande à Dieu, comme la plus grande de toutes les grâces, de pénétrer jusqu'à sa chair de cette frayeur salutaire, *confige timore tuo carnes meas.* (*Psal.* CXVIII.) Après de tels exemples, je n'ai plus rien à dire. Malheur au maître et au disciple, à l'esprit séduit ou séducteur qui voudrait marcher dans les routes de la perfection, autrement que les plus grands serviteurs de Dieu. Je sais qu'il est une crainte mercénaire qui n'arrête que la main, sans exclure la volonté de pécher, et que l'Eglise condamne : mais je sais aussi que l'hérésie n'a que trop abusé de ce prétexte pour proscrire en général toute crainte ; et que c'est avec raison que le concile de Trente a frappé d'anathème tous ceux qui ont cherché à déprimer cette vertu. Non, reprend saint Chrysostome, il faudrait bien peu connaître le cœur de l'homme, pour ignorer que la crainte est un motif utile aux saints mêmes pour persévérer dans la justice; et qu'en un mot, il n'est rien de si grand dont elle ne puisse rendre l'homme capable. Et la raison? Le Prophète nous l'apprend : parce que celui qui craint Dieu, ne craint que Dieu et que dès-lors rien ne peut ni l'étonner, ni l'abattre : *Deus in medio ejus, non commovebitur* (*Psal.* XLV) : voilà la source de tous les grand sentiments, et ce qui met l'homme au-dessus de lui-même.

En effet, venons au détail : qui craint Dieu, ne craint que Dieu ; par conséquent point de force d'esprit et de courage, point d'héroïsme et de grandeur d'âme au-dessus de la sienne. Pourquoi? Parce que c'est la crainte des hommes qui, pour l'ordinaire rétrécit l'esprit et le cœur, avilit l'âme et le courage, et ne nous rend capables que de vertus faibles, médiocres, changeantes, semblables au motif qui les produit, et qui se démentent pour l'ordinaire au moindre souffle du respect humain : au lieu que l'homme qui est animé par la crainte du Seigneur, est semblable, nous dit le Prophète, au rocher que la mer mugissante bat envain de ses flots; les murmures du monde viennent se briser à ses oreilles, et ne parviennent jamais jusqu'à son cœur; *Deus in medio ejus, non commovebitur.* En voulez-vous des preuves éclatantes? Ouvrez l'histoire de la religion, et demandez-les d'abord aux tyrans eux-mêmes, effrayés de la constance et de l'intrépidité des martyrs, sur qui la crainte des tourments les plus barbares ne pouvait rien ; parce que, dit saint Grégoire pape, ce qu'il craignaient le plus, c'était de paraître craindre au monde quelque chose plus que Dieu. De quel côté parut la grandeur alors? Les tyrans étaient méprisés sur le trône, les martyrs, étaient rois sur l'échafaud, et les supplices des victimes faisaient plus d'admirateurs que la gloire et la puissance des césars. Demandez-les enfin à ces protecteurs si redoutés de l'hérésie arienne : que purent toute leur autorité, toutes leur forces, toutes leurs menaces contre les soutiens et les défenseurs de l'Eglise? Le préfet Modeste a beau proposer à un saint Basile, par ordre de l'empereur Valens, de souscrire à une décision contraire à la foi orthodoxe, le saint docteur ne lui répond que ces paroles : nous avons appris à ne craindre que Dieu; et le ministre du prince paraissant étonné de n'avoir jamais rencontré d'homme

qui lui eût parlé de la sorte ; c'est, lui répliqua cette grande âme, que tu n'as peut-être jamais parlé à un évêque ; et toutes les menaces du trône vinrent échouer aux pieds du ministre des autels : on les eût redoublées, Basile n'en eût pas été plus ébranlé : ce n'est pas qu'il ne sût obéir à son prince ; mais il ne craignait que de désobéir à Dieu, et il fut invincible : *Deus in medio ejus, non commevobitur.*

Qui craint Dieu, ne craint que Dieu ; par conséquent tout ce qui est piége, écueil, tentation pour la vertu des autres, ne l'est point pour lui ; et affranchi en quelque sorte de la faiblesse humaine, lui seul mérite le nom de grand. Pour vous en convaincre, placez dans le même rang deux hommes, l'un pénétré, l'autre dépourvu de ce sentiment, que verrez-vous dans celui qui en est dépourvu? Le jouet de toutes les faiblesses. Saül a perdu la crainte du Seigneur, ne cherchez plus en lui le héros, le prince, le sage, le roi; l'homme même a disparu : en proie aux vapeurs, à la frénésie d'une humeur noire et maligne, quel spectacle donne-t-il à son peuple? Lui qui n'avait pas craint des armées de Philistins, lui qui avait combattu toutes les nations ennemies, tant qu'il avait marché en présenee du Seigneur; depuis qu'il l'a abandonné il tremble devant un seul homme, un David qui fuit devant lui ; et le berger qui craint le Seigneur effraye le monarque qui avait fait trembler la terre; lui enfin qui avait interrogé Samuel, qui avait mérité d'être admis aux oracles et aux conseils du Seigneur, le voilà, jouet d'une superstition populaire, aux pieds d'une femme, d'une pythonisse, interrogeant l'enfer et les démons. Triste exemple de ces prétendus grands hommes, qui ont voulu secouer le joug de la religion : ils ne veulent pas croire un Dieu de peur d'être obligés de le craindre, et ils croient à tous les écarts, à tous les caprices d'une raison malade et égarée; tour-à-tour impies et superstitieux, philosophes et enthousiastes, crédules et pyrrhoniens, esprit forts par système, peuple par la conduite.

Placez au contraire dans le même rang l'homme conduit par la crainte du Seigneur, qu'y verrez-vous? un cœur invincible, que tous les dangers de l'orgueil et de la prospérité ne peuvent corrompre. Pourquoi? Parce qu'avec ce sentiment le conquérant sous les lauriers de la victoire, le potentat sous l'orgueil du diadème, le riche au milieu de ses trésors n'en seront point éblouis; ils penseront toujours que devant Dieu toute leur puissance et leur gloire ne sont qu'un grain de sable qu'un instant peut détruire : témoin cette leçon célèbre que donnait un grand roi à ses courtisans. Dans le délire de leurs flatteries, ils l'appelaient le maître de la terre et de la mer. Le monarque, pour toute réponse s'enveloppe dans son manteau et se fait porter au bord de l'Océan : il s approche des flots et il dit : la terre où je suis est à moi, et toi, mer, tu es soumise à mon empire; retire-toi, je te commande de n'aller pas plus loin et de respecter ton roi. Les flots indociles viennent mouiller les pieds du monarque et menacent de l'engloutir; alors se tournant vers ses courtisans : Allez vils corrupteurs des rois, apprenez qu'il y a un autre maître que moi de la terre et des mers; et avec ce sentiment, le prince vainqueur repoussa le mensonge et confondit les flatteurs, parce qu'en voyant sur le trône le monde à ses pieds, il n'oublia pas que Dieu était au-dessus de lui : et il ne fut point vaincu : *Deus in medio ejus, non commovebitur.*

Allons plus loin : qui craint Dieu ne craint que Dieu; par conséquent invulnérable aux coups du sort, il est heureux, il est tranquille même dans l'adversité et dans les plus grands malheurs. Pourquoi? Parce qu'il sait que c'est Dieu qui en est l'auteur et qui les lui envoie ; parce que la crainte de Dieu ne lui permet que d'être sensible aux malheurs éternels, et ne connaît de vrai malheur que de déplaire à celui qui peut perdre à la fois le corps et l'âme. O vous donc qui, fiers d'une raison éclairée des principes d'une philosophie païenne, croyez-y trouver une ressource dans vos maux, voyez dans un revers de fortune, dans un accident imprévu, l'homme sans religion : que de faiblesses dans ce moment! Larmes, fureurs, désespoir, emportement contre lui-même, blasphème contre le ciel, il s'en prend à tout, il accuse, il querelle les destins et la fortune. Succèdent enfin l'abattement et les noirs accès d'une rêverie profonde et mélancolique : rien de plus malheureux qu'un mondain dans l'affliction qui ne sait point adorer la main de Dieu qui l'a frappé : le plus sage dévore son chagrin; et, renfermé en lui-même, couvert d'une fierté stoïque, la ressource du philosophe dans ses maux est de n'avoir pas même la ressource de la plainte et du murmure; d'autant plus malheureux qu'il n'oserait avouer de l'être; d'autant plus à plaindre qu'il n'est plaint de personne.

Voulez-vous savoir combien il est grand dans ce même état, l'homme soutenu, consolé par la crainte du Seigneur? Voyez l'infortuné Job, plus malheureux, ce semble, qu'il n'est permis à un homme de l'être; dépouillé de ses biens, trahi par ses amis, couvert d'ulcères, tombé de la plus haute fortune dans la dernière misère, et de l'or et de la pourpre renversé sur la poussière et le fumier. Quelle ressource pour lui dans les horreurs qui l'accablent! En est-il et en peut-il être dans cet état? Apprenons-le de lui-même : cet illustre malheureux appelle autour de lui toutes les créatures, et il s'écrie que ni la majesté des rois sur le trône, ni l'éclat du soleil dans les cieux, ni la force de la foudre quand elle fend la nue, n'ont rien de comparable à la force, à la majesté, à l'éclat du Dieu que nous adorons, je suis sorti nu du sein de la terre, j'y rentrerai nu, puisque c'est la volonté de mon Dieu. Avec ce sentiment, que les dé-

mons redoublent leur rage et les hommes leurs insultes; l'enfer et le monde sont trop faibles pour qui ne craint que son Dieu ; et Job sur son fumier est encore plus grand qu'un roi sur son trône, parce que Dieu est dans son cœur : *Deus in medio ejus, non commovebitur.*

Que dirai-je enfin? Qui craint Dieu ne craint que Dieu; par conséquent c'est une erreur bien insensée du libertinage, de traiter cette crainte de faiblesse, de ne la regarder que comme le partage des âmes vulgaires. Car rien de si contradictoire que les hommes, même dans ce qui regarde la vanité. Un libertin qui ne connaît ni loi, ni maître; qui brave raison, conscience, religion, divinité même, se croit par là au rang des grandes âmes, au-dessus de ce qu'il lui plaît d'appeler vulgaire et préjugé; il se pare avec orgueil du titre fastueux de philosophe. Qu'est-ce cependant, demande saint Jérôme, que toute la philosophie du siècle sans le principe de la crainte de Dieu? Un orgueil déguisé qui affecte l'indépendance des jugements et des préjugés publics, tandis qu'il en est lui-même l'esclave : *Philosophus gloriæ animal et popularis auræ vile mancipium.* Et pour parler un langage plus convenable à notre siècle, un philosophe sans la crainte du Seigneur n'est qu'un composé de toutes les contradictions, qui reconnaît un Dieu et ne lui accorde point le culte; prêche la vertu et insulte aux chrétiens qui la pratiquent mieux que lui; condamne les passions par ses discours et leur lâche la bride par ses principes; prétend rendre le monde heureux en le rendant impie; fait consister l'esprit à combattre la raison, l'honnête homme à n'avoir point de religion; et voudrait remplacer les mœurs par les lois, et la religion par la philosophie : en public, apôtre des vertus; en secret, jouet des plus honteuses faiblesses, et sans doute bientôt réduit au dernier degré de mépris, s'il était aussi aisé de percer le mystère de ses mœurs que les sophismes de son système, *philosophus gloriæ animal et popularis auræ vile mancipium.* Monde insensé, voilà ceux que tu ne rougis pas de comparer, de préférer aux serviteurs de Dieu pour la grandeur et l'héroïsme des sentiments. Que faut-il cependant pour faire un héros, disons mieux, un impie de cette espèce? Il ne faut que de l'orgueil, des passions, une brutale fureur dont tout le monde est capable. Pour faire un homme qui craigne le Seigneur et qui marche dans la voie de ses commandements, que ne faut-il pas, et combien peu de ces prétendus grands hommes en seraient capables? Pour faire un impie il ne faut que vaincre sa raison et s'étourdir soi-même; c'est l'ouvrage d'un instant de plaisir. Pour faire un philosophe chrétien, établi sur les principes de la crainte du Seigneur, il faut combattre toutes ses passions; c'est l'ouvrage de toute la vie : de quel côté est donc le grand homme? Et ne faut-il pas l'avouer à la gloire de la religion, que ce sage que l'imagination des poëtes et des philosophes a tant de fois célébré, ce sage invulnérable aux coups du sort, au-dessus de lui-même et des événements, ne s'est point trouvé, ne se trouvera jamais ailleurs que dans celui qui craint le Seigneur; parce que, selon la parole de l'Esprit-Saint, c'est la crainte de Dieu qui fait l'homme et tout l'homme : *Deum time, hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII.) C'est là cet ange armé du glaive que Dieu depuis le péché a mis à la porte de notre cœur pour en chasser l'ennemi. Tant qu'elle y veille tout est dans l'ordre; disparaît-elle ? rien n'est plus capable de ramener l'homme au devoir, ni les lumières de la raison, ni les principes de la justice, ni même le secours de cette philosophie si vantée. Pourquoi? Parce que dès que l'homme n'est plus retenu par la crainte, l'esprit est bientôt entraîné par le cœur; ce qui est conforme à l'inclination le devient sans peine à la raison; on va même jusqu'à se faire un devoir de sa passion; et ce qui est un plaisir dans le cœur devient bientôt une vérité pour l'esprit : de là que s'ensuit-il? Je ne dis pas seulement l'irréligion et l'impiété, mais des excès de dissolution et de libertinage que la nature même désavoue; on a commencé par être un impie, on finit souvent par n'être pas même un homme : *Deum time*, etc. Reprenons : crainte de Dieu, principe de lumière et de sagesse dans notre esprit; crainte de Dieu, principe de justice et de vertu dans le cœur; que manque-t-il encore à son éloge? d'être le charme et le lien de la société, d'y porter le bonheur, la paix et la concorde. Troisième réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

C'est l'Esprit-Saint qui nous l'apprend, qu'en vain les hommes veillent à la garde de la ville, si le Seigneur ne la garde lui-même : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* (*Ps.* CXXVI.) Que les hommes s'applaudissent donc de l'établissement des lois; qu'ils en relèvent l'utilité, la nécessité pour le maintien et le bon ordre de la société, je n'en disconviendrai pas; mais qu'est-ce que les loix humaines pour notre bonheur? A quelque degré de perfection qu'on les ait portées, elles ne sauraient suppléer à la religion; elles se ressentent toujours de la faiblesse de leurs auteurs.

Lois imparfaites dans leur substance : elles défendent les grands crimes et non les crimes mitigés, pour ainsi dire, et qui, pour être moins atroces, n'en sont pas moins contraires à la société : elles défendent le meurtre, le larcin, l'adultère; elles ne défendent pas l'avarice, la colère, l'ambition, la cupidité : elles ordonnent bien de rendre à chacun ce qui lui est dû, d'obéir au souverain, de cultiver les arts et les sciences; elles n'ordonnent pas la patience, la charité, la douceur, les vrais liens de la société.

Lois faibles dans leurs motifs ; on peut

se passer des récompenses qu'elles offrent, on peut braver les peines qu'elles infligent, et il est des cas particuliers où ceux qui dérogent aux lois ont plus avancé leur fortune, mieux agi pour leurs intérêts, que s'ils les avaient suivies avec exactitude.

Loix injustes : elles promettent des peines pour nous éloigner du mal, point de récompenses pour nous porter au bien; tous les tribunaux sont armés contre le crime, je ne vois point de tribunal où l'on décerne des couronnes à la vertu; et parmi tant de volumes de lois j'en trouve mille contre le scélérat, je n'en vois pas une pour l'homme de bien.

Lois bornées dans leurs services : elles nous vengent du voleur secret que les horreurs de la faim, l'image de la mort portent à violer notre demeure et à ravir notre bien; mais qui vengera la société des fameux brigands? Dans l'histoire, dans le cabinet des rois, certains hommes s'appellent conquérants, héros, demi-dieux; aux yeux de la religion ce sont des incendiaires, des scélérats; aux yeux de la société, des monstres contre lesquels elle invoque des lois et appelle un vengeur.

Lois enfin trop souvent inutiles dans leurs effets : car, sans parler de tant de crimes qui par leur obscurité échappent à la rigueur des lois, combien de coupables qui, par leur rang, leur crédit, leur autorité, leurs richesses, savent si bien faire taire ou parler les lois en leur faveur! Jouet des grands, terreur des petits, utiles seulement à commander aux peuples, les lois humaines ne sont pour ainsi dire que des filets qui ne retiennent que les animaux faibles et timides, mais que les tigres et les lions déchirent sans peine, et dont ils s'échappent sans effort. Les lois en un mot conservent les mœurs, mais ne les donnent pas, parce qu'elles n'arrêtent que la main et ne commandent point au cœur : *Leges populorum vanæ sunt.* (*Jerem.*, X.)

Disons donc que l'état le plus heureux, la ville, le royaume, la république le mieux policés, ce sera toujours ceux où la crainte de Dieu sera avant la crainte des lois, et que la religion fera toujours de meilleurs citoyens que la politique; disons que c'est trop peu pour la méchanceté humaine d'avoir des maîtres; si Dieu n'est encore plus redouté que le prince, la terre sera bientôt couverte de crimes, et la société deviendra le théâtre des plus sanglantes divisions. Etablissez-y la crainte de Dieu, et tout sera dans l'ordre; elle seule fera ce que les lois humaines ne peuvent faire, nul genre de bien, en un mot, nulle vertu sociale et civile qu'elle ne puisse produire bien mieux que tous les motifs humains.

Car enfin, pour en venir à un détail qui peut seul ici servir de preuve, que demande-t-on dans la société, que faut-il pour la rendre sûre, agréable, solide? Les mondains répondent par ce seul mot; qu'on soit honnête-homme. Je n'agiterai point ici la grande question, si l'on peut l'être sans religion. J'accorderai aux mondains autant de noblesse, de probité, de vertu dans les procédés de la vie civile, qu'ils se vantent d'en avoir. Je prétends seulement que l'honnête homme fondé sur la crainte de Dieu est bien au-dessus de l'honnête homme fondé sur la crainte et le respect du monde. Je dirai même que le premier est le seul qui en mérite le titre, parce que ce n'est pas l'action, mais principalement le motif, qui fait l'honnête homme; ce n'est pas l'action, c'est le motif qui fait la vertu. Vous n'y entendez rien, disait saint Augustin aux païens, vous n'avez point d'idée de la vertu; vous ne cherchez que la gloire et l'honneur mondain : vous nous citez sans cesse avec emphase l'exemple de Lucrèce, qui ne put survivre à l'affront qu'elle avait reçu. Cet exemple prouve contre vous; car, si Lucrèce a conservé son honneur, pourquoi s'est-elle poignardée? et, si elle a été déshonorée, pourquoi l'avez vous tant prônée? Chaste, elle n'a pas dû se tuer : impure, vous n'avez pas dû la louer : *Si pudica, cur occisa; si adultera, cur laudata?* Il n'y a que le christianisme qui ait montré de véritables vertus. Et en effet, qu'est-ce que faire le bien? Etre bon uniquement pour être estimé des hommes, ou par la crainte de leurs mépris; c'est être vain, orgueilleux, intéressé, ambitieux; ce n'est point être vertueux : par conséquent, celui-là n'est point le vrai honnête homme, qui n'a d'autres motifs pour l'être que les lois du monde, l'amour-propre, la philosophie. Pourquoi? Parce qu'outre l'orgueil du motif qui dégrade et corrompt toutes les vertus, ce serait bien peu connaître les passions que de penser que de pareils motifs purement humains suffisent pour les réprimer; parce qu'en un mot toutes ces lois d'honneur et de bienséance ne sont, pour ainsi dire, que le tyran de l'extérieur, qui enchaîne les passions et ne les détruit pas; qui ne sert qu'à établir une contradiction éternelle entre le langage et la pensée, le cœur et le visage : elles empêchent l'homme d'être mauvais; elles ne le rendent pas meilleur : elles servent tout au plus à maintenir, dans la société, ce dehors de franchise et de probité, qui suffit en effet aux hommes, qui ne pouvant juger de l'intérieur et de la réalité des sentiments, ont convenu entre eux de se contenter de l'apparence. Il n'appartient qu'à la crainte de déplaire à Dieu, de pénétrer plus avant, de faire l'honnête homme de toutes les situations, parce qu'il n'appartient qu'à elle d'élever un trône à la vertu jusqu'au fond de notre âme, et de régner sur les motifs comme sur les actions des hommes : voilà l'avantage que le monde même n'a jamais contesté à la religion.

Mais, ce n'est pas tout de l'honnête homme et de la probité : on veut dans la société l'homme aimable, ces manières liantes, ces égards, cette attention, cette complaisance qui charment le monde dans ceux qui le fréquentent. Or, voulez-vous savoir

s'il appartient à la crainte de Dieu de mettre ces sortes de qualités sociales dans le commerce de la vie; transportez-vous, dit l'Esprit-Saint, dans le cercle des mondains et des impies, qu'y verrez-vous? Un combat, un choc continuel de l'amour-propre des uns avec l'amour-propre des autres. C'est-là que sous le masque d'une douceur forcée et d'une politesse étudiée, les passions contraintes n'en sont que plus prêtes à s'irriter, plus violentes dans leurs transports; toujours en paix en apparence, toujours en guerre à la première occasion; là que l'honneur mondain n'attend que l'imprudence ou d'un mot ou d'un geste pour ensanglanter la scène, et que les plus brillantes fêtes ont fini tant de fois par les combats, *apud impios rixæ et jurgia.* Mais parmi les serviteurs de Dieu, quelle union, quelle paix, quelle concorde! La crainte de lui déplaire fait en eux tout ce que la crainte de déplaire aux hommes ne fait pas dans les mondains. Celui qui en est pénétré, je dis véritablement pénétré (car je sais qu'il est une fausse crainte de Dieu, comme une fausse dévotion, qui laisse à l'homme tous ses défauts; le monde injuste en fait tous les jours les satires les plus cruelles; il croit attaquer la religion, et il ne voit pas qu'il n'attaque que l'hypocrisie); je dis donc, que l'homme qui en est véritablement pénétré, une âme solidement juste et timorée, est d'un commerce doux et facile; ses entretiens sont exempts d'aigreur et d'amertume; son cœur ne connaît ni la haine ni l'envie; il est prévenant et affable. Pourquoi? Parce qu'il voit Dieu dans ses frères; et, ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que ce motif met non-seulement plus de douceur dans ses paroles, mais encore une sincérité qu'il est rare de trouver dans les discours du monde, où la droiture passe pour simplicité, où être double et dissimulé est presque un mérite qui honore. Par conséquent, l'homme qui se conduit dans la société, par la vue et la crainte de Dieu, est d'autant plus agréable, qu'il est plus vrai, plus solide, plus sincère. S'il dit qu'il se regarde au-dessous des autres, qu'il serait trop heureux de servir ses frères, il ne le dit pas en courtisan, du bout des lèvres; il le pense en chrétien, du fond du cœur; et ce qui n'est que langage et politesse dans les autres, est en lui vérité et sentiment; *Vir amabilis ad societatem.* (*Prov.*, XVIII.)

On veut dans la société, outre l'esprit et le ton de la politesse, l'esprit d'ordre et de conduite; on veut qu'un homme se fasse respecter des autres, en se respectant lui-même; qu'il veille à l'intérieur de sa maison comme à l'extérieur de ses actions; et celui qui vit sans attention, ni pour sa réputation, ni pour ses affaires, n'est point le citoyen que le monde cherche, c'est l'insensé que tout le monde évite. Mais ces qualités si précieuses à la société, si utiles au public et au particulier, où les trouverons-nous encore? J'entre dans la maison d'un riche, qui a eu le bonheur de conserver la crainte de son Dieu, qui n'a pas perdu sa religion en acquérant ses richesses, et j'y admire partout l'ordre, la paix, la décence. Je n'ai pas besoin d'en voir le maître, j'en juge par ses serviteurs : ils sont sans vices, comme sans fierté; j'en juge par une épouse chrétienne, entourée d'une famille nombreuse, qui promet des héritiers à ses vertus; j'en juge par le langage des parents, des amis, des voisins : tout rend témoignage à cette maison sainte et à ceux qui l'habitent; leurs éloges sont dans la bouche de tout un peuple, qui fait des vœux pour leur conservation; peu s'en faut qu'on ne craigne leur mort comme une calamité publique; et je m'écrie à ce spectacle : c'est ainsi, ô mon Dieu! que vous bénissez ceux qui vous craignent; *ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum.* Que j'aille, au contraire, dans une maison d'où les richesses, en y entrant, ont banni Dieu et la religion. Ah! je ne demande pas à en voir le maître; j'en ai assez pour le connaître des désordres de son domestique, du libertinage de ses enfants, de la dissipation, du scandale d'une épouse mondaine, des éclats qu'ont faits dans toute une ville, ses débauches, ses dettes, ses injustices, tous les travers de sa conduite; les mépris seuls du public m'en apprennent assez; et je m'écrie avec le saint roi : J'ai cherché la paix ô mon Dieu! parmi ceux qui ne craignent pas votre saint nom, et je ne l'y ai point trouvée! Un seul jour passé dans votre maison, vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs : *Melior est dies una in atriis tuis quam habitare in tabernaculis peccatorum.* (*Psal.* LXXXIII.)

Mais disons tout : on veut principalement dans la société, des hommes attachés à leurs devoirs, et que, revêtus de dignités, élevés à des postes, à des emplois d'où dépend le bonheur des peuples, ils soient fidèles à les remplir. Or, je demande, que sont tous les talents, toute la science, toutes les lumières dans l'homme en place, l'homme public, s'il n'est guidé dans ses fonctions par le sentiment de la crainte du Seigneur? Que fait sur le tribunal cet interprète des lois, ce magistrat célèbre? Craint-il son Dieu? la sagesse dictera ses arrêts. Ne le craint-il pas? tremblez, peuples; tremblez, infortunés cliens. Deux vieillards, nous dit l'Ecriture, sont choisis dans Israël pour rendre la justice à la nation sainte, captive dans Babylone : placés à la tête de tout un peuple par la voix publique, pourraient-ils oublier ce qu'ils doivent à leur grand âge, à leur réputation, au rang qu'ils occupent? Et comment tout-à-coup deux vieillards osent-ils jeter des regards criminels sur Susanne? l'Ecriture a soin de nous l'apprendre : ils avaient détourné leurs yeux pour ne pas voir le ciel, témoin de leurs coupables projets, et oublié les jugements de Dieu. Dès lors, les oracles de la nation en deviennent l'opprobre; par l'arrêt le plus inique, ils veulent ôter le vie à celle dont ils n'ont pu ravir l'innocence; et il faut que le jeune Daniel, un

enfant que l'esprit de Dieu anime, vienne confondre deux vieillards que l'esprit de Dieu avait abandonnés.

Vous me direz qu'il est d'autres motifs que celui de la crainte de Dieu qui peuvent nous soutenir dans nos devoirs; mais ces motifs humains de gloire, d'honneur, d'estime ou de crainte des hommes, ne sont jamais autant à l'abri des assauts des passions, des variations de l'humeur, des tentations et des attaques de la cupidité. De là ces contradictions, ces inégalités qu'on remarque dans les héros de la sagesse mondaine. Le même homme en place est doux et poli dans certains moments, dur et inaccessible dans d'autres; juste dans une affaire, une occasion, partial et injuste dans d'autres; le matin à ses devoirs, le soir à ses plaisirs; aujourd'hui l'honneur de son état par ses talents, demain l'opprobre par ses vices et ses passions qui le dominent. Au lieu que la crainte de Dieu réprime, enchaîne tous les mouvements de la nature, et rend par là le même homme plus égal, plus irréprochable dans ses fonctions; et voilà où je remarque que le monde ne sait point rendre justice à la religion. On dit : cet homme dans son poste sert bien son roi et sa patrie; il est vrai qu'il n'a ni religion ni crainte de Dieu; mais, dit-on, que ferait-elle de plus en lui? Voulez-vous le savoir, ce qu'elle ferait? Prenons pour exemple ces hommes qui, établis pour être les distributeurs des grâces et des faveurs, sont, pour ainsi dire, les dépositaires de l'ambition publique. Je veux que la crainte de Dieu ne les rendît pas plus éclairés dans leurs fonctions, elle les rendrait du moins plus attachés à leurs devoirs, plus charitables envers les clients, et surtout plus humains et moins altiers; ils répondraient sans dureté, donneraient des audiences sans lenteur; et, ce qu'ils n'ont jamais fait, le riche ne serait écouté qu'après que le pauvre aurait parlé; c'est-à-dire qu'elle ferait, cette crainte de Dieu, tout ce qui manque au bonheur des peuples; parce que ce n'est pas tout que la nature nous ait donné des talents, si la crainte de Dieu ne nous donne le plus rare de tous, celui d'en bien user; et que l'Etat le mieux réglé n'est pas celui où il y a le plus de sages et de politiques, mais celui où la crainte de Dieu préside aux conseils de ceux qui le gouvernent : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* (*Psal.* CXXVI.)

Enfin, on veut, pour le bien de la société publique et générale, qu'un Etat soit à la fois florissant et tranquille. Mais d'où vient que cet Etat est si rare dans le monde? D'où vient que, lorsqu'il existe, il est de si courte durée, et que, dans les plus brillants royaumes, toujours quelque nuage vient en obscurcir la gloire, quelque division en troubler la paix? Politiques profonds, génies habiles à manier les rênes des empires, grands oracles des rois, vos lumières perçantes en découvrent toujours la cause dans le hasard, dans les événements, dans les passions humaines; et vous n'en voyez jamais la première, la plus générale, l'oubli de Dieu dans les peuples, qui produit l'oubli de leurs devoirs, et enfin le mépris de leurs maîtres. Vous mettez toute votre étude à faire craindre votre nom, votre autorité, vos lois : faites craindre le Seigneur, et le vaisseau ira tout seul, et le gouvernail ne sera jamais forcé dans vos mains par les tempêtes; mettez le frein de la religion entre le prince et les sujets, et il vaudra mieux pour sa gloire, pour sa sûreté, que les gardes et les légions qui l'entourent, faibles remparts, tant de fois forcés par la main d'un traître qui, avec la crainte de Dieu, avait étouffé dans son cœur la crainte des hommes. Mettez ce frein de la religion entre les nations, et elles vivront en paix, et le démon de la discorde sera bien mieux enchaîné par elle que par la foi des traités, trop souvent éludés. Quand est-ce, en effet, que se donnent ces signaux affreux de bataille? Quand est-ce qu'on entend la voix et les trompettes de la guerre appeler les hommes au meurtre et au carnage? N'est-ce pas lorsque l'ivresse de l'ambition et de l'orgueil a conduit les rois à se regarder eux-mêmes comme des dieux à qui tout doit céder, le trône comme un autel où tout doit fléchir, leurs peuples comme des victimes qui doivent leur être sacrifiées? Alors les Antiochus, les Holopherne, enivrés de leurs fureurs impies, noient la terre dans des flots de sang.

Eh! qu'on ne nous dise pas que les terreurs de la religion en ont fait plus répandre encore; qu'on a vu les peuples, animés par la crainte de Dieu et le zèle de ses intérêts se précipiter dans les combats, les schismes et les hérésies. Quand on parle de la sorte, c'est qu'on ne veut pas s'entendre; on se plaît à confondre l'abus de la religion, disons mieux, l'impiété et le fanatisme avec la religion même. On ne voit pas que la dernière ressource des méchants c'est la calomnie; ils traitent la religion comme la vertu; ne pouvant la rendre fausse, ils s'efforcent de la rendre odieuse; ils ne peuvent lui ôter son mérite, il faut lui ôter la réputation; il faut, en un mot, faire voir la religion comme l'obstacle à tous les biens, la cause de tous les maux; et ne pouvant la détruire ou l'abattre, ils n'aspirent qu'à la décrier. En effet, la plus légère attention ne suffit-elle pas pour nous faire voir dans l'histoire qu'il n'est point de guerre où Dieu et la religion aient eu moins de part que celles qu'on s'est vanté d'entreprendre pour elle; que les princes et les hérésiarques, qui avaient mis le nom de Dieu à la tête de leurs querelles, et la croix sur leurs étendards, étaient ceux qui l'avaient le moins dans le cœur. On ne veut pas comprendre qu'il n'est rien de si saint dont les hommes ne puissent abuser, et que, si les désordres auxquels la religion a servi de prétexte ou d'occasion, pouvaient prouver contre elle, il faudrait donc aussi tout condamner et tout détruire. L'esprit et les talents, que de cri-

mes n'ont-ils pas enfantés! Les sciences et les arts, que de désordres et de querelles n'ont-ils point occasionnés! La justice et les tribunaux, que de mystères d'iniquité n'y ont-ils pas été tramés à l'ombre des lois? Les empires et les monarchies; que de guerres et de combats ne produisent-ils pas! Mais, sans cela, me direz-vous, il arriverait encore de plus grands désordres. Et sans la crainte de Dieu et de la religion, que n'arriverait-il pas? Où serait le frein des peuples et des rois, la terreur du vice et le soutien des vertus? Les païens mêmes l'avaient compris, et toutes monstrueuses qu'étaient leurs divinités, il les appelaient sans cesse au secours de leurs lois, de leurs délibérations, persuadés que la crainte des faux dieux même était plus utile à l'empire, que l'abus qu'on pourrait en faire ne lui saurait être préjudiciable.

Non, chrétiens, et quoi qu'en pense une politique fausse et mondaine, l'origine de tous nos maux dans la société sera toujours dans l'affaiblissement de ce premier principe. Ils ont banni Dieu de devant leurs yeux; voilà, dit le Prophète, ce qui a perdu les enfants des hommes : *Non est timor Dei ante oculos eorum.* (*Psal.* XIII.) C'est la crainte de Dieu qui fait les bons rois, les bons maîtres, de sages pères de famille, des magistrats intègres, des riches bienfaisants, des guerriers religieux, des serviteurs fidèles, des peuples soumis, des enfants dociles. Sans elle, au contraire, tout s'altère et se dégrade dans le public comme dans le particulier. Tant que la nation d'Israël marche en la présence du Seigneur, elle est heureuse, elle est triomphante; oublie-t-elle son Dieu? alors commencent les divisions intestines qui la déchirent; alors, rois et sujets, peuples et maîtres, tout s'avilit, Israël n'est plus. Malheur donc, malheur cent fois à la nation en qui cette vertu commence à s'éteindre; c'est le présage des plus funestes catastrophes; et si nous voyons aujourd'hui un si grand changement dans toutes les professions; si l'on se plaint qu'il est peu de bonne foi dans le commerce, de justice dans les tribunaux, de fidélité dans le mariage, de pudeur et de modestie dans le sexe, d'humanité dans les riches, de vertus dans les grands, de frein et de retenue dans le vice même; si tout enfin semble annoncer parmi nous la décadence et la ruine des mœurs publiques; où est la source du mal, si ce n'est dans l'oubli du grand, du premier principe de la crainte du Seigneur? A ce noble et premier sentiment, germe de toutes les vertus, qui, dans les âges qui nous ont précédés, avait formé, soutenu tant de grands hommes dans toutes les parties du corps politique, on a substitué des sentiments et des maximes puisés dans les systèmes d'une affreuse philosophie, dont le moindre malheur serait d'avoir produit tant d'esprits frivoles, s'il n'en sortait tous les jours des monstres en fait de mœurs et de conduite aussi funestes à l'Etat qu'à la religion. De là la différence d'un siècle à un siècle, d'une génération à l'autre; on parle, on s'entretient sans cesse de la gloire du dernier siècle, des grands hommes qu'il a produits; et nous semblons nous demander comment s'est-elle tarie parmi nous la source de tant de héros que nous regrettons? Ah! mes frères, ayons pour Dieu le même respect qu'ils ont eu; faisons régner la religion comme elle régnait du temps de nos pères. Les voyait-on dans ce siècle si célèbre se faire un mérite de la mépriser? Mieux instruits de la véritable gloire, ils la mettaient à la faire respecter, ils auraient rougi de la moindre impiété; le vice alors avait autant de soin de se cacher, qu'il affecte aujourd'hui de se produire avec éclat et de braver les regards du public; reprenons les mêmes sentiments, et nous verrons renaître les mêmes vertus. Hélas! si nos pères renaissaient, jamais ils ne pourraient nous reconnaître pour leurs enfants. Que dis-je? à peine pourraient-ils nous reconnaître pour des chrétiens, tant la perte d'un seul sentiment a dégradé et perdu la postérité.

Maintenant donc, chrétiens auditeurs, pour réunir sous un seul point de vue tout le fruit de ce discours, je vais le terminer par l'avis que donna Josué aux Israélites. Ce grand capitaine, qui avait mis sa gloire et sa force à craindre le Seigneur, se voyant sur le point de finir sa glorieuse carrière appelle auprès de lui les chefs de son armée, et entouré sur son lit de mort de ses soldats et de ses officiers, compagnons de ses conquêtes; témoin de leurs larmes et de leurs regrets, cet héroïque vieillard, chargé de victoires encore plus que d'années, leur adressa ce discours également digne d'un saint et d'un héros: J'ai vécu, leur dit-il, et j'ai vaincu : j'ai mis plus de trente rois dans les fers; j'ai renversé par ma seule présence les villes les mieux défendues; j'ai défait les plus fiers conquérants, et arrêtant le soleil dans la rapidité de sa course pour éclairer la fuite et la honte de mes ennemis, j'ai immolé à ma juste colère la plus nombreuse et la plus redoutable armée qui se soit jamais opposée à mes conquêtes. Mais enfin, on n'est pas immortel pour être invincible: je meurs donc et je vous quitte, *ingredior viam universæ terræ* (*Josue*, XXIII); mais pour conserver la gloire que je vous ai acquise, je veux bien vous apprendre en mourant le secret qui m'a fait vaincre, le voici: *nunc ergo timete Dominum* (*Ibid.*), craignez Dieu, et vous serez toujours invincibles; craignez Dieu, et sachez que c'est cette seule crainte qui fait les grands cœurs et qui forme les héros.

Tel fut le testament de ce grand homme: il crut laisser tout à son peuple en lui laissant la crainte du Seigneur. Je vous le dirai donc à tous en finissant ce discours, *nunc ergo timete Dominum*, craignez le Seigneur; ce mot seul renferme tout; je vous le dis à vous, grands, riches, puissants de la terre; plus vous êtes élevés, plus la crainte de Dieu vous est nécessaire pour vous sauver

des écueils de la grandeur; dès que vous oublierez qu'il y a un Dieu au-dessus de vous, vous ne tarderez pas à vous oublier vous-mêmes, et à deshonorer votre rang par votre conduite.

Je vous le dis, à vous, guerriers; en vain chercheriez-vous ailleurs la source du véritable héroïsme. C'est cette crainte de Dieu qui élève l'âme au dessus des terreurs de la mort, et lui apprend à s'immoler sans murmure aux ordres du Dieu des armées.

Je vous le dis à vous, savants et ignorants; le plus grand génie ne sait rien, s'il ne sait point trembler et s'anéantir devant son Dieu; l'ignorant sait tout dès qu'il sait le craindre et le servir.

Je vous le dis à vous, pères et mères, pour vos enfants; si vous ne leur apprenez de bonne heure à craindre le Seigneur et à respecter son autorité, ils ne tarderont pas à mépriser la vôtre; et eussiez-vous des trésors à leur laisser, vous ne leur laissez rien s'ils n'héritent de vous la crainte du Seigneur.

Je vous le dis à vous, maîtres, pour vos domestiques.... ou plutôt, je ne vous dis rien, et plût au ciel que vous eussiez autant de cette crainte de Dieu pour vous-mêmes, que votre intérêt vous en fait souhaiter dans ceux qui vous servent.

Je vous le dis enfin à tous, grands et petits, riches et pauvres : il n'y a d'heureux dans le monde que celui qui possède cette crainte du Seigneur sans jamais s'en départir : *Beatus vir qui timet Dominum.* (*Psal.* CXI.) Puissé-je avoir réussi à ranimer dans vos cœurs cette noble et importante vertu; toutes les autres vertus marcheront bientôt à sa suite : elle formera non-seulement l'honnête homme et le citoyen, mais le saint, mais le chrétien parfait; elle fera votre bonheur et dans le temps et dans l'éternité.

SERMON VIII.

SUR LE PARDON DES ENNEMIS.

Dimitte et dimittemini. (*Luc.*, VI.)

Pardonnez et on vous pardonnera.

Le précepte qui a fait la gloire du christianisme des premiers siècles, et qui fait la honte des chrétiens du nôtre; le précepte le plus recommandé dans la loi et le plus négligé dans la pratique; le précepte qui paraît tout à la fois le plus conforme et le plus contraire à la nature; le précepte le plus digne de la raison et de l'humanité, et qui révolte le plus l'homme et la raison : vous me prévenez, chrétiens, et chacun de vous à ces traits reconnaît le grand, le sublime précepte de l'amour et du pardon des ennemis.

Redoutable sujet d'instruction! fatal écueil où sont venus tant de fois échouer l'éloquence chrétienne et le zèle apostolique. C'est qu'en effet les maladies du cœur furent toujours les plus difficiles à traiter, et que de toutes les passions qui aveuglent notre esprit ou tyrannisent notre âme, la haine fut toujours la plus furieuse et la vengeance la plus incurable. Passion au-dessus de toutes les passions, qui ose même se transformer en vertu; et presque toujours épargner son ennemi, c'est faiblesse; lui pardonner, c'est lâcheté; le perdre ou le haïr, c'est sagesse ou devoir aux yeux d'une raison égarée. Malheureux préjugé, qui ravage la société, profane l'autel et les sacrements, attaque Dieu et les hommes et enfante à la fois la discorde et le sacrilége.

Essayons donc aujourd'hui de traiter cette importante matière : développons tout à la fois et la grandeur du précepte, et toute l'étendue des devoirs qu'il nous impose. Pour y mieux réussir, je réduis à deux points principaux toute la morale sur ce sujet, et je dis : ou vous avez des ennemis, ou vous n'en avez pas; si vous n'en avez point, il faut prévenir le danger, profiter du temps où la passion n'est point encore dans votre cœur pour y établir la religion; et pour cet effet, il faut vous faire sentir la grandeur, l'excellence et toute la beauté de ce précepte de Jésus-Christ : si vous avez des ennemis, il faut vous montrer l'obligation étroite et indispensable pour tout chrétien de se réconcilier promptement, et de leur pardonner sincèrement.

Ainsi, précepte du pardon des ennemis; c'est de tous les préceptes de la religion celui qui en quelque sorte mérite le plus nos respects et notre soumission, par là, vous verrez dans la première partie combien sont grandes et intéressantes les raisons sur lesquelles il est fondé. C'est le précepte dont l'infraction demande la plus prompte, la plus entière réparation; et par là vous verrez dans la seconde partie, combien sont faibles les prétextes qui le combattent. Raisons de ce précepte, raisons sublimes et touchantes; prétextes contre ce précepte, prétextes vains et frivoles.

Elevez vos esprits, chrétiens auditeurs : ce sujet quoique tout de détail et de pratique, nous présente la religion dans son plus beau jour. C'est ici l'honneur et la gloire de l'Évangile, le triomphe de la croix de Jésus-Christ, qui l'a fait respecter et admirer de toute la terre, qui lui a attiré la vénération des païens, qui lui a fait des disciples jusque chez les barbares, et des admirateurs même parmi les philosophes : faut-il qu'elle ne trouve des contradicteurs et des rebelles que parmi les chrétiens?

PREMIÈRE PARTIE.

Pour connaître toute l'excellence et la grandeur du précepte du pardon des ennemis; pour réconcilier sur ce point la nature avec l'Evangile, examinons sur quelles raisons il est fondé, et considérons-le : premièrement, dans son institution par rapport à la religion en général, qui nous l'ordonne et dont nous sommes les enfants; secondement, par rapport aux autres qu'il regarde et qui sont nos frères; troisième-

ment, par rapport à la société où il doit régner et dont nous sommes les membres : et vous verrez qu'à l'envisager en lui-même et dans son institution, c'est en quelque sorte le premier et le plus grand devoir du christianisme; qu'à l'égard des autres qui sont nos frères, c'est un devoir de charité ; et qu'enfin, comme membre de la société, c'est un devoir de raison et d'intérêt personnel. L'Evangile ordonne, la charité presse, la raison parle : trois principes dont il vous sera aisé de conclure que la loi du pardon des ennemis, quoique la plus difficile à observer dans la pratique, est cependant la plus digne de l'être.

Qu'est-ce d'abord que le pardon des ennemis envisagé en lui-même et dans le plan général de la religion ? C'est pour ainsi dire, la base et le fondement du christianisme, c'est un des plus importants préceptes de l'Evangile, soit par son institution, soit par ses suites. Précepte le plus grand dans son institution. Voyez avec quel empressement et quel appareil Jésus-Christ l'a annoncé au monde ? Il n'attend pour nous le prescrire ni le cours ni la fin de sa mission, ni même une occasion favorable comme pour tant d'autres préceptes de sa loi ; c'est, pour ainsi dire, à son entrée dans le monde, à sa première prédication, à son sermon sur la montagne, où entouré d'une foule de peuple qu'attirait la sainteté du prédicateur et la nouveauté de la doctrine que ce divin maître leur crie : peuples, écoutez-moi, jusqu'ici l'on vous a dit aimez votre ami et haïssez votre ennemi; pour moi, je viens vous dire au contraire, aimez votre ennemi et faites du bien à ceux qui vous haïssent : *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.* (*Matth.*, V.) Voilà par où Jésus-Christ a ouvert sa carrière et commencé sa mission ; on dirait qu'il n'est envoyé de son Père que pour annoncer ce précepte. De tout ce trésor de vérités qu'il venait nous communiquer, c'est la première qu'il se hâte de répandre, c'est le premier oracle qui soit sorti de sa bouche, le premier principe de la morale céleste qu'il apprend aux hommes, le premier acte de législateur qu'il ait fait sur la terre, et comme la première pierre sur laquelle devait porter l'édifice de la morale évangélique. Or, ce n'est pas, sans doute, qu'il ignorât quelle avait été la doctrine du monde à cet égard, il savait quels ravages la vengeance avait causés dans l'univers, combien elle avait armé de conquérants et de capitaines, renversé de trônes et d'empires ; il savait que dès le commencement, cette fougueuse passion, ayant établi son empire dans tous les cœurs, était en possession de bouleverser l'univers; et qu'ainsi sa doctrine mise en parallèle avec celle du monde, ne pouvait manquer de surprendre et de révolter : mais loin que ce parallèle l'étonne, au contraire, dit saint-Augustin, Jésus-Christ le fait lui-même : il va, pour ainsi dire, au-devant de son ennemi, et il nous dit : *Audistis quia dictum est* (*Ibid.*), vous avez entendu dire, vous l'entendez tous les jours, que pardonner est d'un lâche, et se venger, d'un grand homme. Mais qui le dit? Le monde, parce qu'il est trop charnel pour trouver de la vertu où il n'y a rien qui flatte la nature, et que dans ses principes, ce qui blesse la vanité ne saurait s'accorder avec la raison. Et où est-ce, surtout, qu'on l'entend dire? C'est à la cour, le théâtre de la haine et de la perfidie, où l'on ne se connaît que pour se supplanter, où l'on ne s'embrasse que pour se trahir, où tous les talents sont inutiles sans le talent de nuire, et où l'art de parvenir n'est que celui de perdre ses ennemis. C'est parmi les guerriers qui, par leur état, plus esclaves du préjugé que le reste des hommes, se laissent aveugler par l'amour de la gloire, jusqu'à croire qu'il peut y en avoir à verser le sang de son frère. C'est enfin sur ces théâtres profanes élevés pour le triomphe du scandale, où la scène tant de fois ensanglantée a fait frémir la nature et l'humanité, où toutes les intrigues formées par la haine ou l'amour, finissent si souvent par le meurtre et la vengeance ; les voilà vos maîtres, et ceux dont vous avez appris qu'il ne fallait point de pardon à qui vous avait offensés : *Audistis quia dictum est, odio habebis inimicum.* (*Ibid.*) A ces maîtres aveugles et trompeurs, Jésus-Christ vient opposer l'autorité de sa personne, la sagesse de sa loi ; et pour vous montrer d'un seul mot la supériorité de sa morale sur celle du monde, il ne fait que vous avertir que c'est lui qui parle : *Ego autem dico vobis diligite inimicos vestros.* Oui, dit Tertullien, il ne faudrait que cette seule réflexion, non-seulement pour nous faire connaître toute l'excellence et la grandeur de ce précepte, mais encore pour nous faire sentir que c'est ici le précepte favori de Jésus-Christ, que c'est par là qu'il a voulu qu'on distinguât ses disciples, et que les chrétiens eussent non-seulement des amis comme les autres hommes, mais qu'ils fussent les seuls au monde pour qui il n'y eût point d'ennemis : *Amicos diligere omnium est, inimicos solorum Christianorum.*

Vous cesserez donc d'être étonnés, mes chers auditeurs, de ce que j'ai appelé ce précepte la base du christianisme, de ce que j'ai dit qu'en un sens, c'est le premier le plus grand précepte du christianisme : ce langage qui, au premier aspect paraît une exagération, devient à l'examen, une vérité sensible, puisque c'est ce précepte qui a mis Jésus-Christ au-dessus de tous les législateurs, et sa religion au-dessus de toutes les religions ; ce précepte qui n'avait point encore retenti dans les écoles de Rome et d'Athènes, et qui a fait une révolution dans les mœurs, dans la société, dans la morale même. On avait dit dans tous les temps, faisons du bien à qui nous aime, et du mal, à qui nous hait; voilà la loi, voilà le cri de la nature. Arrive Socrate qui change ce précepte, qui dit : faisons du bien à nos amis, et ne faisons point de mal à nos enne-

mis. A cette voix de la vertu on s'étonne et on admire. Sagesse humaine, tu n'iras pas plus loin, voilà tes bornes posées par ton oracle, le plus sage entre les sages même, par l'homme qui a fait le plus d'honneur à l'homme et à la raison. Socrate le premier a défendu la vengeance, Jésus-Christ seul a ordonné l'amour: *Ego autem dico vobis, diligite inimicos.*

Précepte le plus grand dans ses suites et dans ses effets. Pourquoi? Pour deux raisons que je vous prie de remarquer; parce que la pratique de ce précepte est presque une profession de foi et la preuve la plus décisive de notre religion; parce que ce précepte en un sens, triomphe lui seul de toutes les maximes du monde.

Je dis, que c'est la preuve la plus décisive de notre religion; n'en cherchons point d'autre témoignage que le monde même: vous le savez, lorsque les mondains veulent juger de la dévotion, lorsqu'ils veulent mettre à l'épreuve un serviteur de Jésus-Christ, que font-ils? Ils l'attendent au moment d'un outrage fait à l'amour-propre; et fût-ce la personne la plus édifiante, si elle ne pardonne pas, son arrêt est bientôt prononcé, et le monde crie à l'hypocrite et au faux dévot. Pourquoi? parce que le monde qui ne se pique pas de pratiquer l'Evangile, se pique de s'y connaître; il sait que la victoire sur l'amour-propre, le renoncement à soi-même, étant les premiers principes du christianisme, celui qui ne pardonne pas à son ennemi, n'a encore ni l'un ni l'autre, et par conséquent n'a qu'une fausse piété. L'expérience en effet nous apprend que le monde ne se trompe pas, et qu'à cet égard on ne voit que trop de fausses consciences. Il n'en coûtera rien à une femme pour répandre ses largesses dans le sein des pauvres; elle donnera l'exemple de la plus grande régularité, elle renoncera au jeu, aux spectacles, à la parure; on la verra à la tête de toutes les bonnes œuvres, elle sera un exemple d'édification: mais qu'on exige d'elle de se réconcilier avec un époux, de faire cesser un divorce qui la rend la fable et le scandale de toute une ville, de sacrifier à Dieu son humeur et son ressentiment, c'est ce qu'on n'obtiendra jamais; et toutes les passions seront éteintes par l'âge, qu'on la trouvera sur la vengeance plus ardente et plus envenimée que jamais. Il n'en coûtera rien à certaines âmes pour renoncer au monde et prendre le parti de la retraite; mais que dans la ferveur et dans la sainteté du cloître, on conserve l'union et la paix avec ses frères; mais qu'on s'attache à vaincre ses antipathies et ses animosités, et que vivant dans la même maison et sous la même règle, on ne soit qu'un cœur et qu'une âme: voilà le spectacle le plus rare dans le christianisme. On aura vaincu l'amour qui nous attachait à des parents, à des amis, on ne peut vaincre la haine qui sépare d'un ennemi: et d'où peut venir cette contradiction dans la religion? C'est que presque dans toutes les autres vertus, il est aisé de trouver des motifs qui nous soutiennent; je puis donner l'aumône par le motif seul de l'humanité; je puis être humble par orgueil, vertueux par ostentation, sage par goût, dévot par humeur; mais lorsque j'oublie une injure, je pardonne un outrage, rien ne peut me soutenir devant les hommes ni le monde, puisqu'il m'ordonne le contraire; ni l'amour-propre, puisqu'il me porte à la vengeance; ni la vaine gloire, puisque les hommes ont attaché la gloire à se venger; je n'agis donc que pour Dieu et par le motif seul de la religion; et voilà ce qui rend cette action tout à la fois et si rare et si méritoire; voilà ce qui en fait la plus sublime vertu du chrétien. Pour en venir à cet acte de vertu, il faut avoir presque acquis toutes les autres; ce n'est point l'effort d'un chrétien médiocre; celui qui l'a fait, doit nécessairement avoir toute la religion dans le cœur; on n'y arrive qu'en foulant aux pieds le monde et tous les murmures de l'amour-propre et de la nature: par conséquent quiconque ne l'a pas, eût-il toutes les autres vertus, il n'est rien, et c'est en vain qu'il se dit chrétien; témoin le célèbre martyr Saprice dont il est parlé dans la chronique d'Eusèbe; On le traîne au pied des tribunaux pour l'interroger sur sa foi, et il confesse Jésus-Christ devant les tyrans avec la plus grande fermeté; on le met à la torture, et il affronte les tourmens avec la plus grande intrépidité: mais tandis qu'il marche au supplice, son ennemi à qui il n'avait jamais voulu pardonner, perce la foule, vient se jeter à ses pieds, lui demande son pardon, le supplie par ses intérêts, par ceux de la religion, de ne point refuser aux païens l'exemple d'une vertu qui faisait la gloire du christianisme, et Saprice ne daigne pas l'entendre, il détourne ses yeux pour ne pas le voir: il eut la force d'embrasser ses bourreaux, il n'eut pas le courage de regarder son frère. Terrible exemple que la tradition nous a conservé pour notre instruction, et pour ouvrir les yeux à tant d'âmes faussement chrétiennes qui savent prier, se mortifier, donner l'aumône, et qui ne savent ni excuser, ni oublier, ni pardonner une offense; tout à la fois dévotes avec ostentation, et médisantes sans retenue, vindicatives sans miséricorde, ennemies sans retour; anges dans toutes leurs vertus, et plus que démons dans leur ressentiment. Monstrueux aveuglement! qui fait de la dévotion, ou la risée ou la terreur des mondains; ou pour mieux dire, qui détruit toute vertu, toute dévotion. Pourquoi? Parce que le pardon des ennemis est à la tête de l'Evangile, comme renfermant à lui seul toute la religion, et que celui qui ne l'observe pas ne peut s'en dire le disciple: *Ego autem dico vobis*, etc.

Précepte enfin qui assure à l'Evangile le triomphe sur toutes les maximes du monde, qui a commencé la victoire de la foi sur toutes les puissances du monde. Comment cela, chrétiens? En nous apprenant que le monde n'est qu'un faux juge dans ce qui

regarde la honte ou l'honneur, et qu'il n'appartient qu'à Dieu de juger de l'un et de l'autre; je m'explique. Quelle est ici la grande difficulté qu'on nous oppose? Si je ne me venge pas, je suis déshonoré; avec ce seul mot, l'on croit avoir triomphé de l'Evangile et fermé la bouche à tous ses ministres. Mais je demande, pourquoi êtes-vous déshonoré si vous ne vous vengez pas? Parce que le monde a attaché la gloire à la vengeance, et la lâcheté, l'infamie au pardon. Fort bien; s'il prenait donc fantaisie au monde d'attacher l'honneur et la gloire à l'usure, à l'adultère, à l'injustice, à la débauche, à l'incrédulité; toutes les passions, tous les crimes pourraient donc honorer aussi; ce serait un devoir de s'y livrer: et alors dites-moi, je vous prie, quel précepte de l'Evangile nous resterait-il à observer, aujourd'hui surtout et dans ce siècle, où il n'est presque plus de vice sans gloire et de vertu sans mépris? Il y a donc un autre juge de l'honneur, un autre maître que le monde; et ce juge, c'est la religion; ce maître, c'est l'Evangile qui ne peut nous tromper, et qui sur ce point accuse le monde d'erreur et de folie:

Mais, ajoutez vous, qu'importe que ce soit folie ou préjugé; on n'en est pas moins déshonoré; le monde à cet égard a proscrit la morale de Jésus-Christ. Et moi j'ose répondre qu'en raisonnant ainsi, vous calomniez le monde; je prétends que s'il se trouvait une fois un homme, un guerrier, par exemple, qui eût autant de réputation de sainteté que de bravoure, en sorte qu'en refusant le combat, le monde pût croire que la religion est le motif de son refus, je dis que le monde ne ferait que l'en estimer davantage. D'où vient donc que jusqu'ici on a vu tant de fois le contraire? C'est que rien n'est plus rare qu'un guerrier religieux et craignant Dieu; c'est que tous ceux qui ont eu ce qu'on appelle des affaires d'honneur, ceux qui en ont le plus souvent, sont des hommes d'une conduite libertine et impie, toujours prêts à s'armer pour les sujets les plus frivoles, pour des querelles nées dans le plaisir et la débauche, souvent pour l'objet d'une infâme passion: or, que le monde dans ces occasions méprise un libertin qui recule, qu'importe à la religion, et qu'en peut-on conclure contre elle? Ce n'est plus sur la morale de Jésus-Christ que tombent les mépris du monde, c'est sur le défaut de courage qu'il soupçonne avec raison dans un homme, qui, n'ayant jamais eu de religion, attendrait le moment du danger pour en montrer, voudrait donner le change au monde, et faire passer pour vertu ce qui n'est que faiblesse et lâcheté. Ainsi, les guerriers et les mondains auront beau donner le défi aux prédicateurs de les convaincre sur ce point: nous leur répondrons encore que cette question sur laquelle ils croient le plus triompher de la religion et embarrasser ceux qui l'annoncent, est précisément celle qui fait la gloire de la religion et la confusion du monde, celle qui met le plus les mondains en contradiction avec eux-même. Car enfin, je ne veux que cette réflexion; si l'on demandait à tous ces héros de la gloire mondaine de faire pour Dieu ce qu'ils font pour le monde, et qu'il fût question aujourd'hui comme dans les temps de persécution de mourir pour la foi; parmi tous ces faux braves, tous ces martyrs de l'honneur mondain, à peine s'en trouverait-il un seul qui voulût l'être de la religion, qui ne l'appelât même injuste et cruelle, d'exiger le sacrifice de la vie. Et lorsque c'est le monde qui parle et qui l'exige il n'est plus permis de reculer, la mort devient une loi, le meurtre un devoir: il faut alors qu'à la honte des mœurs et de la religion, on voie un vieux guerrier, dont la tête blanchie dans les combats et le front cicatrisé, annoncent le défenseur de la patrie, provoqué par un jeune audacieux, être forcé d'entrer en lice; et malgré les murmures de sa raison, de son cœur, de sa gloire même qui souffre de cette indigne épreuve, il faut qu'il descende dans l'arène pour y exposer sa reputation au hasard d'un combat qui déshonore à la fois et sa vieillesse et son courage; et qu'on voie enfin un homme qui aurait dû finir sa noble carrière en héros sur la brèche et dans les bras de la victoire, victime honorable de son devoir, mourir en vil gladiateur, martyr forcé de l'opinion et du préjugé. Affreux spectacle qui, tant de fois parmi nous, a porté le deuil dans les familles et arraché des larmes à l'humanité: déplorable frénésie, née de l'ignorance et de la grossièreté des siècles barbares, inconnue aux siècles des héros, aux siècles des Alexandre et des César; et qui montre mieux que tous les discours l'aveuglement des mondains, d'opposer à l'Evangile ce préjugé insensé, comme une loi inviolable contre laquelle on n'oserait réclamer. Ils se révoltent contre la religion de ce qu'elle exige pour être un vrai chrétien, qu'on soit toujours dans la disposition de mourir pour la foi: c'est trop exiger de la faiblesse humaine; personne, disent-ils, ne peut-être assez sûr de lui-même jusqu'à répondre du sacrifice de sa vie pour la foi; et cependant tout honnête homme doit être dans cette disposition pour son honneur; ils se croiraient diffamés, si l'on pouvait les soupçonner un seul instant de n'y être pas; orgueilleux d'être homicides pour le monde, ils rougiraient d'être martyrs pour Jésus-Christ; le sacrifice de la vie n'est jamais plus honorable et plus légitime que lorsqu'il est contre les lois de la raison, de la nature, de la société; et pour cesser d'être un devoir, il n'a manqué au duel que d'être un acte de religion.

Mais c'est trop insister sur ce point: considérons en second lieu ce précepte du côté du prochain comme devoir de charité, et montrons à cet égard toute la force de la religion, toute l'étendue des devoirs de la charité chrétienne. Le Sage les a tous renfermés dans un seul mot, lorsqu'il a dit: si

votre ennemi a faim, nourrissez-le vous-même, *si esurierit inimicus tuus, ciba illum* (*Prov.*, XXV); et Jésus-Christ, quand il nous a ordonné de pardonner jusqu'à sept fois, et lorsqu'on nous aurait frappés d'un côté, d'offrir l'autre. Qu'est-ce en effet qu'un chrétien, ou pour mieux dire, qu'est-ce que la religion chrétienne? C'est par excellence la loi de l'amour, la religion de l'amour, où tout annonce, tout inspire, tout commande l'amour et la charité; un Evangile fait pour allumer sur la terre le feu de l'amour; un Dieu victime de son amour pour les hommes, incarné dans le sein d'une vierge comme par le miracle de l'amour, né dans une crèche comme dans le berceau de l'amour, expirant sur une croix comme sur le théâtre de l'amour, reproduit sous les symboles de l'Eucharistie comme sous les voiles de l'amour; un autel enfin, un sacrifice; monuments éternels de son amour. O religion de Jésus! Chef-d'œuvre d'amour et de charité, comment oser nous dire vos enfants, et croire qu'il nous soit permis de nous haïr? Par quelle fatalité faut-il qu'il y ait tant de charité dans le christianisme et si peu parmi les chrétiens? C'est qu'ils ne se regardent plus comme frères en Jésus-Christ, c'est que les liens de la religion sont rompus comme ceux de la nature, et que la plupart, n'apercevant les autres hommes qu'à ce degré de distance où ils sont à peine des hommes pour eux, ils ne voient plus entre eux et les autres, ni les droits de la religion, ni les droits de l'humanité; ils ne voient que l'intervalle que le luxe et les passions ont mis dans les conditions: c'est qu'enfin dans notre ennemi, la passion n'y voit tout au plus qu'un homme; au lieu qu'avec la charité nous y voyons Jésus-Christ et le prix de son sang: avec la passion, nous ne voyons que le tort que nous a fait notre ennemi; avec la charité, nous verrions le tort que nous nous faisons à nous-mêmes: avec la passion, nous ne voyons que l'indignation qu'il mérite; avec la charité, nous ne verrions que le respect qui lui est dû. Ainsi, avec ce principe, maîtres de nous-mêmes, nous commanderions à tous nos mouvements, et ce motif suffirait pour triompher des faiblesses de la nature: avec ce principe, la vengeance aura beau être aisée et vous paraître même juste; l'occasion aura beau se présenter à vous de perdre et d'immoler votre ennemi, la pensée que cet ennemi est votre frère en Jésus-Christ, fermera votre bouche, arrêtera votre bras, vous soutiendra dans ce pas glissant, où la philosophie laisse votre âme sans défense. Que dis-je? plus même la vengeance sera aisée, l'occasion heureuse, la tentation forte et pressante, plus la charité aura d'éclat dans sa victoire; plus elle aura de moyens de mériter davantage, et l'occasion ne fera que donner plus de lustre à la vertu. En faut-il un exemple? Choisissons-le aussi grand, aussi frappant que le demande l'importance du sujet; un exemple qui lui seul, en dise plus que tous les discours: un exemple qui vous montre la religion dans son plus beau jour, et la charité dans son plus beau triomphe.

Voyez David, injustement opprimé par Saül son roi, mais son ennemi, et quel ennemi? Il le poursuivait avec l'élite de ses troupes, et lui-même, à la tête de son armée, le suivait sans relâche: étrange spectacle, un roi armé contre un sujet, et un seul homme contre une armée! Mais Dieu, qui préparait une grande leçon au monde, permet que David, quoique le plus faible, trouve enfin le moyen de perdre un rival aussi redoutable. Voilà, qu'à la faveur des ténèbres de la nuit, il est entré dans le camp de Saül, accompagné du fidèle Abisaï. Loin de trouver des obstacles à son dessein, il voit que le sommeil du Seigneur était venu fondre sur le camp de son ennemi: *sopor Domini irruerat super eos* (I *Reg.*, XXVI): les feux sont éteints, les sentinelles endormies, les gardes hors de leur poste, les soldats épars et couchés sur leurs armes; par tout le silence et la nuit. Dans ce calme profond, David marche, Abisaï le suit; ils avancent, ils parviennent jusqu'à la tente du roi. Enseveli dans un profond sommeil, Saül goûtait les douceurs du repos; et peut-être qu'en ce moment son esprit, tout occupé des projets d'une vengeance qui paraissait assurée, lui représentait dans un songe flatteur David chargé de fers, et amené devant lui par ses soldats. Mais le Dieu d'Israël, qui en avait autrement ordonné, permet que, ni Saül, ni les officiers commis à sa garde ne s'éveillent pas. David voit à ses pieds l'infortuné monarque étendu au milieu de sa tente, comme une victime que le ciel lui abandonne. Il regarde aux environs, il aperçoit la lance de Saül, dressée contre terre; il l'arrache, il la prend dans sa main....... O nature! ô vengeance! que vous étiez puissantes dans ce moment! David n'avait qu'à vous écouter, ou à suivre les conseils d'Abisaï, et c'en était fait de Saül, et ses gardes, au réveil, l'eussent trouvé noyé dans son sang. Mais la religion a parlé; et dans Saül armé contre lui, David ne voit plus son ennemi, il ne voit que son roi. Non, dit-il à Abisaï, il ne sera pas dit que j'aie porté ma main sur l'oint du Seigneur: *Quis extendet manum suam in christum Domini?* (*Ibid.*) Il se contente d'emporter la coupe et la lance de Saül; et, sorti du camp, il crie du sommet de la montagne voisine; il appelle Abner, l'avertit de ce qu'il vient d'enlever de la tente de son maître, et par là apprend à tout Israël que David a pu se venger, et que David ne l'a pas voulu. O prodige de charité, s'écrie saint Augustin, ô exemple à jamais mémorable! et pourquoi des chrétiens qui ont l'avantage de pratiquer une loi qui leur montre leur Dieu dans leurs frères, et leurs frères dans leurs ennemis, ne l'imiteront-ils pas? Pourquoi, dans une occasion où vous sentez qu'il vous est aisé de perdre ou de punir votre ennemi; où, d'un seul mot, vous pouvez porter le coup

mortel à son honneur, à sa fortune; pourquoi ne pas dire en ce moment, comme David, comment oserais-je attenter, non-seulement sur l'oint du Seigneur, mais sur un membre de Jésus-Christ : *quis extendet manum suam in christum Domini?* Prenez, si vous voulez, des mesures comme David, pour faire savoir à votre ennemi qu'il n'a tenu qu'à vous de vous venger; que dans telle occasion où vous pouviez lui nuire, vous ne l'avez pas fait; que dans telle société où l'on déchirait sa réputation, vous l'avez défendu ; que tous les conseils qu'on vous a donnés contre lui, vous n'avez pas voulu les suivre; et vous verrez que, désarmé par votre générosité, il sera forcé de vous dire comme Saül à David : vous êtes plus juste que moi : *justior es quam ego* (I *Reg.*, XXIV). Voilà la seule vengeance que l'Evangile permet, dont le christianisme même s'honore : toute autre vous est défendue et par la religion et par la charité; j'ajoute, par les lois de la société, et à le considérer sous ce troisième rapport, le pardon des ennemis est pour vous un devoir de raison et d'intérêt personnel.

Vous le savez, chrétiens auditeurs, la société a ses lois qui en sont comme les nœuds et les liens; la religion n'est établie que pour les resserrer; et, comme le plus bel ouvrage de Dieu, elle doit être aussi l'établissement le plus utile aux hommes, le plus conforme au bien et aux devoirs de la société. Que fait donc le Sauveur? Il commence son Evangile par le précepte de l'oubli des injures, du pardon des ennemis : et, par ce seul précepte, voilà la religion chrétienne au-dessus de toutes les religions; par ce seul précepte, s'ils savaient l'observer, voilà les hommes heureux et la société paisible. Ainsi, dans les premiers siècles de l'Eglise, cet âge d'or du christianisme, où ce précepte était si bien observé, où les chrétiens n'étaient qu'une seule famille qui n'avait qu'un même esprit, tandis que la discorde armait les peuples idolâtres, désolait leurs villes et leurs Etats; les chrétiens seuls dans la paix, faisaient l'étonnement et l'admiration des païens : occupés ou à secourir leurs frères, ou à prier pour leurs ennemis, étaient-ils obligés de fuir devant les tyrans, ils se réunissaient ou dans les forêts ou dans les déserts, et chantaient en paix les louanges du Seigneur, toujours poursuivis, jamais divisés : leurs ennemis les chargeaient d'injures, ils répondaient par des bénédictions; on prononçait leur arrêt de mort, ils baisaient les mains de leurs juges; on les menait au supplice, ils embrassaient leurs bourreaux. Jours heureux! que vous fîtes honneur et à la religion et à l'humanité! Hélas! le monde n'a pas mérité que vous ayez longtemps subsisté. Puisse du moins ce souvenir vous toucher et vous confondre; et en comparant le christianisme des premiers siècles avec les chrétiens du nôtre, la société des chrétiens de nos jours avec celle des premiers fidèles, voyez ce que vous seriez en observant ce précepte, ce que vous êtes devenus en ne l'observant pas; voyez ce que vous avez gagné à désobéir, et si la religion est assez vengée. Qu'est-ce que la société parmi les chrétiens? Un peuple d'ennemis, où les cœurs ne sont plus unis que par le langage et la politesse : beaucoup de démonstrations et peu d'effets; on s'embrasse et on se trahit; on se cherche et on se déteste; on se voit pour se haïr; on se parle pour se tromper; on se connaît pour se supplanter : tous les visages sont riants, tous les cœurs ulcérés; les paroles affectueuses, les procédés perfides; politesse et honnêteté partout, amitié et sentiment nulle part : la société n'est plus qu'un commerce de fausseté, où, sous le masque d'une douceur hypocrite, règnent la haine, la discorde, la guerre; et quelle guerre!

Guerre d'intérêt; pour le plus léger dommage dans les biens de la fortune, il faut, par des procès interminables, poursuivre son ennemi, le perdre, s'il se peut, d'honneur et de réputation; révéler les ignominies de sa famille, les taches de son cœur, les travers de sa conduite; faire retentir au barreau la voix de la calomnie et de la satire, et immoler la charité sur l'autel même de la justice.

Guerre d'honneur : pour un affront fait plus souvent à notre orgueil qu'à notre réputation, il faut que le fer et le sang terminent la querelle, et se perdent devant Dieu pour se rétablir devant les hommes.

Guerre de famille; l'épouse en divorce avec l'époux, les enfants révoltés contre les pères, les frères divisés d'avec les frères : souvent pour une personne offensée, toute la postérité embrasse la querelle, tout meurt, excepté la haine; et il est encore des familles où la vengeance transmise aux descendants, passe de race en race et fait encore partie de l'héritage.

Guerre d'esprit et de talents; un écrivain a-t-il de la réputation, tous cherchent à le déprimer; un savant a-t-il enfanté un système, on se hâte de le combattre; et avec quelles armes? de part et d'autre, on trempe la plume dans le fiel, on mêle aux raisons la satire et les invectives; bientôt le faux zèle ou l'envie appellent des défenseurs et des combattants : il ne tient pas à eux que tout ne soit en feu pour leurs opinions, et que les disputes des savants ne deviennent les querelles des empires.

Guerre jusque dans les asiles mêmes de la paix et de la sainteté; où le venin de la jalousie, le poison de la haine se glisse au milieu des vertus; où la discorde à l'ombre du cloître et du sanctuaire, conduit ses pas tumultueux dans les ténèbres et le silence, allume son flambeau au feu même de l'autel, et pour régner avec plus de mystère, ne s'exerce qu'avec plus de fureur.

Guerre de religion; autant de sectes différentes dans le christianisme, c'est presque autant d'armées prêtes à établir leur doctrine par le meurtre et le carnage : et nous touchons encore à ces temps de vertige et

d'horreur où l'hérésie, à la tête de ses bataillons, donna ce signal affreux qui fit de l'héritage de Jésus-Christ un vaste champ de bataille; où, à force de combats et de victoires, de massacres et d'incendies, on n'aperçut de toutes parts que trônes renversés, temples démolis, villes en cendre, et l'Europe en feu noyée dans les flots du sang chrétien.

A ce récit, mes frères, sans doute que surpris et révoltés, chacun de vous dit au fond de son cœur : la voilà donc cette religion qui ne prêche que douceur, humanité, bonté, charité, cette religion qui devait rendre la paix au monde : hélas ! c'est sous ses étendards que se sont livrés le plus de guerres et de combats; c'est autour de ses autels qu'on a vu couler plus de sang et de larmes; ce sont les peuples et les rois soumis à son empire qui sont le plus acharnés à se détruire. Croix de Jésus-Christ ! est-ce donc là votre ouvrage ? Et vous, sang de mon Dieu, qui avez pu réconcilier le ciel avec la terre, comment n'avez-vous pu réconcilier les hommes entre eux ? Que direz-vous, races futures, lorsque vous apprendrez les fureurs de vos pères ? Puissent nos larmes effacer des fastes de l'histoire ces tristes monuments de notre honte avant qu'ils parviennent jusqu'à vous ! Et vous, nations infidèles, peuples que nous osons nommer barbares, mais dont les climats n'ont jamais retenti du bruit de la guerre, du fracas des armées et des batailles; ah ! si malgré les vastes mers qui nous séparent, le bruit de nos discordes parvient dans vos contrées, n'en croyez pas l'Evangile et le christianisme moins respectables ; n'accusez point notre religion, n'accusez que nos mœurs. Hélas ! le Dieu que nous servons nous avait faits pour nous aimer; nous seuls nous sommes fait un point d'honneur de la vengeance, une science de la guerre, une gloire de nous égorger. Sainte religion, vous n'en serez pas moins l'ouvrage d'un Dieu de paix et de charité, et nos querelles seront bien moins le scandale de notre foi que la honte de notre raison.

Rougissons donc, chrétiens, de désobéir à notre Dieu dans un précepte où il nous importe si fort de lui obéir. Rendons à la religion son ancienne gloire, à la charité tous ses droits, à la société tous ses charmes; et, convaincus des raisons importantes sur lesquelles est établi ce grand précepte, voyons par quels prétextes on peut le combattre, et prouvons à ceux qui ont des ennemis la nécessité d'une prompte et sincère réconciliation.

SECONDE PARTIE.

Entre autres difficultés qu'on oppose au précepte de la réconciliation, se présentent trois sortes de préjugés : le préjugé de la fausse conscience qui nous persuade que, pourvu qu'on s'abstienne de faire ou de vouloir du mal à son ennemi, on n'est point tenu de le fléchir ni de se réconcilier avec lui : le préjugé de la révolte du cœur et de la raison, qui semblerait prouver que la vengeance serait plus juste, comme étant plus naturelle à l'homme : enfin le préjugé de l'habitude et de l'exemple, qui consiste en ce que la plupart des chrétiens, accoutumés à oublier ou à dédaigner leurs ennemis, regardent la réconciliation comme une cérémonie indifférente et qu'on peut remettre tant qu'on voudra. A ces trois préjugés j'oppose, premièrement, l'esprit du christianisme, qui nous fait voir la réconciliation comme un devoir réel et indispensable ; secondement, les sentiments de la nature, qui nous font voir la réconciliation comme l'acte le plus conforme aux sentiments du cœur et aux lumières de la raison ; troisièmement, l'idée de notre fin dernière, pour arracher tant de mauvais chrétiens à cette fatale indolence dans laquelle ils vivent par rapport à la réconciliation : reprenons.

Je dis d'abord, l'esprit du christianisme pour combattre le préjugé de la fausse conscience, qu'il est si aisé de se former sur ce sujet. On conviendra bien qu'on ne doit faire aucun tort à son ennemi; mais qu'il faille l'embrasser, le prévenir même, être le premier à lui pardonner ou à lui demander le pardon, tandis que ce serait à lui de le faire ; voilà ce qu'on n'entend plus aujourd'hui, ce qu'on ne regarde plus comme faisant partie du christianisme. Cependant, chrétiens, rien de plus précis que l'Evangile sur ce sujet, et Jésus-Christ vous défend expressément de paraître à l'autel sans vous être réconcilié avec votre frère, *vade prius*, vous crie-t-il, *vade reconcilari fratri tuo.* (*Matth.*, V.) Il est vrai, dit saint Augustin, expliquant ces paroles (et la remarque de ce Père paraît importante), il est vrai qu'il n'y a pas toujours une obligation étroite de faire les premières démarches, et de prévenir celui dont on a reçu quelque injure. Ce serait, dit ce Père, fomenter sa passion et l'entretenir dans son injustice, en l'empêchant de reconnaître son tort. Voilà pourquoi, continue le saint docteur, le Fils de Dieu ne nous ordonne d'interrompre le sacrifice commencé, que lorsque notre frère a quelque chose contre nous, *si frater tuus habet aliquid adversum te* (*Ibid.*), c'est-à-dire si c'est vous qui l'avez offensé, si vous êtes l'injuste et le coupable. Si vous ne l'êtes pas, alors tout ce que Dieu exige de vous, c'est de ne retenir aucun sentiment de haine et de vengeance dans le cœur, et de faire parvenir jusqu'à votre ennemi les dispositions sincères où vous êtes de lui pardonner : mais ce seul cas excepté, ajoute saint Augustin, tous les autres prétextes sont frivoles; c'est s'aveugler de penser que, pour un chrétien, tout l'Evangile consiste à ne point se venger. Qu'importe que je pardonne à mon ennemi ? il suffira que je ne le persécute pas : qu'importe que je l'embrasse ? il suffira que je ne l'égorge pas; et pourvu que je ne l'offense point, il me sera permis de le haïr ou de le mépriser. Non, reprend le Sauveur;

les païens en auraient fait autant. A ces traits je reconnais un disciple de Platon; je ne reconnais pas celui de Jésus-Christ; et ce n'était pas la peine qu'un Dieu vînt sur la terre, pour ne nous dire que ce que les philosophes avaient enseigné dans leurs écoles, *Ethnici hoc faciunt* (*Ibid.*); ainsi, ou réconciliez-vous, ou cessez de vous dire chrétien, *vade reconciliari.*

Qu'ils disparaissent donc tous ces prétextes, dont la fausse conscience cherche à s'envelopper; et combien n'en allégue-t-on pas tous les jours! Prétexte de bonne volonté, prétexte d'honneur et de bienséance, prétexte de délicatesse et de sensibilité, prétexte de prudence, d'inutilité même; tout est mis en usage pour sauver l'amour-propre d'un devoir si humiliant : suivons l'orgueil dans tous ces retranchements.

Prétexte de bonne volonté : je ne souhaite rien tant que de me réconcilier; j'y suis tout disposé, et lorsque mon ennemi voudra, je le recevrai de façon à montrer qu'il n'y a point de ressentiment de ma part. Beaux discours, mon cher auditeur, noble étalage de générosité et de grandeur d'âme. Voulez-vous, dit un saint Père, savoir ce que signifient ces belles paroles ? beaucoup d'amour-propre et peu de christianisme. Vous prétendez avoir l'honneur de la réconciliation sans en avoir le mérite : vous voulez qu'on dise partout que vous avez un esprit bien fait, un cœur bien placé, et par là faire passer votre ennemi pour un caractère bien difficile, faire croire qu'il n'a pas tenu à vous que le passé ne fût oublié, et que lui seul ne le veut pas. C'est-à-dire, qu'enfin vous avez trouvé le moyen de satisfaire votre vengeance, et de faire du langage même de la charité, l'instrument de votre passion : et la preuve, c'est qu'avec tous ces beaux discours, les jours se passent, les années s'écoulent, et que la réconciliation n'est ni faite ni prête à se faire : au contraire, on blâme votre ennemi, et vous en êtes charmé; on exagère son tort, et vous ne le défendez pas; vous le rencontrez, et vous ne lui parlez pas : cependant, à la faveur de ce langage la paix règne dans votre cœur; votre salut, vous le croyez en sûreté; les sacrements, vous osez en approcher : sacrilége, mon cher auditeur, fausse dévotion, fausse paix, fausse conscience : ou réconciliez-vous, ou point de salut pour vous, *vade reconciliari.*

Prétexte de bienséance : je dois à mon rang, à ma place, de ne pas faire les premières démarches; et puisque mon ennemi est infiniment au-dessous de moi, c'est à lui à demander grâce. Ce sont là les lois du monde, je le sais. Mais les lois de l'Evangile sont-elles les mêmes! Depuis quand la religion est-elle incompatible avec l'honneur, où a-t-on dérogé pour être chrétien? Quoi! le rang ne vous retient plus, lorsqu'il est question de votre intérêt ou de vos passions. S'il s'agit de flatter une personne qui peut vous servir, fût-ce un homme infiniment au-dessous de vous, à quelles adulations, à quelles bassesses ne descendriez-vous pas? Qu'il faille, pour réussir dans un projet d'ambition, prendre sur votre grandeur, et même vous avilir, est-il rien qui vous arrête? En un instant, on voit tomber le faste de votre orgueil; naissance, honneur, bienséance, pudeur même, tout est sacré; et fût-ce un monstre, si l'ambition l'ordonne, quelle idole n'encenseriez-vous pas? Disons mieux : que votre ennemi, pour un moment, vous devînt nécessaire; qu'une révolution soudaine le rendît le dépositaire de l'autorité, du crédit, de la faveur; et déjà vous seriez à ses pieds, vous lui auriez prodigué vos hommages, vos caresses, vos services; et, superbe Aman, il ne faudrait que le signal de la fortune pour vous voir ramper devant Mardochée : mais, parce que la religion vous l'ordonne, vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas; il est de votre honneur d'attendre votre ennemi, et parce qu'il est plus petit que vous, il serait honteux que vous fussiez plus chrétien que lui.

Et ici, mes frères, pour vous confondre dans ce préjugé de la fausse gloire, par l'exemple des hommes même, je vous dirai, à vous, qui pensez qu'il est de votre dignité d'écraser tout ce qui ose vous résister, et que votre rang surtout vous oblige d'être implacable : ouvrez les annales de l'Église, et voyez ce qu'elles nous ont conservé de plus mémorable; un empereur même, un Théodose, ne respirant que la colère et la vengeance contre la ville d'Antioche, dont le peuple révolté avait osé renverser, mutiler ses statues et celles de l'impératrice sa femme. Quoi de plus juste que de punir la rebellion? La politique, l'honneur du trône, la raison d'Etat, semblaient le commander. Théodose ordonne à ses troupes de s'avancer vers la ville criminelle; lui-même veut marcher à leur tête pour rendre le châtiment plus éclatant. Toute la cour, tout l'empire applaudit à ce projet d'une vengeance exemplaire; bientôt les ordres s'exécutent : officiers, soldats, tout s'empresse, tout est en armes; le prince va partir..... Dans ce moment, au milieu de ce bruit, de cet appareil de guerre, arrive dans le palais de l'empereur, qui? Flavien, l'évêque même d'Antioche, qui vient demander grâce pour son peuple. A sa présence, toute la cour est en rumeur; on est indigné de l'entreprise. Quoi! demander grâce pour une ville si coupable! Quoi! arrêter une vengeance si légitime! Quelle audace, s'écriaient les courtisans! Ils s'assemblent en foule auprès du saint évêque, ils le pressent, ils l'entourent. Toujours ferme et intrépide, d'un air consterné, mais plein de dignité, le pontife avance jusqu'aux pieds de l'empereur, et ose lui tenir ce langage : *Oui, prince, il est vrai que nous sommes coupables, que vous ne sauriez jamais nous traiter avec assez de rigueur; il est vrai que nous avons outragé notre maître et notre roi; mais voici le moment d'acquérir plus de gloire par votre clémence que par les victoires les plus éclatantes. On a renversé et brisé vos statues; si vous*

nous pardonnez ce crime, on vous en élèvera non de marbre et d'airain, que le temps peut détruire, mais qui subsisteront éternellement dans le cœur de tous ceux qui entendront parler de cette grande action. Vaincre et conquérir des nations, est une gloire qui vous confond avec le reste des rois qui n'ont été que des héros : pardonner à des sujets qui vous ont offensé, c'est se vaincre soi-même, et cette gloire n'appartient qu'à Théodose........ Il s'arrête à ces mots; il croit voir l'émotion dans les yeux du prince étonné. Il reprend à l'instant toute la dignité d'un évêque et l'autorité d'un envoyé de Dieu : *Je viens,* ajoute-t-il, *de la part du souverain Maître des hommes vous déclarer que si vous pardonnez aux autres leurs fautes, le Père céleste vous pardonnera les vôtres. Souvenez-vous, grand prince, de ce jour terrible où vous paraîtrez devant le Roi des rois, pour rendre compte de vos actions; et sachez qu'aujourd'hui, à cette heure même, vous allez prononcer votre jugement; il vous sera fait de la part du Roi du ciel, comme vous, roi de la terre, aurez fait à vos sujets. Les autres ambassadeurs ont coutume d'étaler aux yeux des princes vers qui on les envoie des présents magnifiques; pour moi je suis l'ambassadeur d'une ville criminelle, je ne présente à votre majesté que le saint livre de l'Evangile, et j'ose vous exhorter à imiter votre Maître qui, tous les jours, fait du bien à ceux qui l'outragent. En vous vengeant vous ne serez qu'un homme; en pardonnant, vous égalerez Dieu même.* A ces mots, Théodose sent expirer son couroux; les armes tombent de ses mains : il voit combien le faux honneur qui le portait à la vengeance l'avait aveuglé; et n'étant plus maître ni de retenir ses larmes, ni de dissimuler son attendrissement, il lui reste à peine assez de force pour dire au saint évêque : *Allez, mon Père; retournez promptement vers mon peuple d'Antioche, et portez-lui la grâce que je lui accorde, en attendant que j'y puisse aller moi-même.* Si Jésus-Christ, quoique Dieu, a pardonné à ceux qui l'ont mis à mort, dois-je croire indigne de ma grandeur de pardonner à mes sujets, moi qui ne suis qu'un homme comme eux; et par cet exemple, plus propre à nous instruire que to[illegible] les discours, ce prince religieux ap[illegible]x grands que c'est par petitesse [illegible]gardent la vengeance comm[illegible]e de la grandeur; à tous les chré[illegible]e la grandeur véritable consiste à obéir à Dieu. Et pour ajouter enfin à l'autorité de l'exemple la force de la loi, il fait publier cet édit, qui met Théodose au-dessus de tous les sages, de tous les législateurs; cet édit célèbre qui défend à tous les juges de rechercher les auteurs, à tous les tribunaux de punir les écrits, les discours, les paroles qui n'attaqueraient que l'empereur, ajoutant que, si l'accusé a parlé par légèreté, il faut le mépriser; si c'est par folie, il faut le plaindre; si c'est pour nous outrager, il faut lui pardonner : loi éternellement mémorable, monument à la fois de grandeur et de sagesse, qui, en nous montrant jusqu'à quel point la religion peut élever l'âme même d'un prince, nous apprend que les passions seules, surtout la vengeance, peuvent dégrader l'homme, et que celui qui vous a offensé, fût-il d'un rang infiniment au-dessous du vôtre, fût-il même infiniment plus coupable que vous dans son procédé, c'est autant de raisons de plus de lui pardonner, parce que moins son rang est égal au vôtre, plus votre âme doit être supérieure à la sienne; plus il est votre ennemi, plus vous aurez de mérite à le traiter comme votre frère; *vade reconciliari fratri tuo.*

Prétexte de délicatesse et de sensibilité : si l'outrage n'était pas si sensible, l'injure si personnelle, j'en ferais le sacrifice à Dieu et à la religion; mais à moins que d'oublier ce qu'on se doit à soi-même et d'être sans aucun sentiment, il est des offenses d'une nature... Je vous entends, mon cher auditeur, je reconnais le langage de la chair et du sang, si ordinaire dans le monde, et je vous réponds que vous alléguez en votre faveur les raisons mêmes qui vous condamnent. Si vous étiez insensible, ou qu'on vous eût fait une offense qui vous touchât peu, non-seulement nous ne prendrions pas la peine de vous exhorter à pardonner, mais nous regarderions ce précepte de l'Evangile comme n'étant pas fait pour vous : pourquoi? Parce que l'intention de Jésus-Christ a été de faire un précepte méritoire et une vertu qui honore la religion à proportion qu'elle coûte davantage à la nature : or, où il n'y a point de combat, il n'y a point de vertu; où il n'y a point de sacrifice, il n'y a point de mérite. Donc, plus vous êtes aisé à blesser, plus ce précepte est fait pour vous; plus vous êtes affecté de l'injure, plus vous êtes obligé d'excuser, de pardonner, de vous réconcilier. Je dirai même plus encore, et pour développer l'esprit du christianisme, que vous n'avez jamais peut-être entièrement approfondi, je suppose que, quoique né avec une âme sensible, vous fussiez parvenu, par un effort de raison et de réflexion, à mépriser tous les outrages, à acquérir cette indifférence stoïque, cette insensibilité morale et philosophique, qui vous eût mis au-dessus des mauvais traitements que vous pouvez recevoir des hommes; dans cette supposition, je dis que vous auriez beau pardonner et vous réconcilier, vous n'auriez point encore de mérite devant Dieu; vous seriez un héros, un sage, un philosophe, vous ne seriez pas chrétien : pourquoi? Parce que, pour pardonner en chrétien, et selon l'esprit de Jésus-Christ, il faut qu'il en coûte à la nature, et que l'amour-propre en souffre. Un exemple encore éclaircira mieux cette vérité, et je le prendrai dans l'école même du paganisme, comme plus propre à faire sentir la supériorité de l'Evangile.

Lorsqu'on frappa Caton au visage, il ne s'emporta point, il ne se vengea pas; il ne voulut pas même qu'on punît le coupable,

et par cette conduite Caton fut l'admiration de son siècle, il mérita d'être loué de tous les sages qui, dans leurs écrits, l'ont proposé comme un exemple accompli de vertu. Cependant ce fier païen, si loué, si admiré, ne pardonna pas, ne fit pas même un acte de vertu: pourquoi? Parce qu'il nia fièrement qu'on l'eût frappé et qu'on lui eût fait injure; parce que son arrogance philosophique l'avait placé à ses propres yeux à un degré si élevé, qu'il n'apercevait les autres hommes que comme des insectes, dont l'insulte ne pouvait arriver jusqu'à lui. Sa patience n'était donc qu'un orgueil farouche, et il n'avait tant d'indulgence pour ses ennemis que parce qu'il avait trop d'estime de lui-même, pour s'abaisser jusqu'à croire qu'un homme pût offenser la grande âme de Caton. Ainsi s'égarait la sagesse païenne jusqu'à ériger en vertu ce qui n'était que le vertige de l'ivresse de l'amour-propre le plus exalté. Mais lorsqu'un des officiers du grand prêtre frappa Jésus-Christ d'un soufflet, ce maître de toute vertu, de toute sagesse, confesse que ce valet l'a offensé: il ne s'irrite pas, il ne se venge pas, mais il ne dissimule pas l'offense. Pourquoi me frappez-vous, lui dit-il? et il pardonne véritablement, comme ayant été véritablement outragé. Et voilà en quoi consiste la différence de la morale humaine d'avec la morale de l'Evangile: le païen en pardonnant surmonte une faiblesse par une autre, une passion par une passion plus forte; le ressentiment et la vengeance, par l'orgueil et la vanité. Le chrétien en pardonnant avoue tout ce que la nature souffre, et par là même il a du mérite à en triompher. Le sage du paganisme veut cacher le mouvement de la nature, et met la grandeur à paraître invulnérable. Le héros de l'Evangile voudrait au contraire que la blessure fût plus profonde, parce qu'il n'a de mérite dans l'ordre de la grâce qu'autant que la victoire a plus coûté à la nature; par conséquent, faire de la grandeur de l'outrage et de la délicatesse de ses sentiments un prétexte pour éluder la loi de Jésus-Christ; dire comme on le dit tous les jours dans le monde, cette morale n'est que pour certaines personnes d'un caractère froid et indifférent; mais moi je suis trop vif, d'un cœur et d'un caractère trop sensibles, pour être maître de moi-même et me réconcilier: raisonner ainsi, c'est ignorer les premiers éléments du christianisme; c'est opposer l'esprit de la loi à la lettre; c'est ne point entendre le sens de l'Evangile, et se montrer plutôt digne d'être le disciple du Lycée et du Portique, que du Dieu de la croix et du Calvaire.

Enfin, prétexte de raison et de prudence: j'irais bien embrasser mon ennemi; mais c'est un mauvais cœur, un perfide, coupable envers moi du procédé le plus noir, je ne l'embrasserai jamais de bon cœur; il est d'ailleurs de la prudence d'éviter un malhonnête homme, et la religion ne peut m'ordonner la fausseté, ni commander une imprudence. J'en conviens avec vous, mon cher auditeur; il n'appartient qu'à un tyran aussi injuste que le monde, d'imposer de pareilles lois; d'obliger un ambitieux d'embrasser son rival, d'encenser le crime lorsqu'il est en faveur, de caresser ses plus cruels ennemis dans l'espérance d'endormir ou de tromper leur fureur, et de faire ainsi à ses disciples un devoir de l'hypocrisie et un mérite de la fourberie. Mais voilà encore la différence entre les deux maîtres, Jésus-Christ et le monde. Car tant s'en faut que la religion prescrive rien de semblable, qu'au contraire l'Esprit-Saint nous dit par la bouche du Sage: séparez-vous de vos ennemis et prenez garde à vos amis mêmes: *Ab inimicis tuis separare, et ab amicis tuis attende.* (*Eccli.*, VI.) Ce serait donc bien mal prendre notre pensée que de l'entendre de la sorte. Et puisque vous nous obligez de nous expliquer, nous vous dirons qu'en conscience vous pouvez n'être plus lié avec un perfide qui vous a trahi; qu'en conscience vous pouvez l'éloigner de vos affaires, de votre service, de votre commerce. Mais commencer par lui pardonner devant Dieu et devant les hommes; mais renoncer au désir de vous en venger, et loin de lui souhaiter aucun mal, lui rendre service si l'occasion s'en présente: voilà dit saint Thomas tout ce que la religion vous ordonne; et en cela il n'y a ni excès, ni imprudence, ni danger. Je me trompe, il y a un danger, et même bien pressant pour une grande âme; c'est qu'il est si beau, si noble, de secourir une personne qui nous a offensés, de lui rendre le bien pour le mal; cette générosité nous donne sur elle une si grande supériorité, qu'il y a tout à craindre d'en être trop flatté devant les hommes, pour n'en pas perdre le mérite devant Dieu.

Souffrez donc que je vous le demande à présent, pourquoi ces délais affectés, ces inconvénients ménagés, ces difficultés, ces répugnances, lorsqu'il s'agit d'une réconciliation? Pourquoi tant de ruses et d'artifices pour éluder sur ce point les lois de Jésus-Christ? Comment même pouvez-vous vous résoudre à abandonner votre ennemi, et vous féliciter de l'avoir entièrement oublié? Ah! dit saint Chrysostome, c'est que vous ne connaissez pas tout le prix d'un ennemi. Vous gardez tous vos empressements, toutes vos attentions pour vos parents, vos amis, vos serviteurs; et souvent leur amitié ne sert qu'à vous perdre, leur tendresse devient quelquefois un piége à votre vertu, un obstacle à votre salut: la haine d'un ennemi, voilà le trésor du chrétien; c'est là ce talent caché qui vaut le ciel à ceux qui savent le faire valoir. Absalon, soumis et fidèle, est inutile à son père; Absalon rebelle est pour David un instrument de miséricorde qui le réconcilie avec son Dieu. Si nous savions être chrétiens, toute notre crainte serait pour nos amis, ils peuvent nous perdre par leurs complaisances; toute notre attention serait pour nos

ennemis ; il n'en faut qu'un seul pour nous sauver.

Mais le puis-je, lorsque je sens que mon cœur souffre, que ma raison se révolte? Second préjugé auquel j'oppose les sentiments de la nature, pour vous prouver que la réconciliation est l'acte le plus conforme, même au penchant du cœur, aux lumières de la raison, et que la religion, en vous l'ordonnant, ne blesse point la loi naturelle.

Je sais qu'il est une vengeance qui doit être distinguée de la passion ; une vengeance qui, loin d'être condamnable, fait partie du droit naturel, et que Dieu a mis dans le cœur de l'homme, comme un principe nécessaire à la société même, où les méchants auraient bientôt tout renversé, s'ils ne savaient pas que chaque homme a le droit de repousser la force par la force, et qu'il est dans la nature de punir quiconque nous a outragés. Mais ne confondons point la vengeance comme justice, avec la vengeance qui n'est que passion. Comme justice, la vengeance fait partie de la loi naturelle et du droit des gens. Mais prenez garde qu'elle est même si dangereuse dans ce sens, que Dieu et les hommes se sont accordés à ne la point laisser en votre pouvoir ; que c'est pour exercer cette vengeance, que Dieu a mis l'autorité entre les mains des maîtres, le glaive de la justice entre les mains des rois, le glaive des lois entre les mains des magistrats. Or si, quoique juste et légitime, la vengeance nous est encore interdite, s'il a fallu nous l'ôter des mains à cause des suites et du danger de nous en voir abuser; que sera-ce de la vengeance comme passion, c'est-à-dire de la vengeance personnelle ? Pourrait-elle n'être pas condamnée au tribunal de la raison et de la nature, comme un monstre également désavoué par l'une et par l'autre.

Qu'on dise donc, et qu'on répète sans cesse que la vengeance est le plaisir de la nature ; que c'est la passion la plus conforme au cœur et au sentiment, j'en appellerai de ce langage à l'expérience de tous les temps, et pour vous montrer que cette passion n'est qu'une fureur que la nature désavoue, je vous dirai : jetez un coup d'œil rapide sur les maux que la vengeance a causés, quel affreux tableau ne nous présente-t-elle pas ? D'abord sur la scène du monde en général, des empires renversés, des nations détruites, des familles éteintes, des villes, des régions en cendre. Dans le particulier, que de crimes et de désordres ! Dans le mariage, les ruptures et les divorces ; à la cour, les trahisons et les perfidies ; dans le sanctuaire, les schismes et les hérésies ; au barreau, les détours et les impostures de la chicane ; dans le cloître, les fureurs et les cabales ; dans les lettres et les sciences, les jalousies cruelles et les satires sanglantes ; dans la religion.... que vais-je dire? elle n'a pas respecté son Auteur même, la croix a été son ouvrage, Jésus-Christ sa victime ; l'enfer et l'éternité, en voilà le terme et le châtiment. Que sais-je? l'histoire du monde n'est, ce semble, que celle d'une seule passion, l'histoire de la vengeance. Elle a tout dénaturé, et la religion et la société, et les mœurs et l'humanité. Comment donc pourrait-elle être avouée comme un sentiment de la nature? Comment pourrait-elle passer pour un acte conforme au cœur et à la raison de l'homme? Ne semble-t-il pas au contraire que la raison, le sentiment, notre propre intérêt, notre bonheur même, tout nous invite à la clémence, comme la première loi de la nature ; tout nous éloigne de la vengeance, comme le plus grand mal de l'homme. Non, jamais la vengeance et la haine n'ont fait des heureux; et où est l'homme qui ne se soit point repenti de lui avoir donné entrée dans son cœur? Je dis plus ; où est l'homme qui n'ait point été puni de s'y être livré ? Le mal que nous faisons à autrui ne retombe-t-il pas sur nous-mêmes ? L'ennemi qu'on poursuit ne trouvera-t-il pas un moment favorable pour se retourner contre son oppresseur, et de victime qu'il était, devenir à son tour persécuteur?

Eh ! ne me dites pas que vous n'aurez que de la satisfaction dans la vengeance, qu'elle ne peut jamais retomber sur vous, et que vous n'avez rien à craindre de la part de votre ennemi, parce qu'il est d'un état si inférieur, et vous d'un rang si élevé....... Je vous répondrai qu'il n'est point d'ennemi qui ne soit à redouter, que rien ne met à l'abri des fureurs d'un ennemi : ni la différence des conditions; Séméi devint redoutable à David, Aman à Mardochée; et souvent plus un ennemi est vil et abject, plus il blesse notre amour-propre : ni l'éloignement et la fuite; Absalon tombe dans les mains de Joab, lorsqu'il croyait l'éviter : ni l'oppression même et l'exil de votre ennemi; les enfants de Jacob croyaient s'être délivrés de Joseph, en le jetant dans l'abîme ; la famine les conduit en Egypte, ils y trouvent Joseph près du trône, et ils tombent à ses pieds : ni les liens du sang; Abel est égorgé par Caïn : ni le temps et les années ; combien de fois une occasion imprévue n'a-t-elle pas fait rencontrer deux hommes qui s'étaient oubliés, et ranimé des querelles qui paraissaient anéanties; on dirait que la terre est trop petite pour deux ennemis. Enfin le trône même et la vengeance, dans son triomphe, ne sauraient garantir des maux qu'elle cause à celui qui s'y est livré. Saül est en proie au démon de la vengeance ; quel monarque fut plutôt dégradé et malheureux ! Assis sur le trône le plus auguste, admiré de ses peuples, redouté de ses ennemis, Saül voit toutes les mains lui présenter des lauriers, toutes les bouches chanter ses louanges, toutes les villes lui dresser des trophées ; c'est le père du peuple, le défenseur de sa patrie, un grand roi, un héros; et dans ce haut éclat où la gloire vient de l'élever, que peut-il manquer à Saül? Il lui manque de savoir pardonner à un homme qu'il croit

son ennemi. Tranquille sur le char de la victoire, tandis qu'au milieu des acclamations publiques il s'enivre de l'encens des peuples, le nom de David vient retentir à ses oreilles. A l'instant voilà ce héros, ce monarque devenu moins qu'un homme ; maître de tant de nations qu'il a vaincues, il ne l'est pas de lui-même ; en vain a-t-il triomphé de tous ses ennemis, il suffit qu'il lui en reste un seul ; il s'agite, il se trouble, il faut que David meure, que David périsse, et qu'il périsse de sa main. Mais David est le libérateur d'Israël : n'importe, il faut qu'il périsse ; mais David n'est qu'un simple berger, et Saül est roi : oui, mais la gloire de David l'offense, il ne peut se résoudre ni à l'oublier, ni à lui pardonner : et dès lors, non-seulement Saül oublie qu'il est roi, il cesse d'être homme ; la victoire en avait fait un héros, la vengeance en fit un lâche assassin, jusqu'à vouloir tremper ses mains dans le sang innocent ; un malheureux qui croyait voir partout son ennemi, et à qui sa passion ne laissait jamais de relâche. Qu'au contraire, Saül se fût réconcilié avec David ; que, dans de sincères embrassements, il eût étouffé ce germe d'animosité ; Saül ne se fût pas déshonoré, et il eût évité ces chagrins dévorants qui le suivaient jusque dans son palais.

Ainsi, toute proportion gardée, en serait-il de vous, mon cher auditeur; par une réconciliation chrétienne, vous verriez disparaître tous ces mouvements de haine, de fureur, de tristesse, qui vous suivent par tout, dans le monde et dans la retraite, dans vos affaires et dans vos plaisirs, souvent vous réveillent avec effroi dans les bras du sommeil. Ah! c'est la voix de la nature qui vous avertit que l'homme est fait pour pardonner, et vous crie encore plus haut que l'Evangile : *Vade reconciliari fratri tuo.*

Ne nous y trompons donc pas, chrétiens auditeurs; ce sont les illusions de notre amour-propre qui, dans le premier moment de la passion, nous peignent la vengeance comme un sentiment naturel et légitime ; ce premier moment passé, le remords arrive, la raison et la nature se réunissent pour nous condamner, et l'intérêt nous dit qu'on s'est souvent repenti de s'être vengé, et presque jamais d'avoir pardonné.

Peut-être vous retrancherez-vous sur ce que vous n'avez point de tels sentiments pour votre ennemi : je ne cherche point à m'en venger, je lui ai pardonné : seulement, dites-vous, je ne veux pas le voir ; et en cela, je fais comme tant d'autres, qui en agissent de même à l'égard de leurs ennemis, et qui passent pour bons chrétiens. Troisième préjugé, le préjugé de l'habitude et de l'exemple. Et il n'en est que trop, sans doute, de ces hommes politiques dans leurs réconciliations, qui savent refuser leur cœur au devoir en donnant les apparences à la religion ; chrétiens de nom, païens de conduite, qui se vengent en dédaignant la vengeance, et se dédommagent du pardon qu'ils accordent à leurs ennemis, en se réservant la gloire de les mépriser ; superbes mondains, qui pensent avoir tout fait, lorsque, par une certaine force de raison, ils se sont mis au-dessus des injures, et s'estiment chrétiens, lorsqu'ils ont pardonné en philosophes.

Or, à ce préjugé, j'oppose l'idée de notre fin dernière, et je vous dis à tous : placez-vous un moment au lit de la mort ; c'est là que je vous demande d'où vient que cette façon d'agir envers vos ennemis, que vous regardez maintenant comme sans danger, vous ne la soutenez pas à ce dernier moment? D'où vient qu'à la mort vous êtes le premier à demander, à solliciter, à presser la réconciliation, et qu'alors on voit un ministre de Jésus-Christ, député par un mourant, aller chercher cette personne, cet ennemi dédaigné depuis tant d'années, lui porter les paroles de paix dont on l'a chargé ; et autant pour calmer les frayeurs d'un mourant que pour satisfaire à l'édification publique, faire tous ses efforts pour l'amener jusqu'au lit du pécheur expirant, qui, à sa vue rappelle ses forces, lui demande, avec larmes, la grâce de son pardon, lui tend une main défaillante, et meurt en l'embrassant. Ah ! ce n'était donc point assez de ne pas haïr, et toutes les maximes du monde, tous les préjugés de l'habitude et de l'exemple ne tiennent pas contre les leçons de la mort. Heureux encore si l'on pouvait compter sur ces sortes de réconciliations, et s'il n'y avait pas tout lieu de craindre qu'on ne cesse de haïr que parce qu'on cesse de vivre, et qu'on pardonne moins en chrétien qu'en désespéré.

Mais ce n'est point assez de la mort et du tombeau ; allons plus loin, et rappelez-vous l'instant redoutable où le juge de l'univers vous citera à son tribunal : voilà où je veux vous placer, et où je vous prie de raisonner avec moi. Vous dites qu'on ne peut pas vous forcer à vous réconcilier avec votre ennemi : vous prétendez que vous lui avez pardonné, que voas l'aimez même : seulement vous ajoutez que vous ne voulez pas le voir. Souffrez donc que je vous interroge à mon tour, et dites-moi ; qui êtes-vous pour parler de la sorte ? En serez-vous toujours le maître de ne jamais voir votre ennemi? Oui, sur la terre, oui, pendant cette vie, il tiendra bien à vous de le fuir et de l'éviter; mais, lorsque la mort aura tranché le fil de vos jours et des siens, il faudra bien vous rencontrer dans l'autre vie, et paraître l'un et l'autre devant Dieu. Et où vous placera-t-il ce Dieu vengeur? Dans le ciel ? Quoi ! dans le ciel deux personnes qui se sont toujours évitées ! dans le ciel, le centre de la paix et de l'amour, deux personnes qui n'ont pas même voulu consentir à se voir! Ah ! les anges frémiraient à ce spectacle, et la céleste Jérusalem en serait souillée. Où vous placera-t-il donc? Les flammes mêmes du purgatoire se refusent à de telles victimes, et un feu allumé par la miséricorde n'est pas fait pour expier la haine et la vengeance : il n'y a donc

que l'enfer, oui l'enfer, pour vous recevoir : là règnent la haine et l'envie; là habitent la discorde et la guerre, et tous les monstres que, la vengeance traîne après elle : c'est là que brûlés des mêmes feux, déchirés des mêmes remords, il faudra vous voir malgré vous pour faire votre supplice et votre enfer pour l'éternité. Prononcez donc maintenant vous-même, et décidez comment désormais vous prétendez traiter vos ennemis, et si vous vous croyez permis de ne pas les voir.

Je vous laisse, mes frères, avec cette idée; tout ce que je pourrais ajouter ne pourrait que l'affaiblir. Puissé-je avoir réussi à vous convaincre des grandes raisons sur lesquelles est fondé ce précepte, et de la vanité des prétextes qu'on y oppose! Fasse le ciel que la voix du Seigneur que vous venez d'entendre, vous rappelle que vous êtes tous frères! que si vous êtes hommes, ce n'est point pour vous haïr, et que surtout si vous êtes chrétiens, c'est pour vous aimer. Que ceux donc d'entre vous qui roulent dans leur esprit des projets de haine et de vengeance, touchés de ces réflexions, se hâtent d'embrasser leurs ennemis; et souvenez-vous que la meilleure manière de s'en venger, c'est de leur pardonner, puisque l'enfer est attaché au pardon qu'on leur refuse, et le ciel à celui qu'on leur accorde.

SERMON IX.

SUR LE PARADIS.

Invisibilia ipsius..... per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur. (*Rom.*, VII.)

Les grandeurs invisibles de Dieu deviennent comme visibles, et se font connaître par ses autres ouvrages.

Telle est, dit saint Augustin, la grandeur de l'homme, que tous les biens du monde et le monde même, s'ils pouvaient appartenir à un seul homme, ne seraient pas capables de le satisfaire; c'est que notre cœur ayant été fait pour Dieu, tout ce qui n'est pas Dieu ne le remplit pas. Faibles ruisseaux échappés de cette source féconde pour y retourner, nous errons avec murmure dans cette vallée de larmes, impatients d'arriver à cet océan de bonheur où tout doit se confondre et revivre pour l'éternité. De là ce désir insatiable, cette ambition inquiète et naturelle à tous les hommes, de s'élever par la pensée jusqu'à cet Etre suprême; de se former une image de cette cité sainte et fortunée, de ce paradis dont la possession doit combler nos espérances, et dont la conquête est promise à nos efforts.

Mais pourquoi de tous les objets de la religion, serait-ce le seul dont nous ne pourrions nous entretenir? Pourquoi ce qui doit sans cesse intéresser notre cœur, se déroberait-il à notre esprit et à notre raison? Toujours occupés à la guerre et aux combats, nous n'oserions donc envisager un instant la couronne et la victoire ; toujours dans les nuages et les ténèbres de la terre, il ne nous serait pas permis d'entrevoir un rayon des clartés éternelles; et de tous les législateurs Dieu seul aurait défendu à ses disciples de jeter un regard sur le terme et les récompenses! Non sans doute, c'est la pensée d'un bonheur promis qui doit nous soutenir dans les maux présents; et l'Apôtre nous l'apprend lui-même lorsqu'il nous dit que ce que nous voyons des ouvrages de Dieu doit nous conduire à la connaissance de ceux que nous ne voyons pas : *Invisibilia per ea quæ facta sunt conspiciuntur.* Je pars de ce principe, et je cherche quel est, de tous les ouvrages de Dieu, celui qui a le plus de rapport avec lui-même; et qu'y a-t-il sur la terre qui puisse nous donner quelque idée du ciel? Je le trouve, chrétiens, dans la loi de Dieu même et la religion : c'est là, dit saint Jérôme, l'ouvrage par excellence, où Dieu lui-même s'est dépeint et caractérisé bien mieux encore que dans le chef-d'œuvre de la terre et du firmament; là par conséquent où nous devons le chercher préférablement; là qu'il faut apprendre par ce qu'il nous montre, à connaître ce qu'il nous cache, et augurer de ce qu'il nous commande pour le temps, ce qu'il nous réserve pour l'éternité. Je m'arrête à cette pensée pour en faire le fondement de tout ce discours, dans lequel je me propose de vous tracer une ébauche des grandeurs futures et du séjour des bienheureux.

O vous! que cet objet doit si vivement intéresser, chrétiens mes frères, daignez seconder notre zèle dans une entreprise aussi supérieure à nos forces; et tandis que d'une main tremblante j'essayerai d'écarter la nue qui couvre la montagne sainte, et d'ouvrir à vos yeux ces brillantes demeures où des plaisirs purs et des trônes éternels vous appellent, puisse l'ardeur de votre foi suppléer à ce qui manquera à nos expressions : priez le Dieu de toute vérité de parler au fond de votre âme, de vous dire lui-même ce que nous ne vous dirons pas, et qu'il vous fasse la grâce de sentir tout ce qu'il ne nous est pas donné de vous faire entendre. Avant d'entrer en matière, adressons-nous à la reine même du ciel. *Ave, Maria.*

C'est dans le ciel que la religion a pris naissance, et c'est dans le ciel qu'elle doit aboutir pour y trouver sa consommation et son couronnement. Il y a donc quelques rapports et comme une harmonie entre l'état du juste sur la terre et l'état du juste dans le ciel; entre les préceptes que la religion nous prescrit dans ce monde, et les récompenses qu'elle nous promet dans l'autre; entre ce que Dieu a ordonné et ce que Dieu a préparé à ses élus; en un mot, entre l'Evangile de Jésus-Christ et le royaume de Jésus-Christ, puisque l'un n'est que la voie et le moyen qui nous a été donné pour nous conduire à l'autre. Or je dis que c'est ce rapport de la loi avec son terme, de l'Eglise militante avec l'Eglise triomphante, qui doit aider ici-bas notre foi dans la découverte imparfaite des grandeurs futures : *Invisibilia per ea quæ facta sunt.* Ainsi, le paradis prouvé et connu par la religion; la religion justifiée en quelque sorte et prouvée par le paradis, voilà ma pensée, et pour la mettre

dans tout son jour je demande quels sont les principes généraux de notre religion, et que nous ordonne-t-elle? Premièrement, de nous renoncer entièrement nous-mêmes dans cette vie, de nous regarder comme sans mérite devant Dieu; en sorte que le chrétien sur la terre ne jouit ni de ses actions, ni de ses vertus : *Abneget semetipsum.* (*Matth.*, XVI.) L'amour-propre est la première victime de l'Evangile; par conséquent, dans le ciel, le premier degré du bonheur du juste sera d'entrer comme en possession de lui-même, de ses vertus, de ses mérites, et de pouvoir s'aimer sans crime.

Elle nous ordonne, cette religion, de croire sans voir, d'enchaîner notre cœur, notre esprit et notre raison sous l'empire de la foi : *Videmus nunc per speculum et in ænigmate.* (I *Cor.*, XIII.) Par conséquent, dans le ciel, notre bonheur, en second lieu, sera de voir et de connaître Dieu, de comprendre et de connaître tout en Dieu : *Tunc autem facie ad faciem.* (*Ibid.*)

Elle nous condamne cette religion à ne mettre aucune fin à nos travaux, à souffrir et à nous humilier sans relâche; par conséquent le bonheur qui nous attend dans le ciel sera aussi un bonheur sans fin, une gloire sans interruption : *Momentaneum et leve tribulationis æternum gloriæ pondus operabitur.* (II *Cor.*, IV.) Le juste donc, après cette vie, jouira de ses actions et de ses vertus : il jouira de Dieu et de la science de Dieu : il jouira de la gloire de l'éternité; c'est-à-dire que, dans le ciel, l'amour-propre sera satisfait et sans contrainte, la science sans bornes, la félicité sans termes : on s'aimera en Dieu; on verra tout en Dieu; on vivra et on triomphera éternellement en Dieu. Trois réflexions dans lesquelles je renferme tout ce qu'il y a d'important sur ce sujet.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

C'est la destinée du chrétien sur la terre de s'oublier et de s'ignorer entièrement lui-même. Triste et pénible voyageur, il se traîne avec douleur dans les sentiers épineux de la perfection évangélique, et il n'a pas même la satisfaction de s'applaudir de ses progrès. En vain le monde connaît et admire ses vertus; à lui seul il est ordonné de les ignorer, et dès qu'il a du mérite à ses propres yeux, il cesse d'en avoir aux yeux de Dieu. Suite funeste, mais nécessaire du péché, dit saint Bernard, qui, ayant commencé dans le ciel par le retour, si j'ose le dire, et la réflexion des premiers anges sur leur propre excellence; et dans le paradis terrestre, par l'ambition du premier homme de vouloir s'élever jusqu'à Dieu; il a fallu que l'homme achetât son bonheur aux mêmes conditions qu'il l'avait perdu, et que, puisqu'il en avait été dépouillé pour s'être trop estimé, il n'y rentrât, pour ainsi dire, qu'à force de mépris et de haine pour lui-même : *Abneget semetipsum.* Mais ces œuvres, ces travaux, ces mérites de notre exil, seront-ils toujours dans l'oubli? Non, reprend saint Augustin; et semblables, dit ce Père, à ces eaux qui paraissent se perdre dans le sein de la terre, mais qui, conduites avec art, s'échappent enfin de leur prison, et s'élançant avec impétuosité dans les airs, semblent se réjouir d'avoir brisé leurs fers; les justes au sortir de la Jérusalem terrestre, en brisant les liens de leur captivité, rentreront en possession d'eux-mêmes, et retrouveront tout l'éclat, tout le mérite que l'humilité et le renoncement évangélique leur avaient fait perdre sur la terre. Ainsi, le premier sujet du bonheur du juste dans le ciel, ce sont ces mêmes actions que le monde ne daignait pas apercevoir, mais que l'œil de la justice divine avait toujours suivies dans le secret de leur obscurité, et qui reparaîtront au grand jour de l'éternité : le sujet de son bonheur, ce sont les combats qu'il a livrés, les assauts qu'il a soutenus, les victoires qu'il a remportées; ses prières, ses aumônes, ses sacrifices, ses bons exemples et toutes les œuvres de piété et de justice qui composent le riche diadème dont il se voit couronné; c'est, en un mot, tout ce qu'il a semé dans les larmes de l'exil, et qui, dans les greniers du père de famille, se trouve, selon l'expression du Prophète, changé en une moisson abondante de gloire et de volupté : *Ibant et flebant mittentes semina sua, venient cum exsulatatione portantes manipulos suos.* (*Psal.* CXXV.)

Or de là, chrétiens, et par là commence cette proportion, cet accord entre l'exil et la patrie; entre l'abnégation évangélique qui abattait le juste sur la terre, et la plénitude de consolation qui l'enivre dans le ciel : car dès lors ces mêmes actions si imparfaites, si méprisables au sortir de ses mains durant la vie, transportées dans les fastes de l'éternité, et gravées sur les colonnes de la céleste Jérusalem, ont acquis le sceau de la gloire et le caractère de l'immortalité; cette même créature si faible, si abjecte durant son pèlerinage sur la terre, si vile à ses propres yeux et aux yeux du monde, se trouve enrichie de tous les mérites; honneur, gloire, félicité, grandeur, tout est en elle et ne vient que d'elle; et parce qu'elle a droit de le dire, son âme ravie goûte à longs traits le plaisir d'un amour-propre sanctifié.

En effet, dit saint Augustin, deux amours ont fait deux cités différentes : *Fecerunt civitates duas amores duo;* l'amour de Dieu a fait la céleste Jérusalem, et l'amour-propre, la Babylone terrestre : *Civitatem Jerusalem fecit amor Dei; civitatem Babylonem fecit amor sui.* Deux amours qui forment deux puissances rivales sur la terre, mais qui, réunis à la fin du combat, ne feront plus qu'un seul et même amour au séjour de la patrie, où la charité, dans sa victoire, absorbera la nature. Avant le péché ces deux amours n'étaient point séparés, parce que l'homme en s'aimant lui-même s'aimait en Dieu : depuis le péché, l'amour-propre s'est fait le centre de tout; il a voulu usurper

l'empire; et, monté sur le trône, il a pris la place de Dieu même. De là vient que, pour plaire à Dieu, il faut nous déplaire à nous-mêmes, et que Dieu ne nous aime qu'autant que nous nous haïssons. Or, reprend ce Père, autant il nous est impossible de nous estimer, de nous aimer durant notre exil, non-seulement à cause de ce que le péché a mis de dépravé dans l'amour de nous-mêmes, mais encore parce qu'il n'est rien de moins aimable que l'homme aux yeux de l'homme, et que l'amour-propre n'est presque toujours qu'une ivresse de l'esprit que la raison dément en secret; autant au contraire nous serait-il impossible de ne pas nous plaire à nous-mêmes dans le ciel, où, revêtus de l'homme nouveau, l'amour-propre, ici-bas notre première faiblesse, devenu alors notre premier devoir, ce qui était le signal de la guerre ne sera plus que le cri du triomphe, et la nature réhabilitée s'applaudira de se connaître, comme elle s'était autrefois applaudie de se mépriser.

Ainsi raisonne le saint docteur : sur quoi je poursuis et je dis : amour, complaisance du juste pour lui-même dans le ciel, premier apanage de la béatitude. Pourquoi? Parce que ce n'est que dans le ciel qu'il jouit du spectacle de ses vertus, sans contraste avec celui de ses faiblesses; ce qui lui restait de la fragilité humaine, épuré aux rayons de la divinité, a disparu; et, tel que l'athlète, nous dit saint Paul, qui, parvenu au terme de sa carrière, assuré de la couronne, foule d'un pied superbe l'arène qu'il a parcourue; le juste, au céleste séjour, transformé et glorifié en Dieu, est d'autant plus satisfait de lui-même, que l'homme a disparu, les épreuves ont fini, et il ne lui reste du combat que le plaisir de la victoire.

Amour du juste dans le ciel, amour par conséquent le plus consolant et le plus sensible : car que fait alors l'âme du juste (écoutons, mes frères, il n'y a rien ici qui ne doive nous toucher); que fait l'âme du juste dans la patrie? Elle repasse sur les années de son pèlerinage sur la terre; les récompenses présentes lui rappellent les peines passées. C'est Moïse qui, arrivé sur l'autre rivage de la mer Rouge, et voyant les eaux couvertes des dépouilles de l'Egypte vaincue, ravi du spectacle, chante sa liberté recouvrée, et entonne le cantique de la victoire sur le lieu même de son triomphe : ou, pour mieux dire encore, semblable au saint législateur, parvenu sur les frontières de la terre promise, et déjà sûr de sa victoire, le juste du haut des collines éternelles, promène ses regards sur l'intervalle qu'il a franchi : il parcourt des yeux ces écueils, ces marches, ces combats : il voit dans le lointain cette vallée de misère, tout ce vaste désert tant de fois arrosé de ses sueurs et de ses larmes; et, loin que cette vue altère son bonheur, elle ne fait que l'accroître; ce n'est même qu'alors qu'il connaît le prix de ses travaux et qu'il en jouit. Hélas! tant que l'exil a duré, jamais sa joie n'était pure : il avait des vertus, mais il désirait en acquérir de nouvelles, toujours moins satisfait du degré de perfection où il était arrivé, qu'humilié de celui où il ne pouvait atteindre. Mais le désert une fois franchi, élevé sur le sommet de la montagne sainte, au centre de la paix la plus profonde, il ne connaît ni les regrets, il n'a plus de reproches à se faire; ni les désirs, il n'a plus de bien à souhaiter; ni les alarmes, il n'a plus de danger à courir; ni les efforts, il n'a plus d'ennemis à dompter; ni les dégoûts, il n'a plus de faiblesse à éprouver : et là, comme le pilote après la tempête, qui se rit des vents et de l'orage; ou comme le héros après le combat qui vient déposer aux pieds de son roi ses lauriers et ses trophées; le juste dans le ciel, vainqueur et couronné, présente à son Dieu ses œuvres, ses mérites, sa vie enfin, comme autant de titres de la gloire qui lui est due et de l'héritage qu'il a conquis. Il déploie devant son Dieu son âme tout entière; elle est sans tache, elle ne peut que lui plaire. Eh! qu'êtes-vous alors pour le juste, peines, calamités de la vie présente? Qu'elles paraissent légères à ses yeux! Il se voit au comble du bonheur; et pourquoi? Pour avoir su vaincre des passions qui, s'il ne les avait subjuguées, lui auraient causé autant de chagrins que de plaisirs. Il se voit au comble du bonheur; et pourquoi? Pour des richesses périssables qu'il a rejetées, pour des plaisirs trompeurs qu'il a méprisés, pour un monde perfide qu'il a bravé, pour quelques violences, quelques sacrifices d'un moment. N'y eût-il que cette pensée, elle seule remplirait son âme de consolation. Et combien, dit saint Augustin, parmi ces bienheureux, qui, des célestes régions, de ces hauteurs immenses, abaissent encore leurs regards vers nous; et nous voyant soutenir avec tant de peine le joug de la religion et les rigueurs de notre exil, ne peuvent s'empêcher de nous plaindre. Insensés, nous trouvons la pénitence trop dure, et eux ils voient qu'en comparaison du bonheur dont ils jouissent, tout ce que la religion a de plus difficile n'est rien; que ce qu'ils ont fait eux-mêmes pour le mériter n'est rien encore; et leur étonnement, c'est que d'aussi grandes récompenses leur aient coûté si peu : *Nil sibi magnum fecisse videantur tantæ patriæ cives.* Aveugles et injustes à la fois, nous ne pensons pas que ce combat de la vie n'est que la courte veille d'un long triomphe; et ces jours mauvais, le temps des travaux, et comme les jours ouvrables qui doivent précéder la fête éternelle, la grande fête du ciel.

Arrêtons ici, chrétiens, pour réfléchir un moment sur nous-mêmes, et concluons de ce premier rapport du ciel avec la terre, qu'il n'est donc point de précepte plus juste dans l'Evangile que celui de l'oubli et de l'abnégation de nous-mêmes, puisqu'à ce prix nous devons nous retrouver tout entiers en Dieu : concluons qu'il ne faut donc

pas s'étonner que la vie des saints n'ait été qu'une mort continuelle; qu'on les ait vus rechercher les outrages et les opprobres du monde; qu'au milieu des plus grandes vertus ils n'eussent que du mépris pour eux-mêmes : c'est qu'ils savaient que leurs mérites leur seraient rendus au centuple, et peu leur importait d'en jouir dans l'exil, pourvu qu'ils en jouissent éternellement dans la patrie; trop heureux de se perdre dans le renoncement évangélique pour se retrouver tout entiers dans l'éternité. Concluons en même temps qu'il n'est donc point pour l'homme de vrai bonheur sur la terre, même au milieu des vertus, parce que, depuis le péché, la passion dominante, l'amour-propre nous tourmente sans cesse; c'est ce lierre ambitieux qui s'attache aux vertus mêmes et les étouffe en les embrassant; parce qu'enfin pour être heureux, dit le Sage, il faut commencer par être content de soi : le bonheur est dans nous-mêmes, dans notre âme, et non dans les objets qui nous environnent : nous avons beau le chercher hors de nous et dans les créatures, elles nous punissent bientôt de notre erreur. Un voluptueux se lasse de ses plaisirs; un grand de sa gloire; un ambitieux de ses honneurs; un riche est chagrin dans l'opulence; un roi est triste sur le trône : c'est que tous ces biens ne leur donnent pas la satisfaction intérieure, et qu'avec moins de bonheur ils seraient plus contents s'ils pouvaient l'être une fois d'eux-mêmes; c'est que malades au dedans, toutes les situations nous blessent, et celle dont nous avons espéré le plus de soulagement nous déplaît l'instant d'après que nous l'avons trouvée. Nous avons beau nous rouler, nous agiter, le mal nous suit partout, et l'homme le plus parfait, quoique le plus heureux sur la terre, ne l'est pas, ne le sera jamais, parce que la satisfaction intérieure n'est jamais entière et parfaite. En vain paraît-il aux yeux des autres hommes grand et irréprochable; rentré en lui-même, le sentiment de son propre néant, les défauts du caractère, l'empire de l'humeur, les fantômes de l'imagination, les petitesses de l'amour-propre, que sais-je? mille misères secrètes l'humilient, le dégradent à ses propres yeux, et le renversent de ce trône imaginaire que son amour-propre s'était élevé. Avance-t-il dans la perfection, presque toujours une faiblesse suit une vertu, et il n'est guère de jours de la vie où le plus sage n'ait un moment à rougir de lui-même. Heureuse patrie! s'écrie saint Augustin, ce n'est que dans ton sein que nous aurons la vraie félicité, parce que ce n'est que dans ton sein que nous aurons la paix avec nous-mêmes : jusque-là l'homme agité, flottant, inquiet, aura beau se tourmenter pour son bonheur, il pourra bien tromper son ennui et se croire heureux quelques instants : l'illusion ne saurait durer; il lui manquera toujours ce témoignage secret, cette conscience de soi-même, sans laquelle il n'est point d'heureux; et tout le bonheur que les créatures peuvent lui donner au dehors lui sera bientôt ravi par je ne sais quel cri intérieur qui le rappelle malgré lui à son néant et à sa misère.

Premier caractère de la félicité de l'homme dans le ciel, il jouira de lui-même et de ses vertus. En second lieu, il jouira de Dieu, et l'ignorance dans laquelle il est captif sous l'empire des sens et le joug de la foi sera récompensée par la vue et la science de Dieu même, second rapport de l'exil avec la patrie : *Videmus nunc per speculum et in ænigmate, tunc autem facie ad faciem.*

SECONDE RÉFLEXION.

En effet, chrétiens, remontons au principe; qu'était l'homme au moment de la création, et à quoi était-il destiné? A connaître son Créateur et à régner sur ses ouvrages. Maître de lui-même et souverain de la nature entière, je vois Adam, au milieu du paradis terrestre, commander à tous les êtres qui l'environnent : sans bornes dans ses connaissances, sans limite dans son autorité, sans contradiction dans ses désirs, le premier homme jouit tout à la fois et de la science et de l'empire.

Quelle soudaine révolution vient renverser ce bel ordre et détrôner ce roi de la nature? Quels liens ont enchaîné tout à coup les puissances de son âme? Quels nuages épais obscurcissent son entendement? Funeste péché! s'écrie saint Augustin, je reconnais ton ouvrage. L'homme avec son innocence perdit ses lumières : au moment de sa chute, le voile tomba sur la nature entière; toutes les sciences devinrent pour lui autant de secrets; tous les objets des énigmes, toutes les vérités des mystères; et pour avoir voulu être égal à Dieu, l'homme se trouva au-dessous de l'homme. Depuis ce jour, sa vie sur la terre est une vie d'erreurs et d'obscurité : il cherche son Dieu à travers les voiles et les emblèmes qui le couvrent; il faut qu'il croie ce qu'il n'entend pas; qu'il désire ce qu'il ne connaît pas; qu'il aime ce qu'il ne voit pas. C'est un voyageur qui rencontre sur sa route des prodiges qui étonnent sa raison sans l'éclairer, mille événements dont il admire les effets sans en connaître les causes, un monde et des créatures admirables à ses yeux, inexplicables, incompréhensibles pour son esprit. Seulement il sait que ce Dieu, qui a dit tout ce qu'il croit, qui a fait tout ce qu'il voit, l'attend à la fin de sa course pour se manifester à lui, et que la connaissance de son secret sera le prix de sa soumission à sa parole. Voilà sur quoi porte tout l'édifice de la religion, le nœud, pour ainsi dire, qui lie l'homme avec son Créateur, les siècles avec l'éternité. Eh! quel homme en effet ne se désespérerait pas d'avoir toujours une religion sans la comprendre, un Dieu sans le voir, une âme sans la connaître, un monde et des merveilles sans y rien entendre; de ne paraître sur la terre que pour montrer son ignorance, et de ne sortir de la prison de son corps que pour

entrer dans celle du tombeau. Quelle destinée pour des créatures ! quel dessein pour un Dieu !

Il faut donc qu'au moment où ce voile de chair qui nous couvre tombera, une nouvelle scène de prodiges se découvre à notre vue, et que nous voyions enfin tout ce que nous désirions connaître, et que nous ne pouvions comprendre. Ainsi, Dieu et la religion, le monde physique et le monde moral, l'esprit, la matière, la nature, la grâce, tous les êtres ensemble, nous devons les regarder comme une seule et même énigme, présente à nos regards, cachée à notre raison, dont la nature entière est le théâtre et l'éternité le dénoûment : *Videmus nunc per speculum et in ænigmate.*

Or, puisque c'est pour cette vue, cette possession de Dieu, que l'homme a été créé ; puisque c'est vers elle que nous tendons comme notre plus grande récompense ; que c'est là que se doivent terminer toutes les épreuves de notre foi, toutes les inquiétudes de notre raison, je reviens à mon principe; et pour vous montrer le rapport des ténèbres et des épreuves de la foi, avec les connaissances et les lumières du ciel, je demande qu'est-ce que voir Dieu ?

Me voici, chrétiens, parvenu à l'endroit de ce discours où le pinceau a tremblé même dans la main des prophètes. Eh ! le moyen d'arriver par l'expression où l'on ne peut atteindre par la pensée ? le moyen de nous peindre cet être incompréhensible, qui a une immensité et point d'étendue, une infinité et point de bornes, une éternité et point de durée, une durée sans succession et sans mesure? Si je monte, dit le Prophète, si je descends, si j'avance, si je recule, si je me concentre en moi-même, si je m'élance au dehors, je le vois, je le trouve, il m'entoure, il me presse de toutes parts; il marche sur l'aile des vents, il pèse les montagnes, il balance les mers; tout est présent à sa sagesse, tout vit de ses bienfaits, tout est ordonné par sa providence, tout est formé sur sa pensée, tout marche à sa parole..... Trop faibles idées ! Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité.

Mais, s'il est si difficile de dire ce qu'il est, comment dire ce que c'est que de le posséder ? Qu'est-ce que voir Dieu? Ici Paul lui-même s'est tu après avoir vu et entendu. Voir Dieu, c'est, répond ce grand Apôtre, le voir face à face et en lui-même : plus de nuage entre Dieu et la créature ; Dieu qui se découvre, qui se révèle; la créature qui voit et qui contemple : Dieu qui se livre, qui se communique; la créature qui jouit et qui s'enflamme : tout se rapproche ; les rayons de la Divinité jaillissent de toutes parts; et confondu dans les splendeurs éternelles, je cherche l'homme et je ne vois que Dieu. Qu'est-ce que voir Dieu ? Voir Dieu, c'est aimer et pouvoir aimer encore ; c'est être pour l'éternité ce que nous travaillons toute la vie à pouvoir être un moment. Ainsi, ce même Dieu qui nous est représenté ici-bas, sous des images de terreur et d'effroi, d'un seul regard ébranlant les montagnes, déchaînant les foudres et les tempêtes, soulevant les flots de l'abîme : là c'est le Dieu plus grand encore et plus magnifique : par sa présence il distribue le bonheur à ses armées innombrables d'élus qui l'entourent ; d'un seul regard il fait couler dans leurs âmes la joie et la félicité ; il se montre et il fait des heureux. Pardonnez, Seigneur, si je m'exprime si faiblement. Succomber en parlant de vous, c'est votre gloire ; et le charme de notre faiblesse, c'est d'être accablé sous le poids de vos grandeurs.

Et de là, chrétiens, ces torrents de joie et de volupté ; cette foule de connaissances et de lumières qui dédommagent le juste des épreuves de la foi sur la terre, qui forment comme le paradis du cœur, de l'esprit, de la raison et de toutes les facultés de notre âme, retenues captives ici-bas, sous l'empire des sens et le joug de la foi.

Paradis de l'esprit et de la raison. Vous le savez, ici-bas tout est voilé, tout est caché pour nous dans la majesté de la nature : le plus grand effort de l'esprit humain est de reconnaître son impuissance et ses ténèbres ; et après avoir fourni la carrière de toutes les sciences, le terme du savoir dans cette vie est d'avouer qu'on n'a rien connu. Dieu même, en parlant à nos sens par la création de l'univers, n'a point tiré le rideau qui le couvre ; caché derrière ses ouvrages, il a mis le voile de la nature entre lui et les spectateurs. De là cette ardeur si naturelle à l'homme, de chercher à connaître, et cette impuissance d'y parvenir ; de là tant d'efforts de l'art pour pousser à bout la nature et lui arracher ses secrets : elle est toujours pour nous un livre fermé ; nous voyons tout, nous ne savons rien ; nous avons l'usage des êtres créés, nous n'en avons pas la connaissance, et presque tout ce qui sert d'amusement à nos yeux reproche l'ignorance à notre esprit. Mais, reprend l'apôtre saint Jean, au grand jour, lorsque Dieu se manifestera, tout ce qui était caché paraîtra, et les mystères de la grâce, et les mystères de la nature : *Cum apparuerit, videbimus sicuti est.* (I *Joan.*, II.)

Mystères de la grâce. Nous errons maintenant à travers les ombres et les figures. La foi est cette sentinelle placée par le Tout-Puissant à la garde du sanctuaire, d'où elle nous crie sans cesse, arrêtez, et ne nous permet que d'approcher du parvis, et, pour ainsi dire, du vestibule de l'Eternel. Malheur à qui ose la forcer cette garde sacrée ; il s'égare et ne marche plus que sur des précipices. Au moment de la manifestation, voiles importuns, vous serez déchirés ; vous tomberez, portes éternelles : les hauteurs des cieux abaissées nous laisseront apercevoir ce que nous avons cru si longtemps sans le voir; et ce Dieu en trois personnes, ce Dieu incarné, ce Dieu sur le

Calvaire, et la crèche, et la croix, tous ces scandales adorables ne seront plus que des spectacles ravissants; et entrés une fois dans les puissances du Seigneur, arrivés aux abîmes de l'infini, à ces profondeurs où Dieu s'est retiré avec sa foudre et ses mystères, là luira le grand jour, le jour éternel; et la foi, arrachant son bandeau, cédera l'empire à la raison : *Videbimus sicuti est.*

Mystères de la nature : ces cieux, cette terre, cette mer, ce combat des éléments et tout cet amas de merveilles, le charme de nos yeux et le tourment de notre curiosité; et ces sciences qui flattent notre orgueil en trompant notre esprit, n'auront plus ni incertitude, ni obscurités : et cette vérité, objet éternel de tant de recherches, de veilles et de combats, enveloppée sous tant d'opinions et de systèmes; dans le sein de Dieu, dégagée des ombres qui la couvraient, elle sera notre première conquête. Hasard, fatalité, vains fantômes auxquels nous rapportions tout, disparaissez. Nature, cesse de nous en imposer; ton voile est levé : sagesse infinie, suprême intelligence, paraissez enfin, vos secrets sont découverts; et comme notre partage ici-bas était l'ignorance et l'aveuglement, notre premier privilége dans le ciel sera de partager avec Dieu même la jouissance de la vérité. O sainte vérité! s'écrie saint Augustin, que ne donnerions-nous pas sur la terre pour entrevoir un moment tes célestes clartés, et pénétrer dans ces profondeurs éternelles où la nature n'aura plus de nuages, la science plus de bornes, la Divinité plus de secrets! Que ne donnerions-nous pas pour qu'il nous fût permis de jeter un coup d'œil sur ce monde invisible, et de contempler dans la raison éternelle le plan de tant de vastes et nobles desseins, qui se sont exécutés durant cette longue chaîne de siècles et de générations! Vains désirs; ce n'est que dans le sein de la Divinité que, comme dans un miroir fidèle, se retracent tous les événements qui ont varié la scène du monde : et la chute et l'élévation des empires, et les décrets de Dieu avant la création, et ses vues dans l'établissement et la conduite de la religion, avec leurs ressorts, leurs motifs, leurs termes, leurs progrès; et le juste, d'un seul regard, découvre à la fois, et l'histoire du temps, et l'histoire de l'éternité : *Videbimus sicuti est.*

Paradis du cœur. Là tout occupé de se satisfaire, rien ne peut ralentir son ardeur : tout est parfait dans l'objet aimé, parce que tout y est Dieu : point d'inconstance ou de vicissitude dans l'amour; Dieu en se montrant ne laisse que le pouvoir de l'aimer : point de réserve ou de partage dans le retour; ici-bas Dieu ne répond à notre amour qu'avec mesure; toutes les douceurs de la vertu, cette paix du cœur, ces charmes d'une conscience pure, ces secrets épanchements, cet abandon de l'âme dans les transports de l'oraison, qui rendent le juste si heureux dès cette vie, ne sont que comme de faibles ruisseaux échappés de cette source de volupté : dans le ciel, Dieu s'empare en conquérant de l'âme du juste; il y entre, nous dit le Prophète, comme un fleuve impétueux, qui élève, dilate, ouvre le cœur de l'homme à cette abondance de délices qu'il lui prépare : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* (*Psal.* XLV.) Enfin, plus d'obstacle qui tempère ou dérobe aux élus la présence de l'objet aimé : placés vis-à-vis du soleil de justice, rien ne peut leur en intercepter les rayons, et débarrassés de l'énigme, ils s'enivrent de la réalité : *Videbimus sicuti est.*

Qu'ajouterai-je encore? Il faut en convenir malgré nous, nous ne pouvons comprendre l'existence éternelle de Dieu et des créatures dans le sein de Dieu; c'est une pensée trop vaste pour l'esprit humain et plus propre à nous entretenir dans le secret de la dévotion et le silence de l'âme qu'à être exprimée par la parole : notre esprit a beau s'élever, s'élancer vers l'Etre suprême; s'il ressent un moment quelque effet de sa présence, elle lui échappe bientôt; à peine a-t-il fait quelques pas sur la montagne qu'il chancelle et retombe dans ses premières ténèbres. Disons seulement qu'il nous sied donc bien de supporter avec tant de peine notre ignorance, et de nous plaindre qu'il nous soit ordonné de croire sans voir durant un peu de temps, puisqu'à ce prix nous devons parvenir à tout voir et à tout connaître! Disons qu'ils sont donc insensés ces murmures des enfants du siècle, qui se plaignent de ce que le bonheur et les délices de la vision béatifique leur sont trop peu connus : on voudrait, dit-on, quelque chose de plus clair sur le paradis, et que notre Dieu durant cette vie se fût moins caché de nous. Aveugles que nous sommes! et nous nous plaignons de ce qui fait notre avantage. Si ce Dieu si grand daignait seulement se montrer un instant à nos regards, qui de nous, après l'avoir vu, pourrait encore se souffrir sur la terre? Il parle à Moïse sur le mont Sinaï, et Moïse oublie jusqu'au soin de sa nourriture et de sa vie; il se montre une fois sur le Thabor, et les apôtres n'en veulent plus descendre. Paul est une fois ravi au troisième ciel, et depuis ce moment Paul gémit, Paul soupire, Paul demande à être délivré de son corps. Il se fait sentir aux anachorètes dans leur solitude, et ils demandent la mort comme une grâce. Cachez-vous, ô mon Dieu! et, s'il se peut, redoublez les voiles qui vous couvrent : hélas! qu'un seul rayon de votre gloire vînt à percer le nuage, et la vie nous deviendrait un supplice.

Mais le moyen, ajoutent les mondains, de saisir ces plaisirs sublimes! de nous faire à cette idée d'une gloire, d'un bonheur tout spirituel! et qu'est-ce qu'une religion qui ne promet à ses enfants que des délices ineffables, qui ne peuvent ni se comprendre ni s'exprimer? Ah! mes frères, que nous nous connaissons peu, lorsque nous osons

tenir ce langage! Absorbés par les plaisirs des sens, nous croyons notre âme incapable d'un autre bonheur; et nous ne concevons pas une félicité où les sens n'aient point de part. Eh bien! dit saint Chrysostome, employant à ce sujet une comparaison qui doit nous frapper; regardez, dit ce Père, un coupable dans les fers, jeté au fond d'un cachot ténébreux : il ne voit qu'une faible lumière; direz-vous qu'il est incapable d'en avoir une plus grande? Ce malheureux, dans sa prison ne connaît aucun des plaisirs dont vous jouissez; donc il serait incapable de les goûter comme vous : ah! brisez ses chaînes, rendez-le à la clarté du jour, et il retrouvera toutes les facultés que son esclavage lui avait ravies. Mes frères, que vous enseigne votre religion? Que depuis le péché l'homme est ce coupable, notre corps cette prison, ténébreuse, où liée, enchaînée par les organes des sens, l'âme se connaît à peine et n'exerce que la moindre partie de ses fonctions; où toutes nos lumières ne sont que de légers crépuscules; toutes les connaissances de notre raison comme autant d'inquiétudes d'une esclave superbe qui s'agite au milieu de ses fers; et tous nos plaisirs, les faibles essais d'une puissance resserrée et captive sous l'empire des sens. Mais au moment où, séparée de cette portion de matière qui la dégrade et, transportée de sa prison terrestre au grand jour de l'éternité, l'âme se trouvera devant vous, ô mon Dieu! lorsque vous laisserez tomber sur elle les premiers rayons de votre gloire; grand Dieu! que l'homme serait étonné de lui-même, si, tout plein de votre grandeur, il pouvait contempler la sienne! *Cum apparuerit, videbimus sicuti est.*

Non, mes frères, si nous sommes à plaindre, ce n'est donc pas de connaître si peu les plaisirs et le bonheur de l'autre vie, c'est plutôt de connaître si mal ceux de ce monde; et notre infortune est bien moins d'ignorer ce que nous serons dans le ciel que de ne pas sentir ce que nous sommes sur la terre. Si Jésus-Christ n'eût pas été Dieu, dit saint Augustin, sans doute il eût autrement parlé de la vie future; ce qu'il en aurait dit eût été à la portée de l'esprit de l'homme : il nous y aurait promis des plaisirs sensibles et charnels, et l'Evangile eût été rempli des plus magnifiques peintures de la béatitude. Il s'est contenté de nous dire, que le cœur et l'esprit de l'homme ne sentiraient, ne comprendraient jamais ce qu'il prépare à ses élus; et par là il en a plus dit que tous les philosophes, tous les faux prophètes, tous les législateurs des fausses religions qui n'ont promis à leurs sectateurs que des biens et des douceurs sensibles dans l'autre vie; c'est qu'ils en ont parlé en hommes; Jésus-Christ seul en a parlé en Dieu. Malheur donc au cœur faux et mondain qui, pour penser au ciel et le désirer, voudrait en savoir davantage! Les saints qui ont tant fait et tant souffert pour l'obtenir en avaient-ils donc vu, en savaient-ils plus que nous? Hélas! tout consiste seulement à aimer Dieu comme ils l'ont aimé; si nous l'aimions autant, il nous en a donc dit assez, et si nous l'aimons moins, méritions-nous qu'il nous en dît davantage?

N'attendez donc pas que j'ajoute encore les autres circonstances particulières à cette félicité. Après la possession de Dieu, il n'est point pour l'homme de bonheur qui mérite d'être compté. Je ne vous dirai donc pas que ce qui achève la gloire et le bonheur des saints, c'est d'entrer comme en partage de la Divinité; et que, despotiques dans le ciel, ils règnent sur le cœur de Dieu même; ils désarment sa colère, conjurent sa bonté, dispensent ses grâces, éteignent ses foudres, et suppliants invincibles, ils reçoivent les vœux de la terre et disposent des trésors du ciel.

Je ne dirai pas que ce qui achève dans le ciel la consolation et la récompense de la foi du juste, c'est d'y rejoindre tous ces héros de la foi qu'il avait tant admirés dans le récit de leurs vertus, et que le monde avait tant affecté de mépriser; de voir à ses pieds les grands, les riches, les mondains; ces ennemis, ces censeurs éternels des serviteurs de Dieu : à ses pieds dans les profondeurs de l'abîme, les tyrans, les potentats; ces monstres d'iniquité, ces colosses de vanité : et à ses côtés tous les ordres des élus de Dieu; ces patriarches qui, comme l'aurore de la religion, ont les premiers figuré au monde Jésus-Christ et son Eglise; et ces prophètes dont la trompette a retenti dans tous les âges, et dont les oracles ont embrassé tous les temps; et ces apôtres qui d'une main ont abattu l'arche d'Israël, et de l'autre arboré la croix au Capitole; et ces martyrs qui pour obéir à Dieu ont bravé les césars, et qui jettent sur la table de l'Agneau leurs palmes encore sanglantes; et ces pontifes, oracles du ciel en terre, et qui, inclinés devant le vrai Melchisédech, déposent à ses pieds l'encensoir et la foudre; et ces docteurs, vengeurs intrépides de la vérité, qui, comme parle saint Jean, reposent leur plume d'or sur le livre dont les sept sceaux n'ont été brisés que pour eux; et ces légions innombrables de vierges et de pénitents, de justes et de confesseurs rassemblés de tous les temps et de tous les lieux. O Israël! s'écrie le Prophète, que tes assemblées sont belles et tes pavillons magnifiques! que l'arche sainte repose avec majesté au milieu de tes camps et de tes armées! Marchez, armées du Seigneur, et au bruit de votre marche triomphale entonnez l'hymne de la victoire! Et vous, fille de Sion, quittez vos habits de deuil, et ornée d'un vêtement de lumière, brillez au palais des cieux comme les astres au firmament.

Mais, chrétiens, toutes ces idées, quelque sublimes qu'elles paraissent, ne sont auprès de la réalité que des jeux de notre imagination : il semble que l'Etre suprême n'a voulu ni se découvrir, ni se cacher tout à fait, afin de nous tenir en suspens et d'enflammer nos désirs. S'il ne nous a pas donné des facultés capables de le louer et de par-

ler dignement de la gloire du ciel, ne nous en plaignons pas, puisque toute l'éternité doit être employée à cet ouvrage, et que l'éternité même ne suffira pas.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Dernière récompense du juste dans la patrie : en dédommagement des peines et des humiliations passagères du temps, il jouira de la gloire et de l'éternité : *Momentaneum et leve tribulationis æternum gloriæ pondus operabitur.* (II *Cor.*, IV.) Dernière promesse par où se termine toute la religion. Eternité, dit saint Augustin, qui seule fait la véritable félicité. En effet, dit ce Père, n'avoir des récompenses que pour les perdre, ce n'est point être récompensé, c'est presque être puni; et un bonheur qui nous trompe, qui doit finir, n'est qu'un malheur de plus : *Fallax felicitas major infelicitas.* Quel que soit l'objet qui nous possède; quel que soit le charme qui nous transporte, le tombeau est toujours entre nous et l'objet que nous poursuivons; et par là voilà le monde confondu et les saints vengés de tous les mépris du monde. Ils triomphent, mais c'est pour toujours; ils ont des couronnes, mais qui ne se flétrissent pas; une gloire, une paix et un bonheur qui ne finissent pas : *In æternum exsultabunt.*

Ce n'est pas que le monde n'ose aussi promettre l'immortalité à ses adorateurs; mais quelle immortalité! un nom et des exploits éternisés dans l'histoire, célébrés dans les fastes d'une nation, et souvent inconnus à toutes les autres ; des monuments érigés à votre gloire, des trophées, des statues qui ne peuvent nous dire ce que vous avez été sans nous apprendre que vous n'êtes plus; des mausolées pompeux, des inscriptions flatteuses, tout ensemble l'honneur de votre mémoire et la preuve de votre néant. Qu'est-ce qu'une telle immortalité? Vanité sur vanité, des ruines élevées sur d'autres ruines, jouet de plus pour les siècles futurs, qui dans leur course rapide dévoreront ce nom, ces monuments prétendus immortels; et dussent-ils les épargner, ce serait tout au plus l'immortalité de vos dépouilles, ce ne serait jamais la vôtre. A vous seul, ô mon Dieu! la gloire et l'immortalité; et que c'est bien autrement que vous récompensez vos élus! Entrez une fois dans les routes immenses de l'éternité, ils foulent à leurs pieds le temps et la mort. C'est là cette cité fondée avant tous les temps, qui a l'éternité pour enceinte, et Dieu seul pour architecte, *cujus artifex et conditor Deus* (*Hebr.*, XI); dont les murs sont plus incorruptibles que l'or et les portes plus impénétrables que le diamant : *Portæ Jerusalem ex saphiro et smaragdo* (*Tob.*, XIII); où chaque citoyen revêt en entrant le casque du salut et la cuirasse de l'immortalité : plus de passé, plus d'avenir; le présent y exerce un empire éternel : *In æternum exsultabunt.* O sainte Sion! que tes clartés sont belles! le salut environne tes murailles, et des louanges sans fin retentissent à tes portes : *Occupabit salus muros tuos, et portas tuas laudatio.* (*Isa.*, XL.)

A cette pensée, mes frères, que vous disent votre cœur et votre raison? N'entendez-vous pas une voix intérieure qui vous crie que c'est là le seul objet et le seul terme digne de l'homme; que cette scène puérile et ridicule, cette fable si courte et si triste que nous appelons la vie, cette période si rapide, cette ombre fugitive, ce rôle d'un moment ne sauraient être l'unique dessein de Dieu ni la seule fin de l'homme; que sans cette éternité tout serait absurde dans les œuvres du Créateur, puisqu'il n'y aurait plus un but digne de lui; tout serait absurde dans l'homme jusqu'à la vertu même, puisqu'elle n'aurait plus une récompense digne d'elle. Reprenons donc : éternité de bonheur! voilà l'explication de toutes choses et le dénoûment de toutes les énigmes du temps; car, si je veux raisonner conséquemment, je dois me dire à moi-même : une éternité de bonheur m'attend, donc la religion n'a plus de rigueurs, la vertu n'a plus de peines, la Providence n'a plus de scandales, les mystères mêmes de la foi n'ont plus de difficultés, puisque je n'ai plus qu'un jour, un instant à attendre pour voir tout, pour comprendre tout. Nous marchons, il est vrai, maintenant dans les ténèbres, mais quel est l'insensé qui murmure d'une nuit si courte quand le jour est si près et qu'il doit être sans fin?

Une éternité de bonheur m'attend; donc il n'y a plus dans le temps d'objets dignes de m'occuper que ceux qui ont rapport au période éternel; et je conçois comment avec cette pensée, les saints ont foulé aux pieds le monde avec toutes ses pompes; comment avec cette pensée, les solitaires dans le désert s'estimaient plus heureux que les rois sur le trône; les martyrs montaient sur l'échafaud comme sur le char de leur triomphe; comment les sages mêmes et les philosophes du paganisme, avec cette pensée de l'immortalité de l'âme, ont compté pour rien tous les plaisirs de la vie.

Une éternité de bonheur m'attend; donc je conçois maintenant le trouble et l'inquiétude qui me suivent partout, même dans les plaisirs : pourquoi rien ne peut remplir le cœur de l'homme; c'est que sa destinée est trop grande et trop belle. Ames mondaines, cessez d'accuser les plaisirs et les charmes du monde; la grandeur de votre destinée s'oppose ici-bas à votre félicité : ce n'est pas le monde qui est trop petit pour vous, c'est vous qui êtes trop grand pour lui.

Eternité de bonheur! c'est là ce sentiment impérieux qui ne nous abandonne jamais, qui suit l'incrédule jusque dans ses systèmes, le libertin dans ses égarements. Pourquoi en effet tous ces dégoûts des choses du temps? Pourquoi cette contradiction entre nos plaintes sur la brièveté de la vie, et tous nos efforts pour l'abréger encore, tous nos désirs pour toucher au terme des différents périodes de la vie!

L'ambitieux retrancherait avec plaisir de son existence tous les moments qui doivent s'écouler jusqu'à l'heure où il jouira de l'objet de sa passion; jamais à nous, toujours hors de nous, notre âme, par ses craintes ou ses espérances, s'élance sans cesse dans l'avenir, pour y trouver enfin un établissement fixe et un bonheur permanent. Erreurs de notre imagination sans doute, mais qui tiennent à un sentiment vrai de notre destinée éternelle, qui agit en nous malgré nous : rêves pénibles d'un malade qui se roule dans ses douleurs, mais dont le songe doit finir par un réveil éternel. O éternité ? tu éclipses tout, tu consommes tout, tu expliques tout : par quel funeste enchantement es-tu donc toujours l'objet de nos désirs, et jamais celui de nos actions ? Comment le monde, en semant sur notre route quelques fleurs passagères, nous a-t-il fasciné l'esprit au point que nous travaillons pour la vie présente, comme si elle ne devait jamais finir, et pour la vie à venir, comme si elle ne devait jamais commencer; sans penser que rien n'est moins à l'homme que les plaisirs qu'il a goûtés, rien n'est plus à l'homme que les plaisirs qui l'attendent au delà du trépas : en sorte que la perspective d'un bonheur à venir, doit être toujours pour nous la partie la plus intéressante du bonheur présent. Quoi donc ! faut-il tant de raisonnements et de discours pour comprendre qu'il n'est point dans le monde d'état, de situation capables de faire un seul heureux ? Je ne voudrais que ces plaisirs, ce monde même; je ne voudrais qu'un peu de réflexion sur les dégoûts qui les accompagnent, pour nous montrer notre erreur et nous faire soupirer après un monde nouveau. Car enfin, permettez-moi ici d'en appeler à l'expérience, et dites-moi je vous prie, quand l'homme a existé pendant un certain temps dans cet univers, et qu'il a vu durant tant d'années la vicissitude de tous les âges de la vie, la succession périodique des astres et des saisons, le retour des événements qui agitent la scène du monde, et le monde même rouler autour de lui avec ses prestiges et ses enchantements; lorsqu'il a tout vu et tout épuisé, passions, plaisirs, richesses, délices, goûté de tout, abusé de tout; je demande qu'y a-t-il sur la terre qui puisse satisfaire un tel homme? N'arrive-t-il pas un âge où l'âme flétrie se trouve comme étrangère dans cette vie, et s'aperçoit qu'une autre vie l'attend et l'appelle? Je sais jusqu'à quel point cet assemblage de délices terrestres est brillant et enchanteur; je sais que notre cœur peut y être trompé, et s'y livrer longtemps même avec un plaisir soutenu. Mais je sais aussi, de l'aveu des heureux du siècle, qu'il y a un terme à ce fantôme de félicité, et qu'il arrive un âge et un temps où ces mêmes objets, ces passions, ces plaisirs qui nous avaient transportés, ne nous touchent plus; notre cœur étonné de se voir sans désirs retombe sur lui-même; on cherche partout l'amusement, et l'on ne trouve plus que le dégoût : le retour continuel des mêmes images a enfin rassasié notre esprit qui s'impatiente de voir baisser le rideau, et de prêter son attention à des scènes nouvelles, qu'il entrevoit confusément dans la sombre perspective de l'avenir. Or, mes frères, cette lassitude des plaisirs et des objets présents, qui nous attend tous à un certain âge, qu'est-ce autre chose qu'un avertissement que nous prenons tous le change en cherchant notre bonheur dans ce monde, et un moyen dont Dieu se sert pour préparer nos âmes à soupirer plus vivement après des plaisirs d'une autre nature, toujours satisfaisants, parce qu'ils seront toujours nouveaux ?

Qu'ils soient donc sans cesse présents à notre esprit ces plaisirs de la vie future. Hélas ! si ceux du monde, quoique faibles et trompeurs, sont capables de produire en nous quelques moments d'ivresse et d'illusion, que penser des délices ineffables qui nous attendent dans l'autre ? Si la chimère est si belle, que sera-ce de la réalité ? Si l'image est si brillante, que sera-ce de la vérité ? Ce monde et toutes ses douceurs, Dieu semble ne les avoir faits en quelque sorte que pour les pécheurs; ils sont le partage de ses ennemis : que sera-ce donc de ce qu'il prépare dans son royaume à ses élus et à ses bien-aimés? Que ce souvenir serve à élever notre âme, et nous encourage à fouler aux pieds ce monde et ses charmes trompeurs. Mais en attendant que nous méritions d'en posséder de plus solides, faites, ô mon Dieu ! que nous supportions sans murmurer notre ignorance et nos ténèbres : commandez à cette inquiète curiosité, qui voudrait pénétrer dans le temps des secrets qui ne sont faits que pour l'éternité, et employer à connaître des jours destinés à mériter : préparez-nous par la justice à être un jour les témoins immortels de la vérité. O moment heureux ! où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir au grand jour et face à face : là s'achèvera le travail de la foi qui enfantera tout à coup la lumière et la vérité. Nous verrons ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que l'esprit humain n'a jamais compris; et transportés de notre exil dans la céleste Jérusalem, nous y célébrerons ce festin éternel et délicieux des noces de l'Agneau, où vos élus rassemblés chanteront à jamais votre gloire et leur triomphe.

SERMON X.

SUR LA LOI DE DIEU.

Tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege. (*Luc.*, II.)

L'enfant fut conduit à Jérusalem pour y être présenté au Seigneur, comme il est ordonné par la loi

Quel spectacle, quelle leçon dans cette première démarche du Sauveur ! Jésus, devant qui toute hauteur s'abaisse dans le ciel et sur la terre; Jésus législateur, roi et Dieu, s'humiliant lui-même sous le joug de la loi, déposant devant elle sa royauté, sa

divinité; et le Maître du monde se rachetant comme un esclave!

Faibles mortels! et nous oserions encore nous croire déshonorés en obéissant à cette loi suprême, et nous plaindre de ses rigueurs! Apprenons, de cette soumission d'un Dieu, à vaincre toutes les délicatesses que l'amour-propre lui oppose; apprenons qu'en résistant à la loi, nous ne faisons que ce que des hommes peuvent faire; en lui obéissant, nous faisons ce que Jésus-Christ même a fait : tout avec elle, et rien sans elle; hommes par notre révolte, semblables à Dieu par notre soumission.

D'où vient donc que, quoique le premier devoir de l'homme, et sa plus grande gloire sur la terre, soient de relever du souverain domaine de Dieu, et de lui obéir, nos premiers pas se portent toujours vers l'indépendance, et toutes nos actions sont autant d'efforts pour nous soustraire à l'empire de la loi? Dieu parle, et l'homme n'obéit pas. Voilà, chrétiens, l'étrange spectacle qui va m'occuper dans les deux parties de ce discours. Dans la première, je discuterai les motifs et les raisons qui doivent engager l'homme à reconnaître une loi et à s'y soumettre; et par là j'aurai occasion de m'élever aux plus sublimes vérités, de développer les premiers principes de la morale et de la religion. Dans la seconde partie, j'examinerai la nature et les caractères de cette loi; et par là j'aurai occasion de combattre les inconvénients, les difficultés, les prétextes que l'homme imagine pour se soustraire à la loi. Révolte contre la loi de Dieu, révolte la plus condamnable dans son principe, premier point : la plus frivole dans ses prétextes, second point. Pourquoi devons-nous obéir? Pourquoi n'obéissons-nous pas? C'est tout le plan de ce discours, et le sujet tout à la fois le plus digne d'exercer notre zèle, et d'occuper votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle révolte, chrétiens, plus condamnable dans son principe que celle qui combat tout à la fois notre conscience, notre raison et notre bonheur; c'est-à-dire par laquelle l'homme se déclare tout ensemble coupable, insensé et malheureux? Or je prétends que tel est l'homme pécheur et rebelle à la loi de Dieu. En refusant de la reconnaître, il se rend coupable, en ce qu'il combat sa propre conscience qui lui fait sentir la nécessité d'obéir à Dieu; insensé, en ce qu'il contredit sa raison qui lui en fait voir la justice; malheureux, en ce qu'il agit contre son propre intérêt qui lui en montre les avantages, et lui fait voir que son bonheur sur la terre dépend de son obéissance à la loi. Développons ces trois vérités.

Je dis d'abord, révolte contre la loi de Dieu, révolte contre notre propre conscience et les premiers sentiments de notre cœur, qui rend l'homme coupable et criminel; premier motif de notre soumission à la loi. Remontons, en effet, au principe, chrétiens auditeurs; interrogeons notre propre nature; que nous répondra-t-elle? Que l'homme n'a point été fait pour ne dépendre que de lui-même et des faibles lumières de sa raison. Placé dans ce monde, non par sa propre volonté, mais par les ordres d'un maître suprême qui l'a créé sans le consulter, lui a donné l'être sans son aveu, et le lui ôte sans son consentement, il doit dépendre en tout de l'auteur de son être; et par conséquent lui rapporter ses actions, ses mouvements, ses pensées, ses désirs même; ne vivre en un mot, et ne respirer que pour lui. Pourquoi? parce qu'un être intelligent et souverainement parfait ne peut avoir formé des créatures intelligentes pour une autre fin que pour lui-même, ni souffrir qu'elles aient d'autre maître que lui, d'autre loi que la sienne. Otez ce principe, l'homme, en quelque sorte, cesse d'être homme; et, confondu avec les bêtes, qui ne dépendent que d'elles-mêmes, qui n'ont d'autre lumière que l'instinct, d'autre loi que les sens, d'autre règle que l'aveugle nature, il devient semblable à elles : ce qui a fait dire au Roi-Prophète cette belle parole : Seigneur, donnez un législateur aux peuples de la terre, afin qu'ils sachent qu'ils sont hommes : *Pone legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.* (*Psal.* IX.) En effet, ce qui distingue l'homme des autres créatures, ce qui le met au-dessus des animaux, ce n'est pas sa raison seule, qui, moins sûre que leur instinct, ne prête souvent à l'homme qu'une lumière douteuse : mais ce qui fait sa grandeur, son caractère, sa sûreté, c'est de dépendre de Dieu, de lui rendre un culte, d'avoir été formé pour Dieu et pour plaire à Dieu, de l'avoir pour législateur; de posséder enfin le seul privilége de rapporter toutes ses actions à Dieu, voilà sa dignité, ce qui distingue l'homme de tous les êtres qui l'environnent, et qui le rend le premier de tous les ouvrages de Dieu. Voilà pourquoi, dans le paradis terrestre, Dieu donna à Adam un précepte, aisé à la vérité, parce que l'homme innocent devait être heureux; mais toujours nécessaire à l'homme, parce qu'il fallait que dans l'innocence même l'homme sût qu'il avait un maître : *Pone legislatorem, ut sciant gentes quoniam homines sunt.*

Il y a donc, continue saint Chrysostome, au fond du cœur de l'homme, un principe et un sentiment qui nous rappelle tous à la dépendance de l'Etre suprême. Il y a une loi ancienne, primitive, universelle, antérieure à la révélation même, savoir la loi de la conscience; cette voix impérieuse de l'ordre et de la justice, qui se fait entendre dans toutes les langues et parle à tous les hommes, sans en excepter le sauvage même, qui cherche son Dieu et sa loi jusque dans l'idole et la religion que son cœur s'est formées. De là, continue le saint docteur (prenez garde à cette pensée; elle est digne de remarque); de là, dit ce Père, ce silence

de Dieu dans le Décalogue même, où il ne rend aucune raison des préceptes qu'il fait à l'homme. En défendant l'adultère et l'homicide, il ne dit point, parce que ce sont de grands maux : en commandant l'amour des parents, il n'en donne point pour raison la justice qu'il y a d'aimer ceux qui nous ont donné le jour; en nous ordonnant de l'aimer lui-même et de le servir, il ne nous dit point que ce soit là un commandement nouveau. Pourquoi? c'est que Dieu avait déjà mis dans le cœur de l'homme, en le formant, ces premiers principes; la nature les lui avait appris avant la loi, et la conscience avant la religion : *quoniam præveniens conscientiæ hæc omnia nos docuit.* L'homme, il est vrai, n'a pas tardé à mépriser cette première loi : emporté par les passions, il a fui son propre cœur, et rompu les chaînes sacrées de sa conscience; alors qu'est-il arrivé, dit saint Augustin? Dieu a traité l'homme comme un esclave fugitif qu'on fait revenir dans sa prison avec de nouveaux ordres plus sévères que les premiers; et par la loi extérieure de la révélation, il a ramené le coupable à lui-même et à la loi intérieure qu'il avait violée; en sorte que la loi de la religion révélée n'est en un sens, ni un joug nouveau, ni une loi nouvelle; elle n'est, à l'exception des mystères, que le développement même du cœur de l'homme, et si cette expression est permise, comme le code de la nature, enrichi des connaissances de la révélation, et consacré par l'Evangile.

Quel égarement donc plus inexcusable dans l'homme que celui de braver les premiers sentiments de son cœur, de pousser l'injustice jusqu'à ne pas vouloir reconnaître pour la loi de Dieu des droits que nous reconnaissons tous les jours comme sacrés et inviolables dans la loi des hommes! car, prenez garde, je vous prie, ne reconnaissons-nous pas tous une conscience pour les lois civiles et humaines? Sur quoi est fondée toute société, si ce n'est sur cette première loi de la conscience qui veille toujours, qui parle au fond du cœur de chaque homme en particulier, et que nous réclamons à chaque instant dans la vie civile? Qu'un juge sur son tribunal prononce une sentence inique, on dit : il a trahi sa conscience et ses lumières. Que dans son commerce, l'homme de négoce fraude le public, on dit : c'est un malhonnête homme, il n'a ni conscience ni probité. Qu'un grand, un homme en place, n'use de son autorité que pour vexer les peuples, on dit : c'est un barbare sans honneur, sans conscience, qui n'a ni foi ni loi. C'est la conscience en un mot qui règle tout, qui décide de tout dans la vie; c'est elle qu'on réclame à la moindre infraction des lois humaines. Et si un malheureux, surpris dans son crime, est traîné au supplice, nous ne le plaignons pas; pourquoi? Parce que, quand il n'aurait pas violé la loi, il aurait trahi la nature, forcé sa conscience, séduit son cœur et méprisé sa raison. Hé quoi! mon cher auditeur, il n'y aura que pour l'infraction des lois divines que la conscience n'aura aucun langage : nous la réclamerons au nom du prince, de la patrie, pour le monde, pour les autres, pour nous-mêmes, et jamais pour la religion : elle parlera pour tout; elle sera muette pour Dieu seul : elle accusera l'homme au tribunal des hommes, et jamais au tribunal de Dieu!

Mais je ne sens rien, dit-on; et lorsque j'ai péché contre Dieu, que j'ai transgressé ses lois, mon cœur ne m'a rien reproché, ma conscience n'a point parlé. Vain langage! Eh! ne confondons point le sommeil trompeur et passager produit par l'ivresse des passions, avec la paix véritable et le repos de l'âme. A n'en juger que par les apparences, rien de si tranquille que la plupart des pécheurs dans leur révolte contre Dieu. Pour eux alors la religion n'a point de lois qu'ils n'outragent; la conscience point de remords qu'ils n'étouffent; l'enfer point de terreurs qu'ils ne méprisent; le ciel point de foudres qu'ils ne bravent. Sont-ils une fois rendus à eux-mêmes, et parvenus à l'âge où cette tempête de l'âme et des passions est apaisée; où ce tourbillon de plaisirs et d'amusements, qui les emportait par un mouvement si rapide, s'est enfin arrêté, ils se trouvent seuls avec eux-mêmes et leur conscience; c'est alors que la loi de Dieu, reprenant tous ses droits, les réflexions chagrines, l'humeur et la tristesse s'en emparent : leurs crimes, comme autant de fantômes effrayants, sortent, pour ainsi dire, de toutes les retraites de leur âme; leur conscience, plus agitée que les flots soulevés par l'orage, les arrache, comme malgré eux, au repos que la lassitude des plaisirs leur rendait nécessaire : ils ne peuvent souffrir la solitude, parce qu'ils ne peuvent se souffrir avec eux-mêmes. Le caractère du vice est de se déplaire; il redoute jusqu'aux ténèbres dont il s'enveloppe, et les pécheurs, après être sortis du crime par dégoût, y rentrent par désespoir : tant il est vrai que l'homme ne peut jamais oublier entièrement l'amour de l'ordre et de la justice; et que Dieu, avant de graver sa loi sur la pierre, l'a gravée dans notre âme en caractères plus incorruptibles que l'or et le diamant. Le temps les altère et ne les détruit pas : notre cœur est cette table du Décalogue que rien ne peut briser. Tranquilles dans le premier moment de notre révolte, rarement le sommes-nous dans celui qui la suit. Adam n'éprouve aucun trouble au moment de sa désobéissance : a-t-il touché au fruit défendu, la rougeur sur le front, le repentir dans le cœur, Adam fuit et cherche les ténèbres. Caïn est intrépide, et de sang-froid il égorge son frère : l'instant d'après Caïn est un misérable qui ne saurait supporter les reproches de sa conscience et qui fuit jusqu'à son ombre. Saül en présence de David ne respire que le plaisir de la vengeance; est-il seul dans son palais, Saül ne voit plus que son crime, et le remords, comme un vautour cruel, s'attache à

son cœur et le donne en spectacle à toute sa cour. Juste châtiment, ô mon Dieu ! s'écrie saint Augustin, d'une âme qui méprise votre loi et qui est sortie de l'ordre : il faut qu'elle soit à elle-même son accusateur et son supplice. En vain affectons-nous de la méconnaître cette loi suprême, elle aura toujours le cri de la conscience pour la prouver et la voix du remords pour la venger.

Et ne nous dites pas avec les philosophes et les impies, qu'il n'est point de notion assurée, point d'idée primitive et absolue d'ordre, de loi, de conscience, de vice, de vertu ; que ce qui est regardé comme un crime dans une nation est réputé vertu dans une autre ; vérité ici, erreur ailleurs. Ce sophisme tant répété par les libertins prouve contre eux-mêmes : car qu'un peuple prenne pour vertu ce qui ne l'est pas, c'est erreur de fait et non de principe : il n'en reconnaît pas moins la loi, il ne se trompe que dans l'application. Une nation fait consister l'amour filial à secourir ses pères jusque dans leur caducité : une autre nation fait une loi aux enfants de délivrer leurs pères des chagrins et des infirmités de la vieillesse en les délivrant de la vie. L'une et l'autre n'en reconnaissent pas moins la loi qui commande aux enfants le respect et l'amour des parents. La piété filiale est devoir et vertu pour les deux nations, quoiqu'elles diffèrent dans la manière de la remplir. Donc la loi du juste et de l'injuste est invariable dans son principe, quoique les hommes varient dans l'application : et si elle n'existait pas cette loi suprême de l'ordre et de la justice ; si notre respect pour elle venait de l'éducation, des préjugés ou de l'autorité des législateurs, les peuples dont la religion autorisait les désordres ne l'auraient ni reconnue, ni respectée. Mais admirons son empire ; il est si indépendant de toutes les lois humaines qu'une religion, qui déifiait les vices les plus infâmes chez les païens, ne put empêcher les païens d'avoir plus d'estime pour la fidélité que pour la perfidie, pour la chasteté que pour l'incontinence. Des dieux incestueux, adultères, avaient leurs autels dans les temples ; et la loi, la vertu avaient leur trône dans les cœurs, leur tribunal dans les consciences. Tandis que l'idolâtre encense extérieurement ses divinités incestueuses, adultères, il est forcé intérieurement de rendre hommage aux lois qui condamnent l'inceste et l'adultère. Il y a donc une autre loi que les lois des hommes, et dans l'homme un sentiment impérieux qui lui parle en faveur de l'ordre malgré ses passions. L'homme rebelle à la loi n'a donc aucune ressource en lui-même pour excuser son désordre : il a beau appeler à son secours tous les sophismes de la raison, non-seulement sa conscience l'accuse en l'avertissant de la nécessité d'une loi, sa raison même le condamne en lui en montrant la justice.

L'homme insensé dans sa révolte, second motif de notre soumission à la loi. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, je vais me servir du même raisonnement que Dieu fit à Job, afin de l'arrêter au moment de la révolte et du murmure. Regarde, lui dit le Seigneur, et considère tous mes ouvrages : n'est-ce pas moi qui ai suspendu dans les airs la masse de la terre, moi qui tiens les vents et les tempêtes dans leur prison, qui enchaîne les mers dans leurs limites ; moi qui ai attaché le soleil à la voûte des cieux, semé d'étoiles les déserts du firmament, et peuplé chaque élément de ses habitants ? Depuis tant de siècles qu'elles sont sorties de mes mains, aucune de mes créatures n'a osé encore enfreindre les lois que je leur ai prescrites. Fidèles à mes volontés, les brutes mêmes n'oseraient s'en écarter. Toujours fière et rapide, l'aigle plane au sein de la nue : le poisson au sein des mers fend l'onde écumante ; les fleuves roulent leurs flots vers l'océan ; l'insecte rampe dans les campagnes ; et jamais la terre n'a dit : pourquoi ne suis-je point à la place du soleil ? ni le soleil : pourquoi suis-je obligé d'éclairer la terre ? Jamais la mer n'a dit : pourquoi n'engloutirais-je pas la terre ? Furieuse et mugissante, elle voit la ligne que je lui ai tracée sur le sable ; elle reconnaît son maître, et son courroux expire : *vidit et fugit* (*Psal.* CXIII). Et comment cela, reprend le Seigneur ? En vertu d'un seul mot de ma volonté souveraine : j'ai parlé et on a obéi : *et factum est ita*. (*Job*, I.) Ainsi parlait Dieu à Job, pour lui apprendre que tout est soumis à l'ordre de ses décrets immuables, que tout doit fléchir sous sa loi.

Or l'application maintenant et la conclusion de ce raisonnement, la voici : c'est que, tandis que toutes les créatures subissent sans murmure les lois du Créateur, la seule pourvue de raison et d'intelligence ait osé troubler l'harmonie générale, et que, plus insensible que les êtres inanimés, plus farouche, plus indomptable que les éléments les plus fougueux, l'homme seul ait osé dire à son maître ; et moi je n'obéirai pas : *non serviam* (*Jerem.*, II) ; et non-seulement il l'a dit ; mais pour mettre le comble à l'outrage, il s'est servi de sa raison pour célébrer la magnificence du Dieu créateur, pour applaudir à l'ordre et aux merveilles de la nature : il a vu durant le cours du jour et de la nuit la marche des astres, la pompe et la richesse du firmament ; et il a dit : c'est pour moi que Dieu a fait ce superbe spectacle ; roulez, flambeaux éclatants, et conduisez mes pas : il a vu dans les champs le sillon s'entrouvrir sous le tranchant du fer et faire germer les épis, et il s'est écrié : O Dieu ! quelle est donc ta puissance ! c'est pour moi qu'il est ordonné à la terre d'être féconde : croissez, brillantes moissons, pour fournir à mes besoins ; et après avoir tout approuvé, tout admiré ; après avoir applaudi à toutes les lois que Dieu a données à chaque partie de l'univers, cet homme insensé n'a pas voulu reconnaître de loi pour lui : il s'est servi de

sa raison et de son esprit contre Dieu même, pour disputer sur les lois de la religion, lui contester l'empire de son cœur; et, seul de tous les ouvrages de Dieu, il a voulu être indépendant de Dieu et ne relever que de lui-même. Voilà, dis-je, l'excès et le comble de la folie dans l'homme; voilà ce que j'appelle un travers d'esprit et de conduite qui ne peut ni s'excuser ni se comprendre. Car, prenez garde, je vous prie, et suivez-moi : si l'homme est indépendant de la loi de Dieu; s'il ne doit à son Dieu que l'hommage de l'esprit et de reconnaître son existence; s'il ne lui doit ni culte, ni service, ni obéissance, à plus forte raison l'homme est-il indépendant de tout autre homme et de toute autre loi; les sujets, de leur prince; les serviteurs, de leur maître; les enfants, de leur père. Un fils n'obéit point à son père, parce qu'il est son père, ni un sujet à son roi, parce qu'il est son roi, mais parce que c'est Dieu qui l'ordonne. Chacun doit voir Dieu dans son père, dans son roi, dans ses supérieurs; sans quoi, nulle autorité dans le commandement, nulle sûreté dans l'obéissance, un homme n'ayant aucun droit sur un autre homme par la nature seule : *Omnis potestas a Deo est.* Aussi tous les législateurs ont-ils pris la religion pour base de leurs lois, et Jésus-Christ lui-même n'est venu que pour nous apprendre à obéir à son Père; parce qu'après tout, si Dieu ne me commande rien, qui aura droit de me commander? Si je n'obéis point à l'Etre suprême, obéirai-je à des mortels semblables à moi? On a beau dire que la reconnaissance et le devoir obligent à leur égard. Hé quoi! on veut que le doux nom de père me lie, me soumette, m'enchaîne; et le titre de Dieu, de Maître souverain, à qui je dois tout, ne m'oblige à rien? Que par ses ordres, et en vertu des lois admirables qu'il a établies, les moissons couvrent les campagnes; que chaque saison m'apporte ses trésors, que les fleuves et les rivières coulent pour enrichir nos cités; qu'il envoie les pluies et les rosées enfler nos sources et fertiliser nos plaines: pour tant de biens, que dois-je à Dieu, et que peut-il exiger de moi? Rien, qu'une adoration de l'esprit, un hommage stérile rendu à sa toute-puissance, un aveu frivole de sa grandeur et de sa bonté; et après en avoir usé, après m'en être rassasié, moi, vile créature, j'oserai bien lui disputer le droit de me rien commander; il aura beau parler, je m'élèverai contre sa voix, je lui soutiendrai que ses lois sont indignes de lui et de moi; et après avoir reçu tous ses bienfaits comme m'étant dus, je rejetterai son Evangile comme n'étant pas fait pour moi! Je le répète encore, est-il et peut-il être de délire, je ne dis pas plus injurieux à Dieu, mais plus honteux, plus flétrissant pour l'homme et la raison? que faudrait-il de plus pour confondre l'impie?

Je reviens donc maintenant, et pour tirer de ce raisonnement si important toutes les instructions qu'il renferme, je reprends et je dis : que s'ensuit-il de ce principe, et qu'en faut-il conclure? Que le premier et le plus noble usage de la raison de l'homme, c'est de régler ses mouvements et sa volonté sur les ordres et la volonté de son Dieu; son premier devoir, c'est de se dire à lui-même : Dieu m'a placé dans ce monde, et pourquoi? Est-ce uniquement pour que, oisif et inutile spectateur, après avoir passé mes jours à contempler ses ouvrages ou à m'en servir au gré de mes passions, j'aille enfin aboutir au tombeau et me perdre dans le néant? Pour une telle destinée, c'était bien la peine qu'un Etre souverainement intelligent mît la main à l'ouvrage et donnât à l'homme la vie et la raison! Par conséquent, son premier dessein, et le seul digne d'un Dieu créateur, c'est de soumettre l'homme à sa loi, de lui prescrire un culte et d'en exiger des adorations. Otez cette loi, ôtez cette fin des ouvrages du Créateur, qu'est-ce que l'univers? Malgré la magnificence de l'ouvrage, je n'y vois qu'une production qui montre la puissance de l'Auteur, mais qui ne manifeste point sa sagesse. Pourquoi? parce que je n'y vois plus une fin, un but digne de lui. C'est un superbe édifice à la vérité, qui annonce un grand Maître; mais ceux qui l'habitent sont en quelque sorte plus maîtres que lui : il leur parle, et ils ne l'écoutent pas; ce sont ses créatures, et elles ne le servent pas; il leur a tout donné, et elles ne lui doivent rien; elles se respectent entre elles, et ne bravent que lui; il commande aux vents et aux tempêtes, dit saint Jérôme, et il ne pourrait commander à un seul mouvement, à une seule pensée, à un seul désir du cœur humain! Quoi donc! la structure des cieux publierait la gloire de Dieu, et la conduite de l'homme en ferait la honte et l'opprobre? Au contraire, établissez-y la loi et la religion, rien de plus grand que l'univers. J'y vois dès lors un accord, un ensemble parfait, une fin et un but dignes de l'ouvrier : c'est un vaste empire dont le Maître suprême tient les rênes du haut de son trône; par sa puissance, il commande aux éléments; par la religion, il commande aux peuples et aux rois; tout se lie alors et tout s'enchaîne, parce que tout se rapporte à un principe; le monde est fait pour l'homme, l'homme est fait pour Dieu; Dieu au-dessus de tout, la loi de Dieu au-dessus de l'homme : *Pone legislatorem*, etc.

De ce raisonnement, il s'ensuit que tout homme doit se soumettre sans contestation, sans murmure, à cette loi suprême, par ce seul principe, que celui qui a tout fait a droit de tout commander. Il n'est donc plus question de dire : pourquoi Dieu m'a-t-il donné des lois, une religion, un culte qu'il n'a pas donnés à tant d'autres peuples de la terre, et qu'il leur a même laissé ignorer? Ce serait, dit saint Augustin, faire des bienfaits de Dieu un sujet de révolte contre Dieu même; ce serait attaquer non-seulement son souverain domaine, mais sa bonté, et lui faire un crime de ses faveurs. Car en-

fin, je demande à ceux qui raisonnent ainsi : n'est-il pas vrai que si Dieu n'avait parlé qu'à un seul homme, manifesté ses ordres qu'à un seul homme sur la terre, n'est-il pas vrai que nous envierions son bonheur? Nous conviendrions même qu'en vertu d'une faveur aussi signalée, il n'en serait que plus tenu de lui obéir, et nous regarderions cet homme comme un prodige d'ingratitude, s'il résistait à la parole et à la volonté de son Dieu, parce que Dieu n'aurait parlé qu'à lui et n'aurait fait cette faveur qu'à lui seul. Or, ce que serait cet homme à l'égard de tous les autres, nous le sommes à l'égard des peuples à qui Dieu n'a point fait luire sa lumière. Loin de nous plaindre, loin de faire un prétexte à notre désobéissance de ce qu'il nous a manifesté sa loi préférablement à tant d'autres nations qu'il a laissées dans les ténèbres, c'est, au contraire, une raison de plus de lui obéir; et ce que Dieu n'a point dit aux autres ne saurait jamais nous dispenser de ce qu'il a daigné nous dire : *Non fecit taliter omni nationi et judicia sua non manifestavit eis.* (*Psal.* CXLVII.)

De ce raisonnement, il s'ensuit qu'il n'est donc plus question de dire : j'observe les vertus morales ; je suis fidèle à la loi naturelle ; elle doit suffire à tout honnête homme. Je réponds qu'il est faux que depuis le péché la loi de nature puisse suffire à l'homme, dans quelque situation qu'il soit. Qu'est-ce, en effet, que cette loi naturelle que les impies nous opposent sans cesse ? et puisqu'ils veulent qu'elle puisse suffire, je voudrais qu'ils nous disent une fois en quoi elle consiste : est-ce dans les penchants du cœur et les inclinations de la nature? Ce serait ouvrir la porte à tous les crimes; il suffirait donc que je visse d'un œil d'envie les trésors d'un autre, pour que le larcin fût permis ; que je visse d'un œil criminel l'objet de ma passion, pour que l'adultère et l'inceste ne fussent plus des crimes ; que j'eusse intérêt de perdre mon ennemi, pour que la vengeance fût un devoir? Les impies n'y pensent donc pas, ou ils veulent qu'on les prenne pour des monstres, de nous donner pour règle de conduite une loi qui serait la source de tous les désordres. C'est, disent-ils, la nature dépravée qui nous inspire ces désirs. Mais puisqu'elle est dépravée et corrompue, il en faut une autre qui ne le soit pas, une loi céleste et incorruptible pour la réprimer et la diriger. J'insiste donc encore et je demande en quoi consiste la loi naturelle. Est-ce dans les lumières de la raison ? Mais si la raison nous éclaire souvent, elle ne nous suffit pas toujours, et avec elle les plus grands philosophes se sont égarés. Est-ce dans les principes des mœurs et des lois de toutes les nations ? Mais autant de peuples autant de mœurs et de lois différentes : souvent ce qui est vice dans un pays est réputé vertu dans un autre : *Leges populorum vanæ sunt.* (*Jerem.*, X.) Serait-ce, enfin, dans ce cri de la nature, qu'il ne faut faire à autrui que ce que nous voudrions qui fût fait à nous-mêmes? Il faudrait supposer que l'homme est né sans passions plus fortes que ce principe ; il faudrait supposer que le cœur de l'homme est comme une onde claire et tranquille, qui ne réfléchit jamais que les rayons de la lumière la plus pure ; au lieu qu'il n'est continuellement qu'une mer agitée par les plus violentes tempêtes, et que le principe de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, est le plus généralement oublié, puisque la guerre est toujours sur la terre, et la moitié du genre humain armée contre l'autre. Ce n'est donc pas cette loi qu'il faut nous donner comme suffisante, puisqu'au contraire tout en atteste l'insuffisance ; ni comme universelle, puisqu'il est des peuples féroces qui ne la connaissent pas ; ni comme la plus forte, puisqu'elle est la première oubliée, et presque la seule qu'on n'observe pas ; ni comme la plus utile et celle qui est sans danger pour les hommes, puisqu'au contraire tous les hommes ont senti combien il était dangereux de laisser l'homme à lui-même ; et qu'une preuve que la loi naturelle ne suffit pas pour nous conduire, c'est que partout il a fallu appeler au secours d'autres lois pour la régler, la réprimer, la combattre même : c'est qu'encore, parmi les peuples de la terre, ceux qui ne connaissent d'autre loi que la loi naturelle, nous les regardons comme des barbares, parmi lesquelles il faudrait reléguer les impies comme la seule terre digne de leurs systèmes. Grand Dieu ! que serait le monde, s'il n'avait d'autres lois que celles des hommes ; et l'homme d'autre loi que celle de la nature.

Mais je dis plus encore : c'est que le raisonnement de l'impie est contre la loi naturelle, et choque les principes de cette loi même qu'on affecte tant de réclamer. Car enfin, je demande à tous ces faux sages, qui prétendent que Dieu ne peut rien exiger de plus que les vertus morales de l'honnête homme, et que la loi de nature renferme tous nos devoirs ; je demande, pourquoi Dieu aurait-il moins de pouvoir et d'autorité sur le cœur de l'homme que les hommes mêmes? Tous les jours, ne nous soumettons-nous pas à tant de lois qu'il a plu aux fondateurs des empires et aux maîtres de la terre d'établir? Eh ! quelles lois? Prenez garde, je vous prie : combien, parmi ces lois humaines, qui révoltent notre raison, qui blessent notre amour-propre, qui outragent la justice et la nature ! Cependant, c'est la loi, dit-on ; il faut s'y soumettre. Il y a plus encore : tous les jours, parmi les fameux législateurs de la terre, qui sont ceux qu'on admire davantage? Ceux qui ont établi les lois les plus sévères, imposé le joug le plus dur à la nature et aux passions. Où sont les chrétiens aujourd'hui qui voudraient vivre avec l'austérité des premiers jours d'Athènes et de Lacédémone ; qui voudraient suivre les lois d'un Solon, d'un Lycurgue, quoique admirées, applaudies depuis tant de siècles? Qu'étaient-ils

cependant ces grands réformateurs du monde païen ? Des hommes qui, sans mission, sans autorité, ont commandé à des nations entières, sans qu'aucune ait osé réclamer ses droits et sa liberté ou opposer à tant de lois austères la loi de la nature comme suffisante. Et lorsque la Sagesse éternelle est descendue du ciel, pour dicter ses oracles, alors l'homme a réclamé ses droits contre Dieu ; et la nature humaine vaincue, enchaînée sans peine par des philosophes païens, n'a osé dire, je ne me suffis à moi-même que devant Jésus-Christ et l'Evangile. Ainsi, l'homme a pu ajouter à la loi naturelle, et Dieu seul ne le pourra pas! Ainsi, l'homme a reçu avec respect la parole de l'homme, et la parole de Dieu seul a été pour l'homme le signal de la révolte et du mépris. Je veux donc supposer pour un moment que la loi de nature pût suffire à l'infidèle, il ne s'ensuivrait pas qu'elle pût suffire au chrétien. Pourquoi ? Parce que l'infidèle, au milieu des ténèbres de la nature, a pour lui son ignorance involontaire et invincible qui l'excuse : le chrétien, au milieu des lumières de la révélation, pèche par une révolte volontaire et un mépris réfléchi, que rien ne saurait excuser. L'infidèle, en observant tous les principes de vertu que la nature lui dicte, remplit tous ses devoirs, parce qu'il ignore s'il en est d'autres : le chrétien, en les observant tous, ne remplit qu'une partie des siens, parce qu'il n'ignore pas que son Dieu lui en a prescrit davantage. L'honnête homme, dans l'infidèle, est le chef-d'œuvre de la loi naturelle : dans la loi révélée, il n'est que l'ébauche et le commencement du chrétien. L'infidèle, en un sens, semble n'appartenir qu'au Dieu, auteur de l'univers : le chrétien appartient plus spécialement au Dieu législateur, au Dieu de la croix et de l'Evangile. L'infidèle ne porte que l'image et l'empreinte de la puissance du Dieu créateur : le chrétien est marqué du sceau et du caractère de l'amour du Dieu Sauveur. L'infidèle n'est que son ouvrage : le chrétien est sa conquête et son triomphe. Par conséquent, si l'infidèle est plus à plaindre de tout ce qu'il ignore, le chrétien est plus coupable de tout ce qu'il sait. L'infidélité du premier est un malheur plutôt qu'un crime ; l'infidélité du chrétien est une apostasie et un sacrilége. Quand donc on supposerait que l'honnête homme païen pourrait trouver grâce devant Dieu, le chrétien ne la trouverait pas, parce que depuis la loi révélée il est tenu à plus de devoirs que ceux de la justice et de la probité naturelle.

Avançons : l'homme criminel, l'homme insensé, j'ajoute l'homme malheureux par sa révolte contre la loi de Dieu, parce qu'il combat contre son propre bonheur et ses plus chers intérêts : troisième motif de soumission et d'obéissance.

Je sais que c'est ici la vérité la plus difficile à persuader, que la révolte contre la loi de Dieu soit un malheur pour l'homme. Cependant c'est l'Esprit-Saint qui nous avertit qu'il n'est point de bonheur pour l'impie sur la terre ; que celui qui résiste au Seigneur n'aura jamais la paix. Vérité immuable, éternelle, infaillible, dont le monde même a tant de fois été forcé de convenir. Qu'importe donc que les pécheurs et les mondains nous vantent sans cesse les douceurs qu'ils goûtent dans le crime et dans le mépris des lois divines ? Nous n'entrerons point ici dans l'examen et la discussion de leur prétendu bonheur, tant de fois démenti par leur propre aveu. Nous ne demanderons point à ces heureux du siècle, à ces hommes entraînés par le torrent des jeux et des amusements, qui mettent leur félicité à vivre sans Dieu et sans religion ; nous ne leur demanderons point en quoi consiste leur bonheur; nous leur proposons une autre question, et nous les conjurons de nous dire d'où peut venir, dans les plus heureux, dans les plus voluptueux même, cet ennui, cette inconstance qui les fait passer si rapidement d'un plaisir à un autre, d'un objet à un autre objet avec tant de légèreté et d'inquiétude ; tandis que nous voyons au service de Dieu les personnes solidement affermies dans le bien, passer les quarante, les cinquante années, toute la vie, assidues aux mêmes pratiques de vertus, aux mêmes exercices de piété, de charité, de religion, sans jamais se lasser de ses lois, et y goûter toujours une douceur nouvelle. Que veut dire ce contraste, mon cher auditeur ? Ah ! le maître dont on ne se lasse jamais est sans doute le meilleur des maîtres. Le plaisir est donc bien vif, l'attrait bien sensible sous la loi du Seigneur, puisqu'elle seule a le privilége de captiver l'homme et de fixer un cœur toujours porté au changement et à la nouveauté.

Qu'importe enfin tout ce que le monde peut promettre de séduisant à ceux qui vivent sous ses lois, au mépris de celles de Dieu même ? Nous ignorons quel est le bonheur que le monde peut promettre, mais nous savons en quoi consiste celui que tout le monde cherche. Le vrai bonheur de l'homme n'est-il pas, d'un aveu général, dans la satisfaction de ses désirs, dans cette situation douce, qui bannit le trouble et l'inquiétude de notre âme pour y établir le calme et la sérénité ? Or on connaît bien, parmi ceux qui portent le joug du Seigneur, des âmes dans cet heureux état ; et lorsque le hasard et la curiosité conduisent quelquefois les mondains dans ces fameuses retraites qu'habitent d'illustres pénitents, on les voit contempler avec une admiration mêlée d'étonnement et de respect ces visages pâles et exténués, où les traits de la vertu, l'image de la sainteté, embellissent la nature crucifiée. On leur entend dire alors, qu'on est bien heureux d'être appelés à ce genre de vie; que la paix n'est qu'en ces saints lieux : ils sentent qu'un seul jour passé dans les tabernacles du Seigneur vaut mieux que mille dans les

palais des pécheurs, et ils semblent ne quitter qu'à regret ces pieuses retraites où la loi de Dieu, dans son triomphe, répand une odeur de paix et d'allégresse, qui fait sentir malgré eux aux mondains, que toute la félicité que le monde leur promet sous ses lois n'est, en comparaison de la loi de Dieu, que mensonge et illusion : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes; sed non ut lex tua.* (*Psal.* CXVIII.)

Et en effet, chrétiens, sans vouloir affecter ici une philosophie chagrine et farouche qu'on cherche dans toutes les conditions, dans ce que le monde a de plus brillant, un seul exemple de cette paix, de ce repos de l'esprit et du cœur. Ces hommes mêmes dont la vie n'est qu'un amusement, ces héros de la volupté, dont le sort est si envié, qu'on voit, emportés par le tourbillon de la dissipation, passer sans intervalle d'un divertissement à l'autre, n'en sont pas plus satisfaits; absorbés par les plaisirs, ils en sont accablés, ils n'en jouissent pas; et fatigués d'eux-mêmes, lassés de leur joie et de leur félicité, ils sont forcés de revenir au travail ou à la retraite, étonnés d'avoir trouvé le tourment dans les plaisirs et l'ennui au centre des amusements. Rassemblez enfin, parcourez tous les heureux du siècle, que verrez-vous parmi tous les acteurs de cette scène bruyante et frivole? Hélas! des infortunés qui parlent de liberté chargés de chaînes, et de bonheur accablés de peines; qui le cherchent sans le connaître, le poursuivent et s'en éloignent toujours. Au milieu de leurs plaisirs, dit un prophète; ils ressemblent à un voyageur altéré, et qui, fatigué de sa route, s'endort à l'ombre d'un vallon : dans l'illusion du sommeil il lui semble être au bord d'une fontaine; il croit sentir la fraîcheur, entendre le murmure de ses eaux; prêt à étancher sa soif ardente, il approche ses lèvres...,. à l'instant le songe s'évanouit et il s'éveille plus altéré que jamais : *Dormierunt somnum suum et nihil invenerunt.* (*Psal.* LXXV.) Combien, en effet, n'en a-t-on pas vu de ces pécheurs fortunés, de ces déserteurs des lois de Dieu, se plaindre de leur état, et fatigués de leur existance, envier le sort de ceux qui ont su fouler aux pieds le monde et ses pompes pour suivre le Seigneur; avouer enfin que, dans l'abondance de tous les biens, enivrés de toutes les délices, ils avaient vu cent fois la fin de tous leurs plaisirs et n'avaient pu atteindre au commencement du bonheur.

Eh! ne me dites pas que je ne parle ici que des insensés du siècle, de ceux qui courent après un fantôme de félicité; mais que l'homme qui pense, le sage, le philosophe, en un mot, sait bien chercher autrement son bonheur et le trouver ailleurs que dans les plaisirs. Je sais tout ce que la philosophie a osé nous promettre; je sais que cette superbe enchanteresse se flatte de pouvoir métamorphoser les hommes, de mettre sous leur pieds les orages et les passions; elle se vante de pouvoir elle seule nous guérir de tous les maux qui altèrent la tranquillité de notre âme; elle se vante, en un mot, d'opérer ce que la loi de Dieu seule peut faire. Mais, hélas! toutes ces belles promesses, qu'ont-elles produit? Aucun effet encore : ces vagues orgueilleuses, après avoir tant fait de bruit, sont venues se briser et se convertir en écume; et toute la différence entre le philosophe et le mondain, c'est que celui-ci n'a éprouvé que le vide de ses plaisirs, et que l'autre éprouve à chaque instant le vide de sa raison.

Non, le Seigneur l'a dit (et sa parole s'accomplira) qu'il n'y a point de paix pour l'impie, et que le cœur de l'homme ne peut trouver hors de lui sa félicité et sa consolation. L'impiété est une mer toujours orageuse; et s'il est encore pour celui qui s'y embarque des jours de sérénité, c'est un sommeil de la nature qui ne repose que pour mieux s'agiter; c'est un calme qui passe et qui ne dure que pour laisser aux vents le temps d'appeler les tempêtes. La joie de l'impie est une joie rapide qui n'a rien de durable que le regret qu'elle lui laisse; une joie perfide qui finit par des larmes; une joie superficielle qui ne va point jusqu'au cœur, ou qui n'en remplit pas la vaste étendue. Les besoins du pécheur seront toujours plus grands que son abondance. Les riches ont eu faim, dit le prophète; leurs maisons sont pleines, mais leur cœur est vide : *Divites egerunt et esurierunt.* (*Psal.* XXXIII.) Je vous rends grâces, ô mon Dieu! s'écriait saint Augustin, revenu et des vanités des plaisirs, et des illusions de la philosophie, et des erreurs du monde pour embrasser le joug de sa loi; je vous rends grâces de ce que vous m'avez rendu mon repos et ma liberté. Hélas! je me figurais votre loi comme un fardeau accablant; je croyais que le bonheur consistait à la braver, et qu'on ne pouvait vivre heureux et libre que dans les plaisirs des sens. Cependant, avec quelle facilité je m'en suis privé! qu'il m'a été doux de renoncer à toutes ces fausses douceurs, et que je me trouve bien moins esclave depuis que je suis entré dans la carrière de vos commandements! *Quam suave mihi subito factum est carere omnibus suavitatibus!* Hélas! tous les jours, la scène du monde retentit autour de nous des plaintes des malheureuses victimes des passions, qui ne cessent de déplorer leur destinée et d'envier celle des serviteurs de Dieu : jamais encore on n'a vu, jamais on ne verra un saint porter envie aux heureux du siècle; et tandis que le monde ne cesse de grossir la foule des mécontents qui marchent sous ses lois, il est encore à naître que la loi de Dieu ait fait un seul malheureux : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Psal.* CXVIII.)

Ce n'est point assez d'avoir amené l'homme à reconnaître la nécessité d'une loi; d'avoir trouvé dans la nature et le cœur de l'homme les motifs de sa soumission; il faut encore examiner la nature et les caractères de la loi pour fixer son obéissance et combattre les prétextes de sa révolte pris dans la loi même.

SECONDE PARTIE.

Entre les esprits qui s'élèvent contre la loi de Dieu et lui refusent l'obéissance, distinguons l'incrédule qui refuse d'obéir aux dogmes, parce qu'il n'entend pas les mystères de la loi; l'esprit pharisaïque qui, sous prétexte qu'il y a différents sentiments et partage d'opinions dans les maîtres de la loi, se permet de l'interpréter et de l'éluder; l'esprit mondain qui, dédaignant les conseils et les petits devoirs, sous prétexte de ne s'attacher qu'aux grands préceptes et au gros de la loi, en néglige l'esprit, et ne s'attache qu'à la lettre; enfin, l'esprit de faiblesse et de lâcheté, qui n'exécute rien, sous prétexte qu'elle exige trop, que la loi est trop difficile et même impossible dans la pratique. Obscurité de la loi en elle-même, incertitude et partage d'opinions dans les maîtres de la loi; distinction de l'esprit et de la lettre dans la loi, impossibilité dans la pratique de la loi; quatre causes de nos révoltes, prises dans la nature même de la loi. Tachons de les détruire, et reprenons.

Première cause : l'obscurité de la loi, qui sert de prétexte à l'incrédule, pour refuser de soumettre son cœur aux préceptes, parce que les mystères font peine à sa raison. On ne peut pas croire ce qu'on n'entend pas, ni obéir à une loi qui, quoique admirable dans les maximes de la morale, est incompréhensible dans les mystères de la foi. Si cette loi est la parole de Dieu, ajoute-t-on, elle doit être claire dans tous ses points, et sans obscurité.

Je n'ai qu'une réponse à faire à ce langage, et une question à proposer à ces sortes d'esprits. Je demande : La loi de Dieu est-elle le seul de ses ouvrages qui renferme des mystères incompréhensibles pour l'homme? Regardez, dit le Sage (je l'ai dit ailleurs et je dois le répéter ici), regardez au-dessus de vous, autour de vous, vous-mêmes : tout ici-bas est énigme pour votre faible raison. Dieu a fait partout un mélange de lumières et de ténèbres ; il s'est si fort plu à être un Dieu caché, que le voile du mystère s'offre partout à nos yeux, jusque dans les vérités qu'il nous a révélées. Il a caché ses attributs et son existence même sous le voile de la nature, qui paraît seule agissante et féconde ; sa providence, qui gouverne tout, sous les apparences du hasard, qui paraît se jouer de tout, et disposer des événements ; sa sagesse sous les désordres et les scandales qui règnent dans l'ordre physique et moral ; sa bonté, dans la foule innombrable des maux et des misères qui nous accablent; et si nous voulons passer de la connaissance de ses attributs à celle des autres vérités qu'il nous a manifestées, nous verrons qu'il a caché l'immortalité de l'âme dans la ressemblance de la naissance et de la mort avec les autres animaux ; la véritable religion sous la multitude des fausses; la catholicité dans la multitude des hérésies ; la vraie piété dans la multitude des fausses piétés et des superstitions sans nombre ; la voie du ciel dans le grand nombre de celles qui mènent à la perdition: la vraie vertu au milieu des apparences de la fausse et des détours de l'hypocrysie : la vérité, enfin, dans cette foule de mensonges et d'apparences trompeuses, qui la dérobent à nos yeux : nuage, embarras, obscurité, mystères de toutes parts. Ce que nous croyons connaître est si obscur encore, nos lumières sont si imparfaites, si douteuses, que notre savoir même fait partie de notre ignorance. Pourquoi donc nous étonner que ce voile que Dieu a jeté sur tous ses ouvrages et sur le grand livre de la nature s'étende aussi sur le livre de la loi et de la religion? Quoi ! le Dieu créateur pourra avoir des secrets dans toutes ses opérations ; le Dieu législateur n'en pourra point avoir dans sa parole. Notre esprit, après avoir reconnu son impuissance à percer les ténèbres qui couvrent les ouvrages de la création et les objets qui tombent sous nos sens, n'en reconnaîtrait plus dès qu'il s'agit des objets de la foi, et après avoir avoué qu'il n'entend rien dans la nature, il voudrait tout entendre dans la religion !

Mais les ouvrages de la nature sont faits pour en jouir, et non pour les comprendre ; la loi, au contraire, faite pour être connue et pratiquée, doit être claire et intelligible. Homme superbe, est-ce donc là tout le chagrin de votre orgueil, et toute la subtilité de votre esprit ? au lieu de vous dire à vous-même ce que la raison vous dit si naturellement; au lieu de distinguer deux objets dans la loi : l'un ténébreux et obscur, ce sont les mystères qui ne doivent être connus que dans le ciel; l'autre, lumineux et précis, savoir, les devoirs de morale et de conduite que l'homme doit pratiquer sur la terre. Rien de plus clair dans la loi, que les préceptes et la morale ; pourquoi? Parce qu'étant faits pour être pratiqués, ils doivent être sans nuage et à portée de tous les esprits. Rien de plus obscur dans la loi que les mystères et les objets de la foi; pourquoi? Parce qu'ils sont faits pour être crus et non pour être compris ; parce que s'ils étaient compris, il n'y aurait plus de mérite à croire; parce que s'ils étaient compris, l'homme cesserait d'être homme, il serait égal à Dieu et comprendrait Dieu même ; parce qu'enfin le sacrifice de notre raison est dû à l'Etre suprême à aussi juste titre que celui de notre volonté. Par les préceptes, Dieu soumet notre volonté; par les mystères il règne sur notre raison, qui, étant la plus fière et la plus noble des facultés de l'âme, doit être la première immolée comme le plus grand sacrifice de l'homme, et la première victime due à la grandeur de Dieu. Or, je demande : Quel est le devoir de l'homme dans cette situation et cette alternative? Refusera-t-il de marcher dans la voie lumineuse de la loi, parce qu'il en est une obscure et ténébreuse qu'il ne peut

pénétrer? Osera-t-il faire à Dieu un crime de ses secrets, et prétendra-t-il avoir sur la terre les connaissances qui sont réservées pour le ciel?

Ici, chrétiens, ne pourrais-je point appliquer à mon sujet cet endroit du quatrième livre d'*Esdras*, où l'auteur de ce livre se représente faisant lui-même des difficultés sur la conduite de Dieu à l'égard de l'homme, et pressant son ange de les résoudre. L'ange lui ferme la bouche par cet ingénieux apologue : Les arbres un jour tinrent conseil et dirent : Allons livrer la guerre à la mer, afin que nous connaissions ses abîmes et ses profondeurs; les flots s'assemblèrent aussi et dirent : Venez, faisons la guerre aux forêts des champs, afin que nous allions visiter leurs demeures. Qu'arriva-t-il? Le feu vint qui consuma la forêt; le sable vint aussi, s'amoncela et arrêta les flots. Or, si tu étais juge, lequel des deux condamnerais-tu? L'un et l'autre, dit le prophète. Tu as fort bien jugé, répliqua l'ange; mais pourquoi n'as-tu pas porté le même jugement sur toi-même et sur ta curiosité à l'égard des ouvrages du Seigneur? Car, comme la terre est ordonnée pour les forêts et la mer pour les flots, de même ceux qui sont sur la terre ne sauraient pénétrer les secrets du ciel, et ne peuvent entendre dans la parole de Dieu que les préceptes qui sont faits pour la terre. Louange à Dieu dans son secret; à nous, silence et adoration dans la pratique de ses commandements; et malheur à qui voudrait, pour obéir, en savoir davantage.

Le Seigneur dicte la loi sur le sommet du mont Sinaï, au milieu des orages et des tempêtes; les foudres et les éclairs partent d'un tourbillon de flamme et de fumée : Moïse a disparu; tout est dans les ténèbres. Irai-je alors, parce que je ne vois plus la montagne sainte, parce qu'un nuage a dérobé le législateur à mes yeux; irai-je, comme les infidèles Israélites, dresser une idole et me faire à moi-même une autre loi, un autre Dieu, une autre religion, parce que celui qui me parle s'est caché à mes yeux dans les ténèbres du mystère? Homme stupide et insensé, il est sur ta tête ce Dieu législateur; encore un moment et il va sortir du nuage et de son secret, pour briser les tables de la loi, fondre sur les coupables et exterminer les prévaricateurs. Appliquons-nous cet emblème, mon cher auditeur; l'Evangile, la loi nouvelle, est pour nous cette montagne mystérieuse dont un nuage épais nous dérobe le sommet, c'est-à-dire les vérités sublimes qui commandent à la raison; un voile jaloux et redoutable couvre tout ce qui regarde la nature et les opérations divines; la foudre gronde autour des mystères : en reconnaîtrai-je moins pour cela le Dieu législateur qui nous parle, qui nous fait entendre sa voix derrière ces voiles, ces emblèmes? Ferai-je le sujet de ma révolte de ce qui doit au contraire augmenter mon respect, ma frayeur pour les divins oracles? N'est-ce pas le moins, dit admirablement saint Augustin, que Dieu puisse dire quelque chose à l'homme, que l'homme ne puisse point entendre? *Demus Deum aliquid posse quod nos fateamur nescire non posse.*

Mais si j'entendais tout, j'obéirais mieux. Ah! chrétiens, quelle est grossière cette illusion de l'amour-propre! Dites-moi, je vous prie, quand la loi de Dieu serait sans difficulté pour notre esprit et notre raison, n'en aurait-elle plus pour le cœur et les passions? Un libertin, qui ne trouverait aucune peine à croire le mystère de la Trinité, n'en trouverait-il plus à renoncer à ses plaisirs, et à vivre selon les lois de l'Evangile? Quand il comprendrait comment un Dieu a pu se faire homme et être crucifié, un mondain en serait-il plus disposé à porter sa croix et à se renoncer lui-même? Quel hérétique, s'il venait à être éclairé sur le point de la loi qu'il conteste, renoncerait à sa secte et à son parti; quel avare à son or, quel impur à l'objet de sa passion, quand le voile de l'Eucharistie serait levé pour eux? Ou bien, quand nous saurions comment la grâce opère sur le cœur de l'homme, aurions-nous moins de peine à faire notre salut, moins de combats à livrer, moins de sacrifices à faire? En un mot, la route du Calvaire serait-elle moins épineuse, quand un nuage ne nous en déroberait pas le sommet, et que nous comprendrions comment un Dieu a pu mourir et verser son sang pour les hommes? Par conséquent, rejeter sur l'obscurité des mystères notre désobéissance à la loi, ce n'est pas tromper Dieu, c'est nous tromper nous-mêmes. La loi est ce qu'elle doit être, sans tache comme Dieu même : *Lex Domini immaculata* (*Psal.* XVIII) : claire dans les préceptes de la morale; c'est le sacrifice du cœur, il doit être expliqué : obscure dans les mystères; c'est le sacrifice de l'esprit, qui consiste à croire sans voir, et que l'homme doit à Dieu au même titre de dépendance que celui de son cœur. Si nous ne cédons qu'à l'évidence, lorsque Dieu parle, quel hommage lui rendons-nous que n'obtienne le témoin le plus suspect? Nous croirions à Dieu, comme nous croyons aux hommes, et sa parole n'aurait rien au-dessus de la parole de l'homme. Dieu nous donne assez de lumières pour agir, et nous en voulons pour savoir tout! Au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache : nous aspirons ambitieusement à tout comprendre, et nous ne le pouvons pas; nous pouvons régulièrement tout observer, et nous ne le voulons pas. Rien donc de moins sensé que l'incrédule qui s'en prend aux mystères pour ne point obéir aux dogmes de la morale. Mais l'esprit mondain l'est-il davantage, lorsque, sous le prétexte du partage des opinions dans les maîtres et les docteurs de la loi, il s'arroge le droit de l'interpréter et de la juger. Se-

conde cause de notre désobéissance ; je m'explique.

Quelle est la règle générale dans le monde au sujet des lois de la religion? Chacun a sa conscience, dit-on : et puisqu'il se trouve tant d'oppositions et de diversité de sentiments dans les maîtres mêmes et les interprètes de la loi, pourquoi n'aurions-nous pas chacun le nôtre? De là qu'arrive-t-il? que chacun veut interpréter les lois de Dieu, et que, dans la pratique, on se conduit plutôt par un esprit de passion et de parti que par l'esprit de l'obéissance chrétienne.

Tantôt, par un esprit de singularité, on se piquera de suivre les théologiens et les docteurs les plus sévères; on poussera la morale jusqu'au rigorisme ; mais en quoi? Dans les devoirs dont la pratique nous gêne; par exemple, sur la fréquente communion, afin de communier moins souvent; sur l'usage des sacrements, afin d'en approcher plus rarement. Mais surtout ce qui plaît et qui flatte la passion dominante, sur le jeu, le théâtre, le luxe, l'oisiveté, la mollesse, on ne se pique pas de suivre les mêmes autorités; et rien de moins rare dans le monde que de voir des chrétiens, tout à la fois les disciples des casuistes les plus relâchés par leur conduite, et les partisans des plus sévères dans leurs discours.

Tantôt, par un esprit d'orgueil et d'entêtement, on aura sur certains points de la loi une pratique et des sentiments outrés, uniquement parce que l'opinion qu'on adopte n'est pas celle du grand nombre. On citera la primitive Eglise pour avoir le plaisir de fronder l'Eglise présente : on se vantera d'avoir les anciens pour soi, afin de se distinguer de ses contemporains, de faire une secte et une religion à part : on élèvera les premiers siècles du christianisme pour faire le procès au sien, et on se piquera de suivre ses ancêtres, uniquement pour se séparer de ses frères.

Tantôt, par un esprit bizarre et superstitieux, on renverse la loi, et, par l'observance d'un précepte, on croit réparer l'infraction d'un autre : on a calomnié son frère, et l'on se contente de prier Dieu; on a fait une injustice, et l'on se contente de faire l'aumône; on est dur à ses créanciers, et libéral envers les pauvres; on n'observe ni jeûne, ni pénitence, mais on est dévot à Marie, et l'on porte les livrées de son culte; on ne voit point son ennemi, et l'on visite les orphelins et les prisonniers. Ainsi, on court à la perfection en se pardonnant le crime, et l'on se pique de suivre les saints, qu'on n'a pas encore commencé à être chrétien. Et ce qu'il y a de plus funeste dans ce caractère particulier de désobéissance, c'est qu'on ose l'imputer à la loi même si embarrassée, dit-on, si incertaine de sa nature, qu'elle a produit le même partage et le même désordre dans cette foule de casuistes et de docteurs, les uns sévères, les autres mitigés, tous opposés entre eux d'opinions et de sentiments. Or, les maîtres de la loi ne s'accordant pas sur les sens de la loi, comment les disciples s'accorderaient-ils sur l'obéissance due à la loi ; et puisqu'il y a tant de manières de l'enseigner, faut-il être surpris quil y ait tant de façons différentes de la pratiquer?

Raisonnement aussi faible que trompeur. Et sans m'arrêter ici à vous faire remarquer que ce partage d'opinions parmi les auteurs qui ont écrit sur la morale ne tombe d'ordinaire que sur des points peu essentiels, qu'on peut regarder, pour ainsi dire, comme l'extérieur de la loi ; mais que pour tout ce qui est nécessaire au salut : l'humilité, la pénitence, le renoncement à soi-même, la fuite du monde, sur toutes les grandes vérités du christianisme, on s'est accordé dans tous les temps et dans tous les écrits des docteurs approuvés par l'Eglise : je dis les écrits et les docteurs approuvés par l'Eglise ; car quant à cette foule d'opinions bizarres ou scandaleuses, de ces doctrines, ou monstrueuses, ou ridicules, nées dans le temps de superstition, d'ignorance, de fanatisme; l'Eglise n'y ayant point mis le sceau de son approbation, la raison peut bien en faire honte à l'esprit humain, mais il n'y a que l'impiété qui puisse en faire un crime à la religion : sans m'arrêter encore à vous faire observer que les vérités, convenues de tout le monde, ne sont pas peut-être celles auxquelles vous êtes le plus fidèle; que l'envie d'être à vous-même votre docteur et votre casuiste, ou même l'envie de disputer et de faire un parti, vous fait préférablement chercher dans la loi de Dieu ce qu'il n'a jamais plu à Dieu, ni été possible aux hommes d'expliquer, ni utile et nécessaire, qu'il le fût jamais : ce que saint Paul appelle d'oiseuses et vaines questions de paroles qui, ne pouvant servir à l'édification, n'engendrent que des scandales; tandis que vous négligez dans la loi les préceptes les plus clairs et les plus importants au salut ; sans, dis-je, insister sur toutes ces raisons, j'ajoute que cette différence de morale, ou plus sévère, ou plus relâchée dans les docteurs de la loi, fût-elle encore plus grande que vous ne le prétendez, n'accuserait que vous-même et ne prouverait rien contre la clarté et l'évidence de la loi. Pourquoi? Parce que c'est le relâchement et la tiédeur des disciples qui a fait des maîtres et des docteurs relâchés; c'est l'indocilité des peuples qui a détruit l'uniformité de sentiment dans les pasteurs; et que la loi de Dieu n'en est pas moins vierge et inaltérable : *Lex Domini immaculata.* Donnez-moi un peuple de chrétiens dociles et fervents, il n'y aura plus de partage dans les guides des consciences. Tant qu'Israël conserva la religieuse ferveur pour les commandements du Seigneur, il n'eut besoin que d'un seul guide et d'un seul prophète pour lui annoncer les ordres de son Dieu et lui expliquer la loi. Dès qu'il devint indocile, corrompu, et qu'il s'éloigna de sa première simplicité, alors parut cette multitude de faux prophètes, dont les folles visions égarèrent les enfants d'Israël.

Et, pour dire quelque chose de plus sensible, dans les premiers siècles de l'Eglise, lorsque les chrétiens poursuivis et menacés n'avaient pour asile que les forêts, pour temples que les cavernes, pour maîtres que les tyrans, pour écoles que les amphithéâtres et les échafauds, leur foi alors était inaltérable; l'esprit de schisme et d'erreur respectait leurs cabanes et leur ignorance. Assez éclairés pour croire, mais trop sages pour disputer, moins savants et plus chrétiens que nous, ils mouraient pour des vérités qu'à peine ils commençaient à connaître, et la simplicité faisait des martyrs où la science a fait depuis des fanatiques. Hélas! dans ces temps de ferveur et de sainteté, l'Evangile suffisait aux premiers chrétiens; ils n'avaient d'autre interprète, d'autre commentaire que la voix des pasteurs, et le livre de la loi était pour eux sans nuage, parce que leur cœur, sans duplicité, était encore dans la droiture et la simplicité de la foi. Ce n'est que lorsqu'on a cessé d'être à Jésus-Christ qu'on a voulu être à Paul et à Céphas; on n'a commencé à disputer que lorsqu'on a cessé de pratiquer. A mesure que la loi de Dieu s'est effacée des consciences, il a fallu que la main de l'homme en recueillît dans ses écrits l'esprit et les devoirs. Dès lors, on a vu naître et se multiplier cette foule de volumes et de commentaires sur la loi, qui, faits pour l'éclaircir, ont servi de prétexte pour l'éluder; car de quoi n'abuse-t-on pas? et tel est le sort de l'esprit humain, que plus on veut l'éclairer, plus il s'obstine à ne pas voir la lumière; sa propre science l'aveugle, et la multitude des écrits n'a servi qu'à augmenter les ténèbres et à faire naître les doutes; parce que plus on a de maîtres parmi les hommes, moins on a de docilité pour le Maître suprême. Les mêmes lumières qu'on emploie d'abord à éclaircir la vérité deviennent ensuite des armes pour la combattre, et il est arrivé que ces siècles d'ignorance qui ont fait tant de honte à l'esprit humain, sont encore ceux qui font le plus d'honneur à la religion et à la vertu. Cessons donc encore une fois d'accuser la loi ou les maîtres de la loi, lorsque nous ne devons accuser que nous-mêmes; ne pensons pas nous faire un rempart, contre les volontés du Seigneur, des difficultés que notre mauvaise volonté seule a fait naître et se plaît à grossir chaque jour. Ayons la simplicité du cœur, et la loi de Dieu sera pour nous simple et sans nuage; alors nous marcherons sans tergiverser dans la route des commandements, selon la parole du sage: *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* (*Prov.*, X.) Alors nous en saurons plus que les docteurs mêmes, et non-seulement ce scandale cessera, mais tant d'autres non moins funestes qui désolent l'héritage du Seigneur et qui ont le même vice pour principe. Car de là encore cet esprit d'audace et de présomption qui refuse d'obéir aux moindres obligations, sous prétexte qu'il suffit de remplir les plus grandes; c'est ce que j'ai appelé l'esprit mondain, qui néglige les conseils et les moindres devoirs pour ne s'attacher qu'aux préceptes généraux, et à ce qu'on appelle l'essentiel de la loi.

Troisième cause de notre désobéissance, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus générale dans le monde, où presque toujours on veut faire une compensation avec la loi de Dieu; et parce qu'on remplit certains points importants, on se fait un titre pour négliger tous les autres, sans penser que c'est ainsi qu'on se fraye la route au désordre, et que celui qui se permet les petites infidélités ne tardera pas à faire les plus grandes fautes sans s'en apercevoir: Pourquoi? L'Esprit-Saint nous l'apprend: parce que tout est essentiel dans la loi de Dieu, et que ce n'est que par l'attention à éviter les fautes qu'on se préserve des crimes: *Qui spernit modica paulatim decidet.* (*Eccli.*, XIX.) Le trajet du vice à la vertu est immense; celui de la vertu au vice est presque imperceptible. On descend plus aisément qu'on ne monte, et pour tomber on n'a qu'à se laisser aller au penchant. D'où pensez-vous, par exemple, que soit venu dans cette femme cet oubli de sa réputation et de tous ses dévoirs? Peut-être de tout ce qu'il y a de moins criminel en apparence. Il ne s'agissait d'abord que de rendre moins fréquent l'usage des sacrements; de retrancher un peu de sa dévotion pour se rendre plus agréable au monde; on ne se proposait pas d'enfreindre la loi de Dieu, on voulait seulement la plier et l'accorder avec celle du monde. Mais une légère complaisance a conduit à une plus grande; du mépris des conseils on a passé à celui des préceptes; insensiblement, l'infidélité s'est accrue de jour en jour, et on se trouve enfin arrivé au dernier crime qu'on ne se doutait pas de pouvoir aller jusqu'à la première faiblesse; et voilà le naufrage et la perte de tant de demi-vertus ou de fausses dévotions, qui croient pouvoir partager leur obéissance entre les lois de Dieu et les lois du monde.

Disons de même de tout le christianisme et de la religion en général. On s'étonne quelquefois, et avec raison, de voir dans un siècle tant d'impiété et d'incrédulité, tant d'esprits forts sans principes et sans religion; mais ce qui doit étonner davantage, c'est de voir ce qui conduit à cet abîme. Le plus hardi pécheur a commencé par être timide; l'impiété n'est pas un précipice qu'on se creuse tout d'un coup; on balance, on recule toujours quelque temps avant de franchir le pas, et rarement les grands crimes ont été les coups d'essai des méchants. Interrogez l'impie sur ses voies, et demandez-lui la route qu'il a tenue pour se perdre, pour ne plus reconnaître ni loi, ni maître. Ecoutez et tremblez, son histoire deviendra peut-être la vôtre.

Qu'était-ce d'abord dans ce jeune homme que son incrédulité? Rien moins qu'un système; c'était une envie d'être un peu moins gêné dans ses passions; on sup-

portait avec peine une loi si austère dans ses préceptes, si terrible dans ses châtiments. On a donc douté de cette loi et de cette religion, d'abord sur un article, ensuite sur plusieurs, enfin sur tout. Du doute on est venu à l'assertion la plus opiniâtre, jusqu'à nier des faits, à rejeter des autorités, à être seul contre la tradition de tous les siècles, seul contre tout un monde. Alors l'amour-propre venant au secours de l'ignorance, on s'est paré du nom de philosophe, et l'impiété, qui n'était d'abord qu'un besoin honteux des passions, est devenue une gloire de l'esprit : et voilà les déistes et les athées.

On ne pensait pas d'abord à déclarer ouvertement la guerre à l'Eglise, encore moins à se soustraire à ses lois et à son autorité; c'était simplement un point de la loi qui choquait, un abus qui révoltait, une difficulté qu'il fallait éclaircir, enfin une inquiétude de l'esprit plutôt qu'un dessein formé dans le cœur d'être hérésiarque et chef de parti. Mais, pour une entreprise si légère en apparence, à quoi n'en vient-on pas, et à quoi n'en est pas venu Luther? Lui-même n'a pu s'empêcher de l'avouer, qu'il n'eût jamais pensé que la dispute sur les indulgences, sur les abus qui s'étaient glissés dans le sanctuaire, l'eussent conduit à de si grands excès, jusqu'au mépris des pasteurs et de toute autorité légitime; jusqu'à détruire la hiérarchie, et à tout renverser dans la religion. C'est que dans la loi de Dieu (puissions-nous ne l'oublier jamais!) tout est si bien lié, qu'une seule vérité attaquée, la chaîne est rompue et l'édifice s'écroule. Le vaisseau de l'Eglise vogue sur une mer où le moindre souffle de l'orgueil et des passions peut exciter les plus violentes tempêtes; le faux zèle en ce genre devient bientôt une ivresse, l'ivresse conduit au fanatisme, et voilà les schismes et les hérésies.

On ne croyait pas que de se permettre quelque adoucissement, ce fût tendre à la destruction des règles et à l'anéantissement de toute ferveur : ce n'était qu'un article de la loi qui paraissait peu important; mais ce premier adoucissement a ouvert la porte à de plus grands abus; on ne voulait que relâcher les liens de la discipline, on a été jusqu'à les rompre; le changement a conduit la tiédeur à la dissipation; la dissipation à la mondanité, la mondanité au scandale; et voilà le relâchement des monastères, et la chute des plus fervents instituts.

Que sais-je, et qui pourrait tout dire sur ce sujet? Apprenons de ces réflexions, qu'il n'y a de sûreté, dans la loi de Dieu, qu'autant que nous saurons respecter tous ses commandements. Réservons les contestations, les subtilités de l'esprit, les distinctions, les modifications pour les lois des hommes; mais, quand un Dieu parle, apprenons que tout doit se soumettre jusqu'à l'amour-propre, tout doit se taire jusqu'à la raison, tout doit s'exécuter jusqu'au moindre précepte; et souvenons-nous que c'est là surtout qu'il est vrai de dire, que pécher en un seul point, c'est pécher dans tous : *Qui peccat in uno factus est omnium reus.* (*Jac.*, II.)

Mais est-il possible de l'observer cette loi? Elle est si dure, si austère, disent les mondains, elle semble faite pour des anges et non pour des hommes; et le moyen d'accorder la fragilité de la nature avec l'héroïsme de l'Evangile? Dernière cause de notre désobéissance, sur laquelle je me contenterai de vous proposer le parallèle de la loi de Dieu avec la loi du monde, de ce que Dieu commande avec ce que le monde exige, de ce que nous refusons à Dieu avec ce que nous faisons pour le monde; et voyons si nos plaintes sont fondées, si c'est le monde qui mérite d'être préféré à Dieu.

Vous donc, qui répétez sans cesse que la loi de Dieu est trop dure, qu'elle surpasse les forces de la nature, dites-moi, si elle vous ordonnait, cette loi, de flatter des hommes que vous méprisez, de ramper devant des protecteurs que vous détestez, d'adorer leurs caprices, de servir leurs passions aux dépens de votre intérêt et de votre honneur; si elle vous ordonnait, cette loi, de rechercher des biens et des grâces qui ne dépendent pas de vous, que vous ne pourriez obtenir qu'à force de bassesses et d'intrigues, et peut-être d'injustices et de crimes; vous crieriez sans doute à la cruauté, à la barbarie? Et quel homme, diriez-vous, pourrait supporter un tel état? Voilà cependant ce qu'on fait tous les jours dans les palais des grands, dans les cours des princes, avec gaieté, avec courage; voilà le martyre qu'endure une partie du monde, et qui fait envie à l'autre.

La loi de Dieu est trop dure! mais si elle vous ordonnait de franchir les mers, d'aller à travers mille dangers, mille périls chercher la fortune : ou si, courbé sans cesse sur vos trésors, occupé à les grossir, il fallait passer les jours et les nuits dans les études forcées d'un aride calcul, et, renonçant à toute société, faire des opérations du cabinet votre seul plaisir sur la terre; ah! diriez-vous, quel supplice! Et qui voudrait, non pas des richesses, mais de la vie même à ce prix? Voilà cependant la vie de tant d'hommes d'Etat, d'affaires, de négoce, de fortune; voilà ce qu'on appelle les habiles et les heureux du siècle.

La loi de Dieu est trop dure! mais quel sacrifice exige-t-elle donc, je ne dis pas plus grand, mais comparable seulement à ceux que les lois de l'honneur mondain vous imposent? Je vois deux hommes armés d'un fer parricide, la fureur dans les yeux, le désespoir dans le cœur;.... à quel maître vont-ils sacrifier leur vie, pour qui va couler ce sang? Est-ce Dieu qui le demande? est-ce la religion qui l'ordonne? Ah! ce sacrifice si noble, si glorieux sous les lois du respect humain, eût paru injuste et barbare pour Dieu. Le monde seul a parlé, le monde a ordonné le meurtre et l'ho-

micide, et il est obéi. O insensés! ô martyrs d'une folle gloire! ô dignes victimes d'un tel législateur! allez donc achever de venger la religion; et d'un bras poussé par la haine et la fureur, plongez dans le sein de votre frère ce fer homicide que la loi du monde a mis dans vos mains, et que la loi de Dieu n'a pu en arracher: et prononcez lequel des deux maîtres est le plus aisé à servir.

Oui, mon cher auditeur, et sans qu'il soit nécessaire d'en dire davantage, ces réflexions doivent suffire pour vous montrer, à cet égard, les erreurs et les injustices de nos préjugés. Cessons d'accuser la loi de Dieu de trop de rigueur ou l'homme de trop de faiblesse, puisque notre conduite seule suffit pour nous confondre. On ne manque ni de force, ni de courage pour tout ce que le monde ordonne; on a de la force et de la santé pour les excès de la table, les veilles et les tourments d'un jeu effréné, pour supporter les éclatants embarras de la grandeur, pour s'immoler aux caprices de ses maîtres : et pour le jeûne, la prière, la pénitence, l'humilité, l'aumône, on n'a plus ni force, ni santé, ni fortune; alors on fait valoir tous les embarras de l'état, toute la délicatesse du sexe, de l'âge; souvent ce sont ceux mêmes qui ont plus fait pour le service du monde qui se disent les plus faibles pour le service de Dieu. Le courtisan, après tant d'intrigues et de travaux pour se maintenir dans la carrière des honneurs, ne peut rien pour se soutenir dans les sentiers de la vertu. Le guerrier peut affronter mille morts et sacrifier sa vie pour son roi, et il ne saurait mourir une fois à lui-même, ni sacrifier ses passions pour son Dieu. Le riche, après avoir tout souffert de la fortune pour satisfaire son injuste cupidité, ne peut rien souffrir de la pénitence pour satisfaire à la justice de son Dieu. Le jeune homme, après tant de martyres et de sacrifices pour une vile idole, se révolte au seul mot de mortification et de renoncement évangélique. La femme superbe, après avoir souffert tous les caprices, toutes les tortures de la mode et du luxe pour plaire au monde, ne saurait porter la croix pour plaire à Dieu. Encore une fois, chrétiens, cessons de trop injustes murmures, et ne combattons pas davantage contre une loi en faveur de laquelle tout parle en nous, la raison, la conscience et notre propre intérêt; contre laquelle nous n'avions que de frivoles prétextes, qui disparaissent au moindre rayon de lumière. Adorons-la dans ses mystères, ils doivent être un motif de soumission, puisqu'ils sont une preuve de sa divinité. Aimons-la dans tous ses préceptes; la pratique n'en coûte qu'à ceux qui veulent les adoucir, les interpréter; et apprenons une fois qu'avec Dieu on n'obéit point assez lorsqu'on craint d'obéir trop. Faisons taire notre faible raison devant la grandeur et la majesté de cette loi sainte; et souvenons-nous que ce qui distingue la loi de Dieu des lois faites par les hommes, c'est que celles-ci tiennent toujours de l'inconstance et de l'instabilité de leurs auteurs; l'interprétation en dépend des hommes, et fragiles comme eux, elles varient sans cesse avec eux : *Leges populorum vanæ sunt* (*Jerem.*, X) : au lieu que la loi de Dieu, semblable à Dieu même, est immuable et éternelle comme lui. Tout varie autour d'elle : les autres législateurs, leurs lois et leurs empires ont passé, elle seule ne change pas; le monde même, les cieux et la terre ne seront plus, qu'elle subsistera encore; et les ruines de l'univers en cendre seront le dernier tribunal où elle prononcera l'arrêt du dernier coupable : *Iota unum non præteribit a lege.* (*Matth.*, V.) Souvenons-nous enfin qu'elle est la seule lumière qui doit nous éclairer au milieu de la nuit et des écueils qui nous environnent, et qu'après avoir dirigé notre course sur la mer de ce monde, elle nous conduira au port du salut et de l'éternité bienheureuse.

SERMON XI.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Prædicabitur Evangelium in universo orbe et tunc veniet consummatio. (*Matth.*, XXIV.)

Quand l'Evangile aura été prêché dans toute la terre, alors arrivera la consommation de toutes choses.

Que signifient ces paroles mystérieuses, et pourquoi le Sauveur désigne-t-il son dernier avénement sous le nom de consommation de toutes choses? C'est, répond saint Augustin, que, jusqu'à ce jour, le règne de Dieu, figuré par la prédication de l'Évangile, n'est qu'imparfait et ne peut être censé accompli. Qu'est-ce, en effet, continue le saint docteur, que le monde et le règne du monde? si ce n'est le règne du vice et du scandale, où la vertu gémit opprimée, où la vérité combattue et proscrite est forcée d'abandonner l'empire au mensonge et à l'erreur, où la justice même de Dieu est, ou méconnue, ou blasphémée par l'impie. Or, un tel monde peut-il être regardé comme le royaume de Dieu et son règne véritable? Il faut donc, reprend ce grand saint, pour que le règne de Dieu s'accomplisse, que tous ces désordres soient réparés; que la vertu reçoive sa gloire, le vice sa confusion, et Dieu toute louange et tout honneur. Par conséquent il ne suffit pas qu'au sortir de cette vie chacun paraisse au tribunal de Dieu, pour être jugé selon ses œuvres; et qu'au moment où nous fermons les yeux à la lumière, le ciel ou l'enfer s'ouvre pour nous. Outre le jugement particulier et personnel de chaque homme à la mort, il faut encore une assemblée générale de tous les hommes et de toutes les nations, où la vérité sorte du nuage, Dieu de son secret, la justice de son silence, et qu'enfin la vengeance divine se manifestant dans tout son éclat, le règne de Dieu commence où finit le règne du monde.

Tel est, chrétiens, le point de vue général sous lequel je viens vous présenter ce dernier avénement du Fils de l'homme comme la connaissance et la manifestation

de toutes choses, comme le terme où se rapportent tous les desseins et tous les attributs de Dieu; et, pour parler le langage de l'Apôtre, comme le dénoûment des énigmes qui nous environnent. Raison, connaissance, justice de tout ce que nous n'avons que confusément aperçu; tel est le plan de cette homélie dans laquelle, sans m'astreindre à l'ordre et à la méthode ordinaires de nos discours, je me proprose, en suivant toujours le texte et la lettre des Ecritures, de vous développer les principales circonstances de ce grand spectacle du jugement universel. Puissent ces idées sublimes, ces vérités fortes et terribles, ne rien perdre dans la bouche de l'homme, ni de leur grandeur, ni de l'impression qu'elles doivent faire sur vos cœurs! Demandons cette grâce, etc.

I. *Destruction de tout.* — Prêtez-vous à ma pensée, chrétiens auditeurs; j'ai à vous peindre la dernière catastrophe du monde. Sortez pour un moment de vous-mêmes; oubliez l'ordre et l'arrangement de cet univers, pour n'en voir que la destruction et la ruine; et afin de ne rien omettre de cette grande révolution, commençons par vous en retracer l'appareil et les signes affreux qui doivent la précéder.

Déjà le trône est dressé, s'écrie l'apôtre saint Jean: ce vieillard vénérable, devant qui la mer et les éléments ont pris la fuite, s'est assis, et l'ange exterminateur, prosterné à ses pieds, a brisé les sept sceaux du livre mystérieux. Déjà les trompettes ont retenti d'un pôle à l'autre; déjà les coups redoublés du tonnerre ont brisé les colonnes de la terre. L'Eternel a parlé: à sa voix les cieux s'ouvrent et disparaissent comme un voile léger, que les vents furieux déchirent et emportent dans les airs; les masses énormes des montagnes, semblables à de la laine qui s'affaisse, ont fondu dans l'abîme, et la flamme dévorante et rapide, élancée de toutes parts, a tout ravagé. Cieux, terre, mers, rien n'est plus: tout a été, et l'univers, écroulé sur ses fondement, rentre dans l'abîme du chaos.

Placés au milieu de cet affreux bouleversement, entourés de cet amas de cendres et de ruines, de ce bûcher, ou, pour mieux dire, de ce tombeau du monde, osons élever notre faible voix et demander d'abord la raison de ce désastre universel? Pourquoi faut-il que l'arrivée d'un Dieu soit annoncée par la destruction et le ravage? Que lui ont fait les ouvrages de ses mains, les chefs-d'œuvre de la terre et du firmament, pour être les premières victimes de sa fureur? Dieu est-il comme ces conquérants qui, pour se faire craindre, font marcher devant eux l'incendie et les alarmes? Etre impossible et inaltérable, ne serait-il pas plus grand de paraître au milieu de la paix et de la gloire, d'enchaîner à ses pieds la foudre et la mort, et de se montrer enfin dans tout l'éclat du triomphe, plutôt que d'élever son trône sur les débris de l'univers et de descendre sur les ruines de la nature? Non, reprend saint Grégoire, pape, et tel doit être nécessairement le premier acte et comme le signal de cette sanglante révolution. Tout doit périr à l'arrivée du Tout-Puissant, parce que c'est par là que se fera la consommation de la grandeur et de la puissance de Dieu, imparfaitement connues jusqu'alors.

En effet, dans la création du monde, Dieu ne fit, pour ainsi dire, que l'essai, et comme un jeu de sa puissance; sa main souveraine, en tirant les éléments du néant, leur imprima en vain les caractères de sa gloire; l'homme aveugle et stupide ne tarda point à les méconnaître et à dire au fond de son cœur: s'il y a un Dieu, pourquoi son soleil se lève-t-il sur l'impie comme sur le juste? Depuis tant de siècles, les jours succèdent aux nuits, les astres fournissent leur carrière, les fleuves roulent vers les mers; rien ne change dans le monde; le monde est donc éternel et nécessaire? L'insensé! il faut donc qu'il y ait un jour où le Dieu créateur devienne le Dieu destructeur; un jour, où les créatures même inanimées s'arment contre le pécheur; où la terre s'entr'ouvre et s'abîme comme indignée d'avoir servi de théâtre à ses désordres; le soleil et les astres s'obscurcissent, comme honteux d'avoir éclairé tant de crimes: et de même que l'ouvrier, dit saint Paul, fait un vase et le brise pour montrer qu'il est à lui et en son pouvoir, il faut que Dieu, par l'embrasement général, et la chute de l'univers vienne montrer que l'univers est à lui, et fasse reconnaître à l'impie toute l'étendue et la force de son bras.

Au premier jour, au jour de la création, Dieu n'appela point l'homme à ce merveilleux spectacle. Cieux, terre, mer, rien n'était encore: il dit, et tout est fait. Plus terrible et plus grand au dernier jour, lorsque tous les éléments, accourant à sa voix, toutes les créatures rassemblées à ses pieds, il appellera les feux et les tempêtes pour détruire aux yeux du pécheur ce monde, ces merveilles, et qu'il avait cru éternelles et qu'il avait confondues avec Dieu même: c'est alors, et à cette consommation de toutes choses, que la gloire de Dieu, selon l'expression d'Isaïe, sera à son dernier période. Pourquoi? Parce que ce n'est qu'à ce moment que les impies mêmes seront forcés d'en faire l'aveu; lorsque voyant tout crouler autour d'eux, le voilà, s'écrieront-ils, celui que nous avons osé braver, un Dieu qui parle au soleil et il cesse de se lever, qui secoue la terre et elle se brise, il souffle et il tarit les fleuves et les mers. Qui les avait donc faits, si ce n'est celui qui a le pouvoir de les détruire? Et voilà pourquoi, dans les prophètes, le jour du jugement est toujours appelé par excellence le jour du Seigneur, *dies Domini*, parce qu'en effet, cette vie, cette longue suite de siècles n'est point le temps de Dieu; c'est le temps de l'homme, le jour de l'homme, où s'opère le mystère de l'iniquité, comme dit saint Paul. Le jour de Dieu, c'est le dernier jour,

c'est l'éternité. Alors le temps de la miséricorde et du silence fini, il paraîtra en Maître et en Dieu, il sera seul grand et redoutable en ce jour : *Exaltabitur Dominus solus in die illa.* (*Isa.*, II.)

Consommation de grandeur et de puissance, d'autant plus nécessaire encore de la part de Dieu, qu'elle sera en même temps une consommation de justice et de vengeance ; car, prenez garde que jusqu'à ce moment Dieu ne punit le péché qu'imparfaitement, ou, pour mieux dire, il ne punit, il ne frappe que le pécheur ; le péché reste ; les fruits et les effets du péché subsistent toujours. Un tyran meurt, mais son trône passe à un successeur plus coupable encore. Un riche, un voluptueux, à la mort reçoivent dans l'enfer le châtiment de leurs forfaits. Mais ce n'est point assez que des flammes éternelles punissent les coupables; il faut, pour la justice d'un Dieu, que la flamme dévore jusqu'à la place et à l'instrument du crime; qu'elle détruise jusqu'à la terre où le méchant aurait imprimé la trace de ses pas; et que le feu, ainsi que l'enseigne saint Paul, vienne purger le monde, et venger les créatures même inanimées, de la violence que leur auront faite les pécheurs, en les forçant à servir leurs iniquités. C'est trop peu de punir l'avare ; Dieu en ce jour fondra l'or et l'argent et tous les métaux dont l'avare avait fait ses idoles : trop peu de punir l'ambitieux, il renversera ces trônes, ces palais, qui avaient fait l'objet de son ambition ; ces éléments, cette terre qui avaient servi au voluptueux pour l'entretien de ses passions; ces tombeaux, ces trophées de la mort où il avait consacré son nom et sa mémoire. Et de ce monceaux de ruines, le souverain Maître, s'adressant avec dérision au pécheur : Où sont tes dieux, lui dira-t-il; lève-toi et regarde ces vastes déserts. Où sont-ils ces objets que tes folles passions avaient divinisés sur la terre? Ils n'ont pu résister au souffle de ma bouche, et je t'ai appelé pour dissiper à tes regards épouvantés la cendre de tes palais et de tes trésors : *Ubi sunt dii tui, Israel?* (*Deut.*, XXXII.) Moment affreux, qui, arrachant le bandeau des yeux des pécheurs, leur montrera ce qu'ils n'avaient pas vu, ce qu'ils n'avaient point voulu voir: que rien n'était moins sérieux, moins digne des hommes que ce qui les occupait sur ce frêle théâtre, cet amas de boue et de poussière : qu'au lieu de s'y regarder comme dans un pays de conquêtes et de s'en disputer le partage par tant de guerres et de combats ; au lieu d'y chercher un héritage, d'y établir des dominations et des empires, Dieu les avaient avertis de ne s'y regarder que comme dans un lieu de campement et de passage ; que ce ciel qui nous couvre de sa voûte immense n'était que comme une tente légère qu'on dresse le soir pour le voyageur, qu'on replie et qu'on enlève le matin ; que l'homme enfin, et tous les hommes n'étaient point dans le monde comme un roi dans son palais, un maître dans sa maison ; mais comme des esclaves et des coupables dans leur prison, tous justiciables d'un Dieu, attendant la décision de leur sort. Au lieu de ces idées, conformes à leur état, occupés de jeux et de plaisirs, ils ont formé des projets et des établissements. Qu'arrive-t-il ? Au grand jour, au dernier les chaînes tombent, la prison s'ouvre, et les malheureux tremblants, effrayés, sont traduits aux pieds de leur Juge, étonnés de s'être si longtemps amusés avec leurs fers, et d'avoir pris leur cachot pour un empire : *Et tunc veniet consummatio.* (*Matth.*, XXIV.) Première circonstance du jugement, le bouleversement et la destruction de toutes choses.

II. *Résurrection de tout.* — Mais hâtons-nous, chrétiens auditeurs; ce n'est là qu'un léger prélude à de plus grands événements. Ces ravages, ces débris, cet incendie du monde, ne sont que pour préparer le lieu de la scène, et faire place à un nouveau spectacle. Alors, nous dit l'Ecriture, Dieu enverra ses anges rassembler les cendres éparses de toutes les générations depuis la création, et le bruit affreux de la trompette, perçant le silence des tombeaux, ira réveiller l'univers dans les bras de la mort. Seconde circonstance du jugement, la résurrection générale ; résurrection par laquelle Dieu paraîtra véritablement le Dieu des vivants et des morts, et qui fait un des principaux articles de notre foi. Pourquoi? Parce que c'est par elle que doivent s'accomplir, et les promesses, et les menaces, et les Ecritures et les prophètes. Otez la résurrection, disait l'Apôtre, et il n'y a plus de religion, parce qu'il n'y a plus ni châtiment ni récompense à attendre ; et de même qu'un père de famille rassemble ses enfants au dernier moment, pour manifester ses dernières volontés, le Père de la grande famille, le Maître et le Créateur, rassemblera tous les hommes pour rendre à chacun selon ses œuvres, remplir ses antiques promesses, et prononcer ses derniers arrêts.

Représentons-nous donc cette grande révolution telle que nous la dépeint le prophète Ezéchiel, lorsque, transporté par l'esprit de Dieu au milieu d'une campagne, il aperçut la plaine couverte d'ossements et de morts. Là, tout était également confondu, on ne distinguait plus le rang et la naissance ; le pauvre dormait étendu près du riche, le berger à côté du monarque. Soudain une voix se fit entendre, qui cria : Ossements arides, écoutez la voix du Seigneur : *Ossa arida, audite vocem Domini* (*Ezech.*, XXXVII); et voilà, continue le prophète, que ces ossements épars se rapprochent, se réunissent; l'esprit de vie est envoyé; ils se raniment, et dans l'instant paraît une armée innombrable : *Ingressus est in ea spiritus et vixerunt.* (*Ibid.*) Alors le Seigneur, expliquant la figure à son prophète : Va, lui dit-il, annoncer à mon peuple que ces ossements épars étaient ceux de la maison d'Israël; apprends-leur que je les rassemblerai tous un jour, que j'ouvrirai

leurs tombeaux, et que je les arracherai à leurs sépulcres : *Aperiam tumulos et educam vos de sepulcris.* (*Ibid.*) Telle, et mille fois plus effrayante encore, paraîtra au grand jour cette dernière résurrection, lorsque Dieu rassemblant à ses pieds la foule immense des siècles et des générations, les temps écoulés depuis la création renaissant à sa voix, il enverra ses anges faire retentir, sur les ruines du monde, cet ordre suprême : *Ossa arida, audite vocem Domini.* Levez-vous, morts; précieux débris des grandeurs mondaines, princes, monarques, conquérants, orgueilleux néant, qui reposiez avec pompe sous le marbre et l'airain; réveillez-vous, superbe poussière, à la voix du souverain Maître; qui que vous soyez enfin, grands ou petits, riches ou pauvres, en quelque lieu que soient les dépouilles de votre mortalité, au centre de la terre ou dans le gouffre des mers, au couchant ou à l'aurore, paraissez, votre Dieu vous appelle : *Surgite, mortui.*

Résurrection par laquelle commencera, à proprement parler, la raison et la connaissance de tout; parce que ce n'est qu'alors, nous dit saint Paul, que Dieu réunissant sous ses yeux tous les crimes et toutes les vertus, tous les peuples et toutes les religions, il imposera silence à nos jugements, il accomplira toute justice en rendant à chacun selon ses œuvres; et comment? Apprenons-le de la vérité même : alors, nous dit l'Evangile, le roi de gloire et de majesté se tournant vers ceux qui seront à sa droite : *Venez*, leur dira-t-il, *les bénis de mon Père, venez posséder mon royaume, que je vous ai préparé de toute éternité: j'étais nu, et vous m'avez revêtu; pauvre, et vous m'avez secouru; prisonnier, et vous m'avez visité.* (*Matth.*, XXV.) Prenez garde ici, s'écrie saint Augustin : l'assemblée générale de toutes les nations convoquée, tous les hommes cités au tribunal de Dieu; les anges et les démons, le ciel et l'enfer appelés à témoin; et pourquoi? Pour entendre louer quelques actions obscures, sans mérite aux yeux des hommes, et ignorées de tout l'univers. Etrange singularité! mais singularité, continue le saint docteur, sur laquelle l'Evangile semble avoir insisté davantage, parce que c'est d'elle seule que nous devons apprendre à connaître le jour de la justice. Dieu n'a donc point destiné ce jour mémorable pour venir rappeler les faits célèbres, les grands talents, les événements illustres, ni pour exalter aux yeux de l'univers les sages, les politiques, les héros, les grands hommes: trop longtemps le monde a retenti de leurs éloges; leur gloire alors rentrée dans le néant aura péri avec leur mémoire. Mais le mérite d'une vie pure et sans tache, la fidélité aux pratiques de la religion et aux devoirs de son état, la ferveur du pénitent, le zèle de l'apôtre, quelques vertus cachées dans le silence de la retraite; voilà ce qui méritera au dernier jour les louanges d'un Dieu et l'admiration de l'univers. Et pourquoi? C'est que le monde ayant été pour les saints le théâtre de la guerre, où, selon l'expression de l'Ecriture, Satan a juré de cribler les élus comme on crible le froment, Dieu ne serait pas le Dieu de toute justice, si ce scandale n'était enfin réparé, et s'il ne rendait à ses serviteurs toute la gloire dont ils ont été privés par l'injustice des hommes.

L'on verra donc, d'un côté, tout ce que le monde avait méprisé être applaudi et couronné; de l'autre, tout ce que le monde avait encensé et préconisé, être flétri et condamné. Dieu ne dira pas : Venez, grands princes, monarques; vains titres de l'orgueil mondain, vous ne subsisterez plus : un autre titre vous effacera tous, celui de bénis du Père céleste : *Benedicti Patris mei;* et ce nom, seul respecté dans ce moment, mettra le pauvre au-dessus du riche, et le solitaire au-dessus des rois. Il ne dira pas : Venez, guerriers célèbres, qui, enchaînant à votre char les nations vaincues, aviez fait taire l'univers devant vous; mais venez, vous qui aviez su taire dans le secret les secours que vous me donniez, et qui vous êtes vaincus vous-mêmes pour venir me visiter, me consoler dans l'esclavage, et adoucir par vos soins les rigueurs de mes chaînes; j'étais prisonnier et captif dans la personne du pauvre, et vous m'avez visité : *In carcere eram et venisti ad me.* Il ne dira pas : Venez, savants qui, par vos connaissances, par vos talents, répandiez partout les trésors de la science; qui, par vos lumières, aviez cru pénétrer les secrets de mes ouvrages et arracher le voile qui couvre la nature. Mais venez, vous qui, cachés sous le manteau de la charité, avez comblé vos frères de bienfaits; qui, pénétrant jusque dans le secret des malheureux, avez répandu vos trésors et vos aumônes au sein du pauvre et de l'indigent; ce que votre piété cachait aux hommes était plus précieux à mes yeux que ce que la vanité des savants étalait aux yeux de l'univers : *Esurivi enim et dedistis mihi manducare.*

Et vous qui, par le faste de l'opulence, par l'orgueil de vos grandeurs, paraissiez comme les divinités de la terre qu'on enivrait d'encens et de louanges : non, ce n'est pas vous qu'on distinguera en ce jour; mais vous qui dans l'obscurité, réduits au simple nécessaire, vous êtes encore trouvé du superflu; vous que le pauvre, dans son foyer rustique, a loués comme son père et son libérateur; venez, dira le souverain Juge, entrer en partage de mes trésors et de ma gloire; vous m'avez vu infirme et m'avez secouru : tant de trésors donnés aux passions par la vanité des riches sont perdus et oubliés, et un verre d'eau froide donné en mon nom par la charité vous sera compté en ce jour: *Sitivi et dedistis mihi bibere.* Voilà le langage que Dieu tiendra aux nations assemblées; le témoignage éclatant et authentique, par lequel il vengera ses élus de l'opprobre et de l'oubli dans lequel il les avait laissés sur la terre; la piété, la vertu, seules attireront ses regards et mériteront ses

couronnes. Tout aura péri dans l'incendie de l'univers, et les ouvrages des savants, et les exploits des héros, et les histoires des rois, frêles monuments de la grandeur et de la sagesse mondaine ; et tant d'actions illustres, que l'orgueil des hommes avait consignées dans les fastes de la gloire et de l'immortalité, disparaîtront devant les vertus obscures que les saints avaient consacrées à l'oubli et au silence : *Et tunc veniet consummatio.*

Que dis-je, qu'elles disparaîtront? C'est le jour de la moisson où l'ivraie doit être rassemblée avec le bon grain ; par conséquent, la gloire des élus, ainsi que la justice de Dieu, ne seraient ni parfaites ni consommées, si les actions des mondains, leurs vertus comme leurs crimes, n'étaient aussi tirés de l'obscurité pour recevoir leur juste salaire ; troisième circonstance : la manifestation des vertus et des crimes.

III. *Manifestation de tout.* Je dis les vertus des mondains ; et c'est toujours d'après l'Evangile que je parle. En effet, Jésus-Christ nous avertit qu'en ce moment il s'élèvera un cri général de la part des pécheurs, qui diront à Dieu : Seigneur, est-ce que nous n'avons pas fait aussi de grandes choses en votre nom : ***Domine, Domine, nonne in nomine tuo virtutes multas fecimus?*** (*Luc.*, XIII.) Eh ! que répondra le Seigneur? Je ne vous connais pas, retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité : *Nunquam novi vos ; discedite, operarii iniquitatis.* (*Ibid.*) Paroles, dit saint Bernard, d'autant plus remarquables, qu'elles semblent renfermer une injustice. Car enfin, il y aura eu des vertus parmi les pécheurs, et des vertus plus éclatantes même que celles de bien des saints. On aura vu des princes généreux et équitables, des guerriers magnanimes, des magistrats intègres, des riches bienfaisants, des mondains pleins de probité : et tous cependant sont appelés par le souverain Juge, ouvriers d'iniquité : *Operarii iniquitatis.* C'est, ajoute ce Père, que le jugement étant principalement destiné à venger la vérité et à la mettre dans tout son jour, Dieu montrera alors que ce que le monde a le plus loué n'était rien moins que louable ; que ce qu'il a appelé mérite et belles qualités n'a été souvent que le vice travesti en vertu, et qu'il n'y avait de vertus réelles que celles des saints, parce qu'elles seules étaient saintes et méritoires dans leurs motifs, ou, pour mieux dire encore, selon la belle pensée de saint Ambroise, c'est que le jugement devant servir à la justification de la Providence, touchant la conduite qu'elle a tenue à l'égard des pécheurs durant cette vie, Dieu, par ce moyen, rendra raison de tant d'injustices apparentes qui nous avaient scandalisés. Pourquoi, par exemple, des hommes sans religion ont été riches et honorés sur la terre, et les autres, au contraire, pauvres et méprisés; pourquoi celui-là a été libre, cet autre esclave; celui-là comblé de biens, celui-ci misérable ; enfin pourquoi les avantages de ce monde ont été presque toujours au pouvoir des pécheurs, tandis que les justes n'en ont eu que les disgrâces. C'est que les pécheurs et les mondains, tout pécheurs qu'ils étaient, ont eu cependant quelquefois des vertus, la justice et la probité païenne, et que, sous un Dieu juste, rien ne peut rester sans récompense ; que telle est sa grandeur, qu'il faut que tout reconnaisse sa justice, jusqu'à ses ennemis; que ses ennemis mêmes ne puissent lui reprocher d'avoir laissé sans prix rien de ce qui a pu en mériter. Or, Dieu ne devant avoir au dernier jour que des anathèmes contre eux, il a donc fallu qu'il leur abandonnât la gloire de ce monde, que la rosée du ciel et la graisse de la terre fussent leur partage, afin que ce qu'ils ont eu de bon et de louable ait reçu son salaire dès cette vie : ***Amen dico vobis, receperunt mercedem suam*** (*Matth.*, VI); et qu'au dernier jour, nous dit saint Paul, chacun reconnaisse qu'il a reçu de Dieu la louange qui lui appartient, les pécheurs dans ce monde, et les saints dans l'autre : ***Tunc laus erit unicuique a Deo.*** (II *Cor.*, IV.)

Il est donc vrai, dira le souverain Juge à tous ces sages du siècle, il est vrai que vous avez fait de grandes choses, qui vous ont même plus coûté que ce qu'ont fait la plupart de mes saints ; et c'est pour cela que je vous ai accordé les honneurs, les biens et les prospérités de la terre; mais ces grandes actions, pour qui et pourquoi les avez-vous faites? Ce n'était ni pour moi ni en vue de me plaire ; mais pour vous, pour le monde, pour la vanité, pour être grands enfin à vos propres yeux, et vous plaire à vous-mêmes, et c'est pour cela que je ne vous connais plus : ***Discedite.*** (*Matth.*, XXV.) Vous, homme du monde, avez plus souffert dans votre état que bien des solitaires dans leur retraite ; et vous en étiez glorieux jusqu'à insulter au juste, dont vous traitiez la vie et les vertus de pieuses inutilités ; mais tous ces travaux, toutes ces fatigues, ce n'a pas été pour la gloire de mon nom, c'était pour la vôtre ; je ne vous connais plus : ***Discedite.*** Et vous, illustres personnages, à qui il en a plus coûté pour vous perdre qu'à bien des justes pour se sauver, je sais tout ce que vous avez fait de grand et d'héroïque, vous, prince, dans votre cour et dans vos Etats; vous, guerrier, dans les armées; vous, magistrat, dans le barreau ; pères, mères, citoyens chers à vos familles, recommandables à la patrie, si vous m'aviez eu pour objet, je vous en récompenserais. Mais vous n'aviez qu'un intérêt personnel, que des vues humaines; vous n'étiez humbles que par orgueil, modestes que par ambition, justes que par amour-propre, sages que par respect humain ; je ne vous connais plus : ***Discedite.*** Le monde vous a loués et applaudis; et moi j'ai destiné ce jour à montrer combien mes jugements sont différents des siens; je ferai voir ces dieux prétendus de la terre, confondus et condamnés pour ces mêmes actions qu'on a tant préconisées; les rois,

pour leurs victoires et leurs conquêtes, qui n'ont été que d'illustres brigandages; les héros, pour leurs exploits, qui n'ont été que d'heureux attentats; l'homme d'Etat, pour ses travaux et ses services, qui n'ont été que le fruit de son orgueil et de sa politique; le savant, pour ses écrits, où il s'est cherché lui-même; le philosophe, pour sa sagesse, qui n'était qu'un adroit mensonge; et le prétendu honnête homme, pour sa probité, qui n'était qu'un faux honneur. La flatterie aura eu beau vous dresser des autels, je ferai disparaître en même temps et l'encens et l'idole, parce qu'en ce jour de la moisson, où, comme je l'avais dit par mon prophète, je viens, le van à la main, pour purger mon aire, chacun ne recueillera que ce qu'il aura semé dans la justice; aux saints, il ne restera que leur gloire et leurs mérites; et aux pécheurs, que leurs vices et leur ignominie; au riche, il ne restera ni ses palais ni ses trésors, mais son orgueil et sa mollesse; au grand, ni ses titres ni ses honneurs, mais ses travaux et ses injustices; au guerrier, ni ses triomphes ni ses exploits, mais ses impiétés et ses fureurs; à la femme mondaine, ni son faste ni ses attraits, mais sa honte et ses scandales; au savant, ni sa gloire ni ses écrits, mais son irréligion et sa vanité; et je les ferai voir tous criminels et méprisables jusque dans leurs vertus : *Discedite, operarii iniquitatis.*

Est-ce là tout ? Non, chrétiens; je n'ai rien dit encore : car, si tel est le sort des pécheurs dans leurs vertus, que sera-ce de leurs crimes et de leurs iniquités ? Je les visiterai en ce jour, nous dit le Seigneur par la bouche du prophète : *Ego scelera visitabo;* et pourquoi ? Non-seulement parce que cette révélation générale fait partie essentielle de la connaissance de toutes choses, mais encore parce que sans elle Dieu ne serait point assez connu, ni dans sa justice, ni dans sa vengeance.

Quand est-ce en effet, demande Tertullien, que Dieu paraît tel qu'il est ? Est-ce dans cette vie ? Vous le savez : les pécheurs en font un Dieu monstrueux, sans attention sur la conduite et les crimes des hommes; sans science pour les connaître; sans justice pour les punir. Est-ce à l'instant de la mort ? Le jugement qui s'y prononce se passe entre Dieu et l'homme, le juge et le coupable. Est-ce enfin dans la justice des hommes, comme étant une émanation et une image de celle de Dieu ? Mais quelle justice ! En mérite-t-elle le nom ? Les grands, il est vrai, l'exercent sur les petits; les rois, sur leurs sujets; les maîtres, sur leurs serviteurs : mais qui punit les crimes des maîtres ? qui juge les injustices des grands et des rois ? Il faut donc qu'il y ait un jour où la diversité des rangs et des conditions cesse; un tribunal où tous les hommes rentrent dans l'égalité primitive; un Juge aux pieds duquel, déchus et dégradés de leur grandeur, ces dieux de la terre viennent, sans suite et sans cortége, subir leur jugement, et recevoir leur sentence, afin que la justice divine, égale pour tous les hommes, sortant tout son effet, soit censée pleine et entière : *Et tunc veniet consummatio.*

Or, remarquez ici, chrétiens, je vous prie : votre erreur, lorsque nous vous parlons de cette révélation générale des crimes, et de la confusion qui accablera les pécheurs, lorsque nous nous efforçons à ce sujet de vous frapper d'une salutaire frayeur, c'est de vous rassurer en disant : que m'importe d'être connu pour un pécheur, tant d'autres le seront comme moi : où est la honte d'avoir pour témoins ceux qu'on aura eus pour complices ? Votre erreur, dis-je, dans ce raisonnement, est de confondre la connaissance que vous avez maintenant du péché, avec celle que vous en aurez alors; ce que vous voyez, ce que vous en pensez aujourd'hui, avec ce que vous verrez, ce que vous en penserez au dernier jour, et de ne pas savoir qu'au jour de l'éternité, l'histoire du temps sera un spectacle nouveau, et l'histoire du monde, une scène toute nouvelle. Nous ne voyons maintenant qu'une partie du péché, que les apparences, et pour ainsi dire, l'extérieur des passions et des vices; alors le voile sera déchiré, chaque crime sera vu, non-seulement dans ses effets et ses suites, mais jusque dans son principe, et Dieu environnera le pécheur d'une lumière si vive, qu'il sera étonné de lui-même. Que voyons-nous maintenant dans les plus grands pécheurs ? Rien que ce que le préjugé, l'opinion, l'habitude nous permettent d'y voir, souvent même rien que de grand et de louable. Dans le luxe des riches, que voit-on ? Qu'une noble inclination à la magnificence, le talent de plaire et de briller par leurs profusions, l'art d'enchaîner à leur suite une cour et des flatteurs; par la foule des jeux et des plaisirs qui les entourent : nous ne voyons que la pompe et les dehors qui en imposent, que les esclaves et les adorateurs de leur fortune; au lieu qu'alors Dieu en montrera les tristes victimes; il dévoilera ces injustices, ces rapines qui auront servi à élever ces colosses d'opulence. Vous paraîtrez, pauvres qu'ils auraient pu secourir, et qu'ils ont dépouillés par leurs exactions : malheureux, qu'ils auraient pu soulager, et qu'ils n'ont pas daigné regarder; jeunesse infortunée, dont ils auraient pu préserver l'innocence, et dont ils ont précipité la chute, et acheté le déshonneur : Dieu vous rappellera, vous rassemblera autour de ces riches barbares, et sa main vengeresse, foudroyant à leurs yeux la moisson de tant d'injustices, leurs richesses, leurs trésors d'où a rejailli jusqu'à son trône le sang de la veuve et de l'orphelin, il nous fera voir que ce que nous regardions comme des dieux n'était que des monstres, dont l'élévation couvrait la honte et l'infamie.

Dans un juge infidèle, ignorant, dans un magistrat éclairé, mais sans application, que voit-on maintenant ? On ne voit que l'homme complaisant et facile; l'homme de plaisir

qui se livre aux douceurs de la vie. Au dernier jour, on verra le tyran, et l'oppresseur des peuples : vous paraîtrez, cliens qu'il aurait pu défendre, et qu'il n'a pas voulu écouter ; faibles innocents, qui n'aviez pour vous que vos larmes et la bonté de votre cause, qu'il a sacrifiés au riche qui a fait parler ses trésors et son crédit ; tristes pupilles, dont il a méprisé les cris et ravi les biens par un arrêt inique accordé à une sollicitation puissante, ou dicté par une passion criminelle ; et le Juge suprême fera voir que les juges de la terre ont souvent puni dans les autres des crimes moins grands que ceux qu'ils commettaient eux-mêmes.

Dans cet honnête homme si prévenant et si affable, qui fait les charmes de la société par un usage décent et honorable de ses richesses, on ne voit qu'un sage que le monde honore, et qui ne fait aucun mal en apparence. Quel étonnement ! de voir alors cet honnête homme couvert d'iniquités pour les biens qu'il aurait pu faire et qu'il n'a pas faits : vous paraîtrez, indigents qu'il aurait pu secourir, infirmes qu'il aurait pu guérir, familles honteuses qu'il aurait pu rétablir, affligés dont il aurait pu tarir les larmes, et dont il n'a pas seulement voulu connaître les malheurs ; prodiguant tout à la vanité, à la grandeur, à la représentation, et rien à la charité, à la miséricorde ; et, par cet affreux spectacle, on verra des forfaits où le monde n'avait admiré que des vertus.

Dans les héros et les conquérants, dans ces hommes fameux par leurs victoires, que voit-on aujourd'hui ? Rien que de grand et de magnanime : pour eux l'éloquence et l'histoire prodiguent leurs éloges et leurs portraits ; la poésie, ses chants et ses couleurs ; les beaux-arts, leurs monuments et leurs trophées. Mensonges célèbres, impostures publiques, vous allez être démentis au jour de la justice ; et ces foudres de guerre qui avaient paru aux yeux du monde, suivis partout des acclamations du triomphe, paraîtront alors suivis de toutes les victimes de leur ambition, qui accuseront leur brutale fureur. Vous élèverez votre voix, nations désolées par leurs armes, peuples qu'ils ont écrasés sous le char de la victoire ; et leurs lauriers réduits en poudre ne laisseront plus apercevoir, dans ces dieux prétendus, que des insensés dont le monde a applaudi les attentats et couronné la folie : *Ego scelera visitabo.*

C'est-à-dire, pour tout renfermer dans un seul mot, que Dieu accomplira toute justice à l'égard des pécheurs en montrant chaque vice, chaque passion dans toute leur turpitude : et au lieu qu'aujourd'hui nous ne voyons qu'une partie du péché, que dans l'avarice on ne voit seulement qu'une passion honteuse et méprisable ; dans le joueur, qu'une passion folle et insensée ; dans le libertinage, que des faiblesses ou des vices aimables ; dans l'impiété ou l'hérésie, qu'un travers de l'esprit qu'il faut tolérer ; tous les crimes paraîtront alors dans toute leur énormité et avec leurs déplorables effets. L'avare paraîtra avec toutes les bassesses et les fureurs de sa passion pour grossir ses trésors ; le joueur et le prodigue environnés d'une famille et d'enfants qu'ils ont réduits à l'indigence et au désespoir ; le libertin, suivi d'une épouse qu'il a désolée, de créanciers qu'il a frustrés ; la femme infidèle, entourée de ses indignes adorateurs, portant sur son front la honte et l'infamie ; l'écrivain impie, accompagné de tous ses disciples et d'une jeunesse égarée, dont il a corrompu les mœurs par ses écrits, et perdu la religion par ses blasphèmes ; l'homme du théâtre, traînant à sa suite les malheureuses victimes de son talent, instruites et perverties à son école ; l'herésiarque, investi de tous les suppôts de sa secte, de tous les prestiges, de tous les artifices que l'enfer et le fanatisme lui ont suggérés pour déchirer le sein de l'Eglise : chacun enfin, selon l'expression de l'Apôtre, paraîtra avec le fardeau de ses œuvres ; et le souverain Juge, portant ses regards étincelants dans les abîmes des consciences, produira au grand jour les forfaits de tous les âges et de tous les états ; et les cruautés de la politique dans les princes ; et les trames de l'ambition dans les grands ; et les manéges de l'intérêt dans les riches ; et les ruses, les fourberies de la chicane dans les tribunaux ; et les artifices de l'usure dans le négoce ; et les sacriléges et les cabales du sanctuaire ; et les trahisons, les perfidies du mariage ; et les intrigues des cours, et les hypocrisies du cloître : l'on verra alors que ce que nous avions cru le mieux connaître était ce que nous connaissions le moins : à cette lumière, tout paraîtra nouveau aux yeux du pécheur, jusqu'à ses propres crimes : *Ego scelera visitabo.*

Qu'ajouterai-je encore ? Mais comment rendre tout le pathétique de ce grand spectacle ? Achevons pourtant, s'il est possible, cette effrayante peinture, et voyons le souverain Juge se justifiant lui-même, et entrant en jugement avec ses créatures : quatrième circonstance.

IV. *Justification de tout.* — Il ne suffit pas, après tout, que les saints soient justifiés, et les pécheurs confondus ; la raison souveraine demande encore qu'avant que tout soit consommé, Dieu soit reconnu juste dans toutes ses paroles et vainqueur dans tous ses jugements : *Ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris.* (*Psal.* L). Je m'explique : s'il n'eût été question que de punir les coupables, et ceux qui ont bravé ses lois, Dieu n'eût eu besoin que de son tonnerre et d'ouvrir les prisons éternelles pour y précipiter les victimes de ses vengeances ; l'assemblée des nations eût été inutile. Mais pour que Dieu soit entièrement satisfait, il faut que sa sagesse, sa justice soit universellement reconnues, que les pécheurs rétractent à la face de l'univers tous les blasphèmes qu'ils avaient avancés contre la religion et la Providence, contre la rigueur de ses châtiments ; et qu'ils adorent, même en périssant, le Dieu qui les ré-

prouve, et la justice qui les condamne : voilà la dernière victoire qui ne peut appartenir qu'à un Dieu. Or, appliquez-vous, chrétiens, voilà surtout ce qu'opérera cette assemblée générale, où le juste et l'impie, le saint et le pécheur, le mondain et l'anachorète, le chrétien et le païen se trouvant réunis et confondus, chacun, pour ainsi dire, verra à côté de lui son jugement et sa condamnation ; en sorte que Dieu, pour justifier l'arrêt qu'il prononcera contre les coupables et le supplice auquel il les condamnera, n'aura besoin que de les comparer avec ses serviteurs et ses élus.

Quoi ! leur dira le souverain Juge, vous m'accusiez, mondains, d'avoir fait ma loi trop dure, et mon Evangile au-dessus des forces de la nature humaine ; c'était là votre langage durant la vie, et le prétexte dont vous vous serviez pour m'accuser d'injustice. Eh bien, voilà qu'en ce jour j'ai rassemblé mes saints pour déposer en faveur de mon Evangile. Voyez à ma droite ces élus sanctifiés dans toutes les conditions du monde par leur respect pour ma loi, par l'amour, la pénitence, par la pratique infatigable des vertus, les plus sublimes, les plus austères ; et vous n'avez pu obéir au moindre de mes commandements!

Vous vous plaigniez que j'avais fait les routes du salut impraticables, qu'il coûtait trop pour me servir ; mais pour être un ambitieux, un courtisan, un voluptueux, pour s'avancer dans le monde et lui plaire, n'en coûtait-il pas davantage ? Voyez, les voilà devant vous ce rival, cet ennemi ; ne vous en a-t-il rien coûté pour les perdre et les détruire ? Ce grand, ce protecteur à qui vous avez tout sacrifié ; cette idole de chair, pour qui une folle passion vous a arraché tant d'hommages, n'en coûtait-il rien pour flatter leurs caprices, porter leurs fers et ramper sous leur dédaigneux empire ? Quoi ! si brave dans les routes du vice, vous n'étiez sans force et sans courage que pour la religion et les vertus ; tout vous était aisé pour vous déshonorer, tout vous était difficile pour vous sanctifier.

Vous, esprit fort, ne cessiez de censurer ma conduite et mes ouvrages ; vous demandiez pourquoi je laissais tant de peuples dans la nuit de l'erreur et du mensonge ; pourquoi le flambeau de la foi n'éclairait pas toutes les nations ? Paraissez, peuples infidèles, à qui un petit nombre d'ouvriers apostoliques ont été, à travers les mers, annoncer les vérités de la foi, et qui en avez mieux profité : paraissez, philosophes, sages du paganisme, qui, dans les ténèbres de l'idolâtrie, avez eu plus de mœurs, plus de sagesse et moins de vices que les chrétiens mêmes. Chrétiens, les voilà devant vous qui vous accusent, qui vous condamnent : j'ai voulu vous confronter avec eux, vous mettre en parallèle avec eux, opposer une une nation à l'autre, Ninive à Jérusalem, et vous confondre par les exemples de ceux qui, avec moins de secours et de lumières, ont été plus vertueux que vous. Vous demandiez pourquoi tant de sectes et d'hérésies dans le sein de l'Eglise ; pourquoi la vérité y était sans cesse flottante et combattue ? Et vous ne sentiez pas que c'était là une preuve invincible qu'elle était la colonne de la vérité, de subsister ainsi toujours inébranlable à tous les assauts de l'enfer. Voyez-les maintenant frémissant à mes pieds ces enfants de Pélage, d'Arius, de Luther ; cherchant d'une vue inquiète et égarée leurs docteurs et leurs prophètes. Ils ont servi à accomplir mes prophéties, et contribué eux-mêmes, par leur révolte, au triomphe de mon Eglise, qui, sortie plus brillante du choc des opinions et des systèmes, va voir en ce jour tomber, sous ses clefs triomphantes, l'orgueil de ses rivaux.

Enfin, vous vous plaigniez surtout d'une éternité de tourments pour une vie si courte ; vous disiez, où est la proportion entre un péché d'un moment et un supplice sans fin ? Eh bien ! venez donc, que je vous confonde par un exemple sans réplique. Voyez mes saints et mes élus couronnés d'un bonheur sans fin pour quelques jours, quelques moments de pénitence. Où est la proportion entre mes récompenses et leurs mérites, et qu'un aussi court espace que celui de la vie soit couronné d'une gloire infinie. Quoi ! mes couronnes seraient éternelles, et mes châtiments ne le seraient pas ! Infini dans mes bontés, je ne serais borné que dans ma justice ; je récompenserais en Dieu, je ne punirais qu'en homme, et il dépendrait de l'homme de borner ma puissance et mon courroux ! Et quoi encore ? Il suffit de dire avec le prophète, que le pécheur en ce moment verra et frémira d'horreur et de colère : *Peccator videbit et irascetur.* (*Psal.* CXI.) Il verra l'injustice de ses murmures, la vanité de ses systèmes, le délire de sa prétendue sagesse, toute l'horreur de ses blasphèmes ; et la lumière de la vérité, l'enveloppant de toutes parts, le jettera dans la rage et le desespoir : *Videbit et irascetur.* Voilà ce que j'ai appelé raison de tout, connaissance de tout, justification de tout, le dénoûment et la consommation de toutes choses : *et tunc veniet consummatio.*

V. *Justice de tout.* — Il est temps, chrétiens, de mettre le dernier trait à ce tableau : tirons le rideau en entier, et voyons le souverain Juge prononçant les dernières paroles qui doivent décider à jamais du sort des coupables : cinquième et dernière circonstance, justice de tout. Mais, avant que d'en venir à ce point décisif, arrêtons-nous un moment pour reprendre en peu de mots tout ce discours : et afin de réduire sous un seul point de vue ce grand spectacle, représentons-nous d'un côté le pécheur confondu et sans défense, tremblant à l'aspect de son juge ; de l'autre, Dieu justifié aux yeux de ses créatures, et reconnu juste et vainqueur dans tous ses jugements. D'un côté, tout ce qu'il y a de plus grand dans la religion, la crèche, la croix, le Calvaire, s'élevant à la fois contre le pécheur qui en a abusé, et de

l'autre, un Dieu outragé, qui a tout à la fois à venger sa naissance, sa mort, son sang et son amour même, qui lui parlent contre le pécheur. D'un côté, le Fils de l'homme porté sur une nuée éclatante, s'avançant revêtu de puissance et de majesté; de l'autre, tous les hommes dégradés et confondus à ses pieds, sans distinction d'état et de condition; là, perdu dans la foule, le monarque cherche en vain son sceptre et son diadème; le courtisan, ses titres et ses honneurs; le grand, ses créatures et ses flatteurs; le vainqueur, ses esclaves et ses sujets : tout est égal en ce moment, le serviteur précède le maître, le sujet marche à côté de son roi : Dieu et l'homme, voilà tout ce qui reste de l'univers: l'homme pour recevoir son arrêt, Dieu pour le prononcer. D'un côté enfin, l'abîme entr'ouvert, prêt à engloutir les coupables; de l'autre, les justes et les élus prêts à entrer dans le séjour de la gloire; les anges et les démons, le ciel et l'enfer, toutes les créatures dans le silence : chacun fixe, tremblant, immobile, à sa place, attendant le coup que la justice divine va frapper : c'en est fait, les temps sont finis, l'éternité commence, Dieu va parler.

Qu'attendez-vous ici, chrétiens, et qu'est-ce que ma voix pour prononcer ces paroles si terribles dans la bouche d'un Dieu, si faibles dans celle de l'homme? Retirez-vous, maudits : *Discedite, maledicti;* allez au feu éternel, *in ignem æternum* (*Matth.*, XXV): voilà tout ce qu'un Dieu prononcera au moment de sa fureur. Paroles décisives qui mettront fin au règne du monde et du péché; paroles irrévocables, par lesquelles tout sera terminé, la loi et les prophètes accomplis, la religion finie, les siècles consommés, l'éternité ouverte; paroles efficaces, qui, séparant à l'instant les réprouvés d'avec les élus, arracheront les fils des bras du père, le maître d'avec le serviteur, l'épouse d'avec son époux; et donnant tout pouvoir aux ministres de la justice divine sur leurs victimes, feront retentir partout les cris et les hurlements; paroles terribles, par lesquelles Dieu vengé et satisfait, brisera, selon l'expression du Prophète, ses flèches et ses armes sur la tête des pécheurs; il les trempera, les enivrera de leur sang, et éteindra sa foudre dans leurs larmes; *discedite:* voilà, dans un seul mot, tout le courroux d'un Dieu, et le châtiment du monde.

N'attendez donc pas, chrétiens, que j'ajoute ici de nouvelles réflexions; adorons en silence, et contentons-nous de penser, avec saint Augustin, qu'il y a donc, pour punir les pécheurs et pour satisfaire à la justice de Dieu, quelque chose de plus en un sens que l'éternité, quelque chose de plus que l'enfer et ses supplices. Et quoi? Le jour du jugement, où Dieu de sa main puissante, arrachant les coupables des profondeurs de la nuit éternelle où ils espéraient pouvoir ensevelir leur honte et leur désespoir; Dieu, dis-je, les rappellera au grand jour, les montrera aux anges et aux hommes, afin que le ciel et la terre soient témoins de leur rage et de leur confusion; et les replongeant ensuite dans la fournaise, il fermera sur eux les portes de l'abîme, qu'il scellera du sceau de sa colère pour l'éternité.

Concluons que le jour du jugement est donc nécessaire à la justice divine et fait partie essentielle de la religion; comme contenant la raison de tous les desseins, de tous les ouvrages de Dieu et de sa conduite avec les hommes. C'est le nœud de l'énigme, comme parle l'Apôtre, qui doit tout expliquer. Jusque-là c'est le règne du monde, continue saint Paul, et des puissances des ténèbres. Dieu souffre tout en silence, et les blasphèmes de l'impiété, et les triomphes de l'hérésie, et les progrès du libertinage, et tous les ravages que l'ennemi fait dans le champ de son Eglise. Pourquoi? Parce qu'avant tout, il faut, nous dit Jésus-Christ, que son Evangile soit prêché à toute la terre; c'est-à-dire, il faut que ses desseins sur ses élus soient accomplis, que la foi ait été portée à tous les peuples; il faut que la trompette évangélique ait retenti aux extrémités du monde, avant que la trompette fatale annonce le jugement; et qu'en un mot, le mystère de grâce et de miséricorde s'accomplisse avant que la vengeance arrive : *Prædicabitur Evangelium*, etc. (*Matth.*, XXIII.)

Enfin, concluons qu'elle est donc bien insensée la conduite de la plupart des hommes. Placés sur la terre comme des criminels dans une prison, tous tributaires de la justice d'un Dieu, près à chaque instant de tomber entre les mains de sa vengeance; au lieu d'employer ce peu de jours à fléchir leur Juge, que font-ils? Les uns se jettent dans les plaisirs, les autres dans les affaires, ceux-là dans les systèmes et les fureurs de l'impiété : et là, étourdis par le bruit, fascinés par la bagatelle, enivrés par la volupté, non-seulement ils n'ont plus ni crainte, ni souvenir du jugement futur, ils osent encore révoquer en doute ces terribles vérités. Qui est-ce qui a été le témoin, disent-ils, de ce jugement? Qui est-ce qui en est revenu, pour nous certifier que tout s'y passera comme on nous l'assure? Et dans ce doute insensé, dans ce délire impie, ils perdent à la fois et la raison et la conscience. Qu'arrive-t-il cependant? Les années s'accumulent et se précipitent, nous marchons à grands pas vers le terme; bientôt vont retentir pour plusieurs d'entre nous ces voix formidables : levez-vous, morts; paraissez, votre Juge vous appelle; que dis-je? peut-être vous-même, mon cher auditeur, portez-vous déjà des signes d'une mort prochaine; et un âge avancé, un corps chancelant, une infirmité habituelle, une santé languissante vous avertissent que tout va bientôt finir pour vous, et que votre Juge approche. Cependant, à peine avez-vous daigné y penser; et depuis tant d'années que vous nous entendez en ce jour parler sur le jugement, ce redoutable sujet n'a été

pour vous dans notre bouche qu'un amusement, et une scène qui a passé sous vos yeux sans faire aucune impression sur votre âme. Nous vous parlons du jugement, et votre esprit le regarde à peine comme un spectacle digne de son attention ; et vos cœurs s'endorment au bruit des anathèmes. O révolution effroyable! l'impie et le voluptueux jouissaient en paix de leurs crimes, ils dormaient sur des lits de fleurs : une voix a frappé les airs, et le soleil a fini sa carrière; mers, montagnes, forêts, trônes, tombeaux, tout a péri, tout a disparu : Dieu vivant, Dieu terrible, vous sortez du silence et des ombres qui vous couvrent, votre règne arrive : et l'univers est jugé. Malheur donc, encore une fois, malheur, si cette peinture, à force de devenir vulgaire, s'est affaiblie pour vous ; si ces grandes vérités, par lesquelles un Paul commença à annoncer la foi à l'Aréopage, et fit trembler les païens mêmes ; par lesquelles les plus grands saints et les plus grands pécheurs, Augustin lui-même, ont été effrayés et convertis; si, dis-je, vous ne les regardez plus que comme destinées à effrayer le simple peuple ! Tremblez que cette année ne soit la dernière où Dieu vous fasse la grâce de les entendre, et que transportés subitement, par une mort tragique et imprévue, au pied du tribunal suprême, vous n'appreniez, par une affreuse expérience, combien les vengeances de Dieu sont terribles pour ceux qui les ont bravées ou méconnues.

Que tardons-nous donc à sortir de notre égarement, et à prévenir une destinée aussi épouvantable que celle d'un jugement sans miséricorde, et d'une éternité malheureuse? O jugement ! ô éternité ! ô foudres d'un Dieu vengeur ! A quoi pensons-nous, si vos approches et vos menaces ne nous touchent pas ? Tout nous entraîne à ce terme fatal ; prince ou sujet, riche ou pauvre, il faut nous rendre tous à ce dernier tribunal : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.* (II *Cor.*, V.) Employons donc ce peu de jours qui nous sont accordés par la miséricorde, à fléchir, à désarmer notre Juge par la pénitence, afin qu'au grand jour, au lieu de l'anathème éternel, nous méritions d'entendre ces paroles consolantes : Venez, les bénis de mon Père, etc.

SERMON XII.

SUR LA MORT.

Pulvis es et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.)

Vous êtes poussière et vous deviendrez poussière.

La voilà donc cette redoutable sentence, qui humilie et confond l'orgueil de l'homme, qui terrasse l'ambition, désespère l'amour-propre, déconcerte la raison, empoisonne les plaisirs, épouvante les passions et foudroie à jamais toutes les grandeurs humaines

Arrêt fatal, que Dieu, irrité contre son ouvrage, fit entendre au premier homme d'abord après son péché. Tu es poussière, lui dit le Seigneur, et tu redeviendras poussière : *Pulvis es.* A ces mots, les vents sont déchaînés dans les airs; l'ordre des saisons est renversé, la terre est infectée de vapeurs malignes; la discorde des éléments, les guerres, les maladies, tous les fléaux s'emparent de l'univers ; et la nature consternée reconnaît l'empire de la mort.

Arrête donc, mortel insensé, néant orgueilleux et rebelle, arrête un moment pour te rappeler la première loi que tu reçus de ton maître ; et dans ces mots, que sa main puissante a gravés sur le limon dont nous avons été formés, reconnaissons que, comme la poussière a été notre première origine, elle sera notre dernière fin, et que tout ce qui a été créé n'est sorti du néant que pour aboutir au tombeau : *Pulvis es.*

En vain donc m'arrêterais-je ici à vous prouver cette dure et immuable nécessité. Qui ne sait que l'arrêt est irrévocable, qu'il s'exécute à toute heure, et que l'instant même de notre naissance est un pas vers la mort? Qui ne sait que la loi est la même pour tous; que la mort, indifférente dans sa marche, étend ses coups sur le trône comme sur la cabane, moissonne jeunes et vieux, tous les âges comme tous les états, et qu'également aveugle et cruelle, contente seulement d'entasser ses victimes, elle frappe et ne choisit pas? Qui ne sait, enfin, que, depuis le péché, ce torrent impétueux n'a fait que précipiter sa course ; que, sans respect du rang et de la naissance, des travaux et des vertus, il emporte tout ; il déracine le cèdre superbe comme le roseau fragile, et roule vers le tombeau grandeurs, puissances, sceptres, couronnes, et les entraîne dans le gouffre immense de l'éternité ?

En vain emploierais-je encore l'éloquence chrétienne à vous inspirer de la terreur pour ce dernier moment. Qui a jamais tracé un portrait fidèle de la mort ? et qui est celui que la mort n'épouvante pas? Le héros peut bien l'affronter dans les batailles; le libertin la braver dans ses discours, le philosophe la mépriser par système ; mais qui ne sait qu'au moment où il faut la subir, tout cet orgueil s'éclipse, et qu'au lit de la mort le guerrier n'est souvent qu'un lâche, le libertin moins qu'un homme, et le philosophe un enfant ?

Non, chrétiens, ne cherchons point à vous effrayer sur une vérité déjà si effrayante par elle-même. Appliquons-nous plutôt à nous la rendre utile par des réflexions propres à réformer notre conduite. Apprenons de la dernière de nos actions à régler toutes les autres, et que le jour de la mort devienne l'instruction de tous les jours de la vie.

Dans ce dessein, mes frères, réduisons les leçons que nous fait la mort à deux points principaux : à ce que nous avons été durant cette vie, à ce que nous serons dans l'autre : le passé et l'avenir, le monde présent et le monde futur; et je dis que la mort seule peut nous éclairer sur ces deux grands objets; et comment ? C'est que, nous forçant par ses approches à réfléchir sur nous-

mêmes et sur tout ce qui nous environne, la mort nous apprend par là à juger du mérite de nos actions, à connaître ce que nous sommes en nous-mêmes et ce que nous avons été durant la vie. C'est que la mort donne des pronostics même pour l'avenir, et que, tirant devant nous le voile de l'éternité, elle nous découvre d'une manière presque assurée ce que nous serons et ce que nous allons devenir. La mort juge du passé; la mort présage de l'avenir. C'est le partage de cette instruction. La première partie vous fera connaître l'homme dans toute sa carrière, depuis le berceau jusqu'au tombeau. La seconde vous le montrera, pour ainsi dire, hors de cette terre, sur le passage de ce monde à l'autre, et par là vous mettra en état de prononcer sur son sort pour l'avenir.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, point de juge plus équitable de nos actions, point de tribunal plus capable de nous éclairer sur nous-mêmes et sur tout le passé que le moment de la mort. Durant la vie, tout conspire à nous tromper: entre notre raison et nos actions s'élève le nuage de l'amour-propre et des passions, qui nous masque sans cesse à nous-mêmes, nous déguise toutes nos démarches, et ne nous montre notre conduite que dans un faux jour. Mais voilà que tout à coup, par ses approches, la mort dissipe le prestige, écarte le nuage, et en terrassant l'homme sur le lit de son infirmité, en le séparant de ses plaisirs, de ses richesses, de tous les objets de ses passions, qui avaient fasciné jusqu'alors sa raison et son esprit, elle fait luire pour lui un jour nouveau, qui le met en état de juger de tout ce qu'il a été par le passé, soit dans ses actions et sa conduite, soit dans ses biens et les vanités de ce monde.

Je dis, en premier lieu, nos actions et notre conduite. Que nous apprend, en effet, sur ce sujet, l'expérience journalière? Voyez durant la vie ces hommes de fortune, ces riches du siècle. Sans inquiétude sur les moyens qu'ils ont employés pour parvenir, sans scrupule sur leur attachement aux biens de ce monde, sur l'usage de leurs richesses, sur le précepte de l'aumône, ne croirait-on pas que rien ne peut faire tomber le bandeau de leurs yeux, ni vaincre l'endurcissement de leur cœur? Sont-ils au lit de la mort, on les voit se troubler, se reprocher mille injustes acquisitions, être les premiers à condamner leur dureté envers les pauvres. Le cri de la veuve et de l'orphelin s'élève alors des murs de leurs palais; et le public apprend avec étonnement que ces hommes sans entrailles, ces riches sans charité durant leur vie, l'exercent enfin avec éclat à leur dernière heure. Tout est rempli de leurs pieuses libéralités; tous les autels sont chargés de leurs offrandes; heureux de reconnaître l'abus qu'ils ont fait de leurs richesses, malheureux de ne sentir le danger de les posséder que lorsqu'ils sont sur le point de les perdre.

Suivez dans leur conduite et leurs discours ces chrétiens du monde, et selon les maximes du monde: à les entendre, ne dirait-on pas qu'ils ont seuls la raison en partage? Ils se jouent de la piété, insultent à la ferveur, dédaignent les vertus des âmes religieuses; ils traitent nos discours d'exagération, la dévotion de faiblesse, et prétendent qu'on peut se sauver sans tant de sacrifices et de combats. La mort paraît-elle, ils sont les premiers à se rétracter, à reconnaître leur erreur; et rien de plus ordinaire à la mort que de voir le grand détester sa grandeur, le riche sa fortune, le puissant sa prospérité: là, le courtisan loue le solitaire, le libertin loue la vertu du sage, le voluptueux parle en pénitent, le mondain en apôtre: disons mieux, il n'est ni saint, ni pénitent, ni apôtre qui puissent leur être comparés; et je ne crains pas de l'avouer, qui n'a entendu que nos discours ne connaît que faiblement la religion; le vrai prédicateur, c'est le mondain à la mort.

Entendez, enfin, et voyez à la mort tous ceux dont la conduite et les discours vous paraissent si applaudis par la voix du monde et des sages du monde, et vous sentirez la vérité de cette parole de l'Esprit-Saint, que pour connaître l'homme, il faut voir finir l'homme; que, semblable à ces feux qui ne jettent jamais plus de clarté que lorsqu'ils sont près de s'éteindre, son dernier soupir jette comme une lueur soudaine qui éclaire toute la carrière qu'il a parcourue: *Finis hominis denudatio operum illius.* (*Eccli.*, XI.) Il semble qu'à mesure que le tombeau s'ouvre la lumière paraît; les voiles qui couvraient la vérité se lèvent insensiblement, et toute notre vie vient se peindre à notre esprit avec des couleurs toutes nouvelles. De là cette frayeur de tant de pécheurs, ces conversions si fréquentes au lit de la mort, où l'on se condamne si hautement soi-même, où l'on dément et les discours que l'on avait tenus, et les engagements qu'on avait pris pour le crime. De là ce zèle de tant de pécheurs, cet empressement à profiter des derniers moments de leur infirmité pour détruire les instruments de leur péché, pour jeter dans les flammes ce qui avait tant de fois allumé dans leur cœur les flammes criminelles des passions; et ces rétractations éclatantes, où le public a vu quelquefois un écrivain licencieux condamner les ouvrages d'une jeunesse libertine; et les abjurations solennelles de ces hommes qui avaient eu le funeste talent de rendre sur le théâtre le poison de leurs écrits; et qui tous, lorsqu'ils approchent du terme, s'empressent de se dédire, veulent que le monde reçoive, avant leur dernier soupir, l'amende honorable des applaudissements qu'ils en avaient reçus: exemples, dis-je, trop mémorables, trop fréquents sur la scène du monde, pour que nous puissions douter des révolutions que le dernier moment opère dans nos esprits, dans nos jugements, et qui nous apprennent que ce monde est le règne des préjugés, que la

mort seule peut dissiper; et la vie de l'homme une fable, et comme une énigme que la mort seule peut expliquer.

Or, ce changement, d'où peut-il naître alors, si ce n'est de ce qu'étant de meilleure foi avec nous-mêmes, cette funeste intelligence entre notre raison et nos passions ne subsiste plus; et que la mort est comme le point de ralliement où toutes nos œuvres paraissent, non dans ce lointain qui les confond à nos yeux durant la vie, mais dans cette proximité où rien n'échappe, parce que tout se rassemble; où tout s'avoue, parce que tout se montre. La mort est pour ainsi dire le creuset où viennent s'épurer nos actions et nos pensées, et le tombeau, comme l'état de la vie où retentissent de toutes parts les cris de la religion et les murmures de la conscience : *Finis hominis denudatio operum illius.*

Et prenez garde de ne point m'opposer, avec les impies, que la mort ne nous apprend rien, ne nous détrompe sur rien; que tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait à la mort n'est que faiblesses, préjugé, aliénation d'esprit; et qu'enfin ce qui fait que l'homme pense si différemment, c'est que sa raison est plus troublée qu'éclairée par les approches de la mort. Pour que ce raisonnement du libertinage eût quelque vraisemblance, quelles suppositions ne faudrait-il pas faire? Il faudrait supposer tous les hommes dans l'erreur, puisque tous s'accordent d'un consentement général à regarder la mort comme le retour de la raison et le remède à tous les égarements de la vie. C'est à la mort qu'on attend un père injuste et cruel, pour reconnaître ses travers et rendre justice à ses enfants; un libertin, pour reconnaître ses erreurs et les réparer; un dissipateur, pour mettre ordre à ses affaires; un usurier, pour reconnaître ses rapines et restituer; un vindicatif, pour reconnaître ses torts et embrasser son ennemi. C'est-à-dire que la mort nous arrache à tous les travers, à toutes les erreurs, à tous les préjugés des passions; et cependant elle ne serait elle-même qu'une erreur et un préjugé de plus! Quoi! l'homme, jouet du mensonge durant la vie, le serait encore à la mort! et si raisonnable alors, si éclairé sur les affaires du temps, il ne serait sans raison, sans lumières, que sur les deux plus importants objets, la religion et son âme! Non sans doute; et si l'homme à la mort paraît si différent de lui-même, c'est que tout ce qui l'aveuglait auparavant ne l'aveugle plus, et qu'à cette dernière heure il n'y a d'autre intérêt que celui du salut; d'autre voix que celle de la vérité, d'autre cri que celui du remords. La vie est le triomphe de la chair; la mort est le triomphe de l'esprit, la fin des préjugés, le réveil de la raison. On peut vivre insensé, mais on meurt toujours sage. Loin donc de porter la mauvaise foi jusque sur un sujet aussi redoutable, les impies feraient bien mieux d'agir sans détour et de se représenter tels qu'ils seront et qu'on les a vus tant de fois dans ce dernier moment, couverts de honte et de confusion, obligés de se condamner eux-mêmes, de se rétracter devant des parents, des amis, des complices, avec qui ils avaient affecté tant de courage et d'intrépidité, donnant à tout un public les scènes les plus humiliantes pour eux et pour leurs systèmes; et de penser enfin quel désespoir ce doit être de mourir tout à la fois méprisé du monde présent et effrayé du monde à venir.

Mais ne nous arrêtons pas; outre les actions et la conduite, j'ai dit en second lieu que la mort nous détrompe et nous instruit sur les biens et les vanités de ce monde. Et pour nous borner dans un point de morale si vaste, réduisons le monde et tout ce qu'il a été par rapport à nous à deux objets : aux honneurs et aux richesses que nous avons pu posséder, à l'amour et à l'estime des autres hommes dont nous avons cru jouir; ce que nous avons été dans notre fortune, ce que nous avons cru être dans notre réputation et dans l'esprit des autres hommes.

Premièrement dans les biens de la fortune. Oui, dit saint Grégoire pape, expliquant les paroles de Job sur les richesses, pendant la vie le riche dort, *dormit dives.* On ne le croirait pas à voir l'empressement et l'agitation continuelle des riches du siècle; cependant au jugement de l'Esprit-Saint leur vie n'est qu'un long sommeil : *Dormierunt somnum suum.* (*Psal.* LXXV.) Pourquoi? Parce que ce n'est que la chair qui veille en eux, puisque ce n'est que pour elle qu'ils travaillent, pour elle qu'ils cherchent les plaisirs et les biens terrestres. Or, dans ce règne de la chair et des préjugés des sens, que fait l'âme du riche? Elle est, dit ce Père, dans une profonde léthargie, elle dort, *dormit dives;* et son âme ne s'éveillera que lorsque la chair commencera à dormir, c'est-à-dire aux approches de la mort, où la chair abattue aura perdu sa force et son empire; c'est alors que, prête à quitter sa prison et ses fers, l'âme du riche mondain s'éveillera; et que verra-t-elle à son réveil?

Ici, chrétiens, le discours est trop faible : transportons-nous sur le lieu même de la scène, où la mort exécute ses plus grandes victimes : entrons dans ce palais autrefois le séjour des plaisirs, maintenant devenu celui de la désolation; pénétrons dans cet appartement reculé, et jusqu'à ce lit pompeux élevé par la mollesse et devenu tout à coup le théâtre des plus cruelles tortures : voyez ce riche entouré d'une foule de serviteurs devenus inutiles, de tous les secours de l'art devenus impuissants, en proie aux douleurs les plus aiguës, que rien ne peut calmer, cherchant une situation et ne pouvant la trouver, voyant sans cesse la mort, non pour s'y préparer, mais pour s'en défendre, et ne pouvant ni l'éviter, ni l'éloigner; voilà où il nous faut étudier la mort et voir ce que pense cet homme de tant de biens et de fortune. En vain cher-

cherait-il à se flatter, les dernières paroles sont prononcées: voilà, lui dit-on, que votre mort approche, *ecce appropinquant dies mortis tuæ* (*Num.*, XIII) ; si vous avez des ordres à donner, faites appeler votre fils qui doit vous succéder, *voca Josue.* (*Ibid.*) Il approche ce fils chéri, cet unique héritier de tant de richesses; et feignant à l'extérieur une consternation et des larmes que le respect humain arrache plutôt que la douleur, il approche, il écoute; et que lui dit son père mourant? Sans doute qu'il lui parle des biens immenses qu'il lui laisse, des moyens d'en acquérir encore, de les conserver, de les augmenter; il lui parlera des avantages des richesses et combien on est heureux de les posséder. Il est vrai, chrétiens, qu'autrefois son père ne cessait de lui tenir ce langage, et toute sa vie n'a été pour ses enfants qu'une honteuse leçon d'ambition et d'intérêt : mais aujourd'hui que la mort l'éclaire sur la vanité de tout ce qu'il possède, et que sur le bord du tombeau il touche de ses mains la poussière où il va rentrer : aujourd'hui et à cette heure, que, partagé entre ses enfants qu'il laisse dans ce monde et son Dieu qui l'appelle dans l'autre; entre la nécessité d'abandonner ses biens, et le désir de laisser à ses enfants une instruction plus utile que ses trésors; entre les mauvais exemples qu'il leur a donnés durant la vie et la vérité qu'il leur doit en mourant; entre le temps et l'éternité, le ciel et l'enfer, l'éternelle misère et l'éternelle félicité; il change de langage, il est le premier à déplorer son illusion; et d'une voix plaintive : Mon fils, lui dit-il, vous voyez ce qu'il en est des riches et des richesses : je me suis trompé, j'ai mis mon bonheur à les acquérir, et maintenant il faut que je les quitte; de tant de peines que je me suis données, de tant de trésors que j'ai amassés, il ne me reste que mes œuvres, et je n'emporte avec moi que mes vertus ou mes crimes : mon fils, ne m'imitez pas, que mes dernières paroles soient toujours présentes à votre esprit ; ayez la crainte du Seigneur, et vous aurez le plus grand de tous les biens : souvenez-vous de votre père, mon fils; heureux en mourant, si mon exemple peut servir à vous détromper. Enfin il lui demande d'employer quelque portion de sa succession à des bonnes œuvres, à restituer, à réparer ses injustices, et tout ce qu'il lui recommande le plus, c'est d'être fidèle à remplir cette dernière volonté. Ah! mes frères, ne puis-je pas dire ici, comme le pharisien à cet aveugle guéri par Jésus-Christ : *Et tu doces nos !* (*Joan.*, IX.) Riche ambitieux, qui vous étiez tant tourmenté pour l'élévation de votre famille; riche avare, qui faisiez votre Dieu de votre trésor ; riche insatiable, qui pensiez n'avoir jamais assez de biens dans ce monde ni assez d'enfants pour les posséder, *et tu doces nos !* Quoi ! vous, nous prêcher le désintéressement ! vous, nous exhorter au mépris des biens de ce monde, de ces biens que vous avez tant aimés, de ce monde que vous avez tant idolâtré ! Riche malheureux, qui vous a donc sitôt détrompé, qui vous a si promptement éclairé? La mort, qui, plus éloquente que tous les discours, lui fait voir que la richesse n'est aux hommes qu'un néant de plus.

Et ne pensez pas que ce soit ici une fiction ou un stratagème de notre zèle; je ne dis que ce que l'expérience nous confirme, ce que vous-mêmes avez vu tant de fois. Ainsi meurent la plupart des riches, ainsi les voyons-nous à la mort juger différemment de leur sort et de leur état; et non-seulement les riches, mais les héros et les guerriers qui, terrassés par la mort au milieu de leur triomphe, ont détesté l'éclat de la victoire et mouillé de larmes leurs lauriers et leurs trophées; mais les rois mêmes et les plus grands rois, qui aux portes du tombeau ont méprisé la pourpre et le trône en voyant, passez-moi le terme, la petitesse de leur grandeur. Ainsi voyons-nous, dans l'histoire ce conquérant, ce héros si célèbre, qui après avoir porté ses armes victorieuses dans les trois parties du monde connu, après avoir renversé les trônes et les empires, enchaîné à son char les peuples et les rois, terrassé enfin lui-même par la mort au milieu de son camp, étendu sur le lit de son infirmité, appelle auprès de lui les principaux chefs de son armée; il se fait apporter en leur présence l'étendard qui avait tant de fois conduit ses légions redoutables au combat et à la victoire; il veut qu'on y attache le drap lugubre qui doit bientôt l'envelopper dans le cercueil, et ordonne à un de ses premiers officiers de ranger son armée en bataille, de promener de rang en rang ce drapeau funèbre en criant à haute voix : Voilà ce qui reste au grand Saladin de toute sa gloire, et ce qu'il emporte de la conquête du monde. Ainsi la mort vous détrompera-t-elle dans votre état sur tout ce que vous aurez aimé, ambitionné, recherché. Pourquoi? Parce qu'encore une fois le temps de la vie n'est proprement qu'un temps d'ignorance et de stupidité ; toutes nos connaissances sont imparfaites; la mort lèvera le voile, et alors le monde fuyant devant nous, nos biens échappés de nos mains, les créatures éclipsées à nos yeux nous verrons les royaumes, les grandeurs, les biens et les maux de ce monde comme un néant indigne de nous occuper, un édifice de cendre qu'un souffle va renverser, *pulvis es.*

Ajoutons maintenant à toutes ces connaissances et des actions que nous avons faites, et des biens que nous avons possédés, celle de notre réputation et de ce que nous avons cru être dans l'esprit des autres hommes. Car, il en faut convenir, la source de toutes les illusions de notre amour-propre, c'est cette idée de renommée, d'estime, de considération que nous croyons attachée les uns à nos talents, les autres à notre nom et à notre mérite, qui pendant la vie nous attache si fortement au monde et aux créatures ; nous persuade même que quand nous

aurons fini, nous vivrons encore et qu'on s'occupera de nous. La mort a beau détruire notre être et toute notre existence ; cet être imaginaire et fantastique, cette opinion, cette renommée, ce je ne sais quoi de nous-mêmes que nous croyons laisser après nous nous élève encore et nous flatte jusque dans notre destruction, nous énorgueillit jusque dans les bras de la mort. Or, c'est ici surtout que triomphe la mort et qu'elle nous fait les leçons les plus sensibles en nous montrant à découvert et ce que nous avons été par rapport au monde, et ce que le monde a été par rapport à nous. Quoi de plus frappant en effet et de plus humiliant pour nous que de penser à quel point, dès que nous ne serons plus, on nous oubliera, on nous méprisera ; à quel point même la mort peut faire changer à notre égard les sentiments de la voix publique? Qui de nous peut sans frémir soutenir cette idée et se dire à lui-même : Me voilà aujourd'hui chéri, estimé, applaudi ; j'ai une foule de clients et de serviteurs dont je me crois adoré ; et il ne faudrait peut-être qu'un moment pour changer tout ; une apparence de mort m'ôterait tout, clients, créatures, serviteurs; ce serait à qui aurait plutôt ma place, à qui serait plutôt consolé de ma perte, à qui aurait plutôt décrié et terni ma mémoire. Et ne dites pas : j'ai des parents, des amis, des hérétiers qui me regretteront. Vos amis! En est-il après la mort? Je veux qu'ils vous regrettent aussi tendrement que vous le pensez, tous leurs regrets les empêcheront-ils d'être sincères? Ils assisteront à votre pompe funèbre, ils vous suivront jusqu'au bord du tombeau, en rappelant vos vertus, vos talents ; et en même temps vos fautes, vos faiblesses, vos défauts, comme pour se consoler de votre perte : à peine dans le tombeau vous n'êtes déjà plus dans leur esprit; cendre dans la région des morts, rien dans la mémoire des vivants. Vos héritiers! Presque toujours ce sont ceux qui vous regrettent le moins; et si, près d'expirer, vous pouviez rappeler votre esprit et vos forces, vous verriez déjà toutes leurs passions en mouvement : l'ambition dévorer votre succession, l'envie disputer vos dépouilles, l'intérêt s'agiter sur ses droits, la cupidité, l'avarice appeler, conjurer la mort. Vos parents! Il est vrai, dit saint Bernard, qu'à votre mort on les verra donner des marques de tristesse ; souvent même ce seront ceux qui vous regretteront le moins qui, affectant de se donner en spectacle, mettront le plus d'ostentation dans leur douleur. Mais c'est là même, ajoute ce Père, ce qui doit nous montrer l'hypocrisie du monde et la vanité de son estime. Car, est-ce bien vous qu'on regrette? Ecoutons comme on parle dans le public de ces hommes dont la perte irréparable pour toute une maison y cause la plus grande consternation : qu'en dit-on? C'était un homme si nécessaire à sa famille, il était si accrédité, si considéré dans le monde et à même d'acquérir de si grands biens ! hélas! quelle perte pour ses enfants, ses amis ! il n'avait encore fait que la moitié de sa fortune ; quelques années plus tard, et sa mort n'eût été funeste à personne. Louanges mercenaires, qui prouvent que c'est vos services qu'on pleure et non votre personne ; louanges flétrissantes qui annoncent que dans votre mort on ne regrette que le temps où elle est arrivée : et dussent tous ces regrets être sincères, combien dureront-ils? On pleure aujourd'hui, et demain on vous rend justice ; on entend dire que vous n'étiez pas tout ce que vous paraissiez, que la mort a tout dévoilé, que vos affaires ne sont pas dans le meilleur état, et qu'on ne connaissait pas tous vos désordres : et qui le dit? Des créanciers séduits par votre réputation, frustrés par votre mort; le public honteux de vous avoir si mal connu ; une créature abusée par vos crimes, trompée par vos promesses ; vos flatteurs, qui n'attendaient que votre mort pour quitter le masque et venger la vérité; vos proches, vos enfants mêmes, qui bientôt parlent de vous comme les autres, et dont le deuil n'est qu'une vaine cérémonie ; la tristesse, pure contenance ; les larmes, un tribut accordé aux spectateurs et donné à la bienséance plutôt qu'à votre mémoire.

Vous savez, chrétiens, si j'ajoute à la vérité ; et s'il était possible de rappeler de leurs tombeaux quelqu'un de ces illustres morts, de faire reparaître un moment tel de ces grands, de ces riches enlevés depuis peu, dont la famille en deuil vient à peine d'essuyer ses larmes et qu'elle semble regretter encore ; s'ils pouvaient, dis-je, reparaître et voir par eux-mêmes comment les traite la postérité, comme ils sont déjà oubliés, comme on s'est promptement consolé de leur perte ; vous verriez quel serait leur étonnement, et s'ils reconnaîtraient encore parmi nous des parents et des amis ; si toutefois justement confus ils ne se hâtaient de se replonger dans leurs sépulcres. Monde trompeur ! comment ton estime et tes louanges peuvent-elles encore être un piége pour nous ; et faut-il que le moment où nous devons te quitter soit le seul où nous commencions à te connaître? O mort, s'écrie l'Esprit-Saint, que ton jugement est sûr et terrible ! *O mors, bonum est judicium tuum.* (*Eccli.*, XLI.) Que la lueur de ton flambeau, quoique pâle et tremblante, est néanmoins vive et perçante. Hélas ! le cœur de l'homme a beau être durant la vie un abîme, un chaos, un mystère, il a beau s'ignorer lui-même; à ton aspect l'abîme s'éclaircit, le chaos se développe, le mystère s'évanouit ; ce qu'un siècle de vie n'aurait pu nous découvrir, un instant te suffit pour nous l'apprendre. O mort, que tu es epouvantable, lorsque c'est toi qui nous apprends à nous connaître ! Je vivrai donc de façon à n'avoir point à redouter tes approches, et je me garderai que ma mort puisse accuser ma vie. Cependant, chrétiens, ce n'est là qu'une partie de ses leçons, il en est de bien plus importantes ; et non-seulement la mort nous apprend à juger du passé, à connaître ce

que nous avons été durant la vie ; elle porte encore ses lumières jusque dans l'éternité, et nous découvre d'une manière presque assurée ce que nous serons et ce que nous allons devenir; la mort présage de l'avenir.

SECONDE PARTIE.

Tout l'avenir pour nous se réduit à ces deux termes; ce que nous serons dans le temps, ce que nous serons dans l'éternité. L'un et l'autre peuvent nous être révélés par la mort, et je dis qu'elle nous apprend notre destinée, et pour le temps et pour l'éternité. Deux réflexions qui, dans leur simplicité, m'ont paru renfermer les plus importantes instructions.

La mort nous instruit de ce que nous serons pour le temps; elle nous l'apprend dans toutes les situations de la vie, dans nos affaires comme dans nos plaisirs, et presque malgré nous-mêmes. Sommes-nous dans la solitude du cabinet épris des charmes de la lecture, notre premier mouvement est de nous demander : Que sont devenus ces fléaux des nations, ces foudres de guerre, cette foule de princes, de héros, de grands hommes, que le pinceau de l'histoire fait passer sous nos yeux avec tant de rapidité? La pensée de notre mortalité perce à travers le récit des batailles, des conquêtes, des triomphes; et les livres que nous regardons comme les fastes de la gloire et de l'immortalité ne sont que l'histoire de notre néant, et comme les archives de la mort. Sommes-nous avec nos proches et dans le sein de notre famille, la chute d'un parent, d'un ami enlevé sous nos yeux, frappé dans nos bras, vient nous couvrir de deuil au milieu de nos plaisirs, et nous rappelle au terme qui nous attend. Sommes-nous au dehors, et pour éviter cette pensée importune, allons-nous dans le public, elle nous y poursuit encore, et voilà que la rencontre inopinée des funérailles de nos frères nous ramène aux mêmes réflexions. Entrons-nous dans ces palais de la fortune, dans les demeures des grands et des riches, là s'offre à nos regards sur de superbes lambris une longue suite d'aïeux, dont les images, quoique muettes, semblent se ranimer pour nous détromper sur la grandeur de celui qui reste, et nous dire que ces pompeux édifices, qui paraissent dans nos villes le triomphe de l'orgueil de la vie, ne sont dans la réalité que le magnifique témoignage du néant de leurs premiers maîtres et comme les premiers degrés de leur tombeau. Allons-nous enfin dans nos temples : c'est là qu'elle nous parle d'une manière encore plus frappante. Portez vos regards de tous côtés, qu'apercevrez-vous? Les cendres, les tombeaux vous entourent, vous êtes comme investi de la mort : les murs sont chargés de ses trophées, vous ne sauriez faire un pas sans fouler quelqu'une de ses victimes, et les sépulcres renaissants de toutes parts, semblent, comme autant de bouches de la mort, vous crier que c'est là qu'il faut aboutir, là que vous êtes attendu, que par conséquent tout ce qui finit ne saurait être grand; que cette vie est une représentation de théâtre; la mort finit la scène, et chacun, dépouillé des titres et de son personnage, est rendu à sa première bassesse : *In pulverem reverteris.*

Quel est donc mon devoir en ce moment, chrétiens auditeurs? Emploierai-je les raisonnements et les réflexions? Non, dit saint Jean Chrysostome; il n'y a que la mort même qui puisse vous parler de la mort : ici le vrai prédicateur et le seul que vous puissiez entendre, c'est un cercueil et un tombeau. Allons donc, reprend ce Père, voir les sépulcres des morts; sortons des portes de Constantinople, transportons-nous au milieu de ces pompeux mausolées où reposent les cendres orgueilleuses des maîtres de la terre; et là choisissez ce qui vous conviendra le mieux pour votre instruction, du tombeau d'un grand ou d'un riche, d'un savant ou d'un guerrier, d'un prince ou d'un héros, n'importe; approchez seulement; et pour ne rien laisser échapper de ce qui peut vous instruire, voyez quel est le premier objet qui s'offre à vos yeux? qu'apercevez-vous sur ce marbre? Une inscription fastueuse, ou plutôt un orgueilleux mensonge, qui vous avertit que là repose un grand et illustre personnage, *hic jacet;* tandis qu'il n'en existe que le nom et les titres : comme pour nous apprendre que le mensonge et la vanité sont si inséparablement unis à l'homme, qu'ils l'accompagnent jusque dans le cercueil, et se jouent encore sur ses cendres. Qu'apercevez-vous de plus? Des ornements, des statues, des urnes funéraires, un luxe et un faste funèbre, qui, au lieu de nous montrer la grandeur du personnage, n'attestent que sa petitesse, dans l'affectation de parer jusqu'à son tombeau, de faire un trône à ses cendres, et de donner plus d'étendue à sa vanité que la nature n'en a donné à notre vie.

Mais, continue ce Père, ne nous arrêtons point à l'extérieur, arrachons cette pierre, pénétrons jusque dans les profondeurs de ce tombeau; et à la lueur d'un triste flambeau, parcourons ce royaume de la mort, où, assise sur des cercueils, elle tient dans ses mains l'urne fatale où toutes les générations sont en poudre. Qu'apercevez-vous encore? Un désert dans les ténèbres, la solitude, le silence remplissent déjà votre âme d'une horreur secrète : vous avez beau errer dans cette nuit profonde, chercher ce grand homme, ce héros qui y repose, rien ne paraît; et parvenu enfin au fond de cet abîme, prêt à crier avec le Prophète : *Ubi, quæso, est?* (*Job*, XIV) Où est-il donc? voilà que tout à coup une vaine poussière, des débris, des lambeaux, un faible bruit d'ossements et de pourriture font chanceler vos pas tremblants.... Arrêtez, s'écrie saint Chrysostome, arrêtez, téméraire : c'est un monarque, un potentat que vous foulez à vos pieds; et c'est ici qu'il faut vous rappeler les leçons et les mystères renfermés

dans ces sombres demeures; *obsecro, videamus mysteria.* Et en quoi, mystères? en ce que, dit ce Père, de ce grand qui avait été si élevé dans le monde, de cet esprit célèbre dont le nom retentit de toutes parts, de cet homme puissant qui avait régné avec tant de faste, de ce conquérant qui avait fait trembler tant de nations; de tout ce fracas de gloire et de grandeur, il n'en reste pour l'avenir qu'un triste amas d'ossements et de cendres, ou, tout au plus, qu'un vain bruit de renommée, qui ne se fait point entendre dans le silence de leurs tombeaux. Voilà, dit ce Père, le mystère le plus frappant, le spectacle le plus éloquent, qui mériterait le plus d'être médité, approfondi, et que jamais nous ne méditerons assez. Cependant, reprend le saint docteur, comme il peut se faire que ce spectacle vous touche peu, et que peut-être, loin de vous confondre, il ne fait que remplir votre âme d'une joie secrète, en voyant ainsi la mort dans son triomphe poussant à bout l'orgueil et la vanité, et toutes les grandeurs de ce monde terrassées à vos pieds; changeons d'objets, quittons ces débris de sceptre, de couronne, de gloire humaine; éloquente poussière qui parle et ne convertit pas, qui étonne et ne touche point; et pour rendre l'instruction plus sensible, transportons-nous sur le tombeau d'une de ces idoles du siècle, fameuse par ses désordres et ses scandales; ce tombeau, continue ce Père, que nous pouvons regarder comme celui des jeux, des plaisirs, des grâces et des vanités du monde. Ici vos yeux ne sont arrêtés, ni par le faste des inscriptions, ni par la richesse et la beauté des ouvrages de l'art; le marbre et l'airain n'ornent point la sépulture de ces malheureuses victimes de la volupté; tout périt avec elles jusqu'à leur nom; et la dépravation humaine n'a point été encore jusqu'à dresser des trophées au vice et au scandale. Mais le spectacle, pour être moins brillant, n'en rendra la leçon que plus frappante. Car, je suppose, ajoute saint Chrysostome, que cette personne ensevelie depuis peu fût encore au moment de se montrer à vous; je suppose en même temps que, pour votre instruction, Dieu ordonnât à ce qui reste de cette créature dans le sein de la terre, de s'arracher aux vers et à la corruption pour paraître devant vous, et que, m'étant permis alors de tout oser, de seconder la force du spectacle de toute l'énergie de la parole et du discours, je vous disse à vous, mondain, qui l'aviez tant admirée, si éperduement idolâtrée : la voilà, cette beauté qui, sur un théâtre profane, avait joué tant de passions et en avait tant inspiré; cette divinité à qui vous aviez tout prodigué, honneurs, richesses, santé, liberté; mondain qui l'adoriez, la reconnaissez-vous? *Hæccine est illa Jezabel?* (IV *Reg.*, IX.) Ce n'est pas tout encore; et si, pour pousser la leçon jusqu'où elle peut aller, vous forçant malgré vous d'approcher de ce squelette affreux, je vous disais : Jeune insensé, venez maintenant revêtir ce cadavre de ces ornements pompeux dont elle avait coutume de s'embellir pour dresser des piéges à l'innocence; prenez ce pinceau coupable, dont elle se servait avec tant d'art, et pour ranimer ses traits flétris.... Quoi! je vous vois déjà reculer d'horreur; vous croyez voir cet amas d'ossements et de pourriture s'écrouler sous vos mains, et il vous semble entendre sortir de sa bouche glacée cet épouvantable arrêt : tu reviendras poussière, *in pulverem reverteris.* Monde perfide, voilà donc où se termine ce que tu as de plus brillant et de plus enchanteur; le voilà cet objet de tant de vœux et de soupirs, de tant d'encens et de louanges; le voilà cendre et poussière, oublié, détruit, anéanti, et ne puis-je pas dire damné pour jamais? Non, je ne m'étonne pas que, plus puissant que toutes les autres vérités de la morale, plus éloquent que tous les discours, ce spectacle ait opéré lui seul les conversions les plus éclatantes, changé les plus grands pécheurs, peuplé les déserts et les cloîtres de pénitents, produit des réformateurs célèbres et les réformes les plus austères; que des hommes enfin qui avaient résisté à toutes les menaces de la religion n'aient pu tenir contre ce spectacle, et qu'il ait fait, des monstres même de libertinage, des modèles de ferveur et de sainteté.

Mais nous le savons bien, disent les mondains, et tous ces traits de morale sont usés. Eh! le voilà, s'écrie saint Chrysostome, voilà le point où je voulais vous amener; ce n'est pas ce que vous venez de voir, c'est ce que vous osez nous dire qui me glace d'effroi; c'est là le mystère que je voulais vous faire avouer, comme le plus étonnant et le plus difficile à concevoir; c'est que, sachant de telles vérités, vous puissiez les oublier, vous viviez comme si vous ne les saviez pas; c'est qu'à force de les entendre vous y soyez devenus insensibles, et qu'enfin vous vous vantiez, comme d'une marque de courage, d'une preuve de sagesse, de braver cette idée, tout effrayante qu'elle est, et de l'écarter entièrement de votre esprit. O raison humaine, de quoi oses-tu te glorifier? A l'aspect de ces grandes vérités, chercher à s'étourdir, ne vouloir ni voir, ni entendre, ni réfléchir, faire parade de force contre un ennemi plus fort que nous, et braver ce qui nous doit enfin terrasser : est-ce sagesse ou délire? est-ce courage ou faiblesse? Mais si l'on y pensait, où en serait-on? Si l'on pensait à l'état où la mort va nous réduire, on irait s'ensevelir dans la retraite; le négociant négligerait sa fortune; le père de famille l'établissement de ses enfants; plus de travaux, plus de monde, plus de société; et de là souvent le mépris de notre morale et de notre ministère. Ah! chrétiens, n'est-ce point tout le contraire; et avec cette pensée tout ne serait-il pas mieux ordonné? Chacun dirait, il est vrai, je dois mourir, et dans peu; mais loin d'en conclure qu'il faut tout abandonner, pensant et raisonnant en chrétien, chacun di-

rait : donc je dois remplir les devoirs de mon état, de guerrier, de prêtre, de magistrat, de courtisan, d'époux, d'ami, de citoyen, de maître ; je dois, dis-je, les remplir comme je voudrais l'avoir fait à la mort. Je dois mourir, et dans peu : donc il ne faut pas que la mort me surprenne sans avoir rien fait; car l'Evangile m'apprend que le serviteur inutile sera jeté dans les ténèbres, et je dois me hâter d'exécuter ce que la Providence demande de moi dans la situation où elle m'a placé, afin que la mort ne me trouve pas les mains vides. Je dois mourir, et dans peu : donc je dois agir et parler en tout, juger et penser de tout comme j'en jugerai, j'en penserai à la mort; et alors, bien loin que cette pensée produise l'inaction et l'oisiveté, elle mettra le mouvement partout et rétablira l'ordre en tout : alors plus d'usure dans le commerce, parce que l'homme de négoce, se regardant toujours comme plus près de la mort que de la fortune, son salut sera le premier de ses intérêts ; plus de luxe immodéré dans l'opulence, parce que le riche regardera ses trésors et sa fortune comme devant bientôt finir avec lui ; plus de faste et de hauteur dans les dignités, parce que les grands, en pensant que la mort va les confondre avec le reste des hommes, ne seront plus tentés de se croire des dieux; plus d'ignorance ou d'injustice dans la magistrature, parce que ceux qui jugent la terre penseront que la mort va les juger eux-mêmes dans peu ; plus de libertinage dans le militaire, parce que les guerriers qui affrontent la mort dans les combats la redoutent dans les plaisirs ; plus de débauches dans la jeunesse, parce que, pour commencer à être chrétiens, il ne manque aux jeunes gens que d'envisager la mort d'aussi près qu'ils ont coutume de la croire éloignée. En un mot, avec cette pensée, la vertu et la religion rentreront dans leurs droits, parce qu'il n'est point de passion si fougueuse, si emportée, qui ne s'arrête, qui ne recule à l'aspect du tombeau ; c'est là cette barrière qu'elles ne sauraient franchir; ce frein incommode qu'elles mordent en frémissant, et qui seul peut les dompter; et, s'il est aujourd'hui plus de scandale, de désordre, de corruption dans nos mœurs, c'est qu'aujourd'hui plus que jamais on vit comme si l'on ne devait jamais mourir.

Mais venons au point capital; ce qui nous intéresse le plus, c'est de savoir ce que nous serons dans l'éternité; c'est là même ce qui nous fait envisager la mort avec tant d'horreur que cette affreuse incertitude sur l'autre vie. Mourir n'est point pour un mondain ce qui l'effraye davantage; mais, après ma mort, où irai-je? Quel sera mon partage? ou le ciel, ou l'enfer? Affreuse incertitude qui le fait pâlir à l'aspect de la mort, et frissonner à la seule pensée que tout ceci va finir, que ce qui va commencer ne finira pas, et qu'il ne quitte la prison du temps que pour entrer dans l'abîme de l'éternité. Or, quelque extraordinaire que puisse paraître ma proposition, je prétends que cette incertitude n'est point si difficile à dissiper; je dis que la mort peut nous donner, et nous donne en effet des signes presque indubitables sur ce qui regarde notre sort dans l'autre vie, notre béatitude ou notre réprobation éternelle; et comment cela? Par la manière dont on reçoit la mort, par la manière dont on la soutient.

Si vous la voyez approcher avec résignation, avec cette tranquillité d'âme, et même cette frayeur mêlée de confiance et d'amour qu'ont fait éclater les saints à ce dernier moment, n'est-ce pas être presque assuré de votre prédestination? et quel sujet y aurait-il de trembler pour vous? Mais que penser des chrétiens du monde, à qui, pour annoncer la mort, il faut des artifices, des précautions étudiées, et les tromper toujours par quelque espérance de vie; pour qui enfin, lorsqu'on la leur annonce, c'est un coup épouvantable qui les abat et les désespère?

Mais, direz-vous, qui ne sait qu'il en coûte toujours à un homme du monde pour se résigner à la mort? S'il a de la répugnance à s'y soumettre, du moins ensuite sait-il mieux la soutenir? Il appelle les ministres, il met ordre à sa conscience, il reçoit les sacrements... Je vous entends, mon cher auditeur; oui, je sais que l'irréligion n'a pas encore assez prévalu dans le monde pour se dispenser à ce dernier moment des devoirs du christianisme; je sais même qu'il n'est point de si grand pécheur qui veuille mourir sans les secours de l'Eglise; mais comment les reçoit-on, et dans quel état? Accablé des maux qu'on souffre, ayant à peine l'usage des sens, les yeux déjà fermés à la clarté du jour, la langue embarrassée, l'esprit troublé, au dedans la crainte et l'effroi, au dehors les tourments et la douleur. Mes frères, quels sacrements, quelles confessions! Où êtes-vous alors, amour, confiance en Dieu, désir des biens éternels? Vous êtes noyés, abîmés dans un torrent de peines et d'inquiétudes mortelles, ou endormis dans la léthargie d'une raison anéantie, d'un corps sans chaleur et sans mouvement : que peut la grâce alors, et toute puissante qu'elle est, agit-elle où la nature n'agit plus?

Et en supposant même que, par un excès de miséricorde, Dieu permît aux pécheurs de se reconnaître dans cet état, y aurait-il encore beaucoup à espérer? Est-il à croire que dans un moment vous puissiez renoncer à toutes vos passions, dans un moment rompre tant de chaînes et d'habitudes, dans un moment détester ce que vous avez toujours aimé? Vous le dites, je le sais; vous le promettez : mais à la façon dont vous vous repentez, dont vous vous accusez, croyez-vous que le ministre ne voit pas ce que vous allez devenir pour l'éternité? D'où vient donc, me direz-vous, qu'il absout? D'où vient même qu'il donne des espéran-

ces et qu'il console? Eh quoi! mes frères, pouvons-nous faire autrement alors, dès que vous faites, dès que vous promettez tout ce que l'Eglise demande? Hélas! nous voyons que notre présence seule inspire la terreur, et nous l'augmenterions encore par des discours menaçants! nous voyons un malheureux près de périr, déjà sur le bord de l'abîme; et nous lui insulterions, nous viendrions pour le désespérer encore! nous voyons autour de nous une épouse éplorée, des enfans consternés, toute une famille fondre en larmes; et nous pourrions ajouter à leur consternation, en leur annonçant nos craintes sur le salut de celui qu'ils pleurent! Grand Dieu! ce n'est pas qu'il ne fût peut-être à souhaiter que nous eussions la force de le faire, et que lorsqu'on nous appelle pour certains pécheurs, nous eussions le courage de faire retentir à leurs oreilles tous les anathèmes de la religion, et de leur dire comme le prophète à Saül : C'en est fait, et Dieu vous a rejeté. Peut-être que ces sortes d'exemples renouvelés quelquefois ouvriraient les yeux à bien des pécheurs, et s'ils étaient inutiles pour le mourant, du moins seraient-ils nécessaires pour les spectateurs, qui se retireraient saisis de ce spectacle, et déjà convertis au fond du cœur.

Mais, pour être les ministres du Dieu des vengeances, nous n'en sommes pas moins des hommes; et, dans le plus grand pécheur, nous voyons toujours un frère, nous plaignons notre semblable. Hélas! dans ce moment, le ministre de Jésus-Christ fait tous ses efforts pour vous rassurer, et lui-même ne peut s'empêcher de trembler pour vous; il ne vous parle que des bontés de votre Dieu, et il aperçoit déjà en vous toutes les marques de sa colère. Il faut cependant qu'il achève de remplir son ministère; et enfin, pour l'édification de ceux qui vous entourent, il vous presse de montrer quelques bons sentiments; et dans le monde il n'en faut pas davantage pour une bonne mort. Bientôt le bruit en est répandu dans toute une ville; on entend dire qu'heureusement cette personne s'est reconnue à la mort, qu'elle a tenu à tous les assistants les discours les plus édifiants, qu'elle a même demandé pardon de ses scandales; on le dit, et c'est assez, on se calme sur son sort. Et l'on ne pense pas que ces bons sentiments viennent de la nature plutôt que de la grâce, de l'amour de soi-même pour qui on commence à désespérer, plutôt que de l'amour d'un Dieu qu'on n'a jamais servi, et qu'enfin, on peut mourir repentant, et mourir réprouvé. Pourquoi? Parce que c'est un repentir forcé, tel que celui d'Antiochus, auquel le Seigneur a dit qu'il ne ferait jamais de grâce; parce qu'il ne suffit pas à la mort de se repentir d'avoir offensé Dieu et de craindre ses jugements; les plus grands scélérats se repentent alors : mais il faut que ce mouvement de crainte et de pénitence soit un mouvement du Saint-Esprit, qui ait la grâce pour principe; et Dieu a juré qu'il insulterait au pécheur mourant : *In interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (*Prov.*, I.)

Mais que vois-je ici, chrétiens, et que veut dire ce mouvement soudain que j'aperçois autour du pécheur mourant et dans toute sa maison? que signifie cet appareil de religion qui s'offre à mes regards? Un prêtre, portant dans ses mains le Saint des saints, s'avance avec pompe vers la demeure de ce riche; je le vois qui entre à la lueur des flambeaux, au milieu du cortége qui l'accompagne, et de tout un peuple accouru à ce spectacle. Quoi donc! le gage et le sacrement du salut, l'Agneau sans tache, le Dieu de paix à cet homme qui a toute sa vie méconnu son Dieu et sa religion! à ce mondain qui a fait de sa maison le palais du luxe, de la mollesse, de la volupté, où se rendaient en foule les passions et les plaisirs! O pompe redoutable! ô funeste appareil! je crois voir l'arche sainte conduite dans le temple de Dagon. Eh! qu'y a-t-il qui ressemble mieux au temple d'une idole que la maison de ce riche, vrai temple de la fortune, où les dépouilles des malheureux, étalées de toutes parts, servent de décoration et d'embellissement; où se sont faits tant de sacrifice à l'intempérance et à la volupté; où paraissent sur les murs ces ouvrages infâmes, ces peintures voluptueuses, et peut-être les images de celles que la passion a bien mieux gravées dans son cœur! O patience de mon Dieu! je vous vois conduit à travers tous ces monuments de crime et de scandale pour être présenté, à qui? à ce pécheur languissant dans les bras de la mort, et qui, trop semblable à l'idole de Dagon, a des yeux sans voir, des oreilles sans entendre. Vous voilà dans la maison, bientôt dans la bouche et dans le sein de votre plus cruel ennemi, d'un lâche chrétien, qui n'a cessé de vous braver, de vous offenser jusqu'à la mort. Eh quoi! Seigneur, n'êtes-vous donc plus le Dieu fort et terrible? Levez-vous, et manifestez toute votre colère. Ah! dit l'Ecriture, partout où les Philistins conduisaient l'arche sainte, la présence du Seigneur se faisait sentir par le trouble et la terreur; ainsi, au moment de leur mort, le Dieu des vengeances signale son entrée dans la maison de ses ennemis par l'effroi et la consternation : et de même que Dagon le lendemain se trouva renversé devant l'arche, à peine le pécheur a-t-il vu approcher son maître, à peine a-t-il reçu son Dieu, qu'il tombe dans toutes les horreurs du trépas : déjà sa voix éteinte laisse à peine échapper quelques sons confus; les forces l'abandonnent, la parole cesse; un reste de sang circule à peine dans ses veines, une sueur froide et une odeur de mort se répandent de toutes parts; on ne sait plus s'il tient encore à la vie, lorsque tout à coup ses forces semblent renaître, pour donner le spectacle le plus effrayant; tout son corps paraît agité, ses yeux égarés lancent des regards affreux; et la mort soudain venant fondre sur sa victime, sa

bouche s'entr'ouvre, ses yeux se fixent, il expire, tout est mort.

Grand Dieu ! la voilà donc devant vous et à votre tribunal, cette âme sortie de son corps et de ce monde avec tant de regrets; cette âme, qui est pourtant toute couverte du sang de Jésus-Christ, ce sang qui aurait dû la sauver, et qu'elle a peut-être réservé pour le dernier de ses crimes. Nous serait-il permis, ô mon Dieu ! de vous interroger sur son sort, et de vous demander si c'est là mourir dans votre haine ou dans votre amour; si de telles morts sont des effets de votre grâce, ou des coups terribles de votre colère, et d'autant plus terribles que les exemples, à force d'être journaliers parmi nous, sont devenus presque inutiles? Mes frères, y pensons-nous ? et quelle est notre léthargie, si tant de coups de foudre ne nous réveillent pas !

Finissons donc, mon cher auditeur, et finissons par une réflexion qui me paraît importante. Sans doute, tout ce que vous venez d'entendre vous a vivement frappé : ici la vérité s'imprime profondément, l'esprit se trouble, la nature souffre, et la conscience pousse des cris effrayants. Ce qui m'étonne seulement, c'est que d'aussi grandes vérités s'effacent si promptement, que, le discours fini, vos réflexions le soient aussi, et qu'il ne faille qu'un instant de plaisir, pour vous faire oublier ce jour terrible où tout doit finir pour vous. Nous y penserons, disent les mondains, dans le temps de la maladie : et moi je vous dis que vous n'y penserez pas; qu'on vous verra, pour vous étourdir sur votre dernière heure, affecter de faire les fonctions d'homme d'Etat et de cabinet, de père de famille et de magistrat, presque sous les coups de la mort. On vous verra, comme tant d'autres, apppeler autour de votre cercueil tout ce qui peut en écarter l'idée, et, la mort à vos côtés, attendre pour la reconnaître, que vous ayez perdu presque tout sentiment de vous-mêmes. On vous verra, femme mondaine, jusque sur votre lit de mort, au lieu de penser à votre âme, être occupée du soin de votre corps, faire un triomphe à votre amour-propre des débris de votre cadavre, interroger les personnes qui vous entourent pour être trompée sur votre état, chercher par de pitoyables artifices à effacer de votre visage les signes effrayants du trépas. Que d'exemples fréquents de cette vérité ! et qu'ils devraient bien apprendre à ces idoles du siècle, à mettre entre la vie et la mort un autre intervalle que celui de la maladie. Nous y penserons dans la vieillesse : on sait qu'il faut mourir, et l'on s'y résigne plus aisément quand la vie a moins d'attraits. Préjugé, mon cher frère, chimère qui trompe presque tous les hommes. Plus on a vécu, plus il en coûte pour cesser de vivre; plus l'arbre a jeté de profondes racines, plus il est difficile à ébranler; moins il reste de terrain à défendre, plus on s'efforce de le disputer.

L'amour de la vie, qui aujourd'hui s'étend à quarante, à soixante années, se resserre dans un plus petit espace; et là, comme dans son dernier retranchement, il résiste encore et tient bon contre tous les discours sur l'éternité. Non, mes frères, désabusons-nous : on ne reçoit la mort avec confiance que lorsqu'on s'y est préparé avec frayeur : affreuse pour le mondain, elle est douce pour le chrétien; et avec quelque faste que les héros du siècle finissent leur carrière, la vertu seule est majestueuse à la mort.

Que n'y pensons-nous donc, et pourquoi éloigner de notre esprit un jour si près de nous? Oui, au lieu d'employer notre imagination à errer toute la vie sur des projets de fortune, et à nous faire mille songes puérils, il faudrait vous en servir quelquefois, pour vous représenter tel que vous serez dans ce dernier moment, étendu, pâle, défiguré, tremblant sur le lit de douleur. Là, voyez autour de vous cet appareil de religion, ce Dieu crucifié, qu'on met dans vos mains défaillantes; entendez cette voix qui vous crie: Partez, âme chrétienne. Là, voyez à vos pieds la terre ouverte pour engloutir sa victime, et les vers, qui, comme dit un prophète, crient du sein de l'abîme qu'on leur apporte leur pâture. Là, enfin, voyez votre âme errante sur vos lèvres, votre corps dans le drap lugubre qui va l'envelopper; et dans un instant, vos palais changés en un tombeau; vos richesses réduites à un cercueil; vos emplois transportés à vos rivaux; vos richesses à des ingrats; vos titres sur la pierre d'un sépulcre: et, du sein de ce gouffre où vous allez être jeté, élevez votre tête, et voyez de là ce que vous paraîtront cette fortune, ce monde, ces plaisirs, cette fumée; voyez ce que vous penserez de vous-même, de ce que vous avez été, de ce que vous allez devenir, et dites à cette vue: O mon Dieu! que les hommes sont donc insensés de penser à tout durant la vie, excepté au moment qui doit la finir ! Oh ! que l'enchantement des passions est donc funeste, puisqu'il nous aveugle au point de nous occuper du temps et de ce monde, comme si nous n'en devions jamais sortir ! Hélas! un moment, soixante, cent années de vie, voilà pourtant où se réduit tout le séjour que fait sur la terre cette orgueilleuse créature qu'on appelle un homme ; presque aussitôt disparue que produite ; aussitôt couchée dans le cercueil que dans le berceau ; enveloppée du drap de la mort, que des langes de l'enfance. O ombre de notre vie, que vous avez peu de consistance ! O fleur passagère ! le même jour voit votre couchant et votre aurore. Malheur donc, et mille fois malheur, à quiconque attend la mort pour se reconnaître et réfléchir sur lui même ! Le seul sage, le seul heureux, est celui à qui la mort ne peut rien apprendre, qui s'en occupe sans cesse, et qui, toujours dans la crainte, voit son cœur et ses passions attendre et recevoir des lois de cette pensée. Pour lui la mort, de-

venue un sujet de consolation, sera le présage assuré d'une éternité de bonheur.

SERMON XIII.

Pour la fête de tous les saints.

SUR LE SALUT.

Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est. (*Matth.*, V.)

Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.

Ce précepte si sublime, qui renferme toute la loi et la morale évangélique, est-il possible pour un chrétien engagé dans le commerce du monde? Peut-on faire son salut vivant au milieu de cette génération perverse et corrompue? Peut-on être en même temps un saint et un homme du monde?

Grande et importante question, répond saint Augustin, sur laquelle les enfants du siècle n'ont jamais manqué de prétextes et de raisonnements spécieux, pour se persuader que la religion n'est pratiquable que dans les déserts et les cloîtres. En vain, d'âge en âge, l'exemple de tant de justes sanctifiés dans toutes les conditions du monde forme-t-il une preuve victorieuse en faveur de la religion, l'erreur subsiste toujours: rien de plus ordinaire aux mondains, que de se peindre des difficultés qu'ils trouvent sans cesse à la pratique des vertus évangeliques. On se fait bien un devoir dans le monde de remplir toutes les obligations de son état, d'être fidèle à tous les principes de vertu et de probité mondaine; mais, pour la perfection chrétienne, on n'oserait y penser, les obstacles y sont trop grands: je ne suis pas un saint, dit-on, je me contente d'être honnête homme; le monde et le salut, le monde et la sainteté étant incompatibles par l'opposition éternelle entre l'esprit de l'un et l'esprit de l'autre, entre l'Evangile et le monde, Jesus-Christ et le monde.

Que puis-je donc faire de plus conforme à l'esprit de cette solennité, dans ce jour où l'Eglise, ouvrant à nos yeux le céleste Jérusalem, nous montre cette multitude de saints de tous les états et de toutes les tribus, qui ont vaincu le monde et toutes ses puissances; à la vue de ce spectacle si propre à confondre vos préjugés, que puis-je faire de plus utile et de plus convenable, que d'entreprendre de traiter ce grand sujet, de la possibilité du salut dans le monde même, des moyens de se sanctifier jusque dans les embaras et les périls du siècle?

Vous dites : le salut est trop difficile dans le monde. Pourquoi? Parce que les obstacles y sont trop grands, trop fréquents; les moyens de salut au contraire trop rares ou trop faibles : or, à qui ne rencontre que des obstacles sur sa route, et presque point de secours, quel peut être son espoir? Sa perte n'est-elle pas certaine? Mondains, voilà votre langage; voici celui que j'y oppose. Je demande d'abord, s'il est vrai que les obstacles au salut soient dans le monde aussi grands, aussi insurmontables qu'on les fait; en second lieu, si les moyens de salut sont aussi faibles, aussi rares qu'on le dit. Et je réponds qu'il n'est ni si aisé de se perdre, ni si difficile de se sauver dans le monde qu'on le croit; je dis (et voici le plan de ce discours) que, si l'on se perd dans le monde, c'est qu'on le veut bien, parce qu'en effet les obstacles du monde au salut ne sont pas toujours tels qu'on les fait; ce sera le sujet de la première partie. Je dis que, si l'on ne se sauve point dans le monde, c'est qu'on ne le veut pas, parce que le monde même renferme des moyens de salut et de sanctification plus grands qu'on ne pense; ce sera la seconde partie.

Quels sont les obstacles que le monde oppose au salut; quels sont les moyens de salut qu'on peut trouver dans le monde? L'une et l'autre proposition sont trop intéressantes sans doute pour ne pas me répondre de toute votre attention. Puissent-elles triompher de vos préjugés, et vous forcer de convenir que, dans aucune condition du monde, il n'est point impossible d'être un saint et un parfait chrétien. Adressons-nous à la Reine des saints, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

A Dieu ne plaise, chrétiens, qu'infidèles à notre ministère, nous osions lever les anathèmes de Jésus-Christ contre le monde. Périsse mille fois le faux prophète qui pourrait cesser de crier : Fuyez du milieu de Ninive et de Babylone corrompue; fuyez ce siècle proscrit, cette terre abominable, qui n'enfante que piége, séduction, scandale; *Fugite de medio Babylonis.* (*Jerem.*, LI.) Quel est donc mon dessein? Prenez garde, et saisissez bien ma pensée. Je suppose que votre vocation est d'être dans le monde, que c'est Dieu lui-même qui vous appelle dans l'état que vous y occupez. Si c'est contre l'ordre et la volonté de Dieu que vous y êtes, je vous préviens, ce n'est plus pour vous que je parle, la fuite et la retraite sont le seul parti qui vous reste; *Fugite de medio Babylonis.* Mais si c'est par l'ordre et la volonté de Dieu que vous y êtes, non-seulement il est vrai, mais il est même de foi que vous pouvez vous y sauver; et en vain prétexterez-vous les obstacles du monde au salut: si vous ne vous y sauvez pas, y étant placé de la main de Dieu, je dis que ce n'est plus au monde, mais à vous seul qu'il faut imputer votre perte et votre naufrage. Pourquoi? En premier lieu, parce que ces obstacles du monde au salut, tant de fois allégués, sont le plus souvent dans vous-même, et faussement imputés au monde; en second lieu, parce que ces obstacles, quoique réels et véritables, sont, pour l'ordinaire, grossis ou exagérés; troisièmement enfin, parce que les obstacles, quelque grands et multipliés qu'ils soient en eux-mêmes, ne sont jamais invincibles par rapport à vous. En trois mots, obstacles du monde au salut, obstacles souvent supposés, toujours exagérés, jamais invincibles : trois

vérités, qui, bien approfondies, forceront le mondain le plus aveugle d'avouer que la perte ne vient que de lui-même : *Perditio ex te, Israel.* (*Osee*, XIII.)

Je dis en premier lieu, obstacles du monde au salut, obstacles souvent supposés et faussement imputés au monde. Tels sont en général, la négligence, la mauvaise volonté, les délais affectés touchant l'affaire du salut et de la conversion. Qu'est-ce en effet que le salut pour la plupart des chrétiens ? Ne pensez pas que ce soit toujours, ainsi qu'ils l'affectent, un objet absolument indifférent ; c'est au contraire un désir toujours permanent et caché au fond de leur cœur : presque point de pécheur qui ose dire de sang-froid j'ai renoncé à sauver mon âme ; mais c'est un désir étouffé par une foule d'autres désirs, un projet repoussé, combattu par mille autres projets, qu'on espère cependant effectuer un jour, lorsque tous les autres desseins seront remplis. Chacun se dit à lui-même : Quoi ! ma jeunesse se passerait dans la pénitence, à fuir le monde et les plaisirs ! Non; il est un temps pour tout, un âge pour les passions, un âge pour les vertus; un temps pour le monde, un temps pour la religion. Dans cette pensée on travaille à se rendre la jeunesse heureuse et agréable; on la prolonge, on la fait durer autant que le monde fait durer ses attraits et ses charmes; les discours sur la conversion, on les écoute comme les conseils d'une autre saison; à tel âge, dit-on, à tel temps de la vie, je reviendrai à moi et je me convertirai : mais comme en passant d'un âge à l'autre les passions ne passent point, qu'en changeant d'état et de situation, on ne change ni de cœur, ni de caractère; qu'arrive-t-il? que le salut est presque toujours comme un songe de l'esprit, dont le projet est formé, l'époque toujours fixée, mais dont le moment et l'exécution n'arrivent jamais. J'en appelle à vous-même, mon cher auditeur : ne sont-ce point là les dispositions de la plupart des chrétiens du monde à l'égard de leur salut? et plaise au ciel que, témoin de leur erreur, vous n'y reconnaissiez pas la vôtre. Or, cette malheureuse sécurité, qui est dans tous les hommes le premier et peut-être le plus grand obstacle au salut; ce funeste sommeil qui ne vous permet de donner à Dieu qu'un avenir incertain, à la religion que des désirs vagues et impuissants ; je le demande, est-ce au monde et à la contagion du monde qu'il faut l'attribuer? Est-ce lui qui vous force de remettre le salut à l'extrémité, et de faire de la plus importante, de la première de toutes les affaires, la dernière de la vie ? En vain direz-vous que c'est le charme de ses plaisirs, qui enchaîne votre volonté, et que si vous n'étiez pas dans le monde vous auriez plus de courage et de résolution. Non ; tant s'en faut que le monde règne sur nous jusqu'à s'emparer de notre volonté et à nous aveugler sur nos intérêts; à la première occasion, dès qu'il s'agit de parvenir à un poste, de faire réussir un projet d'ambition ou de fortune vous retrouverez toute votre activité. Le monde a beau faire briller ses plaisirs, il suffit que la fortune appelle, on ne prend point le change; on fait trêve avec les passions; on s'arrache à toutes les délices pour voler aux travaux et aux fatigues, et lors même qu'à un certain âge le monde vous invite au repos et à la retraite, la cupidité l'emporte, et vos regards ne se portent plus que sur l'objet qu'elle vous présente. Ce n'est donc ni le monde ni ses plaisirs qui ont produit en vous cette insensibilité, cette indifférence pour le salut : mais plutôt un cœur dépravé qui, avant même que d'entrer dans le monde et d'en connaître les dangers, a formé le dessein de ne penser à son salut que lorsqu'il serait forcé par l'âge de ne plus penser au monde; en un mot une mauvaise volonté que la pensée de la conversion attriste, et qui, n'envisageant qu'avec chagrin le moment où il faudra revenir a Dieu, a résolu de se défendre contre la grâce et de ne se rendre qu'à l'extrémité.

Mais faisons mieux : laissons à part l'intention et la volonté sur lesquelles vous prétendez que personne n'a droit de vous juger, et disons : obstacles du monde au salut, obstacles faussement imputés au monde. Tels sont en particulier tant de vices de nature, de caractère, d'inclination, d'habitude, qui cent fois ont fait échouer le projet de la pénitence, qui cependant ne peuvent être imputés qu'à vous-mêmes. Pourquoi? Parce que le commerce du monde, loin d'avoir pu vous les donner, aurait dû au contraire les combattre et les réprimer; je m'explique : c'est par exemple son humeur brusque et emportée qui fait perdre à cet homme en place tout le mérite de ses travaux et de ses vertus devant Dieu et devant les hommes; il se sauverait dans son état, s'il savait prendre en patience toutes les peines et se rendre doux et affable. Or est-ce le monde qui rend cet homme si difficile, si colère, si emporté? Au contraire, il lui prêche la douceur, la patience, l'honnêteté; et, pour plaire à Dieu dans son état, on peut dire qu'il ne lui a manqué que d'y plaire au monde et d'y vivre selon le monde.

C'est un libertinage effréné qui a entraîné ce jeune homme dans la dissolution et la débauche : né avec mille belles qualités, s'il eût voulu commander à sa passion, il eût été un modèle de sagesse. Est-ce le monde qui l'a précipité dans cette vie licencieuse et impie? Au contraire, depuis qu'il tient cette conduite, il est réduit à chercher les ténèbres et à fuir le monde, qui, par ses railleries, ses mépris, le fait rougir de lui-même. Sans les discours du monde qui lui reproche de déshonorer ainsi son rang et sa naissance, il eût porté peut-être plus loin les vices de son caractère, les excès d'un naturel bouillant et fougueux. Et combien de jeunes gens pour qui la censure publique eût été seule un frein à leurs désordres, et à qui il n'a manqué que d'écouter le monde pour revenir à leur devoir !

De même, c'est un attachement honteux aux biens de la terre, un intérêt sordide, une dépense folle, un luxe monstrueux, une conduite suspecte ou déréglée, qui vous perdent sans ressource. Est-ce au monde et à la contagion du monde qu'il faut s'en prendre; ou plutôt à la nature, au caractère, qui, trop souvent indomptables, forment des avares, des prodigues, des femmes scandaleuses, malgré les discours et les satires du monde? Et ne dites pas qu'éloigné du commerce des hommes on eût trouvé moins d'occasions de se livrer à ses penchants et plus de moyens de les combattre; car il est si vrai, du moins pour la plupart de nos vices et de nos défauts, qu'ils sont entièrement indépendants du commerce du monde, qu'ils subsistent souvent même après l'avoir quitté. Voyez dans la dévotion cet esprit mordant et atrabilaire; le fiel n'en est pas moins dans ses discours, et de médisant qu'il était par humeur, il semble être devenu satirique par zèle et par devoir. Placez loin du monde et dans la retraite ce caractère hautain et impérieux, cet esprit dissipé, intrigant, ambitieux; qu'arrivera-t-il? Vous le savez, et combien de maisons saintes sont tombées dans le relâchement par ces coupables sujets, qui ont porté dans la religion les vices de leur caractère; à Dieu par leur profession, au monde par leurs intrigues, formant plus de projets, conduisant plus d'affaires du fond de leur retraite qu'ils n'eussent fait au milieu du siècle, parce qu'en quittant le monde ils n'avaient pu se quitter eux-mêmes! Ce n'est donc pas toujours le monde qui fomente nos passions, qui entretient nos vices; et avant que de l'accuser de notre perte, il faudrait examiner si la cause n'en est point dans nous-mêmes et distinguer dans chaque homme ce qu'il a mis du sien dans la dépravation de ses mœurs; c'est-à-dire, ce qu'il avait de vices et de passions avant que d'entrer dans le monde; et l'on verrait que, dans presque tous les égarements de la vie, le monde y a moins de part que nous-mêmes. La nature a commencé, l'orgueil achève : la source des vertus et des vices est dans notre propre cœur; et comme un homme bien né dans le monde y devient rarement un malhonnête homme, le vertueux un débauché, le sage un dissipateur, quoique le monde soit rempli d'écueils et de désordres; de même, si l'on devient un libertin et un impie, c'est que le caractère en avait déjà décidé, et que pour un pécheur dont le monde a causé la perte, il en est mille qui l'en accusent, à peu près comme saint Augustin le dit de lui-même : que son orgueil le portait à ne jamais s'avouer coupable, et plutôt que d'en convenir, il cherchait à ses désordres une cause étrangère qui fût en lui sans être lui-même. *Excusare amabam, et accusare nescio quid aliud quod meum esset, et ego non essem.*

Enfin, obstacles du monde au salut, obstacles faussement imputés au monde. Telle est la manière même de travailler à son salut, et de s'en occuper dans le monde. Que fait un mondain qui pense à sauver son âme? Il a entendu dire que le joug du Seigneur est doux et léger, qu'on est plus heureux de le servir que de servir le monde, et sans penser que la grâce n'agit que par degrés, qu'avant de goûter les douceurs de la terre promise, il faut franchir le désert de la pénitence; que c'est le Calvaire qui mène au Thabor, et qu'on ne s'enivre du breuvage des élus qu'après avoir goûté le calice d'amertume ; un mondain, au contraire, voudrait trouver la route aplanie et passer presque des dégoûts du vice aux consolations de la vertu. Dans ce préjugé, à peine échappé des voluptés profanes on se livre à la prière, à la retraite, aux bonnes œuvres, et on n'y éprouve que sécheresse, froideur, ennui accablant; qu'arrive-t-il? Que n'osant point entièrement abandonner l'ouvrage, on n'y donne que le moins de temps qu'on peut; en sorte que penser à son salut pour un chrétien du monde, c'est chaque année choisir quelques jour qu'on passe dans la retraite, durant lesquels on fait en prières, en aumônes, en pénitences, à peu près toutes les bonnes œuvres qu'un chrétien doit faire; et ce court intervalle une fois donné à Dieu et à la religion, on croit avoir acquis le droit d'oublier l'un et l'autre, et de donner le reste à soi-même et à ses passions; voilà ce que c'est pour la plupart des mondains que penser à leur salut. Mais ce partage si inégal entre Dieu et les créatures, cette alternative de piété et de scandale, de ferveur et de lâcheté, obstacle si commun dans la vie et si funeste au salut; je le demande encore, à quoi faut-il l'attribuer? Au monde sans doute qui ne souffre pas, qui ne permet pas qu'on serve Dieu autrement? Et moi je dis que le monde, au contraire, est le premier à condamner hautement cette conduite; qu'on l'entend dire sans cesse que ces sortes de vertus sont bien commodes; que c'est donc un grand mérite à des femmes de s'abstenir des plaisirs, des spectacles, des assemblées du monde dans des temps consacrés à la dévotion, pour s'y livrer ensuite avec plus d'ardeur; à des hommes d'affaires et de cabinet, de paraître à certains temps vouloir penser à leur salut, satisfaire aux devoirs de la religion; et, ce temps écoulé, consacrer tout le reste à l'intérêt, à la cupidité; que si c'est là se sauver, l'Evangile n'est pas si difficile, ni la voie du salut si étroite. Tel est, dis-je, le langage du monde sur votre conduite; et combien peut-être parmi ceux qui m'écoutent, qui n'auraient pas le courage même de n'être qu'aussi chrétiens que le monde l'exige : ils s'excusent de leur peu de vertu par la crainte des censures du monde, et ils n'ont pas même les vertus que le monde approuve. Comment donc, encore une fois, osez-vous lui imputer votre négligence dans l'affaire du salut, tandis qu'il vous avertit, qu'il vous juge, qu'il vous condamne, et que, pour être sauvé, il ne vous manque que de penser sur le

salut comme le monde même en pense?

Mais qu'importe que le monde parle si bien de la religion dans la spéculation? il ne lui est pas moins contraire dans la pratique; et si les premiers obstacles naissent de nous-mêmes, peut-on nier que le monde ne lui en oppose de plus grands encore? Né inconstant et léger, il vous faudrait, pour vous sauver, de la retraite et du recueillement; et le monde vous oblige d'être toujours livré à la dissipation, et dans un mouvement continuel; faible, il vous faudrait éviter l'occasion, et vous y êtes toujours exposé; plein de passions, il vous faudrait fuir la tentation, et vous en êtes environné; sensuel, il vous faudrait fuir les plaisirs, et tout vous y invite, tout vous y entraîne. Que sais-je? tant d'autres contre-temps qui semblent rendre incompatible le salut avec le monde. Oui sans doute, mais c'est ici le point essentiel pour lequel j'ai dit, en second lieu, obstacles du monde au salut, obstacles réels et véritables, mais presque toujours grossis et exagérés.

En effet, dit saint Chrysostome, pour vous montrer d'un seul mot combien peu vous êtes sincère à cet égard, mettons ces mêmes obstacles en opposition avec tout autre objet que le salut; qu'ils se trouvent en concurrence avec votre intérêt ou vos passions, rien ne vous coûtera pour les vaincre. Il vous faudrait, dites-vous, de la retraite, et votre état ne vous le permet pas; mais, continue ce Père, qu'on vous l'ordonne pour prévenir ou réparer une infirmité, pour rétablir un désordre arrivé dans vos affaires, ou même pour un délassement prétendu nécessaire; les affaires cessent, le temps est bientôt trouvé, les mesures prises; on en a toujours pour penser à son plaisir, jamais pour s'occuper du salut et de l'éternité. Vous auriez besoin de violence pour rompre votre caractère, vaincre cette passion, cette mollesse, cette sensualité; et dans le monde on n'en est pas capable. Mais quoi! vous l'êtes si promptement, et vous vous piquez si fort de l'être lorsqu'il s'agit de tout autre objet que le salut. Ce guerrier si efféminé, si voluptueux, devient dur à lui-même, brave toutes les fatigues lorsque l'honneur l'appelle dans la carrière de la gloire. Ce grand si hautain, si impérieux avec ses inférieurs, même avec ses égaux, est si humble, si souple, si flatteur devant son maître; il s'en fait un mérite, et il plie son caractère selon que l'exige sa fortune. Il vous faudrait vaincre ce faible du cœur et de l'esprit, ce défaut, cette habitude; et ils sont invincibles au milieu des piéges du monde. D'où vient donc qu'ils ne le sont plus, lorsqu'il s'agit des avantages de la terre? Le monde fait tous les jours les plus grands miracles: l'ardeur de parvenir donne de la santé aux faibles, du courage aux paresseux, de l'industrie aux simples; il fait surmonter des difficultés, trouver des ressources en soi-même dont on ne se croyait pas capable. Je ne disconviendrai donc pas que la route du ciel ne soit plus semée d'écueils dans le monde; mais je vous dirai en même temps: faites, pour assurer votre salut, ce que vous faites tous les jours pour sauver votre honneur, votre intérêt, votre réputation; aimez seulement votre âme comme vous aimez votre corps, et bientôt vous serez plus fort que tout ce qui vous environne, plus fort que toutes les puissances du monde. Je vous dirai que c'est en vain que vous accusez le monde et ses plaisirs: tant s'en faut qu'ils soient si séduisants, que de votre aveu même, du milieu de ces fleurs trompeuses percent à chaque instant des épines qui ne produisent que trop de tristes retours sur soi-même. Et plût au ciel que le monde n'opposât au salut d'autre obstacle que les plaisirs! on en serait bientôt désabusé; et comme le dégoût qui les suit fait toujours des sages et des philosophes, il ferait à la longue des chrétiens et des saints.

Mais disons mieux, et en supposant le monde aussi dangereux, ses obstacles, ses périls, ses tentations aussi invincibles que vous les prétendez; avant d'en conclure que le salut y est impossible, il resterait encore une question à examiner, savoir: si ces dangers, ces obstacles, ces tentations existent à votre égard, en un mot, s'il y a un monde pour vous? Dans cette supposition, je vous dirais: de quoi vous plaignez-vous, mon cher auditeur? de quoi accusez-vous le monde? Qu'il est séduisant par l'attrait de ses voluptés? Voyez si la saison n'en est point passée pour vous et si vous n'entendez pas dire sans cesse: que fait cette femme à ce jeu, à cette assemblée; avec un luxe, un enjouement qui n'appartiennent qu'à la jeunesse? ce vieillard, ce magistrat, à ce spectacle, à ce divertissement aussi peu convenables à leur âge qu'à leur état? Qu'il est difficile de ne pas se livrer dans le monde au luxe, à l'intempérance, à la mollesse? Peut-être pour ceux qui sont nés dans l'opulence et les grandeurs; mais vous, placé par la Providence dans une situation si différente, voyez si le monde n'est pas si indigné du ton et des airs que vous affectez, qu'il vous fait une honte de ce que vous regardez comme un devoir. Qu'il est fâcheux d'être exposé à tant d'occasions de chute, à tant d'attraits et de périls? Oui, pour ceux qui en sont environnés et que rien n'en éloigne; mais vous dont la santé est frêle et chancelante, qu'avez-vous à en redouter? Et vous, infortuné, vous n'avez point à craindre les dangers de la prospérité; pauvre, vous n'avez point à redouter les périls de l'opulence; dans la peine et le travail vous n'êtes donc point exposé aux tentations de l'oisiveté; peu favorisé des dons de la nature, vous ignorez le danger de plaire et de séduire: quelle situation pouvait être plus avantageuse? Vous accusez les attraits du monde, et ce monde n'a pour vous que des rigueurs et des disgrâces.

Enfin, disons tout: peut-être né avec le

caractère le plus heureux, aviez-vous reçu de la nature tout ce qu'il fallait pour vaincre les puissances du siècle; car voilà encore ce qu'on voit tous les jours dans le monde et ce qu'on n'y saurait assez déplorer : des hommes en qui on remarque les plus grands mérites, qui sont parvenus à la plus haute sagesse, pleins d'amour du travail et de leur devoir; des hommes qui, malgré la contagion du siècle, marchent toujours d'un pas ferme où l'honneur et la vertu les appellent : et je demande comment il est possible qu'ayant foulé aux pieds tous les vices et vaincu tant d'obstacles dans le monde, ils l'accusent encore de leur perte? Si c'est le monde qui les détourne des vertus chrétiennes, pourquoi ne les détourne-t-il pas aussi des vertus morales? N'en coûte-t-il pas autant ou davantage de vaincre ses passions pour être un sage selon le monde, qu'un chrétien selon Dieu, et d'être un philosophe qu'un saint? Si c'est le monde qui les empêche d'être de grands serviteurs de Dieu, pourquoi ne les empêche-t-il pas aussi d'être de grands hommes d'Etat, de politique, de science, de magistrature? Ne faut-il pas renoncer à ses plaisirs, sacrifier son repos et vaincre autant de difficultés dans le monde pour y parvenir, s'y distinguer, s'y faire une réputation, que pour y faire son salut? Eclairé et profond dans la prudence du siècle, pourquoi est-on si indifférent à l'égard de celle de la religion? Rien n'est obstacle dans le monde lorsqu'il s'agit des devoirs de l'honnête homme et du citoyen; tout devient piége, écueil, tentation où il faut remplir es devoirs du chrétien : étrange contradiction! Jamais assez de temps pour penser à acquérir de la considération; le premier mouvement est de s'élancer dans la carrière de l'honneur, de la gloire et des vertus humaines : il est toujours trop tôt pour penser à son salut; le dernier âge, la dernière année, le dernier moment suffisent. Voilà la solution du problème, et pourquoi tant de chrétiens, nés avec tout ce qu'il faut pour se sauver dans le monde, osent se plaindre que le monde, qui n'a pu les empêcher d'acquérir mille vertus païennes, ne leur a pas permis une seule vertu chrétienne; et qu'après avoir triomphé de tous les obstacles pour leur réputation, ils n'ont pu en vaincre un seul pour leur sanctification.

Mais je me trompe peut-être, mes chers auditeurs; peut-être n'êtes-vous dans aucune de ces circonstances, et qu'au contraire votre âge, votre caractère, votre situation, tout est piége pour vous dans le monde. Votre perte y est donc assurée : dernier prétexte pour lequel j'ai dit, en troisième lieu : obstacles du monde au salut, obstacles jamais invincibles, quelque grands, quelque multipliés qu'ils soient en eux-mêmes. L'Apôtre nous l'apprend, que Dieu ne souffre jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, et qu'il nous donne les secours nécessaires pour parvenir malgré les écueils qui nous environnent. Dieu est l'auteur de tous les états, de toutes les conditions : s'il y en avait donc une seule où le salut ne fût pas possible, on pourrait dire que Dieu serait l'auteur de notre perte; ce qui est un blasphème aux yeux de la foi et de la raison. La judicature compte ses Moïse et ses Samuël; le mariage ses Tobie; le veuvage ses Esther; l'épée ses Eustache et ses Maurice; la cour ses Joseph; le trône même ses Louis et ses Edouard. Il a donc été possible de tout temps de se sanctifier dans les différentes conditions du monde. Je sais que vous avez coutume de répondre à ces exemples et à ce raisonnement, que les temps sont différents; qu'aujourd'hui tout est changé, le monde si corrompu, la religion si affaiblie, si abandonnée, que ce qui était possible dans le siècle de nos pères ne l'est pas pour le nôtre. Que veut dire ce langage? Nommez-moi donc un temps et un siècle où le monde n'ait pas été l'ennemi de Jésus-Christ; où la religion n'y ait pas éprouvé des obstacles et la vertu des contradictions. Les temps sont changés! Il est vrai que nos pères, plus chrétiens, se faisaient un mérite de la religion et une gloire de la respecter, au lieu qu'aujourd'hui l'impiété, accréditée dans tous les états, semble être devenue une bienséance; qu'autrefois la jeunesse, retenue plus longtemps sous l'empire paternel et formée par une éducation sévère et chrétienne, vivait dans la crainte de Dieu et des hommes : aujourd'hui indépendante des lois divines et humaines, elle affecte presque en naissant de méconnaître la religion et la nature, et brave également Dieu et ses parents; qu'autrefois la piété, la décence, la modestie faisaient l'apanage du sexe : aujourd'hui une liberté outrée, l'affectation d'un faux savoir, ont érigé en apôtres de l'impiété et du scandale celles qui devaient se faire une gloire de se taire et de l'ignorer; qu'enfin autrefois le luxe, retenu dans de justes bornes, laissait quelques places aux vertus, au lieu qu'aujourd'hui le torrent a rompu les digues, et, confondant tous les états, semble avoir étouffé tous les principes.

Mais quoi! parce que notre siècle est plus corrompu, s'ensuit-il qu'il soit impossible d'être chrétien? parce qu'on a plus à combattre, s'ensuit-il qu'il soit impossible de vaincre? et pour qui pense sérieusement à son salut, peut-on appeler invincibles des obstacles contre lesquels la raison seule réclame, que des païens auraient condamnés, et pour lesquels, sans recourir aux préceptes de la religion, il suffit d'avoir des sentiments pour s'en garantir?

Mais non, répond l'auteur de l'*Ecclésiaste*, il est faux de dire et absurde de croire que le monde de nos jours soit plus dépravé et que le siècle de nos pères ait mieux valu que le nôtre : *Ne dicas quod priora tempora meliora fuere quam nunc.* (*Eccle.*, VII.) C'est, ajoute l'Esprit-Saint, une erreur insensée de le prétendre : *Stulta enim est ejusce modi interrogatio.* (*Ibid.*) Et en effet, pour en venir une fois sur ce pré-

jugé à un raisonnement décisif, je veux supposer pour un instant que les temps sont aussi différents que vous le prétendez; que la suite des siècles ayant affaibli l'idée de la religion, altéré, corrompu les mœurs, ait aussi rendu le salut plus difficile aujourd'hui pour un chrétien engagé dans le monde : dans cette supposition même, pour vous montrer qu'il n'y a point encore d'impossibilité au salut, je cherche quel est de tous les obstacles celui que le temps a le plus accrédité, celui qui paraît le plus invincible; et je trouve que c'est la fausse idée que l'on a dans le monde des devoirs du chrétien : car il est si vrai que l'aveuglement est presque général à cet égard, qu'on ignore si fort aujourd'hui les vrais principes, la voie qui conduit au salut, que lorsque quelqu'un semble en approcher, qu'il a acquis un certain dehors de piété et de régularité, il passe dans le public pour un prodige; il est cité comme un exemple. Un grand, un riche ont-ils fait quelque bonne œuvre, j'entends le monde s'écrier : quelle charité! quelle générosité! Un père, une mère de famille, à l'extérieur, ont-ils quelque régularité? aux yeux du monde c'est un modèle de perfection, un prodige de vertu. Je crois trouver des saints, et je vois que cette charité si admirée n'est que l'effort d'un homme qui, dans une occasion d'éclat ou dans une dernière maladie, vient de donner aux pauvres beaucoup moins qu'il n'a donné à ses passions; que cette religion si prônée dans cet honnête homme, ce chef de famille, se réduit à paraître chaque jour au saint sacrifice, et une fois l'année à la table sainte; du reste, beaucoup d'oisiveté, d'amusement, de mollesse, de sensualité, d'amour de soi-même; presque point de croix, de pénitence, de mortification des sens, d'abnégation intérieure, de renoncement évangélique. On se croit dans les voies du salut et de la perfection, et presque des saints, qu'on n'a pas encore commencé à être chrétien. Voilà, dis-je, ce qu'on voit tous les jours dans le monde; ce qu'on peut regarder comme le plus grand obstacle au salut, la plus grande plaie que la révolution des temps ait faite à la religion : j'avoue même que, lorsque j'envisage par cet endroit le sort des chrétiens de nos jours, peu s'en faut que je ne dise comme eux, que les temps sont bien différents, qu'aujourd'hui la religion est entièrement méconnue, et qu'il est comme impossible de se sauver dans le monde.

Cependant, chrétiens auditeurs, cette ignorance des voies du salut, que le temps semble avoir rendu invincible, cette fausse conscience qui paraît presque générale aujourd'hui, voulez-vous savoir combien elles le sont peu en effet? Ecoutez ce même monde, dans certaines occasions, parler sur la religion et sur ceux qui la pratiquent. S'agit-il de juger les vrais serviteurs de Dieu, les mondains savent étaler toute l'austérité des préceptes de l'Evangile. Prédicateurs de la morale la plus sévère, vous croiriez entendre les chrétiens des premiers siècles; ils connaissent toutes les maximes de la vie intérieure, citent tous les exemples, parlent le langage des saints. Ce n'est point, dit-on, en vivant comme cet homme, cette femme, qu'on se sauve; et il faut voir comme chaque action est examinée, avec quelle sévérité la sentence est prononcée! Non, pour connaître toutes les rigueurs de la vertu et de la perfection évangélique, ce n'est point nos discours qu'il faut écouter, il suffit d'entendre le monde juger la dévotion. Je conclus donc mon raisonnement, et je dis : Si la science du salut, que le temps devrait avoir anéantie, ne l'est pas; si les mondains savent encore dans l'occasion retrouver le langage et les maximes de la vraie piété, pourquoi le temps aurait-il rendu le salut impossible à tant d'autres égards? Le siècle a beau être corrompu, la religion affaiblie, c'est toujours la conscience qui sauve. Tant qu'elle est éclairée, le salut n'est donc point impossible : or elle n'est fausse et erronée que volontairement; elle ne se ressent point de l'empire du temps, puisque les mondains savent, dans l'occasion, parler comme les saints mêmes; ajoutons que, dans tous les états, Dieu a encore des élus, dont la vie exemplaire est une leçon vivante qui réclame contre l'abus et le scandale : on peut donc se sauver encore dans le monde, et rien n'est plus insensé que de prétendre qu'aujourd'hui on ne peut être ni saint ni chrétien comme nos pères l'ont été : *Ne dicas quod priora tempora meliora fuere quam nunc; stulta enim est ejuscemodi interrogatio.*

Mais ce n'est pas tout que de savoir et de connaître; pour se sauver, il faut pratiquer, vivre dans la piété; avoir, en un mot, ce qu'on appelle de la dévotion. Et aujourd'hui la piété fait perdre l'estime du public : qui dit un saint, dit un homme inutile à tout dans l'esprit du monde; il faut donc renoncer à son salut, ou renoncer à son avancement. Est-il bien vrai, mon cher auditeur, vous-même, qui tenez ce langage, le croyez-vous? Si la piété, la dévotion sont un obstacle à votre avancement, pourquoi votre satire ordinaire contre les gens de bien est-elle de dire que la dévotion ne les empêche pas d'aller à leurs fins, de bien conduire leurs affaires et leur fortune, de voir le monde comme les autres, de lui plaire et d'y réussir souvent mieux que les autres? Je ne vois que réputations perdues, fortunes renversées, maisons détruites par l'impiété et le libertinage; je n'en vois point qui aient péri par la religion et les vertus. C'est qu'en effet, nous dit l'Apôtre, la piété est utile à tout, et que tant s'en faut qu'elle fasse perdre l'estime des hommes, qu'elle sert, au contraire, à gagner leur confiance; et qu'il est vrai de dire, de bien des personnes, qu'elles n'auraient perdu ni leurs amis, ni leurs protecteurs, ni leur place, ni l'estime du monde, si elles avaient su y mener une conduite plus chrétienne, et mieux fait leurs affaires, si elles avaient moins négligé celle

de leur salut. Concluons donc que rien n'est plus faible que les raisonnements de la plupart des chrétiens sur les obstacles du monde au salut, rien de plus insensé que de croire que le siècle de nos pères ait été plus favorable à la vertu que le nôtre. Est-ce là tout? Non, chrétiens auditeurs, et non-seulement il y a point dans le monde autant d'obstacles au salut qu'on le dit, mais j'ajoute, qu'il y a plus de moyens de salut qu'on ne pense.

SECONDE PARTIE.

Quoique le monde soit l'ennemi de Dieu, il n'est pas moins son ouvrage ; et à le considérer comme une société où les hommes rassemblés par leurs besoins, conduits par les lois, soutenus par des travaux et des services réciproques, contribuent, chacun dans leur état, au bien public et particulier; tant s'en faut qu'en ce sens le monde soit opposé aux vues de Dieu. L'Apôtre écrivant aux premiers fidèles leur défendait expressément d'en sortir; demeurez, mes frères, leur disait-il, dans l'état où vous étiez lorsque vous avez été appelés à la foi : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est in ea permaneat* (*I Cor.*, VII), voulant par là leur faire entendre que le monde n'est point incompatible avec le christianisme; que Jésus-Christ n'était point venu renverser et détruire, mais au contraire perfectionner la société ; et que, par conséquent, un chrétien pouvait y trouver des moyens de salut et de sanctification.

Or, quels sont-ils ces moyens? Pour les connaître, il faut maintenant considérer le monde sous trois rapports différents : le monde en général, dans le spectacle et le cours ordinaire de la vie qu'on y mène et des événements qui l'agitent ; le monde en particulier, relativement aux devoirs qu'il impose à chacun dans son état et sa condition ; le monde, enfin, mis en parallèle avec l'état du religieux et du solitaire ; et je vais vous montrer que, dans ces trois situations, non-seulement le monde n'a rien de contraire, mais rien même qui ne soit favorable à la religion du chrétien.

Et d'abord, à considérer en général la scène et le spectacle du monde, quelle leçon plus touchante et plus instructive? Ne me soupçonnez point ici de cette philosophie stoïque et farouche, qui, couvrant son chagrin du voile de la sagesse, fait consister la raison à médire et la vertu à tout blâmer. Ne parlons du monde que comme le monde même; qu'y voit-on, qu'y entend-on sans cesse? En vain ses théâtres, ses spectacles chantent sa gloire et sa félicité, mille voix plaintives s'élèvent de toutes parts pour démentir ce concert de fausses louanges : en vain il s'efforce de nous éblouir par un extérieur toujours riant et enchanteur; percez ce dehors trompeur, et vous verrez que le monde est encore à faire un heureux; qu'il n'est presque point de jour qui n'amène quelque nouvelle calamité ; point d'événement qui ne fasse quelque malheureux; point de famille, de maison qui n'ait sa croix et son chagrin domestique; point d'état, de situation qui ne renferme des mécontents; point de bonheur même et de prospérité qui n'ai son poison et ses revers; point de jour enfin qui ne révèle à l'homme qui pense quelque secret qui le dégoûte de plus en plus de la vie, et ne lui fasse regarder le monde comme un tyran superbe qui traîne ses esclaves en pompe au supplice.

Dans les liens du sang et l'amitié, ce n'est que fausseté, trahison, ingratitude, perfidie; on ne sait sur quoi compter ; la vie se passe à donner son cœur et à le reprendre, à souffrir pour les amis qu'on a, ou à se plaindre de ceux qu'on croyait avoir.

Dans les liens du mariage, unions mal assorties, opposition d'humeur, de caractère, d'inclination, éclats scandaleux, procès, divorces, ruptures. Se convient-on, l'inquiétude, le tourment naissent de la tendresse; soins domestiques qui accablent, éducation des enfants, peine de les former, chagrin de les voir périr ou dégénérer; perte du repos, de la liberté; que sais-je? Point de fruits quelquefois plus amers que ceux de l'union la plus heureuse.

Dans le commerce et l'usage des hommes, mérite trompeur, fausses vertus, vices cachés sous le masque de la probité; ce qui paraissait si aimable, si doux au premier aspect, disparaît lorsque la liaison devient plus intime et plus fréquente : ce n'est partout qu'une apparence séduisante qui amène tôt ou tard le repentir pour le cœur, le dégoût et l'ennui pour la raison.

Dans les cercles et les conversations, basses flatteries, fausses louanges, contradictions qui choquent, rivalité de talents qui humilient; récits d'affaires particulières qui n'intéressent point, de chagrins et de catastrophes publics qui intéressent trop, plaintes des malheureux qui fatiguent, ivresse des heureux plus fatigante encore; que dirai-je? On avait cherché le monde pour se distraire, on n'en rapporte souvent qu'un plus grand fonds de tristesse et de chagrin.

Dans les jeux et les amusements, encore plus de dégoût par leur retour journalier et périodique, parce qu'en effet rien ne résiste à l'usage; l'habitude du bonheur fait à la fin des malheureux, le plaisir même le plus vif est souvent si voisin de l'ennui, que l'intervalle qui les sépare peut à peine être aperçu; chaque plaisir est presque une certitude de peine; si l'on a commencé par la joie, on est sûr de finir par la tristesse; tout lasse à la fois et les personnes et les amusements, et l'on se retire enfin aussi mécontent des autres que de soi-même.

Dans les grandeurs et les richesses... Je m'arrête, il n'appartient qu'à ceux qui possèdent les biens de ce monde d'en peindre les dégoûts, les chagrins rongeurs et de nous dire combien de fois ils ont gémi du joug superbe où la fortune les avait attachés. J'ai

construit, disait Salomon, des maisons magnifiques, des jardins et des vergers délicieux où la nature étalait ses trésors et l'art ses prodiges; des bois odoriférants terminaient mes vastes domaines, et je me plaisais à errer au milieu des allées de cèdres, où des eaux jaillissantes offraient à chaque pas le spectacle le plus varié; j'ai ensuite entassé trésors sur trésors, et j'ai voulu posséder en valets, en chevaux, en chars, en esclaves, en équipages plus que tous les rois qui m'ont précédé. Lorsque j'ai eu fait tous ces préparatifs pour qu'il ne manquât rien à ma félicité, du haut de mon trône j'ai appelé dans mes palais toutes les délices; je les ai remplis de jeux, de festins, de symphonies; j'ai été jusqu'à ne refuser aucune volupté à mes sens, aucun plaisir à mon cœur, aucune satisfaction à mon esprit; j'ai tout connu dans la nature, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope... Quel sera le terme de cette étonnante prospérité? Ecoutons. Après avoir rassemblé tous ces biens, continue ce grand roi, j'ai commencé à sentir que rien n'était satisfaisant pour le cœur de l'homme dans ce monde; j'ai vu que tout était vanité et affliction d'esprit sous le soleil : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem spiritus* (*Eccle.*, I); et je me suis retourné vers la sagesse, comme le seul bien véritable : *et converti me ad sapientiam.* (*Eccle.*, II.) Riches, grands, heureux du monde, voilà ce qu'en a pensé votre maître, ce qu'en a écrit celui que la fortune et la prospérité mondaine, ou, pour mieux dire, la Providence avait placé au milieu de tous les biens, pour vous apprendre par son exemple que tous les biens du monde ne sauraient faire un heureux; voilà où l'avait conduit l'expérience de tous les plaisirs de la vie, à en déplorer le vide et le néant.

Et gardez-vous bien d'oser prétendre que notre siècle et le monde de nos jours ont démenti cette vérité. S'il ne fallait, pour la confirmer, que des exemples journaliers et sensibles, je pourrais vous dire que c'est encore ce que nous voyons tous les jours dans ceux-mêmes dont la vie ne paraît qu'une ivresse continuelle; dans ces hommes de jeu, de fête, de spectacle, de volupté, qu'on voit, entraînés par le torrent, passer presque sans intervalle d'un amusement à l'autre. On les croit heureux et lorsqu'on les approche de près tous ces héros de la félicité mondaine, on est surpris, sous ce dehors apparent de satisfaction, d'apercevoir le trouble et l'amertume dans toutes leurs voies : sans plaisir au milieu de tous les plaisirs; il n'y a plus que des goûts bizarres de volupté, la nouveauté, l'excès, la singularité qui puissent réveiller leur âme endormie; fatigués d'eux-mêmes et de leur prétendu bonheur, on les voit quelquefois dans un âge peu avancé déjà lassés de la vie, usés surtout, cherchant tous les goûts sans pouvoir rien goûter, tous les plaisirs sans se plaire à rien, toutes les occupations sans pouvoir se fixer à une seule, courant de cercle en cercle, de théâtre en théâtre; errants, inquiets, mélancoliques, accablés, pour ainsi dire, de leur propre existence : être enfin contraints d'en venir malgré eux à la retraite et à la vie privée, étonnés des peines de leur vie passée, et d'avoir trouvé l'ennui au centre même des amusements.

Encore une fois, ce n'est donc point ici une peinture forcée dont l'humeur ou la satire aient fourni les couleurs. C'est le langage des mondains eux-mêmes, plus éloquents encore que nous sur ce sujet, lorsque l'expérience leur a ouvert les yeux. C'est le langage que vous tiendrez un jour, mon cher auditeur, lorsque les passions éteintes ou lassées auront laissé reprendre à la raison tout son empire et à la religion tous ses droits. Car il en faut convenir, jusqu'à une certaine époque de la vie on ne connaît ni le monde, ni ses plaisirs; les plus beaux discours de morale sur ce point passent pour les rêves d'un cerveau malade. Emporté par les premiers feux d'une jeunesse impétueuse, on se jette en aveugle au milieu du fracas des vanités mondaines; dans cette fièvre de la raison, on prend pour la volupté le scandale et le bruit, rien n'égale l'ivresse de ce premier instant; alors tout enchante, parce que tout est nouveau et que l'âme elle-même, toute neuve, pour ainsi dire, s'ouvre par tous les sens aux premières impressions, se livre avec transport au charme qui l'attire, à l'attrait qui l'a fascinée, et tant que l'illusion dure, peu s'en faut qu'on ne se croie heureux. Arrive un revers, une funeste expérience; ou bien l'âge, les réflexions, la raison, qui tout à coup dissipent le charme, font tomber le bandeau, amènent le dégoût. Etonné, honteux de son erreur, on sent le vide de tout ce qu'on avait tant aimé : on cherche dans son cœur, on est surpris de le trouver sans désirs; dans les créatures, elles n'ont plus d'attraits; dans soi-même, on n'y trouve plus de consolation : naissent enfin les regrets, la langueur, un ennui secret qui dévore. Heureux alors ceux qui ont la force de revenir à Dieu et de se jeter dans les bras de la religion; ceux qui ne l'ont pas s'enveloppent d'une fausse sagesse, et de mondains devenus philosophes ils remplacent une erreur par une autre.

Je n'ai donc point avancé de paradoxe quand j'ai dit que l'usage même du monde pouvait être une leçon de sagesse pour un chrétien. Je ne demanderais aux enfants du siècle, pour se convertir, pour penser sérieusement à leur salut, que de profiter de ce qui se passe sous leurs yeux, et qu'un mondain, à la fin du jour, rentré au fond de son cœur, voulût bien laisser parler sa raison et se dit à lui-même : voilà donc à quoi je sacrifie mon Dieu, mon salut, mon âme, mon éternité; à ce brillant tourbillon de folles passions, à cette scène puérile d'erreurs et d'enchantements trompeurs, où pour un plaisir j'ai cent tourments à essuyer. Quoi! je me plains qu'il n'est point dans le monde de grâces et de moyens de salut! Qu'est-ce donc que ce dégoût des

créatures, cette langueur, cette insensibilité que j'éprouve au milieu de ce qui m'avait autrefois le plus transporté; ces tristes réflexions, qui naissent du sein même de la joie et des amusements, pour m'en découvrir malgré moi l'illusion et le néant? Quoi! je me suis figuré que tout était douceur, agrément dans le monde! et qu'ai-je rencontré partout? Des malheureux accablés de leurs peines, ou de prétendus heureux plus à plaindre encore; des grands sans honneur, des riches sans sentiments, le mérite opprimé, le vice applaudi, de viles idoles qu'il faut encenser malgré le mépris qu'elles inspirent, l'ignorance ou l'injustice placées dans tous les postes, les talents foulés ou avilis; quelques biens à briguer, beaucoup de rivaux à combattre; des grandeurs et des dignités, bonheur apparent pour ceux qui les désirent, esclavage réel pour ceux qui les possèdent; partout ou des vertus infortunées ou des crimes couronnés du succès : voilà le monde et l'histoire du monde. Hélas! on me l'avait bien dit dans mes premières années que tout était vanité et affliction d'esprit dans la vie, qu'il n'y avait de solide que Dieu et la religion. Insensé, je prenais ce discours pour un vain langage, dont on abusait ma crédule jeunesse; mais enfin la vérité perce malgré moi et se découvre chaque jour à mes yeux. O monde! ô plaisirs! fatigante chimère! que me revient-il de vous avoir tant aimés, si ce n'est un vide affreux et le désespoir d'avoir connu trop tard mon erreur? Voilà ce que tout mondain pourrait se dire à lui-même, presque chaque jour, chaque instant de sa vie; ce que plusieurs d'entre nous se sont peut-être souvent dit en secret, et ce qu'ils ont oublié, entraînés par la force et l'empire de l'habitude, qui les empêche de retourner à la vertu, et d'avouer avec Salomon que tout est vanité hormis la sagesse: *Vidi in omnibus vanitatem et converti me ad sapientiam.*

Mais ce ne sont pas les douceurs du monde; au contraire, ce sont ses peines qui font que vous ne vous y sauvez pas; et accablés d'une multitude de devoirs, de travaux, d'occupations.... Je vous entends, mon cher auditeur; aussi ai-je ajouté en second lieu, qu'à considérer le monde en particulier, relativement aux devoirs qu'il impose à chacun dans son état, le monde même vous offre sans cesse des moyens de sanctification. Ici je n'ai besoin que d'une seule réflexion, et de vous opposer vous-même à vous-même. Qu'avez-vous dit, mondain, lorsque vous avez vu certaines personnes renoncer à leur état, à leurs biens et au monde, pour se consacrer à Dieu dans la retraite? Ne vous a-t-on pas vu alors vous élever hautement contre la religion et prononcer, d'un ton décisif, que c'était un travers d'esprit qui conduisait dans la solitude, que le monde n'était point incompatible avec la sainteté; et qu'après tout, celui qui y remplit tous ses devoirs, qui sert bien son prince, le public, sa patrie, sa famille, avait plus de mérite que tous ces prétendus dévots. Osez le désavouer; n'est-ce pas là le langage inconsidéré que vous avez tenu tant de fois, que vous tiendrez peut-être encore? Et si je venais moi-même dans ce moment décrier le monde, et vous dire que, pour vous sauver, il faut renoncer à l'état où la providence vous a placé; si j'alléguais les abus de la profession des armes et du commerce, pour en détourner les guerriers et les négociants; les dangers de la cour et des richesses, pour y faire renoncer les grands et les riches, et les reléguer dans des solitudes; vous crieriez à l'ignorance, au fanatisme; vous diriez que nous venons élever l'édifice de la religion sur les ruines de la société; que c'est bien peu connaître l'esprit de Jésus Christ; qu'une telle morale est contraire à l'Evangile, qui ne tend qu'à perfectionner la société, à la rendre heureuse et florissante, et qu'après tout on peut y vivre et y mourir en chrétien. Tel serait, dis-je, le langage que vous tiendriez encore; et en ce sens vous le tiendriez avec raison, sans doute. Pourquoi? Parce que, malgré vous, vous sentez que dans le monde, comme partout ailleurs, lorsqu'on y est appelé, il n'y a qu'à bien vouloir pour se sauver; que les peines mêmes, les embarras, les devoirs de chaque condition, dès qu'il sont animés de l'esprit de religion, peuvent y devenir des moyens de sanctification. Comparons donc un moment ce que le monde ordonne ou condamne à l'égard des devoirs de la société, avec ce que l'Evangile ordonne ou condamne à l'égard des devoirs du chrétien, et vous jugerez si le salut et le monde sont incompatibles.

Elevé aux premiers postes de l'Etat, et placé entre le prince et les sujets, dépositaire du pouvoir suprême, dispensateur des biens, des grâces, des honneurs, vous voyez ramper devant vous une foule de suppliants. Que vous ordonne le monde? De n'employer votre crédit qu'à faire des heureux, de vous rendre d'un accès facile et agréable à tous; de ne point prendre la hauteur pour dignité, la dureté pour justice, le faste pour un air de grandeur; d'écouter la prière du pauvre confondu dans la foule, comme celles des grands annoncés par leurs titres, du riche distingué par son opulence; et, toujours l'homme du public, de ne jamais exister pour vous-même. Princes, maîtres, grands de la terre, puissants du siècle, l'entendez-vous? Voilà pour vous la loi du monde et le moyen de lui plaire; voilà ce qui ferait regarder les gens en place comme des dieux visibles, qui s'attireraient le respect et presque les adorations du monde : mais obéir à cette loi, n'est-ce pas obéir à Dieu même, et remplir la plus difficile, la première obligation du christianisme; se renoncer soi-même et s'immoler pour ses frères?

Placé sur les tribunaux de la justice, et par vos lumières devenu l'oracle du sénat, par vos travaux le dépositaire de toutes les

affaires et de la confiance du public, vous tenez dans vos mains les biens et les fortunes des familles, le sort de tous vos concitoyens. Que vous ordonne le monde? De fermer l'oreille à la sollicitation, de n'écouter que la voix de la vérité; de défendre la cause de l'orphelin, qui n'a pour lui que ses larmes et son innocence, comme celle de l'homme puissant qui fait parler son rang et son crédit; surtout dans l'examen et la discussion des affaires, de ne jamais vous reposer des travaux que vous pouvez faire par vous-même sur un subalterne vendu à l'intérêt, qui peut-être à votre insu trafique de votre place et de votre autorité: enfin, au milieu de l'accablement et des fatigues d'une étude épineuse et dégoûtante, de ne jamais laisser échapper de mouvements d'impatience, mais de présenter toujours à l'importunité des clients un front serein et sans nuage. Magistrats, hommes publics, hommes d'affaires, hommes d'Etat, que ferez-vous en vous conformant à cette loi du monde? Votre salut; vous pratiquerez le premier, le plus grand de tous les préceptes, le précepte qui oblige tout chrétien de porter sa croix chaque jour, chaque instant de sa vie?

De même, êtes-vous chargé de l'administration des deniers publics, et de faire mouvoir cette portion des ressorts de l'Etat, qui, en donnant l'âme et la vie au corps politique, vous donne des moyens faciles d'accroître votre fortune. Que vous ordonne le monde? De ne jamais vous permettre de gain illicite; de regarder l'or qui passe dans vos mains comme le sang des peuples dont vous devez craindre de vous souiller; d'être juste dans vos emplois, irréprochable dans le maniement des finances, modeste dans votre prospérité, et de ne point offenser le public par une magnificence déplacée; de penser que vos richesses ne sont point à vous, mais aux malheureureux, aux pauvres, à vos frères; que vous devez leur rendre en services, en bienfaits, en largesses, ce que vous en avez retiré par vos travaux, votre industrie. Riches, négociants, financiers, hommes de fortune, voilà pour vous la loi du monde; à ce prix, vous obtiendrez son estime, vous mériterez qu'il vous pardonne votre élévation? Mais n'est-ce pas là aussi travailler à votre salut, et vous conformer au précepte de l'Apôtre, qui vous ordonne d'avoir tout sans rien posséder, et d'user de ce monde comme n'en usant pas?

Enfin, vous êtes peut-être dans une situation fâcheuse, ayant tout à souffrir, et des embarras d'une famille, et du caractère d'une épouse difficile, et de parents bizarres, et de tous ceux dont vous dépendez et que vous devez ménager. Que vous ordonne le monde? De supporter les défauts et les faiblesses d'autrui, de dévorer les chagrins domestiques pour les cacher aux yeux du public; surtout de dissimuler les offenses, lorsque ceux qui vous ont offensé peuvent vous servir, et de sacrifier le ressentiment et la vengeance à l'intérêt et à la fortune. Hommes du monde, hommes ambitieux, hommes d'intrigues et de politique, pères, époux, mères de famille, voilà pour vous la loi du monde et de votre état; mais n'est-ce pas là aussi faire votre salut, et pratiquer avec les premiers devoirs de la charité le précepte de l'oubli des injures et du pardon des ennemis?

Sans descendre dans une plus grande discussion, faites vous-même l'application de ce principe aux différentes conditions du monde, et vous verrez que vous accomplissez sans le vouloir, vous faites sans le savoir, vous pratiquez sans mérite ce qu'il y a de plus difficile dans le christianisme. Vous verrez qu'il n'est aucun état que Dieu réprouve; que les devoirs que vous devez y remplir peuvent y devenir des sources de mérite devant Dieu; que la pénitence, le renoncement à soi-même, qui sont de nécessité pour tout chrétien, sont d'usage et de pratique dans le monde plus que partout ailleurs; que par conséquent il est injuste de vous plaindre que vous n'y avez aucun moyen de salut. Eh! pourquoi donc, me dira-t-on, ne s'y sauve-t-on pas, ou s'y sauve-t-on moins? Voulez-vous le savoir? Non-seulement c'est que personne ne veut voir les moyens de salut qu'il a dans son état, mais qu'encore on porte l'illusion jusqu'à faire dépendre son salut de ceux qu'on n'a pas; en sorte que chacun dans le monde, mécontent de sa vocation, est persuadé qu'il se serait sauvé dans tout autre état que celui où il est placé. Le riche croit les richesses un obstacle au salut, et le pauvre porte envie au sort des riches qui peuvent si aisément acheter le ciel par leurs largesses. L'homme public se plaint de la dissipation où le jettent les affaires, persuadé qu'il se serait sauvé dans la retraite, et le solitaire pense qu'avec plus de dissipation, de liberté, il aurait eu moins de peine à se sanctifier. L'homme dans les liens du mariage tremble pour son salut et envie l'état du célibataire, et l'homme du célibat pense qu'avec un engagement et moins de liberté, il eût évité bien des désordres et des passions. L'homme d'épée envie au ministre du sanctuaire la sainteté de son état, et croit le salut bien plus assuré à l'ombre de l'autel que dans le tumulte des camps et des armées; et le prêtre, alarmé de la perfection qu'exige la sainteté de son caractère, accablé sous le poids et la grandeur de ses obligations, croit le salut bien plus aisé pour le guerrier et l'homme du siècle. Enfin, lorsque l'occasion ou la curiosité conduit les mondains dans ces fameux monastères où règne encore la ferveur primitive de l'institut, c'est là surtout que se montre à découvert l'illusion du préjugé. Frappés de l'odeur de sainteté qu'ils respirent en ces saints lieux, on les voit contempler d'un air d'étonnement et d'admiration ces pieuses retraites, où le joug du Seigneur et l'onction de la grâce ont fait tant d'heureux esclaves de Jésus-Christ; à

la vue de ces victimes de la pénitence, dont le visage exténué laisse apercevoir à travers les débris de la nature crucifiée la paix de l'âme et les consolations de la vertu, les mondains ne peuvent se défendre de faire un triste retour sur eux-mêmes, et d'avouer qu'on est heureux lorsqu'on est appelé dans ces maisons saintes, qu'on est bien assuré d'y faire son salut; que, pour eux, il n'est point surprenant s'ils se perdent au milieu du monde; et tout le fruit qu'ils retirent de l'édifiant spectacle des saints du cloître, c'est le découragement et le désespoir de pouvoir l'être dans le siècle. Terminons donc cette instruction par le parallèle du monde avec l'état du religieux et du solitaire, afin de détruire un préjugé d'autant plus dangereux qu'il paraît mieux fondé, et montrons au chrétien du siècle que non-seulement il n'a rien dans son état qui doive le décourager, mais rien même qu'il doive envier à l'anachorète et au solitaire : troisième et dernière proposition.

A Dieu ne plaise que je vienne ici déprécier l'état le plus parfait, qui a donné tant de saints à l'Eglise, et au monde tant d'exemples de vertu. Non, je ne disconviendrai pas que la retraite ne puisse former plus sûrement des saints et des élus, qu'elle n'en forme même en plus grand nombre que le monde. Que veux-je donc dire? Suivez-moi, et, afin d'écarter tout nuage, toute équivoque, établissons ici quelques principes qui, en développant ma pensée, la mettront hors d'atteinte.

Premier principe. Dans tous les états c'est la vocation qui décide du salut et de la facilité du salut : *Non qui vocatur a semetipso, sed qui vocatur a Deo* (*Hebr.*, V), nous dit l'Apôtre. De là vient que la retraite a ses scandales comme le monde, ses réprouvés comme le monde; par conséquent, en ce sens, il est vrai de dire que tous les états sont égaux dans l'ordre du salut; que, pourvu qu'on y soit appelé de Dieu, l'homme du monde n'a ni plus à craindre, ni plus à espérer dans son état que le religieux, le guerrier que le prêtre, le courtisan que le solitaire; je dis plus, et si la vocation est dans l'ordre du ciel et vient de Dieu, en vain changerait-on d'état, en vain embrasserait-on le genre de vie le plus austère : le guerrier ne serait qu'un mauvais prêtre, le père de famille un mauvais religieux, le courtisan un mauvais solitaire. Pourquoi? Parce qu'on ne serait plus dans l'ordre où Dieu nous appelle, et qu'à moins d'un miracle de la grâce, on ne se sauve pas où Dieu ne nous veut pas : *Non qui vocatur a semetipso, sed qui vocatur a Deo.*

Second principe. Dans tous les états, quoiqu'on y soit appelé de Dieu, on trouve des obstacles au salut, et, en prenant même le joug du Seigneur, il faut se préparer au combat : *Fili, accedens ad servitutem Dei præpara animam tuam ad tentationem* (*Eccli.*, II); voilà ce que le Seigneur lui-même dit à ceux qui se consacrent à lui; par conséquent l'état le plus saint n'est pas toujours le plus sûr. Le paradis vit tomber le premier homme au sein de l'innocence; le ciel vit la chute des anges mêmes; la terre innocente n'avait encore que deux hommes, Abel et Caïn, et ce fut trop de deux hommes pour être tous deux élus; donc il n'est point d'état, de lieu, de situation à l'abri des atteintes de l'ennemi; quoique la retraite soit le jardin fermé de l'Epoux, le vent des tentations peut en ravager les fleurs et les fruits. L'esprit tentateur qui attaquait les Jérôme, les Antoine, les Benoît, jusque dans leur solitude, ne respecte pas davantage les asiles sacrés; et Jésus-Christ lui-même ne fut conduit dans le désert que pour y être tenté : *Ductus in desertum, ut tentaretur* (*Matth.*, IV). Donc c'est mal raisonner de dire : Que ne suis-je dans cet état, je m'y serais sauvé. Il faudrait dire plutôt : Si j'étais dans cet état, n'aurais-je pas le même caractère, les mêmes faiblesses, les mêmes passions, les mêmes tentations, et peut-être plus de peine encore à les vaincre que partout ailleurs, et dans le monde même? Ce qui vous perd dans le monde, c'est la fausse idée que vous vous êtes formée de ses biens, de ses plaisirs, de ses richesses que vous avez cru propres à faire des heureux, et dont vous vous êtes laissé follement éblouir : mais en y vivant, vous avez l'expérience pour vous détromper, et, de l'aveu de tous les pécheurs, il n'est point d'école plus propre à désabuser du monde que le monde même : au lieu que les âmes qui, de bonne heure, ont embrassé le parti de la retraite, et quitté le monde avant de le connaître, s'en forment quelquefois les idées les plus flatteuses; l'imagination séduite et crédule vient au milieu de la paix et du silence le leur peindre sous des images riantes, qui les affectent jusqu'à les dégoûter de leur état, jusqu'à les porter à en violer la règle pour se rapprocher des créatures : en sorte que, tandis que les dégoûts du monde commencent la vocation et la conversion du mondain, il arrive que le solitaire perd la sienne par trop d'estime des créatures, et faute de les connaître, il regrette de les avoir quittées. Ce qui vous perd encore au milieu du siècle, c'est votre inconstance, votre légèreté qui se lassent de tout, et vous font passer alternativement de la piété à la dissipation, aujourd'hui dans la ferveur, demain dans le relâchement : mais la retraite met-elle à l'abri de ce défaut? Comparez la ferveur des premiers instituts avec leurs descendants, et vous verrez que l'homme se retrouve partout; que tel qui se néglige dans un état se fût également négligé dans un autre, parce que ce n'est point la profession qui fait l'homme et le sanctifie, mais l'homme qui sanctifie l'état et la profession; on peut être dissipé dans la retraite, et recueilli au milieu du monde; humble dans les grandeurs et les richesses, plein d'orgueil dans la bassesse et la misère; un Judas à la compagnie de Jésus-Christ, un Tobie au milieu d'un peuple déréglé et infi-

dèle. On n'aurait pas, il est vrai, dans la retraite les mêmes tentations que dans le siècle, mais d'autres prendraient la place, car l'esprit tentateur ne manque jamais de moyens pour diriger ses attaques : l'humeur et le caprice qui font tant de malheureux dans la vie tumultueuse du siècle, en font aussi jusque dans la paix du désert; avec cette différence, que dans le monde tous les retours sont pour Dieu, dans la solitude trop souvent les retours sont vers le monde : et tel homme, telle femme que les infortunes du siècle conduiront un jour à la pénitence et à la plus haute ferveur, s'ils eussent passé toute leur vie dans la retraite, rassurés par la sainteté de leur état, auraient peut-être plus accordé à l'indolence de leur caractère, et fini par le relâchement et la tiédeur.

Troisième principe : de deux états, celui qui offre le plus de moyens de perfection, qui embrasse plus de genres de vertu, qui présente plus de bien à faire, n'est pas sans doute le moins propre au salut. J'en attesterai donc les mondains mêmes : peuvent-ils disconvenir que dans leur état ils n'aient plus d'occasions de mériter de Dieu et des hommes, d'accumuler plus de trésors de vertu, de sainteté, de bonnes œuvres? Quel bien ne fait pas dans le monde un grand qui édifie; ses exemples ont plus d'autorité sur les peuples, opèrent plus de conversions que tous les exemples et toutes les vertus du cloître. Quel bien ne font pas, une mère chrétienne qui ramène un époux par ses vertus, sanctifie sa famille par ses instructions, sa maison et son domestique par la règle et la sagesse de sa conduite; un riche zélé et charitable qui, par ses largesses, s'ouvre les prisons, descend dans les cachots, fait tomber les fers des mains des malheureux, ou les aide à les porter; qui pénètre dans les retraites les plus obscures pour y porter le soulagement et la santé aux infirmes, les rendre à la vie et à la société; qui soutient la vertu et l'innocence au bord du précipice et les arrache aux poursuites du crime, en leur assurant un asile et une subsistance; ou bien qui, forçant jusqu'au dernier retranchement de l'indigence honteuse, pour y faire couler les bienfaits en cachant la main qui les répand, semblable à la Providence toujours présente et toujous invisible, soulage le malheur, et se cache du malheureux? Placez dans la retraite ces mêmes personnes, dépouillées de tout, ayant tout quitté pour se sauver plus sûrement; et voyez que de vertus, que de grands exemples, que de bonnes œuvres perdues pour la religion, pour la société, et combien de moyens de moins de salut et de perfection!

Je sais que si Dieu appelait à lui seul et à la retraite l'homme le plus utile au monde par ses vertus, cet homme doit obéir sans hésiter; et que même, sans faire autant de bien dans la solitude, il aurait dès lors plus de mérite, parce que le premier mérite devant Dieu et dans l'ordre du salut, c'est de faire la volonté de Dieu, d'obéir à l'ordre de la grâce, plutôt que de suivre l'attrait de la nature; et qu'il faut nous sauver, non comme nous le voulons, mais comme Dieu le veut. Je le sais; et mon dessein, encore une fois, n'est pas ici de déprécier aucun état, encore moins celui qui fait un des plus grands ornements de l'Eglise de Jésus-Christ; mais le plus grand nombre des chrétiens étant engagé dans le monde, il est de notre devoir de leur faire sentir que, tandis que le solitaire dans la retraite ne peut s'exercer que dans le genre de vertu que sa règle lui prescrit, toutes les règles sont ouvertes au chrétien dans le siècle.

L'un est cet athlète prudent qui se dépouille, pour être plus libre dans le combat et parvenir plus sûrement à la couronne; l'autre est le géant qui marche à grands pas dans la lice, et s'exerce dans toute la carrière des commandements. Le premier, en renonçant au monde, a tout sacrifié, amis, parents, honneurs, plaisirs, richesses, fortune : pour ne posséder que Dieu, il s'est immolé tout entier une fois; l'autre dans le monde voit son sacrifice renaître à chaque instant : s'il veut s'y sauver, il faut qu'en possédant tout il ne s'attache à rien, qu'il use du monde comme n'en usant pas; qu'entouré de plaisirs il ne s'y livre pas, de tentations il n'y succombe pas, de biens et de richesses il ne les aime pas, de délices et de voluptés il ne se les permette pas; qu'enfin, tandis que toutes les créatures attaquent son cœur mille fois le jour, il le défende et le conserve à son Dieu : par conséquent ses vertus, plus multipliées que celles du solitaire, sont encore plus méritoires. Pourquoi? Parce qu'il est moins difficile de tout quitter sans réserve, que de posséder tout sans attachement; plus aisé de se priver que de se modérer, de s'abstenir que de se contenir, de ne point user de tout que de n'abuser jamais de rien, de s'éloigner de tous les objets que de n'être épris d'aucun, d'arracher son cœur à tout que de se prêter à tout, sans se donner jamais, de fuir en un mot son ennemi une fois que de le combattre à chaque instant : par conséquent le chrétien du monde a tout à la fois et plus de vertus et plus de mérites; ajoutons et plus de secours aussi, parce que Dieu, toujours sage et juste dans ses voies, proportionne les graces à la vocation, les moyens aux difficultés, et les forces au combat.

Si j'avais donc, pour terminer en deux mots toute cette question, si j'avais à prononcer entre les deux états, entre un chrétien du monde et un chrétien dans la retraite, je dirais que tous les deux, si différents dans l'ordre de la nature, sont égaux dans l'ordre de la grâce et de la providence. Le chrétien au milieu du monde, plus environné d'ennemis et de périls, trouve souvent, dans ses périls mêmes et dans ses combats, des moyens pour mériter davantage, pour se détacher du monde et en triompher. Le chrétien dans la retraite, moins exposé aux attaques du dehors, n'en a souvent que plus

à craindre des tentations intérieures et domestiques; il est seul son ennemi dans la solitude, mais ennemi d'autant plus dangereux, que plus il est séparé des autres créatures, plus il est près de lui-même. Le chrétien dans le monde, en proie aux grandes passions, a besoin de plus de force pour combattre la rage du lion rugissant; et le chrétien dans la retraite, de plus de vigilance pour se garantir des morsures du serpent et des ruses de l'amour-propre. Et s'il fallait enfin prononcer entre un saint du monde et un saint dans la retraite, sans prétendre déprimer l'état le plus parfait, je dirais que rien n'est si grand dans la religion qu'un saint dans le monde : c'est la lumière placée sur un lieu élevé, qui brille malgré les vents et la tempête, pour servir de phare et de flambeau; et le saint dans la retraite, la lampe cachée et retirée sous le boisseau de crainte de l'orage, et qui fuit les hommes, contente de briller aux yeux de Dieu. Le saint du monde, tout à la fois homme du temps et de l'éternité, remplit les devoirs de chrétien et de citoyen; c'est la colombe qui vole au ciel, revient à la terre, et sert également Dieu et ses frères. Le saint de la retraite, étranger sur la terre, et fuyant la contagion du siècle, a pris le vol de l'aigle; il a placé son tabernacle sur les célestes collines; il a dit, selon le langage de l'Ecriture, à son père et à ses frères, je ne vous connais pas; et enfermé dans la nuée avec le Seigneur, il ne soupire qu'après les années éternelles. Rien n'égale en mérite un saint du monde, qui persuade, fait aimer, respecter la religion par sa conduite : fidèle à son Dieu dans toutes les situations, soit dans les embarras des charges et des honneurs, soit dans le sein paisible de sa famille, soit dans le tumulte des camps et des armées; c'est un Josué dans les batailles, un Moïse dans la législation, un Tobie dans les liens du mariage, un Néhémie, un Esdras dans le temple du Seigneur; tour à tour l'admiration du ciel et l'exemple de la terre. Rien n'est comparable en perfection à un saint dans la retraite; fait pour être le spectacle des anges, il s'élève sur les ailes de la prière et de la contemplation jusque dans le sein de Dieu même : c'est Elie sur son char de feu, qui fuit loin de la terre étonnée, dont le sublime essor sert à montrer l'empire de la grâce sur le cœur de la créature, et fait la gloire du ciel et l'étonnement du monde. Tous deux, également l'ouvrage du Seigneur sont l'objet de ses complaisances. Il a dit à l'âme du solitaire : C'est vous qui êtes ma bien-aimée; je vous ai appelé dans la solitude pour parler à votre cœur; je vous ai environné d'une haie, pour vous garantir de l'ennemi et vous sanctifier dans le secret de ma face : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* (*Osc.*, II.) Et il a dit au saint du monde, comme à ses disciples, c'est vous qui m'avez suivi dans le combat, qui avez persévéré avec moi au milieu des tentations, et qui ne m'avez point abandonné, *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus.* (*Luc.*, XXII.) Par conséquent, si le vainqueur a plus de mérite à proportion que la victoire lui a plus coûté, le saint, le chrétien du monde est d'autant plus grand, qu'avec plus d'ennemis et d'obstacles à vaincre, plus de vertus à pratiquer, il procure davantage la gloire de Dieu et de la religion, en fournissant plus d'exemples utiles et nécessaires aux hommes. Donc si vous dites : je me serais plutôt sauvé dans la retraite, plutôt dans tel état que dans un autre, c'est dire : donc Dieu n'est pas le Dieu de tous les états, le Dieu du riche comme le Dieu du pauvre, le Dieu du prince et du maître comme le Dieu de l'esclave et du sujet, le Dieu des montagnes comme le Dieu des vallées, le Dieu de la justice et de la magistrature comme le Dieu des armées et des combats, le Dieu de la cour et des grands comme le Dieu du désert et du solitaire. Donc il n'est plus question de dire : le monde est trop corrompu, fuyons, allons dans les solitudes. Non, reprend l'Apôtre; restez au milieu du monde où l'exemple de votre vertu est encore plus nécessaire; restez-y pour y détromper par votre exemple tant de malheureux chrétiens, qui croient qu'il est impossible de se sanctifier dans leur état; reluisez comme des flambeaux au milieu de cette génération perverse et corrompue, pour garantir vos frères de l'égarement et de l'abîme. Donc, il n'est plus question de dire : le salut est trop difficile dans le monde. Hélas ! est-il rien de si frivole qui s'y fasse sans peine ? La fortune, les affaires, les devoirs, les plaisirs même, que ne coûtent-ils pas ? Et le plus grand des biens, le salut, l'éternité, le ciel ne coûteront rien ! Donc il n'est plus question de dire : si c'est par l'ordre de Dieu que je suis dans le monde, pourquoi ne m'y sauvai-je pas ? Saül est appelé de Dieu au trône d'Israël, et cependant il est rejeté : Moïse frappe le rocher par l'ordre de Dieu même, et l'eau n'en sort pas. C'est qu'il ne suffit pas de faire ce que Dieu veut, d'être dans l'état où Dieu nous veut; il faut y être comme il le veut, le faire comme il le veut; il faut aller à lui sans s'alarmer des obstacles et frapper au but avec confiance : alors sa parole s'accomplit, les difficultés se changent en moyens de salut, et le rocher même devient une source abondante qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Puissent ces réflexions vous ouvrir les yeux sur vous-mêmes. Je n'ai point prétendu dans ce discours dissimuler les dangers de votre état; mais j'ai voulu aussi vous apprendre à en connaître les secours et les avantages. Puissions-nous une fois avoir réussi à vous renvoyer contents de vous-mêmes et de votre situation ! Il ne manque aux chrétiens du monde, pour s'y sauver, que de faire pour Dieu ce qu'ils font pour le monde; on s'y damne sans y penser dans la route du ciel, on s'y damne sur la croix même. En un mot, on se sauve dans le monde, lorsqu'on le veut bien; on ne

s'y sauve point, parce qu'on ne sait pas vouloir, parce qu'on y entre avec cette malheureuse prévention, qu'il est impossible de s'y sanctifier. On l'entend dire aux autres, on le répète soi-même; bientôt les passions viennent à l'appui du préjugé; ainsi, découragés presque en entrant dans la carrière, on n'oppose à l'ennemi du salut qu'une faible résistance, on rend les armes presque avant de combattre ; et on est vaincu, parce qu'on ne se doutait pas qu'on pouvait vaincre. Voilà une des principales causes du petit nombre des élus dans le monde. Dites donc une fois sincèrement : je veux me sauver, je veux essayer s'il est si difficile dans le monde de remplir mes devoirs de chrétien. Imposez silence aux préjugés, et bientôt vous verrez la route s'aplanir devant vous, les obstacles disparaître, les secours et les avantages naître de toutes parts, et, malgré les orages et les écueils, vous arriverez heureusement au port du salut et de l'éternité.

SERMON XIV.

SUR L'ENFER.

Mortuus est dives et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI.)

Le riche meurt et il tombe dans l'enfer.

Quelle effroyable catastrophe! quel soudain changement de scène! Cet homme, qui étonnait par le fracas de sa vie fastueuse et mondaine, est arraché tout à coup à ses trésors, à ses délices; et du sein de ses vastes palais, qu'il occupait sur la terre, il tombe précipité dans les profondeurs de l'abîme, où il n'a plus qu'une place avec les réprouvés. Arraché par la mort à ses voluptés, à ses grandeurs, il passe en un instant de l'excès des plaisirs à l'excès des tourments; et au lieu de ce cortége fastueux d'esclaves et de serviteurs, de cette cour brillante d'amis et de flatteurs qui l'entouraient; dans le gouffre infernal, il ne voit plus autour de lui que les pâles victimes de la mort, et son corps, pour me servir de l'expression du Prophète, semblable à un tison fumant, n'est plus que le jouet des esprits immondes et des horribles ministres de la vengeance céleste.

En vain, après son trépas, la vanité s'efforce-t-elle encore de charger son sépulcre d'éloges et d'inscriptions flatteuses; voilà qu'une main immortelle vient effacer tous ces monuments d'orgueil et de mensonge, pour y attacher l'arrêt de sa condamnation, prononcé par la Vérité même : le riche est mort, et l'enfer a été son tombeau : *Sepultus in inferno.*

Quel sujet, chrétiens, plus intéressant pour notre salut, plus nécessaire relativement à nos mœurs que celui que nous présente cette parabole ! Prêcher l'enfer est le devoir de tout ministre de l'Evangile; mais prêcher l'enfer à un siècle aussi corrompu ; prêcher l'enfer dans un temps où la dépravation générale semble menacer la foi et la religion d'une ruine prochaine, c'est le premier, le plus indispensable de nos devoirs. Une affreuse philosophie se répand de toutes parts; habile à rassembler des nuages sur les vérités les plus éclatantes, elle voudrait s'étourdir sur ce redoutable avenir; et pour être plus tranquille dans les plaisirs de la vie présente, elle affecte de nier ou de méconnaître les peines de la vie future. Le chrétien même, plongé dans le sommeil des passions, ne veut rien entendre de ce qui pourrait le troubler ; il n'ose réfléchir sur ces terribles vérités; flottant et incertain dans sa foi, s'il ne doute point de l'enfer, il ne le croit que faiblement; et lorsqu'il jette un coup d'œil sur la religion, ce n'est que pour en voir les vérités consolantes, et n'apercevoir qu'un Dieu miséricordieux,

Arrachons donc le voile qui couvre le Dieu terrible et vengeur; tâchons tout à la fois de vaincre l'obstination de l'incrédule et de réveiller la foi du chrétien. Ne séparons point ces deux objets; employons tour à tour, dans ce discours, la raison et la révélation, pour apprendre à l'incrédule à croire, et au fidèle à penser qu'il y a un enfer et des peines dans l'autre vie. Voilà mon dessein; voici comme je me propose de le remplir.

Dieu n'existe pour les damnés que par sa justice et son éternité ; ses autres attributs ont fini pour eux. Comme juste, Dieu punit le péché par les plus grands châtiments; comme éternel, il les punit par des tourments qui n'auront point de fin. Les peines de l'autre vie ne peuvent donc être envisagées que sous ces deux rapports : elles sont affreuses dans leur nature, éternelles dans leur durée. Je pars de ce principe, et, fondant sur cette proposition le partage de ce discours, je dis : justice de Dieu dans la rigueur des peines de l'enfer, première partie; justice de Dieu dans l'éternité des peines de l'enfer, seconde partie.

Ames terrestres et mondaines, âmes faibles et indolentes qui, du sein des plaisirs, demandez sans cesse, y a-t-il un enfer? Dieu nous damnera-t-il pour si peu de chose? Et vous, qui prenez pour certitude qu'il n'y a point d'enfer le désir et l'intérêt que vous avez qu'il n'y en ait pas; pécheurs, moins incrédules encore que présomptueux, écoutez une fois, et voyez si votre mépris de l'enfer ne vient pas moins des raisons que vous pouvez avoir de n'y pas croire, que de l'habitude où vous êtes de n'y point penser.

PREMIÈRE PARTIE.

Est-il juste, est-il nécessaire qu'il y ait un enfer dans l'autre vie? Pouvons-nous connaître quelle est la nature et la rigueur des peines de l'autre vie? Deux questions qui s'offrent à notre esprit à la seule pensée de l'enfer, et dont l'examen mérite toute notre attention.

Est-il juste, est-il nécessaire qu'il y ait des peines dans l'autre vie? Première question. Ne serait-il pas, dit-on, plus conforme à la raison, plus digne de l'Être suprême, de penser qu'il n'a mis au monde

des créatures que pour les rendre heureuses après cette vie? Quel outrage le péché peut-il faire à Dieu? Il est notre père, notre bienfaiteur; l'idée de vengeance, de colère, de châtiment, le dégrade. Il a créé l'homme pour être heureux; quelle apparence qu'il ait creusé un abîme de tourments pour l'y précipiter à jamais? Non; j'adore, je reconnais un Dieu bienfaisant dans le ciel; je ne le vois plus, je le méconnais dans les horreurs de l'enfer.

Ainsi raisonne l'impie dans l'orgueilleux délire de ses passions: il consent à croire un Dieu, à condition qu'il n'aura point à le craindre, il le désarme avant que de l'adorer, il lui laisse son trône, mais il lui arrache son tonnerre; et par un artifice digne de l'homme révolté contre Dieu, il voudrait lui donner une bonté sans bornes, afin de pouvoir l'offenser sans remords, et fermer l'enfer, pour braver impunément le ciel. Or, à ce raisonnement de l'esprit égaré par les passions, je n'oppose d'abord qu'une seule réflexion, et je dis au pécheur: Vous convenez qu'il y a des biens et des récompenses dans l'autre vie, donc il y a aussi des peines et des châtiments: vous reconnaissez un Dieu rémunérateur, donc il y a aussi un Dieu vengeur. Pourquoi? Parce qu'autrement Dieu ne serait ni juste ni puissant: il récompenserait, parce qu'il ne pourrait s'en empêcher; il ne punirait pas, parce qu'il n'en aurait pas le pouvoir. Ainsi, bienfaiteur sans mérite, juge sans discernement, maître sans force, aussi méprisé de ses serviteurs que de ses ennemis, ses bienfaits ne feraient que des ingrats et ses lois que des rebelles. Il faut donc, conclut saint Augustin, ou dépouiller Dieu de ses premiers attributs, de sa justice, de sa liberté, de son autorité, ou admettre en Dieu le pouvoir de punir; dans la religion, une autre vie, dans l'autre vie, des peines. Vérité (prenez garde, je vous prie) si conforme aux lumières de la raison, si indépendante des lumières du christianisme; vérité qu'il est impossible à l'homme de ne pas apercevoir, qu'elle s'est fait jour même à travers les ténèbres du paganisme. Le dogme d'un enfer existait avant l'Evangile, comme une de ces vérités premières qui se présentent à nous en même temps que l'existence d'un Dieu, et qui fait partie de la religion naturelle. L'idée d'un Dieu juste et vengeur après la mort subsistait dans tous les peuples, et les prières, les sacrifices, les expiations sur les tombeaux pour le repos des mânes, ces dieux tonnant sur les têtes des coupables, ce Tartare ouvert sous leurs pieds, annonçaient une idée confuse d'un avenir et des peines de l'autre vie. Pourquoi? Parce qu'on ne saurait concevoir un Dieu sans concevoir en même temps qu'il est de sa sainteté de haïr le crime, de son équité qu'il y ait après cette vie une autre destinée pour le vice que pour la vertu: or, ôtez l'enfer et ses châtiments, où trouverez-vous la différence entre le bien et le mal, le vice et la vertu? Le juste expire, le méchant meurt, quelle sera leur destinée? Si c'est le néant, comme l'impie voudrait se le persuader, voilà Dieu injuste, barbare et cruel; car les méchants ayant presque toujours dans ce monde plus de prospérité que les gens de bien, ce désordre seul prouve et demande une autre vie, où la justice sera rétablie, le scandale réparé, la vertu vengée. Eh! quel ouvrage plus indigne de Dieu, qu'un monde où non-seulement l'homme et la bête, mais le vice et la vertu, auraient même fin: *Idem interitus hominum et jumentorum?* (*Eccle.*, III.) Par conséquent l'âme ne mourant pas et le néant ne pouvant être notre dernière fin, l'homme de bien et le méchant paraîtront donc également devant Dieu; et comment, pourquoi y paraîtraient-ils? S'il n'y a point d'enfer, il faudra qu'il les admette tous deux dans sa gloire; qu'il place le meurtrier à côté de la victime, et Caïn sur le même trône qu'Abel. De ce moment je ne vois plus ni équité, ni sagesse, ni sainteté; plus même de puissance et de souveraineté dans Dieu. Spectateur oisif de la révolte et du déréglement de ses créatures, il voit les crimes et il ne saurait les punir; des impies qui le blasphèment, et il ne saurait s'en venger. Les rois sur leur trône dispensent les peines et les châtiments, tout tremble devant l'appareil formidable de leur justice; et le Roi des rois, désarmé dans sa gloire, serait seul sans force pour se faire craindre, sans autorité pour se faire obéir; le bruit de son tonnerre dans les airs ne serait qu'une vaine pompe, un spectacle de terreur passagère; et le basphémateur qui le brave n'aurait pas plus à redouter de son courroux, que le juste qui tremble et qui adore n'aurait à espérer de sa bonté: par conséquent plus de mœurs, plus de lois, plus de religion, plus de Providence, s'il n'y a point de peines dans l'autre vie; et un tel Dieu, loin d'être l'ouvrage de la raison, ne serait que celui de l'ignorance, l'opprobre et la dégradation de la divinité.

Ne disons donc plus, pour revenir au raisonnement de l'incrédule et en montrer l'absurdité, ne disons plus: Où est la nécessité que Dieu punisse le péché? quel outrage le péché peut-il faire à Dieu? Je réponds: aucun, s'il peut le punir; tous les outrages à la fois, s'il ne le peut pas. Il lui ravit en même temps tous ses attributs: sa souveraineté, Dieu n'aurait plus ni empire ni inspection sur les actions de ses créatures; sa bonté, il n'aurait plus de choix entre la punition et la récompense; sa justice, il traiterait également le juste et l'impie; sa puissance, elle aurait des bornes que n'a pas celle même des créatures qui savent punir et récompenser; sa sagesse, il agirait sans distinction, sans discernement entre le bien et le mal, tout serait égal, tout serait vertu à ses yeux, jusqu'au crime même; sa grandeur, il n'aurait plus de quoi se faire craindre et respecter; son culte et ses autels, un Dieu qui ne punit point est

un Dieu qu'on n'adore pas, il n'est plus obéi dès qu'il n'est plus redouté; enfin sa divinité, son existence même, parce que, loin d'avoir la grandeur et la justice d'un Dieu, il n'aurait pas même la justice des hommes : voilà le crime impuni dans l'autre vie, voilà ce qui en résulterait, et ce qui a fait dire à saint Justin, que s'il n'y a point d'enfer, il n'y a point de Dieu, il n'y a ni vice ni vertu, ni de raison pour punir et récompenser.

Ne disons plus que l'idée de châtiment, de punition ne s'accorde point avec l'idée d'un Dieu; que Dieu n'a pu destiner à l'homme des supplices après cette vie. Mais si cela pouvait être, je demande comment il a pu créer l'homme libre, c'est-à-dire avec le pouvoir de pécher et de lui désobéir. A raisonner selon nos faibles lumières, nous concevons bien moins, et il répugne bien plus à la sagesse, à la sainteté, à la bonté de Dieu, qu'il ait pu donner à l'homme la liberté de commettre le mal, que de se réserver le droit de le punir après qu'il l'a commis, car dès le moment que Dieu a donné à l'homme le libre arbitre; qu'il a pu, sans blesser sa bonté, le créer avec le pouvoir de mériter et de démériter, il s'ensuit dans Dieu le pouvoir et le droit de traiter l'homme selon ses mérites, de le punir ou de le récompenser. Dieu pouvait, dit-on, ne pas nous donner cette liberté; mais que prouverez-vous par là? et que ne dites-vous aussi que Dieu pouvait ne pas créer le monde où règnent tant de désordres, que Dieu pouvait ne pas créer un être aussi malheureux que l'homme? La question n'est pas de ce que Dieu pouvait ou ne pouvait pas, mais de ce qu'il a fait et ordonné. Or, il nous l'a donnée cette liberté; il a pu, sans blesser sa sainteté, nous faire naître avec l'indifférence au bien et au mal, avec le pouvoir de nous déterminer à l'un ou à l'autre : donc Dieu a pu aussi nous destiner des peines; et encore une fois il ne répugne pas davantage à sa bonté de punir le péché que de nous avoir laissé le pouvoir de le commettre.

Par conséquent ne disons plus encore que Dieu ne se présente à nous que sous les caractères de père et de bienfaiteur; car, reprend admirablement saint Augustin, quelle idée plus juste pouvons-nous avoir de Dieu que celle qu'il nous a donnée lui-même, soit dans sa parole, soit dans ses ouvrages? Notre raison peut se tromper sur les attributs de Dieu, qu'elle ne peut ni comprendre, ni concilier; mais sa parole et ses ouvrages ne nous trompent pas. Or, interrogeons-les; qu'y verrons-nous partout, que les traces de la colère et de la vengeance? Tant s'en faut que Dieu soit jaloux de n'être envisagé par ses créatures que sous l'idée de la clémence et de la bonté, que les premières paroles de Dieu au premier homme renfermaient des menaces et des châtiments : vous mourrez, lui dit le Seigneur, au moment où vous me désobéirez, et un déluge de maux fondra sur votre postérité. (*Gen.*, III.) Dans la suite des temps, quand il a envoyé des prophètes pour se faire connaître aux hommes, il a mis dans leur bouche des paroles de feu, tous les foudres de l'éloquence pour donner aux hommes une idée de son courroux; et, pour une fois qu'ils ont peint le Dieu de bonté et de douceur, les Écritures retentissent partout de menaces, d'anathèmes. Enfin lorsqu'il est venu lui-même converser avec les hommes, quoique dans un ministère de douceur et de charité, il a lancé contre les pécheurs les plus effrayantes malédictions, et les a menacés de supplices sans fin après cette vie.

Dans ses ouvrages, même langage : partout nous voyons l'empreinte de la colère, partout nous rencontrons la main de la vengeance; et les ravages des éléments, l'intempérie des saisons, les maladies, la mort annoncent le Dieu vengeur et redoutable. L'homme lui-même porte en naissant les signes de la colère céleste; et les cris dont il fait retentir son berceau, prélude de tant d'autres malheurs, annoncent les peines du péché et la victime de l'enfer. Tous les maux enfin qui nous affligent dans cette vie, qui inondent ce malheureux univers, que sont-ils? Qu'autant d'étincelles échappées des fournaises éternelles, un épanchement des trésors de sa colère, et comme autant de voix qui nous crient à chaque instant qu'il y a un enfer dans l'autre vie, puisque celle-ci en est un commencement; qu'il n'est donc point contraire à l'idée de Dieu de frapper, de punir, de voir ses créatures malheureuses, puisque nous le sommes en naissant, puisqu'il nous frappe et nous afflige de tant de calamités dès ce monde, et qu'en un mot, si le Seigneur est un Dieu de miséricorde, il est aussi par excellence le Dieu des vengeances, libre et indépendant dans son courroux qu'il n'appartient point à l'homme de combattre ou de mesurer; *Deus ultionum Dominus libere egit.* (*Psal.* XCIII.) Donc, l'impie qui ne voit en Dieu que clémence et bonté, est non-seulement un insensé qui résiste aux lumières de la révélation, à la voix et à la parole de Dieu même; mais un stupide qui n'entend pas la voix de toutes les créatures et résiste au cri de la nature entière. Donc, il est aussi vrai qu'il y a un enfer qu'il est vrai qu'il y a un Dieu, une religion, une autre vie; aussi vrai qu'il est certain qu'il y a une différence entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vice et la vertu; aussi vrai enfin qu'il est vrai qu'il y a une justice primitive et éternelle dont celle des hommes n'est qu'une faible image, et qui attend les coupables qu'elle épargne dans ce monde pour les livrer sans miséricorde aux châtiments qui leur sont préparés dans l'autre.

Mais quels sont-ils, ces châtiments? Qu'est-ce que cet enfer, cette éternité malheureuse? Comment surtout parvenir à s'en former une idée? Seconde question à laquelle il suffirait de répondre que l'enfer est

l'ouvrage d'un Dieu et de la colère d'un Dieu; l'homme n'a rien à ajouter à cette parole. Malheur au pécheur qui, pour craindre l'enfer, attend d'en savoir davantage! Cependant, chrétiens, comme il peut être utile et salutaire d'approfondir ces vérités; que David lui-même demande à Dieu de descendre tout vivant dans l'abîme; qu'enfin Jésus-Christ a employé une parabole entière à nous peindre ce lieu de tourments; il nous est donc permis, à la faveur de cette lumière, de descendre en esprit dans cet horrible séjour; de dire avec le prophète, j'irai jusqu'aux portes de l'enfer et du palais des vengeances : *Vadam ad portas inferi* (*Isa.*, XXXVIII); et, sans toutefois m'écarter de l'Ecriture, je tâcherai de m'en former une image, quelque imparfaite qu'elle puisse être.

Et d'abord, chrétiens auditeurs, quel est le premier objet qui s'offre à nos regards? Quelle voix triste et plaintive vient nous frapper de ses lugubres accents? C'est un riche que le Sauveur nous représente au milieu des flammes, et qui demande une goutte d'eau pour calmer l'ardeur qui le dévore : *Crucior in hac flamma.* (*Luc.*, XVI.) Premier supplice des damnés, le supplice du feu.

Je ne sais quelle fausse délicatesse s'est emparée de nos esprits. On nous oblige de prêcher les vérités les plus austères de l'Evangile; on ne nous pardonnerait pas le moindre relâchement dans la doctrine : parlons-nous du feu de l'enfer; dès ce moment nous ne sommes plus dignes d'attention; et c'est, ce semble, de notre part abuser de la crédulité de nos auditeurs. Et sur quoi, je vous prie, est fondée à cet égard notre répugnance? Serait-ce sur le silence de l'Ecriture? L'un et l'autre Testament en parlent dans les termes les moins obscurs. Un feu s'est allumé dans ma fureur, dit Moïse aux Israélites, et il brûlera jusqu'au fond des enfers. *Qui de vous*, ajoute Isaïe, *pourra habiter dans un feu dévorant?* (*Isa.*, XXXIII.) Et le Sauveur dans l'Evangile : *Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé à Satan et à ses anges.* (*Matth.*, XXV.) Serait-ce que la Divinité vous paraîtrait dégradée d'agir par l'action d'un élément et de se montrer comme un feu exterminateur? Voyez comme Dieu a agi et parlé dans tous les temps, sous quels emblèmes il s'est montré aux hommes : à Moïse dans le désert sous l'image d'un buisson ardent; sur le mont Sinaï au milieu des feux du tonnerre et des éclairs; à Ezéchiel sur un char de feu qui, dans son vol rapide, trace mille sillons de lumière; à David, comme un géant qui a placé son trône dans le soleil, au milieu de cette mer de flamme et de lumière. Partout dans l'Ecriture Dieu est un feu dévorant; le feu semble être chargé à lui seul de représenter la Divinité dans tous ses attributs. Dans sa grandeur, ce sont des globes de feu suspendus dans le firmament, le feu de la foudre et des éclairs qui l'annoncent à la terre. Dans ses châtiments, c'est une pluie de feu et de soufre qui dévore deux villes criminelles; des tourbillons de feu qui engloutissent Abiron et ses complices. Dans sa bonté même, c'était le feu qui descendait sur ses autels pour dévorer les holocaustes; une colonne de feu qui marchait à la tête de son peuple. Je vois partout le feu annoncer la majesté divine; et à la fin des temps, nous dit l'Apôtre, chargé à lui seul de la vengeance céleste, cet impétueux élément, qui nous presse et nous environne de toutes parts, élancé de tous les corps qui l'enferment, embrasera l'univers et détruira la nature. N'y aurait-il donc que l'enfer où il ne pourrait être sans dégrader l'Etre suprême? Et après s'en être servi pour exécuter ses volontés dans le temps, pourquoi ne pourrait-il en faire l'instrument de sa justice dans l'éternité? Serait-ce qu'il nous paraîtrait inutile, et que Dieu pourrait punir autrement le péché? Et moi je demande quelle est la raison pour que Dieu le punisse autrement? Est-ce au coupable à dire à son juge, pourquoi me punissez-vous ainsi? Etait-ce aux villes criminelles de Sodome et de Gomorrhe de se plaindre de ce qu'elles périssaient par le feu plutôt que par les eaux du ciel?

Mais la raison se révolte contre ce feu de l'enfer. Dites plutôt, mon cher auditeur, le libertinage du cœur. N'appelez point révolte de l'esprit ce qui n'est que la révolte des sens et de la nature effrayée : ne faisons point honneur à notre raison d'un doute qui n'est que l'ouvrage des passions; d'un doute qui décèle à cet égard toute la faiblesse de notre esprit, de n'être incrédules que pour le feu de l'enfer, de ne contester que sur cette peine, comme si cette peine était à elle seule tout l'enfer, comme s'il n'en était pas de bien plus terribles encore dans l'enfer, mais qui nous affectent moins, parce qu'elles ne parlent point à nos sens et à notre imagination. En effet, le Sauveur nous avertit que le riche réprouvé, élevant les yeux du lieu de son tourment, aperçoit Lazare, ce triste objet de ses mépris, Lazare qu'il avait tant de fois dédaigné, rebuté, ne voulant pas même qu'on lui donnât ce qui tombait de sa table; il l'aperçoit maintenant heureux et couronné dans le sein d'Abraham : *Elevans oculos vidit Lazarum* (*Luc.*, XVI) : second supplice du pécheur dans l'enfer, la vue de son péché et des suites du péché.

Et c'est ici, dit saint Augustin, que paraît toute la grandenr de Dieu, qui, pour punir le crime, n'a besoin que du crime même. Ainsi Lazare meurt, le riche meurt après lui : au jugement du monde, quel rapport y avait-il entre eux? l'un est dans le ciel, l'autre dans l'enfer; quelle apparence qu'ils puissent jamais se connaître, encore moins se rencontrer? mais l'Esprit-Saint qui nous dit par la bouche de Job que les crimes du pécheur l'accompagnent après sa mort, qu'ils dorment avec ses os et ses cendres jusque dans la tombe, veut aussi qu'ils l'accompagnent dans l'autre vie pour servir à

son tourment. Tandis que l'injustice des hommes accable également de ses mépris et le riche et le pauvre; tandis que l'un et l'autre, emportés par la mort, semblent déjà effacés du souvenir et de la mémoire des hommes dans cette vie; voilà que le bras de Dieu les rejoint, les rapproche, les présente l'un à l'autre dans l'éternité. Le riche, du milieu de ses tourments, découvre Lazare; et, soit que ce fût lui-même en personne, et que Dieu, déployant les voiles des cieux aux yeux des réprouvés, fasse servir ses élus mêmes aux supplices des damnés; soit que ce ne fût qu'une image funeste, envoyée par la main de Dieu dans l'abîme pour accabler ce malheureux, il faut que ce spectre odieux soit toujours présent à ses yeux, et comme acharné à le poursuivre et à le désoler. Il voit Lazare; et à cette vue, il se rappelle ses débauches, ses injustices, ses cruautés, sa mollesse, son luxe, ses impiétés : un seul crime lui rappelle tous ses crimes, et un seul objet fait tout son enfer : *vidit Lazarum.*

Ici, chrétiens, peu s'en faut que je ne rétracte ce que j'ai avancé, qu'il vous est impossible de connaître les peines de l'autre vie. Toujours prêts sur ce sujet à traiter de pieux artifice tous les efforts de notre zèle, vous pensez qu'il est impossible de vous former une idée de l'enfer. Cependant si, m'attachant à cette idée de l'Evangile, il m'était permis de descendre dans un détail que vous voyez sans doute, mais que la majesté du sanctuaire m'interdit; s'il m'était permis de révéler tous les mystères d'iniquité, de placer chacun vis-à-vis de son péché; je n'aurais besoin, pour vous peindre l'enfer, que de ces paroles du Prophète : *Peccator videbit et irascetur, fremet et tabescet* (*Psal.*, CXI) : le pécheur verra et il frémira ; et je vous dirais : quel enfer pour tant de riches voluptueux, qui n'avaient employé leurs richesses qu'à séduire et à corrompre ; pour tant de riches impitoyables qui, portant une âme d'airain, auront fermé l'oreille aux plaintes des malheureux, employé leur autorité à ravir leurs dépouilles, d'entendre s'élever contre eux le cri de la fureur et du désespoir, et la voix du sang de la veuve et de l'orphelin, ce sang qui avait servi à cimenter leur fortune, et qui servira d'aliment à leur rage et à leur supplice : *videbit et irascetur!* Si, poursuivant encore et donnant plus d'étendue à cette pensée, je vous disais : quel enfer pour vous, pères et mères, de vous retrouver avec ce fils dont votre ambition a détourné ou forcé la vocation, pour l'engager dans un état où il s'est perdu; avec ce fils que, par des vues d'intérêt, vous avez engagé dans le sanctuaire, et qui en a fait le scandale; avec cette fille, grand Dieu ! que, par les stratagèmes d'une barbare politique, vous avez forcée d'entrer dans le cloître, où elle a commencé son enfer : déplorables victimes qui, pendant une éternité, s'élèveront contre vous, maudissant jusqu'à leur propre existence, et la naissance que vous leur avez donnée, et le jour qui les a vu naître : vases de colère, dit le Prophète, sans cesse en guerre avec eux-mêmes, *vasa iræ debellantia,* et qui, ne pouvant ni s'éviter ni s'éloigner, accompliront la parole de l'Ecriture, qu'un jour on verra le fils s'armer contre le père, la fille contre la mère, l'épouse contre l'époux : *videbit et irascetur!*

Quel enfer pour cet écrivain impie, fléau des mœurs et de la religion, dont la plume empoisonnée avait transmis à tous les siècles et les délires de son esprit et la corruption de son cœur; et pour cette malheureuse, autrefois sur un théâtre profane, l'organe impur des passions, de se voir tous deux abhorrés et maudits de ceux qui les avaient le plus applaudis, de leurs disciples mêmes et de leurs adorateurs, dont ils ont causé la perte et creusé l'enfer : *videbit et irascetur !*

Quel enfer pour vous, homme de scandales, homme de tant de crimes et de forfaits, à la vue de tant d'âmes que vos discours, vos exemples, vos stratagèmes ont entraînées dans l'abîme ! Pour vous, âmes vindicatives, à l'aspect de ces rivaux, de ces concurrents dont vous ne pouvez soutenir le pensée, et dont il vous faudra toute l'éternité souffrir et la présence et les fureurs : pour vous, guerriers intraitable, à la vue de cet ennemi fièrement immolé au faux point d'honneur, à qui votre main homicide a donné du même coup la mort et l'enfer, et dont le sang criera éternellement vengeance ! Et vous, dieux de la terre, qui, dans l'ivresse des grandeurs, foulant aux pieds tous les droits de la religion et de l'humanité, bravez également Dieu et les hommes, et le ciel et l'enfer, quelle sera donc votre destinée? Quel enfer pour vous et pour tant de complices de vos désordres, tant de ministres et de victimes de vos passions, dont la seule présence vous reprochera tant d'excès et d'attentats, et leur jeunesse séduite, et leur innocence prostituée, et leur âme que vous avez pervertie ! Le crime vous avait unis, l'enfer vous réunira : des chaînes de feu, selon l'expression de l'Ecriture, pleuvront sur les pécheurs rapprochés malgré eux, brûlants des mêmes feux, déchirés des mêmes remords, l'un à l'autre leur tourment, l'un à l'autre leur enfer : *Pluet super peccatores laqueos ignis.* (*Psal.*, X.)

Qu'ajouterai-je encore ? Non ; le discours est trop faible pour rendre ces affreuses images. Le Prophète lui-même, ne pouvant suffire à les exprimer, s'est contenté de dire, que les réprouvés, dans l'enfer, seront livrés à l'épée du Seigneur : *Tradentur in manus gladii* (*Psal.*, LXII) ; et c'est sur cette épée qu'Ezéchiel, enchérissant encore sur la pensée de David, s'est écrié : Allez, glaive, à droite et à gauche, poursuivez, frappez, rassemblez vos victimes, comme l'ivraie après la moisson ; l'hérésiarque avec ses sectateurs, l'incrédule avec ses disciples, le libertin avec ses complices, le vindicatif avec son ennemi, et tous les pécheurs avec

les objets de leur péché, afin que le bras du Seigneur, toujours levé, promenant sur leurs têtes coupables son épée étincelante, les poursuive sans relâche, et les enchaîne pour jamais et à leur crime et à leur supplice : *Peccator videbit et irascetur.*

Avançons ; feux dévorants, affreux repentir, peines déchirantes, vue du péché, horreurs du péché, guerre, désolation des pécheurs : tels sont les châtiments des réprouvés dans l'enfer; telle est la première idée que l'Ecriture nous donne de l'enfer. Est-ce tout ? Non, chrétiens : il est encore des trésors de colère dans le royaume de la justice; il est un supplice plus grand et plus terrible, mais non moins juste, ni moins mérité, que l'Evangile même a voulu nous enseigner ; savoir, le remords de la conscience, excité par le souvenir des bienfaits et des grâces dont le pécheur a trop longtemps abusé. *Fili, recordare*, dit Abraham au riche, *quia recepisti bona in vita tua*(*Luc.*, XVI) ; mon fils, souviens-toi que tu as reçu toutes sortes de biens dans ta vie. Eh ! quoi de plus juste que de se venger du pécheur par le péché, et de punir l'ingrat par son ingratitude même? A ce seul trait reconnaissons un Dieu qui se venge en Dieu; reconnaissons surtout l'enfer de la plupart des chrétiens assez malheureux pour se perdre. Voilà le cri éternel de leur conscience dans ces sombres abîmes, souviens-toi, *recordare*. Cri funeste excité par Dieu même. *Fili*, mon fils; oui, souviens-toi que tu l'as été, que tu ne l'es plus, que tu t'es rendu indigne de l'être. Souviens-toi que tu as été environné de lumières et de secours, et que tu n'en profitais pas ; que ton Dieu te voulait convertir, et que tu ne l'écoutais pas; qu'il te faisait annoncer par ses ministres la rigueur de ses châtiments, et que tu ne les croyais pas. *Fili*, mon fils; mais fils ingrat et dénaturé : je t'avais donné du courage et de la force pour la vertu, et tu t'en es servi pour le crime; de l'éducation et de la religion, et tu t'es corrompu, dépravé par le libertinage ; des conseils et des exemples salutaires, et tu t'en es moqué dans ta folie; toutes mes grâces enfin, mes sacrements, mon corps, mon sang, et tu les as profanés. Souvenir affreux ! qui formera comme un double enfer dans l'esprit et dans le cœur du pécheur. L'enfer dans son esprit, par l'image importune de ses désordres toujours présents à sa pensée ; fantômes odieux qu'il écartera et qui ne disparaîtront pas, qui lui montreront sans cesse les excès auxquels il s'est livré, ces moments perdus dans d'infâmes voluptés, ces lieux qui furent les théâtres de ses désordres, ses injustices, ses débauches, ses fureurs, ses sacriléges, ses passions; monstres hideux, cruels serpents acharnés à le poursuivre, et qui le déchireront comme autant de vers rongeurs attachés à leur proie. En vain pour trouver un soulagement à sa peine, il cherchera dans son âme égarée ces raisonnements, ces sophismes captieux, ces systèmes impies qui lui avaient servi à se rassurer dans son libertinage; il les trouvera, mais pour en sentir l'absurdité; et ne connaissant plus alors la vertu que par le remords, le crime que par le repentir, Dieu que par ses vengeances, il se verra condamné au tribunal de sa raison même. L'enfer dans son cœur, où il sentira ce qu'il n'avait jamais éprouvé : du respect pour la religion qu'il avait blasphémée, dont il n'avait pas connu ou voulu connaître la vérité, et dont il verra alors toute la beauté, la grandeur, la sainteté ; des transports pour son Dieu, auquel il voudrait se rejoindre, et dont il se verra rejeté; toujours emporté vers lui par l'essor de son cœur, toujours repoussé par le bras de la vengeance divine; guerre éternelle, où l'âme réprouvée, pressée par ce double spectacle, de ce que son Dieu avait fait pour elle, de ce qu'elle a fait contre son Dieu, de ses faveurs et de son ingratitude, sentant retomber sur elle toute la religion, devenue elle-même son accusateur et son supplice, ne pouvant plus se souffrir, elle appellera la mort, dit le Prophète, et la mort fuira loin d'elle ; elle désirera d'être anéantie, et le néant ne l'entendra pas : forcée éternellement de voir ce que son Dieu avait fait pour la sauver, ce qu'elle a fait pour se perdre, son plus grand tourment sera dans le souvenir même des bienfaits qu'elle aura reçus de Dieu, et elle souffrira en quelque sorte plus de ses bontés que de sa colère : *Recordare quia recepisti bona.*

Je sais, mes frères, que maintenant je ne vous le persuaderai pas; le remords durant la vie est si faible, le bruit des passions est si grand, le cri de la conscience est à peine entendu : c'est comme une secousse, un mouvement rapide de l'âme, un éclair qui renaît et qui fuit; on trouve cent moyens pour s'en distraire et s'étourdir : un instant de plaisir suffit pour oublier Dieu, la religion et soi-même. Parlez à un pécheur de l'outrage que le péché fait à Dieu, il ne vous entendra pas ; de la perte de son âme et de son salut, il ne vous écoute pas; du malheur qu'il y a d'être privé de la vue de Dieu, il consentirait à ne le voir jamais et à le perdre pour toujours, pourvu qu'il pût toujours jouir des plaisirs et perpétuer ses crimes et ses désordres. Loin d'en gémir, il s'en applaudit, et l'aveuglement du pécheur durant sa vie va souvent jusqu'à trouver de la satisfaction dans le souvenir de son iniquité. Pourquoi ? Parce qu'il ne la voit pas, il ne voit que le plaisir. Mais dans l'enfer, où tant de crimes oubliés vous seront rappelés, non avec l'attrait et le charme qui vous en rend aujourd'hui la mémoire agréable, mais dans toute leur noirceur, mais avec tout ce que le crime a de honteux et d'horrible; dans l'enfer, où vous ne verrez que l'outrage que le péché fait à Dieu, le tort qu'il aura fait à vous-même, la honte, l'horreur, la difformité du péché ; dans l'enfer, où il ne vous restera du péché que la douleur de l'avoir commis, le désespoir de ne pouvoir l'expier, la rage d'en être toujours

tourmenté, sans que votre esprit puisse jamais se distraire de cette pensée et de ce spectacle; c'est alors que vous verrez tout l'enfer dans le péché, et qu'accablé du poids de ses remords, le pécheur indigné et frémissant entrera en fureur contre lui-même : *Peccator videbit et irascetur.*

Maintenant donc, chrétiens auditeurs, puisqu'il serait inutile de pousser encore ce détail, reprenons tout ce que vous venez d'entendre, et disons : le voilà donc l'état du pécheur pour l'éternité et les tourments qui l'environnent à jamais : des feux qui le dévorent sans le consumer, qui s'animent sans se ralentir; le ciel qui l'attire, l'enfer qui le retient; la présence et la vue de son péché, le repentir toujours combattu et toujours renaissant; sa conscience qui, semsemblable à une mer agitée dont les flots se repoussent et se succèdent, enfante regrets sur regrets, remords sur remords; le passé qui l'accable, le présent qui le déchire, l'avenir qui le désespère : voilà l'enfer, non d'après les idées des hommes, mais l'enfer de l'Evangile; et je demande ce qu'il faut encore pour effrayer le pécheur.

Toutefois, chrétiens, si, pour ne rien omettre dans un si terrible sujet, il faut ajouter un dernier trait à ce tableau, permettez-moi une supposition qui vous surprendra, qui vous révoltera peut-être; mais qu'importe, pourvu que, ne vous laissant rien à désirer sur ces grandes vérités, elle puisse servir à vous faire comprendre tout ce que nous ne saurions exprimer? Je suppose donc qu'à tous ces différents tourments, j'entreprisse d'ajouter ce que l'Evangile nous dit des pleurs, des grincements de dents, des hurlements affreux; et que, prenant en main le pinceau des prophètes, je vinsse vous représenter, avec Ezéchiel et Isaïe, le Dieu des vengeances, porté sur le trône de la colère, parcourant cet étang de feu où nagent les victimes de sa justice, semblable dans sa marche au mugissement des mers irritées, tenant d'une main le calice de sa fureur, dont il verse à grands flots sur la tête de ses ennemis la lie enflammée qui ne tarit jamais; de l'autre, lançant sur eux ses carreaux et tous les traits de sa jalousie et de son indignation; disons mieux : si, ouvrant tout à coup à vos yeux les portes de l'abîme, il m'était permis de vous en montrer une fois toutes les horreurs, les ténèbres d'une nuit éternelle, les torrents de fumée, les tourbillons de flammes, et que, vous conduisant, pour ainsi dire, dans ces tristes demeures, je vous disse : voyez couler ces torrents de larmes, écoutez ces voix gémissantes, ces cris, ces sanglots qu'enfante le désespoir; entendez ce tonnerre qui retentit dans toutes les profondeurs de l'abîme; voyez ces éclairs redoublés, dont les sombres clartés enfantent un jour affreux qui renaît et qui fuit sans cesse; et les ministres cruels des vengeances célestes, acharnés sur leurs victimes; partout l'épouvante, l'effroi, la désolation.

Cette supposition faite, je cherche quel en serait l'effet, ce que produirait ce tableau de l'enfer tracé avec le pinceau des prophètes, avec toutes les couleurs de l'éloquence; et je trouve qu'il vous révolterait au point que vous crieriez à l'exagération; vous prendriez cette peinture de l'enfer pour l'effet du délire d'une imagination échauffée, vous la traiteriez de fiction puérile, de fable ridicule; et moi, loin de m'offenser de ce jugement, je paraîtrais être le premier à le confirmer, je consentirais que vous regardassiez cette peinture comme fantastique et frivole. Mais en même temps je me servirais de ce jugement contre vous-mêmes, et je vous dirais : eh bien! cette peinture de l'enfer qui vous paraîtrait si révoltante, si incroyable, ne serait cependant qu'une faible ébauche et comme un jeu en comparaison de la réalité; loin d'ajouter aux grandes vérités que je vous ai annoncées, elle ne ferait, au contraire, que les affaiblir. Pourquoi? Parce qu'en effet, en vous disant que l'enfer est l'ouvrage d'un Dieu irrité, je vous en ai plus dit que tout ce que l'esprit humain peut imaginer; et que la plus effrayante description de l'enfer, tracée d'après l'imagination des hommes, n'est qu'une faible image de la colère de Dieu, une ombre en comparaison de la réalité; parce que ce qu'il y a de plus terrible ici, ce n'est ni tout ce que vous pouvez imaginer, ni tout ce que vous venez d'entendre; mais c'est de penser que tout ce que je viens de vous dire, n'est rien encore, et qu'après avoir épuisé tout ce qu'il a plu à Dieu de nous en révéler dans l'Ecriture, il vous reste toujours à dire avec David : *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare?* (*Psal.* LXXXIX.) Seigneur, quel mortel peut mesurer votre colère, et connaître jusqu'où va la force de votre bras étendu sur le pécheur? Vous frappez, nous dit le Prophète, et la terre ébranlée sur ses pôles frémit jusque dans ses entrailles; vous soufflez, et la mer mugissante écume et bouillonne; vous regardez, et les montagnes fumantes fondent au feu de vos regards, comme la cire à l'approche d'un brasier enflammé : que sera-ce donc dans ces prisons éternelles, où sans cesse votre bouche enverra la malédiction et l'anathème, vos mains lanceront les flèches de votre colère et feront pleuvoir un déluge de maux : *Congregabo super eos mala et sagittas meas implebo in eis.* (*Deut.*, XXXII.) Grand Dieu! votre courroux est un abîme ainsi que votre justice; ce qu'il vous a plu de nous en révéler dans vos Ecritures porte dans nos âmes la terreur; que sera-ce de ce que nous ne connaissons pas? *quis novit?* Mais pour achever de pénétrer nos cœurs de la crainte de ses châtiments, ne nous contentons pas d'avoir contemplé sa justice dans la nature et la rigueur des peines de l'enfer : considérons-les encore dans leur durée, et disons : justice de Dieu dans l'éternité des peines de l'enfer. Renouvelez votre attention.

SECONDE PARTIE.

Point d'article de foi plus clairement énoncé dans l'Ecriture que l'éternité des peines de l'enfer. Quelles sont donc les ressources de notre raison pour la combattre? Quelles difficultés peut-elle y opposer? Les voici : je ne crains pas de les exposer; puissiez-vous ne pas craindre de les voir résoudre.

Dieu est libre; par conséquent quoiqu'il ait destiné au pécheur des peines éternelles, quoiqu'il l'en ait menacé en cent endroits dans l'Ecriture, il peut les révoquer et les modifier.

Dieu est juste; or un supplice sans fin ne paraît ni juste, ni proportionné avec le péché d'un moment.

Dieu est bon; or cette éternité de peines paraît incompatible avec la bonté suprême et contraire à la nature d'un Être souverainement miséricordieux : liberté, justice, bonté, trois attributs de Dieu qui paraissent contradictoires avec l'éternité malheureuse. Attention, et reprenons.

Dieu est libre; par conséquent quoiqu'il soit clair dans l'Ecriture qu'il a destiné au péché des peines éternelles, Dieu a toujours le pouvoir de les révoquer, de les modifier, et il nous est permis de présumer qu'il le fera; première difficulté. Avant que d'y répondre, observons d'abord que ce n'est là ni un raisonnement, ni une preuve, ni même une vraisemblance; mais simplement un doute, une conjecture, un soupçon, un peut-être, qu'on ose comparer avec les oracles les plus précis de l'Ecriture. Or, qu'est-ce qu'un doute et un peut-être pour l'homme qui raisonne et qui pense? Quelle ressource durant la vie, et quelle consolation pour un malheureux au lit de la mort, de n'avoir d'autre pensée pour se rassurer que de se dire à soi-même; peut-être que les peines de l'autre vie ne sont point telles que l'Ecriture nous les dit; peut-être que Dieu a voulu seulement nous effrayer et nous intimider; peut-être qu'il se laissera fléchir et modifiera ses arrêts; peut-être que ces peines auront un terme, long à la vérité, mais elles finiront. O insensé, s'écrie saint Augustin, sur un aussi frêle espoir, vous ne voudriez pas risquer le moindre des biens temporels, et vous risquez sur un peut-être un Dieu, votre âme, votre éternité! Quand même nous aurions la certitude que les peines de l'autre vie ne dureront que quelques siècles, où serait la raison de s'y exposer de gaieté de cœur, de se jouer pour ainsi dire avec son supplice, et d'affronter tranquillement un pareil avenir.

Mais pour montrer au pécheur qu'il n'a pas même pour lui le doute ou la présomption, pour lui ôter tout ce qui fait le sujet de sa fausse confiance, je dis que Dieu ne saurait ni abréger, ni révoquer, ni modifier l'éternité des peines de l'autre vie; et pourquoi? Parce que cette éternité ne nous est point annoncée dans l'Ecriture comme une menace qui laisse toujours à celui qui la fait la liberté de se rétracter; mais comme un dogme capital, un des principes fondamentaux de la religion, en un mot comme un article de notre foi; en sorte que ce dogme une fois ébranlé, tous les autres croulent, et il n'y a plus rien d'assuré dans l'Evangile. En effet, comment et dans quels termes cette éternité nous est-elle annoncée dans l'Ecriture? En même temps que les plus grands événements; avec la fin des temps, le jugement futur, l'avénement de Jésus-Christ, les récompenses des justes. C'est en parlant de ces grands objets que Jésus-Christ y joint l'enfer et l'éternité malheureuse; pour nous apprendre qu'il est aussi certain que les peines de l'enfer sont éternelles, qu'il est vrai que le monde doit finir, que Jésus-Christ doit venir, qu'il y aura un dernier jugement, que les récompenses des justes seront éternelles. Ce n'est donc point ici une peine comminatoire, c'est un dogme qui a pour garant tous les autres dogmes de la foi : ce n'est point seulement un maître qui veut épouvanter, c'est un juge qui statue et qui prononce; ce n'est point une menace, une vaine terreur qu'on veut inspirer, mais l'arrêt et la sentence définitive d'un Dieu dont la parole est sacrée et infaillible. Par conséquent tout s'oppose en Dieu à ce qu'il y apporte aucune modification : son immutabilité, parce qu'il n'a jamais varié, surtout dans ses châtiments; le péché du premier homme allume son tonnerre, il ne s'éteint plus, toute sa postérité est condamnée à la mort et à la douleur, et l'arrêt s'exécute sans que la suite des siècles change rien à sa volonté suprême. Sa vérité s'y oppose parce qu'il s'y est engagé par serment, et que bien loin de laisser jamais entrevoir dans l'Ecriture qu'il veuille modifier l'éternité des peines, il déclare que tout passera excepté sa parole, que le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul point de la loi s'efface. Sa sagesse s'y oppose parce que si la conjecture et l'interprétation sont permises sur un point de la loi, pourquoi ne l'étendrait-on pas à d'autres? Si c'est pour la durée des peines, c'est aussi pour leur nature; si c'est pour une partie, ce peut être aussi pour toutes; dès lors plus de principes, plus de dogme certain, et de toute la parole de Dieu il ne restera que ce qui plaira au caprice de l'homme. Sa sainteté enfin s'y oppose, parce que ce que Dieu doit le plus avoir en horreur c'est le péché; Dieu et le crime, Dieu et le péché étant à jamais incompatibles. Or ôtez l'éternité des peines, et la haine que Dieu a jurée au péché ne sera plus éternelle; par conséquent il faudra, dit saint Jean Chrysostome, qu'un jour Dieu place au même rang ceux qui l'ont toujours offensé et ceux qui l'ont toujours aimé, les plus grands saints avec les plus grands scélérats, ceux qui ont établi la religion avec ceux qui l'ont combattue, et qu'un jour on voie dans le ciel les tyrans à côté des martyrs, Néron avec saint Paul,

Judas et Jésus-Christ : *Stabit ergo cum Nerone Paulus, imo diabolus cum Christo* : blasphème aussi injurieux à Dieu qu'absurde aux yeux de la raison. Concluons donc qu'il est aussi certain que les peines de l'enfer sont éternelles qu'il est certain que Dieu est vrai, sage, saint, immuable ; et qu'il n'est pas plus libre de rien changer sur ce point qu'il l'est de tromper et de manquer à sa parole : car voilà, dit saint Grégoire, où tendent tous les raisonnements des pécheurs; sous prétexte de garantir la bonté ou la grandeur de Dieu, ils ne craignent pas de le faire auteur du mensonge : *Dum satagunt perhibere misericordem, non verentur prædicare fallacem.*

Mais où est la justice qu'un péché d'un moment soit puni d'un supplice sans fin? Seconde difficulté, que notre faible raison nous fait regarder comme le plus fort argument contre la réprobation éternelle, sans penser qu'il est faux, qu'il est même absurde de prétendre qu'il soit contre l'équité de punir un péché d'un moment d'un supplice sans fin. Pourquoi? Parce que dans aucun crime ce n'est jamais sa durée qu'on punit, mais sa nature, son énormité : et si celui qui a violé les lois et la justice des hommes pour un crime d'un instant est puni d'une mort et d'une infamie éternelle, que doit-ce être de celui qui a outragé la majesté divine, profané les lois les plus saintes?

Et ne dites pas que ce parallèle n'est point juste, que cette sévérité de la justice humaine est nécessaire pour maintenir les droits de la société, la majesté des lois, l'ordre et l'économie politique : je vous répondrai : Et le maintien de la religion, des devoirs envers Dieu, de son culte, de ses autels, de ses lois, que deviendra-t-il? Comment subsisteront-ils sans cette éternité de peines? J'en appelle aux libertins eux-mêmes : qu'ils nous disent par où a commencé le désordre de leur conduite? N'est-ce pas toujours par le doute sur l'éternité malheureuse? Quand est-ce qu'ils ont commencé à être tranquilles dans le crime et à braver toutes les lois de la religion? N'est-ce pas lorsqu'ils n'ont plus craint, qu'ils n'ont plus vu devant leurs yeux l'éternité malheureuse; une fois que ce dogme commence à être ébranlé et à s'affaiblir dans une âme, que lui reste-t-il pour l'arrêter dans le torrent de l'iniquité? C'est donc une suite infaillible et nécessaire, que, perdant la crainte des jugements éternels, elle se relâche à proportion de la pratique de tous ses devoirs, qu'elle les abandonne entièrement et finisse par se perdre elle-même dans les opinions et les systèmes impies? Il est donc impossible qu'il y ait un Dieu et une religion, si vous détruisez l'éternité des peines : ou pour mieux dire, il y aura un Dieu, et point d'adorateurs; des autels, et point de culte ; une religion, et point de disciples ; des lois, et point d'obéissance : et ce dogme qui paraît d'abord si incompréhensible, si injuste aux yeux de la raison, devient à l'examen et à la réflexion le plus juste, le plus nécessaire, comme la sauvegarde de la religion, et le garant de toutes ses lois.

Mais ce qui semble rendre l'éternité évidemment injuste, c'est qu'elle mettrait une égalité de peines là où il y aurait inégalité de crimes. Est-il juste, par exemple, que le païen qui a ignoré, soit puni comme le chrétien qui a profané ; que l'honnête homme qui n'a eu que des faiblesses, soit traité comme l'impie qui n'a eu que des vices; l'impie comme l'athée, le débauché comme l'hypocrite, le voluptueux comme le sacrilége? C'est pourtant ce que produirait cette éternité de peines : elle est égale pour tous les coupables; elle confondrait tous les crimes : donc elle est injuste.

Prenez garde, chrétiens, voilà sur ce sujet le plus grand effort de l'esprit; voilà le raisonnement qui, au premier aspect, paraît le plus convaincant, le plus invincible, et qui cependant, un peu approfondi, devient une preuve de plus en faveur de l'éternité des peines; et comment? le voici : c'est que l'Ecriture a pris soin de distinguer différents degrés de peines dans l'enfer; elle nous avertit expressément qu'on demandera plus à celui qui aura plus reçu ; qu'au jour des vengeances, Tyr et Sidon seront traités moins sévèrement que Bethsaïda ; qu'au dernier jour, ceux qui viendront des contrées éloignées, c'est-à-dire les peuples infidèles, auront un sort plus doux et plus favorable que ceux qui, éclairés des lumières de la foi, les auront méprisées; qu'on éprouvera des souffrances dans la vie future à proportion qu'on aura eu de délices et de voluptés dans la vie présente; que les puissants en iniquités seront puissamment tourmentés : voilà ce que l'Ecriture a eu grand soin de nous apprendre en plusieurs endroits. Or, je demande pourquoi cette attention, si les peines n'avaient pas dû être irrévocablement éternelles. Si leur durée avait dû être proportionnée au crime, l'Ecriture, par ce seul mot aurait mis à couvert la justice de Dieu, et il n'était plus besoin de nous avertir que chacun souffrirait en raison de son péché, ni de distinguer différents degrés de peines dans le royaume de la vengeance, comme différentes demeures dans la maison du Père céleste. La mesure de temps aurait répondu à tout, satisfait à toutes les difficultés, et l'Ecriture l'aurait expressément déclaré. Au contraire, elle nous assure qu'après ce siècle, il n'y a plus de rémission à espérer ; que dans l'enfer il n'y a nulle rédemption ; que la mort dans le péché nous sépare à jamais de Dieu : donc, encore une fois, l'objection se tourne ici en preuve, et puisqu'il doit y avoir, selon l'Ecriture, inégalité dans les peines de l'autre vie, il n'y en a point dans la durée ; et toutes les subtilités de notre raison, loin d'ébranler cette vérité, ne servent qu'à en mieux confirmer la certitude.

Mais venons au point essentiel : Dieu est bon, dit-on, il est tout amour, il est le

Père, le Sauveur des hommes : le moyen de penser, de concevoir qu'un Père tendre et bienfaisant puisse livrer ses créatures à des tourments éternels? Le moyen? C'est de comparer ses bienfaits avec ses châtiments ; ce que son amour a fait pour vous avec ce que sa justice vous prépare, et par ce parallèle voyez si la bonté même de Dieu ne devient pas une preuve de plus de l'éternité malheureuse. Oubliez donc, j'y consens, tout ce que vous venez d'entendre; pour un moment ne pensons plus à l'enfer, et regardez du côté du Calvaire ; voyez-y un Dieu entouré de bourreaux, un Dieu dégradé, anéanti au point d'expirer dans le dernier supplice, un Dieu qui meurt pour vous sur une croix. Retournez maintenant à l'enfer et voyez-y le pécheur malheureux pour l'éternité, condamné à souffrir une éternité pour avoir rendu inutiles la mort et les souffrances d'un Dieu, pour avoir foulé à ses pieds son corps et son sang. Jésus sur la croix, le pécheur dans l'enfer.... Je me tais, prononcez vous-mêmes.

Et en effet, pour mettre cette preuve dans tout son jour, remarquez, ajoute saint Bernard, que quoique cette éternité de peines soit un mystère incompréhensible pour notre raison, sans elle la religion deviendrait presque incroyable et serait un mystère en quelque sorte plus incompréhensible que cette éternité même. Supposons en effet que le péché n'eût point mérité des peines éternelles ; supposons que l'homme coupable envers son Dieu eût été assuré de rentrer en grâce et d'obtenir son pardon après un certain temps d'expiation dans l'autre vie ; que devient alors ce grand bienfait de l'incarnation ? où était la nécessité qu'un Dieu lui-même quittât le ciel, vînt s'incarner sur la terre, naître, souffrir et mourir pour le genre humain, si le genre humain n'avait point encouru une mort et un anathème éternels? où serait ici la proportion entre la fin et les moyens, entre la dignité du Rédempteur et le fruit de la rédemption, entre le prix de la victime offerte et celui de la grâce obtenue? Quoi, je vois des siècles entiers de miracles, de promesses, d'événements pour annoncer un Messie ; cent prophètes envoyés aux hommes pour leur faire sentir la grandeur de leur malheur et la nécessité d'un libérateur ; un Dieu enfin qui vient lui-même se faire homme pour vaincre et terrasser les puissances de l'enfer, c'est-à-dire tous les miracles à la fois, toutes les lois de la nature forcées, toute la puissance divine epuisée, pour ainsi dire; le ciel et la terre dans l'étonnement à la vue d'un Dieu réduit à toutes les bassesses de l'humanité, d'un Dieu dans une crèche, sur une croix, dans un tombeau ; son sang répandu jusqu'à la dernière goutte pour le salut des hommes, et tant de prodiges sans autre objet que de délivrer l'homme d'une peine temporelle ! Quoi, des mérites infinis de la part d'un Dieu incarné, pour n'effacer qu'une disgrâce et un démérite bornés de la part de l'homme, des souffrances infinies de la part d'un Dieu pour le péché de l'homme, et l'homme condamné seulement pour son péché à des souffrances passagères et finies, sacrifice infini dans sa nature, un dans son prix, dans ses effets, tandis que dans l'homme il n'y aurait eu à expier qu'une offense limitée dans sa nature, dans ses suites, dans sa punition ! Encore une fois où seraient l'égalité, la proportion, la convenance, j'ai presque dit la sagesse et la grandeur de Dieu? Non, reprend saint Bernard, dans cette supposition je ne connais plus rien ni dans la religion, ni dans le mystère de l'Incarnation; je n'y vois plus ni accord ni harmonie; je n'y vois que le sang d'un Dieu versé presque inutilement et sans une raison suffisante. Mais lorsque je vois que l'offense que le péché fait a Dieu est infinie ; que la haine de Dieu pour le péché est éternelle; qu'il y a entre Dieu outragé et l'homme coupable, une séparation, un éloignement éternel et invincible pour l'homme : lorsque je vois tout le genre humain enveloppé d'une malédiction éternelle, plongé dans l'abîme d'une éternité malheureuse, des feux, un enfer, des supplices éternels ; alors je conçois qu'un Dieu peut s'attendrir sur le sort de sa créature, qu'il ne faut rien moins que tout le sang d'un Dieu pour éteindre ces flammes éternelles, ouvrir le ciel, fermer l'enfer, en un mot, qu'il faut une grande victime et des mérites infinis pour arracher l'homme à des peines éternelles et infinies. Je comprends enfin que l homme n'a plus le droit de murmurer, ni d'accuser la bonté divine, s'il retombe dans son premier malheur; qu'après tous ces miracles d'amour, de tendresse, de miséricorde incompréhensible de la part de Dieu dans le temps, sa justice a acquis le droit d'être incompréhensible dans l'éternité. Tout se lie alors, tout s'explique dans la religion : la justice de Dieu est reconnue, sa bonté sauvée, sa grandeur assurée ; et pour croire l'enfer, il ne faut qu'un coup-d'œil sur le Calvaire.

Mais je ne comprends pas cette éternité malheureuse. Non, sans doute, est-ce donc une raison pour en douter? Je ne comprends pas que Dieu ait pu créer un monde où il prévoyait que l'injustice et le crime domineraient; comment il a pu créer l'homme avec la liberté pour le mal, comment il a pu permettre le péché, comment il laisse tous les jours prospérer l'impie et opprimer l'innocence et tant d'autres désordres qui nous révoltent et nous scandalisent. Si je ne consultais que ma raison, ne me diraitelle pas qu'un tel monde ne peut point exister, qu'il est contre l'ordre et la sagesse de Dieu? Cependant il existe ce monde, et c'est Dieu qui l'a fait, Dieu qui veut qu'il subsiste avec tant de désordres qui paraissent incompatibles avec sa bonté, sa sagesse, sa justice, sa sainteté. Donc, quand je ne comprendrais pas comment l'éternité des peines peut se concilier avec les attributs de Dieu, je n'ai pas droit d'en conclure qu'elle n'est pas. Donc, quoique ma

raison me fournisse des arguments spécieux contre cette éternité, je n'en ai pas plus de droit de conclure qu'elle n'existe pas, que j'en aurais de nier que ce monde soit possible ou soit l'ouvrage de Dieu, parce que ma raison y trouve des vices qui paraissent incompatibles avec les perfections divines. Donc, quoique ma raison soit accablée du poids des jugements de Dieu, je ne puis pas, je ne dois pas les nier ou les contredire; parce que ma raison peut bien s'élever jusqu'à la connaissance de tous les attributs de Dieu : mais de les concilier entre eux, d'en mesurer la force, l'étendue, les rapports, d'en déterminer la marche et les opérations, c'est une connaissance qui n'appartient qu'à Dieu même, et il n'est Dieu que par cette intelligence infinie.

Vous ne comprenez pas cette éternité malheureuse? Mais pour vous montrer que sur cet objet, comme sur tant d'autres, ce n'est pas cette raison de l'incompréhensibilité des voies de Dieu qui fait les mécréans, j'ajoute cette réflexion : c'est que l'enfer n'a jamais été nié ou combattu que par ceux qui l'ont mérité, par des hommes livrés au déréglement des mœurs, des passions et à toute la dépravation de leurs cœurs. Oui, tant que ce mondain, cette mondaine ont vécu, je ne dis pas en bons chrétiens, mais seulement en sages et honnêtes gens du siècle, ils croyaient, ils respectaient ce dogme de la religion; et non-seulement la première jeunesse, mais peut-être même un âge avancé se sont passés sans qu'il leur soit venu en pensée d'en douter, rien ne leur paraissait même plus grand, plus digne de la divinité; ils comprenaient que le temps n'était rien, que pour l'homme; il n'y avait à proprement parler pour Dieu que l'éternité; ce dogme étonnait la raison, mais ne l'ébranlait pas; ils tremblaient, mais ils croyaient. Pourquoi? Parce qu'éloignés encore des grand désordres et de ces grandes passions qui produisent le naufrage de la foi, il leur paraissait indigne de l'homme de vouloir enchaîner le bras de Dieu, de vouloir mesurer ou borner la vengeance de Dieu. C'est donc le cœur ici qui a gagné la raison; on a commencé par être coupable avant que d'être infidèle; on ne s'est révolté contre les jugements de Dieu que lorsqu'on a eu péché contre sa loi; on n'a donc cessé de croire que lorsqu'on a été intéressé de ne croire pas; et le doute de l'enfer a été comme le dernier cri des passions, qui, pour mieux assurer leur révolte, ont voulu s'étourdir sur leur châtiment. Par conséquent, pour peu qu'il me reste de raison, de ce moment je dois apprendre à mépriser l'impie et connaître tout le ridicule du titre d'esprit fort; je dois sentir ce qu'il faut penser de ceux qui croient faire honneur à leur raison en doutant de l'éternité malheureuse, regardant comme une faiblesse de la croire, encore plus de l'appréhender et s'imaginant donner une grande preuve d'esprit en traitant de chimère tout ce qu'on leur dit à ce sujet. Je n'ai que cette question à leur proposer : lequel des deux raisonne le mieux ou de celui qui, doutant de l'enfer et de l'éternité se met par là, s'il se trompe, hors d'état de s'en garantir et s'expose à y tomber sans ressource; ou de celui qui, croyant cette éternité malheureuse, est sûr par là, s'il conforme sa conduite à sa foi, de pouvoir s'en garantir et de l'éviter; encore une fois, lequel raisonne le mieux ici, et quel est l'insensé, de celui qui croit ou de celui qui doute?

Mais quoi qu'il en soit, chétiens, pour en revenir à mon principe et finir par où j'ai commencé, par l'autorité de Jésus-Christ et de l'Evangile; l'exemple de ce riche réprouvé, que le Sauveur nous peint avec tant de soin dans la parabole, sera toujours une preuve à laquelle il faudra vous rendre. Entre vous et nous, dit Abraham à cet infortuné, il y a un chaos immense que rien ne peut franchir : *Inter vos et nos chaos magnum firmatum est.* (*Luc.*, XVI.) Et la voilà cette éternité figurée par ce chaos impénétrable. Eternité (prenez garde, je vous prie) sans laquelle l'enfer ne serait plus l'enfer; et si, au milieu de leurs tourments les âmes réprouvées pouvaient espérer de voir finir leurs peines, de rejoindre Dieu, de voir un jour, d'aimer, de posséder Dieu.... Puissances de l'abîme, redoublez vos fureurs ; non, avec cet espoir, tous les supplices, tout l'enfer ensemble ne sauraient faire un malheureux. Eternité! Voilà l'enfer, et le cri de l'enfer.

Aussi, remarquez que ce riche réprouvé, qui jusqu'alors n'avait fait que gémir et se plaindre, qui s'était contenté de demander un faible soulagement, aussitôt qu'Abraham lui a annoncé ce dernier arrêt, lui a déclaré qu'il n'y a plus moyen de sortir de l'enfer; alors ce malheureux, comme si jusqu'à cette heure il n'avait pas senti son malheur, comme s'il n'avait pas encore connu l'enfer, demande à Abraham qu'il envoie Lazare avertir ses frères : alors le cri de la tendresse et de la pitié se réveille dans le cœur même d'un réprouvé; il se rappelle qu'il a laissé des frères sur la terre, et il demande en grâce qu'on aille les avertir afin qu'ils évitent de tomber dans les mêmes horreurs, tant cette idée de l'éternité le frappe, l'épouvante et lui paraît elle seule plus terrible que tout l'enfer. Mais que lui répond Abraham? Ils ont Moïse et les prophètes, c'est-à-dire l'Ecriture et les prédicateurs : s'ils ne les croient point, ils n'en croiraint pas davantage un mort qui ressusciterait à leurs yeux. *Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* (*Ibid.*) Je sais que cette parole, quoique prononcée par Jésus-Christ même, paraît un paradoxe incroyable. Evoque pour moi, disait Saül à la Pythonisse, évoque l'ombre de Samuel, et que j'apprenne ma destinée. L'ombre apparut, l'ombre parla : Saül pâlit, frémit, tomba renversé contre terre, et Saül ne se convertit pas. Que n'ai-je le même pouvoir? Nous verrions renouveler le même prodige d'endurcissement. Et si un mort ressuscitait à

vos yeux, si, dans ce moment, Dieu ordonnait aux portes de l'abîme de s'ouvrir, et que ce riche malheureux substitué à ma place pour terminer ce discours parût dans cet auditoire, s'écriant du milieu des flammes : *Crucior in hac flamma* (*Luc.*, XVI), on vous verrait sans doute, éperdus, tremblants, frissonner d horreur, et jamais vous ne croirez qu'il fût possible à un pécheur de tenir contre ce miracle, ni qu'il en fût un seul dans cette assemblée qui ne s'en retournât, non-seulement convaincu de l'éternité malheureuse, mais encore sincèrement converti. Erreur cependant, mon cher auditeur, erreur grossière; Jésus-Christ lui-même nous en assure. Pourquoi? Parce que pour être converti il ne suffit pas que les sens, les yeux, l'imagination, l'esprit soient frappés par un grand spectacle : c'est le cœur qu'il faut toucher; et les passions qui l'obsèdent sont toujours prêtes à appeler le doute, bien plus encore contre les prodiges que contre les raisonnements. Est-ce un miracle, diraient-elles, que nous voyons? N'est-ce pas un fantôme, une imposture? Les Juifs avaient vu les miracles que vous demandez, ils avaient vu ressusciter Lazare, ils l'avaient vu ressuscité à la face de la Synagogue, en présence de tout Jérusalem; et les Juifs ne se convertirent pas. Non, osons le dire, ce n'est pas la conviction des principes de la religion qui manque à la plupart des pécheurs; ils croient au fond du cœur, mais les terreurs de la vie future sont trop faibles contre les charmes de la vie présente : ce qu'ils voient l'emporte sur ce qu'ils pensent; c'est plus en eux oubli que mépris de l'enfer; ils refusent d'y penser plutôt qu'ils ne refusent d'y croire; et l'on peut même assurer que la peur de l'enfer est, dans le plus grand nombre, ce secret qu'ils craignent tant de trahir et qu'ils savent le moins garder. Tous les jours, dit saint Chrysostome, nous voyons des mondains frémir au seul nom de l'enfer; la seule pensée de ce fleuve de feu qui doit entraîner les méchants dans ses abîmes profonds, fait sécher de crainte et d'horreur; ceux mêmes qui se piquent le plus de force d'esprit ne peuvent y penser sans trouble; mais les passions parlent et tout est oublié : le monde, le plaisir parlent, à leur voix l'enfer disparaît, la peur s'évanouit et le désordre recommence. Pitoyable fureur, s'écrie saint Augustin, de croire un enfer et de vivre comme si l'on n'y croyait pas; de craindre un enfer et de le braver, d'y courir à grands pas! Chrétiens, où est la raison? Le temps fuit, la mort s'avance, le ciel menace, l'enfer gronde; et le chrétien ne s'éveille pas au bruit de tant de tonnerres!

Promettez-le donc au Seigneur, de ne jamais perdre de vue les châtiments qu'il prépare aux pécheurs, et regardez-vous comme trop heureux, qu'il vous ait encore laissé le temps d'y réfléchir et de les prévenir par la pénitence. Hélas! que ne feraient pas les damnés si la même grâce leur était accordée? Si la voix de la miséricorde se faisait entendre aux portes de ces prisons éternelles, et que Dieu envoyât un ange de paix annoncer à ces victimes des vengeances qu'enfin le ciel s'appaise en leur faveur, et que le Dieu de toute justice consent à leur faire miséricorde si elles prennent leurs tourments en esprit de pénitence pour mériter leur grâce; hélas! chrétiens, ce peu de paroles feraient rentrer la joie dans le cœur de ces malheureux dévoués au désespoir, et vous les verriez offrir avec reconnaissance leurs tourments pour satisfaire à la vengence divine. Je vous porte les mêmes paroles, mon cher auditeur, et peut-être pour la dernière fois. Peut-être êtes vous plus près que vous ne pensez du terme de votre carrière et de ce lieu de tourments; peut-être entre vous et l'éternité, entre vous et l'enfer, n'y a-t-il plus que quelques jours, quelques moments d'intervalle. Malheureux! et vous vous endormez au bord du précipice, et vous différez encore d'ouvrir les yeux au danger qui vous menace! Et quand il vous resterait un siècle de vie, qu'est-ce qu'un siècle même de bonheur en comparaison d'une éternité malheureuse? Hélas! une heure, un jour, une année de plaisir ne sont rien; mais dans la douleur on compte jusqu'aux moments, et les moments paraissent des siècles : que sera-ce de tous les maux réunis à la fois, et lorsqu'il faudra compter toute une éternité? Fuyez donc pour jamais, ô monde, ô passions, ô plaisirs! cruels tyrans de mon cœur, idoles que j'ai encensées, fuyez loin de moi pour toujours! Et si désormais vous venez encore me tenter par la séduction de vos charmes, j'ouvrirai l'enfer, je vous comparerai avec ces flammes éternelles, et je dirai : décide-toi, mon âme et choisis entre des plaisirs d'un moment, et des supplices sans fin, entre le temps et l'éternité. O enfer! ô éternité! crainte salutaire, puissiez-vous ne jamais sortir de mon cœur! Soyez à jamais présents à mon esprit, affreux objets, lugubres images; que je me plaise désormais à penser à vous, à frémir, à trembler en pensant à vous. Je le ferai le reste de mes jours pour m'affermir dans la pratique des vertus, afin qu'après vous avoir apréhendés dans ce monde, je n'aie plus à attendre dans l'autre que des récompenses éternelles.

SERMON XV.

SUR LE RESPECT POUR LES TEMPLES.

Domus mea domus orationis vocabitur : vos autem fecistis illam speluncam latronum. (*Matth.*, XXI.)

Ma maison doit être une maison de prière, et vous en avez fait une retraite de brigands.

Fatale condition de l'homme sur la terre! Rien de si grand, de si auguste que le temps ou l'habitude ne dégradent à ses yeux. Insensiblement et presque sans nous en apercevoir, nous passons du respect au mépris, du culte à la profanation. En vain l'intervalle qui les sépare nous paraît immense, insurmontable, tout cède à notre perversité; et ce vice de notre nature a étendu son empire jusque sur la religion, sur ce qu'elle

a de plus saint, de plus sacré, l'autel et la maison de Dieu même.

D'abord simple et sans art, elle n'était entre les mains des premiers hommes et des patriarches, qu'un autel rustique qu'ils dressaient à la hâte, tantôt à l'ombre des bois, tantôt au bord d'un fleuve; et là, sans autre temple qu'un berceau de feuillage, sans autre appareil que les grottes des rochers, ils présentaient à l'auteur de la nature les offrandes d'un cœur innocent et fidèle.

Plus riche ensuite et plus brillante, elle parut dans les camps d'Israël sous la figure de cette arche majestueuse qui marchait à la tête des bataillons de la nation sainte, où portée avec pompe au bruit des trompettes et des chants des lévites, elle présidait à leurs marches et à leur repos, au combat et à la victoire, à leurs fêtes, et à leurs travaux.

Plus grande encore et plus superbe avec les rois d'Israël, elle devint sous le règne de Salomon ce temple célèbre, la gloire de la nation et la merveille du monde. Alors, comme si elle eût perdu en respect, ce qu'elle avait acquis en richesses, en splendeur, elle commença à éprouver de la part de ses adorateurs, l'irrévérence et la profanation. Israël passa de la crainte pour le sanctuaire au mépris et au sacrilége, et cent prophètes qui tonnèrent à ses oreilles ne purent arrêter la licence, ni réprimer les prévaricateurs.

Enfin, plus sainte et plus auguste elle s'est vue parmi les chrétiens; d'abord errante et fugitive sous le règne des persécutions, réduite aux antres et aux cavernes de la terre, où fuyant l'œil jaloux des tyrans, les premiers fidèles confièrent au silence et à la nuit le secret des saints mystères: bientôt plus triomphante et plus multipliée que jamais, appelée des déserts dans les villes et dans les palais des rois, dotée par les princes, embellie par les libéralités des peuples, disons aussi, plus chérie et plus respectée que jamais, ce fut là comme sa dernière période; et tombée enfin du faîte des grandeurs, elle a vu son opprobre succéder à sa gloire, et avec le temps elle est devenue le premier objet de nos outrages, le théâtre du scandale. Heureuse encore dans sa chute, si le zèle des ministres pouvait réprimer une partie du désordre et arrêter un mal d'autant plus rapide dans ses progrès, qu'il semble en effet que de tous nos outrages contre la Divinité, l'irrévérence dans le lieu saint est le seul dont nous ne connaissions pas l'énormité. En vain les lois du prince sont venues au secours de la religion; trop faible barrière que la licence n'a pas plus respectée; on a bravé également les lois divines et les lois humaines: et à voir l'indifférence avec laquelle nous traitons la maison du Seigneur, on dirait que nous n'avons plus d'idée de sa grandeur, que nous n'en regardons plus le respect comme un devoir, ni la profanation comme un crime. Il est donc bien important, chrétiens, de dissiper votre ignorance et de ranimer votre foi sur ce grand objet de la religion. Dans ce dessein, je me suis proposé d'envisager la maison du Seigneur dans toute son étendue, et je vous dis en deux mots, qui vont faire le partage de cette instruction; voyez ce que sont les temples en général par rapport à Dieu et à la religion; voyez ce que sont les temples en particulier par rapport aux hommes et à nous-mêmes. La première partie, en vous découvrant toute la majesté du sanctuaire, vous fera connaître toute l'énormité du péché de scandale dans le lieu saint. La seconde, en vous faisant connaître les rapports particuliers entre les hommes et les temples, vous montrera quelle est la nature du culte, de la dévotion que nous devons aux lieux saints. En deux mots, jusqu'où va l'énormité du crime de profanation, jusqu'où doit aller la grandeur du respect envers les temples; c'est tout ce que je me propose: implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Que sont-ils par rapport à Dieu les temples qui lui ont été consacrés? Ils sont le trône de sa gloire, le théâtre de ses miséricordes et le triomphe de la religion. Je me représente la maison du Seigneur sous ces différents points de vue, et j'en conclus que l'irrévérence dans le lieu saint renferme donc un double attentat. 1° par rapport à Dieu, c'est un péché de révolte et d'ingratitude, puisqu'il attaque tout à la fois et sa grandeur et sa bonté. 2° par rapport à la religion, c'est un péché, pour ainsi dire, d'apostasie et en quelque sorte l'œuvre du démon, puisqu'il tend à démentir la religion qu'on professe et à la détruire. Approfondissons ces deux vérités; peut-être pour être moins commun, ne manque-t-il à ce désordre que d'être mieux connu.

Péché d'irrévérence dans le lieu saint, péché de révolte et d'ingratitude qui attaque à la fois et la grandeur et la bonté de Dieu.

Le prophète, voulant nous donner une haute idée de la grandeur de Dieu, se le représente faisant sa résidence sur les autels que les hommes lui ont dressés; il ne trouve point d'image plus propre à nous retracer la grandeur du souverain Etre, et ne pouvant snffire à exprimer ses transports, il s'écrie: Le Seigneur est dans son saint temple, que la terre se taise en sa présence: *Deus in templo sancto suo, sileat a facie ejus omnis terra* (*Habac.*, II.)

En effet, remarque saint Ambroise, expliquant ces paroles du prophète, qu'avons-nous prétendu faire en construisant des temples au Dieu du ciel? Etait-ce seulement pour chanter ses louanges, pour lui adresser vos vœux et vos prières? Partout vous pouvez remplir ce devoir; vos maisons sont un sanctuaire où vous pouvez prier, votre cœur un autel où vous pouvez sacrifier. Etait-ce pour nous rappeler simplement l'idée et le souvenir d'un Etre suprême? Toute la nature, tous ses ouvrages célèbrent sa gloire; et pour rappeler sa mé-

moire, faut-il à Dieu d'autre voix que le concert de toutes les créatures? l'univers est son temple et l'homme en est le prêtre. Si l'homme, continue le saint docteur, n'eut pas été ingrat et rebelle, le spectacle de tant de merveilles aurait suffi à lui rappeler ses devoirs envers son Dieu; et l'aurore, chaque jour, ouvrant sa carrière brillante; les fleuves, sans tarir, tombant des montagnes et serpentant dans les plaines; l'azur du firmament, l'émail des prairies, les trésors des moissons; tout, depuis le cèdre superbe jusqu'à l'arbrisseau des vallées, depuis l'aigle qui fend la nue jusqu'à l'insecte rampant sous l'herbe, eût été pour l'homme une source continuelle d'adoration et de louange envers l'Etre suprême. Mais devenu insensible à des miracles chaque jour renaissants, plongé dans le sommeil de l'indifférence au milieu de tant de merveilles, et les astres n'annonçant plus à l'homme ingrat la gloire de leur auteur; il a fallu appeller l'art au secours de la nature, et que le nom de Dieu effacé de son cœur parût gravé sur le frontispice des temples; que chaque jour, chaque instant on y entonnât publiquement des hymnes et des cantiques, pour le ramener malgré lui au culte qu'il doit à la divinité, ranimer sa reconnaissance et confondre son ingratitude. La gloire du Dieu du ciel publiée, reconnue, attestée dans ses temples sur la terre; voilà donc le vœu de tous les peuples, l'intention de tous les hommes, le but de la religion; et c'est dans cette pensée que le prophète, frappé d'une juste admiration, ordonne à l'univers de se taire devant lui: *sileat a facie ejus omnis terra.*

Je m'en tiens donc à cette idée, et pour la mettre dans tout son jour, je reprends: *Deus in templo sancto suo*, Dieu dans son saint temple, c'est-à-dire que le temple et l'autel sont comme un pacte et un engagement réciproque entre Dieu et ses créatures: Dieu, qui a promis de résider et d'habiter avec les enfants des hommes sur la terre, d'y faire sa demeure jusqu'à la consommation des siècles; et les créatures, qui, pour reconnaître une faveur aussi insigne, ont promis de regarder à jamais le sanctuaire comme un lieu de terreur et de majesté, dont elles relèveraient la gloire par l'appareil du culte et l'assiduité de leurs hommages. Pourquoi? Parce que, quoique Dieu soit partout, Dieu n'est nulle part plus grand pour l'homme que là où il a consenti à recevoir les vœux et les adorations des hommes: parce que ce n'est pas tout de l'hommage de l'esprit; ce n'est pas tout que d'honorer Dieu du fond du cœur: l'homme est esprit et corps; ces deux puissances doivent à Dieu leurs hommages; l'esprit par la pensée, le corps par le culte extérieur. Une religion toute de spéculation, une religion qui n'existerait que dans l'esprit, serait bientôt comme si elle n'existait point. Ce n'est pas Dieu sans doute qui a besoin de nos adorations; c'est nous qui avons besoin de l'adorer. Il n'a pas choisi le peuple à cause du temple; il a choisi au contraire le temple à cause du peuple, à cause de notre nature faible et légère, qui a besoin qu'on la rappelle sans cesse à ses devoirs par des signes extérieurs. Une religion qui n'aurait ni temples, ni autels, ni cérémonies, ni sacrifices, ni exercices, ni prières publiques; une religion sans culte serait comme un fantôme sans force, un corps sans âme ou une âme sans vie et sans action: il faut parler aux sens pour toucher le cœur et ranimer le sentiment. Que deviendrait l'amitié sans le commerce continuel avec ses amis; l'amour filial sans les démonstrations extérieures de respect et de tendresse pour nos pères? Et un roi, un maître seraient-ils bien satisfaits de leurs sujets, de leurs serviteurs, si contents de les honorer par la pensée, ils ne paraissaient jamais à leur cour et au pied du trône? L'autel et le temple sont la cour et le trône du Roi des rois: il remplit par sa présence le ciel, la terre, les mers, mais c'est dans son sanctuaire qu'il exige notre présence, et quelle est nécessaire pour remplir tous nos devoirs aux yeux de Dieu et des hommes. Point d'amour, en un mot, point de respect, s'ils ne se manifestent à l'extérieur; de même point de Dieu sans religion, point de religion sans culte, point de culte sans autel, point d'autel sans adorateurs; point d'adorateurs parfaits, si le corps et l'âme si toutes les puissances de notre être ne parlent sans cesse à l'Etre suprême, ne se prosternent, ne s'anéantissent devant l'Etre suprême. Et de là ce concours de tous les états, de toutes les conditions; ce mélange de grands et de petits, de riches et de pauvres, qui tous par leurs humiliations viennent dans la maison du Seigneur reconnaître sa grandeur et leur propre néant. Là, confondus avec leurs sujets, les rois mêmes déposent le faste du trône; et prosternés à ses pieds, les maîtres de la terre rentrent dans la poussière.

Deus in templo, Dieu dans son temple; c'est-à-dire l'autel dressé par les mains des hommes devenu le tabernacle de la Divinité, et comme l'image du ciel sur la terre d'où se répandent et ses bienfaits et ses châtiments. C'est ici, disait le Seigneur, par la bouche du plus sage des rois, que vous viendrez me demander, et l'abondance pour vos villes, et la pluie pour vos campagnes et le triomphe sur vos ennemis pour montrer que c'est de moi que vous tenez tous ces biens: vous viendrez dans mon sanctuaire me présenter, chaque saison, les prémices de tous les fruits de la terre, et après le combat, me consacrer les dépouilles des nations vaincues; car c'est moi, continue le Seigneur, qui ai choisi ce lieu, afin que mon nom y soit éternellement glorifié; *Elegi enim et sanctificavi locum istum ut sit nomen meum ibi in sempiternum.* (III *Reg.*, IX.) Ainsi, de tous les biens et de tous les maux que sa providence nous envoie, il a voulu que son temple en fût regardé comme la cause et la source. C'est d'ici que partent et les rosées fécondes qui enfantent les

moissons, et la stérilité qui ravage les campagnes : d'ici, qu'il ôte et qu'il donne les couronnes, qu'il envoie dans les armées la défaite ou la victoire, qu'il effraye la terre et qu'il la rassure, qu'il sauve et qu'il punit, et que partent à la fois et les grâces de son amour et les foudres de sa colère. Et de là, ce concert de louanges publiques, ces solennelles actions de grâces pour le gain des batailles, pour le salut et la prospérité des empires ;et ces étendards ces dépouilles sanglantes, qui suspendues aux voûtes sacrées comme autant de trophées, attestent qu'ici réside la gloire du Dieu des armées : enfin, cet empressement des peuples dans les temps de calamité, ce redoublement de zèle et de ferveur qui les conduit tremblants au pied de l'autel pour conjurer le ciel et détourner la tempête.

Deus in templo, Dieu dans son temple ; c'est-à-dire, qu'il est le seul grand et le seul Seigneur : partout ailleurs on peut distinguer, on peut compter parmi les hommes, différents degrés de condition ; l'un est maître et l'autre est esclave ; l'un foule à ses pieds l'or et la pourpre, l'autre obscur et caché coule ses jours dans l'humiliation et la misère; l'un est traîné dans un char superbe, l'autre rampe dans la poussière : ici, plus d'acception de personnes, tous les rangs sont humiliés et confondus ; et tandis que les palais fastueux des riches s'élèvent de toutes parts comme autant de remparts qui les séparent des autres hommes ; le palais de la Divinité, la maison de Dieu s'élève au milieu de tous ces édifices de vanité, comme un monument qui rappelle les hommes à leur première égalité. Paraissez, tristes victimes de la honte et de l'indigence, pauvres dégradés par le mépris et la bassesse de votre état ; venez auprès de votre Dieu, reprendre vos droits et votre rang; en vain les barrières insultantes du luxe et de l'orgueil vous séparent de vos frères ; exclus avec dédain des maisons des autres hommes, le Seigneur vous appelle dans la sienne, : ici tous sont égaux, et le riche dans la maison de Dieu, n'a, comme le Lazare, que le privilége de fouler aux pieds la cendre de ses pères, d'y avoir son maître, et d'y reconnaître sa dernière fin : *simul in unum dives et pauper*. (*Psal.* XLVIII.) Là, Machabée triomphant vient déposer l'orgueil de la victoire, et le héros, le foudre de la guerre, n'est plus qu'un simple Israëlite. Là, Théodose humilié, confondu, n'est plus qu'un pécheur, qui couvre son diadème sous la cendre, et le pénitent a effacé le monarque : au pied de l'autel enfin, disparaissent toutes les grandeurs de la terre, et le temple renferme tout à la fois, et le trône de la grandeur de Dieu, et le tombeau de l'orgueil de l'homme.

Deus in templo, Dieu dans son temple ; et quel Dieu? Serait-ce ce Dieu jaloux dans l'ancienne loi et de sa grandeur et des lieux qu'il avait honorés de sa présence? Moïse, lui demande d'être une fois le témoin de sa gloire : si je vous l'accordais lui répondit le Seigneur, vous mourriez sur-le-champ; nul mortel ne verra ma gloire, et vivra : et tout ce que put obtenir le saint législateur, ce fut de voir à travers la fente du rocher, passer avec rapidité la nuée qui couvrait la majesté divine, et qui, se dissipant par degrés, laissa apercevoir de loin la trace du Seigneur, et comme le crépuscule de sa gloire. Serait-ce ce Dieu terrible, qui, dans cette arche célèbre, où il rendait ses oracles, était environné de barrières impénétrables qui le séparaient de son peuple; où le pontife lui-même n'approchait qu'une seule fois du saint des saints; où la foudre grondait sans cesse autour du propitiatoire, et couvrait de nuages et d'éclairs la célébration des saints mystères? Faibles emblêmes, ombres légères, disparaissez devant la grandeur de nos temples, que ce même Dieu honore d'une présence, non rapide et passagère, mais permanente, et pour ainsi dire éternelle : où ses anges n'ont pas comme autrefois le pouvoir de le représenter et de parler en son nom ; mais où prosternées elles-mêmes, les puissances du ciel se tiennent dans la frayeur et le respect : au pied du tabernacle de la nouvelle alliance, les chérubins enfermés dans la nuée mystérieuse, courbent leurs têtes enflammées, que sera-ce donc des hommes et des créatures? Qu'ils se taisent, s'écrie le prophète accablé par la grandeur du spectacle, que la terre entière garde le silence: *sileat a facie ejus omnis terra*. Que fait donc le chrétien profanateur et sacrilége qui porte l'audace et l'indécence jusque dans le sanctuaire? Il ne dit pas comme l'impie, je n'ai point de Dieu, je ne reconnais point de Dieu; mais par une malice réfléchie et profonde qui fait le caractère propre de ce péché, il ne le reconnaît que pour le braver; par ses scandales il rétracte autant qu'il est en lui, les hommages qu'on vient lui rendre ; il vient protester seul contre l'esprit de toutes les religions, contre l'usage de tous les siècles, contre l'intention de tous les hommes : tous ont beau s'humilier en sa présence, lui seul ne s'humilie pas; et où Dieu a voulu paraître seul grand et redoutable, c'est là même qu'il ose se montrer l'émule et le rival de la Divinité. On dirait qu'il vient se mesurer avec Dieu même, défier son pouvoir, sa justice, sa vengeance, lui disputer jusqu'à sa gloire et son triomphe. Et comme si ce n'était point assez pour lui d'outrager la Divinité dans ses autres ouvrages, il l'attend sur son trône, l'attaque jusque sur l'autel même, afin de donner plus d'éclat à son insulte. Par conséquent, si un outrage augmente à proportion de la sainteté du lieu et de l'audace de celui qui le commet, disons que le profanateur du lieu saint commet un crime unique, qui semble s'accroître, pour ainsi dire, de toute la grandeur de Dieu, et de toute la bassesse de l'homme.

Allons plus loin : *Deus in templo*, Dieu dans son temple; et dans quel état, comment y est-il? Prenez garde, car c'est ici qu'au mépris de sa grandeur, ce péché ajoute le mépris de ses plus grandes bontés.

Seigneur, disait Moïse, en parlant à Dieu, si les enfants d'Israël me demandent votre nom et qui vous êtes, que leur dirai-je? Dites-leur, répondit le Seigneur, celui qui est m'a envoyé, je suis celui qui suis, *Sum qui sum.* (*Exod.*, III.) Si je n'avais donc qu'à peindre le Dieu de l'univers, cette réponse pourrait me suffire. En effet, partout ailleurs, je découvre sans peine des traces de sa gloire. Si je prends mes ailes dès le matin, dit le prophète, et que je dirige mon vol jusqu'aux portes de l'aurore, que je plane au haut des airs, ou que je plonge au fond de l'abîme; partout je retrouve, je reconnais le Dieu puissant et terrible, qui semble avoir pris plaisir d'imprimer le caractère de sa grandeur sur tous les ouvrages de ses mains. J'élève mes yeux vers le ciel, et j'y vois le Dieu redoutable qui marche sur les nuages, qui par la voix de son tonnerre, fait tressaillir les montagnes, et secoue les fondements de la terre. Sur les mers, j'admire avec frayeur le Dieu qui soulève les flots et les puissances de l'abîme, qui vole sur l'aile des vents et des tempêtes. Durant le jour, je révère le Dieu de majesté qui, selon l'expression du Prophète, a fait du soleil son pavillon, qui monte avec fierté sur le trône des airs, et marche à pas de géant du couchant à l'aurore : dans la nuit, j'admire le Dieu encore plus magnifique qui déploie toutes ses richesses sur la voûte des cieux, et qui a semé les déserts du firmament d'astres brillants et radieux. Partout enfin, je vois celui qui est, par qui tout est, sans qui rien ne peut être; *sum qui sum.* Revenu de ces pompeux spectacles, enchanté de tant de merveilles, j'entre ensuite dans ses temples, dans sa maison même; quel contraste vient s'offrir à mes yeux! Je ne vois pour ainsi dire que le Dieu qui n'est plus, le Dieu qui n'est rien, le Dieu qui a cessé d'être. Je n'aperçois qu'un extérieur simple et souvent négligé, partout la solitude et le silence; une faible lumière me conduit jusque dans son sanctuaire; à peine je rencontre sur mes pas quelques adorateurs; et enfin, sous des voiles grossiers, je découvre l'autel et le trône de ce même Dieu, du maître du monde. Je m'arrête alors, et saisi d'étonnement, je m'écrie avec plus de raison que Salomon : *Ergone credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram?* (II *Paral.*, VI.) Est-il croyable que ce soit là ce même Dieu, si grand dans ses autres ouvrages, et si humble dans sa maison? chrétiens, les expressions ici se refusent au sentiment; et le moyen de rendre tout ensemble ce que l'amour de Dieu pour les hommes a de plus touchant, et la religion de plus auguste! Oui, ce n'est donc que pour nous, ce n'est que dans ses temples que le Seigneur a voulu, pour ainsi dire, perdre sa Divinité, et en éclipser l'éclat qui eût étonné nos faibles esprits. Ce n'est qu'ici que pour se rendre plus accessible, il s'est enveloppé du nuage de l'amour. Sous les symboles du sacrement auguste, reposent et son glaive et son tonnerre; sa puissance captive et enchaînée n'éclate pas même contre ceux qui osent la provoquer; et de tout le pouvoir d'un Dieu, il semble ne s'être réservé que celui de ne pas le paraître. Qu'est-ce donc, s'écrie saint Bernard qui doit le plus vous étonner, ou de ce prodige de bonté du côté de Dieu dans nos temples, ou du prodige d'ingratitude et de perfidie qui s'y renouvelle tous les jours de la part des hommes? Non, je me suis trompé, quand je vous ai proposé de juger de l'irrévérence dans le lieu saint par la grandeur de Dieu : jugeons-en plutôt par l'anéantissement où il s'y est réduit pour se rapprocher de l'homme : par là nous verrons que, si ce miracle de tendresse et de bonté de la part de Dieu dans nos temples, semble surpasser le pouvoir de Dieu même; l'homme qui en abuse pour venir l'outrager de plus près, semble aussi se surpasser en audace, et devient lui-même un prodige d'ingratitude.

Disons enfin, *Deus in templo,* Dieu dans son temple; et pourquoi, à quel dessein, à quelle intention y est-il? Pour y recevoir, par l'exercice de la religion, le témoignage de notre croyance, c'est-à-dire que les temples sont l'épreuve du chrétien, et comme une profession publique de notre foi : par conséquent, le péché qui les profane doit être appelé, en second lieu, un péché d'infidélité et d'apostasie, un péché qui tend à démentir la religion même, et à la détruire.

Seigneur, disait le Prophète, dans l'amertume de son cœur, ne permettez pas que les nations rivales puissent nous demander avec dérision, où est le Dieu que nous adorons : *Ne dicant gentes : Ubi est Deus eorum* (*Psal.* LXXVIII.) Tremblons que nos ennemis dans la foi ne nous fassent la même question. Car, enfin, nous n'en saurions disconvenir; dans ces jours malheureux, la religion abandonnée dans les actions et la conduite, n'a pas même les discours pour elle; bannie des mœurs, elle n'existe que par ses temples. Autrefois ses ennemis pouvaient sans nuire à sa gloire, outrager ses autels, persécuter ses ministres, immoler ses enfants; victorieuse des persécutions, on la retrouvait toujours dans la vie et les exemples des chrétiens : invulnérable au milieu des feux et des glaives, tandis que les tyrans croyaient l'ensevelir sous les ruines de ses temples, elle renaissait de ses cendres mêmes : arrachée du sanctuaire, elle allait se réfugier dans le cœur de ses martyrs, et au défaut des autels, elle triomphait sur les échafauds. Aujourd'hui proscrite dans tous les états, censurés par toutes les bouches, méprisée des grands, trahie par les petits, errante et fugitive ; l'autel et le temple, voilà son seul asile et son dernier rempart entre elle et ses ennemis. Si vous la forcez, cette barrière, si vous la bravez, cette religion, jusque sur son trône et dans le lieu saint; si vous n'y paraissez que pour profaner aux yeux de tout un peuple ses solennités, ses mystères, et jeter des pierres de scandale jusque dans le sanctuaire, n'ai-je pas le

droit de vous demander, *Ubi est Deus*, êtes-vous chrétiens? Puis-je croire encore que vous ayez un Dieu? N'est-ce point assez qu'il ne reste plus d'adorateurs à la religion, faut-il encore qu'elle ait à pleurer sur ses temples et à rougir de ses autels?

Et pour vous rendre cette vérité plus sensible, permettez-moi d'appliquer à ce sujet la célèbre vision d'Ezéchiel: lorsque le Seigneur pour convaincre le prophète que son peuple n'avait plus de Dieu, le transporta près du temple de Jérusalem, là pour le rendre spectateur des scandales qui se commettaient dans son sanctuaire: Prophète, lui dit le Seigneur, perce le mur de mon temple du côté qui regarde l'autel, *Fili hominis, fode parietem.* (*Ezech.*, VIII.) Et le prophète aperçut différentes figures qui représentaient toutes les idoles d'Israël: *Universa idola Domus Israel in circuitu.* (*Ibid.*) Ce n'est pas tout, reprit le Seigneur, tourne-toi, et tu verras encore de plus grandes abominations, *et adhuc conversus videbis abominationes majores.* (*Ibid.*) Et je vis, continue le prophète, des femmes qui célébraient les fêtes d'Adonis, des hommes qui adoraient le lever du soleil, *mulieres plangentes Adonidem* (*Ibid.*): alors le Seigneur lui demanda de prononcer lui-même, et s'il jugeait que la faute de son peuple fût si légère: *Nunquid leve est hoc?* (*Ibid.*)

Je suppose donc que, conduit pour la première fois dans un de nos temples, au moment où la solennité semble redoubler le concours et la dévotion; placé au milieu de la multitude de personnes de tous les états et de toutes les conditions, des grands et du peuple, de riches et de pauvres; je suppose que le Seigneur vous dit comme au prophète, *Fode parietem.* Regardez ce qui se passe dans ma maison, et décidez vous-même ce qu'il faut penser de la religion de mon peuple. Sans doute qu'au premier abord vous n'apercevez rien, ce semble, qui n'annonce le lieu du triomphe de la religion; et à la vue de l'autel dans tout l'appareil du sacrifice, du pontife qui l'offre, de l'ordre des lévites qui l'entourent, du peuple prosterné qui adore, vous reconnaissez sans peine le sanctuaire de la Divinité, et vous prenez déjà tout ce peuple pour un peuple d'adorateurs. Eh bien! avancez donc encore, et, pour approfondir ce mystère d'iniquité, regardez, examinez, et prononcez vous-même; qu'apercevez-vous? Presque à chaque pas, l'irréligion, le scandale assortis, pour ainsi dire, au rang, à la naissance, et aussi variés que les personnes: *et videbis abominationes*. Là, c'est une multitude de jeunes mondains peu accoutumés à paraître dans le lieu saint; mais pour qui, à certains jours, le temple et les saints mystères étant au rang des bienséances ou des amusements, ils y paraissent plus par désœuvrement que par devoir: ici, ce sont des riches que l'indolence et l'oisiveté ont conduits de leur maison dans celle du Seigneur, et qui, à peine arrivés, annoncent dans leurs regards, dans leur maintien, qu'ils n'y sont que pour tromper l'ennui qui les suit jusqu'au pied de l'autel, où ils sont venus chercher à s'entretenir, moins avec Dieu qu'avec les hommes: plus loin, voyez une de ces superbes mondaines, l'image de la paresse et de la sensualité, qui, à peine arrachée aux douceurs du repos, se traîne avec mollesse jusqu'au pied de l'autel, affecte l'heure la plus commode pour s'y montrer, le lieu le plus propre à être remarquée; et, assistant ainsi au sacrifice, croit satisfaire au précepte, en satisfaisant sa vanité, et voudrait presque faire d'un acte d'orgueil un acte de piété et de religion: cette autre qui paraît avoir un extérieur si religieux, que vous êtes surpris, avec cette apparence de dévotion, de la trouver dans le temple, au moment où s'y rend un monde profane et tumultueux; c'est une mère de famille qui, à la vérité, n'y vient point chercher pour elle les hommages et les regards, mais pour y montrer au public cette jeune idole qui l'accompagne, en attendant l'âge où elle puisse la produire sur le grand théâtre du monde, et pour y essayer, sous les yeux de Dieu, son talent de plaire aux hommes. Enfin, cette multitude bruyante et frivole, dont la contenance fière et hautaine, et les regards dédaigneux, semblent braver également Dieu et les hommes, ce sont des grands, des puissants du siècle, qui, par la pompe du cortége et le luxe qui les accompagne jusque dans la maison du Seigneur, annoncent qu'ils y sont moins pour reconnaître sa grandeur, que pour y montrer la leur. C'est-à-dire, vous voyez ce que le prophète aperçut dans le temple de Jérusalem, toutes les idoles d'Israël rassemblées dans le lieu saint: *universa idola Israel in circuitu.*

Après un tel spectacle, vous croyez sans doute l'irréligion parvenue jusqu'à son comble. Non, reprend le Seigneur: *fode parietem et videbis abominationes majores.* Poursuivez encore et vous verrez plus que vous n'avez vu. Et quoi? Le crime même assiéger le sanctuaire, et abuser de l'asile le plus sacré, pour dresser des piéges à l'innocence; vous verrez, sous un extérieur même modeste et composé, de malheureuses victimes des passions, brûler d'un feu impur, venir jusqu'au pied de l'autel.... que vais-je dire? grand Dieu! qu'est-ce donc que le lieu saint, si l'on ose s'y permettre sans honte, ce que nous ne pouvons même y reprendre sans scandale? mais, Seigneur, à qui est-ce de crier que le zèle de votre maison le dévore? Et appartient-il à d'autres mains qu'aux nôtres d'arracher le voile qui couvre tant de profanations? Oui, le Seigneur lui-même fit voir à son prophète, dans le temple de Jérusalem, des femmes sans retenue, célébrant l'objet d'une indigne passion; et plût au ciel que les nôtres fussent plus respectés, que l'autel n'y servît d'asile qu'à la vertu, qu'on n'y fût attiré que par la présence du Seigneur, et qu'il ne s'y formât jamais de désirs qui ne fussent point pour lui! Plût au ciel qu'on n'y vît pas les plus

coupables projets couverts du voile et du prétexte de la religion, l'indécence y paraître sous l'extérieur de la modestie; la passion, sous le dehors de la dévotion, et le crime même, sous le masque de la pudeur; qu'on n'y vît pas le vice s'y montrer, comme en triomphe, avec tout l'artifice des pompes du siècle, et les divinités de la terre y venir usurper un encens criminel, et comme pour y disputer avec Dieu de la conquête des âmes, *mulieres plangentes Adonidem;* qu'enfin, à la honte des mœurs et de la religion, il n'y eût point de temples affectés à des assemblées toutes profanes; et qu'aux temps de solennité, la célébration des plus saints mystéres n'y devînt pas comme le premier spectacle du jour, où la curiosité vient s'instruire des affaires du siècle; l'oisiveté, distraire ses langueurs; le plaisir, y nouer ses projets coupables; la vanité, étaler son luxe; la politesse, ses cérémonies; la grandeur, son faste et ses hauteurs; le crime même, ses désirs et ses desseins; où enfin il arrive souvent que l'on voit des exemples de tout, excepté de modestie et de recueillement. Mes frères, osez nous blâmer et dire que le zèle nous emporte; les exemples en sont trop souvent sous vos yeux, pour que vous ne puissiez pas vous en convaincre par vous mêmes: j'ai beaucoup dit, mais je n'oserais tout dire encore; et n'y eût-il qu'une partie de ce que vous venez d'entendre, n'aurais-je pas droit de vous demander avec le Seigneur: *Nunquid leve est hoc?* N'en est-ce point assez pour l'opprobre de la religion? N'est-ce pas là faire du culte même une leçon d'impiété et d'apostasie; et, loin de voir en vous un chrétien, ne dois-je pas vous regarder au contraire comme le ministre du démon, envoyé pour combattre le règne et le triomphe de Jésus-christ?

En effet, remarque saint Augustin, c'est ici un désordre particulier au christianisme. On n'a point vu les autres peuples manquer, comme nous, de respect à leurs autels. Partout où le paganisme a régné, il a vu ses dieux révérés; partout le ciseau et le pinceau assuraient des hommages au marbre et à la toile. Jupiter, au capitole, a vu Rome et le monde trembler à ses pieds; devant lui les césars descendaient du char de leur triomphe, et vainqueurs des nations, venaient déposer sur les autels, les lauriers de la victoire. Le Dieu des chrétiens est le seul qui ait reçu plus d'affronts que d'hommages, et dont les temples sont moins respectés que ceux des fausses divinités; et pourquoi? demande ce Père. L'esprit de mensonge régnait sur les autels des païens; c'était lui qu'ils adoraient, lui qu'ils encensaient; il n'avait donc garde de se déshonorer lui-même, et de leur inspirer du mépris pour son culte. Jaloux aujourd'hui de n'avoir plus d'adorateurs, cet esprit infernal ne cesse de souffler au milieu de nous la révolte et l'irréligion: il cherche à se dédommager de la perte de ses autels en profanant ceux de Jésus Christ, et les chrétiens mêmes servent à le venger des honneurs que lui a fait perdre la destruction des idoles. Par conséquent, le chrétien, profanateur du temple, agit pour la gloire et les intérêts du démon; et ce n'est point trop dire, que de le regarder comme un monstre vomi sur la terre, pour venger l'enfer du règne de Jésus-Christ.

Qu'est-ce donc, pour reprendre en deux mots, que l'irrévérence dans le lieu saint? Un péché qui détruit l'ordre, renverse les desseins de Dieu et des hommes; un péché qui fait du trône de sa gloire un lieu d'insulte et d'ignominie; du théâtre de ses miséricordes celui de l'ingratitude et de la perfidie, et du triomphe de la religion l'opprobre et le désaveu de la religion: voilà le crime, sa nature, son énormité; et, je demande, que faut-il de plus pour nous en donner une juste horreur, pour nous pénétrer de frayeur à la vue de l'autel, et nous faire écrier dans les mêmes sentiments que le prophète: *Deus in templo sancto suo, sileat a facie ejus omnis terra.*

Mais ne nous bornons pas à cette première idée; et, pour apprendre à connaître toute l'étendue de nos devoirs, considérons encore les temples par rapport à nous-mêmes, et nous verrons quelle est la nature du culte, du respect, de la dévotion que nous devons avoir pour les lieux saints; la matière est encore plus intéressante, renouvelez votre attention.

SECONDE PARTIE.

Les temples sont pour nous des lieux de prière et d'adoration, destinés à offrir à Dieu nos hommages et à recevoir ses bienfaits: *domus mea domus orationis vocabitur.* Nous devons donc être empressés de nous y rendre; et à ce titre je dis, en premier lieu, que nous leur devons un respect d'assiduité et de fréquentation.

Les temples sont pour nous l'image du ciel où s'assemblent les élus, où Dieu s'entretient avec eux, *Hæc porta Domini, justi intrabunt in eam* (*Psal.* CXVII); à ce titre nous leur devons, en second lieu, un respect de silence et de recueillement.

Les temples sont pour nous des lieux de terreur et de confusion, qui nous rappellent les vérités les plus humiliantes; par conséquent nous leur devons, en troisième lieu, un respect de crainte et de modestie: *Pavete ad sanctuarium meum.* (*Levit.*, XXVI.)

Les temples sont pour nous des monuments de la religion et de la piété de nos pères, dont le soin et la décoration nous ont été confiés; et à ce titre nous leur devons enfin un respect de zèle et de charité? *Zelus domus tuæ comedit me.* (*Psal.* LXVIII.) Quatre réflexions que je traiterai avec assez de précision pour ne point lasser votre attention.

J'appelle d'abord notre premier devoir envers la maison du Seigneur, un respect d'assiduité et de fréquentation. Pourquoi? Par cette raison seule que c'est le lieu où il

nous a déclaré lui-même qu'il voulait être adoré. Il serait donc inutile de venir nous répéter que le Seigneur, par sa présence, embrasse tout l'univers; que, de quelque lieu que nous élevions notre voix, l'encens de nos prières peut monter jusqu'à son trône. Je l'ai déjà remarqué, dès qu'il a plû à cet Etre suprême de se choisir un lieu pour l'honorer plus spécialement de sa présence, dès qu'il nous a dit : Ce ne sont pas ceux qui m'offriront leur encens sur les hauts lieux, mais ceux qui viendront me prier dans mon temple de Jérusalem, que je regarderai comme vrais adorateurs; parce que ce n'est que là que je veux être adoré: *Quia Jerosolymis est locus ubi oportet adorare* (*Joan.*, IV); il s'ensuit dès lors que vous ne pouvez négliger le temple sans manquer à Dieu, à sa maison, à vous-mêmes; à Dieu, à qui vous désobéissez; à sa maison, que vous dédaignez; à vous-mêmes que vous privez de tous les biens qui vous y attendaient. En vain lui adresseriez-vous ailleurs vos vœux et vos prières; vous ressemblerez à Saül qui interrogeait le Seigneur, mais qui n'en reçut point de réponse, parce qu'il sacrifiait sur un autel que son prophète n'avait point élevé ; *quia Jerosolymis est locus ubi oportet adorare.*

Afin donc de nous expliquer une fois sur un sujet dont vous n'avez peut-être jamais senti toute la conséquence, quand je dis négliger le temple, ne croyez pas que par là j'entende seulement cette multitude presque innombrable de chrétiens, qui n'y paraissent jamais que forcés par l'occasion ou par les bienséances ; qu'on voit partout, excepté dans le lieu saint ; pierres séparées de l'édifice, qui se roulent partout avec autant de fracas que de scandale; membres détachés du corps, qui semblent, par une excommunication volontaire, s'être retranchés de l'assemblée des fidèles. J'entends encore tant de personnes distinguées par le rang ou par l'opulence, qu'on voit, au scandale de toute une paroisse s'y montrer à peine aux jours de solennité, qui peut-être n'y paraîtraient pas si elles n'avaient des honneurs à recevoir, des droits à soutenir jusque dans le sanctuaire, et laissent à douter si l'on ne doit pas leur présence dans le temple plus à leur vanité qu'à leur religion ; si elles y sont pour rendre ce qu'elles doivent à Dieu, ou pour y recevoir ce qu'elles attendent des hommes.

J'entends ce nombre trop multiplié de grands et de riches, esclaves de leurs commodités jusque dans l'exercice de la religion ; qui, à la faveur du privilége dont ils jouissent de faire célébrer les saints mystères dans l'intérieur de leurs demeures, se croient dispensés de paraître jamais dans l'assemblée des fidèles, engagent quelquefois toute une famille, toute une maison dans le même schisme. Semblables à l'infidèle Michas, dont parle l'Ecriture, qui dédaigna ses frères dès qu'il eut chez lui un autel et un lévite; ou à ce roi d'Israël qui fit sacrifier dans ses Etats pour détourner son peuple d'aller au temple de Jérusalem; on dirait qu'ils ont élevé autel contre autel, et qu'en obtenant le privilége d'avoir le lieu saint dans leur maison, ils ont acquis le droit de déserter celle du Seigneur.

J'entends, enfin, tant de personnes abusées par leur piété même, qui, sous le spécieux prétexte qu'elles ont fait de leur maison un lieu plus tranquille et plus recueilli, où elles observent à la lettre le conseil de l'Evangile, de s'enfermer dans le secret pour prier le Père céleste, se feraient une peine de prier avec le commun des fidèles, et parce qu'elles ont fait de leur habitation une maison de retraite et de prière, ne regardent plus celle du Seigneur que comme un lieu de scandale et de dissipation : c'est, dis-je, à ces sortes de chrétiens que s'adresse cette instruction, et je les préviens qu'en vain ils se piquent ailleurs de piété et de dévotion, leur piété est mal entendue. Pourquoi ? Parce qu'il n'est point d'outrage plus sensible pour le Seigneur que de se voir délaissé et abandonné là où il avait désiré le plus d'attirer son peuple; là où, pour l'attirer davantage, il s'était transporté avec tous les trésors de ses miséricordes; de voir enfin la désertion et l'abandon là où il s'était montré le plus jaloux de notre présence et de nos hommages. Quoi ! s'écrie saint Cyprien, s'agit-il de votre intérêt ou des biens de ce monde : avec quelle infatigable constance ne vous voit-on pas dans les lieux où se distribuent les grâces, et auprès de ceux qui en sont les arbitres? Les temples des dieux de la terre, les palais des princes, les autels de la fortune, toujours entourés, toujours assiégés, regorgent d'une foule de suppliants; on brave pour y paraître, raison, honneur, bienséance; on n'y craint ni le tumulte, ni l'embarras; on court avec empressement ramper aux portes des puissances et des favoris des rois essuyer des hauteurs, encenser l'orgueil, et en remporporter des refus ou des mépris; et le Roi des rois est le seul abandonné; les autels sont sans adoratenrs, et le temple est un désert.

Lorsque les chrétiens, remarque saint Chrysostome, n'avaient qu'un temple pour toute une ville, toute une contrée; pour église que les souterrains et les catacombes des martyrs; on les voyait s'y rendre en foule malgré l'éloignement; et là, sans autre autel que les tombeaux et les ossements des martyrs, à la triste lueur d'un flambeau funèbre le sabre des tyrans levé sur leurs têtes, Jésus-Christ présent à leurs yeux, partagés entre l'autel et l'échafaud, entre la crainte de leur Dieu et les menaces des hommes; osant à peine faire retentir ces sombres cavernes du chant des cantiques, ils offraient le redoutable sacrifice dans l'ombre et le silence. On avait beau les menacer, leur en défendre l'approche, rien n'était capable de les arrêter. Les païens y portaient le fer et le feu, les chrétiens aimaient mieux y mourir au milieu des flammes et en embrassant l'autel. Quoique dé-

truits par l'incendie, ces saints lieux attiraient encore leur vénération, et on les voyait s'assembler sur les débris fumants de leurs temples. Et nous, avec le libre exercice de la religion, avec des temples toujours ouverts, des mystères à toute heure célébrés, nos sanctuaires sont déserts; le sang de Jésus-Christ y coule souvent sans autres témoins que ceux qui servent à l'offrir; on n'a plus le temps d'y paraître; on laisse à l'oisiveté ou au simple peuple, ce soin et cette assiduité; et les temples multipliés n'ont servi qu'à multiplier la honte et le mépris de la religion. Mais, reprend saint Chrysostome, sachez, mondains, que ce Dieu abandonné saura toujours se réserver un nombre choisi d'adorateurs. Il est dans nos temples comme dans la salle du festin; ceux qu'il avait invités alléguèrent le prétexte de leurs affaires pour se dispenser d'y paraître; eh bien, dit le Seigneur à ses ministres, allez sur les chemins inviter les pauvres, le peuple simple et fidèle, et que ma maison se remplisse : *Compelle intrare, ut impleatur domus mea.* (*Luc.*, XIV.) Oui, riches, mondains, grands de la terre, occupés sans cesse de jeux, de festins, d'amusements; plongés dans une voluptueuse indolence, du haut de vos palais, vous dédaignerez les portiques de Sion, vous regarderez avec mépris ses fêtes et ses solennités: mais la place qui vous y était marquée, et que vous auriez peut-être occupée avec faste et indécence, y sera remplie par des hommes plus obscurs, mais aussi plus chrétiens que vous. Nous verrons un peuple religieux offrir ses vœux et ses sacrifices là où vous n'auriez donné que l'exemple de la dissipation; et l'humble publicain venir sans suite, sans cortége, gémir, adorer, s'anéantir, là où vous, pharisien superbe, seriez venu braver votre Dieu, par vos regards, par vos discours, par votre ostentation. Tout ce que le Seigneur eût gagné à votre présence, c'eût été d'avoir dans son temple un ennemi de plus, tout ce qu'il peut perdre à votre absence, c'est d'y avoir un scandale de moins.

Mais disons mieux, et parlons un langage plus chrétien: ne vous obstinez point à vous bannir des lieux saints, puisqu'il y va de vos plus grands intérêts; seulement, lorsque vous y serez, regardez-les comme l'assemblée des élus où Dieu s'entretient avec eux : craignez d'en troubler le commerce et la paix. C'est ce que j'ai appelé, en second lieu, un respect de silence et de recueillement; *Hæc porta Domini, justi intrabunt in eam.*

Peut-être n'y avez-vous jamais pensé à ce motif de vénération pour le lieu saint. Vous croyez n'y devoir respecter que la présence de Dieu; et moi, je vous dis aujourd'hui, respectez-y la présence des hommes, la présence des justes. Pourquoi? Parce que c'est l'assemblée des amis et des favoris de Dieu, dont vous devez craindre de troubler le recueillement et la paix; parce que c'est en quelque sorte le bon plaisir de Dieu même qui, tandis que tout Israël a fléchi le genou devant Baal, et court après des divinités étrangères, retire, à l'ombre de son tabernacle, ce nombre choisi d'adorateurs qui lui sont restés fidèles. Du fond de son sanctuaire, il reçoit leurs vœux, entend leurs gémissements, soulage leurs peines, et dédommagé par leurs assiduités de l'abandon de son peuple, il se plaît à se communiquer à eux, à leur faire goûter dans les transports de l'oraison ces délices pures, ces doux épanchements de l'âme qui sont ici-bas la récompense et le partage des bien-aimés. Téméraire mortel! et vous oseriez venir contrister votre Dieu, vous viendriez contrister les élus de Dieu, sous les yeux de Dieu même? Au moins faudrait-il avoir pour eux les mêmes égards, le même respect qu'ils ont pour vous. Sont-ils jamais venus vous troubler dans vos assemblées et dans vos plaisirs? Lorsque épris de la fureur du jeu, prosterné, tremblant devant l'autel de la fortune, entouré de ses aveugles adorateurs, vous seul d'une main incertaine, interrogiez le sort et fixiez le destin : disons mieux, lorsque dans le temple du démon, zélé partisan d'un spectacle profane, vous ouvriez votre cœur au langage des passions, et vos oreilles aux sons enchanteurs d'une tendre harmonie, les avez-vous vus ces serviteurs fidèles chercher malignement à vous distraire? Et pour peu qu'alors on osât le faire, quelles plaintes, quels murmures, quels éclats! il faudrait voir jusques où vous porteriez l'emportement et le dépit? Pourquoi donc ne pas laisser aux serviteurs de Dieu la même liberté, la même tranquillité? Vos plaisirs seraient-ils plus sacrés que les leurs? Vos assemblées pour être criminelles, en seraient-elles plus respectables? Ils vous laissent paisibles au pied de vos théâtres; eux seuls ne peuvent-ils l'être au pied de l'autel! Est-ce donc, disait l'Apôtre, que vous n'avez point assez de la terre entière pour servir à vos crimes, ou serait-ce que vous méprisez à ce point l'assemblée des fidèles? *Nunquid domos non habetis, et ecclesiam Dei contemnitis?* (*I Cor.*, XI.) Et certes, mes frères, que deviendrions-nous si, forcés par vos scandales, les bons et les justes venaient à se séparer et à s'exiler de nos temples? Ignorez-vous qu'ils sont votre seule ressource contre le courroux du Seigneur, et que ce qui l'empêche de sévir contre les profanateurs de sa maison, c'est qu'il voit toujours au milieu d'eux quelqu'un de ses élus. Il épargne le pharisien superbe qui le brave jusque dans son sanctuaire, en faveur de l'humble publicain qu'il voit prosterné dans le parvis. Lorsque les murmures de tout un peuple allument sa foudre, Moïse seul prosterné dans le tabernacle, conjure l'orage et désarme son bras. Ainsi, tandis qu'assis aux premiers rangs dans nos temples, on dirait à la liberté de vos discours, à l'indécence de votre maintien, à vous voir étaler aux yeux de tout un peuple, et votre faste et vos dédains, on dirait que le Sei-

gneur est trop honoré de votre présence; sachez, mondains, que c'est ce juste humilié et confondu dans la multitude, ce juste que vous avez presque foulé à vos pieds pour prendre votre rang, c'est lui seul que Dieu respecte, lui qui, peut-être dans ce moment, prie pour votre prospérité, écarte loin de vous le courroux du Seigneur, et par son humilité et sa modestie, demande grâce pour votre orgueil et vos scandales : *Hæc porta Domini, justi intrabunt in eam.*

Sans doute il ne faudrait que ces réflexions, pour nous tenir en présence de l'autel dans le silence et le respect. Mais que sera-ce si nous venons à nous ressouvenir que les temples sont des lieux de terreur et de confusion, qui nous rappellent les vérités les plus humiliantes, et qu'à ce titre nous leur devons en troisième lieu un respect de crainte et de modestie: ***Pavete ad*** *sanctuarium meum.*

Il semble en effet qu'il devrait suffire de considérer le lieu où vous êtes, pour vous faire rentrer en vous-mêmes; point d'objet ici qui ne vous rappelle à votre néant. Cet autel où Jésus-Christ, où un Dieu même paraît humilié, anéanti devant son père; ces tribunaux où ce Dieu puissant exerce et sa justice et sa miséricorde; cette chaire d'où partent ses foudres et ses oracles; ces fonts sacrés du baptême qui vous rappellent et vos promesses et vos parjures; ces tombeaux où la cendre de vos pères appelle les vôtres; ces mausolées où le marbre et l'airain s'unissent à l'envi pour rendre plus éclatantes les preuves de votre mortalité.... était-ce donc là qu'il fallait venir braver votre Maître, et affecter l'arrogance et le mépris?

Grands de la terre, on vous pardonne et votre orgueil et votre fierté, lorsque dans vos palais, entourés d'esclaves et de flatteurs, au milieu de cette foule rampante qui vous adore, l'ivresse de l'encens surprend votre raison au point de vous méconnaître vous-mêmes : là vous êtes les dieux de la terre, le moyen de penser qu'il en est un dans le ciel plus grand que vous? Mais ici, mais dans sa maison même où tout vous humilie et vous confond, oser opposer votre grandeur à la sienne, et avoir peine à vous humilier en sa présence, est-il d'exemple d'un semblable délire?

Et vous surtout qui, pour parler avec le Prophète, paraissez dans nos temples plus ornés que nos temples mêmes, comme dans des lieux de triomphe destinés à étaler tout le faste de votre orgueil, comme des idoles pour y être en spectacle par la parure de vos corps, par la richesse des vêtements, ***Filiæ compositæ circumornatæ ut*** *similitudo templi* (*Psal.* CXLIII), vous ne pensez donc pas que c'est dans ce temple, devant ce même autel, que votre corps sera bientôt présenté, réduit pour tout vêtement au lugubre appareil de la mort; et que là, jeté dans le sein de la terre, on foulera aux pieds et votre orgueil et votre fierté réduits à la cendre et à la poussière d'un tombeau. Quoi! vous venez à dessein d'y faire remarquer, d'y faire admirer les charmes et les attraits d'une mondanité affectée! Et dès le premier pas que vous faites, vous voyez ce lieu mémorable de votre régénération, où vous avez promis de renoncer à Satan et à ses œuvres, au monde et à ses pompes. Quoi! vous y venez exciter des pensées coupables, nourrir des désirs criminels, portant dans vos yeux, dans vos regards, l'indécence et l'audace! Et voilà devant vous ces tribunaux où il n'y a pas encore longtemps que les larmes de vos yeux ont accompagné la honte et le récit de vos faiblesses, où vous avez déploré ces mêmes crimes dans lesquels vous osez retomber, et vous venez les renouveler là où vous avez demandé à votre Dieu de vous les pardonner! Ah! fille de Babylone, s'écrie le prophète, jusqu'à quel point est donc montée ton audace, que tu refuses même de rougir: ***Frons meretricis facta est tibi, no-*** *luisti erubescere!* (*Jerem.*, III.)

Que le temps ne me permet-il d'insister davantage sur ces grandes vérités! mais il me reste à traiter un point trop important, savoir que nos temples sont des monuments de la religion et de la piété de nos pères, dont le soin et la décoration nous ont été confiés; et à ce titre, nous leur devons un respect de zèle et de charité: ***Zelus*** *domus tuæ comedit me.*

Je dis zèle de charité, de libéralité, de magnificence. Eh! qui de vous peut ignorer à quel point le Seigneur est jaloux de l'honneur et de la décence des lieux qu'il habite? partout ailleurs il nous ordonne de mépriser l'or et l'argent comme de vils métaux; s'agit-il de la gloire de son sanctuaire, alors il nous déclare que l'or et l'argent sont à lui : ***Meum est aurum, meum est argentum;*** ***magna erit gloria domus istius.*** (***Psal.*** X.) Ce n'est pas même assez de tout le règne d'un David pour rassembler les trésors qui doivent servir à élever le temple; il faut pour les mettre en œuvre un Salomon, qui, pour parler avec l'Ecriture, du haut de son trône, traita la sagesse avec tant de magnificence, ***Magnifice enim sapientiam tractabat.*** (II *Mach.*, II.) Et dès que le moment de l'exécution est arrivé, quel mouvement dans toutes les provinces de son empire! le religieux monarque n'épargne ni soins ni dépenses : à sa voix les cèdres tombent du Liban, les mers sont couvertes de navires; des flottes équipées à grands frais volent de Tyr à Sidon charger ce qu'il y a de plus rares et de plus précieux. De tous les climats on appelle dans la ville sainte les richesses et l'industrie : la terre ouvre ses entrailles, on en arrache le marbre et le porphyre, les métaux les plus cachés: bientôt tout est en action, l'or coule à grands flots dans la fournaise; le bronze et l'airain gémissent sur l'enclume, et Jérusalem, devenue le centre des arts, est par son temple la merveille du monde, tant le Seigneur est jaloux de la gloire et de la beauté de sa

maison, tant il importait d'en donner à l'univers un exemple mémorable !

Vous nous direz peut-être que le zèle de la maison de Dieu n'est pas éteint parmi nous, et qu'il nous reste encore plus d'une basilique où l'art étale ses chefs-d'œuvre, où l'on court admirer le plan de l'édifice, la hardiesse du dessin, le génie heureux qui l'a enfanté, la main savante qui l'a élevé : mais prenons garde de ne pas ressembler aux Israélites, lorsqu'au retour de la captivité, ils admiraient le temple restauré des mains de Zorobabel. L'Ecriture nous dit que les mères le montraient avec transport à leurs enfants, les vieillards hâtaient leurs pas chancelants pour le contempler ; mais ceux qui avaient vu l'ancien temple, ne pouvaient retenir leurs larmes en le comparant avec le nouveau. Que sont en effet les églises les plus vantées, en comparaison de ce que nous lisons dans l'histoire de tant d'églises embellies autrefois par les libéralités des césars? De toutes parts s'élèvent dans nos villes des palais dont le faste et la magnificence insultent à la maison du Seigneur ; les temples sont toujours trop riches; nos autels trop heureux d'hériter des débris du luxe et de la mondanité des idoles du siècle; et jusque parmi les chrétiens, il est plus d'un Héliodore jaloux des richesses du sanctuaire, et qui voudrait l'en dépouiller.

Ainsi donc, grâce à notre orgueil et à notre impiété, nous avons enfin tout renversé. Nos pères, tout à la fois plus sensés et plus chrétiens que nous, avaient placé le luxe dans le sanctuaire, ils croyaient avec raison que l'or et l'argent ne convenaient qu'à la pompe et à la majesté du service divin. Malheureux, qu'avons-nous fait? Nous avons voulu les en arracher, nous avons voulu les transporter du temple dans nos demeures ; et qu'est-il arrivé? Le Seigneur n'a pas tardé à s'en venger; le plus grand outrage fait à la religion est devenu la plus grande plaie de nos mœurs : et au lieu que le luxe dans le temple ne servait qu'à la gloire du Seigeur et à ranimer la religion des peuples ; en sortant du sanctuaire, il est devenu l'aliment de nos passions, le poison de toutes nos vertus, la source de tous les vices, et il a engendré l'irréligion et le scandale. Tel Balthazar fait apporter dans la salle du festin les vases et les richesses du temple; alors le crime est consommé et une main miraculeuse trace sur le mur l'arrêt du sacrilége monarque.

Et certes, mes frères, permettez encore cette réflexion à notre zèle; pourquoi à cet égard avons-nous si fort dégénéré de la religion et de la piété de nos pères! Serait-ce, comme nous le pensons, que plus éclairés nous connaîtrions mieux le véritable usage de nos biens? Eh! dites-nous donc, je vous prie, à quoi servent tant de richesses employées à embellir l'intérieur de vos maisons et à vous faire sur la terre des habitations magnifiques, à quoi servent-elles? Bien souvent à publier votre honte, à faire remonter jusqu'à l'origine de votre fortune tous ceux qui, en voyant ces brillants édifices, ne manqueront pas de s'informer quel était cet homme qui a laissé tant de monuments de son luxe et de sa vanité; et il arrivera ce qu'a dit un prophète (*Habac.* II), les murs et les pierres parleront; il sortira des jointures mêmes de ces lambris d'or et d'azur une réponse humiliante, et comme une voix vengeresse qui rappellera que vous étiez un insensé qui vous êtes méconnu au point de vouloir habiter des Palais, après être né dans la bassesse et l'obscurité ; un barbare qui donniez tout à l'embellissement de vos maisons, et rien pour couvrir la nudité des membres de Jésus-Christ; peut-être un sacrilége, qui, jouissant d'un revenu sacré, avez laissé périr dans plus d'un lieu de votre dépendance la maison du Seigneur pour enrichir la vôtre. C'est-à-dire qu'au lieu qu'une partie de vos richesses transportée dans le sanctuaire, employée à procurer à Jésus-Christ une demeure digne de lui, ou à relever dans vos terres tant d'autels dégradés, vous auraient mérité les louanges et la bénédiction des peuples ; elles n'auront servi dans vos palais qu'à vous attirer et le courroux de Dieu et le mépris des hommes, et à rendre tout au plus votre vanité immortelle.

Que dis-je, immortelle? O vanité de notre vanité même! Que sont devenus, je vous prie, dans nos villes et aux environs tant d'édifices fameux, dont on a peine aujourd'hui à montrer les vestiges, et qui n'ont laissé de leur ancienne pompe qu'un nom frivole et de vastes ruines? Et tant d'autres qui subsistent encore, mais comme étonnés de leurs nouveaux habitants, et qui semblent ne conserver qu'à regret les trophées de leurs premiers maîtres? Hélas! ces grands noms ont disparu, l'ingrate postérité n'a pas daigné nous les transmettre; tandis que les noms de nos pères et de tant de fidèles qui, par leurs largesses ont contribué à construire ou à décorer la maison du Seigneur, y vivent encore dans les fastes de l'Eglise, dans les archives de nos temples : ils y vivent, ô mon Dieu! la religion a sauvé leur nom et leur mémoire de l'oubli; et tandis qu'on cherche la mémoire des impies dans les lieux mêmes qu'ils ont habités, et qu'on a peine à en montrer la place; nous voyons les descendants des pieux fondateurs de nos temples y venir, après plusieurs siècles, chercher les titres de leur naissance et de leur noblesse, que l'ombre de l'autel a garantis des injures du temps : *In memoria æterna erit justus.* (*Psal.* CXI.)

Et n'allez pas, mes frères, traiter ces mouvements de notre zèle d'indiscrétion; ne dites pas qu'à nous entendre il faudrait dépouiller vos maisons pour orner les temples : quand vous le feriez, après tout, sachez que vous ne rendriez à Dieu que ce qui est à Dieu. Rappelez-vous combien de fois dans des temps de guerre et de calamité, lorsque pressés tout ensemble par

l'indigence et par l'ennemi, vous n'aviez d'autre ressource que les richesses de sa maison, le Seigneur ne vous les a-t-il pas prodiguées? Il a permis, comme autrefois à son peuple, que les trésors de son temple servissent à repousser loin de vous la captivité et la mort. La mémoire en est récente parmi nous, et les pierres mêmes de tant de saints édifices, qui depuis cette époque n'ont pu réparer leurs pertes, élèvent encore leurs voix pour vous rappeler et leurs bienfaits et votre ingratitude.

Mais quoi qu'il en soit de ces réflexions, souvenons-nous pour recueillir en peu de mots tout ce discours, qu'il est peu de crimes, qu'il n'en est peut-être aucun plus capable d'attirer sur nous les châtiments de Dieu que l'abandon et la profanation du lieu saint. Lorsque vous verrez l'abomination et la désolation dans le lieu saint, alors, disent les prophètes, vous verrez la faim, l'ennemi, la mort, tous les malheurs fondre sur vous de toutes parts. Souvenons-nous que le siècle de nos pères a vu l'hérésie déchaînée, le fer d'une main, la flamme de l'autre, porter l'incendie et le ravage jusque dans le sanctuaire, immoler au pied de l'autel le prêtre et le peuple, et pour combler ses fureurs, réduire en cendres les murs de Sion. Elles fument encore les ruines de ces murs désolés; et c'est là qu'en finissant ce discours je voudrais pouvoir vous conduire; là, qu'à l'exemple d'un Jérémie, j'irais d'une main hardie réveiller ces cendres éloquentes, interroger ces augustes ruines qui nous diraient en leur langage : Restes déplorables des plus superbes édifices, si vous nous voyez ainsi renversés, n'imputez notre destruction ni à la fureur du soldat ni au fanatisme de l'hérésie; le Dieu qui nous habitait était bien plus fort qu'eux, n'accusez que les chrétiens eux-mêmes; s'ils avaient su nous respecter, nous subsisterions encore : eux seuls par leurs profanations ont attiré sur nous la foudre qui nous a frappés; heureux si les autels qu'elle a brisés vous apprennent à trembler pour ceux qui vous restent!

Puissent ces terribles vérités ranimer en nous les sentiments d'une religion presque éteinte; et à la vue de tant de temples déserts et abandonnés, des voies de Sion qui pleurent de se voir dans la solitude aux jours mêmes de solennité; de tant d'autels enfin embellis autrefois par les libéralités des peuples, et qui aujourd'hui sans ornements, cachés sous des voiles lugubres, semblent rougir de leur nudité, disons avec le prophète : Comment s'est-il fait, ô mon Dieu! que la gloire de votre maison se soit ainsi obscurcie au milieu de votre peuple? (*Thren.*, IV.) Comment l'or et les pierres du sanctuaire ont-ils pu perdre leur éclat et leur beauté? Murs de Sion ne vous relèverez-vous jamais? Autel, temple, superbes déserts, quand vous reverrai-je dans votre ancienne splendeur, et vos enfants zélés pour vos solennités accourir à vos fêtes et inonder en foule vos portiques? C'est à vous, mes frères, d'y penser, et par votre assiduité, par vos exemples dans le lieu saint, de réparer les scandales que vous pouvez y avoir causés, de pourvoir par votre charité à l'ornement et à la gloire du sanctuaire; de n'oublier jamais que c'est de notre respect pour la maison du Seigneur que dépendent et l'honneur de la religion et la prospérité des empires, et qu'enfin il n'y aura que ceux qui auront su respecter ici-bas la demeure de ce Dieu de gloire, qui mériteront d'avoir une place dans ses tabernacles éternels.

SERMON XVI.

Pour la fête de Noël.

SUR L'AVÉNEMENT DU MESSIE.

Loquimur Dei sapientiam in mysterio quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit. (I *Cor.*, II.)

Nous prêchons la sagesse de Dieu renfermée dans son mystère : cette sagesse cachée, qu'aucune des puissances du monde n'a connue.

Si jamais l'Etre suprême s'est plu à confondre les idées et les jugements des hommes; si jamais les conseils profonds et impénétrables de la sagesse divine furent opposés aux faibles vues de notre esprit et de notre raison, c'est, chrétiens, dans le grand et ineffable mystère de ce jour, où nous voyons tous les principes de la prudence et de la sagesse humaine confondus, tous les préjugés des passions détruits et combattus, l'intervalle rempli du ciel jusqu'à la terre, de l'homme jusqu'à Dieu, et le scandale des nations devenu enfin la lumière et le salut du monde. Tel est l'abrégé de ce que l'Apôtre appelle par excellence le mystère de la sagesse d'un Dieu, et le chef-d'œuvre des miséricordes éternelles : *Dei sapientiam in mysterio.*

Le monde n'admirait que les grandeurs, le philosophe ne connaissait que les lumières de la raison, les hommes n'aimaient que les plaisirs; et voilà un Dieu qui vient se faire adorer dans l'ignominie; reconnaître sous les ténèbres du mystère et sous les voiles de l'humanité, aimer enfin dans les douleurs et les souffrances. Non, jamais le ciel n'avait donné à la terre de spectacle si étrange; et qui de nous à ces traits ne reconnaît déjà l'étonnante révolution qui se prépare, et dans l'ordre de la nature, et dans l'ordre de la grâce?

Que pensez-vous que sera cet enfant? disaient les parents de saint Jean-Baptiste, déjà étonnés de sa destinée : *Quis, putas, puer iste erit?* (*Luc.*, I.) Disons-le avec plus de raison de l'Homme-Dieu et du Verbe incarné. Que pensez-vous de cet assemblage de grandeur et d'ignominie, de puissance et de faiblesse? Une Mère vierge, un Dieu enfant; l'étable et la crèche avec la gloire et la splendeur de la Divinité; le Maître du monde et l'obscurité de Bethléem; quel contraste! chrétiens auditeurs, et que pensez-vous de cet enfant? *Quis, putas, puer iste erit?*

Le Prophète l'avait dit, que les enfants au

berceau loueraient le Seigneur et confondraient ses ennemis; et c'est, chrétiens, ce que vient faire l'auguste Enfant qui nous est né; c'est ce qu'il opère par cet état d'humiliation et de souffrance, qui fait le scandale de notre faible raison et que j'appelle seul état convenable à un Dieu Sauveur et Législateur; pourquoi? Parce qu'en naissant dans cet état, Jésus s'annonce pour le vrai Messie, et commence, dès le berceau, les fonctions de Sauveur des hommes; parce qu'en naissant dans cet état, il acquiert toute l'autorité et la puissance nécessaire à un Dieu Législateur et à l'auteur de l'Evangile. Disons donc : souffrances et humiliations de Jésus dans la crèche, prodige qui renferme comme un double mystère de sagesse et de conseil, d'autorité et de puissance.

Mystère de sagesse, parce qu'en choisissant les opprobres pour partage dès sa naissance, Jésus déconcerte la sagesse du monde, et ne se rend par là que plus capable de remplir tous les desseins qu'il avait dans son incarnation : sujet de la première partie.

Mystère d'autorité et de puissance, parce qu'en naissant dans un état si humiliant et si méprisable en apparence, c'est par là même qu'il prouve la divinité de sa mission, et qu'il se concilie l'autorité convenable à l'auteur et au prédicateur de l'Evangile : vous le verrez dans la seconde.

Avant de nous engager dans les abîmes et les profondeurs du mystère, rendons le tribut d'hommage et de louange dû à celle qui a porté dans son sein l'auteur de tant de merveilles, et que ce soit la Mère qui nous apprenne à parler dignement du Fils.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce donc qui se prépare aujourd'hui dans Bethléem? A quel dessein un Dieu quitte-t-il le séjour de sa gloire, et vient-il s'anéantir dans une crèche? L'Evangile nous l'apprend: premièrement, il venait, ce Dieu, en qualité de Sauveur, rendre à son Père la gloire que le péché lui avait ravie: *Gloria in altissimis Deo.* (*Luc.*, II.)

En second lieu, donner la paix aux justes et aux élus, figurés par les bergers et les hommes de bonne volonté qu'il envoie avertir de sa naissance : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* (*Ibid.*)

Enfin, juger et condamner le monde qui, selon les Pères, nous est représenté par Hérode qui se trouble au moment qu'il apprend que Jésus est né : *Audiens Herodes rex turbatus est.* (*Matth.*, II.) Or, le mystère, la profondeur et l'abîme du mystère, c'est que ces trois grands desseins, il les ait exécutés par les humiliations mêmes et les souffrances de la crèche, et que ce soit par elles qu'il ait rendu la gloire à son Père, procuré la paix et le salut aux justes, prononcé le jugement et la condamnation du monde; voilà ce que le monde a tant de peine à comprendre, et la sagesse que nous lui annonçons dans le mystère d'un Dieu naissant : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est*, etc.

Rendre la gloire à Dieu outragé par le péché : premier dessein du Sauveur dans les humiliations de la crèche : *Gloria in altissimis Deo*. Quel spectacle en effet présente à nos yeux l'univers défiguré par le péché? J'y cherche en vain Dieu et la religion, à peine j'y découvre les restes de l'humanité et de la raison. Là s'élèvent des temples sacriléges, où, sous prétexte d'encenser ses dieux, l'homme n'encensait que lui-même et n'adorait que ses passions. Ici ce sont des vainqueurs sanguinaires, des conquérants et des césars, illustres fléaux de la terre, qui, après s'en être rendus la terreur par leurs victoires, la honte par leurs vices, passaient souvent du trône sur l'autel, et devenaient des dieux après s'être montrés indignes d'être des hommes. D'un autre côté, des rhéteurs, des philosophes, des sophistes, ambitieux oracles de l'imposture et de l'erreur, créateurs de tant de fables et de systèmes insensés, semblaient se disputer la gloire de tromper l'univers, et d'éterniser l'empire du mensonge. Que dirai-je enfin? Des crimes réels, des vertus chimériques, des idoles partout, de Dieu nulle part. Je me trompe; au milieu de tant de nations idolâtres et barbares, la nation d'Israël, dépositaire de la vérité, avoit reçu la connaissance du vrai Dieu; mais le peuple le plus favorisé était aussi devenu le plus ingrat. Jérusalem était déchue et le temple profané; les échos de Juda qui avaient tant de fois retenti des oracles des prophètes, ne répétaient plus que les sanglots et les plaintes d'un peuple désolé; le Jourdain n'était grossi que des pleurs et des larmes de la nation en deuil; les trompettes muettes, n'appelaient plus les braves d'Israël au combat et à la victoire; son trône était chancelant, le sceptre tombé de la main de ses rois vaincus, et la Synagogue consternée demandait depuis longtemps où était son Dieu et son empire.

Grand Dieu, qui, du haut de votre trône, contemplez ce déluge d'iniquités, qu'allez-vous résoudre dans vos conseils éternels? Nous serait-il permis d'entrer en jugement avec vous et de vous demander pourquoi vous n'avez pas envoyé dès le commencement votre Fils, qui aurait éclairé les hommes et préservé le monde de tant de désordres? Pourquoi laisser votre ouvrage ainsi défiguré par le péché, et différer tant de siècles à vous faire rendre la gloire et l'hommage qui vous sont dus? O secret éternel de la Providence! qu'il ne nous est pas plus permis de sonder, ni de vouloir pénétrer que celui de ses autres ouvrages, où notre raison n'aperçoit que des mystères qui la confondent. Disons seulement avec saint Augustin, saint Ambroise, saint Chrysostome, qu'un bienfait tel que celui de l'incarnation devait être longtemps attendu, afin que les hommes apprissent à l'estimer à proportion qu'ils l'auraient plus désiré. Disons que Dieu, sans blesser sa justice,

pouvait laisser l'homme entre les mains de son conseil, avec le simple secours de la raison et de la loi naturelle; mais qu'enfin l'abus monstrueux qu'il en ferait le conduisant d'abîme en abîme, égaré dans la nuit des systèmes et des opinions, aveuglé par les principes d'une vaine philosophie, esclave honteux et de l'idolâtrie et de la superstition; la triste expérience que l'homme aurait faite de ses propres lumières lui apprit à mettre sa confiance ailleurs que dans lui-même, et que le naufrage de sa raison lui fît sentir la nécessité d'une révélation. Disons enfin, qu'il était de la grandeur d'un Dieu de se faire attendre, prédire, désirer durant des siècles; d'envoyer au-devant de lui un peuple entier annoncer sa venue; de se montrer longtemps dans les figures et les emblèmes des prophètes avant de percer le nuage et de se manifester; il fallait en un mot que son avénement fût précédé par les guerres et les batailles, la chute et la révolution de tous les empires; afin que ce bouleversement général où se trouverait le monde à la naissance du Messie, cette espèce de crise de la nature entière, fût, pour ainsi dire, comme le travail de la terre prête à enfanter son Sauveur : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.* (*Isa.*, XLV.)

Quoi qu'il en soit, chrétiens, des desseins de Dieu dans les délais de ses miséricordes, il jugea enfin qu'il était temps de sortir de son secret, de venger et de manifester sa grandeur aux hommes. Pour cet effet, il envoie son Fils dans le monde, il nous le montre réduit en naissant aux humiliations de la crèche; et le mystère, c'est que par là même ce Fils chéri commence à rendre à son Père toute la gloire qui lui était due. Je dis sa gloire, et en quoi ? En ce que Dieu ayant été offensé par le péché, pour lui rendre la gloire que le péché lui avait ravie, il fallait une réparation digne de lui, et par conséquent une victime qu'il pût agréer. Or, ce qui me fait connaître toute la grandeur de ce Dieu, c'est qu'il ait fallu un Dieu pour réparer les outrages de l'homme; et qu'il n'y ait eu que le ciel même qui ait pu satisfaire le ciel. J'entre donc dans l'étable de Bethléem, et en voyant Jésus dans cet état d'igominie, je commence dès lors à comprendre ce que c'est qu'un Dieu à qui il a fallu une telle victime pour l'apaiser; je comprends le péché et l'outrage qu'il fait à Dieu, puisqu'il a fallu un miracle aussi grand que celui des humiliations d'un Dieu lui-même pour l'expier; et ces pauvres langes, cette crèche, ces vils animaux qui entourent un Dieu enfant, parlent plus à mon cœur et à ma raison, me font sentir davantage la grandeur de la Divinité outragée, que toutes les magnificences et les richesses du temple de Salomon, que tous les sacrifices, toutes les victimes de la Synagogue.

Sa gloire encore, et en quoi ? En ce que, dit saint Augustin, l'idolâtrie ayant encore rendu l'homme plus charnel qu'il n'était, surtout à l'égard de la Divinité qu'il s'était toujours figurée sous des images sensibles; il fallait aussi, pour que les hommes reconnussent la gloire de Dieu, qu'elle se montrât à eux d'une manière sensible, et pour ainsi dire charnelle. Or, pouvait-elle se rendre plus visible qu'en s'humanisant, en s'abaissant jusqu'à paraître sous la forme d'un enfant, et unir par le prodige le plus nouveau, mais le plus nécessaire, la Divinité à l'humanité ? Je dis, prodige le plus nécessaire, car si le Messie n'eût été qu'un homme, nous n'aurions pas pu dire que nous avions vu la Divinité; s'il n'eût été que Dieu, nos yeux n'eussent point pu l'apercevoir; mais par l'accord de l'un avec l'autre, nous avons vu la Divinité conversant avec nous, devenue, pour ainsi dire palpable et sensible. Ce qui a fait dire à Origène cette étonnante parole, que Jésus-Christ était Dieu et quelque chose de plus, *Christus est Deus, et aliquid ultra :* non que l'homme ait ajouté quelque perfection à la Divinité, mais c'est qu'en s'unissant à la nature humaine, le Christ nous a fait voir quelque chose de plus et ce que nous n'aurions jamais vu sans mystère, un composé de perfections au-dessus de tous les êtres créés. Ainsi sans être un Dieu plus grand en lui-même par l'incarnation, il l'est devenu par rapport aux hommes à qui il s'est fait connaître de plus près, et qui ont pu dire avec saint Jean qu'ils avaient vu sa gloire, *Et vidimus gloriam ejus.* (*Joan.* I.)

Sa gloire encore, et en quoi ? En ce qu'en se montrant de la sorte, il manifeste sa puissance ; et quelle puissance ? La plus grande, la plus étendue, la plus surprenante qui fût jamais. Non, l'Etre suprême, selon l'expression de l'Ecriture, n'avait fait jusqu'alors que se jouer dans l'univers; et ni le monde tiré du néant, ni les miracles de Moïse et de Josué n'étaient point, si je l'ose dire, des œuvres dignes de lui, et le vrai théâtre de sa puissance ne devait être que dans Bethléem. Quel effort en effet, et quel miracle de la droite du Très-Haut, qu'un Dieu fait homme et enfanté par une vierge ! c'est-à-dire dans la personne de la mère, la maternité jointe à la virginité; et dans celle de Jésus-Christ, la divinité unie avec l'humanité, son impassibilité avec notre infirmité, sa grandeur et notre bassesse, l'infini avec le fini, l'être et le néant, l'immortalité et la mort : non, jamais la main de Dieu ne s'était montrée avec tant d'éclat ; c'est là qu'il faut reconnaître le chef-d'œuvre de la puissance suprême; et comme il n'appartient point à l'homme de concevoir un tel prodige, il n'appartient qu'à un Dieu de le faire.

Sa gloire enfin, et en quoi? En ce qu'il montre encore toute l'étendue de son amour pour nous. Quoi ! s'écrie saint Bernard, j'étais indigne de vous, ô mon Dieu ! et la nature humaine dégradée, non-seulement par le péché du premier homme, mais plus encore par les crimes de sa postérité, n'offrait à vos regards que des objets de colère et de malédiction ; votre bras redoutable s'armait déjà de foudres pour nous écraser ;

et voilà que votre propre Fils, votre cher Fils vient s'offrir à vos coups; il se met entre vous et moi, et consent à recevoir tout ce que j'avais mérité. O amour, ô tendresse d'un Dieu pour son ouvrage ! Que vos œuvres sont belles, Seigneur, et vos pensées élevées au-dessus des nôtres ! A juger par les apparences, il n'y a rien dans ce mystère que d'humiliant, rien même qui ne semble indigne de vous. Eh quoi! disait l'hérétique Marcion, au rapport de Tertullien, une crèche et des langes pour un Dieu ! Otez-moi ce triste appareil, si vous voulez que je le reconnaisse : *Aufer pannos et dura præsepia.* L'insensé! de ne pas voir dans ces abaissements du Sauveur naissant le plus beau triomphe de la sagesse d'un Dieu ! Eh! quel autre qu'un Dieu en effet pouvait parvenir à de si grands desseins par des moyens aussi opposés, et nous montrer sa gloire en l'obscurcissant, sa force en s'affaiblissant, sa puissance en s'anéantissant, et son amour pour nous jusqu'à s'en rendre la victime ? Or, c'est ce que fait Jésus dans sa crèche ; c'est par là qu'il commence à rendre à son Père toute la gloire qui lui est due, et ce que saint Paul appelle la sagesse de Dieu cachée dans son mystère : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio.*

Donner la paix aux hommes, second dessein du Sauveur dans son Incarnation : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* (*Luc.*, II.) Qu'était-ce que cette paix et à quels hommes s'adressait-elle ! Voilà les deux points qu'il est important de bien discuter.

Et d'abord, pour savoir en quoi elle consistait cette paix, examinons ce qui l'avait bannie du cœur de l'homme et du monde entier ! C'étaient les passions, l'amour-propre, l'ignorance du souverain bien, une fausse morale, de fausses vertus, des maîtres trompeurs, des disciples trompés. Epicure faisait consister la paix et le bonheur de l'homme dans la jouissance de tous les plaisirs, Zénon les plaçait dans l'insensibilité à tous les maux; l'un prêchait la pauvreté et l'abstinence, l'autre les richesses et la volupté. De là, la division des sectes et des académies, la rivalité des écoles de Rome, de Sparte, d'Athènes, et les délires des poëtes, et les rêveries des sophistes, et les vaines déclamations des orateurs. De là, ce siècle enfin, le plus célèbre pour les lettres et le plus absurde dans sa sagesse, tout à la fois triomphe de l'esprit et honte de la raison.

D'un autre côté l'homme, livré à son ambition et à ses désirs effrénés, croyait trouver dans les honneurs et la gloire, la paix qu'il cherchait en vain. De là, ces foudres de guerre, ces redoutés capitaines, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, jamais tranquilles ; et ces armées, qui, sans cesse multipliées, semblaient se reproduire par leur destruction même. De là, ces révolutions de monarchie et d'empires, et enfin cette république altière, Rome, qui ne fit presque de toutes les nations qu'un seul peuple, et de la terre entière qu'une seule victoire ; qui crut trouver son repos dans ses triomphes, et n'y trouva que de nouvelles semences de guerre; qui voulut donner la paix au monde, et ne put se la donner à elle-même. Tel était l'homme, telle la situation du monde, lorsque le Messie forma le dessein d'y apporter la paix : *Et in terra pax.* Dessein digne d'un Dieu sans doute, parce qu'il n'appartenait qu'à un Dieu de donner à l'homme une religion qui rendît la paix au monde, en détrônant l'amour-propre, en enchaînant toutes les passions : et de remporter en un mot une victoire complète et sur l'esprit et sur le cœur de l'homme : mais dessein en même temps qui ne pouvait être exécuté que par un Dieu en personne. En effet, qu'on se figure le philosophe le plus éclairé, avec les plus belles maximes de morale, la plus grande réputation de vertu, c'est beaucoup s'il se fait admirer de plusieurs, jamais il ne sera suivi de tous; il fera la satire du genre humain, il n'en fera pas la conversion : et tant de sages si vantés dans la Grèce et l'Italie n'avaient donné au monde que plus d'orgueil, et ne lui avaient pas laissé plus de vertu. Figurons-nous encore le conquérant le plus rapide ; avec toute la force des armes et tout le bonheur de la victoire : un conquérant domptera les hommes, il ne domptera pas les passions ; il exterminera, il ne corrigera pas : pour instruire le monde, c'était assez de Platon ; pour le vaincre, il eût suffi d'Alexandre ; pour le pacifier et le réformer il fallait Jésus-Christ, c'est-à-dire un maître capable de réformer l'humanité et d'y établir la paix, en déclarant la guerre aux passions.

Ainsi donc, pour attaquer le mal dans sa source que fait le Sauveur en ce jour? Il naît dans la pauvreté, et quelle pauvreté ? Suivons l'Evangile à la lettre, tout y est touchant et remarquable. Son lit, c'est la paille, son berceau une crèche, ses vêtements de pauvres langes, sa retraite une étable : voilà son trône, son palais et sa cour. Ici la foi chancelle, la raison se révolte et se demande à elle-même : quoi donc ! est-ce ainsi que devait naître l'envoyé de Dieu, le Père du siècle futur, le libérateur d'Israël ? Oui chrétiens, c'est ainsi qu'il devait naître, et pourquoi ? C'est qu'il nous fallait un Messie qui nous donnât l'empire, non pas sur les autres nations, c'eût été éterniser les guerres et les combats; mais qui nous donnât l'empire sur notre convoitise, sur cette soif ardente pour les honneurs et les richesses, qui avaient jusqu'alors désolé le monde. Car ôtez une fois l'intérêt et la cupidité du cœur de l'homme, il retrouvera son repos, sa liberté. Or, par cette pauvreté de sa crèche, Jésus établit cette paix durable, il étouffe dès le berceau les deux monstres qui tyrannisaient le plus le cœur de l'homme, l'ambition et l'intérêt. En effet depuis le jour où il a paru dans cet état sur la terre, on a vu la pauvreté prendre la place des richesses et devenir l'objet de l'ambition des hommes ; on a vu des pauvres chérir leur état et s'estimer heureux de l'être; on a vu

des riches renoncer à leurs biens et aller s'ensevelir dans des solitudes, et d'autres, sans y renoncer, en user comme n'en usant pas, on a vu s'élever des monastères où des vierges chrétiennes ont été renoncer aux espérances du monde pour s'unir à Jésus pauvre et souffrant; on a vu des princes, des grands, des rois même, se dépouiller pour Jésus-Christ et s'estimer heureux d'avoir tout quitté pour lui; et de là cette paix dont ils jouissent, cette allégresse que le monde ne peut ni donner ni comprendre. Car, tandis que ceux qui possèdent les richesses sont toujours dans l'inquiétude et l'agitation, ceux au contraire qui ont su une fois, ou les mépriser, ou s'en dépouiller pour Jésus-Christ, jouissent de la paix la plus pure, et possèdent leur âme dans une tranquillité qui se fait envier des riches même : et voilà la sagesse de Dieu dans la pauvreté de la crèche. *Dei sapientiam in mysterio.*

Il naît dans l'humiliation et le mépris. A l'exception des pauvres bergers qui viennent adorer ce Dieu Sauveur, qui est-ce qui s'empresse de le reconnaître? Sait-on même s'il est né? A la naissance des princes ou de leurs enfants, quel fracas, dit saint Chrysostome, dans tout un monde, toute une contrée! Les peuples par des feux et des acclamations annoncent cet heureux événement, et rien ne peut suffire à exprimer leurs transports. Jésus est né et tout le monde l'ignore; le Roi des rois, le prince du siècle futur, disons tout, un Dieu a fait son entrée dans le monde, et tout est dans le silence. On parle d'Auguste, on parle des autres héros de la vanité qui occupent la scène du monde, et l'univers se tait sur Jésus naissant. C'est, dit saint Augustin, que l'orgueil dans tous les temps n'avait que trop porté les hommes à faire parler d'eux et à bannir la paix du monde; puisque c'était par cette ambition de s'élever et de paraître que les uns avaient inventé des systèmes, les autres entrepris des conquêtes, ceux-là ravagé leur patrie et formé des séditions, ceux-ci livré des batailles et versé des fleuves de sang. En vain les philosophes, dans les académies, s'efforçaient par leurs leçons de ramener l'homme à la sagesse et au mépris de lui-même : faux sages, reprend le même Père, qui prêchaient l'humilité par orgueil, le désintéressement par ambition, dont l'hypocrite modestie n'était qu'une vanité renforcée, et qui payaient de mensonges dans leurs écoles et d'effronterie dans le public : mais voici Jésus-Christ, qui, par les abaissements de sa crèche, vient établir le règne de la véritable paix et nous apprendre que nous ne l'aurons cette paix avec nous-mêmes, qu'autant que nous nous regarderons au-dessous des autres, qu'autant que nous renoncerons à cet être imaginaire qu'on appelle renommée, immortalité, et que la paix ne peut s'établir dans le cœur de l'homme que lorsque l'amour-propre est sous ses pieds. Et en effet, depuis que Jésus a paru dans cet état, quelle révolution dans l'univers? On a vu des hommes jaloux des humiliations, acheter, pour ainsi dire, le mépris et les outrages du monde; rechercher, à l'exemple du Sauveur, la vie obscure et cachée; et ensevelis dans la solitude, comme dans une autre Bethléem, trouver leur bonheur à être ignorés du monde entier. On a vu des grands s'humilier sous la pourpre, abandonner même leurs honneurs pour l'obscurité d'une vie retirée; et ce que tant de sages et de philosophes n'avaient pu faire par tant de belles maximes, Jésus, pour le faire, n'a eu besoin que de se montrer; le monde l'a vu humble, et, par un mystère inconcevable, le monde s'est humilié : et voilà la sagesse de Dieu dans l'humilité de la crèche : *Dei sapientiam in mysterio.*

Enfin il naît dans les souffrances, au milieu de la saison la plus cruelle, exposé à toutes ses rigueurs, entre les bras d'un père et d'une mère, qui, manquant de tout, n'ont d'autre secours à lui donner que de répondre à ses cris par leurs larmes. Etrange situation pour un Dieu! mais nécessaire pour retirer l'homme des plaisirs et le rendre heureux par les souffrances. Vérité, je l'avoue, chrétiens, qui paraît d'abord un paradoxe; vérité cependant, continue toujours saint Augustin, que les païens mêmes avaient comprise, puisque la plupart de leurs sages s'étaient élevés contre la sagesse épicurienne qui plaçait le bonheur de l'homme dans la volupté; puisqu'ils avaient opposé secte contre secte, et imaginé un sage chimérique qui fût également au-dessus des plaisirs et de la douleur : mais vérité qui ne pouvait s'établir que dans le christianisme. Pourquoi? Parce qu'il ne fallait rien moins que l'exemple d'un Dieu même pour nous faire aimer les souffrances et la pénitence, pour nous apprendre que nous n'aurions jamais la paix du cœur qu'en renonçant aux plaisirs des sens. Car, vantons tant que nous voudrons la force de notre raison, les ressources de la philosophie; tant que nous serons esclaves des plaisirs aurons-nous la paix et serons-nous heureux? Pour les avoir ces plaisirs, n'en coûte-t-il rien? pour les perdre, n'en coûte-t-il pas encore plus? Et quand on les aurait toujours, n'est-ce rien que l'embarras de les soutenir, de les varier, de les pefectionner? et qu'est-ce qu'un homme esclave de tous ses désirs, et pour ainsi dire à l'ordre de ses passions? Je vous rends grâces, ô mon Dieu! s'écrie saint Ambroise, de ce que vous m'avez enfin révélé ce grand secret d'être en paix avec moi-même en m'affranchissant du joug tyrannique de la chair et des sens. Depuis ce jour, le monde a vu ce qu'il n'a pu encore concevoir, des hommes amoureux des croix et des souffrances; des hommes plus heureux et plus tranquilles au milieu des abstinences, des macérations et des cruautés de la pénitence que les voluptueux dans les délices de la mollesse : et voilà la sagesse de Dieu dans les souffrances de la crèche, et le mystère qui fera à jamais l'é-

tonnement et le scandale du monde : *Dei sapientiam in mysterio quæ abscondita est.*

Je dis l'étonnement et le scandale du monde; car, prenez garde, comme je l'ai remarqué en second lieu, à qui cette paix est annoncée. A de simples bergers et à des mages de l'Orient; c'est-à-dire à des hommes de bonne volonté : *pax hominibus bonæ voluntatis.* Pourquoi? Parce que cette paix ne pouvait pas s'établir dans un cœur voué au monde et à l'esprit du monde; parce qu'il était prédit que le monde rejetterait ce Dieu de paix et ne le recevrait pas : *Et mundus eum non cognovit.* (*Joan.*, I.) Il aurait donc pu, ce Dieu Sauveur, se faire adorer par les monarques les plus célèbres; et sans doute il eût paru plus glorieux pour lui d'appeler à Bethléem Auguste lui-même, et de voir le triomphateur des nations déposer au pied de la crèche et sa couronne et ses lauriers; plus glorieux, au lieu des mages de l'Orient d'appeler à lui les sages de Rome et d'Athènes. Mais il fallait à ce Dieu Sauveur des hommes dignes de lui par le cœur et la volonté; et Auguste, enivré de la gloire du monde, n'était pas digne de Jésus humilié; et les sages du Lycée et du Portique, enflés de leur superbe sagesse, n'étaient pas dignes de Jésus enfant. Il laisse donc et les césars sur leur trône avec leurs fastueuses grandeurs, et les philosophes dans leurs écoles avec leur stoïque arrogance; et c'est à de vils pasteurs qu'il envoie ses anges pour se faire annoncer; c'est au fond de l'Orient qu'il va chercher des sages dont l'orgueil et la vanité n'ont point corrompu la sagesse, et par là seuls dignes de l'adorer, parce qu'ils étaient seuls capables de le reconnaître : *Hominibus bonæ voluntatis.*

Voici donc, chrétiens (appliquez-vous), voici le dénouement et l'explication de ce grand mystère; voici ce qui va faire disparaître tout ce que nous pourrions regarder comme une contradiction dans ce mystère. En quel sens est-il vrai que le Messie a donné la paix aux hommes? Est-ce en ce qu'ils ne sont plus agités des mêmes passions qu'auparavant? Non, sans doute; mais en ce sens qu'il ne tient qu'à eux de l'avoir cette paix, puisqu'il leur en a ouvert les voies et donné les moyens. En quel sens est-il vrai qu'elle n'a pas cessé de régner dans le monde depuis qu'il l'y a établie? En ce que depuis ce jour les hommes de bonne volonté, pour qui seuls cette paix était faite, n'ont pas cessé de la posséder, et qu'elle s'y maintiendra toujours au milieu des combats, des passions et des puissances du monde. On y verra donc encore, comme avant l'avénement du Messie, des riches, possédés par le démon de l'avarice, se livrer entre eux les guerres les plus cruelles : mais on y verra ce qu'on n'a vu que depuis son avénement, des riches mépriser les richesses, s'enfermer dans la retraite, se réduire à la médiocrité, à l'indigence même, et faire des vœux pour la pauvreté, comme les ambitieux en font pour la fortune. On y verra, comme avant Jésus-Christ, des hommes aussi enivrés de l'amour de la gloire et du poison de la vanité, se précipiter dans la carrière des honneurs; se pousser, s'intriguer dans les cours, dans les armées; des princes et des conquérants, sans cesse reproduits sur le théâtre de la guerre, ensanglanter la scène, et donner des secousses au monde : mais on verra ce qu'on n'a point vu avant Jésus-Christ, des mondains quitter le monde, des courtisans renoncer à la cour, des grands fouler aux pieds leur grandeur; enfin, une nouvelle espèce d'hommes sortir du milieu des autres hommes comme un peuple nouveau, se retirer à l'ombre de la crèche et de la croix; et là, comme d'un port inaccessible aux tempêtes de l'ambition, aux orages du monde, contempler en gémissant les combats, les naufrages des enfants du siècle; et à l'exemple de Moïse, aimer mieux être affligés avec les enfants du Seigneur, que triompher avec ses ennemis. On y verra, comme avant que le Seigneur fît son entrée dans le monde, des hommes esclaves des sens, s'avilir sous l'empire de la volupté, et mettre leur gloire à noyer la raison dans l'ivresse des plaisirs : mais on y verra en même temps ce qu'on a vu tant de fois depuis Jésus-Christ, et qu'on n'avait point vu avant lui : l'humilité dans la grandeur, le désintéressement dans les richesses, la joie dans les larmes, le cilice jusque sous la pourpre des rois; des hommes, enfin, et des vierges chrétiennes, étonner par leur pénitence, et trouver la paix du cœur dans la guerre continuelle avec soi-même. Voilà, dis-je, le nœud et la solution du mystère; c'est que cette paix ne consistait pas à pacifier le monde entier, mais seulement ceux qui voudraient l'être, ceux qui méritaient de l'être; et que ce contraste de la guerre du monde et de la paix de Jésus-Christ, contraste éternel, sans que jamais l'un puisse détruire l'autre, annonce l'ouvrage d'un Dieu; de ce Dieu qui a dit à la mer : tu iras jusque-là, et là tu briseras l'orgueil de tes flots; et au monde : je viens donner cette paix que le monde ne recevra pas, mais qu'il ne détruira point; qu'il verra, et qu'il ne connaîtra pas; qui subsistera au milieu de lui et malgré lui : *quam mundus dare non potest pacem.* Pourquoi? Parce que je ne l'apporte qu'aux hommes de bonne volonté, et que les autres sont destinés à voir la sagesse de ce mystère sans la comprendre; *loquimur Dei sapientiam in mysterio quæ abscondita est.*

Enfin, prononcer la condamnation du monde qui, selon les Pères, nous est représenté par Hérode, qui se trouble au moment où il apprend que Jésus est né; *audiens Herodes turbatus est* (*Matth.*, II); dernier dessein du Verbe dans son incarnation.

C'est lui-même qui nous l'apprend dans le cours de sa mission : je suis venu dans ce monde pour exercer un jugement; et quel jugement? le plus terrible qui fut jamais; afin, nous dit il, que ceux qui ne

voient pas soient éclairés, et que ceux qui voient soient aveuglés : *In judicium veni in hunc mundum ut qui non vident videant et qui vident cæci fiant.* (*Joan.* IX.) Et pourquoi ce jugement et cette condamnation du monde? Parce que, malgré tout ce que faisait ce Dieu Sauveur pour lui, le monde ne voudrait pas le reconnaître; *et mundus eum non cognovit.* (*Joan.*, I.) Or, quel est-il ce monde que Jésus vient condamner? Voilà ce qui nous touche de près. Ecoutons donc encore l'Evangile : dès qu'Hérode eût appris que Jésus était né, il se troubla; *audiens Herodes turbatus est.* Mais, dit saint Augustin, qu'y a-t-il en apparence qui soit capable d'effrayer ce prince? Jésus dans la crèche à Bethléem; Hérode sur le trône de la Judée : Jésus faible et ignoré; Hérode puissant et redouté : un enfant et un roi! Il tremble cependant ce roi puissant; il se trouble, et toute sa cour avec lui; *turbatus est.* Et ainsi, continue ce Père, doivent trembler tous les riches, tous les voluptueux, tous ceux qui, comme Hérode, habitent le séjour des plaisirs, des honneurs et des vanités du monde; la cour, en un mot, et le monde de la cour. Non pas qu'il soit impossible aux grands d'être du nombre de ceux que Jésus vient sauver; puisque nous voyons, dit saint Bernard, qu'il appelle à la crèche les rois comme les bergers; mais c'est que le lieu où il est plus difficile de faire reconnaître et d'annoncer Jésus-Christ, c'est à la cour, si décriée par ceux-mêmes qui l'habitent, et qu'ils reconnaissent, lorsqu'ils ont le bonheur de se convertir, pour l'écueil de toutes les vertus et l'école de tous les vices; où tout est adoré, la fortune, la gloire, le crédit, le crime même s'il est heureux; et où l'on ne rougit de rien, excepté de la croix et de l'Evangile : la cour, où l'on approuve tout ce que Jésus-Christ est venu condamner; l'amour des plaisirs, l'ambition, la folle gloire, la vengeance; et où l'on ne condamne que ce que Jésus-Christ approuve : l'humilité, la pénitence, la mort à soi-même, le mépris du monde : la cour, vaste et dangereux labyrinthe, semé de piéges et d'erreurs, où, enivrée par l'air qu'elle y respire, emportée par le tourbillon des passions, la foule des pécheurs erre au gré des désirs insensés, se heurte, se presse, et marche en s'égarant toujours. Voilà où la nouvelle de l'avénement du Messie est comme un coup de foudre, qui ne peut que porter le trouble et exciter la révolte du cœur et de l'esprit : *audiens Herodes turbatus est.* Heureux encore, grands, riches du monde, si cette frayeur pouvait produire en vous un trouble salutaire; et si, convaincus de l'opposition qu'il y a entre l'esprit du monde et l'esprit de Jésus-Christ, vous preniez la résolution, je ne dis pas de quitter la cour et votre état; si c'est Dieu qui vous y appelle, vous pouvez vous y sauver, vous devez y rester; mais si vous prenez la résolution de vivre dans ce monde, dans cet état, en vrai disciple de l'Evangile, comme on en a vu tant d'exemples, en retranchant tout ce qui n'est pas de l'état, mais du préjugé, de l'habitude, de l'esprit du monde; alors vous vous rachèterez de l'anathème, et la sagesse d'un Dieu enfant ne sera plus un mystère pour vous.

Concluons maintenant, et pour reprendre en deux mots cette première partie, disons : Que faisait donc ce Dieu enfant dans la crèche? C'était là qu'il rendait à Dieu la gloire que les hommes avaient voulu lui ravir, et aux hommes la paix qu'ils s'étaient ravis eux-mêmes? là que, victime de son amour, il commença le sacrifice qu'il était venu offrir à son Père; et que déjà, sur la croix, il semble nous dire : pécheurs, qui voyez couler ces larmes de mon enfance, sachez qu'elles ne sont que les prémices de mes souffrances; un jour viendra où tout mon sang ruissellera sur le Calvaire. Ce n'est point assez de naître pour vos péchés, je mourrai pour les expier. Mais souvenez-vous, en me voyant dans cet état, que mon sacrifice doit en opérer bien d'autres; et que je ne viens vous donner ma vie, que pour vous apprendre à me donner votre cœur.

Que faisait-il dans cette crèche? C'était là que, tout à la fois docteur et prophète, il prêchait par son exemple et préparait les voies à cette morale sublime, qui devait enfanter un nouveau monde et élever l'homme au-dessus de lui-même; là qu'il crucifiait la volupté, qu'il brisait l'idole de l'amour-propre, domptait l'orgueil, enchaînait l'ambition, et que brillait déjà dans ses débiles mains ce glaive de douleur qu'il venait apporter sur la terre pour combattre toutes les passions, et fonder la paix du cœur sur la guerre évangélique.

Que faisait-il dans cette crèche? Comme un juge sur son tribunal, un roi sur son trône, il commençait déjà ce jugement redoutable qui devait séparer l'ancien peuple d'avec le nouveau; et sa crèche devait être tout à la fois et le tombeau de la Synagogue et le berceau de l'Eglise; c'est là que, dans les langes de l'enfance, la sagesse éternelle préparait ces ténèbres et ce voile mystérieux dont parle saint Paul, qui devait non-seulement couvrir les yeux des Juifs, mais encore des faux sages du monde, pour qui cet enfant devait être un sujet de scandale, qui n'exciterait que leurs mépris, afin qu'à jamais les prédicateurs en l'annonçant accomplissent la parole de l'Apôtre, que la sagesse de ce mystère n'a point été connue du monde et des puissances du siècle; *loquimur*, etc. Achevons donc : souffrances et humiliations de la crèche, dignes de la sagesse d'un Dieu Sauveur, puisque c'était par elles qu'il devait remplir les grands desseins qu'il avait dans son incarnation. Je viens de vous le montrer. J'ajoute : souffrances et humiliations de la crèche, convenables à l'autorité d'un Dieu législateur, et à l'auteur de l'Evangile; seconde partie. J'abrégerai.

SECONDE PARTIE.

Le Fils de Dieu était envoyé, non-seulement pour sauver le monde par ses souffrances, mais encore pour éclairer et instruire les hommes par la lumière de l'Evangile : *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem.* (*Joan*, I.) Considérons donc Jésus-Christ en qualité de législateur, c'est-à-dire, comme auteur de l'Evangile, comme prédicateur de l'Evangile, et enfin, comme juge et vengeur de l'Evangile; trois fonctions différentes qui exigeaient autant de degrés différents d'autorité : une autorité de douceur, comme auteur de l'Evangile, pour y faire reconnaître l'ouvrage d'un Dieu et le faire recevoir des hommes ; une autorité d'exemple comme prédicateur de l'Evangile, pour en persuader la pratique, et une autorité de justice et de vengeance comme juge de l'Evangile, pour en punir les prévaricateurs. Or, ces trois sortes d'autorité je les trouve dans Jésus-Christ souffrant et humilié dans la crèche. Je reprends en peu de mots.

Autorité de Jésus dans les humiliations de la crèche, autorité de douceur nécessaire à l'auteur de l'Evangile pour y faire reconnaître l'ouvrage d'un Dieu et le faire recevoir des hommes. C'était en effet sous ce caractère que le pinceau des prophètes l'avait représenté, et le jour même de son triomphe, il voulut être appelé le roi plein de douceur : *Ecce rex venit mansuetus* (*Matth.*, XXI). Ce n'est pas sans doute qu'il n'eût pu dès sa naissance s'annoncer en maître, et entrer dans le monde précédé de l'épouvante et de la terreur; mais ce n'était ni le dessein de sa sagesse ni la gloire de son Evangile. Faire la loi en menaçant c'est la gloire et l'ouvrage des hommes; faire la loi en s'humiliant, ce ne peut être que la gloire et l'ouvrage d'un Dieu. Il vient donc ce Dieu législateur, il vient et il est roi : *Ecce rex venit ;* mais comment vient-il? Sans éclat et sans aucune marque de sa puissance. Je ne vois autour de son berceau ni gardes qui l'entourent, ni amis qui le soutiennent, ni le faste imposant des richesses et de la gloire, je le vois au contraire délaissé, ignoré, et plus abandonné que les enfants nés de parents les plus obscurs.

Disons tout. Il vient, ce nouveau législateur fonder un nouveau culte, établir un nouvel empire. Et quel temps prend-il pour faire son entrée dans le monde? Le temps où pour se faire reconnaître il semble qu'il devait le plus affecter de grandeur et de fierté; le temps où l'univers ébranlé par les secousses de tant de guerres, par le choc de tant d'armées, par la rivalité de tant de conquérants, par la chute de tant de trônes et d'empires, renaissant pour ainsi dire de ses ruines, et respirant à peine sous le plus heureux des césars, l'univers semblait s'étonner de n'avoir qu'un maître ; le temps où, l'idolâtrie plus accréditée que jamais, et tous les peuples courbés devant les dieux ouvrage de leurs mains, l'empire de la superstition n'avait d'autres bornes que celles du monde même, le temps enfin où Rome, la plus coupable et la plus célèbre des villes, Rome, du haut de son capitole, donnait aux autres l'exemple du crime; où, fière de ses dieux, et plus fière de son empereur, Rome, dans l'ivresse de son orgueil, semblait égaler l'un à l'autre, et encensait également Auguste et Jupiter.

Quel temps pour établir un nouveau culte que celui où l'impiété païenne triomphait de toutes parts! et comment sans une autorité suprême abattre tant d'idoles et renverser tant de temples? Quel temps pour se faire reconnaître roi de l'univers que celui où la grandeur romaine tenait l'univers dans les fers! et ne semble-t-il pas que pour l'éclipser ou l'abattre, il fallait lui opposer une grandeur plus éclatante et une puissance plus formidable! Vains raisonnements de la sagesse humaine! Il vient le Dieu de l'Evangile, le Roi des siècles futurs : *Ecce Rex ;* et tandis qu'un Auguste, couronné de lauriers, entouré de ses légions triomphantes, enchaîne à ses pieds les peuples vaincus, tandis qu'on voit les simulacres des nations placés sur les autels les plus riches, dans les temples les plus pompeux, une Diane à Ephèse, un Jupiter au Capitole, recevoir tous les vœux, Jésus-Christ humilié, pauvre, souffrant, anéanti, naît à Bethléem, dans une étable !

A ce contraste, chrétiens auditeurs, qui de nous peut retenir son étonnement? C'est néanmoins à ce contraste même que je reconnais l'auteur de l'Evangile, et que je découvre les premiers fondements de la vérité de la religion. Pourquoi? Parce que de l'obscurité de son étable, du néant de la crèche, je vois cet enfant entraîner à lui les peuples et les nations, et faire de son berceau plus de conquêtes qu'Auguste sur son char de victoire. Je vois cet enfant, tout faible, tout méprisé qu'il paraît, renverser ces idoles si respectées, faire taire, au rapport des païens mêmes, ces oracles si vantés; et, sans aucune violence, attirer à lui les hommages du monde entier. En sorte que, sans autres armes que les pleurs que je lui vois répandre, il soumet plus de peuples que les césars en versant des torrents de sang; sans autres menaces que les cris dont il fait retentir son berceau, il se fait mieux obéir que les tyrans avec leurs implacables fureurs; sans autre magnificence que la pauvreté d'une étable, il se concilie plus de respects que tous les souverains avec le faste de leurs palais; sans autre trône que la paille de sa crèche, il voit à ses pieds plus d'adorateurs que tous les monarques sous l'orgueil de la pourpre et du diadème; sans même d'autre récompense à offrir que le partage de ses ignominies et de ses souffrances, il trouve, non-seulement plus de sectateurs que tous les dieux des autres religions avec leurs flatteuses promesses, mais encore des martyrs sans nombre résolus de mourir et qui meurent en effet pour lui. Et le voilà le comble du prodige, voilà ce qu'on ne peut assez admirer, ce qui allait donner à l'Evan-

gile le caractère de divinité qui devait bientôt convaincre ses plus grands ennemis, et le faire recevoir par toute la terre.

Loin donc que je me scandalise de Jésus-Christ dans la crèche, au contraire, dans cet état de faiblesse, de patience, de douceur, je reconnais le Dieu de l'Evangile, le Dieu dont il était dit qu'il n'achèverait pas de briser le roseau demi-rompu, le Dieu qui devait choisir des pauvres pour ses disciples; je reconnais enfin le Dieu qui doit expirer sur la croix, je vois l'accord parfait de Bethléem et du Calvaire, et je m'écrie, avec saint Pierre Chrysologue : ainsi a dû, ainsi a voulu naître celui qui a voulu être aimé : *Sic nasci voluit qui voluit amari.*

Qu'était-ce cependant que l'autorité qui fait recevoir l'Evangile séparée de celle qui en persuade la pratique? Autorité d'exemple qui devait achever ce que les discours n'auraient pu faire, et que Jésus-Christ ne pouvait mieux se procurer que par les humiliations de la crèche. En effet, remarque saint Thomas, toute la religion chrétienne, tout l'Evangile devait tendre à ce seul point, d'éloigner l'homme des biens terrestres et sensibles pour le porter aux biens célestes et spirituels; voilà ce que Jésus-Christ venait enseigner, ce qu'il devait prêcher; et voila, continue le saint docteur, ce qui a fait que Jésus-Christ entrant dans le monde y a paru dans un dénûment total des biens de la terre : *Hinc est quod Jesus veniens in hunc mundum omnia bona contempsit.* Aussi avec quelle rapidité sa doctrine s'est-elle répandue! Les hommes, longtemps révoltés contre elle, s'y sont enfin soumis, et, à la réserve de la synagogue, tout le reste du monde a volé au-devant de son joug; grands et petits, riches et pauvres tout à obéi. Or, supposons qu'au lieu des humiliations de la crèche, Jésus-Christ fût né dans le faste et la mollesse, croyez-vous qu'on eût été aussi empressé de suivre ses lois? Lui même, eût-il annoncé son Evangile avec tant d'assurance? Vous le savez, ce qui donnait tant de poids à ses préceptes, c'est que dès les premiers instants de sa vie il les avait pratiqués, et qu'il avait prêché d'exemple avant de le faire par la parole. Il maudissait les riches, mais lui-même était né pauvre; il prêchait la pénitence, mais il l'avait pratiquée dès le berceau; il prêchait l'humilité, mais il était né dans l'ignominie et la bassesse : le moyen de résister à un tel législateur!

Autorité d'exemple qui a non-seulement soutenu le Sauveur dans sa mission, mais aussi tous ceux qui ont prêché l'Evangile après lui. Quoi donc! disait l'Apôtre aux Corinthiens, est-ce qu'il vous faut d'autres garants de ma parole que Jésus-Christ qui parle en moi : *An experimentum quæritis ejus qui in me loquitur Christus* (II *Cor.*, XIII); et voilà, chrétiens auditeurs, ce que je vous prie de faire dans ce moment; c'est d'oublier celui qui vous parle, et au lieu de son ministre dans la chaire, de vous représenter Jésus-Christ dans la crèche; car, dit saint Bernard, c'est de son berceau que ce Dieu Sauveur vous instruit et vous condamne avec plus d'autorité que toute celle que nous donne notre ministère. Et en vain entasserions-nous excuses sur excuses, prétextes sur prétextes, pour nous dispenser d'obéir à ses lois; en vain nous allégueriez-vous votre âge, votre rang, votre naissance: pour toute réponse, nous vous dirons: entrez dans l'étable de Béthleem, considérez-y Jésus-Christ, et voyez si la grandeur de sa divinité l'a empêché de s'humilier, si le titre de roi l'a empêché de s'appauvrir, si la faiblesse de l'âge l'a empêché de souffrir : à ce spectacle, qu'avez-vous à répondre? Je me trompe chrétiens, et je vois ce que vous allez m'opposer. C'est un Dieu, dites-vous, et les exemples d'un Dieu sont-ils faits pour des hommes? Prenez garde, mon cher auditeur : vous croyez par là justifier votre lâcheté, et vous ne faites que prononcer votre condamnation. Il y a, je l'avoue, une grande disproportion entre Jésus-Christ et nous, en ce que la Divinité en lui était jointe à l'humanité : mais, c'est par là même que je dois concevoir qu'il a dû lui en coûter bien plus pour me donner les exemples d'humilité, de souffrance, qu'à moi de les imiter. Pourquoi? parce qu'il était Dieu, et qu'il est bien plus au dessus d'un Dieu, de s'abaisser, de s'appauvrir, de naître et de mourir, qu'il n'est au-dessus de l'homme de participer à ses souffrances et à ses humiliations. Qu'un roi, dit saint Bernard, par amour pour ses sujets descendît de son trône, et consentît à vivre comme le dernier d'entre eux, nous ne le concevrions pas; et ferait-il rien qui nous parût difficile après un tel exemple? Qu'est-ce donc qu'un Dieu réduit à la bassesse de l'humanité et quelle proportion entre le ciel et l'étable de Béthleem, le sein de son Père et le sein de Marie, son trône et la crèche? Que ne doit-il donc pas lui en avoir coûté pour me sauver? Tous les efforts qu'il me demande, égaleront-ils jamais ceux qu'il a faits pour mon salut, et à quoi pensai-je de faire une excuse à ma lâcheté, de ce qui fait ma plus grande condamnation? Jésus était Dieu et homme, je suis homme et chrétien; c'est-à-dire, la divinité en lui secondait l'humanité, et c'est la grâce en moi qui soutient la nature; par cet endroit seul, la disproportion cesse, et la faiblesse de l'homme n'est plus une excuse contre la loi et les exemples d'un Dieu. Si donc nous ne sommes pas les imitateurs de son exemple, sachons qu'il en sera un jour le vengeur; troisième sorte d'autorité que Jésus-Christ reçoit dans les humiliations de sa naissance, et qui lui appartient comme juge de l'Evangile.

Oui, le Père ne juge personne, dit saint Jean : mais il a donné à son Fils tout pouvoir de juger : *Neque enim Pater judicat quemquam, sed omne judicium dedit filio.* (*Joan.*, V.) Eh! à qui appartient-il de châtier les ennemis, et les détracteurs de la loi, qu'au législateur? Disons mieux, à qui

convient-il de venger l'abus de ses bienfaits, qu'au bienfaiteur même? Vérité dont nous sentirons encore plus la justice si nous faisons attention combien peu le monde a profité de cet avénement de douceur et de miséricorde? Jésus-Christ était venu, comme le chantent les anges, pour rendre à Dieu la gloire en expiant nos crimes, et vous les renouvelez! Il était venu apporter la paix aux hommes, en les affranchissant de leurs passions, et les hommes en ont repris le joug. Il était venu faire régner la vérité, et nous l'étouffons dans nos cœurs, et nous ne sommes occupés qu'à rétablir, qu'à perpétuer l'empire de l'erreur et du mensonge. Jésus-Christ était venu renverser les idoles, et nous, plus païens que les païens mêmes, nous les avons relevées pour leur sacrifier de nouveau. Et qui pourrait dire combien de chrétiens encensent l'idole de la gloire, combien rampent aux autels de la fortune, combien sacrifient à l'ambition, s'immolent à la volupté. Il n'est point à la vérité, de temple distingué pour ces nouveaux dieux, mais ils n'en ont que plus d'adorateurs et de victimes. Les autels sont encore à Jésus-Christ, le culte n'est que pour les idoles. Le crime inondait la face de la terre, lorsque le Verbe fait chair a paru pour la purifier; la crèche devait être comme la digue qui allait arrêter le torrent dans sa rapidité: mais enfin l'impiété a prévalu, et bientôt l'Evangile et la religion ne seront plus des barrières pour elle. Ainsi le monde, toujours ennemi de Jésus-Christ, se relève de jour en jour du coup funeste que ce Dieu Sauveur lui a porté par sa naissance et son Evangile.

Que fera donc ce Dieu vengeur? Reviendra-t-il encore une fois sur la terre, opérer de nouveaux miracles, et nous faire rentrer dans les voies de la justice? De pareils bienfaits ne se réitèrent pas; c'est comme l'effort du ciel en faveur de la terre; Dieu n'a plus rien à faire, ni l'homme à espérer. Je me trompe, chrétiens, il reparaîtra, et lui-même nous l'apprend dans son Evangile. Le Fils de l'homme viendra à la fin des siècles, non pas avec le même appareil de douceur et de bonté où il paraît aujourd'hui, mais avec tout le cortége de sa justice et de sa fureur, *veniet cum potestate magna et majestate.* (*Luc.*, XXI.) Et alors, dit Tertullien, vous qui n'aviez pas daigné le reconnaître à Béthleem sur la paille de sa crèche, vous le reconnaîtrez, malgré vous, porté dans les airs sur un trône de nuées, précédé des feux du tonnerre et des éclairs. Vous qui l'aviez méprisé lorsque les anges vous l'avaient annoncé enveloppé de langes comme un enfant, vous le reconnaîtrez, lorsqu'au bruit menaçant de la trompette, ces mêmes anges l'annonceront comme le juge implacable des vivants et des morts; et ce qui le rendra si terrible alors, ce sera cet état même de douceur où nous le voyons aujourd'hui. Il nous demandera compte de tout ce qu'il y souffre pour nous; et c'est des larmes mêmes de son berceau que se forme la foudre dont il écrasera les coupables. Ces yeux, d'où coulent aujourd'hui des pleurs de compassion pour vous, jetteront des étincelles de fureur; cette bouche, qui ne s'ouvre qu'aux soupirs et aux sanglots, lancera des anathèmes; ces mains, liées pour vous des langes de l'enfance, s'armeront contre vous du glaive des vengeances; et aussi jaloux de vous punir, qu'il l'avait été de vous sauver, sa divinité brisant enfin les barrières de l'humanité, il paraîtra en Dieu, il vengera dans un instant sa crèche et sa croix, et sa naissance et sa mort.

Mais que fais-je, et pourquoi joindre ici des idées si opposées? ô jugement! ô vengeance redoutable, comment êtes-vous venus mêler vos terreurs au mystère d'amour et de miséricorde de mon Sauveur? Malheur à vous, pécheurs, qui nous forcez à vous effrayer, lorsque nous ne devrions être occupés qu'à vous consoler! Choisissez donc en ce jour, ou d'un Dieu enfant, ou d'un Dieu vengeur, ou d'un juge ou d'un Sauveur! Ah! chrétiens, pourrions-nous balancer encore? Humilions-nous au pied de sa crèche, et nous paraîtrons avec confiance devant le trône de sa justice; prenons-le dans son premier avénement pour notre modèle, et au lieu d'être notre juge au dernier jour, il sera notre père, notre gloire et notre récompense, etc.

SERMON XVII.

Pour le jour de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Æstimatus sum cum descendentibus in lacum, factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber. (*Psal.* LXXXVII.)

On m'a mis au rang des morts; on m'y a cru sans force et sans secours, comme les autres hommes, et je me suis trouvé libre au milieu des morts.

Quel est ce nouveau phénomène qui étonne à la fois la nature et la mort, le ciel et l'enfer? Jésus vainqueur et triomphant sort du tombeau, portant dans ses mains, non des lauriers et des couronnes, vains trophées des héros mortels; mais les dépouilles glorieuses de la mort et du péché, digne prix de la victoire qu'un Dieu seul pouvait remporter. Non, ni le ciel ni la terre n'avaient encore vu de semblable prodige, ni l'enfer reçu de coup aussi terrible, ni la main de Dieu même opéré de merveille aussi éclatante. On avait bien vu des morts sortir de leur sommeil à la voix des prophètes; Lazare briser ses liens, ressusciter à la voix de Jésus-Christ: mais un mort qui, sans aucun secours, sans aucune puissance étrangère, s'affranchit de la prison du tombeau et des chaînes de la mort par sa propre vertu, *sine adjutorio inter mortuos liber;* un mort dont le tombeau était non-seulement scellé du sceau de la Synagogue, mais entouré de satellites, mais gardé par ses plus cruels ennemis, et qui cependant brise de lui-même ses liens, force la barrière, terrasse la garde qui l'environne; voilà le miracle au-dessus de tout miracle, le prodige qui surpasse tous les prodiges: mira-

cle si attesté, que plus de cinq cents personnes, au rapport de l'Ecriture, virent Jésus ressuscité; miracle si fatal aux ennemis du nom chrétien, que dès que la nouvelle en est publique, la Synagogue se trouble; elle s'assemble en tumulte, et ne sachant que résoudre pour couvrir sa honte et sa défaite, elle fait arrêter les apôtres, leur défend de publier la résurrection du Sauveur; et, par cette défense, met le comble à sa confusion et à notre gloire; miracle si incontestable, que les apôtres eux-mêmes, et bientôt une foule de martyrs meurent pour l'attester.

Que c'est donc avec raison que l'Eglise en ce jour essuie ses larmes, dépouille ses vêtements lugubres, fait succéder l'allégresse au deuil, et des chants de victoire aux funèbres concerts dont elle a fait retentir ses temples dans les jours de sa douleur!

Mais au milieu de tant de sujets de joie, qu'il est triste pour les ministres de trouver jusque dans l'Eglise une autre Synagogue, et parmi les chrétiens, d'autres juifs qui se refusent à l'évidence du miracle! Quel est donc mon devoir en ce jour? M'arrêterai-je uniquement à confondre les incrédules sur cet article fondamental de notre religion? Ceux qui n'en doutent pas en retireraient trop peu de fruit; ce serait négliger le grand nombre pour le plus petit, et la meilleure partie du troupeau pour la plus mauvaise. Dédaignerai-je absolument de répondre aux raisonnements des impies? Ils pourraient s'en prévaloir, et faire de notre silence un nouveau sujet de triomphe. *Si Jésus n'est pas ressuscité, notre religion est vaine* (*I Cor.*, XV), dit saint Paul. Que ferai-je donc? Je me souviendrai avec l'Apôtre que nous sommes redevables aux sages et aux insensés; je parlerai et à ceux qui croient et à ceux qui ne croient pas, et prenant un juste milieu, je dirai dans ce dessein : Jésus-Christ est ressuscité; donc il est vrai que la religion chrétienne est l'ouvrage d'un Dieu; et l'incrédule qui se révolte est convaincu d'erreur et de folie. Jésus-Christ est ressuscité; donc il est vrai que nous ressusciterons tous un jour pour reprendre une vie nouvelle : et, par conséquent, le chrétien qui s'attache encore à ce monde et à cette vie est un aveugle et un insensé. Deux propositions qui feront le plan et le partage de ce discours. Résurrection de Jésus, mystère de gloire et de triomphe pour la religion, et qui fait la confusion de l'incrédulité; première partie. Résurrection de Jésus, mystère de grâce et de salut qui ranime notre foi languissante et fait la consolation du chrétien; seconde partie. Chantons auparavant le triomphe de Marie, et disons-lui avec l'Eglise : *Regina*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, c'est aujourd'hui qu'il faut apprendre à mépriser les ennemis de la religion, puisque c'est aujourd'hui que se montrent à découvert et l'impuissance de leur fureur et la faiblesse de leurs raisons.

Jésus-Christ est mort, ils en conviennent avec nous : trois jours après sa mort le tombeau s'est trouvé vide; ils en conviennent aussi : enfin si Jésus-Christ est ressuscité, la religion chrétienne est donc l'ouvrage d'un Dieu, et il faut s'y soumettre; c'est encore une conséquence qu'ils admettent avec nous. Mais est-il vrai que Jésus soit ressuscité? Les apôtres sont-ils croyables dans ce qu'ils en ont dit? Ne nous trompent-ils pas, ou eux-mêmes n'ont-ils pas été trompés? Voilà où ils nous arrêtent, et les grandes difficultés qu'ils font naître. Or, qu'opposer à ces prétendues difficultés? L'histoire même de la Résurrection. Examinons comment elle s'est passée, pesons les circonstances de ce grand événement, et vous allez voir ces hommes qui éblouissent par leur hardiesse à douter de tout, convaincus par eux-mêmes d'injustice ou d'aveuglement.

Jésus est-il véritablement ressuscité? Les apôtres n'ont-ils pas été trompés sur ce fait important? Première difficulté qu'oppose l'incrédule contre la foi de ce mystère. Ne peut-il pas se faire, dit-on, qu'ignorants et grossiers comme ils étaient, ils s'en soient laissé imposer? Or les apôtres, une fois trompés, ont pu tromper les autres; ainsi la fable, semée de bouche en bouche, aura passé à tous les âges et à toutes les nations.

Raisonnement frivole, faible nuage qui va disparaître au premier rayon de lumière. En effet, s'il est vrai que les apôtres aient cru Jésus ressuscité, tandis qu'il ne l'était pas, je demande qui les aura induits en erreur? Car, pour supposer une imposture, il faut du moins en montrer la possibilité et l'auteur, par qui et comment elle a pu être faite. Or, quel est ici l'auteur du stratagème? Dira-t-on que c'est Jésus-Christ lui-même qui avait tout ménagé, tout préparé pour ce dessein? Alors je demanderai : d'où vient donc que, pendant sa vie, il avait si souvent parlé de sa résurrection? D'où vient que, lorsque les pharisiens lui demandaient un miracle, il refusa de leur en donner d'autre que celui de sa résurrection? D'où vient qu'il les avertit expressément que trois jours après sa mort il sortirait du tombeau? Quoi? Jésus, selon vous, ne devait pas ressusciter; et voilà cependant que plusieurs années avant sa mort il parle de sa résurrection. Jésus ne pouvait pas ressusciter, et cependant il prédit sa résurrection, il l'annonce à qui veut l'entendre. Jésus enfin se préparait à tromper le monde, il voulait qu'on le crût ressuscité, quoiqu'il ne le fût pas : et non-seulement il prévient ses disciples, mais les scribes, les prêtres, toute la Synagogue, ses plus mortels ennemis : il les prévient, afin de piquer leur jalousie, d'animer leur fureur, d'exciter leur vigilance, pour qu'ils prennent mieux leurs précautions, et qu'il lui soit plus difficile, disons mieux, afin qu'il lui soit impossible de les tromper. Etrange contra-

diction qui ferait de Jésus-Christ le plus habile et le plus grossier, le plus rusé et le plus maladroit des imposteurs : le plus habile, puisqu'en effet il est venu à bout de persuader sa résurrection, malgré les Juifs conjurés contre elle; le plus grossier, puisque lui-même mettait à son dessein le plus grand de tous les obstacles, d'avertir du piége ceux mêmes à qui on veut le tendre. Absurdité choquante qui fait regretter jusqu'au temps même qu'on emploie à la réfuter.

Cependant si ce n'est le Sauveur lui-même, qui est-ce donc qui aura séduit les apôtres? Il faudra nécessairement en revenir à ce qui a été si souvent répété, et s'en prendre à l'ignorance, à la simplicité, à la stupidité des apôtres qui ont cru trop légèrement que Jésus-Christ était ressuscité; qui l'ont cru sur sa parole, et parce qu'il le leur avait dit; en sorte que, pour être trompés, il n'était pas même nécessaire qu'on essayât de les tromper, et leur simplicité a fait leur crédulité. Pardonnez, chrétiens auditeurs, si je m'arrête à foudroyer des arguments qui l'ont déjà été tant de fois : c'est le droit de la vérité de ne succomber jamais, et du sophisme de se relever toujours.

Ils ont cru, dit-on des apôtres, ils ont cru trop légèrement que Jésus était ressuscité : mais quand même l'Evangile n'attesterait pas le contraire, la seule importance du fait dont il s'agit ne forme-t-elle pas un préjugé décisif en faveur des apôtres? Ignore-t-on quelle était alors leur situation, et combien grande devait être leur vigilance? Si Jésus ne ressuscitait pas, c'était en vain qu'ils s'étaient attachés à lui; en vain qu'ils avaient tout quitté pour lui, ils avaient suivi un imposteur, ils allaient devenir la fable et la risée des nations. Si Jésus-Christ ressuscitait, la religion chrétienne allait être la religion du monde; et les apôtres devenus des conquérants plus grands que les Alexandre et les César, allaient enchaîner à leur char les peuples et les rois : or, dans cette alternative de la honte ou de la gloire, de l'opprobre ou du triomphe, tombe-t-il dans la pensée que les apôtres, dans une situation aussi critique, fussent indifférents sur la vérité ou la fausseté de la résurrection du Sauveur, et qu'ils ne prissent aucune précaution pour s'en assurer? Qu'on les suppose aussi simples qu'on voudra, quelque simple et grossier qu'on soit, se laisse-t-on tromper lorsqu'on a tant d'intérêt de ne l'être pas, et qu'il dépend de soi de ne pas l'être? L'expérience ne nous apprend-elle pas que, sur l'article de l'intérêt, tous les hommes sont également éclairés, et l'homme d'esprit souvent plus aisé à duper que l'homme du peuple. Quand donc encore une fois l'Evangile aurait gardé un profond silence sur la manière dont les apôtres crurent Jésus ressuscité, la prévention serait encore pour eux.

Ils ont cru trop légèrement que Jésus-Christ était ressuscité. Etrange audace qui va jusqu'à avancer les faussetés les plus palpables! En effet, si les apôtres ont été si faciles et si crédules qu'on les suppose, d'où vient que, lorsque Madeleine et Marie revinrent du tombeau en publiant que Jésus était ressuscité, les apôtres, au rapport de saint Luc, les traitèrent d'insensées : *Et visa sunt ante illos sicut deliramenta verba ista?* (*Luc.*, XXIV.) D'où vient que saint Pierre voulut par lui-même visiter le tombeau, et qu'après l'avoir vu il revint plus étonné que convaincu : *Abiit secum mirans quod factum fuerat?* (*Ibid.*) D'où vient que sur le chemin d'Emmaüs Jésus-Christ, quoiqu'il fût présent à leurs yeux, les trouva si incrédules touchant sa résurrection, qu'il fut obligé de leur rappeler toutes les prophéties qui en avaient parlé depuis Moïse; que, malgré des témoignages si authentiques, il fut obligé de montrer les cicatrices de ses plaies, et qu'encore, au rapport de l'évangéliste, ils ne crurent pas, *adhuc autem illis non credentibus?* (*Ibid.*) Est-ce être trop facile que de n'en croire ni aux autres, ni à soi-même; de ne point s'en rapporter au témoignage des personnes qui l'avaient vu, ni à leurs yeux qui le voyaient, à leurs mains qui le touchaient, ni à Jésus-Christ lui-même qui les en assurait; de rejeter enfin le témoignage de tous les sens à la fois, en sorte qu'il fut obligé de manger devant eux et avec eux, il fallut qu'il achevât de leur expliquer le sens des prophéties; disons mieux, il fallut un miracle de sa toute-puissance pour les convaincre de ce qu'ils voyaient, tant ils étaient en garde contre l'illusion. D'après une telle conduite, après tant d'épreuves et de défiances de la part des apôtres, si l'on veut encore qu'ils soient blâmables, je demande si ce n'est pas d'avoir trop pris de précautions, plutôt que d'avoir négligé d'en prendre.

Il n'y a donc aucune vraisemblance à dire que les apôtres ont été induits en erreur, puisqu'on ne peut prouver qu'ils aient apporté trop de négligence ou de précipitation dans l'examen; qu'il n'est pas même prouvé qu'on ait employé le piége et l'artifice pour leur persuader la résurrection de leur maître. Donc je conclus : la croyance des apôtres à la résurrection n'a été ni crédulité, ni faiblesse, ni simplicité; donc, s'ils l'ont crue, c'est qu'ils n'ont pu s'y refuser, et qu'ils se sont rendus à l'évidence du fait.

Or cette première difficulté anéantie, pour montrer comme je l'ai annoncé, que la résurrection de Jésus-Christ fait la honte des incrédules, je reviens à eux et je leur dis : je veux bien pour un instant vous accorder que vous avez raison de vous obstiner à ne pas vous rendre sur l'article de la résurrection; je consens même à vous accorder ce que vous désirez le plus, savoir que votre incrédulité est en vous une preuve d'esprit et de supériorité de raison; mais à une condition, c'est que vous me montrerez que ce système d'incrédulité, d'irréli-

gion, de libertinage dans lequel vous vivez, vous avez eu pour l'embrasser, du moins autant de raisons que les apôtres en ont eu pour croire Jésus ressuscité ; que vous avez apporté au moins autant de précautions qu'eux pour vous en assurer, et qu'avant de rejeter la résurrection, vous avez fait autant de recherches qu'eux avant de se déterminer à la croire. Car si les apôtres, dans leur crédulité, ont montré plus de sagesse, se sont conduits avec plus de prudence et de raison que vous, de quel droit viendrez-vous les traiter de gens sans discernement? Or, raisonnons, et parlez sincèrement : les apôtres ont cru après avoir vu et entendu, après une longue suite d'expériences répétées ; vous qu'avez-vous vu dans votre système et qu'y voyez-vous encore? De votre aveu les doutes, les difficultés vous entourent, et vous ne sauriez faire un pas sans rencontrer un abîme. Les apôtres crurent sur la parole de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'un Homme-Dieu, qui pendant trois ans n'avait cessé de leur prouver sa divinité par des miracles sans nombre; en sorte qu'ils ne pouvaient révoquer en doute sa résurrection, sans douter aussi de tous les miracles qu'ils lui avaient vu faire, puisqu'un seul ne lui était pas plus impossible que tous les autres ; mais vous de votre côté montrez-nous quels sont vos auteurs et vos garants? Et ceux dont vous tenez ces dogmes impies, montrez-nous par où ils ont mérité la croyance que vous leur donnez? Par où a-t-il été prouvé que l'âme finissait avec le corps, que Dieu ne voulait point de culte particulier, que toutes les religions étaient indifférentes? où sont les prodiges qui déposent en faveur de ces absurdités? Les apôtres ont cru après avoir longtemps douté, examiné, balancé ; et vous à peine vous êtes-vous donné le temps d'examiner quelques ténèbres, quelques difficultés que vous avez cru apercevoir dans la religion, c'en a été assez pour vous déclarer contre elle. Enfin les apôtres ont douté de la résurrection, quoiqu'il fût de leur intérêt de la croire, et ils ne se rendirent qu'à l'exposition claire de toutes les prophéties sur cet article : et vous, au contraire, vous vous êtes jetés dans l'irréligion, parce qu'elle flatte vos passions et qu'il est de votre intérêt que le christianisme ne soit qu'une fable. Venez donc maintenant grands génies, lumières du monde, venez nous dire que vous avez trop de raison pour en croire des hommes tels que les apôtres. Quoi ! vous qui voyez tout, vous ne voyez pas que vos mépris pour eux font votre condamnation ; que vous ne pouvez rejeter leur témoignage sur le prétexte de leur trop grande crédulité, que par la même raison votre système ne croule; puisque, quand même les apôtres auraient été trop crédules, il resterait toujours à prouver qu'ils l'eussent été autant que vous.

Ce n'est pas tout cependant, et malgré la force de ces raisons, la victoire n'est encore que bien imparfaite. J'avoue, dira l'incrédule, que les apôtres n'ont pu être trompés; mais eux-mêmes n'ont-ils pas voulu nous tromper? et puisqu'il y allait de leur plus grande gloire qu'on crût que Jésus-Christ était sorti du tombeau, puisqu'ils étaient si intéressés de le persuader au monde, est-il bien surprenant qu'ils y aient réussi? Seconde difficulté.

Avant que d'y répondre, remarquez, je vous prie, la marche et l'égarement de l'incrédule. Il n'y a qu'un instant que les apôtres étaient si simples, si grossiers, qu'ils ont cru à la résurrection sans aucune raison d'y croire; maintenant les voilà tout à coup à la tête du complot le mieux formé, devenus des imposteurs si habiles, qu'ils ont persuadé la résurrection à tout le monde. C'est ainsi, nous dit le Saint-Esprit, que l'iniquité s'est mentie à elle-même, et que les impies, toujours en guerre avec eux-mêmes, roulent dans un cercle de contradictions : *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XXVI.)

Cependant pour ôter à l'incrédule jusqu'aux prétextes mêmes, examinons premièrement s'il est possible que les apôtres aient formé le dessein de tromper; en second lieu, supposé qu'ils l'aient formé, comment ils l'ont exécuté ; troisièmement enfin ce qui s'est passé à la prédication de la résurrection de Jésus-Christ : trois circonstances qui vont achever le triomphe de la religion et la honte de ses ennemis.

Je demande d'abord : est-il possible que les apôtres aient formé le dessein de nous tromper? Sans doute on ne refusera pas de convenir, que pour imaginer de tels projets et surtout pour les exécuter, il faut être animé par les plus grands motifs et soutenu par les plus grands intérêts. Suivez tous les imposteurs, interrogez tous les hérésiarques, et vous verrez que quelque grande passion a été le mobile de leurs entreprises. N'allons pas si loin; vous-mêmes, ou plutôt ceux qui, comme vous, croient tout, excepté l'Evangile, est-ce sans motifs qu'ils cherchent à répandre des nuages sur les vérités de la religion? Du moins dans ce système d'incrédulité pensent-ils pouvoir jouir de cette vie sans avoir rien à craindre dans l'autre; tous les biens, tous les plaisirs de la terre sont pour eux, avec un avantage aussi précieux à leurs yeux, ils osent fouler aux pieds et la raison et l'Evangile, braver le ciel et l'enfer : l'entreprise est hardie, mais le motif est grand, l'intérêt de toutes les passions.

Mais pour les apôtres, qu'on nous dise quel est le motif, l'intérêt qui les anime dans le dessein qu'on leur prête? Serait-ce l'espoir des honneurs et des richesses? elles sont entre les mains de la Synagogue, ennemie irréconciliable de Jésus-Christ et de ses disciples. Serait-ce l'amour de la gloire ou des plaisirs? Au contraire, les opprobres et les supplices les attendaient : au premier bruit de la résurrection du Sauveur, les tribunaux menacent, les tortures se préparent Paul est dans les fers, Etienne est lapidé,

Pierre meurt sur la croix. Que prétendent-ils donc, ces hommes, et quelle est cette folle stupidité de s'exposer aux tourments et à la mort pour se donner le plaisir de mentir et de tromper? Dira-t-on que c'est la facilité de réussir dans leur projet qui les y a engagés? Mais si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, l'imposture pouvait-elle manquer d'être découverte? Car, enfin, le corps du Sauveur ne se trouvant point dans le tombeau, par qui avait-il pu être enlevé? On ne dira pas que ce fut par les apôtres mêmes. Faibles et timides comme ils étaient, et surtout sans secours, sans crédit, sans richesses, sans armes, il leur était impossible de forcer la garde du sépulcre, encore plus de la corrompre: vérité si incontestable, que les Juifs eux-mêmes n'en doutaient pas, et que lorsqu'ils tourmentaient les apôtres, ce n'était point pour leur faire rendre le corps du Sauveur, ni qu'ils leur reprochassent de l'avoir enlevé, mais seulement pour les empêcher de publier la résurrection.

Par conséquent, les Juifs seuls auraient pu enlever le corps du Sauveur, et l'ayant entre les mains, la fable de la résurrection n'aurait-elle pas été aussitôt démentie que publiée? Il suffisait de convoquer une assemblée du peuple, et de lui parler en ces termes : Vous croyez ce Jésus ressuscité, ses disciples ont l'audace de le publier : eh bien, venez et voyez : le voilà le cadavre de ce Jésus, le reconnaissez-vous, cet imposteur qui croyait nous tromper? En eût-il fallu davantage pour réduire les apôtres à la fuite et au silence, pour les couvrir d'une honte éternelle? Et si les Juifs avaient pu parler ainsi, transportés de rage et de fureur comme ils l'étaient, je vous laisse à penser s'ils l'auraient fait. Il faut donc dire que les apôtres ont formé ce dessein et sans raison et contre la raison; sans raison, puisqu'il n'était pas même probable qu'ils pussent réussir; contre la raison, puisqu'ils avaient tout à craindre, rien à espérer; tout était contre eux, rien pour eux. Or, si un tel dessein n'a pu venir aux apôtres sans extravagance, je demande ce qu'il faut penser de ceux qui le proposent comme une difficulté à résoudre?

Cependant, si l'on veut, contre toute apparence, qu'ils aient eu le dessein de tromper, voyons, en second lieu, comment ils l'ont exécuté, et considérons les apôtres sous les deux rapports de leur narration et de leur prédication, comme historiens de la résurrection, comme prédicateurs de la résurrection.

Comme historiens, voilà saint Pierre qui déclare qu'il a été témoin de tout ce que Jésus-Christ a fait, de tout ce qu'on a fait contre Jésus-Christ, qu'on l'a fait mourir sur la croix, et il ajoute ces paroles remarquables : Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a voulu qu'il se soit fait voir, non, à la vérité, à tout le peuple, mais aux témoins que Dieu avait choisis auparavant. Plusieurs années après, saint Luc rapporte le même témoignage, et il n'a rien changé à ces dernières paroles, qui servent aujourd'hui de prétexte aux incrédules pour rendre douteux ce miracle, prétendant que la mort du Sauveur a été publique et sa résurrection secrète. Quoi donc! ni saint Luc, ni les évangélistes, ni les autres apôtres n'ont pu prévoir cette objection? Elle est cependant d'un caractère à ne pouvoir échapper aux esprits les plus simples; il est inconcevable que les apôtres ne l'aient ni prévue ni évitée. Eh! quel autre motif que leur sincérité a donc pu les empêcher d'écrire qu'au sortir du tombeau, le Fils de Dieu se fit voir à tous en plein jour, à la fête de la Pâque, dans le temple même de Jérusalem, et qu'il eut autant de témoins de sa résurrection qu'il en avait eu de sa mort?

Ce n'est point sincérité, répond l'incrédule; c'est prudence et crainte bien fondée de la part des apôtres; le mensonge eût été trop effronté; ils auraient été confondus et punis comme faux témoins. Prenez garde ici, mon cher frère, dirais-je à l'incrédule, et remarquez bien que, si cette réponse pouvait rendre la résurrection de Jésus-Christ incertaine, elle établit la certitude de celle du Lazare et de tous les miracles du Sauveur, qui ont le caractère que vous demandez, d'avoir été faits en public, à la face de la Judée et de la Galilée. La même crainte qui a empêché les apôtres de publier que Jésus s'était montré à tout un peuple après sa résurrection a dû les empêcher aussi de publier tant d'autres miracles du Sauveur, qu'ils certifient avoir été faits en public, en présence d'une foule de témoins. Et voilà encore comme les ressources mêmes de l'incrédulité ne servent qu'à la confondre, comme elle est contrainte de leur donner à la fois, et sur des faits de même nature, les caractères contraires et incompatibles de la timidité et de la hardiesse, de la circonspection et de l'imprudence, de la candeur et de la fourberie.

Ce n'est donc qu'une vaine défaite que cette réponse de l'incrédulité. D'ailleurs, si la prudence ne permet pas d'avancer des faits notoirement faux dans les lieux, dans les temps mêmes où ils sont arrivés, empêche-t-elle qu'on n'ose l'entreprendre dans des temps et des lieux éloignés, où les témoins manquent, où les ennemis n'existent plus, où l'on ne craint pas d'être convaincu de mensonge? Oui, à Jérusalem, oui, dans la Palestine, les apôtres auraient été condamnés comme faux témoins, s'ils avaient avancé que Jésus-Christ s'était fait voir à tous vivant et glorieux après sa mort. Mais à Rome, mais dans les provinces de l'Asie, dans les villes de la Grèce, chez les Parthes, couraient-ils les mêmes risques de transmettre le fait dans des écrits postérieurs de tant d'années à l'événement, et publiés dans des contrées si éloignées de la Judée? Non, sans doute : on l'a dit cent fois, et on le répétera toujours, parce qu'on n'y répondra jamais; la sincérité des évangélistes éclate partout dans leur récit, tout y respire la candeur et la vérité. Ils sont les historiens

du Fils de Dieu, et ils le sont en même temps de leurs propres défauts : eux seuls nous ont appris leurs faiblesses, leur fuite, leur défection de leur Maître, leur incrédulité si opiniâtre et si scandaleuse, la chute de leurs espérances, leur découragement, leur lâcheté lorsqu'ils virent Jésus arrêté et entre les mains de leurs ennemis ; ils parlent de l'abnégation de saint Pierre comme de la perfidie de Judas ; ils ne savent pas même dissimuler ce qui pourrait rabaisser leur Maître, et c'est du même ton et avec la même bonne foi qu'ils parlent de ses grandeurs et de ses ignominies, de ses souffrances et de ses miracles, de sa puissance et de ses humiliations, de sa transfiguration et de son agonie, de son triomphe et de sa passion, de sa mort et de sa résurrection ; pas une excuse pour eux, pas le moindre éloge de leur Maître, pas même une invective ou une plainte contre leurs ennemis. Encore une fois, quels historiens ! jamais il n'a existé d'écrivains comme les évangélistes : il faut tous les préjugés de l'incrédulité pour leur résister, et leur caractère étonne ceux-mêmes que leur témoignage ne persuade pas.

Comme prédicateurs de la résurrection, qu'on nous montre quelles mesures ils ont prises, quels stratagèmes ils ont imaginés pour la faire réussir ?

J'accorderai, si l'on veut, que les apôtres étaient trop grossiers pour bien prendre leurs mesures ; mais du moins n'étaient-ils pas incapables d'en prendre quelqu'une ; et des hommes qu'on suppose déterminés à tromper tout un monde ne sont pas sans précautions. D'où vient donc que non-seulement ils négligent les moyens qui pouvaient leur servir, mais qu'ils en prennent de tout contraires ? En effet, ils prêchent Jésus ressuscité, et où le prêchent-ils ? A Jérusalem, et devant toute la Synagogue, c'est-à-dire, au milieu de leurs plus cruels ennemis, de ce peuple acharné à leur perte et intéressé à découvrir l'imposture. Ils prêchent Jésus ressuscité, et dans quel temps le prêchent-ils ? Quelques jours après sa mort, dans un temps où l'ignominie de sa passion était récente, où subsistaient et les auteurs et les instruments de son supplice, où le Calvaire fumait encore de son sang, et ils entreprennent de dresser des trophées à sa gloire sur le théâtre même de ses humiliations. Non, quelque maladroits qu'on suppose des fourbes et des imposteurs, il n'est pas possible de leur prêter tant d'absurdités à la fois. Du moins auraient-ils pu attendre que l'orage fût dissipé, que les esprits fussent calmés, que la fureur du peuple fût ralentie : de telles précautions demandaient-elles tant d'esprit, et concevra-t-on jamais que les disciples de Jésus-Christ aient osé parler de sa résurrection, tandis que la Judée était encore émue du spectacle de sa mort, que les juges qui l'avaient condamné, les bourreaux qui l'avaient crucifié, le peuple qui l'avait accusé écumaient encore de rage ? Hélas ! on conçoit à peine que dans ces circonstances les apôtres aient osé se montrer, et l'on veut qu'ils aient pensé à tromper ?

Ici, j'oserai m'en rapporter aux incrédules eux-mêmes ; si les faits sur lesquels est fondée la religion chrétienne, étaient aussi récents ; si nous étions aussi voisins des temps de Jésus-Christ qu'on l'était alors, que nous eussions été témoins de sa vie, de ses miracles, de sa mort, oseraient-ils seulement proposer leurs doutes ? et s'ils sont aujourd'hui si hardis, n'est-ce point parce qu'ils savent que la foi s'affaiblit avec les années, que des événements aussi éloignés sont moins frappants pour les esprits ; en un mot, parce qu'ils voient bientôt entre Jésus-Christ et nous l'espace de deux mille ans ; voilà ce qui les rassure, ce qui les encourage à proposer leurs doutes et leurs systèmes. Mais si, avec un secours aussi favorable que celui de l'espace de près de deux mille ans depuis la naissance de la religion, les incrédules ne peuvent persuader leur système qu'à un petit nombre de sectateurs, comment les apôtres, qui ne comptaient que quelques jours, quelques moments depuis la mort de Jesus-Christ, comment ont-ils osé, ont-ils pu réussir à persuader sa résurrection à tout un monde ?

Enfin, ce qui est au-dessus de tout, ce qui achève de mettre la vérité de la résurrection hors d'atteinte, c'est ce qui se passa lorsque les apôtres la publièrent, les merveilles qui l'ont suivie, les miracles opérés pour la confirmer.

Non, ce n'est plus à moi à repousser les traits de l'incrédule ; pour justifier la vérité de leur récit, les apôtres n'ont besoin que d'eux-mêmes. Rappelez-vous,, chrétiens, la situation de ces pauvres pêcheurs, et l'état des choses après ce grand événement de la mort de leur maître. Voyez Jésus-Christ, cet Homme-Dieu, qui avait commandé aux éléments et à la mort même, cet Homme qui avait paru si grand, qui avait étonné toute la Judée par ses miracles, voyez-le succombant enfin sous la rage de ses persécuteurs, condamné, mort et enseveli ; et, dans le même tombeau, ensevelis en apparence son nom, sa gloire, ses conquêtes ; voyez enfin la Synagogue vengée, s'applaudissant de sa victoire, et plus triomphante que jamais.

Au milieu de ce calme perfide, quelle voix, quel coup de foudre se fait entendre ? Voilà que tout à coup ce Jésus, qu'on croyait anéanti, a reparu ; ses apôtres l'ont vu, ses apôtres le publient ; une multitude de peuple s'assemble le jour de la Pentecôte, et ils lui parlent en ces termes : « Peuples, écoutez tous. Oui, nous vous disons que ce Jésus que vous avez mis à mort est ressuscité, et vous refusez de nous croire ; vous dites que c'est une cabale, un complot que nous avons formé pour vous en imposer : mais nous vous disons de plus que nous avons parlé et conversé avec lui, et vous croyez que c'est une vision de notre part ; nous vous assurons que cinq cents personnes l'ont vu, et

vous voulez que cinq cents personnes aient eu l'imagination frappée comme nous ; il vous faut donc d'autres preuves que des paroles et des témoins. Eh bien ! demandez-nous quels miracles vous voudrez pour servir de preuves à la vérité que nous annonçons? Avez-vous des malades? nous les guérirons; des possédés? nous les délivrerons; des muets et des aveugles? nous leur rendrons la vue et la parole. Faut-il aller jusqu'à rendre la vie aux morts? nous la leur rendrons. Faut-il parler toutes les langues? qu'ils viennent, les Parthes, les Mèdes, les Elamites, tous les peuples, qu'ils accourent des bouts de l'univers, et nous nous ferons entendre à tous. Parlez encore une fois, et demandez-nous quel genre de prodige vous voudrez, il ne vous en coûtera que de désirer.... Peuples aveugles, où reconnaîtrez-vous la vertu et la vérité de Jésus ressuscité, si ce n'est aux merveilles que nous opérons en vertu de sa résurrection? et celui qui nous donne le pouvoir de ressusciter les morts, comment ne se serait-il pas ressuscité lui-même? »

Avouons-le, chrétiens auditeurs, un langage aussi nouveau avait de quoi entraîner tous les suffrages; ce sont-là des preuves auxquelles on ne réplique pas; des preuves qui ont converti le monde entier, et après lesquelles je rougirais de parler moi-même. Concluons donc, et pour établir sur ce mystère tout le triomphe et toute la vérité de la religion, reprenons : Jésus est ressuscité, et le libertinage, instruit à l'école de l'enfer, n'a pu encore ni ébranler, ni obscurcir cette vérité; donc tout ce que Jésus a dit, fait, ordonné, enseigné, son évangile, sa doctrine, ses miracles sont vrais. Pourquoi? Parce que sa résurrection devait être la preuve de sa mission; lui-même l'avait annoncée comme le chef-d'œuvre de sa puissance, qui devait mettre le sceau de la vérité à son évangile, et fermer la bouche à ses ennemis. Or il est ressuscité, dit saint Augustin; donc tout est prouvé : *resurrexit, absoluta res est.*

Jésus est ressuscité; donc cette force d'esprit, dont se pique l'incrédule, n'est qu'une vraie faiblesse, qui ne peut pas comprendre ce que tout un monde a compris, qui ne veut pas croire ce que tout un monde a cru. Quelle preuve avez-vous, disait saint Isidore de Damiette à un sophiste païen, qui insultait aux chrétiens de ce qu'ils adoraient comme Dieu un homme qui avait été crucifié; quelle preuve avez-vous, lui dit le saint, que Jésus-Christ soit mort sur une croix? où sont les garants et les témoins de ce honteux événement que vous osez nous reprocher? Etonné de la demande, le sophiste répond à l'instant comme assuré de sa victoire, en faut-il d'autre preuve que vos évangélistes mêmes et vos Ecritures qui l'attestent? Mais si vous croyez en ce point à nos Evangiles, repartit Isidore, avouez donc aussi avec eux que ce même Jésus est ressuscité le troisième jour et monté au ciel; pourquoi séparez-vous un témoignage de l'autre? Ou cessez de nous reprocher les humiliations de sa mort, ou croyez la gloire de sa résurrection, puisque les mêmes témoins attestent l'un et l'autre; et que par conséquent ce Jésus mort sur la croix est un Dieu au-dessus de tous les dieux, puisqu'il est ressuscité et qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse se ressusciter lui-même : *resurrexit, absoluta res est.*

Jésus est ressuscité : donc il n'y a plus pour l'incrédule ni de prétexte à imaginer, ni de nouvelle preuve à demander. En vain prétendrait-il que la résurrection devait être publique, parce qu'un Dieu sage doit prendre toujours les moyens les plus efficaces pour nous persuader. Je réponds à l'incrédule que l'athée pourrait lui faire la même objection contre l'existence de Dieu. Car, Dieu aurait pu rendre les preuves de son existence si palpables, si universelles, qu'aucun peuple ne l'eût ignorée, qu'aucun homme n'en eût pu douter; et sans contredit Dieu devait encore plus cette évidence de preuves à l'égard de son existence, qui est la vérité première et capitale. Cependant il y a des hommes et peut-être des peuples qui ignorent Dieu, qui ne connaissent pas Dieu, pour qui Dieu n'est point assez manifesté. Et ne me dites pas, qu'il y a des preuves suffisantes de l'existence de Dieu pour tout homme raisonnable; que, quoiqu'il pût y en avoir de plus grandes, il suffit que celles que nous en avons soient convaincantes par elles-mêmes, pour que nous n'ayons aucun droit d'en demander davantage. Ce raisonnement se tourne encore contre vous-même. Nous pourrions avoir des preuves plus grandes de la résurrection, je le veux; mais les preuves que nous vous donnons, sont suffisantes pour convaincre tout homme sensé et raisonnable; ce sont des preuves de fait, des preuves attestées de toute la certitude morale et historique, des preuves plus fortes que celles qui servent à appuyer la plupart des faits et la tradition de toutes les histoires les plus certaines. Donc il est inutile d'en demander d'autres; insensé d'accuser la Providence de ce qu'elle aurait pu faire, injuste de compter pour rien ce qu'elle a fait.

Je croirais la résurrection de Jésus-Christ, dit l'incrédule, s'il s'était montré publiquement avec éclat aux Juifs. Imposture, mon cher frère, mensonge grossier; et c'est ici que se montre à découvert la mauvaise foi de l'incrédule. Car, ainsi que je l'ai déjà observé, il devrait donc croire tous les faits qui sont revêtus de ce caractère de publicité et d'évidence qu'il demande pour la résurrection; il devrait donc croire les miracles de Jésus-Christ faits à la face de tout Jérusalem en présence de la Synagogue, aux yeux de toute la Judée; les miracles des apôtres et de leurs successeurs opérés par toute la terre et à la face de tout l'univers. Contradiction, absurdité révoltante pour la raison et qui devrait seule confondre l'incrédule. Vous croiriez Jésus ressuscité, s'il

s'était montré publiquement, c'est-à-dire que, puisque la résurrection n'est pas aussi publique que vous le demandez, donc elle est feinte, donc toutes les autres preuves qui l'attestent ne vous touchent pas : raisonner ainsi, c'est dire : j'ai cent preuves convaincantes d'un fait; mais parce que j'en demande une autre encore, qu'on ne me donne pas, je rejetterai les cent preuves qu'on m'a données ; comme si un argument négatif pouvait avoir quelque force contre des preuves positives, et que ce qui n'est pas, pouvait détruire ce qui est; comme si la publicité d'un fait était inséparable de sa vérité, et que Jésus-Christ ne pût point être ressuscité sans s'être montré à tout le monde.

Mais aucun historien, à la réserve des évangélistes, n'a parlé d'un fait aussi surprenant; on devrait le lire dans toutes les annales du monde. Autre défaite, et toujours par des arguments négatifs, comme si les témoignages qui n'existent pas pouvaient être de quelque autorité ; comme si ce n'était pas aux actes seuls qui existent, aux témoins qui parlent, qui déposent, à décider le procès : sont-ils vrais ou faux? voilà toute la question. Je vous ai cité des témoins qui existent et qui sont irréprochables; vous m'en citez qui n'existent pas, et vous voulez que ceux qui ne parlent pas détruisent ceux qui ont parlé. Vous croiriez la résurrection vraie, si la foule des contemporains l'avait rapportée; mais tous ces contemporains qui ont été convertis par l'évidence et la certitude de ce miracle, qui ont souffert le martyre pour l'attester, ne prouvent-ils pas davantage? Car enfin il faut plus de persuasion et de certitude pour faire des martyrs que des historiens? Si je vous produisais les textes des historiens profanes, vous auriez cent moyens pour échapper; vous diriez : ces textes ne sont pas assez clairs; un auteur imprudent a copié cette erreur, tous les autres l'ont suivi; vous ajouteriez qu'alors il y avait peu de critique et d'exactitude, et que ces textes peuvent avoir été ajoutés par d'autres chrétiens. Que sais-je? Des historiens peuvent être éludés, mais des témoins qui se font égorger pour ce qu'ils ont vu sont irrécusables : on écrit souvent sans approfondir, mais on ne meurt pour un fait qu'avec connaissance de cause. D'ailleurs est-il vrai que le témoignage de l'histoire manque à la résurrection? Indépendamment de Joseph et d'une foule de rabbins qui en ont parlé, qu'est-ce donc que ce que rapportent tant d'historiens de l'inébranlable fermeté de ceux qui mouraient pour en confirmer la certitude ? Peut-on mieux parler d'un événement, que de raconter tous ceux qui l'ont suivi? Or il est hors de doute qu'on ne mettait les fidèles à mort que parce qu'ils soutenaient la divinité de Jésus-Christ fondée sur sa résurrection. Historiens, poëtes, philosophes, tous attestent ce que les chrétiens souffraient en témoignage de cette vérité, et semblent tous nous crier encore : Jésus est ressuscité, rendez-vous et croyez : *Resurrexit, absoluta res est.*

Que dirai-je enfin; Jésus est ressuscité; donc cette vérité seule doit me rendre inébranlable sur tous les autres articles de ma religion. Et en vain l'incrédule affecterait-il encore de se plaindre de ce que cette vérité, si facile à croire dans les premiers temps par les miracles dont elle était accompagnée, ne nous est plus accessible aujourd'hui que par la discussion et le raisonnement : je réponds à l'incrédule qu'il se trompe, et je nie qu'il fût plus aisé de croire à ceux qui vivaient du temps des apôtres qu'aux chrétiens d'aujourd'hui. Il est vrai que les premiers chrétiens ont eu l'avantage des miracles fréquents qui s'opéraient sous leurs yeux; mais que d'obstacles aussi et de sujets de scandale pour leur foi! Représentons-nous des hommes obligés de reconnaître un Dieu sous la forme d'un esclave, traîné de tribunal en tribunal, expirant sur une croix, jeté dans le tombeau, tout l'univers déchaîné contre les chrétiens appelés au martyre. Ah! je conçois qu'il fallait à chaque instant des miracles pour raffermir les fidèles contre la folie et le scandale de la croix; et le plus grand miracle sans doute, c'est qu'elle ait pu s'établir dans le monde, même avec le secours des miracles. Or à tous ces obstacles, tous ces scandales que nous n'avons plus, ajoutez tant de preuves dont la religion était alors destituée, et qui servent aujourd'hui à confirmer notre foi; la conversion de tout un monde païen et infidèle; l'accomplissement de tant de prophéties et d'événements, l'acquiescement de tous les peuples; dix-sept siècles de tradition et d'autorité; enfin la dispersion entière de ce peuple juif, que saint Chrysostome appelle avec énergie un criminel écartelé, dont les membres épars ont été envoyés dans toutes les nations, pour répandre partout avec l'horreur de son crime les preuves de notre foi. Voilà ce que les premiers chrétiens n'avaient point vu, et que j'appelle des témoignages, des preuves comparables aux miracles et peut-être supérieurs aux miracles mêmes.

Je demande en effet à l'incrédule quelle preuve il lui faudrait aujourd'hui pour croire à la résurrection? Un miracle, dit-on; si je voyais un mort ressusciter, je croirais. Je réponds à l'incrédule, qu'à suivre ses principes, et s'il veut raisonner conséquemment, ce nouveau prodige ne prouverait rien pour lui et ne devrait pas le convaincre. Pourquoi? Parce que si les apôtres et non-seulement les apôtres mais tous ceux à qui le Sauveur s'est montré après sa résurrection ont été trompés; si le Seigneur a permis au démon de les aveugler par l'apparition d'un fantôme et de leur faire voir Jésus ressuscité quoiqu'il ne le fût pas; qui vous assurerait qu'un mort qui ressusciterait maintenant à vos yeux ne serait pas encore un stratagème de l'enfer pour vous séduire. Quoi! Dieu aura permis au démon

d'aveugler les premiers chrétiens par une fausse apparition, de la confirmer ensuite par une foule de miracles et de martyrs séduits et fascinés au point de souffrir les chaînes, les prisons et les plus horribles supplices pour soutenir ce mensonge; et pourquoi ne lui serait-il pas permis encore de vous jouer par une fausse apparition, par les mêmes prestiges; et comment pourrez-vous être assuré qu'il ne l'a pas fait? Concluons donc que les apôtres n'ont point été trompés, qu'il faut se rendre aux preuves de la résurrection ou renoncer à croire aucune vérité historique; concluons que, de même que la fureur de la Synagogue et toutes ses entreprises, vinrent échouer au tombeau du Sauveur; à ce tombeau viendront échouer aussi jusqu'à la fin des siècles, et les raisons, et les sophismes, et les blasphèmes des impies; et le Dieu ressuscité sera à jamais et le triomphe de ses disciples et l'effroi de ses ennemis : ***Resurrexit, absoluta res est.***

Qu'il me soit donc permis de m'arrêter un moment au sépulcre de ce Dieu Sauveur, devenu l'arche de la nouvelle alliance, et de demander: que faisait-il donc dans le tombeau ce Dieu Sauveur? Il s'y préparait à se venger de ses ennemis; c'était comme un doux sommeil où le vainqueur allait reprendre de nouvelles forces, et après lequel il devait se relever plus puissant, plus glorieux que jamais. C'est Samson qui repose chargé de liens, mais pour avoir la gloire de les briser et pour rendre aux Philistins leur défaite plus honteuse.

Que faisait-il dans le tombeau? Comme Jonas, englouti sous les ondes, il entendait frémir autour de lui l'orage et la tempête, dont il devait bientôt échapper comme lui; non pour convertir un seul roi, une seule Ninive, mais tous les rois et tous les peuples.

Que faisait-il dans le tombeau? Il répondait déjà aux vaines subtilités et aux attaques de ses ennemis, il y préparait à son Église et à la religion des armes pour les terrasser. Là se forgeait la foudre qui devait écraser la Synagogue et la secte des faux savants; et comme Daniel dans la fosse aux lions, il y était descendu vaincu pour en sortir vainqueur; afin que le tombeau de sa vie devînt le berceau de sa gloire, ainsi que l'avait annoncé Isaïe : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.* (*Isa.*, XI.) Répétons-le donc : résurrection de Jésus, mystère de gloire et de triomphe pour la religion, qui fait la honte de l'incrédule ; ajoutons, résurrection de Jésus, mystère de grâce et de salut pour le chrétien et qui doit ranimer notre foi. Encore un moment d'attention.

SECONDE PARTIE.

Avouons-le, chrétiens auditeurs, ce qui ralentit notre foi, altère notre ferveur, c'est principalement l'amour de la vie présente et l'oubli de la vie future. Placés au milieu de ce monde enchanteur, éblouis de ses promesses, enivrés par ses plaisirs, nous oublions que cette terre n'est qu'un exil, et qu'il en est une autre après laquelle nous devons soupirer comme vers notre patrie. Or, en quoi la résurrection du Fils de Dieu est un mystère de salut et de grâce, en quoi elle aide notre foi, c'est qu'elle remédie à ces deux désordres; je veux dire, qu'elle nous apprend à mépriser la vie présente et qu'elle nous prouve et nous rappelle une vie à venir. Deux courtes réflexions qui vont terminer cette instruction.

Premièrement, la pensée de la résurrection fait mépriser ce monde et cette vie présente. En effet, dit saint Paul, si Jésus-Christ est ressuscité nous ressusciterons tous. Or, continue le docteur des nations, puisque nous ressusciterons tous après lui cherchons donc les biens célestes, attachons-nous aux choses du ciel et non à celles de la terre: *quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* (*Coloss.*, III.) Raisonnement simple, mais invincible. Car, dès lors que la résurrection de Jésus est pour moi le gage d'une résurrection éternelle, et m'apprend que cette vie n'est que le passage court et rapide à une autre plus durable, par conséquent ce n'est point à cette vie, à ce monde que je dois m'attacher, ce n'est point de ce qui flatte mon corps et mes sens que je dois m'occuper; et par un mépris digne d'un chrétien je dois fouler aux pieds et les passions et les vanités mondaines. Aussi, ce dogme d'une résurrection future, quels changements, quelles merveilles n'a-t-il point opérés! Jugeons-en par les apôtres; eux qu'on avait vus auparavant faibles et tremblants, abandonner leur maître à l'approche de ses ennemis. depuis qu'ils le savent ressuscité, ils ne connaissent ni la peur ni le danger. Faut-il braver les tyrans, défier la mort, affronter tous les supplices? Rien ne les arrête : eux enfin qui, auparavant craignaient de vivre avec Jésus-Christ, n'appréhendent aujourd'hui que de ne pouvoir mourir assez tôt pour lui. Pourquoi? Parce qu'ils brûlaient du désir de se rejoindre à leur maître, et qu'ils savaient que désormais ils ne mourraient que pour ressusciter avec lui et comme lui. Voilà ce qui avait fait de ces agneaux timides, des lions intrépides qui ne respiraient que les combats; voilà ce qui les soutenait dans les épreuves, ce qui leur faisait regarder la mort avec mépris, ce qui les avait détachés de tout et de la vie même.

Je me sers du même raisonnement pour vous, mon cher auditeur, et je vous dis : voilà ce qui devrait rompre tous ces liens d'intérêt, d'ambition, de volupté qui nous attachent à la vie présente. Voulons-nous savoir, en effet, d'où vient cette espèce d'ivresse pour les vanités du siècle? C'est que nous regardons cette terre comme un théâtre où chacun doit jouer son personnage, et briller, les uns dans les honneurs,

les autres dans les plaisirs, celui-ci dans les richesses, celui-là dans les sciences, au lieu qu'il faudrait la regarder comme un vaste tombeau, où bientôt nous allons être ensevelis avec Jésus-Christ, pour ressusciter comme lui. Cette pensée une fois bien imprimée dans notre esprit, nous sentirions tout ce que ce mystère a de force et de vertu pour nous élever au-dessus de nous-mêmes, et nous faire mépriser la vie présente, même avec tous ses biens et tous ses maux.

Je dis la vie avec tous ses biens, car, s'il est vrai que je ressusciterai un jour et que Jésus-Christ ne sort aujourd'hui du tombeau que pour m'apprendre que j'en sortirai un jour comme lui, je dois donc uniquement être occupé de cette résurrection; tout rapporter à ce seul terme et, par conséquent, n'aimer, n'estimer, ne rechercher dans ce monde que ce qui doit me suivre au delà du tombeau et ressusciter avec moi. Or sur ce principe dois-je me dire à moi-même, ces richesses, ces plaisirs, ces honneurs, tout cet appareil de gloire et de grandeur qui fait le charme de la vie présente, me suivront-ils dans l'autre? Non, dit le Prophète, et l'homme en mourant n'emportera rien de tout cela avec lui, et sa gloire ne descendra pas dans la poussière du cercueil; *homo cum interierit non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus.* (*Psal.* XLVIII.) Et quand même on ensevelirait nos biens avec nous, que la même pierre couvrirait le riche et ses trésors, le roi et son trône, le guerrier et ses lauriers, reparaîtront-ils au grand jour de la résurrection générale, ces biens et ces honneurs? Eh quoi! reprend saint Augustin, ils n'y sont plus eux-mêmes sous leurs tombeaux, ils ont déjà disparu dans les entrailles de la terre, ces fiers colosses de grandeurs mondaines; et tout ce faste funèbre qui entoure leurs monuments n'est qu'imposture et mensonge: *Surrexit, non est hic.* (*Marc.*, XVI.) En vain ont-ils regardé leurs sépulcres comme leur demeure éternelle, et forcé le marbre et l'airain à transmettre leurs noms à la postérité; vains efforts de l'orgueil terrassé. Au grand jour de la résurrection, au premier son de la trompette, vous tomberez, marbres orgueilleux, mausolées fastueux, inutiles remparts que la vanité de l'impie éleva contre le néant qu'il avait tout à la fois souhaité et appréhendé; et alors, dit le Prophète, que deviendront toutes ces marques de distinction? Les mondains ressusciteront, il est vrai, mais comment? Isaïe nous les représente sous l'image d'un général d'armée qui, dans une bataille perdue, se déguise, jette toutes les marques d'honneur qui le distinguaient et cherche à s'échapper dans la foule. Mais, continue le même Prophète, en ce jour il n'y aura plus de gloire à dépouiller, plus de sceptre, plus de couronne, plus de rang à déposer; nos actions seules nous suivront et seules ressusciteront avec nous. Que m'importe donc la vie avec tous ses biens et le monde avec toutes ses pompes, puisque rien de tout cela ne me suivra ni au tombeau, ni au delà du tombeau: *Homo cum interierit non sumet omnia?* (*Psal.* XLVIII.)

Je dis la vie avec tous ses maux: car où prendrions-nous le courage et la force nécessaires pour les soutenir, et où les ont pris les héros du christianisme? Je remonte au temps des persécutions, j'entre dans les cirques, dans les amphithéâtres; j'entends partout retentir la foi de la résurrection. Jésus est ressuscité, nous ressusciterons tous après lui; frappez bourreaux, tombez sur nous, tyrans avides de notre sang, vous pourrez nous ôter cette vie mortelle, mais nous en reprendrons bientôt une autre. Voilà ce qui les soutenait dans le sanglant témoignage qu'ils rendaient à la religion, voilà ce qui faisait de ces agneaux tremblants des lions intrépides. Eh! le moyen autrement de concevoir que tant de martyrs fussent inébranlables à l'appareil affreux des tortures qu'on étalait à leurs yeux? qu'ils vissent sans pâlir, et même avec joie, leurs membres brûlants sur les bûchers, palpitants sur les roues, déchirés sur les échafauds; et tandis qu'on les poussait dans l'arène pour être dévorés par les bêtes, loin de reculer ils s'élançaient d'eux-mêmes dans la gueule écumante des tigres et des panthères, et l'on entendait des cris de joie sortir des taureaux d'airain où brûlaient les martyrs. Comment accorder cet héroïsme de leur foi avec la fragilité de la nature? C'est qu'ils savaient et qu'ils étaient vivement persuadés qu'ils revivraient un jour, que leurs membres, fussent-ils dispersés du couchant à l'aurore et d'un pôle à l'autre, ensevelis dans les entrailles de la terre, dans les gouffres de la mer, fussent-ils même passés dans la substance des tigres et des lions qui allaient les dévorer, n'en seraient pas moins réunis un jour; et que le même Dieu qui leur avait formé ce corps le leur rendrait, non-seulement aussi entier, mais encore tout brillant de nouvelles clartés. Car, reprend l'Apôtre, quand Dieu viendra une seconde fois ranimer nos corps, il les reformera sur le brillant modèle de celui de son Fils, il les rendra éclatants et radieux comme celui de son Fils: *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.* (*Philip.*, III.) C'est-à-dire, que de même que Jésus-Christ, après sa résurrection, retient encore sur ses membres les cicatrices de ses plaies, qui n'étaient plus alors une ignominie pour lui, mais les marques éclatantes de son triomphe et de sa victoire; ainsi, à la résurrection dernière, ce qui afflige nos corps aujourd'hui fera leur gloire et leur beauté. Les martyrs reparaîtront avec l'empreinte des chaînes et des tortures, les confesseurs et les apôtres avec les traces glorieuses des austérités et de la pénitence, et tout ce que la mortification, les travaux, les souffrances auront imprimé sur nos corps, tous ces restes de la passion du Fils de Dieu feront notre gloire, comme les traces de ses plaies

firent la sienne au sortir du tombeau : *Configuratum corpori claritatis suæ.* Vérités bien consolantes, mon cher auditeur, douce espérance qui doit nous soutenir dans cette vallée de larmes et qui nous apprend non-seulement à mépriser la vie présente, mais encore nous prouve et nous rappelle une vie future; seconde réflexion.

Il était du temps de l'Apôtre (et plût au ciel que les nôtres en fussent exempts !) des esprits assez grossiers pour demander : Comment ressusciterons-nous un jour, et comment reprendrons-nous une vie nouvelle ? Insensés, leur disait le Docteur des nations, regardez ce grain de blé que la terre reçoit dans son sein ; enseveli dans le sillon, il s'y change, il y meurt, ce semble ; mais pour mieux renaître, et bientôt l'orgueil de sa tige nouvelle vient réjouir la nature, et enrichir nos moissons. Tel est l'homme dans sa course ; à peine est-il né, le tombeau s'ouvre, il y tombe, il s'y perd : ne l'y cherchez pas, il n'y est descendu que pour renaître encore. C'est un astre dont le midi touche au couchant, mais dont la seconde aurore sera éternelle; un ruisseau qui se perd à deux pas de sa source, mais pour en reprendre une nouvelle qui ne tarira jamais ; un vaisseau qui, dans sa vitesse, échappe à l'œil étonné, mais la tempête qui le brise, le jette au port de l'éternité. Et, en effet, reprend l'Apôtre, ôtez cette foi de la résurrection future, et si ce n'est que pour cette vie que nous espérons en Jésus-Christ, nous sommes les plus malheureux des hommes. *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (I *Cor.*, XV.) Eh ! que m'importe à moi, continue le Docteur des nations, de m'être exposé à Ephèse dans l'amphithéâtre, d'avoir combattu jusqu'à l'effusion de mon sang? que m'importent toutes mes courses et sur terre et sur mer, et mes périls et mes combats, et mes conquêtes et mes victoires, si je ne dois pas reprendre une nouvelle vie : *Quid prodest, si mortui non resurgunt ?* (*Ibid.*) Quoi donc ! les êtres dépourvus de raison seraient plus fortunés que l'homme ? du moins rien ne combat leurs inclinations; le lion dans les forêts exerce à son gré sa rage et ses fureurs ; l'aigle plane en liberté au sein de la nue et peut prétendre à l'empire des airs; l'insecte qui vole et l'insecte qui rampe dans les campagnes, s'engraissent en paix du butin des fleurs et des trésors des moissons. Eh ! pourquoi donc, reprend l'Apôtre, si le même sort, le même néant nous attend, ne jouirions-nous pas de la même liberté ? *Mangeons et buvons, nous mourrons demain.* (*Isa.*, XXII.) Qui vous a placés dans mon cœur, crainte d'une vie future, affreux repentir, cruel remords du crime ? Ah ! laissez-moi, si une mort éternelle m'attend; et puisque l'intervalle du berceau au cercueil, n'est que le passage de l'être au néant, ah ! l'espace est trop court pour reconnaître des lois et des vertus : *Quid prodest, si mortui non resurgunt ?* Tel est le raisonnement de saint Paul : aussi point de peuple, dit saint Augustin, sans en excepter les païens mêmes, qui n'ait reconnu la vérité d'un avenir et d'une autre vie. Nous nous sommes trop chers à nous-mêmes pour consentir à notre perte tout entière ; l'amour-propre résiste en secret à la pensée de notre anéantissement. Qui, moi ? disait un philosophe mourant, je pourrais me persuader que l'esprit, après s'être maintenu dans un corps mortel, périrait après en avoir été délivré ? L'esclave serait donc moins libre après avoir brisé sa chaîne, la lumière moins brillante après être sortie du nuage ; et l'âme prisonnière ici-bas, captive et enchaînée par la matière, perdrait son immortalité en brisant sa prison et ses fers ! Tout se tient, tout est harmonie dans la nature ; ôtez l'immortalité de l'âme, l'harmonie cesse, la chaîne est rompue, elle finit à l'homme et l'homme ne remonte plus jusqu'à Dieu ; Dieu même n'a plus dans ses œuvres une fin digne de lui, ni la vertu sa récompense. Eh ! que signifient nos inquiétudes pour l'avenir ? Les applaudissements de nos contemporains ne nous suffisent pas, il faut que les générations futures célèbrent nos louanges ; notre âme s'élève avec fierté et s'élance dans les siècles à venir; nous voulons y porter notre nom et qu'il y vive ; nous voulons exister où nous ne serons pas : rêve extravagant, pitoyable délire, qui jamais ne serait entré dans l'esprit de l'homme si cet homme n'était pas immortel. La terre entière ne serait donc qu'un tombeau, et la nature une mère malheureuse qui, penchée sur son urne funéraire, comme une ombre désolée, pleure les royaumes, les empires, les générations, et les cadavres de tant de villes englouties dans le gouffre du néant. O homme, ô déplorable créature, quel funeste présent t'a fait le ciel en te donnant le jour ! Jeté sur cette terre couverte d'épines, tu déchires son sein pour te nourrir ; tu y tombes, tu t'y ensevelis bientôt pour jamais ; quel dessein pour un Dieu ! quelle fin pour l'homme ! Eternité, résurrection, vie à venir, vous seules pouviez expliquer l'énigme ; et si la croyance de l'immortalité de l'âme pouvait être fausse ou douteuse, non, il n'y aurait point sur la terre de vérité aussi précieuse que ce mensonge. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, voilà le cri de l'univers, et la foi de la nature. Cette vie n'est que l'ombre de celle qui nous attend ; partout elle trace les figures de la mort ; sa durée n'est qu'un moment ; le réveil est éternel, et nous vivrons enfin, quand la mort, comme un autre Samson, renversant les colonnes qui soutiennent le monde, demeurera ensevelie sous ses ruines.

Mais, ajoute ce Père, cette vérité que nous trouvons au fond de nous-mêmes ; cette vérité déjà reconnue et prouvée par la raison, n'a été entièrement assurée que dans le christianisme, où Jésus-Christ, par sa résurrection, nous en a donné un exemple si frappant, qu'il n'est plus possible de nous y refuser. En effet, reprend l'Apôtre, pouvez-vous douter si vous ressusciterez un

jour; quand on vous dit que Jésus est ressuscité? Partout où le chef est passé, les membres ne doivent-ils pas suivre? Lui en coûtera-t-il plus pour vous rendre la vie que pour se la rendre à lui-même? Et comment, avec une telle espérance, nos cœurs peuvent-ils encore être attachés à ce monde? Insensés! nous voguons sur un torrent fangeux et rapide, la terre et le rivage fuient devant nous; et nous voulons nous y arrêter à cette terre : toujours occupés de la course, jamais du terme, nous nous roidissons contre l'impétuosité des eaux pour aborder un instant cette rive étrangère; à peine y avons-nous touché que le courant impétueux emporte, dévore, engloutit, et tout a disparu.

Puisse, mes chers auditeurs, ce jour, ce mystère, vous affermir dans cette pensée; tourner nos cœurs et nos esprits vers le ciel! Le juste ici-bas, nous dit le Prophète, est comme un arbre sur le courant des eaux: *tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum* (*Psal.* I.) Or, que ferait cet arbre, demande saint Bernard, s'il avait du sentiment? Il verrait les flots de ce fleuve qui s'entrepoussent, se succèdent et disparaissent l'un après l'autre; il verrait ses feuilles et ses fruits tomber dans ces flots qui les entraînent. Mais courrait-il après ces feuilles légères et ces flots rapides? Non : il les laisserait passer, et toujours au même lieu il élèverait ses branches vers le ciel. Voilà l'image du vrai chrétien; il est dans ce monde comme sur le bord d'un fleuve. Eh! en est-il de plus rapide dans sa course? Il en voit sous ses yeux couler les flots impétueux; il voit les jours et les années de sa vie, comme des feuilles légères, passer avec le temps et se précipiter. Mais court-il après ces biens fragiles? regrette-t-il ces jours et ces années fugitives? Au contraire, toujours en même état et soumis à la Providence, il s'élève de plus en plus vers le ciel, il soupire, il porte ses désirs et ses pensées vers l'éternité. Heureux, mes frères, si ce sont là nos sentiments après ces solennités, et si, témoins de tout ce qu'il en a coûté à notre divin Maître pour nous obtenir la couronne de l'immortalité, nous ne cessons de joindre nos travaux à ses travaux, nos souffrances à sa passion, afin qu'après l'avoir suivi dans le combat, nous participions à son triomphe.

SERMON XVIII.

SUR LA VERTU.

Abneget semetipsum. (*Matth.*, XVI.)

Que l'homme se renonce lui-même.

Nouvelle doctrine! langage inouï! précepte sublime! qu'aucun philosophe n'avait enseigné, qu'aucun sage n'avait pratiqué; qu'ils n'avaient ni consacré dans leurs écrits, ni montré dans aucune de leurs actions, ignoré de toutes les religions, inconnu dans toutes les langues, étranger à tous les peuples, et que le monde ignorerait encore, si le souverain Maître ne nous l'eût révélé, en nous donnant à la fois la leçon et l'exemple : ce mot enfin, renonce-toi toi-même; ce mot, qui effraie la nature, qui étonne la raison, qui désespère l'amour-propre, a tout changé dans l'univers, et fait à lui seul plus de conquêtes, opéré plus de révolutions, que les armes des princes et des conquérants : seul il a ouvert une philosophie nouvelle, donné le démenti à l'ancienne, confondu ses maîtres, décrié leur sagesse, et en déclarant la guerre aux passions, donné la paix aux hommes : un seul mot a terrassé le vice et enfanté la vertu.

Et voilà la différence de la science qui vient de Dieu, d'avec celle qui vient des hommes; de la morale de l'Evangile avec celle des sages du siècle; des philosophes avec Jésus-Christ. Ceux-là, toujours divisés entre eux d'opinion et de parti, ont disputé pendant des siècles sur la nature et le principe de la vertu, sans pouvoir jamais s'accorder; et comment auraient-ils pu le faire? Quels étaient leurs guides et leurs lumières? Une raison obscurcie par des erreurs; une conscience défigurée par les vices, une philosophie incertaine, des systèmes qui se détruisaient, des docteurs qui se combattaient. Il fallait que la vertu parût elle-même sur la terre : Jésus-Christ a parlé; il nous a appris qu'elle consiste dans le renoncement évangélique, dans l'abnégation de soi-même; et que telle est la condition du chrétien, qu'il ne peut arriver à la vertu que par le mépris de lui-même; que pour posséder tout dans le ciel il faut qu'il renonce à tout sur la terre, qu'il s'oublie pour se retrouver, se dépouille pour s'enrichir; qu'il apprenne à se haïr pour apprendre à se connaître, et à se perdre dans le temps pour se sauver dans l'éternité : condition dure, effrayante pour qui ne fait que l'envisager; douce et consolante pour qui la remplit. Ainsi ce que les rhéteurs et les sophistes avaient cherché en vain, cette vertu qu'ils avaient définie et annoncée avec tant d'emphase et de paroles, Jésus-Christ l'a renfermée dans une seule : ***abneget semetipsum :*** que l'homme se renonce lui-même. Ce mot si simple a produit des vertus sublimes; un seul mot a fait des saints et des héros.

Mais comment l'homme, infecté du vice de son origine; séduit, dès qu'il ouvre les yeux, par tous les objets qui l'environnent; surpris, emporté par ses passions; égaré par les vanités du monde, aura-t-il le courage et la force de remonter contre le torrent qui l'emporte à la source pure du bonheur qui l'attend?

L'Etre suprême, en même temps qu'il a créé la nature, y a répandu tous les biens avec l'amour de l'ordre et de la sagesse. L'homme, abusant du pouvoir de sa liberté, y a fait naître tous les maux. Dieu a semé dans le champ de son cœur le froment de la vertu; l'ennemi y a sursemé l'ivraie du vice; coupons, arrachons jusqu'à la racine cette plante maligne, qui étouffe le bon grain, et au lieu de poisons funestes, nous verrons

la vertu germer sur cette terre ingrate, s'élever, se fortifier, s'embellir de fleurs et de fruits salutaires; et s'il nous en coûte des peines, des mortifications, elles ne sont que passagères, elles ne font qu'effleurer la superficie de l'âme; au fond règne la paix d'une conscience pure, que la vertu encourage et soutient contre les charmes et les assauts du monde.

Dans un siècle plus philosophe que chrétien, que pourrais-je donc faire, mes chers auditeurs, de plus digne de mon ministère, de plus intéressant pour votre instruction, que de forcer les sages mêmes du siècle à rendre hommage à la religion, et de leur montrer combien leur sagesse, leur vertu, sont éloignées de la vérité et de la perfection, et qu'ils ne connaissent pas, ou qu'ils calomnient la religion, en se persuadant que, s'il peut exister des vertus sans elle, on n'aurait avec la religion, ni plus de mérite ni plus de vertu.

Or, chrétiens, pour entrer d'abord dans mon sujet, et vous expliquer ma pensée, je dis que l'homme a des devoirs par rapport à Dieu, à lui-même et aux autres; par rapport à Dieu, il faut qu'il lui renvoie tout son mérite; du côté de lui-même, il doit assurer son repos et sa félicité; et par rapport aux autres, il faut qu il en mérite l'estime et l'approbation. Qu'est-ce donc que la vertu et en quoi consiste-t-elle? A remplir ces trois objets, c'est-à-dire, à faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, son bonheur par rapport à soi-même, son honneur par rapport au monde. Son mérite par rapport à Dieu, voilà le prix et l'excellence de la vertu; son bonheur pour soi-même, en voilà les douceurs et la consolation; son honneur par rapport au monde, en voilà la gloire et le triomphe : et ce grand ouvrage ne peut s'opérer que par le renoncement à soi-même, *abneget semetipsum;* trois réflexions trop importantes pour ne pas me répondre de toute votre attention, et qui feront le plan et le partage de ce discours. Implorons etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, premier principe de la vertu : Pourquoi? Pour deux raisons que je vous prie de remarquer, parce que sans ce principe, nous connaîtrions mal la vertu; sans ce principe, nous pratiquerions mal la vertu : je m'explique. Tout le monde parle de la vertu; personne qui ne croie en avoir ou qui ne désire en acquérir; mais où est l'homme qui ait fait de la vertu une étude réfléchie, qui en connaisse la nature et les effets, la route pour y arriver, les moyens pour s'y soutenir? Peut-on être solidement vertueux, sans s'être formé par une étude suivie à la vertu? Nos œuvres sont toujours en proportion avec nos lumières; et le moyen de bien faire ce qu'on ne sait pas, de réussir à ce qu'on ne connaît pas? De là non-seulement la rareté de la vertu, mais la difficulté d'y parvenir et de s'y perfectionner, parce que plus on se hâte lorsqu'on a manqué la route, et plus on s'écarte du terme; plus on marche, plus on s'égare. Il faut donc porter la lumière dans l'esprit pour diriger le sentiment : or, en donnant pour base à la vertu le précepte du renoncement à soi-même, et de faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, notre marche est assurée; ce principe est tout à la fois et la lumière qui nous conduit dans la recherche, et le motif qui nous soutient dans la pratique.

Je dis donc premièrement, que sans ce principe nous connaîtrions mal la vertu. Quelle preuve plus éclatante de cette vérité, que l'expérience des siècles même les plus éclairés? Sages du Lycée et du portique, grands oracles de la philosophie de Rome et d'Athènes, s'écrie saint Augustin, vous avez sans doute dans vos écoles et dans votre conduite des exemples de vertu; mais faut-il s'étonner qu'elle ait été si peu pratiquée. Vous ne remontiez jamais jusqu'à la source. J'ouvre vos écrits et je vois partout l'instabilité, la faiblesse de vos lumières. Zénon fait consister la vertu dans l'équilibre des passions; Epictète dans la jouissance de soi-même, Epicure à se rendre heureux. Ici, j'entends dire que la vertu n'est autre chose que l'amour de ses devoirs, sans penser qu'on peut remplir ses devoirs et n'être point vertueux. Le guerrier est brave par amour de la gloire, le magistrat intègre par amour de sa réputation, le philosophe honnête et humain pour l'honneur de son système; on est humble par orgueil, fidèle par respect humain, généreux par ostentation, reconnaissant par amour-propre, et l'on se regarde comme le modèle de la vertu, qu'on n'est encore que le héros de la vanité.

Là, d'autres sages insultant à cette définition, et fiers de leur prétendue découverte, m'apprennent que la vertu est la préférence des autres à nous, et le vice, la préférence de soi-même aux autres. La vertu, ajoutent-ils, est le sacrifice de l'intérêt personnel à l'intérêt général, du bien particulier au bien public, de l'inclination au devoir; et de même que le méchant se fait le centre de l univers, rapporte tout à lui seul, l'homme de bien se tient, pour ainsi dire, à la circonférence et s'oublie lui-même, toujours prêt à s'immoler pour ses frères et pour sa patrie. C'est là sans doute, il faut l'avouer, le plus grand effort du cœur humain; ce sacrifice de soi-même aux autres ressemble si bien à la vertu, qu'il faut pardonner aux hommes de l'avoir pris pour elle. Mais, continue saint Augustin, malgré la beauté de la morale, l'énigme subsiste encore, faute de connaître le principe de l'action et l'esprit du sacrifice. Je vois bien l'autel, le glaive, la victime, mais qui me dira d'où part le coup qui l'immole, et à qui elle est immolée? J'ose interroger vos plus grands personnages, et je défie les Platons et les Socrates, maîtres et disciples de me répondre. Qui me dira si Brutus sacrifie son fils à son humeur farouche ou à la république, si Lu-

crèce meurt de regret de la vertu qu'elle a perdue ou de désespoir de la honte qui lui reste; si Caton tremble pour sa liberté ou pour celle de la république, si ce sage, trop vanté, meurt d'amour pour Rome ou de rage contre César? Et de là tant d'erreurs sur la morale, tant de fausseté dans nos jugements; toujours guidés par les sens, toujours emportés par l'enthousiasme, plutôt que dirigés par les lumières de la raison, partout où les hommes ont vu le grand, le beau, l'héroïque, ils ont dit : voilà la vertu : charmés de l'éclat, ils ont applaudi à l'effet sans approfondir la cause, et contents d'être frappés, ils croyaient connaître parce qu'ils étaient forcés d'admirer.

Sur les ruines de l'école païenne se sont élevés nos modernes philosophes, qui, confondant la vertu avec les mœurs, ont regardé comme celui qui en était le modèle accompli, l'homme de mœurs et de probité. Mais si les bonnes mœurs font partie de la vertu, seules elles ne font pas la vertu, elles constituent l'honnête homme du monde, non le parfait honnête. Point d'action dont on ait à rougir, point de crime à se reprocher, point de tort fait à autrui, voilà les mœurs; elles consistent plus à éviter le mal qu'à faire le bien. Gloire stérile qui n'est point la vertu, qui ferait presque la honte de la vertu : pourquoi? Parce que toujours en action, toujours bienfaisante et féconde, la vertu ne s'estime point du mal qu'elle ne fait pas, ne s'applaudit point des vices qu'elle ne connaît pas; elle rejette avec une espèce d'indignation ces éloges injurieux à sa gloire, et il lui semble qu'on la loue de n'avoir pas fait un crime. Peu satisfaite dans sa route d'échapper aux périls, il lui faut des sacrifices, des combats, des victoires; les triomphes signalent sa marche, et elle ne compte ses devoirs que par ses actions, et ses mérites que par ses bienfaits. Tout est donc encore ignoré, et faut-il s'étonner que la vertu soit si souvent un problème, un paradoxe dans la pratique, si son nom est presque une énigme dans le langage?

Étrange et humiliante contradiction! Quoi! ce que les hommes ont tant célébré, ce qu'ils se sont fait une gloire de pratiquer, a été longtemps ce dont les hommes ont eu les notions les moins exactes! Le nom de la vertu a retenti partout, mais comme celui de la Divinité, altéré, travesti au gré du caprice et de l'ignorance, il s'est même trouvé des hommes qui ont été jusqu'à douter de son existence, jusqu'à demander ce que c'était que la vertu; et s'il y avait une vertu, prétendant que ce qui s'y passait pour l'être dans un peuple ne l'était pas pour tous; que ce qui était la vérité ici, pouvait être une erreur ailleurs; vertu dans un temps, dans un lieu, vice dans tous les autres; et pour achever enfin la ressemblance, la vertu a eu ses incrédules comme l'éternelle vérité a les siens.

Cependant (et serait-il nécessaire de le dire dans notre siècle?) il faut cependant que la vertu ne soit point un être fantastique, et qu'elle ait une excellence propre, puisque les peuples dont la religion consacrait les plus grands excès, conservaient toujours du respect pour leurs sages; que là même où le vice triomphant avait pour lui des temples, des sacrifices; où les dieux étaient incestueux, adultères, l'inceste, l'adultère, n'en étaient pas moins des crimes parmi les hommes : le vice avait beau être sur les autels, le culte et les hommages étaient toujours pour la vertu. Il faut bien enfin qu'elle ne soit pas une chimère, un préjugé, puisque tout lui rend hommage sur la terre. Le vicieux dira-t-il qu'il suit la nature en suivant ses passions; que la loi naturelle est sa règle? Quoi donc! la conscience, la vertu, ne font-elles pas aussi partie de la nature? C'est-là, selon le langage de saint Paul, l'œuvre de Dieu qui est écrite dans les cœurs des païens mêmes, dont les pensées s'accusent ou s'excusent réciproquement. Malheureuse condition de l'homme! Privé de la lumière de la révélation, il méconnaît jusqu'à la lumière naturelle. Il était dû à Jésus-Christ que ce qui était seul grand et seul beau sur la terre ne fût bien connu que par lui. Oui, Dieu de toute vertu, il était arrêté que la vertu ne commencerait qu'à vous, et n'aurait de véritables disciples que par vous. Ce n'est pas qu'il n'y eût aucune vertu avant Jésus-Christ, et que toutes les vertus des païens fussent des crimes, puisque saint Augustin n'hésite pas de dire que Dieu accorda aux Romains l'empire de l'univers, comme la récompense de leurs vertus, et que Dieu ne saurait récompenser le crime. Mais le vrai principe qui affermit l'homme dans le bien leur étant trop peu connu, ils devaient s'égarer souvent dans leur propre sagesse. On pourrait donc leur dire, comme saint Paul aux Athéniens: Vous adorez ce que vous ne connaissez pas; vous ignorez ce que vous cherchez: *Ignorantes colitis.* (*Act.*, XVII.) Le voici enfin ce secret si peu connu; la vérité a parlé, et je viens vous l'apprendre au nom du Dieu de toute vertu, *annuntio vobis* (*Ibid.*); renoncez-vous vous-mêmes, et faites de votre devoir votre mérite par rapport à Dieu; rien à l'homme, rien à vous-même, *abneget semetipsum.* (*Ibid.*) En donnant cette base à la vertu, la lumière naît de toutes parts; et de là comme d'une source féconde, la grandeur, l'excellence, la vérité, la sûreté, l'étendue et l'immensité, la sagesse et la perfection de la vertu. Reprenons.

Je dis : de là, de ce principe, la grandeur de la vertu : elle est ce qu'il y a de plus noble, de plus auguste sur la terre; elle doit donc avoir un principe digne d'elle, et prendre sa source dans la perfection même. Fille du ciel, il faut qu'elle remonte à son origine; et puisque Dieu a tout fait pour sa gloire; que les cieux et le firmament ne brillent que pour annoncer sa grandeur: que le soleil ne se lève que pour éclairer ses merveilles : que l'univers enfin n'est sorti du néant que pour manifester sa puissance comment la vertu seule, le plus beau de ses ouvrages appartiendrait-elle à l'homme?

Serait-elle la vertu, si elle n'avait plus de relation avec Dieu? Et si je ne remplis mes devoirs que par des vues humaines, par rapport à moi ou par rapport aux autres, mes actions, il est vrai, sont toujours louables, en ce qu'elles produisent un bien ou général ou particulier; mais que devient la sainteté, la dignité de la vertu? Et ce bien qui n'est point d'elle, qu'est-il dans lui-même, et que deviendra-t-il? Dépravé dans son principe, qui n'est qu'un amour-propre déguisé, il porte partout dans sa marche le vice de son origine; et infecté dans son germe, plus il s'étend, plus il se corrompt. Aveugles que nous sommes! et nous croyons pouvoir marcher sûrement loin de la source des lumières et de la sagesse! L'homme vertueux a sans doute des droits à notre reconnaissance; mais la vertu, si elle n'est qu'humaine, en a bien moins alors à nos respects et à notre admiration, puisqu'elle se concentre en elle-même, ou qu'elle ne s'élève jamais qu'à la hauteur de l'homme.

Et prenez garde ici, chrétiens, que cette morale qui vous paraît si sublime, peut-être si outrée, n'est cependant que la morale du monde même; pour peu qu'il entrevoie nos vues secrètes et nos desseins dans nos meilleures actions, elles perdent tout à ses yeux. L'avare, qui ne donne que pour recevoir; l'homme vain, que pour se faire honneur ou pour se faire aimer; l'homme bienfaisant, qui ne l'est que par vanité ou par ambition, perdent leur mérite aux yeux du monde qui en pénètre le motif, et de toute leur bienfaisance, il ne leur reste que le regret de n'avoir pu tromper les autres, et la honte de s'être trompés eux-mêmes. O homme! reconnais donc ton insuffisance, tu dégrades le bien que tu fais; tu avilis jusqu'à tes vertus; et ce qui devait te concilier l'amour et l'estime de tes semblables, ne t'attire souvent de leur part que la satire ou le mépris. Ainsi donc le monde exige dans l'accomplissement de nos devoirs, d'autres vues que celle de nous-mêmes, d'autre principe que celui de l'amour-propre. Que sera-ce donc aux yeux de Dieu, dans l'esprit du christianisme: et ne faut-il pas que nous puissions dire de nous, de nos actions, de notre sagesse, qu'un motif plus sublime en est le principe, et qu'un autre que nous en est le terme? *Abneget semetipsum.*

Je dis, de ce principe l'excellence de la vertu; et comment? N'est-elle pas à elle-même sa gloire, son prix et son mérite? C'est le premier bien, disons mieux, le seul bien de l'homme sur la terre: les païens eux-mêmes l'avaient si bien compris qu'ils n'imaginaient pas de plus grand supplice aux méchants dans le Tartare, que la présence des gens de bien, de voir la vertu et de pâlir à sa vue:

Virtutem videant, intabescantque relicta.

Mais, reprend saint Augustin, ils n'estimaient la vertu qu'autant qu'elle faisait leur gloire ou leur bonheur, qu'autant qu'elle était ou agréable ou avantageuse à l'homme. Cessait-elle de l'être? Ils ne la connaissaient plus. Lucrèce se poignarde pour ne pas survivre à sa vertu: les pères égorgent leurs enfants et s'immolent avec eux pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Alors croyaient-ils à la vertu? Ce farouche républicain, réputé le plus sage de Rome, se détruit lui-même, et plein d'indignation contre la vertu dont il avait fait son idole, il s'écrie: ô vertu! non tu n'es qu'un misérable fantôme et une douloureuse chimère! Ce n'était pas sans doute la vertu qui manquait à ces grands personnages, puisqu'ils s'élevaient au-dessus de l'humanité; c'étaient eux qui manquaient à la vertu, en ne s'élevant pas jusqu'à son Auteur; et leur sagesse ne portant que sur elle-même, sur la nature aveugle et corrompue, dégénérait ou en hypocrisie, ou en faiblesse ou en férocité. Mais avec ce principe, que tout bien vient de Dieu et retourne à Dieu; que celui que les hommes rejettent ou méconnaissent, Dieu le reprend comme étant à lui et le couronne comme son ouvrage, la vertu ne saurait plus se démentir. Job dépouillé de ses biens, accablé de mille maux, délaissé du ciel, tourmenté par l'enfer, Job ne perd rien de sa vertu, et le nom de Dieu est sur ses lèvres, comme son amour est dans son cœur. Les martyrs sur les bûchers, dans les fers, dans les tortures, retrouvent toujours leur vertu et entonnent le cantique de la victoire. Pourquoi? Parce qu'ils ne se confient ni en eux-mêmes ni dans leurs mérites, parce qu'ils n'avaient en vue ni le monde ni les hommes et que le Dieu des vertus présent à tous les yeux, faisait toute leur force: *Abneget semetipsum.*

Je dis, de ce principe la vérité de la vertu. Pourquoi? Parce qu'en effet il est une imposture d'action comme de langage: on se compose un air, un ton et des manières qui forment une espèce de mérite qu'on prend enfin pour du mérite: on s'érige un trophée de vertus imaginaires et la société n'est plus qu'un commerce de vanité et de mensonge, où après avoir trompé par la parole on cherche encore à mentir par les actions. De là des vertus orgueilleuses et hautaines, des vertus intéressées, des vertus politiques, des vertus de goût et de tempérament auxquelles on ne se livre que parce qu'il serait plus difficile de s'y refuser. De là ces vertus commodes et tranquilles, indignes du nom de vertu, qui ne consistent qu'à fuir le mal ou à faire un bien facile; qui sont comme le jeu d'un amour-propre paisible qui ne fait que de légères excursions au dehors et se replie au moindre obstacle. Enfin ces demi vertus altérées de toutes les imperfections du caractère, de toutes les bizarreries de l'humeur, en sorte que la malheureuse vertu semble n'avoir plus d'autre éloge que de n'être pas le vice. Aussi les hommes se sont faits, pour ainsi dire, par une convention tacite, ce principe de morale et de conduite de ne jamais approfondir ni l'intention des bienfaiteurs, pour ne pas s'exposer à devenir ingrats; ni les principes de vertu qu'on

admire le plus, de peur qu'en remontant à la source, on ne fût presque tenté de ne plus croire à la vertu : donc si nous ne donnons pas à nos devoirs une autre fin que de nous plaire à nous-mêmes ou aux autres, nous serons flottants dans le bien au gré de nos passions ou de l'opinion publique : on fera des actions de vertu, et on ne sera pas vertueux; on aura des vertus, et on n'aura pas le mérite de la vertu.

Faut-il quelque exemple qui fasse mieux sentir cette vérité? Un riche passe dans les rues de Constantinople; un pauvre lui demande l'aumône : le riche s'arrête, regarde, et n'apercevant qu'un malheureux, dont l'extérieur n'avait rien que de rebutant, il poursuit sa marche sans daigner ni l'écouter, ni le secourir. Le pauvre élève la voix et lui crie : « Eh ! donnez l'aumône à Bélisaire. » A ce mot de Bélisaire, de cet ancien favori de l'empereur, du plus grand seigneur de la cour, du général des armées, du vainqueur des nations, d'un capitaine si justement célèbre, réduit par sa disgrâce à l'indigence et à la misère ; le riche s'étonne, admire, s'attendrit, verse des larmes sur le sort de ce grand homme, et lui prodigue ses dons. Etait-ce vertu ? était-ce charité ? Non, il l'avait refusée à l'homme et ne l'accordait qu'au héros. Placez dans les mêmes circonstances, celui qui sait que tout bien vient de Dieu et doit retourner à Dieu ; qui ne voit point les hommes, qui ne voit que Dieu dans ses devoirs; dès lors, invariable dans ses sentiments comme dans sa conduite, ses actions seront sans contradiction, ses vertus sans efforts, ses bienfaits sans exceptions; pourquoi? Parce que ce ne sera plus l'homme, ce cera Dieu qui décidera l'homme à la vertu : *Abneget semetipsum.*

Ce n'est pas qu'il soit défendu d'écouter la voix du sentiment et de l'amour pour les créatures, ni que ce principe de la nature, dès qu'il se trouve dans nos vertus, en détruise le mérite, puisqu'il nous est ordonné d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Mais, nos mérites et nos vertus étant une émanation de la Divinité, ne peuvent avoir d'autre fin que Dieu même. Ces ruisseaux échappés de leur source, après avoir coulé quelque temps dans des canaux étrangers, après avoir arrosé des terres stériles, tariraient bientôt dans leur cours, si, par une communication secrète et non interrompue, ils ne puisaient sans cesse une fécondité nouvelle au sein des eaux dont ils ne sont qu'un écoulement. Ce n'est pas encore que ce soit un mal de plaire aux hommes ou de se plaire à soi-même dans le bien qu'on fait ; mais si la gloire n'en revient à Dieu, que peuvent produire des motifs aussi chancelants, souvent aussi faibles qu'injustes, si ce n'est des vertus fausses ou timides, frêles fondements d'un édifice prêt à s'écrouler? En un mot, pour mériter ce titre, pour être pure et digne du Dieu qui l'inspire, la vertu doit se rapporter à Dieu; elle ne doit connaître l'orgueil que pour en triompher, l'amour-propre que pour l'immoler, la nature que pour la perfectionner, et l'homme que pour le sanctifier. Les meilleures actions en apparence, qui s'écartent de ce principe, ne servent qu'à rendre l'homme plus vain au dehors, ou secrètement plus épris de lui-même ; elles le font paraître plus grand et ne le rendent pas meilleur. Ce sont des vertus qui souvent n'en ont que le nom et les apparences, des vertus aussi dépravées que la nature qui les produit; semblables à ces arbres dont la tête superbe se couronne de mille fleurs aimables et séduisantes, mais qui, viciés dans le cœur, ne portent que des fruits amers, ou corrompus comme eux.

Je dis, de ce principe la sûreté de la vertu; car sans ce sentiment de religion. quel garant aurons-nous qui puisse nous répondre de nous-mêmes, et où sera la sauvegarde de nos vertus? Dans la probité, direz-vous : c'est sans doute la première des qualités de l'homme ; mais avec combien de défauts, combien de vices mêmes, la probité mondaine n'est-elle pas compatible ? Pourvu qu'on soit fidèle à sa parole et qu'on ait la bravoure, on est un homme d'honneur ; pourvu qu'on ne fasse tort à personne, qu'on soit noble et généreux, on est généralement estimé : mais avec tout ce beau mérite, où sont les vertus? Sait-on être charitable envers le prochain, secourir les malheureux, pardonner une injure? En est-on moins irréconciliable dans ses haines, implacable dans ses vengeances, et ne se fait-on pas un devoir et un honneur de verser le sang de son ennemi? On est honnête homme, et on se livre aux plus honteuses passions; on ne se fait pas un scrupule d'abuser des plus doux liens de la société et de violer les lois les plus sacrées en portant le déshonneur et la honte dans les familles. On est honnête homme, et on est fâcheux et bizarre dans son humeur, maître capricieux, père difficile, époux dur et jaloux; que sais-je ? le plus honnête homme aux yeux du monde, est souvent le plus coupable devant Dieu. Il nous faut donc une autre sûreté, une autre caution de notre vertu, et où la trouverons-nous encore ? Sera-ce dans la grandeur d'âme? Vertu d'apparat et d'ostentation ; vertu pour le public, trop sujette à se démentir en secret. Il est des héros de théâtre, il en est peu de la vie privée et domestique; et l'admiration du monde, Alexandre, en devient la honte dans le particulier avec ses amis et ses favoris. Sera-ce dans les lumières de l'esprit? On sait quelle est leur influence sur les faiblesses de la nature; combien d'hommes sublimes par les connaissances, bas et méprisables par les sentiments ! Sera-ce dans les dispositions et la droiture naturelle du cœur ? Notre cœur ! ce malheureux foyer où s'allument tant de passions. qui chacune à leur tour disputent à leur vertu le trône et l'empire ! Sera-ce enfin dans la philosophie ? Ce n'est point ici le lieu de l'apprécier : on a beau être philosophe dans

l'esprit, on est toujours homme par le cœur. De là l'instabilité, les contradictions, l'inconséquence, et tous les défauts de nos vertus. Le même homme est avare et prodigue, généreux et intéressé, sage et déréglé, honnête jusqu'à une certaine époque de la vie, vicieux dans tout le reste. De là les longues moralités sur ce que les hommes sont si peu d'accord avec eux-mêmes et se ressemblent si peu. O céleste vertu! il n'appartient qu'à vous de ne vous démentir jamais. Elle peut souffrir quelque atteinte des faiblesses de l'humanité; mais elle résiste à tout, aux maux comme aux charmes du monde, parce qu'elle est fondée en Dieu, à qui elle rapporte sans cesse le mérite qu'elle en reçoit; c'est la digue qui s'oppose au torrent des passions; l'ancre qui fixe le navire et l'empêche d'être le jouet des vents et des flots. Oui, si je n'avais, dit le Docteur des nations, si je n'avais un but à mes travaux; si je ne savais pas en qui j'ai mis mon espoir, je n'aurais de confiance ni en mes mérites ni en mes vertus; mais il ajoute: *Scio cui credidi* (II *Tim.*, I); je sais ce qui fait ma force, je suis sûr de ce qui fera ma récompense. Voilà ce qui fit de Paul, je ne dis pas un homme vertueux, mais l'Apôtre, le héros de toutes les vertus qui le rendaient comme certain de sa victoire: *Certus sum.* (*Ibid.*)

Avançons: j'ai dit encore; de ce principe, l'étendue et l'immensité de la vertu. Oui, semblable en quelque sorte à la Divinité même, la vertu a cette immensité qui ne se refuse à rien et qui embrasse tout. Entraînée par la force et l'énergie de ce premier principe, qui rappelle tout à Dieu et à sa gloire, elle tend toujours à lui comme au centre mystérieux où toutes les lignes de la nature et de la religion doivent aboutir; et dès lors tout est de son ressort; le monde entier est son domaine, et rien n'est hors de son empire, parce que rien n'est au-dessus de son pouvoir. Différence essentielle d'avec les vertus humaines, resserrées dans un espace non moins étroit que leurs principes: la probité, l'honneur, ont leurs objets déterminés; la libéralité, la prudence, ont leurs bornes; la bonté a son terme: mais qui posera les limites de la vertu qui vient de Dieu? Cette philosophie même si vantée isole l'homme, énerve l'âme en la concentrant en elle-même: elle affermit cet ennemi de toute vertu, le *moi* que la religion seule peut combattre; et de ce moment l'empire de la vertu ne s'étend plus au delà de nos goûts et de nos caprices. On aimera la justice, et on négligera la charité; on se piquera de probité, et on oubliera les œuvres de miséricorde; on se livrera aux vertus d'éclat, et on se refusera à celles qui ont Dieu seul pour témoin; on aura les vertus de l'homme public, on n'aura point celles de la vie privée et domestique. Pour trouver cette âme universelle qui embrasse tous les devoirs, vous la chercheriez en vain ailleurs; elle n'est et ne peut être que dans le parfait chrétien, que rien n'arrête, que rien n'effraye dans la carrière de la vertu, où Dieu lui-même conduit ses pas.

Enfin de ce principe, la sagesse, la perfection de la vertu; et pourquoi la sagesse? Est-ce qu'on peut jamais excéder dans la vertu? Non sans doute, à prendre la vertu en général, comme l'amour dominant et habituel de l'ordre, de la justice, de la religion: mais dans l'exercice de toutes ces obligations, dans cette variété confuse des vues de l'esprit, des mouvements du cœur, d'où naissent toutes nos actions extérieures; ces vues de l'esprit peuvent être fausses, trop vastes ou trop hardies; ces mouvements du cœur trop faibles ou trop impétueux; et nos actions alors, poussées au delà des règles, se trouvent si peu mesurées, qu'en remplissant un devoir on en blesse plusieurs autres. Aussi le plus sage de tous les hommes, Salomon, nous prévient-il de fuir le trop en tout. *Noli nimius esse, ne forte offendas* (*Eccli.* XXXI) de ne pas porter la prudence trop loin, *prudentiæ tuæ pone modum* (*Prov.* XXIII); de ne pas même outrer la justice, *noli esse justus multum* (*Eccle.* VII); de ne pas vouloir être plus sage qu'il ne le faut, *neque plus sapias quam necesse est, ne forte obstupescas.* (*Ibid.*) Donc, dans les meilleures choses, comme dans les plus saintes, il est des bornes qu'on peut franchir; et puisqu'il faut de la sobriété dans la sagesse, il peut donc y avoir excès, non dans la vertu en elle-même, mais dans nos vertus et dans la manière de les exercer.

En effet combien de personnes, en remplissant les devoirs de leur état, trouvent encore le moyen de déplaire et de choquer par la façon même de les remplir; hommes honnêtes avec fierté, bienfaisants avec dureté, et qui font haïr la vertu! Combien, en s'acquittant de leurs obligations avec mollesse, avec indifférence, semblent dédaigner leurs devoirs, et donnent presque à la sagesse l'air du vice et de la paresse; hommes indolents jusque dans le bien, et qui dégoûteraient de la vertu! Combien portent la prudence jusqu'à la pusillanimité, la bonté jusqu'à la faiblesse, la civilité jusqu'à l'adulation, l'économie jusqu'à l'avarice, la générosité jusqu'à la dissipation, la religion jusqu'au fanatisme et à la superstition; hommes odieux, qui font redouter jusqu'à la vertu! Combien, qui, dans les premiers rangs et les grandes places, confondent l'équité avec la rigueur inflexible, la fermeté avec l'entêtement, le courage avec la férocité; hommes outrés dans le bien comme dans le mal, et qui ont besoin qu'on leur pardonne même leurs vertus! Combien qui, parce qu'ils sont sans tache dans leur état, maîtres justes, pères, époux, amis irréprochables, s'en font un droit pour exiger avec plus d'empire ce qui leur est dû; veulent que tout fléchisse, que tout rampe devant leur austère vertu; hommes fâcheux, qui veulent être payés du bien qu'ils font, et nous faire acheter leur vertu! Combien d'autres enfin, orgueilleux d'une réputation d'honneur et de probité tou-

jours soutenue; qui, parce qu'ils n'ont jamais manqué à rien, sont toujous prêts à s'enflammer, pour peu qu'ils soupçonnent qu'on ait pu leur manquer; hommes chagrins et superbes dans leur sagesse, qui déshonorent jusqu'à la vertu! Il faut donc une règle en tout, une mesure à tout; le trop peut choquer dans la vertu, encore plus que le trop peu: il faut en un mot cette sobriété, ce juste tempérament tant recommandé par l'Apôtre: *sapere ad sobrietatem.* (*Rom.* XII.) Or l'excès, comme l'abus, vient toujours de l'homme: par conséquent en nous oubliant nous-mêmes pour ne voir que Dieu, toutes nos actions étant pesées à la même balance, et comme au poids du sanctuaire, nous sentons bientôt si nous avons passé le but; et l'on sait que là où l'excès commence, la vertu finit. Il n'y a que la vue de Dieu qui puisse inspirer à l'homme l'amour réglé de ses devoirs, et qui mette la vertu à sa place: épurée à cette lumière, elle est à l'abri des illusions de l'esprit, des égarements du cœur, et la religion seule nous montre ce juste milieu que la sagesse seule sait occuper, et que les passions nous font toujours franchir; *Sapere non plus quam oportet sapere.* (*Ibid.*) Concluons: nous faire de nos devoirs un mérite par rapport à Dieu, voilà le principe sans lequel nous connaîtrions mal la vertu; mais ce n'est pas tout de connaître, il faut pratiquer; et j'ajoute que sans ce principe nous pratiquerions mal la vertu: seconde réflexion.

A Dieu ne plaise que je prétende ici décrier les vertus humaines, toujours utiles, puisqu'elles sont un bien pour la société: toujours précieuses, puisqu'après avoir commencé par l'amour de nous-mêmes, elles peuvent finir par des motifs plus nobles, plus élevés: je demande seulement quel motif peut remplacer dans nos actions ce premier principe, et qu'est-ce que l'homme peut mettre à la place de Dieu? Car enfin, comme nous l'avons déjà observé, l'état de la vertu n'est pas un état sans peine; c'est une guerre éternelle entre le penchant et le devoir; le penchant qui entraîne, le devoir qui commande. Son empire n'est pas, comme celui de la sagesse, doux et tranquille: la sagesse règne en paix sur nos mouvements, elle n'a que des sujets à gouverner; la vertu a des ennemis à combattre: la sagesse se nourrit de réflexions; la vertu vit de sacrifices et de combats: la sagesse n'a que des écueils à éviter; la vertu a des victoires à remporter. Qu'est-ce donc qui nous soutiendra au milieu de tant d'efforts? Sages du siècle, appelez à votre secours tous les principes humains, le sentiment de l'honneur, l'amour du bien public et de la patrie, l'amour de l'honnêteté et de la vertu. Tous ces motifs produiront sans doute de grands exemples, et pourront élever l'homme au-dessus de l'homme. Mais l'histoire qui nous a transmis les faits éclatants, nous montre aussi ce que sont devenus les plus grands personnages, lorsque ces ressorts leur ont manqué: ces astres si brillants se sont obscurcis; on a vu ces philosophes déshonorer leurs vertus par des vices honteux, et les héros de la patrie oublier leur devoir jusqu'à devenir les ennemis de la patrie, et tourner contre elle leurs armes, lorsqu'elle s'oubliait jusqu'à méconnaître leurs services: au-lieu que l'homme véritablement vertueux, l'homme qui l'est uniquement par rapport à Dieu, a de ses devoirs une idée d'autant plus grande, qu'il en attend une plus haute récompense; et tandis qu'il tient aux hommes par l'amour et la bienfaisance, son âme, élevée au-dessus de la terre, cherche des rapports dans le ciel, et un terme dans l'éternité.

Aussi, quand nous vous disons que jusqu'à l'Evangile on n'avait point vu de vertu, c'est que jusqu'à cette époque la vertu mal pratiquée, faute de motif digne d'elle, n'avait d'autre but, dans ses plus grands efforts, que la gloire et l'estime du monde. Eh! quel état plus humiliant que de faire dépendre ses actions, ses sentiments, de qui doit l'en payer si mal! Etonnons-nous ensuite de la diversité des opinions, du choc et de la rivalité des sectes. L'épicurien insultait au stoïcien; le stoïcien prétendait l'emporter sur tous les autres par l'austérité de ses maximes, et surtout par le ton imposant de sa raison: raison impuissante qui enseigne la vertu et ne la persuade pas, condamne les passions et ne les corrige point, tonne contre le vice avec fracas, et n'est elle-même qu'un vice déguisé, un monstre d'orgueil et de vanité. Insensés, s'écrie saint Augustin, qui voulaient que le Sage renfermé en lui-même, privé de tous les plaisirs, se livrât uniquement à l'étude d'une vaine et fausse sagesse; et que, tout plein des chimères auxquelles ils donnaient le beau nom de vertu, il ne s'occupât qu'à régler son âme, et sût résister à toutes les impressions des sens! Mais quel était le motif; quelle devait être la récompense de tous ces martyrs de la philosophie? Ils ne voyaient rien au delà du temps: ils se refusaient tout dans cette vie, et n'étaient point assurés qu'il y en eût une autre. O folie! ô délire! Quoi! prétendaient-ils, en foulant aux pieds la volupté, acquérir par là le droit de mépriser les voluptueux? Mais c'était bien plutôt à ceux-ci à se moquer de l'inepte austérité d'un petit nombre de docteurs, qui, sans avoir pour objet de leur vertu une fin plus heureuse que le reste des hommes, ne savaient pas même jouir du présent. Non, sans vous, ô mon Dieu! il n'est rien de grand dans la nature; sans votre lumière qui l'éclaire et qui l'embellit, nous n'y marcherions qu'au hasard; tout est obscurité pour nous, et la faible vertu dans ces ténèbres ne jettent que de fausses lueurs, plus propres à nous égarer qu'à nous conduire, à nous perdre qu'à nous sauver.

Et ici, chrétiens auditeurs, ne serait-ce pas le lieu de faire remarquer l'inconséquence de quelques prétendus philosophes modernes qui prêchent la vertu avec faste,

et détractent avec acharnement la religion, qui en est le plus ferme appui ; qui prêchent la vertu et ne rougissent pas d'insulter au christianisme, qui fournit plus de moyens de la pratiquer que toute la philosophie ensemble n'a de lumières et de connaissances pour l'enseigner; qui, par une contradiction inconcevable, veulent qu'on croie à leur système, parce qu'ils prêchent la vertu, et ne veulent pas qu'on croie une religion qui prêche la plus sublime morale et conduit l'homme aux plus hautes vertus; qui, plus aveugles que les païens mêmes, ne veulent ni culte ni autels, et contents d'honorer, de préconiser par écrit un orgueilleux simulacre de vertu, font tous leurs efforts pour ruiner le temple où le Dieu de toute vertu est adoré en esprit et en vérité? Faux sages, qui ne voient pas que, sans religion, toutes les forces de la vertu se réduisent à quoi? aux forces seules de la nature, qui n'est qu'erreur et corruption; qu'avec leurs principes, toute la dignité et la puissance de la vertu existent, où? dans leur imagination; ses merveilles dans leurs écrits; son triomphe dans leur amour-propre, et son empire bien plus dans la parole et la pensée que dans les mœurs et la conduite. Pitoyables sophistes, qui prétendent remplacer les mœurs par les lois, la religion par la morale, Dieu par la nature, la foi par la raison, la vertu par la philosophie. Qu'est-il arrivé de ce système! La religion étant le plus ferme appui des mœurs, tous les secours qu'on a invoqués pour la remplacer ont été ou funestes ou impuissants. La bonne foi a disparu, on a cru la rappeler par le serment, et le serment qu'a-t-il produit? Des parjures. La vérité a disparu, on a cru la remplacer par des écrits et des formes judiciaires: qu'ont-ils produit? Des faussaires. La justice s'est éloignée; on a cru pouvoir la suppléer par des lois, des tribunaux, des juges, des châtiments; qu'ont-ils produit? Toutes les horreurs de la fraude et de la chicane. A la franchise, à la candeur, on a substitué la civilité, la politesse; et l'on n'a plus vu que des flatteurs, des politiques, des fourbes, qui savent à l'envi se tromper agréablement. Les mœurs se sont perdues : on a encore eu recours aux lois; et qu'ont-elles fait? Des esclaves toujours prêts à rompre ces chaînes politiques, parce que les lois ne sont que le tyran de l'extérieur; et tant que le cœur n'est point gagné, tout le bien auquel on se porte par la crainte n'est qu'hypocrisie : quand la vertu ne réside pas dans l'âme, elle n'est qu'un masque, elle n'est poin un sentiment, et montre moins l'honnête homme qu'elle ne cache le scélérat. Les lois seules peuvent arrêter le méchant, elles ne font pas l'homme de bien; elles traînent le crime à l'échafaud, et c'est du pied des autels qu'il faut conduire le coupable à la vertu. Enfin disons tout, la vertu même n'a plus trouvé d'asile; la fidélité, la sûreté dans le commerce, se sont bannies de la société. Pour les rappeler qu'a-t-on fait? La politique a déployé toutes ses ressources, la police tendu tous ses ressorts, la force a déchaîné ses gardes et ses légions. Qu'ont produit ces puissants moyens? La tranquillité publique, sans pouvoir chasser la crainte dans le particulier. Tant de précautions m'avertissent que je suis en péril; nous tremblons de notre sécurité même. A peine l'ombre couvre nos cités, que des satellites se répandent de toutes parts; le corps politique repose entouré de soldats, et comme armé de toutes pièces jusque dans les bras de la paix. Où sommes-nous donc? Est-ce l'ennemi qui nous assiége au dehors? Non; c'est le crime qui veille au dedans, et qui médite ses attentats. Les lois se pressent en foule autour de moi; elles me suivent le jour, elles me gardent la nuit : je ne dois qu'à leur laborieuse vigilance le pénible repos dont je jouis, et nos lois mêmes accusent nos mœurs. O religion ! vous êtes trop vengée : avec vous la religion eût régné sans peine, et sans vous nous ne pouvons pas nous défendre contre le crime, même les armes à la main.

Quoi! est-il bien vrai que nous avons cru remplacer les mœurs par les lois, et que la vertu, pour se soutenir, n'avait point de meilleur appui? Nous avons donc oublié que, sans le secours de la religion, les mœurs n'ont plus de solidité, la vertu plus de principe, les lois plus de force; pourquoi? Parce qu'encore une fois les lois ne commandent qu'à l'homme public; les lois suivent l'homme dans le camp, dans les armées, au temple, au sénat, au théâtre, dans les palais, dans les assemblées : mais elles le laissent à la porte de sa maison; là il n'est plus que sous la sauvegarde de la vertu : l'œil de la justice est fermé, il n'est plus que sous l'œil de Dieu et de la religion : là le magistrat, le citoyen, le monarque, le héros n'est plus qu'un homme. Accourez, philosophes : venez lui prêcher la vertu dans la solitude; quel motif lui donnerez-vous? L'amour-propre? Il n'a plus de témoins. La crainte? Ses crimes seront ignorés. L'intérêt? Il n'en a plus d'autre que de ne pas se contraindre. L'honneur? Il n'a plus de juges. La gloire? Elle n'a plus d'objet. Je veux qu'il soit des âmes privilégiées qui ont assez d'élévation dans l'esprit et de délicatesse dans le cœur pour se respecter elles-mêmes, lorsqu'elles n'ont plus à respecter le public. Prodiges de raison et de sentiment, trop rares parmi les hommes pour servir de règle à l'humanité. Tombez-donc ici à ses pieds, superbes détracteurs de la religion; votre héros ne fait que le bien ordonné par les lois, et le chrétien ferait le bien quand même il n'y aurait point de lois. Avec vos principes l'homme n'est grand qu'en public; avec ceux de la religion, l'homme est grand en soi-même, vertueux jusque dans ses propres foyers. Vous ne faites que des personnages d'ostentation, gouvernés par l'opinion, et dont les vertus, chancelantes comme elle, ne font que des héros de théâtre, qu'un vain

bruit excite ou décourage; l'homme vertueux par la religion l'est jusque dans le silence de la retraite. Eh! qu'importe que le monde le voie! Sa conscience lui parle, et il rougirait même sans témoins, au lieu que l'homme sans religion ne rougirait pas du crime, et ne rougirait que du témoin.

Quoi! des vertus sans religion, des mœurs par les lois seules; y pensons-nous? Les païens mêmes nous défendent de le croire: leurs plus grands législateurs, ces hommes si révérés, les Numa, les Solon, les Lycurgue, avaient fondé la république sur la religion; ils n'avaient pas la folle vanité de prétendre faire des hommes par les lois et des vertus par la politique. Les dieux étaient à la tête de tout; ils présidaient à tout, aux assemblées et aux délibérations, à la paix et à la guerre, au sénat et au champ de Mars. Convaincus de cette vérité, les philosophes, les orateurs, tous, jusqu'aux poëtes les plus licencieux, criaient comme de concert: point de religion, plus de mœurs; plus de mœurs, plus de lois: *Quid sine moribus vanæ proficiunt leges?* Quelle honte pour des chrétiens, s'écrie saint Augustin! Ils sont devenus nos maîtres, ces peuples idolâtres, que nous regardions comme bien inférieurs à nous. Accordons-nous donc; si nous les admirons, imitons-les dans leur respect religieux; si nous les méprisons, ne souffrons pas qu'ils deviennent nos maîtres en vertu: *Ergo pagani doctores nostri facti sunt.*

Des mœurs par des lois! il était donc réservé à notre siècle ce scandale de la raison, de prétendre que la législation peut tout à elle seule, comme si elle avait le don de faire naître les vertus et les talents. Nation jadis si célèbre par la multitude des grands hommes, cherche aujourd'hui où sont tes oracles, tes pontifes, tes héros? Où sont les savants qui honorent les lettres, les citoyens qui illustrent la patrie, les hommes qui honorent l'humanité? Regarde autour de toi, quel vide! quelle décadence! quelle stérilité! Qu'est-ce donc qui nous manque? Les lois! nous en sommes accablés; elles sont si multipliées, que la machine politique est prête à crouler sous leur poids: mais semblables à ces chaînes qui lient les criminels sans les changer, aux remèdes qui épuisent sans guérir, elles nous gênent sans nous corriger; et nous pouvons dire avec cet ancien historien que nous sommes tout ensemble tourmentés par les vices et fatigués par les lois, *ut olim vitiis, ita nunc legibus laboramus.* En attendant tout languit, tout dégénère, et la patrie appelle en vain un homme. Me trompé-je, chrétiens; et ferais-je injure à mon siècle? savants traités sur les mœurs, livres profonds sur les lois, discours éloquents de morale et philosophie, leçons de vertu jusque dans nos romans et sur nos théâtres; voilà nos richesses dans la spéculation. Et dans la pratique, des mœurs artificielles, des vertus de convention, de grandes prétentions et de petits talents, beaucoup de philosophes et peu d'hommes, parce qu'au lieu d'élever l'édifice sur la base de la religion, nous l'avons fondé sur le sable mouvant de la politique, des lois, des systèmes; et plus aveugles dans la science des mœurs, que les peuples plongés dans les ténèbres de l'erreur, les païens sont devenus la honte des chrétiens: *Pagani doctores nostri facti sunt.*

Aussi toujours prêts à rougir lorsque nous parlons des anciens temps et des mœurs antiques, nous n'osons soutenir le parallèle avec notre siècle. Rome, Sparte, Athènes nous imposent: au lieu d'avoir pour ses grands noms le sentiment de l'émulation, nous n'avons que le respect de la honte; et nos frêles vertus baissent les yeux devant leur mâle austérité, comme la noble pudeur d'une vierge sévère force le vice même à rougir devant elle. Cependant, fiers de quelques progrès dans les arts, dans les sciences, dans la littérature, et d'avoir étendu la sphère de nos connaissances, notre orgueil ose s'élever jusqu'au mépris de nos pères, sans penser que tout notre esprit ne vaut pas la simplicité de ces temps vénérables, et qu'avec tous ses talents, ce siècle si savant le cède en vertus aux siècles d'ignorance. Nous avons, il est vrai, le langage de toutes les vertus; jamais on n'a disserté avec plus d'esprit, enseigné avec plus d'éloquence, écrit avec plus de délicatesse, mieux parlé, mieux raisonné sur toutes les parties de la morale et de la philosophie: science fastueuse, qui, n'étant point appuyée sur des principes religieux, a produit; quoi encore? Une contradiction monstrueuse entre le langage et les sentiments, la doctrine et les actions. Jamais on n'a tant parlé d'humanité, et on ne l'a plus dégradée; de probité, et on ne l'a plus violée; de charité, et on ne l'a moins exercée; de mœurs, et on ne les a plus outragées; de vertu enfin, et on ne l'a plus dédaignée. Quand on compare ce que nos pères ont été avec la religion seule, on est étonné du contraste; leurs vertus avaient ce grand caractère, qui semblait se reproduire et se multiplier pour le bien de l'humanité: temples, hôpitaux, écoles, monastères, asiles pour l'innocence, secours pour les malheureux, établissements utiles, fondations pieuses, monuments de bienfaisance et de charité; partout s'offrent à nos yeux les restes précieux de la grandeur de leur âme, qui semble respirer encore l'amour de la postérité; voilà le siècle des vertus religieuses. Et les vertus de notre siècle, que sont-elles? Orgueil et vanité. Que sont nos sages? Des enthousiastes qui, dans leurs écrits comme dans leurs discours, s'annoncent par un faste et une morgue philosophique, parlant toujours de mœurs et de vertu, comme les faux braves parlent sans cesse de courage, et les faux nobles de naissance. Et quels fruits en avons-nous retirés? Des livres impies, des systèmes aussi funestes à la société qu'à la religion. Et quels monuments laisseront-ils après

eux ? Des ruines, des scandales, des crimes, la religion détruite, des mœurs honteuses; je me trompe. Il aura aussi ses monuments ce siècle philosophe: les écoles du vice et du libertinage; les théâtres élevés, multipliés au mépris des mœurs et des lois, toute une nation passionnée pour ses histrions, courant avec fureur après ses jeux et ses spectacles; le torrent débordé à grands flots de la capitale aux extrémités de l'empire; et Babylone inondant les villes et les campagnes de ses vices, de ses scandales, qu'elle ne peut plus contenir; et les provinces enrichies de ses odieux présents, se disputant entre elles l'honneur de l'égaler dans ses excès et ses prostitutions: ô siècle si éclairé! âge d'or de la philosophie! voilà tes mœurs et le précieux héritage que nous transmettons à nos neveux! Il est vrai que le nom de la vertu se fait entendre au milieu de nos spectacles: et comme si la nation ne voulait pas d'autre école que ses théâtres, d'autres maîtres que de vils déclamateurs, on ose allier les grands sentiments avec les plus honteuses passions, la morale avec la licence, l'héroïsme de l'esprit avec toutes les faiblesses du cœur, la vertu avec le vice, et le théâtre le plus dissolu débite à la fois des scandales et des maximes: et le voilà le dernier raffinement de notre corruption, d'avoir rendu les spectacles plus dangereux, en les rendant plus honnêtes; pourquoi? Parce qu'après avoir montré sur la scène la vertu en jeu avec le crime, devenue elle-même comme une espèce de jouet et d'amusement, les spectateurs, accoutumés à l'envisager comme une pompeuse chimère ou un magnifique spectacle, la relèguent sur le théâtre avec le héros de la fable et des romans. Je n'en dirai pas davantage, et je n'appréhende pas qu'on m'accuse d'avoir calomnié mon siècle, dans un temps où il n'est plus possible ni à la chaire, de tout dire, ni à la satire d'exagérer. Avançons: faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, premier caractère de la vertu; faire de son devoir son bonheur par rapport à soi-même, second caractère. Renouvelez votre attention.

SECONDE PARTIE.

C'est le caractère du vice de se déplaire toujours, et le privilége de la vertu, de rendre l'homme d'autant plus heureux qu'elle lui procure la précieuse consolation de pouvoir s'estimer lui-même. Ne pensez donc pas que ce soit dégrader la vertu, d'en vouloir faire notre satisfaction personnelle; ni que se soit une contradiction, après avoir fait du renoncement à soi-même la base de la vertu, après avoir fait de la pratique de nos devoirs notre mérite, par rapport à Dieu, d'en faire encore le bonheur de l'homme par rapport à lui-même. Non: il est dans l'ordre que l'homme cherche dans l'accomplissement de ses devoirs toute sa consolation, et qu'après avoir travaillé à plaire à Dieu, principe de tout bien, il cherche aussi dans la vertu le fondement de son bonheur, et à se déplaire moins à lui-même; pourquoi? Parce qu'avec ce sentiment on remplit mieux ses devoirs; on ne se refuse à aucun de ses devoirs; on est également fidèle à ses devoirs, et on arrive enfin au bonheur, qui consiste dans la pratique du devoir, inséparable de la vertu. Développons ces vérités; et pardonnez, mes chers auditeurs, si cette instruction excède le temps qui nous est prescrit: un discours peut-avoir des bornes; mon sujet n'en a point: je reprends.

Avec ce sentiment on remplit mieux ses devoirs. Quest-ce en effet qui nous arrête dans la carrière des vertus? Qu'est-ce qui cause tant de malheurs et de désordres dans la conduite? C'est que chaque homme dans sa situation, ennemi de ses devoirs, ou étranger à son état, se regarde comme un esclave qui traîne sa chaîne. Demandez-vous pourquoi ce magistrat, avec tous les talents de sa place, en a si peu les vertus, et avec tout son mérite en remplit si mal les fonctions? Il est trop dur d'être toujours aux autres, jamais à soi; de donner tout son temps aux affaires et de ne pouvoir disposer d'un moment pour ses plaisirs: il met son bonheur ailleurs que dans ses devoirs; il sera donc un mauvais juge, puisqu'il se croit malheureux de l'être. Et ces hommes assis sur les marches du trône, dépositaires du pouvoir et des grâces, chargés au nom du maître de faire mouvoir les ressorts de l'Etat, vous voulez savoir pourquoi ils remplissent si mal des fonctions si augustes? Voyez-les au moment où le devoir impérieux les force de se livrer au public; ils n'ont rien dit encore, et déjà leur visage a parlé; le chagrin inquiet et superbe s'est peint sur leur front, dans leurs regards. Tremblez, infortunés sujets! l'orgueilleux Aman va vous punir de l'ennui de sa grandeur. Enfin vous vous étonnez souvent de ce que les maîtres du monde sont si rarement dignes de l'être, et que la vertu s'éclipse sur le trône; c'est qu'ils n'en chérissent que l'éclat, ils en redoutent les travaux; heureux, tant qu'ils ne sont qu'hommes: malheureux dès qu'il faut être rois; et pourquoi? saint Augustin nous l'apprend: l'amour seul fait disparaître les peines; on ne fait bien que ce qu'on aime bien, et le goût pour nos devoirs est le meilleur garant de notre fidélité à les remplir: *Ubi amatur, non laboratur.*

Mais dépend-il de moi de me donner ce goût, cet attrait pour des devoirs qui me gênent, qui me contrarient? J'ai beau aimer mon prince, ma patrie, mon rang, mon état, en ai-je moins de peines à dévorer, de sacrifices à faire? Non, sans doute, reprend le saint docteur; et c'est là que vous connaîtrez si votre cœur est véritablement à la vertu; car elle se fait aimer avec ses peines; elle se fait aimer par ses peines mêmes: *Si laboratur, labor amatur.* Les richesses, les grandeurs, les plaisirs, la volupté, lassent à la fin leurs plus ardents sectateurs: mais la vertu seule a ce privilége que plus elle nous livre de combats, plus nos désirs s'enflam-

ment pour elle, et le moment de la victoire, le moment où elle nous humilie, est celui où elle nous paraît encore plus belle : *Si laboratur, labor amatur*. Paul, dans les fers, n'en chérit que plus les travaux de l'apostolat. Daniel, dans la fosse aux lions, bénit son Dieu et chante ses bienfaits. Susanne calomniée n'en met qu'un plus haut prix à sa vertu. L'innocence, la pureté de Joseph, de sa prison lui font un palais; et saint Louis humilié, vaincu, réduit à l'esclavage, estime plus ses liens que sa couronne; sa vertu s'accroît avec ses peines, et le roi dans les chaînes est plus grand que le roi sur le trône : *Si laboratur, labor amatur*.

Avec ce sentiment, on ne se refuse à aucun de ses devoirs. Que voyons-nous tous les jours dans la conduite de la vie? Des contradictions qui nous étonnent sans pouvoir les comprendre. Le même homme sur le tribunal est un oracle de justice pour le public; dans le secret, il est inique et injuste : on le verra défendre les lois comme magistrat, les enfreindre comme particulier : infatigable et vigilant dans la conduite des affaires publiques; sans ordre, sans attention pour les siennes; tout à la fois bon père et mauvais mari, bon ami, mauvais parent, bon maître et mauvais citoyen : ce qui faisait dire à un philosophe que ce qui coûtait le plus au sage c'était d'être toujours semblable à lui, à un homme d'être toujours le même homme : *Magnum est unum hominem agere*. Ainsi, toujours prêts à nous décourager selon que nos devoirs ou flattent ou contrarient nos goûts, ne les regardant plus comme une partie essentielle de notre bonheur, ils deviennent le tourment de l'esprit, parce qu'ils ne sont plus la passion du cœur. Or, continue saint Augustin, tant qu'on n'aime pas, tant que l'âme ne s'appuie qu'avec peine, ne se repose qu'avec dégoût sur un objet, toujours commandée par la voix impérieuse du devoir, jamais entraînée par la douceur et le charme du sentiment, comment peut-elle se soutenir? Et la vertu qui se déplaît à elle-même est-elle la vertu?

Mais, ajoutez-vous, il est des devoirs si austères, qui exigent de si grands sacrifices! Vous concevez bien comment la religion, ou la haute vertu qu'elle inspire, peuvent en faire un mérite par rapport à Dieu; mais vous avez peine à croire qu'elles en puissent jamais faire notre bonheur. Prenez garde, chrétiens, l'erreur tient ici à un point délicat dans la morale; c'est que notre cœur ne saurait suffire à deux grandes passions : s'il aime la gloire autant que la vertu, le plaisir autant que le devoir, la nature tient la balance, et l'équilibre est bientôt rompu. Ce n'est donc pas toujours de la difficulté de nos obligations que naissent nos infidélités et nos répugnances : c'est plutôt de ce que notre choix n'est pas encore fait, n'étant ni à Dieu ni aux hommes, ni à la religion ni au monde, ni au vice ni à la vertu; toujours partagés, jamais d'accord, notre âme déchirée éprouve successivement tous les bouleversements d'une guerre intestine, et les vicissitudes d'un empire divisé, où il y a plusieurs prétendants au trône. A chaque sacrifice qu'on nous demande, à chaque acte de vertu qu'on nous propose, nouveaux efforts, nouveaux combats; notre premier mouvement est de nous demander : Que m'en reviendra-t-il? que m'en coûtera-t-il pour le faire? que gagnerai-je à l'avoir fait? Et toujours mercenaires, nous voudrions mettre un prix à nos mérites, nous calculons nos profits et nos pertes; l'on dirait que pour nous tout est trafic, jusqu'à la vertu.

Peut-être encore notre erreur tient-elle à une autre cause, à la malheureuse habitude de ne voir que les désagréments et les peines que fait éprouver la vertu, de ne compter que les sacrifices qu'elle demande, et jamais les consolations qu'elle promet. Nous sommes ces voyageurs qui, ayant à gravir une montagne escarpée, n'en mesureraient que la hauteur et les difficultés, sans penser que, par un généreux effort, les premiers obstacles vaincus, ils trouveraient un air pur, des aspects enchanteurs, et ce repos doux et salutaire qui se refuse à la mollesse et qu'on n'obtient que par le travail.

Qu'attendez-vous donc encore? Optez, décidez-vous, et soyez une fois tout entier au devoir; qu'il soit l'unique passion du cœur, la première ambition de l'esprit, et vous verrez les peines disparaître, les difficultés s'aplanir et tout céder à votre courage. Sans doute il vous en coûtera des efforts et des combats : il est dans l'ordre que l'homme ne soit jamais entièrement heureux, même par la vertu, parce qu'il s'oublierait dans son exil, et ne soupirerait plus après la patrie. Il est dans l'ordre que la vertu soit toujours agissante, parce qu'elle perdrait d'autant plus de sa gloire, qu'elle exercerait moins son empire sur notre faiblesse. Hé quoi! le vice, le plaisir, le crime, que ne coûtent-ils pas? Et le plus grand des biens, la vertu, ne coûterait ni peines ni travaux! Assez riche pour dédommager ses adorateurs de tous leurs sacrifices, non-seulement elle nous rend heureux au milieu des contradictions et des peines qu'entraîne le devoir; mais quelle satisfaction ne donne-t-elle pas encore par la pensée d'avoir tout surmonté pour le remplir! Faisons mieux sentir cette vérité par un de ces grands exemples qu'il n'appartient qu'à la religion de donner au monde.

Athanase (quelle sublimité de courage! que de vertus dans un seul homme!), Athanase se voit par sa vertu même exposé aux horreurs de la plus sanglante persécution. Calomnié, dénoncé par ses propres confrères dans l'épiscopat, une multitude d'évêques que rassemblent la brigue et l'autorité ne craignent pas de prononcer sa condamnation. Il faut opter, ou de trahir son devoir, ou d'en être la victime. Le voilà fugitif, poursuivi, en butte à tous les traits de la haine et de l'injustice : trois fois chassé de son siége, trois fois rétabli dans son

Eglise; tour à tour favorisé et proscrit, protégé et abandonné par ses maîtres, il erre dans les déserts, il s'enfonce dans les solitudes, sa vie est mise à prix, les meurtriers sont déchaînés, le glaive des tyrans est levé sûr sa tête, tout est en armes contre Athanase, et tandis que l'enfer conjure sa perte, il semble abandonné du ciel. Ses ennemis l'emportent, l'hérésie triomphe, et seul contre tout l'univers Athanase paraît succomber avec sa cause. O malheureuse vertu! ô devoir trop austère! à quelles extrémités réduisez-vous votre héros? Encore s'il ne s'agissait que de quelques jours, de quelques années de combats; mais cinquante ans de souffrance seront le prix et la récompense de la sainteté d'Athanase; cinquante ans de persécution ne lassent point la rage de ses ennemis. Ah! sans doute la mesure est comble et la vertu de l'homme ne va point à ce degré de fermeté. Vous vous trompez : la mer mugit, le ciel tonne, la tempête gronde, la foudre éclate de toutes parts, et le pilote, immobile au milieu du fracas des éléments, tient toujours le gouvernail; et Athanase, au milieu des plus violents orages, n'abandonne point la barque de Pierre, ni le timon de la foi; il n'en remplit pas moins les devoirs d'évêque, de pasteur, de défenseur de l'Eglise; toutes les fureurs du lion rugissant n'intimident point sa tranquille douceur et ne peuvent ébranler sa constance; toutes les menaces des tyrans n'ont pu inspirer un mouvement de terreur à cet athlète intrépide; on lui a ravi ses biens, sa liberté, son repos; la paix est dans son cœur, et le héros de la vertu s'estime trop heureux d'en être le martyr: *Ubi amatur, non laboratur.*

Avec ce sentiment on est toujours également attaché et fidèle à ses devoirs. Et c'est ici sans doute l'écueil le plus fréquent dans la pratique de la vertu. Marcher d'un pas toujours égal dans la même route, remplir toujours les mêmes devoirs avec autant d'exactitude, recommencer chaque jour le même cercle de travaux et d'exercices, couler dans l'obscurité d'une vie privée des jours consacrés à des vertus ignorées sans éclat comme sans mérite aux yeux des hommes. Ah! quelle sagesse, quelle vertu tiendraient contre cette épreuve? On veut bien occuper une charge, un emploi dans la vie civile, on veut même s'y faire honneur; on se pique d'y montrer des talents et des vertus : mais pour un temps, mais à condition qu'on passera d'un état à un autre, que nos travaux ainsi que nos vertus serviront de degrés à notre ambition; et si l'ambition est trompée, si on nous laisse languir dans les mêmes fonctions, la vertu se lasse, les talents se négligent, le courage succombe. On cherche le magistrat qui était un oracle dans les premiers temps; le guerrier qui s'était montré comme un héros, le prince qui avait si bien commencé: et l'oracle s'est tu, le héros s'est éclipsé et le prince s'est rendu le mépris et l'opprobre du monde. Ce ne sont pas les talents et les vertus qui ont manqué, on s'est dégoûté de ses vertus et de ses talents, on s'est ennuyé même de sa bonne réputation. Oh! que n'aurait-on pas fait si l'on n'avait pas eu toujours la même chose à faire!

Disons tout, on se dégoûte de son état par la fausse idée qu'on a de ses devoirs. Quel est l'homme qui sache apprécier ses fonctions dans la société et s'apprécier lui-même; qui ne se crût pas mieux placé dans tout autre poste que dans celui qu'il occupe? Le simple citoyen, le particulier voudrait être homme public et paraître dans un poste éminent, le magistrat voudrait devenir homme d'Etat, quitter le tribunal et s'asseoir au conseil des rois. Le ministre des autels ne trouve pas sa mission assez grande : être prêtre, pasteur, pontife, apôtre, chargé des intérêts de la religion et du salut des âmes, (qui le croirait?) ce ne sont point des fonctions assez sublimes : affaires du siècle, intrigues, négociations, politique, administration temporelle, vous êtes bien plus dignes d'une grande âme, et il est plus beau de ramper dans les cours que de régner dans le sanctuaire! En un mot, les actions d'éclat sont les seules qu'on veut exercer; tous autres devoirs que ceux de l'état ont pour nous des attraits et voilà où est tout à la fois et notre malheur et notre erreur : notre malheur, en ce que dans ces dispositions tout nous est à charge jusqu'au bien même que nous faisons; tout nous fatigue jusqu'à notre propre mérite : notre erreur, parce que la vertu n'est pas toujours à faire de grandes choses, mais à s'y porter avec sagesse, et quand on y arrive, à ne pas s'en estimer davantage. Pourquoi? Parce que dans ces occasions c'est l'événement qui décide du mérite de l'homme, et le succès qui dicte l'opinion du public, au lieu que la vertu, supérieure aux événements, ne dépend ni des hommes ni de l'opinion.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des mérites au-dessus de l'opinion : savoir commander des armées, remporter des victoires, se signaler par mille exploits, tout quitter pour servir son prince et sa patrie, s'immoler pour eux : ce sont ces traits magnifiques dont s'embellit l'histoire et qui assurent l'immortalité. Il n'en est pas moins vrai qu'au jugement de l'Esprit-Saint, il est dans la vie même la plus obscure quelque chose de plus grand. Hé quoi! Se conduire bien soi-même, gouverner sa maison et sa famille en père tendre et vigilant, en mère, en épouse fidèle et vertueuse : surtout commander à son cœur et à ses passions, être réglé dans toutes ses démarches, ne s'écarter jamais du sentier du devoir et de la justice : voilà ce qui est moins remarqué et ce qui est cent fois plus difficile; voilà, au jugement de l'Esprit-Saint un mérite plus réel que tous les exploits des grands hommes et des héros. Tobie, le pauvre Tobie, n'avait d'autre héritage que la vertu de ses pères, d'autre mérite que d'avoir élevé ses enfants dans l'amour et la crainte du Seigneur; et nous le voyons célébré comme les Macha-

bées, comme les Salomon : Dieu lui-même a daigné louer sa sagesse et le nom de Tobie a une place dans les fastes des rois et des héros.

Oui, sans doute (et dût cette vérité paraître un paradoxe, osons la faire entendre); oui, c'est dans le cours ordinaire de la vie commune, qu'on peut juger l'homme et qu'il est véritablement grand; parce que c'est là où sa vertu se déploie dans toute sa force et sa liberté; là que nul intérêt ne le porte à vouloir paraître ce qu'il n'est pas, nul respect humain à déguiser ce qu'il peut être; ni la crainte, ni le blâme, ni le désir de la louange, ne retardent ou n'avancent ses pas dans la carrière; toujours ferme, toujours égal, il marche à ses devoirs sans répandre ses regards autour de lui, et n'envisage que le terme heureux où doit finir sa course. Aussi l'Ecriture emploie-t-elle une comparaison qui paraît d'abord l'hyperbole la plus hardie. Qu'il est grand, nous dit l'Esprit-Saint, celui qui sait prendre les villes et gagner des batailles! mais il ajoute, celui-là est bien plus grand qui sait commander à son cœur, qui sait se vaincre lui-même. Voulez-vous donc découvrir en quel endroit du monde habite l'homme vertueux, où sont ces âmes nobles et sublimes que Dieu semble avoir pris plaisir à former? Ne les cherchez ni à la tête des armées, ni dans la pompe et le fracas des cours, ni dans les richesses et les honneurs du siècle; mais plutôt dans le sein d'une famille obscure, dans la paix et le silence de la solitude. Un trait de justice et d'humanité, un zèle ardent pour le service de ses frères, des larmes répandues en secret sur les calamités des autres, un acte de ressentiment étouffé, un ennemi secouru, sont des titres d'autant plus précieux, plus méritoires, qui rendent l'homme d'autant plus grand que ses vertus sont plus à lui, et d'autant plus heureux, qu'elles le rendent plus satisfait de lui-même : *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* (*Prov.*, XVI.)

Et puisqu'il s'agit ici, mes chers auditeurs, d'un point capital, qui tient à une de nos plus grandes erreurs sur la vertu, de vouloir toujours la placer dans les hauts faits, de ne la reconnaître, pour ainsi dire, que dans les actions illustres, suivons jusqu'à la fin cette comparaison de l'Esprit-Saint; et en opposant homme à homme, vertu à vertu, le héros chrétien au héros du siècle, pesons les actions, apprécions les mérites. Qu'y a-t-il de grand, de magnanime dans celui qui triomphe des ennemis et gagne des batailles? Patience à supporter le travail, courage à vaincre les difficultés, intrépidité dans les périls les plus effrayants, force d'esprit dans les douleurs les plus violentes, sang-froid à la vue d'une mort prochaine et terrible : ce sont là, je l'avoue, des qualités éminentes qui étonnent, et qui supposent dans l'âme une force, une énergie qui paraît tenir du prodige. Héros de la gloire et de la vanité, vous plaindriez-vous qu'on n'a pas su vous priser tout ce que vous valez? Maintenant, comparons l'homme qui, dans la vie privée, est parvenu par sa vertu à conserver toujours la liberté de son esprit, et apprécier les biens et les maux de la vie; à ne croire que ce qui est vrai, à ne désirer que ce qui est juste, à ne faire que ce qui est bien, à avoir sans cesse devant les yeux, comme parle le prophète, Dieu et sa loi, Dieu et son devoir; et je dis, sans croire exagérer, qu'un tel homme est capable de tout ce que vous admirez dans les héros du siècle. Je dis que, dans la route du devoir, il n'y a ni difficulté qui l'arrête, ni contradictions qui le décourage, ni travail qui le rebute, ni péril qui l'effraye, ni douleur qui le surmonte, ni d'image si affreuse de la mort qui le fasse pâlir ou reculer : et, dans ce sens, chaque action de l'homme juste est marquée au coin de la vertu, chaque jour de sa vie offre des traits de fermeté, de patience, d'intrépidité, de constance, non-seulement plus grands que tous ceux qu'on admire dans l'histoire des héros, mais d'autant plus méritoires, que ceux-ci, qu'entouraient une nuée de témoins, devaient souvent toute leur gloire aux regards des spectateurs; au lieu que l'humble chrétien, soutenu par le seul amour du devoir, n'a d'autres témoins que Dieu et sa conscience. J'ajoute enfin que ces hommes si célèbres par leurs exploits, souvent sont incapables de ce qui coûte le moins au vrai chrétien; que leur héroïsme n'est que le simulacre de la vraie grandeur, qui ne se trouve que dans le chrétien. Essayez la vertu d'un héros du siècle, mettez-le aux prises avec une passion; et vous verrez cet homme auparavant invincible, presque toujours honteusement vaincu; cet homme ferme, intrépide, au milieu des feux et des sanglants ravages de la guerre, vous le verrez faible, lâche et rampant devant un objet qui le charme et l'enivre. Samson défait les philistins, et il se laisse entraîner par Dalia; Samson se charge des portes de Gaza, et il plie sous le poids de la cupidité. David a triomphé de tous ses ennemis, et la femme d'Urie a triomphé de David. Donc celui qui est maître de son cœur, est plus grand que celui qui force des remparts et qui prend des villes. Donc la plus grande vertu n'est pas toujours dans les grandes actions : *Qui dominatur animo suo melior est expugnatore urbium.*

J'ai dit enfin qu'avec ce sentiment nous trouverions le vrai bonheur dans nos devoirs et dans nos vertus. Je ne m'arrêterai point ici à vous rappeler ce que les livres de morale et de philosophie vous ont tant répété, ce que l'expérience vous a confirmé tant de fois; qu'après avoir parcouru tous les objets, vous n'avez trouvé le vrai contentement du cœur, ni dans les honneurs, ni dans les richesses, ni dans la gloire, ni dans les plaisirs. Quelques instants d'illusion et d'ivresse, auxquels succèdent de longs jours de tristesse et d'amertume; voilà le bonheur du monde. Persuadez à ce jeune insensé qui court après les plaisirs,

qu'il s'aveugle et s'égare : dites-lui que la fidélité à ses devoirs, que la vertu, la sagesse, peuvent seules le rendre heureux : à peine il vous écoute, et c'est beaucoup si cette morale échappe au ridicule et à la plaisanterie. Cependant le dégoût naît par degrés avec les années; les passions tombent, le plaisir fuit, l'ennui arrive, et quelques jours d'habitude et de possession ont suffi pour détruire ce projet de félicité qui ne devait jamais finir. C'est pourquoi les philosophes et les moralistes ont défini le vice, un mensonge ; parce qu'il nous trompe en se présentant à nous sous les traits du bonheur; parce que tout vice renferme ce mensonge, que l'homme est plus heureux en se livrant à ses passions qu'en les combattant ; et en ce sens le crime même n'est qu'un faux jugement, puisque l'homme ne s'y abandonnerait pas s'il croyait y trouver sa perte et son malheur.

Où est donc le bonheur? Dans le travail, qui n'est autre chose que l'accomplissement des devoirs. Qu'est-ce qui peut rendre l'homme heureux? La vertu, qui n'est autre chose que l'amour de ses devoirs. Et pour vous faire mieux sentir cette vérité par le contraste, représentons-nous ce que c'est qu'un homme qui n'aime pas ses devoirs, qui se déplaît à tout ce qu'il est obligé de faire, et ne voudrait faire que ce qu'il ne fait pas; qui, toujours trompé et toujours prêt à l'être, triste jouet de son imagination, place son ambition dans de vains projets, son bonheur à changer de place, son plaisir à fuir ses devoirs, et poursuit sans relâche un fantôme de félicité qui lui échappe sans cesse.

Un homme qui n'aime pas ses devoirs, c'est un membre hors de sa place : tous ses mouvements le blessent, toutes les situations le gênent : il n'ose reposer sur rien, parce qu'il trouve partout la douleur; d'autant plus à plaindre, qu'il n'ose s'avouer et qu'il ne peut se cacher son mal.

Un homme qui n'aime pas ses devoirs, c'est, dans l'ordre politique, une force qui rompt la chaîne, un poids qui détruit l'équilibre : pierre détachée de la masse qui, après avoir longtemps fatigué l'édifice, tombe et roule avec fracas, devenue par sa chute un obstacle et un embarras à la voie publique.

Un homme qui n'aime pas ses devoirs, c'est un infirme attaqué d'une maladie de langueur : ce qui devrait lui rendre ses forces, les détruit; les plaisirs l'ennuient; l'occupation l'accable; la solitude lui déplaît; le monde lui pèse; l'exercice le lasse; l'inaction le consume; les travaux l'épuisent; point de situation, point de trêve à son tourment; le repos même de la nuit n'est que le repos d'un malade inquiet, et tout jusqu'au sommeil est une fatigue.

Un homme qui n'aime pas ses devoirs, qu'est-il dans la vie civile? Un esclave qui traîne languissamment la pesante chaîne de la paresse et du désœuvrement; les heures, les moments lui sont à charge : il faut qu'il rampe devant toutes les créatures pour implorer leur secours contre l'ennui, et qu'il cherche partout les moyens de s'éviter, pour se dérober à des devoirs qui lui sont odieux. Et la société qu'est-elle par rapport à lui? Disons mieux : qu'est devenue la société depuis que les hommes égarés des sentiers de la justice, ont regardé la vertu comme une belle chimère, et les devoirs de l'état comme un joug qu'il faut secouer, un préjugé dont il faut s'affranchir? Hélas! chrétiens, quelle peinture j'aurais à vous tracer, et qu'elle vous paraîtrait humiliante! A voir le mouvement et l'agitation qui règnent dans nos villes; à voir les citoyens errants se fuir et se chercher, se donner et se disputer, se prêter et se ravir mutuellement leurs jeux, leurs plaisirs, leurs amusements, pour qui les prendre? Pour des hommes ou des enfants? Que de peines et de recherches, que d'embarras et de fatigues pour remplir par les divertissements les heures qui auraient dû l'être par le travail, et remplacer le devoir par les plaisirs! Hélas! et qu'avons-nous gagné au change? Pénibles voluptueux, nous avons fait du bonheur un ouvrage, un système; et le bonheur n'est qu'un sentiment : nous nous poursuivons dans la vaste enceinte de nos villes, dans nos places publiques, à nos spectacles, dans nos palais, à nos théâtres, et, comme des gens, ou ivres ou insensés, nous cherchons des secours contre notre oisiveté, des ressources pour ne pas nous apercevoir du temps et de la vie qui nous accablent; nous demandant avec impatience les uns aux autres les plaisirs, comme si nous en étions mutuellement les ravisseurs. Malheureux! où courez-vous? Quoi! vous n'avez donc plus de devoirs à remplir? Quoi! vous n'avez ni religion, ni patrie, ni enfants, ni épouses, ni amis, ni citoyens à servir? Coupables déserteurs de la vertu il semble que vous rougissez de la plus chère partie de vous-mêmes : votre barbare politesse vous a fait rejeter jusqu'aux expressions qui rappellent les plus tendres devoirs : les noms doux et sacrés de mère, de père, de fils, d'époux, n'osent pas même aborder sur vos lèvres : vous leur avez fermé ce dernier passage de vos cœurs; et non contents d'en avoir étouffé le sentiment, vous ne leur avez pas même laissé la parole. O nature! ô vertu! êtes-vous assez outragées! Misérables humains! êtes-vous assez punis?

Cependant l'homme sous l'empire de la religion et de la vertu, l'homme attaché à ses devoirs, après avoir passé la journée à les remplir, se dit à lui-même : aujourd'hui, j'ai été utile à mes concitoyens et servi ma patrie : aujourd'hui, j'ai rendu justice à ce malheureux, j'ai sauvé cet infortuné; aujourd'hui, j'ai obligé mes proches, mes frères, mes amis; j'ai veillé à mes affaires domestiques, rempli les fonctions de ma place, de mon état, de ma charge; aujourd'hui, j'ai été père, magistrat, maître, ami,

citoyen; j'ai été homme. Une journée s'est écoulée, et il ne s'en est point aperçu. Qu'importent à son bonheur le monde et toutes les créatures? Son bonheur est dans ses devoirs, et il trouve les délices jusque dans les peines qu'il prend pour les remplir; en quelque lieu qu'il soit, dans la retraite ou en public, à la ville ou dans le désert, il se trouve lui-même, et c'est assez; le souvenir de ses bonnes actions est un entretien plus agréable, un festin pour l'âme mille fois plus délicieux que toutes les pompes du siècle, que les joies même les plus vives de la jeunesse. Oui, l'homme vertueux, nous dit l'Esprit-Saint, n'est jamais seul; et, rentré dans sa demeure, la porte fermée au monde frivole et bruyant, c'est alors qu'il entre en possession de ses mérites, de ses actions, de ses travaux : là il trouve ses conquêtes, ses victoires, ses juges, ses témoins, ses amis, Dieu et sa conscience. Et tandis que l'homme déréglé appelle toutes les créatures pour le distraire de lui-même, qu'il sollicite en vain tous les objets sensibles, et que ce n'est point encore assez de toutes les créatures pour remplacer le vide et l'absence de la vertu; le sage n'a besoin que de lui seul; jamais à plaindre, parce qu'il peut soutenir la vue de son cœur dévoilé; jamais isolé, parce qu'il est entouré de ses vertus; jamais solitaire, parce qu'il peut s'entretenir avec sa conscience; son silence même est une jouissance, et seul il est à lui tout l'univers : *Melior est qui dominatur animo suo.* (*Prov.*, XVI.)

Vous le concevez donc maintenant, chrétiens auditeurs, ce que vous n'avez peut-être point compris jusqu'à ce moment; pourquoi, après avoir fait du rapport avec Dieu le premier mérite et le principe de la vertu, j'ai placé son second rapport dans le cœur de l'homme; pourquoi, après s'être rendu digne de Dieu, il faut que l'homme vertueux soit digne de lui-même, parce qu'en effet sans ce doux attrait, sans ce goût de sentiment qui nous attache à nos devoirs, nous n'en sentirions que le poids: la vertu serait un fardeau, et Dieu a voulu qu'elle fût un bien pour l'homme, qu'une satisfaction secrète accompagne toujours, parce qu'une vertu pure, dépouillée de tout intérêt personnel, serait un miracle qu'on ne peut espérer de notre faiblesse.

Mais ici vous m'opposerez peut-être que c'est là, ce semble, une contradiction avec les principes déjà établis, et qu'on doit faire le bien, quand même on n'aurait aucun plaisir à le faire. Vous direz que le plaisir détruit le mérite de la vertu; que si l'on en trouve à la suivre, on ne la suit donc pas pour elle-même, on ne la suivrait pas sans le goût du plaisir; et que devient alors le principe du renoncement évangélique?

Non, chrétiens, le plaisir est accidentel à la vertu; il est le surcroît de la vertu : et quoiqu'il ne doive être jamais l'objet que nous nous proposions, il n'est point défendu à l'homme de trouver son bonheur à faire le bien, et la satisfaction de l'esprit dans les sacrifices du cœur. Le laboureur sème des grains utiles, le tranchant du fer ouvre le sein de la terre pour les faire germer; il naît des fleurs parmi les épis, elles plaisent et réjouissent la vue : mais ce n'est point pour elles qu'il a semé, pour elles qu'il a pris tant de peine à préparer la terre. Pourquoi n'y aurait-il que des ronces et des épines dans le champ de la vertu? Le plaisir n'en est ni le motif, ni la récompense, ni l'objet : on n'aime point la vertu, parce qu'elle donne du plaisir; mais elle donne le plaisir et le bonheur, parce qu'on l'aime et qu'on en fait son premier devoir.

Par conséquent vous ne direz pas non plus que la religion est l'ennemie des grandes actions, des grandes vertus; que l'humilité chrétienne, en nous ordonnant de nous mépriser nous-mêmes, en étouffant l'amour-propre, ôte à l'âme son ressort et l'empêche de tendre au grand et de se porter aux actions illustres : dites plutôt qu'elle donne au cœur de l'homme un motif de plus pour faire le bien, pour s'y porter même avec enthousiasme, en embrassant des objets faits pour la vertu, la gloire de Dieu et la satisfaction de l'homme; dites que c'est vous (je ne saurais trop le répéter), vous et votre philosophie, qui avilissez la vertu en ne lui donnant d'autre motif, d'autre principe que ceux des passions mêmes; vous qui découragez l'homme et le détournez de la vertu en ne lui proposant d'autre but que lui seul, d'autre récompense que l'estime des hommes : vous enfin qui, en réduisant à force de systèmes la raison à l'instinct, la religion en paradoxe, les devoirs en préjugés, la vertu en problème, le présent au hasard, l'avenir en chimère, voudriez nous faire voir la sagesse dans l'impiété, la vérité dans le scepticisme, et sauver ainsi la gloire de l'homme en le dégradant.

Osez donc comparer une fois les héros de la philosophie, ces prétendus grands hommes, mélange honteux de vice et de vertu, de grandeur et de faiblesse; un Socrate qui boit fièrement la ciguë, et qui sacrifie lâchement à Esculape; un Brutus fidèle à la patrie jusqu'à mourir pour elle, traître à la vertu jusqu'à blasphémer contre elle; un Diogène sublime dans sa morale, et méprisable dans ses mœurs; un Caton qui se tue de désespoir, assez fort pour combattre l'ennemi de la patrie, trop faible pour soutenir sa présence et son triomphe; et tant de sophistes qui avaient des écoles, des adorateurs et peu de disciples, grands discoureurs qui se faisaient applaudir sans se faire croire, souvent prêchant la vertu sans être vertueux, et enseignant tout ce qu'ils ne pratiquaient pas; enfin ces grands capitaines, ces guerriers célèbres, dont la gloire était souillée de tant de crimes: des héros par leurs talents, des monstres par leurs désordres; demi-dieux qui étaient à peine des hommes : osez dis-je, les comparer avec

ces héros de la religion, ces saints personnages dont le monde n'était pas digne, selon saint Paul, et qui ont vaincu le monde avec toutes ses puissances, le vice et le mensonge avec tous leurs charmes; qui, pour instruire ou secourir leurs frères, ont franchi les mers, affronté les périls, sacrifié leurs biens et leurs vies, bravé les tyrans et la mort, glorifié Dieu par leur martyre, la religion par leur sainteté, édifié les hommes par leurs exemples, étonné enfin le monde par le spectacle de tant de vertus sublimes que le monde ne connaissait pas; et qui nous ont fait voir dans leurs actions ce que tant de philosophes avaient à peine ébauché dans leurs discours. Après ce parallèle, baissez les yeux devant la religion, et osez encore parler de vertu.

Oui, mes chers auditeurs, rendons au christianisme la gloire qui lui appartient; c'est lui qui a élevé, agrandi la sphère de la vertu; lui qui a donné aux hommes des vertus que les hommes ne pouvaient comprendre; lui qui a appris à l'homme à se plaire dans la vertu, en lui faisant de ses devoirs un mérite par rapport à Dieu, son bonheur par rapport à lui-même; j'ajoute enfin son honneur par rapport au monde: un mot et je finis.

TROISIÈME PARTIE.

Quelque dégradé que soit le cœur de l'homme depuis sa chute, quelque bas et rampants que soient ses sentiments depuis le péché, on y découvre toujours des principes de grandeur et d'élévation : tout ce qui se présente à lui sous l'idée de gloire, de grandeur, le frappe, l'étonne et ravit son admiration; tout ce qui se présente sous les apparences de la honte, de la bassesse, l'éloigne et le révolte. Le moyen le plus infaillible pour le dégoûter de la vertu et de la religion, c'est de les couvrir de ridicule, de les faire envisager comme la route la plus sûre pour arriver à l'oubli et au mépris, comme le partage des âmes faibles et vulgaires. A quelque prix que ce soit, nous voulons être estimés; si ce n'est point par nos vertus, nous voulons l'être par nos vices; nous voulons ennoblir jusqu'à nos passions, et donner même au crime un air de grandeur. Par conséquent, en vous proposant de faire de la pratique de la vertu, de l'accomplissement de vos devoirs, votre honneur par rapport au monde, je n'ai rien dit que de conforme aux idées de la vertu, à la grandeur de Dieu, à la nature de l'homme, aux principes même de la religion. Aux idées de la vertu, parce qu'étant ce qu'il y a de plus grand et de plus beau sur la terre, ce qui approche le plus l'homme de la Divinité, quoi de plus juste, après n'avoir travaillé que pour elle, de ne désirer de plaire et de n'être estimé que par elle? A la grandeur de Dieu, parce que Dieu, comme auteur de la société, a mis dans notre cœur le désir d'être estimé, afin de lier les hommes entre eux et de les encourager à faire des actions louables : précieuse émulation, doux lien d'amour et d'estime réciproques, sans lequel les hommes étrangers l'un à l'autre, barbares l'un pour l'autre, ne formeraient pas une société, mais un assemblage monstrueux d'êtres indifférents pour eux-mêmes, et qui mettraient leur gloire à se haïr ou à se mépriser. A la nature de l'homme, pour qui toute autre grandeur que celle de ses vertus, toute autre gloire que celle de ses actions, est une gloire fausse, une grandeur empruntée, qui ne peut ni le flatter, ni le contenter; et jusque sur le trône, entouré, accablé d'hommages et de respect, l'homme le plus grand est petit, s'il n'est estimé des autres, malheureux, s'il ne peut s'estimer lui-même. A la religion enfin, qui, étant l'ouvrage de Dieu, ne peut être en opposition avec Dieu; qui, dans les livres saints, place la renommée au-dessus des richesses, et nous ordonne d'avoir soin de notre réputation, *curam habe de bono nomine.* (*Eccli.*, XLI.) La renommée, dit le Sage, vaut mieux que les trésors; la renommée est au-dessus des parfums les plus exquis. Or les saintes Ecritures ont-elles jamais fait l'éloge de ce qui doit être méprisé, et nous engageraient-elles à rechercher, à mériter ce que la loi nous défendrait de désirer? Il est donc digne de la vertu ce désir de l'estime publique, et digne de l'homme vertueux d'aller à la gloire par l'accomplissement de ses devoirs.

Mais comment accorder cette morale avec une religion qui nous ordonne de nous mépriser nous-mêmes, et qui nous déclare que, quelque bien que nous fassions, nous devons toujours nous regarder comme des serviteurs inutiles et sans mérite; avec une religion si sublime, qu'elle nous défend de rien faire pour que les hommes le voient, sous peine d'en perdre tout le fruit devant Dieu; si austère, qu'elle ne veut pas que la main gauche sache ce que fait la droite; qu'elle appelle pharisien, hypocrite, quiconque veut faire remarquer le bien qu'il fait; qui nous avertit enfin que, si nous prenons la trompette lorsque nous faisons de bonnes œuvres, le mérite de nos actions s'évanouit avec le son de la trompette.

Vous demandez comment concilier ces apparentes contradictions? Je vous réponds par la religion elle-même, qui, en nous défendant de chercher la gloire pour nous et pour unique fin de nos actions, nous ordonne de la mériter pour Dieu et pour lui plaire. Malheur à nous, si nous ne voulons qu'être honorés des hommes, si c'est notre gloire plutôt que la gloire de Dieu que nous désirons! *non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam* (*Psal.* CXIII). Nous ressemblerions à ces hommes superbes, à qui Jésus-Christ disait : Comment pourriez-vous croire, puisque vous cherchez la gloire les uns des autres, et que vous ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul? Mais aussi malheur à nous, si, mettant notre honneur ailleurs que dans la religion et la vertu, nous cherchons à nous faire estimer autrement que par l'accomplissement de nos devoirs! L'humilité

chrétienne, encore une fois, n'est donc pas opposée à l'héroïsme des sentiments, puisque le héros humble et modeste n'en est que plus grand, même aux yeux du monde : elle ne détruit pas l'amour de l'estime, elle le règle et le sanctifie ; loin de nuire à notre gloire, elle l'augmente en nous commandant de nous compter pour rien jusque dans nos succès, et nous assure d'autant plus l'estime des autres, qu'elle nous permet moins de nous estimer nous-mêmes : tant il est vrai que la religion veille à tous nos intérêts, et qu'elle entend mieux à faire le vrai héros, le véritablement grand-homme, que tous les principes de l'honneur mondain ; *non nobis, Domine.*

Je conclus donc et je dis : Mettez votre honneur dans la vertu. Pourquoi ? Parce qu'alors rien ne pourra vous détourner de vos devoirs : ni l'amour-propre, vous le mettrez à les remplir ; ni l'amour du plaisir, vous n'en aurez point de plus grand, de plus sensible que de vous en acquitter avec distinction ; ni la crainte des hommes, vous ne redouterez plus leurs jugements ; ni le respect humain, vous ne respecterez plus que Dieu et vous-même, Dieu et votre devoir ; ni le monde avec toutes ses puissances, parce que votre réputation vous sera plus chère que le monde entier ; et supérieur à tout, vous ne dépendrez plus que de votre devoir.

Mettez votre honneur dans la vertu et vous n'hésiterez plus sur le choix ou sur le mérite de vos actions : car la difficulté n'est pas de savoir si la vertu est approuvée des hommes, nous l'entendons dire sans cesse ; ni s'il est en notre pouvoir de la pratiquer, nous n'en saurions douter. Mais ce dont on est souvent en peine, c'est de savoir en quoi elle consiste et quel est entre deux partis à prendre celui que l'on doit préférer : voilà où les exemples mêmes souvent servent à nous tromper. Séduits par un faux point d'honneur, nous n'osons décider s'il n'est pas plus honorable d'être applaudi pour son faste et sa magnificence que méprisé pour ses mœurs simples et modestes ; plus beau d'être grand et honoré par de coupables richesses que d'être pauvre et humble avec des vertus ignorées ; plus glorieux de se venger que de pardonner, de punir une injure que de l'oublier, d'égorger son frère que de l'embrasser. Au tribunal de la religion et de la vertu l'arrêt est bientôt prononcé : ce qui est un embarras pour l'honnête homme selon le monde ne l'est point pour le chrétien qui ne s'estime et ne veut être estimé que par la vertu ; qui, dans cette alternative, rougirait d'hésiter un instant, parce que, délibérer sur une chose honteuse, c'est être déjà vaincu ; balancer, c'est être coupable.

Mettez votre honneur dans la vertu, et vous serez d'autant plus grand que vous ne devrez votre grandeur qu'à elle seule. En effet, ce n'est pas que les hommes lui refusent leur estime ou leur approbation : mais soit que l'erreur ait dépravé nos jugements, ou que l'humanité ne comporte pas une vertu sans mélange, des talents sans des défauts, de grandes actions sans de grandes faiblesses ; ou qu'enfin les vices aux yeux des hommes relèvent les vertus ; il semble, à considérer tous les héros de la gloire mondaine, que la vertu seule ne peut conduire à une haute réputation. Alexandre est le modèle des héros par son heureuse témérité ; César par son ambition, et Lucrèce n'a été tant vantée que parce qu'elle s'est poignardée. C'est pourquoi saint Augustin disait sans cesse aux païens : Vous n'entendez rien ni à l'honneur ni à la vertu ; votre gloire est toujours souillée de quelque opprobre ; vos grands hommes doivent leur grandeur autant à leurs vices qu'à leurs vertus. Votre religion même n'a consacré que la gloire mondaine ; vous n'avez placé dans le ciel que les généraux d'armée, les chefs des républiques et des empires, les conquérants, les augustes, vos tyrans, vos maîtres : vos autels rougissent de leurs dieux ; l'encens fume au pied des trophées et des foudres de guerre, et il ne vous est pas venu dans la pensée d'élever une statue à l'homme de bien, au citoyen qui n'avait que des vertus : et lorsqu'on demandait au plus sage des Romains où étaient les honneurs que lui avait rendus la patrie, les monuments qu'elle lui avait érigés, il répondait fièrement : J'aime mieux qu'on s'étonne de ce que Caton n'a point de statue, que si on demandait pourquoi Caton en a une. Le christianisme seul a divinisé la vertu, honoré sans exception toutes les vertus ; et sa morale, plus épurée que toute la philosophie, en nous forçant à ne juger le héros que par ses actions, les actions que par leurs motifs, nous a appris à laisser là l'homme et à ne voir que le mérite.

Mettez votre honneur dans la vertu et vous serez d'autant plus inébranlable dans vos devoirs que vous n'attendrez point, pour les remplir, ni les suffrages, ni les applaudissements du monde : écueil d'autant plus dangereux qu'il se présente plus souvent, et qu'en effet, dans nos actions, nous semblons moins consulter notre façon de penser que celle des autres ; ce qu'on en dira, ce qu'on en pensera dans le public, que ce que nous en jugeons nous-mêmes dans le secret du cœur : et s'il ne nous en revient aucune gloire, ou si cette gloire ne vient qu'après nous, si nous n'en jouissons pas promptement, nos bonnes intentions se ralentissent, moins jaloux de bien faire qu'ambitieux de faire bien parler de nous. Gloire pharisaïque, vertu d'ostentation que Jésus-Christ a condamnées dans ceux mêmes qui croyaient en lui, mais qui n'osaient pas le confesser de crainte d'être chassés de la Synagogue ; parce que, ajoute l'Evangile, ils aimaient mieux la gloire des hommes que celle de Dieu et de la vérité : faux honneur par conséquent, fausse vertu qui voudrait recueillir aussitôt qu'elle a semé. Non, la gloire est à la vertu ce que l'ombre est au corps : elle accompagne les gens de bien

même malgré eux ; elle leur est due et leur revient tôt ou tard, même malgré le monde et en dépit du monde : mais comme l'ombre tantôt nous suit, tantôt nous précède ; de même la gloire marche quelquefois devant, souvent après nous ; et pour être plus tardive elle n'en est que plus durable.

Et c'est pourquoi j'ajoute enfin : Mettez votre honneur dans la vertu, et vous la pratiquerez même aux dépens de votre honneur : je m'explique. Il est des situations douloureuses pour la vertu, où le juste livré à lui-même semble être abandonné du ciel et des hommes. Le préjugé, l'opinion publique, les circonstances, les apparences même, tout est contre nous : on fait son devoir, et on est accusé de l'avoir trahi ; on fait le bien, et on est presque sûr d'être condamné par le monde ; de perdre non-seulement sa fortune, mais jusqu'à son honneur et à sa réputation. Si Joseph résiste aux désirs d'une femme effrénée, Joseph est perdu et accusé du crime qu'il refuse de commettre. Si Mardochée refuse de plier devant le farouche Aman, Mardochée est proscrit et sa nation avec lui. Si Suzanne veut défendre sa vertu, elle perd sa réputation pour avoir voulu sauver son honneur ; et ses infâmes accusateurs n'ayant pu la déshonorer en secret la flétriront en public. Le pas est glissant : il faut opter entre les jugements de Dieu et les jugements des hommes, entre le devoir et l'honneur, le devoir et sa réputation. Il n'y a point à hésiter, direz-vous. D'où vient donc qu'on voit tous les jours tant de sages chanceler et se démentir, tant de vertus échouer et se briser à cette pierre de scandale ? C'est qu'on n'était point encore ferme dans ses principes : on savait bien qu'il n'y avait pas à balancer entre les jugements de Dieu et les jugements du monde ; qu'il ne fallait jamais aller à la gloire par le crime. Mais se perdre pour son devoir et par sa vertu, se faire tort pour avoir voulu faire le bien, et arriver à l'infamie par les routes de l'honneur : sagesse humaine, sublime philosophie, vous ne nous élevâtes jamais à cette hauteur : pourquoi ? Parce qu'avec vos principes on est bien éloigné d'être assez détaché de soi-même, et qu'on ne met son honneur dans son devoir que jusqu'à un certain point. Lorsqu'il n'y a que de la honte à le remplir, qu'on ne rend pas justice à nos intentions, qu'on calomnie nos vertus, que l'opinion publique s'égare, nous nous égarons avec elle et peu d'hommes osent braver le jugement de leur siècle. Alors les raisons naissent en foule pour se dispenser de faire cette action, de remplir ce devoir : ce n'est plus devoir, ce n'est plus vertu dès que le monde n'y voit plus l'honneur ; bientôt tout devient douteux, tout change dans la morale comme dans la pratique ; le magistrat fait taire les lois, le sage sa vertu, l'homme en place sa conscience, le philosophe sa raison, le guerrier son honneur et le pontife la religion et ses anathèmes : on ne sacrifie plus qu'aux circonstances, on met toute sa gloire dans la prévarication et tout son esprit à justifier le prévaricateur. Le chrétien seul sait marcher à la vertu à travers l'opprobre et l'ignominie ; il sait où il a placé sa gloire, son honneur ; et fût-il condamné par le monde entier, justifié par sa conscience, il est sûr d'être vengé un jour par la vérité ; lui seul enfin sait s'exposer à la haine, à la censure même des gens de bien que le torrent entraîne dans de faux jugements, et il se charge volontairement des apparences de l'iniquité pour servir la justice au prix de toute sa réputation, par une constante et glorieuse infamie.

Divine vertu ! sortez donc de votre tombeau. Honneur, probité, devoir, mœurs, vérité, sagesse, reprenez vos droits et votre empire sous celui de la religion. Et pourquoi sous l'empire de la religion ? Parce que sans elle les lois sont impuissantes, les vertus faibles et les mœurs imparfaites ; parce qu'elle seule étonne le crime et relève la vertu ; elle seule remue, agite sans cesse ces grands ressorts de l'âme, ces vérités terribles, puissants mobiles de toutes les vertus : un Dieu qui nous attend et nous appelle, une vie présente qui fuit comme un torrent, une vie à venir qui arrive à grands pas, un juge et un vengeur, des récompenses et des peines, le ciel, l'enfer, l'éternité, la mort ; elle seule, par ses foudroyantes lumières, nous fait voir toutes les grandeurs de la terre, tous les ouvrages des hommes, leurs pensées, leurs jugements, leurs désirs, leurs projets détruits et confondus au tribunal redoutable ; les siècles, les générations dissipés comme une fumée qu'emporte le tourbillon : et au milieu de tous ces débris de trônes, d'empires, de systèmes, d'opinions, de gloire et de vanité mondaine, la vertu seule immuable, triomphante sur les ruines de l'univers, s'élevant comme une colonne de lumière jusqu'au trône de l'Eternel, où le Dieu des vertus les juge et les couronne. Alors, nous dit le Maître de toute vérité, s'élèveront des voix plaintives qui crieront : Seigneur ! est-ce que nous n'avons pas eu des vertus ? est-ce que nous n'avons pas fait de grandes choses en votre nom ? *Domine, nonne in nomine tuo virtutes multas fecimus ?* (*Matth.*, VII.) Et le Seigneur répondra : Je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité : *Discedite* (*Matth.*, XXV) : anathème accablant qui confondra tant de fausses vertus et tant de faux jugements sur les véritables vertus ; anathème éternel qui ouvrira le ciel aux vertus du chrétien et peuplera l'enfer de tant de vertus païennes et politiques, de tant de vertus de faste et d'ostentation, qui n'ont eu pour principe que l'amour-propre.

Y pensons-nous, mes chers auditeurs ? Le temps fuit, le songe va finir, et le moment, où nous devons tous apporter au même tribunal nos œuvres et nos mérites, le moment du réveil approche ; quels seront alors nos pensées et nos jugements ? Et ne serons-nous pas réduits à trembler pour nos vertus mêmes ? Insensés, nous ne sommes jaloux

que de nous faire un grand nom : de grandes qualités, de grands talents, de belles actions, voilà ce qui nous occupe ; et nous ne pensons pas que tout cela périra, excepté la justice; que tout sera rejeté, excepté la vertu pure et vraie, qui sera seule applaudie et couronnée. Mais le moyen d'y penser! toujours entraînés, toujours fascinés par l'enchantement des objets présents, nous sommes épris de cette vie comme si elle ne devait jamais nous échapper, et indifférents pour l'autre, comme si elle ne devait jamais arriver : on dirait que ce monde est tout pour nous; que le monde doit être éternel; qu'il survivra aux hommes et à leurs vertus. Funeste sommeil, combien durera la léthargie? Quoi! ne voyons-nous pas que chaque instant prépare et accélère la chute du monde; que son éternité apparente n'a d'autre principe que notre brièveté même, et que c'est parce que nous passons sans cesse, que nous croyons qu'il restera toujours. Ainsi le voyageur qu'entraîne l'onde rapide, les yeux attachés au rivage, poursuit de ses derniers regards les objets qu'il voit fuir devant lui, et qu'il croit ne devoir jamais changer, parce qu'il est seul emporté par le courant. Ainsi, la fleur paraît immortelle à l'insecte qui vole et meurt dans son sein, et le cèdre semble éternel aux oiseaux qui se jouent et meurent dans son feuillage. Mais, puisque Dieu est seul immuable, seul fixe au milieu du torrent des siècles, n'est-ce pas à lui seul que nous devons nous attacher? Si la vertu survit à l'univers, hâtons-nous d'achever sa conquête, elle est seule digne de nos efforts. Hélas! qu'est-ce que notre frêle existence, si la vertu n'y met quelque prix? Et qu'est-ce que l'homme en lui-même? Sa durée est un éclair; sa substance, un souffle, une vapeur; son sort, impénétrable; sa réputation, incertaine; ses pensées, des songes; sa vie, un passage, une halte sur une terre étrangère. Et les temps, les siècles, que sont-ils? Un tourbillon qui roule vers le tombeau, ce néant pompeux, ces magnifiques vanités que nous voyons un moment pour ne les revoir jamais. Et les générations, que sont-elles? Un torrent, un gouffre, où tout est englouti : les corps par la terre; leur mémoire par l'oubli. O Dieu! si c'est pour une pareille fin que vous les avez faits, quel ouvrage moins digne de vous que l'homme et le monde? Quel astre bienfaisant, sur cette mer semée d'écueils, conduira donc notre navigation à un terme heureux? La vertu. Qu'est-ce qui soutient pendant la vie? Qu'est-ce qui survit à la mort? La vertu. Et ce moment de notre destruction, cette dernière scène de la nature, est la première dans le plan de la sagesse éternelle, puisque là finissent les épreuves de la vertu, et commencent les récompenses pour l'éternité

—

SERMON XIX.

SUR LE BON EXEMPLE.

Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona. (*Matth.*, V.)

Soyez comme une lumière aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres.

Que les hommes seraient heureux, si chacun dans son état, aussi fidèle à ce qu'il doit aux autres qu'à ce qu'il se doit à lui-même, aussi jaloux du salut de ses frères que du sien propre, fermant les yeux à l'exemple du vice et du scandale, s'efforçait de suivre ou de donner celui de la religion et de la sainteté! Bientôt réduit au silence et aux ténèbres, on verrait le crime disparaître, la vertu reprendre son empire; chaque homme serait un apôtre pour ses frères; chaque action une leçon de salut, un encouragement à la perfection : notre ministère alors devenu presque inutile, et les fidèles trouvant sans cesse sous leurs yeux des spectacles d'édification plus éloquents que tous les discours, un tel siècle, s'il en était jamais, serait véritablement le triomphe de la religion, et l'âge d'or du christianisme.

Trop funeste effet de la corruption de l'homme! cet heureux temps est encore à naître, et s'il en parut quelques vestiges dans les beaux jours de l'Eglise naissante, ils durèrent trop peu pour la gloire de la religion et le bonheur du monde. Le penchant à suivre le mauvais exemple ou à le donner est si naturel à l'homme, que le lieu même destiné par le Créateur à être l'asile de l'innocence ne fut point à l'abri de la séduction, et le premier homme ne résista point à l'exemple du premier crime. Depuis ce moment la terre, fertile en nouveaux désordres, a vu ses enfants courir après l'exemple du mal. Notre siècle, plus coupable encore, semble avoir surpassé tous les autres : aujourd'hui tout enseigne ou respire le vice; les images du péché paraissent comme exposées en public sur tous les objets qui nous environnent, et, de quelque côté que s'adressent nos pas, nos regards ne tombent plus que sur des scandales.

Cependant, mes frères, disons tout, et n'outrons rien. En même temps que le crime inonde la face de la terre, la contagion n'est point si générale, qu'il ne s'y trouve encore des restes de l'esprit de Jésus-Christ : l'ennemi a beau semer la zizanie, on compte toujours des élus, et l'ivraie n'a pu étouffer tout le bon grain; en un mot, il est encore de grands spectacles de vertu dans le règne du vice et du scandale. Mais, le malheur, c'est que nous semblons ignorer la conséquence des uns et des autres; nous nous trompons également et sur l'exemple du bien, et sur l'exemple du mal. Un chrétien qui n'édifie pas, demande quel est son crime, et ne voit pas le tort qu'il fait par son exemple à lui-même et à la religion. Un chrétien qui édifie est regardé par les mondains comme un être indifférent, inutile pour eux, et dont les exemples ne les regardent pas. Joignons donc ces deux

objets dans ce discours; montrons tout à la fois de quelle conséquence sont les exemples du vice et les exemples de la vertu. Placés entre ces deux extrêmes, entre le bien et le mal, apprenons quelle doit être notre conduite, et que non-seulement nous sommes obligés d'éviter le scandale, mais encore d'édifier et de donner le bon exemple : premier point; que nous sommes obligés de prendre pour règle ceux qui nous édifient, et d'imiter le bon exemple: second point. Nécessité de le donner; nécessité de le suivre : je n'aurai rien à désirer, si vous m'accordez une attention égale à l'importance du sujet.

PREMIÈRE PARTIE

J'entre d'abord en matière; et je dis qu'il y a nécessité pour vous, non-seulement de ne pas scandaliser, mais encore d'édifier et de donner le bon exemple, soit que vous considériez votre propre salut, soit que vous regardiez celui des autres, soit enfin que vous envisagiez la gloire et l'intérêt de la religion.

Nécessité en premier lieu à l'égard de vous-mêmes. Mes frères, écrivait l'apôtre saint Jacques, celui qui peut faire le bien, et qui ne le fait pas, se rend coupable d'un grand péché : *Scienti bonum facere et non facienti, peccatum est.* (*Jac.*, VII.) Et en quoi consiste ce péché? C'est, dit saint Grégoire pape, que Dieu, dans la distribution des dons de la grâce, a eu, pour ainsi dire, les mêmes vues que dans la distribution des dons de la nature : et comme un riche serait coupable dans l'ordre de la Providence, s'il n'était riche que pour lui; un homme à talents, s'il les ensevelissait dans les ténèbres de l'ignorance et de l'oisiveté; un grand, s'il ne rapportait sa grandeur qu'à lui-même; ainsi, le chrétien qui, dans la religion, n'est point édifiant et utile aux autres par ses exemples, n'est plus ce qu'il doit être dans l'ordre de la grâce; et il est coupable devant Dieu: *peccatum est.* Pourquoi? C'est, continue ce Père, que, dans la distribution de ses grâces, Dieu n'a pas seulement en vue ceux à qui il les donne: souvent même la sanctification de ceux à qui il les donne est le moindre objet qu'il se propose; et lorsque Dieu forme un élu ou qu'il convertit un pécheur, ce n'est ni ce juste ni ce pécheur qui sont le grand objet de ses desseins : il se propose encore de toucher, de convertir, de sauver, d'instruire les autres par l'exemple et le spectacle de tant de vertus, et, dans la sainteté d'un seul homme, il prépare le salut de tout un peuple. Si vous les cachez donc ces vertus, reprend saint Augustin; si vous ne les donnez pas ces exemples aux yeux des hommes, comment les hommes en profiteront-ils? *Si abscondis ab oculis, abscondis ab imitatione hominum* : vous êtes donc coupable devant Dieu de tout le bien que vous ne faites pas; *peccatum est.*

Si, au lieu de monter sur le char de la victoire pour conquérir à Jésus-Christ les Indes et le Japon, Xavier se fût contenté, dans la solitude, d'embrasser la pénitence, eût-il suffisamment répondu aux desseins de Dieu et aux grâces dont il l'avait prévenu? Chrysostome aurait-il fait autant d'honneur à l'Eglise, si, préférant au vol ambitieux de l'aigle les tendres gémissements de la colombe, au lieu de tonner dans les chaires d'Antioche et de Constantinople, il se fût contenté d'édifier dans la retraite et d'être l'ange du désert? Augustin eût-il suffisamment glorifié le Dieu qui l'avait éclairé, si, content d'embrasser la foi, il n'eût encore foudroyé l'hérésie, et vengé par ses écrits l'Eglise qu'il avait édifiée par ses larmes?

Or je dis que, toute proportion gardée, il en est ainsi de chacun de nous; qu'il n'en est aucun sur qui Dieu n'ait quelque dessein et dont il n'attende des exemples, sans lesquels, dans toute autre situation, nous aurions pu nous sauver; dans celle où nous sommes, nous ne nous sauverons pas, parce que c'était à ces exemples que Dieu, dans les décrets de sa providence, avait attaché tel changement, tel bien, telle révolution dans la société, dans l'Eglise, dans l'Etat, dans une famille. Or, dès que vous ne les donnez pas ces exemples, vous trompez donc à la fois Dieu et les hommes; vous frustrez les décrets de l'un, vous privez les autres d'un bien qui leur appartient. Dès lors eussions-nous mille autres vertus avec ce seul défaut, nous ne saurions nous sauver, nous ne nous sauverons pas; pourquoi? Mauvais serviteur, nous dit le Seigneur, c'est qu'il fallait faire l'un et ne pas négliger l'autre : *Hæc oportuit facere et illa non omittere.* (*Matth.*, XXIII.)

Ainsi, vous avez un mérite distingué, un fonds de vertu et de droiture inaltérable; et dans le haut rang que vous occupez on vous a toujours vu respecter les droits du pupille et de l'indigent, tenir la balance égale entre César et son peuple : exemple rare sans doute et qu'on ne saurait trop imiter; c'était assez, si vous n'aviez eu que ce devoir à remplir: *hæc oportuit facere;* mais vous étiez grand, vous étiez prince; et si à cet exemple vous aviez joint ceux de la piété, des mœurs et d'une religion profonde; si vous aviez su allier le chrétien à l'honnête homme, vous auriez peut-être réformé toute une cour, toute une ville, tout un peuple : et voilà, dit le Seigneur, ce qu'il ne fallait pas omettre: *et illa non omittere.* Vous serez donc loué des hommes pour leur avoir donné dans votre place un exemple qu'ils n'attendaient pas; et rejeté de Dieu pour n'avoir pas donné tous ceux qu'il avait droit d'attendre.

Vous étiez un homme modeste et frugal, vivant loin du monde et du tumulte, et jamais on n'a vu les plaisirs bruyants et le scandale habiter votre demeure: la paix enfin, la décence, la religion régnaient dans votre famille et votre domestique. C'est beaucoup sans doute qu'un tel exemple dans ce siècle, et c'était assez si vous n'eus-

siez été qu'un citoyen sans fonctions et sans état : *hæc oportuit facere :* mais vous étiez revêtu d'une charge dans la magistrature; et si, aux exemples de père vigilant, de bon citoyen, de bon maître, vous aviez joint ceux d'un magistrat studieux et éclairé; si vous n'aviez point enseveli dans le néant d'une vie retirée et tranquille l'esprit et les talents que Dieu vous avait confiés, les lois auraient eu en vous un oracle, l'innocence un appui, la justice un organe fidèle et le sénat une lumière capable d'éclairer, d'animer les autres par son exemple : et voilà reprend le souverain Juge ce qu'il ne fallait pas négliger : *et illa non omittere.* L'exemple que vous ne donniez pas a donc détruit celui que vous avez donné; et dès lors vous serez rejeté, parce que ce n'est point édifier assez que n'édifier qu'à demi.

Vous aimiez à vivre dans la retraite et la dévotion; vous faisiez de la méditation, de la prière, de la lecture presque toute votre occupation, et il n'était question que de vous pour le modèle d'une vie retirée et contemplative. C'était assez, si vous n'aviez été qu'un solitaire et un anachorète : *hæc oportuit facere*; mais vous étiez encore chef d'une grande maison, père de famille, homme en place, destiné par votre état à la vie active; et si vous aviez su vous partager entre les devoirs de chrétien et de citoyen, vos enfants, vos biens, vos créanciers n'en eussent pas souffert, le public n'en eût pas murmuré; vous auriez donné au monde un exemple plus nécessaire, l'exemple d'une piété bien entendue : et voilà ce dont vous ne deviez pas vous dispenser : *et illa non omittere.* Vous n'avez donc édifié que vous-même; et dès lors vous n'êtes qu'un faible chrétien, parce que ce n'est point l'être assez que ne l'être que pour soi.

Mais quoi ! reprendra ici un chrétien du monde; suis-je donc tenu à un christianisme aussi rigoureux ? est-il nécessaire que je donne de si grands exemples de vertu? Ne savons-nous pas qu'il y a une différence d'états; et dans le monde, pourvu que j'évite les grands désordres, pourvu que je ne scandalise pas, mon devoir n'est-il pas rempli ? Tel est le langage des chrétiens du monde, qui pensent que le bon exemple consiste à n'en point donner de mauvais. Mais, reprend saint Bernard, voilà où est notre erreur, de croire qu'il n'y a que les grands désordres qui soient des scandales, et que, parce que le monde est corrompu, il n'est pas si aisé à scandaliser. Sachez, répond ce Père, que c'est là une erreur d'autant plus dangereuse, que, quoique le monde ne se pique pas de pratiquer l'Evangile, il prétend s'y connaître, et juge à la rigueur ceux qui l'observent; que plus même il est corrompu, plus il exige de vertu dans les serviteurs de Dieu, et le plus sûr moyen de scandaliser le monde, c'est de n'être qu'aussi chrétiens que lui. Sachez enfin que la cessation du bon exemple peut être plus funeste, le défaut de vertu plus contagieux que bien d'autres désordres, et que les vices, les crimes même, quoi qu'ils soient les plus grands scandales, ne sont pas toujours à certains égards les plus dangereux exemples; pourquoi? Parce qu'ils sont reconnus pour des crimes; parce que leur énormité garantit de la séduction, et qu'à l'égard du vice, ce n'est pas celui qui s'annonce, mais celui qui se déguise qui est le plus à craindre. Le scandale du monde, ce n'est pas seulement d'y voir des chétiens sans mœurs et sans religion, Dieu oublié et les passions devenues les seules divinités de la terre : la raison suffit contre un tel exemple, et pour le condamner, il ne faut pas des chrétiens, il suffirait d'un païen ou d'un philosophe : mais le scandale, c'est d'y voir dans ceux qui se piquent de religion, la tiédeur, l'impénitence, la fausse conscience dominer dans leur conduite, sans qu'ils s'en fassent un scrupule, et qu'on s'estime chrétien parce qu'on n'est pas un impie.

Le scandale du monde, ce n'est pas qu'il y ait des grands et des riches, qui, tranquilles sur le trône de la fortune, écrasent à leurs pieds le pauvre et l'indigent, ferment l'oreille à leurs cris et leurs yeux au spectacle de leur misère. Il n'est pas nécessaire de la religion, il suffit de la raison pour les juger, et de la nature pour les condamner : mais le grand scandale, c'est qu'il y ait des riches qui, lorsque du sein de la mollesse ils ont employé en aumônes ce que le caprice ou l'orgueil leur arrachent, se croient quittes et envers leur conscience et envers l'humanité, et s'estiment des hommes parce qu'ils ne sont pas tout à fait des monstres.

Le scandale du monde, ce n'est pas d'y voir des femmes sans pudeur produire avec éclat le désordre de leur conduite et le libertinage de leurs mœurs. C'est là qu'on peut dire que l'excès du désordre ramène l'ordre, et qu'à leur égard la religion est bien vengée par les discours et les mépris du public : mais le vrai scandale, c'est qu'avec de la religion et dans la dévotion même, on se permette souvent tout ce qu'il y a de plus capable de nuire à l'édification publique, on ne veuille point réformer son humeur ni son caractère, en réprimer les saillies et les emportements; et qu'au sortir de la prière et du commerce avec Dieu, on aille troubler celui des hommes, contrister un époux, une famille, toute une maison; en sorte qu'avec de la piété on trouve le moyen de rendre la religion odieuse, et de faire de la vertu même un scandale.

Le scandale enfin, ce n'est pas de voir la religion combattue par l'athée ou l'esprit fort : Dieu, qui sait tirer le bien du mal, qui nous avertit qu'il y a des désordres nécessaires, qu'il faut qu'il arrive des scandales, Dieu peut le permettre ainsi pour l'utilité même de la foi; et que savons-nous, si dans les décrets de la Providence, les impies ne sont pas des monstres nécessaires?

Mais le scandale, c'est que, content d'avoir de la religion au fond du cœur, on n'ose la produire au dehors par des exemples éclatants, la soutenir, la défendre avec zèle, s'en faire un honneur, une gloire devant les hommes; et que, pour la plupart des chrétiens, ce soit la servir assez que de ne la trahir pas. Voilà de tous les désordres le plus grand et le plus dangereux; parce que de tous les exemples celui qui choque le moins, est celui qui séduit le plus, et que la contagion augmente toujours à proportion du voile qui la couvre.

En vain donc, chrétiens auditeurs, vous applaudiriez-vous de ce système de christianisme qui consiste à éviter l'éclat pour la vertu comme pour le vice, à éviter également de passer pour un saint ou pour un pécheur : c'est une chimère, parce que, selon la parole du Sauveur, l'arbre qui ne porte aucun fruit, doit être destiné aux flammes; parce qu'il ne suffit point qu'on ne nous voie pas pécher, et que ce n'est point édifier que de ne pas détruire; parce qu'autant d'exemples que vous auriez pu donner, c'est autant de larcins faits à la grâce et à la religion, à l'Eglise et à la société; et qu'en un mot c'est être scandaleux devant Dieu que de borner sa vertu à n'éviter que le scandale devant les hommes : *Scienti bonum facere et non facienti, peccatum est.* (*Jac.*, IV.) En effet, reprend saint Paul, ce n'est pas pour nous seulement que nous sommes chrétiens; ce n'est pas tout de faire du bien et d'être vertueux pour soi, il faut l'être pour nous et pour les autres, et devant Dieu et devant les hommes : *Providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram hominibus.* (*Rom.* XII.) Aussi ai-je ajouté en second lieu, nécessité du bon exemple à l'égard de vos frères; seconde raison qui mérite toute votre attention.

Qu'est-ce que l'exemple? C'est, dit ingénieusement saint Augustin, une éloquence muette et comme une parole d'action, qui, s'insinuant dans l'âme, gagne insensiblement le cœur, et par une douce et agréable persuasion, se rend maîtresse de la volonté. Nous naissons tous avec le penchant à l'imitation; on fait ce que l'on voit faire; on se modèle plus sur l'exemple que sur la raison. Les hommes en un mot suivent l'exemple des hommes. Il ne faut qu'un ambitieux pour engager cent autres à le devenir; qu'un libertin pour pervertir toute la jeunesse d'une ville; qu'un esprit fort pour faire mille incrédules. Avec cette différence qu'il faut cent exemples de vertu pour nous porter au bien, il ne faut qu'un exemple du crime pour faire mille prosélytes. Voilà pourquoi, ajoute le saint docteur, tout chrétien qui pèche par l'exemple doit être appelé homicide, parce qu'autant qu'il est en lui, il donne la mort à ses frères : par sa conduite, il engage les autres à pécher; il fait pour ainsi dire les fonctions de l'envoyé de Satan; il dispute avec Dieu de la conquête des âmes et combat pour l'enfer. Aussi quelle idée le Sauveur nous donne-t-il de ce désordre? De quelles malédictions ne l'a-t-il point frappé? Anathème, nous dit-il dans l'Evangile, à celui qui pèche par l'exemple! il vaudrait mieux, ajoute-t-il, que cet homme ne fût jamais né : *Væ homini illi per quem scandalum venit.* (*Matth.*, XVIII.)

Anathème; pourquoi? Suivez-moi dans cette induction : parce que c'est un péché, pour ainsi dire sans bornes, qui croît, qui augmente à proportion du titre qu'on porte, des honneurs, du rang, des devoirs qu'on a à remplir; car, vous le savez, lorsque l'exemple ne se trouve pas dans ceux mêmes dont on doit l'attendre, quel renversement dans la religion et dans la société! Qu'un père et une mère donnent dans leur famille l'exemple de la piété, de la religion, de la crainte de Dieu; tout, nous dit l'Esprit-Saint dans le livre de *Tobie*, tout prospérera sous le toit de l'homme vertueux; les vertus passeront à ses enfants comme le plus précieux de ses trésors; il s'établira dans cette maison comme une génération éternelle de sagesse, de justice, de probité; la sainteté se retrouve presque toujours dans les familles où les parents ont soin de l'entretenir; et si quelque rejeton de cette précieuse race venait à dégénérer, on en serait aussi étonné que de voir un arbre utile produire de mauvais fruits, et une plante salutaire enfanter des poisons. Mais aussi qu'un père, par ses discours peu chrétiens, par sa vie toute païenne; qu'une mère par sa dissipation, sa mondanité, ses intrigues, donnent l'exemple de l'irréligion et du désordre, qui empêchera leurs enfants de les imiter? Des maîtres sages et zélés les en avertiront, je le veux, mais les croiront-ils? On leur dira, on leur répétera sans cesse qu'on est malheureux de se livrer à ses passions, et qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu; mais suffira-t-il de le leur dire? Jugeons-en par ce qui se passe sous nos yeux; car enfin ce ne sont pas les leçons qui manquent à notre siècle, souvent même les plus beaux préceptes se trouvent dans la bouche des hommes les plus corrompus. Il n'est pas rare de voir le plus effréné joueur faire les leçons les plus touchantes contre la passion du jeu; un maître débauché et sans retenue, reprendre, en rentrant dans son domestique, le ton et le visage d'un censeur sévère, et ne parler à ses enfants que par sentences; une mère dissipée, scandaleuse, répéter sans cesse les maximes de la plus austère vertu et vanter à ses filles le mérite de la pudeur et de la modestie. Nous la voyons tous les jours cette étrange contradiction : et à Dieu ne plaise, pères et mères, que nous prétendions blâmer en vous ce reste de religion. Lâches déserteurs de la vertu, c'est beaucoup encore qu'étant bannie de vos mœurs elle s'empare comme malgré vous de vos discours, et que, devant les hommes, vous ayez encore pour elle le respect de la honte, et lui rendiez l'hommage de l'hypocrisie. Mais ce qu'on blâme de vous, et ce que vous ne sentez peut-être pas, c'est que par ce contraste des avis que vous donnez

et de la conduite que vous tenez, de vos discours avec vos exemples, vous accoutumez vos enfants; à quoi? A regarder la sagesse, la vertu, la religion même comme de vains discours dont on amuse leur jeunesse et leur enfance, comme des préjugés dont on endort le premier âge, ou un personnage qu'on joue devant eux mais qu'on dépose ensuite, qu'ils secoueront eux-mêmes à leur tour; et qu'ainsi dans vos plus belles maximes vos enfants apprennent bien moins l'estime qu'ils doivent avoir pour la vertu, que le mépris que vous avez pour leur âge. Mais enfin, ajoutez-vous, nous serons, s'il le faut, les premiers à nous condamner et à leur dire, ne m'imitez pas.

Vous leur direz, ne m'imitez pas! Et quand le leur direz-vous? Lorsque vous apercevrez en eux les premières étincelles des passions, et que vos exemples leur auront aplani les routes du crime; en sera-t-il temps alors? Est-ce lorsque l'orage gronde et que le vaisseau battu des vents et des flots commence à être le jouet de la tempête, qu'il est temps d'avertir le pilote et de le garantir des écueils? Attend-on que l'incendie soit formé pour l'arrêter, ou que le torrent soit enflé et prêt à se déborder pour y opposer des digues? Vous leur direz, ne m'imitez pas! belle ressource! et de quoi leur servira-t-elle? Parlez ici, maisons jadis si opulentes, familles si célèbres, détruites par des enfants qui n'ont que trop enchéri sur les exemples de leurs pères; parlez, vastes contrées, trônes, empires renversés par des successeurs rivaux de l'ambition et des fureurs de leurs ancêtres? Hélas! vous subsisteriez, si les pères, pour avoir des fils vertueux; les rois, des héritiers sages et pacifiques, n'avaient eu besoin que de se condamner eux-mêmes, et d'exhorter dans leur vieillesse leurs descendants à ne pas les imiter : mais l'exemple était donné, l'exemple a prévalu; le prince assis sur le trône d'un conquérant ou d'un efféminé a voulu l'être, et le père dissipateur et voluptueux a eu des fils plus coupables encore.

Vous leur direz, ne m'imitez pas! O honte des mœurs! ô trop déplorable humiliation! Hélas! qu'ils sont à plaindre les enfants obligés, presque en naissant, de détourner leurs regards de ceux à qui ils doivent leur tendresse, et en qui la vertu ne peut commencer que par le mépris des parents! Et vous, pères et mères, vous entendrons-nous encore vous plaindre des désordres de vos enfants, déplorer dans le déclin de l'âge, et ce que vous a coûté leur éducation, et la honte que vous cause leur conduite? Vous avez donc oublié les exemples que vous leur avez donnés; comparez leur conduite présente avec votre vie passée, et vous verrez qu'il n'est que trop vrai qu'ils n'ont pas dégénéré, et que le plus souvent ils ne vous déshonorent qu'à force de vous ressembler.

Poursuivons : anathème à celui qui pèche par l'exemple, *væ illi!* anathème, et pourquoi? Parce que l'exemple est tout à la fois le seul mal qui ne finit pas, le seul bien qui subsiste toujours, même après celui qui l'a donné. On cherche encore les exemples de l'homme juste après sa mort dans ses descendants, dans ses amis ou ses disciples, jusque dans les lieux mêmes qu'il a habités : la vertu des saints donne une âme à leurs dépouilles mêmes, pour inspirer le respect et l'amour de leurs exemples; leur mémoire produit encore des imitateurs, et jusqu'à la fin des siècles les Bruno, les François, les Benoît enlèveront des victimes au monde et feront des conquêtes à la vertu. De même et avec plus de raison, l'homme scandaleux sera dans sa patrie un monument éternel et public de tous les crimes et de tous les désordres : il s'élèvera après lui comme une génération éternelle d'iniquités, qui ne fera que s'accroître à mesure qu'elle s'éloignera de sa source; car au lieu que le temps affaiblit l'exemple des vertus, le torrent du mauvais exemple en acquiert plus de force; tout dégénère, excepté le vice : et tandis que dans le bien les enfants se dégradent et n'égalent jamais leur fondateur, dans le mal, au contraire, trop souvent les enfants enchérissent sur leurs pères, et les disciples surpassent les maîtres.

Ecoutez-le donc, ô vous qui vous livrez au crime avec d'autant plus de facilité que vous espérez que le temps effacera tout; que lorsque les années auront mis entre vous et vos désordres un plus grand intervalle tout sera oublié, et que les vertus dont vous donnerez l'exemple dans votre vieillesse feront oublier les scandales de la jeunesse. Et moi je dis que les années, les siècles passeront; vos exemples ne passeront pas. Toujours on se souviendra que ce riche l'est devenu par l'usure, les vexations, la tyrannie; on le dira de son vivant, à la vue de ces superbes édifices qu'on saura avoir été construits des dépouilles, cimentés du sang et des larmes des peuples : on le dira après sa mort, à la vue de son mausolée où son nom, en immortalisant sa mémoire, éternisera sa honte et ses crimes. Toujours on se souviendra, en voyant cette femme, qu'il fut un temps où elle n'était pas si édifiante; on ne parlera de sa conversion que pour rappeler son histoire, et les scènes qu'elle a données au public, et les éclats, les bruits scandaleux qu'elle a occasionnés. On recherchera ses anecdotes honteuses qui n'étaient point encore connues, ou qui étaient déjà oubliées : on dira qu'aujourd'hui tant de bons exemples et de leçons qu'elle s'efforce de donner, ne sont que pour se venger des plaisirs qu'elle ne peut prendre, et tout deviendra sujet de satire, jusqu'à sa dévotion même. Voilà le monde et son caractère. Il demande des preuves pour croire le bien, il ne lui faut que des soupçons pour croire le mal, toujours plus charmé d'une faute à reprendre que de cent vertus à imiter.

J'ai dit péché qui ne finit pas, surtout lorsqu'il s'agit des exemples d'une certaine

nature. Qu'un grand, un prince se livre aux désordres de la volupté, non-seulement sa cour l'imitera, son siècle le saura, mais l'histoire en instruira tous les siècles et tous les peuples; eût-il mille belles qualités, elles ne serviront qu'à rendre ses défauts plus éclatants, le monde corrompu oubliera plutôt sa gloire que ses faiblesses; et il sera, comme tant de grands, plus immortel par ses vices que par ses vertus.

Qu'un homme, avec du génie et du talent pour les arts, force le marbre ou la toile à s'animer pour les passions, son péché finira-t-il avec lui? Que sont devenus tant de célèbres artistes? Ils ne sont plus, et les malheureux chefs-d'œuvre de leur coupable pinceau, ces trophées publics du vice, la honte des mœurs et le triomphe de la volupté, se perpétuent, se transmettent d'âge en âge: l'avarice y met le prix; le luxe y met l'enchère; le libertinage en fait la recherche; le scandale en fait le mérite: ils passent de génération en génération, d'une nation à l'autre, et avec le temps le péché d'un seul homme devient le crime de tout un monde. Qu'un autre, joignant des mœurs corrompues au talent d'écrire et de plaire, enfante un de ces ouvrages licencieux, le charme de l'oisiveté et le triomphe de la frivolité; où, à la faveur des grâces du style, des attraits de la fable et du mensonge, la raison s'égare, l'imagination s'enflamme, et le cœur attendri s'enivre à la douce vapeur du poison qui coule au milieu des fleurs: ou bien que, pour allumer des feux encore plus coupables et porter dans les âmes des impressions plus profondes, il évoque de leurs tombeaux sur nos théâtres les ombres criminelles de ces héros de l'antiquité, célèbres par leurs faiblesses; et qu'habile à fouiller dans les archives du crime, il mette à contribution les vices de tous les siècles pour augmenter la corruption du sien: comment réparera-t-il ce mal, et comment l'ont réparé ces hommes du dernier siècle, malheureusement trop illustres dans cette carrière? Ils ont eu beau renoncer au théâtre, arroser des larmes de la pénitence les lauriers dont on les avait couronnés, en vain même ont-ils consacré leurs derniers chants à louer le Seigneur; leur repentir est déjà oublié; leurs remords sont traités de faiblesses; leur religion de petitesse; leur pénitence d'égarement ou de puérilité, et toutes les larmes n'ont pu effacer les leçons qu'ils avaient données, ni éteindre les feux qu'ils avaient allumés, ni empêcher qu'une jeune libertine ne vienne tous les jours s'instruire à leur école, et que par ce funeste talent, ils n'aient trouvé le secret d'étendre le nombre de leurs crimes au-delà même du nombre de leurs jours.

Et c'est par cette raison que j'ajoute enfin, anathème à celui qui n'édifie pas ses frères, et pourquoi? Parce que c'est le péché qui met les plus grands obstacles à la miséricorde divine, le péché contre lequel Jésus-Christ a lancé tous les foudres de sa parole, tous les anathèmes de sa colère; pour nous faire sentir que c'était non-seulement un grand péché en lui-même, mais encore le plus dangereux dans ses suites et le plus difficile à réparer; parce que c'est ce péché qui a le plus effrayé les âmes vertueuses et les saints mêmes. Quel homme, s'écriait David dans l'amertume de son cœur, quel homme, ô mon Dieu, peut connaître toutes ses iniquités: *Delicta quis intelligit?* (*Psal.* XVIII.) Pardonnez-moi celles que je connais et celles que je ne connais pas, et mes crimes et ceux de mes frères, *et ab alienis parce servo tuo* (*Ibid.*); langage qui conviendrait bien mieux à tant de chrétiens engagés dans le monde, où ce péché de séduction est si commun, qu'il n'est presque personne qui n'ait moins besoin de pénitence pour ses péchés que pour ceux des autres; pour ceux qu'il a commis que pour ceux qu'il a fait commettre.

Or revenons maintenant: nécessité de donner le bon exemple par rapport à vous, par rapport aux autres; enfin par rapport à la religion: troisième raison, et après ce que vous venez d'entendre, il semble que je pourrais me dispenser de vous donner de nouvelles preuves. Mais on ne saurait trop vous le répéter, que l'honneur de la religion, et non-seulement son honneur, mais sa décadence ou ses progrès, sa gloire ou sa chute sont entre vos mains, et dépendent plus de vous que de nous, plus de vos exemples que de tous les efforts de notre zèle. Ministres du Seigneur, nous pleurons sans cesse sur les progrès de l'incrédulité; nous tonnons avec raison dans les chaires contre cet esprit d'audace et de licence effrénée, qui, à la faveur de tant de systèmes impies, s'efforce d'accréditer le doute et le blasphème: le dirai-je toutefois, ce désordre, tout grand qu'il est, nous le craindrions peu si la religion avait encore de grands exemples à lui opposer; pourquoi? Parce qu'il suffit quelquefois d'un saint dans un siècle pour arrêter le torrent de l'impiété, pour faire triompher la religion de tous les efforts de l'ennemi, et lui procurer plus d'honneur que tous les impies ne sauraient lui causer de honte et de dommage. Donnez-moi un Athanase, et je ne craindrais pas l'univers entier et tout l'enfer déchaîné contre l'Eglise; un Charles Borromée, et malgré la corruption qui règne à Milan et dans le peuple et dans le clergé, la religion sera vengée, et le crime forcé de se cacher; un Thomas de Cantorbéry, et il arrêtera seul les entreprises d'une cour impie, et son sang même répandu sur l'autel fera la gloire du martyr, et la honte du tyran; un saint Louis, au milieu de la licence des armées, de la corruption des cours, et il y fera régner et respecter la religion; un François de Sales, et le monde, l'hérésie même, seront forcés de se taire et d'admirer. Encore une fois, le plus grand danger de la religion n'est pas toujours dans le nombre ou l'audace de ses ennemis; il est plutôt dans la tiédeur et la

lâcheté de ses enfants : il n'est pas seulement en ce que le crime inonde la face de la terre, il est en ce que la vertu dégradée, et moins semblable à elle-même, devenue tous les jours plus faible, plus chancelante, semble avoir perdu sa grandeur et son énergie. Seigneur, s'écriait le Roi-prophète, sauvez-moi, venez à mon secours ; et pourquoi ? Était-ce parce que ses ennemis conjuraient sa ruine, parce qu'il avait des armées à combattre ? Non ; c'est qu'il n'est plus de saint sur la terre, et que la vérité, ainsi que la vertu, sont éteintes parmi les hommes : *Quoniam defecit sanctus, diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (*Psal.* XI.) Voilà ce qui le fait trembler pour lui-même, et ce que nous devons appréhender avec plus de fondement encore. On l'a dit : le plus bel éloge de la religion, c'est de la pratiquer. Qu'importe, en effet, qu'elle soit partout annoncée et enseignée, si elle est partout négligée ? Eh ! que voyons-nous sous nos yeux ; que nous apprend notre propre expérience ; quand est-ce que cette religion a été prouvée, éclaircie, défendue par des écrits plus solides et des plumes plus savantes ; et quand est-ce qu'on a vu plus d'incrédulité et d'irréligion que dans notre siècle ? C'est que la science qui enfle n'est rien en comparaison de la charité qui édifie ; qu'il vaudrait mieux moins de lumières et plus d'exemples, moins de connaissances et plus de vertus, et qu'en matière de religion la meilleure manière de la prouver, c'est de la pratiquer. Quand est-ce qu'on a vu en faveur de cette religion plus de temples érigés à sa gloire, plus de maisons de retraite et de piété, plus de livres de morale et de dévotion, plus de discours et de prédicateurs ; et quand avons-nous vu la prière plus négligée, les temples plus déserts, les prédicateurs moins écoutés, les discours plus inutiles, les conversions moins fréquentes ? C'est que tout manque à la religion lorsque les saints lui manquent, et que les avantages qu'elle a acquis avec le temps du côté de la splendeur, ne vaudront jamais ce qu'elle a perdu du côté des exemples et de la ferveur.

Que l'on compare la religion opprimée par les tyrans, avec la religion protégée par les rois ; les premiers chrétiens simples et ignorants, avec les chrétiens de nos jours plus instruits et plus éclairés, et qu'on décide lequel des deux l'emporte, et si la religion naissante, sortant à peine des grottes et des cavernes de la terre, n'était pas plus grande, plus sainte que la religion aujourd'hui florissante et accréditée dans le monde entier. C'est qu'alors chaque chrétien était un modèle de sainteté ; alors les trésors de l'Eglise étaient dans les vertus des fidèles, et pour se faire respecter cette heureuse mère n'avait qu'à montrer ses enfants. Le mal, et le grand mal de la religion a donc commencé lorsque ceux qui en faisaient profession ne se sont plus regardés comme redevables au public de tant de ferveur et de sainteté ; lorsqu'on n'a plus aperçu dans la conduite des gens de bien de grand exemple qui frappe et qui réveille : c'est de là que date l'époque de la décadence de la religion ; là qu'a commencé ce sommeil qui lui donne la mort, et qu'il est arrivé ce que nous voyons de nos jours. Il n'est plus de vertus d'éclat, parce qu'on ne se permet que des vertus communes ; peu de saints sur la terre, parce qu'il est peu de modèles de sainteté : ceux même qui passent pour dévots ont une piété qui s'accorde avec tous les penchants de la nature, tous les caprices de l'humeur, toutes les bizarreries du caractère ; en sorte qu'on pourrait presque douter, si la dévotion parmi nous n'est pas devenue une plus grande preuve de la chute de la religion, que l'impiété même.

Cependant, chrétiens, le relâchement aura beau s'étendre, le monde aura beau être corrompu, j'ajoute qu'il s'y trouvera assez de vertus et d'hommes vertueux pour vous condamner : par conséquent votre devoir c'est d'imiter, de suivre ce petit nombre, puisque leurs exemples sont pour vous des grâces et des leçons, qui ne serviront qu'à vous rendre plus coupables si vous n'en profitez pas.

SECONDE PARTIE.

Il faut qu'il y ait des scandales dans le royaume de Jésus-Christ : c'est lui-même qui l'a prononcé : *Necesse est ut veniant scandala* (*Matth.*, XVIII) : par conséquent, dit saint Chrysostome, il faut qu'il y ait aussi de bons exemples, et Dieu n'en laissera jamais son Eglise dépourvue, afin que le vice soit confondu, afin qu'il se conserve toujours sur la terre un reste de foi, une tradition de vertu, et que le monde ne puisse jamais prescrire contre l'Evangile. Or c'est ce peu de foi, ce peu de bons exemples, précieux débris, restes épars de la riche moisson dans le champ du père de famille, que j'appelle des grâces, et quelles grâces ? Prenez garde, je vous prie, grâces évidentes et sensibles, qui nous forcent malgré nous d'admirer et de connaître la vertu ; grâces convaincantes, qui confondent notre lâcheté et triomphent de tous ses vains prétextes ; grâces aimables et touchantes, qui accusent notre ingratitude et nous obligent à une plus grande reconnaissance envers Dieu : en sorte que le pécheur, qui ne se rend pas aux exemples des gens de bien, est dès lors convaincu d'être insensé dans son injustice, inexcusable dans sa lâcheté, monstrueux dans son ingratitude. Reprenons.

Grâce du bon exemple, grâce évidente et sensible, qui dissipe notre aveuglement, en nous forçant, malgré nous, de voir et de connaître la vertu ; grâce par conséquent à laquelle le pécheur ne peut refuser de se rendre que par un excès d'injustice. N'en cherchons point d'autre preuve que les discours ordinaires des mondains. Incapables de vertus, dit saint Jérôme, les enfants du

siècle ne voient la sainteté que pour la décrier, la vertu que pour la flétrir ou la combattre : ils pensent que prouver qu'il n'y a point de saint, c'est une raison pour se dispenser de l'être : *Lacerant sanctum propositum, et nequitiæ suæ remedium arbitrantur, si nemo sit sanctus.* Parle-t-on aux mondains de Dieu et de la religion, ils prétendent que personne ne la croit. Leur montre-t-on des chrétiens fidèles, c'est, selon eux, l'effet du préjugé; un riche vertueux ou modeste, c'est ostentation ou avarice; un grand dans la piété, c'est petitesse ou aliénation d'esprit; un homme en place, et qui remplit tous ses devoirs, ce n'est pas sainteté, c'est ambition et désir de s'élever encore; un courtisan qui édifie, c'est pour son intérêt ou par hypocrisie; une femme qui se retire du monde, c'est son âge qui le demandait; un impie qui se rétracte à la mort, c'est la peur qui parle en lui et non la raison; un jeune homme sans libertinage, c'est l'effet du caractère et l'ouvrage de la nature, plutôt que de la grâce; un libertin qui se convertit, c'est légèreté et plutôt dégoût du vice qu'amour de la sagesse. Partout enfin ils prétendent y voir plus clair que les autres, et que ce qu'on appelle sainteté dans les hommes n'est rien moins que sainteté; que c'est vanité dans ceux-ci, petitesse dans ceux-là, caprice et bizarrerie dans les uns, chagrin ou désespoir dans les autres; et qu'à la cour, comme dans le monde, parmi les grands ou dans le peuple, la vertu n'est qu'un nom, la religion un masque. Et à la faveur de cette injustice ils se rassurent dans leur perversité : on les voit même se faire une gloire de ce qu'ils ne sont point du nombre des dévots, et prétendre qu'eux seuls ont droit au titre d'honnête homme. Or, pour leur montrer que cette conduite touchant les exemples des autres, est le comble de l'iniquité, qui les rend infiniment coupables devant Dieu, je ne fais que ce parallèle, et je dis aux mondains : Si les saints traitaient vos actions comme vous traitez les leurs, et qu'ils se permissent d'en rechercher les motifs, d'en empoisonner le principe; si, par exemple, on vous disait à vous, honnête homme, que votre droiture n'est que dans vos discours, et qu'elle ne tiendrait pas devant une affaire d'intérêt : à vous, grand, que votre désintéressement est un effet de votre amour-propre, et votre affabilité une vanité déguisée : à vous, femme du monde, que votre pudeur est plus orgueil que sagesse, amour de votre réputation qu'amour de la vertu : à vous, guerrier, que votre valeur n'est que respect humain, et que vous ne bravez la mort que par la crainte des hommes; si, dis-je, parcourant ainsi tous les états, j'entreprenais d'ôter le masque à tous les héros du monde, quelque raison que j'eusse de le faire, n'en auriez-vous pas encore plus de me blâmer et de crier à l'injustice. Ce n'est point aux hommes, diriez-vous, à juger les hommes ; c'est à Dieu seul. Mauvais serviteur, reprend le Seigneur, je vous juge par votre propre bouche : *De ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX.) Pourquoi donc les saints n'auraient-ils pas le même privilége, et s'il n'y a que Dieu qui puisse juger ceux qui servent le monde, comment appartiendrait-il au monde de juger des serviteurs de Dieu? Ah! cette amère critique que vous en faites ne renferme-t-elle pas un aveu public que vous les regardez comme des maîtres incommodes? Encore si cette injustice, cet acharnement contre les justes, pouvaient vous être utiles; mais que prétendez-vous par ces mordantes satires? Décrier la vertu, la faire passer pour fausse et hypocrite, et par là vous dispenser de l'imiter? Au contraire, vous lui donnez par là tous les caractères de la véritable sainteté : car telle est la destinée de la vertu; le monde, toujours armé contre elle, affecte quelquefois d'en paraître scandalisé, et nous voyons dans tous les temps que c'est contre les plus grands saints et les plus grands exemples, que la calomnie ou la médisance se sont le plus déchaînées. Jean-Baptiste prêche la pénitence : austère dans ses mœurs, il ne s'assied point à la table des pécheurs, et on dit qu'il est possédé du démon : *Dæmonium habet.* (*Luc.*, VII.) Jésus-Christ paraît ensuite; il s'humanise avec les pécheurs; il s'assied à leur table; on l'accuse d'être vorace et dissolu : *Vorax est et vini potator.* (*Matth.*, XI.) Ce n'est pas tout, il prêche la vérité, on l'accuse de mensonge; il opère des prodiges, on dit que c'est au nom du démon; plus il étonne par ses vertus, plus le monde lui refuse ses hommages : on se scandalise de tout, de sa personne, de sa doctrine, de sa morale, de sa sagesse; le croirait-on? de ses miracles même. Justes qui vivez au milieu du monde, rassurez-vous : vos exemples lui sont trop à charge pour qu'il ne vous persécute pas : applaudissez-vous de ses mépris, et ne redoutez que ses louanges.

Cependant je vais plus loin, et quand même on accorderait aux mondains qu'il y a autant de fausses vertus, de fausses dévotions, de fausses consciences que le monde voudrait se le persuader, s'ensuivrait-il qu'il n'y a plus ni exemple, ni vertu qu'on doive imiter? Sans doute il y a eu des hypocrites dès le commencement, et il y en aura jusqu'à la fin : mais quoi! parce que nous sommes entourés de faux amis, il n'en est point de sincères! parce que tout respire le mensonge, il n'est plus de vérité! parce qu'on n'aperçoit que fourberie et imposture, il n'est plus d'honnête homme! Vous-même admettriez-vous cette conséquence? Qu'importe donc qu'il y ait tant de fausses dévotions; que tous ceux qui passent pour saints le soient ou ne le soient pas, jamais vous ne me prouverez qu'il n'y en ait aucun. J'ose même dire qu'il en est dont le mérite ravit votre admiration, vous arrache malgré vous des hommages. Or, quand vous n'en connaîtriez qu'un seul, voilà votre juge; il ne faut que cet exemple seul que Dieu a mis sous vos yeux

pour vous condamner et vous confondre si vous ne l'imitez pas.

Et quand même ces exemples ne seraient point aussi accomplis, que vous y découvririez des imperfections (car quelle est la vertu sans tache et le saint qui ne soit point homme)? je dis que tout serait à respecter pour vous dans les saints; que si leurs vertus vous condamnent, leurs défauts mêmes pourraient vous humilier; pourquoi? Parce que de même que dans les grands hommes et les héros, on relève, on exagère comme des défauts ce qui serait à peine des fautes, ce qui serait à peine remarqué dans des hommes médiocres; de même les défauts des saints seraient presque des vertus dans les mondains qui les censurent, et il faut avoir leurs perfections pour avoir droit de se scandaliser de leurs faiblesses.

Grâce du bon exemple, grâce en second lieu convaincante qui rend le pécheur inexcusable dans sa lâcheté. Quel moyen, en effet, Dieu pourrait-il employer qui fût plus propre à ranimer notre faiblesse et à triompher de ses vains prétextes? Les exemples des justes, dit saint Augustin, sont notre plus grande force sur la terre. Il les compare à un chêne qui sert d'appui au lierre et à la vigne, qui s'élèvent avec son secours et qui ramperaient sans lui. S'il n'y avait aucun exemple de vertu sur la terre, ce serait comme une ressource ou une défaite pour nous excuser devant Dieu. L'Evangile aurait beau être admirable dans la spéculation, nous dirions toujours : Mais qui le pratique? qui est capable de le pratiquer? Et il en serait, selon la remarque du même Père, de l'Evangile de Jésus-Christ comme de la morale des philosophes qui était remplie de beaux préceptes, mais les exemples ne s'y trouvaient pas; elle établissait de grands principes à admirer, mais peu de traits à imiter : ils avaient beau dans leurs écoles exhorter avec arrogance, ils ont trouvé toujours plus d'admirateurs que de disciples, plus d'apologistes que de partisans de leur doctrine. Mais ce qui distingue l'ouvrage de Dieu de l'ouvrage des hommes, c'est que ceux-ci s'éteignent enfin faute de sectateurs, au lieu que la morale de Jésus-Christ ne périt jamais. Dieu sait toujours s'entretenir un nombre choisi d'adorateurs au milieu même de la corruption du monde; et, dans tous les temps, on a vu et l'on verra toujours des guerriers pleins de religion au milieu de la licence des armées, afin qu'on ne crût pas le christianisme incompatible avec les armes, et que la débauche ne passât plus pour un inconvénient de l'état, mais pour un défaut de conduite: des femmes simples et modestes dans leur extérieur, afin que le luxe et le scandale ne fussent point regardés comme un tribut nécessaire qu'elles payent à la tyrannie de l'usage, mais comme un culte volontaire que leur vanité rend à l'idole de leur corps: des magistrats désintéressés, pour que les arbitres des lois n'en fissent pas une de leur cupidité : des prêtres pleins de zèle et d'humilité, pour que l'ambition et l'oisiveté n'acquissent pas le droit de prescription dans le sanctuaire : des saints au milieu du monde même, afin d'ôter aux mondains le prétexte que le monde est un obstacle invincible au salut. Enfin, dans le sein de l'Eglise, il a conservé des ordres religieux, où, malgré la décadence des anciennes mœurs, l'on voit encore dans des réformes austères des vertus qui étonnent, et dignes des premiers siècles; des vierges par l'austérité et la pénitence supérieures à leur sexe, et des hommes au-dessus de l'humanité même, afin que la ferveur des premiers siècles de l'Eglise ne fût plus regardée comme une pieuse fable, et qu'on ne crût pas la nature plus forte, la grâce plus puissante pour nos pères que pour nous. Je dis donc que le pécheur a beau répliquer, s'excuser, se défendre, sa lâcheté se trouve forcée jusque dans ses derniers retranchements; je dis que vous ne pouvez rien prétexter qui ne se trouve détruit par les exemples qui sont sous vos yeux : car enfin quel est le grand argument que nous suggère notre mauvaise volonté? Qu'il faut faire comme les autres; voilà le langage et le préjugé général. Il faut, dit un homme de fortune, pour excuser son luxe, faire comme tant d'autres qui, dans mon état, vivent avec la même splendeur. Et vous ne parlez pas de ce grand, de ce riche, qui, dans un rang, avec un nom bien plus distingué que les vôtres, vit sans faste et donne aux pauvres ce que vous donnez à l'orgueil! Vous ne dites pas que tout le monde l'estime et l'admire, tandis que vous, par votre magnificence, vos profusions insensées, faites demander d'où vous venez, qui vous êtes, quelle est votre origine et celle de votre fortune? C'est-à-dire que dans votre état le bon exemple est si peu difficile à suivre, que l'intérêt seul vous y porte, et qu'il a fallu prendre sur votre honneur pour ne pas le suivre. Un courtisan dit qu'à la cour la religion est impraticable, la vertu impossible : on cite avec une maligne joie ceux qui y sont parvenus par le vice et le libertinage; et l'on ne parle pas de ceux qui, dans les premières dignités, y donnent encore des exemples de la plus grande piété; ou, si l'on en parle, c'est pour jeter du ridicule sur leur conduite. On dit aujourd'hui dans le monde qu'une femme n'y saurait paraître avec de la dévotion, et même une grande vertu : on cite les maximes reçues, les usages établis, et enfin le nom de celles qui s'y conforment et qu'il faut suivre; et l'on ne dit pas que tous les jours les compagnies du monde retentissent de satires sanglantes contre celles qui se conforment à ces maximes, à ces usages; on ne dit pas qu'on en voit encore y réunir tous les suffrages par une conduite chrétienne. Or, ce que je dis là peut s'appliquer à tous les états; et, dans quelque situation que nous soyons, imaginons quel prétexte nous voudrons, vous

n'en trouverez point, mon cher auditeur, que le Seigneur n'ait pris soin de confondre par des exemples qui sont sous vos yeux, et qui seuls suffiraient pour votre condamnation.

A quoi tient-il donc que vous ne réformiez sur ces modèles et vos mœurs, et votre conduite? A qui pensez-vous en imposer, lorsque, pour vous rassurer, vous affectez de répéter sans cesse que, si vous n'êtes pas un bon chrétien, c'est que personne ne l'est à présent; qu'il n'y a plus de religion dans le monde : qu'on ne voit plus de grands exemples et de grands saints comme dans la primitive Eglise. Que veut dire ce langage? De quel monde et de quels exemples parlez-vous? Car, prenez garde, il n'est que trop ordinaire de juger de la façon de penser de tous les hommes par la sienne, et de faire de ses mœurs, de son caractère ceux de son siècle. Un libertin ne veut pas croire que personne soit sage et vertueux; un avare ne voit partout qu'intérêt et cupidité; un homme faux croit tous les autres aussi fourbes que lui, et il ne veut point qu'il y ait d'honnête homme dans le monde; un débauché ne croit point à la fidélité conjugale; un impie fait tout le genre humain de son système, et aussi pervers que lui. Faudra-t-il les en croire sur leur parole? Non, sans doute; et pourquoi? Ils ne voient, dites-vous, ils ne fréquentent que leurs semblables et des hommes corrompus comme eux; le moyen qu'ils puissent connaître les autres? ce n'est point aux méchants à juger la vertu. Ah! mondains, je vous prends par votre propre aveu : est-ce donc à vous de prononcer sur la religion et de juger s'il en reste encore sur la terre; à vous, toujours au milieu d'un monde profane, d'une jeunesse libertine, des cercles enjoués, peut-être des esprits infectés du venin de l'impiété, des apôtres mêmes et des docteurs de l'incrédulité; vous enfin toujours au jeu, au théâtre, dans les plaisirs, dans les assemblées des impies, partout, en un mot, où la religion n'est pas, comment pourriez-vous savoir où elle est encore? Et toujours avec les pécheurs, est-ce à vous de savoir s'il existe des saints?

Il n'est plus de grands exemples et de grands saints comme dans la primitive Eglise! Artifice usé des ennemis de la religion, de vanter sans cesse les temps passés pour faire le procès à leur siècle, comme si les exemples qui nous restent n'étaient pas plus que suffisants pour nous confondre. Ces héros de la primitive Eglise, ces grands saints qu'on affecte de réclamer, comment les regarderions-nous? Qu'en penserait ce siècle censeur et philosophe? Et qui sait si nous ne blasphémerions pas où nos pères ont adoré? Un Ambroise qui reprendrait avec liberté ses maîtres, et dont le zèle ne respecterait pas les vices des grands, passerait pour un téméraire, dont il faudrait punir l'audace. Un Athanase qui soutiendrait avec fermeté la cause de la religion contre ses ennemis, passerait peut-être lui-même pour l'ennemi de la paix, qu'il faudrait réprimer. Eh! combien de vertus des premiers siècles de l'Eglise, qui seraient la terreur du nôtre? Que voyons-nous en effet tous les jours, que les saints mêmes et les premiers héros de la religion, traduits hardiment dans les conversations, dans les écrits, comme à un tribunal suprême, où, sous prétexte de plus de lumières, on ose juger ces grands hommes, et condamner souvent celle de leurs actions qui leur a mérité les suffrages du ciel et les éloges de la terre? Si on lit leurs vies et leurs histoires, c'est pour en extraire des anecdotes, des traits de singularité, souvent apocryphes, mais toujours crus et cités, parce qu'ils servent à la dérision et à répandre le sel de l'ironie sur leurs vertus. Que serait-ce, s'ils vivaient de nos jours? Croyons-nous que les grands exemples de leur sainteté austère, loin de s'attirer notre imitation, n'exciteraient pas plutôt des critiques, et peut-être des persécutions? Apprenons à nous connaître : censeurs malins des vices, nous le sommes encore plus des vertus; et, grâce à notre perversité, notre siècle est presque aussi dangereux à édifier, qu'il est devenu difficile à scandaliser. Non, encore une fois, quel que soit l'état de la religion parmi nous, les exemples ne nous manqueront jamais : sans les chercher dans les fastes de l'Eglise, ils sont encore autour de nous : ne nous obstinons pas à la déprimer, et nous avouerons qu'ils sont non-seulement des grâces évidentes et sensibles, qui dissipent notre aveuglement; des grâces convaincantes, qui confondent notre lâcheté; mais encore les grâces les plus aimables, les plus attrayantes, auxquelles le pécheur ne saurait résister sans se rendre coupable de la plus noire ingratitude.

En effet, toutes les autres grâces, vous avez tant de moyens pour les braver ou les éluder; souvent même à force d'y résister, vous ne les sentez plus. Les remords, vous les chassez par les plaisirs; les bons désirs, vous les perdez par la dissipation; la peur de l'enfer, vous l'étouffez par des blasphèmes ou des railleries; la mort, vous ne la voyez que dans l'éloignement; nos discours, ou vous les fuyez, ou vous vous y accoutumez : mais les bons exemples, vous ne pouvez ni les ignorer, ils sont sous vos yeux, peut-être auprès de vous et dans votre famille : ni les éviter, souvent vous les rencontrez où vous ne les attendiez pas, dans vos plaisirs et dans le commerce du monde; ni résister à leur impression, malgré vous la vue d'un saint vous frappe, et vous porte à des réflexions qui souvent ne s'effacent jamais; ni les récuser, ce sont vos frères, hommes comme vous, de votre siècle, de votre âge, de votre état, et vivant avec vous : quelle instruction plus pressante le Seigneur pouvait-il vous ménager? Et faut-il s'étonner que le pécheur le plus célèbre dans l'histoire, le plus coupable tout à la fois et le plus intrépide, le plus combat u

par la grâce et le plus révolté contre elle, fier de ses désordres jusqu'à ne craindre dans le crime que d'y être surpassé, Augustin, en un mot, faut-il, dis-je, être surpris qu'il ne se soit converti que par cette voie? C'est lui-même qui nous décrit cette merveille dans ses Confessions. Depuis longtemps il refusait de se rendre au Dieu qui l'appelait; il avait vaincu bien des passions, une seule, mais la plus forte, le retenait encore; en vain Dieu l'assurait de la victoire, il en désespérait. Enfin, la grâce lui livre un dernier combat; l'exemple de Victorin, païen, orateur célèbre, bel esprit comme lui, et converti au christianisme, malgré son orgueil, ses préjugés, son entêtement, commença à ébranler le cœur d'Augustin; il comprit, de ce moment, qu'il ne pourrait plus résister encore, sans se rendre coupable de la plus noire ingratitude envers son Dieu; et celui qui avait résisté à toutes l s grâces ne résista point à celle de l'exemple. Pourquoi donc, chrétiens, tant d'exemples que la bonté de Dieu vous a ménagés encore au milieu de ce siècle corrompu, ne peuvent-ils rien sur vous? D'où vient que ce qui en a touché, converti tant d'autres, ne vous toucherait pas, ne vous convertirait pas? Je l'ai déjà dit, et je ne saurais trop le répéter, c'est, dit le Prophète, que les pécheurs ne veulent pas voir la vertu, de peur d'être obligés de la suivre : *Noluit intelligere, ut bene ageret.* (*Psal.* XXXV.) Au lieu de voir dans les saints les exemples qui condamnent leurs passions, ils n'y cherchent que ce qui peut les autoriser. Veut-on vous reprocher vos désordres, vous citez aussitôt Madeleine pécheresse. Vous représente-t-on la difficulté de se convertir à la mort, vous répondez par l'exemple du bon larron. Est-il dans la vertu des saints quelque tache, on ne manque pas de s'en prévaloir; on citera les débauches d'Augustin, la chute de David, les égarements de Salomon, comme autant d'excuses à ses propres désordres et de ressources pour soi-même. Enfin, arrive-t-il quelque occasion où la vertu et la religion se montrent dans leur plus beau jour, il n'est sorte de stratagème que le monde n'emploie pour la détruire. Est-il question, par exemple, d'une conversion éclatante, on en sait la cause et les raisons : dans cette femme, c'est la perte de la jeunesse; dans ce grand, la perte de la faveur; dans ce riche, celle de sa fortune; dans ce guerrier, une lâcheté qui l'a perdu d'honneur : alors, dit-on, c'est nécessité de paraître religieux; on empoisonne jusqu'aux vertus mêmes, et l'on fait de la religion la ressource des malheureux afin qu'elle ne soit plus qu'une honte et un opprobre pour le reste des hommes. Et ainsi, ô mon Dieu! s'accomplit la parole de votre prophète : les pécheurs n'ont dans leur bouche que des flèches envenimées pour persécuter le juste, et le monde voudrait vous ôter jusqu'à la gloire qui vous revient de la vertu; vous faites tout pour l'éclairer, et il détourne les yeux pour ne pas voir la lumière. Insensé, qui ne voit pas qu'il est lui-même la victime de la persécution qu'il fait à la vertu, et qu'en attaquant ainsi vos saints, il rend à leurs exemples, par sa maligne critique, le plus grand, le plus authentique de tous les hommages : puisqu'en effet il serait moins empressé à les censurer, s'il pouvait croire leurs exemples plus indifférents pour lui; il faut qu'il méprise tout ce qui le condamne. Ne fût-ce donc que pour troubler la paix des pécheurs, le ciel doit toujours conserver au milieu du monde le spectacle si odieux pour lui de quelques chrétiens vertueux et fidèles.

Ne nous dites donc plus : à quoi bon les exemples des justes sur la terre, et quel intérêt pouvons-nous y prendre? L'intérêt que doivent prendre des coupables à l'aspect de leur juge; des ingrats en voyant leurs bienfaiteurs; des rebelles à la vue de la loi qu'ils ont violée : et comme les Israélites tremblaient en voyant les anges du Seigneur, et craignaient d'avoir mérité la mort, les élus sur la terre sont les envoyés et les images de Dieu, que le monde ne peut voir sans effroi : ils y exercent par leurs exemples comme un jugement anticipé, et chacune de leurs actions est ou une leçon qui nous éclaire, ou un arrêt qui nous condamne.

A quoi bon les exemples des justes? A exciter la voix du remords dans les cœurs où la religion est moins éteinte qu'endormie. Ils servent, dans une famille, à rappeler aux maîtres et aux serviteurs, aux pères et aux enfants, les devoirs de chrétien par des exemples journaliers et domestiques; dans le cloître, à encourager les faibles, à confondre les infidèles, et, par leur ferveur, à venger la règle des prescriptions de l'abus : à la cour, à étonner par leur vertu les dieux de la terre, à leur montrer sans cesse leur devoir, et, par une conduite exemplaire, à se rendre comme la censure publique de leurs vices : dans les charges et les emplois, à faire sentir, par le contraste de leur conduite, la supériorité de la vertu, et combien dans le maniement des affaires le chrétien est au-dessus de l'honnête homme.

A quoi bon les exemples des justes? A achever de nous rendre inexcusables devant Dieu, et à justifier la rigueur de ses jugements. Oui, au dernier jour, nous dit l'Ecriture, Dieu rassemblera en même temps et les scandales et les vertus : *Colligent omnia scandala de regno Dei* (*Matth.*, XIII); et alors s'adressant au pécheur scandaleux, il lui montrera combien d'âmes il a perdu par ses exemples, combien un seul péché a produit de péchés. D'un autre côté, offrant à ses regards cette foule de saints qui l'avaient édifié par leurs vertus : Voilà, lui dira-t-il, ceux que vous deviez imiter. Vous m'alléguez pour votre excuse l'usage du monde, l'exemple commun et général qui vous a entraîné : mais quoi! n'avais-je pas toujours conservé un reste d'élus sur la terre; c'était là la loi vivante que vous deviez suivre. Au lieu de censurer leur conduite, il fallait excuser

leurs fautes et ne voir que leurs perfections. Mais vous avez toujours fermé les yeux au bien pour ne voir que le mal : votre langue acérée était comme un ver rongeur, qui s'attache aux plus beaux fruits pour les corrompre; et toujours l'ennemi de la vertu, vos discours n'attaquaient qu'elle seule. Que la vertu soit donc votre condamnation : allez, artisans de l'iniquité, au séjour des ténèbres, suivre dans leur destinée ceux que vous avez trop suivis dans leurs égarements.

Puissent, chrétiens, ces réflexions vous rendre plus à cœur et l'intérêt de la religion et celui de votre âme! Souvenons-nous qu'il n'est qu'un seul moyen de faire notre salut, c'est d'en donner l'exemple aux autres ou d'imiter ceux qui nous le donnent. A ce prix et par cette conduite, utiles à vous-mêmes et à vos frères, chers à la religion et aux hommes, vous procurerez la gloire de Dieu dans ce monde, et vous vous en assurerez une éternelle dans l'autre

SERMON XX.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. (*Luc.*, X.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur.

Voilà, chrétiens, dans un seul précepte tous les préceptes, dans une seule vertu toutes les vertus, dans un mot toute la religion. Aimer Dieu, c'est le comble de la sagesse, le chef-d'œuvre de la grâce, le commencement et la fin de la loi, l'ouvrage du temps et de l'éternité, le triomphe et la béatitude des saints dans le ciel, la grandeur et la félicité de l'homme sur la terre.

Aussi est-ce par ce précepte que Dieu a commencé à se faire connaître ; non-seulement il l'a écrit de sa main sur les tables de la loi et gravé au fond de nos cœurs des mains de la nature, il a voulu encore qu'on le fît retentir à nos oreilles presque dès le berceau. C'est la première idée qu'ait reçue notre esprit, la première vérité qu'ait adoptée notre raison ; et notre langue, à peine débarrassée des liens de l'enfance, a répété le nom de Dieu et l'obligation de l'aimer parfaitement. Bientôt la nature et l'expérience sont venues au secours de la raison; et comme si ce divin Maître se fût défié de notre cœur, il a voulu que tout, dans ses ouvrages, fût pour nous un encouragement à l'aimer, et que l'univers entier ne fût, pour ainsi dire, que la leçon de l'amour. Dans les cieux, il a déployé ce voile azuré qui brille à nos regards; il a suspendu ces globes de feu, ces sphères éclatantes qui roulent sur nos têtes et qui, par la pompe du spectacle, le concert et l'harmonie de leurs mouvements, nous instruisent à célébrer la gloire de leur Auteur. Sur la terre, c'est lui qui ne cesse de la rendre féconde ; lui qui dore les campagnes de ces riches moissons qui, sans cesse reproduites, nous invitent à renouveler sans cesse le tribut de l'amour envers notre Père et notre conservateur. Dans le monde, enfin, il a semé autour de nous les peines et les plaisirs ; les peines, pour que le dégoût des créatures nous force, comme malgré nous, de nous tourner vers l'Etre suprême et le Créateur; les plaisirs, dont les douceurs fausses et passagères, en trompant nos espérances, nous apprennent à n'aimer que celui qui peut seul nous procurer un bonheur solide et des voluptés éternelles.

Qu'il serait donc inutile d'employer ce discours à vous prouver que Dieu veut être aimé et qu'il mérite de l'être! Malheur à celui qui, sur ce premier devoir, a besoin d'une autre voix que celle de la nature, et d'un autre maître que son propre cœur. Mais ce qui importe à votre salut, ce que vous ignorez peut-être, ce que nous ne saurions trop vous répéter, c'est de quelle manière il veut être aimé par des chrétiens, quelle doit être la mesure et la perfection de la charité dans un disciple de l'Evangile; enfin, quels en sont les suites et les effets pour l'homme, même dès cette vie ; en deux mots, les caractères de la charité, les avantages de la charité. Tel est le plan que je me propose de suivre, en vous développant les importantes vérités que j'ai à traiter dans cette instruction. La première partie vous fera connaître toute la grandeur et la sublimité du précepte de l'amour. La seconde vous en montrera les effets et les conséquences. Celle-là vous apprendra ce que la charité doit faire dans l'homme pour Dieu et pour le ciel. Dans l'autre, vous verrez ce qu'elle peut faire pour l'homme, même sur la terre. Avant de commencer, adressons-nous à celle qui fut par excellence une mère d'amour et de charité.

PREMIÈRE PARTIE.

Un précepte qui nous découvre toute la grandeur de Dieu; un précepte qui fait tout le mérite de l'homme dans l'ordre du salut : tels sont les deux principaux traits qui vont me servir à développer les caractères du grand précepte, et qui doivent nous en donner la plus haute idée.

Premièrement, c'est par ce précepte que nous devons apprendre à connaître notre Dieu. Ecoutons-le parler lui même : Entends-moi, Israël, dit le Seigneur à son peuple par la voix de Moïse; il n'y a qu'un Dieu : *Audi, Israel; Dominus unus est* (*Deut.*, VI); et tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces : *Diliges ex toto corde tuo*, *ex tota anima*, *ex tota fortitudine tua.* (*Ibid.*) Quelle fut, demande saint Chrysostome, la surprise de la nation sainte à cet ordre suprême et absolu, qui lui interdisait tout autre amour, tout commerce avec les peuples voisins, tout culte pour les dieux des autres nations, et qui lui déclarait que le Dieu d'Israël était un Dieu jaloux, qui voulait seul leur encens, leur culte, leur hommage, parce qu'il était le seul Seigneur : *Ego Dominus.* (*Ibid.*) Vous le savez, ce ne fut qu'alors qu'Israel, saisi de respect, d'étonnement et d'admiration,

commença à connaître le Dieu qu'il adorait. Que doit-ce donc être, reprend le saint docteur, des chrétiens à qui ce précepte a été renouvelé dans un degré de perfection bien plus sublime encore, puisque l'Evangile devait être bien supérieur à la loi? Quelles idées de grandeur, de puissance et d'empire sur le cœur de l'homme, n'offre point à notre esprit ce seul mot: *Diliges ex toto corde?* Vous m'aimerez. Car prenez garde, ajoute ce Père, que cet ordre seul annonce un Dieu et ne peut convenir qu'à un Dieu. L'amour ne se commande pas; c'est un sentiment libre et indépendant. Les maîtres de la terre peuvent bien nous ordonner l'obéissance, nos parents exiger le respect, nos amis mériter notre attachement, nos bienfaiteurs nous enchaîner par la reconnaissance: Dieu seul a droit de commander l'amour: *diliges.* Quand les hommes demandent notre cœur, c'est en suppliant: Dieu seul le demande en maître; les hommes l'obtiennent, Dieu seul a droit de le ravir. Quand les hommes y entrent, c'est en rampant, à prix d'hommages, de services, de caresses, d'adulations, et, comme des séducteurs, à titre d'usurpation et de conquête: Dieu seul y entre en roi comme dans son domaine, à titre d'empire et de souveraineté. Ce n'est pas tout: *diliges*, vous m'aimerez, moi votre Dieu; mais de quelle sorte? Apprenez d'abord que je ne veux ni concurrent ni partage; que par ce précepte je prétends m'assurer la jouissance et la possession entière et exclusive de votre âme; c'est-à-dire qu'il y va de votre réprobation éternelle, s'il y a dans votre cœur quelque attache, dans le monde quelque objet que vous osiez seulement égaler à moi, que vous aimiez autant que moi, votre Dieu; pourquoi? Parce qu'un amour qui égale Dieu à la créature n'est plus un amour, c'est un blasphème.

Diliges: vous m'aimerez; et non-seulement vous m'aimerez, mais sachez que tout ce qu'il y a sur la terre qui mérite votre amour et votre tendresse, amis, parents, époux, enfants, maîtres, sujets, je ne vous défends pas de les aimer; mais je ne vous permets de les aimer qu'après moi, que pour moi et par rapport à moi; autrement, l'amour que vous leur portez, quelque raisonnable et légitime qu'il soit, m'offense et vous perd; parce que tout amour, dit saint Augustin, qui se termine à la créature est un ruisseau détourné de sa source et un larcin fait à l'Etre suprême.

Diliges: vous m'aimerez, mais d'un amour de perfection qui embrasse même ce qu'il ne prévoit pas, supérieur à tous les événements, invincible à toutes les épreuves; c'est-à-dire que si l'on venait à vous attaquer par l'endroit le plus sensible, l'amour de la vie; et que, pour vous obliger à me trahir, on vous menaçât de la mort et des tourments, il faudrait la subir cette mort, les affronter ces tourments, la sacrifier cette vie plutôt que de m'abandonner, moi votre Dieu, qui dois être plus pour vous que mille vies et le monde entier.

Diliges: vous m'aimerez, mais d'un amour qui emporte une obéissance entière; et à quoi? Au dernier précepte de la loi comme au plus grand. Non pas que pour avoir manqué à quelque obligation légère nous soyons déchus de la charité; mais s'il y avait dans les commandements quelque précepte, fût-ce même le moins essentiel; dans la loi quelque objet, fût-ce le plus léger en apparence, que vous eussiez résolu de n'observer jamais; si jamais vous ne vouliez vous corriger de ce défaut, de cette vanité, sacrifier cette passion, vaincre cet amour-propre: dès lors votre amour n'est plus un véritable amour, et Dieu le rejette; pourquoi? Parce que, de même que votre meilleur ami cesse de l'être, dès qu'il vous trahit et vous manque en un seul point, à plus forte raison toute exception, tout partage avec Dieu, vous éloigne de Dieu; et ce n'est point l'aimer assez que de ne pas l'aimer en tout: *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II.)

La voilà, chrétiens, dans toute son étendue, l'explication de ce grand précepte de l'amour. Et ne pensez pas que ce langage ne soit que les pieuses exagérations du zèle apostolique; c'est le langage, ce sont les principes de la foi et de la théologie la plus exacte sur le précepte de l'amour. Dépouillé d'une seule de ces conditions, il n'est plus amour, il n'est plus vertu, parce qu'après tout lorsqu'un Dieu parle, lorsqu'un Dieu s'abaisse jusqu'à demander le cœur de sa créature, je conçois qu'il ne peut le demander autrement; que, pour qu'il soit digne de lui, il faut qu'il soit tout à lui, et qu'on ne saurait lui donner moins que de lui donner tout. Et quoi, en effet, de plus digne de Dieu, de plus capable de nous donner une haute idée de Dieu, que de voir l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains, l'homme qu'il a doué d'une raison, d'un cœur, d'une intelligence; de voir qu'il ne l'ait orné de ces facultés si sublimes que pour le rendre capable de l'aimer et de n'aimer que lui; qu'il l'ait de plus entouré ici-bas de tant d'objets enchanteurs, de plaisirs, de richesses, de délices, de voluptés, et que tous ces charmes des créatures, Dieu en quelque sorte ne les ait semés autour de nous que comme un faible écoulement de ses richesses, et pour nous apprendre combien il était plus aimable encore, que nous devions les fouler aux pieds et les oublier pour n'aimer que lui; et qu'en un mot toutes les beautés de cet univers n'aient été créées en quelque sorte que pour mettre à l'épreuve le cœur de l'homme, pour lui offrir la matière d'un sacrifice qui pût honorer son maître et rendre le cœur de l'homme digne de Dieu. Voilà, dis-je, où je la découvre toute la grandeur de la Divinité. *Diliges;* ce mot seul la peint à mes yeux, sans voile, sans nuage, et mieux que toutes les merveilles de la nature.

Ne nous dites donc plus que cet amour est bien grand, bien héroïque, bien extraor-

dinaire : mais pour qui réserverons-nous l'héroïsme du cœur, pour qui aurons-nous un amour extrême si ce n'est pour Dieu; et à son égard peut-il y avoir quelque chose d'extraordinaire si ce n'est de l'aimer moins? Que cet amour est bien rare dans le monde : j'en conviendrai encore; et comment ne le serait-il pas dans un monde où la religion ignorée ou combattue, presque toujours subordonnée au caprice et aux passions, devenue un jeu pour les uns, une habitude pour les autres, est à peine pour les sages du siècle un devoir de bienséance et de politique. Que dans cette multitude dévouée au mensonge, à la vanité, au scandale, cet amour si saint, si parfait, soit perdu, anéanti, soit même traité de chimère; qu'importe à la grandeur de Dieu cet aveuglement de l'homme? Et ne suffit-il pas qu'un tel monde et de tels hommes soient incapables de l'aimer, pour prouver combien il est digne de l'être?

Mais cet amour si grand, si parfait, l'est trop pour des créatures, il est impossible à l'homme. Ah! mon cher auditeur, le Seigneur l'avait prévu ce murmure de votre cœur, lorsque annonçant ce précepte à son peuple, il a soin de lui dire : ce que je vous ordonne n'est point au-dessus de vos forces : *Mandatum quod ego præcipio tibi non est supra te positum.* (*Deut.*, XXX.) Il est, ajoute le Seigneur, dans vous-même, dans votre propre cœur : *Juxta est in ore tuo et in corde tuo.* (*Ibid.*)

Et rien de plus vrai, chétiens auditeurs; et quelque outré, quelque excessif que vous paraisse cet amour de préférence, je le trouve encore dans vous-mêmes, dans toute votre conduite. Tous les jours je vous vois préférer un seul plaisir à tous les plaisirs, sacrifier toutes les passions à une passion. Pour un fantôme de gloire ce guerrier vole à la mort et arrose de son sang un laurier frivole. Pour une vaine renommée, ce savant pâlit sur ses écrits, s'ensevelit afin de s'immortaliser, perd le présent pour l'avenir, et immole sa vie à sa mémoire. Ce riche que dévore la soif de l'or, soutient seul le poids d'un négoce immense, et accablé de veilles, de fatigues, de travaux, il passe sa vie à appeler la fortune, toujours occupé à la faire, jamais à en jouir. Aux pieds de son idole je vois gémir, ramper, souffrir un jeune voluptueux, lui sacrifier ses biens, son repos, sa liberté; et victime de sa passion....; que vais-je dire? Pardonnez, Seigneur, ce que m'inspire le zèle de votre gloire pour la confusion de vos ennemis. Oui, mondains, ce que vous faites pour cet honneur, cette ambition, cette renommée, c'était là l'amour de Dieu que vous avez détourné vers la créature. Cette ardeur qui vous immole sans réserve à un plaisir, à une passion, à une infâme volupté, c'était l'amour de Dieu, c'était cette faculté de votre âme, capable de préférer Dieu à tout, à qui vous avez fait changer d'objet. Etait-ce la peine de traiter votre Dieu de tyran, et d'oser dire que ce précepte était au-dessus de vos forces? Je n'ai qu'une question à vous proposer : pourquoi votre cœur qui a tant de force et de courage, à qui rien ne coûte, qui va jusqu'à l'impossible lorsqu'il aime le monde et les objets sensibles; qui remplit la terre, qui franchit les mers, qui affronte la mort pour une fortune, pour une passion, pour un vil intérêt; lorsqu'il s'agit de son maître, de son Dieu, pourquoi ce même cœur n'est-il plus que froideur, lâcheté, faiblesse, impuissance? Quoi! les créatures parlent, et pour l'amour d'elles on subit les lois les plus dures : Dieu parle, on se plaint, on murmure au premier de ses commandements, à la plus juste de ses lois! Toujours des héros pour nos passions, à peine des hommes pour la religion; après que notre cœur s'est surpassé en force et en courage, lorsqu'il a aimé le monde, faut-il qu'il ne commence à éprouver sa faiblesse que lorsqu'il s'agit d'aimer son Dieu? Non; pour moi, reprend saint Augustin, si j'avais à m'étonner ou à me récrier, ce ne serait ni de la grandeur, ni de l'étendue, ni de la perfection du prétexte; ce qui m'étonne seulement c'est qu'un Dieu nous l'ait dit et nous ait ordonné de l'aimer. Ce que je ne saurais comprendre, c'est que moi ver de terre, moi qui ne suis qu'une vile créature, un insecte rampant devant l'Être suprême, il me soit permis de m'élever jusqu'à lui par l'amour; que l'intervalle immense entre le ciel et la terre, entre Dieu et moi, puisse être rempli par le sentiment de l'amour, et qu'un Dieu enfin se soit montré jaloux de moi, de mon cœur, de mes affections. O sublime destinée de l'homme! aurions-nous osé y prétendre? Et comment un Dieu nous a-t-il ordonné de l'aimer? C'était bien assez de nous le permettre : *Quid tibi sum, ut amari te jubeas a me?*

Mais, chrétiens, hâtons-nous d'en venir à ce qui nous intéresse le plus, et reconnaissons dans ce précepte non-seulement toute la grandeur de Dieu mais encore toute la grandeur de l'homme; et disons en second lieu que c'est lui qui fait tout le mérite et toute l'excellence de nos œuvres dans l'ordre du salut.

Si je n'ai la charité, dit saint Paul, je ne suis rien : *Si charitatem non habuero, nihil sum.* (*I Cor.*, XIII.) Ici, chrétiens, quelle carrière s'ouvre devant moi! Avant de nous y engager, prenons des idées justes, et distinguons bien le langage de la vérité d'avec celui de l'erreur. Quand je dis avec l'Apôtre que l'homme n'est rien sans la charité, n'en concluez pas que toutes les actions qui n'ont point la charité pour motif soient toutes criminelles de leur nature et autant de péchés. Principe impie, aussi contraire à la raison qu'à la foi, puisqu'il tendrait à diminuer le nombre des vertus pour augmenter celui des vices, et qu'il s'ensuivrait que la charité seule serait une vertu, la crainte et l'espérance autant de péchés. Erreur monstrueuse, qui ferait des premières démarches du pécheur, de ses gémissements, de ses prières, pour obtenir

sa conversion, autant de nouveaux péchés devant Dieu ; en sorte qu'il n'y aurait ni bien, ni vertu même morale sans la charité. Principe enfin directement opposé au langage de la tradition et aux sentiments des Pères, qui tous ont reconnu dans les plus grands pécheurs et dans les païens mêmes des actions dignes d'être récompensées ; et au jugement de saint Augustin, Dieu n'accorda aux Romains l'empire de l'univers que comme la récompense de leurs vertus.

Quel est donc le sens des paroles de l'Apôtre? C'est que sans la charité toutes vos actions de vertu, de justice, de christianisme même, quoique toujours bonnes et louables en soi, quoiqu'utiles même, puisqu'elles peuvent préparer votre conversion et disposer Dieu à vous accorder des grâces, sont cependant inutiles pour le ciel, ne vous sauveront jamais; et que, par conséquent, tant que vous serez dans cet état, vous êtes dans la mort et sous l'anathème ; pourquoi ? C'est, répond l'Ange de l'école, saint Thomas, que tout le mérite de nos œuvres, dans l'ordre du salut, ne peut venir que de notre union à Jésus-Christ, puisque lui-même nous le déclare, qu'il est le cep de la vigne, dont nous devons emprunter notre substance et notre vie. Or, la charité seule pouvant nous unir intimement à Jésus-Christ, dès lors que le défaut de cette vertu nous en sépare, que sommes-nous? Le sarment stérile qui rampe sans honneur et sans force, et qui est destiné aux flammes : *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, et in ignem*, etc. (*Joan.*, XV.) Et alors que sont nos meilleures actions dépourvues de la charité? Elles sont mortes, disent les Théologiens, elles ne sont pas mortelles; *mortua, non mortifera.* Elles ne sont pas des vertus méritoires, dit saint Thomas ; mais elles ne sont pas des vices et des péchés; elles ne sont rien, dit saint Paul: par conséquent elles ne sauraient être des crimes : *nihil sum.*

Le dogme ainsi éclairci, j'avance maintenant; et, pour développer toute l'énergie des paroles de l'Apôtre, *si charitatem non habuero*, etc., je vous dis à tous : rappelez-vous ici tout le bien que vous avez fait dans votre vie, et non-seulement le bien que vous avez fait, mais tout celui que vous auriez pu faire, prières, pénitences, retraites, aumônes, sacrifices. Faisons mieux encore: transportez-vous en esprit dans ces déserts de l'ancienne Thébaïde; montez sur ces rochers, descendez dans ces vallons; et là voyez ces vieillards, ces anachorètes, courbés sous le poids des siècles et des austérités ; écoutez durant le silence de la nuit ces voix, ces prières, ces cantiques ; entendez leurs soupirs, leurs gémissements; comptez leurs combats, leurs sacrifices, leurs macérations, et toutes les vertus de ces anges du désert, victimes honorables de l'amour et de la pénitence. Faut-il quelque chose de plus? Eh bien, transportez-vous sous le règne des Néron et des Dioclétien, dans ces jours de persécutions et de tyrannie ; et là, voyez dans les amphithéâtres, ces martyrs intrépides, offrir leurs membres aux glaives et aux tortures : voyez-les déchirés, sanglants, percés de coups, tomber aux pieds de leur bourreaux. Sans doute c'était la charité qui animait ces généreux confesseurs de Jésus-Christ ; mais si elle n'avait eu aucune part à leurs actions, en vain auraient-ils porté la foi jusqu'à l'héroïsme, la religion jusqu'au martyre ; en vain ils auraient combattu jusqu'à l'effusion de leur sang, tous leurs travaux, toutes leurs souffrances, tous leurs sacrifices, n'étaient plus rien par le défaut de charité ; et l'apôtre avec ses conquêtes, le martyr avec ses combats, l'anachorète avec ses larmes, n'eussent été devant Dieu que des serviteurs inutiles, sans mérite comme sans récompense. Et de peur que vous ne m'accusiez d'exagération, c'est toujours saint Paul qui parle : *Si habuero omnem fidem, si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil sum* (I *Cor.*, XIII.) Et prenez garde, je vous prie, contre qui est-ce que l'Apôtre a prononcé cet arrêt? Contre lui-même. Quand est-ce qu'il l'a prononcé ? Dans le temps même qu'il ne cessait de combattre pour Jésus-Christ ; à Athènes, vainqueur de l'orgueil des philosophes ; à Rome, victime de la rage des tribuns et des centurions. Après avoir vu les miracles naître sous ses pas, les portes des prisons tomber devant lui, les fers se briser dans ses mains ; après avoir erré sur les mers, jouet des flots et de la tempête, arrosé de ses sueurs et la Grèce, et la Macédoine, et l'Asie et l'Italie ; ce conquérant évangélique, cet apôtre de tant de miracles et de prodiges, cet homme de tous les mérites et de toutes les vertus, s'arrête au milieu de ses conquêtes et du char même de sa victoire, il pâlit, il tremble, et comme s'il eût appréhendé pour lui-même, il lui semble voir le ciel se fermer sur sa tête, ses lauriers se flétrir dans ses mains ; et, parvenu au terme de sa carrière, chargé de couronnes et de travaux ; si, par impossible, cette sublime vertu eût pu manquer à un si généreux athlète, il s'écrie que s'il n'a eu la charité, il n'est rien : *si charitatem non habuero, nihil sum.* Après ces exemples, mes frères, je l'avoue, ce que j'appréhende, ce n'est point sans doute que vous n'appreniez à trembler pour vous-mêmes ; ce que je crains, ce sont les illusions et les terreurs d'une fausse conscience, c'est ce raisonnement si ordinaire aux mondains : puisqu'au milieu des vertus même, on peut aussi perdre le ciel, abandonnons donc ce qui nous reste de religion et de crainte de Dieu pour nous livrer à nos passions. Malheur à vous, si vous vous livrez à cette pensée, reprend saint Augustin ; pourquoi? Parce que, quoique faites sans la charité, et par là inutiles au salut, vos bonnes œuvres peuvent vous mériter des grâces temporelles, préparer votre conversion, disposer en votre faveur le cœur de Dieu, qui n'abandon-

ne jamais ceux qui ne l'abandonnent pas, et qui se servira de ces faibles vertus pour vous conduire à la charité. Personne, ajoute saint Paul, le saint comme le pécheur, ne peut s'assurer s'il est digne d'amour et de haine, et le plus près d'être sauvé est celui qui sait le plus appréhender pour son salut.

J'avoue qu'il y a dans cette morale de quoi effrayer; mais qui? ceux qui méritent de l'être, le monde et les chrétiens du monde. Oui, je l'avoue, que si j'étais comme tant de grands et de riches, tant de gens d'affaires et de plaisirs, qu'on voit du reste ornés de mille vertus, justes, modestes, désintéressés, pleins d'honneur et de probité, exacts même à remplir quelques devoirs du christianisme, mais qui, dans toutes les pratiques de vertu et de religion, se conduisent par l'habitude, la crainte, la bienséance, le respect humain; attendent même pour produire des actes d'amour, que l'occasion et le danger les en pressent, je me regarderais comme moins que rien devant Dieu; et je dirais de moi avec toutes mes vertus: *nihil sum;* pourquoi? Parce qu'encore une fois ce n'est pas l'action, c'est le motif qui fait le mérite; ce n'est pas l'action, c'est le motif que Dieu regarde, et qu'il n'y a que l'offrande du cœur qui le touche: ***Deus autem intuetur cor*** (**I *Reg.*, XVI.**) Vous me direz que c'est faire de Dieu un tyran jaloux, difficile à servir, qui dédaigne les vertus même, lorsqu'il n'en est pas le principe et la fin. Et moi je vous demanderai: pourquoi Dieu ne pourrait-il exiger pour lui ce que les hommes exigent pour eux-mêmes? Un père serait-il flatté des hommages de son fils, un maître du respect de ses serviteurs, un ami des services de son ami, s'ils savaient n'en être honorés et servis que par des vues humaines, et que l'amour n'entrât pour rien dans leurs démarches? Tous les jours on entend le monde décrier les plus belles actions, ne faire aucun cas des assiduités, du zèle, des bienfaits même, lorsque le cœur n'y a point de part. Et Dieu, à qui seul le cœur de l'homme appartient en entier, n'aurait pas le même droit sur le cœur de l'homme! et Dieu serait obligé de reconnaître des vertus, de récompenser des œuvres, faites souvent par tout autre motif que celui de lui plaire! Non, le défaut d'amour et de sentiment détruit tout mérite aux yeux des hommes, et le monde, tout méprisable qu'il est, veut avoir le cœur de ceux qui le servent. Que doit-ce donc être aux yeux de Dieu, et s'il ne voit point en moi, du moins ce germe, ce commencement d'amour et de charité qui anime et vivifie toutes les vertus; si je ne donne l'aumône que par un motif de pitié; si je ne secours les malheureux que par un sentiment d'humanité; si je ne suis juste, vertueux que par un mouvement de la nature, par grandeur d'âme, pour plaire aux autres et à moi-même: disons tout, si dans ce que je fais pour Dieu même, je m'abuse encore, et qu'arraché au monde et aux créatures par un temps de solennité qui me traîne à la prière et au service divin, où je suis tout distrait; au tribunal de la pénitence, où la bouche parle plus que le cœur; à l'autel enfin et au festin des élus, où je suis tout de glace, n'attendant que le moment où, libre du joug de la religion, je pourrai reprendre celui des passions, comment Dieu doit-il me regarder? Comment dois-je me regarder moi-même? Et après une telle conduite que puis-je dire de moi, de mes vertus, de mes sacrements, de mes bonnes œuvres, si ce n'est que je ne suis rien ni pour Dieu ni pour le ciel, *nihil sum?*

Mais, ajoutez-vous, au moins faudrait-il déterminer quelle est la mesure d'amour nécessaire à un chrétien, le degré de charité qui peut nous rendre agréables à Dieu; et pourquoi sur un point si important nous laisser toujours dans l'incertitude et la perplexité? Je vais, chrétiens, satisfaire à vos désirs; et pour fixer maintenant le sens des paroles de l'Apôtre, je fais deux questions, et je demande: dans quel degré, et comment cet amour doit-il régner dans le cœur de l'homme pour sanctifier ses actions et sa conduite? Première question. A quoi peut-on connaître que cet amour est en nous; quels sont les marques, les effets, les caractères, pour discerner le vrai amour de ce qui n'en est que l'apparence et le fantôme de la réalité? Seconde question. Profanes, enfants du siècle, cœurs remplis de l'esprit et de la science du monde, je vous préviens avec saint Paul; vous ne m'entendrez pas: peut-être même vais-je être un sujet de scandale pour vous: *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei.* (I *Cor.*, II.) Ames timorées, cœurs vertueux et fidèles, c'est pour vous que le voile va être levé; heureux d'être dignes d'entendre le langage et les secrets de l'époux! heureux moi-même si j'étais digne de les développer!

Vous demandez d'abord dans quel degré et comment cet amour doit régner dans le cœur de l'homme pour sanctifier ses actions et sa conduite: première question. Saint Bernard l'a dit, que la mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure: *Modus amandi Deum, sine modo.* Je vous répondrai donc, mon cher auditeur, qu'on aime bien peu, lorsqu'on peut se prescrire une façon et des bornes pour aimer. Entendez, dit saint Augustin, sous quel emblème Jésus-Christ nous représente la charité, comme un feu qu'il est venu allumer sur la terre. Qu'ai-je prétendu, ajoute le Sauveur, si ce n'est qu'il s'enflamme et qu'il embrase tous les cœurs: ***Et quid volo, nisi ut accendatur*?** (***Luc.*, XII.**) Or, est-ce brûler; est-ce aimer de la sorte, que de compter, de mesurer tous ses pas? Le feu du sentiment, partout où il est, connaît-il des bornes, reçoit-il des lois, et n'a-t-il pas bientôt tout consumé, tout dévoré? Demander donc jusqu'à quel point il est ordonné d'aimer; distinguer, comme on fait d'ordinaire, l'amour d'un solitaire et d'un pénitent d'avec celui d'un homme du monde ou d'un chrétien du siècle; chercher des mesures selon le rang

et les états, à quel degré il faut s'arrêter, à quel degré il faut parvenir : c'est déjà n'être plus dans la charité; c'est là cet état de froideur, de défaillance, de langueur, où l'âme ne se connaît plus elle-même. Comment est-elle avec son époux? Est-elle en grâce? N'y est-elle pas? Qu'en peut-on conclure, si ce n'est qu'on est bien près de perdre son Dieu, lorsqu'on a tant de raison de douter si on l'a perdu? *Modus amandi Deum, sine modo.*

Mais encore n'y a-t-il point, à cet égard, dans la morale et dans les Pères, de règle fixe, de principe certain? Voici comment s'exprime sur ce sujet l'Ange de l'école, saint Thomas. Il demande si l'homme peut aimer Dieu parfaitement sur la terre? Et il répond que nous ne le pouvons pas d'un amour permanent et soutenu; parce que la charité continue et parfaite ne peut se trouver que dans le ciel. Mais, pour établir sur ce précepte une doctrine invariable, le saint docteur ajoute, que la règle générale pour l'homme sur la terre, est d'aimer Dieu préférablement à tout, par-dessus tout; que Dieu soit le centre et la fin dernière de nos actions; en sorte que, dans la concurrence des autres objets avec Dieu, nous soyons dans la disposition actuelle de renoncer plutôt à tout qu'à l'attachement que nous lui devons. Voilà toute la science du chrétien dans ce monde, et toute l'essence de la charité. Préférer Dieu à tout; se séparer de tout plutôt que de Dieu. Mais à quoi juger maintenant si l'on est dans cette disposition d'amour, dans ce degré de charité qui nous rend agréables à Dieu; et à quoi connaître enfin si elle règne dans le cœur? Seconde question plus importante encore que la première. Voilà la réponse qu'y fait saint Grégoire le grand : l'amour, dit ce Père, n'est jamais oisif: *Nunquam est amor Dei otiosus.* Il opère de grandes choses là où il est; et s'il n'opère pas, c'est qu'il n'est pas un véritable amour: *Operatur magna, si est; si operari renuerit, amor non est.* Telle est la règle en amour pour discerner l'illusion de la vérité; faisons-en l'application à notre conduite, et jugeons-nous.

L'amour, dit saint Grégoire, n'est jamais oisif: *Non est amor Dei otiosus:* première règle; par conséquent ce n'est point un amour véritable, ce n'est point aimer que de se borner à la soumission et aux hommages d'une reconnaissance stérile, d'une raison éclairée, convaincue de ses devoirs; car voilà surtout la première illusion et la plus généralement répandue dans le monde, de prendre les connaissances et les lumières de l'esprit pour les mouvements du cœur. On connaît combien Dieu est aimable, on s'étonne même combien peu il est aimé. Charmé de ces justes et pieux sentiments, on croit qu'on aime, parce qu'on convient du devoir d'aimer; et dans l'orgueilleuse comparaison qu'on fait de soi-même avec les grands pécheurs, on se trouve un degré de justice si supérieur, que peu s'en faut qu'on ne se place déjà au rang des saints et des élus. Erreur, mon cher auditeur, sommeil de notre amour-propre qui nous joue. Le cœur a son domaine indépendant de celui de l'esprit, et pour avoir parlé et pensé de la sorte il ne s'ensuit pas qu'on aime; il ne faut être ni saint, ni pénitent, ni même chrétien, pour penser ainsi; il suffit d'être un sage. Que dis-je? il suffit d'être un mondain malheureux; car, vous le savez, il s'élève quelquefois des cœurs les plus endurcis des mondains, de ces élancements d'amour que l'impiété même ne peut retenir. On les entend dans une maladie, dans un revers, dans un moment de réflexion, détester le monde, se tourner vers Dieu, et avouer que lui seul mérite d'être aimé et servi. Est-ce là de l'amour? Non, ce n'est que le langage d'un cœur blessé et fatigué de ses erreurs; ce sont des remords, et la charité veut des sentiments; ce ne sont que des désirs, et la charité veut des actes: *Amor Dei non est otiosus.*

L'amour, dit saint Grégoire, opère de grandes choses partout où il est: *Magna operatur ubi est;* par conséquent ce n'est point aimer encore, que de se borner à l'écorce et à la lettre du précepte, aux devoirs généraux du christianisme; en un mot, à ce qu'on appelle le gros et le principal de la religion. Vous direz que c'est là l'essentiel, et tout ce que Dieu demande de vous. Ainsi parle l'esclave qui craint; mais est-ce le langage et le caractère d'un fils qui aime? Voyez, parmi les maîtres de la terre, ceux pour qui on n'a qu'un peu d'amour et beaucoup de crainte; on se borne avec eux aux obligations essentielles, parce qu'on n'oserait y manquer: on fait son devoir; mais le cœur ne fait rien et n'y ajoute rien, ce n'est que pour ceux qui ont notre cœur qu'on réserve ses empressements, ses soins, ses assiduités, ses attentions marquées, preuves certaines du degré d'amour et de tendresse dont on est pénétré. Or, l'amour divin, quoique si différent et si supérieur à tous les autres sentiments, peut se reconnaître aux mêmes traits; et toujours attentif à prouver son ardeur à son maître, loin de croire en faire trop, sa seule crainte est de n'en faire point assez. Ainsi se présenter à la table du Sauveur, et faire avec lui la Pâque; voilà la loi et le précepte: mais l'amour ne saurait vivre longtemps sans participer au pain céleste; l'amour n'attend ni le retour ni les révolutions des années pour satisfaire à ses désirs. Toujours ardent et empressé de jouir, il ne connaît pas, il ne comprend pas ces dévotions tranquilles, également satisfaites d'un jour pour approcher de l'époux, d'un an pour en être éloignées, et la religion du mondain serait le scandale de l'amour

Dépouiller dans des jours consacrés à la religion, l'orgueil et le scandale des pompes mondaines; c'est la loi, disons mieux, le respect humain qui l'ordonne, mais l'amour se les interdit également dans les autres temps, et il ne peut souffrir ce raisonnement de tant d'idoles de la vanité: mon

Dieu, je viens en ce jour au pied de vos autels avec modestie, parce que je veux vous plaire et vous obéir pour ce moment; mais demain, mais quand je retournerai vers le monde, je reprendrai les airs, les pompes, les maximes du monde; et le monde, après vous et plus souvent que vous, aura son culte et son tour pour lui plaire et le servir.

Ne blesser dans le maniement des affaires et des emplois ni l'ordre ni la justice; ne choquer ni les droits du prince, ni les droits des sujets, et marcher d'un pas égal entre César et son peuple, c'est là le principe et la religion de tout homme en place; c'est dans toutes les professions ce qu'on appelle le citoyen et l'honnête homme. Mais le chrétien, mais le serviteur de Dieu, mais l'amour mêle à ces occupations des pratiques de piété; il sait même, au milieu des soins d'une charge et des embarras des honneurs, se faire une solitude et trouver des moments pour s'entretenir avec son bien-aimé, pour ne pas perdre sa présence. Hé! ne dites pas que Dieu n'en demande point tant; que la loi n'ordonne pas tout cela, et moi je m'étonne, dit saint Jérôme, qu'il ait fallu que la loi vous ait ordonné quelque chose; sachez, ajoute ce Père, que la loi n'est pas faite pour ceux qui savent aimer. Mais qui sera donc sauvé? et n'est-ce pas là une doctrine nouvelle? Oui, mon cher auditeur, nouvelle pour vous, mais aussi ancienne que la religion et l'Evangile. Nouvelle! pour qui? Pour le monde en général, où l'on est accoutumé à une religion de style, pour ainsi dire, et de routine, après laquelle on croit qu'il n'y a plus rien à apprendre ni à pratiquer.

Mais il faudrait donc se retirer dans le désert et fuir le monde pour être tout entier à Dieu et à son amour. Autre erreur des mondains; au contraire, la charité ne peut jamais mieux s'apprendre et s'exercer que dans le monde; je dis même qu'il n'y a qu'un chrétien du monde qui puisse aimer dans un certain degré de perfection, qui puisse donner à la charité toute sa force et son activité; car qu'un solitaire, dans la paix et les douceurs de la retraite, dans les délices et la ferveur de l'oraison, sente son cœur s'enflammer et s'attendrir; qu'un philosophe, en jetant ses regards sur la nature, sente élever son âme à Dieu par la grandeur du spectacle, je ne m'en étonne pas: ce n'est point un grand effort d'aimer Dieu quand on le considère dans ses bienfaits ou dans lui-même, tout y est richesse et beauté; mais aimer Dieu dans ses créatures si peu aimables, et en qui le peu de bonté et de mérite se trouve mêlé, obscurci de tant de défauts; aimer Dieu dans ceux qui par eux-mêmes ne nous paraissent dignes que de haine et de mépris; l'aimer dans un maître dur et bizarre, dans un époux capricieux et jaloux, dans une femme fière et impérieuse, dans des enfants rebelles et ingrats; l'aimer et le servir dans les pauvres, si hideux à nos regards; dans les pécheurs, où ses beautés divines sont obscurcies par tant de vices et d'ingratitude; le dirai-je? l'aimer dans vous-même, où vous trouvez tant de sujets de vous haïr et de vous plaindre, voilà la véritable charité dans toute son étendue, voilà ce que l'homme du monde peut remplir bien mieux que le religieux et l'anachorète. Qui aime de la sorte peut dire qu'il a rempli tout le précepte. Or, pour aimer ainsi, je dis qu'il ne faut ni fuite ni séparation du monde et de ses frères; je dis que l'homme du cloître et le solitaire peut se faire illusion à lui-même, et croire aimer lorsqu'il ne fait qu'admirer, contempler, méditer. Le chrétien du monde, au contraire, ne saurait se faire illusion, et le commerce seul des autres hommes, les épreuves fréquentes auxquelles les contradictions des créatures exposent sa charité en le mettant à même de l'exercer, lui rappellent sans cesse ses forces, ou l'avertissent de sa faiblesse: *Diliges Dominum et proximum sicut te ipsum.*

Enfin, saint Grégoire ajoute, que dès que l'amour refuse d'agir il n'est plus amour, dernier principe: *Si operari renuerit, amor non est.* Par conséquent nous connaîtrons encore notre charité dans son courage à entreprendre et à exécuter, surtout après de grandes chutes et de longues faiblesses. Vous le savez, notre amour à tous tant que nous sommes n'est qu'un amour pénitent; il succède dans notre cœur à l'amour des créatures, par lequel nous commençons toujours, c'est-à-dire, que notre charité a plus ou moins d'infidélités et d'outrages à réparer, puisque nous ne commençons à aimer Dieu qu'après l'avoir trahi et offensé longtemps. Par conséquent ce qui suffirait à un chrétien qui aurait toujours persévéré dans la justice, ne suffit pas à un pécheur dans la pénitence. Voyez David avant son péché, il se contente d'être le modèle des rois par sa sagesse, par une attention constante à remplir ses devoirs envers son peuple: on n'aperçoit que le héros, le sage, le grand prince. Voyez-le après sa chute, après avoir obtenu miséricorde de son péché; fatigues, humiliations, jeûnes, prières, larmes, rien n'est épargné. C'est un anachorète sur le trône; les nuits sont trop courtes au gré de sa ferveur; l'aurore le trouve occupé à pleurer, et enfin la douleur le suivit jusqu'au tombeau. Contemplez Madeleine après sa conversion, quelle haine d'elle-même, quel empressement pour le Sauveur: suivre partout Jésus-Christ, partout pleurer aux pieds de Jésus-Christ, mépriser toute la terre pour témoigner sa fidélité à son nouveau maître; l'accompagner sur le calvaire, le suivre, le chercher jusque dans le sépulcre, s'ensevelir enfin elle-même dans une grotte obscure pour penser à lui le reste de ses jours. Augustin lui-même, après avoir reconnu ses égarements, se contente-t-il d'une vie simplement régulière et vertueuse? Le voilà la plume à la main pour soutenir les droits du Seigneur; son cœur enflammé répand son amour en mille manières; il combat tout, il

foudroie tout, l'idolâtrie, l'hérésie, l'impiété; rien ne peut échapper aux transports de cet illustre pénitent.

Eh! ne venez pas nous dire : qui est-ce qui peut aimer ainsi? Je vous répondrai, avec saint Augustin : donnez-moi un cœur qui aime et il entendra ce que je dis : *Da amantem et sentiet quod dico.* Ce sont là de grands saints, il est vrai, mais ces saints avaient été de grands pécheurs; et si leur charité fut si ardente, si courageuse, si héroïque, c'est que plus ils avaient fait pour le monde, plus ils se crurent obligés de faire pour Dieu. Je n'ai donc que ce mot à vous dire : Suivez dans leur retour ceux que vous avez trop suivis dans leur égarement : *Secutus es errantem, sequere pœnitentem.* Comparez crime à crime, pénitence à pénitence, votre amour avec leur amour; et s'il n'est pas capable de si grands efforts, voyez les sacrifices qu'il a faits, les changements qu'il a opérés, et à quels traits on peut reconnaître l'amour dans votre conduite? Aimez-vous seulement votre Dieu comme vous avez aimé le monde, les plaisirs, les richesses? Rien ne vous paraissait difficile pour eux; si tout vous paraît difficile pour le ciel, concluez combien vous êtes encore loin de Dieu, puisque vous êtes encore si loin de l'amour : *si renuerit, amor non est.*

Tels sont, chrétiens, les principaux traits et les grands caractères de la charité. Passons maintenant à ses avantages, à ses secours durant la vie, afin qu'après avoir vu ce qu'elle exige de l'homme pour Dieu et pour le ciel, vous appreniez de quelle utilité, de quelle consolation elle peut être pour l'homme sur la terre.

SECONDE PARTIE.

Ce que Salomon disait de la sagesse, disons-le avec plus de raison de la charité; que sans elle nous ne possédons rien, et qu'avec elle nous possédons tous les biens, tous les trésors ensemble : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa* (*Sap.*, VII). Mais pour réduire cette importante instruction à quelques vérités principales, je me bornerai aux trois grands avantages par lesquels saint Paul termine le magnifique éloge qu'il fait de cette vertu. Elle soutient tout, nous dit cet Apôtre, elle croit tout, elle espère tout : *Charitas omnia sustinet, omnia credit, omnia sperat* (I *Cor.*, XIII). La charité soutient tout, et en ce sens je dis que c'est à elle de nous soutenir dans nos devoirs et dans nos peines : premier avantage. Elle croit tout, c'est-à-dire qu'elle ne conteste point ni sur les vérités qu'elle doit croire, ni sur les actions qu'elle doit pratiquer, et par là je dis qu'elle nous décide dans nos doutes : second avantage. Elle espère tout, et en ce sens j'ajoute qu'elle sera notre ressource, notre consolation à la mort : troisième avantage. Reprenons.

La charité soutient tout; *Charitas omnia sustinet*, et en ce sens je dis que c'est à elle de nous soutenir dans nos devoirs et dans nos peines. Premièrement dans nos devoirs : en voulez-vous un exemple, voyez, dit saint Augustin, comment s'y prend Jésus-Christ pour établir Pierre le chef de son Eglise : il lui demande plusieurs fois s'il l'aime; *Simon, diligis me.* (*Joan.*, XX.) Pierre, m'aimez-vous? Et lorsque cet apôtre lui a répondu de son cœur et de son amour, il remet dans ses mains le gouvernail de son Eglise : Allez, lui dit-il, paissez mes brebis : *Pasce oves meas* (*Ibid*) : comme s'il avait voulu lui dire : oui, l'emploi que je vous confie est un fardeau redoutable; ces clefs que je remets dans vos mains, ces clefs qui ouvrent et ferment le ciel, vont vous susciter des ennemis et des combats : élevé sur la chaire de vérité, vous verrez les orages et les tempêtes se former à vos pieds, le glaive des persécutions étinceler sur votre tête, la mort et les tourments fondre sur vous de toutes parts; mais vous m'aimez, *diligis me :* c'est assez, allez vous asseoir au trône des césars. Qui sait aimer son Dieu sera toujours au-dessus de la crainte des hommes; qui sait aimer Dieu est digne de commander au monde : *pasce oves meas.*

Voilà, reprend le saint docteur, l'image de notre vocation à la foi. En nous appelant à lui et aux devoirs que nous avons à remplir, chacun dans notre état, Jésus-Christ vous a demandé, et il vous le demande encore : *diligis me?* M'aimez-vous, vous qui assis sur les trônes de la justice, vous destinez à être les juges et les arbitres des peuples? C'est là qu'il faut de la charité pour discuter les droits, peser les intérêts, décider des fortunes; pour fermer l'oreille au langage de la séduction, n'ouvrir les yeux qu'à la lumière de la vérité; et qu'il est difficile, si la charité ne vous soutient dans ces sublimes fonctions, que la cupidité ne fasse pencher la balance dans vos mains! Ne nous étonnons donc plus si l'imposture, le mensonge, la fraude, retentissent au pied des tribunaux; si les passions font taire les lois et dictent les arrêts; c'est que l'amour de Dieu est encore plus rare que l'amour de la justice.

Diligis me? M'aimez-vous, grands princes, potentats? C'est dans la grandeur surtout qu'il faut de la charité pour défendre les opprimés, secourir les malheureux; car Dieu ne vous a faits grands que pour être les pères des peuples, les exemples du monde; et qu'il est difficile que dans cet état la nature seule vous empêche d'être ou fiers ou barbares! Ne nous offensons donc plus et de la hauteur et de l'inhumanité des grands; ceux qui n'aiment pas Dieu, comment pourront-ils aimer les hommes?

Diligis me? M'aimez-vous, vous qui vous destinez aux liens du mariage? C'est là qu'il faut de la charité pour supporter ses humeurs, ses défauts, ses caprices; et plus encore pour élever une famille dans les principes du christianisme, ne consulter que les desseins de Dieu, renoncer aux vôtres, faire taire la voix du sang et de la nature, pour n'écouter que celle de la grâce et de la religion. Si donc les familles chré-

tiennes, les mariages heureux sont en si petit nombre, c'est que l'amour de Dieu est encore plus rare que l'amour conjugal.

Diligis me? M'aimez-vous enfin, vous tous qui m'écoutez? car de quelque état, de quelque condition que vous soyez, ce précepte vous regarde tous. Sans la charité, la religion est pour vous un fardeau accablant; et je ne m'étonne plus de la voir si affaiblie de nos jours, qu'on n'entend de toutes parts que des chrétiens qui murmurent du joug du christianisme, qui regardent l'Evangile comme un beau système, admirable dans la spéculation, impossible dans la pratique; c'est que la charité s'est affaiblie, et qu'une seule vertu en tombant a entraîné les autres dans sa chute. De là, de ce désordre tous les désordres qui affligent le christianisme; le désordre du luxe et de la mondanité, parce qu'à mesure qu'on a moins aimé Dieu que le monde, il a fallu nécessairement chercher plus à plaire au monde qu'à Dieu: le désordre des plaisirs et des voluptés charnelles, parce qu'il faut nécessairement un amour au cœur de l'homme fait pour aimer; et que, dès qu'il n'a que de l'indifférence pour son Créateur, il se tourne nécessairement vers la créature: le désordre de l'ambition et de la vaine gloire, parce que, dès que Dieu n'est pas au-dessus de tout dans le cœur de l'homme, il n'est rien qui ne soit au-dessous de l'homme, et qui puisse remplir le vide de son cœur: le désordre de l'insensibilité envers les pauvres, parce que, dès qu'on ne sait pas aimer Dieu pour lui-même, on l'aime encore moins dans son image et dans ses membres; le désordre de l'amour-propre et de l'orgueil, parce que, dès que nous ne rapportons rien à Dieu par la charité, bientôt nous rapportons tout à nous-mêmes par la vanité; le désordre de l'incrédulité et de l'indépendance de l'esprit, parce qu'en effet il n'y a pas loin du mépris du législateur au mépris de la loi, et qu'un Dieu qu'on n'aime pas est bientôt un Dieu qu'on ne croit pas.

De là enfin la solution de ce problème, tant de fois proposé et jamais décidé, sur la différence de la primitive Eglise d'avec l'Eglise de nos jours. On demande pourquoi les premiers fidèles étaient si zélés pour leurs devoirs, et pourquoi nous sommes si tièdes et si indifférents? pourquoi les vertus les plus héroïques étaient aussi communes parmi eux qu'elles sont rares parmi nous? Et l'on croit avoir répondu à tout, en disant qu'alors la nature était plus forte, ou les grâces plus abondantes. Préjugés, chrétiens: nos pères dans la foi n'ont eu ni une autre nature, ni d'autres grâces; disons seulement qu'ils avaient une charité plus vive et plus ardente; et que, jaloux d'entretenir sur l'autel de leur cœur le feu de la charité, rien n'étonnait leur courage, parce que rien ne coûtait à leur amour. Ils aimaient, et par là tout était dans l'ordre; on voyait régner la justice dans les tribunaux, la piété dans les familles, la fidélité dans les mariages; les riches étaient vertueux, les pauvres secourus, les ennemis réconciliés. Ils aimaient, et au premier signal de la persécution on les voyait courir en foule aux bûchers et aux tortures; plus le supplice était barbare, plus il leur paraissait digne de leur amour; et malgré la rage des persécuteurs, on comptait toujours plus de martyrs que de bourreaux. Ils aimaient: nous n'aimons pas; voilà toute la différence d'eux à nous, et parce que nous ne savons point aimer, on nous voit pâlir au seul nom de croix et de pénitence: nous n'aimons pas; de là le relâchement de la discipline, la dépravation des mœurs, la décadence de la religion, peut-être l'apostasie déjà méditée au fond du cœur; et si tout à coup il s'élevait une persécution; si vous voyiez les échafauds dressés, les bourreaux préparés, et qu'interrogés sur votre foi par un tyran, il fallût..., chrétiens, je m'arrête; je lis déjà dans vos yeux que vous me blâmez de faire une telle question: et comment donc votre charité aurait-elle le courage de faire ce qu'elle n'a pas le courage d'entendre? Tant il est vrai que comme c'est la charité qui soutient tout, sans elle tout s'écroule, et que de même qu'un chrétien qui aime n'est effrayé de rien, un chrétien qui n'aime pas succombe à tout: *Charitas omnia sustinet.*

Peut-être n'êtes-vous point assez fidèles pour sentir cette vérité, et le besoin que vous avez de la charité pour vous soutenir dans vos devoirs; mais du moins dans vos afflictions et dans vos peines serez-vous forcés d'en convenir. Oui, mon cher auditeur; en vain tranquille au faîte des honneurs et de la gloire, croyez-vous votre bonheur assuré, il faudra bien un jour payer le tribut que tout homme doit à l'adversité; peut-être touchez-vous au moment affreux où vos amis, vos parents, vos trésors vont vous être enlevés; où vous verrez votre gloire se flétrir, votre santé s'affaiblir, l'envie susciter contre vous la plus violente tempête. Eh! que deviendrez-vous dans ce moment, si Dieu dans votre cœur n'occupe la première place? Irez-vous, triste jouet du sort, offrir le spectacle de votre infortune à un monde malin, qui, même en affectant de plaindre les malheureux, ne ressent rien tant de leur état que le plaisir de ne leur ressembler pas? Ah! c'est alors que vous sentirez combien il est doux d'aimer le Seigneur, lorsque excédé et des vains discours et des vaines condoléances du monde; après avoir épuisé et la raison et la philosophie, forcé de vous jeter dans les bras de la religion, vous sentirez qu'un regard vers Dieu, un soupir du cœur au pied de l'autel, rendront à votre âme toute sa tranquillité: alors que cet amour de préférence, qui vous avait paru si tyrannique, vous paraîtra bien juste, en voyant que toutes les créatures vous abandonnent, et que votre Dieu seul ne vous abandonne pas: alors que détrompé par l'expérience, convaincu que le monde et tous ses biens ne sont rien; que Dieu et la religion sont le seul bien de l'homme, vous

direz avec l'Apôtre : Qui est-ce qui me séparera de l'amour de mon Dieu? Sera-ce la tribulation ou la douleur, *an angustia?* (*Rom.* VIII.) Mais quel mal n'est pas changé en bien, lorsque c'est l'amour qui le souffre, et qu'il est doux de pleurer lorsque c'est un Dieu qui essuie nos larmes! Sera-ce la persécution, *an persecutio?* (*Ibid.*) Mais quel mauvais traitement pourrai-je recevoir des créatures, que mon Dieu ne puisse adoucir? Puissances de la terre, armez-vous; ennemis, tyrans, guerres, tempêtes, hommes, éléments, déployez vos fureurs. Que ferez-vous contre moi, si mon Dieu est avec moi? Dépouillé de tous les biens, entouré de mille maux, comme Job, ma bouche s'ouvrira encore aux sentiments de l'amour, et célèbrera les grandeurs de Dieu. Emporté comme Jonas sur les mers par les vents déchaînés, mon Dieu m'y suivra au milieu des flots en courroux; et au plus profond des abîmes, relégué dans les solitudes les plus sauvages, dans les cavernes les plus affreuses, au milieu des tigres et des lions, comme les Hilarion et les Antoine, mon Dieu y sera avec moi et m'y écoutera. Enfermé dans les prisons, captif dans les fers des barbares, comme saint Louis, mon Dieu descendra avec moi dans les cachots pour charmer mes douleurs et couronner mes combats. Que dis-je? Plus je serai affligé et plus la charité me rendra mes souffrances aimables; c'est elle qui fit trouver à Madeleine plus de satisfaction à pleurer ses iniquités qu'à jouir des plaisirs du monde; à Arsène, plus de douceur à être ignoré dans le désert qu'à briller à la cour; à Théodose, plus de charmes dans les humiliations de la pénitence que dans l'éclat de la victoire; à Augustin, plus de délices dans les pleurs de sa conversion que dans les joies du théâtre: et c'est elle encore qui dans la retraite soutient tant de vierges et de solitaires, de justes et de confesseurs; qui les console des mépris du monde, et change pour eux la pénitence en volupté, *Charitas omnia suffert, omnia sustinet.* O charité! que vous répandez d'onction sur les amertumes de la vie! O divine vertu! que ceux qui ne vous connaissent pas sont malheureux, et que c'est bien avec raison que vous avez dit par la bouche d'un de vos plus grands serviteurs, que le cœur de l'homme ne peut trouver de repos et de consolation qu'en vous : *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*

Mais ce n'est point assez que le cœur soit encouragé, il faut que l'esprit soit éclairé; il faut à l'homme un maître qui termine ses doutes, une lumière qui dirige ses pas dans les ténèbres de son exil, et cette lumière c'est le feu de l'amour, ce maître c'est la charité : elle nous décide dans nos doutes : *Charitas omnia credit;* second avantage.

Et pour vous faire mieux saisir ma pensée, distinguons deux sortes de doutes; doutes dans la foi, doutes dans les actions. Je dis doutes dans la foi, et par là je n'entends ni les délires ni les systèmes affreux de l'impiété : je parle seulement des tentations qu'éprouvent trop souvent le juste même et les plus fidèles serviteurs; de ces troubles involontaires, que l'enfer élève quelquefois au fond de leur cœur; de ces nuages qu'il jette dans l'esprit sur les grandes vérités du salut; des sécheresses, des inquiétudes, qui abattent l'âme et la plongent dans une langueur mortelle : car il n'est point de juste dont la foi ne soit éprouvée par des combats et des perplexités. Or je dis que la science qui nous apprend à aimer et à servir le Seigneur est, pour nous soutenir dans la religion, bien au-dessus de tous les raisonnements de la science et de la sagesse humaine; pourquoi? Parce qu'avec la charité, l'âme étant dans un commerce continuel et intime avec son Dieu, y puise sans cesse de nouvelles forces que rien ne peut ébranler, et des lumières que le souffle des tentations ne peut éteindre : *Charitas nunquam excidit* (*I Cor.* XIII) : parce que Dieu lui-même m'apprend qu'il ne révèle ses secrets qu'à ceux qui l'aiment; qu'un ignorant, avec la charité qui édifie, est bien au-dessus d'un philosophe qui n'a que la science qui enfle, et qu'enfin, au témoignage de l'Apôtre, sans la charité, l'esprit n'est qu'une vaine enflure, les lumières des ténèbres, la sagesse une folie; et voilà, si nous n'y prenons garde, la cause de tant de chutes et de tentations dans la foi, la source de toutes nos erreurs, de toutes les perplexités de notre conscience : c'est que nous cherchons la science de Dieu et du salut dans les livres et dans les discours des hommes, plutôt que dans la pratique et l'amour de ses lois. Quelques lumières, quelques connaissances que nous avons acquises par l'éducation, et qui nous élèvent au-dessus du peuple, nous persuadent que nous savons tout ce qui est nécessaire au salut, nous font mépriser toutes les pratiques des âmes simples et vertueuses. Que les saints, mon cher auditeur, pensaient bien autrement! Arsène (ce trait seul vous en dira plus que tous les discours) Arsène, orné de tant de riches connaissances qu'il avait acquises dans l'étude des sciences; qui par ses talents, par les grâces de son esprit, les charmes de son caractère, faisait l'admiration de la cour, et avait mérité le choix de l'empereur pour présider à l'éducation des princes ses enfants; disons mieux : Arsène, touché de Dieu et converti, ayant quitté la cour pour le désert, allait souvent par préférence visiter dans sa cellule un simple solitaire, courbé sous le poids des années et des travaux de la pénitence, un pauvre vieillard blanchi sous la haire et le cilice, qui avait toujours vécu dans une ignorance profonde de toutes les sciences humaines, et ne s'était appliqué pendant quatre-vingts ans qu'aux exercices de la vie hérémitique. On était surpris de voir un aussi beau génie qu'Arsène, un homme de lettres, un courtisan poli se

plaire à la conversation d'un vieillard simple et grossier. *Vous vous en étonnez*, disait Arsène à ceux qui lui en parlaient : *Vous me croyez un homme bien savant, et plus habile que celui dont je cherche l'entretien; et moi je vous déclare*, ajoutait-il, *qu'avec toute ma science, je ne suis pas encore parvenu à l'alphabet de ce bon vieillard.* Et pourquoi? Ce n'était pas sans doute que le courtisan n'en eût bien plus étudié et appris; mais l'anachorète avait toujours pratiqué, et par là même il en savait davantage. Que cet exemple nous apprenne à nous connaître ; et si nous sommes encore si éloignés de la perfection; si notre religion est faible, chancelante; si nous éprouvons trop souvent des troubles qui contristent notre foi, n'en cherchons point la raison ailleurs : c'est que nous n'avons pas encore puisé dans la véritable source, et qu'on n'apprend, selon saint Augustin, à connaître et à servir Dieu qu'en l'aimant ; *nec colitur nisi amando.*

Or, ce que la charité fait dans les doutes de la foi, elle le fait encore dans les doutes des actions et de la conduite. Je dis doutes dans les actions et je m'explique. Tous les jours vous vous trouvez dans l'embarras de décider entre votre intérêt et votre conscience, le devoir et la passion : vous doutez si, en prenant tel plaisir, telle liberté, vous ne péchez pas ; si cette action est criminelle, ou ne l'est pas; si, dans votre état, vous êtes tenu à tel devoir, ou si vous pouvez vous en dispenser ; et de là souvent les plus grands principes de la morale obscurcis et combattus par les mondains : de là tant de questions sur le jeu, les romans, le théâtre, agitées au milieu d'un monde profane, érigées en problèmes et en paradoxes. Et parce qu'on n'a, dit-on, ni la science ni les lumières d'un casuiste, on commence toujours par décider en faveur de la passion sans penser qu'agir ainsi dans le doute, c'est en courir tous les risques et se rendre coupable du crime dont on doute. Mais comment éviter cet écueil ? Où est la lumière, le maître que nous pouvons interroger? La charité; écoutez, consultez la charité et vous ne douterez plus, vous ne pécherez plus ; c'est-à-dire, citez toutes les actions, toutes les démarches dont vous doutez, du moins celles qui intéressent le salut et la conscience ; citez-les au tribunal de la charité, et voyez si vous pourriez les rapporter à Dieu par ce motif, si vous pourriez dire que c'est pour son amour et pour sa gloire que vous les faites. Le pouvez-vous? agissez hardiment. Ne le pouvez-vous pas ? concluez que cette action est tout au moins suspecte, dangereuse pour le salut et par conséquent indigne d'un chrétien. Or, sur ce principe, voyez si tant d'actions, d'usages, de libertés que le monde et l'exemple autorisent, pourraient être avouées par la charité ; si vous pourriez offrir à Dieu ce jeu éternel, devenu en vous une fureur, une passion; et ces conversations où la charité est immolée au plaisir de médire, et la pudeur au sel de ces équivoques, qu'on rougirait de dire, mais qu'on se pique d'entendre ; et cette vie de mollesse et de sensualité qui rend si difficiles à l'esprit les victoires sur la chair; et ces lectures passionnées où le cœur devient presque toujours le complice des erreurs de l'imagination ; et cette pompe, cet artifice d'ajustements, qu'un Père appelle les filets du démon où l'innocence vient se perdre et s'embarrasser. Toutes ces actions et tant d'autres pouvez-vous dire que c'est au nom du Seigneur que vous les faites ? et puisque sur ce principe il ne saurait y avoir de contestation, allons plus loin encore, et dites-moi, mondains ; ces spectacles, ces jeux du théâtre, que votre raison altière cherche à soustraire aux anathèmes de la religion, direz-vous qu'on puisse y apporter un motif chrétien? N'en croyez, si vous voulez, ni aux canons des conciles, ni aux sentiments des Pères, ni aux décisions des théologiens, ni aux sentiments même des sages et des philosophes qui tous s'accordent à proscrire le théâtre. Je ne veux que ce même raisonnement contre tous les sophismes de la passion ; vous ne prouverez jamais que les spectacles soient une action qu'un chrétien puisse rapporter à Dieu par quelque motif, à moins que vous ne prétendiez que c'est dans cette vue qu'on les représente et que vous disiez que c'est pour Dieu qu'on y retrace l'histoire et le triomphe de tous les égarements du cœur et de la raison ; pour Dieu, que la scène retentit des sons d'une harmonie efféminée et des leçons d'une morale toute païenne; pour Dieu, qu'on arrache à la nuit du tombeau tous les héros de l'ambition et de l'amour pour faire revivre à nos yeux et leurs tourments et leurs faiblesses; pour Dieu, qu'un vil déclamateur vient provoquer des ris dissolus ou des larmes coupables; pour Dieu, qu'on a érigé en talent l'art perfide de préparer tous les poisons de l'âme et de peindre les passions avec plus d'énergie sur la scène pour en rendre les impressions plus profondes dans les cœurs ; pour Dieu... quel langage ! eh ! comment y assister ne serait pas un scandale, puisque les justifier est un blasphème ?

Passons au dernier avantage de la charité, et disons enfin qu'elle fera notre espérance et notre ressource à la mort : *charitas omnia sperat.* Et en effet, chrétiens, dans ce moment redoutable, où l'âme effrayée de l'approche de son Juge, est réduite à trembler pour ses vertus mêmes, qu'est-ce qui me rassurera? Sera-ce dans Dieu la volonté générale de sauver tous les hommes? Mais avec cette volonté le grand nombre périt. Sera-ce la prédestination? Mais c'est le mystère le plus effrayant. Sera-ce l'incertitude qui nourrira mon cœur? Mais elle n'est capable que de le déchirer. Il n'y aura donc que cet amour pur, cet amour de Dieu pour Dieu même, qui fera alors (je ne dis pas ma seule espérance, ce serait détruire le mérite des autres vertus); mais qui fera la plus sûre, la plus infaillible de mes espérances. Avec cette charité parfaite, je verrai sans peine le tombeau s'ouvrir

devant moi, le flambeau de mes jours prêt à s'éteindre, le monde s'éclipser à mes yeux. Heureux moment, où ce voile jaloux qui dérobait à l'amour la présence de l'objet aimé tombera; où le cœur débarrassé du soin de gémir et de soupirer dans l'exil, n'aura plus qu'à posséder dans la patrie. C'est là que les désirs s'enflamment à mesure que le cœur sent approcher la jouissance du souverain bien, et que la charité se consomme par les derniers mouvements de la grâce, qui va se perdre dans les abîmes de la gloire.

Mais que dis-je, chrétiens, et quelle pensée s'offre ici à mon esprit? Eussé-je été le plus grand de tous les pécheurs, parvenu enfin au dernier moment de ma vie, couvert de crimes et d'iniquités, le glaive des vengeances déjà levé sur ma tête, l'enfer ouvert à mes pieds....., un acte de charité parfaite, et le ciel m'est ouvert. Pécheurs, mondains, enfants du siècle, que ce langage vous plaît! que cette pensée vous touche! O religion, que vous êtes consolante! et qu'on est injuste de se plaindre de vos rigueurs, puisqu'un seul sentiment du cœur peut effacer toute une vie d'iniquités. Gardons-nous toutefois d'une téméraire confiance; car le voilà, ô mon Dieu! l'embarras de vos ministres; nous ne pouvons parler de vos miséricordes, que nous n'ayons aussitôt à craindre d'avoir fait des présomptueux; le récit de vos bontés ne fait plus que des ingrats ou des coupables; et à peine avons-nous quitté la foudre, que nous sommes forcés de la reprendre. Oui, mondains, un acte de charité parfaite vous sauvera à la mort; mais cet acte, le ferez-vous? Mais comment, et dans quelles dispositions le ferez-vous? Vous les formerez sans doute, vous les réitérerez souvent ces actes de charité; vous appellerez toutes les facultés de votre âme, pour aider votre bouche à répéter ces tendres sentiments : mais de quel principe partiront-ils! De la nature ou de la grâce? de l'amour de Dieu ou de l'amour de vous-mêmes, pour qui vous commencerez à trembler et à désespérer? Et dites-moi, je vous prie, suffit-il à la mort de se tourner vers Dieu, de lui dire qu'on se repent de l'avoir offensé? Pour le dire efficacement ne faut-il pas, selon le langage de l'Ecriture, que ce gémissement, ce cri du cœur, soit formé en nous par l'Esprit-Saint lui-même et par d'autres sentiments que ceux de la crainte et de la frayeur? Si vous continuez donc à l'offenser ce Dieu d'amour; si cette ressource que vous croyez trouver dans la charité, devient pour vous un motif de persévérer dans le désordre jusqu'à la mort, que pouvez-vous attendre alors de votre Dieu, si ce n'est la frayeur de ses jugements, le désespoir de le fléchir, l'impuissance de pousser vers lui d'autres soupirs que les soupirs de la terreur et de la désolation?

Eh! quel état, mes frères (y avons-nous jamais pensé)? quel état que celui d'un pécheur, qui, après avoir passé sa vie à aimer le monde, les plaisirs, les richesses, tout, excepté son Dieu, enfin arrivé au terme, livré à ses tristes réflexions sur son lit de mort, se dit à lui-même : malheureux! que vais-je devenir? Voilà l'éternité qui s'ouvre devant moi; quel va être mon sort pour jamais? De quel côté que j'envisage mon état, je n'aperçois pour moi qu'un sujet de désespoir : le monde que j'ai tant aimé, je le vois qui m'abandonne; je vois ma vie périr et mon nom oublié : un rideau funeste va voiler l'univers à mes yeux; tout ce que j'aimais est fini pour moi. Si j'envisage ma religion, ma vie passée, je vois que j'ai tout perdu, tout profané; que je n'ai su faire usage ni de mes sentiments ni de mes lumières. Ma raison me dit assez que je n'ai pas reçu une âme si sublime, dont les désirs sont si étendus, pour périr avec mon corps. Mais hélas! à quoi l'ai-je occupée! A qui l'ai-je sacrifiée? O monde perfide! malheureuses créatures, que j'ai tant aimées! fantômes trompeurs! coupables idoles! vous me fuyez maintenant, vous disparaissez pour jamais : hélas! que ne vous ai-je plus tôt connues? O religion! ô vertu! funeste lumière qui m'éclairez trop tard, que venez-vous faire en ce moment dans une âme déchirée? Et qu'ai-je à vous offrir en mourant que d'inutiles remords? O moment terrible! ô affreuse situation! de voir qu'on a passé toute sa vie à prodiguer son cœur et ses affections, à quoi? à de viles créatures qu'il faut abandonner; et de ne rencontrer à la mort qu'un Dieu éternel, mais courroucé et inflexible; qu'un Dieu, qu'on n'a jamais aimé, qu'on a cru même impossible d'aimer. Ah! c'est là que commence l'enfer dans le cœur du pécheur : lorsque ne voyant plus autour de lui, ni dans le ciel, ni sur la terre d'objet qu'il puisse aimer, il est livré tout entier au remords et au désespoir, qu'il emporte avec lui dans l'éternité.

Mes frères, pensons-y, ou aimer Dieu dans ce monde, ou souffrir éternellement dans l'autre; ou l'amour, ou l'enfer! se peut-il que nous soyons encore à opter? Puissent du moins ces réflexions fixer à jamais notre choix. Hélas! que n'avons-nous point tout à nous reprocher sur ce sujet? Que n'avons-nous point aimé jusqu'ici, ô mon Dieu, hormis vous? Je n'ai qu'à parcourir toutes les créatures, il n'y en aura peut-être aucune à qui je n'aie offert mon encens. Eh! qu'y ai-je trouvé? que la fausseté, l'inquiétude, le vide, l'ennui, le tourment et le martyre de ma vie. Beauté éternelle, seule digne de mes hommages, rappelez donc à vous mon amour égaré; ramenez à son centre un cœur fatigué, qui n'était fait que pour vous, qui ne peut qu'être malheureux sans vous. O amour! ô charité! puissent vos célestes flammes embraser nos cœurs, éclairer nos esprits! Reine des vertus, que votre règne presque éteint se renouvelle enfin par quelque grand exemple! Il en est sans doute encore, et malgré la dépravation de nos jours, je vois une

grande âme (2) s'élever du milieu des ruines de la religion, comme un héros sur les débris de sa patrie, dont il a été la gloire et le vengeur, et à qui il n'a manqué pour son zèle que des temps plus heureux; pour sa vertu, que de meilleurs juges; et pour être un pontife des premiers siècles de l'Eglise, que de ne point naître dans le nôtre. Orné de tant de vertus chrétiennes, la charité, qui semble en être comme la couronne, a versé en lui ses dons les plus précieux. Elle a mis sa paix dans son cœur, sa douceur sur ses lèvres, sa ferveur dans ses prières, son courage dans ses combats, sa fermeté dans ses souffrances, ses largesses dans ses mains, et les ennemis de sa gloire à ses pieds.... J'en dirais davantage, si les hommes qui méritent le plus les louanges, n'étaient pas ceux qui aiment le moins à les entendre. Puisse le père des pauvres, l'ami de tous les malheureux, n'avoir d'autre ennemi que sa modestie, et à se défendre que de l'excès de sa générosité et de la bonté de son cœur! Puissent tant de mérites se répandre, se communiquer dans le troupeau, pour le rendre plus digne du pasteur, afin que sanctifiés par ses exemples, nous puissions un jour, maîtres et disciples, peuples et ministres, nous trouver réunis dans le royaume de l'amour et de la paix!

SERMON XXI.

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION

Facite ergo fru tus dignos pœnitentiæ. (*Luc.*, III.)

Faites donc de dignes fruits de pénitence.

Malheur à celui dont la vie se passe en vains projets et en désirs stériles de pénitence! De toutes les vérités que Dieu annonçait à son peuple, de toutes les menaces qu'il lui faisait par ses prophètes, c'était là celle qu'il leur ordonnait de répéter sans cesse, celle pour laquelle il mettait dans leur bouche ces paroles de feu, ces traits d'une éloquence sublime et pathétique, qui portaient dans les cœurs la terreur et la componction. Dans l'Evangile même, lorsqu'il est venu sur la terre exercer le ministère de douceur et de charité, il ne s'est point lassé de reprocher aux pécheurs leur sécurité, leur tranquillité dans l'impénitence. Cherchez le Seigneur, leur disait-il, lorsque vous pourrez le trouver; un temps viendra où vous le chercherez et où vous ne le trouverez pas; la cognée est à la racine de l'arbre et tout arbre qui ne porte point de fruit sera jeté dans les flammes.

Que signifie, demande saint Grégoire pape, cette succession d'anathèmes contre le même crime? Pourquoi dans l'un et l'autre testament, dans le ministère des prophètes et dans celui du Sauveur tant d'invectives, de reproches, de plaintes contre le pécheur qui diffère de rentrer dans les voies de la pénitence?

Faut-il vous le dire, chétiens? C'est que, dans tous les temps, rien n'a été plus ordinaire aux hommes que de s'endormir dans le vice, et de compter toujours sur le retour à la vertu. Dangereux préjugé, sur lequel sont tombées tour à tour les foudres de l'ancienne loi et de la nouvelle, et qui jusqu'à la fin des siècles, exercera le zèle des ministres de l'Evangile. Grave et importante matière, dont les chaires chrétiennes devraient sans cesse retentir, et que j'entreprends de traiter dans ce discours, en vous montrant combien l'homme mondain et pécheur est insensé dans les délais de sa conversion. La preuve de cette proposition va m'occuper dans toute cette instruction.

On diffère de se convertir, et on en cherche les prétextes dans l'homme et dans la religion, du côté de Dieu et du côté de soi-même; du côté de Dieu, en présumant de sa justice et de sa bonté; du côté de soi-même, en présumant des forces de la nature, du secours du temps et des années. Or, je dis que cette confiance, cette présomption où l'on vit, n'est qu'un double aveuglement sur les voies de la grâce et sur les voies de la nature; je dis que penser de la sorte, c'est ignorer également et Dieu et l'homme.

Ainsi, le pécheur doublement insensé dans le délai de la conversion; pourquoi? Parce qu'il s'aveugle sur les voies de la grâce, et se trompe sur la conduite de Dieu et de sa providence: premier point; parce qu'il s'aveugle sur lui-même, et qu'il ignore le cours ordinaire des passions, de la nature et de la vie de l'homme: second point.

Si vous vous plaignez, chrétiens, que nous traitons quelquefois des sujets qui ne peuvent vous intéresser, parce qu'ils regardent trop peu de personnes, vous n'aurez pas aujourd'hui le même reproche à nous faire. En est-il quelqu'un parmi vous qui ose se flatter qu'il n'a pas besoin de se convertir? Combien au contraire sentent la nécessité d'une prompte et solide conversion! Combien, depuis nombre d'années, luttent contre la grâce de la conversion! Troublons ce perfide sommeil; réveillons, s'il se peut, à coups de tonnerre, tant de malheureux, et qu'ils voient enfin le glaive sur leur tête et le précipice à leurs pieds. C'est aux pécheurs que ce discours s'adresse: pour en attirer le succès, adressons-nous à celle qui en a été appelée l'asile et le refuge.

PREMIÈRE PARTIE.

Dire du pécheur qui diffère de se convertir, qu'il erre au fond de son cœur, qu'il ne connaît ni les voies de Dieu ni les voies de la grâce; c'est, chrétiens, juger du pécheur comme le Seigneur lui-même en a jugé, c'est le langage qu'il a tenu à son peuple, lorsque lassé de l'avoir attendu pendant quarante ans, il déclare à cette nation rebelle qu'ils ont tous erré au fond de leur cœur, et qu'ils se sont trompés: *Et dixi: Semper hi errant corde.* (*Psal.* XCIV.) Et en quoi consiste leur erreur? en ce qu'ils ont mal jugé de leur Dieu et de ses voies: *ipsi vero non cognoverunt vias meas.* (*Ibid.*)

(2) M. l'Archevêque de Paris.

Quel est en effet le raisonnement du pécheur qui remet toujours le projet de sa conversion? Ou il la diffère par défiance des secours nécessaires, parce qu'il croit n'avoir pas la grâce de la conversion; et c'est alors ignorance des miséricordes divines; ou par excès de présomption, parce qu'il compte avoir toujours à ses ordres la grâce et les moyens de se convertir, et c'est erreur sur la justice de Dieu, ignorance grossière de ses vengeances. Appliquez-vous, chrétiens: il est peu de pécheurs qui ne puissent se rapporter à ces deux sortes d'illusion, et qui par là ne soient dans un aveuglement déplorable sur les voies de Dieu : *Dixi : Hi errant corde; non cognoverunt vias meas.*

Ignorance des miséricordes de Dieu dans le pécheur qui rejette sur le défaut de la grâce le délai de sa conversion; première illusion. Et quand je dis un pécheur, je parle des pécheurs tels que la fréquentation et le commerce du monde nous en montre tous les jours; de ces hommes qui, sans s'être jamais piqués de beaucoup de religion, en ont cependant conservé quelques sentiments confus, et comme certains débris de vertu qui ont échappé au ravage et à l'incendie des passions; de ces honnêtes gens du siècle, sans vices grossiers comme sans scandale criant, mais qui, tyrannisés par l'habitude d'une vie également douce et sensuelle, bien éloignés de vouloir rompre leurs chaînes, s'adressent cependant à des personnes de piété pour obtenir du ciel la grâce de changer de vie, et disent, ce semble, avec candeur : priez Dieu pour ma conversion, je ne demande pas mieux que de me convertir. C'est à ces sortes de pécheurs que je m'adresse, c'est ce langage si vrai en apparence, si faux dans son principe, que je combats; et je dis qu'il renferme un blasphème contre la bonté de Dieu, une ignorance profonde de ses voies : j'avoue même que je serais encore à concevoir un tel aveuglement, si l'Ecriture ne nous en avait donné un exemple bien frappant dans le plus célèbre de tous les pécheurs. Priez, disait Pharaon à Moïse, priez le Seigneur pour moi : *Orate Dominum pro me.* (*Exod.*, IX.) L'insensé monarque demandait des grâces, tandis qu'il en était environné, et que chaque jour à son réveil, Moïse et Aaron venaient lui annoncer les ordres du ciel et lui parler de la part de Dieu : il demandait des grâces et voulait se rendre propice le Dieu d'Israël; mais il ne voulait ni rétracter les ordres qu'il avait donnés, ni consentir à l'élargissement du peuple d'Israël. Voilà, dis-je, votre image, mondains : vous voudriez revenir à Dieu, mais à des conditions et avec des grâces différentes de celles que Dieu vous a destinées, c'est-à-dire sans vous rétracter, sans qu'il en coûte à la nature et aux passions.

Priez pour ma conversion, dit cette personne qui ne pense à rien moins qu'à se convertir : *Orate Dominum, rogate pro me;* mais pour cette conversion, il faudrait une réforme dans le cœur, dans l'esprit, dans toute la conduite; il faudrait peut être, comme à la pécheresse de l'Evangile, un éclat dans le public, abjurer cette inclination, rompre ce commerce, faire divorce avec le siècle profane. Femme mondaine, vous le savez, combien de fois la grâce, au fond de votre cœur, vous a demandé ces sacrifices? Et qu'avez-vous répondu? Le moyen, dit-on, à mon âge, dans mon état, avec les engagements où je me trouve? Non, le temps n'en est point encore venu. Eh! que demandez-vous à votre Dieu? Vous l'auriez, cette grâce, que vous n'en useriez pas; vous la demandez, et vous ne la voulez pas.

Priez pour ma conversion, dit cet homme de fortune, cet homme qui après avoir passé dans tous les négoces et tous les emplois et s'être enrichi dans tous, ressemble à ces fleuves rapides qui rongent leurs rivages, et emportent toujours avec eux une partie des terres qu'ils ont parcourues. Or, pour la faire cette conversion, il faudrait retrancher cette cupidité, éteindre cette soif de l'or qui fait de vous un païen plutôt qu'un chrétien; il faudrait rendre tout ce que l'usure, la souplesse, le manége, l'injustice, ont entraîné dans vos biens. Riches, est-ce là ce que vous demandez? N'est-ce pas là, au contraire, ce qui en empêche tant de se convertir; et combien le seraient, si leur cœur pouvait retourner à Dieu, sans que leur bien retournât au prochain? Priez pour ma conversion; tel est, en un mot, le cri général, le langage de tous les pécheurs. A les entendre, il n'en est aucun qui ne demande la grâce de se convertir : mais pour cette conversion, il faudrait commencer, vous courtisan, par modérer votre ambition; vous magistrats, par vous réformer et vous appliquer ; vous guerrier, par réprimer votre libertinage; vous mondain, par dompter cette passion. On ne saurait; on est, dit-on, dans un âge trop critique, dans une situation trop difficile, on ne peut pas rompre certains engagements; que demandez-vous donc à votre Dieu? Vous l'auriez cette grâce, que vous n'en profiteriez pas; vraisemblablement vous l'aurez toujours, sans en profiter jamais; et tout ce que prouve ce langage, c'est que, non content d'ignorer ce que Dieu veut, vous ignorez ce que vous voulez vous-même : *Et dixi : Semper hi errant corde.*

A ce raisonnement je sens déjà ce que vous aller opposer. Vous avouerez que bien des pécheurs se trompent à cet égard, et rejettent sur le défaut de la grâce ce qui n'est qu'un défaut de la volonté. Mais pour moi, ajouterez-vous, puis-je douter que je ne souhaite sincèrement de changer de vie? En effet, il est des moments où tout vous pèse, le monde, les plaisirs, les affaires. Disons mieux; il est des moments où vous sentez tout le poids de vos crimes, où vous goûtez si bien le bonheur de ceux qui sont revenus à Dieu, que jaloux de leur sort, vous dites en vous-même : qu'un bon chrétien est heureux! Ne serai-je jamais assez heureux pour l'être? Puis-je douter, direz-vous, qu'alors ce désir ne soit bien sincère,

que ma volonté ne soit bien déterminée? Cependant je n'avance pas : j'en suis toujours à ce désir, à ces vœux impuissants; c'est donc mon heure qui n'est pas venue, c'est la grâce qui me manque, et si ce n'est point elle, pourquoi en resté-je toujours au projet de ma conversion? Pourquoi, mon cher frère? Ecoutez la réponse aussi solide qu'ingénieuse de saint Bernard. C'est, dit ce grand saint, que tous ces beaux projets ressemblent à la statue que Nabuchodonosor vit dans l'illusion du sommeil : la tête était d'or, mais les pieds étaient d'argile : au premier choc elle fut renversée et se brisa. Voilà, dit Daniel au prince, votre songe et ce que vous avez vu : *Hoc est somnium, interpretationem quoque ejus*, etc. (*Dan.*, II.) Tel est le vôtre, mon cher auditeur, et celui de tant de pécheurs, qui toujours aux prises avec la grâce, toujours en guerre avec eux-mêmes, jamais sans quelque projet d'une vie nouvelle, luttent également et contre Dieu et contre la raison.

Entendez-vous ce libertin? A peine revenu des portes de la mort, où ses excès l'avaient conduit ; est-il rien de plus éloquent? Tremblant encore à la seule pensée des jugements de Dieu ; effrayé de l'éternité, de l'enfer, où il a touché de si près, il reconnaît et la vanité de son système, et tout le ridicule de l'impiété. Quoi de plus édifiant que ses discours? Quoi de plus beau que ses desseins? Il se croit converti; et qui ne le croirait après de tels commencements? Il fallait seulement ne pas les appuyer sur l'argile et les soutenir par quelque fondement solide, c'est-à-dire par quelque action, quelque sacrifice nécessaire, par la séparation et l'éloignement des objets : mais il a voulu retourner à la lecture de ce livre; mais il a voulu revoir cette compagnie enjouée; mais il n'a pu renoncer à la puérile ambition de briller dans les cercles, et de montrer de l'esprit aux dépens de la religion : à l'instant l'édifice s'écroule ; et semblable aux erreurs d'un pénible sommeil, qui ne laisse après lui que des traces légères, le projet de la conversion n'est plus qu'un songe fatigant qui s'évanouit avec le sommeil qui l'a enfanté : *hoc est somnium*.

Ecoutez ce mondain excédé de lui-même, de son oisiveté, de ses délices, de sa vie errante et frivole : il voit cependant des gens de bien plus contents, plus satisfaits que lui. Eh ! quoi, s'écrie-t-il au fond de son cœur, ne pourrai-je jamais ce qu'ils ont pu? J'en connais tant d'autres qui jouissent d'une tranquillité, d'une félicité si pure depuis qu'ils ont quitté le monde : et moi, malheureux ! le trouble me suit partout ; l'ennui me dévore jusqu'au milieu de mes plaisirs. O monde ! ô passions ! ô plaisirs ! cruels tyrans de mon cœur, quoi ! toujours être votre esclave ou votre victime ! Ah ! c'en est trop, et je vais changer. Belles réflexions sans doute et qui annoncent bien l'action de la grâce. Il faudrait donc la seconder cette grâce, du moins par la fuite des occasions, et commencer par retrancher ce faste, donner ce superflu aux pauvres, renoncer à ce jeu, fuir ces spectacles; le fera-t-il? il se le propose sans doute; mais il hésite, il délibère : en attendant les réflexions s'effacent, le plaisir parle, et la grâce a déjà disparu, c'est-à-dire qu'il a fait un beau songe, mais que le réveil du monde et des passions a dissipé : *hoc est somnium.*

Or, sans aller plus loin sur ces exemples, mes frères, jugez des autres, jugez de vous-mêmes; et si vous n'êtes point encore convertis, si vous ne l'êtes jamais, à qui faut-il s'en prendre? A Dieu ou à l'homme: à la grâce ou à la volonté? Ce n'est donc pas qu'on veuille absolument contester au pécheur le désir et la pensée de se convertir. Accordons aux mondains ce qu'ils croient qu'on ne peut leur disputer à l'égard de la conversion, qu'ils l'ont voulue : accordons-leur même qu'ils la voudront encore; mais de quels désirs et de quelle volonté? Apprenez-le de saint Augustin dans la même situation où vous vous trouvez, et voyez à quoi il compare ces efforts, ces résolutions que vous faites tant valoir. Je ressemblais, dit cet illustre pénitent avec cette naïveté qui caractérise le langage du cœur, je ressemblais à un homme qui paraît vouloir s'éveiller d'un profond assoupissement, et qui, encore engourdi, languissant, fait de vains efforts, se débat, retombe et s'endort: *Similis eram conatibus expergisci volentium.* Dans le sommeil de mes passions, continue-t-il, tantôt je croyais voir la volupté suivie de tout son cortége, qui me criait : Eh! quoi, Augustin si jeune nous abandonner : *Dimittis nos!* De l'autre la vertu m'apparaissait entourée d'une foule de saints qui me disaient : Quoi! tu ne feras pas ce que tant d'autres ont fait : *Tu non poteris quod isti et istæ?* Et moi je répondais : demain, bientôt; et ce demain ne venait jamais : *Dicebam : Modo; et illud modo non habebat finem.* Vous l'avez dit aussi, mon cher auditeur: et plus d'une fois un événement imprévu, un chagrin qui vous est survenu, un discours que vous avez entendu, un remords que vous avez senti, vous ont fait pleurer sur vous-même, maudire le monde, désirer enfin votre conversion: et vous avez pris ces désirs pour des desseins, ces velléités pour une volonté bien sincère; vous avez pris un moment de courage pour de la vertu, et des discours pour des sentiments. Malheureux ! vous avez touché au moment du réveil, et l'instant d'après vous êtes retombé; voilà votre songe et ce que vous avez vu : *hoc est somnium, interpretationem quoque ejus*, etc. Ce qui vous manque donc, ce n'est ni les bonnes réflexions, ni les sages inspirations : elle sont en vous, pour ainsi dire, malgré vous; ni la grâce, de votre aveu, vous en êtes tourmenté, accablé, je dirais presque fatigué : mais il vous manque ce qui manquait à Augustin pécheur, de vouloir faire cette première démarche, ce premier sacrifice, d'où dépendent tous les autres: pourquoi? Parce qu'il n'y a point de grâce qui dispense l'homme d'agir et de correspondre, elle adoucit le travail,

elle n'en dispense pas; elle parle au fond du cœur, elle invite, elle presse, c'est à l'homme d'entendre et d'obéir. Or, tandis que vous attendrez et que vous vous en tiendrez à des désirs, à des desseins, votre volonté n'agit pas ; donc, tant que vous attendrez la grâce, vous ne vous convertirez pas; donc, tous les remords, tous les discours, tous les exemples, toutes les grâces, ne vous convertiront pas ; et il sera toujours vrai de dire, que c'est la volonté seule qui vous manque. Et plût au ciel que cette première illusion fût celle de tous les pécheurs, on les confondrait sans peine : mais pour un mondain qui pèche par défiance des secours nécessaires, combien qui continuent dans leurs désordres par excès de présomption, croyant toujours pouvoir compter sur les bontés de leur Dieu. C'est ce que j'ai appelé ignorance de sa justice et de ses vengeances : *Et dixi : Semper hi errant corde* : seconde illusion.

Oui, le Seigneur est bon, dit le mondain qui se flatte dans son impénitence : il ne nous a pas créés pour nous perdre : il est tout amour, tout miséricorde; c'est lui-même qui nous l'a déclaré ; et qu'à quelque moment que nous revenions à lui, ses bras s'ouvriront pour nous recevoir. A Dieu ne plaise, mes frères, que nous osions jamais contredire ce langage; et que, par un zèle indiscret pour votre salut, nous portions atteinte au plus cher des attributs de Dieu. Non, mon cher auditeur, la question n'est pas de savoir si Dieu est bon, si votre Dieu ne veut pas vous perdre : en pouvez-vous douter à la patience avec laquelle il vous supporte, aux menaces, aux reproches qu'il vous fait faire par ses ministres, et puisqu'il fait si longtemps gronder son tonnerre, on voit bien ce qu'il lui en coûte pour frapper. Il s'agit seulement d'examiner si vous n'avez point lassé sa patience, si par l'abus de ses bontés vous n'avez point provoqué sa colère et ses vengeances. Voilà où se réduit pour vous toute la question d'un Dieu bon. Or, pour la décider, examinons d'abord qui sont ceux qui tiennent ce langage sur la bonté de Dieu ; et en second lieu, sur quoi ils se fondent pour raisonner ainsi.

Dieu est bon; mais qui le dit? Qui sont ceux qu'on voit se reposer sur ce principe? Sont-ce les vrais chrétiens, les âmes ferventes, qui, séparées du monde pour servir leur Dieu, vivent dans la retraite sous l'œil de sa grâce et de sa bonté ? Au contraire, je vois que, dans tous les temps, ce sont les plus grands saints qui ont opéré leur salut avec plus de frayeur : je vois les anges mêmes du désert, les Hilarion, les Pacôme, les Antoine, dans le creux des rochers, mouiller de leur larmes les instruments de leur pénitence, et pâlir au seul souvenir d'un Dieu vengeur. Je vois Paul lui-même, après avoir parcouru les terres et les mers, essuyé les naufrages et les tempêtes, les prisons et les chaînes pour Jésus-Christ, trembler de n'être qu'un réprouvé. Qui sont-ils donc ceux à qui l'on entend dire si souvent que Dieu est bon, et qui ne cessent d'exalter sa clémence ? Faites-y bien attention, c'est toujours les plus grands pécheurs, les libertins, les impies même ; tous ceux qui, plus charmés de vivre sous le joug des passions que sous celui de la religion, voudraient trouver jusque dans Dieu même des raisons et des prétextes à leur impénitence. Qui le dit ? C'est un de ces hommes composés de jeux, de fêtes, de spectacles, d'amusements, et qui, vieilli dans les intrigues de la cour et de la ville, daigne à peine jeter un regard sur la religion, sur son salut, et a pris pour système de se convertir le plus tard qu'il pourrait. C'est un militaire qui, mettant l'impiété au rang des bienséances de son état, rougirait de la dévotion, et se pique d'être aussi brave contre Dieu que contre les hommes. C'est une de ces idoles du siècle, qui, partagées entre le sommeil et le jeu, la parure et le théâtre, après avoir traîné le monde à leur char, attendent que le monde par ses mépris les traîne aux pieds des autels, disputent avec leur Dieu jusque dans le déclin de l'âge, et diffèrent pour se rendre jusqu'au moment où les rides de la vieillesse auront tracé sur leur front l'arrêt de la conversion, et donné le signal de la retraite. Qui le dit enfin? C'est cette foule de mondains, les uns esclaves de l'ambition, les autres enfants de la volupté; tous effrénés dans leurs désirs; tous au moins indifférents pour le bien comme pour le mal, dont le plus grand éloge est de n'avoir que des faiblesses, et le plus grand mérite de n'avoir ni vice ni vertu. Les voilà ceux qui réclament sans cesse les droits de la miséricorde divine; ceux qui ne conçoivent pas, qui ne peuvent pas croire que Dieu veuille les perdre ou puisse les laisser périr. Et moi je demande s'il en faudrait davantage pour venger la bonté de Dieu de leurs discours insensés, et si leur portrait seul ne fait pas leur condamnation.

Mais comme la charité de mon ministère m'oblige d'entrer en jugement avec eux, venons au point capital, et voyons sur quoi ils se fondent pour présumer ainsi de la bonté de leur Dieu? Serait-ce sur ce principe, qu'on leur entend répéter si souvent, que Dieu ne veut pas nous perdre et qu'il ne nous a pas faits pour nous damner? Mais il ne vous a pas faits aussi pour l'offenser, et vous l'offensez ; mais il ne veut pas que vous insultiez à sa bonté, que vous abusiez de sa patience, que vous la méprisiez ; et vous l'insultez, vous la méprisez, vous ne cessez d'en abuser. Ne vous étonnez donc pas que, quoiqu'il ne vous ait point faits pour vous damner, quoiqu'il ne veuille pas vous perdre et vous réprouver, vous soyez réprouvés, puisque vous vous obstinez à l'être, et perdus à jamais, puisque vous marchez toujours dans les voies de la perdition.

Serait-ce encore sur ce que vous avez pour garant des bontés de votre Dieu, les grâces dont il ne cesse de vous combler? En

effet, il ne se lasse point de vous poursuivre : vous avez toujours de bons mouvements, de bonnes inspirations, de bonnes réflexions, et vous en concluez que vous avez donc plus de droit qu'un autre de compter sur sa miséricorde : c'est-à-dire, mon cher auditeur, que vous vous rassurez sur ce qui devrait vous effrayer; car que signifie ce langage que Dieu vous fait des grâces? C'est-à-dire que ce Dieu d'amour a épuisé pour vous toute sa tendresse, et que vous avez épuisé pour lui tous vos mépris; qu'il a frappé cent fois à la porte de votre cœur, et que cent fois vous l'avez repoussé. Il vous a fait des grâces, et il vous en fait encore tous les jours; c'est-à-dire qu'autant qu'il a augmenté en bonté, vous avez augmenté en ingratitude; qu'à mesure qu'il a fait des efforts pour vous poursuivre, vous en avez fait pour lui échapper. Voilà ce qui fait votre espoir; et moi je dis que c'est ce qui annonce pour l'avenir l'endurcissement et l'impénitence finale ; je dis que, si Dieu vous avait fait moins de grâces, s'il vous en faisait moins encore tous les jours, j'appréhenderais moins pour vous; pourquoi? Parce que vous n'auriez pas à vous reprocher tant d'ingratitudes, de perfidies, de résistance et d'endurcissement ; du moins y aurait-il lieu d'espérer que vous seriez sensibles à la première grâce. Mais lorsqu'on a été capable de les braver toutes, est-on capable d'en ressentir aucune? Je dis même que, quand Dieu les redoublerait encore, je n'en tremblerais pas moins pour vous : ce fut lorsqu'il voulut aveugler Pharaon, qu'il redoubla en sa faveur les grâces, les avertissements, les menaces, les remords. Il lui envoie Moïse et Aaron, et Pharaon ne se rend pas : il les lui renvoie encore; il le frappe enfin lui-même, il opère les plus grands prodiges, et il l'endurcit en faisant des miracles pour le convertir. Il en fait aussi pour vous des miracles de bonté, de douceur, de patience, de longanimité ; tremblez que ce ne soit pour vous rendre inexcusables, et qu'un jour on ne vous voie, comme tant d'autres pécheurs pressés dans leur vieillesse de toutes les grâces, sans vouloir en écouter aucune, braver à la fois conseils, remords, invitations, menaces, amis, parents, dangers, maladies, la mort même, croyant toujours être à temps de se convertir ; et souvenez-vous que la plus sûre marque qu'on ne se convertira jamais, c'est d'avoir été si souvent sur le point de l'être : *Secundum impœnitens cor thesaurizas tibi iram.* (*Rom. II.*)

Mais comme cette vérité est trop importante, rendons-la, s'il se peut, encore plus sensible. Vous avez des grâces journalières, les grâces même les plus signalées; et vous dites: donc Dieu ne veut pas me perdre, donc le jour de la conversion viendra. Chrétiens, je n'entends point sonder les desseins de Dieu, respectons le voile redoutable qui couvre le grand mystère de la prédestination : mais rappelons à ce sujet cet endroit si frappant de l'Evangile, où Jésus-Christ est représenté approchant de Jérusalem, image, selon les Pères, du pécheur que Dieu appelle à la pénitence. Jésus descend de la montagne, entouré de ses disciples, et s'entretenant avec eux : tout à coup il s'arrête sur le penchant du mont sacré; il détourne ses regards, et découvrant à ses pieds Jérusalem, cette ville si longtemps l'objet de ses complaisances, de ses prédilections, de sa tendresse ; Jérusalem, ce théâtre de tant de merveilles, de grâces, de prodiges ; il contemple de loin ces murs si longtemps la terreur et l'effroi des nations, ce temple dont le faîte orgueilleux s'élève dans les airs, ce temple où tant de prophètes avaient tonné et fait retentir leurs oracles; ces tours, ces palais habités par tant de saints rois et de héros célèbres : il voit... à ce spectacle, le Sauveur soupire, son cœur ému s'attendrit ; les larmes coulent de ses yeux : *Videns civitatem, flevit super illam.* (*Luc.*, XIX.) Les larmes d'un Dieu ! qu'est-ce donc qui se prépare? Ecoutons et instruisons-nous. Ville malheureuse, s'écrie le Sauveur, non, ce n'est point tes ingratitudes passées que je déplore : ce n'est ni la trahison que tu me prépares, ni mon supplice et ma mort que tu médites, qui font couler mes larmes : je pleure de ce que tu n'as pas voulu entendre ma voix et te rendre à mes invitations réitérées ; je pleure de ce que tu ne sens pas que c'est ici ton dernier moment, ma dernière grâce, ma dernière visite : *eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ* (*Ibid.*) Il viendra un temps où tes ennemis t'environneront; où, pressée de toutes parts, tu verras tes murs abattus, ton autel, ton temple renversés, et le barbare vainqueur fouler d'un pied superbe la cendre de tes palais : *Coangustabunt te inimici tui vallo, et ad terram prosternent te.* (*Ibid.*) Mes frères, la figure est ici trop sensible pour s'y méprendre ; vous êtes encore chers à votre Dieu, et il vous comble de ses grâces ; pouvez-vous vous flatter de lui être plus chers que Jérusalem? Quelques grâces qu'il vous accorde, vous en a-t-il fait autant qu'à elle? Il veut votre conversion; ne voulait-il pas encore plus celle de Jérusalem? Et cependant qu'est-ce qui causa la perte et l'endurcissement de cette ville criminelle? Ces mêmes grâces dont elle abusa ; ces discours de Jésus-Christ, qu'elle rejeta ; sa visite qu'elle méprisa; et ce fut la bonté même de son Sauveur qui consomma sa réprobation. O pécheurs trop aveugles ! continuez donc à vous rassurer sur une bonté qui ne fait que vous rendre plus coupables ! Je n'ai que cette parole à vous dire : sachez que les plus grands châtiments de Dieu, ce sont ses grâces mêmes réitérées à ceux qui les méprisent : *Secundum impœnitens cor thesaurizas tibi iram.*

Enfin serait-ce sur ce prétexte, que tout ce que vous venez d'entendre ne regarde que les grands pécheurs, et que vous n'êtes point du nombre; que jamais vous n'avez commis de grands crimes, et qu'ainsi vous avez moins à craindre de la colère de

Dieu, et plus à espérer de sa bonté. Je veux le croire, mon cher auditeur ; et en traitant la résistance journalière à la grâce, le mépris réfléchi des invitations de votre Dieu, qui dans l'Ecriture sont regardés comme les plus grands crimes ; et en les traitant, dis-je, de légères prévarications, je demande s'il n'y a que les scélérats et les impies qui soient rejetés de Dieu ; si dans le nombre que ceux que saint Paul exclut de l'héritage céleste, il n'y comprend pas l'homme voluptueux et sensuel, comme l'avare et l'impudique : *Neque molles, neque adulteri* (I *Cor.*, VI) ; si dans l'Evangile le serviteur inutile n'est pas rejeté comme le serviteur infidèle. A Dieu ne plaise que j'entreprenne d'affaiblir la juste horreur que tout chrétien doit avoir pour les grands crimes ; l'état d'un grand pécheur sera toujours le plus dangereux. Ici seulement une chose me frappe et m'épouvante, c'est que, parmi le nombre des pénitents convertis, on compte tant de grands pécheurs, et si peu de pécheurs médiocres. David, ravisseur et adultère, se couvre du sac et de la cendre ; Héli, négligent et infidèle dans son ministère, meurt comme il a vécu. Madeleine, au comble du désordre, et avec tous les vices, se convertit, et les pharisiens, avec leurs prétendues vertus, ne se convertissent pas. La première personne que Dieu appela à lui, ce fut la pécheresse de la cité : la première dans Samarie, une femme déréglée : le premier pour écrire son Evangile, un publicain : le premier pour fonder son Eglise, un parjure qui l'avait renié : le premier pour prêcher aux nations, un persécuteur de son Eglise. Dans les premiers siècles de l'Eglise même, on voyait, dit saint Cyprien, des païens se convertir au christianisme, et presque jamais des chrétiens relâchés devenir fervents. Un Augustin, un Paul, l'un impie et débauché, l'autre furieux et blasphémateur ; voilà ceux que la grâce compte au nombre de ses conquêtes : y compte-t-elle beaucoup de ces pécheurs mitigés et indolents ? Dans le monde encore, qui sont ceux dont on admire la conversion ? N'est-ce pas presque toujours ceux dont la vie avait le plus scandalisé ? Des courtisans insensés, à qui une disgrâce a ouvert les yeux, et changé le cœur ; des guerriers qui ont passé des excès du libertinage à la plus sévère pénitence ; des hommes effrénés, des femmes sans honneur, qui tout à coup étonnent le monde par leur retraite et le cloître par leurs vertus ; tandis que tant de chrétiens tièdes, languissants, meurent dans l'impénitence, sans pouvoir le croire, sans vouloir même s'en douter. Encore une fois, ne sondons pas les desseins de Dieu, mais souvenons-nous qu'il nous a dit lui-même dans l'Evangile, que les pécheurs et les femmes de mauvaise vie nous précéderaient dans son royaume : *Amen dico vobis quia publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei.* (*Matth.*, XXI.) Ce que je sais, disait saint Augustin, c'est que j'en vois tous les jours qui reviennent à Dieu, qui se réveillent du milieu de leurs iniquités, tandis que nous nous endormons à l'abri de quelques apparences de vertus. C'est qu'en effet il n'est pas aisé à un libertin de s'aveugler, de se flatter sur son état : il est difficile à un chrétien faible et indolent de ne pas se flatter. Le premier n'aperçoit que des vices ; tout l'épouvante : le second compte quelques vertus ; tout le rassure. L'un sent qu'il ne saurait faire assez de pénitence ; l'autre croit toujours en avoir trop fait ; et presque toujours celui-là est converti, que celui-ci ne pense pas à l'être.

Concluons donc que le pécheur qui désespère, ou qui espère trop pour sa conversion, est un aveugle, un insensé, qui ne connaît pas son Dieu, également ignorant sur les voies de sa justice et de sa miséricorde : *Et dixi : Non cognoverunt vias meas.* (*Psal.* XCIV.) Mais se connaît-il mieux lui-même, et les prétextes qu'il croit trouver dans le cours ordinaire de la nature et des passions, dans les secours du temps et des années, sont-ils mieux fondés ? C'est ce qui va fournir matière à la plus importante discussion. Renouvelez votre attention.

SECONDE PARTIE.

Il est célèbre cet oracle de l'Esprit-Saint au livre des prophètes : lorsque l'habitude est parvenue à un certain période, les deux extrémités de la vie se ressemblent, et le vieillard dans ses vices ne diffère point du jeune homme : *Proverbium est, adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII.) Cependant, comme si l'expérience ne confirmait pas cette vérité, on ne manque jamais de vraisemblances, de conjectures, de raisons même pour assurer sa conversion dans l'avenir, pour en fixer la saison, le moment, et, pour ainsi dire, l'époque.

Nous sommes, disent les uns, dans la fougue de l'âge, les passions sont trop impétueuses, la raison est si faible ! Quand le temps aura formé l'une et réprimé les autres, nous reviendrons à Dieu naturellement, et presque sans effort.

Nous avons, disent les autres, un fonds de religion et de crainte de Dieu, qui nous tournera nécessairement à la vertu, et nous sentons bien que notre caractère fera un jour notre conversion.

Enfin, ajoutent plusieurs, pourquoi voudrait-on nous désespérer ? Nous voyons dans l'histoire de la religion tant de célèbres pécheurs qui se sont convertis, ne pourrions-nous pas nous en promettre autant ? Raisons du côté du temps et de l'âge ; raisons du côté du caractère et de la façon de penser ; raisons du côté des exemples et de l'expérience. Montrons, dans ces trois chefs, l'inconséquence du pécheur, et l'ignorance où il est des voies de la nature : *Et dixi : Semper hi errant corde.*

Première raison, du côté du temps et de l'âge pour affaiblir ou détruire les passions. Je n'en disconviendrai pas, que le temps ne

soit un grand maître, et que l'âge ne puisse faire en nous de grands changements : mais ces grands changements, ces révolutions, sont-ils toujours en faveur de la vertu? Et pour me borner à ce qui regarde mon sujet, combien de passions que l'âge ne détruit pas! Combien de passions que l'âge ne fait que varier et métamorphoser ! Combien de passions que l'âge même ne fait qu'augmenter! Je vais plus loin encore, et en les supposant toutes anéanties, je demande, le cœur pour cela serait-il changé, et l'âge qui apprend tout, apprend-il à se convertir? Suivez-moi, chrétiens, dans une énumération qui va mettre dans tout son jour la fausseté de ce premier prétexte et la vérité de cet oracle de la sagesse, que l'homme finit presque toujours comme il a commencé : ***Proverbium est.... non recedet ab ea.***

Je dis d'abord, combien de passions que l'âge ne détruit pas! Choisissons, si vous voulez, de toutes les passions la plus honteuse à un certain âge, et dans tous les temps la plus funeste au salut, mais celle sur laquelle les années semblent avoir assez de pouvoir, celle qui devrait le plus tomber avec le corps et la santé, et par une seule nous serons en droit de prononcer sur toutes. Sont-ils rares, demande saint Ambroise, ces hommes, qui, jusque dans les glaces de la vieillesse, et sous les cheveux blancs, conservent dans un cœur flétri toutes les ardeurs, et, si j'ose ainsi m'exprimer, tout l'incendie de la volupté; semblables, dit Tertullien, à ces montagnes, dont la tête est couronnée de frimas, qui recèlent toujours des feux dans leurs entrailles, et du sein des neiges vomissent des flammes : ***Luxuriem corporis nec albenti erubuere canitie?*** En vain le corps par sa caducité, le monde par ses mépris, avertit ces incensés de l'indécence de leurs désordres, du ridicule de leur conduite; on voit leurs yeux éteints, mais encore pleins de convoitise, comme parle un apôtre : ***Oculos habentes plenos adulterii*** (II ***Petr.***, II), porter leurs coupables regards sur tous les objets qui peuvent la rallumer; leurs mains tremblantes chercher dans des livres corrompus à retracer à leur esprit les leçons et les peintures de la volupté; leurs pieds chancelants se traîner à ces théâtres, où, ranimée aux accents d'une tendre harmonie, la cendre des passions, mal éteinte, jette encore de pâles étincelles; leur cœur, réchauffé par les images du vice, ose s'ouvrir à des désirs, à des projets d'iniquité, et tels enfin que ces vieillards dont parle l'histoire de Susanne, le secret leur rend pour leur crime l'audace que l'œil du public leur avait ôté : ***Proverbium est... non recedet ab ea.***

Or, sur ces exemples trop fréquents, à la honte de la raison, sur la scène du monde, je poursuis maintenant et je dis : s'il en est ainsi de la passion sur laquelle l'âge et les années devaient frapper les plus grands coups, que dirons-nous de tant d'autres moins en butte aux injures du temps? Que sera-ce de la passion de s'enrichir, de l'amour des biens temporels? N'entendez-vous pas cet homme d'affaires, se sentant approcher du tombeau, annoncer le dessein de sa conversion? Où en suis-je ? s'écrie-t-il dans ces moments où le silence de l'ambition laisse reprendre à la raison tout son empire ; où en suis-je? se dit-il à lui-même. Quoi! j'ai tant travaillé pour ce temps, cette vie que je vais quitter; et cette éternité, ce redoutable avenir, où je suis près d'entrer, je n'ai pas daigné y penser. Malheureux! que deviendra-t-il, si la mort le surprend au milieu de ses projets, et plus occupé de ce monde que de l'autre? Oui, il l'a dit, il l'a pensé ainsi plus d'une fois; et déjà une famille entière, des héritiers consternés, appréhendaient l'ouvrage de la grâce, et le tort que sa retraite allait faire à sa succession. Rassurez-vous, père, épouse, enfants intéressés : le temps qui l'a courbé vers la terre, qui a pu ruiner son corps et ses forces, n'a pu éteindre celles de sa cupidité, et sa main chancelante trace encore des ordres pour appeler la fortune, lorsque, l'ordre éternel près de s'exécuter, la mort vient l'enlever à sa fortune et l'appelle au tombeau : ***Proverbium est... non recedet ab ea.***

Disons de même de tant d'autres passions, qui, sans tenir de si près au cœur, ne sont pas un moindre obstacle au salut. Dans une mondaine, que sera-ce de l'amour du monde et des plaisirs? Combien osent s'y montrer, veulent y primer, lorsqu'elles devraient rougir d'y paraître, et en qui la crainte de Dieu ne peut faire ce que devrait opérer la seule crainte du ridicule ! Et parmi ces personnes qu'agitent les transports et les fureurs d'un jeu insensé, combien qui allient même avec la dévotion tous les excès de la passion, tour à tour à la prière et au jeu, au pied du sanctuaire et aux autels de la fortune, et qui, après y avoir également dérangé et leur maison et leurs affaires, perdu biens, honneur, santé, réputation, ne pouvant s'abstenir même dans la vieillesse et l'infirmité, y risquent leur vie, lorsqu'elles n'y peuvent risquer leur fortune. Dans une personne oisive et indolente, que sera-ce de la passion de ne rien faire et de l'amour du repos? Combien en qui tout, jusqu'à leurs vertus, prend ce caractère de langueur, de paresse! Elles semblent n'avoir adopté quelques œuvres de piété que pour remplir le vide et le néant d'une vie désoccupée, et peu s'en faut que tout en elles, jusqu'à la religion même, ne ressemble à l'inutilité. Que sais-je enfin? Et sur ce sujet faudrait-il d'autres preuves que les discours du monde ? On le dit tous les jours, cet homme est hautain, colère, satirique ; mais on ajoute, il l'a été trop longtemps, on ne le corrigera pas. C'est un avare, il ne fera que le devenir davantage. C'est une personne livrée à l'intempérance et à la table ; elle finira par là, et sa passion lui coûtera la vie. C'est un homme de plaisir, il le sera jusqu'au tombeau : une femme éprise du monde, c'est tout dire; plus elle voudra lui plaire, plus elle usera d'ar-

tifice pour réparer les outrages du temps et des années. Tel est le langage ordinaire : heureux ceux qui le tiennent sur les autres, s'ils savaient en profiter pour eux-mêmes! *Proverbium est... non recedet ab ea.*

J'ai dit : combien de passions qui ne font que varier avec l'âge, prendre seulement des routes et des formes nouvelles! on les croit éteintes, lorsqu'elles ne sont que déguisées, et voilà la source de toutes les fausses conversions dont on ne se doute pas, et de tant d'illusion dans les voies du salut : je m'explique. Vous étiez autrefois un homme effréné dans les plaisirs, ne respirant que la débauche et l'intempérance : aujourd'hui, autre temps, autres mœurs. Un poste, un rang où vous êtes parvenu, des affaires plus sérieuses, ont fait une révolution dans le caractère; ou bien la raison et la réflexion, secondées de l'âge et de l'expérience, vous ont dégoûté de ce genre de vie : êtes-vous converti ? C'est-à-dire que vos passions sont devenues moins fougueuses et plus décentes : vous voyez un monde plus choisi ; vous avez des plaisirs plus modérés, une joie plus tranquille, une dissipation plus sage ; le torrent, devenu moins impétueux, a cessé de se déborder, il n'a pas cessé de couler; vous aviez les passions d'un libertin, vous avez celles d'un honnête mondain : le scandale a cessé, la conversion n'a pas commencé.

De même dans votre jeunesse vous aviez été, comme tant d'autres, emporté par le tourbillon du monde, étourdi par le fracas des grandes passions. Enfin, lassé du scandale et du bruit, l'amour de la retraite a succédé à l'amour de la dissipation; l'étude des sciences et des lettres à celle des amusements; le soin des affaires à celui des intrigues; en êtes-vous plus chrétien et vos passions sont-elles éteintes? C'est-à-dire qu'elles sont seulement plus sensées : vous vous êtes fait, si j'ose ainsi m'exprimer, des plaisirs raisonnables; vous n'étiez qu'un mondain, vous êtes un philosophe; le sage s'est montré, le chrétien n'a pas encore paru.

Autrefois idolâtre de vous-même, livrée à la délicatesse, à la sensualité, orgueilleuse esclave du faste et des vanités mondaines, on vous voyait briller par la somptuosité des habits, du train, des ameublements, et partout sur vos pas votre luxe attirait les regards du public. Aujourd'hui un âge moins propre au grand éclat, ou si vous voulez un projet de conversion a fait tomber toute cette magnificence. La passion est-elle aussi tombée et finie? C'est-à-dire qu'elle n'a fait que se plier à la réforme. A la pompe et à l'appareil a succédé une propreté plus simple, mais plus recherchée; aux grands festins, une table plus modeste et non moins délicate; au luxe du cortége et des équipages, moins de brillant, mais plus de douceur et de commodité. C'est-à-dire que vous éblouissez moins les autres; vous ne vous flattez pas moins vous-même, et votre mollesse, qui paraissait autrefois sous l'étendard du scandale, n'est plus aujourd'hui que sous le masque de la dévotion : on ne voit plus la pécheresse, mais on cherche la pénitente.

Enfin votre grande passion était de plaire : on vous voyait toujours rechercher les sociétés les plus mondaines, aimer surtout à éclipser vos rivales, à être l'idole du cercle, à vous enivrer de l'encens des flatteurs et du poison des louanges. Maintenant qu'une pareille ambition ne vous siérait pas, vous n'avez plus les mêmes goûts, et désormais plus retirée vous semblez fuir le grand monde autant que vous l'aviez recherché : êtes-vous convertie et n'avez-vous plus la même passion? O ruse! ô souplesse de l'amour-propre! il n'a fait que changer d'objet. Autrefois votre ambition était de plaire par les charmes extérieurs, maintenant c'est de briller par les grâces de l'esprit : vous alliez chercher le monde, maintenant vous l'appelez, vous le recevez : ce sont tous les jours des conversations choisies, où, par le talent de la satire, par une ingénieuse critique et l'art de peindre le monde et de le ridiculiser, de blâmer l'une, de railler l'autre, vous trouvez encore une cour et des adulateurs, et tout le changement que je vois en vous, c'est que dans les beaux jours de votre jeunesse vous étiez peut-être le sujet de la médisance, aujourd'hui vous en êtes l'auteur; vous recherchiez le monde pour vous montrer, le monde vous recherche pour vous entendre; vous lui étiez chère alors par la façon de lui plaire, vous lui plaisez aujourd'hui par la façon même de le mépriser. La réforme est faite et la conversion est encore à faire. Tant il est vrai qu'il n'est rien qui sache se soustraire à l'empire du temps et des années comme nos vices et nos habitudes : on les croit anéantis lorsqu'ils ne sont que déguisés; on ressemble à ces malades qui se croient guéris lorsque l'humeur n'a fait que changer de route; et l'on pense être converti à la vertu lorsqu'on n'a fait que changer de vice : *Proverbium est... non recedet ab ea.*

J'ai dit encore : Combien de vices, de passions, d'habitudes, que l'âge et le temps ne font qu'augmenter et rendre plus incorrigibles! Je n'entends pas vous peindre ici tous ceux en qui la vieillesse du corps semble rajeunir les passions de l'âme; je veux seulement vous en faire le juge vous-même : retournez sur vos pas, et voyez ce que vous étiez en entrant dans le monde et dans les routes de l'iniquité; vous y avez apporté, il est vrai, le germe de toutes ces passions qu'on a vu dans la suite se développer : un cœur tendre et frivole, un caractère facile, un esprit volage, une raison faible, un corps déjà efféminé et voluptueux. Mais n'est-il pas vrai que ce qui n'était d'abord que les saillies et les transports d'un âge bouillant et fougueux est aujourd'hui habitude et pour ainsi dire une seconde nature; que ce qui n'était au commencement qu'une légère étincelle est aujourd'hui un incendie et un embrasement

général. Que dis-je? Les passions qui n'étaient autrefois que dans le cœur se sont emparées de l'esprit. Au commencement votre raison, encore droite et éclairée, se soulevait contre elles ; aujourd'hui elle les justifie, elle les défend, et vous avez trouvé ou adopté mille sophismes, mille raisonnements captieux pour les autoriser. Au commencement vous étiez arrêté par les remords ; aujourd'hui en connaissez-vous, et ce cri de la conscience n'est-il pas entièrement étouffé? Autrefois vous croyiez quelques vérités, vous aviez des lumières, un fonds de religion et de crainte de Dieu ; aujourd'hui vous voyez tout douteux ; peut-être ne croyez-vous plus rien, et de libertin que vous étiez par inclination vous êtes devenu impie par système. Autrefois vous aviez honte de vous-même et de vos désordres ; maintenant vous vous en faites gloire, et intrépide dans le crime vous vous applaudissez de ne plus rougir. Enfin vous n'aviez qu'un seul vice, une passion dominante : comptez aujourd'hui, et voyez combien le fort armé a introduit dans votre âme de légions de démons. Les voilà donc les grands services que vous avez reçus des années pour votre salut! Après cela rassurez-vous encore sur ces prétendus avantages; espérez que l'âge amènera votre conversion. Eh quoi! ignorez-vous donc que plus l'arbre a élevé sa tige, étendu ses branches, plus il est difficile à conduire et à réformer : on ne le plie que dans sa jeunesse; et plus il compte de saisons et d'années, plus il est inébranlable et difficile à redresser : *Proverbium est... non recedet ab ea.*

Cependant j'ai dit bien plus encore; et en supposant toutes vos passions, tous vos goûts, tous vos penchants, tous vos désirs (c'est beaucoup, et j'en dis sans doute trop), en les supposant tous anéantis par l'âge, votre conversion en serait-elle plus assurée? en seriez-vous plus vertueux, plus propre au service de Dieu? Prenez garde, mes frères, je n'entends pas disputer à Dieu et à la grâce le pouvoir de faire des conversions dans tous les temps de la vie : je veux dire seulement que la vie spirituelle a son enfance et comme son apprentissage; que pour l'ordinaire la grâce, dans ses opérations, a une marche et un progrès comme la nature. L'esprit de mortification, de prière, d'humilité (disons de même de toutes les vertus), ne s'acquiert pas tout à coup et d'un seul acte; on s'y forme par degrés et par l'exercice; la grâce les crée en nous; mais c'est par des actes répétés que les vertus deviennent des habitudes : *Nemo derepente fit sanctus.*

Vous voilà donc, je le suppose, parvenu à cet âge avancé où vous avez fixé votre conversion : plus de passions, plus d'ardeur pour le monde, pour les plaisirs; par conséquent plus d'obstacles de ce côté-là à votre salut, je l'ai supposé encore. Mais ce corps usé et appesanti, ces sens émoussés, ces organes languissants, fléchiront-ils sans peine sous le joug des vertus évangéliques, se feront-ils à un genre de vie si étrange pour vous? Quoi! cet esprit qui a toujours été volage et inappliqué se fixera dans la prière et la méditation! Ce cœur toujours occupé, toujours possédé par les créatures et les objets sensibles, se tournera tout à coup vers les biens célestes et spirituels! A cet âge vous passerez des lectures amusantes à des livres de morale et de dévotion; des cercles enjoués du monde au commerce des saints et des sages; de la table et des festins au jeûne et à l'abstinence; de la liberté de penser et de parler sur la religion à l'humilité, à la simplicité des enfants de la foi; de l'habitude du théâtre et des spectacles à celle de la prière et des exercices de piété; de la dissipation à la retraite; de la mollesse à l'austérité! Grand Dieu! je ne dois point borner votre puissance, encore moins désespérer l'homme coupable. Malheur à moi si je désespérais une seule âme! Non, je sais qu'il n'est jamais trop tard pour se convertir; mais où en sont les exemples? Et sont-ils si fréquents pour qu'on doive y compter? Et certes, mes frères, on se rit tous les jours d'un homme qui embrasse un état, entre dans un emploi, dans une carrière nouvelle sans la connaître, sans s'y être exercé. A quoi pense-t-il, dit-on dans le monde? A son âge entreprendre d'autres affaires, de nouveaux travaux ; en aura-t-il le temps, les forces, les moyens? Et vous, avec un corps glacé, où un reste de sang circule à peine, vous viendriez prendre la croix, et vous charger d'un fardeau sous lequel chancellent ceux mêmes qui le portent dès l'enfance! Avec des pieds tremblants et débiles, accoutumés à marcher sur les fleurs et dans les routes aisées de Babylone, vous venez vous exposer aux épines de la pénitence, et vous traîner dans les pénibles sentiers du Calvaire. O Dieu! est-ce le temps de semer, lorsqu'il faudrait recueillir, et de travailler, lorsque la nuit est venue? Non, chrétiens; et ce n'est point en vain que l'Esprit-Saint nous invite à porter le joug du Seigneur dès l'enfance. Pour qui ne s'y est jamais exercé, les devoirs de la religion deviennent trop à charge; c'est là ce casque, cette cuirasse, cette armure de Saül, que David ne peut porter, et avec lesquels il ne saurait combattre. Mais la grâce peut tout : oui, encore une fois; mais ce que nous savons, c'est qu'on ne lui voit guère opérer de semblables prodiges, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'elle veuille renverser pour vous l'ordre établi. Ce que nous savons, c'est qu'on en voit tous les jours de ces hommes pour qui les plaisirs, la débauche, le monde, tout est fini, et qui même, lassés de leurs erreurs, vivent dans la retraite sans en être plus chrétiens. On s'étonne que dans cette situation ils ne rentrent point en eux-mêmes; il semble qu'il n'y a qu'un pas de la retraite à la conversion, de la fuite du monde au retour à la religion. Qu'est-ce qui les empêcherait de revenir à la vertu? Il n'est plus, dit-on, de passion qui les arrête. On se trompe :

la plus forte subsiste toujours, l'habitude de ne point se contraindre; ce tyran de l'âme, ce poison de toutes les vertus, la paresse, l'amour du repos et de l'indépendance. Pour se convertir, il faudrait se gêner, et à un certain âge on ne se gêne plus; pour être chrétien et vertueux, il faudrait sentir les charmes de la vertu, la beauté de la religion, et on ne sent plus rien, et le cœur flétri ne dit plus rien ni pour Dieu ni pour les hommes; de nouvelles habitudes coûteraient trop; en un mot, on n'est point assez jeune pour continuer encore d'être au monde, on est trop vieux pour commencer à être à Dieu; et, après s'être retiré des plaisirs comme d'un embarras, on fuit la vertu comme une fatigue. Il est donc vrai que pour n'être plus propre au service du monde, il ne s'ensuit pas qu'on le soit davantage au service de Dieu. Il est donc vrai que le temps peut nous ôter les forces pour le mal sans nous les rendre pour le bien; et ce n'est point un paradoxe, de dire qu'à un certain âge on peut être corrigé sans être converti : *Proverbium est... non recedet ab ea.*

Mais on a toujours estimé les gens de bien, toujours aimé la religion, et on sent qu'on est naturellement porté à la vertu; avec ces dispositions ne peut-on pas sans présomption se flatter qu'un jour à venir on se convertira! Second prétexte pris dans le caractère, dans la façon de penser, et sur lequel ce que je viens de dire me dispense de beaucoup insister. J'avouerai donc (car il ne faut rien exagérer), j'avoue que lorsque le bien a été longtemps dans l'esprit, il descend plus aisément dans le cœur, et il est naturel que la vertu qui remplit déjà nos connaissances s'empare enfin de nos sentiments. Mais pour qui ce retour à la vertu est-il aisé? Pour une jeune personne entraînée dans le crime avant de le connaître, et qui n'attend pas que l'habitude soit formée; la nature en elle a trop souffert dans ce premier combat, pour que le cri de la conscience tarde à se faire entendre : c'est ce généreux arbrisseau que les vents impétueux ont courbé par leur violence, et dont la tige superbe, par un vigoureux effort, se relève soudain et revient à son premier état. Mais pour un pécheur invétéré, l'habitude est trop bien formée, le penchant trop bien établi; le vice est passé en nature; en vain la vertu y était avant lui, nous ne l'éprouvons que trop tous les jours combien la seconde nature l'emporte sur la première; et qu'une fois fortifié par l'âge et le temps, l'arbre courbé vers la terre retient le vice de ses premières années. Ne dites donc plus : j'ai toujours eu des sentiments de religion, du penchant pour la vertu; donc j'y reviendrai un jour. Autrefois j'ai pratiqué la piété, j'étais converti; donc je me convertirai encore, et Dieu ne m'abandonnera pas. Pécheur qui tenez ce langage, voulez-vous, dit saint Bernard, savoir à qui vous ressemblez? Regardez Samson après avoir perdu le principe de sa force; il se rappelle avec confiance tant de prodiges qu'il avait opérés; mille philistins battus et mis en fuite par lui seul; ses liens brisés tant de fois, les portes des villes forcées et enlevées par son bras victorieux; tout Israël rempli du bruit et de la terreur de son nom. Plein de sa gloire passée, Samson se livre aux douceurs du sommeil et aux embûches de ses ennemis. Je m'en déferai, se dit-il à lui-même, comme autrefois : *Egrediar sicut ante feci, et me excutiam.* (*Judic.*, XIV.) Malheureux! dit l'Ecriture, il ne voyait pas que Dieu s'était retiré de lui, et il est vaincu : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus* (*Ibid.*); confiance téméraire qui fit sa perte et qui causera la vôtre. Vous vous reposez sur cette bonté de cœur, d'esprit, de caractère, sur ce fonds de religion, ce penchant au bien avec lequel vous êtes né; peut-être aussi sur des prodiges de piété et de ferveur dont on se souvient que vous avez donné l'exemple; sur les liens de vos crimes que Dieu vous a fait la grâce de briser plus d'une fois. Voilà Samson qui repose à l'ombre de ses lauriers, qui compte sur son ancienne vertu; et vous dites comme lui : quand mes ennemis approcheront, quand je verrai la vieillesse et les infirmités prêts à fondre sur moi, je rappellerai mes anciens sentiments et je me ranimerai, *et me excutiam.* Infortuné Samson! et tu ne sens pas que ton Dieu, lassé de tes infidélités, s'est retiré de toi! Et tu ne vois pas que le souvenir de ses anciennes faveurs, des forces et des vertus qu'il t'avait données, n'est plus qu'une illusion flatteuse qui t'endort au bord du précipice, et qui assure d'autant plus ton impénitence, qu'elle augmente l'espérance de ta conversion : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.* Ainsi voyons-nous tous les jours tant de mondains, trompés par les bons sentiments qu'une éducation heureuse avait fait germer dans leur cœur, goûter toute la vie un calme funeste au milieu de leurs désordres; vieillir sans remords et dans le sommeil de l'indifférence sur les vérités de la religion, comptant toujours qu'il leur sera aussi aisé de retourner à Dieu que de renoncer au monde. Enfin l'heure fatale approche; arrivent la caducité, la maladie, la mort, et ils n'ont point encore pensé à la pénitence. Alors il est trop tard pour se reconnaître; plus de temps, plus de forces, beaucoup de regrets, peu de ressources; leur fausse sécurité les abandonne, et ils descendent au tombeau d'autant plus désespérés de leur conversion, qu'ils avaient plus compté être toujours à temps de se convertir : *Proverbium est... non recedet ab ea.*

Cependant que fait l'homme impénitent pour se rassurer contre tant de raisons? Il a recours aux exemples de tant de célèbres pécheurs; un Augustin, un David, le bon larron même, tout est mis en usage. Il est triste, mes frères, que nous soyons encore à vous répéter ce qui vous a été dit tant de fois. Mais puisque vous en appelez sans cesse à ces fameux exemples, il faut vous

condamner par ces exemples mêmes, et vous montrer dans ce troisième prétexte, que, non contents de vous ignorer vous-mêmes, vous ignorez encore ceux à qui vous osez vous comparer.

Un David, dites-vous, tout à la fois meurtrier, ravisseur, adultère : sans doute, à ne considérer que son crime, vous auriez autant, peut-être plus de droit que David, d'espérer miséricorde. Mais, reprend saint Chrysostome, vous ne dites pas qu'une fois arrivé au trône, David donna à Israël l'exemple de toutes les vertus; qu'il avait longtemps souffert et combattu pour le Seigneur, augmenté la splendeur de son culte, et rendu la religion florissante dans ses Etats. Tant de mérites pouvaient contre-balancer ses égarements; tant de vertus demandaient grâce pour une première faute. Et vous, pour un tissu d'iniquités qui composent votre vie, à peine pouvez-vous montrer quelques vertus, quelques bonnes œuvres. Le crime de David fut grand ; mais vous ne dites pas que c'était le premier et le seul qu'il eût commis, et que le plus grand saint peut faire une grande chute. Et vous, combien de fois êtes-vous retombé dans le même péché! Et combien de nouveaux péchés ajoutés aux premiers! Vous ne dites pas que David reconnut son crime à la parabole de Nathan, à la voix du premier prophète que Dieu lui envoya. Et vous, vous avez bravé tous les ministres et tous les envoyés de Dieu; cent fois vous les avez entendus, et cent fois vous vous êtes joué de leurs menaces et des portraits qu'ils ont faits de votre conduite. Vous ne dites pas que David fut frappé des plus redoutables fléaux, détrôné, insulté, déshonoré par son fils, et que jamais péché ne fut mieux expié, puisqu'il le pleura le reste de ses jours. Et vous n'avez pas daigné pleurer, réparer, expier une seule de vos iniquités; vous remettez au contraire la pénitence à la fin de vos jours, réservant à un seul instant à expier un siècle d'iniquités. Pécheur! achevez le parallèle et rougissez.

Un Augustin, ajoutez-vous, et ce nom seul semble retracer l'image de tous les vices et de tous les désordres : la présomption d'un philosophe ; l'incrédulité d'un bel esprit ; l'arrogance d'un savant ; l'entêtement d'un manichéen ; la mollesse d'un épicurien ; égarements de l'esprit, faiblesses du cœur, fureurs, excès, emportements de débauche et de libertinage. Oui, avouons tout cela, puisqu'il l'a avoué lui-même. Mais vous ne dites pas que ce même Augustin se fit à lui-même les plus grandes violences, acheva les plus grands sacrifices, et qu'enfin il s'arracha aux plaisirs dans un âge où les plaisirs étaient encore faits pour lui. Et vous, non-seulement vous n'avez jamais rien fait ni voulu faire pour votre Dieu ; mais pour quitter le monde et les plaisirs, vous attendez que le monde et les plaisirs ne soient plus pour vous et pour votre âge. Vous ne dites pas que dans Augustin tout pécheur qu'il était, Dieu voyait un cœur droit, un esprit avide de la vérité qui ne s'égarait dans de vains systèmes, que parce qu'il ne la connaissait pas et qu'il cherchait de bonne foi à s'éclairer, comme il le témoigne lui-même dans ses confessions; il blasphémait, parce qu'il ignorait. Et vous, vous avez porté la corruption jusqu'à blasphémer ce que vous connaissiez, ce que vous adoriez. Cette religion, cette vérité dans laquelle vous avez eu le bonheur de naître, vous avez affecté de la méconnaître, de la persécuter; vous vous êtes joint à ses ennemis pour l'outrager par des railleries et des discours impies ; et, enfant dénaturé, vous avez tourné à la fois contre elle et votre cœur et votre esprit. Vous ne dites pas que dans Augustin, eût-il été plus grand pécheur encore, Dieu découvrait la plus grande lumière de la foi, la plus ferme colonne de l'Eglise; que cet astre éclipsé à son aurore par les brouillards épais des systèmes et des passions, une fois qu'il serait sorti du nuage, jetterait les rayons les plus brillants, répandrait la clarté la plus pure pour l'honneur et le triomphe de la religion; qu'il ferait pour ainsi dire autant pour Dieu que Dieu avait fait pour lui, et que de l'opprobre du vice sortirait le foudre de l'hérésie et le docteur de la grâce. Si un miracle peut se mériter, qui le méritait mieux qu'Augustin? Mais vous, cherchez donc dans vous-même ce qui mérite que Dieu en votre faveur renverse les lois de la nature et de la grâce; qu'avez-vous à lui donner, qu'une pénitence honteuse et tardive et les débris impuissants d'un corps qui s'écroule sous les plaisirs? Quel avantage en reviendrait-il à Dieu et à son Eglise d'avoir converti un mondain décrépit, languissant, à charge à lui-même, inutile aux autres? Quel effet produirait une telle conversion, si ce n'est peut-être un exemple dangereux à une infinité d'autres pécheurs qui, voyant que vous aviez mérité cette grâce encore moins qu'eux, s'en ferait un motif pour différer davantage et la mériter moins que vous?

Enfin, j'en dis de même de l'exemple du bon larron ; et il est bien étrange, dit saint Chrysostome, que les pécheurs aient fait un sujet de confiance de ce qui devrait faire toute leur frayeur. Quoi! dit ce grand saint, de toute cette foule de pécheurs qui assiégeaient le Calvaire et la croix du Sauveur, un seul homme, le seul larron se convertit. Quoi! sur la croix même, le trône des miséricordes, et au moment où le sang d'un Dieu ruisselait à grands flots, ce sang qui devait dans sa course entraîner les nations et les rois pour les convertir à la foi; ce sang, source féconde de la grâce et qui devait la répandre partout; tandis qu'à l'effusion de ce sang précieux se joignent les miracles les plus frappants, que les astres s'éclipsent, que le jour pâlit, que la terre et les rochers s'entr'ouvrent, grand Dieu! c'est trop dans ce moment de deux pécheurs à vos côtés, et un seul se convertit! Mes frères, y pensons-nous, de nous

rassurer sur ce que la religion a de plus effrayant? Et après tout est-il donc décidé que ce larron fût aussi grand pécheur que vous? C'était un brigand : mais il se rendit dès qu'il fut appelé : il eut devant Dieu le plus grand de tous les mérites, la fidélité à la première grâce; et vous avez résisté à toutes. Qu'importe qu'il eût des crimes que vous n'avez pas? Il n'eut pas le plus grand de tous, l'ingratitude et l'endurcissement du cœur. Le bruit des merveilles et des miracles de Jésus-Christ peut-être n'était-il point parvenu jusqu'à lui dans sa prison; la première fois qu'il le voit, c'est sur la croix comme lui; condamné, mis à mort comme lui; et il le reconnaît pour son Dieu là où il aurait pu le prendre pour son semblable. Il eut, je le veux, de plus grands vices que vous; mais vous, aurez-vous jamais autant de foi que lui?

Voilà donc, ô mon Dieu! ce que c'est que le pécheur dans son impénitence; voilà comme il s'abuse, comme il cherche à se tromper lui-même, comme il roule d'erreurs en en erreurs, de préjugés en préjugés! S'il se tourne vers vous, c'est pour s'aveugler sur votre patience, votre bonté, votre justice. Raisonne-t-il sur sa propre nature : il ne se connaît pas, et son aveuglement augmente à mesure qu'il approche de lui-même. Est-il dans la force de l'âge : il n'écoute que ses passions et il cède au torrent qui l'emporte. Est-il dans le déclin et la caducité : il se trompe encore, et il croit avoir changé de cœur lorsqu'il n'a fait que changer de passion. Que deviendra-t-il donc, et n'y a-t-il plus de ressource pour lui? Ah! chrétiens, je suis bien éloigné d'en tirer cette conséquence; mais ce qu'il en faut conclure, c'est qu'il n'y a donc ni raison, ni motif, ni exemple, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, sur lesquels vous puissiez vous autoriser pour différer votre pénitence. Ce qu'il en faut conclure, c'est que Dieu peut donc se lasser; qu'il faut le chercher, comme il nous le dit lui-même, lorsqu'on peut le trouver; et qu'il y a enfin une mesure de grâces, après laquelle commence cette nuit, dont parle Jésus-Christ, et dans laquelle personne ne peut travailler : *Venit nox, quando nemo potest operari.* (*Joan.*, IX.) Est-elle déjà venue pour vous cette nuit fatale; ne l'est-elle pas? Cette grâce, qui vous presse aujourd'hui, vous pressera-t-elle longtemps? Y en a-t-il encore pour vous; y en aura-t-il toujours? Abîme, mystère impénétrable! mais mystère qui en nous effrayant doit nous ranimer et nous presser de commencer ce grand ouvrage. Prenons garde surtout (on ne saurait trop le répéter); prenez garde de vous reposer sur ce que vous sentez en ce moment que vous voudriez bien vous convertir. Hélas! combien de fois et pendant combien d'années l'avez-vous dit, l'avez-vous pensé! En êtes-vous plus avancés? En avez-vous mieux vécu? Jugez donc de l'avenir par le passé : eh! qu'en sera-t-il désormais, si vous dites encore, je voudrais? Voilà cependant sur quoi tous les hommes se rassurent. Arrive-t-il dans le monde une de ces morts tragiques sans confession, sans sacrements, sans pénitence, on entend dire à des parents, à des amis, qu'heureusement cette personne pensait depuis longtemps à son salut; qu'on lui avait entendu dire souvent, même depuis peu, qu'elle allait se retirer et voulait se convertir; voilà ce qui vous console : et nous, mes frères, voilà ce qui nous fait trembler pour son salut. Car qu'est-ce à dire qu'elle voulait se convertir? C'est-à-dire que depuis longtemps son Dieu l'appelait et qu'elle ne répondait pas; qu'il la recherchait et qu'elle le fuyait; qu'il l'invitait et qu'elle ne l'écoutait pas. Elle voulait; c'est-à-dire qu'au fond de son cœur elle lui disait : oui, mon Dieu, je penserais à mon salut, et je le ferais, si je n'étais pas plus occupée de mon plaisir, si je n'écoutais pas plus ma passion que mon devoir, si je n'étais pas plus attachée à ma propre satisfaction, et si je n'aimais pas plus le monde que vous. Elle voulait, au lit de la mort : c'est-à-dire que Dieu, voyant le pécheur sur le point de périr, a fait encore une démarche en sa faveur, mais aussi inutile que les précédentes, et que cet infortuné apercevant le bord du tombeau s'est débattu un moment; le flambeau de la grâce près de s'éteindre a jeté encore quelque lueur; à ce rayon de lumière il a voulu entr'ouvrir les yeux, et la nuit du trépas les a aussitôt enveloppés pour jamais. C'est-à-dire que ce qui vous rassure sur son salut, c'est ce qui achève devant Dieu sa condamnation. Non, mes frères, point de délai dans le retour à la justice; chaque instant ouvre sous vos pas un nouvel abîme : ou la conversion ou la mort.

Grand Dieu! ne le permettez pas! que parmi ceux qui m'écoutent il y en ait tant à qui ce discours convienne et si peu qui en profitent. Le voilà devant vous ce mondain, cet impie qui vous brave depuis tant d'années : mais il a beau s'étourdir, il est ému dans ce moment; son cœur souffre de ce qu'il vient d'entendre et il se sent ébranlé. Achevez, Seigneur, frappez-le ce grand coup de votre grâce qui du plus grand pécheur peut faire un saint et un élu. S'il perd ce moment, hélas! il perd peut-être son salut, son éternité. Le bandeau est tombé de ses yeux; un instant suffit pour l'aveugler encore. Ce discours l'a touché; mais le monde va recommencer l'illusion. Frappez, Seigneur, avant que l'ennemi vienne reprendre sa conquête et montrez que vous êtes le maître des cœurs. Faites partir du sein de vos miséricordes ce trait qui blesse, qui attendrit, qui terrasse le pécheur rebelle et frémissant, et qu'enchaîné enfin au pied de la croix par des liens aussi doux qu'indissolubles, il montre par son exemple, que, quand il vous plaît, vous nous ramenez de la mort à la vie et des portes de l'abîme aux portes de la gloire.

SERMON XXII.

SUR LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi. (*Matth.*, XXI.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous.

Ce triomphe, dont tout un peuple s'empresse d'honorer le Sauveur à son entrée dans Jérusalem, n'est qu'une faible image de celui que la religion doit lui préparer dans nos cœurs ; seul triomphe dont ce Dieu de bonté puisse être jaloux, comme le seul qui soit digne et de sa grandeur et de son amour.

Ne pensons pas en effet que les honneurs qu'on lui prodigue aujourd'hui dans sa patrie puissent le toucher ou le satisfaire. Qu'est-ce pour un Dieu que toutes ces fêtes, ces palmes, ces bruyants applaudissements, ces transports d'une nation inconstante et volage, d'un peuple ivre de joie et d'allégresse ; qu'est-ce autre chose à ses yeux qu'un bruit fastueux, un vain fracas de gloire, vils triomphes de la terre, accordés plus souvent à la vanité qu'au mérite, et qui, destinés à honorer l'ambition des conquérants, c'est-à-dire des destructeurs des hommes, ne pouvaient convenir à celui qui en devait être le Sauveur?

Aussi, quels sentiments fait-il paraître au milieu de cette allégresse publique? S'il eût fait quelque cas de ces sortes de triomphes, l'occasion était favorable ; et, rival des Pompées et des Césars, on l'eût vu sur son char couronné, des mains de la victoire, recevoir avec orgueil l'encens des nations. Au lieu des rois enchaînés, des ennemis vaincus, de ce peuple d'esclaves que les héros de Rome traînaient avec faste au Capitole, on eût vu marcher à sa suite les malades qu'il avait guéris, les possédés qu'il avait délivrés, Lazare qu'il avait ressuscité ; la mort et les démons eussent paru enchaînés à ses pieds, et, au bruit de cette marche triomphante, le bienfaiteur du monde, conduit au milieu des acclamations dans la ville sainte, eût rempli toute la Judée de l'éclat de son nom et du bruit de sa gloire.

Mais le Dieu qui venait nous apprendre à fouler aux pieds les grandeurs humaines, ne peut s'y livrer un seul moment; et soutenant toujours le caractère du Dieu né dans les humiliations, dans ce grand jour il s'avance aux portes de la capitale, n'ayant, pour honorer sa marche, pour le conduire et le porter en pompe dans les rues, dans les places de Jérusalem, qu'un de ces vils animaux qui avaient entouré sa crèche.

Quelle est donc la manière d'honorer ce Dieu de bonté? quel est le triomphe digne de lui, et que nous puissions lui offrir? Il en est un sans doute qu'il attend et qu'il nous demande ; un triomphe sans éclat, que la piété prépare, que l'humilité embellit, que la religion consacre : triomphe de l'âme, où tout se passe sous le voile du silence et du mystère, invisible à la terre et aux hommes ; spectacle du ciel et des anges, triomphe de l'amour, qui n'a de grand que la victime, et de témoins que Dieu seul. Oui, ce n'est plus vers l'ingrate Jérusalem qu'il s'avance ; et, jaloux de vos sentiments, de votre tendresse, c'est dans votre cœur qu'il désire faire son entrée triomphante par le gage et le sacrement de son amour : *Ecce Rex venit tibi.*

Et c'est, chrétiens, autant pour ranimer votre zèle à cet égard que pour l'éclairer, que je me propose de vous exposer, en forme d'instruction, en quoi consiste l'esprit du christianisme, quelles doivent être vos dispositions pour participer à la sainte Eucharistie ; en un mot, tous les devoirs, toute la science du chrétien relativement à ce grand objet de la religion. Puisse votre attention répondre à l'importance du sujet, et nos lumières suffire à développer ces grandes vérités. Je vais traiter ce qu'il y a de plus sublime et en même temps de plus délicat dans la science du salut. Je vais descendre dans les cœurs, en sonder les replis, tâcher de discerner les opérations de Dieu et les touches secrètes de la grâce dans les âmes au moment de cette grande action, pour établir des règles et des principes qui puissent vous servir à distinguer l'illusion de la vérité. Terrible sujet d'instruction, qui demanderait, pour être bien traité, une pénétration, une intelligence plus qu'humaines, et dans lequel la foi, la religion de nos auditeurs peuvent seules suppléer à la faiblesse de la parole. C'est donc ici plus que jamais que les secours d'en haut nous sont nécessaires, pour que la science toujours pure coule de nos lèvres sans erreur et sans louange. Implorons les lumières, etc.

Que l'homme s'éprouve, nous dit saint Paul, et qu'ensuite il prenne le pain céleste et boive le calice de l'immortalité : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat.* (I *Cor.*, XI.) Or de quelle épreuve entend parler l'Apôtre? Voilà le point de morale que j'entreprends de discuter; et pour le faire avec précision, distinguons dans l'Eucharistie trois rapports principaux, la grandeur du mystère, la sainteté du mystère, l'amour, et, si j'ose ainsi m'exprimer, la tendresse du mystère.

La grandeur du mystère de l'Eucharistie, qui consiste dans les merveilles et les prodiges que Dieu y opère pour s'unir à nous, et qui exige de notre part une disposition de foi et de religion ; première réflexion.

Sa sainteté, qui consiste en ce que ce mystère renferme ce qu'il y a de plus pur, de plus sacré, puisque c'est le Saint des saints lui-même, et le corps du Fils de Dieu que nous y recevons : sainteté à laquelle nous devons répondre par une disposition de respect et de pureté ; seconde réflexion.

Sa tendresse, en ce que ce sacrement est le gage le plus touchant de l'amour et des bontés de notre Dieu : ce qui exige enfin de notre côté un retour proportionné d'affection et d'amour ; dernière réflexion. Com-

munier avec foi, communier avec respect, communier avec amour; c'est tout mon dessein. Appliquez-vous, chrétiens : l'instruction la plus simple en apparence va nous conduire aux détails les plus intéressants et aux vérités les plus touchantes.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Et d'abord, ne vous étonnez pas qu'en vous parlant du sacrement de pénitence où il a plu à notre Dieu de s'humilier et de s'anéantir, je vous l'annonce comme l'ouvrage du Dieu de grandeur et de majesté, du Dieu de force et de puissance. Eh ! qu'y a-t-il, demande saint Ambroise, dans tous les ouvrages du souverain Maître et du Créateur, dans tous les miracles de la puissance divine qui approche du prodige de l'Eucharistie ? Il est vrai, ô mon Dieu ! s'écrie ce Père, que l'univers entier ne vous a coûté qu'une parole. Rien n'était encore : vous dites et tout fut fait : *Dixit et facta sunt.* Mais cette parole, toute féconde, toute miraculeuse qu'elle a été, n'a pu produire qu'un monde ; et dans l'Eucharistie, c'est une parole qui produit un Dieu. Pour être le Dieu de l'univers, vous n'eûtes besoin que d'un ordre de votre volonté suprême; du haut de votre trône vous appelâtes les éléments, et le néant disparut devant vous : ici, c'est vous-même qui êtes appelé, et qui descendez pour vous anéantir; c'est votre immensité qui est resserrée, votre puissance qui est bornée, votre grandeur qui est abaissée, votre gloire qui est éclipsée; c'est un Dieu sans cesse sacrifié et sans cesse renaissant, toujours présent et toujours invisible, qui s'immole et ne se détruit pas, qui se reproduit et ne se multiplie pas, qui se livre sans cesse, qui se prodigue avec tous ses dons, toutes ses grâces, et ne s'épuise pas; c'est-à-dire, qu'au lieu qu'il ne fallut qu'un miracle pour faire le Dieu de l'univers, il a fallu tous les miracles pour faire le Dieu de l'Eucharistie. Donc, si j'ai la foi, je dois voir un Dieu cent fois plus grand dans ce miracle de l'Eucharistie, que dans toutes les merveilles de sa puissance; si j'ai la foi, je dois voir tous les autres ouvrages du Créateur comme des jeux de sa main, en comparaison de l'Eucharistie. Un coup d'œil sur l'autel m'en dit plus que tout l'univers ensemble; et avec la foi je ne sais plus ce que je dois davantage admirer, ou de ce qu'il est donné à mon néant et à ma bassesse de s'élever, d'approcher jusqu'à l'Etre suprême, ou de ce que l'Etre suprême a pu venir jusqu'à moi, de ce qu'il a forcé l'intervalle immense qui le séparait de sa créature, et qu'en se couvrant du voile du sacrement, il a vaincu, si j'ose ainsi m'exprimer, la disproportion qu'il y avait de lui à moi, de l'Etre au néant. Par conséquent, la première disposition pour participer à l'Eucharistie, ce doit être une disposition de foi et de religion; mais d'une foi qui ne chancelle pas, malgré la révolte des sens et l'étonnement de la raison accablée sous le poids de ce mystère.

Et en effet, chrétiens, puisque cet auguste sacrement est le comble et le prodige de la puissance divine; puisque, pour l'établir, un Dieu a forcé et surmonté tant d'obstacles, n'est-il pas juste que la grandeur de notre foi égale en quelque façon la grandeur de son ouvrage; que notre foi à son tour force, surmonte tous les obstacles que notre faible raison et nos sens pourraient opposer au miracle de l'Eucharistie. Et quand je dis la raison, ce n'est pas qu'elle-même ne puisse aider et soutenir la foi. Car enfin (pour ne rien négliger de ce qui peut ou affermir ou éclairer notre religion), pourquoi, dit saint Ambroise, aurions-nous sur ce miracle une foi plus chancelante que sur les autres qu'il a opérés? Qui de vous, demande ce Père, a jamais douté que Moïse ait fait tomber l'eau du rocher; qu'Elie ait fait descendre le feu du ciel; que Josué ait commandé au soleil? ce n'étaient cependant que des hommes qui, à leur voix, ont changé, suspendu, renversé le cours ordinaire de la nature; et à la voix d'un Dieu, vous douteriez du renversement, du changement, qui se fait sur nos autels! Disons-mieux, qui de vous, continue le saint docteur, s'étonne qu'un Dieu ait pu créer le monde; que le néant ait entendu sa parole? et vous vous étonnerez que ce même Dieu se fasse entendre aux éléments grossiers qui, sur nos autels, s'éclipsent à sa présence! Il appelle les tempêtes, et elles accourent à sa voix : il parle, et les montagnes se brisent; la terre et les mers se confondent; les eaux, les vents, la foudre, partent à sa parole; et dans le sanctuaire, il parlerait et ne serait point écouté! Cette puissance infinie, souveraine, invincible, à qui rien n'a pu résister dans la nature, viendrait échouer sur le pain de nos autels ! et après avoir reconnu sa présence divine partout, quoique partout cachée à nos yeux, nous ne reconnaîtrions pas sa présence réelle dans le sacrement; parce qu'elle est voilée à nos regards ! Non, reprend ce Père; ou il faut douter que ce Dieu ait pu faire de rien tout ce qui n'était point, ou il faut croire qu'il peut aussi faire son corps de ce qui ne l'était pas: *Qui potuit ex nihilo facere quod non erat, potest ea quæ sunt in id mutare quod non erant.* Si notre raison s'étonne; si les sens se révoltent; si notre foi se trouble, jetons un regard sur la montagne, et les ténèbres disparaîtront. Pierre timide, chancelant, enfonce dans la mer : il regarde son maître, et les flots s'affermissent avec sa foi. Ne voyons point l'homme à l'autel, ne voyons que le Dieu qui veut y être à la fois le prêtre et la victime; et bientôt honteux d'avoir douté, l'ardeur de la foi triomphera de toutes les faiblesses de l'esprit.

Mais demanderez-vous, qu'est-il nécessaire d'insister sur la foi due à ce mystère? peut-on s'en approcher et ne l'avoir pas? Prenez garde, je vous prie, si par la foi je n'entendais que ce que vous avez coutume d'entendre; savoir, qu'il ne vous est jamais arrivé de contredire, à l'égard de ce mys-

tère, les paroles de Jésus-Christ et la tradition de l'Eglise; que jamais vous n'avez pensé ni donné lieu de penser que vous fussiez sur ce point dans le doute ou l'incrédulité : j'avoue qu'en ce sens tout fidèle, tout chrétien catholique a la foi, ou doit être supposé l'avoir. Mais, lorsque je parle de celle qui doit nous conduire à la participation de l'Eucharistie, j'entends une foi instruite et réfléchie, une foi vive et agissante, qui se manifeste par des œuvres et des sacrifices; une foi qui, par la véhémence et l'ardeur de ses sentiments, perce comme à travers le nuage du sacrement, pour y sentir, pour y découvrir son Dieu. Or ne nous flattons pas; est-elle si commune cette foi parmi les chrétiens? Descendons au fond de notre âme, et voyons son état au moment de cette grande action.

Vous ne doutez pas, dites-vous, de la vérité du mystère ; mais ne pourrait-on pas demander à la plupart de ceux qui en approchent, comment le savez-vous si vous n'en doutez pas, et comment pouvez-vous le savoir? Depuis le moment où l'on prit soin de vous y disposer pour la première fois dans votre jeunesse; peut-être même alors assez légèrement instruit et convaincu, vous n'avez pas daigné réfléchir sur ce grand objet de la religion; et aujourd'hui à peine échappé du tourbillon du monde et de la dissipation des affaires, vous venez à l'autel, l'esprit vide, inappliqué, souvent plus distrait que jamais; comme si l'action que vous allez faire n'était point assez grande pour l'occuper. Vous le savez, combien de chrétiens du monde doivent se reconnaître à ce portrait! Or est-ce là cette religion profonde, proportionnée à la hauteur, à l'élévation du mystère? C'est-à-dire qu'au pied de l'autel vous ressemblez aux enfants d'Israël au pied du mont Sinaï : ils virent la fumée, les éclairs, la foudre, et ils ne surent ni croire ni adorer : ils virent le nuage; mais ils ne reconnurent pas leur Dieu, et ils s'égarèrent en sa présence : de même au pied de l'autel vous voyez les apparences de la majesté divine; vous voyez le nuage et les voiles du grand mystère; mais votre foi ne pénètre pas jusqu'au Dieu qu'ils couvrent. Faible Israélite, vous avez trop de religion pour oser douter; vous n'en avez point assez pour savoir reconnaître et adorer.

Vous ne doutez pas de la vérité du mystère; mais est-ce assez pour en approcher? Et la foi du chrétien, pour être vraie, ne doit-elle pas être vive et agissante! Quoi! c'est un Dieu que vous croyez recevoir, et je vous vois aussi peu empressé; je dirais presque aussi indifférent que pour les devoirs de la religion les plus ordinaires; je vois même qu'il est bien des affaires temporelles où vous apportez plus d'attention et de préparation; que c'est trop d'un jour de retraite, de quelques sacrifices, disons mieux, de quelques instants pour y disposer; et vous approchez du trône du Roi des rois avec autant d'assurance, aussi peu de frayeur, que si ce n'était pas votre Dieu! Or qu'importe que vous disiez que vous croyez? Je n'ai qu'une demande à vous faire : Que feriez-vous de plus si vous ne croyiez pas? C'est-à-dire que vous ressemblez aux Philistins, qui en recevant l'arche sainte, croyaient bien recevoir le monument où résidait la force, la majesté du Dieu d'Israël, et qui cependant ne le traitaient pas avec moins d'indifférence. Serviteur négligent, vous avez trop de foi pour n'être qu'un infidèle; mais trop peu pour faire un chrétien.

Vous ne doutez pas de la vérité du mystère : je dois vous en croire, mon cher auditeur; prenez garde seulement à la question que je vais vous proposer. Les premiers chrétiens, après avoir célébré les saints mytères dans le silence des forêts ou dans l'obscurité des cavernes, allaient dans les mains des bourreaux faire les preuves de leur croyance. Ils étaient après cette action, dit saint Chrysostome, comme des lions intrépides, qui ne respirent que le combat. En recevant le sang de Jésus-Christ, ils apprenaient à répandre le leur pour la gloire de la religion, et du pied des autels ils volaient au martyre. Faites l'application, et dites-moi, si au sortir de la table sainte, les tyrans se présentaient avec l'appareil des supplices, et qu'en témoignage de votre foi au grand mystère où vous venez de participer, on vous demandât de la sceller de votre sang, où seraient les victimes, ou seraient les chrétiens.... Je m'arrête; c'est à chacun de sonder son cœur et de l'interroger. Elle est donc plus rare qu'on ne pense cette foi généreuse, puisque les signes en sont si équivoques, puisqu'elle se manifeste si peu à l'extérieur; et il en est beaucoup sans doute, même parmi les chrétiens, dont la foi n'est plus, comme parle saint Paul, qu'un sommeil et une léthargie : *Ideo inter vos imbecilles et dormiunt multi.* (I *Cor*., XI.) On devrait, au moment de recevoir son Dieu, sentir renouveler toute sa ferveur : la religion enflammée devrait avoir peine à se contenir et à réprimer ses transports au moment d'une action qui unit Dieu à l'homme, et élève l'homme jusqu'à Dieu : mais parce que tous les sentiments en sont affaiblis et presque éteints, parce qu'il ne reste qu'une foi morte et stérile, il n'est rien dans la religion, pas même la présence et la venue de Jésus-Christ, qui puisse nous ranimer.

De là tant de communions tièdes et infructueuse; le dirai-je? peut-être tant de communions indignes, sans même qu'on s'en aperçoive et qu'on veuille s'en apercevoir; parce que le sommeil de la foi produit presque toujours le sommeil de la conscience, et qu'il est rare qu'on ait des remords lorsqu'on a cessé d'avoir des lumières. De là ces plaintes, ces regrets humiliants de tant de personnes, lorsqu'elles viennent à comparer ce qu'elles sentent aujourd'hui, ce qu'elles éprouvent dans ce devoir de religion, avec ce qu'elles sen-

tirent, ce qu'elles éprouvèrent, lorsque, dans un âge plus tendre, elles reçurent pour la première fois le sacrement de nos autels. Le souvenir de cette première action est encore présent à l'esprit: on s'étonne qu'alors il en coûtât si peu pour faire de si grands sacrifices, pour se soumettre aux plus grandes épreuves, et qu'aujourd'hui les plus faibles démarches intimident notre piété; qu'on goûtât alors des douceurs si sensibles, que rien n'en a pu effacer le souvenir, et qu'aujourd'hui on n'éprouve dans cette grande action que l'embarras et la contrainte. C'est qu'à mesure qu'on avance en âge, on oublie de réfléchir sur ce qu'on a cru. Le soin des affaires et des devoirs de la vie ralentit l'exercice de la foi et de la piété. Alors la religion devient comme un songe de l'enfance; on ne l'aperçoit plus que dans le lointain: on perd dans la science du salut ce qu'on acquiert dans la science du monde, et il arrive qu'on se trouve homme parfait en raison, avec la honte d'être obligé de regretter le temps où on n'était qu'un enfant en Jésus-Christ: *Ideo inter vos imbecilles et dormiunt multi.*

Non, reprend l'apôtre; il faut que celui qui veut venir à Dieu commence par croire: *Accedentem ad Deum credere oportet.* (*Ibid.*) Disons avec la même raison au chrétien qui va à l'autel: croyez; ce mot leur dit tout et renferme tout. Croyez que c'est un Dieu qui vient à vous, et il ne sera plus nécessaire de dire au juste de s'éprouver et au pécheur de s'éloigner: car il est peu sans doute dans la religion, il est peu de ces âmes réprouvées, qui, de dessein prémédité, veuillent s'incorporer leur jugement et leur condamnation: mais le mal et le grand mal, c'est que par l'affaiblissement de la religion dans le cœur des chrétiens du monde, par l'indifférence dans laquelle vivent la plupart touchant les vérités de la religion, la foi n'est plus en eux que comme la vie dans un corps paralytique: ils n'en ont point assez pour discerner le corps et le sang du Fils de Dieu. Le mal et la source du mal, c'est qu'on n'apporte à ce mystère qu'une croyance vague et superficielle, dont on n'a jamais cherché à se bien pénétrer; une foi qui n'en a que le nom, et qui est plutôt en nous une habitude de faire ce que la religion ordonne, qu'une application à sentir, à croire ce qu'elle enseigne. Malheureux! vous avez encore un maître; vous n'avez plus de père: vous marchez à lui en esclave; vous ne le servez plus en fils: *ideo imbecilles multi.*

Première disposition que demande la grandeur du mystère de l'Eucharistie, une foi vive et animée, une religion profonde. J'ajoute à la grandeur la sainteté du mystère, à laquelle nous devons répondre par une épreuve de respect et de pureté; seconde disposition.

SECONDE RÉFLEXION.

Que fait, demande saint Chrysostome, le chrétien qui participe au pain eucharistique? Il devient par cette action un seul et même corps avec Jesus-Christ: *Quid faciunt qui accipiunt corpus Christi? Non multa, sed unum corpus.* D'où il conclut que l'homme, dans ce mystère, contracte l'union la plus sainte et la plus auguste qui fut jamais; puisque c'est au Dieu même d'innocence et de pureté, au Dieu de vertu et de sainteté qu'il se trouve incorporé; par conséquent il n'y saurait apporter lui-même trop de vertus, d'innocence, de sainteté, trop de respect et de préparation.

Mais en quoi consiste cette épreuve de respect et de pureté? Tous les esprits et tous les états sont-ils soumis aux mêmes lois et aux mêmes épreuves? Si l'on peut pécher par défaut de préparation, ne peut-on pas aussi pécher par excès, et n'y a-t-il point un rigorisme dans cette matière, presque aussi à craindre que le relâchement? Faut-il les mêmes précautions pour en approcher une fois, comme pour en approcher plusieurs, pour y participer certains jours seulements dans l'année, ou pour en user fréquemment, et faire de cette nourriture divine son pain ordinaire et presque quotidien? Pèche-t-on également pour manquer à une disposition, comme pour manquer à toutes? Et quelle est la différence entre une communion tiède et infructueuse, et une communion indigne et sacrilége?

Ici, chrétiens, je sens tous les périls de la carrière où je m'engage. Heureux les siècles où ces questions ont été ignorées! où, pour disposer les fidèles à cette grande action, l'apôtre se contentait de leur dire: ne savez-vous pas que le pain que nous rompons est la participation du corps de Jésus-Christ même? Heureux temps où nommer Jésus-Christ aux premiers fidèles, c'était tout leur dire, parce que leur piété savait tout entendre! mais à mesure que la religion s'est affaiblie, que le relâchement et la tiédeur se sont introduits dans le christianisme, qu'est-il arrivé? On a quitté la pratique pour se jeter dans la spéculation; on a mis la science à la place des œuvres, l'analyse et la discussion, où il ne fallait que de la tendresse et du sentiment, et l'on s'est piqué de dogmatiser où il ne fallait que croire et pratiquer. Aujourd'hui, l'esprit disserte et raisonne où la piété seule devrait agir et sentir; la table sainte, qui ne devait nourrir que l'amour, a engendré la dispute; et grâce à notre profond savoir, l'approche des sacrements, matière si simple et si claire pour les premiers chrétiens, est devenue la voie la plus épineuse de la vie spirituelle, la branche la plus délicate de la théologie morale, où la main la plus savante n'ose toucher qu'avec timidité. Notre siècle malheureusement ingénieux, a fait de la participation aux choses saintes un art, une méthode, j'ai presque dit un système si profond, si combiné, qui demande tant de justesse et de précaution dans ceux qui doivent en parler, qu'il s'est presque élevé sur ce point autant de partis que d'opinions. Eh! qu'en est-il résulté? Ce qui arrive presque toujours dans les disputes de religion,

des scandales nouveaux; on a discuté le dogme et négligé le devoir. Malheureuse science, qui a égaré le maître et le disciple, divisé les pasteurs et les brebis, et fait déserter le sanctuaire! Heureux encore, si nous en avions acquis plus de connaissance et de lumière, et s'il n'en était pas de cette contestation comme de tant d'autres, où les écrits multipliés n'ont servi qu'à multiplier les doutes et les ténèbres, où le raffinement et la subtilité ont produit l'erreur et l'illusion, et où il semble qu'à force de raisonner on ait moins cherché à tâcher de s'éclairer qu'à parvenir à ne plus s'entendre.

Afin donc d'en venir sur ce point à une discussion qui réponde à l'importance du sujet, je demande en quoi consiste cette épreuve de respect et de pureté que commande l'apôtre? Elle consiste, non à éteindre ou à ralentir le désir de la communion, mais au contraire à l'entretenir, à l'enflammer dans le cœur. Elle consiste, non à dire, Seigneur, je suis pécheur; donc je ne mérite point d'approcher de vous, donc je dois méloigner de votre sacré banquet. Eh quoi! disait saint Chrysostome, en traitant cette matière, ne suis-je pas un pécheur moi-même? Si je ne considérais que ce titre, je devrais donc aussi m'éloigner des saints mystères. Non, reprend ce Père, ce ne sont pas les pécheurs qui en sont exclus, mais ceux qui veulent rester pécheurs, ceux qui veulent vivre et persévérer dans le péché. J'appelle donc vrai respect celui d'une âme qui, toute remplie de la sainteté de l'action qu'elle prépare, se dit à elle-même: oui, mon Dieu, si je n'avais égard qu'à ce que vous êtes et à ce que je suis, jamais je n'oserais m'approcher de vous; mais vous m'ordonnez d'y aller; mais vous me menacez de la mort éternelle, si je ne participe à votre corps et à votre sang; mais vous m'avez dit que ce sacrement devait être l'aliment et la nourriture de nos âmes, et que c'était pour notre soutien que vous l'avez établi. Alors je dis comme l'enfant prodigue: *Surgam et ibo ad patrem* (*Luc.*, XV); je me lèverai, et j'irai vers mon père: alors je ne regarde plus mon néant et ma bassesse, j'oublie ce que je suis, pour ne me souvenir que de ce que vous êtes: plus l'action que je veux faire me paraît respectable, plus aussi je la désire, plus je redouble mes efforts pour m'y disposer et pour être digne d'en approcher; non une fois, mais souvent, mais le plus souvent que je pourrai, parce que je dois vous regarder comme un père tendre, et qu'un père ne prit jamais pour une marque de respect de ses enfants de s'éloigner de lui: au contraire, il ne s'en croit chéri et respecté qu'à proportion qu'ils s'empressent d'aller à lui, et qu'ils souffrent d'en être séparés. Tels sont, tels doivent être les sentiments de l'âme chrétienne; la crainte en elle n'arrête point l'amour, et le respect n'éteint point le désir. Par conséquent j'appellerai faux respect, ou plutôt fausse doctrine, celle de tant d'âmes abusées par une fausse piété, et qui, sous un extérieur de réforme, cherchent à éloigner les fidèles de l'autel; prétendent rappeler les mœurs des premiers chrétiens, en prêchant une pratique toute contraire à celle des chrétiens des premiers siècles, et faire passer pour austère et sublime une morale que le libertinage même adopte. J'appellerai faux respect, ou plutôt scandale et impiété, celui de tant de mondains qui osent emprunter le langage de la piété même, et affectent de relever la sainteté du sacrement, pour avoir un prétexte de s'en éloigner. Ecoutez-les, personne n'en parle avec plus de dignité. Si je communiais, disent-ils, je voudrais vivre autrement que cette personne; je m'y disposerais mieux; je voudrais être plus parfait; et, à la faveur de ce langage, ils vont jusqu'à s'applaudir de n'être pas du nombre des dévots: langage hypocrite et artificieux, qui n'est au fond que le dessein formé de vivre au gré de leurs passions; puisque si c'était véritablement le respect et l'estime de la communion qui les fissent parler, on les verrait souffrir avec peine d'en être privés; et qu'au contraire ils n'ont jamais plus d'inquiétude que lorsqu'il leur faut remplir ce devoir, et que la communion même annuelle est un fardeau pour eux: preuve certaine que leur respect est moins un sentiment du cœur qu'un raffinement de l'esprit, et qu'ils n'entreprennent l'éloge du sacrement que pour faire la satire de ceux qui en approchent.

Mais ne nous arrêtons point. En quoi consiste cette épreuve de respect et de pureté qui est due au Saint des saints? Elle consiste principalement à mettre entre l'action et la préparation le temps d'épreuve convenable, proportionné à l'état de votre âme et à votre façon de vivre, d'agir, de penser: je m'explique. On voudrait, dit-on, savoir à quoi s'en tenir sur une question aussi grave; on voudrait qu'une fois l'Eglise établît une méthode claire et sûre pour tous les états et toutes les conditions, et qu'à cet égard les ministres eussent une morale et une conduite uniformes. Or, en cela, chrétiens, permettez-nous de vous le dire, vous demandez l'impossible; non pas que, dans l'administration des choses saintes, l'Eglise n'ait ses lois et ses principes invariables. Malheur au guide téméraire qui pourrait s'en écarter! Que veux-je donc dire ici? C'est que les mœurs, la conduite, le caractère, la situation, la conscience, l'esprit, le cœur; que sais-je, les vertus, les vices mêmes, tout étant varié à l'infini, et presque jamais le même dans les pécheurs, la conduite des ministres doit nécessairement varier aussi. Dans les beaux jours de l'Eglise naissante et persécutée, où chaque chrétien était martyr ou disposé à l'être; où le jeûne, la prière, les veilles faisaient l'occupation des fidèles, tous participaient à l'Eucharistie, tous y participaient chaque jour, et les ministres n'avaient d'autre embarras que de satisfaire à leur zèle. Aujourd'hui que la religion semble avoir pris

parmi nous toutes les formes, toutes les couleurs que la fausse conscience et les passions ont voulu lui donner, il faudrait presque une morale pour tous les états; riches ou pauvres, grands ou peuple, la cour ou la ville autant de religions différentes : on ne croirait pas que c'est le même Dieu que nous servons, et rien ne ressemble moins à un chrétien qu'un autre chrétien. Il a donc fallu que dans l'administration des choses saintes l'Eglise devînt ou plus sévère ou plus indulgente, et que l'épreuve fût proportionnée à la nature du péché et au caractère du coupable.

J'appellerai donc vrai respect celui d'un pécheur qui ne se contente pas d'avoir confessé son crime, qui ne croit pas qu'un examen de conscience peu réfléchi, une confession où la bouche a souvent plus de part que le cœur, soient des dispositions suffisantes pour se présenter à l'autel; mais qui, sévère envers lui-même, veut connaître si son repentir est sincère, sa conversion solide, et purifier auparavant par de bonnes œuvres ce qui avait été souillé par les œuvres de l'iniquité. Voilà la règle, d'après saint Thomas, saint Charles, saint François de Sales, et tous les maîtres de la vie spirituelle. Par conséquent j'appellerai faux respect et fausse conscience celle d'un chrétien qui, après avoir donné mille fois la mort à son âme, viendrait à l'approche d'une solennité se présenter au tribunal; se croirait, avec l'aveu de ses faiblesses, en droit de participer à l'Agneau sans tache, et s'offenserait même qu'un ministre éclairé lui en défendît l'approche. Je sais qu'il n'est point de loi si générale qui, dans la pratique, ne puisse souffrir de modification. Je sais qu'il est des pécheurs en qui la grâce devient tout à coup si vive et si abondante, qui donnent des preuves si éclatantes de leur conversion, dont le changement est si marqué; en qui Dieu se montre d'une manière si sensible, qu'on peut dans ces circonstances, je ne dis pas supprimer, mais abréger le temps de l'épreuve : on accorde à l'ardeur de la contrition ce qu'on eût refusé à une douleur plus commune; et le centurion mérite par sa foi que le Seigneur ne diffère point sa visite. Mais qu'un pécheur de tant d'années, en qui rien n'annonce la destruction de l'empire des passions et de l'amour du monde; qu'un pécheur qui, dans le tribunal, aura fait le récit de ses iniquités avec la même indifférence qu'il aurait parlé des faiblesses d'autrui, qu'un pécheur qui ne connaît encore d'autres bonnes œuvres pour l'expiation de ses désordres que celles qui lui ont été prescrites par l'indulgence du ministre, vienne avec assurance prendre le pain des forts et s'asseoir à la table du festin ! Eh quoi ! tandis que nous voyons les âmes les plus ferventes, vivant dans l'habitude des bonnes œuvres, se croire encore au milieu de leurs vertus trop imparfaites; craindre toujours de ne s'être point assez purifiées, prendre pour des crimes les plus légères faiblesses, et avoir besoin de toute l'autorité que nous donne notre ministère pour les rassurer contre les terreurs de leur conscience qui se trouble au moment de cette grande action; vous, après une vie toute de plaisir et d'oisiveté, toute mondaine et dissipée, vous viendriez recevoir l'Agneau sans tache dans une bouche encore souillée du récit de vos désordres; à peine admis au nombre des pénitents, vous mettre au rang des élus; et, sans autre intervalle que le temps qu'il a fallu pour vous reconnaître coupable, passer du tribunal de Jésus-Christ à sa table, et de l'aveu du crime au prix et à la récompense de la vertu ! Pécheur, mondain, serait-ce donc là discerner le corps et le sang du Fils de Dieu? Non, répond l'Ange de l'école, saint Thomas; pourquoi? C'est que le respect que vous devez à la sainteté de ce mystère demande que vous soyez plus saint vous-même, plus éprouvé, plus assuré de votre conversion, plus certain que l'habitude du mal ne subsiste point en vous : il ne suffit pas que le sépulcre soit blanchi, il faut enlever jusqu'au cadavre du péché, et qu'il n'y ait plus dans l'intérieur de notre âme ni odeur, ni débris de mort; parce qu'en un mot il faut que le temps de l'épreuve soit proportionné à l'état et au caractère du pécheur.

Si vous étiez, par exemple, un homme accoutumé à vivre dans la fréquentation des sacrements, menant une vie régulière et chrétienne, alors je n'aurais pas besoin de vous éprouver; alors je n'userais pas des mêmes précautions avec vous; pourquoi? C'est, dit le saint évêque de Genève, que celui qui communie souvent est censé dans l'habitude du bien, et qu'une communion sert de préparation à l'autre. Mais vous êtes un homme en place, qui, toujours occupé d'affaires temporelles, vous contentez une fois l'année de penser qu'il y a un Dieu et une religion : vous êtes une femme tout éprise des pompes et des vanités du monde, dans le tourbillon du plus grand monde, qui ne donnez à Dieu et à la religion que ce que votre réputation ne vous permet pas décemment de lui refuser : vous êtes un homme d'un négoce et d'une profession où vous savez pallier l'usure, et qui ne connaissez de la religion que ce qu'il faut pour embarrasser le guide de votre conscience : vous êtes un grand qui, accoutumé à voir plier devant votre volonté celles des autres hommes, voudriez avoir le même empire sur les ministres de la religion, et croyez presque honorer l'Eglise de paraître une fois dans l'assemblée des fidèles; dois-je le souffrir, et n'est-il pas de mon devoir de vous dire : *Non licet* (*Marc.*, VII), vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas? N'est-il pas de mon devoir de vous arrêter, de vous éprouver? On se rebutera, direz-vous; et au lieu qu'on avait encore conservé de la religion le devoir pascal, l'approche des sacrements à certaines solennités, on y renoncera; et vous serez la cause de ce scan-

dale. Dites plutôt que j'aurai fait cesser un des grands scandales de la religion ; que j'aurai empêché des aveugles de courir à leur perte, et de prendre eux-mêmes leur jugement et leur condamnation : dites que j'aurai tiré du sommeil de la mort une infinité de malheureux chrétiens, en les obligeant à réfléchir sur une action qu'ils faisaient plus par coutume que par religion : dites surtout que j'aurai ôté aux impies un sujet de dérision et d'insulte pour la religion, lorsqu'ils voient des hommes dont les désordres leur sont connus, prendre régulièrement le masque de la vertu à certains jours, pour revenir ensuite à leurs passions et recommencer la même vie.

On me dira que c'est un extérieur, un dehors de religion toujours utile et édifiant qu'il est bon de conserver, et moi je demanderai à quoi l'illusion et l'abus peuvent être utiles, et comment l'hypocrisie peut-elle édifier? Plût au ciel que tous ceux qui n'apportent que ces dispositions aux saints mystères fussent arrêtés par la sévérité de notre zèle! Vous voudriez nous faire un crime de ce que les communions sont trop rares, et devant Dieu notre plus grand crime sera peut-être qu'elles ne l'aient pas été davantage.

Donnons encore plus de jour à cette pensée : en quoi consiste cette épreuve de respect et de pureté due au Saint des saints? L'Apôtre nous l'apprend lui-même lorsqu'il recommande de ne point apporter au festin de l'Agneau l'ancien levain, mais un cœur pur et nouveau : *Epulemur non in fermento veteri, sed in azymis sinceritatis et puritatis.* (I *Cor.*, V.) Or ce vieux levain, qu'est-ce autre chose, dit saint Bernard, que ces défauts qui, par notre négligence, sont devenus une seconde nature; ces péchés d'habitude et d'usage auxquels nous sommes si attachés; cette passion dominante qui s'empare de toutes nos actions et qui est, pour ainsi dire, l'âme de notre âme et le mobile de toute notre conduite; en un mot, le vieil homme à qui Jésus-Christ est venu donner la mort et que nous ne devons point présenter à sa table, *non in fermento veteri.* C'est ainsi que ce Père interprète ce passage de l'Apôtre. Sur quoi je reprends et je dis : j'appellerai donc vrai respect celui d'une âme qui, avant d'aller à l'autel, ne se sera pas contentée de reconnaître et d'avouer ses fautes, mais qui, par l'exercice des vertus contraires se sera efforcée de déraciner le vice et d'y établir l'innocence; dont les communions ne seront pas un cercle continuel de pénitences et de rechutes, de ferveur et de relâchement, sans faire un seul pas dans les routes de la perfection; mais qui avance dans la vertu et devient plus sainte et moins imparfaite à mesure qu'elle approche du Dieu de perfection et de sainteté. Voilà l'âme où le Seigneur se plaît à descendre, le cœur exempt du vieux levain, et le vrai sanctuaire où il aime à reposer : *non in fermento veteri.* Par conséquent j'appellerai encore faux respect, fausse conscience, celle de tant de chrétiens qui regardent la communion non-seulement comme un devoir qu'il faut remplir, et non comme un engagement à réformer leurs mœurs et leur vie; qui, après s'en être approchés, n'en sont pas plus corrigés, ni peut-être plus dans le dessein de l'être, et reviennent toujours aux mêmes désordres. Vous m'allez dire qu'alors on était résolu de se corriger ; et je le croirais, mon cher frère, s'il y avait du moins quelque distance du sacrement à la rechute, ou quelque amendement dans le reste de la conduite. Car enfin, après une communion sainte et fervente, on doit se sentir plus attaché à Jésus-Christ, plus détaché du monde; l'idole des passions doit se briser devant le Dieu fort et terrible. Mais quoi! avant la communion vous aimiez le théâtre et les assemblées profanes, et l'on vous y voit encore ; vous étiez épris d'un tel objet, et vous cherchez à le rencontrer; vous étiez sensuel, vendicatif, ennemi de la pénitence, et vous l'êtes encore, peut-être l'êtes-vous plus que jamais, et l'intervalle d'une Pâque à l'autre n'est employé qu'à renouveler les mêmes crimes : et vous osez dire que vous étiez suffisamment éprouvé ; que votre résolution de changer était sincère ! Je le croyais, ajoutez-vous, et je sentais en effet que je n'étais pas sans regret de mes fautes, sans douleur sur ma conduite et mon état : il me semble même que je désirais de remplir mes devoirs de chrétien. Prenez garde, mon cher auditeur, voilà ce qui trompe tant de chrétiens à l'approche des grandes solennités : on sent, comme malgré soi, renaître dans ces saints jours le goût de la dévotion et l'amour de son devoir : on est touché de l'approche des grands mystères; les grâces qui y sont attachées, l'exemple de nos frères, les spectacles de piété devenus plus fréquents, les grandes vérités sans cesse répétées, l'affaire du salut enfin devenue, pour ainsi dire, l'affaire générale ; tout cet appareil de religion produit même dans les plus grands pécheurs comme un interrègne dans les passions et un goût passager de dévotion ; alors rien de plus ordinaire que de se croire converti, parce qu'on voudrait le paraître. Il serait triste pour un honnête homme qui a toujours conservé des sentiments de religion, de se voir noté dans le public comme un impie, et l'on prend pour un retour sincère à Dieu et à la vertu, la honte de n'oser être encore au monde et au scandale. Voilà, dis-je, l'erreur qui abuse la plupart des chrétiens qui prennent ces sortes de sentiments pour une épreuve suffisante ; et pour une piété solide, la dévotion du moment : erreur devenue si générale qu'il est de mon devoir d'insister encore sur ce point et de vous dire que c'est là ce qu'on appelle, ce qu'on appellera toujours faux respect, fausse religion.

Par exemple, c'est un riche dont le grand défaut, avant la communion, était de n'avoir d'autre occupation que de grossir ses trésors; d'être si absorbé par son commerce,

ses travaux, qu'il n'avait pas le temps d'offenser Dieu autrement que par l'habitude de n'y penser presque jamais. Cet homme, sentant approcher les temps consacrés à la religion, veut montrer qu'il n'est ni un impie ni un païen, et que les richesses ne sont pas sa seule divinité; que fait-il? Il suspend ses travaux, il commence à paraître dans les assemblées des fidèles, à faire quelque exercice du christianisme; et enfin, dans peu de jours, le public étonné le voit passer tout à coup des autels de la fortune à la table de Jésus-Christ. En sera-t-il désormais plus religieux? L'amour de Dieu aura-t-il succédé à la soif de l'or? et Jésus-Christ dans son cœur aura-t-il renversé l'idole de l'intérêt? Au contraire; et je vois, après avoir reçu son Dieu, ce riche retourner à son négoce et à ses affaires. Son négoce, direz-vous, n'est pas un crime : oui, sans doute; mais en faire son unique occupation et en être tellement possédé qu'on n'ait pas le temps de penser qu'on a une âme à sauver et un Dieu à servir; mais s'approcher de Jésus-Christ, recevoir Jésus-Christ, et cependant donner dans son cœur aux biens du monde la place que Jésus-Christ devrait avoir; et au lieu d'agir désormais, de penser, de vivre pour Jésus-Christ, persévérer dans la même indifférence pour lui, la même insensibilité pour les œuvres de la religion, et oublier son Dieu régulièrement tout l'intervalle d'une Pâque à l'autre : anathème! scandale! Voilà le crime, voilà l'abus de la religion et ce qu'on peut appeler mêler le pain céleste au levain des passions invétérées : *In fermento veteri.*

Aveuglement trop déplorable sans doute; le dirai-je toutefois? Aveuglement que nous déplorerions moins si son empire ne s'étendait jusque dans la conduite des personnes de piété et quelquefois de celles même qui fréquentent les sacrements. Oui, j'en vois, disait saint Chrysostome (et le zèle de ce grand saint semblait ne pouvoir se contenir lorsqu'il parlait sur ce sujet), j'en vois qui comptent combien de fois dans l'année ils ont participé aux saints mystères et qui jugent de leur vertu par le nombre de fois qu'ils y ont été admis. C'est un bien sans doute, et même le plus grand bien qu'un chrétien puisse se procurer que d'en approcher fréquemment. C'est l'esprit de Jésus-Christ, l'intention de l'Eglise; et plût au ciel que nous vécussions de manière à pouvoir y participer tous les jours. Mais, reprend le saint docteur, ce n'est point les sacrements reçus qu'il faut compter, mais les vices corrigés, mais les perfections et les vertus acquises dans l'usage des sacrements. Voilà la règle de la fréquente communion, et voilà encore ce que mon ministère m'oblige de représenter à tant de chrétiens qui ne voient que les communions qu'ils ont faites, et jamais les réformes, les sacrifices qui leur restent à faire.

Ce sera, si vous voulez, une de ces personnes qu'un certain dehors de régularité, de modestie, de dévotion même, distingue du commun des chrétiens : point de faste extérieur, rien de ce luxe immodéré, peu de monde, nul fracas, nul plaisir bruyant; tout cela soutenu par l'usage des choses saintes à certains jours marqués. Or, telle que je viens de la dépeindre, avec cette réputation de christianisme, ce ton de sagesse, lui faut-il d'autre épreuve pour une communion sainte que sa conduite ordinaire? Peut-on dire, lorsqu'elle en approche, qu'elle ne discerne pas assez le corps de Jésus-Christ? Et si je le disais.... Ah! chrétiens, je me garderai bien de prononcer encore sur l'état de cette personne; je sais que jusque-là toutes les apparences seraient pour elle contre moi. Mais suivez-la et permettez-moi de la suivre, cette femme, jusque dans sa vie privée et domestique, et voyez que de délicatesse et de raffinement dans sa mollesse, que de caprices et de bizarreries dans son humeur, quel ton d'aigreur, de contradiction, d'empire et de hauteur avec un époux; quelle étude de tout ce qui peut flatter son amour-propre; quels transports, quels éclats, lorsqu'il est offensé! Suivez-la dans le monde, et entendez dans les conversations comme elle sait se prêter adroitement à la passion de la haine; comme rien de ce qui la choque n'est épargné; comme elle est fière et arrogante dès qu'il s'agit de soutenir son rang et les droits de la vanité, ardente et passionnée pour le jeu qui remplit une partie de sa vie, ambitieuse et jalouse lorsqu'il s'agit de la gloire de l'esprit et de briller par la finesse de la médisance et de la satire. On dit : ce ne sont pas là des vices grossiers, ce ne sont pas des crimes : mais y vivre, y persévérer, s'y plaire, en est-ce moins manquer au respect dû au sacrement auguste? et l'habitude d'en approcher souvent est-elle un droit pour ne se corriger de rien? Ce ne sont pas là des crimes! D'où vient donc que le monde en est si scandalisé qu'il ne comprend pas, qu'il se demande sans cesse ce que dit un confesseur et ce qu'il pense d'une telle conduite, comment il peut allier un tel procédé avec les règles pures de la morale et de l'Evangile, comment il peut accorder un usage si fréquent des choses saintes avec si peu de sainteté et de perfection, avec tant de lâcheté et de faiblesse; qu'on va même jusqu'à soupçonner les lumières et la morale du guide de votre conscience, jusqu'à accuser son incapacité à vous conduire, tandis qu'on ne devrait accuser que votre adresse à le tromper. En effet, je reviens au principe de saint Paul : Qu'est-ce que communier? C'est ne faire qu'un seul et même corps avec Jésus-Christ : *Unus panis, unum corpus.* (I *Cor.*, X.) Qu'est-ce que communier souvent? C'est être sans cesse et toujours uni, incorporé à Jésus-Christ, c'est-à-dire à la sainteté par excellence. Or, n'être qu'un seul et même corps avec Jésus-Christ et ne vouloir vivre que pour soi, et conserver toujours certaines habitudes favorites, qui, sans être scandaleuses, n'en sont pas moins opposées à l'esprit du christianisme; mais être toujours incor-

rigible sur certaines passions; ne se refuser que les crimes et se permettre toutes les imperfections ; n'être qu'un avec Jésus-Christ, et cependant être toujours aussi attaché aux petitesses de l'orgueil, aussi impatient dans les contradictions, envenimé dans ses discours, sensible dans les injures, irréconciliable avec ceux qui nous ont offensés. Que dirai-je? n'être qu'un avec Jésus-Christ, et n'être pas tout à lui, tout occupé de lui plaire ; être toujours aussi éloigné de porter sa croix et de lui ressembler : grand Dieu! vous seul qui connaissez la disproportion qu'il y a de vous à votre créature, pouvez juger quel outrage vous fait une âme qui approche de vous dans cet état de tiédeur, qui augmente le nombre de ses communions sans augmenter d'une seule vertu. Ah! si au moment qu'elle paraît à votre table auguste, vous laissiez tomber le voile qui vous couvre; si, prêt à reposer dans sa bouche, vous daigniez ouvrir la vôtre et lui dire vous-même ce que vous disiez à vos disciples : Celui qui mange ma chair doit vivre pour moi ; celui qui ne se renonce pas lui-même et qui ne porte pas ma croix n'est pas digne de moi; celui qui ne sait pas souffrir et être humilié pour moi n'est pas digne de moi. O âme tiède et languissante! que venez-vous donc faire à ma table? puis-je être tout à vous, tandis que vous ne serez pas tout à moi? Mon corps et mon sang doivent produire des fruits de vie et de salut, et ils sont stériles dans vous. Ah! si c'est un crime de recevoir ma parole seule en vain, que sera-ce de recevoir inutilement et sans fruit mon corps et mon sang? Quel outrage à mon amour et à ma tendresse! Oui, mes frères, ce langage que vous devriez entendre au fond de votre cœur suffirait pour vous faire connaître toute l'étendue de vos devoirs et vous apprendre que, lorsqu'il s'agit de répéter, de multiplier une action aussi sainte, personne ne doit compter sur lui-même ; ni le religieux sur la sainteté de son état, ni le prêtre sur celle de son caractère, ni l'homme de piété sur l'habitude de quelques vertus, ni l'honnête homme sur la pureté de ses mœurs, ni la femme mondaine sur ses résolutions, ni la femme dévote sur son éloignement des grands crimes ; et que, sans l'amendement du cœur, sans la perfection intérieure et le progrès dans la vertu, la fréquentation des sacrements peut devenir une illusion funeste.

Mais ces sortes de communions sont-elles des péchés? N'y a-t-il pas une grande différence entre une communion tiède, infructueuse, inutile, et une communion indigne et sacrilége ? Vaine question, mon cher auditeur; disons mieux, fatale et dangereuse question, qui annonce tout à la fois et une religion bien faible, puisqu'elle se borne à n'éviter que le crime; et une chute prochaine, parce qu'en effet on est bien près de tomber dans le précipice, lorsqu'on veut aller jusqu'au bord, et bien près du péché, lorsqu'on en veut toucher les limites. Que penseriez-vous d'un fils qui voudrait savoir jusqu'à quel point il pourrait négliger son père, sans encourir toute son indignation ; et qui, peu jaloux de lui montrer toute sa tendresse, bornerait ses sentiments à son égard à n'éviter que les derniers outrages?

Sans doute il y a une différence entre une communion tiède et une communion indigne ; et à Dieu ne plaise que nous osions les confondre. Mais si le crime n'est pas égal dans l'une comme dans l'autre, l'une et l'autre n'ont-elles pas également leurs dangers? L'impie, qui profane le sacrement, tout à la fois sacrilége et dénaturé, pèche par un excès de méchanceté qui tourne en poison pour lui la source même de la vie. Le chrétien tiède et négligent, qui ne profite pas du sacrement, pèche par un défaut d'amour et de ferveur qui lui rend inutile le plus grand de tous les bienfaits. L'un est un perfide qui, comme Judas, cherche son Sauveur pour le trahir par le baiser même de paix et d'amour ; l'autre, froid et indifférent, ressemble à ces faibles disciples que le sommeil surprit auprès de leur Maître, qui ne purent veiller un instant avec lui, et finirent par l'abandonner. Celui qui communie indignement, semblable aux bourreaux qui attachèrent le Sauveur à la croix, l'outrage et le crucifie de nouveau ; celui qui communie en vain imite ces lâches témoins de la passion du Sauveur et de ses miracles, qui, saisis du spectacle, le reconnurent pour un Dieu dans le moment, frappèrent leur poitrine; mais, descendus du Calvaire, l'oublièrent et l'abandonnèrent. Dans le cœur du sacrilége, Jésus est comme dans le prétoire, au milieu de ses ennemis, insulté et blasphémé ; dans le cœur du chrétien tiède, il est comme dans son tombeau, dégradé, immobile, sans aucun signe de vie. L'action est donc différente de part et d'autre; le crime n'est donc pas le même : mais les suites, mais les effets et les châtiments ne sont-ils pas aussi funestes pour tous deux? Car, si le sacrilége outrage plus la grandeur et la majesté de Dieu, la communion tiède et indifférente ne blesse-t-elle pas son amour et sa tendresse? Le sacrilége, comme le plus grand des crimes, conduit rapidement à la mort et au désespoir, plonge l'âme dans des ténèbres affreuses; la communion languissante, infructueuse, comme la plus dangereuse des illusions, confirme dans la lâcheté et produit dans l'âme une léthargie, un sommeil peu différent de la mort même. Le profanateur est un furieux qui s'incorpore son anathème, reçoit sa condamnation et son jugement; il manque de raison et de lumière ; l'homme tiède est un malade languissant qui s'approche en vain du souverain Médecin, qui reçoit inutilement le remède à ses maux; et ne prenant plus ni force ni accroissement, dépérit enfin et tombe dans la langueur; il manque de goût et de sentiment. Que peut-on espérer pour le sacrilége et l'ennemi de Dieu, qui s'est donné lui-même la mort, qui court en désespéré à sa ruine, si ce n'est peut-être un coup de foudre et un miracle

qui, comme Saul, le terrasse et l'éclaire dans le temps même qu'il respire le blasphème et persécute Jésus? Mais que ne doit-on pas craindre pour celui qui, en recevant le pain céleste, ne reçoit plus de principe de vie? Ne faudra-t-il pas aussi que Jésus, par un miracle, vienne réveiller Lazare, son ami, qui dort? Par conséquent, quoique l'une et l'autre action ne soient pas également criminelles, l'une et l'autre sont également à éviter pour un chrétien qui aime son âme et son salut; par conséquent une communion qui ne change rien, qui ne réforme rien, qui n'ôte à l'âme aucune faiblesse, qui ne lui donne aucune vertu, ne peut être ni sainte ni fervente : elle est sans mérite dès qu'elle est sans fruit, et dès lors suspecte et dangereuse; par conséquent toute communion, pour être bonne, doit nécessairement produire du fruit et du changement; mais quel changement? Prenez garde, plus grand, plus marqué dans celui qui en approche rarement que dans celui qui y participe souvent; dans le chrétien du monde qui ne communie qu'à Pâques et dans certaines solennités, que dans le chrétien fervent qui communie fréquemment; pourquoi? C'est que le mondain, vivant dans la dissipation et l'éloignement des choses saintes, contracte nécessairement plus de vices et d'imperfections : il a donc besoin de plus de réforme, et l'arrivée du Seigneur doit opérer une plus grande révolution. C'est l'arche sainte dans le temple des Philistins : il faut qu'à son aspect l'idole se brise, que les fausses divinités disparaissent et que Dagon soit terrassé. Le chrétien fidèle, au contraire, perfectionné par l'habitude de cette nourriture céleste, est le tabernacle du Dieu vivant, sans cesse rempli de sa gloire, et purifié par sa présence; tout s'y passe sous le voile du mystère et de la nuée qui le couvre; et l'effet du sacrement dans cette âme sainte se borne à des consolations spirituelles, à des progrès dans la vie intérieure, qui, quoique plus sensibles pour elle, plus marqués aux yeux de Dieu, sont moins apparents aux yeux des hommes. Différence essentielle, qui doit être toujours présente à notre esprit pour bien discerner les lieux, les temps, les personnes; et que j'ai dû vous faire observer, ne fût-ce que pour prévenir des jugements faux et téméraires, en croyant que toute communion qui ne produit point au dehors des changements notables, soit toujours par là même infructueuse et condamnable.

Cependant, mes frères, comme le sujet est de la plus grande importance, et que ce serait peu d'avoir montré le danger, si l'on ne vous apprenait à l'éviter; voulez-vous que je réduise toute cette doctrine à un point précis, qui puisse servir de règle dans la conduite, également capable de vous éloigner des deux extrémités, de l'abus et de la profanation? Ecoutez la belle pensée de saint Ambroise; c'est, dit ce Père, de vous préparer pour la communion comme vous vous prépareriez à la mort, puisqu'en effet il ne faut pas moins de pureté pour se présenter à l'autel de Jésus-Christ que pour paraître à son tribunal. Les livres et les docteurs peuvent vous tromper; avec cette pensée, vous ne vous tromperez pas, et d'un coup d'œil vous êtes en état de vous juger.

Ainsi, vous allez à l'autel; et avant d'y aller vous apportez l'épreuve ordinaire de la prière et de la confession. Du reste, vous sentez et vous avouez qu'il y a en vous bien des défauts, une immortification du cœur et des sens sur certaines faiblesses, un éloignement de la perfection, peu d'usage de porter sa croix et de pratiquer la pénitence, trop d'amour de vous-même; que sais-je? bien d'autres dispositions qui vous manquent, et que vous mettez au rang des imperfections légères qu'on peut se pardonner. Et vous demandez si, en communiant dans cet état, vous êtes en sûreté de conscience; vous voudriez une décision précise à cet égard. La voici, mon cher auditeur, et je vous dis: si cette communion devait être la dernière de votre vie; si au moment où vous allez recevoir votre Dieu, vous étiez sûr que la mort suivrait de près; répondez, mon cher frère: seriez-vous prêt à paraître devant votre Juge? De quel œil verriez-vous approcher la mort, encore si éloigné de ressembler à Jésus-Christ, dans cet état de médiocrité, de négligence et d'imperfection? Ne trembleriez-vous pas avec raison pour votre salut? Eh! vous ne tremblez pas de communier dans un état où vous auriez horreur de mourir!

De même, vous paraissez à l'autel, et vous y allez, dites-vous, sans crainte, sans scrupule. Mais cet ennemi, lui avez-vous pardonné? Mais ce désir de vengeance, l'avez-vous étouffé? Oui, répondez-vous, et je ne suis pas si peu instruit.... Fort bien: mais d'où vient donc qu'après vous être approché de votre Dieu, vous traitez cet ennemi avec la même indifférence? Vous l'apercevez, et vous cherchez à l'éviter; vous le rencontrez, et vous ne lui parlez pas. Je n'y suis pas obligé, dites-vous, et pourvu que j'aie pardonné au fond du cœur.... Je vous entends, mon cher auditeur; c'est-à-dire que vous pensez que c'est là tout l'Evangile, et que surtout c'est assez pour participer au sacrement de l'autel. Eh bien donc! si l'on vous disait qu'au sortir de la table du Dieu de l'Eucharistie, il faut paraître au tribunal du Dieu des vengeances, répondez encore, vous contenteriez-vous de cette prétendue réconciliation? Ne demanderiez-vous pas avec instance à voir votre ennemi? Serait-ce assez de lui parler, et ne voudriez-vous pas mourir en l'embrassant? Etrange contradiction, mon cher frère, de votre conscience avec votre conduite, et de penser que ce qui serait une mauvaise mort peut suffire pour une bonne communion. Or, ce que je dis de la tiédeur, de la vengeance, faites-en l'application à tant d'autres défauts, à tant d'autres passions, qu'on ne rougit pas de porter à l'autel; et vous avouerez que,

tout bien considéré, entre les chrétiens qui approchent le plus des sacrements, et ceux qui s'en approchent le moins, il serait quelquefois difficile de décider de quel côté est le plus grand scandale.

Non, je ne conçois pas, disait saint Augustin, qu'un chrétien puisse vivre dans un état où il ne voudrait pas mourir. Et moi je dis : je ne conçois pas que tant de chrétiens puissent recevoir leur Dieu pendant la vie, dans les dispositions qu'ils ne croiraient pas suffisantes pour le recevoir au lit de la mort. Mes frères, je le répète, c'est à cette pensée que je voudrais vous rappeler, et réduire à cette pensée seule tous les préceptes et toute la morale sur ce sujet : se préparer pour communier comme pour mourir ; alors on fera cette action avec toute la foi et la religion dues à la grandeur du mystère ; toute la pureté, tout le respect qu'exige la sainteté du mystère ; et enfin tout l'amour, tous les sentiments du cœur qui sont dus à l'amour et à la tendresse infinis, renfermés dans ce mystère ; dernière réflexion. Mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire de m'étendre sur ce sujet : en effet, chrétiens, il suffit d'un regard sur ce mystère, et de considérer l'amour que Jésus-Christ nous y témoigne, pour connaître celui qu'il a droit d'y attendre et d'exiger de ceux qui en approchent.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Disons donc : amour de Jésus dans l'Eucharistie, amour le plus magnanime et le plus généreux. Dans les autres mystères de sa vie mortelle, ce Dieu Sauveur, quoique humilié, avait retenu quelques prérogatives de la divinité : dans l'Eucharistie, tout est abaissé, jusqu'à son humanité voilée sous les symboles du sacrement ; tout est sacrifié, jusqu'à sa puissance même réduite à obeir à la voix de la créature et de son ministre : par conséquent il a droit d'exiger de nous dans ce sacrement un amour sans bornes, qui, par un juste retour, lui sacrifie tout et ne se réserve rien : il faut qu'après l'avoir reçu nous puissions dire qu'il est en nous plus que nous-mêmes : *Vivo, jam non ego ; vivit in me Christus.* (*Galat.*, II.) Nous ne sommes plus dignes de lui, s'il est quelque réserve dans notre sacrifice, fût-ce d'une seule de nos passions ; et pour aller à lui, il faut que la victime soit entièrement immolée.

Amour de Jésus dans l'Eucharistie ; amour le plus empressé, et si j'ose le dire, le plus passionné pour nous. C'est dans ce sacrement que se vérifie à la lettre la parole de ce Dieu Sauveur, qu'il fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes : *Deliciæ meæ cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII.) Dans ses temples, il est l'objet de nos adorations, la victime de nos sacrifices, la nourriture de nos âmes. Dans nos villes, il est l'ornement de nos fêtes ; il descend de son trône, quitte ses tabernacles et marche en pompe à la tête de son peuple. Enfin dans le lit de notre mort, devenu notre consolation, il vient à nous lorsque nous ne pouvons plus aller à lui. O tendresse ! ô bonté paternelle ! en fut-il jamais d'aussi prodigue d'elle-même ? Par conséquent nous devons être aussi empressés de lui témoigner notre amour dans tous les différents états où il se trouve dans ce divin sacrement. Loin donc de nos autels tant de chrétiens qui après avoir reconnu Jésus-Christ pour leur Dieu à la communion et à la Pâque, ne le reconnaissent plus, n'ont que de l'indifférence pour lui dans ses temples, où ils dédaignent de le visiter ; dans le sacrifice, auquel ils négligent d'assister ; dans ses solennités, où ils refusent de paraître. Infidèles Samaritains, qui ne veulent adorer qu'à leur gré, que dans un certain temps et en un seul lieu ! Faut-il s'étonner que l'Eucharistie soit pour eux une manne stérile ? Ils la reçoivent sans goût, parce qu'ils la reçoivent sans amour.

Amour de Jésus dans l'Eucharistie ; amour le plus noble et le plus désintéressé. Qu'est-ce qui a porté ce divin Maître à nous donner son corps et son sang en nourriture ? Il nous le dit lui-même : c'est le seul désir d'être avec nous, d'être utile à son Eglise, de nous consoler dans notre exil : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (*Luc.*, XXII.) Par conséquent, si notre amour est sincère, nous devons aller à lui pour lui plaire, pour lui témoigner que nous désirons d'être unis à lui. Loin donc de nos autels tant de chrétiens à qui le Sauveur pourrait dire comme au disciple perfide : Mon ami, pourquoi venez-vous à moi ? *Amice, ad quid venisti ?* (*Matth.*, XXVI.) Là, sous les yeux du public paraît un homme en place, qui croit devoir cet exemple au monde et à sa dignité ; là, sous l'œil d'une mère chrétienne vient se rendre cette jeune personne qui ne doit sa piété qu'aux regards des spectateurs, et remplit le devoir moins comme un acte de religion que comme un tribut qu'elle paye aux hommes et à sa réputation ; là, sous les yeux d'un maître vigilant viennent se ranger des serviteurs hypocrites, qui comptent pour peu de déplaire à Dieu, pourvu qu'ils aient plu aux hommes ; là souvent un chef, un père de famille, osent paraître moins par le désir de sauver leur âme que par la crainte de scandaliser leur maison. Aussi, que sentez-vous, âmes mercenaires, après avoir reçu votre Dieu dans ces dispositions ? Eprouvez-vous cette satisfaction de l'âme, ce silence des passions, ce calme heureux, ces délices du cœur, qui annoncent que le Seigneur est en vous ? N'êtes-vous pas au contraire aussi peu contentes de vous-mêmes, aussi peu touchées de Dieu, peut-être plus troublées, plus agitées dans l'intérieur, que vous ne l'étiez avant d'approcher de ce Dieu de paix et de consolation ? Terrible situation ! et qui marque de la part du Seigneur autant d'indifférence pour vous que vous en avez pour lui, et que vous l'avez peut-être forcé à faire, du gage de sa tendresse pour les hommes, un anathème pour vous.

Amour de Jésus dans l'Eucharistie ; amour le plus sensible, le plus expressif, et pour ainsi dire le plus éloquent. C'est dans ce seul mystère qu'il nous rappelle et qu'il nous renouvelle tous ceux de sa vie et de sa mort, de son sacrifice et de sa passion ; là qu'il s'offre, qu'il s'immole et qu'il demande encore pour nous grâce à son Père. Chrétiens, que vous dit un spectacle si touchant ? Que vous devez apporter à la célébration de ce mystère un esprit rempli des idées de la religion, un cœur embrasé, attendri et si vivement touché, qu'il soit à peine maître de ses transports. L'âme dans ces heureux moments, tout absorbée en Dieu, ne voit, n'entend, ne goûte que lui ; les hommes disparaissent à ses yeux, et elle est alors comme s'il n'y avait au monde que son Dieu et elle. Si donc loin de goûter la douceur de ces heureux moments, vous n'en ressentez que la durée ; si les affaires temporelles viennent vous distraire et vous occuper jusqu'au pied de l'autel ; si votre imagination dissipée s'égare ; si votre cœur a autant de peine à se fixer que votre esprit ; si enfin votre âme languissante, oisive, fatiguée, retombe sur elle-même, et ne trouve point à s'occuper, après cette grande action : ah ! mon cher frère, est-ce l'amour de Dieu qui est en vous ou l'amour du monde ? Sont-ce les choses du ciel qui remplissent votre cœur, ou celles de la terre ? et à qui vous en prendre de votre insensibilité si ce n'est à vous-même ? Hélas ! votre Dieu avait mis dans ce sacrement toute la religion, tout ce qui peut intéresser le cœur et la raison ; et vous ne sentez rien, et vous n'avez rien à lui dire ; et c'est à ce moment même que votre esprit se dissipe, que votre âme languit, que le monde vous occupe encore ; et votre cœur glacé n'a pas un seul soupir à lui donner ; c'est-à-dire que vous approchez de la source de la vie, sans pouvoir vous ranimer ; du feu de l'amour, sans pouvoir vous réchauffer ; de la lumière sans pouvoir vous éclairer ; de votre Père, sans pouvoir être attendri ; et Jésus-Christ est tout entier en vous, que vous avez peine à être quelques moments à lui : quel funeste présage, mon cher auditeur ! et comment, à cet affreux désordre, pouvez-vous encore méconnaître le ravage que l'amour du monde a fait dans votre cœur ? Quel fruit de telles communions peuvent-elles produire ? Et que nous apprend l'expérience de chaque année ? Après ces augustes solennités, après que tant de chrétiens ont participé aux saints mystères, on devrait, ce semble, s'attendre à voir diminuer la corruption du siècle ; et la terre, pleine de son Dieu, ne devrait plus enfanter que des vertus. Cependant les solennités une fois passées, tout reprend dans le monde son cours ordinaire, et les passions reparaissent plus triomphantes que jamais. Qu'a donc fait la célébration des saints mystères ? Ce que disait Moïse aux enfants d'Israël après la célébration de la Pâque : lorsqu'on vous demandera, que veut dire cette cérémonie que vous préparez avec tant de pompe ? *quæ est ista religio ?* (*Exod.*, XII) vous répondrez, disait le saint législateur : C'est la victime et le passage du Seigneur ; *victima transitus Domini est.* (*Ibid.*) Disons de même de la face entière du christianisme. Quels changements en ces saints jours dans nos villes ! Quel contraste dans le public et le particulier ! Tout cesse, les travaux comme les plaisirs : plus même de passions en apparence. L'artisan oublie son gain, l'ambitieux ses intrigues, le mondain ses amusements : les temples de la fortune sont fermés ; plus d'encens, plus d'adoration que pour le vrai Dieu ; les spectacles mêmes ont disparu, et le démon, muet dans ses oracles, semble encore par son silence annoncer au monde l'arrivée du Rédempteur. A cette soudaine révolution, qui ne s'étonnerait, qui ne serait tenté de demander : *Quæ est ista religio ?* Peuples, quel est ce nouveau zèle et ce redoublement de ferveur ? Est-ce pour toujours que vous revenez à votre Dieu, et ne retournerez-vous plus à vos idoles ? Hélas ! *transitus, transitus Domini est*, ce n'est que le passage du Dieu d'Israël ; le temps de la cérémonie une fois écoulé, on verra renaître les crimes, le monde rentrer dans son empire, et les chrétiens dans les routes de l'iniquité. C'est ainsi, dit éloquemment saint Bernard, qu'on vit l'arche d'Israël s'ouvrir un passage dans le Jourdain. A son aspect le fleuve étonné recule et s'arrête ; et tant que l'arche d'alliance fut dans son sein, les flots tranquilles et respectueux suspendirent leur cours : mais l'auguste monument eut à peine atteint le rivage, que les eaux captives jusqu'alors, reprenant leur première liberté, rentrèrent avec impétuosité dans la route qu'elles avaient quittée. Image vive et fidèle de ce que sont aujourd'hui, parmi les chrétiens, la Pâque et les autres solennités : elles suspendent le désordre, elles ne le détruisent pas ; et le torrent de l'iniquité ne s'arrête à leur approche que pour se déborder ensuite avec plus de fureur. Gémissons, mes frères, sur un abus qui nous montre que la religion est bien plus dans l'extérieur que dans le cœur, et combien peu, jusque dans l'action la plus sainte, on se conduit par des vues de foi, de respect et d'amour. Craignons pour nous-mêmes un aveuglement semblable, et ne regardons point la communion comme une œuvre passagère, qui ne laisse aucune trace dans la conduite. N'imitons pas les juifs perfides, qui, après avoir reçu le Sauveur avec toute la pompe et les acclamations triomphales, bientôt le traînent au Calvaire et au supplice : mais préparons-lui dans nos cœurs une demeure stable, permanente et digne de lui, afin qu'après l'avoir reçu sur la terre, vous méritiez qu'il vous reçoive un jour dans le sein de ses miséricordes.

—

SERMON XXIII.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Vidimus eum virum dolorum, et percussum a Deo propter iniquitates nostras. (*Isa.*, LIII.)

Nous l'avons vu devenu un homme de douleurs, et frappé de la main de Dieu pour nos iniquités.

Il est donc arrivé le grand jour, le jour par excellence des miséricordes et des vengeances divines; jour que Dieu avait vu dès le commencement, et sur lequel devait rouler dans les temps l'ordre de ses immuables décrets; jour d'éternelle mémoire, qui devait être un spectacle pour le ciel, un triomphe pour la terre, une époque à jamais célèbre dans l'histoire et les annales du monde, et commencer dans l'univers l'étonnante révolution qui ne finira qu'avec le monde et les siècles ; jour que les patriarches avaient désigné à travers l'espace immense des âges et des générations futures, que les pénitents avaient appelé par leurs larmes, que les justes avaient hâté par leurs vœux et leurs soupirs, que les prophètes avaient annoncé avec tant de pompe, sous tant de figures et d'emblèmes ; jour que la nature elle-même ne vit qu'avec effroi : les cieux, la terre, les mers, tout jusqu'aux rochers emprunta une voix et des larmes pour payer aux funérailles de l'Homme-Dieu le tribut de la douleur et de l'admiration; jour enfin que l'Eglise célèbre avec une sainte tristesse, qu'elle consacre à la componction et à l'humiliation la plus profonde. Ces voiles lugubres qui couvrent de deuil ses autels; ces faibles lumières mêlées aux couleurs et aux ombres de la mort; ces chants plaintifs, ces tristes accents dont retentissent les voûtes sacrées ; ses prières, ses cérémonies, ses gémissements, tout porte jusqu'au fond de l'âme l'attendrissement et la consternation; tout annonce l'événement le plus étonnant et le plus mémorable.

Puissance de mon Dieu, quel coup vous allez frapper ! Et qu'est-ce que la bouche de l'homme pour oser en parler? Trompettes sacrées qui annonciez à Israël ses fêtes et ses sacrifices, tombez des mains des prêtres et des lévites et brisez-vous contre le parvis du temple. Et vous, échos de Sion, qui avez tant de fois retenti des saints oracles, poussez de longs gémissements, ne répétez plus que de lamentables sons. Silence de l'âme, déchirement du cœur, cri de l'amour et de la piété désolée, à vous seuls en ce jour appartient le droit d'honorer la mort et le sacrifice du Dieu Sauveur.

Chrétiens, quel est donc mon devoir? Qu'attendez-vous de mon ministère, et que voulez-vous de moi dans ce moment? Que par un récit pathétique nous venions faire couler des pleurs? Quand nous y réussirions, et qu'attendris à notre voix, nous vous verrions fondre en larmes, notre ministère ne serait pas encore rempli. *Ne pleurez pas sur moi*, disait Jésus-Christ aux filles de Sion (*Luc.*, XIX); et il vous le dit encore du haut de sa croix, pleurez plutôt sur vous-mêmes, et la compassion dont vous voulez honorer mes souffrances et mes plaies, tournez-la sur les plaies de votre âme, et servez-vous-en pour pleurer votre endurcissement. Apprenons donc du Sauveur lui-même dans quel esprit nous devons nous retracer l'image, avec quelles dispositions nous devons entendre le récit de sa passion; et que ce soient là les vôtres, si vous voulez être les dignes témoins de la mort et des souffrances de l'Homme-Dieu.

Jésus, le nouvel Isaac, est conduit sur le bûcher; son Père s'arme du glaive; il étend son bras vengeur; il frappe, et la victime est immolée. A ce spectacle la foi chancelle, la raison s'égare, la nature se révolte, et l'homme demande quelle peut être la cause de cette affreuse catastrophe. Faut-il vous le dire? et n'entendez-vous pas une voix qui vous crie : Pécheur, reconnais ton ouvrage; reconnais le péché, l'expiation et la destruction du péché? Le péché de l'homme, la réforme de l'homme pécheur, voilà le dénoûment du plus grand, du plus incompréhensible mystère, du chef-d'œuvre des bontés et des miséricordes d'un Dieu.

Venez donc vous couvrir de deuil avec le reste de la nature; venez tous vous rassembler au pied de la croix de Jésus mourant, et y recueillir ses derniers soupirs : mais que ce soit pour y apprendre à connaître la grandeur du mal par la grandeur de la victime. Et pour réduire ce grand sujet à trois idées principales, qui vont faire le partage de ce discours funèbre, venez voir Jésus traité en homme, souffrant en Sauveur, mourant en Dieu : traité en homme pour expier la malice du péché, voilà le mérite et la vertu de sa passion ; souffrant en Sauveur pour réparer les désordres du péché, en voilà le mystère et le prodige ; mourant en Dieu, pour confondre ses ennemis et les auteurs du péché, en voilà la gloire et le triomphe.

S'il m'arrivait de confondre quelquefois le Sauveur, l'homme et le Dieu, pardonnez un peu de trouble et de confusion dans le récit d'un événement qui en a tant causé dans toute la nature, qui ne peut qu'en produire dans nos esprits. Eh! qu'importent l'étude et l'art où le cœur seul doit parler? Nous serons toujours éloquents si nous savons être sensibles. Et à Dieu ne plaise que nous osions parer des fleurs de l'éloquence la croix qu'un Dieu a voulu arroser de son sang, et qui ne veut être honorée que par nos larmes.

Croix de Jésus, qui d'un sujet d'opprobre êtes devenue un objet de culte et d'adoration; qui du Calvaire avez passé sur l'autel, du théâtre de l'ignominie sur le trône des rois, et de l'échafaud sur les étendards des armées, dans les palais et sur le diadème des césars; croix de Jésus qui, toujours combattue et toujours triomphante, n'avez fait de toutes les nations qu'un seul peuple, de tous les peuples qu'une religion, de tous les royaumes qu'un même empire, et du monde entier qu'une seule victoire : croix

adorable qui avez tout vaincu et tout sauvé ; consolation du juste, refuge des pécheurs, gloire du ciel, terreur de l'enfer; ah! si dans ce jour destiné à célébrer votre puissance, il était un cœur qui ne vous fût pas entièrement soumis, qu'il tombe à vos pieds, devenu votre conquête pour jamais ; et ne permettez pas qu'en chantant votre triomphe nous puissions encore nous soustraire à vos lois et à votre empire. *O crux, ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Fils de Dieu en revêtant la nature humaine n'avait donc, dit saint Ambroise, d'autre vue que de se mettre en état d'expier le péché. Pour l'exécuter, ce grand dessein, dépouillé de toute sa gloire, soumis à toutes les misères de l'humanité, il avait paru, selon l'expression de l'Apôtre, comme un d'entre nous : *Quasi unus ex nobis.* Anéantissement bien grand sans doute pour un Dieu, mais toujours relevé en lui durant le cours de sa vie mortelle par l'éclat des miracles, par les merveilles de sa toute-puissance ; en sorte que jusqu'à ce moment la divinité n'avait point été éclipsée par l'humanité, et le Dieu avait paru autant que l'homme.

Mais le grand jour, le jour par excellence de l'humanité du Sauveur, où, ainsi que l'avaient annoncé les prophètes, il devait paraître en homme et avec toutes les faiblesses de l'humanité, c'est le jour de la croix, où, pour commencer l'expiation du péché, nous le voyons traité en homme et comme le dernier des hommes ; et par qui ? Par son Père et par ses ennemis : par son Père, qui le rejette et l'abandonne; par ses ennemis, qui, ne mettant plus de bornes à leur fureur, exercent à la fois contre lui et l'outrage et l'injustice; en sorte que, du côté de Dieu et du côté des hommes, Jésus réduit à l'état que demandait l'expiation du péché, qui est à la fois le mal de Dieu et le mal de l'homme, Jésus devait être véritablement l'Homme de douleur : *Vidimus eum virum dolorum.*

Jésus traité en homme de la part de son Père : première dégradation de l'Homme-Dieu dans sa passion; première expiation de la malice du péché. Oui, l'heure où son Père devait le dédaigner et ne le plus connaître pour son Fils est enfin arrivée. Cruel moment, où devait commencer ce sanglant combat entre le ciel et la terre, entre le Père et le Fils; heure fatale, qui était pour Jésus le signal du sacrifice. Déjà la nuit a voilé la terre de son ombre; et, séparé de ses disciples, tout occupé du grand ouvrage du salut du monde, Jésus marche vers la montagne des Oliviers. Le voilà qui entre seul dans le jardin, premier théâtre de ses douleurs, et où doit commencer son agonie. Prenez garde, dit saint Bernard, rien n'est indifférent dans les démarches de Jésus-Christ. Ici, pour nous instruire, tout semble emprunter une âme et un langage, tout devient mystérieux et symbolique. Ce jardin où il porte ses pas n'était point ce séjour enchanté où le premier homme, au centre de l'abondance et de la félicité, avait donné naissance au péché; ce jardin du paradis terrestre, où, au milieu des délices, un seul homme, par un seul crime, avait perdu tout un monde ; c'est le jardin où l'Homme-Dieu doit commencer à expier le péché et à donner la mort au péché; le jardin de la mort, où l'arbre de la croix devait jeter les premières racines et remplacer cet arbre fatal, cause de la désobéissance et du premier attentat du premier homme, expié par le nouvel Adam ; lieu désert et abandonné : *Secessit in locum* (II *Mach.*, VII); campagne aride, inculte, sauvage, dont les ténèbres, la solitude, le silence semblent redoubler l'horreur. Là, séparé de tout, livré à lui-même, sans suite, sans secours, Jésus s'avance dans cette sombre retraite. Anges tutélaires qui deviez partout accompagner ses pas, vous ne le suivez point dans ce lieu funeste. Que dis-je ? A peine y est-il entré, que sa divinité semble s'être séparée de lui, et dans Jésus en ce moment j'ai beau chercher le Dieu, je n'aperçois que l'homme. Déjà la frayeur le saisit, les forces l'abandonnent ; il chancelle, il succombe, et prosterné devant son Père, la face contre terre, dans cet état d'abattement et d'humiliation, l'esprit effrayé des plus tragiques images, le cœur serré de douleur, sa voix éteinte, entrecoupée, s'ouvre enfin un passage. Ecoutons, chrétiens, et voyons ce qui sortira de cette bouche divine. Mon Père, s'écrie-t-il, faites, mon Père, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi : *Si possibile est, transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI.) Qu'entends-je? s'il se peut, *si possibile est !* Ah ! est-ce donc là le langage d'un Maître et d'un Dieu? Est-ce votre voix que j'entends, divin Jésus ? Quoi ! cette voix qui avait paru comme un tonnerre, qui avait commandé à la nature et à la mort; cette voix qui avait prononcé tant d'oracles et d'anathèmes, qui avait foudroyé la Synagogue, confondu les pharisiens, étonné les sages et les philosophes, instruit les grands et le peuple; la voilà, cette voix redoutable, réduite au langage humiliant de la prière et de la faiblesse : s'il se peut, *si possibile est!* Divin Sauveur, qui vous a donc sitôt dépouillé de votre toute-puissance? Et n'êtes-vous plus le Dieu fort et terrible? Ah ! reprend saint Augustin, c'est ici le nœud du mystère, ce qui doit nous servir à expliquer tout ce qui pourrait scandaliser notre raison dans les souffrances du Sauveur. Jésus était toujours Dieu, il ne pouvait cesser de l'être ; mais dans sa passion, et dans ce moment surtout, Jésus était Dieu et il ne l'était pas : il l'était par sa nature; il ne l'était pas, parce que c'était un pacte qu'il avait fait avec son Père, que, dès qu'il agirait pour l'expiation du péché, il ne serait plus qu'un homme, et l'Homme de douleur : *Virum dolorum.*

Or c'était au jardin que devait s'ouvrir la scène des douleurs, que devait commencer le grand mystère. Eh ! qui pourrait dire

tout ce qui se passe dans cet auguste secret entre le Père et le Fils? Le Père, qui présente à son Fils l'acte et le projet de la réconciliation du monde; le Fils, qui consent à tout, souscrit à tout et ratifie l'arrêt de mort qui lui est prononcé. Le Père, qui présente à son Fils le tableau du monde à venir, qui lui montre dans la suite des siècles ce déluge de crimes et d'iniquités, de schismes et d'hérésies; cette Eglise qui s'élève au milieu de tant de scandales, de tempêtes, de persécutions, toujours flottante et agitée, et toujours invincible; ce monde qui devait insulter à sa croix et à son Evangile; cette foule de lâches chrétiens qui devaient le déshonorer par leurs mœurs: affreux spectacle, qui devait désoler son Fils, et qui cependant ne l'arrête pas. Il les voit, tous ces crimes, réunis sur lui seul, et il consent à porter seul tant d'horreurs; il courbe sa tête sous ce monde d'iniquités; et tout brûlant du désir de notre salut: Non, mon Père, s'écrie-t-il, je ne le refuse point ce sacrifice que vous me demandez; je suis venu parce que vous m'avez envoyé; et il est écrit à la tête du livre que je dois faire votre volonté. Frappez, mon Père; et puisque je l'ai dit par la bouche des prophètes, que les pécheurs avaient mis sur moi toutes leurs iniquités, je l'accepte encore, ce redoutable fardeau, je consens à périr pour les coupables, et que votre volonté soit faite plutôt que la mienne: *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Matth.*, XXVI.)

A ces mots, qui firent trembler l'abîme et qui retentirent au plus haut des cieux, toute puissance fut donnée aux hommes et à l'enfer contre l'Agneau sans tache; la sentence de mort est prononcée; et pour en commencer l'exécution, le ciel s'ouvre, un ange descend et vient lui présenter le calice d'amertume. A l'aspect de ce calice effrayant, quels mouvements rapides s'élèvent dans son sein, quels frémissements dans son âme consternée! Il recule, il frissonne, il semble se repentir et avoir oublié ses promesses: *Cœpit pavere.* (*Marc.*, XIV.) Son cœur, abreuvé d'amertume, est absorbé dans une mer de tristesse et d'ennui: *cœpit tædere.* (*Ibid.*) La mort, enfin, se présente à lui, et quelle mort! La mort de la croix; c'est-à-dire tous les supplices à la fois que lui prépare l'injustice des hommes: la rage de ses bourreaux, les dérisions du peuple, les insultes des soldats; cette grêle de coups dont on l'accable, ses membres déchirés et sanglants; la mort de la croix, assemblage de tous les maux réunis et qu'il voit fondre sur lui seul. A cette pensée, une sueur froide ruisselle sur ses membres palpitants; son sang même, élancé de ses veines, se hâte de se répandre comme pour se dérober à la fureur de ses ennemis; la terre en paraît teinte et fumante: *quasi guttæ sanguinis* (*Luc.*, XXII); enfin, pour comble de désolation, il a recours à son Père, il implore sa puissance: *Pater mi, si possibile est* (*Matth.*, XXVI), et son Père ne l'écoute pas; il demande qu'on éloigne de lui ce calice, cette croix, ce Calvaire, qu'il avait acceptés avec résignation, mais dont la seule pensée le glace d'effroi; et son Père ne l'entend pas. Quel état, ô mon Dieu! et quel traitement pour votre Fils! Le voilà donc celui devant qui les anges mêmes et les chérubins tremblants se couvrent de leurs ailes, réduit aux dernières faiblesses de l'humanité; languissant, couché sur la poussière, sans secours comme sans consolation. Tantôt agité, tantôt immobile, il parle et il se tait; il se relève et il retombe; il cherche ses disciples, il appelle son Père: rien ne répond, et toute la nature en silence est sourde à sa voix. O péché! funeste péché! que faudra-t-il donc pour t'expier? Père juste! avez-vous donc oublié que c'est là ce Fils que sur le Thabor vous aviez couvert des rayons de votre gloire et déclaré l'objet de vos complaisances? Père inexorable! eh! pourquoi refuser à votre Fils dans sa douleur les consolations que vous avez accordées aux autres affligés? N'étiez-vous pas avec les trois enfants dans la fournaise pour les sauver des flammes, avec Joseph dans la prison pour adoucir son esclavage, avec Daniel dans la caverne pour le défendre des lions, avec Esther dans la solitude pour essuyer ses larmes? Tant de fois vous envoyâtes des anges à vos prophètes pour les consoler dans le désert; et vous daignâtes visiter jusqu'à Job sur le fumier. Point de lieu dans la nature, point d'abîme si profond où vos regards ne puissent pénétrer. Qu'a donc de si horrible cette montagne des Oliviers pour en détourner vos yeux? Et cet illustre affligé, qu'a-t-il fait, qu'a-t-il de plus que tant d'autres pour être le seul que vous ne regardiez pas? Ah! reprend ici saint Chrysostome, instruisez-vous, pécheurs. On vous a si souvent parlé de la haine que Dieu porte au péché, et vous avez à peine à le croire et à la concevoir; et vous demandez sans cesse quelle injure peut faire à Dieu le péché de l'homme. Venez, accourez à cet étrange spectacle; entrez dans ce lieu solitaire et voyez le Christ, l'Oint du Seigneur, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, renversé, étendu sur la poussière; *respice in faciem Christi tui.* (*Psal.* LXXXIII.) Qu'est-ce qui l'a réduit dans cet état? Le péché. Je me trompe: l'image du péché s'est présentée à lui, et l'image seule du péché a terrassé l'homme et le Dieu. Il a vu le péché, mais en Dieu et comme un Dieu doit le voir: il a vu ce que lui seul pouvait sentir, jusqu'où le péché avait offensé Dieu, jusqu'où il avait dégradé l'homme, jusqu'où il fallait porter la satisfaction pour apaiser l'un, pour rétablir l'autre. Il a vu le péché, monstre hideux, dont il ne peut souffrir l'aspect, dont il ne peut même soutenir la pensée. Au commencement, Dieu ayant vu l'homme coupable se repentit de l'avoir créé. Aujourd'hui Jésus en voyant l'énormité du péché de l'homme s'est repenti de s'être chargé de la réparation: il avait souhaité d'en boire le calice, et maintenant il en demande l'éloignement; *transeat a me*

calix iste. Il s'est repenti.... Non, mes frères : ce n'est pas qu'il refuse de l'accepter ; non : il parle en homme, et il souffre en Dieu ; il parle en homme qui se trouve désolé et sans consolation, il souffre en Dieu, qui sait combien le péché mérite d'être pleuré ; il le pleure en Dieu ; et ce n'est point assez de ses larmes, il lui faut du sang et des larmes de sang pour qu'il pleure le péché comme il mérite d'être pleuré. Il faut que dans l'instant où il s'est chargé du péché son Père ne le reconnaisse plus pour son Fils, qu'il ne soit à ses yeux qu'un homme vil et méprisable, indigne d'un seul de ses regards ; il faut que le ciel et la terre soient sourds à sa voix, et que les anges mêmes qui devaient le servir se retirent de lui. Voilà le péché, et comme un Dieu a jugé qu'il devait être expié.

Avouons-le, chrétiens auditeurs, cette première circonstance de la Passion du Sauveur, cet état d'humiliation où il se trouve est sans doute inconcevable ; et c'est peut-être dans tout ce mystère le plus grand scandale pour notre raison. Car enfin, quelque humiliants que dussent être pour lui tous les outrages qu'il avait à souffrir de la part des hommes, sa divinité, loin d'être entièrement obscurcie, devait y paraître quelquefois avec éclat. Quand les soldats viennent le saisir, il les renverse d'une seule parole. Dans son interrogatoire, il confond ses juges par la sagesse de ses réponses : dans sa mort même, il se fera connaître par les plus terribles prodiges. Mais ici, tout est opprobre pour lui, et il paraît plus faible et plus anéanti, moins Dieu, moins homme même dans son agonie que dans sa mort ; et le jardin est plus humiliant pour lui que le Calvaire. Or pourquoi cette insensibilité si marquée de la part de son Père dans ce premier moment des souffrances du Sauveur ? C'est que la première malice du péché est de produire dans l'homme l'oubli de Dieu, le mépris de Dieu, l'insensibilité et la résistance aux dons de Dieu : Jésus-Christ dans l'expiation du péché, commence donc par être oublié et abandonné de son Père, par éprouver la résistance et l'insensibilité de la part de son Père. Le premier effet du péché dans l'homme coupable est de détourner ses yeux de la vue du ciel, de faire oublier au pécheur qu'il a dans le ciel un Père et un Juge : et dès que Jésus est chargé du péché, il n'y a plus pour lui ni de Père dans le ciel ni de justice sur la terre. Le premier effet du péché est de s'offrir à notre esprit sous les images les plus riantes ; c'est la coupe enchantée de la perfide Babylone, cette mère de tous les crimes, qu'elle nous présente de sa main parricide, et où l'homme puise à longs traits l'oubli de lui-même et de ses devoirs : et pour Jésus c'est le calice de douleur présenté de la main même de son Père ; et il faut que le Fils oublie sa gloire, sa divinité, pour le boire goutte à goutte et l'épuiser jusqu'à la lie. Pour le pécheur, cette coupe empoisonnée est le breuvage de délices, où, après avoir commencé par l'ivresse des sens, l'homme finit par le sommeil de la raison et l'agonie de l'âme : et pour Jésus, expiant le péché, c'est le breuvage d'amertume qui produit dans son esprit des images affreuses, dans son cœur l'abattement, la désolation, et dans ses membres la défaillance et l'agonie. Agonie de Jésus, douleur, pénitence de Jésus, vous êtes un mystère inconcevable sans doute ; mais rapprochées de la pénitence de l'homme, comparées avec le repentir et la pénitence de l'homme pécheur, vous cessez presque d'être un mystère, vous faites place à un spectacle plus inconcevable encore. Nous ne concevons pas l'homme de douleurs dans cet état de désolation, nous ne concevons pas qu'il pleure le péché avec des torrents de larmes, qu'il le pleure jusqu'à répandre des larmes de sang. Mais concevons-nous que des hommes, après un tel exemple, aient tant de peine à pleurer le péché, à faire pénitence de leur péché, croient l'avoir suffisamment expié par de bonnes œuvres et des pénitences d'un moment ? Concevra-t-on que Jésus dans le jardin répande tant de pleurs sur les péchés du monde, et que tant de pécheurs sortent du tribunal de la réconciliation sans avoir pleuré sur eux-mêmes ? Où est ici la proportion entre le chef et les membres, le maître et les disciples ? et si la seule vue du péché fit tant d'impression sur le cœur du Sauveur, que devrait-ce être pour nous de l'avoir commis, de l'avoir entretenu dans nos âmes, de l'avoir renouvelé tant de fois ? O larmes de la pénitence, source précieuse qui ne devriez jamais tarir, pourquoi avec tant de peine à vous ouvrir coulez-vous si lentement et finissez-vous sitôt ? Pensons-y, chrétiens ; et, en admirant la pénitence de Jésus, pleurons sur la nôtre et réformons-la sur ce modèle. Mais poursuivons ; ce n'est là que le commencement des souffrances, l'essai, et, pour ainsi dire, comme le prélude des douleurs : *initium dolorum hæc.* (*Marc.*, XIII.) Il faut voir en second lieu Jésus traité en homme par les hommes mêmes, Jésus trahi, jugé, interrogé, condamné par les hommes : autant de circonstances où le Dieu va disparaître, et où vous n'apercevrez plus que l'Homme de douleurs : *Vidimus eum virum dolorum.*

Je dis Jésus trahi par les hommes. Quelle est cette troupe fière et mutine, cette légion de soldats armés qui s'avance à la faveur des ténèbres et du silence ? Et cet audacieux, ce monstre qui marche à leur tête, qui est-il ? D'où vient cet air de mystère, ce regard farouche, cette arrogance peinte sur son front ? Que médite-t-il, ce furieux, que prépare-t-il ? Voilà qu'il s'avance vers Jésus ; et, pour mieux voiler son dessein, il affecte un air de confiance, il lui parle en ami, il l'embrasse... Ah, perfide ! c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme : *Osculo Filium hominis tradis.* (*Luc.*, XXII.) Était-ce donc là le prix que tu réservais à ton maître pour les bienfaits que tu en as reçus ;

à ce maître si tendre, à qui tu n'as d'autre crime à reprocher que d'avoir trop aimé un ingrat? Qui l'eût pensé qu'admis à sa table et à ses entretiens, témoin de ses miracles, de ses exemples, de ses discours, à force de te combler de ses caresses et de ses bénédictions, ce divin maître n'obtiendrait de toi qu'une trahison? Ce n'est pas tout, et ce Dieu Saveur est encore réservé à un outrage bien plus sensible. C'est beaucoup qu'un de ses disciples ait juré sa perte et sa ruine; mais parce qu'un seul ose le trahir, faut-il que tous le fuient, tous l'abandonnent? Que dis-je? ils font plus, ils rougissent de lui; et déjà Pierre, à la voix d'une faible esclave, a démenti sa foi; on a beau lui parler de Jésus, il proteste qu'il ne l'a ni vu, ni connu. Ainsi le meilleur de tous les maîtres qui se trouve tout à coup sans amis, sans disciples; trahi par l'un, renié par l'autre, abandonné de tous. Est-il pour un malheureux d'affliction plus cruelle? Quel accablement pour cette âme généreuse et sensible!

Reconnaissons ici, chrétiens, l'ordre, et, pour ainsi dire, la marche du péché. Il renferme une lâcheté, une trahison de la créature envers son Créateur; lâcheté non moins honteuse que celle des apôtres; trahison en quelque sorte semblable à celle de Judas, lorsque, abusant des plus grandes grâces de son Dieu, admis à sa table sacrée, nourri de son corps et de son sang, le pécheur le trahit lâchement et le livre à ses plus cruels ennemis, au monde et aux passions; lorsque sur les pas de l'indigne disciple, abusant de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, traître et perfide jusqu'à l'autel, il ose aller au festin avec le dessein de le trahir par le baiser même de paix et d'amour, et comme si Jésus, dans sa passion, eût suivi dans l'expiation du péché le même ordre que le pécheur en le commettant, il est trahi par celui qu'il avait honoré de sa confiance et de son amitié, par son disciple, à qui même, lorsqu'il s'avance pour le perdre, il ne peut s'empêcher de donner le nom d'ami : *Amice, ad quid venisti? (Matth.,* XXVI.) Mon ami, que voulez-vous de moi? mon ami, à quel dessein, pourquoi venez-vous vers moi?

Mais hâtons-nous, et voyons quel sera le sort de l'Homme-Dieu abandonné. Déjà sur les pas de l'apôtre apostat s'avance avec bruit la cohorte perfide; elle l'entoure, elle le saisit, et dans le même instant tombent sur lui les outrages et les injures. Seul en proie à ces furieux, il est enlevé et conduit à Jérusalem, enchaîné, entouré d'armes et de soldats; vous diriez un criminel qu'on a surpris commettant un meurtre et souillé du sang innocent. Il entre dans la ville au milieu des cris et des insultes; il est traîné, traduit de tribunal en tribunal, de chez Anne chez Caïphe, de Caïphe devant Pilate; et c'est ici que je vais vous le montrer jugé par les hommes, et avec moins d'égards et d'équité qu'on n'eût jugé le dernier des hommes.

Ne semble-t-il pas en effet qu'un coupable aussi illustre méritait au moins quelque considération? Je veux que la Synagogue eût sujet de s'en plaindre, était-ce une raison de procéder contre lui sans observer aucune loi, et de fouler aux pieds toutes les règles de la justice? Je veux qu'on le crût coupable : encore fallait-il déclarer son crime et le prouver. Cependant Pilate même ne lui en trouve pas; n'importe, innocent ou coupable, il faut qu'il périsse. Et comme il est nécessaire, du moins pour sauver les apparences, de montrer le crime, on lui en a bientôt supposé; et où n'en trouve-t-on pas, lorsqu'on veut perdre et opprimer l'innocence? Son crime, dit saint Jérôme, c'est les oracles qu'il a prononcés, les discours qui l'ont fait admirer, cette profondeur de science et de doctrine qu'il a fait éclater; c'est d'avoir confondu par la sagesse de ses réponses la fausse sagesse des docteurs de la Synagogue, et d'avoir réduit les pharisiens à la honte et au silence : voilà ce que la Synagogue ne peut lui pardonner. Son crime, c'est les malades qu'il a guéris, les possédés qu'il a délivrés, les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a ressuscités; c'est ce Lazare qu'il venait tout récemment d'arracher du tombeau, et qui, plein de vie encore, faisait lui seul la plus brillante apologie de Jésus-Christ, et un témoignage qui, en confondant ses ennemis, ne fit que redoubler leur fureur. De là le soulèvement du peuple, la rage des scribes et des prêtres; de là enfin tous les titres de sa condamnation; et ce qui devait faire regarder Jésus comme un Dieu, le fait traiter en homme et en scélérat. Enfin, pour ajouter l'opprobre à l'injustice, on met en parallèle avec lui un brigand, un infâme déjà condamné par la voix publique. Etrange façon de procéder! Quel tribunal, et quel nouveau jugement! Jésus confronté avec Barrabas! voilà donc, d'un côté, l'innocence avec tous ses attraits; de l'autre, le crime avec toutes ses horreurs : d'un côté, Jésus, et avec lui les merveilles, les prodiges qu'il avait opérés, les trésors de la science et de la sagesse, les biens et les grâces qu'il était venu répandre; de l'autre, Barrabas, et avec lui tant de meurtres, de larcins, d'injustices, de violences, de cruautés : l'Homme-Dieu d'un côté, un monstre de l'autre. Ah! malheureux Pilate! comment peux-tu tenir la balance entre ces deux objets, et où est la foudre pour l'arracher de tes mains? Honneur, justice, probité, devoir, où étiez-vous dans ce moment? Ah! vous représentiez dans cet instant ce qui se passe dans le cœur du pécheur, lorsqu'il commence à trahir son Dieu. Vous combattiez encore dans le cœur du malheureux Pilate en faveur de l'innocence accusée. Mais l'intérêt parle : il n'est plus de justice; la politique ordonne : Barrabas est délivré, Jésus est condamné. Chrétiens, qui de vous n'est indigné d'entendre un tel arrêt? Anathème cent fois au juge qui a pu le prononcer; anathème aux Juifs qui ont pu le demander! Hélas! ne le

sommes-nous pas nous-mêmes, ce juge coupable; et n'est-ce point là que nous conduit presque toujours le péché; lorsque obligés de décider et d'opter une fois entre notre Dieu et notre passion; un courtisan, entre son Dieu et sa fortune; un voluptueux, entre son Dieu et son infâme idole; l'avare, entre son Dieu et son or; tous les pécheurs enfin entre le vice et la vertu, Dieu et le crime, Jésus-Christ et Barabbas, nous prononçons comme Pilate contre notre Dieu; nous ne lui faisons pas même l'honneur d'hésiter comme Pilate; et sans daigner balancer les intérêts de la religion et de la vertu, plus forcenés encore que les Juifs, nous disons à l'instant: Non, je ne veux point de mon Dieu, je ne veux que le monde et ma passion; Dieu au-dessus de tout, et ma passion au-dessus de Dieu: *Non hunc, sed Barabbam.* (*Joan.* XVIII.) Préférence de la créature au Créateur, qui fait le principal caractère et la grande injustice du péché, que Jésus-Christ expie dans le jugement de Pilate.

Cependant, chrétiens, je n'ai rien dit encore, et le mystère d'iniquité n'est qu'à demi dévoilé. Jésus, cité au tribunal de la Synagogue, est non-seulement jugé et traité comme un coupable, il est encore questionné, interrogé, tourné en ridicule par ses juges. Hérode lui demande un miracle, et se joue de lui comme d'un insensé. Pilate lui demande: Qu'est-ce que la vérité? et Jésus ne répondant point à une question dictée plutôt par la curiosité que par le zèle et l'amour pour la vérité, Pilate ne daigne pas faire une seconde instance, ne croyant pas devoir demander deux fois cette grâce. Image encore de tant de pécheurs, et surtout de la conduite des grands du monde. Incapables de soutenir le grand jour de la vérité, ils croient ceux qui pourraient la leur dire trop honorés d'une question; et, contents de ce léger effort vers elle, ils retombent à l'instant dans le sommeil de la vanité et du mensonge. Enfin, de toutes parts, dans le même instant, s'adressent à Jésus mille interrogations différentes: l'un lui demande s'il est le Fils de Dieu, l'autre, s'il est le roi des Juifs; et chacun, à sa façon, lui propose une question à résoudre. Eh! le voilà le dernier période du péché, l'incrédulité et le jeu de la religion; désordre que la passion enfante dans le cœur de l'homme, comme dans celui des Juifs. On se trouve, comme eux, trop gêné par un maître qui condamne nos usages et nos maximes, par une loi surtout qui combat notre première loi, la loi des passions et des plaisirs; dès lors on devient incrédule et ennemi de Jésus-Christ; on demande, comme Hérode, des miracles pour croire; on se pique, comme Pilate, de chercher la vérité, et on veut de nouvelles preuves; c'est-à-dire, on a commencé par être infidèle, on finit par être impie; et c'est après avoir trahi Jésus-Christ, qu'on demande si Jésus-Christ est Dieu. Or, pour expier ce dernier désordre du péché, que fait Jésus-Christ? Il se tait, dit l'Evangile; il n'oppose aux différentes interrogations de ses ennemis, à leurs accusations, à leurs railleries, que le silence le plus profond, jusqu'à ne pas proférer une seule parole: *Et non respondit ad ullum verbum* (*Matth.*, XXVII), et pourquoi? Ah! reprend ici saint Augustin, c'est que dans ce moment le Sauveur ne voyait pas seulement l'incrédulité des Juifs et de la Synagogue, l'incrédulité d'Hérode et de Pilate; il voyait dans les siècles à venir ces légions bruyantes d'esprits forts et d'incrédules, qui devaient s'élever dans son Eglise et combattre ses miracles, son Evangile, la divinité de sa religion. Dans les grands de la cour d'Hérode, il voyait les grands de tous les siècles, et ces hommes hardis qui devaient le citer au tribunal de leur superbe ignorance, qui ne demandent à connaître la vérité, que pour en faire le sujet d'une impie dérision. Il voyait dans les docteurs de la Synagogue, ces demi-savants, ces faux sages enflés d'une vaine science, qui croient que Dieu même ne doit point avoir de secret pour eux, et qu'il doit encore faire des miracles pour les convaincre. Or, à la vue de cet avenir dévoilé à ses yeux, que fera ce divin Maître? Ce n'est pas, sans doute, qu'il ne pût accorder à Hérode les prodiges qu'il lui demandait; peut-être même eût-il été plus glorieux pour lui d'opérer un miracle en présence et à la prière d'un souverain et de toute sa cour, que d'en avoir fait tant de fois à la prière des pauvres et devant le peuple de la Judée; mais il eût par là satisfait la curiosité des grands et des sages de la Judée, il eût flatté leur orgueil; et comme c'étaient les humbles et les petits qu'il était venu sauver, et non les esprits téméraires et superbes, il se tait à toutes leurs questions et ne daigne pas même répondre à une seule: *Et non respondit ad ullum verbum.* Il ne lui en eût rien coûté d'étonner ses juges par un signe éclatant de sa toute-puissance, et de les forcer, du moins pour un instant, au respect et à l'admiration; mais il parlait à un prince impie devant tous ses courtisans, et il savait que même les plus grandes preuves de la religion réussissent rarement dans ces sortes d'esprits; que leur manie est de vouloir tout voir, tout entendre, mais pour se jouer de tout; qu'un bon mot leur suffit quelquefois pour triompher des arguments les plus pressants, et au lieu d'un nouveau miracle qui eût exercé leur esprit malin et railleur, Jésus leur répond par un silence qui déconcerte leur malice: *Et non respondit.* Il eût pu accorder à l'incrédulité des scribes et des chefs de la Synagogue ce nouveau signe qu'ils lui demandaient, et ajouter ainsi le prodige de leur conversion à tant d'autres qu'il avait opérés; mais il eût par là autorisé la vaine curiosité du libertinage; et il s'en tient aux miracles opérés durant le cours de sa mission, pour nous apprendre qu'il en avait assez fait pour convaincre tout esprit raisonnable, et qu'après tous les prodiges qui ont servi à établir la religion, qui en demande d'autres pour se rendre ne mérite

pas même qu'on lui réponde : *Et non respondit.* Enfin, s'il ne jugeait pas à propos d'accorder un miracle, il aurait pu repousser du moins la calomnie, et les injustes accusations dont ses ennemis le chargeaient auprès de ses juges : mais c'étaient les doctes et les sages de la Judée qui l'attaquaient, et il voulait nous apprendre que ce serait le sort de la religion et de sa croix, d'être condamnées et blasphémées par eux; que répondre aux critiques, aux discours des philosophes et des esprits forts, ce n'est point leur apprendre à croire, mais plutôt à disputer; que, par un secret jugement, il se plaît à les laisser s'égarer dans leurs pensées; et, au lieu de leur parler en Dieu, il ne parle pas même en homme, et il se tait devant eux. Enfin, selon la belle remarque de saint Augustin, Jésus les mains liées, un bandeau sur les yeux, la bouche muette, nous présente l'état où la raison doit être en présence de la foi et de la révélation; non pas qu'elle ne puisse prouver, raisonner et parler, mais, comme Jésus-Christ, pendant un certain temps et avant que d'arriver au prétoire, c'est-à-dire, avant que d'entrer dans le sanctuaire des mystères; jusque-là elle peut répondre, examiner, discuter les motifs qui doivent la déterminer à croire, et conduire l'homme comme par la main au trône de la révélation ; mais là le voile tombe, la nuit commence, et après avoir remis le chrétien entre les mains de la foi, la raison s'arrête comme d'elle-même à la porte du sanctuaire; jusque-là le Dieu de la révélation est encore le Dieu de la raison, qu'on interroge et qui répond : après c'est le Dieu de la foi et des mystères qui ne répond pas, et trop heureux d'avoir assuré sa route, l'homme content de marcher en silence à la suite de Jésus-Christ, si on l'interroge encore sur la vérité, il s'arrête, se tait et adore : *Non respondit.* Silence de Jésus, silence mystérieux, plus éloquent lui seul que tous les discours; où le péché se trouve confondu dans son dernier degré de malice, où la vérité se tait devant le mensonge, l'innocence devant l'iniquité, la sagesse devant l'ignorance ; et où Jésus-Christ muet, insensible, immobile, après avoir perdu, pour ainsi dire, sa puissance, sa divinité, perd la parole même, et se voit réduit à l'état le plus humiliant pour l'homme : la confusion et le silence : *Et non respondit ad ullum verbum.*

Revenons maintenant, chrétiens; voilà donc Jésus livré aux mains des hommes, Jésus trahi, jugé, interrogé par les hommes : que lui manque-t-il pour être parfaitement l'Homme de douleur ? Il lui manque d'être condamné par les hommes ; et c'est ce que Pilate ne tarde pas à faire : il le condamne, et à quoi ? Non pas à la mort, il n'oserait encore, il ne le voudrait pas même : mais il le condamne à la flagellation : *Tunc apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit.* (*Joan.*, XIX.)

Ici, quel nouveau spectacle se prépare ! Jésus dépouillé de ses habits, les mains liées, est conduit au prétoire et attaché à la funeste colonne. Autour de lui se rangent les soldats et les bourreaux..... Dispensez-moi, chrétiens, de vous décrire la scène sanglante qui va se passer ; dispensez-moi de vous dépeindre les ministres de cet affreux supplice, la fureur dans les yeux, le blasphème à la bouche, les verges dans les mains..... Barbares, s'écrie saint Bernard, hâtez-vous de décharger toute votre colère sur cette innocente victime. Que vos bras, loin de se lasser de frapper, redoublent leurs coups. Ils sont comptés de toute éternité ; et celui qui règle à son gré votre rage obéissante saura bien l'arrêter, lorsque le nombre en sera rempli... Mais, que vois-je? des ruisseaux de sang inondent le prétoire ; déjà le corps de Jésus déchiré n'est plus qu'une plaie universelle ; c'est le fer rouge, sortant de la fournaise, et qui, frappé à grands coups, étincelle au bruit des marteaux. Cieux, abaissez-vous; venez cacher, venez dérober aux yeux de ces inhumains, et votre Maître et votre Roi. Prophètes qui aviez annoncé au monde ce spectacle, était-ce donc là celui que vous aviez si ardemment désiré de voir ? Anges du ciel, où étiez-vous pour couvrir de vos ailes le déshonneur du Dieu que vous adorez ? Mais non, il faut que les oracles achèvent de s'accomplir : et, après être resté quelque temps immobile sous cette grêle de coups, épuisé enfin par les tourments, incapable de se soutenir, l'Homme de douleurs chancelle, tombe au pied de la colonne, noyé dans son sang, n'ayant pas même la force de se plaindre. Que dis-je, de se plaindre! Hé! quand même il l'eût pu, l'aurait-il voulu ? Véritable Abel, agneau-victime, dévoué à la mort et à l'opprobre pour nos péchés, c'était assez pour lui de savoir qu'il était ainsi traité pour nous laver de nos iniquités; dès lors, il était prêt à tout, et lui-même l'avait dit à son Père par la bouche du Prophète : qu'il acceptait avec action de grâce cette flagellation sanglante, et qu'il s'y était préparé dès le commencement : *Quoniam ego in flagella paratus sum* (*Psal.* XXXVII). A qui est-ce donc de le plaindre ? C'est à nous, mes frères, et à nous seuls. *Ecce homo* (*Joan.*, XIX) : Voilà l'homme, disait Pilate aux Juifs, en leur montrant Jésus dans l'état où je viens de vous le dépeindre ; et c'est à vous, pécheurs, qu'il se présente aujourd'hui au pied de la colonne. Ce Dieu qui a commandé à la nature, à la mort, aux anges et aux hommes; ce Dieu, la gloire du ciel, le vainqueur de l'enfer ; ce Dieu devant qui tout tremble, tout fléchit : *ecce*, le voilà devenu un homme, et quel homme ? En vain chercherions-nous en lui les traces, les vestiges de l'humanité : ses yeux éteints, son visage défait, tout son corps meurtri et déchiré, étendu, sans chaleur et sans mouvement, *ecce homo*, voilà l'homme, ou plutôt les débris et les restes de l'homme. Pécheurs, le reconnaissez-vous enfin à cette affreuse image, le péché avec toutes ses horreurs, le péché qui attriste le ciel et désole la terre, qui déchire le cœur de l'homme,

ouvre partout des sources de sang et de larmes, et couvre le corps et l'âme de mille plaies honteuses? Le reconnaissez-vous dans cet état, votre Dieu commençant à expier les péchés du monde ? Ah! malheur à qui refuserait de l'y reconnaître ! Eh ! qui donc vous y reconnaîtra, ô mon Dieu, si ce n'est moi ? Hélas ! ces outrages que vous avez reçus, n'est-ce pas moi qui en suis l'auteur ? Ces plaies cruelles, n'est-ce pas moi qui les ai faites ? Et le déplorable état où je vous vois, n'est-il pas mon ouvrage ? Dieu d'amour, je vous y vois devenu la victime de mes iniquités. C'est pour moi que vous avez reçu tant d'ignominies; pour moi que vous avez versé tant de sang et de larmes. Ah ! vos bourreaux ont eu beau vous défigurer; vous n'en êtes pas moins mon Dieu, mon cœur vous reconnaît toujours; vous pourrez tromper mes yeux, vous ne tromperez pas mon amour. Divin Sauveur, c'est au pied de cette colonne que je viens aujourd'hui vous appeler mon Maître et mon Roi ; je l'embrasse, cette colonne, comme le trône de votre amour ; je baise vos mains, quoique liées, vos plaies sanglantes, et qui, comme autant de bouches éloquentes, semblent s'ouvrir pour me reprocher mon ingratitude ; trop heureux, si je pouvais mêler mon sang à votre sang et mes pleurs à vos larmes ! Nous vous reconnaissons tous dans cet état, expiant nos iniquités, et j'y découvre sans peine le Dieu sous l'homme de douleurs : *Vidimus eum virum dolorum*. Avançons, et après l'avoir vu traité en homme pour expier la malice du péché; mérite et vertu de sa passion : considérons-le souffrant en Sauveur, pour remédier aux désordres du péché; mystère et prodige de sa passion.

SECONDE PARTIE.

Vous le savez, chrétiens, les deux grands désordres du péché, que Jésus-Christ devait réparer en qualité de Sauveur, c'était, du côté de l'homme, un amour excessif de l'indépendance, qui le portait à ne vouloir point reconnaître d'autre roi, d'autre maître que lui-même; du côté de Dieu, la colère et la haine, qui nous fermaient l'entrée des cieux. Or que fallait-il, pour que Jésus-Christ souffrît véritablement en Sauveur ? Des souffrances qui remédiassent à ce double désordre; c'est-à-dire il fallait que, par les souffrances mêmes, il fût déclaré, établi et reconnu notre Roi et notre victime : notre Roi, pour nous soustraire à cette malheureuse indépendance, et nous obliger à le reconnaître pour notre chef : notre victime, pour nous réconcilier avec son Père. Poursuivons donc l'histoire de sa passion, et toujours à la suite de l'Homme de douleurs, marchant sur ses pas, ou, pour mieux dire, à la trace de son sang, nous allons voir Jésus, déclaré notre Roi dans son couronnement, devenu notre victime dans son crucifiement. Chrétiens, ne vous lassez pas : ces deux grands tableaux que je vais vous tracer, sont d'autant plus intéressants pour votre piété, que, pour leur donner plus d'énergie et de pathétique, j'en puiserai les couleurs dans les sources mêmes : je ne parlerai que d'après les Pères de l'Eglise, d'après les plus grands maîtres dans la science de la religion et de ses mystères.

Oui, remarque saint Ambroise, c'est ici surtout, c'est dans le couronnement de l'Homme-Dieu, que les voiles vont être déchirés, et les grands secrets de la Providence entièrement manifestés : c'est ici que dans le triomphe même de l'enfer, vous allez voir la destruction et la réparation du péché. Peu satisfaite du supplice de la flagellation, la fureur des Juifs médite encore contre le Sauveur de nouveaux attentats. Instruits que pendant sa vie il s'était dit leur Roi, voilà que par dérision ils entreprennent de le couronner. Figurez-vous donc Jésus, conduit encore au milieu du peuple pour cette insultante cérémonie. Bientôt un des soldats se détache de la troupe, et de quelques rameaux d'épines entrelacés, lui forme un diadème : celui-ci lui arrache ses habits, pour le revêtir d'un manteau de pourpre : un autre lui met dans les mains un roseau pour sceptre : c'est ainsi qu'il est installé dans sa royauté ; et la scène finit par des outrages, des insultes, des soufflets, dont on accable le Monarque. A ce nouveau scandale, vous vous troublez, chrétiens ; votre foi s'égare ; votre raison se révolte. Prenez garde, s'écrie saint Ambroise, soyez attentifs à ce qui va se passer. Car ce qu'il y a ici de merveilleux, ce qui va vous montrer en quoi les souffrances de Jésus-Christ étaient un mystère, et ce qu'elles avaient de sublime et de divin, c'est que du sein même de ses humiliations et de ces trois circonstances de son couronnement, Jésus-Christ retire la plus grande gloire ; et les Juifs, trompés dans leur fureur, firent, en se jouant, un Roi véritable, et le plus puissant de tous les rois.

Premièrement, pour diadème on lui donne une couronne d'épines; et afin d'ajouter la douleur à l'opprobre, on frappe, on l'enfonce à grands coups sur sa tête. Mais, reprend saint Ambroise, à qui pouvait-elle mieux convenir, qu'à celui qui devait être le Roi des pénitents, le Roi des martyrs, le Roi des affligés, le Roi des anachorètes, des vierges, des solitaires ? A qui pouvait mieux convenir une couronne d'épines qu'à celui qui, né dans les humiliations, vivant dans la pauvreté, expirant dans les supplices, ayant commencé par la crèche et devant finir par la croix, était venu établir sur la terre le règne de la tribulation et des souffrances ? Etait-ce une couronne de fleurs qu'il fallait à un tel maître ? Et ses ennemis pouvaient-ils mieux seconder ses intentions, mieux marquer l'espèce de domination qu'il venait exercer, que par les épines dont ils le couronnent ? Frappez donc, s'écrie le saint docteur, frappez, cruels, et ne vous lassez pas d'enfoncer sur ce chef auguste ce redoutable diadème. Que les autres monarques se couronnent

d'or et de pierreries; que les héros au combat ceignent leurs têtes des lauriers de la victoire, que ces barbares vainqueurs traînent en triomphe leurs ennemis enchaînés à leur char; Jésus, le Roi des rois, le vainqueur des vainqueurs, ne veut que des épines pour symboles de sa royauté et de son triomphe. Frappez, et le sang qui rejaillit sur son front lui tiendra lieu d'onction royale, achèvera de cimenter son empire; et cette couronne d'ignominie deviendra pour Jésus un trophée de gloire. Bientôt, pour participer à cette couronne, je vois les martyrs voler aux supplices et les apôtres à la conquête du monde. Par la vertu de cette couronne, je vois l'humilité dans les grandeurs, le désintéressement dans les richesses, le cilice jusque sous la pourpre des rois; et tout ce qu'il y a de justes sur la terre embrasse avec joie les rigueurs de la pénitence. Quelle honte, en effet, s'écrie un saint pape, qu'un membre délicat et sensuel sous un chef couronné d'épines! Et qu'ici vous et moi devons nous humilier, mes frères, et dire dans les sentiments d'une sainte componction : Quoi! mon Dieu, vous êtes mon Maître et mon Roi; pour me soumettre à votre empire, vous n'avez pas craint d'accepter cette couronne meurtrière; et moi je refuse de la partager avec vous; je n'y porte jamais qu'une main faible et tremblante! Je vois votre tête sacrée déchirée par les épines et le sang ruisseler sur ce front si auguste; et moi, vaine et superbe idole, j'ose encore charger ma tête, couronner mon front d'ornements frivoles et faire un trophée à mon orgueil des pompes du luxe et de la vanité! et moi riche, moi pécheur, moi chrétien indigne, c'est du sein même de la mollesse et de la sensualité que j'ose me dire votre sujet et votre disciple! O mon Dieu! nous pardonnerez-vous ce blasphème? Ah! puisqu'en ce jour je vois ma lâcheté confondue, venez vous-même courber ma tête rebelle sous cette redoutable couronne, et que je rougisse enfin de déshonorer ma religion : *Pudeat sub capite spinis coronato membrum vivere delicatum.*

Cependant il manquait à l'inauguration du nouveau roi un sceptre qui répondît à la couronne qu'on venait de lui donner : on se hâte d'y pourvoir, et à l'instant on met un roseau dans ses mains. Et pourquoi un roseau? Admirable réponse de saint Augustin! c'est, dit ce Père, pour marquer le genre de puissance que ce Dieu devait employer dans l'établissement de son empire, et que ce n'était point par la force et la violence, mais par la douceur qu'il voulait régner, par la faiblesse même qu'il voulait triompher et conquérir le monde; pour désigner en un mot et caractériser ce Dieu si bon, dont il avait été dit qu'il n'achèverait pas de briser le roseau demi-rompu : *Arundinem quassatam non confringet.* (*Matth.*, XII.) Qu'il me soit donc permis de me servir ici des mêmes paroles que Jésus-Christ employait en parlant de son divin Précurseur, et de vous demander : *Quid existis videre?* (*Matth.*, XI.) Qu'êtes-vous venu voir en ce jour? Un roseau agité par le vent : *Arundinem vento agitatam?* (*Ibid.*) Oui, un roseau qui n'est point, à la vérité, le jouet des vents, mais qui fait d'un Dieu le vil jouet de la plus vile populace. Qu'êtes-vous venu voir? un fragile roseau pour sceptre à des mains qui ont si souvent lancé la foudre et le tonnerre; un roseau léger dans la main de celui qui de ses trois doigts tient suspendue la masse de la terre. O insultante et impie dérision!

Approchez maintenant, ô vous qui avez été les témoins de ses miracles! et vous sur qui ce Dieu Sauveur les a opérés, approchez, et dites-nous si c'est là ce même Dieu, ce roi des Juifs, ce roi du monde : *Ecce rex Judæorum.* (*Joan.*, XIX.) Quoi! il a fait trembler l'enfer; il a chassé les démons, délivré les possédés; et maintenant il est le jouet de l'enfer, la victime d'un peuple furieux, mille fois plus acharné contre lui que les démons et tous les possédés. Quoi! il a éclairé les aveugles, et en crachant sur le sable, il s'en est servi pour leur ouvrir les yeux; et l'on couvre son visage de crachats immondes, et ses yeux d'un bandeau qui lui ravit la lumière du jour! Il a prédit l'avenir; il a deviné au milieu d'une foule de peuple, la main qui avait touché sa robe pour obtenir le miracle de sa guérison; et on le frappe maintenant; on l'insulte pour lui laisser deviner celui qui l'a frappé, et il ne le nomme pas! Il a arraché Lazare des chaînes de la mort, rompu les liens de ses pieds et de ses mains; et maintenant il est enchaîné lui-même, et ses mains sont liées et immobiles! Grand Dieu! est-ce là le même homme? est-ce le même Sauveur? Et vous, chrétiens, encore une fois, le connaissez-vous dans cet état, votre roi, celui qui s'est fait appeler le Roi des rois, *ecce Rex?* Ah! peu s'en faut que votre foi, scandalisée d'un contraste si humiliant, n'ait besoin d'être rassurée. Je reprends donc et je demande : *Quid existis videre?* Qu'êtes-vous venu voir? Disons mieux : Que croyez-vous voir en ce moment? Un roi de dérision et de théâtre? Oui, c'est un roi, mais un roi qui, par ces blasphèmes, ces insultes, est devenu plus grand, plus redoutable, plus respecté que les rois sous l'orgueil du diadème, au milieu des hommages de leurs courtisans et de leurs flatteurs : un roi qui n'a qu'un vil roseau pour sceptre, je l'avoue; mais un roseau qui, tout à coup, devenu miraculeux dans ses mains, s'est changé en un sceptre de fer, par qui tous les autres sceptres seront brisés, qui doit renverser, écraser ses ennemis mêmes, comme son Père le lui avait promis : *Reges eos in virga ferrea.* (*Psal.* II.) Et ce que vous n'auriez jamais pensé, ce que vous ne concevrez pas même après l'avoir vu, vous l'allez voir enfin; un Dieu qui, avec les plus faibles secours, a opéré les plus grandes merveilles, formé et étendu son royaume; qui, avec un roseau, a commandé à l'enfer et aux démons, renversé les idoles et leurs autels, et fait flé-

cher sous son joug l'univers entier ; qui, avec un roseau, a terrassé la Synagogue et élevé son Eglise pour la faire triompher jusqu'à la fin des siècles. Le voilà, le prodige que les Juifs ne soupçonnaient pas, que vous-mêmes n'attendiez pas. Puissances de la terre, réveillez-vous : césars, princes, potentats, préparez vos légions : tyrans, aiguisez vos glaives, armez vos bourreaux, et vous serez vaincus; et le fragile roseau brisera les cèdres du Liban. Comprenez donc maintenant, chrétiens, tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans les souffrances de l'Homme-Dieu, et à ce nouveau genre d'outrages, reconnaissez le réparateur de tous les désordres du péché.

Enfin, pour manteau royal, on lui donne un manteau de pourpre : troisième circonstance de son couronnement, qui ne renferme pas moins de mystère et de gloire pour Jésus. Et en effet, continue toujours saint Ambroise, quelle autre couleur eût mieux décoré, mieux annoncé un roi qui devait fonder son empire et en étendre les limites par l'effusion de son sang. Il se montre à nous sous la couleur de la pourpre, pour nous désigner les palmes sanglantes et les victoires que son Eglise allait remporter sur la rage des tyrans par la mort de ses enfants. Tous les rois avaient porté la pourpre, mais aucun ne l'avait portée à si juste titre que Jésus, puisqu'aucun n'avait reçu comme lui l'onction royale et acheté la royauté comme lui par l'effusion de son sang. Tous les rois l'avaient portée, mais comme un stérile et frivole ornement ; au lieu que dans Jésus, elle est éloquente et instructive ; et devenue comme le tableau symbolique de l'avenir, elle annonce les combats, les guerres, les persécutions, les meurtres qui devaient suivre de près sa mort et sa passion : elle est comme l'étendard sanglant qui appelle au carnage ces légions de martyrs dont les membres devaient être déchirés dans les supplices : elle représente ces fleuves de sang qui devaient couler sur les échafauds, cette mer de sang, où la barque de Pierre, longtemps flottante et agitée, devait être battue de mille tempêtes. Enfin elle signifie qu'il doit lui en coûter la vie à lui-même pour l'établir, cette Eglise, et pour s'en déclarer le chef : *Designans martyrum palmas, et regiæ potestatis insignia.* Voulez-vous de plus grandes idées? Ecoutez la belle pensée de saint Jérôme sur le même sujet. Non, dit ce Père, ne jugeons point de Jésus-Christ par les césars, ni de leur pourpre par la sienne. Dans les césars la pourpre était aussi teinte de sang, mais d'un sang qui ne leur appartenait pas et qu'ils avaient arraché plutôt qu'on ne le leur avait donné : c'était le sang des peuples subjugués qu'ils avaient écrasé sous le char de la victoire, au lieu que celle de Jésus n'est teinte que de son sang ou de celui des martyrs qui, de leur propre volonté, voudraient le suivre au péril de leur vie. Dans les césars, elle brillait du feu de la colère, de la vengeance, de l'ambition, et elle semblait moins rougir de sa propre couleur que de leurs vices et de leurs passions ; dans Jésus, elle n'éclate que du feu que l'amour avait allumé dans son cœur, et de l'ardeur qu'il avait de s'immoler pour nous. Dans les césars elle était le signal de la crainte et de la servitude; elle n'inspirait que la haine et l'effroi ; dans Jésus, elle est l'heureux symbole, et comme le signal du ralliement où tous les enfants de la paix doivent se réunir sous le drapeau de l'amour et de la liberté. Chrétiens, que ces idées sont magnifiques et touchantes !

Qu'attendons-nous donc, et pourquoi tarder encore de nous précipiter aux pieds de ce Maître adorable? Silence, orgueilleuse raison ! que le cœur parle seul. Et à travers cette foule d'ennemis qui l'environne ; au milieu de ces soldats effrénés, qui, sans le vouloir, l'ont fait roi pour jamais, tombons aux pieds de Jésus, et disons-lui avec les sentiments et de la voix seule de l'amour : ô Jésus ! que vous êtes grand dans cet état d'ignominie ! Que ces barbares vous accablent d'injures et de blasphèmes, ils ne font que vous illustrer davantage, puisque c'était encore là un caractère de votre royauté, que la flatterie n'approcherait point de votre trône, et vous-même aviez déclaré que votre royaume n'était pas de ce monde. Dieu d'amour! Dieu que je reconnais au milieu même de vos ignominies, regardez-moi, distinguez-moi de ces cruels qui vous entourent; reconnaissez en moi un serviteur, et montrez-vous mon Père et mon Sauveur : daignez de votre main bienfaisante relever un coin de ce manteau mystérieux, pour que je m'y enveloppe avec vous, et qu'il me serve à couvrir ma misère et mes iniquités. Que désormais, par la pénitence, je prenne part et à ces épines qui vous couronnent et à cette pourpre qui vous couvre. O sceptre ! ô couronne ! ô pourpre sacrée ! Adorables images, que vous parlez à mon cœur ! Que vous intéressez ma piété ! Ah ! restez à jamais dans ma pensée, si ce n'est pour soutenir ma ferveur, du moins pour confondre ma lâcheté et mon ingratitude.

Ainsi, Jésus-Christ répare par ce nouveau genre de souffrance, le grand désordre du péché : l'orgueil et l'indépendance ; et, malgré tous les efforts des hommes et de l'enfer, le monde vaincu aura un roi, un Dieu et une religion : et ce roi, malgré l'impiété toujours frémissante, malgré tous ses ennemis, sera reconnu par ses humiliations mêmes pour le Dieu dont le seul nom fait fléchir les puissances du ciel et de la terre, le seul à qui tout homme doit se soumettre : *In nomine Jesu omne genu flectatur.* (*Philip.*, II.) Passons au second désordre et voyons-le dans son crucifiement, servant de victime à la justice de son Père.

Vous ne l'ignorez pas : le premier homme, par son péché, avait fermé le ciel à toute sa postérité, et l'anathème devait durer jusqu'au temps où la miséricorde viendrait

satisfaire à la justice, où il se trouverait enfin une victime assez grande pour éteindre dans son sang la foudre qui grondait sur nos têtes. Le voici donc, ce moment arrêté avant tous les siècles: voici l'heureuse époque où la justice et la miséricorde doivent se rencontrer et se donner le baiser de paix : *Justitia et pax osculatæ sunt* (*Psal.* LXXXIV) : la justice du Père, en exigeant tous ses droits à la rigueur; et la miséricorde du Fils, en les acquittant pour nous. Or c'est sur la montagne sainte, c'est sur ce sanglant théâtre que les oracles et les prophéties vont s'accomplir par cette heureuse rencontre de la justice du Père et de la miséricorde du Fils.

Je dis, justice du Père.... A ce mot le voile tombe, la scène s'ouvre, le Calvaire paraît. O Dieu! quel effrayant et tragique tableau! Oui, c'est Dieu lui-même descendu en personne sur le Calvaire pour fixer le prix de la rédemption du monde. Le Dieu des vengeances, tel que nous le dépeint le Prophète, s'est assis sur le trône de sa justice; il étend son bras redoutable sur la tête de son Fils, et tenant dans sa main le calice de ses fureurs: *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto* (*Psal.* LXXIV), il l'agite, il le penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour enivrer son Fils, sans que la lie de ce calice d'amertume paraisse s'épuiser jamais : *Verumtamen fæx ejus non est exinanita.* (*Ibid.*) Chrétiens, pécheurs, accourez tous à ce grand spectacle; et pour apprendre à connaître le péché, par ce qu'il coûte à réparer en entier, voyez le Père lui-même, qui de toute éternité a ajourné son Fils sur le Calvaire, afin de reprendre sur lui seul ce que nous devions tous à sa justice: le Père, la justice du Père, qui appelle le nouvel Isaac sur la montagne, et qui veut qu'on le charge d'une croix énorme qui l'accable, qui le fait chanceler, tomber plusieurs fois dans la route, et l'expose aux sanglantes railleries du peuple qui l'accompagne en tumulte; et cela afin d'expier et nos révoltes contre le joug de la loi, et ce lâche respect humain qui fait que nous rougissons de la porter, et cette malheureuse inconstance qui fait qu'en la portant, tantôt nous succombons, tantôt nous nous relevons; aujourd'hui courageux et soumis, demain lâches et rebelles : *Calix in manu Domini*; c'est cette justice de son Père qui veut qu'on lui arrache ses habits collés sur son corps par le sang qu'il avait versé, et qu'en les lui arrachant, on déchire ses membres, on l'expose dans la plus honteuse nudité, aux yeux du ciel et de la terre. Affreuse humiliation! Amende honorable faite au ciel et à la terre, en expiation de notre mollesse, de notre vanité dans le soin de nos corps, de notre indécence dans la manière de les idolâtrer, de tant de scandales et d'infamies, dont nos corps sont ou l'occasion ou le sujet. Cette justice du Père, qui ordonne qu'on l'étende sur une croix, et que sur cette croix tout son corps soit froissé, tous ses membres meurtris, pour qu'il achève d'expier dans sa chair tout ce que la révolte des sens entraîne de voluptés coupables, tous les crimes et les désordres que la chair nous fait commettre. Cette justice qui veut que sur cette croix, théâtre affreux des plus cruels tourments, il obéisse; à qui? à d'infâmes bourreaux, et qu'il s'y laisse étendre, tourner, déchirer au gré de leur implacable cruauté, sans qu'il lui échappe ni plainte ni murmure; et pourquoi? Afin d'expier par sa soumission cette première désobéissance du premier homme, source empoisonnée de toutes nos révoltes, de toutes nos résistances à ses décrets et à ses grâces; ainsi que nos inquiétudes dans nos souffrances, nos plaintes éternelles contre la sévérité de ses châtiments. Cette justice qui veut qu'on le crucifie entre deux insignes brigands, et que, l'associant ainsi à ces deux malheureux, on mette le comble à son infamie. O trop flétrissant outrage; mais qui par cet excès d'opprobre devait réparer tant d'excès d'amour-propre et de vanité, et tous ces délires de notre orgueil, qui s'égare jusqu'à oublier sa bassesse, jusqu'à rechercher la gloire et les honneurs. C'est son Père enfin, cette justice de son Père... Mais quoi! la mesure n'est-elle pas remplie? et serait-il encore des tourments pour cette innocente victime? Père juste, regardez et voyez cette tête penchée, ce visage couvert des ombres de la mort, ces yeux éteints, ces pieds, ces mains déchirées, ce côté entr'ouvert, tant de sang et de larmes qui coulent de toutes parts. Père juste, et c'est là votre Fils, pâle, défiguré, sanglant, noyé dans une mer de douleurs; le voilà enfin tel que le prophète l'a représenté, et tout son corps n'est plus qu'une plaie. O glaive des vengeances! n'êtes-vous point assez enivré de sang? Cœur de Jésus! en avez-vous encore à répandre. Et si ces tourments ne suffisent point à votre colère, grand Dieu! qu'est-ce que le péché?

Plaintes inutiles : *Calix in manu Domini;* il est encore dans les mains de la justice, ce calice affreux, et toujours incliné, toujours répandu à grands flots sur la tête du Fils, le Prophète nous dit que la lie n'en est point encore tarie : *Verumtamen fæx ejus non est exinanita.* C'est elle donc, c'est cette justice de son Père qui veut encore que, tandis qu'il est ainsi élevé sur la croix, toute la ville de Jérusalem, tout le peuple s'assemble autour de lui, et qu'au lieu de le plaindre, on ajoute à son supplice les moqueries, les insultes ; qu'on blasphème contre lui; qu'on l'accuse d'avoir voulu détruire le temple; et qu'enfin on aille jusqu'à le défier de descendre de sa croix. Punition affreuse et publique de tant de méchancetés et de noirceurs, de tant de calomnies et de satires, que nous ne cessons de vomir contre notre prochain, contre nos maîtres et nos semblables; punition plus authentique encore de tous ces

traits d'ironie et d'impiété, de ces blasphèmes, de ces railleries, de ces injures contre la religion, que le libertinage enfante, et qu'un vil peuple répète. Cette justice, qui veut que dans cette soif brûlante qui le dévore, et qui est causée par l'excès des maux qui l'accablent, on ne lui présente qu'un breuvage de fiel et d'amertume; parce que dans cette boisson dégoûtante devait se trouver l'expiation de tant d'excès et d'intempérances, de tant de monstrueux raffinements de délicatesse et de sensualité, source impure de tant d'autres excès qui dégradent l'homme et la raison. Cette justice du Père qui veut que, dans cette agonie où il tombe sur la croix, il n'y ait personne pour le secourir; qu'on ne lui envoie pas même un de ces anges à qui il avait été ordonné de le servir, et qu'il soit obligé de se plaindre à son Père de ce qu'il l'a ainsi délaissé; et pourquoi cet étrange abandon dans un si douloureux moment? Afin de satisfaire à Dieu pour tous ces adoucissements que notre lâcheté recherche dans les maux que la providence nous envoie; pour toutes ces coupables espérances que nous mettons dans les créatures, et qui nous font plus compter sur le secours de la terre que sur celui du ciel.

Ai-je tout dit? O mort, affreuse mort! dernier trait des vengeances célestes qui devez étonner l'enfer même, sortez donc du calice d'amertume. O mort! c'est vous que Jésus appelle, vous qui devez finir cette sanglante scène; parce que c'est par sa mort que doit s'achever la réconciliation du monde; c'est pourquoi le Dieu de justice, implacable jusqu'à ce qu'il l'ait soufferte, ne cesse de le poursuivre, de le frapper jusqu'au moment...

Je m'arrête, et suspendant pour un instant l'entière exécution de l'arrêt prononcé par la justice du Père céleste, je viens à vous, mon cher auditeur, et je vous dis : la connaissez-vous maintenant, toute la rigueur de cette justice? Oui; c'est elle-même, elle seule qui a fait tout ce que vous venez de voir et d'entendre; cette justice qui n'a pu être satisfaite et s'apaiser que par la mort d'un Dieu-Homme, et quelle mort! Cette justice qui a frappé sur lui les plus grands coups, et qui n'a point cessé de frapper tant qu'elle a vu dans la victime un reste de vie, une goutte de sang. Pécheurs insensés, faibles et orgueilleux ennemis de cette justice suprême, quel sort nous réservera-t-elle donc à nous, si nous osons le provoquer et l'irriter encore? Jugeons des membres par le chef et si le bois vert est ainsi traité, nous dit l'Ecriture (*Luc.*, XXIII), que sera-ce du bois sec? Et c'est dans ce dessein que, reprenant les paroles du Prophète, je vous dis à vous : *Calix in manu Domini*, le calice de souffrance est toujours dans les mains de cette justice inexorable; elle ne cesse de le secouer, de l'épancher sur vous et sur tous les pécheurs de la terre: *Et inclinavit ex hoc in hoc* (*Psal.* LXXIV); tous seront forcés d'en boire, et dans tous les états, dans toutes les conditions du monde, au milieu même des plaisirs et des joies de Babylone, jusque dans la coupe enchantée de la volupté, pécheurs, vous le retrouverez, ce breuvage d'amertume : il ne coule aujourd'hui sur la tête de ce Dieu Sauveur que pour se répandre de là à grands flots sur tous les pécheurs de la terre : *Bibent omnes peccatores terræ* (*Ibid.*) : et après tout ce qu'il en a consommé lui-même, il faut dire pour vous comme pour lui : *Verumtamen fæx ejus non est exinanita.* Oui il en reste assez pour abreuver le monde entier, et malgré tout ce que cette justice redoutable en a répandu sur le Calvaire, elle en réserve encore pour l'éternité. Une goutte échappée de ce calice de colère a formé l'enfer avec toutes ses horreurs, en a allumé les flammes, leur a donné leur force, leur activité, leur éternité. Du Calvaire, où cette justice d'un Dieu a poursuivi le péché sur son Fils innocent, elle a transporté son tribunal dans l'éternel abîme, et c'est là qu'éternelle et intarissable sur la tête des pécheurs, la lie du calice de ses fureurs forme ces torrents, cette mer de feu, tous les supplices du péché; et au lieu qu'elle s'est arrêtée sur le Calvaire, elle ne s'arrête pas, elle se renouvelle sans cesse pour le pécheur dans l'enfer; et comme un fleuve qui grossit en fuyant de sa source, elle s'anime dans sa chute, sans que la durée des siècles éternels puisse en ralentir l'ardeur, sans qu'aucun pécheur puisse se flatter de lui échapper: *Calix in manu Domini : bibent omnes peccatores terræ.* Murmurez de cet arrêt; dites encore avec les impies, qu'un Dieu juste ne peut pas punir éternellement. Que prouve ce raisonnement? Que vous ne connaissez ni la grandeur de Dieu, ni l'énormité du péché de l'homme. Aurions-nous jamais pensé que pour l'expier il fallût une aussi grande victime qu'un Homme-Dieu, d'aussi grands supplices que ceux de sa passion? Je ne conçois pas, il est vrai, cette éternité de tourments pour le péché, et c'est là un mystère pour ma raison : mais je conçois encore moins un Dieu devenu le prix de ma rédemption et la victime de mon péché; un Dieu sur une croix; un Dieu versant jusqu'à la dernière goutte de son sang; un Dieu qui expire et meurt comme un coupable entre les mains des hommes : je ne le conçois pas; je ne le concevrai jamais. Or, si c'est ainsi que Dieu a puni le péché sur son propre Fils; que dis-je, puni? c'est ainsi qu'il l'a pardonné : si, dis-je, le mystère de sa bonté est incompréhensible pour moi, pourquoi m'étonner que sa justice soit aussi un mystère que je ne conçois pas; et si ce n'est point trop pour Jésus de la mort et du Calvaire, comment serait-ce trop pour l'homme de l'enfer et de l'éternité? *Si hæc in viridi, in arido quid fiet.*

TROISIÈME PARTIE.

A présent, chrétiens, qu'attendez-vous encore? Vous voulez que mettant le dernier trait

à cette peinture, je vous montre, comme je l'ai annoncé, Jésus mourant et mourant en Dieu pour confondre ses ennemis et les auteurs du péché. Voilà que du haut de sa croix lui-même a donné le signal de sa mort; et voyant la rage de ses bourreaux lassée, la haine de la Synagogue satisfaite, tout son sang tari dans ses veines et versé jusqu'à la dernière goutte pour notre salut, il s'écrie que tout est consommé : *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX.) Alors ouvrant encore une fois les yeux à la lumière, la tête inclinée comme pour adorer la justice de son Père, il pousse un grand cri et il meurt; *Jesus autem, emissa voce magna, exspiravit.* (*Marc.*, XV.) Chrétiens, quel spectacle que la mort d'un Dieu! quel spectacle pour l'univers que la mort de son auteur! vouloir le rendre, serait-ce le sentir? Non, que la nature entière par son désordre annonce sa douleur, la nôtre pour s'exprimer n'a que l'étonnement et le silence de l'âme; et tout ce que je dois vous dire en ce moment pour la consolation de votre foi, c'est que, dans cette mort d'un Dieu humilié, vous devez reconnaître encore plus le Dieu vainqueur du péché, le Dieu fort et puissant, le Dieu grand et terrible. Reprenons donc : *Emissa voce magna exspiravit :* Jésus meurt en poussant un grand cri; et au lieu que les autres hommes meurent sans le savoir et sans le vouloir, il meurt parce qu'il l'a voulu, il meurt parce qu'il l'a prédit; et après que pendant quatre mille ans, sa mort avait été annoncée par des figures et des prédictions sans nombre; que depuis la naissance du monde, les patriarches, les prophètes, les rois d'Israël en avaient tracé les plus vives images; qu'Abel et Isaac l'avaient figurée par leurs sacrifices; que David, Salomon, Isaïe l'avaient célébrée dans leurs oracles; le seul instant de sa mort finit tout, accomplit tout, ratifie tout, figures, oracles, promesses, prophéties, paraboles, sacrifices : un instant accomplit des siècles.

Il meurt : et au lieu que la gloire des plus grands hommes finit à la mort, c'est là que commence celle de Jésus, là que commence son règne. Du haut du Calvaire il répudie l'ancien peuple et en crée un nouveau, détrône les faux dieux et les césars, appelle au Capitole les apôtres et les pontifes, et son dernier soupir terrasse la Synagogue et enfante l'Eglise : *Regnavit a ligno.*

Il meurt : et au lieu que les autres hommes meurent de faiblesse et par défaillance, il meurt par la force même, par la vertu de son pouvoir suprême; sa mort est comme un effort et un miracle de sa puissance; il pousse un grand cri, et la nature étonnée reconnaît la voix de son maître; le soleil s'éclipse, la terre tremble, le voile du temple se déchire, les sépulcres sont ébranlés, et la mort vaincue ouvre ses abîmes et vomit ses victimes.

Il meurt : et au lieu qu'à la mort les autres hommes cessent d'être ce qu'ils sont et ce qu'ils ont été, c'est à sa mort qu'il est reconnu pour ce qu'il était. La terre échauffée de son sang produit des élus : il touche, il convertit celui qui est associé à son supplice : il est reconnu pour un Dieu par le compagnon même de sa mort; il triomphe encore des cœurs, et le dernier regard de Jésus mourant brise le cœur d'un scélérat.

Que dirai-je enfin? Il meurt et en mourant il confond ses ennemis, il juge le monde et les puissances du monde, il le condamne et le réprouve. Loin donc que sa mort soit un sujet d'ignominie pour lui, c'est dans cet état qu'il veut paraître à vos yeux et qu'il ordonne à ses apôtres de le prêcher, de le montrer à toute la terre, aux grands et aux petits, aux rois et aux peuples : *Prædicamus Christum crucifixum.* (I *Cor.*, I.) Dans cet état d'humiliation, où plus formidable que les conquérants sous les lauriers de la victoire, plus grand que les augustes et les césars sous l'orgueil du diadème, il a fait descendre les rois de leur trône et les héros du char de leur triomphe pour les humilier à ses pieds; dans cet état et sur cette croix d'ignominie, où plus éloquent, plus persuasif par son silence que les savants et les philosophes par leurs discours, il a triomphé de la science, il a rendu insensée toute la sagesse du monde; et plus fort lui seul que des armées entières, il a porté ses conquêtes d'un pôle à l'autre : sa croix seule a tout vaincu : il n'a fait qu'étendre ses bras et l'univers a été à lui : *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad me* (*Joan.*, XII) : et voilà la gloire et le triomphe de sa passion.

Peuples qui m'écoutez, seriez-vous les seuls à lui résister? Il est enfin décidé, ce grand procès entre Dieu et l'homme, voudriez-vous le renouveler? L'alliance est scellée de son sang, voudriez-vous la rompre? Voilà le prix de votre rédemption, en feriez-vous le sujet de votre réprobation? Pécheur, mondain, ô vous qui dans la mollesse et l'oisiveté daignez à peine jeter un regard sur la croix; et vous qui toujours dans les plaisirs, dans l'ivresse et l'enchantement des fêtes de Babylone, foulez d'un pied tranquille et la croix et le Dieu de la croix; fier et superbe ennemi, ah! pour un moment arrêtez et voyez. Le reconnaissez-vous, ce Dieu Sauveur? Il est mort pour vous, et vous refusez de vivre pour lui; il est mort par amour pour vous, et vous attendez de mourir pour l'aimer; il vous a donné son sang et sa vie, et vous lui refusez votre cœur et vos hommages; il a pensé à vous jusqu'à la fin, il s'est occupé de vous jusqu'à la mort, et vous l'oubliez jusqu'à la fin : et vous attendez l'heure de la mort pour penser qu'il y a un Dieu et une religion! Ingrat! ah! un moment encore : arrêtez un moment vos regards sur cette croix adorable. Hélas! c'est peut-être pour la dernière fois qu'elle se présente à vous; peut-être la mort ne vous permettra pas de la revoir encore; regardez un Dieu mourant et crucifié pour vous. Voyez cette tête inclinée, ces bras étendus vers vous, et pensez qu'en mourant ses yeux étaient encore

tournés vers les pécheurs, que ses derniers soupirs ont été pour eux, que ses derniers regards ont expirés sur eux : voyez.... âme trop insensible ! et ce spectacle ne vous touche pas, et vos yeux ne s'ouvrent point aux larmes, ni votre cœur au repentir ! Malheureux !.... mais non, ne pensez pas que, par ce spectacle, il cherche à vous toucher pour lui, à vous attendrir sur lui : non, il vous défend de lui donner un seul soupir une seule larme : *Nolite flere super me* (*Luc.* XIX); pleurez sur vous-même et sur votre aveuglement, poussez des cris de douleur et de repentir: *super vos flete.* (*Ibid.*) Pleurez surtout de ne lui avoir donné tant de fois que des larmes d'un moment, de l'avoir pleuré à l'autel et au Calvaire, pour aller ensuite le crucifier dans le monde et dans votre cœur. Barbare ! Ah ! si c'est encore là votre dessein, non ne pleurez pas; car son sang retombera sur vous. Non, ne le pleurez pas, car sa croix s'élèvera contre vous; et lorsqu'au moment de votre mort, ses ministres mettront dans vos mains défaillantes cette croix adorable, elle vous confondra, elle vous accablera, elle vous désespérera. O mon Dieu ! quel moment que celui où votre mort, votre sang, toutes vos souffrances retomberont sur moi ! quel moment que celui où le signe de mon salut deviendra le signe de ma réprobation ; où vous vous servirez du signe même de votre amour pour me condamner, pour me reprocher et ma lâcheté et mon ingratitude ! Insensé ! qu'attens-je donc encore pour m'engager sous votre aimable empire ? O monde perfide ! et vous passions, plaisirs, tyrans que j'ai trop aimés; idoles que j'ai trop encensées, voilà l'instrument qui vous a vaincus; fuyez, disparaissez devant cette croix de mon Dieu Sauveur. O croix adorable ! qui avez triomphé du monde et de l'enfer, triomphez de mon cœur et de mes faiblesses; soyez à jamais l'objet de mes hommages, de mon culte, de mon amour; et vous serez pour moi l'heureuse ressource qui, en me sauvant du naufrage, me conduira au port de l'éternité.

SERMON XXIV.

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. (*Prov.*, XXXI.)

Plusieurs filles dans Israël ont amassé bien des richesses, vous les avez toutes surpassées.

C'est par ce magnifique éloge que l'Esprit-Saint met la dernière main au portrait de la femme forte et héroïque dans ses vertus. Pour peindre à la postérité cette rare merveille, le Sage semble s'élever au-dessus de lui-même ; il emprunte toutes les richesses de l'éloquence ; il déploie toute la pompe et la majesté du style : ce n'est pas seulement une femme qui ait tous les mérites et toutes les perfections de son état ; qui, par l'assemblage des qualités les plus brillantes, se rende l'exemple et le modèle de son sexe ; c'est tout ce que le monde n'a pas encore vu et que le monde ne se flatte pas de voir : il la peint comme le chef-d'œuvre des mains du Très-Haut et celui de ses ouvrages qui doit le plus étonner. Ce n'est point assez que son siècle l'admire, elle doit être l'entretien et l'admiration de tous les siècles ; la postérité la plus reculée viendra étudier la trace de ses pas : il doit sortir d'elle des prodiges de force et de puissance ; son prix surpasse tout ce qui vient des régions les plus lointaines... Il s'arrête même avant de prononcer ces mots ; et, dans la crainte d'avoir tracé une peinture outrée et sans vraisemblance, le pinceau lui échappe et il s'écrie : Où la trouvera-t-on, *Quis inveniet?* (*Prov.* XXXI.) Enfin elle sera l'honneur de sa nation, la gloire de l'humanité, le spectacle du ciel et de la terre ; et le monde ravi, transporté de voir tant de vertus réunies, demande comment une seule créature les surpasse tous : *Tu supergressa es universas.*

Chrétiens, ce qui fut une énigme pour le siècle de Salomon, le serait-il encore pour nous ? Au seul nom de Marie, le voile tombe et l'oracle s'accomplit. Dans elle seule vous voyez tout ce que Salomon a dit et ce qu'il ne dit pas : vous la voyez non-seulement au-dessus de toutes les autres filles d'Israël, mais des rois mêmes, des patriarches, des prophètes; et une vierge élevée à la dignité de Mère de Dieu est un phénomène devant lequel s'éclipse la gloire de tous les âges qui l'ont précédée et qui étonnera tous les siècles qui doivent la suivre.

Entrons donc aujourd'hui dans ce sanctuaire de richesses et de vertus : élevons nos esprits jusqu'à la contemplation des grandeurs ineffables de la Mère de Dieu ; et, pour envisager ce prodige de la grâce dans son vrai point de vue, plaçons-nous au moment où cette auguste Vierge devait être montrée au monde ; et, par la grandeur de ses destinées, apprenons à connaître celle de son âme et de ses vertus.

Un nouveau jour allait paraître, et l'univers était dans l'attente d'une grande révolution. Depuis longtemps les colonnes d'Israël étaient ébranlées; le trône était tombé; le temple et l'autel chancelaient ; et les collines éternelles, prêtes à enfanter, allaient donner à la terre le Juste par excellence qui devait faire éclore un monde nouveau en remplaçant la lettre par l'esprit et les figures par la vérité. Nouvelle économie par conséquent; nouvel ordre de mérites, de grâces, de vertus, de sainteté : disons mieux, nouvelle doctrine, nouvelle loi, nouvelle religion. Or Marie, placée entre ces deux termes, l'ancienne et la nouvelle alliance ; entre la naissance de l'Eglise et la chute de la Synagogue ; destinée à commencer cette étonnante révolution, et à donner au monde le Dieu de la loi de la grâce; Marie devait avoir deux caractères distinctifs : le premier, d'annoncer par ses vertus le Dieu de la loi nouvelle, d'en être la ressemblance la plus parfaite, et en quelque sorte d'ébaucher dans sa personne toutes les vertus de l'Evan-

gile; le second, d'en être distinguée de toutes les créatures, et au-dessus même de tous les saints par les priviléges et les honneurs dont ses vertus seraient couronnées, afin de mériter à jamais l'hommage et le culte des peuples de la loi nouvelle. Je pars de ce principe, et considérant Marie sous ce double aspect de ses vertus et de ses priviléges, de ses mérites et de ses récompenses, je dis, premièrement, que par ses vertus Marie eut la gloire qui lui convenait, de montrer au monde les premiers traits de la sainteté du christianisme; d'annoncer, de figurer en quelque sorte Jésus-Christ et la religion de Jésus-Christ, et d'être dans sa personne comme un Evangile anticipé. Voilà pour la grandeur de sa sainteté, et en même temps le motif qui doit nous engager à l'imiter : première partie de son éloge. Je dis, en second lieu, que par les priviléges et les faveurs insignes dont elle fut honorée, Marie sortit de l'ordre commun des créatures; qu'elle devint la reine du ciel et la plus puissante médiatrice auprès de Dieu. Voilà pour son triomphe et la grandeur de sa puissance, et en même temps le motif qui doit nous engager à la prier, ranimer notre zèle pour son culte, notre confiance en son intercession: seconde partie. Jésus annoncé et figuré dans Marie, Marie élevée et glorifiée par Jésus: tel est, en deux mots, le sujet de ce discours, trop sublime peut-être pour la parole de l'homme, mais trop intéressant pour ne pas toucher votre piété et mériter toute votre attention. Fasse le ciel que le récit de tant de merveilles nous renouvelle dans la ferveur et la dévotion que nous devons à cette tendre Mère. Pour mieux profiter de son panégyrique, commençons par implorer son intercession. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui avait fait la gloire des saints de l'ancienne alliance, ce qui avait illustré les patriarches, les prophètes, les rois, c'était d'avoir eu quelque ressemblance avec Jésus-Christ, d'avoir mérité d'en être les figures et les emblèmes choisis pour exprimer en eux quelques caractères de ce divin modèle : ils avaient été comme le nuage, où, durant tant de siècles, le soleil de justice avait réfléchi ses premiers rayons et laissé échapper quelques traits de son image. Que devait-ce donc être de la Mère de Jésus-Christ même? Destinée à le porter dans son sein, à donner aux hommes un Sauveur et un Dieu, il fallait donc qu'elle le montrât dans toute sa conduite, que les différents états de sa vie eussent des rapports plus marqués qu'aucune autre avec celle du Sauveur; il fallait que la sainteté de la Mère fût la plus vive expression des vertus du Fils, et que, s'il était possible, la gloire de lui ressembler surpassât encore celle de l'avoir enfanté. Or, soit que nous considérions Marie dans sa consécration à Dieu, dans son sacrifice, dans son humilité, dans ses souffrances; quatre sortes de mérites qui furent en elle comme la source de ses grandeurs et de ses vertus; je dis que personne n'eut plus qu'elle la gloire d'approcher du maître de toute vertu et de toute sainteté, d'annoncer aux hommes la perfection du christianisme, et de mériter enfin l'éloge que saint Bernard a fait de la Mère de Dieu; qu'elle a été un Evangile anticipé et le miracle de la sainteté : *Mater Christi Evangelii speculum, tota miraculum est.* Reprenons.

Grandeurs de Marie, grandeur de dévouement et de consécration à Dieu : premier trait de ressemblance entre Marie et Jésus-Christ, qui, en entrant dans le monde, devait s'annoncer par un prompt et entier abandon aux ordres de son Père; qui, dès son enfance même, devait paraître dans le temple pour y annoncer sa loi et remplir son ministère; qui enfin pendant trente ans de retraite et de fuite du monde devait se dérober aux yeux des mortels, pour préparer sa grande âme à l'exécution de ses grands desseins. De même, dans le cœur de la jeune Marie, l'esprit de Dieu s'annonce par l'attrait de la retraite et du silence; et comme si elle eût déjà pressenti ses augustes destinées, elle ne permet pas même à ses regards de s'arrêter sur les vanités du siècle, elle s'arrache à la maison paternelle pour s'ensevelir dans celle du Seigneur. Là, elle confie à l'ombre du tabernacle le dépôt précieux de son innocence, et par les fonctions saintes du culte des autels, par l'exercice de la prière et de la méditation, son âme embellie, sanctifiée, prépare au soleil de justice la plus brillante aurore, et aplanit la route aux miracles de la grâce.

Retraite dans le temple, mystère touchant, première démarche de la jeune Marie dans les voies de la perfection, et dont je voudrais pouvoir développer tous les secrets en vous représentant tout ce qui se passe dans cet auguste asile entre elle et son Dieu, la grâce et son cœur. Mais qui oserait peindre Moïse dans le nuage, s'entretenant avec Dieu sur le mont Sinaï; Aaron dans le Saint des saints, en commerce avec le Seigneur, et environné de sa gloire; ou Jésus lui-même, séparé du commerce des hommes pour ne s'entretenir qu'avec son Père, et méditant dans le silence et la solitude l'exécution des conseils éternels? De même, qui pourrait peindre les commerces intimes de Marie avec le ciel, et dire comment le Seigneur se plaisait à sanctifier ce jeune cœur dans le secret de sa face, comme il faisait pleuvoir sur lui toute l'abondance de ses bénédictions, toutes les rosées de la grâce? Tendre fleur, selon le langage de l'Ecriture, qu'agitait le souffle de l'Esprit-Saint, et dont la tige précieuse se hâtait d'éclore aux doux rayons du soleil de justice; c'était là ce lis odoriférant, honneur du jardin de l'Epoux, et qui, cultivé de ses mains, devait répandre au loin la douceur de ses parfums. Disons mieux, et de même qu'en entrant dans le monde le Fils devait dire à son Père : Je

suis venu parce que vous m'avez envoyé, parce qu'il est écrit à la tête du livre que je dois faire votre volonté; il devait être dit de Marie que ses premières démarches seraient d'obéir aveuglément aux mouvements de l'Esprit-Saint, et d'embrasser de bonne heure la vie retirée et solitaire. Et pourquoi encore? Parce que, comme Mère de Jésus, elle devait commencer comme Jésus par la fuite du monde; elle devait être après Jésus à la tête de cette armée de vierges, de solitaires et d'anachorètes, ornement de la loi nouvelle, qui devaient donner à la terre l'étrange spectacle de renoncer à tout pour suivre Jésus-Christ dans la retraite et ne s'attacher qu'à lui : *Mater Christi Evangelii speculum, tota miraculum est.*

Grandeur de Marie, grandeur d'oblation et de sacrifice. C'était pour s'immoler lui-même aux ordres de son Père, et se sacrifier pour le salut du monde, que le Fils était envoyé. L'esprit de sacrifice, objet de sa mission, devait être celui de son Eglise et l'âme du christianisme. Animée du même sentiment, Marie ouvre sa carrière par le sacrifice d'elle-même, elle s'offre tout entière en holocauste; et comment? En vouant à Dieu sa virginité par le vœu d'une chasteté perpétuelle. Sacrifice, disent les Pères, qui seul renfermait pour Marie tous les sacrifices, celui de la gloire, de la fortune, des honneurs, de la réputation même; et pourquoi? Parce que l'espérance de donner au monde le Messie avait en quelque sorte dégradé le célibat dans la nation sainte; toute fille du sang de David aspirait à cet honneur; Marie seule semble y avoir renoncé; elle veut vivre pure et vierge, et, par cette résolution, la voilà oubliée et ensevelie pour jamais; sans considération dans sa tribu, sans honneur dans sa nation; plus de rang, plus de prétention, plus d'estime pour elle; dès ce moment une barrière invincible est élevée entre elle et les hommes : Marie n'est plus : sa retraite avait été son tombeau, sa virginité va être tout à la fois sa mort et son opprobre selon cet anathème du *Deutéronome* (c. VII) : *Maledicta sterilis in Israel.*

Mais, reprend admirablement saint Bernard, ici commence à se développer ce que les vertus de Marie avaient de mystérieux dans l'ordre de la grâce; elle parvient à plaire à son Dieu par son courage à déplaire au monde; sa retraite la mène à la gloire, et la virginité la conduit à la maternité : *virginitate placuit.* Pourquoi? Pour nous apprendre, continue le saint docteur, que désormais, dans la loi de son Fils tout allait être changé; qu'à une loi toute charnelle, toute faite pour les sens, allait succéder une loi intérieure toute d'abnégation et de renoncement, une loi où l'esprit serait le seul sacrificateur et le cœur la première victime : et en même temps pour que Marie, en nous donnant l'exemple de la virginité, cette vertu également inconnue jusqu'alors à la nature et à la religion, proscrite, pour ainsi dire, dans le monde entier, Marie eût la gloire de marcher dans une route où personne ne l'avait précédée, mais où tant de vierges devaient bientôt la suivre; d'avoir la première fait connaître le mérite de cette pureté angélique qui devait former des épouses à Jésus-Christ après lui avoir donné une Mère : en sorte que l'Evangile, encore ignoré, à peine commencé, se trouvât consommé dans le cœur de Marie; ce cœur où, comme dans leur sanctuaire, toutes les vertus devaient se réunir, et l'Eglise naissante se montrer comme dans son aurore et son berceau : et pourquoi encore? Parce que Marie méconnue dans son premier sacrifice, méprisée de sa nation, dans sa plus grande vertu, annonçait dès lors au monde que la religion de Jésus-Christ allait avoir, dans son établissement, un ordre et une marche différente de l'ancienne, où Dieu avait frappé les sens par des coups d'éclat et des prodiges; au lieu que le christianisme ne devait s'établir et s'annoncer que par des prodiges d'humilité et de souffrance, à force de combats et de contradictions; en sorte que le Dieu de la nouvelle alliance, aussi caché dans ses desseins, qu'il avait été, dans l'ancinne, découvert et manifeste; aussi contredit et combattu dans l'Evangile, qu'il avait paru vainqueur et triomphant dans la loi et les prophètes, voulût que sa Mère commençât cette étrange révolution, et l'annonçât au monde par sa conduite. Contredite, combattue, condamnée dans sa retraite et son sacrifice, elle s'avance au triomphe par ce qui devait le plus l'en éloigner; sa première vertu est un scandale pour le monde, et l'œuvre de Dieu commence à se préparer et à s'accomplir là où les hommes n'en voyaient que l'éloignement et l'impossibilité : *virginitate placuit.*

Mais ne nous arrêtons point; Marie n'a fait encore que les premiers pas dans sa carrière : tant de vertus n'étaient que les préparatifs pour la conduire à la plus grande, à la plus sublime, à la reine des vertus évangéliques; à celle par laquelle Jésus devait racheter le monde, et par laquelle, selon saint Bernard, Marie a tout fait et tout mérité jusqu'au titre de Mère de Dieu. Disons donc : grandeur de Marie, grandeur d'abaissement et d'humilité : *humilitate concepit.*

Etrange langage, mon cher auditeur! et quel partage pour la Mère d'un Dieu, qui, ce semble, devait réunir dans sa personne, et l'éclat de l'opulence, et toute la pompe des honneurs et des dignités de la terre! Mais prenez garde, il faut, pour ressembler à son Fils, que sa gloire naisse de son obscurité, et son triomphe de son néant. Si Marie eût été une Judith, une Débora, une Esther, et que, célèbre dans la nation, Israël l'eût comptée parmi ses héros ou ses prophètes, Marie n'eût point été Mère de Jésus, Marie eût été incapable de l'être : et la raison, c'est, dit saint Augustin, que cette gloire temporelle aurait détruit tout rapport entre elle et son Fils; Marie n'eût point annoncé

Jésus au monde, Jésus n'eût point été reconnu dans Marie. On eût vu le Fils dans l'opprobre, la Mère dans les honneurs; le Fils dans la crèche et la pauvreté, la Mère dans les grandeurs et les richesses; Jésus sur la croix, Marie au faîte de la gloire mondaine : par conséquent, Marie n'eût point été le premier modèle de la sainteté de la loi nouvelle, puisqu'elle ne fût point entrée la première dans la carrière des humiliations et des vertus évangéliques : les siècles qui l'auraient suivie l'auraient donc surpassée en mérites; elle eût été la reine du monde, elle n'eût point été la reine des anges et des saints. Or, ce n'était point assez pour Marie de donner au monde le soleil de justice, il fallait qu'elle en fût l'aurore et l'image par ses vertus : ce n'était point assez d'en être la Mère, il fallait qu'elle en fût, pour ainsi dire, et l'apôtre et le martyr, pour exprimer en elle seule tous les caractères de cette religion nouvelle, toute d'abaissement, d'humiliation et de renoncement.

Que fait donc le Dieu impénétrable dans ses conseils? Appliquez-vous, chrétiens : il destine Marie au degré le plus sublime de gloire et de grandeur où une créature puisse parvenir; mais avant d'y être élevée, il faut que Marie soit réduite au dernier degré d'abaissement, qu'elle ait essuyé toutes les humiliations qu'une créature peut éprouver, et que tout devienne un malheur pour elle, jusqu'à la gloire même de descendre du sang royal. Ainsi elle sort de la tribu de Juda, parce que le Messie devait en être; mais elle n'en sort que lorsque la gloire de la tribu est éteinte, lorsque la couronne est brisée et le sceptre est à terre. Elle descend des patriarches, des prophètes, des rois; mais c'est lorsqu'il n'y a plus dans Israël ni patriarches, ni prophètes, ni rois, et que les échos de Juda ne retentissent plus que des gémissements de la nation opprimée. Sa naissance est prédite dans tous les siècles, et sa personne est ignorée dans sa patrie : son origine l'approche du trône, sa pauvreté la confond avec le peuple : elle est vierge, pure et sans tache, et un simple artisan lui est donné pour gardien et pour époux. Tout est tombé, tout est obscurci; la splendeur de sa race, par l'humiliation de sa famille; la grandeur de son nom, par la pauvreté de son état; sa virginité, par son mariage, et sa vertu par sa retraite. Mais prenez garde, par là tout s'accorde, l'harmonie est parfaite dans les deux plus grands mystères de la religion : et comme celui de la Rédemption devait s'opérer par les humiliations du Fils, le mystère de l'incarnation se prépare, s'opère par l'humiliation de la Mère. L'humilité qui devait être la première vertu de la loi évangélique se trouve aussi le premier mérite de la Mère du Dieu de l'Evangile. La religion repose tout entière sur la même base; et l'humilité enfin a la gloire d'avoir tout fait dans la religion, d'avoir enfanté et la Mère et le Fils, et l'accord est parfait entre Nazareth et Bethléem : *humilitate concepit.*

Arrêtons-nous maintenant, chrétiens auditeurs; et pour mieux connaître toute l'excellence de cette première vertu, descendons dans le détail : suivez Marie dans toutes les circonstances de sa vie, de ses mystères, et voyez combien d'instructions dans son humilité, combien de prodiges de vertu dans une seule vertu!

Prodiges de foi dans sa soumission au grand et incompréhensible événement qu'on lui annonce de la part du Seigneur. Un ange descend dans sa retraite et lui annonce de la part de Dieu qu'elle concevra un Fils et qu'elle demeurera vierge; premier mystère. Ce Fils sera appelé le Fils de Dieu, il sera Dieu lui-même; nouveau mystère plus incroyable encore. Marie interdite, confuse, demande comment cela se fera : *Quomodo fiet istud?* (*Luc.*, I.) Je ne connais point l'homme : *virum non cognosco* (*Ibid.*); et par cet état de perplexité, elle nous représentait déjà la marche de la raison humaine, lorsqu'on lui proposerait à croire les mystères de la foi. Son premier mouvement est toujours d'en vouloir connaître la possibilité, d'en demander le pourquoi et le comment : *Quomodo fiet istud?* Ensuite d'opposer la nature à la révélation; de supposer toujours impossible dans l'ordre surnaturel ce qui paraît contraire aux lumières naturelles, à l'ordre commun des choses créées, et de ne vouloir pas que la foi surpasse la raison, ni que la religion déroge à la création : *virum non cognosco.* Mais l'ange répond à Marie que l'Esprit-Saint descendra en elle, et que ce sera la vertu du Très-Haut qui opérera. A cette parole, Marie soumet et son cœur et son esprit. Dès qu'on lui a nommé le Seigneur, son humilité ne lui permet pas de répliquer : Marie ne comprend pas encore; mais c'est Dieu qui a parlé; Marie croit et le mystère s'accomplit : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Ibid.*) Grand et important exemple, par lequel Marie apprenait aux disciples de la loi nouvelle, que la première disposition à la foi est un cœur humble, et qu'avec toutes les vertus on n'est rien aux yeux de Dieu que lorsque l'orgueil de la raison est tombé devant la hauteur des mystères, parce que ce qui fait le chrétien, ce n'est pas d'entendre tout ce que Dieu dit à l'homme, mais de croire que Dieu peut faire quelque chose que l'homme ne puisse point entendre.

Prodige de l'humilité de Marie, prodige de patience, de résignation dans les démarches où l'engage la suite de ce mystère. Elle a reçu Joseph pour époux, et Joseph est sur le point de s'en séparer; le soupçon le plus flétrissant menace la plus pure des vierges : si l'opération du Saint-Esprit n'est bientôt reconnue, Marie va essuyer le plus cruel affront et devenir un scandale dans sa nation. Vierge auguste, vous étiez destinée à représenter l'état d'opprobre et d'humiliation de votre Fils, sa vertu calomniée, sa

religion persécutée par les hommes; et sans jamais ouvrir la bouche ni à la plainte ni au murmure, vous vous reposez du soin de votre justification sur le Dieu qui a causé votre disgrâce. Oui Marie n'aurait qu'un mot à dire pour manifester sa gloire; mais son humilité ne lui permet ni de la chercher, ni de révéler les secrets de Dieu avant le temps, ni de confondre les jugements des hommes, ni d'imposer silence à la calomnie même; et par là elle nous instruit et nous apprend que dans la perfection chrétienne le renoncement à soi-même est la base de tout l'édifice; que, pour servir Dieu, il faut braver le monde, sacrifier quelquefois jusqu'à sa gloire, sa réputation, son honneur; et que, pour un chrétien, les vertus qui lui servent à acquérir l'estime des hommes, à mériter leurs suffrages sans exception, ne sont pas toujours aussi grandes ni aussi méritoires que celles qui nous apprennent à souffrir leurs injustices sans murmure.

Prodige de l'humilité de Marie, prodige d'abaissement et d'humiliation. Transportez-vous dans sa retraite à Nazareth; entrez sous ce toit rustique, où un travail mercenaire sert à sa subsistance et à celle de son époux; et là, voyez Marie obéissant à Joseph, elle dont les ancêtres avaient commandé à toute la Judée; Marie dans une vile chaumière, elle dont les pères avaient occupé le trône; voilà la Mère d'un Dieu. Une pauvre cabane, deux pauvres époux: voilà le temple de la Divinité et le berceau du christianisme ; disons mieux, voilà le Messie et la nuit profonde où sont ensevelies et la victoire sur le monde, et les plus grandes merveilles du bras de Dieu. Etrange spectacle! qui devait nous apprendre encore que le Dieu de l'Evangile serait un Dieu caché, inconnu aux grands, manifesté aux humbles et aux petits; qu'une obscurité majestueuse couvrirait toujours les avenues de son sanctuaire, et que si la religion avait un côté éclatant et lumineux pour frapper notre raison et la soumettre, elle aurait toujours un côté sous le voile le plus impénétrable, dans les ténèbres les plus profondes, pour humilier notre esprit et confondre cette raison altière qui ne veut croire que ce qu'elle voit; comme si l'homme pouvait comprendre tout ce qu'un Dieu peut faire, ou que Dieu ne pût faire que ce que l'homme peut comprendre.

Prodige de l'humilité de Marie, prodige de mérite et de vertu dans sa douceur, sa docilité, jusque dans son silence même. En effet, comme Mère de Dieu, c'était, ce semble, à elle à parler, à se montrer, à ordonner; et en cette qualité quel rang ne devrait-elle pas tenir dans la vie de son Fils! quel rang dans l'histoire de la religion! Cependant comment y paraît-elle? Si elle y parle c'est pour ainsi dire à la dérobée, et l'Evangile fait à peine mention d'elle. Après la mort de son Fils, elle se montre dans l'assemblée des fidèles; mais sans prérogative, sans distinction : confondue avec les saintes femmes et le petit nombre de prophètes qui composent l'Eglise naissante, elle n'y paraît que pour donner l'exemple de la soumission à la voix des pasteurs : elle écoute les apôtres comme ses maîtres; elle se soumet à leurs décisions comme le moindre fidèle; la simplicité de sa foi ne lui permet que le silence, le respect; et avec le titre de Mère du Sauveur, elle ne brigue que l'honneur d'être le premier enfant de l'Eglise. Silence de Marie, heureuse modestie, piété humble et docile, vous deviez à jamais confondre cette piété inquiète, fastueuse, arrogante qui, non contente de croire, voudrait juger et dogmatiser; et apprendre surtout au sexe dévot que c'est pour lui sagesse d'ignorer et vertu de se taire : que prétendre, sous prétexte d'une plus grande perfection, se frayer une route à part, s'ingérer dans les disputes et les contestations sur la doctrine, épouser un parti, une secte, un systeme, au mépris de l'autorité des pasteurs, c'est pour ces sortes de personnes blesser autant la loi de la bienséance que celle de la religion; et qu'en un mot le silence est pour elles un aussi grand devoir dans l'ordre de la foi, que la pudeur et la modestie le sont dans l'ordre des mœurs et de la conduite.

Prodige de l'humilité de Marie, prodige d'anéantissement et d'abnégation d'elle-même. On ne le croirait pas, qu'il fût encore pour cette auguste Vierge quelque nouveau degré d'abaissement. Cependant, non contente de se taire et d'obéir en tout, elle veut encore, pour ainsi dire, s'ensevelir toute vivante. C'en est fait, Marie ne paraît plus : il n'en est plus mention ni dans les Actes des apôtres ni dans les Annales de l'Eglise. Condamnée à l'oubli, un voile impénétrable couvre le reste de sa vie, jusqu'à nous laisser dans l'incertitude sur les circonstances de sa mort, sur le lieu et le temps où elle finit sa carrière. Il fallait donc, ô mon Dieu! que tout fût leçon pour nous dans sa vie; et par ce dernier trait d'une humilité sans bornes, apprendre à tant d'âmes dévotes qui font profession de piété et de vertu, mais qui aiment à rencontrer les regards des hommes, que la vraie dévotion, la vraie vertu, la perfection chrétienne, consistent dans le renoncement à soi-même, l'anéantissement de l'amour-propre, en un mot, l'amour de l'oubli; et qu'aux yeux de Dieu, il y a souvent plus de mérite à se faire ignorer qu'à se faire connaître?

Que dirai-je encore? Les bornes d'un discours ne peuvent suffire au détail de tant de richesses et d'instructions. Contentons-nous de savoir que l'humilité fut le caractère du Fils et de la Mère, l'âme de tous ses mouvements, de toutes ses actions; et qu de cet ensemble de tant de vertus, l'humilit en a été comme la couronne et le miracl : *Mater tota miraculum est.*

Mettons donc le dernier trait au tableau; et pour vous montrer d'un seul mot toute la

perfection de sa sainteté, toute l'élévation de son âme, disons enfin : grandeurs de Marie, grandeurs d'épreuves et de disgrâces. Et pourquoi encore ce nouveau scandale? Quoi ! la Mère d'un Dieu dans la tribulation et la douleur, la Mère d'un Dieu malheureuse ! Ah ! je l'ai déjà dit, c'est que Marie étant destinée à être le modèle le plus parfait de la sainteté, et surtout de la sainteté de la croix et de l'Evangile, Dieu devait encore au monde le spectacle de cette grande âme éprouvée au feu de la tribulation, et enrichir sa couronne du mérite des souffrances. Elle devait surtout avoir l'honneur de précéder son Fils dans les routes sanglantes de sa passion, de le devancer dans son sacrifice, et de monter, pour ainsi dire, avant lui sur la croix. Leçon trop importante qui manquait aux hommes, que le christianisme devait être le premier à leur apprendre par ses préceptes, et Marie la première à la montrer par sa conduite et son exemple. Eh ! quelle leçon plus sublime, que d'apprendre aux hommes que la destinée de la vertu dans ce monde est de souffrir; qu'à la suite de Jésus-Christ il faut être toujours dans un état d'immolation et de victime; et que, s'il a ainsi traité sa Mère, à quoi doivent s'attendre les enfants et les disciples? Je pourrai donc ici lever le voile tout entier; je pourrai, sans craindre de vous scandaliser, vous dire, autant pour votre consolation que pour votre instruction, que la Mère de Dieu passa ses jours dans les souffrances; que Marie ne fut que larmes et douleurs, et sa vie un tissu d'adversités et de disgrâces.

Disgrâces du côté de la fortune : elle est du sang de David, et elle est plus pauvre, plus ignorée que celles qui n'en sont pas. Disgrâces du côté des hommes et de ses proches même : elle a consenti à recevoir Joseph pour époux, et Joseph est sur le point de s'en séparer. Disgrâces pour son Fils : à peine il est né, et déjà la tempête gronde ; la fureur d'Hérode se déclare ; elle embrasse ce Fils chéri, elle part en l'arrosant de ses larmes, et la gloire d'être Mère de Dieu ne lui vaut que la honte de la fuite et les horreurs de la persécution. Disgrâces de la part de son Fils et par son Fils même ; non pas, dit saint Bernard, que ce divin Sauveur ne fût plein de tendresse et de respect pour sa Mère, mais, comme notre Maître, il devait nous apprendre à être détachés de tout, et à faire la volonté de son Père préférablement à toute autre. Ainsi, Marie est mère de Jésus, et Marie est sans crédit auprès de Jésus. Lui demande-t-elle une marque de son pouvoir aux noces de Cana, Jésus semble lui refuser jusqu'au titre de Mère : Femme, lui dit-il, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? *Quid mihi et tibi, mulier?* (*Joan.*, II.) Vient-on l'avertir, au milieu d'une assemblée du peuple, que sa Mère le demande, il répond avec une espèce d'étonnement : Qui est-ce qui se dit ma Mère? Je ne connais pour miens que ceux qui font la volonté de mon Père. Entend-il, enfin, crier dans la foule qu'heureux est le sein qui l'a porté, il prend la parole, non pour ajouter à l'éloge de sa Mère, mais presque pour le rétracter : Plus heureux, s'écrie-t-il, ceux qui entendent la parole de Dieu et s'y rendent dociles. Que vous dirai-je ici, chrétiens? Etre Mère de Dieu et ne le paraître jamais ; être Mère de Dieu, et vivre comme si on ne l'était pas ; être Mère Dieu, et être moins que celles qui ne le sont pas... Mystère des humiliations de Marie, vous confondez notre faible raison. Eh ! comment l'homme pourrait-il vous pénétrer ? C'est un secret entre le Fils et la Mère, entre le ciel et Marie : le ciel qui, pour combler ses mérites, veut mettre le comble à ses disgrâces ; Marie qui consent, pour ainsi dire, à renoncer aux faveurs dont le ciel l'a honorée, à se dépouiller de tous les droits de mère, d'épouse, de vierge, pour être un modèle anticipé du crucifiement évangélique et du renoncement à soi-même. Je me trompe : humiliations, craintes, tribulations, opprobres, non, vous n'étiez pas des souffrances dignes de la Mère du Dieu de la croix. Et où serait l'entière ressemblance entre la Mère et le Fils, si, destinée à boire dans le calice même de sa passion, Marie n'eût en quelque sorte partagé la mort et les douleurs de son Fils dans le mystère ineffable de la compassion sur le Calvaire ?

Ici, une nouvelle scène va s'ouvrir. J'ai nommé le Calvaire : à ce mot, quelles idées! quelles images ! La croix élevée présente à l'univers son Dieu et sa victime. Déjà tous les coups sont portés, toutes les plaies sont ouvertes, le sang coule, un cri se fait entendre, et l'Homme-Dieu expire ! Dans ce trouble affreux, quel objet vient s'offrir à nos regards? Marie au pied de la croix, l'arrosant de ses larmes, baignée elle-même et couverte du sang de son Fils ! Anges qui veillez autour d'elle, couvrez-la de vos ailes ! Jésus sur la croix ! Marie à ses pieds !... Chrétiens, élevons en ce moment nos esprits et nos pensées ; et dans le cœur de Jésus sur la croix, voyez tous les maux en foule s'y précipiter comme un torrent impétueux, et s'emparer de son âme pour l'affliger jusqu'à la mort; dans le cœur de Marie, le glaive de douleur, qui frappe, qui perce sans relâche ce cœur maternel, et toutes les tortures de son Fils sur la croix répétées au fond de son âme par le sentiment de la tendresse ; dans Jésus, tout ce que la rage des hommes, secondée des fureurs de l'enfer, peut faire endurer de cruel et de barbare ; dans Marie, tout ce que l'amour maternel peut causer de déchirements, d'effroi, de consternation. Cœur de Jésus, autel sanglant où se consomme l'holocauste éternel ; où, comme sur un vaste théâtre, la Divinité et l'humanité, la vie et la mort, les vertus du ciel et les puissances de l'enfer livrent leur dernier combat, et qui, dans sa douleur, se brise, se déchire pour enfanter l'Eglise et le salut du monde. Cœur de Marie, abîme d'affliction où, comme sur une mer agitée, les flots de douleur et de tris-

tesse se repoussent et se succèdent, qui se plaint et se soumet, qui souffre et qui adore, accepte l'événement et le redoute; dans le Fils, plus de supplices et de tourments; dans la Mère, plus d'angoisses et d'amertumes; désolation, agonie des deux parts: dans le Fils, par la mort avec toutes ses horreurs; dans la Mère, par la vie même, plus terrible pour elle que mille morts. Douleurs inexprimables! sacrifices incompréhensibles! vous tenez le spectateur étonné, flottant entre ces deux objets, et, partagé dans son admiration, il demande lequel des deux est la victime.

A qui donc comparer Marie sur le Calvaire? Où est le héros de la religion digne d'être comparé à Marie? Serait-ce son Fils, serait-ce Jésus lui-même? Vous croiriez en dire trop, et saint Bernard n'a pas cru en dire assez: pourquoi? Parce que Jésus sur le Calvaire voulait mourir; Marie le voulut aussi, et elle ne le put pas. Jésus dans sa passion, condamné à mourir, est la victime de son amour pour les hommes; Marie, dans sa compassion, veut mourir victime de son amour pour Jésus, et elle est condamnée à lui survivre. Miracle nouveau, s'écrie le saint docteur, étrange difficulté à résoudre: lequel a le plus souffert sur le Calvaire, du Fils ou de la Mère? Lequel des deux... Tirons le voile sur des objets trop grands pour des yeux mortels, et crions au miracle, pour le Fils comme pour la Mère. Miracle à Jésus sur la croix, miracle à Marie au pied de la croix; miracle d'amour dans Jésus mourant, miracle de force dans Marie survivant à Jésus; et comment aurait-elle été un prodige de sainteté, si ses douleurs et ses souffrances n'eussent approché du miracle et du prodige? *Mater tota miraculum est.*

Reprenons. Marie, figure de Jésus: motif pour nous engager à l'imiter, principe de la grandeur de ses vertus et de sa sainteté; vous venez de le voir. Maintenant, voyons Marie glorifiée par son Fils et devenue la plus illustre des créatures, par les priviléges signalés de gloire, de puissance, de faveur: motifs pour nous engager à la prier, et qui doivent ranimer notre zèle pour son culte, notre confiance en son intercession.

SECONDE PARTIE.

La gloire de la sainteté de Marie avait été de figurer Jésus, la récompense de sa sainteté fut d'être glorifiée par Jésus: et comme si le ciel eût voulu mesurer ses faveurs sur le nombre de ses vertus, elle en reçut, en quelque sorte, autant de priviléges et de prérogatives qu'elle avait eu de degrés de perfection et de sainteté. Ainsi, Marie fut pure, et Dieu mit le comble à sa pureté, par la faveur insigne qui l'exempta de la tache du péché; privilége de grâce dans sa conception. Marie fut vierge, et Dieu illustra sa virginité par une fécondité toute divine, en l'élevant à la dignité de mère de son Fils; privilége de gloire dans sa maternité. Marie fut humble, et Dieu a fait triompher son humilité, en la plaçant sur le premier trône du ciel, en partageant, pour ainsi dire, avec elle les autels et les hommages du monde; privilége de crédit et de puissance dans son triomphe. Renouvelez votre attention.

Marie fut pure, et Dieu mit le comble à sa pureté par le privilége de grâce dans sa conception, qui fut exempte du péché. Ici, chrétiens, j'avoue que je ne reconnais plus mon sujet, et il semble que ce n'est point d'une créature que j'ai entrepris l'éloge. Qu'on voie, disent les Pères, une eau, toujours vive et brillante, jaillir et tomber d'un rocher, on ne s'en étonne pas; mais qu'après avoir parcouru des campagnes incultes, après avoir roulé ses flots sur un terrain infect et bourbeux, elle arrive au sein des mers aussi pure à son terme qu'à sa source; voilà la merveille, et où l'on ne reconnaît plus la nature: telle est celle que toute l'Eglise, tous les peuples ont reconnue de concert et comme par acclamation dans Marie. En vain chercherait-on en elle le péché; c'est la bien-aimée du Seigneur, qui est toute belle et sans tache: *Tota pulchra es, amica mea; macula non est in te.* (*Cant.* IV.)

Privilége de l'immaculée conception de Marie, privilége si juste, si légitime, je dirais presque si indispensable, que la raison et le sentiment conspirent également à nous le faire reconnaître dans Marie, comme une prérogative que le Dieu créateur devait à la plus parfaite des créatures; le Dieu de sainteté à la Reine des saints; le Dieu de pureté à la Reine des vierges; le Dieu rédempteur à sa Mère; l'Esprit-Saint à son épouse, et le Seigneur enfin à lui-même, à sa propre gloire; ne pouvant permettre que le tabernacle où il devait s'incarner eût jamais été souillé, et que la chair dont il devait être formé fût une chair de péché: *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.* (*Psal.* XLV.)

Privilége de la Conception de Marie; le croirions-nous! Privilége sur lequel nous avons à combattre des chrétiens, ses enfants, ses serviteurs même, qui se croient permis de ne point le reconnaître, fondés sur le silence de l'Ecriture. L'Esprit-Saint, dit-on, n'en a pas parlé; il ne nous a point expressément révélé cette prérogative de Marie: or, est-il à croire qu'il eût gardé le silence sur un objet si important, qui intéressait à la fois et la Mère et le Fils?

A cette première difficulté, je pourrais répondre, que l'Eglise et la tradition suffisent pour dire ce que l'Ecriture ne dit pas; que l'autorité des souverains pontifes, qui ont reconnu cette prérogative dans Marie, et l'ont confirmée par leurs décrets; l'autorité des saints Pères et des théologiens qui l'ont célébrée dans leurs écrits; des conciles de Trente et de Bâle, qui ont déclaré qu'en parlant du péché, leur intention n'était pas d'y comprendre la Mère de Dieu; toutes ces autorités sont plus que suffisantes pour déterminer, à cet égard, notre foi et notre piété; et que le Seigneur enfin, qui destinait à Marie plus d'un genre de gloire, a voulu

que cette prérogative lui fût confirmée par la voix du respect et de l'admiration des peuples, par le suffrage de l'Eglise universelle.

Mais, sans m'arrêter à ces réflexions, je demande à ceux qui nous opposent avec tant de confiance le silence des Ecritures, ce que signifie cette prophétie, que la femme, ennemie irréconciliable du serpent, écraserait un jour sa tête? Paroles que l'Eglise a toujours appliquées à Marie, que tous les saints docteurs ont expliquées et ont entendues de Marie, comme la seconde Ève, qui, plus heureuse que la première, ne partageait point son malheur, et, selon le langage de l'Eglise, serait bénie entre toutes les femmes. Cependant, si Marie a participé dans son origine au péché d'Adam, où est sa victoire sur le serpent? Si elle n'a point été exceptée de la masse de perdition, comment a-t-elle été cette créature privilégiée, selon l'Ecriture, distinguée et bénie entre toutes les femmes, et en quoi la seconde Ève diffère-t-elle de la première? On dira que c'est elle qui a donné au monde le Rédempteur qui devait terrasser le serpent; alors je demanderai, où est donc, dans la prophétie, le sens propre à Marie? Car ce qui a déterminé l'Eglise à l'appliquer à la Mère du Sauveur, c'est, qu'aux termes de l'Ecriture, elle contient une victoire personnelle, une distinction, une gloire réservée de toute éternité à Marie. Or, sans le privilége de la Conception, où est la gloire, et que devient la victoire? Loin d'avoir combattu l'ennemi et renversé le serpent; c'est elle au contraire qui a été vaincue : elle devait marcher la première sur ce reptile infernal, et c'est lui qui l'a terrassée : elle devait écraser sa tête, et c'est elle-même qui a été blessée de sa morsure cruelle : elle devait triompher de l'ancien dragon, et c'est le dragon qui a triomphé d'elle : il devait être la conquête de Marie; et, souillée en naissant, Marie, en proie au péché, victime de l'enfer, aurait été en naissant sa conquête et son plus beau triomphe: *Et ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III.) Que les ennemis de l'immaculée Conception s'efforcent de concilier tant de contradictions et de scandales?

Mais si Marie n'a point participé au péché d'Adam, Marie n'a donc point eu de part à la rédemption du monde. En effet, ceux-là seulement qui avaient péché dans Adam avaient droit d'être rachetés, eux seuls avaient droit à la rédemption. Or Marie n'a point péché; donc elle n'a point été rachetée; donc elle n'a point été comprise dans le mystère de la rédemption; donc Marie a frustré tous les mérites de Jésus-Christ et n'y a point participé : voilà où nos adversaires se croient victorieux. Et moi je leur réponds qu'au contraire Marie, quoique immaculée, a eu plus de part à la rédemption que toutes les autres créatures, et qu'elle l'a reçue tout entière, puisqu'elle a été préservée, au lieu que nous n'avons été que guéris. Je réponds qu'elle n'a point frustré les mérites de son Fils, puisqu'elle n'a été immaculée que pour l'honneur de son Fils, qu'en vue des mérites et de la dignité de son Fils, et qu'en un mot c'est la grâce de la rédemption du monde par le Fils, qui a mérité à la Mère celle de la conception. Elle y a donc participé à la rédemption générale; mais comme il convenait à la Mère d'un Dieu d'y participer : et tant s'en faut que le raisonnement de nos adversaires soit victorieux, qu'à le prendre à la lettre, il renfermerait une contradiction, j'ai presque dit un scandale révoltant et absurde. Car enfin, si Marie n'eût pu avoir part à la rédemption qu'autant qu'elle aurait péché et participé à la tache originelle, alors la mort de Jésus-Christ, l'effusion de son sang, eussent été son ouvrage; alors, enveloppée comme les autres dans la masse de perdition, il était vrai de dire de Marie, comme de tous les autres pécheurs, que c'était son péché qui avait attaché Jésus-Christ à la croix, son péché qui avait causé ses tourments et sa passion; et, par le blasphème le plus affeux, elle eût été sa Mère et son meurtrier; elle lui eût donné à la fois et la vie et la mort.

Disons tout, enfin: si Marie a péché, par une conséquence nécessaire et inséparable de l'opinion que je combats, il faut douter de l'infaillibilité de l'Eglise. Car l'Eglise qui, selon saint Thomas et le sentiment commun des Pères, ne peut point errer dans la canonisation et le mérite des saints, se trouverait ici dans le mensonge et l'erreur les plus éclatants, ayant ordonné une fête aussi solennelle, où elle redouble et l'appareil de son culte et ses chants d'allégresse; que dis-je? où elle fait couler sur l'autel le sang de Jésus-Christ même, pour honorer un jour qui aurait été le plus beau triomphe du démon et de l'enfer; voulant enfin que toute la chrétienté fasse un jour de fête d'un jour de deuil et d'opprobre pour Marie. Pensée trop révoltante pour oser s'y arrêter; pensée qui suffirait seule pour s'étonner qu'il y ait des hommes qui se croient permis encore sur ce sujet de ne point se conformer à la pratique de l'Eglise, si l'on ne savait pas que la singularité d'un système est souvent une raison pour se faire une gloire de le soutenir; qu'il est même des esprits qui regardent comme une faiblesse de penser comme les autres, n'estiment une opinion qu'à proportion qu elle s'éloigne de l'opinion commune, toujours prêts à renoncer à leur propre sentiment, du moment qu'il est celui de tout le monde.

Mais, reprend saint Bernard, quand l'Eglise ne nous le dirait pas, la raison le dirait assez que Dieu se devait à lui-même, non-seulement d'avoir une vierge pour mère, mais encore une vierge sans tache, parce qu'il était sans tache lui-même : *Talem voluit esse virginem de qua immaculata immaculatus procederet.* C'était là ce que l'Ecriture nous avait figuré par tant d'emblèmes; ce buisson que la flamme entoure et ne

brûle pas; cette tige revêtue de fleurs, et qui ne se flétrit pas, cette toison que la rosée entoure et ne mouille pas, cette tour de David d'où pendent mille boucliers pour sa défense; c'est qu'enfin la victoire sur le péché devait être le premier triomphe de Marie, et que celle qui venait donner un vainqueur au péché ne devait pas naître sa victime : *Inimicitias ponam inter te et mulierem.* (*Gen.*, III.)

Je dis, donner un vainqueur au péché; second degré de la gloire de Marie : elle fut vierge et Dieu illustra sa virginité par une fécondité tout divine, privilége de gloire dans sa maternité. Etrange phénomène, s'écrie saint Ambroise! le Très-Haut a enfanté dans ses conseils éternels le plus grand de tous les desseins; il veut réformer tout un monde, lui donner un sauveur et un libérateur. Disons tout, il faut une mère au Messie, au Fils de Dieu même, une mère...! Sortez, parole éternelle, Verbe incréé, Fils unique du Dieu de lumière, sortez du bienheureux sein de votre Père; et, enfermé dans celui de Marie, venez par ce miracle toujours nouveau consommer vos humiliations et achever sa gloire, et que l'univers surpris entende dire enfin que Jésus est né d'elle : *De qua natus est Jesus.* (*Matth.* I.)

Ici, chrétiens, ne devrais-je pas terminer mon discours? J'ai nommé le Fils, l'éloge de la Mère est fini. Jésus est né d'elle; à ces mots l'Evangile s'arrête et cesse de parler de Marie; silence sublime qui m'apprend que c'est-là l'écueil de la parole, que par ce titre de Mère de Dieu, une créature est portée rapidement à ce haut point de grandeur où l'admiration peut bien encore l'apercevoir, mais où l'esprit ne saurait l'atteindre, et qu'on n'arrive point par l'expression où l'on ne peut s'élever par la pensée. Bornons-nous donc aux paroles de l'auteur sacré, et puisque nous n'y saurions rien ajouter, répétons : Jésus est né d'elle. donc la gloire de Marie se trouve en quelque sorte égale à celle de Jésus même; et comme de toute éternité Dieu avait nommé son Fils pour racheter le monde, de toute éternité il a vu et désigné Marie pour commencer le grand ouvrage de la rédemption, en donnant par elle le Rédempteur au monde. Ainsi, Marie n'était pas encore et déjà elle était dans les secrets de Dieu; et, si j'ose ainsi m'exprimer, dans le système de l'éternité, elle était le premier ressort de ce grand ouvrage et c'était par elle que les hommes captifs devaient recevoir leur Libérateur et briser leurs fers, par elle que les oracles éternels devaient s'accomplir. Marie n'était pas encore, et déjà elle était, comme son Fils, le mobile des plus grands événements, le principe et la fin de tout; et Dieu n'avait envoyé des prophètes que pour l'annoncer, des figures que pour la représenter; élevé le sang de Juda sur le trône, et entassé dans sa maison les sceptres et les diadèmes que pour préparer à Marie une origine plus digne d'elle, et à son Fils une Mère plus digne de lui. Marie n'était pas encore, et c'était pour elle que David triomphait, que Salomon régnait, qu'Isaïe prophétisait, et les vertus des patriarches, la sagesse des rois, les conquêtes des héros, n'étaient que comme l'aurore de la Fille de Sion, pour annoncer au monde la gloire de Marie et celle du Libérateur qui en devait naître : *De qua natus est Jesus.*

Jésus est né d'elle, donc elle est après Jésus ce que le ciel a de plus grand, la terre de plus auguste : disons mieux : elle est la seule qu'on puisse comparer à Jésus; et le parallèle entre le Fils et la Mère est d'autant plus sensible, qu'en rapprochant les circonstances de leur vie, on voit d'abord la naissance de l'un et de l'autre dans la bouche des prophètes également prédite et annoncée. Le Fils est le pontife par qui notre salut s'est opéré; la Mère est la médiatrice qui nous l'a procuré. Celui-là a sacrifié aux hommes sa vie et son sang; celle-ci leur a donné le fruit précieux de ses entrailles. L'un a brisé les idoles, l'autre a écrasé la tête du serpent. Jésus est devenu homme sans cesser d'être Dieu; Marie est devenue mère sans cesser d'être vierge. Jésus a triomphé par l'humiliation de la mort, Marie par l'humilité de sa vie. Tous deux enfin partagent la même couronne; l'un porte le titre de Roi du ciel et de la terre, l'autre est déclarée Reine des Anges et des hommes : *De qua natus est Jesus.*

Je conçois donc enfin ce que je n'avais pu concevoir encore, ce qui jusqu'à ce moment avait été un scandale pour ma raison; pourquoi avec un titre aussi distingué que celui de Mère de Dieu, Marie a, pour ainsi dire, vécu dans l'oubli; pourquoi le détail de sa vie n'est point parvenu jusqu'à nous, et que l'Evangile se soit contenté de dire que Jésus est né d'elle. C'est que le Seigneur, en conduisant la plume des auteurs sacrés, a voulu qu'ils parussent comme étonnés devant le chef-d'œuvre de sa grâce : il la nomme Mère de son Fils et il se tait. L'éloge le plus sublime que l'Ecriture ait donné aux plus grands conquérants, c'est d'avoir dit que la terre s'était tue devant eux : il devait être dit de Marie seule que Dieu même s'était tu devant elle. Je conçois encore pourquoi son Fils, après avoir opéré tant de miracles, après avoir donné à ses apôtres le pouvoir d'en opérer un si grand nombre, n'a pas permis que sa Mère en opérât un seul, en sorte qu'il n'est presque point de saints dont la vie n'ait quelque chose de plus éclatant que celle de la Mère de Dieu. Sans doute qu'après le prodige inouï d'avoir donné Jésus au monde, ce titre seul devait lui assurer les autels et les hommages du monde; et c'eût été en quelque sorte déroger au titre de Mère de Dieu, si désormais, pour la louer, il n'avait pas suffi de la nommer; si, pour être au-dessus de tous les saints, Marie avait eu besoin d'un autre prodige que d'elle-même. Marie n'a donc point, comme son Fils, marché sans péril sur les flots

d'une mer irritée; mais elle s'est soutenue pure et sans tache au milieu du déluge de l'iniquité. Marie n'a poit rendu la vue aux aveugles, la vie aux morts; elle a donné au monde celui qui était la lumière et la vie. Marie n'a point commandé aux démons et délivré les possédés; mais délivrée du péché, affranchie de l'empire du démon, tout l'enfer a reculé devant elle. Marie n'a point guéri les malades, ni remis les péchés; elle s'est contentée d'être le soulagement des infirmes et le refuge des pécheurs. Elle n'a point, en un mot, comme son Fils, étonné le monde par des miracles et des prodiges, elle-même a été le prodige de la sainteté, le miracle de la grâce et telle enfin qu'un soleil que tous les corps étrangers ne sauraient obscurcir, qui sort toujours vainqueur du nuage qui l'entoure, l'éclat de ses grandeurs a percé tous les voiles où sa modestie voulait les ensevelir; son culte, devenu toujours plus cher aux hommes, s'est aussi étendu que celui de son Fils; et l'univers, conquis à la foi, a retenti presque en même temps des noms augustes de Jésus et de Marie : *De qua natus est Jesus.*

Que dirai-je enfin? Jésus est né d'elle; donc elle a auprès de Jésus une puissance illimitée, un crédit presque sans bornes. Dernière prérogative qui termine son éloge. Marie fut humble, et Dieu a fait triompher son humilité, en la plaçant sur le premier trône du ciel, et, pour ainsi dire, en partageant avec elle les autels et les hommages du monde : c'est ce que j'ai appelé privilége d'autorité et de puissance. Eh, que n'aurai-je point à vous dire sur ce sujet? J'ai à ranimer, en finissant ce discours, votre foi et votre ferveur pour le service de Marie, votre confiance en son intercession : j'ai à vous parler de sa puissance auprès de Dieu, de sa bonté envers les hommes; de l'ancienneté, de la célébrité de son culte chez tous les peuples chrétiens. Permettez-moi, dans l'impuissance de tout dire, de vous adresser les mêmes paroles que Moïse aux Israélites. Ce grand homme, voulant exciter le peuple d'Israël à la reconnaissance envers son Dieu, et ne pouvant suffire à exprimer tous les bienfaits qu'il en avait reçus, les renvoie à leurs ancêtres et à la foi de l'histoire : *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* (*Deut.*, XXXII.) Interrogez vos pères, leur disait-il, et vous apprendrez tout ce que vous devez au Dieu protecteur d'Israël.

O vous donc! qui demandez les preuves du culte et de la dévotion à Marie; de l'antiquité, de la solidité de la dévotion à Marie, ne m'en croyez pas, mais interrogez vos pères dans la foi : ouvrez les annales de l'Eglise : *Interroga majores tuos, et dicent tibi* : et vous verrez la dévotion à Marie prendre naissance avec la religion et s'accroître avec elle. Dès le cinquième siècle l'enfer jette les premières étincelles de la guerre qu'il prépare, et ose lui disputer le titre de Mère de Dieu. A l'instant l'Eglise s'assemble dans l'Asie, et l'impie Nestorius voit partir d'Ephèse la foudre qui venge Marie de l'impiété de ses blasphèmes; présage heureux des victoires qu'elle venait remporter sur l'hérésie toujours déchaînée contre le culte et la dévotion à la Mère de Dieu : *Interroga majores tuos, et dicent tibi;* interrogez toute l'antiquité, et elle vous répondra : Regardez autour de vous, parcourez les royaumes et les nations, et vous rencontrerez là des communautés nombreuses, des ordres florissants sous son nom; ici, des provinces et des cités célèbres sous sa protection; et depuis la capitale du monde chrétien, jusqu'aux bornes les plus reculées de l'héritage de Jésus-Christ, il n'est point de climat où le nom de Marie ne soit parvenu; presque point de villes et de campagnes qui n'aient des temples élevés à sa gloire; point de temple sans un autel particulier à Marie : tant le monde entier a ressenti les effets de son pouvoir; tant il s'est cru obligé d'en montrer, d'en perpétuer sa reconnaissance! et qui pourrait dire, qui pourrait compter les entreprises et les établissements qu'elle a conduits : les fléaux détournés, les captifs délivrés, les infirmes guéris, les affligés consolés, les pécheurs convertis, les justes soutenus par elle et sauvés par son secours; que sais-je? Tous les livres, toutes les histoires, sont chargés des preuves et des effets miraculeux de sa puissante intercession, et des grâces infinies que le monde a reçues par elle.

Mais vous surtout, qui avez le bonheur d'être d'une nation et d'un peuple particulièrement dévoués à Marie, Français, peuple chéri de Marie, que vous dirai-je en finissant? *Interroga majores tuos, et dicent tibi;* ouvrez, ouvrez les annales de la monarchie, et vous verrez quelle a été dans tous les temps la dévotion de nos rois envers Marie, et la protection de Marie envers la France. Oui, ils subsisteront à jamais dans les fastes de l'histoire, ces jours trop mémorables : jours de fureurs et de discordes intestines, où le plus juste de nos monarques, respirant à peine au milieu des orages et des tempêtes de son règne, voulut mettre fin à tant d'alarmes, et une fois calmer l'Eglise et l'Etat, la religion et la patrie : jours de rébellion et de fanatisme, où l'hérésie frémissante, mais abattue par tant d'édits de nos rois, n'en était devenue que plus audacieuse; elle avait dans le cœur de l'Etat son culte, ses lois, ses défenseurs; ses temples brillaient dans nos villes; ses étendards flottaient dans nos plaines; ses armées couvraient nos campagnes; et, malgré ses pertes et nos triomphes, ce serpent dangereux levait encore sa tête altière, et par ses sifflements menaçait et l'autel et le trône. Louis le Juste invoque Marie, et tout plie sous l'effort de nos armes : l'hérésie voit ses places emportées, ses remparts foudroyés, ses forteresses en poudre, ses temples en cendres, ses bataillons en déroute : le monstre terrassé vient expirer au pied du trône, et désormais tout prospère dans un Etat que Marie protége. Puisse le

souvenir en être à jamais gravé dans nos esprits! Vierge auguste, daignez toujours regarder ce peuple avec la même bonté; et puisse-t-il lui-même mériter toujours vos regards et votre secours! Mais pourrais-je m'empêcher de l'avouer? Il n'est que trop vrai qu'il a dégénéré de la piété de ses pères. Ce n'est plus ce peuple si simple dans sa foi, si zélé pour vos autels et pour ceux de votre Fils. Je ne sais quel démon domestique tourmente nos esprits; l'irréligion parmi nous a pris la place de l'hérésie, et l'incrédulité a succédé à la superstition. Nos pères, aveuglés par un excès de zèle, ont élevé autel contre autel; on les voyait, acharnés à leurs opinions, combattre, vaincre et mourir pour leur secte : les enfants, plus furieux, ne veulent plus de culte, plus de Dieu, et mettent leur gloire à vivre et à mourir sans religion. Ceux-là croyaient tout dans la chaleur de la dispute, ceux-ci ne veulent rien croire dans l'ivresse des passions. L'enfer s'applaudit en voyant nos pères, égarés sous les drapeaux du fanatisme, marcher au combat, dogmatiser le fer en main, et le sort de la bataille décider de celui de la religion : l'enfer triomphe encore de voir l'impiété s'accroître de jour en jour; au lieu d'armées et de soldats, il vomit des légions de faux savants, qui arborent l'étendard de l'incrédulité; et, par des systèmes captieux, s'efforcent de détrôner la vérité et de détruire la religion de leurs pères. Qui l'eût cru, qu'une vaine philosophie ferait plus de ravage dans le champ de l'Eglise que le schisme et l'hérésie, et qu'un siècle raisonneur serait plus à craindre qu'un siècle fanatique? Cependant le poison se glisse et gagne insensiblement tous les cœurs : l'incrédulité, qui n'était que le vice des grands, commence à devenir le vice des petits. Celles même à qui saint Paul fait un devoir de se taire et d'ignorer, veulent tout savoir et tout entendre. Madeleine n'est pas contente de plaire, ni Susanne d'édifier; l'une et l'autre veulent paraître sur la chaire de Moïse. Enfin, soit esprit de déisme et de libertinage, soit esprit de passion et de parti, tout blasphème, jusqu'au peuple; et peut-être verrons-nous les grands obligés de paraître chrétiens, du moins pour se distinguer.

Grand Dieu! à quel temps étions-nous réservés, et à quoi ne devons-nous pas nous attendre, si du haut du céleste séjour vous n'étendez un bras secourable sur cet empire! Illustre médiatrice! vous qui avez tant de fois sauvé la France, sauvez-la d'elle-même et de ses propres fureurs, sauvez-la du progrès et des ravages de l'irréligion. Hélas! s'il est des blasphémateurs qui outragent vos autels et ceux de votre Fils, il est aussi des serviteurs zélés qui vous invoquent, et votre héritage n'est pas encore entièrement désolé. Voyez tant de maisons saintes, où l'on fait profession de vous honorer; tant d'âmes ferventes qui lèvent vers vous leurs mains pures et innocentes. N'écoutez que leurs voix et leurs cantiques, épargnez les coupables en faveur des élus, et ne vous vengez de vos ennemis qu'en les forçant de reconnaître vos bienfaits. Et vous, enfants chéris de cette auguste Mère, que ce soit là un motif pour renouveler votre ferveur. Opposez une augmentation de piété à l'augmentation de la contagion. Que la dévotion à Marie devenue un des premiers devoirs du chrétien, l'emporte sur toutes les dévotions particulières; qu'elle obtienne toujours la préférence dans l'esprit et dans le cœur, comme la plus ancienne dans l'Eglise et la plus solide. Saint Bernard n'a pas craint de le dire, qu'un dévot à Marie ne périrait jamais, et qu'il était impossible qu'il pérît; pourquoi? Parce qu'on ne peut être véritablement dévot à Marie, sans l'être encore plus à Jésus. On ne peut mieux honorer la Mère qu'en imitant le Fils, en lui préférant son Fils. Or ces deux dévotions réunies, la dévotion à Jésus, la dévotion à Marie, font nécessairement le chrétien parfait; c'est-à-dire, un homme irréprochable dans le temps, intrépide à la mort, et heureux pour l'éternité.

PANEGYRIQUE DE SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

—

Ecce plus quam Salomon hic. (*Matth.*, XII.)

Voici celui qui est plus grand que Salomon.

S'ils sont rares dans les fastes de l'histoire, les princes qu'elle honore du nom de sages; si même dans la nation sainte et parmi tant de rois qui ont illustré le trône, Israël ne compte qu'un Salomon; enfin si le plus sage et le plus renommé des rois, Salomon lui-même a démenti sa renommée et tombé du faîte des grandeurs; s'il a laissé le monde plus étonné encore de sa chute que de sa gloire : c'est, Messieurs, qu'un homme toujours grand, toujours vertueux sous le diadème, est ce prodige de la nature, ce miracle de la Providence, dont aucune nation n'avait donné l'exemple, qu'on chercherait en vain sur tous les trônes que le peuple élu n'a fait qu'entrevoir, que la France seule a eu la gloire de posséder : et ce prodige, ce miracle, c'est saint Louis : *Ecce plus quam Salomon.*

Ne me soupçonnez point de ce zèle outré

des panégyristes, ni de ce faux enthousiasme des orateurs profanes, à qui rien ne coûte pour élever leur sujet, qui déguisent les défauts et ne montrent que les vertus : trop faibles et indignes ressources ! Ici, pour être éloquent, il suffit d'être vrai. Je puis être accablé de mon sujet ; je n'en serai jamais embarrassé jusqu'à être obligé de feindre ou d'excuser ; et j'ai le rare avantage qu'avec de grandes choses à dire, je n'aurai rien à taire ou à dissimuler.

Or, Messieurs, quand la Providence donne d'aussi grands rois au monde, elle a donc aussi de grandes vues, dit saint Augustin ; et ces grandes vues c'est, ajoute ce Père, de faire à la fois et la gloire de la religion, et le bonheur de la société ; puisqu'en effet l'Etre suprême n'a pu avoir d'autre dessein, dans la création de l'univers, que d'unir les hommes à lui par les lois de la religion, et entre eux par les lois de la société.

Mais quelle image nous présente la société naissante ! Des tentes grossières, de frêles cabanes éparses dans les campagnes, composaient les royaumes et les empires. Au lieu des titres pompeux de souverain, de prince, de monarque, l'autorité se couvrait sous les noms simples et tendres de père, d'époux, de pasteur ; et chaque famille reconnaissant son chef pour son maître, un père, au milieu de ses enfants, était comme un roi qui devait son empire à l'amour, et le sceptre à la nature.

Bientôt les hommes se multiplient, et tout change ; la cupidité s'allume, les passions insultent aux premières lois de la nature ; l'égalité des conditions est renversée par l'ambition, et l homme devient le premier ennemi de l'homme.

Quoi donc ! ce Dieu qui a mis un si bel ordre dans tous ses ouvrges, aurait-il livré la société au trouble et à l'anarchie ? Non, reprend le saint docteur (*De civit. Dei.*, XVI. 3) ; et c'est pour balancer tant de puissances rivales, pour donner un ressort à ce corps immense, que Dieu a désigné dans les Ecritures, et conservé dans les régions diverses, ces maisons illustres pour être à la tête des nations, et qui leur a donné des rois, qui, imprimant aux peuples le mouvement de l'amour et de l'obéissance, président du haut de leurs trônes à la marche et à l'harmonie de l'univers.

Et tel est, Messieurs, entre toutes les maisons régnantes, celle qui, comptant déjà près de huit siècles de royauté permanente, a vu toutes les autres naître et tomber autour d'elle. Son trône, inébranlable aux assauts du temps, s'élève comme un cèdre majestueux, qui par sa grandeur ne connaissant point d'égal, couvre la terre de sa tête antique et superbe.

Tel, entre tous les rois qu'elle a produits, a été surtout l'auguste et saint monarque, que la France s'applaudit de compter au nombre de ses princes ; le christianisme, au rang des saints ; l'histoire, parmi ses plus grands héros ; l'humanité, comme un de ces prodiges, qui, élevant l'homme au-dessus de lui-même, semblent présager la grandeur du peuple à qui Dieu les accorde, dont la mémoire, également consacrée dans les fastes de l'Eglise et dans les annales de la nation, sera toujours aussi précieuse à la religion qu'à la monarchie : ce roi enfin plus sage et plus grand que Salomon : *Ecce plus quam Salomon.*

Et c'est, Messieurs, sous ce double aspect que je viens vous présenter Saint-Louis. Je prétends que jamais Dieu n'agit plus pour le bonheur du monde et pour la gloire de la religion, que lorsqu'il accorda à la France ce roi si accompli, et qu'en un mot son règne a été un de ces grands spectacles que le ciel n'accorde à la terre que losqu'il se propose d'instruire les rois et de sanctifier les peuples. Je pars de ce principe, et je dis que la religion sur le trône est dans son plus beau jour, et par rapport à Dieu, et par rapport aux hommes. De cette source pure et inaltérable coulent la gloire et la félicité du monde ; la gloire qui environne le monarque, première partie ; le bonheur qui se répand sur les peuples, sujet de la seconde. C'est-à-dire, que le règne de saint Louis a été la preuve la plus éclatante, qu'il appartient à la religion, bien plus qu'à toute la sagesse du monde, de rendre les rois illustres et les sujets heureux (3).

N'ai-je point à craindre, Messieurs, de succomber sous la majesté de mon sujet ? Si cette pensée a été tant de fois dans les orateurs un stratagème pour excuser leur propre faiblesse ou pour couvrir les défauts du héros, je l'ai déjà dit, je n'ai point de pareil reproche à redouter. Je ne viens point parer un héros profane des lauriers de la flatterie ni des ornements ambitieux de l'art ; ici la fiction serait bien au-dessous de l histoire : tout est grandeur, sagesse, vertu, tout brille de son propre éclat. Je parlerai donc sans crainte devant les maîtres même de l'éloquence et de la parole, persuadé que mon sujet est trop grand pour rien gagner aux talents de l'orateur, et trop riche pour rien perdre à leur médiocrité.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est la religion, nous dit l'Ecriture, qui affermit les trônes et les empires, qui donne aux législateurs l'esprit de justice et de gouvernement ; c'est elle qui préside à leurs conseils, qui règle leurs projets, qui n'inspire aux souverains que des desseins équitables, et les couronne de glorieux succès ; *Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt.* (*Prov.*, VIII.) Et pourquoi n'appartient-il qu'à la religion de former les rois ?

Parce qu'il faut, à ceux qui sont au-dessus des autres hommes et qui leur commandent, une loi qui soit au-dessus deux pour commander à leurs passions, et qu'il n'y a

(3) MM. de l'Académie française.

que la religion qui soit au-dessus des rois.

Parce que, par les dangers de leur rang, ou ils ont peu de vertus, ou ils n'en ont que de faibles et d'imparfaites, et que la religion dans les rois perfectionne les vertus qu'ils ont, et supplée celles qu'ils n'ont pas.

Parce qu'enfin il faut aux rois une ressource contre l'infortune, et qu'il n'appartient qu'à la religion de mettre leur gloire à l'abri des événements, et de rendre les rois plus grands encore par leurs revers que par leurs succès. Disons donc qu'elle seule enchaîne leurs passions, perfectionne leurs vertus, ennoblit leurs disgrâces; et en faisant l'application de ces trois principes au règne de saint Louis, nous verrons que c'est par la religion qu'il est devenu l'admiration du monde et l'exemple des rois.

Telle est la malheureuse destinée des princes; ils semblent ne sortir du néant que pour être livrés aux vertiges de l'orgueil et de la vanité. A peine assis sur le trône, les passions y montent avec eux, et quelque beaux sentiments qu'on leur inspire, je ne sais quel cri de la nature étouffe la voix de la sagesse, leur fait oublier qu'ils sont hommes, et ne leur permet que de se souvenir qu'ils sont maîtres. Si donc le jeune Louis montra des vertus à un âge et dans un rang où les autres ne montrent que des faiblesses, si dans la cérémonie de son sacre il parut plus effrayé des devoirs que prescrit la royauté que flatté de la gloire qui l'environne; si, loin d'apercevoir dans le jeune monarque ni hauteurs ni dédains, on vit dès lors l'humilité chrétienne tempérer en lui l'éclat du rang suprême, à qui en doit revenir l'honneur? à qui appartient cet accord si rare d'un âge encore si tendre et d'une vertu si sublime? O sagesse, ô raison humaine! vous avez tant de peine à vous faire entendre au cœur de l'homme! Quel est le maître qui a su parler et se faire entendre à un enfant? La religion, Messieurs, qui par la voix de la plus vertueuse mère, avait prémuni sa jeunesse contre les dangers de son état; ses leçons seules avaient pu former des sentiments si prématurés. Il n'appartient qu'à celui qui distribue les couronnes, d'apprendre de si bonne heure à les mépriser; et Dieu seul, qui met les rois au-dessus des autres hommes, peut mettre les rois au-dessus d'eux-mêmes. On vit donc dès lors un spectacle nouveau pour le monde: un maître que l'autorité et la puissance n'aveuglent pas; un prince que la flatterie et les hommages ne touchent pas; un enfant que le trône n'éblouit pas, et qui, au moment où il va commander aux autres et se faire craindre de tous, sait déjà se commander à lui-même et ne trembler que pour lui seul.

Voilà les prémices de la religion dans le cœur de Louis. Qu'il croisse donc le héros de la France, et il marchera à pas de géant dans la carrière des vertus; et nous verrons les passions, qui sont autant d'écueils pour les rois, devenir, avec le secours de la religion, autant de sujets de triomphe pour lui.

Quel est la première tentation pour un jeune roi? S'il est faible, c'est celle des plaisirs; s'il est grand, c'est la passion des armes et l'ambition des conquêtes. Malheureux prestige qui dégrade les princes en leur persuadant qu'il y a plus de gloire à manier l'épée que le sceptre; qui les mène à l'erreur par la route même des triomphes, et les trompe enfin jusqu'à faire dégénérer le monarque en conquérant! Tout semblait conduire Louis à ce brillant écueil : un esprit plein d'élévation et d'activité; un cœur magnanime et intrépide; une âme naturellement tournée à la grandeur et à l'héroïsme, et plus que tout cela encore, la grande renommée de Philippe-Auguste, son aïeul, dont le règne brillant et agité semblait avoir été comme le travail de la France prête à enfanter le règne merveilleux de Louis, et dont les triomphes encore récents étaient comme autant de voix puissantes qui appelaient le petit-fils dans les routes de la gloire. Autour de lui des vassaux mutins et superbes, accoutumés à regarder l'obéissance comme une humiliation, la révolte comme un devoir, leur roi comme leur premier ennemi; enfin, ce gouvernement barbare, ou, pour mieux dire, cette anarchie du gouvernement féodal, où l'autorité ne se montrait que pour être combattue, où les lois ne parlaient que pour être bravées, où les édits du prince ne parvenaient aux provinces que comme des flots impuissants qui viennent en grondant se briser sur le rivage; où la guerre, en un mot, étant presque le seul droit des gens, tout en présentait l'image et l'appareil : dans les campagnes tout était forteresse; dans les villes, tout était en armes; dans le royaume, tout était frontières, jusqu'à la capitale. Partout des soldats, presque point de sujets : tout était roi, excepté le roi même. Où est l'ange tutélaire qui pourra commander à ces tempêtes? qui osera marcher sur cette mer en courroux? et qu'un roi moins religieux que saint Louis eût aisément ouvert son cœur à la vengeance et son esprit à des projets de guerre et d'ambition! Que veux-je dire, Messieurs : que Louis ignora la gloire des armes? Elevé au milieu des camps et des armées, vous savez que les batailles et les victoires furent les jeux de son enfance. Il combattit donc, et il porta plus d'un coup mortel à l'hydre de la rébellion; mais ce qui le distingua des conquérants, c'est que la religion modérant le feu de son courage il eut toujours présente à l'esprit la maxime de saint Augustin (*Ep.* 108) : que les princes ne doivent marcher au combat que par nécessité, et que si leur bras est pour la guerre, leur cœur doit toujours être pour la paix : *Pacem debet habere voluntas*, *bellum necessitas.* Il combattit, mais toujours plus disposé à céder de ses droits pour conserver la paix, qu'à prendre les armes pour accroître son empire. Il abandonne au roi d'Angleterre des provinces qu'il aurait pu

lui contester, persuadé que les plus beaux sacrifices des rois sont ceux qu'ils font au repos de leurs sujets, et qu'il est grand de ne pas vouloir quelquefois ce qu'on pourrait même vouloir avec justice. Il combattit, enfin, mais pour pardonner lorsqu'il avait vaincu, pour rendre lorsqu'il avait conquis. Tout ce qu'il ajouta à la monarchie fut moins l'effet de son courage que de sa sagesse; il l'obtint, non par des combats, mais par des négociations, et il fut presque le seul prince dont on ne pût compter que les victoires et jamais les conquêtes.

Grande faute de Louis, s'écrient ici les sages et les politiques (car, Messieurs, je vous ai promis de ne rien dissimuler), c'est la grande faute qu'on reproche à Louis, d'avoir rendu à l'ennemi capital, au roi d'Angleterre, des provinces entières; d'avoir restitué au lieu de conquérir, et loin d'accroître son empire, d'en avoir resserré les limites. Je demande donc à ceux qui osent le blâmer s'il est permis de conserver ce qui ne nous appartient pas, de retenir ce qu'on ne possède que par la loi du plus fort? S'il est permis surtout d'éterniser des guerres pour défendre des conquêtes; d'être injuste pour paraître plus grand dans l'histoire; et de sacrifier le bonheur de son siècle au bruit de son nom dans la postérité? Quoi! la politique aurait-elle étouffé dans les hommes jusqu'à l'idée de la justice? et un roi sans autre ambition que celle du bonheur de ses sujets, un roi qui rend par religion ce qu'il aurait pu garder par la force, qui donne sur le trône le rare exemple de la probité, un tel roi aurait besoin d'apologie, et, pour avoir été juste, il serait moins digne d'admiration! D'où peut donc naître une si folle erreur? Ah! malheureux dispensateurs de la gloire, tyrans de l'opinion publique, faux juges des rois, poëtes, historiens, orateurs, c'est donc vous qui avez perdu les princes et les sujets, vous qui avez infatué nos esprits de cette fausse gloire de la guerre et des armes; vous qui, en nous étourdissant sans cesse dans vos écrits de pompeuses descriptions de combats, de victoires, de triomphes, avez prostitué l'auguste vérité à de brillants mensonges; prodigué et la flatterie et l'encens, et les lauriers et les trophées, et presque des autels à ces foudres de guerre, ces prétendus dieux des batailles, qui n'ont fait que se baigner dans le sang, et enfin érigé en héros les monstres du trône, les princes guerriers : tandis qu'un prince qui n'a été que juste et bon obtient à peine un faible éloge, et se perd dans de froides annales, confondu avec le vulgaire des rois! Insensé préjugé, que tu as coûté de sang et de larmes! Ah! quand les hommes apprendront-ils à mieux juger les hommes! Hélas! s'écriait Alexandre (et ce mot, qui est le secret de tous les conquérants, devrait bien faire tomber la plume des mains de leurs historiens), hélas! que de fatigues et de travaux, s'écriait Alexandre, pour faire parler de moi les Athéniens! Voilà donc ce que vous cherchiez, ô prince si vanté! Une renommée et des louanges? vous les eussiez méritées, si vous ne les aviez point cherchées par les armes; vous aviez donc besoin de vaincre et de combattre pour faire parler de vous. Mais quel besoin avait Louis de conquérir? Etait-ce pour le bien de ses sujets? Jamais l'agrandissement d'un empire n'a fait le bonheur des peuples. Etait-ce, pour sa grandeur et sa sûreté? Les meilleures conquêtes sont celles des cœurs. Les cœurs des peuples, dit le Sage, sont les seules places imprenables, et sous notre saint roi chaque citoyen était un fils devenu soldat pour défendre son père. Serait-ce pour affermir ou étendre son autorité? La véritable autorité est celle que donne l'ascendant de la vertu. Louis soumettra plus de peuples par sa réputation qu'il n'aurait pu en dompter par les armes : vous allez le voir admiré, respecté même de ses ennemis, et ceux qui ne peuvent l'avoir pour maître voudront l'avoir pour juge et pour arbitre. Ce n'est plus Rome qui s'empare de l'univers; c'est l'univers qui veut être Romain, qui demande à Louis son bonheur et des lois. On croirait que la France n'a plus de bornes : tout était Romain pour Titus; tout sera Français pour Louis.

Mais en vain la religion l'aurait-elle préservé des dangers de l'orgueil et de l'ambition, il est pour les princes un écueil d'autant plus dangereux qu'il paraît inévitable. On l'a dit; quand les rois naîtraient sans passions, leur rang suffirait pour leur en donner. Qu'il est difficile de se refuser quelque chose, lorsque les hommes vous accordent tout, lorsqu'ils veillent sans cesse autour de vous pour appeler les tentations et les plaisirs! Sara est à peine arrivée sur les terres de Pharaon, qu'il est averti des charmes de l'étrangère. Judith entre dans le camp d'Holopherne, et l'on inspire au général la fatale curiosité de la voir. O déplorable condition des princes! Ils ne font des esclaves et des amis de leur pouvoir, que pour en faire des ennemis de leur innocence; ils ne semblent élevés sur le trône que pour être plus en butte à la malignité des courtisans, et toujours entourés de traîtres qui se vengent de la nécessité de leur obéir par le plaisir de les corrompre. Et c'est ici que la religion paraît dans toute sa gloire; pourquoi? Parce que pour enchaîner aux pieds du trône le démon de la volupté, il faut un motif qui commande à la fois à l'esprit et aux sens, et que la religion seule étend son empire sur ces deux puissances; parce que la sagesse et la philosophie peuvent parler à toutes les autres passions : on peut faire entendre raison à un tyran, à un ambitieux, à un guerrier; mais qui arrêtera par la raison un prince voluptueux? L'exemple en est encore à naître, et jamais la jeunesse de Louis n'eût échappé au danger, sans les leçons de sagesse, de christianisme que lui répétait sans cesse cette mère si accomplie, qu'elle mérita d'avoir un fils qui lui ressemblât. *Mon fils,* lui disait-elle dans cet âge où la raison,

comme une tendre fleur près d'éclore, s'embellit aux rayons de la vertu, et se flétrit au souffle empoisonné du vice, *sachez, mon fils, que votre mère aimerait mieux vous voir périr mille fois à ses yeux, que de vous voir perdre une seule fois votre innocence.* Heureux le roi qu'on prépare ainsi aux périls de la royauté! Louis fut ce monarque chéri dont parle l'Ecriture; il entendit la voix du sage avant celle de l'enchanteur. Ces passions honteuses qui maîtrisent trop souvent les souverains ont beau frémir autour de lui, tendre leurs piéges, préparer leur poison; vous parlâtes, Seigneur, au cœur du jeune monarque, et les vents firent silence, la tempête gronda en vain, et la religion mit à ses pieds tous ces monstres qui veillent aux portes des palais des rois. Une fois uni à celle qui partagea son trône, ses yeux se fermèrent à tous les objets qui auraient pu le séduire : dès ce moment le vice trembla devant lui; il n'y eut point de Dalila pour ce nouveau Samson; et l'on vit pour la première fois les plaisirs étrangers à la cour d'un jeune roi.

Qu'ils sont donc grands les rois que forme la religion! On ne lit point dans leurs histoires ces traces honteuses de la fragilité humaine, qui dégradent la vie de tant de princes; et leur gloire commence où est venue échouer celle des plus grands hommes. Et la voilà la différence des héros que forment le monde et la vanité d'avec les héros de la religion. Rarement les premiers entrent dans la carrière aussi grands qu'ils en sortent : on est obligé de jeter un voile sur les premières années de leur vie, et de laisser dans l'oubli un temps où ils se sont oubliés eux-mêmes; on ne leur donne pour ainsi dire ni enfance, ni jeunesse, et l'on commence leur histoire où commence leur réputation. Dans la religion, rien de plus fréquent que de voir le héros commencer avant l'homme; et Dieu, quand il lui plaît, fait, de l'enfance des saints, un spectacle pour l'univers.

D'une âme ainsi prémunie contre les dangers du vice, que ne devait point attendre le monde? Et si la religion paraît si grande dans les rois, lorsqu'elle n'a que des passions à combattre, que sera-ce lorsqu'elle trouvera des vertus à soutenir et à perfectionner? Nouveau trait de grandeur dans le prince chrétien.

Prenez garde, Messieurs, je dis vertus à soutenir et à perfectionner, parce qu'il n'est rien de plus voisin dans l'homme que le bien et le mal : souvent la science mène à l'erreur; les grands talents tiennent à de grands défauts, les grandes qualités à de grandes faiblesses, et partout le vice touche à la vertu. Pourquoi? C'est, dit saint Jérôme, que le péché a tellement dépravé la nature, que sans la religion tout dégénère dans l'homme, jusqu'à la vertu même : *Vicina sunt vitia virtutibus.* De là cette belle parole le l'Apôtre : soyez sage sobrement, c'est-à-dire comme il le faut, et pas plus qu'il ne le faut : *Sapere non plus quam oportet sapere.* (*Rom.*, III.) Il semble que la sagesse est comme un édifice qui tire sa grandeur des proportions, ses grâces de sa régularité et ses forces de l'équilibre; point de mérite à ce qui est hors des règles, et où l'excès commence la vertu fini : *Sapere ad sobrietatem.* (*Ibid.*) Combien en effet les fastes de l'histoire ne nous présentent-ils pas de grands princes funestes à la patrie par leur grandeur même, qui, si j'osais m'exprimer ainsi, ont puni le monde de leurs talents et l'ont rendu malheureux de toute leur gloire.

Non, la philosophie peut bien faire l'ébauche du sage, il n'appartient qu'à la religion d'en faire le modèle. Il faut donc pour trouver l'homme entièrement grand et vertueux, trouver une fois le parfait chrétien; et j'avoue que les vertus de saint Louis forment un tel contraste avec la faiblesse humaine, que, sans la connaissance de ce que peut le christianisme sur le cœur de l'homme, il faudrait presque soupçonner la foi de l'histoire. En vain l'éloquente antiquité a-t-elle prodigué les éloges les plus outrés à ses philosophes et à ses césars, leur grandeur s'éclipse devant celle du saint roi; et tous les héros de la gloire et de l'ambition se taisent devant le héros de la religion.

Disons donc, vertus de saint Louis, vertus héroïques et militaires. Eh! quelle part, dira-t-on, peut avoir la religion aux vertus qui font le grand capitaine? Et moi je demanderai : qu'est-ce qu'un prince né avec de la valeur, s'il n'est guidé par la crainte de Dieu? Un monstre qui mesure ses entreprises, non sur ses droits, mais sur ses forces; qui se croit permis tout ce qu'il croit possible. Qu'est-ce qu'un camp et une armée, si le chef est sans religion? Un peuple de brigands, qui reçoit de celui qui les commande l'exemple des forfaits, et ne reconnaît dans la victoire que le droit d'insulter au vaincu. Qu'est-ce que la guerre elle-même si elle n'est juste et avouée par la religion? Un brigandage politique où la bravoure n'est que fureur, la mort de l'ennemi un meurtre, la conquête une usurpation, et la victoire, enfin, comme le triomphe et l'apothéose du crime. Apprenons donc combien un saint à la tête des armées est un spectacle intéressant pour l'humanité. A voir saint Louis dans ses marches et dans ses campements, on ne savait ce qu'on devait le plus admirer de sa sagesse ou de son courage. Avant le combat, c'était Josué au milieu des tribus du Seigneur qui mettait sa gloire à discipliner son armée, qui punissait le vol d'Achan et couronnait la fidélité de Caleb, se faisant tout ensemble aimer en père et craindre en maître. Son camp était l'asile de l'innocence; sa tente un vrai sanctuaire où, prosterné les nuits entières devant l'arche sainte, il combattait comme il est dit des Machabées, par la prière : *Per orationes congressi sunt* (II *Mach.*, XV); persuadé à l'exemple de Moïse, que les mains élevées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent

avec l'épée. Durant l'action et dans ces moments rapides qui décident du sort des batailles, c'était l'ange exterminateur qui portait partout l'épouvante et la mort. Plaines fortunées qu'arrose la Charente, vous le vîtes soutenant seul sur le pont, et repoussant tout l'effort de l'armée ennemie, se montrant à la fois général et soldat; et, déployant contre un rival redoutable tout le feu de son courage, toute l'activité de son génie, forcer l'Anglais frémissant d'abandonner ce sanglant théâtre, où il n'a manqué à la valeur de Louis que d'assez grands écrivains pour rendre les champs de Taillebourg aussi mémorables que ceux d'Arbelles et de Pharsale. Après le combat, en vain eût-on cherché en lui l'orgueil de la victoire, et le comte de la Marche, trois fois rebelle, trois fois vaincu et toujours rentré en grâce, sera une preuve immortelle de la clémence de Louis envers ses ennemis. Il descendait sans peine du char de son triomphe pour soulager leurs maux, et leur rendre tous les services de la charité chrétienne. Tant qu'ils étaient rebelles il les traitait en maître irrité : étaient-ils domptés, il ne conservait plus sur eux que la supériorité des bienfaits : toujours roi pour les méchants, toujours homme pour les malheureux.

Vertus de saint Louis, vertus que la religion rendit aussi éclatantes dans la paix que dans la guerre. Oui, trop souvent les grands hommes que forment les passions, ne le sont que pour le moment de la représentation, descendus du théâtre et rendus à eux-mêmes, ces demi-dieux se perdent dans la foule et ne sont pas même des hommes. Il est beaucoup de héros de la guerre : où est le héros de la paix? Où est le prince qui, après avoir quitté les armes, n'ait point flétri ses lauriers et ne soit pas devenu ou un voluptueux qu'accable le poids de sa couronne, et qui, esclave de mille faiblesses, oublie ses devoirs pour ses plaisirs ; ou un indolent qui s'endort sur le trône et content de n'avoir plus la guerre avec l'étranger, la laisse faire à ses sujets par les vices de ses ministres? Il n'appartient qu'à la religion de faire l'homme de tous les moments, le sage de toutes les situations. Et qu'il est beau de voir saint Louis après avoir affermi son trône par tant d'exploits, forcer ses sujets à lui obéir et l'étranger à le craindre; de le voir tout occupé de la conduite de ses Etats, ne se délasser des fatigues de la guerre que par le soin des affaires! Qu'il est grand, lorsque, dépouillant tout le faste de la royauté, il se dérobe à la foule des courtisans pour communiquer avec les malheureux et entendre leurs plaintes; lorsque, seul dans les bois de Vincennes, il répond à la veuve et à l'orphelin qui viennent implorer son équité! On dirait que la religion a fait plusieurs hommes d'un seul homme. Cet aigle, qui lançait la foudre contre ses ennemis, s'est revêtu de la prudence du serpent et de la simplicité de la colombe ; ce redoutable guerrier a déposé la cuirasse et l'épée, et, prenant en main le sceptre de la justice, il est monté sur le tribunal pour juger les tribus d'Israël; il étonne le monde par ses oracles, et la France admire dans un seul homme un héros et un sage, un roi et un père, David et Salomon.

Qu'elle vole donc jusqu'aux extrémités de la terre la gloire du nouveau Salomon, et que la France voie renouveler sous son règne le prodige qui étonna tout Israël. En dis-je trop, Messieurs? Et s'il fut si glorieux pour le sage de la Judée que le bruit de sa renommée eût attiré une grande reine à sa cour, quelle gloire pour saint Louis de s'être fait admirer de ses plus fiers ennemis; de voir l'Angleterre même le prendre pour arbitre dans ses contestations entre elle et son roi; d'avoir eu tant de fois à sa décision les intérêts de toutes les puissances voisines! On voyait, dit Joinville, les souverains quitter leurs Etats et venir auprès de lui terminer leurs différends : étrangers, citoyens, amis, ennemis, grands et petits, tous venaient interroger le nouveau Salomon; c'est-à-dire que la religion lui donna ce que tant de princes ont cherché en vain par la force, la monarchie universelle; et le trône de Louis était devenu le tribunal des nations, comme si le royaume n'avait plus de limites, ou que le monde n'eût eu qu'un roi.

Vertus de saint Louis, vertus privées et domestiques, vertus sociales et civiles. L'homme qui craint le Seigneur, dit l'Esprit-Saint, sera respecté et chéri de tous : et peut-être n'y a-t-il que la religion qui puisse faire connaître tout ce dont l'homme est capable; qui donne cette espèce d'immensité à l'âme, qui la rend propre à tout, et fait que le chrétien s'oublie lui-même pour s'immoler au bonheur des autres. De là cette facilité du saint roi à plier son caractère à toutes les circonstances, son goût et son humeur à tous les objets. Esprits superbes, je vous entends dire que trop de piété et de religion fait perdre à la royauté de son éclat. Louis, à la vérité, est ennemi du faste : mais faut-il recevoir un grand prince dans ses Etats, il reprend alors toutes les pompes du trône, et l'on voit paraître à la fois tout ce que la politesse peut inspirer de délicat et de recherché; tout ce que la puissance a de magnifique ; la majesté, d'éblouissant; la nature, d'abondances et de délices, étonnées de se trouver à la cour d'un roi pénitent.

Dur et austère pour lui-même, on n'apercevait à l'extérieur que douceur et humanité : il possédait ce talent si rare de s'abaisser avec dignité, de se communiquer avec bonté. Ceux qui l'approchaient, dit l'auteur de sa vie (Joinville), en voyant dans ses yeux la candeur et la bienveillance, se demandaient si c'était là ce même homme qui, dans les combats, portait sur son front la terreur et la fierté. Les traits du héros avaient disparu, et il ne restait plus pour les sujets que le visage d'un père et d'un ami.

Doué d'un génie naturellement actif et

entreprenant, lui faut-il soutenir le repos et l'inaction; il ne paraît pas moins grand dans la solitude de son palais, que dans le tumulte des camps et des armées. Tout le loisir que lui laissent les affaires, il l'emploie à la lecture, persuadé que les rois ne peuvent trouver que dans les lettres et les leçons qu'on leur refuse, et la vérité qu'on leur cache; et qu'amis incorruptibles, les livres leur parlent, quand leur conseil se tait.

Dans ses entretiens, jamais de hauteur ni de caprice à essuyer. On loue les souverains, quand on peut trouver avec eux une heure agréable; on se plaindrait de rencontrer avec saint Louis un fâcheux moment. Auprès de lui les malheureux semblaient oublier leurs peines; c'est que la religion, en l'accoutumant de bonne heure à regarder ses sujets comme ses frères, lui avait appris que, pour un roi, les seules conquêtes indispensables sont celles des cœurs, et que la naissance peut bien donner les royaumes, mais que l'amour seul donne les sujets.

Lui parlait-on avec liberté, c'était alors qu'on était le plus sûr de lui plaire : il souffrait même d'injustes reproches; et lorsqu'on voulait lui représenter qu'il donnait trop de temps aux exercices de piété : *Cela se peut*, répondait-il, *mais ce qu'il y a de surprenant c'est que j'en pourrais donner davantage à mes plaisirs, sans que personne y trouvât à redire*. Je ne sais que raconter, Messieurs; et peut-être je vous étonne encore : tant il est vrai que les grands hommes ne sont jamais mieux loués que par leurs actions, et que la simplicité du récit fait le sublime de leur éloge.

Mais où me vois-je transporté, et quelle est cette tempête qui tout à coup vient troubler l'Europe, ébranler l'Allemagne et menacer la France ? Je vois, dit Ezéchiel, s'élever du côté du couchant une nuée qui n'est pas plus grande que le pied d'un homme, et qui va dans un instant couvrir le ciel et inonder la terre. C'est le choc des deux puissances rivales, le sacerdoce et l'empire; c'est, Messieurs, ce nuage formé par l'ambition et la politique, qui s'élève insensiblement du côté de la capitale du monde chrétien, et poussé par le souffle impétueux des passions, s'avance en grondant sur la tête des rois : il porte dans son sein la couronne impériale en guerre avec la tiare, la houlette du pasteur aux prises avec le sceptre du monarque; et précédé dans sa marche des éclairs et des tonnerres du Vatican, après avoir étonné les princes, effrayé les peuples, il éclate avec fracas, et la foudre tombe sur le trône des césars. O piété! ô vertus de Louis! quelle épreuve pour vous, et qu'un saint doit paraître faible et timide contre le chef de l'empire qui l'implore, et le chef de l'Eglise qui menace, entre Grégoire et Frédéric! Venez donc, enfants du mensonge, qui vous plaisez à calomnier les disciples de Jésus-Christ; venez subir votre honte et votre condamnation. En vain l'Ecriture nous enseigne que la crainte du Seigneur est le principe de toute sagesse; on veut que sous les couleurs d'un faux zèle, les serviteurs de Dieu soient aisés à conduire dans le piége. Disons donc, vertus de saint Louis, vertus prudentes et politiques. On a beau le presser d'entrer dans la querelle, lui offrir, pour le tenter, les dépouilles du prince opprimé. Louis refuse en sage ce qu'il ne peut accepter en roi : il s'offre pour médiateur; et, désespérant enfin d'amener les deux puissances à la paix et à la concorde, il tient entre elles cette conduite de douceur et de fermeté qui lui attire, de tous les éloges, le plus difficile à obtenir, l'admiration des deux partis.

Est-ce là tout? Non, Messieurs : bientôt l'orage vient menacer Louis et la même puissance, prête à sortir de ses bornes.... que vais-je dire ? Siècle présomptueux, qui te crois si éclairé, faudra-t-il, dans une matière aussi délicate, te voir cité à l'école d'un siècle que tu traites de grossier et de barbare? Apprenons donc que, dans ces temps même d'ignorance, saint Louis sut déjà discerner les limites des deux pouvoirs; et distinguant toujours la cause de Dieu de celle de césar, il parut dans ces démêlés avec Rome, au milieu de cette tempête politique, comme cet ange fort dont parle l'*Apocalypse* (c. X), qui tenait un pied sur la terre pour défendre le roi et la patrie, et un pied sur la mer pour ne pas perdre de vue la barque de Pierre et le pavillon de la croix. Un grand politique, un sage selon le monde eût tout compromis, opposé attentat contre attentat, rompu l'unité et défendu le trône en attaquant l'autel. Louis sait revendiquer les lois de la monarchie, sans heurter les lois de l'Eglise, faire rendre tout ce qui appartient au souverain, sans manquer à ce qui est dû au vicaire de Jésus-Christ, réprimer l'homme enfin, sans blesser le pontife, et faire ainsi, des scandales même du sanctuaire, une leçon de respect pour la religion.

Achevons donc, Messieurs, son triomphe dans le cœur des rois. Quand les grands hommes ne se soutiennent pas dans la disgrâce, ils montrent que l'ambition faisait toute leur force, et que souvent les héros n'ont au-dessus des autres hommes que la vanité de plus. Il faut donc, pour juger le héros chrétien, le voir aux prises avec l'adversité; et pour connaître en dernier lieu comment la religion peut mettre la gloire des rois à l'abri de tous les événements, il faut voir Louis dans les guerres de la Palestine, combattu, affaibli de tous côtés par le malheur, se montrer lui seul plus fort que tous les malheurs ensemble.

O vous, que la gloire des saints importune, monde injuste, toujours plus charmé d'une faute à reprendre que de cent vertus à imiter : je vous entends, au seul nom de croisades, crier au fanatisme, et demander raison de ce pieux délire de nos ancêtres.

Transporter au delà des mers des vassaux rebelles et factieux, et par là rendre le calme à l'Etat; tourner contre les barbares la fu-

reur de ces lions indomptables qui déchiraient la patrie, et par là laisser respirer les peuples; occuper leurs armes contre un ennemi éloigné, pour qu'ils ne les tournent pas contre leur roi, et par là raffermir le trône, et par les guerres étrangères étouffer les domestiques: en voilà la politique.

Combattre un peuple féroce qui avait pour premier article de sa loi d'exterminer les chrétiens; qui avait porté ses ravages en Espagne, en Portugal, en Italie, en Allemagne et jusque dans la France; qui préparait des fers à toute la chrétienté, si la religion n'eût réuni les princes chrétiens contre ces rapides conquérants; et par les croisades délivrer l'Asie et rassurer l'Europe: en voilà la justice.

Osons donc une fois braver le préjugé, et nous représenter les guerres saintes aussi heureuses qu'elles auraient pu l'être. L'Asie ne serait pas la proie des barbares; la plus belle partie du monde serait une portion de l'héritage de Jésus-Christ; la loi de l'Evangile aurait fait des mœurs et des hommes, là où la loi d'un imposteur n'a produit que des mœurs honteuses pour l'humanité. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, ne feraient, pour ainsi dire, qu'un peuple et une religion; la mer serait sans pirates, le commerce sans obstacle, le nom chrétien sans ennemis. Des milliers de malheureux, nos frères et nos compatriotes, ne gémiraient point, à la honte des nations, dans les fers des infidèles; et en voyant le monde affranchi de la tyrannie ottomane, et libre sous l'empire de Jésus-Christ, au lieu de dire, Quelle folie que les croisades; on s'écrierait: Quel malheur pour l'humanité, que les croisades n'aient pas réussi! en voilà l'apologie. Et, après tout, fussent-elles aussi condamnables qu'on le croit dans les principes de la politique, Louis pourrait-il l'être de les avoir entreprises, et n'est-ce pas un reproche dont on aura toujours plus à justifier son siècle que sa mémoire?

Mais qu'importent tous les raisonnements humains à cette Providence suprême, qui n'est jamais plus grande qu'au milieu des contradictions des hommes? Laissons donc le monde juger à son gré le héros et l'entreprise; sans parler, ni de tant de prodiges de valeur qui ont rendu cette croisade si mémorable, ni de cette intrépidité avec laquelle Louis, transporté à la vue de l'ennemi, s'élance de son navire dans les flots, et n'ayant au-dessus des vagues que la tête et le sabre dont il était armé, s'avance à travers une grêle de traits jusque sur le rivage, et enfonce les Sarrasins, qui s'opposaient avec furie à la descente de nos guerriers; ni enfin de cette journée si glorieuse, où Dieu parut se déclarer pour son peuple, où la superbe Damiette tomba sous l'effort de nos armes, et l'étendard de la France, flottant sur ses remparts, fit voir au saint roi le plus touchant de tous les spectacles, la religion triomphant de l'infidèle, et le croissant humilié devant la croix de Jésus-Christ.

Quoi donc! était-ce pour triompher, que Dieu avait appelé son serviteur des extrémités de la terre? Fiers musulmans, rappelez, rassemblez vos cohortes fugitives; voilà que l'orgueil de cette première victoire a répandu dans l'armée chrétienne un esprit de vertige et d'ivresse. Louis a beau ordonner, on ne s'entend plus: chefs et soldats, tout marche, tout combat au hasard. Le jeune comte d'Artois, son frère, emporté par son courage, est enfermé, massacré dans la Massoure, et avec lui périt l'élite de la noblesse française. Qu'est-il nécessaire d'insister encore? Le moment du Seigneur est arrivé, et le vainqueur de tant d'ennemis, ce roi, la gloire de l'Europe, la terreur de l'Afrique, le conquérant, le triomphateur de Damiette, ce roi à qui pour compléter ses triomphes, il manquait une éclatante adversité, Louis est vaincu, enchaîné, et tombe tout à coup du char de la victoire dans la prison et l'esclavage.

Approchez maintenant, grands politiques, sages du siècle, qui osez juger les rois et condamner les saints; venez contempler ce grand roi chargé de fers et conduit en présence du soudan. Voyez autour de lui cette foule des barbares avides du spectacle d'un roi humilié. Voyez comme ils l'insultent, comme ils l'accablent de menaces et de mépris. D'un autre côté, contemplez les tristes débris de son armée, ces chrétiens, naguère victorieux, devenus la proie des infidèles; les uns égorgés à ses yeux; les autres captifs, enchaînés, levant vers lui leurs mains tremblantes, et réclamant leur père et leur roi, et dites à cette vue: Est-ce donc ainsi que la religion protége et conduit ses disciples? Hé! quelle est cette vertu, qui arrache un roi de son trône pour le faire courir à si grand frais après la honte et la captivité? N'est-il pas plus beau de gouverner ses Etats que d'en conquérir; d'être le père de la France que le héros de l'Asie? Et fallait-il à travers tant de périls... Sagesse humaine, en est-ce assez, et te plaindras-tu encore de n'avoir point été entendue? Apprends donc que toute la hauteur de ta science n'est rien devant la profondeur des conseils de l'Eternel. Tu ne vois dans saint Louis que le sage de la France et l'exemple de son siècle, et Dieu le destine à être la leçon du monde et l'exemple de tous les siècles. Tu voudrais n'admirer en lui que le grand homme et le grand roi; et Dieu le destine à une fin plus noble, à montrer à la terre toute la grandeur du chrétien. Un roi n'appartient qu'à son peuple: un saint appartient à l'univers; et il s'agit, dans les desseins de la Providence de venger la religion en forçant son plus grand ennemi, l'orgueilleux musulman, à l'admirer et à le respecter; il s'agit en un mot du plus grand spectacle que le ciel puisse donner à la terre, de voir lutter ensemble la grâce avec les passions, l'apôtre avec l'infidèle, le martyr avec le tyran, Mahomet et Jésus-Christ; et, dans cette même terre, le théâtre des humiliations de la religion, d'humilier une fois

le héros du Koran devant le disciple de l'Evangile.

Parais donc, superbe soudan, et viens contempler à tes pieds Louis et son armée, la France et son roi. Regarde autour de toi tous ces musulmans furieux, dont les yeux étincelants appellent un ordre de ta bouche pour égorger ces milliers de chrétiens et faire couler le sang du plus grand roi du monde..... Dieu juste! Dieu redoutable! vous parliez en ce moment au cœur de Louis, et vous y prépariez le plus beau triomphe de la religion, en nous montrant qu'elle peut placer l'âme de son héros dans un lieu si élevé qu'elle soit inaccessible à toutes les terreurs, même à celles de la mort. En dis-je trop, Messieurs? et qui de vous ne sait avec quelle dignité Louis parut devant son vainqueur; combien de fois il osa faire la loi à ses ennemis, quoique dans leurs fers? Qu'on lui propose de se racheter, il répond que la personne des rois n'est point à prix d'argent; qu'on exige de lui un serment qui alarme sa religion, il le rejette avec indignation. On ne reconnaît plus ce roi si doux dans ses paroles: humble dans ses grandeurs, vous diriez qu'il a réservé toute sa fierté pour le moment de ses humiliations, et qu'il ne commence à être roi que lorsqu'il devient captif. En vain le soudan croit l'effrayer par ses menaces; Louis l'étonne par sa tranquillité. Le soudan fait préparer des tortures et armer des bourreaux; Louis n'en paraît que plus intrépide. La rage paraît dans les yeux du soudan; la sérénité est sur le front de Louis, on ne sait plus lequel des deux est le vaincu; et le terrible musulman déconcerté, ne pouvant soutenir la présence de Louis, s'écrie qu'il n'a jamais vu *de plus fier chrétien.*

Mais ce n'est là que le premier pas du héros de la religion: Louis est destiné à une longue captivité; et afin qu'on sache jusqu'où la grâce peut élever le chrétien, voilà qu'une maladie cruelle vient se joindre aux horreurs de la prison; elle a miné son corps, détruit toutes ses forces: Louis, pâle et tremblant, ne se soutient plus que sur les bras de quelques serviteurs qu'on a bien voulu laisser auprès de lui; et c'est dans cet état qu'il fit entendre ces belles paroles: *Vous êtes, ô mon Dieu! le seul Maître qui méritiez d'être servi, lors même que vous accablez vos serviteurs;* apprenant par là à tout l'univers que les couronnes de la terre ne sont rien auprès de la palme du martyre; que peu importe de périr à la fleur de l'âge, lorsque c'est à la religion qu'on s'immole; et qu'un chrétien a toujours assez vécu lorsqu'il meurt pour son Dieu. C'est qu'en effet il n'appartient qu'au héros chrétien d'être au-dessus des revers et des succès: il est toujours le même dans tous les événements de la vie; et maître de son âme, il ne la laisse échapper ni dans la déroute ni dans le triomphe.

Cependant, tandis que Louis languissant touche au dernier degré de la faiblesse humaine, les barbares, résolus de le sacrifier à leur vengeance, entrent en foule dans sa tente: les uns lèvent sur lui le fatal cimeterre, les autres appuient sur son sein les pointes de leurs épées; et dans ce moment même, voilà qu'un pouvoir inconnu a suspendu leur rage, une main invisible a repoussé leurs coups; et passant tour à tour de l'insulte aux hommages, de la fureur à l'amour, n'étant plus maîtres de leurs sentiments ils tombent aux pieds de leur prisonnier, ils veulent l'élire pour leur soudan; et Louis, entouré d'assassins, est aussi respecté qu'au milieu de ses sujets. Par sa présence seule il a jeté l'étonnement dans l'esprit des Sarrasins; par sa parole il a adouci les lions et apaisé les tigres. Il ne manque donc plus rien au triomphe de la grâce; et Louis défaillant, presque dans les bras de la mort, a montré dans le chrétien ce que les païens ont en vain cherché dans leur sage: ce haut point de grandeur qui réunit tout à la fois toute la faiblesse d'un homme et toute la force d'un Dieu.

Et voilà comme le Dieu de la croix destinait le héros de la croisade à être une leçon pour ses disciples et un spectacle pour ses ennemis. Toute la terre a retenti des vertus de Louis: il a étonné l'étranger comme le citoyen, le barbare comme le chrétien, le successeur de Mahomet comme le vicaire de Jésus-Christ. L'ouvrage de la Providence est accompli et le monde entier admire une religion dont les saints sont des héros et les vertus des prodiges. Ainsi Dieu a montré au monde qu'il a des secrets que l'homme ne peut pénétrer; qu'il n'appartient qu'à lui de tirer le bien du mal, d'aller à la gloire par la route des humiliations, et de faire, quand il lui plaît, des scandales de notre raison le triomphe de sa providence.

Que faisiez-vous cependant, peuples désolés de la France! au bruit de tant de merveilles, au récit de tant de malheurs, quels étaient vos sentiments? Hélas! en proie à la douleur et au désespoir, prêts à murmurer contre le ciel, vous gémîtes pour la première fois des vertus de votre roi; et la nouvelle de sa mort répandue de toutes parts... Rassurez-vous, ô peuple de peu de foi! Non, le moment du sacrifice n'est point encore arrivé; essuyez vos larmes, Louis va rentrer dans ses Etats; et comme la beauté de la mer semble augmenter après la tempête, et la sérénité du ciel naître du sein des orages: tel fut l'effet de la présence de Louis, lorsque rentrant dans Paris, tous les regards semblaient se confondre sur lui, toutes les bouches s'ouvraient pour chanter ses louanges, toutes les mains lui présentaient des lauriers: les pères le montraient à leurs enfants; les peuples éclataient en transports d'allégresse en voyant la couronne de leur roi rehaussée de celle du martyre. On le recevait dans les villes et dans les temples au bruit des acclamations et des cantiques; son passage était jonché de rameaux et de fleurs: toute hauteur s'abaissait devant cette image vivante de Jésus-

Christ; et tous ceux qui le voyaient rapportaient, en échange de leur vénération et de leurs respects, l'impression de toutes les vertus.

Après un tel récit, sans doute le sujet doit être épuisé et l'éloge accompli. Dans les vertus humaines, il est vrai qu'on touche bientôt aux bornes; mais dans les saints, elles semblent pour ainsi dire se reculer, et leurs vertus inépuisables participent de l'immensité de l'Etre suprême qui les inspire. Louis doit encore d'autres exemples au monde; c'est toujours le même héros, ce n'est plus le même sujet; et de retour dans ses Etats, il reparaît sur le trône pour achever le bonheur de la France et nous montrer que la religion fait non-seulement la grandeur du prince, mais encore la félicité des peuples.

SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce qu'un roi? C'est un homme chargé seul du bonheur de tous. Heureux donc, s'écrient les enfants du siècle, heureux le peuple qui a un sage, un philosophe pour roi. Et moi je dis: plus heureux le peuple qui voit un saint sur le trône. Pourquoi? Parce que la sagesse du philosophe lui apprend bien à faire son bonheur et à s'aimer lui-même; elle ne lui apprend pas à se sacrifier pour les autres : vertu fière et stérile qui isole le cœur de l'homme, qui le concentre dans ses propres intérêts; et pour un roi philosophe, les tristes habitants de la terre sont, dans l'immense étendue de cet univers, comme des insectes imperceptibles qu'il voit avec une superbe piété ramper, s'agiter, se rouler autour de ce léger amas de boue et de poussière, dignes à peine que du haut de son trône il abaisse sur eux un de ses stoïques regards. Par conséquent tout ce que la philosophie peut faire de bien par ses principes, la religion le fait encore mieux par ses préceptes; et tout ce que la religion fait de bien, la philosophie ne le ferait pas.

En effet, de quoi s'agissait-il au moment où saint Louis monta sur le trône? De rien moins que de créer un peuple et un monde nouveau. Il fallait réformer des abus, faire des lois, rappeler l'abondance et la paix, donner enfin des mœurs et des vertus à la nation. Or, parce que Louis fut un roi selon le cœur de Dieu, il eut le courage d'entreprendre ce grand ouvrage pour le bonheur de la France, et lui seul en fut tout ensemble le réformateur par son zèle, le législateur par sa sagesse, le restaurateur par sa bonté, enfin l'apôtre, et, pour ainsi dire, le sanctificateur par sa piété et ses exemples.

Je dis d'abord : Louis réformateur par son zèle. La France sortait à peine de ces temps orageux où les guerres avaient éternisé les abus : les droits du prince et des sujets étaient confondus; le malheureux avait beau gémir, il n'était plus pour lui de vengeur, et les lois se taisaient devant la licence. Or, afin que la réforme ne cause ni révolte ni murmure, Louis la commence par lui-même. Il soupçonne quelque acquisition injuste dans ce qui appartient à la couronne; à l'instant les ordres sont donnés pour une recherche exacte des titres de ses domaines, et les terres usurpées retournent à leurs maîtres légitimes. Bientôt la délicatesse de sa conscience le porte jusqu'à se rendre comptable lui-même envers ses sujets, et à réformer les abus de son autorité sur les principes de la plus exacte équité. Prenez garde, Messieurs; ce n'est pas que Louis veuille compromettre les droits sacrés de sa puissance; il sait que l'autorité royale doit être absolue, selon cet oracle de l'Esprit-Saint (*Eccle.*, V) : La parole du roi est puissante, et personne ne peut lui dire : Pourquoi faites-vous cela? Mais il connaissait jusqu'où peut aller dans un seul homme l'ivresse du pouvoir suprême; et que lorsque les Israélites demandèrent un roi à Samuël, le prophète leur répondit : Voici le droit du roi qui régnera sur vous, dit le Seigneur; il prendra vos biens, vos enfants et tout ce que vous avez de plus cher pour son service; il se saisira de vos terres et de ce que vous avez de meilleur pour le donner à ses serviteurs : *Hoc erit jus regis.* (I *Reg.*, VIII.) Non pas que le Seigneur donne de tels pouvoirs aux princes; mais c'est qu'ils peuvent tout impunément à l'égard de la justice humaine, ne relevant que de Dieu et de leur épée; c'est pourquoi David s'écriait (*Psal.* L) : *J'ai péché contre vous seul, ô mon Dieu!* quoiqu'il eût péché contre son peuple; parce qu'il était roi, dit saint Jérôme, et qu'il n'avait que Dieu à craindre : non pas que les rois soient affranchis des lois, car quand vous aurez un roi, ajoute le Seigneur (*Deut.*, XVII), il ne lui sera pas permis de se livrer aux plaisirs qui amollissent son courage, ni d'entasser des sommes immenses d'or et d'argent, mais dès qu'il sera assis sur le trône, il prendra en main la loi du Seigneur et la méditera jour et nuit pour s'y conformer; non encore que les rois n'aient rien à redouter et puissent s'oublier sans crainte, au contraire, moins ils ont de compte à rendre à leurs sujets, plus ils ont de compte à rendre au souverain Maître, et l'impunité à l'égard des hommes les soumet à des peines plus terribles devant Dieu. Et pour tout dire enfin sur cette grande question, ce n'est pas que Louis puisse ignorer ou méconnaître l'origine du pouvoir et de l'autorité : instruit à l'école de la religion, il sait que toute puissance vient de Dieu seul : *Omnis potestas a Deo* (*Rom.* XIII); que de quelque façon que le peuple se donne ou reçoive un maître, c'est Dieu qui le donne; et du moment que le peuple assemblé a honoré le premier roi de son choix et de son suffrage, Dieu l'a revêtu de son autorité et marqué du sceau de la divinité. Il n'est plus l'homme du peuple, ou plutôt il l'est d'autant plus qu'il est l'homme de Dieu et son ministre : *Dei enim minister est.* (*Ibid.*) Le peuple n'a donc que le droit de présenter, il ne peut ni donner ni ravir la puissance, ni condamner ni absoudre ses maîtres; et dans la cause de l'usurpation ou de la légitimité du souverain, le peuple n'est que partie ou té-

moin ; et s'il pouvait juger, s'il décidait, le peuple serait juge dans sa propre cause. N'eût-elle donc donné aux hommes que ce seul trait de lumière, la religion aurait tout fait pour leur bonheur ; elle a le mérite d'avoir posé la pierre fondamentale, la base de tout l'édifice de la société, et d'avoir étouffé par ce principe le germe de toutes les discordes politiques. Supposons, en effet, d'un côté un tyran, de l'autre un peuple armé pour le déposséder ; voilà un grand procès, à quel tribunal sera-t-il porté ? Je le demande. Sagesse humaine, philosophie, politique, c'est là que vous vous égarez en fausses spéculations, en principes séditieux ; autant de têtes, autant de systèmes. La religion montre à la fois le juge, le tribunal, la loi ; c'est Dieu seul : le sort des armes peut décider le succès, il ne décide pas le droit, et la victoire n'est point un jugement. Dieu n'a jamais souffert qu'on le consultât les armes à la main, et tout Dieu des armées qu'il est, il permet souvent à l'injustice de prévaloir. Mais le roi est cruel ; je réponds : Mais le peuple est séditieux. Encore une fois, qui jugera, qui décidera ? Et dans ces grandes querelles, royales d'un côté, nationales de l'autre, le prince lui-même, fût-il un tyran, ayant ses partisans et son armée, alors c'est la nation contre la nation, peuple contre peuple. Eh ! que devient le prétendu droit national ? N'est-il pas aussi équivoque que le jugement qui en résulte est incertain ? Oui, sans doute ; et s'il y avait un principe capable de faire de mauvais princes, ce serait celui de cette philosophie altière, qui place l'autorité dans la multitude, et qui veut que le souverain, ne tenant son pouvoir que d'elle seule, soit comptable en quelque sorte et justiciable de son peuple. Vertige de la raison, qui armerait sans cesse les sujets contre le maître ; absurbe et barbare système, qui semble crier à tous les souverains : Rois, lorsque vous serez sur le trône, prenez la foudre, tonnez, écrasez vos peuples, et rendez-les si esclaves, si malheureux, qu'ils soient hors d'état de vous ravir le sceptre et l'autorité qu'ils ont l'audace de croire vous avoir donnés. Ah ! que la religion tient un langage plus vrai, plus consolant ! Elle nous apprend que l'homme et tous les hommes étant nés pour être gouvernés, une nation, un Etat ne représentent jamais qu'une famille dont le chef est le père. Hélas ! ils ne sont pas toujours dignes de l'être ; et l'on voit des oppresseurs, des tyrans, des monstres, des conquérants enfin sur le trône, comme on voit dans les airs la foudre et les orages, des tempêtes sur les mers, des bêtes féroces dans les campagnes, et tant d'autres fléaux qui désolent la terre. Dans tous ces scandales de notre raison, à Dieu seul le jugement et le remède ; à nous silence et soumission ; et si nous nous plaignons des maux du corps politique, plaignons-nous aussi de ceux de l'humanité et de la nature entière ; plaignons-nous des souffrances, des maladies, de la mort ; plaignons-nous de naître victimes de tant de maux pour souffrir et mourir. Non ; et malgré tous les délires des rois, malgré tous les désordres de l'univers, les rois n'en sont pas moins les images de Dieu, et l'univers l'ouvrage de sa providence.

Pénétré de ces éternelles vérités, plein de ces sublimes pensées, Louis, qui doit nous apprendre que c'est la religion qui fait les bons rois, que sans la religion c'est en vain que les hommes se reposent sur les lois, Louis a conçu le projet non-seulement de réparer tous les abus qu'il aurait pu faire de son autorité sans le vouloir, mais encore de réparer lui seul toutes les injustices des rois ses prédécesseurs. Il fait publier dans tout son royaume que quiconque aura reçu quelque dommage dans ses biens ou dans son honneur, quiconque aura à se plaindre du roi n'a qu'à se présenter, et en même temps les juges sont établis, les tribunaux dressés, les plaintes entendues, et le pauvre, rétabli dans ses biens, s'en retourne en louant le ciel d'un si bon maître, moins surpris d'avoir reçu justice qu'étonné d'avoir pu la demander.

Insensiblement la réforme s'étend sur les grands et sur la cour même ; car l'Esprit-Saint nous apprend que les rois n'ont rien fait pour leurs peuples tant qu'ils souffrent auprès d'eux le vice ou le mensonge (*Esth.*, XVI) ; que plus même un roi est vertueux, plus il a à craindre du courtisan qui sait tout contrefaire, jusqu'à l'honnête homme, pour aller plus sûrement à son but ; tout imiter, jusqu'à la vertu, pour mieux couvrir sa marche : c'est, pour parler avec l'Ecriture, la flèche qui vole durant le jour et la trahison qui marche dans les ténèbres, en sorte qu'on ne sait ce qui est le plus à craindre dans un courtisan, ou des horreurs du vice, ou des apparences de la vertu. Louis déclare qu'il n'aura pour favori que celui qui aura le courage de lui reprocher ses fautes. Nouveau David, il annonce que le fourbe et le menteur n'habiteront point avec lui dans son palais ; que celui qui vit sans reproche sera le seul digne de le servir, et il jette les yeux sur le plus honnête homme de sa cour pour le charger de l'avertir des erreurs de sa conduite et des défauts de son gouvernement. Heureuse cour, où l'amour de la vérité est la première passion du maître, le droit de la dire le premier devoir du favori, et la sincérité le premier talent des courtisans ! Et qu'en résultera-t-il, de cette réforme ? Le plus grand bien de l'Etat. Dès qu'il n'y eut plus de flatteurs à la cour, il n'y eut plus parmi les grands de tyrans du peuple, et Enguerrand de Couci, le plus grand seigneur du royaume, est obligé de subir la peine et la honte dues à ses brigandages ; et le frère du roi lui-même, le comte d'Artois, est contraint de réparer ses vexations, de satisfaire ses créanciers ; il n'y eut plus enfin ni de crime au-dessus du châtiment, ni de coupable au-dessus des lois. Dès lors on ne vit plus auprès de Louis ni de mauvais serviteur, ni d'ennemi du bien public ; plus de ces esprits artificieux qui trafiquent de

la candeur et de la bonté du souverain pour les faire servir aux projets de leur ambition; plus au timon de l'empire de ces hommes créés à la hâte par la faveur, qui ne portent aux premières places que des talents supposés et n'apprennent leur devoir que par leurs fautes; plus rien, en un mot, à redouter pour les sujets du côté de la cour, parce que la vérité n'eut plus rien à craindre du courtisan.

Peuples heureux, vous respirâtes donc enfin, vous fûtes délivrés de l'oppression et de la tyrannie; il ne se forma plus autour du trône de conspiration contre la félicité publique, et Louis fit voir que les rois, parmi tant de tourbillons contraires qui les agitent, sont comme des astres au milieu des orages, qui font les bons ou les mauvais jours de leurs peuples.

Mais pour mieux connaître le réformateur de la nation, il faut connaître les lois qu'il lui a données; il faut voir en second lieu Louis législateur de son peuple par sa sagesse.

Hé! quelle sagesse ne fallait-il pas pour rétablir l'ordre après le trouble et la confusion des guerres civiles! quelle main savante pour ramener dans sa route ce vaisseau égaré, dont le gouvernail avait été si longtemps forcé par les tempêtes dans la main du pilote! Mais, dit l'Esprit-Saint, le roi assis sur le trône dissipe tous les maux par sa présence. (*Prov.*, XX.) Déjà Louis a porté ses regards sur toutes les parties de l'Etat, et que de monstres je vois terrassés à ses pieds par le glaive de la loi! Là, c'est un Mathathias qui poursuit par le fer et le feu le blasphème dans ses Etats, et par l'édit le plus sévère il force l'impie ou au silence ou au repentir; ici c'est un Esdras qui s'enflamme d'un nouveau zèle pour réprimer les abus qui s'étaient glissés dans la maison du Seigneur, et, restaurateur de la discipline ecclésiastique, il recueille l'esprit des anciens canons dans cette célèbre pragmatique qui rendit au clergé sa splendeur et à l'Eglise ses libertés. Tantôt c'est un Néhémie qu'on veut arrêter en vain par des conseils timides; il répond, comme ce sage gouverneur de la Judée : *Mes pareils n'ont point peur et ne tremblent jamais.* (II *Esdr.*, VI.) Point d'abus que l'ancienneté de l'usage puisse autoriser; et dans ce siècle barbare, où chacun, juge dans sa propre cause, n'en appelait qu'à son épée, il osa le premier opposer à la fureur des duels la rigueur des lois, et menacer ces vils gladiateurs qui se donnaient chaque jour en spectacle à tout un peuple avide de pareils combats, et le fer à la main descendaient dans l'arène, comme autant de victimes dévouées au préjugé de la nation. Bientôt son infatigable activité se porte sur tout ce qui peut intéresser les mœurs publiques, et on voit naître en foule les règlements les plus sages, les lois les plus utiles.

Lois contre l'usure et les monopoles des traitants, tyrans domestiques, habiles à grossir leur fortune des débris de celle du prince et des sujets, qui parlent sans cesse des besoins de l'Etat pour augmenter les charges du peuple; semblables à ces bêtes féroces qui appellent leur proie par des gémissements simulés, et ne poussent jamais de plus grands cris que lorsqu'elles s'apprêtent à dévorer. Pour éteindre ce fléau, Louis fait plus que des lois; il fait de grands exemples, et il chasse du royaume, il dépouille de leurs charges et de leurs biens les auteurs de l'iniquité, et au lieu de ces monstres fortunés qui portent une âme d'airain dans l'administration des deniers publics, on vit des hommes moins occupés de leur fortune que du bien et du salut de l'Etat. La source des richesses publiques ne fut plus interceptée au profit de quelques particuliers; ces eaux salutaires, transmises à des canaux fidèles, coulèrent et ne s'arrêtèrent plus, et le financier même devint citoyen.

Lois somptuaires pour réprimer le luxe qu'on s'efforce en vain d'ériger en principe d'Etat, malgré l'expérience de tant de siècles qui nous donnent cette leçon aussi constante que terrible, qu'en attaquant les mœurs il entraîne la ruine des nations et des empires. Louis en donnant lui-même dans sa cour et sur sa personne l'exemple de la modestie, ne laissa plus aux grands que la simplicité pour se distinguer. Par là, furent réprimés tous les excès du faste et de l'opulence; par là, le pauvre fut vengé de la vanité du riche et du mépris de ces hommes nouveaux qui semblent marcher avec orgueil sur la tête des peuples, et, après les avoir foulés par leurs exactions, les fatiguent, les insultent encore par leur ostentation. Sous le règne du saint roi le luxe rougit, et les richesses mêmes furent modestes.

Lois pour le bon ordre et la police intérieure. Peuple immense, qui à la faveur de tant de sages règlements, jouis, dans cette capitale, de l'abondance et de la paix! et toi, cité superbe, qui, comme une autre Babylone, élèves jusqu'aux cieux l'orgueil de tes palais, et réunissant, dans ton sein, tant de nations diverses, sembles presque devoir plus de citoyens à l'ambition qu'à la nature, pourrais-tu ignorer quelle a été l'époque de cette belle administration, et faut-il te rappeler que saint Louis a le premier réuni toute les professions en différentes classes, donné des priviléges aux arts, des statuts aux artistes, réprimé les désordres, établi une justice exacte, veillé à la sûreté publique, au maintien de la vie civile, et en quelque sorte préparé les voies à cet admirable système, qui fait mouvoir tant de ressorts par la main d'un seul magistrat, qui, partout présent et partout invisible, est en état de compter tous les pas du crime et de le surprendre jusque dans son secret.

Lois morales et politiques, Louis veut exterminer, du milieu de son peuple, tout ce qui est écueil ou scandale. Il proscrit, il frappe de l'anathème des lois cet amusement funeste, fruit malheureux de l'avarice

et de l'oisiveté, le jeu, qui selon la pensée du Prophète, est cette roue, qui, tournant sans cesse d'un mouvement rapide, se précipite enfin et se rompt en éclats, brise et met en poudre les insensés qui la provoquent, bientôt, comme la paille, devenus le jouet des vents.

Connaissant enfin combien les lois sont inutiles sans les mœurs, il attaque le mal dans sa source: il défend la représentation des pièces de théâtre, ridicules alors par un mélange informe de religion et de grossièreté; plus dangereuses depuis que les passions y sont peintes avec les couleurs de l'honnêteté et de la bienséance; pourquoi? Parce que le vice qui se cache est toujours plus à craindre que le vice qui se montre, et la passion plus séduisante sous le voile de la décence que sous les dehors du scandale; parce que, encore que les hommes paraissent persuadés du prix et de la beauté de la vertu, ils ne demandent qu'à être dispensés de la pratiquer, et que le théâtre leur rend ce malheureux service. Il avilit la vertu en la recommandant; elle y paraît dans une sphère si brillante et si supérieure à l'humanité, elle s'y montre avec tant de pompe et d'appareil, avec un étalage de sentiments si héroïques, si sublimes, que les spectateurs s'accoutument à regarder la vertu, sur la scène, comme le magnifique jouet de l'esprit humain, plus fait pour être le charme de l'imagination que la règle des mœurs.

Mais à quoi m'arrêté-je, Messieurs? De plus grands maux appellent la main du législateur. Tout marche, tout conspire, dans un Etat au bien des peuples, lorsque les places, les charges, les emplois, les dignités sont confiés à des hommes dignes de les occuper et capables de les remplir. Mais le Sage s'est écrié (*Eccle.*, IX): J'ai vu une étrange chose sous le soleil; j'ai vu qu'on ne confie pas la course au plus vite, ni la guerre au plus vaillant; que ce ne sont pas les plus intelligents qui plaisent le plus: mais que la rencontre et le hasard font tout sur la terre. Malheureuse fatalité des empires! pourquoi faut-il que ceux qui les gouvernent soient si souvent trompés dans le choix de leurs serviteurs, et toujours mieux secondés pour faire le mal que pour opérer le bien? Quand Louis arriva au trône, il trouva une confusion générale, tous les postes ou abandonnés ou mal remplis. Il trouva, le dirai-je? l'ignorance et la corruption dans les deux ordres les plus importants le clergé et la magistrature. Oui (et loin de le dissimuler, disons-le hautement) combien de fois n'a-t-on pas vu ceux qui tenaient la place des apôtres n'être point les héritiers de leurs vertus! Et tandis que, dans toutes les sectes, les mœurs sont conformes à la doctrine à l'égard de ceux qui l'enseignent, il n'en est pas toujours de même dans la religion; il faut donc avouer que sa conservation ne dépend pas des hommes, et que celui-là seul qui a pu fonder son Eglise au milieu des orages, peut la soutenir au milieu des scandales. Disons de même: combien de fois n'a-t-on pas vu le juge, le magistrat, n'avoir de respectable que les marques de sa dignité, chargé lui-même de tous les crimes qu'il punissait dans les autres; et les dépositaires des lois, devenus leurs premiers infracteurs, n'employer le bandeau de la Justice que pour ne pas voir la vérité; sa balance, que pour peser les présents du riche, et son glaive que pour immoler le pauvre et l'innocent? Nation désolée! ton peuple, dans ces jours mauvais, ressemblait donc à celui dont parle Isaïe! Peuple malheureux, tes prêtres, tes magistrats, tes pontifes, tes pasteurs, toutes tes sentinelles sont ou endormies ou corrompues; chacun ne pense qu'à son intérêt, et ne consulte que son avarice (*Isa.*, LVI). Mais en réformant les ministres, gardons-nous bien d'avilir le ministère. Honorez le Seigneur de toute votre âme, dit l'Esprit-Saint (*Eccli.*, VII), mais honorez aussi ses ministres. Pénétré de tout le respect dû au sacerdoce, Louis ne souffre contre les désordres du clergé, ni les railleries du courtisan, ni les satires du monde; censeurs dangereux, qui, toujours plus jaloux de nuire que de corriger, ne crient au scandale dans le prêtre, que pour perdre la religion dans le peuple. Nouveau Constantin, il voudrait couvrir de son manteau royal les fautes des evêques. Il appelle auprès de lui les plus saints personnages, un Sorbon, un saint Thomas, un saint Bonaventure. Guidé par leurs conseils, il n'élève aux dignités ecclésiastiques que ceux qui sont dignes d'y monter; et persuadé que le choix des sujets est le premier talent du roi, il sait pénétrer jusque dans la retraite où se cache le mérite: il appelle aux honneurs ceux qui les fuient, en éloigne ceux qui les briguent; dès lors le premier ordre de l'Etat ne tarda pas à recouvrer son premier éclat, et la vertu brilla dans le sanctuaire, dès que l'ambition soupira en vain à la cour.

Des moyens non moins efficaces rétablissent l'honneur et la gloire de la magistrature. La vénalité des charges est supprimée: Louis craint que des hommes qui se présentent, l'argent à la main, n'aient dessein de vendre aux peuples ce qu'ils viennent acheter à la cour. Il veut connaître ceux qu'il met en place; car la science du roi est de bien connaître les hommes, selon cette belle sentence de Salomon: *La prophétie est sur les lèvres du roi, et il ne se trompe point dans ses jugements.* (*Prov.*, XVI.) Pour n'être point trompé dans les siens, Louis n'élève à la judicature que des hommes éprouvés par lui-même, ou ceux dont la probité et les lumières lui sont dénoncées par la voix publique. La sagesse présida enfin au barreau, et dès lors la chicane ne tendit plus ses filets autour des tribunaux: elle fut même sans ressource contre la vérité, parce qu'il ne lui fut plus possible ni de prévenir le juge par l'imposture, ni d'échapper au législateur par ces interprétations adroites et captieuses, qui ôtent

l'esprit à la loi et ne lui laissent que la parole.

Ainsi donc, attaqué de toutes parts, le vice disparut du milieu de la nation : ainsi on vit l'ordre renaître, les mœurs et les lois reprendre leur empire ; et grâce à la religion, l'âge d'or de la France fut le règne du plus saint de ses rois. Je dis grâce à la religion de son roi seul, car, Messieurs, il est des héros de fortune encore plus que des héros de mérite ; et combien de grands rois qui ne l'ont été que par des circonstances heureuses, par les grands généraux ou les grands ministres que leur règne a produits. Ici au contraire, il est à remarquer qu'il ne s'est point trouvé ni d'oracle au conseil, ni de lumière au sénat, ni grand capitaine dans les armées, ni grand politique dans l'Etat, qui aient partagé la gloire du prince. Saint Louis a été le seul homme de son siècle, le seul héros de son histoire, et il a donné au monde l'exemple d'un règne qui n'a été célèbre que par son roi. C'est qu'un prince est bientôt supérieur dans l'art de régner lorsqu'il a Dieu même pour maître.

Quel roi en effet, après tant de sages lois et de règlements utiles, n'eût cru s'être acquitté envers son peuple ? et, sans doute, c'eût été assez pour un sage, c'était trop peu pour un saint. Après avoir été le réformateur de son peuple par son zèle, le législateur par sa sagesse, Louis veut encore en être le restaurateur par sa bonté et par sa politique bienfaisante.

Dieu, pour faire voir aux rois que la bonté est leur vertu propre, tira le premier roi d'Israël de la garde des troupeaux et changea sa houlette en sceptre. Je ne vous surprendrai donc pas, Messieurs, quand je vous dirai d'un roi selon le cœur de Dieu, d'un roi tel que saint Louis, qu'il n'eut jamais d'autre passion que celle du bonheur des hommes. Satisfait de ses peines, pourvu que ses sujets fussent heureux, il eut pour règle constante de sa conduite ce principe qu'on lui entendait répéter sans cesse, ces belles paroles qui devraient être gravées autour de tous les diadèmes : *Que rien ne peut être glorieux au prince, de ce qui est onéreux aux peuples.* Voilà toute la politique de saint Louis, et tout le secret des merveilles de son règne : le bonheur des peuples fut la première raison d'Etat. Voilà ce qui fit que toute son attention se porta sur l'administration des finances, sur le recouvrement des impositions, résistant toujours aux mauvais conseils pour les augmenter ; ne recevant jamais que pour donner, pour répandre, et répondant à ceux qui blâmaient ses libéralités, qu'un roi était assez riche lorsqu'il possédait le cœur de ses sujets ; voulant enfin que ses trésors fussent regardés comme le fisc et le dépôt public, qui doit couler sans cesse pour les besoins de l'Etat, parce qu'en effet, si le prince, image du soleil dans ses Etats, attire à lui goutte à goutte les richesses des peuples par les tributs, c'est pour former autour du trône comme un assemblage de vapeurs et de nuées toujours suspendues, qui retombent tantôt en rosées et tantôt en foudres, pour répandre tour à tour l'abondance sur les sujets, et la terreur parmi les ennemis.

Voilà ce qui fit encore qu'il ne fut jamais tranquille sur le trône, tant qu'il y eut un malheureux à soulager dans ses Etats, et qu'il nomma des commissaires pour parcourir toute la France, avec ordre de découvrir tous ceux qui souffraient, de dresser dans toutes les paroisses un rôle et un état; de qui, Messieurs? C'est ici qu'il faut s'écrier avec le prophète (*Psal.* II) : Rois, écoutez tous et instruisez-vous. Louis demande une liste de tous les laboureurs que le poids de l'âge et des infirmités mettait hors d'état de travailler. Il les regarde comme les pères nourriciers de la patrie, et il ne souffrira pas que ceux qui ont si longtemps arrosé la terre de leurs sueurs détrempent leur pain de leurs larmes dans la vieillesse.... Je ne sais plus de qui je parle : est-ce d'un sage? est-ce d'un philosophe? est-ce d'un homme enfin ? Non, Messieurs, régner ainsi, c'est imiter la Divinité même et avoir droit avec elle à la reconnaissance de tous les siècles.

Qu'attendez-vous donc encore, Messieurs, et quel nouveau miracle l'âme bienfaisante de saint Louis pourrait-elle préparer à son peuple? Il l'a enrichi par l'abondance et la paix ; commerce, marine, finances, établissements utiles, monuments célèbres, tout sous son règne a été du ressort de la religion et de la vertu. Cependant le saint roi n'est pas satisfait : sa grande âme médite un nouveau dessein, une action d'éclat plus digne encore de sa religion, et après l'avoir longtemps méditée en père, il l'exécute en roi : il part pour faire la visite de son royaume.

Ici, Messieurs, quel tableau vient s'offrir à nos regards? Un roi qui abandonne son palais et sa capitale, pour voir de plus près les besoins de ses sujets, pour ne s'en rapporter qu'à lui-même de leur bonheur; un roi parcourant les villes et les provinces, réformant les abus, réparant les injustices, et visitant son royaume comme un père visite sa famille et son héritage. Suivez, Messieurs, avec moi saint Louis dans sa marche, ranimant tout par sa présence, traversant ses Etats comblé des louanges et bénédictions des peuples, appelant à lui sur son passage tous les malheureux, leur sacrifiant par préférence ses soins et son attention; donnant partout des ordres, là pour ouvrir des chemins, ici pour construire des ports, fortifier des villes, et surtout fondant partout des hôpitaux qui sont comme le supplément de l'impuissance des rois à empêcher qu'il n'y ait des malheureux dans leurs Etats; voulant que la vertu fût partout honorée, l'indigence respectée ; exerçant à la fois la justice et la miséricorde ; et plus grand que tous les conquérants, dont les plus beaux triomphes coû-

taient des larmes à leurs sujets, rentrant enfin dans Paris après avoir essuyé les larmes des siens, et triomphé en quelque sorte de toutes les misères de son peuple: *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* (*Act.*, X.)

Arrêtons un moment, Messieurs, et contemplons tout le bonheur d'un peuple sous le sceptre de la vertu. Contemplons la France devenue l'image parfaite de cette félicité tant de fois célébrée dans les prophètes; Juda et Israël devenus innombrables comme le sable de la mer; ce peuple nombreux et fortuné, délivré de tous ses tyrans, bénissant l'auteur de sa prospérité, chacun, selon le langage de l'Ecriture, mangeant et buvant du fruit de ses mains à l'ombre de sa vigne et de son figuier, chantant le libérateur, le héros, le père de la patrie; et Louis cependant, au milieu de cette publique allégresse, renvoyant toute sa gloire au Dieu qui lui avait appris à régner; recevant les louanges, non comme un aliment de l'orgueil, mais comme leur faisant grâce en faveur de l'amour qui les donne; ne se reprochant que de n'avoir point encore assez fait pour le bonheur de ses sujets: oui, tant de grandes actions ne lui ont rien coûté, et il a trouvé le bien si facile à faire, l'amour de ses devoirs si naturel, la pratique si douce, si satisfaisante pour un roi, qu'il rend grâces à Dieu d'avoir voulu en faire une vertu, et s'étonne que les hommes puissent lui en faire un mérite.

Mettons la dernière main au tableau, et voyons enfin Louis devenu l'apôtre et l'exemple de la nation par sa piété. Eh! quelle piété! je serais infini, s'il fallait en tracer tous les caractères. Piété instruite et raisonnée, qui lui fit toujours regarder les affaires de la religion comme les premières de l'Etat. Et pourquoi faut-il que ce soit un éloge pour un roi? Mais il faut le dire à la honte de l'esprit humain, rien de plus bizarre pour l'ordinaire que le jugement des hommes d'Etat et des grands politiques sur les matières de la religion; la plupart les traitent de bagatelles et de vaines subtilités. Le proconsul Galion refuse d'entendre les Juifs qui lui amènent saint Paul, parce que le sujet de l'accusation contre lui ne regarde que la loi et la religion. (*Act.*, XVIII.) Paul est encore conduit au tribunal de Festus, et après l'avoir entendu sur les vérités les plus sublimes de la religion, le fier magistrat le traite d'esprit chimérique, que trop d'étude et de science a égaré. (*Act.*, II.) Tout ce qui ne touche point aux intérêts de la terre, paraît délire ou puérilité aux esprits du siècle. Mais un prince, instruit à l'école de l'Evangile, sait que les rois qui tiennent leur puissance de Dieu, ne peuvent mieux l'employer qu'à soutenir la cause de Dieu; que la religion est la première raison d'Etat, parce qu'elle est le principe des mœurs, et que l'édifice de la politique chancelle dès que cette première base est ébranlée. Voilà ce qui rendit le saint roi aussi attentif à réprimer le libertinage de l'esprit que celui des mœurs; à empêcher que l'erreur ne répandît son poison, et l'impiété ses blasphèmes; à fonder des asiles et des monastères pour faire fleurir la piété, et enfin cette école de théologiens si justement célèbre (1), tour à tour le rempart de la foi et la terreur de l'hérésie.

Piété ferme et inébranlable qui confirma le juste, fit taire l'incrédule, et ranima la foi dans ses Etats, lorsqu'on apprit que le saint roi avait refusé de voir le miracle de la sainte hostie où Jésus-Christ s'était rendu sensible: *Je ne croirais pas davantage*, répondit Louis, *quand je le verrais de mes yeux;* et soutenant en tout ce même caractère de piété sans faiblesse, de foi sans incertitude, il s'anéantissait sans peine devant la grandeur et la majesté des mystères. Et pourquoi sans peine? Parce qu'en chrétien instruit, il savait que Dieu a ce double pouvoir sur l'homme, de soumettre sa volonté malgré ses penchants, et de faire plier sa raison malgré ses résistances. Si l'on ne cède qu'à l'évidence quand Dieu parle, quel hommage lui rend-on que n'obtienne le témoin le plus suspect? Ainsi Louis ne voudra pas même d'un miracle; un miracle n'ajouterait rien ni à ce qu'il sent ni à ce qu'il croit: l'ardeur de son amour perce tous les nuages du mystère: il est devant l'invisible, comme s'il l'avait vu, et sa foi arrive à la plus pure vérité sans passer par les épreuves du doute. *Invisibilem tanquam videns sustinuit.* (*Hebr.*, II.)

Piété héroïque et sublime jusque dans ses combats et ses sacrifices, puisqu'elle lui inspira le dessein d'abdiquer l'empire, et de faire à Dieu le sacrifice de sa couronne. Gardons-nous bien ici, Messieurs, de comparer Louis à tant de princes qui ont donné le même exemple, sans avoir le même mérite. Il était aisé sans doute à un Amurath de quitter un trône tant de fois souillé du sang de ses maîtres, et de préférer à l'honneur dangereux d'être sultan les douceurs de la retraite et de la liberté: à un Dioclétien dans sa vieillesse, lorsque ses mains, fatiguées de crimes, laissaient tomber les rênes de l'empire, d'affecter de le mépriser, de le quitter, lorsqu'on le menaçait de le lui enlever, et ne pouvant plus être empereur en sûreté à Rome, préférer d'être philosophe paisible dans ses jardins de Salone: enfin, à un Charles-Quint d'abdiquer le pouvoir suprême lorsqu'il commençait à éprouver les inconstances de la fortune et, en grand politique, de descendre du trône avec éclat, lorsqu'il craignait de ne pouvoir plus l'occuper avec gloire. Tristes héros de la vanité, disparaissez devant celui de la religion! S'il peut être beau de quitter le sceptre par de tels motifs, qu'est-ce donc qu'être roi dans les

(1) La Sorbonne.

plus beaux jours de l'âge, au moment où la couronne ne présente que des charmes ; où assis sur un trône inébranlable, voyant à ses pieds ses sujets soumis, ses ennemis subjugués, on règne sur des Etats florissants et tranquilles, au milieu d'une nation pleine de respect pour ses maîtres, d'une famille qui nous chérit, d'une cour qui nous admire, d'un peuple qui nous adore. Etre roi de la sorte, et vouloir cesser de l'être, voilà ce qui n'appartient qu'au héros de l'Evangile; voilà la gloire de l'abdication de Louis. Et s'il ne l'exécuta pas; si, par la grandeur de son âme, s'élevant au-dessus des vues d'une piété timide, il sentit qu'il était plus digne d'un chrétien de travailler au bonheur de tout un peuple, que de n'être occupé que du sien, Louis n'en fut que plus grand encore, puisqu'en descendant du trône il n'eût sacrifié que sa couronne, et qu'en y remontant il se sacrifia lui-même.

Mais s'il eut la force de combattre cette illusion de sa piété, résista-t-il de même aux autres, et ne le vit-on pas dans sa vie privée... Je vous entends, mondains, et il ne faut pas que vous puissiez nous accuser d'avoir rien dissimulé. On veut, je le sais, que ce grand roi n'ait été dans le particulier qu'un homme faible, trop bon envers ses domestiques, qui semblaient en abuser, trop soumis à une mère qui paraissait le gouverner, donnant trop d'empire au guide de sa conscience, qui l'accablait d'austérités; trop d'étendue à ses aumônes, trop de temps aux exercices de piété; trop au service des pauvres... Apprenez donc à connaître toute la grandeur des serviteurs de Dieu, puisque leurs défauts seraient des vertus pour vous.

Mais hâtons-nous, le temps des récompenses est arrivé ; le ciel, qui n'a fait que prêter ce trésor à la terre, est près de le redemander, et il faut que le héros de la religion meure pour elle. Dieu appelle donc encore une fois son serviteur au delà des mers, et cette image vivante de Jésus-Christ va chercher la terre où l'Homme-Dieu a consommé son sacrifice pour en recueillir les mérites et y consommer le sien. En effet, à peine Louis est-il arrivé à Tunis, à peine a-t-il goûté les succès d'une première entreprise que le fléau de la contagion se répand dans son armée. Il voit (quel spectacle pour son cœur !) tout son camp rempli de malheureux qui font retentir l'air de leurs gémissements, de mourants qui expirent à ses yeux, de morts entassés sans sépulture; toute la plaine est couverte d'ossements et de cadavres; toutes les images de la nature éplorée se trouvent rassemblées autour de lui, la mort frappe sur tout ce qui respire; et après avoir vu périr les plus chers compagnons de sa gloire et de son infortune, après s'être épuisé à leur rendre tous les services de la charité chrétienne, Louis se voit terrassé lui-même, et le tombeau, qui avait déjà englouti tant d'illustres victimes, s'ouvre enfin pour le monarque.

C'est ici, Messieurs, où il est facile de vous représenter ce grand roi supérieur à lui-même et à tous ses malheurs; plus grand sur la cendre, où il expire, que sur son trône, seul intrépide au milieu des larmes et des sanglots de toute sa cour; voyant approcher sa dernière heure avec toute la ferveur d'un saint et la grandeur d'âme d'un héros; donnant aux princes ses enfants les leçons les plus touchantes de vertu et de christianisme ; étonnant tous les spectateurs par son courage, les édifiant par ses discours, faisant voir, en un mot, tout ce que la religion a de grand, de consolant dans ces moments, et que la gloire du chrétien commence à la mort. Mais qui dira, et qui pourrait dire quels étaient les sentiments de cette grande âme pour l'objet qui l'intéressait le plus? Quels regrets de n'avoir pu retirer la terre sainte et la Palestine des mains des infidèles ! Avec quel attendrissement ses regards mourants se tournaient vers cette sainte patrie ! ô Jérusalem ! s'il lui était au moins accordé de te voir, de finir ses jours, de rendre son dernier soupir sur les traces de son divin Maître, de souffrir et d'expirer où il a fini sa vie et ses souffrances, de voir au moins la religion vengée, ses ennemis confondus... Je me trompe, Messieurs, ainsi devait finir l'appui, le vengeur de la religion, et il faut que la mort de Machabée soit le châtiment d'Israël et le triomphe des infidèles.

Ainsi finit sa carrière le plus grand saint et le plus grand roi ; ainsi finit ce règne, qui sera à jamais une leçon pour les rois, un modèle pour les peuples, et une époque dans l'histoire. Règne glorieux et mémorable, éclatant et riche tableau, tracé d'après l'histoire et la vérité, qui représente les plus sublimes traits de la nature humaine ; où l'on ne voit, parmi les projets, que les plus magnifiques; au nombre des vertus, que les plus héroïques ; les actions du premier ordre, les talents du premier mérite, et, dans un seul homme, l'honneur et le triomphe de l'humanité.

Ah ! Messieurs, que n'a-il existé chez nos ancêtres, cet usage des anciens Egyptiens, ce peuple qui avait une si haute idée de la vertu qu'il eut toujours pour principe des mœurs, et pour première loi, d'honorer la mémoire de l'homme juste; le seul peuple de l'univers qui ait osé établir un tribunal pour juger les morts, où l'on citait également le riche et le pauvre, et enfin, les rois eux-mêmes, pour les condamner ou les absoudre ; si, dis-je, il eût existé parmi nous, ce respectable usage, et que pour rendre compte de sa conduite et de son règne, Louis, après son trépas, cité au tribunal de la nation... Ah ! grand roi, quel moment pour votre gloire ! quelle instruction pour la postérité ! Il me semble entendre l'orateur chargé des honneurs de votre mémoire s'écrier, devant cet auguste sénat : Sages de la nation, juges des rois, il n'est plus, celui que nous regrettons ; ce grand prince que vous avez si longtemps admiré, il n'est plus ; et si le respect ou

la crainte ont dicté vos hommages pendant sa vie, le voilà seul devant vous : prononcez ! Que la vérité seule se fasse entendre. Peuples, élevez votre voix, et dites ce que vous avez à reprocher à la mémoire de votre roi. A-t-il accablé son peuple sous le poids des tributs ? l'a-t-il fait gémir de son faste et de sa magnificence ? A-t-il attiré à lui toutes les richesses de l'Etat, et dissipé la substance de ses peuples dans une vaine pompe d'orgueil et d'ostentation ? Parlez, et dites s'il a été roi pour lui ou pour vous ; si, content d'être élevé sur le trône, regardant la royauté comme le droit de tout faire impunément, dédaignant les affaires, ne se réservant que les plaisirs, il a abandonné le soin de l'Etat à des favoris, ses richesses à des courtisanes, et ses peuples à ses ministres ? Dites s'il s'est rendu inaccessible à la veuve et à l'orphelin ; dites les pleurs qu'il a fait répandre, les malheureux qu'il a faits par l'abus de son pouvoir ; dites... Ah ! généreux Français, je vous vois attendris, et vous ne me répondez que par vos larmes !... Dites-nous donc quelle vertu lui a manqué ? Est-ce la grandeur d'âme et le courage ? Répondez, compagnons de sa gloire, soldats, capitaines, qui l'avez vu dans les batailles, comme le bras droit du Dieu des armées. Est-ce la justice, cette première vertu des rois ? il l'a exercée contre lui-même, et il ne l'a jamais refusée, pas même à ses ennemis. Est-ce la douceur et la bonté ? Peu content d'être accessible, il se rendit familier, et le pauvre, pour aller à lui, n'eut jamais à forcer des gardes et des barrières. Serait-ce le génie de la politique ? il dissipa la barbarie, rétablit l'ordre par la sagesse de ses règlements, et, l'Europe en silence, au pied de son trône, attendait ses jugements. Serait-ce l'esprit du législateur ? Lois de saint Louis, établissements de saint Louis, vous serez sans cesse redemandés par ses sujets ; et lors même que vous ne serez plus, lorsque les pierres de ce monument auront été dispersées, on ira interroger ces augustes ruines ; et la majesté qui respirera encore dans ces superbes débris, donnera la plus haute idée de la grandeur et de la beauté de l'édifice. Est-ce enfin sa bienfaisance et sa charité que vous désirez de connaître ! Maisons saintes, hôpitaux, monastères, pieux établissements, asiles de la vertu et de la piété, ressources contre l'infortune et la douleur, vous direz aux générations futures quelle était cette bonté qui ne mit point de bornes à ses bienfaits. Ecoutez donc, rois, et vous, juges, qui jugez la terre, instruisez-vous, s'écrie l'Esprit-Saint, et admirez ce roi, qui a montré plus de vertu au milieu des embarras et des écueils de la royauté, que les sages mêmes dans la solitude et les douceurs de la vie privée. Et vous qui jugez les rois, vous qui dictez à la postérité ses pensées et ses jugements, historiens, philosophes, orateurs ; ah ! ne cherchez point de taches dans ce soleil. Quelle vertu dans l'homme fut exempte de reproche, et quel homme sera parfait, si Louis ne l'a point été ? Non, non ; taisez-vous, bruyantes trompettes de la renommée ; poëtes, historiens, orateurs, profanes dispensateurs de la gloire et de l'immortalité ; oracles trompeurs qui publiez à la fois le mensonge et la vérité, ce n'est point à vous à juger et à couronner Louis. O céleste vérité ! sainte et auguste religion, parlez seules ici, et représentez-nous Louis, non dans l'éclat de la royauté, mais loin du fracas des armées et des combats, loin des vanités de la cour et du trône ; représentez-nous Louis sous l'image de la vertu, et, au lieu du diadème des rois, paré du diadème de la piété ; modestement assis sur les lauriers et les trophées qu'il dédaigne ; élevé par ses sentiments bien au-dessus de tous les trônes de la terre ; et là, fixant d'un œil de pitié la pompe fugitive des grandeurs humaines, foulant à ses pieds des couronnes brisées, des sceptres mis en poudre ; traînant à son char l'impiété consternée, l'hérésie vaincue, l'incrédulité confondue, l'hypocrisie démasquée, la guerre étouffée, le vice frémissant et enchaîné ; et, dans le lointain du tableau, voyez la France bénissant son père ; voyez les honneurs que la religion lui prépare, les autels où fume déjà l'encens des peuples ; les cieux qui s'ouvrent pour couronner Louis et lui présenter la palme de l'immortalité ; et dites à ce spectacle : Enfin, la terre a vu un roi : *Ecce plusquam Salomon hic.*

Concluons donc maintenant, et disons : Il est donc vrai que la gloire des empires, la grandeur des rois, le bonheur des sujets ne furent jamais plus en sûreté que dans les mains de la religion. Il est donc vrai que l'esprit du christianisme est, dans l'âme d'un roi, cet esprit de vie qui débrouille le chaos de la politique humaine, qui l'éclaire et l'épure, et comme le souffle de la Divinité, fait naître un nouvel ordre de choses. Il est donc vrai que saint Louis n'a été un si grand roi que parce qu'il fut un grand saint, et que ce furent ses vertus bien plus que ses talents, qui imprimèrent à son siècle ce mouvement créateur qui prépara le bonheur de la postérité. O siècle de saint Louis ! soyez donc à jamais l'objet de notre reconnaissance et de notre imitation ! Et toi, heureuse France, nation chérie de Dieu et des hommes, puisses-tu n'oublier jamais ce que tu dois au Dieu de saint Louis ! Et si ton bonheur venait à s'altérer, ta grandeur et tes forces à dégénérer, n'en accuse que ton ingratitude et ton peu de respect pour la religion.

Dieu de nos pères, Dieu de saint Louis, venez au secours de votre héritage que l'impie au front superbe s'efforce de ravager depuis si longtemps, et faites renaître le zèle du plus pieux de nos rois, pour exterminer le blasphème du milieu de son peuple ! Faites-lui comprendre, à ce peuple volage, que ces nouveaux docteurs, ces maîtres du mensonge qui flattent ses pas-

sions, qu'il écoute avec tant de complaisance, ne peuvent que l'égarer; qu'ils ont conspiré contre son bonheur en conspirant contre le Seigneur et son Christ, et que la France ne peut être heureuse et florissante, qu'autant qu'elle verra fleurir dans son sein la foi et la religion de saint Louis.

Qu'elle vive donc dans toutes les nations, et qu'elle soit à jamais célébrée parmi nous, la mémoire du héros de toutes les vertus! que son nom soit élevé au-dessus de celui des Constantin et des Charlemagne! que sa postérité éternellement couronnée règne sur nous toujours multipliée et toujours triomphante; et pour combler nos vœux, qu'avec elles règnent à jamais la religion et les vertus, afin qu'un jour, rois et sujets, peuples et maîtres, nous ayons le bonheur de régner avec Jésus-Christ dans l'éternité!

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME SOIXANTE CINQUIEME.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

